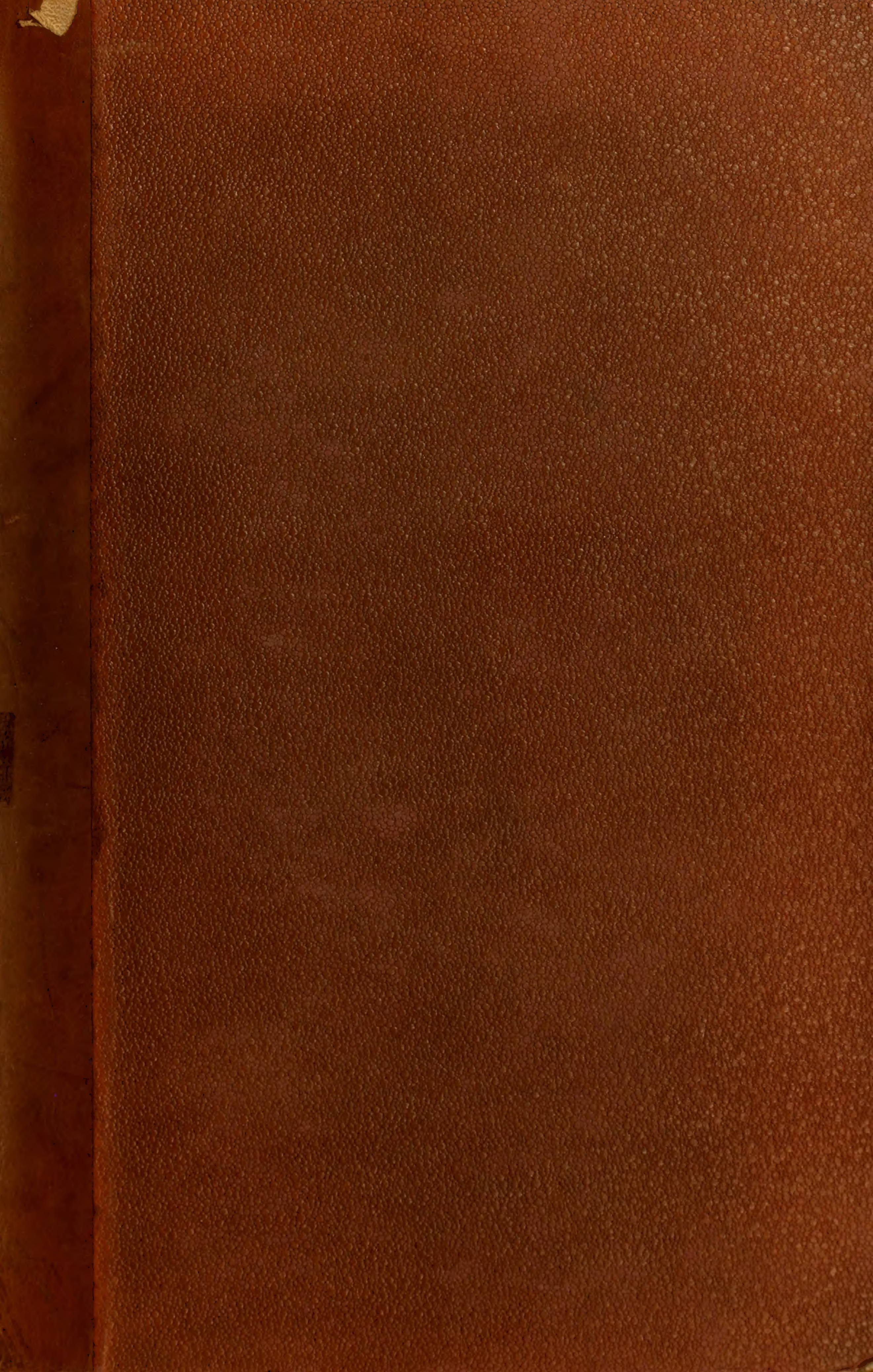
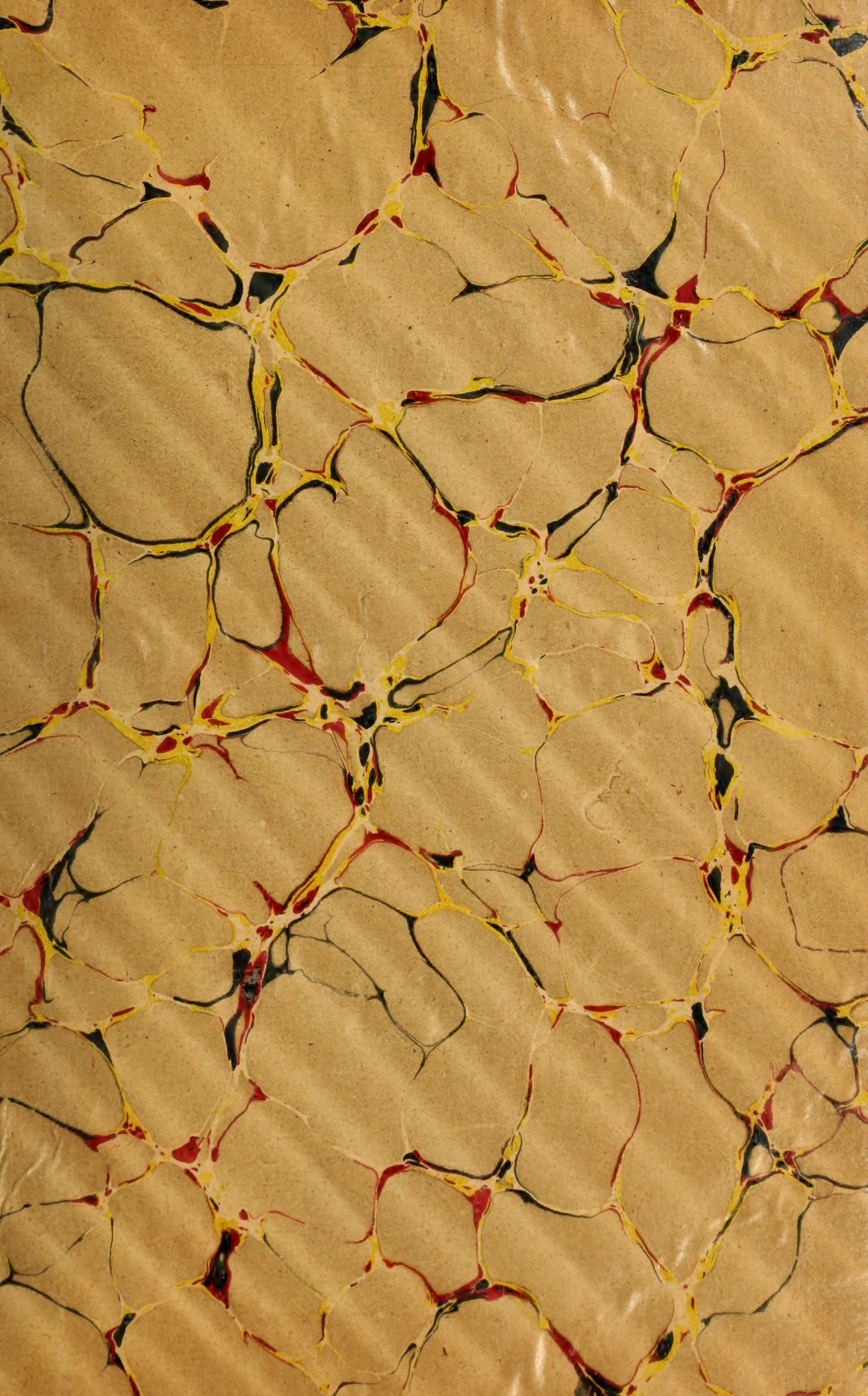
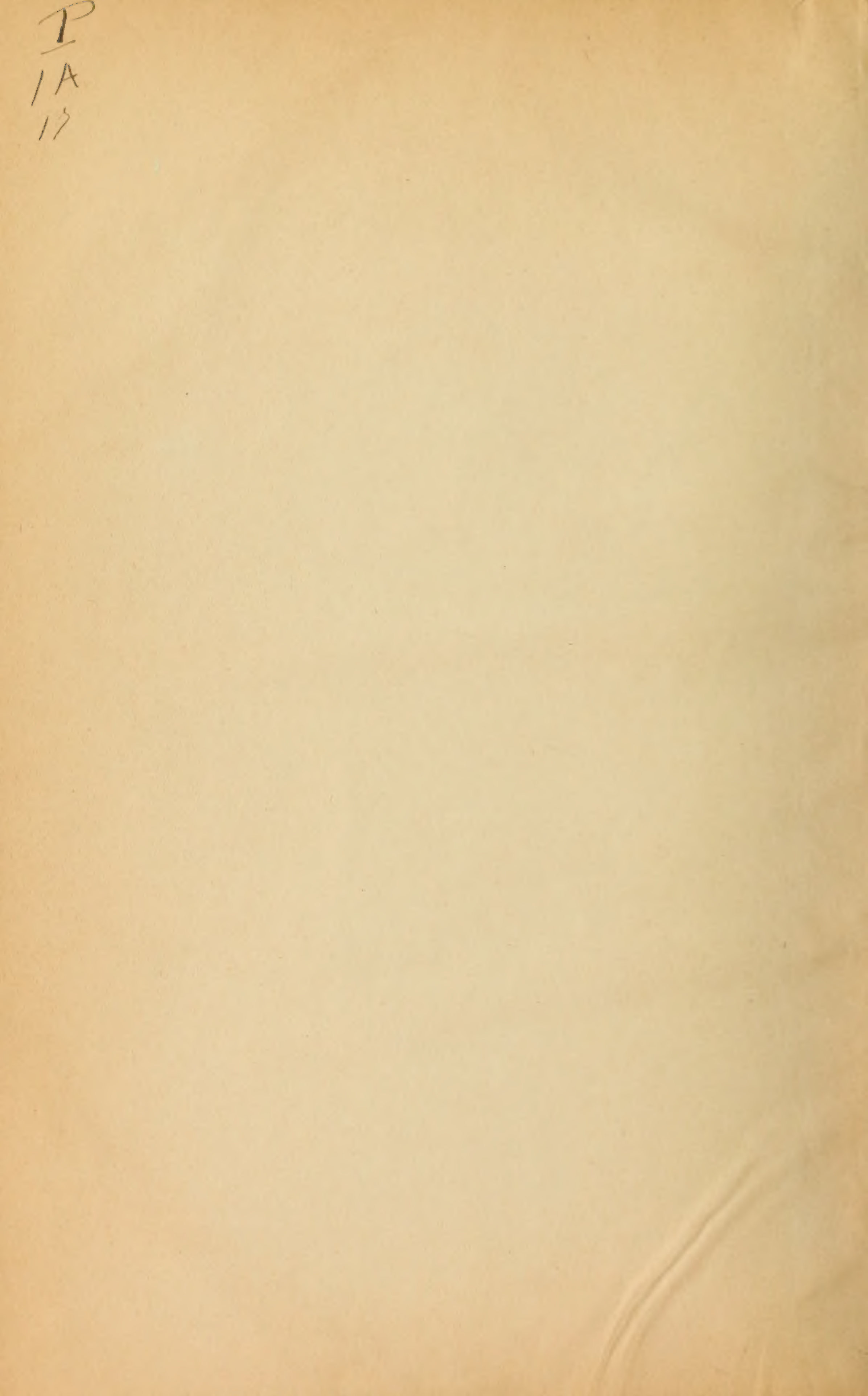






COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, BOURDALOUE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, BOSSUET *, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, FÉNELON *, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, MASSILLON *, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE.)

ET COLLECTION INTÉGRALE,

OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS DU TROISIÈME ORDRE.

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, TREUVÉ, G. DE SAINT MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON , AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE DANS LES VOLUMES SUBSÉQUENTS.

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

PAR M. L'ABBÉ M****,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

DE 50 A 60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME NEUVIÈME,

CONTENANT LA FIN DES ŒUVRES DE DE FROMENTIÈRES, ET LES ŒUVRES CHOISIES DE LA VOLPILIÈRE ET DE GUILLAUME DE SAINT-MARTIN.

CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1844.

ELENCHUS

DES ORATEURS ET DES DISCOURS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Sermons de Fromentières.

SUITE.

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET MÈRE DU ROI,

Prononcée par messire Jean-Louis de Fromentières, évêque d'Aire et prédicateur de Sa Majesté.

Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.

Rois du monde, prêtez aujourd'hui l'oreille; vous qui jugez la terre, instruisez-vous (*Ps.* II).

Vous croirez peut-être, messieurs, que mon texte m'engage dans un discours peu conforme au triste sujet qui nous assemble; vous vous étonnerez que, dans une occasion où je devais seulement arrêter mes yeux sur un tombeau, je commence à les élever vers des trônes ; et qu'au lieu de m'interdire tout autre usage que celui de pleurer avec vous l'une des plus grandes et des meilleures reines qui fut jamais, je me sente assez de force et de voix pour instruire les monarques et les souverains de la terre.

Je vous avoue, messieurs, qu'il m'aurait été difficile de l'entreprendre plus tôt, et quelque déférence que j'aie pour les volontés de la pieuse princesse (1), des sentiments de laquelle j'ai l'honneur d'être ici l'interprète, elle me permettra de dire que j'aurais même eu peine à me charger de parler des premiers sur un sujet si lamentable. Le coup foudroyant dont la France vient d'être frappée, serra d'abord mon cœur avec trop de violence, pour ne pas troubler en même temps mon esprit, où il ne laissa pour lors d'autre lumière que celle qui m'était précisément nécessaire pour connaître la grandeur de notre perte. J'admire ces grands hommes qui ont parlé avant moi sur ce triste sujet, d'avoir pu le traiter avec tant d'art et de justesse : à mon égard, quelque temps qu'on m'ait laissé pour revenir de ma surprise, peu s'en est fallu que me représentant encore la funeste image d'une si touchante mort, et la perte générale que l'Eglise et l'Etat en souffrent; peu s'en est fallu, dis-je, que je n'aie abandonné mon dessein pour substituer, comme Jérémie, mes soupirs et mes larmes au défaut de mes paroles.

Mais comme la foi doit modérer et régler tous nos ressentiments, comme le grand Apôtre (I *Thess.*, IV), en nous permettant de pleurer la mort des chrétiens, nous défend de la pleurer avec le désespoir des infidèles; et que l'espérance de retrouver un jour cette auguste reine en Dieu me doit être une consolation de l'avoir perdue, j'avoue que je commence à regarder sa mort avec d'autres yeux que je ne faisais d'abord; je veux dire comme un de ces grands événements dont la Providence se sert pour instruire tout un siècle.

Oui, chrétiens, cette mort est à la vérité une peine dont Dieu a voulu nous châtier. Il nous avait donné cette grande princesse dans son amour; il faut croire qu'il ne nous l'ôte peut-être que dans sa fureur; n'y ayant personne de nous, qui, à la mort d'Anne d'Autriche, ne doive, en se frappant la poitrine, s'écrier : *La couronne de notre tête est tombée ; malheur à nous qui avons péché* (*Osée* XIII.— *Thren.*,V).

Mais il est certain que cette même mort est une leçon importante que fait l'Eternel à tous les hommes. Si la mort d'un particulier fait plus d'impression que toutes les raisons des orateurs; si un jeune homme étant tombé du haut d'une salle où saint Paul prêchait, et s'étant tué par sa chute, cet accident, selon saint Chrysostome, fut une instruction sensible pour tous ceux qui le virent? *Ipse casus pro doctore fuit* (*Hom.* 24, *in Act.*), que sera-ce de la mort d'une grande reine que nous voyons tomber à nos yeux d'un trône si élevé au-dessus du reste des conditions mortelles : où est l'ambition qui ne se confonde à la vue d'une telle chute? où est la vanité et le projet d'un grand établissement qui ne s'évanouisse à ce spectacle et ne se brise contre ce tombeau? Enfin, pour donner à une reine mourante des disciples qui soient dignes d'elle, y a-t-il monarque ou souverain sur la terre qui, en la voyant, ne se désabuse du fragile éclat de sa condition et qui n'en connaisse la véritable misère? *Et nunc reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram.*

On s'est tant mis en peine de donner aux grands des leçons de politique et d'instruire les souverains; chacun a pris la liberté de former un prince selon son idée particulière, de lui donner des conseils pour la bonne et pour la mauvaise fortune, de lui inspirer de l'innocence dans ses mœurs, de la justice

(1) Madame de Montmartre.

dans son gouvernement, de la constance dans ses disgrâces, et je veux croire que des desseins si louables n'ont pas été sans quelque succès. Mais le chemin des préceptes est bien long, et principalement pour les rois. L'exemple sensible qu'ils trouvent dans la vie et dans la mort d'une reine aussi illustre que la nôtre, leur en ouvre, ce me semble, un bien plus court et bien plus facile : *Et nunc, reges, intelligite.*

Oui, maîtres absolus de la terre, dieux visibles, qui ne vous oubliez que trop souvent de vos devoirs, qui ne songez pas que si vous êtes plus grands que les autres, c'est parce que vous devez être meilleurs qu'eux; c'est ici que je voudrais pouvoir vous assembler tous pour m'entendre, c'est au tombeau d'Anne d'Autriche que je vous appelle hardiment de vos trônes ; c'est dans l'école de cette illustre princesse que je vous invite à venir corriger vos désordres et apprendre vos obligations: ***Erudimini**, qui judicatis terram.*

Ne croyez pas, messieurs, que la faiblesse que l'on impute ordinairement aux femmes rende notre reine incapable de servir de modèle aux plus grands rois; je sais qu'il y a des vertus qui semblent propres à chaque sexe; mais je sais aussi que ce partage n'est pas toujours si inviolable que la grâce ne se soit réservé le pouvoir de le rompre. Comme il s'est vu des hommes insignes en chasteté, il a paru des femmes admirables en valeur. Et saint Ambroise (*Lib. de Viduit.*), considérant que Débora avait eu la force de défendre les Israélites après avoir eu la prudence de les juger, avoue que cette femme avait dignement succédé à Moïse et à Josué, puisqu'elle renfermait en sa personne et la sagesse de l'un et le courage de l'autre. C'est aussi sous l'idée de cette veuve excellente que nous devons nous représenter notre reine, qui, par une merveille qui n'aurait pas été de ce siècle, si elle y avait vécu, a su joindre les vertus de notre sexe à celles du sien; qui, ayant été donnée à la France, non-seulement pour être l'épouse du plus grand de ses monarques, s'il n'avait point eu de fils, non-seulement pour être mère de ce fils même, mais encore pour soutenir leur sceptre dans des temps assez difficiles, a pris le soin de revêtir sa belle âme de toutes les qualités nécessaires aux plus grands rois.

Un roi ne peut être parfait, s'il n'a la piété d'un saint, la prudence d'un politique, le courage d'un héros. Mais l'histoire nous en marque-t-elle un grand nombre dans qui ces vertus se soient rencontrées? Elles sont toutes trois si nécessaires aux souverains, qu'il n'y en a pas un qui ne les ait affectées; mais vous seriez surpris de voir qu'il y en a si peu qui les aient véritablement possédées. La piété des grands (pourquoi le dissimuler) n'est le plus souvent qu'apparente, et donnant quelque chose aux yeux du monde (*Exod.*, XXIII), ils paraissent, contre la défense expresse de Dieu, vides en sa présence. Leur prudence est presque toujours intéressée; et, rapportant tout ce qu'ils font à leur utilité personnelle, ils ne se mettent guère en peine du bonheur et de la félicité des peuples. Leur courage, si on l'examine de près, n'est que faiblesse ou que vanité; et qui n'en serait convaincu, quand on sait qu'ils attaquent ordinairement par ambition, et qu'ils souffrent rarement sans murmure?

Or, c'est dans la vie, dans la régence et dans la mort de l'admirable reine qui vient de nous être ravie que les souverains peuvent apprendre à se corriger de ces trois défauts: *Et nunc, reges, intelligite*, etc. Rois de la terre, qui devez vous instruire de tous vos devoirs, venez ici apprendre d'une femme la manière admirable d'adorer Dieu, de gouverner vos sujets et de vous posséder vous-mêmes; venez apprendre d'une reine à être pieux sans hypocrisie, prudents sans intérêt, courageux sans faiblesse. Mais pourquoi limiter la force et l'étendue d'un si grand exemple aux seules têtes couronnées? Comme l'intention d'Anne d'Autriche pendant sa vie a toujours été d'édifier ses sujets, ne serait-ce pas une espèce d'injustice de lui vouloir ôter ce droit à sa mort? Pauvre France! peuple affligé de ce que ta reine a quitté ce qu'elle avait de sujet à la pourriture et à la mort, viens donc recueillir ce qu'elle t'a laissé d'incorruptible et d'immortel; viens, et que je te fasse avouer pour ta consolation et pour ton instruction tout ensemble, qu'il n'y eut jamais de religion plus sincère que dans sa vie, de politique plus désintéressée que dans sa régence, de philosophie plus chrétienne que dans ses afflictions et dans sa mort. Ce sont les trois points de son éloge.

I.— Tous les politiques sont d'accord que la religion est le fondement des États et l'appui des trônes. Il n'est pas besoin d'avoir d'autres lumières que celles de la nature pour reconnaître qu'il faut adorer Dieu avant que de commander aux hommes, et quand j'entends dire ou à Platon que l'ignorance de la Divinité est la peste la plus dangereuse de la société civile, ou à Cicéron que la république romaine ne s'est pas tant rendue maîtresse du monde par sa prudence ou par sa force que par sa piété toute fausse qu'elle était : *Non calliditate, aut robore, sed pietate omnes gentes superamus* (*De Harusp. resp.*), ne devons-nous pas être suffisamment convaincus que rien n'est plus nécessaire, soit pour l'établissement, soit pour la conversation et la gloire d'un royaume, que la véritable religion?

Mais si les politiques demeurent tous d'accord de la nécessité de la piété dans les États, il est étrange qu'il y en ait qui n'en souhaitent qu'une apparente dans les souverains, et que des deux parties qui composent la religion, je veux dire du culte intérieur, par lequel on connaît et on aime Dieu, et du culte extérieur, par lequel on le confesse et on l'honore, ils n'obligent les rois qu'au dernier, en ne leur demandant précisément qu'autant de dévotion qu'il leur en faut pour se conserver de l'estime et du crédit parmi les peuples (*Machiavel*). Ils veulent, ces malheureux, que la religion soit seulement entre

les mains du prince l'instrument de son autorité, et qu'il ne s'en serve que pour s'attirer la vénération de ses sujets ou pour se défendre de leur insolence. Détestable maxime, et qui se détruit d'elle-même; car si l'ombre de la religion est nécessaire, pourquoi la vérité même ne le serait-elle pas? S'ils demeurent d'accord qu'un souverain ne s'assujettit les hommes qu'à proportion qu'il s'assujettit lui-même à Dieu, pourquoi exigerait-il d'eux un respect et une obéissance sincère, pendant qu'il ne s'acquitterait de ces devoirs que par une fatale et orgueilleuse hypocrisie?

Avouons, messieurs, que c'est un grand malheur pour un Etat quand il lui arrive d'avoir un tel maître; les pestes, les guerres, les incendies ne lui sauraient apporter tant de confusion et de ravage; et il faut que le règne d'un hypocrite soit un fléau bien terrible, puisque l'Ecriture nous assure que Dieu s'en sert dans sa fureur pour punir les péchés de tout un royaume : *Qui regnare facit hypocritam propter peccata populi.* Grande reine, princesse dont la religion pure et sincère était une des preuves les plus favorables de l'amour de Dieu pour la France, paraissez pour confondre une si malheureuse politique et pour apprendre par votre conduite à tous les souverains que leur piété ne doit pas être moins solide devant Dieu, qu'exemplaire et édifiante devant les hommes : *Et nunc, reges, intelligite.*

Elle donne à l'édification du public tout ce que l'éminence de sa condition, tout ce que le grand jour auquel elle est exposée l'oblige de donner, persuadée que le commandement que Jésus-Christ a fait à ses disciples, de *faire éclater leurs bonnes œuvres devant les hommes, pour les porter à glorifier le Père céleste* (*S. Matth.*, V), la regarde particulièrement en qualité de souveraine; elle visite dans ce juste sentiment toutes les églises; elle entend toutes nos prédications; elle assiste à toutes les fêtes, et les moindres cérémonies qui touchent le culte divin lui sont en une singulière vénération ; mais sa religion s'arrête-t-elle à ces signes de piété? en demeure-t-elle à ces marques extérieures et visibles? Non, non, messieurs : Anne d'Autriche ne fait pas du devoir qu'elle est obligée de rendre à Dieu une action de politique pour surprendre l'estime des peuples; elle paraît pieuse, mais elle l'est encore plus qu'elle ne le veut paraître, sa dévotion a plus de solidité que de montre, c'est un arbre dont les racines sont encore plus longues que les branches. Entrez dans son oratoire, suivez-la dans les cloîtres et dans ces lieux de retraite, regardez-la, si vous pouvez percer tant de sombres voiles dont elle se couvre, lorsque débarrassée de sa cour, de cette foule importune, servitude inséparable de la grandeur, elle ne croit plus avoir d'autres yeux que ceux de son Dieu, pour témoins de ses actions ; lorsque, comme une autre Judith, elle ne s'enferme tout au plus qu'avec de saintes filles dans les solitudes secrètes qu'elles s'est bâties : *Fecit sibi secretum cubiculum, in quo cum puellis suis clausa morabatur* (*Judith.*, VIII) ; et vous verrez que son âme s'abaisse encore plus devant Dieu que son corps ; que son esprit dit pour lors plus de choses à Dieu que sa bouche, et que son cœur l'honore mille fois mieux que ses lèvres.

Mais comme peu de personnes ont eu le bonheur de la suivre dans ses saintes retraites, comme après avoir satisfait au commandement que la charité lui faisait de nous édifier, elle obéissait à son humilité qui l'obligeait de se cacher; comme même la gloire la plus éclatante de cette fille de roi est toute intérieure : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*, (*Psal.* XLIV.), et qu'il n'appartient qu'à celui qui tient en sa main le cœur des rois de la pénétrer (*Prov.*, XXI), je vois bien qu'il faut vous faire admirer la sincérité de sa religion par deux ou trois caractères particuliers que vous ne sauriez vous-mêmes ni désavouer ni méconnaître ; dont le premier est son assiduité et son admirable persévérance dans tous les exercices de la dévotion chrétienne.

C'est une chose assez facile de faire paraître de la piété pour un temps; il n'y a rien qui coûte moins à un hypocrite que d'affecter durant quelques jours un air dévot et modeste ; les boutades mêmes et les premières saillies d'un esprit se portent aussi souvent dans la sainteté que dans le désordre : mais de continuer avec une égale fidélité dans les exercices d'une dévotion constante ; c'est la pierre de touche qui éprouve le bon or, c'est un crible qui sépare l'ivraie du bon grain , qui distingue l'hypocrisie d'avec la pure intention , et la dissimulation d'avec la vérité. Les commencements sont toujours agréables; la persévérance est souvent ennuyeuse, on se lasse à la fin d'être dans une posture contrainte et violente; et, pour expliquer cette différence avec les paroles de Pierre Damien, on peut, en matière de religion , regarder les commencements d'une piété naissante comme des mouvements d'une âme naturellement bien faite, au lieu qu'une infatigable persévérance n'est qu'un pur effet de la grâce, et que si le premier est commun aux réprouvés, le second est particulier aux élus : *Electorum ac reproborum commune est bona quælibet indifferenter incipere, sed electorum est quæ bene cœpta sunt melius consummare* (*Lib.* I, *ep.* 4).

N'est-il pas vrai, messieurs, que je ne puis être soupçonné de flatterie, quand je dis que notre grande reine a fait paraître la sincérité de sa religion par son assiduité et par sa persévérance? Y eut-il jamais une âme chrétienne plus égale dans ses sentiments, plus réglée dans ses dévotions , plus constante dans ses exercices? Pendant plus de cinquante ans qu'elle a vécu parmi nous, il ne s'est passé qu'un seul jour où elle n'ait pas assisté au saint sacrifice de la messe, encore fut-ce par une méprise où elle n'avait nulle part; mais cependant quelle plainte n'en fit-elle pas? que de soupirs , que de gémissements lui vit-on pousser pour un malheur dont elle n'était pas coupable? Combien de

fois répéta-t-elle cette parole d'un bon empereur : *Diem perdidi*, j'ai perdu la journée ; et puisque j'ai manqué aujourd'hui d'offrir à Dieu avec l'Eglise la seule victime qui soit digne de lui, que me reste-t-il à faire qui puisse m'en consoler?

Platon (VIII *de Legib.*) voulait qu'un des principaux magistrats de sa république fût délégué pour offrir chaque jour un sacrifice, afin que le nombre des sacrifices égalant celui des jours de l'année, la divinité fût engagée d'être tous les jours favorable à l'Etat : notre religieuse princesse s'était chargée de ce devoir pour la France; sa persévérance dans la piété nous protégeant incessamment auprès de Dieu, et nous servant comme d'un continuel bouclier contre sa colère. Eh ! croyez-vous que ce soit faire tort aux conquêtes de son auguste époux, et de son invincible fils, que de lui en attribuer une partie de la gloire? Pour moi, je suis persuadé qu'ils lui ont la même obligation pour la défaite des ennemis de Dieu et de l'Etat, que Josué en avait à Moïse pour celle des Amalécites. Ils ont toujours vaincu, parce qu'elle a toujours prié; si leurs armes leur ont fait jour partout; si les éléments ont souvent pris leur querelle; si la mer a respecté les travaux du père; si les soldats du fils n'ont jamais manqué de subjuguer des villes ou de gagner des batailles ; c'est parce qu'Anne d'Autriche a toujours eu les mains levées vers le ciel, qu'elle s'est mise sous la protection du Dieu des armées, et qu'elle ne s'est jamais lassée par l'assiduité de ses vœux de leur en obtenir du secours.

Après une épreuve si favorable, qui pourrait ne pas reconnaître sa persévérance dans la piété? Mais sans en juger par notre intérêt, le moyen de ne la pas admirer pour peu que l'on observe sa conduite? Cette suite continuelle de saints exercices, ces lectures et ces méditations spirituelles, que les affaires les plus importantes n'ont jamais pu interrompre; ce fréquent usage des sacrements, qui, pour lui être une sainte coutume, ne laissait pas d'être en elle un humble sentiment des nécessités de son âme; enfin cette égalité qu'elle a conservée sans relâchement et sans tiédeur jusqu'à la mort, dans de si grands sentiments pour Dieu, dans un respect si entier pour l'Eglise; tout cela ne doit-il pas nous faire admirer sa constance dans le bien? Tout cela ne nous oblige-t-il pas à dire de notre princesse, dont la clarté, comme celle du soleil, n'est jamais affaiblie, qu'elle n'a pas été comme ces feux de la nuit qui se dissipent et qui se perdent presqu'aussitôt qu'ils éclatent, mais comme ces astres qui sont attachés au firmament, et qui n'en tombent jamais; ou si vous voulez que je m'explique encore avec l'Ecriture (*Psal.* CXXVIII), ne doit-on pas dire que sa dévotion n'a pas été de la nature de ces plantes inutiles qui croissent sur le toit des maisons et qui sèchent avant qu'elles soient arrachées. Mais qu'elle a plutôt ressemblé à cet arbre du prophète (*Psal.* I), qui, étant planté sur le courant des eaux qui l'arrosent, est toujours orné de ses feuilles, et porte dans la saison des fruits qui égalent le nombre et la belle espérance de ses fleurs.

Cette seule marque de la piété d'Anne d'Autriche, messieurs, ce caractère de constance et d'égalité qui l'a toujours si particulièrement distinguée, suffirait sans doute pour vous en prouver la sincérité et pour vous faire ajouter avec le même prophète : *Non sic impii, non sic* (*Ibid.*): qu'il est impossible que les fourbes et les hypocrites en usent de la sorte, que tôt ou tard il faut que le masque tombe, qu'ils ne sauraient se contraindre et se gêner si longtemps. Mais je trahirais la gloire de notre reine, si je dissimulais deux autres circonstances de sa dévotion, qui n'en prouvent pas moins fortement la vérité, qui sont son action et son étendue.

A l'égard de l'étendue de sa religion, elle s'étudiait avec une application toute particulière à adorer Dieu dans tous les objets où elle découvrait quelque trait de sa sainteté, à se faire toujours une vive et continuelle idée de sa présence, afin de lui témoigner ses respects, et à lui rendre en tous lieux un culte proportionné à la dignité avec laquelle il les remplit ; et c'est là ce que j'appelle une piété véritable et sincère.

Je reconnais trois sortes de temples que Dieu honore principalement de sa présence, et dans lesquels il mérite toutes nos adorations. Le premier est l'humanité sainte de Jésus-Christ; humanité dans laquelle l'Apôtre nous avertit que toute la plénitude de la Divinité, qui ne résidait autrefois dans le temple et dans l'arche qu'en ombre et en figure, habite par une présence réelle et véritable : *In ipso habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* (*Coloss.*, II). Le second, sont les saints en qui Dieu se trouve sur la terre par l'effusion de sa grâce, et dans le ciel par la communication de sa gloire. Le troisième, sont nos églises, qui, servant de demeure à Jésus-Christ dans l'eucharistie, et qui étant tous les jours honorées du sacrifice de son corps et de son sang, sont plus véritablement remplies de la majesté du Seigneur que le temple de Salomon : *Et majestas Domini implevit domum.* (II *Paral.*, II).

Notre auguste reine, encore plus grande par la piété qu'elle ne l'était par son illustre naissance, adora toujours en esprit et en vérité son Dieu dans ces trois temples, comme pour venger, par la majesté de son culte, l'indévotion de la plupart des chrétiens; lui rendre, par l'humiliation d'une tête couronnée, des hommages plus proportionnés à sa grandeur ; expier, par une dévotion édifiante et exemplaire, tant d'irrévérences qui se commettent dans nos églises; donner enfin au sacrement auguste de nos autels toutes les marques d'une foi héroïque, d'une humilité sincère, d'une vive espérance, d'une charité parfaite et accompagnée de bonnes œuvres. Vous savez, messieurs, que cette dévotion est particulièrement héréditaire dans sa maison ; vous savez que les grandeurs y étant entrées par la vénération que ses illustres prédécesseurs ont eue pour la sainte eucharistie, elles s'y conservent encore par le respect

qu'elle a pour ce mystère, que les Rodolphe, les Maximilien, les Charles, les Ferdinand, augustes ancêtres de notre reine, et surtout Philippe III, son père, se sont autant rendus recommandables par cette piété que par leur prudence et leur courage. Mais leur digne fille n'avait pas moins hérité d'eux cette sainte inclination que leurs autres vertus : car peut-on soupirer avec plus d'ardeur qu'elle faisait après le pain des anges? peut-on s'en approcher, et le recevoir avec de plus vifs et de plus amoureux transports?

Comme cette viande céleste est l'aliment même des bienheureux et que ceux mêmes qui le mangent ont toujours une faim spirituelle qui les en rend avides : *qui edunt me adhuc esurient* (*Eccli.*, XXV, 29); aussi plus notre reine s'en nourrissait, plus la demandait-elle avec avidité, plus voyait-elle ce Dieu caché, quoique seulement par les yeux de la foi, plus désirait-elle encore aussi bien que les anges de le voir : *In quem desiderant angeli prospicere* (*S. Pet.*, I).

En effet, messieurs, ne le cherchait-elle pas partout? ne le suivait-elle pas en tous lieux? fallait-il d'autre charme pour attirer la reine dans une paroisse ou dans un monastère, que d'y exposer Jésus-Christ sur l'autel? Elle demandait fort soigneusement elle-même à toutes les âmes saintes de l'Eglise, comme l'Epouse aux filles de Jérusalem, quels étaient les endroits où reposait sur le midi, dans la chaleur de son amour, ce bien-aimé de son cœur : *Indica mihi quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie* (*Cant.*, IX). Comme elle savait que l'eucharistie est le seul lieu où nous trouvions sûrement notre Maître sur la terre, et que le Père éternel, en nous ôtant sa présence visible, s'est engagé de ne nous le pas enlever de l'autel jusqu'à la consommation des siècles : *Non ultra avolare faciam a te doctorem tuum* (*Isai.*, XXX); elle aurait cru être indigne de cette promesse, si elle avait perdu l'occasion d'aller recevoir ses ordres, de lui offrir sa personne, ses enfants, son Etat, de lui faire, en un mot, sa cour et lui rendre ses hommages.

Mais comment sa piété ne l'aurait-elle pas portée à adorer le Fils de Dieu dans l'eucharistie, qui contient réellement cet auteur de la sainteté, puisqu'elle l'adorait dans tous les saints qui n'en ont reçu que l'écoulement; puisque même sa piété s'étendait jusqu'aux églises et aux temples, qui, étant inanimés, n'en reçoivent qu'une impression extérieure? Et c'est ici, messieurs, où je vous avoue que je suis accablé de l'abondance de ma matière. Les saints que la reine a particulièrement honorés sont en si grand nombre, la quantité d'églises qu'elle a bâties ou réparées, est si prodigieuse, que je ne puis, sans oublier toutes les choses importantes que j'ai encore à vous dire, vous en faire l'énumération tout entière, et que d'ailleurs je ne puis aussi, sans produire une espèce de jalousie, ne vous la faire qu'en partie. C'est pourquoi, pour satisfaire tout ensemble à l'honneur des bienheureux, à la reconnaissance des vivants et à la gloire de notre reine, je crois que je suis obligé de dire en général qu'on ne lui a jamais proposé d'objet légitime de religion, qui n'en soit devenu un particulier de sa piété. Quels saints a-t-elle connus qui n'aient reçu des témoignages de sa vénération? Quelles reliques a-t-elle pu recouvrer qu'elle n'ait précieusement enfermées dans l'or et dans les diamants? Quels autels sont tombés de son temps qu'elle n'ait promptement redressés? Quels larcins le sacrilége et l'impiété ont-ils fait dans nos églises dont elle ne les ait abondamment indemnisées? Et sans parler du Val-de-Grâce, qui sera un monument éternel de sa piété et de sa magnificence royales, où l'on peut dire qu'elle s'est dépouillée de ce qu'elle avait de plus précieux, non comme les femmes d'Israël pour former une idole, mais comme une reine très-chrétienne, pour servir à la gloire et au culte du vrai Dieu (*Exod.*, XXXI); y a-t-il église dans Paris qui ne conserve des marques de sa religion, et qui ne se ressente de sa libéralité?

Mais encore, puisque je parle dans un lieu qui a été l'un des sujets de sa pieuse profusion, quelle apparence de ne rien dire en particulier de la reconnaissance qu'on lui en doit? Temple sacré, ou plutôt victime innocente de ce temple, grand saint Denys, apôtre aux travaux et au sang duquel la France est redevable de sa foi, vous avez été entre les saints l'un des plus tendres et des derniers objets de son culte. Elle s'adressait à vous dans les besoins de l'Etat et dans les maladies du roi, comme pour vous représenter qu'après avoir rendu ce royaume chrétien, il y allait de votre honneur de le rendre heureux; mais de quels innocents artifices sa piété ne s'est-elle point servie pour vous engager à cette protection, ou pour la reconnaître! Elle a relevé tous les lieux que vous avez consacrés par vos souffrances; cette sainte montagne, cet autel auguste de votre sacrifice ne portera-t-il pas éternellement les marques de sa piété jointes à celles de votre sang? Mais votre prison même n'est-elle pas le dernier temple qu'elle ait réparé, grand martyr (1)? Qu'il vous est, ce me semble, glorieux que les principaux soins d'une si pieuse reine vous aient été acquis à sa mort, que dans un temps où apparemment elle ne devait être occupée que de ses douleurs elle ait pu penser à votre gloire! et ne dirait-on pas que cette reine, honorant vos chaînes pendant une maladie aussi cruelle que la sienne, a voulu reconnaître que vous êtes l'homme dont parle Salomon, qui étiez passé de la prison sur le trône, et qu'elle était la personne dont il ajoute que toute née qu'elle fût dans la royauté, elle se voyait mourir dans l'infirmité et dans la misère : *Quod de carcere catenisque quis egrediatur ad regnum, et alius natus in regno inopia consumatur* (*Eccl.*).

Je vois bien, messieurs, que mon sujet m'emporte; je passe insensiblement, dès la première partie de ce discours, les bornes

(1) L'église de Saint-Denis-de-la-Chartre.

que je m'y étais prescrites; mais le moyen de suivre en cette occasion d'autres règles que les mouvements de son cœur! Ainsi, quoique la persévérance et l'étendue de la piété de notre reine ne nous en prouvent que trop la sincérité, il faut qu'en finissant ce point, je vous fasse encore admirer cette sincérité de sa religion par sa fécondité, je veux dire par la quantité de bonnes œuvres qu'elle lui a toujours fait produire.

Savez-vous quelle est la principale différence qu'il y a entre celui qui est véritablement homme de bien et celui qui n'en a que l'apparence? La même qui se trouve entre l'art et la nature. Le sculpteur qui taille une statue ne travaille point au-dedans, il ne s'applique qu'à la surface; s'il fait des yeux à sa statue, il ne leur donne ni nerfs optiques, ni lumière, ni membrane; un homme de pierre n'a ni cœur, ni entrailles, ni action. Il n'en est pas de même de la nature. Quand elle forme un homme, elle commence son ouvrage par le cœur, le foie, le cerveau, et si elle ne néglige pas ce qui se doit voir, elle s'y applique comme au moins nécessaire et avec un soin plus tardif, sa première fin étant d'établir les principes du mouvement.

Je m'assure que cette image du faux et du véritable vertueux vous paraît fort juste. Mais sans perdre de temps à l'appliquer au premier, disons seulement que notre religieuse princesse a merveilleusement exprimé le second : son principal soin ayant été d'ordonner son intérieur, de faire descendre sa religion de sa tête dans son cœur, de vouloir que tout ce qui était lumière en elle devînt feu, que sa dévotion commençant dans la plus haute région de son âme par sa connaissance, résidât encore dans cette partie où naissent les affections et les désirs. En un mot, messieurs, Anne d'Autriche a voulu que, selon la parole de l'Apôtre, sa foi ne fût pas feinte : *In fide non ficta* (I. *Tim.*, I), mais qu'une connaissance si relevée devenant féconde en grandes opérations, se manifestât par des effets et par des œuvres admirables. Le succès nous en a convaincu : quelle vertu a manqué à la reine? La clémence, dont elle s'est fait un devoir particulier, comme nous le verrons dans la suite, cette candeur admirable qu'elle avait dans ses paroles, cette impuissance de tromper, si louable et si rare dans les princes, cette affabilité charmante pour tous ceux qui l'abordaient, cette indulgence charitable à excuser les défauts de son prochain, cette aversion forte qu'elle avait pour la flatterie et pour la médisance; mille autres belles et extraordinaires qualités qui ont orné son âme pendant toute sa vie, ne sont-elles pas des suites nécessaires aussi bien que des preuves convainquantes de sa véritable piété et de sa religion sincère?

Notre reine ne ressemblait pas à ces souverains qui paraissent n'aller pas tant à l'Église pour demander pardon de leurs crimes, que pour obtenir la permission de les commettre, dont le zèle, au lieu de les dévorer, selon le terme de l'Écriture, dévore leur prochain et brûle les provinces. La dévotion en elle n'était une chaleur ni étrangère, ni violente; c'était une chaleur comme naturelle, et qui, étant par conséquent toujours tempérée quoique toujours agissante, n'était capable, comme celle du sang et du cœur, que de nourrir, de fortifier, de réunir : *Non dissolvit, non adurit, non in cinerem vertit, non tamen otiatur; alit enim, distinguit, assimilat* (*Ex. princip. Medic.*). Voulez-vous établir des séminaires et ressusciter l'esprit ecclésiastique dans le clergé, adressez-vous à la reine. S'agit-il de réformer des ordres religieux, et de remettre charitablement des enfants sous l'ancienne discipline de leur père, il faut parler à la reine. Est-il nécessaire de fonder des missions pour aller prêcher Jésus-Christ au delà des mers, racheter les captifs, convertir les infidèles? ces ouvrages importants ne s'achevaient jamais sans le secours et sans l'autorité de la reine. Enfin, que dirai-je davantage? Elle est l'âme de toutes les saintes entreprises; il n'y a point de dessein de charité où elle n'entre, point d'occasion de glorifier Dieu qu'elle n'embrasse de tout son cœur, et qu'elle ne favorise. Après cela peut-on trouver étrange que j'appelle tous les rois à son école, et que j'exhorte tous ceux qui commandent sur la terre à recevoir les instructions de cette admirable princesse : *Et nunc, reges, intelligite, et erudimini, qui judicatis terram.*

Quelle honte tous les souverains auraient-ils de prendre d'Anne d'Autriche des leçons de piété, après que Louis XIV, le plus grand et le plus illustre d'entre eux, a appris d'elle toute la sienne? Notre monarque ne rougit pas d'avoir appris de sa mère à adorer Dieu, et à le faire adorer aux autres; il sait que Salomon, le plus sage des rois, fait aussi gloire de tenir de sa mère les plus saintes et les plus salutaires de ses maximes. Ecoutez comme il en parle dans le dernier chapitre de ses proverbes : *Verba Lamuelis regis.* Voici, lui dit-il, les paroles du roi quand Dieu est avec lui; voici les oracles qu'il rend dans sa plus haute sagesse, quand il est l'organe et l'interprète du Saint-Esprit : *Verba Lamuelis regis.* Mais que croyez-vous que ce soit, messieurs? *Visio qua erudivit eum mater sua* (*Prov*, XXXI, 1). C'est une doctrine qui lui a été enseignée par sa mère. La pureté des mœurs, la modération des desseins ambitieux, la nourriture du pauvre, la protection de l'innocent, et plusieurs autres sentiments aussi louables, contenus dans tout ce chapitre, sont des leçons dont ce fils reconnaissant fait savoir à la postérité que sa mère l'a instruit : *Visio qua erudivit eum mater sua.*

Sur un si bel exemple, croyez-vous que notre grand roi n'avoue pas librement que tout ce que la religion l'oblige de faire de saint et d'excellent, que le zèle qu'il a déjà fait paraître en tant d'occasions importantes, à la gloire de Jésus-Christ et de son Église, est un effet des instructions de sa mère? Si Louis fait de justes édits contre les duellistes et contre les blasphémateurs : *Visio qua erudivit eum mater sua.* Si Louis abat les temples des hérétiques et s'il rétablit la

religion en plusieurs lieux de ses Etats où les guerres l'avaient ruinée : *Visio qua erudivit eum mater sua.* S'il envoie ses troupes contre les infidèles et s'il délivre toute l'Allemagne du joug et de l'oppression qui la menaçaient, il ne désavouera pas que c'est encore un dessein que lui a donné sa mère : *Visio qua erudivit eum mater sua.* Avec un tel disciple, qui de nous ne ferait gloire d'être instruit par une femme? Qui est-ce qui refuserait de recevoir dans la compagnie d'un si grand roi des leçons d'une reine si pieuse? Il y a, messieurs, il y a trop de gloire, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous y obliger par d'autres raisons ; c'est pourquoi je continue à m'adresser aux autres souverains de la terre, et après leur avoir montré pour leur instruction qu'il n'y a jamais eu de religion plus sincère que celle de notre grande reine dans toute sa vie, je vais encore leur prouver qu'il n'y a jamais eu de politique plus désintéressée qu'a été la sienne dans sa régence : *Erudimini, qui judicatis terram.* C'est la seconde partie de ce discours.

II. — Si les rois s'acquittaient exactement de tous leurs devoirs, il faut avouer que leur fortune serait bien plus digne de pitié que d'envie. Les plus sages politiques leur ont toujours dit qu'ils n'étaient plus à eux, depuis qu'ils étaient une fois sur le trône, qu'ils n'avaient plus d'intérêt à ménager que le bien public, de repos à chercher que la paix de l'Etat, de plaisirs à désirer que la félicité des peuples. Ils ont même prétendu que tous les titres fastueux que la flatterie a jamais donnés à la vanité des rois, les avertissaient de ce désintéressement particulier dans lequel ils sont obligés de vivre. Si on les a appelés les soleils de leurs Etats, c'est que, comme celui de la nature, ils ne se doivent pas tant mouvoir pour eux que pour les autres ; si on les a nommés les âmes des républiques, c'est que, comme celle de l'homme, ils ne doivent commander à leurs corps, que pour le bien et la commodité de leurs corps mêmes ; et il semble que Jésus-Christ leur veut insinuer ces obligations par son exemple, n'acceptant la qualité de roi que quand il est prêt de consacrer sa vie au salut du monde, et n'entrant en triomphe dans Jérusalem, que pour être, selon la prophétie, tout à elle : *Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus tibi venit* (*S. Matth.*, II).

Il faut avouer, messieurs, qu'il n'y a jamais guère eu de souverains entièrement persuadés de cette maxime. Combien s'en est-il trouvé qui, se mettant peu en peine de l'intérêt de leurs peuples, n'ont point eu d'autre fin dans leur gouvernement que de satisfaire leur ambition, que d'assouvir leur plaisir, que de soûler leur avarice? Mais sans examiner davantage le faible des rois, que nous sommes tous obligés de cacher, contentons-nous de leur montrer la régence d'Anne d'Autriche pour s'en corriger : *Et nunc, reges, intelligite.* Qu'ils viennent admirer une reine qui a toutes les forces d'un grand Etat entre les mains, et qui n'en a pas encore assez pour se venger d'une injure, qui peut disposer de toutes les finances du plus riche royaume de l'Europe, et qui s'ôte souvent jusqu'à son nécessaire pour secourir les misérables ; qui ne se réjouit d'avoir de l'autorité que parce qu'elle en a plus de pouvoir de faire du bien, et qui, n'ayant jamais eu d'autre fin dans sa régence que de donner la paix à ses peuples, surmonte par sa prudence et par sa fermeté tous les obstacles qui s'opposaient d'abord à un si favorable dessein : *Erudimini, qui judicatis terram.*

Ce fut sans doute une perte bien funeste à la France que la mort de Louis le Juste de glorieuse mémoire. Elle perdit un roi à la fleur de son âge, dans le cours de ses victoires, dans l'éclat et dans la gloire de ses triomphes : elle perdit un roi tel que les plus sages politiques pourraient s'en figurer un capable de faire le bonheur d'un Etat, lorsque la maturité de l'âge où il entrait et que l'expérience des événements dont il sortait, rendaient comme assurée à ses sujets une félicité présente. Mais j'ose dire qu'une des plus grandes raisons que la France ait eue de le regretter, ce monarque, fut le soin qu'il prit en mourant qu'elle n'eut aucun sujet de regretter, en nommant notre reine pour régente : *Eo ipso omnibus desideramus, quod prospexerat ne desideraretur* (*Plin.*, *Paneg. Traj.*). La dernière action de Louis le Juste voulut se signaler par ce choix. Il crut ne pouvoir mieux faire connaître à son peuple combien il l'aimait qu'en prévenant ses besoins futurs par la bonté, la sagesse, les conseils d'une princesse qu'il substituait à sa place. Ne pouvant laisser à ses Etats un homme pour les gouverner, il leur laissa notre princesse qui en avait toute la prudence et le courage, et qui, devant avoir autant de succès que les Adèle et les Blanche dans l'éducation d'un roi, ne devait pas apparemment être moins heureuse qu'elles dans la conduite d'un grand royaume.

Il n'a pas tenu à Anne d'Autriche que l'intention de Louis le Juste n'ait eu promptement tout son effet. Le premier dessein qu'elle forma en prenant en main les rênes de la monarchie fut de la rendre paisible. Comme son mariage lui avait autrefois acquis un si grand bien, elle souhaita de tout son cœur que sa régence le lui pût rendre : elle chercha toutes les occasions de procurer à la France la paix qu'elle souhaitait. Qui n'eût cru qu'elle était à la veille d'en jouir, et qu'elle posséderait tranquillement un si grand et si glorieux bien, après les victoires de Rocroy, de Norlingue et de Fribourg, remportées par les bras d'un jeune prince, qu'un excellent homme (Godeau) appelle fort heureusement en ces occasions, l'aurore du roi? Mais nos péchés n'avaient pas encore été assez châtiés. Nous avions fourni la matière des carreaux qui tombaient; la foudre était encore balancée entre les mains du Dieu des armées, qui la lance et qui la suspend quand il lui plaît. Ce n'est ni à la discrétion, ni au choix des royaumes que dépend le temps de leur tran-

quillité. C'est moi qui envoie la guerre ; c'est moi qui donne la paix, dit le Seigneur ; c'est moi qui excite les tempêtes ; c'est moi seul aussi qui puis les calmer.

Que les hommes fassent donc des projets de paix, que les assemblées s'en assignent en Allemagne, que les plénipotentiaires se nomment, que les pouvoirs et les passeports se délivrent, la Providence ne laissera pas de se moquer quand il lui plaira de tous ces projets, et de justifier ce que l'Eglise dit tous les jours, que la paix est une chose impossible à la terre si le premier traité n'en est arrêté dans le ciel.

Une certaine tempête à laquelle les minorités des princes ont de tous temps été exposées, et qui semble comme une suite nécessaire de la malédiction de l'Ecriture : *Væ tibi, terra, cujus rex puer est* (*Eccl.*, X) ; un certain air de trouble et de désordre qui corrompt le jugement des plus sages s'élève dans le cœur de l'Etat, et, se répandant bientôt comme par une espèce de contagion en plusieurs parties de ce grand corps, s'oppose aux desseins avantageux de l'intelligence qui le gouverne, met notre reine hors du pouvoir de faire lever sur notre horizon dans les jours de sa régence la justice et l'abondance de la paix, et lui impose enfin la dure nécessité où saint Augustin confesse que les souverains se trouvent quelquefois réduits en voulant faire la paix, d'être forcés de souffrir la guerre : *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas* (*Ad Bonifac.*, *ep.* 205).

La reine veut étouffer une guerre étrangère et se trouve engagée à en soutenir une domestique ; elle est toute prête de procurer le repos à ses sujets, et elle se voit obligée de défendre l'autorité de son fils, sacré dépôt qui se trouve entre ses mains, contre une partie de ses sujets même. Mais quoi ! faut-il se souvenir, ô France, d'un crime dont tu te repens. Faut-il remettre le fer dans une plaie que le temps a si heureusement fermée? Voudrais-tu que je te représentasse de nouveau tes jours de confusion et de désordre ? Prendrais-tu plaisir que, te remettant devant les yeux la fureur qui t'anima en ces occasions fatales, je te reprochasse encore de t'être alors émue, sans pouvoir bien dire quel sujet tu avais de t'émouvoir? Mais non, ton honneur m'est trop cher; je veux oublier tes emportements, mais je te conjure même de les oublier avec moi, et si tu as à conserver quelque souvenir, que ce ne soit que pour justifier ta reine de ne t'avoir pas donné la paix.

Mais quel besoin de conserver la mémoire de nos désordres pour justifier la conduite de cette princesse ? Que cette raison ne nous empêche pas d'ensevelir sans reserve cette honte de notre patrie dans un silence éternel. La conduite d'Anne d'Autriche se justifie assez en elle-même ; ses bonnes intentions se sauvent par d'autres effets que par nos troubles et nos obstacles ; et qui pourrait ne pas rendre cette justice à sa mémoire, après lui avoir vu reprendre avec tant de désintéressement et de générosité le dessein de la paix que nos désordres avaient traversé. Effectivement, dès que la mer orageuse de cet Etat, lassée de ses propres agitations, fut rentrée dans ses bornes naturelles, dès que celui qui avait permis aux vents d'exciter la tempête leur eut commandé de la calmer et de se taire : *Obmutesce* (*S. Marc.*, XLI), la reine, à qui les plus injurieux traitements n'avait pu faire perdre l'amour qu'elle avait pour ses peuples, regarda l'Etat comme un médecin regarde un phrénétique qu'il veut guérir, malgré tous ses emportements ; je veux dire qu'elle s'appliqua tout entière à donner la paix à la France, et ayant cru que le délai d'un si précieux bien avait pu venir d'une trop grande confiance à la politique humaine, ce fut à Dieu principalement qu'elle le demanda.

Oui, messieurs, les soupirs et les larmes d'Anne d'Autriche furent les ambassadeurs et les plénipotentiaires véritables de la paix de la France : *Lacrymæ enim legationem suscipiunt apud Deum*, dit saint Ambroise (*in psal.* CXVIII), et quoique ce fût par ses conseils et sur ses instances que des ministres l'aient traitée, nous pouvons dire néanmoins que ses vœux l'obtinrent, que c'est à sa piété encore plutôt qu'à sa prudence que nous sommes obligés d'une paix si honorable et confirmée par un si heureux mariage.

Figurez-vous donc un de ces fleuves tel qu'il y en a en Espagne, dont les eaux prêtes à entrer dans un pays, trouvent d'abord pour lit un abîme, dans lequel se cachant et se précipitant avec impétuosité, elles ne vont paraître qu'à vingt ou trente lieues de là, avec plus de magnificence et de pompe. C'est là, ce me semble, l'image de la paix dont Anne d'Autriche nous a fait jouir pendant son règne. L'Ecriture sainte compare bien la paix en général à un fleuve qui, roulant avec autant de calme que de majesté, porte l'abondance dans toutes les provinces qu'il arrose : *Sicut flumen pax tua* (*Isa.*, XLVIII), mais il est nécessaire d'ajouter quelque chose à la comparaison pour la rendre propre à notre paix particulière ; je veux dire que notre grande reine, ayant eu dessein de nous la donner dès le commencement de sa régence, n'a pu, par un malheur que nous ne saurions attribuer qu'à nous-mêmes, l'exécuter que sur la fin de sa vie, et que cette paix même, se trouvant au fond plus glorieuse qu'elle n'eût été par le mariage auguste de notre grand roi avec la plus sage et la plus vertueuse princesse du monde ; peu s'en faut que nos crimes à ce prix ne nous paraissent heureux. Il faut avoir en vérité l'âme bien chrétienne, pour s'empêcher en cette occasion de s'écrier :

Scelera ipsa nefasque
Hac mercede placent (*Lucan.*).

Cependant, messieurs, voilà l'intention de notre grande reine dans son gouvernement, voilà le véritable intérêt qui l'a animée pendant toute sa vie ; voilà quelle a été la fin de toute sa politique : *In fine hominis denudatio operum illius* (*Eccles.* CXIII).

Il fallait bien qu'elle n'eut jamais eu d'autre intérêt que celui de la paix et du bonheur de la France, puisqu'elle ne croit plus avoir rien à faire au monde après les avoir procurés, puisqu'elle proteste qu'elle n'ose plus

rien demander au Ciel après les avoir obtenus, et que la pensée même qu'elle eut un jour que Dieu l'avait trop favorisée de lui accorder ces biens, la fit entrer dans un saint tremblement pour son salut.

Ce fut, messieurs, en ce saint lieu où vous êtes et où je parle que notre reine fut saisie d'une crainte si délicate, et ce fut à cette pieuse princesse (madame de Montmartre), qui avait tant de part à l'honneur de son estime et de sa bienveillance, qu'elle ouvrit son cœur, pour lui faire part de sa peine. Après une longue prière qu'elle avait faite devant l'auguste sacrement de l'autel : *De quelle frayeur*, lui dit-elle, *mon âme vient-elle d'être frappée! j'ai pensé que Dieu n'a pas coutume d'accorder toutes les demandes des personnes qu'il veut sauver, et que ne m'ayant rien refusé de tout ce que j'ai jamais souhaité, qui était le mariage du roi et la paix de l'État, je dois avoir sujet de craindre qu'il me traite comme on fait ces malades désespérés, à qui on accorde indifféremment tout ce qu'ils demandent.* Hé quoi, grande Reine, vous avez si tôt oublié les afflictions dont Dieu a permis que votre vie fût traversée! ne vous souvenez-vous plus des travaux de votre régence, et de tout ce que cet accomplissement de vos désirs, qui vous fait peur, vous a coûté? Mettez, mettez dans la balance vos déplaisirs avec vos joies, et vous verrez que Dieu vous a toujours traitée avec une cruauté miséricordieuse, plutôt qu'avec une miséricorde cruelle. Je ne fais, madame, que répéter les paroles dont votre piété tendre et éclairée tout ensemble se servit alors, pour rassurer cette âme royale de ses craintes : craintes qui, ne pouvant venir que d'un cœur véritablement chrétien, vous parurent se devoir guérir par elles-mêmes; et qui, nous informant aussi de l'intérêt que prenait cette princesse au bien de l'État, nous font bien voir qu'elle comptait pour rien toute la peine qu'il lui avait coûtée pour le produire.

Mais peut-être que l'intérêt de l'État ne lui paraissait cher que parce qu'elle y rencontrait en même temps le sien particulier, et que comme la condition des rois suit nécessairement celle de leurs royaumes, Anne d'Autriche n'a regardé la tranquillité de la France que comme un moyen propre à s'enrichir et se venger. En effet, messieurs, il s'est trouvé des souverains qui n'ont travaillé au repos de leur État, que parce qu'il leur fournissait de plus courts moyens de satisfaire leurs passions; qui ne se sont réconciliés avec des ennemis étrangers que pour se défaire plus sûrement des domestiques; qui n'ont permis à leurs sujets d'amasser du bien que pour les en pouvoir dépouiller : *Qui omnia vel ad suam utilitatem, vel ad vindictam explendam referunt.* (*Ar. lib.* V *Politic.*)

Je ne croirais pas, en vérité, que ce fût une grande louange à notre reine d'avoir été exempte d'un si lâche intérêt. A Dieu ne plaise que j'en sois réduit à son égard à de si faibles éloges, à vous pouvoir seulement dire qu'elle n'a point fait le mal, qu'Anne d'Autriche n'a pas été du nombre de ces monstres affamés de l'un et de l'autre sang du peuple. Mais ce que j'ai à vous dire, messieurs, et ce que vous devez admirer, c'est que jamais princesse, et peut-être jamais chrétienne n'eut plus de patience pour les injures et moins d'attachement pour les richesses; c'est que personne ne saurait jamais faire plus libéralement qu'elle ces deux aumônes excellentes dont parle saint Augustin, de pardonner les maux que l'on souffre et de donner les biens que l'on possède : *Remittendo quod pateris malum, et erogando quod habes bonum.* (*Hom.* 19, *inter.* 50.)

Pouvez-vous seulement vous ressouvenir de cette généreuse résolution qu'elle forma de comprendre toujours dans les amnisties générales qui suivirent les désordres, ses injures particulières, sans égaler sa clémence à celle des David et des Saül dans leur avénement à la couronne? Elle ne manquait pas de casuistes qui trouvaient dans le bien de l'État des prétextes à sa vengeance; vous pouvez croire qu'elle ne manquait guère non plus de ces hommes dévoués qui, ne trouvant jamais d'injustice dans le commandement des souverains, s'offraient à elle et lui disaient, comme Abizaï à David : *Vadam et amputabo caput ejus* (I *Reg.*, XVI). Mais elle était trop chrétienne et elle savait trop bien les maximes de l'Évangile pour écouter ces pernicieuses maximes. Elle n'avait garde de le céder à un roi de l'ancien testament, qui avait autrefois épargné et même respecté en pareilles occasions ceux qui l'outrageaient, comme des ministres dont Dieu se servait pour le punir ou pour l'éprouver : *Dimittite eum, Dominus enim præcepit ei, ut malediceret David.* (*Ibid.*) Ou plutôt, messieurs, je ne puis penser à la clémence que notre reine fit paraître au jour de la pacification des troubles de la France, que je ne me souvienne de ce que fit Saül dans le commencement de son règne, c'est-à-dire, lorsqu'il était possédé de l'esprit de Dieu, et comme je trouve cet exemple fort propre à mon sujet, je vous prie de le considérer avec une attention particulière.

Saül s'étant chargé de la royauté, l'armée se divisa; une partie dont Dieu, dit l'Écriture, avait touché le cœur, le suivit : *Abiit cum eo pars exercitus, quorum tetigerat Deus corda* (I *Reg.*, X), et l'autre partie refusa de le reconnaître. Les enfants de Bélial, qui en étaient les chefs, l'accusèrent même de lâcheté et de faiblesse, et lui firent cent outrages? *Num salvare nos poterit iste?* (*Ibid.*) Cependant, ce prince ayant été assez heureux pour délivrer le peuple de l'oppression des Ammonites, et son autorité étant rétablie, plusieurs vinrent sur l'heure s'offrir de le venger, *Date viros et interficiemus eos.* (I *Reg.*, XI). Où sont-ils, Sire, ces insolents qui ont osé s'attaquer à l'oint du Seigneur en votre personne? où sont-ils, que nous les immolions à votre colère? De quelle manière croyez-vous que Saül reçut cette

proposition ? Non, non, leur répondit-il, une journée si heureuse ne doit point être souillée de sang, il ne sera pas dit que Dieu donnant aujourd'hui la paix à tout Israël, j'y fasse la guerre à personne. *Non occidetur quisquam in die hac, quia hodie fecit Dominus salutem in Israel* (I *Reg.* XI). Il n'est pas necessaire que j'applique toutes les circonstances de cet événement à mon sujet, pour vous en marquer les justes rapports. Il suffit que je vous fasse ressouvenir que si notre reine ne prononça pas les paroles de Saül au jour de la pacification de nos troubles, elle les exécuta ; il suffit de savoir que Dieu rendant la tranquillité à la France, elle ne crut plus avoir sujet de se plaindre ; qu'elle ne fit jamais de distinction entre les injures de l'Etat et les siennes ; et que ne signant qu'une seule grâce pour les unes et pour les autres, elle aurait pu dire ces paroles, que Rome païenne admira autrefois et que Rome chrétienne ne désavouerait pas : *Qu'on épargne les vies les moins précieuses, qu'on ménage le bon et le mauvais sang ; qu'on mette les prisonniers en liberté ; que ceux qui sont fugitifs reviennent ; et plût à Dieu pouvoir faire revivre ceux qui sont morts!*

Aurez-vous peine à croire, messieurs, que la libéralité se soit trouvée dans un cœur où il y avait tant de clémence? Qu'une princesse si désintéressée dans ses injures, l'ait moins été dans les bienfaits et dans les grâces qu'elle a faites? Ah! grande reine, quand la guerre et les autres nécessités de l'Etat vous forçaient à souffrir que l'on fît des levées sur vos peuples, était-ce pour contenter une lâche avarice? était-ce pour remplir vos coffres du sang et de la vie de vos sujets? Comment aurait-elle été capable de cette dureté, elle qui s'est toute sa vie retranché jusqu'aux choses qui lui étaient nécessaires pour soulager les misérables? Hé! le moyen que, toute puissante qu'elle était, elle eût autrement pu donner toujours sans s'épuiser jamais? Comment ses aumônes auraient-elles autrement été assez abondantes pour fournir à toutes les œuvres de charité d'un grand royaume? Comment aurait-elle pu, sans ce retranchement, soutenir presque elle seule, dans les dernières famines, toutes les provinces de la France ; plus magnifique et plus estimable qu'un Balthazar (*Dan.*, V), qui ne traita que les grands de son Etat, nourrir et conserver tous les pauvres du sien?

Pardonnez-moi, grand roi, si je ne puis m'empêcher de l'appeler, en ces occasions, la mère des pauvres aussi bien que la vôtre ; et quand je la vois, comme une charité vivante et incarnée, tendre indifféremment les bras à tous les misérables, quand je vois un cœur ouvert à tous les affligés, aux veuves, aux orphelins, aux enfants à la mamelle, qu'elle envoyait chercher jusque dans les villages; que puis-je dire de ce grand cœur, sinon que c'est le cœur de la libéralité même? Ne dois-je pas dire de cette bonne reine ce que l'on a dit avec moins de justice d'un ancien, qu'il ne paraissait pas une personne mortelle, mais le sein d'une divinité favorable à tous les malheureux ? *Non mortalem aliquem, sed propriæ fortunæ benignum diceres esse sinum* (*Valer. Max.*, *lib.* IV, c. 8).

Cette tendresse pour les pauvres n'a pu cesser qu'avec sa vie, et la veille même de sa mort elle donna encore une somme considérable pour garantir un monastère de sa ruine. Il n'est pas jusqu'au froid des pauvres qu'elle ne sentît alors dans son lit, et comme si ses propres douleurs ne lui eussent pas suffi, sa charité lui rendit encore la misère des autres contagieuse : *Quis infirmatur et ego non infirmor* (II *Cor.*, XI)? semblable à saint Louis, dont l'histoire dit que, tout malade qu'il était dans son armée, il ne laissait pas de se traîner aux autres malades pour les assister, les encourager, les consoler : *Æger ipse ad ægros reptabat, solabatur, erigebat.*

Salvien déplorait autrefois l'aveuglement de certains chrétiens de son temps, qui, n'ayant pas été pendant leur vie convaincus de l'obligation qu'ils avaient de secourir les pauvres, ne s'en souvenaient pas non plus à leur mort. Ces insensibles, disait-il, ont ajouté un crime à un autre ; car, comment ne seraient-ils point coupables de n'avoir pas donné leurs biens à leur mort, lorsqu'ils l'étaient déjà de les avoir retenus pendant toute leur vie : *Quomodo se reos in morte non putant, cum etiam ex hoc rei sint, quod usque ad mortem cuncta servaverint* (*Ad Eccl. Cath.*, *lib.* I). Que notre charitable reine était éloignée de cette dureté ! elle n'avait pas remis à faire ses aumônes à sa mort ; elle avait toujours cru qu'il n'y a guère de générosité à ne donner que quand on ne peut plus retenir; aussi s'était-elle toute sa vie dépouillée d'une partie de ses biens en faveur des pauvres.

Ne croyez pas néanmoins qu'elle se tienne pour cela dispensée en mourant de s'informer encore de leurs besoins et d'y pourvoir. Ses douleurs l'occupent moins que leurs misères : chaque moment qui lui reste se compte par un bienfait; vous diriez que la charité, achevant de la dépouiller, veut ôter à la mort, en cette occasion, la gloire qu'elle a toujours eue de dépouiller les plus grands rois. Je n'en dis point encore assez: la charité d'Anne d'Autriche est plus forte que la mort même. Tient-il à cette vertu qu'elle n'arrache à la mort tout son appareil et toutes ses pompes? (1) Ne s'en attribue-t-elle pas hautement les frais et la dépense, et destinant toutes ces dépouilles, par la bouche de notre reine mourante, au soulagement des pauvres, ne se veut-elle pas charger de lui dresser elle seule un tombeau?

N'en doutez pas, messieurs, cette charité est toute seule et indépendante d'autres secours capable de lui en élever un à l'épreuve de tous les siècles. Que peuvent servir les tentures, les marbres et les inscriptions à la gloire de cette grande princesse? Que peuvent même servir nos panégyriques et nos éloges funèbres? Les mauvais princes recoi-

(1) Elle pria le roi que ses obsèques se fissent sans dépenses, et qu'on en distribuât le prix aux pauvres.

vent ces honneurs comme les bons; mais y a-t-il quelque chose de fragile ou de suspect dans les regrets des peuples et dans les gémissements des pauvres? Les agréables louanges pour notre illustre morte, les beaux discours funèbres à son honneur, que ceux que l'on entend aujourd'hui par toute la France! où les uns disent : Elle a soulagé ma famille; les autres, Elle m'a tiré de misère; d'autres : Elle m'a sauvé d'une ruine prochaine. La couronne qu'elle a portée est-elle comparable à ce témoignage universel? Sa qualité de reine lui serait-elle encore glorieuse, si elle n'y avait joint celle de mère des peuples, celle de protectrice des misérables? et lui en resterait-il même sans cela quelque profit et quelque avantage? Ah! qu'elle a connu à la mort avec bien plus de certitude que ce Romain, que de toute l'abondance de la royauté il ne lui restait que ce qu'elle avait donné : *Hoc habeo quodcumque dedi* (*Sen. de Marco Ant.*). Mais qu'elle en est encore aujourd'hui bien plus heureusement informée!

Car vous devez savoir, messieurs, qu'Anne d'Autriche, en donnant aux pauvres, n'a fait que prêter au Seigneur, et qu'elle retrouve dans le ciel tout ce qu'elle a distribué sur la terre. Donnant ses biens avant sa mort, elle a fait, pour me servir d'une excellente comparaison de saint Chrysostome (*Ser.* 11 *de dict. Pauli : Oportet hæreses esse*), comme ces personnes illustres qui, étant appelées du fond d'une province par l'empereur, pour venir s'établir et tenir même le premier rang dans la ville royale, vendraient aussitôt tout leur bien, et en feraient une grande somme d'argent, qu'ils enverraient devant eux, pour la trouver en arrivant :

Præmisit cunctas quas sequeretur opes. (*Fortunatus.*)

Ce discours est long, messieurs, mais je ne crois pas qu'il doive fatiguer vos patiences : *De dilecto nunquam satis :* on ne saurait assez parler de ce que l'on aime, et cette consolation étant même une des plus sensibles que nous puissions prendre dans la perte de notre reine, je m'assure que vous ne voudriez pas que je finisse sans vous entretenir un peu plus particulièrement des merveilles de sa mort : j'en propose donc encore l'exemple aux rois de la terre, ne jugeant pas qu'il soit moins nécessaire, pour leur instruction, de savoir que dans la mort de cette femme généreuse on a vu une philosophie toute chrétienne, comme on a vu dans sa vie une religion toute sincère, et dans sa religion une politique toute désintéressée : *Et nunc, reges, intelligite*, etc.

III. — C'est un des plus grands aveuglements du paganisme, d'avoir cru le courage de ses héros ou la constance de ses philosophes véritable, et de n'avoir pas remarqué qu'en même temps qu'ils paraissaient triompher de la douleur, de la mort, ils se laissaient honteusement vaincre eux-mêmes, ou par l'orgueil, ou par la crainte. Les chrétiens qui n'ont jamais parlé si pompeusement de leurs martyrs que Rome et Athènes de leurs Catons, et de leurs Socrates, et qui, comme dit saint Cyprien, ont mieux aimé faire de grandes choses qu'en dire : *Non loquimur magna, sed facimus* (*de Bon. pat.*), ne laissent pas néanmoins de connaître fort bien les avantages que la grâce a donnés parmi eux à la force, et de voir que cette vertu, étant assistée de la charité, a souvent été capable de faire produire à des femmes mêmes des actions plus héroïques que tous les païens n'en ont su écrire de leurs plus grands hommes.

Ne croyez pas, messieurs, que nous soyons obligés de remonter jusqu'aux siècles de la persécution pour trouver des preuves d'une vérité qui nous est si glorieuse : la seule Anne d'Autriche, cette héroïne que nous pleurons, cette femme forte qui vient de nous être ravie, est capable de l'établir et de la justifier. Elle a la fermeté d'une amazone, elle a la générosité d'une reine; mais elle a aussi l'humilité et la modération d'une chrétienne; et pour admirer l'heureux tempérament qu'elle a toujours fait de ces qualités en sa personne, il ne faut que la suivre dans les disgrâces dont Dieu, par une providence admirable sur elle, a su corriger tout le bonheur de sa vie.

Dieu l'a fait monter sur le plus brillant trône du monde, en la faisant épouse de Louis le Juste; mais il l'éprouve aussitôt par une stérilité de plus de vingt ans; il la met en cet état qui, depuis l'ancien testament, n'est plus guère une honte qu'aux personnes de sa qualité. Mais avec quel esprit croyez-vous qu'elle supporte cette affliction? Si elle pleure, si elle gémit, ses larmes et ses gémissements ne demandent pas tant un fils pour elle, qu'un dauphin pour la France : *Lacryma enim lilium seritur ;* et un saint homme lui étant envoyé (le père Bernard), comme un autre ange à Sara, pour lui annoncer son heureuse fécondité, fut surpris de lui entendre dire qu'elle n'avait jamais eu d'autre désir, en cela, que celui de Dieu. A peine ce digne fils de ses vœux lui est-il accordé qu'une maladie jugée mortelle la menace de l'arracher de son sein. Ne doutez pas qu'elle ne fasse, en cette occasion, pour fléchir le Ciel, tout ce que la piété et la tendresse peuvent inspirer; mais ne croyez pas aussi que la vue d'un si grand malheur soit capable de lui faire rien concevoir d'indigne d'un courage chrétien et héroïque; et n'aimant pas son fils délicatement, mais fortement, comme saint Cyprien a dit d'une autre mère généreuse, elle conclut toutes les prières qu'elle fait à Dieu par ces paroles : *Il est à vous, Seigneur, disposez-en selon votre sainte volonté. Non delicate filios, sed fortiter diligens* (*de Machab. in exhortat. Mart.*).

Étant fort heureusement entrée dans sa régence, lorsqu'elle a sujet d'espérer que le plus pesant sceptre du monde demeurera ferme entre ses mains, les affaires se brouillent, le feu s'allume, les vents grondent contre le vaisseau qu'elle conduit; mais bien loin que cette tempête la renverse, elle s'humilie profondément devant le Dieu des vents et des orages, et elle le conjure de soutenir

la faiblesse de son sexe; sortant de la prière avec aussi peu de crainte que David de toutes les entreprises de ses ennemis : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum* (*Psal.* XXVI). Pénétrée de ces sentiments, *elle possède son âme en patience;* une certaine égalité d'esprit règne dans toute sa conduite ; une douce sérénité se répand sur son visage ; un jugement ferme, et élevé au-dessus de tous les événements, lui fait donner partout ses ordres sans s'émouvoir. Que l'insolence redouble, que l'emportement et la fureur viennent jusque dans son antichambre pour enfoncer ses portes, cette âme intrépide les faisant ouvrir elle-même à cette populace mutinée, et, se montrant à tous ces furieux, sans autre défense que celle de sa propre majesté, elle les met en désordre, jetant, par sa présence seule, l'étonnement avec la frayeur dans leurs âmes, les renvoyant avec plus de respect qu'ils n'avaient apporté de fureur; et pouvant se vanter d'avoir adouci les lions et apaisé les tigres : *Et in verbis suis monstra placavit* (*Eccl.* XLV).

Enfin, messieurs, commençant, après tant de traverses, à jouir du fruit de ses glorieux travaux, par l'union de la famille royale dont elle est le nœud sacré, par l'heureuse fécondité dont le ciel a béni les mariages de ses augustes enfants, par l'amour et la vénération de tous ses peuples, elle se voit cruellement attaquée de l'horrible mal qui nous l'a ravie. Et c'est ici, rois de la terre, que je vous invite : *Et nunc, reges, intelligite :* Venez voir la première reine du monde devenir, par son propre aveu, la proie de la corruption avant que de l'être de la mort; venez apprendre que vous n'êtes, avec toute votre vanité, que cendre et que pourriture ; venez être les admirateurs, en même temps que les témoins, de la constance la plus chrétienne, et de l'une des plus généreuses morts dont peut-être on ait jamais ouï parler dans la paix de l'Eglise : *Erudimini, qui judicatis terram.*

Si nous en croyons les philosophes mêmes, le plus noble exercice de la force est de ne point céder aux malheurs qui arrivent, de ne se point détourner lâchement des plaies dont le hasard nous frappe, mais de recevoir, sans trembler, dans son propre sein, les traits que le Ciel y lance : *Pulcherrima pars fortitudinis obviam ire vulneribus, tela ne vitare quidem, sed pectore excipere* (*Sen.*, *ep.* 67). Ce que la philosophie n'a su que décrire, notre grande reine sait le pratiquer à la lettre ; elle reçoit avec soumission la plaie que le Ciel lui envoie; elle la porte dans son sein sans murmure ; elle en parle aussi froidement que si elle lui était étrangère ; et ce qui met toute la philosophie des Catons fort au-dessous de la sienne, c'est qu'elle ne se met point en peine de la durée d'un mal si cruel, et qu'elle n'en demande point la guérison.

Quelques éloges que Sénèque se soit efforcé de donner à la mort de Caton, qui ne voit que cette mort est plutôt un coup de désespoir, qu'un chef-d'œuvre de courage, et, comme l'a fort bien remarqué saint Augustin (*Lib. de Civit.*, *cap.* 13), ne fut-ce pas parce que ce païen ne pouvait souffrir longtemps qu'il voulut souffrir si peu : *Fuit in Catone vera infirmitas adversa non sustinens.* Notre reine plus courageuse ne se lasse point de ses souffrances ; que l'on coupe sa chair ou qu'on la brûle ; que la cruauté des remèdes se joigne à celle de son mal pour la faire languir ou pour la déchirer toute vivante, en pousse-t-elle le moindre murmure, lui échappe-t-il une parole d'impatience? L'entend-on se plaindre de l'opiniâtreté de sa douleur et de la résistance de sa plaie : *Cur factus est dolor meus perpetuus? et plaga mea desperabilis renuit curari* (*Jerem.*, XV)? N'est-ce pas, en vérité, une chose digne de l'admiration de toute l'Eglise que dans l'état pitoyable où se trouvait une princesse si délicate, elle n'ait demandé à Dieu ni la guérison, ni la mort, mais seulement de la patience?

Ce n'est point, messieurs, une parole que l'éloquence lui prête, pour relever sa constance. Il n'y a point eu de témoins de son mal qui ne l'aient entendue. Elle vous la prononça, madame, dans la visite que vous lui rendîtes et quand vous lui témoignâtes si judicieusement que quoique vous sussiez fort bien ce que vous deviez demander à Dieu avec toute la France sur son mal, vous seriez néanmoins fort consolée de l'apprendre de sa bouche; vous engage-t-elle à demander autre chose pour elle que de la patience?

Gens du monde, voilà ce qu'une reine avait appris dans le long usage qu'elle avait fait de la piété; voilà, pour avoir si bien vécu, ce qui lui a procuré l'avantage de savoir mourir. Toutes ses grandeurs, toute la pompe de sa cour ne l'avaient pas empêchée d'apprendre que les souffrances dans la religion sont des grâces, que les plus longues sont les plus considérables et les plus précieuses. Elle savait, cette pieuse reine, que le chrétien, quand il est une fois assez heureux pour être monté sur la croix n'en doit non plus descendre que Jésus-Christ. Elle s'y considérait attachée avec son aimable Sauveur, elle se le représentait aussi bien que saint Chrysostome lui adressant ces paroles: *Confixos nos mors inveniat.* Il faut que la mort nous trouve tous deux crucifiés. Tu souffres beaucoup, mais je souffre bien plus que toi, l'ouvrage de ta rédemption se doit encore achever par ta patience ; continue donc par ta croix ce que j'ai commencé par la mienne, et prends garde surtout de ne te pas lasser ; car que serait-ce de toi, si moi-même je m'en étais lassé et si sur la tentation des Juifs j'eusse abandonné ma croix?

Mais si la patience rend la philosophie de notre grande reine si chrétienne à sa mort, ne dérobons pas à son humilité la part qu'elle y a. Elle confesse qu'elle a mérité son mal ; elle avoue que c'est la moindre peine dont Dieu la pouvait châtier en cette vie, et s'imaginant même qu'elle peut donner quelque mépris et quelque horreur de sa personne, en montrant une plaie aussi affreuse ; elle ouvre librement son sein à quiconque la

veut voir. N'est-ce pas là un spectacle digne de tous les rois de la terre : *Et nunc, reges, intelligite*. Mais pourquoi seulement digne des rois? n'est-il pas digne de tous les hommes?

Que je sais bon gré à cette vertueuse dame de sa cour (1), qui, la voyant en cet étrange état, souhaita de l'avoir ainsi peinte devant ses yeux pour toute sa vie. Jamais effectivement objet fut-il plus touchant? Jamais image fut-elle plus capable de nous désabuser des grandeurs et de la vanité du monde? A dieu ne plaise, messieurs, que je vous laisse Anne d'Autriche sous une autre idée ! la respecte qui voudra aux pieds des autels et dans l'exercice de sa piété ; que tous les autres l'estiment sur le trône et dans les mystères de la politique ; à mon égard je me la représenterai toute ma vie au lit de la mort, je me la représenterai toute ma vie aux prises avec la douleur, la poitrine tout en sang terrassant la mort sous la forme la plus hideuse et la plus cruelle, bénissant Dieu en cet état et instruisant les hommes. Je vois bien, messieurs, que j'excite vos larmes, je sens bien aussi que je m'attendris moi-même, et comment ce spectacle ne nous toucherait-il pas?

Dirai-je, ô mon Dieu, qu'une si grande misère, soufferte avec tant de patience, a fait quelque impression sur votre infinie miséricorde. Je ne dirai pas comme avait fait autrefois un impie, que vous vous êtes repenti d'avoir affligé une reine qui, dans ses plus rudes afflictions, n'a jamais cessé de vous bénir et de vous honorer; mais j'ose avancer que sa patience, dans les épreuves qu'il vous a plu de donner à sa vertu, vous a obligé de les finir. J'ajouterais de les couronner, si le sang adorable de votre Fils qui est tout prêt de vous être offert pour ses offenses, ne m'avertissait qu'il peut encore manquer quelque chose à leur expiation. Nous espérons, Seigneur, que vous ne refuserez pas plus longtemps aux larmes et aux gémissements de toute la France le bonheur d'une reine qui lui fut si chère, que vous la placerez sur un trône mille fois plus éclatant que celui qu'elle a quitté, que vous en ferez même un des bons génies de ce royaume; et que lui donnant encore le pouvoir de le gouverner, elle continuera d'inspirer du haut du ciel sa justice à son roi, le zèle à ses prélats, l'intégrité à ses juges, l'obéissance à son peuple, et votre amour à tout le monde.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE HARDOUIN DE PÉRÉFIXE DE BEAUMONT,

Archevêque de Paris, chancelier et commandeur des ordres du roi, etc.

Mortuus est autem Samuel et congregatus est universus Israel, et planxerunt eum.

Samuel est mort, et tout Israel s'est assemblé pour le pleurer (II *Reg.*, XXV).

Quand je jette les yeux sur la triste pompe qui accompagne et qui relève cette cérémonie funèbre ; quand je vois ce vaste temple en deuil, la multitude sans nombre de ces tristes flambeaux, ces ornements lugubres qui, couvrant l'autel même et ses ministres, semblent devoir ensevelir aujourd'hui cette grande ville rassemblée, ces compagnies augustes qui ne se rendent ici que pour des sujets extraordinaires de douleur ou de joie; quand je me regarde moi-même en cette chaire, interrompant le sacrifice et me mettant en devoir de prononcer un éloge ; je ne sais, messieurs, si nous avons tous bien fait réflexion sur ce qui nous amène en ce lieu. Vous me direz que c'est pour rendre honneur à la mémoire de messire Hardouin de Péréfixe de Beaumont, archevêque de Paris, chancelier et commandeur des ordres du roi, autrefois son précepteur. Et à ce grand nom, au seul récit de tant de qualités éminentes, il semble effectivement que nous ne saurions satisfaire à ce devoir avec trop d'éclat ; à proportionner cette pompe avec le mérite d'un prélat si précieux à la France et si cher à l'Eglise ; elle ne pouvait être assez magnifique.

Mais pouvons-nous aussi ignorer qu'honorant de la sorte sa mémoire, nous paraissons désobéir à ses ordres, puisqu'il a expressément défendu qu'il y eût aucun appareil dans ses obsèques? *Je souhaite*, dit-il dans son testament, *être inhumé dans le chœur de l'église de Paris, près le lieu où l'ont été mes prédécesseurs ; mais avec le moins de cérémonie qu'il se pourra, ayant toujours reconnu que la pompe en ces occasions n'était que vanité*. Après cela, comment pouvons-nous contribuer nous mêmes à relever par nos louanges le triste éclat de cette cérémonie funèbre? Les dernières volontés des hommes sont sacrées : selon toutes les lois, il n'est guère moins impie d'y contrevenir que de violer leurs tombeaux, et celles surtout d'un grand archevêque. La voix mourante d'un si bon pasteur, n'aura-t-elle plus la force de se faire écouter de nous avec respect?

Je sais bien, messieurs, les raisons qui peuvent excuser la désobéissance que l'on rend souvent en ce point aux illustres défunts : que la justice le doit emporter sur leur humilité ; que pour contenter une de leurs vertus, il ne serait pas raisonnable de priver toutes les autres des honneurs qui leur sont dus : que la modestie avec laquelle ces hommes ont voulu se défendre de la gloire au delà même du tombeau, la mérite ; qu'ils devraient être honorés par cette raison seule qu'ils ont refusé de l'être ; et que pour ce qui est des louanges, selon l'Ecclésiastique (*Cap.* XI), il n'y a plus de péril à leur en donner dans l'état où ils sont ; ceux qui louent ne pouvant plus être accusés de flatterie, et ceux qui sont loués n'étant plus susceptibles de vanité.

Nous pourrions plus légitimement que jamais opposer ces raisons au testament de notre humble prélat. Mais je ne crois pas que nous ayons besoin de chercher des excuses à notre désobéissance, dans une occasion où nous ne prétendons presque pas en

(1) Madame de Schomberg

commettre. Car nous n'avons pas la présomption de croire que ce que nous faisons ici aujourd'hui puisse autant servir à honorer la mémoire de notre archevêque, qu'à déplorer la perte que nous en avons faite. Quelque foule que vous fassiez en ce lieu, avouez, messieurs, que vous vous trouvez bien moins en état de jeter des fleurs sur son tombeau que de l'arroser de vos larmes; pour moi, je déclare que je me sens moins capable de louer cet illustre mort que de le pleurer; et toute cette cérémonie se passant ainsi de votre part et de la mienne, pourrions-nous être accusés d'y contrevenir à ses ordres? Il a pu mépriser nos éloges, sa modestie a pu se défendre de nos honneurs; mais étant notre père, il n'a pu se séparer de nous, ni arrêter le cours de nos larmes. En un mot, messieurs, Samuel est mort, et Samuel lui-même peut-il empêcher que tout Israël ne s'assemble pour le pleurer : *Mortuus est Samuel, et congregatus est universus Israel, et planxerunt eum.*

L'auteur du livre de l'Ecclésiastique a dit de Samuel (*Cap.* XLVI) que tout le peuple eut raison de pleurer sa mort et de le regretter principalement pour trois choses. La première est qu'il consacrait les rois de sa nation, non-seulement par l'onction qu'il répandait extérieurement sur leur tête, mais par les avis et les instructions salutaires qu'il leur donnait : *Unxit principes in gente sua.* La seconde, que c'était lui qui gouvernait le peuple; qui, pleinement instruit de la loi de Dieu, jugeait et conduisait les hommes, selon ses saintes maximes : *In lege Domini congregationem judicavit.* Et enfin, que cet homme prudent se partageait tellement entre le soin qu'il prenait d'autrui et sa propre sanctification que, s'étant toujours acquitté fidèlement de l'un de ces devoirs, sans négliger l'autre, il s'était mis en état de donner aux yeux de Dieu même de vrais témoignages de l'innocence de ses mœurs et de l'intégrité de sa vie : *Et ante finem temporis vitæ suæ testimonium præbuit in conspectu Domini.*

Grand prélat, Samuel de notre siècle, nous trouvons aussi aisément de justes sujets de vous regretter, que les Israélites trouvaient de regretter celui de l'ancienne loi. Vous avez répandu dans l'âme de notre grand roi l'onction sacrée d'une science divine; vous avez gouverné des peuples entiers sur des principes et selon des maximes purement évangéliques; vous avez trouvé ce secret difficile de vous sanctifier vous-même dans ces grands emplois et d'exposer votre innocence à Dieu à votre mort. Voilà de grands sujets d'éloge pour vous; mais, hélas! nous ne serons plus témoins de toutes ces merveilles, et c'est un sujet bien digne de larmes pour nous : *Mortuus est Samuel.* Notre Samuel est mort, nous ne le verrons plus à la cour donnant des conseils fidèles et désintéressés, faisant servir uniquement à l'utilité publique la confiance que notre monarque avait mise en lui dès sa plus tendre jeunesse. Nous ne le verrons plus dans l'église, s'appliquant sans relâche à la conduite de ce grand diocèse. Il ne nous paraîtra plus dans ce temple auguste avec les ornements de sa dignité, avec la majesté qui lui conciliait également le respect et l'amour des peuples. Il ne sacrifiera plus pour nous sur cet autel; il ne nous bénira plus de ce trône; il ne nous instruira plus de cette chaire; enfin, nous ne le verrons plus, ce charitable prélat, édifiant tout Paris par sse aumônes, et se disposant, par les sentiments d'une humilité parfaite, à une fin digne non-seulement d'un prophète de l'ancienne loi, mais d'un saint de la nouvelle.

Au défaut de sa présence sensible, faisons-nous une vive image de ses grandes vertus; et pour vous la tracer en peu de paroles, souffrez que je vous représente ce que ce grand archevêque a fait pour le bien de l'Etat, pour l'avantage de l'Eglise, pour sa propre sanctification; c'est là tout le sujet de son éloge.

I. — C'est assez en France d'être né gentilhomme pour être obligé de se consacrer au service de l'Etat; la noblesse est une succession précieuse que les enfants recueillent par avance de leurs pères; mais elle est en même temps une obligation indispensable qui engage de donner ses travaux et d'exposer même sa vie toutes les fois que l'exige l'intérêt du souverain. Messire Hardouin de Péréfixe, étant né d'une des plus anciennes maisons de Poitou, avait tiré du sang et de l'exemple de ses pères la généreuse inclination de s'acquitter de ce devoir; mais la profession ecclésiastique à laquelle, comme Samuel, il fut destiné de Dieu dès son enfance, lui donna, entre tous ceux de sa maison, une occasion bien singulière d'y satisfaire.

Tacite (*De Morib. german.*) dit des Allemands que le seul service qu'ils rendaient à leur pays était de faire la guerre; que, semblables aux flèches et aux armes, ils étaient uniquement réservés pour le combat : *In usum præliorum sepositi, velut tela atque arma bellis reservantur.* Les gentilshommes en France n'ont aussi guère eu, pendant plusieurs siècles, d'autre occasion que celle-là de servir leur prince; et ils n'en sauraient aujourd'hui avoir de plus naturelle; les parents de notre illustre mort en étaient du moins persuadés, puisqu'ils ont tous recherché cette occasion avec ardeur. Chacun sait entre autres l'action mémorable de M. de Beaumont, son frère; selon le témoignage même des ennemis, au rapport d'un auteur Francomtois (1), il ne tint pas à lui que le premier siége de Dôle ne fût plus heureux. A la tête des plus braves officiers de notre armée, il marcha le premier à une attaque, où, après avoir fait des coups extraordinaires de sa main, et s'être dressé comme un rempart des corps de tous ceux qui se présentèrent, lassé de vaincre, il se trouva enfin enseveli dans son propre triomphe. Le fils de celui-là, neveu de notre archevêque, a depuis donné des preuves aussi funestes, mais aussi

(1) Jean Boyvin, en son livre du *Siége de Dôle*, p. 153 et suiv.

glorieuses de son courage. Un autre de ses neveux vient de mourir d'une mort encore plus précieuse, puisque l'intérêt de la religion en a partagé le motif avec le service du prince. Ce qui reste de ce sang généreux est aussi prêt à se répandre pour les mêmes querelles.

Notre prélat appelé, comme je viens de vous dire, à l'Eglise, fut presque le seul de sa famille qui ne put donner à son roi de pareilles marques de sa fidélité ; mais le ciel le destinait à lui en donner de bien plus importantes. Vous me prévenez, messieurs, et vous entendez bien que ce devait être en qualité de son précepteur, dans cette éducation glorieuse qu'il partagea avec un sage et illustre maréchal.

L'éducation des princes destinés à régner est sans contestation de toutes les choses du monde la plus importante, mais la plus difficile. Elle est très-importante, puisque des premières impressions que l'on donne à un prince dans sa jeunesse dépendent souvent le sort des royaumes et le destin des peuples, si bien que dans le gouvernement, toute autre affaire, de quelque conséquence qu'elle puisse être, doit céder à celle-ci. Mais si cette éducation est très-importante, elle n'est pas moins difficile, par la raison que les princes ne sont guère capables de discipline dans un âge où quelque jeunes qu'ils soient, ils commencent déjà à sentir leur grandeur, et à pouvoir se servir des avantages de leur naissance, pour mettre leurs inclinations en liberté. Il est vrai que ce qui augmente encore davantage cette difficulté, est celle de trouver des personnes capables de les surmonter; il est déjà bien rare de trouver des hommes qui aient assez d'adresse pour traiter avec un enfant, proportionnément à son âge et à la qualité de son esprit. Ce qui a fait croire aux plus sages qu'une telle condescendance n'appartenait qu'aux âmes fortes et élevées. Mais outre cette adresse si nécessaire dans l'éducation d'un prince, il faut encore plus de fidélité. Imaginez-vous quel doit être le sujet qui se trouve dépositaire non-seulement du corps de son roi, mais de son esprit et de son cœur, qui peut imprimer à cet esprit et à ce cœur telles pentes et tels mouvements qu'il lui plaira?

Toutes ces réflexions, qui ne furent pas sans doute omises quand il fut temps de pourvoir à l'éducation du roi, ne servirent qu'à faire hâter le choix de M. l'abbé de Beaumont, pour lui en confier cette partie importante qui regardait son instruction. Les preuves qu'il avait publiquement données de son érudition sur les bancs de la Sorbonne, qui le reçut avec applaudissement au nombre de ses docteurs ; celles qu'il avait fait paraître de sa modestie et de sa sagesse dans la maison du grand cardinal de Richelieu, auprès de qui, comme auprès du grand prêtre Héli, ce jeune Samuel fut élevé (I *Reg.*, XVIII) ; tant de probité et de fidélité qu'on avait reconnu en lui à la cour, où ces qualités sont d'autant plus remarquables qu'elles y sont rares ; tout cela fit croire à la plus sage des reines qu'elle ne pouvait plus sûrement se reposer de l'instruction du cher fils de ses vœux que sur la personne de notre prélat. Mais elle connut bientôt qu'elle ne s'était pas trompée dans son choix et qu'elle ne le serait pas non plus dans ses espérances. On ne peut s'imaginer quels furent les soins et les assiduités de ce digne précepteur, à cultiver l'excellent naturel qu'il trouva dans son illustre disciple. C'est tout vous dire, que Samuel ne fut jamais plus appliqué à former l'esprit de Saül ou de David à la science de gouverner les hommes selon les lois de Dieu, et qu'il s'attacha de même à répandre dans l'âme du jeune Louis ces saintes lumières, ces grandes maximes, ces divines idées qui sont comme une onction céleste dont on peut consacrer la jeunesse des rois : *Unxit principes in gente sua.*

On s'est souvent mis en peine de savoir ce que l'on devait apprendre à un prince étant jeune ; je réponds : ce qu'il doit faire étant roi. Chacun conviendra aisément de cette maxime; mais la difficulté serait de savoir par quels moyens on pourrait plus sûrement faire arriver un jeune prince à cette fin, quelles sciences seraient les plus capables de l'y conduire : et à cela quelques-uns ont osé dire qu'il n'y en avait aucune ; que le bon sens et la simple raison suffisaient, marquant même de grands inconvénients que le prince s'embarrassât d'aucune connaissance étrangère.

J'ai trop de choses importantes à vous dire pour employer mon temps à réfuter cette opinion, sur laquelle je dirai seulement que si le bon sens et la simple raison sont nécessaires au souverain, pourquoi vouloir qu'il méprise la science, qui n'est autre chose que le sens recueilli de plusieurs têtes, et que la raison commune de plusieurs sages ?

Quelques autres ont cru qu'il fallait principalement s'attacher à donner à un prince la connaissance des langues, parce qu'elle lui facilite celle des étrangers dont il ne doit pas ignorer les intérêts et les mœurs. Les uns font de l'histoire le capital de la science d'un souverain, la qualifiant avec raison la fidèle conseillère des rois, et trouvant que ses exemples leur accourcissent merveilleusement le long chemin des préceptes. D'autres enfin réduisent les rois à la seule politique, jugeant tout le reste indigne de leur application : *Orabunt causas alii*, etc., *hic regere imperio populos sciat,*

Pour moi, messieurs, s'il m'est permis de m'expliquer en cette matière, je trouve qu'il serait à souhaiter qu'un prince sût tout, pour n'être surpris de rien. L'usage naturel des sciences est bien plus de conduire un peuple et de commander une armée, que de plaider une cause ou de dresser un argument; mais en cela même il faut remarquer le danger qu'il y aurait de faire abandonner à un prince la fin pour les moyens, et de l'engager dans toutes ces connaissances inutiles, dans ces vains amusements de l'esprit, si pernicieux pour ceux mêmes qui ne sont

pas, comme les rois, redevables de tout leur temps à l'État.

En un mot, messieurs, l'étude à laquelle un jeune prince doit être indispensablement appliqué, c'est l'étude de la sagesse; mais d'une sagesse propre à régler l'esprit et le cœur; d'une sagesse qui sache distinguer le vrai d'avec le faux, et le bon d'avec le mauvais, pour choisir l'un et rejeter l'autre. C'est aussi d'une sagesse si nécessaire aux rois que le digne précepteur du nôtre prit plus de peine de l'instruire dans sa jeunesse.

Il ne négligea pas, à la vérité, de lui donner plusieurs connaissances particulières : il divisa toute l'histoire en leçons, qu'il lui écrivit de sa propre main, et s'attacha bien plus, dans cette lecture, à lui faire observer les grandes actions des héros des meilleurs siècles, qu'à lui faire retenir quel fut le champ d'une bataille ou la durée d'un siége. Mais sa principale application fut de rendre son esprit juste et son cœur droit, de lui inspirer en toutes choses beaucoup de discernement et de goût pour la vérité. Il savait que la jeunesse est presque le seul temps où l'on puisse la dire librement au prince; c'est pourquoi, ménageant tous les moments, il n'en dissimula aucun à son illustre disciple.

Il est vrai qu'il trouva dans cette âme royale des dispositions de nature aussi favorables qu'en pouvait avoir Salomon, qui s'en vantait : *Sortitus sum animam bonam* (*Sap.*, VIII); mais qu'il aida puissamment toutes ces dispositions, qu'il les sut bientôt élever à de glorieuses habitudes de courage et de vertu! *Posui adjutorium in potente et exaltavi*, etc. (*Psal.* LXXXVIII). Il lui représentait souvent, mais avec un autre succès que Sénèque à ce misérable empereur qui en profita si peu (*Ad Polib., cap.* 26), qu'il n'était pas à lui, mais à son État; qu'il lui devait toutes ses heures et tout son temps; que sa plus solide grandeur serait sa bonté; que sa plus sûre garde serait l'amour de ses sujets; qu'il ne serait jamais plus heureux que quand il pardonnerait aisément et qu'il ne punirait qu'avec peine. Et puis, faisant réflexion sur la qualité de roi très-chrétien qu'il portait par sa naissance même, quels sentiments ne lui donna-t-il pas, surtout pour la religion, et quel zèle ne lui inspira-t-il pas pour l'Église?

On a quelquefois mis en question de quelle profession devaient être les précepteurs des rois; il a paru des traités sur cette matière, et chacun a toujours conclu pour la profession qu'il avait embrassée. Pour moi, messieurs, je ne crois pas que l'on puisse davantage disputer cet honneur à l'Église, le roi paraissant avoir décidé la chose en sa faveur, et par ce qu'il a éprouvé, et par ce qu'il vient de faire. Il a bien reconnu l'avantage qu'il avait eu d'avoir pour précepteur un ministre de Jésus-Christ, s'étant enfin déterminé de remettre l'instruction de monseigneur le dauphin à un prélat aussi illustre par sa piété que par sa doctrine, et dont les rares talents sont tous propres à nous rendre ce prince un fils de son auguste père.

En effet, messieurs, à parler en politique, la religion étant le soutien de l'État, qu'y a-t-il plus à propos que de mettre auprès d'un jeune prince un homme engagé par son caractère à lui inspirer les sentiments qu'il en doit avoir? Mais, à en parler plus chrétiennement, quel autre qu'un prêtre, quel autre qu'un évêque, peut répandre dans l'âme d'un jeune roi l'onction sacrée de la piété, de cette piété, laquelle, comme dit saint Paul, *est utile à toutes choses* (I *Tim.*, IV), et sans laquelle, par conséquent, les vertus les plus royales ne servent de rien? La prudence sans la piété dans les rois mêmes n'est qu'une folie. La justice que la piété ne conduit pas n'est qu'une usurpation téméraire des droits de Dieu. La force destituée de piété n'est qu'une vigueur qui sert à rendre plus puissant pour l'iniquité; et toutes les vertus enfin que l'on a tant de fois traitées de reines, ne sauraient légitimement régner sur le trône même, si elles ne sont soumises à Jésus-Christ. Or, un monarque peut-il mieux apprendre ces vérités importantes que d'une bouche accoutumée à produire tous les jours la Vérité même? Nos rois sont les fils aînés de l'Église, n'est-il donc pas bien juste que la mère qui les enfante les élève, qu'elle soit la nourrice de ceux qui doivent être ses nourrissiers à leur tour? *Erunt reges nutricii tui* (*Isaiæ* XLIX). Mais qu'y a-t-il aussi de plus heureux? voyez-en le succès en la personne accomplie de notre incomparable monarque.

Oui, messieurs, jusqu'ici j'ai fait tort à Mgr. l'archevêque de Paris d'avoir voulu appuyer la gloire qu'il a eue d'instruire le roi sur le détail, soit des choses dont il l'a instruit, soit de la méthode qu'il y a gardée; il ne faut que jeter les yeux sur le roi même, pour être en cela persuadé de toute la vérité. Ce qu'est aujourd'hui le disciple est une preuve bien illustre de ce qu'a été le maître: ce que l'un fait tous les jours de grand et d'héroïque publie hautement ce que l'autre a enseigné de céleste et de divin.

Ouvrons encore une fois nos cœurs, puisque l'occasion s'en présente si belle. Y eut-il jamais de sentiments plus droits sur toutes choses que ceux du roi, une justice plus exacte, un discernement plus délicat? Y a-t-il rien qui puisse résister à sa douceur et à sa majesté? Y a-t-il finesse qui ne soit faible contre sa prudence? Cette facilité à entendre tout, et cette fermeté à ne s'étonner de rien; cette sagesse dans ses réponses, que nous nous redisons à toute heure comme autant d'oracles; cette manière d'accorder les grâces sans les faire valoir; cette application infatigable aux affaires dans les plus belles années de sa vie; cette étendue de soins à rectifier l'administration de la justice, à corriger l'abus des finances, à établir la sûreté du commerce, à entretenir le repos des peuples, sans préoccupation, y a-t-il quelque chose de comparable à cela dans tous les siècles? Que dirons-nous de sa modération,

de cette vertu qui, lui faisant préférer l'intérêt de ses sujets à celui de sa propre gloire, l'a désarmé plus d'une fois au milieu de ses triomphes? Certes, il a eu raison d'en user ainsi pour sa gloire même : quelques ennemis qu'il eût vaincus, ç'auraient toujours été des princes moindres que lui ; mais se désarmant et se surmontant lui-même, il se peut vanter d'avoir triomphé du plus grand roi du monde.

Qand je vous fais ainsi au naturel le portrait de Louis XIV, ne trouvez-vous pas que je loue admirablemeut son précepteur? Les principes de tous ces grands sentiments étaient, à la vérité, nés avec le roi, mais, comme dit fort à propos pour moi Salomon : *Audiens sapiens sapientior erit, et intelligens gubernacula possidebit* (*Prov.*, I). Le roi, qui était sage de lui-même, a entendu et a reçu avec docilité l'instruction d'un maître, et, se confirmant par là dans sa sagesse, il s'est rendu capable de prendre en main le gouvernement. D'où le roi pourrait-il, entre autres, avoir puisé la connaissance parfaite qu'il a des affaires de l'Eglise, jusque-là, messeigneurs, et je vous en prends à témoin, que vous êtes tous les jours étonnés de lui en entendre parler avec autant de pénétration et de zèle que vous-mêmes? Autrefois les Israélites s'étonnaient de voir Saül qui prophétisait en la compagnie des prophètes : *Num et Saul*, se disaient-ils, *inter prophetas* (*Reg.*, XX.)? Mais, comme remarque l'Ecriture, c'est qu'il venait d'être oint et sacré par Samuel. Ne cherchons point aussi d'autre source de la science admirable que les évêques trouvent tous les jours dans le roi sur ce qui regarde l'Eglise, et du zèle même avec lequel il la défend; c'est que notre Samuel, c'est que M. l'archevêque de Paris a répandu dans son âme dès sa jeunesse une onction divine qui l'empêchait de rien ignorer: *Unctio ejus docet de omnibus* (I *Joan.* II.), pour lui appliquer les paroles de saint Jean.

Non, non, messieurs, ne faisons nulle difficulté de le dire, puisque le roi l'avoue lui-même, qu'il est redevable d'une partie de ce qu'il sait à M. l'archevêque de Paris. Louange glorieuse, et pour celui qui la donne, et pour celui qui la reçoit. Qu'il est digne d'un grand roi de ne pas ressembler à tant d'autres, qui ne se croient obligés à personne de la bonté de leur cœur et de la pénétration de leur génie! Qu'il est digne de lui d'en partager la gloire avec l'un de ses sujets! Qu'il est généreux à Alexandre de remercier les dieux de lui avoir donné Aristote pour maître! Mais aussi qu'il est glorieux à Aristote d'avoir mérité d'Alexandre une telle reconnaissance! Quel éloge pour notre prélat! qu'un roi qui sait mieux l'art de régner que n'ont jamais su les Charles et les Henri; qui, comme il l'a quelquefois dit agréablement, est lui-même son premier ministre; qui est enfin si éclairé en toutes choses, qu'il confesse tenir de lui une partie de ce qu'il sait.

Concevez-vous là-dessus, messieurs, jusqu'où s'élève d'abord le mérite de notre archevêque, d'être ainsi couvert de celui du roi? de pouvoir être reconnu de tous les siècles, comme celui qui a inspiré de si nobles, de si héroïques, de si pieux sentiments à Louis le Grand! Oui, messieurs, de tous les siècles, avoir bien élevé un roi de France, avoir instruit un roi comme le nôtre, c'est avoir fait du bien à ceux qui vivent, mais c'est en faire par avance à ceux qui ne sont pas encore nés, c'est avoir obligé la postérité la plus éloignée, c'est avoir travaillé pour l'exemple de tous les rois, et pour la félicité de tous les Etats.

Après cela, que me reste-t-il à dire de notre grand archevêque? ou du moins, si j'en parle encore, ne suis-je pas obligé de pécher en quelque manière contre les règles de l'éloquence, qui veut que les discours se soutiennent toujours par une nouvelle abondance de matière? Je n'ai encore touché que le premier sujet que nous avons de regretter ce Samuel : *Unxit principes in gente sua.* L'onction sainte qu'il a répandue dans l'âme de notre souverain n'est qu'une partie de son éloge; la conduite de l'Eglise qu'on lui a confiée est une autre source de gloire pour lui et de larmes pour nous : *In lege Domini congregationem judicavit.* C'est aussi le second point de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est une chose étrange, mais que l'expérience ne confirme que trop, que les ecclésiastiques qui briguent les dignités de l'Eglise sont souvent les moins propres à s'acquitter des charges terribles qu'elles imposent, et que ceux qui auraient plus de talent et de zèle pour y satisfaire sont ceux qui les fuient et qui s'en éloignent. La vérité me force encore de le répéter, et j'avoue que c'est à la honte de notre profession. Combien se trouve-t-il de gens qui, de toutes les qualités que demande l'Apôtre à un évêque, n'ont que celle de le vouloir être, pendant que ceux qui possèdent toutes les autres manquent presque toujours de celle-ci? Cependant le nombre des derniers est le plus petit, et ordinairement ceux qui le composent ne sont pas à la cour, qui est le théâtre naturel de l'ambition, et où l'on croit souvent que, pour devenir capable des plus grands emplois, soit de l'Eglise, soit de l'Etat, il ne faut que de la présomption. Voici donc, messieurs, un prodige bien rare qui va paraître devant vos yeux. M. l'abbé de Beaumont, homme de qualité, docteur de Sorbonne, estimé du roi, porté par le ministre, à qui il ne manque ni épreuve ni service pour pouvoir entrer dans l'épiscopat, non-seulement ne demande pas, c'est ce qu'il ne lui arrivera de sa vie, mais a de la peine à accepter, et si tôt qu'il se présente un obstacle à son élévation, il en a de la joie et ne fait rien pour la vaincre.

Je ne m'arrêterai pas ici à examiner si, avec toutes les qualités qu'il avait, il n'était point obligé de se produire. Je sais que saint Grégoire approuve autant la conduite d'Isaïe, qui se présenta pour être envoyé :

Ecce ego, mitte me, (*Pastor*. I,) que celle de Jérémie qui résista d'abord étant envoyé : *Domine, nescio loqui*, *quia puer sum ego* (*Par. c.* 7); parce que, comme dit excellemment ce grand pape, si Jérémie ne connaissait pas encore de quoi il était capable, Isaïe ne pouvait l'ignorer, lui dont la langue et les lèvres avaient été sensiblement purifiées de la main d'un séraphin. Mais il me suffit, pour justifier M. l'abbé de Beaumont dans sa retenue, de vous dire que l'humilité rend presque toujours un chrétien méconnoissable à soi-même, et que cette vertu cachait à celui-ci les talents que tout le monde admirait en sa personne.

Le grand cardinal de Richelieu, qui se connaissait mieux qu'homme du monde en sujets propres à gouverner l'Eglise, et dont une des principales applications était de lui en procurer de bons, n'ayant pu exécuter les desseins avantageux qu'il avait conçus en faveur de M. l'abbé de Beaumont, au lit de la mort, et dans le temps où l'on ne charge pas ordinairement sa conscience de nouvelles dettes, témoigna au feu roi, de glorieuse mémoire, qu'il ne pouvait trouver d'homme plus digne que lui pour fonder l'Eglise de la Rochelle, et pour y faire triompher la vérité de l'erreur, en qualité de premier évêque.

Le roi demeurant facilement d'accord du choix, lui fit expédier un brevet; mais s'étant trouvé quelque difficulté dans l'exécution de ce nouvel établissement, M. l'abbé de Beaumont se crut valablement déchargé du poids qui lui avait toujours fait peur, et sans autre instance, de crainte même que les obstacles venant à se lever, il ne fût obligé de baisser la tête, il quitta la cour et se retira en sa maison. Mais ne m'oublié-je point ici de mon dessein? Je dois, ce me semble, vous faire voir ce que M. l'archevêque de Paris a fait pour l'avantage et pour le service de l'Eglise, et je m'arrête à vous exagérer la répugnance qu'il a eue d'entrer dans ses dignités. Non, messieurs, je ne me contredis point, il commençait dès lors à servir l'Eglise, en refusant de commander dans l'Eglise; et avec la capacité qu'il avait, se réputant indigne d'être évêque, il condamnait au moins par son exemple, dans ceux qui n'en ont aucune, l'ambition qu'ils ont de le devenir.

Après la mort de Louis XIII, son mérite l'ayant fait appeler, comme nous avons dit, pour être précepteur du roi, il passa quelques années sans évêché ; il n'en demandait pas. Mais enfin la justice l'emportant sur sa modestie, et celui de Rhodez lui étant offert, savez-vous avec quels sentiments il l'accepta? Avec des sentiments approchant de ceux de Jésus-Christ en acceptant sa croix, c'est-à-dire, avec résignation. Un prophète appelle la croix de Jésus-Christ sa principauté : *Factus est principatus ejus super humerum ejus* (*Isai*. IX). La principauté qui fut donnée dans l'Eglise à notre prélat, un évêché de quinze mille écus de rente, fut aussi pour lui, et dans son estime, une espèce de croix pour l'acceptation de laquelle il eut besoin de soumission. Vous le savez, confidents de ses pensées, quels étranges combats se passèrent pour lors en sa personne entre son obéissance et son humilité.

S'il eut de la peine à accepter l'évêché de Rhodez, il en eut encore davantage à le retenir. Il voyait d'un côté qu'il était nécessaire auprès du roi, pour achever son instruction, si importante à l'Etat et à l'Eglise même; de l'autre, il savait que par une loi indispensable il devait sa présence à son troupeau, pour le conduire, pour le défendre, pour le nourrir, et, dans ce partage où se trouvait son âme, ses domestiques l'entendaient souvent soupirer, et il ne pouvait dissimuler sa peine à ses amis. Son roi, pour lequel il a toujours eu un attachement qui passait de beaucoup le respect ordinaire d'un sujet pour son souverain, le retenait avec plaisir; mais son épouse, qui devait être le principal objet de ses soins, l'appelait avec nécessité. *L'homme*, dit Dieu, *quittera son père*, *sa mère*, *ses frères* (*Gen*. II), c'est-à-dire, ce qui lui est le plus considérable au monde, *pour s'attacher à son épouse*; cela n'est pas moins vrai d'un évêque à l'égard de son église. Dans cette perplexité il apprend que la peste est à Rhodez. Grand roi, c'est à ce coup que vous souffrirez qu'il préfère le soin du peuple à celui du prince. En vain ses amis s'opposent au dessein qu'il a d'aller secourir son troupeau désolé. A Orléans, un homme le veut dissuader de passer outre, lui apprend que non-seulement la ville de Rhodez, mais cent villages à l'entour sont infectés : Non, non, répondit-il, jamais ma présence n'y fut si nécessaire. Pressé donc de son zèle, il se hâte; et si tôt qu'il est arrivé, que fait-il? ou plutôt que ne fait-il pas?

La peste est une maladie cruelle où les enfants abandonnent leurs pères et les femmes leurs maris; où la pauvreté se mêlant avec le désordre, on se voit tout d'un coup manquer de consolation, et pour le corps et pour l'âme. Mais c'est assez d'un évêque plein de zèle pour suppléer à tous ces maux. Celui de Rhodez commence par une distribution générale de tout ce qu'il trouve dans son palais, d'argent, de blé et d'autres provisions. Il continue par le partage qu'il fait de ses ecclésiastiques dans la campagne, afin qu'aucun fidèle ne meure sans les sacrements de l'Eglise : et enfin, pour renouveller entièrement le zèle de saint Charles, et accomplir en toutes choses ce que saint Paul demande d'un pasteur en ces occasions : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris* (II *Cor*. XII). Après avoir tout donné, il s'expose lui-même, il visite, il console, il assiste, et, par un miracle de sa charité, souffrant tout ce que son troupeau souffre, si l'on regarde la compassion avec laquelle il le ressent, et n'y ayant cependant rien qui lui soit contagieux, si l'on considère le courage avec lequel il s'en approche

Voilà, messieurs, le coup d'essai de Hardouin de Péréfixe dans l'épiscopat; voilà l'entrée qu'il fit dans l'église de Rhodez; jamais évêque en fit-il de plus glorieuse et de plus triomphante? Le bon pasteur, dit Jésus

Christ (*Joan.* XI), ne saurait pousser sa charité plus loin que d'exposer sa vie pour ses brebis ; le nôtre commence néanmoins son épiscopat par cette épreuve ; après cela, de quoi n'était-il pas capable? Il fit encore d'autres voyages fort utiles dans son diocèse. Sitôt que ceux du roi lui donnaient quelque liberté, il courait à son troupeau, et, pour me servir des termes de l'Ecriture (*Ezech.* XXXIV), il se hâtait de ramener soigneusement tout ce qui était égaré, de remettre les membres qui étaient hors de leur place, de retrouver ce qui s'était perdu, de guérir ce qui était malade, et de confirmer en santé ce qui s'était sauvé de la corruption. Jamais on ne lui vit pendre aucun divertissement dans ses voyages, tant ses occupations se suivaient de près, tant son ardeur de récompenser son église de ses absences était grande. Mais enfin, sa conscience ne pouvant plus se satisfaire du partage où il se trouvait, il prit une résolution qui peut bien passer pour un miracle dans le siècle où nous sommes: il fit une démission pure et simple de l'évêché de Rhodez, c'est-à-dire, d'un bénéfice de plus de quarante mille livres de rente, et la porta au roi.

Je remarque dans cette action deux principales circonstances que je ne puis oublier. La première est qu'il ne se satisfit pas des raisons spécieuses dont on ne manquait pas, sans doute, de vouloir toujours prétexter sa non résidence, comme, par exemple, du service qu'il pouvait rendre à toute l'Eglise, étant à la cour. Origène, considérant ce que rapporte l'Ecriture, que tandis que Moïse était sur la mantagne avec Dieu le peuple idolâtrait dans la plaine, fait cette belle réflexion, qu'il est très-dangereux à un pasteur d'abandonner son troupeau, quand ce serait même pour traiter avec Dieu : *Adeo periculosum est pastori gregem deserere, et si Deum adeat.* (*Origen.*, *hom.* XXIX). Ce fut cette même réflexion que fit notre prélat, et dans la pensée qu'il eut qu'un défaut d'une exacte résidence à Rhodez ne pouvait être suffisamment excusé par quelque autre bien, il porta la démission de cet évêché au roi. Il eut peur, selon la menace de saint Bernard, que, ne veillant pas personnellement à la garde de ses brebis, s'il se nourrissait davantage de leur substance, il ne mangeât son jugement, et que, s'il se revêtait davantage de leur toison, il ne se couvrît de malédiction : *Qui non vigilat in custodia gregis, judicium sibi manducat et vestit* (*Serm. ad Pastores congregatos*).

La seconde circonstance de cette démission est le désintéressement avec lequel il la fit. Quoique son revenu fût d'ailleurs médiocre, il ne retint point de pension sur un évêché si considérable, il ne demanda pas même d'autre bénéfice pour compenser celui-ci, et il n'eut pas enfin la moindre tentation d'entrer dans ces sortes de commerce qui sont si honteux à l'Eglise, et qui rendent si méprisables ses ministres.

Il est vrai que le roi, le plus juste et le plus reconnaissant prince qui fût iamais, touché de ce que ce prélat avait été capable de faire pour accorder sa conscience avec le tendre attachement qu'il avait pour sa personne, trouva, quelques années après, le secret de lever plus glorieusement son scrupule. Il voulut, sans s'ôter cet homme fidèle, le rendre à l'Eglise, le mettant dans une place où il pût satisfaire en même temps à deux devoirs, partout ailleurs incompatibles, sans se détacher ni de son roi, ni de son troupeau. Eglise de Paris, tu entends bien que je parle de ce jour heureux où tu le reçus avec tant de joie pour ton Epoux. Hélas! tu l'as possédé bien peu de temps; Dieu ne te l'a fait presque que montrer, et cependant que n'a-t-il pas fait en moins de sept années pour te témoigner sa tendresse et son amour? *In lege Domini congregationem judicavit.* C'est un Samuel qui t'a conduite avec sagesse, qui t'a jugée avec bonté, qui, en un mot, t'a gouvernée selon les lois de Jésus-Christ.

Samuel entrant un jour dans la ville de Bethléem, les principaux du peuple qui respectaient son autorité, mais qui la craignaient, sortirent au devant de lui et lui demandèrent si son entrée était pacifique; à quoi le prophète répondit sans hésiter : N'appréhendez rien, mes enfants, c'est un dessein de paix et de concorde qui m'amène : *Pacificusne est ingressus tuus? pacificus* (I *Reg.*, XXVI). C'est en quoi notre prélat eut occasion de se conformer au prophète, en entrant dans l'archevêché de Paris. Il trouva avec douleur les savants divisés sur des matières de doctrine, toute l'Eglise fortement intéressée dans ces contestations, le peuple et les femmes mêmes prenant aveuglément parti. On fut d'abord en suspens pour observer celui qu'il choisirait, mais il témoigna bientôt qu'étant un père commun, son parti proprement était celui de la paix : *Pacificusne est ingressus tuus? pacificus.* Pour y parvenir, quelles démarches ne fit-il pas? Il fit, entre autres, des mandements dans lesquels il tâcha de trouver des tempéraments qui fussent capables de réunir tous les esprits. Le succès ne répondit pas d'abord à son attente ; mais à qui s'en prendre? *Plaga desperabilis renuit curari* (*Jerem.*, XV): la plaie de cette division ne pouvant encore souffrir de remède, refusa pour lors d'être guérie. Pour notre archevêque, on ne saurait lui ôter la gloire des soins et de la bonne intention ; gloire dont les plus grands hommes, indépendamment du succès, se sont toujours contentés dans leurs entreprises. Ecoutez comme il parle à la tête de son premier mandement ; *Après la protestation sincère que nous faisons, que l'une des choses que nous avons le plus ardemment demandée à Dieu dans ce commencement et dans cette entrée de nos fonctions archiépiscopales, a été la fin des contestations qui se sont mues, que nous avons regardées comme un obstacle fâcheux à tout le bien que nous nous proposions de faire dans notre diocèse*, etc. N'est-ce pas là, messieurs, parler en père? La charité pouvait-elle avoir un autre langage? Dieu lui a donné avant sa mort la consolation de voir ces fâcheuses contestations ter-

minées, et il fut aisé de reconnaître, par la bonté avec laquelle il reçut ceux qu'il avait crus contraires à ses bonnes intentions, qu'il ne cherchait que la paix.

Après avoir travaillé à la rétablir dans son Eglise, il s'appliqua à en défendre les droits et la juridiction. Les biens et la juridiction de l'Eglise sont une partie de ce que Jésus-Christ lui a acquis par son sang. Les grands évêques, persuadés de cette vérité, les ont souvent défendus jusqu'à l'effusion du leur; et nous honorons des saints qui n'ont point eu d'autre cause de leur martyre. Notre archevêque, qui ne voulait manquer à aucune de ses obligations, s'employa aussi avec courage à faire rentrer son Eglise dans les biens qui lui avaient été usurpés; et par ses soins sa juridiction, démembrée depuis mille ans, fut toute réunie; son temporel, la plupart aliéné, fut entièrement retiré, et, en moins de six ans, il répara à cet égard les désordres de plusieurs siècles.

Mais comme ces soins, pour être nécessaires, ne sont pas les principaux de l'épiscopat, il s'en déchargeait bien plus facilement sur des personnes fidèles, qu'il ne faisait des soins spirituels de son troupeau: *Oves sunt, intendentes pastui* (*In Cant.*, *serm.* 76); ce sont des brebis que vos diocésains, dit saint Bernard aux évêques; vous en êtes pasteurs et ainsi vous leur devez vous-mêmes la nourriture. Notre archevêque, fortement convaincu de cette obligation, ne confiait aussi dans ce grand diocèse, à la diligence d'autrui, que ce qu'il ne pouvait achever par la sienne, encore se faisait-il rendre un compte exact de l'exécution de tous ses ordres.

Pour vous faire le détail des choses importantes que ce zélé prélat a faites dans le peu de temps que cette Eglise l'a possédé, il faudrait avoir un esprit ecclésiastique aussi vaste et aussi étendu que le sien. Son assiduité à officier si continuelle, que la maladie même qui nous l'a ravi l'a surpris dans ce saint exercice; son affection à prêcher, qu'il aurait encore plus souvent satisfaite, si son âge et ses infirmités ne lui en avaient ôté le pouvoir; sa charité à visiter les hôpitaux et les maisons religieuses, où il laissait toujours de l'ordre et de l'édification; son amour pour la discipline ecclésiastique, sur laquelle il a fait tant de mandements et de conférences utiles; son zèle pour la dignité des prières de l'Eglise, ayant commis à des personnes d'une érudion consommée la revue du Bréviaire de Paris, tout cela s'offre d'abord à mon imagination et je n'y trouve rien qui ne soit digne d'un éloge particulier.

Je vois bien qu'on peut dire qu'un archevêque de Paris faisant ces choses dans la capitale du royaume, le séjour de tous les honnêtes gens, le centre des lettres et de la piété, trouvait et du soulagement et du plaisir même à s'acquitter de son devoir. Mais a-t-il refusé de porter ses soins et son application aux villages et dans la campagne? N'a-t-il pas même commencé par là ses fonctions pastorales, se souvenant sans doute que son maître s'était plutôt fait connaître des bergers que des rois?

L'Ecriture nous apprend que Samuel ne manquait pas de faire chaque année la visite du peuple d'Israël, pour résoudre ses doutes et terminer ses différents: *Et ibat per singulos annos circuiens*, etc., *et judicabat Israelem* (I *Reg.*, VII). Cette circonstance n'a pas non plus échappé au zèle de notre archevêque pour se rendre entièrement conforme à ce saint prophète. De six à sept années qu'il a possédé l'archevêché de Paris, il a employé les quatre premières, c'est-à-dire celles où il a eu le plus de force et de santé, à visiter les paroisses de la campagne. Ces visites se commençaient par de bons prêtres, par de saints missionnaires qu'il envoyait comme ses précurseurs, pour préparer les voies, mais il les achevait toujours par sa présence. Il voulait, selon l'ordre du Seigneur, reconnaître lui-même le visage de son troupeau: *Diligenter agnosce vultum pecoris tui* (*Prov.*, XXVII); et, dès le moment qu'il était arrivé, il célébrait, il catéchisait, il interrogeait, il pacifiait, il administrait, il perdait même le souvenir du boire et du manger dans ces fonctions apostoliques; et, quand on l'avertissait de l'heure du repas, il eût volontiers dit comme son Maître: *Ma viande est de faire la volonté de mon Père* (*S. Joan.*, IV). Il est vrai que pour rendre les âmes des pauvres plus capables de recevoir cette nourriture spirituelle, il ne manquait jamais de nourrir en même temps leurs corps par des aumônes.

Les évêques sont obligés à l'aumône par une infinité de raisons particulières à leur dignité. Ils sont appelés par tous les canons les protecteurs, les tuteurs, les dépositaires, les pourvoyeurs, les pères des pauvres. Afin même qu'ils ne portassent pas inutilement ces noms, on leur a affecté des biens; et si vous me demandez pourquoi les évêques, étant préposés au soin des âmes, ont encore été commis à celui des corps, je vous en apporterai une belle raison après saint Grégoire: c'est que comme les maladies de l'âme dépendent souvent de celles du corps, et qu'il y a une infinité d'hommes qui ne sont pécheurs que parce qu'ils sont pauvres, il a été raisonnable de mettre entre les mains des évêques, qui sont les médecins des âmes, de quoi aller jusqu'à la source la plus ordinaire des maux, pour la couper et la retrancher. Voilà, messieurs, ce qui a obligé l'Eglise d'enrichir ses ministres; et, pour me servir de la comparaison agréable de saint Grégoire, de même que le grain que l'on sème ne germe jamais plus heureusement dans la terre, que quand elle a été arrosée par la pluie, ainsi les pauvres ne reçoivent jamais plus efficacement les instructions de la bouche de leurs évêques, que quand ils ont reçu des aumônes de leur main: *Tunc enim verbi semen facile germinat, quando in audientis pectore pietas prædicantis rigat* (*Pastor.*, II *part.*, *cap.* 2). Notre archevêque a tellement agi sur tous ces principes, qu'il semble que sa dignité ne lui donnait effectivement des biens

que pour fournir aux dépenses continuelles de sa charité.

Il avait souvent dans la bouche une maxime admirable, mais encore plus dans la pratique, *que l'intérêt temporel dans un évêque ne devait jamais retarder le bien spirituel*. Et dans cette pensée, pourvu qu'il ne lui coûtât que de l'argent et des soins, il ne trouvait jamais rien d'impossible dans son ministère. Les paroisses de la campagne manquaient-elles de prêtres par leur extrême pauvreté? il leur entretenait des vicaires. Les séminaires ne pouvaient-ils loger tous les ordinands qui devaient s'instruire de toutes les fonctions et de toutes les obligations de leur ministère? il leur envoyait des sommes considérables pour les bâtir. De jeunes personnes étaient-elles en danger de se perdre faute de subsistance? comme un autre saint Nicolas, il jetait aussitôt la bourse, non pas, à la vérité, pour les marier, mais pour les consacrer à Jésus-Christ. Savait-il que de pauvres honteux gémissaient dans l'obscurité, tout prêts peut-être à se porter à des extrémités vicieuses pour avoir de quoi soulager leur misère? il ne manquait pas de leur épargner la honte de la demande aussi bien que celle du refus, ce soleil portant partout ses influences, produisant l'or et l'argent jusque dans les abîmes et dans le creux des rochers. Enfin, messieurs, jamais œuvre de piété n'a péri de son temps faute de secours; mais ne m'en croyez pas, demandez à ces saintes âmes qui se chargent des charités de Paris, demandez-leur si dans les extrémités où elles se trouvent quelquefois réduites pour le prochain, jamais ressource leur a été plus assurée que sa libéralité. On lui vint un jour dire que les enfants trouvés étaient dans une nécessité si pressante, qu'on était presque contraint de les abandonner; comme il se trouvait sans argent, qui peut-être avait été employé à d'autres œuvres de charité, il ne balança pas à donner sur l'heure un service de vermeil doré, qui fut engagé pour mille écus. Vous en êtes surpris, messieurs? vous saviez bien que votre pasteur faisait des aumônes, et il ne devait pas vous cacher entièrement toutes ses bonnes actions, puisqu'il faut que les prélats soient comme des lumières exposées aux yeux de tous les hommes pour en rendre plus de gloire à Dieu. Vous avez donc bien su quelques charités qu'il faisait; mais combien vous en a-t-il cachées, de peur que la gloire qu'on en rendait au Seigneur ne rejaillît jusque sur l'instrument dont il se servait pour les faire? Si, d'un côté, il ressemblait à ces grands flambeaux qui, bien loin d'être éteints par le vent, s'y allument davantage, d'un autre côté il ressemblait au soleil qui, pour être caché sous une nuée, n'en fait pas moins de bien à la terre.

Il avait trouvé ce milieu difficile, ce tempérament délicat entre la charité et l'humilité. Combien a-t-on su, depuis sa mort, qu'il payait de pensions que ses propres domestiques avaient ignorées? Combien de pauvres écoliers entretenus? Combien de communautés appuyées? Combien de familles soutenues? On en découvre encore tous les jours. Eh! le peu d'effets qu'il laisse pour un si grand prélat pour un homme qui avait tant reçu de bienfaits de son roi, son peu de bien, et qu'il emploie encore tout entier, par son testament, en des œuvres de justice et de charité, est une preuve incontestable que jamais pasteur ne fut plus sensible aux nécessités de son troupeau. Avouons donc, messieurs, que nous avons perdu encore plus que nous ne pensions, en perdant un si bon prélat. Je vois bien que nos cœurs s'attendrissent, les larmes s'échapperaient insensiblement de nos yeux; faisons néanmoins effort pour les retenir encore un moment, afin d'entendre ce qu'il a fait pour sa propre sanctification et particulièrement à sa mort: *Et ante finem temporis vitæ suæ testimonium præbuit in conspectu Domini*.

TROISIÈME PARTIE.

C'est un principe de morale fondé dans la nature, que qui est méchant à soi-même n'est pas bon aux autres: *Qui sibi nequam*, dit l'Ecclésiastique, *cui bonus?* (*Cap.* XIV). Mais quand cela pourrait être, quel aveuglement ne serait-ce pas? Les évêques surtout seraient bien malheureux, si, pendant qu'ils consacrent leurs travaux et leur vie pour avancer le salut de leur troupeau, ils reculaient le leur, et si ces flambeaux de l'Eglise ne faisaient autre chose que se brûler en éclairant. Aussi voyons-nous que saint Paul, pour régler mieux leur charité, ne manque pas de leur dire: *Attendite vobis et universo gregi* (*Act.*, XX): Pasteurs de l'Eglise, prenez garde à vous et à tout le troupeau que vous conduisez; où vous remarquerez qu'il veut même que les évêques s'appliquent à leur salut avant que de penser à celui des autres, et, pour m'expliquer avec saint Bernard (*In Cant.*, *Serm.* 8), qu'ils soient des fontaines dont les bassins soient pleins, avant de laisser couler des ruisseaux pour l'utilité des peuples.

Que notre grand archevêque était bien instruit de cet ordre de la charité! Il faisait, sans doute, beaucoup pour sa propre sanctification, en s'acquittant avec fidélité, soit de l'instruction du roi, soit du gouvernement de son Eglise; s'il ne l'eût pas fait, que lui resterait-il aujourd'hui de ces grands emplois? Mais ne croyant pas que ce fût assez, et sachant que saint Paul, après s'être consumé dans le travail, ne laissait pas encore de réduire son corps en servitude, il s'attacha, et principalement dans les derniers temps de sa vie, à s'observer lui-même avec soin, à mortifier ses passions dans les mouvements qui leur étaient les plus naturels, et à rendre ainsi à Dieu des témoignages fréquents de sa dépendance et de sa soumission: *Et ante finem temporis vitæ suæ testimonium præbuit in conspectu Domini.*

Il avait un naturel prompt, son tempérament, aussi bien que celui de saint François de Sales, prenait aisément feu, et s'en accusant souvent le premier, il en faisait une confession publique. Mais il trouva le secret,

à l'exemple de ce saint évêque, de triompher de ce mouvement involontaire, ayant fait pacte avec son cœur de ne conserver aucun ressentiment des injures. Il embrassait sans peine ceux dont il venait de recevoir des outrages sanglants, et sans songer qu'il était père et que, faisant la première démarche, il eût plutôt témoigné approuver l'offense de ses enfants que la pardonner, il n'eût jamais manqué de les prévenir. A la douceur il joignait toujours l'humilité ; comme Jésus-Christ a enseigné ces deux vertus de compagnie : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (*Matth.* XI), il ne les sépara pas aussi dans la pratique. Jamais homme de sa dignité n'exigea moins de devoirs et de respects ; on ne saurait rendre trop d'honneur aux évêques, mais il savait aussi qu'ils n'en sauraient trop peu désirer. Et dans ce sentiment, vous savez, messieurs, la manière dont il traitait avec tout le monde. Il n'eût pas souffert qu'un ecclésiastique de la campagne se fût tenu devant lui debout et découvert, s'il ne l'eût été lui-même, et il n'avait pas besoin de l'autorité des canons (IV *Concil. Carth.*, *can.* 34, 35) pour agir avec tous les prêtres comme avec ses frères. Il souffrait même, sans aigreur, d'en être averti ; il a quelquefois changé ses ordonnances sur des vues qu'ils lui donnaient toutes contraires aux siennes ; et, à voir sa docilité, il est croyable qu'il fût aisément entré dans la pratique de saint Charles, qui avait établi dans sa maison des censeurs de toutes ses actions.

Pour la modestie, cette fille inséparable de l'humilité, il l'a aussi toujours retenue de compagnie avec elle. Ville de Paris, qui m'écoutes, impose-moi silence si je ne dis pas ici la vérité ; as-tu jamais été scandalisée du luxe de sa table ou de la magnificence de ses meubles ? Le trop grand éclat de sa suite et de son train t'a-t-il jamais donné lieu de lui reprocher, avec saint Bernard (IV *de Consider.*, 3), qu'il avait aussi bien succédé à la pompe des empereurs qu'aux fonctions des apôtres ? Ah ! quelque modestie que tu aies remarquée en lui, il était encore prêt à la porter bien plus loin ; il retranchait de jour à autre sa maison ; la pénitence, dont nous savons que les pratiques, quelque soin qu'il prît de nous les cacher, lui étaient familières, était toute prête à éclater, à l'emporter sur toute vaine considération ; elle se fut bientôt emparée des dehors et des avenues, étant déjà maîtresse absolue du dedans et de l'intérieur.

Nous passerions les bornes ordinaires d'un éloge, messieurs, si nous voulions examiner en détail tous les moyens dont notre archevêque s'est servi pour se sanctifier. Et pour vous faire voir plus sûrement, en finissant ce discours, la sincérité avec laquelle il s'y prenait, je n'ai plus qu'à vous le faire considérer au lit de la mort. Car c'est là, comme dit l'Ecriture, que l'homme se montre à découvert : *In fine hominis denudatio operum illius* (*Eccli.*, XI) ; c'est en cet état que le masque ne saurait plus tenir sur le visage des hypocrites, et que les saints ne sauraient non plus cacher leurs vertus. C'est aussi là messieurs, que je vous invite particulièrement à considérer votre archevêque, pour bien juger de ce qu'il était et de ce que vous avez perdu. C'est un fleuve qui n'a jamais eu plus d'eaux et qui n'a jamais fait plus de bruit que quand il est rentré dans la mer, c'est un soleil qui n'a jamais eu plus de lumière et de chaleur que quand il a été près de son couchant, c'est un grand prêtre enfin qui, d'une manière aussi parfaite que Samuel même et que tous les prophètes, a témoigné à Dieu, dans les derniers moments de sa vie, et son humilité et son amour.

Dès qu'il se sentit frappé de sa main dans sa dernière maladie, il ne se fia plus aux fausses espérances de santé dont on le voulut flatter, et se disposant uniquement à une sainte mort, il ne sortit plus de parole de sa bouche qui ne méritât d'être recueillie, il ne fit plus d'action qui ne fût la pratique d'une vertu ; vous eussiez dit que sa foi et sa charité profitaient des forces de son corps à mesure qu'il les perdait. Auguste chapitre de Paris, vénérables chanoines, qu'il a toujours regardés et aimés comme ses frères, quelles marques ne continua-t-il pas à vous donner de son estime et de sa tendresse quand vous lui portâtes le saint viatique ? Mais quels témoignages surtout ne donna-t-il pas pour lors à Jésus-Christ présent de son ardeur et de son amour, avec quelle ferveur confessa-t-il devant ce Dieu tout-puissant son néant et son indignité ? Et n'est-ce pas proprement en cette occasion que nous pouvons lui appliquer ce que l'Ecclésiastique a dit de Samuel ? *Et ante finem temporis vitæ suæ testimonium præbuit in conspectu Domini.* Que dis-je, messieurs, de Samuel ? jusqu'ici j'ai comparé votre archevêque à ce prophète, et je ne sais lequel des deux cette comparaison a le plus honoré, mais je sais du moins que voici une occasion où la copie l'emporte en quelque chose sur l'original.

Quand l'Ecriture dit que Samuel *rendit sur la fin de ses jours témoignage en présence du Seigneur*, elle se souvient de ce qu'il fit effectivement étant près de mourir, lorsque, ayant assemblé les principaux du peuple, il les prit à témoin de la pureté de sa conduite et de l'innocence de ses mœurs : *Loquimini de me coram Domino*, leur dit-il, *si quempiam calumniatus sum*, *si oppressi aliquem*, etc. (I *Reg.*, XI) : Rendez-moi ici témoignage ; aucun de vous peut-il se plaindre que je l'aie calomnié, que je me sois servi de mon autorité pour l'opprimer, que je lui aie fait tort dans son honneur ou dans ses biens ? Et après que tout le peuple eut confessé à haute voix qu'il n'avait aucun sujet de se plaindre de lui : *Non es calumniatus nos neque oppressisti*, l'Ecriture dit que ce prophète le bénit. Samuel pouvait en user de la sorte, puisque effectivement il était innocent de tous ces crimes, mais avouons aussi que l'Evangile avait inspiré des sentiments bien plus parfaits à notre archevêque. Car au lieu de prendre de même, comme il le pouvait faire, son chapitre et les assistants pour témoins de son

innocence, il confesse au contraire devant eux son néant et son péché; au lieu de les bénir, il se déclare indigne de le faire : *Non, mes frères*, leur dit-il, *je ne suis qu'un misérable pécheur, je ne mérite pas de recevoir le Dieu que vous m'apportez. Vous me demandez ma bénédiction, et je suis indigne de vous la donner.* Voilà, messieurs, jusqu'où la nouvelle loi a enrichi sur l'ancienne la vérité sur la figure. Samuel meurt dans les sentiments de Moïse, dans la pensée de son innocence, il n'y a rien à redire; mais Hardouin de Perefixe, un archevêque, doit mourir dans les sentiments de Jésus-Christ, dans la pensée de son indignité. L'humilité, cette vertu évangélique, accoutumée à lui ôter la connaissance de soi-même, lui fait encore faire devant son Dieu, à la mort, une protestation solennelle de son néant et de sa misère : *Et ante finem temporis vitæ suæ testimonium præbuit in conspectu Domini.*

Les moments qui lui restèrent furent tous précieux pour le saint usage qu'il en fit, il reçut l'extrême-onction, que le concile de Trente (*Sess.* XI, *cap. ult.*) appelle la consommation de la vie chrétienne, avec tout le respect qu'on doit à un sacrement institué par Jésus-Christ et administré par ses apôtres. Après quoi, malgré la violence de ses douleurs, il continua jusqu'au dernier soupir à témoigner à Jésus-Christ sa foi et son amour. Un pieux et savant directeur (1) lui aidait à former ces actes héroïques, mais il a confessé qu'il n'avait eu qu'à suivre les mouvements de son cœur. Ses dernières paroles furent des protestations de reconnaissance à Jésus crucifié; la dernière demande qu'il fit fut d'embrasser la croix; l'usage même de la parole lui manquant, il employa jusqu'aux frémissements et aux convulsions de la mort pour louer son Sauveur : *Ipsum stridorem quo mortalium vita finitur in laudes Domini convertebat* (*Hier.*, *in epitaph. Paulæ*). A mesure qu'il perdait un de ses sens, il substituait aussitôt ceux qui lui restaient pour continuer, autant qu'ils le pouvaient et selon leur faculté naturelle, le même témoignage à Jésus-Christ, et son âme ne se pouvant plus exprimer par son corps : *Absoluta melodia a sanctitate charitateque contexta* (*Philo, de Moyse moriente*), cette belle âme enfin fit un dernier effort pour aller, sans milieu et sans organe, louer éternellement Dieu en lui-même.

Ainsi vécut, ainsi mourut, Église de Paris, ton digne archevêque; heureuse, si tu gardes les lois qu'il t'a prescrites par tant de saints règlements, mais aussi heureuse encore, si tu profites des grands exemples qu'il t'a laissés. Ah! nous ne méritions pas un si bon prélat; nous ne l'avons pas assez connu, nous ne l'avons pas assez estimé, nous ne l'avons pas assez tendrement aimé, nous ne lui avons pas assez fidèlement obéi; notre tiédeur, notre ingratitude, notre rébellion, ont obligé le ciel de nous l'ôter; de sorte que nous sommes bien plus obligés encore que nous ne pensions de le pleurer. *Mortuus est Samuel*; oui, messieurs, notre Samuel est mort, l'homme que Dieu nous avait envoyé, le protecteur des pauvres, le restaurateur de cette église. Saurions nous donc trop verser de larmes sur son tombeau? *Et congregatus est universus Israel, et planxerunt eum.*

Mais il me semble que ce grand prélat nous dit après Jésus-Christ, que nous ne devons pas pleurer sur lui, mais sur nous-mêmes; il ne demande pas que nous nous affligions de sa mort, qui l'a heureusement délivré de cette vie misérable : *Egone fleam illum qui fletum evasit?* (*in vita S. Malach. c.* 31), disait saint Bernard d'un autre grand archevêque, saint Malachie. Quoi! je pleurerais celui qui est hors d'état de pleurer lui-même? Quand nous pourrions et que nous voudrions ressusciter ce Samuel, il se plaindrait, comme l'autre, que nous l'inquiéterions dans son tombeau (I *Reg.* 28); mais ce qu'il nous demande, messieurs, c'est que nous pleurions nos péchés, et encore plus, que nous les quittions; ce qu'il nous demande, c'est ce que Samuel demandait effectivement aux Israélites en mourant : *Nolite declinare post vana quæ non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana sunt.* (I *Reg.* XII). Mes chers enfants, cessez de courir après les vanités du monde, qui ne vous profiteront jamais de rien, et qui ne sauraient servir qu'à vous perdre. Et pour nous encourager même à cette renonciation nécessaire, il nous promet, comme faisait encore Samuel au peuple d'Israël, qu'il ne cessera jamais de prier pour nous devant le Seigneur : *Absit autem a me, ut cessem orare pro vobis.*

Grand prélat, comme nous espérons que l'infinie miséricorde de Dieu aura eu égard à vos bonnes œuvres, et qu'il écoutera vos prières, demandez-lui pour nous l'esprit d'humilité et de componction, dont vous nous avez particulièrement donné l'exemple. Continuez à cette église, votre épouse, la tendresse que vous lui avez tant de fois témoignée; vous voyez qu'elle regrette votre perte, obtenez-lui la consolation qui lui est nécessaire. Elle l'a déja reçue en partie par cet illustre successeur dont toute la France connaît le mérite, dont le clergé vient d'admirer les rares talents, et de la bouche duquel cette grande ville a tant de fois reçu avec applaudissement les saintes et éloquentes instructions. Mais afin d'achever notre consolation, obtenez aussi à ce digne successeur les grâces nécessaires pour exécuter les grands desseins que vous n'avez presque eu que le temps de concevoir, pour faire dans ce diocèse ce qu'il a si heureusement fait dans celui qui pleure sa perte, car la chose succédant de la sorte, il fera son salut, il procurera le nôtre; et ce qui nous consolera encore plus, nous irons ainsi tous ensemble vous trouver dans la gloire. Ainsi soit-il.

(1) Le Père Charles, de la doctrine chrétienne.

ORAISON FUNÈBRE

DE M. LE CARDINAL ANTOINE BARBERIN

Prononcée dans l'église de Reims

Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.

Pour moi, je donnerai très-volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai encore moi-même pour votre salut (I *Cor.* II).

Messeigneurs, (1) quand je me représente que cette église était, il y a peu de jours, parée comme pour un triomphe, j'ai sujet d'être surpris de la voir aujourd'hui tendue de noir pour des funérailles. Elle avait pris ses habits de cérémonie pour recevoir son nouvel époux, et à présent elle se couvre de deuil pour pleurer celui qu'elle a perdu. Ce temple auguste retentissait des cris de joie que formaient ensemble les prêtres et le peuple : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur :* et tout d'un coup les uns et les autres changeant de langage, font raisonner ces voûtes de chants lugubres, et s'écrient avec des accents plaintifs : La couronne de notre tête est tombée, malheur à nous qui avons péché !

D'où vient, messieurs, un changement si subit? et n'est-ce pas même s'opposer en quelque manière aux volontés de monseigneur l'éminentissime Antoine Barberin, cardinal et camerlingue de la sainte Eglise romaine, archevêque, duc de Reims, premier pair et grand aumônier de France? n'est-ce pas, dis-je, combattre les intentions de cet illustre défunt, que de s'affliger ici de sa mort? Il a eu soin de se choisir un successeur, et la tendresse qu'il avait pour cette Eglise, allant au delà du tombeau, lui a fait chercher après lui un époux qui ne fût pas indigne de son alliance. On peut dire, en effet, qu'il a eu dessein de lui épargner la douleur qu'elle devait avoir de sa mort, et qu'exemptant son épouse de la fâcheuse nécessité de devenir veuve par sa mort, il a voulu la garantir aussi de la tristesse et des larmes qui sont inséparables de cette perte.

Quelque plausible que paraisse d'abord cette raison, je m'aperçois néanmoins, messieurs, qu'elle ne fait guère d'impression sur vos esprits, puisque cette circonstance, bien loin de condamner la douleur que vous ressentez, est plutôt capable de l'autoriser. Oui, sans doute, c'est parce que ce grand cardinal a pris peine d'épargner à sa mort les larmes de cette église, qu'elle en doit répandre davantage ; c'est parce qu'elle est charmée des grandes qualités de son nouvel archevêque, qu'elle ne saurait assez pleurer celui de qui elle l'a reçu.

Non, monseigneur, l'affliction à laquelle ces peuples s'abandonnent aujourd'hui ne dément point la joie qu'ils ont ressentie de votre entrée; la douleur, au contraire, qu'ils témoignent pour ce qu'ils ont perdu, est une forte preuve de la satisfaction qu'ils ont de ce qu'ils possèdent; plus votre présence leur est agréable, plus la mémoire du grand cardinal de qui ils la tiennent leur doit être chère ; et, pour me servir des paroles du panégyriste de Trajan, en parlant de Nerva, qui l'avait adopté à l'empire : *Eo ipso omnibus desiderandus, quod prospexerat ne desideraretur :* Plus votre illustre prédécesseur a voulu, en vous substituant en sa place, empêcher que cette église le regrettât, et plus en cela même a-t-elle sujet de le regretter.

Mais comment, messieurs, ne seriez-vous pas sensiblement touchés de la mort d'un si grand homme, puisque tout le royaume et toute l'Eglise même a tant de peine à s'en consoler? Car, si vous avez cru que je ne prêterais aujourd'hui ma voix qu'aux regrets et aux gémissements particuliers de ce diocèse pour sa perte, si vous vous êtes promis que je ne vous entretiendrais, pour votre consolation, que des bienfaits dont vous lui êtes personellement redevables, jose le dire, vous avez donné de trop étroites bornes à un sujet qui en peut le moins souffrir.

J'avoue que M. le cardinal Barberin a pu vous dire avec le même zèle que le grand Apôtre le disait dans sa lettre aux Corinthiens : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris :* Je me consacrerai tout entier au service de mes brebis, comme un bon pasteur, et je donnerai même jusqu'à ma vie pour leur salut. Et il pouvait bien, messieurs, vous le promettre, puisque, comme nous verrons bientôt, il n'a pas tenu à lui qu'il ne l'ait exécuté. Mais comme saint Paul, pour témoigner un si grand zèle aux Corinthiens, ne laissait pas d'en avoir encore pour les autres peuples qu'il avait convertis, aussi, en quel endroit du monde la Providence a-t-elle conduit votre illustre cardinal, où son grand cœur n'ait d'abord eu des sentiments aussi généreux pour ceux dont il s'est vu environné? Oui, l'Italie, qui l'a vu naître, et la France, qui l'a souvent possédé, ne sont pas moins obligées que le diocèse de Reims en particulier, de publier que ce prélat n'a jamais ménagé ni ses biens, ni sa vie, pour leur témoigner son amour.

Souffrez donc, pour l'intérêt que vous devez prendre dans la gloire de ce grand homme, que je me donne aussi peu de bornes pour le louer, qu'il en a pris lui-même pour se rendre louable; et pour cela, permettez-moi de le considérer comme cardinal de l'Eglise romaine, et comme protecteur des affaires de ce royaume, avant que de le considérer comme votre archevêque. En toutes ces qualités, vous lui verrez une grandeur d'âme héroïque, pour Rome, pour la France, pour Reims ; vous lui entendrez non-seulement dire, mais vous le verrez toujours prêt à exécuter à la lettre cette parole généreuse : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse;* avec cette différence, néanmoins, proportionnée à la diversité des objets de son zèle, que pour Rome il a eu la reconnaissance d'un fils, pour la France la générosité d'un ami, et pour Reims, en particulier,

(1) M. l'archevêque de Reims et autres prélats.

la tendresse et la fidélité d'un époux. C'est le sujet de son éloge.

I. — Il faut avouer qu'une mère qui serait aussi puissante que passionnée pour l'avancement de son fils, ne pourrait lui accorder plus de grâces, ni lui faire plus d'avantages que M. le cardinal Antoine Barberin en avait reçu de l'Eglise romaine. Sa naissance qui était l'une des plus illustres d'Italie, le couvrait déjà de la gloire d'une longue suite d'aïeuls, également recommandables par leur sagesse et par leur valeur, et lui donnait part à de si grands biens, que le fonds de sa maison n'était pas moins considérable auparavant le pontificat d'Urbain VIII, qu'il s'est trouvé dans la suite. C'est pourquoi, Rome, pour l'élever au-dessus de ce qu'il était par sa naissance, devait lui faire de riches profusions de ses honneurs, et épuiser presque pour lui toutes ces dignités qu'elle met ordinairement en la disposition de ses souverains pontifes. Et c'est aussi, messieurs, en quoi l'on peut dire qu'elle garda fort peu de mesure. Le grand Urbain, moins illustre par la durée de son pontificat que par son zèle pour l'Eglise et par son affection pour la France, ne fut pas plus tôt assis sur le premier trône du monde, que son neveu ne s'en trouva éloigné que d'un degré.

Les neveux du grand-prêtre, dans l'ancienne loi, avaient seuls droit de se revêtir de ses habits sacerdotaux : *Non est indutus in illa alienigena aliquis, sed tantum nepotes ejus* (*Eccles.*, XLV). Et il semble que de nos jours les neveux du pape sont seuls en possession d'avoir quelque part à son autorité et à sa puissance. Quoi qu'il en soit, il faudrait compter toutes les dignités de la cour de Rome, pour vous marquer celles que notre cardinal remplit dès sa plus grande jeunesse, et faire le dénombrement de tous les honneurs de l'Eglise, pour vous parler de ceux qu'il posséda. Mais dispensez-moi d'entrer dans ce détail, non seulement parce qu'il est inutile, ou que personne de vous ne l'ignore, mais plutôt parce que ce n'est pas précisément par ces endroits que je trouve mon sujet louable. Transports d'affection d'un oncle pour son neveu, et dont le succès peut être aussi fâcheux que le principe en est aveugle! Pourquoi le dissimuler? C'est bien souvent la chair et le sang, et non pas le Père éternel, qui relèvent aux successeurs de S. Pierre le mérite de leurs neveux.

Croyez-vous que je voulusse m'arrêter fort à louer le choix de ceux qui, par des intérêts de sang et de parenté, élèvent avant le temps marqué par les canons un jeune homme aux premières places de l'Eglise, de ceux qui, pour m'expliquer avec S. Bernard, le font passer de dessous la férule d'un maître au gouvernement des âmes? *De ferulâ ad principatum.* (*D. Bern.*, *lib.* II *de Consideratione*). Non, non, je ne ferai pas difficulté de le dire. Si notre cardinal n'avait eu de commun avec le grand S. Charles que d'être sorti, comme lui, d'un collége, pour monter tout d'un coup, parce qu'il était neveu d'un pape, aux charges et aux dignités les plus éminentes de l'Eglise, je me trouverais aujourd'hui fort embarrassé de faire son éloge. Bien loin de trop estimer la conduite de ceux qui ont eu cet empressement en sa faveur, ce que je dois louer en cette occasion est la Providence de Dieu, qui a su se servir de l'ambition des hommes pour en tirer sa gloire, et tout ce que je puis approuver dans une promotion si avancée d'honneurs et de biens, est le bon usage que notre cardinal en a pu faire, et l'exacte reconnaissance qu'il en a toujours témoignée à l'Eglise.

Et pour vous faire d'abord avouer qu'elle ne pouvait être plus entière, je crois que c'est assez de vous dire que ce fils ne reçut aucun bien de l'Eglise romaine, qu'il n'ait depuis trouvé le secret de faire tourner au profit de cette bonne et charitable mère. Quels avantages remarque-t-on dans les bienfaits dont le saint-siége combla notre cardinal? On y trouva des dignités éclatantes, des revenus abondants, une puissance et une autorité presque souveraine. Or, jugez vous-mêmes de sa reconnaissance pour tous ces avantages.

Premièrement, pour ce qui est des dignités et des honneurs, il n'y a rien de plus ordinaire que de voir de jeunes ecclésiastiques les envisager, avec les enfants de Zébédée, comme des siéges pour se reposer, et peut-être même pour triompher. S. Bernard, qui voyait avec peine régner cette erreur, dès son siècle, ne pouvait assez s'étonner que des hommes de tout âge et de toute condition y courussent avec tant d'ardeur, comme si, disait-il, leur espérance était de vivre sans soin et sans inquiétude dans les charges, qui ne sont autre chose qu'un soin et qu'une inquiétude perpétuelle : *Tanquam sine curis jam quisque victurus sit cum ad curas pervenerit.*

Il est à croire que notre cardinal, quelque jeune qu'il fût, ne se forma pas un jugement si faux des honneurs de l'Eglise, en y entrant, puisque, dès qu'il en fut revêtu, il s'en fit des occasions de travailler et de soulager l'Eglise, même dans ses obligations et dans ses peines. Il ne se présenta aucune légation dans l'Etat ecclésiastique et chez tous les princes d'Italie, pour laquelle il ne se bannît de Rome avec joie. Il vint premièrement légat à Avignon, où, par sa douceur et sa prudence, il termina des différends qui avaient jusque-là paru irréconciliables. Il fut en la même qualité dans le duché d'Urbin, et là, trouvant les états du pays divisés par la mort de leur dernier prince, il n'employa, pour les réunir et pour les soumettre au saint-siége, que l'artifice innocent de se faire aimer. A Boulogne, à Ferrare, à Florence, ce jeune légat acheva des choses aussi utiles aux peuples qu'honorables à l'Eglise.

Voilà, messieurs, quels furent les coups d'essai d'un cardinal de vingt-deux ans. Qu'il serait rare qu'un arbre donnât des fruits dans une saison où l'on n'en attend que des fleurs, que l'aurore échauffât autant la terre que le soleil du midi, qu'une rivière fût navigable dès sa source! Ce sont pourtant les prodiges

que le premier éclat de sa pourpre opéra. Qu'est-ce que Rome n'en devait donc pas espérer dans la suite?

Vous savez que les affaires sur lesquelles le saint-siége doit prononcer, soit ordinaires, soit extraordinaires, étant sans nombre, il est nécessaire que le collége des cardinaux se partage en congrégations différentes pour les examiner, en sorte que chacun d'eux, ayant dans ce partage ses commissions particulières, ne peut suffire, ni par conséquent être chargé de toutes; mais ces règles étaient faites pour des esprits moins étendus que celui de M. le cardinal Antoine. Il ne fut pas plus tôt retourné à Rome de ses légations, que son inclination au travail et à la droiture de son âme le fit admettre avec joie dans toutes les congrégations des cardinaux. Après avoir travaillé avec les uns à procurer de bons évêques à l'Eglise, il s'appliquait avec les autres à lui former de saints religieux; après avoir donné son temps à rectifier les prières des fidèles dans la congrégation *de Ritibus*, il ne laissait pas encore, dans celle de la Propagation de la Foi, de chercher les moyens d'établir ou de faire subsister les missions étrangères. Que n'a-t-il pas fait surtout pour avancer cet ouvrage apostolique? Que de peines, que de dépenses a-t-il, pendant toute sa vie, employées pour étendre le royaume de Jésus-Christ chez les infidèles!

Nous n'aurions jamais fait, si nous voulions examiner en particulier tous les services différents qu'il a rendus à l'Eglise romaine en qualité de cardinal. Disons, disons, messieurs, à considérer le nombre de ses travaux sous le pontificat d'Urbain, qu'outre cet illustre chapeau qu'il en avait reçu, il semble que son oncle eût voulu lui mettre encore sa tiare sur la tête, puisque ce grand pape, ne se contentant pas de recevoir les conseils de son digne neveu, lui confiait aussi presque toute son autorité. N'était-ce pas lui en effet qui, avec le cardinal François Barberin, son illustre frère, donnait les audiences à tous les princes de la terre, et qui leur faisait aussi leurs réponses? C'étaient ces deux frères incomparables qui, comme les anges du Testament, étaient tout ensemble et l'organe des hommes, pour demander les grâces au lieutenant de Dieu, et l'organe de Dieu, pour faire connaître à son lieutenant celles qu'il devait accorder aux hommes. C'était par eux que le souverain Pontife écoutait les demandes des peuples, et par eux-mêmes qu'il recevait les oracles pour y répondre. C'étaient eux enfin qui, étant tout ensemble et la voix de la terre et la voix du ciel, faisaient entendre au chef de l'Eglise les besoins du monde; mais en même temps aussi lui découvraient les moyens d'y apporter de prompts remèdes.

Qui pourrait donc, messieurs, compter tous les avantages que le monde a reçus d'une médiation si favorable? Qui pourrait donc dire tous les maux que ces deux frères ont détournés de l'Eglise? Qui pourrait dire tous les monstres qu'ils ont étouffés par leurs conseils salutaires, tous les vices qu'ils ont détruits, toutes les hérésies qu'ils ont combattues, tous les ordres qu'ils ont réformés, tous les temples qu'ils ont appuyés. Dieu, qui peut seul compter le nombre des étoiles et le sable de la mer, peut aussi seul compter tous les avantages que l'Eglise et Rome particulièrement ont tirés. Ce n'est pourtant encore que la première reconnaissance de ce fils envers sa mère de s'être servi de la pourpre et des dignités qu'elle lui avait données pour la soulager elle-même dans ses peines; mais que peut-il faire de plus? Il fait encore servir l'abondance où elle l'avait mis à l'assister dans ses besoins.

L'Eglise que Jésus-Christ a dotée de son sang, et principalement l'Eglise romaine, qui renferme une puissance temporelle avec la spirituelle et l'ecclésiastique, peut-elle être pauvre? Cette Eglise, qui jouit d'un si ample et si riche patrimoine, qui, à la vérité, est fort différent de celui de saint Pierre, mais qui rassemble ce que les empereurs et les rois lui ont donné par leur excessive magnificence, peut-elle être sujette à quelques besoins? Oui, messieurs, puisque toute cette abondance de l'Eglise dans son chef n'empêche pas que, selon la diversité des conditions qui la composent, elle ne soit indigente en plusieurs de ses membres, et qu'elle n'y souffre même autant de nécessités différentes, qu'il s'y en trouve de particulières. Chaque pauvre n'a de besoins qu'en soi et que pour soi, au lieu que l'Eglise, comme Jésus-Christ, est nécessiteuse en tous ceux qui se trouvent en nécessité. Ecoutez-la, dit Salvien, écoutez-la se plaindre de la faim dans les uns, de la soif dans les autres, de la captivité en ceux-ci, de la nudité en ceux-là. Il n'y a rien qui ne manque à cette mère par la tendresse et la compassion qu'elle ressent en particulier pour chacun de ses enfants. Où trouver cependant, messieurs, du soulagement à tant de maux.

Je ne ferai point difficulté de dire que le secours le plus naturel et qui doit être le plus assuré pour l'Eglise dans tous ses besoins, c'est le revenu qui est affecté à ses prélats. Les biens dont ils jouissent sont, à proprement parler, des réserves qu'elle a mises entre leurs mains, comme elle avait mis dès sa naissance les biens des fidèles aux pieds des apôtres, non pas pour les garder, comme dit si bien saint Ambroise, mais pour les répandre et pour les distribuer : *Aurum habet Ecclesia, non ut servet, sed ut eroget*. Et de là vient que parmi les belles qualités que les conciles donnent aux évêques, ils ne manquent pas de les appeler les tuteurs, les protecteurs, les économes, les pourvoyeurs, les pères des pauvres. Cette vérité est trop connue pour perdre davantage de temps à l'établir; et c'est assez pour l'éloge de notre grand cardinal de vous dire qu'il la savait si bien, que jamais homme ne l'a mieux pratiquée, qu'il a même poussé cette pratique jusqu'à la profusion et à la magnificence, persuadé que s'il avait reçu de grands biens de l'Eglise, il avait contracté en même temps une obligation indis-

pensable de remédier à tous ses maux, et de l'assister dans tous ses besoins.

A la vérité il se crut obligé, dans les qualités qu'il avait de cardinal et de neveu d'un pape, de soutenir ces grands avantages par de grandes dépenses. Emporté par le torrent du siècle, et par cette fatale prévention que dans un grand prélat il faut autre chose que de la vertu pour relever la gloire de ses dignités et même de sa personne, il eut un palais somptueux, une table bien servie, un équipage superbe ; et vous croyez bien, messieurs, que ce n'est pas là ce que je dois aujourd'hui estimer le plus en sa personne. Mais ce que je ne saurais trop louer en lui au milieu de cette illusion, c'est que s'il se figure que son ministère l'empêchait d'être pauvre, il fut du moins fortement persuadé, selon les conseils de saint Bernard, qu'il devait prouver, par l'administration de ses biens, qu'il aimait les pauvres : *Ut si quem ministerium prohibet esse pauperem, administratio probet pauperum amatorem.* Ce que je loue en ce prince de l'Eglise, c'est qu'il ne crut pas qu'un éclat extérieur suffit pour relever sa dignité, et qu'il estima au contraire qu'un moyen bien plus sûr de la soutenir était de s'acquitter avec soin des devoirs de la charité : ce que je trouve enfin un très-digne sujet d'éloge pour ce cardinal, c'est qu'il ne se flatta pas, comme font une infinité de riches somptueux, que son luxe fût une aumône. Vivre en grand seigneur, avoir une foule de domestiques, c'est bien, comme dit Hugues de Saint-Victor, vouloir paraître magnifique aux yeux des hommes, mais ce n'est point du tout être miséricordieux aux yeux de Dieu. Et aussi n'avons-nous pas besoin de nous servir d'une si faible raison, pour excuser la dépense de notre cardinal, et ce que j'aime mieux sans comparaison avoir à dire, c'est que quelque grande qu'elle fût, il est constant que la charité l'obligea d'en faire toujours infiniment davantage pour la subsistance des pauvres.

Y a-t-il eu de son temps non-seulement dans Rome, mais dans toute l'Italie de misère qu'il n'ait soulagée? Y a-t-il eu de nécessité qu'il n'ait secourue? Y a-t-il eu d'hôpital qu'il n'ait entretenu? S'est-il trouvé de communauté chancelante qu'il n'ait appuyée? Ce n'est point ici une figure et une exagération de l'orateur, il faudrait employer plus de temps que je n'en ai à parler, pour vous faire seulement un détail historique des aumônes ordinaires de ce généreux cardinal. Combien de dots fournies annuellement à de pauvres filles pour les marier. Combien d'habits pour revêtir chaque hiver tous les nus? Quelle quantité de blés ordonnait-il de distribuer dans toutes ses terres à la fin de chaque récolte? Croiriez-vous, messieurs, que cette magnificence allait si loin, que je n'oserais vous en dire toute la vérité, de peur qu'elle ne vous parût incroyable.

Outre ces aumônes ordinaires qu'il ne manquait non plus de faire, que le soleil de répandre sa lumière, il ne refusait pas encore de donner continuellement à tout ce qui se présentait de misérables, de sorte que c'était un fleuve courant, où tous ceux qui avaient soif pouvaient venir puiser en assurance ; c'était un port favorable chez lequel pour être reçu il suffisait d'avoir fait naufrage. Son palais à Rome était toujours ouvert comme un temple, et il me semble que nous pouvons dire de lui avec plus de justice, qu'on ne l'a dit d'un ancien, que ce n'était pas un homme mortel, mais le sein même de la fortune, que c'était une divinité assez vaste pour recevoir tous les malheureux, et assez favorable pour les soulager. *Non mortalem aliquem, sed propitiæ fortunæ benignum diceres esse sinum.*

Mais, grand cardinal, pendant que vous secourez tant de misères connues et publiques, savez-vous qu'une infinité de pauvres honteux gémissant dans l'obscurité, ne profitent point de votre magnificence? Il n'en fallait pas davantage pour l'obliger comme un soleil encore à lancer aussitôt des rayons capables de produire l'or et l'argent, jusque dans le creux des rochers. Il n'y a rien de plus généreux dans l'Ecriture que ce que fait Boos, pour épargner à une pauvre femme la honte de demander ce qui lui manquait. Il ordonne à ses moissonneurs de laisser tomber adroitement quantité d'épis de blés, parmi ceux qu'elle doit ramasser en glanant après eux, et le motif en est bien généreux : Afin, dit-il, que cette pauvre femme puisse recueillir sans rougeur et sans confusion de quoi soulager sa nécessité : *De vestris quoque manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat* (*Ruth.*, *cap.* II).

Ce que nous lisons une seule fois comme une merveille de générosité dans toute l'Ecriture, j'ose dire que M. le cardinal Antoine l'a exécuté mille fois en sa vie. Il avait dans tous les pays des personnes affidées par lesquelles, comme par autant de mains détachées, il envoyait à toute heure de quoi élever ce jeune homme, de quoi pourvoir cette pauvre fille, de quoi faire subsister une famille tout entière. Le père d'Oliva, général de la compagnie de Jésus, l'un des plus ordinaires confidents de ses charités, recevait de lui tous les ans douze mille francs d'un article, pour employer en des ouvrages aussi saints. Je ne sais, messieurs, si vous remarquez jusqu'où va la perfection de cette aumône secrète, de donner non-seulement sans autre vue que celle de Dieu, mais de donner même sans avoir besoin d'y être excité par des objets touchants et par une compassion sensible; de ne donner pas moins à la honte des absents qu'aux plaintes des présents, et comme dit si bien Sidonius, d'essuyer des larmes que l'on n'a point vu répandre.

Vous croyez peut-être, après tout ce que je viens de dire, qu'on ne peut rien ajouter à cette marque de reconnaissance que M. le cardinal Antoine a eue pour les biens dont l'Eglise romaine l'a comblé, j'avoue qu'il y en aurait déjà assez pour justifier mon texte à cet égard : *Ego autem libentissime impen-*

dam; mais je ferais trop de tort à sa gloire, si ne vous entretenant que de ses aumônes ordinaires ou secrètes, j'omettais de vous parler d'une autre espèce de libéralité qu'il faisait selon la rencontre des nécessités et des temps, et qui, ayant encore des objets plus nobles ou plus étendus, semblait aussi tenir davantage de la profusion et de la magnificence.

La mer donne de l'eau, et par conséquent de la fécondité à toute la terre, par trois voies différentes : par les fontaines et les rivières que l'on voit couler sur la surface, par des ruisseaux souterrains et secrets que l'on ne voit point, et enfin par des vapeurs qui, étant élevées de cet élément et réduites en pluie par le soleil, peuvent rendre fécondes des provinces entières. Riches du monde, c'est sur cette conduite de la nature que vous devez vous régler dans vos devoirs de charité. Vous êtes des sources indispensablement obligées de vous communiquer, diversement à la vérité, et chacun selon votre pouvoir; les uns, par des aumônes ordinaires, comme par des fontaines courantes; les autres, par des aumônes secrètes, comme par des canaux souterrains et cachés. Mais où en trouvera-t-on qui, comme des nuages, se communiquent par des profusions et par des largesses? En vérité, messieurs, je ne sache guère de nos jours, que notre cardinal, qui ait poussé la libéralité chrétienne jusqu'à cet excès.

S'il se trouvait dans quelque lieu où il y eût une dépense extraordinaire à faire pour la canonisation d'un saint, pour le tombeau d'un martyr, pour la décoration d'un autel, il ne fallait point chercher d'autre piété que la sienne pour y fournir. Il est difficile de se figurer la quantité de monastères et de temples qu'il a bâtis dans l'Italie et dans la France, même à divers ordres de religieux. Il est vrai que selon la règle de la charité, il avait encore plus de soin des temples vivants que des inanimés; et à cet égard, dans le même esprit de magnificence chrétienne, il nourrissait quelquefois, à l'exemple de Jésus-Christ, tous les pauvres d'une ville; une autre fois sa charité, aussi étendue qu'un nuage qui couvre et inonde tout un pays, engraissait des provinces entières de ses favorables influences; et il fournissait si abondamment aux besoins des villes, qu'il semblait que faute d'y trouver des misérables, on ne se souvenait plus de cette parole de Jésus-Christ : *Pauperes semper habebitis vobiscum :* Vous aurez toujours des pauvres avec vous. Mais quoi! oserais-je dire que le saint-siége même s'est ressenti de sa libéralité? Et n'est-ce point trop entreprendre à un fils de faire des présents à sa mère?

Pendant la disgrâce de sa maison, qui dura plusieurs années, ses revenus furent arrêtés. Etant de retour à Rome, le pape Innocent X lui envoya un bref, pour se faire payer par la chambre de tout le passé. Il refusa généreusement de toucher une somme si considérable; et la parole et les sentiments avec lesquels il le refusa, ne sont, ce me semble, guère moins louables que son désintéressement. Le saint-siége, dit-il, en fera un meilleur usage que moi. Grand cardinal, sans choquer le respect que je dois à l'Eglise romaine, quel plus saint et plus légitime emploi pouvait-elle en faire, que celui que vous avez fait jusqu'ici de vos biens? Vous témoignez par cette conduite, et que vous avez des sentiments bien humbles de vous-même, et que vous avez des pensées bien avantageuses du saint-siége. Cependant, messieurs, c'est ainsi que ce fils reconnaissant prenait plaisir de combler Rome, et de biens, et de gloire; c'est ainsi que, selon l'oracle de l'Ecriture, il croyait amasser en répandant, et se faire de grands trésors en cherchant les occasions propres à enrichir et à respecter en même temps sa mère : *Sicut qui thesaurisat, sic qui honorificat matrem suam.* Mais une circonstance surtout que je ne puis oublier dans la disposition qu'il a eue de tant de biens, c'est qu'il n'en a jamais rien employé à l'augmentation de sa famille ni à l'établissement d'aucun de ses proches.

Une des plus grandes tentations des ecclésiastiques qui sont dans les dignités, est d'élever leurs parents, et de donner fort souvent à des riches ce qu'ils ont reçu pour donner à des pauvres. M. le cardinal Antoine était si éloigné de cette affection basse et humaine, qu'il ne pouvait même se résoudre d'enrichir sa famille des biens séculiers, quand il y avait plus de générosité de les donner à d'autres personnes. Ayant sauvé la vie au marquis Franchipani, sous le pontificat d'Urbain, et cet homme lui ayant depuis, par reconnaissance, légué tous ses biens à sa mort, savez-vous l'usage qu'il en fit? Il envoya chercher dans le fond de l'Allemagne un jeune homme de son nom qu'il eut soin de faire élever, et à qui il rendit enfin tous ses biens.

Le duché d'Urbin vaquant par la mort d'un prince sans héritier, et tombant ainsi en la disposition du pape, on voulut le porter à revêtir le prince préfet, l'un de ses neveux, de cette souveraineté; mais notre cardinal jugeant qu'il était plus juste que le saint-siége en profitât, ne fit point de difficulté d'en exclure son propre frère, et persuada lui seul au pape de réunir ce domaine à l'Eglise. Ah! Eglise, tu as comblé de biens cet enfant, as-tu sujet de t'en repentir! Il a reçu beaucoup de ta main, mais ne te rend-il pas davantage? Et un homme si désintéressé et si généreux en pouvait-il trop avoir?

L'on se plaint souvent de la multitude des bénéfices qu'on accumule sur la tête d'un seul homme, nous savons ce que les canons, ce qu'Innocent III, ce que le concile de Trente en ont dit : que cet amas sert ordinairement, ou à l'avarice, ou à l'ambition, ou à la dissolution et aux désordres : *Hoc sapit materiam avaritiæ, materiam dissolutionis, materiam evagationis.* Pour moi, selon les principes mêmes de ce concile, je crois que l'on en doit juger par l'usage que ceux qui les possèdent en font. Les ecclésiastiques qui ne font de dépenses que pour eux, peuvent avoir trop d'un seul bénéfice; mais ceux

qui exercent d'aussi grandes charités que notre généreux cardinal, n'en sauraient peut-être trop avoir. Si le Nil était encore plus enflé qu'il n'est, il se déborderait plus loin, et en se débordant davantage, il porterait une fertilité plus abondante dans l'Egypte. L'application de cette comparaison est d'autant plus juste à M. le cardinal Antoine, que l'on a remarqué qu'à mesure que ses revenus augmentaient, ses aumônes et ses charités croissaient. Il pouvait donc dire avec autant de justice que Job : *Mecum crevit miseratio*, que non-seulement la miséricorde était née avec lui, mais qu'à mesure qu'il croissait en biens, cette vertu croissait aussi en son âme; et c'est pourquoi je le répète hardiment, il n'en pouvait trop avoir à de telles conditions, et il était à souhaiter qu'il eût les plus considérables de l'Eglise.

Aussi les pauvres le traitaient bien autrement qu'ils ne traitaient la plupart des prélats du temps de saint Bernard. Ce saint nous dit que ces prélats n'étant magnifiques que pour eux, les pauvres lui criaient à toute heure : *Nostrum est quod effunditis, nobis crudeliter subtrahitur quod inaniter expenditis.* Vous faites largesse de ce qui nous appartient; c'est notre bien que vous nous ôtez cruellement, pour l'employer en de vains et profanes usages. Les pauvres, dis-je, qui se ressentaient continuellement des assistances de notre charitable cardinal, lui faisaient bien d'autres acclamations. Tout le monde sait qu'il ne paraissait jamais dans Rome, ni dans aucune ville d'Italie, qu'ils ne s'attroupassent aux coins des rues pour le charger de bénédictions; qu'ils ne formassent à haute voix des vœux pour la vie de celui qui soutenait la leur; toute l'envie et toute l'autorité jointes ensemble n'ont jamais su fermer les bouches reconnaissantes de ces malheureux. Ne fallait-il pas, messieurs, pour en être venu là, avoir fait autre chose que prononcer ces paroles : *Ego autem libentissime inpendam!* il fallait les avoir exactement pratiquées; il fallait que notre cardinal eût rendu à l'Eglise, en la personne des pauvres, tous les biens qu'il en avait reçus. Mais ce n'est pas encore là tout ce que je vous ai fait espérer de sa reconnaissance.

L'Ecriture dit *qu'un bon fils est le défenseur de sa maison contre les ennemis qui l'attaquent*, et dont il prévient ou il repousse les efforts: *Filius sapiens defensor domus contra inimicos.* Et c'est particulièrement à s'acquitter de cette dernière obligation, que M. le cardinal Antoine a employé l'autorité qu'il avait reçue du saint-siége, lui qui, pour défendre Rome de ses ennemis, a non-seulement donné ses biens, mais a même exposé sa vie : *Et superimpendar.* De tous les ennemis visibles de l'Eglise, le plus redoutable est l'empire du Turc, la secte de Mahomet et cette religion infâme qui ne m'a jamais paru autre chose que l'ouvrage d'un méchant homme armé, dont le misérable auteur n'a pu être qu'un prophète sans prophétie, qu'un législateur sans miracle, qu'un pontife, en un mot, sans sacrifice et sans religion. Cependant cette Babylone entreprend tous les jours sur Jérusalem, sans que les puissances chrétiennes pensent assez aux moyens de la secourir; la malheureuse, la prostituée Constantinople menace à toute heure Rome la chrétienne et la sainte; et cette redoutable ennemie, selon la devise insolente de son croissant, enflée de ses progrès, se flatte que la même violence qui l'a établie l'étendra par toute la terre. Les princes chrétiens, je le dis encore, n'en sont point assez émus.

Il n'y a, ce semble, que notre cardinal qui soit touché jusqu'au fond du cœur de la puissance des ennemis de sa mère. Il n'entendait jamais parler de leurs avantages, qu'on ne l'entendît lui-même soupirer, et quand on lui en demandait la raison, il eût volontiers fait la réponse d'Elie : *Zelo zelatus sum pro Domino, altaria tua destruxerunt, prophetas tuos occiderunt gladio.* Mais un prophète ne pouvait que se plaindre en ces occasions, et notre cardinal avait d'autres moyens de faire éclater son zèle. Sa première profession avait été d'être chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, de cet ordre courageux dont l'esprit naturel est de défendre l'Eglise de la rage de ses ennemis. Mais s'il ne put contribuer de son bras à cet ouvrage important, il le soutint merveilleusement toute sa vie, et par sa protection, et par sa dépense. Il donnait pour cela tous les ans, ceci, messieurs, est bien considérable, il donnait tous les ans à la république de Venise jusqu'à quinze mille écus, pour l'assister dans ses guerres contre le Turc. Dans le temps de sa disgrâce, et lorsque de toutes parts on lui arrêtait ses revenus, il ne rabattit jamais rien de cette largesse; ce fut même dans ce temps qu'il s'engagea de la continuer jusqu'à la mort.

Mais comment aurait-il ménagé ses biens pour la défense de sa mère, quand, dans les occasions, il n'a pas cru même y devoir épargner sa propre personne? *Et superimpendar ipse.* Vous savez, messieurs, que sous le pontificat d'Urbain les princes d'Italie se liguèrent contre le pape, et que le duc de Parme, entre autres, ayant traversé tout l'état ecclésiastique à la tête d'une armée, menaçait Rome d'un siége. Je n'entre point dans la discussion de ce différend, je dirai seulement que c'était un grand scandale pour toutes les nations de la terre de voir des princes chrétiens qui reconnaissent tous l'Eglise romaine pour leur mère, qui, en cette qualité, étaient particulièrement obligés à lui procurer la paix, de les voir, dis-je, se réunir pour lui faire la guerre. Quel conseil prendre dans une occasion si pressante? Les plus saints papes n'ont pas fait difficulté d'opposer la force à la force. Léon IV, entre autres, apprenant qu'une armée d'ennemis abordait aux ports les plus voisins de Rome pour la surprendre, écrivit à Louis-Auguste qu'il partît à la tête d'une autre pour le recevoir : *Pro quo congregari præcipimus populum, maritimumque ad littus descendere decrevimus.*

Notre grand cardinal animé d'une infinité d'exemples pareils se met donc en état, par l'ordre du pape, de rompre l'entreprise de ces

princes ligués; il monte à cheval à la tête d'une armée, non pas à la vérité pour mettre lui-même l'épée à la main, il savait que Jésus-Christ commandant à saint Pierre de la remettre dans le fourreau, avait défendu par là à tous ses ministres de l'en jamais tirer; mais il sort plutôt de Rome dans le dessein de lui faire un bouclier de sa personne, s'il est nécessaire, contre les traits de ses ennemis, il sort tout au plus pour faire dans cette guerre ce que les prêtres de l'ancienne loi faisaient dans celle du peuple de Dieu, je veux dire pour donner du cœur aux soldats : *Audi, Israel, vos hodie contra inimicos vestros pugnam committitis, non pertimescat cor vestrum;* et avec une telle résolution il repousse ces princes des murailles de Rome, il les poursuit courageusement jusque sur leurs terres, il oblige, entre autres, les Vénitiens à repasser le Pô avec plus de vitesse qu'ils ne l'avaient traversé, et les forçant tous par plusieurs défaites à demander la paix, il est assez heureux pour la procurer à Rome et à l'Église.

Eh bien ! messieurs, n'est-ce pas là ce neveu du grand-prêtre qui, dans les jours de sa vie, a soutenu la maison du Seigneur et défendu son temple : *Filius Oniæ sacerdos magnus, qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum?* Ou plutôt n'est-ce pas un fils dont les reconnaissances répondent parfaitement aux bienfaits de sa mère? *Sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio.* S'il a reçu de l'Église romaine des dignités, il en a fait des occasions de la soulager dans ses peines ; s'il en a reçu des biens, il l'a assistée dans ses nécessités ; s'il en a enfin reçu de l'autorité, il l'a employée à la protéger et à la défendre. En fallait-il davantage, et ne trouvez-vous pas qu'à cet égard j'avais raison de lui faire dire : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar.* Mais si la reconnaissance lui fait prononcer cette parole à l'égard de Rome, vous allez voir que la générosité peut la lui faire dire encore aussi justement à l'égard de la France pour laquelle je me suis engagé de vous montrer qu'il a eu effectivement la générosité d'un ami.

II.— Je ne crois pas, messieurs, qu'il soit nécessaire de justifier M. le cardinal Antoine d'avoir été sensible à l'amitié, et il faudrait être plus rigoureux que l'Evangile, de ne pas permettre à un cœur, quelque dévoué qu'il doive être à la charité pour tous les hommes, d'avoir toutefois de l'inclination pour quelques-uns. Nous en trouvons un bel exemple dans le ciel où il y a des regards bienfaisants et des inclinations favorables pour de certains sujets plutôt que pour d'autres, de Dieu même qui a longtemps choisi une nation, et l'a préférée à toutes les autres ; de Jésus-Christ enfin qui, outre ses soixante-douze disciples, a eu douze apôtres entre lesquels néanmoins trois ont été ses particuliers confidents et ont partagé ses plus grands bienfaits.

Sur ce principe, un chrétien peut légitimement avoir de certains sentiments d'amitié et de préférence pour les uns plutôt que pour les autres. Mais qu'un cardinal ait eu cette prédilection pour la France, ce n'est pas trop nous flatter en notre propre cause de dire qu'elle la méritait bien. Il y a eu de tout temps de si puissantes liaisons entre le saint-siége et la France ; nos rois ont toujours fait tant de gloire d'être les fils aînés de l'Église, ils en ont soutenu les intérêts avec tant de zèle, ils ont si souvent fait traverser les Alpes à des armées entières pour rétablir les successeurs de saint Pierre dans leur siége, qu'il serait étrange qu'un prince de l'Église romaine n'eût pas quelque particulier attachement pour un royaume dont il a reçu tant de grâces : *Dieu aimait sa chère Sion*, dit le prophète, *plus que toutes les autres tentes de Jacob* ; et quoiqu'il aimât tous les hommes, il avait cependant plus de complaisance et de tendresse pour les uns que pour les autres ; pourquoi donc celui qui faisait gloire de se conformer à un si parfait modèle en tant d'autres choses, n'aurait-il pas pu avoir cette prédilection pour nous?

Elle était née, ce semble, avec lui ; et je ne doute pas que cet attachement particulier ne lui ait été inspiré par le pape Urbain, son oncle, par ce grand homme dont la mémoire nous sera toujours en éternelle vénération, qui, dès qu'il fut nonce en France, s'engagea à l'aimer par reconnaissance des traitements favorables qu'il y reçut. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'il se sentit porté d'inclination pour ce royaume dès sa plus tendre jeunesse ; que dans la liberté où il se trouvait, et par sa naissance, et par le le poste où il était élevé, il ne balança jamais à nous consacrer son cœur, et qu'il n'a enfin perdu aucune occasion en toute sa vie de nous témoigner la générosité d'un sincère et véritable ami.

N'est-il pas vrai, messieurs, que l'amitié se prouve par trois ou quatre marques, par le soin et par l'affection pour les intérêts de ses amis, par la joie dans leurs prospérités, par la fidélité dans leurs disgrâces, par le bon exemple et l'édification pour leurs mœurs, par l'assistance enfin dans tous leurs besoins non-seulement aux dépens de ses biens, mais même de sa vie ? l'amitié ne saurait assurément se porter plus loin, et c'est cependant tout ce qu'il me serait facile de vous faire remarquer dans celle de M. le cardinal Antoine pour la France.

A l'égard des services qu'il nous a rendus dans nos affaires, je crois que je puis compter comme un des premiers la paix qu'il ménagea entre le feu roi de glorieuse mémoire, et le duc de Savoie. Car quoiqu'il arrêtât par là les triomphes de Louis le Juste, qui avait déjà soumis les Alpes en les franchissant, et que la Savoie, sur qui l'orage allait inévitablement tomber, ait dû se charger de la principale obligation quon lui puisse avoir pour ce traité, néanmoins nos rois sont si bons, que quand on leur a fait tomber les armes des mains, ils ne se sont jamais plaints qu'on leur eût fait violence, faisant gloire de se désarmer eux-mêmes au milieu de leurs victoires, montrant que, puisqu'ils finissaient

ainsi la guerre, ils l'avaient justement commencée, et voulant bien compter pour un bienfait l'agréable violence qu'on leur fait de leur ôter les occasions de perdre leurs ennemis quand ils se soumettent.

Mais ce que la France reconnaît pour un grand service qu'elle a reçu de notre cardinal, est la prudence dont il usa en 1663, pour obliger la Savoie même à nous accommoder de Pignerol : c'est le courage avec lequel en 1640, il entra dans Cazal, pour la conserver sous l'obéissance du roi; c'est surtout la protection qu'il donna dans Rome pendant plus de quinze années à toutes les affaires de ce royaume. L'Ecriture a dit qu'un ami fidèle était une protection puissante : *Amicus fidelis protectio fortis* (*Eccli. c.*, VI). La France l'éprouva si heureusement dans le continuel succès qu'eurent ses affaires à Rome, pendant que notre cardinal en fut le protecteur, soit par la fermeté qu'il eut à nous faire conserver ce qui était de justice, soit par la facilité qu'il apporta à nous faire accorder ce qui était de grâce, soit par la vigilance avec laquelle il empêcha nos ennemis de nous surprendre, ou nos envieux de nous traverser, soit même par les dépenses excessives qu'il n'hésita jamais d'avancer pour nos besoins, dans les rencontres et dans les nécessités pressantes.

La France pouvait donc bien dire après l'Ecriture, que trouvant un tel ami, elle *avait trouvé un trésor* : *Qui invenit amicum, invenit thesaurum* (*Ibid.*), puisque l'affection de ce cardinal lui a effectivement été dans l'Italie un fonds et une ressource inépuisables, ou plutôt, pour continuer les paroles de l'Ecriture, puisque tous les trésors du monde n'eussent pas tant valu à la France que la fidélité de cet ami, puisque non-seulement il n'a de sa vie épargné ses biens pour avancer nos affaires, mais que de plus il a employé pour les faire réussir un zèle et des soins qui ne sauraient être suppléés par tous les biens du monde : *Non est digna ponderatio auri et argenti contra bonitatem fidei illius.*

Ayant fait voir tant d'attachement aux intérêts de la France, il ne faut pas s'étonner qu'il ait pris part à ses joies; car, comme dit encore l'Ecriture, l'ami, bien différent de l'envieux, qui s'afflige de la prospérité de son prochain, se réjouit de celle de son ami, et par le plaisir qu'il en ressent et qu'il témoigne, comme par une réflexion puissante de chaleur, il étend et redouble celui que son ami en a pu recevoir : *Sed alio amico conjucundatur in oblectationibus* (*Eccl.* XXXVII). M. le cardinal Antoine avait donc trop d'affection pour la France, pour ne pas s'intéresser publiquement dans ses joies, et principalement dans la plus grande et la mieux fondée qui soit jamais arrivée à cet état; vous voyez bien, messieurs, que ce ne peut être que celle de l'heureuse naissance du roi.

La France était depuis vingt-quatre ans plongée dans la douleur de ne voir point, dans le mariage de Louis XIII, la bénédiction de la fécondité. Ce grand prince qui savait qu'un fils dans le berceau vaut souvent mieux à un roi qu'une armée, s'affligeait de ce qu'ayant toutes les qualités d'Alexandre pour faire des conquêtes, il avait jusqu'à sa stérilité, pour ne les pouvoir affermir. La reine, son épouse, affligée de ne pouvoir achever la félicité de cet état que son alliance avait si bien commencée, était en larmes; toute la France enfin accablée de cette affliction, poussait des soupirs et des gémissements continuels, lorsque le ciel, lassé de nos peines, et voulant même payer, selon son ancienne coutume, l'attente de son présent par son rare mérite, nous donna notre grand roi. A ce jour fortuné, quels furent nos transports; vous en souvenez-vous, messieurs, lorsque la joie éclatant successivement dans tout le royaume, les temples ne résonnèrent longtemps que de nos cantiques, et les frontières que de nos canons.

Mais quoi ! les amis de la France ne prendront-ils point de part à une joie si précieuse? Oui, messieurs : *Et audierunt vicini et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa; et congratulabantur ei* (*Luc.*). Tous ses amis, apprenant la grâce singulière que Dieu lui avait faite, s'en réjouirent avec elle; mais il faut tomber d'accord que notre cardinal les surpassant tous pour lors en affection, se surpassa lui-même en magnificence. Car que ne fit-il point dans Rome pour faire éclater sa joie? Les nations ont de tout temps célébré la naissance de leurs rois, mais en différentes manières. Pharaon donna la liberté à tous les captifs de son Etat; les rois de Perse accordaient ce jour-là toutes les grâces qu'on leur demandait; les uns ont fait des largesses publiques, les autres plus religieux ont égorgé des victimes et offert des sacrifices; mais, pour notre cardinal, il fit lui seul toutes ces choses à la naissance du roi, pour en témoigner sa joie, et encore davantage.

Il éclaira pendant trois nuits la ville de Rome d'une infinité de flambeaux, il distribua des sommes considérables au peuple, il nourrit tous les pauvres, il ouvrit toutes les prisons, il maria deux cents filles; et ce qui fut encore plus digne de son caractère, il offrit Jésus-Christ en action de grâces au Père éternel sur une infinité d'autels; il chanta lui-même un *Te Deum* dans l'église nationale de Saint-Louis, qu'il avait fait richement orner; et, dressant enfin dans une place publique un monument superbe, qui perpétua en quelque sorte sa joie en l'apprenant à la postérité, il n'oublia rien pour célébrer dignement la naissance du plus grand roi du monde.

Ne pouvons-nous pas dire avec justice, messieurs, que la joie extraordinaire de cet ami généreux nous était prophétique, et que nous possédons avantageusement aujourd'hui tout ce qu'elle nous faisait espérer : car n'est-il pas vrai que le ciel n'a pas fait le miracle à demi, que d'un dauphin miraculeux, il nous est venu un roi incomparable, que les merveilles de sa vie répondent fort

justement à celles de sa naissance, et que comme ce qui arrive par miracle est toujours meilleur que ce qui se fait par les voies ordinaires de la nature, nous avons un monarque qui a lui seul plus de justice, de prudence et de valeur que n'en eurent jamais tous ses pères?

Il me serait facile de vous faire voir que la France n'a point eu d'autre sujet de joie, que notre cardinal ne s'y soit encore intéressé; mais, parce que ce n'est pas la marque la plus assurée de l'amitié que de prendre part à la prospérité de ses amis, et que c'est plutôt la part que l'on prend à leur adversité qui en est une preuve indubitable : *Omni tempore diligit qui amicus est*, voyons si nous ne la reconnaîtrons point en sa personne.

Il n'y a que celui qui aime en tout temps qui soit un ami véritable; quand en matière d'amitié on en observe quelques-uns, on ne manque jamais d'être infidèle dans ceux de l'affliction. Voulez-vous savoir si l'on vous aime, dit le Saint-Esprit dans le livre de l'Ecclésiastique? il faut que vous tombiez dans quelque disgrâce, jusque-là vous pouvez raisonnablement douter si c'est votre personne ou votre fortune que ceux qui se disent vos amis considèrent.

Je n'ai pas de peine de dire, à la gloire de M. le cardinal Antoine, que sur ce principe la France ne saurait douter de sa générosité dans l'attachement qu'il avait pour elle. Il n'y a que ceux qui manquent de cœur qui puissent abandonner leurs amis dans une occasion fâcheuse : *Qui despicit amicum, indigens est corde ;* et l'on sait bien que jamais homme n'en a tant eu que ce prélat; que jamais âme n'a été si grande ni si héroïque ; ma peine est seulement de vous marquer précisément l'occasion où la France l'a vu dans cette épreuve. Et pour cela il faut que je vous fasse ressouvenir de ces temps fâcheux que nous devrions, pour notre propre gloire, ensevelir dans un éternel oubli; disons néanmoins, en un mot, que dans ces jours de désordre et de confusion, la France ne fut pas tout à fait malheureuse, puisqu'elle y fut consolée par un ami fidèle en la personne de notre cardinal. Disons qu'il la sauva du déshonneur où le prophète dit que se trouva Jérusalem dans son affliction, d'avoir été abandonnée sans exception de tous ses amis : *Omnes amici ejus spreverunt eam ;* puisqu'il ne quitta point la France dans la sienne, qu'il demeura ferme auprès de son roi, qu'il assista sa régente de ses conseils, qu'il secourut son premier ministre de ses biens et de son pouvoir; et que, partageant enfin nos douleurs comme il avait partagé nos joies, il se montra un parfait et généreux ami.

Une âme basse et qui aurait peine à demeurer d'accord d'un bienfait ne manquerait pas de dire ici que cette fidélité de M. le cardinal Antoine pour la France était un retour de la protection qu'elle lui avait auparavant donnée dans ses disgrâces, à lui et à toute sa maison. Mais pour moi je crois que nous sommes obligés d'envisager la chose d'un autre sens, et de dire que la France au contraire lui était dès lors redevable de l'avoir choisie pour asile. Car, outre que dans les lois de la belle amitié, celui qui donne se doit croire obligé à celui qui reçoit, le séjour que fit alors M. le cardinal Antoine dans la France lui fut une occasion de nous donner la marque d'amitié la plus solide qu'un prince de l'Eglise et qu'un cardinal puisse donner à un royaume très-chrétien, qui est le bon exemple.

C'est en effet toute la fin que doit avoir l'amitié dans la religion, de s'élever les uns les autres à Dieu, et de se porter à la piété. Les Pères de l'Eglise n'ont point souffert d'autres motifs dans la liaison des chrétiens : *Vera illa necessitudo, quam non utilitas rei familiaris, non præsentia tantum corporum, non subdola et palpans adulatio, sed Dei timor et bonorum exempla conciliant.* La véritable amitié, dit saint Jérôme, n'est point celle qui naît de l'intérêt, qui se nourrit par la présence, qui s'entretient par la flatterie ; mais la véritable amitié est celle qui a pour fin la crainte de Dieu, et qui se concilie par l'exemple des gens de bien.

Il n'a pas tenu à M. le cardinal Antoine, que l'affection qu'il avait pour nous, n'ait eu une fin si noble ; pendant le séjour qu'il a fait dans ce royaume, y a-t-il quelque vertu chrétienne dont il ne nous ait donné l'exemple? Sa piété, messieurs, était très-édifiante, et principalement pour les personnes de son rang. Il ne se passait pas de semaine qu'il n'offrît trois ou quatre fois le sacrifice du corps de Jésus-Christ, et il le faisait avec tant de recueillement, qu'il ne lui restait alors de connaissance et d'action, que ce qu'il lui en fallait pour son ministère.

Sa charité pour ses domestiques ne se peut concevoir que de ceux qui en ont été témoins, mais la douceur et la patience qu'il avait pour les fautes qu'ils faisaient dans son service, ne l'empêchaient pas de prendre garde soigneusement qu'ils ne manquassent à celui de Dieu, contre lequel un homme ne péchait jamais deux fois considérablement dans sa maison.

Pour la prière et la sollicitude, ses chères vertus, que d'admirables exemples ne nous en donnait-il pas à toute heure par tant de retraites fréquentes qu'il faisait, tantôt dans une maison religieuse, tantôt dans une autre ? Il ne se passait guère de jours qu'il ne se séparât du monde, qu'il n'allât passer deux et trois heures dans quelque église écartée ou dans le fond d'une chapelle, il méditait sur nos mystères, s'entretenant avec Dieu, apprenant ainsi aux grands du monde à interrompre leurs affaires et leurs plaisirs, et à trouver du temps pour les occupations saintes qui les regardent.

Saint Augustin est admirable, quand il dit que les gens de qualité sont semblables à l'abeille qui ne vit que de rosée, qui ne se repose que sur des fleurs, et qui ne produit que du miel. Cette abeille néanmoins, ajoute ce Père, n'est pas toujours sur ces fleurs, elle

n'est pas toujours appliquée à recueillir et à boire ces sucs délicieux, puisqu'elle a des ailes et qu'elle s'en sert à toute heure pour prendre l'essor et pour s'élever de terre : *Non enim frustra pennas habet apicula quibus aliquando assurgat ad cœlum.* Et c'est ainsi que ce Père veut que les personnes riches et de qualité en usent. S'ils ont plus de douceur dans la vie, plus de plaisir dans le monde que les autres, il ne faut pas qu'ils soient toujours plongés dans les délices et couchés sur les fleurs, il faut que, par de saintes retraites, ils s'éloignent de leurs plaisirs, que par la prière ils s'élèvent quelquefois vers le ciel et s'approchent de Dieu.

Grand cardinal, c'est un des plus beaux exemples que vous nous ayez donnés dans le séjour que vous avez fait parmi nous, de vous voir si souvent oublier votre grandeur et vous séparer de vos domestiques, pour vivre avec de saints religieux, penser à l'éternité répandre des larmes, comme on vous a vu quelquefois, en présence de Dieu. C'était assurément, messieurs, bien édifier la France que d'y vivre de la sorte ; c'était lui donner une marque d'amitié bien solide que de lui donner de tels exemples. Mais ce que je ne dois pas oublier ici, c'est que quelque douceur que ce grand cardinal trouvât à vivre ainsi parmi nous, il n'a jamais fait difficulté de troubler ce repos toutes les fois qu'il a été nécessaire de nous aller servir à Rome.

En quelque saison que ce fût, dans quelque indisposition qu'il se trouvât, il était toujours prêt à repasser la mer. Cet homme généreux et désintéressé, qui pour ses propres affaires n'aurait pas fait la moindre démarche, a fait jusqu'à sept et huit voyages très-pénibles pour celles de la France. En 1653 il y hasarda même sa liberté et sa vie, des corsaires d'Alger l'ayant poursuivi dès la sortie de nos ports avec tant de chaleur, qu'ils firent captifs la plupart de ses domestiques et plusieurs personnes de son passage. Vous croyez bien que, selon sa magnificence ordinaire, les étrangers furent aussi promptement rachetés que les domestiques ; mais cependant n'est-ce pas là un ami aussi rare qu'il est accompli? ami fidèle, ami véritable, ami constant et désintéressé, qui a reçu à la vérité de grands honneurs de la France, mais qui a néanmoins bien fait voir qu'il n'était attaché à elle que par pure générosité, et qui enfin n'a point eu d'autre motif de lui adresser ces paroles : *Ego autem libentissime impendam et super impendar ipse.*

Mais je vois bien, messieurs, qu'il y a longtemps que vous êtes en impatience de les lui entendre prononcer en votre faveur ; c'est ce qu'il va faire aussi sans différer davantage, et j'ose dire que ce sera encore avec d'autres sentiments qu'il n'a eus jusqu'ici, puisque si pour Rome il a eu la reconnaissance d'un fils, et pour la France en général la générosité d'un ami, il s'est cru obligé d'avoir pour Reims en particulier la tendresse et la fidélité d'un époux.

III.—Après les glorieux attachements que M. le cardinal Antoine Barberin a eus pour Rome et pour la France, il faut avouer que ce n'est pas un petit sujet de gloire pour l'Eglise de Reims qu'il devienne son époux, et plus les chaînes qui l'unissaient avec ces deux illustres objets de son zèle se trouvaient fortes, plus son épouse lui doit de reconnaissance de les avoir en quelque façon brisées, et de l'avoir même fait avec joie, pour lui donner uniquement son cœur.

Eglise auguste, à la vérité, par mille différences singulières, vénérable par le baptême de Clovis, précieuse par le sacre de nos rois, célèbre par les Remy et les Hincmar, par la science et par la sainteté de tant de grands archevêques ; église, en un mot, à qui il ne manquait rien pour l'antiquité de la noblesse, non plus que pour les richesses, ni pour la beauté de la vertu ; mais épouse qui, je l'ose dire, ne pouvait aussi avoir d'époux qui la méritât davantage, et non pas tant encore par les qualités et par le rang de sa personne, que par les marques extraordinaires qu'il lui devait donner de sa tendresse et de son amour.

Ses désirs et ses impatiences furent les premiers gages qu'il donna à cette Eglise de sa fidélité. Car comme Alexandre VII, qui ne pouvait souffrir que Reims fit perdre à Rome un cardinal si illustre, lui eût refusé des bulles, il partit aussitôt pour aller lui-même les solliciter. Que de démarches, que d'empressemens de sa part pour les obtenir! il fit proprement pour s'acquérir cette épouse ce que Jacob avait fait pour obtenir Rachel, je veux dire qu'il servit et soupira près de sept ans, et si la haute estime qu'il avait pour l'Eglise de Reims lui fit trouver que c'était peu faire pour la mériter : *Videbantur illi dies pauci*, il trouva néanmoins que c'était beaucoup attendre, tant l'amour qu'il lui portait avait d'ardeur et d'impatience : *Præ amoris magnitudine.*

Enfin Clément IX, ce grand pape, agréable à Dieu et aux hommes, qui dans un court espace de temps a fait de si grandes choses pour l'avantage de l'Eglise et pour le repos de la France, ce bon pape, dis-je, ayant par des bulles approuvé le saint mariage de notre cardinal et de cette église, il n'y eut point d'indisposition qui l'empêchât aussitôt de partir. Mais, grand prélat, comment pouvez-vous si facilement vous résoudre à vous séparer d'une mère que vous avez toujours si tendrement aimée? N'avez vous point de regret de quitter Rome où vous êtes admiré, où les peuples vous applaudissent, et où votre vertu est encore en plus grande considération que votre dignité; non, messieurs, s'il parut ressembler à Jacob dans la longue recherche qu'il fit de son épouse, il eut la tendresse et le bonheur d'Isaac dans la consolation qu'il reçut de la sienne.

L'Ecriture dit qu'Isaac aima tant sa femme Rébecca, qu'il soulagea par cet amour la douleur qu'il avait eue de perdre Sara sa mère : *Et in tantum dilexit eam, ut dolorem qui ex morte matris ejus acciderat temperaret* (*Gen.* IV). Et ce fut aussi par là que notre cardinal se consola de perdre Rome, par la

possession de Reims, l'amour de son épouse charmant toute la douleur où il devait être de quitter sa mère. Il y vint avec joie, il y entra avec des transports qui marquaient à tout le monde la satisfaction de son cœur ; et de là, messieurs, que ne deviez-vous pas attendre et vous promettre de sa charité?

Mais c'est ici que je devrais me taire et finir son éloge ; vous avez tous été les sujets ou les témoins de son zèle et l'heureuse expérience que vous en avez faite doit vous en donner une bien plus haute idée que ne feraient mes paroles. Représentez-vous donc à vous-mêmes les différentes fonctions où vous avez vu votre grand archevêque dans la ville ou dans la campagne, les visites qu'il a faites, les instructions qu'il a données, et surtout les grandes aumônes qu'il a répandues ; car c'est à son épouse qu'il disait bien plus volontiers que jamais : *Ego autem libentissime impendam* (II *Cor.*, XII).

Il n'a pas ressemblé à ces pasteurs mercenaires qui cherchent plutôt à dépouiller leurs brebis qu'à les nourrir, qui ne veulent que les plus grasses, et qui, bien loin de s'acquitter avec un parfait désintéressement de leur ministère, ne s'occupent qu'à profiter des dépouilles et du patrimoine de Jésus-Christ. Je ne veux pas croire qu'il y ait parmi nous de ces âmes vénales ; mais ce que je crois et ce que j'avance hardiment, c'est qu'on n'accusera pas notre cardinal d'avoir eu un si lâche dessein, venant prendre cette église pour épouse, puisqu'il n'a pas même profité de ses revenus.

Ce sont les pauvres de son diocèse qui les ont reçus, ce sont les hôpitaux de cette ville qui en ont profité ; la miséricorde, l'aumône, ces vertus charmantes qui ont régné dans toute sa vie, n'avaient garde de se cacher dans le temps qu'il a passé parmi nous. Il est vrai qu'outre son désintéressement, cette église a reçu de lui une bien plus forte preuve de sa fidélité ; qu'est-ce qu'il fit pour elle dans le temps où elle fut affligée de la peste? Et c'est ici effectivement, ô église de Reims, que tu vas connaître si tu es véritablement aimée de ton époux ! et après une telle épreuve tu n'en pourras douter sans une noire ingratitude.

Pendant le séjour qu'il fait en 1668 dans un lieu de ce diocèse, pour se remettre d'une indisposition, il apprend que la peste paraît dans un faubourg de cette ville ; quelle résolution prendra-t-il? Les raisons qui obligent un pasteur de s'exposer en de pareilles occasions sont sans doute fort pressantes : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (*S. Joan.*, X). C'est proprement ici qu'un évêque ne saurait, ce me semble, se dispenser d'exécuter cette parole du Sauveur. L'état pitoyable où sont pour lors réduits les peuples, soit pour le corps, la maladie étant mortelle, soit pour l'âme, leur salut courant un grand danger ; la solitude et l'abandonnement cruel où ils se trouvent, la privation où ils sont de tout secours nécessaire, et d'ailleurs l'obligation qu'ont les pasteurs d'avoir soin de leur vie et de leur salut, et qui n'est jamais plus pressante que lorsqu'ils sont dans ces extrémités, tout cela ne doit pas, ce me semble, donner le temps à un évêque de délibérer s'il doit secourir ses brebis en cet état, car pour la crainte de la mort, il y a longtemps que saint Augustin (*D. Aug.*, *lib.* 50 *Hom.*) a dit que le zèle d'un évêque n'était parfait qu'autant qu'il avait éteint cette crainte en sa personne.

Nonobstant ces puissantes raisons, il peut y en avoir d'autres qui dispensent un pasteur, sinon de prendre soin de son troupeau en un temps de peste, au moins d'en prendre soin immédiatement par lui-même et de lui être présent ; comme lorsqu'il se trouve assez de personnes pour exécuter ses ordres et pour assister les malades. Il semble même qu'un grand évêque n'étant pas le maître de sa vie, puisqu'elle est à l'Église, il ne lui soit pas libre de l'exposer, et que pour quelques âmes qu'il sauverait par sa mort il en priverait une infinité d'autres des secours dont elles auraient besoin.

N'est-il pas vrai, messieurs, que ce furent là à peu près les raisons que l'amour vous suggéra pour empêcher M. le cardinal Antoine, votre archevêque, de se rendre dans votre ville, lorsque vous lui allâtes apprendre qu'elle était frappée de peste? On avait autrefois opposé ces mêmes raisons au grand saint Charles, pour le détourner de hasarder sa personne dans la peste de Milan ; mais, comme ce saint cardinal ne jugea pas qu'elles dussent prévaloir, ni sur les obligations de sa charge, ni sur la parole de Jésus-Christ, ni sur l'exemple de tant de grands évêques qui se sont sacrifiés en ces occasions, ne trouvez pas aussi étrange que votre cardinal, qui marchait sur les pas de saint Charles, bien plus par le rapport de ses vertus que par celui de sa naissance ou de ses dignités ; ne trouvez pas, dis-je, étrange que, non plus que lui, il n'ait pas écouté les raisons qui l'empêchaient d'exposer sa personne pour votre vie et pour votre salut, et qu'enfin pour toute réponse à vos remontrances il ne vous ait dit que cette parole de l'Apôtre : *Superimpendar ipse pro animabus vestris.*

Mais que dis-je? il ne donne pas tant de temps à écouter ces raisons que vous à les faire valoir, et le jour même qu'il apprend la nouvelle, vous le savez, messieurs, il se rend parmi vous, il assemble vos magistrats et donne tous les ordres nécessaires. Il est vrai que le mal ne se trouvant pas si pressant, ce fut alors qu'il parut déférer à vos remontrances ; et le roi même lui ayant fait écrire qu'il le priait de ne pas hasarder sa personne qui lui était si chère, il retourna à la campagne. Mais il fit bientôt voir que ce n'était point une honteuse retraite, puisque le mal paraissant surmonter les remèdes et ayant déjà infecté plusieurs quartiers de la ville, ce généreux homme ne différa pas un moment de vous réjouir de sa présence.

Souvenez-vous, messieurs, de ces temps malheureux où la mort, courant de maison en maison, attaquait indifféremment le maître et le serviteur, le riche et le pauvre, le

père et l'enfant, les jeunes et les vieux, et l'on voyait, comme dit saint Cyprien (*D. Cypr., lib. de Mortalitate*) en une semblable occasion, la crainte et la consternation peintes sur vos visages. Les plus zélés prenaient la fuite, et les plus intrépides tremblaient; les meilleurs amis se séparaient, les enfants abandonnaient leurs pères et les femmes leurs maris; mais souvenez-vous en même temps du courage héroïque de votre archevêque, qui vint vous trouver au milieu de ce péril, qui protesta qu'il voulait mourir avec vous, et qui cependant, n'étant troublé d'aucune frayeur, n'oublia d'apporter aucun remède à vos maux.

Il fit des aumônes considérables pendant tout ce temps de misère et de calamité, et, en cas que la nécessité augmentât, il offrit sa vaisselle d'argent et ses meubles. Il visita le grand hôpital, et, y trouvant des malades qui agonisaient, il rendit par ses consolations et ses soins leur mort précieuse. Il divisa son clergé dans tous les quartiers, afin que, le nombre des pestiférés croissant, aucun ne pût mourir sans les sacrements de l'Eglise; et enfin lui-même se disposa à les administrer. Il se fit faire des habits propres à visiter les mourants en cet état, et, à voir l'assurance avec laquelle il donnait tous ses ordres, il semblait qu'il disait par une sainte confiance ce que les méchants disent dans l'Ecriture par une vaine présomption : *Percussimus fœdus cum morte* (*Isai.*, XXVIII), Je n'appréhende point la mort, j'ai fait alliance avec elle.

Dans cette résolution il apprend que les religieuses de la ville effrayées demandent à sortir de leur clôture, et dès ce moment il court rassurer ce faible et timide troupeau, leur inspirant tant de courage par ses discours et par ses exemples, qu'il résout les brebis à mourir avec leur pasteur, en même temps que le pasteur veut mourir avec ses brebis. Saint Augustin ne peut assez louer saint Cyprien de ce que les pensées du martyre ne lui ôtaient point les soins de l'épiscopat, et de ce qu'allant à la mort il se posséda assez pour pouvoir alors recommander que l'on séparât les vierges sacrées de la compagnie des hommes : *Ita se martyrem cogitabat, ut esse non oblivisceretur episcopum.*

Voici, messieurs, quelque chose d'aussi admirable : votre archevêque, s'étant dévoué à une mort qui est une espèce de martyre, et tout prêt à s'exposer généreusement à perdre la vie, est si peu frappé de la crainte du péril, qu'il est capable de s'occuper de la garde et de la clôture des vierges, qu'il a même le pouvoir de les disposer à être les martyres de leur règle, en même temps qu'il est lui-même un martyr de la charité.

Mais comme il connut que ce fléau, qui tombait sur ses peuples, ne pouvait avoir d'autre cause que leurs péchés, il vit bien que le seul secret de le détourner était de fléchir Dieu et de satisfaire sa justice, et, dans cette pensée imitant l'exemple de saint Charles, il ordonna pendant cinq jours des prières publiques et des processions solennelles, où il assista non-seulement comme un grand prêtre, pour apaiser par ses larmes la colère du Ciel, mais comme une victime même pour en recevoir les coups à la place de son peuple.

Ne vous souvenez-vous point, messieurs, d'avoir lu dans l'Ecriture que Dieu, frappant les Israélites dans sa colère, et le feu du ciel en ayant déjà réduit en cendres un grand nombre, Aaron le grand prêtre se jeta, l'encensoir à la main, entre les vivants et les morts, et par ce pieux artifice arrêta le cours de cet incendie : *Stans inter mortuos ac viventes pro populo deprecatus est, et plaga cessavit* (*Num.*, XVI). C'est là ce que fit votre archevêque dans les processions solennelles où il assista, car il se mit par là entre ceux de vous qui étaient frappés de la peste et ceux qui ne l'étaient pas, pour arrêter ce fléau; il s'y mit au péril de sa vie, puisque des pestiférés tombèrent morts à ses côtés; mais il s'y jeta aussi, l'encensoir à la main, puisqu'il apaisa Dieu irrité contre vous, par ses prières et par ses larmes, et que par ce secret que lui suggéra son amour, il détourna de son Eglise la plaie funeste qui eût achevé de la perdre.

Voici donc ce *grand prêtre qui, dans le temps de la colère, a été la réconciliation de son peuple : In tempore factus est reconciliatio* (*Eccl.*, XLIV). Eglise de Reims, ne le reconnais-tu pas après cela pour ton libérateur? Que cet illustre cardinal, que ce digne neveu d'un grand pape, que ton saint archevêque, qu'un homme de cette importance ait tout sacrifié pour toi, qu'il t'ait donné une vie aussi précieuse que la sienne, n'est-ce pas la dernière obligation que tu pouvais lui avoir? et n'avait-il pas raison de te dire encore avec plus de tendresse qu'à la France et qu'à Rome même : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris?*

Ce n'est pas là néanmoins toute l'obligation que tu lui as; il n'est pas encore temps de fermer ta reconnaissance. Oui, vénérable Eglise de Reims, quelque épreuve que cet époux t'ait donnée de son amour par le présent qu'il t'a fait de son cœur, de ses biens et de sa vie, tu lui es encore redevable d'un bienfait d'autant plus rare, que tu en profiteras au delà de sa vie même. Ce que je veux dire, messieurs, n'est inconnu à personne, et vous comprenez tous que je veux parler du présent qu'il a fait à cette Eglise, lorsque, pour suppléer (a-t-il dit cent fois) à ses fautes et à ses impuissances, il a nommé messire Charles-Maurice le Tellier pour son très-digne successeur.

Monseigneur, il faut que votre modestie le souffre (puisque cela contribue si fort à la gloire de mon sujet, et que la reconnaissance vous oblige à vous y intéresser), il faut, dis-je, que vous souffriez que je publie ici que ce grand cardinal ne pouvait mieux couronner l'amour qu'il avait pour cette Eglise, que par le choix qu'il a fait de votre personne pour la gouverner après lui. Vos grands avantages ne méritaient pas une moindre place que celle qu'il vous a destinée, et nous

pouvions ainsi lui dire ce qu'un panégyriste (*Plin., in Paneg. Traj.*) a dit à un empereur qui avait adopté un grand prince : *Adoptas eum quem constat imperaturum fuisse, etiamsi non adoptasses*; vous avez adopté un homme qui aurait été empereur par son mérite, quand il ne l'eût pas été par votre choix.

Mais en même temps que ce cardinal a fait à votre égard une action de justice, il en a fait une de tendresse à l'égard de cette église, lui donnant un archevêque qui ne manquera pas d'employer en sa faveur de si grands talents naturels et acquis, et d'achever les glorieux desseins que lui-même n'a eu que le temps de concevoir. Il est vrai que comme les bonnes actions portent souvent leur récompense avec elles, il se trouve que M. le cardinal Antoine s'est lui-même par celle-ci couvert de gloire; car il a fait voir qu'il était donc un Elie, puisque, semblable à ce prophète, il laisse après lui un Elisée, qui a reçu son double esprit. Votre personne, monseigneur, peut toute seule honorer dignement son illustre prédécesseur ; quelque magnificence que vous apportiez en cette pompe funèbre, quelques louanges que je lui aie données par vos ordres, tout cela ne contribuera pas tant à sa gloire que la perfection que vous donnerez à ses bons desseins, que les soins que vous aurez de son peuple, que l'amour que vous porterez à son église; car, comme le même panégyriste a dit : *Una itemque certissima divinitatis fides est bonus successor.*

Aussi après une action si glorieuse à notre grand cardinal, il ne lui reste plus rien, non plus qu'à Elie, que d'être enlevé. Toute sa passion serait seulement que ce fût du sein de son épouse qu'il pût aller à son Dieu. Cependant Clément IX l'appelle, la consolation qu'il a de laisser à cette église un secours fort pressant en la personne de son coadjuteur, le fait obéir avec moins de peine ; mais cependant avec le dessein de revenir finir ses jours et mourir entre les bras de son épouse. La mort de Clément IX arrivée, la longueur du conclave suivant, l'indisposition fâcheuse où il se trouve, tout cela l'empêche de partir; il se rétablit néanmoins en cette vue, et pour n'avoir rien qui s'y oppose davantage, il cède généreusement de nouvelles dignités et des revenus considérables qui lui arrivent; enfin, il croit être à la veille de son départ, lorsque Dieu lui trouvant assez de mérite pour le couronner, lui accorda cette grâce qui consomme heureusement la prédestination de ses saints, qui est de les prendre dans le moment le plus favorable.

Le jour de la fête de saint Ignace, il célébra la sainte messe avec une ferveur extraordinaire ; ce même jour, comme un autre Elie, il se promène et s'entretient avec les enfants des prophètes, je veux dire, les disciples de ce grand saint, qu'il avait toujours tendrement aimés, et lorsqu'on s'y attend le moins, tout d'un coup: *Ascendit Elias per turbinem in cœlum* (IV *Reg.* II). Car, messieurs, je ne puis considérer sous une moindre idée le coup heureux qui le surprenant dans une disposition si sainte, l'enleva de la terre pour lui faire voir son Dieu.

Les morts subites ne sont affreuses dans la religion que quand elles sont imprévues; l'Eglise, qui en est fort persuadée, ne demande à Dieu qu'il en délivre ses enfants qu'en tant que cette qualité terrible s'y trouve jointe; aussi honore-t-elle des saints que la foudre a réduits en cendres. Notre grand cardinal, qui depuis tant d'années se préparait à la mort, qui la prévenait par tant de saintes actions, qui ce jour-là même venait d'offrir le sacrifice adorable du corps de Jésus-Christ, ne doit pas être censé avoir été surpris par la mort. Il n'avait pas besoin d'être longtemps auparavant frappé de ses frayeurs pour se convertir, il n'avait pas besoin de voir son tombeau ouvert devant ses yeux pour faire pénitence, il n'avait pas attendu à la veille de son jugement d'envoyer des sommes considérables aux hôpitaux.

C'est toi, malheureux pécheur, qui vieillis insensiblement dans ton crime, et qui ne penses jamais au compte que tu en dois rendre ; c'est toi, misérable, qui cours risque d'être surpris mal à propos de la mort. Tu te fies que ces accidents ne sont pas fréquents, que tu auras assez de loisir pour donner ordre à ta conscience ; qui te l'a promis ? D'où tires-tu cette assurance ? Mille exemples funestes qui te passent tous les jours devant les yeux, ne te font-ils pas attendre le contraire?

Il est donc bien plus prudent d'en user comme notre illustre mort, qui s'y prépara de loin en faisant de grandes aumônes, en s'occupant des œuvres de piété, en fréquentant les sacrements; puisque avec ces dispositions, quoique la mort soit subite, elle ne saurait le surprendre. Tout ce qui semble donc y avoir de fâcheux dans la prompte mort de notre grand cardinal, est que son épouse n'ait pas eu la consolation de recevoir ses derniers soupirs, de lui fermer les yeux, de lui rendre les derniers devoirs.

Mais quoi ! vénérable église de Reims, si tu ne gardais pas le corps de ton époux, il ne tient qu'à toi de t'en consoler bien avantageusement en conservant son esprit. Respecte ses vertus, honore sa mémoire, rends-lui en la personne de son successeur, l'obéissance que tu te reproches peut-être toi-même de ne lui avoir pas rendue si entière; et comme nul n'est si parfait en ce monde, qu'il n'ait besoin de prières et de l'adorable sacrifice de nos autels, aide-le de ce puissant secours, selon ton pouvoir, en reconnaissance des bons offices de ce grand homme qui s'est sacrifié pour toi : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.*

GRAISON FUNÈBRE

DE M. DE LIONNE, MINISTRE D'ÉTAT.

Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ. *Les voies du sage sont belles, et ses sentiers tendent tous à la paix* (*Prov.* III, *cap.* 17).

Je me persuade aisément, messieurs, que vous êtes ici assemblés pour honorer tous de

concert la mémoire de messire Hugues de Lionne, marquis de Berni, commandeur des ordres du roi, ministre et secrétaire d'Etat. Les services importants qu'il a rendus depuis plus de quarante ans à la France, la gloire qu'il lui a acquise dans ses ambassades, l'avantage qu'elle a retiré de ses négociations, les lumières qu'elle a empruntées en plusieurs occasions de sa sagesse et de ses conseils, tant de travaux consacrés au bien public, une vie épuisée pour établir ou pour assurer la félicité de l'état, seraient de très-puissants motifs pour lui rendre les témoignages d'estime et d'honneur qui lui sont dus, quand par votre inclination particulière vous ne vous sentiriez pas portés à les lui accorder.

Mais plus vous vous sentez obligés à cette reconnaissance en faveur de ce grand ministre, plus j'ai trouvé à mon égard qu'il m'était difficile de réussir dans le dessein que j'ai entrepris de le louer. Des vertus publiques, sont-ce des matières propres à être traitées par un prédicateur? Un homme dont la bouche est, comme parlent l'Ecriture et les Pères, consacrée à l'Evangile, peut-il l'employer à relever la sagesse du siècle; et ne semble-t-il pas que plus les actions, les négociations, les emplois, ont fait de bruit dans le monde, moins on les trouve propres à recevoir des éloges au milieu du sacrifice, dans la chaire de vérité et dans l'action la plus sainte de la religion chrétienne?

J'avoue, messieurs (et je dois cette justice à mon ministère), que les vertus évangéliques sont les matières les plus riches et les plus naturelles de l'éloquence de la chaire. Et à cet égard je trouverais déjà de quoi justifier ce que j'entreprends aujourd'hui, puisque, comme nous verrons bientôt, quelque consacrée que la vie de M. de Lionne ait paru au service de l'Etat, on y découvre mille bonnes œuvres, un zèle particulier pour les intérêts de l'Eglise, une piété édifiante et une mort qui a couronné ses vertus.

D'ailleurs, je ne saurais même me persuader que ce qui a paru de politique dans la vie de ce ministre, ne doive aussi recevoir de louange dans la chaire de vérité. Serait-il possible que les vertus qui travaillent à la félicité publique ne méritassent point l'estime et l'approbation de l'Eglise? Et l'Eglise même ne se trouve-t-elle pas assez intéressée dans la fortune de l'Etat pour être du moins obligée par reconnaissance, de louer ceux qui s'appliquent à le rendre heureux?

Mais ce qui me donne encore plus de consolation et d'avantage dans l'éloge que j'entreprends, c'est qu'outre ce motif général, qui ne touche pas plus monsieur de Lionne que les autres politiques, je remarque que ses travaux dans l'Etat sont dignes de l'estime et des louanges de l'Eglise, par une raison aussi glorieuse à ce ministre qu'elle lui est particulière. C'est que ses fatigues et ses veilles, ses ambassades et ses négociations, en un mot tout son ministère n'a eu immédiatement pour fin que la paix. Voilà quel a été l'objet de ses soins; ce n'a jamais été à un moindre ouvrage qu'à la tranquillité de la France, qu'au repos même de toute l'Europe, que ce rare génie s'est appliqué. Il semble, comme nous l'allons voir dans le détail de ses actions, que M. de Lionne a été un de ces hommes que Dieu a envoyés extraordinairement pour prévenir ou pour guérir les maux de leur siècle, pour empêcher ou pour calmer les orages de leur patrie. Et là-dessus, qui doutera que l'Eglise ne puisse s'entretenir de cette sorte de mérite? Ou ne serait-ce point en quelque manière à l'Eglise une espèce d'ingratitude de s'en taire.

La paix que l'Eglise demande tous les jours à Dieu, la paix sous l'ombre de laquelle elle rend tranquillement et avec sûreté son culte au Seigneur, et lui offre ses sacrifices, la paix qui est le comble de tous les biens, comme elle est le souhait de tous les hommes, la paix qui par conséquent ne peut faire le bonheur de l'Etat, qu'elle ne fasse celui de l'Eglise: cette paix, dis-je, est le principal et même l'unique objet des travaux de l'illustre mort que nous regrettons et qui s'est toujours si utilement occupé, ou à former, ou à conserver ce précieux ouvrage. Après cela faut-il s'étonner si l'Eglise en témoigne quelque reconnaissance, si elle lui donne des louanges aussi bien que des prières, si elle tire son nom du tombeau, en même temps que l'on y enferme son corps; et si, charmée de voir que toutes ses démarches, soit dans la France, soit chez les étrangers, ont été pacifiques, elle publie par ma bouche que ses voies, comme celles du sage, sont des voies toutes belles? *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ.* C'est pourquoi si je prends aujourd'hui la parole, ce n'est pas, messieurs, dans les seules vues que Platon voulait que l'on louât les hommes illustres de la république après leur mort; ce n'est pas seulement pour contenter la piété des enfants de M. de Lionne, quelque zèle qu'ils doivent avoir pour la gloire d'un si bon père; ce n'est pas seulement pour proposer son exemple à ceux qui peuvent parvenir à ses emplois, quelque instruction qu'ils puissent tirer de sa suffisance et de sa fidélité: ce n'est pas seulement encore pour satisfaire à la reconnaissance de l'Etat, quelque obligation qu'il ait de célébrer des vertus qui l'ont si utilement servi; mais j'ose dire que si un ministre de l'Eglise fait aujourd'hui l'éloge d'un ministre d'Etat, c'est pour s'acquitter des devoirs dont l'Eglise même lui est redevable. Il l'a obligée en servant la France, il a obéi à son Dieu dans la fidélité qu'il a eue pour son roi, il a procuré le repos à des millions de chrétiens, en contribuant aussi utilement qu'il l'a fait, à pacifier toute l'Europe. Et n'est-ce pas pour louer une telle sagesse que l'Ecriture veut qu'en même temps que les peuples applaudissent, l'Eglise parle? *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.* (*Eccles.*, XXXIX.)

Avec ces précautions, messieurs, entrons hardiment en matière: et comme lorsque l'on découvre un grand fleuve, dont le cours

est également doux et majestueux, dont les eaux portent partout où elles passent l'abondance et la fertilité, on a la curiosité de s'informer de deux choses, du lieu d'où un fleuve vient, et de celui où il se rend, de sa source et de son embouchure : permettez-moi de même, en considérant le cours d'une vie aussi utile à la France, qu'a été celle de M. de Lionne, d'en observer le commencement et la fin. Le caractère de ce grand homme a été d'être pacifique, de porter la paix partout, de la produire dans tous les lieux par où il a passé. Prenons donc garde de ne le pas perdre dans aucune de ses démarches, qui, selon mon texte, sont toutes belles : *Viæ ejus, viæ pulchræ.* Voyons les sources d'où il a tiré cet esprit de paix, l'emploi qu'il en a fait, l'avantage qui lui en est revenu ; ou si vous voulez que je m'explique encore plus clairement, voyons ce grand homme se formant au ministère de la paix dans sa jeunesse, travaillant à celle de l'Etat dans toute sa vie, traitant la sienne propre, et se la procurant principalement à la mort : *Et omnes semitæ illius pacificæ.* C'est le sujet de son éloge.

I. — Il faut tant de choses pour faire un grand homme d'État, et des causes si différentes doivent concourir à lui former ou le corps ou l'esprit, qu'il n'est pas étrange si l'on en trouve si peu dans tout un siècle. Il faut que la nature lui donne une naissance heureuse et un tempérament favorable, que l'éducation l'entretienne, que l'art le perfectionne, que l'expérience l'instruise, que la fortune (ou pour parler plus chrétiennement), la providence lui présente des occasions d'agir et de se produire.

Messire Hugues de Lionne devant être non-seulement un grand politique, mais étant de plus destiné à contribuer si considérablement au chef-d'œuvre de la politique, qui est la paix, est un de ces hommes privilégiés pour la perfection duquel toutes choses n'ont pas manqué de se réunir. Que de talents extraordinaires ne lui fallait-il pas dans les postes importants qu'il devait occuper? Un esprit délicat, un jugement solide, un discernement fort fin, de la prudence, de la bonne foi, une grande douceur pour s'insinuer, beaucoup de patience pour attendre les conjectures, encore plus de courage pour surmonter les difficultés. Mais combien de sources se sont aussi de toutes parts ouvertes pour l'enrichir ? Et pour commencer par les avantages qu'il ne pouvait acquérir, et dont il fallait qu'il fût prévenu par la libéralité de la nature, disons quelque chose de sa naissance.

C'est avec raison que le philosophe a dit que la noblesse était la première disposition à la grandeur, qu'elle était une aptitude universelle et comme nécessaire à toutes sortes d'honneurs et de charges. Les meilleures eaux sont ordinairement celles qui coulent des plus hautes montagnes. Il n'est presque pas libre à un homme de qualité de n'être pas vertueux ; et toutes les fois qu'il se ressouvient d'être sorti de parents illustres, il croit que l'honneur et la probité sont des dettes dont sa famille est redevable à l'Etat, et que l'Etat est en droit d'exiger de sa personne.

Quand l'Ecriture même nous a voulu représenter dans Eleazar les divers motifs par lesquels un grand homme se pouvait exciter à une action de courage, elle n'a pas oublié celui de la naissance : *Cœpit cogitare ingenitæ nobilitatis canitiem (S. Matth., I, 6).* C'est pourquoi, messieurs, ne croyez pas qu'il soit inutile à la gloire de M. de Lionne de savoir que ce fût aussi la première source d'où il tira les louables inclinations qui l'ont depuis fait agir. Sa maison étant une des plus anciennes du Dauphiné, ses pères s'y étant rendus recommandables depuis plusieurs siècles, et dans la robe et dans l'épée, on peut dire que ce fut dans leur exemple qu'il puisa cette noble émulation qui l'a obligé de se consacrer si librement au bien de cette monarchie.

Sébastien de Lionne, son aïeul, donna entre autres une marque bien glorieuse de sa fidélité au roi Henri III, en lui conservant le pont de Royan, qui pour lors était l'un des postes les plus importants du Dauphiné. Le désordre s'y étant mis pendant les guerres civiles, et la rébellion de cette place entraînant avec elle celle d'une partie de la province, cet homme prudent et courageux vit bien que le secret de pacifier son pays était, comme dit Tacite, de le soumettre à un seul, au souverain à qui il appartenait : *Discordantis patriæ non aliud fuisse remedium, quam si ab uno regeretur.* Dans cette pensée, il se jeta lui seul dans la place où, moitié adresse, moitié autorité, il sut si bien ménager les esprits, qu'au milieu de la révolte presque générale du royaume il conserva cette ville, et avec elle une partie du Dauphiné dans l'obéissance du roi.

Artus de Lionne, père de notre illustre mort, n'a pas moins éclaté dans les fonctions de la justice que son aïeul avait fait dans l'exercice des armes. Le peu de temps qu'il fut conseiller au parlement de Grenoble ne l'empêcha pas de faire admirer sa capacité et son intégrité ; et lorsqu'on s'attendait à le voir honoré dans le monde des plus grands emplois, Dieu, qui l'appelait à de plus saints dans la religion, rompit tous ses liens par la mort inopinée d'Isabelle Servien, sa femme, une des plus vertueuses personnes de son temps ; de sorte que, pouvant en toute liberté sacrifier à Dieu la victime de louange, il entra dans le sacerdoce, et eut même l'avantage d'y entrer par le ministère de saint François de Sales, qui lui donna pour ainsi dire une partie de son esprit par l'imposition de ses mains. Sa modestie eut bien de la peine à être vaincue pour lui faire ensuite accepter un évêché, quoique peu considérable pour son étendue ; mais elle se trouva invincible quand on voulut après lui proposer de passer en de plus grands ; et il donna en cela à son siècle un exemple d'autant plus rare, qu'il a depuis paru difficile à suivre.

N'est-il pas vrai, messieurs, qu'un homme

sorti de parents si illustres dans l'Eglise, dans l'épée et dans la robe, ne pouvait être un homme médiocre? Je sais que la vertu n'est pas nécessairement héréditaire, mais je sais aussi qu'il est bien difficile que, d'un assemblage de tant de fidélité, de courage et de modération, M. de Lionne n'ait pas du moins tiré un tempérament heureux, des inclinations propres aux grandes choses.

Mais, quelque avantage que l'âme reçoive de la nature, elle a toujours besoin d'être perfectionnée par l'art: *Si quosdam impetus a natura sumat, tamen perficienda doctrina est* (*Quint.*). La nature jette les semences du bien dans une âme, mais sa maturité dépend de l'étude et de l'exercice. Quoiqu'elle fasse quelquefois plus de la moitié des choses, il faut pourtant que la science les achève, ou du moins que la discipline les arrange. Et c'est, messieurs, ce qui a aussi peu manqué à M. de Lionne que tout le reste. Son père, qui par la profession ecclésiastique qu'il avait embrassée n'avait plus d'occupation dans le monde, donna tout le temps qui était nécessaire à son éducation; il veilla avec soin pour établir en lui ces commencements et de discernement et de raison dont la conséquence est si grande dans les enfants. Il n'y a guère de sciences et de langues en usage dont il ne lui donnât des maîtres; et enfin, comme s'il eût prévu tout ce qui devait arriver de ce fils unique, comme s'il eût connu qu'il élevait non-seulement un homme en qui résidait toute sa famille, mais un asile de la patrie et un pacificateur du monde, il n'épargna et n'oublia rien de tout ce qui pouvait former son esprit aux plus grands emplois.

Car, messieurs, c'est une erreur de s'imaginer qu'un homme d'Etat ne soit pas obligé d'avoir une grande capacité, que, pour réussir dans le maniement des affaires, la bonne opinion de soi-même suffise, et que l'autorité enfin suppléant à l'expérience, il ne faille qu'entrer dans le gouvernement pour en être capable. Non, non, il n'en va pas ainsi; Dieu n'a voulu faire un tel miracle que pour les ministres d'Etat de son Fils: *Idoneos nos fecit ministros novi testamenti* (II *Cor.*, III). Il n'y a que les apôtres qui, par l'esprit de prophétie, l'explication des Ecritures et le don des langues, d'ignorants qu'ils étaient soient devenus propres à être les maîtres du monde, dès que Jésus-Christ le leur a soumis. Mais pour les ministres des autres souverains, ils ne doivent pas prétendre de se trouver éclairés de la sorte, il faut que, par une longue étude, ils aient cultivé leur esprit et fortifié leur raison; il faut que, auparavant d'être en place, ils aient fait bien des courses dans le monde; et ce serait une présomption étrange, s'ils attendaient du ciel, dans le moment qu'ils en auraient besoin, la connaissance du passé, la pénétration dans l'avenir, des lumières pour découvrir les intérêts des princes, ou les intrigues de la cour, l'art de faire la guerre et la science de faire la paix.

Ce ne fut pas aussi avec cette témérité que M. de Lionne entra dans l'emploi. L'excellence de son génie le rendant capable des plus hautes connaissances, il n'y en eut aucune qu'il ne se mît dès sa jeunesse en état d'acquérir, et pour sçavoir qu'il les avait toutes acquises, il ne faut qu'interroger toutes les provinces de la terre qui ont reçu de ses dépêches ou profité de ses instructions. Quand il parut dans le monde il se fit encore plus remarquer par la sagesse de sa conduite que par la profondeur de son savoir, par le pouvoir qu'il avait de se taire que par l'avantage qu'il avait à parler. C'est un éloge d'autant moins suspect que je ne le lui donne qu'après les étrangers: *Animus sui celans verborum parcimonia potius quam illecebris potens* (*Priole*). Avec de si grands talents, je vois bien, messieurs, que vous avez de l'impatience de le voir agir pour le bien de cet Etat, et que vous l'en jugez déjà capable, mais il faut qu'il passe auparavant en bien d'autres écoles: *Initium a natura, progressus a disciplina.* Le commencement d'un grand homme se prend de la nature, son progrès de l'art et de la discipline. Mais, comme ajoute Plutarque: *Perfectio ab exercitatione*, ce qui achève et perfectionne un héros, c'est l'exercice. Ce n'est souvent rien que de voir les choses de loin, et tel se croit habile dans la spéculation, qui se trouve fort empêché dans la pratique. Tant de connaissance de la boussole et des vents qu'il vous plaira, on ne saurait apprendre à être pilote que dans la tempête.

Ce fut aussi, messieurs, afin de donner cette dernière perfection au mérite de M. de Lionne qu'il fut envoyé, à l'âge de dix-huit ans, pour travailler sous M. Servien, son oncle, alors secrétaire d'Etat. A ce nom, vous jugez bien qu'il ne pouvait avoir un meilleur maître; il y a trop peu de temps que la France a reçu des services considérables de cet excellent homme pour ignorer que son neveu ne pouvait être formé d'une main plus habile que de la sienne. Ministre célèbre, entr'autres par l'honorable commission qu'il eut d'aller à Munster, si le peu de foi des gens avec qui il eut à traiter l'empêcha d'y conclure la paix générale, elle ne put pourtant lui ôter la gloire de l'avoir fort avancée par la paix d'Allemagne, qu'il y signa. Ce fut donc sous ce politique que M. de Lionne entra dans les grandes affaires, et je ne puis faire réflexion sur le sort de l'oncle et du neveu, qui tous deux ont été choisis pour travailler à éteindre les guerres de leur siècle, que je ne me ressouvienne de cette famille célèbre de Corinthe, de laquelle on a dit que tous ceux qui en sortaient apportaient en naissant le pouvoir d'apaiser les tempêtes et de calmer les plus grands orages: *Venti sopiti.*

Un malheur ayant éloigné pour un temps M. Servien de la cour, son neveu voulut, malgré les offres avantageuses qu'on lui fit, suivre sa disgrâce; mais sa générosité, qui semblait le tirer des affaires, ne servit qu'à l'en rapprocher davantage. Car, pour le bonheur

de la France, il rencontra M. le cardinal Mazarin à Rome, qui, charmé de trouver en lui tant de vertu et de capacité dans une si grande jeunesse, ne put se défendre de lui accorder son amitié, de le prendre ensuite pour confident de ses desseins et de partager même avec lui toute la gloire de leur exécution. Et c'est ici, ce me semble, que le génie de M. de Lionne ne pouvait manquer de se déterminer à l'ouvrage important de la paix. Qui en pouvait mieux mettre le dessein en son âme que l'homme à qui il était réservé de la conclure? ce grand cardinal, dont le chapeau devait être rougi dès le jour qu'il épargna tant de sang à Cazal, qui commença à se faire connaître à nous par un chef-d'œuvre de pacification qui éblouit, qui enchanta, qui désarma cinquante mille hommes prêts à vider leurs différends par une bataille sanglante, et qui, par ce favorable coup d'essai, faisait déjà augurer à la France qu'il lui ferait un jour goûter les délices de la paix.

Après cela il ne faut pas chercher d'autre source du génie et des talents de M. de Lionne pour la paix; ce fut principalement dans sa liaison avec M. le cardinal Mazarin qu'il les puisa; et, en effet, étant nommé par le feu roi pour aller traiter la paix à Munster, il ne voulut point d'autre confident des secrets de cette glorieuse ambassade que M. de Lionne. La mort du roi obligeant ce cardinal de revenir assister la reine régente de ses conseils, M. de Lionne revint aussi, mais il n'en eut pas moins de part à tout ce que les plénipotentiaires faisaient sur les lieux pour avancer cet ouvrage, donnant tous les ordres, faisant toutes les dépêches, dressant toutes les instructions. Ne croyez-vous pas, après toute cette expérience, qu'il soit temps de le voir agir de son chef? Il a tiré de sa naissance beaucoup de génie, de son éducation une grande capacité, de l'école de M. Servien une parfaite intelligence, de la confidence de M. le cardinal Mazarin les pensées et le dessein de la paix ; que peut-il lui manquer pour ménager ce grand ouvrage?

Ce n'est pas néanmoins encore tout, il fallait avec cela une intention fort droite, une grande sincérité, beaucoup de compassion des misères du peuple opprimé par la guerre, en un mot, l'inclination du cœur jointe à toutes les dispositions de l'esprit. Ce fut là ce que M. de Lionne eut encore l'avantage de puiser dans une source qui, sans doute, ne sera suspecte à personne, puisque ce fut auprès de l'incomparable reine, mère du roi, en qualité de secrétaire de ses commandements. Jamais personne n'a douté que cette bonne princesse n'eût une volonté bien sincère de faire la paix : elle l'avait donnée à la France par son mariage, elle souhaitait avec ardeur que sa régence la lui pût rendre; tous nos désordres ne lui ôtèrent jamais le dessein de nous faire un si grand bien ; plus la tempête était forte, plus faisait-elle de vœux pour le calme. Que de larmes ne répandait-elle pas pour fléchir le Ciel qui semblait alors être d'airain pour nos maux! *Cœli quasi ære fusi sunt* (*Job.*, XXXVII). Elle faisait entrer de saintes troupes de vierges dans ses sollicitations auprès de Dieu pour la paix, elle inspirait au roi son fils de la préférer à ses victoires, elle donnait incessamment ordre à ses ministres d'y travailler. Enfin, comme une colombe innocente, elle portait la branche d'olivier dans sa bouche (*Genes.*, VIII), je veux dire la paix dans toutes ses paroles, mais encore plus dans son cœur.

M. de Lionne fut choisi de cette grande reine pour être secrétaire de ses commandements, il eut aussi toute la confiance de ses desseins pour la paix ; il ne lui entendait parler d'autre chose, il ne la voyait s'affliger que de son retardement, il ne lui voyait former de désirs que pour sa conclusion. Que ne disait-elle pas à toute heure sur ce sujet à ce fidèle dépositaire de ses secrets! Que d'ordres ne lui donnait-elle pas pour les emplois où elle prévoyait que sa haute capacité le devait bientôt pousser! Vous serez obéie, grande reine, et après que ce ministre a attendri son cœur par la sensibilité du vôtre aux misères de deux grands royaumes, il n'oubliera d'employer aucun des talents de son esprit pour les soulager et pour vous satisfaire. Aussi, messieurs, ne manque-t-il plus rien après cela à M. de Lionne pour être un ange de paix. Il est temps de le voir dans l'exercice de cet esprit qu'il a eu l'avantage de puiser en tant de sources abondantes; suivons-le pour cela exactement dans les divers emplois de sa vie, et c'est pour lors que nous serons obligés d'avouer que toutes ses démarches tendent à la paix : *Et omnes semitæ illius pacificæ.*

II. — La France était victorieuse sous le règne du feu roi, mais elle n'était pas moins lasse que glorieuse de ses victoires. Il est vrai qu'elle triomphait au dehors et sur la frontière, mais se trouvant affaiblie au dedans par ses grands efforts, elle s'affligeait de ses triomphes. Le plus pur sang de ses veines répandu; nulle tête, pour illustre qu'elle fût, privilégiée; le peuple épuisé par la dépense; le sacrilége et la profanation, quelque rigoureuse que pût être la discipline, le plus souvent impunis ; tant de maux douloureux que ressentait la France pendant la guerre ne se guérissaient pas par quelques petits accroissements dans ses limites ou dans sa réputation, lorsque Dieu, touché de nos larmes, suscita quelques hommes d'un génie élevé et bienfaisant pour les essuyer, entre lesquels j'ose dire que le ministre que je loue est un des plus illustres. Jugez-le vous-mêmes, messieurs, en considérant que tous ses emplois n'ont point eu d'autre fin que la paix, et qu'ils l'ont aussi eue tout entière.

Pour achever entièrement la paix, vous demeurerez d'accord qu'il fallait faire trois choses. Premièrement, il la fallait préparer, et pour cela, il était nécessaire de réunir ceux de nos voisins qui la voulaient, et de diviser ceux qui ne la voulaient pas. Secondement, il fallait la traiter, et pour le faire avec succès, il était nécessaire de démêler une infinité d'intrigues et de discuter des

intérêts sans nombre. Enfin, la paix conclue, il fallait l'entretenir, et pour y réussir, ménager ceux qui nous sont amis, observer ceux qui nous sont suspects, découvrir ceux qui voudraient la troubler. Où trouver un homme d'un mérite assez vaste, d'une capacité assez étendue pour satisfaire à tant de choses? Messieurs, je ne prétends ravir la gloire à personne pour augmenter celle de mon sujet, quand je dis qu'il ne faut, pour tout cela, que M. de Lionne. Suivez-le dans ses emplois, et vous en serez bientôt persuadés. Il a préparé la paix comme ambassadeur, il l'a traitée comme ministre, et l'a entretenue comme secrétaire d'Etat; de sorte que, pour être son panégyriste, je n'ai qu'à être son historien.

Le coup d'essai qu'il fit en Italie, à l'âge de vingt-cinq ans, ne faisait pas moins espérer de sa suffisance. Tous les princes d'Italie ayant pris le parti du duc de Parme contre le pape Urbain VIII, dans leur fameux différend pour la principauté de Castro, la France ne crut point commettre mal à propos son honneur, que d'envoyer ce jeune homme pour éteindre un si grand feu. Il part donc chargé d'un ordre si honorable, passe les Alpes avec vitesse; un prophète ne manquerait pas, en le voyant sur ces montagnes, de s'écrier : *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis pacem* (*Isai.*, LII)! Pour moi je ne puis m'empêcher, en le regardant voler à cette belle occasion, de le comparer à l'ange dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui avait l'arc-en-ciel en tête, le soleil dans les yeux, un pied sur la terre et l'autre sur la mer (*Apoc.*, X). En effet, observez-le qui traverse en un instant toutes les principautés d'Italie, dont les unes sont maritimes, et les autres méditerranées, qui partout jette de brillants éclairs de lumière par son esprit et par sa prudence; mais aussi qui produit en même temps partout la paix, dont l'arc-en-ciel est le symbole; et comme il finit ce miracle par un discours éloquent qui désarma les Vénitiens, toute l'Italie ne manqua pas de dire que la sagesse consommée de leur sénat avait cédé aux persuasions d'un jeune homme; ne trouvez-vous pas que ses démarches étaient déjà belles? *Viæ ejus viæ pulchræ.*

De ce prélude que ne devait-on pas attendre? Le crédit que M. de Lionne avait justement acquis en Italie par cette action engagea depuis la France à l'envoyer ambassadeur extraordinaire à Rome après la mort d'Innocent X. Le respect qu'on doit avoir pour tout ce qui se passe dans le conclave, m'oblige de déroger beaucoup en cette occasion à la gloire de mon sujet; cependant je ne saurais me résoudre à la trahir, jusqu'à dissimuler que M. de Lionne eut une part considérable à la promotion d'Alexandre VII. Et pour vous faire voir que le bonheur de son génie se portait naturellement à l'ouvrage de la paix, il eut ordre de consentir à cette élection, sur l'espérance principalement qu'on avait conçue que ce pape favoriserait la paix, non-seulement par l'obligation de sa dignité, et comme étant un père commun, mais même par l'engagement de la commission qu'il avait eue à Munster, et comme se trouvant par là intéressé à la conclusion d'un ouvrage auquel il avait travaillé lui-même.

Mais quoi! ce n'était pas assez de rassembler ni de ménager les esprits qui devaient naturellement se porter à la paix, il fallait même forcer en quelque sorte ceux qui étaient assez aveuglés dans leur misère pour en refuser le soulagement. Il n'était point honteux à la France d'en user de la sorte; la paix est un si grand bien, qu'elle doit être également recherchée et par les vainqueurs, et par les vaincus. C'est pourquoi, sage ministre, ambassadeur fidèle, allez forcer nos ennemis à recevoir le bien que nous leur voulons faire; recherchez et poursuivez la paix avec chaleur, vous obéirez en cela aux ordres de Dieu, aussi bien qu'à ceux de la France : *Inquire pacem et persequere eam.* (*Psalm.* XXXIII.)

Ce qui entretenait l'Espagne, tout affligée qu'elle était par la guerre, dans l'obstination de refuser la paix, c'était l'espérance de recevoir toujours dans la Flandre du secours de l'Empire. Avec cette espérance, elle ne laissait pas de perdre des batailles et des villes; mais comme elle recevait à toute heure d'Allemagne de quoi réparer ses brèches, elle se flattait du moins que nous nous lasserions de vaincre aussitôt qu'elle d'être vaincue.

M. Servien faisant, comme je vous ai dit, la paix d'Allemagne, devait avoir rompu cette communication; mais si apparemment on se tenait dans les termes du traité, réellement et sous main on ne faisait pas de scrupule d'y manquer. Quel remède à un inconvénient qui entretenait la fierté de nos ennemis au milieu même de leur misère! Il faut que le neveu achève ce qui pouvait manquer à l'ouvrage de l'oncle. M. de Lionne étant ambassadeur extraordinaire à Francfort pour l'élection de l'empereur, avec cet illustre maréchal (1) que Dieu, par une espèce de miracle, vient de rendre à la France, pour en être encore longtemps un des plus précieux ornements; M. de Lionne, dis-je, prit cette occasion pour faire une ligue entre les princes du Rhin, traité fameux d'union et de division tout ensemble; d'union à l'égard de ces princes voisins, mais de division à l'égard de l'Allemagne et de la Flandre; traité qui, mettant une barrière insurmontable entr'elles, leur ôtait toute espérance de pouvoir désormais joindre leurs forces. Espagne, c'est à ce coup que, toute fière que tu sois, il faut parler ou souffrir que la Flandre achève de se rendre. Quelle gloire, messieurs, à notre ambassadeur, de l'avoir réduite à cette nécessité, que de prudence, que de ménagement et d'adresse il lui fallut mettre en usage pour achever cette ligue importante! c'était là, je vous l'avais bien dit, c'était là préparer la paix, et la pré-

(1) M. le maréchal de Grammont.

parer d'une manière bien sûre et bien avantageuse.

Mais après l'avoir préparée il la fallait traiter; et c'est encore ce que M. de Lionne a fait, non-seulement comme ambassadeur, mais comme ministre, comme plénipotentiaire chargé du plus ample et du plus honorable pouvoir qu'un souverain puisse jamais confier à son sujet. Vous me prévenez sans doute, messieurs, et la commission célèbre qu'il eut du roi, d'aller traiter seul la paix générale à Madrid, vous revient dans l'esprit comme un chef-d'œuvre qui ne pouvait être entrepris que par lui.

Qu'y avait-il effectivement de plus difficile et de plus glorieux tout ensemble que cette négociation? Si on considère l'intérêt des parties, il y allait du destin, non d'une ville ou d'une province, mais du sort de deux grands royaumes et, pour ainsi dire, de la fortune de tout le monde: *Urbis, imperii, generis humani fata commissa sunt* (*Florus Rom.*). Si l'on considère les personnes avec lesquelles ce ministre avait seul à traiter, c'était avec les plus habiles et les plus raffinés politiques du monde, avec des gens qui se vantaient d'avoir plus remporté de victoires par la prudence du cabinet que tous les généraux d'Espagne par la force de leurs armes. Si l'on examine les difficultés, il fallait peser des raisons et discuter des intérêts sans nombre. Et enfin, si l'on considère le pouvoir avec lequel ce ministre marchait, c'était avec le pouvoir le plus étendu qui ait jamais été donné à aucun sujet par son souverain, et par lequel enfin le roi lui confiait en quatre lignes écrites de sa main tous les intérêts de sa couronne. Les termes en sont trop glorieux à notre illustre mort, pour ne les pas graver sur son tombeau: *Je donne pouvoir au sieur de Lionne de traiter, de conclure et de signer les articles de paix entre moi et mon frère et oncle le roi d'Espagne, et promets en foi et parole de roi, d'approuver, de ratifier et d'exécuter tout ce que ledit sieur de Lionne aura accordé en mon nom, en vertu du présent pouvoir.*

En vérité, messieurs, je devrais finir ici l'éloge de ce ministre. Faut-il une autre preuve de sa sagesse consommée, de sa parfaite intelligence, et surtout de son entière fidélité, que la confiance que le roi lui témoigne en une occasion de cette importance? Les politiques n'ont rien tant recommandé aux souverains que de prendre garde à l'esprit et aux qualités de ceux qu'ils chargent de continuer ou de finir la guerre: *Nihil magis curare quam ut ne eos lateat quo animo sint, qui aut bella finiunt, aut amicitias constituunt* (*Tit. Liv.*). Car, comme ils ajoutent, il se peut trouver des ministres qui en usent en ces occasions selon les raisons de leur fortune. Le roi y avait sans doute bien pensé, et c'est là une preuve aussi glorieuse qu'invincible du mérite et de la fidélité de M. de Lionne, de ce qu'après y avoir bien pensé, il lui ait cependant confié une chose d'aussi haute conséquence qu'est celle de donner la paix ou la guerre à son État.

A considérer encore une fois toute l'étendue de ce pouvoir, j'ose avancer qu'il n'y a jamais eu d'occasion où la parole de l'Écriture ait été mieux justifiée, qu'un roi peut se reposer en assurance sur l'ambassadeur fidèle qu'il envoie: *Legatus fidelis ei qui misit eum animam ipsius requiescere facit* (*Prov.*, XXV). L'événement justifia bien que le roi se pouvait reposer sur celui-ci: ce ministre ayant fait voir à l'Espagne que la France lui cédait aussi peu en prudence qu'en force. Il traita seul la paix avec la foule des politiques qu'on lui opposa; il pesa seul toutes les raisons, il entra seul dans tous les intérêts; on ne lui forma aucune difficulté sur laquelle, selon la fécondité ordinaire de son génie, il ne trouvât lui seul des expédients, et il mit enfin le traité en état et prêt d'être conclu.

Mais à qui tint-il, tout le monde étant content, à qui tint-il donc que ce traité ne se conclut? à qui? vous le savez: à nos péchés. La France n'avait pas encore été assez châtiée, que dis-je? je me trompe, ce traité fut conclu, ce traité fut signé. N'est-ce pas celui qui subsiste encore aujourd'hui? A Dieu ne plaise, messieurs, que je diminue tant soit peu le mérite du grand cardinal qui conclut la paix. M. de Lionne faisait gloire de recevoir les ordres du roi par ses mains; quand il les avait reçus de la sorte, de les exécuter avec fidélité. Mais disons aussi que ce grand cardinal ne dédaigna pas de reprendre les brisées de M. de Lionne au traité des Pyrénées, et il n'en voulut pas lui même faire de mystère, quand, dans cette occasion la plus illustre de sa vie, il ne se fit accompagner de personne que de M. de Lionne même.

Ne vous êtes-vous jamais étonnés de voir dans l'Écriture (*Num.* X) que Moïse, cet illustre conducteur du peuple de Dieu, devant qui une nuée miraculeuse marchait le jour, et une colonne de feu la nuit, ne laissait pas de prendre des guides? Ne soyez pas moins surpris que M. le cardinal Mazarin, avec toute la prudence, avec toutes les lumières dont il gouvernait l'État, et qui le conduisaient lui-même aux rendez-vous de la paix, s'y soit fait toutefois assister de notre ministre. Il vit même qu'il était de la justice que celui qui avait eu tant de part aux difficultés du traité partageât aussi la gloire de sa conclusion. L'Espagne, qui ne l'ignorait pas, lui rendit dans cette occasion des honneurs trop grands pour un homme qui n'eût pas beaucoup aidé à cultiver l'olivier dont elle était prête à recueillir les fruits; et il me semble que nous devons aussi, sans faire tort à personne, prendre une branche de cet olivier, pour la joindre aujourd'hui aux cyprès de son tombeau, et nous écrier en son honneur: *Et omnes semitæ illius pacificæ.*

Mais ce n'est pas là encore tout ce qui nous peut obliger de rendre cette justice à la mémoire de M. de Lionne. Quoique la paix fût conclue, quoiqu'elle fût même confirmée par une alliance aussi heureuse qu'était le mariage du roi, il fallait prendre de bonnes mesures pour entretenir un ouvrage si précieux et pour le rendre durable; et à qui

croyez-vous que la France se doive encore fier de la sûreté de son repos? Voici, messieurs, une chose d'autant plus glorieuse à M. de Lionne, qu'elle l'est encore davantage à notre incomparable monarque, c'est le choix que le roi fait de sa personne pour avoir soin des affaires étrangères en qualité de secrétaire d'Etat.

Les rois ne sauraient tout faire eux-mêmes : *Nec unius mentem tantæ molis esse capacem* (*Tacit.*). Il n'y a que Dieu qui, remplissant tout son Etat de sa présence, n'ait besoin de personne pour le gouverner : il ne laisse pas néanmoins de se servir des causes secondes. Les rois, à plus forte raison, dont la présence est bornée, sont obligés de se servir de ministres, mais dans le choix qu'ils en font, il semble qu'ils doivent observer deux choses. La première, qu'ils ne leur donnent jamais toute l'autorité : *Ut non solum a te, sed et apud te remaneat præcipua vis et honos* (*Tacit.*) ; la seconde, qu'ils les emploient proportionnément à leur génie et à leur capacité : *Ut unusquisque sit pars negotiis* (*Tacit.*).

Avouons, messieurs, que nous voyons aujourd'hui, dans la France, une pratique miraculeuse de ces deux choses; le souverain qui nous gouverne fait tout ce qu'il peut immédiatement par lui-même. Sa présence dans les armées, son assiduité dans les conseils, son aplication à toutes choses, jusqu'aux besoins même des particuliers, en sont des preuves éclatantes. O France! que tu es heureuse d'avoir un roi qui écoute lui-même tes plaintes, qui ne détourne pas ses yeux de tes maux, qui ne dédaigne pas même d'employer ses mains royales à les guérir. Les sujets n'ont de tout temps rien souhaité davantage : *De vultu tuo judicium meum prodeat, et oculi tui videant æquitatem* (*Psal.* XVI). Un sujet ne souhaite rien tant que de voir partir de la bouche de son souverain le jugement qui décide son sort, l'oracle qui ordonne le soulagement de sa misère.

Il ne tient pas au roi que le moindre de ses sujets n'ait cette satisfaction, toujours tout prêt à l'entendre, encore plus disposé à le secourir. N'êtes vous pas charmés de le voir à toute heure, ce grand roi, s'arrêter sans peine, écouter tout le monde sans impatience, répondre aux plus importuns avec douceur? Il ne peut pas néanmoins tout faire; mais avec cela, tout ne laisse pas de se bien faire, parce que ce qu'il ne peut faire par lui-même, il le fait toujours par des ministres choisis de sa main, c'est-à-dire par des hommes d'un mérite infini, par des âmes presque égales aux intelligences en lumière et en sublimité, par des génies d'une capacité sans bornes, qu'il applique à des emplois très-différents.

L'Ecriture dit que la divination est dans les paroles et sur les lèvres du roi : *Divinatio in labiis regis* (*Prov.*, XVI). Cet oracle se justifie admirablement en la personne de notre monarque, quand il fait choix de ses ministres; vous diriez qu'il prophétise toutes les fois qu'il élève un homme à quelque emploi, tant cet homme y a de disposition, tant il se trouve dans la suite capable de s'en acquitter. Si jamais le roi a fait voir cette délicatesse de son choix, avouez, messieurs, que ça été en commettant à M. de Lionne les affaires étrangères et le faisant secrétaire d'Etat. Ce sage monarque eut lui-même tant de complaisance pour ce choix, que recevant le serment de M. de Lionne, il voulut bien dire qu'il n'avait jamais rien fait qui lui donnât plus de satisfaction.

Après cela, qu'est-ce que M. de Lionne pouvait faire d'admirable, dans cette charge, qui nous pût surprendre? Quand je vous ferai voir qu'il a heureusement entretenu, comme secrétaire d'Etat, la paix qu'il avait préparée comme ambassadeur et traitée comme ministre, je ne vous dirai rien qui, après le choix du roi, ne dût être, et dont vous n'ayez été témoins.

A la vérité, dans cette charge de ses ambassades, il se repose de tous les voyages qu'il a faits pour l'avancement ou pour la conclusion de la paix, et l'Ecriture lui permettait d'en user de la sorte : *Veniat pax et requiescat qui ambulavit in directione sua* (*Isa.*, LVII). Mais s'il se repose, il s'en faut bien que son repos soit inutile. C'est une étoile qui, après avoir été longtemps errante, pour le bien du monde, se fixe; mais qui du ciel, où elle est attachée, ne laisse pas de secourir toutes les parties du monde même. Vous voyez bien que je veux parler de la correspondance que M. de Lionne nous a fait entretenir avec toutes les couronnes. C'est, en effet, dans ce dernier poste qu'il n'a pas perdu une occasion d'acquérir de nouveaux alliés à la France, de lui conserver les anciens et de ruiner les desseins de ceux qui ont voulu troubler son bonheur. On ne saurait exprimer la facilité avec laquelle il traitait les ministres des princes étrangers, la considération qu'il avait pour leurs personnes, le soin avec lequel il leur ménageait les audiences et les réponses du roi.

Pour les ambassadeurs qui leur étaient envoyés par la France, il serait aussi difficile de marquer l'étendue des instructions qu'il leur donnait, la manière nette et expresse, dont le plan de leurs négociations était dressé, dont toutes leurs dépêches étaient conçues, et dans lesquelles régnait surtout la bonne foi; car il n'y a rien de si capable de gagner les esprits, et surtout ceux des étrangers, que la bonne foi. M. de Lionne, qui savait combien l'honneur de la France et la gloire du roi y sont intéressés, était extrêmement religieux à la garder.

Sur quoi il n'est pas hors de propos de vous dire quelle fut un jour la consolation d'un de nos ambassadeurs (1) d'avoir perdu, sur le point de son départ, les instructions qu'il avait reçues de M. de Lionne : Si on les porte, disait-il, et qu'on les vende aux étrangers chez qui je vas, ils verront du moins que la France agit sincèrement avec eux, et que tous mes ordres, étant conformes à mes

(1). M. de Pomponne.

paroles, on ne leur a jamais rien proposé que pour leur bien et pour leur gloire. Une conduite aussi nette part originairement de la droiture du souverain, mais elle ne laisse pas en même temps de manifester celle du ministre. Aussi jamais ministre n'a eu plus de crédit chez tous les étrangers que M. de Lionne. Il y était dans une estime et dans une vénération singulières, et ayant souvent trouvé le secret de leur procurer le repos en établissant celui de la France, il me semble que nous pouvons lui appliquer cette belle parole que l'Ecriture a dit d'un grand roi : *Ad insulas longe divulgatum est nomen tuum, et dilectus es in pace tua.*

Ce n'est pas que la manière dont il entretenait la paix eût pourtant rien de bas et de timide; il savait, il y a longtemps, que la paix ne doit pas être une paction de servitude : *Pax sit non pactio servitutis* (*Clo.*). Ainsi, quand les étrangers entreprenaient sur les droits de la France et que les ambassadeurs voulaient contester le rang aux nôtres, il était le premier à représenter au roi leur attentat. Ce politique était bien différent de ceux qui ont quelquefois voulu croire que c'était servir l'Etat que de dissimuler ses injures, lui qui a parlé hautement en ces occasions, et qui a appuyé notre droit avec tant de force. Celui qui possède la source de l'or et des perles n'eût pas été assez riche pour payer son silence, et trouvant dans l'âme héroïque du roi des sentiments dignes de lui, la réparation de ces injures a tellement éclaté par toute la terre qu'il est inutile que j'en parle davantage. Ce n'était pas là, messieurs, vouloir la guerre, mais c'était vouloir une paix honorable; c'était procurer à la France un repos glorieux, c'était affermir sa tranquillité que d'étouffer d'abord les entreprises qui la voulaient troubler; c'était enfin justifier jusqu'au bout que ses voies étaient belles, et ses routes pacifiques : *Et omnes semitæ illius pacificæ.*

Paix glorieuse! paix spirituelle, florissante, féconde en arts et en reconnaissances, pompeuse par la magnificence publique! Paix sous laquelle on peut dire des lis de la France ce que Jésus-Christ a dit de ceux de l'Evangile, que toute la gloire de Salomon ne les a point égalés (*S. Matth.*, VI)! Paix enfin qui nous fait encore plus espérer que nous ne possédons! C'est pourquoi, fasse le ciel que cette paix soit aussi durable qu'elle est belle! fasse le ciel que la chrétienté ne soit plus un amphithéâtre de gladiateurs pour les ennemis de l'Evangile, et que si nous avons jamais à prendre les armes, ce ne soit que pour aller enlever à l'insolente Constantinople les dépouilles des chrétiens dont elle est enrichie, venger la mort impunie du héros (1) que nous y avons perdu!

Cumque superba foret Babylon, spolianda tropæis,
Ausoniis, umbraque erraret Crassus inulta (*Luc.*, I).

Du moins sommes-nous bien assurés que si notre grand roi prenait jamais les armes pour une autre occasion, c'est qu'il n'aurait point d'autre voie de se faire rendre justice. Nous sommes bien assurés que cette maxime chrétienne est si fortement gravée dans son cœur, qu'on doit vouloir la paix dans le même temps que l'on est forcé de faire la guerre : *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas* (*S. Aug. ad Bonif.*). Eh! n'a-t-il pas bien témoigné que c'était là son sentiment, se désarmant si souvent lui-même au milieu de ses triomphes, pardonnant à ses ennemis sitôt qu'ils se sont soumis? Il a, dis-je, bien témoigné que les conquêtes dont il fait plus de cas sont celles des cœurs, que les acclamations des peuples lui sont plus agréables que toutes les louanges des orateurs. Une conduite si juste nous donne donc de grandes espérances pour la durée de la paix, c'est aussi la consolation que notre illustre mort a pu emporter dans le tombeau. Il a dû se flatter que l'ouvrage de l'olive ne se démentirait pas, que le fruit de ses travaux serait soigneusement conservé. Mais que dis-je, messieurs, ce n'est point la pensée de cette paix qui a fait sa principale consolation en mourant. C'est assez, et c'est trop parler des affaires du siècle, encore est-il juste, en finissant, de reprendre le ton d'un prédicateur de l'Evangile. Oui, oui, l'unique consolation qu'a dû avoir M. de Lionne en mourant c'est d'avoir fait sa propre paix et de s'être réconcilié avec Dieu, et c'est aussi le dernier point de son éloge, afin que de toutes manières on puisse dire de lui : *Et omnes semitæ illius pacificæ.*

III. — Travailler toute sa vie aux affaires d'autrui et oublier les siennes propres, consacrer son temps et ses veilles à faire jouir les autres d'un bien temporel, et être assez malheureux pour ne donner avant sa mort aucun ordre à son salut éternel, c'est la plus grande et la plus déplorable de toutes les folies : *Stultitiæ genus est aliis fecisse lucrum, sibi autem parasse supplicium.* Sur ce principe, que servirait à M. de Lionne d'avoir donné soixante ans aux affaires du monde, s'il n'avait mis ordre aux affaires de sa conscience? d'avoir porté ou entretenu la paix dans toute l'Europe, s'il n'avait fait la sienne propre avec Dieu; quel profit, quel avantage en aurait-il trouvé à l'heure de la mort? Les charges dont il était revêtu, l'alliance illustre qu'il avait faite, les biens qu'il avait mis dans sa maison sont des récompenses temporelles de ses services, et des récompenses mêmes que l'Ecriture promet aux pacifiques : *Mansueti hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis* (*Psal.* XXXVI). Et cependant quel secours eût-il tiré de tout cela à la mort? Et si après avoir tant contribué à la paix de l'Etat, il n'avait fait sa propre paix, où en serait-il?

Qui dit un homme, et un homme engagé dans le grand monde; un homme dans les intrigues de la cour et les négociations de l'Etat; un homme qui quoiqu'occupé à des affaires importantes et essentielles à son ministère, ne laisse pas d'être dissipé en beaucoup de choses qui regardent son salut

(1) M. de Beaufort.

et partagé en plusieurs devoirs; qui dit un homme de ce caractère, dit un homme qui a autant besoin de paix pour lui même qu'il tâche d'en ménager aux autres, et qui en qualité de pécheur a plus besoin de se réconcilier avec Dieu, qu'il n'est engagé par ses emplois à travailler à la réconciliation des autres.

Ne le nions donc pas, puisqu'il est vrai; M. de Lionne était un pécheur; et bien loin de vous scandaliser de cette qualité que je lui donne, je prétends qu'elle est en un sens, l'occasion du plus solide éloge dont il puisse être honoré. Toutes les autres louanges sont vaines, et il pourrait souffrir cruellement dans le lieu où il serait, quand nous lui donnerions de telles louanges où il n'est pas. Mais quand nous avouerions qu'il a été pécheur, nous sommes obligés de le reconnaître en même temps, qu'il s'est repenti de ses péchés, qu'il en a répandu des larmes, qu'il s'est en un mot réconcilié avec son Dieu: louange unique dont il puisse faire cas, louange seule que Dieu même lui donnera dans l'éternité! Voyons seulement en peu de mots comment il l'a méritée.

Il a traité sa paix avec Dieu à peu près comme il faisait celle de l'Etat. Car quel inconvénient y a-t-il qu'un grand homme apporte dans l'affaire de son salut le même caractère d'esprit qu'il a fait paraître dans toutes celles de sa vie. Nous l'avons vu pour réussir dans un traité, se servir de certains moyens indubitables, d'expédients qui engageaient et qui liaient tellement les politiques avec lesquels il traitait, qu'avec toute leur adresse ils ne pouvaient s'en défaire. Oserais-je dire qu'avec toute l'humilité que doit avoir un pécheur, M. de Lionne en a presque usé de même avec Dieu?

N'est-ce pas premièrement un moyen fort sûr, pour faire sa paix avec Dieu, que de pardonner à ses ennemis? l'Evangile en est caution en cent endroits: *Dimittite, et dimittetur vobis*. Jésus-Christ a voulu que le chrétien ne pût prier, qu'il ne fît ressouvenir Dieu de cette convention, comme étant entre eux d'une obligation respective: *Dimitte nobis, sicut et nos dimittimus* (*S. Matth.*, VI). Or, toute la France sait que M. de Lionne a pardonné, quelques mauvais offices qu'il eût reçus, il les oubliait sans peine, et on lui a même vu embrasser et servir des gens qu'il savait bien lui être ennemis.

Un autre moyen de se réconcilier avec Dieu, c'est l'aumône: selon tous les Pères, l'aumône parle et parle efficacement en faveur du pécheur: *Eleemosyna advocatus est, ne timeas* (*S. Chrysost.*). Si nous en croyons saint Léon, elle fait de notre juge notre débiteur. Si nous écoutons saint Augustin, elle a même la force de corrompre ce juge, pour nous le rendre favorable. Ces expressions sont hardies, mais elles marquent bien, ce me semble, le pouvoir qu'a l'aumône de fléchir la justice de Dieu. Il ne faut point d'autre témoignage que celui du Saint-Esprit, dans le livre de l'Ecclésiastique, pour être persuadé de la médiation de l'aumône en faveur de celui qui la fait: *Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et ipsa exorabit pro te;* enferme l'aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour toi. Comme si l'Ecriture voulait dire, le pauvre à qui tu fais l'aumône sera peut-être un ingrat qui ne demandera pas ta grâce au ciel, mais n'en sois pas en peine, car l'aumône toute seule et par elle-même te rendra cet office: *Ea ipsa exorabit pro te.*

Notre illustre mort n'était-il pas donc bien prudent d'employer une si puissante intercession auprès de Dieu? Il ne négligeait aucune occasion de faire l'aumône, des communautés entières de religieux publient qu'elles tiraient à toute heure de puissants secours de sa libéralité. Et comme c'est à la veille du jugement d'un grand procès que les parties redoublent leurs sollicitations, deux jours avant sa mort, il envoya dans les hôpitaux de Paris une somme très-considérable.

Mais quelque puissants que soient les moyens dont M. de Lionne s'est servi pendant sa santé pour traiter sa paix avec Dieu, je ne cèle pas qu'il était bien difficile dans la dissipation continuelle et dans les embarras sans fin où le tenaient les affaires du siècle, que ces moyens fussent capables de conclure sa paix et de l'assurer. Cependant la maladie survient, la mort approche; quel parti prendre? Que faire en une occasion si pressante? il n'y a point à choisir: *Porro unum est necessarium* (*S. Luc*, X), c'est pour lors qu'il n'y a qu'une chose à faire, encore est-il donné à peu de la pouvoir bien faire. Nous sommes persuadés, et toutes les apparences nous donnent cette consolation, que M. de Lionne a reçu la grâce de s'en pouvoir acquitter, et qu'il y a fidèlement répondu.

D'abord qu'il se sentit frappé de sa dernière maladie, il ne voulut plus entendre parler d'aucune affaire temporelle, et, s'affligeant même d'y avoir trop pensé, il ne s'occupa plus que de celle de son salut. C'est pourquoi il n'eut plus d'autre entretien que celui d'un sage directeur, dont il avait autrefois suivi les conseils. Pendant cinq jours, il traita avec lui, comme avec celui qui lui représentait son Dieu, et qui devait être le principal ministre de sa réconciliation; il traita, dis-je, avec lui, non pas en capitulant, et en se défendant comme autrefois avec les ministres des rois de la terre, mais en passant condamnation sur tout, détestant les entreprises qu'il avait pu faire contre son Dieu, formant en expiation toutes sortes d'actes de foi pour ses mystères, de soumission pour ses décrets, de reconnaissance pour ses bontés, et protestant enfin avec saint Augustin que le seul désir de son cœur était d'obtenir la paix et la miséricorde de son juge: *Coruscasti et fugasti cæcitatem meam, tetigisti me, et exarsi in pacem tuam* (*Lib.* X *Conf.*, c. 27).

Mais quoi! ce n'est pas assez que la paix soit conclue et arrêtée avec le ministre, il est temps que le souverain lui-même paraisse en personne, pour en recevoir le serment. En quoi, messieurs, il est bien juste que nous admirions la bonté de notre Sauveur, qui,

tout victorieux qu'il est, vient offrir lui-même la paix aux vaincus; qui, tout offensé qu'il est, vient lui-même rechercher ses ennemis: *Victor victis*, dit saint Augustin, *Rex subditis, etiam prostratis*.

Ce fut entre les mains de monsieur notre archevêque, qui rendit en cette occasion au malade les offices d'un très-généreux ami, et d'un très-vigilant pasteur; ce fut, dis-je, entre ses mains que Jésus-Christ lui parut; et ce fut par sa bouche, comme par l'interprète la plus éloquente et la plus fidèle de ses volontés, qu'il lui demanda les dispositions nécessaires à recevoir la paix. En quel état, messieurs, croyez-vous que soit ce moribond? Il n'y a point de faiblesse qui l'empêche de témoigner et son humilité et son amour: *Adhuc tota anima mea in me est* (II *Reg.* 1), toute sa vie se trouve encore en lui, non pas comme dans Saül, pour faire un coup de désespoir, mais comme dans un véritable pénitent, pour témoigner un effort de reconnaissance. Il sort de son lit; il se prosterne par terre; il arrose le plancher de ses larmes, il s'explique, comme Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, avec ses yeux, et il y a grande apparence que Jésus-Christ lui dit aussi, comme à Madeleine, allez en paix, *Vade in pace* (*S. Luc*, VII).

Les larmes, dans la pensée de saint Ambroise, sont les ambassadeurs les plus puissants qu'un pécheur puisse députer auprès de Dieu pour obtenir le pardon de ses crimes: *Lacrymæ enim legationem suscipiant pro delicto* (*In Psal.* CXVIII). Et M. de Lionne s'en étant servi si à propos, nous avons tout sujet d'espérer que, par leur ministère, sa réconciliation s'est achevée. Qu'une femme pleure, qu'un homme d'un génie médiocre verse des larmes en pareille occasion, ce ne peut-être qu'une faiblesse, ou du sexe ou de la nature; mais qu'un homme d'un esprit naturellement ferme, qu'un homme accoutumé aux grands événements, qu'un politique, qu'un ministre d'Etat pleure, ah! il fallait sans doute que son cœur fût bien touché; il fallait que ces larmes coulassent d'une source plus élevée que la nature; et ainsi il est aisé de se persuader qu'elles ont aussi réjailli jusqu'à la vie éternelle, qu'elles ont été assez puissantes pour désarmer Dieu même. C'est du moins la force que les Pères ont attribuée aux larmes saintes de la pénitence: *Lacryma humilis tua est potentia*, *tuum est regnum*, dit le savant Pierre de Blois. Larmes, quoique vous soyez des marques de faiblesse et d'infirmité, vous ne laissez pas d'avoir votre règne et votre puissance: *Judicis emollis iram*, vous vous rendez maîtresses de votre juge: *Humili ausu flectis minas*, et votre royaume s'étendant jusque dans le ciel, vous osez entreprendre sur Dieu même, vous apaisez sa colère, vous arrêtez ses menaces: *Quid plura? vincis invincibilem, ligas omnipotentem*. Que dirai-je davantage? vous liez les bras du Tout-Puissant, vous triomphez de l'invincible, vous surmontez le Dieu fort, vous désarmez enfin le Dieu des batailles. Heureux donc qui en peut verser de pareilles! Notre illustre mort en ayant répandu, a fait le plus grand coup de prudence qu'il ait fait en toute sa vie. En vain aurait-il traité la paix de tous les royaumes du monde, si par là il n'avait conclu la sienne; et nous n'aurions pas autrement sujet de dire que toutes ses voies sont belles et toutes ses routes pacifiques: *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ*.

Grands hommes du monde, habiles militaires des Etats, si vous ne trouviez le temps d'assurer de même l'affaire de votre salut, sachez que toute votre sagesse n'est que folie, et toute votre politique qu'illusion. Que sont-ce pour votre éternité tous vos emplois, toutes vos intrigues, toutes vos négociations? n'êtes-vous pas bien malheureux de vous dérober toute votre vie à vous-mêmes; de ne luire qu'en vous brûlant, de n'avoir pas un moment dans une année pour réfléchir sur l'état de votre âme et sur les affaires de votre conscience: *Cum omnes te habeant, esto etiam tu ex habentibus unus. Quid solus fraudaris muneris tui?* (*S. Bernard, de Consid.*). Vous vous fiez sur une dernière maladie, et quelque exemple qui vous passe devant les yeux vous flatte. Je serais fâché d'ôter absolument cette espérance aux chrétiens, mais les chrétiens peuvent-ils aussi ignorer qu'il n'y en a pas de plus incertaine? Non, non, ne combattons pas dans une oraison funèbre, l'une des vérités que nous établissons avec le plus de force dans nos sermons évangéliques. Le mort dont nous parlons a fait sa paix en cet état; je le veux, mais est-ce une assurance pour vous, mon frère, que vous y pourrez faire la vôtre? la maladie vous laissera-t-elle, comme à lui, la force de vous prosterner aux pieds de Jésus-Christ? votre cœur aura-t-il la liberté de produire un acte d'amour? et la grâce vous donnera-t-elle enfin le pouvoir de répandre des larmes? Vous croyez du moins avoir du temps; vous vous promettez un siècle de vie, et cependant voyez-vous autre chose devant vos yeux que des morts inopinées? des messagers funestes se succèdent à toute heure les uns aux autres, comme ceux de Job, pour nous apprendre la chute de quelqu'un qui nous touche. Que de têtes considérables la mort a-t-elle seulement abattues depuis un an? Nous ne faisons pas une démarche que nous ne rencontrions la mort; et nous en trouvant partout environnés, comment avons-nous la folie, ou pour mieux dire la fureur de n'y pas penser.

Ça, messieurs, détrompons-nous aujourd'hui de cette fatale illusion à la vue de notre grand ministre, écoutons-le de son tombeau qui nous crie: *Memor esto judicii mei, sic enim et tuum erit* (*Eccl.*, XXXVIII). *Souvenez-vous*, nous dit-il, *de mon jugement, car le vôtre sera bientôt comme le mien*; c'est-à-dire qu'il vous demande deux courtes réflexions sur cette parole: l'une pour vous, l'autre pour lui. Souvenez-vous premièrement que vous devez mourir comme lui; que quand l'heure en sera venue, toutes vos grandeurs, toutes vos charges, toutes vos

dignités, ne vous serviront non plus qu'à lui, et qu'il n'y aura que vos larmes et votre contrition qui vous mettront en assurance. Voilà ce qu'il vous demande pour vous.

Ce qu'il vous demande pour lui, c'est que vous ne lui refusiez pas vos prières dans le pressant besoin qu'il en peut avoir. Croyez-vous que ce soit faire quelque chose pour un chrétien après sa mort, que de lui dresser une pompe, que de lui élever un tombeau, que de lui faire un éloge? Il y a longtemps que saint Augustin a dit que tout cela était une espèce de consolation pour les vivants, mais que ce n'était point du tout un secours pour les morts. Non, non, la terre n'en sera point plus légère à M. de Lionne, les fleurs, comme disait un ancien, ne naîtront point pour cela de ses cendres.

Nunc non e tumulo fortunataque favilla
Nascentur violæ. (*Pers.*)

Mais comme son âme peut avoir encore beaucoup à payer à la justice de Dieu, accordons-lui nos prières, joignons en sa faveur notre voix à celle du sang de Jésus-Christ sur nos autels; demandons que, comme il a procuré le repos aux autres pendant sa vie, il l'obtienne lui-même après sa mort; que Dieu enfin le fasse bientôt passer dans le séjour de la paix, afin qu'il soit vrai de dire pour l'éternité, aussi bien que pour le temps de messire Hugues de Lionne: *Viæ ejus, viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ.*

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME LA PRINCESSE DE CONTI.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum seculi.

Elle a répandu ses biens, elle en a fait des profusions aux pauvres, et sa justice demeurera jusque à la consommation des siècles (*Psaume* CXI).

Messeigneurs (1), c'est là le plus grand éloge qu'on puisse rendre à un mort, parce que c'est là la meilleure action qu'il ait pu faire et le plus utile secours qu'il ait pu lui-même se rendre pendant sa vie. Titres de noblesse, de courage, de beauté, de grandeur, d'altesse, de majesté, tout cela finit à la mort, et la gloire qui semblait avoir toujours accompagné le héros pendant sa vie, ne descend jamais avec lui dans le tombeau.

Les œuvres de charité et de justice sont seules des œuvres immortelles, et comme elles comprennent dans leur étendue toutes les vertus chrétiennes dont une âme est capable, selon la vocation et la grâce qui lui est donnée, ce sont-elles qui la suivent partout, qui perpétuent sa mémoire devant Dieu et devant les hommes.

Quand le Saint-Esprit, chez Job, parle de ces riches avares et impitoyables qui ne rendent nul secours aux pauvres, il veut que tout le monde les oublie: *Ils n'ont fait aucun bien, ni à la veuve, ni à l'orphelin, qu'on en étouffe donc pour jamais leur souvenir : Viduæ bene non fecit, non sit ergo in recordatione.* Mais, quand en un autre endroit il parle de ces personnes charitables qui se sont rendues recommandables par leurs aumônes et leur justice, il prétend que toute l'Eglise les loue, comme si ce n'était pas assez que Dieu s'en souvînt, et qu'il fallût que les hommes en parlassent : *Eleemosynas ejus enarrabit omnis Ecclesia.*

Si jamais orateur a dû, par cette considération, se prévaloir de la grandeur et du mérite de son sujet, j'ose le dire, messieurs, j'ai aujourd'hui cet avantage, en faisant l'éloge *de madame Anne Martinozzi, princesse de Conti.*

A ce seul nom vous vous représentez déjà une dame illustre par sa naissance, plus illustre encore par ses alliances, mais infiniment plus recommandable devant Dieu et devant les hommes par sa charité, sa justice, sa piété, son humilité et mille autres rares et héroïques vertus, dont l'Eglise et les pauvres ne perdront jamais le souvenir: *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum seculi.*

Il est vrai que les plaintes de ces pauvres sur la mort de cette charitable princesse, ont été plus d'un an sans éclater, et qu'après quatorze mois nous venons ici en leur nom faire son éloge. Mais telle est la nature des grands biens, de ne pas faire sentir sitôt tout le mal de leur privation, afin qu'après avoir eu le temps d'éprouver les différentes misères qu'on ne ressentait pas auparavant, on sache mieux ce que l'on perd en les perdant.

Directeurs de ce grand hôpital, en combien d'occasions avez-vous eu, depuis ce temps, sujet de regretter cette mère des pauvres? Combien de fois vous êtes-vous vus destitués des secours que vous trouviez dans le fond inépuisable de sa libéralité! et depuis que cette princesse, semblable aux Olympiade et aux Mélanie, nous a été enlevée, combien de fois vous êtes-vous défiés du succès de vos travaux et de la durée de ce pieux ouvrage?

La douleur des pauvres, bien loin donc de s'être affaiblie par le temps, n'a fait qu'augmenter. Tant de pressantes nécessités où ils se sont trouvés dans la suite, le peu d'assistance et de consolation qu'ils ont reçues dans ces fâcheuses extrémités, leur ont bien fait connaître que tout leur a manqué avec cette princesse, et si le devoir qu'ils rendent aujourd'hui à la mémoire d'une si généreuse bienfaitrice est autant une marque de leur reconnaissance que de leur douleur, on peut dire que leur délai à s'en acquitter est une preuve de cette immortalité que le Saint-Esprit, dans ces paroles de mon texte, promet aux personnes charitables et justes : *Dispersit, dedit pauperibus*, etc. Grands du monde, conquérants de la terre, toute votre gloire n'étant que vanités je ne m'étonne pas s'il n'en reste rien après votre mort. La pensée et le souvenir qu'on a de vous se dissipe avec le dernier son de cloche qui honore vos funérailles; et hors quelques légères plaintes de vos proches ou de vos amis, toutes vos dignités, vos emplois, vos riches-

(1) MM. les princes de Conti.

ses, vos charges, sont ensevelies avec vous dans un même tombeau.

Notre illustre et vertueuse princesse n'a pas le même sort; ce qu'elle avait de grand par sa condition et sa naissance a beau périr à sa mort, quelque chose de plus auguste subsiste et triomphe de sa mort même. Les hommes se joignent aux anges pour célébrer son mérite, les pauvres, jugeant de sa vertu par ce qu'ils en ont éprouvé eux-mêmes, la louent d'une manière qui ne peut être suspecte, l'aidant de leurs prières, l'honorant de leurs soupirs et de leur douleur, s'écriant les premiers pour faire son éloge : *Elle a répandu ses biens dans notre sein ; elle nous a fait de grandes profusions, sa justice demeurera jusqu'à la consommation des siècles.*

I. — Oui, sa justice, car c'est là le vrai caractère de cette grande princesse : justice par laquelle elle a accompli tous ses devoirs du moment qu'elle les a connus, justice par laquelle elle s'est attiré l'admiration des anges, les bénédictions de l'Eglise, la reconnaissance des pauvres, vers quelque objet qu'elle se soit tournée ; justice qu'elle a rendue à Dieu par sa religion et sa piété; à sa famille, par sa vigilance et par ses soins; aux pauvres, par sa compassion et ses aumônes. C'est tout le sujet de son éloge.

Comme la justice est une vertu générale qui comprend tous les devoirs de l'homme, et qui sait y mettre l'ordre nécessaire, il est certain que le premier de ces devoirs regarde Dieu, qui est le premier de tous les êtres. C'est pourquoi saint Thomas considère la religion comme la première partie de la justice; non pas en ce sens, comme il s'en explique lui-même, que l'homme puisse jamais rendre à Dieu tout ce qui lui appartient, mais en ce qu'il est obligé de réunir son esprit, son cœur et toutes ses forces pour lui rendre ce qu'il peut, le reconnaissant pour le souverain de toutes choses; regardant, en comparaison de lui, comme de purs néants, les plus excellentes créatures, lui offrant les premiers mouvements de son âme, sacrifiant à sa grandeur ce que le monde estime de plus magnifique et de plus charmant; n'espérant qu'en lui, n'aimant que lui, et faisant servir tout ce qui dépend de lui à étendre sa gloire et à honorer son saint nom. C'est là, messieurs, c'est là ce qui s'appelle faire justice à Dieu ; c'est là, selon saint Augustin (S. *Aug., lib. de Vera religione, per totum, et præcipue sub finem*), tout l'exercice de la religion et le premier devoir d'un chrétien. Heureux celui qui s'acquitte de cette obligation dès le moment qu'il y est engagé; je veux dire, dès qu'il a l'usage de sa liberté et de sa raison !

Je ne crains pas de le dire, notre princesse, quelque pieuse et sainte qu'elle ait été dans la suite, manqua d'abord à ce devoir ; quelque vertu et quelque innocence qu'elle ait toujours gardées devant les hommes, elle a cependant souvent avoué et dit avec beaucoup d'humilité que jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, elle n'avait pas encore bien connu ce qui était dû à Dieu, ni ce qu'elle était obligée de lui rendre. Qui la réveillera donc de ce léger assoupissement, et qu'est-ce qui lui ôtera ce voile de dessus les yeux ? Sagesse de mon Dieu, que votre conduite est admirable et que vos routes sont incompréhensibles ! Le croiriez-vous, messieurs, qu'il fallût être engagé dans le grand monde pour apprendre à connaître Dieu, monter au faîte de la fortune et des honneurs pour en découvrir la misère et s'en désabuser, se voir briller de tous les rayons de la gloire pour en faire un sujet de son mépris? N'est-ce pas, au contraire, dans ces postes élevés, qu'il se forme un esprit de vertige, que les objets se grossissent, que le cœur s'empoisonne, que tout ne sert qu'à aveugler, corrompre et ensorceler une âme, comme dit excellemment saint Eucher (*Epistola parænetica ad Valerium*). N'est-ce pas dans ces glorieuses alliances, au milieu de l'encens des flatteurs et des magnifiques idoles du monde, qu'on se regarde comme quelque chose de grand, qu'on s'applaudit à soi-même, qu'on oublie Dieu pour tourner sur soi les respects, les hommages, les adorations des créatures ?

C'est cependant par des voies si extraordinaires que notre illustre princesse est arrivée à la connaissance de tout ce qu'elle ne pouvait ignorer sans faire injustice à Dieu. Il fallait qu'elle fût tout environnée de la gloire du siècle, pour en mieux connaître la vanité, qu'elle se trouvât dans une condition et un rang plus élevé que son ambition n'eût jamais pu prétendre, afin que, jugeant des choses de plus près, elle avouât que tout cela n'était rien devant Dieu, qui par son invincible mais réelle grandeur, fait disparaître et évanouir tous ces fantômes. Il fallait en un mot, que, pour se desabuser et se detacher des fausses grandeurs du siècle, elle eût l'honneur d'être l'épouse d'Armand de Bourbon, l'un des premiers princes du plus illustre sang du monde.

N'avez-vous jamais été surpris de voir Jésus-Christ dans l'Evangile se servir d'un peu de boue pour éclairer un aveugle? *Linivit lutum super oculos ejus.* Au contraire, ce moyen n'était-il pas plus propre à augmenter son aveuglement qu'à le guérir ? Merveilleuse puissance et sagesse de mon Dieu, qui veut observer à l'égard de notre princesse une aussi surprenante conduite! Il a dessein de lui ouvrir les yeux de son âme, mais c'est en lui appliquant de la boue qu'il a détrempée de sa salive; c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, parmi laquelle il a mêlé sa sagesse et sa grâce, pour produire un effet tout contraire à celui qu'elle produit ordinairement dans les autres. Cette boue du siècle aveugle les autres, et elle éclaire notre princesse ; cette boue rend presque incurable l'aveuglement des autres, et elle facilite la guérison de notre princesse ; Dieu ne l'accablant, ce semble, de toute la grandeur du monde que pour l'en détacher et lui en faire remarquer la vanité. Voulez-vous que je vous explique ce mystère et que je vous apprenne comment ce miracle s'est pu

faire? Elle ne cherchait qu'un époux fort illustre, et Dieu, satisfaisant de ce côté là son désir, lui donna encore quelque chose de plus qu'elle n'attendait, je veux dire qu'il lui donna en la personne d'Armand de Bourbon un apôtre zélé, qui, venant d'éprouver en soi-même la toute-puissance de la grâce, servit d'organe pour la lui inspirer.

Le mariage des chrétiens n'est ni contrat civil, ni une société politique, ni une union purement charnelle. Dans les desseins de Dieu, c'est une alliance sainte, propre à faire et à élever des saints. C'est un sacrement de la loi nouvelle, qui confère une grâce particulière, qui purifie des feux qui d'ailleurs ne seraient pas purs, qui oblige un mari et une femme de s'aimer réciproquement en Dieu, par conséquent de travailler mutuellement à leur sanctification, et à se procurer autant qu'ils peuvent les véritables et éternels biens.

En quoi, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, ils ont les uns et les autres beaucoup d'avantage. Imaginez-vous tel prédicateur et tel docteur qu'il vous plaira, si savans, si zélés qu'ils puissent être, ils ne seraient jamais si capables d'opérer une vraie conversion qu'une femme vertueuse à l'égard de son mari, ou un mari craignant Dieu à l'égard de sa femme : *Nullus doctor tantum poterit valere, quantum mulier* (*S. Chrys., in Ep. ad Corinthios*). Les bons avis et les saints exemples dont ils se servent leur sont, dit-il, continuellement présents ; et comme ils viennent des personnes qui ne doivent avoir qu'un même esprit et un même cœur, ils sont persuasifs, touchants, familiers, personnels et par conséquent presque toujours efficaces.

Que savez-vous, disait autrefois saint Paul, que savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez point votre mari? que savez-vous aussi, ô mari, si vous ne sauverez point votre femme? Il fallait bien, ajoute là-dessus saint Augustin, que du temps de cet apôtre, il y eût déjà plusieurs exemples de femmes qui avaient converti leurs maris, et de maris qui avaient travaillé à la sanctification de leurs femmes : *Exempla jam præcesserant et virorum quos uxores, et feminarum quas mariti lucrifecerant Christo; et parvulorum ad quos faciendos christianos voluntas christiana etiam unius parentis evicerat* (*S. Aug., lib.* III *de Baptismo*, c 2), puisqu'il dit que le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle, et la femme infidèle par le mari fidèle. Sans remonter si haut, combien en avons-nous vu d'exemples dans notre France? qui est redevable de la conversion et de la sanctification de Clovis, son premier roi, à la piété et à la vertu de sa chère Clotilde?

Il paraît, cependant, que dans l'obligation mutuelle que le mari et la femme ont de se sanctifier, saint Paul veut que le mari y ait la première part, soit parce qu'étant le chef de la famille, c'est à lui à la conduire, à la gouverner, et par conséquent à la mener à Dieu ; soit parce qu'étant le maître de la femme, ses paroles ont plus de poids, et ses exemples plus de force, soit parce que la femme, selon cet apôtre, étant obligée de consulter son mari dans ses doutes, c'est à lui d'expliquer ses volontés : *Mulieres si quid volunt discere, domi viros suos interrogant ;* soit enfin parce que le mari étant obligé d'aimer sa femme du même amour que Jésus-Christ a aimé son Eglise, il doit, comme cet Homme-Dieu, tourner tout son amour vers elle pour la purifier et travailler utilement à sa sanctification*: Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam.*

Tels sont les engagements du mariage des chrétiens, et les inviolables lois auxquelles ils sont obligés de s'assujettir. Hélas! qu'il y en a peu dans notre malheureux siècle qui y soient fidèles! Ne travaille-t-on pas plutôt à se pervertir qu'à se sanctifier, et à s'éloigner de Dieu qu'à se porter à lui par une noble et sainte émulation? Que d'attachements charnels, que de funestes unions pour la galanterie, les divertissements, les comédies, le luxe, l'affectation de paraître et de s'y faire distinguer par un orgueil et des dépenses énormes? Quel oubli de Dieu et de ses devoirs? Quelle indifférence et quel mépris pour son salut? Quelque ordinaire et déplorable que soit ce désordre, je ne dois pas m'arrêter davantage à l'exposer à vos yeux ; et toute la réflexion qui se puisse faire sur un malheur si universel, est qu'il sert merveilleusement à vous faire connaître la sainteté du mariage de nos deux pieux et illustres époux.

A peine la grâce eut-elle disposé le mari à rendre à Dieu la justice qu'il était obligé de lui rendre, qu'il employa tous ses soins, toutes ses instructions, tous ses exemples, à inspirer à la princesse son épouse les sentiments dont il était pénétré lui-même. Louable inquiétude, messieurs, et dont saint Grégoire de Nazianze nous donne une belle idée en la personne de sa sœur, qui se trouvant mariée avec un homme infidèle, témoigna ne rien souhaiter plus ardemment que sa conversion, à laquelle elle travailla par ses douces sollicitations et la ferveur de ses prières : *Ut sic toto corpore, et non dimidia tantum ex parte initiata discederet.* La raison que ce Père en rend est belle ; c'est, dit-il, afin que par la sanctification de son mari, elle fût entièrement consacrée, sans avoir le déplaisir de n'être à Dieu que par une partie d'elle-même.

Ce que cette pieuse femme fit pour la conversion de son mari est une image fort naturelle de ce que fit l'illustre prince de Conti pour la sanctification de son épouse. Il était déjà tout à Dieu, et la grâce régnait plus absolument en sa personne que n'avait fait auparavant le péché ; et ce fut par ce même mouvement qu'il crut qu'il manquerait quelque chose à la victoire de la grâce, si elle n'achevait de triompher de lui en la personne de celle qui faisait une partie de lui-même. C'est pourquoi, combien de soupirs poussa-t-il vers le ciel? combien de salutaires avis, de sages et de douces instructions donna-t-il à notre princesse? sa charité ne négligeant

rien pour la détacher du monde, et n'employant rien de plus efficace pour la gagner que son exemple.

Mais quelle consolation et quelle joie n'eut-il pas lorsqu'il la trouva tout d'un coup éclairée des mêmes lumières que lui, désabusée comme lui de tout ce que le monde estime, prévenue, comme lui, des bénédictions célestes, froide et insensible comme lui aux honneurs, aux biens, au luxe, au plaisir, au divertissement du siècle, morte déjà, pour ainsi dire, à la cœur, dans un âge où elle commençait à en goûter les douceurs.

Qui pourrait le croire? mais de quoi la grâce victorieuse de Dieu n'est-elle pas capable? car c'est à elle seule que le Saint-Esprit dans l'Ecclésiastique attribue la sage et sainte conduite d'une femme : *Disciplina mulieris datum Dei est* (*Eccli.* XXVI). Qui pourrait le croire? A l'âge de dix-neuf ans, âge où les enfants du siècle font gloire de ne point suivre d'autres lois que leurs plaisirs, âge où elle était avantageusement pourvue de tout ce qui peut plaire au comble de la fortune et de la grandeur, âge où tous les objets qui l'environnent ne lui présentent que des charmes, où sa jeunesse lui promet une longue jouissance des avantages que son rang lui donne, âge où il n'y a point de cœur que le monde (comme cette malheureuse Babylone de l'Apocalypse) n'enivre du vin de sa fatale coupe : c'est cependant à cet âge où la grâce, l'éclairant tout d'un coup, lui découvre la vanité de ce qu'il y a de plus grand et de plus engageant, et lui en fait connaître l'imposture. Comme elle n'en juge plus que par rapport à Dieu, elle est étonnée de voir que ce qu'elle avait cru de plus solide n'est rien que d'imaginaire ; et là-dessus, confuse de s'y être laissé surprendre, elle s'en détache sans ressource, jusqu'à se résoudre sur l'heure de se séparer désormais, autant que son état le lui permettra, du commerce du monde. Voilà la justice qu'elle commença de rendre à Dieu, et ne mérite-t-elle pas déjà que l'on s'en souvienne? *Justitia ejus manet in seculum seculi.*

Son peu d'âge ne lui fut point un prétexte de revenir ou de se relâcher de cette première ferveur. Depuis que le prince, son époux, la prenant par la main, l'eut aidée à se sauver avec lui de l'embrasement de la cour, des désordres et des emportements du siècle ; plus fidèle que cette femme de l'Ecriture, on ne lui vit plus tourner la tête pour regarder derrière elle ce qu'elle avait quitté. L'a-t-on revue effectivement, cette princesse de dix-neuf ans, l'avez-vous revue depuis au bal, à la comédie, dans aucun de ces vains amusements auxquels les jeunes personnes donnent tant de temps sans scrupule? Depuis qu'elle eut une fois renoncé au luxe des habits, à la frisure des cheveux, à tout ce qui s'appelle artifice et ornement, lui peut-on reprocher d'avoir paré autre chose en sa personne que l'homme du cœur, que l'homme invisible et intérieur, par une pureté incorruptible, par une modestie exemplaire, seuls ornements que saint Pierre permet aux femmes chrétiennes?

Il est vrai qu'en cela elle avait un avantage que beaucoup de femmes n'ont pas ; je veux dire avec le même apôtre que, plaisant à Dieu avec ses seuls ornements, elle était bien assurée qu'il ne lui en fallait point d'autres pour plaire à son mari. C'est un malheur attaché à la condition du mariage, que les femmes y sont presque toujours obligées de se diviser, de se séparer entre Jésus-Christ et leurs maris; saint Paul les plaint de ce qu'après s'être étudiées, comme les vierges, à plaire à Dieu, elles doivent encore s'abaisser à achever les moyens de plaire à un homme ; devoirs à la vérité qui ne doivent jamais être absolument contraires et incompatibles, un mari ne pouvant rien exiger de sa femme qui combatte la loi de Dieu ; mais devoirs cependant qui ne laissent pas à une femme la liberté d'être uniquement à Dieu, et qui, dans les choses indifférentes et dans plusieurs exercices mêmes de piété, de religion, l'obligent à beaucoup de ménagement et de condescendance pour son mari.

Ce fut de cette fâcheuse servitude que notre princesse se trouva heureusement délivrée dans la vie sainte et exemplaire qu'elle mena avec le prince son époux ; car, comme il n'était pas capable de rien exiger d'elle que ce que Jésus-Christ même lui ordonnait, elle n'était jamais obligée de se partager et de se diviser entr'eux ; elle avait au contraire la consolation de savoir que le secret le plus assuré de plaire à son mari était de plaire à son Dieu. Dieu lui demandait de la modestie, et elle ne fut jamais plus agréable aux yeux de son époux que quand cette vertu fit tout l'ornement de sa personne. Dieu lui demandait du secours et de la compassion pour les pauvres, et elle ne fit jamais de dépense plus approuvée de son époux que quand elle se dépouilla pour nourrir des provinces affamées. Dieu voulait que le principal usage qu'elle ferait de son élévation et de l'honneur que tous les hommes lui rendaient, fût de rendre, par son exemple, honorable la pratique de toutes les vertus chrétiennes ; et en obéissant à cet ordre, n'entrait-elle pas encore dans les desseins de son époux, qui était lui-même si bien persuadé que les grands ne sont au monde que pour montrer aux peuples, par leur piété, qu'il est glorieux d'obéir à Jésus-Christ et à l'Evangile.

Heureuse princesse, à qui l'on peut dire que la nature et la grâce ne demandaient que les mêmes choses! Heureuse femme qui a pu par les mêmes actions obéir à Dieu et à son mari! Heureuse épouse qui n'a point été obligée d'abandonner son époux pour suivre Jésus-Christ, qui, au contraire, n'a jamais suivi plus sûrement Jésus-Christ qu'en suivant son époux! Ah! princesse, encore une fois heureuse, pour le salut de laquelle les flambeaux du ciel et de la terre se sont rassemblés, qui n'a pas plus tôt appris de la grâce et de l'inspiration la justice qu'elle était obligée de rendre à Dieu,

qu'elle y a été portée par l'amour et par l'affection conjugale!

Mais aussi que le prince, son époux, se dut estimer heureux d'avoir trouvé en cette femme une aide si conforme dans tous ses bons desseins! Qu'il eut de joie d'avoir rencontré une compagne fidèle de sa piété, qui ne devait pas moins confondre la délicatesse de son sexe par ses exemples courageux, que lui la licence et les emportements du sien par ses actions justes et réglées! Selon l'Ecriture, quelle satisfaction sensible cet époux n'eut-il pas, quand il vit son épouse avoir la force de s'élever au-dessus de son âge, de garder sous l'extérieur d'une grande princesse toute la modestie et l'humilité d'une chrétienne : *Mulier fortis oblectat virum suum.* Ce fut quand cette femme lui donna de telles preuves de son amour, qu'il confessa qu'elle était sa couronne : *Mulier diligens corona est viro suo.* Ce fut après que Dieu eut fait suivre sa propre conversion de la vie sainte et édifiante de son épouse, qu'il le remercia cent fois de lui avoir accordé grâce sur grâce : *Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata.*

Mais aussi, selon la même Ecriture, le bonheur de posséder une si sainte femme ne devrait-il pas prolonger la vie de ce prince, et lui doubler ses années : *Mulier bona, beatus vir, numerus enim annorum illius duplex.* C'était pour nous uniquement; c'était pour le bien de la France qu'il était à souhaiter que la vie de cet illustre prince ne finît pas si tôt; car pour lui, autant chargé qu'il était déjà de mérites, c'était un avantage dont il connut bien le prix à sa mort, d'en recevoir promptement la récompense. Pour notre princesse même, j'ose dire que cette séparation, toute douloureuse qu'elle fût, était en quelque sorte nécessaire à sa vertu.

Il fallait non-seulement que sa vertu tirât du lustre d'une épreuve si amère, mais il fallait même qu'elle parût assez forte pour subsister seule et sans appui. Il y allait de l'honneur de la grâce de faire voir que la charité ne dépend pas toujours des sentiments humains, et que si elle s'était servie de l'exemple d'un mari pour commencer la sanctification de sa femme, elle pouvait bien l'achever sans sa présence. Mais cette conduite s'est-elle exactement justifiée dans la volonté de notre princesse? vous le savez, messieurs, cet état où elle passa, et que saint Paul qualifie particulièrement un état de douleur et de séparation, la confirma encore davantage dans le dessein de rendre à Dieu les devoirs et la justice que le monde lui refuse.

Elle avait remarqué que les personnes du monde font particulièrement à Dieu trois sortes d'injustices, qu'elles lui dérobent leur temps, leur esprit, leur corps, dont il est toutefois également le maître et le souverain : leur temps, en passant la plupart de leur vie dans des conversations inutiles ou dangereuses; leur esprit, en donnant toute liberté à l'extravagance de leurs pensées et de leurs désirs; leur corps enfin, le prostituant lâchement à tout ce qui s'appelle plaisir. Or, il semble que le caractère de cette illustre veuve ait été de s'attacher à rendre à Dieu tout ce que le monde lui dérobe.

Pendant que les personnes du monde se répandent dans les compagnies, et qu'elles se dissipent dans les conversations, a-t-on jamais vu de princesse de son âge et de sa condition vivre dans une retraite et dans un recueillement plus admirables? Pendant que le libertinage des gens du siècle porte indifféremment leur esprit à des occupations vagues et inutiles, jamais âme s'est-elle prescrit plus de saintes règles pour l'application de toutes ses puissances? Passant certaines heures dans la prière, d'autres dans la lecture, se rendant à un temps marqué aux églises, où elle n'était distinguée de la foule des fidèles que par une modestie d'ange, et ne laissant ainsi aucun vide dans une si belle vie par un enchaînement précieux des plus saints exercices.

Enfin la plus cruelle injure que les personnes du monde font à Dieu, c'est de lui dérober leurs corps et leurs sens, pour les dévouer honteusement aux plaisirs; car c'est profaner le temple qui lui a tant de fois été consacré par la religion; ou si j'ose me servir d'une expression plus forte avec saint Paul, c'est arracher les membres à Jésus-Christ, pour en faire les membres d'une misérable. Et notre princesse sensible à un outrage si sanglant, entreprit autant qu'elle put de le réparer par une pénitence très-austère.

Non, non, messieurs, la délicatesse de son tempérament, encore moins la considération de sa beauté, ne lui servit point d'excuse pour s'exempter des jeûnes et des mortifications; que dis-je? Que n'est-il permis à nos yeux de pénétrer dans le secret de ses retraites, n'y verrions-nous pas des disciplines et des ceintures de fer avec lesquelles elle exerçait à toute heure contre sa chair une innocente cruauté? N'était-ce pas là, messieurs, faire justice à son Dieu et faire sur soi ce que sa vengeance aurait pu faire, pour m'expliquer aussi hardiment que saint Augustin? Et ainsi pouvons-nous conserver avec trop de soin la mémoire d'une si rare et édifiante vertu : *Justitia ejus manet in seculum seculi.*

Hélas! notre malheureux siècle ne nous en fournira point qui en approche, tout le monde aujourd'hui fait injustice à Dieu; l'un lui dérobe son cœur, l'autre lui préfère les plus viles créatures; rappelons donc souvent dans notre esprit l'exemple de notre princesse, pour nous fortifier contre cette contagion fâcheuse : *Justitia ejus manet in seculum seculi.* La justice qu'elle a rendue à Dieu par sa religion et sa piété ne doit pas être mise en oubli, voyons si celle qu'elle a rendue à sa famille par sa vigilance et par ses soins ne mérite pas autant à proportion que l'on en conserve la mémoire. C'est ce

que nous allons examiner dans la suite de ce discours.

III. — L'une des plus pernicieuses maximes que la flatterie ait jamais introduites dans l'esprit des grands, est que le monde ne soit fait que pour eux, qu'on leur doive tout, et qu'ils ne doivent rien à personne. Pour les désabuser d'une si funeste erreur, il ne faut que les renvoyer à l'illustre époux de la princesse dont je fais l'éloge, comme à un juge qui ne leur doit pas être suspect. Ils apprendront de lui dans cet admirable traité qu'il a composé de leurs devoirs, qu'un grand n'est presque rien autre chose dans l'intention de Dieu que l'homme du prochain, et que sa grandeur n'étant point une qualité qui soit attachée à son être, n'est tout au plus qu'un ministère et qu'une fonction qui regarde les autres. Ils apprendront de lui qu'ils n'ont reçu de dignité, de puissance, d'autorité, que pour le bien et la sanctification de ceux qui leur sont soumis, et que ce qu'ils doivent étant aussi étendu que ce qu'ils peuvent, plus ils se croient considérables par le nombre de leurs inférieurs, et plus ils ont de gens auxquels ils sont obligés de rendre justice.

Notre princesse se remplit de toutes ces importantes vérités, et elle eut l'avantage de s'instruire des devoirs de sa condition par l'époux illustre de qui elle l'avait reçue. Mais voyons comment elle s'en acquitta, lorsqu'elle se trouva obligée par son veuvage de prendre la conduite de sa maison : *Sicut sol oriens mundo, sic mulieris bonæ species in ornamentum domus suæ*, dit le sage. Le soleil ne se lève pas dans le monde pour répandre plus également et plus nécessairement la lumière dans toutes ses parties, que cette sainte femme parut dans sa maison, pour rendre exactement ce qu'elle devait à tous ses inférieurs, aux princes ses enfants, à ses domestiques, à ses vassaux, aux étrangers, entre lesquels néanmoins vous jugez bien que les princes ses enfants furent les premiers et les principaux objets de sa justice.

Les pères doivent l'éducation à leurs enfants par une infinité de raisons : par religion, et par obéissance à Dieu qui le leur ordonne, et qui se repose sur eux de leur instruction, par l'affection naturelle qu'ils doivent avoir pour ces images d'eux-mêmes, qui les oblige de leur procurer tout ce qu'ils peuvent d'avantages. Mais les pères sont surtout obligés de donner l'éducation à leurs enfants, par cette espèce de justice qui porte les causes à donner aux effets qu'elles ont produits tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de leur être. Quelque heureuse que puisse être la naissance des enfants, les pères et les mères leur ont toujours donné un être fort imparfait à l'égard de la grâce, encore plus que de la nature ; et par conséquent, par un principe de justice naturelle, ils sont obligés d'achever ou de réformer par la bonne éducation, tout ce qu'ils leur ont donné de vieux ou d'imparfait par la naissance.

Peu de pères pensent à cette obligation, et encore moins les grands. Il s'en voit à la vérité qui font instruire leurs enfants dans les sciences et dans les langues, qui sont assez soigneux de les élever dans les exercices du corps ou dans les connaissances de l'esprit; mais pour les mœurs et pour la religion, c'est la leçon la moins fréquente qu'on leur fasse. Les plus éclairés des anciens ont bien vu que les enfants devaient plutôt être formés dans la sagesse qu'instruits dans la science, et qu'il ne fallait pas tant s'arrêter à remplir leur tête qu'à régler leur âme. Mais tous les Pères ont cru qu'il faut les conduire par les principes de l'Evangile, les former de bonne heure à la piété et à toutes les vertus chrétiennes : car, comme dit fort bien saint Augustin, que sert-il de se donner bien de la peine à élever des enfants, si on les élève pour brûler éternellement dans les enfers? *Quid prodest filios nutrire, si æternis eos nutrias tormentis ?*

Grande princesse, quelle mère fut jamais mieux persuadée que vous de l'importance de ces obligations ? mais quelle mère fit aussi plus de choses que vous pour y satisfaire? Dès le moment qu'elle se trouva veuve, elle crut que Dieu ne la faisait survivre au prince son époux que pour élever les princes ses enfants dans sa crainte et dans son amour ; et dans cette forte persuasion, elle fixa là les principaux soins de sa vie. Elle voulut bien qu'on dressât leurs mœurs conformément à la grandeur de leur naissance et du rang qu'ils devaient tenir dans le monde, cette illustre princesse n'oubliant pas de leur inspirer des sentiments dignes de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils devaient être. Mais comme la providence de Dieu ne nous fait hommes que pour nous faire saints et bienheureux, l'amour de notre princesse pour ses enfants garda le même ordre : elle s'attacha particulièrement à leur inspirer de grands sentiments de religion, et les élevant comme des princes sortis du sang des rois, elle s'appliqua encore plus à les élever comme des chrétiens régénérés dans le sang d'un Dieu : et pour cela que d'inquiétudes ! que de veilles ! que de précautions !

Son premier soin fut de défendre leurs yeux et leurs oreilles de tout ce qui pouvait corrompre leur âme ; le second, de leur donner des maîtres aussi capables de les sanctifier que de les instruire. Le choix du moindre de leurs domestiques lui était une affaire sérieuse et importante : *Non habitabit*, s'écriait-elle par rapport à ses enfants, *non habitabit in medio domus meæ qui facit superbiam, qui loquitur iniqua.* Toujours en garde pour la conservation de leur innocence, demandant généreusement à Dieu de les ôter plutôt du monde que de souffrir qu'ils la perdissent; enfin les enfantant mille et mille fois à la grâce par ses soupirs, par ses prières, par ses larmes.

Mais, ô mère incomparable ! calmez vos inquiétudes et souffrez que nous vous disions ce qu'un saint évêque disait à une autre

mère, dont vous imitez la piété : que les enfants de tant de soins et de larmes ne sauraient périr. Recueillez même par avance les fruits de vos travaux dans la vertu naissante de ces jeunes princes, de laquelle je dirais que toute la France est déjà charmée, si j'osais le dire en leur présence. Car, je contreviendrais aux intentions de leur sage mère, en accoutumant déjà leurs tendres oreilles à la flatterie et aux louanges ; et s'il m'est permis de dire encore une parole à leur avantage, c'est que, selon la promesse du Saint-Esprit, il est bien difficile que ces jeunes princes étant sortis d'un père et d'une mère si droits et si justes, ne soient pendant toute leur vie comblés de bénédictions : *Generatio rectorum benedicetur.*

Il est vrai, Messeigneurs, que pour vous rendre dignes de profiter ainsi de leur vertu, vos Altesses doivent prendre garde de n'en pas dégénérer ; et pour cela, permettez-moi de dire à chacun de vous avec Salomon : Conservez, Messeigneurs, les instructions du prince votre père, et n'abandonnez jamais les lois de la princesse votre mère : *Conserva, fili mi, disciplinam patris tui, et legem matris tuæ ne dimittas a te.* Et vous animant à garder les préceptes qu'ils vous ont donnés par leurs propres exemples, songez encore avec le jeune Tobie que vous êtes les enfants des saints : *Filii sanctorum sumus ;* et avec des réflexions si puissantes, il sera bien difficile que vos Altesses ne rendent leur vie aussi illustre par leur piété que par leur courage.

Mais, messieurs, trouvez-vous que ce que la digne mère de ces princes a fait pour eux mérite moins l'immortalité que ses autres actions de justice ? *Justitia ejus manet in seculum seculi.* Non sans doute ; et après ce que vous venez d'en apprendre, je m'assure que vous n'avez pas de peine de lui appliquer avec moi ce fameux éloge d'une autre sainte mère, dont il est fait mention dans l'Ecriture : *Supra modum mater mirabilis, et bonorum memoria digna ;* que c'est une mère véritablement admirable et digne de l'éternel souvenir des gens de bien. Mais comment ne se serait-elle pas acquittée avec fidélité de ce qu'elle devait aux princes ses enfants, elle qui ne dédaignait pas même de descendre à des devoirs incomparablement moins importants, tel qu'est le soin des domestiques ?

Le mépris et l'oubli de la plupart des maîtres pour les domestiques est une injustice d'autant plus grande, qu'on y fait à présent moins de réflexion, et que cependant elle est très-criminelle devant Dieu. Car, premièrement, selon tous les principes de la vie naturelle ou civile, la distinction n'est jamais si grande entre eux qu'on se l'imagine. Vos domestiques sont des hommes comme vous, disait un ancien ; ils ont le monde aussi bien que vous pour leur demeure, ils jouissent des mêmes éléments ; et quoiqu'ils soient d'une condition basse et servile, cependant, lorsque vous les avez approchés si près de vous, ou vous avez manqué de jugement, ou vous avez voulu les élever à la qualité de vos amis et leur faire courir une même fortune que vous : *Sicut homines contubernales, humiles amici conservi, æque fortunæ vestræ subjecti* (*Plinius*).

Que si à toutes ces raisons de la nature vous ajoutez celles de la religion, quels sentiments ne devez-vous pas avoir pour des personnes rachetées, comme vous, du sang d'un Dieu, nourries des mêmes sacrements, destinées à une même habitude? Vous ne sauriez donc vous défendre de les traiter comme vos frères, car c'est ainsi que le Saint-Esprit les appelle dans le livre de l'Ecclésiastique.

Tertullien même semble passer plus avant et vous obliger à les traiter avec plus de tendresse. Il remarque que les chefs des maisons sont appelés pères de famille, et non pas maîtres de famille, pour leur apprendre que dans leur gouvernement la première qualité doit prévaloir sur la seconde : *Si sit tibi servus quasi fratrem, sic eum tracta* (*Tertul., in Apologetico*) ; qu'ils doivent moins traiter leurs domestiques comme des esclaves que comme des enfants, principalement en ce qui regarde leur salut, dont ils sont responsables ; et sans m'arrêter davantage à des vérités si connues, y a-t-il aucun maître qui ne tremble à ces paroles du grand Apôtre : que *celui qui n'a pas soin du salut de ses domestiques a renoncé à sa foi et est pire qu'un infidèle.*

Il ne fallait pas des motifs si grands pour obliger notre pieuse princesse à s'acquitter de ses obligations envers ses domestiques. Elle n'eut pas de peine, non plus que la femme forte, à s'appliquer d'abord au règlement de toute sa maison, et à en considérer attentivement les différentes routes : *Consideravit semitas domus suæ.* Et pour ne parler que de ce qu'elle faisait pour le salut de ceux qui la composaient, elle entra dans le gouvernement de sa maison par cette belle protestation d'un grand homme dont il est parlé dans l'Ecriture : *Ego et domus mea serviemus Domino.* Ma résolution est que *moi et mes domestiques nous servirons le Seigneur.* Mais que ne faisait-elle pas pour l'exécuter !

Elle avait auprès d'elle de saints ecclésiastiques qui lui rendaient exactement compte de leurs mœurs, qui les entretenaient chaque jour dans les exercices de la religion, qui partageaient leur temps entre la messe, la prière, l'instruction ; qui les disposaient à la pénitence et à la fréquentation des sacrements : et toute cette discipline s'observant dans la paix, dans la douceur et dans l'édification, savez-vous quelle idée j'ai toujours eue de la maison de cette illustre princesse? celle que le grand apôtre avait de certaines familles saintes de la primitive Eglise, qu'il appelait *des Eglises domestiques : Domesticas Ecclesias.* Car il les appelait de ce beau nom, non-seulement parce qu'elles étaient toutes composées de fidèles, mais encore parce qu'elles étaient si bien réglées, qu'à l'exemple de ce qui se passe

dans l'Eglise, il y avait une espèce de hiérarchie et de subordination entre les domestiques pour les choses qui regardaient la religion et le salut des âmes. Tel était l'ordre que cette pieuse princesse avait mis dans sa maison ; ordre que je ne puis cesser d'admirer, ordre qui me ravit et qui m'édifie si fort, que je demanderais volontiers au ciel que beaucoup de compagnies ecclésiastiques n'en eussent point d'autres que cette maison séculière.

Il suffisait de lui appartenir en quelque chose pour avoir part à cette bénédiction. Elle n'avait guère moins de soin de ses terres que de sa maison. Elle se représentait souvent qu'un grand pourrait être très-innocent en sa personne, qui ne laisserait pas de devenir fort coupable en ceux qui dépendent de lui. Elle entrait souvent dans la même pensée que saint Augustin, qui disait à une personne de la première qualité : Je suppose que vous ne commettez pas de grands péchés, que vous avez devant vos yeux la crainte de Dieu, et son amour dans le cœur : *Pauca quidem per te ;* mais combien de désordres arrivent-ils à cause de vous et par votre négligence : *Sed multa propter te* (*D. Aug. epist. ad comitem Bonifac.*). Grands du monde, vous avez beau chercher un prétexte d'ignorance dans le poste que vous occupez, Dieu souvent ne recevra pas cette excuse ; c'est à vous à veiller sur vos gens, c'est à vous à vous informer de ce qui se passe dans vos terres, à corriger les déréglements publics, à arrêter les cours des meurtres et des vengeances, à punir les impiétés et les sacriléges, à soutenir avec autant d'ardeur les intérêts de Dieu que les vôtres ; et les crimes que vous voulez ou ignorer ou souffrir dans vos officiers et dans ceux qui dépendent de vous, vous seront imputés devant Dieu comme si vous les aviez commis.

Notre princesse, instruite de ces importantes maximes par son illustre époux, comprit comme l'un de ses principaux devoirs, celui de faire observer les lois de Dieu et de l'Eglise dans ses terres. C'est pourquoi sa grande et sainte application était de les pourvoir de sages pasteurs et de bons officiers. Je n'avance ici rien dont je n'aie une infinité de témoins. Dans tous les lieux où cette princesse avait quelque autorité, la justice y était rendue, les crimes y étaient châtiés, le scandale banni, la paix entretenue, et la dernière chose dont elle avait soin dans ses terres était d'en tirer les revenus.

N'était-ce pas encore là, messieurs, s'acquitter de son devoir et faire justice? Une vertu si prudente, si vigilante, si généreuse, ne mérite-t-elle pas que tous les siècles s'en souviennent, pour lui donner des louanges ou pour s'en faire un exemple? *Justitia ejus manet in seculum seculi.* J'ose cependant dire qu'elle a encore rendu une autre espèce de justice qui ne lui a pas moins attiré d'honneur, vous entendez bien que c'est celle qu'elle a rendue aux pauvres, et par la considération de laquelle je vais finir ce discours.

III. — Il est assez surprenant de voir que l'Ecriture sainte appelle en une infinité d'endroits l'aumône une justice : car n'est-ce pas ce nom que Jésus-Christ lui donne, quand il dit : *Prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes : Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus* (*Matth.*, VI). Et quand en un autre endroit il nous avertit que *si notre justice n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux : Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.*

Or, pourquoi donner cette qualité à l'aumône? pourquoi donner à l'action la plus libre et la plus charitable, le nom d'un devoir aussi indispensable qu'est celui de la justice? C'est sans doute pour nous faire entendre, avec saint Basile et saint Cyprien (*D. Basil., homil. in ditescentes avaros*), que l'aumône n'appartient pas tellement à la charité, qu'elle ne soit effectivement une action de justice ; que le superflu des riches, qui lui sert de matière, étant le propre des pauvres, c'est leur donner ce qui leur appartient et leur faire justice, que de leur mettre ce superflu entre leurs mains, et que, par conséquent, c'est une pernicieuse et fatale erreur de croire que l'aumône soit seulement un conseil et non pas un précepte.

Je sais bien que c'est ici où la cupidité, toujours ingénieuse et toujours insatiable, trouve mille exceptions pour se dispenser de ce devoir. Je sais bien que la plupart des chrétiens tâchent de trouver dans leur famille et dans leur condition, certaines favorables, mais frivoles dispenses, pour soutenir qu'au moins à leur égard, l'aumône n'est ni une justice ni un précepte.

Que je trouverais de raisons dans l'Ecriture et chez les Pères pour réfuter cette erreur ! Mais pour y répondre sans ressource, je n'ai qu'à leur opposer l'exemple de notre charitable princesse. Qui, ce semble, aurait eu plus de raison qu'elle de se servir de ces excuses pour se défendre de faire l'aumône ! C'était une grande princesse, une jeune veuve qui avait des enfants ; ne pouvait-elle pas plus raisonnablement que personne s'excuser de faire l'aumône, sur l'éducation de ces princes, sur la nécessité de soutenir son rang, sur les obligations de conserver sa maison? Cependant toutes ces spécieuses raisons ne tiennent pas contre la droiture de son cœur. Tout cela n'empêche pas qu'elle ne regarde les pauvres comme des créanciers que la justice oblige de satisfaire jusqu'à se dépouiller, dans les occasions pressantes, pour les revêtir. Ne trouvez-vous pas déjà qu'une si généreuse charité mérite d'être immortelle? *Justitia ejus manet in seculum seculi.* Ses aumônes ont cependant mérité cet honneur à bien d'autres titres.

Quand l'Ecriture sainte a voulu nous donner l'idée d'une aumône parfaite, elle y a attaché des conditions si grandes, mais si

sévères, qu'il est très-rare de voir des personnes qui s'en acquittent. Elle a dit qu'elle devait se faire avec simplicité et sans ostentation avec joie et sans contrainte, avec promptitude et sans délai. Elle a dit que celui qui faisait l'aumône devait la faire de son bien, et non pas de celui d'autrui; qu'il devait la faire avec abondance et d'une main libérale; qu'il devait même la faire avec un parfait désintéressement et sans aucune vue de récompense temporelle.

Mais où trouver une personne qui donne l'aumône avec toutes ces conditions? *Il se trouve assez de gens*, dit l'Ecriture, *qui passent pour miséricordieux*, *mais où est celui qui soit fidèle à rendre ce qu'il doit? Multi misericordes vocantur; virum autem fidelem quis inveniet?* Je ne crois pas donner des éloges outrés à notre princesse, de dire qu'elle est cette personne rare que Salomon cherchait; puisque toutes les plus excellentes qualités de l'aumône se trouvent dans les siennes.

S'est-il vu une prudence plus éclairée que la sienne dans le discernement des vrais pauvres? C'est un grand défaut, dans l'aumône, de la faire mal à propos, et le prophète-roi a eu raison de dire que *celui-là est heureux qui sait discerner entre le pauvre et le pauvre, entre l'indigent et l'indigent;* entre celui qui montre une fausse pauvreté, et celui qui en souffre une véritable; verser une liqueur dans un vase déjà plein, c'est la répandre; de même, c'est perdre une aumône que de la faire à des gens qui ne sont pas dans le besoin; c'est, dit excellemment saint Jérôme, dissiper imprudemment la substance de Jésus-Christ, dérober aux vrais pauvres pour entretenir la débauche ou la fainéantise de ceux qui ne le sont pas; en un mot, c'est détruire l'aumône par l'aumône même.

Notre sage princesse, connaissant bien tous ces inconvénients, prenait garde de n'y pas tomber; et comme Dieu lui avait donné un discernement particulier pour distinguer un vrai pauvre d'avec un imposteur, savez-vous ce qu'elle faisait pour n'en être pas surprise? Elle allait souvent elle-même en reconnaître la vérité. Ni sa qualité, ni la délicatesse de son tempérament, ni l'horreur des lieux ne l'empêchaient pas d'aller chercher partout où pouvait être Jésus-Christ; et quand elle avait assez de bonheur pour le trouver seulement dans une étable et sur un peu de paille: *Tunc apertis thesauris;* elle lui ouvrait, comme les rois fortunés, ses trésors, et lui donnait avec abondance.

C'est une grande question de savoir jusqu'où doit aller l'aumône. Les casuistes auxquels on se peut plus sûrement fier disent qu'elle se règle par deux choses: par le pouvoir du riche et par la nécessité du pauvre; c'est-à-dire que si le riche a beaucoup, il doit donner beaucoup; mais que quand même il aurait peu, si le pauvre est dans une nécessité pressante, il est cependant obligé de lui en faire part. Conditions qu'il semble que saint Jean a précisément marquées dans ces paroles: *Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suum necesse habere*, etc.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la religion ne souffre l'inégalité des biens, ni leur abondance dans la main des riches, qu'afin que les riches les répandent avec autant d'abondance qu'ils les ont reçus. Voyez quelle est la force des paroles de mon texte: *Dispersit, dedit pauperibus.* Le juste a répandu, il a donné aux pauvres; ne diriez-vous pas, à entendre l'Ecriture s'expliquer de la sorte, que le riche doit aller semant l'or et l'argent parmi les pauvres, avec la même profusion que le laboureur sème le blé dans les campagnes? *Dispersit, dedit pauperibus.*

En vérité, messieurs, jamais parole ne pouvait mieux convenir à personne qu'à notre charitable princesse. Elle l'a exécutée à la lettre. Les sommes immenses lui paraissaient petites quand elles devaient fournir aux usages de sa charité; elle n'était avare qu'à elle seule; et afin de pouvoir répandre sur toutes les misères qui se présentaient un secours abondant, elle retranchait de jour à autre, dans ses meubles et dans sa maison, quelque chose de nécessaire. En effet, quelle misère s'est élevée de son temps, qu'elle n'ait soulagée? Quelles nécessités publiques ou particulières lui ont-elles été connues, qu'elle ne se soit aussitôt mise en état de les secourir? Hôpital général, avais tu de ressource plus assurée que dans le cœur de cette mère tendre et charitable? Tes secours sont faibles, tes besoins sont pressants, tes pauvres sont en grand nombre. L'hôpital général est un assemblage de toutes les misères d'un royaume; ouvrage admirable et l'un des plus utiles qu'on ait, depuis plusieurs siècles, entrepris pour le soulagement et même pour la sûreté publique; et cependant savez-vous que cet édifice est, à toute heure, près de tomber par le refroidissement des charités? Savez-vous que l'on sera peut-être bientôt forcé d'ouvrir ses portes pour laisser fondre dans vos églises et jusque dans vos maisons, des torrents de misérables?

Du temps de notre princesse, on aurait moins appréhendé ces extrémités. Car que n'a-t-elle pas fait en toutes sortes de rencontres pour appuyer ce grand ouvrage? Il semblait, par les sommes considérables qu'elle fournissait, que ses aumônes n'eussent point d'autre emploi: cependant nous leur ferions tort de les terminer à cet ouvrage. Tout vaste qu'il soit, les mers qui donnent des bornes aux royaumes, n'en donnaient point à sa charité. Ne se trouvait-elle pas, cette charité immense, dans l'Afrique et dans les Indes, soit pour briser les chaînes des captifs, soit pour dissiper l'aveuglement des infidèles? Disons donc de la charité de cette princesse ce que saint Chrysostome a dit de celle d'Olympiade, que c'était un fleuve qu'elle faisait couler jusqu'aux extrémités de la terre pour le soulagement de toutes ses misères. Mais n'oublions pas aussi que si cette admirable charité a été pour les étrangers un fleuve, elle a été quel-

quefois, pour les provinces de la France, une pluie.

L'aumône que l'Ecriture compare souvent à l'eau doit lui ressembler dans toutes les formes sous lesquelles elle nous paraît dans le monde. Il y a des fleuves qui coulent toujours sur la surface de la terre ; il y a de même des aumônes qui se répandent abondamment pour le secours des misères connues. Il y a des ruisseaux souterrains et cachés ; il doit de même y avoir une aumône secrète qui pénètre dans les lieux les plus obscurs, dans ces maisons où est quelquefois renfermée tant de pauvreté et de honte. Mais la comparaison n'est pas encore achevée. L'eau nous paraît enfin dans la pluie qui arrose souvent les campagnes et les provinces entières, qui en bannit la sécheresse et la stérilité : et c'est la dernière forme que l'on doit quelquefois faire prendre à l'aumône.

Mais où trouver aujourd'hui une charité assez magnifique pour recevoir cette forme? Ne cherchons pas davantage : celle de notre généreuse princesse pousse jusque-là son abondance. Vous le savez, messieurs, les provinces du Blaisois et du Berri se trouvèrent en soixante-deux dans une désolation universelle ; les campagnes stériles, les peuples errants et réduits en plusieurs lieux à brouter l'herbe comme les bêtes. Notre princesse, dont le cœur eût été attendri par des maux incomparablement moins considérables, s'adresse au prince son époux et lui demande du secours pour ces provinces affligées. Que ne doit-elle pas, ce semble, en attendre? Cependant voici de quoi vous surprendre. Ce prince refuse d'abord de contribuer de son bien au soulagement de ces peuples : mais riches, grands, puissants de la terre, écoutez quel est le motif de M. le prince de Conti dans son refus. C'est que ce prince, employant actuellement tout son revenu aux restitutions qu'il se croyait obligé de faire à d'autres provinces pour la guerre qu'il y avait portée, regardait ces revenus comme le bien d'autrui, duquel il ne lui était pas libre de faire l'aumône au Blaisois et au Berri. Sentiments admirables de justice, qui méritent eux-mêmes un souvenir éternel, et sur lesquels la postérité ne saurait aussi faire trop de réflexion : *Justitia ejus manet*, etc.

Notre princesse, quelque satisfaite qu'elle parût d'une raison si puissante, avoua néanmoins que sa charité ne l'était pas. Ainsi de quoi s'avisera-t-elle pour s'en consoler? O femmes d'Israël ! vous étiez bien aveuglées de vous dépouiller de ce que vous aviez de plus précieux pour former une idole ; mais voici une princesse qui fait un usage infiniment meilleur de ses pierreries et de ses perles, puisqu'elle s'en dépouille pour nourrir et pour revêtir le vrai Dieu.

Oui, messieurs, elle en consacra en un jour pour cinquante mille écus au soulagement de ces provinces désolées. N'était-ce pas là répandre une pluie abondante et féconde dans leurs campagnes? *Dispersit, dedit pauperibus*. Mais que dis-je une pluie, la pluie tombe à la vue de tous les hommes; et cette pluie, tout abondante qu'elle soit, est secrète, c'est une main détachée qui la répand. Vous m'entendez bien, messieurs, et vous vous souvenez sans doute de la modestie singulière dont notre princesse accompagna ce grand bienfait.

Mais quoi ! grande princesse, accordez vos vertus entre elles : ne voyez-vous pas que la magnificence de votre présent en trahit la modestie ; et quel autre que vous dans le siècle où nous sommes, serait capable d'une si généreuse action? Ce mystère de charité ne fut pas longtemps sans être découvert ; mais pourquoi ne l'aurait-il pas été, sont-ce là des actions à taire et à oublier? Quoi ! on donnera une légère aumône au son de la trompette, et notre princesse se dépouillera et donnera en différentes occasions jusqu'à neuf cent mille livres, sans qu'on en parle? C'est parce qu'elle l'a voulu cacher, qu'il faut que tout le monde le publie ; les anges en seront les panégyristes, Jésus-Christ, condamnant et réprouvant la dureté de tant de riches, louera cette aumône ; et c'est à une infinité de titres que tandis que nos hôpitaux subsisteront et qu'il y aura des pauvres (et quand est-ce qu'il n'y en aura pas, puisque Jésus-Christ dit qu'il y en aura toujours), on lui appliquera ce bel éloge : *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum seculi.*

Il est vrai, messieurs, que les pauvres et les riches ne pouvant cesser de louer cette princesse, ne pourront en même temps cesser de la pleurer; car les uns ont perdu leur mère, et les autres leur modèle. Fallait-il, Seigneur, fallait-il que dans un siècle aussi dur que le nôtre, un temple manquât sitôt aux riches et un tel secours aux pauvres ! Vous eûtes autrefois la bonté, à la prière de votre apôtre, de ressusciter une pauvre veuve, parce qu'elle faisait quelques habits à vos servantes, et cette princesse à la fleur de son âge, qui nourrit vos pauvres, qui soutient vos hôpitaux, qui soulage des provinces entières, sera enlevée à votre peuple, et votre église perdra une telle consolation?

Ne murmurons pas, mes frères, adorons, au contraire la Providence dans ses secrets impénétrables, et accusons-nous en même temps de nous avoir peut-être par nos péchés attiré cette perte. Car, pour cette illustre princesse, félicitons-la d'avoir quitté si promptement nos misères, d'avoir en si peu d'années mérité la récompense, d'avoir enfin obligé les hommes de se joindre au témoignage éternel que Dieu rend à sa vertu, et de dire aujourd'hui à son honneur : *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum seculi.*

ORAISON FUNÈBRE

DU RÉVÉREND PÈRE SENAULT, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE

Quamdiu sum ego, ministerium meum honorificabo.
Tandis que je serai avec vous, j'honorerai mon ministère (*Rom*, *cap.* XI).

Si c'était assez à un orateur d'aimer son

sujet pour le traiter dignement, et si l'obligation de louer un grand homme donnait toujours du talent et des forces pour s'en acquitter, je pourrais sans doute, messieurs, me promettre aujourd'hui quelque succès dans l'éloge que j'ai à vous faire du révérend père Senault, supérieur général de la congrégation de l'Oratoire de Jésus-Christ. Car j'avoue que dans une affliction aussi universelle qu'a été celle de sa mort, j'y ai des intérêts particuliers, et que j'y éprouve des douleurs qui me sont propres. L'Eglise perd en lui une de ses plus grandes lumières, sa compagnie un digne chef qui la couronnait de gloire ; mais je perds en mon particulier un incomparable ami, je regrette même un excellent maître. Lorsque je considère effectivement le passé, et que je rappelle en mon esprit mes premiers essais dans la prédication, je trouve que c'est lui qui m'a inspiré le courage de l'entreprendre, qui m'a même découvert les moyens de l'accomplir. De sorte que s'agissant aujourd'hui de s'expliquer sur son mérite, je vous laisse à juger s'il me serait libre de me taire, et si ma voix, animée par ses persuasions et formée par ses préceptes, ayant pu célébrer quelques grands hommes, ne se doit pas employer tout entière à louer celui de qui elle a reçu de quoi louer les autres.

J'ai l'avantage, messieurs, que, satisfaisant en cela à ma reconnaissance, je ne serai point exposé au hasard d'être soupçonné de flatterie. Il y a des vertus très-considérables d'elles-mêmes par leur éclat, et principalement lorsque, comme celles de notre illustre mort, elles sont universellement bienfaisantes. Il n'y a presque aucune église en France que ce prédicateur n'ait arrosée des torrents de son éloquence, et aucun peuple qu'il n'ait instruit par ses discours ou par ses livres. Nous osons quelquefois interrompre les saints et redoutables mystères pour louer des vertus militaires ou politiques, et souvent en disant de ces grands hommes ce qu'ils ont dû être plutôt que ce qu'ils ont été, nous faisons sans le savoir d'officieux mensonges. Triste et fâcheux ministère à un prédicateur dans la chaire de vérité ; mais ministère qui, de quelque côté que je le regarde, ne peut m'être aujourd'hui que fort glorieux.

Je me persuade aisément que le sacrifice peut être justement interrompu pour nous entretenir des saintes dispositions avec lesquelles un prêtre l'offrait tous les jours, et je ne crois pas profaner la prédication en louant un prédicateur qui de nos jours lui a donné toute la beauté dont elle est capable. Toutes les chaires devraient être tendues de deuil, comme ayant perdu leur principal ornement, tous les prédicateurs devraient s'affliger que leur père, que leur maître leur ait été enlevé, et enfin toute l'Eglise ne saurait, ce me semble, rendre trop d'honneur à un ministre qui en a tant fait lui-même à son ministère, et qui, depuis le jour qu'il est entré dans la congrégation de l'Oratoire jusqu'à celui de sa mort, aurait effectivement pu dire après saint Paul, si son humilité lui avait permis : *Quandiu ego sum, ministerium meum honorificabo.*

Il se trouve une infinité d'hommes que leur ministère honore sans qu'ils honorent eux-mêmes leur ministère, gens dont tout le mérite consiste dans leur dignité, qui se contentent d'avoir reçu des emplois, et qui négligent d'y satisfaire. Cependant pour rendre un homme parfait, il faudrait que, par une excellente subordination entre le mérite du ministre et la gloire du ministère, l'un et l'autre se donnassent des éloges mutuels et des louanges réciproques : *Bona merita dignitatibus sociata alternis præconiis adjuvantur ;* il faudrait, selon Cassiodore, que le ministre honorât sa dignité, en même temps que lui-même en serait honoré. Grand personnage, saint prêtre, digne ministre de Jésus-Christ, vous nous avez fait voir de nos jours ce concert admirable en votre personne ; la correspondance a toujours été égale entre votre mérite et vos emplois, on ne saurait marquer un seul instant de votre vie où vous n'ayez fidèlement renvoyé sur votre ministère toute la gloire que vous en tiriez.

En effet, nous pouvons considérer le révérend père Senault en trois qualités : ou comme prêtre, ou comme prédicateur, ou comme supérieur général de l'Oratoire ; mais en tous ces états il est vrai de dire qu'il a rendu son ministère illustre, qu'il l'a traité avec dignité, en un mot qu'il lui a fait honneur. Comme prêtre, il a honoré le sacerdoce où il est entré ; comme prédicateur, l'Evangile qu'il a prêché ; comme supérieur général de l'Oratoire, le gouvernement qu'il a exercé : *Ministerium meum honorificabo.* C'est tout le sujet de son éloge.

I. — Il n'est pas difficile de croire que le sacerdoce honore un homme parmi les chrétiens, quand on fait réflexion qu'un prêtre est médiateur entre Dieu et les pécheurs dans leur réconciliation, qu'il offre Jésus-Christ dans le sacrifice de nos autels ; et quand on voit, comme dit saint Chrysostome, que le souverain Prêtre ayant reçu toute puissance de son Père, l'a communiquée à tous les prêtres, on est bien plus en état de s'étonner de l'excès de gloire qui les couvre dans leur ministère que de douter si absolument il s'y en trouve. La difficulté pourrait seulement être de savoir comment les prêtres étant honorés par leur ministère, ils peuvent eux-mêmes l'honorer, et de quelle manière, par conséquent, celui que je veux louer s'est acquitté de ce devoir.

Quand la sainteté des ministres de la loi nouvelle ne consisterait, comme celle des anciens lévites, qu'en certains avantages extérieurs et naturels, quand Dieu n'admettrait encore à ses autels que des hommes singuliers par la proportion de leur taille ou par la majesté de leur visage, vous m'avouerez que celui que nous regrettons y aurait été reçu par préférence, et n'aurait pas déjà manqué à cet égard de faire honneur au sacerdoce, jamais homme n'ayant eu effecti-

vement plus de charmes dans son extérieur, plus de dignité dans son port, plus de grâce dans toute sa personne. N'est-il pas vrai que d'abord que cet homme admirable vous paraissait, vous étiez toujours gagné par la douceur de sa présence avant que de l'être par la force de ses discours?

Mais comme un prêtre de la nouvelle loi doit honorer son ministère par un mérite plus essentiel et qui soit intérieur, je ne m'arrête pas à des avantages qui ne sauraient faire tout au plus que l'éclat et l'ornement de ce mérite. Par la même raison, je ne m'étendrai point sur les avantages de sa naissance, quoiqu'il l'ait tirée d'une famille où l'honneur et la piété étaient également héréditaires, et je me contenterai seulement de dire qu'il est né d'un père très-recommandable pour sa noblesse, et très-distingué par ses grands emplois et dans la robe et dans la cour, dont je ne puis céler qu'il encourut la disgrâce, par le trop de zèle qu'il témoigna pour la défense de la religion catholique, dans les mouvements de la Ligue, et pour le soutien de laquelle il se condamna de lui-même à un exil volontaire, s'étant retiré avec toute sa famille à Douai en Flandre, où le révérend père Senault est né ; et s'étant depuis établi à Bruxelles, il y mourut, et il y fut inhumé dans la grande église, sous un tombeau de marbre, élevé de deux pieds, où son corps repose, marques assurées de la distinction que l'on a faite de son mérite et de sa qualité; et je ne sais si cette parenthèse même est bien du goût de notre cher défunt, car l'on s'aperçut que du jour de sa prêtrise il avait tellement oublié, avec saint Paul, tout ce qui était derrière lui: *Quæ retro sunt obliviscens*, que je ne puis mieux, ce me semble, honorer l'oubli qu'il en avait fait que par son silence. D'ailleurs, tout attaché qu'il était aux règles de l'éloquence chrétienne, s'il avait eu comme moi l'éloge d'un prêtre à faire, il se serait cru obligé de l'introduire d'abord comme l'Écriture fait Melchisédech, sans père, sans mère, sans généalogie. Sur quoi il n'est pas hors de propos de remarquer avec saint Augustin (*lib.* I *in Gen.*, *q.* 72), qu'à cause de ce silence de l'Écriture sur la naissance de Melchisédech, et de l'observation qu'en fait saint Paul, il s'est trouvé des gens qui ont douté si ce grand prêtre n'était point un ange plutôt qu'un homme, et d'autres qui en ont du moins inféré que, selon l'ordre de Melchisédech, il ne devait, non plus que les anges, tenir par aucun endroit à la chair ni au sang.

Ce n'est donc pas, encore une fois, par les avantages du siècle ou de la nature, auxquels notre saint prêtre avait lui-même entièrement renoncé, que nous devons croire qu'il a honoré son sacerdoce; ça dû être par des qualités aussi élevées au-dessus de celles du monde que le sacerdoce de Jésus-Christ est élevé au-dessus de celui d'Aaron : *Talis decebat ut nobis esset pontifex*, dit saint Paul de Jésus-Christ, *sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus* (*Hebr.*, VII). Il était de la bienséance que nous eussions un prêtre comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs.

Et voilà proprement les qualités que tous les prêtres doivent imiter dans le souverain prêtre, Jésus-Christ, c'est par l'expression de ces qualités qu'ils peuvent conserver la dignité de leur ministère et lui concilier du respect. Mais c'est aussi par là que le nôtre a commencé à faire honneur au sien. Car, premièrement, n'est-il pas remarquable qu'aspirant dès l'âge de seize ans au sacerdoce, et qu'entrant dès lors en considération de la pureté qui doit être inséparable de cet état, il ait eu la force de quitter le monde et de s'éloigner des pécheurs : *Segregatus a peccatoribus*.

La retraite est nécessaire aux ecclésiastiques, soit pour prendre l'esprit du sacerdoce, soit pour le conserver. Elle sert pour justifier la vocation de ceux qui ne sont pas encore engagés dans les ordres sacrés; elle leur apprend à porter de bonne heure le joug du Seigneur, elle les nourrit dans les maximes de l'Evangile, elle les préserve de l'air contagieux du siècle et leur fournit enfin les moyens de garder l'innocence de leur baptême, jugée si nécessaire par les anciens canons pour être élevé au sacerdoce.

Mais la retraite ne serait pas moins utile pour conserver l'esprit du sacerdoce qu'à l'acquérir. C'est un miracle de voir un prêtre engagé dans le monde ne se pas corrompre, il ne saurait du moins si bien faire qu'il ne se dissipe dans les compagnies, que sa ferveur ne se ralentisse et que des occupations séculières ne le rendent souvent inhabile à ses fonctions. Que si, comme il est presque inévitable, ses mœurs viennent à se dérégler, quelle honte pour le ministre! quel scandale pour le ministère! Si ce prêtre est d'une naissance commune, il ne regarde plus l'autel que comme un asile à sa paresse; si cet ecclésiastique est de qualité, il ne croira plus la prêtrise en lui qu'un degré à son ambition.

C'est là, messieurs, sans parler d'autres passions encore plus onéreuses, c'est là ce qui s'appelle avilir son caractère et le déshonorer. Vous étonnez-vous après cela que le monde ne distinguant pas la sainteté du ministère d'avec la profanation du ministre, les ait souvent jugés également dignes de son mépris.

Cependant, l'oserais-je dire, tel était à peu près le désordre des ecclésiastiques dans le commencement de notre siècle. C'était sur une pareille désolation que gémit longtemps le grand cardinal de Berulle, dont la mémoire serait en éternelle bénédiction par cette seule sensibilité, quand elle n'y serait pas par mille autres services importants rendus à l'Église et à l'État. Il soupira donc de voir que les oints du Seigneur se corrompissent avec les peuples et que les prêtres de la nouvelle alliance n'eussent pas l'avantage des lévites de l'ancienne loi, qui formaient une tribu séparée de toutes les autres, à couvert des mauvais exemples et uniquement occupée au service de l'autel et du tabernacle.

Mais les soupirs des saints ne manquent guère d'être efficaces : *Voluntate labiorum ejus non fraudasti eum.* Dieu qui l'avait rendu sensible au mal, lui donna enfin les moyens d'y apporter le remède; et ce remède, messieurs, vous entendez bien que ce fut cette pieuse et savante congrégation, dans laquelle il a établi si dignement la pureté du sacerdoce, et sur l'exemple de laquelle il est vrai de dire que toutes les autres compagnies ecclésiastiques se sont depuis formées. Édifice dont ce saint architecte ne demandait l'accroissement à Dieu, non plus que David la perfection des murs de Jérusalem, qu'afin que les prêtres venant de toutes parts en foule s'y sanctifier, il reçût plus d'offrandes et de sacrifices agréables : *Benigne fac, Domine, ut ædificentur muri Jerusalem, tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta* (*Psal.* L). Vous êtes exaucé, grand cardinal, vous aurez la consolation de voir, de votre vivant, votre mystique Jérusalem se bâtir successivement comme une ville, s'enrichir de jours en autres de nouveaux sujets, capables de la soutenir et de vous imiter. Mais vous avouerez pourtant qu'il ne s'en présentera point sur qui vous fondiez de plus hautes espérances que sur le père Jean-François Senault.

Ce jeune homme, qui, dès l'âge de seize ans, cherchait à prendre l'esprit du sacerdoce, comme s'il eût déjà appris de l'Écriture qu'il n'y pouvait mieux réussir qu'en se joignant à une troupe de prêtres sages et prudents : *In multitudine presbyterorum prudentium stare et sapientiæ illorum ex corde conjungere* (*Eccl.*, VI), il entre dans la congrégation naissante de l'Oratoire, il a l'avantage de plus d'y entrer à la persuasion et sous la conduite de son saint instituteur, qui, charmé de voir tant de qualités admirables en un homme de son âge, et jugeant par les fleurs de cette nouvelle plante quels en devaient être un jour les fruits, ne manqua pas d'appliquer tous ses soins à la cultiver.

Oui, messieurs, ce fut auprès de cet Héli que notre jeune Samuel fut élevé; ce fut de la main de ce séraphin, tout brûlant d'amour, que la langue de notre prophète fut purifiée. Après cela faut-il s'étonner qu'elle se soit toujours expliquée avec tant de force et de zèle? Il est vrai qu'auparavant d'honorer le ministère de la parole il chercha à honorer celui du sacerdoce par l'acquisition des deux moyens qui en sont les plus capables, je veux dire, la vertu et la science, et il est certain qu'il ne pouvait les puiser dans une source plus assurée que dans la congrégation où il était entré. Car le dessein du cardinal de Bérulle, en l'établissant, a été de former à l'Église des prêtres exemplaires et savants. Toute l'occupation des prêtres consiste à se sanctifier eux-mêmes et à sanctifier les autres : or, ils ne peuvent s'acquitter de ces deux devoirs que par la science et par la probité; il faut que leur sagesse soit fervente en piété, mais il faut que leur piété soit éclatante en sagesse. Les ministres de l'Église la défendaient autrefois par le sang et par les miracles, ils ne sauraient plus le faire que par la doctrine et la bonne vie.

Monsieur le cardinal de Bérulle pénétrant donc parfaitement les obligations des prêtres, ne leur prescrivit point aussi d'autres devoirs dans la retraite qu'il leur donna. Il disait à chacun d'eux, comme saint Paul à Timothée : *Attende tibi et doctrinæ.* Veillez sur votre vie et sur votre doctrine. Mais la question est de quelle manière ils doivent y veiller; quelle sainteté, en un mot, et quelle science le prêtre doit professer. Pour sa sainteté, ah! quelle doit être celle d'un prêtre qui, non-seulement fait tous les jours descendre un Dieu du ciel, mais qui mêle de plus tous les jours sa chair avec celle de Jésus-Christ? pour m'expliquer avec les Pères, quelle doit être la bouche qui est tous les jours abreuvée du sang de l'Agneau? Quelles doivent être les mains qui portent tous les jours celui qui porte tout le monde par la force de sa parole?

Certes, messieurs, j'ose dire que la sainteté d'un prêtre ne doit pas être autre que celle même de Jésus-Christ; la prêtrise est à proprement parler l'ordre de Jésus-Christ; les prêtres sont les religieux de Jésus-Christ. Or, n'est-il pas vrai que la perfection d'un religieux consiste à imiter la sainteté de son fondateur? Mais cette imitation, me direz-vous, à quoi se peut-elle réduire? Il faut nous instruire, messieurs, une oraison funèbre n'est pas un discours curieux, ce doit être une leçon utile, principalement quand le sujet en fournit de soi une occasion si favorable. La sainteté d'un religieux étant donc d'imiter son fondateur, cette imitation consiste à ne faire précisément que ce que le fondateur a fait. Là-dessus, jugez ce qui fait la sainteté des prêtres, qui sont les religieux de Jésus-Christ, et si pour cela il leur est libre de faire autre chose dans leur vie que ce que Jésus-Christ-même a fait.

Vérité remarquable, les autres chrétiens peuvent faire quelque chose que Jésus-Christ n'a pas fait, et qu'il n'eût pas même été de la décence de sa personne divine de faire. Les autres chrétiens, par exemple, peuvent se marier, trafiquer, faire la guerre, vivre dans la grandeur et dans l'abondance; et ce sont là des états dans lesquels Jésus-Christ n'est pas entré. A la vérité, Jésus-Christ a permis et autorisé ces choses, et c'est assez pour être légitimement faites par le commun des chrétiens.

Mais ce n'est pas assez pour pouvoir être faites par des prêtres, il faudrait de plus qu'elles eussent été faites par Jésus-Christ; car les prêtres n'ont point d'autre état, d'autre condition, d'autre caractère que Jésus-Christ, et par conséquent ils ne doivent point avoir d'autres emplois, ni d'autre genre de vie.

Prêtres, ministres sacrés, voulez-vous donc apprendre, en un mot, quelle doit être l'unique règle de vos mœurs? la vie de Jésus-Christ; mais sa vie ni plus ni moins étendue que nous la voyons dans l'Évangile. Vous êtes en peine de savoir si vous ferez une action qui se présente : *Interrogate Evangelium*, mon frère, interrogez l'Évangile, et voyez si Jésus-Christ a fait cette action; car

si vous découvrez qu'il l'ait faite, elle est sans doute digne de votre caractère ; que si Jésus-Christ ne l'a pas faite, appréhendez de l'entreprendre. Et sur ce principe, messieurs, il n'y a rien de plus facile que de dresser des constitutions pour des prêtres ; jeûner, prier, catéchiser, consoler, absoudre, sacrifier, car c'est tout ce qu'a fait Jésus-Christ.

Il ne faut donc pas s'étonner si monsieur le cardinal de Bérulle ne fit point d'autres règlements pour sa congrégation qui ne devait être composée que de prêtres; et par conséquent si celui que nous regrettons s'attacha toute sa vie à les suivre avant que de recevoir la prêtrise. Sitôt qu'il fut entré dans l'Oratoire, son air, tout jeune qu'il était, parut modeste, son entretien sérieux, ses mœurs austères ; mais depuis qu'il fut élevé au sacerdoce, que de ferveur dans la célébration du sacrifice, que d'assiduités à tous les exercices de la congrégation, que de bons exemples, selon l'ordre de saint Paul, à tous ses confrères, dans sa conversation, dans ses actions et dans sa foi (*Tit.*, II)!

Il était destiné pour être le plus grand prédicateur de son siècle; sa voix, par sa liberté à reprendre les vices, devait être un tonnerre; mais nous pouvons dire, comme saint Basile de saint Grégoire de Nazianze, que sa vie a été un éclair: *Tonitru erat ejus sermo, et fulgur vita;* que comme l'éclair précède le tonnerre, ses vertus de même ont précédé ses paroles. Il est vrai que ce qui le confirma davantage dans la piété fut l'étude et son application aux lettres saintes.

Les prêtres ne sauraient se dispenser d'être savants. Dieu proteste trop solennellement par les prophètes qu'il rejettera de ses autels celui qui aura rejeté la science, et Origène remarque que dans le sacrifice qu'il commanda aux prêtres de lui offrir pour leurs péchés particuliers, il ne parla pas de l'offrir en partie pour leur ignorance, comme ils l'avait spécifié dans les sacrifices du peuple, ne supposant pas, ajoute cet auteur, que ceux qui sont préposés pour instruire les autres ignorassent quelque chose.

Quand ce ne serait que pour s'édifier eux-mêmes, les prêtres doivent savoir: on avance dans l'amour de Dieu à mesure que l'on profite dans sa connaissance. Mais parce que les prêtres sont obligés d'édifier et d'instruire les autres, il ne leur est pas libre de ne pas savoir; il se peut trouver d'autres conditions dans le monde où l'ignorance soit un crime. Je crois que le médecin qui donne la mort à un malade, pour ne s'être pas instruit de ce qui se peut savoir dans son art; que le juge qui ruine une partie faute d'avoir étudié la loi, sont fort coupables . mais j'ose néanmoins dire que l'ignorance des ces sortes de gens n'est point encore d'une conséquence si fâcheuse que celle des prêtres, cette ignorance les mettant à toute heure au hasard dans la conduite des fidèles, de leur causer, non la mort du corps, mais celle de l'âme ; de les dépouiller, non de quelques biens perissables, mais des biens éternels, de tous ceux de la grâce et de la gloire.

Grand cardinal, ce fut encore dans la vue d'arrêter les horribles inconvénients qui arrivent dans l'Eglise par l'ignorance des ecclésiastiques, que vous formâtes cette congrégation, qui n'est pas moins soutenue par la science que par la piété. Vous voulutes, sans doute, que tous les prêtres qui la composeraient s'édifiassent, non-seulement eux-mêmes, mais qu'ils fussent encore capables de servir le prochain. Cela est si vrai, messieurs, que la science qu'il leur recommanda ne fut point la science vaine et orgueilleuse de la philosophie, plus capable de faire égarer l'entendement que de le conduire, d'infecter la volonté que de la purifier ; mais ce fut la science des saints qu'il leur recommanda, science qui s'apprend par la lumière du Saint-Esprit, dans les saintes Ecritures, à la faveur des conciles et des Pères qui en sont les interprètes. Voulez-vous savoir la principale étude à laquelle monsieur le cardinal de Bérulle appliqua sa congrégation? Ce fut celle de Jésus-Christ, à connaître Jésus-Christ, à étudier Jésus-Christ, à observer ses actions, à entendre ses paroles, à pénétrer ses mystères, étant bien persuadé que quiconque sait Jésus-Christ, sait tout ce que savait saint Paul; qu'après Jésus-Christ, comme dit Tertullien, il n'y a plus de curiosité à satisfaire, ni de connaissance à acquérir : *Nobis curiositate opus non est post Christum.*

Je ne m'arrêterai pas à vous marquer en cela le succès de ses desseins, à vous compter les savants hommes que sa congrégation a portés depuis son établissement, et dont elle se trouve encore aujourd'hui remplie, et je vois même que pour entrer en leur sentiment, je les dois tous oublier, pour ne me souvenir que de celui qu'ils viennent de perdre, comme d'un des enfants de M. de Bérulle qui ait le mieux entré dans son esprit. Ce fut en effet par ses conseils qu'il puisa toute sa science dans l'Ecriture et dans les Pères; il se remplit de cette nourriture précieuse, et la convertit en sa substance, et ce ne fut surtout qu'après avoir été plusieurs années disciple de saint Augustin, qu'il se hasarda de devenir maître.

Ajoutons toutefois, messieurs, que la prière ne fut pas moins la source de la science de cet excellent homme que la lecture. L'une et l'autre le prépara, comme autrefois les apôtres, à la prédication ; et je doute que Donat eût si bien profité que lui de la méthode que lui donnait saint Cyprien pour devenir savant : *Sit tibi oratio assidua, vel lectio ; nunc cum Deo loquere, nunc Deus tecum:* Que tout votre temps soit partagé entre la lecture et la prière; parlez tantôt à Dieu, et que tantôt Dieu vous parle.

Mais il est temps de voir ce prêtre dans l'usage et dans la distribution des richesses qu'il a acquises; car, comme dit fort bien l'Ecriture : *Sapientia abscondita et thesaurus invisus, quæ utilitas in utrisque?* A quoi servirait une science cachée et un trésor invisible? Aussitôt prêt à faire une profusion magnifique de ce qu'il en possède, à toute l'Eglise, les lèvres du prêtre gardent la

science ; c'est en exécutant cette parole, qu'il a honoré son sacerdoce ; mais la bouche du prêtre se doit ouvrir pour apprendre, à qui le demandera, la loi de Dieu ; et c'est en exécutant cette autre parole qu'il a honoré la prédication de l'Evangile : *Ministerium meum honorificabo.* Ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

II.—S'il n'y a rien qui honore tant un homme que la dignité du sacerdoce, ce n'est point nous flatter en notre cause de dire qu'il n'y a rien qui honore plus un prêtre que le ministère de la prédication. La fonction en est noble, le sujet en est grand, l'objet en est vaste, la fin en est utile. La fonction en est noble, puisque c'est celle de Jésus-Christ même, et que, rendant compte à son Père de sa mission, préférablement à tous ses miracles, il l'appelle son ouvrage : *Pater, opus consummavi quod dedisti mihi, manifestavi nomen tuum hominibus.* Le sujet en est grand, puisqu'il renferme la parole de Dieu tout entière, et que quiconque est appelé à ce ministère se peut vanter, comme dit saint Ambroise, de servir de bouche au cœur de Dieu, de langue à sa voix, d'organe à ses oracles. L'objet en est vaste, puisque la prédication s'adresse à tous les hommes, sans distinction, aux doctes et aux ignorants, aux saints et aux pécheurs, aux peuples et aux rois. La fin est utile, puisqu'elle tend à établir le royaume de Dieu et renverser celui du démon ; à faire connaître Jésus-Christ, à sauver tout le monde.

Mais si ce ministère honore si fort l'homme qui s'en charge, que ne doit pas faire cet homme, de son côté, pour honorer son ministère? Il faut qu'il le traite avec respect, comme Dieu parlant par sa bouche : *Si quis loquitur quasi sermones Dei ;* il faut qu'il l'exécute avec promptitude, comme agissant par le commandement de Dieu : *Dominus locutus est, quis non prophetabit ?* Il faut qu'il parle avec charité, comme s'accommodant à la portée différente des esprits : *Loquebatur eis Verbum prout poterant audire.* Il faut pourtant qu'il parle avec autorité, comme ne disant rien de soi, mais comme portant les ordres du maître : *Fiduciam habuimus in Deo loqui ad vos Evangelium Dei.* Il faut, messieurs, qu'un prédicateur, non plus que saint Paul, ne taise rien de ce qui peut servir, et qu'il ne dise rien de ce qui peut nuire ; qu'il ait un front d'airain pour les opiniâtres, et un cœur tendre pour les pénitents ; qu'il parle à propos, mais quelquefois à contretemps. Ah ! quelles qualités un prédicateur ne doit-il pas avoir pour remplir dignement son ministère ? Il faut qu'il exhorte avec douceur, qu'il reprenne avec empire, qu'il instruise avec bonté ; il faut qu'il soit infatigable, accessible, courageux, dégagé de tous intérêts, ne cherchant jamais les siens propres, mais uniquement ceux de Jésus-Christ ; et enfin, il faut tant de choses pour être prédicateur, que saint Paul lui-même, en étant tout étonné, s'écrie : *Ad hæc quis tam idoneus ?* Qui peut être capable d'un tel ministère? Qui? messieurs. Je ne crois pas être trop prévenu en faveur de mon sujet, d'oser dire qu'il n'y a pas eu de nos jours un homme plus propre à la prédication, qui, par conséquent, eût plus de toutes ces qualités que nous venons de remarquer que l'homme que nous pleurons. Oui, examinez-le bien, ce prédicateur que nous venons de perdre, examinez-le par ses talents naturels ou acquis, par les avantages de son esprit ou par les sentiments de son cœur, par sa conduite, par son application, par son désintéressement, par son zèle, et jugez s'il pouvait, dans son siècle, faire plus d'honneur qu'il a fait à son ministère?

La première qualité qui paraît avoir honoré en lui le ministère de la prédication, a été sans doute son éloquence, comme consistant non-seulement dans les paroles, mais dans les choses, comme étant du genre de celles qui ne se contentent pas de plaire, mais qui entreprennent de persuader : éloquence soutenue par la force de la doctrine et par l'abondance de la raison, dont les beautés étaient toutes chastes, qui n'admettait jamais d'ornements que ceux que la gravité souffre et que la piété même conseille puisqu'ils étaient toujours empruntés de l'Ecriture sainte et des Pères ; éloquence, par conséquent, dont l'on peut dire qu'il a eu la gloire d'être le premier maître, et dont par le mauvais goût du siècle précédent il n'avait trouvé aucune trace avant lui.

A la vérité, il s'attacha à châtier d'abord son style, à mesurer même ses périodes ; car c'est une erreur de s'imaginer que c'est assez d'être théologien pour être prédicateur ; qu'entendre les mystères et les faire entendre aux autres dépend d'une même intelligence. Non, non, messieurs, ce sont deux choses qui méritent chacune leur application. Je soutiens qu'un prédicateur est obligé de se rendre agréable dans la chaire, autant qu'il est nécessaire pour pouvoir être utile, qu'il doit même avoir soin des paroles pour ne pas faire tort aux choses. C'est pourquoi je n'ai jamais conçu le raisonnement de ces gens qui bannissent absolument l'élégance et la politesse de notre profession, s'imaginant que si le nombre et l'harmonie peut quelque chose sur l'oreille, tout cela ne peut rien sur le cœur ; car c'est comme si l'on disait qu'une armée étant bien rangée, en est moins propre à combattre et à vaincre.

Et que peuvent alléguer ces esprits mélancoliques contre les figures hardies de l'Ecriture, contre les expressions élevées des prophètes, contre l'art et l'éloquence de saint Paul ? Saint Augustin confesse que l'éloquence de saint Ambroise l'avait converti, et que les vérités qu'il négligeait étaient entrées dans son esprit à la faveur des paroles qu'il aimait. Que Julien l'Apostat savait bien de quoi l'éloquence était capable dans la prédication de l'Evangile, lorsqu'il fit une défense expresse aux chrétiens de son empire d'apprendre la rhétorique ! et sur ce sujet saint Grégoire de Nazianze ne manque pas de s'écrier, comme sur une persécution fort inouïe, qui ne s'exerçait pas seulement, dit-

il, contre les personnes, mais même contre les paroles : *Scelestissimum persecutorem, non homines tantum, sed etiam novo callidissimæ crudelitatis genere, in ipsos sermones tyrannidem exercuisse.*

Notre admirable prédicateur, qui concevait de quelle importance il était de traiter la parole de Dieu avec dignité, n'oublia rien de ce qui pouvait la rendre victorieuse dans sa bouche. Il se crut obligé d'étudier jusqu'à ses termes, de ne prononcer, comme Nephtali, un des enfants de Jacob, que des paroles agréables : *Dans eloquia pulchritudinis.* Il introduisit de plus l'ordre dans ses discours par les divisions jusqu'alors inconnues ; et soutenant tout cela par les talents les plus rares qu'ait jamais eus prédicateur, il me semble que nous pouvons dire justement de lui ce beau mot que l'Écriture a dit de Salomon : *Sapientiam magnifice tractabat*, qu'il traitait la sagesse avec magnificence.

Ce qui rendait pourtant son éloquence plus utile, était la clarté qui en était inséparable : ayant acquis les connaissances les plus difficiles par la force de sa méditation, il en rendait capables les esprits les plus médiocres, par la facilité de ses discours. Comme saint Paul, il transformait les viandes les plus solides en lait pour la nourriture des enfants : *Lac vobis potum dedi.* Un de ses principaux dons était effectivement de familiariser les plus hautes vérités sans les abaisser, et je ne sache peut-être que ce prédicateur qui, de nos jours, ait trouvé le secret de se faire entendre des ignorants, en même temps que les habiles gens l'admiraient. Enfin, messieurs, pour concevoir toute l'obligation qu'a la chaire à son éloquence, il ne faut que considérer l'état où il l'avait trouvée et celui où il l'a laissée. J'ai ouï un des plus grands hommes du siècle, et personne de vous n'en doutera, quand j'aurai dit que c'était monsieur de Lingende, évêque de Mâcon ; j'ai ouï, dis-je, ce grand évêque rendre un beau témoignage à notre prédicateur, que c'était lui qui avait chassé de la chaire trois choses monstrueuses que l'ignorance et le désordre du dernier siècle y avaient introduites : la confusion, la science profane, la raillerie ; la confusion, par la méthode et la division ; la science profane, par la théologie de l'Écriture et des Pères ; et enfin la raillerie, par une majesté grave et un style sérieux.

Son éloquence pour être si précieuse, ne s'en rendait pas plus rare. Les grands biens sont les plus communs, et il n'est pas libre aux hommes de ne pas jouir de l'air et de la lumière. Il en était ainsi de l'éloquence de notre admirable prédicateur, il en faisait non-seulement des libéralités, mais des profusions ; il disait comme saint Paul : *Os nostrum patet ad vos.* Ma bouche est toujours ouverte pour vos besoins. Savez-vous ce que c'était proprement que son éloquence ? Un fleuve courant dans lequel il était indifféremment permis à tout le monde de venir puiser. Il ne fallait point chercher de crédit extraordinaire auprès de lui pour en obtenir des sermons, il suffisait à qui que ce soit de les demander et, persuadé que les grands talents qu'il avait reçus de Dieu pour ce ministère lui en faisaient une espèce de nécessité, il disait encore à toute heure avec saint Paul : *Væ mihi si non evangelizavero.* Le croiriez-vous, messieurs, si toutes les Églises de France ne vous l'attestaient, que cet homme infatigable a prêché jusqu'à trente-six avents et trente-neuf carêmes. On ne saurait compter tous les discours qu'il a composés sur d'autres sujets, tous les éloges qu'il a faits des saints. Et quand on lui représentait qu'un travail continuel altérait sa santé, il répondait qu'il ne lui était pas permis de se taire, s'imaginant entendre toujours Dieu qui lui disait, *Clama, ne cesses*, Criez toujours, ne cessez jamais.

L'Écriture, en suite de ces paroles, compare la voix des prédicateurs à une trompette : *Quasi tuba, exalta vocem tuam.* La sienne par le son fort et éclatant qui lui était naturel, pouvait particulièrement mériter ce nom, mais encore plutôt parce que, non plus que les trompettes de Josué, il ne voulait point que sa voix se tût, jusqu'à ce que les murailles de Jéricho, jusqu'à ce que les remparts de l'impiété fussent abattus.

Il est vrai que l'on peut dire que sa voix était encore une trompette, parce que, comme cet instrument, elle semblait plus destinée à imprimer de la terreur qu'à donner du plaisir : *Tuba enim*, dit saint Augustin, *non tam oblectationis esse solet quam terroris.*

En effet, la principale application de ce prédicateur, et je puis dire que c'est par où il a le plus honoré son ministère, a été de reprendre les vices et les désordres de son siècle, de les reprendre même souvent dans un détail particulier et conforme aux personnes auxquelles il parlait, afin qu'elles en fussent touchées. Car, comme dit saint Paul : *Si incertam vocem det tuba, quis parabit se ad bellum ? Si la trompette ne rend qu'un son incertain et confus, qui est-ce qui se préparera au combat ?*

Non, non, messieurs, la parole de Dieu n'a jamais été esclave dans la bouche de ce prédicateur. Étant serviteur de Jésus-Christ, il ne pensait nullement à plaire aux hommes. Il était persuadé, avec saint Bernard, qu'on n'était pas moins prévaricateur de son ministère en taisant la vérité qu'en débitant le mensonge, et dans ce sentiment que de foudres, que d'éclairs sortaient sans cesse de sa bouche et de ses yeux contre les désordres et la corruption du siècle. Qui de nos jours a parlé plus hardiment contre le luxe, le jeu et la comédie, les acquisitions injustes, les commerces infâmes ? Il n'a pas tenu à lui, messieurs, que vous ne soyez tous guéris de vos faiblesses, et cet homme vénérable a pu vous dire en mourant ce que saint Paul disait aux Éphésiens en les quittant : *Mes frères, vous ne verrez plus mon visage, mais je vous déclare que je suis innocent du sang de tous, ne vous ayant dissimulé aucune des volontés de Dieu.*

Comment ne vous aurait-il pas prêché ces vérités avec force, puisqu'il ne les dissimu-

lait pas aux personnes royales et aux têtes couronnées, et que jamais homme n'a pu mieux dire que lui : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar.* Il parlait avec respect, mais il parlait avec zèle ; il ne perdait point la soumission d'un sujet, mais il soutenait l'autorité d'un ministre de Jésus-Christ. Heureux, dans son ministère, de trouver des âmes dociles qui, bien loin de se servir de leur puissance pour lui imposer silence, le remerciaient des bons avis qu'il leur donnait et du soin qu'il prenait de leur salut.

Prédicateurs, qu'il y aurait ici de belles et d'importantes réflexions à faire sur nous ! D'où vient que nous n'avons pas le même zèle? d'où vient que nous n'osons souvent dire la vérité, et que si nous ne la corrompons pas, nous la taisons? Voulez-vous que, parlant ingénument, j'en donne une raison assez naturelle? C'est que souvent nous ne rendons pas un autre honneur qu'il rendait encore à son ministère, qui était de s'en acquitter avec un parfait désintéressement, n'y ayant que celui qui n'espère rien qui ne craigne rien.

Mais où le trouver, cet homme qui ne coure pas après l'or, et dont les espérances soient mortes au siècle? Dieu se plaignait autrefois que ses prêtres enseignaient par intérêt: *Sacerdotes mei in mercede docebant ;* et leur parlant en un autre endroit à eux-mêmes : *Quis in vobis qui claudat ostia, et incendat altare meum gratuito* (*Micheæ* III)? Qui est-ce d'entre vous qui mette le feu sur l'autel, et qui ferme seulement mon temple gratuitement? Dieu ne pourrait-il pas faire encore aujourd'hui ce même reproche à la plupart de ses ministres, et entre autres, où trouver un homme qui porte la parole de Dieu avec un désintéressement approchant de saint Paul, qui travaillait même de ses mains pour n'être à charge à personne?

Voyez cependant une chose bien avantageuse pour notre malheureux siècle: le prédicateur que nous regrettons est ce prêtre ; c'est ce ministre désintéressé que le Sage demandait inutilement, que Dieu se plaint de ne pas trouver parmi les prophètes. Jamais âme ne fut si grande, ni si généreuse ; jamais âme n'eut plus de dégagement pour tout ce qui s'appelle biens, dignités ou honneurs. Deux circonstances seront seules capables de vous en convaincre. A la sortie d'un carême qu'il avait prêché à la cour, et où il avait enlevé tout le monde, M. le cardinal Mazarin, touché de son mérite, le fit appeler, et lui témoignant qu'il était fâché de l'injustice que jusque-là le siècle lui avait faite : Que peut-on faire, mon père, lui dit-il, pour votre satisfaction, et que voulez-vous que je demande au roi pour vous? Cette demande était bienséante, pleine de justice et d'honnêteté, digne d'un grand ministre d'État ; mais la réponse ne fut pas moins généreuse, ni moins digne d'un grand ministre de Jésus-Christ. *Monseigneur*, lui dit-il, *on ne saurait être plus obligé que je le suis à Votre Eminence ; mais elle ne saurait rien faire pour un homme qui se croit plus heureux qu'elle.*

Vous jugez bien, messieurs, que cette réponse surprit d'autant plus le ministre, qu'il n'avait pas de coutume d'en recevoir de semblables. O parole d'un homme du seizième siècle ! vous êtes digne des premiers temps des siècles d'or de l'Église, le nôtre ne méritait pas de vous entendre. Et plût au ciel que cette parole fût gravée non pas dans le marbre ou dans l'or, mais dans tous les cœurs des ministres de Jésus-Christ; que, comme celui-ci, ils se crussent très-heureux d'être à un si bon maître : leur langue ainsi ne serait point vénale, et n'espérant rien du monde, il n'y aurait rien qui les empêchât de le corriger. Mais peut-être qu'un homme qui se défend des promesses ne sera pas assez fort pour résister aux choses mêmes quand il les verra présentes ; car combien qui ne veulent la gloire de la pauvreté que tandis qu'ils ne peuvent avoir celle des richesses? Nous ne saurions avoir cette pensée de notre prédicateur après lui avoir vu refuser généreusement des pensions et un évêché même, que la reine-mère le pressa d'accepter.

Il faut avouer, messieurs, que cette grande princesse ne se trompait pas dans son choix. Qui était plus propre à l'épiscopat qu'un homme qui avait passé sa vie avec tant d'honneur dans les fonctions du sacerdoce et de la prédication? Je vous laisse à penser si l'Eglise assemblée eût pu mieux choisir, et si ce n'est pas dans ce choix de la reine que se justifiait cette belle parole de saint Léon : Quiconque a le cœur droit, trouve dans sa propre conscience tout ce qui est prescrit par l'autorité des apôtres et par les ordonnances des canons.

Cependant, vous le savez, ce choix eut beau être juste, on ne put résoudre notre prédicateur à y consentir. La reine trouva dans le cœur du sujet qui lui était le plus soumis une résistance invincible, et il la supplia de trouver bon qu'il demeurât ferme dans la résolution qu'il avait faite de ne se charger jamais ni de la conscience d'autrui, ni du bien d'église. Ce refus avec raison vous paraît rare, et vous croyez qu'un homme qui est capable d'une telle épreuve ne peut, dans notre siècle, rien ajouter à son mérite. Voici pourtant quelque chose qui enchérit encore, et à quoi vous ne vous attendez pas.

Quelqu'un a dit fort subtilement qu'il est comme impossible de renoncer à l'honneur quand il est offert, encore même qu'il soit utile d'y renoncer, parce que quiconque refuse un honneur en acquiert un autre par ce refus, et il réveille ainsi une espèce de gloire plus noble même que celle à laquelle il renonce.

Mais voici un homme tellement désintéressé dans son ministère, qu'il veut moins de cette gloire que de l'autre, quoique plus fine et plus délicate : il refusa l'honneur le plus considérable de l'Église en refusant un évêché ; mais ce n'est pas tout, il refuse même la gloire que l'on lui veut donner de

ce refus, et savez-vous le secret dont il se servait? C'est qu'il rejetait ordinairement sur son âge le motif de son refus, et il fermait toujours la bouche de ceux qui le louaient d'avoir refusé un évêché, en leur disant que s'il eût été aussi jeune que tels et tels, il l'eût accepté comme eux.

Je ne sais, messieurs, si l'humilité, dont le propre est de rendre un chrétien méconnaissable à soi-même, ne lui imposait pas en ces occasions; mais quand ce qu'il disait eût été constamment vrai, n'est-il pas à admirer de l'avoir dit? Pouvons-nous trop l'estimer d'avoir donc vaincu ses passions, éteint l'ambition qui règne ordinairement dans les vieillards, et d'être enfin devenu par son travail l'homme dont parle Tertullien : *Ab omni gloria et dignitatis ardore frigescens*, d'être devenu froid pour la gloire et insensible aux honneurs ?

Non, non, messieurs, ce digne ministre ne cherchait dans son ministère que l'honneur de Jésus-Christ et non pas le sien, ce serviteur fidèle ne pensait qu'à augmenter la famille de son maître; et pour achever de vous le prouver par quelque chose qui lui est bien particulier, je n'ai qu'à vous faire ressouvenir du soin qu'il eut toujours de former des prédicateurs. Saint Paul, à la vérité, avait inspiré ce dessein à Timothée : *Quæ audisti a me*, lui dit-il, *hæc commenda fidelibus hominibusque, cum idonei erunt et alios docere.* Communiquez votre doctrine, (ce que vous avez appris de moi) à des hommes fidèles, qui soient eux-mêmes capables d'instruire les autres. Cependant il y a peu d'exemple de grands hommes qui aient voulu prendre ce soin, et je ne sais guère que le nôtre qui l'ait pris avec succès. Car, quoiqu'il prêchât toujours et en tout lieu, quoiqu'il travaillât plus lui seul dans sa profession que vingt autres, son zèle n'en était point encore satisfait, il se fâchait de n'avoir qu'une bouche et qu'une langue, pour porter les ordres de son Dieu; et c'est ce qui l'obligea de suppléer à sa présence, qui était bornée, en formant de temps à autre, dans sa congrégation, des jeunes gens pour la chaire. Ce zèle même s'étendit sur les étrangers. Etant supérieur de Saint-Magloire, il fit des conférences réglées où quantité d'ecclésiastiques se trouvaient, et auxquels il communiquait libéralement son esprit. Combien qui ont profité de ses lumières! Les prédicateurs qui ont eu depuis vingt ans le plus de réputation n'ont-ils pas été ses disciples? Avouons-le, puisqu'il est vrai : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Nous avons tous reçu de sa plénitude; moi proportionnément à ma faiblesse : mais ces grands hommes qui vous ont charmé, et que leur mérite a élevés aux dignités de l'Eglise, avec abondance; et à voir enfin le grand nombre de prédicateurs qu'il a formés, ne dirait-on pas que Dieu avait établi ce prêtre en notre siècle comme autrefois Jérémie dans le sien, pour être le maître et le capitaine de tout homme qui devait prophétiser : *Dedit te Dominus sacerdotem : ut sis dux in domo Domini super virum prophetantem.*

Ce n'est pas encore tout ce que le zèle inspire à ce merveilleux homme. Considérant que les prédicateurs qu'il formait avaient comme lui une vie courte et une présence bornée, que la parole prononcée passe et s'évanouit; et sachant que la parole écrite demeure et qu'elle tient la place de la bouche, pour parler avec Tertullien, et qu'elle la multiplie : *Littera oris vicaria*, il s'avisa de composer des livres, par lesquels il pût prêcher dans tous les lieux et dans tous les temps : livres admirables, soit pour l'élégance du style, soit pour le choix des matières : livres dans lesquels on ne saurait dire s'il y a plus de beauté que de force, plus de lumière que de fécondité; où, selon le génie facile de leur auteur, on peut apprendre les choses les plus relevées sans contention, où l'on trouve toujours dans une lecture aisée une nourriture solide.

Quoi de plus admirable que sa paraphrase sur Job, le plus difficile livre de l'Ecriture, laquelle, quoique le premier de ses ouvrages, a toujours passé pour un chef-d'œuvre d'esprit et d'éloquence? Quoi de plus utile que son traité de l'usage des passions, qui a été traduit en toutes langues, et où la morale ne découvre point de faible dans le cœur de l'homme qu'elle ne se mette aussitôt en devoir de guérir? Quoi de plus humiliant pour le pécheur que son Homme criminel, où il peut voir tous les désordres que le péché a introduits dans le monde? Quoi de plus consolant pour le juste que son Homme chrétien, où se trouvent étalés avec tant de dignité tous les motifs de notre espérance? Si bien, messieurs, que toutes choses en ce prédicateur ont fait honneur à son ministère, nonseulement sa voix, ses paroles, ses actions, mais sa plume, ses livres, ses écrits, tout a prêché en lui, tout y a parlé : *Omnia in illo erant præconialia.*

Oui, illustre prédicateur, c'était trop peu dans mon texte de vous faire dire que vous honoreriez votre ministère pendant que vous seriez avec nous, puisque vous continuerez à lui faire honneur dans tous les temps; que, comme l'innocent Abel, vous parlerez encore après votre mort, que vos ouvrages instruiront à jamais les chrétiens et formeront les prédicateurs. Mais je ne puis pourtant me résoudre à considérer si tôt ce grand homme dans le tombeau, permettez-moi de tromper encore mon imagination de quelque moment; descendons avec ce prédicateur de la chaire dans le gouvernement de sa congrégation, et je me fais fort de vous faire avouer que comme supérieur de l'Oratoire il a encore honoré son emploi : *Ministerium meum honorificabo.* C'est par où je vais finir ce discours.

III. — Quoique la prédication puisse être dans l'Eglise une disposition prochaine au gouvernement, ce n'est pas pourtant une suite nécessaire que ce qui est propre à l'un soit capable de l'autre. La charité accoutumée à un objet vaste dans le ministère évan-

gélique, et à embrasser indifféremment tous les hommes, les infidèles souvent comme les chrétiens, pourrait avoir peine à se borner et à descendre dans le détail des besoins d'un troupeau ou d'une compagnie ; et saint Paul, qui savait bien la différence de ces deux emplois et la difficulté qui peut être à les accorder, trouve aussi que les prêtres qui en sont capables sont capables d'un double honneur et doivent recevoir plus d'une louange : *Qui bene præsunt presbyteri duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et doctrina.*

Que vous fûtes donc agréablement surpris, mes révérends pères, quand ayant choisi le révérend père Senault pour votre supérieur général, vous lui trouvâtes tout d'un coup autant de talents pour la conduite de votre compagnie qu'il en avait pour le ministère de la parole; et qu'après avoir vieilli dans la chaire et sur les livres, il eût encore la force pour vous édifier, la prudence pour vous conduire, la charité pour vous soulager, le courage pour vous défendre, et le zèle même pour mourir et se sacrifier pour vous. Car c'est par l'exécution de tous ces sentiments qu'il a honoré la supériorité dont vous l'avez vous-même honoré.

Et pour vous en laisser seulement un crayon, après avoir de bien loin passé dans ce discours les bornes ordinaires, de quoi je serais plus confus, si nous n'en aimions tous tendrement le sujet, vous m'avouerez qu'il ne pouvait se servir dans son gouvernement d'un moyen plus doux et plus puissant tout ensemble que celui de l'exemple, car l'exemple d'un chef adoucit merveilleusement toutes les peines des sujets. David, refusant de boire dans sa soif, rafraîchit toute son armée; et notre supérieur général, qui savait le pouvoir de l'exemple, en fit aussi le fondement et la règle de son administration. Toujours le premier aux exercices, les travaux de sa charge, sa qualité de supérieur, ne l'en ont jamais excusé.

Il se rencontre quelquefois dans la grâce des saints des impétuosités qui les portent à des actions héroïques et extraordinaires; ce sont des miracles qu'il faut respecter; mais je ne crois pas qu'on doive guère moins estimer ce genre de vertu dont le caractère consiste dans une égalité constante et réglée; fermeté qui marque un attachement invariable à Dieu, qui participe en quelque façon à son immutabilité, et qui, dans la pensée de saint Grégoire de Nazianze, peut faire dire à un homme après Dieu : je suis toujours le même, et je ne change point.

Et c'était, messieurs, par cette constance dans le bien que notre supérieur a toujours édifié en éclairant, et gouverné la congrégation dont il était chargé ; c'est un soleil qui a éclairé toute sa sphère, parce qu'il a été réglé dans sa course. Tous les jours de sa vie étaient marqués d'un même caractère de ferveur et de piété; ils s'instruisaient tous successivement comme chez le prophète : *Dies diei eructat verbum;* assidu à tous les exercices, ponctuel à la prière, toujours le premier au chœur, qu'il soutenait meme de sa voix éclatante, jusqu'à cinq jours avant sa mort, qu'il chantait encore à la face de cet autel plus mélodieusement que le cygne dont les poëtes ont parlé.

Mais parce que dans le gouvernement avec l'exemple il faut l'action, ne croyez pas qu'il n'en sût bien faire l'alliance. Jamais chef ne fut plus vigilant à pourvoir à tous les besoins de ses membres, à instruire les uns, à consoler les autres, à encourager tout le monde; et pour bien dépeindre ses différentes fonctions dans sa compagnie, je n'ai, messieurs, qu'à vous renvoyer à la description que fait saint Augustin de la charité même, qui, étant toujours une, dit ce saint docteur, ne laisse pas, comme une douce rosée, de s'accommoder aux besoins différents de tous les sujets qu'elle touche : enfantant les uns, compatissant aux autres; s'humiliant avec ceux-ci, s'élevant sur ceux-là; douce à plusieurs, sévère à peu ; ennemie de personne : *Eadem semper charitas, alios parturit, cum aliis infirmatur, ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blanda, aliis severa, nulli inimica, omnibus mater.*

N'est-il pas vrai, mes révérends pères, que vous appliquez aisément cette description admirable à la conduite de votre chef? Vous avez tous été les sujets ou les témoins de sa charité ; n'en reconnaissez-vous pas tous les traits dans cette peinture? Quelle prudence ne lui a-t-il pas fallu à conduire une compagnie libre, et qui n'a point d'autre lien entre ses membres que ceux de l'amour? Que de soins dans notre malheureux siècle pour soutenir les bons desseins d'une congrégation si pleine de zèle? que de force pour s'opposer aux obstacles qui les pouvaient traverser?

On a fait une remarque bien rare dans le gouvernement de ce digne supérieur, qu'il n'a jamais rien entrepris pour sa compagnie où il n'ait réussi. Saint Paul, entre autres qualités qu'il recommande à Timothée, lui enjoint de se montrer toujours un ouvrier incapable de rougir : *Operarium inconfusibilem;* c'est-à-dire, de n'entreprendre rien dont il ait sujet de rougir, dont la honte, en un mot, lui demeure. Cela est bien rare, et il était difficile de satisfaire exactement à un tel ordre.

Cependant, l'homme dont nous parlons a eu l'avantage de l'exécuter dans son gouvernement: *Operarium inconfusibilem;* le succès a suivi tous ses desseins : mais la raison en est aussi fort aisée à trouver, c'est qu'il n'en a jamais formé que de justes, et qu'il était difficile qu'une bonne cause, soutenue par un aussi grand courage que le sien, courût aucun risque. Il fallait néanmoins pour cela, messieurs, beaucoup d'application et de travail, et c'est de quoi son âge ni ses infirmités ne l'ont jamais dispensé. Il a toujours voulu prendre sur lui tout le poids des affaires; il n'a jamais manqué de répondre au moindre de la congrégation qui lui écrivait; et comme la bonté qu'il avait d'entrer dans les besoins de chacun donnait plus de li-

berté à tous de s'adresser à lui, il ne passait guère de semaine qu'il ne fît jusqu'à deux ou trois cents dépêches de sa main. Plusieurs personnes, touchées de ce grand travail, lui représentaient souvent qu'il abrégeait une vie qui leur était chère, et qu'il devait se modérer; mais savez-vous la réponse qu'il faisait? à peu près celle de saint Paul : *Nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum et ministerium quod accepi a Domino.* Ne croyez pas que je fasse état de ma vie, pourvu qu'en consommant ma course j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur. Hélas! messieurs, il l'a bien justifié : il a enfin épuisé ses forces dans le travail; il a sacrifié sa vie, et, de l'aveu même des plus considérables de sa congrégation, il a été sa victime. Il n'avait voulu vivre que pour elle, et toutes les dignités ecclésiastiques n'ont pas eu la force de l'en tirer; mais il a voulu mourir encore pour elle, et après cette dernière preuve, elle ne saurait douter de son amour.

Me voilà, messieurs, arrivé à un endroit où vous voyez bien sans doute qu'il y a longtemps que j'ai peine à me rendre. Si je me suis trop étendu sur la vie d'un homme qui m'a été cher, pardonnez au sentiment de mon amitié qui a éloigné, tout autant qu'elle a pu, la dure nécessité de vous parler de sa mort. Il s'y faut toutefois résoudre, puisque, comme a remarqué saint Paul, il n'y a que Jésus-Christ qui soit prêtre éternel; d'ailleurs nous avons la consolation de savoir que celui que nous pleurons n'a pas moins honoré son ministère par sa mort que par sa vie.

Il fut surpris, et il ne le fut pas : *Justus enim, si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* Ce prédicateur, qui avait tant de fois prêché que c'était une folie d'attendre au dernier moment à se préparer à la mort, avait prudemment fait de toute sa vie une préparation à ce passage. C'est en vain que plusieurs maladies compliquées abattent son corps tout d'un coup; son âme n'en est point consternée; tout ce qu'il eut à faire fut de renouveler les actes de ses vertus qu'il avait toujours pratiquées, et ce mystérieux phénix ramassa toutes ces odeurs pour se consumer lui-même.

Saint Augustin mourant fit mettre autour de son lit des versets de David écrits en grosses lettres, afin de mourir en les méditant. Notre saint prêtre, se trouvant dans le même état, eut la même pensée, car il se fit aussi lire quelques psaumes de ce prophète, s'arrêtant principalement sur ce qui pouvait mieux exprimer l'impatience qu'il avait de voir son Dieu. Il reçut le saint viatique avec une foi et un amour qui, édifiant tous les assistants, les fit fondre en larmes. Le pain des anges, dit-il, ne devrait être reçu qu'avec une disposition angélique; mais en même temps qu'il prononçait cette vérité, comme il avait fait de toutes celles qu'il avait prêchées, il la pratiquait. La force du mal l'empêcha, comme il l'eût bien voulu, de parler aux pères de sa congrégation; mais que sa patience dans ses douleurs, mais que sa soumission aux ordres de Dieu, mais que son mépris pour toutes les choses du monde, mais que l'acceptation généreuse de sa mort : Je l'accepte, mon Dieu, disait-il, je l'accepte, que tout cela leur fut une leçon bien plus touchante que n'auraient pu être toutes les paroles.

Que vous fûtes touchés surtout, mes révérends pères, quand la mort s'emparant successivement de tous ses sens, il se servit de l'impuissance où il se trouvait pour reconnaître son néant devant Dieu, et qu'il s'écria : *Ut jumentum factus sum apud te :* je suis, mon Dieu, comme une bête devant vous. Qu'une telle parole, en effet, prononcée par un tel homme dans un tel état, me paraît énergique! Grands génies de la terre, esprits subtils, qui par les rares talents de votre savoir ou de votre éloquence, prétendez vous élever au-dessus de tout le monde, venez, venez apprendre de la bouche mourante d'un homme qui avait de plus grandes qualités que vous, ce que vous êtes devant Dieu; que tous les dons de l'esprit ne sont que vanité, non plus que les avantages du corps ou de la fortune; qu'il ne faut qu'une vapeur ou qu'un transport pour nous abrutir et pour nous rendre devant Dieu quelque chose de moindre que les bêtes ne le sont devant vous : *Ut jumentum factus sum apud te.* C'est dans ces sentiments que vous devez vivre; c'est dans de pareilles dispositions que notre grand homme est mort. Le mot m'est échappé de la bouche, mes révérends Pères, et je vois bien que les larmes s'échappent en même temps de vos yeux. Je ne saurais vous en blâmer; le christianisme n'est point barbare, il n'a jamais condamné la douleur des enfants sur le tombeau de leur père : *Pium est deflere Malachiam defunctum ;* c'est une piété, dit saint Bernard, de pleurer Malachie mort; mais néanmoins, comme il ajoute : *Pium magis Malachiæ congaudere viventi;* il est encore plus pieux de se réjouir avec Malachie vivant. Ne pleurez donc plus votre père, car il se repose de ses travaux; ne le pleurez plus, car il a commencé à vivre quand vous l'avez vu finir; ne pleurez plus ce saint prêtre, car vous êtes prêtres comme lui, et le deuil a toujours été interdit aux personnes de votre profession. Ne pleurez plus votre illustre général : *Ne vos arguat de inopia charitatis ;* de peur qu'il ne se plaigne de votre peu de charité, de lui envier le bonheur dont il jouit.

Enfin, ne le pleurons plus, cet homme si aimable et qui nous était si cher; ne le pleurons plus, puisqu'après tout nous ne l'avons pas perdu, puisque nous le possédons encore en Dieu; que nous l'y possédons même plus parfait qu'il ne pouvait être; que nous le possédons de plus sans le pouvoir désormais perdre. C'est de là qu'il aura encore soin de votre congrégation, qui lui sera toujours chère; que dès demain il lui en donnera des marques en lui procurant un homme qui, par ses excellentes qualités, le fera revivre parmi vous : car, mes révérends pères, nous pouvons dire de votre compagnie ce qu'on a quelquefois dit d'une république parfaite,

que quoiqu'il ne s'y trouve personne qui souhaite le commandement, presque tous le méritent : *In optima republica omnes sunt probatissimæ vitæ, æmuli nulli dignitatis.* Vous avez donc, mes révérends pères, bien des motifs de consolation sur la mort de ce grand homme; c'est le monde, ce sont les autres chrétiens pour qui j'en trouve fort peu. Ah! mes frères, savez-vous ce que vous perdez quand vous perdez un prédicateur parfait et généreux, quand vous perdez un homme capable de vous dire la vérité? Vous faites une perte qui ne se répare pas quelquefois en deux siècles. Ç'a toujours été l'une des plus sanglantes menaces de Dieu à son peuple, de lui ôter ses docteurs, de le priver de sa parole; ç'a même souvent été un augure fâcheux à tout un pays, que la mort d'un prophète et la perte d'un homme de Dieu : *Cum propheta defecerit, dissipabitur populus.* N'a-t-on pas cru longtemps que la mort de saint Ambroise avait été le présage de la ruine de l'Empire et de toute l'Italie. Ce que nous avons donc à faire, mes frères, c'est de pleurer, non plus sur le mort que nous devons présumer être dans la félicité, mais sur nous qui sommes encore dans la misère; c'est de fléchir Dieu, qui nous a témoigné sa colère en nous ôtant son ministre; c'est de détourner par une pénitence sincère les autres fléaux dont cette perte nous menace; c'est enfin de demander à Jésus-Christ qu'il donne à son Eglise des ministres aussi accomplis que celui-ci, qui, faisant toute leur vie honneur à leur ministère, puissent dire comme lui : *Quandiu sum ego, ministerium meum honorificabo*, etc.

DISCOURS

Sur la réparation du sacrilége commis dans l'église de Paris contre le très-saint sacrement de l'autel, prononcé dans l'église des Cordeliers de Pontoise, en présence de l'assemblée générale du clergé de France.

Plangite, sacerdotes; ululate, ministri altaris; ingredimini, cubate in sacro, ministri Dei mei, quoniam interiit sacrificium et libatio.

Pleurez, prêtres; ministres de l'autel, jetez de grands cris. Et vous, souverains ministres de mon Dieu, entrez dans le sanctuaire et vous y prosternez, parce que le sacrifice a été renversé et la victime profanée (*Joël, chap.* I).

Messeigneurs (1), ce n'est pas pour la mort d'une princesse ou pour la perte d'un héros que je vous demande aujourd'hui des gémissements et des larmes. Si j'interromps le sacrifice, ce n'est plus pour laisser à l'Eglise la liberté de pleurer quelques-uns de ses enfants; je ne sais même si quand ils finissent leur vie dans des actions de pénitence, ou dans des occasions de gloire, cette sainte mère n'a pas autant de raison de s'en réjouir que de s'en affliger. C'est pour un sujet bien plus funeste que j'ose arrêter aujourd'hui l'Eglise dans ses plus saintes fonctions. C'est pour lui donner le temps de pleurer son époux même outragé sur ses autels et jusque dans son propre sein. C'est pour son sacrifice cruellement profané que je demande à ses ministres des soupirs et des sanglots; c'est pour le sang du Testament répandu, pour la victime de propitiation foulée aux pieds, pour une nouvelle mort donnée à Jésus-Christ au milieu même de sa gloire; enfin, pour un sacrilège si noir et si détestable que, comme il n'a pu être inventé que par les démons, il ne peut être dignement pleuré que par les anges ou par les prophètes : *Plangite, sacerdotes, ululate, ministri altaris*, etc.

Il est vrai, messeigneurs, que vous n'avez pas attendu jusqu'ici à ressentir un tel outrage. Le grand prêtre Héli n'eut pas plutôt appris que l'arche était au pouvoir des ennemis de Dieu, que, tombant à la renverse, il en expira de douleur (1 *Reg.*, IV). En quelle consternation ne parûtes-vous pas aussi à la nouvelle de cet horrible attentat commis contre la véritable arche d'alliance, contre Jésus-Christ, au mystère de nos autels? On remarqua dès lors tant de zèle dans vos soupirs et dans vos plaintes, qu'il vous aurait fait sécher aussi bien que David : *Tabescere me fecit zelus meus* (*Psal.* CXVIII), si n'étant en quelque manière plus fort que celui des prêtres et des prophètes de l'Ancien Testament, il ne vous avait conservés pour réparer le crime qui vous affligeait.

En effet, les prêtres et les évêques étant comme au milieu de Dieu et des hommes, et notre sacerdoce, qui est une participation de celui de Jésus-Christ, nous établissant médiateurs après lui entre le ciel et la terre, il est certain que nous appartenons à l'un et à l'autre, et que, selon ces deux rapports, nous sommes aussi obligés à deux choses dans les outrages que les hommes font à Dieu : comme appartenant à Dieu, nous devons les ressentir; comme appartenant aux hommes, nous devons nous mettre en peine de les expier : *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis* (*Hebr.*, V). Mais quoique Dieu ne reçoive point d'injures pour lesquelles ses ministres ne doivent entrer dans ces deux sentiments, il faut avouer néanmoins, et je suis prêt à vous le justifier selon mon texte, que c'est principalement pour celles qu'il reçoit sur nos autels et dans le sacrifice. Dignes ministres du Très-Haut, souverains prêtres du Seigneur, j'ai une nouvelle bien lamentable à vous annoncer : le sacrifice a été profané, le sacrificateur a été égorgé dans le sanctuaire, le Saint des saints a quelque temps paru la proie de l'impiété et la dépouille de la fureur : *Interiit sacrificium et libatio*. Eh! que croyez-vous devoir faire dans un si grand malheur? *Plangite, sacerdotes; ululate, ministri altaris :* Pleurez, prêtres, et criez. Mais ce n'est pas tout : *Ingredimini, cubate in sacro, ministri Dei mei :* Ministres de mon Dieu, entrez dans le sanctuaire et vous y prosternez; c'est-à-dire, mettez-vous en peine par des actions de pénitence et d'humilité de fléchir

(1) L'assemblée peu de jours auparavant avait assisté aux services de madame et de M. de Beaufort.

Dieu et de l'apaiser. Voilà le parti que nous avons à prendre en de si fâcheuses occasions; et c'est aussi ce que je prétends vous montrer dans les deux points de ce discours; vous faisant voir dans le premier les motifs que nous avons de ressentir particulièrement les injures faites à Jésus-Christ sur nos autels ; et dans le second les moyens que nous devons prendre de les réparer.

I.— Que les païens n'aient pas ressenti les injures faites à leurs dieux ; que le sénat romain ait renvoyé à Mars et à Jupiter la connaissance des profanations qui se faisaient dans leurs sacrifices : *Ipsos visuros ne sacra sua polluantur* (*Liv.*), je ne m'en étonne pas, messieurs ; ces divinités n'étant que de faibles ouvrages des mains des hommes, et ces sacrifices qu'on leur offrait que de vains spectacles pour amuser les peuples, ils étaient par cette raison insensibles aux outrages que recevaient ces ridicules idoles, qui ne les ressentaient pas elles-mêmes.

Dans la religion que nous professons les choses se passent tout autrement : elle nous apprend, et nous sommes convaincus que c'est le vrai Dieu que nous honorons, que nos cérémonies sont toutes saintes, et que c'est dans le sacrifice de nos autels que la Divinité est renfermée ; et, par ce principe, la tiédeur et l'insensibilité que nous aurions pour les outrages qu'on lui fait ne pourrait jamais être que criminelle.

Le prophète Elie trouvait assez de raison de s'offenser des profanations qui se faisaient dans les sacrifices de l'ancienne loi, dans la seule vue que le vrai Dieu en était et la fin et l'objet. Le zèle, disait-il, me transporte dans les intérêts de mon Dieu, quand je considère ses autels détruits et ses prêtres égorgés : *Zelo zelatus sum pro Domino*, etc. *Altaria tua destruxerunt, prophetas tuos occiderunt gladio* (III *Reg.*, XIX). Saint prophète, qu'eussiez-vous donc dit, si vous eussiez vu dans notre malheureux siècle, non-seulement les autels du Dieu vivant profanés, non-seulement ses ministres massacrés dans le sanctuaire, mais le Dieu vivant lui-même à la merci de l'impiété et comme en proie à la fureur? Je veux dire, messeigneurs, que le premier motif du ressentiment que nous devons avoir des injures faites à Jésus-Christ sur nos autels, c'est parce que lui-même s'y trouve présent.

Tous les autres crimes que l'on commet contre lui ne l'offensent, à proprement parler, que comme éloigné. Négliger sa loi, blasphémer son saint nom, manquer de respect pour ses autres ministères, tous ces crimes sont très-énormes, mais comme ces injures n'offensent en Jésus-Christ que des choses passées ou éloignées, on peut dire que ce n'est pas proprement sa personne qu'elles attaquent. Mais dans l'eucharistie Jésus-Christ nous crie continuellement qu'il est un Dieu proche et non pas éloigné : *Deus e vicino ego sum, et non Deus de longe* (*Jerem.*, XXIII). Ce généreux ami, plus puissant que tous les amis de la terre, qui ne sauraient tout au plus que laisser leurs portraits pour suppléer à leur absence, nous a tellement laissé le sien dans l'eucharistie en nous quittant, qu'il y est demeuré lui-même. De sorte que toutes les injures qu'il vient recevoir dans ce mystère de son amour l'offensent particulièrement comme présent. Y pensez-vous bien, misérables pécheurs, toutes les fois que vous faites des communions sacriléges ? Y faites-vous réflexion, chrétiens indignes, qui par vos insolences venez troubler les saints mystères? Vous ajoutez à vos offenses contre Jésus-Christ l'horrible circonstance de l'outrager comme présent, vous témoignez le vouloir attaquer en personne, avoir dessein que vos coups soient plus injurieux et plus infaillibles.

C'est par là aussi que saint Paul mesure votre punition; c'est parce que le pécheur *ne discerne* et ne distingue pas la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, qu'il boit et qu'il mange sa condamnation en la prenant : *Continuo quippe cum dixisset : Judicium sibi manducat et bibit, addidit: Non dijudicans corpus Domini* (*S. Aug.*, *ep.* 118 *ad Jan.*). Quand il n'y aurait donc point d'autre motif pour ressentir ces sortes d'outrages, sinon qu'ils sont faits à Jésus-Christ lui-même, c'en serait déjà assez pour être vivement touché. Il proteste à ses disciples que tout ce qu'on leur fera, il le réputera fait à sa personne ; que quiconque les méprisera, il le méprisera lui-même : *Qui vos spernit me spernit.* Et pouvons-nous avoir moins de ressentiment pour les injures personnelles de notre maître qu'il en a pour les nôtres? Mais non-seulement les injures qui sont faites à Jésus-Christ dans l'eucharistie lui sont faites à lui présent, mais elles lui sont faites lorsqu'il agit en notre faveur.

Un ancien disait que quand le soleil ne ferait que paraître aux hommes sans que sa chaleur ou sa lumière leur fussent favorables, il mériterait toujours d'en être adoré : *Etiamsi tacitum sidus præteriret, meruit adorari* (*Sen.*). Mais ce que l'infidèle a faussement dit du soleil de la nature, disons-le de Jésus-Christ, véritable soleil de la grâce. Quand il se contenterait de se trouver sur nos autels sans nous y accorder de grâces, il mériterait assez tous nos respects, et nous devrions être fort indignés, si nous voyions que l'on manquât à lui en rendre. Mais que ce sentiment doit bien autrement augmenter en nous quand nous considérons tout ce que son amour y fait en notre faveur. Sur la terre ce fut un soleil qui passe faisant du bien à tous : *Pertransiit benefaciendo* (*Act. apost.*, X) ; sur l'autel c'est un soleil fixe pour nous combler de tous les biens et pour nous secourir dans tous nos maux. Avons-nous à apaiser le Père éternel irrité contre nous? les plaies de son Fils se rouvrent sur l'autel, son sang y coule encore à tous moments, il y est notre victime. Avons-nous besoin d'entretenir en nous la vie surnaturelle et divine de la grâce? Jésus-Christ se donne sur l'autel en qualité de viande et de breuvage. Il se met en état d'entrer lui-même dans le plus intime de

notre substance pour la soutenir et devenir notre aliment. Le péché ou la concupiscence ont-ils fait en nous de funestes ravages? Jésus-Christ fait sur l'autel pour tous les chrétiens ce qu'il ne fit dans la Judée que pour quelques hommes privilégiés; il est prêt à venir en chacun de nous pour nous guérir de nos faiblesses : *Ego veniam et curabo eum* (*S. Matth.*). Il y est notre remède. Faut-il combattre? ce sacrement est notre force. Sommes-nous pèlerins? il est notre viatique. C'est par ce pain d'intelligence aussi bien que de vie que les docteurs ont été éclairés; c'est avec ce glaive de Gédéon que les martyrs ont triomphé; c'est ce vin pur et chaste qui a germé les vierges. Jésus-Christ, en un mot, est par ce mystère au milieu de son Eglise pour s'appliquer à tous ses besoins, pour lui communiquer toutes ses grâces, pour lui donner jusqu'à la consommation des siècles mille témoignages de son amour.

C'est là proprement que je puis dire avec saint Bernard que mon Dieu est tout à moi, qu'il s'épuise, qu'il se consacre entièrement à mes usages : *Totus mihi datus; totus in meos usus expensus* (*Serm.* 3 *de Circum.*). C'est là que, renonçant en quelque façon aux qualités qu'il a de mon principe, de ma fin, de mon rédempteur, de mon roi, il se réduit à être mon bien propre, à n'avoir plus, ce semble, qu'un être relatif à mes besoins, à être destiné uniquement à ma vie et à mon salut : *Caro mea vere est cibus.*

Que si Jésus-Christ, au milieu de tant de bienfaits et dans la consommation d'un si grand amour, vient à être outragé, y a-t-il des chrétiens assez insensibles pour ne s'en pas tenir offensés? Quoi! je verrai sans gémissements et sans larmes la victime de mon salut méprisée, l'aliment précieux de mon âme foulé aux pieds, le remède de tous mes maux injurieusement répandu? Dès qu'on me ravit un bien temporel, périssable, imaginaire, j'importune le ciel et la terre de mes plaintes; quand l'impiété ou le sacrilége attenteront sur le seul bien qui m'est nécessaire, quand on en voudra à mon Dieu, mes yeux seront secs et mon cœur insensible? Le dirai-je! mes frères, cette tiédeur ne serait guère moins détestable que l'impiété même qu'elle souffrirait.

Mais Jésus-Christ, dit-on, est glorieux dans ce mystère, et les outrages ne sauraient tomber sur sa personne. Je sais bien ce que quelques docteurs ont osé dire sur ce sujet : ils ont dit que l'union qui se trouve dans l'eucharistie entre Jésus-Christ et l'espèce qui le couvre, imitant celle qu'il y a entre l'humanité et la divinité dans l'Incarnation, on peut avancer que l'espèce étant outragée dans l'eucharistie, Jésus-Christ est outragé; comme il est vrai de dire dans l'Incarnation que l'homme souffrant, c'est Dieu qui souffre. Mais je sais bien aussi les différences qui se trouvent dans cette comparaison; c'est pourquoi, sans chercher aucune subtilité, je soutiens que c'est par la raison même que Jésus-Christ est glorieux et impassible dans ce mystère, que les outrages qu'il y reçoit sont plus injurieux, et que le ressentiment que nous en devons avoir doit être plus fort.

Les outrages qu'on faisait à Jésus-Christ sur la terre étaient bien criminels, mais encore ne choquaient-ils pas l'état où il se trouvait : il était passible et mortel. S'il était permis d'excuser les Juifs, je dirais que, faisant mourir Jésus-Christ, ils ne combattaient, ce semble, que la moitié des volontés de Dieu. Car, si d'un côté ils choquaient le dessein qu'il avait d'être honoré, de l'autre ils contribuaient au dessein qu'il avait de mourir. Il est vrai qu'ils offensaient cruellement le Père éternel en égorgeant l'innocent, mais ils exécutaient aussi l'arrêt du Père éternel, qui portait que l'innocent mourrait pour le coupable. Les impies qui outragent Jésus-Christ dans le saint sacrement de nos autels portent plus loin leur sacrilége. Il y est glorieux, il y est affranchi de toutes les misères humaines, il y vient et il ne s'y rend présent que pour y être honoré; ainsi ceux qui l'y offensent ne sont-ils pas d'autant plus coupables qu'ils y choquent toutes ses volontés et qu'ils y offensent non-seulement sa personne, qui est divine, mais son état même, qui est glorieux?

A la vérité l'eucharistie est un monument éternel des souffrances de Jésus-Christ, qui veut en perpétuer par là le souvenir. Il n'a pas ressemblé à ces hommes qui tâchent d'effacer les moindres traits de leurs misères et de leurs humiliations passées; au contraire, il a voulu rendre les siennes en quelque manière immortelles; et pour cela qu'a-t-il fait? il a choisi quelque chose d'éternel; et comme le marbre, ou d'autres matières, si fortes qu'elles soient, périssent, il a pris une table bien plus solide pour le graver, qui est l'eucharistie, laquelle, comme dit saint Paul, doit durer autant que le monde : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* L'eucharistie est donc la mémoire des souffrances passées de Jésus-Christ; mais elle ne lui doit pas être une occasion d'en recevoir de nouvelles. Le sacrifice de l'autel est institué pour réparer les profanations de celui de la croix; mais faut-il qu'il serve pour les augmenter? Et, quand un si grand malheur arrive, anges de paix, pouvez-vous n'en pas pleurer amèrement? Sacrés ministres, pouvez-vous y survivre et n'en pas expirer de douleur?

Il est vrai que ce qui doit le plus affliger les prêtres en ces outrages, c'est que ce sont eux qui en un sens y exposent Jésus-Christ. Autrefois Jésus-Christ disait qu'il voulait que ses ministres le suivissent partout, et qu'ils fussent où il était : *Volo, Pater, ut ubi ego sum, illic sit et minister meus* (*S. Joan.*, XII). Mais depuis il a bien fait davantage, s'étant assujetti à se rendre partout où sont ses ministres, les suivant en tous les lieux où ils le veulent porter, se donnant par eux à qui il leur plaît, et obéissant à une de leurs paroles. Mais, hélas! comme il ne se peut pas faire que tous les lieux où ils se produisent, ni que toutes les personnes auxquelles ils le donnent, soient dignes de le recevoir, ils ont le déplaisir de savoir qu'ils l'exposent à toute heure à mille affronts et à mille indignités.

J'avoue qu'ils ont la consolation qu'ils ne font qu'obéir à Jésus-Christ quand ils paraissent lui commander, et que c'est par ses ordres qu'ils exercent tant d'autorité sur lui-même. C'est pourquoi saint Denys a excellemment remarqué que le prêtre, pour s'excuser envers Jésus-Christ de la témérité dont il paraît user en cette occasion, n'offre jamais le sacrifice, n'ordonne jamais à Jésus-Christ de se rendre sur nos autels, qu'il ne le fasse en même temps ressouvenir de l'ordre qu'il lui en a donné lui-même : *De sacrificio quod ipsius dignitatem superat se purgat sacerdos dum clamat : Hoc facite in meam commemorationem* (*Eccles. Hier.* III). Mais, quoique ce soit pour obéir à Jésus-Christ que nous le produisons sur nos autels, quelle douleur néanmoins pour nous de savoir que toutes les fois que nous l'y produisons nous l'exposons à beaucoup plus d'injures qu'il n'en a reçu pendant sa vie! Il n'était présent que dans la Judée, il est vrai, il ne souffrait aussi que dans la Judée. Mais depuis que par ses ordres les prêtres ont multiplié sa présence, n'est-il pas vrai qu'ils ont aussi multiplié ses opprobres? Nous faisons entrer son corps par ce mystère dans les priviléges de l'immensité divine, mais souvent faisons-nous autre chose que d'étendre sa passion dans tous les siècles, que de l'exposer aux plus sanglantes railleries, que de le faire souffrir dans toutes les provinces et dans tous les lieux du monde?

Je sais bien, mon Sauveur, que vous nous donnez en cela un témoignage d'amour, sur lequel nous ne saurions faire trop de réflexion. Vous avez prévu tous ces outrages, et vous ne laissez pas de vous y exposer : *Vincente præscientiam bonitate*, comme disait saint Augustin dans une autre occasion. Vous aimez mieux vous livrer encore par ce mystère aux mains des pécheurs que de ne vous metire pas en état de venir à nous; c'est-à-dire que vous vous résolvez à tous moments de passer comme autrefois par l'infidèle Samarie, plutôt que de manquer à honorer la Galilée de votre présence. Vous êtes ce généreux ami qui ne craint pas de s'engager dans des chemins remplis de voleurs et d'assassins, où il prévoit bien qu'il recevra des coups, qu'il sera peut-être mis tout en sang, pourvu qu'il soit assez heureux de revoir et d'embrasser son ami.

Mais, mon Sauveur, pourquoi faut-il que nous soyons les ministres d'un amour qui vous coûte si cher? Et la douleur ne doit-elle pas effectivement l'emporter sur l'honneur même qui nous revient de notre dignité, d'être ainsi obligés de contribuer tous les jours à tant d'injures et à tant d'affronts? *Plangite, sacerdotes;* pleurez, prêtres, les outrages de Jésus Christ sur nos autels, c'est vous qui l'y exposez. Pleurez, prêtres, la profanation du sacrifice, c'est votre ouvrage qu'on détruit. Pleurez, prêtres, le genre de mort que les pécheurs donnent au Fils de Dieu dans l'eucharistie; il y est votre fils, vous y êtes ses pères : *Plangite, sacerdotes; ululate, ministri altaris.* Trop heureux encore si, comme ce prêtre fortuné, nous ne répandions pas seulement des larmes en ces occasions, mais que nous y versassions notre sang.

Saint Bernard considérait comme une grâce considérable que Jésus-Christ se servît de lui comme d'un bouclier pour parer les coups que l'impiété voudrait porter sur sa personne divine : *Bonum mihi si dignetur Christus uti me pro clypeo* (II *De consid.*, 1). Quelle gloire, messieurs, à un prêtre de recevoir l'honneur que saint Bernard n'avait fait que souhaiter, d'avoir paré de tout son corps les coups qu'un démon déguisé en homme voulait porter à Jésus-Christ, d'avoir eu dans son martyre la distinction que les Pères n'ont remarquée qu'en celui des saints innocents, d'avoir souffert non-seulement pour Jésus-Christ, mais à la place même de Jésus-Christ : *Vice Christi et pro Christo* (S. *Chrys.*)!

Dieu avait autrefois promis dans l'Ancien Testament que les prêtres seraient en sûreté à l'autel, que pas un d'eux ne courrait risque de sa vie dans le temps du sacrifice et pendant qu'il immolerait les victimes : *De sacerdotibus non interibit vir a facie mea, qui offerat holocautomata et incendat sacrificium et cœdat victimas* (*Jerem.*, XXXV). Dans le Nouveau les prêtres n'ont pas la même sûreté à l'autel; nous en venons de voir un exemple bien funeste, et l'histoire nous en fournirait d'autres, surtout de Prétextat, archevêque de Rouen, qui fut mis à mort en sacrifiant. Et pourquoi cette différence, messieurs, qui nous paraît si désavantageuse? Gardons-nous bien cependant de croire qu'elle nous le soit en effet. Comme dans l'ancienne loi on ne sacrifiait sur les autels que des taureaux ou des agneaux, Dieu favorisait à la vérité les prêtres de ne pas permettre qu'ils fussent égorgés à l'autel, parce qu'ils n'eussent fait pour lors que mêler leur sang avec celui des bêtes. Mais dans la religion chrétienne, sur les autels de laquelle Jésus-Christ lui-même est immolé, pourquoi cette sauvegarde à ses prêtres? Dieu les traite bien plus favorablement de ne leur pas ôter l'espérance de pouvoir mourir en sacrifiant, trop heureux de joindre leur sang au sang innocent de l'Agneau; trop heureux qu'il ne se fasse qu'un sacrifice du prêtre et de la victime; trop heureux, encore une fois, de recevoir sur soi les coups que l'on voudrait porter sur Jésus-Christ!

Mais enfin, les prêtres n'étant pas tous assez heureux pour verser leur sang toutes les fois que Jésus-Christ est outragé sur l'autel, peuvent-ils du moins refuser de lui donner des larmes? Si nous ne méritons pas de recevoir sur nos corps tous les outrages que l'impiété voudrait faire à notre maître, quelle apparence de ne les pas ressentir intérieurement et dans nos cœurs? *Plangite, sacerdotes; ululate*, etc. Il est vrai que ce n'est pas encore assez faire pour des prêtres en ces occasions : *Ingredimini, cubate in sacco, ministri Dei mei.* Il est même de leur devoir, après avoir pleuré ces outrages, de se venir prosterner dans le sanctuaire et de se mettre en devoir de les expier. C'est ce qui me reste à

vous faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Si le zèle nous oblige de ressentir les injures faites à Jésus-Christ, il ne faut pas croire que ce soit pour les venger sur les coupables. Il est rare, et surtout dans le Nouveau Testament, de trouver des Elie à qui l'autorité soit donnée de réduire en cendres les ennemis de Dieu : *Si homo Dei sum, descendat ignis de cœlo et devoret te* (IV *Reg.*, I). Jésus-Christ fit bien connaître à ses deux disciples, qui demandaient à faire ainsi descendre les feux du ciel sur une ville rebelle, que ce n'était pas là son esprit, et par conséquent que ce ne devait pas être le leur : *Nescitis cujus spiritus estis* (*S. Luc.*, IX). A quelle fin donc les ministres de Jésus-Christ doivent-ils ressentir les injures? c'est pour les expier eux-mêmes et les réparer.

Un prêtre de Minerve répondit autrefois à ceux qui s'étonnaient de ce qu'il laissait l'impiété d'Alcibiade impunie, quoiqu'il brisât partout les images de la déesse, que son devoir n'était pas de donner des malédictions à personne, mais de faire des vœux pour tout le monde : *Suum esse pro populo non maledicta effundere, sed vota.* Mais sans citer rien de profane sur ce sujet si saint, n'est-ce pas ce que Jésus-Christ lui-même a enseigné à tous ses ministres, plus efficacement encore par son exemple que par ses paroles, lorsque non-seulement il a préféré l'expiation du péché à sa punition dans le salut du monde, mais que, pour achever cette expiation, il a même voulu qu'il n'en ait coûté qu'à lui seul?

Oui, Messieurs, la justice divine, qui ne pouvait être satisfaite par le pécheur, a permis qu'il versât des larmes par d'autres yeux que par les siens, qu'il donnât du sang par d'autres veines, qu'il s'affligeât dans un autre cœur. Voilà le secret admirable que la justice de Dieu a inventé pour pouvoir être satisfaite, et dans laquelle Jésus-Christ est entré. Mais c'est aussi ce que tous ceux qui participent à son sacerdoce doivent, autant qu'ils peuvent, imiter : *Si peccaverit populus, orabit sacerdos* (*Levit.*, V.). C'est le devoir du prêtre, non-seulement de prier pour les péchés d'autrui, non-seulement de se les imputer : *Ipsi comedent peccata populi mei* (*Ose.*, IV), mais, à l'exemple même de Jésus-Christ, d'en porter, s'il se peut, la peine, selon l'expression de l'Ecriture : Il doit manger et dévorer les péchés du peuple; c'est-à-dire se les rendre propres et les consumer par la chaleur de sa compassion et de son amour. Enfin, quand l'auteur du livre de l'Ecclésiastique veut louer un grand prêtre et l'Eglise un évêque, l'un et l'autre ne croient pouvoir rien ajouter à leur éloge après avoir dit que dans le temps de la colère ils ont été, par leur pénitence et par leurs larmes, la réconciliation publique : *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* (*Eccles.* XLIV). Mais comment les prêtres et les évêques peuvent-ils particulièrement s'acquitter de ce devoir dans les outrages que l'impiété fait à Jésus-Christ sur nos autels?

Toute satisfaction pour être entière doit s'étendre par sa vertu, et sur le passé, et sur le futur. Il faut expier le passé, il faut prévenir le futur. Pour le premier, il ne faut point à toute l'Eglise d'autre règle de sa conduite que votre exemple, messeigneurs. Le jeûne, la prière et l'aumône, que vous avez si admirablement jointes en cette occasion (1), ces trois vertus qui composent, si l'on peut dire ainsi, comme une trinité morale, n'ayant point effectivement toutes trois d'autre essence qu'une charité parfaite, fournissent, comme parlent les Pères, toutes les armes dont on peut innocemment combattre le ciel et le fléchir. A l'égard du passé, la réparation que les ministres de Jésus-Christ lui doivent pour les injures qu'il a reçues sur l'autel, peut n'être pas différente dans sa substance de celle qui lui est due pour tout autre crime. Mais à l'égard du futur, voici, ce me semble, en trois mots, ce que nous pouvons faire de particulier.

Jésus-Christ sur l'autel peut être outragé par trois sortes de personnes : par des impies, par de mauvais chrétiens et par des prêtres mêmes. Pour mettre Jésus-Christ à couvert de toute injure sur l'autel, nous n'avons donc qu'à chercher les moyens de nous opposer aux sacriléges et aux attentats de ces trois sortes de personnes. Premièrement, quel est, à votre avis, le dessein de l'impiété lorsqu'elle s'attaque à notre sacrifice? c'est que notre sacrifice étant le plus grand honneur que Dieu puisse recevoir, l'enfer n'a pas plus de passion que de le détruire. Il voit, comme remarque excellemment saint Augustin dans son livre dixième de la Cité de Dieu, que l'eucharistie est le vrai et le souverain sacrifice auquel tous les faux sacrifices qui se faisaient dans le monde ont cédé : *Summum utrumque sacrificium, cui cuncta sacrificia falsa cesserunt* (*Lib.* X, *c.* 20). Le démon voit qu'effectivement ses autels, dans quelque religion que ce soit, sont renversés, qu'il n'y a plus que ceux du vrai Dieu qui subsistent; et là-dessus il rassemble tous les efforts de sa rage, pour lui ravir autant qu'il peut ce culte souverain.

De là il a suscité presque dans tous les siècles des troupes d'hérétiques ou d'infidèles qui se sont attachés à ruiner nos autels, à briser nos vases sacrés, à dissiper tout ce qui était nécessaire à la célébration des divins mystères. De là il possède de temps à autre quelque misérable, et il le force, comme ces jours passés, à attenter d'un seul coup et sur le sacrifice, et sur le sacrificateur. Or, savez-vous, prêtres de Jésus-Christ, savez-vous le moyen de nous opposer à ce pernicieux dessein, et de donner le démenti à l'enfer? c'est d'offrir le plus souvent que nous pouvons ce sacrifice même, c'est de nous attacher d'autant plus à rendre ce culte souverain à Dieu, que le démon fait

(1) Cette cérémonie fut précédée d'un jeûne universel et suivie d'une aumône publique

plus d'efforts de le lui ôter; et souvenons-nous là-dessus que toutes les fois que, sans empêchement et par une négligence inexcusable, nous nous abstenons de sacrifier, nous entrons, sans y penser, dans les desseins de l'enfer, puisque nous privons, comme remarque saint Bonaventure (*Lib. de Missa, c.* 5), la Trinité de gloire, les anges de joie, l'Eglise de grâce, et nous-mêmes de notre souverain bien, qui ne peut consister que dans notre union avec Jésus-Christ.

Il est vrai que pour réparer dignement la gloire de Dieu par le sacrifice, ce ne serait pas assez qu'il fût souvent offert, s'il n'était offert par de saints ministres. Car quel doit être le mérite d'un homme qui fait tous les jours descendre Jésus-Christ du ciel; qui, plus puissant que Josué, fait obéir, quand il veut, un Dieu à sa voix : *Obediente Deo voci hominis* (*Jos.*, X); ou plutôt, quel doit être celui qui, comme parlent les Pères, mêle tous les jours sa chair avec la chair du fils d'une vierge? Quelle doit être la langue qui est tous les jours rafraîchie du sang innocent de l'Agneau? Quelles doivent être les mains qui portent à tout moment celui qui porte le monde par la force de sa parole? il est certain, mes frères, que les prêtres devraient autant surpasser les anges en pureté et en sainteté qu'ils les surpassent en puissance: *Tanto melior angelis, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit* (*Hebr.*, IV).

Je puis appliquer à tous ces prêtres les paroles que saint Paul a dites du souverain prêtre. Ils sont obligés à être d'autant meilleurs que les anges, qu'ils ont hérité dans le partage commun un nom et un office plus excellent. Les anges annoncent la venue de Jésus-Christ en terre; les prêtres l'y font descendre. Les anges le montrent aux hommes; les prêtres le leur donnent. Les anges exercent quelque opération autour de Jésus-Christ par leurs services; les prêtres ont droit d'en exercer sur la personne de Jésus-Christ même par leur puissance. Enfin, messieurs, que dirai-je davantage? Non seulement il n'y a pas un des anges à qui le Père éternel, selon la remarque de saint Paul, ait dit comme à Jésus-Christ : *Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré.* Mais il n'y en a pas même à qui Jésus-Christ puisse dire ces paroles qu'il peut dire à tous les prêtres : *Vous êtes comme mon Père sur la terre; comme lui vous m'avez aujourd'hui produit sur l'autel.* Et dans cet avantage que nous avons sur les anges jugez si nous ne devrions pas du moins être aussi saints et aussi purs.

La prêtrise, à proprement parler, est l'ordre de Jésus-Christ; les prêtres sont les religieux de Jésus-Christ; là-dessus quelle perfection ne doivent-ils pas avoir? Elle doit être telle, qu'un prêtre ne saurait légitimement faire autre chose que ce qu'a fait Jésus-Christ. Les autres chrétiens peuvent faire quelque chose que n'a pas fait Jésus-Christ. Ils se marient, ils trafiquent, ils entrent dans le commerce et dans les affaires du monde. C'est assez que Jésus-Christ ait mérité grâce pour une action, pour pouvoir être faite par un chrétien; mais ce n'est pas assez pour pouvoir être faite par un prêtre, il faut de plus que cette action ait été faite par Jésus-Christ. Cependant combien y a-t-il de malheureux prêtres qui s'éloignent infiniment de ces obligations? combien même s'en trouve-t-il d'assez détestables pour ajouter de nouvelles impiétés aux outrages que Jésus-Christ reçoit sur nos autels? combien dont les messes, l'oserais-je dire, sont des crimes, dont les sacrifices sont autant de sacriléges? Hé! quel remède à une telle désolation!

C'est à vous uniquement, messeigneurs, qu'il appartient de prévenir ce désordre et de le réparer. Il n'y a que votre discernement et la prudence que vous apporterez dans l'ordination qui puisse épargner à Jésus-Christ des injures d'autant plus cruelles, qu'elles lui viennent de ses propres ministres. Tertullien reprochait aux païens qu'ils s'amusaient à examiner les entrailles de leurs victimes, au lieu de visiter et d'observer plutôt l'intérieur de leurs prêtres, toujours vicieux et très-dépravés : *Miror cum hostiæ probantur penes vos a vitiosissimis sacerdotibus, cur præcordia potius victimarum quam ipsorum sacrificantium examinentur* (*Apol.*). Il n'est pas besoin d'observer les entrailles de notre victime, il n'est pas nécessaire d'ouvrir le cœur de Jésus-Christ pour juger de sa pureté; mais pour la sainteté entière du sacrifice, il faut seulement examiner l'intérieur des sacrificateurs. Je ne doute pas, messeigneurs, que vous, à qui cet examen appartient, n'y soyez très-circonspects; que vous ne considériez pour le moins autant ce qui est dans le cœur de ceux qui se présentent à vous, que ce qui est dans leur tête; leurs mœurs, que leur capacité, et que vous ne trembliez enfin toutes les fois que vous imposez les mains à quelqu'un, dans l'avis que vous donne saint Paul : *Que vous hâtant trop de le faire, vous vous rendriez complices de toutes les fautes qu'il ferait dans son ministère* (I *Tim.*, V).

Mais ce ne serait pas encore réparer toutes les injures de Jésus-Christ sur nos autels de mettre ordre, et que le sacrifice fût souvent offert, et qu'il ne le fût que par de dignes ministres, il faudrait encore régler les dispositions de ceux qui y assistent ou qui y participent; et à cet egard, messieurs, j'avoue que le désordre paraît presque sans remède. Ah! tout semble désespéré à cet égard dans l'Eglise! Que de gens qui ne se trouvent à la célébration de nos mystères que pour les déshonorer par mille insolences! Mais combien même qui n'y participent jamais qu'avec sacrilége?

Nous détestons, et avec grande raison, la malheureuse action qui se vient de commettre. Mais de bonne foi, à l'éclat près, son énormité approche-t-elle des perfidies dont la plupart des chrétiens usent envers Jésus-Christ dans l'eucharistie? L'auteur infâme de cette action était un ennemi déclaré; ils font profession d'être ses amis et ses disciples. Il

ne croyait pas : ils protestent qu'ils sont persuadés. Il attaquait ouvertement : ils prennent Jésus-Christ en trahison, ils le trahissent comme Judas, par un baiser. Cet homme détestable, comme les Juifs, a porté une fois ses mains violentes sur Jésus-Christ; mais les mauvais chrétiens renouvellent tous les jours leurs attentats.

C'est de quoi principalement Tertullien se plaignait dès son siècle; et comme tous les chrétiens recevaient pour lors l'hostie sainte dans la main, il trouvait, par cette raison, que celles des sacriléges méritaient d'être coupées : *Proh scelus! Semel Judæi Christo manus intulerunt, isti quotidie; o manus præcidendæ* (*De Idol.*, *cap.* 7)! Saints prêtres de Jésus-Christ, ce désordre étant bien augmenté dans notre malheureux siècle, nous avons encore plus de sujet d'en gémir; mais quel remède pouvons-nous y apporter? Je n'en sais point d'autre que d'avoir une grande fermeté à repousser de l'autel tout ce qui peut ressentir l'impénitence ou l'opiniâtreté. Et pour nous animer à cette vigueur généreuse, souvenons-nous de la pratique ancienne de l'Eglise, qui chassait les pécheurs, non-seulement de la participation, mais de la vue même des saints mystères, et représentons-nous ce diacre dont parle saint Chrysostome (*Homil in ep. ad Hier.*), qui, avant la célébration du sacrifice, se tenant debout en un lieu éminent, et levant, dit-il, la main en haut, comme les hérauts qui portent la parole des princes, criait d'un ton redoutable : *Sancta sanctis :* Les choses saintes sont pour les saints. Souvenons-nous enfin qu'alors tout péché canonique méritait excommunication; que non-seulement on séparait des fidèles, et à plus forte raison de Jésus-Christ, les impénitents et les opiniâtres, mais les pécheurs mêmes qui paraissaient soumis, jusqu'à ce qu'on eût des preuves qu'ils le fussent sincèrement.

Il serait bien difficile de rétablir dans notre siècle relâché ces pratiques salutaires, c'est en vain que nous l'entreprendrions; mais du moins, mes fréres, n'omettons rien des précautions qui nous restent, et que nous pouvons encore mettre en usage. Chassons les impies et les scandaleux de nos temples : *Foris canes* (*Apoc.*, XXII). Mais rejetons encore plutôt de la sainte table les faux pénitents, ces traîtres qui, comme Hérode, ne font semblant de venir adorer l'enfant que pour le mettre à mort.

Il est vrai qu'avec tous ces soins, quelque vigilance et quelque exactitude que nous y apportions, nous avons le déplaisir de savoir qu'il n'est pas en notre pouvoir de mettre Jésus-Christ à couvert de tous les outrages auxquels il est exposé sur l'autel. Il en recevra tous les jours dans ce mystère ; quand tout ce que nous proposons réussirait, il en souffrirait encore assez pour pouvoir justement à toute heure se venger de nous et nous perdre. Et là-dessus savez-vous ce que des ministres de Jésus-Christ ont à faire? C'est de gémir souvent en sa présence pour tous ces crimes cachés; c'est de lui faire à toute heure en secret la réparation que nous lui faisons aujourd'hui avec éclat; c'est, comme le grand prêtre Aaron, de nous jeter, l'encensoir à la main, entre les vivants et les morts, de nous opposer à la colère et aux feux du ciel (*Num.*, XVI).

Les païens, tout aveugles qu'ils étaient, ont cru que la profanation de leurs mystères menaçait leurs Etats d'une ruine prochaine : *Sic profanatis sacris, peritura Troja perdidit primum deos.* Mais si le ciel est si fort ennemi de l'impiété, qu'il a quelquefois vengé les fausses divinités violées, que ne devons-nous pas craindre après que la véritable divinité a été profanée, après que Jésus-Christ a été si injurieusement outragé sur nos autels! Et à cela, ministres du Seigneur, je vous le redis encore, nous n'avons rien à faire qu'à crier incessamment vers le ciel, qu'à détourner autant que nous pouvons l'orage, à force de gémissements et de sanglots. C'est là notre office, et l'une de nos principales fonctions : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes et ministri Domini.* C'est entre le vestibule et l'autel, c'est dans la place même où nous sommes, que nous devons nous acquitter de ce devoir : Hélas! c'est ici que Jésus-Christ reçoit tous les jours tant d'injures ; n'est-il pas juste que ce soit ici même que nous les pleurions? Mais c'est en ce lieu que Dieu s'est principalement engagé de faire miséricorde à son peuple, en pouvons-nous aussi choisir de plus favorable pour obtenir notre pardon : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes*, etc., *et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo.* (*Joel.*, II).

Nous osons donc vous le dire, Seigneur, pardonnez, pardonnez à votre peuple. Si vous regardez nos crimes, nous nous confessons être indignes de grâce ; la nue est prête à crever, et la foudre à partir. Mais si vous regardez aussi la victime que nous sommes prêts à vous immoler, il nous sera permis d'espérer. Cette victime sacrée a été jusqu'ici le sujet le plus ordinaire de nos offenses, il n'est que trop vrai ; mais c'est cependant, Seigneur, l'unique moyen qui nous reste pour notre réconciliation. Nous n'avons pu vous outrager davantage qu'en outrageant votre Fils sur l'autel ; mais pourrions-nous aussi vous en faire une plus digne satisfaction qu'en vous l'offrant sur l'autel même? Si ce n'était pas même trop perdre le respect pour des pécheurs, nous vous représenterions que notre satisfaction par lui est plus grande que notre offense, quelque énorme qu'elle soit. Si celle-ci est infinie du côté de son objet, elle est du moins bornée du côté de son principe ; mais la satisfaction de votre Fils, que nous vous offrons, est infinie par rapport à l'un et à l'autre terme. Si c'est un Dieu en votre personne qui la reçoit, c'est encore un Dieu en la personne de Jésus-Christ qui vous la fait : *Parce, Domine, parce populo tuo.* Pardonnez donc, Seigneur, en cette seule considération à votre peuple. Que cette action détestable qui vient d'être commise ne nous soit point un malheureux présage de votre colère sur nous, que ce crime ne

soit qu'une occasion pour nous tirer de notre assoupissement et ranimer notre ferveur. C'est du moins de la sorte que nous sommes résolus d'en profiter; afin qu'après vous avoir rendu toute la gloire que nous pouvons sur la terre, nous ayons quelque jour part à celle que vous possédez dans le ciel. Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR LE JOUR DU SAINT-SACREMENT.

Vidi Agnum tanquam occisum.

J'ai vu l'Agneau comme mort (*Apoc., cap.* VII)

Quoique le sacrifice de la croix soit l'unique source de notre bonheur, et que nous soyons redevables de notre salut à la mort de Jésus-Christ, je puis dire néanmoins, messieurs, sans lui faire injure, qu'elle ne fait pas l'avantage particulier des chrétiens, et que s'ils n'avaient point le sacrifice de l'autel, leur condition ne serait guère meilleure que celle des Juifs. En effet, le sacrifice de la croix a regardé la Synagogue comme l'Eglise; les saints de l'ancien testament ont été sauvés, aussi bien que ceux du nouveau, par la mort de Jésus-Christ: et c'est ce qui a fait dire à son disciple bien-aimé qu'il était une victime égorgée dès la naissance du monde: *Agnus occisus ab origine mundi.* De sorte que si l'Eglise l'emporte sur la Synagogue, c'est principalement par l'adorable sacrifice de nos autels; c'est en cela que consiste tout son avantage, et je m'étonne comment nos hérétiques se peuvent résoudre à lui ôter la seule chose qui fasse sa différence et sa gloire. Ce discours, mes frères, est donc destiné à vous expliquer la sainteté de ce sacrifice auguste, pourvu que Marie, qui a fourni la chair et le sang qui y sont immolés, m'assiste de sa protection ordinaire, et que l'ange me prête des paroles pour lui dire: *Ave, Maria.*

De toutes les qualités de Jésus-Christ il n'y en a point qui lui soit plus honorable que celle de prêtre. Dans celles de sauveur, de roi, de pasteur, ou de juge, il nous regarde simplement, il pense à son Eglise, il ne fait, ce semble, que s'appliquer aux hommes pour les sauver, les nourrir, ou les juger: mais en qualité de prêtre, il ne s'applique pas seulement à nous, il s'élève vers son Père, il l'adore et lui rend un hommage éternel. Vous comprendrez aisément cette vérité, si vous examinez les trois vues que Jésus-Christ est obligé d'avoir dans son sacerdoce: il regarde son Père, il se considère soi-même pour se sacrifier et pour s'immoler, et il pense aux hommes pour les remettre en grâce. Or, tous ces emplois n'ayant pour fin principale que l'honneur du Père éternel, ne peuvent être desavantageux à son Fils; il ne s'abaisse pas seulement par eux jusqu'à l'homme, il s'élève jusqu'à Dieu; et s'il a encore quelque pensée pour nous, ce n'est que pour nous y élever avec lui.

Il est vrai que comme Jésus-Christ est prètre en deux lieux, qu'il a deux autels et deux sacrifices, il faut voir si son sacerdoce lui est également honorable dans l'un et dans l'autre. Sur la croix il a bien ces trois desseins et ces trois vues dans son sacrifice; il y regarde bien son Père pour l'honorer, il s'y considère bien soi-même pour s'immoler, il y pense bien aux hommes pour les réconcilier: mais, hélas! que ses desseins sont étrangement combattus! que le sacrilege et le déicide qui se commettent sur le Calvaire y rendent, ce semble, le sacerdoce de Jésus-Christ honteux! Si on considère sa mort par rapport au Père éternel, on ne saurait dire si c'est un honneur qu'il reçoit, plutôt qu'une offense. Si on la considère par rapport à lui même, on ne sait si elle est un sacrifice plutôt qu'un meurtre: si on la considère enfin par rapport aux hommes, il est difficile de juger s'ils en tirent plus de profit qu'ils n'y font paraître de cruauté.

Vous m'avouerez, chrétiens, que toutes ces fâcheuses circonstances qui se trouvent sur la croix y ternissent l'éclat et la dignité du sacerdoce du Fils de Dieu. Mais sur nos autels cette qualité est purement sainte; *Oblatio munda;* et c'est dans le sacrifice de la messe qu'elle est entièrement honorable à Jésus-Christ, puisque s'il y conserve ces trois regards qu'il avait sur la croix vers son Père, vers soi-même, vers les hommes, c'est sans qu'ils soient mêlés de sacrilége, ni profanés par l'impiété: *Vidi Agnum tanquam occisum:* J'ai vu l'Agneau comme mort. Jésus-Christ est bien agneau sur l'autel; c'est-à-dire victime: *Vidi Agnum.* Mais cette victime n'y est point égorgée par la cruauté, c'est l'amour qui l'immole, et non pas la douleur; il n'y est que comme mort, *tanquam occisum.* En un mot, mes frères, le Père éternel est honoré par ce sacrifice, et il n'en est point offensé. Jésus-Christ y est immolé, et il n'y est pas crucifié; les hommes en sont participants, et il n'en sont pas coupables. Détestable hérésie, quelque rage que l'enfer te fasse vomir contre cet auguste mystère, c'est un sacrifice; mais un sacrifice plus grand même que celui de la croix, puisque le Père éternel le reçoit sans indignation, puisque Jésus-Christ l'offre sans douleur; puisque les hommes y participent sans cruauté. Trois points qui feront le sujet de ce discours.

I. — Toutes les religions du monde conviennent avec la nôtre en ce qu'elles ont, comme elle, Dieu pour fin. Quelque aveugle que soit la nature, elle n'inspire jamais à ses enfants d'autre espèce d'adoration; et saint Augustin (*D. Aug., lib.* X *de Civit. Dei*), m'apprend qu'elle n'a jamais ordonné de sacrifier à aucun être qu'elle n'ait ou cru, ou pensé, ou du moins feint qu'il était Dieu: *Cui sacrificandum censuit natura nisi ei quem Deum aut scirit, aut putarit, aut finxit?* Toutes les religions s'accordent donc en ce point avec la nôtre, qu'elles adorent Dieu, qu'elles ont Dieu pour fin: mais l'avantage de la religion chrétienne sur toutes les autres et même sur celle des Juifs, consiste en ce que non-seulement elle adore Dieu, mais qu'elle l'adore par Dieu même, en ce que non-seulement elle a Dieu pour fin, mais qu'elle a encore Dieu pour moyen. Oui, c'est

par un Dieu incarné et mourant qu'elle adore un Dieu vivant et éternel ; c'est par un Dieu sacrifié qu'elle satisfait à la justice d'un Dieu irrité ; c'est, en un mot, par Jésus-Christ que l'Eglise adore tous les jours le Père éternel : voilà son avantage.

Tous les hommes d'eux-mêmes ne sauraient rien offrir à Dieu qui soit digne de lui. Si nous faisons réflexion sur notre indigence et sur son infinité, nous sommes contraints d'avouer hautement que nous n'avons ni pensée ni parole qui lui soient proportionées, et que par conséquent nous n'avons point de sacrifice à lui faire qui réponde à sa grandeur. Mais quelle bonté, mesdames, le Père éternel n'a-t-il point eue pour nous ? Il nous a fourni lui-même de quoi le payer et le satisfaire, il nous a donné son propre Fils, et Jésus-Christ étant ainsi tout à nous par la libéralité même de son Père, nous nous en servons tous les jours pour nous acquitter envers lui.

De là vient, chrétiens, que l'Eglise ne traite jamais avec Dieu que par l'entremise de son Fils : *Per Christum Dominum nostrum.* Ainsi conclut-elle toutes ses prières. Si elle a des demandes à lui faire, c'est par la bouche de Jésus-Christ : si elle a des louanges à lui donner, c'est par son Verbe, qui est son panégyrique éternel. Enfin si elle immole des victimes, si elle fait à Dieu des sacrifices, sa victime c'est son Fils, son sacrifice c'est Jésus-Christ. Voilà, chrétiens, en quoi consiste tout l'avantage de servir son Dieu par Dieu même, et d'honorer le Père éternel par son Fils.

Saint Pierre avait remarqué admirablement ce glorieux avantage, et ce grand apôtre nous le découvre par ces magnifiques paroles : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei; si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus, ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum.* Ceux que le ministère oblige à parler dans notre religion, n'annoncent que la parole de Dieu, ceux qui font quelque autre fonction dans l'Eglise, bien loin d'agir par eux-mêmes, ils se laissent conduire aux mouvements de Dieu ; afin d'exécuter pleinement l'intention que le Père éternel a eue de s'y faire honorer en toutes choses par son Fils Jésus-Christ : *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum.*

Toutes les autres religions offraient des sacrifices qui étaient bien injurieux à leurs divinités, puisque pour des hommes criminels elles n'immolaient que des bêtes, et qu'elles croyaient racheter la vie d'une personne raisonnable par la mort d'une créature imparfaite : *Et viles animas pro meliore damus.* Mais peut-on dire, chrétiens, que dans l'Eglise nous fassions tort à la justice de notre Dieu ? puisque pour racheter la vie d'un homme, nous lui offrons tous les jours la mort d'un Dieu comme lui ? Jugez, chrétiens, si le Père éternel ne doit pas être satisfait. Le sacrifice a été institué pour honorer particulièrement deux perfections de Dieu, sa souveraineté et sa justice : on immolait des victimes pour reconnaître la première, on en immolait pour apaiser la seconde. Or, pouvons-nous nous acquitter plus magnifiquement de ces deux devoirs, je veux dire rendre plus d'honneur à la souveraineté du Père éternel, qu'en lui soumettant un Dieu ; ni satisfaire plus rigoureusement à sa justice, qu'en lui immolant son Fils, et lui rendant tous les jours sur nos autels tout ce qu'il a pu nous donner ? Quelque infini qu'il soit, ne pouvons-nous pas nous vanter que nous nous acquittons absolument envers lui, et que nous lui payons toutes nos dettes ? *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum.*

Cet avantage, messieurs, est si particulier à l'Eglise, qu'elle a commencé à en jouir dès sa naissance. Dans le moment qu'elle sortait du côté de son Epoux, elle honorait déjà Dieu par Dieu même ; et la même lance qui lui ouvrit son passage, et qui favorisa sa naissance, fut l'un des principaux instruments du sacrifice que Jésus-Christ offrait pour elle à son Père. Il est vrai que sans faire injure à ce divin sacrifice, je le trouve accompagné d'un étrange sacrilége ; on ne sait si le Père éternel fut plus honoré sur la croix qu'il n'y fut offensé ; et à examiner rigoureusement toutes les intentions d'un véritable sacrifice, la sainteté de celles qu'eut pour lors Jésus-Christ fut étrangement profanée.

Je viens de vous dire que le sacrifice est établi pour adorer la souveraineté que Dieu a sur tous les êtres, et cette perfection divine fut-elle fort honorée sur le Calvaire, puisque ce fut Dieu même qu'on entreprit d'y détruire ? Le sacrifice est ordonné pour fléchir la justice divine et pour l'expiation des crimes des hommes, et les hommes mêmes satisfirent-ils sur la croix à ce devoir, puisqu'ils s'y rendirent coupables du plus exécrable parricide qui ait jamais été commis ? Je sais bien qu'à examiner ce sacrifice de la part de Jésus-Christ, il n'y a rien de plus saint et de plus auguste. Sa mort est le plus illustre témoignage de son obéissance, c'est le dernier effort de son amour, et le plus grand honneur que le Père éternel ait reçu. Mais quelle indignation n'en dut-il pas aussi concevoir ? puisqu'à prendre la mort de Jésus-Christ du côté des Juifs, c'est le plus effroyable sacrilége qui ait jamais été commis, et le plus exécrable attentat qui ait été projeté ; de sorte même qu'il paraît étrange que Dieu ait voulu tirer un si grand bien d'un si grand mal, et que, pour achever la plus sainte action du monde, il ait permis le plus détestable de tous les parricides.

Cette fâcheuse circonstance faisait l'étonnement de saint Augustin. Qu'il est admirable, disait-il, de considérer les avantages qu'a apportés au monde la mort de Jésus-Christ, mais aussi qu'il est étrange de penser que nous en soyons redevables à un déicide, et que le sacrifice qui mérite notre salut soit caché sous l'apparence d'un meurtre : *Quam bona egit passio Domini, et tamen passio justi hujus non esset, nisi iniqui Deum occidissent.* Le Père éternel fut donc outragé sur la croix

en même temps qu'il y fut satisfait, et si l'Eglise n'avait point d'autre sacrifice à lui offrir, elle ne pourrait pas se vanter, comme elle fait, de l'honorer tous les jours sans l'offenser. Mais il se trouve fort heureusement que le sacrifice de l'autel suppléant à celui de la croix, contente admirablement sa piété, et que, lui fournissant aussi un Dieu pour sa victime, il lui donne en même temps le moyen de l'immoler sans sacrilége.

Car il est admirable, messieurs, que la sainteté est toute pure sur l'autel, et le sacrifice que nous y offrons n'est pas un déicide. Non, non, ce n'est plus le glaive de la persécution qui fait mourir Jésus-Christ, c'est celui de sa parole; ce ne sont plus des bourreaux qui l'immolent, ce sont des prêtres; et ce n'est plus par conséquent avec colère et indignation que le Père éternel reçoit ce sacrifice, c'est avec satisfaction et avec joie. Saint Bernard l'opposant à celui de la croix, l'appelle un sacrement de paix, et ce grand saint, considérant que les hommes y sont réconciliés avec Dieu, sans que l'instrument de leur réconciliation l'offense, nous apprend que ce mystère est bien différent de celui de la croix. La guerre se trouva mêlée avec la paix sur le Calvaire; et la justice du Père éternel y fut irritée en même temps qu'on travaillait à l'apaiser; au lieu que sur nos autels nous ne songeons qu'à fléchir le Père éternel et qu'à nous le rendre favorable : *Sacramentum pacis.* Le Père éternel écoute son Fils qui lui parle en notre faveur sur l'autel, avec autant de force que sur la croix, et Dieu y habitant en Jésus-Christ, pour parler avec saint Paul, y opère encore tous les jours la réconciliation du monde avec lui : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* Ce n'est pas moi, chrétiens, qui fais l'application de ces paroles, c'est le dévot saint Bernard, qui, trouvant un secret merveilleux dans leur expression, nous enseigne qu'elles se doivent entendre aussi véritablement du sacrifice de l'autel que de celui même de la croix. Ce savant homme remarque que, dans le langage ordinaire de l'Ecriture, ce mot *erat* désigne toujours une perpétuité d'action. Quand il s'agit, par exemple, de parler de la génération éternelle du Fils de Dieu, où saint Jean dit que le Verbe était au commencement, et qu'il était en Dieu, il ne faut pas entendre que le Verbe cesse d'être en Dieu; mais au contraire, qu'il continue d'y être : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum.* Or, il en faut juger de même en cette rencontre, dit saint Bernard, et donner un sens tout semblable à ces paroles de saint Paul : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi;* en sorte que nous ne devons pas seulement entendre par elles que le Père éternel se soit une fois réconcilié le monde en Jésus-Christ sur la croix, mais qu'il continue encore tous les jours cette réconciliation sur l'autel; et comme c'est dans cet adorable sacrifice que réside Jésus-Christ, nous pouvons conclure que c'est là que Dieu, se trouvant encore lui, continue ce grand ouvrage de notre réconciliation : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Quel avantage n'a donc pas ce second sacrifice sur le premier? C'est le même Jésus-Christ qu'on y immole, mais ce n'est pas le même sacrilége qu'on y commet; c'est la même réconciliation qui s'y traite, mais ce n'est pas le même attentat qui s'y continue; c'est le même Dieu enfin qu'on y satisfait, mais c'est sans provoquer sa haine et sans attirer son indignation.

Après cela, chrétiens, quelle assurance ne devons-nous pas avoir, étant persuadés que nous avons dans l'Eglise une si puissante protection? A la vérité, c'est une chose bien capable de nous donner de la terreur, de savoir que nos offenses peuvent armer à toute heure un Dieu pour nous perdre; mais vous m'avouerez aussi que c'est une grande consolation de savoir qu'un Dieu s'offre tous les jours pour notre défense. Un Dieu nous fait la guerre, comment pourrions-nous tenir contre lui? Mais consolons-nous, un Dieu nous défend, le Père éternel a déjà la foudre en main et sa colère est prête à éclater sur nous; mais son Fils détourne à tous moments ce coup fatal, et, depuis plus de seize cents ans, il demande grâce pour nous à son Père sur nos autels et dans nos tabernacles. C'est là, dit saint Cyprien, c'est là que nous offrons au Père éternel un présent caché qui sera toujours capable de calmer sa fureur et de désarmer son bras : *Ibi est munus absconditum, et extinguet iras* (*D. Cypr.*, *serm. de Cœna Domini*). Car que ferions-nous sans une si puissante protection? Dieu pourrait-il souffrir si longtemps la clameur de nos crimes, si une voix plus forte, qui est celle du sang de son Fils, ne l'apaisait; et ne punirait-il pas de mort ceux qui font tant de sacriléges, s'il ne recevait plus d'honneur du sacrifice de Jésus-Christ qu'il ne reçoit d'outrage de l'idolâtrie des pécheurs? Père éternel, ne regardez point nos actions, considérez seulement l'état où est votre Fils sur nos autels : *Respice in faciem Christi tui.* Si vous jetez les yeux sur nos sacriléges, nous sommes perdus sans ressource; mais si vous les tournez vers la sainteté du sacrifice de votre Fils, nous avons quelque espérance de notre salut. Vous ne pouvez penser à nous qu'avec indignation, mais vous ne sauriez penser à Jésus-Christ immolé pour nous sur l'autel qu'avec plaisir. Car, messieurs, outre que la justice de Dieu ne serait jamais si bien satisfaite par notre châtiment que par les mérites de son Fils, c'est qu'il a aussi la satisfaction de voir que Jésus-Christ l'honore sans souffrir, et que si l'amour achève le sacrifice de l'autel, la douleur n'y a point de part. C'est le sujet de mon second point.

II. — Quoique la mort de la victime ne soit pas la plus noble condition du sacrifice, elle ne laisse pas d'en être la plus sensible partie; et si cette victime que l'on offre ne périssait par le fer ou par la flamme, elle ne serait jamais censée avoir été véritablement immolée. C'est pourquoi, afin que le sacrifice de l'autel soit un véritable et légitime sa-

crifice, il faut que nous y trouvions la destruction de la victime qui y est offerte, et jamais nous ne pourrions confondre les hérétiques, si nous ne leur faisions voir que l'amour fait encore mourir tous les jours Jésus-Christ.

Or cette merveille arrive en trois manières différentes, et je découvre trois sortes de distinctions dans l'eucharistie, que je vous prie de remarquer. La première destruction qui s'y fait est mystique; l'humanité sainte de Jésus-Christ y est tellement immolée par la parole divine, que son corps et son sang se séparent tous les jours sur nos autels par la force de cette parole. La seconde destruction se peut appeler en quelque manière physique, l'eucharistie réduisant Jésus-Christ en un état de mort, et ne lui laissant aucune fonction libre dans toutes les parties de son corps. Enfin, la troisième destruction que je découvre dans le sacrifice adorable de l'autel se doit nommer sacramentelle, Jésus-Christ s'étant indispensablement attaché aux accidents qui l'environnent dans l'hostie, et devant par conséquent s'y trouver dès que le temps ou la chaleur naturelle les ont détruits. Voilà, chrétiens, les différentes manières dont la victime de notre sacrifice est immolée: voilà comme Jésus-Christ renouvelle tous les jours sa mort et sa passion dans nos temples; son corps s'y trouve séparé de son sang; il y est privé de mouvement, il cesse d'y être avec les espèces, et, par ce moyen, y étant suffisamment immolé, Jésus-Christ y devient la victime d'un véritable sacrifice.

C'est pourquoi les Pères n'ont point fait difficulté de dire que Jésus-Christ mourait tous les jours sur nos autels, et qu'il se passait mille fois dans nos églises ce qui ne se passa qu'une fois sur le Calvaire; jusque-là que saint Ambroise dit que l'Eglise fait tous les jours les funérailles de son Epoux: *Quotidie exequias Christi celebrat Ecclesia.* Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans toutes ces destructions qui se passent au sacrifice de la messe, c'est qu'elles s'achèvent sans que la victime en souffre, Jésus-Christ étant immolé sur l'autel et n'y étant point égorgé. Je ne saurais, ce me semble, vous faire paraître plus clairement ce prodige, qu'en vous montrant que le sacrifice de l'autel a prévenu celui de la croix, et que l'amour a eu la gloire de commencer dans le cénacle un ouvrage que la douleur ne fit qu'achever sur le Calvaire.

Oui, chrétiens, le Fils de Dieu meurt en quelque manière dès l'institution de ce sacrement adorable; l'on dirait qu'il est sur le Calvaire avant que d'y être, et qu'il nous donne sa vie avant que de la perdre. Oui, l'amour qu'il nous porte le presse si fort, qu'il ne peut attendre jusqu'au lendemain, commençant à satisfaire, dès cette institution, l'impatience qu'il avait eue de mourir, et qu'il avait si souvent expliquée par ces paroles: *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur:* Je dois être un jour baptisé dans mon propre sang, je dois être immolé comme une victime sur l'autel de la croix, et j'aurai toujours de l'impatience jusqu'à ce que mon sacrifice soit achevé.

Que dis-je? chrétiens, le Fils de Dieu oppose même l'impatience qu'il avait de mourir sur l'autel à celle qu'il avait de mourir sur la croix, et s'il s'est expliqué en des termes si forts sur l'impatience de la croix, n'exprime-t-il pas les désirs et les transports violents qu'il a pour l'autel par des paroles aussi énergiques: *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum?* J'ai souhaité, mes apôtres, mais je l'ai souhaité avec de violents désirs de manger cette pâque avec vous: *Desiderio desideravi.* Judas n'a pas encore conclu son exécrable dessein: les bourreaux qui doivent se saisir de sa personne ne sont pas encore dans le jardin, et cet adorable Sauveur est dans l'impatience; il entre dans le cénacle, il se met à table, il dresse lui-même sa croix, si je puis parler ainsi, et s'y attache de ses propres mains; il ouvre lui-même son cœur et ses veines, il sépare son sang de son corps: Prenez, dit-il, mon corps; et puis séparément, prenez, dit-il, mon sang. N'est-ce pas là être en état de mort, et à ne considérer précisément que la force des paroles que Jésus-Christ prononce, l'amour ne met-il pas son corps dans un état en quelque façon semblable à celui où la douleur doit bientôt le mettre? *Vidi Agnum tanquam occisum.*

Il ne se contente pas, chrétiens, de séparer ainsi son corps de son sang, il veut même que nous croyions que ce corps et ce sang sont sacrifiés dès ce moment, et qu'il est lui-même dans un état de mort. Ecoutez ces paroles qu'il ajoute: *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur: hic est sanguis meus qui pro vobis effundetur.* Ce n'est pas, dit Jésus-Christ à ses apôtres, mon corps comme glorieux que je vous donne, c'est mon corps comme victime, et qui va bientôt être immolé: *Quod pro vobis tradetur.* Ce n'est pas mon sang comme coulant dans mes veines que je vous offre, c'est mon sang comme répandu, et prêt à être versé sur le Calvaire: *Sanguis meus qui pro vobis effundetur.*

Vous me direz peut-être ici que, nonobstant tout cet appareil, Jésus-Christ n'est point mort ni détruit dans ce sacrifice, et qu'il n'appartient ainsi qu'à la douleur de le mettre véritablement dans l'état d'une victime, puisque ce n'est que par son effort qu'il cessera d'être vivant. J'avoue, chrétiens, que Jésus-Christ est vivant dans l'eucharistie; mais admirez comment sa mort s'y accorde avec sa vie. Il est vivant, puisqu'il a le principe de la vie, qui est l'âme; mais il est mort, puisqu'il n'en a pas les opérations libres. Nous ne distinguons sensiblement les choses vivantes parmi les mortes que par le mouvement. Or, le Fils de Dieu est sans mouvement et sans action dans ce sacrement adorable; il a une bouche et n'y parle point, il a des mains et n'y fait aucune action; toutes ses parties sont dépouillées de leur extension naturelle et réduites

à un point ; et ainsi je trouve que si Jésus-Christ n'est pas mort sur l'autel comme il doit être sur la croix, il y est du moins en état de mort, puisqu'il y est privé de toutes les fonctions de la vie : *Vidi Agnum tanquam occisum.*

Qui a donc réduit, me direz-vous encore, Jésus-Christ en cet étrange état ? Et si la douleur n'a point de part à cet ouvrage ; qui a pu imiter de près sur l'autel ce qu'elle doit faire sur la croix ? Ah ! chrétiens, c'est l'amour, et c'est en cette occasion que je puis dire qu'il est aussi puissant que la mort, puisque si la mort ôte le mouvement du corps, si elle le prive de ses fonctions, interdit l'usage de tous les sens, l'amour met Jésus-Christ dans un même état sur l'autel ; *Fortis ut mors dilectio.* Il est donc vrai, chrétiens, que l'amour précéda la douleur dans le sacrifice de Jésus-Christ, qu'il voulut s'immoler par ses propres mains avant que de s'immoler par celles des Juifs, qu'il alla au-devant de la perfidie de Judas et de l'injustice de Pilate, et que, servant lui-même de prêtre et de victime, il voulut prévenir, par un sacrifice où l'amour seul eut part, toute la rage de ses bourreaux et la cruauté de ses tourments. Je suis redevable de cette pensée à saint Grégoire de Nysse (*S. Gregor. Nyss., hom. de Resur. Domini*), et ce grand prélat explique toute cette merveille avec les paroles du monde les plus éloquentes et les plus pompeuses : *Prævento carnificis officio, seipsum arcano sacrificii genere hostiam offert et victimam, simul sacerdos et agnus.* Jésus-Christ, accordant en soi les qualités de prêtre et de victime, prévint la rigueur de ses tourments et la fureur de ses bourreaux, en s'immolant par un genre de sacrifice tout nouveau. Ce n'est donc pas toi, cruelle Synagogue, qui as donné le premier coup de la mort à Jésus-Christ. Tu l'as bien voulu faire, tu crois même l'avoir fait, mais c'est la main de l'amour qui a commencé l'ouvrage de notre salut ; ta rage a versé le sang de Jésus-Christ, mais sa piété t'a prévenue ; la douleur a privé son corps de mouvement et d'action, mais l'amour a premièrement produit cet effet en sa personne : *Prævento carnificis officio seipsum arcano sacrificii genere hostiam offert et victimam, simul sacerdos et agnus.*

Quelle reconnaissance aurons-nous, chrétiens, pour un sacrifice qui nous est si important, et quel honneur rendrons-nous à Jésus-Christ pour cette divine impatience qu'il a eue de se donner à nous dans ce sacrement ? Car je m'imagine, messieurs, que vous n'ignorez pas que ce bienfait nous regarde en particulier ; et si le sacrifice de la croix fut offert pour tous les hommes, il est constant que celui de l'autel n'a été offert que pour les chrétiens : ainsi, comme l'obligation est particulière, la reconnaissance la doit être aussi. Mais c'est de saint Chrysostome que nous devons apprendre de quelle nature elle doit être : *Vis sacrificium istud honorare*, dit ce grand homme, *animam tuam offerat propter quam Christus immolatus est.* Veux-tu, chrétien, rendre à ce sacrifice l'honneur que tu lui dois ; accompagne-le de celui de ta personne, et sache que la moindre reconnaissance que tu dois à Jésus-Christ qui s'est immolé pour toi, est de t'immoler pour lui. Ce devoir est si indispensable, que si nous ne nous en acquittions pas, nous combattrions les desseins de Jésus-Christ, dit saint Augustin, puisqu'il sacrifie tous les jours son corps naturel à son Père, afin de lui sacrifier en même temps son corps mystique : *Ecclesiæ demonstratur quod in ea oblatione quam offert ipsa offeratur* (*S. August., lib. X de Civ. Dei*). Dans l'oblation que l'Église fait tous les jours, elle y est offerte elle-même, dit ce Père, et entrant dans les sentiments de son auguste Époux, elle est obligée de s'immoler avec lui sur nos autels. Or, c'est de là que nous devons conclure l'obligation que nous avons tous de faire un sacrifice de nos personnes ; et si vous me demandez de quelle manière il se doit achever, je vous dirai qu'il doit imiter celui de Jésus-Christ.

Le sacrifice que Jésus-Christ offre sur l'autel s'achève par l'amour, et le vôtre se doit consommer de la sorte ; l'amour y réduit Jésus-Christ en un état de mort, et l'amour doit produire le même effet en vos personnes. Il interdit, dans l'eucharistie, toutes les opérations et tous les sens de Jésus-Christ ; il doit suspendre de même tous les vôtres. Jésus-Christ y a des yeux, et il n'y voit point ; vous devez fermer les vôtres à tous les objets de vanité : Jésus-Christ y a une bouche que l'amour condamne au silence, et la charité oblige la vôtre à ne jamais s'ouvrir pour la calomnie. Enfin, chrétiens, l'amour dans ce sacrement prive le corps de Jésus-Christ de toutes les fonctions de la vie, quoiqu'il en conserve le principe ; et le même amour, quoiqu'il vous laisse encore l'usage de votre corps, vous en doit toutefois interdire toutes les fonctions criminelles. *Vita ergo Jesu manifestetur in carne nostra mortali* : Que la vie de Jésus-Christ se fasse donc remarquer en la nôtre ; accordons, comme lui, en nos personnes, la vie avec la mort ; et si nous pouvons entretenir cette merveille en nous-mêmes, nous pouvons nous vanter d'honorer parfaitement son sacrifice.

III. — Il me resterait, messieurs, à vous faire voir que les chrétiens participent à ce divin sacrifice sans cruauté ; et que, contraires aux Juifs, qui, comme a remarqué saint Augustin, se rendaient coupables de la mort de Jésus-Christ en même temps qu'ils en étaient justifiés : *Ab ipsis patiebatur, pro quibus patiebatur*, tous les fidèles reçoivent par ce sacrifice une application générale de tous les mérites de Jésus-Christ, sans qu'ils commettent aucun déicide. Mais pour ne point abuser de vos patiences, je finis en souhaitant que vous participiez effectivement et innocemment à cet adorable sacrifice.

Je sais bien que, selon son institution, il est impossible que Jésus-Christ reçoive d'outrages ; les prêtres mêmes qui l'immolent, bien loin de faire un crime, font l'acte le plus illustre de la religion. Mais, hélas ! il n'est

que trop vrai que ceux qui participent à ce sacrifice avec indignité sont mille fois plus cruels que ceux qui répandirent effectivement le sang de Jésus-Christ. Que cette proposition ne vous surprenne point; car, outre qu'un sacrilége et un profanateur fait, lui seul contre Jésus-Christ, dans son cœur, tout ce que les Juifs ensemble firent sur le Calvaire, c'est que son attentat est bien plus détestable que le leur en une circonstance que vous devez remarquer.

S'il était permis d'excuser les Juifs, ces infâmes parricides, je dirais qu'ils n'ont, ce semble, choqué par leur crime qu'une partie des desseins de Dieu; car si d'un côté ils combattaient le dessein qu'il avait de se faire honorer, de l'autre ils contribuaient au dessein qu'il avait de mourir pour les hommes; et ainsi ces misérables ne choquaient, pour ainsi parler, que la moitié des volontés de Dieu. Mais aujourd'hui que le temps de ses souffrances est passé, aujourd'hui que Jésus-Christ est dans un état glorieux, aujourd'hui qu'il est affranchi de toutes les misères humaines, aujourd'hui qu'il vient parmi nous pour y être seulement honoré, un sacrilége n'est-il pas plus coupable que tous les Juifs ensemble, puisqu'il choque absolument tous les desseins de Jésus-Christ : ne pèche-t-il pas et contre sa personne qui est divine, et contre son état qui est tout glorieux? et n'ai-je pas eu raison de dire qu'il participe au sacrifice de l'autel avec plus de cruauté que les bourreaux de Jésus-Christ ne participèrent à celui de la croix?

Prenons donc garde, chrétiens, que nous ne profanions la sainteté du sacrifice de Jésus-Christ; prenons garde qu'au lieu que cet adorable sacrement doit être une mémoire de sa passion par les reconnaissances que nous lui en devons rendre, nous ne soyons si malheureux que d'en faire une véritable et cruelle passion par nos irrévérences et nos sacriléges. Ce sacrifice n'a point été institué dans le dessein d'être mêlé de sacrilége, le Père éternel le reçoit sans indignation, et Jésus-Christ l'offre sans douleur. Ne troublons pas, par conséquent, cette sainte cérémonie; participons-y sans cruauté, afin que les grâces que nous recevrons de cette heureuse participation nous puissent acquérir sa gloire, où nous conduise, etc.

SERMON

SUR L'ADORATION DUE A JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Hoc est corpus meum.
Ceci est mon corps.

Je ne veux, chrétiens, que ces quatre paroles pour animer votre foi et vous obliger à rendre vos adorations à Jésus-Christ qui les a prononcées: paroles si claires et si intelligibles d'elles-mêmes, que quelque subtile et maligne que soit l'hérésie dans ses équivoques et les sens outrés qu'elle donne à tant d'autres endroits de l'Ecriture, elle ne peut jamais ni altérer, ni corrompre, ni changer celui-ci : paroles si propres à nous faire connaître les infinies perfections d'un Dieu, que, selon saint Augustin, tout puissant qu'il soit, il n'a pu rien faire de plus grand; tout sage qu'il soit, il n'a rien su trouver de plus admirable; et tout riche qu'il soit, il n'a pu nous faire un plus grand présent qu'en se donnant à nous dans l'adorable eucharistie, et nous disant sans ambiguïté : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Paroles, enfin, si efficaces et si énergiques, qu'elles font ce qu'elles disent, à la différence de celles des hommes, qui, se ressentant toujours de la faiblesse de leur principe, se dissipent avec l'air qui les porte et n'ont souvent aucun effet.

Ce sont ces quatre paroles, messieurs, que je répète aujourd'hui, et elles me suffisent pour vous inspirer le respect et l'adoration que vous devez au saint sacrement de l'autel; car si Dieu y est en corps et en âme, s'il s'y trouve, avec sa divinité, son humanité et toutes ses infinies perfections, quels respects ne mérite-t-il pas? Ce n'est ici ni une arche inanimée, ni le temple de Salomon, dans lequel il dit que ses yeux et ses oreilles seront ouvertes, c'est l'arche vivante de la nouvelle alliance, c'est le Dieu du temple qui le remplit effectivement de sa majesté et de sa gloire.

Ah! si nous avions les yeux de la foi assez bons pour le voir au travers de ces espèces qui le couvrent, ou, pour mieux dire, si nous faisions agir notre foi, et si, étant convaincus, comme nous sommes, de la vérité de ce mystère, nous tirions de ce principe les conséquences que nous sommes obligés d'en tirer, on nous verrait à toute heure aux pieds des autels, quittant nos affaires, notre commerce, nos propres besoins, et, comme de fidèles et de zélés courtisans, oubliant toutes choses pour venir faire la cour à notre roi.

Quand les mages, conduits par une étoile, eurent appris que le roi des Juifs était né, ils partirent dès qu'ils virent dans le ciel ce flambeau qui les éclairait, et dirent qu'ils venaient pour l'adorer. Quand saint André, disciple de saint Jean, eut vu Jésus-Christ, il s'attacha à sa compagnie; et non content de le posséder seul, il invita saint Pierre de partager avec lui ce bonheur; et quand les disciples d'Emmaüs l'eurent reconnu dans la fraction du pain, ils employèrent auprès de lui tout ce qu'ils avaient d'affection et de ferveur, pour ne pas souffrir qu'il s'en séparât. Admirables dispositions dans lesquelles nous devrions être tous, en possédant dans l'adorable eucharistie le même Dieu que les mages adorèrent, que saint André et les disciples d'Emmaüs virent.

Entrons, chrétiens, dans ces sentiments, et, vivement touchés de ces quatre grandes paroles : *Hoc est corpus meum*, faisons-nous un devoir de rendre à Jésus-Christ sur l'autel les plus humbles et les plus assidues adorations que nous pourrons lui rendre. Trois puissantes raisons nous y obligent; et c'est ici tout le partage de ce discours. Car remarquez, je vous prie, que la foi nous apprend

trois choses au sujet de cet adorable mystère: la première, que Jésus-Christ est présent sous les espèces sacramentelles, et c'en est déjà assez pour venir lui rendre nos hommages; la seconde, qu'il n'est là présent et caché sous ces espèces que pour nous y combler de ses grâces, et voilà ce qui doit multiplier nos reconnaissances; la troisième, que pour accorder tant de faveurs dans ce sacrement, il s'expose à recevoir tous les jours mille outrages, et voilà ce qui nous oblige à lui faire toutes les réparations qui lui sont dues. C'est-à-dire que nous devons rendre nos adorations à Jésus-Christ sur nos autels, comme un hommage à sa présence, comme une reconnaissance de ses bienfaits, comme une réparation de ses injures. Nous ne pouvons traiter solidement ces trois points sans un secours particulier du Saint-Esprit, que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge: *Ave, Maria.*

I. — C'est une excellente remarque des Pères, que le Fils de Dieu a tellement honoré les hommes de sa présence, qu'il la leur a cependant presque toujours cachée; mais ce n'est pas une réflexion moins curieuse qu'ils ont faite, qu'il ne s'est jamais si bien caché dans ses mystères, que la foi ne l'ait découvert pour l'adorer. Rien de plus éclairé, ni de plus perçant que cette foi, dit saint Bernard, elle a toujours eu des yeux de lynx pour apercevoir ce Dieu caché au travers de ses voiles et de ses ombres : *Videte quam oculata sit fides, quam lynceos oculos habeat.* (*D. Bern.*) Se renferme-t-il dans le sein d'une femme? la foi le découvre, et lui rend ses hommages en la personne de saint Jean. Naît-il dans une étable? la foi le désigne par une étoile et l'adore avec les mages. Se mêle-t-il avec les pécheurs dans le fleuve du Jourdain? la foi, s'expliquant par la bouche de son précurseur, l'en distingue et le fait regarder comme la victime qui doit satisfaire pour eux. Enfin, que dirai-je davantage? la foi ne méconnaît pas Jésus-Christ quand son Père même semble le méconnaître; et quelque chargé d'opprobres qu'il soit sur la croix, quelque défiguré que son sang et ses plaies le rendent à sa mort, elle aime mieux se servir de la bouche d'un voleur qui confesse son innocence et sa royauté, que de manquer à le découvrir et à l'adorer : *Quam oculata sit fides considerate, agnoscit Filium Dei conceptum in utero, nascentem in stabulo, morientem in patibulo.*

Mais si jamais la foi est obligée de découvrir Jésus-Christ et de l'adorer dans un mystère, je soutiens que ce doit être dans celui de nos autels. Je sais bien que sa présence semble encore plus cachée en ce lieu qu'en aucun autre, que nos sens s'y trompent, que notre raison s'y perd, et qu'il ne nous paraît rien dans ce sacrement qui nous convainque du riche trésor que nous y possédons. Mais outre qu'il faut être hérétique pour ne juger des choses de la foi que par les sens, qui est-ce qui peut nier que le plus fidèle de nos sens vient néanmoins au secours des autres dans ce mystère, et que notre oreille, remplie de la parole infaillible de Jésus-Christ: *Hoc est corpus meum*, est capable de rassurer nos yeux et nos mains de leur doute?

Je ne prétends pas, messieurs, traiter ce point en forme de controverse, il n'y a qu'un an qu'une plume savante a si solidement établi la présence réelle de Jésus-Christ dans le très-saint sacrement, qu'il me serait presque aussi difficile d'y ajouter qu'à son adversaire d'y répondre. D'ailleurs je parle à des catholiques; mais je ne saurais cependant m'empêcher de soutenir, comme en passant et pour notre consolation, que nous devons être plus certains de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie sur ce qu'il nous en dit, que s'il s'y rendait visible sans nous l'avoir dit.

Ne s'est-il pas trouvé des hommes qui, quoique le corps de Jésus-Christ fût visible dans l'Incarnation, ont toutefois impudemment soutenu qu'il n'en avait point de véritable; que celui dont il paraissait revêtu n'était qu'apparent et que fantastique? et qui empêcherait encore aujourd'hui un hérétique, s'il voyait Jésus-Christ de ses yeux sur nos autels, de dire qu'il y paraît, mais qu'il n'y est pas? Calvin ne pourrait-il pas, avec autant d'impudence que Marcion, soutenir que les traits visibles de Jésus-Christ qui paraîtraient dans l'hostie seraient seulement la figure de son corps, comme il le dit du pain? et les plus fidèles même pourraient-ils avec sûreté s'en fier entièrement à leurs yeux, qui par leur propre expérience sont assez souvent susceptibles de tromperie et d'illusion? Mais entendant Jésus-Christ qui nous déclare nettement et sans obscurité qu'il y est, la Vérité même nous remplissant l'oreille de cette parole expresse et positive : *Ceci est mon corps*, il faut absolument se rendre. L'homme ne saurait plus douter, parce qu'un Dieu ne saurait mentir, et la raison et les sens ne pouvant plus fournir de prétexte à l'incrédulité, il ne reste que de s'écrier avec beaucoup plus de fondement que Jacob : *Vere Dominus est in loco isto :* C'est véritablement en ce lieu qu'est le Seigneur (*Genes.*, XVIII); et, puisqu'il l'a dit lui-même, je crois fermement que la personne adorable du Verbe, que son humanité sainte, que son âme innocente, que sa chair virginale, que son sang précieux, que sa gloire et sa béatitude, que toutes ces choses sont tellement présentes dans l'eucharistie, qu'elles ne sont pas plus véritablement dans le ciel. Oui, je crois que Jésus-Christ ne réside pas plus réellement à la droite de son Père, que dans nos tabernacles, et qu'à cause de cette présence effective, on a raison d'appeler, après saint Chrysostome, l'Eglise un ciel en abrégé : *Cœlum in angustum redactum* (*D. Chrys. lib. de Sacerdotio*) ; et que, par rapport à cet adorable sacrement, nous n'avons plus sujet de porter envie à la Judée.

Il était en vérité bien avantageux à cette province que la Divinité se fût si longtemps laissée posséder uniquement à elle : *Notus in*

Judæa, Deus; que la connaissance de Dieu, semblable à ces plantes qui ne peuvent croître qu'en certains endroits de la terre, eût été comme affectée depuis tant de siècles aux Juifs; mais c'était pour le moins une préférence aussi considérable pour cette nation, que Dieu s'incarnant et se rendant visible, l'eût encore choisie privativement à toutes les autres, pour l'honorer de sa présence et y faire son séjour.

Il est vrai que Jésus-Christ a pu se renfermer dans la Judée par une raison bien honteuse à cette nation, puisque l'on peut dire qu'il ne s'y est arrêté que parce qu'il devait y souffrir, et que si l'ardeur de faire du bien partout l'emportait dans tous les lieux du monde, le désir de souffrir du mal dans la Judée l'y retenait. Que ferez-vous donc, ô mon Jésus! pour accorder ces deux différentes inclinations? Comment votre corps pourrait-il suivre votre cœur? et qui pourra faire que votre présence, qui, par la condition de notre nature que vous avez prise a reçu des bornes, égale votre amour, qui n'en a point.

Vous le savez, messieurs, il se sert de l'eucharistie pour accorder ces deux choses; il franchit, par ce sacrement miraculeux, les premières limites qu'il s'était données; en un mot, il trouve le secret, sans quitter la Judée ni le ciel même, depuis qu'il y est monté, de se rendre présent, par ce mystère, dans toutes les nations de la terre: *Visionem multiplicavi, et in manu prophetarum assimilatus sum:* J'ai multiplié ma vue en multipliant ma présence, dit-il par un prophète, et je me suis fait voir entre les mains des prophètes de l'Evangile, qui sont les prêtres. O mystère tout rempli d'une infinité d'autres mystères! ce Dieu qui s'était déjà raccourci, se raccourcit donc encore davantage, afin de pouvoir s'étendre partout; la parole abrégée du Père éternel s'abrége encore plus que jamais pour se pouvoir multiplier. Jésus-Christ enfin, quel miracle! pour se rendre présent en tous lieux, se met en un état où l'on peut proprement dire qu'il n'en occupe aucun.

A Dieu ne plaise, messieurs, que je ne renouvelle dans vos esprits, par mes expressions, l'erreur de ceux qui ont cru que l'humanité de Jésus-Christ était partout! Je sais bien que l'immensité est un privilége singulier à la nature divine; mais n'oserais-je pas dire que l'humanité sainte du Fils de Dieu entre en quelque sorte dans cette immensité par l'eucharistie, et que cette présence multipliée qu'elle acquière par ce mystère, est une image de cette présence unique et générale que Dieu a partout? du moins la possède-t-elle à peu près de la même façon.

Il est certain que Dieu est présent en tous lieux et n'est visible en aucun: or, Jésus-Christ qui se trouve sur tous nos autels et dans tous nos tabernacles, ne s'y découvre aussi presque jamais. La Divinité, invisible par elle-même, est toutefois visible par les créatures, comme dit saint Paul; l'humanité de même, qui est cachée dans l'eucharistie, se rend comme sensible par les espèces; enfin, la théologie nous apprend que les créatures sont des signes et des images de Dieu non éloigné, mais vivant, présent et opérant en elles; et je soutiens que les accidents de l'eucharistie sont ainsi des signes certains de Jésus-Christ présent, et non pas absent ou éloigné, comme le prétendent les hérétiques: *Deus a vicino ego sum, et non Deus de longe* (*Jerem.*, III).

Que dis-je ici? mes frères, nous expliquons ces vérités, nous faisons profession de les croire, nous les défendons même contre les hérétiques; mais de bonne foi, en sommes-nous bien persuadés nous-mêmes? Le croyons-nous, qu'un roi dont la majesté est si haute, dont la grandeur est si étendue, qui a le ciel pour son trône, la terre pour son marchepied, les anges pour ses domestiques, tout l'univers pour son palais, le croyons-nous, qu'il nous fasse compagnie dans notre exil, qu'il se trouve à toute heure dans nos églises pour nous réjouir de sa présence, pour entendre nos soupirs, pour recevoir nos larmes; et, comme nous verrons bientôt, pour nous combler de ses faveurs? Salomon, transporté que vous étiez de la demeure de Dieu dans votre temple, vous vous écriiez d'étonnement et de joie: Est-il donc possible que Dieu veuille habiter parmi les hommes; que celui dont les cieux ne sont pas capables de contenir la grandeur daigne se renfermer dans une maison que je lui ai bâtie? Mais qu'eussiez-vous dit de la vérité, si vous parliez ainsi des ombres et de la figure? O mystère qui ne peut jamais être assez médité! ô présence qui ne saurait être trop dignement estimée! mais cependant prudence et mystère, dont peu de chrétiens conçoivent l'avantage.

Non, mes frères, nous ne le comprenons pas, puisque nous ne nous prosternons pas devant nos autels pour y adorer Jésus-Christ. Tant de confréries, d'assemblées de dévotion au saint sacrement qu'il vous plaira, je vous en loue; mais ne croyez pas que ce soit porter encore assez loin les hommages qui sont dus à l'auguste présence d'un Dieu. Saint Jérôme remarque que, dans l'ancien testament, lorsque Dieu traitait avec ses plus chers amis, ce n'était jamais qu'à la porte du tabernacle; c'est-à-dire qu'il leur parlait toujours comme éloigné, mais cependant qu'ils se trouvaient encore saisis d'une si sainte horreur, qu'ils en tombaient aussitôt la face contre terre. Aujourd'hui, dans la loi de grâce, tout vous est ouvert, vous êtes admis dans le sanctuaire le plus secret, votre Dieu est au milieu de vous, il vous environne, il vous attend à toute heure, en tous lieux, sur mille autels différents: et vous n'accourez pas en foule, et vos cœurs ne viennent pas incessamment se fendre, en sa présence, de respect et d'amour, et vous ne lui venez pas dire, prosternés avec saint Pierre: Seigneur, retirez-vous de nous, nos crimes méritent que vous vous en éloigniez: ***Exi a me, quia homo peccator sum.***

Que dis-je? messieurs, loin de nous ac-

quitter de ces devoirs, la plupart des chrétiens se tiendront les jours, les semaines entières dans leurs maisons; ils logeront souvent aux portes des églises, sans s'aviser d'y venir jamais rendre un hommage à Jésus-Christ! Parlez, mages, parlez à notre confusion : ils entreprennent un long voyage, ils viennent avec joie du fond de l'Orient pour adorer Jésus-Christ et pour jouir une seule fois d'un bonheur qui après tout n'est pas préférable au nôtre. Non, vive Dieu! qui n'est pas préférable, puisque l'hostie ne contient rien de moindre que la crèche; encore saint Chrysostome est-il persuadé que l'état de Jésus-Christ sur nos autels, entre les mains d'un prêtre dans l'exercice continuel de sa puissance, dans la consommation de ses mystères, lui attire bien plus de respect que ne faisait l'étable, où il paraissait entre les bras d'une femme et dans l'infirmité de l'enfance.

Après tout cela, messieurs, nous serons immobiles, nous négligerons de faire un pas pour nous prosterner avec bien plus de facilité que les mages aux pieds de Jésus-Christ. Ah! mon Sauveur, ç'a toujours été votre fort d'être méconnu du monde; les Juifs ne voulurent pas vous connaître sous la forme d'un homme; les chrétiens ne veulent presque pas vous reconnaître sous les voiles d'un sacrement, et négligent de vous rendre en cet état tous les hommages qu'ils vous doivent, jusque-là qu'il semble même qu'ils veulent entretenir les hérétiques dans l'incrédulité de votre présence sur nos autels. Manquent-ils effectivement à nous objecter le peu de respect que nous y apportons? Si les catholiques, disent-ils, croyaient cette présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, en useraient-ils comme ils font? paraîtraient-ils dans leurs églises avec si peu de modestie et avec tant de marques de vanité? Hé! misérables hérétiques, ne faites pas souffrir une seconde fois Jésus-Christ pour nos crimes; ne prenez pas occasion de nos désordres pour méconnaître sa présence; et sans vous arrêter à nous, consultez nos pères des premiers siècles, et vous verrez que la présence de Jésus-Christ sur l'autel leur était si vénérable que, selon le témoignage de saint Nil, ils entraient dans l'église comme s'ils fussent effectivement entrés au ciel; ils n'y faisaient, n'y pensaient rien qui ressentît la terre : *Nihil ibi aut loquebantur, aut agebant quod terram saperet.* Vous apprendrez de saint Jérôme que de son temps leur respect était si grand pour cette présence auguste, qu'il s'étendait jusque sur les calices et les voiles qui servaient aux mystères redoutables des autels; que l'on ne regardait pas ces ornements sacrés comme des choses qui n'eussent en eux aucune sainteté qui méritât du respect, mais que l'honneur qu'ils ont de toucher le corps et le sang du Seigneur les faisait vénérer par une suite de l'obligation que l'on a d'adorer son corps et son sang même : *Discant qui ignorant sacros calices, et sacra velamina non quasi inanima, et sensu carentia sanctimoniam non habere, sed ex consortio corporis et sanguinis Domini, esse veneranda!* Que si tout cela ne vous persuade pas, souvenez-vous du jugement terrible que l'Apôtre prononce contre celui qui, par ses irrévérences et ses sacriléges, ne discerne pas dans ce sacrement le corps du Seigneur : *Non dijudicans corpus Domini.* Cette parole bien entendue pourrait convaincre les hérétiques, et elle est toute seule capable de porter les catholiques à lui rendre en ce lieu les hommages qu'ils lui doivent; et non-seulement, messieurs, à lui rendre leurs hommages, mais à lui témoigner même leur reconnaissance; car vous savez assez que Jésus-Christ n'étant présent sur nos autels que pour nous combler de ses bienfaits, nous ne lui devons pas seulement nos adorations en ce lieu comme un hommage en sa présence, mais encore comme une espèce de reconnaissance de toutes ses faveurs. C'est ce que j'ai promis de vous faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Un ancien disait que quand le soleil ne ferait que paraître aux hommes, sans que sa lumière et sa chaleur leur fussent favorables, il mériterait toujours d'en être adoré : *Etiamsi tacitum sidus præteriret, meruit adorari.* Mais ce que cet infidèle a faussement dit du soleil de la nature, disons-le de Jésus-Christ, véritable soleil de la grâce. Soit que nous le regardions éclatant dans sa majesté, soit que nous le considérions caché dans les nuages d'un sacrement sur nos autels, quand ce divin soleil n'aurait fait que passer dans le monde sans y faire de bien, et qu'il résiderait simplement dans nos églises sans nous accorder de grâces, il se serait toujours justement attiré les hommages des hommes, et il ne mériterait encore que trop les nôtres, comme je viens de vous le montrer : mais qui doute que, dans l'un et l'autre de ces états, la présence de Jésus-Christ n'ait toujours été sensible aux hommes par un nombre infini de bienfaits?

Pour ce qui est des grâces attachées à sa présence divine, l'Ecriture sainte y est expresse : *Il a fait*, dit-elle, *du bien par tout où il a passé;* la guérison des malades, la résurrection des morts, la conversion des pécheurs ont été les productions continuelles de sa lumière et de ses influences. Prenez garde néanmoins que cette bonté de Jésus-Christ passible et mortel, comme sa présence, n'a été que passagère : *Pertransivit benefaciendo.* Savez-vous à quoi les prophètes ont en cette vue comparé le séjour de Jésus-Christ sur la terre? Ou à la rosée qui tombe le matin, ou à une nuée qui n'est pas plus de temps à se dissiper : *Quasi nubes matutina, et quasi ros mane pertransiens;* si bien, messieurs, que si Jésus-Christ n'avait accordé une autre présence de lui-même à son Eglise, elle eût eu grand sujet de porter envie à la Synagogue, et de faire même à son époux le reproche qu'Esaü faisait à son père Isaac, après la bénédiction de Jacob : *Numquid non reservasti mihi benedictionem?* Avez-vous telle-

ment épuisé vos bénédictions en faveur de ce peuple ingrat, que vous ne m'en ayez réservé aucune?

Il faut avouer, messieurs, que l'Eglise est hors d'état de faire cette plainte à Jésus-Christ; et Jésus-Christ, bien éloigné de faire aussi la réponse d'Isaac : *Frumento et vino stabilivi eum, et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam?* Car non-seulement il nous donne sous les accidents du pain et du vin la même présence qu'il avait donnée aux Juifs; non-seulement il nous accorde par cette présence les mêmes grâces qu'il leur avait accordées; mais, ce que nous ne saurions trop reconnaître, Jésus-Christ, nous laissant par ce sacrement sa présence jusqu'à la consommation des siècles, nous a assuré par conséquent pour autant de temps toutes les faveurs qui en sont inséparables. Mais quel moyen de vous expliquer dans un seul discours tous les bienfaits que nous recevons de Jésus-Christ dans l'eucharistie? Ainsi, pour me prescrire quelques bornes dans un sujet auquel l'amour de Jésus-Christ n'en a point, qu'il est admirable de voir que cet aimable Sauveur travaille incessamment dans ce mystère soit à fléchir son Père irrité de nos offenses, soit à entretenir en nous une vie surnaturelle et divine, soit à nous guérir des maux que nous souffrons dans nos âmes et dans nos corps; qu'il est admirable de voir qu'il y agisse sans relâche en notre faveur, tantôt comme notre victime, tantôt comme notre aliment, souvent comme notre remède, et que tous ces motifs sont puissants pour nous inspirer des sentiments d'humilité, d'adoration et de reconnaissance!

Premièrement, quel sujet de reconnaissance pour nous de savoir que Jésus-Christ, non content de s'être sacrifié sur la croix pour notre salut, se sacrifie encore sur nos autels et dans nos cœurs; que ses plaies se r'ouvrent tous les jours en notre faveur; que son sang coule encore à tous moments pour traiter notre réconciliation avec son Père? Je sais bien que la gloire du Père éternel est le premier motif du sacrifice de nos autels; et que comme Jésus-Christ ne l'avait pas assez honoré dans celui de la croix, où il ne souffrit que trois heures, et où il ne fut sacrifié que par des bourreaux; il a voulu par l'eucharistie faire en sorte que son Père fût, selon la prophétie, honoré en tous lieux, en tout temps et par des mains innocentes : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* Mais qui ne voit aussi que notre salut se trouve admirablement joint en ce sacrifice à la gloire du Père éternel? puisque étant à toute heure obligés d'apaiser sa justice, d'implorer sa miséricorde, et de remercier sa magnificence, nous n'eussions jamais pu nous acquitter suffisamment de toutes ces obligations, sans le mérite infini de la victime que nous lui immolons.

Quel avantage à l'Eglise de ne traiter ainsi avec le Père éternel que par son Fils! Quelle différence honorable de notre religion de n'adorer un Dieu que par un Dieu! de n'honorer le Père éternel en toutes choses, selon la parole d'un apôtre, que par Jésus-Christ! *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum.* Et quand nous ne recevrions que ce premier bienfait de Jésus-Christ dans l'eucharistie, de nous défendre de la colère de son Père, comme notre victime, ne m'avouerez-vous pas, messieurs, que ce motif ne serait déjà que trop puissant pour lui faire rendre de profonds hommages en reconnaissance d'un si grand bienfait?

Ce n'est cependant que la première faveur que nous recevons de Jésus-Christ dans ce mystère de son amour. Ce Dieu caché ne se contente pas de travailler pour nous au dehors de nous-mêmes, il veut encore agir pour nous jusque dans nous-mêmes, en devenant notre viande et notre nourriture; et c'est ici, messieurs, que le bienfait passe notre imagination aussi bien que notre reconnaissance. Un Dieu devenir l'aliment de sa créature! s'incarner, se faire chair, et, pour me servir des paroles de saint Augustin, avoir même la charité des mères les plus tendres, changer cette viande solide en lait pour la proportionner à la faiblesse des enfants! *Lac nostrum humilis Christus est.* Se cacher sous les espèces communes du pain et du vin, pour entrer dans la bouche de l'homme, pour se pouvoir glisser dans son estomac pour se pouvoir appliquer à son cœur! Ah! mes frères, nous n'avons jamais reçu de faveur de notre Dieu qui approche de celle-ci.

Que Dieu dans la création nous donne l'être et la vie, qu'il soumette à l'homme les éléments, les cieux et tous les ouvrages de sa puissance; ces biens que Dieu donne sont grands; mais prenez garde néanmoins qu'ils sont hors de Dieu, et qu'en donnant ce qui dépend de lui, il ne se donne pas lui-même. Dans la rédemption, le Père, à la vérité, comme dit l'apôtre, nous donne son Fils; ce Fils se donne lui-même à nous, et comme notre frère dans la naissance et comme notre pleige sur la croix; mais prenez garde aussi que ce Dieu qui s'incarne et qui meurt, ne s'est donné à chacun de nous, que parce qu'il se donne pour lors à tous les hommes. Mais que Dieu se renferme dans un Sacrement pour être notre nourriture, qu'il entre en nous pour nous conserver la vie, pour faire une même chose avec nous et devenir une partie de notre substance; c'est là une magnificence si excessive de notre bienfaiteur, qu'il est lui-même le bienfait qu'il nous accorde, et ce présent nous est si particulier qu'un chacun le possède en lui seul tout entier par une si libre et si généreuse disposition de Jésus-Christ, qu'elle est un ouvrage tout pur de son amour. Et là dessus, mes frères, quelles adorations, quelles reconnaissances ne devez-vous pas à Jésus-Christ?

Si vous lui devez des actions de grâces pour l'aliment qu'il vous donne chaque jour, si David exhortait avec tant de force Jérusalem à louer son Dieu de l'abondance avec laquelle il lui fournissait du froment et du pain matériel : *Lauda, Jerusalem, Dominum,*

etc. *qui adipe frumenti satiat te!* Eglise de Jésus-Christ, que ne dois-tu pas à ton époux pour le froment des élus, pour le pain vivant et céleste dont il entretient tous les jours la vie de la grâce, qu'il a méritée à tes enfants? Etre nourris de la chair d'un Dieu, être abreuvés de son sang, demeurer en lui comme il demeure en nous; que nos âmes, aux termes des Pères, s'unissent par l'eucharistie avec l'âme de notre Sauveur; que nos corps se pétrissent avec son corps, que notre sang se mêle avec son sang, que, selon l'expression de saint Cyrille, le fer et le feu ne se pénètrent pas plus intimement, que deux cires fondues n'entrent pas mieux l'une dans l'autre que font par ce mystère la substance du fidèle et celle de Jésus-Christ; y faisons-nous réflexion? messieurs; et si nous y en faisons, d'où vient que nos cœurs demeurent insensibles au milieu de tant de traits et de flèches d'amour? Pourquoi tous nos ossements aussi bien que ceux de David, pourquoi toutes les parties qui nous composent, étant une fois pénétrées à la sainte table des feux et des flammes de la Divinité, ne publient-elles pas jusqu'à notre dernier soupir les magnificences de notre bienfaiteur? *Omnia ossa mea dicent, Domine quis similis tibi?*

Enfin, ce qui doit augmenter nos adorations et nos reconnaissances, c'est qu'il est encore dans ce sacrement notre remède aussi bien que notre nourriture; c'est la remarque de tous les Pères, que l'arbre de vie qui devait être dans le paradis terrestre la nourriture de l'homme innocent, devait être aussi son remède; que non-seulement il devait trouver dans l'usage de son fruit de quoi entretenir sa vie, mais même de quoi la défendre contre la maladie et contre la mort. Image naïve, selon l'explication de l'abbé Paschase, du sacrement que Jésus-Christ a institué dans son Eglise; la même chair qui nous y nourrit nous y guérissant. En effet, cette chair pure et virginale de Jésus-Christ, appliquée à la chair criminelle et corrompue que nous avons reçue d'Adam, nous délivre souverainement de toutes nos faiblesses, du péché, de la concupiscence, de la tentation, de la mort même. Vous voyez bien, messieurs, que je ne fais que toucher en passant une infinité d'obligations que nous avons à Jésus-Christ sur nos autels; et il me suffit de vous faire remarquer que Jésus-Christ, entrant en chacun de vous pour rétablir votre santé, fait tous les jours pour chaque chrétien ce qu'il ne fit autrefois parmi les Juifs que pour quelques hommes privilégiés: *Veniam et curabo illum.*

Car il est à remarquer que ce médecin n'étant principalement venu que pour guérir les brebis d'Israël, elles ne purent pas néanmoins toutes ressentir sa vertu. Comme il n'était pas partout en même temps, plusieurs Juifs n'ont su tirer, ou de son attouchement ou de sa présence le soulagement de leurs maux. Ceux mêmes qui étaient le plus de ses amis ne le possédaient pas dans tous leurs besoins: Marthe et Madeleine le purent avoir quand leur frère tomba malade; mais voyez la différence avec laquelle il traite l'Eglise: ce médecin adorable multipliant partout sa présence, il n'y a pas de malade ou de pécheur aujourd'hui qui ne puisse jouir de la consolation de l'avoir dans son infirmité particulière. Quand vous n'avez pas la force de le venir chercher dans nos églises, mes frères, ne vous va-t-il pas trouver jusque dans vos maisons! n'y va-t-il pas appliquer charitablement à vos maux, non-seulement sa salive ou ses mains, comme autrefois, mais tout son corps et tout son sang? *Veniam et curabo illum.* Comme le prophète sur l'enfant de la veuve, Jésus-Christ ne se raccourcit-il pas à toute heure sur vous pour vous ressusciter? et si ces miracles s'opèrent moins présentement sur vos corps que sur vos âmes, prenez garde néanmoins de douter que la vertu du sacrement ne s'étende sur ces deux parties qui vous composent. Le Fils de Dieu, mon frère, ne vous défend pas de la mort du corps après s'être donné à vous par la communion. Mais n'en murmurez pas, dit excellemment saint Augustin, il ne vous laisse mourir comme Lazare, son ami, qu'afin de vous ressusciter comme lui avec plus de gloire: *Distulit sanare ut posset suscitare.*

Pour peu que vous soyez instruit dans notre religion, vous devez savoir qu'un des principaux effets de l'eucharistie, c'est la résurrection et l'immortalité. Tous les Pères, fondés sur la parole expresse de Jésus-Christ, sur ses promesses répétées jusqu'à sept ou huit fois dans le sixième chapitre de saint Jean, nous représentent ce sacrement comme un germe vivifiant que l'on jette dans nos corps, *Quoddam semen vivificativum*, qui saura bien un jour produire la résurrection et la gloire. Je ne finirais jamais, si je voulais vous faire ressouvenir de tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous dans le saint et auguste sacrement de l'autel; c'est le viatique de notre pèlerinage, c'est la consolation de nos travaux, c'est le gage assuré de notre béatitude. C'est par ce pain d'intelligence, aussi bien que de vie, que les docteurs ont été éclairés; c'est avec ce glaive de Gédéon que les martyrs ont triomphé; c'est ce vin pur et chaste qui a germé les vierges; et pour tout dire avec saint Bonaventure: *Per hoc sacramentum stat Ecclesia, roboratur fides, viget religio, impletur cœlum:* C'est par la vertu de ce sacrement que l'Eglise subsiste, que la foi est affermie, que la religion est florissante, que le ciel est rempli.

N'en est-ce pas là assez, chrétiens, pour vous obliger à vous prosterner sans cesse aux pieds de Jésus-Christ? Quoi! tant de bienfaits si précieux dans leur manière, si généraux dans leur principe, si doux et si assurés dans leur jouissance, ne vous obligeront pas à adorer votre bienfaiteur? Chose étrange! dit saint Augustin, Joseph, par la distribution de quelque blé terrestre dans l'Egypte, eut le pouvoir de se faire adorer de ses frères; et à peine Jésus-Christ, par la distribution d'un froment divin et d'une manne

qui renferme toute sorte de suavité, a pu s'assujettir toute la terre : *Erogatione sui frumenti sibi mundum subjugantis;* que dis-je? à peine se voit-il adoré de ceux de sa famille. En effet, ne voyons-nous pas la plupart des chrétiens courir plus aux spectacles et aux divertissements du siècle que venir adorer Jésus-Christ : le grand saint Chrysostome qui voyant naître ce désordre dès son siècle, ne pouvait s'en consoler : Quoi! malheureux, leur disait-il, Jésus-Christ est assis proche d'une fontaine qui tire sa source, non de la terre, mais du ciel, tout près de présenter à tous ceux qui s'approcheront de lui, non une eau corruptible, mais son sang vivant et précieux, et vous êtes assez lâches que de quitter cette source de vie pour courir à de vains spectacles de mort! Voyez les mages, ajoute ce Père, s'ils séjournent à la cour d'Hérode! dès le moment qu'ils s'aperçoivent que Jésus-Christ peut être à Béthléem, ils y courent avec joie et sans différer, et vous qui savez qu'il est sur l'autel, qu'il vous y attend, non pas pour recevoir de vous des présents (car que pourriez-vous lui donner qui ne fût indigne de sa grandeur, ou que vous n'eussiez reçu de sa bonté), mais qu'il vous y attend, au contraire, pour vous en faire de divins, et se donner lui-même à vous, au lieu d'y accourir, vous aimez mieux courir aux vanités du monde. Mais pourquoi, messieurs, se plaindre que les gens du siècle n'entrent pas souvent dans nos temples, et qu'ils n'approchent pas à toute heure de nos sacrements? ne vaudrait-il pas mieux leur défendre de les aborder de leur vie, puisque la plupart, bien loin d'y venir remercier Jésus-Christ de ses bienfaits, n'en approchent presque jamais que pour lui faire des outrages ? Hélas ! mes frères, le scandale n'est que trop connu et trop public, et c'est pour vous conjurer de le réparer par le redoublement de vos adorations, que je vais employer la conclusion de ce discours, que j'achève en peu de paroles.

III. — Quoique dans les principes de la morale, la plus noire de toutes les ingratitudes soit d'outrager son bienfaiteur, c'est néanmoins ajouter encore à ce crime une étrange circonstance, que de l'outrager dans ses bienfaits mêmes et de tourner en injures ses propres grâces. Oserais-je dire, messieurs, que Jésus-Christ ne reçoit pas souvent de traitements moins cruels dans l'eucharistie, qui est le sacrement de son amour, le chef-d'œuvre de ses bienfaits? Je viens de vous faire voir qu'il ne s'y est renfermé que pour être notre victime, notre nourriture, notre remède; mais qu'y a-t-il de plus ordinaire que de voir des hommes mépriser cette précieuse nourriture, répandre injurieusement ce remède; et à voir toutes les injures qu'il reçoit en personne dans ce sacrement, ne dirait-on pas que les pécheurs ont entrepris de faire, par un funeste renversement, de leur salut leur perte, et du moyen le plus favorable de la grâce l'instrument le plus fatal du péché ?

Vous voyez bien, messieurs, que je n'ai pas le temps de vous représenter toute l'indignité que reçoit notre Sauveur dans ce mystère. Considérez seulement Jésus-Christ dans trois lieux différents, entre les mains des prêtres, par le saint sacrifice de la messe, sur nos autels par la résidence qu'il y continue, dans nos bouches et dans nos cœurs par la communion. Si vous le considérez entre les mains des prêtres, que de ministres impies dont la messe est un crime, et dont le sacrifice est un sacrilége ! Si vous le regardez sur nos autels, que d'insolences de la part des hérétiques qui le peuvent fouler aux pieds et le donner aux chiens ! mais que d'irrévérences aussi de la part des catholiques, qui le traitent dans nos églises aussi injurieusement que firent les soldats chez le grand prêtre ! Si vous le considérez dans la bouche et dans le cœur des chrétiens par la communion, ah! souvent que de profanations encore, et de sacriléges ! le Fils d'une vierge dans un cœur impudique ! celui qui a pardonné à ses bourreaux dans le cœur d'un vindicatif! le Dieu de la patience, de la douceur, de l'humilité, se trouver dans un cœur qui ne respire qu'emportement, que vanité, que colère! Ah! mon Sauveur, était-ce votre dessein, instituant ce mystère, d'y continuer vos opprobres? n'avez-vous pas plutôt intention d'y mener une vie impassible, à couvert de toute injure?

Oui, mes frères, le mystère de l'eucharistie était destiné à être purement glorieux ; et cependant si nous examinons aujourd'hui tout ce qui s'y passe, hélas! que nous trouverions encore de Judas qui le trahissent dans ce sacrement par un baiser, de bourreaux qui l'y crucifient de nouveau, d'Hérode qui, exécutant l'attentat que ce malheureux prince n'avait su que projeter, viennent égorger l'enfant sous prétexte de le venir adorer.

Ames pieuses, qui brûlez d'amour pour Jésus-Christ, anges de paix dont le principal office est de vous tenir continuellement en la présence de ce Dieu caché, vous pleurez sans doute bien amèrement dans la vue de ces outrages; mais quel remède y apporteriez-vous, sinon de récompenser par vos hommages et par vos adorations continuelles les injures auxquelles il s'est volontairement exposé.

De quelque côté que viennent ces injures, les vrais chrétiens sont toujours obligés de les réparer. S'ils sont assez malheureux que de s'en rendre coupables, non-seulement par des sacriléges et des communions indignes, mais même par leurs négligences et leurs indévotions, ne sont-ils pas obligés de s'appliquer à rendre à Jésus-Christ la gloire qu'ils lui ont dérobée, et de lui faire comme une amende honorable, sans laquelle ils ne peuvent obtenir la rémission de leurs péchés ? Que si les outrages de Jésus-Christ sur nos autels lui viennent du dehors, apprenez, mes frères, que par justice et par religion vous n'êtes guère moins obligés de les réparer que si vous en étiez coupables. Nous sommes tous membres d'un corps dont Jésus-

Christ est le chef : or, qui doute que dans le respect que nous lui devons tous et dans la charité que nous nous devons les uns aux autres, nous ne soyons mutuellement tenus de réparer nos fautes et celles des autres? Enfin, mes frères, considérons que Jésus-Christ ne s'est après tout exposé à tant d'outrages dans ce sacrement que pour nous témoigner son amour; que s'il s'est résolu de se livrer encore par ce mystère entre les mains des pécheurs, ce n'a été que pour se mettre en état de venir à nous; que comme il aima mieux passer autrefois par l'infidèle Samarie que de manquer à honorer la Galilée de sa présence, il veut bien s'exposer à recevoir les plus sanglants outrages, pourvu qu'il nous visite, et qu'il entre dans nos cœurs.

Cela étant ainsi, qui de nous refusera de se jeter à ses pieds en réparation de ces outrages, de passer sa vie sur les marches de nos autels dans des sentiments mêlés de pénitence, de douleur, d'amour et de reconnaissance? Je dis, mes frères, dans ces sentiments, car en même temps que vous voudriez réparer les injures faites à Jésus-Christ sur nos autels, prenez garde de ne les pas augmenter. Croyez-vous que pour honorer la présence de Jésus-Christ dans ce sacrement, pour y reconnaître ses bienfaits, pour y réparer même ses injures, il suffise de passer votre vie dans un culte purement extérieur pour ce mystère, de vous trouver souvent dans nos églises, de contribuer à l'ornement des tabernacles, de multiplier même vos communions? si avec tout cela vous étiez assez malheureux pour ne pas faire pénitence, et si, comme dit saint Chrysostome, vous étiez toujours des loups en mangeant la chair de l'Agneau, sachez que toutes vos assiduités, vos confréries, vos communions mêmes ne seraient que de fausses dévotions, que la présence de Jésus-Christ dont vous auriez abusé vous serait aussi funeste qu'aux Capharnaïtes.

Voyez ce que font ces peuples pour posséder Jésus-Christ; ils l'entendent, ils le suivent, ils l'admirent, ils le vont chercher jusque dans le désert, ils veulent le retenir dans leur ville, que peut-on faire, ce me semble, davantage? et cependant écoutez ce qu'en dit Jésus-Christ lui-même : *Et tu Capharnaum, quæ usque ad cœlum elevata es, usque ad infernum descendes.* Mais pourquoi cette sentence terrible contre des peuples apparemment si zélés ? c'est qu'ils n'avaient pas fait de pénitence. Je ne veux pas croire, mes frères, que votre sort doive être semblable; je veux me flatter que dans votre dévotion vous ne cherchez la présence corporelle de Jésus-Christ, que pour posséder celle de son saint esprit dans votre cœur, et dans cette pensée, venez, à la bonne heure, et accourez en foule comme des aigles à l'entour du corps de Jésus-Christ pour l'adorer et pour vous en nourrir : *Date operam ut crebrius congregamini ad eucharistiam.* Assemblez-vous souvent, dit saint Ignace, martyr, autour de la sainte eucharistie, que la maison de Jésus-Christ soit plus souvent la vôtre que la vôtre même; et puisque le Dieu de Jacob réside plus véritablement dans nos temples qu'il ne faisait dans le tabernacle et dans l'arche, dites avec autant ou plus de ferveur que David : *Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, et visitem templum ejus* (*Psal.* XXVI). Délivrez-moi, Seigneur, et je ne vous fais que cette demande; délivrez-moi de tous les embarras du siècle, afin que, pour satisfaire à mon devoir et à mon amour, je passe tous les jours de ma vie dans votre maison, en attendant que je puisse demeurer dans votre paradis pour une éternité, où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE DES GRANDEURS DE JÉSUS.

Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre.

Nous avons vu sa gloire, telle que devait être la gloire du Fils unique du Père (S. Jean, ch. I).

Il faut avouer que les apôtres regardèrent autrefois Jésus-Christ sur la terre avec des idées et des pensées bien différentes de celles des autres Juifs. Ceux-ci bornant malicieusement leur vue à ce qu'il montrait de l'homme, ne voulurent remarquer en lui que faiblesse et que difformité. Nous l'avons vu, disaient-ils par la bouche d'un prophète, mais il n'avait rien qui attirât sur lui nos yeux; au contraire, il nous a paru comme un objet de mépris et le dernier de tous les hommes : *Vidimus eum et non erat aspectus...... despectum et vilissimum virorum.* (*Isa*, LIII.). Il n'en est pas ainsi des apôtres. Éclairés des plus vives lumières de la foi, ils ont porté leurs yeux jusqu'à la plénitude de la divinité que possédait leur maître, et bien loin que ses abaissements aient été capables de leur cacher ses grandeurs, ils ont découvert sa gloire au travers de ces nuages épais dont son Incarnation l'avait couverte. Écoutez avec quelle assurance saint Jean en parle : Nous avons vu sa gloire; et cette gloire est celle qui était due au Fils unique du Père éternel.

Nous sommes ici assemblés, mes frères, pour honorer cet ineffable mystère. C'est aujourd'hui la fête des grandeurs de Jésus, et ces grandeurs, au sentiment du savant cardinal de Berulle, auteur de cette illustre solemnité, comprennent, et ce qu'il est de toute éternité, et ce qu'il a été dans le temps, et sa gloire dans le sein de son Père, et son humiliation dans le sein de sa Mère, et son état d'impassibilité dans le ciel, et son état de mort et de souffrance sur la terre : parce que toutes ces choses, par une admirable économie de la Providence et de sa sagesse divine, contribuent à honorer, à faire connaître et respecter l'Homme-Dieu.

Dans cet admirable composé, il y a quelque chose d'éternel, et c'est le Verbe; quelque chose de nouveau et de temporel, et c'est la chair dont il s'est revêtu, dit saint Bernard. Mais soit que nous considérions ce qu'il y a d'éternel, soit que nous regardions ce qu'il y a de nouveau, nous trouverons que tout cela

s'assemble pour faire cet incompréhensible mystère de ses grandeurs. Si, dans le discours que je dois vous en faire, je m'élève un peu trop haut, attribuez-le, chrétiens, à la dignité de mon sujet et à ce savant auditoire auquel je suis obligé de porter la parole. Mais comme une partie des grandeurs d'un Dieu fait homme a été d'avoir une vierge pour mère, il n'est pas juste d'en découvrir d'autres que nous n'ayons salué cette vierge même, en lui disant avec un ange : *Ave, Maria.*

Dire que les perfections de Dieu, toutes infinies qu'elles sont en elles-mêmes, aient reçu quelque espèce d'augmentation en la personne de Jésus, c'est parler le langage des Pères de l'Eglise. Tertullien a bien osé avancer que le Verbe n'avait jamais été plus grand que lorsqu'il parut plus petit à nos yeux, et saint Bernard n'a pas cru se méprendre, de penser que Dieu, ne pouvant croître en montant, parce qu'il n'y a rien au-dessus de ce premier être, avait trouvé le secret de croître en descendant et se faisant homme; en sorte qu'il s'est volontairement enseveli sans hasarder ses grandeurs, et qu'il a su que la gloire qu'il recevrait de son Père, bien loin d'être obscurcie par des opprobres, en recevrait beaucoup plus d'éclat.

N'est-ce pas ce que le Sauveur du monde a voulu lui-même nous faire entendre, lorsqu'il a appelé si souvent dans l'Évangile ses plus profondes humiliations, *sa gloire même*, et qu'il les a demandés à son Père comme des récompenses éclatantes de ses travaux? N'est-ce pas la raison pour laquelle ses disciples, éclairés de ses lumières, n'ont aussi jamais perdu sa gloire de vue dans les affronts les plus honteux et dans les ignominies les plus fâcheuses, telles qu'étaient celles, ou de sa crèche, ou de sa croix : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre.*

Vous voyez donc, messieurs, que le dessein du Fils de Dieu en s'humiliant a été de conserver et même d'augmenter extérieurement la gloire intérieure et infinie qu'il recevait éternellement de son Père. Or, comment croyez-vous que ce dessein se soit exécuté? En trois manières, en donnant connaissance de cette gloire, en lui procurant des hommages, et en la communiquant à plusieurs personnes. Voilà l'esprit de la solemnité de ce jour; voilà en quoi les grandeurs de Jésus consistent, voilà ce qui a autrefois obligé un prophète de s'écrier : Que vous êtes grand, ô mon Dieu, en vous abaissant! que vous avez de bonté et de gloire en vous défigurant vous-même! *Magnificatus esse, Domine, vehementer.* Et comment ce miracle s'est-il achevé? C'est que par vos actions et par vos paroles, par votre vie et par votre mort, par vos souffrances et par votre croix, vous avez mérité la confession et la louange de tous les hommes : *Confessionem et decorem induisti.*

Comprenez-vous à présent, messieurs, quel est le motif qui vous assemble aujourd'hui; savez-vous bien quel est en cette fête l'objet de votre culte et de votre vénération, qu'entendez-vous, en un mot, par les grandeurs de Jésus? Les grandeurs de Jésus ne sont, si je puis parler ainsi, que des extensions glorieuses des grandeurs du Verbe; ou, pour vous rendre ma pensée plus intelligible, les grandeurs de Jésus que vous adorez ne sont autre chose que les grandeurs de Dieu même, avec cette différence que ces grandeurs sont en la personne de Jésus parfaitement connues, dignement honorées, fidèlement imitées. Ce seront, en peu de mots, les trois points de mon discours.

I. — C'est une vérité incontestable dans la religion, que le Verbe n'a su perdre en s'incarnant la qualité d'image de son Père; que, pour avoir la ressemblance des hommes, il n'en a pas moins été le caractère de la substance d'un Dieu; et, pour m'expliquer aussi hardiment que saint Chrysologue, qu'il est toujours sur la terre, aussi bien que dans le ciel, un sceau pleinement et parfaitement expressif de la Divinité : *Christus plenum Deitatis numisma.*

Ce n'est pas une vérité moins constante, que non-seulement le Fils de Dieu incarné exprime les grandeurs de son Père, mais que même il les manifeste; que non-seulement il reçoit ici-bas et contient en lui-même, comme dans le ciel, toutes les perfections de la Divinité, mais que, de plus, il les fait connaître et les rend visibles aux hommes. Saint Augustin, qui savait bien que cette fonction du Fils de Dieu sur la terre était un des principaux motifs de son Incarnation, appelle Jésus-Christ, pour cette raison, le miroir de son Père : *Speculum Patris.* Dans l'éternité, le Verbe était fait comme un cristal transparent, tout pénétré de la gloire et tout imbu des splendeurs de la Divinité; mais dans le temps, ce Verbe étant uni à la chair, ce cristal, se trouvant joint à une matière épaisse et grossière, devient capable de réfléchir vers nous les espèces de l'objet adorable qu'il reçoit. Ou, si vous voulez que je m'explique autrement, dans le ciel le Fils de Dieu ressemblait à un de ces nuages qui reçoivent bien l'impression des feux et des rayons du soleil, mais qui se trouvent également diaphanes dans toutes leurs parties et ne renvoient pas les lumières de ce bel astre jusqu'à nous : *Celat quos aspicit ignes.* Mais sur la terre, Jésus-Christ, cet adorable composé de l'Homme-Dieu, est semblable à ces vapeurs qui, se trouvant assez claires d'un côté pour recevoir l'espèce sans la corrompre, et assez sombres de l'autre pour la renvoyer, font quelquefois voir à toute la nature, avec admiration, ces superbes images du soleil qu'on nomme parélies. J'avoue qu'il y a quelque vice dans cette comparaison, mais aussi comment expliquer un si ineffable mystère?

Mais pour vous faire mieux comprendre la connaissance que Jésus-Christ nous a donnée de la Divinité, je n'ai qu'à vous dire, avec saint Paul, que toute la plénitude de cette Divinité réside corporellement en lui : *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter.* Je sais bien que les interprètes

ont diversement entendu cet oracle, et je ne saurais ici omettre le sentiment de saint Chrysostome, qui a cru que l'Apôtre avait eu dessein d'opposer en cette occasion la vérité et la réalité de la présence de Dieu en Jésus-Christ aux ombres et aux figures sous lesquelles il habitait autrefois dans le temple et dans l'arche. Mais je ne crois pas faire violence à la pensée de saint Paul, de dire qu'il nous a voulu insinuer, par cette expression surprenante, que la Divinité ayant été jusque-là presque inconnue et inaccessible aux hommes, parce qu'elle ne pouvait être conçue que d'une manière spirituelle et trop élevée au-dessus de nos sens, elle s'est rendue comme palpable et sensible en prenant un corps. Je ne saurais, ce me semble, me tromper de soutenir que toute la plénitude de cette Divinité, c'est-à-dire que toutes les perfections de Dieu, qui ne paraissaient aux anciens qu'au travers des nuages et des obscurités, se sont, par l'Incarnation, comme exposées à nos expériences, et, s'il est permis de parler de la sorte, soumises à nos sens : en sorte que, se manifestant toutes visiblement dans les actions et dans les paroles de Jésus-Christ, il est vrai de dire que, quelque infinies qu'elles étaient déjà en elles-mêmes, elles ont acquis un nouvel accroissement en sa personne : *Divina natura*, dit fort à propos pour moi saint Anselme, *in Christo dici potest exaltata, cœpit enim sciri quid erat.*

Voulez-vous bien que je vous convainque en détail de cette importante vérité? La puissance de Dieu n'était pas bien connue des hommes avant l'Incarnation de son Fils. Il est vrai qu'ils en voyaient quelque chose dans la production de l'univers, comme on connaît la main d'un ouvrier par ses ouvrages, toutes les créatures visibles étant, aux termes de saint Paul, autant d'images qui nous représentaient le bras tout-puissant du Dieu invisible. Mais je ne crains pas d'avancer que toute cette manifestation de Dieu était faible en comparaison de celle qui nous en a été donnée dans la personne de Jésus-Christ ; et que si la production du monde entier n'a été que comme le jeu de Dieu : *Ludent in orbe terrarum*, l'Incarnation de son Fils a été proprement son ouvrage. *Domine, opus tuum.*

Que de miracles n'y avons-nous pas découverts tout à la fois, que de contrastes à accorder, que d'extrémités à réunir! la maternité avec la virginité, la divinité avec l'humanité, le ciel avec la terre, le tout avec le néant, en un mot, Dieu et l'homme! Quoi de plus difficile que ce composé, quoi de plus admirable que ce mélange! *Mixtura Dei et hominis.* On n'est pas surpris, dit excellemment saint Grégoire de Nysse, que le feu monte en haut, et que ses flammes se portent à un mouvement qui leur est naturel; de même on ne doit pas trouver étrange que Dieu, agissant conformément à sa nature, crée le monde ou qu'il le conserve; mais que le feu, contre sa nature, descende en bas, et que dans ce mouvement violent son essence ne soit point altérée ; mais qu'un Dieu descende de son trône et qu'il s'abaisse jusqu'à se faire homme sans intéresser sa majesté, c'est dans cet ouvrage que l'on connaît mieux sa grandeur et qu'on y remarque, pour me servir des expressions de ce Père, une étendue et une surabondance de sa puissance.

De là vient que Jésus-Christ, pour faire connaître en toutes manières la puissance de Dieu, a souvent relevé par des actions d'éclat et de gloire le volontaire et prodigieux abaissement de sa personne. Témoin ce qui s'est passé, sur le Thabor, où après avoir arrêté par miracle ce torrent de gloire qui devait couler de son âme sur son corps, on a vu en paraître les rayons au travers des nuages sur cette sainte montagne. Témoin tant d'actions miraculeuses par lesquelles, au milieu de sa faiblesse, il a fait évidemment connaître qu'il était Dieu. S'il marche, c'est quelquefois sur les eaux ; s'il porte la main dans un lieu, son attouchement guérit les malades ; s'il ouvre la bouche, sa parole ressuscite les morts, il n'est pas jusques à sa salive qui n'ait la vertu de rendre la vue et l'ouïe ; si bien que vous diriez que le corps de Jésus-Christ est sur la terre l'instrument de la puissance de son Père ; et que, comme dit saint Ambroise, toutes les actions de l'humanité ont été en lui autant de marques visibles et de témoignages éclatants qui font connaître la divinité. *Dominicæ carnis actus divinitatis argumenta.* Misérables Juifs, qui nous contestez la mission de Jésus-Christ sur le peu d'étendue de sa puissance ; esprits difficiles à satisfaire, qui souhaiteriez que Dieu, se faisant homme, eût produit des cieux et des mondes nouveaux ; sachez, dit saint Augustin, qu'il n'a pas moins fait en produisant des choses nouvelles dans le monde ancien. Naître d'une vierge, se ressusciter soi-même, opérer des miracles de la voix seule ou de la vue, suspendre sa gloire plus de trente-trois ans, et ne la découvrir qu'un seul moment de sa vie, ce sont là sans doute des actions plus glorieuses à Dieu que la création d'un monde : *Potentius forte opus quam novum facere mundum, nova facere in mundo.*

Vous devez donc être persuadés, chrétiens, que la puissance de Dieu n'a jamais plus parfaitement éclaté qu'en Jésus-Christ ; mais vous ne sauriez non plus douter que tous les autres attributs de la divinité, comme sa sagesse, par exemple, sa libéralité, sa justice et sa bonté n'aient été aussi sensibles en la personne de son Fils.

La sagesse de Dieu a été connue en Jésus-Christ, puisqu'il a paru lui même pour établir sa gloire, et opérer notre salut ; puisque ce moyen étant révélé aux anges, a été capable, au rapport de saint Paul, de leur donner une nouvelle connaissance de la sagesse de Dieu même : *Ut innotescat principatibus multiformis sapientia Dei* (*Ephes.*, III). Puisqu'enfin Jésus-Christ, selon l'aveu de son Père même, a été l'interprète de cette sagesse, *ipsum audite*, et que ses oracles ont

souvent forcé ses ennemis d'avouer que jamais on n'avait parlé de la sorte.

La libéralité de Dieu a été connue en Jésus-Christ, puisqu'il s'est donné lui-même par son Fils aux hommes; puisque, par une magnificence dont il n'avait pas encore usé, il a voulu être tout ensemble le bienfaiteur et le bienfait; puisqu'enfin, pour m'expliquer avec l'éloquence de saint Augustin, Dieu, tout-puissant qu'il est, n'a pu nous donner davantage; Dieu, tout sage qu'il est, n'a pas trouvé le moyen de nous faire plus de bien; et que Dieu, tout riche qu'il est, n'a pas eu de quoi nous enrichir d'un plus magnifique présent.

La justice de Dieu n'a pas été moins connue en Jésus-Christ, puisqu'abandonnant Jésus-Christ même aux souffrances et à la mort, elle s'est ainsi vengée sur le Fils de l'offense de l'esclave; puisque, plus rigoureuse que dans la punition des anges, où l'on ne vit que la créature payer pour la créature, elle a voulu qu'un Dieu ait acquitté la dette d'un homme; puisqu'enfin cette justice a été si rigoureuse, que si nous ne consultions que la faiblesse de notre jugement, elle nous paraîtrait même une injustice, en punissant l'innocent pour les coupables : *Ut quantum ad humanam imbecillitatem pertinet, injustitiæ speciem magnitudo justitiæ habere videatur* (*Salv., lib. de Gubern. Dei.*)

Enfin, quelque gloire que toutes les personnes divines aient reçu en Jésus-Christ, demeurons d'accord que nous n'en voyons aucune jeter plus d'éclat en sa personne que la bonté de Dieu. En effet, l'Incarnation, à proprement parler, est le chef-d'œuvre et le mystère de sa bonté : Incarnation où l'on peut croire, sans impiété, que l'amour a triomphé de Dieu même, et que l'épouse a eu raison de dire que son Epoux avait comme rangé en bataille sa charité contre elle : *Ordinavit in me charitatem*, ramassant, en quelque manière, tous les témoignages de son amour pour faire effort contre la dureté de son cœur. Que Dieu soit mon créateur, et qu'il me cherche dans les abîmes du néant pour m'en tirer, c'est une grande preuve de sa bonté; que Dieu continue à me reproduire par la conservation, et que la même main qui m'a tiré gratuitement du néant m'en défende, c'est encore une marque d'amour qui passe toute reconnaissance; mais que Dieu, de mon principe et de mon souverain qu'il est, se fasse homme pour être mon rédempteur; qu'il descende du trône de sa gloire pour devenir lui-même le prix de mon rachat, c'est ici que mon esprit est accablé, soit que j'examine ou la dignité de celui qui aime, ou l'indignité de celui qui est aimé, ou l'effet avantageux qui résulte de cet amour.

Vous dirai-je ici quelque chose qui me ravit encore, et qui pourra peut-être vous servir d'une grande instruction? C'est que les grandeurs de Jésus-Christ ne consistent pas seulement à avoir découvert aux hommes les infinies perfections de son Père, elles consistent encore à avoir été manifestées et glorifiées par ce Père. Jésus-Christ nous a fait connaître la puissance, la magnificence, la justice, la sagesse, la bonté de son Père, mais ce même Père, pour nous rendre vénérable son propre ouvrage, a voulu nous faire connaître que c'était son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances, le digne sujet de nos attentions et de nos respects : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* Admirables paroles, qui méritent plus de réflexions que peut-être vous n'y avez faites.

Non-seulement le Père éternel nous commande par elles d'écouter son Fils, il veut même que nous le voyions, et, pour me servir des termes de saint Augustin, que nous l'étudiions : *Hic est.* Le voilà, regardez-le bien dans ses grandeurs, et faites-en l'objet de vos études et de vos méditations. Mais si c'est là notre devoir, nous en acquittons-nous fidèlement, étudions-nous Jésus-Christ et ses mystères, nous appliquons-nous à considérer la Divinité dans sa personne? Hélas! nous consacrons nos yeux et notre attention à des discours et objets tout contraires.

Où est presque la femme, dans notre siècle, qui quitte un spectacle de vanité, qui renonce à une conversation, ou inutile, ou souvent dangereuse, pour méditer un mystère du Sauveur? Où est le curieux qui interrompe son application aux sciences humaines, pour la donner pendant quelques moments à la connaissance de Jésus-Christ? Avez-vous vu beaucoup de ces gens qui observent avec tant d'ardeur, ou les mouvements des cieux, ou les autres secrets de la nature? Avez-vous vu, dis-je, beaucoup de ces curieux qui donnent la moindre application de leur esprit à considérer Jésus-Christ et à connaître le Père éternel dans son Fils? Je vous en prends, vous du monde, dont les hommes s'embarrassent le moins. On a des oreilles pour entendre toutes sortes de mensonges, mais on n'en a presque jamais quand il s'agit de prêter attention à la vérité première. Cependant, y a-t-il quelque science qui soit nécessaire comme celle-là; et Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que la vie éternelle consistait à connaître son Père et celui qu'il avait envoyé au monde? *Hæc est vita æterna ut cognoscant te, et quem misisti.*

Oui, hommes du monde, apprenez, et apprenez de la Sagesse incarnée, que, de quelque étude que votre esprit s'occupe, vous ne ferez jamais rien pour votre salut, si vous n'étudiez le Père éternel en son Fils. Toute autre application est un travail inutile et ingrat; toute autre connaissance ne vous laissera que des doutes, et ne vous approchera jamais de la vérité; toute autre science n'est qu'une erreur et qu'une pernicieuse ignorance. Ah! que je souhaiterais qu'un savant qui étudie la nature et un saint qui étudie Jésus-Christ, voulussent de bonne foi vous informer du progrès qu'ils ont fait. Qu'est-ce que vous dirait ce savant prétendu? sinon que depuis tant d'années qu'il se mêle de contempler la nature, il ne connaît pas encore le moindre de ses secrets; que la science

parfaite ne se trouve ici-bas que dans le désir, que ce désir ne donne que des occupations fâcheuses, et jamais d'utiles ; et que les sens enfin, se bornant toujours aux accidents et à l'écorce des choses, ne peuvent jamais découvrir entièrement leur substance. Voilà tout ce qu'un curieux vous peut dire de véritable. Mais un saint qui contemple Jésus-Christ, et qui s'applique à ce divin objet par une raison éclairée de la foi et élevée par la grâce, que ne vous dirait-il pas? Il vous dirait qu'il ne marche plus dans les ombres et dans les ténèbres, que son esprit, éclairé à tout moment de cent lumières, ne trouve plus de doutes ; que son cœur, délivré d'inquiétudes, est plein de consolation ; et de regarder toujours Jésus-Christ dans sa transfiguration, pour entrer dans le ravissement des apôtres ; qu'en quelque mystère qu'il se présente, cet aimable Sauveur, c'est toujours pour lui un Thabor, où son âme enchantée voudrait se faire, avec saint Pierre, une demeure éternelle.

Ecrions-nous donc avec saint Augustin, et disons avec lui : *Infelix homo qui scit illa omnia, te autem nescit.* Adorable Sauveur, malheureux est l'homme qui connaît toutes les choses du monde, et qui avec tout cela ne vous connaît pas, puisqu'il ne connaît que des choses qu'il pourrait inutilement ignorer, et qu'il ne connaît ni votre Père ni vous, qui êtes les deux uniques objets qu'il devrait savoir.

C'était cette même plainte que saint Paulin (1) faisait autrefois à un homme qui trouvait assez de temps pour s'instruire dans les belles-lettres, et qui n'en avait point pour étudier Jésus-Christ. Vous avez tout votre loisir, lui dit-il, pour lire les auteurs et les poëtes dont l'étude ne vous sert de rien, et vous n'en avez point, ou, pour mieux dire, vous n'en voulez point avoir pour lire la vie de Jésus-Christ et vous instruire de votre salut? Etrange reproche qu'on peut faire à une infinité de chrétiens, et que je pousserais plus loin, si je ne voulais revenir à mon sujet, en vous faisant découvrir une seconde marque des grandeurs de Jésus, non-seulement en ce qu'il a fait connaître celles de Dieu, mais encore en ce qu'il les a dignement honorées. C'est ce que vous allez voir dans mon second point.

II. — Quoique la gloire soit essentielle à Dieu, et qu'il la possède au-dedans de lui-même par la connaissance et par l'estime qu'il a de ses perfections, il n'a pas laissé, dans le temps, de la rechercher au-dehors et de vouloir que ses perfections mêmes jouissent du droit universel qu'elles ont de recevoir un honneur extérieur de toutes les créatures. Pendant la justice originelle, Adam reconnut la souveraineté de Dieu par des sacrifices, et si nous en croyons quelques rabbins, les peaux dont Dieu le revêtit, après son crime, étaient les restes des victimes qu'il lui avait immolées pendant son innocence.

Dans la loi de nature, Abel et les autres justes eurent soin d'apaiser sa justice par des offrandes. Dans la loi écrite, les espèces d'oblations et de sacrifices se multiplièrent à proportion des connaissances que Dieu donnait de ses perfections ; et quiconque sera instruit du cérémonial de Moïse, verra bien qu'il y avait alors des honneurs particuliers à chaque attribut de la Divinité, qu'il y avait des holocaustes destinés à adorer sa sainteté, des pacifiques dévoués à implorer ou à remercier sa bonté, des expiations instituées pour fléchir et pour satisfaire sa justice.

Mais quelques honneurs que l'on pût rendre aux perfections de Dieu, avant l'Incarnation de son Fils, il faut avouer qu'il s'y trouvait toujours des défauts essentiels capables d'en diminuer la dignité. Dieu est le souverain du monde entier, et il n'était honoré que dans la Judée, l'une des moindres provinces de la terre ; Dieu est esprit, et il n'était honoré que par des cérémonies extérieures, que par des sacrifices sensibles et corporels, deux imperfections extérieures qui se trouvaient entre autres dans l'honneur que l'on rendait à Dieu, et qui n'ont jamais pu être ôtées que par Jésus-Christ.

Vous ne doutez pas, premièrement, que ce ne soit par Jésus-Christ que Dieu ait franchi les anciennes limites de la Judée. Dieu avait juré, par lui-même, que tous les genoux fléchiraient un jour devant sa majesté, et que toutes les langues jureraient en son nom : *In memetipso juravi, quia mihi curvabitur omne genu, et jurabit omnis lingua.* Or, qui a pu dégager la foi de cet oracle que Jésus-Christ ? La ruine de l'idolâtrie et le culte du vrai Dieu, par toute la terre, sont-ils dus à d'autres armes qu'à ses abaissements et à sa mort? Et, sans m'étendre ici sur la preuve d'une vérité qui n'est pas tout à fait naturelle à mon sujet, ne suffit-il pas de vous faire remarquer que tous les hommes n'ont élevé des autels à Dieu que depuis que les Juifs eurent élevé Jésus-Christ sur une croix, qu'un diadème infâme et rigoureux ne ceignit la tête innocente du Fils que pour acquérir la couronne de l'univers au Père, et que le monde enfin qui s'était défendu de reconnaître son souverain pendant qu'il était demeuré dans l'élévation et dans la majesté, ne put se défendre de l'adorer et de lui rendre hommage le voyant dans les plus profonds anéantissements.

Vous ne sauriez non plus ignorer que les hommes n'ont adoré Dieu en esprit et en vérité sur la terre que depuis que son Fils leur en est venu lui-même apprendre la manière : *Venit hora,* dit-il, parlant à la Samaritaine, *et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate?* L'heure est venue, et c'est à présent, que les vrais adora-

(1) Erige in summum sapientiæ mentem tuam, et ipsum veri luminis fontem Christum pete, qui fideles animos illustrat, et pectora casta perlabitur... Omnium poetarum floribus spiras, omnium oratorum fluminibus exundas, philosophiæ quoque fontibus irrigaris, peregrinus etiam dives litteris, Romanum os Atticis favis imples... ut illis occupareris, immunis et liber; ut Christum, hoc est sapientiam Dei discas, tributarius et occupatus est (*D. Paul.*, *ep.* 16, *ad Ioann.*).

teurs de mon Père l'adoreront en esprit et en vérité. Comme s'il eût voulu dire : pendant que Dieu a été seulement un pur esprit et qu'il n'a point eu de corps, les hommes ont été assez aveuglés pour l'honorer d'une manière tout à fait disproportionnée à sa nature, pour faire consister toute l'essence de leur religion dans des cérémonies extérieures et apparentes, dans l'effusion du sang et dans le meurtre des animaux. Mais aujourd'hui que Dieu a pris un corps pour leur enseigner sensiblement, et de sa propre bouche, leur devoir : *Venit hora et nunc est*, c'est à présent que les hommes sont inexcusables, s'ils ne se corrigent et s'ils n'adorent désormais mon Père d'une manière spirituelle et véritable : *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate*.

Croiriez-vous donc, chrétiens, que la preuve de ma proposition est achevée? et ne seriez-vous pas convaincus, par ce que je viens de dire, que les perfections de Dieu ont été dignement honorées par Jésus-Christ? Cependant je consens que vous ne comptiez pour rien la réduction du monde et l'assujettissement de tous les hommes : je ne demanderais pas même que l'adoration des anges qui, selon l'Eglise, doit aussi son prix et son mérite à Jésus-Christ : *Per quem adorant angeli*, me dégageât de l'obligation que je me suis imposée. Et à moins que je ne vous fisse souvenir que Jésus-Christ lui-même a honoré son Père, je ne croirais pas y avoir suffisamment satisfait.

Imaginez-vous donc, avec saint Athanase, que le Verbe ne s'est pas humilié pour diminuer la gloire de la Divinité, mais pour l'augmenter : *Non ad ignominiam Deitatis, sed ad gloriam Dei Patris*. Et, dans cette pensée, sachez qu'un Dieu ne s'incarne principalement que pour adorer un Dieu : Dieu est honoré par lui-même au dedans; ce n'est pas assez pour sa gloire, il faut que Dieu soit honoré par lui-même au dehors; et d'où pensez-vous que les anges chantent si mélodieusement à la naissance de Jésus-Christ : Gloire à Dieu dans le plus haut des cieux? C'est que jusque-là Dieu n'avait point reçu extérieurement de gloire qui fût digne de lui, et c'est du nouveau sujet qui vient de naître, et qui seul est capable de l'honorer infiniment, que ces bienheureux esprits se réjouissent avec lui : *Gloria in altissimis Deo*.

Et c'est ici, ce me semble, qu'on peut croire que Dieu est magnifié et agrandi, en ce qu'il compte un Dieu égal à lui au nombre de ses sujets, de ses esclaves, de ses victimes. Remarquez seulement la différence de l'amour et de l'honneur que Jésus-Christ, en qualité de victime, rend à Dieu, d'avec celui que les hommes lui ont rendu. Ceux-ci ont substitué des bêtes en leur place pour être immolées à Dieu : *Et viles animas pro meliore damus*. Et un Dieu, en la personne de Jésus-Christ, se substitue en la place des hommes et des bêtes pour être sacrifié au Père éternel. C'est lui-même qui s'impose cette dure nécessité à son entrée dans le monde : *Ingrediens mundum dicit, oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi, ecce venio*. Après cela pourrait-on douter aussi que les perfections de Dieu ne fussent pas dignement honorées en Jésus-Christ, qu'un Dieu anéanti adore un Dieu dans la majesté, qu'un Dieu dans la soumission adore un Dieu dans l'indépendance, qu'un Dieu couvert de l'apparence du péché adore un Dieu dans sa sainteté, qu'un Dieu mourant et crucifié adore et satisfasse un Dieu dans sa justice? Père éternel, c'est en cette vue que, sans perdre le respect que nous vous devons, nous pouvons nous vanter que notre satisfaction est plus grande que notre offense. Si celle-ci était infinie du côté de son objet, elle était du moins bornée du côté de son principe : mais la satisfaction de notre pleige est infinie par rapport à l'un et à l'autre terme; si c'est un Dieu qui la reçoit, il est vrai de dire que c'est encore un Dieu qui la fait.

Mais pourquoi nous glorifier auprès du Père éternel d'un avantage qu'il a reconnu lui-même sur le Thabor? *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*. Car, que croyez-vous qu'il nous veuille faire entendre par ces paroles : *Celui-ci est mon Fils et l'objet de mes complaisances?* C'est comme s'il disait : Voici celui par lequel les hommes peuvent m'honorer et me satisfaire; voici un Dieu aussi puissant, aussi juste, aussi glorieux, aussi saint que moi, dans lequel j'ai résolu de réconcilier le monde avec ma justice. C'est du moins le sens que saint Paul donne à ces paroles en mille endroits de ses Epîtres; tantôt en nous disant que Dieu nous a réconciliés par Jésus-Christ, tantôt qu'il réconciliait le monde avec lui par ce Dieu fait homme, tantôt que, pouvant nous abîmer et nous perdre dans sa colère, il a trouvé bon et il lui a plu de réconcilier toutes choses en sa personne : *Qui nos reconciliavit per Christum, Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi. Per quem placuit reconciliata omnia in ipsum*. Cet honneur est grand, vous n'en doutez pas, mais il est perpétuel et infini. L'hommage que Dieu a reçu de Jésus-Christ ne s'est pas terminé à sa mort, il a trouvé le secret de le rendre à son Père jusqu'à la fin des siècles; et nous fournissant tous les jours une victime, qui n'est autre que lui-même, il nous met encore entre les mains de quoi reconnaître tous les jours la souveraineté de Dieu et apaiser tous les jours sa justice.

En effet, il n'y a proprement que Jésus-Christ qui honore Dieu dans notre religion; nous y avons un Dieu pour fin, mais nous y avons encore un Dieu pour moyen. Voilà notre différence, voilà notre avantage pardessus toutes les autres religions, sans en excepter la juive; prééminence de l'Église qui a été admirablement entendue par l'Apôtre qui en fut le chef, et qu'il nous explique avec des expressions si claires et si énergiques, lorsqu'il dit que l'intention de Dieu a été de s'y faire honorer en toutes choses par son Fils Jésus-Christ : *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum*

L'histoire nous apprend que certains peuples d'Orient n'offraient jamais de sacrifice que par la main de leur roi, mais nous sommes encore bien plus justes et plus magnifiques dans les nôtres, puisque nous n'employons pas moins qu'un Dieu pour en être tout ensemble le prêtre et la victime, puisque Jésus-Christ porte tous les jours ces deux qualités dans nos temples pour honorer dignement son Père éternel : *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum.* Il est vrai qu'il semble n'en exercer plus qu'une des deux en personne, et que s'y réservant la fonction de victime, il se décharge sur ses ministres de celle de prêtre. Mais ne croyez pas pour cela que la dignité du sacrifice en soit altérée; car, outre que ces ministres ne font que tenir la place de Jésus-Christ, qu'ils ne font que ce qu'il a fait, qu'ils sont couverts de son mérite et revêtus de sa puissance, c'est que pour s'excuser envers le Père éternel de leur indignité personnelle, saint Denys a excellemment remarqué qu'ils ne manquent jamais de le faire souvenir à l'autel qu'ils ne font rien en cette occasion que par l'ordre de son Fils : *De sacrificio quod ipsius dignitatem superat se purgat sacerdos dum clamat : Hoc facite in meam commemorationem* (*D. Dion., lib. de Cœlest. Hierarch.*). Comme si le prêtre disait à Dieu : Seigneur, je reconnais que je suis de moi-même indigne de vous offrir une victime si précieuse : la misère de ma position et le désordre de ma vie me défendraient de paraître devant vous dans une fonction si redoutable, et si je ne considérais que ma personne, je serais plus en état d'irriter votre justice que de la satisfaire. Mais souvenez-vous que mon obéissance excuse ma présomption, que ce n'est que par un commandement exprès de votre Fils que je vous immole votre Fils même, que je ne fais que tenir sa place, et simplement obéir à ses ordres : *De sacrificio quod ipsius dignitatem superat se purgat sacerdos dum clamat : Hoc facite in meam commemorationem.* N'est-ce pas là, messieurs, adorer la souveraineté et la justice de Dieu d'une manière digne de lui, et par des anéantissements qui l'honorent infiniment.

Mais quoi ! me direz-vous, s'il n'y a que Jésus-Christ qui puisse dignement honorer la Divinité, où en sommes-nous, et à quoi est-ce que notre religion et notre culte se réduisent? Comme nous apportons avec nous la misère et le péché, quelle apparence d'adorer la majesté de notre Dieu, de fléchir et d'apaiser sa justice? Au contraire, ne serait-ce pas lui faire injure d'oser l'entreprendre? Hommages que je rendrais au Père éternel, que seriez-vous en comparaison des anéantissements de son Fils? Douleur de mes péchés que je concevrais, que vous seriez stérile et inutile en comparaison de la douleur de son Fils! La sienne est infinie et immense, la mienne est essentiellement bornée et imparfaite. Il faut cependant, mes frères, que je vous console en cette rencontre, et que je vous instruise de vos devoirs par une belle pensée de saint Augustin.

Si nous considérons une goutte d'eau séparée de la mer, c'est une goutte inutile et qui se tarira bientôt; une goutte qui toute seule ne peut ni humecter, ni rafraîchir la terre; mais si nous considérons cette même goutte jointe à la mer, c'est la mer elle-même; elle prend sa qualité, son cours, sa salure, et fait un même corps avec ce vaste élément. Chrétien, sais-tu ce que c'est que cette soumission dont tu veux honorer ton Dieu, ce que c'est que cette larme qui coule de tes yeux pour le fléchir? C'est une goutte d'eau de soi fort inutile : cette louange n'est point capable de plaire à ton Dieu, ces larmes ne seront jamais assez abondantes pour éteindre les feux de sa colère; que faut-il donc que tu fasses? Il faut jeter cette goutte d'eau dans la mer, il faut joindre cette larme aux larmes puissantes d'un Dieu; il faut, si tu veux, la faire entrer dans les ruisseaux de sang que l'amour a fait couler de toutes les veines de Jésus-Christ; et ce sera pour lors que l'on t'appliquera justement ce mot de l'Ecriture : *Quasi mare contritio tua.* Que ta contrition, toute bornée qu'elle soit dans sa source, ne laissera pas d'être aussi vaste que la mer même où elle se rend; que la louange que tu donnes au Père éternel, que l'hommage que tu lui fais et l'honneur que tu lui rends, étant confus avec celui que lui rend Jésus-Christ, est aussi infini que celui de Jésus-Christ même.

Voilà le seul secret d'honorer Dieu dans notre religion. Il ne peut proprement y être honoré que par son Fils, et ainsi point de prière qui soit efficace auprès de Dieu, si elle n'est jointe à celle de Jésus-Christ; point de sacrifice, de mortification, de jeûne, ni d'austérité qui soit agréable au Père éternel, si elle ne tire son prix de la mort de son Fils; point de contrition qui ne fléchisse la colère divine, si elle n'est soutenue du mérite infini des tristesses et des agonies mortelles du Sauveur. Mais achevons, et disons que non-seulement la Divinité peut être en Jésus-Christ seul parfaitement connue et dignement honorée; mais ajoutons, pour finir ce discours, que c'est en lui seul qu'elle peut être sûrement imitée. C'est par là que je finis en peu de paroles.

III.

Je vois bien que les deux premières vérités de ce discours m'ont porté trop loin, pour pouvoir donner à la troisième toute son étendue. Pour vous en faire seulement un petit plan, vous devez savoir que quoique Dieu soit la source et la règle, par conséquent, de toute la perfection, il a toujours néanmoins été dangereux de vouloir suivre cette règle immédiatement en lui-même. La créature qui est composée d'une nature faible, a le malheur de faire son supplice d'un bien qui excède sa portée; et comme les yeux s'éblouissent d'un trop grand éclat, les esprits entrent en confusion sitôt qu'ils se

proposent d'imiter un bien trop pur et trop éminent.

Vous ne sauriez douter, Chrétiens, de la grandeur de ce péril, si vous vous ressouvenez que l'homme et l'ange se sont perdus; que l'un, affectant la souveraineté et l'élévation de Dieu, fut précipité; que l'autre, se flattant d'acquérir sa sagesse, tomba dans l'ignorance. Mais y a-t-il une grandeur et une perfection en Dieu qui ne fît de même autant de malheureux en tous ceux qui attenteraient insolemment de la vouloir imiter en elle? La considération de sa science infinie ferait des curieux, la juste complaisance qu'il a pour ses perfections serait capable de rendre les hommes passionnés de leurs défauts, son immuabilité pourrait servir d'excuse aux opiniâtres et aux paresseux, et il arriverait enfin, dit saint Augustin, que, par cette imitation perverse et déréglée, la souveraine perfection deviendrait l'exemple de tous nos excès : *Perverse te imitantur omnes qui longe se a te faciunt, tenebrosa omnipotentia similitudine.*

Ce malheur aurait été à jamais inévitable sans Jésus-Christ. Les hommes qui ont une inclination naturelle de se rendre semblables à Dieu, se seraient tous perdus aussi bien qu'Adam à la vouloir satisfaire; si le Verbe, tempérant, dit saint Bernard, l'éclat de ses grandeurs par son Incarcation : *Claritatem suam infirmis oculis temperans*, et rendant par ce mystère ses perfections supportables à notre faiblesse, ne nous eût fourni en même temps un moyen innocent de nous en revêtir, et pouvoir ainsi avec sûreté imiter un Dieu en sa personne.

Je vois bien que je n'aurais jamais le temps de vous rapporter les raisons dont les Pères et les théologiens ont appuyé ce motif de Dieu dans l'Incarnation de Jésus-Christ : et afin que le reste de mes paroles serve à vous en faire sûrement profiter, ne vous imaginez pas, quand je dis que les perfections de Dieu sont imitables en Jésus-Christ, que je vous fasse aspirer sur la terre à ce qui a paru d'éclatant en sa personne, que je vous fasse prétendre au pouvoir de guérir comme lui les malades et à ressusciter les morts; à Dieu ne plaise que je donne encore cette matière à votre orgueil! ce désir serait plutôt une rechute qu'un remède à votre mal. Quelles perfections de Dieu sont donc imitables en Jésus-Christ? Ce sont ses abaissements et ses souffrances, mes frères. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur. Celui qui ne porte pas sa croix avec moi*, dit-il encore, *ne mérite pas d'être mon disciple.* Voilà les grandeurs de Dieu auxquelles vous devez sûrement prétendre en Jésus-Christ; voilà les véritables miracles que vous pouvez légitimement opérer après lui.

Je vous ai fait voir que ces actions ont plus coûté à Dieu que toutes celles de sa puissance, qu'elles lui ont été en un sens plus glorieuses; après cela y aurait-il de la honte à un homme de les imiter et de les mettre en pratique? Regardez donc plutôt, pour votre exemple, la naissance de Jésus-Christ, la pauvreté de son berceau et les infirmités de son enfance, que l'éclat de l'étoile et les hommages des rois? Enviez moins sa gloire sur le Thabor que le miracle continuel qui l'a cachée pendant sa vie; laissez-lui l'honneur du triomphe de Jérusalem, et reservez-vous à lui prêter vos épaules pour supporter sa croix. C'est par cette séparation judicieuse que vous imiterez ces perfections les plus admirables de Dieu en Jésus-Christ. C'est par là que pensant ne vous conformer qu'à un homme en sa personne, vous deviendrez enfin semblables à Dieu : *Quatenus te censes hominem, eatenus nobis es Deus.*

Mais hélas! la plupart des hommes sont bien éloignés de prendre cette voie sûre d'arriver à la Divinité. Vous direz que méprisant le secours et la médiation de Jésus-Christ, ils se croient assez forts pour imiter d'abord Dieu en lui-même. L'ambitieux, en effet, n'affecte-t-il pas la domination de Dieu? l'avare n'attente-t-il pas sur ses richesses et sur son abondance? Le voluptueux n'a-t-il pas l'insolence de prétendre sur la terre à sa joie et à sa béatitude? Mais admirez l'aveuglement de ces pécheurs : plus ils croient s'approcher de Dieu par leur orgueil, et plus ils s'en éloignent, au lieu que plus Jésus-Christ paraît nous en éloigner par l'humilité, et plus il nous en approche : *Vis capere celsitudinem Dei, cape prius humilitatem Dei.* Voulez-vous arriver à la grandeur de Dieu, dit saint Augustin, sachez qu'il faut auparavant imiter son humilité. Non, mes frères, ne nous flattons pas, ce n'est que par l'obéissance de Jésus-Christ que nous pouvons avoir un jour part à la souveraineté de Dieu? Ce n'est que par les souffrances de Jésus-Christ que nous pouvons aspirer à la gloire de Dieu? Ce n'est que par la croix de Jésus-Christ que nous pouvons justement monter sur le trône de son Père. C'est se tromper malheureusement, de croire qu'il y ait une autre voie que Jésus-Christ pour arriver à Dieu; et nous ne saurions trop estimer saint Augustin de ce qu'après avoir avancé, dans ses Soliloques, que l'on pouvait arriver par plusieurs voies à la sagesse, il s'en est hautement rétracté, et a soutenu qu'il n'y en pouvait avoir d'autre que Jésus-Christ : *Quia dixi ad sapientiæ consecutionem non una via pervenire; non bene sonat, quasi alia sit præter Christum qui dixit : Ego sum via.*

Sainte et savante congrégation, que je vous trouve, entre toutes les compagnies de l'Eglise, heureusement partagée, de n'avoir point reçu de ce grand cardinal, votre illustre instituteur, d'autre esprit que d'étudier et d'adorer Jésus-Christ; que de porter tous les hommes à Jésus-Christ; que de renouveler dans le monde l'amour et la dévotion de Jésus-Christ! C'est une belle remarque de saint Cyprien, que les Juifs se justifiant de l'aversion qu'ils avaient pour le Fils de Dieu sur l'attachement et le respect qu'ils avaient pour Dieu même, Jésus-Christ a toujours affecté de ne s'oublier jamais en

parlant de son Père, jusqu'à leur dire : Ne vous flattez pas du Père que vous feignez adorer; personne ne vient à lui que par moi-même : *Ne sibi blandirentur et plauderent de solo Patre, dicebat : Nemo venit ad Patrem nisi per me.* Je ne voudrais pas dire que la religion se fût renversée dans notre siècle jusqu'à un désordre approchant de celui des Juifs ; mais je puis bien avancer avec vérité que la dévotion à Jésus-Christ, qui doit être le véritable esprit de la religion, s'y étant refroidie, et les chrétiens ne reconnaissant plus assez le besoin pressant et continuel qu'ils ont du crédit de Jésus-Christ auprès de son Père, le ciel a heureusement assemblé cette sainte et vénérable compagnie de prêtres, qui,n'ayant point d'autre engagement que celui de leur caractère, c'est-à-dire, que le zèle de la gloire de Jésus, ont éclairé tous les esprits de sa connaissance, et embrâsé tous les cœurs de son amour. C'est effectivement dans leurs écrits que nous avons appris à connaître les mystères de Jésus-Christ; c'est dans leurs fêtes et dans leurs dévotions que nous avons appris à honorer ses grandeurs ; c'est dans leurs actions et dans leur vie que nous apprenons à imiter ses vertus ; et il se trouve ainsi que ces saints prêtres rendent, autant qu'ils le peuvent, à Jésus-Christ la gloire que je viens de vous faire voir que Jésus-Christ rend à son Père. Continuons, chrétiens, à profiter de leurs lumières ; étudions, honorons, imitons avec eux Jésus-Christ sur la terre, afin que nous puissions tous ensemble connaître, honorer et imiter Dieu même dans le ciel, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE THÉRÈSE.

Operamini opus vestrum ante tempus, et dabit vobis mercedem vestram in tempore suo.

Achevez votre ouvrage avant le temps, et Dieu avancera sans doute votre salaire à proportion de votre diligence. (*Eccli., cap. ult.*)

S'il y a des planètes dans le ciel qui ne peuvent être connues que par leurs propres lumières, et s'il faut que le soleil se découvre lui-même pour devenir l'objet de notre vue, il se trouve des saints dans l'Eglise dont le caractère nous serait inconnu, s'ils ne nous l'avaient eux-mêmes découvert, et si par un ordre exprès de la Providence, leur main ne nous avait informés de ce qui s'est passé jusque dans le fonds de leur cœur.

Je ne veux point d'autre preuve de cette vérité que l'illustre sainte dont nous solennisons aujourd'hui la fête. Quoique ses grandes actions aient éclaté dans l'Espagne, quoique son ordre se soit répandu dans l'Europe, et que ses miracles aient rendu le nom de Thérèse fameux par toute la terre ; toutefois ces ravissements et ces extases amoureuses, cette science céleste et divine, toutes ces communications étroites qu'elle a eues avec Jésus-Christ, et qui sont, ce semble, sa différence et sa gloire, nous seraient aujourd'hui inconnues, si elle-même, par un commandement absolu du Ciel, n'en avait instruit la postérité dans ses écrits, et si son obéissance ne nous avait ainsi fort heureusement révélé ce que son humilité eût toujours tâché de cacher. J'avoue donc, mesdames, que je ne prétends aujourd'hui faire connaître votre mère que par ses propres lumières ; ce sera de son ouvrage que je tirerai son éloge ; et le Ciel n'a sans doute permis que ses paroles trahissent ses sentiments et nous apprissent ses avantages, que pour nous fournir la juste matière de son panégyrique. Mais de peur que je n'affaiblisse les sentiments de cette grande sainte en les expliquant, conjurons l'Esprit adorable qui les lui a inspirés de m'instruire de leur sainteté et de leur force, et pour l'obtenir, servons-nous de l'entremise de son épouse, avec les paroles d'un ange. *Ave, Maria.*

Dieu avance souvent les effets de sa justice et de sa miséricorde dans les hommes, selon la diligence qu'ils ont apportée à l'offenser, ou à le servir ; il hâte leur supplice ou leur récompense ; et sans attendre que la mort les rende heureux ou misérables, il veut que, par une justice anticipée, la vie leur soit un avant-goût, ou du ciel, ou de l'enfer. C'est ce que saint Bernard nous a voulu apprendre, quand il a dit que la conscience d'un pécheur était souvent une image de l'enfer, et que les troubles qui l'agitaient avaient rapport avec les peines des damnés ; comme au contraire la conscience du juste était une image du ciel, que la tranquillité dont elle jouit était une participation de la paix des bienheureux : *Infernus quidam et carcer animæ conscientia rea; paradisus autem conscientia justi, quam non urit cura pungens.* Cette conduite de Dieu est d'autant plus juste, que nous la voyons plus ordinairement éclater sur les personnes qui ont anticipé sur leur âge par l'excès de leurs crimes ou de leurs vertus. Un pécheur n'est ordinairement livré à ces peines intérieures, qui le préparent à celles de l'enfer, qu'après que le nombre ou l'énormité de ses méchantes actions ont forcé Dieu à renverser l'ordre des temps pour le punir : *Si pessime egeris*, dit Dieu à Caïn, *statim peccatum in foribus aderit ;* sitôt que tu auras exécuté le parricide détestable que tu médites, la peine de ton crime te viendra saisir. Il n'est pas toujours nécessaire que la mort arrive pour éprouver la justice de notre Dieu. Un homme a-t-il épuisé toute sa malice ? ah ! pour lors c'est à Dieu à commencer sa vengeance. Les remords rongent son cœur, la terreur s'empare de son esprit, les flammes de la concupiscence, qui répondent à celles des damnés, le dévorent sans le consumer. Les ténèbres de l'enfer, selon l'imprécation du prophète, commencent à être répandues sur sa conduite ; l'ange exterminateur le poursuit déjà, et le force de courir dans un chemin si glissant, qu'il y périt : *Fiant viæ illorum tenebræ, et lubricum, et angelus Domini persequens eos.* Ces libertins se sont-ils hâtés d'avancer

dans le chemin de l'iniquité, ces jeunes gens se sont-ils d'abord précipités dans le mal? Dieu avec la même impétuosité précipitera sans doute ses vengeances. Mais si la justice divine est si exacte dans ses châtiments, la miséricorde n'est pas moins prompte dans ses récompenses. Qu'un saint avance tant qu'il voudra dans les voies de la justice, qu'il achève avec toute la diligence possible, l'ouvrage qui lui a été confié, qu'il arrive au comble de la perfection dans un temps auquel les autres se trouveraient heureux d'en avoir atteint le premier degré, Dieu ne se laissera jamais vaincre dans ce genre de combat, il hâtera toujours ses faveurs à proportion de la diligence de l'homme. C'est la vérité de mon texte. Ne croyez pas, ouvriers du Seigneur, dit saint Paul dans les paroles de mon texte, que le soin que vous aurez de finir votre ouvrage du matin, vous soit inutile auprès de celui qui vous a appliqués au travail, dépêchez hardiment l'exécution des ordres qui vous ont été donnés. Dieu est juste, il sait que la récompense doit suivre immédiatement le mérite. Si vous croyez le prévenir par vos services, il vous préviendra lui-même par sa libéralité; et si, par une heureuse anticipation des temps, il se trouve que vous méritiez la gloire dès votre vie, il n'attendra pas à votre mort à vous en accorder la jouissance : *Operamini opus vestrum ante tempus, et dabit vobis mercedem vestram in tempore suo.* Jamais il ne s'est trouvé de preuve plus éclatante de cette vérité que l'admirable sainte Thérèse; elle devance tous les temps pour témoigner son amour à Jésus-Christ : elle veut commencer sa vie par où les plus grands saints ont cru finir la leur. En un mot, Thérèse est une illustre martyre dès son enfance, et Jésus-Christ, la considérant dès lors comme une victime immolée pour sa gloire, la récompense en cette qualité. L'âme de Thérèse est encore enfermée en son corps sur la terre, et il la rend déjà participante des félicités dont les âmes des martyrs jouissent dans ciel. Le corps de Thérèse est depuis enfermé dans le tombeau, et il l'orne déjà des qualités dont les corps des martyrs seront revêtus dans leur résurrection. Examinons par ordre toutes ces merveilles : voyons, mesdames, comment votre sainte mère, par une grâce toute extraordinaire, a devancé les plus grands saints dans tous leurs différents états. Elle prévient la rigueur de leur martyre dès son enfance, elle goûte la douceur de leur béatitude dès sa vie, elle est revêtue de la gloire de leur résurrection dès sa mort. S'est-il jamais vu de mérite plus prompt que celui de notre sainte; mais aussi s'est-il jamais trouvé de récompense plus avancée que celle de Jésus-Christ? C'est le sujet de votre attention et de notre discours.

I. — De toutes les actions des saints, il n'y en a point assurément de plus digne de nos éloges que leur martyre; c'est la plus forte preuve que nous ayons de leur courage, et le plus grand effort de leur amour, où, après avoir souvent passé la meilleure partie de leurs jours dans la pauvreté ou dans la pénitence, enfin la dernière et la plus infaillible marque de reconnaissance qu'ils aient pu donner à Jésus-Christ, a été de mourir pour lui, comme il était mort pour eux. Il est donc admirable, messieurs, qu'une simple fille ait eu la force de commencer par où les plus grands hommes ont fait gloire d'achever; que ce qui a été le dernier effort des Laurent et des Cyprien n'ait été que le coup d'essai de Thérèse; car vous devez savoir que cette divine enfant n'avait pas sept ans accomplis quand elle forma le dessein d'être martyre. Sitôt qu'elle eut assez de raison pour connaître Jésus-Christ, elle eut assez de courage pour se résoudre à mourir pour lui. A peine ses veines étaient-elles remplies de sang, qu'elle voulait déjà le répandre; et l'on vit ainsi renouveler dans cette jeune fille le prodige que saint Ambroise avait autrefois admiré dans une autre : *Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ* (*S.Amb.*, *lib. de Virginib.*). La faiblesse de ses membres la dispensait, ce semble, encore de combattre, la grâce néanmoins la rendait déjà capable de vaincre.

Tertullien a cru que la foi dont les chrétiens font profession dans le baptême les engageait au martyre, et qu'ils ne pouvaient recevoir dans ce sacrement une application de la mort de Jésus-Christ qu'ils n'y contractassent une obligation de perdre la vie : *Fides debitrix martyrii* (*Tert.*, *lib. ad Mart.*). Il faut avouer que notre jeune sainte fut fortement persuadée de cette vérité, elle qui à peine se connut chrétienne, qu'elle voulut déjà être martyre; elle qui à peine avait achevé sa profession de foi, qu'elle voulut déjà la signer de son sang et sceller de sa mort. Ne croyez pas que cette résolution se termine à un simple désir. Je sais bien que ce seul mouvement eût pu suffire pour acquérir à notre sainte la qualité de martyre, et que, selon les maximes de la religion, sa volonté lui en aurait pu procurer le mérite et la couronne; mais elle veut s'acquérir cette gloire par une démarche bien plus illustre; comme la paix qui règne dans l'Espagne est un obstacle à son dessein, elle sort de la maison de son père, et forme la résolution de passer en Afrique. N'êtes-vous pas surpris, chrétiens, de voir une enfant de sept ans prendre des résolutions si étranges; quitter la maison de son père, franchir les montagnes et les rivières, et toute prête à passer les mers pour aller chez les barbares? L'intention de son voyage n'est-elle pas encore plus surprenante? *Barbaris*, dit le grand pape Urbain : *Christum datura aut sanguinem.* Savez-vous le dessein de cette enfant? elle veut faire régner Jésus-Christ dans le cœur des barbares, ou bien perdre la vie par leur main; c'est-à-dire qu'elle veut tenter ce que les Paul et les Thomas ont exécuté avec peine; elle veut donner aux fidèles, ou la foi, ou son sang. *Christum datura aut sanguinem.* Un oncle de la sainte, surpris de la trouver à son âge passant une rivière, la ramène par force dans la maison de son père.

Stupete ergo universi quod jam divinitatis testis existeret, quæ adhuc arbitra sui per ætatem esse non posset. Ces paroles éloquentes sont de saint Ambroise, prononcées pour sainte Agnès; mais je les puis répéter ici sans leur faire violence. N'est-ce pas une chose digne de l'étonnement de tous les hommes, que celle qu'on croit à cause de son bas âge ne pouvoir être encore maîtresse de sa personne, soit déjà disposée à être martyre de Jésus-Christ?

Mais pourquoi, me direz-vous, Dieu n'accepta-t-il pas un sacrifice si volontaire? Pouvait-on jamais lui immoler une victime plus innocente et plus soumise? Thérèse se vit-elle absolument privée d'une gloire qu'elle avait recherchée avec tant d'ardeur? Non, chrétiens, Dieu ne différa son martyre que pour l'augmenter; la couronne ne lui en fut pas ravie, mais Dieu voulut que la longueur de ses souffrances la rendît plus glorieuse : remarquez, je vous en prie, sa conduite.

Origène rendant raison pourquoi Dieu voulut qu'Abraham, qui lui devait immoler son fils, ne fît pas son sacrifice dans le même temps et dans le même lieu qu'il en avait reçu l'ordre, mais qu'il l'allât faire sur une montagne éloignée de trois jours de chemin, dit admirablement qu'il le permît ainsi afin que ce père fût déchiré de diverses pensées, dans toute la longueur de son voyage; et que l'ordre du Seigneur le pressant, d'une part, de lui obéir, et, de l'autre, l'affection pour son fils unique s'y opposant, il sentît cette division et ce tourment dans son âme. C'est pour cela, dit Origène, qu'il lui ordonna de monter encore sur la montagne, afin que, souffrant, durant tout ce temps, le combat de sa foi et de sa tendresse paternelle, de l'amour de Dieu et de l'amour de son sang, son sacrifice fût plus volontaire et plus entier : *Propterea illi via injungitur etiam montis ascensio, ut in his omnibus spatium certaminis accipiat affectus et fides, amor Dei et amor carnis.* Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ, commandant à notre jeune sainte de s'immoler pour sa gloire, n'ait pas voulu toutefois recevoir sitôt son sacrifice? Ne croyez pas qu'il se satisfasse de sa seule volonté, il ne lui ôte pas, pour cela, l'occasion du martyre, il ne fait que la lui différer; il veut que, pendant l'espace de vingt ans, la nature et la grâce combattent en sa personne; il veut que son sang et sa foi entrent dans une lice plus longue et aussi plus glorieuse. Il fait éviter à notre sainte une persécution, il est vrai, mais c'est pour lui en faire naître une autre qui exerce bien plus son courage; il la dispense de répandre son sang, mais c'est pour faire de sa personne une hostie vivante. Elle monte, comme Abraham, sur une rude montagne; celle du Carmel est le lieu que Dieu lui désigne pour achever son sacrifice; c'est là qu'elle commence un martyre plus long, s'il est moins horrible; et c'est dans ce champ que son sang et sa foi combattent l'espace de vingt ans.

Voilà quel est le dessein de Dieu, quand il paraît rompre l'entreprise de notre sainte. Le combat qu'elle eut sur cette montagne fut d'autant plus dangereux, que le démon s'en mêla; celui qui, selon saint Augustin, a succédé, dans l'Église, aux Néron et aux Dioclétien, voulut attaquer Thérèse au défaut des barbares. Il voulut diminuer l'amour qu'elle avait pour Dieu, en lui donnant de l'amour pour le monde. Il entreprit de partager son cœur entre le ciel et la terre; et pour faire réussir ce dessein pernicieux, il suscita des directeurs à notre sainte qui, lui assurant que ce partage injuste était légitime, lui livrèrent un combat mille fois plus cruel que celui de la persécution qu'elle venait d'échapper.

Saint Cyprien, surpris de l'indulgence avec laquelle quelques prêtres de son siècle traitaient leurs pénitents, compare la cruauté de cette fausse paix qu'ils leur donnaient avec celle de la persécution dont l'Église venait d'être affligée; et osait dire que la seconde devait être bien plus redoutable aux chrétiens que la première, puisque celle-ci était seulement du nombre de ces ennemis qui ne peuvent faire mourir que le corps, et que l'autre était du nombre de ceux mêmes qui peuvent attenter sur l'âme : *Emersit, fratres, novum genus cladis, et quasi parum persecutionis procella sævierit, accessit ad cumulum sub misericordiæ titulo malum fallens et blanda pernicies* (*D. Cyp., lib. de Lapsis*). Mes frères, à peine l'Église se voit-elle échappée de la tempête, qu'elle est malheureusement obligée d'en essuyer une autre d'une invention toute nouvelle; et comme si une guerre ouverte n'avait pas été assez pernicieuse à ses enfants, elle se voit aujourd'hui affligée d'une persécution d'autant plus dangereuse qu'elle cache, sous un nom de miséricorde, la cruauté du monde la plus sanglante.

Cette cruauté, messieurs, comme je vous ai déjà dit, n'était autre chose que l'indulgence des confesseurs envers leurs pénitents, et ce fut à une épreuve presque semblable que sainte Thérèse se vit d'abord abandonnée. Car, quoiqu'elle ne fût sujette à aucun désordre, elle avoue, toutefois, que l'indulgence que l'on eut pour elle la mit d'abord dans le péril; que par le peu de soin qu'eurent ses directeurs de retrancher ses petits engagements, la conversation du monde pensa la perdre. La cruauté de cette douce attaque ne fut-elle donc pas, en un sens, plus grande que n'aurait été celle de la persécution; et, selon la doctrine de saint Cyprien, ne croyez-vous pas que sainte Thérèse témoigna plus de courage dans la généreuse résistance qu'elle fit à ces douceurs trompeuses, qu'elle n'eût montré de constance à souffrir toutes sortes de tourments?

Il est vrai que Dieu lui facilita cette victoire par une conduite qui lui est assez ordinaire; il la délivra d'un martyre par un autre, et l'obligeant, pendant une maladie de vingt ans, où elle fut toujours abandonnée des hommes, à ne chercher point de secours qu'en Dieu, il lui apprit à ne traiter

plus qu'avec lui seul. Grande sainte, vous avez demandé le martyre, vous êtes exaucée; le ciel était trop juste pour vous refuser une couronne que vous avez méritée en la souhaitant; mais pardonnez-moi si je vous dis que vous en trouvez la conquête plus difficile que vous ne l'aviez crue. Vous pensiez peut-être que le tranchant d'une épée finirait promptement vos jours, comme à une infinité de martyrs dont vous estimiez le sort heureux; vous ne saviez pas que vous étiez destinée à des épreuves bien plus longues et plus glorieuses, et soupirant pour le martyre, vous soupiriez, sans y penser, pour une mort qui devait enfermer dans sa cruauté toute la longueur de votre vie: *Pro morte defluente deprecata sum.*

Que dis-je? mesdames, Thérèse est si peu surprise de son martyre, qu'elle entreprend même d'y ajouter de nouvelles rigueurs. Vous le savez, mesdames, qu'elle joignit les austérités de la pénitence à la violence de ses maladies, et qu'elle se dérobait souvent dans son infirmité pour se maltraiter par de nouveaux supplices. De combien d'instruments différents arma-t-elle ses mains pour affliger son corps? *Arma ista*, disait-elle, *juris sunt, non furoris:* Ces armes sont des instruments de sa justice et non pas de sa fureur. Mais pour connaître encore mieux jusqu'où peut aller son courage et sa générosité, lisez la devise qu'elle grava sur ses armes, ou plutôt dans son cœur. S'est-il jamais trouvé de soldat qui ait promis de servir son prince à de telles conditions? *Aut pati, aut mori*: ou souffrir, ou mourir. J'avais bien ouï parler de certains capitaines qui, abordant dans un pays ennemi, avaient brûlé leurs vaisseaux, et qu'ôtant ainsi l'espérance du retour à leurs soldats, ils les avaient réduits à la nécessité de mourir ou de vaincre: *Aut mori, aut vincere.* Mais si l'une de ces deux extrémités est fâcheuse, du moins celle qui lui est opposée est agréable; si l'une était capable de donner de la crainte, l'autre pouvait inspirer du courage. Mais que Thérèse ait été mise par Jésus-Christ entre deux extrémités également fâcheuses: *Aut pati, aut mori;* qu'elle ne puisse éviter la mort que par la souffrance, qu'elle ne puisse éviter la souffrance que par la mort, c'est sans doute réduire une fille à une trop étrange nécessité. Telle est cependant la condition de notre illustre sainte Thérèse, martyre dès sa jeunesse, qu'elle n'évite de mourir dans l'Afrique que pour souffrir dans l'Espagne, et même pour y souffrir d'une manière semblable à celle dont son époux a souffert lui-même dans la Judée.

L'une des plus fâcheuses et des plus sensibles persécutions du Fils de Dieu fut de les recevoir dans son pays de la part même de ses proches; et l'Evangéliste croit nous avoir donné la dernière idée de l'ingratitude des Juifs et de la patience de Jésus-Christ, quand il nous a dit qu'étant venu dans un lieu qui lui appartenait, ses propres sujets ne l'y avaient pas reçu: *In propria venit, et sui eum non receperunt;* et c'est là justement la persécution que Thérèse partage avec son Epoux. Ayant entrepris de ressusciter l'esprit d'Elie dans son ordre, et ayant eu le courage de se joindre aux prophètes et de poursuivre leurs desseins: *Ausa viris concurrere virgo*, elle ne s'y vit pas seulement traversée par les puissances ecclésiastiques et séculières de l'Espagne, mais encore par son ordre même. Elle souffrit des calomnies de plusieurs bouches dont elle devait recevoir des louanges, et il se trouva que ceux qui avaient intérêt de seconder ses saintes intentions avec plus de chaleur les troublèrent avec plus d'emportement et de malice.

Apprenez, dignes filles d'une mère si généreuse, à ne vous pas laisser abattre aux attaques que pourrait recevoir votre conduite, quelque innocente qu'elle se trouve. Apprenez d'un exemple si puissant à supporter toute sorte de contradiction de la part même de vos proches; sachez que vous ne seriez ni filles de Thérèse, ni épouses de Jésus-Christ, si vous ne partagiez de bon cœur cette étrange persécution, et que pour ne pas dégénérer des sentiments de l'un ni de l'autre, la vie vous doit être odieuse sans la souffrance: *Aut pati, aut mori.* Pour nous, chrétiens, ne croyons pas être exempts de choisir aussi l'une de ces deux extrémités fâcheuses: la souffrance ou la mort sont les apanages d'un chrétien, sa vie, dit Tertullien, étant un noviciat et un apprentissage de martyre: *Vita Christiani disciplina martyrii.* C'est une vérité qu'on vous prêche tous les jours; mais en profitez-vous toujours dans le commerce et dans les embarras du siècle? Jamais un moment de réflexion, ni de recueillement. Prévenez-vous la confiscation de vos biens par vos aumônes? L'avarice vous rend presque toujours impitoyables. Vous familiarisez-vous avec la mort par le jeûne? Tous les jours, augmentation de luxe, de bonne chère et de dépense.

Mais quoi, me direz-vous, pourquoi se préparer au martyre? L'Eglise est en paix, la fureur des tyrans est vaincue, le bras des bourreaux est lassé. Ah! mon Dieu, la vertu des chrétiens est si fort attachée à la persécution! Seigneur, faites donc encore naître les Néron et les Dioclétien. Hé quoi! faut-il qu'on élève des autels au démon, pour en faire élever à Jésus-Christ? Faut-il que notre courage dépende de la cruauté des bourreaux? Thérèse voyant que le passage de l'Afrique lui était fermé, a-t-elle cessé de souffrir et d'affliger son corps? Nous lisons dans l'histoire que tandis que Carthage subsista, la jeunesse romaine fut guerrière; mais dès que cette place, qu'un ancien appelle si élégamment le cœur de la jeunesse romaine, fut ruinée: *Cor juventutis Romanæ* (*Tit. lib.*), cette jeunesse se croyant en sûreté, mit bas les armes et commença à entrer dans une fatale mollesse qui perdit enfin la république: *Nec cœptæ assurgunt turres, nec bella juventus tuta parat.* Nous pourrions presque dire des chrétiens ce qui a été dit des Romains: ils étaient fervents

dans les siècles de la persécution, lorsque leur courage fut exercé par les bourreaux ; ils se tenaient sur leurs gardes ; mais aujourd'hui que la paix règne dans l'état de Jésus-Christ, aujourd'hui que l'idolâtrie est ruinée, ses soldats sont dans la tiédeur, et l'on dirait qu'ils n'ont plus d'ennemis à craindre.

Que l'exemple de sainte Thérèse soit capable de nous désabuser aujourd'hui ; suivons la conduite de cette héroïne, qui nous a appris qu'on pouvait souffrir pour Jésus-Christ sans le ministère des bourreaux, et qui nous a fait voir que si le martyre lui avait manqué, elle n'avait pas manqué au martyre. Après que saint Jérôme nous a représenté une semblable merveille dans la personne de saint Jean l'évangéliste, il en tire une conséquence que je vous prie de remarquer. *Joanni*, dit-il, *defuit martyrium, sed Joannes non defuit martyrio ; et ideo nec Joanni defuit præmium martyrii :* Si le martyre a manqué à saint Jean, saint Jean n'a toutefois pas manqué au martyre, et ainsi il faut croire que la récompense du martyre ne lui a pas manqué. Tirons, messieurs, une conséquence aussi avantageuse en faveur de sainte Thérèse, et disons que, puisqu'elle n'a point manqué au martyre, elle en a aussi obtenu le prix et la couronne. Il est vrai que ç'a été d'une manière qui lui a été fort particulière, et comme elle avait eu le mérite de cette heureuse condition dès sa jeunesse, Dieu a cru qu'il y allait de sa justice de lui en donner aussi la récompense dès sa vie. C'est le sujet de mon second point.

II. — Tertullien est tombé dans l'erreur, quand il a cru que la gloire n'était présentement ouverte qu'aux martyrs, et qu'il n'y avait que ces hommes illustres qui pussent, immédiatement après leur mort, franchir l'épée du chérubin que Dieu avait mis à la porte du ciel : *Nullis romphæa paradisi Janitrix cedit, nisi qui in Christo decesserint.* Mais s'il ne nous est pas permis, messieurs, d'ajouter foi à cette opinion, nous en pouvons tirer hardiment cette conjecture, que de tous les saints les martyrs doivent être les plus considérés de Jésus-Christ, et qu'il y va tout à fait de sa justice et de sa gloire de ne pas différer leur récompense.

C'est par cette raison qu'il n'a pas voulu refuser à notre grande sainte, dès sa vie, le bonheur que les autres n'ont pu obtenir qu'après leur mort. Car, comme elle a commencé par où ils ont fini, en devenant une illustre martyre avant le temps, Dieu n'a pu aussi se défendre de la traiter d'une façon particulière, et de la traiter, dès la terre, des faveurs qui semblaient jusque-là être réservées pour le ciel : *Operamini opus vestrum ante tempus, et dabit*, etc. Oui, notre Thérèse est encore vivante, et elle est déjà bienheureuse ; la charité l'oblige à avoir encore quelque commerce avec les hommes, et son mérite avancé lui fait déjà avoir la conversation des anges. Ce fut la faveur que Jésus-Christ lui promit dans son premier ravissement, mais ce fut aussi celle qu'il lui accorda pendant tout le reste de sa vie. Ce divin amant lui découvrait tous les jours ses beautés, et il apparaissait à elle avec cet éclat qui fait la félicité des anges : *In quem desiderant angeli prospicere.* L'adorable eucharistie qui le voile aux chrétiens le découvre à Thérèse, et ce sacrement, qui fait le mérite de notre foi, faisait déjà la récompense de la sienne. Aussi apprenons-nous, dans la bulle de sa canonisation, qu'elle ne portait point envie à ceux qui avaient eu la satisfaction de voir Jésus-Christ conversant parmi les hommes, et qu'ayant le bonheur de le voir tous les jours glorieux, elle se consolait de ne l'avoir pas vu souffrant : *Christi corpus in eucharistia adeo clare intuebatur, ut assereret nihil esse quod invideret eorum beatitudini, qui corporeis oculis Dominum conspexissent* (*Greg. papa, in bulla canoniz*). De cette vue de Jésus-Christ glorieux naissait la perfection de son entendement et de sa volonté. Toute la théologie nous enseigne que la béatitude consiste en ces deux choses : que l'entendement pour être heureux doit comprendre la vérité qu'il a crue, que la volonté pour être contente doit posséder le bien qu'elle a aimé, et que de cette reconnaissance et de cette possession résulte toute la félicité des saints. S'il est vrai, messieurs, que toute la béatitude consiste en ces deux choses, je n'aurai pas de peine à vous prouver que notre grande sainte a été bienheureuse dès sa vie autant qu'une créature mortelle peut l'être, puisqu'on peut croire que son entendement et sa volonté eurent dès lors une partie de leur perfection, et que, sans attendre la mort, sa connaissance et son amour parurent en quelque manière consommés. Premièrement, ceux qui ont vu les admirables livres qu'elle nous a laissés peuvent-ils douter qu'elle n'ait pénétré tous nos mystères, qu'elle n'en ait découvert toute la grandeur ? et peut-on s'imaginer qu'une fille sans étude ait pu écrire des vérités inconnues aux plus savants, sans les avoir puisées dans leur source ? Un Dieu a pu être seul l'auteur d'une science si prompte et si relevée, et il semble qu'un rayon de la lumière de gloire a en un instant éclairé l'entendement de notre sainte, et, ce que je trouve de plus surprenant, l'a rendue capable de nous instruire. Il s'est trouvé des saints qui, comme Thérèse, ont eu communication avec Dieu. Il s'en est vu à qui il a pris plaisir de confier, comme à elle, ses plus rares secrets, et qu'il a éclairés, comme elle, de plus hautes lumières ; mais il s'en est trouvé peu qui, comme elle, aient pu faire rapport de ce qu'ils avaient vu ; les paroles leur ont manqué quand ils ont voulu exprimer ce qu'ils avaient compris, et hors saint Jean, qui, après avoir puisé dans le sein du Père éternel la connaissance de son Verbe, fond comme un aigle du ciel en terre, pour nous découvrir ce mystère éternel, je n'en vois guère dont les lumières aient été plus utiles et qui aient eu permission d'en éclairer les fidèles.

Thérèse, par une grâce particulière, dé-

couvre ses hautes révélations et elle devient savante pour tout le monde ; jamais personne n'expliqua avec tant de netteté les communications de l'âme sainte avec son Dieu, et j'ose dire qu'en cette matière il n'y a jamais eu de théologien qui n'ait pu être son disciple. La raison pour laquelle elle pouvait exprimer ces hautes vérités aussi aisément qu'elle les pouvait comprendre, c'est qu'elle était continuellement éclairée des lumières célestes ; les autres ne pouvaient parler, parce que leur lumière s'évanouissait avec leurs révélations, mais Thérèse pouvait parler, parce qu'elle était toujours éclairée ; saint Paul ne pouvait, ou ne voulait pas raconter les mystères qu'il avait entendus, parce que, comme il le dit lui-même, il était devenu, après son ravissement, comme auparavant, un homme faible et aveugle : *Quæ non licet homini loqui;* mais Thérèse, quoiqu'elle lui soit inférieure en beaucoup d'autres choses, pouvait publier les merveilles qu'elle avait vues, parce que son entendement, comme celui des chérubins, était incessamment pénétré de lumières. Mais de peur que vous ne croyiez qu'elle soit seulement bienheureuse dans cette faculté de son âme, sachez que sa volonté n'était pas moins satisfaite. Thérèse aimait Jésus-Christ, mais Thérèse possédait déjà Jésus-Christ ; si elle était toute à lui comme son amante, il était déjà tout à elle comme son souverain bien ; elle le regardait comme son époux, et il la traitait comme son épouse : *Ego dilecto meo et ad me conversio ejus.* Elle s'était donnée à lui sans réserve et il voulait aussi se donner à elle sans restriction ; et, autant qu'une créature peut être glorieuse en cette vie, votre illustre fondatrice, mes sœurs, l'a été par la magnificence de son époux.

Il en avait déjà usé de la sorte envers une autre de ses amantes ; c'est sainte Madeleine, et comme dès le moment de sa conversion son amour avait devancé tous les temps et qu'il était déjà dans l'excès : *Dilexit multum,* le Fils de Dieu commença aussi à la récompenser dès sa vie, et lui donna dès lors le partage qu'elle possède aujourd'hui dans le ciel : *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.* Saint Augustin, mesdames, est admirable sur l'explication de ces paroles ; car, comparant la sainte oisiveté de Madeleine avec le travail de sa sœur, il dit que celle-ci était l'image de la vie présente, et que l'autre était l'image de la vie future, que Marthe faisait ce que nous devons faire sur la terre, mais que Madeleine faisait ce que nous espérons faire dans le ciel : *In Martha erat imago præsentium, in Maria futurorum; quod agebat Martha, id sumus; quod agebat Maria, hoc speramus.* Je trouve, mesdames, que votre sainte mère a été traitée de Jésus-Christ aussi avantageusement que sainte Madeleine. Il lui a fait commencer dans le temps l'occupation qu'elle continuera dans toute l'éternité ; ces ravissements continuels, ces transports, ces colloques amoureux, cette familiarité si grande qu'elle avait avec son époux, croyez-vous que Thérèse ait changé tous ces exercices dans le ciel ? Non, sans doute, messieurs, ce partage a pu être augmenté, mais il n'a pu être changé : *Non auferetur, sed augebitur.* Mais après vous avoir fait voir le rapport qui se trouve entre les deux amantes de Jésus-Christ, permettez que, sans sortir de mon sujet, je vous fasse remarquer leur différence, et, de peur que vous ne preniez ceci pour une invention de mon esprit, apprenez que leur époux même a affecté de la marquer dans l'une et dans l'autre. Si Madeleine commence à être bienheurese sur la terre, c'est par rapport à son occupation seulement et non pas par rapport à son objet ; Jésus-Christ qu'elle aime n'est pas glorieux, il est encore passible et mortel. Voilà le partage de Madeleine pendant sa vie ; et cela est si vrai, messieurs, que Jésus-Christ ressuscité ne veut presque pas souffrir qu'elle l'approche : *Noli me tangere.* Il semble qu'il veuille rompre en cet état le commerce qu'il avait autrefois avec elle, et lors qu'insistant à le suivre elle lui fait entendre qu'elle ne peut se résoudre à le quitter dans sa gloire non plus que dans son humiliation, il diffère à lui accorder cette faveur dans l'éternité : *Nondum ascendi ad Patrem meum.* Mais pour notre grande sainte, elle ne commence pas seulement à être bienheureuse sur la terre, à l'égard de son occupation, elle l'est encore au regard de son objet qui est glorieux ; elle avoue que le Fils de Dieu ne lui a paru jamais que dans la majesté de son Père, et que celui qui s'était, ce semble, éloigné de Madeleine depuis sa résurrection, s'approchait toujours d'elle dans l'éclat de ce mystère. N'êtes-vous point surprises, âmes religieuses, quand vous considérez votre mère environnée de toute cette pompe ? N'êtes-vous point partagées entre l'étonnement et la joie de la voir soutenir dans un corps mortel toute la majesté d'un Dieu éternel ? de voir qu'une grandeur qui fait trembler les anges dans le ciel commence à faire le bonheur d'une fille sur la terre, et que l'amour, bannissant presque toute la crainte de son cœur, l'oblige à traiter avec le roi de la gloire comme avec son époux ? Mais croiriez-vous encore, âmes saintes, qu'il ne tient qu'à vous de partager quelque chose de cet avantage avec votre sainte mère ? Il est impossible qu'étant élevées dans son école vous ignoriez que l'amour anticipe sur l'éternité, que vous pouvez commencer dès cette vie l'heureuse occupation que vous aurez dans l'autre, et que, réservant à posséder Dieu dans le ciel par la connaissance, vous pouvez cependant le posséder sur la terre par l'amour.

Car nous devons savoir, chrétiens, que l'amour dépend de nous, et non pas la connaissance ; tous ne peuvent pas connaître Dieu ici-bas comme Thérèse, mais tous l'y peuvent aimer comme elle, et, par conséquent, tous l'y peuvent en quelque façon posséder. Cependant, chrétiens, nous prenons aujourd'hui une route bien contraire, et, préférant indiscrètement la connaissance

à l'amour, nous témoignons bien que la possession de Dieu nous est indifférente. Le savant comte de l'Amirande s'étonne de cette étrange conduite et exprime son étonnement avec des paroles qui méritent de vous être expliquées. Il est certain, dit ce grand homme, que comme nous pouvons aimer Dieu ici-bas avec plus de perfection que nous ne le pouvons connaître, il nous est bien plus avantageux de travailler à son amour qu'à sa connaissance : *Amare Deum dum sumus in corpore plus possumus quam eloqui vel cognoscere; amando ergo plus nobis proficimus; amando etiam*, continue-t-il, *minus laboramus.* Il y a aussi bien moins de travail à l'aimer qu'à le connaître : *Amando illi magis obsequimur;* il est encore bien plus indubitable que nous lui rendons davantage d'obéissance en l'aimant qu'en travaillant à sa connaissance : *Videte ergo quæ nos insania teneat, malumus tamen semper quærendo per cognitionem nunquam invenire quod quærimus, quam amando possidere.* Ces paroles sont belles. Cependant, considérez, chrétiens, l'aveuglement et la folie des hommes; nous aimons mieux chercher inutilement par la connaissance ce que nous ne trouverons jamais sur la terre, que de le trouver et le posséder en l'aimant. L'exemple de notre grande sainte, qui commença ici-bas à posséder Dieu par la connaissance, doit absolument nous détromper de cette fausse maxime, car, outre que ce ne fut pas par son travail qu'elle devint savante, c'est qu'elle n'arriva à cette connaissance que par son amour; elle aima son Dieu, chose, ce me semble, assez extraordinaire, avant que de le connaître.

La lumière de son entendement fut le prix de la chaleur de sa volonté, et la perfection anticipée de ces deux perfections de son âme fut la juste récompense de son martyre avancé; mais comme le corps de l'homme doit avoir un jour une béatitude, aussi bien que son âme, et que Dieu, comme dit Tertullien, fera voir par sa résurrection qu'il ne sépare point dans la récompense ce qui a été joint dans le mérite : *Quod conjunxit opere, non disjunget mercede*, il a voulu avancer en quelque façon la gloire du corps de notre grande sainte, comme il avait avancé celle de son âme; et cela s'est trouvé si vrai, mes sœurs, que comme l'âme de Thérèse, étant encore enfermée dans son corps, a goûté les douceurs de la béatitude, comme je viens de vous le faire voir, le corps de Thérèse étant encore enfermé dans son tombeau y est déjà revêtu de la gloire de la résurrection. C'est par où je finis son éloge.

III.—Il est étrange que les saints ne peuvent être réunis à leur principe, qu'ils ne soient en même temps séparés d'eux-mêmes, et que pendant qu'une moitié d'eux est toute glorieuse, l'autre se trouve dans la honte et dans l'ignominie.

Mais si cette loi est commune à tous les hommes, et si les grands saints n'en ont pas été exempts, il est encore plus étrange que le corps de votre sainte mère, par un privilége tout particulier, n'ait point été soumis à cette honte, et que les derniers termes de notre arrêt, qui ont été exécutés sur les corps des plus grands saints, n'aient presque point eu de force sur celui de Thérèse. Soit que le corps glorieux de Jésus-Christ, qu'elle recevait tous les jours, ait fait contracter au sien quelque chose de glorieux, soit que le Fils de Dieu l'ayant particulièrement choisie pour son épouse, lui ait voulu donner l'incorruption comme un privilége singulier, nous savons qu'elle est exempte de pourriture dans son tombeau, que la mort a eu du respect pour sa chair virginale, et que, prévenant déjà la gloire de la résurrection de son corps, il s'est trouvé incorruptible dès sa translation.

Pour vous faire voir ce prodige dans toute sa magnificence, il faut savoir que l'Ecriture Sainte appelle les tombeaux des maisons éternelles : *Sepulchra eorum*, dit-elle, *domus illorum in æternum*, et cela se doit entendre au regard de la créature, car au regard du créateur, la foi nous oblige de croire la résurrection des corps, elle nous apprend que celui qui a eu le pouvoir de les tirer du néant aura bien celui de les tirer un jour de la mort. Mais la nature n'a plus d'espérance lorsqu'elle voit un homme dans le sépulcre; son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à réunir l'âme avec le corps, et elle regarde enfin le tombeau comme un séjour horrible qui n'a plus de rapport avec la vie: *Et sepulchra eorum, domus illorum in æternum.* Si le tombeau porte cette qualité à l'égard du reste des hommes, il la quitte au regard de Thérèse. Cette grande sainte commence à en sortir dès sa translation, et entrant dès lors dans les avantages des corps glorieux, j'ose dire qu'elle commence à ressusciter; et de peur que vous ne m'accusiez de parler de cette cérémonie par exagération, apprenez du grand saint Ambroise à traiter ainsi la translation des saints : *Non immerito*, dit-il de celle des saints Gervais et Protais, *plerique hanc martyrum translationem resurrectionem appellant.* C'est fort justement, dit ce Père, que la plupart de ceux qui furent témoins de la translation de leurs corps, l'appellent une résurrection; et la raison qu'il en donne, c'est parce qu'ils avaient montré qu'ils étaient vivants par des marques extraordinaires de leur puissance. C'est qu'ils avaient pour lors guéri les malades, délivré les possédés et ressuscité les morts. Vous ne me blâmerez donc pas, messieurs, de m'entendre ainsi qualifier la translation de notre grande sainte; et j'ose dire que je le puis faire sans doute à meilleur titre. Car, outre qu'elle parut lors revêtue de puissance comme ces saints, elle parut de plus revêtue de gloire. Il est vrai que comme eux elle parut vivante par une infinité de prodiges; que comme eux elle rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la vie aux morts; mais de plus elle parut dès lors avec des qualités que ces saints n'auront que dans la résurrection : son corps fut vu de tout un peuple dans l'incorruption, toute

l'Espagne qui en éprouva la puissance en admira la gloire, et l'Eglise universelle étant après instruite de cette merveille, loua hautement la justice de celui qui sait si bien avancer la récompense de ses saints à proportion de leur diligence.

Operamini opus, etc. Que si vous doutez encore, messieurs, de la vérité de sa résurrection dans son tombeau, et si vous avez de la peine à croire que l'esprit de Thérèse anime son corps naturel, vous ne sauriez du moins nier qu'il n'anime son corps mystique. Jetez les yeux sur ce grand ordre qu'elle a rétabli ; considérez en particulier toutes les filles de cette illustre sainte, et je m'assure que vous tomberez d'accord qu'elle est glorieusement ressuscitée en chacune d'elles. En effet, mesdames, ce martyre avancé que votre sainte mère fit de sa personne dès son enfance, cette nécessité généreuse où elle se réduisit, ou de mourir ou de souffrir, n'est-ce pas ce que vous avez embrassé dès votre jeunesse, et ce que vous exécuterez jusqu'à votre mort? Ce commerce glorieux qu'elle eut après avec son époux dans l'oraison, ces communications intimes, en un mot, cette béatitude anticipée, n'est-ce pas la consolation que Jésus-Christ vous donne au milieu de vos souffrances. Mais enfin, mesdames, cette gloire dont le même Jésus-Christ l'a couverte après sa mort, cette puissance absolue qu'il lui a donnée dans son état, enfin cette résurrection glorieuse dont il a commencé à l'honorer, c'est la récompense que l'on vous promet, et celle que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

SERMON

POUR UNE VÊTURE DE RELIGIEUSE.

Somnum cœpi et exsurrexi, quia Dominus suscepit me.

Je me suis endormie, et je me suis promptement réveillée en sortant du tombeau, parce que le Seigneur m'a reçue dans sa gloire (*Psalm.* III).

Il n'y a rien de plus beau dans la nature que de voir le soleil par la force de ses rayons fendre une vapeur, et percer un nuage pour se produire en quelque manière lui-même dans le cristal d'une fontaine. On ne peut guère rien trouver de plus merveilleux dans la grâce que de voir la sainte Vierge, que l'Eglise regarde comme un soleil : *Electa ut sol*, montant aujourd'hui dans les cieux par le mystère de son assomption glorieuse, ouvrir les nues et laisser une image d'elle-même dans la personne de cette illustre fille. J'avoue, messieurs, que ce double spectacle m'a d'abord arrêté, et que j'ai même douté si je devais plutôt jeter les yeux au ciel que les abaisser sur la terre. En effet, quand la gloire qui environne la mère de Jésus-Christ nous permettrait de la regarder et considérer dans son triomphe, qu'est-ce que nous découvririons en sa personne qu'elle n'ait libéralement communiqué à cette âme innocente ? Marie se présenta au temple dès son enfance, et cette jeune fille, à son exemple, ne paraît-elle pas ici pour se vouer aux autels ? Demeurant vierge elle devint mère, et celle-ci ne pourra-t-elle pas se vanter de rendre son esprit fécond en mille vertus, lorsque son corps est stérile par sa chasteté? Le sort de Marie fut attaché à celui de son Fils, et comme elle eut part à la gloire de sa prédication et de ses miracles, elle partagea aussi ses souffrances ; et cette nouvelle épouse de Jésus-Christ ne s'oblige-t-elle pas à entrer indifféremment en communauté des joies et des déplaisirs de son époux, de sa croix et de sa gloire? Mais enfin la sainte Vierge meurt, elle est mise dans un tombeau et elle ressuscite avec pompe ; trois merveilles que l'Eglise honore aujourd'hui, et c'est particulièrement, ma chère sœur, ce que vous êtes prête à imiter dans cette auguste cérémonie, où passant du siècle à la religion, il est vrai de dire que vous mourrez absolument au monde et à ses vanités, pour ne plus vivre qu'à Jésus-Christ et à sa grâce : *Somnum cœpi et exsurrexi, quia Dominus suscepit me.* Vierge sainte, j'ose dire que jamais vous ne fûtes plus intéressée dans un discours que vous l'êtes dans celui-ci ; c'est pour parler de votre assomption que j'implore votre faveur, et pour expliquer une cérémonie que je prétends en être l'image : c'est dans un jour qui vous est consacré, c'est dans une maison qui vous est dédiée, c'est enfin avec les paroles de l'ange, qui vous sont si agréables. *Ave.*

Comme les hommes sont toujours mieux informés de leurs avantages que de leurs obligations, je ne doute pas que la plupart des chrétiens ne sachent que les principaux mystères de Jésus-Christ leur sont appliqués dans le baptême ; que ce sacrement leur imprime le mérite de sa vie et de sa mort, et qu'il fait spirituellement en leurs âmes tout ce qui s'est véritablement fait en son corps.

Mais je doute fort que tous les chrétiens prennent également plaisir de savoir que non-seulement les mystères de Jésus-Christ sont dans le baptême les principes de leur salut, mais qu'ils en sont même les règles, c'est-à-dire que la mort et la résurrection agissant sur eux dans ce sacrement, les engagent à mourir eux-mêmes et à ressusciter. Cependant, messieurs, c'est une obligation indispensable. Comme Jésus-Christ est mort pour nous délivrer, il faut que nous mourions pour l'honorer; comme il n'est entré dans sa gloire que par la croix, nous ne saurions entrer dans la résurrection que par le tombeau, et quiconque reçoit dans le baptême une application de la mort, de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ, ne peut jamais se dispenser de mourir, d'être enseveli et de ressusciter avec lui.

Ne vous imaginez pas que ce soit une vérité nouvelle que je vous prêche, c'est la pure doctrine de saint Paul. Mes frères, dit-il, écrivant aux Romains, l'eau où nous sommes plongés dans le baptême représente la mort et la sépulture de notre Sauveur, et nous avertit que toutes nos offenses y étant une fois mortes, doivent y demeurer ensevelies, et quand on nous en retire, cela nous

figure sa résurrection, et nous signifie encore qu'à son exemple nous devons vivre d'une vie nouvelle et pleine de sainteté : *Consepulti sumus cum Christo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit à mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.*

Voilà donc, messieurs ce qui doit arriver dans le baptême à tous les chrétiens. Non-seulement la mort, la sépulture et la résurrection de Jésus-Christ sont les principes de la grâce que nous y recevons, elles sont encore les règles de l'usage que nous en devons faire; nous y devons mourir en renonçant au monde et au péché ; nous devons nous y ensevelir en ne renouant jamais de commerce avec eux, et nous devons enfin y ressusciter en commençant à vivre d'une vie sainte et innocente.

Vous avez reçu dans votre baptême, ma très-chère sœur, les mêmes avantages et les mêmes obligations que tous les chrétiens : la mort, la sépulture et la résurrection de Jésus-Christ ont été dans ce sacrement les principes et les exemples de votre salut aussi bien que du leur; vous avez cela de commun avec eux, mais voici ce que vous avez de particulier. La profession que vous embrassez aujourd'hui est un second baptême, et si les Pères de l'Eglise ont appelé la pénitence un baptême laborieux, il me semble que le genre de vie que vous allez mener n'étant qu'une pénitence perpétuelle, peut justement porter ce nom : *Baptismus laboriosus pœnitentia.*

Or, je trouve que dans ce nouveau baptême vous avez encore, par un excès de faveur, une mort, une sépulture et une résurrection à imiter. La sainte vierge, voulant que vous entriez dans une maison dédiée à son assomption glorieuse, et que vous y entriez en un jour destiné à l'honorer, veut en même temps qu'à son exemple vous mouriez, vous vous ensevelissiez, vous ressuscitiez, et qu'après avoir eu dans votre premier baptême la mort, la sépulture et la résurrection du Fils pour règles de votre vie chrétienne, vous ayez encore dans votre second baptême la mort, la sépulture et la résurrection de la mère pour exemples de votre vie religieuse. Elle veut enfin, ma très-chère sœur, que passant du monde dans le cloître, vous puissiez tenir le même discours qu'elle tient aujourd'hui en passant de la terre au ciel : *Somnum cœpi et exsurrexi, quia Dominus suscepit me* : Je me suis endormie, mais je me suis réveillée promptement, parce que le Seigneur m'a reçue dans sa gloire. Vous m'avouerez, ma sœur, que cette faveur est grande, mais néanmoins ce n'est pas encore tout. Comme la mort, la sépulture et la résurrection de la sainte Vierge se trouvent accompagnées de circonstances fort glorieuses, qu'elle meurt sans douleur et sans maladie, parce qu'elle a vécu sans péché, qu'elle est ensevelie sans que sa chair soit sujette aux vers et à la pourriture, qu'elle est glorifiée en corps et en âme, sans attendre, comme tous les autres saints, la résurrection générale, je remarque que votre cérémonie est presque honorée des mêmes avantages. Oui, chrétiens, permettez que dans un lieu dédié à l'assomption de la Mère de Jésus-Christ, et dans un jour qui lui est consacré, je joigne la fête que l'Eglise célèbre à la cérémonie qui se présente, pour vous faire voir que cette illustre fille meurt aujourd'hui sans infirmité, qu'elle est ensevelie sans corruption, et qu'elle ressuscite sans retardement. Trois points qui feront le sujet de ce discours.

I. — Si la mort est la peine du péché, elle ne peut jamais être entièrement glorieuse, et j'ai de la peine à comprendre dans quel sens on peut dire que lors que cette mort est soufferte avec courage, elle est capable de donner de la jalousie aux anges. Car, pour prévenir d'abord ce qu'on peut dire en faveur des martyrs, la gloire qui éclate dans leur mort n'est jamais si pure qu'elle ne soit mêlée de quelque honte. Ils étaient pécheurs, et par conséquent il est vrai de dire qu'ils ont autant succombé sous la nécessité honteuse de mourir, que sous le glaive honorable de la persécution. Cette proposition est si véritable, que la mort, par cette raison, a été un sujet d'humiliation à Jésus-Christ même ; en sorte que, quoiqu'elle n'ait puni en lui qu'un péché étranger, dont il était seulement la caution et le pleige, elle n'a pas laissé d'être une preuve de sa faiblesse et de son infirmité.

Après cela, messieurs, vous trouverez peut-être étrange et vous aurez de la peine à concevoir comment la mort a pu changer de condition dans la personne de Marie, n'en ayant point changé dans celle de Jésus-Christ. Cependant il est constant que la sainte Vierge l'a reçue sans faiblesse, qu'elle en a été abattue sans honte et qu'elle seule, privativement à toute autre, et en un sens à son Fils même, a souffert la mort sans infirmité. La seule raison qui me suffit pour lui conserver un si bel avantage est celle que j'ai déjà touchée : la mort est une faiblesse, parce qu'elle est la punition du péché ; elle est honteuse dans les martyrs, parce qu'ils ont péché; elle est heureuse en Jésus-Christ, parce qu'il a répondu pour le péché. Or, la sainte Vierge, vous le savez, messieurs, n'a fait ni l'un ni l'autre : la piété nous oblige de croire que non-seulement elle n'a point commis de péché mortel, mais qu'elle n'a pas même contracté l'originel, et la foi, nous apprenant que Jésus-Christ est seul le pleige du péché, nous défend de penser que sa Mère en ait été chargée. On ne peut donc pas dire que la mort ait puni le péché dans Marie : on ne peut donc pas dire qu'elle lui ait été honteuse ; on ne peut donc pas dire qu'elle ait été une preuve de sa faiblesse, et par conséquent ma proposition subsiste que Marie est morte sans infirmité.

Que si vous avez d'abord pris ce mot dans sa signification commune pour maladie, il ne me serait pas difficile de vous faire voir qu'elle en a été encore exempte, la maladie n'étant causée en nous que par le dérégle-

ment des qualités contraires qui composent nos corps, qui viennent à prévaloir l'une sur l'autre. Tous les Pères demeurent d'accord que dans l'état d'innocence l'homme eût été garanti de ce désordre, et je ne crois pas qu'on voulût traiter la mère de Jésus-Christ avec moins de respect que l'homme innocent. Concluons donc encore une fois que sa mort a été exempte de toute sorte d'infirmités, qu'elle l'a reçue sans honte, et qu'elle en a été abattue sans faiblesse. Que si vous appelez l'amour, et l'amour divin, une faiblesse, j'avoue que je ne saurais l'en défendre. Oui, ce fut l'amour qui, étant en cette occasion aussi puissant que la mort, fit en sa personne ce que la mort fait en tous les hommes. Oui, ce fut l'amour qui, par un effort extraordinaire, détacha son âme de ce qu'elle animait, pour la réunir à ce qu'elle aimait. Voilà toute la faiblesse dont Marie a été accusée; voilà toute l'infirmité qui accompagna, ou, pour mieux dire, qui causa sa mort : *Plus vulnerata charitate quam gravata infirmitate*, dit l'abbé Guerric.

Il me souvient, mesdames, de m'être une fois étendu sur la preuve de cette vérité dans la chaire même où je parle; c'est pourquoi je passe promptement à l'application que j'en dois faire, et je dis d'abord, ma chère sœur, que la mort que vous recevez aujourd'hui est une image de celle de la sainte Vierge, qu'elle est à peu près comme la sienne, exempte de faiblesse et affranchie d'infirmité; et avant que d'établir ces rapports, permettez-moi d'expliquer aux gens du monde la manière dont vous allez mourir, et de leur apprendre ce qu'ils ne savent peut-être pas. Comme les philosophes n'ont connu que trois sortes de vies, selon les trois espèces d'âmes qui informent tous les corps, il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont connu aussi que trois sortes de morts opposées; mais saint Paul, qui a ajouté à ces trois sortes de vies deux autres, l'une de la grâce, qui nous fait vivre à Jésus-Christ, et l'autre du péché, qui nous fait vivre à nos passions et à nos sens, nous apprend par conséquent à leur opposer aussi deux sortes de morts, dont les profanes n'ont jamais parlé. Vous jugez bien, messieurs, laquelle des deux cette sainte fille est prête à se procurer, et si vous demandez des marques pour la reconnaître, cette mort se prouvera par son silence dans des occasions où nous éclaterions peut-être en plaintes et en murmures; cette mort se connaîtra par l'immobilité qui tiendra toujours son âme dans une même assiette, cette mort paraîtra par son insensibilé au milieu des plus fâcheux déplaisirs, cette mort s'entretiendra par l'abstinence qui l'exemptera souvent des nécessités de la nature, cette mort enfin se fera connaître par l'obéissance qui la dépouillera de toutes sortes de mouvements volontaires, et qui la laissera porter sans résistance partout où Dieu et ses supérieurs voudront.

Voilà, messieurs, où se reduit la mort de nos sens et de nos inclinations; mort si véritable, que saint Augustin a dit que par elle, aussi bien que par celle de la nature, nous cessons d'être ce que nous étions, pour commencer à être ce que nous n'étions pas : *Charitas occidit quod fuimus, ut simus quod non eramus;* mort mystique à laquelle l'Eglise semble avoir condamné de tout temps, non-seulement les personnes religieuses, mais même tous ses enfants, depuis qu'elle a su le commandement que Dieu avait fait à saint Pierre dans une vision de tuer tous les infidèles et les pécheurs : *Occide et manduca*, faisant gloire, dit saint Zénon, de faire des actions de marâtre, quelque bonne mère qu'elle soit, et de faire mourir ses enfants au péché, parce qu'elle sait qu'après tout cette mort les conserve : *Necat odio criminum ut noverca, servat ut mater.* Mais, hélas! qu'il se trouve peu de chrétiens disposés à recevoir une mort si utile et si glorieuse! Quoiqu'ils sachent que cette mort, contraire à la naturelle, est féconde, il est étrange qu'ils choisiraient plutôt l'autre que celle-ci. Combien a-t-on vu de gens qui n'ont pas fait difficulté de se jeter dans des occasions où, selon toutes les apparences, ils devaient mourir, et qui n'ont jamais eu assez de courage pour se résoudre à renoncer à leurs plaisirs? Il y a près de quinze cents ans que Tertullien s'en plaignait; il était surpris de voir que les plaisirs du corps ravissaient plus de disciples à Jésus-Christ que les douleurs du martyre, et que les chrétiens choisissaient plutôt de voir leur vie en péril que leurs délices : *Plures invenies*, dit-il, *quo magis periculum voluptatis quam vitœ avocet ab hac secta.* Bien loin que ce désordre ait cessé, on voit encore aujourd'hui plus de personnes qui courent dans des dangers où le corps doit mourir, que dans des monastères où l'on ne meurt qu'à l'esprit du siècle et aux divertissements de la vie.

Cependant, ma chère sœur, vous êtes aujourd'hui de ce petit nombre, puisque je vous vois préparée à recevoir une mort qui est mille fois plus redoutable aux hommes que la naturelle, et même à la recevoir sans faiblesse.

Car c'est la proposition que j'ai entrepris de prouver; et pour cela je vous avoue qu'il s'offre à mon imagination une foule de raisons assez particulières. Elle meurt sans faiblesse, puisque sa mort n'est pas tant la peine du péché qu'un effet de son choix, puisque, comme la Mère de Jésus-Christ était dispensée de quitter son corps, à cause du privilége de son impeccablilité, cette sainte fille n'était point, ce semble, si fort obligée de renoncer à ses sens à cause de l'innocence de sa vie. Elle meurt sans faiblesse, puisqu'étant jeune elle n'appréhende pas que sa vie naturelle, qui doit ainsi apparemment être longue, fasse durer sa mort civile.

La principale raison pour laquelle les hommes apprehendent plus la mort des sens que celle du corps, c'est parce qu'elle est plus longue, et comme de toutes les rigueurs d'un supplice il n'y en a point de plus insupportable que la longueur, il n'y en a point par conséquent qui fasse plus paraître

la constance avec laquelle on le cherche. Les premiers chrétiens étaient bien informés de l'un et de l'autre, quand ils prenaient un long martyre pour une grâce, et un court martyre, tout au contraire, pour une punition. Qu'ils sachent, disait saint Cyprien à certains martyrs qui avaient l'orgueil d'avoir confessé Jésus-Christ devant les tyrans, qu'ils sachent, disait ce Père, que pour se rendre coupables de la sorte, Dieu permettra qu'ils n'acquerront le ciel que par une mort précipitée, n'ayant pas mérité de l'acquérir par une constance généreuse et par de longs tourments. Que ce sentiment est beau, messieurs, qu'il est généreux! qu'il est digne d'un homme destiné au martyre! *Adepti gloriam non termino supplicii, sed velocitate moriendi.*

Or, peut-on dire que cette généreuse fille partage la punition de ces martyrs? peut-on dire que la mort qu'elle se donne aujourd'hui soit accompagnée du peu de durée de la leur? puisque cette mort, commençant dès sa jeunesse, doit apparemment durer plusieurs années, et qu'elle sait bien que, soupirant aujourd'hui pour cette mort, elle soupire pour un supplice qui doit enfermer dans sa cruauté toute la longueur de sa vie: *Pro morte defluente deprecata sum.*

Elle meurt sans faiblesse, messieurs, puisqu'elle meurt sans contrainte et que sa mort est un ouvrage tout pur de son choix. C'est une des plus belles circonstances de la mort de Jésus-Christ que la liberté qui l'accompagne. Personne n'est capable, disait le Fils de Dieu, de m'ôter la vie: *Nemo tollit animam meam a me*, et quand il me plaira d'expirer, je séparerai moi seul mon âme de mon corps. Et c'est la raison pour laquelle Tertullien a remarqué que, prévenant sur la croix la lance qui lui perça le cœur, il mourut librement: *Prevento carnificis officio spiritum sponte dimisit.* La mort qui tue les passions, qui ôte au corps toutes les fonctions de la vie sensuelle, donne à ceux qui se la procurent une même autorité que Jésus-Christ sur eux-mêmes, et ils meurent comme lui par élection. Or, qui a jamais mieux partagé cet honneur avec lui que cette pieuse fille? elle qui a généreusement résisté aux tendresses d'un père qui, bien qu'il ait beaucoup de piété, a fait tout ce qu'il a pu pour la retenir dans le monde; il veut bien que je le dise, qu'il s'est même servi de son autorité en cette rencontre, et ce n'a été que dans une maladie où il croyait mourir qu'il a consenti qu'elle mourût elle-même. Que cette victoire, ma chère sœur, vous est d'un bon augure! *Si vincis domum, vincis et sæculum*, disait autrefois saint Ambroise à une fille dont vous imitez le courage; vous vous déférez aisément du siècle, puisque vous vous êtes si généreusement défaite de votre famille, et vous n'aurez pas grande peine à vaincre la malice du monde, après avoir vaincu la tendresse de votre père.

Elle meurt donc sans faiblesse, puisque c'est elle-même qui s'immole, et qu'elle est aussi bien dans ce sacrifice la prêtresse que la victime; mais elle meurt enfin sans faiblesse, rien ne l'obligeant à sortir du monde. Il se trouve quelquefois certaines considérations qui engagent une fille à se jeter dans un cloître: une disgrâce de naissance, une difformité de corps, un malheur de fortune; et les hommes sont assez injustes pour s'imaginer que la plupart des personnes qui veulent mourir dans la religion n'auraient pu vivre dans le monde avec honneur; mais quand cette médisance aurait eu quelquefois du fondement, trouverait-elle lieu dans la personne dont je parle? La sévérité de la chaire, mais bien plus encore sa modestie, qui appréhende que je ne publie ici des vérités qui lui sont avantageuses, me défendent d'en dire davantage. Je n'aurais garde même de toucher ces vérités, quoiqu'elles soient les plus fortes preuves de sa mort courageuse, si je n'espérais qu'un tel exemple fît quelque impression sur ces personnes qui s'imaginent que les mêmes qualités qui leur seront peut-être tombées en partage peuvent excuser l'attachement honteux qu'elles ont au monde. Oui, messieurs et mesdames, de quel prétexte pouvez-vous couvrir aujourd'hui votre lâcheté? Voici une fille que j'oppose à toutes les raisons que vous me pourriez alléguer. Quel attachement pouvez-vous avoir à la vie de vos sens, qui soit plus fort que le sien? De quels artifices plus puissants le démon se peut-il servir pour vous faire aimer cette misérable vie? Il corrompt les uns avec leurs biens, il aveugle les autres avec ses honneurs, il entraîne ceux-ci au mal avec ses scandales, il endort les autres par ses plaisirs. Ici, il charmera un homme par de faux brillants, là, il rendra une femme idolâtre d'elle-même par sa beauté. N'est-ce pas là de quoi vous obliger à veiller sur vous et à renoncer à cette vie criminelle que vous menez! Quelques lâches que vous soyez, et engagés dans la servitude de vos passions, pouvez-vous assister à un si touchant spectacle, sans qu'il vous vienne un désir, je ne dis pas absolument de vous jeter dans un cloître, car êtes-vous dignes d'une vocation si parfaite? mais du moins de mourir à vos sens.

Ne nous flattons pas ici, c'est là une obligation pour tous les chrétiens, nous l'avons reçue dans le baptême, comme je viens de vous le marquer; la mort de Jésus-Christ, qui nous a été appliquée dans ce sacrement, nous a imposé cette nécessité; qui dit un chrétien, dit un homme mort, dit un homme crucifié au monde, et à qui le monde le doit être aussi; l'exemple que je vous propose n'est donc point une chose si éloignée de votre condition, que vous l'avez peut-être cru.

C'est pourquoi, ma chère sœur, songez que vous ne mourez pas seulement aujourd'hui pour votre salut, mais encore pour notre exemple; et dans cette pensée achevez courageusement le dessein que vous avez si bien commencé. Etouffez, à la bonne heure, vos passions, interdisez tous vos sens, n'ayez plus de pensées dans votre esprit, ni de dé-

sirs dans votre volonté, dont vous ne fassiez autant de victimes; mourez enfin, mourez comme votre époux avec courage. Mais je m'aperçois que votre résolution se porte encore plus loin. Chose étrange! chrétiens, ne jugez-vous pas qu'il fallait que cette fille haït merveilleusement le monde et le péché, puisque ne pouvant les détruire qu'en mourant elle-même, elle ne balance pas à s'ôter la vie? car c'est là, ce semble, le plus haut point de la vengeance que de consentir à sa propre perte, pour faire périr son ennemi. Cependant la haine de cette fille courageuse ne se termine pas là, elle poursuit encore ses ennemis après sa mort, elle les force à ne jamais se rapprocher d'elle, en faisant suivre sa mort de sa sépulture. En effet, les vêtements lugubres qu'on lui prépare m'avertissent que cette cérémonie est une pompe funèbre. N'en pensez toutefois rien de funeste; si c'est une sépulture, elle tient de celle de la sainte Vierge, qui se trouva sans corruption. C'est le sujet de mon second point.

II. — Il est étrange que les saints ne peuvent être réunis à leur principe, qu'ils ne soient en même temps séparés d'eux-mêmes; que pendant qu'une moitié d'eux est glorieuse, l'autre se trouve dans la honte et dans l'ignominie; que pendant que l'âme est toute divine, le corps soit quelque chose de moins qu'humain. Y a-t-il quelqu'un qui ne s'étonne de voir un partage si inégal? Cependant il n'y a point de saint que la justice divine n'ait traité de la sorte; elle n'a non plus épargné ses apôtres dans le tombeau, que les plus grands pécheurs; elle les y a poursuivis avec la même rigueur que les rois font tous les jours poursuivre les criminels de leurs Etats; elle les y a réduits en poudre, après leur avoir fait perdre la vie, et tout ce qu'on peut dire d'avantageux pour les cendres qui nous restent de ces grands hommes, c'est qu'elles sont immortelles: *Pulvis eorum*, dit saint Chrysostome, *immortalis*, leurs cendres sont respectées dans nos temples, elles sont l'objet de notre vénération, elles le seront de toute la postérité. Voilà tout leur avantage: *Pulvis eorum immortalis.*

Je ne crois pas que vous soyez assez injustes que d'appliquer une loi faite pour le commun des hommes à la Mère de Jésus-Christ, et de chercher l'exécution d'un ordre naturel en la mort d'une personne dont la naissance et la vie sont toutes miraculeuses. Retirez-vous, vers; retirez-vous, pourriture, malheureuses suites du péché, vous ne devez point paraître dans le tombeau d'une Mère innocente; et puisqu'à sa naissance son âme fut exempte de péché, apprenez qu'à sa mort son corps doit être exempt de corruption. Aussi ne serait-il pas juste, chrétiens, que ce corps à qui Jésus-Christ a bien voulu devoir le sien fût traité si différemment du sien même; il ne serait pas juste que, tandis qu'une partie de cette chair est glorieuse et divinisée, l'autre fût altérée et corrompue; que tandis que l'une est assise avec tant d'honneur sur le trône, l'autre fût couchée avec tant de honte dans le tombeau; que tandis qu'une partie de cette chair est là haut adorée des anges, l'autre fût ici-bas mangée des vers.

Voilà, messieurs, la raison de l'incorruption qui se trouve dans la sépulture de la sainte Vierge; voilà pourquoi, dit saint Bernard, il a fallu que toute cette chair ait été transportée, et il eût été trop fâcheux d'en concevoir une partie unie au Verbe, et d'en concevoir en même temps une autre unie aux vers: *Tota translata est Mariæ caro, ne pars maneret cum Verbo, et pars cum verme.* Vous participez spirituellement, ma très-chère sœur, dans la sépulture que vous choisissez aujourd'hui, à l'incorruption qui se trouve dans celle de Marie. Il ne se passe rien de merveilleux dans son corps, qui ne se fasse admirer avec quelque proportion dans votre âme; et je trouve que le cloître vous défend de la corruption du siècle aussi heureusement que le tombeau la préserve de celle de la mort.

Pour mettre en son jour cette vérité qui vous est si importante, il faut savoir que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a pris les cloîtres pour des tombeaux: les Grecs leur ont toujours donné ce nom, et ils se fondent sur ce que pour y être reçu il faut mourir civilement. Mais à mon avis les cloîtres doivent passer pour des tombeaux, en ce que par une rencontre assez merveilleuse toutes les qualités que l'Ecriture sainte donne aux tombeaux leur conviennent, avec cette différence, néanmoins, que les qualités qui supposent la corruption des corps dans les tombeaux désignent l'incorruption des âmes dans les cloîtres. Examinons cette vérité et tirons-en de justes applications pour notre sujet.

La première qualité que porte le tombeau dans l'Ecriture sainte est celle de solitude. Lorsque Job, cet homme si éloquent dans son affliction, se moque de la vanité qui accompagne les princes jusqu'à la mort, et qu'il exagère le soin qu'ils ont de se faire élever de superbes tombeaux, il dit qu'ils prennent bien de la peine à se bâtir des solitudes: *Nunc dormiens silerem cum regibus et consulibus terræ, qui ædificant sibi solitudines.* Si vous faites réflexion sur ce nom, messieurs, vous trouverez qu'il est fort ingénieusement imposé aux tombeaux. En effet, depuis qu'une fois un homme y est entré, il est dans une solitude effroyable; il n'a plus de commerce avec les vivants, et les rois mêmes, qui se sont toujours vus environnés d'une foule de gens dans leur palais, se trouvent, comme les autres hommes, tous seuls dans leurs tombeaux: *Nunc dormiens silerem cum regibus, qui ædificant sibi solitudines.*

La conformité qu'a le cloître avec le tombeau à porter cette qualité est si juste, que je m'assure que vous êtes aisément prévenus dans l'application que j'en veux faire. Ceux qui se jettent dans un cloître renoncent aussi à toute sorte de commerce avec le monde; ils se séparent des vivants, ils appréhendent leur approche, et, pour se défendre de la

corruption, ils se condamnent à la solitude. C'est dans l'espérance de trouver cette heureuse solitude, ma chère sœur, que vous entrez aujourd'hui dans la religion; et c'est pour vous garantir de la corruption du siècle que vous vous ensevelissez dans ce tombeau. Vous croyez justement que l'état de mort où vous serez ne vous permettra plus aucun commerce avec les vivants, et vous auriez peur de contracter quelque chose de leur impureté, si vous ne vous éloigniez d'eux par la solitude.

Il est vrai que vous n'avez pas attendu à garder cette solitude qui défend de la corruption du siècle, que vous entrassiez dans le cloître, vous avez commencé à la garder à la cour; et, dans ce lieu de désordre et de confusion, vous vous en êtes préservée, ayant toujours été seule au milieu de la foule, et l'une des plus pieuses princesses de notre siècle s'étant mille fois étonnée de vous voir conserver, sous l'habit et l'apparence d'une personne de cour, l'esprit d'une religieuse. Si bien, messieurs, qu'on peut dire de cette pieuse fille ce qu'on a écrit de saint Bernard, qu'il s'était fait une solitude de cœur qu'il portait toujours avec lui, et qui le rendait seul dans les plus grandes assemblées : *Solitudinem cordis ipse sibi efficiens et secum circumferens, ubique solus erat.* Que si après cela vous vous étonnez qu'une fille qui sait si bien être solitaire à la cour, veuille l'être dans un cloître votre surprise doit cesser, quand vous saurez qu'elle cherche une solitude qui soit éternelle, dont il soit impossible de pouvoir sortir.

C'est, messieurs, la seconde qualité que le cloître partage avec le tombeau. Lorsque les avares meurent, dit David, ils ont le déplaisir de savoir qu'ils abandonnent souvent à des étrangers des trésors qui leur ont coûté bien du travail à amasser : *Relinquent alienis divitias suas.* Mais ce qui doit sans doute leur être plus fâcheux, c'est qu'ils sont assurés que pour des palais magnifiques qu'ils quittent ils n'auront que des tombeaux obscurs pour leurs maisons éternelles: *Sepulcra eorum domus illorum in æternum.* Il est inutile de justifier l'Ecriture sainte de ce qu'elle appelle un tombeau une maison éternelle, et vous entendez bien que l'éternité qu'elle lui attribue n'est que par rapport à la nature, qui perd toute espérance lorsqu'elle voit un homme dans le sépulcre, et qui n'a jamais le pouvoir de le tirer de cet horrible séjour. Vous comprenez encore aussi aisément le rapport merveilleux qu'a le tombeau avec le cloître en cette circonstance, puisque ceux qui y entrent forment la résolution de n'en sortir jamais, puisqu'ils veulent que le divorce qu'ils font avec le monde ne puisse jamais être suivi d'aucun accommodement, et qu'ils se retranchent tous les moyens de se rapprocher du siècle.

C'est aussi cette heureuse impuissance que vous y cherchez aujourd'hui, ma chère sœur. C'est parce que ce tombeau vous ôte l'espérance de retourner au monde que vous vous y ensevelissez; c'est parce que cette maison vous assure contre sa corruption, que vous vous voulez qu'elle soit éternelle, et vous croyez ne lui être pas tant obligée, lorsqu'elle vous ouvre aujourd'hui la porte, que lorsqu'elle la fermera après vous.

Saint Eucher est admirable, lorsqu'il dit que la plus grande grâce que Dieu fit aux Israélites dans leur sortie d'Egypte ne fut pas de dérégler la nature en leur faveur, d'armer les insectes pour leur défense, de venger la mort de leurs enfants par celle des premiers-nés d'Egypte, d'ouvrir même les eaux pour les faire passer dans le désert, mais que la plus grande grâce que Dieu leur fit fut de ramener les eaux sur ce chemin miraculeux, de refermer le passage qu'il leur avait ouvert et les mettre par là dans une heureuse impuissance de retourner dans l'Egypte, lorsqu'ils en seraient tentés. Ses paroles sont trop belles pour les taire : *Desertum petentibus patefecit iter, sed, quod majus, clausit reditum.* Ç'a été une grande grâce que Dieu vous a faite, ma chère sœur, de vous ouvrir le chemin de la solitude, de vous frayer la voie du tombeau, de vous éloigner de la corruption du siècle; mais j'ose dire qu'il vous fera une faveur encore bien plus considérable, lorsqu'il vous ôtera l'espérance du retour, lorsqu'il fermera par vos vœux le passage qu'il vous ouvre aujourd'hui, et qu'il rendra le tombeau où vous entrez une maison éternelle : *Sepulcra eorum domus illorum in æternum.*

La dernière qualité que l'Ecriture sainte donne au tombeau, et qui peut être attribuée au cloître, est celle de terre d'oubli. Lorsque David exagère l'abandonnement où il se trouva dans la révolte de ses états, il le compare avec l'oubli où se trouvent les morts dans le sépulcre : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus,* et ce prophète demandant à Dieu dans un autre endroit ce qu'il a ordonné de ses élus après leur mort, le conjure de lui apprendre si sa justice ne se fera pas connaître dans la terre d'oubli, c'est-à-dire, comme veulent les interprètes, s'il ne les tirera pas quelque jour de leur tombeau : *Numquid cognoscetur justitia tua in terra oblivionis.* Vous m'avouerez, chrétiens, que cette qualité lui est encore aussi spirituellement donnée que les deux autres, puisqu'effectivement la terre n'a pas plus tôt couvert un mort, que nous en perdons incontinent le souvenir; mais vous tomberez aussi d'accord que la religion peut bien porter ce nom avec autant de justice, puisqu'on ne s'y ensevelit que pour être oublié des hommes et pour les oublier : *Oblitus vivorum obliviscendus et illis.* N'est-il pas vrai, ma chère sœur, que je pénètre heureusement votre intention? N'est-il pas vrai que tout votre souhait, en entrant dans le cloître, est de mourir dans la mémoire des hommes? Non-seulement vous appréhendez que les approches du monde ne soient capables de vous corrompre, mais, par une délicatesse qu'on ne saurait trop estimer, vous avez peur que la seule pensée qu'il aurait de vous ne fût fatale à votre innocence; c'est pourquoi

vous vous dérobez aujourd'hui à ses yeux, et sachant qu'il ne songe qu'aux choses qu'il voit, vous espérez qu'il perdra votre souvenir après avoir perdu votre présence. Ainsi, ma chère sœur, quand je vous vois aujourd'hui dans ce sentiment et que vous demandez à ces saintes filles une place dans leur maison, je m'imagine que vous leur faites la même prière que faisait autrefois Abraham aux habitants d'Ebron : *Advena sum et peregrinus apud vos, date mihi jus sepulcri vobiscum* : Je suis une étrangère qui vient à vous du siècle pour vous supplier de m'accorder un droit de sépulture parmi vous ; et je m'imagine encore que ces saintes personnes, connaissant les généreuses dispositions où vous êtes, vous font la même réponse que celle qui est marquée dans le même endroit de l'Ecriture : *In electis sepulcris nostris sepeli mortuum tuum* : Placez votre mort dans nos tombeaux choisis, et puisque vous aimez leur solitude, leur éternité et leur oubli, jouissez, comme nous faisons, de l'incorruption qui s'y trouve.

Vous pensez peut-être, messieurs, n'avoir point de part à tout ce que je viens de dire. Chose étrange ! dès le moment qu'on parle de mort et de sépulcre, on s'imagine que cela ne s'adresse qu'aux personnes religieuses ; vous vous trompez, et si vous vous souvenez de ce que j'ai dit au commencement de ce discours, vous tomberez d'accord avec saint Paul qu'il n'y a point de chrétien que le baptême n'ensevelisse avec Jésus-Christ : *Consepulti sumus cum Christo per baptismum.* Tertullien voulant consoler autrefois les martyrs qui étaient dans les prisons, leur disait qu'ils ne devaient pas s'affliger d'être séparés du monde, parce que, quand même ils eussent été libres étant chrétiens, ils y auraient toujours renoncé : *Christianus etiam extra carcerem sæculo renuntiavit.*

Ne pensez pas de même, messieurs, qu'il n'y ait que des personnes religieuses qui soient obligées de se détacher du siècle, qu'il n'appartienne qu'à ces filles courageuses qui sont dans des prisons volontaires et dans des tombeaux choisis : *Etiam extra carcerem sæculo renuntiastis* ; tous libres et tous vivants que vous soyez, apprenez que le baptême vous oblige de renoncer au siècle, et que je n'ai rien proposé à faire aux religieuses en cette matière, que vous ne deviez pratiquer comme chrétiens. Oui, messieurs, en cette qualité seule de chrétiens, il faut que vous vous détachiez du monde, et que vous rompiez tout commerce avec lui. Ce divorce même doit être éternel, vous ne devez jamais entendre à un accommodement avec cet ennemi de Jésus-Christ, mais faire en sorte qu'il vous oublie et que toutes vos actions lui étant cachées, ne soient connues que de Dieu : *Consepulti sumus.* Cette doctrine, quoique sévère, vous paraîtra toutefois douce, si vous considérez qu'en même temps que vous êtes ensevelis avec Jésus-Christ, vous ressuscitez glorieusement avec lui. C'est le grand saint Paul qui vous donne cette consolation : *Consepulti estis in baptismo in quo et resurrexistis* : Dans le même baptême où vous avez été ensevelis avec Jésus-Christ, vous êtes ressuscités avec lui. La religion, ma chère sœur, vous procure le même avantage aujourd'hui ; c'est un tombeau où vous mourrez, mais c'est un berceau où vous renaissez en même temps ; c'est une agréable sépulture, où recevant une mort glorieuse, vous recevez une vie plus illustre et où, comme la Vierge sainte, vous pouvez espérer que votre mort et votre sépulture seront suivies d'une prompte gloire. C'est le sujet de mon dernier point.

III. — Que n'ai-je assez de temps, ma chère sœur, pour m'étendre sur un avantage si considérable ? Si l'impatience que vous avez de le recevoir me permettait de vous l'expliquer, je vous ferais voir que, comme la résurrection de la Vierge sainte suivit immédiatement sa mort et sa sépulture, vous ressusciterez aussi dans la même cérémonie où vous mourez aujourd'hui. Je vous montrerais que Jésus-Christ est si prompt à vous récompenser de votre mort et de votre sépulture volontaires, qu'il se sert des instruments mêmes de l'une et de l'autre pour vous glorifier. Je vous ferais voir que par la pauvreté qui vous fera renoncer à toutes choses vous serez déjà en quelque façon exempte, comme les bienheureux, des nécessités de la nature ; que par la chasteté qui étouffera vos passions vous entrerez déjà dans la famille des anges, et que par l'obéissance qui fera mourir votre propre volonté vous deviendrez heureusement impeccable, et que votre liberté, comme celle des saints, ne sera autre chose que la volonté de Dieu.

Ne vous imaginez pas, messieurs, parce que vous voyez cette fille illustre dans le monde, connue, estimée, parce que vous la voyez mourir et ensevelir aujourd'hui à vos yeux, qu'elle perde sa gloire et son éclat. Dans le moment que la lune nous paraît éclipsée, c'est pour lors qu'elle a une conjonction particulière avec le soleil ; si elle est obscure du côté de la terre, elle est extrêmement lumineuse du côté du ciel, il n'y a donc que notre aveuglement qui nous empêche de voir la gloire de cette sainte fille, et c'est à la faiblesse de nos yeux que nous devons nous en prendre, puisqu'encore bien que la gloire anticipée de cette fille ne nous paraisse pas, elle n'en est pas cependant moins véritable.

Il est vrai que l'apôtre saint Paul semble faire espérer le même avantage à tous les chrétiens : *Mortui estis*, leur dit-il, *et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* : Vous êtes morts en apparence, cependant vous avez une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, vous ressemblez à ces arbres qui, ayant perdu leurs feuilles dans l'hiver, ont toutefois leur vie renfermée dans leurs racines et dans leurs moelles. Tous les chrétiens ont donc quelque part à cet avantage, ils ont dès ici-bas quelque semence de gloire et de résurrection ; mais je ne saurais m'empêcher de dire en faveur des personnes religieuses, que leur gloire ici-bas est bien plus

avancée que la nôtre, et de finir avec ces belles paroles que saint Bernard leur adresse : *Aliorum est Deo servire, vestrum adhærere.* Le commun des chrétiens sert Dieu, mais c'est à vous de vous attacher à lui. C'est le partage des autres chrétiens de croire avec obscurité, mais c'est le vôtre de connaître déjà avec quelque évidence : *Aliorum credere, vestrum intelligere.* Enfin, mesdames, voyez jusqu'où va le bonheur de votre condition : *Aliorum est amare, vestrum frui :* toute la félicité des chrétiens sur la terre, c'est d'aimer Dieu, et la vôtre, non-seulement c'est de l'aimer, mais c'est déjà de le posséder ; c'est d'en jouir et d'anticiper ainsi sur l'occupation de l'éternité bienheureuse où nous conduise, etc.

NOTICE SUR DE LA VOLPILIERE.

VOLPILIERE (N. de La), prêtre, docteur en théologie, né près de la petite ville d'Allanches, dans la Haute-Auvergne, mort au commencement du dix-huitième siècle, se sentant doué du talent de la chaire, se consacra à la prédication, et prêcha, vers la fin du dix-septième siècle, avec le plus grand succès dans plusieurs villes du royaume. Sa réputation était si grande dans le temps qu'il publia ses sermons, que M. Coquelin, qui en fut l'approbateur, dit que le nom de M. de la Volpilière suffisait pour en faire connaître la bonté. Ces quatre premiers volumes parurent en 1689, in-8°, Paris. Ils contiennent des *Sermons sur les vérités chrétiennes et morales; sur les vertus et sur les vices ; sur les commandements de Dieu et sur les conseils de l'Evangile, sur tous les devoirs de la religion, et sur tous les sujets qui se traitent en chaire pour la conversion des pécheurs et pour la perfection des justes.* L'auteur les a dédiés à M. de Harlay, archevêque de Paris. Il ne les a point distribués en forme d'avent, ni de carême, ni de ce qu'on appelle dominicale ; mais il en a fourni abondamment pour ces différents temps de l'année. On en trouve dans ces quatre volumes jusqu'à soixante et seize. Les cinquième et sixième volumes furent publiés en 1704, à Paris, in-12. Ils contiennent des *Discours synodaux* sur toutes les fonctions pastorales. M. de la Volpilière a eu en vue d'éviter deux extrémités vicieuses qui rendent souvent les sermons infructueux. Ces extrémités consistent dans trop de négligence et dans trop d'attention à les travailler : l'une rebute l'auteur et lui inspire du dégoût de la divine parole; l'autre charme son esprit sans toucher son cœur. Ce prédicateur a voulu donner des sermons qui ne parussent ni trop étudiés, ni trop négligés. Il a cherché ce beau tempérament qui est le propre caractère d'un homme apostolique, et qui sert à la grâce pour opérer ses merveilles, pour établir son empire dans les âmes, pour attaquer le vice dans son fort et pour mettre la vertu sur le trône. Si cet auteur n'a pas égalé les célèbres prédicateurs de son temps et ceux qui lui ont succédé, ses sermons peuvent néanmoins être lus avec fruit. — On a aussi de lui une *Théologie morale*, 7 vol. in-12, où il traite des cas de conscience, et *La vie réglée dans le monde.*

SERMONS
SUR LES VERITÉS CHRETIENNES ET MORALES.

SERMON PREMIER.
De l'adversité.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (*S. Matth., chap.* V).

Nous avons perdu le bonheur depuis que nous avons perdu l'innocence, et la peine est tellement attachée au péché, que nous sommes devenus misérables dès le moment que nous sommes devenus criminels. Comme nous sommes conçus dans le désordre, nous naissons dans la douleur, et par je ne sais quel pressentiment de nos futures misères, la première voix que nous faisons entendre quand nous venons au monde est accompagnée de larmes et de gémissements : *Primam vocem emisi plorans.* Plus nous avançons en âge, plus nous devenons sujets à l'affliction et sensibles à la douleur. La raison qui devrait adoucir nos maux les augmente et nous les dépeint toujours plus grands qu'il ne le sont en eux-mêmes, afin que nous en ayons plus de chagrin et que nous soyons encore plus malheureux en idée que nous ne le sommes en effet.

Il n'y a point de condition qui soit exempte d'adversité, et celle qui paraît la plus riante est bien souvent celle qui déplore davantage son malheur. Plus on est élevé, plus on est battu du vent et de l'orage. Les grandes fortunes, disait le sage romain, essuient les grandes disgrâces; et comme les épines naissent des roses, ce qu'il y a de plus florissant et de plus délicieux dans le monde amène toujours après soi des inquiétudes ou des regrets qui piquent et qui déchirent le cœur.

Plus nous fuyons l'adversité, plus elle nous suit. Elle nous cherche partout, dit le prophète, et quelque cachés que nous soyons, elle nous trouve : *Tribulationes et angustiæ invenerunt me* (*Ps.* CXVIII). Il y a toujours, soit au dedans, soit au dehors de nous, quelque chose qui nous blesse et qui nous afflige. Nous avons toujours des ennemis étrangers ou domestiques qui nous font la guerre ou qui nous envient la paix. Toutes les créatures, prenant l'intérêt de Dieu, se sont révoltées contre nous, depuis que nous nous sommes soulevés contre lui; il les a toutes armées contre nous, et nous-mêmes, toujours adversaires à nous-mêmes, nous servons d'instruments à sa justice pour nous punir nous-mêmes. Nous nous troublons, nous nous inquiétons et, toujours ingénieux à nous persécuter nous-mêmes, nous nous donnons sans cesse de nouveaux tourments.

D'où l'Apôtre conclut que la patience nous est nécessaire pour soutenir l'adversité qui nous est inévitable. Car enfin c'est le triste sort de la nature humaine d'être attaquée de toutes parts, sans avoir même les armes nécessaires à sa défense, afin qu'elle réclame les assistances de son Dieu et qu'elle se mette sous les ailes de sa protection.

Mais pourquoi Dieu, si porté à l'indulgence, exerce-t-il tant de rigueur envers nous? Ce n'est pas seulement par un effet de sa justice ou de sa colère, mais plutôt par un divin artifice de sa sagesse et de sa bonté, pour exercer notre vertu et pour la couronner. Car, comme dit un saint docteur, c'est ainsi qu'il nous prépare, qu'il nous dispose et qu'il nous destine à quelque chose de grand, d'ineffable et d'incompréhensible : *Sic paramur, et ad magnum aliquod paramur* (*S. Aug. in Ps.* XXXVI). C'est ainsi qu'il a le secret de faire naître la joie de la tristesse, le plaisir de la douleur, et la félicité de la disgrâce : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* C'est ainsi qu'il veut nous détacher de toutes choses et nous unir inséparablement avec lui, comme vous verrez dans ce discours. La grâce, dit saint Augustin, est cette douceur ingénieuse qui sait adoucir toutes les choses amères. Demandons-la singulièrement au temps de l'adversité, et, pour l'obtenir, recourons à celui qui en est le principe, par l'entremise de celle qui en fut remplie lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria*, etc.

Toute la perfection et toute la sainteté de l'homme consiste en deux choses : à se détacher de la créature, à s'attacher à Dieu. J'avoue que toutes les créatures sont des moyens pour nous conduire à notre fin et des voies par lesquelles nous pouvons tous arriver au terme bienheureux où consiste le repos éternel. Elles nous élèvent toutes à la connaissance de leur principe, et, comme dit le prophète, quelque muettes qu'elles soient, elles sont autant de langues qui font éloquemment l'éloge de leur auteur, qui publient sa gloire, qui découvrent sa grandeur, qui manifestent sa puissance et qui font admirer sa sagesse : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Néanmoins, par je ne sais quel aveuglement de notre esprit et quel déréglement de notre cœur, nous confondons toutes choses, nous prenons les moyens pour la fin, et bien souvent nous quittons la fin pour laquelle nous avions été faits, et nous nous attachons aux moyens. Car, comme Dieu s'est peint lui-même dans ses créatures et qu'il n'y en a pas une qui ne porte quelqu'un de ses traits et qui n'exprime quelqu'une de ses divines perfections, nous nous méprenons bien souvent et, par une erreur déplorable, nous laissons l'original et nous courons après les copies. Comme il est le souverain bien, et que nous sommes nés pour le posséder, nous nous lions à tout ce qui en porte l'image, et nous nous laissons charmer à toutes les choses qui ont un peu de sa bonté ou de sa beauté. Nous ressemblons, dit un bel esprit, à un amant passionné qui, par une étrange maladie, ne voudrait point reconnaître la maîtresse qu'il sert, et deviendrait éperdument amoureux de sa peinture.

C'est ainsi que nous nous éloignons de Dieu et que nous nous attachons aux créatures, qui n'en sont pour le plus que de faibles expressions ou de petits écoulements.

Que fait Dieu pour nous tirer de cet égarement et nous rappeler à lui? Il nous envoie des adversités, comme des maladies, des pertes et d'autres disgrâces. Par ce moyen il redresse notre cœur et nous attire efficacement à lui, en nous faisant connaître que la félicité ne se trouve qu'en lui, et qu'il n'y a hors de lui que de la confusion, de la douleur et de la misère.

Si bien que l'adversité opère deux effets bien remarquables dans notre cœur : le détachement de la créature et l'attachement à Dieu. C'est ainsi qu'elle nous élève jusqu'au sommet de la perfection et de la sainteté. Premièrement, elle nous éloigne de la créature, et secondement elle nous unit intimement avec Dieu.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le temps de l'adversité la créature s'éloigne de nous et notre cœur s'éloigne d'elle.

Bien que notre cœur n'ait été fait que pour Dieu, il se donne souvent à d'autres objets qui le séduisent et qui l'enchantent. C'est de quoi Dieu se plaint par la bouche de ses prophètes, et c'est pour cela qu'il appelle notre âme une prostituée, qui viole la fidélité qu'elle doit à son véritable époux, et qui s'abandonne à mille faux amants qui la subornent et qui la corrompent. Une beauté mortelle, un bien fragile, une dignité passagère la charment quelquefois tellement,

qu'elle oublie l'immortelle beauté, le souverain bien et la grandeur où elle doit aspirer.

Que fait l'adversité? elle brise les chaînes qui nous lient à toutes ces choses créées et périssables. Comment cela? c'est que dans le temps de l'adversité ces choses s'éloignent de nous, et nous nous éloignons d'elles.

Premièrement, elles s'éloignent de nous, et bien loin de nous donner du plaisir, elles nous causent du supplice. L'apôtre dit que toutes les créatures gémissent sous la loi du pécheur, qui les fait servir à ses iniquités, contre l'ordre de celui qui les a soumises à nos volontés, et qui les a destinées à nos usages : *Omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc* (*Rom.* VIII). Mais elles se délivrent de cette servitude et nous échappent des mains, en punition du mauvais emploi que nous en faisons. Non-seulement elles nous abandonnent, mais encore elles s'arment contre nous, elles nous persécutent et ne cessent ou de troubler notre repos, ou de ruiner notre santé, ou d'attaquer notre honneur, ou d'enlever notre bien, ou d'attenter à notre vie.

Cette guerre qu'elles nous font vient principalement du péché du premier homme. Si ce père malheureux, qui nous a faits héritiers de son crime et de sa peine, eût été fidèle à son devoir et soumis à son Dieu, nous n'eussions point senti de révolte au-dehors ni au-dedans de nous. Toutes les créatures eussent servi à nos besoins et contribué même à nos délices. Elles eussent toutes travaillé à notre conservation, et nous n'eussions point été sujets à la douleur ni à la mort. Mais cet ordre s'est renversé par la désobéissance d'Adam, et depuis qu'en sa personne nous sommes devenus rebelles à Dieu, toutes les créatures se sont soulevées contre nous et ne cessent point de nous faire la guerre, jusqu'à ce qu'elles nous aient donné le coup fatal, et que de notre mort elles aient fait un sacrifice à la juste colère de leur auteur.

Ainsi, les sujets s'intéressent pour leur prince, et, regardant ses ennemis comme les leurs propres, les poursuivent en tous lieux, les combattent vigoureusement et, les ayant vaincus, les emmènent captifs, les rendent tributaires et leur font souffrir la peine de leurs insolentes entreprises.

C'est de cette sorte que les créatures prennent le parti de Dieu contre nous, et que celles-là mêmes qui semblent nous être plus favorables nous deviennent plus contraires. Le soleil, qui nous fait vivre, nous fait mourir. Les astres, qui semblent n'avoir pour nous que des regards bénins, nous répandent secrètement de malignes influences. Les éléments, qui par la contrariété naturelle de leurs qualités sont opposés les uns aux autres, s'accordent entre eux pour dérégler notre tempérament et pour ruiner la structure de notre corps. Les démons sont déchaînés contre nous, les hommes n'ont presque point d'humanité pour nous et font mille secrets efforts pour renverser nos desseins, pour nous supplanter dans nos poursuites, pour s'enrichir de nos dépouilles, pour s'élever sur nos ruines et nous détruire par des médisances, par des calomnies, par des concussions et par d'autres entreprises injustes ou violentes. En un mot, il y a toujours au dehors ou au dedans de nous quelque chose qui nous donne du chagrin, de l'inquiétude et du tourment.

Cette guerre étrangère et intestine vient aussi d'une secrète justice de Dieu, qui veut punir ainsi l'injure que nous lui faisons de lui préférer des objets qui sont infiniment au-dessous de lui, et de nous attacher plus à de vaines créatures qu'à lui-même. L'Ecriture l'appelle souvent un Dieu jaloux, un Dieu qui ne peut souffrir un rival : *Dominus zelotes nomen ejus ; Deus est æmulator* (*Exod.*, XXXIV). Il n'y a rien de plus redoutable que la jalousie, parce qu'elle est composée de la colère et de l'amour, qui sont les deux passions de l'âme les plus violentes et les plus fortes. Ainsi, comme Dieu nous a faits pour lui seulement, comme il nous a donné un cœur pour l'aimer et une raison pour connaître qu'il n'y a que lui qui soit souverainement aimable, il ne peut voir notre amour partagé à tant d'objets, et bien souvent plus porté vers les créatures que vers lui. C'est ce qui lui inspire tant de sévérité et tant de rigueur en notre endroit, c'est ce qui l'anime de zèle et de fureur, c'est ce qui l'oblige, chrétiens, à vous ôter tantôt cet enfant dont vous faisiez votre idole, tantôt cet ami sur qui vous mettiez toute votre confiance, tantôt cette réputation sur laquelle vous étiez si délicat, tantôt cet argent où vous établissiez toute votre espérance, tantôt cette santé dont vous abusiez pour courir après des objets défendus, et pour contenter vos passions déréglées, tantôt cette créature à qui vous aviez entièrement donné votre cœur, et qui lui dérobait presque tout l'amour que vous lui devez.

Mais ce qui irrite davantage sa jalousie, c'est votre corps. Parce que vous n'aimez presque rien dans le monde que ce corps, que vous n'avez des soins et des empressements qu'à traiter doucement ce corps, à le nourrir délicieusement, à le loger magnifiquement, à le vêtir richement, à le coucher mollement, à le conserver soigneusement, c'est aussi sur ce corps que Dieu décharge la plus grande partie de sa colère. Il l'afflige par la maladie, il l'accable par le travail, il le persécute par la douleur, il le ruine par le dérèglement des saisons et par l'injure des années, il lui ôte cette force qu'il employait pour commettre des injustices ou des violences, il flétrit cette beauté dont il abusait pour séduire les yeux et pour perdre les âmes. Il le poursuit jusqu'à la mort, par le moyen de laquelle il le défigure tellement qu'on ne peut le voir sans horreur; il lui fait la guerre, même dans le tombeau où il le réduit en poussière, après en avoir fait la proie des vers.

Pourquoi tout cela, sinon pour nous apprendre que nous ne devons nous attacher

qu'à lui seul, puisque tout le reste est si vain, si défectueux et si corruptible?

C'est ainsi que l'adversité nous détache des créatures, non-seulement parce qu'elles s'éloignent de nous sitôt que la fortune nous est contraire, mais en second lieu parce que nous nous éloignons d'elles par l'expérience que nous faisons de leur vanité, de leur inconstance et du peu de fondement qu'il y a de s'appuyer et de se reposer sur elles.

Toute l'estime que nous faisons des créasures et toute la passion que nous avons pour elles n'ont point d'autre principe que l'aveuglement de l'esprit et le déréglement du cœur. Or, c'est l'effet propre de l'affliction d'éclairer l'entendement et de redresser la volonté.

Premièrement, elle ôte l'aveuglement de l'esprit, elle donne de l'entendement à qui n'en a pas : *Vexatio dat intellectum* (*Isa.*, XXVIII), dit le prophète. Représentez-vous un homme qui est dans l'abondance et qui a tout ce qu'il souhaite; rien ne résiste à ses volontés, et tout réussit conformément à ses désirs. Mais la prospérité l'aveugle, il ne pense jamais à l'éternité; comme il trouve son bonheur dans les créatures, il ne le cherche pas en Dieu, et ne croit pas même qu'il y ait d'autre félicité que celle de la vie présente. Que fait Dieu pour lui donner de l'entendement et lui faire connaître son devoir? Il use de la verge, dit le Sage : *Virga in dorso ejus qui indiget corde* (*Prov.* X).

Cette verge, dont Dieu châtie les pécheurs, parut à Jérémie, dans une de ses visions, toute pleine d'yeux : *Virgam vigilantem ego video ;* et comme d'autres tournent ; *Virgam oculatam ego video* (*Jerem.*, I), parce qu'en même temps qu'elle afflige l'homme, elle l'éclaire et lui fait voir des choses qu'il ne voyait pas. Il ne connaissait point l'énormité de ses crimes, il la connaît par la sévérité des châtiments. Il s'imaginait peut-être qu'il n'y a point d'autre béatitude que celle de ce monde, il apprend par l'expérience de ses adversités que la terre n'est qu'une vallée de larmes, et qu'il faut songer à un séjour plus heureux. Il s'endormait dans son péché à la veille de sa damnation éternelle, et cette verge de la justice divine le réveille de ce profond sommeil et l'oblige de travailler à son salut. C'est pour cela qu'elle est appelée vigilante par le prophète, à cause de l'effet qu'elle produit, parce qu'elle rend l'homme soigneux, vigilant, avisé dans sa conduite : *Virgam vigilantem ego video.*

Ceci parut autrefois dans la personne d'Antiochus, lequel, après ses prospérités et ses insolences, étant frappé de la main de Dieu et souffrant d'incroyables douleurs, disait, mais inutilement, parce que ce malheureux prince n'avait pas un véritable regret de ses désordres : *Reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem. Cognovi quia propterea invenerunt me mala ista* (*Lib.* I, *Mac.*, VI) : Je me ressouviens des maux que j'ai faits dans la ville de Jérusalem, et je reconnais que c'est pour cela que j'endure tant de tourments.

Mais cette vérité se remarque bien mieux dans la personne de Job, qui, tout éclairé qu'il était des lumières divines, semblait néanmoins avant ses adversités ne connaître Dieu que de l'ouïe : *Auditu auris audivi te* (*Job*, XLII) ; mais, après ses afflictions, il avoue qu'il connaît Dieu d'une manière plus excellente, qu'il le voit, pour parler ainsi, de ses propres yeux : *Nunc oculus meus videt te*; car, comme remarque le savant cardinal Hugues, l'organe de la vue est plus noble que celui de l'ouïe. Or, un homme qui n'a pas encore été frappé de la main de Dieu ne connaît Dieu que fort imparfaitement. Il ne le connaît que pour en avoir ouï parler : *Auditu auris audivi te.* Mais quand nous avons éprouvé la pesanteur de son bras, nous le connaissons par une expérience sensible, nous le sentons, nous le touchons, nous le voyons : *Nunc oculus meus videt te.*

Si bien que la tribulation nous ouvre les yeux, et nous oblige de reconnaître une puissance invisible qui voit nos déréglements et qui les châtie. Elle éclaire notre entendement, mais en même temps elle redresse notre volonté, qui se dérègle par les plaisirs, par les richesses et par les honneurs du monde.

Les plaisirs nous enivrent et nous ôtent entièrement le goût des choses divines. Les richesses nous corrompent et nous fournissent mille moyens de contenter nos passions criminelles. Les honneurs nous entêtent et nous rendent insolents. Que fait l'affliction? Elle mêle des amertumes dans nos plaisirs, des épines dans nos richesses et des humiliations dans nos honneurs.

C'est ainsi que Dieu redresse le cœur de l'homme et le sèvre de l'amour déréglé des choses temporelles, se comportant envers nous comme les mères envers leurs enfants, quand elles leur veulent refuser le lait et les disposer à une nourrriture plus solide. Elles oignent la mamelle de quelque suc amer, et par ce moyen elles donnent à ces innocents de l'aversion pour le sein de leurs nourrices.

C'est de cette sorte que Dieu nous retire de l'amour criminel des choses périssables. Il parsème d'épines toutes nos voies, ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même par la bouche du prophète Osée : *Sepiam viam tuam spinis* (*Osee*, II). Il fait naître mille fâcheuses aventures dans toutes nos poursuites, il oppose mille secrets obstacles à tous nos desseins. Sommes-nous attachés aux plaisirs? il nous envoie des maladies qui nous ôtent le désir aussi bien que le pouvoir de courir après les voluptés. Sommes-nous idolâtres des richesses? il nous afflige par des pertes, et nous fait avouer que nous sommes bien déraisonnables de fonder nos espérances sur des biens si fragiles. Sommes-nous passionnés pour les honneurs? il nous humilie et quelquefois il nous couvre de confusion et d'opprobre, pour nous détourner de la vanité et nous engager à la poursuite de la véritable gloire, qui doit être la récompense de la vertu, et qui se mesure par l'estime que Dieu fait de notre mérite, non par l'opinion

des hommes, ni par la flatterie de quelques langues intéressées : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine* (*Ps.* LXXXII).

C'est pourquoi saint Augustin nous représente Dieu comme un sage médecin qui, par un zèle plus que paternel, fait céder la tendresse de son amour à la sévérité de son art, et pour nous guérir de nos maladies, nous ordonne des remèdes très-amers, à la vérité, mais aussi très-salutaires. Vous êtes, dit-il, sous la main d'un savant opérateur; il vous brûle, il vous coupe, et vous poussez des cris pitoyables, sans qu'il s'attendrisse par aucune de vos plaintes. Mais il n'est impitoyable que parce qu'il est amoureux, et il ne vous cause de la douleur que par un véritable désir qu'il a de votre guérison : *Sub medicamento positus ureris, secaris, clamas. Non audit medicus ad voluntatem, sed audit ad sanitatem* (*S. Aug., in Ps.* XXI).

Pour entendre ceci, je présuppose qu'il ne suffit pas pour aller à Dieu de nous éloigner de la créature, mais qu'il faut encore expier les péchés que nous commettons dans le commerce criminel que nous avons avec la créature. Ces offenses doivent nécessairement se réparer dans ce monde et dans l'autre par des satisfactions rigoureuses, et de ce principe qu'on ne peut révoquer en doute, je tire cette conséquence, qu'ayant satisfait une fois pour nos péchés par les peines que nous prenons volontairement ou que nous endurons patiemment, c'est une marque sensible que Dieu ne réserve point à l'autre vie la rigueur de ses vengeances, et qu'il borne toute sa colère aux adversités que nous souffrons en ce monde.

Car, enfin, Dieu ne punit pas deux fois le même péché, et le tort qu'il en a reçu ayant été réparé par des peines temporelles, c'est une preuve constante qu'il ne prétend pas employer les peines éternelles pour en tirer les satisfactions qui lui sont dues. C'est pourquoi le prophète disait à Dieu : *Deus propitius fuisti eis, et ulciscens in omnes adinventiones eorum* (*Ps.* XCVIII). Seigneur, vous avez eu beaucoup d'indulgence en leur endroit, et cependant vous les avez traités avec beaucoup de rigueur. Comment s'accordent ces deux choses? Très-bien, mes frères ; car indubitablement c'est user d'une extrême indulgence envers le pécheur de le châtier en cette vie et de changer en des peines temporelles les peines éternelles qu'il a méritées.

Saint Augustin est admirable sur ce sujet. Voyez, dit-il, mes frères, si vous devez vous plaindre, quand Dieu, pour punir vos péchés, vous envoie quelques afflictions passagères. Il est plein de bonté, non-seulement quand il vous pardonne, mais encore quand il vous châtie: *Non solum donans peccata, sed etiam vindicans propitius fuit* (*Aug., in Ps.* XCVIII).

Mais voulez-vous savoir quand il est en colère? c'est lorsqu'il ne dit mot, et qu'il supporte le pécheur sans user de correction en son endroit, car c'est un épouvantable signe qu'il attend à le punir en ce grand jour de sa justice, où il fera éclater toute sa fureur, où il exercera toute sa vengeance sans aucune miséricorde : *Illi Deus irascitur, quem peccantem non flagellat.*

Mais s'il use maintenant de sévérité, c'est par une bonté indulgente, et non par une justice irritée : *Vindicat non irascens, sed propitius.*

C'est pour cela qu'il nous dit par la bouche d'Isaïe qu'il s'est mis en colère contre nous pendant un moment, et qu'il a usé de miséricorde envers nous pendant toute l'éternité : *In momento indignationis meæ abscondi faciem meam, et in misericordia sempiterna misertus sum tui* (*Is.*, LIV). Qui est-ce donc, dit saint Augustin, qui fera difficulté de souffrir la peine du péché pendant une heure pour ne pas endurer le supplice de l'enfer pendant toute l'éternité : *Quis nolit ad horam uri, ut æternum non patiatur incendium* (*August., serm.* 30, *de Sanct.*) ?

Ce qu'il appelle une heure, Isaïe l'appelle un moment, parce que tout le temps de cette vie comparé à l'éternité n'est qu'une heure, ou pour mieux dire, ce n'est qu'un moment qui passe plus vite qu'un éclair; et cependant, comme l'Écriture l'enseigne, ce moment de tribulation est la source, le signe et le gage d'une éternité de bonheur.

C'est pourquoi la plus commune prière des saints a toujours été celle que faisait autrefois avec tant d'instance un illustre pénitent. Coupez, Seigneur, brûlez ici tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous n'attendiez pas à me punir en l'autre monde, et qu'à la sortie de cette vie vous receviez mon âme dans le sein de vos miséricordes éternelles : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.*

Voilà ce qui doit admirablement adoucir l'amertume qui se trouve dans l'affliction, et vous consoler puissamment d'une douleur passagère que vous souffrez, puisqu'elle vous délivre d'un supplice éternel et que vous y trouvez renfermée une éternité bienheureuse. J'avoue que l'adversité fait quelque violence dans votre cœur, quand elle vous sépare de ce que vous aimez, et qu'elle rompt le nœud qui vous attache à la créature, avec qui vous êtes lié peut-être plus étroitement qu'avec vous-même ; mais considérez le bien infini qui naît de ce petit mal : l'adversité vous détache de la créature, comme je l'ai montré ; mais en même temps elle vous attache à Dieu, comme vous allez le voir.

DEUXIÈME PARTIE.

Dans le temps de l'adversité l'âme s'approche de Dieu et Dieu s'approche de l'âme.

Le prophète se réjouissait autrefois d'avoir fait une belle aventure. J'ai trouvé, disait-il, eh quoi? un trésor? non. Une couronne? ce n'est pas ce que j'ai cherché. Quoi donc? la tribulation et la douleur : *Tribulationem et dolorem inveni* (*Ps.* XLIX), pour nous apprendre, comme remarque saint Augustin, qu'il y a quelque bien dans la tribulation et dans la douleur, infiniment plus précieux que n'est un trésor et une couronne.

Observez ici qu'il y a des afflictions qui nous trouvent, et qu'il y en a que nous trou-

vons. Le prophète parle des premières quand il dit : *Tribulatio et angustia invenerunt me* (*Ps.* CXVIII). Les afflictions m'ont trouvé, et ce sont celles qui viennent des principes étrangers ou des causes nécessaires, comme sont les persécutions, les calomnies, les pertes, les maladies, les séparations violentes qui se font par la mort des amis ou des proches. Ce sont des afflictions que nous n'allons point chercher; elles viennent malgré nous ; mais il y en a d'autres que nous cherchons avec étude et que nous embrassons avec plaisir, comme les mortifications volontaires, les jeûnes, les cilices et d'autres semblables austérités que nous prenons de notre mouvement; et c'est de ces sortes de rigueurs que parle le prophète, quand il dit : *Tribulationem et dolorem inveni* : J'ai trouvé la tribulation et la douleur.

Mais les unes et les autres, celles que nous souffrons nécessairement, aussi bien que celles que nous embrassons volontairement, entrent dans l'économie de notre prédestination et contribuent merveilleusement à l'ouvrage de notre salut, parce que, selon la doctrine de l'Apôtre, la tribulation opère la patience, et la patience éprouvée par la tribulation engendre l'espérance, qui n'est jamais confondue, et qui, pour une douleur temporelle, donne le fruit d'une éternité bienheureuse.

C'est pour cela que les saints, connaissant les richesses inestimables qui sont cachées dans les afflictions, n'endurent jamais rien contre leur gré ; et cela même qui leur arrive nécessairement de quelque principe étranger, ils le rendent volontaire par une acceptation libre et par une parfaite résignation de leur volonté à celle de Dieu.

Ceux qui en usent autrement, et qui demandent avec empressement d'être délivrés de leurs peines, ne savent pas, dit saint Paul, ce qu'ils demandent, et ne connaissent pas les biens infinis qui naissent de leurs maux : *Nesciunt quid orent sicut oportet* (*Rom.*, VIII), parce que les disgrâces que nous souffrons en ce monde servent divinement pour guérir notre vanité, pour abattre notre orgueil, pour éprouver notre vertu, pour animer notre espérance, et singulièrement, comme je l'ai dit, pour nous désabuser de la créature et nous apprendre à ne chercher que Dieu.

En effet, je trouve que l'adversité contribue souverainement à nous réunir à notre principe, et que, dans le même temps qu'elle nous éloigne de la créature, elle nous approche de Dieu en deux excellentes manières. Premièrement, parce que dans le temps de l'adversité l'âme s'approche de Dieu, et secondement, parce que Dieu s'approche de l'âme.

Que l'âme s'approche de Dieu, il n'en faut point disconvenir, parce que, destituée de tout secours humain, elle n'a point d'autre recours qu'à l'assistance divine, comme l'enfant épouvanté par un spectre va chercher ardemment un refuge dans le sein de sa mère et se lier étroitement avec elle entre les bras de sa protection.

Ainsi voyons-nous que ce peuple, si chéri de Dieu, s'oubliait de lui dans la prospérité et retournait à lui dans l'affliction : *Cum occideret eos quærebant eum* (*Ps.* LXXVII). Ils faisaient de l'Ecriture, dit un interprète (*Hug. card.*), ce que font les nautoniers qui s'appliquent au jeu pendant que le temps est serein, et qui recourent à la prière sitôt que la tempête les menace.

Il n'est presque point d'homme qui ne soit dans cette disposition. Quand on est dans l'abondance, dans l'honneur ou dans le plaisir, on ne fait presque point de bien, on ne vaque point à l'oraison, on se croit indépendant de tout le monde et de Dieu même. Mais quand on est dans l'indigence, dans la flétrissure ou dans la douleur, on s'humilie, on invoque Dieu, on se met sous sa protection, on lui fait des vœux : *In tribulatione mea invocavi Dominum*, dit le Prophète (*Psalm.* XVII) : J'ai invoqué mon Dieu dans ma tribulation. Et il ajoute qu'il en a été favorablement exaucé : *Et exaudivit de templo sancto suo vocem meam*, parce que c'est pour lors que nous pouvons gagner la bienveillance de Dieu et fléchir sa miséricorde, quand nous nous adressons à lui les larmes aux yeux et la douleur dans l'âme.

Ne vous étonnez pas, dit saint Chrysostome, si Dieu exauce les prières des affligés, puisqu'il exauce même leurs afflictions, quand elles ne seraient point accompagnées de leurs prières. Ainsi lisons-nous dans la Genèse que la servante de Sara ayant été chassée par sa maîtresse, et se voyant destituée de tout secours humain, l'ange lui dit que Dieu avait écouté son affliction et s'était laissé attendrir par ses larmes : *Audivit Dominus afflictionem tuam* (*Gen.*, XVI), parce que l'affliction et les larmes ont une voix et des paroles qui se font d'abord entendre et qui obtiennent toujours ce qu'elles demandent.

Car, comme l'âme s'approche de Dieu dans ses adversités, Dieu s'approche d'elle pour la fortifier dans ses faiblesses, pour la soutenir dans ses langueurs, pour la secourir dans ses besoins et pour la soulager dans ses peines.

Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde (*Ps.* XXXIV), dit le Prophète. Quelque éloigné que Dieu paraisse des âmes affligées, il est toujours auprès d'elles par une singulière présence et par une admirable protection.

Ainsi, quand les saints, injustement persécutés, sont mis en prison et chargés de chaînes, Dieu, qui ne les abandonne jamais, entre dans la prison avec eux, se charge de leurs liens et se rend compagnon de leurs peines, comme il est dit du chaste Joseph, lorsqu'il était dans les fers : *Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum* (*Sap.*, X).

Il arriva la même chose dans la fournaise de Babylone, où ces trois jeunes hommes qui ne voulurent pas adorer la statue de Nabuchodonosor ayant été précipités, il en parut un quatrième dans les flammes, avec une

majesté toute divine. Ce qui jette saint Chrysostome dans l'admiration et lui fait dire : *Adest amica majestas, et patitur se Deus cum pueris in supplicio numerari* (*Chrys., hom. de tr. Puer.*). Quelle condescendance de la majesté de Dieu, de vouloir être présente d'une si sensible manière à l'affliction de ces trois jeunes Hébreux, et de vouloir être de leur nombre, non quand ils sont dans la cour du prince, mais quand ils entrent dans le supplice du feu!

Saint Denys, au rapport d'un grand cardinal (*Hug. card.*), devant subir un semblable supplice, disait avec une admirable confiance : *Eris hic mecum, bone Jesu :* Vous serez avec moi, mon Jésus, et sous votre protection je ne craindrai ni la cruauté des tyrans, ni la violence des flammes.

Si bien que Dieu vérifie cet oracle qu'il a prononcé par la bouche du Prophète : *Cum ipso sum in omni tribulatione :* Je suis avec lui dans toutes les adversités.

Car, enfin, Dieu n'est jamais plus proche des âmes affligées que lorsqu'elles le croient plus éloigné. Ainsi, dans le même psaume où il est dit : *Quadraginta annis proximus fui generationi huic* (*Ps.* XCIV) : Je leur ai toujours été présent, il y a une autre version qui porte : *Quadraginta annis offensus fui :* Je leur ai toujours été contraire; pour dire que Dieu n'est jamais plus favorable que lorsqu'il paraît plus irrité, parce que dans les tentations et dans les adversités, où il semble qu'il nous abandonne et qu'il nous oublie, c'est pour lors qu'il nous regarde de plus près et d'un œil plus bénin; c'est pour lors qu'il nous assiste plus éminemment et qu'il nous fait sentir plus puissamment la force de sa grâce et la douceur de sa consolation.

C'est ce que l'Epouse reconnaissait admirablement bien, quand elle disait : *Fuge, dilecte, similis esto capreæ hinnuloque cervorum* (*Cant.*, VIII): Fuyez, mon bien-aimé, mais fuyez plus vite que le cerf. Cette prière, comment peut-elle s'accorder avec cette autre : *Revertere, similis esto, dilecte mi, capreæ hinnuloque cervorum :* Revenez, mon incomparable, et dans votre retour imitez la vitesse d'une biche. Ne semble-t-il pas que l'Epouse demande des choses opposées, et qu'elle veuille que son Epoux revienne et qu'il fuie, qu'il soit présent et qu'il soit absent, qu'il s'approche et qu'il s'éloigne. Mais si l'on pénètre le véritable sens de ses paroles, on trouvera qu'elles se concilient parfaitement bien; car si l'Epoux dans nos adversités et dans nos disgrâces semble s'enfuir et s'éloigner de nous, c'est pour lors qu'il nous est plus présent, et qu'il se lie plus intimement avec nous par l'activité de son amour et par l'efficacité de sa grâce.

Saint Paul comprenait très-bien cette vérité, quand il disait : *Persecutionem patimur, sed non derelinquimur* (II *Cor.*, IV). Nous souffrons la persécution, et quoique Dieu semble nous abandonner à la fureur de nos ennemis, il est toujours auprès de nous pour nous couvrir de sa protection, pour nous animer à la patience, et pour empêcher qu'on entreprenne rien sur nous contre les ordres de sa providence, ni au delà de l'étendue de nos forces.

Tellement que Dieu, par une secrète conduite de sa divine sagesse, et par un merveilleux artifice de l'amour infini qu'il a pour nous, n'est jamais plus proche que lorsque nous le croyons plus éloigné, ni jamais plus indulgent en notre endroit que lorsqu'il se montre plus rigoureux.

Cela parut admirablement dans la personne de saint Antoine, lequel, au rapport de saint Athanase dans la Vie de ce grand homme, ayant été si maltraité par les démons, qu'il faillit rendre l'âme sous la grêle des coups que ces impitoyables esprits firent pleuvoir sur son corps, après avoir supporté ces douleurs extrêmes avec une invincible patience, consolé par un doux regard de Jésus-Christ : Où étiez-vous, lui dit-il, mon aimable Jésus, où étiez-vous, et pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt à ma défense? Le Fils de Dieu lui répondit : *Antoni, hic eram* (*Athan., in Vit. S. Ant.*). J'étais ici, mon cher Antoine, j'étais présent à ton combat.

Il est donc vrai que Dieu, lorsqu'il semble s'absenter de nous dans nos afflictions, est avec nous par une singulière présence et par une favorable protection. De là vient que comme les soldats, quand ils sont aux prises avec les ennemis et qu'ils savent que le roi les regarde, combattent vigoureusement et s'exposent généreusement au péril, pour faire connaître leur valeur à toute la cour et fournir au prince un spectacle digne de ses regards; ainsi les chrétiens, dans la guerre qu'ils sont obligés de soutenir contre les ennemis de leur salut, qui ne cessent jamais de leur donner des assauts, se doivent comporter comme de vaillants soldats en présence de leur roi, qui leur a promis d'être toujours présent à leurs combats.

Cette présence spéciale de Dieu dans les adversités des âmes affligées n'est autre chose qu'une liaison plus étroite, et qu'une union plus intime de ce divin Epoux avec ces fidèles épouses, qui ne se lient plus parfaitement et plus inséparablement avec lui, que dans les disgrâces et dans les douleurs.

C'est pour cela qu'il est appelé dans la Genèse un époux de sang : *Sponsus sanguinum tu mihi es* (*Gen.*, V), parce que Dieu n'épouse l'âme chrétienne que par les souffrances et par les plaies.

Ainsi le lit nuptial de l'Epouse n'est autre que la croix, comme il est exprimé dans les Cantiques, suivant l'interprétation des Pères : *Lectulus noster floridus* (*Cant.*, I). Et nous lisons dans la Vie de sainte Thérèse que Jésus-Christ voulant épouser cette sainte vierge, lui donna pour anneau un de ses clous.

C'est aussi pour ce sujet que le jour de la Passion est appelé dans l'Ecriture un jour de noces, un jour de joie : *Dies desponsationis, dies lætitiæ cordis sui* (*Cant.*, III)

Ainsi, quand une âme est affligée, c'est une marque que Jésus-Christ veut s'allier avec elle, et, par l'indissoluble nœud d'un mariage éternel, la faire entrer en communauté de ses biens et de ses maux.

C'est pourquoi l'âme chrétienne, bien loin de s'abandonner à la tristesse et de se plaindre de son sort, quand il lui arrive quelque adversité et quelque disgrâce, doit regarder, suivant la pensée de Théodoret, le jour des afflictions et des croix comme un jour de noces et de réjouissances : *Cum ad cruciatus acceditur, tunc fit nuptiarum communio* (*Theodoret., in hunc loc. ps.* LXV).

C'est ce que tous les saints témoignent, quand ils disent, par la bouche du Prophète : *Transivimus per ignem et aquam* : Nous avons passé par le feu et par l'eau, c'est-à-dire, par le feu des tribulations et par l'eau des larmes, car on avait autrefois accoutumé, dans la solennité des noces, d'apporter du feu et de l'eau, qui étaient comme les auspices du mariage. Ainsi, quand les âmes prédestinées passent par le feu des tribulations et par l'eau des larmes, ce sont comme les prémices de leurs noces, ou comme les présents que leur fait leur Epoux, non-seulement pour leur exprimer son amour, mais encore pour allumer le leur. Comme il leur a témoigné son amour en souffrant pour elles, il veut aussi réciproquement qu'elles lui marquent le leur en souffrant pour lui.

Voyez où son amour l'a porté et dans quel état il l'a mis? Ne l'a-t-il pas entièrement sacrifié pour nous, et n'en a-t-il pas fait une victime toute sanglante sur l'autel de la croix? Les clous, les épines, les fouets et les autres instruments de son supplice ne sont-ils pas autant de voix qui nous parlent de son amour, et pouvait-il employer une éloquence plus forte pour nous exprimer son zèle, que ce beau sang qui coule de toutes ses veines? Etrange langage de l'amour, qui ne s'énonce que par les souffrances, et qui n'a pas d'autre bouche pour parler que celle des plaies!

Comme le Fils de Dieu n'a pas cru pouvoir mieux nous marquer son amour qu'en souffrant et qu'en mourant pour nous, il ne prétend pas que nous lui donnions d'autres témoignages d'une charité réciproque que ceux d'une vie souffrante et d'une vie mortifiée. Mais pourquoi cette rigoureuse conduite? La raison en est qu'un cœur qui aime véritablement demande mutuellement un amour véritable, et non pas un amour feint et déguisé. Or, il n'y a rien qui fasse mieux connaître la vérité de notre amour envers Dieu que la constance de notre cœur dans les travaux et dans les peines.

On dit communément que tout ce qui reluit n'est pas or. La plus grande partie des hommes n'aime Dieu qu'en apparence, et n'a qu'une vertu fausse et plâtrée. Les occasions dans lesquelles il s'agit de pratiquer la vertu et de rendre témoignage de notre fidélité envers Dieu lèvent le masque et découvrent ce qui est caché au dedans, car on se trompe dans la connaissance des cœurs comme dans celle des métaux. L'alchimie, par un artifice merveilleux, imite si bien la nature de l'or et de l'argent, qu'il est très-aisé de se méprendre dans le jugement qu'on fait de ces métaux ; il n'y a que le feu qui en fasse l'épreuve et qui distingue le faux d'avec le véritable. De même l'hypocrisie prend si bien l'apparence de la justice et de la sainteté, qu'elle trompe les yeux presque de tout le monde ; mais l'affliction du corps, ou l'humiliation de l'esprit, est comme la fournaise qui découvre ses déguisements et ses feintes.

Vous en verrez qui, pendant qu'on les flatte, paraissent modestes, humbles et patients ; mais si l'on témoigne quelque mépris de leur personne ou quelque soupçon de leur vertu, ils font bientôt paraître ce qu'ils sont par leurs emportements et par mille secrets efforts qu'ils font de se venger. Ce sont comme des monts enflés de l'opinion d'eux-mêmes : *Tange montes, et fumigabunt* (*Ps.* CXLIII) : Touchez-les dans le point de l'honneur, ils fumeront de colère, et, plus furieux que le Vésuve et l'Etna, ils feront sortir de leurs entrailles le feu et la flamme.

Ainsi les chefs de l'hérésie, qui n'avaient qu'une vertu apparente, ne pouvant point parvenir aux dignités ecclésiastiques que leur ambition plutôt que leur zèle leur faisait rechercher, et n'ayant point une vertu solide pour souffrir patiemment ces mortifications et ces refus, se sont ouvertement déclarés contre l'Eglise qui les tenait pour suspects, ou qui ne rendait pas à leur mérite l'honneur qu'ils prétendaient, ont écrit contre ses dogmes, et, par des nouveautés qu'ils ont inventées, ont fait des partis et des sectes.

Nous nous flattons bien souvent d'une vertu qui n'est que dans notre imagination et qui nous doit toujours être suspecte, jusqu'à ce qu'elle ait été mise à l'épreuve. Nous croyons être fort humbles quand personne ne nous humilie, fort chastes quand nous ne sommes point tentés, fort patients quand nous ne souffrons rien, fort zélés pour Dieu et fort navrés de son amour, quand il nous caresse et qu'il nous fait du bien. Mais qu'il nous arrive quelque disgrâce, quelque perte, quelque confusion ou quelque suggestion impure du mauvais esprit, c'est ce qui nous donnera une parfaite connaissance de nous-mêmes ; c'est comme le fourneau qui distinguera la bonne monnaie d'avec la mauvaise ; et c'est par la fermeté ou par la faiblesse que nous témoignerons dans ces occasions qu'on pourra juger si notre vertu est solide, ou si ce n'est qu'une vertu apparente.

C'est pourquoi, si nous voulons nous connaître et voir si la charité règne dans notre âme, il faut que nous demandions à Dieu, comme le prophète, qu'il nous éprouve et qu'il sonde le fond de notre cœur par quelque tentation ou par quelque affliction : *Proba me, Domine, et tenta me* (*Ps.* XXV) Car enfin, si nous n'aimons pas Dieu du fond du cœur, mais seulement du bout des lèvres, notre charité, de même que du

plomb ou de l'étain, se fondra et se réduira bientôt en fumée dans la fournaise de la tentation ou de l'affliction. Mais si notre charité est de bon or ou de bon argent, elle passera par toutes les épreuves, elle résistera à toutes les adversités, elle sera inébranlable à toutes les attaques, et, donnant le défi à toutes les créatures, elle dira comme l'Apôtre : *Quis me separabit* (*Rom.*, VIII) : Qui me séparera de mon Dieu?

Certus sum: Je suis assuré que ni la prospérité, ni la disgrâce, ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les futures, ni les promesses, ni les menaces, ni les plaisirs, ni les peines, ni les hommes, ni les démons, ni les puissances de la terre, ni celles de l'enfer ne seront point capables de rompre le nœud qui me lie avec mon Dieu et qui me tient inséparablement attaché avec lui. Ce sont les cœurs que demande ce divin roi, à qui seul appartient l'empire des cœurs : car, comme l'amour qu'il a pour nous est très-ardent, très-ferme, très-pur et très-sincère, il veut que le nôtre ait de semblables qualités ; qu'il soit si ardent que les eaux des afflictions ne le puissent pas éteindre, si ferme que les vents des tentations ne le puissent pas ébranler, si pur qu'il ne puisse point être corrompu par aucun objet créé, si sincère qu'on ne se contente pas de le faire paraître par des paroles, mais encore davantage par des effets, afin qu'il nous trouve dignes de lui, et qu'après avoir éprouvé notre vertu dans ce monde par l'adversité, il la couronne dans l'autre par la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON II.

SUR LA CHASTETÉ.

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

Bienheureux ceux qui ont le cœur chaste, parce qu'ils verront Dieu (*S. Matth.*, *chap.* V).

Salomon, dans le Cantique, nous représente l'Epouse comme un jardin, et ses vertus comme des fleurs dont elle fait une couronne à son époux : *Hortus conclusus, sponsa mea* (*Cant.*, IV). En cet admirable parterre la tulipe est la foi, l'œillet l'espérance, la rose la charité, le jasmin la patience, et le lis la chasteté.

Ainsi, comme lorsqu'un homme se promène dans son jardin, encore qu'il y regarde avec plaisir l'émail, la pompe et la variété de ses fleurs, il arrête néanmoins sa vue à celle qui lui plaît davantage, et la cueillant, il en considère le teint, il en admire la beauté, il en flaire l'odeur et la porte en sa main comme par ostentation ou par divertissement. De même, bien que Jésus-Christ estime beaucoup toutes les vertus qui fleurissent dans l'âme de son Epouse, il a néanmoins des regards plus fixés, des affections plus tendres et des idées plus avantageuses pour le lis de la chasteté.

C'est pourquoi l'Ecriture, parlant des autres vertus, dit que le Sauveur est entré dans son jardin, seulement pour voir si elles fleurissent : *Ut aspiceret si floruissent* (*Cant.*, II). Mais elle ajoute que le lis de la chasteté a charmé ses yeux, qu'il se repaît de le voir, qu'il est descendu pour le cueillir, qu'il le place dans son sein et tout auprès de son cœur : *Descendit ut lilia colligeret. Pascitur inter lilia* (*Cant.*, VI).

Bienheureux donc ceux qui ont l'âme chaste, non-seulement parce qu'ils verront Dieu et qu'ils trouveront leur félicité en lui, mais encore parce que Dieu les regarde favorablement et qu'il trouve son plaisir en eux : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Le pieux Esdras, dans l'oraison qu'il adresse à Dieu, lui dit : Seigneur, vous avez choisi parmi toutes les fleurs un lis : *Ex omnibus floribus orbis tu elegisti tibi lilium unum.* Ce lis particulièrement choisi n'est autre que la sainte Vierge, dont la chasteté a plu tellement au Fils de Dieu, qu'elle a eu le pouvoir de l'attirer dans son sein pour le salut du monde. Elle est trop intéressée dans ce discours pour lui refuser sa protection. Jetons-nous à ses pieds, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

Le sage faisant l'éloge de la chasteté, que cette vertu, dit-il, est capable de ravir les yeux qui en contemplent la beauté, et de charmer les esprits qui en connaissent le mérite ! Il n'y a que l'éternité bienheureuse qui soit digne d'être sa récompense ; elle est renommée devant Dieu et devant les hommes, elle soutient des assauts, elle gagne des victoires, elle mérite des triomphes, elle reçoit des couronnes qui surpassent infiniment toute la gloire des conquérants et tout le prix de leurs conquêtes : *In perpetuum coronata triumphat, incoinquinatorum certaminum premium vincens* (*Sap.*, IV).

De tous les combats où la vertu chrétienne se signale, il n'y en a point de plus difficiles ni de plus glorieux, dit saint Augustin, que ceux de la chasteté ; ils surpassent en quelque façon ceux du martyre, car il n'est pas si malaisé de vaincre la mort que de se vaincre soi-même ; il ne faut pas tant de constance pour résister à un tyran que pour résister à la chair, qui l'emporte souvent sur l'esprit le plus fort ; la vertu paraît davantage à mépriser la volupté qu'à supporter la douleur, et l'on voit tous les jours des âmes infiniment courageuses quand il faut essuyer les périls, mais infiniment lâches quand il faut abandonner les délices : *Inter omnia christianorum pia certamina duriora sunt prælia castitatis, ubi quotidiana pugna, et rara victoria* (*S. Aug.*, *in serm. de vit. Fam.*).

Tellement que si Jésus-Christ est un époux de sang pour les martyrs, il est un époux d'amour pour les vierges ; et si ceux-là lui témoignent beaucoup de zèle en souffrant pour lui les supplices, ceux-ci ne lui témoignent pas moins de fidélité en méprisant pour lui les plaisirs.

Voilà quel est le mérite de la chasteté et quel rang elle tient dans le christianisme. Pour en faire connaître l'excellence et pour en adoucir la difficulté, je montrerai deux choses : ce qu'elle promet et ce qu'elle donne.

Elle promet la félicité et la donne par avance. Elle promet la félicité, parce qu'elle est prédestinée à la vision de Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt:* c'est ma première considération. Elle donne la félicité par avance, parce qu'elle anticipe la possession de Dieu : c'est ma seconde pensée. Plus elle nous sèvre des plaisirs sensibles, plus elle nous dispose à goûter les douceurs célestes, soit dans l'éternité, soit encore par avance dans le temps ; deux belles idées de cette vertu, qui vous en donneront de l'estime et de l'amour, qui vous la rendront aisée et même délicieuse.

PREMIÈRE PARTIE.

L'âme chaste est prédestinée à la vie bienheureuse ; et plus elle s'éloigne des plaisirs sensibles, plus elle se dispose à goûter un jour les délices éternelles.

Saint Jean, qui dans une de ses visions mystérieuses nous fait la peinture des âmes chastes, dit qu'il les vit dans le lieu de l'empyrée le plus éminent : *Supra montem Sion* (*Apoc.* XIV). Car, comme raisonne le grand pape saint Grégoire (*S. Greg.*, *lib.* V, *in l. Reg. c*, 3), il est bien juste que la chasteté, qui est au-dessus de la nature, tienne le premier rang dans l'ordre de la grâce et le plus haut degré dans l'état de la gloire. C'est elle qui a l'honneur de suivre l'Agneau de plus près ; plus elle s'éloigne de ce qui est sensible, plus elle s'approche de ce qui est surnaturel ; plus elle est incorruptible, plus elle est spirituelle ; et plus elle est spirituelle, plus elle est divine.

Allons par degrés ; et pour vous donner de hautes idées de cette vertu, montrons premièrement qu'elle est une imitation parfaite de la vie angélique; secondement qu'elle attire du ciel une protection spéciale de la sainte Vierge ; en troisième lieu qu'elle unit intimement l'âme avec Dieu, et quatrièmement qu'elle rend l'homme parfaitement semblable au Verbe incarné. Par ces quatre raisons je prouve la vérité que je prétends établir dans la première partie de ce discours, que la chasteté est le propre caractère d'une âme prédestinée, et qu'elle nous donne toute l'assurance que nous pouvons avoir en ce monde de notre bonheur éternel.

Premièrement cette vertu nous rend semblables aux anges, parce qu'elle nous rend purs, incorruptibles, immatériels comme les anges. Saint Athanase, dans le livre qu'il a composé sur la chasteté, dit qu'elle est l'exemplaire de la sainteté angélique : *Exemplar angelicæ sanctitatis* (*S. Athan.*, *lib. de Virgin.*), comme s'il voulait nous faire entendre que la perfection de l'ange se mesure par le rapport qu'elle a avec cette vertu, ou même que Dieu n'a créé l'ange que sur l'idée de cette vertu.

Tertullien (*Tertul.*, *l.* I *ad Uxor.*) dit que les vierges sont de la famille des anges ; et saint Cyprien (*S. Cypr.*, *l.* II *de Disc. et Hab. virg.*), dans la même pensée, les égale toutes aux anges. Il n'y a point de vertu, dit Cassien (*Cass.*, *l.* VI *c.* 6), qui nous élève plus au-dessus de nous-mêmes, qui nous spiritualise et qui nous déifie plus que la chasteté, par le moyen de laquelle nous nous dépouillons de tout ce que nous avons de terrestre, de corruptible et de matériel, et nous devenons tout célestes, tout spirituels et tout divins.

Saint Pierre Chrysologue exprime le même sentiment avec son élégance ordinaire, quand il dit que la virginité nous allie avec les intelligences, et que de vivre dans la chair contre la chair, ce n'est pas être un homme mais un ange : *Angelis semper cognata virginitas.* Ce n'est pas vivre sur la terre, mais c'est être déjà élevé dans le ciel : *In carne præter carnem vivere, non terrena vita est, sed cœlestis* (*S. Chysol.*, *ser.* 143). Mais il va plus avant lorsqu'il élève la dignité des vierges au-dessus de celles des anges, et la raison qu'il en rend est que d'être d'une substance angélique, c'est l'effet du bonheur ; et de posséder l'intégrité virginale, c'est l'effet de la vertu : *Angelum esse felicitatis est ; virginem esse, virtutis.*

Ce sont presque les paroles de saint Bernard dans une de ses épîtres, où faisant le parallèle de l'homme chaste avec l'ange, il dit qu'ils conviennent tous deux en pureté ; que l'un a par mérite ce que l'autre n'a que par nature, et que si la continence de l'ange est plus heureuse, celle de l'homme est plus louable : *Differunt inter se homo pudicus et angelus, sed felicitate, non virtute, et si illius continentia felicior, hujus tamen fortior esse cognoscitur* (*S. Bern.*, *ep. ad Henric.*). D'où il conclut que la chasteté est la véritable marque d'une âme prédestinée, parce qu'elle est une représentation, une imitation et, pour parler ainsi, une participation de la vie angélique et bienheureuse.

Le seconde raison que j'apporte est que cette vertu nous attire du ciel une protection spéciale de la sainte Vierge. C'est une vérité tirée de l'Ecriture et confirmée par le témoignage des Pères, que la Mère de Dieu entre tellement dans l'économie de notre prédestination, que l'ouvrage de notre salut ne s'achève que par sa médiation et par son entremise. C'est pour cela qu'elle est appelée la porte du ciel, par laquelle il faut passer si l'on veut avoir une place dans ce bienheureux séjour. Saint Augustin dit qu'elle est l'espérance des pécheurs, et saint Bonaventure ajoute qu'elle a une intendance générale sur toutes les grâces, qu'elle en est la trésorerie et comme la distributrice. D'où saint Anselme tire ce beau sentiment. Comme il est impossible, dit-il, ô divine Mère, que celui que vous rejetez et que vous abandonnez se sauve, il n'est pas aussi possible que celui que vous protégez et pour qui vous vous intéressez périsse : *Sicut omnis a te adversus necesse est ut intereat ; ita omnis ad te conversus impossibile est ut pereat* (*Anselm.*, *apud. S. Anton.*, *part.* IV, *tom.* XV).

Or, il n'y a point de plus excellent moyen pour mériter la faveur de la sainte Vierge que la chasteté. Car, comme parle saint Ambroise (*S. Ambr.*, *de Instit. Virgin.*, *c.* 5),

c'est elle qui a levé la première l'étendard de la virginité, et par une estime particulière qu'elle a faite de cette vertu au-dessus même de sa maternité, elle aurait mieux aimé n'être pas Mère de Dieu que de n'être pas vierge. Ainsi, comme naturellement nous aimons nos semblables parce que nous nous aimons en quelque façon dans ces miroirs vivants de nous-mêmes, il ne faut donc point douter que la sainte Vierge n'ait une affection tendre pour toutes les âmes chastes, qui ont un si parfait rapport avec elle.

Saint Jean Damascène dit qu'elle est le germe de la virginité : *Tu virginitatis feracissima planta* (*S. Damasc., or.* 1 *de Nat.*). Il faut donc que, comme la racine fait vivre les rameaux par de secrètes influences de vie qu'elle leur communique, cette merveilleuse tige des âmes chastes les fasse vivre surnaturellement par de particulières influences de grâce qu'elles leur attire.

Saint Jérôme la nomme la Mère des continents et singulièrement des vierges : *Virgo es et Mater virginum* (*S. Hieron., l.* I *Cont. Jovin.*). Or, c'est le propre d'une mère d'avoir un soin, une tendresse, un empressement singulier pour l'éducation, l'établissement et le repos de ses enfants. Recourez donc, belles âmes qui chérissez la pudeur, recourez avec confiance à cette divine Mère, qui vous mettra sous sa protection, qui veillera sur votre conduite et qui vous mènera comme par la main à la vie bienheureuse.

En troisième lieu, plus une âme est unie avec Dieu, plus favorablement elle peut juger de sa prédestination, parce que la prédestination tend à la souveraine union de l'âme avec Dieu, par la vision et par l'amour. Or, il n'y a rien qui contribue plus à vous unir avec Dieu que la chasteté, parce que Dieu n'ayant point de société avec la matière ni de commerce avec les sens, il se lie très-intimement et très-étroitement avec les personnes qui renoncent pour son amour à toutes les choses matérielles et sensibles. Il se répand dans leur âme par la grâce, il s'unit avec eux par son amour, il leur fait goûter intérieurement un plaisir qui passe tout ce qu'il y a de plus voluptueux dans le monde, comme saint Augustin (*S. Aug., l.* IX *Conf. c.* 1,) l'expérimentait admirablement, lorsqu'il disait à Dieu : Dans le même temps que vous me détachiez de la terre, vous m'éleviez jusqu'au ciel, vous me remplissiez de votre esprit, et je vous trouvais infiniment plus doux et plus délicieux que toutes les douceurs et toutes les délices que j'avais abandonnées pour vous.

C'est ce que saint Paul (I *Cor.* VII) a voulu nous faire comprendre, lorsque exhortant les fidèles à la continence, il leur représente cette vertu comme un moyen excellent pour converser avec Dieu sans obstacles, et contracter une parfaite liaison avec lui par l'exercice de l'oraison et de la contemplation.

Mais qui doute que les âmes chastes ne soient étroitement unies avec Jésus-Christ, puisqu'elles ont l'honneur d'être ses épouses? Par un sort infiniment plus glorieux que celui des princesses et des reines, elles ont pour époux, dit Tertullien, le prince des princes et le roi des rois. Elles se lient intimement avec lui, elles traitent familièrement avec lui ; il se fait entre elles et lui une société de personnes, une communauté d'intérêts. Elles lui constituent pour dot leurs prières, leurs abstinences, leurs pieuses affections et toutes leurs bonnes œuvres. Réciproquement il leur donne comme pour droits matrimoniaux sa bienveillance, sa protection, ses grâces, ses communications intérieures, et de solides espérances de leur découvrir un jour sa face et de les rendre bienheureuses éternellement avec lui : *Orationes suas Deo velut dotes assignant, ab eodem dignationem veluti munera maritalia quotiescumque desiderant consequuntur* (*Tertul., l.* I *ad Uxor., c.* 4).

Saint Bernard les appelle les compagnes de la table, les compagnes du lit, les compagnes du royaume : *Socias mensæ, socias thalami, socias regni* (*S. Bern., serm.* 8, *de Mut. aquæ in vin.*). Quoiqu'elles aient rénoncé aux réjouissances mondaines, elles ne sont pas néanmoins sans joie, dit admirablement saint Augustin. Elles se réjouissent de Jésus-Christ, en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Chacun a sa joie dans le monde, mais personne n'en a de pareille : *Sunt aliis alia, sed nullis talia* (*S. August., lib* V *Virg., c.* 27).

Ainsi, comme le mariage est un lien indissoluble, un contract irrévocable, elles ont toute l'assurance qu'on peut avoir en cette vie que rien ne rompra le nœud sacré qui les lie avec cet Epoux céleste et que dans le temps ni dans l'éternité elles ne seront jamais séparées de ce bien-aimé, qui est leur unique espérance et leur souveraine félicité.

Quod Deus conjunxit homo non separet (*S. Matth.*, XIX) : Il n'y a point de puissance créée qui puisse séparer ce que Dieu a uni, et beaucoup moins ce qui est uni à Dieu.

Enfin, comme le grand secret de la prédestination est non-seulement d'avoir de l'union avec Jésus-Christ, mais encore de la ressemblance avec lui, suivant la doctrine de l'Apôtre : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Ad Rom.*, VIII), tous les prédestinés doivent être conformes à leur chef et devenir ses images aussi bien que ses membres. La dernière propriété que je remarque dans la chasteté est de nous rendre parfaitement semblables à ce divin modèle et d'en exprimer tous les traits sur nos âmes et sur nos corps.

Personne n'ignore combien ce Verbe incarné a chéri la pudeur et combien il a été délicat en cette matière. Il a permis qu'on ait flétri sa réputation en toutes les manières, à cela près. Il a souffert qu'on l'ait appelé imposteur, magicien, séditieux, énergumène, blasphémateur, mais il n'a jamais permis qu'on l'ait traité d'impudique. On l'a vu converser avec des femmes qui étaient dans le désordre, et néanmoins il n'a jamais souffert contre lui, sur ce sujet, non-seulement une parole insolente, mais non pas même un

soupçon injurieux. Dans son Incarnation, comme remarque saint Augustin, il ne voulut point avoir d'autre mère qu'une vierge, ni prendre d'autre chair que celle qui était la plus pure : *Ut ostenderet Deum castitatis esse amatorem* (*S. August.*, *serm. de Nativ. Dom.*).

C'est pour cela qu'il est comparé par le prophète à la licorne : *Exaltabitur sicut unicornis cornu meum* (*Ps.* XCI). Saint Grégoire (*S. Greg.*, *lib.* XXXI *Mor.*, *c.* 10), parlant de cet animal sauvage, dit qu'il n'y a point de chasseur qui le puisse prendre, mais que si on lui oppose une vierge, il quitte sa fierté, il se rend, il s'apprivoise. Ainsi le Fils de Dieu, qui dans le trône de sa gloire était environné d'une lumière inaccessible, infiniment élevé au-dessus de la créature, fut pris à la vue d'une Vierge, qui triompha de son cœur, et fut tellement charmé de cette ravissante beauté, que par une merveille digne d'admiration il descendit de son trône et vint converser familièrement avec les hommes.

C'est aussi pour cela qu'il fut singulièrement familier à cet apôtre qui avait embrassé la virginité et qui, pour ce sujet, fut appelé par excellence le disciple bien-aimé.

Saint Jean Damascène (*S. Damas.*, *lib.* IV *de Fide.*, *c.* 25) dit qu'il est l'ornement et la gloire de la virginité, non-seulement dans le temps, mais encore dans l'éternité. Dans le temps, parce qu'il est engendré d'une mère sans père; dans l'éternité, parce qu'il est engendré du Père sans mère.

Mais quoi! Toute la sainte Trinité est le modèle de cette vertu, et quoi qu'il y ait une véritable génération dans ce mystère, c'est néanmoins sans préjudice de la virginité. Si le Père engendre son Fils, c'est sans aucune société et par la seule fécondité de son entendement divin; si le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit, ce n'est point par voie de génération, mais, comme on parle, par voie de spiration. Comme cette troisième personne procède de deux principes, si sa procession était une véritable génération, elle aurait plus de rapport au mariage qu'à la virginité. Mais cet Esprit-Saint, qui est l'amour personnel, n'a point de génération active ni passive : *Neque genitus*, *neque generans* : Il n'engendre pas et n'est pas engendré. Si bien que la sainte Trinité est le premier exemplaire de la virginité et, comme parle saint Grégoire de Nazianze, la première vierge : *Prima Trias virgo est* (*S. Greg. Nazianz.*, *de Virg.*).

On ne peut après cela rien imaginer de plus divin que la chasteté, ni trouver une plus excellente voie pour aller à Dieu. Mais encore qu'il n'y ait point de route plus assurée pour arriver à notre souveraine fin, ni de moyen plus efficace pour acquérir une perfection éminente, il faut néanmoins observer que c'est un chemin glissant et qu'il y faut marcher avec de grandes précautions. Les chutes y sont très-fréquentes et très-funestes; si l'on y tombe seulement une fois, il est extrêmement périlleux qu'on ne se relève plus, et si l'on se relève, il est encore plus dangereux de retomber. Une rechute en produit bientôt une autre, et de là naît l'habitude, de laquelle il est moralement impossible de se défaire.

La chasteté, dit saint Bernard, est un riche trésor que nous portons dans une vase fragile; il ne faut qu'un mauvais pas pour rompre ce vase et pour perdre ce trésor. Que devez-vous faire pour la conservation d'une chose si précieuse et si délicate? User d'une grande circonspection dans votre conduite, étudier toutes vos démarches, veiller sur vos sens et singulièrement sur vos yeux et sur vos oreilles, pour ne pas voir des objets et ne pas entendre des discours qui puissent blesser la pudeur et jeter dans l'âme quelque étincelle du feu deshonnête; éviter la compagnie des libertins et des vicieux, qui sèment de pernicieuses maximes, et qui, par leurs mauvais exemples, ne manquent jamais de pervertir ceux qui les suivent; s'interdire la lecture de certains livres dangereux, qui apprennent le vice et qui l'embellissent si bien par des noms spécieux et par de belles couleurs sous lesquelles ils le représentent, qu'ils lui ôtent presque tout ce qu'il a d'odieux et qu'ils le font couler insensiblement dans l'âme; recourir à l'oraison par une sainte défiance de soi-même et par une parfaite confiance en Dieu; fréquenter les sacrements, d'où coulent toutes les grâces nécessaires pour résister aux attraits du péché et pour éteindre les flammes de la concupiscence; mater sa chair et l'assujettir à l'esprit par des veilles, par des abstinences, par des jeûnes et par d'autres austérités qui sont en usage dans le christianisme.

Ne pas contracter trop d'amitié, ni trop de familiarité avec une personne de sexe différent parce qu'on passe bientôt de cette amitié à l'amour criminel, et de cette familiarité à la dernière licence.

N'admettre jamais aucune pensée contre la pureté, et ne se permettre jamais aucune chose sur ce sujet, pour légère qu'elle paraisse, parce qu'il n'y a point de péché véniel en cette matière, et que le moindre plaisir volontaire qu'on y prend est un péché mortel, comme les théologiens enseignent, à cause du péril évident où l'on s'expose de tomber dans le dernier désordre, si l'on se donne sur ce point la moindre liberté; et c'est pour cela que saint Jérôme nomme toutes les permissions qu'on prend sur ce sujet, pour peu lascives qu'elles soient, les agonies d'une chasteté mourante.

Le dernier avis que je vous donne, c'est d'être toujours occupé, parce que l'oisiveté facilite l'entrée de notre esprit au démon de l'impudicité et le rend maître de notre cœur. D'où saint Jérôme tire ce beau conseil qu'il donnait à Rufin : *Facito semper aliquid operis, ut te semper diabolus inveniat occupatum* (*S. Hieron. ad Rufin.*) : Faites toujours quelque chose, afin que l'esprit immonde, vous trouvant toujours en occupation, n'ait point d'accès auprès de vous. Car enfin, pour peu d'ouverture qu'il ait

dans votre cœur, il y entrera, il le réduira sous sa puissance, et vous ne prévoyez pas l'étrange tyrannie qu'il exercera sur vous, combien il vous rendra dissemblable à vous-mêmes, combien il vous défigurera. Comme la chasteté vous rendait l'objet du monde le plus agréable à Dieu, l'incontinence vous rendra l'objet du monde le plus abominable devant cette Majesté suprême, et, comme cette vertu avait imprimé sur vous le caractère d'une âme prédestinée, ce vice ne fera voir en vous autre chose que la marque d'une âme réprouvée; comme je l'ai montré dans le discours précédent.

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt : Heureuse, et derechef heureuse l'âme chaste. Premièrement, parce qu'elle jouira de Dieu dans l'éternité, et secondement, parce qu'elle en jouit par avance dans le temps.

DEUXIEME PARTIE.

L'âme chaste est tellement caressée de Dieu, qu'elle est bienheureuse par avance; et néanmoins, comme elle fuit les plaisirs sensibles, elle ne cherche pas aussi dans ce monde les douceurs spirituelles.

Bien que la terre ne soit pas le séjour de la félicité et qu'on ne jouisse de Dieu que dans le ciel, néanmoins Dieu ne laisse pas de se communiquer abondamment aux âmes chastes dans ce monde, et de leur faire des faveurs qui sont comme les avant-goûts de la félicité qu'il leur prépare. Il se répand dans leur cœur par la grâce, il se lie avec elles par son amour, et dans cette union étroite il leur communique ses qualités, il leur inspire ses sentiments, il les fait nager, dit l'Ecriture (*Is.*, LXVI), dans un fleuve de paix, il fait couler sur elles quelques gouttes de ce torrent voluptueux dont il enivre ses élus, et leur donne un goût de lui-même si doux et si délicieux, qu'elles ne trouvent ensuite que de l'amertume dans tout ce qu'il y a de plus doux et de plus délectable dans le monde.

Quand elles sont arrivées à ce degré de perfection et de bonheur, elles regardent sous leurs pieds toutes les choses de la terre, elles ne respirent que le ciel; elles sont si pénétrées et si remplies de Dieu, qu'elles ne songent qu'à lui et qu'elles commencent déjà de jouir de lui. En un mot, elles sont bienheureuses par avance, et dans leur exil elles voient quelque image de leur céleste patrie.

Pour arriver jusque-là, il faut se sevrer des plaisirs mondains et se soustraire au charme des voluptés sensuelles, parce qu'il y a je ne sais quelle incompatibilité entre les douceurs du ciel et celles de la terre. Celles-là ne s'accordent jamais avec celles-ci; et de là vient qu'un homme terrestre, sensuel et brutal, est incapable d'entrer en la joie de Dieu, qui est toute céleste, toute divine et toute surnaturelle. Il ne savoure que les plaisirs qui tombent sous les sens, il n'expérimente que les délices qui flattent le corps; et de là vient qu'il regarde comme des illusions et comme des songes les caresses que Dieu fait aux âmes chastes et les consolations qu'il verse dans leur cœur.

Cependant il n'y a que les âmes pures, dit saint Augustin, qui goûtent les solides plaisirs et les véritables délices. Plus elles renoncent aux voluptés de la terre, plus elles se disposent à recevoir les délectations de la grâce; et ce grand docteur, joignant son expérience à la raison, témoigne les douceurs inestimables qu'il sentait, pour avoir surmonté par la continence les plaisirs illicites du vice : *Ejiciebas eas a me*, disait-il à Dieu, *vera tu et summa suavitas; intrabas pro eis, omni voluptate dulcior* (*S. August., lib.* IX, *Conf., c.* 1) : O mon Dieu, qui peut exprimer le doux changement que vous faisiez en moi, lorsque vous m'appelliez à vous par votre grâce; vous bannissiez de mon âme toutes les satisfactions coupables qui avaient séduit ma raison et qui avaient corrompu mon cœur. Vous entriez en leur place, vous qui êtes la souveraine douceur, et je trouvais en vous de plus solides et de plus véritables satisfactions que je n'en avais trouvé dans mes disolutions et dans mes égarements : *Intrabas pro eis, omni voluptate dulcior.*

Il faut néanmoins remarquer ici que la parfaite chasteté demande que notre cœur soit uniquement à Dieu, et que nous le servions purement pour lui-même, sans nous arrêter au plaisir que nous trouvons dans son service.

Tellement qu'une âme parfaitement chaste doit savoir se priver, non-seulement du plaisir sensible, mais encore du spirituel, quand il plaît à Dieu la sevrer de l'un aussi bien que de l'autre. Et pour entendre ceci, je présuppose que le plaisir surnaturel est un goût spirituel, une douceur intérieure, une délectation sensible bien différente de celle qu'on nomme sensuelle, une suavité inexplicable que Dieu répand dans l'âme, particulièrement lorsque nous commençons à nous donner à lui, afin de nous attacher à son service par ce divin attrait. Mais ce plaisir que Dieu fait sentir à l'âme chaste, quelque saint et quelque pur qu'il soit en lui-même, ne purifie pas toujours le cœur et nourrit quelquefois l'amour-propre, soit parce qu'on s'arrête souvent au plaisir plutôt qu'à Dieu, soit parce qu'on croit avoir quelque droit de s'attacher à ce plaisir, puisque c'est un don de Dieu et, pour parler ainsi, un avant-goût de la félicité. La vanité s'y glisse même quelquefois : on s'en loue soi-même par un secret témoignage qu'on se donne de son propre mérite. On se considère comme une personne singulièrement privilégiée de Dieu, et l'on se flatte déjà d'une vertu qui n'est pas commune, d'où l'on tombe dans l'orgueil, dans la complaisance et dans l'illusion.

Je ne dis pas qu'il faille rejeter ces divines caresses, mais les recevoir avec humilité, s'en estimer indigne, les considérer, non comme des marques de notre sainteté ou comme des récompenses de notre mérite,

mais comme des épreuves de notre fidélité ou comme des présages de notre ruine.

Parce que Dieu, qui ne se montre jamais rigoureux qu'après s'être montré indulgent, quand il doit punir extraordinairement quelqu'un, a toujours accoutumé de le gratifier de ses faveurs singulières, de même, quand il doit éprouver une âme par de grandes adversités, il la prévient ordinairement de ses consolations exquises. Ainsi nous voyons qu'avant l'affliction de Job il le combla de toutes sortes de biens. Avant la chute d'Adam il le mit dans un lieu de délices. Avant le déluge de l'univers il envoya l'abondance de toutes choses. Avant la ruine des cinq villes il les délivra de leurs ennemis par le ministère d'Abraham, et leur envoya des anges, à la considération de Loth. Si bien qu'on ne doit jamais plus craindre que lorsqu'on est plus caressé de Dieu, et, bien loin de se prévaloir de ces divines faveurs, il les faut considérer comme les avant-courières de quelques grandes disgrâces. Parce que cette vie est une vicissitude perpétuelle du bien et du mal, de la douleur et de la joie. De sorte que dans la prospérité il se faut disposer à la mauvaise fortune; dans la paix il se faut préparer à la guerre; dans le calme il se faut prémunir contre la tempête, et dans l'abondance des consolations célestes il faut songer qu'un temps viendra où ces divines rosées ne tombant plus du ciel, on se trouvera dans une aridité et dans une désolation extrême.

Mais particulièrement il faut prendre garde dans ces dévotions sensibles, où l'âme enlevée par l'impétuosité de l'esprit divin ne trouve point de difficulté qui l'étonne, ni d'obstacle qui l'arrête, à ne pas faire des résolutions indiscrètes, et beaucoup moins des vœux, qu'elle ne puisse pas accomplir, quand cette ardeur aura cessé; à ne pas se laisser emporter à une ferveur inconsidérée, qui entreprend tout et qui n'exécute rien; à ne pas commettre des excès de pénitence, qui énervent les forces du corps, et qui rendent ensuite l'âme inhabile aux devoirs de la religion; à ne pas croire que la sainteté consiste dans ces tendresses de piété, dans ces emportements de zèle, dans ces saillies d'amour et dans ces larmes de componction, puisqu'il arrive bien souvent que, dès là que ces larmes cessent de couler, et qu'on n'a plus ces tendres et ces impétueux sentiments, il n'y a plus de piété, ni de zèle, ni d'amour, ni de pénitence. On succombe à la moindre tentation, on s'effraie de la moindre difficulté qui se présente dans l'ouvrage du salut ou dans la voie de la perfection.

Il n'est pas difficile de marcher dans l'épineuse route qui conduit à la vie bienheureuse, quand on est soutenu par le bras de Dieu et poussé par l'impétuosité de la grâce. Mais lorsqu'on persévère dans l'exercice de la piété, soit qu'on y trouve du goût, soit qu'on n'y expérimente que de l'amertume, de l'ennui et de la peine, on montre clairement qu'on ne cherche pas son propre plaisir, et que c'est à Dieu seul qu'on veut plaire.

Ainsi dans les douceurs de votre dévotion vous ne donnez point de véritables preuves de votre vertu, et l'on ne sait pas même si vous n'avez que les apparences de la vertu. Vous devez vous considérer comme des enfants dans la vie chrétienne, qui sucent le lait des consolations spirituelles, parce qu'ils ne sont pas encore capables de manger le pain des âmes fortes.

C'est pourquoi, bien qu'il ne faille pas refuser ces faveurs quand il plaît à Dieu de vous les faire et que vous deviez même vous y maintenir par une grande pureté de votre cœur, afin de perdre le goût de toutes les choses de la terre, et de ne savourer que celles du ciel, si néanmoins Dieu vous soutrait ces douceurs, vous ne devez pas extraordinairement les regretter, parce que, ne trouvant plus vos propres satisfactions dans son service, vous pouvez lui donner de solides marques de votre fidélité, et lui témoigner évidemment que vous n'avez des liaisons qu'avec lui. Puisque toutes choses hors de lui vous sont indifférentes, et que vous souffrez volontiers pour son amour d'être sevrés non-seulement de tous les plaisirs mondains, mais encore de ces consolations surnaturelles qui surpassent toutes les voluptés sensibles.

C'est la grande pureté que demande l'époux céleste. C'est la souveraine perfection de l'âme chaste, de savoir se priver non-seulement des plaisirs terrestres et charnels, mais encore de ceux qui sont tout célestes et tout divins. Pour éclaircir davantage cette belle morale qui passe la connaissance, non-seulement de ceux qui mènent une vie sensuelle dans le monde, mais encore bien souvent de ceux qui s'adonnent à la vie spirituelle, il faut observer deux sortes de plaisirs surnaturels: les uns, qui se répandent de la partie supérieure de l'âme jusqu'à l'inférieure, et qui pour être spirituels ne laissent pas d'être sensibles, sont certaines onctions que le Saint-Esprit opère dans notre cœur, afin de nous faire marcher sans peine dans la difficile carrière de la perfection chrétienne, comme le suif ou l'huile dans les roues d'un char servent pour le faire rouler avec plus de facilité et de vitesse. Ce sont certaines délectations que Dieu nous fait sentir intérieurement, et qui nous attendrissent quelquefois tellement, qu'elles nous font verser des larmes. Ces tendresses et ces douceurs remuent toutes les affections de notre âme, excitent au-dedans de nous des ardeurs de zèle et des transports de piété, qui nous rendent aisé ce qu'il y a de plus difficile dans la religion, et qui nous inspirent le courage et la force de tout entreprendre et de tout exécuter pour la gloire de Dieu. Ainsi les apôtres nageaient de consolation et de joie dans les persécutions et dans les peines qu'ils enduraient. Ainsi les martyrs se glorifiaient de leurs chaînes, comme si c'eussent été des couronnes; recevaient les plaies comme des grâces, et goûtaient plus de plaisir dans les prisons

et dans les tourments, dit saint Bernard, que dans les palais et parmi les délices : *Ad tormenta sicut ad ornamenta, ad pœnas sicut ad delicias properabant* (*Bern. Lect. de Trip. Gen. Bon.*).

Néanmoins une âme qui goûte ces choses et qui s'y arrête ne sert pas Dieu purement et n'est pas sans quelque impureté morale, parce que cette facilité qu'elle a de faire le bien, et cette ferveur qu'elle témoigne dans l'exercice de la piété ne vient pas toujours de l'habitude ni de la solidité de la vertu, mais bien souvent de ces consolations et de ces délectations intérieures qui sont les aliments de l'amour-propre et les objets de notre satisfaction particulière, qui se nourrit de ces consolations et de ces douceurs. De sorte que de savourer ces choses, d'y adhérer et d'en faire beaucoup d'état, c'est se chercher soi-même et non pas Dieu; c'est abuser de la grâce et la sacrifier à la vanité de notre plaisir ; c'est ignorer le motif pour lequel on est prévenu de ces faveurs extraordinaires, qui ne sont pas accordées afin qu'on s'y arrête ou qu'on s'y repose, mais afin qu'elles nous détachent de la créature et nous unissent intimement avec Dieu. D'où vient qu'on est bientôt privé de ces bienfaits et sevré de ces douceurs, parce qu'on s'en rend indigne, et qu'au lieu d'en être plus humble et plus mortifié, on en devient plus vain, et, si je l'ose dire, plus sensuel.

Il y a des consolations surnaturelles d'un autre genre plus pur et plus élevé. Elles résident dans la suprême région de l'âme, et ce sont de sublimes lumières dont l'esprit est éclairé, pour venir à la connaissance des vérités éternelles, d'où la volonté tire de saintes ardeurs pour la pratique des vertus solides. L'entendement illuminé de cette sorte se plaît admirablement à méditer les choses célestes, à contempler les attributs divins, à pénetrer les secrets de la religion, à fouiller dans les trésors de la sagesse, à considérer les richesses de la grâce et les merveilles de la gloire. D'où l'âme tire de beaux sentiments et de généreuses résolutions pour la conduite de sa vie et pour la sainteté de ses mœurs.

Mais bien que cet état paraisse si saint, il n'est pas néanmoins toujours aussi pur qu'il le doit être, parce que ces divines illustrations plaisent tellement à l'esprit, qu'il s'arrête quelquefois plus à ces lumières qui lui découvrent la vérité, qu'à la vérité même qui lui est manifestée par ces lumières. Si bien qu'oubliant le soleil qui l'éclaire surnaturellement, il ne s'attache qu'aux rayons qui en émanent. D'où il arrive souvent qu'il s'éblouit de ses propres lumières, qu'il se perd dans ses profondes contemplations, et qu'il s'évanouit, comme dit l'Apôtre, dans ses pensées, parce que dans ces sublimes connaissances et dans ces hauts sentiments qu'il a de la religion et de la sainteté il ne se défie guère de lui-même; fondé sur des raisons divines et sur des principes éternels, il se croit incorruptible et inébranlable. D'où vient que Dieu retirant ses divines influences, l'âme ne se trouve soutenue que sur des raisonnements naturels, qui sont de faibles fondements sur lesquels elle ne peut subsister; de sorte qu'elle est ébranlée par le moindre vent que la tentation excite, et toute la structure de l'édifice spirituel, qu'elle prétendait élever jusqu'au ciel, se renverse.

C'est ainsi que nous lisons dans l'histoire des siècles passés la chute de plusieurs grands personnages qui étaient les colonnes de la foi et les lumières de l'Eglise. Après avoir éclairé tous les peuples, ils sont tombés dans l'aveuglement et dans le précipice, parce que, éblouis des avantages extraordinaires qu'ils avaient reçus de la nature et de la grâce, au lieu d'en concevoir de la reconnaissance et de l'humilité, ils en ont conçu de l'ingratitude et de la vanité; ce qui les a jetés dans la présomption, dans l'hérésie et dans l'égarement.

D'où je conclus enfin que l'âme chaste, singulièrement éclairée et favorisée de Dieu, ne doit pas se prévaloir de ces avantages, ni se servir de ces lumières pour contenter sa curiosité, mais pour connaître la vérité, et pour la suivre à la faveur de ces flambeaux. Elle ne doit pas s'attacher à ces dons, encore qu'ils soient surnaturels, mais seulement au principe d'où ils émanent; et bien que ce soient des moyens excellents qui lui sont présentés pour la conduire à sa fin, elle ne doit pas néanmoins les aimer, qu'autant qu'ils lui sont utiles pour arriver à ce terme bienheureux, où elle doit trouver son repos éternel.

Plus elle s'approche du soleil, plus elle doit craindre d'être offusquée de sa splendeur, et jamais elle ne doit plus appréhender sa chute que lorsqu'elle est élevée dans un plus haut degré de perfection et de grâce, parce que la ruine présuppose l'exaltation, et dans le même temps qu'elle se croit élevée jusqu'aux cieux, elle se trouve souvent précipitée dans les abîmes : *Usque ad cœlum exaltata, usque ad infernum demergeris* (*Luc.* X).

Il faut donc que l'âme chaste soit parfaitement humble pour se maintenir dans la faveur auprès de Dieu, et ne pas déchoir du haut rang où elle est élevée. Celui-là, dit saint Bernard, plaît infiniment à Dieu, qui relève son humilité par sa chasteté, et qui soutient sa chasteté par son humilité : *Non mediocriter placet Deo illa anima, in qua humilitas commendat virginitatem, et virginitas exornat humilitatem* (*Bern. hom. sup. Missus*). Ensuite, parlant de la sainte Vierge, il dit qu'elle a plu singulièrement à Dieu par sa virginité, mais qu'elle a conçu par son humilité, et que même sa virginité n'aurait pas été agréable à Dieu sans son humilité : *Nec virginitas Mariæ Deo placuisset sine humilitate.*

Il faut de plus que l'âme chaste soit parfaitement désintéressée, et que même dans la satisfaction intérieure qu'elle a de se priver de l'extérieure, elle ne cherche point son plaisir, mais celui de Dieu, de peur que la délicatesse ne se glisse dans son cœur, et que

le plaisir spirituel venant à cesser, elle ne cherche le sensuel.

Je finis par quelques avis que nous donnent les saints Pères pour conserver la chasteté et ne rien faire qui ternisse l'éclat de cette vertu si caressée de Dieu. Fuyez, disent-ils, les visites, les conversations et les amitiés particulières des personnes qui ne sont point de votre sexe, quelque spirituelles qu'elles soient, parce que l'amour spirituel se change souvent en amour charnel, à cause du rapport qu'il y a entre l'un et l'autre. Sitôt qu'une mauvaise pensée entrera dans votre esprit, rejetez-la, et ne permettez pas qu'elle passe dans votre cœur. N'écoutez jamais aucun discours qui blesse la pudeur, et ne jetez jamais la vue sur aucun objet qui laisse dans votre âme quelque mauvaise impression. Que votre cœur soit à Dieu seul, et qu'il demeure tellement lié avec lui, qu'aucune créature ne puisse jamais le posséder. Que non-seulement votre cœur, vos oreilles, vos yeux et vos paroles soient chastes, mais que vos contenances, vos habits, votre table et toute votre conduite ne respire que la chasteté.

Par ce moyen, vous attirerez sur vous abondamment les faveurs du ciel, les caresses de l'époux et les délectations de la grâce. Vous vous disposerez à cette vision bienheureuse qui est promise à l'âme chaste; vous commencerez votre félicité dans ce monde, et vous l'achèverez dans l'autre, où vous conduise le père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen*.

SERMON III.

CONTRE L'ATHÉISME ET CONTRE LA SUPERSTITION.

Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. Corrupti sunt et abominabiles facti sunt.

Les insensés ont dit en leur cœur qu'il n'y a point de Dieu. Et de là vient qu'ils sont tombés dans la corruption et dans l'abomination (*Psaum.* XIII).

J'ai montré par des raisons évidentes, dans les discours précédents, qu'il y a un Dieu, et qu'il n'y en a qu'un. D'où je tire la condamnation des athées qui ne reconnaissent aucune divinité, et des idolâtres qui en adorent plusieurs, pour établir sur les ruines de la superstition et de l'impiété les fondements de la véritable et de l'unique religion que nous devons embrasser.

Comme je parle dans une assemblée de fidèles, il paraît d'abord étrange que j'attaque les hommes les plus éloignés de la foi et les plus opposés à l'Evangile. Mais comme j'ai déclaré la guerre à tous les pécheurs, je ne veux pas laisser en paix ceux-ci, qui sont les plus détestables et les plus criminels. Outre que l'athéisme et la superstition sont deux vices non-seulement répandus chez les infidèles, mais encore parmi les chrétiens. Combien y a-t-il d'impies parmi nous, qui vivent comme des athées et qui se donnent autant de licence que s'il n'y avait point de Dieu qui fût le juge et le témoin de leurs dissolutions et de leurs désordres? Ils ne disent pas de bouche qu'il n'y a point de Dieu, mais le disent de cœur, et de là vient, dit le prophète, qu'ils se plongent dans le déréglement et dans l'abomination : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. Corrupti sunt et abominabiles facti sunt.* Mais encore parmi les chrétiens qui font une singulière profession de n'adorer qu'un Dieu, combien y en a-t-il qui en adorent autant qu'ils ont de passions dans l'âme, et qui font, comme parle saint Paul, un Dieu de leur ventre, un Dieu de leur volupté, un Dieu de leur ambition, un Dieu de leur avarice? S'ils ne sont pas idolâtres de créance, ils le sont de mœurs, parce qu'ils mènent la vie des païens, et que non-seulement ils rendent moins d'honneur à Dieu que les infidèles n'en rendent à leurs idoles, mais qu'ils sont encore plus vicieux, plus déréglés, et, si je l'ose dire, plus superstitieux et plus zélés pour le culte des créatures qu'ils adorent et qu'ils idolâtrent.

Pour bannir du monde l'irréligion et l'impiété, il ne suffit pas d'employer le raisonnement, il faut avant tout autre moyen recourir à la grâce, et la demander par l'entremise de celle qui en est remplie, en disant avec l'ange : *Ave*, etc.

La religion est une vertu morale par laquelle nous rendons à Dieu le culte que nous lui devons. Les vices opposés à cette vertu sont la superstition et l'irréligion : l'un manque par excès, et l'autre par défaut.

La superstition est vicieuse par excès, selon la doctrine de saint Thomas, non que l'on puisse trop honorer Dieu et que l'honneur qu'on lui rend puisse jamais aller au-delà ne son mérite, mais parce qu'on rend un culte qu'il ne faut pas, ou qu'on le rend de la manière qu'il ne faut pas. Nous verrons en quoi consiste la superfluité, l'incongruité et la fausseté de ce culte.

L'irréligion pèche par défaut, parce qu'elle n'honore Dieu, ni par un véritable, ni par un faux culte. Au contraire, elle le déshonore positivement par des irrévérences et par des impiétés réelles, comme par l'athéisme, par le blasphème, par le parjure, par la simonie, par le sacrilége et par les autres abominations que je combattrai dans le discours suivant.

J'attaque seulement aujourd'hui l'athéisme et la superstition, pour inférer de là deux choses qui sont les deux vérités fondamentales de la religion : premièrement, qu'il faut adorer un Dieu, et secondement qu'il le faut adorer comme il le désire et comme il le commande, c'est-à-dire en esprit et en vérité. Voilà, mes frères, tout le sujet de mon discours, et tout le fruit que vous en devez recueillir.

I. PARTIE.

Contre l'athéisme.

Comme la foi, qui nous conduit à Dieu, fait naître toutes les vertus, l'athéisme, qui nous en éloigne, fait éclore tous les vices. C'est sans doute le plus énorme de tous les péchés. On ne peut être plus injurieux à Dieu que de le méconnaître, malgré la raison qui le voit et la foi qui l'entend.

Aussi, l'on ne tombe dans ce désordre qu'après s'être précipité dans tous les autres; et l'on peut dire que, si l'athéisme est le père de tous les crimes, il en est aussi l'enfant, puisqu'il ne peut partir que de l'esprit le plus corrompu et de la conscience la plus criminelle.

Il est vrai, comme j'ai présupposé, qu'il n'y a proprement d'athée que de volonté. L'entendement le plus perverti ne peut désavouer son auteur. Si l'impie dit qu'il n'y a point de Dieu, c'est seulement de cœur, comme remarque le prophète, parce qu'il souhaiterait de toute son âme qu'il n'y eût point de Dieu, et qu'il pût vivre par ce moyen impunément dans le crime.

Aussi l'on ne tombe dans l'athéisme qu'après qu'on s'est entièrement abandonné au vice, et qu'on s'est donné toute sorte de licence.

Les voies par lesquelles on arrive à cette impiété détestable sont l'hérésie, le libertinage, l'ingratitude, la curiosité et l'insolence qu'on prend de censurer la conduite de la providence.

1. Un homme qui aime la nouveauté, et qui s'ennuyant de la véritable religion, en cherche une nouvelle qui le flatte, n'a point ordinairement de religion, et par conséquent ne reconnaît point de divinité.

Il n'a point de religion s'il n'a point de foi, et il n'a point de foi s'il refuse d'en croire seulement un article, parce que l'autorité de Dieu, qui est le motif de la foi, se trouve également dans toutes les vérités qu'il a révélées, et les rend toutes également croyables. Tellement que, s'il y en a une seule à qui l'homme refuse sa créance, il n'a plus le témoignage de Dieu pour le motif de sa foi, et par conséquent il n'a plus de foi, parce qu'il n'a plus le motif sur lequel uniquement elle est fondée. Il ne suit que le caprice de son esprit, il n'adhère qu'à l'expérience de ses sens, et ne croit à la révélation de Dieu que parce qu'elle est conforme à son humeur ou favorable à sa passion.

D'où je conclus qu'il n'est pas beaucoup éloigné de l'athéisme, et que comme il ne croit point à la première vérité, il ne croit point au premier être, à qui l'infaillibilité est si essentielle, que si on lui dispute cet attribut, on attaque son essence, et que si l'on ne croit pas ce qu'il dit, on ne croit pas ce qu'il est.

Ainsi, l'hérétique qui se fait une religion à sa mode se fait une divinité à sa façon; et comme il ne donne point d'autre sens à la parole de Dieu, que celui que son propre jugement lui suggère, il n'a point d'autre idée de la nature de Dieu, que celle que sa propre imagination lui figure.

Il n'a dans l'esprit qu'un dieu fabuleux, imaginaire et chimérique. Ou, pour mieux dire, il n'a point de Dieu, puisqu'il n'a point de religion, et il n'a point de religion, puisqu'il n'a point de foi.

2. Un libertin qui se lasse d'entendre les reproches de sa conscience, et qui ne peut souffrir les secrètes menaces de la justice divine qu'il a irritée, tâche de se défaire de ces remords et de se délivrer de ces alarmes, pour ne pas interrompre ses délices, et pour vivre paisiblement au milieu de ses désordres.

Pour cet effet, il se persuade qu'il n'a rien à craindre ni rien à espérer dans l'autre vie, que l'enfer n'est qu'une illusion, et que Dieu n'est qu'un fantôme inventé par les politiques pour épouvanter les coupables.

Ainsi, pour s'entretenir dans le libertinage, il se précipite dans l'athéisme; pour n'être point obligé de redouter un Dieu juste, il le désavoue, et pour en perdre la crainte, il en étouffe la pensée et tâche d'en effacer toute la connaissance que la nature lui en avait imprimée.

3. Un esprit curieux qui veut pénétrer ce qu'il y a de plus mystérieux dans la religion et de plus impénétrable dans la Divinité se met en péril de douter de tout ce qu'il est obligé de croire. Comme il veut raisonner sur des choses qui sont au dessus de sa raison, il fait d'une école des fidèles où l'on croit tout, premièrement une école d'académiciens où l'on doute de tout, et puis enfin une école d'athées où l'on nie tout.

4. Comme la reconnaissance a introduit dans le monde la pluralité des dieux, l'ingratitude en a comme banni l'unité.

Les idolâtres, pour reconnaître avec excès l'utilité qu'ils recevaient de quelques créatures, les ont adorées comme des divinités. Les athées, au contraire, ne manquent de religion que parce qu'ils ont manqué de reconnaissance; leur impiété vient de leur ingratitude, et s'ils méconnaissent leur principe, c'est parce qu'ils ont oublié ses bienfaits.

C'est la plainte que Dieu fait contre ces infidèles et ces ingrats : *Adimpleti sunt, saturati sunt, et obliti sunt mei* : Ils ont été remplis de mes biens, et comme si je leur étais importun pour leur être bienfaisant, ils m'ont banni de leur cœur et m'ont effacé de leur esprit, pour me refuser le tribut de leur reconnaissance, et ne se croire redevables de leur fortune qu'à leur propre industrie.

Voilà par quelles voies l'homme s'éloigne de son Dieu et s'aveugle tellement lui-même, qu'il ne connaît plus son propre principe ni sa dernière fin; dans cet aveuglement horrible, il va de précipice en précipice et de péché en péché dans le supplice et dans le malheur éternel. Il se donne toutes sortes de licences jusqu'à ce qu'il ait rempli la mesure de son iniquité, et l'on ne doit rien espérer de sa pénitence ni de son salut, puisqu'il n'a plus de religion, ni de motif qui le retienne dans le devoir et qui le rappelle de son désordre.

Les précautions qu'il faut prendre pour ne pas tomber dans une impiété si détestable et si funeste sont premièrement de fuir toutes les nouveautés en matière de religion, et de les avoir toujours pour suspectes, parce que c'est feindre une nouvelle divinité que d'entreprendre de former une nouvelle religion,

puisque le culte de la divinité ne doit pas être moins ancien dans le monde que le monde même. Car enfin, Dieu, qui n'a pu bâtir le monde pour d'autre fin que pour sa gloire, n'a pu manquer d'y établir son culte sitôt qu'il y a créé des hommes capables d'être ses adorateurs. Et quelle apparence y a-t-il qu'ayant laissé jusqu'ici le monde dans l'erreur, il ait attendu ces derniers siècles pour apprendre à quelques nouveaux censeurs la véritable manière avec laquelle il veut être servi des hommes ? A-t-il pu si longtemps abandonner le soin de sa gloire et la justice de son culte ? Se plaît-il au changement, lui qui est immuable de sa nature, et veut-il qu'on l'adore diversement, selon la diversité des temps et des lieux ?

Puisqu'il est toujours le même, ne doit-il pas être toujours honoré de la même manière? Et si le Nouveau Testament a succédé à l'Ancien, ne savons-nous pas que ce n'a point été pour établir une nouvelle religion, mais seulement pour justifier la vérité de l'ancienne, qui n'étant qu'une pure prophétie de Jésus-Christ après lequel tout le monde soupirait, exigeait nécessairement pour être accomplie que le christianisme se fondât même sur la ruine du judaïsme.

La seconde précaution est d'éviter la compagnie des libertins et des impies qui, par leurs discours pernicieux, laissent des impressions très dangereuses, soit contre la religion, dont ils se moquent, soit contre Dieu, dont ils tâchent d'affaiblir la créance dans l'âme de ceux qui les pratiquent, pour y répandre les semences de l'athéisme et les attirer à la société de leurs désordres, après les avoir engagés à la participation de leurs erreurs.

La troisième est de soumettre notre raison à l'autorité de Dieu qui nous parle et de croire ce qu'il nous propose sans le vouloir trop sérieusement examiner. *Curiositate nobis opus non est,* dit Tertullien, *nec inquisitione post Christum.* Nous n'avons pas besoin d'inquisition depuis que Jésus-Christ a parlé; nous renonçons à cet esprit de curiosité, si opposé à la docilité de notre foi, et, s'il y a quelque chose dans la religion que nous ne puissions pas comprendre, nous n'en sommes pas surpris, parce que nous savons bien que Dieu est incompréhensible de sa nature, et qu'il ne serait pas infini s'il pouvait être compris par des entendements aussi bornés que les nôtres.

La quatrième est de reconnaître la disette qui nous est naturelle, et l'impuissance que nous avons de nous-mêmes de nous enrichir et de nous aider, afin de considérer au-dessus de nous un être infiniment éclairé pour connaître nos besoins, infiniment riche pour les soulager, infiniment libéral pour ne rien épargner qui puisse non-seulement remédier à nos indigences, mais encore satisfaire à nos souhaits.

Mais enfin, si la foi ne suffit pas pour vous élever à la connaissance de Dieu, laissez-vous éclairer par la lumière de votre raison, et n'éteignez point ce flambeau que la nature vous a donné pour vous découvrir votre principe. Ecoutez la voix de toutes les créatures, qui vous parlent continuellement de leur auteur, et qui en font incessamment les éloges; souscrivez au sentiment de tous les sages, qui conviennent tous qu'il y a un Dieu, quoiqu'ils n'aient pas toujours convenu du culte qu'on lui devait rendre; pesez la force des raisonnements que j'ai fait dans les deux discours qui précèdent celui-ci, pour montrer évidemment qu'il y a une Divinité, qu'il y a une Providence, et qu'un ouvrage aussi parfait que ce monde visible ne peut venir que d'une souveraine puissance et d'une infinie sagesse.

Car il est évident que les parties qui composent l'univers n'ont pas été si bien rangées et si bien ordonnées d'elles-mêmes, et par une aventure où la raison n'a nulle part. Il faut qu'une souveraine sagesse leur ait marqué cette place et les ait déterminées à ce rang qu'elles ont dans le monde. Comme le hasard n'a point bâti les villes, ni formé les Etats, mais la prudence de leurs fondateurs et de leurs législateurs, de même ce n'est point par accident, mais par une judicieuse providence, que nous remarquons ce bel ordre et cette sage disposition dans les astres et dans les éléments. Considérez la situation du soleil et le mouvement réglé de ce globe lumineux. Peut-il être mieux situé pour nous communiquer sa lumière, et peut-il se mouvoir plus régulièrement pour composer nos jours et nos saisons. Voyez comme la terre est suspendue sur ses propres fondements, et comme elle ne manque jamais de produire ses fruits, après avoir agréablement récréé la nature par la variété de ses fleurs; comme la mer demeure toujours, malgré l'impétuosité de ses flots, dans les bornes qui lui ont été préscrites ; comme le feu ne quitte jamais ce beau mouvement qu'il a vers son centre, et comme l'air est répandu partout pour contribuer à la respiration et conserver ainsi la vie de toutes les choses animées.

Mais sans sortir de nous-mêmes, considérez cette chaleur naturelle qui nous fait vivre, cette belle symétrie qui se remarque dans nos personnes, ce corps dont toutes les parties ont tant de proportion entre elles, cette âme qui est le principe de tant de nobles opérations, cet entendement qui forme de si belles connaissances, cette volonté qui produit de si différentes affections.

Tout cela s'est-il fait témérairement de soi-même et sans une raison supérieure? Le sort a-t-il ainsi assemblé nos artères et nos os? a-t-il si bien organisé nos oreilles pour recevoir la parole? a-t-il si sagement placé nos yeux dans la partie supérieure de nous-mêmes, comme deux flambeaux pour nous conduire ?

Vous dites que c'est la nature des choses qui leur donne cette disposition et cet ordre; mais si cette nature est aveugle et privée d'intelligence et de conseil, peut-elle agir avec tant de lumière, tant de méthode et tant de sagesse? Si vous avouez que cette

nature est éclairée, intelligente et judicieuse, avouez aussi, quelque nom que vous lui donniez, que ce n'est autre chose que cette même divinité dont je parle.

A toutes ces preuves convaincantes ajoutez cette raison morale que je n'estime pas moins forte que toutes les autres. Il est certain que la connaissance de Dieu est le fondement de la vertu, et que l'athéisme, qui bannit cette connaissance, bannit du monde l'innocence, la justice et la probité, pour y faire régner le libertinage, l'injustice et la violence. Si donc il n'y avait point de Dieu, il s'ensuivrait que ce serait une souveraine erreur d'en soutenir le parti, et une souveraine sagesse d'en abandonner la défense; que cette erreur serait l'origine de toutes les vertus, et que cette sagesse serait la source de tous les vices; qu'on ne se conserverait dans le devoir que pour avoir embrassé le parti de l'erreur, et qu'on ne se précipiterait dans le désordre que pour avoir pris la défense de la vérité. La raison et le sens ont horreur de ces conséquences, et n'en doivent pas moins avoir du principe d'où elles naissent.

Enfin, pour imprimer dans votre âme non-seulement la connaissance, mais encore la crainte de Dieu, voyez dans l'Histoire sainte combien terriblement il se venge des impies et des athées qui le désavouent et qui l'outragent.

Sennachérib, roi des Assyriens, allant combattre le roi des Juifs Ezéchias avec une puissante armée, lui fit dire par ses capitaines que c'était en vain qu'il mettait son espérance dans le secours de son Dieu, et qu'il n'y avait point de puissance capable de s'opposer à la sienne. Cette impiété ne demeura pas longtemps impunie, parce que Dieu, par le ministère d'un ange, défit toute l'armée de ce prince. Après une si grande perte, cet infortuné monarque s'étant retiré dans la ville de Ninive, lorsqu'il tâche d'apaiser ses idoles, qui n'avaient pu le secourir, il irrite davantage la colère de Dieu et finit malheureusement sa vie par le crime de ses propres enfants.

Nicanor, chef de l'armée du roi Démétrius, étant prêt d'attaquer les Juifs, au jour que ces peuples observaient religieusement, fut averti de respecter la sainteté de ce jour, et de ne point le profaner par un combat. Il demanda de la part de qui on lui donnait cet avis : c'est, répondit-on, de la part du Dieu qui règne dans le ciel et qui veut que ce jour soit particulièrement consacré à son culte. Et moi, répliqua-t-il insolemment, je commande sur la terre et je veux que mes ordres soient exécutés. Il donna la bataille dans laquelle il périt malheureusement avec trente-cinq mille de ses soldats. Sa langue, qui avait prononcé un si exécrable blasphème, fut coupée et donnée en proie aux oiseaux. La même main qu'il avait étendue contre le temple, comme pour le menacer d'une prochaine ruine, fut suspendue vis-à-vis du temple, et demeura longtemps exposée à l'irrision du peuple, pour servir de trophée à la vérité de la religion et de monument à la vengeance de Dieu.

Holopherne, conduisant l'armée du roi Nabuchodonosor, et se disposant pour assiéger la ville de Béthulie, Achior, un de ses capitaines, lui parla sagement d'une puissance supérieure à la sienne, et lui représenta que les Juifs, sous la protection du Dieu qu'ils adoraient, étaient invincibles. Sache, lui répondit cet impie, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Nabuchodonosor, et puisque tu as pris le parti de mes ennemis, tu périras avec eux. Cette parole injurieuse à la divinité ne demeura pas sans punition, car il perdit la tête par la main d'une femme pendant qu'il dormait, et de ce funeste sommeil où l'amour et la débauche l'avaient enseveli, il passa dans la nuit et dans la mort éternelle. L'alarme s'étant répandue dans son armée, et les Juifs s'étant jetés dessus, tous ses soldats furent captifs ou tués, ou fugitifs.

Voilà comme l'impiété, sans attendre les supplices éternels dont elle est menacée, est ordinairement punie dans ce monde par des peines temporelles, et c'est ainsi que Dieu se fait connaître par les effets de sa justice, à ceux qui refusent de le connaître par les ouvrages de sa puissance, ou par les signes de sa sagesse, ou par les marques de sa bonté.

Que dirai-je de ce roi impie qui perdit la couronne et la raison pour n'avoir pas voulu connaître son principe, et pour avoir usurpé le culte qui n'était dû qu'à son Dieu? Ce monarque, fameux par l'épouvantable changement qui se fit en sa personne, après une infinité de victoires qu'il avait remportées contre ses voisins, enflé du succès de ses entreprises, crut qu'il était lui-même l'auteur de ses prospérités, et que ses conquêtes n'avaient point d'autres principes que la puissance de ses armes ou la sagesse de ses conseils. La flatterie acheva de le perdre et, dans la grandeur de sa fortune, il ne fut pas difficile de lui persuader qu'étant élevé au-dessus de la condition mortelle, il devait être traité comme un dieu. Charmé de cette pensée, il fit publier un édit dans tous ses Etats, par lequel il ordonna qu'on lui dressât des autels, et qu'on n'adorât point d'autre dieu que lui dans toute l'étendue de ses terres. Le véritable Dieu, qui a protesté qu'il ne partagera jamais avec personne les honneurs qui lui sont dus, entreprit la vengeance de cette injure, d'une si étonnante manière, qu'on n'a jamais vu une pareille punition dans le monde. Voici comme le prophète Daniel en fait le rapport. Ce prince fut renversé de son trône, et perdant la raison avec l'empire, il fut chassé de la compagnie des hommes, et se vit réduit à brouter l'herbe avec les bêtes. Son poil devint grand comme les plumes des aigles, ses ongles s'accrurent et se courbèrent comme les serres des oiseaux, et il ne lui resta qu'autant d'esprit qu'il lui en fallait pour sentir la grandeur de sa misère. Après avoir passé sept ans en ce déplorable état, il leva les yeux au ciel, et reconnaissant son péché, il recouvra l'usage de la rai-

son. Il s'humilia sous la puissante main qui l'avait frappé; et comme son orgueil avait été la cause de son malheur, son humilité en fut le remède. Il remonta sur le trône, et parce qu'il fut soumis à Dieu, ses sujets lui rendirent l'obéissance qu'ils lui devaient. Si bien qu'il a fini sa vie plus heureusement qu'il ne l'avait commencée, et l'on croit avec beaucoup de fondement qu'il est sauvé.

D'où les impies peuvent tirer cette conséquence favorable: que si leur impiété, comme j'ai dit ailleurs, est une marque visible de leur réprobation, ils ne doivent pas néanmoins désespérer de leur grâce, ni de leur salut, pourvu qu'ils reviennent de leur égarement, et que pour fléchir la justice de Dieu qu'ils ont irritée, ils réclament sa miséricorde, qui leur tend le bras pour les tirer de leur mauvais état, et qui leur ouvre le sein pour les recevoir.

Mais comme il y a des impies qui n'avouent et qui n'adorent aucune divinité, il y a de faux adorateurs qui ne désavouent pas un premier être et qui ne lui refusent pas l'honneur suprême, mais qui se méprennent dans le culte qu'ils lui rendent et qui l'offensent en croyant l'honorer, parce que ce culte qu'ils lui rendent est irrégulier, superstitieux et digne de la censure que j'en vais faire dans la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Contre la superstition.

La superstition est une fausse religion, c'est-à-dire un culte vicieux par lequel on rend à Dieu un devoir qui ne lui convient pas, et par lequel on rend à la créature un honneur qui n'appartient qu'à Dieu. Ce vice manque par excès, comme j'ai dit, soit à l'égard du vrai Dieu qu'on adore, soit à l'egard de la fausse divinité qu'on idolâtre.

A l'égard du vrai Dieu qu'on adore, le culte qu'on lui rend peut être superstitieux ou superflu en plusieurs façons.

1. Si, pour honorer ce premier être ou pour inviter les hommes à lui rendre leurs devoirs, on suppose de faux miracles, de fausses révélations ou de faux témoignages de l'Ecriture. Et pour lors, comme Dieu, qui est la suprême vérité, ne veut pas être honoré par le mensonge, ces faussetés l'offensent notablement, si l'ignorance, la simplicité ou la ferveur d'un zèle inconsidéré ne servent d'excuse. Mais si l'on invente ces choses par un motif d'intérêt, ou par une passion d'orgueil, ou par un principe de nouveauté, comme si l'on expose de fausses reliques, ou si on leur attribue de faux miracles pour attirer le peuple et pour gagner de l'argent, ou si l'on suppose qu'on est favorisé de Dieu par des révélations et par des grâces extraordinaires, pour acquérir la réputation d'une personne éminente en vertu et en sainteté; ou si l'on rapporte de faux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour séduire les esprits, pour autoriser de faux dogmes, pour établir de nouvelles sectes, et pour introduire des hérésies et des erreurs, ces impostures en matière de religion sont des péchés énormes

2. Si dans les cérémonies de l'Eglise, dans l'administration des sacrements, dans le saint sacrifice ou dans l'office divin on mêle des prières, des adorations, des signes de croix ou d'autres semblables actes de piété, contre l'usage commun et contre les règles prescrites. Ce qui ne va pas néanmoins au delà du péché véniel, si cela n'a point d'autre principe qu'une surabondance de zèle, ou si l'excès n'est point notable, ou si l'on n'ajoute rien de singulier dans le canon de la messe, ou si l'on ne change rien d'essentiel dans la matière et dans la forme des sacrements, ou si l'on ne prétend point, par cette conduite peu régulière et peu canonique, choquer directement la pratique de l'Eglise, affecter une singularité qui s'oppose à l'uniformité du service divin, établir un culte selon son caprice, former un schisme et faire une religion à sa mode.

3. Si dans l'exercice de la piété on use de certaines méthodes extravagantes et bizarres, qui tiennent plus de la superstition que de la dévotion, et qui ne sont excusables que parce qu'elles viennent de la faiblesse de l'esprit plutôt que de la malice du cœur: comme si l'on se détermine tellement à un certain nombre d'oraisons, qu'on ne puisse se résoudre d'y rien ajouter, ni d'y rien diminuer; si l'on ne veut entendre la messe qu'avec une certaine disposition de cierges, avec une certaine couleur d'ornements, ou sur un certain autel, ou d'un certain prêtre; si de tous les jours de la semaine on ne veut jeûner que le dimanche; si de tous les pauvres qui se présentent on ne veut donner l'aumône qu'à ceux qui la demandent au nom de Marie. Toutes ces choses, quelque apparence de religion qu'elles aient, sont superstitieuses, et la véritable piété les condamne et les réprouve.

4. Si vous observez certaines choses que la superstition a mises en usage parmi le peuple, comme si vous ne voulez pas en certain jour de la semaine vous mettre en chemin par l'appréhension d'un voyage funeste; si vous craignez de vous mettre à table au nombre de treize, de peur qu'un de la compagnie ne meure dans l'année; si vous appréhendez quelque aventure sinistre, parce qu'on a renversé la salière pendant le repas; si vous réfléchissez sur vos songes pour en tirer des présages assurés; si vous fondez sur de vaines prédictions les bons ou les mauvais événements; si vous croyez pouvoir guérir des maladies par des moyens disproportionnés, par des remèdes naturellement inefficaces, et par certaines méthodes pieuses en apparence et superstitieuses en effet; si par les observations imaginaires de la physionomie, de la chiromancie et de l'astrologie judiciaire, vous prétendez savoir les secrets du cœur ou de l'avenir, qui dépendent de la liberté et qui ne peuvent être connus que de Dieu. Toutes ces choses, comme je le montrerai dans le discours suivant, sont pleines de superstition et réprouvées dans l'Eglise, parce que le démon s'y mêle toujours et qu'on entre par là secrètement en commerce

avec ce mauvais esprit, qui repaît ainsi les hommes d'illusion, pour les séduire et les envelopper dans ses piéges.

5. Si l'on veut rendre à Dieu le même culte qu'on lui rendait dans l'ancienne loi, et faire revivre les cérémonies légales que le Nouveau Testament a terminées, comme la circoncision, l'agneau pascal, ces autres sacrements et ces autres sacrifices qui étaient en usage parmi les Juifs, et qui, bien loin d'apaiser la justice de Dieu, comme ils faisaient autrefois, ne serviraient maintenant qu'à l'irriter, parce que ces choses, qui n'étaient ordonnées que pour signifier la naissance future du Messie, sont abolies depuis la venue du Sauveur et depuis la prédication de l'Evangile, tellement qu'elles ne peuvent plus être rappelées, à moins qu'on ne veuille rétablir le judaïsme sur les ruines du christianisme, et faire céder la grâce de Jésus-Christ à la loi de Moïse.

A l'égard de la fausse divinité qu'on idolâtre, le culte qu'on lui rend peut être superstitieux et criminel en deux manières, l'une réelle et l'autre métaphorique. La première est lorsqu'on rend à une créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, comme font les idolâtres, et la seconde, lorsqu'on donne son cœur à la créature plus qu'à Dieu, comme font les avares, les ambitieux et tous les amants passionnés.

Ainsi, quoique l'avarice ne soit pas une idolâtrie proprement, c'est néanmoins une idolâtrie par métaphore, et de là vient qu'elle est appelée par saint Paul une servitude sacrilége : *Avaritia, quod est idolorum servitus*, parce qu'un avare met toute sa confiance dans son argent, presque de la même façon que les païens dans leurs idoles. C'est là qu'il a tout son recours, c'est là qu'il attache toute son affection, c'est là qu'il court comme à sa dernière fin, et c'est là qu'il établit sa souveraine félicité. Si bien qu'il est en quelque façon idolâtre de ce métal, puisqu'il le préfère à Dieu même, et que, pour le conserver ou pour l'accroître, il viole toutes les lois humaines et divines. On peut raisonner ainsi d'un ambitieux qui fait de la gloire du monde une divinité imaginaire, à qui il immole son repos, sa conscience et sa liberté; on peut dire la même chose d'un amant passionné, qui rend plus de soumission, plus d'assiduité et plus de culte à la personne qu'il adore qu'à Dieu même. En un mot, tous les chrétiens vicieux, encore qu'ils ne perdent pas l'habitude de la foi par l'habitude du péché, tombent dans une espèce d'infidélité et d'idolâtrie, puisqu'ils préfèrent les créatures à Dieu même, et qu'ils font des objets de leurs passions autant d'idoles à qui ils sacrifient toutes choses.

Il faut encore distinguer le culte qu'on rend à la créature comme à Dieu, et le culte que nous rendons à la créature par rapport à Dieu. Le premier est un péché d'idolâtrie, comme lorsqu'on reconnaît je ne sais quelle divinité dans le soleil, ou dans une statue, ou dans quelque autre ouvrage de l'art ou de la nature. Le second est un acte de religion, comme lorsque nous adorons une croix, un autel, ou quelque autre chose qui a une relation particulière à Dieu.

Il faut enfin présupposer deux sortes d'idolâtrie, l'une matérielle et feinte, l'autre formelle et véritable. La première est lorsque, seulement en apparence, sans aucun sentiment intérieur, et par la seule crainte de la mort, on adore une idole, on fléchit le genou devant elle, on lui brûle de l'encens, on lui immole des victimes. La seconde est lorsque le sentiment s'accorde avec l'action extérieure, et qu'on croit positivement que la statue qu'on adore est digne de cet honneur divin. D'où je tire ces enseignements que je donne.

1. Il n'y a point de violence ni de supplice qui permette d'adorer une idole, ou de faire semblant de l'adorer; tellement que ce n'est pas assez qu'on la déteste dans l'âme, il faut de plus lui refuser le culte extérieur, et, quelque persécution qu'on souffre, il ne faut jamais feindre de l'adorer, ni par des sacrifices, ni par des encensements, ni par des offrandes, ni par des génuflexions, ni par de semblables devoirs qu'on rend à Dieu. Le mensonge, dans une occasion si importante, est très-criminel, très-injurieux à Dieu, et très-indigne d'un chrétien, qui doit souffrir le martyre plutôt que de commettre cette lâcheté, outre que c'est l'obligation la plus essentielle de la religion de n'adorer qu'un Dieu, de ne rendre qu'à lui seul le suprême culte de latrie, de ne point partager sa gloire avec les créatures, et de ne point le désavouer devant les hommes par la crainte des tourments, parce que nous devons préférer ses intérêts aux nôtres, et mourir, s'il est nécessaire, pour défendre ses droits, à l'imitation des martyrs, qui ont plus fait d'état d'une mort aussi glorieuse que celle-là, que de la vie du monde la plus heureuse, et qui ont tout gagné en se perdant de cette sorte, puisque, selon le langage du Sauveur, qui prétend sauver sa vie au dépens de mon honneur, la perdra pour jamais, et qui la sacrifie pour mon nom, la recouvrera dans l'éternité. Qui me désavouera sera désavoué; qui rougira de porter mes livrées sera flétri éternellement, et qui me confessera devant les hommes recevra de moi un témoignage digne de sa fidélité à la vue de toute la cour céleste, et sera couronné d'une gloire immortelle.

2. Ce n'est pas une superstition, comme prétendent les hérétiques, d'adorer la croix, parce que ce n'est qu'une adoration relative, qui ne se termine pas à ce bois sacré et qui se rapporte toute à Jésus-Christ. On n'adore pas ce bois en lui-même, mais seulement par rapport à cet Homme-Dieu, qui l'a consacré par sa mort, et qui en a fait l'instrument de notre salut.

3. Ce n'est pas aussi une superstition, mais un devoir très-religieux d'adorer l'humanité sainte, non comme séparée de la divinité, mais hypostatiquement unie avec le Verbe, parce que nous ne faisons point de précision dans le culte que nous rendons à Jésus-

Christ; nous ne séparons pas l'homme de Dieu mais par un seul acte de notre piété nous adorons cet Homme-Dieu et nous lui rendons le même honneur qu'à Dieu même, comme lorsque nous faisons la révérence à un prince nous honorons tout ensemble et sa personne sacrée et sa pourpre royale. Car encore que la nature humaine, considérée en elle-même et séparée de la nature divine, ne soit pas digne du culte qui se nomme de latrie et qui n'appartient qu'à la divinité, on ne peut néanmoins sans injustice et sans impiété, refuser à l'Homme-Dieu cet honneur divin, et ce devoir suprême lui doit être rendu non par deux actes, dont l'un se termine à la nature humaine et l'autre se rapporte à la nature divine, mais par un seul exercice de la religion : il faut adorer tout à la fois ce divin composé, puisque ce n'est qu'un même suppôt, c'est-à-dire, une même personne qui subsiste tout ensemble dans l'une et dans l'autre nature, avec cette seule différence qu'elle subsiste dans la nature divine par identité, et qu'elle subsiste dans la nature humaine par l'union personnelle qu'elle a contractée avec elle dans le mystère de l'Incarnation.

Comme les saints ont de particulières liaisons avec Dieu et qu'ils sont ses enfants par adoption et par grâce, ce n'est pas un culte superstitieux, mais très-légitime et très-louable de les adorer, non du suprême culte de latrie, mais d'un autre culte beaucoup inférieur à celui-là, que nous appelons le culte de dulie ou d'excellence. Parce que, soit à cause de leur état surnaturel, qui est incomparablement plus noble que tout ce qu'il y a dans l'ordre de la nature, soit à cause de la relation spéciale qu'ils ont avec Dieu, soit à cause du haut rang de bonheur et de gloire où les a élevés l'éminence de leur vertu et de leur sainteté, nous les honorons plus que le reste des hommes et toujours infiniment au-dessous de Dieu.

Et c'est la différence qui se trouve entre le culte que nous rendons à nos saints et celui que les païens rendaient à leurs faux dieux, soit que ce fussent des héros, à qui ils donnaient l'apothéose pour leurs grandes actions, soit que ce fussent des astres, dans lesquels ils reconnaissaient quelque chose de divin, soit que ce fussent de certaines intelligences imaginaires, auxquelles ils attribuaient le souverain gouvernement de l'univers. Le culte qu'ils rendaient à ces fausses divinités était très-vicieux et très-abominable, parce qu'ils ne devaient reconnaître qu'un Dieu, et que toutes les autres divinités qu'ils se figuraient étaient supposées.

Mais, comme nous n'adorons qu'un Dieu, et que dans les honneurs que nous rendons aux créatures nous distinguons toujours les ouvrages de leur auteur et les images de celui qu'elles représentent, nos exercices de piété envers les saints ne peuvent être suspects de superstition et d'erreur, parce que nous ne prétendons autre chose, dans le culte que nous leur rendons, que d'honorer celui qui les a faits tout ce qu'ils sont et qui leur a donné tout ce qu'ils ont, faisant ainsi rejaillir sur leur principe toute la vénération que nous avons pour eux, et faisant comme réfléchir les rayons vers leur astre et remonter les ruisseaux vers leur source.

Car si nous leur adressons nos vœux, c'est à cause du crédit qu'ils ont auprès de Dieu, pour obtenir de sa bonté l'effet de nos demandes. Si nous bâtissons des temples et des autels en leur nom, c'est seulement pour honorer leur mémoire et les engager à seconder les prières que nous faisons dans ces temples et les sacrifices que nous présentons sur ces autels. Si nous révérons leurs reliques et si nous fléchissons les genoux devant leurs images, notre dessein n'est pas d'adorer ces couleurs qui expriment leurs traits, ni ces riches vases dans lesquels nous conservons religieusement leurs cendres et leurs os, ni ce marbre, ni cet or, ni ces précieuses matières dont nous nous servons pour leur tailler des statues et pour ériger des monuments à leur gloire. Le respect que nous avons pour ces choses n'est fondé que sur le rapport qu'elles ont avec ces grands hommes qui nous sont si considérables, que nous respectons toutes les choses qui les regardent; et nous n'avons point d'autre intention dans ces devoirs que nous leur rendons, que d'honorer leur mérite ou de nous animer à leur imitation, ou de mériter leur protection et leur faveur auprès de Dieu.

Ainsi, nous trouvons dans l'histoire de l'Eglise la fin malheureuse de ces empereurs impies qui, sous prétexte que le culte des saints et de leurs images était superstitieux et criminel, s'efforcèrent de l'abolir et de l'éteindre par les édits qu'ils publièrent et par les persécutions qu'ils excitèrent dans l'Eglise; l'un fut précipité, suivant le rapport de Théophane, jusqu'au fond des enfers; l'autre fut divinement frappé d'un coup mortel et funeste; le troisième fut tué dans le temple, et cette mort lugubre fut publiée par une voix céleste.

Au contraire, nous voyons dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament combien l'idolâtrie est abominable devant Dieu, et combien rigoureusement il a puni les princes qui, par une impie ou par une lâche politique, ont introduit ou toléré la superstition dans leurs Etats.

Jéroboam, comme j'ai dit ailleurs, perdit le sceptre d'Israël pour lui et pour toute sa postérité, parce que, pour se maintenir sur le trône et conserver la couronne à ses descendans, il introduisit l'idolâtrie dans son royaume et défendit à ses sujets d'aller adorer Dieu dans le temple de Jérusalem, de peur qu'ils ne se retirassent de sa domination, et ne se rangeassent sous l'obéissance du roi de Juda; pour montrer qu'il n'y a point de prudence contre Dieu, et que pour vouloir conserver le bien temporel aux dépens du spirituel, on perd l'un et l'autre.

Le grand Constantin, dès qu'il eut commencé de faire fleurir la religion chrétienne dans le monde, fut le plus heureux monarque de la terre, et marchant sous l'étendard

de la croix, il triompha de tous ses ennemis; il remporta de mémorables victoires sur les puissantes armées de Maxence et de Licinius, ses concurrents et ses compétiteurs à l'empire. Mais quel accident interrompit le cours de ses prospérités et fit naître ces désordres effroyables qui arrivèrent dans sa maison et dans son Etat, lorsque prévenu par la médisance et poussé par la jalousie il trempa ses mains dans le sang des plus grands seigneurs, et fit mourir les deux personnes les plus proches et les plus chères qu'il eût au monde, c'est-à-dire, l'impératrice Fausta, sa seconde femme et l'incomparable Crispus, son fils aîné et le prince du monde le plus accompli, le plus généreux et le plus sage, dont il reconnut l'innocence après sa mort, et dont la perte lui fut ensuite si sensible, qu'il ne put jamais s'en consoler? qui fut la cause de tous ses malheurs, dans le sentiment des plus judicieux écrivains, sinon l'édit par lequel il rétablit une partie des superstitions païennes, et par lequel il ordonna qu'on eût recours dans les délibérations importantes aux augures et aux devins? Non qu'il ne reconnût la vanité de ces prédictions et l'impiété de ces enchantements, mais par une lâche complaisance envers les Romains, qui se plaignaient de voir leurs anciens usages abolis, leurs cérémonies décriées, leurs temples abandonnés et le christianisme triompher de la religion de leurs pères.

Ne sait-on pas que Dieu, qui avait élevé ce prince à l'empire du monde pour établir la religion chrétienne sur les ruines du paganisme, fut tellement irrité de cette lâcheté, qu'il mit en désordre toute sa famille par une juste punition de ce qu'il avait déréglé son Eglise, en confondant les sacrés mystères avec de si détestables impiétés, afin que tous les princes chrétiens apprennent de là qu'il n'y a point de considération d'Etat qui les doive jamais obliger à faire des édits contraires aux lois divines, parce que Dieu, comme il est assez puissant pour affermir leurs couronnes quand elles sont ébranlées, ne l'est pas moins pour les briser, lorsque pour les maintenir par des considérations et par des maximes politiques ils choquent ses ordres et méprisent ses intérêts.

Mais qui doute que ces malheureux événements qui mirent cet empereur dans la dernière désolation n'eussent eu de plus funestes suites, s'il ne fût revenu à lui et s'il ne se fût réconcilié avec Dieu par la sage remontrance des prélats, pour lesquels il conserva toujours beaucoup de respect, et qui eurent tant de pouvoir sur son esprit, qu'ils l'obligèrent, pour l'expiation de ses péchés, d'abolir par de nouveaux édits tout ce qui restait de superstition et d'idolâtrie dans l'empire, et de faire de sages ordonnances en faveur de l'Eglise et pour l'augmentation de la foi chrétienne?

Ne croyez pas, mes frères, que la superstition soit entièrement éteinte dans le christianisme. Combien y a-t-il de chrétiens qui nourrissent l'idolâtrie dans leurs cœurs, après l'avoir bannie de leurs autels; qui rendent plus de culte à la créature qu'à Dieu, et qui voudraient plutôt se priver de Dieu que se passer de la créature? C'est l'abomination des païens qui réside encore dans l'âme des fidèles; et voilà dit un prophète, ce qui provoque l'émulation de Dieu, et qui l'oblige d'allumer le feu de l'enfer pour la défense de cet outrage.

Considérez l'injustice que vous faites à Dieu, non-seulement lorsque vous donnez la préférence dans votre cœur à quelque chose créée sur ce divin objet, mais encore lorsque vous balancez votre amour et que vous doutez qui le doit emporter sur vous, ou le créateur, ou la Créature.

C'est ce qui l'oblige de vous faire cette plainte par la bouche d'Isaïe : *Cui assimilastis me et adæquastis?* A qui m'avez-vous comparé, à qui m'avez-vous égalé? comme s'il y avait quelque chose dans le monde qui puisse être mis en équilibre avec moi, ou qui puisse me disputer l'empire de votre cœur. Rougissez de mettre tous les jours votre Dieu en parallèle avec un intérêt de néant, avec une fumée d'honneur, avec un moment de plaisir. Mais confondez-vous de voir que des choses si vaines, si fragiles et si frivoles aient plus de poids sur vous que toute la majesté de votre Dieu, que tout l'éclat de ses couronnes et que toute la magnificence de ses richesses. Ce qui ne vient pas seulement de la perversité de votre cœur, mais encore de l'aveuglement de votre esprit, qui ne voit rien dans les choses divines, ou qui en a de si faibles idées, que je ne m'étonne pas s'il en fait de si iniques jugements.

Revenez de vos erreurs et jugez si ce même Dieu, qui ne peut être compris dans toute l'étendue de l'univers, n'est pas capable de remplir le petit espace de votre cœur, et si vous devez chercher hors de lui quelque chose qui vous satisfasse, puisque vous trouvez en lui tout ce que vous pouvez désirer, et qu'après lui il n'y a plus rien à posséder. Car, comme parle saint Augustin, vous êtes bien insatiables, si Dieu ne suffit pas pour vous contenter : *Nimis avarus est cui Deus non sufficit.* Et, comme dit un autre saint docteur, que peut-il manquer à celui qui possède Dieu, puisqu'il trouve tout dans ce bien infini : *Quid enim deest cui Deus adest?*

Vous courez en vain après les créatures; comme elles ne vous ont point donné la vie, elles ne peuvent point vous donner la félicité, et comme elles ne sont pas votre principe, elle ne peuvent pas être votre fin. Ces deux qualités n'appartiennent proprement qu'à Dieu; comme il est votre principe, il est par une suite nécessaire votre fin; tellement que vous ne pouvez pas diviser votre amour entre le principe d'où vous avez reçu l'être, et la fin où vous devez trouver la beatitude.

Puis donc qu'il est votre souverain bien, vous le devez aimer souverainement, et puisque votre félicité ne se rencontre qu'en

lui, vous ne devez soupirer qu'après lui et ne vous occuper que de lui seul.

Comme il a des attraits infinis qui le rendent infiniment aimable, et que vous avez une infinité de motifs qui vous obligeraient de l'aimer infiniment, si vous aviez un cœur infiniment capable d'aimer, n'est-il pas juste que vous l'aimiez du moins de toutes vos puissances et de toutes vos forces?

Mais enfin, comme il n'a rien préféré à vous, et qu'il vous a préférés en quelque façon à lui-même, comme il s'est lui-même sacrifié pour votre salut, et qu'il n'a point refusé la douleur, la confusion ni la pauvreté, pour attirer sur vous l'abondance, le plaisir et la gloire, ne faut-il pas que vous lui donniez la préférence sur toutes choses, sur votre vie, sur votre honneur, sur vos biens, sur vos amis, sur tous les sentiments naturels et sur toutes les considérations humaines?

C'est ainsi que vous devez servir Dieu, sans restriction, sans partage et sans borne. Mais vous devez aussi le servir sans dissimulation, sans déguisement et sans feinte.

Pour diverses raisons, ainsi que je l'ai remarqué dans un autre discours, la vie de l'homme nous est représentée comme une action de théâtre, mais principalement parce que ceux qui font quelque personnage sur un théâtre y paraissent déguisés et ne découvrent ce qu'ils sont qu'après la tragédie. Il en est ainsi de la vie humaine; c'est une scène où tous les hommes sont des acteurs, ils se déguisent en mille manières, ils font mille secrets efforts pour se cacher, et ne paraissent ce qu'ils sont qu'après la mort.

Cela se justifie presque dans toute leur conduite, et particulièrement dans l'exercice de la religion, où personne presque n'adore Dieu en esprit et en vérité, mais seulement par un culte faux et superstitieux.

Combien en voyons-nous qui jouent la religion sur le théâtre de ce monde, et qui n'ayant aucun principe de christianisme, font néanmoins, aux yeux de l'Eglise, le personnage de chrétiens; qui ne servent Dieu qu'en apparence, en posture, en geste; qui l'honorent de la bouche et non de cœur; qui parlent souvent de lui et qui ne pensent presque jamais à lui; qui louent sa sagesse et qui ne suivent pas ses conseils; qui bénissent sa bonté et qui ne coopèrent pas à ses grâces; qui exaltent sa puissance et qui n'obéissent pas à ses ordres.

Ils font de beaux éloges de la vertu, pendant qu'ils vieillissent dans le vice; ils règlent leur extérieur avec beaucoup de soin, pendant qu'ils laissent leur intérieur dans le désordre.

Parce que l'orgueil qui les anime est le principe de toute leur conduite, et de là vient qu'ils ne s'arrêtent qu'à la superficie des choses, qu'ils ne cherchent point la vertu en elle-même, mais seulement l'honneur qu'on rend à la vertu, et que, pourvu qu'ils paraissent gens de bien, ils ne se mettent point en peine de l'être. Ils ne font rien par un esprit de religion, mais seulement par un motif de vanité; et dans le culte qu'ils rendent à Dieu, ils ne songent qu'à se faire voir et qu'à se faire distinguer. S'ils vont à l'église, c'est par ostentation plutôt que par dévotion, c'est pour se placer comme des idoles auprès des autels, et pour recevoir des adorations, plutôt que pour en rendre à Dieu.

Ils ne se contentent pas que Dieu voie le bien qu'ils font, ils veulent que leurs bonnes œuvres éclatent aux yeux et retentissent aux oreilles de tout le monde. Pourvu que le monde juge favorablement de leurs actions, ils ne se mettent pas beaucoup en peine de l'arrêt que leur souverain juge en prononcera, et quoiqu'ils soient réprouvés de Dieu, ils sont contents, s'ils ont l'approbation de quelques esprits flatteurs, qui par de vaines louanges entretiennent leur présomption et nourrissent leur orgueil.

Ils font pour un fantôme d'honneur ce que les saints ont entrepris pour l'éternité de la gloire. Ils font de longues oraisons, des jeûnes rigoureux, de grandes aumônes, de remarquables pénitences et de superbes austérités pour être vus, et pour être considérés des hommes: *Ut videantur ab hominibus.*

Cruelle passion de la gloire, que tu es insatiable, mais que tu es impérieuse, puisque par la tyrannie que tu exerces sur le cœur des hommes tu les oblige de faire ce que l'amour de Dieu ni la crainte de ses jugements, ce que ni la beauté du paradis ni le torrent de ses délices, ce que le supplice de l'enfer ni l'éternité de ses flammes, ne peut inspirer à la plus grande partie du monde. Mais par une étrange malignité tu leur fais perdre tous les fruits des peines que tu leur fais souffrir, et les rendant toujours misérables, tu leur ôtes l'espérance d'être jamais heureux, parce que cette vaine réputation qu'ils cherchent est l'unique profit qu'ils peuvent recueillir de leurs travaux; et lorsqu'ils demanderont le prix de leurs bonnes œuvres, on leur répondra: Vous avez reçu votre récompense, il n'y a plus de couronne pour vous.

Car enfin si vous pouvez tromper les hommes par vos artifices, vous ne pouvez pas tellement vous déguiser que Dieu ne vous connaisse, ni tellement vous cacher qu'il ne vous découvre. Il lit dans le fond de vos intentions, il pénètre tous les secrets de votre cœur; et si votre vertu n'a que de fausses apparences, il la déteste; si votre piété ne consiste qu'en des cérémonies purement extérieures, il la réprouve; et vous avez beau régler vos actions, si vos passions sont dans le déréglement, vous êtes un objet abominable à ses yeux. Pendant que les hommes vous canonisent, il vous anathématise; pendant qu'ils vous élèvent jusqu'aux cieux, il vous condamne aux enfers; et le jour viendra où, levant le masque à votre dévotion plâtrée, il découvrira toutes vos artificieuses impostures; il révèlera toutes vos secrètes pratiques et vous flétrira d'un opprobre qui ne s'effacera jamais.

C'est pourquoi servez Dieu comme il le demande et comme il l'ordonne, c'est-à-dire, en esprit et en vérité; que les sentiments intérieurs répondent aux hommages extérieurs, et qu'aux actes sensibles de religion et de piété vous ajoutiez la pureté de vos intentions et la sainteté de vos pensées et de vos désirs.

Sans cela vous n'avez point de véritable religion et votre piété, quelque spécieuse et quelque éclatante qu'elle soit, n'est qu'une dévotion pharisienne et superstitieuse. Vous judaïsez, ou plutôt vous idolâtrez. Vous judaïsez, parce que vous imitez la religion des Juifs, qui consiste presque toute en des cérémonies légales, extérieures et sensibles; de là vient que l'Apôtre nomme les anciennes cérémonies de la Synagogue des éléments vides et indigents, parce qu'elles n'étaient pas ce qu'elles représentaient, et que ce n'étaient que les figures ou les ombres de la vérité, qui s'est depuis manifestée. Mais plutôt vous idolâtrez, parce que ce n'est pas Dieu que vous adorez et que vous servez, c'est je ne sais quelle créature à qui vous rendez votre culte, à qui vous sacrifiez votre cœur. C'est l'intérêt ou l'honneur que vous cherchez et que vous envisagez en toutes choses; voilà vos divinités et vos idoles. Car, enfin, il ne suffit pas, comme j'ai remarqué, d'avoir banni l'idolâtrie de vos temples, il faut principalement la bannir de vos affections; et s'il y a quelque chose dans le monde que vous aimiez plus que votre Dieu, s'il y a quelque bien temporel que vous préfériez au souverain bien, si dans le service et dans le culte que vous rendez à votre Créateur vous avez d'autre pensée et d'autre vue que d'honorer et de servir cette majesté suprême, en un mot, si la vanité règne dans votre cœur plutôt que la piété, et si vous allez à l'église non pour y devenir, mais pour y paraître juste, vous n'êtes point de ces véritables adorateurs que Jésus-Christ est venu procurer à son Père, vous êtes encore plongés dans la superstition, et l'on peut dire que vous êtes les idoles et les idolâtres du monde. Vous êtes les idoles du monde, parce que vous prétendez que le monde vous adore et vous encense; vous êtes les idolâtres du monde, parce que vous êtes plus soigneux de plaire au monde qu'à Dieu, vous appréhendez plus la censure du monde que celle de Dieu, et vous avez plus d'égard à ce que le monde pourra dire de vous qu'au jugement que Dieu fera de votre conduite.

Déterminez-vous enfin, mes frères, et ne balancez plus entre la superstition et la véritable religion, entre la vanité et la solide piété, entre Jésus-Christ et le monde, entre la créature et votre Dieu. Si vous ne reconnaissez point d'autre divinité que la créature, rangez-vous de son parti, renoncez à votre christianisme et retournez, comme parle saint Paul, dans la servitude sacrilége des idoles. Mais si vous croyez véritablement que Jésus-Christ est votre Dieu, n'adorez que lui seul, ne soupirez qu'après lui, ne cherchez que lui et n'espérez que de lui seul votre souveraine félicité, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON IV.

CONTRE LES PÉCHÉS D'IRRÉLIGION, A QUOI L'ON OPPOSE LES DEVOIRS DE RELIGION

In impietate sua corruet impius.

L'impie périra dans son impiété, dit le Sage (Prov., XI).

Il y a deux sortes d'impiété : l'une des infidèles et l'autre qui se commet souvent par les fidèles. J'ai parlé de la première dans le discours que j'ai fait contre l'athéisme et contre la superstition. J'ai montré combien ces deux vices sont injurieux à Dieu; l'un, parce qu'il ne rend aucun devoir à la divinité, et qu'il ne croit pas même qu'il y ait aucune divinité digne de l'honneur suprême; l'autre, parce qu'il ne rend pas à la divinité un culte véritable, religieux et proportionné, mais seulement un culte faux, irrégulier et superstitieux. J'ai donné la manière de servir Dieu comme il le désire et comme il le commande, c'est-à-dire, sans restriction et sans feinte, conformément à ces paroles que le Sauveur a prononcées : *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate :* Les véritables adorateurs de mon Père le serviront en esprit et en vérité, c'est-à-dire, dans toute l'étendue et dans toute la sincérité de leur cœur.

Mais il y a d'autres d'impiétés qui se commettent souvent par les chrétiens, et qui ne méritent pas moins nos invectives et nos censures, comme la magie, le blasphème, le parjure, la simonie et le sacrilége. J'attaquerai premièrement tous les péchés d'irréligion, et secondement, j'établirai nos devoirs de religion envers Dieu. Voilà tout le sujet et tout le partage de mon discours. Je commence par le recours à la prière, pour obtenir le secours de la grâce, en disant : *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Contre les péchés d'irréligion, l'infidélité, la magie, le parjure, le blasphème, la simonie et le sacrilége.

Le premier vice contre la religion est l'infidélité, et c'est proprement le péché contre la foi, lorsque les vérités du christianisme étant proposées et suffisamment autorisées, on les rejette néanmoins avec mépris, on les combat avec opiniâtreté. Il y a trois espèces d'infidélité : l'une, qui répugne à la foi qu'on n'a pas encore reçue, et c'est le paganisme; l'autre, qui répugne à la foi qu'on a reçue en figure, et c'est le Judaïsme; la troisième, qui répugne à la foi qu'on a reçue dans la vérité, et c'est l'hérésie. Saint Thomas fait cette distinction, reçue de tous les théologiens, qui, pour ce sujet, confondent l'athéisme avec le paganisme, et le mahométisme avec le judaïsme, parce que la foi de Mahomet, qui n'a nulle confor-

mité avec la loi de Jésus-Christ, a retenu quelque chose de la loi de Moïse, comme la circoncision et d'autres cérémonies légales. Néanmoins, parce que l'essence du judaïsme consiste proprement à croire le Messie futur, et que le mahométisme n'en attend point d'autre que celui qu'il a reçu dans la personne de son faux prophète, il semble que ce sont deux espèces d'infidélité trop différentes en elles-mêmes pour être confondues en une, et que le mahométisme ayant plus d'affinité avec le paganisme qu'avec le judaïsme, on doit mettre les mahométans au nombre des païens, plutôt qu'au nombre des Juifs.

Mais, direz-vous, un homme qui croirait la divinité de Jésus-Christ et qui en même temps adorerait d'autres dieux, comme il est rapporté de l'empereur Tibère, ne serait point dans le rang des païens, parce qu'il croirait en Jésus-Christ; il ne serait pas chrétien, parce qu'il adorerait plus d'une divinité; il ne serait pas juif, parce qu'il ne croirait pas la naissance future du Messie; il serait néanmoins infidèle. Il y a donc quelque infidélité qui n'est pas comprise dans les trois espèces que j'ai rapportées. Je réponds que Tibère, et tout autre qui pourrait être dans cette créance, doit être mis au nombre des païens, parce qu'il n'a pas attribué à Jésus-Christ une véritable divinité, mais une divinité imaginaire, semblable à celle qu'il attribuait à ses idoles. Or, pour n'être pas dans le paganisme, il est nécessaire d'avoir la créance du Messie futur comme les Juifs, ou du Messie présent comme les chrétiens. Il est de plus nécessaire, pour ne pas tomber dans l'hérésie, de croire que le Messie, qui fut envoyé dans la personne du Sauveur, est le Fils de Dieu, consubstantiel à son Père, c'est-à-dire, d'une même substance, et non comme les Ariens ont cru, d'une semblable nature.

Cela présupposé, je dis que de tous les péchés qui pervertissent les mœurs et qui damnent les hommes il n'y en a point de plus énorme ni de plus irrémissible que l'infidélité, soit parce qu'il n'y en a point qui s'oppose plus à Dieu et qui nous éloigne plus de notre fin, soit parce que c'est un empêchement essentiel à la rémission des autres péchés, puisque l'infidélité nous ôte la foi, qui est le fondement de la justification et le principe du salut : *Si non credideritis quia ego sum, moriemini in peccato vestro* (*Joan.* VIII).

Si vous demandez laquelle de ces trois infidélités est la plus criminelle, je vous réponds avec saint Thomas, qu'en un sens celle du paganisme est la plus coupable, parce qu'elle corrompt davantage la foi dont elle combat toutes les vérités et dont elle nie tous les mystères. Il faut conclure la même chose du judaïsme comparé à l'hérésie, qui, n'étant pas si opposée à la foi, semble n'être pas si contraire à la grâce. Néanmoins, dans une autre considération, il semble que le paganisme cède en malice au judaïsme, et le judaïsme à l'hérésie, soit parce que l'hérétique est plus obstiné dans l'erreur que ni le païen ni le Juif, soit parce qu'il pèche davantage contre la foi reçue, soit enfin parce qu'il a plus de connaissance, plus de liberté et plus d'obligation d'être fidèle à Jésus-Christ, dont il a reçu la grâce dans le sacrement du baptême, et dont il avait contracté l'alliance par le caractère de l'adoption.

C'est la doctrine du savant théologien, quand il dit que le paganisme est l'infidélité la plus étendue, que le judaïsme est l'infidélité la plus odieuse, et que l'hérésie est l'infidélité la plus maligne. Saint Chrysostome (*Hom.* 50 *ad pop.*) autorise ce sentiment, lorsqu'il soutient qu'un chrétien qui abandonne la foi est plus coupable qu'un païen et qu'un Juif, qui la rejettent ou qui ne veulent point la recevoir.

Mais, s'il n'y a point de vice plus énorme ni plus irrémissible que l'infidélité, il n'y a point de vertu plus agréable à Dieu ni plus importante pour le salut que la foi. Sans elle, dit l'Apôtre, il est impossible de rien faire qui tende à notre justification et qui nous serve pour l'éternité. De là vient que toute la prudence, toute la sagesse, toute la justice, toute la force, toute la continence et toute la sobriété des gentils est inutile pour le salut, et n'empêche pas qu'ils ne soient damnés, parce qu'elle n'est pas accompagnée ni surnaturellement éclairée de la foi. Au contraire, nos moindres actions, et non-seulement nos petites aumônes et nos légères abstinences, mais encore les choses les plus indifférentes et les plus communes, comme nos occupations ordinaires et domestiques, animées et soutenues de la foi, sont d'un prix infini et méritent une récompense éternelle.

Louez Dieu de vous avoir donné la foi, mais en même temps craignez le compte rigoureux que vous rendrez un jour de ce don surnaturel, si vous le négligez et si vous n'en tirez point de fruit pour l'éternité. Que n'eussent point fait les sages de l'antiquité s'ils eussent eu vos connaissances et vos lumières, puisque, par le seul usage de la raison, sans aucun motif de la foi, sans aucun attrait de la béatitude et sans avoir jamais ouï parler des peines éternelles, ils ont été pieux, justes, sobres, indulgents, miséricordieux? Ils ont méprisé les richesses, ils se sont moqués de la vanité des hommes, ils ont foulé sous les pieds le faste du monde, ils ont condamné le vice et non-seulement ils ont fait de beaux éloges de la vertu morale, mais ils l'ont encore pratiquée fort éminemment. En un mot, ils ont soutenu la pureté de leurs maximes par celle de leurs mœurs, et dans l'état de la nature corrompue par le péché ils ont mené une vie plus réglée que vous dans l'état de la nature corrigée par la grâce. Sachez qu'ils se lèveront contre vous au jour du jugement, et qu'ils se joindront avec votre juge pour prononcer l'arrêt de votre condamnation. Eh quoi! vous diront-ils? vous aviez devant les yeux l'éternité des plaisirs et l'éternité des supplices; néanmoins pour un intérêt de néant ou pour un moment de satisfaction, vous avez perdu l'éternité de ces délices et vous êtes venus vous plonger dans l'éternité de ces tourments. Insensés que vous êtes, quel-

que éclairés que vous fussiez, vous étiez plus aveugles que nous, et vous êtes plus indignes du paradis et plus dignes de l'enfer. Ah! si les grandes vérités que vous aviez apprises dès votre enfance nous eussent été révélées, nous n'eussions pas été si fous que de nous exposer au péril de la damnation éternelle, et nous eussions été, non-seulement au nombre des sages, mais encore des saints et des bienheureux.

Le second vice contre la religion, c'est la magie, qui se nomme proprement un péché de superstition, parce que c'est un art superstitieux par lequel on tâche de connaître ou d'opérer des choses qui passent les connaissances et les forces humaines. Ce qui rend la magie superstitieuse, c'est qu'elle se fonde, non sur la puissance de Dieu, mais sur celle du démon, par le moyen duquel elle fait ses opérations extraordinaires et comme prodigieuses. Il y en a de deux sortes, l'une qui se fait par un pacte formel, et l'autre qui se fait par une convention tacite, virtuelle, interprétative. La première, qui se nomme nécromantie ou magie noire, est lorsque, par soi-même ou par l'organe des enchanteurs et des magiciens, on invoque le démon pour faire des sortiléges ou des maléfices ; l'autre, qui porte divers noms, selon les divers principes sur lesquels elle se fonde, est lorsqu'on n'a pas recours expressément à ce mauvais esprit, et qu'on fait néanmoins des choses dans lesquelles il se mêle, par une secrète convention qui se fait avec lui, comme lorsqu'on veut opérer ou connaître quelque chose par des moyens qui n'ont aucune proportion ni aucune influence naturelle sur cette chose ; comme lorsque, par la conjoncture des astres, ou par les lignes de la main, ou par les traits du visage, ou par l'inspection des entrailles, ou par le chant des oiseaux, ou par les songes, ou par d'autres vaines observations, on veut apprendre ce qui n'est connu que de Dieu, c'est-à-dire, les pensées des hommes, les secrets des cœurs et les événements de l'avenir, qui dépendent de la liberté ; ou lorsque, par des paroles prononcées en certaines circonstances, ou que, par des figures faites sous de certaines constellations, ou que, par de semblables artifices que la superstition a mis en usage sous le nom de talismans on veut guérir une maladie ou blesser une personne éloignée.

Toutes ces choses sont abominables, dès longtemps condamnées et foudroyées par les censures et par les anathèmes de l'Eglise, inventées et suggérées par l'ennemi commun des hommes, pour les séduire et pour les perdre. Il ne suffit pas de renoncer à tous les pactes qui pourraient avoir été faits avec ce mauvais esprit. Dès que vous tâchez de connaître ou d'opérer quelque chose par des moyens extraordinaires et disproportionnés, le démon se glisse dans vos opérations et dans vos artifices, vous entrez en commerce avec lui et vous tombez insensiblement sous sa puissance.

Dieu s'offense notablement de votre conduite, parce que vous ne marchez point dans les voies que sa providence vous a marquées, et sensiblement irrité contre vous, il vous laisse dans vos égarements et vous abandonne à l'ennemi de votre salut et de sa gloire.

Posuerunt in cœlum os suum, dit le saint roi : Ils ont tourné leur visage vers le ciel, pour y connaître la durée de leur vie et pour y faire l'horoscope de leur future grandeur. Ils ont consulté les astres et les devins pour apprendre leur bonne ou leur mauvaise fortune. Que leur est-il arrivé, dit ce prophète? c'est qu'ils ont été séduits par l'esprit du mensonge, et que dans le même temps qu'ils se promettaient de longues années et des succès heureux leur vie s'est terminée et leur espérance s'est éteinte par des accidents imprévus et funestes.

Ne soyez pas curieux de ce que vous deviendrez dans le temps, mais de ce que vous deviendrez dans l'éternité. Ne vous mettez pas en peine si vous serez grand ou petit, riche ou pauvre dans le cours de cette vie passagère, mais songez, méditez et prévoyez quel sera votre sort après le trépas, si vous serez heureux ou malheureux éternellement. Quoique vous n'en puissiez pas avoir des certitudes et des évidences, vous pouvez du moins en avoir des conjectures et des marques presque infaillibles. Si la vie que vous menez est bonne, tirez un présage assuré de votre éternel bonheur; mais si vous menez une mauvaise vie, tremblez à la vue du malheur dont vous êtes menacé, et n'attendez point d'autre sort à la fin de votre course, que l'éternité du supplice.

Outre cet impie recours au démon, il y a de plus un recours criminel à Dieu. C'est lorsqu'on dit ou qu'on fait quelque chose pour éprouver la puissance, la sagesse, la bonté ou quelque autre perfection de Dieu. Comme si l'on demandait un miracle pour connaître la vérité de la religion, ou si l'on mettait la main dans le feu pour justifier son innocence, ou si l'on rejetait le remède nécessaire pour être guéri d'une maladie par une confiance présomptueuse et téméraire sur la miséricorde et sur la puissance de Dieu.

On ne peut aussi tenter Dieu sans une présomption notable ou sans une curiosité criminelle qui va jusqu'au mépris de la religion, et qui enveloppe toujours quelque doute de ce qu'on doit tenir pour indubitable : *Non tentabis Dominum Deum tuum*. Car, encore que Dieu ait quelquefois approuvé miraculeusement ces épreuves dans la personne de certains martyrs et de quelques autres innocents persécutés, cela s'est fait par des inspirations particulières et par de secrets mouvements qui demandent nos admirations plutôt que nos imitations.

Si vous ne croyez pas, dit le Sauveur, ce que je vous ai révélé, et si vous ne le croyez pas sur les motifs que je vous ai proposés, sur les prodiges que j'ai faits en votre présence et sur les témoignages évidents que je vous ai donnés de la vérité de mes oracles,

vous ne le croiriez point, quand tous les morts sortiraient de leurs tombeaux, quand tous les aveugles recevraient la lumière pour vous éclairer, et quand les créatures les plus muettes parleraient pour autoriser ce que je vous dis. D'où je conclus qu'il y a certains moyens établis pour introduire la foi dans nos cœurs, et qu'on ne la possèdera jamais, si, pour l'acquérir ou pour la confirmer, on demande d'autres opérations et d'autres miracles que ceux qui sont marqués dans l'Evangile, ou qui dans la suite du temps ont été faits par le ministère des apôtres et des autres saints.

Le blasphème est une parole outrageuse, impie, exécrable contre Dieu, pour le déshonorer ou pour le flétrir. Il n'y a point de péché plus énorme que celui-là, parce qu'il n'y en a point qui soit plus injurieux à Dieu, ni plus opposé au culte de latrie. C'est le péché des âmes damnées ; elles ne feront éternellement autre chose que blasphémer le saint nom de Dieu; et ceux qui s'accoutument à ce funeste langage portent sur eux le caractère de la réprobation, parce qu'ils commencent déjà de parler sur la terre comme on parle en enfer.

J'avoue que l'émotion violente qui fait bien souvent qu'on blasphème, presque sans s'apercevoir de ce qu'on dit, peut quelquefois diminuer la malice du péché. Il ne faut pas néanmoins excuser ceux qui disent que leur intention n'est point, quand ils parlent de la sorte, d'offenser Dieu, mais seulement d'exprimer leur colère. Il faut encore moins disculper ceux qui font de cet horrible langage l'ornement de leur discours, qui s'imaginent avoir trouvé l'art de bien dire par cette effroyable manière de parler, et qui, par une extravagante vanité, ne croiraient point passer pour braves, s'ils ne profanaient, à chaque mot qu'ils prononcent, ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré; c'est ce qui rend leur pénitence moralement impossible et leur damnation inévitable, puisque, au lieu de concevoir de la confusion et de l'horreur de leur crime, ils en font leur plaisir et leur gloire : *Væ animæ eorum*. Malheur à une si déraisonnable vanité, anathème à une si détestable impiété!

Ainsi, pécheur, si vous avez contracté l'habitude criminelle de blasphémer le saint nom de Dieu, vous êtes indispensablement obligé d'employer tous les remèdes efficaces pour vous guérir de cette malheureuse coutume. Il faut singulièrement vous prescrire cette loi, de faire toutes les fois que vous retomberez dans ce péché une certaine pénitence de laquelle vous ne vous dispensiez pour aucune raison. Si vous ne procurez point votre amendement par ce moyen, ou par quelque autre que la prudence chrétienne vous inspirera, vous n'êtes point dans la voie du salut, et l'on est obligé de vous refuser au tribunal de la pénitence la grâce de l'absolution.

Le cinquième péché contre la religion est le parjure; et pour prouver ceci, je présuppose que le serment est une invocation de Dieu pour l'appeler en témoignage de quelque chose, et le reconnaître par ce moyen comme l'infaillible et la souveraine vérité. Il est de foi que le serment est permis, s'il est fait comme il faut, parce que c'est un acte de religion, comme les théologiens enseignent ; mais, pour le faire comme il faut, il est nécessaire d'y observer trois choses : la révérence, la justice et la vérité. La révérence, afin qu'on ne jure point pour des choses vaines ; la justice, afin qu'on ne jure point pour des choses mauvaises; et la vérité, afin qu'on ne jure point pour des choses fausses.

J'avoue que vous n'êtes pas obligé de tenir votre parole ni votre serment, quand vous protestez et que vous jurez de faire des choses vaines ou mauvaises, parce que le serment qui est un acte de religion, comme j'ai dit, n'est pas un lien d'iniquité ni un engagement à des choses inutiles et frivoles, mais vous commettez un grand péché d'irréligion et d'impiété, soit parce que vous prenez en vain le nom du Seigneur, ce qui vous est défendu par une loi rigoureuse : *Non assumes nomen Domini tui Dei in vanum*, soit parce que vous appelez en témoignage de votre malice la sainteté de ce nom, ce qui ne se peut faire sans un grand crime, et de là vient que Dieu forme cette juste plainte : *Fecistis me servire iniquitatibus vestris:* Vous m'avez fait servir à vos désordres et vous avez prétendu me contraindre d'autoriser vos déréglements, parce que vous avez ajouté le serment à vos protestations criminelles, et qu'ainsi vous m'avez insolemment appelé dans vos mauvais desseins pour m'obliger d'y concourir avec vous et d'en être, non-seulement le témoin, mais encore le complice.

Que dirai-je du parjure qui se commet quand on jure pour des choses fausses? Ce péché ne peut être véniel, et c'est toujours un crime énorme, parce que, soit que la matière soit légère ou qu'elle soit importante, soit qu'elle soit sérieuse ou qu'elle soit divertissante, il répugne également à Dieu de témoigner une fausseté, et de quelque espèce que soit le mensonge, on ne peut sans une impiété détestable l'autoriser par le témoignage de la vérité suprême.

Ah! si vous compreniez bien jusqu'où va l'énormité du parjure, et quel outrage vous faites à Dieu, quand vous l'appellez pour témoin d'une fausseté, vous corrigeriez sans doute l'impie licence que vous prenez souvent de jurer contre la vérité, et d'exiger le serment de ceux qui sont disposés de jurer pour le mensonge. Vous prévoyez bien que votre frère, pour éviter une confusion ou se disculper d'une chose dont vous l'accusez, se parjurera, si vous l'obligez au serment, et néanmoins sans nécessité et sans autorité vous le sollicitez, vous le pressez à jurer. Qu'arrive-t-il? c'est que vous participez à son impiété et que vous porterez conjointement avec lui la peine de son parjure.

La simonie est encore un péché d'irréligion, et c'est un trafic impie par lequel on achète ou l'on vend, pour un prix temporel, une chose spirituelle ou qui a quelque liai-

son avec une chose spirituelle, comme le droit perpétuel au revenu d'un bénéfice.

Il n'y a point d'impiété que Dieu punisse et déteste plus que celle-là. Les deux premiers hommes qui sont tombés dans ce crime sont réprouvés, Simon et Judas : l'un pour avoir essayé d'acheter à prix d'argent quelque don du Saint-Esprit, et l'autre pour avoir entrepris de vendre son Dieu pour une somme de trente deniers. Depuis ce temps-là tous les Simoniaques ont été en abomination dans l'Eglise, frappés de toutes les censures canoniques, retranchés du nombre des fidèles, comme des objets d'infamie, et punis par de publiques ou par de secrètes adversités que la justice divine leur envoie, pour s'opposer à leurs conventions impies, ou pour empêcher qu'ils ne jouissent paisiblement d'une chose qu'ils ont acquise par des voies si criminelles. Je trouve même, comme l'Ecriture le remarque et comme l'expérience le confirme, qu'ils font tous une triste fin et qu'ils périssent malheureusement avec l'argent qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent, pour obtenir ou pour procurer des bénéfices : *Pecunia tua tecum sit in perditionem.*

Le dernier péché d'irréligion est le sacrilége, c'est-à-dire, la profanation d'une chose sacrée. Il y en a de trois sortes, l'une qui regarde la personne, l'autre qui regarde le lieu, et la troisième qui regarde la chose qu'on profane.

Le sacrilége qui regarde la personne est une entreprise violente sur un eclésiastique, un enlèvement d'une religieuse, une impudicité commise avec une personne consacrée à Dieu par le vœu de chasteté.

Le sacrilége qui regarde le lieu est une action par laquelle on profane une Eglise, comme si l'on y commet quelque violence, si l'on y répand le sang humain, si l'on y enterre un excommunié ou quelqu'un qui n'est point baptisé, si l'on y fait certaines choses indécentes et contraires à l'immunité ou même à la sainteté de ce lieu, comme si l'on y exerce quelque trafic, si l'on y excite quelque sédition, si l'on y tient quelque assemblée séculière, si l'on y fait quelque larcin, et principalement si l'on y dérobe ce qui appartient au temple, ou ce qui est présenté à l'autel, si l'on y rompt les portes, si l'on y renverse les statues, si les criminels qui s'y réfugient comme dans un asile sont forcés d'en sortir, à moins que ce ne soient des voleurs publics, ou que sous prétexte que c'est un lieu de sûreté on y commette quelque crime énorme.

Le sacrilége qui regarde la chose qu'on profane est premièrement, lorsqu'on abuse des sacrements, comme lorsqu'on les administre ou qu'on les reçoit en mauvais état; secondement, lorsqu'on profane les vases sacrés et qu'on les emploie, comme fit autrefois un impie monarque, à des abominables festins; troisièmement, lorsqu'on fait servir à des usages profanes les ornements qu'on a singulièrement accoutumé de consacrer et de bénir pour le service et pour le culte des autels; lorsqu'on manque de respect envers les reliques et les images des saints; lorsqu'on se sert de l'Ecriture sainte pour établir des hérésies ou pour autoriser des choses contraires à la pureté des mœurs; lorsqu'on dissipe les biens de l'Eglise ou qu'on les aliène; lorsqu'on supprime des legs pieux ou qu'on les usurpe; lorsqu'on frustre quelque bénéficier de ses droits ou qu'on enlève les titres de son bénéfice.

Il faut exprimer dans la confession la matière du sacrilége, parce qu'il y a plus ou moins de malice, selon que la chose qu'on profane a plus ou moins de relation à Dieu.

C'est encore un sacrilége, non-seulement lorsqu'on enlève à Dieu ce qui est consacré à son culte, mais encore lorsqu'on lui présente ce qu'on a dérobé. En quoi, bien loin de faire une bonne œuvre, on commet trois notables péchés : l'un contre la justice envers le prochain, puisqu'on lui ôte son bien; l'autre contre la religion envers Dieu, puisqu'on lui présente un larcin, comme s'il pouvait être honoré par un crime, et le troisième contre la charité envers soi-même, puisque cette offrande n'exempte point de de l'obligation de restituer, et qu'encore qu'on ne puisse plus rappeler ce qu'on a donné, on demeure toujours obligé de rendre ce qu'on a pris.

C'est encore une indécence qui va jusqu'à la profanation, si l'on emploie dans l'Eglise pour chanter les louanges de Dieu la voix des femmes, ou des airs de cour, ou des instruments de bal et de comédie, ce qui n'est pas néanmoins un grand péché, s'il n'y a pas beaucoup d'irrévérence et d'irrégularité, et si ces choses ne sont pas trop mondaines et trop profanes.

C'est de plus un sacrilége d'omission, si par une extrême négligence on n'observe point la netteté et la propreté à l'égard des vases et des linges sacrés qui servent au saint sacrifice.

Les femmes ni les hommes qui n'ont point d'ordre sacré ne doivent point manier le calice, la patène ni les autres choses qui touchent immédiatement l'eucharistie, ou qui sont ointes du saint crême. S'ils le font sans nécessité, ils pèchent du moins véniellement, et s'ils le font par mépris, ils pèchent mortellement.

Mais si, n'étant point les ministres de l'Eglise, ils entreprennent de faire les fonctions du sacerdoce et de monter sur les tribunaux de la confession, pour absoudre les pénitents et pour célébrer nos mystères, c'est un sacrilége qui va jusqu'à la dernière impiété, puisque par des mains profanes on traite les choses de la religion les plus saintes, que par une entreprise plus téméraire que celle d'Oza on touche l'arche d'alliance, c'est-à-dire, le corps adorable de Jésus-Christ, que sans aucune juridiction sur les âmes on prétend les lier ou les délier, que sans une vocation divine on s'ingère en des ministères dans lesquels il n'est point permis de s'introduire, à moins qu'on n'y soit appelé, de même qu'Aaron, et qu'on n'ait reçu pour cela une consécration spéciale, et qu'enfin sans

avoir obtenu du ciel aucune autorité ni aucune mission, on se rend le dispensateur du sang et des mérites de Jésus-Christ; tellement que, de quelque zèle qu'on soit animé, et quelque bonne intention qu'on ait, il n'y a point de motif qui justifie ces choses et les excuse de péché mortel. Mais si par irrision, par divertissement ou par quelque autre mauvais principe on commet ces profanations, ce sont les crimes contre la religion les plus énormes qui se puissent commettre, et l'on peut dire, quand ces abominations arriveront, que la fin du monde n'est pas éloignée, et que le Fils de Dieu, comme le prophète Daniel l'a prédit, montera bientôt sur le trône de sa justice pour condamner les impies et les plonger dans les flammes éternelles.

C'est une vérité constante qui se tire de l'Ecriture sainte, que la principale marque d'une âme réprouvée et rejetée de Dieu, c'est l'irréligion et l'impiété, car, comme il doit y avoir éternellement une inimitié irréconciliable entre elle et Dieu, elle commence à sentir ce divorce dans ce monde, elle nourrit dans son cœur une secrète aversion pour toutes les choses qui regardent le culte divin, elle s'éloigne des autels, ou si elle s'en approche, ce n'est qu'avec des froideurs, des indévotions, des hypocrisies, des impiétés et des sacriléges. D'où je conclus qu'elle périra, puisqu'elle s'éloigne si malheureusement de celui qui seul est capable de la sauver: *Qui elongant se a te peribunt.*

J'ajoute que Dieu ne se contente pas de la punir en l'autre monde, mais qu'il exerce encore contre elle dès cette vie des rigueurs effroyables, comme je vais le justifier par de terribles exemples.

Antiochus, pour avoir profané et pillé le temple de Jérusalem, fut frappé d'une plaie invisible et incurable: car il sentit d'abord une violente douleur d'entrailles; son mal s'aigrissant davantage, il exhala de tout son corps une si cruelle odeur, qu'il était insupportable à tous ceux qui l'approchaient; ne pouvant se supporter lui-même, ni fléchir la miséricorde de Dieu par aucune protestation, ni par aucune prière, il tomba dans le désespoir et mourut misérablement.

Héliodore, voyant que les juifs s'étaient réfugiés dans le temple pour y trouver un asile contre ses cruautés, y entra fièrement avec un grand nombre de soldats. Après y avoir commis plusieurs impiétés, il voulut enlever le trésor sacré, et projetait même d'ensevelir sous les ruines de ce lieu sacré tous ceux qui pensaient y avoir trouvé un refuge assuré. Mais il fut d'abord épouvanté par un soudain éclair qui l'éblouit et qui l'offusqua. Un noble cavalier vêtu de blanc apparut à lui avec un visage terrible, et le cheval s'étant jeté sur lui avec impétuosité, le frappa si rudement qu'il le renversa par terre. Il vit ensuite deux jeunes hommes également beaux et robustes, qui s'étant saisis de sa personne, le traitèrent d'une si sanglante manière et firent pleuvoir sur son corps une si furieuse grêle de coups, qu'il aurait perdu la vie avec le sang qui coulait de toutes ses plaies, si les prêtres et les ministres de celui qui ordonnait ce supplice n'eussent intercédé pour lui et n'eussent arrêté les mains qui le châtiaient.

Balthazar, dans le même temps qu'il profanait les vases sacrés et qu'il les employait à ses abominables festins, vit paraître une main qui écrivait sa condamnation sur la muraille, et dans la même nuit, comme remarque l'Ecriture, Babylone, la capitale de son royaume, fut prise, une infinité de citoyens périrent par le fer des ennemis qui s'étaient rendus maîtres de la ville. Ce misérable roi fut tué avec la fleur de sa cour, et l'empire des Assyriens passa de sa famille dans celle du roi des Perses et des Mèdes. D'où l'on peut recueillir trois choses: premièrement, qu'il y a des bornes établies à tous les Etats, après lesquelles il faut que les Etats changent de face et passent en d'autres mains; en second lieu, qu'il y a une main invisible qui écrit toutes les actions des hommes, et singulièrement celles des princes; troisièmement, que la durée des empires, leur puissance, leur commencement et leur fin est ordonnée de toute éternité par une secrète disposition de la providence divine, et qu'enfin la principale cause de la ruine des empires et du changement des Etats est la profanation des choses saintes, le mépris de la religion, l'injure qui se fait directement à Dieu, et l'impiété qui se commet dans les temples et sur les autels.

A tous ces péchés d'irréligion et d'impiété j'oppose les devoirs de religion et de piété. C'est la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Les devoirs de religion.

La religion, comme j'ai dit, est une vertu par laquelle nous rendons à Dieu le culte qu'il exige de nous. Il faut que ce culte parte d'une haute idée que nous devons avoir pour la grandeur infinie de ce premier être, afin que de là naisse un profond respect pour cette majesté suprême, un véritable désir de l'honorer, une sincère affection de lui plaire, une parfaite conformité de notre cœur avec le sien, une forte confiance en sa protection, un secret plaisir de parler de lui et d'entendre ses divins éloges, un soupir fréquent vers lui et vers ce bienheureux séjour, où il découvre toutes ses beautés, où il manifeste toutes ses perfections, où il étale tous ses trésors.

Ce culte doit être extérieur et intérieur par rapport aux deux parties qui nous composent, à l'âme et au corps, afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne rende quelque hommage à la divinité, et qui ne contribue à sa gloire.

Il faut de plus que ce soit le suprême culte, qui ne peut être rendu à la créature sans un péché d'idolâtrie, ni refusé à Dieu sans un péché d'impiété.

Mais il faut que ce culte s'étende sur tous les lieux qui ont une consécration particulière, comme les temples; sur tous les temps

qui doivent être religieusement observés, comme les fêtes; sur toutes les personnes qui sont spécialement destinées aux autels, comme les prêtres; sur toutes les choses qui sont immédiatement employées aux sacrifices, comme les vases sacrés; et non-seulement sur tous les saints que l'Église a canonisés, mais encore sur leurs précieuses reliques et sur leurs pieuses images. De sorte que nous devons révérer, par un motif de religion, la sainteté de ces lieux, de ces temps, de ces personnes et de ces choses, soit parce que c'est le propre domaine de Dieu, sur lequel il s'est réservé un droit singulier, et pour lequel il veut que nous ayons une vénération particulière, soit parce que tout cela se rapporte directement à son culte, et qu'on ne peut s'y comporter avec indécence sans violer le respect qu'on doit à sa grandeur, tellement que les péchés qui se commettent à l'égard de ces personnes et de ces choses sacrées sont des profanations et des sacriléges qui les font changer d'espèce et qui leur impriment un nouveau caractère de malice.

De tous ces principes de morale je tire les sentiments de piété que nous devons concevoir envers Dieu, pour les opposer aux péchés d'irréligion qui se commettent contre cette divine majesté.

Comme l'âme, dans la pensée de Tertullien, est naturellement chrétienne, et que non-seulement la foi, mais encore la raison nous enseignent qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire un premier principe de toutes choses, un être souverainement parfait d'où coulent toutes les perfections que nous admirons dans ses ouvrages, nous n'avons pas besoin d'instruction pour savoir l'obligation indispensable que nous avons de lui rendre notre culte, et la seule lumière de la nature suffit pour nous instruire de ce devoir.

Il faut néanmoins ajouter la foi à la raison, non pour nous convaincre de cette vérité, parce qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui n'en soit persuadé, et que si l'impie la nie, c'est par une corruption de son cœur, et non par une conviction de son esprit, mais afin que notre piété soit dans l'ordre et que les services que nous rendons à Dieu lui soient agréables et nous soient utiles, parce que sans la foi, comme je l'ai dit souvent, il est impossible de faire quelque chose qui plaise à Dieu et qui nous serve pour l'éternité.

Ainsi, bien que vous ne deviez pas être réservé dans les devoirs que vous rendez à Dieu, et qu'il vous soit permis de l'honorer de toutes les manières dont vous pouvez vous aviser, il faut néanmoins, pour ne pas vous méprendre en des choses si importantes, et ne pas lui faire des injures en pensant lui rendre des hommages, consulter la tradition et l'Écriture; il faut régler votre dévotion par l'usage de l'Église, et ne pas servir Dieu à votre mode, mais à la façon qu'il vous l'a prescrite lui-même par l'organe de son Fils, ou par le ministère de ses apôtres.

Comme il est le Dieu de l'ordre, il veut être servi dans l'ordre, et c'est être bien déréglé que de porter le déréglement jusque dans le service qu'on lui rend.

Comme il est toujours le même, il veut qu'on lui rende toujours le même culte, et pour ce sujet il condamne toutes les nouveautés qu'on invente dans la religion. Il ne veut pas qu'on diminue ni qu'on ajoute rien d'essentiel dans les cérémonies augustes qu'il a établies pour son service divin, et bien loin de l'honorer, on l'offense, si on lui rend d'autres devoirs que ceux qu'il a approuvés et qu'il a autorisés.

Considérez ce que vous devez à Dieu, quand vous lui rendez quelque honneur, et voyez quelle disproportion se trouve entre son mérite et votre culte. Mais, afin de lui rendre quelque hommage proportionné à sa grandeur, offrez-lui souvent par le ministère des prêtres l'adorable sacrifice de l'autel. C'est ainsi que vous immolerez un Dieu à un Dieu, et que vous rendrez à la divine majesté, en quelque façon, un honneur infini, parce que vous lui présenterez une victime qui est d'une dignité infinie, et qui l'honore infiniment.

Non-seulement cette précieuse victime lui rend tout le culte qu'il peut mériter, mais encore elle répare tout le tort que le péché fait à sa gloire, et le paie surabondamment de tout le bien qui part de sa bonté.

Faites une profession publique de l'honorer, prenez ouvertement son parti, entrez généreusement dans tous ses intérêts, et détestez l'impiété de ceux qui rougissent de le servir et qui font gloire de l'offenser; qui, par je ne sais quelle idée qu'ils ont conçue de la dévotion, regardent cette qualité comme une flétrissure et se croiraient déshonorés de la porter; qui font paraître partout un certain caractère d'irréligion, par lequel ils prétendent effacer en eux toutes les apparences de la piété, et qui, par je ne sais quelle perversité de leur jugement, aimeraient mieux passer pour impies que pour dévots.

Estimez-vous mille fois plus glorieux de le servir que de régner, non-seulement parce que c'est régner que de le servir, mais encore parce que la qualité de ses serviteurs est infiniment plus noble, comme je le montrerai dans un autre discours, que toutes celles que prennent les monarques de la terre.

Servez le Seigneur avec un esprit d'amour et de crainte. Aimez ses perfections, mais craignez ses jugements, et ne redoutez pas moins sa bonté que sa justice, puisqu'il n'y a rien de plus terrible qu'une bonté qui se voit méprisée, et qui, pour tous les biens qu'elle fait, ne reçoit que des outrages.

Humiliez-vous, dit l'Apôtre, sous la grandeur de celui qui renverse les superbes par la même vertu par laquelle il élève les humbles.

Tremblez sous l'autorité de sa voix et sous la puissance de son bras. Que la patience avec laquelle il vous souffre ne vous rende pas insolent; que sa bonté ne serve

pas pour autoriser votre malice, et ne croyez pas que, pour dissimuler vos désordres, il en ait moins de ressentiment ou qu'il en exerce moins de vengeance, puisque cette indulgence est bien souvent un effet de sa colère plutôt que de sa douceur, et qu'il ne laisse les crimes impunis, pendant le temps de sa miséricorde, que pour les punir avec plus de sévérité dans le règne de sa justice et dans le jour de sa fureur.

Considérez l'injure que lui fait le péché, puisque tout le monde sacrifié n'est pas capable d'expier cette offense, et qu'il est nécessaire, pour la réparer dignement, que son Fils, égal à sa grandeur, s'immole lui-même, afin qu'il y ait de l'égalité entre la personne qui souffre l'outrage et celle qui présente la satisfaction, et qu'on juge de la grandeur du crime par le prix infini du sang qui se verse pour l'effacer.

Jugez encore si le péché qui attaque cette majesté infinie ne va pas jusqu'à l'infini, et s'il ne mérite pas justement une peine éternelle, afin que l'éternité du supplice réponde à l'infinité de l'offense, et que le péché étant infini en malice, la peine soit infinie du moins en durée.

Tirez de là, si vous pouvez, une horreur infinie du péché, accompagnée d'une véritable douleur de l'avoir commis, et d'une ferme résolution de ne plus le commettre, puisqu'il n'y a rien de plus horrible que de voir une créature se soulever contre son Dieu, ni rien de plus effroyable que de voir un Dieu se venger de sa créature.

Comprenez l'obligation essentielle que vous contractez envers Dieu, quand vous l'offensez : quelque regret que vous conceviez de votre péché, et quelque absolution que vous en receviez dans le tribunal de la pénitence, vous êtes indispensablement obligé de vous faire là jugement à vous-même et de vous imposer une peine proportionnée à l'offense que vous avez commise, afin de satisfaire à la justice de Dieu, et de réparer le tort que vous avez fait à sa gloire.

Car, encore que Jésus-Christ ait satisfait pour vous, et que le sang qu'il a versé soit capable d'expier infiniment plus de crimes que vous n'êtes capables d'en commettre, il faut néanmoins observer que ses divines satisfactions, quelque surabondantes qu'elles soient en elles-mêmes, ne sont acceptées qu'à cette condition que vous y ajoutiez les vôtres. Par le mérite de sa mort il a changé l'éternité du supplice que vous avez méritée en un temps de pénitence, soit afin que vous remplissiez, comme dit l'Apôtre, ce qui manque au fruit de sa passion, et que vous coopériez avec lui à l'ouvrage de votre salut, soit afin que vous ayez quelque part à sa douleur et que vous disiez avec saint Bernard : *Nolo esse sine vulnere, cum te video vulneratum :* Seigneur, je ne veux pas être sans blessure, tandis que vous me paraîtrez couvert de plaies, et je serais trop délicat et trop immortifié, si je voulais porter, sous une tête couronnée d'épines, un corps embaumé de fleurs et de parfums.

Rappelez souvent le souvenir des bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et donnez-lui chaque jour quelque témoignage de vos reconnaissances, afin que les sources de sa libéralité soient toujours ouvertes sur vous et que l'ingratitude ne les ferme jamais.

Méditez singulièrement les bienfaits de l'Incarnation et de l'Eucharistie, parce que ce sont non-seulement les principaux objets de votre foi, mais encore les plus solides fondements de votre espérance et les plus puissants motifs de votre amour.

Admirez l'ineffable charité d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à la nature de l'homme, pour élever l'homme jusqu'à la nature de Dieu, et qui, n'étant pas satisfait de s'être uni par le mystère de l'Incarnation avec un individu de notre espèce, veut étendre cette union à tous les fidèles dans le sacrement de l'Eucharistie.

Etonnez-vous de voir tant d'ardeur pour les hommes dans le cœur de Dieu, et tant de froideur pour Dieu dans le cœur des hommes.

Mais demandez-vous à vous-même d'où vient que votre cœur, si sensible à la moindre grâce que vous recevez des hommes, se montre néanmoins si dur à toutes les faveurs que vous recevez de Dieu. Quoi ! faut-il que vous adoriez une créature pour quelque perfection que vous remarquez en elle, ou quelque profit que vous en espérez, ou pour quelque service léger qu'elle vous a rendu, et que cependant, lorsque Dieu descend de son trône pour vous y faire monter ; lorsqu'il entre dans votre néant pour vous rendre participant de son essence divine ; lorsqu'il endure la mort pour vous procurer une vie bienheureuse ; lorsqu'il vient au-devant de vous avec tous les secours de sa puissance, avec tous les conseils de sa sagesse, avec tous les attraits de sa beauté, avec tous les mérites de son sang, avec toutes les richesses de sa grâce, avec toutes les assurances de sa gloire, vous ne soyez point touché de toutes ces considérations, ni fléchi par tous ces bienfaits, ni gagné par toutes ces promesses, ni blessé par tous ces traits que l'amour divin jette continuellement sur vous, afin de vous faire quelque amoureuse blessure? Ne faut-il pas que votre cœur soit tombé dans l'endurcissement, ou que vous ne donniez point la liberté à votre esprit de songer à ces choses ?

Brisez la dureté de ce cœur et faites-en sortir quelque sentiment de reconnaissance et d'amour pour un Dieu si bienfaisant et si aimable, singulièrement lorsque vous avez l'honneur de le recevoir à la sainte table, où, comme dit le saint concile de Trente, il s'épuise lui-*même* pour vous enrichir, où surmontant l'infinie distance qui se trouve entre vous et lui, il descend jusqu'à vous, afin de vous élever jusqu'à lui, et vous rend participant de son corps et de son sang, pour vous préparer ici-bas à la participation de sa divinité et de sa gloire.

Que l'accès facile qu'il vous donne auprès de sa personne divine ne diminue rien du

respect que vous lui devez. Qu'il ne vous paraisse pas moins adorable dans l'état de ses humiliations que dans les splendeurs de sa gloire, ni moins redoutable sous les voiles du sacrement que parmi les appareils de sa puissance et sous les foudres de sa justice. Souvenez-vous que celui qui descend tous les jours sur l'autel pour être votre victime est le même Dieu qui réside sur le trône comme votre roi, et qui doit monter un jour sur le tribunal pour être votre juge. Plus il s'est humilié, plus il s'est anéanti pour vous, plus vous êtes obligé de lui rendre vos adorations et vos hommages, comme saint Bernard le lui témoignait quand il disait : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior.* O mon Dieu ! vos divins abaissements, bien loin d'être injurieux à votre gloire, me sont de nouveaux motifs qui m'obligent de vous honorer et de vous exalter. Je vous révère et je vous adore plus profondément dans l'obscurité de votre naissance et dans l'opprobre de votre mort, que dans la majesté de votre cour et dans l'éternité de votre empire ; tellement que vous avez en quelque façon accru votre grandeur en devenant petit, et bien que vous ne puissiez pas monter dans un plus haut rang, à cause de la suréminente dignité de votre être, vous avez néanmoins trouvé un nouveau secret de vous élever en vous abaissant.

Sondons les grands desseins de Dieu sur nous, et dans la considération des mystères ineffables qu'il a faits pour notre salut, concevons de hautes prétentions et tirons cette conséquence, qu'il faut bien que nous soyons destinés à de grandes choses. Gravons dans notre cœur cette belle parole de saint Prosper : *Quid futurus est homo, pro quo Deus factus est homo?* Que deviendra l'homme, pour qui Dieu a bien voulu se faire homme? Que n'a pas mérité à l'homme le sang d'un Dieu ? Non, ce beau sang, qui est d'un prix inestimable, n'a pas été répandu avec tant d'abondance sans quelque chose qui le valût. Il est certain que ce n'a pas été pour les biens périssables, puisqu'ils n'ont aucune proportion à sa valeur infinie ; il faut donc que ce soit pour des biens infiniment plus solides, infiniment plus précieux.

Que l'homme, tout mortel et tout misérable qu'il est, ne désespère pas de pouvoir un jour être couronné d'immortalité et de gloire, puisque Dieu, tout immortel et tout glorieux qu'il est, s'est bien assujetti à la douleur et à la mort ; mais enfin, qu'on n'appréhende plus d'aspirer à la divinité. Si ce fut autrefois un péché d'ambition et d'orgueil, c'est maintenant un acte de religion et de piété, puisque, selon la pensée de saint Augustin, le Fils de Dieu ne s'est fait Fils de l'homme, qu'afin que le Fils de l'homme devienne Fils de Dieu, par le caractère de l'adoption divine et par le droit à l'héritage éternel.

Chrétiens, dit saint Léon, reconnaissez votre dignité, ne dégénérez point de votre noblesse, soutenez-vous dans le haut rang où vous êtes élevés, et n'en descendez point par des lâchetés et par des bassesses; puisque vous êtes faits participants de la divinité, ne jugez rien digne de vous que Dieu seul ; puisque vous êtes si élevés au-dessus de vous, ne vous abaissez pas au-dessous de vous, et puisque vous êtes destinés pour les biens éternels, ne vous bornez pas à des biens périssables.

Modérez le désir et réglez le soin des choses temporelles, pour ne pas vous y appliquer avec empressement ni avec négligence.

Usez de diligence dans vos affaires, mais abandonnez-en le succès à la Providence.

Reposez-vous sur cette divine sagesse qui veille sur toutes ses créatures, et singulièrement sur celles qui se mettent sous sa protection, qui s'abandonnent à sa conduite, qui se gouvernent par ses ordres et qui se règlent par ses conseils.

Ne craignez point que celui qui pourvoit aux besoins de tout le monde s'oublie des vôtres ou qu'il néglige vos intérêts, pendant que vous prendrez les siens.

Recevez de sa main les bons et les mauvais événements, sans vous abandonner au transport de la joie pour les uns, ni à l'excès de la douleur pour les autres.

Ne souhaitez point avec ardeur les prospérités, parce que ce ne sont pas ordinairement les voies par lesquelles Dieu conduit ses élus, et qu'elles font bien souvent que l'âme s'oublie de son devoir, et qu'entêtée de la félicité présente elle ne songe pas à la future.

Dans les adversités que Dieu vous envoie, soit pour exercer votre patience, soit pour éprouver votre vertu, soit pour former en vous l'image de son Fils crucifié, ne cherchez point d'autre consolation que son bon plaisir, ou l'honneur de ressembler à son Verbe incarné, ou l'espérance d'une meilleure fortune dans l'autre vie, ou ce beau sentiment de saint Augustin : *In laboribus paramur et ad magnum aliquod paramur :* Nous sommes préparés par les travaux et par les disgrâces à quelque chose de grand, à quelque chose de divin, à quelque chose que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais ouï, que l'esprit ne peut comprendre, et le cœur même, quelque vaste que soit l'étendue de ses désirs, n'est pas capable de souhaiter.

A tous ces devoirs de religion et de piété ajoutez la louange et la gloire ; louez et glorifiez Dieu de tout ce qui se fait de louable et de glorieux. Souvenez-vous que la gloire n'appartient qu'à lui en propriété, et que vous ne pouvez pas vous l'attribuer sans usurpation. Car, comme tout vient de lui, il faut que tout réfléchisse vers lui ; et comme il opère tout le bien que vous faites, il est juste qu'il en tire toute la louange. Il vous laisse l'utilité des choses qu'il a créées, il vous permet encore le plaisir innocent que vous y trouvez, mais il s'en réserve toute la gloire. C'est une chose qu'il ne veut et qu'il ne peut communiquer à la créature ; c'est un droit inaliénable de sa divinité, c'est un domaine

inséparablement attaché à sa couronne, et si on le lui dispute, il saura bien le maintenir, il saura bien le défendre : *Gloriam meam alteri non dabo*.

De là vient l'inimitié qu'il a conçue contre les superbes, la guerre qu'il leur a déclarée, et la menace qu'il leur fait de les humilier autant qu'ils voudront s'élever, parce qu'ils entreprennent sur le droit de sa gloire et qu'ils lui refusent le tribut de la louange. Ils se glorifient et se louent eux-mêmes de tout ce qu'ils ont et de tout ce qu'ils sont. Ils ouvrent l'oreille à la flatterie et le cœur à la vanité ; ils cherchent partout l'approbation et l'estime des hommes, ils n'agissent que pour acquérir de la réputation et de l'honneur, ils envient la fortune de ceux qui occupent les places honorables et remplissent les emplois illustres, ils tâchent de les détruire pour s'élever sur leur ruine, et violent toutes les lois humaines et divines, pour contenter leur ambition et leur orgueil.

Fuyez ce vice qui est si injurieux à Dieu, et qui n'est pas moins injurieux à votre âme, puisqu'il vous ôte le fruit de vos travaux, et que pour un peu de vent et de fumée il vous fait perdre le mérite de vos actions et la récompense de vos services. Méprisez le jugement des hommes et ne cherchez que l'approbation et l'estime de celui qui est le véritable juge du mérite et le souverain dispensateur de la gloire.

Présentez-lui souvent le sacrifice de la louange, et rendez lui l'honneur de tout le bien que vous faites, conformément à cet avis du prophète : *Immola Deo sacrificium laudis*.

C'est encore un devoir de religion et de piété de recourir à Dieu par l'oraison et de reconnaître le pouvoir qu'il a de nous secourir dans nos besoins et dans nos peines. Offrez-lui donc cet hommage, qui ne vous sera pas moins utile, qu'il lui sera glorieux ; priez sans discontinuation et rendez-vous cet exercice familier, par une méthode facile d'élever au ciel votre esprit et votre cœur.

Parce que l'oraison est la voie que Dieu vous ouvre pour aller à lui, pour converser avec lui, pour négocier auprès de lui l'affaire de votre salut, pour fléchir sa justice, quand vous l'avez irritée, et pour engager sa bonté, quelque précieuses que soient les faveurs que vous lui demandez, à vous les accorder.

Il est toujours disposé à vous entendre, quand vous lui tenez le langage du cœur, et toujours préparé à vous parler, quand vous lui présentez l'oreille de l'âme.

Non-seulement il est disposé à vous accueillir favorablement toutes les fois que vous allez à lui par la voie de l'oraison, mais encore engagé par l'infaillibilité de sa parole à vous accorder toutes les choses que vous lui demandez.

Priez donc avec confiance, mais aussi avec humilité ; représentez-lui les besoins de votre âme, afin qu'il y pourvoie par l'abondance de ses grâces. Reconnaissez vos défauts et ses perfections, votre pauvreté et ses richesses, votre impuissance et ses forces. Humiliez-vous, afin qu'il vous exalte ; videz-vous de vous-même, afin qu'il vous remplisse de ses biens ; avouez votre faiblesse, afin qu'il vous fortifie de ses divins secours, parce que c'est le propre de la divinité d'élever les humbles, d'enrichir les pauvres et de fortifier les faibles.

Considérez le prix des choses que vous demandez, et la manière avec laquelle vous les demandez. Vous demandez la possession de Dieu, l'héritage de sa gloire et l'éternité de son empire. Vous ne pouvez demander rien de plus grand, et vous ne devez demander rien de moindre. Mais comment demandez-vous ces grandes choses ? Avec quel esprit, avec quelle persévérance, avec quelle ferveur ? Vous ne songez pas quelquefois à ce que vous demandez, vous ne faites nul état de ce que vous demandez, et vous craignez même d'obtenir ce que vous demandez. Vous demandez la grâce, et vous ne voulez pas quitter votre péché ; vous demandez la félicité, et vous ne voulez rien faire pour y parvenir ; vous ne voulez pas même vous priver de ce qui vous en éloigne ; tellement que vous n'êtes pas exaucés, parce que vous ne le désirez pas, et que par une opposition secrète de votre cœur à vos paroles, vous vous combattez vous-mêmes dans vos oraisons, et vous empêchez l'effet de vos demandes. C'est pourquoi la première grâce que vous devez demander à Dieu, c'est qu'il imprime dans votre esprit et dans votre cœur l'estime et le désir des biens éternels que vous lui demandez, afin que de là naisse la persévérance et la ferveur avec laquelle vous les devez demander pour les obtenir infailliblement, et pour engager Dieu, sur la fidélité qu'il doit à sa parole, à vous les accorder.

Si vous demandez les biens temporels, il faut que ce soit toujours avec cette condition, qu'ils servent pour acquérir les éternels, ou qu'ils n'y mettent point d'obstacle, parce que vous devez subordonner tous vos désirs à l'immuable volonté de vous sauver, et vous ne devez souhaiter les choses de ce monde, qu'autant qu'elles vous peuvent servir de moyens pour arriver à votre souveraine fin ; tellement que si, bien loin de vous conduire à ce terme bienheureux, elles vous en éloignent, il les faut détester comme des abominations, et si vous ne laissez pas de les demander comme des grâces, ce ne sont point des prières que vous faites, mais des imprécations funestes.

Pour donner plus de poids à vos oraisons, il les faut soutenir par les puissantes intercessions des saints, qui sont les favoris de Dieu et qui, par l'honneur qu'ils ont de l'approcher de plus près, vous peuvent donner un accès avantageux auprès de lui, et vous procurer une audience favorable. Mais singulièrement il faut recourir au crédit de celle qui a l'administration de tous les trésors du ciel, par le droit qu'elle a sur tous les méri-

tes de son Fils. Car, comme dit saint Bernard, elle peut tout auprès de Dieu, et sa bonté pour les hommes n'a pas moins d'étendue que sa puissance. Si bien qu'il est également impossible que Dieu lui refuse ce qu'elle lui demande, et qu'elle rejette ceux qui la réclament.

Il ne se peut faire, dit Guillaume de Paris, que Dieu favorise ceux qu'elle dédaigne, ou qu'il jette l'œil de son indignation sur ceux qu'elle regarde de l'œil de sa bienveillance.

J'ajoute que c'est un acte de religion envers Dieu d'avoir une singulière dévotion envers la sainte Vierge, et que vous ne pouvez mieux honorer Jésus-Christ que par l'honneur que vous rendez à sa Mère.

Comme j'ai traité cette matière dans un autre discours, où j'ai montré le culte que mérite l'incomparable dignité de cette divine reine, je ne m'arrête pas ici davantage, et je rapporte seulement ce témoignage glorieux qui ne peut être suspect, puisqu'il part d'un ennemi, que c'est une marque visible d'une âme réprouvée d'empêcher le recours à Marie, et de vouloir diminuer quelque chose de l'honneur qu'on lui rend : *Nunquam de me audiatur, quasi averser Mariam, erga quam minus bene affici reprobatæ mentis certum existimem indicium esse. Nollem e cultu Mariæ aliquid diminui* (*Æcolamp., serm. de laud. Virg.*)

Ce qui doit confondre non-seulement l'impiété des hérétiques envers la sainte Vierge, puisqu'un des principaux de leur parti condamne cette impiété, et la met parmi les signes manifestes de leur réprobation, mais encore le faux zèle de ceux qui se plaignent que la dévotion à la sainte Vierge va jusqu'à l'excès, qu'elle diminue le culte qu'on doit à Dieu, et que pour avoir trop de confiance envers la Mère, on en a moins envers le Fils. Comme si l'on ne mettait pas une différence infinie entre l'hommage qui se rend à la créature et celui qui se rend à Dieu, ou comme si la vénération qu'on a pour la sainte Vierge ne se rapportait pas directement à celui qui l'a remplie de tant de mérites et de tant de grâces, ou comme si l'on pouvait pratiquer une dévotion plus agréable à Jésus-Christ, et plus relative à sa gloire, que d'honorer et de servir sa divine Mère.

Voilà, mes frères, les sentiments de religion que vous devez concevoir envers Dieu, afin de réparer par les devoirs de votre piété les péchés d'irréligion qui se commettent contre cette majesté suprême.

Mais enfin, pour allumer davantage votre ferveur et votre zèle dans l'exercice de la religion et de la piété, considérez souvent combien Dieu se montre magnifique envers ceux qui le servent, et voyez comme il donne pour un moment de service une éternité de récompense. Comparez la couronne avec le travail, et vous avouerez avec l'Apôtre, que tout ce que vous entreprenez pour Dieu n'est rien en comparaison du bonheur qu'il vous prépare dans le ciel. Vous direz avec le savant Eusèbe : *Non valet parva servitus libertatem perpetuam ; non valet brevis militia gloriam sempiternam* (*Euseb., contr. divit. vitia*). Une légère servitude dans la maison de Dieu ne vaut pas une éternelle liberté ; une milice passagère, sous les étendards de Jésus-Christ, contre les ennemis de notre salut, n'égale pas l'immortelle gloire qui sera le prix de nos travaux et la couronne de nos combats. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON V.

LA PROVIDENCE JUSTIFIÉE DANS SA CONDUITE.

Cum quo iniit consilium, et docuit eum semitam justitiæ, et erudivit eum scientiam, et viam prudentiæ ostendit illi?

Qui peut être de son conseil et lui montrer la voie de la justice, de la science et de la sagesse (*Isaïe, chap. XL.*)?

C'est non-seulement une curiosité dangereuse, mais encore une témérité criminelle, de vouloir trop subtilement raisonner sur la conduite de la providence, parce que c'est un abîme sans fond, où la raison humaine se perd, où le plus éloquent et le plus éclairé de tous les apôtres n'a pu rien comprendre ni rien exprimer que par des admirations et par des étonnements : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* Profondeur impénétrable de votre sagesse et de votre science, mon Dieu, que vos routes sont cachées et que vos jugements sont incompréhensibles !

Car enfin Dieu ne serait pas infini s'il pouvait être compris par des entendements aussi bornés que les nôtres. Il faut que sa manière d'agir ait du rapport avec sa manière d'être, et, comme il est incompréhensible dans son essence, il le doit être dans ses opérations.

Quel est cet inique censeur de la divinité, dit Job? qui a quelque juridiction sur ce premier être? qui le peut appeller à son tribunal et le soumettre à sa censure? qui peut entrer en question avec lui et l'interroger sur sa conduite? *Quis dicere potest : Cur ita facis?* Et comme parle Isaïe : *Cum quo iniit consilium, et docuit eum semitam justitiæ, et erudivit eum scientiam, et viam prudentiæ ostendit illi?* Qui peut être de son conseil et lui donner des lumières et des avis ? qui peut connaître la justice de ses arrêts, ou pénétrer l'abîme de ses jugements, ou sonder le fond de ses pensées ?

Néanmoins, parce que Dieu ne défend pas qu'on pénètre les secrets de sa providence et qu'il veut même que sa conduite soit justifiée par nos raisonnements : *Ut justificeris in sermonibus tuis*, deux parties composeront ce discours : l'une contre les impies qui nient ou qui censurent la providence, l'autre en faveur des fidèles qui la confessent et qui la réclament. J'apporterai dans la première les arguments contre la providence et les réponses ; dans la seconde, les reflexions que nous devons faire sur la providence et les fruits que nous en devons recueillir. Voilà mon dessein et, pour l'exécuter heureusement, je commence par le recours à la prière, et je dis avec l'ange : *Ave*, etc.

I. PARTIE.

Les arguments contre la Providence et les réponses.

Il n'y a rien qui se découvre et qui se dérobe plus à la connaissance de l'homme que la providence de Dieu, comme je l'ai fait remarquer dans un autre discours sur le même sujet. Rien ne se découvre plus à notre connaissance, parce qu'il suffit d'ouvrir les yeux du corps et de l'esprit pour voir l'architecture, la symétrie, l'arrangement et l'ordre de l'univers, et pour juger en même temps qu'un ouvrage si parfait, si bien conçu, et si divinement ordonné, part d'une souveraine raison, d'une souveraine sagesse et d'une souveraine providence. Mais rien aussi ne se dérobe plus à notre connaissance, parce que cette souveraine raison, cette souveraine sagesse et cette souveraine providence est si cachée, si mystérieuse et si profonde, singulièrement sur la conduite et sur le gouvernement des hommes, que plusieurs ne pouvant point la comprendre, ni la pénétrer, la nient ou la censurent.

Premièrement, disent-ils, s'il y avait une providence qui gouvernât l'univers, la méchanceté n'aurait pas tant de crédit dans le monde, ni tant de succès contre l'innocence. Car enfin deux choses sont nécessaires pour un bon gouvernement, l'une, de réprimer les méchants, et l'autre, de protéger les justes. Si le désordre régnait perpétuellement dans une ville, si le crime y demeurait impuni et si les bons citoyens, opprimés par les méchants, n'osaient pas même se plaindre des cruautés qu'ils souffrent, qui se persuaderait que cette ville est gouvernée par de sages magistrats? Ainsi, comme nous voyons le déréglement, l'injustice et la dissolution régner dans le monde; comme les impies y dominent et que les justes y sont presque toujours dans l'oppression et dans la disgrâce, qui peut croire qu'une souveraine providence, qui doit sagement disposer de toutes choses, le gouverne?

Cet argument est le principal appui des athées et donne quelquefois de la peine aux fidèles; le prophète même témoigne qu'il en est embarassé, et qu'il n'en saura l'éclaircissement que dans l'autre vie. On y fait néanmoins cette réponse dont l'esprit doit être satisfait: comme il y a une double fin, l'une qui regarde la vie présente, c'est-à-dire la tranquillité de l'homme, et l'autre qui envisage la vie future, c'est-à-dire le repos de l'éternité, il y a de même une double providence, l'une qui prépare les moyens proportionnés à cette tranquillité temporelle, et l'autre qui prescrit les moyens proportionnés à ce repos éternel. Celle-là est humaine et politique, parce qu'elle est fondée sur la sagesse humaine et qu'elle regarde le bien public, et celle-ci est divine et surnaturelle, parce qu'elle part de la sagesse divine et qu'elle se rapporte au bonheur éternel.

Ainsi, lorsqu'on dit qu'il appartient à la providence de réprimer les méchants et de leur ôter la licence de mal faire, cela est vrai, si l'on parle de la providence politique et du gouvernement temporel. Car, comme cette providence civile est instituée pour conserver la paix temporelle des Etats, il est de son devoir d'empêcher, autant qu'il lui est possible, tous les désordres qui peuvent troubler cette paix; tellement que, s'il y a quelque république où le crime se commette impunément, où la vertu soit décréditée et le libertinage favorisé, nous jugeons très-bien qu'elle est destituée de gouverneur, ou qu'elle n'est gouvernée que par un libertin ou par un tyran.

Mais pour cette souveraine providence qui gouverne le monde pour une fin surnaturelle, et qui se règle par des considérations éternelles, à qui tous les intérêts temporels doivent céder, il n'appartient pas à la sagesse de sa conduite d'empêcher les désordres et d'ordonner que les impies, qui doivent être punis dans l'éternité, souffrent encore dans le temps la peine de leurs crimes. Au contraire, pour de grandes raisons, elle doit laisser agir les choses et permettre, pour un temps, qu'elles suivent leurs mouvements, quelque déréglés qu'ils puissent être. Elle ne doit pas forcer la liberté des hommes, ni les contenir malgré eux dans leur devoir.

Premièrement, afin que nous puissions pratiquer la vertu et garder la loi par une obéissance volontaire et non par une rigoureuse nécessité, parce que la vertu forcée n'est pas une vertu, mais une servitude; c'est être esclave et non pas enfant de Dieu de s'acquitter de son devoir par force; il ne faut pas faire le bien par crainte, mais par amour, et, quelque bonne action qu'on fasse, elle n'est pas digne de récompense si elle n'est pas faite librement, parce qu'il n'y a point de récompense dès qu'il n'y a point de mérite, et il n'y a point de mérite dès qu'il n'y a point de liberté. Il est donc nécessaire que Dieu, pour nous rendre dignes du bonheur auquel il nous a destinés, n'use point de violence dans notre conduite et nous laisse dans toute notre liberté.

En second lieu, ce bonheur inestimable qui nous est préparé n'a-t-il pas de lui-même d'assez puissants attraits pour solliciter nos volontés et pour gagner nos cœurs, sans qu'il soit besoin d'employer la force et d'user d'une puissance extraordinaire pour y élever nos désirs et nous y conduire malgré nos résistances? La dignité de ce bien infini ne demande-t-elle pas, non-seulement que nous nous y portions de gré, mais que nous y courions encore avec toute l'ardeur de nos affections, avec toute l'impétuosité de nos forces? et ne semble-t-il pas que ce serait une peine plutôt qu'une récompense, un enfer plutôt qu'un paradis, s'il fallait nous ôter la liberté et nous faire de la violence pour nous y attirer?

Mais quoi! le supplice éternel dont les méchants sont menacés, ce feu qui ne s'éteint jamais et qui tourmente si cruellement les âmes damnées, ne suffit-il pas pour épouvanter les hommes et les retirer de leurs désordres, sans qu'il soit nécessaire de les ef-

frayer par d'autres menaces, ou d'ajouter à l'éternité des tourments qui leur sont proposés les peines temporelles. Ainsi, quoique Dieu ne châtie point les pécheurs et ne récompense point les justes en ce monde, sa providence ne manque pas néanmoins, ni aux uns, ni aux autres, parce que, pour maintenir les uns dans le devoir, et rappeller les autres de leurs égarements, il suffit de leur promettre le prix et de les menacer du supplice dans l'autre monde.

De plus, si la providence divine punissait les coupables en cette vie, comme fait la justice humaine, le monde serait bientôt épuisé, il n'y resterait qu'un petit nombre de gens de bien, et la rigueur de cette conduite ne donnant point lieu à la pénitence, il n'y aurait plus d'ouverture pour le salut des pécheurs.

Mais encore ce n'est pas sans raison que Dieu permet l'iniquité dans le monde, parce qu'elle donne de l'exercice et de l'éclat à la vertu des justes, et leur sert comme d'occasion d'un plus grand mérite et d'une plus éclatante couronne.

Otez la cruauté des tyrans, vous effacez la gloire des martyrs; ôtez l'injustice des persécuteurs, vous ne verrez plus briller la patience des justes. Une infinité de vertus qui reluisent dans les adversités, bien mieux que les rayons du soleil à travers les nues, disparaîtront sitôt que vous bannirez les oppressions et les violences. La méchanté, qui sert pour punir les péchés des impies, sert aussi pour corriger ceux des justes. Ainsi l'Ecriture nous apprend que Dieu s'est souvent servi de l'ambition et de la malice des Assyriens, des Perses, des Chaldéens, des Mèdes et des Romains, pour châtier les Juifs et plusieurs autres nations qui, sous le bras d'une puissance supérieure à la leur, humiliaient leur orgueil et reconnaissaient la vanité des choses humaines.

J'ajoute que Dieu, par ces prospérités dont il favorise les méchants et par ses disgrâces dont il afflige les justes, veut témoigner combien peu sont considérables à ses yeux les biens et les maux de cette vie, puisqu'il accable ses plus grands favoris de ces maux passagers, et qu'il remplit ses plus grands adversaires de ces biens périssables. Que les adversités sont précieuses, puisqu'elles sont le partage des gens de bien et le sort des enfants de Dieu! Mais que les faveurs de la terre sont méprisables, puisque les impies y ont ordinairement plus de part que les justes, et qu'elles sont des marques de la colère de Dieu, plutôt que des effets de sa bonté!

De cette fortune temporelle des méchants on peut encore tirer cette favorable conséquence pour les justes : que si Dieu fait tant de bien à ses ennemis en ce monde, que n'a-t-il pas préparé dans le ciel à ses élus? Et comme disait autrefois un grand saint à la vue des magnificences humaines : *Si tanta dedit diligentibus vanitatem, quanta daturus est diligentibus veritatem?* Si Dieu fait tant de choses pour le plaisir de ceux qui ne cherchent que la vanité, que ne fera-t-il pas pour la félicité de ceux qui cherchent la vérité?

Mais enfin cette conduite de la providence est un insigne témoignage de l'infinie bonté de Dieu, qui, par cette lenteur à punir le péché, attend le pécheur à la pénitence et lui donne le moyen de rentrer dans son devoir. Outre qu'elle ne laisse pas, toute miséricordieuse et toute indulgente qu'elle est, d'être quelquefois très-sévère et très-implacable, parce qu'elle exerce de temps en temps, même dès cette vie, de très-rigoureuses punitions contre les coupables, afin qu'on sache qu'elle ne s'endort pas dans le gouvernement du monde, qu'elle veille sur toutes les actions des hommes, et qu'elle sait bien se venger des injures que lui font les impies, témoin le déluge qui noya tous les hommes, après qu'ils se furent plongés dans le désordre; témoin l'embrasement de ces villes infâmes où la sodomie s'était glissée; témoin la terre, qui s'ouvrit pour engloutir ces impies et ces envieux qui s'étaient révoltés contre Moïse et contre Aaron; témoin la mer, qui s'étant divisée pour favoriser le passage du peuple fidèle, se réunit et se rassembla pour submerger Pharaon, parce que ce prince, toujours endurci dans son impiété, ne put être fléchi par les prodiges qu'il avait vus, ni par les plaies qu'il avait reçues.

Mais voici le second raisonnement que font les impies contre la providence. L'expérience nous apprend, disent-ils, que les choses réussissent selon l'industrie qu'on y emploie, et que l'heureux succès des affaires vient souvent de l'adresse plutôt que de la justice. D'où vient que plusieurs gagnent des causes très-injustes, qu'ils exécutent heureusement des entreprises très-criminelles, et que dans les combats qu'ils rendent, quoique la justice soit toute du côté de leurs adversaires, ils voient néanmoins presque toujours la victoire se ranger de leur parti, et marcher sous leurs étendards? d'où les impies concluent que chacun est abandonné à sa propre conduite, et que l'homme n'a point d'autre providence qui le gouverne que son industrie, son adresse ou sa valeur. Ce fut l'argument dont se servit, durant les guerres contre la religion, un chef des hérétiques, très-fameux par les grands avantages qu'il a remportés sur le bon parti. Ayant fait prisonnier de guerre un prince catholique, comme cet illustre captif lui parlait de la providence, il se moqua de ce discours, et mettant la main sur la garde de son épée : C'est là, dit-il, toute la providence sur laquelle il se faut appuyer; ce qui fait connaître que l'hérésie n'est pas beaucoup éloignée de l'athéisme, et qu'on n'a plus de religion, dès qu'on abandonne la véritable religion.

La réponse à cet argument se tire de la précédente. Car, comme je l'ai montré, la raison pour laquelle l'industrie ou le hasard règle l'événement des choses, plutôt que la justice et l'équité, c'est parce que Dieu ne

veut pas, durant le cours de cette vie, empêcher l'action des causes secondes, et que, par une très-sage providence, il a résolu de ne pas déterminer les hommes nécessairement au bien, et de les laisser dans la liberté de faire le mal, pour avoir lieu de les punir ou de les récompenser, selon le choix qu'ils feront du bien ou du mal. Il abandonne à leur prudence le soin de leur conduite, à leur travail la conservation de leur vie, et à leur liberté l'ouvrage de leur salut. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si les choses réussissent selon l'adresse ou la force qu'on y emploie, et non pas toujours selon la raison ou le droit qu'on y apporte.

J'ajoute qu'encore que les desseins des grands, quelque injustes qu'ils puissent être, aient quelquefois des succès avantageux, et que l'artifice, l'autorité et la force prévalent ordinairement sur la raison, la justice et l'équité, cela néanmoins n'est pas constant, et cette prospérité se trouve souvent interrompue par de grandes adversités et par de longues disgrâces. Car on en voit tous les jours qui, dans le commencement ou dans le progrès de leur fortune et de leur grandeur, lorsqu'ils se croient les mieux établis et les plus inébranlables, sont renversés en un instant et se trouvent abattus à mesure qu'ils s'étaient élevés.

Cela paraît dans les plus célèbres monarchies. Celle des Assyriens, autrefois si florissante, fut renversée par les Chaldéens, celle des Chaldéens par les Perses, celle des Perses par les Grecs, celle des Grecs par les Romains, et celle des Romains, autrefois chargée de tant de lauriers et riche de tant de dépouilles, aujourd'hui réduite dans l'état où nous la voyons, à peine conserve-t-elle le souvenir de son ancienne grandeur, et ne trouve dans ses ruines que les marques de l'inconstanee et de la fragilité des choses humaines.

Combien de renversements d'Etats n'a-t-on pas vus dans toute la suite des temps, et combien de tristes aventures ne sont pas arrivées à ceux-là mêmes qui semblaient être les premiers favoris de la fortune? Nabuchodonosor, dans la fleur de ses prospérités, après avoir subjugué tant de nations et réduit presque toute la terre sous ses lois, enflé du succès de ses entreprises, se trouve tellement humilié sous la puissante main de Dieu qui le frappe, que dans le même temps qu'il veut usurper les honneurs divins il ne mérite pas même de vivre dans la société des hommes, et se sent forcé d'aller chercher sa nourriture dans la compagnie des bêtes.

Son neveu Balthazar, dans la même nuit où il s'abandonne à la dissolution et à la joie, perd tout à la fois et le royaume et la vie. Cyrus, après tant de victoires, est malheureusement défait par les Scythes. Xerxès, avec une armée de trois cent mille combattants, se trouve, lorsqu'il présume le plus de sa force et de sa valeur, honteusement vaincu et entièrement défait par les Grecs. Le grand Alexandre, après avoir renversé l'empire des Perses et subjugué en peu de temps plusieurs autres Etats, voit le rapide cours de ses conquêtes subitement arrêté par une mort précipitée, et ne laissant point d'héritier, abandonne ses royaumes à l'ambition et à la division de ses capitaines, qui se détruisent les uns les autres et qui deviennent enfin la proie des Romains.

Mais ceux-ci, par combien de travaux et par combien de combats ont-ils fait croître cette prodigieuse grandeur où ils sont montés? Combien d'obstacles se sont opposés à leurs desseins? combien d'événements imprévus ont arrêté le cours de leurs victoires? combien de pertes ont-ils souffertes, et combien de fois se sont-ils vus sur le bord du précipice et à la veille de leur ruine? Que de calamités leur ont apportées les guerres civiles? Que l'ambition et la cruauté de leurs chefs leur ont fait souffrir de maux, et combien de leurs empereurs ou de leurs capitaines, après une infinité de soins et de travaux, ont été ignominieusement traités et cruellement meurtris. Parcourez tous les siècles, lisez toutes les histoires, les récentes aussi bien que les anciennes, vous y remarquerez une infinité de grands hommes dont les desseins, quelque soutenus qu'ils fussent par la puissance et par les armes, ont eu de très-malheureux succès, parce que la Providence divine, bien loin de seconder leurs entreprises, s'opposait à leurs efforts et renversait leurs projets, selon cette parole du prophète : *Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum :* Le Seigneur dissipe les desseins des méchants et ne permet pas que l'autorité et la force l'emportent toujours sur l'innocence et sur la justice.

En troisième lieu, poursuivent nos libertins, nous voyons que toutes les choses naturelles tiennent le même cours et le même ordre; que le soleil ne cesse jamais de faire ses révolutions et de composer, par ses divers mouvements, nos jours, nos saisons et nos années; que les corps sublunaires, quoiqu'ils agissent différemment selon les différentes impressions qu'ils reçoivent des corps supérieurs, gardent toujours les mêmes lois que la nature leur a prescrites, naissent toujours les uns des autres et conservent toujours leur espèce dans la destruction de leurs individus. Il semble donc qu'il n'y a point d'autre providence qui gouverne le monde que la nature, qui tient toujours le même cours, et qui se distingue par là de l'intelligence dont l'action n'est pas déterminée nécessairement à une même chose. Il semble que le monde, qui ne souffre point de changement et qui paraît le même qu'il a toujours été, se soutient de lui-même et se remue par sa propre vertu, sans qu'il soit nécessaire d'admettre un principe étranger qui lui imprime le mouvement et lui donne cette consistance.

Saint Pierre, prévoyant bien qu'il y aurait un jour des hommes qui tiendraient ce langage et qui se serviraient de cet argument pour flatter leur impiété et pour nourrir

leur libertinage, parle de la sorte : *Venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxta proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio aut adventus ejus? Ex quo enim patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ.* Plusieurs, dit-il, dans les derniers siècles, manqueront de foi. Voyant les promesses de l'autre vie si longtemps différées, il ne les croiront plus et se persuaderont que les choses seront toujours les mêmes qu'elles ont été, de sorte que le dernier jour arrivera lorsqu'ils s'en défieront le moins; et le monde, dont ils n'appréhenderont plus la fin, comme ils n'en reconnaîtront plus le commencement, ébranlé par le même bras qui le soutient, les ensevelira dans ses ruines.

Il ne faut pas, poursuit cet apôtre, que le délai qui paraît dans l'exécution des promesses divines vous étonne. Mille ans aux yeux de Dieu, qui, par l'étendue infinie de sa connaissance, embrasse toute la durée de l'éternité, ne sont pas plus considérables qu'un moment, outre que, s'il diffère l'exécution de ses promesses ou de ses menaces, ce n'est que par une bonté singulière qu'il a pour les pécheurs et pour les justes, afin que ceux-là aient du temps pour opérer leur conversion et que ceux-ci en aient pour augmenter leur mérite.

De plus, c'est une erreur de croire que le monde persévère toujours dans le même état. Les eaux l'ont une fois noyé, lorsqu'elles tombèrent avec tant d'abondance, qu'elles firent de toute la terre une mer effroyable, où presque tous les hommes firent naufrage, comme non-seulement les saintes Ecritures, mais encore les histoires profanes en rendent témoignage, selon le rapport de Josèphe dans le premier livre des Antiquités judaïques. Le feu le doit un jour réduire en cendres, et c'est pour lors qu'on verra sortir du débris de cet univers une nouvelle terre et de nouveaux cieux.

Au reste, cette perpétuité qui se remarque sans aucune interruption dans le cours des choses naturelles est un effet de la Providence et non pas de la nature, puisque la nature ne tire cette perpétuité que de la Providence, et que, si les choses naturelles sont toujours les mêmes, si le monde roule toujours sur les mêmes pôles, si les astres répandent toujours les mêmes influences, et si les éléments se donnent toujours les mêmes combats par la contrariété naturelle de leurs qualités, tout cela se fait et continuera de se faire par l'ordre de Dieu et pour l'usage des hommes, jusqu'à ce que le terme de cette vie mortelle sera venu, et que le nombre des élus qui doivent remplir les places des anges déserteurs sera tel qu'il a été prescrit et préordonné de toute éternité.

Mais enfin il se trouve quelques esprits qui ne désavouent pas une divinité, mais qui désavouent une providence. Car il est croyable, disent-ils, que cette divinité ne s'applique pas au gouvernement du monde, et que, bienheureuse et contente d'elle-même, séparée du commerce et de la société des mortels, elle ne s'occupe éternellement qu'à la contemplation de ses divins attributs et dédaigne le soin des choses humaines, soit parce qu'il est indigne d'une si haute majesté de s'abaisser à des choses si viles et si disproportionnées à la grandeur de son être et à l'expérience de ses opérations, soit parce qu'elle trouve toute sa béatitude en elle-même et n'est pas obligée de la chercher ailleurs, soit enfin parce qu'elle n'a nul intérêt aux affaires des hommes et n'en peut recevoir aucun accroissement ni aucune diminution pour son bonheur ni pour sa gloire.

C'est ainsi que raisonnaient autrefois Epicure, Démocrite, Lucrèce, Pline et quelques autres philosophes, qui mesuraient l'intelligence de Dieu par la faiblesse de leur esprit.

Et certainement si cette divine intelligence était limitée et n'était pas capable tout à la fois d'une infinité d'opérations et de connaissances, il y aurait quelque probabilité dans ce raisonnement. Car il semble dans cette supposition qu'il lui serait avantageux d'abandonner la conduite des choses humaines, parce que ce soin, et comme parle Pline, ce triste ministère partagerait ses pensées et l'empêcherait de vaquer à des choses plus éminentes et plus dignes de ses divines applications.

Mais c'est une imagination grossière qui se détruit à la première notion de la Divinité. Car, comme l'entendement divin est infini, il ne se divise point par la multitude ni par la diversité des objets. L'un ne lui dérobe rien de l'attention qu'il a sur l'autre, il est tout à tous et sans embarras, sans inquiétude, sans peine, par une infinie capacité d'intelligence; il sait tout, il opère tout, il se mêle de tout, il s'applique à tout, il entre dans tous les conseils, il est de toutes les entreprises, il agit avec toutes les causes, il influe dans tous les effets, il éclaire le monde avec le soleil, il agite la mer avec les vents, il cultive la terre avec les laboureurs, il gouverne les Etats avec les rois, il prononce les arrêts avec les juges, et par l'infinie étendue de sa providence, il ne s'attache pas moins à la conduite d'une fourmi qu'au gouvernement de tout l'univers.

C'est ce que l'Ecriture nous exprime si éloquemment en mille endroits, et singulièrement par ces paroles de l'Ecclésiastique : *Oculi Domini decies millies sole lucidiores, inspicientes omnes vias hominum, et considerantes in absconditis partibus.* Les yeux du Seigneur, infiniment plus éclairés que ceux du soleil, pénètrent les desseins de tous les hommes, observent toutes leurs démarches, les suivent dans toutes leurs voies et découvrent tout ce qu'il y a de plus caché dans leurs cœurs.

Comment osent-ils faire à la vue de ce Dieu vivant ce qu'ils n'oseraient pas commettre en présence d'un homme mortel.

Vous direz peut-être que Dieu sait à la vérité tout ce que font les hommes, tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils pensent, mais que tout cela lui est indifférent, et qu'il ne

s'en met point en peine; comme les grands, dont la naissance, la fortune et le rang est beaucoup élevé au dessus du peuple, regardent avec indifférence ce qui est au-dessous d'eux, et se mettent fort peu en peine de ce qui se passe dans les basses conditions.

Mais cela ne se peut souffrir, car, comme l'homme est l'ouvrage de Dieu, dans l'âme duquel il a imprimé les lois de sa justice, il en doit avoir soin et prendre garde qu'il vive selon les ordres qu'il lui a prescrits.

Il appartient à un ouvrier de ne pas abandonner son ouvrage, jusqu'à ce qu'il lui ait donné sa perfection, à un législateur d'avoir l'œil à l'observation des lois qu'il a publiées, à un père d'observer comment se comportent ses enfants.

Approuveriez-vous un architecte qui laisserait imparfait un palais qu'il aurait commencé, un roi qui se contenterait de faire de beaux édits et donnerait toutes sortes de licences à ses sujets, un père, qui ne prendrait aucun soin de ses enfants, et qui ne songerait ni à leur entretien, ni à leur éducation, ni à leur établissement, de peur de troubler ses plaisirs, d'interrompre ses divertissements et de se donner des inquiétudes.

Il faut conclure de là qu'il y a une Providence, et que Dieu, sans intéresser sa félicité, sans troubler son repos, sans interrompre d'un moment la contemplation éternelle de ses divins attributs, veille perpétuellement à la conservation des créatures, qui sont ses ouvrages, à la conduite des hommes, qui sont ses sujets, à la nourriture des fidèles, qui sont ses enfants.

De tous ces raisonnements je tire des réflexions qui feront la seconde partie et tout le fruit de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les réflexions que nous devons faire sur la Providence et les fruits que nous devons en recueillir.

C'est votre providence, mon Dieu, qui dispose de tout fortement et doucement; fortement, parce que rien ne résiste à ses ordres, et qu'elle triomphe de tous les obstacles qui s'opposent à ses desseins; doucement, parce qu'elle conduit toutes les créatures à leur fin par des moyens proportionnés, et que non-seulement elle s'accommode à l'inclination naturelle de toutes choses, mais que de plus elle ménage si bien la liberté des hommes, que sans la contraindre et sans la forcer elle la tourne comme elle veut et lui fait vouloir ce qu'elle veut.

Il n'y a rien dans le monde qui ne porte quelque impression et quelque vestige de la Providence. D'où vient que les créatures dépourvues de connaissance et de raison se conduisent et se gouvernent avec tant de règle et tant de méthode? D'où vient qu'elles prennent si bien les moyens propres à leur fin, sans être capables de connaître cette fin, ni de faire le discernement de ces moyens? N'est-ce point la Providence qui supplée au défaut de leur connaissance et de leur discernement? n'est-ce point la Providence qui les conduit et qui les gouverne avec tant d'ordre et tant de sagesse? Qui fait que les corps célestes roulent si méthodiquement sur nos têtes pour composer nos saisons et nos années, sinon la Providence? Qui fait que le soleil se couche et se lève si régulièrement pour faire le jour et la nuit, sinon la Providence, qui par ce moyen favorise le repos et le travail des hommes? Qui fait que la mer se renferme en des bornes et ne passe point les rivages qui lui sont marqués, sinon la Providence qui, par l'empire qu'elle a sur cet élément, lui prescrit cette loi: *Usque huc venies, et ibi confringes tumentes fluctus tuos?* Vous irez jusqu'à ces bords, et là vous briserez l'impétuosité de vos ondes. Qui fait que la terre est si féconde en fleurs et en fruits, sinon la Providence, qui pourvoit ainsi non-seulement à nos besoins, mais encore à nos délices? Qui fait que le feu se glisse partout secrètement et donne la vigueur à toutes choses, sinon la Providence, qui, par les degrés de la chaleur, ménagés et tempérés, anime tous les corps et leur imprime le mouvement? Qui fait que la rosée tombe des nues et vient fertiliser nos campagnes, sinon la Providence, comme remarque le saint roi: *Qui operit cœlum nubibus, et parat terræ pluviam, qui producit in montibus fœnum, et herbam servituti hominum?*

Mais encore, dit le même saint prophète, quel est ce bel instinct qu'on observe dans tous les animaux, sinon une impression et, comme je l'ai dit, un vestige de la Providence? Considérez avec quel artifice les araignées tendent leur toile et la forment de leur propre substance, pour en dresser des filets et des piéges à tout ce qui leur sert d'aliment et de proie; avec quelle industrie les oiseaux bâtissent leurs nids pour y loger et pour y nourrir leurs petits; avec quelle adresse les abeilles vont cueillir ce qu'il y a de plus doux et de plus exquis dans les prairies et dans les jardins, pour en composer leur ambroisie et leur nectar; avec quelle intelligence et quelle société elles s'assemblent, pour établir entre elles une petite république et se bâtir chacune dans leurs ruches une agréable demeure, où, sans confusion et sans désordre, elles vivent et travaillent ensemble; avec quelle subtilité les vers à soie filent imperceptiblement et tirent de leurs entrailles ce riche et ce précieux fil dont il se fait de si belles et de si magnifiques parures; avec quel sujet d'admiration et d'étonnement ils font de leurs propres ouvrages leurs propres tombeaux, dans lesquels ils meurent et renaissent presque à la fois. Je laisse les autres merveilles de la nature, qui font incessamment les éloges de la Providence, et qui en sont les arguments démonstratifs et les preuves évidentes. Car, comme je l'ai montré dans le discours précédent, il y a de la démonstration et de l'évidence que ce mouvement réglé des astres, que cette paix merveilleuse qui se conserve parmi les éléments, et qui n'est jamais troublée par la contrariété naturelle de leurs qualités opposées, que cette industrie, cette

adresse, cette intelligence et cette société que j'ai remarquée dans les moindres animaux ne viennent point du hasard, ni de ce qu'on appelle confusément la nature de chaque chose, mais d'une souveraine raison qui préside à tout avec une souveraine sagesse, et qui laisse partout quelque impression et quelque image d'elle-même.

Rien de mieux réglé et de mieux ordonné que ce qui est soumis à la Providence ; rien de plus déréglé et de plus dérangé que ce qui s'éloigne de l'ordre marqué par la Providence. Ainsi, comme toutes les choses naturelles ne s'écartent jamais des règles que la Providence leur a prescrites, elles suivent toujours leur cours et demeurent toujours dans l'ordre. De là vient cette consistance, cette harmonie, ce beau tempérament et cette inébranlable tranquillité qui se trouve dans l'univers où la Providence règne. Mais parce que les causes libres ont le pouvoir de se déterminer et de se gouverner elles-mêmes, elles s'abandonnent souvent à leur propre conduite et ne reconnaissent point d'autre loi que leur caprice, ni d'autre providence que leur propre sagesse. De là viennent les erreurs, les déréglements, les désunions, les divorces, les guerres, les ruines et les autres malheurs que nous voyons sur la terre. De là naissent, en un mot, tous les péchés qui se commettent dans le monde, et qui ne sont proprement que des oppositions à l'ordre sagement établi par la Providence.

Mais quelque route que prennent les pécheurs, et dans quelques égarements qu'ils soient, ils marchent toujours, malgré qu'ils en aient, dans les voies de la providence, et n'éludent jamais la sagesse de ses conseils. Elle trouve toujours l'exécution de ses desseins dans leur résistance aussi bien que dans leur soumission, dans leur désordre aussi bien que dans leur devoir, parce qu'elle ne manque jamais de manifester en leur personne les trésors de sa miséricorde ou de sa justice ; de sa miséricorde, s'ils reviennent de leurs égarements ; de sa justice s'ils persévèrent dans leurs iniquités. Elle permet souvent pour laisser les hommes dans leur liberté, qu'ils s'écartent de leur devoir ; mais elle sait bien les redresser et les conduire tous à leur terme, c'est-à-dire, en enfer, s'ils meurent dans leur désordre, en paradis, s'ils font leur pénitence. C'est ainsi qu'elle arrive toujours à la fin qu'elle se propose ; c'est ainsi qu'elle trouve toujours sa gloire dans notre salut ou dans notre perte, par l'exercice de sa rigueur ou de sa bonté.

Malheur à ceux qui, par le mauvais usage de leur franc arbitre, suivent le mouvement impétueux de leur inclination déréglée, et laissent la route bienheureuse que la providence leur avait tracée pour les conduire à leur souveraine félicité. Car enfin, pour ne pas acquiescer à la providence qui les appelle à la vie, ils sont contraints d'obéir à la providence qui les destine à la mort ; pour ne pas se tenir dans le règne de la douceur et de la bonté, ils se jettent dans le règne de la sévérité et de la rigueur ; pour ne pas vouloir subir le joug des commandements et des conseils divins, ils tombent dans l'esclavage de leurs passions et sous la tyrannie de leurs invisibles adversaires.

Mais heureux et mille fois heureux ceux qui, fortement convaincus par la raison et par la foi, qu'il y a une souveraine providence qui dispose de tout et qui pourvoit à tout, s'abandonnent à sa conduite et se reposent entièrement sur elle. Car elle n'a jamais trompé l'espérance de personne, et toujours favorable à ceux qui la réclament, elle ne cesse jamais de remédier à leurs besoins et de les soulager dans leurs peines. Elle veille perpétuellement sur eux, lors même qu'elle paraît endormie ; elle est toujours auprès d'eux, lors même qu'elle semble éloignée ; et si quelquefois elle permet qu'ils gémissent dans l'indigence, dans la flétrissure et dans la douleur, c'est par une secrète conduite de son amour envers eux, pour exercer leurs vertus sur la terre, pour augmenter leur mérite et pour accroître leur gloire dans l'éternité. Par un divin artifice de son infinie sagesse, elle tire leur profit de ce qui semble leur être pernicieux, elle tourne toutes choses à leur avantage, celles-là mêmes qui leur paraissent les plus désavantageuses, et les conduit à leur fin par des routes si bien ménagées, qu'ils ne manquent jamais d'arriver à ce terme bienheureux où consiste le repos éternel.

Que n'a-t-elle pas fait pour les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ? C'est elle qui vengea le sang d'Abel par la réprobation de celui qui l'avait répandu ; c'est elle qui conserva l'innocence d'Henoch dans la corruption où toute la terre était plongée ; c'est elle qui sauva Noé et toute sa famille dans le naufrage et dans la ruine de tous les hommes ; c'est elle qui rendit Abraham vainqueur dans la guerre qu'il entreprit pour la délivrance de son frère Loth ; c'est elle qui suivit Isaac sur l'autel où son père le devait immoler, et qui, substituant une autre victime à sa place, empêcha qu'il ne fût sacrifié ; c'est elle qui préserva Jacob de la fureur de Laban et de celle d'Esaü ; c'est elle qui tira Joseph de la citerne et de la prison pour l'élever à la souveraine puissance et le rendre le conservateur de ceux-là mêmes qui étaient convenu de le perdre ; c'est elle qui prit Moïse entre les bras de sa protection, lorsqu'il fut exposé à l'aventure des ondes, et que, flottant sur le Nil, il n'avait point d'autre bateau que son berceau, ni d'autres vents pour favoriser sa navigation que les soupirs de sa mère ; c'est elle qui défendit l'honneur et l'intégrité de la chaste et de l'incorruptible Susanne contre l'incontinence et contre la calomnie de ces deux impudiques vieillards qui, n'ayant pu la corrompre, s'efforcèrent de la flétrir et de la perdre ; c'est elle qui protégea David contre tous ses ennemis, et qui le délivra des mains de Goliath et de celles de Saül ; c'est elle qui descendit avec Daniel dans la fosse des lions, et qui n'empêcha pas seulement qu'il

fût la proie de ces animaux affamés, mais qui pourvut encore merveilleusement à sa nourriture par le ministère d'un ange et d'un prophète. En un mot, c'est elle qui fortifia le courage des martyrs contre la violence des tyrans, qui les accompagna dans les liens, qui se chargea de leurs chaînes, qui mêla dans leurs supplices mille secrètes douceurs, et qui, dans les amphithéâtres, dans les fournaises et dans les tortures, les rendit victorieux des tigres, des flammes et des tourments.

De là naissent les fruits que nous devons recueillir de la Providence : le premier est une parfaite tranquillité d'esprit dans le mouvement, dans la confusion et dans le désordre des choses humaines. Car, enfin, quand nous considérons que ce monde, où la témérité et le hasard semblent avoir plus de lieu que la prudence et la raison, où la malice prévaut et triomphe de la bonté, où le crime demeure souvent impuni et se commet, à cause de cette impunité, avec plus d'effronterie et plus d'insolence, est néanmoins gouverné par une si grande sagesse et par une si judicieuse providence, qui ne permet et qui n'ordonne rien que très-justement et très-saintement, nous calmons le trouble de notre esprit, nous arrêtons le murmure de notre raison, nous acquiesçons à une si sage conduite par une parfaite soumission de notre jugement, et nous ne nous étonnons plus de voir l'impiété triomphante, la vertu opprimée, la justice éteinte, l'innocence confondue et la religion renversée, parce que nous savons bien que rien de tout cela n'arriverait, si Dieu ne le permettait, et que Dieu ne le permettrait jamais, s'il n'y avait de très-justes raisons, et s'il n'était incomparablement plus avantageux de le permettre que de l'empêcher.

Il n'importe pas que ces raisons nous soient cachées, parce qu'il suffit qu'elles soient connues de Dieu et qu'elles nous soient un jour manifestées, quand la lumière de la gloire éclairera nos entendements et dissipera nos ténèbres. Il n'importe pas aussi que de cette secrète conduite de la Providence il naisse de grands maux, comme le mépris de la vertu, le triomphe du vice, l'oppression des peuples, la ruine des Etats, et ce qui est encore plus funeste, l'irréparable perte des âmes. Car, encore qu'il faille s'affliger de ces choses, la douleur néanmoins doit être modérée, parce qu'il a plu à Dieu, pour de très-justes motifs, de les permettre, et que la même Providence qui souffre tous ces malheurs saura bien les réparer avantageusement et tirer de ces grands maux des biens encore plus considérables.

Quoi de plus triste que la chute du genre humain ? Et Dieu pourtant a su tirer de là un si grand bien par l'incarnation du Verbe et par le prix inestimable de la rédemption, qu'il semble que cette chute ait été à souhaiter, et que ce malheur, quelque déplorable qu'il soit en lui-même, soit l'aventure du monde la plus heureuse.

Et bien que les choses pussent être plus favorablement disposées pour le bien particulier de quelques-uns, elles n'ont pu néanmoins être plus sagement ordonnées pour la perfection de l'univers et pour la fin que Dieu se propose dans toutes ses opérations, qui n'est autre que sa gloire et la manifestation de ses divins attributs. S'il n'y avait point de coupables dans le monde, comment ferait-il paraître sa patience à les supporter, sa bonté à les pardonner et sa justice à les punir ?

Le second fruit que tirent de la Providence tous ceux qui se confient en elle est une parfaite sûreté, en quelque péril qu'ils se trouvent, parce que Dieu, qui prend leurs intérêts avec plus de zèle qu'ils ne prennent les siens, les environne de sa protection, les couvre de son bouclier, suivant l'expression de l'Ecriture, et ne permet pas qu'il leur arrive rien de funeste. Il les prévient des assistances de sa grâce, pour les fortifier contre les attaques de la fortune ; il leur inspire dans le danger une certaine intrépidité qui fait qu'ils n'appréhendent rien, et qu'ils n'ont point d'autre crainte que celle de lui déplaire.

De là naît cette profonde tranquillité qu'ils ont dans les tempêtes les plus violentes qui s'excitent contre eux. Ils se reposent sur le témoignage de leur bonne conscience et sur une secrète confiance qu'ils ont en la protection de Dieu. Ils se moquent de tous les desseins qui se forment contre eux, et de tous les efforts qu'on emploie pour les abattre, parce qu'ils sont appuyés et soutenus par une puissance supérieure à celle de tous leurs adversaires et de tous leurs persécuteurs. Seigneur, disent-ils avec le prophète, quand toute la terre formerait des partis contre nous, quand l'air s'allumerait pour nous embraser, quand la mer ouvrirait ses abîmes pour nous engloutir, nous ne serions pas effrayés, et nous ne perdrions rien de notre paix, parce que vous êtes avec nous.

Le troisième fruit que nous devons tirer de la Providence est la consolation dans les adversités, parce qu'il n'arrive rien que Dieu ne l'ait préordonné, et qu'il ne l'ait comme prédéterminé par une souveraine sagesse et par une infinie bonté. Il n'est même jamais plus miséricordieux en notre endroit, que lorsqu'il nous paraît plus impitoyable, et les maux qu'il nous envoie viennent d'une singulière prédilection qu'il a pour nous, parce que les adversités sont les voies par lesquelles il conduit ordinairement ceux qu'il a choisis et qu'il a prédestinés à la gloire. Soit qu'il veuille par là nous détacher de cette vie misérable et nous faire soupirer après une vie plus heureuse, soit qu'il prenne plaisir de nous conduire à notre fin par des moyens opposés, et que, comme les richesses, les honneurs et les voluptés sont les routes ordinaires qui nous mènent en enfer, il veuille nous conduire à la félicité par les disgrâces, à la joie par les douleurs, au repos par les travaux, à la gloire par les humiliations ; soit qu'il prétende nous jeter comme l'or dans la fournaise de la tribulation, pour nous éprouver et nous purifier, ou qu'il veuille, comme le sculpteur, nous

frapper adroitement et retrancher de nous par le ciseau de la mortification ce qu'il y a de superflu, ce qu'il y a d'imparfait et ce qu'il y a de vicieux, afin de nous polir, de nous perfectionner et d'exprimer en nous l'image de son Fils crucifié.

De là vient que les saints, bien loin de s'affliger des aventures fâcheuses qui leur arrivaient, s'en consolaient aisément; ils s'en réjouissaient et s'en glorifiaient. A Dieu ne plaise, disait l'Apôtre, que je cherche d'autre plaisir et d'autre gloire que dans l'imitation et dans la croix de mon Sauveur : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini*. Voulez-vous savoir, ajoute-il, où je trouve mes délices et mes grandeurs? c'est, dit-il, dans mes infirmités et dans mes peines : *Placeo mihi in infirmitatibus et in angustiis*. Aussi, comme remarque le philosophe romain, il n'y a point de spectacle plus digne de Dieu qu'un homme qui triomphe de sa mauvaise fortune : *Spectaculum Deo dignum vir cum fortuna compositus*. Et saint Chrysostome dit qu'il aurait mieux aimé voir saint Paul avec ses chaînes que de voir toute la gloire des conquérants et toute la magnificence de leurs triomphes. Cet apôtre me paraît encore, poursuit-il, plus heureux et plus glorieux d'être captif et d'être enchaîné pour Jésus-Christ, que d'avoir été ravi jusqu'au troisième ciel et d'avoir appris des secrets qui passent toutes les connaissances humaines : *Non eum sic dico beatum, quod in paradisum raptus est, quam quod in vincula conjectus* (*Hom.* 3 *de pat. Job.*); pour dire qu'il y a non-seulement plus de mérite, mais encore plus de gloire de souffrir pour Dieu que d'être singulièrement favorisé de Dieu ; et de là vient que les souffrances ont toujours passé, dans l'estime des saints, pour les plus insignes faveurs et pour les plus grandes caresses que Dieu nous puisse faire.

Le dernier fruit que nous devons recueillir de la Providence est un soin modéré des choses temporelles. Car, comme raisonne le Sauveur dans l'Évangile, si la Providence divine s'étend sur les moindres animaux et leur fournit toutes les choses nécessaires, si elle pare les prairies et les revêt de cette agréable verdure qui nous charme, si elle nourrit les arbres et les couvre de feuilles, de fleurs et de fruits, pourra-t-elle se résoudre d'abandonner les hommes, qui sont les plus nobles ouvrages de sa puissance, les plus vives expressions de sa grandeur et les plus tendres objets de son amour? Les verra-t-elle gémir dans l'indigence, dans la faim et dans la nudité, sans attendrir son cœur à la vue de leurs besoins, et sans ouvrir les trésors de sa miséricorde sur l'abîme de leurs misères? Mais quoi! si rien ne manque à l'impie, s'il est plongé dans l'abondance, et si non-seulement Dieu lui donne les choses nécessaires, mais encore les superflues, c'est-à-dire les richesses, les délices et les honneurs du monde, que ne doit pas espérer l'homme juste! Quelle confiance ne doit-il pas fonder sur la Providence! et ne serait-il pas déraisonnable, si, n'ayant pas de quoi se nourrir et se vêtir, il appréhendait que Dieu fût insensible à ses besoins et lui refusât les aliments et les vêtements? Il y a longtemps, dit le prophète, que je vois ce qui se passe dans le monde, et je n'ai jamais vu les gens de bien abandonnés de la Providence et dépourvus des choses nécessaires. Si Dieu semble quelquefois user de lenteur à les secourir dans leurs peines, c'est par un secret adorable de son infinie sagesse, afin qu'ils reconnaissent leur impuissance, et que dans leurs besoins ils réclament sa bonté. S'il ne leur donne point les choses superflues, éclatantes et délicieuses, c'est encore par une singulière bienveillance en leur endroit, afin que l'abondance ne les pervertisse pas, et qu'ils sachent que ce monde n'est point le séjour de leur félicité, ni le théâtre de leur gloire. Mais il est parfaitement instruit de leurs nécessités et ne manque point d'y remédier par des voies occultes ou par de visibles assistances. Combien de fois le blé, l'argent et les autres choses nécessaires à la vie ont été secrètement et miraculeusement multipliées dans la maison de ceux qui se reposaient sur les soins de la Providence, ou qui s'étaient épuisés pour le soulagement des pauvres?

Vous ne devez pas néanmoins quitter le travail et vivre dans l'oisiveté sur cette parole mal entendue, que la Providence veille sur vous et travaille pour vous. Il faut toujours agir, et, comme les oiseaux, quelque soin que la Providence prenne de leur nourriture et de leur logement, ne laissent pas d'être toujours dans l'agitation et dans le mouvement, pour faire leurs nids et se procurer les autres choses nécessaires, de même, quelque secours que Dieu vous présente et quelque vigilance qu'il ait sur vous, il faut toujours seconder son action et coopérer avec lui pour l'entretien de votre corps, aussi bien que pour la sanctification de votre âme.

Ce que l'Évangile condamne, c'est cet empressement que vous avez pour les biens temporels, cette défiance que toutes choses vous manquent, cette inquiétude perpétuelle où vous êtes pour subvenir à vos nécessités présentes et prévenir les nécessités futures. Il faut toujours agir, comme j'ai dit, mais sans empressement et sans passion ; toujours pourvoir à vos besoins, mais sans inquiétude et sans alarmes; toujours veiller à vos affaires, mais sans emportement et sans murmure, si les événements ne répondent pas à vos désirs, parce que les succès ne dépendent pas de vous, mais de la Providence, qui fait les bonnes et les mauvaises issues, et qui rapporte sagement les unes et les autres à votre souveraine fin ; tellement que, comme vous ne devez pas trop vous réjouir de celles qui vous semblent heureuses, vous ne devez pas aussi trop vous affliger de celles qui vous paraissent infortunées, parce que celles-ci contribuent souvent plus à votre bonheur éternel que celles-là.

Votre soin principal ne doit pas être la conservation d'un corps qui va bientôt sous la tombe se réduire en cendre, mais le salut

de votre âme, qui est immortelle et qui flotte continuellement entre le bonheur et le malheur éternel. Cherchez premièrement, dit le Sauveur du monde, le royaume de Dieu, et le reste ne vous manquera point; travaillez, avant toute autre chose, à l'ouvrage de l'éternité, et le temps coulera pour vous heureusement; appliquez-vous avec toute la ferveur de votre zèle à servir le Seigneur, et sa providence ne vous abandonnera jamais dans vos besoins; prenez ardemment ses intérêts, et ne doutez point qu'il ne prenne les vôtres avec plus de chaleur et plus de succès : *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.*

Après cela, mon Dieu, ne faut-il point que j'aie toujours votre providence devant mes yeux, que je me repose toujours sur les soins qu'elle prend de ma conduite? Ne faut-il point que je reçoive de sa main toutes les choses qui m'arrivent, soient qu'elles me soient favorables ou qu'elles me soient contraires, puisqu'elle a sagement résolu dans l'éternité ce qui s'exécute dans le temps, et qu'elle fait servir également aux desseins avantageux qu'elle a sur moi les prospérités et les disgrâces? Ne faut-il pas enfin qu'elle soit ma consolation dans les adversités, mon assurance dans les périls, mon secours dans les besoins, mon repos dans les mouvements, dans les révolutions et dans les débris des choses humaines?

La condition de cette vie et la loi de la charité veulent que nous soyons touchés et que nous soyons affligés des malheurs qui frappent nos yeux et nos oreilles, parce que l'insensibilité ou l'indifférence feraient qu'on ne s'empresserait pas, et qu'on ne songerait pas même à secourir le prochain dans ses peines; mais, lorsqu'il n'y a plus d'espérance ni de remède pour la guérison ou pour le soulagement des maux que nous voyons, il faut cesser de nous alarmer et de nous affliger, bannir les plaintes inutiles et les vaines terreurs, calmer nos troubles et nous reposer entièrement sur les dispositions adorables de la Providence, sur la sagesse de ses conseils, sur l'abîme de ses jugements et sur la profondeur impénétrable de ses divines voies.

SERMON VI.

L'IMPORTANCE ET LA MANIÈRE DE VIVRE AVEC ORDRE.

Ordinatione tua perseverat dies.

Le jour persévère suivant l'ordre que vous y mettez (Ps. CXVIII)

Il y a peu de personnes dans le monde qui mènent une vie réglée; on ne peut se résoudre de vivre avec ordre, et les hommes sont tellement amoureux de leur liberté, qu'ils ne peuvent se prescrire aucune règle ni s'imposer aucune captivité dans leur conduite.

Cependant il est certain que l'ordre nous conduit à Dieu, et que le désordre nous en éloigne.

Ce même Dieu, qui est la souveraine règle de notre conduite, ne peut souffrir en nous aucun déréglement, et comme il fait tout avec poids, avec mesure, avec nombre, il veut aussi que nous pesions, que nous mesurions et que nous réglions sagement toutes choses.

Ce qu'il y a de plus accompli et de plus beau dans cet univers, c'est que toutes les parties qui le composent soient si bien rangées et si bien ordonnées; d'où naît cette agréable symétrie qu'on y remarque, et, pour parler ainsi, cette merveilleuse harmonie qu'on y entend, si l'on a l'oreille fine et savante. De même toute la perfection et toute la beauté d'une âme consiste non-seulement à bien régler ses passions au dedans, mais encore à bien régler ses actions au dehors, comme ses prières, ses occupations et ses divertissements, afin que, faisant chaque chose dans son temps et dans la méthode qu'elle s'est prescrite, il se fasse de toute sa vie, ainsi composée, un juste concert qui charme le ciel et la terre.

Nous verrons l'importance et la facilité de mener cette vie réglée, qui paraît d'abord gênante et forcée, mais qui devient par l'usage si aisée et si douce, qu'on n'y trouve point de peine et qu'on n'y goûte que du plaisir. Nous reconnaîtrons que le bon ordre de toute la vie n'est pas si difficile qu'on se le persuade, puisqu'il suffit pour cela de bien ordonner un jour qui sert de modèle à tous les autres, conformément à cette parole du prophète, qui a fait l'ouverture de ce discours : *Ordinatione tua perseverat dies :* un jour bien réglé persévère toute la vie, parce que toute la vie se règle sur l'idée d'un jour bien ordonné. Mais pour garder l'ordre dans notre discours, commençons par le recours à la prière, et disons : *Ave*, etc.

Quelque beau que soit l'ordre, nous avons néanmoins beaucoup de répugnance à le garder dans notre conduite, et nous sommes si portés au déréglement, que nous ne pouvons presque pas nous résoudre à mener une vie réglée dans le monde. Si nous avons assez de prudence pour nous prescrire des règles, nous n'avons pas assez de constance pour les observer, et la contrainte nous déplaît tellement, que nous ne pouvons pas même nous assujettir aux lois que nous nous imposons à nous-mêmes pour la disposition de notre temps et pour l'ordre de notre vie.

C'est pourquoi je veux adoucir cette peine et faciliter cet usage, afin que chacun règle sa conduite et range ses actions, non-seulement sans contrainte et sans répugnance, mais encore avec inclination et avec plaisir.

Pour cet effet je montre l'importance, la facilité, la méthode et la manière d'établir cet ordre et d'y persévérer. J'apprends à régler toute la vie, en ne réglant qu'un jour de la vie, parce qu'un jour bien réglé sera la règle de tous les autres. Par ce moyen il y aura tant de proportion dans notre manière de vivre, qu'on verra toujours dans la diversité de nos actions la même manière d'agir.

C'est de quoi personne presque ne s'avise

dans le monde, et c'est à quoi je veux aujourd'hui vous appliquer. Voyons premièrement l'importance et la facilité de mener une vie réglée dans le monde, et secondement la méthode et la manière de mener cette vie réglée : c'est le sujet et le partage de mon discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'importance et la facilité de vivre avec ordre.

Il n'y a rien de plus agréable dans le monde que l'ordre. C'est ce qui fait la beauté de l'univers, la douceur de la vie, le repos des villes et la félicité des Etats. Le paradis même tire sa beauté de l'ordre, et l'enfer n'est un lieu d'horreur que parce que le désordre y règne éternellement. D'où saint Augustin tire cette belle pensée, qu'une âme déréglée est une image de l'enfer, et qu'elle porte son supplice avec elle. Seigneur, dit-il, vous l'avez ordonné, et c'est une loi que vous avez établie par un décret immuable de votre divine sagesse, qu'une âme qui n'est point dans l'ordre trouve sa peine dans son déréglement, et que par le tourment qu'elle se donne, elle commence déjà d'exécuter sur elle-même l'arrêt de votre justice : *Jussisti, Domine et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus* (*Confes., l.* I, *c.* 12).

Cette vérité paraît universellement en toutes choses : quelle violence ne souffrent pas les éléments qui sont hors de leur centre ? Quelle douleur ne causent pas les os qui sont hors de leur situation naturelle ? et quelles infirmités n'apportent pas aux hommes les humeurs qui sont hors de cette proportion et de ce tempérament qui les calme et qui les unit ensemble ? En un mot, il n'y a point de créature qui ne soit naturellement inquiète, dès là qu'elle n'est point dans l'ordre, et comme tout ce qui est bien rangé a je ne sais quelle grâce qui charme, tout ce qui est dans le désordre blesse tellement la vue par sa laideur, qu'on ne peut le regarder sans peine.

Que serait le monde, s'il n'y avait point d'ordre ? sinon une confusion affreuse, un chaos pareil à celui que l'antiquité s'est imaginé avant cette belle disposition qui se remarque dans l'univers, où le ciel était confondu avec la terre et le jour avec la nuit, où l'on ne voyait rien de régulier dans le cours des astres ni dans la succession des saisons, où tous les éléments par un mélange confus étaient hors de leur centre, sans action, sans mouvement et sans figure.

Que deviendrait un royaume si l'ordre en était banni ? on n'y verrait plus de subordination, ni d'obéissance, ni de justice, ni de religion. Les lois seraient méprisées, les vertus éteintes, les arts abandonnés, les tribunaux abattus et les autels profanés. Le trône même serait bientôt ébranlé, et l'on ne conserverait pas longtemps le respect pour cette majesté qui brille sur le front des monarques. Il n'y aurait point de sûreté, ni pour le souverain, ni pour le sujet. Les faibles seraient opprimés par les forts, et les bons par les méchants. L'honneur, le bien et la vie seraient exposés à l'injustice, à l'insolence et à la cruauté.

Que dirai-je d'une armée sans ordre ? sinon qu'elle tournera bientôt ses armes contre elle-même, et que l'ennemi n'aura point la peine de la combattre et de la défaire, parce qu'elle se dissipera et se détruira elle-même.

Mais enfin, quel effroyable monstre serait le corps humain, si les parties qui le composent n'étaient point dans l'ordre que la nature leur a marqué, si les yeux voulaient occuper la place des oreilles et les pieds celle des mains ?

D'où je tire l'obligation indispensable que chacun a de vivre dans sa condition et dans son rang, afin que de là naisse la beauté du corps mystique que nous composons tous dans l'Eglise et dans l'Etat ; parce que ce serait un corps monstreux, si chacun y voulait faire l'office des yeux et des mains ; si ceux qui sont nés pour obéir voulaient commander, ou si ceux qui doivent recevoir l'instruction voulaient se mêler d'instruire les autres. Comme dans ce corps il faut qu'il y ait une tête pour le gouverner, il faut de même qu'il y ait des pieds pour le soutenir ; et comme il doit y avoir une langue pour parler, il doit y avoir aussi des organes pour recevoir la parole.

Tellement que rien ne subsiste que par l'ordre, et comme tout a été créé dans l'ordre, rien ne peut se conserver que par l'ordre. Si les hommes se déréglent par le mauvais usage de leur liberté, Dieu saura bien les réduire dans l'ordre par l'exercice rigoureux de sa justice. Il saura bien ranger les coupables dans le lieu du supplice, selon la nature de leurs crimes, comme il saura bien ranger les justes dans le séjour de la gloire, selon la qualité de leurs mérites.

Parce qu'il est le Dieu de l'ordre, qui fait tout avec poids, avec nombre et avec mesure, qui gouverne tout selon l'ordre de sa divine sagesse, et qui réglera tout à la fin du monde par l'ordre de sa justice distributive ou vindicative, selon le bien ou le mal qu'on aura fait.

Représentez-vous enfin une âme qui ne vit point dans l'ordre : c'est une confusion horrible, un chaos épouvantable de passions et de vices. Tout est déréglé dans sa conduite. Ce n'est point la raison ni la foi qui la gouverne, mais le caprice ou le hasard ; et l'on peut dire que ce n'est pas une vie chrétienne, ni même une vie raisonnable qu'elle mène, mais une vie brutale qui n'est point capable de règle et qui ne suit que l'impétuosité de son mouvement naturel.

C'est néanmoins ordinairement la vie qu'on passe dans le monde. On ne fait rien avec ordre. Tout est dans le déréglement et dans la confusion. Tout se fait avec incertitude et avec inconstance, rien par méthode et par direction.

On est extrêmement réglé pour le lieu dans lequel on habite. Chacun se pique d'avoir une maison régulièrement bâtie et richement parée. On y observe la symétrie et

la propreté; on y range très-exactement chaque chose à sa place, et l'on n'y saurait souffrir aucun désordre. Tellement que ces peuples vagabonds qui n'ont point d'habitation fixe, et qui n'ayant pas même l'usage de l'architecture, vivent dans les forêts et logent dans les cavernes, ne sont presque pas mis au rang des hommes, et ne semblent pas être différents des bêtes sauvages. Que dirons-nous de ceux qui n'ont rien de réglé dans leur conduite? Ne sont-ils pas encore plus irréguliers que ces peuples errants, qui n'ont rien d'arrêté dans leur séjour?

Cependant parmi ceux-là mêmes qui sont les plus exacts à bien ordonner le lieu de leur demeure, combien peu y en a-t-il qui songent à bien ordonner le temps de leur vie, à déterminer ce qu'ils doivent faire chaque heure du jour, à se prescrire une règle selon le conseil de la sagesse, pour l'ordre de toutes leurs actions et pour l'emploi de toutes leurs heures. Comme si le temps où nous vivons n'était pas infiniment plus considérable que le lieu où nous habitons, puisque le temps nous est nécessaire pour mériter l'éternité, et qu'il n'y a point de lieu dans le monde qui ne soit indifférent à notre salut.

Il est vrai qu'on s'imagine tant de difficultés dans cette conduite réglée, qu'on la regarde comme une chose impossible ou comme une chose qui n'est propre que pour le monastère, quoiqu'il n'y ait aucun fondement ni dans cette impossibilité qu'on suppose, ni dans cette disconvenance qu'on se figure, entre la vie du monde et cette vie régulière; parce qu'il n'est pas moins possible à la créature raisonnable de vivre par méthode que de vivre par raison, et que cette vie méthodique ne convient pas seulement aux religieux, mais encore à tous les chrétiens et même à tous les hommes, qui n'ont la connaissance et la liberté que pour se diriger eux-mêmes et pour se prescrire une loi à laquelle ils se doivent conformer non-seulement dans ce qui regarde le lieu de leur résidence pour vivre en société mais encore dans ce qui regarde la disposition de leur temps, pour vivre avec ordre.

La difficulté qu'on se représente cessera, si l'on considère qu'il n'est pas moins aisé de régler toute la vie, que de régler un jour de la vie; parce que toute la vie n'est autre chose qu'un jour multiplié, suivant la belle remarque d'un philosophe: *Omnis vita nostra non est nisi dies unus sæpe iteratus.* Car enfin les jours composent les semaines, les semaines font les mois, les mois produisent les années, et les années constituent toute la durée de notre vie. De sorte que notre vie n'est autre chose qu'un tissu de jours redoublés, ou, comme parle Sénèque, ce n'est proprement qu'un jour, puisque dans un seul jour de notre vie, nous voyons l'image de toute notre vie: *Singulos dies, singulas vitas puta:* ou, comme il explique dans un autre endroit: *Cui sua vita quotidie fuit tota, securus est.* Aujourd'hui nous prions, nous travaillons, nous nous reposons; demain nous faisons les mêmes choses, et c'est dans la continuation de ces mêmes actions que nous passons nos jours, nos semaines, nos mois, nos années et toute notre vie. Tellement que si nous avons réglé ces actions, nous avons fait la règle de toute notre vie, puisque toute notre vie n'est qu'une continuelle succession de ces mêmes choses.

Il ne faut donc pas regarder le bon ordre de toute la vie comme une chose si difficile, puisqu'il suffit pour cela de bien ordonner un jour, qui servira de modèle à tous les autres, selon le langage de l'Ecriture: *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* Le jour qui vient de couler sert de leçon au jour qui lui succède; et la nuit que nous avons passée dans l'ordre est une instruction pour celle qui la suit. Ce qu'un ancien a très-bien observé, quand il a dit que nos jours qui se succèdent continuellement les uns aux autres, sont les disciples les uns des autres, et que les premiers, quand ils ont été bien réglés, servent de règle à tous les autres. *Dies posterior priori est discipulus.*

Mais pour vaincre l'ennui que vous pourriez avoir de garder toujours la même conduite et le même ordre, servez-vous de l'exemple et de la raison.

Voyez comme Dieu de toute éternité fait toujours au dedans de soi la même chose. Toujours il engendre son Verbe par la fécondité de son entendement, et toujours il produit son Esprit-Saint par l'opération de sa volonté. Considérez encore, comme il est toujours dans les mêmes occupations, depuis qu'il a créé l'univers, et qu'il est comme sorti de lui-même par les ouvrages de sa puissance et par les effusions de sa bonté. Tous les jours il fait coucher et lever le soleil, tous les jours il fait mouvoir les cieux de l'Orient à l'Occident, et de l'Occident à l'Orient; tous les jours il entretient la paix des éléments dans la contrariété naturelle de leurs qualités, et tous les jours il prépare des choses nécessaires à la conservation des êtres qu'il a produits.

C'est ainsi que l'Eglise renouvelle tous les jours les mêmes mystères, opère tous les jours les mêmes sacrements, s'applique tous les jours aux mêmes cérémonies, confesse tous les jours les mêmes vérités, et retranche du nombre de ses enfants tous ceux qui cherchent de nouvelles routes et qui veulent établir de nouveaux dogmes.

C'est ainsi que la sainte Vierge, depuis le premier instant de sa vie, ne s'occupait que de la pensée du Messie: vivant toujours dans son attente avant sa venue, dans sa possession depuis sa naissance, et dans son souvenir après son ascension.

C'est ainsi que les bienheureux n'ont éternellement qu'une même vision, qui constitue l'essence de leur béatitude, ne sentent qu'un même feu qui les brûle d'amour, et ne chantent qu'un même cantique à la gloire de celui qui les comble de joie

C'est ainsi que plusieurs âmes dévotes passent leur vie dans la contemplation

d'un même mystère, comme de la passion de Jésus-Christ, de sa nativité ou de sa vie cachée.

Enfin, c'est ainsi que plusieurs grands saints ont vécu dans l'exercice d'une même pénitence, comme dans le jeûne, ou dans le cilice, ou dans le silence, ou dans quelque autre semblable austérité.

Mais pour ajouter la raison à l'exemple, considérez que par le moyen de cette conduite régulière et de cet ordre inviolablement observé dans la ressemblance, et comme dans l'unité de nos actions ordinaires, nous évitons l'inconstance, qui est l'écueil de la vie spirituelle, et qui fait que, changeant toujours d'occupation et de méthode, nous ne faisons rien avec perfection, ni même avec facilité, parce que l'habitude de bien agir ne s'acquiert que par la réitération des mêmes actes, et que ce que nous faisons souvent, quoique dans le commencement nous y commettions beaucoup de défauts, et que nous y sentions beaucoup de peines, nous le perfectionnons à la fin, et nous nous en facilitons l'exercice. Tellement que ce qui paraissait impossible, nous devient aisé par l'habitude que nous en acquérons; et ce que nous faisions très-imparfaitement et très-irrégulièrement, nous le rectifions enfin et nous le redressons par le fréquent usage et par la longue expérience que nous en avons. C'est ainsi qu'on devient habile dans tous les arts, et que les personnes expérimentées dans leurs ouvrages font avec promptitude et presque sans peine ce que d'autres ne sauraient pas même ébaucher avec beaucoup de temps et de travail.

C'est pour cela qu'on dit communément que rien n'est plus à craindre que d'avoir à faire à un homme qui n'a qu'une affaire, parce qu'il y devient très-éclairé, et qu'il y réussit ordinairement très-bien. Tellement que si nous observons un même ordre dans la conduite de notre vie, il ne faut pas douter que nous n'avancions beaucoup dans la perfection, et que nous n'acquérions même beaucoup de facilité pour bien agir.

Mais comment pouvons-nous garder la même manière d'agir dans une si grande diversité d'actions?

Toute la vie de l'homme se passe dans la piété, ou dans le travail, ou dans le divertissement. De sorte que si nous avons réglé ces trois choses, nous avons fait la règle de toute notre vie, nous avons établi l'ordre dans toute notre conduite.

Comme j'ai parlé de ces trois différents exercices en d'autres discours, et que j'ai prescrit la méthode qu'il y faut observer, je ne leur donne pas ici beaucoup d'étendue, et je rappelle seulement ce que j'ai dit pour les régler.

Les exercices de piété sont la prière, la méditation, la lecture, le sermon, la messe, l'usage des sacrements et la pratique des vertus chrétiennes. Il y faut observer trois choses, l'exactitude, la ferveur et la sincérité : l'exactitude, pour ne rien omettre de ce que nous devons à Dieu, et nous acquitter ponctuellement de tout ce qui regarde le culte que nous sommes obligés de rendre à cette Majesté suprême; la ferveur, parce que la tiédeur au service divin est réprouvée, et qu'il est écrit : malheur à ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment et froidement : la sincérité, parce qu'il est nécessaire d'adorer Dieu en esprit et en vérité, c'est-à-dire, sans dissimulation et sans hypocrisie : il le faut honorer du cœur aussi bien que de la bouche; et comme nous avons essentiellement deux parties qui nous composent, le corps et l'âme, nous devons lui présenter ce double sacrifice de nous-mêmes; celui du corps, par des actes de religion extérieurs et sensibles, celui de l'âme, par la pureté de nos intentions, par la sainteté de nos pensées et par la sincérité de nos désirs.

Le travail consiste dans nos occupations, dans nos emplois, dans nos charges, dans les divers ministères de la vie, dans les ouvrages de l'art et dans les productions de l'esprit. Il y faut observer aussi trois choses, la justice, la diligence et la modération : la justice, afin qu'on n'entreprenne et qu'on n'exécute rien, qui blesse la conscience et qui nuise au salut; la diligence, parce que nos ouvrages, étant rapportés et consacrés à Dieu, doivent être faits avec toute la vigueur et toute la perfection qui nous est possible, afin qu'ils soient dignes d'être présentés à cette Majesté souveraine, et d'être récompensés de la couronne éternelle; la modération, parce qu'il n'est guère moins dangereux au salut de trop faire, que de ne rien faire; l'oisiveté qui doit être bannie du monde, comme la mère du libertinage, de la dissolution et de l'impiété, n'est guère moins pernicieuse à l'homme que l'excès du travail, parce qu'une âme, accablée d'occupations et d'emplois ne se donne presque pas un moment pour songer et pour travailler à l'affaire la plus importante qu'elle ait dans le monde, c'est-à-dire, à l'affaire de l'éternité. Si bien qu'il faut modérer nos occupations et nos emplois, et prendre les choses de ce monde comme des remèdes et comme des moyens. On n'excède jamais en remèdes, et l'on proportionne toujours les moyens à la fin qu'on prétend. C'est ainsi que nous devons nous appliquer aux choses de ce monde avec modération et par rapport à la fin où nous tendons.

Mais comme tous les sages, par une condescendance à l'infirmité des hommes, leur permettent après le travail quelque divertissement pour les récréer et les rendre par ce moyen plus vigoureux et plus forts dans leurs exercices et dans leurs fonctions, il y faut observer encore trois choses : l'innocence, la sobriété et la bienséance.

L'innocence, afin que par libertinage on ne se divertisse pas en des choses criminelles ou défendues, ou que par impiété on ne joue pas des choses saintes ni des personnes consacrées à Dieu ou que par débauche, on ne passe point le temps en des

intempérances et en des excès ; ou que par déréglement on ne s'engage pas en des jeux illicites et dangereux ; ou que par une curiosité coupable on n'aille point se récréer aux comédies ni aux spectacles, qui ont été si souvent condamnés par les saints Pères et par les censures ecclésiastiques ; ou que, par une corruption assez commune dans le monde, on ne se joigne pas avec certaines gens de mauvaise vie et de mauvaise foi, qui ne se divertissent presque jamais qu'aux dépens de la tempérance et de la pudeur; qui sont naturellement querelleurs et qui finissent toujours la récréation par quelque funeste catastrophe; qui par des adresses étudiées et par mille secrets artifices font ordinairement du jeu un commerce d'injustice et d'iniquité, pour tromper ceux qui se mêlent avec eux, et les dépouiller entièrement.

La sobriété, parce qu'il ne faut point regarder le divertissement comme la fin où nous devions nous arrêter, mais comme un moyen passager, pour nous délasser de nos travaux passés, et nous disposer à nos travaux à venir ; il le faut prendre sobrement, et nous souvenir que nous sommes en ce monde, non pour y jouer, mais pour y travailler; non pour y goûter quelque plaisir temporel, mais pour y mériter le plaisir éternel; non pour y passer le temps en de vaines occupations, mais pour l'employer utilement à l'ouvrage que Dieu nous a mis en main, c'est-à-dire, à l'ouvrage de l'éternité.

La bienséance, parce que toute sorte de jeux ne conviennent pas à toute sorte de personnes, et qu'il ne serait pas bienséant à un prince, à un magistrat, à un ecclésiastique, ni à un religieux, de prendre les mêmes divertissements qui sont en usage parmi le peuple. Comme le ministère ou la dignité de ces personnes les oblige de servir d'exemple et de conserver leur autorité, pour imprimer la crainte dans les esprits, et les maintenir dans le devoir, elles ne doivent jamais paraître publiquement qu'avec un maintien sérieux, et doivent toujours s'éloigner ou se distinguer du peuple, dans le temps même qu'elles prennent pour se divertir et pour se récréer.

La bienséance dans les divertissements nous oblige d'observer non-seulement les circonstances des personnes, mais encore des temps et des lieux, parce qu'il y aurait de l'indécence et de la profanation de se divertir et de se récréer dans les lieux consacrés à la prière et dans certains temps religieux et solennels, qui, par une piété singulière et publique, sont dévoués à Dieu et destinés à son culte, comme S. Chrysostome le remarque dans les invectives qu'il a faites contre les déréglements qui se commettaient devant les autels et pendant les sacrifices. Mes frères, disait-il, pensez-vous que nos autels soient des théâtres, et que nos sacrifices soient des jeux ? Quelle dissolution est-ce de rire et de cajoler dans ces lieux augustes et pendant ces temps consacrés par de si redoutables mystères ?

Il faut donc que nos divertissements soient honnêtes, innocents et modérés; il faut qu'ils soient toujours précédés et suivis du travail. J'ajoute même qu'ils seront des sources de mérite et de gloire, si nous y gardons les règles que j'ai prescrites, et principalement si nous les prenons pour de bons motifs, comme pour réparer nos forces et nous disposer ainsi à nous acquitter mieux de nos charges et de nos fonctions.

Les jeux de l'empereur, dit Sénèque, ne sont pas moins profitables à l'empire que ses occupations sérieuses, parce qu'il les mesure tous par les règles de sa prudence, et qu'il les rapporte à l'utilité de ses Etats. Nous travaillons pour la république, lors même que nous jouons, disait le roi Théodoric, comme rapporte Cassiodore, parce que nos plaisirs innocents nous désoccupent, afin que nous puissions ensuite nous appliquer avec plus de vigueur au gouvernement de notre peuple : *Sit et pro republica, cum ludere videmur, nam ideo voluptuosa quærimus, ut per ipsa seria compleamus.* (*Cassiod.*, *l.* I, *ep.* 45.)

Ainsi voyons-nous dans les monastères les mieux réglés et les plus austères, que les heures de la récréation n'y sont pas moins ponctuellement observées que celles du travail et de la piété : on y tient même cette maxime pour constante, qu'on ne mérite guère moins devant Dieu par celles-là que par les autres, parce que celles-là servent à l'accomplissement des autres, et qu'on se propose toujours une même fin dans les unes et dans les autres, c'est-à-dire la gloire de Dieu et la sanctification de l'âme. Jusque-là que ceux qui veulent s'abstenir de la récréation, pour s'adonner à la piété ou pour s'appliquer au travail, bien loin de laisser plus d'opinion de leur sainteté, donnent un juste soupçon qu'il n'y ait dans leur conduite plus d'amour-propre que de solide vertu, parce que cet esprit de singularité qu'ils affectent est condamné et passe bien souvent pour un esprit de bizarrerie ou de vanité, plutôt que pour un esprit de ferveur ou de zèle.

Voilà, chrétiens, l'importance et la facilité de régler nos actions. Voyons la méthode et la manière de les régler. C'est ici le bon usage du temps, le bon ordre de la vie et la seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME PARTIE.

La méthode et la manière de vivre avec ordre.

Toutes nos actions seront admirablement bien réglées, si nous observons trois choses : le temps, l'ordre et la manière d'agir.

La disposition du temps n'appartient qu'à Dieu. Il est le maître des siècles, non seulement parce qu'il les a faits, mais encore parce qu'il en a disposé par la sagesse de ses conseils; car comme il a rangé chaque chose dans son lieu, il a sagement ordonné chaque chose dans son temps : il a placé la terre dans le centre du monde, comme le corps le plus pesant ; il a répandu l'eau partout où cet élément est nécessaire pour la fécondité des

campagnes; il a rempli d'air tous les espaces, pour ne laisser rien de vide dans la nature; il a mis le soleil dans le lieu du monde le plus élevé, pour communiquer la lumière à toutes les nations.

Avec la même sagesse avec laquelle il a marqué un lieu à toutes les choses qu'il a créées, il a déterminé le temps de leur création et de leur durée, avec cette différence, que dans le lieu qu'il leur a marqué, il a égard à leur propriété naturelle, et que pour le temps qu'il leur a prescrit, il le leur mesure selon son bon plaisir. Car, comme il en est le souverain dispensateur, il le distribue à chacun comme il lui plaît, il en détermine toutes les circonstances, il en ordonne tous les instants. Il en donne plus aux uns et moins aux autres. Mais ni les uns ni les autres ne savent avec quelle mesure il le leur donne; afin qu'ils en fassent tous un bon usage, et qu'ils en règlent chaque moment, comme si c'était le dernier de leur vie et celui d'où dépend leur éternité.

C'est pour cela qu'il n'y a rien de plus précieux, ni qui demande plus d'économie que le temps. Je ne dis pas ici à quoi il le faut employer, mais comment il le faut régler, afin que notre vie se passe dans l'ordre et que nos actions se fassent dans les règles.

Premièrement il faut régler le commencement et la fin du jour, pour la prière du matin et pour celle du soir; car enfin, ce serait un jour mille fois plus sombre que la nuit, s'il n'était pas éclairé de Dieu; et si, par un étrange déréglement de notre conduite, il ne se commençait et ne se terminait point par celui qui est le principe et la fin de toutes choses.

Il faut partager ensuite le reste de la journée, pour en faire la distribution selon la nature de nos emplois ou suivant l'avis de nos directeurs, afin que toutes choses soient faites dans les heures qui leur sont propres, et qu'il n'y ait pas une seule partie de notre temps qui ne soit utilement employée, ou dans quelque exercice de piété, ou dans quelque travail de l'esprit ou du corps, ou dans quelque divertissement honnête que la nature demande et que la raison permet, afin de réparer les forces et de rendre l'homme plus propre pour ses fonctions.

Ainsi, comme dans les statues, toutes les parties en sont belles, comme dans les bâtimens, toutes les proportions en sont parfaitement bien prises, comme dans le monde tout est bien ordonné, et que l'auteur de ce grand univers n'a pas seulement appliqué sa divine sagesse à bien régler les astres et les éléments, mais encore à bien composer les feuilles et les fleurs, comme dans la personne de ceux qui s'ajustent proprement, on ne voit rien qui ne soit propre, et qu'ils n'ont pas seulement égard à la propreté des habits, des yeux, de la bouche et du visage, mais encore des cheveux, qui ne sont, pour parler ainsi que des superfluités de la nature, ainsi toutes nos actions, même les moins considérables, doivent être rangées et distribuées, chacune dans les heures qui lui conviennent, afin que tout se passe dans l'ordre et qu'il y ait dans toute notre conduite un harmonieux accord, une cadence réglée, un divin arrangement, une symétrie parfaite qui charme le ciel et la terre.

Il faut que chaque chose se fasse dans le temps, mais principalement il faut que tout se fasse dans l'ordre, c'est-à-dire successivement, afin qu'il n'y ait point de confusion dans nos actions, et qu'on ne mêle point les choses saintes avec les profanes, ni les sérieuses avec les divertissantes.

Tellement que l'heure destinée à chaque action étant passée, il faut abandonner cette action, même quand elle serait imparfaite, pourvu qu'elle ne soit point d'une obligation étroite et d'une nécessité indispensable.

L'heure de la prière étant venue, il faut s'y appliquer entièrement sans songer aux affaires ni aux divertissements; et le temps du travail ou le petit intervalle de la récréation étant arrivé, il faut se dérober à la piété et quitter nos saints exercices, quoiqu'il faille, pour sanctifier la récréation et le travail, y mêler quelques pieux sentiments, comme des intentions pures et des oraisons qu'on appelle jaculatoires, afin que nous demeurions intérieurement unis avec Dieu et fixés au ciel, lors même que les soins de la vie, ou les engagements de notre état, nous appliquent aux choses de la terre et nous plongent dans les occupations du monde.

Comme la sainteté ne consiste pas à faire toujours des actions saintes en elles-mêmes, mais à faire saintement les choses qui appartiennent à notre emploi et qui conviennent à notre état, il faut présupposer ce grand principe de la morale chrétienne, que nous ne pouvons rien faire de plus parfait ni de plus agréable à Dieu, que de garder exactement l'ordre que nous nous sommes une fois prescrit pour la conduite de notre vie, et de faire ponctuellement, à chaque heure du jour, l'action que nous nous sommes proposée dans la distribution de notre temps, lorsqu'après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit et le conseil d'un sage directeur, nous avons réglé notre journée suivant la profession que nous faisons, ou conformément au ministère que nous exerçons.

Car, en suivant cette règle, nous ne pouvons manquer ni craindre la chose du monde la plus dangereuse dans la vie spirituelle, qui est que nous fassions notre propre volonté et que nous ne méritions rien devant Dieu. Puisque ce n'est pas notre volonté que nous faisons, mais celle de Dieu qui, ne pouvant point nous être connue par elle-même, nous est assez manifestée par la bouche d'un sage directeur dont ordinairement Dieu se sert, comme d'un interprète de sa volonté, pour nous faire connaître ce qu'il veut que nous fassions et comment il veut que nous vivions; suivant la parole du prophète : *Virga directionis, virga regni tui.* Vous régnez, Seigneur, dans une âme qui se laisse conduire par la voie de la

direction, c'est là que vous exercerez parfaitement votre empire.

Si bien que notre vie, réglée de cette sorte, ne peut se passer plus saintement, puisqu'elle est une exécution continuelle de la volonté de Dieu, et, par conséquent, un perpétuel accroissement de mérite.

Enfin, la méthode que nous devons observer dans nos actions est, premièrement, de ne pas agir par coutume, par caprice, par précipitation, par emportement, par vanité, ni par aucun respect humain, ni par aucune passion déréglée, ni pour quelque intérêt temporel, ni pour quelque autre considération purement naturelle. Car, si nous agissons de cette sorte, nous perdons notre temps et ne méritons rien devant Dieu. Mais afin que nos actions, même les plus indifférentes, soient méritoires, il faut qu'elles soient faites pour des motifs surnaturels, il faut qu'elles partent d'un principe de religion et de foi, il faut qu'elles soient animées de la grâce, et que ce ne soient pas des œuvres mortes par le péché; en un mot, il faut qu'elles soient rapportées à Dieu et qu'elles soient faites pour son amour et pour sa gloire.

Saint Paul veut que nous fassions toutes choses au nom de Jésus-Christ, et les Pères de la vie spirituelle enseignent cette belle méthode, de joindre nos intentions avec celles du Sauveur, d'unir nos actions aux siennes, d'avoir en toutes choses les mêmes desseins et les mêmes vues qu'il avait. Il y en a qui font leurs actions à l'intention de quelque saint en particulier qu'ils ont en singulière vénération, et d'autres, donnant plus d'étendue à leur zèle, entrent dans les intentions de tous les saints, et font leurs actions pour toutes les fins que l'Eglise militante se propose sur la terre, et que l'Eglise triomphante envisage dans le ciel. Quelquefois nous pouvons offrir à Dieu ce que nous faisons en satisfaction de nos péchés, d'autres fois en actions de grâces, tantôt pour obtenir quelque faveur, tantôt pour soulager quelque âme du purgatoire, tantôt pour honorer la sainte Vierge ou le saint que nous avons choisi pour notre patron.

De là vient qu'il faut s'arrêter un peu de temps au commencement de chaque action, pour diriger l'intention et regarder la fin qu'on se doit proposer. Comme l'arbalétrier, avant qu'il décoche sa flèche, dresse son arc et vise le but qu'il doit frapper: *In omnibus respice finem.* Envisageons en toutes choses la fin pour laquelle nous avons été faits, ne faisons rien que pour cette fin, et par ce moyen nous arriverons infailliblement à ce terme bienheureux où consiste notre souveraine félicité.

C'est ainsi que nous croîtrons en mérite et que nous ajouterons incessamment quelque nouvel éclat à la couronne qui nous est préparée. Il n'y aura point de moment dans la journée où nous n'acquérions un nouveau degré de gloire. Non-seulement nos bonnes œuvres, comme la communion, la prière, le jeûne, l'aumône, mais encore nos actions les plus indifférentes, les plus communes et les plus naturelles, comme le sommeil, le repas, le divertissement et le jeu, animées de cet esprit de religion, produites par ce principe de piété et faites par rapport à cette fin, seront toutes surnaturelles, toutes divines et toutes méritoires.

Ah! que les hommes, tout intéressés qu'ils sont, connaissent peu leurs véritables intérêts, et que, dans le désir ardent qu'ils ont de s'enrichir, ils savent peu le secret d'acquérir les solides richesses. Car enfin, s'ils conservaient la grâce sanctifiante et s'ils agissaient par un bon motif, ils entasseraient mérite sur mérite et trésor sur trésor; tout le cours de leur vie serait une perpétuelle semence de bénédictions, dont la moisson irait jusqu'à l'infini dans le séjour de l'éternité bienheureuse; et de tous les moments qui composent leurs années, il n'y en aurait presque pas un qui ne produisît une nouvelle couronne mille fois plus précieuse que celles qui brillent sur la tête des monarques.

Mais parce qu'ils vivent dans l'état du péché mortel, dans lequel on ne peut rien mériter pour le ciel, quand même on endurerait le martyre; parce qu'ils agissent toujours pour le monde, et jamais pour Dieu; parce que l'ambition, l'intérêt ou le plaisir des sens sont le principe de tous les mouvements, et qu'ils n'ont point d'autre vue dans toutes leurs opérations que d'avoir de l'argent, ou d'acquérir de la réputation, ou de jouir de quelque satisfaction sensible, ils ne font point d'action digne de la vie éternelle, et se trouvant à la mort sans mérite, ils seront toute l'éternité sans récompense.

Secondement, ceux qui se trouvent dans l'impuissance d'agir, ou qui ne peuvent pas beaucoup agir pour la gloire de Dieu ni pour le salut du prochain, doivent suppléer au défaut de leurs actions par la grandeur de leurs désirs, parce que Dieu ne regarde pas tant ce que nous faisons et ce que nous pouvons faire, que ce que nous désirons; et la raison est, parce que tout ce que nous faisons et tout ce que nous pouvons faire est borné, et n'a par conséquent aucune proportion à l'infinie dignité de l'être divin. Mais ce que nous pouvons désirer est immense, infini, et par ce moyen en quelque façon proportionné à ce que Dieu peut exiger ou mériter de nous. Si bien que nos désirs, quand ils ont toute la sincérité et toute l'étendue que nous leur pouvons donner avec la grâce qui les excite et qui les soutient, plaisent et conviennent plus à Dieu que les actions mêmes qui lui sont les plus agréables et les plus glorieuses.

C'est la consolation des bonnes âmes, lorsque, dans l'exercice de leur zèle, leur puissance ne répond pas à leur volonté. Car elles peuvent former de grands désirs et plaire par ce moyen à Dieu, plus que par de grands effets. C'est pourquoi la main n'est jamais vide devant Dieu, quand le cœur est plein de bons désirs; et de là vient que la sainte Vierge méritait plus dans sa chambre de Na-

zareth par la pureté de ses intentions, que les apôtres et les martyrs par les travaux et par les tourments qu'ils enduraient dans la prédication de l'Evangile et pour la défense de la foi.

Il faut néanmoins régler nos désirs, aussi bien que nos actions ; il les faut subordonner tous à la volonté de Dieu, et ne vouloir même, quelque saints qu'ils soient, les accomplir que dans l'étendue des grâces qui nous sont communiquées ; les seconder par nos soins et par nos efforts, afin qu'ils ne demeurent pas infructueux et qu'ils s'exécutent du moins selon nos forces ; les regarder comme des faveurs singulières que Dieu nous fait pour subvenir à notre impuissance et remplir ce qui n'est pas en notre pouvoir par ce qui est dans notre volonté ; les considérer enfin comme des vents favorables que le Saint-Esprit excite dans notre cœur, afin que nous fassions une heureuse navigation ; profiter de ces précieux moments, tendre les voiles et nous servir de ces belles occasions pour faire de grands progrès dans la perfection chrétienne.

Mais encore que nous devions user de toutes nos diligences et de toutes nos forces pour exécuter ces bons désirs, néanmoins si nous y trouvons des empêchements et des obstacles, il ne faut pas nous décourager et nous abattre, mais offrir à Dieu nos pieuses intentions et nous soumettre parfaitement à ses ordres éternels.

Car, comme j'ai dit ailleurs, il faut modérer nos désirs à l'égard des biens spirituels, de même qu'à l'égard des biens temporels ; conformer en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, ne vouloir que ce qu'il veut, préférer ce qui lui plaît à tout ce qui nous accommode, ne vouloir pas même acquérir plus de sainteté qu'il n'a résolu de nous donner de grâces, et l'honorer toujours également dans les adversités et dans les faveurs, dans les aridités et dans les onctions, dans les infirmités et dans les forces, dans les prospérités et dans les disgrâces, parce qu'il trouve toujours également son plaisir dans ces différentes aventures, et qu'il les a toutes déterminées par une souveraine sagesse, comme des voies pour nous conduire à notre fin.

Mais revenons à la règle de nos actions et disons en troisième lieu qu'il les faut subordonner les unes aux autres ; car elles ne vont pas toutes d'un pas égal, elles ne sont pas toutes d'un même poids : les unes sont d'obligation, et les autres ne sont que de conseil. Il ne faut jamais omettre les premières, et nous pouvons laisser les autres. Néanmoins parce qu'il est très-important pour notre sanctification et même pour notre salut, comme j'ai montré dans un autre discours, de faire non-seulement les choses qui sont d'obligation et de commandement, mais encore celles qui sont de surérogation et de surcroît, il ne faut point omettre celles-ci, et nous devons les pratiquer autant que nous pouvons avec le secours de la grâce. Mais il faut toujours les subordonner aux autres, accomplir surtout ce qui est de nécessité, et venir après à ce qui est de surabondance ; nous acquitter premièrement de ce qui est d'obligation et de précepte, et pratiquer ensuite ce qui est de perfection et de conseil ; donner toujours la préférence aux actes de justice sur les actes de charité, aux devoirs de religion sur tous les autres devoirs de la vie, aux soins de l'âme sur les soins du corps, aux affaires de l'éternité sur les affaires du temps, aux intérêts de Dieu sur tous les intérêts du monde. En un mot, comme toute notre vie se passe dans la piété, dans le travail et dans le divertissement, ainsi que je l'ai déjà présupposé, il faut toujours que la piété marche devant et qu'on n'aille jamais au travail sans avoir fait quelque oraison, ni au divertissement sans avoir fait quelque ouvrage. Ainsi nous devons commencer le jour par quelque sainte pratique de religion et de piété, le continuer par quelque travail de l'esprit et du corps ; y mêler, s'il est nécessaire, quelque divertissement honnête, pour délasser l'esprit ou pour soulager le corps ; le terminer enfin comme nous l'avons commencé, c'est-à-dire par le recours à Dieu et par quelque pieuse réflexion sur le bien ou sur le mal que nous avons fait pendant la journée, sur le bon ou sur le mauvais état de notre conscience, sur le bonheur ou sur le malheur éternel qui nous tomberait en partage, si notre vie devait finir avec le jour qui vient de passer, et si du sommeil que nous allons prendre nous devions entrer dans le sommeil de la mort, comme il est arrivé quelquefois et comme il peut arriver encore par des accidents imprévus.

De plus il faut garder les règles de la prudence dans la distribution des heures, pour ne pas entreprendre plus qu'on ne peut exécuter, et ne pas s'imposer des lois au-dessus de ses forces. Car, il ne suffit pas de commencer ; la couronne n'est promise qu'à la persévérance, et l'Ecriture prononce l'anathème contre ceux qui se découragent : *Væ his qui perdiderunt sustinentiam.* Puis donc qu'il faut consommer l'ouvrage qu'on a commencé, afin que nous puissions dire comme Jésus-Christ à l'heure du trépas : *Consummatum est*, tout est achevé, il faut user de modération dans le réglement de la vie, et ne pas nous laisser emporter à une ferveur indiscrète qui entreprend tout et qui n'exécute rien. Car, comme remarque saint Ambroise, quiconque veut faire longtemps quelque chose, y doit apporter du tempérament et de la discrétion : *Qui diu facere aliquid vult, debet moderate facere.*

Mais enfin il ne suffit pas de faire ce qu'on doit faire, il faut encore le bien faire, mettre tout le soin et toute la perfection qui nous est possible, pour en faire un ouvrage digne de Dieu et digne de sa gloire : ne point entrer en indignation ni en dégoût du travail, et tâcher d'adoucir la difficulté et l'ennui qu'on y trouve, non par la considération du fruit temporel qu'on en retire, mais à la vue de la récompense éternelle qu'on en espère ; ne point tomber dans l'inquiétude et

dans le chagrin, si les choses ne réussissent pas selon nos désirs, parce que le succès ne dépend pas de nous, mais de Dieu, qui conduit ses élus à la félicité par des voies différentes, quelques-uns par les prospérités, et le plus grand nombre par les disgrâces; nous abandonner à la conduite de sa providence, par quelque route qu'il veuille nous mener à notre fin, et prendre de sa main les bonnes et les mauvaises issues qu'il lui plaît de donner à nos entreprises et à nos travaux : avec cette certitude, fondée sur l'infaillibilité de sa parole, qu'après avoir fait nos diligences, il ne manquera pas de faire les siennes, et de si bien disposer les choses, qu'elles tournent à notre avantage et se terminent à notre bonheur : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Je vois bien que ce discours ne manquera point de réplique, et j'entends déjà les objections qu'on y fait. On dit premièrement qu'il est aisé de suivre cet ordre dans le cloître, où l'on fait profession de mener une vie régulière, mais qu'il est impossible de le garder dans le monde, où le tumulte, l'embarras, les soins et les affaires ne permettent pas de vivre avec tant d'uniformité ni avec tant de méthode.

On ajoute qu'il n'est pas même décent à un homme qui a le cœur grand et qui doit avoir l'esprit libre, d'être si exact dans les petites choses, et de s'imposer tant de contrainte à toutes les heures du jour et dans toutes les actions de la vie. Mais encore on se figure tant de difficultés dans cette vie réglée, qu'on s'en dégoûte d'abord et qu'on ne songe pas même à en faire l'expérience.

Pour réponse, je demande que serait le monde, si l'ordre ne régnait que dans les monastères, quel désordre n'y aurait-il point dans tous les autres Etats? Non-seulement tout religieux, mais encore tout homme doit vivre méthodiquement et dans une espèce de régularité; pour se distinguer des brutes qui ne suivent que leur instinct et qui ne se laissent emporter que par l'impétuosité de leur mouvement naturel.

Un homme, comme j'ai déjà remarqué, qui n'a point de séjour arrêté ni d'habitation fixe, est un errant et un vagabond; et que peut-on dire d'un homme qui n'a point de temps réglé, ni d'heure distribuée; puisque le temps qui compose notre vie est incomparablement plus considérable que le lieu qui fait notre demeure.

Il y a de la décence à mettre chaque chose dans son lieu, et n'y en a-t-il pas davantage de faire chaque chose dans son temps. On est curieux de bien ranger sa maison, et d'être propre dans ses meubles et dans ses habits, et ne doit-on pas être beaucoup plus soigneux de bien régler sa journée, de bien ordonner ses heures et de bien composer ses actions.

Avons-nous le cœur plus grand et l'âme plus élevée que l'Homme-Dieu, qui régla tout le cours de sa vie, conformément à l'ordre de son Père, et qui garda si ponctuellement cette règle, qu'il n'en omit pas un seul point : *Unum iota, aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant.*

Il faisait tout exactement à l'heure qui lui était prescrite, sans l'anticiper d'une seule minute, et quand il était sollicité à quelque chose, il la renvoyait au temps qu'il avait destiné de la faire. Quelque ardeur qu'il eût de procurer la gloire de son Père par le ministère de sa parole, il modéra ce zèle et le tint comme caché dans la solitude de Nazareth, jusqu'à ce que le temps de le faire éclater fût venu. Quelque volonté qu'il eût d'accorder à sa mère tout ce qu'elle demandait, néanmoins lorsqu'elle le pria de convertir l'eau en vin dans le festin de Cana, il lui répondit que son heure n'était pas encore venue, et il différa l'opération de ce miracle jusqu'à ce que le moment de l'accomplir fût arrivé. Quelque désir qu'il eût d'endurer pour les hommes, et d'offrir le sacrifice de sa mort pour l'expiation de leurs péchés, il arrêta ce divin mouvement de son cœur, et fit même des prodiges pour se délivrer de ceux qui le voulaient faire mourir, parce que l'heure de son sacrifice et de sa mort n'était pas encore arrivée, et quand cette heure, qu'il avait si longtemps désirée, fut venue, il ne songea plus à la joie, et n'usa de sa puissance que pour soutenir plus longtemps la violence de la douleur, parce que c'était le temps des souffrances.

Comment est-ce qu'un chrétien, qui met toute sa gloire à imiter Jésus-Christ, peut être si déréglé dans sa conduite, qu'il n'observe ni le temps auquel il doit agir, ni la méthode avec laquelle il doit agir, ni le motif pour lequel il doit agir; et qu'enfin il ne se conduise que par le mouvement d'une inclination naturelle ou par l'attrait d'un intérêt temporel, ou par l'impétuosité d'une passion brutale. Est-ce ainsi que Jésus-Christ a vécu? Est-ce dans son école que nous avons appris cette manière de vivre? comment osons-nous dire que nous sommes ses disciples et ses imitateurs, si nous ne suivons ni ses enseignements ni ses exemples.

Je termine ce discours par un avis excellent que je vous donne, pour le règlement de votre conduite, c'est de vivre toujours dans la présence de Dieu.

Sénèque donne ce beau conseil, pour vivre dans l'ordre, de s'imaginer toujours qu'on a devant soi quelque personne de mérite, pour laquelle on a de la vénération, et d'agir toujours de la même manière, que si elle était présente, et que si elle avait l'œil sur nous, parce que c'est un moyen efficace de régler notre conduite, de ne rien faire d'indécent et de nous rendre irréprochables.

Ne vous figurez pas seulement, mais par une vive foi, persuadez-vous fortement que Dieu vous regarde sans cesse, qu'il étudie vos actions, et qu'il en est le témoin et le juge. Cette pensée vous servira merveilleusement, pour éviter le désordre, pour conserver la modestie, et pour acquérir la perfection. Comment voudriez-vous faire devant cette redoutable majesté ce que vous n'oseriez point entreprendre devant un homme qui

vous serait indifférent, et dont vous ne craindriez pas le jugement ni la censure. Vous cherchez en vain les ténèbres. Si vous pouvez vous dérober à la vue du monde, vous n'échapperez point à celle de Dieu, qui voit non-seulement tout ce que vous faites, mais qui le fera voir un jour à toute la terre.

Accoutumez-vous donc à ce divin exercice, de vivre toujours en la présence de Dieu. La grâce vous en facilitera la pratique, l'usage vous en fera naître l'habitude; et pour lors, non-seulement vous penserez à Dieu sans peine, mais vous ne pourrez presque pas vous ôter cette pensée de l'esprit.

Entrez dans ce beau sentiment du prophète : *Providebam Dominum in conspectu meo semper* (*Psal.* XV). Je me proposais toujours devant moi la présence de mon Dieu, je l'avais toujours vivement appliqué à mon esprit, et très-intimement uni à mon cœur; ce qui me rendait exact dans mon devoir, vigilant dans ma conduite, circonspect dans mes actions et réglé dans mes mœurs.

Prenez pour vous ce commandement que Dieu fit au grand patriarche Abraham : *Ambula coram me, et esto perfectus;* marchez en ma présence et soyez parfait: parce que cette sainte pratique contribue souverainement, pour briser le lien qu'on peut avoir contracté avec le vice, pour croître en vertu et pour monter dans un éminent degré de perfection et de sainteté. Bâtissez-vous une retraite dans votre cœur, pour vous entretenir intérieurement avec Dieu, et ne permettez point que le tumulte du monde, ou le soin de la vie, vous tire de cette secrète solitude, et vous dérobe ce doux entretien. Il n'est pas nécessaire de le chercher hors de vous, puisqu'il est au dedans de vous-même et qu'il a fait de votre cœur un temple, dans lequel il veut que vous l'adoriez, et que vous lui fassiez un continuel sacrifice de votre amour.

Les grandes choses qui l'occupent, soit au dedans, soit au dehors de lui, la contemplation éternelle de ses divins attributs, le gouvernement du monde, le concours perpétuel qu'il donne à toutes les opérations des causes secondes, ne diminuent rien de son application à vos intérêts, ni de son attention à vos prières. Il n'est pas moins présent à vous, il n'est pas moins appliqué à votre conduite, que s'il n'avait point d'autre soin dans le monde, et que si vous étiez le seul objet qu'il envisageât et pour lequel il s'intéressât. Il ne faut pas que vos occupations, vos affaires, vos charges et vos emplois vous empêchent de songer à lui et de vous représenter incessamment ce divin objet, qui fait la félicité consommée des saints dans le ciel et la félicité commencée des justes sur la terre.

Si vous arrivez à la vie bienheureuse, vous aurez éternellement l'œil de votre esprit appliqué à contempler cet être souverainement parfait, où vous découvrirez des trésors immenses, où vous admirerez des perfections infinies et d'où vous puiserez des voluptés ineffables.

Commencez dans le temps ce divin exercice, que vous devez continuer dans l'éternité. Soyez perpétuellement occupé de Dieu, comme il est continuellement occupé de vous. Il ne cesse jamais de songer à vous, de veiller sur vous, de concourir avec vous et d'agir pour vous. Tellement que si pendant un seul moment de votre vie, il suspendait ce soin, cette vigilance, ce concours et cette action, il vous serait impossible de vous soutenir, et vous iriez d'abord vous replonger dans l'abîme de votre néant. Comme vous ne sauriez vous conserver dans la nature, si Dieu cessait de penser à vous, j'ose dire que vous ne sauriez vous conserver dans la grâce, si vous cessiez de penser à Dieu; et comme il est nécessaire pour vous maintenir dans l'être, que vous soyez toujours présent à Dieu, il n'est pas moins important pour vous maintenir dans l'ordre, que Dieu soit toujours présent à votre esprit.

Voilà, mes frères, l'importance, la facilité, la méthode et la manière, non-seulement de mener une vie réglée, mais de commencer encore dans ce monde cette vie bienheureuse qui vous est promise dans la gloire, où vous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit, *Amen.*

SERMON VII

SUR LA CONFORMITÉ DE NOTRE COEUR A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Non mea voluntas, sed tua fiat.

Que votre volonté se fasse, et non la mienne (*S. Luc*, XII).

C'est une chose digne de nos étonnements que la volonté de Dieu ne trouve des résistances et des oppositions que dans le cœur de l'homme. Elle commande au néant, et d'abord ce qui n'était rien commence d'être. Elle commande à la lumière, et d'abord le monde est éclairé; elle commande à la mer, et d'abord les flots obéissent et se calment; elle commande à la terre, et d'abord elle en fait sortir les fleurs et les fruits; elle trouve même tant d'obéissance dans les choses créées, qu'elles sortent, quand il veut, de leur état naturel pour demeurer dans un état violent, et que, non-seulement elles suspendent par ses ordres leur action et leur mouvement, mais que de plus elles agissent contre leur vertu, et produisent des effets tout opposés à ceux qui leur sont propres. Elle oblige le feu de rafraîchir les innocents, en même temps qu'il embrase les coupables. Elle fait que les lions et les tigres se prosternent devant les martyrs pour les honorer, pendant qu'ils tournent leur fureur et leur faim contre les impies pour les dévorer. Elle appelle l'infirmité à la force, l'enfance à la sagesse, la petitesse à la grandeur. Elle fait naître l'abondance de la disette, le plaisir de la douleur, la gloire de l'ignominie et la vie du sein même de la mort.

En un mot, rien ne résiste à cette souveraine, il n'y a que le cœur humain qui lui soit opposé, et c'est là néanmoins principalement où Dieu veut établir son empire et faire sa volonté. Il aime beaucoup mieux régner dans notre cœur que sur les astres

et sur les éléments; car comme notre volonté est une puissance libre, elle rend beaucoup plus d'honneur à Dieu quand elle s'assujettit à ses ordres et qu'elle se conforme à ses desseins, que ne font les choses dépourvues de sentiment, de connaissance et de liberté, quand elles obéissent à ses commandements, et que, sans aucune résistance, elles reçoivent les impressions qu'il leur donne.

Mais voyez l'injure que vous faites à Dieu, quand votre volonté n'est point subordonnée à la sienne, et que vous ne prétendez faire que ce qui vous plaît. Vous lui ravissez, dit saint Anselme, sa couronne et sa gloire. La couronne et la gloire de Dieu est de faire toujours sa volonté, et de ne dépendre d'aucune puissance supérieure à la sienne, parce que l'indépendance est un attribut qui ne peut appartenir à la créature, et qui est le propre caractère de la Divinité. Mais que fait l'homme qui ne veut point reconnaître d'autorité au-dessus de lui, ni suivre d'autre volonté que la sienne? Il veut s'ériger en souverain et se rendre indépendant; il veut en quelque façon détrôner Dieu ou partager avec lui la souveraineté de son empire. De là vient que Dieu s'irrite et s'arme contre lui pour le détruire et pour le perdre; parce qu'il le regarde comme l'usurpateur de sa couronne et comme l'ennemi de sa gloire : *Cum igitur homo vult aliquid per propriam voluntatem, Deo aufert quasi suam coronam* (*Anselm., lib. de Sym*).

Considérez encore le déréglement que vous causez dans le monde par l'opposition de votre volonté à celle de Dieu. D'où vient la symétrie, l'embellissement et la beauté de cet univers? sinon de ce que toutes choses y sont dans la situation, dans le mouvement et dans l'ordre que Dieu leur a marqué. Si la mer ne voulait pas se contenir dans ses bornes, si la terre voulait sortir de son centre pour se placer au milieu des planètes, si le soleil ne voulait pas se conduire par le mouvement que lui donne l'intelligence qui le gouverne, quelle confusion et quel désordre ne serait-ce pas dans le monde? De même, que la société humaine serait agréable, paisible et réglée, si les hommes y faisaient la fonction, y tenaient le rang, y gardaient la loi que Dieu leur a prescrite! Mais d'où naissent nos divisions, nos guerres et nos malheurs? sinon de ce que nous voulons nous gouverner et nous conduire, non selon l'ordre et conformément à la volonté de Dieu, mais selon notre caprice et par le mouvement de notre passion.

Cependant, comme nous n'avons pu nous créer et nous produire nous-mêmes, nous ne devons point nous gouverner et nous conduire de nous-mêmes et par nous-mêmes; il faut que la volonté de Dieu se fasse dans le gouvernement aussi bien que dans la création de l'univers, et que, comme toutes choses ont été produites par sa puissance, elles soient toutes dirigées par sa sagesse; sans cela tout sera confus et déréglé, et c'est par là seulement que nous pouvons trouver le repos de notre cœur et la perfection de notre âme, comme je montrerai dans ce discours, avec l'assistance de la grâce et par le recours à la mère de Dieu, en disant avec l'ange : *Ave*, etc.

Il n'y a rien de plus commun que ce langage qui sort de notre bouche : *Fiat voluntas tua*, Seigneur, que votre volonté se fasse. Mais il n'y a rien aussi de plus commun que ce langage qui sort de notre cœur : *Fiat voluntas mea*, que ma volonté soit faite, que rien ne s'oppose à mes desseins, et que tout seconde mes désirs. Nous voulons nous conformer à la volonté de Dieu, mais à condition que la volonté de Dieu ne répugne pas à la nôtre. Nous voulons faire ce qui plaît à Dieu, mais à condition qu'il plaise à Dieu de faire ce que nous voulons. Et de là vient que nous bénissons Dieu quand les choses réussissent comme nous le souhaitons. Mais si les événements ne répondent pas à nos désirs, et si nous trouvons des obstacles à nos projets, nous tombons dans l'impatience et dans le murmure contre la Providence, comme si la divine sagesse était moins adorable dans les mauvais que dans les bons succès; et comme s'il ne fallait pas recevoir d'un cœur égal ses rigueurs et ses caresses, vu principalement qu'elle se propose toujours notre bien, quelque mal qu'elle nous envoie, et qu'elle trouve le secret de faire sortir de nos plus grandes adversités nos plus grands avantages.

La conformité de notre cœur à la volonté de Dieu n'est autre chose qu'une parfaite subordination de notre volonté à celle de Dieu, ou plutôt un entier dépouillement de notre volonté propre pour y subroger celle de Dieu; tellement qu'il n'y ait point en nous d'autre volonté que celle de Dieu, et que notre cœur ne veuille, ne désire et ne cherche que ce qui plaît à Dieu.

Ce fut une hérésie des monothélites, qu'il n'y avait point de volonté créée en Jésus-Christ, mais seulement la volonté divine. Détestons cette erreur condamnée dans l'Eglise, mais tirons-en cette vérité morale, que la volonté humaine, encore qu'elle soit réellement distincte de la volonté divine, ne doit pas l'être moralement, parce que la volonté divine doit si parfaitement régner sur la volonté humaine, que l'homme ne veuille que ce que Dieu veut, et qu'il n'y ait point d'autre volonté dans l'homme que celle de Dieu.

La véritable amitié, dit saint Jérôme, consiste en ce que deux cœurs se trouvent tellement unis d'affection et de volonté, qu'ils n'aient tous deux qu'un même penchant, et que ce qui déplaît à l'un déplaise à l'autre : *Eadem velle, et eadem nolle, ea demum firma amicitia est* (*S. Hier., in epist. ad Demetriadem*); si bien qu'ils n'ont qu'une même âme en deux corps, et qu'ils ne font qu'une même personne, comme Platon le remarque dans ses Idées. La parfaite charité nous doit élever jusque-là, qu'il n'y ait entre nous et Dieu qu'un même esprit et qu'un même cœur; comme l'Apôtre l'exprime par ces pa-

roles : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* Notre volonté doit être si conforme à celle de Dieu, que nous voulions tout ce qu'il veut, et que nous ne voulions rien de ce qu'il ne veut point.

C'est là toute la perfection que nous pouvons acquérir, et c'est de là que dépend tout le bonheur que nous pouvons prétendre. Nous serons toujours inquiets et toujours défectueux, pendant que nous voudrons nous contenter nous-mêmes et n'accomplir que notre volonté, soit parce que nous n'obtiendrons jamais ce que nous voudrons, et que Dieu mettra mille secrets obstacles à nos desseins; soit parce que notre volonté n'étant pas assez éclairée ni assez réglée pour se conduire et pour se gouverner elle-même, elle tombera dans le déréglement et dans le désordre, si la volonté divine ne lui sert point de règle et de guide. D'où je conclus que le repos de l'esprit et que la perfection de l'âme ne se trouvent que dans la conformité du cœur à la volonté de Dieu. C'est là, premièrement, où consiste la souveraine tranquillité de l'homme; et c'est là, secondement, où consiste la souveraine sainteté du chrétien. Deux pensées qui feront le sujet et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La souveraine tranquillité de l'homme consiste dans la conformité de son cœur à la volonté de Dieu.

Pour établir le repos de notre âme dans la conformité de notre cœur à la volonté de Dieu, il faut présupposer deux grandes vérités. Premièrement, que tout ce qui nous arrive dans le monde vient de Dieu; et, secondement, que tout ce qui vient de Dieu résulte non-seulement à notre bien, mais encore à notre plus grand bien.

Quelques anciens philosophes ont attribué tous les événements au hasard, et d'autres les ont imputés au destin. Mais la religion chrétienne, plus éclairée que la sagesse profane, croit qu'il n'arrive rien fortuitement ni par une fatale nécessité, mais par une sage providence qui dispose de toutes choses et qui les ordonne toutes à la fin qu'elle se propose : *Vestri capilli capitis omnes numerati sunt*, dit le Sauveur du monde (*S. Matth.*, X) : Tous les cheveux de votre tête sont comptés; il n'en tombera pas un sans le consentement de votre Père céleste. *Bona et mala*, dit le Sage, *vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt* (*Eccl.*, XI) : Les biens et les maux, l'abondance et la pauvreté, le plaisir et la douleur, l'infamie et la gloire viennent de Dieu. C'est moi qui ferai vivre et qui ferai mourir, dit le Seigneur par la bouche de Moïse; la blessure et la guérison, la maladie et la santé, la vie et la mort se distribuent par mon ordre, et n'ont point d'autre principe que ma volonté : *Ego occidam et ego vivere faciam, percutiam et sanabo* (*Deut.*, XXXII). Je suis le maître, poursuit-il par l'organe d'Isaïe : c'est moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, c'est moi qui fais la guerre et qui donne la paix : *Ego Dominus formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum* (*Isa.*, XLV).

Ainsi, mes frères, si vous êtes dans la prospérité, si l'abondance règne dans votre maison, s'il vous arrive quelques succès heureux de ce que vous avez entrepris, si vous avez acquis de la réputation par votre plume ou par votre épée, par votre science ou par votre valeur, par vos ouvrages ou par vos exploits, vous ne devez point vous féliciter de toutes ces choses, ni les attribuer à votre bonne fortune, ni prétendre qu'elles partent de votre industrie, ou de votre travail, ou de votre sagesse, ou de votre courage; mais vous persuader fortement qu'elles viennent de Dieu, que c'est à lui seul à qui vous en devez toute la reconnaissance, et que si vous y avez quelque part, c'est lui qui vous a donné la pensée pour les projeter, la résolution pour les entreprendre, et la force pour les exécuter : *Omnia opera nostra operatus es nobis.*

De même, si vous êtes dans l'adversité, si la tentation vous attaque, si la calomnie vous flétrit, si, par la perte d'un procès ou par l'oppression d'un voisin, vous souffrez le renversement de votre fortune ou la ruine de votre famille; si la tempête et l'orage ont ravagé vos domaines, et vous ont enlevé le fruit de vos travaux et l'espérance de vos moissons, vous ne devez point accuser la violence des vents, ni le déréglement des saisons, ni la malignité des influences, ni la malice des hommes, ni la cruauté des démons, mais élever votre esprit vers le ciel, et dire, par une parfaite conformité de votre cœur à la volonté de Dieu : Seigneur, vous l'avez ordonné de la sorte; que votre volonté soit faite; quelque sinistres que soient tous ces événements, je les estime très-favorables parce qu'ils viennent de vous; car enfin, je ne veux que ce qui vous plaît, et bien loin de faire mon supplice de ce qui fait votre plaisir, j'en ferai toujours mon souverain bonheur.

Néanmoins dans les maux qui nous arrivent, il faut distinguer ceux qui viennent des causes naturelles, et ceux qui viennent des causes libres. Les premiers sont la stérilité, la maladie et tous les fâcheux accidents qui partent des astres, des éléments, des animaux et de toutes les créatures destituées de sentiment et dépourvues de raison; les autres sont l'injustice, la violence, la flétrissure et tout ce qui nous arrive par la méchanceté de nos visibles et de nos invisibles adversaires. Comme il n'y a point de péché dans les premiers, Dieu les veut absolument, il les ordonne, il les commande, il les produit, il en est proprement l'auteur; mais, comme il y a du crime dans les autres, Dieu ne les veut pas directement; et bien loin de les vouloir, il les déteste, il les défend, il les punit, et n'y coopère que comme premier agent qui ne peut, en cette qualité, refuser son concours aux causes secondes. Néanmoins parce qu'il ne les empêche pas, comme il le pourrait aisément, s'il le voulait, et que, par une secrète conduite de son in-

finie sagesse, il les tolère, il les souffre et les fait servir à ses desseins, nous y devons adorer sa providence, et les recevoir de sa main, de même que s'il les avait ordonnés et s'il les avait commandés.

Quand les Hébreux gémissaient dans la captivité, dans la persécution et sous la tyrannie des princes étrangers, ils se plaignaient de leur mauvais sort, et ne croyant pas que Dieu fût l'auteur des maux qu'ils enduraient, ils les attribuaient à l'ambition, à la malice, à la cruauté de leurs impitoyables adversaires. C'est de quoi les reprenaient souvent les prophètes qui vivaient pour lors : *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit* (*Am.*, III) : Y a-t-il quelque disgrâce, y a-t-il quelque malheur qui ne vienne de Dieu, et qui ne parte de sa permission ou de son commandement? Mais le prophète Jérémie leur parlait avec plus de chaleur quand il leur tenait ce langage : *Quis est iste qui dixit ut fieret Domino non jubente? ex ore Altissimi non egredientur nec mala nec bona* (*Thren.*, III)? Qui est cet impie qui dit que Dieu n'est pas le principe de nos adversités? Peut-on rien entreprendre contre nous sans son ordre? et n'est-ce pas lui qui nous envoie tous les biens que nous possédons et tous les maux que nous souffrons?

Mes frères, leur ajoutait le prophète Isaïe, si les Assyriens vous persécutent et vous oppriment, sachez que Dieu suscite ces peuples et qu'il les arme contre vous. Il les a rendus les instruments de sa fureur, et les a comme sanctifiés pour le sacrifice, afin qu'ils vous immolent à sa justice, et qu'ils exigent de vous la peine que vous avez méritée par vos désordres; trop heureux si, par quelques douleurs passagères, vous pouvez expier vos crimes, et vous défendre des tourments éternels : *Væ Assur virga furoris mei. Sanctificavi vocatos meos* (*Isai.*, X et XLV).

Mais écoutons le terrible discours que Dieu fit au roi David pour lui faire pressentir les maux qui lui devaient arriver en punition de ses crimes. Je susciterai contre vous, lui dit-il, la rébellion de votre fils, l'inceste de votre fille et la révolte de presque tout votre peuple : je vous annonce tous ces malheurs afin que vous en sachiez l'origine. Quelque révolution funeste qui se passe dans votre maison et dans votre royaume, n'imputez rien à la perfidie de vos enfants ni de vos sujets; mais attribuez tout à ma volonté, à ma justice, ou plutôt à la condescendance que j'ai pour vous, de vous punir en ce monde et non pas en l'autre. C'est à quoi ce grand prince acquiesça de tout son cœur, non-seulement par un esprit de pénitence, mais encore par un principe de résignation à la volonté de Dieu.

Il fut dans cette même soumission lorsqu'il se vit outragé par l'insolence de Séméi. C'est le Seigneur, dit-il, qui l'ordonne de la sorte, pour l'exercice de ma patience ou pour le châtiment de mon péché. Qui peut résister à sa volonté, et qui peut se plaindre de sa conduite? Ne dois-je pas adorer la sagesse de ses conseils et subir les arrêts de sa justice? Il entra dans le même sentiment lorsqu'il s'aperçut que Dieu ne lui faisait plus de réponses lorsqu'il allait consulter ses oracles. Seigneur, dit-il, si je n'ai point le bonheur de vous plaire, et si vous trouvez votre gloire dans ma disgrâce, je me soumets à vos ordres, et l'unique faveur que je vous demande, s'il m'est permis de vous en demander encore, est que vous fassiez votre volonté, quelque désavantageuse qu'elle me pourrait être : *Præsto sum: faciat quod bonum est coram se* (*II Reg.*, XV).

Le saint homme Job comprenait bien le secret de cette soumission à la volonté de son Dieu, lorsqu'il apprenait tantôt l'enlèvement de ses troupeaux, tantôt la ruine de ses maisons, tantôt la mort de ses enfants. Il savait bien que le démon déchaîné contre lui faisait tout cela; néanmoins il n'imputa rien à ce mauvais esprit, et, cherchant l'origine véritable de toutes ses adversités, il disait : Le Seigneur m'avait donné des biens, il me les ôte; je n'y répugne pas; il en est le maître, je me soumets à toutes les dispositions qu'il en a faites : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est* (*Job*, I).

Mais enfin s'est-il jamais commis un crime pareil au déicide qui se fit dans la personne du Sauveur? Cet Homme-Dieu savait bien que c'étaient les pharisiens et principalement les pontifes qui, par l'envie et par l'inimitié qu'ils avaient conçues contre lui, délibérèrent de le faire mourir et de lui ravir l'honneur avec la vie par l'infâme supplice de la croix. Cependant il n'attribua l'ignominie de sa mort qu'à la volonté de son Père, ainsi qu'il le témoigna lorsqu'on voulait le détourner de souffrir et de mourir. Ne faut-il pas, dit-il, que la volonté de mon Père s'accomplisse et que je boive le calice qu'il me présente? *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum?* (*S. Joan.*, XVIII). Il exprima la même chose pendant cette sueur sanglante qui sortit de son front dans le jardin des Olives, à la vue des tourments qu'on lui préparait. Mon Père, dit-il, quelque répugnance que je sente à boire l'amertume de ce calice, je le reçois néanmoins agréablement de votre main et, sans me consulter moi-même, je me soumets entièrement à votre volonté : *Non quod ego volo, sed quod tu.*

Ainsi, mes frères, quelque disgrâce et quelque perte qui vous arrive, ne blâmez ni l'envie de cet homme, ni l'ambition de ce voisin, ni l'avarice de ce parent, ni l'inconstance de cet ami, ni l'infidélité de ce domestique, ni la malice de cet adversaire, ni la cruauté de ce persécuteur, ni la violence de ce vindicatif, ni l'injustice de cet usurpateur; mais allez jusque dans le sein de la Divinité chercher le principe de votre peine, et dites : mon Dieu, vous le permettez ou vous l'ordonnez ainsi, que votre volonté se fasse plutôt que la mienne, et que la mienne soit parfaitement subordonnée à la vôtre. *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Car encore que Dieu ne soit point l'auteur du péché qui se

commet dans l'injure ou dans le dommage que vous souffrez, il permet néanmoins, par une souveraine sagesse, que ce péché se commette et que vous enduriez cette injure ou ce dommage, pour l'épreuve de votre vertu ou pour le surcroît de votre mérite. Tellement que si vous cherchez l'origine de vos adversités, vous trouverez qu'elles dérivent toutes de Dieu, de quelque nature qu'elles soient et de quelque part qu'elles viennent. C'est lui qui les a préordonnées de toute éternité, et qui vous les envoie dans le temps comme des moyens qu'il a déterminés pour vous conduire à votre fin. Vous les devez toutes recevoir de sa main, non-seulement comme des effets de sa justice, pour la satisfaction de vos offenses et pour le paiement de vos dettes, mais encore comme des ouvrages de sa bonté pour l'amendement de vos mœurs et pour la sanctification de vos âmes.

Car comme tout ce qui nous arrive dans ce monde vient de Dieu, tout ce qui vient de Dieu, part d'une souveraine bonté, qui est très-bien intentionnée pour nous, et qui même dans les maux qu'elle nous envoie, se propose toujours notre bien. Dans l'enfer où la justice règne sans aucun mélange de miséricorde, Dieu n'ordonne la peine que pour le tourment des réprouvés. Il ne songe plus à les corriger, parce qu'il ne sont plus capables d'amendement : il ne s'occupe qu'à les punir, parce qu'il ne sont dignes que du supplice. Mais pendant que nous sommes en ce monde, où le règne de la miséricorde l'emporte sur le règne de la justice, Dieu se montre toujours indulgent, lors même qu'il paraît irrité, et son intention n'est jamais de nuire, mais de faire profiter.

Voyez, dit le grand pape saint Grégoire, comme le médecin applique la sangsue sur un corps pour en exprimer le mauvais sang. L'intention du médecin est de guérir, et celle de la sangsue est de se soûler. Mais encore que le malade sente la douleur que lui cause l'avidité de ce petit animal, il ne se plaint pas néanmoins de cette rigueur, parce qu'il envisage le principe et qu'il pénètre la fin de cette opération. Dieu, comme parle saint Augustin, est un excellent opérateur, il blesse, il coupe, mais il n'est impitoyable que parce qu'il est miséricordieux, et le mal qu'il nous cause n'a point d'autre principe que le bien qu'il prétend nous procurer. Il nous suscite un persécuteur qui trouble notre repos, qui nous dépouille de notre bien, et qui, non moins insatiable que la sangsue, veut se repaître de notre sang. Le dessein de ce persécuteur est de nous détruire et de nous perdre : mais l'intention de Dieu n'est autre que de nous guérir et de nous sauver.

C'est ce que Judith représentait au peuple de Béthulie, pendant le siége de cette ville. Mes citoyens, leur disait-elle, ce n'est pas Holopherne ni son armée qui vous attaque et qui vous assiége, c'est Dieu qui vous a suscité ces ennemis et qui les arme contre vous, non pour votre destruction, mais pour votre amendement. *Ad emendationem, non ad perditionem nostram evenisse credamus.* Quelque puissants et quelque redoutables qu'ils soient, ils ne doivent pas vous épouvanter ni vous alarmer, parce qu'ils ne peuvent rien entreprendre ni rien exécuter contre vous, sans le consentement et sans la volonté de votre Dieu, qui borne leur puissance et qui limite leur fureur.

Voilà, chrétiens, ce qui doit modérer votre crainte et raffermir votre courage dans la guerre que vos adversaires vous déclarent, ou dans l'inimitié qu'ils exercent contre vous. Dieu met des bornes à leur malice et ne leur permet jamais d'aller au delà des limites qu'il leur a marquées. Ainsi voyons-nous que Saül, lors même qu'il tenait David en sa puissance, et qu'il avait résolu de le perdre, ne put jamais lui nuire ni le blesser, quelque violence qu'il exerçât, et quelque trait qu'il décochât contre lui, parce que Dieu retenait ce furieux et protégeait cet innocent. Dès le moment que la mer commença de s'étendre et de s'enfler, Dieu lui prescrivit cette loi : *Usque huc venies, et hic conteres tumentes fluctus tuos* (*Job.*, XXXVIII) : Vous irez jusqu'à ce rivage, et là vous briserez l'impétuosité de vos ondes. Dieu fait le même commandement au démon, lorsqu'il lui permet de nous tenter: *Usque huc venies :* Vous ne tenterez cet homme que jusque-là : si vous le pressiez davantage, il n'aurait point la force de vous résister : arrêtez là votre fureur et ne passez pas outre : *Usque huc venies, et hic conteres tumentes fluctus tuos.*

Comme dans tous les combats que nous essuyons, Dieu prétend que nous remportions la victoire, et que nous méritions la couronne, il proportionne toujours la puissance de nos ennemis à la nôtre, et ne souffre jamais que nous soyons attaqués au delà de nos forces. En un mot, dit l'Apôtre, tout réussit à l'avantage de ceux qui se reposent sur la Providence, qui s'abandonnent à sa conduite et qui se conforment à sa volonté. Ils font leur profit de cela même qui semble leur être pernicieux, et quelque mal qui leur arrive, ils y rencontrent leur bien : *Illis omnia cooperantur in bonum.* De là vient que rien n'est capable de troubler leur repos, et qu'ils trouvent la tranquillité dans l'orage, l'assurance dans le péril, la joie dans la douleur, et la félicité de leur âme dans ce qui semble faire le malheur de la vie.

Le péché même, qui est le principe de la damnation, contribue souvent à leur salut, à leur sanctification, à leur mérite, parce qu'il les rend humbles, pénitents et précautionnés dans leur conduite. Ainsi, bien qu'ils n'aient point d'autre douleur que d'avoir offensé leur Dieu, et qu'ils ne jugent pas même qu'il y ait d'autre mal dans la vie que le péché, ils ne perdent pas néanmoins pour cela, comme j'ai dit, la tranquillité de leur esprit, ni le contentement de leur cœur, parce qu'ils se conforment en cela même à la volonté de Dieu, qui permet quelquefois, par une singulière providence en leur endroit, qu'ils

tombent dans le désordre, afin qu'ils se relèvent avec plus de gloire, et qu'ils marchent désormais avec plus de précaution.

Mais enfin ce qui doit encore plus solidement établir le repos de notre âme dans la conformité de notre cœur à la volonté de Dieu, est cette importante vérité dont nous devons être fortement convaincus, que Dieu, quelque rigoureusement qu'il nous traite dans ce monde, veut toujours non-seulement notre bien, mais encore notre plus grand bien.

Car encore que Dieu soit libre dans ses opérations, et qu'il ne soit point forcé, comme les théologiens estiment, d'opérer toujours ce qui est plus excellent, plus noble et plus accompli, néanmoins il est indubitable que sa manière d'agir est si réglée, si judicieuse et si parfaite, qu'il ne peut agir avec plus de rectitude, avec plus de sagesse, avec plus de sainteté. J'ajoute même qu'il ordonne toujours dans notre conduite ce qui est meilleur pour notre perfection, pour notre bonheur et pour notre gloire.

Ainsi la guerre qu'il allume contre nous est plus avantageuse que ne serait une paix qui nous entretiendrait peut-être dans l'oisiveté et dans le vice. La maladie qu'il nous envoie est plus salutaire que ne serait la santé, dont peut-être nous abuserions pour contenter nos passions, et pour courir après les voluptés illicites. Le bas emploi dans lequel il nous applique sert plus à notre sanctification que ne ferait un sublime rang qui nous entêterait et qui nous pervertirait. La confusion dont il couvre notre visage, et la tache dont il flétrit notre nom, contribuent plus à notre salut que ne ferait l'éclat d'une grande réputation et d'une florissante renommée, qui nous rendrait vains, orgueilleux, insupportables. Enfin, mes frères, abandonnez-vous entièrement à sa conduite, et conformez-vous parfaitement à sa volonté; il sait mieux que vous ce qui vous est utile, et, beaucoup mieux intentionné pour vous que vous-mêmes, il cherche toujours votre plus grand avantage.

Il se fit voir un jour à sainte Gertrude, et lui présentant la maladie d'une main et la santé de l'autre, il lui donna le choix. Mais, Seigneur, dit-elle, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre; déterminez-moi, je vous prie, et donnez-moi ce qui vous plaît davantage (*Blosius*).

Un aveugle ayant recouvré la vue sur le sépulcre de saint Vast, par l'intercession de ce grand saint, pria Dieu qu'il le mît dans l'état qui serait plus avantageux au salut de son âme, et pour lors Dieu lui ôta la lumière qu'il lui avait donnée, et le remit dans son aveuglement (*Surius*).

Nous ne savons point ce que nous demandons quand nous recourons à la prière dans nos besoins et dans nos peines. Nous confondons ce qui nous est utile avec ce qui nous est pernicieux, et nous demandons souvent le bien pour le mal. Nous voulons être délivrés d'une adversité qui nous afflige, et nous ne considérons point qu'elle nous est plus favorable que ne serait la prospérité; parce que nous pouvons aisément nous sanctifier dans la disgrâce, et qu'une fortune riante flatterait notre mollesse, nourrirait notre vanité, nous attacherait à la terre, et nous ôterait entièrement la pensée du ciel. Nous devons à toutes nos demandes ajouter celle-ci : *Non mea, sed tua voluntas fiat*. Seigneur, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne. Comme j'ignore ce qui m'est nécessaire et ce qui m'est important pour mon salut, il faut nécessairement que je me conduise par vos lumières et que je me gouverne par vos ordres. Il faut que ma volonté se règle sur la vôtre, et que par ce moyen j'obtienne de vous ce qui m'est plus salutaire et plus avantageux, parce que vous ne voulez point seulement ce qui m'est profitable et ce qui peut servir à mon salut, mais encore ce qui peut contribuer davantage à mon bonheur et me conduire plus heureusement à ma fin.

Qui doute que Dieu ne veuille sincèrement notre bien, après nous avoir donné dans le mystère de l'Incarnation, une si convaincante preuve de son amour envers nous? Mais qui doute que Dieu ne veuille notre plus grand bien, après avoir opéré pour nous cet incompréhensible mystère qui, dans la pensée de saint Augustin, est le plus grand ouvrage de sa puissance, la plus ingénieuse invention de sa sagesse, et le plus insigne témoignage de sa bonté? Peut-il avoir une volonté mieux intentionnée pour nous, puisqu'il s'est appauvri lui-même pour nous enrichir, qu'il s'est rendu misérable pour nous rendre bienheureux, et qu'il a souffert la mort pour nous redonner la vie que nous avions perdue par le péché?

Mais puisqu'il entre si fort dans nos intérêts, et qu'il les procure par de si grands moyens, comme par l'humiliation de sa grandeur, par l'anéantissement de son être, par le sacrifice de son repos, de son honneur et de sa vie, ne devons-nous pas nous reposer sur lui et tout espérer de lui? Que pourra-t-il nous refuser, après s'être donné lui-même? Que n'accomplira-t-il pas en notre faveur, après s'être sacrifié lui-même pour notre salut? Quelle confiance et quel courage ne devons-nous point fonder sur une si grande bonté, soutenue d'une si grande puissance et dirigée par une si grande sagesse? Seigneur, dit le prophète, que devons-nous craindre et quel ennemi peut nous effrayer, puisque nous sommes appuyés et que nous sommes soutenus par un bras aussi fort que le vôtre? Qui peut nous attaquer et nous blesser, puisque la bonne volonté que vous avez pour nous est un bouclier impénétrable qui nous environne et qui ne peut être percé par aucune flèche : *Ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos* (*Ps.* V).

Les saints, dans ces considérations et dans ces vues, ne s'épouvantaient et ne s'affligeaient d'aucune chose; ils jouissaient d'une profonde paix qui n'était pas même troublée par la guerre que leur faisaient continuel-

lement les puissances du monde soutenues par celles de l'enfer ; de quelque disgrâce qu'ils fussent menacés, et de quelque vent qu'ils fussent battus, ils étaient immobiles, et la fermeté de leur âme n'était jamais ébranlée ; ils avaient toujours le visage serein et le cœur épanoui, parce qu'ils étaient parfaitement convaincus de ces deux grandes vérités que je viens d'établir ; premièrement, qu'il ne pouvait rien leur arriver sans la permission ou sans l'ordre de Dieu ; et, secondement, que Dieu ne permettrait et n'ordonnerait jamais rien qu'à leur avantage et pour leur plus grand bien.

C'est de là, mes frères, que vous devez tirer la conformité de votre âme à la volonté de votre Dieu, et c'est par là que vous trouverez excellemment la tranquillité de votre esprit et la joie de votre cœur, comme le prophète Isaïe le représentait au peuple fidèle, quand il lui tenait ce discours : Ne craignez rien, peuple fidèle, sous la conduite et sous la protection de votre Dieu, vous jouirez d'une agréable paix, et vous commencerez déjà de goûter la félicité qui vous est promise : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ et in requie opulenta* (*Isai.*, XXXII).

C'est encore ce qu'Eliphas représentait à Job quand il lui donnait cet avis : Abandonnez-vous à Dieu, lui disait-il, acquiescez à sa volonté, et reposez-vous entièrement sur sa providence. Vous serez en sûreté sous la protection du Tout-Puissant, rien ne troublera le repos de votre âme, et vous sentirez intérieurement une joie qui ne sera mêlée d'aucune douleur, quelque adversité qui vous arrive : *Acquiesce Deo, et habeto pacem, eritque omnipotens contra hostes tuos, tunc super omnipotentem deliciis afflues.*

Je trouve même qu'une âme parfaitement soumise à la volonté de Dieu est déjà bienheureuse par avance, ou que du moins elle est dans un état qui a beaucoup de rapport à celui de la béatitude. Car comme les bienheureux dans le ciel possèdent tout ce qu'ils désirent, et qu'ils ne trouvent aucune opposition à leurs souhaits, de même les justes sur la terre, par la conformité de leur cœur à la volonté de Dieu, ont tout ce qu'ils souhaitent et ne rencontrent aucun obstacle à leurs désirs, parce qu'ils ne veulent que ce qui plaît à Dieu, et qu'ils reçoivent agréablement de sa main toutes les choses qui leur arrivent. De plus, comme les bienheureux sont dans un état immuable, qui ne souffre point de révolution ni de changement ; de même les justes, par l'abandonnement de leur âme à la conduite de la Providence, sont tellement affermis en Dieu et si résignés à sa volonté, qu'ils sont inébranlables à tous les mouvements qui se font dans le monde, et que rien n'est capable de leur donner des inquiétudes et des alarmes. La tranquillité de leur esprit se compare à la sérénité de cette montagne fameuse qui est élevée au-dessus des nues, et sur le sommet de laquelle on n'appréhende point les [illegible] ni les orages. Mais enfin comme les bienheureux possèdent le bien dans toute sa perfection et sans mélange d'aucun mal, de même les justes qui se conforment à la volonté de Dieu et qui reçoivent universellement de sa providence le bien et le mal, goûtent le bien dans toute sa pureté, et ne souffrent point le mal, parce qu'ils ont le secret de changer le mal en bien, et de tirer leur plus grand profit des choses mêmes qui semblent leur être les plus désavantageuses et les plus contraires.

Voilà, mes frères, combien il est important pour le repos de votre cœur, de vous conformer à la volonté de Dieu, de ne vouloir que ce qu'il veut, et d'acquiescer tellement à ce qui lui plaît, que vous fassiez votre plaisir de tout ce qui fait le sien. C'est par là que vous trouverez non-seulement la souveraine tranquillité de votre esprit, comme j'ai fait voir, mais encore la souveraine sainteté de votre âme, comme je vais montrer.

DEUXIÈME PARTIE.

La souveraine sainteté du chrétien consiste dans la conformité de son cœur à la volonté de Dieu.

Comme l'entendement divin est le principe de toutes nos connaissances, et que plus nous participons à ses lumières, plus nous sommes éclairés ; de même, la volonté divine est la règle de tous nos désirs, et plus nous lui sommes conformes et soumis, plus nous sommes saints et parfaits. Car comme cette volonté suprême est la souveraine rectitude, notre volonté n'est droite qu'à mesure qu'elle se dirige par cette volonté supérieure et qu'elle en reçoit les impressions et les mouvements.

De plus, comme notre volonté est une puissance aveugle qui ne distingue presque point le vice d'avec la vertu, et qui se trouve tellement corrompue par le péché, qu'elle se porte plus ardemment vers le vice que vers la vertu, elle s'égare dès qu'elle se guide par elle-même et qu'elle s'abandonne à sa propre conduite. Mais elle se redresse, dès qu'elle se conforme à la volonté divine, ou qu'elle suit la direction de ceux par le ministère desquels Dieu la gouverne. C'est pour lors qu'elle est dans l'ordre et qu'elle ne peut s'écarter de son devoir. C'est par là non-seulement qu'elle se dépouille de tout ce qu'elle a d'imparfait et de vicieux, mais que de plus elle monte jusqu'au sommet de la perfection et de la vertu, parce que la souveraine sainteté de l'âme ne consiste pas à faire de longues oraisons, des jeûnes rigoureux, de grandes aumônes, d'insignes pénitences et de remarquables austérités, mais principalement à faire ce qui plaît à Dieu. Et c'est ce que Dieu fit connaître dans la personne d'un saint religieux qui guérissait les malades par le seul attouchement de ses habits, et qui cependant ne se distinguait point de ses frères par aucune pratique extraordinaire, ni par aucune vertu éclatante. Ses frères, étonnés des miracles qu'il faisait, lui demandèrent un jour : D'où vient que Dieu [illegible] distingue de cette sorte, vous qui ne

vous distinguez de nous en aucune manière, et qui ne jeûnez, qui ne veillez, qui ne priez, et qui ne vous mortifiez pas extérieurement plus que nous? Je n'en suis pas moins surpris que vous, leur dit-il, je ne sais pourquoi Dieu me considère de cette sorte, je ne vois rien en moi qui l'oblige seulement de songer à moi, et le seul exercice qui m'occupe est de conformer toujours ma volonté à la sienne. Je ne veux que ce qui lui plaît, et je reçois également de sa main le bien et le mal, le froid et le chaud, l'abondance et la disette, la maladie et la santé, la louange et le mépris, la prospérité et la disgrâce. Je suis content de tout ce qu'il m'envoie, et s'il m'arrive quelque adversité, bien loin de m'en affliger, je m'en réjouis, parce que j'y trouve son bon plaisir. Je sens même dans mon cœur tant de tranquillité et tant de joie, quelque douleur qui m'attaque et quelque orage qui m'agite, que je crains de faire mon paradis en cette vie, et qu'il n'y ait point d'autre félicité pour moi que celle que je possède en ce monde. Ses frères comprirent par là qu'il avait trouvé le véritable moyen d'acquérir la sainteté, et ne s'étonnèrent plus des grands prodiges qu'il faisait.

Il n'y a point de rectitude pareille à celle d'une âme qui subordonne sa volonté à celle de Dieu, et qui règle par là toute sa conduite. J'ajoute même qu'il n'y a point de plus grand sacrifice, ni de plus entier holocauste que celui-là. Chaque vertu ne présente à Dieu qu'une victime. La continence n'offre que la volupté; le détachement n'immole que l'amour qu'on a pour le bien; l'humilité ne sacrifie que la passion qu'on a pour la gloire du monde; mais l'âme qui se conforme en toutes choses à la volonté de Dieu, fait un entier sacrifice, un parfait holocauste d'elle-même : elle immole tout à la fois ses inclinations, ses désirs, ses tendresses, ses délices, ses richesses et ses honneurs. Elle ne réserve rien, elle ne souhaite rien, elle ne veut rien que ce qui plaît à Dieu. En un mot, elle devient une victime entièrement dévouée à Dieu, et parfaitement consumée à sa gloire dans la flamme de son amour. Oh! qu'on est élevé, quand on est arrivé jusque-là! Que la terre est indigne de posséder une âme qui est montée jusqu'à ce degré de perfection, et qu'il y a de couronnes préparées dans le ciel pour la récompense d'une si grande vertu!

Mes frères, dit le grand pape saint Grégoire, si vous prétendez acquérir une éminente sainteté, ne considérez pas tant ce que vous faites pour Dieu que ce que Dieu veut que vous fassiez. Car enfin, quand vous seriez occupés dans les moindres emplois de la vie et dans les moindres ouvrages de la main, si Dieu vous avait mis dans ces emplois, et s'il vous avait destinés à ces ouvrages, vous mériteriez par là beaucoup plus que si vous passiez le jour dans les exercices de la religion les plus saints et les plus élevés. Mais quand vous accableriez votre corps de pénitences, quand vous passeriez la nuit dans les oraisons, quand vous porteriez l'Évangile dans les régions éloignées, si vous faisiez ces choses contre l'intention de Dieu ou contre la volonté de ceux qui vous gouvernent, et par l'autorité desquels Dieu prétend exercer l'empire qu'il a sur votre liberté, vous ne mettriez rien pour le ciel, vous seriez des serviteurs inutiles, et Dieu vous ferait ce même reproche qu'il faisait à son peuple par la bouche d'Isaïe : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* (*Isai.*, LVIII). Je ne vous ai nulle obligation de ce que vous avez fait pour moi, parce que vous n'avez point fait ma volonté, mais la vôtre; vous vous êtes contenté vous-même; et comme vous avez cherché votre satisfaction plutôt que la mienne, donnez-vous la récompense à vous même, et ne l'attendez point de moi.

Quoi de plus religieux et de plus saint que d'offrir à Dieu des sacrifices et de consacrer à ses autels les dépouilles qu'on a remportées sur les ennemis? Néanmoins Saül, pour avoir fait ces actes de religion contre les ordres de Dieu, fut condamné et réprouvé, parce que Dieu demande l'obéissance plutôt que les victimes et les offrandes. C'est une idolâtrie, dit l'Écriture sainte, plutôt qu'un véritable culte, de présenter à Dieu des hommages contre ses commandements, et, bien loin de l'honorer, on l'outrage, quand on fait quelque chose pour sa gloire contre sa volonté : *Quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere.*

Il ne faut pas même vouloir acquérir plus de vertus qu'on ne reçoit de grâces; et c'est ici que je veux condamner une chose qui n'est pas seulement approuvée, mais encore canonisée de ceux qui ne pénètrent point le véritable secret de la sainteté chrétienne; c'est l'amour, âmes saintes, c'est l'amour immodéré de votre perfection. C'est ce qui occupe toutes vos pensées, qui excite toutes vos affections, qui allume tous vos désirs. C'est là où vous appliquez toute votre industrie et toute votre diligence; jour et nuit vous ne songez qu'à vous défaire de quelque imperfection et qu'à vous enrichir de quelque vertu : tantôt vous vous étudiez à l'humilité, tantôt à la patience, tantôt à la modestie, tantôt à la charité. A Dieu ne plaise que j'improuve ce soin, puisque vous ne pouvez vous occuper d'une chose plus importante et plus louable. Je blâme seulement l'excès et le défaut que vous y commettez; l'excès, en désirant plus de perfection que Dieu ne prétend vous en donner; le défaut, en ne cherchant pas assez l'unique chose que vous devez vous proposer, et que vous devez préférer à toute la sainteté dont vous êtes capables, c'est-à-dire l'agrément et la satisfaction de Dieu.

Je ne vous défends pas cet empressement que vous avez de vous parer et de vous orner de toutes les vertus, qui sont les plus riches atours et les plus beaux embellissements de l'âme. Mais ce que je ne puis approuver, est que vous preniez ces divins ornements et ces nobles parures, pour devenir belles, accomplies et parfaites, plutôt que être agréables aux yeux de votre Époux,

à qui néanmoins vous êtes tellement obligées de plaire, que si la laideur lui plaisait plus que la beauté, vous devriez préférer vos imperfections aux attraits de toutes les vertus.

Vous ressemblez à ces femmes du siècle qui s'ajustent et qui s'embellissent avec le plus d'artifice et le plus d'étude qu'elles peuvent; les unes parce qu'elles veulent plaire à tout le monde, et c'est vaine gloire; les autres, parce qu'elles veulent se satisfaire elles-mêmes, et c'est vaine complaisance: celles-là seulement sont irrépréhensibles qui, dans le soin qu'elles prennent pour s'ajuster, n'ont point d'autre motif que de plaire à leurs maris. Ainsi, dans la pratique de la vertu, vouloir plaire aux autres, c'est vanité; vouloir acquérir la perfection seulement pour être parfait, c'est amour-propre; en un mot, l'unique chose que je trouve licite et louable, c'est le désir de plaire à Dieu.

D'où je conclus, en premier lieu, que les âmes qui désirent sincèrement plaire à Dieu, et qui dans toute leur conduite n'ont point d'autre intention que celle-là, sont les plus parfaites et les plus saintes, quoique pourtant elles ne soient point les plus empressées pour leur perfection et pour leur sainteté; parce qu'elles savent bien que leur époux se contente pour cela d'un soin modéré, et qu'il aime beaucoup mieux un cœur vide de lui-même que plein d'un grand mérite. Secondement, si par fragilité elles tombent dans quelque faute, quoiqu'elles en aient toute la douleur qu'elles en doivent concevoir, elles ne s'en affligent pas néanmoins excessivement, parce qu'elles se reposent sur l'infinie bonté de celui qu'elles ont offensé, et que, pénétrant le dessein de sa divine sagesse, elles considèrent qu'il n'a permis leur chute qu'afin que s'étant relevées, elles s'observent mieux dans l'avenir, comme j'ai déjà remarqué; si bien que devenant ainsi plus circonspectes dans leur conduite, elles tirent du profit de leur péché et du gain de leur perte. De plus elles ne s'attachent pas opiniâtrément à certaines dévotions particulières, dont quelques-uns sont tellement entêtés, qu'ils les préfèrent à leurs devoirs essentiels; et bien que leur zèle les rende toujours ingénieuses pour inventer sans cesse de nouveaux moyens d'honorer Dieu, ce zèle pourtant est subordonné à leurs principales obligations dont elles ne se dispensent jamais, parce qu'elles ne servent pas Dieu à leur mode et selon leur caprice, mais conformément à sa volonté et selon l'ordre qu'il a prescrit.

En dernier lieu, quelque amoureuses qu'elles soient de la sainteté, et quelque saints que soient les désirs qu'elles ont de la posséder, si néanmoins elles ne peuvent point l'acquérir dans le degré qu'elles souhaitent, elles ne s'en inquiètent pas et se conforment tellement à la volonté de Dieu, qu'elles la préfèrent non-seulement à leur souveraine perfection, mais encore à leur souverain bonheur.

Car enfin il faut modérer nos désirs à l'égard des biens spirituels, de même qu'à l'égard des biens temporels.

Quelque souhaitable que soit la vertu, qui est une habitude toute divine, il ne faut néanmoins la souhaiter que dans la mesure et dans le temps qu'il plaît à Dieu nous la donner. Il ne faut pas même vouloir aimer Dieu que dans l'étendue de la charité qu'il nous communique, quoique ce soit un objet infiniment aimable, et que l'amour qu'on lui doit ne souffre point de restrictions ni de bornes. Il le faut aimer autant que la grâce nous rend capables de l'aimer; et bien qu'on doive souhaiter de l'aimer autant que les saints l'ont aimé, si néanmoins notre amour ne va point jusque-là, il ne faut point s'en inquiéter. Car encore que cette inquiétude paraisse juste, et qu'elle soit ordinairement exempte de péché, je n'y vois pas néanmoins toute la conformité que la volonté humaine doit avoir avec la divine, j'y trouve même plus d'amour-propre que de pur amour envers Dieu, parce qu'on veut se contenter soi-même, et qu'on ne cherche pas tant le bon plaisir de Dieu que l'accomplissement de ses propres désirs.

Plus ces désirs sont légitimes, plus on croit avoir lieu de s'y attacher; et comme si les biens surnaturels, qui sont infiniment plus précieux que tous les biens naturels, se devaient d'abord accorder à nos vœux, on s'imagine que dès là qu'on les désire on a droit de les posséder. Mais la sainteté, qui est d'un prix inestimable, ne se donne pas ainsi à tous ceux qui la souhaitent; et quelque saints que soient nos souhaits, bien loin que Dieu les exauce toujours, il y met souvent de secrets obstacles, soit afin que nous apprenions à ne vouloir que ce qu'il veut, et à faire plus d'état de ce qui lui est agréable que de tout ce qui nous est salutaire; soit afin que nous connaissions combien nous sommes défectueux et que nous n'avons de perfection qu'autant qu'il plaît à Dieu nous en communiquer; soit afin que nous sachions, comme l'Apôtre, profiter de l'abondance et de la disette, selon que le ciel nous ouvre et nous ferme ses trésors. *Scio abundare et penuriam pati.*

La volonté de Dieu nous doit tenir lieu de toutes choses, et nous la devons préférer à la pratique même des vertus les plus héroïques, parce que cette volonté divine est une chose incréée, qui est d'un mérite infini, et nous la devons priser infiniment plus que la sainteté la plus éminente. Car enfin toute la sainteté dont nous sommes capables n'est qu'une chose créée infiniment au-dessous de cette volonté divine. Tellement qu'un homme qui ne peut pratiquer une vertu comme il le désire, et qui, sans rien perdre de sa tranquillité, présente son désir à Dieu et se résigne parfaitement à sa volonté, mérite plus qu'un autre qui pratiquerait à la vérité cette vertu, mais qui se troublerait et qui s'affligerait, s'il y trouvait de l'opposition et s'il était contraint d'en abandonner l'exercice.

Car enfin si nous sommes bien intentionnés dans l'amour de la vertu, ce n'est pas pour

elle que nous l'aimons, mais pour Dieu, qui en est le motif et l'objet, comme il en est le principe et la fin. Ainsi comme Dieu nous inspire souvent le désir d'une vertu sublime, et qu'il nous refuse pourtant le moyen de l'obtenir, parce qu'il se contente que nous la désirions, et qu'il ne veut pas que nous la possédions, ou que nous la possédions aussitôt que nous la désirons, il ne faut pas s'inquiéter de cette conduite, mais nous reposer entièrement sur lui de la disposition qu'il lui plaît faire de nous, ne souhaiter même notre sanctification que dans la mesure de la grâce qu'il a résolu de nous communiquer, et faire plus d'état de son bon plaisir et de sa divine volonté que de toute la perfection et de toute la sainteté possible.

C'est ainsi qu'on quitte Dieu pour Dieu, et que par l'exercice du plus pur et du plus parfait amour dont la créature soit capable, on se dépouille entièrement de soi-même pour adhérer uniquement à Dieu, à qui l'on sacrifie ses propres intérêts, dans les choses même les plus spirituelles et les plus saintes.

Que peut-on désirer de plus grand et de plus divin que de voir Dieu et d'en jouir éternellement. Ce désir est justifié par l'exemple de tous les saints, qui n'avaient point d'autres souhaits sur la terre que d'être délivrés de la prison de leur corps, afin que leur âme pût sans obstacle s'unir étroitement avec l'objet de leur amour, et le posséder sans crainte de le perdre. Il faut néanmoins épurer ce désir, et le régler selon l'idée de l'Apôtre, qui se propose lui-même pour modèle sur ce sujet, et qui nous assure que quelque violent que fût le désir qu'il avait d'être avec Jésus-Christ, il le subordonnait pourtant à la volonté de Dieu et le sacrifiait à la nécessité de l'Eglise naissante : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius ; permanere autem in carne necessarium propter vos* (*Philip.*, I). Il ajoute qu'il souhaitait d'être anathème pour ses frères, et de procurer leur salut, s'il était nécessaire, aux dépens même du sien : *Optabam enim ego anathema esse a Christo pro fratribus meis* (*Rom.*, I).

C'est de cette manière qu'il faut souhaiter la béatitude, si l'on veut parfaitement la mériter. Il en faut souffrir le délai avec patience autant qu'il plaît à Dieu nous retenir sur la terre pour les intérêts de sa gloire ou pour les desseins de sa providence. Il faut de plus être disposé d'en souffrir éternellement la privation, s'il se pouvait faire que Dieu le voulût ainsi, sans aucun péché de notre part, afin que nous soyons parfaitement désintéressés dans le service que nous lui rendons, et que nous le servions purement pour lui-même.

Enfin l'unique chose que nous devons souhaiter en ce monde est que notre volonté soit parfaitement conforme à celle de Dieu. C'est là, comme j'ai dit, où consiste la souveraine perfection de l'âme. Il faut néanmoins aspirer à cette grande perfection, non par d'autre voie que par la grâce qui nous est communiquée; et il ne faut désirer cette grâce que dans la mesure qu'il plaît à Dieu nous en favoriser : car autrement si l'on s'afflige et si l'on se trouble de n'avoir pas cette grâce, ou de ne l'avoir pas dans le degré qu'on la souhaite, c'est une preuve qu'on la désire par amour-propre, et qu'on se cherche soi-même dans le même temps qu'on veut se dépouiller de soi-même.

En quoi je remarque je ne sais quelle contradiction dans notre cœur, qui fait que nous voulons nous défaire de notre propre volonté, et que néanmoins nous y avons toujours un secret attachement auquel nous ne pouvons point entièrement renoncer. Nous voulons faire ce qui plaît à Dieu, mais nous prétendons aussi qu'il plaise à Dieu faire ce que nous voulons; nous souhaitons conformer notre volonté à celle de Dieu, mais à condition que la volonté de Dieu s'accommode à la nôtre, et c'est ce que j'appelle amour-propre ou désir peu sincère de la véritable et de la solide vertu.

Parce que la véritable et la solide vertu nous engage à nous dépouiller entièrement de notre volonté propre, à ne vouloir que ce que Dieu veut, à ne pas regarder ce qui nous est utile et salutaire, mais ce qui lui est agréable et glorieux; à ne prétendre pas nous contenter et nous satisfaire nous-mêmes, mais uniquement le contenter et lui plaire.

De là naît cette bienheureuse solitude dont parle saint Bernard, où l'âme est tellement vide d'elle-même, qu'elle ne se remplit que de Dieu, et tellement occupée de Dieu seul, qu'elle ne s'aperçoit pas d'elle-même.

C'est là pourtant où se trouve la véritable et la solide vertu, et si vous n'arrivez point jusque-là, vous n'êtes point sans imperfection et sans déréglement.

Mais si nos désirs les plus saints deviennent vicieux et déréglés quand ils ne sont pas entièrement conformes et parfaitement subordonnés à la volonté de Dieu, que dirai-je de tant de souhaits injustes, de tant de passions violentes, de tant de projets ambitieux, de tant de résolutions téméraires, de tant de recherches illicites, de tant de poursuites criminelles et de tant de murmures insolents contre la Providence, quand les choses ne réussissent pas ainsi que nous désirons? Quel jugement porterai-je sur tant de coupables désobéissances et sur tant de transgressions injurieuses, non-seulement contre les conseils que Dieu nous donne, mais encore contre les commandements qu'il nous fait?

Comme lorsque deux adversaires se querellent et se combattent, il faut nécessairement que le plus faible succombe sous la puissance du plus fort et soit détruit; de même si notre volonté résiste et répugne à celle de Dieu, il faut indispensablement que la volonté de Dieu, plus absolue et plus forte, renverse la nôtre et lui fasse porter la peine de sa rébellion : parce que cette divine volonté, qui n'est pas seulement la souveraine rectitude, comme dit saint Bernard, mais encore la souveraine puissance, est incapable de céder et de plier : *Cedere nescia rectitudo, quia et fortitudo est*. Infailliblement elle bri-

sera, elle ruinera, elle désolera ce qui lui est opposé. De là viennent tant de secrets obstacles à nos desseins, tant de fortes oppositions à nos entreprises, tant d'épineuses difficultés dans nos voies : de là naissent tant de lugubres événements, tant de funestes issues, tant de fins malheureuses, parce que notre volonté ne s'accorde jamais avec celle de Dieu, et que celle de Dieu combat incessamment la nôtre. Si nous projetons et si nous entreprenons quelque chose, ce n'est presque jamais par le conseil et sous la conduite de Dieu, mais par l'esprit d'une prudence mondaine ou par le déréglement de quelque passion qui nous domine. Toujours aveugles dans nos délibérations, et toujours opiniâtrement attachés à nos propres intérêts, nous ne regardons pas si Dieu donne son approbation et son agrément à nos entreprises, mais seulement si nous y trouvons le plaisir ou l'utilité que nous y cherchons. Cependant il faut que la volonté de Dieu se fasse bon gré ou malgré nous : bon gré, par la soumission de notre esprit à ses desseins et par la conformité de notre cœur à ses ordres ; malgré nous, par l'inévitable peine de nos résistances et de nos révoltes.

Ah ! chrétiens, si vous compreniez bien ce que c'est que la volonté de Dieu, de quelle rectitude et de quel poids elle est, par quelle sagesse et par quelle bonté elle est dirigée, combien sincèrement et combien ardemment elle veut en toutes choses notre bien et notre plus grand bien, que vous seriez curieux de la connaître et soigneux de la découvrir, pour entreprendre et pour accomplir exactement ce qu'elle désire de vous ; que vous recevriez agréablement tout ce qu'elle vous envoie et que vous seriez également tranquilles, également satisfaits, également joyeux dans la prospérité et dans la disgrâce, dans l'obscurité et dans l'éclat, dans le repos et dans le tumulte, dans l'abondance et dans la disette, parce que vous regarderiez en toutes ces choses les dispositions adorables et les ordres éternels de sa divine sagesse et de son immense bonté !

Mais comment est-ce que Dieu nous fait connaître sa volonté ? en diverses manières : par les conseils qu'il nous donne et par les commandements qu'il nous fait dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, par les inspirations et par les lumières dont il éclaire notre esprit et dont il excite notre cœur, par les obligations et par les devoirs qu'il nous impose dans la profession que nous faisons, ou dans l'emploi que nous prenons ; par les diverses aventures qu'il nous envoie, soit qu'elles soient favorables ou qu'elles soient contraires, parce qu'il les a toutes déterminées comme des moyens ou comme des voies pour nous conduire à notre fin ; par les avis ou par les ordres que nous recevons de nos supérieurs ou de nos directeurs, qui sont les interprètes et comme les organes dont il se sert pour se manifester à nous et nous apprendre ce qu'il exige de nous.

Mes frères, dépouillez-vous entièrement de votre volonté, et n'en ayez point d'autre que celle de Dieu, consultez-le dans toutes vos délibérations, et ne concluez, n'entreprenez et n'exécutez que ce qu'il vous inspire ou ce qu'il vous ordonne par lui-même ou par le ministère de ceux qui vous gouvernent ou qui vous dirigent : ainsi vous marcherez en sûreté, vous serez irréprochables dans votre conduite, vous prendrez toujours le meilleur parti, vous jouirez d'une tranquillité qui ne sera troublée d'aucune crainte ni d'aucun chagrin, vous mériterez incessamment de nouvelles couronnes dans le ciel par toutes les actions de votre vie, quelque indifférentes qu'elles soient en elles-mêmes ; vous irez de vertu en vertu et de clarté en clarté jusqu'au sommet de la perfection et de la sainteté ; vous amasserez de grands trésors de grâce dans ce monde et de gloire dans l'autre, où vous conduise le Père, le Fils et Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON VIII.

SUR LA VÉRITÉ QUI PARLE EN CHAIRE ET QUI N'EST PAS ÉCOUTÉE.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas (*S. Jean, chap.* VIII).

Il n'y a rien qu'on cherche plus et qu'on trouve moins que la vérité. On la cherche par mille voies différentes : les uns par leurs propres lumières, les autres par des yeux empruntés ; ceux-là par le raisonnement, ceux-ci par le rapport d'autrui ; les jeunes par l'étude, les vieux par l'expérience ; les juges par des informations et par des enquêtes, les doctes par les sciences et par les arts ; les grands par mille divers avis qu'ils reçoivent de toutes parts ; tous les hommes par mille secrets efforts qu'ils font pour sortir des ténèbres où l'ignorance les a plongés.

Mais quelque soin qu'on prenne à chercher la vérité, on ne la trouve pas. Elle est si cachée qu'on ne peut la découvrir ; il semble qu'elle se soit dérobée à nos yeux depuis que le mensonge s'est introduit dans le monde ; et le péché, que tous les hommes ont commis dans la personne de leur premier père, a tellement déréglé leur nature, il a tellement aveuglé leur raison, qu'à peine peuvent-ils distinguer la vérité du mensonge, et qu'ils prennent bien souvent le mensonge pour la vérité. Il n'y a que de l'obscurité dans leurs connaissances, de l'illusion dans leurs esprits, de l'extravagance dans leurs idées, de la préoccupation dans leurs jugements, de l'imposture dans leurs discours, de l'erreur dans leurs maximes et de la dissimulation dans leurs mœurs.

Qu'a fait le Verbe divin, qui est la lumière subsistante et la sagesse incréée ? Il est venu chasser les ténèbres et dissiper les nuages qui nous dérobaient la connaissance de la vérité. Après une profonde nuit, il a fait luire le soleil de l'intelligence. La vérité s'est incarnée avec lui : elle s'est placée sur sa bouche, comme sur un trône, d'où elle prononce ses oracles : *Veritas de terra orta est* (*Ps.* LXXXIV).

Il est vrai que les Juifs ont fermé les yeux

à cette lumière qui les éclairait, et les oreilles à cette vérité qui les instruisait. Ils ont mieux aimé les ténèbres que cette lumière, qui leur découvrait leurs désordres, et ils ont préféré le mensonge à cette vérité qui ne flattait pas leurs déréglements. C'est le reproche que leur fait aujourd'hui le Sauveur : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Mais que vous sert de vous aveugler ainsi et de vous obstiner contre la vérité, sinon de vous séduire vous-mêmes et d'aller aveuglément vous jeter dans le précipice?

Chrétiens, il peut très-justement vous faire la même invective, parce que vous n'aimez point la vérité; et de là vient que la parole de Dieu, si féconde par sa propre vertu, devient si stérile dans vos âmes. Car enfin, après que la vérité qui vous est annoncée dans vos temples avec autant d'éloquence que de zèle a frappé si souvent vos oreilles et vos cœurs ; après qu'elle vous a si souvent instruits de vos devoirs, et que, pour vous rappeler de vos désordres, elle vous a mis devant les yeux tantôt les délices du paradis, tantôt les tourments de l'enfer, tantôt les beautés de la vertu, tantôt les difformités du vice, tantôt les horreurs de la mort, tantôt les rigueurs de ce terrible jugement qui fera la discussion de votre vie et la décision entière de votre bonheur ou de votre malheur éternel; êtes-vous touchés de ces grandes choses? en êtes-vous convaincus? en devenez-vous meilleurs? voit-on quelque changement dans votre conduite, et ne persévérez-vous pas toujours dans vos déréglements, dans vos dissolutions, dans vos injustices et dans vos impiétés?

D'où vient cela, chrétiens? J'en ai cherché les causes dans un autre discours, et j'en ai réservé la principale pour celui-ci. Demandons la lumière de l'Esprit divin, qui nous est envoyé pour nous apprendre la vérité, et qui nous l'enseigne non-seulement par le ministère des prédicateurs, mais encore plus excellemment par l'entremise de celle qu'il a choisie pour être la dispensatrice de ses grâces. *Ave, Maria.*

La vérité n'a jamais été sans ennemis : on l'a combattue de tout temps. Les anges ne furent pas plutôt créés, qu'il se forma parmi eux un parti rebelle, qui se déclara contre la vérité incréée ou contre la vérité incarnée. Sitôt que l'homme fut mis dans le paradis terrestre, il prêta l'oreille au mensonge et s'arma contre la vérité. Dans tous les siècles on a vu des idolâtres et des athées qui, par leur superstition ou par leur impiété, ont été si téméraires que de vouloir entièrement bannir la vérité et mettre le mensonge sur le trône, pour ôter à Dieu ce qu'il a de plus essentiel, c'est-à-dire son existence et son unité, en admettant plusieurs divinités ou n'en reconnaissant aucune.

Cette vérité qui est née dans le ciel, descendant sur la terre, prit un corps humain pour demeurer sensiblement parmi les hommes, les tirer de leurs erreurs, les éclairer de ses lumières, les instruire de ses maximes, leur donner ses conseils, leur développer ses mystères, et leur apprendre les voies qui les conduisent à la félicité. Mais sitôt qu'elle parut dans le monde, elle fut persécutée de toutes parts, accablée d'outrages, noircie par la calomnie et contrainte, par une mort violente que l'envie lui fit souffrir, d'abandonner la terre et de remonter vers le lieu de son origine.

C'est ainsi qu'elle fut traitée dans la Palestine par ces impies qui, s'étant accoutumés aux ténèbres, ne purent supporter son éclat, et s'efforcèrent de l'éclipser.

Les païens, marchant sur les pas des Juifs, ont employé toutes sortes d'artifices, ont inventé toutes sortes de tourments dans la personne des martyrs, pour l'arracher de leur cœur et l'éteindre dans leur sang. Ils ne savaient pas que la vérité n'éclate jamais davantage que lorsqu'elle est persécutée, et que plus on veut diminuer le nombre de ses défenseurs, plus on l'augmente.

La persécution ayant cessé et l'Eglise jouissant de la paix, il semblait que la vérité devait respirer et ne plus craindre la guerre. Mais les hérétiques et les mauvais chrétiens commencèrent de l'attaquer; ceux-là dans ses dogmes, et ceux-ci dans ses maximes; ceux-là par l'opiniâtreté de leurs esprits, et ceux-ci par la perversité de leurs cœurs; ceux-là par des opinions condamnées, et ceux-ci par des mœurs corrompues.

C'est ainsi que les hommes, par une secrète aversion qu'ils ont toujours nourrie contre la vérité, l'ont toujours combattue; et faut-il s'étonner, après cela, s'ils la rejettent encore, quand on la leur prêche? Que peut faire un prédicateur dans la chaire de la vérité sur des âmes qui ne haïssent rien tant que la vérité? C'est de quoi le Fils de Dieu se plaint dans l'Evangile : *Si veritatem dico vobis quare non creditis mihi?* Si je vous dis la vérité, pourquoi résistez-vous à ma parole.

Il en rend deux raisons qui feront le partage de ce discours. C'est, dit-il, premièrement, parce que vous n'aimez point la vérité; et, secondement, parce que celui qui est la vérité même, ne vous aime pas, du moins de cet amour efficace, par lequel il attire tout à lui : *Qui ex Deo est verba Dei audit, propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* (*S. Joan.*, VIII). Quiconque est animé de l'Esprit de Dieu, écoute la parole de Dieu; et vous n'écoutez point la parole de Dieu, parce que vous n'êtes point animés de l'Esprit de Dieu. Cet Esprit de Dieu est un Esprit de vérité. Vous n'aimez point cette vérité, et, par un juste retour, cette vérité ne vous aime point. C'est de ces deux principes que procède le peu de zèle qu'on a pour la parole de Dieu, et le peu de profit qu'on en retire. Vous n'aimez point la vérité, et c'est pour cela que vous ne l'écoutez point : *Christus est veritas* (I *S. Joan.*, IV). La vérité ne vous aime pas, du moins efficacement, et de là vient que vous ne profitez pas de sa parole.

Donnons de l'étendue à ces deux raisonnements.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous n'aimez point la vérité qui vous parle, et c'est pour cela que vous ne l'écoutez point.

Il est difficile de comprendre comment il se peut faire que l'homme naturellement amoureux de la vérité soit capable de la haïr. Quoi de plus aimable que la vérité, qui nous tire de l'erreur, qui éclaire notre esprit, et qui perfectionne notre raison! Mais qu'est-ce qu'on aime plus que la vérité? Que ne fait-on pas dans le monde pour l'apprendre si on l'ignore, et pour la découvrir si elle se cache? Quelles inquisitions, quelles expériences, quels arguments, quelles applications, quelles veilles, quels voyages, quelles dépenses et quels soins n'emploie-t-on pas pour la trouver? Les sages et les savants n'emploient-ils pas toute leur vie à la chercher, les uns dans la nature, les autres dans la morale; les uns dans les choses divines, les autres dans les choses humaines? Et lorsqu'ils en voient luire quelque rayon après une longue étude, n'ont-ils pas autant de joie que s'ils avaient trouvé un trésor?

Vous savez le plaisir extrême que sentit Archimède, après qu'il eut découvert une vérité qu'il cherchait. Je l'ai trouvée! criait-il partout avec un transport qui donnait de l'admiration à tout le monde; je l'ai trouvée!

Saint Augustin la compare à cette fameuse beauté, si vantée par les anciens; et il ajoute que ni les Troyens ni les Grecs n'ont pas donné tant de combats, et n'ont pas soutenu tant d'assauts pour Hélène, que nos apôtres et nos martyrs pour la vérité: *Pulchrior est veritas christianorum quam Helena Græcorum: pro illa fortius martyres nostri, quam pro ista mille heroes dimicarunt* (*S. Aug.*).

Néanmoins, encore que nous ayons naturellement de l'amour pour la vérité, nous en avons aussi de l'aversion par je ne sais quelle perversité de notre nature: *Veritas odium parit*, la vérité engendre la haine. Et, comme dit le Fils de Dieu dans l'évangile de ce jour: *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas, sinon parce que vous êtes ennemis de la vérité?

Chose étonnante! la vérité se persuade par elle-même à tout homme de bon sens; mais la passion nous aveugle tellement, que c'est assez pour ne pas mériter notre croyance, que de nous proposer la vérité. En voulez-vous des exemples? Balac, roi des Moabites, appelle Balaam (*Num.*, XXII) pour lui prédire la vérité des choses qui devaient arriver; et cette vérité qui lui est annoncée lui devient si odieuse, qu'il ne peut la supporter, et qu'il aime mieux être trompé par de fausses prédictions que d'être instruit par de véritables prophéties.

Achab, roi d'Israël, se préparant à la guerre contre la Syrie, prêtait agréablement l'oreille à quatre cents faux prophètes qui le flattaient et qui l'abusaient par leurs impostures. Le seul Michée qui lui disait la vérité était rejeté de lui et n'était pas digne de son audience. Pourquoi cela? J'avoue, répondit-il, que c'est le prophète du Seigneur, mais je ne puis le souffrir, parce qu'il ne me prédit jamais du bien et qu'il ne me prophétise que du mal: *Sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum* (III *Reg.*). Homme déraisonnable! que peut faire un prophète, que de dire la vérité, soit qu'elle vous soit contraire ou qu'elle vous soit favorable? Que vous servira de vous laisser séduire par des imposteurs, sinon de vous aveugler vous-même et d'aller ainsi vous précipiter dans les malheurs dont vous êtes menacé?

Achior, prince des Ammonites, interrogé par Holopherne quelles étaient les forces des Juifs; comme il lui eut répondu qu'elles étaient inexpugnables sous la protection du Dieu qui était adoré par ces peuples, il fut jugé si coupable pour avoir rendu ce témoignage à la vérité, qu'il fut d'abord mis dans les fers. Et le saint précurseur de Jésus-Christ ne perdit-il pas la liberté et la vie pour avoir prêché la vérité à l'incestueux Hérode, et lui avoir dit hardiment qu'il se trompait s'il croyait pouvoir entretenir un commerce si scandaleux avec la femme de son frère. Mais vous, mon Sauveur, qui êtes essentiellement incapable de mensonge, n'est-ce pas pour avoir enseigné la vérité que vous avez souffert de si grandes persécutions, et que vous avez été condamné à de si énormes supplices?

Ainsi, comme ceux qui débitent le mensonge par mille déguisements artificieux, et qui suppriment la vérité par de lâches complaisances, sont loués et bien reçus de tout le monde, ceux qui ne déguisent rien et qui disent les choses comme elles sont en elles-mêmes, sont rejetés et cruellement bannis de la société humaine.

C'est ce que saint Paul a prédit, quand il disait: *Coacervabunt sibi magistros prurientes auribus, et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur* (II *Tim.*, IV). Remarquez ce mot, *Coacervabunt.* Ils assembleront des maîtres qui les flattent et qui autorisent leur vie déréglée par une fausse doctrine, pour marquer l'horrible confusion et l'effroyable multitude de ceux qui s'éloignent de la vérité et qui suivent le mensonge. N'admirez-vous pas que Jésus-Christ n'ait pu faire croire qu'à fort peu de personnes les choses qu'il enseignait et qu'il autorisait par les miracles, par les prophéties et par une infinité de témoignages irréprochables, pendant que plusieurs imposteurs, sans preuve, sans autorité, sans miracle, ont persuadé qu'ils étaient les messies? Josèphe rapporte d'un certain Egyptien, qu'il fit tomber dans cette erreur trente mille Juifs. Combien en a trompé Simon le magicien par ses sortiléges! Combien en séduira l'Antechrist, à la fin du monde, par ses prestiges! Quand les hérésies naissent, combien facilement le venin se glisse-t-il dans les âmes!

Mais d'où vient que l'homme, qui ne veut pas être trompé, s'attache si fort à l'erreur? Cela vient, premièrement, de la corruption que le péché a répandue dans le monde, et de je ne sais quel aveuglement que le démon, qui est le père du mensonge, a porté dans l'esprit de l'homme; secondement, d'une secrète vanité pour se faire distinguer par quelque chose d'extraordinaire et de singulier aux dépens de la vérité et par l'artifice du mensonge; en troisième lieu, d'un certain penchant que nous avons à la dispute, pour combattre la vérité et pour soutenir l'erreur, d'où naissent tant de partis, tant de schismes, tant de sectes et tant d'hérésies. De plus, comme la vérité paraît toute nue, sans artifice et sans ornement, on la méprise et l'on fait état du mensonge, qui se revêt de beaux habits, qui prend des noms spécieux, et qui paraît sous des couleurs éclatantes; d'où viennent tant d'ouvrages polis et tant de lettres élégantes, pour introduire de faux dogmes et pour autoriser les opinions suspectes.

C'est ainsi qu'une bonne cause se défend par elle-même et n'a pas besoin de beaucoup d'éloquence pour établir son droit, pendant qu'on cherche mille détours et mille moyens artificieux pour colorer une mauvaise cause et lui donner quelque apparence de justice. C'est ainsi qu'une belle femme se contente des attraits que la nature lui a donnés, et n'en cherche point d'étrangers; pendant qu'une autre, qui n'a point de beauté et qui veut néanmoins plaire, emprunte de l'art certains embellissements et certaines grâces qui trompent les yeux et qui lui donnent des agréments qu'elle n'a pas; suivant la parole d'Apelles, qui, voyant que son disciple, dans le portrait qu'il avait fait d'Hélène, l'avait richement ajustée, lui dit: *Non potuisti formosam pingere, fecisti divitem:* Vous n'avez point su la peindre belle, et vous l'avez faite riche.

Mais enfin, ce qui rend la vérité encore plus odieuse que tout cela, est que la lumière qui en émane découvre des choses que vous ne voudriez pas voir, et que vous souhaiteriez même dérober à la vue des hommes. Les choses que vous ne voudriez point voir, et que la vérité vous fait voir malgré vous, sont les devoirs de votre religion qui vous incommodent, les obligations de votre état qui vous pèsent, les engagements que vous avez contractés dans le baptême, qui vous pressent; les peines éternelles que vous avez méritées par le péché mortel, qui vous effraient, et cent autres objets qui choquent vos sens, qui combattent vos inclinations et qui ruinent vos desseins. Les choses que vous souhaitez de soustraire à la vue des hommes, et que néanmoins la vérité fait voir à tout le monde, sont vos défauts, vos dérèglements, vos scandales, vos mauvaises habitudes et vos commerces infâmes.

La vérité, disait un ancien fort élégamment, n'est pas un miroir flatteur qui fasse voir un beau visage dans une laide personne. Elle nous représente tels que nous sommes; et comme nous sommes remplis d'imperfections et de misères, il ne faut pas s'étonner si nous appréhendons de considérer ce miroir, et si nous ne voulons presque jamais nous y regarder.

Un poëte satirique disait aussi très-agréablement que la vérité est un rasoir très-excellent qui fait le poil à tout le monde, et qui rase quelquefois de si près, qu'il emporte la peau; il blesse, dit-il, singulièrement les oreilles tendres, c'est-à-dire les âmes faibles et délicates qui ne peuvent souffrir qu'on leur dise une vérité, qu'on leur donne un avis, qu'on les instruise d'un devoir et qu'on les reprenne d'une faute: *Mordaci radere vero teneras auriculas.*

Ainsi, comme la vérité n'a de complaisance pour personne, et qu'elle n'a jamais appris l'art de flatter, comme elle dit naïvement les choses, et qu'elle ne sait rien déguiser; comme elle paraît austère, fâcheuse, piquante; de là vient que tout le monde la fuit, et qu'on témoigne peu d'empressement, ou pour la voir quand elle se montre en particulier dans la conscience de chacun, ou pour l'entendre quand elle parle publiquement par la bouche d'un prédicateur.

Mais comme le mensonge est commode, agréable et flatteur, comme il sait adroitement tourner les choses et les faire paraître sous des visages qui plaisent; comme il donne des louanges à tout le monde, qui ne sont fondées sur aucun mérite, et qu'il fait passer les plus notables défauts pour des perfections illustres, il ne faut pas s'étonner s'il a le secret de plaire et si tout le monde prête l'oreille à ses impostures: *Ad iracundiam provocant filii mendaces, filii nolentes audire legem Dei, qui dicunt, loquimini nobis placentia, vendite nobis errores* (*Is.*, XXX). C'est le reproche que fait Isaïe à tous les hommes qui aiment le mensonge et qui ne peuvent souffrir qu'on leur annonce la vérité. Ne provoquent-ils pas, dit-il, l'indignation et la colère de celui qui peut les exterminer et les perdre? Lorsqu'on leur prêche la loi de Dieu, ou qu'on leur enseigne quelque vérité de leur religion, ils répondent secrètement: Cette loi nous incommode, cette vérité nous importune, dites-nous des choses qui nous plaisent, débitez-nous des fables, vendez-nous des erreurs, et nous vous écouterons, nous vous suivrons, nous courrons après vous: *Loquimini nobis placentia, vendite nobis errores.*

Cependant, comme il n'y a rien de plus beau que la vérité, parce qu'elle est un rayon de l'intelligence divine qui en est le principe et qui se nomme la première vérité, il n'y a rien de plus laid que le mensonge, parce qu'il vient de cet esprit ténébreux et difforme, qui lui communique sa laideur, et qui, ne s'occupant qu'à séduire et qu'à tromper les hommes, est appelé le père du mensonge, le prince des ténèbres.

Néanmoins, quelque difformité qui se trouve dans le mensonge, il se déguise si bien qu'il plaît à tout le monde; et pour en donner une preuve sensible, ceux qui lisent

les romans n'ignorent pas qu'il n'y a dans cette sorte de livres que des fictions ingénieuses et des aventures agréablement imaginées. Cependant ils prennent beaucoup de plaisir à se repaître de ces feintes, à se nourrir de ces illusions. Cette lecture les charme tellement qu'ils y passent les jours et les nuits. C'est là qu'ils oublient le soin de leurs affaires et qu'ils s'oublient eux-mêmes, pour se mêler avec certains héros imaginaires, et pour entrer dans tous leurs intérêts. C'est là qu'ils perdent le temps et bien souvent la conscience, parce que les passions d'amour, de jalousie, de vengeance et de haine, y sont exprimées d'une manière, qu'encore qu'elles soient feintes et supposées, elles agissent fortement sur eux, et leur font les mêmes impressions que si elles étaient véritables et réelles, comme saint Augustin le déplore dans ses Confessions : Quand je lisais, dit-il, cet endroit de l'Enéide, où Didon meurt d'amour pour Enée, j'en étais tout épris, et j'étais fâché de voir que cette princesse avait été trompée par son amant infidèle; je souhaitais de venger cet affront qui n'était que sur le papier, et je ne pouvais m'empêcher de verser des larmes sur le bûcher ardent où l'amour avait réduit cette reine en cendres. Quoique je susse que ces feux exprimés par le poëte n'étaient que de son invention, je ne laissais pas néanmoins d'en sentir vivement l'atteinte ; et c'est ainsi que le mensonge avait tellement séduit ma raison, qu'il faisait sur moi le même effet que la vérité.

Mais ne voyons-nous pas dans ce monde qu'on est plus curieux de savoir une fable de l'antiquité qu'une vérité de l'Evangile, un doute de la philosophie qu'un dogme de la foi, une erreur de Pythagore qu'un oracle de Salomon, une imposture d'un faux devin qu'une véritable prédiction d'un prophète, un sentiment incertain de l'académie de Platon qu'un principe assuré de l'école de Jésus-Christ ? L'expérience n'apprend-elle pas qu'une opinion suspecte plaît souvent davantage qu'une saine doctrine, et que le moyen d'acquérir des disciples et des admirateurs est d'inventer de fausses maximes, ou de publier de fabuleuses aventures? Esprit humain, que dans le soin que tu prends de t'éclairer, tu te plais dans ton aveuglement, et que dans les efforts que tu fais pour sortir des ténèbres où l'ignorance t'a plongé, la lumière est odieuse à tes yeux !

Prophète, vous avez dit dans votre excès que tout homme est menteur: *Ego dixi in excessu meo, omnis homo mendax* (*Ps.* CXV). Quel est cet excès du prophète ? dit saint Chrysostome, sinon un ravissement, une extase, un sommeil qui, de même que celui de Jonas, partait d'une douleur extrême de voir la sincérité bannie du reste de la terre, et le mensonge régner dans tout le monde. De là vient qu'il appelle la vie des hommes une ombre, une image, un fantôme, une illusion, un songe : *Filii hominum*, s'écrie-t-il par un juste sentiment d'indignation et de zèle, *ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium* (*Psal.* IV) ? Mortels, d'où vient que vous aimez la vanité et que vous cherchez le mensonge? N'êtes-vous pas également déraisonnables et déréglés, de vouloir être séduits et de vouloir séduire tout le monde ? Comme vous déguisez toujours la vérité, vous souhaitez aussi qu'on vous la déguise : comme vous ne voulez pas vous acquitter de votre devoir, vous ne permettez pas qu'on vous en instruise ; et comme vous tâchez incessamment de paraître ce que vous n'êtes pas, vous ne souffrez pas qu'on vous représente ce que vous êtes. Toute votre vie n'est qu'une dissimulation et qu'une feinte, vos actions trompent aussi bien que vos discours, et votre commune manière d'agir n'est guère moins sincère que votre commune manière de parler.

Voilà comme le mensonge se rend universel, et comme il s'insinue partout, non-seulement dans les paroles, mais encore dans les vertus qui ne sont le plus souvent que des hypocrisies.

Mais bien qu'il se répande généralement sur tous les hommes, il a particulièrement l'adresse de s'introduire chez les grands, où la flatterie est si bien reçue, où le déguisement a tant de crédit. Malheureux prince, disait l'empereur Gordien, qui se trouve toujours prévenu du mensonge et chez qui la vérité n'a point d'accès ! *Miser imperator, apud quem vera reticentur !*

Après cela, messieurs, puisque le mensonge est si autorisé dans le monde, et la vérité si décréditée, faut-il s'étonner si les prédicateurs, n'ayant que la vérité à la bouche, sont abandonnés, et si l'on court après certains acteurs qui débitent le mensonge et qui vendent les fables ? Faut-il trouver étrange, si l'on préfère la comédie au sermon, et si l'on se plaît incomparablement plus aux illusions du théâtre qu'aux oracles qui se prononcent en chaire ? Ne pouvons-nous pas aujourd'hui faire cette plainte que faisait autrefois le prophète : *Facta est veritas in oblivionem* (*Is.* LIX). La vérité est mise en oubli pendant que le mensonge est en vogue.

Mais enfin, que voit-on dans le monde, sinon vanité, imposture, enchantement ? *Fascinatio nugacitatis* (*Sap.* IV). Que sont les plaisirs, les richesses, les honneurs, les dignités, les divertissements, les jeux, les conversations, les joies, les délices et toutes ces choses que Tertullien appelle le dehors agréable du beau monde ? sinon des illusions, des charmes trompeurs, de fausses apparences, des mensonges spécieux et, comme parle cet éloquent personnage, des voiles tendus devant nos yeux qui nous empêchent de voir la vérité, et qui nous repaissent de vaines images et de vaines idées : *Species illius mundi temporalis aulæi vice appensa est* (*Tertul.*). Le sage les appelle des peintures et des couleurs qui nous trompent et qui ne sont rien de ce qu'elles représentent; parce qu'elles n'ont rien de solide, et que dans le moment que nous croyons les posséder, elles se dérobent à nos yeux, et nous laissent les mains vides : *Effigies sculpta per varios colores, cujus aspectus insensato dat concupiscentiam* (*Sap.*, XV);

Cependant nous aimons ces agréables erreurs, et rien n'est capable de nous en désabuser et de nous en désentêter.

Ce fut une parole bien charmante, qui trompa l'homme dans le paradis terrestre : *Nequaquam moriemini* (*Gen.*, III), Vous ne mourrez point. C'est ainsi que le démon s'est introduit et s'est autorisé dans le monde par le mensonge ; et comme cet artifice lui a si bien réussi, il s'en sert encore tous les jours, pour maintenir et pour étendre son empire : Il dit à l'un : Vous êtes jeune, et il n'y a point d'apparence que vous mouriez encore : jouissez du temps et goûtez les plaisirs de la vie. Il dit à l'autre : Vous êtes devenu riche, de quelque manière que cela soit arrivé, ne vous en mettez point en peine, et n'écoutez point scrupuleusement le reproche de votre conscience : tous les biens sont communs dans le monde ; et de quelque part qu'ils viennent, on peut les posséder avec justice, pourvu qu'on les ait acquis avec adresse. Il dit à celui-là : Pourquoi voulez-vous refuser à votre cœur la satisfaction qu'il demande, et vous priver d'une volupté à laquelle vous avez tant de penchant ? Quelque nom qu'on lui donne, elle est licite, pourvu qu'elle soit secrète : Dieu ne s'offense pas d'une chose si naturelle à l'homme, et quand ce serait un péché, c'est sans doute le plus pardonnable de tous ceux qui se commettent dans le monde. Il dit à celui-ci : Pourquoi vous effrayez-vous de ces tourments imaginaires qu'on vous représente dans les enfers ? Ce sont des fantômes pour épouvanter les esprits faibles. A-t-on jamais vu quelqu'un revenir de l'autre monde, pour nous apprendre ce qui s'y passe ? Et pourquoi voulez-vous abandonner la jouissance des biens présents pour la crainte ou pour l'espérance des choses qui n'arriveront jamais, et qui ne sont que des inventions ingénieuses des législateurs, pour maintenir les peuples dans l'observation de leurs lois ?

C'est ainsi qu'il étale ses impostures et qu'il sème ses pernicieuses erreurs, ou par ses propres suggestions, ou par le langage des libertins et des impies, qui sont ses organes et comme ses prédicateurs : c'est ainsi qu'il attire toutes les oreilles, qu'il gagne tous les esprits et qu'il triomphe de tous les cœurs.

Mais quand la vérité monte en chaire pour combattre ces fausses maximes et que, revêtue de l'autorité de Dieu et soutenue du témoignage de sa parole, elle donne ses enseignements et prononce ses oracles ; quand elle dit qu'il faut mourir, et que, dans quelque âge que nous soyons il n'y a point de moment qui ne puisse être le dernier de notre vie ; quand elle nous apprend qu'il faut restituer le bien mal acquis, et que sans cela il n'y a point de salut ; quand elle nous enseigne que l'impudicité rend l'âme encore plus immonde que le corps, et que c'est non-seulement le plus infâme, mais peut-être le plus énorme de tous les péchés ; qu'il n'y en a point que Dieu déteste davantage et qui soit plus contraire à la pureté de son esprit ; qu'il n'a jamais exercé plus de vengeance que contre ce crime, et que s'il envoya le déluge pour noyer toute la terre, s'il doit un jour envoyer l'incendie pour la réduire tout en cendre, c'est principalement afin de la purger de cette abomination et d'en effacer cette tache ; quand elle nous avertit que le crime ne peut demeurer impuni, et qu'il y a un enfer où les coupables seront éternellement tourmentés par un feu qui ne s'éteindra jamais ; en un mot, quand elle nous annonce que le ciel ne s'emporte que par la violence qu'on se fait à soi-même, et qu'on ne peut arriver à la gloire que par l'humilité, par la mortification, par l'obéissance, par la prière, par le jeûne et par l'aumône, on n'écoute point ces choses, ou si l'on y prête l'oreille, c'est avec tant d'indifférence et tant de froideur, qu'elles n'opèrent aucun effet. L'un sommeille, l'autre murmure contre la longueur du sermon ; celui-là songe à son procès, celui-ci à son ouvrage. Que voulez-vous que nous fassions pour mériter votre audience ? Voulez-vous que nous trahissions notre ministère, et qu'au lieu de vous prêcher la vérité, nous vous prêchions le mensonge ? Désirez-vous que nous changions l'état des choses ordonnées par la sagesse de Dieu dans la prédestination des hommes, et que, pour flatter vos inclinations et nous accommoder à vos humeurs, nous vous disions que le chemin du salut est tout parsemé de fleurs, que vous pouvez aller d'un paradis à l'autre, et des plaisirs de cette vie à ceux de l'éternité bienheureuse ? Souhaitez-vous que nous inventions de nouveaux dogmes, et que, pour vous plaire par des nouveautés ingénieuses, nous fassions une autre religion, nous composions un autre Evangile, nous vous proposions un autre dieu à adorer, d'autres mystères à croire, d'autres commandements à observer et d'autres maximes à suivre ? Mais que nous servirait, et à vous aussi, de vous abuser et de vous séduire, sinon de nous perdre les uns et les autres, et d'aller tous ensemble nous précipiter dans les malheurs dont nous sommes menacés ?

Il n'y a personne, dit saint Augustin, qui prenne plaisir d'être trompé ; et lors même que nous embrassons le mensonge, nous prétendons que c'est la vérité que nous suivons : *Sic amatur veritas, ut quicumque aliud amant, hoc quod amant velint esse veritatem.* (*S. Aug. l.* IX *Conf. c.* 23). Nous aimons tellement la vérité, que s'il y a quelque autre chose qui nous charme, nous voulons que ce soit la vérité, quoique ce ne soit bien souvent que le mensonge.

Mais peut-on vous proposer des choses plus véritables que celles que nous vous prêchons ? Nous vous prêchons l'Ecriture sainte, qui est le langage de la vérité même : nous vous prêchons une doctrine confirmée par tant de siècles, autorisée par tant de miracles, reçue par tant de peuples, signée de la main de tant de docteurs, et scellée par le sang de tant de martyrs. Les choses que nous vous prêchons vous sont d'une conséquence infinie, puisqu'elles regardent le salut éternel. Et vous proposant des choses s

importantes, des choses si bien établies, mais des choses qui ont converti tant d'infidèles et tant de barbares, se peut-il faire que vous, chrétiens, qui les avez apprises dès votre enfance, et qui les avez comme sucées avec le lait de vos mères, les écoutiez avec tant de froideur, et n'en soyez pas plus touchés que si elles vous étaient étrangères et indifférentes?

Autrefois, quand on prêchait ces choses, on exhortait les fidèles non-seulement à les pratiquer, mais aussi à les soutenir aux dépens de leur vie, à la face des tyrans et des bourreaux. Mais comme vous n'êtes pas réduits à ces rigoureuses extrémités, et que la persécution a cessé dans l'Eglise, tout ce que nous vous demandons, mes frères, est que vous rentriez en vous-mêmes, que vous fassiez une sérieuse revue sur votre conduite, que vous rappeliez le passé pour y remédier par une véritable pénitence; que vous profitiez du présent, qui est en votre disposition, et que vous ne renvoyiez point dans un avenir incertain une affaire aussi importante que celle de votre bonheur éternel.

Tout ce que nous souhaitons pour le fruit de nos veilles et de nos travaux, est que nous ayons la consolation de voir quelque amendement dans vos mœurs, moins de luxe dans vos habits, moins de licence dans vos paroles, plus de modération dans vos maisons, plus de modestie dans vos temples, plus de piété et plus de religion envers Dieu, plus de justice et plus de charité envers le prochain. Quoi de plus juste que ce que nous demandons, et quoi de plus déraisonnable que de nous le refuser?

Mais une seconde raison pourquoi vous ne profitez point de la parole de Dieu est non-seulement parce que vous n'aimez point la vérité qu'on vous annonce, mais encore parce que celui qui est la vérité même ne vous aime pas, du moins de cet amour efficace qui ne manque jamais son effet.

SECONDE PARTIE.

Comme vous n'aimez point la vérité qui vous parle, elle ne vous aime pas aussi, du moins efficacement; et comme vous lui fermez vos oreilles, elle se dérobe à vos yeux. De là vient que vous ne profitez point de sa parole et que vous tombez dans l'aveuglement de l'esprit et dans l'endurcissement du cœur.

Les hommes, dit saint Augustin, aiment la vérité qui éclaire, mais ils haïssent la vérité qui reprend: *Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem* (*S. Aug. l.* X *Conf. c.* 23). Ils veulent voir la vérité, mais ils ne veulent pas que la vérité les voie. Qu'arrivera-t-il, ajoute ce Père? c'est que la vérité les verra et qu'ils ne verront jamais la vérité. La vérité les verra, parce qu'elle manifestera toute leur vie, et que ce qu'ils auront fait dans les ténèbres sera mis au jour pour être vu de tous les hommes. Ils ne verront jamais la vérité, parce qu'elle s'évanouira de leurs yeux et les laissera dans les ténèbres qu'ils ont préférées à la lumière, mais dans les ténèbres éternelles, où la clarté n'entrera jamais. *Sic animus humanus*, poursuit admirablement ce saint homme, *latere vult, se autem ut lateat aliquid non vult: contra illi reddetur, ut ipse non lateat veritatem, ipsum autem veritas lateat* (*S. Aug., ibid.*). C'est ainsi que l'esprit humain, tout honteux et tout aveugle qu'il est, veut être caché, et veut néanmoins que rien ne lui soit caché. Mais un jour au contraire tout lui sera caché, parce que la vérité qu'il a méprisée se dérobera pour jamais à sa vue: il ne sera caché à personne, parce que la vérité, pour le couvrir d'une confusion éternelle, le fera connaître à tout le monde et le représentera dans toute sa misère et dans toute sa honte.

C'est la peine qui résulte de l'outrage qu'on fait à la vérité, quand on l'impugne ou qu'on la néglige. Quelque aimable qu'elle soit par elle-même, vous ne l'aimez pas, comme j'ai dit, et réciproquement elle ne vous aime pas, du moins de cet amour vainqueur à qui rien ne résiste. Vous la rejetez parce qu'elle vous instruit de vos devoirs, ou qu'elle vous découvre vos désordres: et pour établir un divorce mutuel entre elle et vous, elle vous rejette et vous réprouve. Vous ne l'écoutez pas, quand elle vous annonce votre salut, et vous serez malgré vous obligé de l'entendre lorsqu'elle prononcera votre condamnation, et que, pour exécuter l'arrêt qu'elle aura porté contre vous, elle vous abandonnera pour jamais à cet esprit de mensonge dont les impostures et les charmes ont eu plus de pouvoir sur votre esprit que ses enseignements et ses conseils.

Mais pourquoi lui refusez-vous votre audience? Le Fils de Dieu, dans l'évangile de ce jour, en rend une raison terrible par ces paroles mystérieuses qu'il adresse aux Juifs: *Qui ex Deo est verba Dei audit: propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* (*S. Joan.*, VIII). Tout homme qui est de Dieu écoute la voix de Dieu, et la raison pourquoi vous n'écoutez point la parole de Dieu, est parce que vous n'êtes point de Dieu. Il est important de savoir ici ce que c'est qu'être de Dieu, et pour approfondir ce mystère, il faut présupposer qu'on peut être de Dieu en trois manières, par émanation, par origine et par élection.

La première n'appartient proprement qu'au Fils de Dieu, parce qu'il n'y a que lui qui vienne de Dieu par une émanation naturelle, c'est-à-dire, par sa génération éternelle, qui n'est pas moins ineffable que divine. Comme il procède par la voie de l'entendement, il juge des choses selon la connaissance qu'il en reçoit de son principe; et c'est pour cela, dit-il, par la bouche d'un évangéliste, qu'il entend la parole de son Père et qu'il en comprend parfaitement bien le sens: *Sicut audio sic judico* (*S. Joan.*, V). C'est aussi pour ce même sujet, ajoute-t-il, que ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la comprennent, viennent de lui et sont de Dieu comme lui, par une sympathie d'émanation et d'intelligence: *Omnis qui audivit a Patre et didicit venit ad me* (*S. Joan.*, VI).

Le Verbe qui est né de Dieu entend ce que Dieu dit, et pourquoi ne l'entendrait-il pas,

puisqu'il est personnellement la parole de Dieu et le terme de son intelligence ? De même ceux qui naissent de Dieu comme lui, et qui sont par la grâce de leur adoption ce qu'il est par une propriété de sa personne, écoutent Dieu quand il leur parle, et c'est par la fécondité de cette divine parole qu'ils reçoivent une nouvelle naissance, une nouvelle génération, une nouvelle vie, comme dit l'apôtre saint Jacques : *Voluntarie genuit nos Verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus* (*Jacob.*, I). Comme le Père engendre son Fils en connaissant la vérité et la rendant intelligible par sa parole éternelle, il nous engendre à la grâce et nous rend ses enfants par le moyen de cette même vérité et de cette même parole.

C'est pourquoi je ne m'étonne plus, mauvais chrétiens, si vous êtes ennemis de la vérité, et si vous fermez l'oreille aussi bien que le cœur à la parole de Dieu : c'est que vous n'êtes point nés de lui, et qu'il y a un autre principe d'où vous descendez. Ce n'est pas ce père de la vérité, mais le père du mensonge, qui vous a malheureusement engendrés, non à la vie, mais à la mort éternelle. En vain vous prenez le nom de chrétiens, en vain vous osez vous nommer les enfants de l'Eglise. On peut vous dire ce que répondit le Sauveur aux Juifs, qui se vantaient d'être les enfants d'Abraham : *Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite* (*Joan.* VIII) : Si vous êtes les enfants d'Abraham, que n'imitez-vous votre père ? si vous êtes les enfants de l'Eglise, que ne faites-vous ce qu'elle vous enseigne? si vous êtes les enfants de Dieu, que n'écoutez-vous ce qu'il vous dit, et que ne lui rendez-vous l'obéissance que vous lui devez ? Mais il y a un autre principe d'où vous êtes sortis et d'où vous avez tiré ce mauvais esprit qui vous anime : *Vos ex patre diabolo estis :* Vous êtes les enfants du démon, puisque vous en faites les œuvres, que vous en prenez les conseils et que vous servez d'instrument à sa malice pour exécuter ses desseins.

Secondement, être de Dieu, c'est comme si l'on disait : être originaire de Dieu, être du pays où l'on parle le langage de Dieu. Ce langage de Dieu n'est autre que celui de la vérité. La première parole qu'il a prononcée est une parole de vérité, mais une parole subsistante, qui n'est autre que son Verbe : *Principium verborum tuorum veritas*(*Ps.*, CXVIII). Le Saint-Esprit même, encore qu'il soit un esprit d'amour, est encore un esprit de vérité : *Cum venerit Spiritus veritatis* (*Joan.*, XVI). En un mot, toute l'adorable Trinité, dit un savant théologien, est un cercle mystérieux que la vérité commence, que la vérité continue et que la vérité achève : *Circulus a vero in verum.* Il n'y a que la vérité qui puisse partir de la bouche de Dieu. Le mensonge est un langage qui lui est inconnu, et par un attribut essentiel, il est incapable de tromper et d'être trompé.

Il a parlé dans le monde, et sa parole, toujours véritable, a eu toujours son effet. C'est elle qui a donné la fécondité aux eaux, le mouvement aux astres et l'être à toutes les créatures : *Verbo Domini cœli firmati sunt* (*Ps.* XXXII) ; mais un être dans lequel il a gravé le caractère de la vérité, puisque c'est une propriété de l'être, comme disent les philosophes, d'être vrai.

Depuis que le mensonge s'est glissé dans le monde, il a bâti une ville dans laquelle il s'est comme retranché, et l'a nommée la vérité : *Vocabitur civitas veritatis* (*Zach.*, VIII). Cette ville n'est autre que le lieu qu'il a particulièrement choisi pour sa demeure. Il habite dans l'Eglise comme dans son temple, et qu'est-ce que l'Eglise, dit l'Apôtre, sinon la colonne de la vérité? *Columna et firmamentum veritatis* (I *Tim.*, III). Qu'est-ce qu'on y prêche, sinon la vérité ? sur quel fondement est-elle bâtie, sinon sur la vérité, qui la rend infaillible dans ses décisions? et par quelle vertu opère-t-on les sacrements qu'on y reçoit, sinon par une parole de vérité? Il habite dans le ciel comme dans son palais, et qu'est-ce qu'on y voit, sinon la vérité? en quoi consiste l'essence de la félicité qu'on y possède, sinon dans la connaissance de la vérité? et d'où vient que Lucifer en fut chassé, sinon parce qu'il y voulut introduire le mensonge, et qu'il ne voulut pas y captiver son esprit à la vérité qui lui fut révélée sur le mystère de l'Incarnation.

Si bien que Dieu ne réside proprement que dans le pays de la vérité, et l'on ne parle point d'autre langage dans le pays de Dieu que celui de la vérité.

Ainsi, de même qu'un Français n'entend rien au langage d'un Allemand, parce qu'ils ne sont pas de même pays, je ne suis point surpris si vous ne comprenez point la vérité qu'on vous prêche et si vous la rejetez, parce que c'est un discours qui vous est inconnu, et que vous n'êtes point du lieu où l'on parle ce langage. Vous n'êtes point originaire de Dieu, et vous êtes à son égard un étranger, infiniment éloigné de lui, non tant par la disproportion de votre bassesse à sa grandeur, que par la disconvenance qui se trouve entre sa sainteté et votre désordre. Vous n'êtes point de son pays et n'en serez peut-être jamais, puisque vous vous fixez à la terre, et que vous ne vous élevez jamais vers ce beau séjour qu'il a choisi pour être sa demeure éternelle. Il n'habite point en vous, et vous n'habitez point en lui. C'est pour cela que sa parole ne va point jusqu'à vous, et que vous n'entendez rien dans son langage, qui n'est autre que celui de la vérité : *Propterea non auditis, quia ex Deo non estis.*

Mais vous comprenez parfaitement bien tout ce que le démon vous suggère, et vous entendez à demi-mot tout ce qu'il vous dit, parce que vous êtes compatriotes, et que, devant demeurer éternellement ensemble dans les enfers, vous n'avez tous deux qu'un même langage de mensonge et d'iniquité.

En dernier lieu, le véritable sens de ces mots, *être de Dieu*, est comme si l'on disait, être animé de l'esprit de Dieu, et comme l'Apôtre l'explique, être mû de Dieu, mais par

une de ces divines impulsions qui ébranlent le cœur et qui, sans contraindre sa liberté, emportent le consentement : *Quicumque enim aguntur Spiritu Dei ii sunt Filii Dei* (*Rom.*, VIII). Ce qui se fait par un amour spécial et par une prédilection éternelle de Dieu envers les âmes qu'il a choisies et qu'il a prédestinées. Elles sont tellement pénétrées de son Esprit et tellement prévenues de sa grâce, qu'elles ne manquent pas d'écouter sa parole et d'en profiter : *Qui ex Deo est verba Dei audit : propterea vos non auditis quia, ex Deo non estis*. Tous ceux qui sont choisis de Dieu, écoutent la parole de Dieu ; et la raison pourquoi vous n'écoutez point la parole de Dieu, c'est que vous n'êtes point les élus de Dieu.

Il faut remarquer ici deux choses bien différentes, mais également véritables : la force de la grâce et la nécessité de la grâce. *Qui ex Deo est verba Dei audit* : Quiconque est animé de l'Esprit de Dieu écoute la parole de Dieu ; c'est ce qui montre la force de la grâce. *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* : Quiconque n'écoute pas la parole de Dieu n'est pas animé de l'Esprit de Dieu c'est ce qui établit la nécessité de la grâce. La force consiste en ce que tout homme qui est poussé de Dieu écoute la voix de Dieu ; et la nécessité, en ce que tout homme qui ne reçoit pas cette divine secousse n'écoute pas cette divine voix.

Ames chrétiennes, si la grâce vous imprimait quelqu'un de ses pieux mouvements et vous faisait sentir une de ses amoureuses atteintes, que vous iriez volontiers au sermon, que la parole de Dieu frapperait agréablement vos oreilles, que cette voix de l'Epoux ferait d'impression dans vos cœurs, et que vous quitteriez aisément toutes choses pour y donner vos attentions.

Mais si vous n'êtes pas touchés par cette divine parole, et si vous ne sentez pas intérieurement quelque attrait qui vous porte à l'entendre, avouez que la grâce n'agit pas en vous, et que vous êtes du nombre de ces malheureux qu'elle abandonne à leurs déréglements.

Si la grâce n'agit pas en vous, il est certain que vous n'agirez point sans la grâce : car, comme l'Evangile nous l'apprend, personne ne peut aller à Dieu s'il n'est poussé de Dieu, et il faut nécessairement que Dieu nous attire à lui par l'attrait de sa grâce, si nous voulons aller à lui par l'exercice de notre liberté : *Nemo potest venire ad me nisi Pater meus traxerit eum* (*Joan.*, XLIV). D'où saint Augustin tire cette vérité orthodoxe, que le libre arbitre peut bien être seul s'il n'agit pas, mais qu'il doit être toujours aidé s'il agit : *Arbitrium potest esse solum, si non venit, non potest autem nisi adjutum, si venit* (*Aug.*, *l. I de Cor.*).

Je ne parle pas ici de cette grâce commune, qui ne se refuse jamais et qui donne toujours à l'homme le pouvoir d'agir, sans qu'il agisse, mais de cette grâce singulière, qui ne manque jamais son effet, et qui ne s'accorde qu'aux âmes choisies et prédestinées. Dieu, par une miséricorde et par une bienveillance particulière envers ces âmes, ménage si bien leur volonté, que sans les forcer il leur fait toujours vouloir ce qu'il veut, il prend si bien le temps de leur parler, et les appelle au sermon d'une manière si efficace, qu'elles ne manquent pas d'y aller, ni d'en revenir vivement touchées et fortement convaincues de la vérité qu'on leur a prêchée.

Ce sont les filles bien-aimées que le Père céleste engendre à la grâce, comme j'ai dit, par la parole de la vérité : *Verbo veritatis*; les chères épouses que le divin amant blesse par les traits de son amour et qu'il attire après lui à l'odeur de ses parfums ; les fidèles brebis qui entendent la voix de leur pasteur, qui le suivent, qui reçoivent de lui la nourriture spirituelle de la sainte parole, et qui, sous sa conduite, vont infailliblement au terme bienheureux de la vie éternelle.

Ne vous étonnez donc pas si dans le grand nombre de ceux qui annoncent l'Evangile et qui l'écoutent il y en a si peu qui en profitent, parce qu'il y en a plusieurs qui sont appelés et peu qui soient élus : peu qui soient les favoris du ciel, les enfants de la grâce et les bien-aimés de l'époux ; peu qui aient le bonheur de composer ce petit troupeau de Jésus-Christ, ce petit bouquet de myrrhe, ce petit nombre de prédestinés qui nous est représenté dans l'Ecriture sainte par de si différentes figures, et particulièrement par ce petit nombre d'épis qu'on va cueillir dans les champs après la moisson, par ce petit nombre de raisins qu'on trouve dans les vignes après la vendange, par ce petit nombre d'olives qui restent sur les rameaux après la dépouille : *Et erit sicut congregans in messe quod restiterit* (*Isai.*, XVII).

Car, encore que la parole de Dieu frappe toutes les oreilles, elle ne frappe pas néanmoins également tous les cœurs. Il y en a très-peu qui soient dociles à ses avis et sensibles à ses atteintes, parce qu'il y en a très-peu qui soient de Dieu, comme j'ai dit, très-peu qui soient animés de son esprit et qui soient mus efficacement par sa grâce : *Ad verbum Dei plures, pauci perducuntur ad regnum* (*Greg.*, *hom.* XIX, *in Evang.*), dit le grand pape saint Grégoire. Plusieurs viennent au sermon, et quoique le prédicateur, à la fin de son discours les conduise tous à la vie éternelle, quoiqu'ils y soient tous invités et qu'ils aient tous les moyens nécessaires pour y parvenir, très-peu néanmoins y arrivent, et les grandes vérités qu'on leur prêche demeurant infructueuses dans leur cœur par leur endurcissement, ne servent qu'à les rendre plus coupables dans le temps et plus malheureux dans l'éternité.

Ainsi, chrétiens, puisque l'efficacité de la parole de Dieu vient principalement de la grâce, jugez de là combien il faut travailler à l'obtenir pour vous et pour les autres. La meilleure disposition qu'on y puisse apporter est un acte de contrition pour ôter le péché, qui est le grand obstacle à la grâce. Il faut encore, pour disposer l'esprit à l'intel-

ligence de la vérité qu'on prêche, et le cœur à l'abondance de la grâce qui se communique par le ministère de la prédication, se dépouiller de toutes les pensées importunes et de toutes les vaines affections qui occupent cet esprit et qui remplissent ce cœur. *Vas es*, dit saint Augustin, *sed plenus es ; funde quod habes, ut accipias quod non habes* (*S. Aug. in Psal.*) : Vous êtes comme un vase, mais l'ambition et l'avarice vous remplissent de mille soins, pour chercher les biens périssables et pour courir après les honneurs temporels. Versez premièrement ce que vous avez, et recevez ensuite ce que vous n'avez pas, afin que Dieu, qui veut occuper toutes les facultés de votre âme, se donne parfaitement lui-même et vous remplisse de sa divinité et de sa grâce.

Mais enfin il faut prier, et c'est pour cela qu'on a cette pieuse coutume de commencer le sermon par la prière, et singulièrement par le recours à la sainte Vierge, qui est appelée par saint Bonaventure l'intendante, la trésorière et la dispensatrice de la grâce. Aussi l'on ne doit pas toujours attribuer le fruit du sermon à l'éloquence ni au zèle du prédicateur, mais à l'oraison fervente de quelque bonne âme, qui aura demandé et qui aura obtenu le bon effet de la sainte parole. Car, enfin, que sommes-nous, et que produiraient tous nos discours, si, pendant que nous frappons vos oreilles, le Saint-Esprit ne frappait encore plus fortement à la porte de vos cœurs?

Venez donc, Esprit de vérité, mêlez votre voix avec la nôtre, et rendez la parole que nous portons, de votre part, féconde par votre grâce. Eclairez nos auditeurs de vos lumières; faites-leur connaître clairement la vérité que nous leur annonçons, et ne permettez pas qu'après l'avoir reconnue, ils l'impugnent par une conduite opposée à ce qu'elle leur enseigne, puisque c'est un péché irrémissible que vous ne pardonnez ni dans ce monde ni dans l'autre. Mais comme vous n'êtes pas seulement un esprit d'intelligence, mais encore un esprit d'amour, embrasez-les de vos divines flammes, bannissez de leur cœur l'affection des biens périssables, et dans le même temps allumez-y l'amour des biens éternels, que vous leur préparez dans la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen*.

SERMON IX. *

DE L'INTENTION QUI DOIT ACCOMPAGNER NOS ACTIONS.

Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.

Votre œil est la lumière de votre corps : si votre œil est éclairé, tout votre corps l'est aussi ; et si votre œil est ténébreux, son obscurité se répand sur tous vos membres et les laisse dans les ténèbres (*S. Matth.*, *chap.* VI).

Ce que le Sauveur a dit de l'œil à l'égard du corps, nous le pouvons dire de l'intention à l'égard de nos actions. Car, comme le corps est dans l'obscurité ou dans la clarté, selon que l'œil qui le guide est éclairé ou ténébreux, de même nos actions sont bonnes ou mauvaises, louables ou répréhensibles, selon que l'intention qui les accompagne leur communique de bonté ou de malice, selon qu'elle les rend dignes de louange ou de blâme.

Quantum intendis, *tantum facis*, dit saint Ambroise. Vous faites autant que vous avez dessein de faire. Tellement que c'est l'intention qui donne du prix à nos œuvres, qui les élève à l'état surnaturel et qui les rend dignes d'une récompense éternelle. Pour entendre ceci, je suppose que deux choses sont nécessaires pour le mérite de nos actions. Premièrement, il faut qu'elles se fassent en bon état, et secondement qu'elles se fassent pour un bon motif. Premièrement nos actions, afin qu'elles méritent un nouveau degré de gloire, doivent partir d'un bon principe, c'est-à-dire, de la grâce sanctifiante, parce que si elles sont faites en péché mortel, quelque saintes qu'elles soient en elles-mêmes, ce sont des œuvres mortes, qui ne méritent rien pour la vie bienheureuse. Secondement, elles doivent être rapportées à une bonne fin, par un acte surnaturel, ou de foi, ou d'espérance, ou de charité, ou de justice, ou de religion, ou de quelque autre vertu chrétienne, parce que si elles sont faites par le mouvement d'une inclination purement naturelle, ou par la seule considération d'un intérêt temporel, elles ne sont pas dignes de l'éternité, et comme elles reçoivent leur récompense sur la terre, elles n'en doivent point prétendre dans le ciel.

D'où je tire l'importance de bien diriger l'intention; et c'est ici l'art de profiter jusqu'à l'infini. Mais pour apprendre cet art et pour l'exercer, il faut recourir à la grâce et la demander par l'entremise de celle qui en est la trésorière, en disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc

Il faut avouer que les hommes, qui sont naturellement intéressés et qui désirent ardemment de s'enrichir, connaissent peu leurs véritables intérêts, et ne savent guère le secret de s'acquérir de grandes richesses. S'ils conservaient la grâce sanctifiante, et s'ils agissaient pour un motif surnaturel, ils entasseraient mérite sur mérite, ils amasseraient de grands biens pour l'éternité; tout le cours de leur vie serait une perpétuelle semence de bénédiction et de grâce, tellement qu'à leur mort ils feraient une prodigieuse moisson de bonheur et de gloire. A chaque moment ils augmenteraient leur trésor, ils ajouteraient un nouvel éclat à leur couronne, et c'est ainsi que leur félicité croîtrait jusqu'à l'infini. Non-seulement leurs bonnes œuvres, comme leurs prières, leurs aumônes, leurs jeûnes et leurs communions, mais encore leurs actions les plus indifférentes, les plus naturelles et les plus communes, produites par un bon principe et rapportées à une bonne fin, deviendraient toutes surnaturelles, toutes divines et toutes méritoires.

Mais parce qu'ils sont en péché mortel, et

que dans cet état on ne mérite rien pour l'éternité ; parce qu'ils agissent ordinairement avec une intention mauvaise, ou pour un motif purement humain, ou dans la vue de quelque satisfaction passagère, ils perdent leur temps, ils rendent leur travail infructueux et ne font presque aucune action digne de la couronne éternelle.

Ils n'envisagent pas la fin à laquelle ils doivent tendre ; c'est pour cela qu'ils n'y arrivent pas, et que plus ils courent, plus ils s'éloignent de leur terme, parce qu'ils ne dirigent point leur course par une intention droite.

Les uns agissent sans intention, les autres agissent avec une intention indifférente, les autres agissent avec une intention mauvaise, il y en a peu qui agissent avec une bonne intention. Cependant il n'y a que la bonne intention qui donne de la valeur à nos actions, et quand vous pratiqueriez ce qu'il y a de plus saint dans la religion, si votre intention n'est pas bonne, vous ne faites rien, au lieu d'acquérir, vous perdez, au lieu d'avancer, vous reculez, au lieu de mériter la récompense, vous méritez le supplice. C'est ce qui vous oblige, chrétiens, d'être intérieurs et de ne vous répandre pas tellement au dehors, que vous n'entriez souvent au dedans de vous, pour voir ce qui se passe dans votre cœur, de quel esprit vous êtes animés, quelle fin vous envisagez dans votre conduite, à quel but vous tendez, de peur qu'après avoir pris beaucoup de peine vous retiriez peu de fruit, et qu'après avoir beaucoup prié, beaucoup jeûné, beaucoup travaillé, vous trouviez que vous n'avez rien fait, pour n'avoir pas agi avec une bonne intention, et pour avoir envisagé presque dans toutes vos actions la terre plutôt que le ciel, le monde plutôt que Dieu, votre réputation ou votre plaisir plutôt que votre perfection ou votre devoir.

Condamnons premièrement les actions qui se font sans intention, secondement celles qui se font avec une intention indifférente, troisièmement celles qui se font avec une intention mauvaise. Mais en dernier lieu louons, canonisons et couronnons celles qui se font avec une bonne intention. Voyons combien les premières sont déraisonnables, combien les autres sont inutiles, combien les troisièmes sont vicieuses, et combien les dernières sont louables, avantageuses et méritoires. Agir sans intention, quel déréglement ! Agir avec une intention indifférente, quelle perte ! Agir avec une intention mauvaise, quel désordre ! Mais enfin agir avec une bonne intention, quel profit, quelle gloire et quel bonheur ! Examinons toutes ces choses.

PREMIER POINT.

Contre ceux qui agissent sans intention.

Comme ce qu'il y a de principal et d'essentiel dans les choses morales est la fin pour laquelle nous agissons et vers laquelle nous tendons, de même ce qu'il y a de plus considérable et de plus important dans les actions humaines est l'intention, qui est comme le premier regard de l'âme vers le bien qu'elle envisage, et comme le premier pas que fait la volonté pour se porter vers l'objet qu'elle cherche.

Car on ne fait jamais aucune démarche, ni aucune poursuite, ni aucune action, quelque légère qu'elle puisse être, sans quelque intention. On se propose toujours quelque fin, on cherche toujours quelque bien, ou l'utile, ou l'agréable, ou l'honnête. Si l'on fait la guerre, c'est, ou pour la liberté, ou pour la gloire. Si l'on entreprend la navigation ou quelque autre exercice, de quelque nature qu'il puisse être, c'est, ou par un principe d'intérêt, ou par un motif d'ambition, ou par un sentiment de piété, ou pour quelque autre fin naturelle ou surnaturelle.

Car, comme parle Dion Chrysostome (*Or.* 38), il n'appartient qu'aux insensés ou aux brutes d'agir sans intention et sans dessein. Tellement qu'une action faite sans intention n'est pas une action humaine, ni par conséquent une action morale ; et de là vient la condamnation que l'Evangile a prononcée, non-seulement contre toute action, mais encore contre toute parole oiseuse, c'est-à-dire, destituée d'intention, et dans laquelle on ne se propose aucune fin. Car c'est en cela que consiste sa difformité et son déréglement, parce que l'homme est obligé d'agir conformément à sa nature, c'est-à-dire, moralement et par rapport à sa fin.

C'est pourquoi le premier défaut qui se commet sur l'intention est de n'en point avoir, ce qui est le propre des fous et des bêtes, parce que ce n'est pas agir, je ne dis point chrétiennement, mais même raisonnablement, que d'agir de la sorte ; et, comme parle Richard, une œuvre faite sans intention est un corps sans âme, sans vie et sans mouvement : *Quod est corpus sine vita, hoc est, opus sine intentione bona* (*Rich., de Stat. interiori, hom.* 17).

D'où Sénèque tire cette belle conséquence : Si nous sommes raisonnables, proposons-nous une fin dans toutes nos actions ; tendons vers le souverain bien qui doit être le terme de notre mouvement, comme il est le centre de notre repos. Dressons là notre course, et que ce soit comme l'étoile qui nous guide : *Vita sine proposito vaga est* (*Sen., Ep.* 95).

Mais qui sont ceux qui n'ont point d'intention ? ce sont ceux qui agissent par impétuosité, par emportement, par passion, par coutume, par inadvertance, ne faisant aucune reflexion sur leur conduite, ne se proposant aucune fin, se laissant conduire au hasard, et faisant tout ce qui vient à leur pensée ou, pour mieux dire, à leur imagination. Il faut bien, ajoute ce philosophe romain, que notre vie dépende du hasard, puisque nous ne faisons presque rien par délibération et par raisonnement, mais seulement par occasion et par hasard : *Necesse est multum in vita nostra casus possit, quia vivimus casu* (*Ep.* 71).

La prudence, dit-il, le conseil, la justice et le devoir n'ont presque nulle part dans nos actions. On agit sans savoir pour quelle fin on agit ; et de là vient qu'il y a si peu de

personnes qui arrivent à leur fin. Qu'on ait des couleurs toutes préparées, un pinceau, une toile, on ne fera jamais aucune peinture qui soit juste, si l'on ne sait ce qu'on veut peindre. Un arbalétrier n'arrivera jamais à son but, s'il ne sait où il vise : *Errant consilia nostra, quia non habent quo dirigantur* (*Seneca*). Nous manquons presque dans tous nos desseins, parce que nous ne dirigeons pas nos intentions : *Ignoranti quem portum petat nullus suus ventus est.* On sera toujours flottant et l'on n'aura jamais aucun vent favorable, si l'on ne regarde point le terme de sa navigation et si l'on n'a point un port où l'on ait dessein d'arriver. Ce sont les beaux sentiments de ce grand homme, qui n'était néanmoins éclairé que de la seule lumière de la raison.

La principale cause de ce désordre est l'inadvertance et l'inapplication d'esprit. Car, comme la volonté est une puissance aveugle, elle présuppose toujours une connaissance qui l'éclaire et qui lui sert comme de flambeau pour la conduire. C'est pour cela que les actes de l'entendement précèdent toujours ceux de la volonté; et l'on ne peut jamais vouloir une fin, ni prendre les moyens proportionnés à cette fin, qu'on n'ait premièrement formé un jugement de la bonté et de la possibilité de cette fin. Or, ce jugement ne se peut former sans l'application de l'esprit et sans l'opération de l'entendement.

C'est pour ce sujet qu'un saint homme (*In vit. Patr.*), avant que de mettre la main à son ouvrage, avait toujours accoutumé de s'arrêter un peu de temps pour diriger son intention, et, répondant un jour à celui qui lui demandait la raison de cette conduite : Nos meilleures actions, dit-il, ne sont nullement considérables, si elles ne sont rapportées à une bonne fin, et si elles ne sont animées d'une bonne intention. Comme le marbre le plus exquis est difforme avant qu'il ait été poli par la main de l'ouvrier, et comme celui qui veut décocher une flèche considère le but où il vise, ainsi, devant faire quelque chose, j'envisage la fin où je dois rapporter mon ouvrage.

En effet, la mesure d'une action se tire presque toute de l'intention avec laquelle on la fait; de sorte qu'une action est plus ou moins excellente, selon la qualité de l'intention qu'on a, et selon la dignité de la fin qu'on se propose, conformément à cette parole de saint Ambroise : *Quantum intendis tantum facis :* Vous faites autant que vous avez intention de faire. Et saint Grégoire, dans ses Morales, expliquant ce passage de Job : *Super quo bases illius solidatæ sunt* (*Job.*, c. XXXVIII), dit que les bases de l'âme sont ses intentions. Car, comme toute la structure d'un édifice est appuyée sur les colonnes, et les colonnes sur les bases, de même toute la perfection de la vie chrétienne subsiste par les vertus, et les vertus par nos saintes intentions.

Car, enfin, nous ne sommes irréprochables qu'à mesure que nous sommes bien intentionnés, et plus nos intentions sont pures, plus nous sommes parfaits. Nous ne sommes même différents les uns des autres que par la différence de nos intentions. Il y a dans le ciel de grands saints, et dans les enfers de grands damnés, qui ont fait sur la terre les mêmes choses. Ils ont été dans les mêmes emplois, dans les mêmes occupations et dans les mêmes circonstances. Néanmoins leur fortune est bien dissemblable. Les uns seront éternellement bienheureux, et les autres éternellement misérables. D'où vient une si grande distinction entre des personnes si égales en apparence, sinon de la diversité de leurs intentions ? Ils ont fait les mêmes actions, mais ils les ont faites diversement; les uns par un motif de religion et de piété; les autres par un principe d'ambition ou d'avarice. Nabuchodonosor, sans changer de nature, change néanmoins tellement d'inclination et d'état, qu'il abandonne la dignité royale et même la société humaine, s'éloignant des hommes et se rangeant parmi les bêtes.

Il en est ainsi de l'intention, qui, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, fait les élus ou les réprouvés, sans qu'il y ait, du moins apparemment, aucune différence entre les uns et les autres.

Moïse met la main dans son sein, elle en sort toute couverte de lèpre; il la remet dans le même lieu, elle reprend sa première beauté. C'est une même action, et néanmoins vous voyez un effet si différent, qui n'a point d'autre principe que la diversité de l'intention.

C'est pourquoi saint Augustin nous donne ce judicieux avis : *Ne valde attendas quid homo faciat, sed quid cum facit aspiciat* (*Aug. in Ps.* XXXI): Ne regardez pas ce que fait un homme, mais avec quelle intention il le fait. et comme parle Sénèque : *Non in facto laus est, sed in eo quemadmodum fiat* (*Sen.*, *loc. cit.*). La gloire d'une action ne se tire pas de la chose qu'on a faite, mais de la manière avec laquelle on l'a faite. Le mérite de l'homme ne procède pas de l'éminence de ses emplois ni de l'importance de ses négociations, mais de la sagesse avec laquelle il se comporte dans ces négociations et dans ces emplois.

La même chose est digne de louange ou de blâme, selon le bon ou le mauvais usage auquel elle est employée. Vous êtes auprès d'un ami malade, c'est un bon office; mais vous ne lui rendez ce devoir que parce que vous êtes son héritier et que vous attendez sa dépouille, vous êtes un vautour, vous courez après la proie. Voyez comme les mêmes actions sont louables ou répréhensibles, selon que les intentions en sont bonnes ou mauvaises. Il est donc important de voir, par une sérieuse réflexion, pourquoi et comment on agit : *Refert quare, et quemadmodum res fiat* (*Sen.*, *Ep.* 95).

De là vient le péril et la difficulté qu'il y a de juger de la conduite d'une personne et de la qualité de son action, parce que ce qu'il y a de principal dans une action est caché, c'est-à-dire, l'intention. C'est pourquoi l'Apôtre nous donne cet avertissement, de ne ju-

ger personne avant le temps, jusqu'à ce que celui qui pénètre le fond des cœurs, et qui en connaît les plus secrets mouvements, tire le rideau et donne le jour à des choses qui étaient ensevelies dans les ténèbres, et qui demeuraient cachées dans les consciences : *Nolite ante tempus judicare quoad usque veniat Dominus, qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (I. *Cor.*).

Parce qu'un homme ne peut pas être le véritable juge d'un autre, et comme il ne peut pas avoir une parfaite connaissance de l'intention avec laquelle on agit, il n'y a point d'action dont il puisse porter un jugement infaillible. Ainsi voyons-nous tant d'injustice dans le jugement des hommes. Combien de choses condamne-t-on aujourd'hui dans le monde, qui seront un jour canonisées et couronnées? et combien de choses approuve-t-on, qui seront un jour rejetées et réprouvées ? et cela par la seule différence de l'intention qui est cachée, et dont la connaissance n'appartient qu'à Dieu. C'est pourquoi Jésus-Christ nous donne cet avertissement : *Justum judicium judicate.* Ne jugez pas sur les apparences, qui sont ordinairement trompeuses.

Il est donc indubitable que la mesure de l'action se doit principalement tirer de l'intention, conformément à cette maxime : *Quantum intendis tantum facis.* Vous faites autant que vous avez intention de faire; et jusqu'où va votre intention, il n'y a que Dieu qui le sache. C'est un secret qui passe votre connaissance, encore qu'il se passe dans votre cœur.

Mais puisque c'est un grand défaut dans la morale de ne se proposer aucune fin dans sa conduite, et que l'intention est si nécessaire pour le mérite de nos actions, il est très-important de la bien diriger, et pour ne point se méprendre dans une matière de cette conséquence, il faut distinguer ici l'intention bonne de celle qui est mauvaise et de celle qui est indifférente, c'est-à-dire, qui n'est ni bonne ni mauvaise.

Saint Bernard, parlant de la bonne intention, dit que notre intention est pure, si dans toutes nos actions nous n'envisageons autre chose que la gloire de Dieu, l'utilité du prochain et le salut de notre âme. David nous représente la mauvaise intention, quand il dit : *Non proponebam ante oculos meos rem injustam* (*Ps.* C) : Je ne me proposais rien d'injuste dans mes desseins. Et saint Jérôme, traitant de l'intention indifférente : Il est bon, dit-il, d'être continent; il est mauvais d'être impudique, et ce qui n'est ni bon ni mauvais, c'est, par exemple, de marcher ou de faire quelque autre chose qui ne porte d'elle-même aucun caractère de bonté ou de malice.

Chacune de ces intentions donne sa couleur à l'ouvrage qu'elle produit et le rend bon, mauvais ou indifférent. J'ai parlé contre ceux qui agissent sans intention, et j'ai montré combien leur conduite est déraisonnable et déréglée. Mais avant que de faire le caractère de la bonne et de la mauvaise intention, voyons s'il est permis ou s'il est même possible d'agir avec une intention indifférente, qui n'est ni bonne ni mauvaise.

SECOND POINT.

Contre ceux qui agissent avec une intention indifférente, qui n'est ni bonne ni mauvaise.

Est-il permis, est-il même possible d'agir avec une intention indifférente, qui ne soit ni bonne ni mauvaise? Il y a plusieurs théologiens qui, selon la doctrine de saint Thomas, enseignent que l'homme ne peut agir que pour une bonne fin, et qu'il est coupable toutes les fois qu'il se propose dans ses actions une fin indifférente.

La raison qu'ils en rendent est que l'homme doit tendre toujours à sa dernière fin, c'est-à-dire, à son souverain bien, qui n'est autre que Dieu. S'il agit autrement, il s'écarte de son devoir, il tombe dans le déréglement; il ne suit ni la lumière de sa raison, ni celle de sa foi ; il ne se laisse conduire que par le mouvement de sa passion.

Mais encore, ajoutent-ils, ce qui ne peut pas l'exempter du péché, c'est qu'il viole tout à la fois et la charité qu'il se doit à soi-même, et la justice qu'il doit à son Dieu. Il viole la charité qu'il se doit à soi-même, parce qu'il se prive d'un grand mérite, lorsqu'il agit pour une fin indifférente ; il pourrait mériter un nouveau degré de grâce, s'il agissait pour une bonne fin, il pourrait acquérir un nouveau droit à la gloire, et notablement augmenter son bonheur éternel. Il se prive de ce grand avantage, qui est préférable à toutes les couronnes et à tous les empires de la terre : d'où ils tirent cette conséquence, qu'il pèche : car, disent-ils, c'est un mal que de se priver volontairement d'un grand bien, et c'est un déréglement que d'agir ainsi contre la charité bien ordonnée qu'on se doit à soi-même.

Mais, poursuivent-ils, on est encore plus coupable parce qu'on agit contre la justice qu'on doit à Dieu, car on le doit reconnaître pour la fin de toutes choses. On lui doit rapporter toutes ses actions ; de sorte qu'on lui fait une injure si l'on envisage quelque autre objet que lui, et si l'on agit pour quelque autre intention que pour sa gloire. Il est le centre de toutes les créatures, et comme elles viennent toutes de lui, elles doivent toutes retourner à lui. Il est le souverain bien qui seul est capable de faire la souveraine félicité de toutes les créatures intelligentes, tellement que c'est lui faire un outrage que de se reposer en quelque autre chose qu'en lui, et de chercher son contentement en quelque autre objet qu'en ce bien infini. C'est préférer un bien créé, périssable et frivole à ce bien incréé, à ce bien immense, à ce bien immortel. Car, enfin, ce n'est pas pour Dieu qu'on agit; ce n'est pas le souverain bien qu'on cherche. Quoi donc ? Une satisfaction passagère, un vain honneur, un bien temporel. D'où ils concluent qu'il y a de la perversité dans cette conduite, qu'il y a du déréglement, qu'il y a du péché, plus ou moins grand, se-

lon qu'il y a plus ou moins de connaissance et de liberté.

Si bien que, suivant cette doctrine, il n'y a point d'action indifférente dans le monde. Elles sont toutes bonnes ou toutes mauvaises ; toutes bonnes, si elles sont faites pour Dieu ; toutes mauvaises, si elles ne sont pas rapportées à cette souveraine fin.

Saint Augustin semble être de ce sentiment quand il dit : *Omne factum, si recte factum non est, peccatum est : nec recte factum ullum esse potest, quod non a recta ratione proficiscitur* (*August., lib. de Util. credendi.*, c. 12). Tout ce que l'homme fait, s'il n'est pas bien fait, est péché. Or, on ne peut dire qu'une chose soit bien faite, si elle n'est pas faite pour une bonne fin. Le Fils de Dieu semble même autoriser cette doctrine quand il nous assure, dans l'Eglise, qu'on n'aura pas prononcé une seule parole qui ne soit censurée au jour du jugement, et qui ne soit punie, si elle a été dite sans quelque bon dessein et sans quelque intention honnête : *Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii* (*Matth.*, XII): On rendra compte d'une parole oiseuse, qui n'est autre que celle qui est prononcée sans une juste nécessité, ou sans une pieuse utilité, comme les théologiens la définissent.

Sans juger de la force ou de la faiblesse de ces raisonnements, on ne peut nier qu'une action faite avec une intention indifférente, quand elle ne serait pas mauvaise, ne mérite rien devant Dieu. La raison en est que toute œuvre qui mérite la vie éternelle doit avoir quelque chose de surnaturel, et pour cet effet, il faut qu'elle soit rapportée à Dieu par une bonne intention, ce qui ne se peut faire par une intention indifférente, qui n'a, comme je le suppose, aucune bonté positive.

De là nous pouvons recueillir, à notre confusion, que la plus grande partie de notre vie se passe sans aucun mérite, et que nous sommes tous des serviteurs inutiles. Car, après tout, que sont presque toutes nos actions, pour ne point parler des actions mauvaises, sinon des actions indifférentes? Telles sont nos actions domestiques, naturelles, civiles, particulières et publiques, comme sont : manger, dormir, marcher, écrire, parler, entendre, voir, travailler. Ces actions et les autres semblables remplissent presque toute notre vie, et si elles ne sont point rapportées à Dieu par une intention spéciale, ce ne sont, pour le plus, que des actions indifférentes qui ne méritent rien. Car, enfin, quelle récompense en pouvez-vous espérer ? Quelle gloire en pouvez-vous prétendre ? Vous direz que ce ne sont pas des actions mauvaises. Combien y en a-t-il qui le sont? Néanmoins, je vous l'accorde, elles ne sont point mauvaises, mais aussi elles ne sont point méritoires ; elles ne méritent point de peine, mais elles ne méritent pas aussi de récompense ; vous ne perdez rien, mais vous ne gagnez rien aussi ; vous n'êtes pas un mauvais serviteur, mais vous êtes un serviteur inutile. Or, écoutez une terrible sentence prononcée par votre souverain juge : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores, ibi erit fletus et stridor dentium :* Prenez le serviteur inutile et le jetez dans les ténèbres extérieures, afin qu'il y souffre la peine de sa fainéantise, et qu'il y pleure la perte de son temps.

En effet, vous ne souffririez point dans votre maison un serviteur qui serait oisif et qui ne voudrait rien faire, encore qu'il ne fût point vicieux, impie, ni libertin. Ainsi, comme Dieu vous appelle tous à son service, il vous chasse et vous éloigne infiniment de lui, si vous refusez d'opérer le bien, et si vous vous contentez de vous abstenir du mal. Il ne vous appelle pas seulement à la gloire, mais encore, comme j'ai dit ailleurs, à un certain degré de bonheur, où vous êtes obligé d'arriver par un continuel surcroît de mérite. Tellement qu'il ne suffit pas d'avoir mérité la béatitude par quelque bonne œuvre, il la faut encore augmenter par un perpétuel exercice de vertu, et quelque droit que vous y ayez acquis, vous la perdrez infailliblement si vous refusez de l'accroître par de nouveaux efforts. C'est ainsi que Dieu l'ordonne sagement par une secrète disposition des choses qui concourent à la prédestination et à la réprobation des hommes, soit pour bannir du monde la négligence et l'oisiveté, soit pour venger l'injure que nous lui faisons, de ne pas agir pour lui, et de travailler pour une autre fin que pour celle qu'il nous propose.

Voyez comme toutes choses tendent à leur fin et sont toujours dans le mouvement, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à leur centre. L'homme seul n'envisage point sa fin, et ne sait pas même s'il y a quelque fin qu'il doive se proposer. Mais qu'il apprenne trois vérités importantes et fondamentales : premièrement, qu'il a été fait pour une fin ; secondement, que sa fin n'est autre que Dieu, et troisièmement, qu'il n'arrivera jamais à sa fin s'il n'y vise pas.

Il est certain que l'homme a une fin à laquelle il doit tendre, parce qu'il est évident qu'il a été fait pour une fin. Il ne serait jamais sorti de son néant, s'il n'y avait point eu quelque motif éminent qui excitât la souveraine sagesse de son Créateur de lui donner l'être, et comme rien ne peut être produit sans un principe, rien aussi ne peut être créé sans une fin.

Mais quelle est cette fin de l'homme, sinon Dieu? La raison est, parce que la créature ne peut avoir d'autre fin que celle que son auteur s'est proposée, quand il lui a donné l'être. Or, il est constant, par le témoignage de l'Ecriture, que Dieu n'a créé l'homme que pour cette fin : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (*Prov.* XVI), dit le Sage dans les Proverbes. Le Seigneur a tout rapporté à lui et n'a rien fait que pour lui, parce que, comme il n'y a rien qui soit au-dessus de lui, il ne peut agir pour une autre fin que pour lui-même. Ainsi, comme il est le principe de toutes choses, il en est aussi la fin, et comme tout émane de lui, il faut que tout reflé.

chisse vers lui. C'est pour cela que le cœur humain est toujours dans l'inquiétude et dans le mouvement, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en Dieu, comme dans son élément, ou comme dans son centre.

Mais qui pourrait être la fin de l'homme, si ce n'est Dieu? Ce n'est pas l'homme même, ce ne sont pas les autres créatures, il faut donc que ce soit Dieu seul. L'homme ne peut être lui-même sa fin, comme il ne peut être lui-même son principe. Il ne peut être fait pour lui-même, comme il ne peut être produit par lui-même. Les autres créatures, ni les corporelles, ni les spirituelles, ne peuvent pas aussi être la fin de l'homme. Les corporelles, parce qu'elles sont inférieures à l'homme, et qu'ainsi, à l'égard de l'homme, elles ne peuvent avoir l'éminente qualité d'une fin, puisque l'homme les regarderait au-dessous de lui, s'il les reconnaissait pour sa fin et s'il y établissait son bonheur, vu principalement que ce n'est pas pour elles que l'homme a été fait, mais que c'est plutôt pour l'homme qu'elles ont été faites. Les spirituelles, parce qu'encore que l'ange soit plus parfait que l'homme dans l'ordre de la nature, il ne l'est pas néanmoins dans l'ordre de la grâce, puisque l'homme, de même que l'ange, a été élevé dans l'état surnaturel, rendu capable de l'adoption divine et fait participant de l'héritage éternel. Puis donc que l'homme est appelé à la même béatitude que l'ange, il faut conclure qu'ils ont tous deux une même fin, et qu'ainsi l'un ne peut être la fin de l'autre. Outre que ce n'est pas d'une nécessité absolue qu'il y ait des anges, parce qu'il y a des hommes, puisqu'absolument il y peut avoir des hommes sans qu'il y ait des anges. Mais c'est une suite nécessaire que, s'il y a des hommes, ils aient une fin, puisque c'est sans doute pour quelque fin qu'il y a des hommes. D'où je tire cette conséquence, qu'il n'est point de créature spirituelle ni corporelle, visible ni invisible qui puisse être la fin de l'homme, puisque l'homme peut être sans toute autre créature et ne peut néanmoins être sans quelque fin, qui détermine sa cause à le produire.

De plus, une chose ne peut être la fin de l'homme, si elle ne peut faire sa béatitude et terminer tous ses désirs. Or, il n'est pas de créature, quelque parfaite qu'elle soit, qui puisse faire la félicité de l'homme, et remplir tellement son cœur, qu'il ne désire plus rien. La raison est, parce qu'il n'y a point de créature qui ne soit bornée : il n'y a que Dieu qui soit un être infini. Or, bien que le cœur de l'homme ait des bornes en lui-même, il n'en a pas néanmoins en ses désirs. Ainsi, quelque chose qu'il possède, il souhaite toujours quelque autre chose, et jamais il ne sera parfaitement satisfait que lorsqu'il jouira de Dieu.

Il est donc vrai que notre fin n'est autre que Dieu. C'est l'unique but où nous devons tendre, si nous voulons emporter le prix, et parvenir à la félicité. C'est là néanmoins où personne ne vise, et c'est de quoi même on ne s'avise pas dans le monde.

Interrogez la plus grande partie des hommes pour quel motif ils agissent, à quel but ils tendent et quelle fin ils envisagent dans leurs actions ; ils n'entendront presque pas ce que vous leur demandez, et ne sauront pas même quelle est cette fin dont vous leur parlez. Car, enfin, celui-là ne songe qu'à se nourrir, celui-ci à s'habiller, l'un à se guérir d'une maladie, l'autre à se délivrer d'une affaire, presque tous à jouir de la vie présente, comme s'il n'y en avait pas une meilleure, à laquelle ils doivent tendre, et pour laquelle ils doivent travailler.

D'où je tire leur aveuglement et leur malheur : leur aveuglement, puisqu'ils ne connaissent pas le bonheur inestimable qu'ils ont d'avoir été faits pour Dieu et d'avoir été destinés pour la possession éternelle de ce bien infini ; leur malheur, puisqu'ils ne se proposent pas cette fin dans leur conduite, et que pour ce sujet ils n'arrivent pas à ce terme bienheureux où consiste leur repos éternel.

Car, enfin, on n'arrive jamais à un but, si l'on n'y vise pas; on n'obtient jamais une fin, si on ne l'envisage pas ; et c'est pour cela que de tous les hommes qui sont appelés à la béatitude il y en a si peu qui la possèdent, parce qu'ils ne font presque rien dans cette vue, dans cette intention et dans ce dessein.

Ils se proposent je ne sais quelle félicité imaginaire, qui ne servira qu'à les rendre malheureux éternellement ; ils veulent être bienheureux, et ils ne le deviennent jamais, parce qu'ils établissent leur bonheur où il ne se trouve pas, et qu'ils ne l'établissent pas où il se trouve. Seigneur, dit admirablement saint Augustin, vous nous avez faits pour vous posséder, et si nous n'arrivons jusqu'à vous, si nous ne jouissons de vous, nous serons toujours dans l'agitation ou dans le tourment.

Mais comment pouvez-vous arriver à Dieu et jouir éternellement de lui, si vous ne vous portez pas vers lui, et si vous cherchez votre félicité en quelque autre objet qu'en lui? Comment prétendez-vous qu'il soit votre récompense dans l'éternité, si vous ne travaillez pas pour lui dans le temps, et si dans le culte même que vous lui rendez vous cherchez votre honneur, plutôt que le sien? Comment voulez-vous qu'il soit le terme de votre bonheur et le centre de votre repos, s'il n'est pas la fin de vos mouvements et le but de vos courses?

Cherchez Dieu, et vous trouverez en lui l'assemblage de tous les biens, et l'accomplissement de tous vos vœux. Si vous cherchez le monde, vous périrez avec le monde. Si vous n'envisagez que l'honneur, l'intérêt ou le plaisir temporel, toutes ces choses disparaîtront et vous laisseront éternellement les mains vides. Mais si vous n'avez point d'autre vue que Dieu dans toute votre conduite, le voile qui le dérobe à vos yeux se rompra, et pour lors vous le verrez face à face, vous le posséderez et vous trouve-

rez dans sa jouissance bienheureuse la souveraine béatitude.

Mais ne croyez pas que vous puissiez vous partager entre la créature et Dieu, entre l'enfer et le paradis, entre le bien et le mal. Il n'y a point de milieu entre ces extrémités opposées, et sachez que cet état d'indifférence et de neutralité est imaginaire et impossible. Premièrement, Dieu ne veut pas entrer en concurrence avec la créature, il veut régner dans votre cœur sans compagnon, et il aimerait mieux en abandonner entièrement la possession, que de ne le posséder qu'en partie. Secondement, la souveraine félicité, dit saint Augustin, est d'une nature qu'on ne peut la manquer, sans devenir souverainement malheureux, et vous êtes tellement obligé de mériter le paradis, que si vous n'arrivez pas à ce beau séjour, vous n'aurez point éternellement d'autre partage que l'enfer. Il ne suffit pas, enfin, d'éviter le mal, il faut encore, comme j'ai dit, opérer le bien. Et, sans entrer dans cette discussion inutile, s'il est possible qu'il y ait des actions indifférentes, qui ne soient ni bonnes ni mauvaises, je dis seulement que si vos actions n'ont point de bonté en elles-mêmes et ne sont point accompagnées de bonnes intentions, elles sont ordinairement mauvaises, parce que n'étant point faites par un principe de vertu, la passion déréglée s'y glisse le plus souvent, et leur imprime un caractère de malice qui les rend coupables et qui fait qu'elles seront un jour condamnées et punies.

Outre que vous devez toujours envisager votre fin, toujours viser à ce but, toujours tendre vers ce terme bienheureux où vous êtes destiné, conformément à cette loi : *In omnibus respice finem;* si vous agissez ainsi, vous êtes dans l'ordre, et vous arriverez infailliblement à la félicité. Mais si vous n'avez point cette vue dans ce que vous faites, si vous ne travaillez pas pour Dieu, et s'il y a quelque objet créé qui soit la fin de vos opérations et le but de vos entreprises, vous vous égarez, et vous n'arriverez point à votre terme. Vous offensez Dieu par cette perversité de vos intentions, parce que vous ne le reconnaissez point pour votre souverain bien, et que vous témoignez secrètement que la créature a quelque chose qui vous charme plus que ce bien infini, pour qui vous avez été fait. Ainsi vous regardez en quelque façon la créature pour votre dernière fin, et vous lui donnez un titre qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu. Ce qui va dans un déréglement qui ne se peut disculper, si l'esprit y fait quelque reflexion, et si la volonté y donne son consentement.

Mais si nous avons condamné ceux qui agissent sans intention, ou qui agissent avec une intention indifférente, que dirons-nous de ceux qui agissent avec une mauvaise intention. C'est principalement ce qui demande notre censure.

TROISIÈME POINT.

Contre ceux qui agissent avec une intention mauvaise.

Il n'y a point d'action, quelque sainte qu'elle soit en elle-même, qui ne soit corrompue, flétrie et profanée par une mauvaise intention, comme l'Apôtre l'a si bien compris et l'a si clairement exprimé, quand il a dit : *Modicum fermentum totam massam corrumpit* (I *Cor.*, V).

La statue de Nabuchodonosor était toute composée de métaux, même les plus précieux; mais parce qu'elle avait les pieds d'argile, sitôt qu'elle fut frappée par une petite pierre, elle fut brisée et réduite en poudre : *Et tunc contrita sunt pariter ferrum, testa, æs, argentum et aurum* (*Dan.*, II). Le fer de votre patience, l'étain de votre piété, le cuivre de votre mortification, l'airain de votre foi, l'argent de votre espérance, l'or de votre charité se brisent et se détruisent entièrement dès que la mauvaise intention s'y glisse.

C'est pourquoi le démon ne se met pas beaucoup en peine que vous fassiez de bonnes ou de mauvaises actions, pourvu que vous fassiez les bonnes pour quelque mauvais motif. Car, comme parle saint Grégoire, il s'attribue tous les fruits de l'arbre dont il a envenimé les racines. En quoi plusieurs se méprennent, comme remarque saint Bernard, quand ils approuvent des choses que Dieu réprouve, parce qu'ils ne voient pas le principe d'où elles partent, ni la fin où elles tendent : *Opera probant quæ cernunt, sed unde prodeant non discernunt* (*S. Bern.*, *Tr. de gr. hum.*).

Ainsi Dieu condamna le sacrifice de Caïn, parce que cette action, qui est si sainte en elle-même, devenait criminelle par l'intention avec laquelle elle était offerte. De même, quoiqu'il n'y ait rien de plus divin, comme dit saint Denys, que de prêcher l'Evangile et de coopérer avec Jésus-Christ à la conversion des âmes, néanmoins saint Paul condamne cette action dans la personne de quelques-uns qui la faisaient par jalousie, par ostentation, par vanité, ou par quelque autre intention vicieuse : *Quidam quidem propter invidiam et contentionem, quidam autem et propter bonam voluntatem Christum prædicant* (*Philip.* I).

Mais quoi ! n'est-ce pas une bonne chose de prier? néanmoins la prière des Euchytes, parce qu'elle partait d'un mauvais principe, fut abominable, de sorte qu'on lui pouvait attribuer cette parole du prophète : *Oratio ei fiat et in peccatum* (*Ps.* CVIII). Cette oraison, qui paraît aux yeux des hommes une action de piété, est un crime devant Dieu.

N'est-ce pas une chose louable de jeûner ? Voyez comme l'Ecriture parle en faveur du jeûne : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur par le jeûne. C'est un moyen efficace pour effacer vos péchés et pour obtenir mes grâces. Ninive jeûne, et Dieu, qui voulait ruiner cette ville, est fléchi et dé-

sarmé. Néanmoins écoutez comment Isaïe s'explique contre cette bonne œuvre, quand elle est accompagnée d'une mauvaise intention : *Quare jejunavimus et non aspexisti ? Humiliavimus animas nostras et nescisti ? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (*Is.*, LVIII). Nous avons jeûné, Seigneur, et vous ne l'avez pas vu ; nous nous sommes humiliés devant vous, et vous ne l'avez pas su, vous qui ne pouvez rien ignorer. D'où vient cela, juste juge de nos actions ? C'est, dit-il, que vous vous cherchez vous-mêmes dans vos pénitences et dans vos austérités ; vous y faites votre volonté et non pas la mienne ; vous déréglez tout par le déréglement de vos intentions, et ce qui devrait servir à votre justification et à votre salut ne contribue qu'à votre condamnation et qu'à votre ruine, parce que vous ne le faites pas pour la fin, ni avec l'esprit que vous le devez faire : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.*

Vous jeûnez aujourd'hui pour avoir de quoi faire demain la débauche, ou vous faites aujourd'hui la débauche, parce que vous devez jeûner demain. Vous vous abstenez de viandes, mais vous ne vous abstenez point de procès. Vous vous refusez la nourriture, mais vous la refusez aussi au pauvre; et le même jour que vous passez dans l'abstinence, vous l'employez à la cajolerie, à la médisance, à la chicane pour surprendre et pour dépouiller votre frère : *Numquid istud vocabis jejunium, et diem acceptabilem Domino?* Est-ce le moyen de fléchir ma miséricorde et de satisfaire à ma justice?

Qui ne sait que l'institution de la sainte quarantaine est autorisée par l'exemple de Jésus-Christ et par la pratique de toute l'Église! Saint François avait accoutumé de jeûner cinq carêmes dans l'année avec beaucoup de louange, mais encore avec plus de mérite, et Tertullien, qui voulut établir trois carêmes dans l'Eglise, comme pour honorer la passion des trois Sauveurs, suivant l'erreur des Montanistes, fut condamné de tous les fidèles, à cause de la perversité de ses intentions.

Le jeûne du samedi est pratiqué avec beaucoup de piété dans l'Eglise d'Occident, et cette même pratique, qui est si pieuse en elle-même, est condamnée dans l'Eglise d'Orient, à cause de l'intention perverse des hérétiques, qui prétendaient établir cet usage, parce qu'ils niaient la résurrection de Jésus-Christ.

Qu'est-ce que l'Ecriture sainte nous recommande plus que l'aumône? Il semble qu'elle fasse dépendre de cette bonne œuvre toute notre bonne fortune, soit pour le temps, soit pour l'éternité. Car il est dit dans le livre de Tobie (*Tob.*, XII) que l'aumône nous délivre de la mort, qu'elle expie nos péchés, qu'elle fait couler sur nous des torrents de grâces, et que, pour quelques biens périssables dont elle nous dépouille, elle nous enrichit de biens éternels. Néanmoins celle qui se fait par une mauvaise fin est abominable devant Dieu, et bien loin d'ouvrir les sources de sa miséricorde, elle allume les foudres de sa colère.

Mais, enfin, qu'est-ce que la religion a institué de plus propre pour honorer la grandeur et la majesté de Dieu, que les victimes et les holocaustes ? Cependant, voyez le jugement que Dieu fait des sacrifices extérieurs, quand ils ne sont pas accompagnés des sentiments intérieurs de piété, de religion et de zèle. Il proteste, par la bouche d'Isaïe, qu'il les regarde comme des homicides, comme des profanations, comme des idolâtries, comme des sacriléges et comme des abominations.

Reconnaissez donc l'importance qu'il y a, non-seulement de faire de bonnes actions, mais encore d'avoir de bonnes intentions ; combien les hommes se trompent dans le jugement qu'ils font des choses, quand ils se règlent par les apparences, puisque ce qui paraît bon au dehors devient mauvais, s'il n'est intérieurement animé d'un bon esprit et rapporté à une bonne fin.

Car une mauvaise intention est un venin qui se communique à toute l'action, et qui la corrompt tellement, qu'elle lui ôte toute la bonté et tout le mérite qu'elle pourrait avoir, et la rend aux yeux de Dieu infiniment odieuse et détestable. C'est ce que le Sauveur a voulu nous exprimer par ces belles paroles, qui ont fait l'ouverture de mon discours : *Lucerna corporis tui est oculus tuus : si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit ; si ergo lumen quod in te est tenebræ sunt, et ipsæ tenebræ quantæ erunt* (*Mat.*, VI) ? Il veut dire qu'il est de nos intentions comme de nos yeux. Si l'œil est sain, pur, éclairé, il éclaire tout le corps, et lui communique toute la lumière qu'il exige pour faire ses fonctions. Mais si l'œil est blessé ou s'il y a quelque humeur maligne qui lui dérobe la lumière, tout le corps est dans les ténèbres, et l'obscurité de cette petite partie se répand sur tous les membres. Il en est ainsi de nos intentions à l'égard de nos œuvres. Elle les rend bonnes ou mauvaises, selon qu'elle a de bonté ou de malice. Tellement qu'il ne faut pas avoir tant d'égard à la qualité de nos actions, qu'à celle de nos intentions. Ou, comme parlent les théologiens, il ne faut pas tant considérer dans nos actions la matière que la forme. La matière est la chose que nous faisons en elle-même, et la forme est l'esprit avec lequel nous la faisons : c'est comme l'âme dont nous l'animons. Et comme tous les êtres tirent leur différence et leur perfection de la forme, qui les constitue dans un tel degré d'excellence et qui les distingue de toute autre chose, de même nos actions, matériellement prises en elles-mêmes, de quelque nature qu'elles soient, ne sont nullement considérables, si l'intention, qui en est l'âme, ne leur donne du prix et du mérite. Elles ne sont d'aucune valeur et ne peuvent rien mériter pour la vie éternelle, si elles ne sont point faites avec l'esprit qui les doit ani-

mer, et pour la fin où l'on doit les rapporter.

Quand vous donneriez tous vos biens aux pauvres, quand vous pratiqueriez toutes les austérités qui sont en usage dans les monastères, quand vous passeriez toute votre vie dans les plus rigoureux exercices de la pénitence et dans les plus saints devoirs de la religion, si vous agissez par un mauvais principe, comme par vanité, par hypocrisie, par amour-propre ou par quelque autre semblable motif, vous ne méritez rien; et, bien loin d'amasser des trésors de mérites pour l'éternité bienheureuse, vous attirez sur vous, comme j'ai dit, des trésors de colère pour le dernier jugement, où se fera devant tout le monde l'anatomie de votre cœur, où l'on verra manifestement vos intentions les plus secrètes, vos desseins les plus cachés, vos pratiques les plus inconnues; où l'on découvrira visiblement ce que vous prétendiez dans vos dévotions, dans vos pénitences et dans vos aumônes, si vous n'aviez pas la volonté de plaire au monde plutôt que de plaire à Dieu, de paraître vertueux plutôt que de l'être, et de mériter les récompenses de la terre plutôt que celles du ciel. Je ne m'étends pas davantage sur l'intention mauvaise ni sur l'indifférente. Parlons un peu de celle qui est bonne; et comme c'est par là que j'ai commencé, c'est par là que je finis.

QUATRIÈME POINT.

En faveur de ceux qui agissent avec une bonne intention.

Pour donner quelque idée de la bonne intention, il faut montrer ce qu'elle opère dans les actions mauvaises, dans les indifférentes et dans celles qui sont bonnes.

Premièrement, il est certain qu'une action mauvaise ne peut être rectifiée par une bonne intention, et que pour quelque fin qu'elle soit faite, elle ne peut devenir bonne, si elle est mauvaise dans sa substance. La raison fondamentale est, parce qu'il doit y avoir de la proportion entre la fin et le moyen. Si donc l'intention est bonne et l'action mauvaise, comme l'intention regarde la fin, et que l'action a du rapport avec le moyen, on prend un mauvais moyen pour parvenir à une bonne fin, ce qui ne peut se faire sans une disproportion déraisonnable et sans une disconvenance criminelle.

D'où saint Augustin conclut que le mensonge n'est jamais licite, quelque bonne intention qu'on ait. Voici comme il parle dans le livre qu'il a composé sur cette matière: *Interest plurimum quo fine, qua intentione quid fiat; sed ea quæ constat esse peccata, nullo quasi bono fine, nulla velut bona intentione facienda sunt* (*S. Aug.*, *lib. cont. Mend.*, *c.* 27). Il est très-important, dit-il, d'observer dans tout ce qu'on fait, par quel principe, pour quelle fin, avec quelle intention on agit. Néanmoins il n'est jamais permis de faire les choses qui sont mauvaises en elles-mêmes, quelque bonne intention qu'on ait, quelque bonne fin qu'on se propose, et par quelque bon principe qu'on agisse.

Car, comme l'Apôtre nous enseigne (*Rom.*, III), on ne peut faire le mal, sous prétexte de quelque bien qui en résulte. Ainsi les domestiques ne peuvent rien dérober à leur maître, sous prétexte de faire des aumônes. Un débiteur ne peut pas frustrer ses créanciers pour faire des présents aux églises. Un juge, par un sentiment de compassion envers une veuve, ne peut point prononcer injustement en sa faveur, suivant l'oracle de l'Ecriture: *Non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis. Juste judica proximo tuo* (*Levit.*, X).

Mais si la bonne intention ne communique point sa bonté à l'action mauvaise, elle lui ôte néanmoins quelque chose de sa malice. Car il n'y a point de doute que ce ne soit un moindre péché de dérober pour exercer la miséricorde, que pour contenter l'avarice. Et j'ajoute que si la bonne intention est accompagnée d'une ignorance invincible et d'une bonne foi, elle rectifie entièrement l'action mauvaise, et non-seulement elle lui sert d'excuse, mais encore elle la rend digne de récompense. Ainsi les sages-femmes d'Egypte qui, par des mensonges officieux, conservèrent la vie des enfants hébreux, furent récompensées, non pour avoir blessé la vérité, mais pour avoir pratiqué la miséricorde; vu principalement qu'elles ne croyaient pas pécher, en usant de ces artifices pour sauver des innocents: *Et quia timuerunt obstetrices Deum, ædificavit eis domos* (*Exod.*, I).

Néanmoins, comme cela est rare et périlleux, il faut s'en défier et prendre garde de ne faire jamais aucun mal, sous ombre de quelque bien qu'on en pourrait prétendre.

Mais s'il est vrai que la bonne intention diminue le péché de l'action mauvaise, il est encore plus constant qu'elle augmente le mérite de l'action bonne, et que Dieu n'a pas tant d'égard à la bonne œuvre qu'on fait, qu'à la bonne volonté avec laquelle on la fait: *Oblata Deo, non pretio, sed affectu placent* (*Salv.*), dit Salvien. Les choses qui sont présentées à Dieu ne sont pas tant estimées par leur propre valeur, que par l'affection avec laquelle elles sont présentées. Et comme dit Publius Mimus: *Non aspicias quam plenas quisque manus, sed quam puras admoveat* (*Publ. Mim.*). Dieu ne regarde pas combien pleines sont les mains de ceux qui lui font des offrandes, mais combien elles sont pures.

Ainsi cette pauvre veuve qui ne mit au tronc du temple que la plus petite espèce de la monnaie qui était pour lors en usage, mérita plus et donna même davantage, comme le Fils de Dieu nous l'enseigne, que ceux qui donnaient de l'or avec profusion, et qui se faisaient remarquer de tout le monde par la magnificence de leurs présents: *Vidua hæc pauper plus omnibus misit, qui miserunt in gazophylacium* (*Matt.*).

Et certainement l'expérience nous apprend que l'eau qui coule d'un lieu élevé égale

toujours, en remontant, la hauteur de son origine. Il en est ainsi de nos actions qui reçoivent leur dignité de nos intentions : à mesure que nos intentions sont élevées, à mesure nos actions sont éminentes.

De là vient que les plus petites actions de la sainte Vierge, parce qu'elles étaient faites avec des intentions très-sublimes, surpassaient les plus grandes actions des autres saints. Car, enfin, elle méritait plus en filant, que les apôtres en convertissant toute la terre.

Voyez combien cette morale chrétienne est digne de vos réflexions et de vos remarques. Si vous faites l'aumône par un motif de miséricorde, vous méritez à la vérité un nouveau degré de gloire, mais si vous pratiquez cet acte de vertu par un mouvement de charité envers le prochain, vous méritez encore plus, et si c'est par un principe d'amour envers Dieu, votre mérite croît incomparablement davantage, et plus votre intention sera parfaite, plus votre récompense sera abondante. C'est pourquoi l'Apôtre vous avertit d'agir toujours par un véritable zèle pour la gloire de Dieu, puisqu'il n'y a point de fin plus excellente que celle-là, et que Dieu même ne peut point s'en proposer de plus noble : *Omnia in gloriam Dei facite.*

Mais quand vous ne feriez aucune bonne œuvre, si vous avez une bonne intention, vous ne laissez pas de mériter autant peut-être que si vous étiez dans les exercices de la religion les plus relevés. C'est la pure doctrine des saints Pères. Indubitablement, dit saint Bernard (*Bern. ep.* 77), Dieu donne à la bonne volonté ce qui manque à la puissance exécutrice. Et comme parle saint Augustin, Dieu couronne la bonne volonté, quoique, par le défaut du pouvoir, elle ne soit pas mise à exécution : *Deus coronat bonam voluntatem, quando non invenit facultatem* (*Aug. in Ps.* CV).

De là vient qu'il n'y a personne, dans quelque impuissance qu'il soit, qui ne puisse être libéral envers les pauvres. Car, comme dit saint Chrysostome, donnez à un pauvre du moins un soupir, si vous ne pouvez pas lui donner un véritable soulagement, et sachez que vous n'avez pas moins donné, que si vous aviez fait une aumône considérable, parce que cet œil qui veille toujours voit bien que vous avez donné tout ce qui était en votre puissance : *Nam insomnis ille oculus videt te dedisse quod habueras* (*Chrys. hom.* 7, *de pœn.*). Et saint Grégoire, dans ce sentiment, dit qu'aux yeux de Dieu, la main n'est jamais vide quand le cœur est plein d'une bonne volonté : *Ante oculos Dei numquam est vacua manus a munere, si fuerit arca cordis plena bona voluntate* (*Greg. hom.* 5, *in Eva.*).

En effet, la conduite de Dieu n'est point en cela semblable à celle des hommes ; ceux-ci regardent plus ce qu'on donne que l'affection avec laquelle on donne ; mais Dieu, qui lit dans le fond du cœur, ne considère pas tant l'offrande qu'on fait que l'intention avec laquelle on la fait, et n'a pas tant d'égard à la puissance qu'à la volonté; parce que la puissance est limitée, et par conséquent incapable de rien faire qui soit proportionné à la grandeur infinie de Dieu ; mais la volonté n'a point de bornes et peut du moins, par l'étendue infinie de ses désirs, honorer Dieu en quelque façon autant qu'il est digne d'honneur.

Voilà ce que la bonne intention opère dans les actions mauvaises et dans les bonnes; voyons en peu de mots ce qu'elle fait dans les indifférentes, qui sont les plus ordinaires parmi les hommes.

J'ai présupposé déjà que les choses indifférentes sont celles qui ne sont moralement ni bonnes ni mauvaises, comme la maladie et la santé, la vie et la mort, la beauté et la laideur, le repos et le travail, la pauvreté et les richesses, l'exil et les emplois, l'infamie et les honneurs. Toutes ces choses, qui sont si communes dans le monde, sont indifférentes au bien et au mal, et ne sont dignes par elles ni de blâme ni de louange.

On ne blâme point la maladie, mais celui qui la souffre avec impatience. On ne blâme point la mort, mais celui à qui elle a ravi le courage plutôt que la vie. On ne blâme point la laideur, mais celui qui joint la difformité de l'âme à celle du corps. On ne blâme point le repos, mais celui qui le prend avec excès. On ne blâme point la pauvreté, mais celui qui s'en afflige notablement. On ne blâme point l'exil, mais celui qui ne peut s'en consoler. On ne blâme pas même l'infamie, mais celui qui se l'est attirée par sa mauvaise conduite.

De même personne ne loue la santé, mais celui qui en fait un bon usage. On ne loue point la vie, mais celui qui l'emploie conformément à la fin pour laquelle il est au monde. On ne loue point la beauté, mais celui qui n'en est pas moins chaste ni moins humble. On ne loue point le travail, mais celui qui le prend avec vigueur. On ne loue point les richesses, mais celui qui n'en fait point ses idoles et ne les regarde que comme les instruments de ses bons desseins. On ne loue point les honneurs, mais celui qui n'en devient pas plus orgueilleux et plus insolent. On ne loue point les emplois éminents, mais celui qui les exerce avec gloire et qui ne les recherche point avec ambition.

En un mot, toutes les conditions de la vie sont indifférentes devant Dieu ; les magistrats ne sont pas plus considérables à ses yeux que les artisans, ni les princes que les laboureurs. Il ne distingue personne par les équipages ni par les livrées, mais seulement par les actions bonnes ou mauvaises. Il nous regarde dans ce monde comme sur un théâtre où la gloire d'un acteur ne consiste pas à représenter un héros, mais seulement à bien jouer son personnage. Bien souvent celui qui représente le serviteur reçoit plus d'applaudissements de toute l'assistance que celui qui représente le maître.

De même dans le monde il nous importe peu de commander ou d'obéir. Toute l'importance consiste à bien commander, si nous

sommes en charge, et à bien obéir, si nous sommes en servitude. Il n'y a nulle différence devant Dieu entre le vainqueur et le vaincu. Celui qui saura mieux user de sa bonne ou de sa mauvaise fortune sera celui qui recevra dans l'éternité le prix de sa victoire.

Si bien que tout est indifférent sur la terre. Il n'y a que la vertu seule qui qualifie les choses, et qui leur donne du prix et du mérite, en les rapportant à une bonne fin, et les dirigeant par une intention pure. La même action faite pour un mauvais dessein sera éternellement punie, et faite pour un bon motif, elle sera éternellement récompensée. Et pendant que l'entreprise du monde la plus glorieuse, si elle est exécutée par un mauvais principe, sera l'objet d'un mépris éternel, l'exercice du monde le plus bas, s'il est entrepris pour une bonne fin, sera la source d'une gloire immortelle.

Un verre d'eau donné pour l'amour de Jésus-Christ ne sera pas sans récompense, pendant qu'un hôpital fondé pour des considérations humaines n'attirera sur la tête de son fondateur que des foudres et des anathèmes. Il est donc vrai qu'il n'y a rien de plus important dans la vie, que d'agir par de bonnes intentions. C'est ainsi que nos plus communes et nos plus petites actions sortent de leur obscurité et de leur bassesse, et deviennent toutes surnaturelles et toutes divines. Car enfin nous ne faisons rien qui ne puisse être rapporté à Dieu et destiné à sa gloire. Nous appartenons tous à ce grand Maître, et non-seulement nos personnes, mais encore toutes nos actions lui doivent être consacrées : *Ut simus in laudem gloriæ ejus nos* (*Ephes.* I). Quoi de plus bas que de manger et de boire? cependant l'Apôtre nous ordonne de faire ces choses pour la gloire de Dieu, afin qu'étant rapportées à une fin si sublime, elles soient ennoblies, et comme divinisées : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliquid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I. *Cor.*, X).

De là vient qu'un homme vertueux, qui a l'intention droite, ne travaille jamais inutilement. Soit qu'il écrive, soit qu'il parle, soit qu'il agisse, se proposant toujours la gloire de Dieu, il fait des gains infinis, il retire des profits immenses. Non-seulement ses paroles et ses actions, mais encore, pour parler ainsi, tous ses mouvements et tous ses soupirs, par l'excellence de la fin qu'il envisage, et par l'habitude de la charité qui l'anime, lui deviennent infiniment utiles et lui seront éternellement glorieux.

C'est ici l'art du monde le plus profitable, qui fait qu'on gagne le ciel par tout ce qu'on fait sur la terre, et qu'à chaque moment on augmente le bonheur éternel. C'est ainsi qu'on entasse mérite sur mérite, trésor sur trésor, couronne sur couronne.

Si vous aviez le secret de changer en or tout ce que vous touchez, et si vous pouviez donner le prix et la beauté de ce métal au bois, au fer, à la pierre, que vous deviendriez riche en peu de temps! Tout ce que vous faites et tout ce que vous dites, vous pouvez, par une bonne intention, le rendre précieux et digne d'une récompense éternelle. Pourquoi négligez-vous un si grand avantage? et pourquoi faites-vous plus d'état de l'or que du paradis? et pourquoi voulez-vous plutôt vous enrichir de quelques biens périssables que des biens éternels?

Mais, enfin, quoi de plus aisé qu'une bonne intention, qui consiste seulement dans une élévation de notre cœur à Dieu, comme à notre souveraine fin? Il n'est pas ici nécessaire d'industrie ni de force, mais seulement d'une bonne volonté. Vous ne pouvez pas faire de grandes choses, faites-en du moins de petites avec une bonne intention, et par ce moyen elles deviendront grandes.

Que ce soit en toutes choses votre prière, et comme votre devise : *Propter te, Domine.* Tout pour vous, Seigneur, tout à la gloire de votre nom. Accoutumez-vous à une si importante pratique, et ne rejetez pas un moyen si facile de vous avancer dans la gloire. Prenez garde que rien ne vous échappe qui ne tende directement à Dieu. Ne faites rien par passion, par emportement, par habitude, ni par occasion, mais par un véritable zèle et par une pure charité envers Dieu. Au commencement de chaque année, offrez à Dieu toutes vos actions, toutes vos paroles, toutes vos pensées, tous vos désirs et tous vos mouvements. Renouvelez cette offrande au commencement de chaque mois, de chaque semaine, de chaque jour, et si vous pouvez encore, de chaque heure. Du moins, que par une intention virtuelle toute votre conduite ait un véritable rapport à Dieu, afin que vous receviez votre récompense de Dieu, ou, pour mieux dire, que Dieu même soit votre récompense dans l'éternité bienheureuse, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON X.

DE L'OISIVETÉ ET DU TRAVAIL.

Quid hic statis tota die otiosi ?

Pourquoi demeurez-vous là tout le jour dans l'oisiveté (*S. Matth., chap.* XX) ?

On ne peut nier que la vie laborieuse et pénible ne soit d'une obligation étroite et d'une nécessité indispensable, soit pour obéir à Dieu, qui en a fait une loi qui n'exempte personne, soit pour satisfaire à la peine du péché, par laquelle nous avons tous été condamnés au travail, soit pour chasser l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices et la meurtrière de toutes les vertus, soit enfin pour obtenir la félicité qui nous est proposée comme un prix où l'on ne peut prétendre que par le mérite et par le travail.

Car, enfin, la félicité ne nous est point donnée gratuitement, mais à des conditions onéreuses; et quoique le bonheur éternel soit une grâce toute surnaturelle, qui part d'une pure libéralité de Dieu, cette grâce, dit l'Apôtre, n'est pas oisive, mais elle est toujours agissante, et toujours féconde en bonnes œuvres. Bien que dans le décret de Dieu, comme pensent quelques théologiens, elle

ne nous soit pas accordée en vue de nos mérites et de nos travaux, elle nous engage néanmoins indispensablement à mériter et à travailler, ou, comme parle saint Ambroise, elle fait que nous méritons et que nous travaillons utilement pour en être dignes : *Datur ante ullum laborem, unde quisque mercedem accipiat secundum suum laborem* (*Ambr., lib.* II *de Voc. Gent., c.* 2).

Et c'est la différence qu'il y a entre les enfants qui meurent après la grâce du baptême et ceux qui ont acquis l'usage de la raison ; la béatitude vient à ceux-là comme un héritage, sans qu'ils aient rien fait pour l'acquérir ; mais elle est pour ceux-ci une récompense, une couronne, une conquête qui ne leur vient que par le mérite, par le travail et par la force.

C'est de là que je veux tirer aujourd'hui la condamnation de cette vie lâche, molle, oisive qu'on mène dans le christianisme. Tout le monde fuit le travail ; cependant il n'y a point de repos à prendre. L'oisiveté, comme je ferai voir, est réprouvée, et tend à la réprobation de celui qui s'y adonne. L'ouvrage du salut demande beaucoup d'action. Il faut agir, dit le Sauveur, pendant qu'il est jour. La nuit vient où le travail cesse ; la mort s'approche, après laquelle il n'y a plus rien à faire pour l'éternité. Apprenons à nous occuper, pour bannir l'oisiveté, mais à nous occuper utilement, afin que le travail ne soit pas infructueux, et qu'après avoir beaucoup agi pendant la vie, on ne trouve pas à la mort qu'on a rien fait. Comme sans la grâce on ne peut rien opérer qui serve pour le salut, commençons toujours le travail, et singulièrement ce discours, par le recours au Saint-Esprit et par l'invocation de sa bienheureuse Épouse, en disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

Il n'y a personne, de quelque condition et de quelque qualité qu'il soit, qui ne doive s'occuper de quelque soin, de quelque ouvrage ou de quelque emploi. Il faut toujours avoir fait quelque chose, et toujours avoir quelque chose à faire, pour n'être jamais oisif, et pour être toujours engagé au travail.

Mais comme on ne doit jamais être sans occupation, il ne faut pas aussi en avoir trop. Car, enfin, il est très-dangereux pour le salut de n'avoir rien à faire, et j'estime qu'il n'est guère moins périlleux d'avoir trop à faire. Voilà deux propositions que j'avance et que je prouve. Je montrerai comme on pèche notablement dans le monde par le défaut et par l'excès du travail. Les uns ne s'occupent de rien, et passent presque toute leur vie dans l'oisiveté. Les autres entreprennent tout, et s'appliquent tellement aux affaires temporelles, qu'il ne leur reste pas un moment pour songer à celle de l'éternité ; de sorte que tout accablés qu'ils sont de soins et d'emplois, on peut dire qu'ils ne font rien, et qu'ils ne sont guère moins oisifs que les autres, parce qu'ils ne font rien de ce qu'ils sont obligés de faire, et qu'ils trouvent enfin, quelque grande chose qu'ils aient faite devant le monde, qu'ils n'ont rien fait devant Dieu.

Condamnons la fainéantise coupable des uns et l'empressement immodéré des autres. Faisons voir aux uns qu'ils se doivent toujours occuper de quelque chose, et faisons connaître aux autres que la principale chose qui les doit occuper, c'est l'affaire du salut.

PREMIÈRE PARTIE.

Combien il est dangereux pour le salut de n'avoir rien à faire.

Il n'y a rien de plus pernicieux à l'homme que l'oisiveté. C'est, dit le Sage (*Eccl.*, XXXIII), l'ouvrière de toutes les malices, et l'inventrice de toutes les dissolutions. Isidore (*Lib.* I *Epist.* 9) l'appelle la citadelle de toutes les passions, parce qu'elles y sont toutes en sûreté contre l'attaque des inspirations divines ; et saint Athanase dit qu'elle est l'occasion la plus commode que le démon ait pour tenter les hommes, parce qu'une âme n'est jamais plus susceptible des tentations, que lorsqu'elle est oisive. C'est pour lors qu'elle donne l'entrée facile à toutes les mauvaises pensées, et l'on peut dire qu'elle n'est jamais plus capable de tout faire, que lorsqu'elle n'a rien à faire.

D'où saint Jérôme tire ce beau conseil qu'il donne à Rufin : *Facito semper aliquid operis ut te semper diabolus inveniat occupatum* (*Hieron.* IX *ad Ruff.*) ; faites toujours quelque chose, afin que le démon vous trouvant toujours occupé, il n'ait point d'accès auprès de vous.

Mais le plus grand désordre qui naisse de l'oisiveté, c'est la ruine de la pudeur, car il est impossible qu'une âme soit chaste, si elle est oisive ; et c'est pour ce sujet que saint Ambroise nomme les jours auxquels on n'est point occupé : ***Lasciviæ ferias*** (***Ambr., de Fuga*** *sæculi, c.* 6.), les fêtes de l'impudicité. Otez l'oisiveté, dit un poète, et vous désarmerez le démon de l'incontinence, vous éteindrez le feu de l'amour déshonnête : *Otia si tollas periere cupidinis arcus.* Ne vous étonnez pas, dit-il ailleurs, si Egiste, qui paraissait si continent, a commis un adultère, c'est qu'il était oisif : *Desidiosus erat.*

Ainsi, le prophète Ezéchiel, rapportant les causes malheureuses pour lesquelles Sodome tomba dans le crime, remarque celle-là comme une des principales. Et c'est une maxime des saints Pères, qu'un homme qui est occupé n'a qu'une seule tentation à craindre, mais que celui qui demeure inutile en doit appréhender un grand nombre, parce que le démon s'efforce de les faire toutes entrer en lui par la porte de l'oisiveté.

C'est pourquoi l'on remarque deux choses dans ce vice, qui le doivent rendre infiniment odieux ; l'une qu'il ouvre la porte à toutes sortes de maux, et l'autre qu'il la ferme à toutes sortes de biens. Premièrement, il n'y a point de péché, comme j'ai dit, qui n'entre par cette ouverture. Et secondement, comme l'on ne peut acquérir les richesses, la science, l'honneur, ni la vertu sans travail, un homme qui fuit la peine se prive du moyen

par lequel il pourrait obtenir tous ces biens.

Qui n'aura donc en horreur un défaut qui a de si dangereuses suites? Peut-il arriver un plus grand malheur à une ville, que d'avoir deux portes ; l'une par laquelle entreraient ses ennemis, et l'autre par laquelle sortiraient en même temps ses citoyens et toutes ses troupes auxiliaires? C'est l'image d'une âme qui n'a point d'occupation. Elle demeure malheureusement exposée à tout le mal qui la peut attaquer, et privée de tout le bien dont elle est capable; puisque le bien ne vient que du travail, et qu'elle ne fuit rien tant que le travail.

Prudence dit élégamment que toutes les vertus sont comme veuves, c'est-à-dire, qu'elles sont stériles, et qu'elles ne produisent rien sans le travail, qui seul est capable de les rendre fécondes, et de faire sortir de leur sein les fruits de la vie bienheureuse. Il ajoute que Dieu par une sage providence a rendu laborieuses et difficiles toutes les choses qui nous sont nécessaires et utiles, afin de nous tirer de l'oisiveté, et de nous engager au travail. Quoi de plus nécessaire à l'homme que la nourriture et le vêtement? quoi de plus utile que les sciences et les arts? Cependant, que d'industrie et de peine, que de vigilance et d'application ne faut-il pas employer pour ces choses? Il n'y a que les artisans et les laboureurs qui sachent ce que coûte le pain qui nous nourrit, et l'habit qui nous couvre ; il n'y a que les disciples et les maîtres qui comprennent le travail qu'il faut essuyer pour apprendre un art ou pour l'exercer, pour acquérir une science ou pour l'enseigner. Dieu ne donne rien gratuitement, dit un ancien, il veut tout vendre, mais à quel prix? au prix du travail : *Labore Deus omnia hominibus vendidit.*

Mais pourquoi nous a-t-il mis sur terre, dit l'Écriture, sinon pour travailler : *Ut operaretur terram* (*Gen.* III)? C'est à cette condition qu'il nous a donné l'être, c'est une loi qu'il a comme gravée dans notre substance. Le travail, dit Job, est naturel à l'homme, comme le vol à l'oiseau, et de même que ce petit animal ne saurait subsister sans le secours de ses ailes, l'homme ne saurait vivre sans le travail de ses mains.

L'état d'innocence n'exemptait pas l'homme de cette obligation; et de quelque avantage dont il fût privilégié dans le paradis terrestre, il n'était pas dispensé du travail. De quelque nature que fût ce travail, soit que ce fût une opération purement spirituelle, ou mêlée de quelque travail corporel, c'était toujours une occupation qui bannissait l'oisiveté : *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur* (*Gen.* II).

Après sa prévarication il fut banni de ce lieu de délices et transporté dans une terre stérile, ingrate, malheureuse, qui ne fournit pas même ce qui est nécessaire à la vie, sans être arrosée de nos sueurs. De sorte qu'il faut maintenant malgré nous agir et opérer, si nous voulons vivre. Et quand il n'y aurait point de contrainte ni de nécessité, qu'est-ce que la vie dans le sentiment des philosophes, sinon une action et une opération? Nous sommes et nous vivons, dit Aristote, en agissant et en opérant : *Aliquid agendo sumus et vivimus* (*Lib.* IX *Eth.*, c. 7). Si bien que ceux qui ne font rien sont semblables aux morts, ou bien ils ressemblent à ces statues de Dédale, qui semblaient avoir une âme, et qui cependant étaient inanimées ; ou comme ces idoles dont parle le Prophète, ils ont des mains, et ils n'agissent pas; ils ont des pieds, et ils ne marchent pas; ils passent la vie sans qu'il paraisse qu'ils aient vécu, comme le navire passe la mer, sans laisser aucun vestige de son passage.

Voyez comme il n'est rien d'oisif dans la nature, et comme tout est dans l'action et dans le mouvement. Depuis que les cieux ont été étendus sur nos têtes, ils n'ont jamais cessé de se mouvoir. Les animaux n'ont pas plutôt reçu la vie, qu'ils se remuent sans cesse pour la conserver. La terre ne manque jamais de produire ses fruits, après avoir comme récréé la nature par la variété de ses fleurs ; l'eau se corrompt si elle se repose longtemps, l'air se purifie par l'agitation; le feu ne quitte jamais ce beau mouvement qu'il a vers son centre ; tous les éléments, quand ils sont hors du lieu qui leur est naturel, sont perpétuellement dans l'agitation. Il n'y a que l'homme qui veuille jouir du repos ; quoiqu'il soit hors du lieu de son repos ; il n'y a que lui qui veuille rester oisif, pendant qu'il voit toutes les créatures qui l'environnent occupées pour servir à ses besoins, ou pour contribuer à ses délices.

Mais quoi! les bienheureux, encore qu'ils soient dans le souverain repos, ne laissent pas d'être toujours dans l'action. Saint Denis (*Dion. lib. de Div. nom. c.* 4) appelle leur état un état de consistance et de mouvement; de consistance, parce qu'ils sont arrivés à leur centre, c'est-à-dire, dans la possession immuable du souverain bien ; de mouvement, parce qu'ils sont toujours dans l'opération de l'entendement et de la volonté, c'est-à-dire, dans la contemplation et dans l'amour.

Dieu même, tout immobile qu'il est, n'est pas néanmoins sans mouvement, comme remarque ce Père. Il est immobile, parce qu'il ne change jamais et qu'il ne peut rien acquérir de nouveau; il est dans le mouvement, parce qu'il ne cesse jamais d'agir et qu'il opère tous les changements qui se font dans le monde, suivant l'élégante expression de saint Augustin : *Immobilis est, et omnia movet.* Tout immobile qu'il est, il fait mouvoir toutes choses, il donne son concours aux causes secondes pour la production de toutes choses, il agit, il veille, il travaille pour le gouvernement, pour l'entretien et pour le repos de toutes choses.

Tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il a tant de haine pour les personnes oisives et s'il abhorre même les jours qui sont particulièrement consacrés à sa gloire, parce

qu'au lieu d'employer ces jours en quelque saint exercice, on les passe presque tous dans l'oisiveté. *Odi sabbata vestra*, dit-il par la bouche du prophète Isaïe (*Is.*, I) : Je ne puis souffrir vos dimanches ni vos fêtes. Quelque religieuse et quelque légitime que soit l'institution de ces jours que vous avez dédiés à mon culte, je les ai en abomination, parce que, sous prétexte de vous abstenir du travail qui vous est défendu, vous demeurez oisifs. Vous devriez du moins vous occuper saintement à mon service; mais vous ne faites ni mes ouvrages ni les vôtres.

Je ne puis vous voir dans cette inaction, et comme je suis toujours agissant, je veux que vous secondiez mon activité et que vous fassiez toujours avec moi quelque chose. Je ne puis rien souffrir d'inutile dans cet univers, que j'ai bâti pour la manifestation de ma puissance. Tout arbre qui ne produit rien, je veux qu'on le coupe et qu'on le jette dans le feu. Tout homme qui ne fait rien, je veux qu'on l'ôte du monde et qu'on le précipite en enfer. *Inutilem servum ejicite in tenebras* (*Matth.*, XXV) : Eloignez de moi le serviteur inutile et le jetez dans les ténèbres éternelles. Mais qu'a-t-il fait pour être traité si rigoureusement, quel crime a-t-il commis? c'est assez qu'il n'ait rien fait, et cette inaction le rend assez coupable pour être puni éternellement.

En effet, voudriez-vous souffrir un serviteur dans votre maison qui vous dirait : Monsieur, je ne veux point dérober votre bien, ni attenter à votre personne, ni ôter la vie à vos enfants, ni ravir l'honneur à vos filles, mais je ne veux rien faire. Retirez-vous donc, lui répondriez-vous, je ne puis pas être servi par un homme comme vous. Ainsi n'attendez pas que Dieu vous admette dans le séjour éternel de ses fidèles serviteurs, si vous passez votre vie dans l'oisiveté. Il vous a mis sur la terre, comme j'ai dit, pour y opérer; il vous a condamné au travail depuis le péché du premier homme, il veut que vous vous nourrissiez de la sueur de votre visage. Si donc vous demeurez oisif, vous violez son commandement, vous renversez l'ordre de sa providence; mais vous n'éluderez point l'arrêt de sa justice, et vous éprouverez, dans les peines qui vous seront ordonnées, si vous aurez plus de force pour souffrir que vous n'en avez eu pour agir.

Vous dites peut-être que vous n'avez point d'ouvrage à travailler, ni d'affaire à traiter, ni de charge à exercer. C'est une très-mauvaise excuse, dit saint Augustin, car si vous n'avez rien à faire pour vous, n'y a-t-il pas cent choses à faire pour les autres? *Si non habes proprium, habes alienum* (*S. August.*, *ep.* 202).

Platon disait fort judicieusement qu'un homme de bien ne manque jamais d'occupation. S'il n'en a point pour ses propres intérêts, il en trouve toujours assez pour l'utilité des autres. D'où Symmaque (*Lib.* II, *ep.* 3) tire cette belle instruction qu'il nous donne : Si vous n'avez point d'affaire chez vous, cherchez-en parmi vos frères, afin que vous ne soyez jamais oisifs. Vous ne manquerez point d'emploi si vous ne manquez point de volonté, et pour peu que vous ayez de charité envers vos frères, vous trouverez assez d'occupation à vous intéresser pour eux, à vider leurs différends, à pacifier leurs querelles, à terminer leurs procès, à les consoler dans leurs peines, à les aider dans leurs besoins.

Considérez le déréglement d'une personne oisive, de quelque âge, de quelque sexe et de quelque condition qu'elle soit. D'où vient la corruption de la jeunesse, sinon de l'oisiveté? C'est de quoi vous êtes responsables, pères trop complaisants à l'endroit de vos enfants. Si vous leur donniez de l'exercice, et si, dès leurs tendres années, vous les aviez élevés au travail ou de l'esprit ou du corps, conformément à leur disposition ou à leur naissance, ils ne seraient pas si vicieux et ils ne vous donneraient pas tous les jours tant de chagrin par leurs désordres, ils ne feraient pas tant de parties de débauche, ils ne formeraient pas tant de desseins d'iniquité, ils ne fréquenteraient pas tant les académies de jeu ni les assemblées de libertinage, ils n'emploieraient pas leur temps à dresser des embûches à la pudicité des filles, à chercher mille moyens injustes pour avoir de l'argent, à troubler le repos des familles par des querelles, à consumer le revenu de leurs maisons par des dépenses excessives.

Et vous, mères trop indulgentes, ne trouvez pas étrange si vos maisons sont déshonorées par le libertinage de vos filles; vous ne leur donnez point d'occupation, et vous avez plus de soin de leur apprendre à jouer, à danser, à s'ajuster, qu'à s'exercer dans quelque travail honnête et à faire quelque ouvrage proportionné à leur sexe et conforme à leur état. Regardez les images de Vénus, vous ne verrez jamais en leurs mains un fuseau, ni une aiguille, ni une toile. Mais que verrez-vous au côté d'une femme oisive, sinon un Cupidon qui joue, qui cajole et qui folâtre avec elle?

Quoi de plus honteux que de voir une femme dans l'oisiveté, et de quel prétexte peut-elle couvrir sa fainéantise? Si elle n'a rien à faire pour ses propres usages, n'a-t-elle rien à faire pour les églises et pour les pauvres? Ne serait-elle pas utilement et honorablement occupée à préparer l'ornement d'un autel par le travail de ses mains et par l'industrie de ses doigts? Qu'elle lise dans le dernier chapitre des Proverbes les occupations de la femme forte. C'était sans doute une femme de qualité, puisque Salomon, qui en fait le portrait, représente son mari dans le rang des sénateurs et des princes de la terre. Mais faisait-elle comme les dames de ce temps, qui passent toutes les matinées à dormir et à s'ajuster, le reste du jour à recevoir ou à faire des visites, et tous les soirs au jeu, au bal, à la comédie, aux festins et à tous les autres divertissements qu'elles peuvent inventer; qui se piquent de ne savoir rien faire, et qui regardent le travail comme une chose indi-

gne de leur rang et propre seulement des basses conditions; qui mettent toute leur industrie et toute leur application à inventer de nouvelles modes, à chercher de nouveaux plaisirs, à vaincre les disgrâces de la nature par des beautés artificielles, à consommer leur bien par de folles dépenses, plutôt qu'à le conserver par de sages économies; qui abandonnent à un serviteur et à une servante le soin de leurs maisons et la conduite de leurs affaires; qui ne se mettent nullement en peine ni d'élever leurs enfants à la piété ni de contenir leurs domestiques dans le devoir; qui ne prennent aucune connaissance de ce qui se passe chez elles, et qui sont néanmoins très-curieuses de savoir tout ce qui se passe chez leurs voisines, pour en faire le sujet de leur entretien et la matière de leur divertissement dans les compagnies.

Ce n'était point la vie de cette généreuse femme qui était le modèle de son sexe. Elle ne faisait pas un si mauvais usage du temps, et n'avait pas une si désavantageuse opinion du travail. On la voyait toujours dans l'exercice et dans le mouvement. Elle devançait le lever du soleil pour donner de l'ouvrage à ses filles et pour en prendre elle-même. Elle travaillait sur le lin et sur la laine, et ne jugeait pas cette application indigne de la force de son esprit, ni de la noblesse de sa naissance. Elle savait tous les secrets de l'économie et du gouvernement, il n'y avait rien de mieux ordonné que sa maison, comme il n'y avait rien de mieux réglé que sa personne. Elle avait un très-grand soin de l'éducation de ses enfants et de la fidélité de ses domestiques. Comme ses biens étaient très-justement acquis, ils étaient très-utilement employés, elle en faisait une sage distribution en faveur de ceux qui en avaient besoin et il n'y avait point de pauvre dans ses terres, qui échappât à sa connaissance et à ses aumônes. Elle consolait les uns, elle assistait les autres, elle accordait les uns avec les autres et démêlait tous les différends qui naissaient entre les uns et les autres. Son mari qui avait une parfaite confiance en elle, se reposait entièrement sur elle du soin des affaires domestiques, pendant qu'il était employé dans les négociations les plus importantes de l'Etat.

Vous direz peut-être que cette femme n'est que dans l'idée du Sage et qu'il n'y en a point de cette sorte dans le monde. Mais vous en verrez un assez grand nombre devant le tribunal de Jésus-Christ, qui condamneront cette vie lâche et oisive que vous menez, par l'exemple de la vie agissante et laborieuse qu'elles ont menée. S'il y en a de fainéantes, ne prétendez pas justifier votre fainéantise par la leur, car elles seront condamnées au jour du jugement, et, comme le travail est d'une obligation étroite, leur oisiveté ne manquera pas d'être punie. Elles seront traitées comme ce figuier infructueux sur qui le Sauveur jeta sa malédiction parce qu'il n'y trouva point de fruits. Ou bien elles souffriront la peine du serviteur inutile, qui fut condamné, comme j'ai dit, au supplice éternel, non pour le mal qu'il avait fait, mais pour le bien qu'il avait omis par sa négligence.

Que dirai-je de ces riches fainéants et de ces nobles oisifs qui, pour avoir de la qualité et du bien, se persuadent qu'ils peuvent s'exempter du travail et jouir du repos? Ne savent-ils pas que leur noblesse et leurs richesses sont les ouvrages de la sueur et du travail! Si les grands hommes, dont ils descendent, avaient passé leur vie, comme eux, dans l'oisiveté et dans la fainéantise, ils n'en auraient pas recueilli de si riches successions, ils n'en auraient pas retiré de si notables avantages. Plus ils sont illustres par leur naissance, plus ils le doivent être par leur mérite, afin qu'ils soient dignes du nom qu'ils portent et qu'ils ne dégénèrent pas de la vertu de leurs ancêtres.

Plus ils se distinguent par leur dignité, plus ils doivent aussi se distinguer par leur vertu, et, plus ils ont d'élévation, plus ils doivent avoir de mouvement. Ainsi voyons-nous dans le monde que les corps les plus élevés sont les plus agissants. Considérez ces globes lumineux qui ont été mis dans la plus sublime région du monde pour répandre de là, sur tous les peuples, leurs rayons et leurs influences. Se sont-ils jamais reposés depuis qu'ils ont commencé de rouler sur nos têtes, et n'auraient-ils pas mis toute la nature en désordre s'ils avaient cessé de se mouvoir un seul moment? Mais qui peut exprimer la rapidité de leur course et mesurer les grands espaces qu'ils parcourent tous les jours dans les cieux? Leur vitesse se mesure par leur hauteur et plus ils sont élevés, plus impétueusement ils se meuvent.

Il en doit être ainsi des hommes, plus ils sont éminents, moins ils doivent se reposer; et s'ils brillent comme des astres, ils doivent incessamment se mouvoir de même que les astres, pour communiquer leurs rayons au monde, et ne pas laisser inutiles les avantages qu'ils ont reçus du ciel.

Quelle gloire peuvent-ils prétendre pour le temps et pour l'éternité, s'ils veulent s'exempter du travail, pour vivre mollement, ou s'ils ne veulent s'occuper qu'à se divertir, à suivre des compagnies licencieuses, à lire des livres défendus, à combattre la constance des âmes chastes par des cajoleries étudiées, à inventer de nouveaux jeux, à se procurer de nouveaux plaisirs, à chercher les moyens de venger une injure, ou de contenter une passion?

Ils ont du bien en abondance et, par cette raison, ils se croient exempts de la loi qui nous oblige de recourir au travail pour vivre. Mais qu'ils sachent que l'obligation de travailler ne nous est pas imposée seulement pour acquérir de quoi conserver une vie temporelle et misérable, mais principalement pour mériter cette vie bienheureuse et immortelle à laquelle nous sommes destinés.

C'est pour cela que le ciel nous est représenté tantôt comme une conquête, tantôt comme une récompense, tantôt comme un prix, tantôt comme un lieu éminent. Tous

ces termes font assez connaître qu'il faut agir, qu'il faut travailler, qu'il faut suer pour y parvenir. Si c'est une conquête, il faut donner des combats; si c'est une récompense, il faut rendre des services; si c'est un prix, il le faut emporter par le mérite; si c'est un lieu élevé, il faut y monter avec effort.

Proposons-nous l'exemple de celui qui nous est donné pour être le modèle de notre conduite. Quelque droit qu'il eût à la gloire, il n'a voulu néanmoins y entrer que par la voie d'une vie extrêmement laborieuse. Il passait les nuits en prières, et les jours en des exercices très-pénibles. Il allait de ville en ville, de province en province, répandant la semence de sa doctrine et laissant partout quelque vestige de sa bonté, ou quelque merveille de sa puissance, ou quelque oracle de sa sagesse. Il était continuellement appliqué à l'ouvrage que son Père lui avait mis en main, et il y a travaillé jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mais bien que cet Homme-Dieu ait tant travaillé pour notre salut, il n'a pas, néanmoins, achevé cet ouvrage et nous en a laissé toujours assez pour nous occuper jusqu'à la mort. Ne faut-il pas, qu'étant si intéressés dans cette affaire dans laquelle il s'agit d'un bonheur et d'un malheur éternel, nous y donnions quelque soin, nous y prenions quelque peine, nous y fassions quelque effort?

Ainsi, puisque le travail est d'une obligation indispensable et qu'il n'y a rien de plus pernicieux que l'oisiveté, aimons l'occupation et réglons si bien notre temps qu'il n'y ait point de moment inutile dans la journée, et que chaque jour ait son emploi. Que les exercices de l'esprit, ou le travail des mains, ou les devoirs de la religion, ou le soin de nos affaires, ou la lecture des bons livres, ne cessent jamais de nous occuper.

Mais, afin que nos actions ne soient pas infructueuses et qu'il n'y en ait pas une, quelque indifférente qu'elle soit par elle-même, qui ne mérite une nouvelle couronne dans la gloire; il faut qu'elles soient toutes animées par de bonnes intentions; il faut qu'elles soient toutes rapportées à une bonne fin, par un acte surnaturel, ou de foi, ou d'espérance, ou de charité, ou de quelque autre vertu chrétienne. Parce que si elles sont faites par le mouvement d'une inclination purement naturelle, ou par la considération d'un intérêt temporel, ou par le motif d'une vaine réputation, elles ne sont pas dignes de l'éternité, et, comme elles reçoivent leur récompense sur la terre, elles n'en doivent pas prétendre dans le ciel.

Il faut agir avec toute la perfection qui nous est possible, afin que nos ouvrages soient dignes de Dieu et qu'ils méritent d'être présentés devant le trône de cette Majesté suprême. Il faut agir avec diligence, avec circonspection, avec exactitude, à la vue d'un Dieu qui nous regarde comme ses ouvriers, qui juge du mérite de nos actions et de qui nous devons attendre toute la récompense de nos travaux.

Mais encore il faut agir avec modération, parce que l'excès, dans les occupations, n'est pas moins vicieux que le défaut, et s'il est si dangereux pour le salut de n'avoir rien à faire, montrons qu'il n'est pas moins périlleux d'avoir trop à faire.

DEUXIÈME PARTIE.

Combien il est dangereux pour le salut d'avoir trop à faire.

L'excès du travail ruine l'esprit aussi bien que le corps, et quelque pernicieuse que soit l'oisiveté, j'estime qu'il n'y a guère moins de péril de trop faire que de ne rien faire. Une âme accablée d'occupations et d'affaires est incapable de rentrer en elle-même, et ne trouve presque jamais le temps de songer à Dieu et à son salut. Cruelles occupations, malheureuses affaires, dit saint Bernard, si vous y donnez tout votre temps et si vous ne vous réservez pas un moment pour vous ni pour votre Dieu! *Quo eum trahant occupationes hæ maledictæ, si pergat ut cœpit dare se totum illis, nihil sui sibi relinquens.* (*S. Bern., lib.* I *de Consid.*)!

Que vous servent ces empressements furieux que vous avez pour les choses temporelles? Que deviennent tant de travaux, tant de sueurs et tant de veilles? A quoi se terminent ces grandes négociations, où l'homme paraît si éclairé pour les affaires du monde et si aveugle pour celles de l'éternité? Quel est le fruit de ces ouvrages ingénieux et de ces compositions savantes, qui donnent tant de peine aux auteurs et qui occupent quelquefois si inutilement les lecteurs? Qu'est tout cela, dit ce Père, sinon affliction de cœur, accablement de tête, épuisement d'esprit, évacuation de grâce? *In iis enim stulto labore consumitur, quæ non sunt nisi afflictio spiritus, evisceratio mentis, evacuatio gratiæ.*

Infortuné, dit saint Ephrem, vous vous accablez de mille soins, vous formez mille projets, et vous ne voyez pas que vous allez être enlevé de ce monde, au milieu de vos entreprises et dans la fleur de vos espérances. La mort, avec la faux qu'elle porte, vous coupera l'herbe sous les pieds et réduira tous vos desseins en fumée. Vous aurez beaucoup entrepris et vous n'aurez rien fait, parce que vous n'aurez point fait l'unique chose que vous aviez à faire : *Heu anima! cur aliis distracta, tempus transigis? Ignoras repentinam fore tuam vocationem* (*S. Ephrem., serm.* 3, *de Comp.*)?

Jugez de là combien l'excès des occupations est pernicieux au salut, et combien il est important de régler nos emplois, de modérer nos travaux, de proportionner nos desseins à nos forces, et de prendre garde que la multitude des affaires n'apporte point de préjudice à celle qui nous est d'une conséquence infinie et qui demande uniquement notre application.

Il faut regarder les choses de ce monde comme des moyens pour arriver à notre fin. Avec quelle mesure prend-on les moyens? On les proportionne toujours à la fin qu'on

prétend, et l'on n'en prend pas plus qu'il en faut pour obtenir cette fin. Ainsi l'on n'excède jamais en remèdes, et l'on n'en use qu'autant qu'il en faut pour reprendre la santé. Mais que fait-on dans le monde? Par un étrange renversement, on oublie la fin à laquelle on doit tendre et l'on ne s'attache qu'aux moyens.

Comme si nous n'avions été faits que pour les choses de la terre, on s'y applique sans discrétion et sans mesure, on les recherche avec empressement, on les prend avec excès, et comme l'ambition et l'avarice sont deux passions insatiables, il n'est rien qu'on n'entreprenne et qu'on n'exécute pour contenter l'une et l'autre. On ajoute emploi sur emploi, charge sur charge, embarras sur embarras, accablement sur accablement. On se plonge entièrement dans les soins de la vie, et l'esprit des hommes est tellement occupé des affaires du siècle, que de tout le temps qui compose leurs années ils ne se réservent presque pas un moment pour travailler au grand ouvrage de leur salut éternel. De sorte qu'on peut très-justement leur faire ce reproche : *Quid turbaris erga plurima? Porro unum est necessarium* (*S. Luc.*, X). Pourquoi vous troublez-vous et vous empressez-vous de tant de choses inutiles et indifférentes, puisqu'il n'y en a qu'une seule qui soit importante et nécessaire?

Que faites-vous, dit Osée, vous, qui travaillez toute votre vie pour fournir des idoles à votre avarice, pour ériger des trophées à votre ambition et pour laisser après vous des monuments de votre orgueil? Vous perdez votre temps et votre peine, vous ne faites autre chose que semer du vent et moissonner de l'orage : *Ventum seminabunt, et turbinem metent* (*Oseæ* VIII). Isaïe compare vos travaux à la toile des araignées, qui, après avoir donné beaucoup de peine à ces petits animaux, après avoir été comme exprimée de leur propre substance, est emportée et dissipée dans un instant : *Telas araneæ texuerunt* (*Is.*, LIX).

Vous pensiez avoir bien établi votre fortune, quand vous l'aviez bâtie sur les débris de vos voisins et que vous l'aviez cimentée de la substance des pauvres. Mais elle se renversera dans un moment par un tourbillon de la vengeance céleste, et se changera, comme parle saint Paul, en un trésor de colère, pour la ruine de votre âme : *Thesaurizas tibi iram in die iræ* (*Rom.*, II).

Ecoutez les tristes paroles que le Sage met à la bouche des réprouvés, qui les prononceront pendant toute l'éternité malheureuse avec de si lugubres accents : *Ambulavimus vias difficiles*; *lassati sumus in via iniquitatis* (*Sap.*, V). Infortunés! nous avons beaucoup travaillé durant le cours de notre vie; nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et nous avons souffert mille maux véritables pour acquérir quelques biens imaginaires. En vain nous avons tâché de contenter nos passions, tous nos efforts se sont réduits en fumée. D'une peine nous sommes entrés dans une autre plus grande, et après nous être donné mille tourments pour exécuter nos injustes desseins, il ne nous reste que des supplices qui ne finiront jamais.

Il faut donc, avant toute autre affaire, songer à celle du salut et s'occuper principalement de celle-là. Car enfin, que vous servirait d'avoir fait de grandes choses, d'avoir plus fait que les Alexandre et les César, si vous étiez si malheureux que de perdre votre âme? La conquête de l'univers serait-elle capable de réparer cette perte? Et que pourriez-vous recueillir de vos travaux que des regrets éternels?

Considérez un peu s'il y a quelque affaire dans le monde, de quelque importance qu'elle soit, qui puisse entrer en parallèle avec celle de l'éternité. De quoi s'agit-il dans toute autre affaire, sinon d'éviter un mal qui passe, ou de posséder un bien temporel qui s'évanouit de vos mains, après que vous avez essuyé mille travaux pour l'acquérir et soutenu mille combats pour le conserver? Mais l'affaire de l'éternité est bien d'une autre considération et d'une autre conséquence : toute votre fortune en dépend, et si le succès en est funeste, tout est perdu pour vous, votre malheur est sans ressource ; et comme vous perdez une infinité de biens, vous tombez dans une infinité de misères.

Cette pensée fait quelquefois tant d'impression sur l'esprit de ceux qui sont extrêmement employés pour le public ou pour l'Etat, qu'ils abandonnent leurs emplois, se défont de leurs charges et vont chercher, loin de la cour et du monde, le soin de leur âme et l'assurance de leur salut. Ils disent qu'il faut vaincre comme les Parthes, surmonter le monde en le fuyant, triompher de l'ambition et de l'avarice, en s'éloignant de tout ce qui peut allumer ces passions et leur fournir des armes. Il est juste, poursuivent-ils, qu'après avoir travaillé pour les autres, ils ne s'oublient pas eux-mêmes; qu'après avoir donné une partie de leur vie au bien public, ils donnent l'autre à leur bien particulier, et qu'avant que de mourir ils se débarrassent de toutes les affaires temporelles, pour ne songer qu'à celle de l'éternité. Ils ajoutent que l'homme doit tendre à sa plus grande perfection; et qu'ainsi la vie contemplative, selon l'oracle du Sauveur, étant plus parfaite que la vie active, ils doivent préférer l'une à l'autre. Ils s'écrient avec saint Bernard : *O beata solitudo! o sola beatitudo!* Bienheureuse solitude ! ô seule béatitude où l'âme, éloignée du tumulte et de l'embarras, guérie de l'ambition, désabusée de la vanité, libre de la servitude des passions, déchargée du fardeau des emplois, délivrée des soins de la vie et prémunie contre les terreurs de la mort, peut enfin goûter le repos et jouir d'une félicité commencée par la possession anticipée du bonheur éternel, en contemplant sans cesse l'essence divine, en s'unissant avec le souverain bien, en conversant avec les saints et ne s'entretenant que des choses célestes.

J'avoue qu'on peut et qu'on doit quelquefois chercher la victoire dans la fuite, la paix

dans la retraite, et l'assurance dans le port, loin des tempêtes et des écueils.

Mais il ne faut pas prétendre que la solitude nous dispense du travail, et que la perfection de la vie contemplative consiste dans l'immunité de la vie active. En quelque état qu'on soit appelé, il faut toujours être dans le mouvement et dans l'action, pour éviter l'opprobre de l'oisiveté et de la fainéantise. Il faut toujours être dans l'exercice de l'esprit ou du corps, toujours mêler la contemplation avec l'action et le travail avec la prière, afin d'obéir à cette double loi qui nous oblige de travailler et de prier incessamment.

Nous lisons dans la vie des anciens anachorètes, que ces pères étaient continuellement appliqués à quelque ouvrage et qu'ils employaient toute leur industrie à bannir l'oisiveté, plutôt qu'à gagner leur vie. Tellement que s'ils ne pouvaient point vendre le travail de leurs mains, pour être trop éloignés du commerce des hommes, ils ne se dispensaient pas pour cela de travailler, mais jetant leur ouvrage dans le feu, pour en débarrasser leur cellule, ils en commençaient un autre. Cassien ajoute que ce travail auquel ils s'adonnaient, ne les détournait nullement de l'oraison ; parce que dans le même temps que leurs mains s'occupaient à l'action, leur cœur s'entretenait avec Dieu par la prière.

Mais si les hommes du monde les plus retirés sont obligés pour n'être jamais oisifs, d'être toujours occupés de quelque ouvrage, que dirons-nous de certaines personnes du siècle, qui sont tellement entêtées de leurs dévotions, que pour ne pas y manquer, elles abandonnent les devoirs les plus essentiels de leur état et les soins les plus importants de leur emploi ?

Une dame s'estime fort pieuse, parce qu'elle emploie beaucoup de temps auprès des autels, pendant qu'elle laisse sa maison dans le désordre, son bien dans la dissipation, ses domestiques sans règle et ses enfants sans éducation. Elle s'imagine que c'est la perfection de la vie spirituelle, de négliger tout ce qui est temporel, et qu'une âme consacrée aux choses divines ne doit pas être profanée par le soin des choses humaines. Elle se croit dispensée du travail, parce qu'elle est dans la piété et que chaque jour est pour elle une fête, qu'elle prétend pouvoir chômer, non tant pour s'adonner à la prière que pour se donner du repos. Elle se persuade qu'elle a pris le meilleur parti, parce qu'elle préfère la vie contemplative à l'active, et cependant elle n'est ni dans l'action, comme Marthe, ni dans la contemplation, comme Madeleine, mais dans je ne sais quelle oisiveté.

D'où je tire la différence qui se trouve entre la véritable et la fausse piété. Celle-là, toujours laborieuse et toujours agissante, n'est jamais sans occupation et sait admirablement bien accorder le travail avec la prière ; mais celle-ci, toujours paresseuse et toujours fainéante, ne cherche que le repos et ne s'attache à la prière que pour se défendre du travail. Celle-là mêle toujours la vie contemplative avec l'active ; et dans la solitude même s'entretenant toujours de quelque bonne chose, elle n'est jamais moins oisive que lorsqu'elle est seule, ni jamais plus utilement occupée que lorsqu'elle se trouve débarrassée du soin des affaires temporelles ; mais celle-ci ne s'applique à la vie contemplative que pour se délivrer de l'active et ne cherche la retraite que pour nourrir sa paresse, ou pour la couvrir.

Un seigneur, dont les obligations croissent à mesure qu'il a plus de titres et plus de bien, croit s'acquitter de tout ce qu'il doit à Dieu et faire même plus qu'il ne doit, s'il assiste chaque jour au sacrifice de l'autel, s'il est assidu à la parole de Dieu, s'il assemble régulièrement ses domestiques pour faire conjointement avec eux la prière du matin et du soir, s'il emploie un temps considérable à la lecture des bons livres, et à la méditation des vérités éternelles. Pendant que les terres dont il reçoit de grands revenus et sur lesquelles il est obligé de veiller, soit à cause du rang qu'il y tient, soit à cause de l'utilité qu'il en retire, sont tyrannisées par l'avarice des officiers, désolées par l'ambition des riches, opprimées par la cruauté des méchants, arrosées du sang des orphelins et des larmes des veuves.

Ne faut-il pas qu'il sorte de ce repos, où l'oisiveté le retient plutôt qu'une véritable piété, pour aller de temps en temps sur les lieux, remédier aux désordres qui s'y commettent, maintenir les peuples dans le devoir par sa présence, protéger les faibles contre les forts, pourvoir aux nécessités des habitants, sur lesquels il est beaucoup plus obligé de répandre ses libéralités que sur des étrangers, et particulièrement observer si les juges qu'il a établis exercent fidèlement leur charge, et si pour se dédommager de leurs offices, ils ne commettent point d'injustice et de concussion. Pourquoi Dieu lui a-t-il donné de l'autorité, de la juridiction et de la prééminence sur les autres, sinon pour les mettre sous sa protection et pour les entretenir dans l'union et dans la paix ? N'est-il pas, à proportion, obligé de s'employer pour le bien temporel de son peuple, comme le sont les pasteurs ecclésiastiques pour le bien spirituel de leur troupeau ? Puisqu'il se nourrit du lait et qu'il se revêt de la laine des brebis, n'est-il pas juste qu'il veille sur leur conduite et qu'il s'intéresse pour leur défense ?

Remarquez donc sur le sujet que je traite, un triple défaut que les hommes commettent. Les uns sont tellement oisifs, qu'ils ne s'occupent ni des choses temporelles, ni des éternelles, et les autres s'appliquent tellement aux temporelles, qu'ils ne songent pas aux éternelles, et les derniers, sous prétexte de s'adonner aux éternelles, abandonnent le soin des temporelles, dont ils ont l'administration ou le domaine.

A ces trois réflexions j'ajoute, pour la conclusion de ce discours, trois avis : Pre-

mièrement, il ne faut pas tellement s'attacher aux choses spirituelles qu'on néglige les temporelles ; parce que celles-là ne peuvent pas subsister sans celles-ci, et que si l'on dirige l'intention, bien loin que les unes nuisent aux autres, elles s'entr'aident mutuellement et l'on fait celles-là en faisant celles-ci. En second lieu, dans le soin des affaires, il faut toujours donner la préférence à celle de l'éternité et ne s'appliquer aux autres qu'en vue de celle-ci. Troisièmement, à l'égard de ceux qui passent la vie dans l'oisiveté et qui n'opèrent ni la terre ni le ciel, je leur ai montré l'obligation indispensable qu'ils ont de mener une vie agissante, pénible et laborieuse, afin d'emporter la couronne par la violence, par le travail et par la sueur.

Car enfin, on n'a rien dans le monde sans peine, et plus il y a de profit ou de gloire dans la chose qu'on prétend, plus il y a de soins à prendre et d'obstacles à vaincre pour l'obtenir. La difficulté même qui se présente pour la possession d'un bien, fait qu'on le prise davantage et qu'on le conserve plus soigneusement après l'avoir acquis.

N'est-il donc pas raisonnable qu'on entreprenne quelque travail et qu'on fasse quelque effort pour obtenir la souveraine félicité qui est l'unique bien digne de nos poursuites et de nos courses? Ce bonheur inestimable ne mérite-t-il point la peine qu'il est nécessaire de prendre pour l'acquérir ? Quelle proportion y a-t-il entre l'éternité de ce repos et le travail passager de cette vie mortelle? Et s'il est vrai que plus une fin a d'excellence et de prix, plus les moyens par lesquels on y arrive sont difficiles et périlleux, se faut-il étonner si la voie qui conduit au souverain bien est épineuse et si nous n'y pouvons arriver que par de grands travaux ?

Que n'ont pas fait les saints pour mériter ce bonheur? Se sont-ils jamais reposés pendant leur vie et n'ont-ils pas vigoureusement travaillé jusqu'à la mort pour emporter cette couronne? Mais considérez ce que font les hommes pour acquérir des richesses périssables, ou pour mériter quelques vains honneurs ? Ne sont-ils pas toujours dans l'agitation et dans le mouvement? Jugez de là ce que vous devez faire pour obtenir le souverain bien et vous procurer une solide gloire. Opérez, dit le Sauveur, non ce qui est corruptible, mais ce qui est immortel. Soyez toujours occupé de quelque chose, pour n'être jamais dans l'oisiveté. Mais afin que vous ne soyez pas inutilement occupé, offrez à Dieu votre travail, agissez non pour un intérêt temporel, mais pour une récompense éternelle ; ne prenez pas trop de soins, ni trop d'emplois. Songez, principalement, comme j'ai dit, à l'affaire de votre salut. Employez-vous, avant toute autre chose, à vous procurer après cette vie une éternité bienheureuse, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XI.

QU'IL FAUT SERVIR DIEU EN TOUT AGE, DANS LA JEUNESSE COMME DANS LA VIEILLESSE

Adolescens, tibi dico, surge.

Je vous commande, jeune homme, de vous lever (*S. Luc., cap.* VII).

Qui peut s'appuyer sur sa santé, sur sa force et sur son âge? Voici la jeunesse, la vigueur et la vie même, sur laquelle il semble qu'on peut fonder quelque espérance, moissonnée par la mort de même qu'une fleur par l'orage.

C'est le fils unique d'une veuve désolée, qui perd tout en perdant ce cher objet, et qui n'a point d'autre consolation dans l'excès de sa douleur que celle de ses larmes, comme dit saint Basile de Séleucie : *Incendium doloris, rore lacrymarum mitigabat.* Le Sauveur arriva dans la ville de Naïm, lorsqu'on y faisait la pompe funèbre de ce jeune homme. Touché d'un spectacle si lugubre, il fit arrêter le convoi et commanda qu'on ouvrît le cercueil. Alors par la vertu de cette parole impérieuse à qui tout obéit : Jeune homme, dit-il, levez-vous : *Adolescens, tibi dico: surge.* Il n'en fallut pas davantage pour obliger la mort d'abandonner sa proie. Ce fils unique reprend la vie et la redonne à sa mère, qui sembla ressusciter avec lui.

La morale que je veux tirer de cet évangile est toute fondée sur ces mots, qui ont fait l'ouverture de mon discours: *Adolescens, tibi dico: surge.* Je les adresse à ces jeunes présomptueux, à ces jeunes libertins, à ces jeunes vicieux, qui ne s'avisent pas même qu'ils sont mortels, ou qui regardent la mort si éloignée qu'ils s'imaginent être hors de ses atteintes : ce qui nourrit leur impénitence et les entretient dans le désordre par l'espérance trompeuse d'une longue vie et par le nom spécieux d'une florissante jeunesse. Cependant ils sont morts par le péché et comme ensevelis dans le vice ; ce qui m'oblige de leur dire : Jeunes hommes, sortez du tombeau et rendez à votre âme la vie surnaturelle qu'elle a perdue. Ne fondez rien sur une vigoureuse jeunesse, puisque vous en voyez aujourd'hui, dans l'Evangile, les tristes funérailles. Sachez que la parque n'épargne personne, et craignez que la justice de Dieu n'avance l'heure de votre mort pour arrêter le cours de votre vie licencieuse. Quoi ! n'avez-vous des forces que pour contenter vos passions ? Ne voulez-vous servir Dieu que lorsque vous ne pourrez plus l'offenser, et ne voulez-vous donner à votre devoir que ce que vous ne pourrez plus donner à votre plaisir?

Vous voyez que cette prédication s'adresse aux jeunes gens; mais, de quelque âge que vous soyez, vous aurez tous quelque part à ce discours, si vous y disposez votre esprit par le recours à la grâce et par l'invocation de la sainte Vierge: *Ave, Maria,* etc.

Quis parturientem rosam, et papillatum corymbum, antequam in calathum fundatur orbis, et tota rubentium foliorum pandatur ambitio, immature demissum æquis oculis

marcescere videat. C'est une élégante comparaison de saint Jérôme, pour exprimer combien la mort est impitoyable, lorsqu'elle vient moissonner une jeune vie. Qui n'est touché, dit-il, de voir le jeune bouton d'une rose près de s'épanouir et d'éclore, si, avant qu'il ait eu le temps d'étaler toute la pourpre et toute la pompe de ses feuilles, le vent et l'orage le détachent de sa tige.

C'est l'image de ces pitoyables accidents, qui arrivent sur la terre lorsqu'une personne remarquable par sa naissance est enlevée de ce monde dans la fleur de son âge et comme dans le printemps de sa vie. Mais principalement, c'est le sort de ces jeunes débauchés, qui renvoient leur pénitence jusqu'à la dernière saison de leur vie, et qui prétendent que la jeunesse leur donne quelque droit de vivre dans le libertinage : comme s'il y avait quelque temps qui ne fût pas dû à Dieu, ou quelque âge qui ne fût pas sujet à la mort.

Je leur montre deux choses, ou qu'ils mourront dans leur jeunesse ou qu'ils mourront dans leur péché. Premièrement, ils n'arriveront point à ce dernier âge, où ils renvoient leur pénitence ; et, secondement, quand ils y arriveraient ils ne feront point la pénitence qu'ils prétendent.

Dieu, par un secret jugement, abrégera leurs jours pour abréger leurs désordres. Ou si, par une justice encore plus rigoureuse, il permet qu'ils vivent longtemps, ils ne feront autre chose que multiplier leurs peines par la multiplication de leurs offenses : parce qu'ils ne se convertiront jamais et qu'ils mourront comme ils auront vécu, c'est-à-dire, dans le péché. L'une de ces deux choses leur est inévitable, ou qu'ils mourront dans leur jeunesse ou qu'ils mourront dans leur péché : tellement que leur mort sera toujours funeste, soit qu'elle soit avancée ou qu'elle soit reculée. Voilà de quoi donner de la terreur, non-seulement aux jeunes gens, qui renvoient leur pénitence jusqu'à la vieillesse, mais encore aux vieux, qui ont passé leur jeunesse dans le vice. Les uns et les autres sont intéressés dans ce discours et singulièrement obligés à lui donner leur attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Ceux qui renvoient leur pénitence à la vieillesse n'arrivent point à cet âge et meurent dans leur jeunesse.

Philon rapporte que les enfants d'Héli, qui se donnaient beaucoup de licence pour avoir un père trop indulgent en leur endroit, avaient accoutumé de dire quand on les reprenait de leurs désordres : *Cum senuerimus tunc pœnitebimus* (*Philos, lib. de Ant. Hebr.*). Nous nous convertirons quand nous serons vieux.

C'est ce que répondent encore aujourd'hui nos jeunes libertins à ceux qui leur donnent de salutaires avis. Il faut, disent-ils, que la jeunesse ait son cours ; c'est un feu qu'on ne peut aisément éteindre, c'est une fleur qui veut s'épanouir dans son printemps, c'est un âge qui peut se donner quelque licence et qui croit avoir la liberté de goûter les plaisirs qui lui sont propres. On deviendra plus mûr dans un âge plus avancé. Quand la vieillesse, qui est comme l'hiver de la vie, sera venue, l'ardeur de la concupiscence se refroidira, on aura moins de penchant au vice, et l'on perdra l'affection du péché avec la force de le commettre.

C'est ainsi qu'ils tâchent de justifier leurs déréglements et de colorer leurs désordres, par l'intention et par l'espérance d'une meilleure vie, quand ils seront vieux : *Cum senuerimus tunc pœnitebimus*.

Mais tout jeunes qu'ils sont, ils vieillissent dans le vice et meurent dans l'impénitence ; car ajoutant péché sur péché, ils remplissent la mesure de leur iniquité et contraignent, pour parler ainsi, la justice de Dieu, de les enlever de ce monde avant le temps, et ce qui est infiniment plus funeste, avant la pénitence.

Ainsi nous en voyons tous les jours qui sont emportés par une mort précipitée, qui désole leur famille et qui fait verser des larmes à ceux-là mêmes qui leur sont les plus indifférents, non pas tant par la considération de leur mort temporelle, que par le soupçon qu'ils laissent de leur mort éternelle.

C'est de quoi le prophète les a menacés : *Defecerunt in vanitate dies eorum, et anni eorum cum festinatione* (*Ps.* LXXVII). Ils précipitent le cours de leurs années, et, par des accidents imprévus, ils se trouvent à la fin de leurs jours, dans la vigueur de leurs forces, dans la vanité de leurs projets et dans le désordre de leurs mœurs.

Ainsi les enfants de ce grand prêtre, dont je viens de parler, moururent longtemps avant cet âge reculé où ils avaient renvoyé leur conversion ; car l'insolence qu'ils eurent de dire qu'ils feraient pénitence dans leur vieillesse, irrita tellement la colère du ciel, qu'un prophète vint annoncer à leur père, de la part de Dieu, que leur vie serait abrégée et qu'elle ne passerait pas l'âge viril : *Non erit senex in domo tua* (I *Reg.*, II).

En effet, l'Histoire sainte rapporte que, dans un combat des Israélites contre les Philistins, ces deux jeunes frères qui conduisaient l'arche de Dieu en qualité d'enfants du grand prêtre furent tués avec un grand nombre du peuple fidèle, l'arche de Dieu fut prise par les ennemis, comme si elle eût mieux aimé se mettre entre les mains des idolâtres que de demeurer plus longtemps entre les mains de ces deux mauvais ministres. Héli, le grand prêtre, frappé d'une si triste nouvelle, en mourut de douleur, et c'est ainsi qu'il souffrit la peine d'avoir eu trop d'indulgence pour ses enfants, et de ne leur avoir point fait assez de correction.

Voyez donc ce que vous devez attendre de votre présomption, si l'espérance de vivre longtemps vous [illegible] de motif pour persévérer dans le désordre.

Ne tardes converti ad Dominum, dit le Sage, *et ne differas de die in diem, subito enim veniet ira illius* (*Eccl.*, V). Ne différez pas votre pénitence de jour en jour, et

moins encore d'âge en âge ; parce que la colère de Dieu éclatera, lorsque vous y penserez le moins ; le temps de sa vengeance surviendra inopinément, et vous enlèvera de ce monde, non-seulement dans la belle saison de votre vie, mais encore dans le malheureux état de votre conscience.

Considérez qui vous fait cette menace ? C'est celui qui la peut mettre à exécution, et qui a toute la puissance en main. Tremblez donc sous la puissance de son bras, et sous l'infaillibilité de sa parole. Il peut faire tout ce qu'il dit, et ne peut pas se tromper dans ce qu'il dit. Puis donc qu'il a dit que vous n'arriverez point à ce temps, où vous renvoyez votre pénitence, que vous serez surpris dans votre péché, et que votre vie déréglée et dissolue sera punie d'une mort imprévue et précipitée, pourquoi ne le croyez-vous pas, et sur quel fondement espérez-vous d'éluder cet arrêt de sa justice, à l'exécution duquel il est indispensablement obligé par l'engagement de sa parole.

Mais un savant astrologue a fait votre horoscope, et vous a promis une longue vie.

Quoi ! dit saint Augustin, Dieu ne vous a pas promis un jour, et ce mathématicien vous promet des années, pour vous damner avec lui et se damner avec vous : *Diem crastinum non promisit Deus, sed promisit mathematicus ut damnet te et illum* (*S. August.*, *hom.* 13, *inter.* 50, *tom.* X).

Bien loin que Dieu vous ait promis de prolonger votre vie seulement d'une heure, il vous a menacé, comme j'ai dit, de l'abréger, si vous différez votre pénitence; et ce mathématicien, sur des observations frivoles, ose vous assurer d'une florissante et d'une longue suite d'années. A qui en voulez-vous croire, et qui des deux connaît mieux l'avenir.

Ne savez-vous pas qu'on ne peut tirer du mouvement des cieux et de l'influence des astres aucune connaissance de l'avenir, singulièrement dans ce qui regarde l'usage de la liberté et la durée de la vie.

Outre que saint Thomas (*S. Thom.*, *Opusc.* II), nous enseigne que le démon, pour tromper les hommes, se mêle dans les opérations de ceux qui veulent apprendre, par la conjoncture des planètes l'événement des choses, il autorise sa pensée par le témoignage de saint Augustin, qui, dans le second livre de la Doctrine Chrétienne, dit que ces observations de l'astrologie judiciaire doivent être rapportées à certains pactes qu'on a faits avec le démon. Ces pactes peuvent avoir été faits par les anciens auteurs de cette science, et se transmettre secrètement dans la personne de ceux qui l'exercent.

Quand vous renonceriez à ces conventions impies, sachez que Dieu, qui s'est réservé la connaissance de l'avenir, s'offense notablement de cette curiosité qui entreprend sur le droit de sa prescience. Il punit ordinairement d'une mort imprévue et funeste ceux qui fondent sur de vaines prédictions l'espérance d'une vie longue et florissante, pour prendre de là sujet de différer leur conversion, et de persévérer dans le désordre.

Le prophète, parlant de ces gens-là qui étudient le mouvement des cieux, et qui croient que la vie des hommes se gouverne par le cours des astres, dit qu'ils périssent tous à cause de l'extrême licence qu'ils se donnent. *Posuerunt in cœlum os suum, et lingua eorum transivit in terra* (*Ps.* LXXII). Ils ont tourné leur visage vers le ciel pour y chercher dans quelque constellation l'espérance d'une bonne fortune. Mais parce qu'en même temps ils ont tourné leur cœur vers la terre, pour y mener une vie licencieuse, que leur est-il arrivé ? *Facti sunt in desolationem, subito defecerunt :* Ce bonheur imaginaire qu'ils s'étaient promis s'est changé en une soudaine désolation, et leur vie dissolue s'est terminée, lorsqu'ils y pensaient le moins, par une fin malheureuse.

Dieu, pour arrêter le cours d'une vie si déréglée, se trouve comme contraint de presser l'heure de leur trépas, et d'abréger leurs jours pour abréger leurs désordres.

Encore leur fait-il beaucoup de grâce d'avancer leur supplice, afin qu'ils ne l'augmentent point par de nouveaux péchés, et ne deviennent pas plus malheureux dans l'éternité, en devenant plus criminels dans le temps.

De sorte que s'ils savaient bien pénétrer l'avenir, ils n'y découvriraient point d'autre aventure que celle d'une mort qu'ils ne prévoient pas et d'un malheur qu'ils n'attendent pas.

Ils méritent bien que Dieu les traite de la sorte; soit parce qu'ils ajoutent plus de foi aux impostures d'un astrologue, qu'à l'infaillibilité de ses oracles ; soit parce qu'ils prétendent entrer dans la connaissance des temps, qui leur est interdite, et que Dieu s'est réservée à lui seul, quand il a dit : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta* (*Act.*, I), ce n'est pas à vous à pénétrer l'avenir, usez du présent qui est en votre puissance, et laissez l'avenir en la disposition de Dieu, qui seul en a le plein pouvoir et la certaine science.

Mais ce qui les rend plus coupables, est qu'ils projettent de ne donner à la vertu que le temps qu'ils ne pourront plus donner au vice, et de ne servir Dieu que lorsqu'ils ne pourront plus l'offenser.

Car voici le langage qu'ils tiennent dans leur cœur, comme saint Basile l'a remarqué avant moi. *Viget ætas, carnis concupiscentiam exercebo, et postremo in senectute peccatorum meorum pœnitentiam geram* (*S. Basil. Adm.*, *ad Fil. Spir.*). Je suis jeune, j'ai beaucoup de vigueur, je ne suis menacé d'aucune maladie. L'astre qui domine à ma naissance me promet une longue suite d'années. Qui m'empêche de goûter les plaisirs de la vie ? La vieillesse viendra, où je ferai pénitence de mes péchés.

Peut-on concevoir des pensées plus injurieuses à Dieu et plus pernicieuses au salut ?

Jeune réprouvé qui entrez dans ces sentiments, n'êtes-vous pas obligé de servir Dieu

en quelque âge que vous soyez ? et Dieu n'a-t-il pas en tout temps la même majesté qui demande vos respects, et la même autorité qui vous oblige à lui rendre vos obéissances ? Ne porte-t-il pas toujours la foudre en main pour punir les rebelles ? Est-il quelque âge, quelque état, et quelque puissance qui soit exempte des arrêts de sa justice et des coups de sa fureur ? Ne voit-on pas tous les jours, par ces terribles jugements, les plus grands desseins renversés, les plus glorieuses têtes abattues, et tant d'illustres personnes enlevées de ce monde, dans la vigueur de leurs forces, et comme dans la fleur de leurs espérances ?

Ne vous a-t-il donné des forces que pour les employer à l'offenser? Ne fait-il luire le soleil sur votre tête que pour éclairer vos désordres? Puisque vous faites un si mauvais usage de la vie qu'il vous a donnée, ne craignez-vous pas qu'il vous l'ôte par quelque malheur, qui échappe à toutes vos connaissances?

Combien y en a-t-il que la mort a moissonnés dans un âge pareil au vôtre? combien en connaissez-vous plus jeunes que vous, plus robustes et plus vigoureux, qui ont été subitement emportés par des accidents qu'ils n'avaient pas plus prévus que vous, comme par une chute, par une trahison, par un naufrage, par un incendie, par une maladie cachée, ou par quelque autre malheur inopiné?

Lisez dans l'Evangile la fin imprévue de cet homme riche qui se promettait une longue vie. Il avait tant de biens qu'il ne savait à quoi les employer, ni où les mettre. Ses greniers n'étant pas assez vastes pour contenir l'abondance de ses moissons, il songeait à les élargir. Sur la ruine de ses vieux bâtiments il en voulait élever de nouveaux encore plus magnifiques. L'avenir était le dernier de ses soins; et si la pensée de la mort venait quelquefois interrompre ses délices, il la rejetait, se disant à soi-même : *Habes multa bona posita in annos plurimos. Requiesce, comede, bibe, epulare* (*S. Luc.*, XII). Mon âme, que crains-tu ? Non-seulement tu as de grands biens à dépenser, mais encore de longues années à vivre. Jouis paisiblement de ta bonne fortune. Bois, mange, fais bonne chère. Tu te trompes, lui dit une soudaine voix qu'il entendit, tu mourras cette nuit, et que deviendra tout ce que tu as préparé? Toi-même, que deviendras-tu, puisque, tout occupé du soin de ton corps, tu n'as rien fait pour ton âme?

Ainsi, comme remarque saint Grégoire, ce malheureux, dans la vigueur de ses forces, se trouva soudainement à la fin de ses jours, et perdant les biens temporels qu'il avait préparés, il rencontra les maux éternels qu'il n'avait pas prévus : *Reliquit temporalia, et inopinate invenit æterna* (*S. Greg.*, *lib.* XXV, *c.* 2).

Si bien que, dans un moment, il passa d'une extrémité en une autre, de l'abondance dans le dépouillement, d'une maison richement meublée dans les prisons éternelles, du sein de la volupté dans les supplices qui ne finiront jamais, d'une pompeuse suite de domestiques dans l'effroyable compagnie des damnés, d'une table garnie des mets les plus exquis dans une faim qui le dévore, d'une boisson composée des liqueurs les plus délicieuses dans une soif qui le brûle, sans qu'il puisse jamais obtenir une goutte d'eau qui le soulage : *Reliquit temporalia et inopinate invenit æterna.*

C'est le sort de ceux qui vivent comme s'ils ne devaient pas mourir, ou comme si la mort ne devait les attaquer qu'après qu'ils se seront lassés de leur mauvaise vie, et qu'ils en auront commencé une meilleure.

Voilà combien est mal fondée l'espérance de ceux qui prétendent passer leur jeunesse dans le vice, et faire leur pénitence dans la vieillesse. Premièrement, ils n'arriveront point à cet âge qu'ils se promettent, comme j'ai dit; et, secondement, quand ils y arriveraient, ils ne feront point la pénitence qu'ils se figurent, comme je vais montrer.

SECONDE PARTIE.

Ceux qui renvoient leur pénitence à la vieillesse, quand ils arriveraient à cet âge, ne se convertiraient pas, et ils mourraient dans leur péché.

Jeune libertin, quoique vous ayez mérité par le dérèglement de votre conduite, et par le délai de votre conversion, d'être puni d'une mort imprévue et précipitée, je veux néanmoins que votre vie soit longue, et que vous arriviez jusqu'à ce dernier âge où vous renvoyez votre pénitence. Pensez-vous que vous serez bien reçu de Dieu et que vous pourrez en obtenir quelque grâce, lorsque, tout courbé sous le poids de vos années et de vos crimes, vous viendrez lui présenter vos services, ou lui rendre vos hommages?

Que diriez-vous d'un sujet rebelle, lequel après s'être jeté dès sa jeunesse dans le parti des ennemis, et avoir employé toute la vigueur de ses forces à porter les armes contre son prince; enfin, ruiné de travail et cassé de vieillesse, reviendrait à la cour et ferait ce compliment au roi: Sire, je ne puis plus vous faire la guerre : toutes mes forces se sont épuisées sous les étendards de vos ennemis et dans les combats que j'ai rendus contre vous. Maintenant que je ne suis plus en état de vous nuire ni de vous servir, je viens mettre mes armes à vos pieds et vous offrir mes services. Cependant je vous demande, pour l'offre que je vous fais, une bonne pension, ou quelque bon gouvernement dans une province, où je puisse doucement passer le reste de mes jours.

Quelle réponse mériterait cet insolent? Et quel traitement devez-vous attendre de Dieu, puisque vous projetez de lui tenir un jour le même langage. Mais aurez-vous l'effronterie, dit saint Chrysostome, de vous présenter devant cette redoutable majesté pour lui demander la grâce de finir heureusement votre vie, après que vous l'aurez presque toute passée dans la rebellion, dans la désobéissance, dans le parti du monde, qui a

levé l'étendard contre lui, et dans le service du démon qui est le mortel ennemi de sa gloire? *Quomodo cœlestem omnium Regem videre poterit ille qui per totum suæ tempus ætatis alii vixerit, alii militarit* (*S. Chrysost.*, *ep.* 6, *ad Theod.*).

Mais si vous ne pouvez pas espérer de grâce en un temps où vous n'aurez mérité que des supplices; comment pouvez-vous présumer de faire votre pénitence, puisqu'il n'est pas moins impossible de faire pénitence sans grâce que de se sauver sans pénitence, quand on est dans le péché.

Vous dites qu'il est dangereux d'en user de la sorte envers les hommes, principalement si la puissance de nuire favorise leur colère; mais qu'il n'y a pas beaucoup de péril d'en agir ainsi avec Dieu, qui a infiniment plus de bonté que les hommes n'ont de malice.

Noli taliter cogitare, dit saint Basile, *cum impium sit talem licentiam a Deo quempiam expectare* (*S. Basil.*, *loc. cit*). Que ce discours ne sorte jamais de votre bouche, et que cette pensée n'entre jamais dans votre esprit, parce qu'il y a non-seulement de la présomption et de la témérité, mais encore de l'insolence et de l'impiété, de vouloir être méchant parce que Dieu est bon, et de faire de sa bonté un moyen pour persévérer dans votre malice.

Quoi! dit Tertullien, avec la force de son éloquence, est-ce qu'il y a lieu à l'offense, parce qu'il y a lieu au pardon, et la facilité avec laquelle Dieu pardonne, donne-t-elle la liberté de l'offenser? Aura-t-on l'impudence de commettre le péché, parce qu'il y a dans l'Eglise une puissance de le remettre: et sera-t-il permis de s'éloigner de Dieu, parce qu'il y a un retour à Dieu? La pénitence, qui est le remède du péché, deviendra-t-elle par la perversité de l'homme, un attrait au péché; et la patience avec laquelle Dieu supporte le pécheur, sera-t-elle un motif pour vivre dans le désordre? La clémence divine fournira-t-elle à la témérité humaine un prétexte de libertinage, une occasion d'impiété, un sujet d'impénitence? En un mot, ne mettra-t-on point de bornes à l'iniquité, parce qu'il n'y en a point en la miséricorde de Dieu, et l'homme sera-t-il infini en malice, parce que Dieu est infini en bonté? *Absit ut aliquis ita interpretetur, quasi sibi eo pateat ad delinquendum quia patet ad pœnitendum, et redundantia clementiæ cœlestis, libidinem faciat humanæ temeritatis. Nemo idcirco deterior sit, quia Deus melior quoties ignoscitur toties delinquendo* (*Tertul.*, *lib. de Pœn. c.* 6). Ah! que ces expressions sont fortes et capables de frapper le cœur de ceux qui les entendent!

Ne méprisez pas ainsi, dit l'Apôtre, les richesses de la patience et de la bénignité de Dieu. Selon le désordre de votre vie, et selon la dureté de votre cœur, vous faites un amas d'iniquités, vous préparez un trésor de colère qui va vous accabler: *Secundum duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram, in die iræ.*

Je ne sais même si la patience avec laquelle Dieu vous supporte, ne vous est pas plus désavantageuse qu'elle vous paraît favorable, et s'il ne vaudrait pas mieux pour vous qu'il ne vous attendît pas si longtemps.

Car, encore qu'il n'y ait point de consolation en enfer, il est vrai pourtant qu'un damné, qui a moins commis de péchés, souffre moins de peines; et qu'une infinité de malheureux se plaindront éternellement à Dieu d'avoir prolongé leur vie jusqu'à la vieillesse, et de ne les avoir pas précipités en enfer dans leurs jeunes années, où n'ayant pas commis tant de crimes, ils n'auraient pas mérité tant de tourments.

Ne adjicias peccatum super peccatum. Recevez cet avertissement qui ne doit pas vous être suspect, puisque c'est la Sagesse même qui vous le donne: *Ne dicas: Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur* (*Eccl.*, V). N'ajoutez point péché sur péché; et ne dites point que, selon la multitude de vos iniquités, il y aura pour vous dans les trésors de la miséricorde une multitude d'indulgences. Ne présumez pas ainsi de la bonté de Dieu, et défiez vous plus que vous ne faites de la patience dont il use en votre endroit. Sachez que sa miséricorde et sa colère vont d'un pas égal, et que si vous abusez de l'une, vous tomberez entre les mains de l'autre, qui prendra les intérêts de sa compagne, et vengera sévèrement l'injure que vous lui faites: *Misericordia enim et ira, ab illo cito proximant.*

Je trouve même que la colère devance de beaucoup la miséricorde, et qu'elle est bien plus rigoureuse à punir que celle-ci n'est facile à pardonner; parce que la miséricorde ne promet pas un moment après le péché, et que le temps le plus long qu'elle accorde à la pénitence ne s'étend pas au delà de cette vie passagère, mais la colère prend toute l'éternité pour se venger, et surprenant quelquefois le pécheur dans son crime, pour un moment de plaisirs lui fait souffrir une éternité de supplices. Voyez donc si vous devez tant fonder sur la miséricorde, et si vous ne devez pas plutôt craindre quelque soudain effet de la colère céleste, que vous avez allumée contre vous.

Mais ce qui doit encore davantage détromper les jeunes gens et leur ôter entièrement l'espérance de leur conversion, s'ils la renvoient jusqu'à la vieillesse, est que, quand ils arriveraient jusqu'à cet âge, ce qu'ils ne doivent point prétendre et ce qu'ils ne peuvent pas préjuger, ils ne se convertiraient pas, non-seulement par le défaut de la grâce, qui leur sera justement refusée, mais encore par l'obstination de leur volonté, qui sera tellement endurcie dans le mal, que rien ne sera capable de la changer, et qui se trouvera tellement liée dans le péché dont elle aura contracté l'habitude, qu'elle ne pourra jamais se résoudre à rompre ce lien.

Quoique la faiblesse de l'âge ne lui permette plus de s'adonner au vice, comme elle faisait dans la vigueur de la jeunesse, elle conservera toujours une secrète liaison avec

lui, et sera vicieuse par affection, si elle ne peut point l'être par effet.

Parce que le vice, dès qu'il s'est emparé d'un cœur, n'en sort jamais, il y règne jusqu'à la mort, et son empire s'étend même jusqu'au-delà du trépas, suivant cette parole de Job : *Implebuntur ossa vitiis adolescentiæ, et cum eo in pulvere dormient* (*Job.*, XX). Les os du pécheur seront remplis des vices de sa jeunesse, et ses péchés dormiront avec lui dans le tombeau.

Parce que, selon l'interprétation de saint Grégoire, les mauvaises habitudes qu'on a contractées dans la jeunesse ne vieillissent et ne meurent jamais. Les impressions qu'elles ont laissées dans l'âme sont si fortes, que rien n'est capable de les effacer. Bien loin de s'affaiblir par le temps, elles se fortifient et se conservent dans toute leur vigueur, lors même que la nature perd ses forces : *Tenent illum pravæ consuetudines, et quotidie duriores existunt* (*S. Greg.* XV, *dor. c.* 5).

Ainsi l'expérience nous apprend que les hommes qui ont été vicieux dans leurs jeunes années ne le sont pas moins dans leurs vieux jours. Ils sont portés autant que jamais à l'avarice, s'ils ont été avares ; à l'ambition, s'ils ont été ambitieux ; à la vengeance, s'ils ont été vindicatifs ; à l'impudicité, s'ils ont été impudiques. Le feu de l'amour criminel agit sur eux avec toute sa violence, quoique la vieillesse commence de leur glacer le sang dans les veines ; et semblables à ces prodigieuses montagnes qui nourrissent des incendies dans leurs entrailles, pendant qu'elles ont le sommet blanchi par la froide saison, ils sentent sous la neige de leurs cheveux toutes les ardeurs de la concupiscence. *Luxuriem corporis nec albenti erubuere canitie, et usque ad senectutis ætatem vitam produxere maculosam* (*S. Ambr.*, *in Ps.* 1). Ils ne rougissent pas de brûler d'une flamme déshonnête sous une vénérable chevelure, ni d'avoir toutes les faiblesses de la jeunesse, après qu'ils en ont perdu toutes les forces.

Cela parut dans la personne de ces vieillards dont le cœur, à la vue de la belle Susanne, s'alluma tellement, que n'ayant pu corrompre sa pudeur, ni ébranler sa constance, ils employèrent la calomnie pour lui ravir l'honneur et la vie, jusqu'à ce que Dieu révélât, par le moyen du prophète Daniel, et leur incontinence et leur imposture : *Videntes Susannam, exarcerunt in concupiscentiam ejus et everterunt sensum suum* (*Dan.*, XIII).

Tellement que le feu de la jeunesse ne s'éteint pas toujours dans l'âme des hommes vieux ; il pénètre quelquefois jusque dans la moelle de leurs os et demeure caché sous la cendre de leurs cheveux.

Bien davantage, dit saint Bernard, quand ce feu serait entièrement éteint par la froideur de leur âge, quand ils n'auraient aucun attrait au péché et qu'ils n'y trouveraient aucun plaisir, ils y sont portés et comme entraînés par la violence de la mauvaise coutume : *Miserabilis fragilitas sine pruritu concupiscentiæ, sine impetu desiderii, sola consuetudine trahuntur ad illicita* (*S. Bern.*, *serm. de Sep. Don.*). Déplorable fragilité ! Sans aucun mouvement de la nature, sans aucun aiguillon de la concupiscence, sans aucune étincelle du feu criminel, ils font le mal et sont comme forcés à le faire, dès là qu'ils y sont accoutumés. L'habitude qu'ils en ont contractée les y lie tellement, que lors même qu'ils n'ont plus la puissance de le commettre, ils en ont la volonté ; s'ils ne pèchent plus par effet, ils pèchent toujours par désir, et ce désir les rend aussi coupables devant Dieu que l'effet.

Ne croyez pas que j'use d'exagération. Le Saint-Esprit justifie ce que j'avance, quand il assure, par la bouche du Sage, que l'homme, dans sa vieillesse, tiendra la même route qu'il aura prise dans sa jeunesse : *Adolescens juxta viam suam, et cum senuerit non recedet ab ea* (*Prov.*, XXII). De sorte que s'il a commencé de prendre un mauvais chemin, il le suivra toujours et ne reviendra jamais de son égarement.

Diogène, qui était un philosophe païen, a reconnu cette vérité, quand il a dit que c'est une même chose de corriger un vieillard et de guérir un mort : *Idem est senem corrigere, et mortuo mederi.*

Pour ce sujet, un personnage (*Damas in V. S. S. Barl. et Jos.*), instruisant un jeune prince, lui disait : Il est du vice qui commence de naître dans une âme, comme d'un arbrisseau qui commence de croître. Il est aisé d'arracher cet arbrisseau pendant qu'il est encore tendre ; mais quand il a jeté de profondes racines par la longueur des années, on ne peut l'enlever de terre qu'avec de grandes violences. Il en est ainsi du péché, disait ce saint homme. Il est aisé de s'en défaire pendant qu'il est encore jeune ; mais quand il a vieilli, et qu'il s'est profondément enraciné dans l'âme par une longue habitude, on ne peut l'arracher qu'avec de grands efforts et qu'avec des violences extrêmes qu'il faut se faire à soi-même.

La difficulté s'augmente à mesure que l'habitude croît, et dans la suite du temps la difficulté devient si grande, qu'elle passe pour une impossibilité morale.

Ainsi, bien loin que le temps où vous renvoyez votre pénitence apporte plus de facilité à votre conversion, il y mettra plus d'obstacle, à cause de la mauvaise habitude que vous aurez contractée ; et bien loin d'être meilleur dans votre vieillesse, vous deviendrez pire.

Car, comme les saints qui ont acquis l'habitude de la vertu par une longue pratique, plus ils s'avancent en âge, plus ils s'avancent en vertu : *Ibunt de virtute in virtutem* ; les impies, au contraire, qui se sont adonnés au vice dès leur jeunesse, plus ils deviennent vieux, plus ils deviennent vicieux.

Ils s'endurcissent dans le péché à force de le commettre : comme ils ont impunément persévéré dans le vice, ils n'appréhendent plus la peine ; et comme ils ont entièrement perdu la crainte, ils n'ont plus rien qui les

rappelle à leur devoir. Ils ne sentent plus les remords de conscience, parce qu'ils ont tâché depuis longtemps de s'en délivrer, pour n'être pas troublés dans leurs plaisirs, et pour vivre paisiblement dans leurs désordres. Ainsi, comme d'un côté la vieillesse les assoupit, et que d'ailleurs ces remords salutaires ont cessé de les réveiller, ils se reposent dans leur péché et ne songent plus à la pénitence. Quelque proches qu'ils soient du tombeau, l'amour de la vie les aveugle et leur persuade que la mort est encore beaucoup éloignée. Tellement qu'ils temporisent toujours, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps pour leur salut, et c'est ainsi qu'ils meurent comme ils ont vécu, c'est-à-dire, dans le péché.

Mais qui peut se persuader que la vieillesse soit un temps propre pour la pénitence? Comment pourra-t-on commencer de faire le bien, lorsqu'on ne pourra plus rien faire? et comment pourra-t-on s'empêcher de faire le mal, lorsqu'on n'aura appris qu'à mal faire?

Toutes les bonnes œuvres qui peuvent contribuer à notre salut sont, comme l'on parle communément, impétratoires, méritoires et satisfactoires. Mais comment pourra-t-on impétrer quelque grâce, après qu'on sera devenu indigne de toute grâce par une opposition perpétuelle à la grâce, et par un mépris injurieux qu'on aura fait de la grâce, presque durant tout le cours de la vie? Comment pourra-t-on mériter la récompense éternelle par quelque action proportionnée à cette récompense, après qu'on sera devenu inutile et incapable d'agir? Comment pourra-t-on satisfaire à la justice de Dieu par quelque mortification volontaire, en un temps où l'on se croit dispensé du jeûne et de toute autre rigueur qui sert pour expier le péché, où, bien loin de mortifier sa chair, on ne songe qu'à la traiter délicatement, à la conserver soigneusement, à la défendre de la moindre incommodité, à reculer, autant qu'on peut, le coup fatal qui la doit réduire en poudre?

Pourrez-vous enfin opérer quelque chose pour votre salut, dans ce dernier âge où toutes les forces manquent, où toutes les vertus les plus solides ont peine à se maintenir, où l'esprit n'est plus propre pour l'oraison; où le corps n'est plus capable de pénitence, où l'on coopère lentement à la grâce, où l'on résiste lâchement à la tentation, où les justes mêmes craignent de se damner et se damnent quelquefois, où Salomon, le plus sage de tous les hommes, se laissa corrompre par les femmes, et se rendit idolâtre, non-seulement de leur beauté, mais encore des faux dieux qu'elles adoraient: *Cum jam esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres, ut sequeretur deos alienos.* (III *Reg.*, XI). Que dirai-je du fervent Origène, de l'austère Tertullien, du pieux Osius et de plusieurs autres grands personnages qui avaient été les colonnes de l'Eglise et les exemplaires de la piété? Combien ont-ils été dissemblables à eux-mêmes sur la fin de leurs jours? En quelles erreurs ne sont-ils pas tombés, après avoir longtemps soutenu la vérité? Quel naufrage n'ont-ils point fait tout auprès du port? Et lorsqu'ils étaient sur le point de recevoir la récompense de leurs travaux, ne l'ont-ils point perdue peut-être pour jamais?

Cependant vous croyez qu'après avoir passé votre jeunesse dans le libertinage et dans l'impiété, qu'après avoir lassé la patience de Dieu, abusé de sa miséricorde et mille fois irrité sa justice; qu'après une infinité de résistances à la grâce et de rechutes dans le péché, qu'après avoir contracté mille vicieuses habitudes, qui, par l'ascendant qu'elles auront sur votre cœur, et par la violence qu'elles exerceront sur votre liberté, vous mettront presque dans la nécessité de faire le mal, et dans l'impossibilité de faire le bien; qu'après avoir jeté partout une semence de malédiction et de mort, vous recueillerez enfin une moisson de bénédiction et de vie; vous serez plus privilégié de Dieu que ces grands hommes qui avaient été si fidèles à son service et si zélés pour la gloire de son nom; vous aurez plus de secours pour sortir de l'iniquité, qu'ils n'en ont eu pour persévérer dans la justice, vos rébellions seront mieux récompensées que leurs services, et par une bonté spéciale que le ciel aura pour vous privativement à tout autre, par une grâce extraordinaire dont il vous préviendra, sans se ressentir de vos injures, et sans se ressouvenir de vos désordres, vous triompherez de tous les obstacles qui s'opposeront à votre salut, vous romprez tous les liens qui vous attacheront au péché, vous sortirez victorieux de toutes les mauvaises habitudes que vous aurez contractées, vous ferez la pénitence que vous prétendez, vous terminerez votre vie criminelle par une heureuse fin, et vous irez en paradis après avoir tenu le chemin de l'enfer.

O que vous êtes dans l'erreur, pour ne pas dire dans l'hérésie! Car, comme saint Augustin assure, ce n'est pas seulement s'éloigner de la vérité, mais encore de la foi, que d'attendre la vieillesse pour faire pénitence, et de vouloir cependant vivre dans le péché: *Satis est a fide alienus qui ad agendam pœnitentiam tempus senectutis expectat* (*S. August.*, *serm.* 4, *Int. Com.*).

Parce que l'Ecriture sainte établit cette règle générale, que nous moissonnerons ce que nous aurons semé, que nous serons dans nos vieux jours ce que nous aurons été dans nos premières années, que nous finirons comme nous aurons commencé, et qu'enfin on se trompe si l'on prétend mourir en prédestiné après avoir vécu en réprouvé, et si l'on espère de parvenir au bonheur éternel, après avoir pris la route de l'éternité malheureuse;

Vous dites qu'il y a une parabole dans l'Evangile, par laquelle Jésus-Christ promet la récompense à ceux qui ne viennent travailler à sa vigne qu'à la fin du jour, c'est-à-dire, à l'extrémité de la vie: *Hora undecima* (*S. Matth.*, XX).

Je réponds, en premier lieu, que par cette

heure dernière, où le maître de la vigne appelle des ouvriers et leur donne la même récompense qu'aux autres qui ont travaillé tout le jour, saint Chrysostome, saint Hilaire, Béda, Théophilacte et plusieurs autres entendent ce dernier âge du monde, où la loi de l'Evangile est annoncée, où la grâce du Sauveur est plus abondante qu'auparavant, où l'on mérite la couronne de la gloire par des actions plus héroïques.

En second lieu, quand cela se pourrait expliquer de la vieillesse, et qu'en effet il y en aurait quelques-uns qui, dans ce dernier âge de la vie, seraient appelés à la pénitence, ce serait un privilége qui ne détruirait point la règle générale, ce serait une grâce particulière, que Dieu ferait à quelques-uns, et qui ne devrait point servir de fondement à la présomption des autres.

Mais, répliquerez-vous, peut-être que je recevrai le même privilége, et que Dieu me fera la même grâce.

Cela se peut par une puissance absolue, qui ne se réduit presque jamais dans l'acte, et sur laquelle personne ne doit rien fonder. Si donc cette faveur ne vous est pas accordée, comme vous le devez préjuger, que deviendrez-vous éternellement? Pensez, dit saint Chrysostome, que vous délibérez de votre âme, que vous délibérez de votre salut éternel. Voudriez-vous ainsi hasarder une chose de cette conséquence, et fonder sur une si grande incertitude l'affaire la plus importante que vous ayez dans le monde? *Cogita quod de anima deliberas, et dic: Quid autem, si Deus mihi hoc privilegium non det* (*S. Chrys. hom.* 22, *in Ep.* II *ad Cor.*).

Présumez-vous que Dieu vous sauvera par une conduite extraordinaire, par un prodige de la grâce, par un privilége qui ne s'accorde peut-être pas une fois dans un siècle? Fonder son bonheur éternel sur un miracle qui n'arrive presque jamais, n'est-ce pas une présomption inouïe, une témérité digne d'une punition exemplaire?

Vous ne voudriez pas vous exposer au péril évident de perdre la vie, dans l'espérance que Dieu, par un coup extraordinaire de sa toute-puissance, vous tirera de ce danger. Mais votre salut ne vous est-il pas infiniment plus cher que votre vie, et n'est-ce pas désespérer de l'événement d'une chose, que de le fonder sur un prodige qui est si rare dans le monde, ou sur un privilége qui ne s'accorde presque jamais?

De cent mille qui vivent mal, il n'y en a peut-être pas un, dit saint Jérome, qui fasse une bonne fin, et pouvez-vous croire qu'entre cent mille qui vivent comme vous, et qui seront damnés, vous serez choisi, par une singulière prérogative, pour finir heureusement votre vie, et pour recevoir la couronne éternelle?

Une autre raison convaincante pourquoi vous ne devez pas attendre la grâce d'une bonne mort après une mauvaise vie, est non-seulement parce que c'est une faveur qui ne s'accorde presque jamais, mais encore parce que vous en seriez indigne, dès là que vous présumeriez insolemment de l'obtenir, et que vous fonderiez sur cette espérance présomptueuse le désordre de vos mœurs.

D'où je conclus évidemment que vous n'aurez point ce privilége, et que la sagesse de Dieu sera comme forcée à vous refuser cette grâce, quand sa bonté serait sollicitée à vous l'accorder. Pourquoi cela? Par trois motifs, par un motif d'exemple, par un motif d'engagement, et par un motif de justice.

Par un motif d'exemple, afin que votre conversion n'autorise pas l'impénitence des autres et ne leur serve pas de prétexte pour vivre dans le péché, sous l'espérance de mourir dans la grâce.

Par un motif d'engagement, parce que la parole qu'il a souvent prononcée dans l'Ecriture sainte l'engage à vous surprendre dans votre déréglement, si vous différez d'y remédier, et si l'espérance d'une bonne mort vous porte à mener une mauvaise vie.

Par un motif de justice, pour punir l'injure que vous faites à sa souveraine majesté, quand vous projetez dans votre cœur de lui donner seulement l'extrémité de votre vie, et d'en consacrer au démon la meilleure partie. Ah! Seigneur, que ce partage vous est injurieux; tout notre temps vous est dû par une infinité de titres, et néanmoins nous ne voulons vous offrir que nos derniers moments. Nous osons vous présenter la lie de nos jours, et nous voulons en réserver la fleur à votre ennemi.

Quel déréglement, disait un ancien philosophe, qui ne connaissait la vérité que par la seule lumière de la raison, de ne vouloir commencer de bien vivre que lorsqu'il faut cesser de vivre; de ne vouloir songer à vous que lorsque votre esprit n'est plus capable d'aucun soin, de ne vouloir donner au bon sens que le temps qui n'est plus propre à rien; de ne vouloir embrasser la vertu que lorsque vous ne pourrez plus vous adonner au vice; de ne vouloir enfin vous modérer et vous régler que lorsque vous ne pourrez plus vivre dans la dissolution et dans le désordre! *Non te pudet vitæ reliquias, et id solum tempus bonæ menti et tibi reservare, quod in nullam rem conferri possit? Quam serum est tunc vivere incipere quando est desinendum* (*Senec., lib. de Brev. Vit.*)!

Mais pouvez-vous dire que vous êtes chrétien, de ne vouloir servir Dieu que lorsque vous ne pourrez plus l'offenser, de ne vouloir quitter le peché que lorsque vous ne serez plus en état de le commettre; et de ne vouloir vous appliquer à l'exercice de la piété que lorsque vous ne serez plus capable d'aucun exercice.

Pensez-vous que votre modération, votre sobriété, votre continence et votre justice sera digne de récompense, lorsque vous ne serez plus capable d'injustice, d'incontinence ni d'aucun excès? Croyez-vous que votre pénitence suffira pour votre justification, lorsque vous ne pourrez plus la différer et que vous la ferez comme par force?

En un mot, dit éloquemment Hugues de Saint-Victor, jugez-vous que votre sacrifice sera bien reçu de Dieu, lorsque vous lui présenterez, non pas une colombe innocente, ni un agneau immaculé, mais un bouc immonde, ou bien un porc engraissé, c'est-à-dire, une vie souillée de toutes sortes d'impureté, une jeunesse pleine de libertinage, une conscience chargée de crimes, une santé ruinée par vos intempérances, une âme ensevelie dans les sens, un cœur attaché à la terre, une liberté captive sous le joug du péché, une vieillesse incommode, un corps abattu, des mains tremblantes, des pieds immobiles et des désirs impuissants? *Audiat hoc serum sera conversio. Hi offerunt non agnum immaculatum, sed, ut ita dicam, porcum curatum* (*Hug. Vict.*, *lib.* III *de Cl. an.*, c. 10).

Ah ! dit ce grand homme, si dans l'innocence de vos mœurs ou la vigueur de vos forces, si, tandis que le sang bout dans vos veines et que le feu brille dans vos yeux, si dans le temps où les roses et les lis s'épanouissent sur vos joues et sur vos lèvres, si, pendant que la jeunesse qui est comme le printemps de la vie, donne beaucoup de fleurs et promet encore plus de fruits ; en un mot si, lorsque vous pouvez faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, vous faites une offrande généreuse de vous-même à la souveraine majesté de Dieu, et lui immolez tout à la fois votre vie, votre jeunesse, votre liberté, vos plaisirs, vos espérances et toutes vos forces; oh ! que cette offrande lui est glorieuse ! que ce sacrifice lui est agréable ! que la fumée de cet holocauste s'élève dans le ciel en odeur de suavité, et que de bénédictions vous attirerez sur vous dans le temps par la grâce, et dans l'éternité par la gloire ! où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XII.

SUR L'OBÉISSANCE A LA LOI.

Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.

Si vous prétendez arriver à la vie bienheureuse, gardez les commandements (*S. Matth.*, *chap.* XIX).

Il est nécessaire, pour arriver à la félicité, d'observer la loi, parce que Dieu, pour nous engager à reconnaître l'autorité souveraine qu'il a sur nos cœurs, nous fait des commandements et nous impose des obligations étroites, jusqu'à nous menacer, si nous manquons à ces devoirs, de nous condamner aux peines éternelles.

En effet, quel supplice peut être proportionné à l'insolence d'un homme qui se révolte contre son Dieu, et qui ne veut point se soumettre à son empire, pour vivre dans l'indépendance, et ne point suivre d'autre loi que son caprice? Quoi ! dit saint Jérôme, la mer obéit à Dieu, et nous, plus indociles que cet élément, nous ne voulons point nous soumettre à ses ordres : il trouvera plus de résistance dans nos âmes que dans les ondes; et cette voix impérieuse qui brise l'orgueil des montagnes et qui retient l'impétuosité des torrents, ne pourra point dompter la fierté de nos cœurs, ni réprimer la fureur de nos passions, qui se révoltent contre ses commandements.

Dixit et facta sunt. Le néant obéit à sa parole, et sitôt qu'il parle, toutes les créatures se présentent à ses yeux, pour exécuter ses ordres. Faut-il que nous n'ayons la raison et la liberté que pour projeter et pour entreprendre des choses contraires à la loi de celui qui nous a donné cette raison et cette liberté !

D'où vient, grand Dieu, que nous avons si peu de soumission à votre loi, vu principalement qu'il n'y a rien de plus juste que ce que vous commandez, ni rien de plus assuré que la récompense que vous promettez à notre fidélité, ni rien de plus terrible que le supplice dont vous punissez notre désobéissance !

Apprenons aujourd'hui comment nous devons accomplir ce que Dieu nous ordonne, et comme sa grâce nous est nécessaire pour observer sa loi, demandons-la par l'entremise de celle qui peut efficacement nous la procurer : *Ave, Maria*, etc.

Je remarque deux notables défauts qui se commettent dans l'observation de la loi, je ne dis point par les impies et par les libertins, qui ne gardent aucun commandement, et qui n'ont point d'autre loi que leur passion, mais par ceux-là mêmes qui paraissent les plus fidèles et les plus irréprochables. Les uns n'observent la loi qu'à demi, et de tout ce qui leur est commandé, ils ne font que ce qui s'accommode le plus à leur humeur. Les autres gardent entièrement la loi, pendant quelque temps; mais ils se découragent, et, par ce moyen, ils perdent la couronne, qui n'est promise qu'à la persévérance.

Condamnons ces deux mauvais observateurs de la loi, et montrons l'obligation indispensable qu'il y a d'obéir à Dieu ponctuellement et constamment : ponctuellement, pour ne rien omettre de ce qui nous est commandé; constamment, pour arriver au terme bienheureux où notre obéissance doit être couronnée.

Ce sont les deux conditions essentielles à l'accomplissement de la loi, l'intégrité et la persévérance ; d'où le savant Origène tire le petit nombre de ceux qui se sauvent ; car, dit-il, entre mille chrétiens, y en a-t-il un seulement qui garde toute la loi, et qui la garde toute la vie? Qui pourra dire, en partant de ce monde : *Feci, Domine, quod jussisti, redde quod promisisti.* Rendez, Seigneur, ce que vous avez promis, parce que j'ai fait ce que vous avez commandé, et que je l'ai fait avec l'intégrité et la persévérance que je devais. Combien voyons-nous de transgressions et d'inconstances dans la voie des commandements? Combattons ces transgressions et ces inconstances, faisons voir combien il est important, combien il est nécessaire pour le salut, d'observer entièrement la loi, et de l'observer constamment, c'est-à-dire, premièrement, sans exception et, secondement sans interruption.

PREMIÈRE PARTIE

Il faut garder toute la loi, sans aucune exception.

La véritable justice consiste dans l'observation entière des choses commandées. Tellement que s'il y en a une seule qu'on n'ait pas accomplie, quand on aurait fidèlement satisfait à toutes les autres, on n'est pas plus justifié devant Dieu que si l'on n'en avait observé aucune.

Cette vérité se fonde sur ce principe de la morale : *Malum ex quolibet defectu, bonum ex integra causa*, comme le mal vient du moindre défaut, le bien ne procède que de l'intégrité de sa cause. D'où je tire cette conséquence, que dans l'observation de la loi chaque partie est de l'essence du tout, tellement que le tout n'est rien, si une seule partie manque, et quelque chose qu'on fasse, si l'on ne fait pas tout ce qu'on est obligé de faire, on ne fait rien.

Jugez de là combien se trompent ceux qui s'estiment justes, pour avoir observé plusieurs choses commandées, puisque le défaut d'une seule suffit pour perdre la grâce justifiante et pour être condamné au supplice éternel.

Cependant nous voyons des chrétiens si faciles à former un jugement avantageux de leur propre mérite, et si crédules au témoignage trompeur d'une conscience flatteuse, qu'ils ne se reprochent aucun défaut, encore qu'ils soient plongés dans l'imperfection et dans le vice. Ils se flattent même d'une vertu solide et consommée, bien qu'ils n'en aient que l'apparence, ou qu'ils en aient seulement une première teinture. S'ils font une démarche dans la voie de la sainteté, ils se considèrent comme des saints et pensent déjà qu'ils doivent être canonisés. Quelque licence qu'ils se donnent dans l'observation de la loi, si de toutes les choses qui leur sont commandées, ils en ont accompli seulement une, ils se félicitent de leur fidélité et prétendent qu'elle mérite d'être couronnée. Ils se croient déchargés de toutes leurs obligations, parce qu'il y en a quelqu'une dont ils se sont acquittés ; et pour avoir fait une partie de leur devoir, ils s'imaginent qu'ils ont fait tout ce qu'ils doivent et plus même qu'ils ne doivent.

C'est une présomption, une erreur, une hypocrisie, opposée à l'intégrité de la vertu, qui demande qu'on obéisse en tout, et que non-seulement on observe certains préceptes, mais qu'on n'en omette pas un seul ; conformément à cette parole de l'Evangile : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere* (*S. Matth.* 11). Il faut accomplir les uns et ne pas omettre les autres.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui est la règle de notre conduite, a singulièrement travaillé à la perfection de la loi, soit par sa doctrine, soit par son exemple. Ainsi comme la corruption des temps avait ôté à la loi ce qu'elle avait de plus saint pour la pureté des mœurs, il a réparé ces désordres par les nouveaux préceptes qu'il a donnés.

Voici ce qu'il enseigne et ce qu'il ordonne. On disait autrefois : Vous ne tuerez pas, et je vous dis aujourd'hui de ne pas même fâcher votre frère. On défendait l'adultère, et je vous apprends que, si vous regardez seulement une femme d'un œil de concupiscence, vous commettez le crime avec elle. On se contentait de condamner le parjure, et je vous défends même de jurer. On permettait, pour la réparation des injures, d'exiger œil pour œil, dent pour dent, et je vous ordonne de rendre bien pour mal, honneur pour outrage. On publiait cette fausse maxime : Aimez vos amis, haïssez vos ennemis, et moi qui suis votre législateur et votre maître, je vous commande, par l'empire et par le droit que j'ai sur votre cœur, d'étouffer la haine et d'étendre votre amour, non-seulement sur ceux qui vous protégent, mais encore sur ceux qui vous persécutent (*S. Matth.*, V).

Il ajoute que si l'on ne garde pas tous ces commandements, et que s'il y en a un seul qu'on néglige, on n'est rien dans son royaume, et pour autoriser sa doctrine par son exemple, il assure qu'il n'y a pas une virgule ni un point dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament qu'il n'accomplisse : ***Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege donec omnia fiant*** (*S. Matth.*, V).

Mais que les chrétiens sont éloignés de cette conduite, et que leur vie licencieuse et opposée à cette divine morale ! Ils diminuent leurs obligations autant qu'ils peuvent par de coupables relâchements ; et, donnant à la loi des interprétations favorables pour en éluder les rigueurs, ils ne font de tout ce qui leur est commandé que ce qui leur est commode. C'est ainsi qu'ils accommodent la religion à leur humeur, l'Evangile à leur libertinage, et le Décalogue même à leur volonté déréglée. S'il ont gardé un commandement, ils prétendent qu'ils ont observé toute la loi, et que rien ne manque à leur obéissance. S'ils ont pratiqué une vertu, ils présument qu'ils ont gagné le ciel, et qu'ils n'ont plus rien à faire pour mériter la couronne éternelle. S'ils ont rendu quelque petit devoir à Dieu, ils se persuadent qu'ils ne lui doivent plus rien, et qu'il leur est même redevable. S'ils ont fait quelque légère pénitence pour un péché digne de l'enfer, ils ne se croient plus sujets à la justice divine et se flattent même d'une surabondante satisfaction. En un mot, s'ils ont fait un pas dans la voie du ciel, ils s'arrêtent, comme s'ils avaient achevé leur course ; et las de poursuivre cette noble carrière, ils n'arrivent presque jamais au terme bienheureux où la vertu doit être couronnée.

C'est pour cela qu'il y a si peu de justes sur la terre et si peu de saints dans le ciel ; parce que la couronne de la justice et de la sainteté n'est promise qu'à la fidélité et qu'à la persévérance du chrétien. Or, combien peu y en a-t-il qui persévèrent jusqu'à la fin, et qui soient tellement fidèles à leur devoir, qu'ils n'omettent rien de tout ce qu'ils sont obligés de faire ? Parmi les personnes même les plus exactes et les plus fermes, combien peu

s'en trouve-t-il qui fassent ponctuellement ce qu'elles doivent et qui le fassent constamment?

De tous les rois dont l'Ecriture fait le dénombrement, il y en a peu de qui elle dise, qu'ils ont fait le bien devant Dieu ; et de ceux à qui elle donne cette gloire, il n'y en a pas un de qui elle n'excepte quelque chose, et dont elle ne termine l'éloge par quelque blâme. Elle loue Salomon et l'élève au-dessus de tous les mortels ; mais elle ajoute qu'il a mis une tache à sa gloire. *Dedisti maculam in gloria tua* (*Eccl.*, XLVII). Elle fait l'éloge d'Asa, de Josaphat, de Joas, d'Amasia et de Joathan. Mais ce qui suffit pour ternir toute la gloire de leurs grandes actions, et pour leur ôter tout le mérite de leurs bonnes œuvres, elle dit, qu'ils n'ont point ôté les monuments de la superstition, et qu'ils ont ainsi entretenu le peuple dans le culte des idoles. C'est ce qu'elle leur reproche, et voici comme elle parle de chacun d'eux en particulier: *Fecit rectum coram Domino. Verumtamen excelsa non abstulit.*

Mais enfin, il est écrit de tous en général, qu'excepté David, Ezéchias et Josias, ils ont tous péché, ils ont tous abandonné la loi de Dieu, ils ont tous été des prévaricateurs ; encore trouvons-nous dans ces trois que l'Ecriture excepte, de remarquables défauts.

Car, pour commencer par David, il est dit de lui que son cœur a été droit et qu'il ne s'est jamais écarté de son devoir, excepté le double crime qu'il a commis dans la personne d'Urie : *Excepto sermone Uriæ.* Le quatrième livre des Rois est rempli de la piété, de la sagesse et de la constance d'Ezéchias, mais il est ajouté que sa reconnaissance ne répondit pas à la grandeur des bienfaits qu'il avait reçus, que son cœur s'enfla, et que l'élévation de son esprit attira la colère du Ciel sur lui et sur son peuple : *Quia elevatum est cor ejus, facta est contra eum ira, et contra Judam et Jerusalem* (II *Paral.* XXXII). En un mot, la vertu de Josias a laissé après lui une odeur qui s'est répandue dans toute la postérité. L'Ecriture le loue extraordinairement, et longtemps après sa mort on entretenait des voix harmonieuses pour chanter ses louanges. Néanmoins il est dit de lui qu'il n'obéit pas à la voix du prophète, et que pour ce sujet il fut puni d'une mort violente. Ce qui frappa sensiblement le cœur de Jérémie et lui fournit une grande matière de lamentation.

Par une réflexion que vous devez faire sur vous-même, consultez votre conscience, et voyez si vous êtes parfaitement à Dieu, et s'il n'y a point quelque chose que vous exceptiez dans l'observation de la loi. Vous trouverez que vous n'êtes à Dieu qu'à demi, et qu'il y a toujours quelque lien qui vous attache à la créature ; vous reconnaîtrez que vous n'accomplissez jamais entièrement ce qu'il exige de vous, et que vous usez toujours de quelque restriction dans l'obéissance et dans le service que vous lui rendez. Hélas! que d'omissions, que d'infidélités et que d'inconstances! aujourd'hui vous êtes dans l'ordre et demain dans le déréglement; vous n'êtes pas plutôt sorti d'un péché, que vous tombez dans un autre, et si vous aviez regret de votre pénitence, pour me servir du langage de Tertullien, vous perdez la grâce du sacrement, le même jour que vous la recevez. Mais quoi! dans le même temps que vous accomplissez une loi, vous en transgressez une autre, et vous ne faites presque jamais le bien sans mélange de quelque mal.

Vous jeûnez, pour obéir au commandement de l'Eglise, mais vous ne songez pas, ainsi que vous y êtes obligé par le précepte de la charité, à donner aux pauvres la nourriture que vous vous refusez à vous-même? Vous gardez l'abstinence, mais vous tombez dans l'incontinence, et vous courez après une chair encore plus défendue que celle dont vous vous abstenez. Vous faites une aumône, mais vous commettez une injustice, et de la même main dont vous soulagez l'un, vous ruinez l'autre. Vous quittez le travail pour célébrer une fête, mais le temps que vous refusez à votre ouvrage, vous le donnez à l'oisiveté, et au lieu de l'employer à la prière, vous l'employez à la débauche.

Vous assistez au sacrifice de l'autel, afin de rendre par cette action auguste le culte suprême que vous devez à la divine majesté ; mais vous y assistez avec si peu de modestie, de révérence, d'attention et de piété, que je ne sais si vous ne feriez pas un moindre mal de n'y pas assister, et si par cet acte de religion vous n'offensez pas Dieu plus que vous ne l'honorez. Vous courez à la pénitence pour vous réconcilier avec Dieu, mais vous ne songez pas à vous repatrier avec votre ennemi, et ce qui vous rend indigne du pardon, lorsque vous le demandez à Dieu, si vous le refusez à votre frère. Vous allez à la sainte table pour y prendre une nourriture toute divine, mais c'est avec une si mauvaise disposition de votre esprit et de votre cœur, que vous y trouvez votre condamnation plutôt que votre grâce, et qu'au lieu d'y recevoir la vie, vous y rencontrez la mort

Vous entrez dans une prison pour y visiter les captifs, ou dans un hôpital pour y soulager les misérables : mais animé d'un esprit de vanité, plutôt que de charité, vous faites ces choses à la vue de tout le monde pour en recevoir de la gloire devant les hommes, plutôt que pour en recueillir du mérite devant Dieu, et c'est ainsi que vous commettez un péché d'orgueil, en même temps que vous faites un acte de miséricorde. C'est ainsi que vous confondez le vice avec la vertu, et que d'une bonne œuvre vous en faites une mauvaise.

Ce n'est donc pas sans raison que le prophète se plaint de ne voir personne sur la terre qui fasse le bien ; parce qu'on ne le fait presque jamais de la manière qu'on est obligé de le faire. Tous les hommes, dit il, se sont écartés du droit chemin ; ils ont presque tous abandonné non-seulement la voie des conseils, mais encore celle des commandements

S'ils font quelquefois la chose commandée ; c'est avec tant d'imperfection, que ce qu'ils font n'est compté pour rien, et que leur action, quelque juste qu'elle soit en elle-même, va plus à leur condamnation, qu'à leur décharge. Leur obéissance est toujours mêlée de quelque transgression : en gardant une loi, ils en violent une autre : lorsqu'ils s'acquittent d'un devoir, ils contractent une nouvelle dette, et par la même action par laquelle ils pouvaient mériter la couronne, ils méritent le supplice; parce que l'intention mauvaise dont ils accompagnent cette bonne œuvre lui communique un certain caractère de malice qui lui ôte tout ce qu'elle a de bonté, et qui fait qu'au lieu de mériter la récompense, elle mérite la peine.

Car il ne suffit pas, pour être justifié devant Dieu, de faire le bien, il faut encore le faire dans sa perfection et singulièrement pour un bon motif. Parce que de le faire en partie, ou pour une mauvaise fin, ce n'est pas faire le bien, mais le mal; ce n'est pas être juste, mais prévaricateur; ce n'est pas se préparer un trésor de mérite pour le temps de la rétribution, mais, comme dit l'Apôtre, un trésor de colère pour le jour de la vengeance.

D'où je tire l'importance de nous acquitter de toutes nos obligations, sans en excepter une seule, de peur que celle qui n'aura point été remplie ne rende inutile l'accomplissement de toutes les autres. Parce que Dieu, qui ne souffre point de partage dans notre cœur, nous rejette de sa divine face, si nous ne sommes à lui qu'à demi ; et nous exclut pour jamais de son bienheureux séjour, si nous ne faisons pas tout ce que nous devons, de même que si nous ne faisions rien de ce que nous devons.

Parmi ceux qui n'observent pas entièrement la loi, les uns se montrent exacts dans les petites choses, mais ils prennent beaucoup de licence dans les grandes; les autres au contraire sont assez fidèles dans les grandes, mais ils se donnent beaucoup de liberté dans les petites. Les premiers sont animés d'un esprit d'hypocrisie, par lequel ils veulent passer pour des personnes irréprochables et cacher les grands désordres qu'ils commettent sous l'observation étroite de certains petits devoirs, comme le Sauveur le reprochait aux pharisiens. *Reliquistis quæ graviora sunt legis* (*S.Matt.*, XXIII). Les autres, par une fierté indigne de l'humilité chrétienne, dédaignent les petites obligations et croient même que la solide vertu ne demande pas qu'on soit si ponctuel dans les choses légères.

Je condamne les uns et les autres dans un autre discours, où je montre qu'il ne faut pas tellement s'attacher aux petites choses qu'on abandonne les grandes, ni tellement s'appliquer aux grandes qu'on néglige les petites.

Il est très-important pour le salut d'observer la loi non-seulement dans les matières importantes qui vont jusqu'au péché mortel et jusqu'à la damnation éternelle, mais encore dans celles qui paraissent légères ; soit parce que l'Evangile loue le serviteur qui se montre fidèle dans les petites choses et promet de l'élever dans les grandes : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* (*S. Matt.*, XXV); soit parce que le péché véniel a tant de rapport avec le mortel, qu'il est très-difficile de distinguer l'un de l'autre et très-aisé de passer de l'un à l'autre ; soit parce qu'on descend par degrés en enfer, et que la réprobation des grands pécheurs commence toujours par les petites fautes; soit enfin, parce que la prédestination des hommes est souvent attachée à certains petits commandements, et que si on les viole, Dieu permet, par une secrète justice, qu'on tombe en de grandes transgressions, qui sont ordinairement suivies de l'impénitence finale et de l'éternité malheureuse.

C'est une vérité constante dans l'Ecriture sainte, que Dieu nous commande souvent des choses qui ne paraissent pas fort considérables en elles-mêmes, afin de sonder notre cœur, et d'éprouver si nous sommes entièrement à lui ; d'où résulte le motif de son amour ou de sa haine et l'origine de notre bonheur ou de notre malheur éternel : *Tentat vos Dominus, ut palam fiat, utrum diligatis eum, an non* (*Deuter.*, XXI).

Car enfin, les petites désobéissances déplaisent à Dieu plus qu'on ne croit : il s'offense notablement de voir qu'on préfère une satisfaction frivole à sa divine volonté, et que pour une chose de néant on viole sa loi, on méprise sa grandeur, on méconnaisse la souveraineté qu'il a sur sa créature. C'est ce qui refroidit son amour en notre endroit, et qui l'oblige de nous rejeter de sa face peu à peu et de nous réprouver.

Nous en avons un exemple dans la personne de Saül, dont la disgrâce commença par une légère transgression. Il anticipa de quelques heures le temps du sacrifice contre l'ordre de Dieu, et voilà ce qui commença sa réprobation, mais voyons ce qui l'acheva.

Dieu lui commande par la bouche de Samuel d'armer contre Amalec et de le détruire, à cette condition de n'épargner pas même la personne du roi et de ne rien prendre de ses dépouilles, mais de faire tout passer par le fer ou par le feu, hommes femmes, enfants, équipages et troupeaux. Saül à l'instant lève une puissante armée de plus de deux cent mille hommes, attaque les Amalécites et les défait entièrement. Mais voici le malheur de ce prince : il excepte toujours quelque chose dans son obéissance ; car ayant reçu de Dieu le commandement de faire tout passer par le tranchant de l'épée, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, non-seulement les hommes, mais encore les animaux, que fit-il ? *Apprehendit Agag regem Amalec vivum, omne autem vulgus interfecit in ore gladii* (I *Reg.*, XV). Il fit périr le peuple, mais il épargna le roi, qui était tombé vivant entre ses mains ; et de tout ce qui appartenait aux ennemis, il conservait les troupeaux les plus gras, les équipages les plus superbes, les habits les plus précieux et les dépouilles les plus riches pour en faire des sacrifices, s'étant contenté de réduire en cen-

dre ce qu'il avait trouvé de plus vil ou de moins considérable dans le camp.

Ce fut à la vérité une désobéissance, mais qui ne manquait point de prétexte, ni d'excuse. Premièrement, il avait exécuté la meilleure partie de ce qui lui avait été commandé. Il avait ruiné toute l'armée des Amalécites, et, s'il avait gardé le roi, ce n'était pas à dessein, mais parce qu'il l'avait pris en vie, et que l'humanité ne lui permettait pas de faire mourir un roi que la fureur de la guerre avait épargné. Outre que par une loi reçue de toutes les nations et par un respect singulier que nous avons tous naturellement pour cette majesté qui brille sur le front des monarques, il faut toujours épargner le sang des rois, et même dans le temps de leur captivité adoucir autant qu'on peut la rigueur de leurs chaînes. Mais ce qui semblait encore davantage justifier Saül d'avoir conservé Agag, c'est que non-seulement la dignité royale, mais encore la commune voix de tout le peuple demandait la vie de ce prince : *Pepercit Saul et populus Agag.*

De plus, il avait réduit en poudre tout ce qui était indigne d'être présenté à Dieu ; et si parmi les dépouilles des ennemis il avait conservé les choses les plus exquises, ce n'était point par intérêt, mais par un principe de religion, afin de les consacrer à Dieu et de lui en faire des sacrifices.

C'est pourquoi se félicitant lui-même de sa piété, de sa sagesse et de sa valeur, il alla comme en triomphe au-devant de Samuel, pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé dans le combat et après la victoire. Mais il fut bien surpris de voir sur le visage de ce prophète la condamnation de toute sa conduite. Cet homme divinement inspiré lui reprocha d'abord sa désobéissance; il lui fit connaître combien Dieu était irrité contre lui, et rejetant toutes ses excuses, il lui dit que Dieu demande l'obéissance et non pas le sacrifice ; qu'il n'a que faire du sang des animaux ni de la fumée des encens ; que le seul hommage qu'il exige de sa créature est qu'elle fasse sa volonté ; et qu'enfin quelques offrandes qu'on lui présente, si elles sont contre ses ordres, ce ne sont point des actes de religion, mais des péchés d'idolâtrie : *Melior est obedientia guam victima : quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere* (I *Reg.*, XXV).

Voilà ce qui acheva le malheur de Saül et ce qui mit comme le sceau à l'arrêt de sa réprobation. Samuel se retira de lui ; Dieu ne lui parla plus par la bouche de ses prophètes; et de quelque manière qu'il le consultât, il ne lui fit aucune réponse par la voie de ses oracles. De sorte que ne recevant plus aucune lumière du ciel, il eut recours à la pythonisse et s'en alla consulter le démon, pour apprendre de lui l'événement d'une guerre qu'il entreprenait. C'est ainsi qu'il entassa péché sur péché, et que d'une petite faute il tomba dans les plus énormes. Enfin, pour le comble de son malheur, dans une bataille qui lui fut désavantageuse, la fureur l'emporta, et dans le désespoir, s'étant plongé l'épée dans le sein, il perdit tout à la fois la victoire et la vie, l'empire temporel et l'empire éternel.

Cet exemple et plusieurs autres que nous pouvons recueillir de l'histoire sainte montrent clairement qu'il est nécessaire pour assurer le salut de ne rien excepter avec Dieu, et d'obéir ponctuellement à ses ordres, dans les petites choses aussi bien que dans les grandes.

Mais il ne suffit pas de garder toute la loi, il faut encore la garder toute sa vie ; il ne suffit pas de l'observer entièrement et sans aucune exception, il faut de plus l'observer constamment et sans aucune interruption.

SECONDE PARTIE.

Il faut garder la loi toute la vie, sans aucune interruption.

Tout le temps de notre vie appartient essentiellement à Dieu. Il n'y a pas un seul instant où nous puissions nous soustraire à son empire et nous dispenser de sa loi; il veille perpétuellement à notre conservation, et nous retournerions dans le néant d'où nous sommes sortis, s'il suspendait un moment l'influence par laquelle il nous conserve dans l'être qu'il nous a donné. Pour cette raison, chrétiens, vous êtes obligés de lui consacrer toute votre vie, et vous ne pouvez pas lui refuser un seul instant sans ingratitude, sans injustice et sans impiété.

Néanmoins, de tout le temps qui est en votre puissance, combien en donnez-vous à l'ambition, à l'avarice, à la volupté? Combien peu en réservez-vous à votre devoir, à votre salut, à votre Dieu? Mille vains objets vous occupent toute la vie, et vous ne donnez pas un moment à celui qui doit uniquement vous occuper pendant toute l'éternité. Ce même Dieu qui mesure nos jours et qui règle nos années, veut indispensablement que nous passions nos années et nos jours dans son obéissance et dans son service. Mais que font les hommes? Les uns ne lui donnent que le commencement de leur vie, et les autres ne prétendent lui donner que la fin. Découvrons le malheur de ceux-là et l'illusion de ceux-ci.

Il y a dans l'Ecriture sainte un anathème prononcé contre ceux qui se découragent et qui, après avoir bien commencé, finissent mal : *Væ his qui perdiderunt sustinentiam* (*Eccl.*, II). Que vous servira d'avoir quelque temps vécu dans le devoir et dans l'ordre, si vous tombez ensuite dans la désobéissance et dans le déréglement? Que sert au plus sage de tous les hommes d'avoir donné de si beaux conseils, et de les avoir pratiqués dans les premières années de son règne, puisqu'il est devenu si dissemblable à lui-même sur la fin de ses jours, c'est-à-dire, si déréglé et si corrompu? Que sert à tant d'autres grands personnages d'avoir été par leur saine doctrine les fidèles organes de la vérité, et d'avoir été par leur vie exemplaire les parfaits modèles de la sainteté, puisque leur fin a mal répondu à leur commencement, et qu'enfin ils sont tombés dans le désordre?

Ainsi, comme la couronne n'est promise

qu'à la persévérance, et que nous ne devons point recevoir le fruit de notre travail, si nous ne mettons point la fin à notre ouvrage, je tire trois conséquences :

Premièrement, qu'il ne faut point, quelque mérite que nous ayons acquis, et quelque course que nous ayons faite dans la voie du ciel, cesser de mériter et nous lasser de courir, jusqu'à ce que nous ayons emporté le prix, qui ne se donne qu'au bout de la carrière, et que nous soyons arrivés à ce terme bienheureux où nous espérons trouver le repos éternel.

Secondement, qu'il ne faut point, pour le règlement de notre vie et pour la perfection de notre état, nous imposer des choses trop difficiles et nous laisser emporter à l'impétuosité d'un zèle inconsidéré, qui entreprend tout et qui n'exécute rien, mais proportionner nos entreprises à nos forces, modérer nos ferveurs et régler si bien notre conduite, que nous ne commencions pas ce que nous ne pouvons pas finir, et que nous finissions heureusement ce que nous aurons commencé.

Troisièmement, qu'il ne faut point s'estimer juste, pour avoir employé quelque temps de la vie à l'observation entière de la loi, parce que la véritable justice ne consiste pas seulement à garder toute la loi, mais encore à la garder toute la vie. Tellement qu'un homme, quelque juste qu'il soit, ne mérite de porter cette qualité qu'après avoir persévéré dans le devoir jusqu'au tombeau. De là vient qu'on ne canonise personne pendant la vie, et qu'on ne mérite proprement des éloges qu'après la mort, comme le Sage nous le fait entendre par cet avis qu'il nous donne : *Ante mortem ne laudes hominem quemquam :* Ne louez personne avant le trépas. La raison est parce qu'il ne suffit pas pour être digne de louange, de faire le bien ; mais il faut encore le faire constamment. Or, on ne peut juger de cette fermeté dans le bien qu'à la fin de la vie, parce que nous pouvons, pendant que nous sommes dans l'inconstance de notre liberté et dans l'incertitude de notre salut, perdre la justice, et par ce moyen mériter des invectives plutôt que des éloges. Si bien que vous ne devez pas, quelque vertu que vous ayez pratiquée, prêter l'oreille à la louange et vous flatter de quelque mérite, mais trembler sans cesse et, selon le conseil de l'Apôtre, opérer l'ouvrage de votre salut avec un perpétuel sentiment de crainte, parce que vous êtes incertain de votre bonheur, et que pendant que vous vivez, vous flottez incessamment entre la grâce et le péché, entre le paradis et l'enfer.

Vous ne savez pas quel sera votre sort dans l'éternité ; quelque heureux qu'ait été votre commencement, vous ne pouvez pas prévoir si votre fin y répondra, et si vous ne tomberez pas dans l'inconstance de ces malheureux qui ont bien commencé et qui ont mal fini. La persévérance dans la justice est une grâce que vous ne pouvez pas mériter, quand vous auriez le zèle des apôtres, la force des martyrs et le mérite de tous les saints. Vous pouvez néanmoins vous y disposer par l'observation exacte de la loi, parce que Dieu, fidèle à ses promesses, ne refuse pas la couronne de la persévérance à ceux qui ont ponctuellement exécuté ses ordres.

Mais sachez que cette loi divine est d'une nature qu'elle ne s'accomplit jamais entièrement, si l'on ne l'observe pas constamment jusqu'au dernier soupir de la vie. Travaillez-y donc sans interruption, et ne présumez point qu'après le travail de quelques années vous ayez droit de vous reposer le reste de vos jours, soit parce qu'il ne faut attendre de repos que dans le séjour de la félicité, soit parce qu'il est écrit que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé : *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (*S. Matth.*, XXIV). D'où je conclus que sans la persévérance tout ce que nous faisons est infructueux ; nos services, nos peines et nos combats seront éternellement sans prix, sans récompense et sans couronne.

Ainsi ne vous relâchez pas pour avoir gardé quelque commandement ou pratiqué quelque vertu, ou surmonté quelque tentation ; car il arrive souvent que les bons succès nous rendent négligents, qu'on se repose sur les mérites acquis, et que les travaux passés font que nous devenons paresseux. Mais il est nécessaire que nous soyons toujours en action, en sentinelle, en défense contre l'ennemi, qui ne cesse point de nous tendre des piéges, de nous donner des assauts, d'inventer de nouveaux artifices, et de faire secrètement de nouveaux efforts pour nous séduire et pour nous perdre ; car, comme la mer ne peut être sans orages, de même cette vie, toujours agitée par le vent de la tentation, n'est jamais sans tempêtes et sans dangers, tellement qu'il faut toujours user de vigilance et de précaution, toujours nous défier de nous-mêmes, et toujours recourir à la protection de Dieu.

Quelque chose que vous ayez faite pour le ciel, il vous reste encore toujours quelque chose à faire ; quelque obéissance que vous ayez rendue à la loi, vous ne vous êtes acquitté de votre devoir qu'en partie ; quelque ordre que vous ayez mis à votre salut, ce n'est qu'un ouvrage commencé, qui ne s'achève que par la persévérance finale ; de quelque rempart que vous soyez environné, et quelque protection que Dieu vous ait promise, vous n'êtes point en sûreté, si vous ne faites continuellement une bonne garde sur vous-même. Plus vous êtes affermi dans la vertu, plus vous êtes exposé aux insultes de l'enfer, qui ne se met point en peine d'attaquer ceux qui sont à lui, et qui ne fait la guerre qu'à ceux qui sont hors de sa tyrannie.

Si bien que vous devez en tout temps veiller avec soin, agir avec application, combattre avec vigueur, pour ne pas tomber sous la puissance de votre ennemi, et pour mériter le bonheur de vivre et de mourir

sous l'empire de votre Dieu et dans l'observation de sa loi.

Mais comme il ne suffit pas de bien commencer, et qu'il faut encore bien finir, j'ajoute que pour bien finir il est nécessaire de bien commencer ; et c'est ici que je veux combattre ces jeunes libertins qui prétendent consacrer à Dieu la fin de leurs jours, et donner cependant à leur libertinage la fleur de leurs années.

Il faut, disent-ils, permettre quelque chose à la jeunesse ; c'est l'unique saison de la vie où l'on peut goûter le plaisir. On gardera la loi de Dieu dans un âge plus avancé, où l'ardeur de la concupiscence sera refroidie, où l'on aura moins d'attrait au péché, où l'on sera détrompé du monde par l'expérience qu'on aura de sa vanité, où l'ennui que l'on aura du vice donnera lieu à l'exercice de la vertu, où, l'emportement de la jeunesse ayant cessé par la modération d'un âge plus mûr, on n'aura plus cette fougue qu'il est si difficile de retenir, on sera plus porté au bien ; et, comme on n'aura plus le pouvoir de faire le mal, on n'en aura plus aussi la volonté.

C'est l'ordinaire langage des jeunes libertins pour justifier la vie licencieuse qu'ils mènent ; et c'est par cette espérance présomptueuse d'une pénitence future qu'ils flattent leur déréglement et qu'ils persévèrent dans le vice. Pour les désabuser, je montrerai dans un autre discours, premièrement, qu'ils n'arriveront point à cet âge où ils renvoient leur pénitence ; et, secondement, quand ils y arriveraient, ils ne feraient point la pénitence qu'ils prétendent.

Ne différez pas votre conversion, dit le Sage, non-seulement d'année en année, mais ni même de jour en jour, de peur que la colère de Dieu ne survienne inopinément et ne vous surprenne dans votre mauvais état : *Ne differas de die in diem, subito enim veniet ira illius* (*Eccli.*, V). Dieu vous menace d'une mort imprévue, si vous persévérez dans le péché. Cependant vous osez vous promettre, après que vous aurez longtemps vécu dans le désordre, une heureuse fin. Connaissez-vous l'avenir mieux que Dieu, qui s'en est réservé toute la connaissance, et qui ne l'a pas même communiquée à ses plus nobles créatures ? Savez-vous mieux que lui ce qui doit vous arriver en un temps qui n'est connu que de lui seul, et qui vous est caché afin que vous n'y puissiez rien fonder, et que vous ne présumiez pas d'y renvoyer votre pénitence, après que vous êtes tombé dans le péché. Il vous assure qu'il n'y aura pas un moment favorable pour vous, si vous négligez celui qui se présente ; cependant vous osez vous en promettre plus qu'il ne vous en faut, comme si vous en étiez mieux le maître que lui ; il vous déclare que le jour de sa colère surviendra, lorsque vous n'y penserez pas, si vous différez davantage de vous convertir : *Ne tardes converti ad Dominum, subito enim veniet ira illius.* Cependant vous présumez tellement de sa bonté en votre endroit, que de prétendre qu'il ne vous surprendra pas dans votre mauvais état, et qu'il vous laissera toujours le temps nécessaire à votre pénitence, comme si vous saviez mieux que lui ce qui se passe dans son cœur, et ce qu'il a préordonné de toute éternité sur votre conduite. Ignorez-vous que c'est lui seul qui dispose de toutes choses, qui mesure tous vos moments et qui règle tellement tout le cours de votre vie, que vous ne pouvez pas l'augmenter ni la diminuer d'un instant sans sa volonté et sans ses ordres. Comment donc, vous qui différez votre pénitence d'un âge à l'autre et qui la renvoyez de la jeunesse à la vieillesse, pouvez-vous espérer que vous aurez du temps pour la faire, puisque celui qui est le maître du temps vous annonce qu'il n'y en aura pas pour vous ? *Tempus non erit ultra.* Croyez-vous pouvoir disposer du temps autrement qu'il en a disposé par ses décrets immuables, et pouvoir étendre la durée de votre vie au delà des bornes qu'il a marquées ? Pouvez-vous tellement vous séduire vous-même, que de vous promettre dans l'avenir, pour votre pénitence prétendue, un temps que non-seulement il ne vous a pas promis, mais que de plus il a résolu de ne pas vous accorder, en punition de cette pensée criminelle que vous avez de l'offenser lorsque vous le pouvez servir, et de le servir lorsque vous ne pourrez plus l'offenser.

Vous entendez souvent parler de la mort subite et vous ne l'appréhendez pas, comme si vous en deviez être exempt, quoique vous l'ayez méritée et que vous ne puissiez pas l'éviter, si les oracles de l'Ecriture sont véritables : *Subito veniet ira illius.*

Vous êtes dans la fleur de vos années et dans la vigueur de vos forces, mais combien en connaissez-vous plus jeunes et plus robustes que vous que la mort a moissonnés comme des roses, que l'orage enlève avant qu'elles aient eu le temps d'étaler toute la pompe de leurs feuilles et tout l'éclat de leurs couleurs !

Mais quand Dieu prolongerait votre vie jusqu'au temps que vous vous figurez, ce serait peut-être par un effet de sa justice plutôt que de sa miséricorde, parce que vous ne vous convertirez jamais, et que, par les mauvaises habitudes que vous aurez contractées, vous ne ferez autre chose que d'ajouter péché sur péché, et d'augmenter, par la multiplication de vos offenses, la violence de vos peines.

Car, enfin, quand vous arriveriez à ce dernier âge où vous renvoyez votre pénitence, pensez-vous que vous serez bien reçu de Dieu et que vous pourrez obtenir de lui votre grâce, lorsque, tout courbé sous le poids de vos années et de vos désordres, vous lui viendrez offrir vos obéissances et vos services ; lorsqu'après vous être rangé sous d'autres étendards, vous viendrez à la fin du combat lui demander votre récompense, comme si vous aviez combattu sous ses enseignes ; lorsqu'après avoir donné la fleur de vos jours à son ennemi, vous lui en présenterez la lie ; lorsqu'après avoir consacré votre jeunesse au monde, à la vanité, au plaisir, vous lui offrirez une vieillesse lan-

guissante, immobile, incapable d'opérer le bien et de réparer le mal que vous aurez fait; lorsqu'après avoir mené une mauvaise vie, vous lui demanderez une bonne mort, qui ne s'accorde qu'aux âmes prédestinées, aux âmes choisies, aux âmes pour lesquelles il a de singulières bienveillances?

Etes-vous raisonnable de ne vouloir quitter le péché que lorsque vous ne pourrez plus le commettre, de ne vouloir donner à votre devoir que le temps que vous ne pourrez plus donner à votre libertinage, de ne vouloir vous dévouer à Dieu que lorsque vous ne serez plus propre à rien et que vous ne serez plus qu'un fardeau inutile, une fleur déjà fanée, un flambeau près de s'éteindre, un squelette animé, un rameau sec qui ne servira qu'à être jeté dans le feu?

Sachez que Dieu, qui veut être servi lorsqu'on a des forces pour lui rendre les services qui lui sont dus, se moque de ces obéissances forcées qu'on lui rend à l'extrémité de la vie, où les forces manquent, où l'on ne songe à lui que parce qu'il faut paraître devant lui, où l'on ne pleure le péché que parce qu'on voit l'enfer allumé pour le punir éternellement.

C'est une vérité clairement signifiée dans l'Ecriture, évidemment confirmée par l'expérience, que nous finissons comme nous commençons, que nous sommes dans nos derniers jours ce que nous avons été dans nos premières années, que les mauvaises habitudes qui se contractent dans la jeunesse ne vieillissent et ne meurent jamais, que la pénitence qui se fait à la mort n'est qu'une pénitence morte qui ne peut produire le fruit de la vie éternelle, et qu'enfin, si nous vivons dans le péché, nous mourrons infailliblement dans ce malheureux état.

D'où saint Augustin conclut qu'un chrétien perdrait la foi, s'il avait la pensée de n'observer la loi que dans le dernier âge de sa vie : *Satis a fide alienus est qui ad observandam legem tempus senectutis expectat* (*S. August.*, *serm.* 4 *int. Comm.*). Et saint Jérôme ajoute qu'après une longue expérience il n'a jamais trouvé que ceux qui ont mal vécu aient fait une bonne fin, et que si quelqu'un a eu ce bonheur, c'est par un privilége si rare, que personne ne peut raisonnablement y prétendre. Vous seriez même entièrement exclu de cette grâce, si vous présumiez témérairement de l'obtenir, et si vous fondiez sur cette espérance présomptueuse le délai de votre conversion et le déréglement de votre conduite.

Comprenez donc aujourd'hui combien il est important pour le salut d'observer la loi de Dieu, soit au commencement, soit à la fin de votre course, parce qu'il est nécessaire pour bien finir de bien commencer, et qu'il ne suffit pas d'avoir bien commencé, mais qu'il faut encore bien finir.

Cette divine loi, que la Sagesse éternelle vous a prescrite, vous paraît peut-être difficile, parce qu'elle ne s'accommode pas à vos humeurs et qu'elle vous oblige de réprimer vos passions, de modérer vos désirs, d'étouffer vos ressentiments, de combattre vos inclinations et de vous faire de perpétuelles violences; mais donnez-vous entièrement à Dieu, dit saint Augustin, et vous trouverez aisé ce qui vous paraît impossible. Il vous sera plus facile de garder ses commandements que de contenter vos passions. Vous aurez plus de joie dans votre devoir que dans votre désordre. La vertu n'aura que des attraits pour vous plaire, et le vice vous paraîtra si laid, que vous en concevrez de saintes horreurs. Vous irez plus volontiers à la prière qu'au divertissement; l'abstinence vous sera plus agréable que la débauche, la modestie que le faste, l'aumône que l'argent et la chasteté que l'incontinence. Le repos de votre conscience vous sera, pour parler ainsi, un festin continuel, et la satisfaction intérieure que vous aurez surpassera de beaucoup tous les plaisirs criminels.

Mais s'il y a quelque peine dans l'observation de la loi, comme je n'en disconviens pas, animez-vous à vaincre cette difficulté par les grâces que Dieu vous présente, par les promesses qu'il vous fait et par les exemples qu'il vous propose.

On n'a rien dans le monde sans peine : plus une fin est excellente, plus les moyens par lesquels on y arrive sont épineux. Faut-il donc s'étonner s'il est difficile d'observer la loi, puisque c'est la voie pour arriver à la vie bienheureuse dont le prix est inestimable? Que ne faudrait-il pas entreprendre pour acquérir cette vie bienheureuse! que n'ont pas fait les saints pour la mériter! combien de travaux n'ont-ils pas essuyés! combien de tourments n'ont-ils pas endurés! quelle constance et quelle fermeté n'ont-ils pas témoignées dans l'observation des commandements et dans la pratique des vertus!

Mais jetez les yeux sur celui qui vous est proposé pour le modèle de votre conduite. Quelque droit qu'il eût à la gloire, il n'a voulu néanmoins y entrer que par la porte d'une vie très-laborieuse et d'une mort très-cruelle; quoiqu'il fût dispensé de la loi, en qualité de législateur, il s'y est volontairement assujetti et l'a ponctuellement observée jusqu'à la moindre circonstance. Voyez, dit l'Apôtre, jusqu'où il a porté son obéissance? jusqu'au supplice, et jusqu'au supplice de la croix! Il a fait incomparablement plus qu'il n'a ordonné, et ses actions sont allées beaucoup au-delà de ses commandements. Pourquoi cela? sinon pour nous faciliter l'observation de sa loi; car, enfin, qui trouvera de la peine d'imiter son prince, son chef et son Dieu, puisqu'il n'y a rien de plus glorieux, de plus utile, ni de plus aimable que cette imitation? N'est-il pas infiniment plus doux, dit saint Bernard, de souffrir avec Jésus-Christ, que de se réjouir avec le monde. Marchez dans la voie que cet Homme-Dieu vous a marquée, et vous arriverez infailliblement à votre terme. Gardez exactement et constamment ce qu'il vous a commandé, et soyez certain qu'il ne manquera pas de couronner votre fidélité et votre persévérance. Sachez que son joug n'est pas aussi pesant

qu'il vous paraît; il vous l'a rendu non-seulement léger et supportable, mais encore très-doux et très-agréable par l'efficacité de son exemple, par l'onction de sa grâce et par l'espérance de sa gloire, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XIII.

SUR LA FIDÉLITÉ A LA GRACE.

Quæretis me, et non invenietis.

Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas (*Saint Jean, chap.* VII).

C'est la peine de ceux qui résistent à la grâce du Saint-Esprit. Ils pouvaient, à la faveur de cette divine lumière, chercher Dieu et le trouver. Mais parce qu'ils ont éteint ce flambeau surnaturel que le Saint-Esprit avait allumé dans leur cœur, pour les conduire à leur souveraine fin, ils chercheront, et ils ne trouveront pas; ils crieront, et ils ne seront pas écoutés; ils frapperont, et personne ne leur ouvrira : *Quæretis, et non invenietis :* Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas. Quel malheur d'avoir perdu Dieu et de ne pouvoir le retrouver! Que pouvons-nous posséder qui répare cette perte? et que pouvons-nous attendre après avoir perdu le souverain bien, qui pouvait nous rendre souverainement bienheureux, que d'être souverainement misérables? C'est pourtant, chrétiens, un malheur inévitable, si vous rejetez la grâce qui vous est présentée pour aller à Dieu. Vous serez privés de cette grâce, et pour lors en vain vous chercherez Dieu, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis.* Apprenons de là quel usage nous devons faire de la grâce, et quelle fidélité nous y devons apporter. Voyons comment elle se donne et comment elle se perd, comment après l'avoir perdue on la cherche et l'on ne la trouve pas. Mais pour en parler dignement, recourons à celui qui en est le principe, par l'entremise de celle qui en fut remplie lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria*, etc.

La grâce, qui nous est nécessaire pour faire le bien, est un don surnaturel du Saint-Esprit, et, comme parlent les théologiens, une opération intérieure qui consiste dans l'illumination de l'entendement et dans une impulsion secrète de la volonté; parce qu'on ne peut faire le bien, si l'entendement n'est éclairé pour le connaître, et si la volonté n'est sollicitée par quelque attrait à l'embrasser. C'est la doctrine de saint Augustin, qui a si divinement traité cette matière : *Ut autem innotescat quod latebat, et suave fiat quod non delectabat gratia Dei est* (*S. August., lib. de Pecc., c.* 7) : C'est la grâce qui nous découvre ce qui nous était caché, et qui nous facilite la pratique de ce qui nous paraissait impossible. C'est elle qui nous découvre le bien et qui nous donne la puissance de le faire.

Elle nous est absolument nécessaire pour opérer notre salut, et cependant elle ne nous est point due. Le Saint-Esprit nous la donne et nous la refuse quand il lui plaît : *Spiritus ubi vult spirat* (*S. Joan.*, III). Il la donne par miséricorde, il la refuse par justice; et comme c'est un bonheur inestimable de la recevoir, c'est un malheur incompréhensible de la perdre.

Voyons, en premier lieu, comment elle se donne et comment elle se perd; en second lieu, comment après l'avoir perdue on la cherche et l'on ne la trouve pas, conformément à cette parole du Sauveur dans l'évangile du jour : *Quæretis me, et non invenietis.* C'est ainsi que je prétends vous développer tout le mystère de la grâce, et vous montrer l'importance d'en faire bon usage : premièrement, à cause du péril qu'il y a de la perdre, et, secondement, à cause de la peine qu'il y a de la recouvrer.

PREMIÈRE PARTIE.

Comment est-ce qu'on reçoit la grâce et qu'on la perd.

Pour connaître quel mal c'est de perdre la grâce, il faut considérer quel bien c'est de la recevoir; et pour cet effet il faut présupposer deux choses, qu'il n'y a rien de plus précieux que la grâce, et qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la grâce.

Il n'y a rien de plus précieux que la grâce, parce qu'elle est ordonnée pour le salut éternel, et qu'elle se rapporte directement à la possession bienheureuse de l'essence divine. C'est pour cela qu'elle est d'un ordre si élevé, que toute la nature n'y peut atteindre. Non-seulement les hommes, mais encore les anges les plus parfaits ne sauraient la mériter. La raison que les théologiens en rendent est parce que les serviteurs, quelque chose qu'ils fassent, ne peuvent jamais prétendre à l'héritage de leur maître, qui n'appartient qu'aux enfants. Ainsi, comme toutes les créatures sont essentiellement sujettes à Dieu et qu'elles en sont les esclaves par une dépendance nécessaire, elles ne peuvent rien faire qui les rende dignes de la grâce par laquelle nous sommes faits enfants de Dieu et les héritiers de sa gloire.

Il n'y a que l'Homme-Dieu qui ait pu nous la mériter à raison de sa dignité infinie, à qui rien ne peut être refusé; et pour nous procurer ce bien inestimable dont l'importance ne peut être connue que de lui, ni prisée que par lui, il a cru tous ses travaux bien employés, et n'a pas fait difficulté de souffrir même les plus cruels supplices. De sorte que, pour juger de la valeur de la grâce, il faut comprendre ce que vaut un Dieu, ce que vaut le sang d'un Dieu, qui a été le prix de cette grâce. Cependant quelle estime et quel usage en faisons-nous? Il n'y a rien dans le monde qui ne soit inférieur à la grâce, parce qu'elle est d'un ordre surnaturel, et qu'elle vaut infiniment plus que tout ce qu'il y a dans la nature. Cependant il n'y a rien dont nous fassions moins d'état. Nous la combattons au dedans de nous et nous tâchons même de l'éteindre dans nos cœurs, parce qu'elle ne s'accommode pas à nos inclinations, et qu'elle nous reproche nos désordres. Elle nous est donnée pour la faire valoir, comme ce talent que l'Evangile nous propose. Or, qui est-ce qui en profite? Qui en devient meil-

leur? Qui se gouverne par ses conseils et qui se conduit par ses lumières? S'il est vrai qu'au jour du jugement nous rendrons exactement compte de l'esprit, de la santé, des richesses, des honneurs, du temps, du crédit, de la faveur, de l'autorité, de la puissance et de toutes les facultés de l'âme et du corps, quel compte ne faudra-t-il pas rendre de la grâce, qui est incomparablement plus précieuse que tout cela? Que répondrons-nous de tant de saintes illustrations qui nous font connaître la vérité, nous qui prenons tant de plaisir au mensonge? et quelle raison apporterons-nous de tant de bons mouvements qui nous portent au bien, nous qui avons tant d'attachement au mal?

En second lieu, il n'y a rien qui nous soit plus nécessaire que la grâce. Sans elle, dit l'Apôtre, nous ne pouvons pas former une seule pensée qui commence notre salut: *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est* (II *Cor.*, III). Il avait appris cette doctrine dans l'école de son maître, qui nous enseigne que personne ne peut aller à Dieu sans l'attrait de la grâce : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum* (*Joan.*, VI). Nous pouvons bien nous-mêmes nous éloigner de Dieu, mais nous ne pouvons point de nous-mêmes retourner à Dieu; et, comme parle saint Augustin, le libre arbitre peut bien faire le mal sans être aidé, mais il ne peut faire le bien sans un secours surnaturel.

De plus, notre nature se trouve si affaiblie par le péché, notre liberté est si inconstante, nous avons tant de penchant au mal et tant de répugnance pour le bien, les tentations du démon sont si violentes et les commandements de Dieu si difficiles, qu'il est certain que nous ne pouvons pas nous passer d'une assistance divine qui fortifie notre faiblesse, qui guérisse la plaie que le péché nous a faite, qui arrête l'inconstance de notre liberté, qui nous facilite la pratique de la vertu, qui nous inspire de l'horreur pour le vice et qui nous donne des forces pour vaincre les tentations et pour garder les commandements.

C'est de là que les Pères ont tiré la nécessité de la grâce dans l'ouvrage du salut, et c'est pour cela que les conciles (*Conc. Arausic.*, *can.* 7; *Conc. Trid.*, *sess.*, *c.* 5) en ont fait un dogme de notre foi par les décisions qu'ils ont portées et par les anathèmes qu'ils ont prononcés contre ces anciens hérétiques, qui ne voulaient point reconnaître d'autre grâce nécessaire au salut que celle-là seulement qui est extérieure et sensible, qui frappe l'oreille par la prédication de l'Evangile, et qui n'opère rien dans le cœur; qui éclaire l'entendement et qui ne fortifie point la volonté, qui enseigne le bien et qui ne donne point la puissance de le faire, qui est seulement de l'ordre de la nature, et qui, par conséquent, ne peut servir pour nous conduire à notre fin, qui est toute surnaturelle.

Puisque la grâce nous est absolument nécessaire, et que sans elle nous ne pouvons rien faire qui nous serve pour le ciel, nous devons nous la procurer et nous l'assurer par toutes les voies possibles. Pour cet effet, il faut recourir à l'oraison et sans cesse demander, chercher, frapper à la porte de la miséricorde de Dieu : *Omnis enim qui petit accipit.*

Mais, s'il n'y a rien dont nous ayons de besoin que de la grâce, il n'y a rien où nous ayons moins de droit qu'à la grâce. Car, outre que la créature ne peut avoir, en rigueur de justice, aucun droit sur son Créateur, il est certain que la grâce ne peut nous être due, parce qu'elle nous est donnée gratuitement, comme dit l'Apôtre; elle ne peut être due à notre nature, parce qu'elle est au-dessus de la nature; elle ne peut être due à notre mérite, parce qu'elle est le principe du mérite: *Si autem gratia, jam non ex operibus, alioqui gratia jam non est gratia* (*Rom.*, XI).

D'où je tire ces deux conséquences, que l'homme ne peut point faire que la grâce lui soit donnée, ni empêcher qu'elle ne lui soit point donnée. Il ne peut point faire que la grâce lui soit donnée, parce qu'elle est au-dessus de lui. Il ne peut non plus empêcher qu'elle ne lui soit point donnée, parce qu'elle appartient au souverain domaine de Dieu, auquel on ne peut mettre d'empêchement. Ainsi, quoique l'âme répugne, quoiqu'elle s'oppose à l'entrée de la grâce, elle ne peut empêcher que la grâce ne s'insinue doucement en elle, qu'elle ne lui parle, qu'elle ne l'éclaire et qu'elle ne la touche, comme l'expérience nous l'apprend dans les hommes les plus perdus et dans les pécheurs les plus obstinés, qui ne veulent ouïr parler ni de Dieu, ni du paradis, ni de l'enfer, ni d'aucune chose qui regarde leur salut. Malgré qu'ils en aient, le Saint-Esprit fait toujours quelque impression dans leur cœur, il leur donne toujours quelque avis. L'un entend qu'il faut restituer, l'autre qu'il faut mourir; celui-là que les choses de ce monde sont vaines et fragiles, et que nous sommes appelés à des choses infiniment plus solides et plus précieuses; celui-ci que le péché ne peut demeurer impuni, et que s'il n'est point châtié dans ce monde par une pénitence temporelle, il le sera dans l'autre par une peine éternelle; cet homme qui brûle d'un amour déshonnête, qu'il n'y a rien de plus beau que la chasteté; un autre qui ne veut point entendre parler de l'autre vie, que nous avons une âme immortelle, et qu'il faut songer à ce qu'elle deviendra, quand elle se sera séparée du corps.

Bien que l'homme ne puisse pas empêcher que la grâce lui soit présentée pour faire le bien, il peut la rejeter, s'il veut, et la rendre inutile, quelque degré d'illumination, de mouvement et de force qu'elle puisse avoir. C'est une vérité de foi, par la décision de l'Eglise, dans le concile de Trente. La raison est parce que la grâce ne contraint personne et se contente d'inviter; elle n'use point de violence et ne fait qu'ap-

peler. Car, comme elle est le principe du mérite, elle ne peut nuire à la liberté, puisqu'il n'y a point de mérite, s'il n'y a point de liberté.

De là vient le reproche que l'Ecriture fait si souvent au pécheur, d'être rebelle à la lumière, de résister à l'impression de la grâce, et de fermer l'oreille à la voix de Dieu.

Mais comment est-ce qu'on résiste à la grâce? En deux manières. Premièrement, par une volonté formellement opposée et par un combat contre le Saint-Esprit, comme faisaient ces cœurs endurcis dont parle saint Luc dans les Actes des apôtres : *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus vos semper Spiritui sancto resistitis* (*Act.*, VII). Car, enfin, l'impudence de l'homme va quelquefois jusque-là, que de s'opposer directement à Dieu, et quoiqu'il ne semble pas qu'on puisse jamais parvenir à ce point d'iniquité, on y arrive néanmoins souvent, ou par une mauvaise habitude, qui fait qu'on perd peu à peu et la honte et la crainte, ou par un péché énorme qu'on aura commis, après lequel on ne voudra plus ouïr parler ni de pardon, ni de grâce, ni de confession, ni de pénitence; ou par une forte passion d'amour, de colère, de vengeance, de tristesse, de douleur ou de désespoir, qui n'est susceptible d'aucun bon conseil, ni d'aucun pieux mouvement; ou lorsque l'âme sollicitée à s'acquitter de quelque obligation, dit qu'elle ne peut pas, parce que c'est comme si elle disait qu'elle ne le veut pas : car, comme il est certain qu'elle le peut avec la grâce, si elle le veut; en disant qu'elle ne le peut pas, elle dit secrètement, mais intelligiblement, qu'elle ne le veut pas.

Voilà comme on résiste positivement à la grâce; on y résiste aussi négativement, s'il m'est permis d'user de ce terme, c'est-à-dire lorsqu'on n'y coopère pas, ce qui peut arriver en deux façons : ou par une pure cessation, lorsqu'on néglige l'inspiration de Dieu, et qu'on la laisse couler imprudemment presque sans la reconnaître, comme l'épouse du Cantique, qui n'écouta point la voix de son époux, et le laissa toute la nuit frapper à la porte de sa maison, ainsi qu'il s'en plaignit après lui-même : *Aperi mihi, soror mea, quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium* (*Cant.*, V); ou par une application de l'âme à d'autres choses, comme lorsque Marthe, quittant Jésus-Christ, s'appliqua au soin des choses domestiques; ou lorsque Jonas, abandonnant le lieu dans lequel Dieu lui faisait la grâce de lui parler, s'en alla dans un autre : ou lorsqu'un homme appelé à la perfection de la vie religieuse s'engage dans le lien du mariage; ou lorsqu'un pécheur, intérieurement sollicité à la pénitence, persévère dans son désordre.

Mais de quelque manière qu'on rejette la grâce, il y a de l'indignité, de l'ingratitude et de l'insolence dans ce refus. Car, enfin, comprenez-vous bien ce que c'est qu'un Dieu qui n'a nul besoin de sa créature la recherche le premier et la prévienne par sa grâce, pour lui demander son amitié; qu'un Dieu qui est offensé caresse celui qui a commis l'offense et cherche à se réconcilier avec lui, ce qui est si difficile parmi les hommes, et ce qui est presque impossible parmi les grands; qu'un Dieu ne recherche pas seulement ceux qui l'ont offensé, mais encore ceux qui l'offensent actuellement et qui entassent péché sur péché, ce qui jette l'Apôtre dans l'étonnement, lorsqu'il dit : *Commendat Deus charitatem suam in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus* (*Rom.*, V)? Que faut-il admirer davantage, ou la bonté de Dieu, ou la malice des hommes? la bonté de Dieu, qui appelle les hommes, lors même qu'ils lui font des injures, ou la malice des hommes, qui offensent Dieu dans le même temps qu'ils en reçoivent des faveurs?

Mais Dieu, qui sait l'estime qu'on doit faire de sa grâce, ne laisse pas impuni ce mépris injurieux qu'on en témoigne. Il le punit en plusieurs façons. Premièrement, par la perte de la grâce qu'on a négligée, comme l'Epouse qui, voulant recouvrer son Epoux après l'avoir perdu, ne le retrouva point, parce que la grâce, qui est un acte surnaturel de l'entendement et de la volonté, passe vite, la pensée cesse, l'affection qui commençait de s'allumer s'éteint, et il n'en reste que le souvenir, qui n'est point la voix de l'Epoux.

En second lieu, non-seulement on perd la grâce qu'on a rejetée, mais encore plusieurs autres qui, par un mystérieux enchaînement, y étaient attachées. Car c'est l'ordre de la Providence de faire dépendre ses grâces les unes des autres, et de les lier si bien les unes avec les autres, que si l'on se rend indigne de quelqu'une d'entre elles, on est privé de plusieurs autres, qui étaient attachées à celles-là. C'est ainsi que d'une petite négligence on tombe souvent en de grands désordres, parce que les grâces se suivent, et que la privation de l'une entraîne la perte d'un grand nombre d'autres.

Nous en avons un exemple remarquable dans le premier livre des Rois, où nous apprenons que la réprobation de Saül commença par une désobéissance qui paraissait fort légère et fort excusable. Car étant pressé d'aller au combat, et craignant un mauvais succès s'il allait combattre avant que d'avoir sacrifié, il anticipa le temps du sacrifice, qui ne devait pas être fait si tôt, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu par la bouche de Samuel. Cette désobéissance, qui semblait être plutôt un effet de son imprudence que de sa malice, fut l'origine de son malheur. S'il eût été fidèle à Dieu dans cette occasion, il eût reçu des faveurs très-importantes; la royauté fût demeurée dans sa famille, son trône se fût affermi pour jamais, et de l'empire qu'il aurait possédé sur la terre il serait passé à l'empire de la gloire : *Quod si non fecisses, jam nunc præparasset Dominus regnum tuum super Israel in sempiternum, sed nequaquam regnum tuum ultra consurget* (I *Reg.*, XIII). Mais parce qu'il n'obéit pas à Dieu, quoique ce fût dans une chose qui n'était pas mauvaise en elle-même, et qui ne lui était commandée que pour éprouver sa

fidélité, il fut rejeté de Dieu, la couronne passa de sa tête sur celle de David, et, dans un combat qui ne lui réussit pas, s'étant plongé l'épée dans le sein par un désespoir où la fureur l'emporta, il perdit tout à la fois la victoire et la vie, le royaume temporel et le royaume éternel.

Jugez de là combien il est important d'être fidèle à la grâce, qui est la voix de Dieu. Qui sait si du consentement ou de la résistance que vous rendez à cette grâce ne dépend pas votre bonheur ou votre malheur éternel ? La chose que Dieu vous inspire ne vous paraît peut-être pas considérable, et vous ne sauriez vous figurer que votre salut y soit attaché. Mais qui sait si Dieu, qui vous sollicite à la faire par une inspiration pressante, ne l'a pas choisie pour être l'épreuve de votre fidélité et le fondement de votre prédestination?

Quoi de plus léger en apparence que le fruit que Dieu défendit au premier homme dans le paradis terrestre, et qui se serait persuadé qu'une si petite chose dût avoir de si grandes suites ? Ce fut néanmoins par là que Dieu voulut éprouver la fidélité d'Adam, et ce fut de là qu'il voulut faire dépendre le salut ou la perte du genre humain : *Quia tentat vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum, an non, in toto corde et in tota anima vestra* (*Deuter.*, XVII). Dieu prend plaisir de sonder votre cœur, et pour cet effet il vous inspire souvent des choses qui ne paraissent pas beaucoup considérables en elles-mêmes, afin d'éprouver par là si vous l'aimez, et de tirer de là le motif de son amour ou de sa haine; d'où résulte la disposition éternelle qu'il fait de vous, et le décret immuable de votre prédestination ou de votre réprobation. Tellement que ce que vous croyez être peu n'est pas peu, dit saint Chrysostome, mais c'est peut-être tout ce que vous pouvez espérer et tout ce que vous pouvez craindre dans l'éternité : *Hoc parum non est parum, imo vero est fere totum.* C'est de là peut-être que dépend l'économie de votre salut, et c'est là peut-être où consiste le nœud de cette affaire; de sorte que ce nœud venant à se rompre, on verra bientôt cette affaire décousue et ruinée; d'un péché vous tomberez dans un autre, après avoir rejeté une inspiration vous en rejetterez une autre, et la bonté de Dieu se refroidissant en votre endroit, sa grâce se diminuant de jour en jour, vous tomberez enfin dans l'endurcissement du cœur, et de là dans l'impénitence finale, qui sera suivie de votre damnation éternelle.

La troisième peine est que l'âme se trouvant destituée de la grâce qui lui était présentée avec tant d'abondance, elle est contrainte de la chercher, et bien souvent après l'avoir longtemps cherchée elle ne la trouve pas, conformément à cette menace de l'Evangile : *Quæretis me, et non invenietis* : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas. Personne ne considère et n'appréhende ceci comme il faut. Car, comme ceux qui vivent dans l'abondance de toutes choses ne peuvent pas s'imaginer qu'ils viennent dans ce point d'indigence qu'ils manquent même des choses nécessaires, ainsi dans l'abondance des inspirations divines nous ne pouvons pas nous figurer que nous venions jusque-là que nous n'ayons pas une seule grâce qui éclaire notre esprit et qui touche notre cœur. Voyez l'état pitoyable de l'enfant prodigue, qui mourait de faim pendant que l'abondance régnait dans la maison de son père. Mais considérez le malheur déplorable de la Synagogue abandonnée. Qui aurait cru que Dieu, qui la visitait si fréquemment et qui la caressait si tendrement, qu'il semblait n'avoir de complaisances et des tendresses que pour elle, l'eût traitée de la sorte ? Voyez comment il en parle par la bouche du prophète Isaïe : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum; et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te* (*Isai.*, XLIX) : Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant? et quand elle pourrait avoir de la dureté pour ses propres entrailles, sache, ma bien-aimée Jérusalem, que je n'en aurai jamais pour toi; je t'ai gravée dans mes mains, et tu es incessamment présente à mes yeux. Cependant, qui ne déplore la disgrâce de cette nation abandonnée, qui ne s'étonne de la voir ainsi rejetée et réprouvée de Dieu?

De même, combien y en a-t-il qui sont ainsi dissemblables à eux-mêmes, et qui après avoir été singulièrement favorisés de Dieu en sont après tellement abandonnés, pour avoir commis quelque infidélité à la grâce, qu'ils n'en reçoivent presque plus aucune faveur, et qu'ils passent quelquefois des temps considérables sans avoir seulement une bonne pensée ? Ils ne trouvent plus de goût dans la piété, les exercices spirituels commencent à leur devenir onéreux, leur ferveur se refroidit, et le ciel, qui n'arrose plus leur âme, les laisse dans une aridité et dans une stérilité déplorable.

Et c'est la raison pourquoi nous en voyons dans le monde qui commettent, presque sans aucun remords de conscience et sans aucune crainte de Dieu, de si grands péchés, comme d'impiété, de sacrilége, de parjure, d'injustice, de violence, d'impudicité et d'infamie, parce que la grâce dont ils ont souvent abusé, se trouvant presque tout à fait éteinte dans leur cœur, ne les touche plus et ne les éclaire plus que très-faiblement, si bien qu'ils s'endurcissent dans leurs désordres, et ne voient presque plus ni l'horrible laideur de leur vie déréglée, ni le péril évident de leur salut éternel. C'est pour cela qu'ils boivent l'iniquité comme une douce liqueur, parce qu'ils ne voient pas le venin qu'elle cache; c'est pour cela qu'ils ont tant de facilité à commettre le mal et tant de repugnance à faire le bien, parce que la grâce les ayant abandonnés, ils ne sentent presque aucun mouvement vers le bien, et n'ont du penchant qu'au mal.

Non-seulement pour la punition des péchés mortels, mais encore des péchés véniels,

Dieu soustrait à l'âme cette abondance de grâces dont il avait accoutumé de la prévenir, et permet qu'elle soit extraordinairement tentée, affligée, désolée. La tiédeur dans le service de Dieu et l'exercice de la piété est ordinairement punie de la même peine. Car une âme qui sert Dieu négligemment et qui ne craint pas de l'offenser dans les petites choses mérite que Dieu réciproquement n'ait plus tant de bonté pour elle et ne la protége plus avec tant de soin. Ainsi, comme les grâces se diminuent, comme les tentations s'augmentent et que les mauvaises habitudes se fortifient, cette âme n'est pas beaucoup éloignée de sa ruine, et son salut est en très-grand danger. Ce qui ne doit pas peu contribuer à nous donner une horreur extrême du péché, pour petit qu'il paraisse, à conserver en nous la ferveur de la piété, à nous rendre constants au service de Dieu et fidèles à sa grâce.

Voilà comme nous recevons la grâce et comme nous la perdons. Voyons comment, après l'avoir perdue, nous devons la chercher, et si après l'avoir cherchée nous la pouvons trouver.

DEUXIÈME PARTIE.

Comment est-ce qu'après avoir perdu la grâce on la cherche et l'on ne la trouve pas.

Quæretis me, et non invenietis: Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas. C'est la peine d'une âme qui a négligé la grâce et qui l'a perdue, elle la cherche et ne la trouve pas. Voyez dans le Cantique la désolation de l'Epouse après avoir perdu son Epoux: elle le cherche partout avec empressement, elle va dans les rues et dans les places publiques, elle s'adresse à tous ceux qu'elle rencontre et leur demande s'ils n'ont point vu le bien-aimé de son âme: *Num quem diligit anima mea vidistis* (*Cantic.*, III)?

Mais écoutez Job qui s'exprime si tendrement sur ce sujet: *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me, quando splendebat lucerna ejus super caput meum, et ad lumen ejus ambulabam in tenebris, quando secreto Deus erat in tabernaculo meo, quando lavabam pedes meos butyro, et petra fundebat mihi rivos olei* (*Job*, VI, 29)? Où sont ces beaux jours où j'étais en faveur auprès de Dieu, comblé de ses biens et rempli de ses grâces? J'étais incessamment éclairé de sa lumière, et je marchais à la faveur de ce divin flambeau, sans craindre les ténèbres, ni les périls. L'onction de son esprit adoucissait toutes mes peines et le conseil de sa sagesse me délivrait de tous mes doutes. Je courais avec joie dans la voie des commandements, et je n'avais de la satisfaction que lorsque je pouvais pratiquer une vertu, donner une aumône, pacifier un différend, pardonner une injure. J'allais à l'oraison comme au festin, les exercices spirituels faisaient toutes mes délices, tout secondait mes bons désirs, rien n'était refusé à mes ferventes prières, et je goûtais intérieurement de secrètes douceurs qui surpassaient tous les plaisirs mondains et toutes les voluptés sensuelles. Mais ce temps a passé, mon ingratitude à ces bienfaits en a tari la source, et pour n'avoir pas su profiter d'un Dieu indulgent, miséricordieux et libéral, j'éprouve maintenant un Dieu rigoureux, un Dieu inexorable, un Dieu sourd à toutes mes demandes.

Quel changement! dit le prophète Jérémie dans ses Lamentations: *Quomodo obscuratum est aurum? Mutatus est color optimus? Dispersi sunt lapides sanctuarii? Filii Sion inclyti, quomodo reputati sunt in vasa testea* (*Cap.* IV *Lament.*)? Comment est-ce que l'or s'est obscurci, que la blancheur s'est noircie, que le diamant a perdu son éclat et son prix? Les pierres du sanctuaire ont été dispersées dans les places publiques, les enfants de Sion, qui étaient les bien-aimés, n'ont pas été plus considérés que des vases de terre. Cette âme si pure, si belle, si précieuse devant Dieu, s'est tellement changée, qu'elle n'a plus rien qui plaise, elle s'est toute défigurée dans le commerce qu'elle a eu avec les créatures; elle n'a plus de grâce ni de beauté, l'Epoux qui lui faisait tant de caresses n'a pour elle que des rigueurs extrêmes, et celle qui était assise à la table des séraphins et qui se nourrissait tous les jours du pain des anges, ne recevant plus aucune nourriture du ciel, est contrainte d'en chercher sur la terre et de vivre de boue: *Qui vescebantur voluptuose interierunt in viis, qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora.*

Oh! qu'il est dur à un homme riche d'être obligé par un renversement de fortune à demander l'aumône! qu'il est fâcheux de manquer de tout après qu'on a été dans l'abondance! qu'il est sensible à cet homme voluptueux qui se traitait si délicieusement de soupirer après une goutte d'eau et de ne pouvoir l'obtenir! qu'Adam, chassé du paradis terrestre, est dissemblable à lui-même, et qu'il est digne de compassion dans un état si opposé à son premier bonheur! Mais, grand Dieu, comment pouvez-vous traiter avec tant de sévérité ceux que vous avez caressés avec tant de tendresse? Comment pouvez-vous ainsi vous changer vous-même, vous qui êtes immuable?

Que dirai-je de ce prince qui était selon votre cœur, et qui recevait de vous de si favorables réponses toutes les fois qu'il allait consulter vos oracles? Il fut tellement abandonné de vous après son péché, qu'encore qu'il en eût obtenu le pardon, vous lui en fîtes longtemps souffrir la peine. Vous ne vouliez presque plus le regarder ni l'entendre. C'était en vain qu'il avait recours à vous et qu'il employait le prêtre Abiathar pour vous consulter, vous ne lui répondiez rien, vos oracles étaient muets; vous étiez sourd à toutes ses demandes et inexorable à toutes ses prières; ce qui lui fit connaître que vous étiez extrêmement irrité contre lui, et que pour vous apaiser il n'y avait point d'autre moyen que d'adorer votre colère autant qu'il avait abusé de votre bonté, et de vous dire, par une parfaite conformité de son cœur à vos ordres: *Præsto sum; faciat quod bonum*

est coram se (II *Reg.*, XV). Seigneur, si je n'ai pas le bonheur de vous plaire, et si vous trouvez votre gloire dans ma disgrâce et dans mon malheur, je me soumets à votre bon plaisir, et l'unique faveur que je vous demande, s'il m'est permis de vous en demander encore, c'est que vous fassiez votre volonté, soit qu'elle me soit favorable ou qu'elle me soit contraire, sans avoir égard à mes intérêts, ni à mes désirs.

Il est vrai que ce bon roi, qui par sa persévérance à chercher son Dieu après qu'il l'eut perdu, le recouvra, fut plus heureux que son prédécesseur, qui le perdit pour toujours et ne put jamais le retrouver. Car ce malheureux homme, qui avait été choisi de Dieu pour monter le premier sur le trône d'Israël, s'étant rendu indigne de cet honneur par sa désobéissance, fut tellement rebuté de Dieu, qu'il n'en put jamais obtenir aucune faveur. De quelque manière qu'il le consultât, il n'en pouvait tirer aucune réponse, comme l'Ecriture le remarque : *Et non respondit ei neque per somnia, neque per sacerdotes, neque per prophetas* (I *Reg.*, XXVIII). De sorte qu'il eut recours à la pythonisse et s'en alla consulter le démon, ce qui acheva sa ruine et fut la dernière cause de sa fin malheureuse.

Mais voyez un exemple plus récent dans les Juifs, qui, durant le siége de Jérusalem, comme rapporte saint Chrysostome, cherchèrent le libérateur qu'ils attendent, et séduits par plusieurs faux messies qui les abusaient, ne trouvèrent jamais le véritable. Ainsi voyons-nous qu'ils le cherchent en vain, parce qu'ils n'ont pas voulu le reconnaître quand ils le possédaient, si bien que la prophétie du Sauveur fut accomplie : *Quæretis me et non invenietis :* Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas ; vous attendrez ma venue, et je ne viendrai plus pour être votre sauveur, mais pour être votre juge.

C'est ainsi que chacun doit craindre qu'après avoir négligé la grâce qui lui était présentée et l'avoir perdue, il la cherche et ne puisse plus la trouver, suivant la parole de Jérémie : *Clamabunt ad me, et non exaudiam* (*Jer.*, II) : Ils crieront vers moi, et je ne les entendrai pas. Et comme dit Isaïe : *Cum extenderitis manus vestras, avertam faciem meam ; cum multiplicaveritis orationes, non exaudiam* (*Is.*) : Ingrats, quand je vous parle, vous ne m'écoutez pas ; quand je vous appelle, vous ne venez pas. Sachez qu'un jour viendra où, par un juste retour, vous étendrez vos mains vers moi, et je ne vous regarderai pas ; vous multiplierez vos prières, et je ne vous exaucerai pas.

La menace du Sauveur dans l'évangile de ce jour est encore plus terrible, quand il traite d'impossible le retour à la grâce. Vous croyez, dit-il, qu'il vous sera facile de venir à moi quand il vous plaira, mais apprenez que vous ne le pourrez pas, parce que vous ne l'avez point voulu quand vous le pouviez : *Ubi sum ego vos non potestis venire.* Oh ! que cette impossibilité est étonnante ! et qu'elle serait capable, si on la comprenait bien, d'ôter au pécheur cette présomption qu'il a d'avoir toujours quand il voudra la grâce de sa conversion, comme s'il avait fait un pacte avec Dieu qu'elle lui sera donnée à sa volonté.

Spiritus ubi vult spirat. Le Saint-Esprit nous inspire quand il veut, et non pas quand nous voulons ; il nous offre sa grâce quand bon lui semble, et si nous la rejetons quand il a la bonté de nous la présenter, nous aurons beau la demander après, elle nous sera refusée. Ainsi, comme il est impossible d'être sauvé sans le secours de la grâce, le pécheur qui résiste à la grâce met une espèce d'impossibilité à l'ouvrage de son salut. Car, enfin, la colère de Dieu contre ce pécheur va jusque-là, qu'encore qu'il lui laisse toujours un pouvoir suffisant pour se sauver, il se détermine pourtant à ne lui point donner un moyen efficace sans lequel, encore qu'absolument il se puisse sauver, il est néanmoins infaillible qu'il se damnera. Cette infaillibilité est fondée sur la science et le décret de Dieu, qui prévoit que, s'il accorde certaine grâce à ce pécheur pour faire son salut, afin qu'il n'ait point d'excuse dans sa perte, cette grâce n'aura point d'effet, et veut néanmoins, pour le punir, lui donner cette grâce et non pas une autre qui serait efficace, et qui emporterait son consentement sans lui ôter sa liberté.

Si bien que le malheur d'un homme qui rejette la grâce va jusque-là que, s'il reçoit encore quelque grâce, elle lui est inutile, et ne sert qu'à le rendre inexcusable dans son péché, et qu'à justifier l'arrêt de sa condamnation. On peut dire même qu'il est déjà damné par avance, quoiqu'il soit encore dans la voie du salut, parce qu'il porte l'arrêt de sa réprobation écrite sur son corps et comme gravé dans son âme.

Mais quand est-ce que Dieu s'irrite contre nous jusqu'à ce point que de nous abandonner et de nous réprouver de cette sorte ? C'est après une certaine grâce, que nous aurons méprisée, après un certain péché que nous aurons commis. Car, enfin, le temps que Dieu nous donne pour opérer notre salut a des bornes, les grâces qu'il a résolu de nous faire sont comptées ; et lorsque par nos infidélités nous avons épuisé le nombre de celles qu'il a déterminées de nous faire, il n'y en a plus pour nous dans les trésors de sa miséricorde qui soient efficaces. C'est pour lors que nous avons beau crier, il ne nous écoute plus ; il devient inflexible et inexorable, comme il nous l'a fait dire par ses prophètes, et comme il nous l'a dit lui-même de sa propre bouche : *Quæretis me et non invenietis, et ubi ego sum non potestis venire.* Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas ; vous aurez toujours quelque lumière à la faveur de laquelle vous pourrez me chercher et me trouver, mais vous ne viendrez jamais à moi, parce que vous êtes privés de la grâce qui attire tout à moi, et sans laquelle personne n'arrive jamais jusqu'à moi.

Mais ce que je ne dois pas omettre, c'est que

vous ne savez pas quelle est cette dernière grâce après laquelle il n'y en a plus pour vous qui vous soit efficace ; peut-être que c'est celle-là même que Dieu fait luire maintenant dans votre âme ; peut être qu'après cette lumière divine qu'il vous donne pour vous faire connaître l'importance de votre salut; peut-être qu'après cette forte pensée qu'il vous inspire pour vous obliger à remédier au désordre de votre conscience ; peut-être qu'après ce pieux mouvement et cette sainte secousse qu'il imprime dans votre cœur pour vous porter à la pénitence et vous rappeler à votre devoir, si vous persévérez dans votre mauvais état, sa miséricorde se fermera sur vous, sa grâce n'agira point en vous, du moins efficacement, et vous laissant vivre dans le péché il vous laissera mourir dans l'impénitence, qui sera suivie de votre malheur éternel.

Mais pourquoi Dieu, dont la bonté est infinie, met-il ainsi des bornes à ses grâces? sa fidélité l'y oblige, sa justice le demande, sa sagesse l'ordonne, et sa bonté même ne l'empêche pas.

Sa fidélité l'y oblige, parce que sa parole s'y trouve engagée dans une infinité d'endroits de l'Ecriture sainte, où il proteste qu'il abandonnera le pécheur, qu'il ne l'écoutera plus, qu'il ne voudra plus même le regarder, qu'il le laissera courir après les objets de ses passions, sans que pour le rappeler de ses égarements il fasse luire dans son cœur un rayon de sa grâce ; que, bien loin de l'éclairer et de le fléchir, il l'aveuglera et l'endurcira tellement, qu'il ne verra presque plus rien dans l'affaire de son salut, et qu'il lui sera moralement impossible de se convertir, ce qui ne se peut faire que par une entière privation ou par une effroyable diminution de la grâce.

Sa justice le demande, parce qu'il ne peut punir plus justement le mépris qu'on fait de sa grâce, qu'en retirant sa grâce, et personne ne peut se plaindre qu'on lui fait tort, quand on ne lui présente plus ce qu'il a souvent refusé, et qu'on retire de ses mains une chose qu'il laissait inutile. Dieu vous a si souvent montré votre devoir, et vous ne vous en êtes pas acquitté; il vous a si souvent sollicité à la pénitence, et vous demeurez toujours dans le péché ; quelle injustice vous fait-il, s'il ne vous donne plus ses lumières et s'il vous ôte ses inspirations divines, dont vous ne faites aucun état et dont vous ne tirez aucun profit?

Sa sagesse l'ordonne, parce que, s'il ne mettait point de bornes à ses grâces, il semblerait favoriser la malice des pécheurs, et leur donner lieu de persévérer dans leurs désordres, sous l'espérance dont ils se flatteraient d'avoir toujours le moyen d'en sortir quand ils voudraient.

Mais enfin sa bonté ne l'empêche pas, parce qu'autrement on abuserait de ses faveurs, et l'on n'en ferait pas l'estime qu'elles méritent, si elles étaient si communes et si assurées a ceux-là mêmes qui en sont les plus indignes.

Toutes ces raisons vous engagent, pécheur, à mettre des bornes à votre malice, puisque Dieu met ainsi des bornes à sa bonté, conformément à cet avis que vous donne le Sage : *Ne adjicias peccatum super peccatum, et ne dicas : Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur, misericordia enim et ira cito ab illo proximant.* (*Eccli.*, V): N'ajoutez pas péché sur péché, et ne dites pas que selon la multitude de vos iniquités il y aura dans les trésors de la miséricorde une multitude d'indulgences, parce que la justice et la miséricorde vont d'un pas égal, tellement que, si vous abusez de la miséricorde, vous tomberez entre les mains de la justice, qui, prenant les intérêts de sa compagne, vengera sévèrement l'injure que vous lui faites.

Plus vous êtes favorisé, plus vous serez puni ; et si vous êtes élevé jusqu'aux cieux par les grâces que vous recevez, le mépris que vous faites de ces grâces vous fera descendre jusque dans les abîmes, tellement que vous pouvez vous appliquer ces paroles que le Sauveur prononça contre une ville ingrate qui avait abusé de ses faveurs : *Et tu Capharnaum, usque ad cœlum exaltata, usque ad infernum demergeris* (*Luc.*, X). Ah! chrétiens, Dieu vous a fait tant de grâces, il vous a élevés dans le sein de son Eglise, il vous a nourri de sa chair et de son sang, il vous a révélé ses mystères, il vous donne tous les jours de si bons mouvements et de si favorables inspirations! Si un Indien recevait la moindre de ces faveurs, que ne ferait-il pas? Mais que ne dira-t-il pas au jour du jugement, lorsqu'il se produira contre vous et que, se joignant à votre juge, il condamnera le mauvais usage que vous faites de tant de grâces?

De tout ce discours il faut conclure : premièrement, que Dieu, lorsqu'il exerce sa justice sur les pécheurs, balance les grâces qu'il leur a faites et les punit plus ou moins sévèrement selon qu'ils ont eu plus ou moins de part à ses faveurs ;

Secondement, que plus on est favorisé de Dieu, plus on doit craindre, et que, bien loin de se prévaloir des grâces qu'on reçoit, il faut s'en humilier et les regarder, non comme des témoignages de notre mérite, ou comme des récompenses de notre vertu, mais comme des épreuves de notre fidélité, ou comme des présages de notre ruine ;

En troisième lieu, qu'il ne faut négliger aucune grâce, toute petite qu'elle paraisse, parce qu'il y en a peut-être plusieurs autres très-importantes qui sont attachées à celle-là, et que peut-être de celle-là dépend celle qui couronne toutes les autres, c'est-à-dire, la persévérance finale ;

En dernier lieu, que si vous êtes privé de la grâce pour en avoir abusé, vous repariez cette faute et cette perte par une nouvelle ferveur, par de longues prières, par des larmes, par des veilles, par des jeûnes, par des aumônes et par de grands travaux que vous devez entreprendre pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, afin d'essayer,

comme dit le prophète Joel, si vous ne pourrez pas rentrer en grâce avec Dieu, et faire couler sur vous derechef les sources de la miséricorde que votre ingratitude vous a fermées : *Quis scit si convertatur, et ignoscat, et relinquat post se benedictionem* (*Joel.* II)? Autrement ce que vous négligez aujourd'hui, vous le chercherez un jour et vous ne le trouverez pas ; vous crierez et vous ne serez pas écouté ; vous frapperez et personne ne vous ouvrira. Abandonné de Dieu avec plus de justice que vous ne l'avez abandonné, destitué du secours de sa grâce, vous serez livré à l'ennemi de votre salut, qui fera de votre âme la victime de ses fureurs et l'infortunée compagne de ses tourments éternels.

Souvenez-vous des peines que souffrit l'Epouse après qu'elle eut perdu son Epoux ; voyez les soins qu'elle prit pour le chercher et la joie qu'elle eut de l'avoir trouvé, se félicitant elle-même de sa bonne fortune et se disant à elle-même : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam* (*Cantic.* III). J'ai trouvé celui que j'aime, je le tiens, et il ne m'échappera plus.

Si vous l'avez perdu, chrétiens, cherchez-le ; si vous ne le trouvez pas, appelez-le, et derechef empressez-vous à le chercher jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé; et quand votre diligence vous aura donné l'avantage de le recouvrer, réjouissez-vous de ce bonheur, comme de la plus heureuse aventure que vous puissiez faire ; jouissez de ce bien comme du plus précieux trésor que vous puissiez posséder ; réunissez-vous avec ce divin époux de votre âme, embrassez-le très-étroitement et liez-vous tellement avec lui que vous ne le perdiez plus, et que vous le possédiez éternellement dans le séjour de la gloire, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XIV.

SUR LE GOUVERNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici votre roi qui vient avec le caractère de sa douceur (*S. Matth.*, *chap.* XXI).

Le cinquième jour avant la fête de Pâques, le Sauveur alla dans la ville de Jérusalem avec l'équipage que le prophète avait prédit. Tout le peuple vint en foule au-devant de lui, les uns tapissant le chemin de leurs vêtements, les autres portant des rameaux de palmes en leurs mains, et tous, d'une commune voix, criant : *Hosanna* ! Cette parole n'était en usage que dans l'office divin, et signifiait : Seigneur, délivrez-nous, sauvez-nous. Ainsi l'on témoignait par là qu'on reconnaissait Jésus-Christ pour le Messie, et c'est pour cela que les pharisiens, indigné de l'honneur qu'on lui rendait, l'accusaient de recevoir du peuple le culte qui n'était dû qu'à Dieu seul.

Voilà comme Jésus-Christ voulut faire son entrée glorieuse dans la ville de Jérusalem et manifester sa dignité royale par la voix du peuple, conformément à la prédiction de Zacharie : *Dicite filiæ Sion: Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Filles de Sion, voici votre Roi qui vient chez vous, non pas avec un superbe appareil, ni avec une magnificence mondaine, qui ne signifie qu'une domination temporelle, et qui ne peut être la véritable marque d'une puissance divine, mais avec le caractère de sa douceur et dans un état d'humilité, pour témoigner le mépris qu'il fait de la grandeur humaine et pour faire connaître qu'il y a dans son royaume quelque chose de divin qui surpasse infiniment toute cette pompe et toute cette majesté qu'on admire dans la cour des princes et dans le triomphe des conquérants.

S'il eût paru avec cet éclat extérieur, sa royauté n'eût pas été distinguée de celle des autres monarques, et l'on eût dit peut-être que, n'étant pas entièrement satisfait des plaisirs du ciel, il était venu goûter les délices de la terre.

Mais ce n'est pas pour mener une vie éclatante et délicieuse qu'il est venu dans ce monde. Comme la patieuce, l'humilité et les autres vertus chrétiennes sont les voies par lesquelles il faut aller à la gloire, Il a voulu, pour nous animer à prendre ces routes épineuses, y marcher lui-même; il a voulu pratiquer lui-même ce qu'il y a de plus rigoureux dans son Evangile, afin d'autoriser ses renseignements par ses actions et ses lois par ses exemples. Mais s'il y a tant d'austérité dans sa conduite et tant de rigueur dans son gouvernement, d'où vient qu'il est appelé dans l'Evangile et par le prophète un roi benin. C'est une difficulté que je vais développer, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par les intercessions de son épouse, en disant avec l'ange : *Ave*, etc.

Je remarque dans l'Ecriture sainte une chose digne d'admiration: c'est qu'on y trouve des passages qui semblent se combattre et qui s'accordent néanmoins parfaitement bien. Ainsi, le prophète Zacharie nous représente le règne de Jésus-Christ comme un règne de douceur : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Et le prophète David, parlant de ce même règne, nous l'exprime comme un règne de rigueur : *Reges eos in virga ferrea.* Ne semble-t-il pas qu'il y ait de la contrariété dans ces deux expressions? L'une appelle Jésus-Christ un roi benin, sous l'empire duquel il faut bannir la crainte et ne se conduire que par le mouvement de l'amour : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus;* l'autre le traite de roi sévère, qui porte dans sa main un sceptre de fer par lequel il donne de la terreur, et par lequel il brise le cœur des hommes comme des vases d'argile : *Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos.*

S'il est un roi benin, comment peut-il être un roi sévère? et s'il porte le caractère de la sévérité dans l'auguste marque de sa dignité royale, quelle idée pouvons-nous concevoir de sa bénignité? Il faut néanmoins accorder ces deux choses et montrer combien le gouvernement de Jésus-Christ est rigou-

reux en apparence, et combien il est doux en effet. Premièrement, je parlerai de sa rigueur, et dans la seconde partie de mon discours je vous représenterai sa douceur.

PREMIÈRE PARTIE.

Combien le gouvernement de Jésus-Christ est rigoureux en apparence.

Ce n'est pas sans raison que le prophète nous représente Jésus-Christ comme un roi qui porte un sceptre de fer : *Reges eos in virga ferrea.* C'est ainsi qu'il veut nous faire comprendre que la loi de l'Evangile n'est pas une loi molle et complaisante, mais une loi sévère et rigoureuse, puisque l'Ecriture sainte n'exprime jamais mieux la rigueur et la dureté d'un règne que par le fer. Ainsi, dans le Deutéronome, une fâcheuse servitude est appelée un joug de fer : *Ponet jugum ferreum super cervicem tuam.* Et dans le même sens, la captivité d'Egypte est nommée une fournaise de fer : *Eduxit te de fornace ferrea.*

Et certainement, si nous regardons ce qui paraît au dehors, il ne semble pas qu'il y ait jamais eu dans le monde un gouvernement plus dur et, si je l'ose dire, plus violent que celui du Sauveur.

Que diriez-vous d'un roi qui obligerait ses sujets à quitter leurs biens, et qui, après les avoir dépouillés de leurs possessions, les revêtirait d'un sac et d'un cilice, les nourrirait de peu, les chargerait de coups, leur interdirait les plaisirs et ne leur donnerait presque pas un moment de repos dans tout le cours de leur vie ? Que diriez-vous d'un maître qui ferait si peu d'état de ses plus fidèles serviteurs, qu'il les exposerait à la fureur de leurs ennemis, les appliquerait mille fois à la torture, serait ingénieux à les tourmenter et impitoyable à les voir souffrir ; ferait passer les uns par le fer et les autres par le feu, et parmi de si horribles cruautés leur défendrait de verser une larme et même de pousser un soupir; leur commanderait de lui rendre perpétuellement des actions de grâces et de lui savoir bon gré de toutes ces inhumanités; leur ordonnerait de faire toujours paraître un visage riant parmi tant de sujets de pleurs, de chanter au milieu de leurs tourments, d'embrasser leurs bourreaux et de baiser les instruments de leurs supplices?

Ne diriez-vous pas que c'est une domination bien austère, un empire bien rigoureux, un règne véritablement de fer? C'est néanmoins le gouvernement de Jésus-Christ et sa manière de régner. Car, premièrement, ceux qu'il appelle à l'état religieux, il les dépouille de leurs biens et les oblige d'abandonner leur patrie, leur parenté, leurs plus tendres habitudes et leurs plus étroites liaisons pour aller en des lieux écartés et inconnus, vivre sous des règles humiliantes et incommodes, et ne contracter point d'autre mariage, ni d'autre société qu'avec les pénitences, les austérités et les mortifications, qui ne se discontinuent jamais et qui ne finissent qu'avec la vie.

Mais comment traite-t-il les martyrs, qui sont ses plus fidèles serviteurs et ses plus incorruptibles sujets? Il est horrible de le penser et plus encore de le dire. Il les regarde comme des victimes préparées à la mort, ou comme des moutons destinés à la boucherie : *Æstimati sumus sicut oves occisionis;* il les oblige de répandre leur sang jusqu'à la dernière goutte, et de lasser par leur constance la cruauté même. Quelque injure qu'ils reçoivent et quelque douleur qu'ils endurent, il ne veut pas qu'ils forment seulement une plainte, ni qu'ils versent une larme. Mais il entend qu'ils s'estiment bienheureux et bien honorés de souffrir toute sorte d'ignominies et de tourments, et qu'ils ne croient pas même qu'il y ait pour eux d'autre bonheur, ni d'autre gloire que d'être chargés d'outrages et couverts de plaies. Il veut qu'ils baisent les liens dont ils sont enchaînés, qu'ils embrassent les croix sur lesquelles ils sont étendus, qu'ils bénissent les flammes auxquelles ils sont condamnés, qu'ils aiment leurs supplices, qu'ils triomphent dans leurs peines et qu'ils prient pour les tyrans sous la persécution desquels ils souffrent tant de maux.

Cette conduite n'est-elle pas inouïe et ne semble-t-elle pas bien odieuse? C'est pourtant celle de l'amour même. C'est ainsi qu'en use l'infinie bonté de Dieu envers ses plus tendres enfants, ses plus intimes amis et les plus chers objets de ses complaisances éternelles. Mais comment est-ce que l'amour peut ainsi se convertir en haine? comment est-ce que son règne, qui a toujours été un règne d'or, est devenu de cette sorte un règne de fer ? Un cœur qui aime, et qui aime autant que celui de Jésus-Christ, qui s'est entièrement consumé par le feu de son amour, peut-il exercer tant de rigueur et, pour parler ainsi, tant d'inimitié envers ceux qu'il aime davantage?

C'est un mystère que le Sage n'a pas ignoré, quand il a dit : *Fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio* : L'amour est fort comme la mort, puisqu'il résiste jusqu'à la mort et à la mort même. Il est aussi dur, aussi inflexible, aussi impitoyable que l'enfer. Voyez la sévérité qu'il exerce dans le monde. Combien d'âmes n'a-t-il pas réduites à la pauvreté, depuis qu'il a prononcé cette parole dans l'Evangile : *Vade, vende omnia quæ habes et da pauperibus.* Sérapion, également illustre par sa naissance et par son mérite, s'étant dépouillé et s'étant réduit à la nudité, par une sainte rigueur de cet amour divin, ne s'était réservé que le livre de l'Evangile, et le tenant par la main, il criait partout : *Ille me spoliavit :* Voilà celui qui m'a tout enlevé. Combien de mains n'a-t-il pas armées pour faire la guerre à leur propre corps? combien d'austérités n'a-t-il pas inventées pour faire de la vie chrétienne un martyre perpétuel? combien de salutaires cruautés n'a-t-il pas exercées pour suppléer au défaut des persécuteurs et des tyrans, depuis qu'il a dit : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud :* Le royaume des cieux s'emporte par la force et par la

violence qu'on se fait à soi-même.

Il n'y a rien de plus doux en apparence que l'amour, mais en effet il n'y a rien de plus violent. L'Écriture sainte compare son activité à celle du feu, à qui rien ne résiste : *Lampades ejus, lampades ignis atque flammarum; aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam*; c'est un feu qui consume tout, et qu'un déluge n'est point capable d'éteindre, ni les rivières, ni les torrents, ni les périls sur la terre, ni les périls sur la mer, ni les visages affreux des barbares, ni les lois sévères de ces peuples infidèles, qui défendent sous de grandes peines qu'on prêche la vérité, et qu'on annonce l'Évangile dans leurs provinces, ne sont pas capables d'arrêter son zèle ni de diminuer son ardeur.

Voyez comment on le représente. Il porte sur ses habits une espèce d'artillerie; l'arc, les flèches, le carquois, le flambeau sont ses atours; et quand les dards lui manquent, il se jette lui-même dans le cœur de ceux qu'il veut blesser. C'est pour lors qu'il ne manque jamais son coup, et qu'il fait des blessures mortelles.

O Dieu! que de rigueurs dans l'amour! que de sévérité dans le règne de Jésus-Christ, qui est un règne d'amour! Le précepte de la confession, le commandement de pardonner les injures, de faire du bien à ses ennemis, d'aimer le jeûne, la prière et la pénitence, d'affliger sa chair, de captiver son esprit, de réprimer ses passions, de modérer ses désirs, de se haïr soi-même et de se faire perpétuellement la guerre, sont des lois de l'amour; c'est à quoi l'amour oblige ses sujets. Ne faut-il pas avouer que son gouvernement est bien dur, et que le sceptre qu'il porte est un sceptre de bronze, un sceptre de fer : *Reges eos in virga ferrea?* Car il est certain que Dieu n'exerce jamais tant d'amour que dans l'usage d'une si grande sévérité. Il n'est jamais plus benin en notre endroit que lorsqu'il nous traite si rigoureusement, et sa miséricorde n'éclate jamais plus que dans cette impitoyable manière d'agir.

Il se comporte, dit saint Jérôme, comme un potier qui, prenant l'argile pour en faire des vases, s'il y trouve quelque défaut, il la brise et la détruit, pendant que la matière est molle et qu'elle n'a pas encore senti le feu, et reprenant son ouvrage, il corrige les premières imperfections et lui donne de nouvelles beautés : *Tanquam vas figuli confringes eos.* C'est ainsi que Dieu perfectionne ses élus, et que par diverses afflictions il corrige ce qu'il y a de vicieux dans leurs personnes, pour les rendre dignes de paraître comme de beaux vases dans sa cour, et d'en être les plus riches ornements.

Mais comment est-ce que le sculpteur fait sa statue? C'est en donnant coup sur coup, c'est en retranchant ce qu'il y a de superflu dans la matière sur laquelle il travaille. C'est ainsi qu'il enrichit et qu'il achève son ouvrage, lorsqu'il semble le dépouiller et le détruire. De même Dieu, pour ôter ce qu'il y a d'imperfection en nous, use du ciseau, et, par une rigueur amoureuse qu'il exerce en notre endroit, nous vivifie en nous mortifiant, nous enrichit en nous dépouillant, nous perfectionne en nous détruisant, nous sauve en nous perdant, et nous donne la vie en nous donnant la mort. De sorte que l'excès de sa colère est l'excès de sa bonté; plus il a de sévérité, plus il a d'amour; et l'on peut dire qu'il n'est jamais plus indulgent que lorsqu'il paraît plus irrité.

Ainsi, quand on vous parle du précepte de la charité et qu'on vous dit que toute l'observation de la loi consiste dans l'observation seule de ce commandement, ne vous imaginez pas que notre loi, pour être une loi d'amour, en est plus douce et plus aisée. Ne vous laissez point tromper par un nom aussi charmant que celui de l'amour, car vous devez savoir que l'empire de l'amour n'est pas un empire de mollesse et de plaisir, mais de sévérité et de rigueur. Voyez où va la puissance de l'amour, à qui rien n'est impossible ni même difficile. Dans les consolations il dit toujours : C'est assez, et dans les afflictions il dit toujours, Encore davantage. Que ne fait pas l'amour dans un pénitent? Que n'exige-t-il pas de son zèle pour satisfaire à la justice de Dieu et réparer l'injure qu'il a faite à cette infinie majesté? Mais que ne fait-il pas encore dans un homme innocent et dans un homme parfait? quelles saintes cruautés et quelles merveilleuses tyrannies n'exerce-t-il pas sur leur âme et sur leur corps? Heureux quiconque le sait, malheureux quiconque l'ignore. Nous ne pouvons l'apprendre que de celui qui seul nous peut donner l'amour, et qui seul est digne de notre amour. Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez : *Ama, et fac quod vis*, parce que si vous aimez, vous voudrez infailliblement plus faire que vous ne faites, et l'amour qui régnera dans votre cœur vous inspirera la force de faire ce que vous ne sauriez faire si vous n'aimez. Considérez ce que votre Dieu mérite de vous, et ce qu'il a fait pour vous; et quelque chose que vous fassiez pour lui, quelque travail que vous entrepreniez pour son honneur, quelque peine que vous enduriez pour son amour, vous trouverez tout infiniment au-dessous de ce que vous lui devez, et de ce que vous exigerez vous-même de votre reconnaissance.

Ne lui demandez point jusque dans quel excès il a porté son amour. Depuis qu'il est devenu sur l'autel de la croix une victime toute consumée par la violence de sa flamme, et depuis qu'il a permis qu'on ait ouvert son côté par la pointe d'une lance, il n'est point nécessaire qu'il s'explique davantage, parce que nous pouvons à travers cette blessure voir ce qui se passe dans son cœur, et sonder par la profondeur de la plaie la profondeur de son amour; les épines, les clous et les autres instruments de son supplice sont des voix assez intelligibles, qui nous parlent clairement de son amour et qui nous en convainquent puissamment. Pouvait-il nous

ouvrir son cœur et nous manifester son amour avec plus d'énergie et plus de force que par l'éloquence de ce beau sang qui se verse de toutes ses veines? Admirable langage de l'amour, qui ne s'exprime que par les souffrances, et qui n'a point d'autre bouche pour s'énoncer que celle des plaies! Ne faut-il pas avouer que le fer dont il a formé le sceptre qu'il porte n'a point de dureté pareille à la sienne, puisqu'il n'est pas plus tôt entré dans un cœur, qu'il y parle de souffrir ou de mourir : *Aut pati, aut mori?* Que n'a-t-il point fait dans le cœur de Jésus-Christ, qui est le cœur du monde le plus capable d'aimer? Comme cette adorable personne ne pouvait pas souffrir ni mourir dans sa nature divine, qui est essentiellement impassible et immortelle, qu'a fait l'amour? Par une invention ingénieuse il a revêtu cette amoureuse personne d'une nature humaine, capable de souffrir et de mourir, et dans cet état que ne lui a-t-il pas fait souffrir, et de quel effroyable supplice ne l'a-t-il pas fait mourir?

Comme le Fils de Dieu ne pouvait pas mieux nous témoigner son amour qu'en souffrant en qu'en mourant pour nous, il ne prétend pas aussi que nous lui donnions d'autres témoignages d'un zèle réciproque, que ceux d'une vie souffrante et d'une vie mortifiée, afin que nous puissions dire comme le prophète : *Propter te mortificamur tota die* (*Ps.* XLIII). Nous nous mortifions incessamment comme vous et pour vous.

Mais comment est-ce que l'amour, qui semble ne respirer que la douceur, peut inspirer tant de sévérité?

La première raison est parce qu'un cœur qui aime sincèrement et véritablement demande par un juste retour, non pas un amour feint et déguisé, mais un amour sincère et véritable. Mais où paraît la sincérité et la vérité de cet amour, que dans la fournaise des tribulations et dans l'épreuve des adversités? Car, comme l'or, qui est le plus riche de tous les métaux, ne brille qu'après avoir été jeté dans la fournaise, la charité, qui est la plus noble de toutes les vertus, n'éclate qu'après avoir été mise à l'épreuve.

De là vient que la sainteté de Job parut douteuse jusqu'à ce qu'elle fût éprouvée par des pertes et par des malheurs. Ne vous étonnez pas, disait le démon, si Job bénit et loue Dieu, qui le comble de richesses et d'honneurs? Mais que Dieu l'afflige et lui fasse sentir la pesanteur de son bras par quelque disgrâce de la fortune, on verra bientôt que sa piété n'est qu'une piété intéressée, et qu'il aime plus les biens qu'il reçoit que la main qui les donne. Tellement que les adversités furent nécessaires à ce grand homme, pour faire connaître la constance de son zèle et la solidité de sa vertu.

Vous croyez quelquefois que vous aimez Dieu véritablement, parce que vous le servez avec quelque ferveur dans les prospérités qu'il vous envoie et dans les caresses qu'il vous fait. Mais que la maladie, la persécution, ou quelqu'autre fâcheux accident vous arrive, vos impatiences, vos emportements et vos murmures contre la Providence feront bientôt voir que vous n'étiez pas affermi ni, comme parle saint Paul, enraciné dans la charité, et que vous n'aviez que l'ombre ou l'écorce de cette vertu.

C'est pourquoi le prophète demandait à Dieu qu'il exerçât et qu'il éprouvât son cœur, parce qu'il voyait bien que sa fidélité ne pouvait être connue que par l'épreuve de la tentation, ou par l'exercice de la patience : *Proba me, Domine, et tenta me.*

Mais l'Apôtre, qui savait bien que son cœur brûlait d'une véritable flamme pour Jésus-Christ, et qui ne pouvait pas douter de son amour, après les témoignages qu'il en avait rendus par sa constance et par sa fermeté dans les travaux qu'il essuya et dans les peines qu'il endura, pouvait dire sans déguisement et sans exagération que rien n'était capable d'éteindre l'ardeur de sa charité, et que son âme verrait plutôt rompre les liens qui l'attachaient à son corps que ceux qui l'attachaient à son Dieu : *Quis nos separabit a charitate Christi?*

Voilà, mes frères, l'amour que demande ce roi de votre cœur; et c'est ainsi que vous le devez aimer, afin que votre amour ait du rapport avec le sien, et qu'il soit également sincère, également véritable. Car, comme vous ne pouvez pas douter de son amour après les marques évidentes qu'il vous en a données, singulièrement par les grands mystères que l'Église vous met devant les yeux toute cette sainte semaine, il faut que vous lui donniez aussi des preuves manifestes d'une charité réciproque, et que vous ne vous contentiez pas de lui dire que vous l'aimez, mais que cela paraisse dans toutes les occasions qui se présenteront, dans les disgrâces, aussi bien que dans les faveurs. Tellement que vous demeuriez inséparablement unis avec lui, de quelque manière qu'il vous traite, soit qu'il vous caresse, ou qu'il vous frappe; soit qu'il vous humilie, ou qu'il vous élève.

Une seconde raison pourquoi son empire n'est pas seulement dur comme le fer, mais encore inflexible comme l'enfer, est parce que c'est un prince extrêmement jaloux, incapable de souffrir un rival : *Dura sicut infernus æmulatio.* Il n'y a rien de plus violent que la jalousie, comme j'ai dit ailleurs, parce qu'elle est allumée par les deux passions de l'âme les plus ardentes et les plus fortes; c'est-à-dire, par la colère et par l'amour. Mais quelle est redoutable, quand elle est soutenue par une souveraine puissance, et qu'elle peut souverainement contenter sa colère et venger l'injure qu'on fait à son amour!

Ainsi, comme Dieu nous a faits pour lui seulement, et qu'il ne veut point de partage dans notre cœur, il ne peut voir notre amour divisé par tant d'objets et porté quelquefois vers les créatures plus que vers lui. C'est ce qui lui donne de l'émulation et qui le met en fureur; c'est ce qui l'oblige, chrétiens, à vous enlever, tantôt cet argent dont vous

faisiez votre idole, tantôt cette réputation que vous préfériez à votre devoir, tantôt cet ami sur qui vous établissiez toute votre confiance, tantôt cet enfant que vous regardiez comme l'unique soutien de votre famille. En un mot, il ne permet jamais que vous jouissiez paisiblement d'une chose qui vous sépare de lui, ou qui vous empêche de vous unir parfaitement avec lui. De là vient qu'il parsème d'épines toutes vos routes, et qu'il oppose mille secrets obstacles à la jouissance de vos plaisirs, à l'accomplissement de vos desseins, à la poursuite des choses que vous recherchez avec trop d'ardeur.

Une troisième raison pourquoi Dieu nous traite si rigoureusement, c'est parce qu'il veut nous rendre les fidèles copies et les images parfaites de son Fils, qui a été le chef des affligés, et qui pour ce sujet est appelé dans l'Ecriture l'homme de douleurs : *Virum dolorum.* Tous ceux qu'il a prédestinés, dit l'Apôtre, il veut qu'ils soient conformes à son Verbe et qu'ils lui ressemblent dans ses travaux et dans ses peines, aussi bien que dans ses triomphes et dans ses joies : *Si compatimur,ut et conglorificemur.*

Mais enfin Dieu ne témoigne jamais davantage l'estime qu'il fait d'une âme, que lorsqu'il use de rigueur envers elle, parce que c'est ainsi qu'il ajoute le dernier trait à sa perfection et à sa sainteté, contre l'opinion de ceux qui se persuadent qu'un homme de bien, après un long exercice de patience et de vertu, mérite que Dieu cesse de l'éprouver et de l'affliger. Voici le discours que l'ange fit à Tobie : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te :* Vous aviez trop de vertu pour la laisser sans exercice, et vous étiez trop agréable à Dieu pour n'avoir point de part à ses caresses, qui ne sont autres que les adversités et les disgrâces. C'est aussi ce que Sénèque (*Lib. de Prov.*, c. 2), tout païen qu'il était, a merveilleusement bien reconnu : Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'amour des pères envers leurs enfants est bien différent de celui des mères ? celui-ci n'use que d'indulgence, et celui-là use de sévérité : *Patrium habet Deus adversus bonos viros animum, et illos fortiter amat:* Dieu nous aime fortement d'un amour paternel, et non pas mollement d'une tendresse féminine. Il ne peut nous voir dans l'oisiveté et dans la mollesse, qui ne sert qu'à énerver la vertu et qu'à nourrir le vice : *Languent per inertiam saginata, non fert ullum ictum illæsa felicitas.* C'est pour cela qu'il nous exerce par les travaux, par les douleurs et par les pertes.

De là vient que si vous ne souffrez rien, ou si vous souffrez peu, c'est une marque que vous n'avez point de vertu ou que vous en avez peu, parce que Dieu, qui prévoit que vous succomberiez à la tentation et que vous n'auriez point la force de résister à l'adversité, vous tient sous ses ailes et vous défend des accidents fâcheux. Car si vous étiez d'une vertu robuste et d'une perfection consommée vous ne seriez pas ainsi méprisé de Dieu, il vous donnerait sans doute les mêmes témoignages d'amour et d'estime qu'il ne manque jamais de donner aux grandes âmes. Voyez comment il les traite. Les uns, dit saint Paul, ont été bannis, les autres emprisonnés, les autres meurtris, les autres lapidés, les autres dépouillés de leurs biens, les autres noircis de calomnies, les autres accablés d'infirmités ; presque tous errants, pauvres, affligés, et néanmoins si précieux et si considérables à Dieu, que le monde qui les avait en horreur n'était pas digne de les posséder : *Egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus.*

Mais ne vous effrayez pas de cette rigoureuse conduite dont le Sauveur use envers ceux qu'il estime et qu'il aime davantage, parce qu'il adoucit admirablement toute cette rigueur par sa grâce, et pour ce sujet il est appelé dans l'Evangile un roi benin : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Je vous ai montré qu'il n'y a point de gouvernement plus dur en apparence que le sien, mais voyons qu'il n'y en a point de plus doux en effet.

SECONDE PARTIE.

Combien le gouvernement de Jésus-Christ est doux en effet.

Bien que le règne du Sauveur, de la manière que je vous l'ai représenté, paraisse très-austère, il faut néanmoins avouer que c'est un règne très-doux, puisque c'est le règne de l'amour, qui a le secret d'adoucir les choses les plus amères et de faciliter les plus difficiles. Aimez Dieu, dit saint Bernard, et vous aimerez tout ce qui vient de sa part, jusqu'aux coups qu'il vous donne et jusqu'aux plaies qu'il vous fait.

Une fidèle compagne de sainte Thérèse se plaignant un jour de la rigueur du froid, Dieu lui ferma la bouche, lui disant : C'est moi qui suis l'auteur de ce froid, c'est moi qui l'ai fait; si tu as quelque sujet de plainte, c'est sur moi qu'elle tombe. Ce qui la confondit agréablement et lui rendit ensuite les souffrances très-aimables et très-douces.

Mais voyez comme le Fils de Dieu faisant son entrée glorieuse dans la ville de Jérusalem, où peu de jours après il doit être condamné à la croix, regarde ce supplice comme son triomphe et comme sa gloire. Car voici comment il en parle : *Pater, venit hora, clarifica Filium tuum,* Mon Père, voici l'heure que vous avez choisie pour glorifier votre Fils. Et s'adressant à ses apôtres, j'ai désiré, leur dit-il très-ardemment de manger avec vous l'agneau pascal, et d'accomplir en ma personne la figure de cette mystérieuse victime. Que si le Sauveur sembla s'affliger à la vue de sa mort, ce fut par un secret artifice de son amour, afin de rendre son cœur sensible à la douleur dont il voulut souffrir toute l'atteinte pour notre salut; et ce ne fut pas sans un grand miracle qu'on vit dans son âme cette alliance prodigieuse d'une si grande joie avec une si grande tristesse.

Remarquez qu'il voulut ressusciter en secret et ne manifester la gloire de sa résurrection qu'à fort peu de personnes ; mais

il a voulu mourir à la face de toute la terre sur une haute montagne et sur une croix élevée, pour être vu et reconnu de tout le monde, en plein midi, et dans la plus grande solennité de l'année, sur le premier théâtre de l'univers, et lorsque la célébrité de la fête attirait non-seulement tout le peuple juif, mais encore un très-grand concours de toutes les nations, afin d'avoir presque tous les hommes pour témoins de ses ignominies et de ses peines. Que si le soleil s'éclipsa comme pour ne pas éclairer des choses si tragiques, ce fut afin que ce miracle les rendît publiques à tous les mortels. Mais ne vous étonnez pas, si le Fils de Dieu durant le cours de sa vie mortelle a fait tant d'état de la croix qui lui était préparée, puisque dans le grand jour de sa majesté et de sa gloire, lorsqu'il montera sur le tribunal ou sur le trône de sa justice, lorsque tous les hommes sortiront de leurs tombeaux pour venir se soumettre à son jugement, et qu'environné de tous les esprits bienheureux il paraîtra dans la nue avec un appareil digne de sa magnificence et de sa grandeur infinie, il fera voir l'auguste signe de la croix et le fera briller d'une manière qui éblouira tous les yeux : *Tunc apparebit signum Filii hominis.* Eclatante lumière de la croix ! le soleil cessera de luire, les étoiles tomberont comme des feuilles, la croix, plus resplendissante que ces corps lumineux, éclairera tout l'univers et le remplira de sa splendeur.

Les disciples sont entrés dans le sentiment de leur maître. Saint Paul dit qu'il nage de consolation au milieu de ses peines : *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* Saint Jacques nous assure que le plus grand bonheur qui puisse nous arriver en ce monde, c'est de tomber en plusieurs afflictions : *Omne gaudium existimate, fratres, cum in tentationes varias incideritis.* Et saint Luc, parlant des apôtres, dit qu'ils triomphaient à la face de la Synagogue d'avoir été dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ.

Vous direz que cette doctrine est inconnue au monde, et que les hommes ne font pas ce jugement des souffrances; cela est vrai. Mais combien y a-t-il de goûts différents parmi les hommes ? Les uns rejettent une viande qui plaît extrêmement aux autres. Voudriez-vous abandonner l'usage du vin, parce qu'il y en a plusieurs qui en ont de l'aversion ? Le monde ne trouve point de goût aux souffrances, mais Jésus-Christ y en trouve; les apôtres jugent qu'il n'y a rien de plus doux que de souffrir pour Dieu. A qui en voulez-vous croire? quel témoignage pensez-vous être le plus assuré, et qui est le plus sujet à se tromper, ou le monde, ou Jésus-Christ, ou les pécheurs ou les saints?

Combien y a-t-il de choses qui ont passé pour véritables et que nous croyons maintenant très-fausses ? Pourquoi ne corrigeons nous point notre jugement par l'expérience de ceux qui ont goûté les choses et qui en savent mieux juger que nous? Quel supplice a paru jamais plus ignominieux que celui de la croix ? maintenant il n'y a rien de plus honorable ni de plus sacré. Entrez dans les églises, vous y verrez les papes, les empereurs, les rois, les princes, les nobles, les magistrats, tous les hommes adorer la croix avec une admirable dévotion. De sorte qu'il n'y a plus d'infamie dans ce supplice, et, comme dit saint Jean Damascène, le Verbe divin, par l'union hypostatique qu'il a contractée avec notre nature, s'est en quelque façon hypostatiquement uni avec nos souffrances, les a consacrées en sa personne et les a rendues toutes divines. Tellement qu'il leur a ôté ce caractère d'ignominie et d'horreur qu'elles avaient auparavant, et les a élevées dans un souverain degré de bonheur et de gloire.

Mais ce qui peut adoucir encore merveilleusement la rigueur de l'Evangile, c'est l'espérance du bonheur éternel, toute fondée sur l'exercice de la patience. Car, comme la félicité de l'autre vie consiste dans la possession du souverain bien, l'espérance de cette bienheureuse possession fait toute la félicité de la vie présente. Or, il est certain par le témoignage de l'Apotre, que l'unique fondement de cette espérance est la patience dans les peines : *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem.* La tribulation opère la patience, et la patience bien éprouvée par la tribulation engendre l'espérance.

Je vous demande, chrétien, quelle serait votre joie, si votre prédestination vous avait été révélée, puisque par le moyen de cette révélation vous seriez infailliblement assuré de votre salut? Saint François, après avoir eu par un privilége singulier une pareille révélation, fut si ravi qu'il ne pouvait contenir ses transports. Bien que Dieu ne vous ait point fait cette faveur de vous apprendre par une révélation spéciale que vous êtes du petit nombre des élus et que vous devez un jour être dans l'illustre rang des bienheureux, vous en avez néanmoins toute l'assurance que vous pouvez souhaiter en ce monde, vous en avez une certitude morale, par le moyen de souffrances, qui sont les véritables marques d'une âme prédestinée, et les seules voies qui conduisent à la gloire.

De sorte que c'est une erreur de croire qu'un homme est misérable, parce qu'il souffre, puisque, s'il souffre patiemment, il n'y a que lui proprement qui soit heureux. Car, comme le bonheur de ce monde n'est point en effet, mais en espérance, celui-là seul qui se trouve dans l'exercice de la patience doit être censé bienheureux, parce qu'il n'y a que lui qui ait lieu d'espérer. C'est à lui sûrement que la béatitude est promise par les oracles divins, puisque, selon le témoignage des Ecritures saintes, il n'y a point de couronne sans mérite, ni de récompense sans travail, ni de félicité qu'après avoir passé par l'épreuve de la douleur.

Que dirai-je de ces consolations divines et de ces douceurs intérieures que Jésus-Christ mêle dans nos afflictions et par lesquelles il

charme toute nos peines, tellement qu'on ne sent presque point ce qu'on endure pour lui et qu'on a même plus de plaisir de souffrir avec lui, que de se réjouir avec le monde?

Ainsi, quoique je vous aie représenté si dur et si sévère le règne du Sauveur, voyez pourtant si vous pouvez vous imaginer un règne plus doux et plus benin. Que diriez-vous d'un prince qui aurait des trésors infinis pour enrichir tous ses sujets et de si grandes bontés en leur endroit, qu'il voudrait tous les contenter? qui s'en irait lui-même consoler tous les affligés, visiter tous les malades, assister tous les prisonniers et soulager tous les misérables de son royaume non-seulement par son auguste présence, mais encore par mille belles espérances qu'il leur donnerait et par milles secrètes douceurs qu'il leur ferait sentir, en attendant l'effet de ses promesses avec la fin de tous leurs maux; qui récompenserait d'une manière digne de sa magnificence le plus petit office qu'on lui rendrait, et pour un verre d'eau qu'on aurait donné à sa considération donnerait un empire; qui n'ordonnerait rien qu'il ne l'eût exécuté le premier, et n'irait jamais à la guerre sans marcher à la tête de ses guerriers et sans essuyer la première fureur de ses ennemis; qui après la bataille appellerait tous ses soldats, et, donnant à l'un le gouvernement d'une place, à l'autre l'administration d'une province, à celui-là le bâton de maréchal, à celui-ci l'épée de connétable, n'en laisserait aucun sans lui donner le moyen de passer heureusement le reste de ses jours; qui par des libéralités extraordinaires qu'il exercerait envers tous ses officiers leur distribuerait des choses mille fois plus précieuses que l'or et l'argent, mille fois plus estimables que les couronnes et les diadèmes; qui traiterait familièrement avec tous ses serviteurs, les ferait asseoir à sa table, les nourrirait des mêmes mets qu'on lui servirait, et par une amitié inouie qu'il aurait pour eux les adopterait pour ses enfants, les instituerait ses héritiers et leur partagerait si bien son royaume sans le diviser, qu'il les ferait tous rois comme lui? Ne diriez-vous pas qu'il n'y a jamais eu un règne pareil à celui-là, et que c'est véritablement le règne d'or? C'est pourtant, comme vous voyez, le règne de Jésus-Christ, ce règne de fer dont je vous ai parlé.

Il n'y a point de monarque mortel qui soit capable de régner de la sorte, ni de traiter si favorablement ceux qui vivent sous ses lois. Cela n'appartient qu'à Dieu, qui a des trésors inépuisables pour contenter les désirs de tous ses sujets; qui ne s'épuise jamais en se communiquant; qui ne diminue rien de sa royauté en la partageant avec d'autres, et qui n'a pas seulement un pouvoir infini, mais encore une bonté aussi étendue que son pouvoir, pour combler de biens tous ceux qui le servent. Il ne commande rien qu'il ne l'ait pratiqué lui-même, et s'il nous engage dans une milice spirituelle, il entre le premier dans le combat et nous anime à la victoire par son exemple, aussi bien que par le secours qu'il nous donne: *Non solum per adjutorium, sed etiam per congressum.* Il dispose de son royaume en notre faveur, comme son Père en a disposé en son endroit: *Dispono vobis regnum sicut disposuit mihi Pater.* Il nous traite même bien plus doucement qu'il n'a été traité, et sans nous faire passer par le torrent de l'affliction par lequel il est passé, sans nous faire boire l'amertume du calice qu'il a bu, sans nous attacher à sa croix, sans nous percer de ses clous et sans nous ensanglanter de ses épines, il nous fait part de tous ses avantages et nous fait entrer dans tous ses droits. Quoique nous ne puissions point prétendre de nous-mêmes d'autre qualité que celle de ses serviteurs, il nous communique par sa grâce cet esprit d'adoption qui nous rend ses enfants et ses héritiers. Tout misérables que nous sommes, il nous fait aspirer à la participation de son éternel bonheur; et, si pendant le cours de cette vie passagère il use de quelque rigueur en notre endroit, c'est pour imprimer sur nous quelques traits de sa ressemblance, et pour tremper un peu nos lèvres dans le calice de sa passion et dans l'amertume de ses douleurs. Cependant il est toujours auprès de nous, il est présent à toutes nos peines, il voit toutes nos afflictions, il compte toutes les larmes qui coulent de nos yeux, il compatit à toutes nos misères, il pourvoit à toutes nos nécessités, il nous fortifie dans toutes nos tentations et ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, il proportionne les assistances qu'il nous donne aux assauts qu'on nous livre, et quelque adversité qui nous arrive, il a si bien le secret de l'adoucir, que nous y trouvons plus de douceur que d'amertume, et que nous faisons notre plaisir de ce qui semble faire notre supplice.

En un mot, de quelque sévérité qu'il use en notre endroit, ce n'est que par une opération avantageuse de son amour et par un favorable dessein de sa bonté, afin que par l'exercice de notre patience et de notre vertu nous puissions augmenter notre bonheur et notre gloire dans l'éternité.

Voilà, chrétiens, cet incomparable roi qui vient chez vous, et qui ne porte point d'autre caractère de sa royauté que sa douceur: *Dicite filiæ Sion: Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il veut faire son entrée dans votre cœur, il veut y établir son empire, et c'est pour cela qu'il est descendu de son trône. Ne faut-il pas que vous alliez au-devant de lui, comme le peuple de Jérusalem, et que, les palmes à la main, les bénédictions à la bouche, et mille secrets applaudissements dans le cœur, vous lui disiez: *Hosanna Filio David! benedictus qui venit in nomine Domini*; béni soyez-vous à jamais, Fils unique du Père éternel, légitime possesseur de la couronne, véritable libérateur de votre peuple, heureusement soyez-vous venu au nom de celui qui vous envoie pour nous affran-

chir de la servitude en laquelle nous gémissons depuis longtemps, et pour nous rétablir dans la liberté de vos enfants et dans le droit de vos héritiers. Bannissez de nos âmes ces tyrans qui vous disputent l'empire de nos cœurs. Régnez paisiblement au dedans de nous, et que rien ne s'oppose à votre bienheureuse domination; domptez ces passions rebelles qui refusent d'obéir à vos lois, et que nous soyons entièrement soumis à vos ordres, soit qu'ils soient difficiles, ou qu'ils soient aisés. Vous êtes plein de tendresse lors même que vous usez de sévérité envers nous, et nous préférons vos divines rigueurs à toutes les douceurs de la terre. Heureux et mille fois heureux, si par notre fidélité et par notre constance à vous servir nous pouvons mériter une place dans le palais de votre gloire et dans l'éternité de votre empire, où nous conduise le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XV.

DE LA FOI ET DES BONNES OEUVRES.

Mutuelle dépendance.

Ex operibus fides consummata est.

La foi se consomme par les œuvres (*S. Jacq.*, *chap.* II).

Bien que Jésus-Christ ait commencé l'ouvrage de notre salut, il ne l'a pas achevé, il nous en a laissé toujours assez pour nous occuper toute notre vie. Il nous a mis dans la voie, mais il faut marcher pour arriver au terme; il nous a proposé la couronne, mais il faut combattre pour l'emporter; il nous a donné sa grâce, mais il faut coopérer avec elle pour la rendre efficace; il nous a présenté le flambeau de la foi pour nous conduire, mais il le faut tenir toujours allumé par le feu de la charité, de peur qu'il ne s'éteigne, et que s'étant une fois éteint, il n'y ait plus pour nous de ressource à la lumière, ni de moyen pour arriver à la félicité.

L'Apôtre nous apprend qu'il remplit ce qui manque à la passion de son maître: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (*Colos.*, I). Car, encore que le Fils de Dieu nous ait mérité par sa mort tout ce qui est nécessaire à notre salut, il veut néanmoins que nous joignions nos efforts aux siens, nos peines à ses travaux, les coopérations de notre liberté aux assistances de sa grâce, et la sainteté de nos mœurs à celle de ses enseignements.

Pour cet effet il exige de nous indispensablement la foi et les bonnes œuvres. Si bien que la foi ne peut nous sauver, si elle n'est pas accompagnée de bonnes œuvres, comme les bonnes œuvres ne peuvent nous justifier, si elles ne sont pas animées de la foi.

Considérons aujourd'hui l'étroite liaison qui se trouve entre ces deux choses, et qui fait qu'elles se soutiennent l'une l'autre et qu'elles ne sauraient subsister l'une sans l'autre. Mais comme la grâce nous est nécessaire pour l'une et pour l'autre, recourons au Saint-Esprit et la demandons par l'entremise de la sainte Vierge, en disant avec l'ange: *Ave, Maria*, etc.

Toute la religion et toute la morale chrétienne consistent dans la foi et dans les bonnes œuvres. On ne peut, dit l'Apôtre, s'approcher de Dieu ni faire quelque chose qui lui plaise sans la foi. De plus, il est certain, par le témoignage de l'Ecriture et des Pères, que la foi ne suffit pas pour opérer le salut, qu'elle doit être nécessairement accompagnée des bonnes œuvres, que l'opération est de son essence, et qu'elle cesse d'être, sitôt qu'elle cesse d'agir: *Fides sine operibus mortua est.* (*Jac.* II.)

D'où je tire l'influence réciproque et la dépendance mutuelle qui se trouve entre la foi et les bonnes œuvres. La foi produit les bonnes œuvres et les bonnes œuvres conservent la foi.

Premièrement, je montre que la foi est le principe de notre justification et de notre grâce, que sans elle on ne peut opérer le bien ni mériter la gloire, que la raison suffit pour nous faire connaître Dieu, mais qu'elle ne suffit pas pour nous le faire posséder, et que comme le moyen doit être proportionné à la fin, il faut que nous ayons au dedans de nous un moyen surnaturel et divin pour arriver à notre fin, qui est toute surnaturelle et divine. Ce moyen surnaturel et divin n'est autre que la foi qui nous tire de l'état naturel et qui nous élève à celui de la grâce.

En second lieu j'ajoute que, bien que la foi s'introduise dans l'âme, sans être précédée par des bonnes œuvres, elle ne saurait néanmoins y subsister sans elles, et qu'infailliblement elle y mourra, si elle n'est pas animée et soutenue par la charité et par la pratique des vertus.

En un mot, il n'y a point de bonnes œuvres sans la foi, ni de foi sans les bonnes œuvres. Développons ces deux choses.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a point de bonnes œuvres sans la foi.

Il est certain que la foi est le principe de nos bonnes œuvres, et que sans elle il est impossible de faire quelque chose qui soit agréable à Dieu et qui nous soit utile pour l'éternité: *Sine fide impossibile est placere Deo* (*Hebr.*, XI). C'est elle qui nous élève dans l'état surnaturel de la grâce et qui communique à nos actions ce mérite qui les rend dignes de Dieu et de l'éternité bienheureuse.

D'où les théologiens infèrent que les actions des païens, quelque belles, quelque louables, quelque héroïque, et même quelque religieuses qu'elles fussent en apparence, néanmoins, parce qu'elles n'étaient pas accompagnées de la foi, ont été, sinon criminelles, comme quelques-uns ont prétendu, du moins inutiles pour le ciel. Elles ont mérité peut-être des postérités temporelles, comme des richesses, des honneurs, des triomphes, des couronnes, et des empires, mais elles se sont éteintes avec eux et n'ont pu les immortaliser que dans l'esprit des hommes. Elle n'empêchent pas même qu'ils ne soient punis dans les enfers, et que pendant qu'on les loue là où il ne sont pas,

on ne les tourmente là où ils sont : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Jugez de là combien vous êtes obligés à Dieu de vous avoir donné la foi et de vous avoir éclairé de ce rayon surnaturel, à la faveur duquel vous pouvez non-seulement éviter des maux infinis, mais encore mériter des biens immenses, parce qu'il y a dans cette vertu je ne sais quoi d'admirable qui vous élève infiniment au-dessus de vous-même, et qui fait que vos actions les plus indifférentes et les plus communes sont toutes célestes et toutes divines. Quelque petites et quelque basses qu'elles soient, elle leur imprime un caractère d'élévation et de grandeur, qui surpasse infiniment tout ce qu'il y a de noble et d'éminent dans le monde.

Si bien qu'une parole, un regard, un soupir, un point d'aiguille, un trait de pinceau, et toutes les choses que fait une âme juste, rapportées à Dieu par un acte de foi, quelque indifférentes et quelque légères qu'elles soient, pourvu qu' elles ne soient pas essentiellement coupables et mauvaises, sont de bonnes œuvres qui montent jusqu'à un tel dégré de mérite et de gloire, qu'elles ne se peuvent payer dignement que par des honneurs infinis et par des couronnes immortelles.

De plus, il y a dans la foi une secrète vertu qui la rend féconde en bonnes œuvres, et qui fait qu'elle ne cesse jamais d'opérer le bien dans l'âme de ceux qu'elle anime. C'est elle, dit l'Apôtre, qui a rendu les saints infatigables dans les travaux, inébranlables dans les dangers, insurmontables dans les supplices ; c'est elle qui les a remplis de mérite et de grâce ; c'est elle qui les a élevés dans un sublime degré de bonheur et de gloire. Que ne ferait-elle pas aussi par nous, si elle régnait en nous? Mais craignons qu'elle ne soit entièrement éteinte dans nos cœurs, si elle n'opère rien par nos mains, si nous sommes languissants dans l'exercice de la piété, indifférents dans l'ouvrage du salut, froids à l'égard du prochain, insensibles dans les misères des pauvres.

Toutes nos bonnes œuvres se reduisent à trois : à celles de religion et de piété envers Dieu, à celles de justice et de charité envers le prochain, à celles d'obligation et de conseil envers nous, pour notre sanctification et pour notre salut. Voyez combien la foi influe sur ces trois sortes de bonnes œuvres, et le pouvoir admirable qu'elle a de les produire.

Premièrement, à l'égard de Dieu, elle nous apprend à le connaître, à l'aimer, à le servir dans l'ordre, dans l'étendue et dans la perfection qu'il le désire.

Comme l'âme, selon la pensée de Tertullien, est naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter Christianæ* (*Tertul.*), et que non-seulement la foi, mais encore la raison nous enseigne qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un premier principe de toutes choses, un être souverainement parfait d'où coulent toutes les perfections que nous admirons dans ses ouvrages, nous n'avons pas besoin d'instruction pour savoir l'obligation indispensable que nous avons de lui rendre notre culte, et la seule lumière de la nature suffit pour nous instruire de ce devoir. Il faut néanmoins ajouter la foi à la raison, non pour nous convaincre de cette vérité, parce qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui n'en soit persuadé, et que si l'impie la nie, c'est par une corruption de son cœur et non par une conviction de son esprit, mais afin que notre piété soit dans l'ordre, et que les services que nous lui rendons lui soient agréables et nous soient utiles, parce que sans la foi, comme j'ai dit, il est impossible de faire quelque chose qui plaise à Dieu et qui nous serve pour l'éternité.

Ainsi, bien que vous ne deviez pas être reservés dans les services que vous rendez à Dieu, et qu'il vous soit permis de l'honorer de toutes les manières que votre zèle vous peut inspirer, il faut néanmoins, pour ne pas vous meprendre en des choses si importantes et ne pas lui faire des injures, en pensant lui rendre des hommages, consulter les oracles de l'Ecriture et suivre les lumières de la foi ; il faut régler votre dévotion par l'usage de l'Eglise, et ne pas servir Dieu à votre mode, mais à la façon qu'il vous l'a prescrite lui-même par l'organe de son Fils, ou par le ministère de ses apôtres. Comme il est toujours le même, il veut qu'on lui rende toujours le même culte, et pour ce sujet, il condamne toutes les nouveautés qu'on invente dans la religion. Il ne veut pas qu'on diminue ni qu'on ajoute rien d'essentiel dans les cérémonies augustes qu'il a établies pour son service divin, et, bien loin de l'honorer, on l'offense, si on lui rend d'autres devoirs que ceux qu'il a approuvés et qu'il a autorisés.

Tellement que, si la raison suffit pour le connaître, la foi nous est nécessaire pour le servir dans l'ordre qu'il a marqué. La raison peut vous tromper, mais la foi, quelque obscure qu'elle soit, est néanmoins infaillible, parce qu'elle est un rayon de l'intelligence divine, et qu'encore qu'elle n'ait point d'évidence, elle a néanmoins tant de certitude, qu'elle n'est sujette ni à l'illusion, ni à l'erreur.

Outre qu'il y a des choses en Dieu qui sont infiniment au-dessus de la raison, et qui ne peuvent être connues que par le moyen de la foi ; comme la Trinité de personnes dans une même nature, l'innascibilite du Père, la génération du Fils et la procession du Saint-Esprit.

Allumez donc le flambeau de votre foi, entrez à la faveur de cette lumière dans le sanctuaire de la Divinité. Contemplez l'infinie beauté de cette divine essence, dont la seule vue rend les saints dans le ciel infiniment, éternellement et souverainement bienheureux. Admirez ses perfections, ses grandeurs, ses mystères, ses ouvrages, ses bienfaits et toutes ses communications ineffables, soit au-dedans de lui-même, dans l'eternité, par la production des personnes divines,

soit au-dehors, dans le temps, par la création des anges, des hommes, des astres, des éléments, des terres et des mers. Considérez sa puissance à vous tirer de votre néant, sa sagesse à vous gouverner, sa providence à vous nourrir, sa bonté à s'épuiser pour vous combler de ses biens, sa patience à vous souffrir et sa miséricorde à vous rechercher, quoique vous n'eussiez mérité que toutes les rigueurs de sa justice.

Cette connaissance que vous aurez de Dieu par le moyen de la foi sera facilement suivie de tous les autres devoirs que vous êtes obligé de lui rendre. Vous employerez l'aile de l'espérance pour vous élever vers lui, et le lien de la charité pour vous unir avec lui. Vous ne soupirerez qu'après ce bien infini, puisque vous n'avez été fait que pour le posséder, et que la souveraine paix ne se trouve que dans sa jouissance bienheureuse. Vous n'aimerez que cette beauté souverainement aimable et vous n'aurez de la douleur que d'avoir si tard commencé à la connaître, et d'avoir si tard commencé à l'aimer. Vous préfèrerez sa gloire à tous vos intérêts, et vous aimerez mieux tout perdre que de le perdre, puisque vous recouvrez en lui tout ce que vous perdez pour lui, et que si vous le perdez une fois, il n'y a rien dans l'univers qui puisse réparer cette perte et vous en consoler.

Vous concevrez une haute idée de ce Dieu devant qui toute la grandeur des royaumes et toute la puissance des empires sont moins infiniment qu'une goutte d'eau, en comparaison de toute la mer, et qu'un grain de sable, en comparaison de toute la terre : *Ecce gentes quasi stilla situlæ et quasi momentum stateræ reputatæ sunt* (*Is.*, XL). Vous vous humilierez devant cette Majesté suprême devant qui vous n'êtes qu'un peu de poudre et de cendre. Vous tremblerez sous la puissance de son bras et sous l'autorité de sa parole. Vous le servirez avec un esprit d'amour et de crainte. Vous aimerez ses perfections, mais vous craindrez ses jugements, et vous ne redouterez pas moins sa bonté que sa justice, puisqu'il n'y a rien de plus terrible qu'une bonté qui se sent méprisée, et qui pour tous les biens qu'elle fait ne reçoit que des outrages.

En un mot, vous l'aurez toujours présent à votre esprit et, quand par une vive foi vous vous serez bien persuadé qu'il vous regarde sans cesse, qu'il étudie toutes vos actions et que non-seulement il voit tout ce que vous faites, mais qu'il le fera voir un jour à toute la terre, vous règlerez votre conduite, vous ne commettrez rien d'indécent et vous vivrez dans l'ordre, dans la modestie et dans le devoir.

Mais quel incendie d'amour envers Jésus-Christ s'allumera dans votre cœur, quand la foi vous le représentera naissant dans une crèche et mourant sur une croix pour votre salut ? Ne direz-vous pas avec saint Bernard : *Si totum me debeo pro me facto, quid retribuam pro me refecto* (*Bern. Tract. de Dilig. Deo*) : Si je me dois tout entier à Dieu pour m'avoir créé, que lui rendrai-je pour m'avoir racheté et pour m'avoir racheté à tant de frais par la perte de son honneur, de son sang et de sa vie.

Mais n'ajouterez-vous pas avec ce même Père : Puis-je vivre sans blessure, mon Jésus, quand je vous vois tout couvert de plaies ? puis-je vivre dans les délices, quand je vous vois mourir dans les tourments ? et ne dois-je pas sentir vivement l'atteinte des épines qui ont ensanglanté votre tête, et des clous qui ont percé vos mains et vos pieds, puisque ce sont mes péchés qui vous ont fait tous ces maux, ou que c'est plutôt l'amour qui de ces clous et de ces épines sanglantes a fait autant de traits pour vous percer le cœur et vous faire toutes ces plaies, afin que je puisse connaître par là combien vous m'avez aimé, et combien il est juste que je vous aime.

Secondement, à l'égard de vos frères, que ne ferez-vous pas en leur faveur, quand la foi vous apprendra que Jésus-Christ s'intéresse pour eux comme pour lui-même ; qu'il réside dans leurs personnes comme dans ses temples ; qu'ils sont les membres de son corps mystique et que, par l'union intime qu'ils ont avec lui, il sent tous les maux et tous les biens que vous leur faites. Tellement que, si vous les blessez, tous les traits que vous décochez contre eux réfléchissent sur lui et le percent jusqu'au fond du cœur, ainsi qu'il s'en plaignit autrefois à celui qui persécutait son Eglise : *Quid me persequeris ?* (*Act.* 9). De même, si vous les soulagez dans leurs besoins, il reçoit pour lui toutes les assistances que vous leur donnez, et s'engage à les récompenser dans le séjour de sa gloire avec autant de magnificence que si c'était immédiatement à lui-même que vous les eussiez appliquées.

Ouvrez donc les yeux et les oreilles de votre foi, quand un pauvre s'adresse à vous et qu'il vous demande l'aumône ; songez que c'est Jésus-Christ même qui sollicite votre charité et qui vous conjure par le sang qu'il a versé pour vous de le soulager dans la nécessité qui le presse. Considérez le bonheur inestimable que vous avez de secourir un Dieu dans les besoins de l'habiller et de le nourrir, lui qui non-seulement vous a fourni la nourriture et le vêtement, mais qui vous promet encore la robe d'immortalité, et une place dans le festin délicieux qu'il a préparé à ses élus. Quelque insensible et quelque inexorarable que vous soyez, cette considération attendrira votre cœur, ouvrira votre bourse pour honorer Dieu de votre substance, comme dit l'Ecriture, et lui faire quelque part des biens qu'il vous a donnés.

De même, si vous avez un ennemi sur les bras et si vous en avez reçu quelque injure, armez-vous de la foi, prenez-la, dit l'apôtre (*Eph.* VI), comme un casque et comme un bouclier, non pour combattre cet ennemi et pour venger cette injure, mais pour combattre ces propres inimitiés, et pour étouffer tous vos ressentiments et toutes vos haines. Dites avec le saint roi, quand on le sollicitait à se venger de Saül, son persécuteur : *Non exten-*

dam manus meas ad eum, quia Christus Domini est: (I *Reg.* c. XXVI) : A Dieu ne plaise que je porte mes mains sur ce prince, parce qu'il est l'oint du Seigneur; à Dieu ne plaise que je conserve des ressentiments contre cet homme, parce que la foi m'enseigne que Jésus-Christ réside en lui, ou qu'il est à son côté pour le défendre. A travers ces inimitiés et ces outrages je vois un Dieu qui me défend de le haïr et qui me commande de l'aimer. En pensant attaquer un homme, j'attaquerais un Dieu, j'allumerais une guerre qui ne me réussirait pas, et je me nuirais infiniment plus à moi-même que je ne prétendrais nuire à mon adversaire.

La foi ne vous portera pas moins à l'exercice de la miséricorde spirituelle qu'à celui de la miséricorde corporelle, parce qu'elle vous représentera les besoins de l'âme encore plus pressants que ceux du corps, et, lorsqu'elle vous aura fait connaître l'importance du salut éternel et le prix infini du sang qui s'est répandu pour cela, vous concevrez un zèle très-ardent pour contribuer à la conversion des pécheurs par vos bons avis, ou par vos bons exemples.

Votre charité ne se bornera pas aux vivants, elle s'étendra sur les morts, quand la foi vous aura vivement persuadé qu'il y a un purgatoire et que les âmes justes, qui n'ont pas entièrement satisfait à la justice de Dieu, plongées dans ce gouffre de flammes y souffrent des supplices qui ne se peuvent imaginer. Quelque dur que soit votre cœur, il se fléchira par ces paroles que la foi fera retentir à vos oreilles: *Misereminі mei, saltem vos, amici mei* (*Job.*, XIX); ayez pitié de moi, du moins vous, mes amis, vous, mes frères, vous, mes enfants, vous, à qui j'ai laissé le fruit de mes travaux, de mes veilles et de mes sueurs. Touché par les alliances que vous avez avec ces saintes âmes, ou par la considération de leur mérite, ou par la violence du feu qui les dévore, vous ne leur refuserez pas une de vos prières, ou de vos aumônes, ou de vos abstinences, ou de ces autres bonnes œuvres que vous pouvez offrir à Dieu pour la satisfaction de leurs offenses, soit parce que vous les engagerez par le soulagement que vous leur procurerez à satisfaire pour vous auprès de Dieu, devant qui elles ont incomparablement plus de crédit que tous les favoris auprès de leurs princes, soit parce que Dieu vous sera sensiblement obligé de ces pieux offices que vous leur rendrez, et que comme il les aime infiniment, le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire est de les arracher à sa justice pour les redonner à son amour.

Troisièmement, à votre égard, que ne ferez-vous pas pour votre sanctification et pour votre salut, quand la foi vous aura fortement imprimé dans l'âme ces deux grandes vérités qu'il ne faut qu'un péché mortel pour être condamné à l'éternité malheureuse, et que vous ne faites point de bonne œuvre qui ne mérite dans le ciel une nouvelle couronne infiniment plus riche que celles qui brillent sur la tête des rois.

Voyez avec quelle précaution et quelle frayeur on marche quand on se voit sur le bord d'un affreux précipice; c'est avec cette circonspection et cette crainte que vous marcherez dans la voie du salut, quand la foi vous aura montré le péril où vous êtes de tomber dans ces abîmes épouvantables où la justice de Dieu exerce tant de rigueurs sur les âmes réprouvées, tellement que si vous n'appréhendez rien et si vous allez aveuglément vous jeter dans ces effroyables malheurs, ce n'est pas que la foi manque de lumière pour vous éclairer ou de force pour vous soutenir, mais c'est que vous l'avez éteinte dans votre cœur et que vous n'en avez plus que l'ombre.

De plus, si vous aviez la connaissance d'un trésor caché, cette connaissance ne donnerait-elle pas de l'agilité à vos pieds pour courir vers ce trésor, et de la vigueur à vos mains pour l'emporter? Mais pensez-vous que la foi vous laisse sans mouvement et sans action, après vous avoir découvert un trésor dans le ciel, mais un trésor infini qui renferme tous les biens, et pour la possession duquel il faudrait, s'il était nécessaire, endurer tous les maux? De sorte que si vous ne faites aucune démarche, ni aucun effort pour acquérir ce trésor inestimable, c'est sans doute que vous ne l'avez pas encore bien découvert par la foi, et que vous l'avez pris jusqu'ici pour une illusion.

Mais, pour connaître le pouvoir de la foi et l'admirable vertu qu'elle a de produire de grandes actions, ne vous consultez pas vous-mêmes, parce qu'elle ne réside peut-être pas en vous, et que partant il ne faut pas s'étonner si elle n'opère rien par vous; consultez ceux en qui elle s'est trouvée dans toute sa lumière et dans toute sa force. Que n'ont-ils pas entrepris et que n'ont-ils pas souffert pour leur sanctification et pour leur salut? Quel trésor de mérite et de grâce n'ont-ils pas amassé pour le jour de la récompense et de la gloire? N'ont-ils pas entassé vertu sur vertu pour s'enrichir dans le ciel avec plus de succès que ceux qui, pour s'enrichir sur la terre, accumulent revenu sur revenu? n'ont-ils point passé toute leur vie dans les oraisons, dans les abstinences, dans les jeûnes et dans les autres austérités? n'ont-ils point exercé mille rigueurs sur leur personne et, toujours ingénieux à se persécuter eux-mêmes, n'ont-ils point inventé mille moyens de tourmenter leur corps et d'affliger leur âme: *Sentias quam vile sit corpus iis, qui magnam gloriam vident* (*Tit. Liv.*), disait ce fameux Romain qui mit son bras dans le feu en présence de Porsenna: Comprenez combien le corps est peu considérable à ceux qui ont une grande âme, et combien on méprise la vie, quand on se propose une grande gloire. De même, chrétiens, que vous auriez de mépris pour tous ce qui passe! que la vertu vous serait aisée, et que la pénitence vous paraîtrait agréable, si vous aviez une ferme, une vive, une véritable foi, si vous étiez bien convaincus de l'éternelle, de l'immense

et de l'incompréhensible félicité qui vous est promise !

Voilà non-seulement comme la foi donne le prix aux bonnes œuvres, les élève dans l'état surnaturel et les rend, quelque peu considérables qu'elles soient en elles-mêmes, dignes de la récompense éternelle ; mais encore, comme par une merveilleuse fécondité, elle en produit sans nombre et sans fin en toute espèce et dans un éminent dégré, soit de celles qui sont de religion et de piété envers Dieu, soit de celles qui sont de justice et de charité envers le prochain, soit de celles qui sont d'obligation et de conseil envers nous-mêmes.

Mais si la foi influe de cette sorte sur les bonnes œuvres, voyons comment par une influence mutuelle les bonnes œuvres iufluent sur la foi. Il n'y a point de bonnes œuvres sans la foi, comme j'ai montré, et j'ajoute qu'il n'y a point de foi sans les bonnes œuvres.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'y a point de foi sans les bonnes œuvres.

Comme la foi produit les bonnes œuvres, les bonnes œuvres conservent la foi qui ne subsiste que par elles. Elle leur donne la vie et mutuellement elle la reçoit d'elles, parce qu'elle cesse de vivre, si elle cesse de l'animer : *Fides sine operibus mortua est* (*Jac.*,II): La foi sans les œuvres est morte.

Saint Pierre la compare à une lampe qui luit dans un lieu sombre : *Lucerna lucens in caliginoso loco* (II *Petr.*, I). On peut allumer une lampe sans huile ; mais elle ne peut conserver sa lumière sans le secours de cette liqueur. De même, dit l'auteur de l'ouvrage imparfait (*Hom.*, XXVIII), on peut allumer la foi dans une âme sans la charité, mais ce divin flambeau ne saurait y luire longtemps sans l'huile de cette vertu.

J'avoue qu'on ne perd pas toujours l'habitude de la foi pour n'en point faire les œuvres; je sais qu'elle se trouve quelquefois dans les pécheurs comme dans les justes; mais outre qu'elle ne justifie point les pécheurs et qu'elle contribue plus à leur condamnation qu'à leur grâce, s'ils la rendent infructueuse par leur négligence ou par leur malice, elle se trouve rarement dans l'âme de ces pécheurs obstinés qui persévèrent dans le vice, qui vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, et qui s'attachent à ce monde comme s'ils n'avaient rien à craindre ni rien à espérer dans l'autre.

Car, enfin, je ne trouve pas d'autre cause de leur aveuglement et de leur endurcissement dans le péché que le défaut de leur foi. C'est le seul principe de leurs ténèbres et de leurs désordres ; s'ils courent après les plaisirs criminels, c'est parce qu'ils n'ont point de foi, et qu'attachés à la terre, ensevelis dans les sens, aveuglés par les passions, ils ne lèvent jamais les yeux vers le ciel et ne croient point qu'il y ait d'autre félicité que celle de la vie présente. S'ils cherchent les honneurs mondains, c'est parce qu'ils n'ont point de foi et que, bornant leur ambition à la fortune de ce monde, ils regardent toutes les grandeurs du ciel et toutes les couronnes de la gloire comme des choses imaginaires et fabuleuses. S'ils ne soupirent qu'après les richesses périssables, c'est parce qu'ils n'ont pas encore banni cette idolâtrie de leurs cœurs, et qu'après avoir chassé les faux dieux de leurs temples et de leurs autels, ils font de leur or et de leur argent de nouvelles idoles, à qui ils adressent leurs vœux et sur qui ils établissent leurs espérances. Enfin, s'ils refusent de pratiquer la charité, la patience, la mortification et l'humilité, c'est parce que la foi languissante dans leur cœur ou presque entièrement éteinte ne les anime plus à la pratique de ces vertus chrétiennes.

Quasi impios percussit eos in loco videntium, dit Job (*Job.*, XXXIV): Dieu les a frappés, comme des impies, dans le pays de ceux qui voient. Quel est le pays de ceux qui voient ? dit le grand pape saint Grégoire (*lib.* XXV, *Mor.*, c. 10), sinon l'Eglise, qui est éclairée des lumières de la grâce et qui ne regarde que par les yeux de la foi. C'est là que les mauvais chrétiens se damnent comme des impies et comme des réprouvés, parce qu'ils y perdent la grâce, et que sans autre persécution que celle de leurs vices, ils y nient la foi.

Exinanite, exinatite usque ad fundamentum in ea: Démolissez-la, démolissez-la jusqu'au fondement (*Ps.* CXXXVI) : c'est ce que font les vices dans une âme chrétienne; ils y ruinent la foi, qui est le fondement de toutes les vertus. Ainsi l'expérience nous apprend qu'un homme vicieux se dégoûte peu à peu de sa religion, et nourrit dans son cœur une secrète aversion contre la foi qui trouble sa conscience et qui vient continuellement interrompre ses plaisirs, lui reprocher ses désordres et le menacer des peines éternelles. Que fait-il pour se délivrer de ces remords, de ces reproches et de ces menaces? Premièrement, il examine si ses appréhensions sont bien fondées et si la foi ne lui donne pas de vaines terreurs et de fausses alarmes; s'il est vrai qu'il y ait un enfer, et que Dieu, de sa nature si indulgent, exerce tant de sévérité envers ses créatures, si ce ne serait pas une invention de la politique humaine pour épouvanter les hommes et les maintenir dans le devoir, si de toutes les religions la chrétienne est la meilleure, et s'il n'y en aurait pas quelque autre du moins aussi véritable et plus commode. De cette perquisition curieuse, téméraire et coupable, il tombe dans le doute, il croit et ne croit pas. Il demeure comme suspendu dans une incertitude criminelle, qui est incompatible avec la foi et qui fait qu'étant indéterminé tantôt à croire et tantôt à ne pas croire, il cesse de croire. Balancé de cette sorte, il suit le penchant de sa passion, qui l'éloigne toujours de la foi et qui fait enfin qu'il regarde toutes les vérités de la religion comme des illusions et comme des songes, tellement qu'il ne s'épouvante plus ni des jugements de Dieu, ni des peines de l'enfer. Et c'est de cette manière que la

foi s'affaiblit peu à peu et s'éteint entièrement dans son âme.

C'est ainsi qu'une mauvaise vie produit toujours une mauvaise créance, et que d'une conduite déréglée on tombe dans une licencieuse doctrine. C'est ainsi que le libertinage et l'impiété se suivent toujours, et qu'ordinairement tous les libertins sont des impies ou des athées. C'est ainsi que toutes les hérésies tirent leur naissance de quelque vice et que la corruption des mœurs emmène toujours avec elle la corruption des dogmes.

Comme les maladies se forment des humeurs corrompues, les hérétiques se font des mauvais chrétiens. Leur foi, dit Saint Cyprien (*Lib. de Unit Eccl.*), attaquée par le péché, tombe premièrement dans la langueur, après elle devient malade, enfin elle meurt. Car comme le péché de sa nature est un aveuglement d'esprit, plus un homme entasse péché sur péché, plus il devient aveugle, plus la lumière de sa foi diminue, jusqu'à ce que ce flambeau se trouve si faible, qu'au moindre vent de la tentation il s'éteint. D'où l'Apôtre tire cet avis important qu'il donne à son disciple Timothée : Conservez, lui dit-il, sur toutes choses une bonne conscience, et souvenez-vous que plusieurs, pour l'avoir perdue, ont aussi perdu la foi, qui fait ordinairement un funeste naufrage à l'écueil d'une mauvaise vie : *Habens bonam conscientiam, quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt* (I *Tim.* I).

La raison est, que, comme les affections suivent ordinairement les opinions, de même les opinions prennent souvent le parti des affections. Ainsi, quelque laide que soit une personne, on la trouvera belle si on l'aime, et quelque fausse que soit une doctrine, on la croira véritable, si elle plaît; car, comme l'entendement prévenu d'une erreur pervertit la volonté, de même la volonté prévenue d'une passion corrompt l'entendement et l'oblige souvent, pour flatter sa passion, d'adhérer à l'erreur.

De là vient cet aveuglement volontaire des pécheurs par lequel ils ferment les yeux à la lumière, parce qu'elle leur découvre des choses qui ne s'accommodent pas à leur inclination ; ils rejettent une vérité fâcheuse pour embrasser une erreur commode, et veulent bien, pour se satisfaire eux-mêmes, se repaître d'illusion et se laisser agréablement séduire.

Ainsi, dès là qu'un homme commence de se dégoûter de la vertu et de s'adonner au vice, il est dans une disposition funeste d'abandonner, du moins intérieurement, sa foi, qui l'oblige de pratiquer cette vertu et de se défaire de ce vice.

C'est pour cela que les saints Pères ont toujours soupçonné d'infidélité les mauvais chrétiens, et qu'ils n'ont point tenu pour fidèles ceux qui ne vivaient point selon leur loi.

Ainsi voyons-nous, dans leurs apologies contre les païens, qu'ils avaient accoutumé de prouver leur foi par leurs œuvres, et la pureté de leur morale par celle de leurs mœurs. Apprenez, leur disaient-ils, notre doctrine par notre vie, et l'Evangile que nous prêchons par la vie que nous menons. Nous sommes sobres, humbles, patients ; bien loin de prendre le bien d'autrui, nous donnons le nôtre ; bien loin de nous élever ambitieusement sur la ruine de notre prochain, nous nous humilions ; bien loin de tomber dans l'intempérance et dans l'excès, nous pratiquons l'abstinence et le jeûne ; nous aimons nos ennemis, nous pardonnons les injures, nous rendons le bien pour le mal et l'honneur pour l'outrage, comme notre maître nous l'a commandé.

Ah! chrétiens, vous avez hérité la foi de ces premiers fidèles, mais vous n'avez pas hérité de leur vertu ; vous avez les mêmes dogmes, mais vous n'avez pas les mêmes mœurs. Quand pourrez-vous ainsi justifier votre conduite par votre créance ? et jusques à quand désavouerez-vous par vos actions ce que vous confessez par vos paroles.

Quels arguments et quelles armes ne fournissez-vous pas aux ennemis du christianisme pour combattre vos mystères et pour se confirmer dans leurs erreurs ? Si les chrétiens, disent-ils, étaient bien convaincus de ce qu'ils font profession de croire, vivraient-ils de la sorte ? seraient-ils si attachés à la terre s'ils croyaient que leur trésor est au ciel ? commettraient-ils si facilement le péché, s'ils croyaient qu'il est puni par une éternité de supplices ? se comporteraient-ils avec tant d'indécence auprès de leurs autels, s'ils y croyaient à la présence réelle de l'Homme-Dieu qu'ils adorent? établiraient-ils leur félicité dans les richesses, dans les honneurs et dans les plaisirs, s'ils croyaient ce que leur Evangile leur apprend, qu'il n'y a que les pauvres, les humbles et les chastes qui soient heureux ? Leur vie si peu conforme à leur créance n'est-elle pas une forte preuve que leur foi n'est qu'une illusion, et leur profession une feinte?

Voyez donc l'outrage que vous faites à votre religion et l'idée désavantageuse que vous en donnez par le mépris des vérités qu'elle vous enseigne et par le déréglement de vos mœurs, si opposé à la sainteté de ses maximes.

Considérez aussi l'injure que vous faites à votre maître et l'ignominie dont vous le flétririez, si sa sainteté et sa gloire ne le mettaient pas hors de toute censure et de tout opprobre. Car, enfin, quel jugement peut-on faire d'un maître qui a des disciples si déréglés et si vicieux ?

Ecoutez la plainte qu'il vous fait dans le saint Cantique : *Filii matris meæ pugnaverunt contra me* (*Cantic.* I) : Je ne me plains pas, dit-il, de la guerre que me font les infidèles, quelques entreprises qu'ils fassent contre moi et quelques assauts qu'ils me donnent, j'ai toujours l'avantage dans ces combats et j'en sors toujours avec honneur ; je me plains de la guerre que me font mes disciples et mes enfants ; ils combattent sous mes étendards, ils portent mes livrées, ils vivent dans ma maison et sous ma discipline. Ce-

pendant ils se déclarent contre moi, et non-seulement ils prennent les armes pour me combattre, mais encore ils en donnent à mes adversaires pour me blesser; ils leur fournissent des traits pour être décochés contre ma personne et des arguments pour être proposés contre ma doctrine. Ah! que mon cœur est percé de ces traits et que mon esprit est frappé de ces arguments! Ce sont des traits que je ne puis repousser et des arguments auxquels je n'ai presque rien à répartir; car, enfin, que puis-je répliquer pour ma défense, quand on combat ma religion par ceux qui la professent, mon Evangile par ceux qui l'enseignent et ma morale par ceux qui la prêchent : *Filii matris meæ pugnaverunt contra me* (*Cant.* I).

On me donne chez moi des combats dans lesquels il faut que je succombe quoique je sois le Dieu des batailles; je suis attaqué par mes domestiques plus fortement que par les étrangers, et les vices de mes enfants me nuisent incomparablement plus que les armes de mes ennemis.

En effet, chrétiens, Jésus-Christ se glorifie d'avoir des adversaires puissants et nombreux, il en tire sa gloire et son triomphe : *In multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos*, mais il rougit d'avoir des disciples si mal instruits et des enfants si mal élevés. C'est ce qui tourne, dit-il, à sa honte et qui le couvre, pour parler ainsi, de confusion : *Operuit confusio faciem meam* (*Exod.* XIII, *Ps.* LXVIII).

N'avez-vous pas été, Seigneur, assez flétri sur le Calvaire? faut-il encore que nous allions jusque sur votre trône ternir l'éclat de votre gloire, imprimer une tache à votre sainteté et faire rejaillir sur votre visage l'infamie de nos mœurs?

Alexandre, sachant qu'il y avait dans son armée un soldat qui portait son nom et qui n'imitait point sa valeur, lui dit : *Aut muta nomen aut muta mores;* ou changez de nom ou changez de mœurs, ou cessez de vous appeler Alexandre, ou soyez vaillant comme Alexandre.

Voilà, chrétien, ce que vous dit le Fils de Dieu : *Aut muta nomen aut muta mores;* ou changez de nom ou changez de vie, ou cessez de vous appeller chrétien, ou vivez conformément à la dignité de ce titre que vous portez. Car enfin, tandis que vous n'aurez mon Evangile qu'à la bouche et que votre vie ne répondra point à ma doctrine, vous aurez beau prendre la qualité de mes disciples et de mes enfants, je ne serai plus votre maître ni votre père; je ne répandrai plus sur vous cette influence favorable qui vous communiquait la lumière et la vie; je vous retrancherai de mon corps comme des membres corrompus; je vous séparerai de mon Eglise comme des sujets rebelles et, pour vous ôter entièrement le retour à ma grâce, je vous ôterai la foi qui serait capable de vous justifier et de me fléchir; j'en effacerai toutes les impressions de votre esprit et de votre cœur, afin que vous n'ayez plus de commerce avec moi et qu'il y ait un divorce éternel entre vous et moi.

Le flambeau que j'avais allumé dans votre âme pour vous éclairer s'éteindra tellement que vous ne verrez plus rien dans les choses de l'éternité, et que vous irez aveuglément vous précipiter dans l'abîme de tous les malheurs.

Voilà comme Dieu aveugle les pécheurs : il leur ôte la lumière de la foi et pour lors ils ne voient plus rien dans ce qui regarde leur salut. Ils font des chutes à chaque pas, ils vont d'écueil en écueil, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'ils tombent dans le gouffre des flammes qui leur sont préparées, et que des ténèbres de leur conscience ils se plongent dans les ténèbres de l'enfer.

Non-seulement ils deviennent aveugles, dit l'Ecriture, mais encore sourds. Quelque chose qu'on leur représente et qu'on leur dise de l'éternité bienheureuse et malheureuse pour les rappeler de leur désordre, et les ramener à leur devoir, ils ne l'écoutent pas et n'en sont nullement frappés, parce qu'ils n'ont plus ni les yeux ni les oreilles de la foi : *Aures eorum surdæ erunt* (*Mich.*, VII).

C'est dans cette insensibilité et dans ce malheur où tombent ordinairement les chrétiens qui ne vivent pas selon la dignité du nom qu'ils portent, ni selon la sainteté de la religion qu'ils professent; ils perdent souvent l'habitude de la foi pour n'en point produire les actes. Ils la font mourir dans leur âme pour ne point la nourrir par l'exercice des bonnes œuvres, sans lesquelles elle peut naître, mais sans lesquelles aussi elle ne saurait vivre. Ils sont eux-mêmes, dit saint Bernard (*Bern. Serm.* XXIV *in Cant.*), les persécuteurs et les tyrans qui la combattent et qui l'étouffent dans leurs cœurs, parce qu'elle est contraire à leurs désirs et qu'elle ne s'accommode pas à leurs humeurs. Si bien qu'ils n'en ont plus que l'ombre, l'apparence et le corps, qui n'étant plus animé de la grâce, n'a plus d'action, de mouvement, ni de vie.

N'y a-t-il pas quelque chose d'horrible et de monstrueux dans leur personne et dans leur conduite? Ils croient et ne croient pas, ils sont de l'Eglise et n'en sont pas, ils demeurent dans la région des vivants et ils sont morts; ils habitent, dit Job, dans le lieu des éclairés : *In loco videntium* (*Job.*, XXXIV), et ils sont aveugles; ils se mettent au nombre des fidèles et ils se comportent comme des païens; ils se mêlent avec les élus et ils portent le caractère des réprouvés; ils mangent à la sainte table le pain des anges et ils mènent la vie des démons; ils se rangent dans la milice de Jésus-Christ et ils prennent le parti du monde, son mortel ennemi; ils offrent des sacrifices à Dieu pour l'apaiser et en même temps ils commettent des sacriléges pour l'irriter; en un mot, ils sont dans la voie du salut et ils prennent la route de la damnation éternelle. Quelle horrible et quelle monstrueuse contrariété!

Déterminez-vous, mauvais chrétiens, déterminez-vous. Dieu ne veux pas vous voir

ainsi contraires à vous-mêmes; ainsi partagés entre lui et Baal. C'est ce que le prophète Elie disait avec un juste sentiment d'indignation et de zèle à ce peuple superstitieux qui balançait entre le culte de Dieu et celui d'un idole : *Usquequo claudicatis in duas partes? Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum* (III *Reg.* XVIII).

Prenez un parti et ne flottez pas davantage. Si vous croyez que votre religion est véritable, suivez-la, et faites ce qu'elle vous enseigne; si vous croyez qu'elle est fausse, abandonnez ses mystères aussi bien que ses enseignements, et rejetez les choses qu'elle vous propose à croire aussi bien que celles qu'elle vous propose à pratiquer, puisqu'il n'y a pas plus de vérité dans les unes que dans les autres et que Dieu, qui vous a révélé les unes et les autres, ne s'intéresse pas plus pour les unes que pour les autres.

Mais sachez que Dieu vous déteste et vous réprouve, tandis que vous n'êtes à lui qu'en partie ou qu'en apparence; tandis qu'au dehors vous vous déclarez pour lui et que secrètement vous vous armez contre lui; tandis que vous l'honorez de la bouche et que vous le déshonorez du cœur; tandis que vous recevez son Evangile et que vous rejetez sa morale.

Viendra le jour, mauvais fidèles, viendra le jour où, pour la manifestation qui se fera de toutes les consciences, on lèvera ce masque de religion et de foi sous lequel vous couvrez votre impiété et votre athéisme; où, par la séparation qui se fera des bons d'avec les mauvais, on mettra une distance infinie entre vous et les bons chrétiens avec qui vous vivez; on les élèvera sur les trônes de la gloire et l'on vous plongera dans ces étangs de feu où brûlent éternellement les âmes damnées. Quelle confusion et quelle douleur pour vous, pendant toute l'éternité, de voir qu'ayant été d'une même Eglise et qu'ayant pris un même chemin, vous ayez néanmoins fait des fins si différentes et soyez arrivés à des termes si opposés.

Jugez de là, pour conclure ce discours, que vous ne devez rien fonder sur votre foi, si elle n'est point accompagnée de vos bonnes œuvres, et que vous ne devez rien espérer de vos bonnes œuvres, si elles ne sont point animées de la foi.

Ayez donc la foi, mais une foi qui s'accorde avec vos mœurs, une foi vive, une foi pénétrante, une foi qui vous mette devant les yeux vos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers vous-même; une foi qui vous propose continuellement ce que vous devez craindre et ce que vous devez espérer, ce que vous devez haïr et ce que vous devez aimer, ce que vous devez fuir et ce que vous devez pratiquer; une foi qui vous représente sans cesse la puissance qui vous a tiré du néant, la sagesse qui vous gouverne, la providence qui vous nourrit, l'œil invisible qui voit tout ce que vous faites, le sang précieux qui s'est répandu pour votre salut, le tombeau qui doit vous réduire en cendre, le sevère tribunal où vous devez répondre de toute votre conduite, l'éternité bienheureuse ou malheureuse qui doit être votre partage, selon la bonne ou mauvaise vie que vous aurez menée. C'est le moyen efficace d'opérer le bien, de surmonter la tentation, de persévérer dans la justice et d'arriver à la félicité, où vous conduise le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XVI.

PREMIÈRE PEINE QU'ON ENDURE EN ENFER.

La perte de Dieu.

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.

Sachez et voyez quel mal et quelle amertume est-ce d'avoir abandonné votre Dieu, et de l'avoir perdu pour jamais (Jerem., ch. II).

Comme le péché consiste dans l'éloignement de Dieu et dans l'attachement à la créature, il y a dans l'enfer une double peine, celle de la privation et celle du sentiment. La première est la peine qu'on souffre de s'être éloigné de Dieu. On est privé de ce bien infini, et, pour l'avoir abandonné, on en est abandonné pour jamais. La seconde est la peine qu'on souffre de s'être attaché à la créature plus qu'à Dieu et d'avoir mieux aimé se passer de Dieu que de la créature. Le feu s'allume pour punir ce désordre et s'attache non-seulement au corps, mais encore à l'âme du pécheur, sans jamais s'éteindre et sans jamais rien diminuer de son ardeur, afin que l'homme comprenne combien il est coupable d'offenser ainsi l'infinie majesté de son Dieu, et combien il est malheureux d'armer contre lui la main fulminante de ce Dieu vivant.

Ces deux sortes de peine sont incompréhensibles, et dans leur violence, et dans leur durée. Leur violence va jusqu'à l'infini et leur durée est éternelle.

Si bien, qu'il y a trois choses en enfer qui me fourniront la matière de trois discours. La peine de la privation, la peine du sentiment et l'éternité de cette double peine.

Voyons aujourd'hui quel malheur c'est d'être privé de Dieu et d'être condamné à ne le voir jamais : c'est ce qui se nomme la peine du dam, et c'est ce qui constitue l'essence de la damnation. Pécheur qui fuyez la lumière, afin qu'on ne vous voie pas dans votre désordre et que vous puissiez impunément contenter votre passion, sachez que Dieu vous voit et que vous ne le verrez jamais; une nuit éternelle vous dérobera pour jamais la vue de cette divine face, un cahos immense vous séparera de lui et vous mettra dans l'impossibilité d'arriver jamais jusqu'à lui : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum*; comprenez bien aujourd'hui quel mal et quel amertume c'est d'avoir abandonné votre Dieu et d'en être abandonné pour jamais. Vous n'avez peut-être jamais bien appréhendé cette peine, et c'est pourtant le plus grand supplice qu'on endure en enfer. Appliquez-y votre esprit et vous avouerez avec moi que comme il n'y a rien de plus doux que de posséder Dieu, il n'y a rien de plus

amer que de l'avoir perdu sans espérance de pouvoir jamais le recouvrer. Mais avant que je commence, permettez que j'implore l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de son Epouse, en disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Il y a, dit saint Augustin, un commerce réciproque entre l'homme et Dieu. Nous sommes l'héritage de Dieu, il est aussi notre héritage ; il nous possède et nous le possédons aussi comme une chose qui est nôtre : *Illi ipso possidente fiunt hæreditas ipsius, et ille vicissim fit hæreditas ipsorum* (*Aug., tr.* II *in Joan.*). Cette possession mutuelle se commence dans ce monde par la grâce, et s'achève dans l'autre par la gloire ; mais en enfer ce commerce divin cesse ; Dieu n'est plus la possession de l'homme et l'homme n'est plus la possession de Dieu.

Toute la peine du dam consiste en ces deux choses : premièrement, en ce que Dieu n'est plus rien à l'âme damnée et secondement en ce que l'âme damnée n'est plus rien à Dieu.

Quel étrange divorce entre cette âme et Dieu ! Lequel de ces deux maux vous paraît le plus funeste, ou que Dieu n'appartienne plus à cette âme, ou que cette âme n'appartienne plus à Dieu ? Que Dieu n'appartienne plus à cette âme, ne semble-t-il pas que ce soit le plus grand malheur qui puisse jamais arriver à cette âme, puisqu'étant privée de Dieu, qui seul est capable de faire sa souveraine béatitude, elle ne peut être que souverainement malheureuse. Que cette âme n'appartienne plus à Dieu, ne semble-t-il pas aussi que ce soit le plus grand malheur où cette âme puisse tomber, puisque n'étant plus la possession de Dieu, elle devient la possession du démon, qui en sera pendant toute l'éternité l'impitoyable tyran et le cruel bourreau.

Voilà ce que je vous propose dans ce discours et ce que je vous laisse à juger : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* ; voyez, et si vous le pouvez encore, sentez quelle douleur et quelle amertume c'est d'avoir abandonné Dieu et d'en être abandonné pour jamais. Jugez s'il y a quelque supplice en enfer qui égale cette double peine : premièrement, que Dieu ne soit plus la possession de l'âme damnée, et secondement, que l'âme damnée ne soit plus la possession de Dieu. C'est le partage de mon discours et le sujet de vos attentions

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu n'est plus la possession de l'âme damnée.

Comme Dieu est notre premier principe, il est, par une suite nécessaire, notre dernière fin, et comme nous partons originairement de lui, nous devons conséquemment retourner à lui. Il est le centre de toutes choses comme il en est l'origine, c'est en lui seul où nous trouvons le repos, comme c'est de lui seul que nous tirons le mouvement ; et quelque course que nous fassions dans le monde pour chercher notre bonheur, nous ne pouvons le rencontrer que dans la possession éternelle de ce bien infini.

La capacité de notre cœur est si vaste, qu'elle ne peut être remplie que par l'immensité de cet être, et, comme dit saint Augustin : Seigneur, vous nous avez faits pour vous posséder, et si nous ne jouissons de vous, si nous n'arrivons jusqu'à vous, nous serons toujours dans l'agitation, dans l'indigence et dans la misère.

Il est vrai que nous n'avons en ce monde qu'une légère connaissance de Dieu, nous ne savons point ce que c'est de le posséder, ni ce que c'est de le perdre. Mais un jour nos yeux s'ouvriront, et nous verrons clairement l'inestimable bonheur qui se trouve dans sa possession, et l'incompréhensible malheur qui naît de sa perte.

Cependant nous avons assez de lumière pour juger que, comme la possession éternelle de Dieu cause dans l'âme des bienheureux une joie en quelque façon infinie, de même la privation éternelle de Dieu doit produire dans l'âme des damnés une tristesse en quelque sorte infinie. Comme Dieu fait immédiatement par lui-même la félicité des saints, nous pouvons inférer de là qu'il fait immédiatement aussi par lui-même le supplice des réprouvés. Comme l'on ne peut voir cette première beauté saus goûter un plaisir qui passe tous les plaisirs, n'est-ce pas un tourment qui passe tous les tourments d'être condamné à ne voir jamais ce divin objet ; et comme l'on ne peut jouir de ce souverain bien sans être souverainement bienheureux, que peut-on espérer après être privé de ce même bien, sinon d'être souverainement misérable ?

Mais comment est-ce qu'on est privé de ce bien et qu'on en souffre la perte ? C'est que le temps de le mériter étant passé, et que néanmoins le temps de le posséder étant venu, l'âme qui ne s'est point efforcée de le mériter, et qui par conséquent n'est point jugée digne de le posséder, en souffre la privation actuelle à cause de son indignité, et s'en voit positivement dépouillée, comme par une exécution de la sentence prononcée contre elle dans le tribunal de la justice divine.

De sorte qu'on peut dire que c'est pour elle un bien confisqué. O Dieu ! quelle épouvantable confiscation ! La sévérité de la justice humaine en ordonne-t-elle de semblable dans le monde ? Qui peut exprimer une si grande perte et qui la peut comprendre ? Personne sans doute, sinon celui qui possède ce bien infini, ou celui qui l'a perdu si malheureusement, suivant l'expression lugubre du prophète Jérémie : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum;* sachez et voyez quel mal et quelle amertume c'est d'avoir abandonné votre Dieu et d'en être abandonné pour jamais.

La grandeur de cette perte ne se peut mesurer que par la grandeur de Dieu même ; de sorte que, pour la comprendre parfaite-

ment, il faudrait comprendre, s'il était possible, celui qui est incompréhensible de sa nature; car elle est en quelque façon aussi grande que Dieu même, elle est aussi grande que l'éternité de la gloire, qui consiste dans la possession immuable du souverain bien. Elle est si grande, que l'Homme-Dieu n'a rien épargné pour nous en défendre et qu'il a bien voulu pour cela donner son sang, dont le prix est infini; elle est si grande, qu'elle ne peut arriver à personne qu'il ne soit tombé dans la malédiction de Dieu et qu'il ne soit un objet d'exécration, un vase d'ignominie, un enfant de colère; elle est si grande, que non-seulement elle est suivie de toutes les autres peines, mais qu'elle est encore la plus grande de toutes les peines.

Mais parce qu'une perte, quelque grande qu'elle puisse être, n'afflige point l'âme, si on ne la connaît pas ou si on ne s'applique pas à la considérer; de là vient que les damnés ont perpétuellement devant les yeux le bien inestimable qu'ils ont perdu, en connaissent parfaitement l'excellence et ne peuvent jamais en bannir le souvenir. D'où naît dans l'âme de ces malheureux une affliction, une tristesse, un accablement qui ne se peut imaginer? Cela se fait ou pour un sentiment naturel qui fait qu'après qu'on est tombé dans quelque grande disgrâce, on songe toujours à son malheur et l'on ne peut en détourner la pensée, ou plutôt par une vertu divine qui applique tellement l'esprit des damnés à la considération du bien qu'ils ont perdu, et leur fait si vivement comprendre la grandeur de leur perte qu'ils en conçoivent un regret infini, une douleur immense: tellement que le même bien qui fait la félicité des bienheureux fait le supplice de ces misérables et leur cause, par la certitude qu'ils ont de l'avoir perdu sans pouvoir jamais le recouvrer, un chagrin, un déplaisir, une amertume, une désolation incompréhensible.

On peut juger de là quelle est la peine du dam, et d'où vient l'inégalité de cette peine dans les damnés. Car encore qu'ils souffrent tous la même perte, parce qu'ils sont tous privés du même bien, c'est-à-dire de la possession éternelle de Dieu, en laquelle consiste la souveraine félicité de l'âme, il y en a néanmoins parmi eux qui ont plus de douleur de cette perte, ou parce qu'ils avaient plus de droit sur ce bien infini dont ils se voient privés, ou parce qu'ils avaient plus d'espérance de le posséder, ou parce qu'ils avaient plus de facilité de l'acquérir, ou parce qu'ils l'ont abandonné avec plus de liberté et avec plus de malice, ou parce que la justice divine leur en donne plus de connaissance et leur fait mieux comprendre le bonheur inestimable qu'il y a d'en jouir éternellement, pour leur imprimer plus de regret de l'avoir perdu par leur faute, et les tourmenter davantage par la peine de la privation aussi bien que par celle du sentiment; afin que leurs supplices soient proportionnés à leurs péchés, et que plus ils ont été criminels sur la terre, plus ils soient malheureux dans les enfers; car il est juste qu'ils sachent et qu'ils sentent la grandeur de la perte qu'ils ont faite par le dérèglement de leur conduite, et cela plus ou moins selon qu'ils ont été plus ou moins coupables.

Représentez-vous la douleur qu'un homme sent d'avoir perdu ses amis et ses proches, d'avoir perdu ses biens, ses charges et ses emplois; d'avoir perdu son honneur, sa réputation, son crédit et sa fortune. Combien y en a-t-il qui sont morts de regrets pour une de ces pertes? combien ont séché de douleur? combien par l'excès de la tristesse sont tombés dans le désespoir et dans la fureur? combien, succombant sous le poids de leur affliction, se sont plongés l'épée dans le sein pour finir le tourment de leur esprit par une mort volontaire et violente? C'est de quoi l'histoire est remplie, et c'est de là que vient la fable de Niobe qui fut changée en rocher par une grande affliction.

Cependant que sont tous ces déplaisirs et toutes ces douleurs? Des sentiments et des regrets qui passent, des larmes qui se sèchent par elles-mêmes, des peines intérieures que le soleil interrompt, que la raison adoucit, que le temps diminue et que le trépas efface.

Mais si vous comprenez ce que c'est que perdre Dieu et le perdre pour jamais, vous ne trouverez point de peine égale à la grandeur de cette perte, ni à la violence de la douleur qui en résulte Vous pouviez compter entre vos biens la jouissance de Dieu, vous pouviez jouir éternellement de ce bien infini; vous aviez commencé de le posséder par la grâce dans le temps, et vous pouviez en avoir la possession entière par la gloire dans l'éternité. C'est pour cela que vous étiez né, c'est à cela que vous étiez destiné. Vous pouviez être roi, mais de quel royaume? D'un royaume qui n'a point de fin. Vous pouviez être bienheureux, mais de quelle béatitude? D'une béatitude infinie, d'une béatitude immense et d'une béatitude éternelle, par rapport à l'infinité, à l'immensité, à l'éternité de Dieu, qui est le terme, l'objet et l'essence de cette béatitude. C'est ce que vous vous reprocherez continuellement à vous-même, c'est à quoi vous penserez toujours, c'est de quoi votre esprit s'occupera sans interruption et sans relâche: d'où naîtra un supplice infini, un supplice immense, un supplice éternel, à proportion de l'infinité, de l'immensité et de l'éternité du bien dont vous serez privé pour jamais.

O Dieu! quel est ce tourment qui n'a point de bornes ni dans sa violence, ni dans son étendue, ni dans sa durée? Et si le regret qu'on a de quelque perte est plus sensible, à mesure que la chose qu'on a perdue est plus considérable, ne faut-il pas que la douleur qu'ont les damnés de se voir privés pour jamais du souverain bien, qui est d'un prix inestimable et qui est infiniment au-dessus de l'idée qu'on en peut concevoir, soit incompréhensible et soit infiniment au delà de tout ce que j'en peux dire.

De plus, la privation de Dieu entraîne nécessairement après elle la privation de tous

les autres biens; car, comme tous les biens viennent de Dieu, dès là qu'on est privé de Dieu pour jamais, il n'y a plus de biens à posséder, on ne doit plus espérer de joie ni de contentement, ni de consolation, ni d'honneur, ni de plaisir, ni de richesses, parce qu'on s'est éloigné de la source d'où coulent toutes ces choses. Car enfin que peut rester à celui qui a tout perdu en perdant Dieu? Quelle consolation peut recevoir une âme qui est devenue souverainement malheureuse par la privation éternelle du souverain bien, et quelle douceur peut-elle goûter dans l'amertume où la plonge le cruel souvenir de ce malheur irréparable.

Néanmoins la principale peine du dam consiste dans la privation de l'essence divine, plutôt que dans la privation de tout autre bien. Elle consiste proprement dans une séparation violente de l'âme d'avec son Dieu, qui ne peut se faire sans un extraordinaire sentiment de douleur, non de la part de Dieu, qui est incapable de souffrir, mais du côté de l'âme, qui est si sensible à cette douleur qu'il est impossible qu'elle en souffre de plus vive, de plus aiguë, de plus pénétrante.

Car enfin, qui peut expliquer avec combien de violence se fait cette séparation, lorsque l'âme se sépare de sa souveraine fin, vers laquelle elle se porte de toute son inclination et de tout son poids? Elle ne sent point en cette vie cette inclination ni ce poids, à cause de sa captivité dans le corps et des liens qui l'attachent à la terre; mais dans l'autre monde, délivrée de cette captivité et de ces liens, elle se portera vers sa fin avec tant d'impétuosité, elle aura un si violent désir de se joindre à son Dieu, que le moindre retardement de cette union lui sera un tourment insupportable. Que sera-ce d'une séparation éternelle, lorsqu'elle se verra éternellement séparée de sa fin, éternellement éloignée de son centre, éternellement dépouillée de sa béatitude, éternellement privée de son Dieu?

Pour entendre ceci, je présuppose que la douleur, de quelque nature qu'elle soit, vient de la séparation et de la division qui se fait entre deux parties qui sont unies ou même entre deux substances qui ont quelque liaison entre elles. De sorte que plus étroite, plus intime et plus indissoluble est l'union, plus difficilement se fait cette division et plus vivement on sent cette douleur.

Ainsi, comme l'âme détachée de son corps veut se réunir à son Dieu et qu'elle se porte vers lui avec toute l'impétuosité et tout l'effort dont elle est capable, de l'arrêter au milieu de sa course, d'empêcher qu'elle n'arrive point à ce terme de son repos, et de faire qu'elle demeure éternellement séparée de ce premier Etre, qui est sa fin et son centre, c'est sans doute lui faire une extrême violence et lui causer une souveraine douleur.

Vu principalement que cette séparation se fait par la justice et par la puissance de Dieu, qui repousse cette âme et l'éloigne de sa face comme un objet d'indignation et de haine. Tellement que Dieu fait dans cette âme deux effets bien différents: d'un côté, par une vertu semblable à celle de l'aimant, il attire cette âme vers lui et dans le même temps, par une opération toute contraire, il la rejette et l'écarte infiniment de lui. Tellement que cette âme sent tout à la fois deux mouvements opposés qui la déchirent et qui la divisent d'elle-même : un mouvement d'union qui la porte vers Dieu comme vers son principe et vers sa fin; un mouvement de séparation qui met une distance infinie et, pour parler ainsi, un chaos immense entre elle et Dieu.

Oh! qui peut exprimer le malheur de cette âme damnée, toujours unie à Dieu et toujours séparée de Dieu? Toujours unie à Dieu, par son essence et par son inclination naturelle, toujours séparée de Dieu par son dérèglement et par la punition qu'elle a méritée.

Qui peut comprendre le supplice de cette âme malheureuse toujours poussée vers Dieu et toujours repoussée de Dieu? Toujours poussée vers Dieu qui, par un pouvoir infini qu'il a d'attirer tout à lui, imprime dans cette âme un mouvement presque infini, par lequel elle se porte vers lui avec une véhémence en quelque façon infinie; toujours repoussée de Dieu qui, par une aversion éternelle qu'il a pour cette âme réprouvée, l'éloigne infiniment de lui et la met dans une impossibilité funeste d'arriver jamais jusqu'à lui.

Ainsi, comme il n'y a point de séparation qui n'engendre de la douleur dans les sujets qui sont capables de quelque sentiment, et que, plus il y a de liaison entre eux, plus il souffrent quand on les divise, ne faut-il pas qu'une âme séparée de Dieu, avec qui elle est plus essentiellement unie qu'avec elle-même, et par qui elle subsiste plus que par sa propre subsistance, puisqu'elle retournerait d'abord dans son néant si ce premier Etre, qui est le principe de tous les autres, cessait un seul moment de la soutenir et de répandre sur elle l'influence nécessaire à sa conservation, ne faut-il pas, dis-je, qu'elle souffre, par cette cruelle séparation, toute la violence dont la créature est capable, et qu'elle endure infiniment plus de douleur que si on la déchirait ou si on la divisait d'elle-même.

Voilà ce que c'est que d'être privé et d'être séparé de Dieu. Voyons ce que c'est d'en être abandonné pour jamais et d'être l'éternel objet de sa haine. Dieu n'est plus la possession de l'âme damnée, c'est ce que je viens de montrer; l'âme damnée n'est plus la possession de Dieu, c'est la seconde peine du dam, et la seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME PARTIE.

L'âme damnée n'est plus la possession de Dieu.

Pour comprendre quelle est la peine d'une âme damnée quand Dieu l'abandonne, et qu'il s'en dépouille entièrement comme d'une chose qui n'est plus à lui, il faut observer qu'encore que toutes les créatures ap-

partiennent essentiellement à Dieu et qu'il ne puisse pas même se déposséder du droit qu'il a sur elles, il y en a pourtant qui sont à lui d'une manière spéciale et dont il s'est singulièrement réservé le domaine. Ainsi, bien que toutes les nations soient soumises à son empire et qu'elles soient toutes obligées de le reconnaître pour leur souverain seigneur, il a néanmoins autrefois choisi celle des Juifs pour être son peuple d'une façon particulière, et pour être comme son sort, sa portion et son héritage. C'est de cette sorte que l'âme chrétienne lui appartient en propriété, et par une singulière possession qu'il en a voulu prendre, non-seulement comme son créateur, mais encore comme son rédempteur et comme son protecteur, puisqu'il l'a rachetée par le prix de son sang, et qu'après avoir tout donné pour l'acquérir, il en a pris le soin par une protection spéciale de sa divine providence.

Mais quand cette âme s'est retirée de cette domination pour vivre selon son caprice; quand elle s'est dérobée à son maître légitime pour se donner à des usurpateurs et à des tyrans; quand elle a mieux aimé appartenir au monde qu'à Jésus-Christ, et s'abandonner à son humeur, à sa passion, à sa brutalité plutôt qu'à la raison, à l'Evangile, à la grâce; quand elle s'est rendue indigne d'être le partage de Dieu et d'avoir Dieu pour son partage; en un mot, quand elle a mérité d'être privée de la couronne céleste et d'être condamnée au supplice éternel; c'est pour lors que Dieu se retire d'elle et qu'il ne la reconnaît plus pour la sienne; c'est pour lors qu'il s'en défait par une renonciation entière et qu'il la livre entre les mains des démons, afin qu'ils exercent leur tyrannie sur elle et qu'elle soit éternellement la victime de leurs fureurs et la compagne de leurs tourments; c'est pour lors qu'il la réprouve, qu'il la rejette et qu'il l'abandonne tout à fait. Il lui ôte toutes les marques de sa possession, tous les témoignages de sa bienveillance et tous les priviléges de sa grâce; il la déshérite, il la dépouille et la défigure tellement qu'il ne lui laisse plus aucun trait de sa ressemblance ni aucun caractère de son adoption, ni aucun vestige de sa bonté. Il la retranche de son corps, de sa famille et de sa terre : de son corps comme un membre corrompu, de sa famille comme un malheureux avorton, de sa terre comme un arbre maudit, qui ne sert qu'à être la nourriture des flammes.

Infortuné chrétien, qui deviez briller dans le ciel avec plus d'éclat que l'astre du jour, et qui par le mauvais usage de votre liberté êtes devenu la proie de l'enfer, hélas ! vous apparteniez à Dieu par tant de titres : par la création, par la conservation, par la rédemption et par la justification. Dieu souhaitait si ardemment de vous posséder, il avait fait tant de démarches, il avait pris tant de soins, il avait employé tant d'adresses, il avait essuyé tant de travaux, il avait souffert tant de peines, il avait mis en usage tant d'inventions de sa sagesse et de sa bonté, pour vous attirer à lui et pour faire la conquête de votre cœur, afin que vous fussiez sa possession et qu'il fût la vôtre dans le temps et dans l'éternité. D'où vient qu'il vous abandonne et qu'il vous déteste maintenant ? Ne faut-il pas qu'il y ait de votre côté quelque grand motif qui le porte à cela, puisque de sa part il ne peut y avoir aucune raison de ce changement ? Car il n'est point sujet à l'inconstance, et la qualité dont il se glorifie le plus est d'être immuable : *Ego Deus et non mutor* (*Malach.*, III). Il ne se repent jamais, dit l'Apôtre, du bien qu'il a fait et, comme parle le Sage, il est incapable de haïr les ouvrages de sa puissance, qui sont tous des productions de son amour : *Sine pœnitentia sunt dona et vocatio Dei* (*Rom.*, XI). Il ne peut concevoir aucune aversion de ses créatures, à moins que par un abus de ses grâces, ou par un mépris de ses lois ils ne méritent sa haine et n'allument sa vengeance : *Nihil odisti eorum quæ fecisti.* (*Sap.*, XI).

Pendant que le peuple d'Israël demeura dans le devoir, dans l'obéissance et dans la véritable religion, voyez combien tendrement Dieu le caressait, combien fréquemment il le visitait, combien favorablement il le secourait dans ses besoins, et combien puissamment il le défendait contre ses ennemis. Considérez combien il a fait de prodiges pour le délivrer de la servitude, pour le nourrir dans le désert et le conduire dans la terre promise. Une mère, disait-il par la bouche d'Isaïe, peut-elle s'oublier de son enfant ? Et quand elle pourrait avoir de la dureté pour un objet pour qui la nature ne lui inspire que de la tendresse, sache, ma chère nation, que tu ne seras jamais effacée de ma mémoire ni de mon cœur : j'aurai pour toi un amour plus que maternel et un soin plus que paternel ; tu seras mon peuple de bénédiction et de faveur, tu seras mon héritage, et si tu te rends digne de moi, je serai mutuellement ta possession.

Mais quand ce peuple, naturellement porté à la superstition, tomba dans l'idolâtrie et que, prosterné devant le veau d'or, il le reconnut pour le Dieu qui l'avait tiré de la captivité d'Egypte, pour le Dieu qui l'avait délivré de la puissance de Pharaon, pour le Dieu qui lui avait ouvert un passage dans la mer, pour le Dieu qui l'avait nourri de la manne et qui, pour éteindre sa soif, avait fait sortir l'eau du sein des rochers, Dieu s'irrita tellement de cette perfidie, de cette impiété et de cette abomination, qu'il voulut d'abord exterminé cette nation, et que, pour témoigner qu'il ne la reconnaissait plus pour sienne, il dit à Moïse : *Vade, descende, peccavit populus tuus* (*Exod.* XXXII); vois le péché que ton peuple a commis. Remarquez qu'il ne l'appelle plus son peuple comme il avait accoutumé, mais le peuple de Moïse, et si ce prophète ne se fût opposé à sa colère par le pouvoir qu'il avait de fléchir son cœur, ce Dieu jaloux de sa gloire, n'eût pas manqué de témoigner son ressen-

timent par la ruine de cette nation infidèle et ingrate.

Ce même peuple, depuis le parricide qu'il a commis dans la personne de Jésus-Christ, ne trouvant plus un autre Moïse qui s'intéresse pour sa réconciliation et pour sa grâce se trouve tellement abandonné de Dieu, qu'il erre dans le monde sans possession, sans demeure, sans temple, sans autels, sans sacrifice, sans chef, sans protecteur, sans république, sans religion, sans foi et sans loi, selon le prophète d'Osée (*Osée*, III).

Cet abandonnement funeste est une figure, mais une légère figure de celui que souffre l'âme damnée dans les enfers, et pour le comprendre, rappelez dans votre mémoire l'état de cette âme pendant qu'elle était sous le domaine de Dieu et sous la protection de sa puissance, sous la conduite de sa sagesse et sous l'influence de sa bonté.

Un bon père qui travaille pour l'entretien de sa famille, un bon prince qui s'intéresse pour le repos de son peuple, un bon pasteur qui veille pour la conservation de son troupeau, un bon économe qui s'applique soigneusement à cultiver sa terre pour en tirer du fruit avec abondance, sont les comparaisons dont l'Ecriture se sert pour exprimer le soin que Dieu prenait de cette âme pendant qu'elle était sous sa possession. Il la regardait comme son héritage qu'il avait racheté par sa mort, comme son royaume qu'il avait reconquis par sa grâce, comme sa brebis qu'il avait réunie à son troupeau, et comme son enfant à qui il avait redonné la vie par la perte de la sienne. Il l'avait adoptée pour être l'héritière de sa couronne, et c'est pour cela qu'il avait imprimé sur elle le caractère de sa filiation par la grâce du baptême. Il l'avait élevée dans le sein de son Eglise, il lui avait fait sucer le lait de sa doctrine avec celui de sa nourrice, il l'avait nourrie de sa chair et de son sang, il l'avait instruite de ses divines maximes et de ses vérités éternelles, en un mot il l'avait destinée à sa gloire et lui avait promis que si elle voulait seconder ses desseins, il l'a rendrait participante de son bonheur, et la ferait asseoir sur son trône, pour régner éternellement avec lui, dans une parfaite société de biens, d'honneurs et de plaisirs.

Mais depuis que pour avoir abandonné Dieu, elle en est abandonnée pour jamais, hélas! qu'elle a changé de condition, et qu'elle est dissemblable à elle-même.

La première peine de cet abandonnement est que, comme une terre qu'on laisse inculte ne porte plus ni de fruits ni de fleurs et n'est féconde qu'en épines et en chardons ; de même cette âme abandonnée de Dieu devient si stérile et si malheureuse que dans toute l'éternité elle ne fera jamais aucune bonne action, elle n'aura jamais aucune bonne pensée, elle ne dira jamais aucune bonne parole, elle ne formera jamais aucun bon désir. Incapable de tout bien et capable de tout mal, elle ne recevra jamais aucune consolation dans ses peines, aucune douceur dans ses amertumes, aucun rafraîchissement dans ses flammes, aucune diminution dans ses tourments.

La raison est qu'elle est abandonnée de celui qui seul est le principe de tout le bien qu'elle pouvait produire ou qu'elle pouvait posséder. Adieu plaisirs, dira-t-elle, puisque je me suis fermée la porte à tous les plaisirs; adieu délices, puisque j'ai tari la source de toutes les délices ; adieu contentements, puisque j'ai séché la fontaines de tous les contentements; adieu repos, adieu joie, adieu félicité, puisque je n'ai plus celui qui seul était le centre de mon repos, l'origine de ma joie et l'objet de ma félicité. Mais, poursuivra-t-elle, qui me délivrera de la violence des feux qui me consument, puisque je n'ai plus de libérateur? qui me protégera contre la fureur des démons qui me tourmentent, puisque je n'ai plus de protecteur? qui me sauvera de la rage des loups qui me dévorent, puisque je n'ai plus de Sauveur? qui me défendra du torrent des maux qui m'inondent, puisque j'ai pour adversaire celui qui seul était capable d'être mon défenseur.

Représentez-vous le malheur effroyable du mauvais riche qui, dans l'ardeur de la soif qui le dévore, demande seulement une goutte d'eau qui le rafraîchisse et ne peut l'obtenir. Parce qu'une âme dès là qu'elle est abandonnée de Dieu, de qui dérive tout le secours qu'on peut attendre et le soulagement qu'on peut recevoir, ne peut espérer aucune chose qui diminue le supplice qu'elle endure, et se trouve contrainte de soutenir tout le poids du mal qui l'accable, sans mélange d'aucun adoucissement.

En second lieu, comme un domaine duquel on n'a plus de soin devient pire de jour en jour et se détruit de plus en plus; de même, cette âme délaissée de Dieu va toujours de mal en pis, et bien qu'il ne semble pas qu'on puisse rien ajouter à son supplice, elle craindra toujours quelque nouveau tourment. De sorte que, comme son éternité malheureuse n'aura point de fin, son malheur croîtra jusqu'à l'infini, puisqu'elle n'aura plus personne qui répare ses pertes, qui guérisse ses blessures, qui ferme ses plaies, et qui soulage ses maux : *A generatione in generationem desolabitur; in sæcula sæculorum, non erit transiens per eam* (*Is.* XXXVI).

Troisièmement, comme un héritage qu'on déserte devient la possession des animaux, qui vont impunément paître dans ce lieu, y faire le dégât, y causer des ravages, suivant la parole d'Isaïe : *Possidebunt illam onocrotalus et ericius ; ibis et corvus habitabunt in ea* (*Is.* XXXIV). De même cette âme rejetée de Dieu tombera de ses mains en celle des démons qui, comme des bêtes féroces, se jetteront sur elle, en feront leur proie, en assouviront leur rage, et, par un plein pouvoir qu'ils auront sur elle, l'obséderont et la posséderont éternellement.

Représentez-vous ce que font ces malheureux esprits dans la personne des energumènes qu'ils obsèdent et qu'ils possèdent sur la terre. Voyez combien ils les défigurent,

combien ils les rendent horribles et monstrueux, combien de contorsions, combien de violences et combien de cruautés ils leur font souffrir. Considérez de plus combien ils ont inventé de supplices pour tourmenter les martyrs, combien ils ont pris de figures effroyables pour épouvanter les saints dans leurs solitudes, et combien ils exercent encore de barbaries et d'inhumanités dans la personne de ceux qui par des pactes impies se sont volontairement donnés à eux, et se sont malheureusement abandonnés à leur tyrannie.

Néanmoins Dieu met des bornes à leur fureur sur la terre, et lorsqu'il leur permit d'exercer la patience de Job par l'enlèvement de ses troupeaux, par l'embrasement de ses maisons et par les ulcères dont ils couvrirent son corps, il leur défendit d'attaquer son âme, leur disant, comme lorsqu'il commande à la mer d'arrêter l'impétuosité de ses flots : *Usque huc venies;* vous viendrez jusque-là, et vous ne passerez pas outre.

Mais dans les enfers, où il n'y aura nul ordre, *ubi nullus ordo*, ils seront entièrement déchaînés, leur puissance ne sera pas limitée, et ils pourront exercer toute leur rage sur le corps et sur l'âme des damnés. Hélas! qui peut imaginer les divers tourments qu'ils feront souffrir à ces malheureux? Combien de fois prendront-ils la figure des lions affamés pour les dévorer, et celle des serpents envenimés pour les piquer, et celle des pointes d'acier pour les percer, et celles des peignes de fer pour les déchirer. Comme ils sont extrêmement cruels, et qu'ils ne sont pas moins ingénieux pour inventer des supplices, on ne peut se figurer l'horrible diversité de peines qu'ils feront souffrir à ces misérables, soit pour contenter l'inclination maligne qu'ils ont de faire du mal, soit pour chercher quelque consolation de leur malheur dans celui des autres, soit enfin pour décharger sur les créatures la haine qu'ils ont contre Dieu; car, comme Dieu punit leur insolence et qu'il est infiniment au delà de leur malice, ne pouvant pas exercer leur fureur contre lui, ils la déchargent horriblement sur ceux qui sont ses ouvrages ou ses images.

En dernier lieu, l'âme réprouvée, dès là qu'elle est abandonnée de Dieu, elle l'est aussi de toutes les créatures, de ses amis, de ses proches, de ses serviteurs, de ses richesses, de ses honneurs, de ses titres, de ses charges, de ses emplois, de la pourpre, de la soie, de l'or, de l'argent, du soleil, des astres, des éléments, des mixtes et de toutes choses. Oh! qui peut concevoir sa misère dans cette déplorable nudité où, manquant de tout, elle ne trouve rien qui la soulage.

L'Apôtre nous append que toutes les créatures gémissent dans ce monde sous la loi du pécheur, qui les fait servir à ses iniquités, contre l'ordre de celui qui les a soumises à nos volontés et qui les a destinées à nos usages. *Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (*Rom.*, VIII). Nous les employons bien souvent pour contenter nos passions déréglées et pour exécuter nos mauvais desseins; *vanitati creatura subjecta est non volens.* Mais, délivrées de cette servitude en l'autre monde, elles ne ne serviront plus qu'au bonheur des justes et au malheur des impies; elles seront toutes entre les mains de Dieu, comme autant d'instruments pour exécuter les arrêts de sa justice dans la personne des coupables; et comme elles ont été souvent forcées de coopérer à la vanité, à l'ambition, au luxe, à la mollesse, à l'intempérance, à la brutalité des méchants, elles n'opéreront jamais en eux autre chose que la confusion, l'ignominie, l'indigence, le déplaisir et la douleur.

Le soleil leur refusera sa lumière, les astres n'auront pour eux que de malignes influences, le ciel, qui devait être leur demeure éternelle, s'ils ne se fussent pas volontairement exclus de ce bienheureux séjour, se fermera sur eux et, pour leur ôter entièrement l'espérance d'y entrer, leur opposera des portes d'airain et de bronze. Les bienheureux seront insensibles à leurs misères, ceux-là mêmes qui les ont tendrement chéris sur a terre, ne seront jamais touchés de leurs peines ni de leurs plaintes. Bien loin de trouver quelque consolation dans la multitude des misérables qui seront les compagnons de leur supplice, il n'y en aura pas un seul qui ne leur devienne un surcroît de tourment, ou par l'horreur qu'ils auront les uns des autres, ou par la puanteur qu'ils exhaleront les uns sur les autres, ou par la fureur qu'ils exerceront les uns contre les autres.

La terre ni les semences qu'on y jette ne leur produiront jamais aucun secours pour remédier à la cruelle faim qui les tourmentera. La mer ni les fleuves qui en émanent ne leur fourniront jamais une seule goutte d'eau, pour adoucir la violence de leur soif; l'air s'enfuira, pour leur ôter la douceur de la respiration, et de tous les éléments il n'y aura que le feu qui leur tiendra une éternelle compagnie et qui, par une vertu surnaturelle qu'il recevra de Dieu, s'attachera non-seulement à leur corps, mais encore à leurs âmes, pour les brûler, toutes spirituelles qu'elles sont, de même que si c'étaient des matières combustibles.

C'est ainsi que les sujets, s'intéressant pour leur prince et regardant ses ennemis comme les leurs propres, assemblent leurs forces pour les combattre, les poursuivent en tous lieux et, lorsqu'ils les ont vaincus, les emmènent captifs et leur font souffrir la peine de leurs insolentes entreprises.

O Dieu! quelle doit être la désolation d'une âme qui, pour s'être révoltée contre son créateur, voit toutes les créatures soulevées contre lui, toutes armées pour lui nuire et toutes unies ensemble pour l'accabler, sans qu'il y en ait une seule qui prenne sa défense ou qui déplore son malheur.

Dans cette foule d'ennemis qui l'assiégeront de toutes parts, elle se joindra avec eux pour se faire la guerre à elle-même, elle s'armera elle-même contre elle-même, et in-

supportable à elle-même, elle se haïra, elle se détestera, et par une éternelle rage qu'elle concevra contre elle-même elle se persécutera et se déchirera elle-même.

Non-seulement elle tournera sa fureur contre elle-même, mais encore principalement contre Dieu, qu'elle regardera comme l'implacable vengeur de ses crimes et comme l'immortel auteur de ses peines.

Voilà, messieurs, ce qu'il y a de plus effroyable dans les enfers, un divorce éternel, une inimitié irréconciliable, une haine mutuelle entre l'âme damnée et Dieu. Cette âme ne sera plus rien à Dieu, et Dieu ne sera plus rien à cette âme.

Ce même Dieu dont la seule vue cause la souveraine félicité se représentera si terrible aux yeux de cette âme, qu'elle voudra, pour échapper à son courroux, s'éloigner infiniment de lui. Mais plus elle voudra s'éloigner de Dieu pour se soustraire à sa fureur, plus Dieu s'approchera d'elle pour lui faire sentir toute la pesanteur de son bras et pour lui faire boire toute l'amertume de sa colère. Comme plus elle voudra s'approcher de Dieu pour chercher son bonheur en lui, plus Dieu s'éloignera d'elle pour la rendre malheureuse par son éloignement, encore plus que par sa redoutable présence.

De sorte que cette âme sera perpétuellement divisée et déchirée par deux sentiments contraires d'inclination et d'aversion. D'un côté, par un sentiment d'inclination elle se portera, mais inutilement, vers ce divin objet, comme vers le terme bienheureux où consiste son repos éternel. D'une autre part, voyant cet être toujours irrité, toujours armé contre elle, toujours occupé à la persécuter, à la tourmenter, elle concevra contre lui un éternel sentiment d'aversion et deviendra, pour parler ainsi, un démon qui se déchaînera contre lui, qui le haïra, qui le maudira, qui lui fera mille imprécations, qui lui vomira mille blasphèmes horribles, et qui l'aura tellement en exécration que, si elle pouvait, elle le détruirait et l'anéantirait.

Mais ce qu'elle ne pourra faire contre Dieu, Dieu l'exécutera sur elle. Quelque mauvaise volonté qu'elle ait contre Dieu, elle ne peut que le haïr et lui souhaiter du mal. Elle ne saurait lui nuire, et bien que par son immensité il soit avec elle dans les enfers, il est néanmoins infiniment au delà de ses attaques et de ses fureurs. Mais elle n'est pas invulnérable comme lui; bien qu'elle ne soit point sujette à la mort, elle sera toujours sujette à la douleur, et son désespoir sera de souffrir toujours et de ne mourir jamais, parce que Dieu, qui la regardera toujours comme l'objet de sa haine, lui fera toujours sentir l'effet de son inimitié; il en fera toujours le but de sa colère et la victime de sa vengeance; il saura bien accorder en elle la mort avec la vie, pour la faire toujours mourir par la violence des tourments, et la faire néanmoins toujours vivre.

Car, enfin, la haine de Dieu n'est pas moins ingénieuse qu'elle est puissante pour inventer les moyens de se satisfaire et pour les mettre en exécution. Elle n'est pas inefficace comme celle de la créature. Elle procure tout le mal qu'elle désire, et il faut nécessairement que ceux qu'elle veut rendre malheureux le deviennent.

Si bien que, comme l'amour de Dieu envers les saints se contente pleinement par les biens immenses qu'il leur communique, de même sa haine envers les damnés se satisfait parfaitement par les maux infinis dont il les accable, ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même. Je ferai, dit-il, reposer ma fureur sur le supplice de mes ennemis, je ferai mes délices de leurs tourments, et dans l'amertume de leurs douleurs je goûterai toutes les douceurs de la vengeance : *Quiescere faciam indignationem meam in te* (*Ezech.*, XXIV).

Ne faut-il pas qu'une âme réprouvée soit bien odieuse et bien misérable? Ne faut-il pas qu'elle soit bien odieuse, puisque Dieu, qui ne peut haïr aucun de ses ouvrages, que Dieu, qui étend son amour jusqu'à la moindre de ses créatures, que Dieu, qui fait du bien aux vipères mêmes, quelque malfaisantes qu'elles soient, ne trouve rien dans cette âme qui puisse être le motif de sa bienveillance, ne voit rien en elle qui l'engage à la secourir, et se sent obligé de la haïr et de la détester éternellement? Mais ne faut-il pas qu'elle soit bien misérable d'être l'objet éternel de l'aversion et de la haine de Dieu, d'avoir éternellement Dieu pour adversaire et pour partie? De deux ennemis qui se choquent il faut nécessairement que le plus faible succombe sous la puissance du plus fort. Que deviendras-tu donc, âme damnée qui es si malheureusement tombée dans l'inimitié de Dieu? Désarmée, nue, abandonnée de tout secours, que deviendras-tu dans la guerre que te fera pendant toute l'éternité cette redoutable puissance? Que deviendras-tu sous la pesanteur infinie de son bras, sous la foudre de son implacable colère et sous l'effroyable grêle de ses coups, qui ne cesseront jamais de pleuvoir sur ta tête? Combien de fois diras-tu : *Aggravata est manus Domini super me?* La main du Seigneur s'est appesantie sur moi, je sens le poids de sa toute-puissance, sous lequel je suis accablée, et je reconnais maintenant, mais trop tard, combien la créature est insensée de vouloir se soulever contre son Dieu.

Væ universo quod obvium forte offenderit cedere nescia rectitudo, nam fortitudo est, dit élégamment saint Bernard (*Bern.*, *liv.* V *de Consid.*, *c.* 12). Malheur à tout ce qui est tortu et qui n'est plus en état d'être redressé. Comme il est formellement opposé à Dieu, qui est la souveraine rectitude et qui est aussi la souveraine force, il faut nécessairement qu'il en soit battu et qu'il en soit brisé.

Car, comme poursuit admirablement ce Père, ce qui est tortu ne s'accorde et ne s'ajuste jamais avec ce qui est droit. De sorte que ces deux choses venant à se rencontrer et à se choquer, il est nécessaire que l'une plie ou qu'elle soit foulée par la rencontre et

par le choc de l'autre. Or, il est certain que celle qui est droite et qui n'est pas seulement la souveraine rectitude, comme j'ai dit, mais encore la souveraine force, ne peut céder. Il faut donc que celle qui n'a nulle conformité à cette première règle, et dont le dérèglement est toujours accompagné de faiblesse, reçoive le coup et porte toute la peine : *Nunquam recto pravoque conveniet. Hæc enim sibi invicem adversantur, etsi non invicem lædant. Læsio alterius est, absit, ut Dei.*

Pendant que nous sommes sur la terre, quelque éloignés que nous soyons du droit chemin, nous y pouvons revenir, et Dieu pour nous y remettre se sert de plusieurs moyens. Il emploie la loi, ou l'Evangile, ou la prédication, ou l'exemple, ou les avis, ou les promesses, ou les menaces, ou les châtiments. Mais dans les enfers, où l'âme s'est écartée pour jamais du droit chemin, où ni la loi, ni l'Evangile, ni la prédication, ni l'exemple, ni les avis, ni les promesses, ni les menaces ne peuvent plus servir pour la ramener dans son devoir, on ne peut employer que les châtiments, on ne peut user que des verges pour la rappeler, s'il était possible, de ses égarements. Mais, comme par une obstination volontaire et coupable elle demeure toujours égarée, toujours éloignée de sa fin, toujours séparée de son chef, toujours opposée à son Dieu, il faut qu'elle soit toujours maltraitée par celui qui ne peut rien souffrir de déréglé et de défectueux, qui veut que tout soit dans l'ordre et que tout marche dans la voie qu'il a marquée, qui foudroie et qui brise tout ce qui résiste à ses volontés et qui s'oppose à ses desseins.

C'est ainsi qu'un pasteur frappe sa brebis qui s'est éloignée du bercail, et la frapperait éternellement, si éternellement elle refusait de se réunir à son troupeau ; c'est ainsi qu'un sculpteur qui trouverait toujours quelque défaut dans sa statue aurait toujours en main, ou le ciseau pour la tailler, ou le marteau pour la battre ; c'est ainsi qu'un père qui verrait toujours son fils dans la désobéissance et dans le désordre l'abandonnerait enfin ou ne cesserait jamais de le châtier; c'est ainsi qu'un prince qui aurait toujours sur les bras un sujet rebelle et séditieux ferait toujours agir sa puissance ou sa justice pour le punir ou pour le perdre.

Et c'est par ces raisons qu'on peut justifier la conduite de Dieu dans l'éternité des flammes qui sont allumées dans les enfers pour le supplice des coupables. Car, comme le pécheur après cette vie est incapable de pénitence et qu'il doit persévérer éternellement dans son péché, Dieu sera toujours obligé d'avoir en main, ou le bâton pour frapper cette brebis égarée, ou le fouet pour châtier cet enfant vicieux, ou le fer pour punir ce sujet révolté, ou le feu pour brûler cet ouvrage défectueux, qui déshonore son auteur, ou plutôt qui se déshonore lui-même, puisque sa difformité vient de lui-même, et non pas de son auteur.

Comme Dieu verra toujours cet homme dans le vice, il y trouvera toujours le motif de son aversion, il y rencontrera toujours le sujet de sa colère, et par conséquent il ne cessera jamais de le persécuter et de le tourmenter.

Je ne parle pas ici de la peine qu'il lui fera souffrir, j'en parlerai dans les deux discours suivants, et j'en ferai voir la violence dans l'un et la durée dans l'autre.

Oh ! qu'il est doux d'avoir un Dieu indulgent, et qu'il est amer d'avoir un Dieu vengeur! Qu'il est doux d'éprouver un Dieu libéral, et qu'il est amer d'éprouver un Dieu foudroyant! Qu'il est doux d'être plongé dans le torrent des voluptés que Dieu fera couler sur les justes, et qu'il est amer d'être submergé dans l'abîme des malheurs que Dieu fera pleuvoir sur les méchants! Qu'il est doux, enfin, de jouir de Dieu et d'en jouir éternellement! Mais qu'il est amer d'en être privé et d'en être privé pour jamais ! *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.*

Craignez, messieurs, craignez la peine du sentiment, parce qu'il n'y en a point de plus sensible au corps ; mais craignez encore davantage la peine de la privation, parce qu'il n'y en a point de plus sensible à l'âme. Craignez dans les enfers la présence terrible d'un Dieu qui se venge ; mais craignez-y davantage l'éloignement funeste d'un Dieu qui ne peut se venger mieux de ses ennemis qu'en s'éloignant d'eux pour jamais. En un mot, craignez Dieu, mais craignez principalement de le perdre, et de le perdre sans espérance de pouvoir jamais le recouvrer, puisqu'il est le souverain bien, et que la perte de ce bien, qui est infini, est un mal en quelque façon infini, un mal qui exclut tous les biens et qui renferme tous les maux ensemble.

Quelques-uns qui ne jugent des choses que par les sens n'appréhendent peut-être pas beaucoup cette peine du dam, parce que ce n'est, disent-ils, qu'une peine d'esprit qui n'afflige que l'âme et qui ne blesse point le corps. Mais, outre que cette peine de l'âme est toujours suivie de celle du corps, qui doute que le tourment de l'esprit ne surpasse de beaucoup celui des sens, et qu'une douleur intérieure et purement spirituelle ne soit incomparablement plus vive et plus forte qu'une douleur extérieure et matérielle?

Une confusion, une flétrissure, un opprobre, une perte de procès, un renversement de fortune, ne sont-ce pas des maux que l'âme sent plus vivement que ceux du corps? Mais d'où vient la douleur que nous sentons ? N'est-ce pas de l'âme plutôt que du corps, puisque l'expérience nous apprend que le corps, séparé de l'âme, est incapable de sentiment. De plus, comme l'âme est plus noble que le corps et que les plaisirs de l'esprit surpassent notablement les plaisirs des sens, de même les peines de cette partie supérieure, spirituelle, divine et immortelle sont incomparablement plus grandes que les peines de l'autre partie, qui lui est inférieure,

et qui sans elle n'est qu'une matière informe et incapable d'agir, de voir, d'entendre et de sentir.

Mais encore les démons, qui sont de purs esprits, sans mélange de l'être corporel, comme ils ont plus péchés que les hommes, ne doivent-ils pas être plus tourmentés que les hommes, et partant ne faut-il pas qu'ils soient plus susceptibles de la douleur ?

Par la même raison, comme l'âme est plus coupable que le corps, puisque c'est dans la substance de l'âme où la liberté réside, et non pas dans celle du corps, et que c'est proprement l'âme qui pèche, et non pas le corps, qui n' est pour le plus que l'instrument du péché, n'est-il pas nécessaire que l'âme soit plus rigoureusement punie, et qu'ainsi elle soit plus capable du supplice, plus sujette à la douleur et plus sensible à la peine que le corps?

Mais enfin il y a deux choses dans le péché, comme j'ai dit : l'éloignement de Dieu et l'attachement à la créature. Par l'éloignement de Dieu on mérite la peine de la privation, et par l'attachement à la créature on est condamné à la peine du sentiment. D'où j'infère que l'éloignement de Dieu étant plus criminel que n'est l'attachement à la créature, la peine de la privation doit être sans doute plus affligeante que la peine du sentiment, afin que la justice vindicative soit dans l'ordre, et que la vengeance soit proportionnée à l'injure.

Jugez de là quel mal et quelle amertume sera-ce de s'être retiré de Dieu et d'en être privé pour jamais, puisque ni les flammes de l'enfer, en comparaison desquelles les feux de ce monde les plus ardents ne sont que des ombres, ni ces prisons éternelles où le jour n'entrera jamais, ni l'impitoyable tyrannie des démons, ni l'effroyable compagnie des damnés, ni les monstres, ni les furies, ni les spectres, ni les puanteurs intolérables, ni les tortures perpétuelles, ni toutes les autres rigueurs que la justice de Dieu exercera sur le corps des réprouvés, ne seront pas si sensibles, ni si fâcheuses à l'âme de ces malheureux que cette seule pensée qu'ils ne verront jamais Dieu, qu'ils n'auront jamais le bonheur de posséder ce bien infini pour lequel ils avaient été faits, qu'ils l'ont perdu par leur faute et que cette perte est irréparable.

Ah! chrétiens, si vous saviez ce que c'est que Dieu, vous comprendriez infiniment mieux que je ne le saurais dire ce que c'est de le posséder et ce que c'est de le perdre. C'est pour acquérir cette possession et pour éviter cette perte que les saints ont tout abandonné, tout entrepris et tout souffert. Pensez-vous qu'ils manquaient de prudence, quand ils renonçaient aux plaisirs, quand ils fuyaient les honneurs, quand ils cherchaient les solitudes et qu'ils s'ensevelissaient tout vivants en des cavernes comme en des tombeaux, pour n'avoir plus de commerce avec les hommes? Un d'entre eux s'étant renfermé dans un antre comme dans une prison, y passa plusieurs années, les yeux toujours attachés à la terre, sans vouloir jamais envisager ceux qui le venaient voir; et quelqu'un lui demandant la raison d'une si rigoureuse conduite : Vous feriez, lui dit-il, plus que je ne fais, si vous aviez vu en enfer ce que j'y ai vu. Suivons donc aujourd'hui le conseil de saint Bernard, descendons en enfer pendant la vie, pour ne pas y descendre après la mort; méditons jour et nuit quelle peine c'est d'être brûlé par un feu qui ne s'éteint jamais, et particulièrement d'être condamné à ne voir jamais cette divine face dont la vue bienheureuse fait la souveraine félicité où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XVII.

SECONDE PEINE QU'ON ENDURE EN ENFER.

La violence de la douleur.

Crucior in hac flamma.

Je suis tourmenté dans ce feu (*S. Luc., ch.* XVI).

Bien que l'homme soit composé de deux parties, l'une spirituelle et l'autre sensible, qui sont l'âme et le corps, il est néanmoins en quelque façon plus corporel que spirituel, et il conçoit beaucoup plus les choses qui tombent sous les sens que celles qui frappent l'esprit, soit parce que l'âme, pendant qu'elle est liée avec le corps, ne peut agir indépendamment des organes ni juger des choses que par la disposition des sens, soit parce que l'usage des sens prévient toujours celui de la raison, et que dès l'enfance nous sommes beaucoup plus accoutumés aux choses extérieures et sensibles qu'à celles qui sont intérieures et purement spirituelles.

Ainsi, bien que la peine du sentiment soit inférieure à celle de la privation, et que ce soit un supplice incomparablement plus dur d'être privé de Dieu pour jamais que d'être brûlé par le feu de l'enfer, néanmoins cette peine corporelle et sensible ne fera pas moins d'impression et ne donnera pas moins d'effroi que l'autre, qui ne frappe que l'esprit et qui ne blesse que le cœur.

J'ai montré dans le discours précédent quel mal et quelle amertume c'est d'avoir abandonné Dieu et d'en être abandonné pour jamais. J'ai tâché d'exprimer avec quelle violence et quelle douleur l'âme damnée se sépare de son Dieu, avec qui elle est plus essentiellement unie qu'avec elle-même, et vers lequel elle se porte, comme vers son principe et vers sa fin, avec plus de véhémence et plus d'impétuosité que les choses naturelles vers leur élément et vers leur centre. J'ai dit que la perte de Dieu se doit estimer par sa possession, et que, comme c'est un bien infini de le posséder éternellement, c'est un mal incompréhensible de l'avoir perdu sans espérance de pouvoir jamais le recouvrer. En un mot, je vous ai représenté le divorce éternel et l'inimitié irréconciliable qui se trouvent entre l'âme damnée et Dieu. Comme cette âme n'est plus la possession de Dieu et que Dieu n'est plus la possession de cette âme, je vous ai laissés juger qui de ces deux maux est le plus grand, ou que Dieu ne

soit plus rien à cette âme, ou que cette âme ne soit plus rien à Dieu.

C'est ce que les théologiens appellent la peine du dam. Parlons maintenant de celle qu'ils nomment la peine du sens ; et pour en imprimer dans notre cœur une crainte salutaire, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de notre divine Mère, en disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

La peine sensible que souffrent les damnés est celle qui attaque tous les sens et qui se répand non-seulement dans toutes les parties du corps, mais encore dans toutes les facultés de l'âme; parce que l'âme, bien qu'elle soit une substance spirituelle, ne laisse pas néanmoins, par une opération surnaturelle de la justice divine, de souffrir cette peine sensible de même que le corps, et de la souffrir également, soit qu'elle soit unie avec le corps, ou qu'elle en soit séparée.

On peut dire en général de cette peine, premièrement qu'elle surpasse tous les tourments que la persécution la plus sanglante, la vengeance la plus envenimée, la cruauté la plus ingénieuse à tourmenter les hommes a pu jamais inventer.

Secondement qu'elle surpasse l'activité de tous les agents naturels, et la malice même de tous les démons, qui sont néanmoins si artificieux et si prompts à tourmenter.

Troisièmement qu'elle est toute surnaturelle, et qu'ainsi elle surpasse l'imagination et l'intelligence de tous les hommes et de tous les anges, si bien que, quand j'aurais une éloquence angélique et plus qu'humaine, je ne la saurais exprimer, et quelque chose que j'en pourrais dire, on en devrait concevoir infiniment davantage.

Quatrièmement que cette peine est si grande, qu'elle est digne de la colère et de la vengeance de Dieu, et qu'elle est égale ou proportionnée à la malice du péché, tellement qu'elle va jusqu'à l'infini, de même que le péché qui attaque l'infinie majesté de Dieu, et qui mérite par conséquent d'être puni par un supplice en quelque façon infini.

En dernier lieu que cette peine est l'effet ou le terme de la souveraine haine de Dieu, de sorte que, comme le souverain amour de Dieu envers les saints les rend souverainement bienheureux, on peut dire que cette souveraine haine de Dieu envers les damnés les rend souverainement misérables.

Mais voyons en particulier quelle est cette peine. L'Écriture sainte la met singulièrement en deux choses : dans le feu qui brûle ces malheureux, et dans le ver qui les ronge : *Vermis eorum non morietur, et ignis illorum non extinguetur* (*Is.*, *ult. cap.*), dit le prophète Isaïe : Leur ver ne mourra point, et leur feu ne s'éteindra jamais. C'est aussi l'expression du Sage : *Vindicta carnis impii ignis et vermis* (*Eccl.*, VII). La vengeance que la justice de Dieu exerce sur la chair de l'impie est le ver et le feu. Voyons premièrement quel est ce feu qui brûle les damnés, et secondement quel est ce ver qui les ronge. C'est le double supplice qui constitue la peine du sentiment, et qui fera le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est le feu qui brûle les damnés.

Il est certain qu'il y a du feu dans les enfers pour le supplice des coupables. C'est une vérité si constante dans l'Église et si clairement exprimée dans l'Écriture, qu'on ne peut la révoquer en doute sans intéresser la foi et sans refuser à Dieu la créance qu'on doit au témoignage de sa parole. *Crucior in hac flamma* (*Luc.*, XVI), dit un réprouvé dans son tourment : Je suis cruellement tourmenté dans ce feu. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* (*Matth.*, XXV), dira le Sauveur à tous les damnés, lorsqu'il montera sur le trône de sa justice avec toute la majesté de sa gloire. Allez, malheureux, dans le feu qui ne s'éteint jamais.

Il est, de plus, indubitable qu'il n'y a point de supplice plus aigu ni plus violent que celui du feu. La raison se prend, soit de la nature de notre tempérament, qui se dissout par une chaleur excessive avec une douleur inexplicable, soit de la nature de la chaleur même, qui pénètre jusqu'à la moelle de nos os, et qui, s'étant glissée dans le principe du sentiment et jusque dans la source de la douleur, y cause les plus vifs et les plus sensibles tourments qui se puissent imaginer.

C'est pour cela que les crimes qui se commettent immédiatement contre Dieu, parce qu'ils sont plus énormes que ceux qui se commettent directement contre les hommes, sont punis du supplice du feu, comme l'athéisme, qui nie l'existence de Dieu, l'idolâtrie, qui combat l'unité de son essence, l'hérésie, qui attaque la vérité de sa parole, le sortilége, qui flétrit la gloire de son nom, et le sacrilége, qui profane la sainteté de son culte.

En effet, disent les jurisconsultes, il est juste que le feu, qui sert à presque tous nos usages, serve principalement à nous apaiser la colère de Dieu par le supplice de ceux qui nous l'ont irritée. Il faut que la fumée de leurs corps embrasés serve d'encens pour honorer la divinité qu'ils ont outragée, et qu'anéantis par les flammes ils ne retiennent rien de cet être coupable dont ils ont abusé pour offenser leur Créateur.

Ainsi voyons-nous que cet élément se porte vers le ciel, comme pour témoigner à Dieu, qui a mis son trône dans cette sublime région, qu'il veut lui rendre ses hommages et que, s'il a de l'activité, il ne veut l'employer qu'à venger ses injures.

C'est ce qu'il fait terriblement dans ce monde par le supplice des impies condamnés, et plus horriblement dans l'autre par le tourment des pécheurs réprouvés.

Car, enfin, quelque violent que soit le feu parmi nous et quelque douleur qu'il nous cause sur la terre, il n'est que l'ombre ou la fumée de celui qui est allumé dans les enfers.

Premièrement, parce que le feu dans les enfers sert d'instrument à la puissance de Dieu pour satisfaire à sa justice et pour ré-

parer l'outrage que le péché fait à sa gloire, si bien qu'il communique à cet élément une vertu en quelque façon infinie, pour venger le tort que fait le pécheur à son infinie majesté, et proportionner en quelque façon par ce moyen la peine à l'offense.

Secondement, parce que le feu dans les enfers est un supplice universel qui contient éminemment toutes les autres peines, comme Dieu l'a fait entendre dans le Deutéronome : *Congregabo super eos mala, et sagittas meas complebo in eis* (*Deuter.*, XXXII) : J'assemblerai tous les maux dans les damnés, et j'exercerai toutes les rigueurs de ma vengeance sur ces malheureuses victimes de ma colère.

Il semble que Dieu prenne plaisir à réduire toutes choses à l'unité, et que, comme il a mis l'assemblage de tous les biens en paradis, il veuille mettre l'assemblage de tous les maux en enfer. C'est la pensée de saint Augustin, quand il dit qu'il y a dans le monde deux extrémités bien éloignées, dont la terre est le milieu. L'une contient tous les biens et l'autre renferme tous les maux; mais dans le milieu les biens y sont mêlés avec les maux, et il s'y trouve, pour parler ainsi, un tempérament de ces deux choses si opposées. Ainsi, nous voyons sur la terre une vicissitude perpétuelle de la bonne et de la mauvaise fortune, un mélange continuel de plaisirs et de douleurs, de joies et d'afflictions, d'amertumes et de douceurs, de tourments et de délices. Mais, ainsi que tous les plaisirs, toutes les joies, toutes les douceurs et toutes les délices se ramassent dans le ciel, comme dans leur élément, de même toutes les douleurs, toutes les afflictions, toutes les amertumes et tous les tourments se rassemblent dans l'enfer, comme dans leur centre.

C'est là que Dieu fera paraître sa justice dans toute sa rigueur; c'est là qu'il fera boire le calice de sa colère, sans mêler aucune douceur dans l'amertume de cette boisson; c'est là qu'il assemblera tous les supplices et que, les réunissant tous en un, il communiquera surnaturellement au feu le pouvoir de faire souffrir autant de douleur qu'ils en pourraient faire souffrir tous ensemble, de sorte que ce feu, par une étrange vertu qu'il recevra de Dieu, fera l'office de tous les tourments. Il glacera comme le froid, il piquera comme l'aspic, il rongera comme le ver, il dévorera comme le lion, il inquiétera comme la syndérèse, il infectera comme la puanteur, il épouvantera comme le spectre, il tourmentera comme la gêne, il brisera comme la foudre, il coupera comme l'acier, il disloquera comme le chevalet, il déchirera comme le peigne de fer, il rompra comme le tourment de la roue; en un mot, il servira à la justice de Dieu de toute sorte d'instruments pour faire souffrir aux damnés toute sorte de supplices.

En troisième lieu, ce qui est encore plus étonnant, c'est que ce feu, qui ne peut sur la terre brûler une salamandre, ni consumer le bronze, ni détruire l'air qui l'environne, pourra dans les enfers tourmenter une âme, brûler un esprit, embraser une intelligence que tous nos incendies ne sauraient offenser, que toutes nos secousses ne sauraient ébranler, et que tous nos traits ne sauraient blesser. Ne faudra-t-il pas, pour opérer un effet si prodigieux, qu'il agisse par la vertu d'une puissance infinie et qu'il soit allumé par le souffle d'une épouvantable colère?

Je ne m'informe pas ici comment cela se fait, je n'entre pas dans une dispute qui serait peut-être injurieuse à votre foi, je ne demande pas comment il se peut faire qu'un agent matériel agisse sur un patient spirituel, je n'en cherche pas la manière, mais j'en adore la révélation, et si j'en admire la merveille, j'en révère la vérité. Je crois avec saint Augustin que l'âme des damnés est tourmentée par le feu, de même que leur corps, d'une façon aussi véritable que merveilleuse : *Toquentur miris, sed veris modis.* Oui, grand Dieu, je le crois sur le témoignage de votre parole et sur l'infaillibilité de vos oracles.

Chrétiens, le pouvez-vous croire sans le craindre, et si vous ne l'appréhendez pas, n'est-ce pas une preuve convaincante que vous ne le croyez pas? Mais pourquoi n'en êtes-vous pas efficacement persuadés, puisque c'est un dogme de la religion que vous professez? Attendez-vous de sentir ce feu, pour le croire, ou pour y remédier? Mais, s'il est une fois allumé dans votre corps ou dans votre âme, vous ne pourrez plus en éteindre ni en diminuer les ardeurs.

Les Pères ajoutent que le feu de ce monde n'est qu'une peinture en comparaison de celui de l'enfer: *Umbræ sunt ad tua tormenta.* Oui, messieurs, ces incendies effroyables qui réduisent les villes en cendres, ces nues enflammées qui semblent devoir brûler toute la terre, ces carreaux allumés qui brisent tout ce qui leur fait de la résistance, ces fournaises ardentes qui consument dans un instant tout ce qu'on y jette, ces chaudières bouillantes où les martyrs ont souffert de si violentes douleurs ne sont que de faibles crayons de ces flammes dévorantes qui tourmenteront éternellement : *Umbræ sunt ad tua tormenta.*

De toutes les cruautés que l'antiquité nous a dépeintes il n'y en a point de plus effroyable que le taureau de Phalaris ; nous en avons de l'horreur toutes les fois que nous en rappelons le souvenir, et ce cruel Athénien qui l'inventa le premier mérita bien de la souffrir le premier. Il semble qu'il avait voulu mettre l'enfer sur la terre et faire souffrir aux hommes le supplice des démons. C'était une statue d'airain qui représentait un taureau; comme elle était toute rouge de feu et tout environnée de flammes, l'impitoyable Phalaris y renfermait les victimes de sa fureur, qui par la bouche de cette effigie monstrueuse faisaient des meuglements horribles et des hurlements épouvantables. Mais leurs cris montèrent jusqu'au ciel, et Dieu, pour témoigner l'horreur qu'il avait de cette barbarie, permit par un secret jugement que,

comme l'ingénieux Pérille qui en avait donné l'invention la souffrit le premier, le barbare tyran qui l'avait mise en usage l'endurât le dernier. D'où le savant Athenée tire cette remarque, que parmi tant de misérables qui souffrirent ce supplice il n'y eut que deux criminels qui le méritèrent, Pérille, pour l'avoir inventé, et Phalaris, pour l'avoir ordonné.

Mais ce tourment, quelque horrible qu'il nous paraisse, est aussi différent de celui de l'enfer qu'une chose peinte l'est d'une chose réelle. Voyez la différence qu'il y a entre la peinture et la réalité, entre l'ombre et le corps. Pourriez-vous manier des charbons ardents ou des copeaux allumés avec la même facilité que des figures ou des couleurs? Ah! quand vous auriez assez de constance, ou plutôt assez de brutalité pour chanter dans les flammes et pour en souffrir l'atteinte sans donner aucun témoignage de douleur, comme les Indiens autrefois et comme les Canadiens aujourd'hui, souvenez-vous que les feux de ce monde les plus ardents ne sont que les ombres ou les fumées de ceux que vos crimes allument dans les enfers, et que vos larmes n'éteindront jamais, si vous attendez à les répandre dans ces sourdes et inexorables demeures.

Un saint docteur, comparant la guerre que Dieu fait au pécheur en ce monde à celle qu'il lui fera dans l'autre, dit que tous les combats qu'il nous livre sur la terre, que toutes les blessures qu'il nous fait et que toutes les adversités qu'il nous envoie ne sont que les jeux de sa colère, les préludes de sa vengeance et les exercices de sa fureur : *Ludi et præludia, seu quædam exercitamenta justitiæ divinæ.*

Voyez une armée qui fait l'exercice dans une campagne : on recule, on avance; vous diriez qu'on se bat, mais ce n'est qu'un jeu. Si l'on fait la décharge des mousquets, il n'y a que de la poudre, on n'excite que de la fumée, on ne fait nulle blessure ; si l'on tire l'épée, si l'on présente la pique, on ne prétend point nuire, on ne prétend que se jouer, ou pour le plus on ne prétend que s'instruire. Mais quand cette armée conduite par de vaillants capitaines, irritée par de grands outrages, animée par de riches espérances, va mettre le siége devant une place rebelle, et qu'après plusieurs assauts elle y entre, non moins fière de la résistance de ses ennemis que de la force de ses armes, le prince, pour satisfaire à sa fureur et pour faire de cette place révoltée un exemple à la postérité, la met premièrement au pillage; ensuite il commande qu'on y mette le feu dans tous les quartiers, et qu'après avoir été le butin des soldats, elle devienne la proie des flammes. O Dieu! que de calamités dans cette ville désolée, que de meurtres, que de violences, que de lamentables cris, que de lugubres voix, que de spectacles affreux, que de funestes images! On dit d'abord que c'est une image de l'enfer, mais ce n'en est qu'une image, ce n'en est qu'une légère peinture et qu'une faible représentation.

Car, enfin, quand Dieu vous fait la guerre dans ce monde, quand il vous enlève vos biens, quand il vous ôte vos enfants, quand il vous envoie des maladies, quand il vous fait naître des procès qui vous ruinent, des ennemis qui vous désolent, des malheurs qui vous accablent, il ne fait, pour ainsi dire, que se jouer, et ce ne sont pour le plus que des avis qu'il vous donne, ou des sommations qu'il vous fait pour vous obliger de vous rendre. Mais quand vous persévérez dans la rebellion, et qu'après avoir vécu dans le désordre vous mourez dans l'impénitence, c'est pour lors qu'il entre en fureur, c'est pour lors qu'il vous abandonne à toute sa vengeance, et qu'après vous avoir dépouillés de tous les biens naturels et surnaturels, il met le feu dans toutes les facultés de votre âme et dans toutes les parties de votre corps. Mais quel feu, chrétiens! un feu éternel dans sa durée, puisqu'il ne s'éteint jamais; un feu immense dans son étendue, puisqu'il contient tous les supplices ensemble; un feu inexplicable dans sa violence, puisque tous les autres tourments, en comparaison de celui-là, sont des douceurs; un feu incompréhensible dans son action, puisqu'il agit sur les esprits de même que sur les corps; ce qui passe toutes les idées qu'on en peut concevoir.

Quel horrible désespoir pour un damné, d'avoir ce feu inséparablement attaché à sa personne, universellement répandu dans toute sa substance? ce feu dans ses yeux, dans ses oreilles, dans ses mains, dans ses pieds, dans sa bouche et dans son cœur! ce feu dans ses poumons, dans ses entrailles, dans ses veines, dans ses nerfs, dans ses artères et jusque dans la moelle de ses os! ce feu dans sa mémoire, dans son entendement et dans sa volonté! ce feu dans toutes les puissances de son âme et de son corps, qui en seront toutes pénétrées et tout embrasées!

Mais ce qui rendra ce feu encore plus insupportable, c'est qu'il brûlera pendant toute l'éternité, sans aucune discontinuation et sans que de tout l'océan de la miséricorde il sorte seulement une goutte d'eau qui le tempère.

Quelque supplice que nous endurions en ce monde, il s'y trouve toujours quelque chose qui nous soulage. Nous nous consolons du moins que la mort sera bientôt la fin de notre peine, et comme la miséricorde règne sur la terre, Dieu mêle toujours quelque douceur dans la sévérité qu'il exerce. Quelque irrité qu'il soit contre le pécheur, il lui fait toujours quelque grâce, il lui donne toujours quelque inspiration salutaire, il lui jette toujours quelque œillade favorable; mais il n'y aura plus de miséricorde en enfer, la rigueur y sera toute pure, sans aucun mélange de douceur; et quelques plaintes que fassent les damnés, quelques gémissements qu'ils poussent du fond de leurs cachots par la violence de leurs flammes, cet implacable vengeur n'en sera point touché, il insultera même à leur malheur, dit l'Écri-

ture, il en rira : *Ego quoque ridebo et subsannabo* (*Prov.* I). Quelle douleur pour un homme qui souffre, de voir qu'on rit de ce qu'il souffre!

O Dieu! qu'il est épouvantable de paraître à vos yeux et de tomber entre vos mains quand vous êtes irrité, et qu'après avoir fermé les sources de votre miséricorde vous ouvrez les trésors de votre colère!

Croirez-vous enfin que le feu de l'enfer ne tourmente pas moins par sa lumière que par sa chaleur? Car, encore que l'enfer soit un lieu de ténèbres, il y a néanmoins dans ce gouffre de flammes une certaine lueur opaque qui fait voir aux damnés mille tristes objets et mille effroyables figures. Mais l'image qui les tourmente davantage est celle d'un Dieu toujours armé contre eux, toujours fulminant, toujours inexorable. La vue de ce Dieu fait naître tout à la fois leur désir et leur désespoir. Ils sont également dans la peine de le voir et de ne pas le voir. Ils le veulent voir, et leur plus grand supplice est de ne pas le voir; leur plus sensible douleur est d'être certains qu'ils n'auront jamais le bonheur de le voir. Ils ne veulent pas le voir, et leur plus grand malheur est de le voir en l'état auquel il se présente à leurs yeux; leur plus cruel tourment est de le voir toujours en colère, toujours en fureur, toujours en action contre eux, sans qu'il se lasse jamais de les tourmenter et sans qu'il se laisse jamais fléchir par l'état pitoyable où sa rigoureuse justice les a mis. Funeste contrariété de passions dans le cœur de ces misérables! O flammes ingénieuses à tourmenter ces malheureux! que vous êtes violentes par votre ardeur, mais que vous êtes terribles par votre sombre lumière! Vous n'avez de la clarté qu'afin qu'on voie ce qu'on ne peut voir qu'avec une douleur infinie, et vous n'avez de l'obscurité qu'afin qu'on ne voie pas ce qu'on désire infiniment de voir.

Oh! quel épouvantable malheur d'un homme damné! Premièrement, si l'on considère la violence du feu qui le dévore; secondement, si l'on considère la malignité du ver qui le ronge. C'est le second supplice qui constitue la peine du sentiment, et qui fera la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quel est le ver qui tourmente les damnés

Le ver est proprement le supplice du corps; et dans ce monde même cette sorte d'insecte a souvent servi d'instrument à la justice de Dieu pour châtier les hommes, comme l'Ecriture le remarque singulièrement dans la personne d'Anthiocus et dans celle d'Hérode. Le premier, qui profana le temple de Jérusalem, en punition de cette impiété fut tellement tourmenté par les vers que, ne pouvant supporter ce supplice, ni l'éviter, il tomba dans la fureur et mourut dans le désespoir. L'autre, pour avoir prêté l'oreille à la flatterie, et pour avoir usurpé l'honneur qui n'était dû qu'à la divinité, fut rongé par les vers, qui s'attachèrent impitoyablement à son corps, et qui firent de son trône un tombeau dans lequel ils le dévorèrent tout vivant : *Consumptus a vermibus interiit* (*Act.* II).

Ainsi, les Pères et les interprètes de l'Ecriture disent qu'il y a dans les enfers une innombrable multitude de vers énormes et monstrueux qui piquent et qui rongent incessamment les damnés. Ces vers ne sont pas imaginaires et métaphoriques, mais véritables et matériels, comme l'Ecriture le fait entendre, quand elle joint ces deux choses dans le supplice des réprouvés, le ver et le feu : *Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur* (*Marc.* IX). Car, comme le feu qui brûle ces misérables n'est point métaphorique et figuré, mais véritable et réel, il en est ainsi du ver qui les ronge, puisqu'il n'y a point d'apparence qu'il y ait deux sens si divers dans une même proposition, et qu'une parole se prenne dans le sens naturel, et l'autre dans le sens mystique.

Saint Basile nous a fait l'effroyable peinture de ce ver par ces paroles : *Vermis est venenum immittens, carnem vorans, inexplebiliter edens, nec unquam saturitatem sentiens, intolerabiles dolores corrosione ipsa infigens* (*Basil. in ps.* XXXIII). Ce ver, dit-il, également horrible par sa laideur et par sa puanteur; plein d'aiguillon et de venin, inséparablement attaché au corps de ces malheureux par une insatiable et par une impitoyable avidité, ne cessera jamais de les mordre et de les ronger, sans néanmoins les consumer et les détruire. Il les tourmentera triplement, par une horreur inexplicable qu'il leur donnera de lui-même, par une odeur insupportable dont il les infectera, et par une douleur incroyable qu'il leur fera sentir pendant toute l'éternité, sans interruption et sans relâche.

Il faut néanmoins remarquer avec le pape Innocent III, qu'il y a dans les damnés un double ver qui les tourmente, l'un extérieur, qui ronge le corps, et l'autre intérieur, qui ronge le cœur. Celui-ci proprement est le remords de la conscience; et c'est le ver, dit ce pontife, qui tourmente l'âme en trois manières, par la mémoire du péché qu'elle a commis, par le défaut de la pénitence qu'elle a négligée, et par l'éternité du supplice qu'elle a mérité pour avoir commis ce péché et pour avoir négligé cette pénitence.

Premièrement, le ver qui fait le supplice des réprouvés est la mémoire du passé, le souvenir d'une action criminelle qui les damne, et qui pour avoir cessé d'être ne laisse pas d'agir sur eux et de les tourmenter éternellement. D'où naît dans l'âme de ces infortunés une douleur horrible d'avoir fait cette action, une désolation extrême de ne pouvoir point la révoquer, une tristesse immense de voir qu'elle ait été faite si légèrement, et que néanmoins elle ait de si étranges suites, et que pour un moment de plaisir qu'elle leur a donné elle leur laisse une éternité de tourments.

C'est ce que saint Bernard a si bien exprimé par ces remarquables paroles : *Quæ*

priora transierunt et non transierunt; transierunt a manu, et non transierunt a mente (*Bern. l. V de Consid.*, c. XII). Les choses passées ont passé, et n'ont point passé : elles ont passé de la main, et non de la pensée. Il en reste un souvenir qui ne s'efface jamais, et les damnés en seront éternellement tourmentés, parce qu'ils se souviendront éternellement de les avoir faites. De sorte que ce qui se fait dans le temps ne passe point avec le temps, il va au-delà des siècles et dure autant que l'éternité même.

Voyez donc si vous devez négliger les choses passées par cette considération qu'elles ne sont plus. Car, encore qu'elles ne soient plus, elles ont été, et comme lorsqu'elles sont elles plaisent, après qu'elles ont été elles tourmentent; avec cette différence que cet être présent auquel elles plaisent finit bientôt, mais cet être passé après lequel elles tourmentent dure toujours, parce qu'on se souvient toujours de les avoir faites; et, comme chaque chose doit agir conformément à sa durée, il faut qu'on soit éternellement tourmenté de ce qu'on se souvient éternellement d'avoir fait, et qui demeure fait éternellement : *Necesse est ergo in æternum cruciet quod perperam te in æternum egisse memineris.*

Oh! si l'on considérait bien cela, jamais on ne pécherait. Quelle imprudence de se déterminer si légèrement à une chose qui, après avoir été faite, demeure faite éternellement et ne cesse jamais de tourmenter, parce qu'encore qu'elle cesse d'être elle ne cesse jamais d'avoir été.

C'est le grand supplice des damnés; c'est le ver qui les ronge éternellement, le souvenir d'une chose qu'ils ont faite et qu'ils ne peuvent plus défaire, parce que ce qu'on a fait une fois demeure fait éternellement, et quoiqu'on ait pu s'empêcher de le faire, on ne peut s'empêcher de l'avoir fait. Ainsi, le péché qu'ils ont commis demeure commis éternellement, et comme ils ne sont plus en état d'en obtenir le pardon, ils se trouvent éternellement obligés d'en souffrir la peine : *Quod factum est, factum non esse non potest; proinde et si facere in tempore fuit, sed fecisse in æternum manet.*

En second lieu, le ver qui tourmente ces malheureux est le défaut de la pénitence qu'ils ont négligée. Ils pouvaient si facilement satisfaire à la justice de Dieu! Un soupir, une larme, un jeûne, une aumône suffisait pour expier leurs crimes. Mais, diront-ils éternellement, nous avons rejeté ces petites rigueurs, et nous nous sommes condamnés à de grands supplices qui ne finiront jamais! Nous étions dans la voie du salut, et nous avons pris aveuglément le chemin de notre perte! Le sang de Jésus-Christ coulait sur les autels pour laver nos offenses, il demandait notre grâce, et maintenant il ne parle plus que pour prononcer notre condamnation éternelle! Nous avions en main la clef du paradis, nous pouvions aisément entrer dans ce lieu de délices, et nous nous sommes volontairement jetés dans ce lieu de tourments! Ennemis de nous-mêmes, nous avons consenti à notre ruine, et nous ne pouvons imputer notre malheur qu'à nous-mêmes! Un plaisir frivole qui n'a duré qu'un instant, un bien passager qui s'est évanoui de nos mains, après que nous avons essuyé mille travaux pour l'acquérir, nous a damnés : *Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit nobis? Transierunt illa omnia sicut umbra!* Que nous a servi l'orgueil et quel profit avons-nous tiré de nos richesses? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, et il ne nous reste qu'un regret éternel d'y avoir donné notre cœur, et de n'en avoir pas plus tôt connu la vanité! C'est ce qu'ils déploreront éternellement; c'est le reproche perpétuel qu'ils se feront à eux-mêmes, et c'est le ver qui les rongera sans cesse.

Représentez-vous la douleur qu'un homme sent d'avoir manqué sa fortune par sa négligence, de s'être diffamé lui-même par sa mauvaise conduite, et de se voir condamné au supplice pour avoir témérairement commis quelque action criminelle. Combien y en a-t-il qui préviennent leur supplice et qui meurent de regret? Mais si nous comprenions bien ce que c'est qu'un bonheur et qu'un malheur éternel, nous ne trouverions point de tourment pareil à la douleur que sentent les damnés d'avoir perdu ce bonheur et de s'être procuré ce malheur irréparable, pour un intérêt de néant, pour une fumée d'honneur ou pour un moment de plaisir.

En dernier lieu, le ver qui les dévore est l'éternité du supplice qu'ils ont mérité pour un péché qu'ils ont commis, ou pour la pénitence qu'ils ont négligée; ce qui leur inspire le désespoir, la fureur, la haine contre Dieu, contre les saints, contre les damnés et contre eux-mêmes. Car, comme la peine qu'ils souffrent est inévitable, et qu'ils se voient dans l'impossibilité de sortir jamais de l'état malheureux où ils se trouvent, ils s'abandonnent à tout ce que la rage leur suggère, ils se plongent dans une mer d'amertumes et n'ont à la bouche que des imprécations et des malédictions contre le jour qui les a éclairés, contre le ventre qui les a portés, contre la terre qui les a soutenus, contre l'enfer qui s'est ouvert sous leurs pieds, contre le ciel qui s'est fermé sur leur tête, contre Dieu, qui ne les replonge plus dans leur néant, et qui par une puissance ingénieuse à les punir a le secret d'accorder en leur personne la mort avec la vie qu'il leur a donnée.

Voilà, messieurs, le double supplice qui fait la peine du sens, c'est-à-dire, le feu qui brûle les damnés et le ver qui les ronge. Quelle langue peut exprimer les circonstances affreuses qui accompagnent ce double supplice, le lieu, le temps, la compagnie et l'étendue?

Le lieu est une prison horrible dans le centre de la terre, où le jour n'entre jamais, où l'horreur, le désordre, la désolation et le désespoir habiteront éternellement : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.*

Le temps n'est autre que l'éternité même;

et cette circonstance demande bien un discours entier, pour lui donner l'étendue qu'elle mérite, et pour y faire les réflexions qu'elle inspire à ceux qui la méditent et qui la pénètrent.

La compagnie est celle des démons et des damnés qui se haïssent, qui se persécutent et qui se déchirent incessamment les uns les autres, par une aversion, par une inimitié et par une rage perpétuelle qu'ils ont les uns contre les autres. Qu'il est triste d'habiter toujours avec des misérables et d'avoir toujours à l'oreille leurs gémissements et leurs cris? Qu'il est dur d'être toujours avec ceux que vous haïssez et qui vous haïssent mortellement, d'entendre toujours leurs invectives et leurs anathèmes, de souffrir toujours leurs insultes et leurs emportements furieux, d'être toujours inséparablement liés avec eux et de ne pouvoir pas s'en détacher un moment : *Alligate in fasciculos* (*Mat.* XIII). Car, comme l'Ecriture le remarque, ceux qui seront coupables d'un même crime seront liés ensemble et si fortement enchaînés, qu'ils seront immobiles pendant toute l'éternité, et qu'ils ne pourront point se soulager un moment par le moindre mouvement de leur corps : *Congregabuntur in congregatione unius fascis in lacum* (*Ib.* XXIV). Mais, enfin, qu'il est fâcheux d'être toujours environné, toujours obsédé et toujours tourmenté par les démons, qui seront vos compagnons, vos tyrans et vos bourreaux éternels! *Sunt spiritus qui in vindictam creati sunt* (*Eccli.* XVII). Qu'ils sont malins et qu'ils sont cruels! Qu'ils sont difformes et qu'ils sont monstrueux! Que ne font-ils pas souffrir aux énergumènes en ce monde? Mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'ils feront souffrir aux damnés. Que d'affreuses et que d'épouvantables figures ne prendront-ils pas, pour leur donner de la terreur et de l'effroi? Que d'artifices et que de moyens n'inventeront-ils pas pour leur nuire et leur causer autant de mal qu'ils leur inspireront de crainte?

La dernière circonstance que je remarque dans la peine du sentiment, est son étendue. Car il n'y a point de partie dans le corps, ni même de faculté dans l'âme qui en soit exempte. L'imagination en est blessée par mille choses lugubres et funestes qu'on se figure et qu'on se représente sans cesse dans les enfers; le cœur en est offensé, parce qu'il n'y trouve rien de ce qu'il veut et qu'il y trouve tout ce qu'il ne veut pas; tous les sens en sont attaqués : la vue par des objets effroyables qui se présentent aux yeux; l'ouïe par des voix horribles qui frappent les oreilles; l'odorat par des puanteurs intolérables qui sont immédiatement appliquées à l'organe de cette faculté corporelle; le goût par des amertumes inouïes qu'on avale perpétuellement, sans rien diminuer de la faim ni de la soif extrême qu'on endure; l'attouchement par les plus vives, par les plus aiguës et les plus violentes douleurs qui se puissent imaginer, afin que l'oracle de l'Ecriture soit vérifié, et qu'on soit dans les tourments à mesure qu'on a été dans les délices : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.*

Après cela, chrétiens, si vous n'appréhendez point cette peine dont vous êtes menacés, si vous persévérez dans le péché et si vous vivez en ce monde comme si vous n'aviez rien à craindre dans l'autre, de quoi faut-il vous accuser? ou d'incrédulité, ou d'ignorance, ou de stupidité, ou de fureur? Ce n'est pas d'incrédulité, après tant de témoignages que vous donnez de votre foi et tant de protestations que vous faites de croire cette vérité fondamentale de votre religion; ce n'est pas d'ignorance, après tant d'instructions, tant d'avis et tant de prédications où l'on parle de l'enfer; il faut donc que ce soit de stupidité ou de fureur, puisqu'il y a de l'insensibilité ou de la folie, dit Salvien, à croire les flammes éternelles et à ne pas les craindre, à les voir allumées sous vos pieds, et à aller aveuglément vous y précipiter.

Je finis par une réflexion que vous devez faire sur votre conduite passée. Consultez votre conscience et voyez si vous avez commis un péché digne de l'enfer. Si cela est, grâces immortelles à votre Dieu de ne vous avoir pas pris en cet état et de vous donner encore le moyen d'en sortir. Combien y en a-t-il en enfer qui ne sont pas aussi coupables que vous, qui n'ont offensé Dieu mortellement qu'une fois, et qui n'ont presque pas eu le temps de recourir à la pénitence? Représentez-vous combien vous seriez malheureux si vous étiez à leur place; quel serait votre tourment, votre regret et votre désespoir? Combien regretteriez-vous le temps passé? quelle douleur auriez-vous d'en avoir fait un si mauvais emploi? et que ne donneriez-vous pas pour en racheter autant qu'il en faudrait pour une bonne confession?

Les saints disent que, si un damné revenait dans le monde pour expier ses péchés, il ferait une si rigoureuse pénitence, qu'elle éclaterait partout l'univers; tous les ruisseaux grossiraient de ses larmes, et tous les échos retentiraient de ses soupirs; il n'y aurait point assez de cilices ni assez de haires pour mater son corps; les jeûnes les plus rigoureux, les veilles les plus longues, les disciplines les plus sanglantes lui sembleraient délicieuses, et ne trouvant point assez d'austérité dans le christianisme, il en irait encore chercher davantage dans la barbarie; il irait irriter la cruauté des tyrans et des bourreaux, il les obligerait d'éprouver sa foi par toutes sortes de supplices, et de renouveler sur son corps tous les tourments des martyrs. Pensez-vous qu'il se laissât charmer à la volupté et qu'il fût jamais capable de quelque plaisir illicite? ah! qu'il aurait d'horreur pour l'ombre seule de tout ce qui pourrait le replonger en enfer! qu'il verrait les choses d'une autre manière que nous ne les voyons pas, et que tout ce qui passe lui paraîtrait peu considérable en comparaison de l'éternité.

Souffrez donc que je vous demande, pé-

cheur, quoiqu'il n'y ait point de rédemption en enfer, ni d'espérance d'en sortir, si néanmoins, après y avoir été précipité depuis votre première chute dans le péché, vous en sortiez aujourd'hui par une singulière prérogative, pour avoir le moyen d'expier votre crime et de mériter votre grâce, quelle pénitence n'entreprendriez-vous point, et quel changement ne verrait-on point dans votre conduite? Auriez-vous seulement la pensée de vous replonger dans vos désordres, de vous rengager dans vos mauvaises habitudes, de retourner dans ces compagnies dissolues qui vous ont perdu, et de retomber dans ces coupables excès qui vous ont damné? Penseriez-vous à vous établir une grande fortune sur la terre, à tromper le voisin, à ruiner la veuve, à dépouiller l'orphelin, à commettre des usures, des injustices, des concussions et des violences, pour acquérir du bien aux dépens de votre conscience et de votre salut? Ah! que vous seriez revenu de vos égarements! que vous seriez désabusé de vos erreurs et désentêté de vos préoccupations! que vous auriez de mépris pour toutes les choses périssables pour lesquelles vous avez de l'estime! que les grandeurs du monde auraient peu d'éclat pour vous éblouir, et que les plaisirs des sens auraient peu d'appas pour vous séduire! que tous les moments de votre vie vous seraient précieux et que vous en feriez un bon usage pour l'éternité.

Mais pourquoi ne vivez-vous pas maintenant comme vous vivriez pour lors? Pourquoi n'entrez-vous pas dans le même sentiment où vous seriez dans cette supposition? Vous jugez que vous feriez une rigoureuse pénitence de vos péchés si vous aviez senti quelque atteinte des flammes éternelles; mais votre foi n'est-elle pas aussi forte que votre expérience, et n'êtes-vous pas obligé de croire l'éternité malheureuse avec autant de fermeté que si vous l'aviez réellement éprouvée?

N'attendez pas à faire une si funeste épreuve, puisqu'il n'y a plus de retour à la grâce, si vous êtes une fois condamné à ce supplice. Prévenez une si redoutable condamnation par une salutaire pénitence. Tremblez à la vue d'un si grand malheur dont vous êtes menacé, assurez votre salut par l'appréhension de votre perte, et que la crainte d'être malheureux éternellement vous engage à mériter l'éternité bienheureuse, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XVIII.

TROISIÈME PEINE QU'ON ENDURE DANS L'ENFER.

L'éternité du supplice.

Ibunt in supplicium æternum.
Ils iront dans le supplice éternel (*S. Matth., ch.* XXV).

Il y a deux choses à considérer dans le supplice des damnés : la violence et la durée. Dans la nature ce qui est violent ne peut durer, et quelque ingénieuse que soit la cruauté à tourmenter les hommes, elle n'a jamais pu trouver l'invention d'accorder la violence des tourments avec leur durée. Plus ils causent de douleur, plus ils abrégent leur vie; et la consolation que nous avons quand ils sont dans l'excès est d'en voir bientôt la fin. Mais ce que la puissance humaine ne peut faire sur la terre contre les innocents qu'elle persécute, la justice divine le fait en enfer contre les coupables qu'elle punit. Elle a le secret d'allier la longueur des tourments avec leur rigueur, et de faire que des peines, en quelque façon infinies par leur violence, soient infinies par leur durée.

Dans les deux discours précédents j'ai représenté la violence de ces peines, et je me suis obligé d'en exprimer ici la durée. Chrétiens, y pouvez-vous penser sans horreur! et ne faut-il pas ici que votre esprit soit épouvanté, que votre raison soit convaincue, que votre cœur soit ébranlé, et que, si vous êtes dans le péché, vous preniez tous les moyens possibles pour vous remettre en grâce? Combien dureront ces peines? Hélas! quand elles ne dureraient qu'un an, ou même qu'un jour, que ne faudrait-il pas entreprendre et que ne faudrait-il pas souffrir pour les éviter? puisqu'une heure dans ces tourments, en comparaison desquels toutes les douleurs de cette vie sont des douceurs, paraît plus longue que ne ferait un siècle dans nos plus ardentes fournaises. Mais que la durée de ces tourments soit éternelle, que ces flammes ne s'éteignent jamais, et que les damnés ne cessent jamais d'en sentir les violentes atteintes; c'est ce qui paraît incroyable, et c'est pourtant ce que nous sommes obligés de croire; c'est ce qui est incompréhensible, et c'est néanmoins ce que je veux aujourd'hui vous faire concevoir autant que vous en êtes capables, après avoir prié le Père des lumières qu'il ouvre les yeux de votre esprit, par les intercessions de la sainte Vierge. *Ave, Maria*, etc.

Comme je dois condamner la conduite du pécheur, qui pour un moment de plaisir se jette dans une éternité de supplices, je dois aussi justifier la coduite de Dieu, qui, pour une offense d'un moment, précipite le pécheur dans une éternité de peines.

Grand Dieu! que vos jugements sont terribles et que vous prononcez de rigoureux arrêts contre de faibles créatures, qui ne vous offensent que parce qu'elles ne vous connaissent pas, et qui ne s'engagent dans le péché que parce qu'elles en ignorent la malice. Mais quoi! faut-il qu'une action qui se fait dans un instant, qu'une parole que le vent emporte, qu'un regard qui passe plus tôt qu'un éclair, qu'un consentement qui échappe à notre connaissance vous paraisse si coupable que vous le jugiez digne d'un tourment éternel? Quelle proportion y a-t-il entre le péché d'un moment et l'éternité d'une peine? Ne craignez-vous pas qu'une si rigoureuse vengeance ne blesse votre souveraine miséricorde, et que, pour vouloir contenter votre justice, vous n'offensiez votre bonté? Ne censurons pas la conduite de Dieu, puisqu'il se gouverne par une sa-

gesse infinie, et qu'il n'est pas moins adorable dans les enfers que dans les cieux, ni moins juste dans le supplice des réprouvés que dans la récompense des élus.

Néanmoins, parce qu'il nous est permis d'éclaircir nos mystères et d'ajouter les lumières de notre raison à celles de notre foi, j'entreprends aujourd'hui deux choses : premièrement, de justifier la conduite de Dieu, qui pour un péché mortel ordonne une peine éternelle, et qui semble par cette acte de justice ne pas proportionner la peine au péché ; secondement, de condamner l'aveuglement du pécheur, qui ne voit pas ce malheur effroyable dont il est menacé, et qui pour un moment de satisfaction ne craint pas de se précipiter dans une éternité de misères. Justice de Dieu, que vous êtes adorable, mais que vous êtes terrible ! Aveuglement du pécheur, que vous êtes digne de compassion, mais que vous êtes digne de blâme !

PREMIÈRE PARTIE.

On justifie la conduite de Dieu, qui pour un péché mortel ordonne une peine éternelle.

Si les jugements de Dieu sont incompréhensibles, comme dit l'Apôtre, c'est particulièrement dans l'éternité des peines auxquelles il condamne les pécheurs par les arrêts de sa justice. Ce n'est pas seulement la plus étonnante, mais peut-être la plus difficile vérité de notre religion. Le savant Origène n'a pu jamais se résoudre à la croire, et ce fut l'écueil où ce grand homme fit un si funeste naufrage. Mais, bien que nous ne puissions pas comprendre ce mystère, nous sommes néanmoins obligés de le croire, parce que c'est une vérité que Dieu nous a révélée, une loi qu'il a publiée, une sentence qu'il a prononcée. Nous sommes obligés de croire à cette révélation, comme fidèles; nous ne pouvons pas nous dispenser d'obéir à cette loi, comme sujets, et nous serons un jour forcés de subir cette sentence, comme criminels, si nous ne travaillons pas efficacement à notre justification, et si par une prompte pénitence nous ne prévenons cette condamnation rigoureuse.

Etrange révélation ! terrible loi ! épouvantable sentence ! Etrange révélation, qui nous apprend qu'il y a dans les enfers un gouffre de flammes allumées, qui ne s'éteignent jamais, et qui seront éternellement conservées par la justice et par la puissance de Dieu dans toute leur activité et dans toute leur ardeur, pour brûler sans interruption et sans relâche les corps et les âmes des damnés ! Terrible loi, qui pour un péché mortel ordonne cette peine ! épouvantable sentence, qui pour un moment de plaisir condamne le pécheur à l'éternité de ce supplice ! Voici pourtant comme les théologiens justifient la conduite de Dieu dans cet acte de justice.

Premièrement, disent-ils, soit qu'on regarde l'intérêt de Dieu, soit qu'on regarde l'intérêt du monde, soit qu'on regarde l'intérêt même du pécheur, il est très-important à la sagesse divine d'inventer quelque puissant moyen pour empêcher le crime. Il y va de l'intérêt deDieu, parce que le péché lui a fait un sanglant outrage et qu'il est un mépris formel de ses lois, de ses grâces, de ses promesses, de ses grandeurs et de toutes ses perfections infinies. Il semble, dit saint Augustin, que le pécheur, par une rébellion que toute l'éternité ne peut assez punir, ait dessein d'attaquer la divinité jusque dans son trône et de lui ravir la souveraineté de son empire, pour vivre dans une espèce d'indépendance et n'être pas obligé d'obéir à ses ordres. Il y va de l'intérêt du monde, parce que le péché, qui n'est qu'un dérèglement, porte le désordre par tout l'univers ; il détruit la société humaine, il bannit la confiance, et si la sévérité de la justice n'arrêtait puissamment la licence qu'il se donne, nous ne serions jamais en sûreté et nous demeurerions continuellement exposés aux injures, aux trahisons, aux insolences, aux emportements, aux concussions, à toutes les cruautés des méchants. Mais, enfin, il y va de l'intérêt du pécheur, parce que le ciel ne pouvant rien souffrir d'immonde, le péché qui souille notre âme nous empêche d'arriver à ce bienheureux séjour où consiste notre souveraine félicité.

Tellement, qu'il appartient à la bonté de Dieu, pour assurer le bonheur de l'homme, il appartient à sa sagesse, pour affermir le repos du monde, il appartient à sa puissance, pour défendre l'interêt de sa propre gloire, de s'armer contre le péché, de lui opposer un mur inexpugnable et de se prémunir par ce moyen, de prémunir le monde et de nous prémunir nous-mêmes contre cet ennemi commun. Or, il est indubitable que, vu la corruption de notre nature, vu le penchant que nous avons au péché, l'unique voie pous nous en détourner efficacement, c'est de le menacer d'une peine éternelle.

Nous avons tant d'inclination au mal et tant de répugnance pour le bien, que la beauté de Dieu, ni celle du paradis, ne suffit pas pour nous inspirer l'amour de la vertu et la haine du vice. Il faut nous imprimer la crainte, qui est le commencement de la sagesse et le fondement de la sainteté. Il faut nous donner de l'horreur du péché, il le faut environner de feux et de flammes, pour en détourner nos volontés et pour en épouvanter nos courages ; mais principalement il lui faut opposer une éternité de peines. Comme notre âme est immortelle, et qu'elle ne se borne pas à ce qui passe, une peine finie et temporelle ne l'effraie pas. Voyons-nous que les échafauds qu'on dresse pour punir les coupables, que les potences qu'on plante et que les roués qu'on élève empêchent les larcins, les meurtres et les autres violences? Ces supplices passent, on ne s'en étonne pas. Mais quoi ! le feu du purgatoire, bien qu'il ait la même ardeur que celui de l'enfer, nous empêche-t-il de commettre des péchés véniels? et parce que nous savons qu'il doit finir un jour, qui de nous s'en met en peine ? qui de nous fait des efforts pour l'eviter? Mais ce qui retient fortement la liberté des hommes, ce qui arrête l'impétuosité de leurs

passions déréglées, c'est la pensée d'une éternité, c'est la considération d'une peine qui ne doit jamais finir : *Idcirco pœnarum æternitatem constituit*, dit le grand pape saint Grégoire, *ut nos a peccatorum perpetratione comprimeret* (*S. Gregor. Magn.*). C'est pour cela que la justice de Dieu a établi l'éternité du supplice, afin de nous imprimer fortement la crainte du péché et de nous en détourner efficacement.

De sorte que, quand il n'y aurait point de proportion entre le péché d'un instant et l'éternité de la peine, néanmoins l'importance qu'il y a de prévenir le péché rendrait cette peine très-sagement établie. Ainsi, dans la politique des hommes, bien qu'il n'y ait point d'égalité entre une injustice passagère et le bannissement perpétuel, entre le crime d'un moment et la perte de la vie, qui est une perte irréparable, et, pour parler ainsi, une peine éternelle : *Semper tollitur a societate vivorum*, nous jugeons pourtant que ces supplices sont très-justement ordonnés, parce qu'ils sont nécessaires pour assurer nos biens et nos personnes contre l'injustice et contre la violence des méchants.

Oh ! dit saint Chrysostome, bien loin de nous plaindre de l'enfer et de l'éternité des flammes qui sont allumées pour le supplice des coupables, nous en devons rendre grâce à Dieu, parce que ces peines servent, par l'effroi qu'elles nous donnent, à nous préserver du péché, à nous maintenir dans le devoir, à nous fortifier dans le bien, et par ce moyen à nous procurer un bonheur éternel : *O! potius pro ipsis gehennis agere debemus* (*Chrysost. in Genes.*).

Cette raison est soutenue par une autre que les théologiens rendent : ils mesurent la grandeur de la peine par la grandeur du péché, d'où ils concluent que le péché étant infini en malice, la peine doit être du moins infinie en durée. Voici leur raisonnement. Il est constant, disent-ils, que l'offense est plus criminelle à mesure que la personne qui est offensée est d'une plus éminente dignité, et que celle qui offense est d'une plus basse condition. Cette proposition n'a pas besoin de preuve. Nous sommes plus coupables quand nous commettons une insolence contre nos supérieurs que lorsque nous la commettons contre nos égaux ; et plus il y a d'inégalité entre celui qui outrage et celui qui est outragé, plus l'injure est considérable, et plus sévèrement elle doit être châtiée. Or, comme il y a une distance infinie entre Dieu et l'homme, la grandeur infinie de Dieu élève le péché de l'homme dans un degré de malice en quelque façon infini, et par une suite nécessaire le rend digne d'une peine en quelque sorte infinie. Mais comme une peine peut être infinie en deux manières, par la violence et par la durée, l'homme n'étant pas capable d'une peine infinie par la violence, c'est avec beaucoup de justice qu'on lui ordonne une peine infinie par la durée, c'est-à-dire, une peine éternelle.

On oppose à cela le péché véniel, qui offense l'infinie majesté de Dieu, et qui cependant ne mérite pas un supplice éternel. Mais on répond que le péché véniel n'est qu'une injure légère dont Dieu ne se tient pas grièvement offensé, et que, comme dans la société des hommes il y a de petites offenses qui ne détruisent pas l'amitié, ainsi dans le commerce que nous avons avec Dieu il y a des fautes vénielles qui ne font point perdre sa grâce. Mais que dans une matière importante, que dans un commandement positif, que dans une pleine connaissance de la malice du péché et de l'énormité de l'injure, un homme de limon et de boue, un peu de poussière et de cendre se soulève contre son Dieu, qu'il outrage cette majesté adorable à qui il doit toute sorte de respects ; qu'il se révolte contre cette souveraine puissance, de qui il dépend en toutes sortes de manières, et qu'il attaque insolemment cette bonté infinie de qui il a reçu toutes sortes de bienfaits, l'enfer a-t-il assez de tourments pour punir une si noire perfidie, pour châtier une si énorme rébellion, et pour venger une si criminelle insolence ? Ne faut-il pas une éternité tout entière pour expier de si injurieuses offenses, et quelques docteurs n'ont-ils pas raison de soutenir que la miséricorde règne dans les enfers aussi bien que la justice ; que Dieu ne punit pas le péché comme il le mérite, et que sa peine, qui est infinie par la durée, le devrait encore être par la violence ?

D'autres théologiens apportent d'autres raisons de cette redoutable éternité : ils disent que le pécheur qui meurt dans l'impénitence se trouve dans une disposition habituelle de persévérer éternellement dans le péché, s'il vivait éternellement dans le monde. D'où ils concluent, avec saint Grégoire, qu'il est juste qu'il ne trouve point de fin à son supplice, comme il n'a point voulu mettre de fin à son péché : *Ad magnam ergo judicantis justitiam pertinet, ut nunquam careant supplicio, qui dum hic viverent nunquam voluerunt carere peccato* (*Gregor.*, *lib.* IV *Dial.*, *c.* 44). Eternité pour éternité. Ce malheureux impénitent a voulu vivre éternellement dans son crime, il a porté cette éternité criminelle dans son cœur et dans sa volonté, il faut qu'il vive éternellement dans sa peine, et qu'il endure, pour parler ainsi, cette éternité pénale dans son corps et dans son âme : *Peccare non desiit, sed vivere ; meritoque punitur affectus etiam cui non succedit effectus* (*August.*, *l.* XVI *de Civit.*, *c.* 4).

D'autres raisonnent encore d'une autre manière : ils disent qu'un homme qui meurt dans son péché se trouve dans l'impossibilité de l'expier. Comme il n'est plus dans la voie du mérite, il n'est plus dans le temps de la satisfaction. Quelque peine qu'il endure, Dieu ne l'accepte pas pour l'expiation de son crime ; de sorte que la dette demeure toujours entière ; la justice divine ne se trouve jamais satisfaite ; Dieu se voit toujours dans le droit de se venger ; il voit toujours cet homme dans son péché, et partant il y rencontre toujours le sujet de sa haine, il y

trouve toujours la matière de sa vengeance. Quelque plainte que cet infortuné fasse, quelque cri qu'il pousse par la violence de ses tourments, pour en demander la fin ou pour en obtenir la diminution, cet inexorable vengeur ne lui répondra que par ces rigoureuses paroles d'un ancien empereur : *Nondum tecum in gratiam redii* (*Tiber.*) : Je ne me suis pas encore réconcilié avec vous. Le temps de la grâce a cessé, et puisque vous vous êtes endurci dans votre péché, il est juste que je m'endurcisse dans votre peine.

D'autres enfin vont chercher dans la personne de l'Homme-Dieu les preuves de cette épouvantable éternité et les raisons de cette rigoureuse justice. Ne pensez pas, disent-ils avec saint Bernard, que Dieu se fût fait homme et qu'il eût souffert une si cruelle mort pour l'expiation de nos péchés, si leur malice n'était pas infinie, et si leur peine ne devait pas être éternelle : *Si non essent hæc ad mortem sempiternam, nunquam pro eis filius Dei fuisset mortuus* (*Bern.*). Non, mes frères, une peine finie et purement temporelle n'eût jamais obligé le Fils de Dieu de sortir du sein de son Père et de venir se placer entre les bras d'une croix. Si, tout immortel et tout impassible qu'il est, il s'est assujetti à la douleur et à la mort ; s'il emploie le prix infini de son sang et de ses mérites, cela ne peut être que pour payer une infinité de dettes que nous avons contractées par nos offenses, et pour nous délivrer d'une infinité de peines que nous avons méritées par nos péchés.

Il faut mesurer la dette par le paiement : puis donc que le paiement est infini, il faut que la dette aille jusqu'à l'infini. De même, il faut mesurer l'injure par la satisfaction, et tirer cette conséquence qu'il faut bien que l'injure soit infinie, non-seulement parce qu'elle attaque l'infinie majesté de Dieu, comme j'ai dit, mais encore parce qu'elle ne peut-être parfaitement réparée que par l'infinie dignité de l'Homme-Dieu. Mais si l'injure que nous faisons à Dieu par nos péchés est infinie, il faut conclure que pour être punie d'une peine qui lui soit proportionnée, elle doit être punie d'une peine du moins infinie dans la durée, c'est-à-dire, comme j'ai déjà remarqué, d'une peine éternelle.

Nous pouvons éviter cette peine éternelle, en présentant à Dieu le prix infini du sang que son Fils a versé pour notre salut. Oui, Seigneur, infinité pour infinité. Si nos péchés méritent des peines infinies, nous vous offrons les satisfactions infinies de votre Fils, qui réparent entièrement toutes les injures que vous recevez de nous, et qui paient plus que suffisamment toutes les dettes que nous contractons auprès de vous. Mais, quelque surabondantes que soient ces divines satisfactions, vous ne les acceptez qu'à condition que nous y joignions les nôtres. Ah ! chrétiens, refuserons-nous quelques moments de pénitence pour éviter une éternité de supplices? Le Fils de Dieu veut bien nous aider à porter la peine de nos crimes, il leur ôte même cette éternité malheureuse qu'ils ont méritée et la change en une pénitence temporelle. Il demande seulement de nous quelque jeûne, quelque aumône, quelque mortification passagère, et joignant à ces petites rigueurs les travaux de sa vie et les mérites de sa mort, il nous promet de satisfaire parfaitement à la justice de son Père, et d'empêcher, par l'infinité de ses satisfactions, l'éternité de nos supplices.

Mais souvenez-vous que son sang ne coulera jamais dans les enfers, que ses plaies ne parleront point pour vous, que ces divines satisfactions ne seront point acceptées, et que vous serez obligés de porter vous seuls toute la peine de vos péchés et d'endurer pendant une innombrable suite de siècles ce que vous pourriez effacer par quelques jours de pénitence.

Ah ! chrétiens, où est votre raison ? mais où est votre foi? croyez-vous bien l'éternité, et si vous la croyez, d'où vient que vous ne l'appréhendez pas ? Comme c'est une vérité fondamentale de votre religion, fondée non-seulement sur la parole de Dieu et sur l'autorité de ses oracles, mais encore sur la sagesse de sa conduite et sur la justice de ses arrêts, si vous ne la croyez pas, vous avez perdu la foi, et vous devez être effacés du nombre des fidèles ; si vous la croyez, dit le grand évêque de Marseille, et si vous ne l'appréhendez pas, vous avez perdu la raison, et vous devez être mis au rang des insensés.

Eternité, que tu es étonnante ! que tu es profonde ! que tu es impénétrable ! Ah ! si nous te pouvions comprendre comme nous te comprendrons un jour, mais peut-être trop tard ; si nous pouvions sonder tes abîmes et mesurer tes longueurs, que tu ferais d'impression dans nos âmes et que tu produirais de changement dans nos mœurs! Que ton souvenir serait puissant pour opérer des conversions dans le monde, et que ta pensée serait féconde pour enfanter des pénitents qui rempliraient la terre du bruit de leurs austérités, et qui grossiraient la mer du déluge de leurs larmes. En un mot, que la vue terrible des tourments infinis que tu renfermes dans ton sein aurait de force pour vaincre les attraits du péché et pour adoucir toutes les rigueurs de la pénitence ! Mais d'où vient qu'on redoute si peu l'éternité, qui néanmoins est si formidable, sinon parce qu'on n'y pense pas? Comme c'est un objet qui donne de l'effroi, on n'y applique pas l'esprit, on n'y arrête pas la vue. C'est ainsi qu'on s'aveugle soi-même, et qu'aveuglément on se jette dans le précipice, d'où il est impossible de se relever. Ainsi, comme je viens de justifier la conduite de Dieu, qui a si sagement établi l'éternité des peines, il me reste maintenant à condamner la conduite du pécheur, qui se précipite si témérairement dans cet abîme de malheurs

SECONDE PARTIE.

On condamne la conduite du pécheur qui, pour un plaisir d'un moment, s'expose à l'éternité du supplice.

Il y a de quoi s'étonner que les hommes, qui sont si éclairés pour les affaires du monde, soient si aveugles pour celles de l'éternité. De quoi s'agit-il dans les affaires du monde? d'éviter un mal qui passe, ou de posséder un bien qui s'échappe de nos mains, après que nous avons essuyé mille travaux pour l'acquérir, et soutenu mille combats pour le conserver. Cependant les hommes n'ont des yeux que pour ces choses passagères. Voyez combien ils prennent de conseils, combien ils empruntent de lumières pour réussir dans ces desseins qui trompent souvent leur prudence, et qui ne s'exécutent jamais selon leur désir. Mais de quoi s'agit-il dans l'affaire de l'éternité? D'être bienheureux ou malheureux éternellement. Bonheur qui devez toujours durer, que vous êtes précieux, et que ne faudrait il entreprendre pour vous posséder! Malheur, qui ne devez jamais finir, que vous êtes effroyable, et que ne faudrait-il pas souffrir pour vous éviter! Néanmoins qui songe à l'éternité de ce bonheur et de ce malheur? qui travaille sérieusement à se procurer l'un et à se défendre de l'autre? C'est pourtant l'unique soin que nous devons prendre sur la terre; c'est l'unique travail qui nous doit occuper, l'unique chose que nous avons à faire et l'unique affaire qui nous est importante.

Ah! chrétiens, à quoi pensez-vous, si vous ne pensez point à l'éternité? Vous vous attachez à tout autre objet, selon que l'intérêt, ou l'ambition, ou la curiosité, ou quelque autre passion vous anime. Vous ne donnez pas un moment à l'affaire de l'éternité, et cette affaire, qui vous est la plus considérable de toutes, vous est néanmoins la plus indifférente. Vous avez des empressements furieux pour des choses inutiles ou pernicieuses, et vous ne vous intéressez nullement pour celle-ci, qui vous est d'une conséquence infinie, et pour laquelle vous devriez être perpétuellement en action, perpétuellement en haleine, perpétuellement en alarme.

Une douleur qui passe vous effraie, et vous n'appréhendez pas une douleur qui ne finit jamais. Vous prenez mille remèdes pour vous délivrer des ardeurs passagères d'une fièvre, et vous n'en prenez pas un seul pour vous préserver des ardeurs éternelles d'un enfer. C'est que vous ne sentez pas encore la violence de ces flammes, et que, comme vous n'êtes sensibles qu'aux maux présents, vous ne vous mettez pas beaucoup en peine des maux futurs. Déraisonnables que vous êtes! voulez-vous attendre que ce feu dévorant s'attache à votre corps et à votre âme, pour y songer et pour y remédier? mais le soin sera pour lors inutile, et le remède superflu. Bien loin d'espérer la guérison de votre mal, vous n'en recevrez jamais aucun soulagement. Comme vos supplices n'auront point de fin dans leur durée, ils n'auront point de diminution dans leur violence. Dieu, toujours irrité et toujours implacable, vous fera boire éternellement le calice de sa colère, sans mêler aucun adoucissement dans l'amertume de vos douleurs, et de tout l'océan de sa miséricorde il ne sortira pas une seule goutte d'eau pour tempérer l'ardeur de vos flammes.

C'est pour lors que vos yeux s'ouvriront et que vous condamnerez vous-mêmes l'aveuglement de votre conduite. C'est pour lors que l'éternité, dont vous bannissez maintenant la pensée, se présentera malgré vous à votre esprit avec tout ce qu'elle a d'affreux. Elle vous découvrira cette immensité de supplices, cet abîme de malheurs, ce gouffre de flammes où vous serez plongés sans espérance d'en sortir jamais. Elle vous représentera cette innombrable suite d'années, cette infinie multitude de siècles que vous aurez à passer dans le feu des enfers et sous la cruauté des démons, sans voir jamais dans cette longue succession d'années et de siècles aucune fin, ni aucune diminution à vos tourments.

Hélas! direz-vous, dans l'accablement de vos douleurs, comment ai-je pu me précipiter dans cet abîme de misères! et pourquoi me suis-je tellement aveuglé moi-même que de ne point voir le précipice que je me creusais par mes péchés? J'avais tant de droits à la félicité et tant de moyens pour y parvenir! comment ai-je pu renoncer à ces droits, et pourquoi n'ai-je point voulu me servir de ces moyens? Cruel à moi-même, j'ai consenti à mon propre malheur! Je me suis déterminé moi-même à ma damnation éternelle, un intérêt de néant m'a perdu; un moment de plaisir m'a damné! Que sont devenus ces projets d'ambition, ces intrigues d'amour, ces desseins de vengeance, ces parties de débauche, ces assemblées de libertinage, ces festins, ces jeux, ces divertissements, ces joies, ces délices, ces richesses, ces honneurs et toutes ces autres choses que j'ai plus chéries que mon salut? *Transierunt illa omnia sicut umbra.* Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, et ne m'ont laissé que des regrets infinis et des supplices éternels.

Mais, poursuivrez-vous, en vous adressant à l'auteur de vos peines: Trop sévère vengeur de nos crimes, comment pouvez-vous exercer tant de rigueur contre vos créatures? Nos supplices, capables de fendre les rochers, n'attendriront-ils jamais votre cœur? Si vous nous refusez la fin de nos tourments, accordez-nous du moins quelque relâche ou quelque petit rafraîchissement parmi les ardeurs qui nous dévorent. Malheureux! vous répondra Dieu, c'est en vain que vous sollicitez ma bonté. Le temps de ma miséricorde a cessé, et vous n'êtes plus en état de fléchir ma justice. Vous avez refusé ma grâce quand je vous l'ai présentée, il n'y a plus de faveur pour vous, et vous ne serez plus éternellement que l'objet de ma haine et la victime de ma vengeance.

Pécheur, quelle sera votre désolation, de vous voir ainsi abandonné de la miséricorde

de Dieu, banni de sa divine présence, exclu pour jamais de sa bienheureuse possession, livré à sa rigoureuse justice, immolé à son impitoyable colère, tourmenté par sa puissance infinie, et devenu, pour parler ainsi, l'éternelle victime de son éternité même?

Tantôt vous prononcerez des blasphèmes exécrables contre Dieu, de vous avoir donné l'être, et de ne vouloir pas vous replonger dans le néant d'où il vous a tiré. Tantôt vous ferez des imprécations horribles contre votre père et contre votre mère, de vous avoir fait naître pour vous faire mourir éternellement, et d'avoir peut-être contribué à votre malheur par la mauvaise éducation qu'ils vous ont donnée. Tantôt vous maudirez vos amis et vos proches, qui par de lâches complaisances ont flatté vos déréglements et vous ont entretenu dans vos vices. Tantôt vous détesterez ces libertins et ces impies qui vous ont corrompu par leurs mauvais exemples, et qui, après vous avoir engagé dans la société de leurs crimes, vous ont enveloppé dans la participation de leurs peines. Tantôt vous vous adresserez aux bourreaux et vous les prierez d'élever des échafauds pour vous ôter la vie. Tantôt vous aurez recours aux flammes et vous les conjurerez d'employer toute leur activité pour vous réduire en cendres: *Quærent mortem, et non invenient eam; desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis* (*Apoc.*, IX).

Maintenant vous fuyez la mort, et pour lors vous la chercherez. Vous la regardez maintenant comme l'ennemie de vos plaisirs, et vous la regarderez pour lors comme l'unique remède à vos misères; mais elle s'enfuira lorsque vous la réclamerez, ou plutôt elle viendra toute défigurée, non pour vous faire cesser de vivre, mais pour vous faire mourir éternellement; parce que la justice de Dieu, ingénieuse à vous tourmenter, aura le secret d'accorder la mort avec la vie pour vous faire vivre éternellement et pour vous faire mourir à chaque moment de l'éternité par l'excès de la douleur : *Moriendo vives et non desines mori* (*Petr. Bles.*, 95).

Votre feu, dit le docte Minutius, sera un feu savant qui aura la science de vous brûler sans vous consumer, parce que vous serez toujours conservé dans vos flammes pour être toujours réservé à de nouveaux supplices. Vous souffrirez toujours de nouveaux tourments sans que ceux que vous aurez soufferts apportent quelque diminution à ceux que vous aurez à souffrir. Vous serez toujours redevable à la justice de Dieu sans que vous puissiez jamais, par la violence, ni par la longueur de vos peines, opérer quelque satisfaction pour vos offenses, ou faire quelque paiement de vos dettes.

Ecoutez le mauvais riche qui fait cette plainte dans l'enfer, et craignez que vous ne teniez un jour le même langage. Il y a, dit ce malheureux, plus de seize cents ans que je suis tourmenté dans ce feu; cependant je n'ai rien avancé, je n'ai rien payé de ce que je dois à la justice de Dieu. Mon obligation est toujours la même, sans que j'en reçoive la moindre décharge; mon éternité demeure toujours entière, sans que j'en espère la moindre diminution; et après mille siècles, après un million de siècles, après mille millions de siècles, je ne ferai que commencer, je serai toujours obligé à la même peine, sans que tout ce que j'aurai souffert soit mis en compte de ce que je dois souffrir encore. En quelque temps que je me considère dans mon éternité, je me trouve toujours malheureux ; quelque loin que j'étende ma vue dans cette durée infinie, je n'en rencontre jamais que le commencement : *Ubi putas finem invenire, ibi incipit*, dit saint Basile, parlant à ce damné.

Après cent mille millions d'années ne trouverai-je point quelque terme à mon éternité? Elle serait bien assez longue dans le tourment que je souffre, mais c'est là seulement qu'elle commence : *Ibi incipit*. Après cent mille millions de siècles ne trouverai-je point quelque fin à mon éternité? Elle n'aurait que trop duré dans la peine que j'endure, mais c'est encore là seulement qu'elle commence : *Ibi incipit*. Enfin, de quelque mesure que je me serve pour mesurer cette étendue, je n'en comprends jamais la longueur; quelque sonde que j'emploie pour sonder cet abîme, je n'en rencontre jamais le fond ; c'est un gouffre où je me perds, c'est un océan où je me noie. Il y a plus de millions d'années, il y a plus de millions de siècles dans mon éternité qu'il n'y a de gouttes d'eau dans toute l'immensité de la mer et qu'il n'y a de grains de sable dans toute l'étendue de la terre. Et l'on verrait tout l'océan épuisé, quand on n'en tirerait qu'une goutte de mille ans en mille ans ; on verrait tout l'univers transporté d'un endroit en un autre, quand on n'en transporterait qu'un atome de mille siècles en mille siècles, avant que de voir la fin de mon éternité, qui ne ferait encore pour lors que commencer : *Ubi putas finem invenire, ibi incipit*. Eternité, que tu m'affliges ! épouvantable durée, que tu me tourmentes ! Ah ! si je t'avais comprise sur la terre comme je te comprends ici, j'aurais mieux réglé ma conduite et j'aurais bien mieux assuré mon salut. Oh ! que j'aurais volontiers renoncé à tous les plaisirs criminels et que j'aurais agréablement embrassé les plus rigoureuses pénitences !

Quand il n'y aurait point de flammes dans les enfers, quand il n'y aurait point de démons et que tous ces effroyables objets en seraient bannis, ce serait néanmoins un insupportable supplice, ce serait une peine incompréhensible de vivre éternellement dans ces profondes cavernes et dans ces épouvantables cachots, où le jour n'entrera jamais. Mais quelle désolation et quel désespoir d'habiter éternellement dans ces tristes demeures avec de si cruelles circonstances ; de gémir éternellement dans ces prisons obscures sous des chaînes si pesantes; d'y souffrir éternellement des supplices si violents ; d'y voir éternellement des monstres si affreux ; d'y entendre éternellement des voix

si lugubres ; d'y flairer éternellement des puanteurs si intolérables; d'y goûter éternellement des amertumes si dégoûtantes ; d'y sentir éternellement des douleurs si aiguës et des regrets si cuisants; d'y être rongé éternellement par des vers si énormes ; d'y être plongé éternellement en des étangs si glacés; d'y être brûlé éternellement par des flammes si ardentes ; d'y être tyrannisé éternellement par de si effroyables démons ; d'y être tourmenté éternellement par de si impitoyables bourreaux; et, ce qui est encore plus terrible que tout cela, d'y être accablé éternellement par la pesanteur d'un bras aussi fort que celui de Dieu, qui fera connaître, pendant toute l'étendue de l'éternité et par toute la rigueur de sa justice, combien il est horrible d'avoir méprisé sa bonté et d'avoir allumé sa colère !

Comme c'est un bonheur infini de le posséder éternellement, c'est aussi un malheur infini de l'avoir perdu sans espérance de pouvoir jamais le recouvrer ; comme sa possession éternelle est accompagnée de tous les biens, sans mélange d'aucun mal, il faut de même que sa perte, quand elle est irréparable, soit suivie de tous les maux, sans mélange d'aucun bien, afin que la peine de la privation se joignant à celle du sentiment, on devienne souverainement misérable, après avoir refusé d'être souverainement bienheureux.

Quel aveuglement et quelle insensibilité, de croire ces choses et de ne les point appréhender; d'en être menacé et de vivre comme si l'on n'avait rien à craindre; de voir les abîmes ouverts et de s'y précipiter, sans espérance de pouvoir jamais en sortir ; d'être certain qu'il y a des flammes éternelles pour la peine d'un péché mortel, et de vouloir persévérer dans le crime; de savoir, enfin, qu'il y a une infinité de biens à posséder et une infinité de maux à souffrir dans l'autre vie, et de ne faire aucun effort pour acquérir ces biens et pour éviter ces maux ! Oh ! que les chrétiens sont opposés à eux-mêmes, et qu'il y a de contradiction entre leur créance et leur conduite !

Permettez, avant que je finisse, que j'emprunte la voix d'Isaïe pour vous faire cette demande : *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis* ? Qui de vous pourra demeurer avec les ardeurs éternelles? Hélas ! vous êtes si délicats, vous traitez votre chair avec tant de mollesse ; le seul nom de la pénitence vous effraie, et vous ne pouvez vous résoudre à souffrir la moindre mortification. Comment donc pourrez-vous, dans ce même corps si sensible à la moindre douleur, si sensible à la moindre incommodité, souffrir éternellement la faim, la soif, la torture, la gêne, le chevalet, la roue, l'assemblage de tous les supplices et le comble de tous les maux qui viendront tous en foule vous assiéger et vous accabler ?

Si pendant la nuit vous êtes attaqué d'une douleur aiguë, quoique vous soyez couché mollement, et que vous attendiez du soulagement le matin par les remèdes qui vous seront appliqués, néanmoins que cette nuit vous paraît longue! vous comptez tous les moments et les heures vous semblent des semaines. Que sera-ce de passer les jours, les semaines, les mois, les années, les siècles de toute l'éternité dans le supplice du feu? Mais de quel feu, chrétiens ? d'un feu qui surpassera l'activité de tous les agents naturels ; d'un feu qui fera l'office de tous les autres tourments, et dans lequel on souffrira toutes les douleurs possibles; d'un feu en comparaison duquel tous les embrasements de ce monde ne sont que des fumées et des ombres ; d'un feu qui servira d'instrument à la puissance de Dieu pour exercer toute la rigueur de sa justice et pour réparer toute l'injure que fait le péché à son infinie majesté ; d'un feu qui se glissera dans toutes les parties de votre corps, et qui, pour être matériel, ne laissera pas d'agir sur votre âme et de la brûler dans toutes ses facultés spirituelles, de même que si c'étaient des matières combustibles; d'un feu dont l'action ne sera point interrompue d'un seul moment durant toute l'éternité, et dont l'ardeur insupportable n'aura jamais aucune diminution ni aucun adoucissement ; d'un feu qui, par un effet surnaturel, vous dévorera sans vous détruire, et vous brûlera, comme j'ai dit, sans vous consumer, afin que vous puissiez tout ensemble vivre et mourir éternellement dans votre supplice.

O l'incompréhensible douleur que la pensée d'une éternité si malheureuse cause dans l'âme des damnés ! S'ils pouvaient bannir cette pensée de leur esprit, quelque malheureux qu'ils soient dans leurs flammes, ils se croiraient bienheureux, ou du moins leurs supplices seraient infiniment adoucis. Mais de tous les tourments qu'ils endurent il n'y en a point qui les afflige plus que cette pensée, que leurs peines ne finiront jamais et qu'elles dureront autant que Dieu même, qui sera toujours égal à lui-même et toujours immuable dans les rigueurs de sa justice à l'endroit des réprouvés, aussi bien que dans les effets de sa bonté à l'endroit de ses élus.

Mais s'il n'y a rien de plus funeste dans les enfers que la pensée de l'éternité, il n'y a rien de plus utile sur la terre, soit pour nous détourner du péché, soit pour nous disposer à la pénitence. C'est cette pensée qui nous donne de l'amour pour la vertu et de la haine pour le vice. C'est cette pensée qui a fait tant de martyrs, tant de pénitents et tant de saints, qui ont préféré les solitudes aux palais, les prisons aux trônes, les confusions et les douleurs aux honneurs et aux delices. C'est cette pensée qui a rempli les monastères et les deserts. C'est cette pensée qui rend les abstinences, les jeûnes, les oraisons, les veilles et toutes les rigueurs de la vie chrétienne, non-seulement tolérables et légères, mais encore douces et agréables.

Quiconque pense à l'éternité ne trouve rien de fâcheux ni d'incommode ; quelque pénitence qu'il entreprenne, elle ne lui paraît jamais ni trop longue ni trop rigoureuse ;

il méprise tous les plaisirs qui passent, et il n'appréhende que les tourments qui ne finissent jamais.

Eternité, tu seras désormais mon unique soin, mon unique étude et ma seule occupation; tu seras mon unique remède dans mes maux, ma seule consolation dans mes peines et ma seule défense dans mes tentations et dans mes combats. Ah ! chrétiens, si nous avons un peu de prudence et un peu de conduite; si nous avons un peu de raison et un peu de foi, ne songeons qu'à l'éternité, ne méditons que l'éternité, et ne travaillons qu'à nous préserver de l'éternité du supplice, et qu'à nous procurer l'éternité de la récompense, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XIX.

UR LA CONNAISSANCE DE DIEU, TIRÉE DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Accedentem ad Deum oportet credere quia est.

On ne peut s'approcher de Dieu sans croire en lui (*Héb.*, *chap.* XI).

Il est absolument nécessaire, pour être sauvé, de connaître Dieu. L'homme, dit l'Apôtre, ne peut arriver à sa fin, s'il ne connaît son principe. C'est pourquoi Dieu, qui par une sage conduite a établi la connaissance de son être comme un moyen indispensablement nécessaire pour le salut de l'homme, l'a tellement imprimée dans tous les cœurs, que rien n'est capable d'en effacer les impressions et d'en étouffer les sentiments.

L'être de Dieu est d'une nature, que, comme personne ne peut le comprendre, personne ne peut l'ignorer; et si tous les hommes n'ont pas l'avantage de le connaître par le motif de la foi, ils ont tous le moyen de le connaître par la lumière de la raison.

Car, pour peu qu'on soit raisonnable, si l'on considère l'édifice de cet univers, on trouvera qu'il ne s'est point bâti de lui-même, et qu'il faut nécessairement qu'une main toute-puissante en ait composé l'admirable structure. On sera même tellement convaincu de cette vérité par la force du raisonnement, qu'il sera difficile d'accorder en cette occasion l'obscurité de la foi avec l'évidence de la démonstration.

Néanmoins, comme la raison, qui est un rayon de l'intelligence divine, nous est donnée principalement pour nous élever à la connaissance de Dieu, il est nécessaire de l'employer à cet excellent usage et de suivre le conseil de l'Apôtre, qui veut que les créatures nous servent pour nous faire connaître le Créateur, et que des choses corporelles et sensibles nous tirions des conséquences évidentes pour les invisibles et les spirituelles.

De plus, il est important d'étouffer la semence d'un secret athéisme qui se glisse dans le monde, car encore qu'il n'y ait point d'entendement assez corrompu, ni de conscience assez déréglée pour désavouer un premier principe de toutes choses, il y a pourtant, dit le prophète, des athées de volonté qui, pour flatter leur libertinage et pour y persévérer sans crainte, veulent se persuader qu'il n'y a point de divinité qui le voie et qui le censure.

Il y a même dans le christianisme des athées de mœurs, dont la conduite est si contraire à leur croyance, qu'ils vivent dans le monde comme s'il n'y avait point de Dieu qui fût l'invisible témoin de leurs actions et l'incorruptible juge de leurs désordres.

De sorte que, pour imprimer vivement dans l'âme de l'homme la connaissance de Dieu, qui est le fondement de la religion, je veux employer tout ce que la raison et la foi me pourront fournir d'argument et de conviction, après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit par l'entremise de son Epouse, en disant avec l'ange : *Ave*, etc.

La raison et la foi ne sont pas si opposées, qu'elles ne se puissent accorder et se perfectionner mutuellement. La foi sanctifie la raison, et la raison fortifie la foi. L'une cherche Dieu dans lui-même, et l'autre dans ses effets. Elles ont toutes deux une même fin, quoiqu'elles aient des motifs divers, et, si elles marchent ensemble, elles peuvent arriver à un même terme, bien qu'elles prennent des routes différentes.

La foi nous fait connaître Dieu sous le voile qui le couvre, et la raison tire le bord de ce rideau pour nous faire voir quelque rayon de sa beauté. La foi nous apprend ce que nous devons croire, et la raison fait que nous le croyons sans répugnance.

Ce sont les deux yeux de l'âme, l'un naturel, et l'autre surnaturel. Je veux les employer tous deux pour découvrir la divinité que je cherche et la contempler dans cette majesté inaccessible qui l'environne. Le premier est la raison, et le second la foi. L'un et l'autre seront le sujet et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La lumière de la raison suffit pour venir à la connaissance de Dieu.

Un homme qui n'use point du flambeau de sa raison pour acquérir la connaissance de son principe cesse d'être raisonnable, dit saint Jérôme, et d'une condition qui le rendait égal aux anges, il tombe dans une stupidité qui le rend semblable aux bêtes : *Absque notitia sui Creatoris homo pecus est* (*Hier. ad Heliodorum*), puisque, le cœur attaché à la terre et l'esprit courbé vers ce bas élément, il ne s'élève jamais vers le céleste palais pour en considérer l'architecture, et pour en admirer l'ouvrier. Il ne porte jamais sa vue vers cette éminente région pour y voir le lieu de son origine, ni pour y adorer le principe de son être.

Encore voyons-nous, dit ce Père, que les animaux, mieux instruits par l'instinct que nous par le raisonnement, reconnaissent la voix de leur maître et la main de leur bienfaiteur : *Cognovit bos possessorem suum.* Faut-il que l'homme descende si fort au-dessous de lui-même pour apprendre l'humanité et le devoir ? Il n'est fait que pour connaître Dieu, il n'a reçu la raison que pour l'employer à cet usage. C'est à quoi pour-

tant il a moins d'application et d'étude. Il s'attache à toute autre chose, selon que la passion ou la curiosité le sollicite. Il ne pense jamais à son principe ni à sa fin. Il ne regarde jamais le seul objet digne d'occuper son esprit et de contenter son cœur.

Cependant toutes les créatures sont des langues qui en font l'éloge, et des portraits qui en représentent l'image. Le jour en parle à la nuit qui lui succède, et la nuit tenant le même langage que le jour, en fait le panégyrique par son silence, et l'annonce à l'aurore qui vient dissiper ses ténèbres : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.*

Ouvrez les yeux, dit éloquemment saint Chrysostome, et voyez l'admirable machine de cet univers. Mais ne vous arrêtez pas là; considérez le pouvoir infini de celui qui en a posé les fondements et qui en fait jouer tous les ressorts. Voyez ce bel astre qui vous éclaire, et par l'éclat de sa beauté, jugez de l'excellence de son principe. En un mot, dit saint Jérôme, regardez non-seulement les cieux et les éléments, mais encore les fleurs et les plantes; non-seulement les lions et les éléphants, mais encore les moucherons et les insectes les plus défectueux, vous y trouverez des perfections et des merveilles qui vous élèveront à la connaissance de leur auteur, et qui vous en feront admirer tout à la fois et l'infinie puissance, et l'infinie sagesse.

Pouvez-vous voir cette admirable variété de terres et de mers, de fleuves et de campagnes, d'oiseaux et de poissons, de pierreries et de métaux, et d'une infinité d'autres choses qui naissent dans les eaux, ou qui se cueillent dans les champs, ou qui se trouvent dans les forêts, ou qui se forment dans les minières, soit pour les usages, soit pour les délices des hommes, sans connaître évidemment un principe de toutes ces choses?

Quand vous êtes invité à un festin et que vous voyez une table couverte de tout ce qu'il y a de plus délicieux et de plus exquis, pouvez-vous croire que personne n'a contribué à ce banquet, et que sans employer l'industrie de la pêche, ni l'adresse de la chasse, ces viandes ainsi préparées sont fortuitement sorties des rivières et tombées des nues?

La terre, dit un philosophe, est une grande table préparée pour la nourriture de l'homme : il y trouve tout ce qu'il peut souhaiter ; il y remarque toute sorte de fruits, d'oiseaux et de poissons. Il y voit le feu, l'air et l'océan occupés à le servir d'une infinité de mets différents. Ne serait-il pas également insensé et ingrat de croire que cette magnifique table s'est ainsi garnie d'elle-même, et que par un effet du hasard, plutôt que de la Providence, les quatre éléments, tout irréconciliables qu'ils sont entre eux par leurs qualités opposées, se sont accordés pour lui fournir toutes ces choses, qui peuvent non-seulement subvenir à ses besoins, mais encore satisfaire à ses désirs.

Mais quoi ! cet ordre si bien établi dans le monde, cette vicissitude si réglée des saisons, cette succession si constante des jours et des nuits, cette subordination admirable des corps inférieurs aux supérieurs, qui fait que ceux-là ne se remuent que par les impressions qu'ils reçoivent de ceux-ci ; cette production continuelle de nouveaux êtres, qui succède perpétuellement à la destruction des anciens et qui rend, pour ainsi dire, le monde incorruptible dans la corruptibilité de ses parties, qui savent si bien se détruire et se réparer, qu'elles meurent toujours et sont toujours immortelles; en un mot, la composition merveilleuse de tout cet univers, qui se soutient depuis tant de siècles sur ses propres fondements sans être jamais ébranlé, qui roule sans cesse sur deux pôles sans être jamais fatigué, qui trouve sa paix dans la guerre des éléments, et sa consistance dans le mouvement perpétuel des corps célestes, dont la moindre interruption troublerait son repos et causerait sa ruine, qui est toujours immobile et toujours dans l'agitation, toujours immuable et toujours dans le changement, toujours le même et toujours nouveau, toujours riche et toujours fécond, sans jamais épuiser son trésor par la profusion de ses richesses, ni lasser sa vertu par la production de ses effets; toutes ces choses ne prouvent-elles pas évidemment qu'il y a un esprit infini qui les anime, une souveraine intelligence qui les gouverne ?

Si vous voyez un tableau où toutes les règles de l'art sont exactement observées, vous ne doutez pas que cet ouvrage ne soit parti de quelque savant pinceau, et vous ne vous êtes jamais figuré que les couleurs se sont ainsi rangées d'elles-mêmes pour composer cette excellente représentation.

Si vous entrez dans un palais où l'architecture étale ce qu'elle a de plus ingenieux et de mieux examiné, vous concevez d'abord une secrète estime de l'architecte, et la pensée ne vous est jamais venue que les pierres et les arbres sortant des carrières et des forêts se sont ainsi fortuitement placées les unes sur les autres pour faire ces magnifiques logements, étendre ces longues galeries, élever ces grands pavillons et former ces beaux dômes.

Si vous lisez un livre qui vous charme par la beauté de l'expression ou par la subtilité de la pensée, vous cherchez au commencement de l'ouvrage le nom de l'auteur, et vous ne vous êtes jamais imaginé que les caractères se sont ainsi mêlés par hasard pour produire ces nobles conceptions et ces élégantes paroles.

De même, lorsque vous jetez les yeux sur cet univers, qui est ce grand livre dont parle saint Antoine, cette magnifique maison que la sagesse s'est bâtie à elle-même, cet incomparable tableau où toutes les perfections de la Divinité sont représentées, n'êtes-vous pas obligé de venir à la connaissance de son auteur, et ne seriez-vous pas entièrement dépourvu de sens et de raison, de croire que ce grand ouvrage s'est fait de lui-même, et que toutes les parties qui le composent se

sont ainsi fortuitement rangées d'elles-mêmes avec tant de proportion entre elles, et tant de subordination des unes aux autres?

Le hasard est-il capable de produire un effet qui ne peut partir que d'une infinie puissance et d'une souveraine sagesse?

Est-ce par accident que la terre s'est placée au milieu du monde, et qu'elle a cette fécondité merveilleuse qui la rend la nourrice des hommes et la mère de tous les animaux?

Est-ce sans dépendance et sans ordre que la mer, qui menace les nues, respecte nos campagnes; que, toute indocile qu'elle est, elle reconnaît des limites et que, trouvant sur ses rivages les bornes prescrites à sa fureur, elle y brise l'impétuosité de ses flots?

Est-ce par une aventure où la providence n'a point de part que le soleil a paru dans le monde avec cette pompe de rayons qui l'environne, et s'en est allé prendre son rang au milieu des planètes pour répandre de là ses lumières et ses influences?

Mais qui défendrait l'univers d'un embrasement général, si quelque intelligence n'avait la conduite de ce globe enflammé pour tempérer sa chaleur et pour en faire une sage distribution à toute la nature? Ne faut-il pas qu'un esprit supérieur règle ses courses pour le faire servir à nos besoins, et l'oblige tantôt de s'éloigner, et tantôt de s'approcher de nous, soit pour entretenir la fécondité de la nature par la diversité des saisons, soit pour se communiquer aux deux hémisphères et se partager si bien à tous les hommes, qu'au même temps qu'il contribue aux repos des uns par son absence, qui cause la nuit, il puisse contribuer au travail des autres par sa présence, qui produit le jour?

Est-ce d'eux-mêmes que les astres ont pris chacun leur place dans le céleste palais? Pourquoi Mercure s'est-il saisi du sixième ciel et Mars du troisième? qui les a déterminés à ce rang? qui leur a prescrit cet ordre? qui leur a marqué cette route, dont ils ne s'écartent jamais dans l'immense carrière qu'ils sont incessamment obligés de parcourir? N'est-ce pas celui-là même qui leur a donné l'être, qui les a fixés au firmament pour servir aux desseins de sa providence, pour être les flambeaux de la nuit et les yeux de la nature, dont les divers regards font différents effets dans le monde, et, selon qu'ils sont favorables ou contraires, produisent les bons ou les mauvais jours, les fâcheuses ou les agréables saisons?

Mais encore qui a composé l'admirable structure du corps humain avec une si belle symétrie? Est-ce fortuitement que les os, les artères et les nerfs se distribuent dans tous les membres pour y faire de si excellentes fonctions, y former des regards, y prononcer des paroles, y concourir avec l'âme à toutes les opérations naturelles?

D'où vient cette diversité de visages et de voix qui se remarque dans les hommes et qui ne se trouve pas dans les oiseaux, ni dans les poissons, ni dans les individus des autres espèces? Est-ce le hasard qui l'a ainsi ordonné, ou plutôt n'est-ce point la Providence qui, pour maintenir la société humaine, a établi cet ordre favorable, afin qu'on se puisse mutuellement distinguer dans le monde par quelque sensible caractère, et que le père puisse connaître son enfant, le souverain, son sujet, le maître, son disciple, et le juge, son criminel?

Qui a donné aux animaux ces instincts merveilleux qui leur font choisir les moyens nécessaires à la conservation de leur vie, à la propagation de leur espèce, à la nourriture de leurs petits, à la guérison de leurs maladies? Si leur nature, qui n'est point capable de raison, n'avait la Providence pour guide, auraient-ils assez de lumière pour se conduire eux-mêmes, pour distinguer les choses qui leur sont salutaires de celles qui leur sont pernicieuses, chercher les remèdes proportionnés à leurs maux et parvenir à leurs fins par des voies assurées?

Mais, comme il n'y a point de créature, quelque basse qu'elle soit, qui ne nous élève à la connaissance du Créateur, entrons dans la république des fourmis; voyons l'ordre qu'elles observent dans leur confusion, les soins qu'elles prennent pour subvenir à leurs nécessités futures, les secours qu'elles se donnent mutuellement pour soulager la pesanteur de leurs fardeaux, et les provisions qu'elles font en été pour se défendre des rigueurs de l'hiver. Qui leur a donné cette connaissance de l'avenir pour les obliger d'en prévenir les besoins? qui leur a inspiré cette société qui les réunit à leurs troupeaux après qu'elles ont été dispersées? qui est leur législateur et leur magistrat, sinon celui-là même qui donne des lois à tout l'univers, et qui ne dédaigne pas d'abaisser les soins de sa providence à la conservation de ses plus viles créatures?

Pour ne pas omettre le raisonnement d'un orateur païen qui a si parfaitement connu la divinité et qui en a laissé de si belles idées dans ses écrits, si l'Inde, le Nil et l'Euphrate sortent de temps en temps de leurs bords pour arroser les campagnes voisines et y faire naître l'abondance, est-ce le hasard qui produit ces effets salutaires? ou plutôt n'est-ce point la Providence qui se communique à toutes les nations et qui, pour entretenir la fécondité des terres que le soleil dessèche par ses ardeurs, oblige ces fleuves d'y faire par la communication de leurs eaux l'office des pluies et des rosées?

En un mot, dit saint Athanase, s'il n'y avait point de magistrats dans une ville, on y verrait la désunion des citoyens, le mépris des lois, l'oppression des faibles, l'insolence des méchants, le désordre de toutes les familles. De même, s'il n'y avait point de modérateur dans l'univers, toutes ses parties si opposées les unes aux autres, ou si éloignées les unes des autres, auraient-elles subsisté depuis tant d'années dans un si juste tempérament, une si grande liaison, une si belle uniformité, une si parfaite subordination? Et la tranquillité constante de ce grand Etat où l'on voit une infinité de sujets qui

ont presque tous des humeurs différentes, des instincts contraires et des qualités ennemies, n'est-elle pas une preuve convaincante, non-seulement de la présence nécessaire, mais encore de la sagesse infinie et de l'autorité suprême du grand monarque qui le gouverne?

Voilà comme toutes les créatures nous parlent de leur auteur et nous apprennent, toutes muettes qu'elles sont, qu'il y a une Providence.

A ce témoignage des créatures inanimées j'ajoute celui de tous les hommes qui sont naturellement portés à la religion, et qui, par conséquent, ont tous des sentiments de la divinité.

Il n'est point de nation, quelque sauvage qu'elle soit, dit un païen, qui ne reconnaisse un dieu, quoique tout le monde ne convienne pas du culte qu'il est nécessaire de lui rendre pour lui plaire : *Nulla gens neque tam immansueta neque tam fera, quæ non, etiamsi ignoret qualem habere Deum deceat, tamen habendum sciat* (I *de Legibus*).

C'est de là que la superstition s'est glissée parmi les hommes. Car sachant bien qu'ils devaient adorer un dieu, et ne sachant point ce qu'ils devaient adorer comme dieu, ni comment ils devaient adorer ce dieu, ils ont établi l'idolâtrie dans le monde en y pensant établir la religion, et par une étrange méprise ils ont rendu aux créatures des honneurs qui n'étaient dus qu'au Créateur. Ils ont bâti des temples aux idoles et leur ont offert des sacrifices comme à de véritables divinités.

Cette erreur nous conduit à la vérité que nous cherchons, et nous apprenons par cette superstitieuse conduite des infidèles, qu'ils ont jugé qu'il y avait un être divin à qui ils étaient obligés de rendre les suprêmes devoirs.

Mais, sans nous arrêter à l'usage des peuples qui, n'étant pas beaucoup éclairés, sont facilement susceptibles de fausses opinions, venons au sentiment des sages, qui sont les seuls maîtres qu'il faut écouter dans les importantes matières, et les seuls juges qui, n'étant point corrompus, en peuvent porter de véritables jugements. Allons des plus récents jusqu'aux plus anciens; entrons dans toutes leurs académies; parcourons toutes leurs sectes, nous n'en trouverons aucun, ni dans l'école de Socrate, ni même dans celle d'Epicure, qui n'ait connu Dieu et qui n'en ait donné quelque idée dans ses ouvrages. Ils ont découvert la cause dans ses effets, et n'ayant que la seule raison pour guide, ils ont acquis cette belle science qu'ils ont eux-mêmes définie : La connaissance des choses humaines et divines. Ils ont pris ce nom de philosophes, parce qu'ils s'appliquaient par une étude singulière à considérer la composition admirable de cet univers et l'infinie sagesse de celui qui le gouverne.

Si bien que Dieu, tout invisible qu'il est, s'est fait voir de tout temps aux plus aveugles, et comme les ignorants ont été portés de tout temps à l'adorer, les plus savants ont été de tout temps occupés à le connaître. Les uns lui ont dressé des autels, et les autres lui ont érigé des portiques. Mais, bien que les uns et les autres aient été divisés sur l'honneur qu'ils lui devaient rendre, ils ont tous néanmoins convenu qu'il était nécessaire de l'honorer du suprême culte.

D'où je conclus qu'il n'y a nulle apparence que la nature, qui a donné de si beaux instincts à tous les animaux pour les conduire à leurs fins par des moyens proportionnés, ait si fort perverti l'entendement de l'homme, qui est son plus noble ouvrage, que de lui persuader une fausse créance de la divinité et de le faire errer dans ce point fondamental de sa conduite.

Il est impossible, dit Pline, que tous les hommes qui tombent dans un même sentiment soient dans l'erreur. Tous les yeux qui portent un même jugement d'une couleur ne peuvent être trompés, et tous les esprits qui demeurent d'accord d'une même chose ne peuvent être séduits. Tous les hommes conviennent qu'il y a une divinité, une providence, un principe de toutes choses. S'il y a quelques athées qui combattent cette créance générale, il faut attribuer cette impiété à la corruption de leur cœur plutôt qu'à la persuasion de leur entendement : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Et quand leur raison serait si pervertie que de s'écarter du sentiment universel, qui doute que dans une si notable matière il ne faille suivre le parti de tous les sages plutôt que celui de quelques insensés?

Sans recourir aux témoignages étrangers, nous en avons un intérieur que nous ne saurions désavouer. Car, comme dit saint Cyrille l'Alexandrin, nous n'avons pas besoin de maître pour apprendre qu'il y a un Dieu. Nous avons tous un instinct secret qui nous fait cette leçon. C'est une science que nous apprenons sans docteur : *Omnes absque doctore Deitatem quamdam credimus* (*Cyril.*, II).

Un homme, dit Tertullien, qui n'aurait jamais ouï parler de Dieu, s'il se trouve dans un péril, il réclame d'abord une divinité, et levant les yeux au ciel, il implore le secours d'un être supérieur qu'il ne connaît pas et qu'il confesse pourtant.

C'est pourquoi, dit ce Père, tout homme est naturellement chrétien; quelque barbare qu'il soit, il a toujours quelque sentiment de religion, et je ne sais par quelle impression que l'auteur de la nature a laissée de lui-même dans toutes les âmes qu'il a créées, il n'en est aucune qui ne le découvre à travers les voiles qui le cachent.

C'est pour cela, dit le prophète, que le nom de la divinité est écrit sur le front de l'homme, afin que tout le monde le puisse lire : *Signatum est super nos lumen vultus tui* (*Psal.* IV).

Mais d'où vient cette syndérèse que nous sentons après que nous avons commis un péché? Pourquoi tous les coupables, ceux-là mêmes qui n'ont point reçu l'Evangile ou qui en ont étouffé toutes les lumières par

leurs désordres, ont de secrets remords et sont en de perpétuelles alarmes, sinon parce qu'ils sont intérieurement convaincus qu'il y a un juge qui sait tout et qui ne laisse rien d'impuni.

C'est pourquoi saint Bernard dit que nous avons au dedans de nous un tribunal où le vice est condamné par les plus vicieux, où ceux-là mêmes qui nient l'existence de Dieu redoutent sa justice.

Mais voici pour les savants des preuves convaincantes que les philosophes appellent des arguments démonstratifs.

Tout ce qui se meut dans le monde tire son mouvement de lui-même ou de quelque agent étranger. Cela paraît dans le corps humain, qui, ne pouvant point se mouvoir de lui-même, devient immobile sitôt que l'âme, qui est le principe de son mouvement, cesse de l'animer. Montons de la terre jusque dans le firmament. Ce premier mobile, qui donne le mouvement à tous les cieux et qui est la cause de toutes les altérations sublunaires, se meut-il de lui-même ou tire-t-il d'ailleurs l'impétuosité de ce mouvement qui lui fait parcourir presque dans un instant une infinité d'espaces? S'il se meut de lui-même, comme ce mouvement réglé, mesuré et sagement ordonné pour la conservation de l'univers ne se peut faire que par une intelligence qui lui prescrive cet ordre, et par une providence qui le détermine à cette fin, il faut nécessairement, qu'outre la puissance de produire un mouvement si impétueux et si constant, outre la gloire de se voir indépendant de tout principe et de n'être redevable de son être qu'à lui-même, il soit doué d'une parfaite connaissance, d'une sublime raison et d'une suprême sagesse. D'où il faut conclure qu'il est lui-même ce Dieu que nous cherchons, puisqu'il en a les attributs et les propriétés.

S'il tire son mouvement d'un principe étranger, ou bien il faut aller jusqu'à l'infini de supérieur en supérieur, ce qui répugne à la raison, ou bien il faut s'arrêter à un premier moteur et reconnaître un principe de toutes choses.

C'est par le moyen de cet argument, dit saint Thomas, que les philosophes sont venus à la connaissance de Dieu, et les chrétiens, qui en pénètrent la force, connaissent la divinité avec tant d'évidence, qu'ils ont de la peine d'accorder en cette rencontre l'obscurité de leur foi avec la lumière de leur raison.

De plus, il est certain que l'homme n'a pu tirer son être de lui-même, ni d'aucune cause qui paraisse dans le monde. Il faut donc, pour trouver le principe de l'homme, chercher hors de l'univers une cause supérieure à toute la nature.

En premier lieu, l'homme ne peut tirer son être de lui-même, puisqu'il n'a pu le conserver par lui-même. Il n'a pu lui-même se donner la vie, puisqu'il n'a pu lui-même se défendre de la mort. De combien de choses a-t-il besoin pour se conserver? combien d'aliments, combien de remèdes, combien d'artifices est-il obligé d'employer pour prolonger sa vie de quelques moments? Quelle apparence y a-t-il qu'il ait pu de lui-même se conserver seulement un jour?

Mais, en second lieu, que voit-on dans le monde qui soit capable de lui donner un être si excellent? Il faut que la cause possède du moins éminemment les perfections de ses effets. Or, les cieux, les astres et les éléments, dont toutes les agitations ne tendent qu'à nos usages, ont-ils ces connaissances élevées, ces conceptions ingénieuses, ces raisonnements solides qui sont les productions de nos esprits? Peuvent-ils nous rendre capables de ces nobles opérations pour lesquelles ils ont des inhabilités essentielles? Et la même raison qui nous élève au-dessus d'eux ne nous apprend-elle pas que, comme elle ne se trouve pas en eux, elle ne peut aussi partir d'eux pour faire des créatures raisonnables et produire des ouvrages plus accomplis qu'ils ne sont pas eux-mêmes?

Il faut donc qu'il y ait un agent invisible plus parfait que tout ce qu'il y a de cause visible dans le monde, pour produire des hommes et leur communiquer ces avantageuses qualités qui les élèvent au-dessus de toutes les choses créées. De là vient que les hommes, qui sont les plus excellentes productions de la divinité, en sont aussi les plus évidentes preuves.

Mais voici le solide raisonnement de saint Thomas. Tout ce qui agit dans le monde agit nécessairement pour quelque fin. Or, il est impossible d'envisager une fin sans la connaître, ni de prendre les moyens proportionnés sans être capable d'en faire le discernement et le choix. Puis donc qu'il y a dans l'univers une infinité de choses qui n'ont point de connaissance ni de raison, et qui néanmoins ont toutes leur fin et savent toutes prendre les voies pour y parvenir sans s'égarer, il est nécessaire qu'il y ait une intelligence secrète qui règle l'action de chaque chose, qui en ordonne la fin, et qui en détermine les moyens par rapport au bien public de l'univers et à la conservation particulière de chaque chose.

De plus, ajoute ce même docteur, l'univers n'a point été fait par lui-même, puisqu'il n'a point été fait pour lui-même, et qu'étant incapable de sentiment et de joie, il ne peut nullement jouir de lui-même, ni trouver sa béatitude en lui-même. On ne doit point aussi le rapporter uniquement à l'homme, qui ne peut non plus avoir été fait pour lui-même, puis qu'il ne peut non plus trouver sa félicité en lui-même, outre que l'homme, n'étant qu'une partie de l'univers, n'en peut point être la fin totale, puisque le tout ne se termine jamais au bonheur de la partie, quoique la partie se rapporte toujours à la perfection du tout. Et ce serait une faiblesse de croire que l'univers se soit si magnifiquement bâti lui-même seulement pour la satisfaction de l'homme, qui n'est pas même capable d'en savoir la composition, ni d'en comprendre le dessein, ni d'en mesurer l'étendue, ni d'en estimer la beauté. Il faut donc nécessaire-

ment le rapporter à celui qui l'a tiré du néant par la puissance de sa parole, et qui par une propriété de son essence est la dernière fin aussi bien que le premier principe de toutes choses.

Mais enfin la divinité se fait connaître par les effets surnaturels encore mieux que par les effets naturels. Car, comme les miracles ne peuvent partir que de la toute-puissance de Dieu, ils sont des preuves infaillibles de la vérité de son existence, aussi bien que de la souveraineté de son pouvoir. La nature ne peut pas être l'ouvrière de ces effets surnaturels, parce qu'ils sont au-dessus de ses forces et même contre ses exigences. Il faut donc chercher hors de la nature une puissance supérieure à celle de la nature, pour trouver le principe de ces choses miraculeuses qui ne se peuvent faire par la vertu des causes naturelles.

Si vous dites qu'il n'y a point de miracles, vous ruinez la vérité de toutes les histoires, et vous détruisez sans aucun fondement le témoignage d'une infinité de personnes irréprochables qui ont été les fidèles témoins des choses extraordinaires et prodigieuses que le ciel a faites en leur personne ou en leur présence.

Si vous ajoutez que ces prodiges ont été faits par l'opération des démons, vous avouez qu'il y a des esprits, et par conséquent vous devez confesser qu'il y a un esprit supérieur à tous les autres, pour éviter la confusion et le désordre que produirait dans le monde le gouvernement de plusieurs maîtres égaux en autorité, qui auraient bien souvent des volontés opposées, et qui par la contrariété de leurs desseins, jointe à l'égalité de leurs forces, se feraient une guerre qui causerait leur propre ruine et celle de l'univers.

De plus, ces miracles pour la plupart ont été faits par le ministère des saints, qui, bien loin d'avoir quelque société avec les démons, ont été leurs ennemis irréconciliables, les ont chassés des corps qu'ils possédaient, ont brisé les idoles par le moyen desquelles ils recevaient l'encens des peuples, ont abattu les autels sur lesquels ils se faisaient offrir des sacrifices comme s'ils eussent été des divinités. Quelle apparence y a-t-il que ces esprits superbes aient employé leur pouvoir pour opérer des choses prodigieuses qui ne tendaient qu'à bâtir le trône de Jésus-Christ sur la ruine de leurs temples ?

Mais si vous tombez d'accord qu'il y a des esprits, comme vous n'en pouvez pas disconvenir, après une infinité d'expériences que nous avons et de leur pouvoir et de leur malignité, surtout dans la personne des possédés, où l'on remarque des effets qui ne peuvent être attribués qu'à des puissances invisibles et pernicieuses, la constitution de l'homme, ni le mélange de ses humeurs n'étant point capable de produire des choses si extraordinaires, comme la connaissance de l'avenir, la manifestation des pensées, l'intelligence de toute sorte de langues, si vous avouez, dis-je, qu'il y a des esprits, prêtez l'oreille à leur langage; il ne peut vous être suspect, puisqu'ils ont une haine implacable contre Dieu, qui châtie leur orgueil. Voyez comme ils confessent par la bouche des énergumènes ce que vous ne pouvez désavouer que par une impiété plus obstinée que la leur. Combien de fois ont-ils dit, par l'organe de ces malheureux sur lesquels ils exercent leur cruauté, qu'il y a un Dieu qui les tourmente avec plus de rigueur.

Car, soit que Dieu prenne plaisir à arracher la vérité de la bouche de ses ennemis, soit qu'il veuille que toutes les créatures, les invisibles aussi bien que les visibles, soient autant de voix qui publient les louanges de leur auteur, et qui servent d'instruments à sa gloire, il a souvent ordonné ou permis que les anges et les démons aient paru sous des corps étrangers, pour satisfaire à ces devoirs et pour rendre ces témoignages.

Il a même voulu que son Fils, qui est sa parole subsistante, et qui devait en cette qualité le manifester au monde, ait pris un corps humain pour rendre sa voix sensible et pour faire dans le temps un office qu'il n'aurait pu faire dans l'éternité.

En effet, c'est ainsi que cette divine parole s'est fait entendre à toutes les oreilles; c'est ainsi qu'elle a fait connaître son principe et le leur, confirmant son témoignage par de si grands miracles, que l'univers étonné de la grandeur de ses prodiges a été contraint de se rendre à la vérité de ses oracles.

SECONDE PARTIE.

Il faut ajouter à la lumière de la raison celle de la foi, pour venir à la connaissance de Dieu.

La même raison qui nous apprend qu'il y a un Dieu nous apprend aussi qu'il n'y a qu'un Dieu et que sa grandeur ne souffre point d'égal, ni son unité de compagnon; que ce Dieu, qui a crée le monde par sa puissance, le gouverne par sa sagesse; qu'étant aussi juste qu'il est bon, il récompense la vertu et punit le vice; que par une bonté propre de sa nature il opère le bien et ne permet le mal que dans la vue du bien qui en résulte; que le plus excellent moyen de l'honorer, c'est de l'imiter, c'est-à-dire d'être bon comme lui et de n'avoir, non plus que lui, de commerce, ni de société avec les méchants.

Mais, bien que la nature puisse nous aider à connaître ces hautes vérités que les philosophes païens ont connues aussi bien que nous, la foi néanmoins, qui nous est donnée pour suppléer au défaut de nos connaissances naturelles, contribue bien davantage à nous instruire de ces belles vérités et, toute obscure qu'elle est, elle nous éclaire bien plus que la lumière de la raison, parce qu'elle est une émanation de l'intelligence divine; et quoiqu'elle n'ait point d'évidence, elle a néanmoins tant de certitude, qu'elle n'est sujette ni à l'illusion ni à l'erreur.

Outre qu'il y a d'autres vérités mystérieuses dont la connaissance est nécessaire à notre salut et qui ne peuvent être connues que par le moyen de la foi, comme la Trinité des personnes dans l'unité d'une essence, la

chute de l'homme par le péché d'Adam et sa délivrance par l'incarnation du Verbe, l'infaillibilité de l'Eglise, hors de laquelle nous ne pouvons rien faire qui soit agréable à Dieu, et qui nous soit utile pour l'éternité.

Mais pourquoi la lumière de la nature, qui suffit pour nous faire connaître notre premier principe, ne suffit-elle pas pour nous conduire à notre dernière fin? Les théologiens en rendent trois raisons.

1° Parce que Dieu, qui est notre souveraine fin, étant infini de sa nature, toutes les créatures, qui sont limitées, n'y peuvent pas atteindre, si elles ne sont extraordinairement aidées par la même puissance qui les a tirées du néant.

2° Parce que la béatitude à laquelle nous sommes destinés étant d'un ordre surnaturel, toutes les forces de la nature n'y sauraient arriver, si elles n'étaient jointes avec celles de la grâce.

3° Parce que la possession de Dieu, dans laquelle consiste notre félicité, étant un héritage qui n'est dû qu'aux enfants, les créatures, qui ne sont que les esclaves de celui qui leur a donné l'être, n'y peuvent prétendre que par la grâce de l'adoption, par laquelle nous sortons de cet état de servitude qui est attaché à notre néant, et devenant enfants de Dieu, nous devenons aussi ses héritiers.

Mais, enfin, j'ajoute que la félicité de l'homme consiste dans une parfaite connaissance de Dieu et dans la claire vision de son essence. Nous le verrons, dit le grand Apôtre, face à face. Nous le verrons, dit le disciple bien-aimé, comme il est en lui-même, et lorsqu'il aura tiré le rideau qui le dérobe à nos yeux, lorsqu'il nous aura manifesté ses perfections infinies, nos vœux seront pleinement satisfaits, il ne manquera rien à notre bonheur, et nous serons dans la jouissance de tous les biens.

Or, nous ne pouvons, avec toute la lumière de la nature, connaître Dieu que très-imparfaitement, ni le voir qu'à travers des voiles qui le cachent plutôt qu'ils ne le découvrent.

Nous ne voyons ses perfections que dans ses ouvrages, qui n'en sont que de très-légères expressions. Si bien que nous n'en concevons point d'idée qui réponde à sa véritable grandeur. Nous ressemblons, dit un bel esprit, à ceux qui, ne pouvant regarder le soleil en lui-même, le regardent ou sur les eaux, ou dans les nuages, et ne se forment à cause de leur faiblesse qu'une image obscure du plus lumineux de tous les astres.

Ainsi l'esprit humain ne pouvant soutenir l'éclat et la majesté de Dieu, le contemple dans ses créatures et ne voit que très-faiblement en ces miroirs ténébreux les rayons et les beautés de cet adorables soleil.

Il faut donc que la lumière de sa gloire supplée au défaut de celle de la nature. Il faut qu'elle élève nos puissances et qu'elle fortifie les yeux de notre âme, pour voir celui qui est invisible, et le voir comme il est en lui-même, sans que sa majesté nous étonne et sans que son éclat nous éblouisse.

Il est vrai que le temps de cette vie n'est point destiné pour posséder ce souverain bonheur, mais seulement pour le mériter par les actes de notre foi et par l'exercice de nos bonnes œuvres.

De plus, il ne suffit pas de connaître Dieu par la lumière de la raison, il faut encore, afin que cette connaissance nous soit utile pour l'éternité, le connaître par le motif de la foi, puisque, suivant l'oracle de l'Ecriture, l'homme ne peut arriver à Dieu, s'il ne croit en lui : *Accedentem ad Deum oportet credere quia est*. Or, il est constant qu'on ne peut croire sans l'exercice de la foi, qui se fonde sur l'autorité de la révélation, comme on ne peut discourir sans l'usage de la raison, qui s'appuie sur le fondement de la science.

Il faut donc tâcher d'accorder en cette occasion la science avec la foi, bien que l'évidence de l'une semble répugner à l'obscurité de l'autre.

Soit que l'entendement puisse faire cette alliance par un même acte, par lequel il connaisse Dieu sur deux motifs différents, dont l'un se tire de la démonstration et soit évident, et l'autre se prenne de la révélation et soit par conséquent obscur : ce qui ne semble nullement répugner, comme remarque saint Bonaventure ; soit qu'un même acte n'étant point capable de deux choses qui paraissent si opposées, il soit nécessaire d'en employer deux, dont l'un se tire du raisonnement humain et se nomme science, et l'autre se prenne de l'autorité divine et s'appelle foi, il faut indispensablement, pour avoir une connaissance de Dieu qui nous soit salutaire, qu'elle soit fondée sur le motif de la foi et non-seulement sur la lumière de la raison, qui ne peut contribuer à notre justification, si elle n'est élevée par un principe surnaturel qui l'anime et par un esprit divin qui l'éclaire.

Il faut non-seulement écouter la voix des créatures, qui nous parlent toutes de leur auteur, mais principalement adhérer à la voix de Dieu, qui nous a lui-même révélé son existence, quand il en donna ce témoignage à Moïse : *Ego sum qui sum* : C'est moi qui suis le souverain Etre.

En un mot, c'est être philosophe que de connaître Dieu par la raison, et c'est être fidèle que de connaître Dieu par la foi.

Mais, pour apprendre l'obligation et résoudre la difficulté qu'il y a d'accorder la raison avec la foi sur la matière présente, il est nécessaire de faire ces observations :

1. Bien que la parole présuppose l'existence de celui qui parle, et que par conséquent il ne semble pas qu'on puisse croire quelque chose sur le témoignage d'une personne, qu'on ne soit déjà persuadé de la vérité de son être aussi bien de la fidélité de son rapport, néanmoins, comme Dieu nous a révélé lui-même son existence et que nous sommes assurés de l'infaillibilité de sa révélation, nous pouvons et nous devons, sur l'autorité de sa parole, croire cette vérité

comme toutes les autres qu'il nous a révélées.

2. Encore que la foi soit obscure d'elle-même, elle a néanmoins quelque lumière qui la guide. C'est un astre qui brille dans un nuage; c'est un flambeau, dit saint Pierre, qui luit dans un lieu sombre, et, comme dit le prophète, sa nuit est si claire qu'elle tient quelque chose du jour : *Lucerna lucens in caliginoso loco.* D'où je conclus que son obscurité n'est pas contraire à l'évidence, comme la lumière l'est aux ténèbres, et la privation d'une chose à la chose même. Elle n'est opposée à la science que de la même manière qu'une moindre lumière l'est à une plus grande; et comme dans le ciel une étoile plus éclatante n'empêche point l'éclat d'une moins lumineuse, de même sur la terre la science, pour avoir plus de clarté, ne détruit point la foi, comme la foi, pour avoir plus de certitude, ne bannit point la science.

De sorte qu'après avoir connu Dieu par la lumière de la science et par l'évidence du raisonnement, rien n'empêche qu'on ne puisse le connaître tout à la fois par le motif de la foi et sous l'obscurité de la révélation.

Autrement, comme le mérite n'est fondé que sur la foi et que la science qui se tire nécessairement d'un principe connu n'est pas libre, ni par conséquent capable de mériter, un ignorant qui ne connaîtrait Dieu que par la foi, et qui serait incapable d'en avoir une connaissance évidente par le raisonnement, serait plus heureux que les docteurs et les Pères de l'Eglise, qui l'ont connu manifestement par les conséquences qu'ils ont tirées des créatures et par les démonstrations qu'ils nous ont laissées dans leurs ouvrages.

3. Quoique dans la commune pratique du monde on cesse de chercher ce qu'on a trouvé, c'est pourtant le sage conseil du prophète de ne cesser jamais de chercher Dieu lors même qu'on l'a trouvé par la lumière de la raison ou par le flambeau de la foi.

Car, comme il est incompréhensible et infini, il ne peut être jamais parfaitement connu; et, pour en avoir toute la connaissance où se peut étendre la faiblesse de notre entendement, il faut toujours sonder cet abîme qui est sans fond, toujours aller, comme dit l'Apôtre, de clarté en clarté, de connaissance en connaissance, sans craindre de lasser l'esprit par la considération assidue de cet objet qui charme les anges et qui fait l'éternelle félicité des âmes bienheureuses.

En dernier lieu, bien que la raison nous élève à la connaissance de Dieu et nous apprenne l'obligation indispensable que nous avons de lui rendre notre culte, il faut néanmoins ajouter la foi à la raison pour apprendre comment nous devons servir Dieu et quel est ce culte que nous sommes obligés de lui rendre, afin que notre piété soit dans l'ordre et que les services que nous rendons à Dieu lui soient agréables et nous soient utiles, parce que sans la foi, comme j'ai dit, il est impossible de faire quelque chose qui plaise à Dieu et qui nous serve pour l'éternité : *Sine fide impossibile est placere Deo* (*Hebr.*, XI).

C'est pourquoi le premier devoir de la religion est l'exercice de la foi, c'est la première vertu que nous devons pratiquer et le premier pas que nous devons faire pour aller à Dieu.

Allumez donc ce divin flambeau dans votre cœur pour vous éclairer et pour vous conduire à votre fin bienheureuse. Entrez à la faveur de ce rayon surnaturel dans le sanctuaire de la divinité pour contempler ses grandeurs et pour découvrir ses mystères. Dans le même temps que vous ouvrez vos yeux pour admirer ses perfections, ouvrez vos oreilles pour écouter ses oracles, captivez votre raison sous l'empire de sa parole et ne craignez pas d'être trompé, puisque c'est la vérité même qui vous parle.

Croyez ce que vous ne voyez pas, afin que vous méritiez de voir un jour ce que vous croyez; recevez les vérités qui vous ont été révélées, sans les vouloir curieusement examiner, de peur que cette curiosité ne vous soit funeste et que vous ne vous perdiez dans ces abîmes pour les vouloir téméràirement sonder. Ne prétendez pas comprendre par la faiblesse de votre esprit ce qui est infiniment au-dessus de toutes les intelligences créées, et ne parlez de l'infinie sagesse de Dieu, ni de ses décrets éternels, ni de ses jugements impénétrables, qu'avec des admirations, des étonnements et des terreurs.

Contemplez de loin la majesté, de peur que vous ne soyez opprimé par l'éclat de sa gloire et par le poids de sa grandeur. Adorez la Providence sans entreprendre de censurer sa conduite, et ne vous étonnez point s'il y a des choses en Dieu que vous ne pouvez point concevoir, parce qu'il est incompréhensible de sa nature et qu'il ne serait pas infini dans son essence, s'il pouvait être compris par un entendement aussi borné que le vôtre.

Après avoir connu Dieu par la lumière de la foi, employez l'aile de l'espérance pour vous élever à lui, et le lien de la charité pour vous unir inséparablement avec lui.

Ne soupirez qu'après ce bien infini, puisque vous n'avez été fait que pour le posséder, et n'espérez point de repos que dans la jouissance bienheureuse.

Si vous êtes capables d'amour, aimez cette beauté souverainement aimable, et commencez dans le temps cette amoureuse occupation que vous devez continuer pendant toute l'éternité.

Préferez sa gloire à tous vos intérêts, aimez mieux tout perdre que de le perdre, puisque vous recouvrez en lui tout ce que vous perdez pour lui, et que, si vous le perdez une fois, il n'y a rien dans l'univers qui puisse réparer cette perte ni vous en consoler.

Concevez une haute idée de ce Dieu devant qui l'immensité des mers, la grandeur

des royaumes et la puissance des empires est moins incomparablement qu'un grain de sable à l'égard de toute la terre : *Ecce gentes quasi stilla situlæ, et quasi monumentum stateræ reputatæ sunt, quasi nihilum et inane.*

Servez-vous des ouvrages pour venir à la connaissance de leur auteur, et, s'il y a quelque beauté créée qui vous charme, élevez-vous au-dessus d'elle et contemplez-la dans le Créateur, où elle réside dans toute sa perfection et sans mélange d'aucun défaut : car, comme on ne peut communiquer ce qu'on ne possède pas, et que nécessairement la cause contient toute la vertu qui se trouve dans ses effets, il n'y a rien de beau, d'agréable, de riche et d'éclatant dans toutes les créatures, qui ne se rencontre souverainement en Dieu, comme dans sa source et dans son centre. Il n'est pas seulement beau comme les fleurs, mais la beauté même ; il n'est pas seulement doux comme les concerts, mais la douceur même ; il n'est pas seulement lumineux comme les astres, mais la lumière incréée ; il n'est pas seulement heureux comme les anges, mais la félicité substantielle d'où coulent tous les plaisirs, toutes les joies et toutes les délices. C'est lui seul que vous devez espérer, et c'est pour lui seul que vous devez travailler, parce qu'il n'est pas seulement le principe d'où vous avez tiré le mouvement, mais encore la fin où vous devez trouver le repos éternel que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XX.

Sur le bonheur éternel

Domine, bonum est nos hic esse.

Seigneur, nous nous trouvons bien ici (*S. Matth., chap.* XVII).

Le Sauveur, accompagné de saint Pierre, de saint Jean et de saint Jacques, alla sur la montagne du Thabor, où, par une effusion merveilleuse de sa gloire sur son corps, il fit briller aux yeux de ces trois apôtres un petit rayon de cette éclatante majesté qu'il a maintenant sur le trône. Son visage devint aussi resplendissant que le soleil, et son habit aussi blanc que la neige. Deux prophètes, Elie et Moïse, parurent à ses côtés, s'entretenant avec lui de l'amour excessif qui le devait attacher à sa croix et lui faire souffrir cette cruelle mort par laquelle il nous a mérité la vie bienheureuse. On entendit pour lors cette voix : *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite :* C'est mon Fils bien-aimé, le cher objet de mes complaisances éternelles ; je vous l'envoie pour vous instruire, recevez sa doctrine. Saint Pierre, transporté de joie, aurait agréablement passé toute l'éternité à contempler cette divine Personne, et c'est ce qui lui fit dire : *Domine, bonum est nos hic esse.* Ah ! Seigneur, qu'il fait bon ici ! bâtissons-y trois demeures : l'une pour vous, l'autre pour Moïse et la troisième pour Elie. Mais, comme il fallait mériter la béatitude avant que de la posséder, toute cette félicité passagère, qui n'était qu'un écoulement de l'éternité, cessa.

Concevons de là quelque chose de grand du bonheur qui nous est promis. Saint Pierre se crut bienheureux pour avoir vu Jésus-Christ dans cet état glorieux où je l'ai dépeint. Cependant il ne vit cet Homme-Dieu que dans un petit épanchement de la gloire qui lui était due à cause de l'union hypostatique ; il ne vit même que l'humanité sainte, mais il ne vit pas la divinité, dont la vision constitue l'essence de la béatitude. Si donc, mon Sauveur, un petit rayon de cette majesté qui vous environne fut si éblouissante, que ne sera pas toute la splendeur de votre gloire ? Si une petite goutte qui sortit du torrent de vos divines voluptés fut si délicieuse, que ne sera pas tout l'océan de vos ineffables délices ? Si la beauté de votre corps fut si charmante, que ne sera pas celle de votre âme ? Mais, enfin, si la seule vue de votre humanité bienheureuse donna tant de plaisir, que ne fera pas la vision éternelle de votre divine essence ? Voilà de quoi former de hautes idées et de grands désirs de la félicité, après avoir invoqué celle qui en jouit pleinement et qui peut efficacement nous la procurer. *Ave, Maria.*

La félicité que Dieu communique dans le ciel à l'âme bienheureuse demande sans doute nos méditations plutôt que nos discours. C'est le propre de l'éloquence d'exagérer les choses et de les faire paraître plus grandes qu'elles ne sont en elles-mêmes. C'est pourquoi les orateurs sont comparés aux peintres, qui font, par l'artifice de leur pinceau, qu'on prend des ouvrages de l'art pour des ouvrages de la nature et qu'on s'imagine de voir des fleurs et des fruits où il n'y a que des figures et des couleurs. Mais l'éloquence, qui partout ailleurs est si ingénieuse pour donner du prix aux choses, perd toute sa force dans la matière que j'entreprends, et quelque chose qu'elle en puisse dire par la sublimité de ses expressions, elle n'en dit jamais assez, et l'on en doit toujours concevoir infiniment davantage.

Mais qui serait capable d'en parler dignement, puisque saint Paul n'ose point l'entreprendre ? Ce grand apôtre, qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, proteste qu'à la vérité il a ouï quelque chose de la béatitude, mais qu'il n'en saurait rien dire qui en exprime la grandeur ; lui qui a parlé si excellemment des choses divines, de l'Incarnation, de la grâce, de la prédestination et d'autres vérités inconnues même aux anges, qui les ont apprises par son ministère, se trouve si stérile sur le sujet de la gloire, ou plutôt si rempli de l'idée qu'il a de cet état bienheureux, qu'il n'en ose rien dire, de peur d'en diminuer le prix par la faiblesse du discours.

Conjecturez de là qu'elle doit être la félicité qui vous est préparée, puisqu'elle est infiniment au-dessus de tout ce qu'on en peut dire et de tout ce qu'on en peut penser. Mais, s'il n'y a point de langue qui la puisse exprimer, comment voulez-vous que je vous en parle ? et s'il n'y a point d'esprit qui soit capable de la comprendre, quelle idée voulez-vous que je vous en donne ? Quoiqu'elle soit ineffable et incompréhensible, je vous en

dirai néanmoins assez, et je vous en ferai concevoir autant qu'il faudra pour la désirer ardemment et vous résoudre généreusement à prendre tous les moyens nécessaires pour l'acquérir: si vous y considérez premièrement celui qui la donne, et secondement celui qui la reçoit. C'est Dieu qui la donne et qui par ce moyen contente parfaitement l'inclination infinie qu'il a de se communiquer. C'est l'homme qui la reçoit et qui en est tellement satisfait, que son cœur, quelque vaste que soit l'étendue de ses désirs, ne désire plus rien. Voyons en premier lieu quelle doit être cette félicité pour être proportionnée à l'infinie libéralité de Dieu qui la donne; en second lieu quelle doit être cette félicité pour remplir entièrement l'infinie capacité du cœur humain qui la reçoit. Deux pensées dignes de toutes vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Première idée du bonheur éternel, tirée de celui qui le donne.

C'est Dieu qui le donne, et qui par ce moyen contente souverainement l'inclination infinie qu'il a de se communiquer.

Comme c'est le propre du bien de se communiquer, suivant ce principe: *Bonum est sui diffusivum*, on ne peut nier que Dieu, qui est un bien infini, n'ait une inclination infinie de se communiquer et de se répandre. Or, il est certain qu'il ne contente pas cette inclination en ce monde, parce qu'il ne donne rien sur la terre qui ne soit borné et qui ne soit, par conséquent, disproportionné à l'immense étendue de cette inclination bienfaisante. Tout ce qu'il a produit dans ce monde visible est infiniment au-dessous de ce qu'il peut, de ce qu'il doit et de ce qu'il veut faire pour se communiquer d'une manière digne de lui. Les nations, les royaumes, les empires, les trônes, les couronnes, les diadèmes, les honneurs, les plaisirs, les richesses et toutes les choses que les hommes estiment ici-bas ne sont rien devant cette majesté suprême et n'ont aucun rapport à sa grandeur infinie: *Omnes gentes sic sunt quasi non sint coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei* (*Isai.*, XL). Il faut donc qu'il y ait un autre séjour où ce premier être se communique et se manifeste d'une manière plus excellente et plus proportionnée à son pouvoir infini. Seigneur, dit le prophète, ce bienheureux séjour, où vous découvrez toutes vos perfections, où vous étalez toutes vos richesses avec une magnificence digne de vous, n'est autre que celui que vous avez préparé dans le ciel à vos élus: *Magnificentia tua super cælos* (*Ps.* VIII). C'est-là seulement où vous êtes magnifique, c'est-là seulement où vous faites paraître cette libéralité proportionnée à l'infinie dignité de votre nature divine; c'est-là seulement où vous montrez ce que vous pouvez et ce que vous êtes: *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus noster* (*Isai.*, XXXIII); c'est-là où vous donnez tout en vous donnant vous-même, et vous donnant de la plus excellente manière dont vous puissiez-vous donner à la créature; c'est de là que vous bannissez tous les maux, et c'est-là où vous accumulez tous les biens. Car, comme pour le supplice des réprouvés vous avez assemblé tous les maux en enfer sans mélange d'aucun bien, de même pour le bonheur de vos élus vous avez ramassé tous les biens en paradis sans mélange d'aucun mal. Tellement qu'on y jouira d'un repos qui ne sera troublé par aucune inquiétude, d'une paix qui ne sera menacée d'aucune guerre, d'un plaisir qui ne sera suivi d'aucune douleur, d'une volupté qui ne sera suspecte d'aucun dérèglement, d'une douceur qui ne sera mêlée d'aucune amertume, d'une joie où la tristesse n'aura point d'accès, d'un contentement qui exclura toute sorte de chagrin, d'une gloire qui ne sera jamais flétrie, d'un honneur qui ne sera plus exposé à la médisance, d'une vie qui ne craindra plus le trépas, d'une santé qui ne sera plus sujette à la maladie, d'une satiété sans dégoût, d'une société sans ennui, d'une lumière sans ombre, d'un jour sans nuage, d'un règne sans fin, d'un empire sans bornes.

Je ne parle pas ici d'une infinité de choses exquises, merveilleuses, inestimables que Dieu produira dans le ciel pour la satisfaction, pour le plaisir et pour la gloire de ses élus. Je laisse les objets ravissants dont il charmera leurs yeux, les concerts harmonieux dont il enchantera leurs oreilles, les mets délicieux qu'il fera servir à leurs tables, les précieuses odeurs dont il embaumera leur séjour. Je ne dis rien de la clarté, de la beauté, de l'agilité, de l'impassibilité, de l'immortalité et des autres qualités glorieuses dont il embellira leur corps après la résurrection générale. J'omets l'architecture, la symétrie, l'embellissement et la magnificence du palais qu'il a bâti pour y demeurer éternellement avec eux dans une parfaite communauté de biens, d'honneurs et de plaisirs. Je ne m'arrête pas à l'admirable compagnie qui composera cette cour céleste et qui sera si charmante, qu'il n'y aura pas un bienheureux qui ne contribue à la félicité des autres, et qui n'ait assez de perfections, d'agréments et d'attraits pour plaire pendant toute l'éternité, sans qu'on se lasse jamais de le regarder, sans qu'on s'ennuie jamais de converser avec lui, sans qu'on cesse jamais de trouver en lui quelque nouveau contentement. Je ne rapporte pas enfin ce que les saints ont jugé de cet état bienheureux, ni ce qu'ils en ont vu sur la terre par des révélations sensibles, comme ce qu'on dit de sainte Thérèse, que pour avoir vu dans une extase quelques petits rayons de la gloire ou quelque petit crayon de la félicité, elle fut si transportée et si ravie, qu'elle ne s'exprimait que par des admirations, et qu'elle ne pouvait regarder ensuite qu'avec un extrême dédain les choses mêmes qui plaisent le plus aux yeux des hommes; ou ce qu'on raconte d'un saint homme, qu'il fut si charmé d'une musique céleste que Dieu lui fit entendre dans un bois pendant l'espace de quatre cents ans, qu'il ne croyait pas que cette merveilleuse harmonie qui avait si longtemps enchanté

ses oreilles eût duré plus d'un moment; ou ce que j'ai remarqué de cette admirable beauté qui parut sur le visage du Sauveur transfiguré et qui fut si ravissante, qu'on se croyait déjà souverainement bienheureux de la regarder.

Toutes ces choses, qui ne sont que les accidents de la béatitude et qui ne servent qu'au plaisir des sens, quelque belles et quelque délicieuses qu'elles soient en elles-mêmes, ne sont point comparables à celles qui font la félicité de l'âme et qui constituent l'essence du bonheur éternel. Elles ne sont point proportionnées à la grandeur infinie de Dieu, ni capables de contenter l'inclination infinie qu'il a de se communiquer. Tout ce qu'il donne hors de lui est infiniment au-dessous de lui, et pour donner quelque chose qui soit digne de lui, il faut qu'il se donne lui-même. C'est ce qu'il fait d'une manière incompréhensible dans ce bienheureux séjour, où par une communication ineffable de l'essence divine l'âme jouit de Dieu et goûte la même félicité que Dieu.

Saint Grégoire rapporte dans ses Morales l'erreur de quelques anciens, qui considéraient Dieu dans un ordre si élevé au-dessus de la créature, qu'il ne croyaient pas que ce bien infini pût être l'objet de notre félicité. Car, disaient-ils, ce serait infiniment plus que si l'on voulait renfermer toute la mer dans une coquille, puisqu'il y a infiniment plus de disproportion entre la capacité du cœur de l'homme et l'immensité de Dieu, qu'il n'y en a entre le plus petit espace du monde et toute l'étendue de l'univers. De plus, ajoutaient-ils, l'être corporel ne peut point aspirer à la félicité d'une substance spirituelle. Un vermisseau n'est point capable de goûter le plaisir d'un ange, et beaucoup moins un homme pourra-t-il participer à la joie d'un Dieu, qui est d'une nature infiniment plus élevée. D'où ils concluaient que la félicité de l'homme ne consiste pas immédiatement dans la possession de Dieu, mais seulement dans une clarté éminente qui sort de sa divine face, de la même manière qu'en regardant le soleil nous n'en voyons point la substance, mais seulement le rayon qui en émane.

Néanmoins c'est une vérité de notre foi que l'essence de Dieu fera par elle-même l'essence de notre béatitude. Nous verrons ce divin objet immédiatement comme il est en lui-même, et, quelques faibles que soient les yeux de notre esprit, ils seront fortifiés par une vertu surnaturelle, pour voir cette éclatante majesté sans être éblouis de sa splendeur; quelque bornée que soit la faculté de notre entendement, elle sera élevée par la lumière de la gloire, pour venir à la claire connaissance de cet objet infini; et quelque petit que soit l'espace de notre cœur, il sera infiniment élargi pour être capable de contenir ce bien immense.

Comme la nourrice qui donne du lait à son enfant n'emploie point d'autre moyen pour lui communiquer cette douce liqueur que sa propre mamelle, par laquelle elle se répand elle-même dans son enfant et le change, pour parler ainsi, en sa propre substance, ainsi, Dieu se communiquera immédiatement lui-même à l'âme bienheureuse, il la nourrira de lui-même; il n'emploiera rien hors de lui pour se faire connaître ni pour se faire aimer, il sera lui-même sans aucun milieu l'objet de notre connaissance et de notre amour.

Il ne se fait voir en ce monde qu'à travers des voiles et sous des énigmes, mais pour lors il tirera le rideau, et nous le verrons face à face; la vue bienheureuse de cette souveraine beauté allumera dans notre cœur un incendie d'amour; la possession immuable de ce bien infini versera dans notre âme un océan de joie, et la communication intime de cette divine essence fera l'achèvement de notre béatitude.

Il se communique sur la terre en diverses manières: par la grâce, par les vertus, par les sacrements, par les dons surnaturels et par les infusions divines par lesquelles il se répand lui-même dans l'âme des justes et leur donne par avance dans ce monde quelques avant-goûts de sa bienheureuse jouissance. Mais il ne contente parfaitement le désir immense qu'il a de se communiquer que dans sa gloire, où par un merveilleux épanchement de son être il donne tout en se donnant lui-même, et se donne d'une si excellente manière que, comme le fils qu'il engendre de toute éternité est Dieu, parce qu'il lui communique sa nature divine, on peut dire que l'homme bienheureux est en quelque façon un dieu par la participation de cette même divinité.

Quelle langue peut expliquer, et quel esprit peut comprendre cette communication de Dieu à un homme, par laquelle l'homme devient en quelque façon un dieu? Le feu qui imprime toutes ses qualités au fer qu'il embrase, le soleil qui communique toute sa lumière au cristal qu'il pénètre, et le parfum qui répand toute son odeur dans la chambre qu'il embaume, ne sont que de faibles comparaisons pour exprimer cette communication intime de l'essence divine à l'âme bienheureuse, par le moyen de laquelle l'âme se trouve toute divinisée, toute pénétrée de Dieu, tout imbue des perfections divines, tout enivrée de plaisirs divins.

Bibent jugiter, dit un prophète, *et bibent, et absorbebunt, et erunt quasi non sint* (*Abd.*). Ils boivent à longs traits le torrent des voluptés éternelles; ils seront abîmés et comme perdus dans l'océan de ces délices ineffables; ils seront comme s'ils n'étaient point, non par un changement de substance, mais par une transformation admirable de leur nature en celle de Dieu. Ils ne perdront point leur essence, mais ils seront tellement imbus de l'être divin, tellement revêtus des qualités divines, tellement remplis de la joie, de la science, de la sagesse, de la force et de tous les attributs divins, qu'ils seront comme déifiés, et qu'ils paraîtront des dieux plutôt que des hommes.

Ces choses sont incompréhensibles et inexplicables. Mais, bien qu'elles soient au-

dessus de nos conceptions et de nos paroles, elles ne sont pas néanmoins au-dessus de nos prétentions et de nos espérances. Le démon nous y faisait aspirer, mais par des voies injustes, quand il sollicitait le premier homme à la désobéissance, et qu'il lui disait: *Eritis sicut Dei :* Vous serez comme des dieux. Mais le Verbe éternel qui s'est fait homme comme nous, pour nous faire dieux comme lui, nous élève dans cette suréminente dignité, par des moyens plus légitimes et plus assurés, puisque, selon le témoignage de son disciple bien-aimé, nous lui serons semblables, quand il nous aura manifesté sa gloire, nous exprimerons toutes ses perfections, nous entrerons dans tous ses droits et nous participerons à tous ses divins avantages : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus* (I *Joan.*, III). Comment cela, divin apôtre? C'est que nous le verrons comme il est : *Quoniam videbimus eum sicuti est.* Mais quoi! est-ce qu'on devient beau pour voir une beauté, est-ce qu'on devient roi pour voir une tête couronnée? Et comment se peut-il faire que pour voir Dieu on lui devienne semblable et l'on participe à sa divinité? C'est que cette vision bienheureuse ne consiste pas seulement dans une claire connaissance, mais encore dans une vive expression et dans une parfaite jouissance de son objet. Elle ne se contente pas de nous découvrir la face de la souveraine beauté, mais encore elle nous la rend si présente et si intime, qu'en la voyant nous la possédons, nous la tenons, nous nous lions avec elle d'une manière si étroite et si indissoluble, que rien n'est capable de nous en désunir et de nous en déposséder. Or, comme la beauté unie à la créature la rend nécessairement belle, comme la sagesse et la force communiquent leurs qualités au sujet dans lequel elles se trouvent, ainsi la Divinité, immédiatement unie à l'âme bienheureuse, lui communique ses propriétés et la rend toute divine. De sorte que le bienheureux demeurant homme en substance, devient un dieu en perfection.

C'est ainsi que la vision béatifique qui transforme l'homme en Dieu imite l'union hypostatique qui d'un homme en fait un Dieu. C'est ainsi qu'on voit l'accomplissement de cette parole mystérieuse : *Sicut Pater vitam habet in semetipso, sic dedit Filio habere vitam in semetipso* (*Joan.*, V). Comme Dieu trouve la félicité dans son essence, il la communique non-seulement à son Fils consubstantiel à lui-même, mais encore à ses enfants adoptifs. Il n'est pas seulement capable d'être sa propre béatitude, il a de plus essentiellement la vertu d'être la félicité de toutes les créatures intelligentes, qu'il a prédestinées à la gloire par ses decrets éternels.

Ah! chrétiens, si vous saviez ce que c'est que Dieu, ce que c'est que de jouir de Dieu, et le posséder proprement et véritablement, et non par métaphore et par figure, le voir immédiatement comme il est lui-même, le contempler éternellement face à face, lui qui n'est pas seulement beau, mais la beauté même; lui qui est le plaisir essentiel, la félicité substantielle, le bien incréé, le bien immuable, le bien immortel, le bien immense, le bien infini, le bien qui contient tout bien, lui qui se fait posséder et désirer éternellement, sans que ce désir cause jamais de chagrin, sans que cette possession engendre jamais de dégoût ; si vous saviez ce que c'est que d'être plongé dans ce torrent de voluptés, et de nager éternellement dans cet océan de délices ; ce que c'est que d'être joint intimement et inséparablement avec ce premier être, qui est le principe et la fin de tous les autres ; ce que c'est que d'être embrasé de son amour, d'être comblé de sa joie, d'être pénétré de sa substance, d'être comme transformé en lui et d'être devenu, pour parler ainsi, une même chose avec lui, par une effusion et par un écoulement amoureux de son essence divine en la vôtre, je suis certain que vous ne seriez plus frappés d'aucune chose créée, que vous regarderiez infiniment au-dessous de vous tout ce qui n'est pas Dieu, que ces objets qui charment vos yeux, que ces concerts qui enchantent vos oreilles, que ces plaisirs qui flattent vos sens, que ces richesses, ces honneurs, ces dignités passagères dont les hommes sont si entêtés, ne feraient plus aucune impression dans votre esprit ni dans votre cœur. Vous ne trouveriez nul obstacle et nulle difficulté dans l'observation de la loi et dans la pratique de la vertu. Vous seriez infatigables dans les travaux, invincibles dans les tentations, inébranlables dans les adversités ; quelque disgrâce qui vous arrivât, vous ne chercheriez point d'autre consolation que l'espérance de posséder un jour ce bien infini, et vous ne sentiriez point d'autre peine que le délai de cette bienheureuse possession.

Voilà comme il est nécessaire que Dieu se donne lui-même avec ce divin épanchement de son être, non-seulement pour contenter l'inclination infinie qu'il a de se communiquer et de se répandre, mais encore pour remplir l'infinie capacité du cœur humain, qui n'a rien et qui désire tout.

SECONDE PARTIE.

Seconde idée du bonheur éternel, tirée de celui qui le reçoit.

C'est l'homme qui le reçoit et qui en est tellement satisfait, que son cœur, quelque vaste que soit l'étendue de ses désirs, ne souhaite plus rien.

Bien que notre cœur soit borné en lui-même, il a néanmoins une capacité sans bornes, un vide sans fond, qui ne peut être parfaitement rempli que par un bien infini. Ainsi, comme toutes les créatures sont limitées dans leur essence, elles ne peuvent pas faire la félicité de l'homme, ni le satisfaire tellement, que son cœur ne désire plus rien. Il ne faut rien moins qu'un Dieu pour le remplir et pour le rassasier. Donnez en effet à un homme tout ce qu'il y a de créé, donnez lui des royaumes, des empires, des mondes

entiers, il ne sera point entièrement satisfait, il souhaitera toujours quelque autre chose. Ainsi voyons-nous que ceux qui passent pour les plus heureux parmi les hommes ne sont jamais contents de leur sort. Ils font sans cesse des vœux pour de plus hautes fortunes, ils soupirent sans cesse après de nouvelles grandeurs, de nouvelles richesses, de nouvelles délices. Les rois aspirent à de nouvelles couronnes, comme leurs favoris à de nouvelles faveurs; et jamais satisfaits des choses que nous possédons, nous recherchons toujours de nouvelles possessions. Cela marque l'infinie capacité du cœur humain, qui ne peut être rempli d'aucune chose créée, et qui sera toujours vide, jusqu'à ce qu'il possède le souverain bien.

Alexandre se plaignait que la terre était trop petite pour contenir la gloire de son nom; et son cœur, plus vaste que toute l'étendue de l'univers, souhaitait qu'il y eût un autre monde, pour y porter ses armes et pour y étendre ses conquêtes.

Vous l'avez ordonné, mon Dieu, dit saint Augustin, et c'est une loi que vous avez gravée dans le fond de notre cœur, que comme vous nous avez faits pour vous posséder, nous ne pouvons trouver notre bonheur que dans votre possession, et si nous n'arrivons jusqu'à vous, si nous ne jouissons de vous, nous serons toujours dans le mouvement, dans l'agitation, dans l'inquiétude et dans l'indigence : *Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* (*August.*). Tout ce qu'il y a dans le monde ne fera qu'irriter nos désirs au lieu de les apaiser, et qu'allumer notre soif sous prétexte de l'éteindre.

C'est pour cela que notre cœur a la figure d'un triangle, et le monde celle d'un globe. Mettez un globe dans un triangle, il restera toujours du vide dans le triangle, qui ne pourra jamais être rempli pas un corps de cette figure circulaire. De même le cœur humain ne peut être rempli par aucune chose du monde, et quand il possèderait tout le monde, il ne serait pas encore plein, il y aurait toujours du vide qui lui ferait naître de nouveaux désirs, et l'obligerait de courir après de nouveaux objets.

Aussi je ne trouve rien dans le monde qui me fasse mieux connaître l'infinie puissance de Dieu que cette infinie capacité du cœur humain. J'avoue que cette merveilleuse diversité de créatures qui chantent continuellement les louanges de leur auteur m'élève à la connaissance d'une cause supérieure, très-puissante et très-sage; très-puissante pour produire de si beaux ouvrages; très-sage pour leur donner un si bel ordre et les conduire tous à leur fin par des moyens si proportionnés. Mais, comme tous ces effets sont bornés, ils ne prouvent pas précisément par eux-mêmes qu'ils partent d'une puissance infinie qui, n'ayant nulle proportion à tout ce qui est fini, ne se fait pas immédiatement connaître par des ouvrages limités, comme sont toutes les créatures visibles. Mais, quand je vois dans le cœur de l'homme une capacité sans bornes, un vide sans fonds, une soif qui ne peut être rassasiée par tout ce qu'il y a de créé, je tire d'abord cette conséquence, qu'il faut nécessairement que celui qui a produit cette noble partie de nous-même ait un pouvoir infini, un trésor inépuisable et des biens immenses pour contenter cette soif, pour remplir ce vide et pour combler cette concavité qui, plus profonde que l'enfer, et plus insatiable que l'abîme, crie toujours : *Affer, affer:* Apporte, apporte.

Mais, cœur humain, quelque vaste que soit l'étendue de tes désirs, sache qu'elle est encore trop étroite pour contenir les biens que Dieu te veut faire, si tu ne t'opposes pas toi-même à ses divines communications. Toi qui ne peus être rempli d'aucune chose créée, et qui vas d'objets en objets pour en trouver quelqu'un qui te satisfasse, sans être jamais content; toi qui trouves tout le monde trop petit pour contenter ton ambition, et qui par une avidité insatiable entasses conquête sur conquête, possession sur possession, revenu sur revenu, titre sur titre, dignité sur dignité, pour suppléer par la multitude de ces biens au défaut que chacun a de te contenter, voici de quoi te satisfaire parfaitement, et voici même infiniment plus de biens que tu n'es capable d'en recevoir. *Dilata os tuum, et implebo illud* (*Psal.* LXXX): Ouvre ta bouche et dilate ton sein jusqu'à l'infini, parce que Dieu te veut remplir de lui-même et te faire jouir éternellement de sa propre félicité.

Certainement, dit le docte Venantius, ce qui suffit à Dieu pour le rendre souverainement bienheureux ne doit-il pas suffire à l'homme et le satisfaire pleinement? *Certe quod Deo sufficit tibi satis est.* Et, comme parle saint Augustin, que doit chercher celui qui possède Dieu, dans lequel il trouve tout ce qu'il souhaite, et après lequel il n'y a plus rien à posséder ni à souhaiter. Car si l'on pouvait posséder ou souhaiter quelque chose de plus grand, de plus riche, de plus beau, de plus doux, de plus délicieux et de plus délectable que Dieu, il ne serait pas notre Dieu, il ne serait pas notre souveraine félicité, parce qu'il y aurait quelque chose de meilleur que nous pourrions désirer et que nous pourrions envisager comme notre souverain bien. Mais, comme par un attribut essentiel il est la dernière fin de toutes choses, c'est en lui seul où se terminent tous les souhaits, où se reposent toutes les inquiétudes.

Comme la cause possède éminemment toutes les perfections de ses effets, il a, mais dans un souverain degré, toutes les richesses, toutes les douceurs et toutes les beautés qu'il a répandues dans les créatures, qui sont ses ouvrages; il est la fleur des champs, le lis des vallées, la vertu des plantes, le prix des métaux, l'éclat des pierreries, la lumière des astres, l'odeur des parfums, l'harmonie des concerts, la saveur des viandes, la beauté des visages, l'élégance des discours, l'agrément des compagnies, la

fécondité des campagnes, la politesse des villes, la majesté des royaumes et la puissance des empires, ou, pour mieux dire, il n'est rien de tout cela, mais il est infiniment plus que tout cela. De sorte qu'en le possédant, on possède tout et l'on n'a plus rien à désirer.

Après cela, chrétiens, si votre cœur est capable de quelque passion ardente, c'est ici que vous devez le faire paraître. Que désirez-vous, si vous ne désirez pas le souverain bien, qui seul est capable de contenter tous vos désirs? Que fuyez-vous, si vous ne fuyez pas les occasions de perdre ce bien infini? Qu'espérez-vous, si vous n'espérez pas d'arriver à ce bienheureux séjour où Dieu se communique d'une si excellente manière? Que craignez-vous, si vous ne craignez pas les écueils où cette grande espérance peut faire naufrage? Qu'aimez-vous, si vous n'aimez pas l'immortelle beauté, dont la seule vue peut faire votre souveraine béatitude? Que haïssez-vous, si vous ne haïssez pas le péché, qui vous ferme la porte du paradis et qui vous ouvre celle de l'enfer? De quoi vous réjouissez-vous, si vous ne vous réjouissez pas, comme le prophète (*Ps.* 121), de l'agréable nouvelle qu'on vous a donnée, que vous irez dans la maison du Seigneur et que vous habiterez éternellement le palais de la gloire? Y a-t-il quelque prospérité temporelle plus capable de vous donner de la joie que le bonheur éternel où vous êtes destiné? *Nolite gaudere super his* (*Luc*, X), disait autrefois le Sauveur à ses disciples: Ne vous réjouissez pas de toutes les fortunes passagères et de tous les heureux succès qui peuvent arriver en ce monde. Ne vous réjouissez pas de tous les vains honneurs que vous pouvez recevoir, ni de tous les biens temporels dont vous pouvez jouir sur la terre. Toutes ces choses périssables, outre qu'elles s'évanouissent de vos mains après que vous avez pris mille soins pour les acquérir, elles vous sont communes avec les idolâtres, avec les impies, avec les réprouvés; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le livre des vivants, et vos places marquées dans le séjour des bienheureux.

Enfin, de quoi vous affligez-vous, si vous ne vous affligez pas d'avoir jusqu'ici négligé cette souveraine béatitude qui vous est promise par les oracles divins, de n'y avoir pas couru avec toute l'ardeur de vos affections, avec toute l'impétuosité de vos forces; de l'avoir lâchement abandonnée pour quelque légère difficulté qui s'est opposée à sa possession, et de l'avoir peut-être vendue pour un intérêt de néant, pour une fumée d'honneur et pour un moment de plaisir!

Ah! chrétiens, que vous êtes déraisonnables dans vos poursuites, dans vos empressements et dans vos soins, s'il y a quelque chose qui vous touche, qui vous presse et qui vous sollicite plus que ce bonheur inestimable où vous êtes appelés. Vous voyez qu'il s'agit d'une éternelle félicité dont le prix est infini, soit que vous considériez l'infinie libéralité de Dieu qui la donne, et qui veut par ce moyen contenter souverainement l'inclination infinie qu'il a de se communiquer, soit que vous mesuriez l'infinie capacité du cœur qui la reçoit, et qui, n'étant pas assez vaste pour la contenir, est obligé de s'élargir encore jusqu'à l'infini, pour être capable de la posséder. Que faudrait-il faire pour mériter un si grand bien? Ne faudrait-il pas, s'il était besoin, tout abandonner, tout entreprendre et tout souffrir? Ne faudrait-il pas le chercher, non-seulement à travers les mortifications, les austérités et les pénitences, mais encore, s'il était nécessaire, à travers les torrents, à travers les flammes, à travers les supplices, à l'imitation des martyrs, qui l'ont acquis par le prix de leur sang, et qui n'y sont entrés que par l'ouverture de leurs plaies. Quelque soin, quelque travail et quelque peine qu'il faille essuyer dans le cours de la vie, dans l'observation de la loi et dans la pratique de la vertu, ne devez-vous pas vous consoler, vous animer et vous exhorter vous-mêmes par ces paroles de l'Apôtre: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (*Rom.*, VIII). Tout ce que nous endurons en ce monde n'est rien en comparaison du bonheur et de la gloire que Dieu nous prépare dans le ciel, où, par un divin épanchement de lui-même en notre substance, il se communiquera parfaitement à nous, avec toute la plénitude de ses attributs, avec toute la magnificence de ses richesses. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis*: Nous n'avons qu'un moment à souffrir la douleur, et nous aurons l'éternité tout entière à goûter le plaisir.

Ah! plût à Dieu que je pusse tellement graver dans votre cœur le souvenir de cette souveraine félicité, que rien ne fût capable de l'effacer de votre esprit, puisque c'est un moyen excellent pour résister à l'attrait du péché, pour adoucir le joug de l'Evangile, pour conserver la ferveur de la piété, pour soutenir généreusement l'attaque de la mauvaise fortune et n'être pas charmé par le visage riant de la prospérité mondaine qui passe, et qui par conséquent n'est rien en comparaison du bonheur éternel.

Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea (*Ps.* CXXXVI), disait le prophète. Heureuse patrie, céleste Jérusalem, que je m'oublie de moi-même plutôt que de toi; que mes yeux se ferment pour jamais, s'ils ne sont continuellement ouverts pour considérer tes charmantes beautés; que mon cœur cesse de respirer, s'il ne soupire pas incessamment après toi.

Ah! puisque toute notre espérance est dans le ciel, ne songeons plus à la terre. Déménageons, déménageons de ce monde misérable, pour aller dans un plus heureux séjour; dépouillons-nous de tout ce qui peut nous faire de l'obstacle dans le voyage que nous avons à faire vers notre céleste patrie; prenons les moyens les plus efficaces pour

arriver à ce terme bienheureux : pratiquons l'humilité, la patience, le détachement et la mortification ; l'humilité nous conduira à la gloire, la douleur au plaisir, le dépouillement à l'abandon, et la mortification à la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXI.

SUR L'OBSERVATION DU CARÊME.

Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes.

Quand vous jeûnez, ne paraissez pas tristes, comme font les hypocrites (*S. Matth., chap.* VI).

Saint Chrysostome (*Chrys., hom. ad gent.*), pour adoucir la rigueur du carême et pour en donner une agréable idée, avait accoutumé de l'appeler le printemps de l'âme. Il voulait dire que, comme le printemps embellit et répare toute la face du monde, qui avait été flétrie et défigurée par la rigueur de l'hiver, de même le christianisme reverdit et reprend sa première splendeur au retour du carême. Le printemps, dit ce bel esprit, est favorable à l'agriculture, il est favorable à la navigation ; mais la douceur de cette belle saison ne plaît jamais tant au laboureur ni au nautonnier que le carême est chéri de tous ceux qui s'adonnent à l'exercice de la vertu ou qui s'appliquent à l'étude de la sagesse. Au retour du printemps la terre se couvre de fleurs et la mer calme ses tempêtes ; de même, dit cette bouche d'or, dans le saint temps du carême nos passions se calment, la sainteté refleurit en nous, et de toutes les vertus qui sont les embellissements de nos âmes nous nous faisons comme une couronne de fleurs, suivant la belle expression de l'Ecriture sainte : *Ut ornamentum gratiæ accipiatis coronam* (*Eccl.*, XXXII).

Ainsi, continue ce grand homme, puisque nous sommes arrivés au temps de l'année le plus doux et le plus calme, faisons voile dans la haute mer de la doctrine évangélique, engageons-nous, sans crainte de naufrage, dans une si sainte navigation. Et tout ce que je vous demande, mes frères, c'est que vous secondiez mes efforts par vos favorables attentions, et que la parole de Dieu, après avoir été si souvent rejetée et repoussée par des vents contraires, trouve enfin un port assuré dans vos oreilles et dans vos cœurs : *Si tamen tranquillus et tutus est aurium vestrarum portus, in quo verbi Dei navis absque metu naufragii collocetur* (*Chrys., loc. cit.*).

Ce sont jusqu'ici les paroles dorées de cet éloquent personnage, qui faisait ainsi, au commencement du carême, l'ouverture de ses sermons, et qui, bien loin de s'affliger à l'arrivée de cette sainte quarantaine, en faisait le sujet de sa joie avec son peuple d'Antioche, conformément à cet avis du Sauveur : *Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes.*

Comme j'ai l'honneur d'exercer en cette église la même fonction de ce grand prédicateur, plût à Dieu que je pusse entrer dans le même sentiment et me réjouir avec vous, mes frères, de voir revenir ce saint temps d'abstinence et de jeûne, ce saint temps d'indulgence et de grâce, ce saint temps consacré par l'ancien usage de l'Eglise et par la pratique même de Jésus-Christ, ce saint temps destiné pour annoncer l'Evangile et pour donner à l'âme sa nourriture spirituelle, pendant qu'on fait jeûner le corps. Mais je vois aujourd'hui cette sainte quarantaine si mal observée dans le christianisme, que je ne sais si je n'ai pas plus de sujet de m'affliger que de me réjouir. Vous en serez les juges après que vous m'aurez écouté. Mais, comme je frapperais en vain vos oreilles, si en même temps le Saint-Esprit ne frappait vos cœurs, demandons-lui sa grâce par l'entremise de son Epouse. *Ave, Maria*, etc.

Il faut que je vous avoue, mes frères, la peine de mon esprit dans le commencement de mon discours. Je me trouve partagé entre deux sentiments bien opposés, entre la tristesse et la joie. Je ne sais si, au retour du carême, je me dois réjouir ou si je me dois affliger. Vous me direz peut-être qu'il n'y a point à balancer sur ce sujet, et qu'il faut sans doute prendre le parti de la tristesse, parce que la douleur est essentiellement attachée à la pénitence ; et comme le carême est le temps de la pénitence, il est nécessaire que ce soit aussi le temps de la douleur. Mais il y a d'autres raisons qui m'affligent, incomparablement plus fortes que celles-là, et, bien loin de mettre la pénitence parmi les motifs de ma douleur, je la mettrai parmi les causes de ma joie.

Vous jugerez de mes raisons après que vous les aurez entendues. Je vous produirai celles de ma joie dans la première partie de ce discours, et dans la seconde celles de ma douleur. Ne croyez pas que les unes et les autres vous soient indifférentes. Voyez combien vous êtes intéressés dans les unes et dans les autres.

PREMIÈRE PARTIE.

Les raisons qu'on a de se réjouir à l'arrivée du carême.

Le premier sujet de ma consolation au retour de cette sainte quarantaine, c'est de voir toute la face du christianisme changée. Je ne vois plus ces contenances déréglées, ces joies dissolues, ces débauches publiques, ces festins excessifs, ces spectacles défendus, ces assemblées scandaleuses, ces yeux ouverts à toutes les vaines curiosités et ces esprits disposés à tous les divertissements coupables. Nous sommes à la fin de tous ces désordres qui faisaient pâlir le ciel, qui faisaient rougir l'Eglise, qui faisaient gémir toutes les bonnes âmes et qui ne mettaient presque point de distinction entre les fidèles et les idolâtres.

Nous avons quitté cette vie si contraire à la sainteté de notre religion, et, pour vous exprimer la joie que me donne ce changement, permettez que je vous représente l'état déplorable du christianisme en ces jours licencieux, en ces jours abominables qui semblaient être consacrés à la dissolution, à

l'intempérance, au luxe, à l'impudicité. Les plus continents et les plus modestes semblaient avoir perdu la modération et la pudeur. Il n'y avait presque personne qui ne se donnât la liberté de mener une vie dissolue et qui ne crût cette liberté permise ou du moins tolérable. Le vice marchait en pompe dans les rues et il semblait être devenu licite, parce qu'il était devenu public. On ne voyait que des spectacles de libertinage et d'impiété. L'idolâtrie, depuis long-temps éteinte, semblait être ressuscitée, et les chrétiens, à la honte de leur religion, paraissant sous des visages déguisés, avec des postures toutes païennes et toutes barbares, semblaient avoir renouvelé les bacchanales de l'antiquité, les jeux infâmes de Vénus et les autres solennités abominables du paganisme.

Je ne saurais mieux vous représenter l'état déplorable du christianisme, dans ces jours de débauche, que par la figure du peuple d'Israel prosterné devant le veau d'or pour l'adorer, et assis tout à l'entour pour en célébrer la fête parmi les festins et les jeux : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere* (*Exod.*, XXXII). Que fit Moïse à la vue d'une si détestable idolâtrie? Il prit cette statue qu'on avait faite, il la brûla, il la brisa, il la mit en cendres, et, jetant la poussière dans l'eau, il en fit une boisson qu'il distribua à tout le peuple : *Arripiens vitulum quem fecerant, combussit et contrivit usque ad pulverem, quem sparsit in aquam, et dedit ex eo potum filiis Israel.*

Ces jours passés étaient comme destinés à l'adoration du veau gras; aujourd'hui, par un zèle de religion, on le réduit en poudre et l'on en jette la cendre sur la tête de tous les fidèles. C'est ainsi qu'on purge les abominations qu'on avait commises, c'est ainsi qu'on expie les péchés dans lesquels on était tombé, et qu'après avoir flotté dans l'océan de tous les vices, on arrive au port de la pénitence, on aborde le rivage de la sainteté.

C'est pourquoi saint Chrysostome (*Chrys.*, *homil.* 1, *in gen.*) dit élégamment que le jeûne du carême est un port favorable qui nous est ouvert après la tempête de la débauche. Mais, enfin, si le démon était hier sur le trône et s'il exerçait tant de tyrannie dans le monde, nous sommes aujourd'hui délivrés de son esclavage, nous secouons le joug du péché, nous entrons dans le règne de la grâce et nous commençons de servir à la justice.

Tellement que le christianisme a changé de face : les larmes ont succédé à la joie, l'oraison au jeu, le sermon au bal, l'abstinence aux festins, le jeûne à l'intempérance, la modestie au luxe, la continence au libertinage, l'humilité à l'orgueil.

L'Écriture sainte nous rapporte que le roi Achab ayant ouï les terribles menaces que Dieu lui faisait par la bouche du prophète Élie, déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, jeûna rigoureusement, marcha la tête baissée et fit une très-austère pénitence. Dieu triomphe à la vue de ce prince humilié, e , comme par un transport de sa joie, il dit à son prophète : *Nonne vidisti humiliatum Achab* (III *Reg.*, XXI)? N'avez-vous point vu Achab humilié en ma présence? Puis donc qu'il s'est ainsi humilié devant moi, je n'exercerai point de vengeance contre lui ni contre sa famille pendant tout le temps de son règne et de sa vie : *Non inducam malum in diebus ejus.*

Ainsi le chrétien, après avoir entendu l'arrêt de sa mort prononcé par ces foudroyantes paroles : *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris :* Souviens-toi, homme, que tu es poudre et que tu retourneras en poudre, il change de conduite, il se dépouille de sa vanité, il se couvre de cendres, il jeûne, il s'humilie. Dieu se glorifie de ce changement, il en triomphe de joie et le propose à toute sa cour comme le spectacle le plus digne de ses divins regards : *Nonne vidisti humiliatum Achab?* Quoi davantage? La foudre qu'il avait préparée pour perdre ce coupable lui tombe des mains, et il ne songe plus à imposer des peines, mais à répandre des grâces.

Voilà le premier sujet de ma joie. Je tire l'autre de saint Basile, qui faisait ce beau discours aux fidèles dans le commencement du carême.

Réjouissez-vous, mes frères, réjouissez-vous de voir revenir ce saint temps où toute l'Eglise se renouvelle, où la piété renaît, où l'homme se réveille du sommeil du péché, où chacun songe à l'ouvrage de son salut, où l'on entre dans la carrière de la perfection chrétienne. On ne voit plus l'appareil des festins, on n'entend plus le bruit des cuisiniers, on n'est plus souillé du sang des animaux. Le ventre ne prononce plus des arrêts de mort contre ces innocentes créatures : *Nusquam sententia ab inexorabili ventre adversus animantia pronuntiata* (*S. Bas.*, *homil.* 1, *de Jejun.*). Le corps se contente des choses que la mer produit ou que la terre enfante d'elle-même, pendant que l'âme se nourrit solidement de la viande céleste, de la sainte table, de la méditation, de la prière et de cette chair délicieuse qui est servie à la table des anges et qui est le festin des bienheureux.

Saint Paul me fournit un troisième sujet de joie en ce saint temps de pénitence par ces belles paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Nunc gaudeo, non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam* (II *Cor.*, VII) : Je me réjouis, mes frères, non pas de vous voir affligés comme des coupables, mais de vous voir affligés comme des pénitents. Je goûte la joie que reçoivent aujourd'hui tous les esprits bienheureux, non sur un pécheur qui fait pénitence, mais sur un nombre infini de pénitents. Ah! que je suis consolé de voir l'orgueilleux qui s'ahumilie, l'ivrogne qui souffre la soif, le gourmand qui endure la faim, l'incontinent qui s'abstient, le vagabond qui se repose, le dissolu qui se convertit et se sanctifie.

Car, enfin, que le nom de la pénitence ne vous effraie pas : c'est la plus agréable parole que vous puissiez entendre, c'est la plus

favorable nouvelle que vous puissiez recevoir; c'est comme si l'on vous disait qu'on vient vous délivrer de vos chaînes, vous guérir de vos langueurs, vous affranchir de vos péchés, vous décharger de vos fardeaux, vous remettre vos dettes et vous rétablir dans tous vos droits.

Représentez-vous l'extrême joie que recevaient les Juifs au retour de leur jubilé solennel, où chacun réparait toutes ses pertes et rentrait dans toutes ses possessions. Le carême, destiné à la pénitence, est une espèce de jubilé, de rémission et d'indulgence, parce que Dieu n'inspire jamais la pénitence à personne qu'il n'ait dessein de lui accorder sa grâce. Comme il n'y a point de pardon sans pénitence, il n'y a point de pénitence sans grâce; et comme le souverain bonheur d'un homme qui a péché est la pénitence, par laquelle il rentre en grâce avec son Dieu, le plus grand malheur qui lui puisse arriver après son péché est l'impénitence, par laquelle il se condamne lui-même au supplice éternel.

Qui est-ce donc qui n'a de la joie de voir arriver le temps de sa réconciliation et de sa paix, de voir la sentence de sa condamnation déchirée, de voir attaché à la croix l'arrêt de mort qui avait été prononcé contre lui, de voir enfin que par de petites satisfactions il expie de grandes offenses, que par de légères abstinences il évite des tourments énormes, et que par un jeûne de quarante jours il se délivre d'une faim et d'une soif éternelles?

En quatrième lieu, ce qui nous est un notable surcroît de joie, c'est que le carême n'est pas seulement destiné à l'expiation des péchés, mais encore à l'exercice de toutes les vertus, et particulièrement de la patience, de l'humilité, de la continence, de la sobriété, de la mortification et de la miséricorde, parce qu'un homme qui s'adonne à la pénitence doit pratiquer toutes ces vertus, être patient, humble, sobre, continent, mortifié, charitable envers les pauvres, indulgent envers ses ennemis. C'est aussi pour nous animer à toutes ces religieuses pratiques que l'Eglise nous propose en ce temps les plus beaux évangiles de l'année et les plus importants mystères de la religion, qui sont les motifs les plus forts et les moyens les plus efficaces qu'elle ait pour nous convertir et pour nous sanctifier.

Elle nous met d'abord devant les yeux l'image de la mort, pour nous inspirer le mépris de la vie, et, jetant la cendre sur nos têtes, elle fait retentir à nos oreilles ces tristes paroles : *Memento, homo, quia pulvis es :* Souviens-toi, homme, que tu as été formé de terre et que tu retourneras en terre, afin d'abattre notre orgueil et de nous faire concevoir quelque sentiment d'humilité à la vue de ce que nous avons été et de ce que nous devons être.

Elle rappelle dans notre mémoire ce commandement du Sauveur : *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros, orate pro persequentibus vos* (*S. Matth.*, V). C'est moi qui vous parle et qui, par l'autorité souveraine que j'ai sur votre cœur, vous commande d'aimer vos ennemis et de prier pour vos persécuteurs, afin que cette loi qu'il nous a prescrite, soutenue par l'exemple qu'il nous a donné sur la croix, étouffe tous les ressentiments et toutes les inimitiés qui pourraient troubler notre paix, rompre le lien qui nous unit ensemble, nous diviser les uns d'avec les autres, nous armer les uns contre les autres et nous détruire les uns par la fureur des autres.

Elle nous représente cet Homme-Dieu tenté dans le désert, après avoir jeûné l'espace de quarante jours, afin de nous apprendre que le jeûne est une disposition excellente pour surmonter la tentation, et que si l'homme fut vaincu par la gourmandise dans le paradis terrestre, il ne peut être vainqueur que par l'abstinence.

Elle nous fait ensuite la peinture terrible du jugement dernier, afin de nous imprimer une crainte salutaire de cet inexorable juge, qui ne laissera rien d'impuni, qui développera tout ce qui est caché dans nos consciences, et qui jugera, dit le prophète, nos justices comme nos iniquités : *Ego justitias judicabo.*

Elle nous expose la fin malheureuse de ce riche voluptueux qui, pour avoir passé la vie dans les délices et pour avoir eu de la dureté envers les pauvres, fut enseveli dans les flammes éternelles, afin de condamner tout à la fois la mollesse et l'avarice des mondains : leur mollesse, qui les rend si indulgents envers eux-mêmes, et leur avarice, qui les rend si inflexibles envers ceux qui réclament leur assistance.

Elle nous dépeint le Fils de Dieu transfiguré sur la montagne de Thabor, et par la splendeur qui sortit de sa divine face, elle nous donne quelque idée de la félicité qui nous est promise, afin d'exciter notre espérance et d'animer notre courage à la poursuite de ce bonheur éternel.

Elle nous remet dans l'esprit l'enfant prodigue, ses égarements et son retour à la maison de son père, qui le reçut avec un cœur plus que paternel, pour donner de la confiance au pécheur et lui représenter le sein de la miséricorde toujours ouvert pour le recevoir, s'il entre dans un véritable sentiment de pénitence.

Elle nous montre dans l'oraison de la Chananéenne toutes les conditions qui doivent accompagner nos prières, afin qu'elles soient exaucées : la foi, l'humilité, la persévérance et le désir ardent d'obtenir ce que nous demandons.

Elle nous enseigne, dans ce mystérieux entretien que le Sauveur eut avec la Samaritaine, quel est le don de Dieu et dans quelle source nous pouvons puiser cette eau délicieuse, qui seule est capable d'éteindre la soif de notre cœur.

Mais quand elle nous produit cette illustre pénitente qui, blessée par un trait de l'amour divin, alla se jeter aux pieds du Sauveur, les arroser de ses larmes et les essuyer de

ses cheveux, ne faut-il pas que votre cœur, quelque endurci qu'il soit, se fléchisse et se rende à l'attrait de la grâce? Ne faut-il pas que l'amour profane cède à la force de l'amour divin et que, désabusés de la créature, nous ne soupirions désormais que pour la souveraine beauté, qui seule mérite d'être souverainement aimée?

Mais pourquoi nous fait-elle entendre cette voix qui triomphe de la mort et qui lui arrache une proie qu'elle tenait dans le tombeau depuis quatre jours? sinon pour surmonter en nous la mauvaise habitude, qui nous tient depuis longtemps sous l'empire de la mort et qui ne peut être vaincue que par la puissance de Jésus-Christ : *Surge, qui dormis et exurge a mortuis* (*Ephes.*, V). Sortez du tombeau du péché et reprenez la vie de la grâce!

Elle nous apprend, par l'entrée royale du Sauveur en la ville de Jérusalem, qu'il est notre roi et qu'il veut établir en nous un empire mêlé de rigueur et de douceur : de rigueur, par la sévérité de ses lois et de ses maximes; de douceur, par l'onction de sa grâce, qui nous facilite l'observation de ses lois et qui nous adoucit la sévérité de ses maximes : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* (*Matth.*, XXI). Mais que faisons-nous, chrétiens? Nous imitons les Juifs, qui ne l'eurent pas plus tôt reçu dans leur ville qu'ils parlèrent de le faire mourir. Au lieu de faire de notre cœur un trône pour y établir son règne, nous en faisons un tribunal pour y prononcer sa condamnation. Nous ne voulons point que ce roi domine sur nous et nous disons secrètement, mais d'une voix assez intelligible : *Nos legem habemus, et secundum legem debet mori :* Nous avons une loi, une loi du péché, et selon cette loi il faut qu'il meure.

Eh bien! pécheur, puisque vous demandez ainsi la mort de celui qui vous a donné la vie, vous le verrez, à la fin de cette sainte quarantaine, condamné par la plus injuste de toutes les sentences au plus cruel de tous les supplices. Vous verrez son sang couler par autant de plaies qu'il a de parties dans son corps. Vous le verrez abreuvé d'amertumes et soûlé d'opprobres : *Saturabitur opprobriis* (*Thren.*, III). Vous le verrez, enfin, expirer sur une croix et consommer ainsi l'ouvrage de votre salut. Ah! si vous n'êtes pas attendri à la face de ce Dieu mourant qui brisera les rochers et qui couvrira toute la nature de deuil et de ténèbres, ne faut-il pas conclure que rien n'est capable de vous toucher et que vous êtes tombé dans cette insensibilité qui est le caractère d'une âme réprouvée.

Voilà quels moyens l'Église emploie en ce temps de pénitence, pour nous réveiller du sommeil du péché, pour rallumer notre ferveur qui se trouve presque éteinte, nous redonner une nouvelle vie par l'usage des sacrements et nous disposer ainsi à cette résurrection spirituelle qui doit honorer la résurrection corporelle du Sauveur.

Ne faut-il pas avouer après cela que le carême est ce temps favorable dont parle saint Paul, ce temps du salut, ce temps propre, non-seulement pour la défaite de tous les vices, mais encore pour la pratique de toutes les vertus : *Ecce nunc tempus acceptabile* (II *Cor.*, VI).

Mais quelle raison ai-je de vous représenter le carême comme un temps de réjouissance, puisque c'est le temps destiné à l'affliction du corps par la rigueur du jeûne? Comment peut-on se réjouir et s'affliger tout à la fois? c'est de là pourtant que je tire le cinquième sujet de ma joie. Car, encore que le jeûne mate la chair, il apporte néanmoins tant d'utilité à l'âme, qu'il paraît extrêmement doux à ceux qui ont le jugement sain, ou qui n'ont pas le goût déréglé, parce qu'une chose, quelque difficile, quelque dégoûtante et quelque amère qu'elle soit, devient aisée, agréable et délicieuse, quand on en retire quelque grand profit. Or, quoi de plus profitable, de plus avantageux et de plus salutaire que le jeûne, puisque c'est par là que Dieu fait couler sur nous toutes ses bénédictions, et que c'est de là principalement qu'il fait dépendre la victoire des passions, le pardon des péchés, la persévérance dans la justice, les trésors de la grâce et les assurances de la gloire.

Cependant on le regarde comme un supplice, on l'observe avec chagrin, et de là vient qu'au lieu d'en recueillir de l'utilité, on n'en reçoit que du dommage, soit pour le corps, soit pour l'âme. Car, comme la viande nuit plutôt qu'elle ne profite quand on y sent de la répugnance et du dégoût, il en est ainsi du jeûne, qui est la nourriture de l'âme, comme parle saint Chrysostome. C'est pourquoi le Sauveur nous donne cet avis : Parfumez votre tête et lavez votre visage quand vous jeûnez, non-seulement pour ne point faire paraître que vous jeûnez, mais encore pour faire connaître à tout le monde le plaisir que vous avez de jeûner : *Tu autem cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava* (*Matt.*, VI). Il n'y a point d'homme, dit saint Basile, sur ce passage, qui s'afflige de voir qu'on lui prépare des couronnes, ou qu'on lui érige des trophées : *Nemo dejectæ mentis coronatur, nemo mœrens tropæum statuit* (*Basil.*, *hom. de jejun.*). Votre jeûne vaut infiniment plus que toutes les couronnes des rois et que tous les trophées des conquérants. Pourquoi donc en avez-vous du chagrin et pourquoi le regardez-vous comme un supplice : *Plus ne tribuis voluptati ventris, quam curæ mentis?* Donnez-vous plus à votre ventre qu'à votre âme? Êtes-vous si enseveli dans les sens, que vous ne goûtiez que les douceurs sensibles et que vous n'ayez point de goût pour les spirituelles? Sevrez-vous un peu des plaisirs de la terre, et le ciel versera dans votre cœur des consolations et des joies qui surpasseront infiniment ce qu'il y a de plus doux et de plus délicieux dans le monde.

En sixième lieu, ce qui rend le carême très-agréable, très-important et très-précieux, c'est que c'est le temps destiné à la prédication de l'Évangile, c'est le règne de l'éloquence chrétienne et le triomphe de la

sainte parole. C'est pour lors que nos esprits se nourrissent des vérités éternelles, pendant que nous refusons à nos corps les aliments temporels. Et je n'estime pas moins le carême par cette considération que par celle du jeûne ; c'est l'unique remède qui nous reste dans la corruption du siècle et, si nous étions destitués de ce divin secours, il n'y aurait plus rien qui, dans le déréglement des mœurs, empêchât la ruine des âmes. Car, comme dit saint Jérôme, si la parole de Dieu cessait de se faire entendre dans les églises, il n'y aurait plus de piété dans le monde, la pudeur deviendrait impudente, la charité serait éteinte et toutes les vertus s'évanouiraient. Ainsi voyons-nous que toutes choses se réforment en carême, où la parole de Dieu, par l'empire qu'elle exerce sur les cœurs, fait que les hommes changent de mœurs, quittent leurs péchés, détestent leurs désordres, se défont de leurs mauvaises habitudes, restituent le bien mal acquis, pardonnent les injures et se réconcilient avec leurs ennemis. D'où je conclus, que ceux-là ne sont pas beaucoup éloignés de leur ruine, ni de leur damnation éternelle, qui abandonnent la prédication ou qui la négligent, parce que c'est le moyen ordinaire dont Dieu se sert pour appeler les hommes à la pénitence, les instruire de leur devoir, les tirer du précipice et les remettre dans la voie de leur salut.

Mais, enfin, le comble de ma joie, dans ce temps de réconciliation et de grâce, c'est que nous menons une vie conforme à la profession que nous faisons. Nous pouvons dire maintenant que nous sommes chrétiens. Il n'y avait presque point auparavant de différence entre nous et les païens, la foi ne régnait plus dans notre conduite et nous n'avions presque plus qu'un fantôme de religion. Nous ne pensions plus à la vie future et nous ne reconnaissions presque plus d'autre félicité que celle de la vie présente. Nous étions tout enivrés du plaisir des sens, et tout entêtés des vanités du monde. Nous avions oublié les maximes de l'Evangile, les promesses du paradis et les menaces de l'enfer. Mais aujourd'hui nous revenons de nos égarements et, la cendre sur la tête, nous allons au pied des autels, faire une abjuration publique de nos erreurs et une nouvelle profession des vérités chrétiennes. Car, enfin, je trouve dans l'observation du carême toute la perfection du christianisme, le mépris du monde, l'innocence de la vie, l'austérité de la pénitence, la ferveur de la prière, l'exercice de la miséricorde, l'union des cœurs, l'usage des sacrements, l'éloignement des jeux et des festins, une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ souffrant, qui ne peut être mieux imité que par la mortification et par l'abstinence, par la faim et par la soif, par les humiliations et par les peines.

Voilà quelles sont les principales causes de ma joie, dans le commencement de cette sainte quarantaine ; écoutez maintenant celles de ma douleur, et jugez si je n'ai pas plus de sujet de m'affliger que de me réjouir.

DEUXIÈME PARTIE.

Les raisons qu'on a de s'affliger à l'arrivée du carême.

Le premier sujet de ma douleur est la mauvaise disposition qu'on apporte à solenniser la sainte quarantaine. On se prépare au jeûne par l'intempérance, à la sobriété par la débauche, à la grâce par le péché. C'est le desordre que saint Basile déplorait en son temps, et contre lequel il prêchait avec tant de zèle. Quelle étrange conduite, disait-il, quelle abominable pensée, de vouloir aujourd'hui se soûler par cette considération qu'il faut jeûner demain ? Est-ce que l'ivrognerie nous doit servir d'introductrice pour nous conduire dans le sanctuaire de l'abstinence ? *Non est per temulentiam aditus ad jejunium* (*Basil.*, *hom. de jejun.*). Non, mes frères, on ne va point au jeûne par la débauche, comme on ne va point à la justice par la voie de l'iniquité, ni à la vertu par la voie du vice.

Que diriez-vous d'un homme qui, voulant prendre pour épouse une fille très-vertueuse et très-chaste, ne ferait point d'autres démarches pour la rechercher que de s'abandonner à toute sorte d'intempérance et d'impudicité ? C'est ce qui se passe dans le christianisme, quand le carême approche. On veut épouser la pénitence ; mais on veut premièrement se donner toute sorte de liberté, faire des débauches, commettre des excès, ne rien refuser à ses passions ni à ses sens : *Nemo pudicam uxorem legitime ducturus, ante scorta et concubinas inducit in ædes* (*Ibid.*). Après cela, vous croirez faire quelque chose de fort excellent pour votre salut quand vous jeûnerez. Non, dit Dieu par la bouche du prophète Isaïe, ce n'est point cette sorte de jeûne qui est capable de m'honorer et de me fléchir : *Numquid tale est jejunium quod elegi* (*Isai.*, LVIII)?

Mais quoi ! si vos excès vous excluent du royaume du ciel, que vous servira votre abstinence : *Quis deinceps e jejunio fructus?* Si vous êtes en état de péché, lorsque vous commencez votre carême, quelle utilité pouvez-vous prétendre de votre jeûne ? Quelque pénitence que vous pourriez faire, ne savez-vous point qu'elle vous est inutile pour l'éternité, si vous ne la faites point en état de grâce ? Mais, enfin, pourquoi voulez-vous accorder en vous des choses si opposées en elles-mêmes ? Quelle société y a-t-il entre la sobriété et la débauche, entre l'abstinence et la gourmandise ? Une âme qui jeûne et qui prie est le temple de Dieu, mais un corps qui se soûle et qui s'enivre est le siége du démon : *Quod consortium temulentiæ cum jejunio? Quis consensus templo cum idolis* (*Basil.*) ?

Vous me direz peut-être que si vous avez été pécheurs, vous êtes pénitents ; et que s'il y avait lieu de s'affliger à la vue de vos désordres, il y a lieu de se consoler par le changement de vos mœurs. Il est vrai, s'il était ainsi. Mais où paraît ce changement ?

Est-ce dans les habits, est-ce dans la nourriture, est-ce dans la conversation, est-ce dans les affaires? N'est-on pas aussi attaché que jamais à ses propres intérêts ? N'a-t-on pas même plus de délicatesse pour l'assaisonnement de la nourriture propre de ce temps ; n'est-on pas aussi déréglé dans la conversation, et n'y déchire-t-on pas autant que jamais la réputation du prochain ; n'est-on pas aussi superbe dans les vêtements, aussi dissolu dans les paroles, aussi corrompu dans les mœurs? Autrefois on se dépouillait de tous les ornements extérieurs, on changeait entièrement de vie. Saint Louis ne voulait pas même voir des fleurs dans sa cour pendant toute la sainte quarantaine ; il avait accoutumé de se vêtir d'un cilice, et de passer en cette posture de pénitent tout ce temps consacré à l'exercice de la pénitence. Mais quel changement voyons-nous aujourd'hui dans le christianisme ? Ne voyons-nous pas le même luxe, les mêmes dépenses, les mêmes divertissements et les mêmes plaisirs ?

Les hommes ne sont-ils pas aussi poudrés, aussi vains, aussi déréglés, aussi vicieux qu'auparavant? Les femmes diminuent-elles rien de leurs parures, et ne viennent-elles pas auprès des autels aussi magnifiquement vêtues qu'en tout autre temps de l'année : *Jam nunc depone ornatum tuum, ut sciam quid faciam tibi* (*Exod.*, XXXIII)? C'est ainsi que Dieu vous parle, mesdames. Etes-vous, dit-il, en état de me fléchir ? Croyez-vous que votre jeûne soit capable de satisfaire à ma justice, s'il n'est pas accompagné d'humilité ? Ne savez-vous pas que je suis ennemi de la vanité et du faste? Quittez ces vains embellissements, qui ne servent qu'à nourrir votre orgueil et qu'à flatter votre mollesse ; humiliez-vous devant moi, et je verrai ce que je dois faire de vous, si je dois vous condamner, ou vous absoudre : *Jam nunc depone ornatum tuum, ut sciam quid faciam tibi*.

La seconde chose qui me blesse, c'est la facilité avec laquelle on se dispense du carême. On ne comprend pas l'obligation étroite qu'on a de le garder ; c'est néanmoins un commandement rigoureux qu'on ne peut violer sans une désobéissance formelle qui va jusqu'au péché mortel. Ne croyez pas, dit saint Pierre Chrysologue, que le carême soit d'une invention purement humaine. C'est un usage établi dans l'Eglise par une autorité toute divine : *Quod quadraginta diebus jejunamus, non humana inventio, sed auctoritas divina est* (*Petr. Chrysol.*, *serm.* 2) : c'est une loi divinement prescrite ; soit pour imiter Jésus-Christ, qui jeûna quarante jours, afin de consacrer par son exemple la solennité de cette sainte quarantaine, comme remarque saint Jérôme : *Quadraginta diebus Dominus jejunavit, ut nobis solemnes jejuniorum dies relinqueret* (*Hieron. com. in Is.*, LVIII); soit pour offrir à Dieu la dîme de notre vie, puisque le carême, suivant l'observation de saint Grégoire, est la dixième partie de l'année : *Quadragesima decima pars anni*.

Dans un autre discours j'ai combattu les raisons que les chrétiens apportent pour s'exempter du jeûne, et j'ai montré que ces raisons ne sont que de vaines excuses, et de faux prétextes pour couvrir leur délicatesse et pour colorer leur désobéissance. J'ajoute seulement ici que le principal motif pour lequel ils se dispensent du jeûne est la difficulté qu'ils y trouvent. Mais que ce motif est déraisonnable! Car, enfin, pourquoi vous ordonne-t-on le jeûne, sinon comme une peine pour la satisfaction de vos offenses, ou comme un remède pour la guérison de vos plaies ? Cette peine est incommode, je l'avoue ; mais vous l'avez méritée par vos désordres. Ce remède est amer, je n'en disconviens pas; mais il vous est nécessaire dans vos maladies spirituelles, qui sont incomparablement plus dangereuses que les corporelles. Quoi! dit saint Augustin (*Aug.*, *in Ps.* XXI), vous jeûneriez si votre médecin vous l'ordonnait par un principe de santé, et lorsque Dieu vous le commande, lorsque l'Eglise vous l'ordonne pour le salut de votre âme, vous ne pouvez pas vous y résoudre, comme si votre santé vous était plus précieuse que votre salut, et comme si vous deviez avoir plus de soin d'un corps qui se détruit de lui-même, que de votre âme qui est immortelle. Comment pourrez-vous éternellement souffrir la faim, si vous ne pouvez point l'endurer un moment ? La rigueur de l'abstinence vous paraît-elle plus insupportable que l'ardeur du feu qui ne s'éteint jamais?

Vous dites que le jeûne est difficile. Mais avez-vous oublié que le royaume du ciel ne se gagne que par la violence qu'on se fait à soi-même ? Ignorez-vous cette vérité fondamentale de votre religion, qu'il n'y a point d'autre voie pour arriver à la félicité que celle de la croix? Vous êtes trop délicat, dit saint Jérôme, si vous prétendez vivre délicieusement avec le monde, et régner après glorieusement avec Jésus-Christ : *Delicatus es miles, si sic vis gaudere cum sæculo, et postea regnare cum Christo*. Par quel titre pourriez-vous demander après la mort la couronne de la gloire, si vous ne faisiez aucun effort pendant la vie pour la mériter ?

Mais pour adoucir la rigueur du jeûne, prenez comme pour assaisonnement cette parole de l'Apôtre : *Momentaneum tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis* : Nous n'avons qu'un moment à souffrir la douleur, et nous aurons l'éternité tout entière à goûter le plaisir. Notre jeûne finira, et l'on ne verra jamais la fin de ce banquet délicieux, qui nous est préparé dans la gloire, avec une magnificence toute royale et toute divine. Mais souvenez-vous qu'on n'invite pas à ce festin ceux qui sont rassasiés, mais ceux-là seulement qui souffrent la faim : *Beati qui esuriunt, quoniam ipsi saturabuntur* (*Matth.*, V).

La troisième chose qui m'afflige, c'est de voir qu'on jeûne et que néanmoins on ne mérite rien, parce qu'on ne jeûne point par un motif de pénitence ou par principe de religion. On n'est point animé de l'Esprit de Jésus-Christ, qui nous a lui-même enseigné à jeû-

ner; on n'entre point dans le dessein de l'Eglise, qui nous ordonne de jeûner. Si l'on jeûne, ce n'est que par habitude, ou par contrainte, ou par vanité, ou par quelque autre considération purement humaine. D'où vient qu'on ne mérite rien en jeûnant, qu'on ne satisfait point pour ses péchés, qu'on n'impètre point de grâces, et qu'on peut dire : *Quare jejunavimus, et non aspexisti? humiliavimus animas nostras, et nescisti* (*Isai.*, LVIII)? Nous avons jeûné, Seigneur, et vous ne vous en êtes pas aperçu; nous nous sommes humiliés, et vous n'y avez eu aucun égard. Pourquoi vous en plaignez-vous? dit Dieu par la bouche de Zacharie. Quel intérêt voulez-vous que je prenne dans votre jeûne? *Numquid jejunium jejunastis mihi* (*Zach.*, VII)? Est-ce pour moi que vous avez jeuné? est-ce pour obéir à ma loi? est-ce pour satisfaire à ma justice? est-ce pour faire un sacrifice à ma gloire? Sondez bien votre cœur, et voyez quel est votre motif quand vous jeûnez, de peur que votre jeûne ne vous soit infructueux, et que vous ne vous donniez inutilement de la peine.

La quatrième chose dont je me plains, c'est que le carême n'étant pas seulement institué pour l'observation du jeûne, mais encore pour la pratique de toutes les bonnes œuvres, on ne songe point à cette obligation importante, et l'on croit avoir abondamment satisfait à son devoir, si l'on a jeûné. Pour entendre ceci, je présuppose qu'il y a trois sortes de bonnes œuvres, auxquelles on peut réduire toutes les autres : le jeûne, l'oraison et l'aumône : *Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna*, dit l'ange à Tobie (*Tob.*, XII). Par le jeûne on entend toutes les austérités du corps ; par l'oraison tous les devoirs de piété, et par l'aumône toutes les œuvres de miséricorde. Le jeûne nous acquitte de nos obligations envers nous-mêmes, l'oraison nous acquitte de nos obligations envers Dieu, et l'aumône, prise dans toute l'étendue que la charité lui donne, nous acquitte de nos obligations envers le prochain. Le jeûne sert à l'oraison et à l'aumône, parce qu'il élève l'esprit à Dieu, et qu'il nous donne le moyen de donner aux pauvres ce que nous nous refusons à nous-mêmes ; l'oraison sert à l'aumône et au jeûne, parce qu'elle dirige nos intentions pour accomplir utilement l'un et l'autre; l'aumône sert au jeûne et à l'oraison, parce que sans elle Dieu n'aurait nul égard à l'un ni à l'autre.

Mais qui pratique ces trois choses inséparables? quel est l'usage des austérités et des pénitences? On ne sait pas même le nom des instruments dont les saints se sont servis pour mater leur corps, et l'on s'imagine que ces choses ne sont que pour les cloîtres. Comme si les mondains, dont la vie est si criminelle, n'étaient pas plus obligés à ces rigoureuses satisfactions que les religieux, dont la vie est par elle-même si pénitente! Qui s'applique à la contemplation des choses divines, à la méditation des vérités chrétiennes, à la considération de nos mystères ineffables? Mais, enfin, combien peu y en a-t-il qui exercent la miséricorde, ou qui l'exercent à proportion de leurs biens, ou qui l'exercent avec de bonnes intentions et pour des motifs surnaturels? Cependant, si votre jeûne n'est pas soutenu de toutes ces choses, Dieu le rejette et ne l'appelle pas même un jeûne : *Numquid istud vocabis jejunium* (*Isai.*, LVIII)? parce que le véritable jeûne consiste, premièrement, à s'abstenir de tout ce qui est illicite, pour s'imposer une peine proportionnée à son péché, par l'usage de la pénitence; secondement, à se priver pour un temps de la nourriture corporelle, pour donner à l'âme son aliment spirituel, par l'exercice de l'oraison ; et troisièmement, à modérer la dépense de sa table, pour avoir de quoi subvenir à la nécessité du pauvre, par le moyen de l'aumône : *Nonne hoc est magis jejunium quod elegi? Dissolve colligationes impietatis. Frange esurienti panem tuum* (*Is.*, *ibid.*)

En quatrième lieu, n'est-ce pas une chose déplorable qu'on ne comprenne point cette importante vérité, que le jeûne qui nous est commandé ne consiste pas seulement en l'abstinence des viandes, mais encore principalement en l'abstinence des vices : car, enfin, pouvez-vous croire que vous jeûnez, si vous êtes remplis de vanité, si vous êtes enivrés de vos coupables amours, et si vous êtes entêtés de vos ambitieuses pensées? Ne savez-vous pas, dit saint Basile, que le jeûne consiste principalement à s'abstenir de tout ce qui est défendu, à réprimer la colère, à dompter l'orgueil, à retrancher les mauvaises habitudes? Vous gardez l'abstinence, dit cet éloquent personnage, mais vous ne gardez point la continence ; vous vous abstenez de manger, mais vous ne vous abstenez point de médire; vous n'usez point de vin, mais vous usez d'artifice pour tromper votre frère; vous ne faites qu'un repas durant le jour, mais vous passez toute la journée dans la chicane, dans le jeu ou dans la cajolerie : *Carnes non edis, sed comedis fratrem tuum; expectas vesperam, ut cibum capias, sed diem absumis apud tribunalia* (*Basil.*, *hom.* 1, *de Jeju.*).

Malheur à ceux qui s'enivrent, non-seulement de cette liqueur qui part de la vigne, mais encore de cette passion insatiable qu'on a pour les biens, pour les plaisirs et pour les grandeurs du monde : *Vœ iis qui ebrii sunt non a vino.* Ne vaudrait-il pas mieux changer de vie que de changer de nourriture, et s'abstenir des vices que de s'abstenir des viandes? Ce n'est pas seulement par les excès de la bouche que vous avez péché, mais encore par les déréglements de la langue, par les entreprises de vos mains, par la liberté que vous avez donnée à vos yeux de voir des objets défendus, et à vos oreilles d'entendre de mauvais entretiens ; il faut faire jeûner toutes ces choses. Il faut que votre langue s'impose le silence, et qu'elle ne parle plus que pour réparer le tort qu'elle a fait à Dieu et au prochain; il faut que vos mains s'abstiennent de tout désordre, et

qu'elles ne soient employées qu'à frapper votre poitrine et qu'à châtier votre corps; il faut que vos yeux se ferment à toutes les vanités de la terre et qu'ils ne s'ouvrent que pour voir les beautés du ciel ; il faut que vos oreilles s'éloignent de tous les mauvais discours, et qu'en ce saint temps elles écoutent les vérités éternelles qui leur sont annoncées par les prédicateurs.

La dernière cause de ma douleur, c'est que les chrétiens ne devenant pas meilleurs en ce saint temps, je désespère presque de leur salut. Car, enfin, quand est-ce que vous vous sanctifierez, si ce n'est point en ce temps de sainteté? Quand est-ce que vous vous convertirez, si ce n'est point en ce temps de pénitence? Quand est-ce que vous serez sobres, que vous serez chastes, que vous serez modestes, que vous serez humbles, que vous serez charitables? Quand est-ce que vous condamnerez vos désordres, que vous mortifierez vos sens et que vous réformerez vos mœurs, si ce n'est point dans cette sainte quarantaine, où vous avez plus de facilité à faire le bien qu'en tout autre temps de l'année, où toute la face de l'Eglise vous touche davantage, où le sang de Jésus-Christ coule avec plus d'abondance, où la parole de Dieu a plus de force pour opérer des conversions, où l'on solennise les plus grands, les plus augustes et les plus redoutables mystères de la religion, où cent autres objets vous pressent et vous sollicitent plus que jamais à rentrer en vous-même?

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, par le soin que vous devez avoir de votre salut éternel, de faire sérieusement une revue sur toute votre conduite, et de ne point laisser couler un temps si précieux sans remédier au passé, sans régler le présent et sans songer à l'avenir.

Prêtres, c'est à vous premièrement que j'adresse ma parole, afin que vous remplissiez le ministère que l'Eglise vous impose par la bouche du prophète Joel, de fléchir la miséricorde de Dieu par vos sacrifices et par vos larmes, vous prosternant aux pieds des autels et disant avec les plus pitoyables accents de votre charité et de votre zèle: Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple et ne permettez pas que votre héritage tombe sous la puissance de votre ennemi : *Plorabunt sacerdotes et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo* (*Joel* II).

Peuple chrétien, c'est à vous ensuite que j'adresse la parole, pour vous faire comprendre que c'est aujourd'hui principalement que vous commencez à paraître chrétien, en renonçant à vos excès et tâchant de les réparer par vos abstinences, disait autrefois saint Chrysostome au retour du carême : *Confundantur gentiles, erubescant Judæi* (*Chrys.*, *hom.* 1, *in Gent.*): Que les païens rougissent, que les Juifs soient confondus et que tous ceux que vous aviez scandalisés par vos déréglements soient édifiés, en voyant l'ardeur avec laquelle vous entreprenez une pénitence aussi rigoureuse et aussi longue que celle de cette sainte quarantaine, qui néanmoins, en comparaison de l'éternité malheureuse que vous aviez méritée, ne peut avoir aucune rigueur ni aucune durée qui soit considérable.

Je m'adresse non-seulement aux catholiques, mais encore aux hérétiques, afin que ceux-ci voient en quelle religion ils sont, après avoir renversé ce qu'il y a de plus saint dans la religion. Est-ce ainsi qu'ils ont prétendu réformer l'Eglise, en condamnant l'abstinence et prenant le parti du ventre contre le jeûne? Est-ce pour se conformer davantage à l'Evangile, qu'ils ont retranché le carême, dont l'observation est autorisée par l'exemple de Jésus-Christ et confirmée depuis la naissance du christianisme par l'usage de toute l'Eglise? Qu'ils lisent tous les saints Pères, il n'en trouveront aucun qui n'ait parlé de l'abstinence et de la sainte quarantaine : ils ne peuvent pas dire que ce soit une invention nouvelle, puisque saint Basile parle de son antiquité, et qu'il dit que sa vieillesse nous en doit donner de la vénération : *Reverere jejunii canitiem.* (*Basil.*, *de jejun.*) Ils ne peuvent pas se plaindre que ce soit une tyrannie de l'Eglise romaine, puisque l'usage en est plus rigoureux parmi les Grecs que parmi nous. Il n'y a point de nation, dit le même saint Basile, il n'y a point de famille dans la chrétienté, qui ne l'observe axactement. Comment est-ce donc qu'ils s'en sont dispensés, et par quel privilége ont-ils cru pouvoir en être exempts?

Je reviens aux fidèles, et je parle à ceux qui jeûnent, ou qui par une légitime dispense ne jeûnent pas, afin que les uns et les autres s'humilient; ceux-là, parce que c'est la posture propre d'une personne qui jeûne, ceux-ci, parce qu'ils ne sont pas capables de jeûner; ceux-là de peur qu'ils ne jeûnent par un motif de vanité, et qu'ainsi ils ne perdent le fruit de leur jeûne, ceux-ci, afin qu'ils suppléent au défaut de l'abstinence par l'exercice de quelque autre vertu; et que s'ils ne peuvent pas offrir à Dieu le sacrifice de leur corps par la pénitence, ils lui fassent du moins un sacrifice de leur esprit par l'humilité.

Je parle aux malades et à ceux qui jouissent d'une parfaite santé; à ceux-ci, afin qu'ils emploient leurs forces pour s'acquitter de leurs devoirs, et qu'ils sachent que l'observation du jeûne ne consiste pas tant à s'abstenir de manger qu'à s'abstenir de pécher; à ceux-là, afin que si leur infirmité ne leur permet pas de jeûner, elle ne les empêche pas de prier, et que s'ils ne peuvent pas s'abstenir de viandes, ils s'abstiennent de délices. Car, enfin, c'est l'effet ordinaire de la maladie, de rendre les hommes sensuels, délicats, immortifiés, excessivement soigneux de leur conservation et très-ingénieux à trouver des inventions pour contenter le goût, pour flatter la chair et pour divertir l'esprit. Mais que les uns et les autres écoutent saint Basile. Gardez toujours l'abstinence, leur dit-il : si vous êtes infirmes, gardez-la comme la mère de la santé, et si vous êtes sains, gardez-la comme la nourrice

de la vertu: *Excipite, male valentes, sanitatis matrem; qui bona estis valetudine, excipite bonæ habitudinis custodem* (*Basil.*, *loc. cit.*).

Je parle aux pauvres et aux riches ; à ceux-là, afin qu'ils n'endurent pas inutilement leur pauvreté, et que si leur abstinence est forcée, parce que la nourriture leur manque, ils la rendent volontaire et méritoire, en la souffrant pour l'amour de Dieu avec une véritable résignation à sa volonté et par un parfait abandonnement à sa providence; à ceux-ci, afin que la nourriture dont ils se privent serve pour nourrir le pauvre, comme parle saint Chrysostome: *Ut quod manducaturus eras, pauper pro te comedat* (*Chrys.*, *serm. de jejun.*), et qu'ils aient toujours devant les yeux l'exemple de ce riche voluptueux qui, pour avoir passé sa vie dans les délices, est maintenant dans les supplices, et qui, pour n'avoir point usé de miséricorde envers les misérables, est traité sans miséricorde dans les enfers.

Je parle à ceux qui entendent régulièrement la parole de Dieu et à ceux qui n'ont point la liberté de l'entendre; à ceux-là, afin qu'ils instruisent les autres par le rapport des choses qu'ils auront ouïes; à ceux-ci, afin qu'ils se fassent instruire par un véritable zèle de leur salut; aux uns et aux autres, afin que la parole de Dieu ne soit pas infructueuse dans leur cœur, et qu'au lieu d'opérer leur justification, elle ne serve pas un jour à les condamner.

Je parle aux personnes mariées et à celles qui ne le sont pas; à celles-là, afin qu'elles conviennent, selon le conseil de l'apôtre (I *Cor.*, VII), à interrompre l'usage du lit nuptial, du moins en ce saint temps, pour vaquer plus parfaitement à la prière, et participer davantage à la passion du Sauveur; à celles-ci, afin qu'elles imitent la solitude et le recueillement de l'Eglise; qu'elles se couvrent de deuil pour pleurer la mort de leur divin époux, et que, pour former son image en leurs personnes, elles ne veuillent point avoir d'autres fleurs que ses épines, d'autre lit que sa croix, ni d'autres douceurs que ses amertumes et ses peines.

Enfin, pour n'exclure personne de mon discours, je m'adresse à tous les pécheurs et à tous les justes : à ceux-ci, afin qu'ils s'adonnent à l'exercice de toutes les vertus, et que non contents de leurs devoirs ordinaires, ils s'appliquent extraordinairement à plusieurs saintes pratiques de piété, de charité, d'humilité et d'austérité; à ceux-là, afin qu'ils ne laissent point couler ce temps de pénitence sans remédier au désordre de leur conscience, de peur qu'un autre temps ne vienne où ils prieront et ne seront pas écoutés, où ils pleureront, et l'on rira de leurs larmes, où ils brûleront, et il ne se trouvera pas une goutte d'eau pour adoucir la violence de leurs flammes. Car, comme dit l'Apôtre, on ne se moque pas impunément de Dieu: *Deus non irridetur.* Il sait bien le temps où il doit exercer sa justice et sa fureur contre ceux qui abusent de sa miséricorde et de sa patience.

C'est pourquoi je finis par cet avis salutaire que nous donne le prophète Isaïe: *Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas* (*Isai.*, LV) : Que l'impie revienne de ses égarements, que le libertin abandonne ses dissolutions, que le présomptueux tremble devant le redoutable tribunal de son juge, que l'orgueilleux s'humilie sous la puissante main de son Dieu, que l'avare sache que ce n'est point pour faire des épargnes qu'on lui commande de jeûner, mais pour avoir de quoi faire des aumônes, et que sa faim ne lui sera pas beaucoup profitable, si elle ne contribue à soulager celle des pauvres; que le voluptueux quitte cette vie délicieuse, qui est toujours suivie d'une mauvaise fin, et qui, pour quelques moments de plaisir, fait souffrir une éternité de supplices.

Mais toi, impudique, pécheur abominable, quand est-ce que tu mettras fin à tes impuretés, si la sainteté de ce temps ne rompt pas tes mauvaises habitudes, et ne t'empêche pas de retourner en tes commerces infâmes? Vois combien l'Eglise te propose de remèdes pour te guérir. La voilà dans un jeûne de quarante jours; la voilà en des prières extraordinaires, toute couverte de cendres et toute baignée de larmes, pour obtenir ta conversion et pour apaiser la justice de Dieu, qui ne peut souffrir plus longtemps l'énormité de tes crimes. Ecoute les avis qu'elle te donne par la bouche des prédicateurs; regarde les exemples qu'elle te montre dans la personne des pénitents. Considère ce deuil qui paraît avec tant de majesté dans les temples, ces autels dépouillés de leurs ornements, ces cantiques lugubres, ces mystérieuses cérémonies, ces évangiles remplis des plus importantes vérités de la foi, le triste appareil de la passion de Jésus-Christ, l'étendard de sa croix, l'ouverture de ses plaies et la voix de son sang qui brise les rochers. Si toutes ces choses ne font aucune impression dans ton cœur, et si tu persévères toujours dans ton désordre, avoue qu'il n'y a point de remède à ton endurcissement, ni d'espérance pour ton salut.

Que devez-vous faire, chrétiens, après ces avertissements et ces menaces? Revenir de vos erreurs, renoncer à vos déréglements, quitter les festins et les jeux, vous dépouiller du luxe et de la vanité, embrasser la pénitence, et par le moyen de l'abstinence et du jeûne, apaiser la colère de Dieu, fléchir sa miséricorde, mériter sa grâce dans ce monde et sa gloire dans l'autre, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXII.

SUR L'INCOMPARABLE NOM DE SAUVEUR.

Vocatum est nomen ejus Jesus.

Il fut nommé Jésus (*S. Luc, chap.* II).

Toute la vanité des hommes ne s'occupe qu'à se donner de grands noms et qu'à se procurer ainsi de grands honneurs. Mais ils ne considèrent pas si ces grands noms leur conviennent, et s'ils ont assez de mérite et de vertu pour les remplir dans toute leur étendue et dans toute leur signification. Ces

deux choses néanmoins sont indispensablement nécessaires pour se donner un nom et pour le porter dignement. Il faut premièrement que le nom convienne à la personne, et secondement il faut que la personne qui le prend le remplisse dans toute l'étendue de ce qu'il exprime. C'est ce que nous remarquons singulièrement dans l'adorable nom que le Père éternel impose à son Fils unique. Il le nomme Jésus, c'est-à-dire, Sauveur. Voyons combien parfaitement ce nom convient à l'Homme-Dieu, et nous verrons ensuite combien excellemment l'Homme-Dieu remplit ce nom. Deux belles considérations qui feront le partage de mon discours et qui vous donneront de grandes idées du nom que je vous prêche et de la personne qui le porte.

Vous reconnaîtrez, à la consolation de votre âme, aussi bien qu'à la gloire de Jésus, que vous avez un Sauveur, qui seul est digne de prendre ce nom et qui seul est capable de le remplir. Il deviendra votre Sauveur infailliblement, et vous conduira, par sa grâce, au terme bienheureux où vous êtes appelés, si vous répondez à la bonté qu'il a pour vous, et si, par votre malice, vous ne mettez point d'obstacle à votre bonheur. Mais comme, suivant la doctrine de l'Apôtre, l'on ne prononce jamais utilement le nom de Jésus sans le secours de la grâce : *Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto*, recourons au Saint-Esprit, et demandons-lui son assistance par l'entremise de celle qui peut tout auprès de lui, en disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Combien parfaitement le nom de Jésus convient à l'Homme-Dieu.

La Sagesse divine, quelque ingénieuse et quelque éclairée qu'elle soit, ne peut inventer un nom qui convienne plus excellemment au Fils de Dieu et qui le représente plus naïvement que celui de Jésus. Tous les autres titres que lui donnent les prophètes n'expriment qu'un de ses attributs, et même fort imparfaitement. Isaïe l'appelle l'ancien des jours et le Père des siècles à venir, mais il ne signifie par là que la durée de son empire et l'éternité de sa gloire. Salomon dit qu'il est la blancheur de la lumière éternelle, mais il ne marque par ce nom qu'il lui donne que l'innocence de sa vie. David le nomme l'harmonie du Dieu vivant; mais il ne représente par cette peinture qu'il en fait que la douceur de sa conduite. Moïse nous apprend qu'il est l'interprète et l'oracle des mystères divins ; mais il ne signifie par ces belles expressions que la science et la sagesse de cet Homme-Dieu.

On lui pouvait donner le nom de roi, parce qu'il reçut dès sa naissance le caractère de la royauté, par le témoignage des princes étrangers qui vinrent à son berceau lui rendre leurs hommages et lui faire leurs présents : *Ubi est rex Judæorum?* On lui pouvait donner le nom de vainqueur, parce qu'il a triomphé du monde, de la mort et de l'enfer. On lui pouvait donner le nom de conquérant, parce que les âmes qu'il a rachetées sont des conquêtes illustres, qui lui ont coûté plus de sueur et plus de sang que s'il avait donné mille combats et remporté mille victoires. On lui pouvait donner le nom de Créateur, parce qu'il n'a pas moins concouru que son Père à la création de l'univers, et qu'étant le Verbe divin et la parole subsistante, c'est lui proprement qui a formé les cieux, les astres et les éléments : *Verbo Domini cœli firmati sunt* (*Ps.* XXXII). On lui pouvait donner le nom de Tout-Puissant, parce que rien ne résiste à l'efficacité de sa grâce et qu'il a dans le monde la souveraineté du pouvoir : *Data est mihi omnis potestas* (*Matth.*, XXVIII). En un mot, on le pouvait appeler Dieu, parce qu'on ne peut combattre sa divinité sans tomber dans l'arianisme, c'est-à-dire, dans l'impiété la plus détestable qui ait jamais été frappée d'anathème. On le pouvait appeler aussi, par excellence, l'homme, parce qu'il est homme véritablement, et l'homme le plus accompli qui soit jamais parti de la Toute-Puissance. Mais on a bien mieux rencontré quand on l'a nommé Jésus, non-seulement parce que cet incomparable nom renferme tous les autres titres ensemble, et qu'il exprime divinement toutes les perfections du Sauveur, comme je montrerai, mais encore parce qu'il ne convient qu'au Verbe incarné, et qu'il a cette propriété singulière de signifier un Homme-Dieu, c'est-à-dire, une personne divine subsistant dans la nature humaine : *Si Deum vocas, solam divinitatem exprimis ; si hominem appellas, solam humanitatem dicis; si Jesum nuncupas, Deum et hominem esse confiteris.* Si vous l'appelez Dieu, vous ne faites connaître que sa divinité; si vous dites qu'il est homme, vous ne parlez que de son humanité; mais si vous le nommez Jésus, vous exprimez à la fois sa divinité et son humanité; vous comprenez dans un mot tout ce qu'il y a d'éminent, soit dans l'être incréé, soit dans l'être créé, soit dans le monde naturel, soit dans le monde surnaturel.

La raison en est qu'il ne suffit pas d'être homme pour être Sauveur, et qu'il faut de plus être Dieu, comme il ne suffit pas d'être Dieu, et qu'il faut de plus être homme. Car, comme j'ai dit ailleurs, l'homme peut bien opérer sa ruine, mais il ne peut de lui-même opérer son salut, il peut bien s'éloigner de sa fin, mais il ne peut de lui-même parvenir à ce terme bienheureux où consiste la souveraine félicité ; il peut bien tomber dans le péché, mais il ne peut de lui-même recouvrer la grâce, qui est d'un ordre surnaturel, où toute la nature ne peut atteindre par sa propre vertu. En un mot, il peut bien offenser l'infinie majesté de son Dieu, mais comme il est borné dans son essence, il ne peut de lui-même réparer cette injure qui va jusqu'à l'infini.

De plus, encore que Dieu puisse par sa miséricorde pardonner le péché, il ne peut néanmoins, à cause de son impassibilité et de son immortalité, souffrir la peine que mé-

rite cette offense, ni par conséquent faire la réparation que demande sa justice. Il faut nécessairement, pour cet effet, qu'il se revête d'un corps mortel et passible; il faut qu'il épouse une nature sensible à la douleur et sujette à la mort. C'est de là que j'ai tiré le motif de l'Incarnation et l'indispensable nécessité d'un Homme-Dieu. Il est nécessaire que le Sauveur du monde soit homme pour endurer la peine que mérite le péché, et pour verser le sang qui doit laver cette tache. Mais il est encore nécessaire qu'il soit Dieu, pour offrir une satisfaction proportionnée à l'injure, et pour mettre l'égalité que demande la justice entre la personne qui reçoit l'outrage et celle qui le répare.

Je conclus de là que le nom de Sauveur est proprement le nom d'un Homme-Dieu, parce qu'on ne peut dignement exercer la fonction de Sauveur à moins qu'on ne soit homme et qu'on ne soit Dieu.

Mais ce qui montre encore combien excellemment le nom de Jésus convient au Fils de Dieu, c'est qu'il exprime distinctement, s'il est un peu développé, les quatre principaux attributs qui se rencontrent dans cette personne divine : la puissance, la sagesse, la justice et la bonté.

La puissance de Dieu ne s'est jamais tant manifestée que dans le nom de Jésus, parce que ce nom signifie un Sauveur, et que pour faire un Sauveur il ne suffit pas d'employer une puissance ordinaire et commune, comme celle qui s'est visiblement exercée dans la production du monde et qui n'excède point l'ordre naturel des choses; mais il faut une puissance extraordinaire et suréminente, comme parle saint Grégoire de Nysse, une puissance qui se surmonte elle-même et qui se distingue de celle qui paraît dans toutes les autres opérations divines; une puissance qui ne se borne pas à la créature, mais qui s'étende jusqu'à la divinité même, et qui, par une merveille incompréhensible, fasse d'un Dieu un homme, et d'un homme un Dieu.

C'est ce qui m'oblige d'entrer en admiration, et de m'écrier toutes les fois que j'entends le nom de Jésus : *Quis loquetur potentias Domini* (*Ps.* CV)? Quelle voix est capable de publier, et quel esprit est assez pénétrant pour comprendre jusqu'où va la puissance de Dieu?

Ah! mes frères, si nous voulons sonder la profondeur et mesurer l'étendue de la puissance divine, n'allons point au firmament pour y remarquer le cours régulier, le mouvement rapide, la grandeur immense et le nombre infini de ces globes lumineux qui roulent incessamment sur nos têtes; ne montons point dans l'empyrée pour y considérer les esprits bienheureux, qui sont de pures intelligences, incomparablement plus belles et plus nombreuses que ne sont tous les corps visibles. Ne descendons point en enfer pour y voir les démons enchaînés, les orgueilleux abattus, les rebelles domptés, les impies punis, les grands qui abusaient de leur puissance puissamment tourmentés; ne parcourons point la terre ni la mer, pour savoir l'étendue et la fécondité des eaux et des campagnes, pour faire le dénombrement et la différence des îles et des régions, pour observer l'usage et la variété des plantes et des animaux, des fruits et des fleurs, des pierreries et des métaux; pour connaître la grandeur et la force des villes et des nations, des républiques et des Etats, qui distinguent les hommes d'avec les hommes et qui, sur des intérêts différents, composent de grandes armées, où par une étrange fureur on voit les hommes armés contre les hommes; pour admirer enfin cette belle diversité de langues, de génies, de visages, d'exercices, de sciences, de lois et de mœurs. Toutes ces choses sont à la vérité merveilleuses, étonnantes et divines, capables de nous élever à la connaissance de la Divinité et de nous faire tirer cette conséquence : qu'il faut nécessairement une main toute-puissante, une sagesse infinie, une souveraine intelligence pour tirer du néant ces innombrables créatures, pour les conserver, depuis tant de siècles, et les conduire toutes à leurs fins par des moyens si proportionnés.

Néanmoins, la puissance de Dieu paraît incomparablement avec plus d'éclat dans un mot que dans tous ces ouvrages. Le seul nom de Jésus découvre infiniment plus de merveilles qu'il n'y en a dans toute l'immensité de l'univers; il représente un monde surnaturel, un monde nouveau, un monde réparé, un monde mille fois plus accompli que n'est ce monde visible qui charme nos sens et qui donne de l'admiration à tous les esprits; il exprime, comme j'ai dit, un Homme-Dieu, c'est-à-dire, une personne divine, hypostatiquement unie à la nature humaine, un assemblage prodigieux de toutes les perfections qui se rencontrent dans l'être créé et dans l'être incréé, un admirable suppôt où deux extrémités infiniment éloignées se trouvent divinement réunies, l'être et le néant, le Verbe et la chair, l'homme et Dieu. Voilà principalement ce que j'admire dans le monde, et ce que je ne puis énoncer que par cette parole du prophète, par laquelle on dit tout en ne disant rien : *Domine, quam admirabile est nomen tuum in universa terra* (*Ps.* VIII). Seigneur, que votre nom renferme de merveilles, et qu'il exprime de choses qui sont infiniment au delà de nos expressions et de nos pensées!

C'est une opinion de quelques docteurs, fondée sur l'excellence des opérations divines, que Dieu fait nécessairement ce qui est plus parfait, et qu'il ne saurait produire un monde plus accompli que celui qu'il a tiré du néant. Mais, bien que je ne doute pas que Dieu, toujours adorable et toujours libre dans ses opérations, ne puisse créer une terre plus féconde, une mer plus vaste, un soleil plus éclatant, des cieux plus étendus, des anges plus éclairés, des hommes plus raisonnables, une infinité de mondes infiniment plus beaux, je tiens néanmoins pour indubitable qu'il ne peut, avec toute

l'étendue de son pouvoir infini, rien produire de plus excellent que l'Homme-Dieu, qui nous est représenté sous le nom de Jésus, et qui nous est donné pour faire la fonction de Sauveur.

C'est la pensée de saint Augustin, quand il dit que Dieu, bien qu'il n'ait point de bornes dans ses connaissances, dans ses opérations et dans ses trésors, ne peut rien inventer, rien produire, ni rien donner de plus grand qu'un Homme-Dieu : *Plus dare nescivit, plus dare non potuit, plus dare non habuit.* Si bien que nous pouvons comparer ce divin ouvrage à la colonne qu'Hercule dressa, pour être le couronnement de ses travaux et le trophée de ses combats, avec cette devise : *Non plus ultra :* Il est impossible de passer outre. Car, enfin, c'est ici, mon Dieu, le terme de vos communications, et comme la colonne qui borne vos merveilles. Quelque illimitée que soit votre puissance, elle ne peut aller au-delà ; et quelque profonde que soit votre sagesse, elle ne peut rien concevoir de plus éminent ; quelque inépuisable que soit votre bonté, elle ne peut se communiquer plus excellemment que dans cet admirable composé d'un Homme-Dieu. Ce n'est point l'ouvrage de vos doigts, comme sont toutes vos autres productions : *Opera digitorum tuorum ;* c'est l'ouvrage de vos mains, *opus manuum tuarum* (*Ps.* VIII), parce que toute la force de votre bras s'est appliquée, s'est exercée et s'est comme épuisée dans ce chef-d'œuvre, qui se peut nommer le dernier effort de votre puissance, le dernier essai de votre sagesse, et le dernier épanchement de votre bonté.

Le mystère de l'Incarnation, qui nous est signifié, comme j'ai dit, sous le nom de Jésus, surpasse tellement toute la capacité de l'intelligence créée, et semble même tellement surpasser toute l'étendue de la puissance divine, que si Dieu ne l'avait point révélé, ni les hommes les plus subtils, ni les anges les plus éclairés ne l'auraient jamais imaginé et ne l'auraient jamais cru possible. C'est la doctrine des savants et le jugement des sages. Qu'un Dieu devienne homme, et qu'un homme devienne Dieu, c'est ce qui nous passe, et c'est ce qui semble même passer le pouvoir divin ; c'est ce qui nous paraîtrait incroyable, si la foi, par l'empire qu'elle a sur notre esprit, ne nous obligeait de le croire ; et c'est ce que les apôtres ont eu tant de peine de persuader aux peuples, après tant de prédications autorisées par tant de miracles. Impénétrable mystère, incompréhensible commerce, où l'homme se mêle avec Dieu, où Dieu se confond avec l'homme, où la grandeur s'unit avec la bassesse, où l'indépendance s'allie avec la servitude, où l'éternité s'accorde avec le moment, où la vie se joint avec la mort, où l'on voit enfin la sagesse dans le berceau, la parole dans le silence, la majesté dans l'anéantissement, la lumière dans l'obscurité, la gloire dans l'ignominie, et la poussière élevée sur le trône de la divinité, pour y régner avec une autorité commune, et par un pouvoir égal : *O ineffabile mysterium !* s'écrient les saints Pères : Ô l'ineffable mystère, contenu dans le nom ineffable de mon Sauveur ! *O admirabile commercium !* ô l'admirable commerce, exprimé par le nom admirable de mon Jésus !

Comprenez de là, mes frères, quelle idée vous devez concevoir de cet incomparable nom, quel honneur vous lui devez rendre, avec combien de respect vous le devez prononcer, et quelle impression il doit faire dans votre cœur toutes les fois qu'il frappe votre oreille. Il faut, dit l'Apôtre, que tout ce qu'il y a de puissance, de grandeur et de majesté dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer, s'humilie et se courbe toutes les fois qu'on profère cet auguste nom, à qui l'on doit rendre le culte suprême, et pour qui l'on doit avoir, du moins relativement, la même vénération que pour l'adorable personne qui le porte.

Secondement, le prophète Isaïe, pour exprimer la sagesse de l'Homme-Dieu, le nomme l'Ange du grand conseil. Mais il est impossible d'inventer un nom qui représente mieux la sagesse divine que celui de Jésus, parce Dieu n'a pu trouver dans les trésors de son infinie sagesse un moyen plus excellent pour conduire les hommes à leur fin, qu'en devenant lui-même leur Sauveur. Voulez-vous savoir, dit le grand apôtre, où j'admire la sagesse ? Est-ce dans la science des philosophes ? est-ce dans la politique des rois ? est-ce dans le gouvernement des peuples ? est-ce dans la conduite des armées ? est-ce dans le cours des astres, qui ont des mouvements si réglés ? est-ce dans l'ordre des saisons, qui se succèdent si régulièrement les unes aux autres ? est-ce dans l'accord des éléments qui sont toujours en paix, quoiqu'ils semblent être toujours en guerre, et qui se conservent depuis tant de siècles, quoique par la contrariété naturelle de leurs qualités ils semblent vouloir se détruire les uns les autres ? Non, dit-il, c'est dans le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire, dans la personne du Sauveur, ou dans le nom de Jésus : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio.*

C'est là que nous trouvons divinement ramassées toutes les lumières de la science et toutes les richesses de la sagesse ; non-seulement parce que le Verbe éternel est le terme de l'entendement divin, et que pour cette raison il se nomme science personnelle ou la sagesse subsistante ; mais encore parce qu'il n'a jamais plus sagement et plus saintement gouverné le monde que depuis qu'il en est devenu le Réparateur et le Sauveur : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (*Coloss.*, II).

Mais si nous voulons encore davantage pénétrer le sens caché dans le nom de Jésus, nous y trouverons la justice de Dieu souverainement exercée, et saisis d'étonnement, nous dirons avec le Prophète : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum :* Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est la rectitude même, parce que le Sauveur, en vertu de ce nom qu'il a

pris, s'est rendu comme débiteur à la justice de son Père, il s'est comme chargé de l'immense dette que nous avons contractée par le péché, et l'a parfaitement acquittée par le sang qu'il a répandu. Comme il n'y avait que lui seul qui pût répondre par l'infinie dignité de sa personne à l'infinie majesté de son Père, il n'y avait que lui seul aussi qui pût mettre l'égalité que demande la justice entre la réparation et l'offense, entre le paiement et la dette, entre le prix de son sang et la rédemption du monde.

Quelles grandes idées ne faut-il pas concevoir ici de la justice divine, puisque nous la voyons si rigoureusement exercée dans la personne même du Verbe incarné ? Que deviendra le coupable, si l'innocent, pour avoir pris seulement l'apparence du péché, commence à verser aujourd'hui son sang par le couteau de la circoncision, et doit un jour achever de le répandre jusqu'à la dernière goutte par le supplice de la croix.

Mais ne semble-t-il point qu'il y ait de l'iniquité de voir ainsi le Père éternel exercer tant de rigueur contre son propre Fils, pour racheter des esclaves et pour sauver des pécheurs? Néanmoins, comme ce Fils, tout impeccable qu'il est, se trouve chargé de nos crimes, et qu'il n'y a que son sang qui soit capable de les expier, nous sommes également obligés d'admirer et d'adorer la justice divine dans les plaies qu'il a reçues et dans les tourments qu'il a soufferts.

Mais encore ce qui montre que le nom de Jésus est une expression véritable de la justice divine, c'est que le nom de juge est inséparablement attaché à celui de Sauveur, parce que la même personne qui sauve les hommes les jugera, comme remarque saint Paul, et c'est pour cela, dit l'apôtre bien-aimé, que le Père éternel a communiqué toute sa juridiction à son Fils : *Omne judicium dedit Filio* (*Joan.*), afin que la même main qui distribue les récompenses distribue les peines, et que la condamnation des uns parte du même principe qui produit la justification des autres. C'est ainsi que les arrêts de mort sortiront de la même bouche qui portait les paroles de grâce, et que la même croix qui ouvre le paradis pour couronner les saints ouvrira l'enfer pour engloutir les impies. De là vient que le prophète Isaïe, dans la peinture qu'il fait de l'Homme-Dieu, le représente sous l'image de la justice : on voyait, dit-il, la justice dans ses reins, la justice sur ses lèvres, la justice dans son trône, et la justice dans son nom : *Justitia cingulum lumborum ejus* (*Isai.* XI.).

Cela me fait ressouvenir de ce que j'ai lu dans la vie de sainte Gertrude, qu'on trouva sur la bouche de cette sainte le nom de Jésus gravé conjointement avec celui de Juste : *Justus Jesus*, pour marquer non-seulement que le Fils de Dieu, depuis qu'il est devenu le Sauveur du monde, s'est rendu la victime de la justice, par le mystère de sa mort, mais que, de plus, au jour du jugement il immolera le monde criminel à la sévérité de sa justice, et le brûlera par la flamme de sa colère, parce qu'il s'est rendu insensible à l'ardeur de son amour.

Mais, enfin, la divine bonté n'a jamais été mieux exprimée que par le nom de Jésus, qui est par excellence un nom de miséricorde, un nom de condescendance, un nom de tendresse, un nom d'amour. Dieu commença de se communiquer au monde, quand il prit la qualité de Créateur, mais il s'est entièrement épuisé lui-même depuis qu'il a porté le titre de Sauveur. Dans la création de l'univers il n'a donné que ce qui était hors de lui, comme les cieux, les astres et les éléments, mais dans la rédemption du monde il s'est donné lui-même avec tous les attributs de sa divinité, avec toutes les richesses de sa grâce, avec toutes les beautés de son corps, avec tous les mérites de son sang.

L'angélique docteur saint Thomas observe que Dieu n'a point voulu qu'un Ange s'incarnât, et qu'il prît le nom de Sauveur, parce que ce nom est si beau, si charmant et si divin, qu'on l'aurait préféré peut-être à celui de créateur, et que les hommes auraient eu peut-être plus de vénération, plus de zèle et plus d'amour pour l'ange qui les aurait sauvés que pour Dieu même qui les aurait créés. Du moins il est indubitable que leur cœur aurait été divisé entre leur Sauveur et leur Créateur. Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils fussent tombés dans quelque espèce d'idolâtrie, et qu'ils eussent rendu plus de culte à la créature qui leur aurait procuré la béatitude, qu'à la Divinité même qui leur aurait donné l'être. C'est pourquoi le dessein du Verbe dans le mystère de l'Incarnation a été de réunir en sa personne le nom de Sauveur avec celui de Créateur, afin d'attirer notre cœur entièrement à lui, et de ne point le partager entre le Créateur et le Sauveur.

Mais, aimable Jésus, si nous vous devons tout pour le titre de la création, que vous rendrons-nous ponr le titre de la rédemption : *Si totum me debeo pro me facto, quid retribuam pro me refecto* (*Bern.*)? Si notre cœur vous appartient entièrement parce que vous l'avez formé, quelle reconnaissance pourra-t-il vous témoigner depuis que vous l'avez réformé, vu principalement qu'il vous a bien plus coûté de nous réparer par votre miséricorde, que de nous créer par votre puissance? Vous avez créé le monde par une parole, mais vous n'avez pu le réparer que par le sacrifice de votre personne divine, et par l'effusion entière de votre sang : *Quid retribuam Deo pro se?* Que rendrons-nous à Dieu pour un Dieu qui s'est donné, qui s'est immolé et qui s'est épuisé de cette sorte? Hélas ! nous n'avons qu'un cœur qui lui est encore dû par une infinité d'autres motifs, donnons-le lui tout entier, puisqu'il le désire et qu'il s'en contente ; allumons-y son amour et n'y souffrons point d'autre flamme que la sienne.

Mais quoi ! faut-il que ce cœur sente des feux étrangers, et qu'il brûle pour d'autres objets que pour vous, mon incomparable Sauveur? Que cherchons-nous ailleurs qui ne se trouve chez vous? et par quel autre

nom que par le vôtre pouvons-nous acquérir tout ce que nous souhaitons? Malheureux homme! ces objets que vous comparez et que vous préférez même à votre Dieu vous ont-ils donné l'être, et sont-ils capables de vous donner la béatitude après laquelle vous soupirez? Quelle comparaison injurieuse faites-vous entre votre Dieu et je ne sais quelles vaines créatures qui vous occupent inutilement et qui vous séduisent par de fausses apparences! Mais quelle abominable injustice commettez-vous de préférer ces choses à votre Dieu qui vous a créé et qui vous a racheté! Voyez comme par le nom qu'il a pris il a préféré votre bonheur à toutes choses. Car, premièrement, il a préféré votre salut à celui des anges rebelles, puisqu'il a mieux aimé devenir votre Sauveur que le Sauveur de ces nobles esprits, qui sont d'une nature beaucoup supérieure à la vôtre. Mais, en second lieu, ce qui est infiniment plus considérable que cela, il a préféré votre félicité à son repos, à sa gloire, à sa propre vie, puisqu'il n'a pas refusé de souffrir le supplice, l'opprobre et la mort, pour vous mériter une éternité bienheureuse. N'est-il pas juste que vous lui donniez la préférence dans votre cœur sur toutes choses, sur vos biens, sur vos plaisirs, sur vos honneurs et sur vous-même? Ne faut-il pas que vous soyez dans cette disposition, de vouloir tout perdre et tout souffrir plutôt que de vous séparer de votre Dieu qui, par une infinie bonté qu'il a pour vous, s'est dépouillé de tout pour vous enrichir, et s'est assujetti à tous les maux pour vous procurer les biens éternels.

Qui me séparera de mon Dieu, disait le grand apôtre. Non, adorable Jésus, ni les hommes, ni les démons, ni les douceurs, ni les amertumes, ni les menaces, ni les promesses, ni les choses présentes, ni les choses futures ne mettront jamais aucun divorce entre mon cœur et le vôtre. Vous êtes devenu mon Sauveur, et vous avez gravé ce nom sur votre corps avec des caractères sanglants par la pointe des épines et des clous. Je veux reconnaître cet amour infini que vous m'avez témoigné, et vous imprimer dans mon cœur avec des caractères qui ne s'effaceront ni par les années ni par les adversités, ni par les tentations, ni par toutes les autres épreuves par lesquelles vous sondez la fidélité de vos serviteurs et la constance de vos amants.

DEUXIÈME PARTIE.

Combien excellemment l'Homme-Dieu remplit le nom de Sauveur.

Il est impossible de porter un nom plus grand et plus difficile à remplir que celui de Sauveur. Il faut bien que ce nom soit grand, puisqu'il n'est point d'homme ni d'ange qui soit digne de le porter, et qui soit capable de le remplir, comme j'ai montré. Il n'y a qu'une personne divine qui ait assez de mérite et de force pour en soutenir le poids et pour en faire dignement la fonction. Mais il faut bien aussi que ce nom soit difficile à remplir, puisqu'il s'y trouve des oppositions divines et des oppositions humaines qui paraissent insurmontables, non-seulement à l'homme, mais à Dieu même.

Dieu veut porter le nom de Sauveur; il en veut exercer la charge; mais toutes ses perfections divines semblent s'opposer à ce dessein, et singulièrement sa justice, sa bonté, sa sagesse et sa puissance; sa justice, parce qu'elle demande la ruine, et non pas le salut du pécheur; sa bonté, parce qu'elle se plaint de voir ses faveurs méprisées, ses grâces combattues et ses profusions récompensées par des ingratitudes et par des outrages; sa sagesse, parce qu'elle prévoit bien que le mystère de l'Incarnation et de la croix passera dans le monde pour une folie ou pour une illusion; sa puissance, parce qu'elle ne sait presque pas comment elle pourra joindre dans une même personne l'être et le néant, la vie et la mort, la grandeur et la bassesse, la servitude et la souveraineté, l'ignominie et la gloire, le silence et la parole, le Verbe et la chair, l'homme et Dieu. En effet, quelle intelligence peut trouver le moyen d'accorder ces choses si éloignées et si opposées? Il faut néanmoins indispensablement les assembler, comme j'ai dit, pour donner un Sauveur au monde et pour opérer le salut du monde.

Il n'a fallu qu'une parole pour créer l'homme, mais pour le sauver il faut que la parole éternelle s'impose le silence, et que, réduite au berceau, elle ne s'énonce que par ses gémissements et par ses larmes. Il faut que le Verbe divin se revête d'une chair humaine, et qu'il cache sous la figure d'un enfant toute la profondeur de sa science et de sa sagesse. Il faut que le Fils de la gloire sorte du sein de son Père, et qu'il vienne sous un corps emprunté naître dans une crèche et mourir sur une croix. Il faut que le Monarque de l'univers se détrône lui-même, et qu'il prenne la forme d'un serviteur. Il faut que le Juge des vivants et des morts soit jugé lui-même, et condamné comme le plus infâme de tous les criminels au plus ignominieux de tous les supplices. En un mot, il faut que l'immuable change de nature, de condition et d'état; que l'immense, qui ne peut être contenu dans toute l'étendue de l'univers, se rétrécisse dans le petit espace d'un corps; que l'invulnérable soit blessé, et que l'immortel s'assujettisse à la mort. Quelle fatale nécessité! mais quelle impossibilité du moins apparente! Car enfin, mon Dieu, quelle union pouvez-vous contracter avec le néant, vous qui êtes le premier être? Quelle société pouvez-vous faire avec la douleur, vous qui êtes la souveraine félicité? Quelle habitude pouvez-vous lier avec la mort, vous qui êtes la vie éternelle? Quel commerce pouvez-vous entretenir avec la servitude, avec la bassesse, avec l'opprobre, vous qui possédez, par des attributs essentiels, l'indépendance, la grandeur et la gloire? Est-il croyable que vous puissiez ainsi vous anéantir et vous détruire vous-même, vous qui n'êtes point sujet au chan-

gement, et qui résidez sur un trône inaccessible à tous les maux? Est-il possible que pour sauver des impies et des rebelles, vous fassiez de si prodigieuses démarches, et vouliez bien recevoir de si mortelles atteintes dans votre repos, dans votre honneur et dans votre vie? Comme s'il ne valait pas mieux infiniment voir périr tous les coupables et même tous les saints, que de voir votre repos troublé de la moindre peine, votre honneur flétri de la moindre tache, et votre vie menacée de la moindre secousse.

Mais il y avait encore bien d'autres difficultés à vaincre et d'autres obstacles à surmonter, pour exercer la charge de Sauveur et pour en porter efficacement le nom. Il y avait des oppositions humaines encore plus fortes que toutes ces oppositions divines, parce que les hommes sont tellement opposés à leur propre bonheur, qu'il faut leur faire des violences extrêmes pour les engager à prendre les moyens nécessaires à leur salut. Il faut aller contre leur penchant, forcer leurs inclinations et les armer eux-mêmes contre eux-mêmes; c'est pourquoi le Sauveur disait qu'il n'était point venu porter la paix dans le monde, mais allumer la guerre, semer partout la division, séparer le fils d'avec le père, le frère d'avec la sœur, l'esprit d'avec la chair, le sang d'avec le sang, et l'homme d'avec l'homme. Il ajoute, dans un autre endroit, que le royaume du ciel ne s'emporte que par la force qu'on se fait à soi-même, par la haine qu'on a de soi-même, et par la cruauté qu'on exerce contre soi-même. Il faut, dit-il, se haïr pour se sauver, blesser le corps pour guérir l'âme, et se perdre dans ce monde pour se trouver dans l'autre; il faut réprimer ses passions, étouffer ses ressentiments, borner ses désirs, crucifier ses concupiscences, jeûner, veiller, pleurer, et s'imposer volontairement des peines proportionnées à ses péchés. De là vient que le salut est extrêmement difficile, et que le Fils de Dieu trouvait sans doute dans le cœur de l'homme beaucoup d'opposition à remplir le nom de Sauveur. De là vient aussi que le nombre de ceux qui se sauvent est très-petit, soit parce qu'il y en a très-peu qui veuillent se faire toutes ces violences, s'imposer toutes ces rigueurs, se gêner et se tourmenter ainsi continuellement eux-mêmes; soit parce que les miracles sont rares, et que de s'aimer en se haïssant, de se guérir en se blessant et de se trouver en se perdant, sont des effets surnaturels que la grâce opère en fort peu de personnes : *Vitam auferendo conferre, carnem lædendo juvare, animam eripiendo servare* (*Tertul.*).

Mais il y avait bien encore, pour sauver le monde, d'autres combats à rendre, et d'autres efforts à faire. Il fallait déraciner les vices qui, par une corruption générale, avaient partout jeté de si profondes racines; bannir les superstitions, qui, par un aveuglement horrible, s'étaient glissées dans tous les royaumes; combattre les erreurs qui passaient pour des vérités éternelles; abolir des coutumes que l'antiquité, la religion et la loi rendaient inviolables. Il fallait détruire l'idolâtrie, née dans le monde presque avec le monde même, répandue par toute la terre, affermie par une longue suite de siècles, soutenue par l'autorité des édits, et par la force des armes, protégée par la puissance et par la piété, du moins apparente, des empereurs et des monarques, entretenue par l'ambition et par l'avarice des pontifes et des prêtres qui se distinguaient et qui s'enrichissaient par là; mais principalement fomentée par l'orgueil et par la rébellion de ces esprits superbes et révoltés, qui furent chassés du ciel pour avoir aspiré aux honneurs divins, et qui se faisaient bâtir en tous lieux des temples et des autels, pour se faire adorer et se faire consulter comme des divinités et comme des oracles. Il fallait enfin ruiner la Synagogue, qui était fondée sur la véritable religion; abolir l'ancienne loi, que Dieu même avait publiée par la bouche de Moïse; faire cesser les sacrifices, les sacrements, et toutes les cérémonies légales qui avaient été divinement instituées. Il fallait sur la ruine du paganisme et de la Synagogue bâtir l'Église et fonder la foi; il fallait, en un mot, changer toute la face de l'univers, introduire de nouvelles maximes, de nouveaux dogmes, de nouvelles coutumes et de nouveaux usages; instituer de nouveaux sacrifices, de nouveaux sacrements et de nouveaux mystères; persuader aux peuples de nouvelles vérités qui passaient la créance, et qui semblaient même choquer la raison, comme sont l'unité d'une essence dans la trinité de personnes, l'union hypostatique du Verbe avec un individu de la nature humaine, un Dieu crucifié, une éternité de supplices pour un moment de plaisir. Mais encore il fallait imposer aux hommes de nouvelles obligations, qui paraissaient extrêmement onéreuses, et qui semblaient même surpasser les forces humaines, comme de mépriser les richesses, de fuir les honneurs, d'abandonner les plaisirs de pardonner les injures, et de confesser les péchés qu'on a commis, quelque secrets et quelque honteux qu'ils puissent être, pour en souffrir la confusion et pour en recevoir la peine dans le tribunal de la pénitence et par la sentence d'un prêtre.

Oh! qu'il était difficile d'établir cette morale, d'imposer ces obligations, de persuader ces vérités, et de faire tous ces changements dans le monde! Qu'il fallait pour cela donner de combats, essuyer de persécutions, entreprendre de travaux, et faire de miracles! Qu'il en a coûté de sueurs aux apôtres, et de sang aux martyrs! Mais, adorable Sauveur, que de secrètes opérations, et que d'invisibles efforts ne fallait-il pas faire dans les âmes, pour y produire toutes ces nouveautés et toutes ces conversions? Que d'ingénieuses adresses ne fallait-il pas trouver, et que de sages ménagements ne fallait-il pas garder, pour attirer les cœurs sans les contraindre, et pour accorder l'efficacité de vos grâces avec la liberté des hommes? Que de miraculeuses guérisons, et que de prodigieux effets ne fallait-il pas opérer dans le

monde, pour autoriser votre doctrine et pour faciliter la créance de vos mystères, qui ne pouvaient se démontrer par aucun argument, et qui n'avaient point d'autre preuve que le témoignage de votre parole!

Voilà de grands obstacles qui s'opposaient au salut des hommes; mais voyons comme le Sauveur, en conséquence de ce nom qu'il a pris, a levé toutes ces oppositions divines et toutes ces oppositions humaines.

Premièrement, il a désarmé sa justice et l'a parfaitement apaisée, parce qu'il s'est chargé de nos offenses, et que non-seulement il en a fait toutes les réparations nécessaires, mais qu'il en a même présenté des satisfactions surabondantes : *Copiosa apud eum redemptio*. Il a fait céder sa vengeance à sa miséricorde, et quelque sensibles que fussent les injures qu'il a reçues, il a triomphé de ses ressentiments, et s'est persuadé qu'il y avait plus de gloire de sauver les pécheurs que de les perdre. Il a comme fermé les yeux à sa prescience, qui lui représentait les oppositions que notre malice mettrait à sa bonté, et quoiqu'il prévît bien le grand nombre de ceux qui s'obstineraient à se damner eux-mêmes, il n'a point laissé d'entreprendre tout ce qui pourrait servir à les sauver; il aurait même fait pour le salut d'une seule âme ce qu'il a fait pour le salut de tout l'univers; et de là vient que l'Apôtre le considère comme son propre Sauveur, avec autant de reconnaissance que s'il n'avait sauvé que lui seul dans le monde.

Il a méprisé le jugement désavantageux qu'on ferait de sa divine sagesse, sur le sujet de ses divines humiliations et des autres voies rigoureuses qu'il a prises pour sauver les hommes. Il a préféré notre salut à sa propre gloire, et le nom de Sauveur l'a tellement charmé, qu'il n'a point fait difficulté de se détruire lui-même pour nous sauver. Il a renversé toutes les lois de la nature, pour opérer les effets de sa grâce ; il semble même qu'il ait surpassé les forces de sa toute-puissance pour exécuter les desseins de son amour. Car, enfin, ne voyons-nous point dans la fécondité de la mère et dans la production du Fils des choses incroyables et presque impossibles? La virginité, par un miracle qui n'a jamais eu d'exemple, est devenue féconde pour enfanter un Sauveur. Car, enfin, qui pouvait naître d'une Vierge, sinon un Jésus?

Mais que dirai-je de cet Homme-Dieu ? Parcourez tous les mystères de son Incarnation, de sa naissance, de sa vie et de sa mort ; vous trouverez en sa personne l'union merveilleuse de ces deux extrémités, qui semblaient si éloignées et si opposées, du néant avec l'être, de l'éternité avec le temps, de la sagesse avec l'enfance, de la vie avec le tombeau, et d'une chair mortelle avec le Verbe éternel : vous trouverez la grandeur et la majesté dans la condition d'un serviteur et sous la figure d'un esclave : *In forma servi* ; l'innocence et la sainteté sous l'apparence d'un pécheur et dans le supplice d'un criminel ; la sagesse passer pour extravagance, et l'adorable royauté de l'Homme-Dieu devenir le sujet d'une insolente bouffonnerie ; vous trouverez celui qui a composé l'architecture de l'univers, et qui a mis son trône dans le soleil, n'avoir pas une maison pour se loger, ni un lit pour se coucher ; celui qui donne la fécondité à la terre, et qui remplit l'immensité de la mer, souffrir la faim et la soif; celui qui est engendré dans le sein de la gloire, et qui reçoit par sa génération éternelle toute la plénitude de la divinité, naître dans l'obscurité, vivre dans le travail et mourir dans le supplice : vous trouverez enfin ce Dieu, qui est la splendeur même, tout défiguré; sa beauté, qui est sans tache, toute flétrie : sa lumière, qui est sans ombre, toute éclipsée ; les mains de sa toute-puissance, qui soutiennent les colonnes du firmament, tout enchaînées et toutes clouées; sa tête, qui porte le diadème de la gloire, toute couronnée d'épines ; son âme, qui est souverainement bienheureuse, toute plongée dans un océan d'amertumes ; et son corps, à qui la divinité s'est inséparablement unie, tout empourpré du sang qui est sorti de ses plaies.

Pourquoi tout cela, mon Dieu, sinon pour sauver le monde et remplir ainsi le nom que vous portez? Ne faut-il pas que vous ayez quelque idée sublime de notre salut éternel, puisque vous avez employé pour cette fin des moyens si extraordinaires, si inouïs et si incompréhensibles? Ne faut-il pas que la félicité qui nous est proposée soit infiniment au-dessus de toutes nos conceptions, puisque vous avez bien voulu nous la procurer à de si grands frais et par de si prodigieux mystères? Ne faut-il pas, enfin, que le péché, qui nous éloigne de ce bonheur, et qui nous conduit à l'éternité malheureuse, soit quelque chose de bien énorme et de bien odieux, puisque vous présentez à la justice de votre Père, pour la réparation de cette offense, de si rigoureuses satisfactions et de si grands sacrifices de vous-même?

Il n'y a que l'entendement divin qui soit capable d'estimer ce que vaut le sang d'un Homme-Dieu ; et c'est néanmoins le prix que donne cet Homme-Dieu pour opérer la rédemption du monde et mériter ainsi le nom de Sauveur. Tout le monde fut épouvanté de voir un Dieu souffrant, un Dieu crucifié. C'est le seul spectacle que le soleil a refusé d'éclairer, et c'est ce qui donna de l'étonnement et de la douleur, non-seulement à toutes les intelligences, mais encore à toutes les choses insensibles, qui furent toutes universellement ébranlées, et sensiblement émues de voir ainsi leur créateur dans le supplice et dans l'opprobre. C'est à quoi néanmoins Dieu s'est nécessairement assujetti, depuis qu'il s'est volontairement déterminé à faire la fonction de Sauveur ; et c'est par là qu'il a montré combien il avait à cœur le salut du monde.

Il s'est humilié, dit l'Apôtre, il s'est anéanti, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pour cela que Dieu lui donne un nom au-dessus de tout

autre nom, un nom devant qui toutes les puissances du monde et de l'enfer doivent se courber et se fléchir : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus donavit illi nomen quod est super omne nomen* (*Philip.* II). Mais je tourne la chose tout autrement, et je dis que le Fils de Dieu reçoit de son Père le nom de Jésus ; nom qui surpasse tout autre nom, et qui doit imprimer du respect à toutes les grandeurs du ciel et de la terre : *Dedit illi nomen quod est super omne nomen.* C'est pour cela qu'il s'est humilié, c'est pour cela qu'il s'est anéanti, c'est pour cela qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix : *Propter quod humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Tellement que ce nom, qui fut l'origine de son élévation et de sa gloire, est aussi le principe de ses abaissements et de ses peines, parce qu'il n'a souffert le tourment et l'opprobre de la croix que pour exercer l'office de Sauveur et pour en porter efficacement le nom.

Pilate, qui fûtes le juge de cet Homme-Dieu, devant qui vous paraîtrez un jour pour être jugé, vous protestez que vous ne trouvez point en sa personne, ni dans sa conduite, une seule raison de le condamner et de le punir : *Nullam invenio in eo causam* (*Matth.* XXVII). Mais lisez le nom que vous avez écrit sur l'instrument de son supplice, il ne faut point d'autre motif pour l'obliger à subir la sentence de sa mort : *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam : Hic est Jesus.* Il ne faut point chercher d'autre sujet de sa condamnation, ni d'autre cause de son tourment. Puisqu'il s'est constitué lui-même le Sauveur des hommes, il s'est chargé de leurs crimes, il faut qu'il porte la peine de leurs offenses, il faut qu'il paie ce qu'ils doivent à la justice de Dieu, et qu'il opère par ce moyen, l'ouvrage de leur justification ; il faut qu'il soit blessé profondément, et que de ses plaies sorte le sang nécessaire pour laver nos taches ; il faut qu'il meure, et que sa mort nous donne la vie; il faut qu'il soit crucifié, et que l'ignominie de sa croix soit la source de notre gloire.

Voyez donc, mon adorable Sauveur, à quoi vous engage ce nom que vous prenez aujourd'hui? Un ange vous l'apporte du ciel, Marie et Joseph vous le donnent sur la terre et vous honorent par là souverainement. Mais en même temps ils impriment sur vous le motif de votre condamnation et la cause de votre mort : *Imposuerunt super caput ejus causam illius scriptam : Hic est Jesus.* Toutes les fois que ce nom frappera vos oreilles, il vous remettra devant les yeux tout ce que vous devez entreprendre et tout ce que vous devez endurer pour le remplir; il vous représentera toutes les embûches qui vous seront dressées et toutes les persécutions qui vous seront suscitées par les scribes et par les pharisiens; toutes les assemblées et toutes les délibérations des pontifes et des prêtres, pour chercher le moyen de vous flétrir devant le monde, et de vous faire mourir avec autant d'infamie que de cruauté ; toutes les calomnies et toutes les accusations qui se formeront pour opprimer votre innocence, et vous ravir par quelque crime supposé l'honneur et la vie ; toutes les insolences et toutes les indignités qui se commettront contre votre personne divine, et singulièrement contre votre dignité royale. Il vous rappellera dans l'esprit cette sueur sanglante qui tombera de votre front sur le Jardin des Olives ; cet infâme soufflet qui vous couvrira la joue dans la maison de Caïphe ; cette robe ignominieuse dont vous serez vêtu dans la cour d'Hérode ; cette cruelle flagellation qui vous déchirera tout le corps dans le palais de Pilate ; cette croix pesante dont vos épaules seront chargées, et sur laquelle vous demeurerez suspendu l'espace de trois heures ; cette soif ardente qui vous brûlera, et qui ne sera tempérée que par l'amertume du fiel et de l'absinthe ; ces épines et ces clous qui vous feront de si profondes plaies, et qui vous causeront de si violentes douleurs. Ne faut-il pas avouer, après cela, que votre nom est ce nom de sang que Séphora donnait à Moïse, lorsqu'il exerçait les rigueurs de la circoncision sur le corps de ses enfants : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Mais plutôt, n'est-ce point ce nom d'amertume qui fut imposé, comme remarque l'Ecriture, à ce lieu désert où toutes les eaux étaient amères : *Congruum loco nomen imposuit, vocans illum mara, id est amaritudinem* (*Exod.* XV).

Il n'importe, dit-il : *Pereat, dum salvus fiat homo*, que je périsse, pourvu que l'homme se sauve, que je meure sur une croix, pourvu qu'il règne sur le trône de la gloire. Il nous fait la même réponse que fit autrefois la mère de Néron à ce mathématicien qui lui prédisait que son fils serait empereur, mais qu'il la ferait mourir : *Occidat, dum regnet :* Que je meure, pourvu qu'il règne. Voilà, mes frères, l'amoureuse parole que votre Sauveur vous adresse, non par un principe d'ambition, comme cette princesse romaine, mais par l'excès de l'amour qu'il a pour vous. Mes enfants, vous dit-il, j'accepte volontiers la mort avec toutes les circonstances affreuses qui la doivent accompagner ; je m'y soumets fort agréablement, pourvu que vous en fassiez votre profit et que vous en tiriez votre salut. J'abandonnerai sans répugnance, et même avec joie, mon corps à toutes les douleurs, mon âme à tous les accablements, et mon honneur à toutes les flétrissures. Que je sois diffamé, que je sois détruit, que je sois immolé, non-seulement à la justice de mon Père, mais encore à toute la fureur d'un peuple révolté ; j'y consentirai de tout mon cœur, pourvu que votre félicité naisse de tous ces maux qui m'investiront et que vous trouviez heureusement votre gloire dans mes humiliations, votre plaisir dans mes peines, votre repos dans mes travaux, votre abondance dans mes besoins, votre guérison dans mes plaies, votre grâce dans le sang que je verse, et votre salut dans le nom que je porte.

Mon incomparable Jésus, que vous avez

de bonté pour nous, et que nous avons de malice en votre endroit; que vous êtes ardent à nous faire du bien, et que nous sommes froids à vous témoigner quelque reconnaissance! Que vous êtes bienfaisant, et que nous sommes ingrats! que notre âme vous est précieuse, et qu'elle nous est indifférente! Que notre salut vous a coûté, et que nous y prenons peu de part, quoique ce soit notre seule affaire, et que vous n'y ayez point d'autre intérêt que le nôtre!

Voilà, mes frères, ce que le Fils de Dieu souffrit en sa personne pour devenir le Sauveur du monde; mais voyons ce qu'il a fait dans le monde pour le sauver. Qu'était le monde avant l'arrivée du Sauveur, sinon un amas d'iniquités, un assemblage funeste de vices et d'erreurs, une société monstrueuse d'impies, de libertins, d'idolâtres ou d'athées? La foi, la religion, la piété, la justice, la tempérance et la pudeur en étaient bannies. Dieu n'était connu que dans un petit royaume, et Satan se faisait adorer par toute la terre; l'abomination s'était répandue dans tout le monde et s'était glissée jusque dans le sanctuaire; l'impiété, l'injustice, l'incontinence et l'inceste étaient en crédit et se produisaient non-seulement avec impunité, mais encore avec insolence. On avait élevé le crime sur le trône et jusque sur l'autel, pour le rendre non-seulement licite, comme remarque saint Grégoire de Nazianze, mais encore glorieux, auguste et divin : *Ut crimen non modo licitum, verum etiam divinum esse videretur.* On adorait des dieux injustes, inhumains, impudiques, incestueux : *Ut fierent miseris religiosa delicta*, dit saint Cyprien, afin que les vices ne fussent plus infâmes, et que les hommes n'eussent plus de honte de faire ce qui était autorisé, et comme consacré par ces exemples. De là venait la corruption générale, et presque la damnation éternelle de tous les hommes. De là venait aussi le besoin indispensable qu'on avait d'un Sauveur, et cette commune prière qu'on faisait pour l'obtenir : Que le ciel nous l'envoie, que la terre nous l'enfante : *Rorate, cœli, aperiatur terra, et germinet Salvatorem.*

Mais le monde a changé de face depuis qu'on y a fait retentir le nom de Jésus. On a vu d'abord, au bruit de ce nom, les démons épouvantés, les monstres évanouis, les idoles brisées, les superstitions éteintes, les vices discrédités, les erreurs dissipées, et le soleil de l'intelligence répandre le jour de la vérité dans l'un et dans l'autre hémisphère. On a vu, par la vertu de ce nom, les aveugles éclairés, les malades guéris, les morts ressuscités, les tempêtes calmées, les embrasements éteints; et, ce qui est plus digne de nos admirations, on a vu par la puissance de ce même nom les pécheurs convertis, les impies sanctifiés, les impudiques devenus chastes, et les orgueilleux humbles. On a vu les avares mépriser les richesses, les ambitieux fuir les honneurs, les voluptueux abandonner les plaisirs, les vindicatifs pardonner les injures, les délicats embrasser les austérités, les monarques adorer la croix et la préférer à leurs couronnes, les savants assujettir leur raison à la foi, et croire ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre. On a vu les persécuteurs changés en apôtres, et ceux-là mêmes qui voulaient éteindre l'Église, ou la noyer dans le sang qu'elle versait de toutes ses veines, souffrir pour sa défense les prisons, les chaînes, les flammes et tous les supplices. On a vu des filles convaincre les philosophes, résister aux empereurs, triompher des tyrans, surmonter par leur constance l'intrépidité des héros, s'estimer plus glorieuses d'être chrétiennes que d'être reines, et préférer les tourments du martyre à toutes les délices de la terre. On a vu les princesses sortir de leurs palais, entrer dans les hôpitaux, servir les malades, et goûter plus de plaisir auprès des ulcères que parmi les parfums les plus doux et dans les tables les plus somptueuses. On a vu presque une infinité de belles, de jeunes et de nobles personnes condamner leur beauté, leur jeunesse et leur illustre naissance à toutes les rigueurs d'une vie retirée, obscure et pénitente. En un mot, on a vu le christianisme fleurir sur les débris de l'idolâtrie et de la Synagogue, l'Évangile reçu de tous les peuples, la sainteté canonisée dans tous les États, le nom de Jésus publié par toutes les bouches et gravé dans tous les cœurs.

Mais qui a fait tous ces prodigieux changements, et par quelle voie le Sauveur a-t-il trouvé tant d'empire sur les esprits, pour les assujettir ainsi tous à ses lois? Est-ce par la subtilité des raisonnements, est-ce par l'éloquence des paroles, est-ce par l'autorité des édits, est-ce par la force des armes? Non, mes frères, le seul nom de Jésus, prêché par douze pauvres hommes, qui n'avaient jamais appris d'autre science que celle de la pêche, a fait toutes ces merveilles, toutes ces conversions et toutes ces nouveautés, qui seraient incroyables si elles n'étaient pas visibles.

Mais, direz-vous, si le Sauveur, en vertu de ce nom qu'il a pris, veut sauver tous les hommes, d'où vient qu'il y en a tant qui se damnent? Ne doutez pas, mes frères, que le cœur de Jésus ne soit très-sensiblement frappé de voir la ruine des âmes, qui lui sont plus chères que sa propre vie, et pour le salut desquelles il a pris tant de soins, essuyé tant de travaux, répandu tant de sueurs, tant de larmes et tant de sang. Il me semble que j'entends sortir de sa bouche cette plainte que faisait une mère à qui la mort n'avait laissé qu'un de ses enfants : *Dimidium superest nominis iste mei :* Je ne suis mère qu'à demi, il ne me reste que la moitié de ce nom. Ne semble-t-il pas aussi, mon Jésus, que vous n'êtes Sauveur qu'en partie, et que la gloire de ce nom se trouve notablement diminuée par le grand nombre des malheureux qui se perdent?

Mais, bien que l'enfer soit horriblement peuplé, et qu'il faille même l'élargir, comme dit le prophète Isaïe, pour le rendre capa-

ble de contenir l'effroyable nombre de ceux qui vont en foule se plonger dans ses abîmes ; bien que le chemin du ciel soit peu frayé, et que même dans le christianisme le nombre des réprouvés surpasse de beaucoup celui des élus, disons néanmoins que le Fils de Dieu mérite justement le nom de Sauveur dans toute son étendue et dans toute sa gloire, sans aucune limitation, et généralement à l'égard de tous les hommes, de ceux qui se damnent aussi bien que de ceux qui se sauvent ; soit parce qu'il est mort pour tous les hommes, et qu'il a fait de son sang le remède pour guérir le péché de ceux-là mêmes qui le répandaient : *Pro omnibus mortuus est Christus*, soit parce qu'il veut sincèrement le salut de tous les hommes, et qu'il emploie pour cet effet tous les moyens nécessaires : *Vult omnes homines salvos fieri.*

C'est pour cela qu'il envoie ses apôtres par toute la terre et qu'il les oblige de publier son Evangile à toutes les nations. C'est pour cela qu'il ouvre l'asile de la pénitence à tous les pécheurs, et qu'il use de mille secrètes adresses pour éclairer les infidèles qui vivent dans les ténèbres, et pour empêcher qu'ils ne meurent point sans la foi, s'ils vivent selon la raison, et si par quelque péché ils ne mettent point d'empêchement à leur grâce, afin que l'impuissance ne leur serve point d'excuse et que, s'ils se damnent, ils ne puissent imputer leur malheur qu'à leur propre malice.

Il ne veut point, dit-il par la bouche d'un prophète, la mort des impies, mais leur conversion et leur vie : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua, et vivat* (*Ezech.*, XXXIII). Son intention n'est pas, ajoute-t-il par l'organe d'un apôtre, que personne se damne, mais que tous, avec ses divins secours, évitent le malheur qui les menace et jouissent de la félicité qui leur est proposée. Il médite, poursuit-il dans un autre endroit de l'Ecriture, il cherche le moyen de sauver tous les hommes, et d'empêcher que ceux-là mêmes qu'il a réprouvés ne périssent : *Retractat cogitans, ne penitus pereat qui abjectus est* (II *Reg.* XIV).

Comme le soleil ne laisse pas d'être le flambeau de tous les peuples, encore qu'il y ait des yeux qui se ferment pour ne point le voir, de même Jésus-Christ ne laisse pas d'être le Sauveur de tous les hommes, encore qu'il y ait des esprits rebelles à sa lumière et des cœurs opposés à sa grâce. Il est, dit saint Paul, le Sauveur de tous les hommes, encore qu'il le soit plus avantageusement des fidèles, parce qu'il n'est point d'âme, quelque éloignée qu'elle soit de ce divin soleil, qui ne soit éclairée de ses rayons et qui ne sente quelque atteinte de ses flammes.

Aussi le plus violent regret des malheureux en enfer sera de se voir damnés après tant de facilité qu'ils avaient de se sauver. Leur plus grande confusion sera de voir dans le ciel un grand nombre d'âmes bienheureuses qui n'ont pas eu plus d'assistance qu'eux pour mériter la béatitude, et qui se sont sauvées par les mêmes voies et dans les mêmes emplois dans lesquels ils se sont damnés. Leur plus sensible douleur au jour du jugement sera de voir leur juge dans la personne même de leur Sauveur, et d'entendre leur condamnation sortir de la même bouche qui s'était ouverte pour demander leur grâce. Quelle désolation dans le cœur de ces infortunés, de voir un Dieu crucifié pour leur salut, et d'être damnés ; de voir un sauveur né pour leur ouvrir le paradis, et d'être plongés en enfer ; de voir un bonheur éternel dont ils pouvaient jouir, et d'être malheureux éternellement.

Mais si le nom de Sauveur s'étend même sur les réprouvés, il ne s'accomplit néanmoins efficacement que dans la personne des élus ; et si le nombre de ceux-là paraît infini, le nombre de ceux-ci ne laisse pas d'être si grand, qu'il est impossible de le compter, comme l'apôtre saint Jean le témoigne dans une de ses mystérieuses visions. J'ai vu, dit-il, une multitude si prodigieuse de bienheureux, qu'elle était innombrable : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.* Car, enfin, qui peut faire le dénombrement de tant de saints martyrs, dont le sang était la semence des fidèles ; de tant de saints pontifes qui joignent le sacrifice de leurs cœurs à celui qu'ils offraient tous les jours sur les autels ; de tant de saints docteurs qui n'ont pas moins éclairé l'Eglise par la lumière de leur sainteté que par celle de leur doctrine ; de tant de saints anachorètes qui ont peuplé les déserts ; de tant de saintes vierges qui ont rempli les monastères ; de tant de saints enfants, qui sont morts avant que la malice de l'âge leur fît perdre la grâce du baptême ; de tant de saintes âmes dont la bonne vie ne manque jamais d'être suivie d'une bonne mort.

Voilà, mes frères, comme le Sauveur a rempli de son côté toute l'étendue de ce nom. Il demande néanmoins, pour achever l'ouvrage de votre salut, la coopération de votre liberté. Il vous a créés sans votre concours, mais il ne vous sauvera pas sans votre consentement. Il veut que vous coopériez avec lui au dessein de votre prédestination, et que vous ayez la gloire, pendant toute l'éternité, d'avoir contribué par les efforts de votre vertu à la félicité de vos âmes. C'est pour cela que l'Apôtre se glorifiait de répondre par son travail à la grâce de son élection, et de remplir par sa patience ce qui manquait à la passion de son Maître : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (*Coloss.*, I). Ne croyez pas, mes frères, que votre salut soit un ouvrage consommé. Il se commence par la grâce, mais il ne se termine que par votre ministère. N'attendez pas que Dieu force votre liberté et qu'il vous rende bienheureux malgré vous. La félicité qui vous est proposée mérite bien que vous la recherchiez volontairement, et que pour l'acquérir vous fassiez quelques démarches et quelques frais.

Qu'appréhendez-vous, lâches chrétiens, votre salut ne vous coûtera pas tant comme

à votre Sauveur ; il ne faudra point, comme lui, naître dans une crèche et mourir sur une croix ; il suffit que vous gardiez les commandements, et que pour effacer vos péchés vous mêliez vos larmes avec le sang qu'il a versé. Car, encore qu'il n'ait point d'autre intérêt que le vôtre dans l'affaire de votre salut, il a fait néanmoins de cette affaire toute son occupation, il en a pris tout le soin, il en a soutenu tout le poids, il en a subi toute la peine; ce qu'il vous a laissé pour conclure cet ouvrage est très-facile, très-léger et même très-doux, en comparaison de ce qu'il a souffert. Mais quand il resterait quelque difficulté, ne faudrait-il point la vaincre à l'imitation de cet Homme-Dieu, qui l'a si généreusement surmontée pour animer votre courage ou pour adoucir votre peine? Quand vous sentiriez quelque répugnance à prendre le remède nécessaire à votre guérison, ne faudrait-il pas, du moins par un principe de santé, vaincre cette répugnance, principalement après que votre Sauveur a pris ce remède et qu'il en a bu toute l'amertume, pour confondre votre délicatesse et pour condamner votre lâcheté par cette parole que saint Augustin lui met à la bouche : *Expavescis bibere calicem passionis, ipse bibi.* Pourquoi refusez-vous d'endurer pour votre salut du moins une partie de ce que j'ai souffert moi-même? et quelque amer que vous paraisse le calice de ma passion, ne faut-il pas que vous y trouviez de la douceur, après que je l'ai bu moi-même et que j'y ai laissé les impressions de mes lèvres?

Mais, de plus, quand il serait nécessaire, pour arriver à la félicité, d'être comme vous, mon Dieu, flétris d'opprobres et couverts de plaies, aurions-nous lieu de nous plaindre, et n'aurions-nous pas même sujet de nous glorifier d'avoir le même sort que vous, et d'entrer également avec vous en participation de vos biens et de vos maux? Vous, Seigneur, qui êtes l'innocence et la sainteté même, avez-vous mérité le supplice avec plus de fondement que nous, qui sommes coupables de mille crimes et dignes de mille enfers? Mais encore nous qui ne sommes que les serviteurs, avons-nous de plus justes prétentions à l'héritage de votre Père, que vous, qui êtes le Fils unique, et prétendons-nous parvenir à la gloire à des conditions plus favorables et plus douces que vous, qui la deviez posséder par le droit de votre naissance, et qui l'avez néanmoins acquise par le prix de votre sang?

Mais, enfin, quelque travail qu'il faille entreprendre, et quelque peine qu'il faille endurer pour obtenir la vie bienheureuse que le Fils de Dieu nous a méritée par sa mort, ne devons-nous pas aimer ce travail et chérir cette peine, qui sera suivie d'un repos éternel et d'un plaisir infini. Tout ce que nous endurons sur la terre, dit l'Apôtre, n'est rien en comparaison du bonheur qui nous est promis dans le ciel ; ce n'est qu'un moment d'affliction qui nous enfante une éternité de joie; et qui refusera de souffrir la douleur un moment pour goûter le plaisir pendant toute l'éternité?

Ne vous épouvantez point, mes frères, si dans la voie du salut il y a des obstacles à rompre, des tentations à surmonter, des adversités à souffrir, des commandements difficiles à garder, et des obligations rigoureuses à remplir. Souvenez-vous que vous avez un Sauveur qui vous donnera non-seulement le pouvoir, mais encore la facilité de rompre ces obstacles, de surmonter ces tentations, de souffrir ces adversités, d'observer ces commandements et de vous acquitter de ces devoirs. S'il a parsemé d'épines le chemin du ciel, ainsi qu'il vous l'a prédit par la bouche du prophète Osée : *Sepiam viam tuam spinis* (*Osee*, II), songez, non-seulement qu'il a passé lui-même à travers les épines et qu'il en a la tête percée et les pieds ensanglantés, mais qu'il en a si bien émoussé la pointe, qu'elles ne sauraient vous nuire, et que vous pouvez même passer par-dessus aussi facilement que sur des roses.

Pour l'engager encore davantage à remplir le nom qu'il a pris dans sa circoncision, efforcez-vous, chrétiens, à remplir celui que vous avez pris dans votre baptême. Mes frères, dit le grand pape saint Léon, considérez le caractère qui fut imprimé dans vos âmes, lorsque vous fûtes régénérés à la grâce par les eaux du sacrement. Voyez le rang où vous élève la qualité de chrétiens; tâchez de répondre par la sainteté de votre vie à la sainteté de ce titre, et ne flétrissez point par la honte de votre péché la gloire de ce nom.

Car, enfin, si vous n'êtes chrétiens qu'en apparence et non de profession ; si vous ne remplissez point ce nom que vous portez, et si vous le déshonorez par le déréglement de vos mœurs, n'attendez point que l'Homme-Dieu soit efficacement votre Sauveur, et qu'en vertu de ce nom qu'il a pris il opère le salut de vos âmes. Il se nommera toujours votre Sauveur ; il vous donnera même en cette qualité les moyens nécessaires pour arriver à votre fin ; mais il ne vous conduira point à ce terme bienheureux, et par un secret jugement il permettra, quelques assistances qu'il vous envoie, que vous tombiez dans le péché, dans l'impénitence et dans la damnation éternelle.

Ecoutez ce qu'il vous dit secrètement à l'oreille de votre cœur par la bouche de son apôtre : *Ministerium tuum imple :* remplissez votre ministère, et je remplirai le mien ; exercez la fonction où vous engage le christianisme que vous professez, et j'exercerai celle où m'engage le titre que je porte; que votre vie réponde à votre loi, et qu'il n'y ait point d'opposition entre la religion que vous embrassez et la route que vous tenez; que la sagesse de votre conduite s'accorde avec la sagesse de l'Evangile que vous lisez ; et que la pureté de vos mœurs ait du rapport avec la pureté des maximes que vous suivez, si vous désirez avoir quelque part au mérite de mon sang, à la vertu de mon nom, à l'ef-

ficacité de ma grâce, à l'éternité de ma gloire, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXIII.

DE LA SOLIDE ET DE LA VAINE SCIENCE.

Non judicavi me scire aliquid, nisi Jesum Christum.

Je n'ai pas cru savoir autre chose que Jésus-Christ (II *Cor.*, II).

On ne peut nier que l'incomparable apôtre saint Paul ne fût très-éclairé, et que par les grandes lumières qu'il avait reçues de la nature et de la grâce il ne possédât parfaitement toutes les connaissances humaines et divines; néanmoins, comme s'il n'eût été que dans l'école de Jésus Christ et qu'il n'eût appris que la sagesse de l'Evangile, il déclare qu'il ne croit pas avoir acquis d'autre science que celle de son Sauveur et celle de son salut : *Non judicavi me scire aliquid nisi Jesum Christum.*

En effet, l'homme est assez savant, quand il connaît le principe d'où il est parti et la fin où il doit tendre. C'est l'importante, la nécessaire et l'utile science : toutes les autres sont vaines, inutiles ou pernicieuses. Celui qui a passé pour le plus sage et pour le plus éclairé de tous les hommes n'a-t-il pas été, comme il l'avoue lui-même, le plus aveugle et le plus insensé de tous : *Stultissimus sum virorum* (*Prov.*, XXX, 3), s'il est vrai qu'il soit damné et qu'il n'ait pas su trouver la voie qui conduit à la félicité ?

Le Seigneur, dit le prophète, a regardé s'il y avait de l'intelligence et de la sagesse dans le monde : *Ut videat si est intelligens aut requirens Deum.* Il a trouvé qu'il n'y a que de l'ignorance et de l'aveuglement sur la terre ; il a vu presque tous les hommes dépourvus de connaissance et de raison, parce qu'ils ne connaissent point leur souverain bien, et qu'appliqués à tout autre objet, selon que la curiosité ou la passion les sollicite, ils n'étudient point la science de leur salut et ne savent point la route qu'il faut prendre pour arriver au terme bienheureux où consiste leur repos éternel.

Déplorons ce malheur et tâchons d'y remédier par le secours du Saint-Esprit et par l'intercession de son Epouse, en disant avec l'ange: *Ave, Maria*, etc.

Il n'y a rien de plus beau que la science ; c'est la perfection en laquelle consiste l'essence divine ; et comme c'est le plus noble attribut de Dieu, c'est aussi la plus éminente qualité de l'homme. De là vient que nous désirons naturellement de savoir, et qu'il n'y a personne qui ne soit touché de cette passion. Tout le monde veut savoir ; mais par je ne sais quel déréglement de notre curiosité, nous voulons savoir ce qu'il est important d'ignorer, et nous voulons ignorer ce qu'il est nécessaire de savoir. Nous donnons mille gêne à nos esprits pour découvrir des choses inutiles ou pernicieuses, et nous ne prenons nulle peine pour en apprendre de profitables et de salutaires. Nous faisons plus d'état d'une fable de l'antiquité que d'une vérité de l'Evangile ; nous cherchons avec plus de soin un secret de la nature qu'un mystère de la religion, et nous tirons plus de vanité de savoir une maxime de philosophie profane qu'un oracle de la sagesse chrétienne. Nous nous élevons jusqu'aux cieux pour étudier le mouvement des astres, et nous n'entrons jamais au dedans de nous-mêmes pour étudier le mouvement de nos passions. Nous sommes curieux de savoir ce que nous devons devenir dans le temps, et nous ne sommes point soigneux de prévoir ce que nous devons devenir dans l'éternité ; en un mot, nous voulons apprendre tout ce qui se passe dans le monde ; et pour la science de notre salut, quoiqu'elle nous soit la plus nécessaire, elle nous est néanmoins la plus indifférente.

Nous préférons même les connaissances criminelles aux innocentes, et plus une chose est défendue, plus elle attire la curiosité de notre esprit ; comme si nous n'avions pas assez de connaissance du mal, ni assez d'inclination à le commettre, il semble que pour nous en instruire et pour nous y solliciter davantage, nous cherchons des écoles qui l'enseignent et des maîtres qui l'autorisent. C'est ainsi que la science puisée en de si mauvaises sources, au lieu de nous éclairer, nous aveugle, au lieu de nous conduire, nous égare. C'est ainsi que la curiosité qui commença notre malheur le continue, et qu'enfin le soin de nous perdre nous occupe plus que le soin de nous sauver.

D'où je tire quatre considérations sur la solide et sur la vaine science, qui par l'opposition de l'une à l'autre nous donneront beaucoup d'estime pour l'une et beaucoup de mépris pour l'autre. Je montrerai premièrement l'excellence de celle-là sur celle-ci ; secondement la certitude de celle-là et l'incertitude de celle-ci ; troisièmement, l'utilité qu'on tire de celle-là et le dommage qui résulte de celle-ci, quatrièmement la solidité de celle-là, qui se fonde sur la foi, et l'illusion de celle-ci, qui ne cherche qu'à contenter sa curiosité ; ce qui fait que celle-là trouve sa lumière dans l'obscurité même, et que plus celle-ci veut s'éclairer, plus elle s'aveugle. Développons toutes ces choses.

PREMIER POINT.

Première considération sur la solide et sur la vaine science.

L'excellence de celle-là sur celle-ci.

S'il est vrai que nous ne cherchons autre chose dans la science que la perfection et la satisfaction de notre esprit, il n'est pas moins véritable que plus une chose a d'excellence et de beauté, plus elle perfectionne l'esprit qui la connaît, et plus elle satisfait l'œil qui la regarde. Or, quoi de plus excellent et de plus divin que la science de notre salut, qui nous découvre le principe d'où nous sommes partis et la fin où nous devons tendre ; qui nous fait connaître le souverain bien et nous apprend où consiste la véritable félicité, que toute la philosophie a si curieusement et si inutilement recherchée? Ne

faut-il pas avouer qu'autant que ciel a d'excellence sur la terre, l'éternité sur le temps, la grâce sur la nature, autant cette divine science surpasse en dignité toutes les autres que la curiosité et la subtilité de l'esprit humain ont inventées ?

Aristote dit que l'entendement de l'homme, en connaissant les choses, se transforme, pour ainsi parler, en elles, parce qu'il en forme l'espèce et qu'il en exprime l'image en lui-même. Il connaît, par exemple, ce monde visible, il fait un monde spirituel dans son idée : il s'élève à la connaissance de son bonheur éternel, et c'est ainsi qu'il le rend présent à ses yeux et qu'il le possède par avance. Il s'applique à la considération de Dieu, de ses perfections et de ses mystères. Par cette connaissance, dit saint Paul, nous sommes comme transformés en lui, et de la même manière que le cristal pénétré de la la lumière devient un corps tout lumineux, nous pouvons dire que notre entendement, éclairé de Dieu, qui en est le soleil, devient en quelque façon tout divin.

Cette divine science, qui nous élève si fort au-dessus de nous-mêmes et qui nous fait participer si excellement à la dignité de l'objet dont elle nous donne l'intelligence, ne contribue pas moins à la satisfaction de notre esprit qu'à sa perfection, et j'estime qu'elle est bien plus capable de contenter notre curiosité que toutes ces connaissances vaines ou mauvaises qui font si souvent l'occupation des curieux ou des libertins.

En effet, une science qui opère notre salut n'est-elle pas plus digne de notre curiosité qu'une science qui opère notre ruine ? Ce qui nous approche du souverain bien n'a-t-il pas plus d'attraits pour nous plaire que ce qui nous en éloigne ? Et sommes-nous si ennemis de nous-mêmes que de prendre plus de plaisir à ce qui nous est pernicieux qu'à ce qui nous est salutaire ?

Si nous sommes amoureux de la vérité, la faut-il chercher où l'erreur a mis son siége et d'où elle ne profère que des impostures, plutôt que sur des lèvres où la vérité même a mis son trône et d'où elle ne prononce que des oracles ? Si nous sommes passionnés pour la félicité, sommes-nous plus curieux de savoir ce qu'Epicure et Zénon en ont jugé, que ce qui en a été dit par la bouche du sage et par la voix même de la sagesse incarnée ? Si la lecture nous plaît, aimons-nous mieux lire, dans un ouvrage défendu, l'art de se faire aimer d'une beauté mortelle, que, dans un ouvrage approuvé, l'art de se faire aimer de l'immortelle beauté.

Si l'éloquence nous agrée, celle qui persuade la vertu et qui touche les cœurs en même temps qu'elle frappe les oreilles, n'est-elle pas préférable à celle qui flatte le déréglement et qui n'emploie les fleurs que pour couronner les vices ? Si la poésie nous charme, est-ce la superstitieuse et la déréglée, plutôt que la chrétienne et la pieuse ? La muse d'Orphée, de Pindare et d'Homère, qui n'implore que de fausses divinités, qui ne chante que les héros fabuleux et qui ne traite que des choses frivoles, est-elle comparable à celle de David qui, par de mystérieux et de divins accords chante tantôt les perfections de Dieu, tantôt la sainteté de ses lois et tantôt la grandeur de ses promesses ?

Si nous prenons plaisir à l'histoire, la véritable et la sainte n'a-t-elle pas de plus beaux événements pour contenter notre esprit, et de plus utiles remarques pour régler notre conduite que la fabuleuse et la profane ? Les conquêtes d'Alexandre nous sont-elles plus agréables que celle de Josué ; et le soleil qui s'arrêta pour voir l'avantage que celui-ci remportait sur ses ennemis, ne semble-t-il pas nous reprocher l'injustice de notre curiosité, qui s'arrête plus à considérer les triomphes d'un profane vainqueur que ceux d'un saint conquérant ? Les aventures d'un demi-dieu que la fable nous propose nous sont-elles plus considérables que celles d'un Homme-Dieu que l'Evangile nous annonce ? et trouvons-nous plus de satisfaction à lire dans Hérodote et dans Plutarque les réponses ambiguës qu'Apollon rendait autrefois au roi des Lydiens et au prince des Epirotes, dans la guerre que celui-là méditait contre les Mèdes et celui-ci contre les Romains, que d'apprendre dans nos livres sacrés les oracles que Dieu rendait à ses interprètes et les ordres qu'il donnait à ses ambassadeurs ; soit que pour se faire obéir il voulût faire éclater sa puissance par des prodiges, soit que pour se faire craindre il voulût faire paraître sa justice par des châtiments, soit que pour se faire aimer il voulût faire reluire sa bonté par des bienfaits ?

Mais encore, si nous sommes curieux des secrets de l'avenir, que nous sert de recourir au langage des astres, qui, n'ayant nul pouvoir sur nos libertés, ne peuvent nous faire connaître nos aventures, ni nous faire tirer de leurs influences et de leurs regards que de vaines conjectures et de faux présages ? Que nous sert d'écouter les impostures d'un devin qui, par l'abominable commerce qu'il entretient avec le démon, ne saurait tirer aucune vérité de ce père du mensonge ? Ne vaut-il pas mieux apprendre de nos infaillibles et de nos divins oracles ce que nous devons espérer et craindre dans la vie future, si digne de nos prévoyances, que d'entendre de quelques bouches impies et menteuses la bonne ou la mauvaises fortune qui peut nous arriver dans la vie présente, si indigne de nos empressements.

Mais enfin quel désordre de l'esprit humain, de s'appliquer avec tant d'ardeur à la considération des ouvrages et de ne s'élever jamais à la connaissance de leur auteur, qui possède souverainement en lui-même toutes les beautés qu'il n'a que faiblement répandues dans les effets de sa puissance ! Malheureux l'homme qui sait tout et qui vous ignore, dit saint Augustin, vous mon Dieu, qui devez être le seul objet de notre connaissance, soit par raison d'intérêt, parce qu'il n'y a que votre seule science qui puisse

contribuer à notre félicité, soit encore par raison de justice, parce qu'il n'y a que votre souverain être qui mérite notre connaissance: *Infelix homo, qui scit illa omnia, te autem nescit : Beatus autem qui te scit, etiamsi illa nesciat !*

L'être et la vérité, disent les philosophes, sont les deux objets propres de notre entendement et dignes de notre science. Toutes les choses créées pour qui nous avons tant de curiosité, ne sont que de légères ombres de l'être, qui tiennent beaucoup du néant, et de faibles rayons de la vérité, qui ont toujours quelque mélange de mensonge. D'où je tire cette conséquence, que la science du salut n'est pas seulement la plus excellente, parce qu'elle a pour objet le premier être, qu'elle envisage ; mais encore la plus certaine, parce qu'elle a pour fondement la première vérité, sur laquelle elle s'appuie.

DEUXIÈME POINT.

Seconde considération sur la solide et sur la vaine science.

La certitude de celle-ci et l'incertitude de celle-là.

Je ne rencontre dans toutes les autres sciences qui nous occupent que des incertitudes et des erreurs. De quelle vérité n'ont pas disputé les philosophes ? De quel principe sont-ils demeurés d'accord ? Et, soit qu'ils aient recherché les secrets de la nature, soit qu'ils aient établi les maximes de la morale, quelle proposition ont-ils avancée qu'ils n'aient eux-mêmes renversée ou combattue. Nous voyons tout et nous ne savons rien ; nous avons l'usage des éléments et nous n'en avons pas la connaissance : nous regardons la couleur des objets et nous n'en pénétrons pas la substance : nous admirons la beauté des cieux et nous n'en connaissons pas la nature ; nous voyons tous les jours ces globes lumineux, qui roulent incessamment sur nos têtes, et nous n'en savons ni les mouvements ni les influences. En un mot, toutes les choses qui sollicitent notre curiosité, nous convainquent de notre ignorance ; les connaissances sont si obscures, qu'on les peut appeler des ténèbres plutôt que des lumières. Les esprits les plus éclairés ne nous en ont laissé que des doutes, et toute la certitude que nous en avons, dit un ancien, au rapport de Sénèque, est qu'elles sont très-incertaines : *Hoc unum scio me nihil scire.*

D'où je veux conclure que si la certitude est inséparable de la science, il ne semble pas qu'il y ait d'autre science que celle que Dieu nous a revélée pour nous conduire à notre fin, parce qu'il n'y a proprement que cette salutaire science qui ait de la certitude et de l'infaillibilité, fondée sur la parole de Dieu, sur l'autorité de ses révélations et sur la vérité de ses oracles. C'est de cette seule science dont se glorifiait le plus éclairé de tous les apôtres et peut-être le plus savant de tous les hommes ; quoique dans les écoles sacrées et profanes il eût acquis toutes les connaissances humaines et divines, il ne reconnaisait point d'autre science que celle de son Sauveur et de son salut. C'est pourtant de cette unique science dont l'homme est le moins passionné, dans la passion qu'il a d'être savant. Il veut tout savoir, et par une juste punition de sa curiosité criminelle, il ignore tout, parce qu'au lieu de puiser la science dans la source de la vérité, il la cherche le plus souvent dans la source de l'erreur : une opinion suspecte lui plaît davantage qu'une sainte doctrine ; et quelquefois même, par un désordre qui n'est que trop visible, le moyen d'acquérir des disciples et des admirateurs est d'inventer de fausses maximes ou de publier de fabuleuses aventures. On lit avec plus d'ardeur une fable d'un roman qu'une histoire de l'Écriture, et l'on est plus curieux de savoir un mensonge de la théogonie qu'une vérité de la théologie, une erreur de Pythagore qu'un oracle de Salomon, un doute de philosophie qu'un dogme de la foi ; une imposture d'un faux devin qu'une véritable prédiction d'un prophète ; un sentiment incertain de l'académie de Platon, qu'un principe assuré de l'école de Jésus-Christ.

Esprit humain, que dans le soin que tu prends de t'éclairer, tu te plais dans ton aveuglement ! Que dans les efforts que tu fais de sortir des ténèbres où l'ignorance t'a plongé, la lumière est odieuse à tes yeux ! et qu'enfin tu te méprends, si dans la passion que tu as pour les sciences, tu prétends en acquérir d'autre que celle à qui ta félicité est attachée, puisque toutes les autres ensemble ne peuvent te rendre plus heureux ni même plus savant !

En effet, peut-on dire qu'un pilote soit fort expérimenté, s'il sait tout, hormis l'art de gouverner un vaisseau ; qu'un ministre d'Etat soit fort éclairé, s'il n'ignore rien hormis l'art d'administrer un royaume ; qu'un général d'armée soit fort habile, s'il sait tout hormis l'art de donner une bataille? Et quand un homme posséderait toutes les sciences ensemble, pourrait-on soutenir qu'il fût très-savant, s'il ignorait l'art de se sauver, puisqu'il est incomparablement plus obligé de savoir cet art et de l'exercer que ni le pilote celui de la navigation, ni le ministre d'Etat celui du gouvernement, ni le général d'armée celui de la guerre.

Mais enfin peut-on croire qu'un homme soit fort éclairé, s'il ne voit pas le précipice et s'il y tombe aveuglément. La véritable science d'un homme qui se trouve dans le péril est de savoir le moyen de s'en garantir, et sans doute la véritable science d'un chrétien qui se sent dans le danger de se perdre éternellement, qui se voit dans le monde comme dans une mer environnée d'écueils et pleine de tempêtes, est de savoir se défendre du naufrage, de savoir où son salut est en danger, où sont cachés les rochers des vices, et d'où naissent les orages des passions, quelle est l'étoile qui le doit guider, et comment sous la conduite de la grâce qui lui doit servir d'astre, il doit parvenir au port de son éternité bienheureuse.

Si au lieu de s'occuper à de si salutaires connaissances, il s'arrête à de vaines curiosités, à de mauvaises lectures, à de coupables recherches, ne mérite-t-il pas de périr, à l'exemple de ces infortunés qui s'arrêtant au milieu de leur navigation pour entendre la voix des sirènes, devenaient enfin la proie de ces monstres.

D'où je tire cette troisième vérité, que la science du salut n'est pas seulement la plus excellente et la plus infaillible, mais encore la plus utile et la plus nécessaire.

TROISIÈME POINT.

Troisième considération sur la solide et sur la vaine science.

Le profit qu'on tire de celle-là et le dommage qui résulte de celle-ci.

Un ancien a très-bien dit que la nécessité a inventé tous les arts, parce que les hommes sollicités par le besoin qu'ils avaient de ces connaissances, les ont recherchées avec soin et les ont enfin laissées à la postérité comme le fruit de leurs veilles et comme l'héritage de leurs esprits : néanmoins toutes ces sciences nécessaires à l'homme pour quelque intérêt temporel lui sont absolument indifférentes pour son bonheur éternel. Il ne sera jamais damné pour avoir ignoré les principes de la philosophie et les règles de l'éloquence ; mais comment peut-il être sauvé, s'il ignore les voies du salut et les routes de l'éternité bienheureuse? Ne faut-il pas avouer que si la nécessité est la mère de tous les arts, elle doit avec beaucoup plus de raison enfanter celui-ci, qui nous est uniquement nécessaire?

Les autres sciences destituées de celle-ci ne sont pas seulement indifférentes à notre salut, mais encore bien souvent dangereuses pour notre perte, parce que n'étant pas accompagnées de celle qui peut nous inspirer la modestie et nous retenir dans le devoir, elles ne servent que pour entretenir l'orgueil, pour flatter l'ambition et quelquefois même pour solliciter la curiosité de l'esprit humain à vouloir insolemment examiner des choses qui surpassent son intelligence, et qui n'étant connues qu'aux yeux de sa foi, ne peuvent être aperçues par les lumières de sa raison ; de sorte qu'étant ébloui par l'éclat des vérités si relevées, au lieu de s'éclairer, il s'aveugle et tombe enfin dans l'erreur et dans l'impiété. Que dirai-je de tant de connaissances blâmables et défendues, qui sont par elles-mêmes mauvaises et pernicieuses? Ne sont-ce pas des arts inventés par l'ennemi de notre salut, pour nous détruire plutôt que pour nous instruire, et pour corrompre notre cœur plutôt que pour contenter notre esprit? Mais faut-il que nous conspirions avec lui à notre ruine, par l'étude de si mauvaises et de si dangereuses connaissances? Ne sommes-nous pas naturellement assez instruits au mal? Faut-il encore, pour l'apprendre davantage, en faire une étude particulière? Ne sommes-nous pas de nous-mêmes assez portés au vice? Faut-il, pour augmenter cette inclination vicieuse, ajouter la corruption de l'art à celle de la nature? Et nos propres passions ne sont-elles pas assez ingénieuses pour inventer de nouveaux péchés et de nouveaux désordres? Faut-il encore, pour leur fournir contre nous-mêmes d'autres lumières et d'autres armes, chercher les auteurs les plus déréglés, lire leurs mauvais livres, apprendre leurs détestables inventions et s'instruire de leurs pernicieuses maximes? Ne vaudrait-il pas mieux vivre dans l'ignorance dans laquelle nous sommes nés, et même dans l'égarement où nous sommes tombés par le péché, que de choisir de si mauvais maîtres pour nous instruire et de si mauvais guides pour nous redresser?

Quoi! faut-il que les arts, qui ne sont inventés que pour nous guérir de nos maux, servent à nous rendre plus malheureux? Faut-il que les muses qui ne sont nées que pour perfectionner nos esprits et pour régler nos mœurs soient employées par une injuste prostitution à rendre nos esprits plus défectueux et nos mœurs plus déréglées? Mais enfin, s'il nous est resté de notre débris quelque lumière naturelle, pour chercher le bien et pour éviter le mal, faut-il que l'étude, au lieu de conserver ce flambeau et d'en augmenter l'éclat, ne contribue qu'à l'affaiblir et qu'à l'éteindre ; qu'au lieu d'étudier des ouvrages où la vertu, représentée avec tous les attraits de sa beauté et tous les rayons de sa gloire, pourrait admirablement attirer nos cœurs à son amour et nos esprits à son estime, on recherche avec avidité ceux où le vice embelli et coloré perd tout ce qu'il a d'odieux, et tout infâme qu'il est, se produit avec insolence sous des noms glorieux et sous des couleurs éclatantes? C'est ainsi qu'on se confirme dans un déréglement qui se trouve autorisé ; c'est ainsi qu'on perd la pudeur, dit saint Cyprien, et qu'on n'a plus de honte des choses même les plus honteuses : c'est ainsi que le venin artificieusement caché en des vases précieux et sous des breuvages exquis s'insinue dans le cœur et, s'étant saisi du principe de la vie, y fait des plaies qui pour être plus agréables et plus douces, ne sont pas moins funestes et sont plus inévitables.

J'avoue que parmi les sciences humaines il y en a d'innocentes et de louables. Je sais que les muses ont reçu des éloges de la bouche des saints, aussi bien que de celle des profanes, et que dans le règne de la piété aussi bien que dans le temps de la superstition, elles ont été couronnées de fleurs : c'est pourquoi mon intention n'est pas de les combattre, mais seulement d'arracher à ces doctes sœurs de mauvaises compagnes qui les corrompent. Je veux qu'on s'adonne à l'étude des belles-lettres, qui sont les richesses, les embellissements et les délices de nos esprits : mais parmi tant de beaux arts et tant de sciences innocentes, qui, sans nuire à notre conscience et à notre salut, pourraient, non moins agréablement qu'utilement, nous occuper toute notre vie, qu'on ne perde point le temps à de vaines complaisances, ni l'éternité pour des curiosités criminelles. Je

consens qu'on s'applique à la lecture des beaux livres que les savants nous ont laissés comme de riches et de précieuses successions : mais faut-il qu'un ouvrage n'attire la curiosité de notre esprit que parce qu'il flatte le déréglement de notre cœur; qu'il soit autorisé par cela même qui le devrait décréditer; qu'il ne soit en vogue que parce qu'il est mauvais, et qu'il ne soit singulièrement recherché que parce qu'il est sévèrement défendu?

Je veux qu'on cultive le Parnasse, mais qu'on ne s'écarte pas du sanctuaire ; qu'on étudie l'art de bien parler, mais qu'on n'oublie pas celui de bien vivre ; et qu'en cherchant la pureté du langage, on n'abandonne pas celle des mœurs ; que dans le parterre des plus beaux esprits on recueille les plus belles fleurs de l'éloquence, mais qu'on emploie ces ornements et ces beautés pour soutenir plus efficacement le parti de la vérité et de la vertu, plutôt que pour faire couler plus agréablement dans l'âme le venin de l'erreur et du vice ; que les auteurs publient le fruit de leurs veilles, mais que les productions de leur esprit ne leur soient pas aussi funestes que ces enfants monstrueux qui donnent la mort à ceux dont ils ont reçu la vie ; qu'en perpétuant leur nom dans leurs ouvrages, ils ne prétendent pas d'y perpétuer leur orgueil, et qu'au lieu d'être les pères de la postérité par de salutaires instructions, ils n'en soient pas les parricides par de pernicieuses maximes ; que les orateurs dominent sur les esprits par la puissance de leurs paroles, mais qu'ils règnent en même temps sur eux-mêmes par la victoire de leurs passions; que les poëtes charment les oreilles par la douceur de leurs vers, mais qu'ils édifient aussi les cœurs par l'odeur de leurs vertus; que les historiens écrivent les aventures de leur temps, mais qu'ils n'oublient pas celles de leur éternité ; que les astronomes tâchent d'acquérir la connaissance des cieux, mais qu'ils y portent leurs désirs en même temps qu'ils y élèvent leurs pensées; que les géomètres fassent leurs démonstrations, mais qu'en cherchant la circonférence d'un cercle, ils ne s'écartent pas de leur centre ; que les mathématiciens apprennent l'art d'attaquer une place et de la défendre, mais qu'ils sachent aussi le secret de se fortifier contre l'ennemi de leur salut, dont les batteries sont si rudes et les assauts si dangereux; que les docteurs pénètrent les secrets de la Divinité par les lumières de la théologie, mais que ce soit avec les yeux d'une humilité respectueuse à qui rien n'est caché, et non pas avec ceux d'une orgueilleuse curiosité, qui, pour vouloir trop s'éclaircir, s'enveloppe davantage dans les ténèbres, et qui serait plus capable, dit saint Zénon, évêque de Vérone, de nous rendre criminels que de nous faire savants.

En un mot, comme notre entendement est une expression de la Divinité, un rayon de son intelligence, il est juste qu'il tâche de se rendre semblable à son principe par le moyen de la science, qui est la plus noble perfection de Dieu, et qui, par une suite nécessaire, est aussi la plus belle qualité de l'homme. Mais de peur qu'il ne devienne savant qu'à sa ruine, qu'il étudie principalement la science de son salut, dont j'ai fait assez connaître l'excellence la certitude et la nécessité, par opposition à toutes ces dangereuses curiosités dans lesquelles il n'y a que de la vanité, de l'erreur et du déréglement.

La dernière notion que je donne de la solide et de la vaine science, est que celle-là se fonde sur la foi et que celle-ci ne cherche qu'à contenter sa curiosité, ce qui fait que celle-là trouve sa lumière dans l'obscurité même, et que plus celle-ci veut s'éclairer, plus elle s'aveugle. Etendons un peu cette pensée avec laquelle je finis.

QUATRIÈME POINT

Quatrième considération sur la solide et sur la vaine science.

Comme celle-là se féconde sur la foi, et que celle-ci ne cherche qu'à contenter sa curiosité, celle-là trouve sa lumière dans l'obscurité même, et plus celle-ci veut s'éclairer, plus elle s'aveugle.

Comme la science chrétienne est fondée non sur la raison qui peut se méprendre, mais sur la foi qui est infaillible, elle est certaine, comme j'ai dit, immuable, éternelle. Néanmoins quelque véritable et quelque solide que soit cette divine science, l'illusion et la vanité s'y glissent bien souvent. Comment cela ? C'est que pour se confirmer dans la foi, ou plutôt pour contenter la curiosité, on cherche des éclaircissements, on veut des miracles, on désire des visions et des révélations. Voyez jusqu'où vont la vanité et la curiosité des hommes.

Premièrement, ils cherchent des éclaircissements dans la foi, et plus ils se veulent éclairer, plus ils s'aveuglent. La Divinité, qui est incompréhensible de sa nature et qui ne veut pas qu'on examine sa conduite, mais qu'on l'adore, s'offense de se voir trop curieusement considérée par des esprits humains et trop fixement regardée par des yeux mortels. On est opprimé par la gloire pour vouloir trop pénétrer la majesté, et l'on est ébloui par la splendeur pour vouloir trop envisager la lumière. On se perd dans les abîmes de la science et de la sagesse pour en vouloir indiscrètement sonder la profondeur et mesurer l'étendue.

Ainsi voyons-nous que ces âmes vaines et curieuses sont extrêmement sujettes à l'illusion et à l'erreur. Car, comme elles se croient fort éclairées et fort capables d'approfondir les choses divines, elles veulent raisonner sur ces matières sublimes, qui sont infiniment élevées au-dessus de la raison et qui ne peuvent être comprises que par la foi. Elles prétendent même que ces choses sont de leur juridiction, et qu'il leur appartient d'en juger souverainement. Quelque jugement qu'en aient porté les souverains pontifes, et quelque décision qu'en aient faite les conciles œcuméniques, elles en appellent à

leur tribunal et ne croient les devoir admettre qu'après qu'elles ont passé par leur discussion. Tellement que leur foi n'est plus une vertu surnaturelle, mais un raisonnement purement humain, parce qu'elle n'est point fondée sur l'infaillible témoignage de la parole divine, mais seulement sur une probabilité apparente ou sur la forme d'un argument qu'elles ont imaginé, ou même sur l'avis de quelque docteur particulier, dont elles préfèrent quelquefois le sentiment à toute l'autorité de l'Eglise universelle.

Ainsi, pour être trop curieuses, elles cessent d'être fidèles; pour vouloir trop raisonner, elles perdent l'habitude de croire, et pour entreprendre téméraireme nt, par la faiblesse de leurs esprits, de pénétrer des choses qui surpassent infiniment toute la force des intelligences créées, elles se confondent dans leurs pensées et tombent en des égarements d'où elles ne reviennent jamais. C'est pour cela que les Pères exhortent si souvent les chrétiens à bannir cet esprit de curiosité et de vanité, si contraire à l'Evangile et si pernicieux à la foi : *Curiositate nobis opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium,* disait le savant Tertullien (*Tertul. lib. de Præscr. c.* 8). Nous n'avons pas besoin d'inquisition, ni de raisonnement depuis que Jésus-Christ a parlé et que nous avons reçu l'Evangile de sa bouche.

Dieu nous conduit à la lumière de la gloire par l'obscurité de la foi. C'est ainsi qu'il abat la fierté de notre entendement et qu'il domine sur cette éminente faculté de notre âme, en l'assujettissant à l'autorité de sa voix et la captivant, comme dit saint Paul, sous l'empire de sa parole. Comme il veut que nous lui fassions un sacrifice de notre cœur par la charité, il veut aussi que nous lui fassions un sacrifice de notre esprit par la foi. Il ne demande pas de nous une grande subtilité pour pénétrer ses mystères, mais seulement une pieuse crédulité pour recevoir ses instructions.

Outre que les objets de notre foi sont si élevés au-dessus de notre raison qu'il nous est impossible de les comprendre, et que tout ce que nous pouvons faire maintenant est de les croire, nous les verrons dans le ciel évidemment comme ils sont en eux-mêmes; mais il ne faut pas chercher dans la voie ce qui ne se trouve que dans le terme de notre voyage. Il ne faut point, par une vaine curiosité, souhaiter plus de connaissance que nous en avons en ce monde, mais, par une parfaite soumission, adorer ce que nous ne pouvons entendre, croire ce qu'il n'est pas encore permis de voir, et mériter un jour de voir ce que nous sommes obligés de croire.

En second lieu, comme nous ne devons pas chercher en ce monde la démonstration, ni l'évidence des vérités qui sont proposées à notre foi, il ne faut pas aussi, pour la confirmation et pour la preuve de ces mêmes vérités, attendre des prodiges et des miracles. Il était nécessaire, dans la naissance de l'Eglise, d'autoriser la prédication de l'Evangile par des signes éclatants et par des opérations surnaturelles; mais la religion aussi solidement établie qu'elle l'est aujourd'hui n'a pas besoin d'autres merveilles et d'autres arguments pour se maintenir dans le cœur des chrétiens ou pour convaincre l'esprit des infidèles.

Car, comme dit le docte prince de la Mirande (*Epist.* 1), si l'on a le jugement sain on ne peut s'empêcher de croire ce qui est confirmé par tant de témoignages, autorisé par tant de prodiges, approuvé par tant de docteurs, reçu par tant de nations et soutenu constamment par tant de martyrs, qui l'ont signé de leur sang et qui le tiennent encore imprimé sur leurs tombeaux. De là vient que notre foi, tout obscure qu'elle est, est néanmoins très-éclairée. Ce qu'elle croit est caché, mystérieux, impénétrable, et c'est ce qui la rend obscure; mais les motifs sur lesquels elle fonde sa créance sont si éclatants, si sensibles et si nombreux, qu'elle n'a pas moins de clarté que de ténèbres, et que ses ténèbres, comme dit le prophète, sont la clarté même : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* (*Ps.* CXXXVIII). Car après de si puissantes convictions qu'elle a, non de la vérité, mais de la crédibilité de nos mystères, comme parlent les théologiens, elle juge évidemment que si elle ne peut pas les comprendre, elle fait très-sagement de les croire. Et c'est ainsi que tout aveugle qu'elle paraît, elle est très-éclairée dans sa conduite.

Comme l'âme chrétienne ne doit plus attendre des prodiges et des miracles pour affermir sa foi, ni moins encore pour contenter sa curiosité, elle ne doit pas aussi, quelque accès qu'elle ait auprès de Dieu et quelque sainteté qu'elle ait acquise, espérer des visions et des révélations, parce que ce n'est point la commune voie par laquelle Dieu conduit ses élus. C'est un chemin extraordinaire qui nous doit être suspect, dans lequel on ne peut marcher qu'avec défiance, avec humilité, avec crainte, avec péril. Il est dangereux de s'égarer en cette route, parce qu'elle n'est guère frayée et qu'on n'y trouve presque personne qui nous y serve de guide. Les réprouvés y marchent quelquefois aussi bien que les prédestinés, afin que ceux qui sont ainsi privilégiés ne se croient pas saints pour cela et qu'ils ne prennent point cette conduite extraordinaire pour une marque de leur prédestination ou pour un témoignage de leur mérite.

L'histoire sainte est pleine de grands pécheurs qui ont fait des prophéties, qui ont opéré des miracles, qui ont eu des révélations et des visions remarquables.

Les anges rebelles furent créés dans l'empyrée, dont ils ont vu l'admirable structure, et cependant ils ont été bannis pour jamais de ce bienheureux séjour : l'Incarnation leur fut révélée, et, bien loin d'avoir profité de cette connaissance, ils en firent l'occasion de leur ruine, parce que l'envie, animée de l'orgueil, ne leur permit pas d'adorer ce mystère dans lequel ils virent la nature humaine préférée à la leur. Leur

intelligence profonde leur fut pernicieuse, ils s'éblouirent de leur propre lumière ; et leur chute nous apprend combien est dangereuse la science quand elle n'est pas accompagnée de l'humilité.

Les Egyptiens virent cent prodiges opérés par le ministère de Moïse ou d'Aaron. Néanmoins ils ne se convertirent pas et, par une juste punition de leur endurcissement, ils furent noyés dans la mer Rouge.

Balaam, animé de l'esprit de Dieu et favorisé du don de prophétie, a vu dans l'avenir sa ruine future et celle de sa nation infidèle ; mais il n'a pas laissé pour cela de persévérer dans son impiété et dans sa magie.

Salomon, qui avait puisé dans les trésors de la science et de la sagesse toutes ces rares connaissances et tous ces beaux sentiments que nous admirons dans ses divins ouvrages, n'est-il pas tombé dans l'idolâtrie, et comme l'Ecriture, qui parle de son péché, ne dit rien de sa pénitence, ne donne-t-elle pas lieu de douter de son salut ?

S'il y a jamais eu dans ce monde visible quelque chose digne d'une pieuse curiosité, çà été sans doute de converser avec le Verbe incarné pendant le séjour qu'il a fait sur la terre, et de voir cet Homme-Dieu avec cette majesté qui brillait sur son visage, avec cette sagesse qui parlait par sa bouche, avec cette prudence qui régnait dans sa conduite, avec cette grâce qui accompagnait ses actions, avec cette bonté qui se manifestait par ses bienfaits, avec cette puissance qui se faisait connaître par ses miracles.

Mais les pharisiens qui ont vu toutes ces merveilles en sont-ils devenus meilleurs ? En ont-ils conçu moins de jalousie, moins de haine et moins de fureur contre cette personne adorable ? Mais encore les soldats qui furent mis à son tombeau, et qui, dans le moment de sa résurrection furent éblouis et renversés par un éclair qui sortit de sa face, et par les anges qui parurent à ses côtés, profitèrent-ils de ces merveilles et de ces visions ? Et lorsqu'ils furent revenus de leur étonnement et de leur frayeur, ne se laissèrent-ils pas corrompre par une somme d'argent pour ne pas publier ce qu'ils avaient vu et pour en supprimer la vérité.

D'où je conclus premièrement que ce ne sont point les connaissances, les lumières, ni les révélations qui nous sanctifient, mais les vertus solides, comme la patience, la justice ou la miséricorde.

Secondement, qu'il ne faut point chercher en cette vie d'autre flambeau pour nous conduire que celui de la foi ; et qu'encore qu'il y ait beaucoup d'obscurité mêlée à cette divine lumière que le Saint-Esprit allume dans notre cœur pour nous éclairer, il la faut préférer, non-seulement aux démonstrations et aux évidences, mais encore aux visions et aux révélations, conformément à la sage conduite de saint Pierre, qui nous assure dans une épître canonique, qu'il préférait ce qu'il avait lu dans l'Ecriture à ce qu'il avait vu sur le Thabor, et qu'il s'affermissait beaucoup plus sur l'infaillible témoignage de la parole divine qui avait frappé ses oreilles, que sur le prodige manifeste de cette merveilleuse transfiguration qui avait charmé ses yeux : *Firmiorem habemus propheticum sermonem cui benefacitis attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat* (I *Petr*. I).

Troisièmement, que s'il arrive qu'on reçoive de Dieu des faveurs extraordinaires, bien loin de s'en prévaloir, il faut s'en défier, en devenir plus humble, craindre d'en faire un mauvais usage et considérer qu'elles sont quelquefois accordées aux réprouvés pour servir à leur condamnation, aussi bien qu'aux saints pour opérer leur bonheur.

En dernier lieu, que la curiosité qu'on a de voir des choses prodigieuses et surnaturelles est très-dangereuse et très-blâmable, non-seulement parce que le démon s'y mêle souvent par une permission divine, et qu'elle est extrêmement sujette, comme j'ai dit, à l'illusion et à l'erreur, mais encore parce qu'il est beaucoup plus sûr de marcher dans la commune voie du salut, que d'être conduit par des routes extraordinaires, où l'on fait souvent de très-dangereuses démarches, où les directeurs les plus éclairés n'ont pas assez de lumière pour donner des conseils, où l'on ne sait presque pas distinguer les opérations du bon esprit de celles du mauvais ; où des personnes très-pieuses ont été souvent abusées et séduites pour y avoir eu trop de complaisance et pour y avoir adhéré avec trop de facilité, où l'on peut aisément concevoir de la vanité, de la présomption et de l'estime de soi-même, ce qui fait qu'on déchoit du haut rang où l'on avait été élevé, et que non seulement on perd tout le crédit qu'on avait auprès de Dieu, mais qu'on attire son indignation et qu'enfin on est rejeté de sa face.

C'est pourquoi saint Paul, après avoir fait le dénombrement de tous les dons surnaturels que Dieu distribue gratuitement aux saints et particulièrement à ceux qui travaillent au salut des âmes, afin qu'ils aient plus d'autorité sur les esprits, et plus d'empire sur les cœurs ; après avoir dit que Dieu communique aux uns l'esprit de prophétie, aux autres le pouvoir des miracles, à ceux-là l'intelligence des langues, à ceux-ci l'interprétation des écritures, il termine ce beau discours par ces remarquables paroles : *Æmulamini charismata meliora;* mes frères, dit-il, quelque précieux que soient tous ces avantages, et quelque éminentes que vous paraissent toutes ces divines prérogatives, sachez qu'il y a d'autres faveurs et d'autres grâces plus dignes de vos désirs et de vos vœux : *Et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (I *Cor*. XII). Mais lesquelles ? sinon les habitudes surnaturelles des vertus infuses, comme sont une vive foi, une ferme espérance, une ardente charité, une crainte filiale, une modestie exemplaire, une humilité profonde, une continence inexpugnable à toutes les tentations, un mépris généreux de toutes les choses temporelles, la fermeté dans les saintes entreprises, la persévérance

dans les bonnes œuvres, le zèle des âmes, le pardon des injures, la sobriété dans les festins, la patience dans les adversités, la libéralité envers les indigents, et la miséricorde envers les misérables. Ce sont les seules choses qui vous doivent donner de l'émulation, les seules qualités qui peuvent vous rendre considérables devant Dieu, les seules sciences dont vous devez être curieux, les seuls ornements capables d'embellir vos âmes, et les seules beautés par lesquelles vous pouvez plaire à l'époux céleste.

Quand je serais, dit-il ailleurs, le plus riche et le plus libéral de tous les hommes; quand je commanderais à la nature, et que par une parole je transporterais une montagne d'un lieu en un autre; quand j'aurais la science des anges, et que, plus éclairé qu'ils ne sont, je pourrais lire dans les cœurs et voir dans l'avenir ce qui n'est connu que de Dieu, si je n'avais point la charité, je ne serais rien, et tous ces rares avantages, bien loin de contribuer à ma gloire, tourneraient à ma confusion.

Que me servirait, dit saint Augustin, cet esprit sublime et pénétrant, capable de comprendre les choses les plus élevées et de sonder les plus profondes, si, négligeant la science de mon salut, j'ignorais les plus importantes et les plus nécessaires? Que me profitaient toutes ces belles connaissances que j'avais acquises par tant de veilles, si avec toutes ces lumières je ne voyais pas le péril dont j'étais menacé, et si pensant m'élever jusqu'aux astres sur l'aile de mes conceptions et de mes idées, je me précipitais dans les abîmes par le poids de mes vices et de mes erreurs, pendant, Seigneur, que vos petits aiglons, nourris dans le nid de votre Église, soutenus par la force de votre grâce, prenaient leur essor vers le ciel, et volaient jusque sur le trône de votre gloire: *Quid mihi proderat ingenium per omnes doctrinas liberales agile, cum in doctrina pietatis errarem? Aut quid oberat parvulis tuis longe tardius ingenium, cum a te non recederent?* (*August. Conf. lib.* IV, *cap. ult.*).

Fils adorable d'un Père qui vous produit en vous connaissant, occupez tellement notre esprit, qu'il ne soit curieux que de vous connaître, puisque vous avez établi sa félicité dans votre connaissance. Eclairez-nous de vos lumières, afin que nous sortions des ténèbres où l'ignorance nous a plongés, et que dans votre école nous apprenions la science de notre salut. Bannissez toutes ces vaines curiosités qui nous occupent inutilement et qui, bien loin de nous conduire à notre terme, nous en éloignent. Comme le moyen de vous trouver n'est pas de vous chercher avec la subtilité de l'esprit, mais avec la docilité du cœur, donnez-nous ce cœur soumis à tout ce que vous enseignez, ce cœur humble à qui vous vous découvrez parfaitement, ce cœur qui ne désire que de vous connaître et de vous aimer dans le temps et dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXIV.

De la prudence chrétienne

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium.

Les prêtres et les pharisiens s'assemblèrent pour délibérer sur la mort de Jésus-Christ (*S. Jean, chap.* XI).

La prudence du monde, directement opposée à la sagesse de l'Évangile, est une fausse prudence qui viole toutes les lois de la religion et de la justice, pour établir sa fortune et se procurer un bien imaginaire, dans lequel elle établit toute sa félicité. Elle ne considère pas si les moyens qu'elle prend pour arriver à sa fin sont justes; mais seulement s'ils peuvent être utiles pour parvenir à son but. Elle n'a nulle sincérité dans sa conduite, et n'emploie dans tout ce qu'elle projette que l'artifice, le déguisement et l'imposture. Elle n'étend point sa prévoyance au delà de cette vie mortelle, et n'agit qu'en vue d'un intérêt temporel à qui elle sacrifie toutes choses.

C'est contre cette fausse prudence que Dieu se déclare, quand il dit qu'il perdra la sagesse des politiques, et qu'il leur fera connaître, par de funestes expériences, qu'il n'y a point de prudence contre ses ordres éternels, et que toute sagesse qui n'est pas conforme à la sienne est une folie qui n'aboutit qu'à des fins malheureuses.

Les Juifs n'ont-ils pas été bien trompés par cette fausse prudence? Ils s'assemblent, dit l'Évangile, pour délibérer s'ils doivent faire mourir l'Auteur de la vie. Mais, ô Dieu, l'épouvantable résolution qu'ils prennent! Pour ne pas tomber entre les mains d'une puissance étrangère, ils se déterminent à se défaire de leur divin Libérateur: *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum, et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem* (*Joan.* XI).

Ce funeste conseil fut la source de leur malheur, et le motif pour lequel leur ville fut entièrement ruinée par les Romains, pour apprendre à tout le monde qu'il n'y a point de sagesse contre Dieu, et que dès là qu'on veut établir le bien temporel aux dépens du spirituel, on perd l'un et l'autre. Détestons cette fausse prudence et recourons à celle qui doit être la véritable règle de notre conduite. Eclairez-nous, divin Esprit, et communiquez-nous le don d'intelligence et de conseil, afin que nous puissions sagement nous déterminer dans nos délibérations, et que nous ne prenions jamais des résolutions contraires à vos ordres; c'est ce que nous vous demandons par l'entremise de celle qui nous a donné la Sagesse incarnée, lorsque l'ange lui dit: *Ave, Maria*, etc.

La prudence est une vertu morale qui participe à la sagesse de Dieu, et qui par une effusion de la lumière incréée dissipe nos ténèbres, résout nos doutes, nous conduit dans nos desseins, nous propose les moyens par lesquels nous pouvons heureusement arriver à notre fin, et par les conséquences qu'elle tire du passé, règle notre conduite pour le présent et pour l'avenir.

Mais comme il y a une fausse prudence et une véritable sagesse, une prudence aveugle qui ne voit rien dans l'éternité et qui n'étend

pas sa vue au delà du temps, une sagesse éclairée qui pourvoit toujours aux choses éternelles avant que de songer aux temporelles, et qui ne cherche celles-ci que comme des moyens pour arriver à celles-là; une prudence qui est née de la corruption du siècle, et une sagesse qui part de la pureté de l'Evangile, il faut judicieusement distinguer l'une de l'autre, et c'est ici que je veux combattre les erreurs de l'une par les sages maximes de l'autre.

Pour cet effet, je veux examiner deux choses que la véritable prudence considère dans toutes ses délibérations, afin de prendre de bons conseils, la fin et les moyens. Je montrerai, premièrement, quelle fin vous devez vous proposer dans toute votre conduite, et, secondement, quels moyens vous devez prendre. De quelque chose que vous délibériez, envisagez toujours la fin pour laquelle vous êtes au monde: c'est ma première considération. Prenez ensuite les moyens que vous jugerez, après une sage consultation, les plus propres pour arriver à cette fin. C'est ma seconde pensée, et voilà tout le secret de la prudence chrétienne.

PREMIÈRE PARTIE.

La fin que nous devons nous proposer dans notre conduite.

Le déréglement des hommes vient de ce qu'ils ne se proposent aucune fin dans leur conduite, et qu'ils ne pensent pas même s'il y a quelque fin qu'ils se doivent proposer. Demandez-leur pour quel motif ils agissent, à quel but ils tendent et quelle fin ils envisagent dans leurs actions : ils n'entendront presque pas ce que vous leur demandez, et ne sauront pas même quelle est cette fin dont vous leur parlez. Car enfin celui-là ne songe qu'à se nourrir, celui-ci à s'habiller; l'un à se guérir d'une maladie, l'autre à se délivrer d'une affaire; presque tous à jouir de la vie présente, comme s'il n'y en avait pas une meilleure à laquelle ils doivent tendre et pour laquelle ils doivent travailler.

Ainsi, comme la véritable prudence, dans toutes ses consultations, considère premièrement la fin qu'elle doit se proposer, et délibère ensuite des moyens il faut éclaircir, sur ce premier point, trois vérités, qui sont très-connues dans la spéculation, mais qui sont très-inconnues dans la pratique; que nous avons tous une fin, quelle est cette fin et qu'il faut toujours envisager cette fin.

Premièrement il est certain que nous avons une fin à laquelle nous devons tendre, parce qu'il est indubitable que nous avons été faits pour une fin. Nous ne serions jamais sortis de notre néant, s'il n'y avait point eu quelque motif important qui excitât la souveraine sagesse de notre Créateur à nous donner l'être; et comme rien ne peut être produit sans un principe, rien aussi ne peut être créé sans une fin. C'est une vérité qui se découvre par la seule lumière de la nature; car enfin nous n'avons point reçu l'être fortuitement et sans quelque dessein. Le hasard n'a pas ainsi assemblé nos artères et nos os; les yeux ne se sont pas ainsi placés dans la partie supérieure de nous-mêmes, comme deux flambeaux pour nous conduire; et les oreilles n'ont pas été si bien organisées pour recevoir la parole par une aventure où la raison n'a nulle part. Ce corps dont toutes les parties ont tant de proportion entre elles, cette âme qui est le principe de tant de nobles opérations, cet entendement qui forme de si belles connaissances, cette volonté qui produit de si différentes affections : tout cela ne s'est point fait par accident et sans quelque raison supérieure. En un mot, l'intelligence souveraine de la première cause, qui n'a rien fait dans la nature sans quelque fin, et qui a donné même à chaque chose une inclination naturelle d'aller à son centre ou d'arriver à son but, n'a point fait l'homme sans quelque vue et sans quelque motif éminent, c'est-à-dire sans une fin digne de sa sagesse ou proportionnée à un si grand ouvrage.

En second lieu, cette fin de l'homme n'est autre que de servir Dieu et de le posséder éternellement. Car, comme dit admirablement saint Augustin, le cœur humain est toujours dans l'inquiétude et dans le mouvement jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en Dieu, comme dans sa fin ou dans son centre : *Fecisti nos ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te* (*S. Aug.*).

Mais raisonnons, qui pourrait être la fin de l'homme si ce n'est Dieu? Ce n'est pas l'homme même, ce ne sont pas les autres créatures, il faut donc que ce soit Dieu seul; l'homme ne peut être lui-même sa fin, comme il ne peut être lui-même son principe, parce que, selon la doctrine des philosophes, l'effet est toujours distinct de sa cause, et sans une contradiction manifeste on ne peut pas dire qu'une même chose se produise elle-même. Ainsi, comme la fin est une cause, et que ce qui se fait pour la fin est l'effet, il est certain que l'homme ne peut être lui-même sa fin, comme il ne peut être lui-même sa cause; il ne peut être fait pour lui-même, comme il ne peut être produit par lui-même. Les autres créatures ne peuvent pas aussi être la fin de l'homme, parce que l'homme peut être sans toute chose créé, et ne peut néanmoins être sans quelque fin, qui détermine sa cause à le produire.

De plus, une chose ne peut être la fin de l'homme, si elle ne peut faire sa béatitude et terminer tous ses désirs. Or, il n'est point de créature, quelque parfaite qu'elle soit, qui puisse faire la félicité de l'homme et remplir tellement son cœur, qu'il ne désire rien davantage. La raison est parce qu'il n'y a point de créature qui ne soit limitée en son être, il n'y a que Dieu qui soit infini en son essence. Or, bien que le cœur de l'homme ait des bornes en lui-même, il n'en a pas néanmoins en ses désirs. Ainsi, quelque chose qu'il possède, il désire toujours quelque autre chose; et quand il aurait toutes les richesses, tous les plaisirs et tous les honneurs de la vie, il souhaiterait encore d'autres richesses, d'autres plaisirs et d'autres honneurs. Il ne serait pas même satisfait,

quand il posséderait tout le monde ; et son cœur, plus vaste que toute l'étendue de l'univers, formerait de nouveaux désirs. Comme ce fameux conquérant, qui se plaignait que la terre était trop petite pour contenter son ambition, et souhaitait qu'il y eût un autre monde, où il pût étendre ses conquêtes.

D'où je conclus qu'il n'y a que Dieu qui soit la fin de l'homme, parce qu'il y a que ce bien infini qui puisse remplir l'infinie capacité du cœur humain, et qu'après la possession de ce souverain bien, il n'y a plus rien à souhaiter, parce qu'on y trouve le parfait repos et la souveraine félicité.

Mais comment peut-on aller à Dieu ? Par deux voies, par la grâce dans ce monde, et par la gloire dans l'autre. Par la grâce, en le servant avec le secours qu'il nous donne, et avec la fidélité que nous lui devons. Par la gloire, en contemplant son essence divine, et jouissant de lui éternellement avec un plaisir infini.

Tellement que la fin de l'homme n'est autre chose que de servir Dieu et de le posséder dans l'éternité bienheureuse.

La troisième vérité que je présuppose comme indubitable est qu'il faut toujours envisager notre fin, et ne rien omettre de ce qui est nécessaire pour l'acquérir. C'est de quoi même l'on ne doit pas délibérer, et c'est ce qu'on doit tenir pour constant et pour arrêté. Il faut arriver à notre fin, quelque moyen qu'il faille prendre pour cela. Il faut mériter par notre fidélité dans le service de Dieu, le bonheur éternel où nous sommes destinés.

C'est l'unique chose qui est nécessaire dans le monde. Il est indifférent que nous ayons du bien ou que nous n'en ayons pas ; que notre naissance soit obscure ou qu'elle soit éclatante ; que notre nom soit inconnu ou qu'il vole sur les ailes de la renommée ; que nous soyons employés aux affaires de l'Etat ou que nous n'ayons aucun emploi ; que nous soyons savants ou que nous n'ayons jamais appris les sciences ni les arts. Mais il est absolument nécessaire que nous soyons bienheureux ou malheureux éternellement. Il n'y a point de milieu à prendre, et nous sommes tellement obligés de parvenir à l'éternité bienheureuse, que nous ne pouvons pas nous éloigner de cette souveraine fin sans nous précipiter dans le malheur éternel. Car, comme dit saint Augustin, la félicité est d'une nature qu'on ne peut la manquer sans tomber dans une extrême misère, et certainement, ajoute-t-il, il est bien juste que ceux qui ont refusé d'être souverainement bienheureux deviennent souverainement misérables.

Il faut donc acquérir la félicité, et l'acquérir, s'il est nécessaire, par la perte de toutes choses, par la croix, par les flammes et par toute sorte de tourments, parce qu'absolument il faut obtenir la fin et parvenir à ce terme bienheureux, quelque voie qu'il faille prendre. C'est ce qui ne peut souffrir aucune contestation, et c'est un principe duquel on ne peut disconvenir, à moins qu'on ait perdu la raison et la foi. Quoi qu'il arrive, il se faut sauver. Cela même, comme j'ai dit, ne doit jamais entrer en délibération. Vous pouvez bien délibérer si vous devez exécuter une entreprise ou l'abandonner, si vous devez vous pourvoir d'une charge ou vous en dépouiller, si vous devez entrer en religion ou vous engager dans le mariage, si vous devez mener une vie publique ou mener une vie particulière, mais jamais si vous devez vous sauver. Et bien que les philosophes aient longtemps disputé en quoi consiste le souverain bien, ils n'ont pourtant jamais douté s'il le fallait acquérir ; parce que c'est un principe connu par lui-même, qui ne peut entrer en controverse.

Ainsi, dans cette judicieuse demande qu'un homme fit au Sauveur dans l'Evangile : *Quid faciam ut vitam æternam percipiam* (*S. Marc.*, X) ? que ferai-je pour acquérir la vie éternelle ? remarquez qu'il ne demanda pas s'il devait acquérir la vie éternelle, ni même s'il fallait faire quelque effort pour cela, parce qu'il présupposait ces choses comme certaines et comme indubitables, mais qu'est-ce qu'il fallait faire, pour montrer qu'il était prêt à tout entreprendre et à tout exécuter pour ce dessein. Car enfin, disait-il, il faut que je me sauve : tout le reste m'est indifférent, cette seule chose m'est nécessaire, que je me sauve. De plus, tout ce qui est nécessaire pour mon salut, il faut que je le fasse, de quelque nature qu'il puisse être, soit qu'il soit difficile ou qu'il soit aisé ; soit qu'il soit agréable ou qu'il soit incommode, sans avoir égard à mes inclinations ni à mes répugnances, parce que cette seule chose m'est singulièrement importante et qu'enfin il faut que je me sauve, quelque chose qu'il me faille faire pour cela.

De là vient qu'on ne délibère jamais de la fin ni des moyens en général, parce que, s'il y a une fin, il faut qu'il y ait des moyens pour y arriver, et si l'on veut efficacement la fin, il faut nécessairement vouloir les moyens qui sont propres. Ainsi l'on ne délibère pas s'il se faut sauver, ni s'il faut faire quelque chose pour cela, mais seulement de ce qu'il faut faire ; et c'est dans cette inquisition que consiste proprement, comme nous verrons dans la suite de ce discours, tout l'exercice de la prudence.

Il est donc incontestable qu'il faut parvenir à notre fin, et prendre les voies qui conduisent à ce terme bienheureux où se trouve le repos éternel. Plût à Dieu que cette vérité fût tellement imprimée dans le cœur de tous les hommes, qu'elle fût toujours présente à leur esprit. Ils doivent connaître la vanité de toutes les choses humaines, et savoir que ce n'est pas pour ces choses qu'ils sont nés, mais pour d'autres incomparablement plus solides et infiniment plus précieuses. Il faut qu'ils entendent que ce n'est pas pour être laboureurs, ou marchands, ou magistrats, ou gendarmes, qu'ils ont reçu l'être, mais pour servir Dieu et jouir de lui éternellement.

C'est à quoi pourtant ils songent le moins. Comme s'ils n'avaient été faits que pour ce monde, ils n'ont des soins et des empressements que pour ce monde. Ils n'élèvent

presque jamais les yeux vers ce bienheureux séjour, où consiste leur félicité, et vers lequel ils devraient se porter avec toute l'ardeur de leurs affections, avec toute l'impétuosité de leurs forces. C'est l'unique fin pour laquelle ils ont reçu l'être, et l'unique but qu'ils doivent envisager dans toute leur conduite. C'est là néanmoins où presque jamais ils ne visent, et c'est de quoi même ils ne s'avisent pas. Voyez comment ils se comportent dans leurs entreprises et dans leurs projets. Font-ils jamais cette réflexion, si ce qu'ils entreprennent ou qu'ils projettent les conduit à la vie éternelle ou les en éloigne, si l'attachement qu'ils ont à la terre ne les empêche pas d'aller au ciel, si l'ambition qui les ronge n'est pas directement opposée à l'Evangile, si leur avarice n'est pas un obstacle à leur salut, si les intérêts de leur conscience s'accordent avec les progrès de leur fortune, et si des plaisirs de cette vie ils peuvent passer aux délices de l'éternité.

Ah! chrétiens, où est votre prudence? où est votre conseil? Vous êtes si éclairés dans les choses temporelles, et d'où vient que vous vous aveuglez ainsi dans les éternelles, qui vous sont d'une conséquence infinie? Quand vous formez un dessein, vous êtes si ingénieux pour trouver les moyens de l'exécuter! quand vous avez un but, vous savez si bien prendre les voies pour y arriver! Mais pouvez-vous former un autre dessein; pouvez-vous avoir un autre but que de vous sauver? N'est-ce point la seule affaire que vous ayez dans le monde, et la seule fin pour laquelle vous êtes au monde? Cependant songez-vous à cette affaire? Employez-vous les moyens nécessaires pour arriver à cette fin? Mais plutôt ne prenez-vous pas toutes les routes qui vous éloignent de ce terme, où doivent tendre toutes vos courses, toutes vos pensées, tous vos désirs et tous vos efforts?

Vous savez qu'il n'y a point d'autre voie pour arriver à la vie éternelle que l'humilité, la mortification et la pratique des bonnes œuvres. Mais vous avez un orgueil caché, qui fait que vous méprisez tout le monde, et que vous désirez néanmoins ardemment d'être honoré de tout le monde. Vous voulez tout accorder à vos désirs, et vous ne pouvez pas vous résoudre à faire quelque violence à vos mauvaises inclinations. La moindre difficulté qui se présente dans l'ouvrage de votre salut vous effraie, et vous renoncez à la pratique des vertus chrétiennes, parce qu'elles vous paraissent un peu austères. Vous n'ignorez pas que vous fréquentez une compagnie qui est pour vous une occasion perpétuelle de tomber dans le péché, que vous entretenez une habitude qui ne s'accorde pas avec la fidélité que vous devez à votre Dieu, que vous nourrissez dans votre cœur une inimitié secrète qui blesse notablement votre conscience, que vous avez acquis du bien injustement, et que vous ne pouvez pas le retenir sans vous damner, que vous lisez des livres défendus et capables de vous pervertir et de vous corrompre. Cependant vous ne laissez pas de fréquenter cette compagnie, d'entretenir cette habitude, de nourrir cette inimitié, de retenir ce bien, et de lire ces mauvais livres. Avouez donc que vous ne reconnaissez point la vie éternelle pour votre fin, et que vous n'avez point la volonté d'y arriver, puisque vous ne faites rien qui seconde ce dessein, et que vous faites tout ce qui est capable de le renverser. Personne ne veut efficacement une fin, quand il rejette les moyens propres pour cette fin, et singulièrement, lorsqu'il prend des moyens opposés à cette fin.

Néanmoins quelque déréglée que soit votre conduite, vous tombez d'accord de cette vérité fondamentale, qu'il se faut sauver. Voyez donc comme vous combattez dans la pratique une vérité que vous tenez incontestable dans la spéculation. Tous les hommes disent qu'il se faut sauver : c'est un principe duquel ils conviennent tous dans leurs paroles, et contre lequel ils se déclarent presque tous dans leurs actions. Considérez la vie qu'ils mènent, quelle conformité y remarquez-vous avec cette maxime qu'ils ont si souvent à la bouche, qu'il se faut sauver? Ces désirs insatiables qu'ils ont de s'enrichir aux dépens d'autrui, ces entreprises violentes qu'ils font de s'élever sur la ruine de leurs voisins, ces emportements furieux, ces haines irréconciliables, ces amours impudiques, ces conversations licencieuses, ces commerces défendus, ces passions infâmes auxquelles ils s'abandonnent, et tous ces autres déréglements qui se remarquent dans leurs mœurs ne sont-ils pas des arguments qui concluent à la damnation plutôt qu'au salut?

Ils disent qu'il se faut sauver, et ils font tout ce qui est capable de les perdre. S'il se faut sauver, pourquoi ne fait-on pas ce qui est nécessaire pour se sauver. Si la vie éternelle est la fin de l'homme, pourquoi l'homme ne tend-il pas à cette fin, et pourquoi ne prend-il pas le chemin pour y arriver? Peut-il se proposer une meilleure fin que celle-là, et ne s'égare-t-il pas infiniment s'il s'éloigne de ce terme?

Quelque chose qu'on fasse on a toujours un but : autrement on serait moins raisonnable que les animaux qui ont toujours une fin à laquelle ils tendent, comme il paraît par l'uniformité de leurs mouvements et par le choix des moyens qu'ils prennent pour arriver à leur but. Mais quelle est votre fin? Est-ce d'arriver à la vie éternelle? Nullement, puisque vous ne faites rien dans cette vue, et que vous faites tout ce qui peut vous éloigner de cette vie bienheureuse. Non, vous n'avez point d'autre but que d'avancer votre fortune, d'agrandir votre maison, de vous rendre considérable par votre crédit ou par votre argent, de vivre dans l'abondance, dans l'honneur ou dans la volupté. Vous vous formez je ne sais quelle félicité imaginaire qui ne servira qu'à vous rendre malheureux éternellement. Vous voulez être bienheureux, et vous ne le devenez jamais, parce que vous établissez votre béatitude, où elle n'est pas, et que

vous y voulez arriver par des voies qui n'y conduisent pas.

L'expérience vous apprend que votre bonheur n'est pas en ce monde, et la foi vous enseigne que vous ne le devez attendre que dans l'autre. Vous avouez vous-même, dans les disgrâces qui vous arrivent incessamment, que vous êtes appelé de cette vie misérable à une vie plus heureuse; que ce monde n'est qu'un passage à l'éternité, et qu'enfin il faut arriver à ce terme où vous espérez la fin de tous vos maux et la jouissance de tous les biens.

Tellement qu'il se fait je ne sais quelle contradiction en vous-même. Forcé par la vérité, à laquelle vous ne pouvez pas contredire, vous dites qu'il se faut sauver; et dans le même temps vous ajoutez, par je ne sais quelle perversité de votre âme, que vous ne le voulez pas. Bien loin que vous le vouliez, vous avez une volonté toute contraire: car enfin on ne dit pas qu'un homme veuille se délivrer d'une maladie quand il refuse le remède et qu'il fait tout ce qu'il peut pour irriter son mal; ni qu'un autre qui se met en voyage, prétende aller vers l'Orient, s'il prend une route opposée et s'il marche vers le pays où le soleil se couche. Sachez que vous arriverez où va le chemin que vous prenez: si vous prenez le chemin du paradis, vous y parviendrez; et si vous suivez la route de l'enfer, c'est là infailliblement où vous aboutirez, parce que c'est un ordre établi par la Providence et clairement signifié dans l'Ecriture, que vous moissonnerez ce que vous aurez semé, que vous finirez comme vous aurez commencé, et que vous mourrez comme vous aurez vécu. De sorte que si vous menez une mauvaise vie, vous ferez une mauvaise mort; si vos commencements sont bons, vos progrès le seront aussi, et votre fin de même; si vous semez des choses corruptibles, vous ne moissonnerez que de la corruption; et si vous ne songez qu'aux biens périssables, vous ne jouirez jamais des biens éternels.

Voyez donc quelle résolution vous devez prendre. Il s'agit de régler votre conduite par la direction de la prudence. Pour cet effet, il faut savoir quelle est votre fin, et juger par là quels moyens vous devez employer. Sondez votre cœur, et demandez-vous à vous même si la vie éternelle est la fin que vous envisagez, ou si vous avez un autre but? S'il est vrai que vous ayez un autre but, il faut donc que vous abandonniez l'espérance de la félicité, que vous renonciez à votre christianisme, que vous effaciez le caractère d'enfant de Dieu, qui vous donnait un véritable droit à l'héritage de la gloire, et que, ne voulant rien faire pour mériter le bonheur éternel, vous ne prétendiez point d'autre partage après cette vie que l'éternité malheureuse.

Si ces propositions vous donnent de l'horreur, et si vous protestez que vous n'avez point d'autre dessein que d'opérer votre salut, il faut donc songer aux moyens nécessaires à cette fin, et c'est de là que la consultation tire son origine; car après avoir connu la fin, on délibère des moyens, et l'on demande comme ce judicieux homme dont j'ai parlé : *Quid faciam ut vitam æternam percipiam* (*Marc.*, X)? Que ferai-je pour acquérir la vie éternelle? J'ai parlé de la fin, parlons maintenant des moyens; et c'est ici que la prudence chrétienne doit triompher de la prudence mondaine.

DEUXIÈME PARTIE.

Les moyens dont il faut délibérer pour arriver à notre fin, conformément aux règles de la prudence chrétienne, par lesquelles on combat les fausses maximes de la prudence mondaine.

Saint Thomas prouve (*S. Thom. et Aristot.* VI *Ethic.*, *cap.* 2), selon la doctrine d'Aristote, que la consultation ne tombe que sur les moyens, et qu'on ne délibère jamais de la fin; parce que la fin est un principe connu par lui-même, et qu'il ne faut point le révoquer en doute. Ainsi le principal exercice de la prudence consiste dans l'élection des moyens; et pour ne pas se méprendre dans ce choix, voici quelques observations importantes.

Premièrement, la consultation ne tombe jamais sur les choses mauvaises, car il est assez constant qu'il les faut rejeter; mais l'unique motif pour lequel on entre en délibération est que, parmi plusieurs bonnes choses qui se présentent, on fasse le choix de celles qu'on juge meilleures.

Voyez donc comme l'on abuse de la consultation, qui est une chose toute divine! avec quelle impiété on délibère des moyens pour arriver à une mauvaise fin, pour opprimer un pauvre, dépouiller un orphelin, ruiner une veuve, persécuter un innocent, corrompre l'intégrité d'un juge, vaincre la constance d'une fille chaste, noircir la réputation d'un homme de mérite, qui, par l'estime qu'il s'est acquise dans le monde, donne de l'ombrage à un envieux, renverser la fortune d'un voisin et s'élever sur ses débris! c'est à quoi s'occupe la prudence mondaine, c'est l'abus impie qu'on fait de l'esprit et du jugement. Ne vaudrait-il pas mieux être privé de ces nobles facultés que d'en faire de si mauvais usages? Faut-il que l'homme ne soit ingénieux qu'à sa ruine et à celle des autres! faut-il qu'il n'ait des lumières que pour s'aveugler, et qu'il ne prenne des conseils que pour se perdre? Il n'a reçu de Dieu l'esprit et le jugement que pour connaître la vérité et pour découvrir le bien; cependant il ne s'en sert que pour introduire le mensonge et pour inventer quelque nouvelle malice.

En second lieu, comme la fin doit être bonne, puisqu'elle n'est autre chose que le bien même, les moyens, qui lui doivent être toujours proportionnés, doivent être bons aussi. Mais tout est perverti par cette fausse prudence qui règne dans le monde. Car enfin, qui se propose une bonne fin? qui entre en consultation pour chercher de bons moyens? qui délibère comment il pourra

parvenir à la félicité éternelle, comment il pourra vaincre une mauvaise habitude qui le fait sans cesse retomber dans le péché, comment il pourra se défaire d'une mauvaise compagnie licencieuse qui le dérègle et qui le damne, comment il pourra soulager une famille qu'une mauvaise affaire a réduite dans la dernière indigence, comment il pourra délivrer un prisonnier qui gémit depuis longtemps dans la captivité par la persécution d'un créancier, comment il pourra sauver une fille qui va faire naufrage de sa pudeur à cause de la nécessité qui la presse, ou d'un libertin qui la sollicite?

C'est de quoi l'on ne délibère presque jamais. Mais ce qui tombe le plus souvent en consultation est comment on pourra contenter une passion, satisfaire une brutalité, se venger d'une injure, monter dans une dignité par le renversement de celui qui la possède, étendre son domaine par la diminution de celui de son voisin, devenir bientôt riche par quelque moyen ingénieusement inventé ou par quelque ruse secrètement pratiquée; c'est de quoi l'on délibère dans le monde. On ne demande pas si cela est bon ou mauvais, permis ou défendu; mais quelle couleur on lui peut donner, de quel prétexte on le peut couvrir, par quelle apparence de justice ou de piété on peut justifier la chose du monde la plus injuste et la plus impie. C'est de quoi il s'agit dans la plupart des consultations humaines. C'est là qu'on met l'adresse, l'invention, la prudence et la fine politique, de sorte que, comme Dieu proteste dans l'Ecriture qu'il détruira la sagesse du monde qui est opposée à la sienne, il ne faut pas s'étonner si l'on voit parmi les hommes tant de desseins renversés, tant de conseils confondus, tant de mauvais succès dans les entreprises, et tant de funestes issues dans les affaires.

En troisième lieu l'on ne délibère point des moyens nécessaires à la fin, comme s'il faut embrasser la foi, recevoir le baptême, remédier au péché par la pénitence, garder les commandements, parce que ces choses sont indispensables et que sans balancer il faut s'y résoudre, si l'on veut arriver à la félicité. Ainsi voyons-nous que ces trois jeunes Hébreux, dont parle Daniel, répondirent au roi Nabuchodonosor qui leur commandait d'adorer une idole, que c'était en vain qu'on leur faisait cette proposition, qu'ils n'avaient point à délibérer là-dessus et qu'ils étaient déterminés à ne point commettre cette impiété : *Non oportet nos de hac re respondere tibi* (*Dan.*, III).

Mais parce qu'il y a dans la vie plusieurs choses qui ne sont pas absolument nécessaires au salut, c'est ce qui donne lieu à la délibération dont je parle, afin de faire l'élection de celles qui peuvent être plus utiles et plus proportionnées à notre fin.

La quatrième chose que je remarque est qu'il ne faut pas considérer seulement les moyens en eux-mêmes ni par rapport à la fin, mais encore singulièrement à notre égard et par la convenance qu'ils ont à la disposition où nous sommes. C'est pourquoi David, se préparant au combat contre Goliath, ne put pas se servir des armes de Saül, parce qu'elles ne lui étaient pas propres (I *Reg.*, XVII). Pour ce sujet, il ne faut pas toujours argumenter sur l'exemple des autres; car on en tire quelquefois des conséquences très-mauvaises, comme lorsqu'on dit que plusieurs se sont sauvés dans l'état du mariage; que plusieurs ont conservé leur intégrité dans l'administration de la justice; que plusieurs ont été fidèles à Dieu aussi bien qu'au prince dans les emplois de la guerre; que plusieurs se sont bien comportés dans les finances, dans les magistratures et dans les affaires publiques. Car enfin il ne faut pas regarder ces choses en général et sur des raisons communes, mais en particulier et sur des considérations qui nous sont propres. C'est pourquoi chacun se doit connaître et fonder sur cette connaissance de soi-même le choix des moyens qui lui conviennent davantage, les examinant sans préoccupation, et par une judicieuse élection prenant ceux qui ont plus de proportion avec lui et qui peuvent plus facilement le conduire à sa fin.

Mais voici les deux principales erreurs où tombent ordinairement les hommes dans le choix des moyens. Les uns subordonnent la fin aux moyens, et les autres préfèrent les moyens à la fin.

Premièrement, ceux-là se trompent qui subordonnent la fin aux moyens, et non pas les moyens à la fin. Car ils ne vont pas directement à Dieu, mais ils attirent Dieu vers eux. Ils ne veulent pas s'accommoder à la volonté de Dieu, mais ils veulent qu'il s'accommode à la leur, comme font ceux qui se déterminent premièrement à quelque état ou à quelque emploi, dans lequel ensuite ils prétendent servir Dieu et faire leur salut, parce qu'ils doivent avant toute autre chose envisager leur fin, c'est-à-dire le service de Dieu et le salut de leur âme, et voir après si cet état ou cet emploi qu'ils prennent peut les conduire à cette fin ou les en éloigner.

Mais, en second lieu, ceux-là se trompent encore davantage qui préfèrent les moyens à la fin, les choses temporelles aux spirituelles, et les périssables aux éternelles. C'est l'impie et la détestable conduite des politiques et presque de tous les hommes qui préfèrent l'Etat à la religion et qui font servir la religion à l'Etat; qui ne se gouvernent point par les conseils de la sagesse divine, mais seulement par les maximes d'une prudence mondaine; qui ne suivent que les mouvements de l'ambition et de l'intérêt, qui dans les délibérations, dans les entreprises et dans les projets, ne considèrent pas ce qui est licite ou illicite, ce qui plaît à Dieu ou ce qui lui déplaît, ce qui sert ou ce qui nuit au salut; mais ce qui est commode, profitable ou glorieux. Se présente-t-il un emploi? si l'on y peut gagner de l'argent, on ne se met point en peine si l'on y peut servir Dieu. Peut-on avoir par quelque moyen un bénéfice ou une charge? on n'examine pas si ce moyen est

permis ou défendu, mais s'il est propre pour parvenir à cette fin. A-t-on soin de l'education d'un enfant? on demande s'il profite dans les lettres ou dans les arts, s'il a de l'esprit ou du cœur, s'il est propre pour la robe ou pour l'épée? Mais s'il est dévot, modeste, vertueux, c'est de quoi l'on ne s'enquête pas. Si l'on veut prendre un mari ou une femme, on fait de grandes inquisitions du bien, de la qualité, de l'alliance; mais pour ce qui regarde la piété, le salut de l'âme et le bon plaisir de Dieu, c'est de quoi l'on ne s'informe pas.

Ce fut par le principe de cette prudence humaine que Loth choisit Sodome pour son séjour (*Gen.*, XIII), n'ayant égard qu'à la commodité du lieu, et ne considérant pas la malice des habitants, ce qui fut cause qu'il perdit tout ce qu'il possédait, et qu'il faillit même périr dans l'embrasement de cette ville. Car il arrive par un juste jugement de Dieu qu'en préférant le bien temporel au spirituel, on perd l'un et l'autre.

C'est ainsi que Jéroboam perdit la couronne d'Israël, et pour lui et pour toute sa postérité (III *Reg.*, XII). Car ce prince craignant que si le peuple allait à Jérusalem pour y adorer Dieu, il ne se retirât de sa domination et ne se rangeât sous celle du roi de Juda, à qui cette ville appartenait, il s'avisa, par une détestable politique, d'ériger un temple dans la capitale de son royaume, et d'y exposer des veaux d'or pour être adorés comme des dieux; afin que le peuple, naturellement porté à la superstition, trouvant chez lui des idoles en état de recevoir des adorations, ne fût plus sollicité par un motif de religion d'aller ailleurs rendre son culte à une autre divinité. De sorte qu'ayant par ce moyen introduit l'idolâtrie dans son royaume, il attira tellement sur lui et sur toute sa famille la colère de Dieu, que le sceptre lui fut ôté et toute sa race éteinte, pour servir d'enseignement aux hommes et leur apprendre qu'en vain ils prétendent avancer leurs affaires aux dépens de celles de Dieu, qu'ils n'arriveront jamais à leurs fins par des voies si iniques, que Dieu fera naître mille secrets obstacles à leurs desseins, et qu'enfin il réduira tous leurs projets en fumée.

Nous en avons encore un exemple remarquable dans la personne du grand Constantin. Sitôt que cet empereur commença de faire fleurir la religion chrétienne, ne fut-il pas le plus heureux monarque de la terre, et marchant sous l'étendard de la croix, ne triompha-t-il pas de tous ses ennemis? Ne remporta-t-il pas de mémorables victoires sur les puissantes armées de Maxence et de Licinius, ses concurrents et ses compétiteurs à l'empire? Mais qui interrompit le cours de ses prospérités, et qui fit naître ces désordres effroyables qui arrivèrent dans sa maison et dans son Etat, lorsque prévenu par la médisance et poussé par la jalousie, il trempa ses mains dans le sang des plus grands seigneurs de sa cour, et fit mourir les deux personnes les plus proches et les plus chères qu'il eût au monde, c'est-à-dire l'impératrice Fausta, sa seconde femme, et l'incomparable Crispus, son fils aîné? Qui fut la cause de ces malheurs dans le sentiment des plus judicieux écrivains? sinon l'édit par lequel il rétablit une partie des superstitions païennes, et par lequel il ordonna qu'on eût recours dans les délibérations importantes aux augures et devins, non qu'il ne reconnût la vanité de ces prédictions et l'impiété de ces sortiléges, mais par une lâche complaisance envers les Romains, qui se plaignaient de voir leurs anciens usages abolis, leurs cérémonies décriées, leurs temples abandonnés et le christianisme triompher de la religion de leurs pères.

Ne sait-on pas que Dieu qui avait élevé ce prince à l'empire du monde pour établir la religion chrétienne sur les ruines du paganisme, fut tellement irrité de cette lâcheté qu'il mit en désordre toute sa famille, par une juste punition de ce qu'il avait déréglé son Eglise, en confondant les saints mystères avec de si détestables impiétés, afin que tous les princes chrétiens apprennent de là qu'il n'y a point de considération d'Etat qui les doive jamais obliger à faire des édits contraires aux lois divines, parce que Dieu, comme il est assez puissant pour affermir leurs couronnes, quand elles sont ébranlées, ne l'est pas moins pour les briser, lorsque pour les maintenir par des raisons humaines et par des maximes politiques ils violent ses ordres et méprisent ses intérêts.

Mais qui doute que ces malheureux accidents, qui mirent cet empereur dans la dernière désolation, n'eussent eu de plus étranges suites, s'il ne fût revenu à lui et s'il ne se fût réconcilié avec Dieu, par la sage remontrance des prélats qui l'obligèrent, pour l'expiation de ses péchés, d'abolir par de nouveaux édits tout ce qui restait de superstition dans l'empire, et de faire de belles ordonnances en faveur de l'Eglise et pour l'augmentation de la foi chrétienne.

Mais quoi! les mêmes moyens que les hommes emploient pour acquérir ou pour conserver quelque bien temporel aux dépens du spirituel servent à Dieu comme d'instruments pour opérer des effets contraires, comme l'Ecriture sainte le remarque en plusieurs rencontres et singulièrement dans la délibération que prirent les enfants de Jacob de se défaire de leur frère Joseph, pour éluder l'effet de ses révélations; dans la cruauté que Pharaon exerça pour empêcher la multiplication des Hebreux et pour en diminuer les forces; dans le conseil que prit Saül de persécuter David, pour se maintenir sur le trône; et plus particulièrement encore dans la résolution que prirent les Juifs de faire mourir Jésus-Christ, pour ne pas donner lieu aux Romains de venir usurper leur royaume, puisque ce fut l'origine de leur malheur et le sujet pour lequel ils tombèrent sous la puissance des Romains, qui, pour venger cet attentat, allèrent assiéger et ruiner leur ville.

Car, comme dit le grand pape saint Grégoire, c'est ainsi qu'on exécute les arrêts de

Dieu, lorsqu'on prétend les éluder, et qu'enfin on se trouve accablé sous les ruines d'un dessein qu'on a formé contre les ordres de la Providence : *Sic divinum consilium dum evitatur, impletur* (*Greg.*, *lib.* II *Mor.*).

Il n'y a point de sagesse, dit Salomon, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre Dieu : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (*Prov.* XXI).

Esprits artificieux et malins, c'est en vain que vous inventez mille moyens injustes pour parvenir à vos mauvaises fins. Cet œil qui ne se ferme jamais voit toutes vos finesses, il pénètre vos desseins les plus cachés, il entre dans vos délibérations les plus secrètes, il renverse tous vos projets, quand ils lui sont injurieux ou qu'ils ne s'accordent pas avec ses volontés : *Qui comprehendit sapientes in astutia eorum, et consilia pravorum dissipat* (*Job*, V).

Car il faut que l'esprit intérieur se laisse conduire par l'intelligence supérieure qui le domine. S'il résiste, il faut nécessairement qu'il succombe sous le poids d'une puissance qui est infiniment au-dessus de lui. Il faut que l'homme, s'il lui reste quelque rayon de bon sens, se laisse conduire par l'esprit de Dieu, qui est la véritable règle de sa conduite. Autrement il a beau consulter, résoudre, entreprendre, exécuter, ses conseils seront faux, ses résolutions vaines, ses entreprises malheureuses et ses exécutions funestes.

Je finis par quelques avis importants que nous donne la prudence chrétienne pour prendre de bons conseils dans toutes nos délibérations

Premièrement, il faut recourir à Dieu, et le prier qu'il lui plaise illuminer notre entendement et déterminer notre volonté au parti qui lui sera le plus agréable et qui nous sera le plus avantageux, lui disant avec le roi Ezéchias : *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te* (*Paralip.*, XX) : Ne sachant pas ce que nous devons faire, nous n'avons point d'autre recours qu'à vous, grand Dieu, et c'est de vous seul que nous attendons de bons conseils.

Secondement, consultez quelque sage personne et réglez-vous sur son jugement. Car encore qu'elle se puisse tromper dans le conseil qu'elle vous donne, vous ne pouvez pas néanmoins vous méprendre en suivant son avis, parce que vous agissez prudemment et que vous suivez même l'ordre de la Providence, qui dans la conduite des hommes, subordonne les uns aux autres, pour éclairer les uns par le ministère des autres et les conduire tous à leur fin, les uns par la direction des autres.

Considérez, en troisième lieu, si un inconnu, dans une pareille délibération, vous demandait sincèrement ce qu'il faudrait faire pour la plus grande perfection de son âme ou pour la plus grande sûreté de son salut, quel conseil vous lui donneriez ; et le même conseil que vous lui donneriez, prenez-le pour vous ?

Tâchez aussi de sonder le cœur de votre juge et de prévoir le jugement qu'il portera sur le choix que vous aurez fait. Car, comme c'est votre propre cause, et que vous n'en êtes pas le juge, vous ne devez pas vous arrêter au jugement que vous en pouvez faire vous-même, mais vous régler sur celui que Jésus-Christ en fera un jour, lorsqu'avec toute la majesté de sa gloire il viendra juger les hommes.

Mais, enfin, demandez-vous à vous-même si vous étiez sur le point de mourir, quelle résolution voudriez-vous avoir prise dans la délibération présente, et jugez de là quelle élection vous devez faire. C'est à la mort que les yeux s'ouvrent et qu'on voit clairement la vérité ou la vanité de toutes choses. Outre que la souveraine prudence de l'homme consiste à se conduire d'une manière qu'il n'en ait point de regret au départ de ce monde, et qu'il n'en reçoive point de reproche au jour du jugement, entrez dans le sentiment de ceux qui vont finir leurs jours ; profitez de la douleur qu'ils ont de leur mauvaise conduite, et tirez de là, sur le sujet dont vous délibérez, un bon conseil.

Quelle folie d'embrasser une chose qu'on détestera un jour, et de faire un choix duquel on se repentira toute l'éternité ! Mais quelle sagesse de ne résoudre jamais aucune chose que nous puissions nous reprocher un jour, et de prendre, dans toutes nos délibérations et dans toutes nos entreprises, les moyens les plus proportionnés à notre fin et les voies les plus assurées pour arriver à la félicité, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXV.

DE LA PROSPÉRITÉ.

Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis.

Malheur à vous qui êtes maintenant dans la joie, parce que vous serez un jour dans la douleur (*S. Luc, chap.* VI).

Les maximes du monde sont toujours opposées à celles de l'Evangile, parce que l'esprit du mensonge suggère celles-là et que l'esprit de la vérité inspire celles-ci. Cette opposition se remarque singulièrement sur le sujet de la prospérité et de la disgrâce. Le monde estime bienheureux ceux qui sont dans la prospérité, et malheureux ceux qui sont dans la disgrâce. Mais l'Evangile ne convient pas de cela : il établit le bonheur dans la disgrâce et le malheur dans la prospérité mondaine. Bienheureux, dit-il, ceux qui souffrent; malheureux ceux qui se réjouissent : *Beati qui lugent; væ vobis qui ridetis nunc.*

C'est le Verbe incarné qui parle de la sorte, et qui n'est pas moins infaillible dans cet oracle qu'il prononce que lorsqu'il a révélé le mystère de sa génération éternelle et l'union hypostatique qui se trouve entre sa personne divine et sa nature humaine. Il emploie toute l'autorité de sa parole pour nous persuader qu'il y a du bonheur dans l'adversité et du malheur dans la prospérité

de ce monde. Bienheureux, dit-il, ceux qui pleurent; malheureux ceux qui se réjouissent. Cependant, si vous êtes dans l'abondance et dans la joie, vous vous estimez bienheureux et vous vous félicitez vous-même de votre bonne fortune. Mais si vous êtes dans l'indigence et dans la douleur, vous déplorez votre sort et vous vous croyez malheureux.

N'est-ce pas contredire le témoignage de Jésus-Christ et combattre la vérité de cet oracle : *Beati qui lugent; væ vobis qui ridetis nunc*, ou plutôt n'est-ce pas abjurer votre foi? parce que vous êtes tellement obligé de croire toutes les choses qui vous ont été révélées, que s'il y en a une seule à qui vous refusiez votre créance, vous abandonnez entièrement votre foi; vous cessez d'être chrétien.

Revenez donc aujourd'hui de votre erreur, faites-une nouvelle profession de foi et dites : Mon Dieu, je me suis trompé jusqu'ici; j'ai cru qu'il n'y avait du bonheur que dans la prospérité, je l'ai désirée, je l'ai cherchée et je l'ai considérée comme le seul objet de ma félicité présente, parce que je la regardais avec les yeux du monde, et non pas avec les vôtres. Je n'y voyais pas les maux que vous y découvrez, et c'est pour cela que j'y courais aveuglément. Il en est ainsi de l'adversité : je la fuyais, et lorsque je ne pouvais point m'en défendre, je m'en affligeais et ne pouvais presque pas m'en consoler; parce que je la regardais comme une aventure malheureuse et que je n'y découvrais pas les biens que vous y renfermez. Mais comme vous êtes infiniment plus éclairé et plus pénétrant que je ne suis, comme vous êtes infaillible dans le jugement que vous faites des choses et dans le témoignage que vous en rendez, je reconnais mon illusion et je confesse, puisque vous le déclarez ouvertement, que ceux qui jouissent de la prospérité sont malheureux, et que ceux qui souffrent patiemment l'adversité sont bienheureux. Je parlerai de la prospérité dans ce discours et de l'adversité dans l'autre, après mon recours à la grâce du Saint-Esprit, par l'entremise de sa bienheureuse Épouse. *Ave, Maria.*

Il y a cette notable différence entre la justice originelle et la justice réparée, que celle-là conduisait l'homme à la félicité par des voies aisées, agréables et délicieuses. Il fût arrivé à la gloire par les honneurs, à l'abondance par les richesses, au plaisir par les délices; il fût passé d'un paradis à l'autre, et il eût été bienheureux sur la terre avant que de l'être dans le ciel.

Mais le péché, qui porte le dérèglement avec lui, a changé cet ordre, et soit que Dieu veuille châtier notre rébellion, soit qu'il veuille nous détacher de ce monde, soit qu'il veuille nous conformer à notre chef, il nous mène par des routes étroites, difficiles, épineuses. Il veut que nous arrivions à notre fin par des moyens entièrement opposés; et pour faire admirer son procédé, il nous conduit à la vie par la mort, à la liberté par la servitude, à la lumière par l'obscurité, au plaisir par la douleur, à l'abondance par le dépouillement, à la gloire par l'humiliation.

Ainsi nous voyons dans l'Évangile les misérables canonisés et les heureux anathématisés, parce que le bonheur temporel de cette vie se change en un malheur éternel, et le malheur temporel en un bonheur éternel.

Sur ce principe je montrerai, dans le discours suivant, qu'au lieu de nous affliger de l'adversité, nous devons nous en réjouir comme d'une bonne fortune, parce qu'elle est la véritable marque d'une âme prédestinée; et sur ce même principe je ferai voir aujourd'hui qu'au lieu de nous réjouir de la prospérité, nous devons nous en affliger comme d'une grande disgrâce, parce qu'elle est ordinairement le signe funeste d'un homme réprouvé.

Cette proposition vous étonne, et j'avoue qu'elle ne s'accorde pas avec l'inclination naturelle des hommes, qui ne font ordinairement des vœux que pour leur prospérité. C'est néanmoins une vérité que j'établis sur deux solides fondements, qui feront les deux parties de mon discours : sur l'autorité et sur le raisonnement. Je ferai voir en premier lieu, par des témoignages infaillibles tirés des Écritures saintes, et secondement, par des raisons convaincantes, que la prospérité de ce monde est une marque de réprobation, qu'on ne va point d'un paradis à l'autre, et que ceux qui sont heureux en cette vie seront malheureux en l'autre. C'est une doctrine qui donnera de la terreur aux uns, mais qui fera la consolation des autres, et qui demande toute l'attention des uns et des autres.

PREMIÈRE PARTIE.

On prouve, par le témoignage de l'Écriture, que la prospérité de ce monde est une marque de réprobation.

Le prophète parlant des impies, à qui toutes choses réussissent selon leurs souhaits : Mon cœur, dit-il, s'est animé d'indignation et de zèle, quand j'ai considéré la paix des pécheurs et l'heureux succès de toutes leurs entreprises : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns* (*Ps.* LXXII). Il semble qu'ils soient invulnérables à tous les traits de la fortune, le ciel n'a pour eux que de favorables regards, ils ne souffrent point de fâcheux accidents, et ils ne sont point exercés, comme les autres hommes, par les adversités et par les disgrâces.

Voilà leur prospérité. Mais écoutez ce qu'il ajoute : *Quomodo facti sunt in desolationem? Subito defecerunt, perierunt propter iniquitatem suam.* Comment sont-ils déchus de cet heureux état? Ils sont tombés en un moment dans la dernière désolation, et leur félicité passagère s'est d'abord changée en un malheur éternel.

Voilà leur réprobation. Il déclare donc ouvertement que les heureux du siècle sont réprouvés, qu'ils n'ont point d'autre partage que le bonheur de la vie présente, et qu'ils doivent être malheureux éternellement.

C'est l'interprétation que donne saint Augustin à ce passage. La prospérité, dit-il, les aveugle tellement qu'ils ne voient pas le péril qui les menace; ils ne s'avisent pas même qu'ils soient mortels; mais une mort funeste leur est inévitable, et leurs beaux jours seront bientôt suivis d'une nuit éternelle, lugubre et malheureuse : *Certa mors et æterna eos manet* (*Aug.*, *in eumd. ps.*).

Le Sage nous rend le même témoignage de cette vérité, lorsqu'il nous apprend que le plaisir sera mêlé de la douleur, et que la joie sera suivie de la tristesse : *Risus dolore miscebitur*, *et extrema gaudii luctus occupat* (*Prov.*, XIV). De sorte que le plaisir et la joie de cette vie sont comme les pronostics funestes de la douleur et de la tristesse de l'autre.

C'est une vérité si constante, qu'il arrive rarement, même dans ce monde, qu'une grande prospérité ne se change en quelque grande disgrâce. Jésus-Christ n'a jamais eu de prospérité sur la terre que lorsqu'il entra comme en triomphe dans la ville de Jérusalem, parmi les applaudissements, les bénédictions, les rameaux de palme et les autres témoignages de joie avec lesquels il fut reçu de tout le peuple. Mais ce triomphe se changea bientôt en deuil, ces applaudissements en opprobres, ces bénédictions en blasphèmes, ces couronnes de palmes en couronnes d'épines, et ces témoignages de joie en emportements de fureur. Cette prospérité du Sauveur engendra l'envie, l'envie produisit la haine, la haine fit naître la persécution, la persécution dressa la croix, et la croix apporta la mort. Après cela, dit saint Bernard, que doit-on attendre de la prospérité du pécheur, si celle de l'innocent fut changée en une si grande affliction? *Hic est transitoriæ finis lætitiæ, hic fructus gloriæ temporalis* (*Bern.*, *serm.* 1 *in Dom. Palm.*). La fin de cette joie passagère, le terme de ce bonheur temporel n'est autre que l'éternité malheureuse.

Le témoignage d'Isaïe sur cette matière n'est pas moins étonnant, lorsqu'il dit : *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraim et flori decidenti* (*Is.*, XXVIII). Il annonce l'anathème, il prédit la damnation à tout ce qu'il y a de florissant sur la terre. Premièrement, il s'adresse aux grands du monde, qui se laissent éblouir par l'éclat de leur grandeur, qui se croient indépendants de Dieu comme ils le sont des hommes, qui s'imaginent que tout leur est permis parce que tout leur est possible, qui abusent de leur puissance pour contenter leurs passions, et de leur autorité pour opprimer les peuples : *Væ coronæ superbiæ*. On avait autrefois accoutumé de couronner les victimes qui devaient être immolées : ces orgueilleux, que la fortune a si fort élevés au-dessus des peuples, sont comme des victimes qu'on emmène toutes couronnées dans le temple de la justice divine, pour les sacrifier à sa fureur.

Il parle ensuite à ces hommes intéressés qui sont enivrés de l'amour de leurs richesses : *Væ ebriis Ephraim*. Ils s'enivrent de la douceur de leur fortune, mais ils boiront éternellement toute l'amertume de ce calice, qui nous est représenté, dans l'Apocalypse, rempli de l'indignation et de la colère de Dieu : *Calicis vini indignationis iræ Dei* (*Apoc.*, XVI).

Il s'adresse enfin à ces mondains voluptueux qui se couronnent de roses et qui passent la vie dans les plaisirs : *Væ flori decidenti*. Du sein de leurs voluptés ils passeront dans l'éternité des supplices, pareils à ces malheureux que l'empereur Héliogabale, comme rapporte Lampridius, faisait mourir parmi les fleurs et parmi les parfums, les suffoquant par l'excès et par la violence de ces douces odeurs : *Jubebat expirare oppressos violis et floribus*.

Ils florissent dans le monde, dit saint Augustin, mais ils sécheront de crainte devant le tribunal de Jésus-Christ, et, dans cette aridité, ils ne serviront plus à d'autre usage que pour être mis au feu de l'enfer et pour y brûler éternellement : *Florentes in sæculo, arescent in judicio, et post ariditatem in ignem mittentur æternum* (*Aug.*, *in Ps.* LIII).

Venons au témoignage de Jérémie, qui semble d'abord se plaindre de la Providence d'être si favorable aux impies, qui sont ses ennemis : *Quare via impiorum prosperatur* (*Jer.*, XII)? Seigneur, dit-il, d'où vient que les méchants prospèrent dans toutes leurs voies? Vous les avez plantés, et d'abord ils ont jeté de profondes racines et poussé des fruits excellents; vous n'usez point de rigueur en leur endroit, et vous êtes toujours à leurs côtés pour leur accorder ce qu'ils souhaitent et pour prévenir même leurs désirs.

Mais voici comment il exprime l'issue funeste de cette grande prospérité : *Congrega eos sicut gregem ad victimam, et sanctifica eos in die occisionis*. Ce sont des victimes que vous engraissez pour les immoler à votre justice dans le grand jour de votre colère. C'est ainsi qu'on engraisse les victimes qu'on destine pour le sacrifice, et c'est pour cela que les grands du monde sont appelés par le prophète les gras de la terre : *Pingues terræ* (*Ps.* XXI), comme pour faire comprendre qu'ils sont disposés pour le sacrifice et que la vengeance divine a déjà le couteau prêt pour les égorger. Après cela, dit le savant Eusèbe, pouvez-vous estimer heureux ces infortunés qui ne sont heureux que pour leur malheur, et qui ne vivent délicieusement que parce qu'ils sont destinés à la mort éternelle : *An tu felicem putas qui in mortem suam felix est* (*Emiss.*, *serm. de SS. Ep. et Alex.*)?

Mais écoutons comment est-ce que Dieu s'explique par la bouche du prophète Ézéchiel : *Auferetur zelus meus a te; quiescam, nec irascar amplius* (*Ezech.*, XVI) : Je retirerai de vous ce zèle que j'avais pour vous, et vous ne me verrez plus en colère contre vous. La grande colère de Dieu est de ne se mettre pas en colère. Ainsi voyons-nous dans le monde que lorsqu'on aime quelque belle personne, on conçoit facilement de la jalousie et l'on se met aisément en colère; mais, quand on s'est dépouillé de cet amour, on se dépouille facilement de cette jalousie,

et cette colère, qui n'était qu'un effet de la violence de cet amour, s'éteint d'abord : *Auferetur zelus meus a te, nec irascar amplius;* comme s'il disait : Je ne vous aimerai plus et je ne me mettrai plus en peine de vous ; faites ce qu'il vous plaira, votre conduite me sera désormais indifférente, et je n'aurai plus ce zèle qui m'animait à prendre des verges pour vous châtier.

Ah ! que Dieu est irrité quand il parle de la sorte ! que cette indulgence est terrible et que cette miséricorde est impitoyable !

Il fait la même menace par la bouche du prophète Osée, quand, pour témoigner l'indignation extrême qu'il a conçue contre la ville de Jérusalem, il dit qu'il n'usera plus de châtiment envers elle et qu'il ne la recherchera plus de ses désordres : *Non visitabo super filias vestras cum adulteraverint* (*Oseæ* IV). Quand un prince rend une visite, c'est une marque d'une grande amitié; ainsi, quand Dieu nous châtie, il appelle cette sévérité qu'il exerce envers nous une visite, c'est-à-dire un témoignage d'une singulière bienveillance qu'il a pour nous. Mais quand il n'use plus de cette visite favorable, quand il ne châtie plus nos désordres et qu'il laisse nos crimes impunis, c'est pour lors qu'il est sans miséricorde et qu'il réserve son courroux au temps de sa grande fureur : *Non visitabo.*

Le philosophe Sénèque a reconnu cette vérité, quand il a prononcé cet oracle digne d'un chrétien : *Deus quos amat indurat, recognoscit, exercet; eos autem quibus indulgere videtur, quibus parcere, venturis malis reservat* (*Senec., lib. de Prov., c.* 4) : Dieu châtie, Dieu exerce, Dieu éprouve ceux qu'il aime; mais ces fameux criminels, qui ont si souvent irrité sa colère et pour qui néanmoins il a toute sorte d'indulgence, sont ceux qu'il abandonne, qu'il abhorre et qu'il réserve à de grands supplices.

Ceci nous est encore très-bien représenté dans le second livre des Machabées, où je remarque cette belle différence entre le peuple fidèle et les nations idolâtres. C'est que Dieu, par une particulière bienveillance qu'il a pour son peuple choisi, le châtie d'abord après qu'il a péché, afin de le réduire à son devoir. Mais pour les autres nations qu'il a réprouvées, il les supporte avec une extrême patience : *Ut eas cum judicii dies advenerit, in plenitudine peccatorum puniat* (II *Mac.*, VI) : Afin que, la mesure de leur iniquité étant remplie et le jour du jugement étant arrivé, il les punisse dans la plénitude de leurs péchés et comme dans la maturité de ses vengeances. D'où je conclus qu'il n'y a point de plus grande peine en cette vie que de n'en point avoir, et que l'impunité des crimes en ce monde est une marque certaine qu'ils seront punis éternellement.

Voulez-vous savoir, dit saint Augustin, quelle peine c'est de n'en point souffrir en ce monde : *Vis nosse nulla pœna quanta sit pœna? Davidem interroga* (*Aug. serm.* 37, *de Verb. Dom.*) ; Interrogez David, lequel, après avoir dit que le pécheur a irrité Dieu, ajoute d'abord que Dieu, pour le punir avec la dernière rigueur, dissimulera sa vengeance pendant cette vie, et le laissera persévérer impunément dans ses désordres : *Exacerbavit Dominum peccator, secundum multitudinem iræ suæ non quæret.*

De sorte que Dieu n'est jamais plus irrité que lorsqu'il paraît plus indulgent sur la terre, comme il n'est jamais plus indulgent que lorsqu'il se montre plus irrité.

Cette vérité n'est pas moins fortement exprimée dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien. Voici le raisonnement de l'Apôtre dans l'épître qu'il écrit aux Hébreux : *Quem diligit Dominus corripit, flagellat autem omnem filium quem recipit* (*Hebr.* XII). Dieu corrige celui qu'il aime, et il châtie le fils qu'il reconnaît pour sien. Il faut donc que ceux envers qui il n'exerce nulle rigueur en cette vie ne soient point reconnus pour ses enfants, et qu'ils soient traités comme des étrangers. Mais s'ils ne sont point au nombres des enfants, ils ne sont point au nombre des prédestinés; parce que le droit à l'héritage éternel est fondé sur cette filiation divine, comme dit le même Apôtre : *Si filii et hæredes.* Tremblez donc, chrétiens, si Dieu ne vous exerce point par des adversités. Car c'est une marque qu'il ne vous reconnaît point pour siens, et que vous êtes à son égard comme des étrangers qui lui sont indifférents. Mais consolez-vous, si ce bon Père vous afflige dans ce monde, car c'est un insigne témoignage qu'il vous regarde comme ses enfants et qu'il vous reconnaît pour ses héritiers.

Que faites-vous, dit saint Bernard, quand par un amour aveugle que vous avez pour votre chair vous la défendez du fouet de la correction paternelle? Vous amassez sur elle le trésor de la damnation éternelle : *Cui caves a flagello paternæ correctionis, thesaurizas iram æternæ damnationis* (*Bern. serm.* 10, *in Ps. Qui hab.*). Dieu se fâche, dit saint Augustin, mais quand sa colère ne s'étend point audelà de cette vie, c'est la colère d'un père, qui ne part que d'un principe d'amour : *A te ira videtur, sed paterna* (*Aug. in Ps.* XCIII).

Voyez, dit-il, un père qui a deux enfants, il prend un soin très-particulier de l'un, il veille perpétuellement sur ses actions, il le met sous la conduite d'un sage gouverneur qui ne lui permet rien de déréglé et qui corrige sévèrement ses moindres défauts, pendant que l'autre demeure sans instruction, sans discipline et sans châtiment. Que signifie cette indifférence extrême qu'il a pour l'un, et cette rigueur paternelle qu'il exerce envers l'autre, sinon qu'il déshérite celui-là et qu'il réserve celui-ci pour l'héritage ?

Non potest esse filius qui non castigatur, dit saint Chrysostome : et dans un autre endroit : *Qui non est in numero flagellatorum, non est in numero filiorum.* On ne peut connaître le fils que par le châtiment qu'il reçoit de son père, et quiconque ne porte point sur son corps quelque vestige des verges que Dieu tient en ses mains, ne porte

point le caractère de ses enfants. C'est un indiscipliné, un incorrigible qui est déshérité et qui n'est plus digne du soin paternel. De même qu'un taureau destiné pour le sacrifice, il peut, dit saint Augustin, errer librement et paître partout où il lui plaira, jusqu'au jour qu'il doit servir de victime : *Attende taurum devotum victimæ, permissum errare libere, et vastare quæ potest usque ad diem occisionis* (*Aug. in Ps.* LXXII).

Mais prêtons l'oreille au Verbe incarné, qui par ses paroles et par ses exemples a combattu cette prospérité mondaine et l'a condamnée au supplice éternel : *Qui non accipit crucem suam non est me dignus* (*Matth.* X). Qui ne porte point sa croix, c'est-à-dire qui n'est point mort à la volupté, et qui ne souffre point d'adversité dans ce monde, n'est pas digne de moi. Mais s'il n'est pas digne de Jésus-Christ, ni de sa jouissance bienheureuse, quel doit être son sort pendant toute l'éternité, sinon d'ajouter à la peine d'être privé de ce bien infini celle d'être brûlé par un feu qui ne s'éteindra jamais?

C'est pourquoi, dit l'Apôtre, ces ennemis de la croix de Jésus-Christ, ces gens adonnés à leurs plaisirs, idolâtres de leur ventre, esclaves de leurs passions, font toujours une fin malheureuse, et leur vie délicieuse se termine toujours par une mort éternelle : *Quorum finis interitus* (*Phil.* III).

Mais que tous ces partisans du monde, qui vivent dans la prospérité, dans l'abondance et dans la joie, soient réprouvés, anathématisés et condamnés aux flammes éternelles, le Fils de Dieu l'a fait assez entendre par ces terribles paroles : *Væ vobis divitibus qui habetis consolationem vestram. Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis. Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis* (*Luc.* VI) : Malheur à vous qui êtes maintenant satisfaits, remplis et rassasiés, parce que vous serez un jour dans une indigence extrême, dépourvus de toute sorte de biens, accablés de toute sorte de maux. *Væ.* Hélas ! que ce mot est court ; mais que sa signification est étendue, et que le malheur qu'il annonce est épouvantable, puisque c'est le malheur éternel ! Remarquez qu'il ne dit pas : Malheur à vous, riches, parce que vous êtes avares, injustes, violents, impies, mais parce que vous avez votre consolation : *Qui habetis consolationem vestram.* Car, enfin, la consolation de cette vie est comme le présage de la désolation éternelle. La joie présente est la semence de la tristesse future : *Habet has vices conditio mortalium, ut adversa e secundis, ex adversis secunda nascantur. Occultat utrumque semina Deus, et plerumque bonorum malorumque causæ sub diversa specie latent*, disait autrefois Pline dans le panégyrique de Trajan. C'est une perpétuelle vicissitude parmi les choses humaines, que l'adversité vient de la prospérité, et la prospérité de l'adversité. Quelque contrariété qu'il y ait entre cette bonne et cette mauvaise fortune, l'une pourtant a la vertu de produire l'autre, et la production de l'une est toujours la semence de l'autre. Mais si cela se remarque dans ce monde, il se justifie bien d'une manière plus étonnante dans l'autre, où par une étrange fécondité un moment de plaisir, un moment de bonheur, un moment de gloire engendrera une éternité de supplices, une éternité de malheurs, une éternité d'opprobres.

Voulez-vous un exemple qui vous rende sensible la vérité que je vous prêche? Lisez dans l'Evangile l'histoire du riche réprouvé et du pauvre prédestiné. Vous ne trouverez point d'autre source du malheur de l'un que la vie délicieuse qu'il a menée dans le monde, ni d'autre principe du bonheur de l'autre que l'état misérable dans lequel il a vécu sur la terre : *Recordare, fili*, c'est ainsi qu'Abraham parle à ce riche malheureux, *quia recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris* (*Luc*, XVI). Souviens-toi, mon fils, que tu as été bien à ton aise dans le monde, et que le pauvre Lazare y a souffert de grandes misères. Maintenant il est consolé et tu es dans les tourments. La seule cause qu'il apporte de la réprobation de l'un est qu'il a reçu beaucoup de biens dans la vie : *Recepisti bona in vita tua.* Et l'unique raison qu'il rend de la prédestination de l'autre est qu'il a souffert beaucoup de maux. *Lazarus similiter mala.*

Voici l'éclaircissement que donne saint Pierre Chrysologue à ce passage (*Chrysol.*, *serm.* 123). L'un est parvenu, dit-il, à la sagesse par la pauvreté, à la patience par la douleur, à l'humilité par le mépris, à la récompense par la peine, à la possession des richesses éternelles par la privation des biens temporels. Mais l'autre, par le mauvais usage qu'il a fait de sa bonne fortune, est venu de la pourpre au luxe, de la mollesse à l'impureté, de la magnificence à l'orgueil, de l'autorité à l'insolence, de la grandeur à l'impiété, de l'abondance à l'inhumanité envers les pauvres, de la splendeur à l'aveuglement, de l'aveuglement à l'obstination, de l'obstination à l'impénitence, de l'impénitence à la damnation éternelle. En un mot, celui-ci s'est perdu par la prospérité, et de cette vie voluptueuse qu'il a menée dans le monde il a passé dans l'éternité malheureuse, pendant que l'autre, qui semblait être abandonné de la Providence, s'est enrichi de sa pauvreté, et dans sa mauvaise fortune il a trouvé l'origine de son bonheur éternel.

Il est donc vrai qu'il n'y a point d'autre voie pour aller au ciel que celle de la croix, et que la félicité mondaine est le chemin qui conduit à l'éternité malheureuse. C'est une vérité si constante dans l'Ecriture, qu'il n'est point permis d'en douter : *Lata et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem ; arcta vero et angusta, quæ ducit ad vitam.* Le chemin qui conduit à la mort est large, spacieux, agréable, fréquenté du plus beau monde ; mais celui qui conduit à la vie est étroit, difficile, épineux, abandonné. Je vous demande, dit saint Chrysostome, si vous deviez aller dans une ville pour y être cou-

ronné, et qu'au lieu de prendre le chemin qui vous y mène, vous l'abandonniez parce qu'il vous paraît désagréable et malaisé, pour en choisir un autre qui vous semble riant, délicieux, parsemé de lis et de roses, mais qui aboutit à des précipices affreux et à des abîmes épouvantables, ne dirait-on pas avec raison que vous n'arriverez jamais à cette ville où l'on vous attend pour vous donner le sceptre, et qu'au lieu de monter sur le trône vous allez vous précipiter dans un gouffre d'où vous ne sortirez jamais? Il en est ainsi de la céleste Jérusalem. C'est une ville bienheureuse où vous êtes attendu pour y recevoir les honneurs suprêmes et pour y goûter les délices éternelles, mais parce qu'on n'y peut aller qu'à travers les épines et les croix, ce chemin vous effraie, et vous l'abandonnez malheureusement pour prendre la route de l'enfer, dans laquelle vous trouvez des attraits qui vous charment, des plaisirs qui vous flattent, des fleurs qui vous embaument, des sirènes qui vous enchantent et qui, après vous avoir doucement attiré, vous engloutissent.

C'est pourquoi, mes frères, dit saint Paul aux Hébreux, la patience vous est nécessaire pour emporter la couronne qui vous est promise : *Patientia vobis necessaria est ut reportetis promissionem* (*Hebr.*, X). Si donc vous ne souffrez point, vous ne pouvez point exercer la patience, ni par conséquent mériter la couronne. Mais j'ajoute le raisonnement à l'autorité, et voici, contre les prospérités temporelles, d'autres preuves convaincantes.

SECONDE PARTIE.

On montre, par la force du raisonnement, que la prospérité de ce monde est une marque de réprobation.

Saint Paul nous découvrant le secret de la prédestination, dit que le dessein du Père éternel est de rendre ses élus conformes à son Verbe, et d'en faire les images commencées dans le temps, et les images achevées dans l'éternité : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII). C'est pour cela qu'il nous exhorte si souvent à nous revêtir de Jésus-Christ, à nous transfigurer en lui, à nous clouer à sa croix, à nous ensevelir dans son suaire. Sans cela, dit-il, nous n'aurons point de part à sa gloire, et nous serons éternellement exclus de son royaume.

Sur ce principe de la morale chrétienne je fonde mon premier argument, et je montre qu'il n'y a rien de plus opposé au bonheur éternel que la prospérité temporelle. En effet, toute la félicité mondaine consiste en trois choses : dans les richesses, dans les plaisirs et dans les honneurs. Or, ce n'est point par les richesses que vous pouvez être semblables à Jésus-Christ, puisqu'il fut extrêmement pauvre, et que celui qui avait bâti l'univers n'y trouvait pas un seul appartement pour s'y retirer. Il y a, disait-il, des tanières pour les renards et des nids pour les oiseaux, et il n'y a pas une seule retraite dans le monde pour le Maître du monde (*Luc.*, IX). Ce n'est point par les plaisirs que vous lui pouvez être conformes, puisqu'il a passé toute sa vie dans les afflictions, et que pour ce sujet il est appelé, par Isaïe, l'homme des douleurs : *Vir dolorum* (*Is.*, LIII). Ce n'est pas enfin par les honneurs que vous pouvez être ses images, puisqu'il a foulé tout le faste de la grandeur humaine, et qu'il a voulu, comme parle Jérémie dans ses Lamentations, être soûlé d'opprobres, afin d'éteindre cette soif insatiable que les hommes ont pour la gloire du monde : *Saturatus opprobriis* (*Thr n.*, III).

Voyez donc quel jugement vous devez faire de votre prédestination, pendant que vous êtes dans la prospérité, puisque dans cet état vous n'avez aucune conformité avec le modèle des prédestinés. *Sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis* (II *Cor.*, I). C'est un décret immuable de la Sagesse éternelle, que pour entrer avec Jésus-Christ en société de sa résurrection et de sa gloire, il faut entrer avec lui en société de sa passion et de sa croix. Concluez donc que n'étant pas compagnons de ses douleurs et de ses peines, vous ne le serez jamais de ses plaisirs et de ses joies.

La seconde raison que je rends est qu'il appartient à la justice divine d'établir cet ordre parmi les choses humaines, que celui qui souffre l'adversité dans cette vie jouisse de la prospérité dans l'autre, et que, par une pareille vicissitude, celui qui jouit de la prospérité dans ce monde souffre l'adversité dans l'autre. C'est ainsi que la Sagesse éternelle en a ordonné, et c'est pour cela que Job disait : *Post tenebras spero lucem* (*Job*, XVII). Après la nuit de l'adversité présente, j'espère le jour de la prospérité future. Car, comme remarque saint Hilaire : *Fit alterna conversio, et demutatur risus in mœrorem, et mœror in gaudium* (*Hil.*, *in Ps.* CXXII). C'est une alternative inévitable que comme le jour succède à la nuit et la nuit au jour, la joie succède à la tristesse et la tristesse à la joie. D'où il faut tirer cette conséquence, que si vous êtes maintenant dans le plaisir, vous serez un jour dans la douleur, et qu'au contraire, si vous êtes maintenant dans la douleur, vous serez un jour dans le plaisir.

Car, comme dit le savant Boëce, nous sommes tous attachés à une roue où, par un perpétuel mouvement, ceux qui sont en haut se trouvent d'abord en bas, et ceux qui sont en bas s'élèvent d'abord en haut : *Rotam volubili orbe versamus, infima summis, summa infimis mutantes* (*Boet. de Cons.* lib. II). Ainsi, dès que le monde nous élève dans quelque sublime degré, nous devons appréhender la chute, et rien ne doit faire craindre davantage la ruine de l'âme que l'éminence du rang où l'on est monté.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui ne rejeta point la croix, refusa toujours la couronne qu'on lui présentait, pour apprendre aux fidèles qu'on ne va point aux grandeurs du ciel par celles de la terre.

C'est ce qui fait trembler toutes les bonnes âmes quand il leur arrive de favorables

aventures. Elles craignent que Dieu ne leur envoie ces prospérités pour les récompenser des bonnes œuvres qu'elles ont faites, et qu'il n'y ait plus pour elles d'autres récompenses. Comme on rapporte d'un grand cardinal (*card. Bellar.*), qui se voyant élevé à la pourpre, versa des larmes, appréhendant qu'il n'eût rien plus à prétendre dans l'autre vie, et que Dieu ne voulût récompenser par cette dignité les travaux qu'il avait entrepris et les ouvrages qu'il avait composés pour la défense de l'Église. Et c'est dans ce même sentiment que le grand pape saint Grégoire, ayant été élevé à la suprême dignité de l'Église, et craignant aussi que ce ne fût toute la récompense de ses mérites, se donnait à lui-même cet avis important : *Admonemur prospera mundi metuere, et contra omnem sæculi felicitatem acrius invigilare, namque præsentia gaudia sequuntur perpetua lamenta* (*Greg. in ps.* L). Nous sommes avertis de nous défier de la prospérité du monde, et de la regarder comme la plus grande adversité qui pourrait nous arriver sur la terre, parce qu'elle s'évanouit d'abord et qu'elle est ordinairement suivie du malheur éternel.

Il est difficile, dit saint Augustin, et même impossible que l'homme, depuis qu'il est devenu pécheur, soit exempt de peines en ce monde et dans l'autre ; il ne peut passer du paradis de cette vie au paradis de l'autre, ni être heureux sur la terre et dans le ciel.

C'était une prérogative attachée seulement à l'état d'innocence que l'homme, du paradis terrestre était transporté au paradis céleste, et qu'ainsi le paradis succédait au paradis. Mais depuis le crime de sa désobéissance, Dieu l'a chassé de ce délicieux séjour et ne lui en permet plus l'entrée. Il ne veut point que des criminels dignes de l'enfer jouissent du paradis, avant que d'avoir subi, du moins, une partie de la peine qu'ils ont méritée; et, selon la belle remarque de saint Bernard, il ne souffre point que des rebelles qui ont été bannis du paradis des délices en bâtissent un autre dans leur exil : *Neque enim ad hoc nos de paradiso voluptatis animadversio divina ejecisse videtur, ut alterum sibi hic paradisum adinventio humana pararet* (*Bern.*, *in Declam.*). D'où j'infère que ceux qui, par mille plaisirs étudiés, se font un paradis en ce monde, ne jouiront jamais du paradis en l'autre.

Mais voici une troisième raison. Nul péché ne peut demeurer impuni, puisque c'est une propriété de l'offense d'être redevable d'une peine qui serve de satisfaction et qui répare l'injure. Il faut que tout péché soit puni ou dans cette vie ou dans l'autre : or, il est constant que les péchés de ceux qui ont ici-bas tous leurs contentements ne sont pas punis en cette vie, puisque cette punition se doit faire par des peines qui répugnent à la nature, et non par des prospérités qui la flattent. Il faut donc que leurs péchés soient punis en l'autre monde, et que la terre n'ayant pas des châtiments proportionnés à leurs désordres, elle emprunte ceux de l'enfer pour les punir par des supplices conformes à l'énormité de leurs crimes.

Ainsi, pécheur, quelque soin que vous preniez de vivre délicieusement et de vous défendre de la peine que vous avez méritée, sachez, dit saint Bernard, que vous n'évitez pas la pénitence, mais que vous la changez, et que vous la changez en une autre infiniment plus rigoureuse que celle que vous fuyez : *Non effugitis pœnitentiam, sed mutatis.* Voyez donc quelle est votre conduite. N'êtes-vous pas déraisonnable de préférer des supplices éternels à quelques peines temporelles qui serviraient à la satisfaction de vos péchés? Appréhendez vous plus une mortification, une adversité, une disgrâce passagère que les étangs glacés, les fournaises ardentes et tous ces horribles tourments qu'on endure en enfer, sans espérance d'en voir jamais la fin ni la diminution.

En quatrième lieu, quand un père n'use point de correction envers son fils, et qu'il l'abondonne à ses déréglements, c'est un signe, comme j'ai déjà remarqué, qu'il n'a plus d'amitié pour lui et qu'il le prive de son héritage. Quand un médecin n'ordonne point de remède à son malade, et qu'il lui permet toutes choses, c'est une preuve qu'il désespère de sa santé et de sa vie. Il en est ainsi de Dieu, quand il n'exerce point l'homme par quelque adversité, et qu'il lui permet tout ce qu'il désire. C'est une marque qu'il l'abandonne, qu'il le déshérite et qu'il le réprouve : *Dimisi eos secundum desideria cordis eorum* (*Ps.* LXXX.). C'est-à-dire, suivant la pensée de saint Augustin, je ne les ai point châtiés comme des enfants, mais je les ai laissés courir, comme des serviteurs réprouvés, après le torrent de leurs concupiscences et de leurs désirs (*Aug. in eumd. ps.*).

La dernière raison que j'apporte pour montrer combien la prospérité est contraire au salut, et combien elle contribue à la damnation éternelle, c'est qu'elle engendre tous les péchés et qu'elle nourrit tous les vices. Car, comme j'ai déjà supposé, la prospérité consiste principalement en trois choses : dans les richesses, dans les honneurs et dans les délices. D'où je conclus manifestement qu'elle est l'origine de tous les péchés et la source de tous les vices, qui se réduisent tous à trois, à l'avarice, à l'orgueil, à l'impureté. Or, l'expérience nous apprend que la prospérité nourrit l'avarice par les richesses, l'orgueil par les honneurs et l'impureté par les délices. C'est pourquoi le prophète, parlant de la prospérité des méchants, dit qu'elle les a rendus insolents, et qu'elle les a remplis d'injustice, d'impiété et d'abomination : *Tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate et impietate sua* (*Ps.* LXXII). Il dit ensuite qu'au lieu d'avoir eu leurs crimes en horreur, ils les ont eus en affection : *Transierunt in affectum cordis*, parce que voyant que tout leur réussit dans leurs désordres, ils s'y affectionnent et s'y attachent de tout leur cœur. Il ajoute qu'ils n'ont pas eu leurs péchés seulement dans le cœur, mais encore à la bouche : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam,*

ils en parlent insolemment, ils les publient comme si c'étaient de glorieux exploits, et, au lieu d'en rougir comme des choses du monde les plus honteuses, ils en tirent vanité, ils en font gloire ; ce qui les rend abominables aux yeux de Dieu et leur attire les foudres de sa colère.

Voilà les effets de la prospérité temporelle qui sont toujours suivis du malheur éternel. C'est pour cela qu'elle est comparée à cette pomme dont parle Cardan (*Cardan.*, *l.* XII, *c.* 56), qui était si belle en apparence, qu'elle charmait les yeux de ceux qui la regardaient, mais qui était composée avec un tel artifice, que ceux qui la touchaient étaient d'abord percés de traits qui en sortaient. C'est le symbole de la félicité mondaine, qui trompe les hommes par ses fausses apparences, et qui a de si meurtriers appas, qu'elle leur fait mille blessures mortelles, par mille péchés mortels qu'elle leur fait commettre.

En voulez-vous des exemples? David ne fut-il pas dissemblable à lui-même dans le temps de la prospérité? Pendant ses adversités, et dans les grandes persécutions qu'il souffrait, il était si religieux et si exact, qu'encore que Saül eût résolu de le perdre, l'ayant néanmoins un jour en sa puissance, non-seulement il ne voulut rien entreprendre sur sa personne, mais il eut de plus un extrême regret de lui avoir coupé le bout de sa robe et d'avoir ainsi violé le respect qu'il devait à ce prince : *Percussit cor suum David, eo quod abscidisset oram chlamydis Saul* (I *Reg.*, XXIV).

Cependant, lorsqu'il fut paisible dans ses Etats et que tout était soumis à ses lois, il ne fit point de difficulté d'enlever la femme d'Urie et d'ajouter l'homicide à l'adultère ; de sorte que toute la vertu qu'il avait acquise dans l'affliction, il la perdit dans la prospérité ; et celui qui n'aurait point voulu faire le moindre mal à son persécuteur, se changea tellement par le changement de sa fortune, que pour contenter sa passion il ne craignit point d'exposer son armée et de faire périr le plus fidèle de ses sujets.

Mais quoi! Job ne fut-il pas plus innocent dans l'état de l'adversité qu'Adam même dans l'état de l'innocence? Celui-là se sanctifia dans un enfer de douleurs, et celui-ci se corrompit dans un paradis de délices. Voyez dans la personne de l'un et de l'autre le caractère de la bonne et de la mauvaise fortune. Le démon les attaqua tous deux par le moyen de la femme, l'un dans le paradis, et l'autre sur le fumier; celui-là dans l'état de la justice originelle, et celui-ci dans l'état de la nature corrompue ; celui-là immédiatement créé de Dieu, exempt de tous les déréglements de la concupiscence et de toutes les préoccupations de la raison, celui-ci né de parents idolâtres, élevé parmi les impies, prévenu de plusieurs fausses maximes et sujet à des passions révoltées. Néanmoins celui-là fut vaincu et celui-ci vainqueur. Adam succomba à la tentation, et Job y résista avec une incroyable fermeté. Celui-là fut rebelle à son Dieu, lorsqu'il n'en recevait que des bienfaits, et celui-ci lui fut toujours très-fidèle, lors même qu'il n'en recevait que des plaies. Pourquoi cela, sinon parce que celui-là était dans la prospérité et celui-ci dans la disgrâce, celui-là dans les plaisirs et celui-ci dans les peines?

C'est ce que le grand pape saint Grégoire a très-bien observé, lorsque faisant le parallèle de Job avec Adam, il dit que le démon perdit sur le fumier et dans les douleurs la victoire qu'il avait remportée dans le paradis et parmi les délices : *Victoriam perdidit in sterquilinio, qui Adam superavit in paradiso* (*Greg. l.* III *Mor. c.* 6).

Il faut remarquer ici que les amis de Job le crurent coupable, parce qu'ils le voyaient malheureux, et c'est pour cela qu'ils furent repris de Dieu : parce que comme la prospérité de la vie présente ne signifie pas qu'on est innocent, l'adversité ne prouve pas qu'on est criminel. Au contraire, l'adversité présuppose bien souvent et produit l'innocence, mais la prospérité non-seulement est suivie, mais encore prévenue de quelque crime qui l'attire, comme une punition qu'elle a méritée.

Mais comment est-ce que la prospérité, qui est exempte de peine, peut être une punition? Elle l'est néanmoins, et peut-être la plus grande de toutes celles que la justice divine exerce sur les pécheurs, parce qu'elle n'est pas seulement la cause du péché, mais encore de la persévérance dans le péché, et de l'impénitence finale, qui est toujours immédiatement suivie de la damnation éternelle.

La raison en est, que ceux que la fortune caresse, voyant qu'il ne leur arrive rien de fâcheux et que le Ciel, par l'indulgence qu'il a pour eux, semble justifier leur conduite, ils se confirment et s'endurcissent dans leurs désordres : *Peccavi, et quid accidit mihi triste* (*Eccl.* V)? C'est ainsi qu'ils parlent par la bouche du Sage. J'ai péché. Eh bien, quel mal est-ce que j'en souffre? Ma santé en est-elle blessée? mon revenu en est-il diminué? mes terres en sont-elles moins abondantes et mes entreprises moins heureuses? Cette impunité les rend incorrigibles et impénitents.

Mais plus longtemps ils demeurent impunis en ce monde, plus sévèrement ils seront punis en l'autre. Car, comme ils ne songent point à l'amendement de leurs mœurs, la prolongation de leurs jours ne sert qu'à multiplier leurs crimes et qu'à augmenter leurs peines. Ils passent leur temps dans les festins, dans les jeux et dans les divertissements. Mais lorsqu'ils y pensent le moins, ils vont passer leur éternité dans les flammes, dans les roues et dans les autres supplices. Dieu, qui les souffre pour quelque temps, les voit rire, jouer, prendre leurs plaisirs et commettre impunément leurs péchés. Mais il se moque d'eux, dit le prophète, car il voit bien le jour, ou plutôt la nuit éternelle où ils pleureront, où ils gémiront, où ils grinceront de dents, où ils souffriront à loisir la peine de leurs désordres : *Dominus irridebit*

eum, quoniam prospicit quod veniet dies ejus (*Ps.* II).

C'est l'issue malheureuse du bonheur du monde. Ne vaut-il pas mieux être misérable toute la vie que d'être heureux à de si funestes conditions?

De tout ce discours il est aisé de recueillir que la prospérité mondaine est infiniment opposée au salut éternel, qu'il n'y a point de sainteté qui soit à l'épreuve d'une heureuse fortune, et qu'enfin l'âme la plus constante est ébranlée, séduite et corrompue par les délices, ou par les honneurs, ou par les richesses.

Tellement que comme saint Augustin appelle ceux qui souffrent pour Jésus-Christ heureusement malheureux : *Feliciter infelices* (*Aug., in Ps.* CXXVII), on peut dire que ceux qui jouissent du bonheur du monde, sont malheureusement heureux : *Infeliciter felices.*

Ce bonheur, dit Sénèque, n'est qu'un bonheur apparent, un bonheur plâtré : *Bracteata felicitas* (*Sen., ep.* 115). Et ce qui est digne d'admiration, ce philosophe païen a reconnu, dans le livre de la Providence, qu'il n'y a point d'homme plus infortuné que celui qui est toujours heureux : *Nihil infelicius eo, cui nihil accidit adversi : quia male judicaverunt dii de ipso;* parce que c'est une marque visible que Dieu ne juge rien favorablement de lui et qu'il n'a nul dessein avantageux pour lui. Il le laisse là comme une chose inutile. C'est un arbre infructueux qui ne mérite pas d'être cultivé, arrosé, ni émondé. Dieu ne le châtie point en ce monde, parce qu'il attend à le punir dans l'autre par des supplices plus proportionnés à la grandeur de ses crimes. Il use volontiers de patience et même d'indulgence, parce qu'il voit bien qu'il sera assez longtemps et assez rigoureusement tourmenté durant toute l'éternité malheureuse. Il lui donne même des satisfactions temporelles, peut-être en récompense de quelques bonnes actions qu'il a faites; ou, comme j'ai dit encore, il permet qu'il s'engraisse des biens de la terre, et souvent même des biens de son prochain, comme une victime qui doit être immolée à sa justice et sacrifiée à sa vengeance. Ainsi voyons-nous qu'il a donné les empires, les royaumes, les souverainetés et les grandeurs du monde à des réprouvés, à des impies, à des idolâtres, à des athées qui étaient ses plus grands ennemis.

Mais comment est-ce qu'il a traité les prophètes, les apôtres, les martyrs et tous les saints qui étaient ses favoris, ses élus et les chers objets de ses divines complaisances? *Tanquam aurum in fornace probavit eos.* Comme le plus précieux de tous les métaux, il les a mis dans la fournaise des tribulations pour leur donner un prix, un éclat, une beauté digne de ses divins regards. Il les a éprouvés, il les a exercés, par la faim, par la soif, par les pertes, par les douleurs, par les calomnies, par les persécutions et par toute sorte de fâcheuses aventures, pour les purifier, les perfectionner, les couronner et les rendre participants de ses biens, de ses honneurs et de ses délices éternelles.

Voyez donc si vous devez envier la fortune de ces faux heureux du siècle, et si vous ne devez point la regarder comme le plus grand malheur qui pourrait leur arriver. Mais inférez de là si vous ne devez pas désirer de tout votre cœur la condition de ces heureux patients, qui ne sont misérables qu'en apparence, et qui portent même dans leurs misères les principes de la félicité, les semences de la gloire et les droits à la couronne éternelle.

SERMON XXVI.

L'ALLIANCE DE LA PIÉTÉ AVEC LA GRANDEUR.

Laudemus viros gloriosos...., quorum pietates non defuerunt.

Louons les grands hommes, qui n'ont pas été moins illustres par leur piété que par toute la gloire qu'ils ont acquise dans le monde (*Eccli.*, XLIX).

J'ai montré dans le discours précédent que la véritable grandeur consiste dans la piété, que c'est la plus louable qualité d'un homme, et qu'il n'y a point d'âme plus élevée en dignité, plus remplie de mérite, plus digne d'honneur, plus auguste, plus royale et plus divine que celle qui s'approche plus de Dieu par l'exercice de sa religion.

Ainsi comme la piété nous élève dans le plus sublime degré de la grandeur, j'ajoute que plus on a de grandeur, plus on doit avoir de piété; et c'est de là que je tire l'alliance de la piété avec la grandeur.

L'Ecriture sainte ne loue les grands hommes qu'à mesure qu'ils ont été pieux, et les croit plus illustres par le culte qu'ils ont rendu à Dieu que par l'honneur qu'ils ont reçu du monde : *Laudemus viros gloriosos... quorum pietates non defuerunt.*

Néanmoins parce qu'il y a des impies qui par je ne sais quel sinistre sentiment qu'ils ont conçu de la dévotion, se persuadent qu'elle rend l'âme timide et qu'elle ne s'accorde pas avec la magnanimité, je montrerai deux choses : premièrement, que la piété n'est pas incompatible avec la grandeur, et que les plus grands doivent être les plus pieux; secondement, que la piété n'est pas incompatible avec la valeur, et que les plus magnanimes ont toujours été les plus pieux. Deux belles propositions qui feront le partage de mon discours. J'établirai la première sur la raison, et la seconde sur l'histoire. Bien que ce discours semble ne s'adresser qu'aux grands, tous les hommes néanmoins en profiteront, parce qu'ils en tireront de hautes idées de la piété, et qu'ils s'animeront tous ensemble, de quelque rang qu'ils soient, à la pratiquer. Mais afin que les cœurs soient frappés par la même voix dont je frapperai les oreilles, recourons à la grâce, et la demandons par l'intercession de notre bienheureuse patronne en disant avec l'ange : *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Que la piété n'est pas incompatible avec la grandeur, et que les plus grands doivent être les plus pieux.

Si l'on consulte la raison et le devoir, il est certain que les hommes doivent croître en vertu à mesure qu'ils croissent en dignité, et que plus ils sont grands, plus ils doivent être pieux.

Premièrement, parce qu'ils s'approchent plus de Dieu par leur grandeur, et par conséquent ils doivent avoir plus de commerce avec lui par leur piété. Comme ils sont plus près de ce divin soleil, ils doivent plus participer à ses influences, être plus éclairés de ses lumières et plus embrasés de ses flammes.

En second lieu, comme ils ont plus de part à la puissance de Dieu, ils doivent avoir aussi plus de part à sa sainteté, afin qu'ils usent de leur autorité selon les règles de la justice, et que leur pouvoir ne passe pas les bornes de leur devoir.

S'ils n'ont plus de vertu que les autres, et s'ils n'ont même une vertu éminente, incorruptible, inébranlable, comment résisteront-ils aux appas du vice, où néanmoins il est si dangereux de succomber parmi les délices de la vie? Comment conserveront-ils l'innocence dans les plaisirs, la sobriété dans l'abondance, la modestie dans les honneurs, la continence parmi tant de flatteuses sirènes qui les enchantent?

Comment éteindront-ils le feu de l'amour criminel entre tant d'objets qui allument ce feu et qui l'entretiennent? Comment s'abstiendront-ils de mal faire lorsqu'ils ont la puissance de tout faire? Comment refuseront-ils à leurs passions ce qu'elles souhaitent, pendant qu'ils ont mille moyens de les contenter? Et, parmi tant d'occasions de péché qui leur sont inévitables, parmi tant d'attraits qui les y sollicitent, comment pourront-ils s'en défendre, s'ils ne sont plus forts que Samson, plus saints que David et plus sages que Salomon?

Mais s'ils tombent dans quelque désordre, comment pourront-ils se relever, puisqu'ils n'ont personne qui ose leur faire quelque remontrance sur le dérèglement de leur conduite, et qu'ils sont environnés de flatteurs qui applaudissent par de lâches complaisances à leurs plus mauvaises actions? Si la considération de Dieu ou la crainte de ses jugements ne suffit pas pour les retenir, quel autre motif est capable de les arrêter, puisqu'ils sont au-dessus de toutes les censures humaines et que l'impunité de leurs crimes semble leur permettre toutes choses?

Puis donc que la vertu des grands est plus dangereusement attaquée que celle des autres, puisque leur salut est exposé à de plus grands périls, il faut, sans doute, qu'ils soient plus affermis dans le bien, plus abondamment prévenus de la grâce et plus particulièrement protégés de Dieu pour soutenir ces assauts, pour éviter ces écueils, pour ne pas faire naufrage parmi tant de vents qui battent leur vaisseau dans la haute mer où ils voguent, et pour ne pas perdre le bonheur éternel, pendant qu'ils jouissent de toutes les félicités temporelles.

En troisième lieu, comme ils règnent à la place de Dieu et qu'ils sont ses lieutenants sur la terre, ils doivent être plus animés de son esprit et plus instruits de ses volontés, pour gouverner les peuples selon ses intentions et conformément à ses ordres.

Comme ils portent sur leur front le caractère de sa majesté, et que leur souveraineté est une expression de la sienne, ils doivent avoir une parfaite ressemblance avec lui et l'imiter si bien qu'ils deviennent ses plus excellents portraits, comme ils sont ses plus nobles ouvrages. Ils doivent continuellement se proposer ce divin modèle pour la règle de leur conduite et se former si bien sur ce grand original, qu'ils en soient les véritables copies, non-seulement par l'éminence de leur rang, mais encore par l'intégrité de leurs mœurs.

Comme ils sont les images de Dieu, ils doivent être les exemplaires des hommes, et c'est une quatrième raison sur laquelle je fonde la vérité de ma proposition, et par laquelle je montre que les plus grands doivent être les plus pieux, parce que leur conduite sert ordinairement d'exemple et que les hommes ont naturellement cette inclination de se conformer à leurs chefs. D'où vient que la bonne vie de ceux qui gouvernent sert beaucoup plus à maintenir les peuples dans le devoir que toute l'autorité de leurs édits et toute la sévérité de leurs ordonnances : comme rien ne contribue plus à la corruption des mœurs que le mauvais exemple de ceux qui ont quelque nom ou quelque rang dans le monde, parce que, comme dit saint Cyprien, les vices cessent d'être honteux dès qu'ils paraissent dans la pourpre, et les hommes qui étaient retenus par la pudeur n'ont plus de honte de faire ce qu'ils voient en usage parmi les grands.

Cinquièmement, comme ils ont reçu de Dieu plus de bienfaits, ils sont obligés à lui témoigner plus de reconnaissance, et, s'ils ne veulent passer pour les hommes du monde les plus ingrats, il faut qu'ils lui rendent l'hommage de tous les biens qu'ils possèdent, et qu'ils fassent réfléchir vers lui tous les honneurs qu'ils reçoivent.

L'indépendance qu'il leur a donnée ne les dispense pas de l'obéissance qu'ils lui doivent. Plus il les a rendus souverains, plus ils lui doivent être soumis; plus il les a élevés au-dessus des peuples, plus ils doivent s'humilier sous la puissance de son bras; et plus il a été magnifique en leur endroit par les grandes libéralités qu'il a exercées en leur personne, plus ils doivent contribuer à la gloire de son nom, à la dignité de son culte, à la magnificence de ses autels.

Mais afin qu'ils ne s'écartent jamais du respect qu'ils lui doivent, il faut qu'ils se souviennent que la même puissance qui élève les hommes les humilie quand il lui plaît; que le même bras qui bâtit les trônes les renverse quand bon lui semble; qu'on a vu l'impie exalté

comme le cèdre du Liban et qu'un moment après, dit le saint roi, il a disparu avec toute la pompe qui l'environnait, pareil à un éclair qui éblouit d'abord la vue et qui se dissipe dans un instant; ou semblable à ces exhalaisons que le soleil élève de terre par l'atteinte de ses rayons. Elles forment, dans l'air un corps qui paraît lumineux, éclatant, embelli de plusieurs belles couleurs, enrichi de toutes les faveurs du soleil; mais tout cet appareil d'azur et de pourpre s'évapore dans la nue, ou se distille en pluie pour être changé en boue et pour être foulé par le peuple.

C'est le sort inévitable d'un homme qui croit se maintenir de lui-même dans le haut rang où le ciel l'a élevé, qui attribue toute son élévation à son bonheur ou à son adresse, qui ne songe pas même s'il y a une suprême puissance de qui il dépend et de qui il se relève; qui se moque de la piété et qui la regarde comme une chose indigne de lui; qui n'a point d'autre Dieu que son intérêt, ni d'autre loi que son ambition, ni d'autre règle pour se conduire que son caprice, ni d'autre appui, pour se soutenir, que sa propre prudence, ni d'autre soin que celui de s'agrandir, sans considérer si les voies qu'il prend pour cela sont permises ou défendues.

Cet agrandissement, qui n'est point fondé sur la vertu, ruineux et branlant, dit un de nos poëtes,

> Ainsi qu'un édifice érigé sur le sable
> Tombe au premier orage, et tombant il accable
> Celui dont l'imprudence en a si vainement
> Projeté la structure et mis le fondement.

D'où je conclus enfin que pour se maintenir dans son rang il faut se maintenir dans son devoir; que la grandeur, bien loin d'être incompatible avec la piété, ne peut se soutenir sans cette vertu, qui doit lui servir de base; qu'il n'y a rien de solide ni d'assuré dans le monde, si Dieu ne lui donne de la fermeté et s'il n'en est lui-même le soutien; que ce n'est pas l'industrie ni le hasard qui fait les bonnes et les mauvaises aventures, mais un esprit supérieur au nôtre, une souveraine intelligence, une sagesse invisible, qui dispose de nous absolument et qui, par une secrète conduite de sa providence, distribue les biens et les maux. Néanmoins parce qu'il y a des libertins qui font gloire d'être impies et qui rougiraient de passer pour dévots; qui, par je ne sais quelle ridicule maxime, établissent la force de l'esprit et la grandeur du courage à n'avoir ni religion ni piété; qui se persuadent même, par un étrange mépris qu'ils ont de la dévotion, que ce n'est point la vertu des âmes fortes et généreuses, mais seulement de quelques âmes faibles, scrupuleuses, incapables d'entreprendre et d'exécuter de grandes choses; je les veux confondre non-seulement par les témoignages de l'histoire sainte, mais encore par ceux de la profane, et montrer dans la personne des païens, aussi bien que dans celle des fidèles, que la piété ne répugne pas à la valeur, qu'il n'y a rien de plus magnanime que cette vertu, et que ceux qui ont passé pour les plus braves ont été les plus religieux.

Il est vrai qu'il n'y a point de véritable religion où il n'y a point de véritable foi, et qu'ainsi les idolâtres, qui n'ont pas reconnu le vrai Dieu, ne lui ont pas rendu le culte qui lui était dû. Il faut néanmoins avouer qu'ils ont eu quelque ombre de piété dans leurs superstitieuses cérémonies. Plusieurs, même dans les ténèbres du paganisme, éclairés des lumières de la raison, connurent un principe de toutes choses, le réclamèrent dans leurs besoins et méritèrent, par ce pieux recours à sa toute-puissance, d'en obtenir des faveurs très-singulières.

Tellement que je puis, en leur personne, aussi bien qu'en celle des héros chrétiens, justifier l'alliance de la piété avec la grandeur d'âme, et jeter la confusion sur le visage de ces faux braves qui se vantent de leur impiété, et qui ne croient pas même qu'il y ait d'autre divinité capable de les protéger et de les défendre que leur courage et leur épée.

DEUXIÈME PARTIE.

Que la piété n'est pas incompatible avec la valeur, et que les plus magnanimes ont été les plus pieux.

Le poëte latin voulant former un héros (Enée) et le proposer pour modèle à tous les grands hommes, lui donne le plus souvent le titre de pieux; et quoiqu'il ne lui refuse aucune qualité illustre, et qu'il le représente victorieux dans les combats, intrépide dans les périls, hardi dans les entreprises, constant dans les adversités, heureux dans les aventures, judicieux dans les conseils, prompt dans les exécutions; il fait néanmoins de sa piété son plus bel ornement, et montre par là que cette vertu n'est pas incompatible avec la grandeur du courage, ni avec la force de l'esprit.

L'Agamemnon d'Homère n'est pas moins pieux que l'Enée de Virgile. Ce prince, plein de générosité et de sagesse, n'entreprenait rien d'important qu'il n'eût consulté les oracles et qu'il n'eût immolé des victimes; il fondait le succès de ses combats sur la protection des dieux plutôt que sur la valeur de ses guerriers. Sa piété alla même jusqu'à l'excès, et, plus forte que sa tendresse, lui arracha la princesse Iphigénie, son unique fille, pour la sacrifier aux ordres du Ciel.

Passons de l'histoire fabuleuse à la véritable. Personne n'ignore que le grand Cyrus, qui subjugua l'Orient, n'ait été le plus généreux monarque de l'Asie. Il est vrai que sa mort tragique ne répondit pas à sa glorieuse vie; mais il faut attribuer ce malheur à l'inconstance des choses humaines, qui menacent les grandes têtes d'une fin aussi funeste que la sienne. Il ne faut pas avoir beaucoup de connaissance de l'antiquité pour savoir que ce prince fut aussi vertueux qu'il fut vaillant. Je ne parle pas de sa justice, de sa modération et de ses autres vertus. Je ne

rapporte pas l'exemple mémorable qu'il a laissé à la postérité d'une singulière continence à l'endroit de la femme d'Abradate. Tout le monde lui parlait de la beauté de cette princesse : néanmoins, après avoir vaincu son mari et l'avoir rendue sa captive, il ne la voulut point voir, de peur qu'elle ne triomphât de lui par ses charmes, et ne lui donnât des pensées capables de lui faire commettre quelque mauvaise action. Je m'arrête seulement à sa piété, qui fut insigne, et qui donne lieu de croire que, tout païen qu'il était, il eut quelque connaissance du vrai Dieu.

Xénophon m'apprend que ce monarque ne faisait aucune entreprise mémorable qu'il n'eût eu recours aux autels. Il recevait les ordres du Ciel avant que de les donner à ses soldats ; et, quoiqu'il eût autant de sujet de se confier en ses propres forces qu'aucun autre conquérant, il n'allait jamais au combat qu'il n'eût offert des sacrifices, et qu'il n'eût imploré la faveur de celui qui est le distributeur des palmes et des lauriers, aussi bien que des sceptres et des couronnes.

Mais nous trouvons, dans les livres sacrés, des témoignages encore plus illustres de sa piété aussi bien que de son courage.

Isaïe, qui fut son historien d'une plus excellente manière que Xénophon, prophétisa sa naissance, et fit connaître ses actions avant qu'elles fussent faites. Dieu même le voulut choisir pour être son lieutenant sur la terre et le ministre de ses volontés. Il lui donna sa mission pour aller faire la guerre contre les Assyriens ; il le remplit de son esprit et de sa force, pour le rendre capable de ce dessein, et dompter par son moyen l'orgueil de ces peuples qui avaient rempli la mesure de leur iniquité, et qui devaient servir d'exemple à la justice divine par la ruine de leur superbe monarchie : *Qui dico Cyro : Pastor meus es, et omnem voluntatem meam complebis* (*Is.*, XLIV). C'est pourquoi nous remarquons dans l'histoire de ce prince que lorsqu'il entra dans l'Assyrie pour y porter la guerre, il sacrifia au vrai Dieu, et fit connaître que comme il n'entreprenait cette guerre que par le mouvement d'une puissance supérieure à la sienne, il en espérait un heureux succès par son aide.

L'Ecriture sainte qui fait ainsi l'éloge du grand Cyrus, le fait aussi du grand Alexandre. Elle dit, avec une simplicité qui surpasse toute l'éloquence des orateurs, que ce prince macédonien étant sorti de ses Etats, qui n'avaient pas assez d'étendue pour un cœur aussi vaste que le sien, entra dans la Perse, vainquit Darius, donna de grandes batailles, dompta de puissantes nations, s'enrichit des dépouilles de tout l'Orient, porta la terreur de ses armes jusque dans les extrémités du monde, et se rendit si redoutable pendant qu'il vécut, que toute la terre, saisie d'étonnement, fut en silence devant lui : *Et siluit terra in conspectu ejus.*

Néanmoins ce prince, qui est l'admiration de tous les siècles, et qui donne de l'émulation à tous les grands monarques, ce prince, dis-je, qui a surpassé tous les autres conquérants en valeur, en prudence, en bonheur, en progrès, les a surpassés aussi en piété. Il n'exécutait rien de grand qu'il n'eût imploré l'assistance du Ciel ; et bien qu'après tant d'avantages il pût s'imaginer qu'il avait enchaîné la victoire et qu'elle ne pouvait plus abandonner son parti, sachant bien pourtant qu'il y a un Dieu des batailles qui fait les victorieux et les vaincus, il avait recours à lui pour la prospérité de ses armes, et tâchait de se le rendre favorable par toute sorte de vœux et de sacrifices.

On dira d'abord que sa piété ne fut qu'une superstition plus digne de blâme que de louange ; mais, outre qu'il y avait du moins quelque apparence de religion dans ce culte superstitieux qu'il rendait peut-être à quelque divinité imaginaire, nous apprenons dans l'Histoire de Josèphe que ce prince, passant par la Judée, fléchit le genou devant le grand prêtre, et témoigna qu'il avait quelque connaissance du vrai Dieu, non-seulement par les honneurs qu'il rendit à son ministre mais encore par les bienfaits qu'il fit à son temple.

Il est vrai que son ambition le porta à demander les honneurs divins ; mais il vivait dans un siècle où l'on rendait facilement ces honneurs suprêmes aux grands hommes ; et il croyait les avoir mérités par ses grandes actions, aussi bien que les Hercule et les Achille. Outre que, ne doutant pas qu'il n'y eut un premier être supérieur à tous les autres et digne d'un culte qui ne peut être rendu qu'à lui seul, il regardait peut-être ces demi-dieux, au rang desquels il voulait être mis, comme nous regardons aujourd'hui les anges et les saints, à qui nous donnons en quelque façon les honneurs de l'apothéose, par les cérémonies de la canonisation, puisque nous leur adressons des vœux, que nous consacrons des temples en leur nom et que nous révérons leur mémoire par des pompes solennelles.

Mais, quoi qu'il en soit du sentiment de ce prince sur la religion, sa piété, quelque superstitieuse qu'elle pourrait être, condamne l'indévotion des chrétiens, et leur reproche d'être moins zélés pour l'honneur du vrai Dieu que les païens ne l'ont été pour le culte des idoles.

Je ne puis lire la mort de ce grand homme dans Arrian sans confusion et sans étonnement. Sa maladie n'interrompit pas l'exercice de sa piété ; il prenait plus de plaisir de voir auprès de son lit les ministres des autels que les chefs de ses armées, qui étaient ses favoris et qui furent ses successeurs. Il consulta souvent l'oracle ; il ordonna plusieurs fois des prières publiques, et souhaita de mourir dans le temple, pour tomber comme une victime aux pieds des autels.

Ces exemples doivent suffire pour fermer la bouche aux impies qui osent dire que la piété n'est pas la vertu des grands hommes, qu'elle amollit le courage et qu'elle rend l'âme scrupuleuse et timide ; puisque ces grands princes, qui ont été les plus magnanimes, les plus généreux et les plus vail-

lants de tous les hommes, ont été aussi les plus pieux.

De l'histoire profane venons à la sainte, et commençons par l'incomparable Josué, qui fut choisi de Dieu, après la mort de Moïse, pour conduire le peuple fidèle dans la terre promise. Ce grand homme fit des choses si prodigieuses, qu'elles passeraient pour des fables, si elles n'étaient autorisées par le témoignage de la parole divine. Il défit plus de trente rois idolâtres, et si par sa valeur il renversa tant de trônes et foula tant de diadèmes, sa piété ne brisa pas moins d'idoles et n'abattit pas moins de temples où les faux dieux étaient adorés. Il passa sur le ventre d'une infinité de nations qui avaient pris les armes afin de s'opposer à ses progrès; et pour montrer que ces glorieux succès n'étaient pas moins les ouvrages de sa piété que de sa valeur, le Ciel se mêla dans toutes ses entreprises et fit cent miracles pour favoriser ses desseins. Les murailles de Jéricho tombèrent en sa présence ; les eaux du Jourdain se séchèrent pour ouvrir le passage à ses troupes, et lorsqu'il combattait en faveur des Gabaonites qui étaient ses tributaires ou ses alliés, non-seulement le Ciel s'arma pour le secourir dans le combat, faisant pleuvoir une grêle de pierres sur la tête de ses ennemis, mais encore par un prodige plus étonnant, le soleil et la lune s'arrêtèrent au milieu de leur course pour obéir à sa voix, et prolongèrent le jour autant qu'il avait besoin pour achever sa victoire.

Le pieux et vaillant Gédéon lui succéda quelque temps après dans le gouvernement, et ne lui fut pas beaucoup dissemblable en piété ni en valeur. Ce grand capitaine, fortifié du secours divin, sur lequel il mettait sa confiance bien mieux que dans toutes les forces humaines, avec trois cents soldats défit toute l'armée des Madianites, qui était si nombreuse, que l'Ecriture sainte la compare aux grains de sable qui sont dans le rivage de la mer.

Je ne parle pas du brave Jephté, qui fut mis, à cause de sa magnanimité, à la tête de sa nation pour combattre les Ammonites; et ce qui fait connaître que sa piété n'était pas inférieure à sa valeur, comme il avait promis à Dieu de lui sacrifier la première personne qui sortirait de sa maison pour venir au-devant de lui après la bataille, son unique fille s'étant présentée la première pour le féliciter de sa victoire, la tendresse qu'il avait pour une personne qui lui était aussi chère que celle-là n'empêcha point qu'il n'accomplît son vœu; de sorte qu'il immola ce cher objet de son cœur et cette unique espérance de sa famille, non par un principe de superstition, comme faisaient les idolâtres mais par un véritable motif de religion, et par un secret mouvement du Saint-Esprit, qui voulut faire voir en cette occasion, comme dans le sacrifice d'Abraham, ce que peut la grâce sur la nature, l'amour divin sur l'amour paternel, la raison et le devoir sur l'affection et sur la tendresse.

Je ne parle pas aussi de l'invincible Samson, dont la force consistait bien plus dans sa piété que dans ses cheveux. Il la conserva tandis qu'il fut fidèle à son devoir, il la perdit par son infidélité à la loi de Dieu, il la recouvra par sa pénitence, lorsqu'il était encore captif chez les Philistins, dont il secoua le joug par un prodigieux effort et par un étrange sacrifice qu'il fit de lui-même et de ses ennemis, qui l'avaient conduit dans le temple, pour le faire servir de jeu dans une de leurs superstitieuses solennités, les ensevelissant tous avec lui sous les ruines de ce temple dont il abattit les colonnes, et faisant ainsi périr par sa mort un plus grand nombre de ses adversaires qu'il n'avait fait durant sa vie.

Je viens à ce grand roi (David) qui fut selon le cœur de Dieu, et que l'Ecriture sainte nous représente comme le modèle de la valeur et de la piété. Voulez-vous des témoignages de sa valeur? Considérez ses combats avec les lions pendant qu'il était berger, ses victoires sur les Philistins sitôt qu'il eut commencé de porter les armes, et particulièrement l'intrépidité, la vigueur et la force avec laquelle il attaqua cet effroyable géant qui donnait de la terreur à toute l'armée d'Israël. Mais voulez-vous des marques de sa piété? lisez les psaumes qu'il a composés à la louange de Dieu. Là vous le verrez tout rempli de l'esprit de Dieu, tout animé du zèle de sa gloire et tout embrasé du feu de son amour. Là il proteste qu'il prend plus de plaisir aux pieds des autels que sur les trônes, et qu'il se sent plus honoré de s'humilier devant son Dieu que d'être respecté de tous les peuples. Là il déclare que de quelques affaires dont il soit accablé, et quelques occupations que lui donne la conduite de ses Etats, il prie sept fois le jour, et se lève durant la nuit pour rendre ses hommages à son Créateur et lui recommander les besoins de son royaume.

Mais que ne fit-il pas pour satisfaire à la justice de Dieu après son adultère et son homicide? Il pleura continuellement : il mêla sa boisson avec ses larmes et son pain avec la cendre ; il se plongea dans la douleur, il se couvrit de confusion, et s'affligea par le cilice et par le jeûne. En un mot, il entreprit une si rigoureuse pénitence, qu'il mérita, non-seulement le pardon de son péché, mais encore un merveilleux accroissement de grâce. Beaux exemples pour les pécheurs et pour les justes : pour les pécheurs qui tombent avec David, et qui ne se relèvent pas comme lui; pour les justes qui ne sont pas si occupés que ce prince, et qui néanmoins emploient beaucoup moins de temps que lui à la prière.

Que dirai-je du roi Ezéchias, qui fut, selon le témoignage de l'Ecriture, le plus grand et le plus saint monarque qui ait porté le sceptre de Juda. Il chassa l'idolâtrie de ses Etats, et secoua le joug des Assyriens, qui avaient rendu presque tous les Juifs tributaires. Il remporta de grandes victoires sur les Philistins, et se voyant assiégé dans sa ville capitale par le roi Sennachérib, qui

avait levé contre lui de puissantes armées, et qui lui avait enlevé presque toutes ses fortes places, il en triompha par sa généreuse résistance et par sa rare piété. Car dans le même temps qu'il repoussait les efforts de son ennemi et qu'il poussait ses vœux vers le ciel, un ange vint à son secours, entra dans le camp du superbe Sennachérib, tua près de deux cent mille soldats, contraignit ceux qui avaient échappé à sa fureur d'abandonner le siége et de prendre la fuite; apprit enfin à toutes les puissances de la terre qu'elles n'ont ni conseil ni force contre les armes célestes, qui sont toujours prêtes pour la défense des princes également pieux et magnanimes.

Mais peut-on trouver dans l'histoire sainte un plus illustre témoignage de la vérité que je défends que la valeur et la piété de Judas Machabée et de ses généreux frères, qui, pour se maintenir dans l'observation de leur loi et ne pas abandonner l'usage de leurs saintes cérémonies, résistèrent aux plus puissants monarques de l'Orient, défirent les armées que l'Asie et l'Afrique avaient levées contre eux, remplirent toute la terre de la gloire de leur nom et du bruit de leur valeur, et se rendirent si redoutables et si célèbres par leurs grandes actions, qu'ils obligèrent les deux républiques qui fleurissaient le plus en ce temps, c'est-à-dire, celles de Rome et de Lacédémone, à rechercher leur alliance et leur amitié. Qui peut exprimer le mérite de ces grands hommes et le nombre de leurs divins exploits? Qui peut compter les travaux qu'ils ont entrepris, les combats qu'ils ont soutenus et les victoires qu'ils ont remportées? Non-seulement ils ont surpassé par la grandeur de leur courage tout ce que la fable raconte des Hercule et des Achille; mais comme, par leur piété et par le zèle qu'ils ont eu pour leur religion, ils ont ajouté à une si glorieuse vie une mort encore plus illustre, on peut dire qu'ils ont acquis, même avant la prédication de l'Evangile, la gloire des apôtres et des martyrs

Entrons de la Synagogue dans le christianisme, où nous trouverons encore des exemples plus illustres, pour montrer que la piété s'accorde très-bien avec la magnanimité, et que les plus grands hommes ont été les plus pieux : parce que la grâce de Jésus-Christ, en inspirant la piété, bien loin de diminuer la grandeur du courage, elle l'augmente, et fait des saints beaucoup plus magnanimes que n'ont été ces héros que l'antiquité superstitieuse a mis au nombre des dieux.

Cela paraît dans les martyrs, qui par leur constance et par leur fermeté ont épouvanté les lions et les tigres, ont lassé la cruauté des tyrans et des bourreaux, ont méprisé les promesses les plus spécieuses et les menaces les plus étonnantes, ont triomphé du monde et d'eux-mêmes, et n'ont pu être vaincus par les puissances de la terre, ni par celles de l'enfer. Cela paraît aussi dans les hommes apostoliques qui passent les mers, qui vont à travers les tempêtes et les écueils dans les terres les plus éloignées et plus inaccessibles, qui portent le nom de Jésus-Christ où l'ambition ni la renommée des Alexandre et des César n'avaient point passé, qui, par je ne sais quel empire qu'ils ont sur tous les esprits et sur tous les cœurs, adoucissent les peuples les plus farouches, convertissent les nations les plus barbares, changent les volontés les plus obstinées, et sanctifient les mœurs les plus corrompues.

Toutes ces choses se peuvent-elles faire sans une extraordinaire grandeur de courage, et sans une vertu supérieure à la nature? Ne faut-il pas des hommes aussi magnanimes que pieux pour exécuter des entreprises si hardies et si élevées au-dessus des forces humaines? Et si la piété qui réside dans ces grandes âmes les rendait timides, seraient-elles capables de s'exposer à tant de périls et de s'abandonner à tant de peines? Vu principalement qu'elles ne sont point animées par l'espérance du gain, ni par le motif de la gloire, comme ces hommes du monde que le savant Pierre de Blois appelle les martyrs de l'avarice et les apôtres de la vanité, parce qu'ils endurent et qu'ils entreprennent tout pour acquérir du bien ou de l'honneur. Ces âmes généreuses et divines, qui n'ont point d'autre but que la gloire de Dieu, n'agissent point par un principe d'ambition, ni d'intérêt, mais par un esprit de religion et de zèle : d'où je conclus qu'elles tirent toute leur force de leur piété; et qu'ainsi la piété, bien loin de les rendre lâches, c'est elle seule qui les rend si courageuses.

Mais, parce que cette vertu n'est jamais plus admirable que dans la personne des princes, je me sers principalement de leur exemple pour justifier ma proposition, et montrer que les plus grands hommes ont été les plus pieux. Il est vrai que la piété ne se rencontre pas toujours dans la personne des grands, qui pour être plus élevés au-dessus des hommes, ne s'approchent pas pour cela plus de Dieu, et ne sont pas plus saints pour avoir plus de flatteurs qui les canonisent. Ce désordre ne vient pas d'une incompatibilité entre la piété et la grandeur, mais seulement de la corruption universelle des hommes, qui est répandue sur les grands aussi bien que sur les petits, et quelquefois plus sur les grands que sur les autres : parce que les grands ont plus d'objets qui les divertissent de la dévotion, plus de soins qui les empêchent de penser à Dieu, plus de plaisirs sensibles qui leur font perdre le goût des choses spirituelles, plus d'attraits qui les portent au mal, plus d'occasions qui les engagent dans le déréglement, plus de moyens qui leur facilitent le péché, plus de liens qui les attachent à la terre et qui leur ôtent la liberté de s'élever vers le ciel.

Néanmoins, parce que je combats ces impies qui croiraient perdre la réputation de braves s'ils passaient pour dévots, et qui s'imaginent que la piété n'est qu'une faiblesse

d'esprit, incompatible avec la grandeur du courage, j'emploie pour les confondre l'exemple de ceux qui ont passé dans le monde pour les plus magnanimes, et qui, bien loin de rien perdre de leur générosité par la dévotion qu'ils ont excellemment pratiquée, n'ont jamais été plus vaillants que lorsqu'ils ont été plus pieux.

Le grand Constantin se présente d'abord à mon esprit, et me laisse dans le doute si je dois admirer davantage sa valeur ou sa piété : sa valeur à exterminer les ennemis de l'empire, à dompter les sujets rebelles, à triompher des princes étrangers qui lui faisaient la guerre ; ou sa piété à favoriser les ministres de l'Eglise, à confondre les hérétiques, à convertir les idolâtres. Bien qu'il n'y ait jamais eu d'empereur, avant ni après lui, qui ait mieux mérité ce titre et qui en ait plus glorieusement porté la grandeur et la majesté, néanmoins, à cause du zèle qu'il a eu pour la religion, les Pères d'un concile lui ont donné cet éloge, qu'il avait gouverné l'empire en évêque plutôt qu'en empereur. On le propose pour modèle à tous les monarques dans l'art de bien régner, et particulièrement dans cette sage politique qui sait accorder les intérêts de la religion avec ceux de l'Etat. Il avait une singulière vénération pour les prélats, et les honorait tellement, qu'il refusait de dire son avis en leur présence, quand il se trouvait dans quelqu'une de leurs assemblées; recevant leurs décisions sur les matières controversées comme des oracles, et s'y soumettant avec plus de docilité qu'il n'avait fait autrefois aux réponses d'Apollon, quand il vivait dans la superstition des païens. Ce grand prince qui voyait presque toute la terre soumise à son empire, et qui n'aurait point souffert dans le monde de puissance égale à la sienne, se soumit entièrement et soumit aussi en même temps son empire à la loi de Jésus-Christ, après qu'il eut reconnu la vérité de l'Evangile, par un miracle que personne n'ignore. Lorsqu'il se préparait pour combattre Maxence, une croix miraculeuse lui parut en l'air en signe de victoire, et le rendit en effet victorieux par une nouvelle force qu'elle inspira d'abord à ses soldats, et par une soudaine terreur qu'elle porta dans l'âme de de ses ennemis. Après avoir reçu cette grâce, il ne songea plus qu'à la reconnaître par les grands biens qu'il fit à l'Eglise, qui commença pour lors de respirer, après les grands maux qu'elle avait soufferts sous la persécution des empereurs idolâtres. Quoique sa magnificence dans les édifices ait surpassé celle des princes qui l'ont précédé, il fut néanmoins plus magnifique après sa conversion à bâtir des églises, qu'il ne l'avait été auparavant à bâtir des palais. Les chrétiens avant lui étaient contraints de se cacher en des lieux secrets pour y célébrer les divins mystères. Non-seulement il publia des édits pour leur donner la liberté de bâtir des églises dans les terres de l'empire, mais il les y excita bien davantage par ses exemples et par ses libéralités. Celle qui est la première de Rome en antiquité, et la première de l'univers en excellence, est l'ouvrage du zèle et de la magnificence de ce divin empereur. Lorsqu'il en posa les fondements, on remarqua cette circonstance digne de sa piété, qu'il voulut porter douze hottées de terres à l'honneur des douze apôtres. Les royales épaules de ce grand prince chargées de cette nouvelle sorte, n'étaient-elles pas plus glorieuses que lorsqu'elles portaient le fardeau de l'empire ; et les libertins oseront-ils dire désormais que la piété est une faiblesse d'esprit, indigne d'un grand courage, après l'avoir vue si merveilleusement pratiquée par le plus puissant homme qui ait porté la couronne impériale de Rome et de Constantinople.

Le grand Théodose, qui lui succéda peu de temps après, ne fut pas moins pieux ni moins vaillant. Si l'on retranche de son histoire la violence qu'il commit par un emportement de colère contre la ville de Thessalonique, dont les habitants avaient abattu dans une sédition populaire les statues de l'impératrice sa femme : on ne trouvera presque, dans tout le cours de sa vie, que des marques de sa piété mêlées avec celles de sa valeur. Que ne fit-il pas contre les tyrans Eugène et Maxime, qui étaient les ennemis de l'Eglise, aussi bien que de l'Etat ? Mais que ne fit pas le Ciel en sa faveur ? Il avait passé toute la nuit qui avait précédé le combat en oraison et sous le cilice. Que ne peut un prince également pieux et magnanime ? Il attaqua ses ennemis avec des armes inégales et des forces beaucoup inférieures aux leurs. Mais fortifié par le secours céleste, il les combattit avec tant de vigueur, qu'il en remporta une des plus mémorables victoires qui se trouve dans l'histoire des siècles passés. Toute la nature prit son parti, parce qu'il avait pris celui de Dieu. Les vents repoussaient sur ses ennemis les javelots qu'on jetait contre ses soldats. La mer épargnait ses vaisseaux, tandis qu'elle rompait les voiles qui étaient déployés contre lui ; et pendant que le soleil éclairait son camp de ses bénins rayons, l'air en courroux se couvrait de nuages, et faisait pleuvoir le soufre sur la tête de ses adversaires.

O nimium dilecte Deo, cui fundit ab antr
Æolus armatas hyemes, cui militat æther
Et conjurati veniunt ad classica venti.

Héraclius, s'il n'était point tombé dans l'erreur des Monothélites, mériterait ici un rang très-illustre, soit à cause de son grand courage, soit à cause de sa rare piété. Sa valeur a paru dans les grandes guerres qu'il a si bien soutenues contre le roi des Perses et qu'il a si heureusement terminées pour le bien de l'Eglise et pour le repos de l'empire.

Et l'on ne peut douter de sa piété, singulièrement envers la sainte Vierge, par la faveur de laquelle il gagna trois grandes batailles contre Cosroès, le plus redoutable ennemi de l'Eglise et de l'empire. De sorte que, si les hérétiques n'avaient point pré-

venu son esprit et corrompu sa foi, je pourrais très-bien représenter en sa personne l'alliance de la piété avec la valeur, et montrer qu'il a été l'un des plus pieux et des plus vaillants princes du christianisme, par les preuves illustres qu'il a données de sa générosité et de son zèle, soit pour recouvrer la Terre-Sainte, qui était tombée sous la puissance des idolâtres, soit pour arracher des mains de ces infidèles la croix du Sauveur, qu'ils avaient enlevée depuis quatorze ans, soit enfin pour remettre ce bois sacré, qui est l'instrument de notre salut, dans le même lieu où l'impératrice Hélène l'avait si honorablement placé; portant lui-même ce précieux gage de notre rédemption, depuis la ville de Jérusalem jusqu'à la montagne du Calvaire, sans pourpre, sans diadème et sans aucune marque de grandeur, les pieds nus, la cendre sur la tête, les larmes aux yeux, pour témoigner, selon la pensée de l'Apôtre, qu'il ne se faut glorifier que de la croix de Jésus-Christ, et que toutes les puissances du monde doivent courber la tête sous ce joug, et s'estimer plus glorieuses de le porter que d'être chargées de couronnes et de sceptres, afin que ce qui était un objet d'opprobre devienne l'unique source de la gloire, et que Dieu, qui sait renverser les projets de ses ennemis et les faire servir à ses desseins, tire l'exaltation de son Fils du même moyen par lequel on le voulait opprimer, fasse vivre les hommes par le même instrument par lequel on les faisait mourir, et de la chose du monde la plus ignominieuse en fasse le plus bel ornement de la majesté impériale.

Je ne dois point omettre le saint empereur Henri, qui, par son mérite, ajouta la couronne de l'empire au duché de Bavière, que sa naissance lui avait donné, et qui n'étant pas satisfait de l'empire passager de ce monde, conçut une plus noble ambition pour l'empire éternel.

Ce prince fut surnommé le Pieux, soit à cause de son extraordinaire dévotion et du zèle très-ardent qu'il eut pour la religion, pour laquelle il exposa souvent sa couronne et sa vie, dans les démêlés qu'il eut contre les infidèles et les barbares, soit à cause de sa rare continence et de la virginité perpétuelle qu'il a gardée avec sa femme Cunégonde, soit à cause de ses grandes austérités et de toutes ses autres éminentes vertus, pour lesquelles il est couronné dans le ciel et canonisé sur la terre. Il pouvait bien aussi être surnommé le Vaillant, par son invincible courage, dont il a donné des preuves éclatantes dans les longues et dans les grandes guerres qu'il a soutenues pour repousser les insultes des infidèles, et singulièrement pour rétablir les souverains pontifes dans les terres qu'on leur avait usurpées. Tellement, qu'il a très-bien uni la piété avec la valeur. Il n'a jamais pris les armes que par un motif de piété, et dans les batailles qu'il a données contre les barbares et contre les usurpateurs de l'Eglise, il a fait paraître tant de valeur, qu'on avait accoutumé de dire que ce n'était pas un homme, mais un ange qui combattait. On rapporte même qu'il a vu souvent auprès de lui, dans le combat, un ange, travesti en capitaine, l'épée à la main, encourager ses soldats et foudroyer ses ennemis. Après avoir rétabli le pape Benoît VIII dans son siége et dans la possession de la Calabre et de la Pouille, par la défaite des Sarrasins et des Grecs, le souverain pontife lui envoya, en signe de reconnaissance, un globe d'or, qui est la figure du monde, et qui, depuis ce temps-là, fut la devise de l'empire. Ce généreux et ce dévot prince renvoya ce globe aux religieux du monastère de Mont-Cassin, disant qu'il ne fallait faire un présent de cette figure qu'à ceux qui avaient triomphé du monde et qui l'avaient foulé sous leurs pieds. Dans cette pensée, digne d'un cœur aussi élevé que le sien, après avoir rempli le monde de ses victoires, pour se vaincre lui-même et vaincre le monde d'une plus excellente manière, tout le temps qu'il pouvait dérober aux affaires temporelles, il l'allait passer avec ces religieux, et là, s'élevant au-dessus du monde et de lui-même, il s'adonnait, avec une admirable ferveur, à la contemplation des choses divines, et faisait voir, par les grandes vertus qu'il exerçait, que les grands hommes sont grands en toutes choses, et que les héros qui se sont une fois appliqués à la piété, la pratiquent en héros.

Sans chercher ailleurs d'autres exemples pour établir ma proposition, j'en trouve dans la France de domestiques encore plus forts que ceux que je tire des royaumes étrangers. Je commence par le grand Clovis, qu'on peut appeler le Constantin de la France, non-seulement parce qu'il s'est fait chrétien dans une bataille par un miracle pareil à celui qui convertit cet empereur, mais encore parce qu'il a fait dans la France pour la religion presque les mêmes choses que fit Constantin dans l'empire. Il bannit l'idolâtrie de ses Etats et y fit prêcher l'Evangile, bâtir des églises, consacrer des évêques, célébrer des conciles. Les Pères du premier concile d'Orléans assemblés par son ordre l'appellent le fils de l'Eglise catholique, et rendent de si beaux témoignages de sa piété qu'il n'est pas nécessaire que j'en parle davantage. Mais, bien loin que la piété ait rien diminué de sa valeur, il ne fut jamais plus vigoureux ni plus redoutable à ses ennemis qu'après qu'il eut embrassé la foi et qu'il en eut fait l'exercice avec tant de zèle, car il défit les Allemands près de Cologne, dissipa leurs armées qui étaient beaucoup plus nombreuses que les siennes, et fit périr deux de leurs rois qui avaient passé le Rhin pour lui venir disputer l'empire des Gaules. Il vainquit ne Bourgogne les oncles de sa femme qui avaient pris les armes contre lui. Il surmonta les Goths en Poitou et tua de sa propre main Alaric leur roi. En un mot, il fut le plus vaillant prince de son temps, comme il fut aussi le plus pieux; il se fit craindre de tous ses voisins, il gagna des victoires autant qu'il donna de combats, et se rendit si redou-

table aux empereurs romains, qui se disaient encore pour lors les maîtres de l'univers, qu'il les obligea de rechercher son amitié par des ambassades honorables et par de magnifiques présents. Pour ajouter la piété à la valeur, il n'entreprenait rien d'important sans implorer le secours du Ciel; il se confiait plus sur les oraisons que sur les armes, il s'estimait plus fort de combattre sous l'étendard de la croix que d'être suivi de dix mille drapeaux, et s'étant recommandé aux prières de saint Martin, il se croyait invulnérable et invincible.

Mais voyons-nous dans les siècles passés un prince qui ait mieux allié la piété avec la valeur que Charlemagne? Ne peut-on pas dire qu'il est l'Alexandre ou le César du christianisme, si l'on considère sa valeur; et qu'il en est le David ou l'Ezéchias, si l'on regarde sa piété? Toute l'Europe, qui fut le théâtre de ses combats, de ses victoires et de ses triomphes; l'Italie, où il rétablit les papes, où il défit les Lombards et d'où il chassa les Grecs; l'Espagne, où il passa pour secourir les chrétiens contre les Sarrazins; l'Angleterre, où par l'autorité seule qu'il avait acquise dans le monde il fit remonter sur le trône le roi Eardulphe, qui avait été dépossédé de ses Etats; l'Allemagne, où il dompta les Saxons après une guerre de plusieurs années; le Septentrion, où il obligea les Danois de lui demander la paix; l'Occident, où il établit l'Empire que nous voyons aujourd'hui; l'Orient et le Midi, où il porta le bruit de ses exploits et la terreur de ses armes; en un mot, toute la terre, qui n'avait jamais ouï de la bouche de la renommée des choses aussi prodigieuses que celles qu'elle entendait tous les jours de lui, et qui lui envoya des ambassadeurs presque de toutes parts, pour lui demander du secours, ou pour le solliciter à une alliance, ou pour le féliciter de ses grands succès, parle de sa valeur plus éloquemment que je ne saurais faire, et me dispense de l'obligation d'en apporter d'autres témoignages. Que dirai-je de sa piété, qui en a fait un saint et qui l'a rendu pour le moins aussi recommandable devant Dieu que sa valeur l'avait rendu recommandable devant les hommes? Combien de travaux a-t-il entrepris? combien de voyages a-t-il faits au delà des Alpes? combien de périls a-t-il essuyés? combien de combats a-t-il rendus pour les intérêts de l'Eglise et pour le rétablissement des souverains pontifes? Qui peut exprimer le zèle qu'il a eu pour toutes les choses de la religion, comme pour l'office divin, sur lequel il a lui-même établi une psalmodie qui est encore en usage en plusieurs églises, pour la vigueur de la discipline ecclésiastique, pour l'embellissement des autels, pour l'entretien des prêtres, pour la dignité et pour la majesté de nos saintes cérémonies et de nos grands mystères? Qui peut faire le dénombrement des temples qu'il a bâtis, des chapitres qu'il a fondés, des monastères qu'il a érigés, et de tant d'autres monuments de sa piété qu'il a laissés à la postérité? Qui n'a ouï parler des biens immenses qu'il a faits à l'Eglise, et singulièrement au chef de l'Eglise? Il ne faut pas être beaucoup versé dans l'histoire pour savoir que les papes ont reçu de lui la plus grande partie des biens qu'ils possèdent, et que toute leur grandeur temporelle est un pur effet de sa libéralité. Constantin leur donna bien quelques revenus dans l'Italie, mais il ne s'avisa jamais de les rendre maîtres de Rome. Ses successeurs y régnèrent longtemps après lui. L'empereur Honoré y établit son siége après avoir partagé l'empire avec son frère Arcade, et nous ne trouvons pas avant Charlemagne que les papes y aient fait aucune fonction de souverains, et qu'outre la juridiction spirituelle que Jésus-Christ leur a donnée, ils y aient encore exercé l'autorité temporelle. Mais ils sont devenus les maîtres de cette capitale de l'univers depuis que Charlemagne, après avoir conquis l'Italie sur les Lombards, la leur donna, et que ce généreux prince, non moins remarquable par sa piété que par sa valeur, et plus jaloux de la gloire de l'Eglise que de la grandeur de son royaume, ajouta cette nouvelle couronne à la tiare des successeurs de saint Pierre. Aussi les papes n'ont pas été méconnaissants: ils ont souvent protesté qu'ils devaient non-seulement leur salut et leur liberté, mais encore leur grandeur et leur puissance à la valeur et à la piété de cet incomparable monarque. Ils l'ont souvent appelé leur protecteur et leur défenseur. Peut-on donner des titres plus glorieux à un prince chrétien; le peut-on honorer davantage qu'en disant qu'il est le défenseur de l'Eglise et le protecteur des souverains pontifes; et peut-on plus magnifiquement exprimer sa valeur et sa piété, que par ces éloges? Ne faut-il pas avouer après cela que Charlemagne, qui fut grand en toutes choses, le fut encore davantage par ces deux illustres qualités dont j'établis l'alliance, par sa valeur et par sa piété? Personne n'a jamais rien opposé à sa valeur, et l'on ne peut aussi sans injustice rien opposer à sa piété. L'incontinence qui lui est attribuée par quelques auteurs est une imposture reconnue de tous les savants qui ne sont pas préoccupés. Tout ce qu'on a dit de ses maîtresses et de ses enfants illégitimes est fabuleux et ne se trouve point dans les véritables histoires. Il est vrai qu'il répudia sa première femme pour complaire à sa mère, mais il la reprit après pour obéir à l'Eglise; et comme ses grandes actions ont fourni de matière à tous les romans qu'on a faits depuis, il ne se faut pas étonner si l'on y trouve des aventures fabuleuses, principalement sur la passion qui domine dans cette sorte de livres licencieux, où l'on se donne la liberté de tout feindre en matière d'amour, où l'on ne produit point de héros qu'on ne le fasse paraître amoureux, où l'on ne loue pas tant un généreux guerrier qui a bien combattu pour sa patrie, qu'un amant passionné qui a bien combattu pour sa maîtresse; où l'on

n'enseigne pas tant l'art de bien vivre que de bien aimer ; où par une étrange corruption de paroles et de mœurs l'impureté passe pour une galanterie et le libertinage pour un enjouement ; où la fable règne plus que la vérité ; où l'on s'attache plus à plaire qu'à instruire : de sorte qu'on n'en peut tirer aucune conséquence contre la vertu de Charlemagne, qui n'a jamais été flétrie de ce dérèglement qu'on lui impose ; et quand il y aurait eu quelque tache dans cet astre, elle serait entièrement effacée par le grand éclat qu'il a fait briller aux yeux de l'univers. Mais, outre le divorce dont j'ai parlé, on ne peut rien reprocher à ce prince. C'est un saint empereur qui doit servir de modèle à tous les monarques. Le plus haut point de gloire où ils puissent aspirer, et le plus éminent degré de mérite auquel ils puissent prétendre, est de l'imiter ; et canonisé par la voix des peuples, aussi bien que par les éloges qu'il a reçus de la bouche des papes, il doit être non-seulement un objet d'admiration par ses merveilleux exploits, mais encore un sujet d'imitation par ses insignes vertus.

Je viens au grand saint Louis, en qui je mets le principal appui de la cause que je défends. La valeur et la piété ne se sont jamais si bien alliées que dans la personne de ce prince. Pour ce qui regarde la piété, elle est si visible par les preuves qu'il en a données, et si sensible par les vestiges qu'il en a laissés presque dans toutes les parties de la terre, que personne n'en a jamais douté. On a cru même qu'elle allait jusqu'à l'excès et qu'elle était plus propre d'un particulier que d'un monarque. Quelques-uns en firent autrefois le sujet de leur insolente raillerie, et Dieu, par une punition miraculeuse qu'il exerça sur ces libertins, montra combien il détestait leur impiété et combien il approuvait la dévotion de ce prince. Son zèle n'avait pas cette ferveur indiscrète qui se remarque quelquefois dans les âmes pieuses et qui est plus capable de nuire que de profiter, quand elle est secondée de l'autorité et de la puissance ; il avait néanmoins toute l'ardeur que demande le mérite d'un Dieu et l'intérêt de sa gloire, à laquelle il consacra non-seulement toutes les pensées de son esprit et tous les mouvements de son cœur, mais encore toute l'autorité de ses édits et toute la puissance de ses armes. Il ne laissa jamais impuni aucun péché directement commis contre Dieu ; il ne permit aucune irrévérence contre cette majesté suprême, et par des satisfactions publiques ou par des châtiments exemplaires, il répara les blasphèmes et les autres injures qui se commettaient contre son saint nom. Personne n'ignore le fameux édit qu'il fit contre les blasphémateurs. Il voulut qu'on employât le fer et le feu pour leur percer la langue et les condamner ainsi à un silence éternel. Comme il faisait exécuter la rigueur de cette ordonnance dans la personne d'un homme de qualité, un seigneur de sa cour, qui s'intéressait pour ce coupable, lui représentant la sévérité de cette justice et le priant de l'adoucir par une peine plus légère, il se montra inflexible et répondit avec un zèle digne d'un si grand monarque, qu'il voudrait de tout son cœur bannir le blasphème de son royaume, et réparer l'injure que fait à Dieu ce detestable langage, non-seulement par la perte d'une partie de lui-même, mais encore de sa couronne et de sa vie.

Ce qui frappait davantage le cœur de ce prince, dans l'intérêt qu'il prenait pour la gloire de son Dieu, était de voir non-seulement que les chrétiens violaient la sainteté de son nom, mais que les hérétiques déchiraient l'unité de son Eglise, et que les infidèles occupaient le pays héréditaire de son empire, c'est-à-dire la Palestine, cette terre sainte qui a été honorée de ses pas, cultivée de ses sueurs, arrosée de ses larmes, empourprée de son sang. C'est là qu'il tourna son zèle et c'est par là qu'il fit éclater sa valeur conjointement avec sa piété.

Mais ne semble-t-il pas que j'offense la piété en la voulant concilier avec la valeur, et que je lui donne une posture qui ne lui convient pas, en la produisant armée dans les combats et tout ensanglantée du meurtre des hommes ? Quoi de plus contraire à la douceur de notre religion que le bruit de la guerre et l'horreur des batailles ? et Jésus-Christ, que nous reconnaissons pour notre maître, ne nous a-t-il pas enseigné de verser plutôt notre sang que de répandre celui de nos ennemis, et de les vaincre par la patience plutôt que par la force ? Avouons pourtant qu'il y a non-seulement des combats innocents et légitimes où la justice préside, où la conscience n'est point intéressée ; mais encore des guerres chrétiennes et saintes que la piété allume, que la piété fomente et que la piété soutient ; et c'est principalement lorsqu'on voit la religion violée, les autels prostitués, les saints lieux sous la domination des barbares qui les profanent. C'est le motif qui arma saint Louis et qui l'obligea de sortir de son palais et de son oratoire pour conduire des armées et faire deux sortes de guerres, l'une contre les hérétiques Albigeois, dont il arrêta les rébellions et les insultes, l'autre contre les infidèles Sarrazins qui occupaient la terre sainte et tenaient les monuments de notre religion comme captifs sous leur tyrannie. Il considérait avec douleur ce pays qui avait été le berceau et le tombeau de l'Homme-Dieu, cette région qui avait été consacrée par tant de miracles et sanctifiée par tant de mystères ; ce saint lieu qui était proprement la possession de Jésus-Christ et qui lui était si légitimement acquis par son sang, devenu la possession des Barbares qui le déshonoraient par leurs impiétés à la confusion des princes chrétiens. Il s'imaginait que le Fils de Dieu s'adressait à lui et lui demandait le secours de la puissance qu'il lui avait donnée. Que ne m'est-il permis de suivre ce prince partout où le conduit l'impétuosité de son zèle ! que ne puis-je voir en sa personne ce que peut un roi qui est saint,

ce que peut un grand courage avec une éminente vertu, ce que peut la force d'un héros chrétien animée de l'esprit de Dieu, ce que peut enfin une véritable piété soutenue par une véritable valeur! je verrais paraître cette sainteté courageuse sur le théâtre de l'univers avec toutes les différentes couleurs qui la peuvent rendre éclatante, tantôt infatigable dans les travaux, tantôt intrépide dans les périls, tantôt foudroyante dans les combats et tantôt triomphante dans les victoires; je verrais ce divin conquérant à la tête de ses armées traverser la mer, descendre le premier de son vaisseau, se jeter dans l'eau jusqu'à la ceinture et, l'épée à la main, contraindre les infidèles, qui s'opposaient à sa descente, de se retirer; je le verrais ensuite parcourir l'Asie et l'Afrique, gagner des batailles, prendre des villes et jeter la terreur dans l'âme de tous les Mahométans. Mais le ciel, qui lui prépare de plus grandes couronnes que celles qui brillent sur la tête des conquérants, veut qu'on admire plus la grandeur de son âme dans les grandes disgrâces que dans les grands succès, dans la défaite que dans la victoire, dans la prison que sur le trône, dans les chaînes et dans les fers qu'au milieu des palmes et des lauriers; parce que la magnanimité paraît bien davantage dans les grandes souffrances que dans les grandes actions, à combattre contre la mauvaise fortune que contre un puissant ennemi, à soutenir l'insolence d'un vainqueur qu'à le vaincre, à souffrir généreusement une captivité qu'à conquérir un empire.

C'est pourquoi je descends avec la sagesse dans la prison de saint Louis, et là je le vois avec plus d'admiration dans les liens après la défaite de son armée, que lorsqu'il était à la tête de ses troupes guerrières en bataille contre ses ennemis, couvert de leur sang, enrichi de leurs dépouilles et suivi de leurs plus vaillants capitaines qu'il avait faits prisonniers, ou lorsqu'il entrait dans la ville de Damiette par la brèche qu'il avait ouverte, après avoir donné l'assaut avec tant de vigueur, que la renommée qui en fit le rapport à tout l'Orient ébranla les plus fortes places des infidèles, et lui en aurait ouvert les portes sans aucune résistance et sans oser même soutenir ses premières attaques, si la Providence divine, qui avait de plus grands desseins sur lui, n'en eût disposé autrement et n'eût moissonné par une furieuse maladie la plus grande partie de ses soldats, l'abandonnant à sa seule vertu entre les mains des Barbares, et le rendant captif de ceux-là mêmes dont il venait d'être le vainqueur. Voilà deux états bien différents où je me le représente, celui de vainqueur et celui de captif: la valeur qu'il a témoignée dans le premier lui peut être commune avec plusieurs autres grands guerriers qui ont remporté comme lui de célèbres victoires; mais l'invincible fermeté qu'il a fait paraître dans le second lui est propre, et l'on n'a jamais vu avant lui un prince, dès son enfance accoutumé comme lui à régner et à vaincre, supporter la captivité avec tant de constance et triompher de son malheur avec tant de gloire. Les infidèles en furent longtemps dans l'admiration, et, le voyant si libre dans les fers, si fier dans les disgrâces, si ferme dans les adversités et si semblable à lui-même en de si fâcheuses révolutions, crurent qu'il y avait quelque chose de divin en lui et n'osèrent jamais rien attenter sur sa personne sacrée; ils lui offrirent même la couronne qu'ils avaient ôtée à leur sultan avec la vie, et infailliblement ils l'auraient élevé sur le trône, s'ils avaient pu l'engager dans leur superstition. Mais ce cœur inébranlable et incorruptible détesta l'honneur qu'ils lui présentaient sous une si funeste condition, aimant mieux demeurer lié avec Jésus-Christ que de régner sans lui, foulant, comme Moïse, le sceptre d'Egypte pour ne pas trahir son devoir, et préférant la qualité d'esclave de Jésus-Christ à celle de roi de l'univers.

Je ne parle pas de son retour en France ni de sa deuxième entreprise, non moins glorieuse que la première, pour la délivrance de la terre sainte. Ce que j'ai dit fait assez connaître combien éminemment il a possédé les deux illustres qualités qui font le sujet de ce discours, c'est-à-dire, combien il a été zélé pour la religion, et combien il a été magnanime dans l'une et dans l'autre fortune.

Sans rallumer la cendre des héros et sans recourir à l'exemple des étrangers, vit-on jamais un prince plus magnanime et plus religieux que celui que Dieu nous a donné par miracle, et dont il a fait un prodige que toute la postérité aura peine à croire?

Ne faut-il pas avouer que les merveilles de sa valeur sont les ouvrages de sa piété, et que les grandes bénédictions que le Ciel verse sur lui à pleines mains, les heureux succès qui accompagnent toutes ses entreprises, cette suite perpétuelle de victoires et de triomphes, l'incroyable rapidité de ses progrès à travers les obstacles que lui opposent toutes les puissances de l'Europe, et l'innombrable multitude de ses prodigieux exploits qui n'ont point d'exemple dans toute l'antiquité et qui feront l'admiration de tous les siècles, sont les effets du zèle qu'il a pour la religion, du respect qu'il témoigne pour toutes les choses saintes, de la dévotion avec laquelle il assiste à nos divins mystères, du soin qu'il prend pour bannir l'hérésie de ses Etats, et de l'ardeur avec laquelle il embrasse tous les desseins qui regardent la gloire de Dieu et l'augmentation de la foi, non-seulement dans l'étendue de ses terres, mais encore dans les régions les plus éloignées et les plus barbares, où, par le moyen des hommes apostoliques qu'il y envoie et qu'il y entretient, il gagne tous les jours de nouveaux sujets à Jésus-Christ et fait des conquêtes pour le ciel encore plus glorieuses que celles qu'il a faites sur la terre?

Si bien que sa piété ne le rend pas moins conquérant que sa valeur; et son zèle, beaucoup plus étendu que l'ambition d'Alexandre, lui fait chercher de nouveaux mondes, non

tant pour les assujettir à sa loi que pour les soumettre à l'Evangile.

Car il ne se gouverne point par les règles de cette politique mondaine qui ne cherche que ses propres intérêts et qui ne se met point en peine de ceux de Jésus-Christ.

Ceux qui pénètrent le fond de ses intentions et les secrets de sa conduite savent bien qu'il n'a point d'autre but dans ses projets les plus hardis et les plus vastes que la gloire de Dieu et l'avancement de la foi.

S'il a fait la guerre dans un pays où l'hérésie règne, ce n'a pas tant été pour y établir son empire que pour y rétablir la religion, et, lorsqu'il avait gagné quelque place, il n'avait pas tant de soin d'y faire fleurir le lis que d'y faire planter la croix.

Il ne faut donc pas s'étonner si la valeur de ce prince, secondée par sa piété, a fait des actions qui surpassent les forces humaines et qui passent dans le monde pour des prodiges inouïs, puisqu'en combattant pour le ciel il oblige le ciel de combattre pour lui et de faire en sa faveur des choses si extraordinaires et si miraculeuses.

Mais qui n'admire cette union de la force avec la piété dans la conversion entière de ses sujets, qui avaient abandonné la religion de leurs pères, et qui s'étaient non-seulement révoltés contre l'Eglise, mais encore si souvent contre l'Etat? C'est ainsi qu'il a merveilleusement achevé, par la fermeté de son zèle et par la sagesse de sa conduite, non-seulement ce que les rois et les armées avaient en vain tenté par tant de siéges et de combats, mais encore ce qu'une infinité de savants et de saints personnages avaient inutilement essayé par tant de conférences et par tant de controverses. Que le Ciel bénisse éternellement cet ouvrage que nous avions si longtemps souhaité et que nous n'eussions pas osé nous promettre, si Louis le Grand ne l'eût pas entrepris.

Après l'exemple de ces grands monarques et de plusieurs autres célèbres personnages qui ont si bien allié la dévotion avec la magnanimité, et les plus saints exercices de la vertu avec les plus glorieux actes de la valeur, peut-on voir sans indignation ces braves du temps, qui veulent passer pour magnanimes aux dépens de la religion, qui font consister leur bravoure dans leur impiété, qui n'embellissent leurs discours que de leurs imprécations et de leurs blasphèmes, qui se montrent redoutables et déterminés en attaquant la Divinité et en profanant son saint nom, qui ne parlent de nos mystères qu'avec indifférence ou qu'avec mépris, qui portent jusqu'aux autels leur immodestie et leur insolence, qui rougiraient d'assister au saint sacrifice avec une posture décente et respectueuse, qui ne vont à l'église que par habitude, par ostentation, par curiosité ou par quelque autre motif encore moins honnête, qui font des choses saintes et des personnes consacrées aux autels le sujet ordinaire de leurs insolentes railleries, qui ne recourent presque jamais à la prière et qui s'imaginent qu'il n'y a point d'autre Providence qui remédie à leurs besoins que leur revenu, ni d'autre puissance qui les délivre de leurs ennemis que leur épée, qui prennent les conseils de l'Evangile et toutes les vérités de la foi pour des illusions ou pour des songes, qui se condamneraient eux-mêmes de faiblesse et de lâcheté, s'ils appréhendaient les jugements de Dieu et les peines de l'autre vie, qui regardent la piété comme une vertu propre seulement des âmes faibles et timides, indigne des esprits forts et des grands cœurs, qui se croiraient enfin déshonorés devant le monde, et perdre la qualité de braves, s'ils prenaient celle de dévots?

Mais, s'ils rougissent de confesser Jésus-Christ devant le monde, cet Homme-Dieu, plein de zèle et de courroux, les désavouera devant son Père et les flétrira d'un opprobre éternel. Couverts de confusion et d'ignominie, ils n'auront jamais l'honneur de paraître devant cette divine face et se trouveront éternellement exclus de son bienheureux séjour, comme vous chasseriez de votre maison un domestique qui rougirait de vous appartenir et qui n'oserait pas vous avouer pour son maître.

Ils apprendront par une expérience funeste combien ils se sont trompés dans leurs vaines pensées, et combien ils se sont éloignés de leur terme en s'éloignant de leur Dieu. Ils reconnaîtront, mais trop tard, qu'il n'y a point de prudence ni de force contre Dieu, que la véritable prudence consistait à faire leur devoir, et la véritable force à pratiquer la vertu.

Mais raisonnons un peu contre les préventions de leur esprit et contre l'inique jugement qu'ils font des choses. Préoccupés de je ne sais quelle idée désavantageuse qu'ils ont conçue contre la piété, ils ne croient pas qu'on puisse l'accorder avec la valeur et qu'on soit pieux et vaillant tout ensemble.

Je leur demande comment se peut-il faire qu'un homme soit généreux, intrépide, infatigable, s'il n'agit point par un principe de religion et s'il ne se propose point d'autre récompense de sa valeur que la gloire de ce monde?

Quoi donc! une ombre de réputation, une fumée d'honneur, une couronne de laurier, un éloge dans l'histoire, une épitaphe gravée sur le marbre, un titre donné par le prince en récompense d'une belle action pourra-t-il inspirer plus de courage et plus de force que tout l'éclat de ces couronnes immortelles qui sont promises à la piété des héros chrétiens? Aura-t-on plus de confiance en la force de son bras qu'en la puissance de son Dieu, et les vaines espérances du monde pourront-elles rendre l'homme plus courageux que les véritables promesses de l'Evangile?

Mais se peut-il faire qu'une âme qui n'est pas bien avec Dieu ait de la fermeté dans les entreprises, de l'intrépidité dans les dangers, de la générosité dans les batailles? Ne

doit-elle pas craindre que cette souveraine puissance qu'elle a irritée par ses désordres ne confonde ses pensées et ne renverse ses desseins ? Quel courage ne doit pas être ébranlé à la vue d'un Dieu irrité et d'un Dieu foudroyant? quel homme peut vivre sans appréhension parmi de si justes alarmes? Peut-il aller au combat sans frémir, quand il voit la colère du Ciel fondre sur sa tête et se mêler avec la fureur de ses ennemis pour le perdre? peut-il affronter le péril sans peur, quand il considère le précipice qui s'ouvre sous ses pieds, et le hasard que son âme court d'être plongée dans les enfers ? peut-il regarder la mort sans pâlir, quand il se reconnaît en mauvais état et qu'il sait bien par le témoignage de sa propre conscience qu'il ne doit attendre après cette vie que l'éternité du supplice?

Au contraire, qui peut donner de la terreur à un homme qui est bien avec son Dieu? que doit-il craindre sous une si puissante protection? Est-ce la mort? il la regarde comme la fin de ses peines et comme le commencement de ses plaisirs. Est-ce le péril? quelque affreux qu'il puisse être, il y court sans émotion et sans effroi sous la conduite de son bon ange et sous le repos de sa bonne conscience? Est-ce le nombre de ses ennemis? il se croit toujours avec le secours divin assez fort pour vaincre ou du moins assez disposé pour mourir? Est-ce la rage des démons? quand ils seraient tous déchaînés contre lui, il n'en craindrait aucune atteinte, et les mépriserait comme des chiens qui peuvent aboyer, mais qui ne sauraient mordre, sans le commandement de celui qui les tient liés à la chaîne, et qui ne les détache que pour exécuter les arrêts de sa justice, ou pour accomplir les desseins de sa sagesse.

Voilà ce qui donnait de la vigueur et de la fermeté à tous ces grands princes dont j'ai parlé, quand ils étaient en danger de leur personne ou de leur Etat, et qu'ils avaient sur les bras les puissances de la terre ou de l'enfer.

C'est ce qui allumait le courage et qui redoublait la force de nos saints guerriers dont le nom est écrit dans le livre des vivants bien mieux que dans l'histoire des héros. C'est par ces considérations qu'ils allaient généreusement au péril, et que n'appréhendant ni le fer ni le feu, ils montaient sur les brèches, ils perçaient les bataillons et jetaient, par les éclairs qui sortaient de leurs yeux, la terreur dans l'âme de tous leurs ennemis.

C'est ainsi que leur valeur, animée par leur piété, remportait autant de victoires qu'elle donnait de combats, et se faisait à travers tous les obstacles qu'on lui opposait une nouvelle route vers l'immortelle gloire dont elle est aujourd'hui couronnée, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXVII.

DE LA PIÉTÉ AVEC LAQUELLE IL FAUT SERVIR DIEU.

Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in Spiritu et veritate.

L'heure est venue, et c'est maintenant qu'il y aura de véritables adorateurs, qui adoreront mon Père en esprit et en vérité (*S. Jean, chap.* IV).

La piété est une vertu morale par laquelle nous rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû. Cette vertu consiste en deux choses : dans l'affection et dans l'action. L'affection est un sentiment intérieur qui se passe dans l'âme, et qui n'a point d'autre témoin que Dieu même ; l'action est un culte extérieur qui consiste en certaines cérémonies dont les hommes sont convenus entre eux, ou que Dieu même, pour faire connaître comment il veut être servi, a révélées aux hommes.

Car, comme nous sommes composés de corps et d'esprit, nous devons à Dieu ce double sacrifice de nous-mêmes, afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne lui rende quelque hommage et qui ne contribue à sa gloire. Il ne suffit pas de l'honorer du cœur, comme il ne suffit pas de l'honorer des lèvres. Il faut que le culte extérieur réponde à l'intérieur, et que toutes nos facultés spirituelles et sensibles s'accordent pour faire une harmonie et un concert à la louange de notre Créateur.

Mais de qui pouvons-nous mieux apprendre comment il faut servir Dieu, que de son propre Fils, qui dans ce mystérieux entretien qu'il eut avec la Samaritaine, nous a révélé tout le secret de la religion? *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate:* Les véritables adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité. Expliquons ces paroles, après en avoir demandé l'éclaircissement à celui qui est la lumière increéée, par l'entremise de celle qui est la plus éclairée de toutes les créatures. *Ave, Maria*, etc.

Comme Dieu est un pur esprit, il veut qu'on l'adore en esprit; et comme il est la vérité même, il veut qu'on l'adore en vérité. L'adoration en esprit est un culte vaste, qui ne souffre point de bornes, et qui ne se renferme point comme le corps en certains espaces, mais qui s'étend à toutes choses, sans aucune restriction de temps, ni de lieux, ni de personnes, ni d'objets. L'adoration en vérité est un culte sincère qui n'est pas sujet à la fiction et qui ne procède pas du bout des lèvres, mais qui part du fond de l'âme, et qui, bien loin de produire au dehors ce qui ne réside pas au dedans, a toujours plus d'effet que d'apparence.

Montrons, en premier lieu, comment il faut servir Dieu en esprit, c'est-à-dire, sans limitation et sans partage, par une parfaite offrande et par un entier sacrifice de soi-même devant l'autel ou devant le trône de cette majesté suprême. Voyons, en second lieu, comment il faut le servir en vérité, c'est-à-dire, sans dissimulation et sans feinte, par une mutuelle correspondance du cœur avec la langue, de la parole avec l'action, et de la conduite extérieure avec l'intérieure.

Voilà deux importantes instructions que je

veux aujourd'hui vous donner, afin que le culte que vous rendez à Dieu lui soit agréable et qu'il vous soit utile. Les paroles qui ont fait l'ouverture de ce discours en feront le partage : *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate :* Il faut adorer Dieu en esprit, il le faut adorer en vérité. Développons ces deux choses.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut servir Dieu en esprit, c'est-à-dire sans restriction et sans partage.

Il y a cette différence entre le corps et l'esprit, que le corps est renfermé en certains espaces de temps et de lieu après lesquels il ne peut point naturellement se conserver ni s'étendre. Mais l'esprit ne souffre point ces bornes dans son étendue ni dans sa durée. Il va au delà des siècles et il s'élève au-dessus des cieux où il s'imagine des espaces infinis. Que le corps gémisse dans les fers, l'esprit toujours libre perce les murailles les plus épaisses, et va dans les pays les plus éloignés. Il rappelle le passé, il s'étend jusque dans l'avenir, en un mot, il ne souffre point de limites, ni pour le temps, ni pour le lieu, et c'est ainsi qu'il participe à l'immensité et à l'éternité de Dieu dont il est l'expression et l'image.

Tellement que servir Dieu en esprit, c'est le servir sans limitation de temps, de lieux et de toutes les autres circonstances.

C'est la pensée de l'Apôtre, quand il dit que l'exercice du corps n'a pas beaucoup d'étendue, mais que celui de l'esprit, dans la pratique de la piété, s'étend à toutes choses : *Corporalis exercitatio ad modicum valet, pietas autem ad omnia utilis est* (I *Timoth.*, IV).

C'est pourquoi saint Maxime, divisant les vertus, dit qu'il y en a de corporelles et de spirituelles. Il nomme les premières dépendantes, parce qu'elles dépendent de certaines circonstances auxquelles elles sont nécessairement attachées et sans lesquelles il est impossible qu'elles subsistent : comme pour jeûner et pour faire l'aumône, il faut de la santé et du bien ; sans cela on ne peut point pratiquer ces vertus, et l'impuissance en ôte l'obligation. Il appelle les autres indépendantes, parce que rien ne peut empêcher de les acquérir et que personne ne peut s'exempter de les pratiquer, comme la patience, la douleur et particulièrement la piété. Nous ne pouvons pas nous dispenser de l'obligation de servir Dieu, et si nous manquons à ce devoir, il n'y a rien qui nous serve d'excuse.

De plus, il est de la piété comme de ces grands principes qui servent de règle fondamentale, ou comme de ces propositions générales qui sont d'une vérité éternelle et qui ne souffrent aucune exception : elle est universelle et ne limite jamais rien avec Dieu.

Il en est ainsi de plusieurs autres vertus, qui sont illimitées dans leurs objets, et qui ne pourraient subsister, si on leur voulait donner des bornes. Par exemple, on n'a point l'humilité, si l'on se préfère à quelques-uns, encore qu'on donne la préférence aux autres. On n'a point la patience, si l'on veut souffrir la confusion et non pas la douleur, la perte du bien et non pas celle de l'honneur ; on n'a point la foi, si l'on veut croire un mystère et non pas un autre, l'Incarnation et non pas l'Eucharistie. De même vous n'avez point la piété, si vous usez de restriction dans le service que vous rendez à Dieu, si vous le voulez servir dans la prospérité et non pas dans la disgrâce, sur la fin de votre vie, et non pas dans la vigueur de votre jeunesse, en un certain temps où vous renvoyez votre pénitence, et non pas à l'heure présente, où vous ne voulez pas refuser à votre passion ce qu'elle demande, à l'Eglise, et non pas dans un lieu où votre conduite ne s'accorde pas avec votre devoir, par la perte de tout le monde, à l'exclusion de certaine chose dont vous ne sauriez vous défaire, à l'exception de certaine personne avec qui vous êtes tellement lié, que vous ne sauriez vous résoudre de rompre le lien que vous avez contracté avec elle.

Néanmoins que fait-on dans le monde ? On capitule toujours avec Dieu, on veut se donner à lui, mais à des conditions injurieuses ; on excepte toujours quelque chose, on se réserve toujours quelque droit de propriété ; il y a toujours quelque lien qu'on ne veut pas briser, et de là vient qu'on aime quelquefois mieux rompre avec Dieu qu'avec certaine créature. On veut se partager entre Jésus-Christ et le monde, et servir ces deux maîtres à la fois ou successivement, tantôt l'un, tantôt l'autre ?

Cependant, comme Dieu n'a point de bornes, il n'en peut point souffrir dans votre cœur. Comme il n'y a rien en vous qui ne soit à lui, il veut que vous soyez à lui sans partage. Comme c'est à lui seul à vous donner la loi, il ne veut pas que vous usiez de capitulation avec lui ; et comme il n'a point de supérieur ni d'égal, il veut régner sur vous sans compagnon et sans maître.

Apprenez donc que vous n'êtes pas digne de lui, s'il y a quelque chose dans le monde que vous aimiez autant ou plus que lui.

La première raison se tire de ce premier commandement, qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos facultés et de toutes nos puissances, c'est-à-dire sans aucune restriction, au-dessus de tout ce qu'il y a d'aimable, plus que nos biens, plus que nos plaisirs, plus que notre honneur et plus que nous-mêmes ; tellement que, s'il y a quelque créature à qui nous donnions la préférence dans notre cœur sur ce divin objet, nous manquons à la première de toutes nos obligations, nous violons cette loi souveraine que Dieu n'a pas mise seulement à la tête du Décalogue, mais qu'il a gravée dans le fond de notre essence ; puisque par la même lumière de la raison, par laquelle nous connaissons ce premier Être, qui est le principe de tous les autres, nous jugeons qu'il mérite la première place dans notre estime, et qu'il n'y a rien qu'il ne faille sacrifier à sa gloire.

Secondement, considérez le tort que vous faites à Dieu, quand vous le comparez à quelque chose, et que vous préférez quelque bien temporel au bonheur de le posséder, ou quelque vaine réputation à l'honneur de lui plaire. Oh! que cette comparaison est injuste, et que cette préférence est abominable! Dieu se plaint de cette comparaison, quand il dit par la bouche d'Isaïe : *Cui assimilastis me*, *et adæquastis* (*Is.* XL)? A qui m'avez-vous comparé, à qui m'avez-vous égalé, moi qui n'ai point de pareil et qui ne puis souffrir de rival? Que dirai-je de l'injustice que l'homme commet, quand il préfère la créature à Dieu, et qu'il aime mieux se passer de Dieu que de la créature? C'est cette préférence injurieuse qui donne de l'émulation à Dieu, qui provoque sa colère, et qui l'oblige d'allumer le feu de l'enfer pour la vengeance de cet outrage.

En effet, pouvez-vous témoigner plus de mépris de Dieu, et lui faire une plus grande injure, que de vous attacher plus à ce qu'il a créé qu'à lui-même, et de préférer ainsi le néant à son essence divine, comme s'il ne pouvait pas suffire à votre cœur, et comme s'il y avait quelque chose dans le monde plus capable de vous satisfaire? *Domine, quis similis tibi* (*Ps.* XXXIV), dit le prophète : Seigneur, qui vous est semblable, et quel objet y a-t-il dans le monde qui soit capable de venir en concurrence avec vous, pour la possession de notre cœur, puisque vous y avez un droit qui ne peut tomber en contestation, et que vous en êtes l'unique maître par tant de titres et par tant de motifs.

L'empereur Dioclétien ayant appelé à son tribunal l'illustre martyr saint Clément, évêque d'Ancyre, fit mettre devant lui, d'une part, de l'or, de l'argent, des habits magnifiques, des lettres de provision pour les premières charges de la cour, et des choses semblables qui flattaient l'ambition des hommes; de l'autre, des liens, des épées, des chevalets, des roues, des grils ardents et plusieurs autres instruments de supplice capables d'effrayer les plus courageux et d'ébranler les plus fermes. Tous ces biens sont à toi, lui dit l'empereur, si tu veux offrir de l'encens à nos dieux; et, si tu refuses de le faire, tu souffriras tous ces tourments. Ce grand personnage, plein d'amour et de foi, s'indignant de ces propositions, fit sortir de son cœur un profond soupir, de voir ainsi le Dieu vivant mis en parallèle avec des statues inanimées; et regardant avec mépris tous ces objets flatteurs qu'on lui présentait pour le tenter, il signa de son sang la vérité que je traite, qu'il ne faut rien comparer avec Dieu, qu'il le faut préférer universellement à toutes choses, et qu'il faut être disposé à tout abandonner, à tout entreprendre, à tout souffrir, plutôt que de lui déplaire (*Surius*, 23 *Jan.*).

Troisièmement, si Dieu nous a préférés à toutes choses, s'il nous a préférés en quelque façon à lui-même, s'étant sacrifié lui-même pour nos intérêts, et n'ayant pas refusé le mépris pour nous couronner de gloire, la pauvreté pour nous enrichir de ses biens, la douleur pour nous combler de plaisirs, ni la mort pour nous procurer une vie bienheureuse, ne faut-il pas que nous lui donnions la préférence dans notre cœur sur toutes choses, sans exception de celles que nous estimons et que nous chérissons le plus? Ne sommes-nous pas obligés à ce devoir, non-seulement par un principe de religion, mais encore par un motif de reconnaissance? Puisqu'il s'est entièrement donné lui-même sans aucune limitation, et que, pour opérer notre salut, il n'a excepté ni le mépris, ni la pauvreté, ni la douleur, ni la mort, n'est-il pas juste que nous lui fassions un pareil sacrifice de nous-mêmes, et que donnant le défi à toutes les créatures, nous disions avec l'Apôtre, qu'il n'y a rien dans le monde qui soit capable de nous séparer de lui, ni la vie, ni la mort, ni le mépris, ni la gloire, ni la pauvreté, ni l'abondance, ni la douleur, ni la volupté.

Quatrièmement, comme Dieu est infini dans son essence, il faut que le culte que nous lui rendons, pour avoir quelque proportion avec lui, soit illimité et s'étende à toutes choses, par une préparation d'esprit et par une disposition de cœur à faire sans exception tout ce qu'il exige de nous. Quoi! voudrions-nous le servir avec limitation, lui qui ne souffre point de limites? Craignons-nous d'excéder dans les devoirs que nous lui rendons? Ne savons-nous pas que nous ne pouvons rien faire qui soit proportionné à sa grandeur, et que tous les honneurs que nous lui rendons sont infiniment au-dessous de ses mérites?

Quoi! ce même Dieu, qui ne peut être contenu dans toute l'étendue de l'univers, n'est-il pas capable de remplir le petit espace de notre cœur? y voudrions-nous placer avec lui d'autres objets? n'a-t-il pas souvent témoigné dans l'Ecriture qu'il le veut occuper entièrement, et qu'il en est si jaloux, que non-seulement il ne le veut partager avec personne, mais qu'il aimerait mieux en abandonner l'entière possession que de ne le posséder qu'en partie?

De plus, considérons combien nous sommes bornés et combien petit sera le service que nous rendrons à Dieu, si nous en diminuons quelque chose. Que sommes-nous et que pouvons-nous? qu'est tout le monde en comparaison de Dieu? et que sommes-nous en comparaison de tout le monde? Le ciel, comparé avec l'immensité de Dieu, n'est qu'un atome; la terre, comparée avec toute l'étendue du ciel, n'est qu'un point; et qu'est un homme mis en parallèle avec toute la grandeur de la terre? Saint Chrysostome, sur ce passage d'Isaïe : *Ecce gentes quasi stilla situlæ, et quasi momentum stateræ reputatæ sunt* (*Isai.*, XL) : Tous les peuples, grand Dieu, sont infiniment moins devant vous qu'une goutte d'eau à l'égard de toute la mer, et qu'un grain de sable à l'égard de toute la terre. Après avoir fait le dénombrement de toutes les nations, il demande à l'homme : *Dic mihi, quæso, quota pars es hu-*

jus guttulæ? Que pensez-vous être, vous qui n'êtes qu'une petite partie de cette goutte? vous qui n'occupez qu'un petit espace dans ce grain? Mais, puisque vous êtes si peu de chose, que restera-t-il à Dieu, si vous vous divisez encore vous-même? Si votre cœur est si petit qu'il n'est pas capable de nourrir un oiseau, quel présent ferez-vous à Dieu, si vous ne lui donnez qu'une partie de ce cœur?

Mais encore, de tout le temps qui compose votre vie, que pouvez-vous donner à Dieu sinon le présent? Vous ne pouvez pas lui donner le passé, parce qu'il n'est pas en votre disposition. Vous ne pouvez pas lui donner l'avenir, parce qu'il n'est pas encore en votre puissance, si bien que vous ne pouvez lui donner que le présent. Mais quel est ce présent que vous pouvez offrir à Dieu? un moment qui coule presque sans que vous puissiez vous en apercevoir, un instant si petit, qu'il est impossible de le diviser. Mais, bien qu'il ne puisse pas se partager, vous ne voulez pas néanmoins le donner entièrement à Dieu, et vous en voulez toujours réserver quelque partie pour le monde.

Que vous êtes déraisonnable! La vie de l'homme la plus longue, comparée à l'éternité, n'est pas plus, dit le prophète, qu'un jour qui a passé : *Tanquam dies hesterna quæ præteriit* (*Ps.* LXXXIX). Qu'est-ce qu'un jour qui a passé? C'est une chose qui n'est plus et qui n'est pas plus que si elle n'avait jamais été. Voilà quelle est notre vie, quand elle durerait mille ans, comme dans le premier âge du monde: *Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna quæ præteriit.* Nous vivons fort peu de temps, et de ce peu de temps que nous vivons, combien en emporte l'enfance? Combien en faut-il donner au sommeil, à la nécessité, au soin des choses temporelles? Si nous retranchons quelque chose de ce qui reste pour le donner au plaisir, à l'intérêt, à la vanité, quelle sera la portion de Dieu et quelle proportion y aura-t-il entre l'éternité qu'il nous promet et le temps que nous lui donnons?

Mais que deviendrions-nous, si Dieu se divisait ainsi lui-même, et s'il usait envers nous de ces restrictions, dont nous usons en son endroit? Dans l'ordre de la nature, que nous servirait d'avoir reçu l'être, s'il nous avait donné la vie et non pas la nourriture, la raison et non pas la parole, la vue et non pas l'ouïe, la lumière et non pas la chaleur, les fleurs et non pas les fruits, les choses agréables et non pas les nécessaires? Dans l'ordre de la grâce, quelle espérance pourrions-nous avoir de notre salut, s'il nous donnait les grâces suffisantes et non pas les efficaces, s'il nous donnait les efficaces dans le temps de la paix, et non pas dans le combat de la tentation, pendant la vie et non pas à la mort? Dans l'ordre de la gloire, quelle idée pourrions-nous avoir de la félicité, s'il nous avait promis les honneurs et non pas les délices? Quand il nous donnerait toutes choses, s'il ne se donnait pas lui-même, nous ne serions pas contents; nous ne serions pas même satisfaits, si par la lumière de la gloire il ne nous faisait voir qu'une personne de la Trinité et nous dérobait la vue des deux autres; quand même dans la vision de son essence, il nous manifesterait toutes ses beautés et ne cacherait qu'une seule de ses divines perfections, notre béatitude serait défectueuse et nous ne serions pas dans le repos.

Si donc, pour nous rendre souverainement bienheureux, il ne s'est rien réservé et s'il nous a promis de se donner lui-même dans l'éternité avec toute la plénitude de ses attributs, avec toute la magnificence de ses richesses, n'est-il pas juste que nous nous donnions à lui sans exception, que nous lui donnions notre entendement avec toutes ses connaissances, notre volonté avec toutes ses affections, notre cœur avec tous ses soupirs, notre âme avec toutes ses facultés, notre corps avec toutes ses puissances?

Mais que faites-vous encore quand vous usez de restriction envers Dieu? Vous rendez impossible votre pénitence, après que vous êtes tombés dans le péché. Car enfin, vous ne pouvez être justifié que par deux voies : par la contrition ou par la confession. La contrition veut que vous aimiez Dieu au-dessus de tout ce qui est aimable; et c'est une condition essentielle à la confession de haïr le péché au-dessus de tout ce qui est odieux. Si donc vous exceptez quelque chose dans votre cœur, comment pouvez-vous faire ces deux actes dans toute l'étendue qu'ils demandent? S'il y a quelque disgrâce que vous appréhendiez plus que le péché, comment pouvez-vous le détester autant que la pénitence l'exige, c'est-à-dire plus que tout autre malheur dont vous pouvez être menacé, plus que la confusion, plus que la pauvreté, plus que la douleur et plus que la mort? S'il y a quelque bien, quelque plaisir ou quelque vanité dont vous ne puissiez pas vous défaire, quoique la loi de Dieu y répugne, comment pouvez-vous aimer Dieu plus que tout ce qui est capable d'allumer votre amour, ainsi qu'il est nécessaire pour être justifié? Voyez donc l'importance qu'il y a de vous donner à Dieu sans limitation et de ne pas vous lier tellement à quelque créature, que vous ne puissiez rompre ce lien quand la volonté de Dieu ou l'intérêt de votre salut le demande.

Mais, direz-vous, je n'use point de restriction envers Dieu dans les choses importantes, et si je me réserve quelque licence, c'est seulement dans les choses légères que Dieu pardonne facilement à la fidélité de ses serviteurs, et qui n'effacent pas le caractère de ses enfants. Une petite vanité, un léger emportement, une faible satisfaction, un entretien un peu licencieux, un attachement un peu fort, une inclination un peu déréglée sont des choses où je ne suis pas fort scrupuleux et dans lesquelles je ne crois pas que Dieu soit beaucoup offensé.

Mais quand ces choses ne seraient pas beaucoup considérables en elles-mêmes, elles le sont néanmoins extrêmement dans

leurs suites. Car, encore qu'elles ne fassent point perdre la grâce de Dieu ni le droit à sa gloire, elles ne laissent pas de lui inspirer de la froideur en votre endroit et d'arrêter un peu le cours de ses bienfaits ; de sorte que les assistances de sa grâce se diminuant peu à peu, les tentations du démon s'augmentant de jour en jour, les difficultés de la vertu commençant à vous effrayer, et les attraits du vice faisant toujours quelque nouvelle impression dans votre cœur, vous n'êtes pas beaucoup éloigné de votre ruine, et votre salut est dans un grand danger. Car, comme vous êtes dans cette disposition de ne faire pour Dieu que ce qui est d'obligation étroite et de nécessité indispensable, de même Dieu ne vous donne que les moyens purement nécessaires et suffisants, avec lesquels, encore qu'absolument vous puissiez vous sauver, vous ne laisserez pas néanmoins de vous perdre; et il vous refuse ces faveurs singulières, choisies, efficaces qui triompheraient de votre cœur et qui, sans forcer votre liberté, vous conduiraient infailliblement à votre fin bienheureuse.

Parce que Dieu, par un juste retour, nous fait le même traitement que nous lui faisons, conformément à cette parole du prophète : *Cum bono bonus eris, et cum perverso perverteris* (*Ps.* XVII) : Vous serez bon avec les bons, bienfaisant à mesure qu'on fera du bien , charitable selon qu'on donnera de l'étendue à la charité; et, comme si vous étiez capable d'être perverti, vous serez méchant avec les méchants, impitoyable contre ceux qui n'auront pas de pitié, et quelque penchant que vous ayez à répandre vos faveurs, même sur les ingrats, vous serez étroit ou large, selon que le cœur de l'homme s'élargira ou se rétrécira en votre endroit.

Jugez de là combien il est important pour le salut de n'être pas réservé envers Dieu, de vous donner à lui sans restriction et de n'excepter aucune chose dans le service que vous lui rendez, quelque légère qu'elle puisse être.

Par une réflexion que vous devez faire sur vous-même, consultez votre conscience et voyez, premièrement, si vous êtes parfaitement à Dieu et s'il n'y a pas quelque chose que vous exceptiez dans votre cœur en vous donnant à lui, soit qu'elle soit au dedans ou qu'elle soit au dehors de vous, soit qu'elle regarde le corps ou qu'elle regarde l'esprit; car, enfin , nous ne faisons pas tous les mêmes restrictions. Les uns réservent peu, les autres moins, quelques-uns une seule chose, celui-là l'honneur, celui-ci l'intérêt, un autre quelque satisfaction à laquelle il ne peut renoncer, un autre quelque injure qu'il ne peut oublier.

Oh ! dit-on communément, si je pouvais surmonter cette passion, si je pouvais me priver de ce plaisir, si je pouvais rompre le lien qui m'attache à cette créature, il n'y aurait rien qui m'empêchât de me donner à Dieu, et je serais à lui sans réserve.

Car, après tout, si nous sondons bien notre cœur , nous trouverons qu'il y a quelque chose qui nous domine et qui nous tient tellement captifs, qu'elle nous ôte presque la liberté de nous donner entièrement à Dieu.

Mais, après avoir découvert ce que c'est, considérons, en second lieu, combien c'est peu de chose et quelle indécence, quelle indignité, quelle honte c'est de nous occuper de si peu de chose , de nous captiver à si peu de chose , et de n'être pas à Dieu pour si peu de chose. Quelle confusion pour nous à l'heure de la mort, quand on nous objectera cette chose que nous avons comparée avec Dieu, que nous avons même préférée à Dieu, et de laquelle nous avons été si entêtés que d'avoir abandonné Dieu pour elle, et d'avoir mieux aimé nous priver de Dieu que d'elle ?

De plus, comme nous devons un jour nous dépouiller de cette chose, du moins à la mort, et que ce dépouillement se doit faire par une nécessité inévitable, sans fruit et malgré nous, ne vaut-il pas mieux, pendant que nous sommes dans la voie du mérite, l'offrir à Dieu conjointement avec le reste , et lui faire par ce moyen un parfait holocauste de nous-mêmes dans la flamme de son amour ?

Mais encore, comme nous possédons cette chose contre la volonté de Dieu, qui en est le maître, il appartient à sa divine providence de s'opposer à cette possession ou de faire que cette jouissance ne soit ni aisée, ni agréable, ni de longue durée. Nous l'expérimentons tous les jours. Dieu ne permet jamais que nous jouissions paisiblement d'une chose qui nous sépare de lui ou qui nous empêche de nous unir parfaitement avec lui. De là naissent les perfidies dans les amitiés , les discordes dans les alliances, les regrets dans les engagements, mille secrètes oppositions dans les poursuites. De là viennent, en un mot, les cruelles privations des personnes les plus nécessaires, quand on se repose trop sur elles, les pertes imprévues des choses les plus précieuses, quand on y a trop d'attachement, Dieu faisant par force ce que nous ne voulons pas faire de gré, et ne laissant pas impunie l'injure que nous lui faisons de lui préférer des objets qui sont infiniment au-dessous de lui, et de nous lier plus étroitement avec ses ouvrages qu'avec lui-même.

Oh ! que nous sommes aveugles dans nos pensées, déraisonnables dans nos désirs, iniques dans nos jugements et malavisés dans nos choix ! Pouvons-nous plus mal juger des choses que de préférer la créature à Dieu, comme si la créature pouvait réparer la perte de Dieu, et comme si Dieu ne pouvait pas suppléer au défaut de la créature? Que peut-on espérer après qu'on a perdu Dieu ? et si l'on possède Dieu, que peut-on souhaiter davantage ?

Quelle difficulté pouvons-nous faire d'abandonner quelque chose pour Dieu , puisque nous retrouvons tout en lui souverainement, et que dans l'éternité il nous tiendra lieu de toute chose, d'ami, de père, d'enfant, d'époux, de frère, de bien, d'honneur, de plaisir et de tout ce que nous pouvons consacrer à sa gloire ou sacrifier à son amour ?

Voilà comme nous devons servir Dieu en esprit, c'est-à-dire sans restriction et sans partage ; mais nous devons aussi le servir en vérité, c'est-à-dire sans déguisement et sans feinte.

SECONDE PARTIE.

Il faut servir Dieu en vérité, c'est-à-dire sans déguisement et sans feinte.

Dieu se nomme, dans l'Ecriture, la vérité, non-seulement parce que c'est un attribut inséparable de son essence, mais encore parce que c'est une qualité qui ne convient qu'à lui seul. La créature est sujette à la vanité, à l'illusion, à l'erreur : elle peut se méprendre par de fausses idées et nous séduire par de faux appas; mais Dieu, qui est la vérité incréée, a ces deux propriétés essentielles, de ne pouvoir se tromper dans le jugement qu'il fait des choses, et de ne pouvoir nous tromper par les oracles qu'il nous prononce.

De là vient qu'il ne peut souffrir le mensonge, principalement dans le commerce que nous avons avec lui et dans le culte que nous lui rendons. Cependant, dit le prophète (*Ps.* CXIII), tout homme est menteur, lors même qu'il traite avec celui qui est la souveraine vérité. L'action trompe aussi bien que la parole, et la commune manière d'agir n'est guère moins sincère que la commune manière de parler. On se déguise tous les jours en mille façons, pour ne pas faire connaître ce qu'on est et pour faire paraître ce qu'on n'est pas. Non-seulement on veut tromper le monde par des titres supposés et par des couleurs empruntées, mais, comme si Dieu était capable d'illusion et susceptible d'erreur, on le veut tromper encore par une dévotion apparente et colorée, en l'honorant de la bouche, et lui refusant l'hommage du cœur; en le servant en public, et l'offensant en secret; en lui rendant un culte purement extérieur et lui dérobant le principal honneur qu'il exige de notre piété, c'est-à-dire le sacrifice intérieur de nos pensées et de nos affections.

C'est pour cela que la vie est une scène et que tous les hommes sont des acteurs qui font des personnages différents. Ils sont presque tous déguisés et ne découvrent ce qu'ils sont qu'après la tragédie, c'est-à-dire, après la mort. Cela paraît dans toute leur conduite et singulièrement dans l'exercice de la piété, où personne presque n'adore Dieu en esprit et en vérité, c'est-à-dire, sans dissimulation et sans hypocrisie. Combien en voyons-nous qui jouent la dévotion comme une chose comique, et qui, n'ayant aucun principe de piété, font néanmoins sur le théâtre de ce monde le personnage de dévot; qui ne servent Dieu qu'en geste, en posture, en grimace; qui n'ont qu'une religion extérieure, pharisienne et judaïque ?

Car, comme la loi des Juifs consistait toute dans les ombres et dans les figures, et que pour ce sujet l'Apôtre (*Gal.* IV) nomme les cérémonies anciennes de la Synagogue des éléments vides et indigents, parce que ce n'étaient que les symboles ou les énigmes des choses qui devaient être, il en est ainsi de ceux qui n'ont qu'une vertu superficielle et qui, ne se mettant pas beaucoup en peine d'être pieux, mais seulement de le paraître, ne s'arrêtent qu'à l'écorce de la religion et n'ont qu'un fantôme de piété; de sorte qu'on peut dire qu'ils judaïsent encore et qu'ils ne sont pas du nombre de ces véritables adorateurs que Jésus-Christ est venu procurer à son Père : *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate* (*S. Joan.*, IV).

Car, comme Dieu est un être purement spirituel, le sacrifice qui lui convient davantage est celui de l'esprit; tellement qu'une offrande, quelque précieuse qu'elle soit, ne peut lui plaire, si elle ne part du cœur; et c'est pour cela que dans les devoirs que nous sommes obligés de lui rendre il faut toujours préférer les pratiques intérieures aux extérieures. Cependant les chrétiens mettent souvent le point essentiel de la piété en des actes extérieurs et ne se mettent pas beaucoup en peine des intérieurs. Car, comme le dehors de la religion a quelque chose d'auguste et d'éclatant qui frappe la vue et qui donne de la vénération, on s'y attache et on néglige le dedans, où consistent néanmoins toute l'excellence et toute la beauté de la vertu : *Omnis gloria filiæ regis ab intus* (*Ps.* XLIV).

Mais ce qui montre clairement que la sainteté ne consiste pas dans les actions extérieures, quelque bonnes qu'elles soient en elles-mêmes, c'est la diversité des saints, qui font presque tous extérieurement les mêmes choses, et qui n'ont pas néanmoins tous les mêmes mérites ni les mêmes récompenses. Ils ont presque tous également jeûné, prié, veillé, mais ils n'ont pas tous également mérité, et comme les étoiles sont toutes différentes en clarté, ils sont tous dissemblables en gloire. Ils possèdent tous la même félicité en substance; ils voient tous le même objet, qui les rend tous souverainement bienheureux, mais inégalement, les uns plus parfaitement que les autres. Cette inégalité ne vient pas des choses qu'ils ont faites, puisqu'elles ont été souvent les mêmes. Il faut donc qu'elle parte d'un principe intérieur qui leur donne le prix et qui les rende plus ou moins précieuses devant Dieu, selon qu'il leur imprime plus ou moins de bonté.

C'est pourquoi je considère deux choses dans la sainteté, la matière et la forme. La matière est commune à tous les justes, et ce sont les pratiques de vertu, les actions extérieures de religion et de piété, comme les oraisons, les sacrifices, les aumônes, les austérités et les veilles. La forme est le propre caractère de chacun en particulier, et c'est l'esprit avec lequel on fait ces choses, c'est-à-dire, le motif pour lequel on les fait et le zèle avec lequel on les fait; tellement que, comme le plus beau corps du monde devient un monstre de laideur, sitôt que l'âme en est séparée, de même les plus belles actions du christianisme, si elles ne sont pas faites avec l'esprit qui les doit animer, c'est-à-dire,

par un motif de religion ou par un principe de charité, elles perdent toute leur beauté et deviennent abominables aux yeux de Dieu.

Si bien que c'est l'intention qui donne la valeur aux choses, conformément à cette maxime de la morale chrétienne : *Quantum intendis, tantum facis:* Vous faites autant que vous avez dessein de faire, et quand vous feriez ce qu'ont fait tous les saints ensemble, si vous n'avez point d'intention, vous ne faites rien ; quand vous donneriez tout votre bien aux pauvres et que vous passeriez toute votre vie dans les mortifications, dans les austérités et dans les pénitences, si vous n'êtes pas un homme intérieur, vous n'êtes rien, toute votre sainteté n'est qu'une illusion, une hypocrisie, une imposture.

C'est à quoi néanmoins on ne pense pas dans le monde; on croit avoir satisfait à la loi, quand on a fait extérieurement ce qu'elle prescrit, et l'on est si mal instruit des obligations essentielles du christianisme, qu'on ne sait pas même quelle est cette vie intérieure dont je parle. On ignore cette manière d'adorer Dieu en esprit et en vérité; on regarde même cette façon d'agir intérieurement et spirituellement, par des pensées et par des affections, comme une chose impossible qui excède les forces humaines et qui n'est propre que des anges.

Car, disent-ils, bien que l'âme soit une participation de l'être divin, et que lorsqu'elle est séparée du corps elle agisse indépendamment des organes, de même que les substances purement spirituelles, néanmoins, pendant qu'elle est liée avec cette partie matérielle de nous-mêmes, toutes ses opérations en dépendent tellement, qu'elle ne connaît les choses que par le ministère des sens. De là vient que les hommes ne sont ordinairement frappés que des objets sensibles et qu'ils ne croient presque pas pouvoir mener une vie intérieure et spirituelle.

A quoi je réponds en premier lieu que notre âme, quelque liaison qu'elle ait avec le corps, n'est pas tellement dépendante des sens, qu'elle n'agisse conformément à sa nature, c'est-à-dire spirituellement, et qu'elle ne puisse singulièrement, avec le secours du Ciel, produire des actes intérieurs, comme de pieux sentiments, des intentions pures et de fortes résolutions.

Secondement, il est certain que l'observation extérieure de la loi ne suffit pas pour nous justifier, et qu'il y a plusieurs préceptes positifs, ecclésiastiques et divins qui nous engagent indispensablement aux actes intérieurs, comme à l'amour de Dieu, à la haine du péché, à l'attention pendant le sacrifice de l'autel, à la douleur dans le tribunal de la pénitence.

J'ajoute en troisième lieu qu'il ne faut point s'excuser sur des impossibilités imaginaires, et que Dieu qui nous ordonne les actes intérieurs nous les rend non-seulement possibles, mais encore aisés par sa grâce, qui se répand intérieurement dans l'âme et qui nous rend, si nous suivons ses attraits ou si nous n'empêchons pas ses opérations, tout intérieurs, tout spirituels et tout divins.

Je conclus enfin qu'il faut servir Dieu comme il le désire et comme il le commande, c'est-à-dire, en esprit et en vérité ; autrement il rejette le culte que vous lui rendez, et, bien loin de l'honorer, vous l'offensez notablement. Ainsi, quoiqu'il ne faille pas abandonner les actes extérieurs de la religion, il faut néanmoins principalement s'appliquer aux intérieurs et toujours agir par de bonnes intentions. Sans cela vous ne méritez rien par vos bonnes œuvres ; bien loin d'acquérir, vous perdez ; bien loin d'avancer, vous reculez ; bien loin de vous ouvrir le paradis, vous vous le fermez peut-être pour jamais. Car, comme dit le prophète Samuel (I *Reg.*, XVI), les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes : ceux-là ne regardent que le dehors des objets, et Dieu considère le dedans; ceux-là n'étudient que le visage des personnes, et Dieu sonde le cœur; ceux-là ne s'arrêtent qu'à la superficie des choses, et Dieu pénètre la substance : *Homo videt ea quæ patent, Dominus autem intuetur cor.* D'où je tire trois réflexions avec lesquelles je finis.

Premièrement, combien il est important au chrétien d'être intérieur et de ne pas se répandre tellement au dehors, qu'il n'entre souvent au dedans de soi pour voir ce qui se passe dans son cœur, de quel esprit il est animé, par quel ressort il se remue, quel est le but où tendent ses desseins et quelle est la fin qu'il se propose dans ses actions ; de peur qu'après avoir pris beaucoup de peine il retire peu de fruit, et qu'après avoir beaucoup sué, beaucoup veillé, beaucoup prié, beaucoup jeûné, il trouve qu'il n'a rien fait, pour n'avoir pas agi par de bonnes intentions, et pour avoir envisagé, presque dans toute sa conduite, la terre plutôt que le ciel, le temps plutôt que l'éternité, le monde plutôt que Dieu, sa réputation ou son intérêt plutôt que sa perfection ou son devoir.

Secondement, quel est le malheur d'un hypocrite, puisqu'il change le bien en mal, la vertu en vice, le remède en poison, un moyen de salut en une matière de damnation ; parce qu'il agit par un mauvais motif et qu'ainsi quelque bien qu'il fasse, c'est le mal ; quelque vertu qu'il pratique, il est dans le vice ; quelque remède qu'il emploie pour la guérison de son âme, il le convertit en venin, et de quelque moyen dont il se serve pour se sauver, il en fait un sujet de sa réprobation. N'est-il pas malheureux de trouver sa perte dans le principe de son salut, et de se damner par les mêmes choses par lesquelles on se sanctifie ; parce que ses intentions étant mauvaises, elles infectent ses meilleures actions et leur impriment un caractère de malice qui leur ôte tout ce qu'elles ont de bonté et qui les rend, quelque saintes qu'elles soient en elles-mêmes, détestables devant Dieu ?

En dernier lieu, quelle est l'erreur de ceux qui se donnent secrètement beaucoup de licence et qui croient néanmoins leur sa-

lui fort assuré, parce qu'ils entrent dans toutes les dévotions extérieures, qu'ils sont de toutes les confréries, qu'ils assistent à toutes les solennités, qu'ils sont assidus à l'office divin, qu'ils prononcent souvent le nom de la sainte Vierge et du saint qu'ils ont pris pour leur patron, qu'ils portent exactement le scapulaire et qu'ils sont si scrupuleux dans quelque pratique de piété qui leur a passé en habitude, qu'ils aimeraient mieux commettre un péché mortel que de manquer seulement un jour à s'en acquitter. Oh! qu'ils se trompent eux-mêmes s'ils croient pouvoir ainsi tromper Dieu, et si dans les mauvais commerces qu'ils entretiennent secrètement, si dans les libertés criminelles qu'ils prennent, si dans les injustices qu'ils commettent, et si dans les inimitiés qu'ils nourrissent en leur âme ils s'imaginent que leur zèle, leur assiduité à la prière et leurs dévotes pratiques suffiront pour expier leurs désordres, pour mériter leur grâce et leur procurer après une si mauvaise vie, une bonne mort. Présomptueuse confiance, funeste persuasion, qui damne tant d'âmes, parce qu'elle les entretient dans le vice par un prétexte si spécieux, et qu'après les avoir fait vivre dans le péché, elle les fait mourir dans l'impénitence. Vu principalement que Dieu, qui veut être servi en esprit et en vérité, déteste cette piété pharisienne et la réprouve.

Vous croyez, dit-il, me séduire par vos dévotions apparentes et obtenir mes récompenses par vos services colorés. Vous osez vous présenter devant mes autels avec des cœurs immondes, et vous pensez que pour être pur devant moi, il suffit d'avoir lavé les mains. Vous prétendez me gagner par quelques psaumes et par quelques hymnes que vous chantez à ma louange, pendant que vous m'outragez et que vous me déshonorez au dedans de vous par l'impureté de vos pensées, de vos affections et de vos désirs : *Pharisæe cæce, munda prius id quod intus est, ut fiat id quod deforis est mundum* (*Matth.*, XXIII). Faux dévot, purge ton âme de ce qui la souille, éteins ce feu déshonnête qui la brûle, étouffe l'envie, l'aversion et la haine qu'elle nourrit contre le prochain. Autrement quitte cette fausse profession que tu fais de me servir et sache que ta religion, tes sacrifices et tes offrandes sont des abominations devant moi, et, bien loin de me fléchir, me rendent inexorable.

Ainsi, bien qu'il ne faille pas négliger les dévotions extérieures, bien qu'elles aient été saintement instituées et que ce soit une impiété de les désapprouver et de les condamner, il ne faut pas néanmoins en faire le principal de la religion, ni de la sainteté, il faut même, si elles ne sont pas soutenues par les intérieures, s'en défier et les regarder comme des voiles artificieux, dont le démon se sert pour couvrir nos désordres.

C'est pourquoi servez Dieu comme j'ai dit, en esprit et en vérité, que l'intérieur réponde à l'extérieur et que vos pensées conviennent avec vos paroles, afin que la sincérité se trouve dans toute votre conduite et singulièrement dans l'exercice de la religion et de la piété. Comme vous avez deux parties qui vous composent, le corps et l'âme, vous devez à Dieu ce double sacrifice de vous-mêmes, celui du corps par la modestie et par la composition extérieure de votre démarche, de vos paroles, de vos discours, de vos yeux et de tous vos sens ; celui de l'âme par de chastes pensées, par de justes sentiments, par de pieuses affections et par des volontés conformes aux siennes, afin qu'il n'y ait rien en vous qui ne rende quelque hommage à Dieu, et qu'après l'avoir fidèlement servi dans ce monde, il vous récompense éternellement dans l'autre, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXVIII.

D'OÙ VIENT QUE LA PAROLE DE DIEU, SI FÉCONDE PAR ELLE-MÊME, EST NÉANMOINS INFRUCTUEUSE DANS L'AME DE CEUX QUI L'ÉCOUTENT.

D'où l'on tire la manière de bien entendre le sermon.

Qui habet aures audiendi, audiat.

Qui est capable d'entendre, qu'il entende (*S. Luc.*, *chap.* VIII).

Quand le Fils de Dieu, dans la parabole du grain qu'on avait inutilement semé, rapporte les raisons pourquoi cette semence était devenue infructueuse, il n'accuse ni la nature du grain, ni l'influence du ciel, ni la main de celui qui avait répandu cette semence, mais seulement la terre qui l'avait reçue et qui n'avait point la disposition pour la faire germer et pour la faire croître, afin de nous apprendre que le peu de fruit qu'on tire de la parole de Dieu ne se doit imputer ni à la stérilité de cette sainte parole, qui, par une vertu divine qu'elle renferme, a toute la fécondité nécessaire, ni à l'influence de la grâce qui se répand toujours avec abondance, ni même à la personne de ceux qui remplissent ce ministère, puisque cette fonction n'a jamais été mieux exercée qu'elle l'est aujourd'hui, comme j'ai montré, mais seulement à l'infertile terre qui reçoit cette précieuse semence, c'est-à-dire, à l'âme chrétienne qui écoute la parole de Dieu sans disposition, sans attention et sans réflexion.

C'est à quoi je veux remédier aujourd'hui, et c'est par là que je veux enseigner l'art de bien entendre le sermon, afin que la parole de Dieu, après avoir été semée jusqu'ici sur des terres incultes qui l'ont rendue infructueuse, prenne enfin quelque racine dans vos âmes pour y produire ses fruits; ou qu'après avoir été souvent battue par des vents contraires qui l'ont rejetée et qui l'ont repoussée, elle trouve un port assuré dans vos oreilles et dans vos cœurs. Demandez pour cet effet la lumière du Saint-Esprit, par l'entremise de son Epouse, en disant avec l'ange: *Ave, Maria*, etc.

On a de tout temps appris l'art de bien parler, et l'on ne s'est point mis en peine de savoir l'art de bien entendre. Bien que les

orateurs ne soient guère moins intéressés dans l'un que dans l'autre, et qu'il leur soit inutile de bien dire, si l'on ignore la manière de bien écouter, ils ont néanmoins donné beaucoup de préceptes pour l'un, et n'en ont presque point donné pour l'autre.

Il est nécessaire de remédier à ce défaut, particulièrement dans la prédication de l'Evangile, où l'art de bien entendre est beaucoup plus important que celui de bien parler. On ne vous demandera point au jour du jugement si vous avez été de bons prédicateurs, mais si vous avez été de bons auditeurs; on ne vous demandera point si vous avez porté la parole de Dieu avec l'éloquence, la majesté et la force qu'elle demandait, mais si vous l'avez ouïe avec la disposition, l'attention et la réflexion que vous lui deviez.

Outre que de tous les sens que la nature nous a donnés, il n'y en a point, dit Théophraste, qui excite plus de mouvements dans l'âme, et qui remplisse l'esprit de plus de connaissances que l'ouïe; mais pour apprendre quelque science, ne faut-il pas se rendre parfaitement attentif à celui qui l'enseigne? Comment donc pouvez-vous entrer dans la connaissance des choses divines, si vous n'usez pas de cette même puissance et si vous ne prêtez pas l'oreille avec toute l'application qui vous est possible à ceux que Dieu vous envoie par une mission particulière, pour vous expliquer ses intentions et pour développer ses mystères?

Mais quel est cet art de bien entendre le sermon ? Tout ce qu'on en peut dire se réduit à trois temps, à celui qui devance le sermon, à celui qui coule pendant le sermon, à celui qui s'étend au delà du sermon. Le premier demande la disposition, le second l'attention, et le troisième la réflexion.

Voyez donc aujourd'hui si vous vous acquittez de ces trois obligations indispensables, où tout le fruit de la prédication est attaché, et tirez de là trois principales raisons pourquoi l'on ne profite point de la parole de Dieu : parce qu'on l'écoute sans disposition, sans attention et sans réflexion ; sans disposition avant le sermon, sans attention pendant le sermon, et sans réflexion après le sermon.

PREMIER POINT.

En quoi l'on manque avant le sermon.

Il est nécessaire de se disposer au sermon avant que de l'entendre, et c'est de quoi presque aucun ne s'avise. On s'imagine que toute la préparation qu'il y faut apporter regarde le prédicateur, et qu'il n'y a que lui qui soit obligé de préméditer ce qu'il doit dire, mais que l'auditeur n'a rien à faire que d'être présent et d'occuper sa place, comme s'il était venu prendre commodément un repas et s'asseoir à table, pendant qu'on a le soin de lui préparer à manger et de lui présenter à boire. Outre que celui qui est invité a toujours quelque chose à observer pour se comporter honnêtement et ne rien faire qui déplaise à la compagnie, beaucoup plus un auditeur est obligé de se prémunir, puisqu'il participe à la parole qui se débite et qu'il en partage le fardeau avec celui qui l'annonce; de sorte qu'il le doit aider et se joindre avec lui dans cette fonction importante, pour l'exercer dignement et pour en retirer le fruit qui en émane.

Il n'y a rien qui n'exige de la disposition, et jamais une forme ne s'introduira dans un sujet, s'il n'est pas préparé à la recevoir. Comment donc voulez-vous que la grâce, qui se communique par le ministère de la prédication, s'introduise dans vos âmes, si elles ne sont pas disposées à la recevoir et si vous y apportez un cœur endurci, une volonté malintentionnée, un esprit dissipé? Ce sont néanmoins ordinairement les mauvaises dispositions qu'on apporte au sermon, et par lesquelles on rend ce ministère inutile.

Premièrement, il y en a qui sont tellement attachés à leurs vices, que rien n'est capable de rompre leurs chaînes. Ainsi, vous en verrez qui retiennent le bien d'autrui ou qui poursuivent la vengeance d'une injure, ou qui brûlent d'un amour criminel et qui cherchent à contenter une passion infâme, lesquels d'abord qu'on leur parle des jugements de Dieu et des peines de l'enfer, s'effraient à la vue du péril où ils se voient: ils pâlissent, ils tremblent, ils versent même quelquefois des larmes et paraissent extrêmement touchés; mais parce qu'ils sont liés par leurs habitudes vicieuses comme par de fortes chaînes qui leur ôtent presque l'usage de la liberté, il leur est en quelque façon impossible de sortir de leur mauvais état, et ils sont comme contraints de vivre dans cette malheureuse servitude, sans que toute l'éloquence des prédicateurs puisse produire d'autre effet dans leurs esprits et dans leurs cœurs, que de les épouvanter pendant quelques moments et de leur imprimer une crainte passagère qui les fait bien quelquefois changer de couleur, mais qui ne les fait jamais changer de vie.

C'est le grand obstacle qu'on oppose à l'effet de la parole de Dieu. On y apporte un cœur endurci dans le mal, un cœur presque réduit dans l'impossibilité de faire le bien, un cœur incapable de recevoir aucune bonne impression, à cause de mauvaises habitudes qu'il a contractées, un cœur enfin qui ne peut être changé que par des miracles de la grâce, qui sont aussi rares que ceux de la nature.

Secondement on y apporte une volonté malintentionnée : on y vient pour quelque mauvaise fin ou dans quelque intention mal dirigée.

Les uns n'y assistent que par coutume, et comme ils ne se proposent aucune fin quand ils y vont, tout le fruit qu'ils en rapportent est d'y avoir assisté, ne faisant paraître aucun changement dans leur conduite, et n'ayant gagné autre chose que la perte du temps.

Les autres y vont par curiosité, et c'est pour cela qu'ils cherchent les prédicateurs qui traitent des choses sublimes, comme si la chaire de vérité était une chaire de va-

piété, et comme si dans ce ministère évangélique nous ne devions pas tâcher d'émouvoir les volontés plutôt que d'éclairer les entendements, d'inspirer la pratique des vertus plutôt que de subtiliser sur l'excellence de nos mystères, et de faire des saints plutôt que des savants.

Il faut renvoyer ces curieux, dit Tertullien, à l'école de Platon ou d'Aristote. Notre académie et notre lycée, poursuit-il, sont dans l'étable de Bethléem et sur la montagne du Calvaire, où la curiosité doit céder à la piété, où la simplicité du cœur le doit emporter sur la subtilité de l'esprit, où la véritable sagesse consiste à croire et non pas à raisonner, où l'unique science dont il faut se glorifier, comme dit l'Apôtre, est de savoir Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. *Nobis curiositate opus non est post Christum* (*Tertul. lib. de Præsc.* c. 8).

Plusieurs y viennent pour le plaisir, et l'on peut appeler ces gens les adultères de la parole de Dieu. Quelque malade que soit leur âme, ils ne veulent point de remèdes, mais des délices; ils s'arrêtent à la beauté des expressions plutôt qu'à la solidité des choses; ils cherchent les fleurs plutôt que les fruits, et ils ne se mettent pas en peine combien utilement, mais combien élégamment on parle.

C'est ce qui trompe quelquefois les prédicateurs mêmes, et qui fait que pour s'accommoder au goût de leurs auditeurs, ils emploient beaucoup de temps pour orner leurs discours et pour s'insinuer par ce moyen plus doucement et plus efficacement dans les esprits et dans les cœurs.

Mais la piété ne s'accorde pas avec ces artifices ni avec ces élégances, et pour frapper des âmes qui sont quelquefois plus dures que les rochers, il faut employer des paroles terribles et foudroyantes plutôt que des termes délicats et recherchés. Aussi les hommes véritablement apostoliques, qui s'acquittent de leur ministère comme ils doivent, et qui s'efforcent de prêcher l'Evangile plutôt que de se prêcher eux-mêmes, s'appliquent à profiter et non pas à plaire, et travaillent à réveiller les consciences et non pas à flatter les oreilles.

N'est-il pas étrange que lorsqu'on parle contre les vices et que, pour épouvanter les pécheurs on leur représente les enfers avec toutes les circonstances affreuses qui se trouvent dans ces abîmes, au lieu de pâlir à la vue de ces effroyables peintures, on cherche des agréments et l'on veuille que ces choses soient dites avec des termes exquis et des paroles étudiées?

C'est avec cette mauvaise disposition que les Juifs entendaient le prophète Ezéchiel, lorsque ce saint homme leur prêchait et leur prophétisait les maux qui leur devaient arriver à cause de leurs désordres. Ils écoutaient ces tristes prédictions comme des chants mélodieux qui flattaient leurs oreilles et qui ne touchaient point leurs cœurs, comme Dieu s'en plaignit à ce prophète : *Audiunt sermones tuos, et non faciunt eos, quia in canticum oris sui vertunt illos* (*Ezech.*, XXXIII). C'est en vain que tu parles à ce peuple ; tes prédications n'ont point d'effet et tes prophéties ne convertissent personne, parce qu'on va écouter ta parole comme si l'on allait au spectacle, et qu'on prend plaisir d'entendre tes discours, comme si c'étaient des sons harmonieux qui ne servent qu'à charmer les oreilles. C'est pour cela qu'avec toutes tes menaces et qu'avec tous tes efforts tu ne fais aucune impression sur leurs esprits et tu ne produis aucun changement dans leurs cœurs.

C'est un malheur que l'Apôtre prédit à l'Eglise, quand il dit qu'il y aura des chrétiens qui chercheront des maîtres qui flattent leurs désirs et qui contentent les oreilles : *Coacervabunt sibi magistros prurientes auribus* (II *Tim.*, IV).

Quelques-uns viennent au sermon pour y trouver quelque sujet de critique, ou par un sentiment de haine, ou par un esprit de contrariété, ou plutôt par une passion d'orgueil, pour acquérir la réputation d'habiles gens et paraître plus éclairés que les autres, faisant voir qu'ils ont un discernement plus fin et un goût plus délicat pour juger des choses. C'est pour cela qu'ils dressent une espèce de tribunal dans leurs idées, où ils s'érigent en juges et en censeurs, où ils prononcent souverainement sur tout ce qu'ils entendent, et le condamnent, s'il n'est pas selon leur humeur et s'il ne répond pas à leurs préventions mal fondées. De là vient que, comme ils n'écoutent un prédicateur que pour le reprendre, de quelque manière qu'il prêche, ils y trouvent toujours quelque chose à redire. S'il est zélé, ils disent qu'il le faut réprimer; s'il est indulgent, ils le traitent de flatteur. Ils s'arrêtent aux paroles, aux gestes, à la voix, à l'accent, à d'autres choses qui sont au delà de leur juridiction et au-dessus de leur capacité, semblables aux pharisiens et aux scribes, qui allaient entendre les prédications du Sauveur pour y trouver quelque matière à leurs censures et à leurs calomnies.

Mais, enfin, il y en a qui viennent pour apprendre, ce qu'ils font en deux manières : ou retenant ce qu'il faut imiter, ou rejetant ce qu'il faut éviter; ceux-là reviennent de la prédication plus instruits et plus doctes, non plus touchés et plus dévots. Le conseil que je leur donnerais serait d'imiter les abeilles, qui premièrement se repaissent de ce qu'elles recueillent des fleurs et portent après ce qui reste dans leurs ruches, où elles composent leur miel. Le conseil aussi qu'on leur donne est d'imiter ceux qui boivent dans une tasse d'or : premièrement ils éteignent leur soif, après ils considèrent le vase qui leur a servi à cet usage, ils en observent la figure, la matière et le prix. Que leur servira d'avoir fait de belles remarques et de savants recueils pour profiter aux autres dans le ministère de la prédication, s'ils n'en tirent point de fruit pour eux-mêmes : et, comme parlait un saint prédicateur qui se prêchait bien plus à lui-même qu'il ne prêchait aux autres, que sert à un flambeau d'être si lu-

mineux, puisqu'en éclairant les autres il se fond et se consume lui-même, tellement qu'il ne faut pas s'étonner si l'on ne profite pas de la parole de Dieu, parce qu'on l'entend avec de si mauvaises intentions et pour des fins si déraisonnables?

Troisièmement, on y apporte un esprit dissipé, un esprit distrait, un esprit rempli de mille soins qui ferment l'entrée à la grâce et qui dérobent entièrement l'attention qu'on doit à la parole de Dieu. Il y faut apporter, au contraire, un esprit recueilli, un esprit libre, un esprit dégagé de toute pensée importune, vide de toute affection déréglée, exempt de toute préoccupation contraire à la vérité qu'on doit prêcher. Car, comme on ne peut verser une liqueur dans un vase qui est rempli d'une autre liqueur, de même la grâce ne se peut répandre par le ministère de la prédication dans une âme qui se trouve pleine des choses de la terre, occupée de mille soins, agitée de toutes ses passions et prévenue de mille différents objets dont elle ne peut détourner son esprit ni détacher son cœur.

Si Plutarque veut que les jeunes gens qui s'adonnent à la philosophie y apportent des oreilles pures, fermées à tous les mauvais discours et libres de toutes les préventions vulgaires, cette pureté, ce dégagement, cette tranquillité de l'âme ne sont-ils pas plus nécessaires pour apprendre la philosophie chrétienne qui est toute sainte, tout intérieure, tout élevée au-dessus des sens et tout opposée aux maximes du monde?

Jugez de là comment vous devez vous disposer au sermon et vous préparer à la grâce qui est attachée à cette action. Un peu avant qu'on le commence, entrez en vous-mêmes par un petit recueillement. Considérez l'importance et la dignité de ce ministère institué dans l'Eglise par l'autorité et par la mission de Jésus-Christ; représentez-vous l'infinie majesté de Dieu qui vous parle par l'organe du prédicateur et qui vous oblige de l'écouter comme si c'était lui-même qui parût visiblement en chaire : *Qui vos audit, me audit* (*Luc.*, X). Pesez le pouvoir incomparable de la sainte parole, en laquelle réside toute l'efficacité de la grâce, sur laquelle roule toute l'économie de votre prédestination et de laquelle dépend tout l'ouvrage de votre salut, puisque Dieu, selon l'ordre de sa Providence, n'attire les hommes à lui que par la voix de la prédication, et qu'en effet c'est le moyen le plus excellent et le plus efficace qu'il ait pour nous éclairer de ses lumières, nous instruire de nos devoirs, nous désabuser de nos vanités, nous éloigner du péché, nous porter à la pénitence et nous animer à vaincre la difficulté qui se trouve dans la pratique de la vertu. Dites avec étonnement, comme saint Jérôme : *Tempestates verbum Dei faciunt, et ego non facio* (*Hier. in Psalm.* CXLIV). Quoi! la mer, tout impétueuse et tout indocile qu'elle est, écoute la parole de Dieu et se calme à son commandement, mais parce que j'ai la raison pour le connaître et la volonté pour l'aimer, je ferme l'oreille à sa voix et le cœur à son amour! Le Verbe divin n'a prononcé qu'une parole pour tirer du néant toute cette belle diversité de créatures si différentes en espèce et si prodigieuses en nombre, mais combien n'en a-t-il pas prononcé dans son Evangile, combien n'en prononce-t-il pas tous les jours par la bouche de ses interprètes et de ses ministres, sans rien obtenir de moi et sans rien produire en moi!

Mais, enfin, comme on a toujours accoutumé de commencer le sermon par la prière, et qu'en vain le prédicateur frapperait votre oreille, si en même temps le Saint-Esprit ne frappait votre cœur, n'oubliez pas cette disposition nécessaire à la grâce, et, par une petite élévation de votre esprit vers Dieu, dites avec Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I *Reg.*, III) : Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute; faites retentir votre voix jusque dans le fond de mon cœur, prenez ce ton impérieux à qui tout obéit, usez de cette grâce victorieuse à qui rien ne résiste, et vous trouverez dans mon obéissance la même facilité que vous avez trouvée dans le néant, quand vous en fîtes sortir tout cet univers; vous trouverez dans ma soumission la même docilité que vous trouvez tous les jours sur la mer quand vous y calmez les tempêtes.

SECOND POINT.

En quoi l'on manque pendant le sermon.

Pendant le sermon il faut apporter l'attention que demande une parole d'un aussi grand poids que celle de Dieu, et pour cet effet il faut appliquer l'esprit, pacifier le cœur, retenir les regards, calmer les passions, se recueillir intérieurement et tenir la pensée comme suspendue et arrêtée, sans lui donner la liberté de se distraire et de s'attacher à d'autres objets, avec une constante résolution d'obéir à la voix de Dieu et de suivre les conseils qu'il nous donne par le ministère de celui qui nous parle de sa part. Mais qui s'acquitte de ce devoir? qui donne cette attention?

Isaïe rapporte que Dieu lui dit un jour : Prophète, je veux te donner un monstre à conduire, un prodige à faire voir; mène-le de ville en ville, de province en province, sans néanmoins le tenir enfermé, comme on fait souvent par un principe d'intérêt, pour attirer la curiosité du monde et pour gagner de l'argent, quand on a quelque chose d'extraordinaire et de prodigieux à montrer : *Educ foras* (*Isai.* VIII); fais le voir à tout le monde. Quel est ce monstre, Seigneur? quel est ce prodige? C'est mon peuple, qui voit et qui néanmoins est aveugle, qui entend et qui néanmoins est sourd : *Educ foras populum cæcum et oculos habentem, surdum, et aures ei sunt.*

Voilà ce que sont les chrétiens au sermon : ils ont des yeux et ne voient pas la lumière que nous leur présentons; ils ont des oreilles et ils n'entendent pas la parole que nous leur annonçons. Ils imitent celui qui disait sur le théâtre, pour servir de jeu à ceux qui l'écoutaient : Je n'ai point l'esprit présent : *Nul-*

tam mentem animi habeo : Je ne suis point là où je suis, et je suis là où je ne suis pas : *Ubi sum ibi non sum, ubi non sum ibi est animus.*

Car, enfin, ce n'est pas au sermon où votre esprit est présent, c'est à votre divertissement, à votre ouvrage, à une affaire d'intérêt, à un projet d'ambition, à un dessein de vengeance, à une partie de débauche, à une intrigue d'amour. C'est ce qui vous occupe, et c'est là où vous êtes plutôt qu'au sermon. Car, encore que vous soyez composé de corps et d'esprit, votre présence n'est pas là où est votre corps, mais là proprement où est votre esprit, puisque la présence de votre corps est inutile, si elle n'est pas accompagnée de celle de votre esprit, particulièrement au sermon, où l'on parle en vain, si l'esprit de ceux qui écoutent n'est pas présent et n'est pas attentif. Quel monstre! quel prodige d'être là où l'on n'est pas, et de n'être point là où l'on est, d'avoir des oreilles sans entendre et des yeux sans voir : *Educ foras populum cœcum et oculos habentem, surdum, et aures ei sunt.*

Si l'on publie quelque nouvelle dans le monde, et si l'on montre quelque rareté, vous avez d'abord les yeux ouverts et les oreilles attentives, pour contenter une vaine curiosité et vous repaître d'une satisfaction frivole. Mais si l'on étale en chaire toutes les beautés de la gloire, en comparaison desquelles toutes les beautés de ce monde ne sont que des laideurs, si l'on annonce les vérités de l'Evangile, si l'on développe les mystères de la grâce et si l'on ouvre les voies du salut, c'est pour lors que vous êtes aveugles, c'est pour lors que vous êtes sourds : *Educ foras populum cœcum et oculos habentem, surdum, et aures ei sunt.*

Mais, comme je vous ai promis la manière de bien entendre la parole de Dieu, voici l'attention que vous y devez donner et la contenance que vous y devez tenir.

Il s'y faut comporter comme on fait ordinairement, lorsqu'on entend tout autre discours dans une conversation honnête. Premièrement, il y faut apporter une composition du corps et de l'âme qui ne blesse ni celui qui parle, ni ceux qui écoutent avec nous, prenant une place et nous y tenant modestement assis ou debout, selon la disposition ou la commodité de l'auditoire, sans faire paraître du dégoût ni de l'ennui; la posture droite, qui ne penche ni d'un côté ni de l'autre; l'œil attaché à celui qui parle, dans la contenance d'une personne qui écoute attentivement, le visage net et serein, sans aucun témoignage de mépris, ou d'impatience, ou d'inquiétude, ou de quelque pensée qui travaille l'esprit. Car en toute chose la décence ou la beauté vient de l'assemblage de plusieurs parties qui conviennent entre elles par une juste proportion qu'elles ont les unes avec les autres, et qui contribuent ainsi toutes à cette décence et à cette beauté. Mais la laideur et la difformité s'engendrent d'une seule chose qui manque ou qui paraît être superflue, ou qui n'est pas tout à fait comme il faut dans la bienséance, ce qui se remarque singulièrement dans l'audience qu'on donne à un homme qui parle en public. Non-seulement un sourcil resserré, un visage triste, un regard fâcheux, une posture messéante ou quelque mouvement sensible qui marque du mécontentement, mais encore un coup d'œil, un ris, un geste, une parole dite à l'oreille d'un autre, un assoupissement qui porte à sommeiller, et d'autres choses semblables sont très-défectueuses et très-blâmables, et il faut diligemment les reconnaître et les éviter.

De plus, il faut entendre la parole de Dieu avec respect, avec crainte, avec tremblement. Car elle ne s'adresse qu'à ceux qui entrent dans ces sentiments, comme dit Isaïe : *Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus* (*Is.* LXVI) : Ecoutez la parole du Seigneur, vous qui tremblez à sa voix. Ce fut par cette révérence et par cette soumission à la parole de Dieu que Josias apaisa la justice divine qu'il avait irritée, et mérita que les châtiments qu'il avait attirés sur sa famille fussent différés après son trépas : *Pro eo quod audisti verba voluminis, et perterritum est cor tuum, et humiliatus es coram Domino* (II *Par.* XXXIV).

Combien y en a-t-il maintenant qui entendent ainsi les jugements de Dieu, qui révèrent ses oracles, qui tremblent à ses arrêts, qui pâlissent à ses menaces, qui gémissent à la vue des tourments dont il punit les coupables dans les enfers, et qui se convertissent, ou par l'attrait de ses bontés, ou par la terreur de ses vengeances?

Mais enfin il se faut appliquer à soi-même ce qui se dit au sermon, et ne pas le renvoyer aux autres. Car chacun doit croire que c'est à lui qu'on parle, que c'est lui qui est blessé et que ce sont ses plaies qu'on touche, pour y mettre les appareils nécessaires, sans présumer, comme on fait ordinairement, que ces paroles s'adressent aux autres, que ces remèdes sont pour guérir les maux des autres, qu'on a bien prêché pour un tel, qu'on a bien fait la peinture d'une telle, qu'on ne pouvait mieux exprimer celui-ci, qu'on a parfaitement bien mis la main sur l'ulcère de celle-là. C'est ainsi que la parole de Dieu se renvoie de l'un à l'autre et ne produit nul effet ni dans l'un ni dans l'autre.

J'avoue qu'on ne doit pas s'approprier tout ce qui se dit au sermon, et que, comme on parle généralement à tout le monde, il y a souvent des choses qui ne conviennent pas à chacun en particulier, comme celui qui est invité à un festin n'est pas appelé pour manger tout ce qu'on présente, mais pour le choix de ce qui est selon son goût.

Néanmoins, encore qu'on dise des choses où vous n'avez nul intérêt, et qu'on reprenne des vices dont vous n'êtes pas atteint, il faut très-attentivement tout écouter et vous appliquer même, du moins par précaution, les remèdes qu'on propose pour des maux dont vous n'êtes pas attaqué; parce que vous devez considérer qu'il ne se commet point de péché dont vous ne soyez capable, et que, si

vous n'êtes pas aussi vicieux que ce qu'on dépeint, ce n'est point par une vertu qui vous soit propre, mais par une souveraine miséricorde de Dieu, de laquelle vous seriez indigne, si vous entriez en quelque sentiment de présomption, et si vous disiez comme ce pharisien de l'Evangile : *Non sum sicut cæteri hominum :* Je ne suis pas comme ces impies, comme ces libertins, comme ces usurpateurs, comme ces violents, comme ces impudiques et comme ces incestueux que le prédicateur condamne.

De plus, comme tout ce qu'on dit au sermon est utile pour vous ou pour les autres, vous devez y donner votre attention et vous en servir, sinon pour vous, du moins pour les autres ; parce que vous devez tous vous intéresser les uns pour les autres, et vous instruire sans cesse, les uns les autres, dans les conversations que vous avez ensemble, et dans les avis que vous êtes obligés de vous donner mutuellement les uns aux autres. Car, enfin, Dieu vous a confié le salut de votre prochain, il vous en a chargé, et vous en répondrez un jour, si vous n'y avez pas contribué, autant que vous l'avez pu et que vous l'avez su : *Mandavit unicuique de proximo suo* (*Eccl.*, XVII).

Voilà quelle disposition et quelle attention vous devez apporter à la parole de Dieu; mais elle demande aussi de la réflexion après l'avoir entendue, et c'est le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

En quoi l'on manque après le sermon

J'ai montré ce qu'on doit pratiquer avant le sermon et pendant le sermon ; mais en quoi l'on manque davantage est après le sermon, après lequel on ne songe plus à rien : tout ce qui a été dit s'efface de l'esprit et n'y laisse aucune impression. C'est pour cela qu'on n'en tire point de fruit, et qu'on fait comme si l'on avait ouï le concert d'une agréable musique, de laquelle on ne remporte rien autre chose que le plaisir de l'avoir entendue.

Les uns louent le sermon, les autres le censurent, et personne presque n'en profite, parce qu'on n'y fait point de réflexion pour le salut et qu'on n'en tire point de conséquence pour la pratique. Quelque éloquent et quelque beau qu'on le trouve, quelque pieux et quelque touchant qu'il ait été, tout le fruit qu'on en rapporte est d'entrer en quelque sentiment d'admiration, et de dire : Voilà un beau discours, on ne peut rien dire de plus convaincant ni de plus fort. Mais qui rentre en soi-même et qui fait cette réflexion : Résisterai-je toujours à la grâce? Serai-je toujours inflexible à la voix de Dieu? Qu'est-ce qui me convertira, si une prédication aussi touchante que celle-là n'opère point cet effet? Et ne suis-je pas évidemment un éprouvé, si, après cela, je persévère dans le désordre? Vous admirez ce qu'on a dit, mais vous n'en êtes pas touché et vous n'en devenez pas meilleur.

Si l'on a parlé de la mort, vous avez été un peu effrayé; mais perdez-vous rien pour cela de la passion que vous avez pour la vie? Ne vivez-vous pas toujours comme si vous ne deviez jamais mourir? Songez-vous que chaque moment de votre vie peut être celui de votre mort, et qu'ainsi vous êtes bien malavisé de vivre un moment dans un état où vous ne voudriez pas mourir. Si l'on a représenté le jugement dernier et cette discussion terrible qui se doit faire de vos justices aussi bien que de vos iniquités, vous avez peut-être jeté quelque soupir sur votre mauvaise conduite, et vous avez peut-être secrètement rougi de ce qui n'est connu que de vous, et qui sera pour lors manifesté à tout le monde. Mais vous disposez-vous au compte que vous serez obligé de rendre, vous faites-vous le procès à vous-même, et prévenez-vous, par une véritable pénitence, la condamnation rigoureuse dont vous êtes menacé? Si l'on a fait la peinture du paradis, et si l'on a étalé à vos yeux les richesses, les beautés, les délices et toutes les magnificences de cet incomparable séjour, vous avez peut-être conçu quelque désir d'y aller; mais en prenez-vous le moyen, n'êtes-vous pas aussi attaché à la terre que si vous n'aviez jamais ouï parler du ciel, et ne préférez-vous pas toujours les viandes grossières d'Egypte aux douceurs inestimables de cette terre promise? Si l'évangile du mauvais riche a donné lieu d'ouvrir les enfers et de vous mettre devant les yeux ce malheureux damné tout investi de flammes, vous n'avez pas été sans frayeur, et vous avez peut-être dit dans les conversations où vous vous êtes trouvé ensuite : Oh! que le sermon d'aujourd'hui nous a épouvantés et qu'en effet cette éternité de supplices qu'on nous a représentée est épouvantable! Mais travaillez-vous à prévenir ce malheur par une confession générale de toute votre vie, par une généreuse restitution de ce qui ne vous appartient pas, par la fuite des mauvaises occasions et des compagnies licencieuses que vous fréquentez. En un mot, si l'on a prêché la continence, l'humilité, l'aumône ou la patience, pratiquez-vous pour cela quelqu'une de ces vertus chrétiennes, dont vous avez appris l'excellence, la nécessité et la pratique? Mais n'êtes-vous pas toujours aussi impatient, aussi impitoyable envers les pauvres, aussi orgueilleux, aussi incontinent que si l'on ne vous avait jamais dépeint la laideur de ces vices, ni l'effroyable peine qui les suit? Les Juifs admiraient la doctrine du Sauveur, dit l'Evangile; mais, ajoute saint Augustin, ils ne se convertissaient pas pour cela : *Admirabantur sed non convertebantur.* C'est ainsi que vous sortez du sermon avec un vain étonnement, avec une admiration infructueuse.

Quand l'impie Balthasar profanait les vases sacrés du temple dans un de ses abominables festins, il vit paraître sur la muraille une main étonnante qui écrivait l'arrêt de sa condamnation. Cette vision l'alarma, la pâleur se jeta sur son visage, mille funestes pensées troublèrent son esprit; mais son étonnement fut-il suivi de sa conversion?

Apaisa-t-il la justice de Dieu par ses satisfactions proportionnées à ses crimes? Restitua-t-il au temple les vases sacrés? Témoigna-t-il de la douleur de ses profanations et ses impiétés?

De même les pécheurs sont d'abord épouvantés quand un prédicateur, par un véritable zèle de leur conversion, leur fait vivement comprendre les jugements de Dieu, et l'éternité des tourments ordonnés pour la peine de leurs désordres; mais se convertissent-ils pour cela, et ne retournent-ils pas toujours dans leurs mauvaises habitudes et dans leurs commerces infâmes? Leur terreur est semblable à celle des réprouvés, qui s'étonnent horriblement, dit le Sage, de l'éternité malheureuse à laquelle ils se voient condamnés, mais qui ne laissent pas d'être toujours incorrigibles et impénitents: *Parentes horrende, et cum nimia admiratione perturbati* (*Sap.* XVII). C'est ainsi qu'on pâlit et qu'on soupire quelquefois au sermon, mais sans amendement et sans effet. D'où vient cela? C'est qu'on oublie d'abord les choses qu'on a ouïes et qu'on cesse d'y penser sitôt qu'on cesse de les entendre. On fait comme si l'on avait ouï le son d'une agréable musique de laquelle on ne remporte autre chose que le plaisir de l'avoir entendue.

Saint Chrysostome se plaint de quelques-uns de son temps, qui après le sermon s'enfuyaient de l'église, comme s'ils eussent été poursuivis de leurs ennemis, et, par une comparaison familière, il montre le peu de fruit qu'on tire de la parole de Dieu, si après qu'elle est sortie de la bouche du prédicateur, elle n'est entretenue et comme fomentée dans l'âme par quelque réflexion: disant qu'il est de cette sainte parole comme d'un œuf qui ne peut éclore si la poule ne couche longtemps dessus, et ne l'entretient par sa chaleur naturelle; car si elle se retire d'abord après qu'il a été formé, il se refroidit et demeure infécond. Ainsi, pour donner à la parole de Dieu cette vertu et cette fécondité qui lui est propre, il ne faut point l'abandonner d'abord après qu'elle est entrée dans l'âme par la porte de l'oreille; il la faut souvent rappeler dans la mémoire; il y faut rêver et comme coucher dessus. Sans cela elle demeurera stérile et, pour parler ainsi, elle ne couvera jamais. Il faut donc réfléchir sur ce qu'on a ouï, et songer à ce qui nous a le plus touchés.

Mais que le Sauveur a bien dit, quand il a comparé la parole de Dieu au bon grain qu'on a semé dans un mauvais champ. Sitôt que ce grain commence de germer, les épines qui naissent avec lui l'étouffent dans sa naissance et l'empêchent de croître: *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud* (*Luc.* VIII). Ces épines ne sont autre chose que les soins et les inquiétudes de la vie qui piquent et qui déchirent incessamment l'âme des hommes. Comment voulez-vous que la parole de Dieu, qui est un germe sacré, prenne quelque racine dans votre âme, pour y produire le fruit de la vie éternelle, si les soins et les empressements que vous avez pour ce monde sont autant de mauvais rejetons qui étouffent cette divine semence, sitôt qu'on l'a jeté dans la terre de votre âme, et l'empêchent de pousser. Comment voulez-vous que la grâce, qui se communique par le ministère de cette sainte parole fasse des effets au dedans de vous, si vous demeurez toujours au dehors de vous-même, appliqué à tous les objets extérieurs, occupé de mille affaires, accablé de mille soins et déchiré de mille différentes inquiétudes. Sortez donc de ces embarras, entrez dans l'intérieur de votre âme, retirez-vous un peu dans cette solitude du cœur où la voix de l'époux se fait admirablement entendre, et là rappelez dans votre esprit ce que vous avez ouï au sermon, faites-y quelque méditation, et c'est ainsi que la parole de Dieu deviendra merveilleusement féconde, en de beaux sentiments qu'elle vous inspirera et de saintes ardeurs dont elle vous embrasera, en de fortes résolutions qu'elle vous obligera de faire pour régler votre conduite, pour assurer votre salut et pour arriver heureusement à la vie éternelle. Où vous conduise le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXIX.

L'ORGUEIL DES CHRÉTIENS CONDAMNÉ PAR LES HUMILIATIONS DE JÉSUS-CHRIST.

Humiliatus sum usquequaque.

Je me suis humilié de toutes les manières (*Ps.* CVII).

Comme Jésus-Christ, en vertu de l'union hypostatique, accorde en sa personne deux extrémités infiniment éloignées, l'être et le néant, la vie et la mort, l'ignominie et la gloire, le silence et la parole, le Verbe et la chair, l'homme et Dieu; nous pouvons dire la même chose de l'eucharistie, qui pour ce sujet fut appelé dans son institution le mystère de notre foi: *Mysterium fidei*, parce que tout est mystérieux dans ce divin sacrement, tout y est rempli d'oppositions et de contrariétés, dignes de nos admirations et de nos étonnements.

Je vous ai représenté ce mystère comme un mystère de lumière et de ténèbres, comme un mystère d'espérance et de crainte, comme un mystère de prédestination et de réprobation, comme un mystère d'amour et de respect, comme un mystère de terreur et de tendresse. Hier je vous le représentais comme un mystère de gloire, et je veux aujourd'hui vous le représenter comme un mystère d'humiliation. Nous vîmes hier l'Homme-Dieu sur nos autels comme sur des trônes, où il découvre sa grandeur, où il étale sa puissance, où il exerce sa justice. Nous le verrons aujourd'hui sur ces mêmes autels s'humilier et s'anéantir, s'immoler et se détruire, sans intéresser néanmoins son immortalité et sa gloire. Tout immortel et tout glorieux qu'il est en lui-même, il renouvelle dans le sacrement de l'eucharistie le sacrifice de sa mort et l'opprobre de sa croix. Il y souffre même des indignités et des insolences qui le frappent encore plus sensiblement que ne

firent autrefois les épines et les clous. Ainsi qu'il le reproche aux chrétiens par ces paroles : *Filios enutrivi, ipsi autem spreverunt me.* Parce que je ne parais pas avec la majesté qui m'environne, et que, pour nourrir mes enfants de ma propre substance, je me cache sous les voiles du sacrement, ils me désavouent, ils me méprisent, ils m'outragent. Mais bien loin que cet état d'humiliation et d'anéantissement nous donne lieu de concevoir des sentiments injurieux à son nom et désavantageux à sa gloire, nous sommes plus obligés de lui rendre notre culte et de nous humilier en sa présence que s'il paraissait avec tout l'appareil de sa grandeur et dans toute la magnificence de sa cour.

Il faut du moins que ce mystère d'humiliation et d'anéantissement serve pour confondre la vanité, le luxe et le faste des chrétiens auprès des autels. Humilions-nous, dit un apôtre, à la vue d'un Dieu qui foudroie et qui brise l'orgueil : mais humilions-nous encore davantage à la vue d'un Dieu qui s'humilie et qui s'anéantit lui-même. C'est le cinquième devoir que nous rendrons à notre divin sacrement, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de son épouse, en disant avec l'ange : *Ave*, etc.

Je ne m'étonne pas que l'homme s'humilie, mais je ne puis comprendre que Dieu s'humilie, parce qu'il n'y a rien de plus naturel à l'homme, ni de plus étranger à Dieu que l'humiliation. Elle nous est si naturelle, qu'elle est née avec nous, et qu'elle est au milieu de nous comme dans son élément ou comme dans son centre : *Humiliatio tua in medio tui*, dit le prophète Michée (*Mich.*, LXII). Nous n'avons aucune raison qui nous en dispense, et nous avons mille motifs qui nous y portent. Si nous considérons le passé, nos âmes ont été tirées du néant et nos corps ont été formés du limon. Si nous regardons le présent, nous sommes coupables de mille péchés et sujets à mille misères : si nous étendons notre vue sur l'avenir, nous devons être réduits en cendre, parce que nous portons sur nous l'arrêt de notre mort; et nous pouvons être condamnés au supplice éternel, parce que nous avons au dedans de nous le principe de la réprobation : si bien qu'après tant de motifs d'humilité, il faut que nous sortions hors de nous-mêmes pour trouver des sujets de gloire et des matières d'orgueil ; il faut que nous nous élevions au-dessus de ce que nous sommes, et que n'ayant point de véritables grandeurs, nous en prenions de fausses et d'imaginaires.

Mais s'il n'y a rien qui soit plus naturel à l'homme que l'abaissement, il n'y a rien qui soit plus étranger à Dieu et plus opposé à ses divines excellences. Comme il a des perfections infinies et qu'il n'a pas un seul défaut, il est nécessaire qu'il sorte hors de lui-même pour trouver des moyens de s'humilier et de s'anéantir ; il faut qu'il entre dans la condition humaine, pour y rencontrer le néant qui est opposé à son être, et pour y pratiquer l'humilité, qui est une vertu étrangère à sa nature.

Mais parmi les divers états de ses divins abaissements, il n'y en a point où il se soit plus humilié que dans l'institution de l'eucharistie. Voyons, en premier lieu, combien ce mystère est humiliant pour lui et combien il est glorieux pour nous ; secondement, avec combien d'humilité il faut paraître devant cet adorable sacrement, et cependant avec combien d'orgueil on s'y présente. Ainsi les humiliations de Jésus-Christ sur nos autels feront la première partie de mon discours, et l'orgueil des chrétiens auprès des autels fera la seconde. Deux choses également dignes de vos étonnements et de vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Les humiliations de Jésus-Christ sur nos autels.

Il faut bien que l'orgueil soit un grand mal, puisque le Sauveur emploie tant de remèdes pour le guérir. Tantôt il nous ordonne de nous humilier sous la puissance de sa main : *Humiliamini sub potenti manu Dei* (I *Petr.* V) ; tantôt il nous oblige de nous anéantir devant l'immensité de son être : *Tanquam nihilum ante te* (*Psal.* XXXVIII) ; tantôt il nous met devant les yeux la poussière d'où nous sommes sortis et le tombeau qui nous doit réduire en cendre, afin de confondre notre vanité à la vue de ce que nous avons été et de ce que nous devons être : *Quid superbis, pulvis et cinis* (*Eccli.* X); tantôt il nous déclare que nous serons humiliés à mesure que nous aurons prétendu nous élever, et que nous serons élevés autant que nous aurons voulu nous humilier : *Qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur* (*Luc.* XIV). Mais pour abattre davantage la fierté de nos cœurs, il emploie l'exemple de ses humiliations. En effet, qui ne rougira de son orgueil à la vue d'un Dieu qui s'humilie? Qui ne fuira la gloire du monde à la vue d'un Dieu qui la rejette? et qui n'aimera mieux être méprisé avec Jésus-Christ que d'être adoré de toute la terre ?

Mais quelle indignité de voir le faste et le luxe des chrétiens auprès des autels, où leur maître s'immole et s'anéantit lui-même? Ne devraient-ils pas entrer en quelque sentiment d'humilité, en présence de ce Dieu qui s'humilie jusqu'à la soumission de son indépendance, jusqu'à la flétrissure de son honneur, jusqu'au sacrifice de sa vie et jusqu'à l'anéantissement de son être ; lui qui possède par des attributs essentiels une indépendance qui ne se peut soumettre, un honneur qui ne se peut flétrir, une vie qui ne se peut immoler, un être qui ne se peut détruire. Voyons aujourd'hui sur nos autels son indépendance soumise, son honneur outragé, sa vie sacrifiée et son être anéanti, pour l'accomplissement de cette parole qu'il a prononcée par la bouche du prophète : *Humiliatus sum usquequaque.* Je me suis humilié de toutes les manières possibles.

L'indépendance n'appartient proprement qu'à Dieu ; il ne peut même la partager avec personne ; il communique ses autres perfections aux créatures, sa puissance aux souverains, sa sagesse aux politiques, sa justice aux magistrats, sa science aux docteurs, sa lumière aux astres, son immortalité aux esprits et sa gloire aux bienheureux. Néanmoins il ne peut communiquer son indépendance à personne ; il ne peut relever ni dépendre d'aucune autorité supérieure à la sienne. Mais il faut nécessairement que tous les êtres, de quelque excellence et de quelque dignité qu'ils soient, relèvent de sa grandeur et dépendent de son empire. Cependant il s'humilie si fort dans le mystère de l'eucharistie, qu'il n'y conserve presque aucun vestige de ce divin attribut. C'est là qu'on voit son indépendance soumise jusqu'à la servitude, par l'obéissance ponctuelle qu'il rend à la parole du prêtre. Les enfants qui naissent sous la domination ou sous l'empire de quelqu'un, en sont les esclaves ou les sujets. C'est ainsi que le Fils de Dieu naît dans le sacrement de l'eucharistie; il n'y vient pas avec l'auguste marque de son autorité souveraine ni de sa dignité royale, mais comme s'il y voulait porter le caractère de la dépendance et de la sujétion; il s'y met par un exercice d'humilité et par un acte d'obéissance.

Quand Josué, dans la chaleur du combat, arrêta le soleil au milieu de sa course, comme pour obliger cet astre d'être le témoin de sa victoire, l'Ecriture dit que Dieu se rendit obéissant à la voix d'un homme : *Obediente Domino voci hominis* (*Jos.* X). Nous pouvons dire la même chose dans cette occasion, mais avec beaucoup plus de fondement, que Dieu se rend obéissant à la voix d'un homme, puisqu'en vertu de la parole qui se prononce dans le sacrifice de l'autel, il se met nécessairement sous le voile de l'hostie : *Obediente Deo voci hominis.* Ce divin soleil descend du ciel, il s'arrête entre les mains du prêtre, mais avec des rayons éclipsés, avec des lumières éteintes.

Non-seulement il s'arrête, mais encore il rétrograde, ainsi que l'Ecriture sainte le remarque par une mystérieuse figure, lorsque l'ombre qui marquait l'heure dans l'horloge d'Achaz, recula de dix lignes par le commandement du prophète Isaïe, afin que ce prodige fût le signe de la guérison miraculeuse qui se devait opérer dans la personne d'Ezéchias. Il est dit que le soleil rétrograda de dix degrés : *Retrorsum decem gradibus* (IV *Reg.* XX). Considérez jusqu'où va l'obéissance que le Fils de Dieu rend à la voix d'un homme. Ce divin soleil était remonté dans le ciel avec toute sa splendeur, après avoir demeuré quelque temps éclipsé sur la terre. Il était arrivé jusqu'à l'apogée de son élévation, et jusqu'au sommet de sa grandeur; mais il rétrograde à la parole du prêtre, il redescend ici-bas, et vient se cacher sous de faibles accidents pour y souffrir encore de plus grandes éclipses; car enfin dans sa première descente, encore qu'il se fût caché sous la figure de notre humanité, il y faisait néanmoins briller de temps en temps quelque rayon de sa gloire, il y faisait paraître quelque merveille de sa puissance, il y faisait entendre quelque oracle de sa sagesse ; mais dans le mystère de l'eucharistie, encore plus humiliant que celui de l'Incarnation, il ne conserve rien de l'éclat qui l'environne, il n'y fait aucun miracle qui frappe la vue, il n'y donne sensiblement aucun témoignage de sa puissance ni de sa sagesse ; il y cache non-seulement toutes les perfections de sa divinité, mais encore toutes les beautés de son corps et toutes les excellences de son âme. Ne faut-il pas avouer après cela, mon Sauveur, que vous êtes véritablement un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus* (*Isai.*, XLV), que vous êtes véritablement un soleil obscurci, un soleil éclipsé, un soleil qui de son midi a rétrogradé jusqu'à son couchant.

Parole du prêtre mille fois plus impérieuse, mille fois plus absolue que celle d'Isaïe et que celle de Josué, vous étendez votre pouvoir, non sur l'astre visible qui produit la lumière, mais sur la lumière même, sur la lumière increéée, sur la lumière subsistante, qui dans le même instant que vous êtes prononcée vient se cacher sous les nues du sacrement, et se placer au dedans de nous pour éclairer nos esprits et nos cœurs.

Verbe divin, pourquoi rendez-vous tant d'obéissance à la parole d'un homme, vous qui êtes par une propriété de votre personne la parole de Dieu ? Tout le monde s'étonne de voir qu'étant consubstantiel à votre Père, égal à sa grandeur, indépendant, immortel, immuable comme lui, vous receviez néanmoins ses commandements, vous obéissiez à ses ordres, vous dépendiez de toutes ses volontés. Que sera-ce de vous voir soumis, non-seulement à la parole d'un Dieu, mais encore à celle d'un homme, et non d'un homme juste, mais bien souvent d'un homme impie, d'un homme abominable, qui n'use du pouvoir qu'il a sur votre corps et sur votre sang que pour fouler ce corps et pour profaner ce sang ?

Pourquoi cela, mes frères, sinon pour confondre cet orgueil secret qui domine dans votre cœur, et qui fait que vous ne voulez dépendre de personne, que vous refusez même d'obéir à ceux qui ont une autorité légitime sur vous ; et que si l'on vous commande quelque chose qui vous déplaise, vous vous plaignez, vous vous emportez, vous vous révoltez ; si vous ne pouvez pas éluder le commandement, et si vous êtes forcé de l'accomplir, vous temporisez autant que vous pouvez, vous différez l'exécution d'heure en heure, de jour en jour? Voyez l'obéissance prompte, l'obéissance rigoureuse que Jésus-Christ rend à la voix de ceux qui par la dignité de leur sacerdoce ont quelque juridiction sur sa personne divine. Sans considérer leur bonne ni leur mauvaise intention, dans le moment qu'ils ont prononcé la parole de la consécration au mystère de l'autel, il descend de son trône et vient se placer entre leurs mains.

Que faites-vous, mon Sauveur ? A quoi vous déterminez-vous ? Pourquoi revenez-vous sur la terre ? Avez-vous oublié les maux que vous y avez soufferts, les outrages que vous y avez reçus, les tourments que vous y avez endurés ? Pensez-vous que les chrétiens auront plus de vénération pour vous que n'eurent pas les Juifs ? et ne prévoyez-vous pas que vous trouverez dans le christianisme, aussi bien que dans la Synagogue, des pontifes et des prêtres qui vous persécuteront et qui vous crucifieront derechef dans leurs cœurs. Il le prévoit sans doute, mais cela n'empêche point qu'il n'obéisse ponctuellement à la voix qui l'appelle, et c'est ainsi que nous voyons non-seulement son indépendance soumise, mais encore son honneur outragé.

Je ne parle point des injures que lui font les infidèles qui ne croient point sa présence dans l'eucharistie, et qui mêlent toujours à leur erreur l'insolence et l'impiété. Je ne parle point des opprobres dont il est flétri par certains impies qui profanent l'hostie consacrée, et qui la font servir pour des usages détestables, c'est-à-dire pour des sortiléges et pour des maléfices. Je ne m'arrête point à ces abominations qui nous donneraient de l'horreur, et qui nous obligeraient peut-être de terminer ici notre discours, pour aller nous prosterner devant ses autels et lui faire tous ensemble, d'une commune voix, quelque réparation honorable de ces crimes énormes qui le ternissent et qui le diffament. Voyons combien il est outragé, non-seulement des hérétiques et de ceux qui se déclarent ouvertement ses ennemis, mais encore des fidèles et de ceux-là mêmes qui font une singulière profession d'être ses adorateurs. Combien d'irrévérences, combien d'indignités ne commet-on point, soit qu'on administre ce divin sacrement, soit qu'on le reçoive ? Combien de fois va-t-on sacrifier avec des mains impures ? Combien de fois va-t-on communier avec des consciences criminelles ? *O manus præcidendæ !* dit Tertullien : ô mains qui mériteraient d'être coupées, plutôt que de toucher cette divine chair ! O langues qui mériteraient d'être arrachées, plutôt que d'être teintes de ce sang adorable ! Combien y en a-t-il qui s'approchent souvent de la sainte table pour couvrir, sous le voile de la fréquente communion et sous l'apparence d'une piété colorée, le désordre d'une vie licencieuse et déréglée ?

Mais avec quelle dévotion, avec quelle modestie, avec quelle révérence devrait-on assister au saint sacrifice, qui est un mystère si terrible, si redoutable, si digne de vénération, d'étonnement et d'effroi : *Horrendissimum mysterium, tremendissimum sacrificium* (*Chysost.*) ; néanmoins, comment est-ce qu'on assiste à cette action auguste ? Par la présence du corps et non de l'esprit, sans attention, sans respect, l'âme vagabonde, le cœur occupé de mille soins, les yeux répandus indifféremment sur toute sorte d'objets. Que dirai-je de ces mondains orgueilleux, qui ne viennent à l'église que par ostentation, et qui n'entendent la messe qu'avec indécence, avec fierté, avec faste. Rompez, Seigneur, disait le prophète Isaïe, rompez le ciel, et descendez sur la terre : votre présence abattra l'orgueil et le sommet des montagnes : *Utinam disrumperes cœlos et descenderes, a facie tua montes diffluerunt* (*Isai.* LXXIV). Mais quoi ! nous le voyons tous les jours descendre sur nos autels, et cependant à peine y voyons-nous une tête abattue, un cœur humilié ; nous y voyons même plus d'orgueil et plus d'insolence que jamais : c'est qu'on ne connaît point ce Dieu caché dans ce sacrement ; on le méprise dans l'obscurité de ce mystère : *Ipsi autem spreverunt me.*

Pour concevoir encore davantage combien Jésus-Christ s'est humilié dans l'eucharistie, considérons-y, non-seulement son honneur flétri, mais encore sa vie sacrifiée. Car enfin, tout immortel qu'il est sur le trône de sa gloire, il s'immole dans le sacrifice de l'autel, il y devient la victime du monde, lui, pour qui tout le monde se devrait sacrifier. Il n'y fait aucune fonction de vie, et s'y met en la posture d'un mort : *Tanquam occisus*, lui qui est le principe de la vie, et qui depuis sa résurrection n'est plus sujet à l'empire de la mort. Ce n'est pas assez, il y renouvelle, pour s'humilier encore davantage, l'ignominie de sa passion. Il s'y met dans le même état qu'il était sur le Calvaire, attaché à la croix, empourpré de son sang, couvert de plaies et chargé d'outrages. Ainsi, bien loin de vouloir qu'on oublie les opprobres qu'il a soufferts, il institue dans l'Eglise un mystère solennel qui les représente sans cesse pour en perpétuer le souvenir, et comme pour en éterniser la honte. Car, comme l'Apôtre nous apprend, le sacrifice de l'autel est une représentation véritable de ce qui se passa dans le sacrifice de la croix : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, donec veniat* (*I Cor.* XI). Et les théologiens ajoutent que le sacrifice de l'autel ne représente pas seulement, mais que de plus il opère la même chose qui se fit dans le sacrifice de la croix, parce que la même victime qui fut immolée à la croix par la cruauté des bourreaux, est encore tous les jours immolée à l'autel par le ministère des prêtres.

Et, bien que le sacrifice de l'autel ne se fasse pas avec des circonstances aussi rigoureuses que celui de la croix, il se fait néanmoins bien souvent en des circonstances qui ne sont pas moins humiliantes ni moins honteuses. Je trouve même que l'Homme-Dieu souffre quelquefois à l'autel de plus grandes indignités et de plus sensibles outrages qu'il n'en souffrit à la croix. Oui, mauvais chrétiens, vous le traitez plus indignement et plus outrageusement que ne firent les scribes et les pharisiens. Ses persécuteurs ne l'ont crucifié qu'une fois, et vous le crucifiez dans vos cœurs autant de fois que vous le recevez dans vos estomacs. Vos profanations, vos sacriléges et vos impiétés le blessent beaucoup plus profondément que ne firent

les épines, les clous et les autres instruments de son supplice. Vous renouvelez sa passion, mais d'une manière bien différente de celle qu'il a prétendue dans l'institution de ce mystère. Vous renouvelez sa passion, il est vrai, et si dans l'état de sa félicité, il était susceptible de la douleur, vous lui feriez souffrir les mêmes peines qu'il endura dans le jardin des Olives, dans le palais de Pilate, et sur la montagne du Calvaire; vous le recevez dans votre bouche, comme les Juifs dans leur ville, avec quelque témoignage de joie, avec quelque sentiment de piété. Vous lui dites : *Benedictus qui venit in nomine Domini;* bénédiction à celui qui vient au nom du Seigneur; mais un jour après, et quelquefois un moment après, vous songez à vous en défaire, vous entrez en délibération pour chercher le moyen de le perdre, vous dites comme ce peuple séditieux et révolté : *Nos legem habemus et secundum legem debet mori!* nous avons une loi, une loi de péché, et, selon cette loi, il faut qu'il meure. Vous le trahissez, comme le perfide Judas par le baiser d'une communion indigne : vous faites de toutes vos passions, autant de tribunaux où vous le conduisez, afin qu'il y reçoive la sentence de sa condamnation et l'arrêt de sa mort; il le faut opprimer, disent-elles toutes ensemble, parce qu'il s'oppose à nos desseins et qu'il nous trouble dans nos plaisirs : *Opprimamus eum: contrarius enim est operibus nostris* (*Sap.* II). Si vous lui rendez quelque honneur pendant qu'on offre le saint sacrifice, et si vous fléchissez le genou dans le temps qu'on lève l'hostie consacrée, n'imitez-vous point l'insolence des soldats, qui l'habillèrent en roi, et qui s'étant prosternés devant lui par irrision, le couronnaient d'épines et l'accablaient d'outrages; puisque d'abord après que vous lui avez rendu vos adorations et vos hommages, vous commettez en sa présence toute sorte d'immodesties et d'irrévérences. N'est-ce pas renouveler ses plaies, n'est-ce pas aigrir ses douleurs, et n'est-ce pas ajouter de nouveaux opprobres à ceux qu'il a soufferts, ainsi qu'il s'en est plaint par ces paroles : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Il vous fera ce juste reproche, mais d'une voix étonnante, lorsqu'après s'être immolé pour vous à l'autel, il montera sur le tribunal de sa justice pour vous sacrifier à sa vengeance.

Mais, en dernier lieu, pour sonder encore davantage la profondeur de ses abaissements sous les voiles de l'eucharistie, voyons-y non-seulement sa vie sacrifiée, mais en quelque sorte son être anéanti. De toutes les autres créatures qu'on immolait à Dieu, il en restait toujours quelque chose, il en restait du moins la cendre après qu'on les avait consumées par les flammes. Mais dans l'ineffable sacrifice que le Fils de Dieu présente à son Père, il ne reste rien de son corps ni de son sang sous les espèces du pain et du vin : il perd entièrement par la communion l'être sacramental qu'il avait reçu par la consécration : il cesse de vivre, il cesse d'être dans le sacrement, sitôt que la chaleur naturelle du corps humain a consumé les accidents sous lesquels il s'était mis. De là vient que notre sacrifice est le plus accompli qu'on ait jamais offert à la Divinité : c'est aussi le plus humiliant. C'est là, dit l'Apôtre, que l'Homme-Dieu s'est anéanti lui-même : *Semetipsum exinanivit.* C'est là, dit le Prophète, que ce Fils adorable tient ce langage à son Père : *Ego ad nihilum redactus sum :* Je me suis réduit pour vous jusqu'au néant : je suis devenu, par le feu de mon amour, une victime entièrement consumée à votre gloire.

Mais pourquoi, Seigneur, vous anéantissez-vous ainsi vous-même? Ce n'est pas seulement pour honorer l'infinie majesté de l'Etre divin, mais encore pour maintenir en nous le bienfait inestimable de l'Etre surnaturel. Vous vous détruisez vous-même pour nous conserver, et dès là que vous avez pris la forme de nourriture, vous vous êtes mis dans un état essentiellement destiné à votre destruction et à notre conservation. Comme le pain, qui n'étant fait que pour nourrir l'homme, perd son être pour conserver le nôtre; de même le Fils de Dieu, qui dans le mystère de l'eucharistie est devenu la nourriture de notre âme, se détruit en quelque façon lui-même pour conserver en nous la vie de la grâce; si bien qu'il n'est dans le sacrement que pour nous, et qu'il n'y subsiste que pour nous. C'est ainsi qu'il s'abaisse infiniment au-dessous de sa grandeur et qu'il se rend, si je l'ose dire, inférieur à sa créature; car enfin les choses qui sont essentiellement relatives, et qui portent par elles-mêmes ce caractère de subordination et de rapport, sont les moins considérables et les moins nobles, parce qu'elles sont les plus dépendantes et les plus sujettes. Elles ne sont pas proprement à elles-mêmes, elles appartiennent en cette qualité à ceux pour lesquels elles sont destinées. Admirez ici, mes frères, combien profondément le Fils de Dieu s'est humilié dans le mystère de l'eucharistie, et par quel prodige de son amour il y renverse l'ordre de sa gloire. Comme Dieu, il est la fin aussi bien que le principe de toutes choses; comme Dieu fait homme, tout l'univers a été bâti pour lui, la terre pour être son séjour dans le temps, le ciel pour être sa demeure dans l'éternité, l'enfer pour être le théâtre de sa justice, le paradis pour être le trône de sa miséricorde : en un mot, il n'est point de créature qui ne dépende essentiellement de lui et qui ne doive nécessairement se rapporter à lui. Mais dans ce divin sacrement il perd tous ces glorieux avantages, et il prend des qualités toutes contraires; il y devient notre nourriture, et dans cet état il est essentiellement subordonné à notre bien; il s'y emploie, il s'y épuise, il s'y consacre, il s'y consume entièrement à nos usages : *Totus mihi datus, totus in meos usus expensus* (*Bern.*). Il s'y détruit, comme j'ai dit, pour nous conserver; et dans le même temps qu'il y perd l'être qu'il y reçoit et la vie qu'il y mène, il nous y communique un être tout surnaturel, une vie toute

divine. Ne faut-il pas que nous relevions ses abaissements par nos hommages, et que nous lui disions avec saint Bernard : *Quanto pro me vilior, tanto mihi charior :* Mon Sauveur, plus vous vous abaissez, plus vous vous humiliez pour moi, plus vous m'êtes considérable, et plus vous m'êtes précieux. Je vous révère et je vous adore plus profondément dans cet état d'humiliation et d'anéantissement, que si vous paraissiez dans toute la splendeur et dans toute la pompe de votre gloire.

Mais pourquoi l'Homme-Dieu s'est humilié et s'est anéanti de cette sorte? Ce n'est pas seulement pour abattre notre orgueil, mais encore pour exalter notre humilité; car, comme remarque Tertullien, ce qui est humiliant pour lui, nous est infiniment glorieux, et par le même moyen par lequel il s'abaisse jusqu'à nous, il nous élève jusqu'à lui. Développons ceci. Quand le Fils de Dieu sortit du sein de son Père pour descendre dans la bassesse de notre nature et pour s'unir hypostatiquement avec un individu de notre espèce, on vit ce qu'on n'a jamais pu comprendre, et ce qu'on n'aurait pas même cru possible, si la foi, par l'empire qu'elle a sur notre esprit, ne nous obligeait de le croire; on vit un Dieu devenir homme et faire un Homme-Dieu ; un Dieu descendre dans la condition de l'homme, et l'homme monter jusque sur le trône de Dieu. Nous voyons dans le mystère de l'eucharistie quelque chose qui a du rapport à ce prodige de l'Incarnation; parce que le Verbe divin n'étant pas satisfait de s'être personnellement uni avec l'humanité sainte et d'avoir fait seulement un Homme-Dieu, veut étendre cette union et communiquer cette gloire à tous les fidèles qui ont l'honneur de participer au sacrement de son amour, et de s'unir intimement avec lui par le moyen de ce mystère. C'est pourquoi l'eucharistie est appelée par les saints Pères une incarnation étendue, parce qu'en mangeant la chair de Jésus-Christ, nous nous incarnons en quelque façon avec lui, et nous devenons, pour parler ainsi, des hommes-dieux.

Il est vrai que nous ne comprenons pas en ce monde cet état de grandeur où nous élève l'usage de ce sacrement ; mais quand la lumière de gloire nous ouvrira les yeux, nous verrons clairement comme nous avons été faits participants de la divinité par la vertu de ce mystère. C'est pour lors que nous entrerons en société avec Dieu, et que nous serons si remplis de Dieu, si pénétrés de Dieu et si transformés en Dieu, que nous serons tout divinisés et que nous paraîtrons des dieux plutôt que des hommes.

Ce bonheur qui s'achève dans la gloire se commence dans l'eucharistie, où nous sommes nourris de Dieu, rassasiés de Dieu, et, comme parle Tertullien, engraissés de Dieu, *De Deo saginati*, afin de nous préparer à cette merveilleuse transformation qui se doit un jour faire de notre substance en celle de Dieu, de notre néant en l'être de Dieu, de notre pauvreté en l'abondance de Dieu, et de notre misère en la félicité de Dieu.

Mais pour arriver à ce degré de grandeur, il n'y a point d'autre voie que celle des humiliations, parce que la maxime de la sagesse divine est d'élever les humbles et d'abattre les superbes. Le Fils de Dieu même n'a voulu s'élever que par le moyen de ses abaissements : *Quod autem ascendit, quid est nisi quia et descendit* (*Ephes.*, XLI)? J'ai fait voir ailleurs combien il s'est humilié pendant la première vie qu'il a menée sur la terre, et je viens de montrer combien il s'abaisse dans cette seconde vie qu'il mène sur nos autels, où je vous ai représenté son indépendance soumise, son honneur outragé, sa vie sacrifiée et son être anéanti. Qu'a-t-il prétendu par l'exercice d'une humilité si profonde, sinon de nous porter efficacement par son exemple à la pratique de cette vertu, qui nous est si nécessaire pour arriver à l'état bienheureux dont j'ai parlé. Il faut soumettre notre liberté pour jouir un jour de l'indépendance, il faut mépriser la gloire du monde pour mériter celle de l'éternité, il faut nous sacrifier à Dieu pour être dignes de le posséder, il faut nous anéantir nous-mêmes pour changer l'être défectueux que nous avons en un être parfait. Mais qui pratique toutes ces choses humiliantes? Bien loin de soumettre notre liberté, nous aspirons toujours à la domination; bien loin de mépriser la gloire du monde, nous la cherchons avec ardeur; bien loin de nous sacrifier à Dieu, nous le sacrifions à notre vanité; bien loin de nous anéantir nous-mêmes, nous croyons être plus que les autres. Quel injuste renversement et quelle déraisonnable opposition de l'homme à Dieu! L'homme né dans la servitude veut dominer, et Dieu tout indépendant qu'il est s'assujettit à sa créature; l'homme couvert de confusion se pique d'honneur, et Dieu plein de gloire souffre l'ignominie; l'homme qui mérite la mort ne peut endurer aucune mortification, et Dieu tout immortel qu'il est, s'offre en sacrifice; l'homme qui n'est rien de lui-même présume être quelque chose d'éminent, et Dieu, qui est le premier être, s'anéantit lui-même.

Quel remède sera capable de guérir la vanité de l'homme, si elle ne se guérit pas à la vue d'un Dieu humilié, d'un Dieu flétri, d'un Dieu sacrifié, d'un Dieu anéanti dans le sacrement? Nous avons admiré les humiliations de Jésus-Christ sur nos autels; voici, mes frères, un autre sujet de nos étonnements, l'orgueil des chrétiens auprès des autels, et c'est la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

L'orgueil des chrétiens auprès des autels.

L'humilité n'est jamais plus nécessaire qu'auprès des autels, et c'est là pourtant qu'on montre plus d'orgueil. Voyez avec quel artifice et quelle étude on tâche de s'ajuster, toutes les fois qu'on se dispose pour venir à l'église; ne semble-t-il pas qu'on y veuille recevoir des adorations plutôt que d'en ren-

dre à Dieu, et qu'au lieu de s'humilier devant cette majesté suprême, on y veuille usurper les honneurs qui lui sont dus. Pourquoi de si profanes ornements en un lieu si sacré, et pourquoi des façons si mondaines tout auprès de Jésus-Christ, qui s'est si fort déclaré l'ennemi du monde? *Depone ornatum tuum* (*Exod.*, III), disait Moïse au peuple fidèle : Quittez vos embellissements et vos atours quand vous vous approchez de Dieu, si vous prétendez fléchir sa justice et mériter sa grâce.

Voyez encore avec quelle fierté et quel faste on entre dans le temple, où, bien loin de concevoir quelque sentiment de présomption et d'orgueil, on devrait être saisi d'étonnement et d'effroi, à la vue de la personne divine qu'on y adore et du redoutable mystère qu'on y célèbre.

De plus, considérez avec quelle ambition et quelle vanité on y veut occuper la place la plus honorable et le rang le plus élevé. On y veut être distingué par l'encensement ou par quelque autre marque d'honneur, on y cherche toujours quelque prééminence, et c'est une chose déplorable dans le christianisme de voir les contestations qui se forment sur ce sujet parmi les chrétiens, comme s'ils pouvaient ignorer le commandement et l'exemple de leur maître, qui a foulé toute la grandeur humaine et qui leur a commandé de choisir toujours ici-bas la dernière place, s'ils voulaient tenir le premier rang dans le royaume de sa gloire.

Remarquez encore avec quelle hypocrisie et quel déguisement on tâche d'y acquérir de la réputation par une fausse apparence de religion et de piété. Combien de superbes offrandes n'y fait-on pas, combien de fameuses dévotions n'y pratique-t-on pas, combien de contenances forcées n'y tient-t-on pas, pour avoir l'honneur de passer pour des personnes extraordinairement libérales, extraordinairement pieuses, extraordinairement saintes? Combien de sacriléges n'y commet-on pas, pour avoir la gloire de fréquenter les sacrements? Ne semble-t-il pas qu'on veuille faire de l'église un théâtre pour y jouer la religion et pour y déguiser le vice, le libertinage et l'impiété, sous des postures dévotes, sous des communions fréquentes et sous d'autres saints exercices? Est-ce qu'on veut faire revivre dans le christianisme cette piété pharisienne qui couvrait la laideur d'une vie criminelle, dissolue, abominable, sous le voile d'une dévotion exemplaire, spécieuse, éclatante. Mais quoi, fait-on plus d'état de l'estime du monde que du jugement de Dieu? Quelque sainte que soit une action, ne sait-on pas qu'elle ne mérite rien pour le ciel, dès que la vanité s'y glisse, et n'est-on pas malavisé de vouloir perdre pour une fumée d'honneur une éternité de gloire?

Que dirai-je de ceux qui, bien loin de vouloir se faire considérer par une singulière profession de piété, font gloire de leur indévotion et souhaiteraient plutôt de passer pour impies que pour dévots. Par une ridicule et par une extravagante vanité, ils affectent un certain air d'irréligion et d'impiété, ils parlent insolemment de nos mystères et se moquent de ceux qui fréquentent les sacrements. S'ils communient à Pâques, ce n'est que pour garder quelque apparence de religion, et s'ils pouvaient éviter la censure du monde, ils ne communieraient jamais. J'ai dépeint, dans la première partie de mon discours, le maintien arrogant avec lequel ils assistent au saint sacrifice ; ils rougiraient d'y paraître avec une contenance modeste et respectueuse, ils ont peine d'y fléchir les genoux, et leur orgueil va jusque-là, qu'il ne leur permet presque pas de s'humilier devant le souverain monarque du ciel et de la terre. Par une idée désavantageuse qu'ils ont conçue de la dévotion, ils ne la jugent pas digne d'un esprit fort, ni d'un cœur élevé. Il semble, dans leur opinion, qu'il y ait de la flétrissure et de l'opprobre de servir Jésus-Christ. Mais ils ne prévoient pas qu'ils seront eux-mêmes flétris et diffamés, par une juste punition de leur insolence et de leur impiété. Ce même Dieu, qu'ils ont honte de servir et qu'ils font gloire d'offenser, les couvrira de confusion et d'ignominie. Il les exterminera, il les bannira pour jamais de sa cour, comme vous chasseriez de votre maison un domestique qui rougirait de vous servir et qui se croirait déshonoré d'être chez vous. Y a-t-il de plus honorable qualité que celle de serviteur de Jésus-Christ, et ne doit-on pas préférer ce titre à celui de maître de tout le monde?

Bien que l'orgueil soit abominable partout, il a néanmoins à l'autel un certain caractère de malice qui le rend infiniment plus odieux. Pourquoi cela? Pour toutes les raisons pour lesquelles nous allons à l'autel. Nous y allons pour sacrifier, pour communier, pour adorer et pour prier. Toutes ces raisons nous engagent indispensablement à la pratique de l'humilité.

Premièrement, qu'est-ce que le sacrifice? sinon un acte de religion qui enveloppe essentiellement un acte d'humilité; parce que c'est là nécessairement que nous devons nous humilier devant Dieu et confesser qu'il est le souverain arbitre de notre vie et de notre mort. C'est là que nous devons nous anéantir en sa présence, et protester que c'est nous qui devons être sacrifiés à la justice, plutôt que cette adorable victime qui s'immole pour nous, et qui mérite beaucoup mieux de recevoir le sacrifice que de l'offrir. C'est là que nous devons humblement avouer nos crimes et dire : *Me, me, adsum qui feci* : épargnez l'innocent, Père éternel, et tournez votre fureur contre les coupables? *Nihil ille, nec ausus nec potuit.* Votre Fils n'a pu commettre le peché pour la réparation duquel vous demandez une victime : c'est nous qui l'avons fait et c'est nous qui en devons porter la peine; ou plutôt apaisez votre colère à la vue du sang qui se verse pour nous à l'autel, et qui seul est capable de satisfaire à votre justice. Mais l'orgueil est-il capable d'entrer dans ces religieux sentiments et de faire ces humbles protestations?

Ne faut-il pas convenir que l'humilité chrétienne est indispensablement nécessaire pour le sacrifice, et qu'on ne peut rendre ce culte à Dieu, si l'on n'a point cette vertu?

De plus, qu'est-ce que le sacrifice, sinon un hommage que l'homme rend à son créateur en reconnaissance des biens qu'il en a reçus? Mais peut-on dire que vous rendiez à Dieu cet hommage, quand vous vous présentez devant lui avec cette hypocrisie, ce déguisement, cette vanité, ce luxe, cette présomption et cette arrogance dont j'ai fait la peinture? N'est-ce pas lui faire une injure plutôt que de lui rendre un devoir, et l'outrager au lieu de l'honorer?

Mais enfin, qu'est-ce que le sacrifice, sinon une protestation publique, solennelle et juridique que Dieu est le premier principe, le souverain Seigneur et la dernière fin de toutes choses? C'est pour cela qu'on détruit la victime sur les autels pour témoigner qu'il est indépendant de ses créatures, qu'il a une souveraineté absolue sur elles, et que comme elles ont reçu l'être de sa puissance, elles ne doivent le conserver ni le perdre que pour sa gloire. Mais que faites-vous par votre vanité? Vous lui disputez ces trois qualités qui lui sont essentielles. Vous ne voulez point le reconnaître pour votre premier principe, parce qu'un esprit orgueilleux se croit auteur de sa fortune et se persuade qu'il ne doit qu'à sa conduite et qu'à son adresse tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Vous ne voulez point le reconnaître pour votre souverain Seigneur, parce qu'un esprit superbe ne veut dépendre de personne, ni suivre d'autre loi que son caprice. Vous ne voulez point le reconnaître pour votre dernière fin, parce qu'un esprit ambitieux comme le vôtre n'a point d'autre vue que sa réputation, et n'envisage point d'autre but que la gloire du monde.

Tellement que c'est en vain que vous allez à l'église pour entendre la messe. Vous n'êtes point dans la disposition nécessaire pour offrir ce divin sacrifice, conjointement avec le prêtre; vous n'êtes point en état de rendre ce culte suprême à l'infinie majesté de Dieu. Cet air mondain et cette contenance fière avec laquelle vous assistez à cette action auguste, fait voir que vous y cherchez votre bonheur et non pas le sien, que vous y sacrifiez à votre vanité et non à sa grandeur. Vous lui dérobez la gloire de son holocauste. Vous vous placez tout auprès de son autel comme une idole, pour attirer sur vous l'encens qu'on lui brûle, et c'est, dit le prophète Ezéchiel, cette idole qui donne de l'émulation à Dieu, qui allume son zèle et qui provoque sa vengeance: *Idolum zeli ad provocandam æmulationem* (*Ezech.* VIII).

En second lieu, nous allons à l'autel pour communier, et qui ne sait que l'humilité est une disposition essentielle à la communion? Le Fils de Dieu l'a assez fait connaître, quand il a dit, par la bouche de Salomon: *Si quis est parvulus, veniat ad me*; s'il y a quelque petit, qu'il vienne à moi. Comme s'il eût dit: Que l'orgueilleux qui se repaît d'une grandeur imaginaire, n'ait point l'insolence de m'approcher. De quelque mérite dont il se flatte, qu'il ne présume point d'être disposé à me recevoir: je ne viendrai chez lui qu'à son malheur, non pour l'exalter, mais pour l'abattre; non pour le sauver, mais pour le perdre. Mais s'il y a quelque âme véritablement humble, qu'elle vienne à moi, qu'elle s'unisse avec moi par le sacrement de mon amour, et qu'elle sache qu'il y a une secrète sympathie entre elle et moi, qui fait que j'ai pour elle toute l'affection et toute la tendresse possible.

Voulez-vous savoir, dit le Sage, avec qui Dieu prend plaisir de converser et de s'entretenir familièrement, lui qui est la grandeur, la sagesse et la majesté même? Est-ce avec les grands, avec les politiques, avec les savants? Non, dit-il, ses conversations, ses entretiens et ses délices sont avec les humbles. *Cum simplicibus sermocinatio ejus* (*Prov.*, III).

Mon Sauveur, vous avez renfermé dans l'eucharistie mille secrets, mille douceurs, mille trésors, mille grâces, qui sont d'un prix infini, et qui ne suffisent pas seulement pour opérer en nous le bonheur éternel, mais qui l'opèrent infailliblement. Néanmoins à qui découvrez-vous ces secrets? à qui faites-vous goûter ces douceurs? à qui distribuez-vous ces trésors? à qui communiquez-vous ces grâces? Il répond admirablement par ces paroles, qu'il adresse à son Père: *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus*, *et revelasti ea parvulis.* Vous avez caché toutes ces choses aux grands de la terre, et vous les avez révélées aux petits. L'orgueil de ceux-là les a rendus indignes de vos bienfaits, et l'humilité de ceux-ci a tellement gagné votre cœur, que vous les avez admis non-seulement à la connaissance de tous vos mystères, mais encore à la participation de toutes vos faveurs.

Le néant est comme le théâtre où Dieu fait paraître toute sa puissance; c'est là qu'il agit merveilleusement, et c'est de là qu'il fait sortir tous ses ouvrages. Entrez donc, âme chrétienne, dans votre néant; sondez bien cet abîme d'où vous êtes sorti, considérez que vous n'êtes rien, et que vous ne pouvez rien de vous-même; allez à la communion dans cet humble sentiment, et Dieu viendra chez vous; il y résidera, il y fera des opérations toutes surnaturelles et toutes divines, il y jettera le fondement de toutes les vertus, de tous les mérites et de toutes les grandeurs. Mais si vous croyez être quelque chose, et quelque chose plus que les autres, il vous laissera comme vous êtes, sa puissance n'agira point en vous, le sacrement, quelque vertu qu'il ait, ne produira nul effet au dedans de vous, et vous reviendrez de la communion avec les mêmes besoins, les mêmes défauts, les mêmes vices et les mêmes déréglements où vous étiez.

En troisième lieu, nous allons à l'autel pour adorer Jésus-Christ et pour lui rendre le culte suprême que nous lui devons à

cause de sa personne divine, hypostatiquement unie à sa nature humaine. Or, il est certain que l'acte d'adoration contient formellement un acte d'humilité, par lequel nous nous prosternons devant Dieu, et nous nous humilions sous l'éminence de son être et sous la souveraineté de son pouvoir.

Je ne puis comprendre d'où vient que l'hérésie condamne de nouveauté le culte divin que nous rendons à l'eucharistie; car enfin, la pratique de l'Église a toujours été d'adorer ce divin sacrement, et cet usage est confirmé par le témoignage des anciens Pères. Saint Grégoire de Nazianze, qui vivait sur le commencement du quatrième siècle, et qui n'est pas moins recommandable par sa doctrine que par son antiquité, rapporte que sainte Gorgonie, sa sœur, était travaillée depuis longtemps d'une maladie incurable, et qu'après avoir inutilement employé tous les remèdes humains, elle trouva sa guérison à l'autel, par la puissance de celui qu'on y adore. *Ad altare procumbit, cumque qui supra illud colitur, cum magno clamore obtestatur.* (*Gregor. Nazian.*) Il est donc vrai qu'il y avait pour lors un autel, et par conséquent une victime; il est vrai de plus qu'on se prosternait devant cet autel et qu'on adorait cette victime; mais quelle était cette victime qu'on immolait pour lors, sinon la même que nous sacrifions et que nous adorons encore tous les jours? Dès la naissance du christianisme, comme rapporte saint Augustin (*lib.* XX *contr. Faust.*), on reprochait aux fidèles d'adorer le pain et le vin. Ces reproches n'étaient fondés que sur l'adoration que les chrétiens rendaient à Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin.

D'où je tire deux conséquences, l'une contre les hérétiques et l'autre contre les superbes. Je conclus, premièrement, contre les hérétiques, que les fidèles ont de tout temps adoré l'eucharistie, et qu'ainsi de tout temps ils ont cru la présence réelle de Jésus-Christ dans ce mystère, parce qu'autrement ils n'auraient pu l'adorer dans cet état, sans tomber dans la superstition et dans l'idolâtrie. Je conclus, en second lieu, contre les superbes, qu'ils imitent les hérétiques, et qu'ils n'adorent jamais le Fils de Dieu dans le sacrement de l'autel, non parce qu'ils manquent de foi, mais parce qu'ils manquent d'humilité, sans laquelle il est impossible de faire, comme j'ai dit, un acte d'adoration.

D'où vient que le premier ange fut chassé du ciel, sinon parce qu'ayant reçu de Dieu le commandement d'adorer Jésus-Christ, dont il avait une parfaite connaissance par une révélation divine, l'orgueil ne lui permit pas de faire cet acte d'humilité essentiellement compris dans l'acte d'adoration? *Adorent eum omnes angeli ejus.* Chrétien orgueilleux, vous serez éternellement exclus de la gloire, et cependant vous devez être banni de l'autel, parce que vous n'êtes point en état de vous humilier devant Jésus-Christ ni de l'adorer. Bien loin de vous prosterner devant le tabernacle où il repose, et de lui rendre le culte que vous lui devez, vous le méprisez et vous l'outragez en cet état où, par un amour infini qu'il a pour vous, il se cache et s'anéantit lui-même. Vous vous prosterneriez sans doute devant lui, et vous l'adoreriez profondément, s'il paraissait à vos yeux dans toute sa majesté. Persuadez-vous néanmoins que vous êtes plus obligé de le respecter et de l'adorer dans l'obscurité du sacrement que dans la splendeur de sa gloire, soit parce qu'il montre plus de bonté et peut-être plus de puissance dans cet anéantissement de lui-même que dans la manifestation de sa grandeur, soit parce qu'il mérite plus d'honneur et plus de respect à mesure qu'il s'humilie et qu'il s'abaisse davantage pour vous.

Mais qui peut comprendre combien il s'indigne et combien il s'offense de voir que là même où il enseigne l'humilité par son exemple, vous la combattiez par votre orgueil, et qu'après avoir pris un si puissant moyen pour vous faire devenir humble et modeste, vous deveniez plus fier et plus insolent: *Intolerabilis impudentiæ est*, dit saint Bernard, *ut ubi se exinanivit majestas, ibi vermiculus infletur et intumescat.* C'est une insupportable impudence que là où l'infinie majesté de Dieu s'est humiliée et s'est anéantie, le vermisseau et le néant veuillent s'élever et s'enfler.

En dernier lieu, nous allons à l'autel pour y prier. Or, qu'est-ce que la prière, sinon un exercice d'humilité, par lequel nous recourons à Dieu et lui demandons humblement ce que nous ne pouvons pas avoir de nous-mêmes? Ainsi nous pouvons dire que l'homme superbe ne prie jamais, parce qu'il n'entre point dans cet humble sentiment qui est essentiel à l'oraison. Il ne peut se resoudre à s'abaisser pour faire une demande, et bien souvent, par une étrange vanité, il aime mieux souffrir son indigence que de la soulager par une prière. Il se croit indépendant de tout le monde; et sans implorer le secours étranger dans ses besoins, il présume avoir assez d'industrie pour subvenir lui-même à ses nécessités. S'il fait une prière, il prétend qu'il fait une grâce, et que par l'honneur qu'il rend à ceux qu'il réclame, il leur donne plus qu'il ne leur demande. Il s'imagine qu'il a droit sur tout ce qu'il demande, et qu'on ne peut rien lui refuser sans injustice. De là vient qu'il s'offense extrêmement d'un refus, et qu'il le regarde comme une injure notable qu'on fait à son mérite. Il prie toujours d'une manière impérieuse; et comme si sa demande était un commandement, il veut qu'elle soit promptement exécutée. De là vient qu'il ne persévère jamais dans l'oraison, et que s'il n'obtient pas d'abord ce qu'il demande, il cesse de le demander. S'il va dans le temple pour y prier, il entre fièrement, comme le pharisien, dans le sanctuaire, et commence son oraison par l'éloge de son mérite: *Non sum sicut cæteri hominum.* Il faut conclure de là qu'il ne prie jamais comme il faut et qu'il ne mérite jamais d'être exaucé.

C'est ainsi qu'il se prive du secours divin et du moyen absolument nécessaire pour le

salut. On ne peut opérer le salut sans la grâce, et l'on ne peut obtenir la grâce sans la prière. Il est vrai que le sacrement par lui-même, et particulièrement celui de l'eucharistie, a la vertu de produire la grâce; mais cette grâce ne tire principalement son efficacité que de la prière. Car enfin, quelque sacrement qu'on reçoive, on ne mérite jamais proprement la grâce efficace, ni beaucoup moins cette dernière grâce qui achève l'ouvrage du salut, et qui se nomme par saint Augustin le don de la persévérance ou le couronnement de la prédestination. Mais encore qu'on ne puisse point la mériter, même par le fréquent usage de l'eucharistie, ni par aucun autre exercice de la religion chrétienne, on la peut néanmoins impétrer par le moyen de l'oraison, et forcer en quelque façon Dieu à nous l'accorder, par l'engagement de cette parole qu'il a prononcée : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis et evenient vobis.* Je vous accorderai tout ce que vous me demanderez. Mais afin que notre prière soit exaucée, il faut nécessairement, comme j'ai dit, qu'elle soit accompagnée de l'humilité : *Oratio humiliantis se penetrat cœlos.* L'oraison de celui qui s'humilie pénètre le ciel.

Il n'y a point d'homme, quelque orgueilleux qu'il soit, qui ne se dépouille de sa fierté, quand il entre dans la maison d'un grand pour lui demander quelque grâce. Les plus ambitieux sont ceux qui s'humilient davantage en présence de leur prince, quand ils veulent en obtenir quelque faveur. Mais en quelle posture prie-t-on devant l'auguste sacrement de l'autel? Avec quelle présomption et quelle vanité s'adresse-t-on à l'adorable majesté de l'Homme-Dieu, pour fléchir sa justice ou pour solliciter sa miséricorde? Avec quelle indifférence et quel mépris lui demande-t-on les choses les plus importantes et les plus précieuses, c'est-à-dire les biens de la grâce, les biens de la gloire qui sont des biens inestimables, des biens infinis. Il n'y a point de misérable qui ne vous demande quelque petit secours temporel avec plus de soumission, avec plus de révérence que vous ne demandez à ce roi de la gloire le secours surnaturel qui vous est nécessaire pour arriver au bonheur éternel. Au lieu de le fléchir par la représentation de votre indigence et de votre misère, vous entrez dans son temple et vous vous approchez de son autel avec tant d'orgueil et tant de luxe, qu'il semble que vous lui vouliez faire connaître que vous êtes assez riche, et que vous pouvez bien vous passer de ces divines assistances.

Ah! si vous désirez qu'il vous écoute favorablement, humiliez-vous en sa présence. Représentez-lui vos faiblesses et vos besoins, afin qu'il vous communique ses forces et qu'il vous enrichisse de ses dons. Que peut-il vous refuser après s'être donné lui-même? Les biens que vous lui demandez, de quelque prix qu'il soient, valent-ils plus que son corps, son sang et sa divinité, dont il vous a fait de si riches présents à l'autel? N'est-il pas évident que s'il ne vous accorde pas ce que vous lui demandez, cela ne vient pas de la grandeur des choses que vous lui demandez, ni de la peine qu'il a de vous les accorder, mais uniquement de la mauvaise disposition avec laquelle vous les demandez. Cette mauvaise disposition consiste principalement dans un secret orgueil qui règne dans votre cœur, et qui fait que tout indigent et que tout dépourvu que vous êtes, vous croyez pouvoir vous passer de tout le monde. Délivrez-vous de ce vice, qui domine en vous et qui vous rend indigne d'entrer dans l'Eglise, comme j'ai dit, pour y sacrifier, pour y communier, pour y adorer et pour y prier. Ne paraissez plus devant Jésus-Christ avec cette présomption et cette vanité qui lui déplaît infiniment, avec ce luxe et ce faste qu'il a condamné et qu'il a réprouvé, avec cette arrogance et cette fierté qui va l'insulter dans son palais et le braver jusque sur son trône; avec cette insolence et cette témérité qui va l'attaquer dans son temple et le blesser jusque sur son autel. Assistez au saint sacrifice avec la décence, la modestie et le respect que demande cette action divine; recevez le saint sacrement avec une parfaite connaissance de votre indignité, de votre bassesse et de votre disproportion à l'excellence de cet incompréhensible mystère : aimez à mener une vie cachée, qui ait du rapport à cette vie secrète que l'Homme-Dieu mène dans l'eucharistie, et quelque perfection que vous ayez, contentez-vous d'être connu de celui qui seul est capable d'être la récompense de votre mérite. Apprenez, à la vue de cette personne divine qui s'immole et qui se détruit en quelque façon elle-même pour vous, le sacrifice et l'entière destruction de ce que vous présumez être; confondez-vous de vouloir paraître et de vouloir briller dans le même lieu où la souveraine beauté se cache, où l'immortelle clarté s'éclipse; plongez-vous dans l'abîme de votre néant et n'en sortez point, tandis que vous verrez la grandeur infinie du premier Etre, non-seulement abaissée, mais, comme j'ai dit, anéantie dans le sacrement. En un mot, sondez toutes les profondeurs de ce mystère, entrez dans tous les sentiments d'humilité qu'il vous inspirera, et vous en retirerez des fruits inestimables, vous aurez toutes les préparations nécessaires pour sacrifier, pour communier, pour adorer et pour prier. Votre holocauste sera reçu en odeur de suavité, votre communion vous affermira dans la grâce, votre culte sera d'un grand mérite devant Dieu, et votre prière vous obtiendra le moyen efficace pour arriver à la vie éternelle, où vous conduise le Père, et le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXX.

SUR LA CERTITUDE ET L'INCERTITUDE DE LA MORT.

Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.
Souvenez-vous de votre fin, et vous ne tomberez jamais dans le péché (*Eccli.*, VII).

Que ne peut une forte considération de la mort? Que cette pensée, vivement imprimée

dans l'âme, est puissante pour opérer la conversion du cœur, pour arrêter la violence d'une passion, pour inspirer le mépris du monde, la haine du vice et l'amour de la vertu : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Souvenez-vous de votre fin, et vous ne tomberez jamais dans le péché, ou si vous y tombez, vous vous relèverez promptement. Vous n'aurez point d'attachement à la vie, au monde, à la vanité, au plaisir, ni à tout ce qui passe, mais seulement à tout ce qui est éternel.

Car enfin, peut-on aimer la vie, quand on pense qu'elle coule insensiblement, et qu'à peine a-t-on commencé de vivre, qu'il faut cesser de vivre? Peut-on s'attacher à la terre, quand on songe qu'il en faut partir, et que plus on s'y lie, plus on a de peine à la quitter? Peut-on former ici-bas de grands projets, quand on voit les espérances éteintes et les desseins renversés par la mort, comme de jeunes fleurs par l'orage, lorsqu'elles commençaient de s'éclore et de s'épanouir par la beauté de leurs feuilles et par l'éclat de leurs couleurs? Peut-on chercher avec ardeur les biens périssables, quand on regarde les riches, dans le cercueil, dépouillés de toutes choses, revêtus seulement d'un linge funèbre, abandonnés de toute cette magnificence qui les accompagnait, et suivis seulement de leurs vices et de leurs vertus? En un mot, peut-on avoir la pensée d'offenser Dieu, quand on considère qu'on peut-être surpris dans le péché, et d'un moment de plaisir passer dans une éternité de supplices? Combien y en a-t-il qui sont morts dans une conscience criminelle, lors même qu'ils avaient les mains innocentes et qu'ils n'étaient pas encore venus aux effets? A peine avaient-ils donné leur consentement au mal, qu'emportés par un coup imprévu de la justice divine, ils n'ont point eu le temps ni la grâce de reconnaître leur faute et de l'expier par la pénitence. Pourquoi n'appréhendez-vous pas une pareille aventure? Par quel privilége en êtes-vous exempt? Et ne savez-vous point que ce malheur arrive souvent à ceux qui ne le prévoient pas ou qui ne le craignent pas?

Ignorez-vous cette vérité si rebattue : que la mort n'épargne personne; qu'elle ne respecte ni l'âge, ni la qualité, ni le rang, ni même cette majesté qui brille sur le front des monarques; qu'elle moissonne les grands comme les petits, et les jeunes comme les vieux; qu'elle a mis sous sa puissance tous les jours de notre vie, et que, dans toute la suite de nos années, il n'y a pas un seul moment où nous soyons hors de ses funestes atteintes. Car, comme dit saint Prosper : Tout le temps où l'homme ne pourrait pas mourir, lui pourrait acquérir, avec quelque modification, le titre d'immortalité. Mais ce ce qui est corruptible, en vertu de sa constitution, ne jouira jamais tellement du droit d'incorruptibilité, qu'il ne puisse périr à chaque instant, et que, même dans sa naissance, il ne puisse trouver son trépas : *Quod igitur ab initio sui die mortale est, quolibet occidat die, non contra legem mortalitatis occumbit* (*S. Prosp., lib. de Voc. gent.*).

Arrêtons-nous à cette pensée, et pour en tirer du fruit, recourons à la prière et disons : *Ave, Maria.*

Tout périt dans la nature. Cette mère n'a rien produit qu'elle n'ait condamné à mourir. Elle ne subsiste même que par les altérations et par la mort des individus, qui se succèdent continuellement les uns aux autres. Les ouvrages de l'art périssent aussi bien que ceux de la nature. Ces merveilles du monde, qui faisaient autrefois l'admiration des esprits, ne se trouvent maintenant que sur le papier. Le temps leur a fait sentir que les ouvrages des hommes sont périssables et que des mains fragiles ne peuvent rien bâtir qui soit éternel.

Le monde même n'est pas exempt de la mort. Le déluge qui l'a noyé et l'incendie qui doit le brûler nous apprennent qu'il peut périr. Quoique les cieux soient incorruptibles, comme les philosophes enseignent, Jésus-Christ nous assure qu'ils périront avec le monde, et que les étoiles, détachées du firmament, tomberont un jour comme des feuilles.

En un mot, toutes les choses de ce monde passent, et nous devons passer avec elles. Que sont devenus toutes les satisfactions et toutes les douceurs que vous avez goûtées jusqu'ici? Toutes ces choses ont passé, et il n'en reste qu'un faible souvenir. Faut-il donc, pour des choses si vaines et si fragiles, perdre la félicité et se précipiter en des malheurs infinis?

Ecoutez cette voix que les morts, du fond de leurs tombeaux, font retentir à nos oreilles : *Quid nobis profuit, superbia? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis? Transierunt omnia illa tanquam umbra* (*Sap.*, V). Que nous a servi l'orgueil, et quel profit avons-nous tiré de nos richesses, de nos plaisirs et de nos honneurs? Tous ces biens ont passé comme l'ombre, et les maux qui en résultent, pour le mauvais usage que nous en avons fait, ne finiront jamais.

Comme tout passe, nous devons passer aussi; et c'est principalement pour nous que la loi du trépas est établie.

Cependant l'amour de la vie nous aveugle tellement, qu'à peine croyons-nous être sujets à la mort. Quoique dans la spéculation nous soyons persuadés que nous mourrons, néanmoins, dans la pratique, nous nous comportons comme si nous étions immortels.

Nous croyons toujours pouvoir encore vivre, nous regardons la mort toujours loin de nous, et c'est ainsi que notre cœur se flatte secrètement d'une immortalité imaginaire.

Désabusons-nous aujourd'hui, et convaincons-nous de ces deux importantes vérités : premièrement, il est certain que nous mourrons; secondement, il est incertain quand nous mourrons.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain que nous mourrons.

Il faut mourir, c'est une nécessité inévi-

table, c'est une loi qui ne souffre point d'exemption, c'est un arrêt universellement prononcé contre tous les hommes, depuis qu'ils sont devenus pécheurs, en un mot c'est une vérité si constante par l'expérience de tous les siècles, qu'il est impossible de la révoquer en doute.

En effet, que sont devenus tous les hommes qui sont nés depuis la naissance du monde? Ceux-là même à qui la flatterie donnait le nom d'immortels, que sont-ils devenus? Ces conquérants de l'antiquité, ces monarques de la terre, qui se croyaient invulnérables à tous les traits de la fortune, ont-ils pu se défendre des atteintes de la mort? Ces gardes qui veillaient incessamment auprès de leurs personnes, et ces armées qui se sacrifiaient pour la conservation de leurs Etats, ont-elles pu les garantir des mains de la Parque? Que leur reste-t-il de toute cette majesté qui les environnait et de toute cette pompe qui les suivait? qu'un peu de cendres dans leurs tombeaux et qu'un faible souvenir dans leurs histoires. A quoi s'est terminée cette immortalité dont ils flattaient leur espérance et dont ils nourrissaient leur orgueil, sinon à une mort naturelle ou violente?

Mais pour être convaincu de cette vérité qu'il faut mourir, il n'est pas nécessaire de recourir à des exemples étrangers, nous en avons tous les jours de familiers et de domestiques. Nous voyons mourir tous les jours tantôt un parent, tantôt un ami, tantôt un frère, tantôt une sœur, ou quelque autre qui nous touche encore de plus près, qui est notre propre sang et une portion de notre substance. De sorte que pour parler ainsi nous ne sommes vivants qu'en partie, et puisque nous avons déjà une partie de nous-même dans le tombeau, il ne faut point douter qu'elle ne soit bientôt suivie de l'autre.

Mais quoi! ce son lugubre qui frappe si souvent nos oreilles, cette pompe funèbre qui se présente si souvent à nos yeux, ces cris pitoyables d'un orphelin, ces lamentables accents d'une veuve, ces habits de deuil, ces spectacles de compassion, ces draps mortuaires et tous ces tristes objets qui percent nos cœurs, ne sont-ils pas autant de langues qui nous apprennent que nous sommes mortels, et qu'on doit un jour nous rendre les mêmes devoirs et nous faire les mêmes funérailles?

Car, comme nous sommes tous d'une même espèce, nous ne devons tous attendre qu'un même sort, et comme nous venons tous d'un même principe, nous devons tous retourner à une même fin.

Mais nous avons d'autres maîtres et d'autres messagers au dedans de nous-mêmes, qui nous enseignent la même leçon, et qui nous apportent la même nouvelle de notre trépas, d'une manière encore plus sensible. Ces qualités contraires qui se donnent de perpétuels combats au dedans de nous-mêmes, et qui par ces guerres intestines altèrent sans cesse notre tempérament; ces humeurs déréglées qui nous causent de continuelles indispositions, ces vives douleurs auxquelles nous sommes si sujets, et tant d'autres maux dont nous sommes incessamment travaillés, sont autant de secrets avis, et des prophéties muettes qui nous prédisent notre mort, qui nous annoncent notre destruction et qui nous somment déjà de nous rendre, puisque nous sommes si puissamment attaqués de toutes parts et combattus par tant d'ennemis étrangers et domestiques.

Il est donc nécessaire de mourir; c'est ainsi que Dieu l'a souverainement ordonné à toute la postérité d'Adam, pour la punir du péché qu'elle a commis dans la personne de ce premier homme.

Si ce père malheureux, qui avait entre ses mains la fortune de tous ses enfants, et qui, selon le bon ou le mauvais usage de sa liberté, pouvait nous rendre tous heureux ou mirérables, eût été fidèle à son devoir et soumis à son Dieu, nous n'eussions point senti de révoltes au dedans ni au dehors de nous-mêmes; toutes les créatures eussent travaillé à notre conservation, nous n'eussions point été sujets aux maladies, et l'immortalité faisant un de nos grands avantages, après un certain espace de temps qui nous aurait été donné pour mériter le bonheur éternel, nous fussions allés de ce monde à l'autre, sans passer par la voie du trépas.

Mais parce qu'il fut rebelle à son Dieu, toutes les créatures se sont révoltées contre nous, et ne cessent point de nous faire la guerre, jusqu'à ce qu'elles nous aient donné le coup fatal, et que de notre mort elles aient fait un sacrifice à la juste colère de leur auteur.

De sorte que l'homme est devenu mortel, depuis qu'il est devenu coupable, et la mort est si inséparable du péché, qu'elle s'attache partout où elle en trouve seulement l'image.

Ainsi voyons-nous qu'elle s'en est pris à l'auteur de la vie, parce que, revêtu de notre nature, il avait l'apparence d'un pécheur. Tout impeccable et tout immortel qu'il est, s'étant néanmoins chargé de notre péché, il en a porté la peine. Il est mort pour satisfaire à la justice de son père, il est mort pour ruiner l'empire du péché, il est mort pour nous faire vivre éternellement, mais encore il est mort pour nous apprendre à mourir.

Car, comme dans un corps mystique, il y doit avoir une parfaite conformité entre le chef et les membres; Jésus-Christ s'étant assujetti à la rigueur du trépas, il faut que nous subissions la même rigueur, et qu'ainsi nous lui soyons parfaitement semblables, par l'honneur que nous avons de composer un même corps avec lui, dont il est le chef et dont nous sommes les membres.

D'où l'Apôtre tire cette belle réflexion, que, comme les membres par une liaison naturelle qu'ils ont avec leur chef, doivent avoir la même destinée que lui, les mêmes aventures et les mêmes avantages; il faut que nous participions à la mort de Jésus-Christ, que nous soyons ensevelis dans son suaire et mis dans son tombeau; afin que nous ayons part à sa résurrection, et qu'un jour

nous soyons assis sur son trône et couronnés de sa gloire. *Si commortui, si consepulti.*

Tellement qu'il faut mourir pour imiter Jésus-Christ et pour coopérer avec lui à l'ouvrage de notre salut. C'est un sacrifice que Dieu demande de nous, afin de nous rendre dignes de lui ; c'est une porte par laquelle il faut entrer dans sa gloire ; c'est un moyen qu'il faut prendre nécessairement pour arriver à notre fin; c'est un calice qu'il faut boire pour participer au mérite du Sauveur; c'est un moment dont le bon usage doit opérer une éternité bienheureuse. Nous devons être détruits pour honorer la souveraineté de Dieu et reconnaître l'indépendance qu'il a de toutes ses créatures. C'est là que nous devons paraître devant cette majesté suprême comme des victimes immolées à sa grandeur, et comme des holocaustes consumés à sa gloire. En un mot, c'est là que nous devons perdre un être défectueux, corruptible et misérable, pour en recouvrer un immortel, bienheureux et divin.

C'est donc une nécessité indispensable, nous ne pouvons point nous en défendre, il faut mourir. Oh ! que c'est une douce parole pour les âmes qui sont détachées de ce monde, et qui regardent la mort comme un passage à la vie bienheureuse qui leur est promise! Mais que c'est une triste nouvelle pour ceux qui sont attachés à la terre et qui ne reconnaissent point d'autre félicité que celle de ce monde !

Je vous l'annonce pourtant, chrétiens, de quelque mérite, de quelque naissance, de quelque force et de quelque qualité que vous soyez, il faut mourir. Cette vie qui vous paraît si agréable, il faut la quitter; ces divertissements que vous trouvez si doux, il les faut abandonner; ces jeux où vous employez tant de temps, il y faut renoncer pour jamais; ces compagnies où vous prenez tant de plaisir, il faut s'en séparer pour toujours. En un mot, toutes ces choses périssables où vous avez tant d'attachement, il faut s'en défaire pour toute l'éternité.

Vous n'êtes sur la terre que comme dans un voyage, il faut enfin arriver à votre terme; tous les pas que vous faites vous conduisent au tombeau, et pour le redire encore une fois, quelque passion que vous ayez de vivre, quelque soin que vous preniez pour vivre et de quelque artifice dont vous usiez afin que vous puissiez vivre, lorsque vous croyez avoir encore beaucoup de temps à vivre, c'est pour lors qu'il faut mourir.

Non, non, jeune personne qui commencez de briller dans le monde, comme une aurore, vous n'aurez pas toujours ce feu dans vos yeux, ni cette fleur sur votre visage, ni cet albâtre dans votre teint; toutes ces grâces seront éteintes, tous ces traits seront effacés et toutes ces roses seront flétries. Ces cheveux que vous peignez et que vous poudrez avec tant d'artifice ne seront plus que de la poudre et de la cendre; ces mains à qui vous tâchez de donner la couleur de l'ivoire en prendront un jour la dureté et ne seront plus que des ossements; ce corps que vous traitez avec tant de mollesse, que vous couvrez avec tant de luxe et que vous nourrissez avec tant de délicatesse, ne sera qu'un horrible spectacle, qui sera insupportable à la vue et qui ne pourra plus avoir d'autre couche que celle du cercueil, ni d'autre partage que celle de la pourriture. Quelle honte et quel regret pour votre âme, d'avoir eu tant de soin d'un corps si corruptible, et de se voir peut-être en enfer éternellement tourmentée pour avoir trop chéri ce cadavre !

Grands du monde, vous ne serez pas toujours sous les couronnes et sous les diadèmes, vous ne monterez pas toujours sur les tribunaux et sur les trônes, pour y donner des lois et pour y prononcer des arrêts. Le temps viendra où vous serez abandonnés de toute cette pompe qui vous accompagne, où tout cet encens qu'on vous brûle se réduira en fumée ; vous n'aurez pour tout palais qu'un épouvantable sépulcre et pour tout équipage qu'une effroyable multitude de vers qui rongeront votre corps ; tandis peut-être que pour avoir abusé de votre autorité, les démons tourmenteront votre âme : *Potentes potenter tormenta patientur* (*Sap.* VI).

Riches du siècle, vous ne serez pas toujours dans cette abondance qui règne dans vos maisons. Tous vos biens s'évanouiront de vos mains, et vous reconnaîtrez un jour que vous n'avez fait autre chose que de poursuivre des ombres et de courir après des fantômes. Vous sortirez de la vie comme d'un sommeil, où vous trouverez, de même que ceux qui ont dormi, que vous ne vous serez entretenus que de songes, et que vous ne vous serez nourris que d'illusions : *Dormierunt somnum suum et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis* (*Psalm.* LXXV). De toute cette magnificence qui vous distingue du peuple, il ne vous restera qu'un suaire pour couvrir votre corps, pendant que votre succession sera peut-être entre les mains de quelques héritiers ingrats qui ne se souviendront plus de vous, et que peut-être votre âme, pour avoir été inexorable envers les pauvres, et pour s'être enrichie aux dépens des pauvres, sera chargée de liens et investie de flammes, sans espérance de voir jamais la fin ni la diminution de ses peines. Quelle triste métamorphose et quel changement funeste de ce que vous êtes aujourd'hui et de ce que vous serez pour lors !

Politiques du temps, qui n'êtes éclairés que dans les choses présentes, et qui êtes tous des aveugles dans les choses futures ; si c'est le propre de la sagesse de prévenir le repentir et de se conduire d'une manière qu'on n'en ait jamais de la douleur, avouez que vous n'êtes point sages, puisqu'il est certain que vous vous repentirez un jour de votre conduite, et que vous aurez des regrets immortels d'avoir fait plus d'état des choses périssables que des éternelles. La mort vous ouvrira les yeux, et vous fera voir que la véritable prudence consistait à chercher la

souveraine félicité et à prendre la voie pour y parvenir, plutôt qu'à courir après quelques biens temporels et qu'à inventer mille moyens injustes pour les acquérir.

Esclaves de la fortune, qui vous attachez avec tant de servitude à la personne des grands, et qui établissez toute votre espérance en leur faveur, je vous regarde comme des enfants qui bâtissent des châteaux sur le sable; comme ils ne posent pas de solides fondements, ils voient bientôt leurs ouvrages abattus; ou bien je vous considère comme des oiseaux qui vont nicher sur de grands arbres : quoique ces arbres soient également superbes par la profondeur de leurs racines, par l'étendue de leurs rameaux et par l'abondance de leurs feuilles, la cognée ou la foudre les renverse dans un moment, et fait tomber avec eux les nids de ces pauvres oiseaux qui vont chercher en vain sur la poussière les tristes débris de leurs travaux, et les déplorables restes de leurs petits qui ne venaient que d'éclore. Telle sera votre confusion et votre chute si vous mettez votre appui et si vous établissez votre espérance sur des hommes qui sont mortels aussi bien que vous, et qui n'ont pas plus de consistance et de durée. Lorsque, touchés de vos assiduités et de vos services, ils seront dans le pouvoir et dans la volonté de vous récompenser, la mort les mettra sous la tombe et fera tomber avec eux et leur puissance et votre fortune.

Martyrs de l'amour, qui prenez mille soins, et qui souffrez mille tourments pour plaire à une orgueilleuse et à une volage, qui rit de vos peines et qui se moque de vos soupirs; cette idole que vous adorez se brisera d'elle-même, cette beauté qui vous charme perdra tous ses attraits, la mort en fera un monstre de laideur, et la rendra si défigurée et si difforme que vous ne pourrez plus la voir ni la souffrir. Heureux encore dans votre malheureuse passion si, comme cet illustre duc qui abandonna le monde pour avoir vu dans le cercueil la plus belle personne de l'univers, vous reveniez de cet amour passionné que vous avez pour une créature mortelle, et preniez une ferme résolution de ne plus aimer d'autre beauté que celle que le temps ne peut changer, que la vieillesse ne peut flétrir et que la mort ne peut détruire!

O misère! ô vanité! que sommes-nous avec tout ce que nous croyons avoir de science, d'honneur, de plaisirs, de richesses et de perfections? Nous ne sommes que poussière. Notre science n'est qu'une illusion, notre renommée n'est qu'un peu de vent, nos plaisirs sont des enchantements, nos richesses nous échappent après que nous avons essuyé mille travaux pour les acquérir, nos perfections sont imaginaires, et si nous sommes aujourd'hui, on va bientôt dire que nous ne sommes plus.

Notre vie diminue à mesure qu'elle s'avance, nous la partageons avec la mort qui nous en retranche tous les jours quelque partie. Elle coule presque sans qu'on s'en aperçoive, et bien souvent elle se trouve à son terme, lorsqu'à peine elle croit avoir commencé sa course.

Voyez le jugement que les sages en font: les uns la comparent à une exhalaison qui s'élève de la terre par l'attrait du soleil, et qui se dissipe dans un moment; les autres à une fleur qui s'épanouit le matin, et qui se fane le soir; les autres à un torrent qui s'enfle et qui se sèche d'abord, après avoir fait quelque inondation et quelque ravage; les autres à une comète qui s'allume et qui s'éteint dans l'air, après avoir donné quelque vaine terreur, et bien souvent après avoir répandu quelque maligne influence; les autres enfin, à une comédie où chacun après avoir joué son personnage, se cache derrière la scène, et reprend sa première figure. C'est ainsi qu'après avoir paru dans le monde, comme des acteurs sur le théâtre, nous allons sous la tombe reprendre notre première condition, et rentrer dans la terre d'où nous étions sortis. Ce que l'empereur Auguste fit connaître lorsque, à l'heure de la mort, s'adressant à ceux qui l'environnaient, il leur demanda s'il n'avait pas bien fait son personnage sur le théâtre de ce monde, et pour rendre ridicule une vie aussi courte que celle de l'homme sur la terre, il leur ordonna que, d'abord après son trépas, ils frappassent des mains, ainsi qu'on avait accoutumé de faire à la fin de la comédie, comme pour applaudir aux acteurs.

Vous direz peut-être que ce sont des exagérations et des idées. Mais écoutez comme Dieu s'explique sur ce sujet, lui qui est la sagesse et la vérité même : il dit, par la bouche du prophète, que la vie de l'homme, quelque longue qu'elle puisse être, n'est, dans son estime, qu'une nuit qui vient de passer et qu'un jour qui cesse de luire : *Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna quæ præteriit, et custodia in nocte quæ pro nihilo habetur* (*Psal.*, LXXXIX).

Qu'est-ce qu'une nuit qui vient de passer? Qu'est-ce qu'un jour qui cesse de luire? Ce sont des choses qui ne sont plus, et qui ne sont pas plus que si elles n'avaient jamais été. Telle est la vie de l'homme, celle qui est éclatante et qui nous est représentée par le jour, et celle qui est obscure et qui nous est exprimée par la nuit. Elles n'ont ni l'une ni l'autre aucune durée qui soit considérable; elles vont toutes deux d'une égale vitesse; elles s'avancent toutes deux vers le tombeau d'un pas égal, bien qu'elles n'aient pas toutes deux un pareil équipage. Quoique l'une marche le plus souvent en carrosse et l'autre à pied, elles se trouvent toutes deux à la fois au bout de la carrière; elles disparaissent toutes deux à la fois; l'une s'éteint avec toute sa splendeur, comme le jour quand le soleil se couche, et l'autre s'évanouit avec toute son obscurité, comme la nuit au lever de l'aurore.

Concluons de là, premièrement, combien nous sommes déraisonnables de veiller, de suer, de nous travailler et de nous empresser si fort pour une vie si courte, si fragile,

si inconstante et si incertaine. Ne vaudrait-il pas mieux employer ces veilles, ces travaux, ces empressements et ces sueurs à devenir heureux, non pendant l'espace d'une vie si passagère, mais pendant toute la durée de l'éternité?

Secondement, combien nous sommes injustes de ne pas consacrer toute notre vie au service de Dieu, qui nous promet une éternité bienheureuse pour récompense. Doit-on refuser une goutte d'eau pour tout l'Océan, un grain de sable pour toute la terre, un point de géométrie pour tout l'univers? Dieu nous demande beaucoup moins, et il nous donne infiniment davantage. Il nous demande un moment de patience, un moment de fidélité, un moment de continence, et il nous donne une éternité de biens, une éternité de grandeurs, une éternité de délices. Quelle proportion y a-t-il entre une éternité et un moment? Tout le temps de cette vie, si nous le comparons à l'éternité n'est qu'un moment, selon l'Apôtre : *Momentaneum et leve.* Cependant nous refusons à Dieu ce moment qu'il nous demande avec tant de justice, et quoiqu'il ne se puisse pas diviser, nous voulons en donner une partie au monde, une partie à la volupté, une partie à l'ambition. Nous ne voulons même songer à Dieu que lorsque nous ne pourrons plus songer au monde, et ne donner à la vertu que le temps que nous ne pourrons plus donner au vice. Mais qu'arrive-t-il? Comme Dieu ne peut souffrir ce partage ni ce délai, il termine le cours de notre vie, lorsque nous y pensons le moins, et, nous enlevant de ce monde dans le désordre de notre conscience, il change l'éternité bienheureuse qu'il nous avait promise en un malheur éternel. C'est ainsi qu'il punit la présomption de ceux qui vivent dans le déréglement, et qui croient avoir toujours assez de temps pour faire leur pénitence.

Que nous sommes insensés! Nous disposons de notre vie et de notre salut sur l'espérance d'un avenir qui n'est pas en notre pouvoir et qui n'arrivera peut-être jamais.

Il est assuré que nous mourrons, mais il est extrêmement douteux quand nous mourrons. Considérons cette incertitude terrible. Voyons qu'il n'y a rien de plus mal fondé que l'espérance de l'avenir, et qu'il n'y a point de moment dans la vie qui ne puisse être celui de notre mort. Il est certain que nous mourrons, comme j'ai montré. Mais il est incertain quand nous mourons, et c'est de cette seconde vérité que je tire l'importance de ne pas différer notre pénitence et de ne pas vivre un moment dans le péché.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est incertain quand nous mourrons.

La plus commune erreur des hommes, et la plus universelle cause de leur damnation éternelle, est qu'ils regardent la mort toujours éloignée. Ils s'imaginent toujours qu'ils ont du temps à vivre, et dans cette funeste persuasion ils diffèrent leur pénitence et persévèrent dans leur péché.

Le démon qui trompa leur premier père, en lui disant : Vous ne mourrez pas, use du même artifice pour les surprendre, et bien qu'il ne leur dise pas absolument : Vous ne mourrez pas, il leur dit toujours : Vous ne mourrez pas encore, vous avez encore du temps à vivre. Cependant leur vie coule, leurs années se succèdent insensiblement les unes aux autres, et lorsqu'ils se croient encore dans la vigueur de leurs forces, ils se trouvent à la fin de leurs jours.

De sorte qu'ils cessent de vivre, lorsqu'ils n'ont pas encore commencé de bien vivre, et surpris par la mort avant qu'ils aient seulement songé qu'ils étaient mortels, ils meurent ordinairement comme ils ont vécu, c'est-à-dire dans le péché et sans la pénitence.

C'est pourquoi le Sage leur donne cet avertissement : *Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem, subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te* (*Eccl.* V). Pécheur ne temporisez pas davantage, et ne différez pas votre pénitence de jour en jour, parce que la colère de Dieu éclatera lors que vous y penserez le moins, le temps de sa vengeance surviendra inopinément et vous surprendra dans l'état de votre péché.

Vos oreilles sont continuellement battues du nom de ceux qui sont enlevés de ce monde par des accidents imprévus, comme par une trahison, par une chute, par un incendie, par une maladie cachée, ou par quelque autre secret ressort de la justice divine. Néanmoins vous ne craignez aucun de ces accidents, quoique vous les deviez tous craindre, et qu'infailliblement un de ceux-là doive vous arriver, si vous persévérez ainsi dans le désordre, sur une téméraire confiance d'avoir du temps pour en sortir.

Dieu vous assure qu'il n'y aura pas un moment pour votre pénitence, si vous négligez celui qui se présente, et cependant vous osez vous en promettre plus qu'il ne vous en faut, comme si vous en étiez mieux le maître que lui. Il vous déclare que le jour de sa colère surviendra inopinément : *Subito enim veniet ira illius*, et vous présumez tellement de sa bonté en votre endroit que de prétendre qu'il ne vous surprendra point dans votre mauvais état, et qu'il vous laissera toujours le temps nécessaire à votre pénitence, comme si vous saviez mieux que lui ce qui se passe dans son cœur et ce qu'il a préordonné de toute éternité sur votre conduite.

Ne semble-t-il pas que vous ayez en main la clef du tombeau, et que vous le puissiez ouvrir ou fermer quand il vous plaira? Ne semble-t-il pas que vous ayez quelque empire sur les causes naturelles, et que vous puissiez leur défendre de produire sur vous aucun de leurs pernicieux effets, du moins avant que vous en soyez averti? car à voir l'assurance avec laquelle vous vivez dans votre mauvais état, sans appréhender aucun événement funeste, ne dirait-on pas que vous tenez toute la nature à gage, et que vous avez fait un pacte avec la mort de ne rien attenter sur votre personne que vous n'ayez

remédié à votre conscience, et que vous n'ayez mis votre salut en sûreté par une confession?

Comme si vous aviez la disposition absolue de l'avenir, vous y fixez un temps commode pour votre pénitence, et vous prétendez qu'avant ce temps il ne vous arrive rien d'imprévu, comme si vous teniez toutes les créatures sous vos commandements, et comme si elles ne pouvaient rien entreprendre sur votre vie que par vos ordres.

Voyez quelle est l'extravagance de vos idées, et la témérité de vos délais. Mais quand vous auriez gagné toutes les créatures, ne savez-vous pas que vous avez un Dieu pour partie, que vous avez contre vous la sévérité de ses jugements et l'infaillibilité de ses arrêts?

Quand il serait capable de quelque tendresse en votre faveur, il ne peut changer ce qu'il a résolu par ses décrets éternels : il faut nécessairement qu'il exécute dans le temps ce qu'il a déterminé dans l'éternité. Il a déterminé de punir le délai de votre pénitence par une mort imprévue, qui vous surprendra dans votre mauvais état. Il faut que ce malheur vous arrive, et il le faut par une nécessité inévitable, puisque Dieu l'a dit et que sa parole, qui s'y trouve engagée, n'est pas moins immuable que son essence.

Il vous supporte maintenant avec une patience digne de sa miséricorde, afin que vous puissiez satisfaire à sa justice, à qui vous êtes si redevable. Il dissimule toutes les injures que vous lui faites, et il semble qu'il n'en ait point de ressentiment. Vous le croyez même trop bon pour avoir la volonté de se venger et de vous punir. Mais il sait bien quand viendra le jour de sa vengeance, le jour de sa colère le jour de sa fureur. Ce jour arrivera comme un tourbillon et comme un orage qui vous dissipera, et qui vous perdra pour jamais : *Subito veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.*

Saint Paul compare ce jour du Seigneur à l'heure que prend le larron pour faire son coup. Il prend l'heure du jour à laquelle on est moins précautionné contre lui, et le plus souvent l'heure de la nuit, où le sommeil favorise davantage son dessein : *Dies Domini sicut fur in nocte ita veniet* (I *Thessal.* I.). C'est la pensée du Sauveur, quand il nous donne cet avis. Veillez, et ne vous laissez pas ainsi malheureusement surprendre par la mort, qui viendra comme le larron, c'est-à-dire, lorsque vous n'y penserez pas, et que vous serez peut-être profondément enseveli dans le sommeil.

Saint Chrysostome nous fait la même leçon quand il dit : Ne vous endormez pas dans votre péché et ne différez pas votre conversion de jour en jour, parce que vous ne savez pas ce que l'avenir vous prépare, et que la mort, qui vous est représentée dans l'Ecriture sous le nom du Larron, arrivera lorsque vous serez moins disposé à la recevoir : *Constringe vinculis furem* (*Chrys. a Theod.*). Prévenez ce larron par une vigilante conduite et par une prompte pénitence, de peur qu'il ne vous prévienne, et que s'il vous trouve endormi, il n'enlève tout.

Ne dites pas, ajoute saint Ambroise (*Amb., adhort. ad Pœn. c.* 11), que vous avez été surpris, si vous êtes frappé d'une mort subite, puisque vous êtes assez averti de vous tenir prêt et de ne pas vous laisser surprendre par la mort, qui survient toujours inopinément à ceux qui ne l'attendent pas, ou qui la regardent de loin, et n'est jamais imprévue, quelque précipitée qu'elle soit, à ceux qui l'attendent ou qui sont préparés à la recevoir à quelque heure qu'elle vienne.

Que personne, dit saint Fulgence, ne persévère dans son péché sous l'espérance d'un pardon à venir, qui est toujours très-incertain, puisque personne, sous l'espérance d'une guérison future, qui est extrêmement douteuse, ne veut prolonger sa maladie. Cette négligence de se guérir quand on est malade est ordinairement suivie d'une mort inopinée; et ces hommes présomptueux qui se confiaient témérairement en la miséricorde de Dieu, et qui se promettaient insolemment plus de temps qu'il ne leur en fallait pour se convertir, emportés par une soudaine fureur de la vengeance divine, reçoivent enfin la peine de leur présomption, et n'ayant pas un moment ponr remédier au désordre de leur conscience, passent de ce monde dans l'éternité malheureuse, pour y faire une pénitence bien différente de celle qu'ils ont négligée : *Tales qui ab iniquitatibus suis recedere negligunt, et sibi indulgentiam repromittunt, quandoque ita præveniuntur repentino Dei furore, ut nec conversionis tempus, nec beneficium remissionis inveniant* (*Fulg. de Fid. ad Pet. c.* 3).

Voilà comme les Pères s'accordent avec l'Ecriture, pour ôter au pécheur qui diffère de se convertir l'espérance de sa conversion, et le menacer d'une fin malheureuse, s'il ne prétend faire le bien qu'après qu'il se sera lassé de faire le mal.

Ne cuncteris ad pœnitentiam converti, dit saint Basile, *semper ante oculos tuos versetur ultimus dies* (*Basil. adm. ad fil. spirit.*) : Ne différez pas votre conversion et ne fondez pas sur l'incertitude de l'avenir une affaire aussi importante que celle de votre salut éternel. Que le dernier jour de votre vie soit toujours devant vos yeux. Songez le matin quand vous vous levez, que vous ne passerez peut-être pas la journée, et le soir, quand vous vous couchez, que vous ne verrez peut-être plus la lumière, et que de la nuit où vous entrez vous pourriez bien passer dans la nuit éternelle.

C'était la pratique d'un grand roi, qui ne comprenait pas, disait-il, comment un chrétien pouvait s'endormir dans l'état du péché mortel, et s'exposer ainsi au péril de la damnation éternelle, puisqu'il peut arriver et qu'il arrive souvent qu'on passe du sommeil à la mort et du lit au tombeau.

Ne renvoyez pas au lendemain ce que vous pouvez aujourd'hui faire pour votre salut, car, comme dit saint Augustin, Dieu vous a bien promis de vous pardonner aujourd'hui

votre péché, si vous en faites aujourd'hui pénitence, mais il ne vous a point promis de vous le pardonner demain, parce qu'il ne s'est point engagé à prolonger votre vie jusqu'à demain. Et, comme parle saint Grégoire : *Qui pœnitenti veniam spopondit, peccanti diem crastinam non promisit* (*Greg.*, *hom.* 12, *in Evang.*) : Celui qui a promis le pardon au pénitent n'a point promis le lendemain au pécheur.

L'Écriture compare le sommeil de celui qui s'endort dans le péché au venin de l'aspic : *Venenum aspidum insanabile* (*Deuter.*, XXXII). Ce venin est incurable, parce qu'il assoupit l'âme, et qu'il lui ôte le sentiment de son mal. De sorte que le mal ne se faisant point sentir, on ne songe point d'y apporter du remède, et de là vient qu'il est suivi d'une mort inévitable. Le péché, dit le cardinal Hugues, est un aspic qui nous blesse mortellement. Nous ne sentons point son atteinte ni son venin. Il nous jette dans un assoupissement effroyable, et par je ne sais quel enchantement il nous endort après nous avoir fait une mortelle blessure. De ce funeste sommeil où nous ne craignons rien, quoique nous ayons tout à craindre, il nous conduit insensiblement à la mort éternelle.

Cruel assoupissement ! triste sommeil ! insensibilité funeste ! véritable léthargie ! où malades à l'extrémité, nous n'avons aucun sentiment de notre mal ; où sur le bord du précipice, nous ne nous apercevons pas du péril ; où sur le point d'être damné, nous vivons dans une secrète assurance de notre salut ; où sous le couteau de la justice divine, qui va borner le cours de notre vie criminelle, nous croyons pouvoir encore vivre dans le péché et différer notre pénitence.

Le Fils de Dieu, touché de nous voir si malheureusement endormis, nous éveille : *Vigilate, estote parati, quia qua nescitis hora filius hominis venturus est* (*S. Matth.*, XXIV) : Veillez sans cesse, soyez toujours prêts, parce que vous ne savez pas le moment auquel il faudra partir de ce monde, et que l'heure que vous n'avez pas prévue sera la dernière de votre vie. Il ne se contente pas de nous donner cet avis une fois, il le réitère dans l'Evangile, il nous sollicite, il nous presse, il redouble sa voix, il crie fortement, comme on fait à ceux qui dorment : *Vigilate, estote parati* ; veillez, tenez-vous prêts, tout est perdu, si vous dormez dans l'état où vous êtes. Le venin du péché s'étant glissé dans votre cœur, il vous fera mourir infailliblement, après vous avoir endormi, puisqu'il a la même propriété de cette bête venimeuse qui, pour ôter la vie, donne le sommeil : *Aspis est somnifera, quæ dormire facit, et dormiendo mori* (*Hug. Card. in psal.* XC). Sachez qu'il n'y a rien de plus dangereux à votre salut que ce repos dans votre péché, et cette insensibilité à votre mal. C'est pour lors qu'on peut désespérer de votre guérison, puisque frappé d'un coup mortel, vous ne sentez point votre blessure et ne songez point au remède. Veillez donc, et ne vous endormez pas en un temps où toute votre vigilance vous est nécessaire. Vous portez au dedans de vous le principe de votre mort ; à l'heure que vous n'y songerez pas, il produira son effet. Vous avez l'ennemi à votre porte ; dans le temps que vous ne serez point en défense, il ne manquera point d'entrer.

Voyez comme dans une ville frontière on est continuellement en sentinelle ; on se défie de tout ; et si quelque étranger arrive, on l'examine diligemment, de peur que ce ne soit l'ennemi caché sous l'apparence d'un voyageur.

C'est ainsi que vous devez être toujours en sentinelle et toujours en défense contre la mort, de peur qu'elle ne vienne dans le temps où vous ne serez pas préparés à son arrivée, ni précautionnés contre ses surprises, ni prémunis contre ses attaques. Car il n'y a point de moment où elle ne puisse faire son coup, et comme elle est comparée au larron qui ne songe qu'à prendre et qu'à surprendre, infailliblement elle surviendra, dit le Sauveur, à l'heure que vous n'y penserez pas : *Qua hora non putatis*, à l'heure que vous n'aurez pas préméditée, et de laquelle vous ne vous serez pas défiés : *Qua hora non putatis.*

Et c'est par une très-sage providence, comme remarque saint Augustin, que le dernier moment de notre vie nous est caché, afin que nous soyons toujours dans l'attente de ce moment fatal, et dans la disposition de le recevoir, puisque nous savons qu'il doit arriver, et que nous ne savons pas quand il doit arriver : *Utiliter Deus voluit occultum esse illum diem, ut semper homo paratus sit, ad id expectandum quod venturum esse scit, et quando venturum sit, nescit* (*S. Aug. in ps.* XXXV). Le dernier de nos jours, dit-il ailleurs, nous est inconnu, afin que nous les observions tous, et qu'ils nous soient tous suspects. La dernière de nos années est incertaine, afin que l'assurance qu'on aurait, par exemple, de vivre dix ans, ne donne lieu à personne d'en passer neuf dans le libertinage et dans le vice, et de réserver la dernière à l'exercice de la pénitence et de la piété.

Tout notre temps appartient à Dieu par une infinité de titres, il n'y a pas un seul moment où nous soyons indépendants de lui, et où nous puissions nous soustraire à son empire. Comme il veille continuellement sur nous, il est juste que nous travaillions incessamment pour lui, et comme nous retournerions dans notre néant, s'il cessait un instant de nous conserver dans l'être qu'il nous a donné, il n'y a pas une seule partie de notre vie qui ne lui soit due, et qui puisse lui être refusée sans ingratitude, sans injustice et sans impiété.

C'est pourquoi Dieu, pour nous engager à lui consacrer tout le temps de notre vie, à ne nous séparer jamais de lui, à ne tomber jamais dans sa disgrâce par quelque péché mortel, à ne vivre pas un moment dans l'état où nous ne voudrions pas mourir, à nous tenir toujours prêts à paraître devant son tribunal pour nous soumettre à son jugement, à

fait de l'avenir, et du temps auquel il faudra nous présenter devant lui, un secret que nul homme ne peut découvrir, et qui échappe même à la connaissance de l'ange.

Nous ne savons ni l'année, ni le jour, ni l'heure, ni le moment qui finira le cours de notre vie.

Nous ne savons point l'année, afin qu'encore que le précepte de la confession annuelle ne nous oblige qu'une fois l'an, nous n'attendions pas néanmoins un an à sortir du péché, si nous y sommes tombés; car, encore que nous ne soyons pas obligés par la force du précepte à recourir au remède de la pénitence avant la fin de l'année, nous y sommes néanmoins obligés, dit saint Bonaventure, par le soin que nous devons avoir de notre salut, et pour ne pas mettre dans l'incertitude une affaire de cette conséquence, puisqu'il est douteux si notre vie ne finira pas avant l'année, et qu'il est certain qu'après la vie il n'y a plus de remède au péché, ni de pénitence qui soit utile pour le salut.

Non-seulement il ne faut pas différer la pénitence d'année en année, mais ni même de jour en jour, selon l'avertissement du sage : *Ne differas de die in diem* (*Ezech. c.* V) ; parce que nous n'ignorons pas seulement la dernière de nos années, mais encore le dernier de nos jours, afin qu'ils nous soient tous suspects, comme j'ai dit, et que nous les observions tous exactement : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* (*August. hom.* 13).

Mais quoi ! Notre dernière heure ne nous est pas moins inconnue que notre dernier jour, suivant l'oracle de l'Évangile : *Nescitis diem neque horam:* Vous ne savez ni le jour ni l'heure. Si bien que non-seulement vous ne devez point renvoyer au lendemain ce que vous pouvez aujourd'hui faire pour votre salut, mais ni même d'une heure à une autre. Car, comme dit le grand pape saint Grégoire, l'heure dernière de notre vie nous est cachée, afin qu'il n'y ait point d'heure dans le jour, de laquelle il ne faille se defier, et que ne pouvant point prévoir celle qui doit faire la clôture de notre vie, nous ne présumions pas d'en passer une seule en mauvais état : *Horam ultimam Dominus nobis voluit esse incognitam, ut semper possit esse suspecta ; ut dum illam prævidere non possumus, ad illam sine intermissione præparemur* (*Greg. hom.* 13. *in Evang.*).

Il n'est pas seulement périlleux de passer une heure, mais encore de passer un moment dans un péché qui mérite la damnation éternelle ; parce qu'il n'y a point de moment qui ne puisse finir la vie, et commencer l'éternité : *Momentum ex quo pendet æternitas.* Rien de plus long que l'eternité, et rien de plus court qu'un moment. Néanmoins l'éternité dépend d'un moment, du bon et du mauvais usage que nous faisons d'un moment dépend le bonheur ou le malheur de l'éternité. Les anges n'ont eu qu'un moment pour mériter la gloire, et pour un péché qui n'a duré qu'un moment, une grande partie de ces nobles intelligences a été condamnée aux flammes éternelles : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (*Job.* XXI), dit Job, parlant de ces voluptueux, qui ne songent qu'aux biens présents, et qui ne prévoient pas les maux que l'avenir leur prépare. Dans un moment tous leurs biens s'évanouissent, et dans un moment ils se trouvent investis de tous les maux.

Mon âme, disait un homme riche dans l'Evangile, vous avez beaucoup de biens, et pour beaucoup d'années, reposez-vous, goûtez les plaisirs de la vie, et bannissez de votre esprit les pensées de la mort, qui viennent interrompre vos délices. Infortuné, lui répondit une soudaine voix, comment jouirez-vous de ce bonheur imaginaire, et comment pourrez-vous mener cette vie délicieuse, vous qui demain irez au tombeau, et peut-être en enfer? Cette nuit vous mourrez, et que deviendra tout ce que vous avez amassé? Vos vertus, si vous en avez, et vos vices vous accompagneront. Vous n'emporterez rien davantage. C'est ce qui se passe parmi les hommes. Lorsqu'ils ont plus d'empressement pour les biens de ce monde, ils sont surpris de la mort, comme les vents qui s'abattent tout-à-coup, lorsqu'ils soufflent plus impétueusement. Il arrive bien souvent, dit Tertullien, (*Tertul. lib. de Anima*), que les navires éloignés des écueils, dans un grand calme, les vents étant favorables, sont dans un moment surpris d'une tempête, qui les brise et qui les plonge. Tels sont les naufrages de la vie, et les débris de la mort dans le calme des plaisirs, et dans la douceur des prospérités mondaines.

Déplorable aveuglement des hommes ! Ils font mille projets, ils s'engagent dans mille partis, ils tâchent de monter d'une charge à l'autre, ils se promettent de longues années et de grandes fortunes, mais ils ont la mort à leurs côtés qui renverse leurs desseins et qui ruine leurs espérances. Dans un moment ils passent de ce monde à l'autre, et perdant les biens temporels qu'ils ont préparés, ils trouvent les maux éternels qu'ils n'ont pas prévus.

Je finis par cet avertissement que nous donne le Sage : *Quodcunque potest facere manus tua, instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quo tu properas* (*Eccles. c.* IX) : Tout ce que vous êtes obligé de faire pour votre salut, faites-le dans l'instant qui se présente, et n'en attendez pas un autre qui n'arrivera peut-être jamais. Souvenez-vous que la mort s'avance vers vous à grands pas, que votre vie n'est qu'une course perpetuelle vers le tombeau, que tous vos moments sont comme des coureurs qui vous conduisent en poste vers votre fin, et que lorsque vous croirez être au milieu de la carrière, vous serez arrivé à votre terme ; après quoi il n'y aura plus rien à faire pour votre salut; il n'y aura plus de pénitence qui satisfasse à la justice divine, ni de bonne œuvre qui mérite

la vie éternelle, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXXI.

CONTRE L'INDÉVOTION A LA MESSE.

Comment il faut offrir ce divin sacrifice, et comment il y faut assister.

Ubi est victima holocausti ?

Où est la victime de l'holocauste (*Gen., chap.* XXII)?

Il n'y a rien de plus commun dans le christianisme que d'entendre la messe, ni rien de plus rare que de bien entendre la messe. Tous les jours nos temples se remplissent de personnes qui viennent assister au sacrifice de l'autel, et se joindre avec le prêtre pour offrir au Père éternel une victime proportionnée à sa grandeur infinie, c'est-à-dire, son propre Fils, égal et consubstantiel à lui-même. Non-seulement les jours consacrés à la piété, mais les jours mêmes destinés au travail, plusieurs se dérobent à leurs occupations et se détachent de leurs emplois pour assister à cette action auguste, et pour honorer Dieu souverainement par ce divin exercice de la religion chrétienne. Louable et sainte coutume! Dévotion infiniment agréable à Dieu, infiniment profitable à l'homme, pourvu qu'elle se pratique avec l'esprit et conformément à l'intention de l'Eglise.

Mais s'il n'y a rien de plus commun dans le christianisme que d'entendre la messe, j'ajoute qu'il n'y a rien de plus rare que de la bien entendre. Deux choses seraient nécessaires pour bien entendre la messe : l'une qui regarde la spéculation, et l'autre qui regarde la pratique. Premièrement il faudrait avoir une parfaite connaissance de ce grand mystère, il le faudrait méditer, il le faudrait pénétrer, autant que l'esprit humain en est capable. De plus, il y faudrait assister avec toute l'attention, avec toute la décence, avec toute la piété que demande ce divin sacrifice. Mais qui s'acquitte de ce double devoir, et premièrement qui se fait instruire de cet important mystère? Qui s'informe quel honneur on rend à Dieu par cet acte de religion, et quel avantage on peut recueillir de cet exercice de piété? Qui s'adresse quelquefois au prêtre pour lui faire cette demande que fit autrefois Isaac au saint patriarche Abraham : Mon Père, voici l'autel préparé, mais quelle victime allez-vous immoler? quel sang allez-vous répandre? quel sacrifice allez-vous offrir? *Ubi est Victima Holocausti?* A peine de cent personnes qui sont présentes à la messe s'en trouve-t-il une qui sache ce que signifient ces mystérieux appareils, ces vases précieux, ces ornements sacrés, ces religieuses cérémonies, et toutes ces choses divinement instituées pour le sacrifice.

Considérez non-seulement avec quelle indifférence et quelle indévotion, mais encore avec quel esprit d'irréligion et d'impiété les chrétiens assistent à ce redoutable mystère. Ils ne se contentent pas d'offenser Jésus-Christ en tout autre temps et dans tout autre lieu, ils ont l'insolence de l'attaquer jusque sur son autel, et jusque dans le sacrifice qu'il offre pour eux. Dans le même temps et dans le même lieu qu'il expie leurs péchés, ils en commettent d'autres encore plus énormes. Tâchons de réparer ces injures par des hommages opposés, et singulièrement par une dévotion ardente envers le très-saint et le très-auguste sacrifice qui s'offre pour nous à l'autel, et dont je veux aujourd'hui vous donner une idée qui ait quelque rapport à son excellence. C'est le septième devoir que nous rendrons à l'adorable mystère de l'Eucharistie, après que nous aurons demandé l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de son Epouse, en disant avec l'ange : *Ave*, etc.

Ce n'est pas sans raison que le sacrifice de l'autel se nomme par excellence l'action, parce c'est l'action la plus sainte et la plus noble qui se fasse, et qui se puisse faire. L'homme ni Dieu même n'en peut point faire de plus élevée ni de plus divine. C'est là que l'homme, par la fonction du sacerdoce, a l'honneur d'offrir à Dieu une victime digne de Dieu, et de sacrifier un Dieu à un Dieu. C'est là que Dieu reçoit par le ministère du prêtre le culte le plus éminent qu'on puisse lui rendre, puisqu'on ne peut honorer ce premier être d'une plus éminente manière que par le sacrifice, ni lui présenter un sacrifice qui réponde mieux à son infinie dignité que le sacrifice d'une personne divine. C'est là que l'Homme-Dieu travaille au plus grand ouvrage qui le puisse occuper, c'est-à-dire, à la gloire de son Père, au salut des hommes, à la conversion des pécheurs, à la persévérance des justes, au soulagement des âmes qui paient dans les flammes du purgatoire ce qui manque à la satisfaction de leurs offenses.

Mais comment répondons-nous à la grandeur de cette action? quelle idée concevons-nous de cet ineffable mystère, et quel profit en tirons-nous? Quoi! les anges qui descendent invisiblement sur nos autels s'anéantissent à la vue de ce Dieu sacrifié, se plongent en de profondes contemplations et ne s'énoncent que par des étonnements qui font entendre ce qui ne se peut exprimer! N'est-ce pas un sujet d'indignation et d'invective, que les chrétiens, en faveur de qui cet incompréhensible mystère fut institué, le considèrent avec tant d'indifférence et le célèbrent avec tant de froideur? Les saints Pères nous représentent ce divin sacrifice comme un mystère terrible, formidable, plein de révérence et d'effroi : *Tremendum sacrificium, reverentia et horrore plenum.* Mais comment nous y comportons-nous? Je ne dis pas avec quelle vénération et quelle terreur, avec quelle attention et quel recueillement, mais avec quelle immodestie et quelle indécence, avec quelle indévotion et quelle impiété nous y présentons-nous. Bien loin de nous recueillir intérieurement, et d'appliquer notre pensée aux grandes choses qui s'y passent, nous faisons difficulté d'y tenir extérieurement une posture modeste et

respectueuse, à peine y rendons-nous un hommage de notre cœur ou de notre esprit, à peine y concevons-nous un sentiment de religion et de piété. De là vient que nous n'en tirons presque aucun fruit, et qu'après avoir souvent assisté à cet auguste sacrifice qui devrait nous rendre tout célestes, tout spirituels et tout divins, nous en revenons aussi terrestres, aussi mondains, aussi vicieux que jamais.

Pour remédier à ce désordre et pour donner quelque ordre à ce discours, je montre deux choses : premièrement ce que Jésus-Christ fait à la messe; et secondement, ce que nous y devons faire. Ce qu'il y fait sera le motif de notre piété, et ce que nous y devons faire sera la pratique de notre dévotion.

PREMIÈRE PARTIE.

Que fait Jésus-Christ dans le sacrifice qu'il offre pour nous à l'autel?

Que fait le Sauveur à la messe ? Deux choses bien remarquables, l'affaire des hommes envers Dieu, et l'affaire de Dieu envers les hommes. Quel est l'affaire des hommes envers Dieu, sinon celle qui regarde leur salut éternel et qui seule mérite proprement d'être appelée une affaire? Nous ne sommes nés que pour y travailler, et quelque chose que nous fassions dans ce monde, nous n'avons rien fait si l'ouvrage de notre salut demeure à faire. C'est l'ouvrage que le Verbe divin a bien jugé digne de toute son occupation, et c'est à quoi toute sa divine sagesse s'est appliquée dans l'éternité pour en former le projet, et dans le temps pour en ordonner l'exécution. C'est pour cela qu'il est venu dans le monde, et qu'il s'est assujetti à nos misères ; c'est pour cela qu'il fut immolé sur la croix par la violence des bourreaux, et qu'il est encore tous les jours immolé sur l'autel par le ministère des prêtres. Tous les jours il s'offre lui-même, soit en sacrifice d'expiation pour effacer nos péchés, soit en sacrifice d'impétration pour attirer sur nous les grâces qui nous sont nécessaires. Par ces deux excellentes manières il négocie l'affaire de notre salut et la termine heureusement : en premier lieu, parce qu'il en ôte les empêchements ; en second lieu, parce qu'il en établit les moyens.

Quels sont les empêchements du salut? Ce sont nos péchés, qui s'opposent directement à notre souveraine félicité, et qui sont les semences funestes du malheur éternel. C'est pour les expier que Jésus-Christ s'immole sur l'autel, c'est pour les laver qu'il fait couler son sang. Mais il faut que nous les détestions, si nous voulons qu'ils soient effacés ; il faut que nous entrions en des sentiments de pénitence, en même temps que Dieu, fléchi par le sacrifice de son Fils, entre pour nous en des sentiments de miséricorde ; il faut que nous mêlions nos larmes avec le sang de Jésus-Christ, et que nous tirions cette conséquence, qu'il faut bien que nos péchés soient énormes, puisqu'il est nécessaire pour les expier dignement, qu'un Homme-Dieu s'immole et se détruise lui-même, tout autre victime étant insuffisante pour cet effet, et toutes les créatures ensemble n'étant point capables de présenter à Dieu la satisfaction qu'il exige pour une offense commise contre sa Majesté, quand elles seraient toutes immolées à sa justice. Qui peut comprendre, mon Dieu, jusqu'où va l'insolence de ceux qui vous offensent, puisque l'injure qui se commet contre votre grandeur infinie ne se peut réparer que par le Sacrifice, par la destruction, et, si je l'ose dire, par l'anéantissement d'une personne divine? Qui ne concevra désormais une horreur infinie de ses péchés, une douleur mortelle de les avoir commis, une résolution inviolable de ne plus les commettre ?

Quels sont les moyens nécessaires au salut? Ce sont les grâces sans lesquelles nous ne pouvons point surmonter les tentations, ni pratiquer les vertus, ni garder les commandements. Or, ces grâces, sans lesquelles il est impossible d'être sauvé, sont d'une si grande valeur, que nous ne pouvons point les mériter, ni les acquérir par nos propres forces. Comme elles sont d'un ordre surnaturel, toute la nature ne saurait y parvenir, ni rien faire qui ait quelque proportion avec elles. Il faut pour cela que Jésus-Christ offre le prix de son sang, la dignité de sa personne, la puissance de ses intercessions et l'efficacité de ses mérites. C'est ce qu'il fait divinement sur nos autels. C'est là qu'il offre non-seulement des sacrifices propitiatoires pour effacer nos péchés, mais encore des sacrifices impétratoires pour attirer sur nous les grâces qui nous sont nécessaires. C'est là qu'il plaide notre cause par la voix de son sang et par l'éloquence de ses plaies, comme dit le bienheureux Laurent Justinien : *Cum in altari Christus immolatur, clamat idem Redemptor ad Patrem, corporaliter suas cicatrices ostendens* (*Laurent. Justin.*). Que cette voix est puissante, que cette éloquence est efficace ! Mais il faut que nous soyons en état de fléchir notre juge, ou que nous ne mettions point d'obstacle à notre justification. Comme le Fils de Dieu s'intéresse pour nous auprès de son Père, il faut que nous secondions la ferveur de son zèle par celle de notre dévotion; comme il ouvre ses plaies et qu'il offre son sang pour l'expiation de nos péchés, il faut que nous joignions notre voix à celle de ses plaies, et que nous mêlions nos larmes avec ce beau sang qui se verse pour la satisfaction de nos offenses ; comme il nous procure les secours et les moyens nécessaires à notre salut, il faut que nous nous disposions à recevoir ces divins secours, et que par notre coopération nous rendions ces moyens efficaces. En un mot, comme il se met entre nous et Dieu pour négocier une paix éternelle entre nous et cette majesté suprême que nous avons irritée, il faut du moins que nous ne fassions rien qui choque sa négociation ou qui s'oppose à son entremise, rien qui combatte ses

intercessions, ou qui détruise ses demandes. Que serait-ce, si nous l'allions attaquer lorsqu'il nous défend; si lorsqu'il nous procure des grâces, nous lui faisions des injures; si dans le même temps qu'il expie nos péchés nous commettions de nouveaux désordres, et si nous irritions la justice de son Père, tandis qu'il travaille à la fléchir! C'est pourtant ce que nous faisons par les immodesties, par les irrévérences, par les indévotions et par les impiétés que nous commettons à la messe. Nous allumons la colère du ciel par le même sacrifice qui la devait éteindre, et du même principe qui devait produire notre justification et notre grâce nous faisons sortir notre condamnation et notre ruine.

Il faut bien que Jésus-Christ voie dans notre salut quelque chose qui se dérobe à notre connaissance, puisqu'il s'intéresse dans cette affaire avec tant d'ardeur, et que nous, qui n'avons point d'autre chose à faire dans le monde que celle-là, nous n'en faisons pas même une affaire. Comme il connaît parfaitement ce que c'est qu'une éternité de biens et une éternité de maux; comme il sait de plus qu'il faut nécessairement, selon le décret de la prédestination et de la réprobation, que l'un ou l'autre sort nous arrive, il n'épargne rien, il emploie tout ce qui est en son pouvoir pour nous garantir de l'un et pour nous procurer l'autre. Il a versé pour cela sur la croix jusqu'à la dernière goutte de son sang, et n'étant pas satisfait de s'être sacrifié seulement une fois pour ce sujet, il descend tous les jours sur l'autel pour y perpétuer le même sacrifice. C'est là qu'il exerce continuellement la fonction de son sacerdoce, et que dans une même personne il joint la qualité de prêtre à celle de victime; c'est là qu'il offre, comme j'ai dit, un double sacrifice; l'un, pour expier nos péchés, qui sont les empêchements de notre salut, et l'autre, pour attirer sur nous les grâces, qui sont les moyens indispensablement nécessaires à notre salut. C'est ainsi qu'il traite pour nous cette grande affaire de l'éternité et qu'il la fait admirablement réussir à notre avantage, pourvu que nous secondions son dessein, ou que nous ne mettions point d'opposition à son zèle.

Voilà ce que Jésus-Christ fait pour nous à l'autel, voilà combien excellemment il y négocie l'affaire des hommes envers Dieu; mais il y fait aussi très-éminemment l'affaire de Dieu envers les hommes. Comment cela, mon Sauveur? C'est que vous présentez à Dieu des sacrifices dignes de sa souveraine grandeur, et que par l'infinie dignité de votre sacerdoce vous l'honorez infiniment; vous lui rendez tous les honneurs qu'il peut mériter, vous réparez toutes les injures qu'il peut souffrir et vous le payez surabondamment de toutes les grâces qu'il peut faire.

Pour comprendre ces choses il faut présupposer qu'il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse justement offrir des sacrifices, et qu'il n'y a rien qui honore plus la souveraineté de Dieu, que les sacrifices. La raison se prend de la nature même des sacrifices, qui se rapportent directement à Dieu et qui sont essentiellement destinés à lui rendre le culte suprême, parce qu'ils servent pour témoigner l'indépendance de son Être, la souveraineté de son pouvoir et le domaine absolu qu'il a sur toutes choses. C'est pourquoi les hommes ont toujours employé dans leurs sacrifices la destruction des créatures sensibles, comme la fumée des encens et singulièrement le sang des animaux, pour exprimer le sentiment de leurs cœurs et reconnaître le Dieu qu'ils adoraient comme le maître de leurs personnes et comme l'arbitre de leurs vies. D'où je conclus que les sacrifices sont proprement les affaires de Dieu et les actions essentiellement destinées à sa gloire. Les vertus travaillent à la perfection de l'homme, les sacrements tendent à la sanctification du chrétien. Mais les sacrifices ne peuvent appartenir immédiatement qu'au culte de la Divinité qu'on adore, parce que ce n'est qu'à un être infini, indépendant et immortel qu'on peut rendre ces honneurs suprêmes, et pour qui l'on peut légitimement instituer ces augustes cérémonies.

Mais il est également véritable qu'il n'y a que Dieu qui puisse être la victime digne de Dieu, parce qu'il n'y a que lui-même qui puisse parfaitement répondre à sa grandeur ou satisfaire à sa justice. Il faut que le même qui réside sur le trône se mette sur l'autel. Il faut qu'il soit sur le trône pour recevoir le sacrifice, et sur l'autel pour l'offrir et pour le rendre considérable par la dignité de sa personne. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui dans l'état de sa gloire ne pouvait pas être immolé à cause de l'immortalité de son Être, a voulu prendre dans le mystère de l'Incarnation un corps mortel et se rendre par ce moyen la victime de son Père, lui disant par la bouche de l'Apôtre : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt, tunc dixi : Ecce venio* (*Hebr.*, c. X). Je vois bien, mon Père, que tous les sacrifices qui vous ont été présentés par les hommes, et que toutes les offrandes qui vous ont été faites par leurs mains, sont infiniment au-dessous de vos mérites et ne peuvent opérer les satisfactions que demande votre souveraine justice pour la réparation de leurs offenses. Vous m'avez formé un corps propre pour être votre victime. Me voici pour en faire la fonction.

C'est pour cela, comme remarque saint Denys, qu'il fut consacré souverain pontife et grand-prêtre dès le ventre de sa mère, pour offrir à son Père un sacrifice digne de sa grandeur infinie, et pour être non-seulement la victime qui serait immolée, mais encore le sacrificateur qui présenterait cette divine offrande. Cette consécration de lui-même s'est commencée dès le moment de son incarnation, elle s'est continuée pendant tout le cours de sa vie, elle s'acheva sur la croix et se perpétue à l'autel, où le même qui fut sacrifié par les mains des bourreaux

est encore tous les jours immolé entre les mains des prêtres.

Mais comment se peut faire cela maintenant que Jésus-Christ est immortel et glorieux? L'essence du sacrifice ne demande-t-elle pas la mort et la destruction de la victime? Comment peut-on joindre le trône avec l'autel, la vie avec la mort et l'immortalité avec la destruction? Pour développer ce mystère, je dis avec les théologiens que Jésus-Christ, sans intéresser son immortalité ni sa gloire, s'immole et se détruit véritablement sur nos autels en trois excellentes manières.

Premièrement, comme son sang fut séparé de son corps sur la croix par la violence des tourments, de même sur l'autel, par la vertu des paroles sacramentales, il se fait une séparation innocente de ce corps et de ce sang. Ce corps est mis sous les espèces du pain, et ce sang sous les accidents du vin, quoique par une concomitance naturelle ces parties se trouvent partout inséparablement unies. Et de là vient, que le sacrifice de l'autel ne représente pas seulement, mais que de plus il opère la même chose qui se passa dans le sacrifice de la croix. Les paroles de la consécration sont comme des glaives de séparation, qui font dans la personne de Jésus-Christ les mêmes effets que firent les épines et les clous : elles divisent mystiquement le corps d'avec le sang, et par ce moyen elles mettent la victime, toute immortelle qu'elle est, dans l'état de mort que demande la nature du sacrifice.

Mais encore le Fils de Dieu se trouve dans l'Eucharistie en état de mort par une seconde manière que la théologie nous enseigne. Car, comme son corps adorable est tout entier dans chaque partie de l'hostie consacrée, il est incapable naturellement d'y faire aucune fonction de sa vie sensible, parce que ses membres réduits dans une espace indivisible n'ont point l'extension nécessaire pour leurs opérations naturelles. Il a des yeux, mais qui ne peuvent naturellement former aucun regard; il a des mains, mais qui ne sauraient faire aucune action; il a des lèvres, mais qui sont incapables de prononcer une parole. C'est, en un mot, ce divin Agneau que l'apôtre saint Jean nous représente vivant et mort tout ensemble : *Stantem tanquam occisum* (*Apoc.*, c. V). Il est vivant, parce qu'il se tient dans la posture d'un corps animé : *Stantem;* mais il paraît mort dans ce divin sacrement, parce qu'il est là, comme j'ai dit, en qualité de victime : *Tanquam occisum.*

Troisièmement le Sauveur, après avoir reçu la vie sacramentale par les paroles de la consécration, va perdre cette vie dans le corps des prêtres; il fait de leur estomac un bûcher vivant, ou par la flamme de son amour il se consume lui-même, parce qu'il y cesse de vivre sacramentellement, sitôt que la chaleur naturelle a détruit les accidents sous lesquels il s'est mis. Je ne dispute pas si cette consomption de l'hostie appartient à l'essence du sacrifice ; c'est de quoi les théologiens ne conviennent pas ; je dis seulement qu'elle appartient du moins à l'intégrité de ce mystère et qu'on ne peut nier que Jésus-Christ ne devienne sur l'autel une véritable victime, puisqu'il s'y met dans un état essentiellement destiné à cette consomption. On ne peut disconvenir que cet Homme-Dieu ne soit un parfait holocauste, puisqu'il se consume dans le corps de ceux qui l'immolent, et que par l'usage de la communion il perd entièrement l'être qu'il avait reçu par la vertu de la consécration.

C'est ainsi qu'il est véritablement sacrifié sur l'autel, non comme sur la croix, d'une manière sensible et sanglante, mais d'une façon invisible et secrète. C'est ainsi qu'il présente à son Père un sacrifice de louange et qu'il lui rend un honneur infini; c'est ainsi qu'il remplit excellemment la fonction de son sacerdoce, et qu'à raison de sa personne divine hypostatiquement unie à la nature humaine, il communique à son offrande une si grande valeur, qu'on peut dire qu'elle paie Dieu de tout ce que nous lui devons.

Que devons-nous à Dieu, ou plutôt que ne lui devons-nous pas? Nous lui devons de grands hommages à cause de ses perfections qui sont infinies ; nous lui devons de grandes reconnaissances à cause de ses bienfaits qui sont inestimables; nous lui devons de grandes satisfactions à cause de nos péchés qui sont énormes ; nous lui devons enfin de grandes prières à cause de nos besoins qui sont innombrables ; mais nous ne pouvons pas de nous-mêmes nous acquitter de tous ces devoirs. Jésus-Christ nous en donne le moyen toutes les fois qu'il s'immole sur nos autels : car, enfin, nous n'avons qu'à présenter à Dieu cette adorable victime ; nous n'avons qu'à lui faire cette précieuse offrande qui est d'un poids infini; nous n'avons qu'à lui offrir par le ministère des prêtres ce Verbe divin qui est le seul objet de ses complaisances éternelles, et nous lui paierons toutes nos dettes, nous satisferons à toutes nos obligations, nous lui donnerons même, si je l'ose dire, plus que nous ne lui devons, et plus que nous ne lui demandons.

Jugez de là, prêtres du Nouveau Testament, quelle est la dignité de votre ministère et l'excellence de votre état, puisque vous avez l'honneur, par le caractère que vous portez, d'offrir à Dieu des sacrifices qui l'honorent et qui lui plaisent infiniment. Vous avez la gloire de produire le Verbe divin par la fécondité de votre parole, et de participer ainsi non-seulement à la fécondité de la sainte Vierge, mais encore à celle du Père éternel. Vous avez l'avantage de sacrifier un Dieu à un Dieu, et de vous nourrir de ce même Dieu que vous produisez et que vous immolez. Ne faut-il pas que la sainteté de vos mœurs réponde à celle de vos fonctions, et que repus ainsi de la Divinité, vous deveniez tout divins. Si les prêtres de l'ancienne loi, qui ne présentaient à Dieu que le sang des moutons et des taureaux, devaient se purifier par tant de cérémonies légales, pour

être dignes de s'approcher de leurs autels et d'offrir leurs victimes, quelle doit être votre pureté et votre sainteté, puisque tout ce qu'il y a de sacré dans la religion vous est confié, et que par la dignité suprême de votre sacerdoce, vous avez le bonheur inestimable, non-seulement de présenter au Père éternel son propre Fils, et de lui faire par ce moyen une offrande proportionnée à sa grandeur infinie, mais encore de vous rassasier du même Dieu qui s'immole par votre ministère, et qui fait de son propre corps et de son propre sang votre solide viande et votre délicieuse boisson?

Pesez les fortes raisons qui vous engagent à sacrifier tous les jours, et ne permettez point que l'intérêt temporel se mêle avec des motifs si divins. Comme votre vie se passe presque toute auprès des autels, il est juste qu'elle se tire du fruit qui revient de ces mêmes autels, et j'ajoute que les fidèles sont obligés en rigueur de justice de subvenir à votre subsistance, et de payer abondamment le soin que vous prenez d'offrir pour eux vos sacrifices. Mais il faut que vous agissiez par des considérations plus élevées que celles de la terre; comme votre ministère est tout divin, vous ne devez l'exercer que par des intentions toutes divines. Ne seriez-vous point indignes du caractère que vous portez et du rang que vous tenez dans l'Eglise, si l'attrait de quelque profit temporel vous portait à faire du corps et du sang de Jésus-Christ un abominable trafic, un exécrable commerce? Vous ne devez point vous proposer d'autres fins dans vos sacrifices, que d'apaiser la justice de Dieu et d'ouvrir les trésors de sa miséricorde sur les besoins de l'Eglise, et particulièrement sur les nécessités de la personne pour qui vous célébrez de si grands mystères.

Mais, bien que le sang de la victime que vous immolez soit d'un prix infini, et qu'une de vos messes puisse par elle-même suffire pour une infinité d'âmes qui l'entendent ou qui l'appliquent, il faut néanmoins observer que le fruit qui revient de chaque sacrifice est limité, et que c'est ainsi que Dieu l'a déterminé pour vous imposer l'obligation de sacrifier tous les jours, et d'impétrer par le nombre de vos offrandes ce qu'une seule ne saurait obtenir. Considérez donc, je ne dis point le mal que vous faites, mais le bien que vous ne faites pas, quand vous manquez un jour à sacrifier : vous dérobez à Dieu le plus grand honneur qu'il puisse recevoir, vous refusez à l'Eglise le plus important office que vous lui puissiez rendre, vous ôtez aux âmes du purgatoire les plus doux soulagements qu'elles puissent espérer dans la violence de leurs peines, vous frustrez enfin les pécheurs et les justes des grâces les plus efficaces et les plus fortes qui puissent opérer la conversion de ceux-là et la persévérance de ceux-ci.

Toutes ces considérations sont de puissants motifs qui vous portent, messieurs, à préférer les fonctions de votre sacerdoce à toutes les autres occupations de la vie, à rompre tous les obstacles qui vous empêchent d'offrir chaque jour vos sacrifices, à célébrer enfin vos saints mystères avec toute la ferveur de votre zèle, avec toute la sainteté de vos intentions, avec toute la pureté de vos consciences.

Voilà, mes frères, ce que le Sauveur fait à la messe par le ministère des prêtres; voyons ce que nous y devons faire, pour coopérer avec lui à la sanctification de nos âmes. Voilà combien éminemment il y procure la gloire de Dieu, et combien efficacement il y négocie le salut de l'homme. C'est le grand motif de notre dévotion, et si jamais nous sommes obligés d'entrer en quelque sentiment de piété, c'est particulièrement lorsque nous assistons à ce divin sacrifice, qui est le mystère de la religion le plus auguste, le plus profond, et, comme parle saint Chrysostome, le plus impénétrable et le plus étonnant. Mais venons à la pratique, et c'est la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Que devons-nous faire pendant le sacrifice que le Sauveur offre pour nous à l'autel?

Nous devons à Jésus-Christ, pendant qu'il s'immole pour nous à l'autel, deux sacrifices : un sacrifice intérieur, un sacrifice extérieur. Le premier est le sacrifice de notre esprit et le second le sacrifice de notre corps. Il faut sacrifier notre esprit par l'attention que nous devons apporter à cette action auguste, et par l'application que nous devons faire de nos pensées sur l'excellence des mystères qui s'y passent. Il faut sacrifier notre corps par des actes sensibles de religion et de piété, comme par de profondes adorations, par de ferventes prières et par des postures conformes à la sainteté des cérémonies qui s'observent.

Mais comment offrons-nous ces deux victimes? le démon n'y a-t-il pas plus de part que Jésus-Christ? Car, pour commencer par le sacrifice de l'esprit, au lieu de consacrer nos pensées à Dieu, et de nous appliquer sérieusement à la considération des choses mystérieuses qui se passent à l'autel, et qui ravissent en admiration ceux qui les méditent et qui les pénètrent, on se donne la liberté de songer à tout autre chose; nous aurons entendu quelquefois une messe tout entière sans faire seulement une élévation de notre cœur vers Dieu; nous aurons fait de longues prières sans aucune réflexion à nos paroles; nous aurons interrompu nos saints exercices par mille distractions volontaires. Mais ce n'est pas tout le dérèglement de notre esprit dans le temps du saint sacrifice. On y pensera quelquefois à des choses abominables, on se mettra devant les yeux une intrigue d'amour, une partie de débauche, un dessein de vengeance, un projet d'ambition, un ouvrage d'iniquité, un moyen d'exécuter quelque entreprise criminelle, ou de contenter quelque désir infâme!

C'est l'abomination que Dieu fit voir au prophète Ezéchiel dans la personne de ceux qui s'entretiennent en de mauvaises pensées,

lorsqu'ils sont dans le temple et qu'ils assistent au sacrifice : *Et ecce omnis similitudo reptilium et animalium abominatio.* Aurait-on cru qu'il y eût de si monstrueuses figures et de si difformes images dans nos églises et sur nos autels? A voir la contenance des chrétiens pendant la messe, vous diriez qu'ils sont intérieurement occupés en de profondes méditations, en de saints exercices. Mais il ne sort bien souvent de leur esprit vagabond et de leur imagination lascive que des reptiles affreux et des animaux immondes, c'est-à-dire, des pensées impures et d'horribles objets dont ils se repaissent : *Et ecce omnis similitudo reptilium et animalium abominatio.*

Quoi! malheureux, vous osez porter le crime jusque sur le trône de la sainteté, vous osez songer à des choses impures dans le sanctuaire de la pureté, dans le sein de la pudeur, devant l'image de la Vierge qui en rougit, à l'aspect du crucifix qui en sue, et, ce qui est encore plus insolent et plus impie, à la vue du Verbe incarné qui est présent et qui voit tout ce qui se passe dans votre cœur, pour le manifester un jour à toute la terre et vous couvrir d'une confusion éternelle, lorsque de cet autel où sa miséricorde arrête son ressentiment il montera sur le trône de sa justice, et changera cette qualité de sacrificateur et de victime en celle de juge et d'exterminateur.

Quoi! les anges, qui sont de purs esprits, n'ont pas assez de mérite pour se présenter devant cette divine face, et vous aurez l'insolence d'y paraître avec tant d'impureté! Le Père éternel ne trouvant point de victime dans le monde assez parfaite pour être sacrifiée à sa gloire, engage son propre Fils à faire lui-même cette fonction, et vous allez profaner un si grand sacrifice par vos détestables pensées! Ce divin Agneau qui seul est capable de verser un sang immaculé, et qui seul est digne d'être offert à la souveraine majesté de Dieu, soupire de voir son offrande souillée par vos sales imaginations, et vous ne rougissez pas de votre impudence ni de votre impiété! Vous n'avez pas du moins quelque égard à la sainteté du lieu où vous êtes ni à la dignité du mystère qu'on y célèbre! Vous ne faites pas quelque réflexion sur l'excellence du sacrifice qu'on offre, ni sur le mérite de la personne qui le présente; vous ne considérez pas que c'est un Dieu qui s'immole pour vous et qui se rend lui-même la victime d'un Dieu pour calmer sa justice et pour fléchir sa miséricorde en votre faveur. Vous ne comprenez pas combien vous êtes coupable d'offenser et d'irriter votre suprême juge, dans le même temps que votre divin avocat plaide votre cause et travaille à votre justification. Vous ne songez pas combien vous êtes malheureux de commettre de nouveaux crimes et de mériter de nouvelles peines, dans le même lieu où votre Sauveur offre un sacrifice d'expiation et de satisfaction pour effacer vos péchés et vous décharger de vos dettes. Mais n'appréhendez-vous pas, enfin, de voir dans le temple que vous avez ainsi profané le même prodige qui se fit dans la salle où l'impie Balthazar profanait les vases sacrés et les faisait servir à ses abominables festins? Une main étonnante parut visiblement et grava sur la muraille la mort de ce prince. Si la même chose ne se fait pas sensiblement sachez qu'il y a du moins une main invisible qui écrit la sentence de votre condamnation, et qui vous apprend que vous ne verrez jamais la gloire de Dieu : *Iniqua gessit in terra sanctorum, et non videbit gloriam Domini.*

Je ne parle pas ici contre ces âmes innocentes à qui, malgré leurs bonnes intentions, il vient de mauvaises pensées dans le temps de la messe et dans la ferveur même de leur dévotion. Mais comme leur cœur ne consent point au mal qui leur vient dans l'esprit, et que, bien loin d'y trouver du plaisir, elles en ont de l'horreur, elles ne doivent point s'en mettre en peine, ni pour cela discontinuer l'exercice de leur piété. Je parle seulement contre ces âmes criminelles qui viennent à l'Eglise tout occupées de leurs affaires et tout agitées de leurs passions, qui pendant le saint sacrifice donnent la liberté à leur esprit de s'entretenir indifféremment de toutes choses et d'admettre volontairement les pensées les plus profanes et les moins honnêtes. Ah! qui peut comprendre combien ces pensées sont abominables dans ces circonstances? Car, enfin, si dans ces précieux moments consacrés par tant de mystères les pensées les plus indifférentes sont coupables, si les distractions les moins volontaires sont vicieuses, et s'il n'est permis de songer qu'à des choses pieuses et saintes, quelle abomination sera-ce d'appliquer son esprit à des objets que la conscience ni la pudeur ne souffrent en aucun temps ni en aucun lieu? C'est une loi reçue de toutes les nations et gravée sur le frontispice des temples même consacrés au culte des idoles, qu'il faut traiter saintement les choses destinées à de saints usages : *Sancta sanctę.* Non-seulement les prêtres pendant qu'ils offrent le sacrifice, mais encore tous les fidèles pendant qu'ils assistent à ce mystère, doivent recevoir cet avis que les païens donnaient à leur sacrificateur pendant qu'il immolait sa victime : *Hoc age.* C'est l'action la plus importante et la plus auguste que vous ayez à faire; appliquez-y tout votre esprit et ne songez point à d'autre chose.

Ah! mes frères, que ne produirait point dans votre cœur une messe entendue avec toute l'application de votre esprit, avec une parfaite connaissance des cérémonies qu'on y garde, avec une profonde contemplation des mystères qu'on y célèbre? Que de beaux sentiments, que de saintes affections et que d'admirables changements ne produirait-elle point dans votre âme? Que vous y verriez de merveilles, et que vous en retireriez d'avantages! Vous y verriez le ciel descendre sur la terre et faire de ce monde misérable un séjour bienheureux. Vous y verriez, par les yeux de votre foi, cet Homme-Dieu qui fait la souveraine félicité des hommes et des anges; vous y verriez son côté ouvert pour

vous y recevoir, et y découvrir, par la profondeur de sa blessure, la profondeur impénétrable de son amour ; vous y verriez le sang couler de cette plaie et se verser dans le calice, pour être votre boisson et votre remède ; vous iriez puiser dans cette divine source tous les dons surnaturels, et non-seulement les grâces nécessaires, mais encore les surabondantes ; vous en reviendriez tout remplis de Dieu, tout pénétrés de son esprit et tout embrasés de son amour ; vous ne songeriez plus à la terre, et vous porteriez toutes vos pensées dans le ciel, que vous regarderiez déjà comme votre bienheureuse patrie et comme votre demeure éternelle.

Mais d'où vient que vous n'en retirez aucun de ces avantages, que vous n'y remarquez aucune de ces merveilles, et que vous en revenez toujours avec les mêmes ténèbres, les mêmes langueurs, les mêmes vices et les mêmes dérèglements? D'où vient qu'une maîtresse, au retour de l'église, querelle sa servante pour une bagatelle, quelquefois avec plus de fureur qu'auparavant? D'où vient qu'un mari, au retour de la messe, s'emporte contre sa femme avec plus de violence qu'il n'avait accoutumé de faire? D'où vient qu'un impudique, après avoir assisté à ce divin sacrifice, qui a singulièrement la vertu d'éteindre le feu criminel, brûle toujours d'une flamme impure et retourne dans son infâme commerce avec plus d'impétuosité que jamais? En un mot, chrétiens, d'où vient qu'il y a tant de corruption dans vos mœurs, et que le sang précieux qui coule pour vous depuis si longtemps sur nos autels n'opère rien pour la sanctification de vos âmes? Est-ce qu'il a moins d'efficacité que dans les premiers siècles de l'Eglise, dans lesquels il faisait tant de vierges et tant de martyrs? Non, sans doute; mais c'est que vous n'en faites aucun état. C'est un remède qui a une vertu infinie, mais qui vous devient inutile, parce que vous le méprisez. Si vous allez à la messe, ce n'est que par une cérémonie purement extérieure dont vous ne tirez aucun profit: ce n'est point par un principe de religion, ni par un mouvement de piété. Vous ne savez pas même ce qui se passe dans cet auguste sacrifice, et vous ne prenez pas le soin de vous en instruire. C'est l'action la plus importante qui se fasse dans le monde, et c'est néanmoins celle qui se fait avec le plus d'indifférence. Vous n'y apportez aucune attention, et si vous y êtes quelquefois présents de corps, vous en êtes toujours absents d'esprit. Tellement que vous ne pouvez pas vous flatter d'avoir assisté à ce divin sacrifice, puisque vous en avez été absent par la principale partie de vous-mêmes; car, enfin, ce n'est pas à la messe que votre esprit a été présent, c'est à votre famille, à votre procès, à votre jeu, à votre chasse, à vos plaisirs, à vos divertissements, à vos affaires.

Après cela vous oserez dire que vous avez assisté à la messe, et que vous avez satisfait à l'obligation que l'Eglise vous impose de l'entendre! Sachez que vous vous trompez, et que l'intention de l'Eglise n'est pas que vous soyez présents à la messe seulement comme les murailles et les piliers, sans aucune application d'esprit et sans aucun sentiment de piété. Comme vous êtes essentiellement composés de corps et d'esprit, ce n'est pas assez pour assister à la messe d'y apporter la présence du corps, si vous n'y ajoutez point celle de l'esprit. C'est un double sacrifice que vous devez à Jésus-Christ, dans le même temps que cet Homme-Dieu s'immole pour vous à l'autel, et si vous manquez à ce double devoir, vous n'observez point la loi qui vous est prescrite. Si vous n'apportez à la messe qu'une assistance purement extérieure, et si votre esprit s'occupe de tout autre chose que de ce qui regarde cet auguste mystère, vous ne faites pas un acte de religion, mais vous commettez un péché de désobéissance : vous transgressez le commandement de l'Eglise dans la matière de la religion la plus importante, et comme vous ajoutez ce péché à vos autres désordres, il ne faut pas s'étonner si, au lieu d'apaiser la justice de Dieu par le sacrifice de son Fils, vous l'irritez davantage. Il ne faut pas trouver étrange, si, au lieu de vous sanctifier à la messe, qui est la source de la sainteté, vous en revenez plus coupables, plus déréglés, plus ambitieux, plus intéressés, plus attachés à vos plaisirs, plus assujettis à vos sens et plus tyrannisés par vos passions que jamais. Hélas! quand vous convertirez-vous, si ce n'est point dans un temps où le sang de Jésus-Christ demande votre conversion avec plus de force? N'êtes-vous pas tombés dans l'endurcissement du cœur, et ne portez-vous point déjà le caractère de la réprobation, puisque ce qu'il y a de plus fort dans le christianisme pour opérer votre changement ne produit en vous aucun effet, et vous laisse toujours dans votre malheureux état.

Voilà ce qui regarde le sacrifice de votre esprit. Voyons comment vous offrez le sacrifice de votre corps. C'est une seconde victime que vous devez ajouter à celle qui s'immole pour vous à l'autel. J'ai présupposé que le sacrifice de la Messe représente par son institution le sacrifice du Calvaire, et que le Sauveur offre tous les jours à l'autel le même sang qu'il offrit sur la croix. Toutes les fois, dit l'Apôtre, que vous célébrerez le mystère de l'Eucharistie, vous renouvellerez la mort du Seigneur : cet Homme-Dieu se remettra dans l'état de sa Passion, il vous rappellera le souvenir de ses peines, et si dans l'hostie consacrée il paraissait visiblement à vos yeux, vous le verriez couronné d'épines et couvert de plaies : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (I *Cor.* XI.). Quelle conformité y a-t-il entre votre corps et le sien? Dans le même temps qu'il vous représente le sien crucifié et sacrifié, vous ne songez qu'à traiter le vôtre mollement et délicatement : vous paraissez à l'église, non comme lui couronné d'épines et couvert de plaies, mais couronné de fleurs et tout embaumé de parfums : vous y cherchez la place la plus commode, la posture

la plus aisée, la messe la plus courte. En un mot, vous ne voulez point vous faire la moindre violence, ni vous imposer aucune rigueur à la vue de ce Dieu qui vous exprime ce qu'il a souffert pour vous à la croix et ce qu'il endurerait encore derechef à l'autel, si l'état de sa gloire le pouvait rendre sensible à la douleur. Mais si vous refusez ainsi de participer à l'amertume de son calice et de sa passion, n'espérez pas de participer au fruit de son sacrifice et de son sang. Si vous n'exprimez pas sur vous quelqu'un de ses traits, et si vous ne portez pas sur vos membres quelque vestige des clous qui lui percèrent les mains et les pieds, ne présumez point d'être du nombre de ceux qu'il a choisis et qu'il a prédestinés à sa gloire, puisque votre bonheur éternel est fondé sur la ressemblance que vous aurez avec cette Personne divine, qui est le modèle des élus et qui vous est proposée pour être la règle de vos mœurs.

Saint Ambroise rapporte qu'un page d'Alexandre, pendant que ce prince offrait un sacrifice à son idole, aima mieux se laisser brûler le bras par un charbon ardent qui était tombé dans sa manche que d'interrompre le sacrifice pour se délivrer de ce tourment. Néanmoins on ne sacrifiait qu'à une statue qui était indigne de ce culte et qui n'était pas capable de reconnaître cet honneur qu'on lui rendait. Mais pendant que nous sacrifions à notre Dieu, et que nous lui sacrifions un Dieu crucifié, il semble que vous ayez peur de cette croix qui fait le principal appareil du sacrifice. Vous avez de la peine d'assister à cette action divine, vous vous en absentez pour la moindre incommodité, et, lorsque vous y assistez, c'est avec le plus de mollesse que vous pouvez. Vous n'y voulez rien endurer, quoiqu'on vous y représente ce que votre Sauveur a souffert pour vous et si les cérémonies divinement instituées vous paraissent un peu longues, vous tombez dans l'indévotion, dans l'ennui, dans l'impatience et dans le murmure. Loin de nos autels ces âmes délicates qui ne sont point disposées pour offrir le sacrifice, ni pour en recevoir le fruit, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec la victime que nous immolons, et qu'au lieu d'exprimer sur leur corps la mortification de Jésus-Christ, conformément à l'avis de l'Apôtre, elles portent la mollesse du monde : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* (II *Cor.* IV.)

Ce n'est pas assez : non-seulement on porte la délicatesse, mais encore l'orgueil sur nos autels. Voyez avec quelle fierté on entre dans nos Eglises, où d'abord on devrait être saisi d'effroi par la redoutable présence de la majesté suprême qui réside en ces lieux augustes. Mais comment est-ce qu'on assiste au saint sacrifice ? On fait difficulté d'y fléchir les genoux et l'on y voit des hommes qui, par une impertinente vanité, se font je ne sais quel honneur imaginaire de se tenir debout presque durant toute la messe, avec un front sourcilleux, une contenance élevée, une posture arrogante, un maintien effronté. Ne peut-on pas leur dire : *Quid superbis, terra et cinis?* Comment osez-vous paraître avec cet air orgueilleux et insolent auprès de votre Dieu, devant qui vous n'êtes qu'un peu de terre et de cendre ? mais comment osez-vous entrer en des sentiments de présomption et de vanité à la vue d'un Dieu humilié, d'un Dieu anéanti, d'un Dieu qui se met dans cet état d'humiliation et d'anéantissement pour confondre votre orgueil et vous apprendre l'humilité ?

J'ai parlé dans un autre discours contre ces femmes ambitieuses et mondaines qui paraissent dans nos temples avec des ajustements si profanes, qui portent plus de parures sur leurs corps qu'il n'y en a sur nos autels, et qui ne rougissent pas d'assister à nos saints mystères avec des bras nus, des épaules à demi découvertes, des visages fardés, et mille filets artificieux qu'elles tendent aux âmes pour les perdre dans le même lieu où Jésus-Christ s'immole pour les sauver. Je ne rappelle pas ici, mesdames, ce que j'ai dit sur ce sujet. Mais voyez encore une fois les maux que vous causez : ne craignez-vous point le même supplice qui réduisit en cendres les enfants d'Aaron, pour avoir porté jusque dans le sanctuaire un feu étranger ? Ce feu étranger, dit le grand évêque de Nole, n'est autre que celui que vous allumez ici dans les cœurs. N'avez-vous pas honte de faire de votre corps une victime à l'impureté sur les mêmes autels où l'on sacrifie le Fils d'une Vierge ? Il immole sa chair pour effacer les péchés, et vous embellissez la vôtre pour en faire commettre de nouveaux. C'est en vain que nous prêchons ici son Evangile pour inspirer la pureté des mœurs dans l'âme des fidèles : si vous ne paraissez point dans nos temples avec plus de modestie et plus de pudeur, nous ne ferons rien avec tout notre zèle, vous détruirez tout ce que nous bâtirons pour l'éternité, et vous causerez même plus de ruine que nous ne ferons de profit. Que pouvez-vous espérer de votre propre salut, si vous contribuez ainsi à la damnation de vos frères, et que ne devez-vous pas craindre de la colère de Jésus-Christ au jour de sa fureur, si vous rendez ainsi son incarnation, sa mort, ses mystères et ses grâces inutiles? Respectez du moins la sainteté de nos temples, la dignité de nos mystères, la majesté de nos cérémonies et la pureté des personnes consacrées au culte des autels. C'est principalement en faveur de ces personnes sacrées que saint Paul commande à toutes les femmes de ne paraître jamais dans nos églises que très-modestement habillées.

Que dirai-je contre ceux qui ont l'impudence de parler, de rire, de cajoler à la messe ? Ce désordre ne commence pas en ce siècle. Saint Chrysostome l'a remarqué dans son temps et l'a censuré par de fortes invectives qui partaient de son éloquence et de sa piété. Où croyez-vous être, mes frères, disait-il avec de justes sentiments d'indignation et

de zèle? Pensez-vous que nos autels soient des théâtres, que nos sacrifices soient des jeux et que nos mystères soient des fables : *Numquid ista theatrica sunt ?* Quand est-ce que vous serez dans la modestie, dans le recueillement et dans le silence, si vous ne l'êtes point dans un lieu si digne de vénération, d'étonnement et d'horreur : *Quando isti ridere desinent qui in horroris loco rident ? quando abstinebunt a nugis qui orationis tempore loquuntur ?* Quand mettrez-vous fin à vos impertinences, à vos coquetteries, à vos dissolutions, si vous y persévérez en un temps où l'on traite des choses les plus importantes, les plus sérieuses et les plus divines, c'est-à-dire, de tout ce qui regarde la gloire de Dieu, le salut des hommes, la justification des pécheurs, la sainteté des justes, la délivrance des âmes qui souffrent les peines du purgatoire et l'honneur des saints, qui par le crédit qu'ils ont dans le ciel peuvent efficacement nous procurer tous les secours de la grâce?

Quid facis, ô homo? dit éloquemment saint Chrysostome. *Agnus Dei pro te immolatur, sacerdos pro te angitur, ignis spiritalis ex sacra mensa refulget, sanguis in tuam purificationem ex sacro latere hauritur, et non confunderis ?* Que faites-vous, mon frère, quand vous assistez à la messe? L'Agneau de Dieu s'immole pour vous à l'autel, le prêtre au nom de l'Eglise est en prière pour votre salut, le feu sacré sort de la sainte table pour entrer dans votre cœur, on vous propose le corps de votre Sauveur pour être la nourriture de votre âme, et l'on puise de son côté percé le sang qui doit servir à votre sanctification pour le verser dans le calice et l'offrir à la souveraine majesté de Dieu, en sacrifice d'expiation et d'impétration. Dans ces précieux moments quelles sont les pensées de votre esprit et les contenances de votre corps? Si vous eussiez été présent au sacrifice qui se fit sur le Calvaire, de quel œil de compassion et de tendresse eussiez-vous regardé Jésus-Christ souffrant et mourant pour vous sur une croix? Il faut maintenant que votre piété soutenue de votre foi vous inspire les mêmes sentiments que vous eussiez conçus pour lors, et fasse dans votre cœur les mêmes impressions, parce que la même victime qui fut pour lors immolée sur la croix est aujourd'hui sacrifiée sur l'autel, et que le Sauveur offre secrètement à la messe, comme j'ai dit, le même sacrifice qu'il offrit sur le Calvaire.

J'observe quatre miracles qui se firent pendant le sacrifice de la croix : le soleil s'éclipsa, la terre s'ébranla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent. Il faut que ces mêmes prodiges se renouvellent dans le sacrifice de l'autel. Il faut premièrement que toutes les lumières de la raison humaine s'éclipsent, et que votre esprit ne soit éclairé que de la foi, pour voir et pour comprendre les mystères ineffables qui se passent à la messe. Il faut secondement que votre corps qui est formé de terre soit ému et soit ébranlé par des impressions sensibles de respect et de crainte. Il faut de plus que la dureté de votre cœur se brise, et que, si vous n'êtes plus insensible que le rocher, vous soyez attendri à la vue de l'Homme-Dieu, qui, tout immortel et tout glorieux qu'il est, s'immole et se détruit en quelque façon lui-même pour exercer en votre faveur la qualité de prêtre et de victime. Il faut enfin que le sépulcre, où le péché vous tient enseveli, s'ouvre, et que vous repreniez la vie de la grâce par la vertu miraculeuse du sang qui se verse pour vous à l'autel, et qui peut opérer la résurrection spirituelle des pécheurs, avec la même facilité qu'il opéra la résurrection corporelle des morts, dans le temps qu'on le répandit sur le Calvaire : *Et monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum qui dormierant surrexerunt* (*Matth.* XXVII).

Pour conclure mon discours, je remarque cette différence entre le sacrifice de la croix et celui de l'autel, que le premier ne se fit qu'une seule fois, et que l'autre se renouvelle tous les jours, pour entretenir par la perpétuité du mystère le feu de votre piété, et vous apprendre l'obligation ou l'importance qu'il y a d'assister à la messe, non-seulement les dimanches et les fêtes, mais encore tous les jours, si vos occupations vous le permettent, et si vous n'y trouvez point de notables empêchements. N'appréhendez point de perdre le temps que vous consacrerez à cette occupation divine, et soyez persuadé qu'il est impossible d'employer une demi-heure plus saintement et plus utilement qu'à cet adorable sacrifice, qui est une source perpétuelle d'où vous pouvez abondamment tirer toutes les assistances de la grâce et toutes les assurances de la gloire, où vous conduise le Père, et le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXXII.

SUR LE MÉRITE DES BONNES ŒUVRES.

Reddet unicuique secundum opera ejus.

Il rendra la récompense à chacun selon le mérite de ses œuvres (*S. Matth., chap.* XVI).

Ces paroles montrent clairement qu'on ne peut obtenir la gloire que par le mérite, et parvenir à la félicité que par le travail. Nous serons récompensés, dit le Sauveur, à mesure que nous aurons travaillé et que nous aurons mérité : *Reddet unicuique secundum opera ejus.* C'est pour cela que Dieu se propose lui-même dans la Genèse comme une récompense qu'il faut gagner : *Ego merces tua magna nimis* (*Genes.*, XV). Et c'est aussi pour ce sujet que la couronne éternelle nous est représentée dans l'Ecriture comme un prix qui ne se donne qu'au mérite : *Sic currite ut comprehendatis* (I *Cor.* IX). Il faut donc mériter la gloire pour la posséder, il la faut acquérir par le travail et l'acheter par le prix des bonnes œuvres. Ainsi le Fils de Dieu, qui est le modèle de notre conduite, quelque droit qu'il eût à la gloire, n'a voulu néanmoins y entrer que par la voie du mérite. Depuis son enfance jusqu'à sa mort il a toujours vécu dans le travail : *In laboribus a juventute mea* (*Ps.* LXXXVII). Mais, bien qu'il

ait tant travaillé pour notre salut, il n'a pas néanmoins achevé cet ouvrage, et nous en a laissé toujours assez pour nous occuper toute notre vie. C'est ce qui nous engage à l'exercice des bonnes œuvres, et c'est à quoi je veux aujourd'hui vous exhorter, après mon recours à la grâce par l'entremise de la Sainte Vierge. *Ave, Maria*, etc.

C'est une hérésie condamnée dans l'Eglise, que le ciel nous est acquis par les travaux de Jésus-Christ, et qu'il n'est plus nécessaire de le mériter par l'exercice des bonnes œuvres. Saint Paul a condamné cette erreur, quand il a dit qu'il remplissait ce qui manque à la passion de son Maître : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi* (*Coloss.* I). Car, encore que le Sauveur nous ait mérité la béatitude par le sang qu'il a versé, c'est néanmoins avec cette condition que nous coopérions à sa grâce et que nous joignions nos efforts aux siens, pour nous rendre bienheureux. Sans cela il n'y a point de salut pour nous, et c'est par cette considération que l'Ecriture sainte nous donne si souvent ces avis salutaires, de veiller, de travailler, de jeûner, de prier sans interruption, d'opérer le bien pendant que nous en avons le temps, d'user de force pour emporter la couronne, qui ne s'obtient que par la violence que nous nous faisons à nous-mêmes.

Toutes ces choses m'obligent d'éclaircir deux grandes vérités de la théologie et de la morale chrétienne. Premièrement, que la félicité ne se donne qu'au mérite, encore qu'on y soit prédestiné par une pure grâce. Secondement, qu'il ne suffit pas de la mériter par quelque bonne œuvre, mais qu'il la faut augmenter par un continuel exercice de vertu.

C'est ainsi que je veux réveiller votre courage, et rallumer votre ferveur dans l'exercice de la piété et dans l'ouvrage de votre salut. Il s'agit d'une couronne éternelle : il est nécessaire de l'acquérir, premièrement par le mérite, et secondement par un continuel surcroît de mérite. Deux grandes vérités qui demandent toutes vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Bien que la félicité ne se donne que par une pure grâce, on ne peut néanmoins l'obtenir que par le mérite.

L'Ecriture parle différemment de la couronne éternelle, et l'appelle tantôt une couronne de miséricorde, et tantôt une couronne de justice. Le prophète la nomme une couronne de miséricorde, quand il dit : *Qui coronat te in misericordia* (*Ps.* CII) ; et l'Apôtre l'appelle une couronne de justice, quand il s'explique de cette sorte : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (II *Tim* IV.). Elle est une couronne de miséricorde, parce que tout ce que nous faisons pour l'acquérir n'a nulle proportion à sa valeur : *Non sunt condignæ, etc.* Elle est une couronne de justice, parce que l'Ecriture nous exhorte à nous en rendre dignes : *Ut digni habeamini in Regno Dei* (III. *Thessal*). Elle est une couronne de miséricorde, parce que, selon le langage de saint Paul (*Rom.* VIII), c'est le sort des saints, qui leur tombe par un extrême bonheur. Elle est une couronne de justice (*Coloss.* I), parce qu'elle est appelée dans l'Evangile (*Matth.* V) une juste récompense du travail que nous prenons pour la mériter. Elle est une couronne de miséricorde, parce qu'elle est un don, comme parle saint Jacques ; mais elle est une couronne de justice, parce que dans la pensée du prophète, elle est un héritage, où l'homme juste, en qualité d'enfant adoptif, a droit en toute rigueur. Elle est une couronne de miséricorde, parce que l'Apôtre, dans l'Epître qu'il écrit aux Romains, la nomme une grâce : *Gratia Dei vita æterna*; mais enfin elle est une couronne de justice, parce que la grâce, par la dignité qu'elle communique à nos actions, fait que nous la méritons et que nous en donnons un prix égal à sa valeur. De sorte qu'elle ne peut nous être refusée, et que Dieu serait injuste, comme parle le même apôtre, s'il ne l'accordait pas à nos bonnes œuvres : *Non est injustus Deus ut obliviscatur operis nostri* (*Heb.* VI).

Mais comment est-ce que des noms si opposés peuvent convenir à cette couronne de gloire? et si Dieu la donne par miséricorde, comment pouvons-nous l'exiger par justice? Elle est une couronne de miséricorde, si nous la regardons dans l'élection de Dieu, qui est purement gratuite et qui se fait, comme dit saint Thomas, sans avoir aucun égard à nos mérites; mais elle est une couronne de justice, si nous la considérons dans l'exécution de ce décret éternel par lequel Dieu prédestine ses élus à la gloire, et veut absolument leur communiquer ce bonheur, mais à des conditions onéreuses : il les veut couronner, et cette volonté qu'il a pour eux est gratuite; mais il les veut couronner à condition qu'ils sortent victorieux des combats où il les engage, et cette volonté, avec cette condition indispensable, est onéreuse.

J'explique cela par une comparaison familière. Si votre maison est en vente, et si plusieurs s'étant présentés pour l'acheter, vous en choisissez un parmi les autres à qui vous la vendez, vous lui faites grâce tout à la fois et vous lui rendez justice. Vous lui faites grâce, parce que vous le préférez dans cette vente à tous les autres qui vous en offrent le même prix, et vous lui rendez justice, parce que vous traitez avec lui et que vous lui donnez votre maison pour une juste valeur. C'est ainsi que Dieu, dans la prédestination de ses élus, leur fait grâce et leur rend justice. Il leur fait grâce, parce que dans un grand nombre d'autres qui le pourraient servir aussi fidèlement qu'eux il les choisit par une faveur singulière pour leur faire part de sa couronne éternelle. Il leur rend justice, parce qu'il leur donne cette couronne pour la récompense de leurs services et pour le prix de leurs travaux.

C'est pour cela que l'Epouse, dans le Cantique sacré, porte deux noms mystérieux. Elle est appelée une fontaine et un puits;

Fons hortorum, *puteus aquarum viventium* (*Cant.* IV). Il y a cette différence entre l'eau d'une fontaine et celle d'un puits, que celle-là se communique d'elle-même et qu'il ne faut que présenter le vase pour la recevoir; mais celle-ci ne se puise qu'avec beaucoup d'industrie et de travail, pour nous faire comprendre que l'essence divine, en laquelle consiste notre souveraine félicité, devient notre possession dans l'éternité par une pure donation d'elle-même et par une acquisition pénible de notre part.

C'est aussi pour ce sujet que le royaume du ciel est comparé tantôt à un trésor et tantôt à une perle : *Thesaurus absconditus*, *pretiosa margarita* (*Mat.* XIII). On ne cherche point le trésor, mais on le trouve par un pur bonheur sans qu'on y songe; au contraire, pour trouver la perle, il la faut chercher soigneusement et la pêcher au fond de la mer avec beaucoup de peine et de péril. Il est ainsi de la gloire. C'est un trésor caché que nous avons heureusement rencontré dans le champ de l'Église, lorsque nous ne faisions aucune diligence pour le chercher; mais en même temps c'est une perle qu'il faut pêcher avec beaucoup de patience et de force à travers les flots des tentations et dans les orages des adversités.

Ainsi les théologiens, dans la prédestination des hommes, remarquent deux volontés de Dieu, l'une gratuite et l'autre onéreuse.

La première nous est clairement signifiée par ces paroles : *Quis prior dedit illi, et retribuetur ei* (*Rom.* I)? Qui l'a gratifié le premier, et qui a fait quelque chose pour son service avant que d'avoir été prévenu de sa grâce? Personne, dit le Fils de Dieu, ne peut venir à moi qu'il n'ait été attiré par mon Père : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus traxerit illum* (*Joan.* VI). Ce divin attrait par lequel nous allons à Dieu, et sans lequel nous ne pouvons faire aucune démarche vers notre souveraine fin, ne marque pas seulement la nécessité de la grâce pour opérer notre salut, mais encore le bienfait de la prédestination, par lequel, ainsi que remarque saint Ambroise, nous allons au bonheur éternel après avoir été premièrement appelés, nous courons après avoir été premièrement poussés, nous aimons après avoir été premièrement aimés, et nous arrivons enfin à l'éternité bienheureuse après y avoir été premièrement destinés par une faveur qui n'est précédée d'aucun mérite de notre part : *Qui ergo veniunt amore ducuntur, dilecti enim sunt, et dilexerunt, quæsiti et quæsierunt* (*Ambr.*, *l.* 2. *de voc. gent.*, *c.* 9).

L'Apôtre raisonne puissamment sur ce sujet et montre clairement que notre élection à la gloire ne vient pas de nous, mais d'une pure miséricorde de Dieu, qui, sans avoir égard à nos œuvres, nous a choisis pour nous élever à ce bonheur inestimable : *Non ex operibus, sed ex vocante.* Et dans le même endroit : *Non est volentis, neque currentis, sed miserentis Dei* (*Rom.* IX) : Ce n'est pas celui qui aspire à la couronne céleste ou qui court pour l'emporter qui l'obtient, mais celui à qui Dieu la donne par une pure libéralité. Et s'expliquant ailleurs plus ouvertement : Mes frères, dit-il, vous avez été gratuitement justifiés par la grâce de votre libérateur : *Justificati gratis per gratiam ipsius* (*Rom.* III). Il vous a sauvés, et ce bien incomparable qu'il vous a fait vient de lui, et nullement de vos mérites : *Gratia enim estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis* : Il vous a choisis de toute éternité et vous a prédestinés pour être saints et pour être bienheureux, avant que vous l'eussiez prévenu de quelque action officieuse et que vous l'eussiez sollicité par quelque bonne œuvre à concevoir pour vous des sentiments si favorables et si avantageux.

Néanmoins il est indubitable que la prédestination à la gloire, bien qu'elle soit gratuite, ne laisse pas d'être onéreuse; bien qu'elle ne présuppose ni le mérite, ni le travail, elle nous engage néanmoins indispensablement à mériter et à travailler, suivant cet oracle de l'Apôtre : *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit* (II *Tim.* II). Personne ne sera couronné qu'il n'ait premièrement combattu.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, répondant à ces deux frères ambitieux qui lui avaient demandé les deux premières places de son royaume, leur dit : Pouvez-vous boire mon calice et participer à l'amertume de ma passion? pour marquer qu'on ne peut parvenir à la joie, sans passer par la douleur, ni obtenir la palme, sans avoir soutenu le combat.

Voyez dans la seconde Épître de saint Pierre (II *Petr.*) à quelles conditions Dieu prédestine ses élus et combien de choses il exige d'eux : car après les avoir assurés qu'il les a choisis et qu'il les a destinés à la participation de sa gloire, il leur ajoute que ce choix et cette distinction qu'il a faite de leurs personnes les engage à une éminente vertu, à une grande foi, à une connaissance parfaite des vérités qui leur sont révélées, à l'abstinence de toutes les choses qui leur sont défendues, à la patience dans toutes les disgrâces qui leur arrivent, à une piété singulière, à une charité qui s'étende jusque sur leurs ennemis, à des entrailles de miséricorde dans toutes les nécessités de leurs frères.

Ce grand apôtre savait bien, comme remarque saint Eucher, que l'élection que Dieu avait faite de leurs personnes ne suffisait pas pour les rendre bienheureux, s'ils n'y ajoutaient leur coopération : *Scivit quod non sufficeret eligentis gratia, nisi invigilaret collaborantis industria* (*S. Euch.*). Ce que saint Augustin explique plus brièvement et non pas moins fortement : *Aguntur ut agant, non ut ipsi nihil agant* (*L.* I *de Cor. et Grat.*, *c.* 2) : La grâce qui les anime et qui opère tout en eux ne leur a pas été donnée seulement pour agir, mais pour les faire agir.

Cette nécessité du mérite, dans l'ouvrage du salut, a donné lieu à plusieurs théologiens d'enseigner que Dieu ne prédestine personne à la gloire ni au supplice, sans avoir prévu

nos bonnes et nos mauvaises actions, conformément à cette parole de saint Ambroise : *Deus neminem damnat antequam peccet, et nullum coronat antequam vincat:* Dieu ne damne personne avant le péché et ne couronne personne avant la victoire.

Il y a néanmoins cette différence entre la justice et la miséricorde, que la justice présuppose toujours le péché pour ordonner le supplice ; mais la miséricorde ne présuppose pas toujours le mérite pour accorder une grâce.

Ainsi, bien que j'avoue que la réprobation du pécheur ne se fait que postérieurement à la prévision de son péché et de son impénitence finale, je maintiens néanmoins, avec saint Thomas, que la prédestination des justes se fait antérieurement à la prévision de leurs mérites et ne suppose nullement la connaissance de leurs bonnes œuvres, qui serve de motif à ce choix avantageux que Dieu fait de leurs personnes, parce que cette élection, comme j'ai dit, est parfaitement gratuite et ne part que d'une pure bonté de Dieu qui, par une singulière bienveillance envers ses élus, veut absolument les rendre bienheureux et les engager par ce moyen à des reconnaissances éternelles.

Seigneur, dit le prophète (*Ps.* XIV), vous leur avez préparé dans le ciel un festin digne de votre magnificence. Mais pourquoi les avez-vous choisis, à l'exclusion de tant d'autres, pour leur faire une si extraordinaire faveur? Est-ce en considération des bonnes œuvres qu'ils devaient faire avant leur justification? Non, sans doute . car ces actions, étant purement naturelles, n'ont aucune proportion à une fin si élevée au-dessus de la nature. Est-ce en vue de leur foi et de leur prompte obéissance à l'Evangile? Non, encore, parce qu'il y a parmi les fidèles un grand nombre de pécheurs et de réprouvés. Est-ce à cause des vertus qu'ils ont pratiquées après leur justification par un principe surnaturel de religion et de piété? Non aussi, parce que ce bon usage de la grâce et de leur liberté est l'effet, et non pas la cause de leur prédestination? Est-ce enfin parce qu'ils n'ont rien fait qui vous déplût et qu'ils n'ont mis aucun obstacle à la bonne volonté que vous aviez pour eux? Nullement, parce que tout cela vient de votre protection et de votre bienveillance en leur endroit. Pourquoi donc, Seigneur? sinon parce qu'il vous a plu les gratifier et les favoriser de la sorte : *Quoniam ita est præparatio tua.* Vous leur avez donné le royaume, parce que ç'a été votre bon plaisir : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (*Luc.*, XII). Vous les avez sauvés, parce que vous l'avez voulu : *Salvum me fecit, quoniam voluit me* (*Psal.* XVII).

D'où saint Jérôme conclut que Dieu nous prédestine gratuitement, et non en vue de nos bonnes œuvres : *Voluntate propria et non ex merito me vocavit.* Sans avoir prévu nos mérites et nos travaux, dit saint Ambroise, il nous prédestine par une pure bonté, qu'il a pour nous, à mériter le bonheur éternel et à travailler pour l'acquérir : *Datur unicuique sine merito, unde tendat ad meritum, et datur ante ullum laborem, unde quisque mercedem accipiat secundum suum laborem* (*Ambr., l.* 2 *de Vocat. gent., c.* 2). Et comme parle saint Augustin, dans le cinquième livre contre Julien : Dieu ne choisit personne qui ait quelque mérite auprès de lui, mais en le choisissant il lui communique le mérite qui le rend digne de lui : *Nullum elegit dignum, sed eligendo fecit dignum.* Ne croyez pas, dit-il, que les élus aient mérité leur élection par quelque action qui ait précédé cette faveur, la grâce leur a servi de mérite : *Gratia est illis omne meritum* (*Aug., l.* 3 *de Cor. et grat.*).

Si bien qu'on peut leur attribuer ce que disait autrefois Cassiodore de ceux que le roi Théodoric avait élevés dans les honneurs : *Pompa meritorum est regale judicium.* Ames prédestinées, le choix que le monarque du ciel a fait de vos personnes est toute la pompe de vos mérites.

Mais encore que Dieu prédestine les hommes à la gloire, sans avoir prévu leurs mérites, il les engage néanmoins indispensablement à mériter cette couronne par l'exercice des bonnes œuvres, et c'est ainsi que la volonté qu'il a de nous rendre bienheureux est tout à la fois, comme j'ai dit, onéreuse et gratuite.

C'est ce que saint Augustin a si bien exprimé, quand il a dit : *Cui autem redderet coronam justus Judex, si non donasset gratiam misericors Pater? aut quomodo ista debita redderentur, nisi prius illa gratuita donarentur* (*Aug., l. de Grat. et lib. Arb., c.* 6): Comment est-ce que Dieu donnerait cette couronne comme juste rémunérateur, s'il n'avait donné le moyen de la gagner comme Père charitable? Comment est-ce que les mérites auraient suivi, si les grâces n'eussent précédé? et comment est-ce que l'homme pourrait prétendre à la gloire par un principe de justice, si Dieu ne lui avait donné ce droit par un principe de miséricorde?

Ainsi la prédestination, bien qu'elle ne présuppose pas nos mérites comme des motifs, les exige néanmoins comme des conditions nécessaires, parce que Dieu, par ce décret antécédent par lequel il nous destine à la gloire, nous donne le moyen de la mériter et nous impose l'obligation indispensable de travailler pour l'acquérir.

Tellement que la véritable marque d'un homme prédestiné est lorsqu'il s'applique à l'exercice des bonnes œuvres et qu'il persévère jusqu'à la mort dans les devoirs de la religion et dans les pratiques de la vertu, parce qu'encore que Dieu ne l'ait point choisi en vue de ces choses, néanmoins, par le choix qu'il a fait de sa personne pour le conduire à la félicité, il l'a nécessairement engagé à ces saintes actions, qui sont les suites et les effets de la prédestination, encore qu'elles n'en soient pas les causes ni les motifs.

Oh! que vous vous trompez, dit saint Jérôme, si vous croyez pouvoir arriver au terme sans passer par la voie et parvenir à la fin sans prendre les moyens! Le ciel est une récompense, il la faut donc gagner par le

travail. C'est une couronne, il la faut donc emporter par le mérite; c'est un port, il faut donc, avant que d'y arriver, traverser les ondes, percer les vagues, essuyer les tempêtes; c'est une montagne dont l'accès est difficile, il faut donc faire effort pour y monter; c'est une place forte qui résiste, il faut donc user de violence pour y entrer.

Voilà, messieurs, l'indispensable nécessité du mérite dans l'ouvrage du salut solidement établie sur le témoignage de l'Ecriture et sur la doctrine des Pères et des théologiens. Dieu vous a promis la félicité, mais avec cette condition que vous la méritiez, afin que vous ayez éternellement l'honneur et le plaisir d'avoir contribué à votre bonheur et d'avoir coopéré à votre gloire.

Vous demandez peut-être ce que j'entends par le mérite? Je réponds que c'est une bonne œuvre faite en grâce par un motif surnaturel. De sorte que trois choses doivent concourir au mérite : il faut, premièrement, que l'action soit bonne, ou du moins qu'elle ne soit pas mauvaise en elle-même, ni défendue par quelque précepte positif; secondement, il faut qu'elle soit faite en état de grâce, car, comme dit l'Apôtre, quand vous donneriez tous vos biens aux pauvres et que vous passeriez toute votre vie dans les exercices les plus saints de la religion, si vous n'avez point la charité, du moins habituelle, c'est-à-dire, la grâce sanctifiante, vous ne méritez rien pour l'éternité; troisièmement, il faut qu'elle soit accompagnée d'une bonne intention, c'est-à-dire qu'il faut se proposer une bonne fin et ne pas agir par vanité, ni par caprice, ni par le mouvement d'une passion déréglée, ni par la seule considération d'un intérêt temporel, mais par un véritable désir de plaire à Dieu, ou par un motif surnaturel de quelque vertu chrétienne, comme de la foi, de l'espérance ou de la charité.

C'est ainsi qu'une action peut être méritoire et digne de la vie éternelle. Agissez toujours de cette sorte, et non-seulement vous mériterez la gloire, mais encore vous l'augmenterez infiniment; vous ajouterez couronne sur couronne. Non-seulement vos bonnes œuvres, comme la communion, la prière, l'aumône et le jeûne, mais encore vos actions les plus indifférentes, les plus communes et les plus naturelles, comme le sommeil, le repas, le divertissement et le jeu, animées de cet esprit de religion, produites par ce principe de charité et faites par rapport à cette fin, seront toutes surnaturelles, toutes divines et toutes méritoires.

Ah! que les hommes qui sont si intéressés connaissent mal leurs véritables intérêts, et qu'ils savent mal le secret de s'enrichir, dans le désir ardent qu'ils ont d'être riches! car, enfin, s'ils conservaient la grâce sanctifiante et s'ils agissaient par un bon motif, ils amasseraient des richesses immenses pour l'éternité, ils entasseraient trésor sur trésor, tout le cours de leur vie serait une perpétuelle semence de bénédiction, dont la moisson irait un jour jusqu'à l'infini, et de tant de moments qui composent leurs années il n'y en aurait presque pas un qui ne leur produisît une nouvelle couronne mille fois plus précieuse que celles qui brillent sur les têtes des monarques.

Mais parce qu'ils vivent dans l'état du péché mortel, dans lequel on ne peut rien mériter pour le ciel, quand même on endurerait le martyre; parce qu'ils agissent toujours pour le monde et jamais pour Dieu; parce que l'ambition, l'avarice ou le plaisir des sens est le principe de tous leurs mouvements, et qu'ils n'ont point d'autre fin dans toutes leurs opérations, que d'avoir de l'argent ou d'acquérir de la réputation, ou de jouir de quelque satisfaction sensible, ils ne font point d'action digne de la vie éternelle, et se trouvant à la mort sans mérite, ils seront toute l'éternité sans récompense.

Vous prétendez, dites-vous, opérer votre salut par l'observation des commandements, et mériter la gloire par l'exercice de quelques bonnes œuvres. Mais vous n'avez pas cette noble ambition de croître en mérite, ni d'acquérir un sublime degré de bonheur et de gloire. Vous êtes content d'une vertu médiocre, et vous n'aspirez pas à une éminente sainteté, trop heureux, dites-vous, si vous pouvez mériter une place dans le ciel, quand elle serait du dernier rang. Ainsi, vous ne voulez faire que ce qui est de nécessité pour votre salut, et vous ne songez pas à ce qui est de surérogation. Voyons combien cette disposition est dangereuse au salut, et le grand péril qu'il y a de n'arriver jamais au séjour des bienheureux, si vous ne tâchez pas d'y posséder un sublime rang par un continuel exercice des bonnes œuvres. Non-seulement il faut mériter la gloire, comme j'ai montré, mais il faut encore l'augmenter par un perpétuel surcroît de mérite comme vous allez le voir.

SECONDE PARTIE.

Quelque droit qu'on ait acquis à la félicité par l'exercice des bonnes œuvres, il faut néanmoins, pour ne pas s'exposer au danger de la perdre, l'augmenter par un continuel surcroît de mérite.

On n'a point cette belle passion de s'agrandir dans la gloire; on songe plus à devenir grand sur la terre qu'à devenir grand dans le ciel, et pour montrer qu'on estime plus les biens périssables que les biens éternels, on a pour ceux-là une avidité insatiable, et l'on ne sent pour ceux-ci presque nulle ardeur. En un mot, on est ardent et vigoureux en tout ce qu'on entreprend pour le monde; il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu où l'on se montre tiède et languissant.

C'est ainsi qu'on contracte cette langueur si pernicieuse à la vie spirituelle et si condamnée dans l'Ecriture sainte, car, comme on n'est à Dieu qu'à demi, et qu'on veut se partager entre Jésus-Christ et le monde, on tombe dans cet état languissant et tiède, où l'on n'est ni froid ni chaud, où l'on n'est ni mort ni vif; état si dangereux

pour le salut, que je ne sais s'il y en a de plus périlleux, et s'il ne vaudrait pas mieux pour nous se déclarer ouvertement contre Dieu, que d'entrer dans cette neutralité où l'on n'est d'aucun parti, où l'on balance entre Jésus-Christ et le monde, entre le ciel et la terre, entre la grâce et le péché, entre la vie et la mort, entre le paradis et l'enfer.

Plût à Dieu, c'est ainsi que Dieu parle dans l'Apocalypse, plût à Dieu que tu fusses ou tout feu, ou tout glace. Mais parce que tu n'es ni l'un ni l'autre, sache que je ne puis te digérer ni te souffrir; ta tiédeur me provoque au vomissement, et m'oblige de te rejeter sans jamais te reprendre : *Utinam frigidus esses aut calidus; sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* (*Apoc.*, III). Ta langueur est une fièvre lente, à laquelle il n'y a point de remède; c'est une maladie mortelle que tu ne sens pas, et comme tu ne songes pas même à ta guérison, ta mort est inévitable, après laquelle il n'y a plus de ressource à la vie.

Nous voyons de grands pécheurs devenir de grands pénitents, et passer d'une froideur extrême dans une extraordinaire ferveur. Mais l'expérience montre qu'une âme dévote et fervente, après qu'elle est devenue tiède et languissante, bien loin de rallumer son zèle et de reprendre sa première vigueur, s'affaiblit et se refroidit de jour en jour.

On n'arrive pas d'abord à l'impiété, on commence par la froideur dans l'exercice de la religion. Une dévotion ardente ne s'éteint pas dans un instant. Elle perd peu à peu quelque degré de sa chaleur et, dans la suite du temps, elle se glace tellement, qu'elle tombe dans une extrême dureté, et qu'enfin elle devient insensible à toutes les atteintes de la grâce, à tous les attraits de la gloire, à tous les motifs de la piété.

Vous savez que la négligence, dans l'économie du bien temporel, appauvrit les plus riches maisons, et vous ne pouvez pas ignorer que la négligence, dans l'économie du bien spirituel, ruine les plus saintes âmes.

Cette négligence dans l'ouvrage du salut vient de ce qu'on s'imagine qu'après avoir mérité le ciel par quelque bonne œuvre, on peut se donner du repos. Pourvu qu'on ne fasse point de mal, on ne se croit pas obligé de faire beaucoup de bien, et pourvu qu'on s'acquitte de ce qui est d'obligation ou de commandement, on ne se met point en peine de ce qui est de perfection ou de conseil.

Mais apprenez aujourd'hui qu'il ne suffit pas, pour assurer votre salut, de mériter la gloire par l'observation de la loi, mais qu'il la faut encore augmenter par un continuel exercice de vertu.

C'est une doctrine que j'estime fort probable, que Dieu n'a pas seulement prédestiné les saints à la gloire, mais à un certain degré de gloire, où par un secret enchaînement de grâces efficaces, ils sont arrivés. Tellement que si quelqu'un d'eux se fût contenté de faire ce qui était d'obligation étroite, et qu'il n'eût pas prétendu croître en mérite pour arriver à ce degré de bonheur, où Dieu l'avait destiné, son salut aurait été en danger, et d'un grand saint, il serait devenu peut-être un grand réprouvé, parce qu'en ne répondant pas au dessein élevé que Dieu avait sur lui, et négligeant le moyen qui lui était présenté pour arriver à cette fin sublime, il aurait mérité d'être privé de ces grâces choisies, qui ne sont accordées qu'aux élus et sans lesquelles, encore qu'absolument on se puisse sauver, il est infaillible qu'on se damnera.

Ainsi nous voyons de grands hommes qui, d'une éminente vertu, sont tombés dans le désordre et nous ont laissé leur salut très incertain. Leur malheur a commencé par quelque refroidissement dans l'exercice de la piété, ou par quelque lenteur dans la voie de la perfection. Car, comme ils étaient appelés à une grande sainteté et qu'ils n'ont point répondu à cette vocation par une coupable négligence, Dieu leur a soustrait ses grâces abondantes et ne leur en a donné que d'inféconds et d'inefficaces. De sorte que n'étant plus si vivement pénétrés de cette divine flamme qui les embrasait, leur zèle s'est éteint peu à peu, ils n'ont pas conservé une seule étincelle de leur première ferveur, et non-seulement ils se sont refroidis dans la vertu, mais encore ils se sont tellement endurcis dans le vice, qu'ils n'ont pu, par aucun avis salutaire, ni par aucun mouvement surnaturel, être rappelés de leur égarement et ramenés à leur devoir.

Il est donc important pour le salut de nourrir au-dedans de nous le feu de la piété, de ne rien diminuer de l'ardeur de notre zèle, de ne pas nous lasser dans le chemin de la perfection, et de faire toujours quelque nouveau progrès dans cette illustre carrière, jusqu'à ce que nous ayons emporté le prix qui nous est proposé, ou que nous soyons arrivés au terme où Dieu nous veut conduire.

C'est pourquoi l'Ecriture nous avertit d'aller de vertu en vertu et de clarté en clarté, jusqu'à la vision bienheureuse de l'essence divine : *De virtute in virtutem, a claritate in claritatem* (*Ps.* LXXXIII; II *Cor.* III). Car il ne suffit pas, pour assurer notre bonheur, de gagner le ciel par quelque bonne œuvre, et d'observer exactement ce qui est d'obligation étroite, il faut encore faire ce qui est de surérogation et croître continuellement en mérite pour acquérir le degré de gloire et comme le lieu d'honneur qui nous est marqué par le décret de notre prédestination.

Car, comme je ne doute pas que ce ne soit le sort de plusieurs chrétiens, ou d'être fort élevés dans le paradis, ou d'en être entièrement exclus, chacun doit craindre que ce ne soit sa destinée, et qu'enfin il ne trouve point d'entrée dans ce bienheureux séjour, pour n'avoir pas tâché d'y acquérir une grande couronne par le mérite d'une grande vertu. Tel est aujourd'hui plongé dans le lieu de l'enfer le plus profond, qui serait élevé, s'il

eût eu à jouir de sa bonne fortune, dans le lieu du paradis le plus éminent.

Dès qu'une âme chrétienne se refroidit et se relâche, Dieu la néglige et la rejette : il ne peut la souffrir dans sa tiédeur, et de là vient qu'il souhaite, ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même, qu'elle soit toute ardente ou toute glacée. Il veut absolument qu'elle soit à lui sans partage, et il aimerait mieux en abandonner entièrement la possession, que de la posséder seulement en partie.

Il veut enfin qu'elle ne soit rien dans son royaume, ou qu'elle y soit quelque chose de grand. C'est dans ce dessein qu'il l'a singulièrement favorisée de ses grâces et qu'il l'a remplie de ses dons surnaturels, mais avec cette condition que si elle ne répond pas à ses intentions, et que si par sa négligence elle se rend indigne de ses faveurs, il lui fermera ses trésors, il ne fera plus couler abondamment sur elle ses divines influences, et bien qu'il ne lui refuse pas ses grâces suffisantes, il n'aura plus cette complaisance pour elle, de lui choisir les efficaces. De sorte que son malheur est inévitable, pour ne s'être pas efforcée d'arriver au degré du bonheur où Dieu l'avait appelée; et l'on peut dire d'elle ce que le Sauveur a dit autrefois d'une ville ingrate, qu'élevée jusqu'au plus haut des cieux, elle s'est plongée jusqu'au plus profond des abîmes : *Ad cœlum exaltata, usque ad infernum demergeris* (*Luc.*, X).

N'est-ce pas un puissant motif pour bannir la négligence et pour ne pas demeurer oisif, après avoir travaillé quelque temps pour le ciel, puisque nous ne sommes pas seulement appelés à la gloire, mais à un certain degré de gloire, où il faut nécessairement arriver par un continuel surcroît de mérite, si nous voulons mettre notre salut en sûreté, et ne pas courir le danger de perdre la béatitude, pour avoir négligé de l'accroître.

Il faut toujours veiller et toujours agir, pour acquérir la perfection que Dieu exige de nous, et pour mériter ce degré de bonheur d'où dépend toute notre fortune pour l'éternité, et sur lequel roule toute l'économie de notre prédestination par une secrète disposition de la Providence.

Il faut toujours aspirer à ce qu'il y a de plus élevé dans la gloire, et prendre cette généreuse maxime d'un grand homme, qui ne voulait rien être dans l'empire, ou qui voulait mériter d'être empereur : *Aut Cæsar, aut nihil*, parce que c'est peut-être pour vous une nécessité indispensable, ou de n'être rien dans le royaume céleste, ou d'acquérir assez de mérite pour y posséder un sublime rang.

Il faut toujours viser plus haut que le but, afin d'y atteindre; et pour emporter le prix qui nous est proposé dans la gloire, on ne doit pas se borner à ce qui nous est ordonné par la loi, il faut pratiquer encore ce qui nous est conseillé dans l'Evangile, autant que la perfection de l'état où nous sommes engagés, et la mesure de la grâce qui nous est communiquée le peuvent permettre. Qui n'aspire qu'à peu n'obtient rien : qui ne prétend faire que ce qui est commandé, ne le fait pas : et qui se relâche dans ce qui est de perfection et de conseil, s'émancipe facilement en ce qui est d'obligation et de devoir.

Nous sommes en cette vie comme dans un fleuve rapide, où, dès qu'on cesse d'avancer, on recule. Il faut toujours, à force d'avirons, aller contre l'impétuosité des ondes, c'est-à-dire contre le torrent des passions. Si nous cessons un moment de ramer, nous serons emportés par la violence des flots; et, pour m'expliquer plus clairement, nous suivrons le penchant de nos mauvaises inclinations. Nous irons de vice en vice jusque dans l'abîme de l'iniquité, si, par un continuel effort, nous ne montons pas de vertu en vertu jusqu'au degré de la perfection où nous sommes obligés de parvenir.

C'est pour cela que les saints Pères parlent avec tant de zèle contre la langueur dans la vie spirituelle, parce qu'il faut beaucoup de vigueur pour aller toujours en haut, malgré le mauvais penchant de la nature corrompue qui va toujours en bas. Une âme languissante dans la vertu devient extrêmement vigoureuse pour le vice; et dès qu'elle cesse de faire le bien, elle est disposée à commettre tout le mal dont elle est capable.

De là vient que le serviteur inutile est réprouvé dans l'Evangile; car encore qu'il ne soit coupable d'aucun crime, on commence néanmoins déjà de prononcer l'arrêt de sa condamnation, parce que, dès là qu'il perd le courage de faire le bien, il prendra bientôt la hardiesse de faire le mal. On lui donne un talent pour négocier, et bien qu'il n'en tire point de profit, il ne le prodigue pas pourtant; il le conserve avec beaucoup de soin, il l'enfouit même dans la terre, comme remarque l'Evangile, afin qu'il ne puisse pas lui être enlevé. Cependant il est puni sévèrement par l'ordre de son maître, non pour avoir perdu le talent qui lui avait été confié, mais pour l'avoir rendu infructueux par sa négligence.

D'où il faut recueillir qu'après avoir reçu la grâce sanctifiante dans le baptême ou dans la pénitence, il ne suffit pas de la conserver par l'observation des commandements ou par la victoire des tentations, il faut encore l'augmenter par la pratique des vertus et par l'usage des sacrements. Autrement on la perdra bientôt avec tout le droit qu'on avait acquis à la gloire; et comme dans la prédestination des hommes le malheur de l'un fait naître le bonheur de l'autre, cette grâce que vous laisserez inutile passera dans un autre qui en tirera du fruit, et qui par ce moyen s'enrichera de votre perte et s'élèvera sur votre débris.

En faut-il davantage pour vous donner de l'émulation, pour réveiller votre courage et pour rallumer votre ferveur? Quoi! faut-il que les enfants des ténèbres soient plus éclairés dans leur conduite temporelle que les enfants de la lumière dans leur conduite spirituelle? Faut-il que les hommes du siècle soient plus ardents pour leurs intérêts frivoles que les disciples de Jésus-Christ pour

leurs solides avantages? Faut-il enfin que la fausse prudence l'emporte sur la véritable sagesse, et qu'on emploie plus de moyens pour établir une grande fortune dans le temps que pour se procurer une grande gloire dans l'éternité?

Voyez l'industrie, l'application et la diligence qu'on emploie pour s'enrichir, pour s'avancer et pour s'agrandir dans le monde. Quel soin, quelle vigilance et quelle précaution est-ce qu'on apporte dans une affaire civile ou criminelle? Y perd-on un moment, y néglige-t-on une circonstance? N'y cherche-t-on pas tout l'éclaircissement, tout l'appui et tout ce qui peut contribuer à l'heureux succès? D'où vient qu'on a de l'indifférence et de la froideur seulement pour l'affaire de l'éternité, qui est la plus importante que nous ayons dans le monde et l'unique nécessaire? Que nous sert de thésauriser sur la terre, si nous n'amassons rien pour le ciel? Que nous profitera d'avoir été grands, riches, heureux en cette vie, si nous sommes petits, pauvres et misérables dans l'éternité?

Nous moissonnerons, dit saint Paul, ce que nous aurons semé : *Qui parce seminat, parce et metet : et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.* Si nous semons peu, nous recueillerons peu, si nous semons des choses corruptibles et périssables, nous ne moissonnerons que de la corruption et de la cendre; mais si nous jetons abondamment une semence de bénédiction et de vie, nous ferons à pleines mains une moisson de bonheur et de gloire : *Ergo dum tempus habemus operemur bonum* (*Galat.*, VI). C'est la belle conséquence que tire ce grand apôtre; puisque rien ne germe pour l'éternité, sinon le bien que nous faisons pendant la vie, semons-en partout en abondance. Ne laissons pas couler un jour et, si nous pouvons, un moment sans faire quelque bonne œuvre et sans ajouter un nouvel éclat à l'immortelle couronne qui nous est promise. Accumulons mérite sur mérite, entassons vertu sur vertu.

Nous voyons des hommes qui, par une passion insatiable qu'ils ont pour le bien, ne cessent jamais d'amasser et se refusent même ce qui leur est nécessaire, afin de conserver leur argent et de faire un trésor qui ne servira qu'à leurs héritiers, ou qui tombera peut-être en des mains étrangères. Faut-il que l'avarice l'emporte sur la piété et qu'on ait plus d'ardeur pour amasser un trésor de colère et de vengeance que pour amasser un trésor de bénédiction et de grâce?

Mais quoi! nous aurons une ambition immodérée pour les grandeurs temporelles, nous voudrons monter de degré en degré, après une dignité nous en voudrons obtenir une autre plus éminente; et pour les honneurs immortels nous aurons une ambition bornée, nous ne travaillerons pas à nous agrandir dans ce beau séjour où la gloire se distribue selon la mesure du mérite, nous ne voudrons pas y tenir un sublime rang et nous serons contents d'y posséder une dernière place!

Mais retenez bien ces deux choses que je viens d'établir en ce discours. Premièrement, que la félicité ne se donne qu'au mérite, encore qu'on y soit prédestiné par une pure grâce. Secondement, qu'il ne suffit pas de l'avoir méritée par quelque bonne œuvre, mais qu'il est nécessaire de l'augmenter par un continuel exercice de vertu, parce qu'il faut aller de mérite en mérite, de vertu en vertu et de clarté en clarté, selon l'avertissement de l'Apôtre, dans le séjour de la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXXIII.

CONTRE L'USURPATION DU BIEN D'AUTRUI, ET SUR LA RESTITUTION

Non furtum facies.

Vous ne déroberez pas (*S. Luc, chap.* XVIII).

Il n'est point de passion qui paraisse plus innocente et qui soit néanmoins plus criminelle que celle des richesses. Comme les hommes naissent pauvres et qu'ils se trouvent sujets à mille besoins, ils se figurent qu'il leur est permis, pour se tirer de leur indigence et de leur misère, de courir après le bien et d'en acquérir par toutes les voies que leur industrie leur ouvre, sans examiner si elles sont licites ou illicites. Quelque riches qu'ils soient, ils se plaignent toujours de leur pauvreté, ils disent toujours qu'ils n'ont pas de quoi subvenir à leurs nécessités présentes, ni prévenir leurs nécessités futures; qu'il leur manque beaucoup de choses pour leurs propres usages et pour l'établissement de ceux qui leur appartiennent; qu'ils ne sont pas assez commodes pour se maintenir dans leur rang, ni pour parvenir aux dignités qu'ils s'imaginent être dues à leur mérite. C'est pour cela qu'ils ne cessent point d'amasser, qu'ils entassent revenu sur revenu et que, par une cupidité qui les aveugle, ils confondent le bien d'autrui avec le leur, ils s'approprient tout ce qui les accommode, et se persuadent qu'ils peuvent posséder avec justice ce qu'ils peuvent acquérir avec adresse.

Mais quelque raison qu'ils emploient pour justifier leur avarice ou pour la colorer, il est certain que c'est une passion très-pernicieuse et très-criminelle. C'est de là que naissent les injustices, les concussions, les violences, les envies, les usures, les simonies, les sacriléges et presque tous les crimes. C'est elle qui sème la division dans les familles, qui nourrit les querelles, qui perpétue les procès, qui aiguise les épées, qui prépare les poisons, qui ouvre les tombeaux, et qui dispose l'homme à commettre tous les attentats.

C'est aussi pour condamner cette passion et pour l'arrêter, que Dieu nous fait ce commandement : *Non furtum facies :* Vous ne déroberez pas : vous ne vous porterez pas avec impétuosité vers les richesses, vous mettrez des bornes à votre avidité, vous distinguerez ce qui est à vous de ce qui est à votre frère, vous vous contenterez des choses que vous

possédez légitimement, et si vous prétendez en acquérir davantage, vous prendrez les moyens que la justice vous permet et non pas ceux qu'elle vous défend. En un mot, vous ne désirerez ni la maison, ni l'héritage, ni les troupeaux, ni les meubles de votre prochain : *Non concupisces domum proximi tui, nec omnia quæ illius sunt* (*Exod.* XX).

Ce commandement nous impose deux obligations également indispensables, l'une de ne point prendre le bien d'autrui, et l'autre de ne point le retenir. L'une suit nécessairement de l'autre, puisque s'il est défendu de prendre le bien d'autrui, il est aussi défendu de le retenir ; et que s'il n'est pas permis de le retenir, il n'est pas aussi permis de le prendre. Attaquons premièrement ceux qui le prennent, et nous combattrons ensuite ceux qui le retiennent. Montrons l'injustice qu'il y a dans l'usurpation du bien d'autrui, et voyons après quelle est la restitution où la justice nous engage. Deux vérités chrétiennes et morales, qui feront le sujet et le partage de ce discours, après mon recours ordinaire à la grâce, par l'entremise de la sainte Vierge: *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle injustice est-ce d'usurper le bien d'autrui, combien ce péché est énorme et combien la pénitence en est difficile.

L'usurpation injuste du bien d'autrui est l'enlèvement ou la détention d'une chose, contre la volonté de celui qui la possédait légitimement. Cette détention est aussi coupable que cet enlèvement, parce que c'est une même injustice envers le prochain, dit le pape Innocent III, de prendre ou de retenir ce qui lui appartient : *Non multum interest, quoad periculum animæ, injuste detinere ac invadere alienum* (*Capit. sept. cont. de Rest.*). On n'est pas moins criminel lorsqu'on ne restitue pas que lorsque l'on dérobe ; l'un et l'autre causent également la ruine de l'âme.

De quelque manière que vous ayez usurpé le bien de votre frère, soit immédiatement par vous-même, soit par le ministère d'autrui, c'est un péché contre la justice, et vous êtes également obligé à la restitution ; si vous avez enlevé ce bien ouvertement et par violence, c'est un vol ; si vous l'avez pris secrètement ou par finesse, c'est un larcin ; si la chose que vous avez usurpée était consacrée ou destinée à quelque saint usage, c'est un sacrilège ; si elle était précieuse ou nécessaire à la personne à qui vous l'avez ôtée, c'est un crime plus ou moins énorme, selon que la chose avait plus ou moins de valeur, ou selon qu'on en avait plus ou moins besoin.

Toutes ces circonstances sont remarquables et doivent toutes être spécifiées dans la confession, parce qu'elles sont notablement distinctes l'une de l'autre, et que chacune en matière d'injustice constitue une espèce différente. Le vol est plus grief que le larcin, et l'enlèvement d'une chose sacrée, plus que d'une chose profane.

Mais comme l'injustice de l'usurpation consiste à prendre le bien d'autrui contre le consentement du propriétaire, il faut observer que ce consentement doit être libre et que, s'il est forcé, ce n'est pas un consentement, mais une contrainte. C'est ce qui trompe souvent les usurpateurs, et qui les flatte dans le reproche que leur fait leur conscience, d'être dans une détention injuste : ils croient avoir le consentement du propriétaire, parce qu'il ne résiste pas à leur violence, ou parce qu'il accorde à leur avarice ce qu'il ne peut pas refuser. Par exemple, un homme vous fait des présents, pour vous obliger à lui rendre justice, ou pour vous payer l'intérêt de l'argent que vous lui avez prêté à usure ; la partie contre qui vous plaidez, ennuyée du procès que vous lui avez malicieusement intenté, ou tellement épuisée par les frais, qu'elle ne peut plus soutenir sa cause, transige avec vous et vous cède ses droits sous une condition déraisonnable à laquelle vous l'avez forcée; vos créanciers, par l'appréhension qu'ils ont de n'être pas payés, composent avec vous, et pour ne pas perdre tout ce que vous leur devez, vous en abandonnent une partie ; vous contraignez vos sujets à vous faire des corvées qui ne vous sont pas dues, et vous vous persuadez qu'ils le font de bon cœur, parce qu'ils n'osent pas s'en plaindre. Vous obligez un de vos vassaux par l'autorité que vous avez sur lui, ou par la crainte qu'il a de tomber dans votre disgrâce, à donner sa fille en mariage à votre valet, qui n'a point de bien ; sachez que vous n'êtes pas disculpé devant Dieu, et que vous êtes coupable d'usurpation, parce que vous prenez le bien de votre prochain contre sa volonté : le consentement qu'il vous donne n'est pas volontaire, il n'agit pas avec liberté, mais avec contrainte. Car, comme dit le jurisconsulte, ce n'est pas vouloir une chose que de la faire par une obéissance forcée : *Velle non creditur qui obsequitur imperio* (*L. Vel. ff. de reg. jur.*), ou, comme dit le théologien, il n'y a rien de plus contraire au consentement que la violence ou la crainte : *Nihil tam contrarium consensui, quam vis atque metus* (*D. Th.* II. 2, *q.* 66, *a.* 8), ou, comme dit le poëte, quiconque prie, l'autorité et la puissance en main, il ne demande pas, mais il commande ; il n'obtient pas, mais il extorque : *Quicumque potentior orat, cogit, et in blando vis latet imperio.*

Cela présupposé, je dis que l'usurpation du bien d'autrui est un grand péché, non-seulement contre le prochain, mais encore contre Dieu ; parce que c'est une transgression de sa loi, une révolte contre la souveraineté de son empire, un renversement de l'ordre qu'il a établi dans le monde. Dieu nous a fait ce commandement : *Non furtum facies* : Vous ne commettrez point de larcin. Non-seulement il nous a publié cette loi par l'organe de ceux qu'il emploie pour nous signifier ses intentions, et nous déclarer ses

volontés; mais afin qu'on ne puisse pas l'ignorer, il l'a gravée dans nos esprits et dans nos cœurs. Si bien que ce n'est pas seulement un précepte positif, mais encore un précepte naturel, dont l'observation est indispensable, et sur lequel personne ne peut apporter l'ignorance pour excuse, puisque nous en sommes assez instruits par la seule lumière de la raison, et que nous portons au-dedans de nous cette loi divinement écrite par la main de la nature, qu'il ne faut pas usurper le bien d'autrui.

Comme il y a une double souveraineté en Dieu, une souveraineté de juridiction, une souveraineté de domaine : l'une qu'il exerce sur nos personnes, et l'autre qu'il exerce sur nos biens, il emploie cette double autorité qu'il a sur nous et sur nos possessions, pour nous faire ce commandement : *Non furaberis*, vous ne déroberez pas : *Non concupisces domum proximi tui*, vous ne désirerez même rien de ce qui appartient à votre prochain. Voilà comme il étend son autorité non-seulement sur nos actions extérieures, mais aussi sur nos actes intérieurs, pour nous ôter même la pensée de prendre, et la volonté de retenir ce qui n'est pas à nous. C'est ainsi qu'il en use par une favorable providence, pour nous garantir les uns de l'injustice des autres, et nous maintenir ainsi tous ensemble dans la jouissance paisible de ce qui nous appartient. C'est ainsi qu'il a sagement pourvu au repos de tout le monde; puisque par la même loi par laquelle il nous défend d'usurper le bien des autres, il défend aux autres d'usurper le nôtre, afin que de l'observation mutuelle de ce commandement résultent la sûreté publique et la tranquillité particulière de tous les hommes. Adorable sagesse de Dieu dans l'établissement de cette loi! Car enfin, si toutes choses étaient communes, et si chacun pouvait impunément se nourrir de la sueur des autres, et se vêtir de l'ouvrage de leurs mains, qui voudrait travailler ou servir? Quelle oisiveté, quel libertinage et quelle confusion serait-ce dans le monde! Il n'y aurait point de serviteurs ni de maîtres, et l'on ne verrait plus cette belle subordination des uns aux autres, sur laquelle se fondent toute la société humaine et toute la félicité publique : les terres seraient incultes, les arts abandonnés, l'autorité méprisée, la domination éteinte, le crime impuni, et l'indigence répandue par tout le monde. Pour éviter ces désordres, Dieu nous a donné des législateurs qui ont établi le partage des biens, et qui, pour maintenir chacun dans la possession de ses droits, ont condamné tous les usurpateurs à de grandes peines. Il y a des nations qui punissent le moindre larcin du dernier supplice : il y en a d'autres qui ordonnent plus de tourments à ce crime qu'à tout autre, dont la malice humaine est capable. L'histoire nous apprend que l'empereur Sévère ayant trouvé un de ses favoris atteint de ce vice, changea tellement la bienveillance qu'il avait pour lui en fureur, que pour lui faire souffrir un supplice non moins insupportable par la durée que par la violence, il le fit brûler à petit feu.

Quand vous auriez l'adresse de couvrir ou de colorer si bien vos injustices et vos concussions, qu'elles se déroberaient à la connaissance des juges et qu'elles éluderaient la sévérité des lois, quand vous pourriez éviter les rigueurs de la justice humaine, sachez que vous n'éviterez point celles de la justice divine; vous serez éternellement tourmenté par un feu qui servira d'instrument à la colère de Dieu, pour venger à la fois l'injure que vous lui faites et le dommage que vous causez à votre prochain.

Qui peut comprendre l'injure que vous faites à Dieu, de violer son commandement pour obéir à votre avarice, et de ne vouloir pas même reconnaître d'autre Dieu que votre argent; car, comme dit l'Ecriture, l'avarice qui s'enrichit toujours aux dépens d'autrui et contre la loi de Dieu, ne se borne pas à l'injustice, ni à la désobéissance : elle va jusqu'à l'impiété et jusqu'à l'idolâtrie : *Avaritia quod est idolorum servitus.* Elle fait une idole de son argent, à qui elle a tout son recours, à qui elle rend tout son culte. Ainsi l'on rapporte qu'un chrétien qui était devenu riche par des voies injustes se pervertit jusqu'à ce point, qu'étant à l'heure de la mort il se fit porter l'argent qu'il avait mal acquis, et termina malheureusement sa vie, en idolâtrant ce métal et lui disant : Tu es mon Dieu, c'est en toi que j'espère, il n'y a que toi qui puisses me secourir (*Ann.* 1553, *ut ref. Fran. Cost.*).

Avare, vous prononcez tous les jours ces abominables paroles, et bien qu'elles ne partent pas de votre bouche, elles partent néanmoins de votre cœur. Comme s'il y avait quelque divinité dans les richesses, vous leur dites secrètement, mais d'une voix assez intelligible : Je mets en vous toute ma confiance, j'attends de vous tout mon secours, je ne crois qu'en vous, je n'espère rien que de vous, et je n'aime que vous. Si bien que vous faites de votre avarice une détestable religion, puisque vous établissez votre foi, votre espérance et votre amour en votre argent, plutôt qu'en votre Dieu : *Quod est idolorum servitus.*

Quelle injure faites-vous à votre Dieu? Mais quel tort faites-vous à votre prochain, quand vous lui enlevez injustement ce qui lui appartient? Quelle douleur lui causez-vous? Dans quel désespoir le jetez-vous? Voyez combien chacun est sensible à la perte : combien y en a-t-il qui ne peuvent pas s'en consoler et qui, succombant à l'affliction, meurent de regret? C'est pourquoi les saints Pères traitent les voleurs comme des meurtriers, et disent que ce n'est pas une moindre cruauté d'enlever le bien d'autrui, que de lui ravir la vie; parce que le bien est comme la substance de l'homme, il lui sert pour conserver l'être qu'il a reçu de Dieu; tellement que de le dépouiller de son bien, c'est le ruiner et le détruire.

Je ne sais même si l'on ne se montre pas

plus cruel envers un homme par l'usurpation de son bien, que par l'effusion de son sang, et si l'on n'exercerait pas moins d'inhumanité en son endroit, de le faire mourir que de le faire vivre pauvre et misérable, puisque la mort semble moins affreuse qu'une vie qui se trouve réduite à la nécessité, et que plusieurs aimeraient mieux cesser de vivre que de vivre malheureux : c'est pourquoi le Sage dit qu'il n'y a point d'homme plus injuste et plus méchant qu'un avare et qu'un usurpateur du bien d'autrui : *Avaro nihil est scelestius, nihil iniquius* (*Eccli.*, X).

Mais encore considérez le dommage que vous vous causez à vous-même en prenant ce qui ne vous appartient pas, puisque, bien loin de vous enrichir par ce moyen, vous vous appauvrissez infiniment. Pour un bien corruptible et périssable, vous perdez le souverain bien, qui est un bien éternel et infini. Pour un peu de terre jaune et colorée, vous vendez votre âme et la livrez à son ennemi pour être éternellement la victime de ses fureurs et la compagne de ses tourments. Oh ! l'épouvantable trafic que vous faites ! Cette âme créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang de Jésus-Christ et destinée à la couronne de la gloire, vous l'exposez en vente et la mettez à si petit prix, que vous la damnez pour un écu, puisqu'il n'en faut pas davantage, et que même, dans le sentiment de quelques théologiens, une moindre quantité suffit pour commettre un péché digne de la damnation éternelle.

J'avoue qu'on ne peut pas toujours en cette matière distinguer ce qui est notable de ce qui est léger, ni ce qui va jusqu'au péché mortel de ce qui n'excède pas le péché véniel. La même chose qui n'est pas fort considérable à un homme riche l'est extrêmement à un homme pauvre, et quoiqu'on ne pèche que véniellement de l'ôter à celui-là, on peut néanmoins pécher mortellement de la ravir à celui-ci. Tellement que, pour juger d'un larcin, il le faut non-seulement peser par la valeur de la chose qu'on enlève, mais encore par la qualité de la personne à qui la chose appartient, par les circonstances et par les suites : comme si cette injustice blessait notablement la charité et causait un grand dommage, quelque petite qu'elle fût en elle-même, elle deviendrait en ce cas très-grave et très-coupable ; mais, sans venir à cette discussion, qui n'est pas ici nécessaire, devriez-vous, je ne dis pas pour une pistole, mais pour un empire, blesser votre conscience, perdre votre Dieu et vendre votre paradis ? *Quam dabit homo commutationem pro anima sua?* (*Matth.*, XVI), dit l'Évangile : que voyez-vous dans le monde qui vaille votre âme, et, quand vous auriez conquis tout le monde, quel avantage pourriez-vous tirer de cette conquête si vous perdiez votre Dieu ? De quelque profit dont le démon flatte votre cupidité pour vous engager dans le crime, ne faut-il pas répondre à la tentation ce qu'un philosophe répondit à un tyran qui, pour le détourner de l'étude de la sagesse, lui pr[illegible]

[illegible] une grande somme d'argent : *Si me tentare volueris, toto fac experiaris regno* : si vous me voulez tenter, vous me devez offrir tout votre royaume. Encore sachez que je fais plus d'état de la sagesse que de votre couronne. Ah ! que ce païen confondra les chrétiens qui se laissent charmer par les attraits d'un bien temporel, et qui, pour un intérêt de néant, perdent les trésors de la grâce et les espérances de la gloire : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* (*Ps.* CV). Ils ne font nul état de cette vie bienheureuse qui leur est promise, et quoiqu'elle soit d'une si grande valeur qu'elle ne se puisse pas apprécier, ils la donnent pour rien. Ce sont des gens, dit le Sage, qui ont une âme vénale : *Animam venalem habent* (*Eccli.*, X) ; ils en font un infâme commerce et la vendent à l'ennemi de leur salut pour une pièce d'argent. Ne sont-ils pas de mauvais marchands, ajoute le prophète Isaïe, de se vendre et de se donner eux-mêmes de cette sorte : *Gratis venundati estis* (*Is.* LII), et, comme l'explique saint Augustin : *Venditi sine pretio et donati* (*S. Aug.*, *q.* 57 *in l. Jud.*).

Malheureux, qui délivrera votre âme de la puissance du démon, après que vous l'aurez abandonnée à sa tyrannie et que vous l'aurez vendue à sa fureur ? Cet argent qui en est le prix suffira-t-il pour la racheter, et ce métal qui la damne sera-t-il capable de la sauver ?

Pour vous inspirer davantage l'horreur du larcin, montrons que ce n'est pas seulement un des plus énormes péchés qui se commettent, mais qui, c'est encore, pour parler ainsi, le fils de tous les péchés et le père de tous les péchés. Quel monstre ! et qui peut en peindre la laideur ? Tous les vices l'enfantent, et, comme pour ne pas dégénérer, il engendre tous les vices. Premièrement tous les vices l'enfantent, parce qu'il n'y a point de passion déréglée qui ne tende à l'usurpation du bien d'autrui et qui ne soit un principe du larcin. Si c'est l'ambition, elle veut de la pompe, du faste, de superbes équipages, de grands honneurs, des charges éminentes. Pour arriver à ses fins, il faut de grands moyens. Quelque riche que vous soyez, vous n'avez jamais assez de bien pour l'exécution de ses projets, il faut recourir au bien d'autrui. Si c'est l'amour, après vous être épuisé vous-même en faveur de la personne que vous aimez, il faut épuiser le prochain : et l'expérience nous apprend qu'un homme qui est passionné pour les femmes ne manque jamais, pour contenter leur avidité insatiable, d'acquérir du bien par des voies illicites. Si c'est la gourmandise, quelle injustice ne commet-elle pas pour avoir de quoi remplir son ventre, contenter son goût, fournir à la dépense de sa table et suppléer au défaut de son revenu ! Si c'est la colère, elle se venge par l'usurpation de même que par la cruauté, et se repaît du bien ainsi que du sang de son ennemi. Si c'est le jeu, quelle invention, quelle adresse, quelle ruse et quelle iniquité n'emploie-t-on pas dans cet exercice pour y tromper et pour y gagner ? En un mot, si

c'est l'avarice, elle n'est jamais satisfaite de ce qu'elle possède, et, pour assouvir sa soif, il faut qu'elle envahisse le bien d'autrui ; car, comme dit saint Ambroise, la cupidité n'a point de bornes, et dès qu'un homme ne met point de mesure à ses désirs, il n'en met pas à ses injustices, à ses concussions ni à ses violences : *Rapiendi nullus modus, ubi nulla mensura cupiendi* (*Ambr. de Abel*).

Ainsi, comme il n'y a personne presque en qui ne domine quelqu'une de ces passions, il ne faut pas s'étonner si le larcin est si commun dans le monde. Tous les hommes, dit Jérémie, tâchent de tromper leur voisin et de s'enrichir à ses dépens : *A minore ad majorem omnes avaritiæ student, et a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum* (*Jer.*, VI). Comme les biens de ce monde sont limités et divisés entre plusieurs, chacun s'efforce de les acquérir et de les accumuler au préjudice d'autrui. Le seigneur exige de son vassal plus qu'il ne lui doit, et le vassal diminue toujours le droit du seigneur; le capitaine frustre le soldat, et le soldat pille la campagne; le juge se laisse suborner par le crédit de ceux qui le sollicitent, et quelquefois par leur argent ; l'avocat, par l'espérance du profit, donne des conseils contre son sentiment et soutient des causes contre son devoir ; le médecin, par le même motif d'intérêt, feint les maladies ou les prolonge; le notaire passe des contrats usuraires et des traités illicites; le banquier s'enrichit par de grandes exactions ou se diffame par de grandes infidélités; le marchand, sans examiner si le gain est permis ou défendu, vend sa marchandise le plus qu'il peut et plus qu'il ne doit; l'artisan trompe le bourgeois et le bourgeois ne paie pas l'artisan; le serviteur vole son maître et le maître retient la récompense du serviteur; le riche veut augmenter son héritage par celui de son voisin, et plus il a de revenu, plus il en veut avoir ; le pauvre, au lieu de subvenir à sa nécessité par le travail, y pourvoit par le larcin, et bien souvent il aime mieux prendre que demander. En un mot, dit ce prophète, tous les hommes sont des usurpateurs, sans excepter ceux-là mêmes qui, par la dignité du sacerdoce ou par la sainteté de leur ministère, doivent enseigner la justice et la pratiquer : *A minore ad majorem omnes avaritiæ student, et a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum.*

En second lieu, comme le larcin est le fils de tous les péchés, il en est aussi le père, il les engendre tous par une malheureuse fécondité. Comment cela? c'est qu'un homme qui s'est enrichi du bien d'autrui a le moyen d'exécuter ses desseins les plus injustes et de contenter ses passions les plus criminelles. Veut-il surmonter la constance d'une âme chaste? veut-il corrompre l'intégrité d'un juge? veut-il suborner un témoin? veut-il se venger d'un ennemi? veut-il obtenir une dignité dont il est indigne? L'argent qu'il a mal acquis est un moyen efficace pour tout cela, et c'est principalement pour avoir la licence et la faculté de faire ces choses qu'il s'est enrichi de cette sorte et qu'il a mal acquis cet argent.

De plus, un homme qui s'adonne au larcin est habituellement préparé à commettre tous les crimes. Il y a quatre choses qui nous retiennent dans le devoir et qui nous empêchent de tomber dans le désordre, la religion, l'humanité, la crainte et la honte. La religion nous inspire le respect envers Dieu et nous empêche de l'offenser, l'humanité nous donne de la tendresse pour le prochain et nous défend de lui nuire, la crainte et la honte nous retiennent et ne permettent pas que nous fassions quelque chose qui nous attire l'infamie ou la peine. Que fait l'usurpateur du bien d'autrui? Il lève toutes ces digues, et n'ayant plus rien qui l'arrête, il se donne toute sorte de licence. Il n'a point de religion, parce qu'il ne reconnaît point d'autre divinité, comme j'ai dit, que son argent. C'est là qu'il établit toute son espérance et toute sa félicité. Il n'a point d'humanité, parce qu'il n'est plus capable de ce tendre sentiment que la nature nous inspire. Aussi dur que le métal dont il est horriblement passionné, il dépouille ses frères et les appauvrit, sans être touché de leurs gémissements et de leurs misères. Il n'est plus retenu par la crainte, parce qu'il ne redoute ni les rigueurs de la justice humaine, ni les menaces de la justice divine. En un mot, il n'est plus arrêté par la honte, parce qu'il en est d'un homme qui s'abandonne au larcin comme d'une femme qui s'abandonne à l'impudicité : l'un et l'autre perdent la pudeur et n'appréhendent plus l'infamie. Qu'on dise publiquement que cette femme s'est enrichie par ses prostitutions, et que cet homme s'est enrichi par ses concussions, ni l'un ni l'autre ne rougissent point de ce discours, et, pourvu qu'ils trouvent leur profit, ils ne se mettent pas en peine qu'ils perdent leur honneur.

Après qu'un torrent grossi par l'abondance des eaux qui descendent des montagnes a levé les digues qui s'opposaient à son cours, il se répand dans les campagnes avec une impétuosité qui ne trouve point de résistance, il renverse les arbres, il abat les maisons et fait partout d'épouvantables ravages. Il en est ainsi d'un homme injuste, dit le prophète Osée ; enflé et comme grossi du bien qu'il a pris de toutes parts, il lève toutes les digues, il rompt tous les obstacles que la nature et la grâce avaient mis pour arrêter l'injustice de ses désirs et pour réprimer la violence de ses passions. Pour lors il se fait un débordement, un déluge, un assemblage funeste de tous les péchés : l'abomination, l'adultère, l'impiété, le parjure, la simonie, le sacrilége, le meurtre, tous les crimes inondent : *Maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt* (*Oseæ*, IV). Il fait un horrible dégât partout où il passe; son avidité toujours immodérée ne se borne qu'au tombeau et s'étend même au delà du trépas, puisqu'il rend ses usurpations héréditaires et qu'il les fait passer d'une génération à l'autre, si bien qu'il perpétue ses iniquités et qu'il les communique

à tous ses descendants. N'est-il pas malheureux de laisser après lui une postérité qui se voit obligée, ou de participer à son crime, ou de renoncer à sa succession?

Mais admirez l'étendue de son avarice, qui ne va pas seulement au delà des siècles, mais qui se porte universellement sur toutes choses, sur les sacrées aussi bien que sur les profanes. Après avoir dépouillé les maisons il dépouille les temples, il en prend jusque sur les autels, et, par une injustice mêlée d'impiété, il fait un trafic sacrilége des choses les plus saintes.

Il ne s'arrête pas là, il versera le sang de son voisin et l'emploiera pour cimenter sa fortune. Ouvrez ses coffres, cherchez dans ses festins, fouillez dans la pompe de ses habits, creusez jusque dans le fondement de ses maisons, vous y trouverez le sang des pauvres mêlé avec celui des innocents : *Et sanguis sanguinem tetigit.* Mais particulièrement, ajoute le prophète Jérémie, regardez ses ailes, vous les trouverez toutes sanglantes : *In alis ejus inventus est sanguis animarum pauperum et innocentium* (*Jerem.*, II). Il y a des fortunes qui marchent lentement et qui s'augmentent peu à peu, mais il y en a d'autres qui ont des ailes et qui, par des progrès extraordinaires qu'elles font, acquièrent en peu d'années des biens immenses. Les premières sont quelquefois innocentes ou ne sont pas du moins beaucoup suspectes; les autres sont toujours criminelles, toujours teintes du sang qu'elles ont répandu pour s'avancer et pour s'élever : *In alis ejus inventus est sanguis.*

Mais elles n'ont thésaurisé qu'à leur ruine, dit l'Ecriture; elles ont amassé un trésor de colère pour le dernier jour du monde : *Thesaurizastis vobis iram in novissimis diebus* (*Jac.*, V). Remarquez ce mot, *In novissimis diebus*, pour le dernier jour du monde. Il y a cette différence entre les petits et les grands larcins, que les petits sont ordinairement punis en cette vie : Dieu les abandonne à la sévérité de la justice humaine; mais les grands larcins paraissent en ce monde non-seulement avec impunité, mais encore avec insolence; bien loin de les condamner, on les canonise. Ainsi voyons-nous que ces fameux criminels, qui s'élèvent sur la ruine des peuples et qui s'enrichissent de leurs dépouilles, bien loin de recevoir ici les invectives et les punitions qu'ils méritent, reçoivent des applaudissements et des éloges. Ils se glorifient de leur iniquité, dit le prophète, et la portent dans leurs mains, pour montrer que, bien loin d'en rougir, ils en triomphent: *In quorum manibus iniquitates sunt* (*Psalm.* XXV). Où êtes-vous, justice divine? laisserez-vous impunis ces grands usurpateurs? Non, non, ils ne sont pas dignes d'être châtiés temporellement; ils ont trop irrité la colère de Dieu, pour borner la sévérité de sa justice dans l'espace d'une vie mortelle : il attend à les punir dans le grand jour de sa vengeance, avec toute la force de son bras, *In manu forti;* avec toute l'étendue de son pouvoir, *In brachio extento;* dans toute l'effusion de sa fureur, *In furore effuso* (*Ezech.*, XX), et pendant toute la durée de son éternité. *Thesaurizastis vobis iram in novissimis diebus* (*Jac.*, V).

En dernier lieu, ce qui doit vous donner une horreur infinie du larcin, c'est que celui qui le commet devient un grand pécheur et ne devient jamais un bon pénitent. Il devient un grand pécheur, comme j'ai dit, soit parce que son crime est énorme, soit parce qu'il est disposé à commettre tous les péchés. Mais il ne devient jamais un bon pénitent, et, pour le faire comprendre, je présuppose qu'il n'en est pas du larcin comme des autres péchés. Les autres s'effacent par la contrition ou par la confession; mais, outre que la pénitence et la douleur sont nécessaires pour expier celle-ci, il y a de plus une autre condition qu'on exige indispensablement, et c'est la restitution du bien mal acquis. Oh! que cette restitution est difficile et qu'elle est rare! Entre mille qui prennent injustement le bien d'autrui, à peine s'en trouve-t-il un qui le rende : ce qui marque non-seulement l'extrême difficulté, mais encore l'impossibilité morale qu'il y a de se déposséder d'une chose qu'on avait usurpée. On n'a pas moins d'attachement à la conserver qu'on avait eu d'ardeur à l'acquérir, et, bien loin que la possession en diminue le désir, elle l'augmente. Car il en est d'un avare comme d'un hydropique : celui-ci, toujours altéré, plus il boit, plus il allume sa soif; et celui-là, toujours insatiable, plus il a de bien, plus il en veut. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a point de remède à l'avarice. Les autres passions cessent quand on leur accorde ce qu'elles demandent : la colère s'éteint par la vengeance des injures, l'intempérance se remplit par l'excès des festins, et l'impudicité se lasse par l'expérience des plaisirs; mais l'avarice, bien loin de s'éteindre par l'abondance des richesses, s'allume davantage : plus elle en possède, plus elle en désire.

Mais l'Evangile n'a-t-il pas quelque remède pour guérir ce vice? Et quelque passionné qu'un homme soit pour l'argent, quelque obstiné qu'il soit à ne pas restituer ce qu'il a pris, la grâce, à qui rien ne résiste, ne peut-elle pas le toucher et l'engager même à rendre plus qu'il ne doit? Oh! l'étrange combat qui se donne entre l'avarice et la grâce! Que le cœur d'un chrétien intéressé, qui se voit dans une détention injuste, se trouve divisé et déchiré! D'un côté le commandement de Dieu, l'impulsion de la grâce, la vue de l'éternité, la pensée du paradis et l'image de l'enfer le sollicitent puissamment à la restitution. Mais, d'une autre part, toutes les passions qui l'ont porté à prendre le bien d'autrui le portent encore plus fortement à le retenir. Quoi! lui dit l'avarice, après avoir essuyé tant de travaux, couru tant de périls, employé tant d'adresses pour acquérir ce bien, le faut-il quitter volontairement et voir ainsi vos espérances trompées, vos desseins ruinés et vos peines perdues? Quoi! dit l'ambition, après vous être distingué et vous être élevé dans le haut rang,

faut-il qu'une conscience scrupuleuse vous repionge dans la poussière d'où votre industrie vous avait tiré et vous fasse souffrir autant de confusion que vous aviez acquis de gloire? Quoi! dit la colère, voulez-vous, par une restitution aveugle, vous dépouiller et vous désarmer ainsi vous-même, parmi tant d'ennemis et tant d'envieux qui s'opposent à votre élévation et qui triompheront de votre ruine? Mais que ne dit pas l'amour, si vous écoutez cette passion, et si le bien que vous avez injustement acquis sert à la contenter? Que ne dit pas une femme, un enfant, un héritier que vous aimez peut-être plus que vous-même? Quel langage ne tiennent-ils pas dans votre cœur, pour défendre la succession qu'ils espèrent de vous et pour empêcher que votre bien ne retourne dans les mains d'où vous l'avez pris? Qui doute que toutes ces voix n'aient incomparablement plus de force pour vous maintenir dans votre usurpation, que tous les prédicateurs n'ont d'éloquence pour vous persuader la restitution?

La parole de Josué, dit saint Ambroise, arrêta le soleil au milieu de sa course, mais elle ne put arrêter l'avarice d'Achan ni l'empêcher de prendre le bien d'autrui : *Ad vocem ipsius sol stetit, avaritia non stetit* (*S. Ambr.*, *lib.* II *Off.*, *c.* 26). Après l'avoir pris, Dieu se plaint de cette injustice. Il veut qu'on cherche le coupable et qu'on le sacrifie à sa fureur. Tout cela n'épouvante point cet usurpateur et ne le résout point à la pénitence ni à la restitution. Il n'avoue son crime et ne le répare qu'après qu'il se voit découvert par une révélation céleste et condamné à mort par une implacable justice. Pour témoigner, comme remarque ce Père, que la passion d'intérêt ne peut être surmontée par aucun motif de conscience, et que ni l'autorité de Dieu, ni la crainte de ses jugements n'ont aucun pouvoir sur un cœur où l'avarice règne, ni sur des mains où l'injustice habite, il faut un miracle de la grâce pour convertir ce cœur et pour briser les liens qui tiennent ces mains attachées à l'argent qu'elles ont usurpé. Mais le miracle est une opération extraordinaire qui n'arrive presque jamais et sur laquelle il ne faut rien fonder. Ainsi, comme j'ai remarqué, il n'y a rien de plus commun que le larcin, ni rien de plus rare que la restitution.

Le bien est gluant, dit saint Bernard, il s'attache si fort à la main qui le prend, qu'elle en retient toujours quelque partie. On ne le restitue jamais entièrement. Un domestique rendra peut-être un écu qu'il aura dérobé à son maître. Ces insignes voleurs qui ruinent le peuple par des oppressions tyranniques sont comme des lions qui n'abandonnent jamais la proie. Ils ne peuvent se résoudre à rien diminuer de leur revenu, de leur équipage, de leur luxe, de leur table, ni de leur ambition. Tellement que la mort les surprend tous, comme dit le prophète, dans les ouvrages de leur injustice, c'est-à-dire dans l'usurpation des choses qu'ils ont injustement acquises : *In operibus manuum suarum comprehensus est peccator* (*Ps.* IX).

C'est pourquoi l'Apôtre nous représente les richesses comme des piéges tendus par le démon ; on les prend et l'on s'y trouve pris : *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum* (*I Tim.*, VI ; *Chrysost.*, *homil.* 14 *in Matth.*). C'est aussi pour ce même sujet que saint Chrysostome nous dépeint un homme chargé du bien d'autrui comme un criminel chargé de chaînes. Celui-ci ne peut se délivrer de ses fers, et celui-là ne peut se défaire de son argent.

Cependant il est certain que la restitution est d'une si étroite nécessité, que sans elle il n'y a point de salut, point de pardon, point de grâce. La pénitence est infructueuse, la confession déguisée, l'absolution nulle; et quelque satisfaction qu'on fasse, quelque aumône qu'on donne, quelque austérité qu'on pratique, si l'on ne rend pas ce qu'on a pris injustement, on n'est pas justifié devant Dieu. C'est la doctrine des Pères et des théologiens contenue dans ce passage célèbre de saint Augustin : *Si res aliena, propter quam peccatum est, cum reddi possit non redditur, non agitur pœnitentia, sed fingitur. Non enim remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum* (*S. Aug.*, *ep.* 54 *ad Maced.*),

Il faut donc, répliquez-vous, déchoir de mon état? Il le faut nécessairement si vous ne pouvez pas vous y maintenir sans injustice. La condition de l'innocent est sans doute préférable à celle du coupable. Vous vous êtes élevé sur la ruine de l'innocent, il faut indispensablement, pour remettre les choses dans l'ordre, que l'innocent se rétablisse sur votre débris.

Mais, repartirez-vous, faut-il que je me diffame par la restitution, et que je passe pour un usurpateur? Sauvez votre honneur, je ne le défends pas, mais sauvez aussi votre âme, qui vous doit être infiniment plus précieuse que ni votre réputation, ni votre bien; employez une sage personne qui répare votre injustice sans la manifester, et qui satisfasse à votre devoir avec toute la précaution que vous souhaitez pour ne pas vous flétrir ni laisser même quelque soupçon de votre intégrité.

Mais je n'ai pas, ajoutez-vous, le pouvoir de restituer? Il n'y a que cette seule raison qui puisse vous servir d'excuse; et pour lors, s'il est vrai que vous n'ayez pas le moyen de rendre ce que vous avez pris, vous en devez avoir la volonté, mais une volonté sincère et tellement efficace par elle-même, qu'elle produirait infailliblement son effet si la puissance répondait à son désir. Car, enfin, ne vous flattez pas, dans une matière où votre salut se trouve si fort intéressé, et ne vous reposez pas sur une impuissance imaginaire. Sachez que vous ne tromperez pas Dieu et que vous vous tromperez infiniment plus vous-même que vous ne tromperez celui dont vous retenez le bien. Vous devez restituer si vous pouvez, et vous le devez sous la peine de la damnation éternelle. C'est une obligation indispensable et si forte, que ni votre évêque, ni le souverain pontife ne

peuvent vous en décharger. L'Église qui, par la puissance qu'elle a reçue de Jésus-Christ, peut briser les liens les plus forts, dispenser des vœux les plus solennels, dégager des serments les plus inviolables, absoudre des péchés les plus énormes, ne peut vous exempter de la restitution si vous la pouvez faire.

Quel aveuglement de prendre le bien d'autrui, puisqu'on est si rigoureusement obligé de le rendre, et qu'il faut sans cela, par une conséquence nécessaire, rompre avec Dieu, renoncer à la félicité, et, pour la jouissance passagère d'une chose fragile, se condamner soi-même à des supplices qui ne finiront jamais! Mais venons à la pratique, et voyons comment nous devons faire la restitution.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelle est l'obligation de restituer le bien d'autrui, qui la contracte, et comment il faut s'en acquitter.

La restitution est un acte de justice par lequel on répare le dommage qu'on a fait au prochain. J'ai fait connaître l'obligation qu'il y a de la faire, montrons qui la doit faire, à qui on doit la faire, et quand on doit la faire.

Premièrement, tous ceux qui se trouvent saisis d'une chose qui ne leur appartient pas, de quelque façon qu'elle soit tombée en leurs mains, ne la peuvent pas retenir contre le consentement du propriétaire et sont obligés de la lui rendre sitôt qu'ils s'aperçoivent de leur détention injuste. Mais parce qu'on peut être saisi d'une chose en deux manières, innocemment ou criminellement ; innocemment, comme lorsqu'on l'a trouvée ou qu'on la possède de bonne foi, criminellement, comme lorsqu'on l'a ravie ou qu'on la possède de mauvaise foi ; il faut ici remarquer une différence notable. Celui qui se voit innocemment chargé de quelque chose d'autrui et qui l'a possédée de bonne foi, n'est obligé de s'en défaire qu'après en avoir manifestement connu le maître légitime, et n'est pas même tenu d'en rendre le prix, s'il l'a perdue ou s'il l'a détruite, à moins qu'il n'en ait tiré du fruit et qu'il n'en ait augmenté son bien : car alors il doit restituer ce qui en reste et ce qui en résulte. Mais le possesseur de mauvaise foi, qui se nomme proprement usurpateur, est dans le crime tout le temps qu'il retient la chose dont il s'est injustement saisi; et s'il la perd, quand il n'en aurait tiré aucun profit, il est obligé de la rendre toute, sinon en espèce, du moins en valeur.

De plus il faut observer que toute sorte de lésion n'oblige pas à la réparation. Il ne suffit pas de blesser la charité, il faut encore violer la justice et nuire au prochain en quelque chose à laquelle il ait droit. Mais comme l'on peut avoir un double droit, l'un dans la chose, et l'autre sur la chose, il est important de distinguer l'un de l'autre. Le premier est lorsqu'on possède réellement la chose, et l'autre lorsqu'on n'en jouit pas encore et qu'on y a pourtant une prétention fondée en justice. Sur cette distinction, je dis que si l'on a violé le droit que vous aviez dans la chose, c'est-à-dire si l'on vous a dépossédé d'un bien dont vous aviez la jouissance paisible, on est obligé à la restitution entière. Mais si l'on a violé seulement le droit que vous aviez sur la chose, c'est-à-dire si l'on vous a injustement empêché d'acquérir un bien que vous prétendiez légitimement posséder, on n'est pas obligé de vous la restituer entièrement ; parce que vous pouviez d'ailleurs y trouver de l'obstacle, et que si vous l'aviez en espérance, vous pouviez ne l'avoir jamais en effet. Si bien que la restitution, qui se doit faire sur ce sujet, se doit régler sur les circonstances de la chose et sur les raisons qu'il y avait de croire que vous en eussiez joui, sans l'empêchement injuste qu'on y a mis, ou sans l'usurpation violente qu'on en a faite. Voilà ce qui doit, avec beaucoup de fondement, troubler la conscience de ceux qui par un moyen injuste, comme par une tromperie, par une médisance et par un artifice malicieux ont empêché quelqu'un d'obtenir une charge, un bénéfice, un emploi, un legs ou quelque autre bien, duquel on le voulait gratifier. Car encore que la chose ne lui fût point due en justice, il avait néanmoins droit de la demander et de n'être pas injustement supplanté dans sa poursuite. Si bien qu'ayant violé ce droit naturel par vos préventions iniques et par les mauvaises impressions que vous avez données de cet homme, pour l'exclure de la chose, et la faire tomber sur vous ou sur un autre , vous avez commis une injustice en sa personne, et vous êtes obligé de le désintéresser, selon le dommage qu'il a souffert et selon la probabilité qu'il avait d'acquérir la chose, si vous n'y eussiez point mis ainsi malicieusement d'opposition.

Mais encore, qui sont ceux que la justice engage à la restitution ? La théologie met dans ce nombre tous ceux qui coopèrent au dommage d'autrui, qui le procurent efficacement ou qui ne l'empêchent pas lorsqu'ils le peuvent et qu'ils le doivent. Tel est celui qui donne le conseil de nuire et qui ne le révoque pas avant l'exécution, principalement s'il a quelque certitude que le conseil influe au dommage, et qu'on n'aurait point fait le dommage sans le conseil. Tel est celui qui, par l'autorité qu'il a sur quelqu'un, lui commande une injustice, soit qu'il donne cet ordre par la voix ou qu'il le donne par quelque signe : quand vous témoigneriez seulement à votre serviteur le plaisir qu'il vous ferait de fâcher une certaine personne, vous seriez responsable de l'injure qu'il aurait faite; parce que ce témoignage tiendrait lieu de commandement et serait cause de l'outrage. Tel est celui qui donne son consentement, son suffrage et sa voix à l'injustice qui se propose et qui se met en délibération. Tel est celui qui, sans être forcé, concourt à l'action et fournit l'instrument de la faire : comme si, dans la connaissance du mauvais dessein qu'on a, vous donnez l'épée pour blesser un homme, ou la clef pour entrer dans une mai-

son et la piller ; tel est celui qui recèle ou qui cache le larcin, qui donne du refuge ou de la protection au voleur : tel est celui qui fournit à de jeunes libertins ce qu'ils demandent, et qui se paie de ce qu'ils dérobent à leur père : comme il entretient ainsi leurs débauches et leurs vols domestiques, il pèche comme eux et n'est pas moins obligé qu'eux à la restitution ; tel est celui qui flatte ou qui loue l'injustice qu'on projette, qui applaudit au dessein ou qui anime l'auteur. Tous ceux-là sont des ministres d'iniquité, complices du crime, indispensablement tenus à la réparation du tort qui se fait.

Tel est encore celui qui ne parle pas, et qui pouvant empêcher le mal, le dissimule et le souffre : bien qu'il n'y concoure pas positivement, il y coopère néanmoins, comme l'on dit, privativement, par un silence ou par une tolérance coupable, parce qu'il ne s'y oppose pas et qu'il ne le manifeste pas, ainsi qu'il le peut et qu'il le doit. Mais afin qu'il soit obligé à le réparer, il faut qu'il soit obligé à l'empêcher, non-seulement par un principe de charité, mais encore par un principe de justice, c'est-à-dire par engagement, par convention ou par office. Ainsi les magistrats ou les capitaines, qui par leur négligence n'empêchent point les désordres qui se commettent par les soldats ou par les citoyens, les conseillers et les chanoines qui s'absentent ou qui n'opinent pas, si par leur présence ou par leurs avis, ils pouvaient empêcher un jugement ou bien une élection injuste; les tuteurs et les administrateurs, qui permettent qu'on enlève les biens des mineurs ou des communautés qui leur ont confié leurs intérêts, les princes et les seigneurs qui tolèrent les concussions et les violences dans leurs terres, ceux enfin qui souffrent le dégât dans les vignes, dans les moissons, dans les montagnes, dans les forêts, dans les étangs et dans les troupeaux, qu'ils ont entrepris et qu'ils sont convenus de garder, doivent répondre du dommage et le réparer.

Que dirai-je de ceux qui, par un consentement et par un concours mutuel, nuisent notablement au prochain, démeublent sa maison, ravagent sa terre, emportent son bien ? Ils sont tous solidairement obligés à la restitution, parce qu'ils ont tous efficacement causé le dommage, l'un par le secours qu'il a tiré de l'autre, et l'un par la confiance qu'il a eue sur l'autre. Si bien que chacun est obligé de réparer tout le dommage, et que si l'un y manque, l'obligation tombe sur l'autre. Mais cela, direz-vous, est impossible. C'est à quoi néanmoins la justice vous engage. Si vous ne pouvez pas restituer le tout, il en faut restituer autant que vous pouvez. Si l'un ne peut satisfaire ni payer pour l'autre, chacun du moins est obligé de réparer le tort qu'il a fait et de rendre le bien qu'il a pris. Mais il faut toujours que la restitution soit proportionnée non-seulement au dommage qu'on a causé, mais encore au secours qu'on a fourni, à l'autorité qu'on a eue, à la fonction qu'on a exercée. Ainsi les principaux agens ont plus à restituer que ceux qui ne sont, pour parler ainsi, que les causes instrumentales, ceux qui commandent et qui animent, plus que ceux qui obéissent et qui exécutent. Jugez de là s'il n'est pas vrai ce que dit l'Apôtre, que ceux qui veulent s'enrichir aux dépens d'autrui, tombent en des filets d'où ils ne se développent jamais, et contractent des obligations qui vont presque jusqu'à l'impossibilité : *Incidunt in laqueum.*

Secondement, à qui doit-on faire la restitution, sinon à celui qui a souffert le dommage ? A qui doit-on adresser la satisfaction, sinon à celui qui a reçu l'injure ? Car il en est du bien comme de l'honneur. On doit restituer le bien à celui qu'on a volé, comme on doit réparer l'honneur de celui qu'on a flétri. Il faut mettre l'appareil à la plaie qu'on a faite, réparer l'édifice qu'on a ruiné, remettre cette famille dans son rang, ce voisin dans son héritage, cet homme dans son emploi, cet officier dans sa charge, cet ecclésiastique dans son bénéfice, qu'on a impétré sur un faux titre, et qu'on a obtenu par un procès injuste

Jugez de là combien se trompent ceux qui s'imaginent qu'il suffit, pour la réparation de leurs injustices, de faire des aumônes aux hôpitaux ou des libéralités aux églises. Qu'ils sachent, dit saint Augustin, que Dieu réprouve ces aumônes et qu'il abhorre ces libéralités. Il ne veut pas que de la cruauté qu'ils ont exercée, ils lui fassent des offrandes, ni qu'ils dépouillent les uns pour revêtir les autres : *Non talem eleemosynam Deus quærit, nec vult pietatem sui de alterius crudelitate fomentari* (*August., lib de Vit. Christ.*, c. XII). Lorsque de la dépouille de plusieurs, vous avez habillé un pauvre, lorsque sur le débris des maisons que vous avez ruinées, vous avez érigé un autel, vous croirez avoir fait des actes de religion et de miséricorde. Sachez que ce sont plutôt des actes d'injustice et d'impiété, qui vont plus à votre condamnation qu'à votre décharge, et qui, bien loin d'apaiser Dieu, servent à l'irriter davantage : *Ego Dominus diligens judicium, et odio habens rapinam in holocausto* (*Is.* LXI). C'est ainsi qu'il parle par la bouche d'un prophète. Je suis le Seigneur, j'aime la justice et je déteste le larcin quand on me l'offrirait en sacrifice. Je ne veux pas qu'on arrose mes autels du sang des pauvres, ni qu'on m'offre des holocaustes de la substance des innocents.

Il faut que les choses d'obligation passent avant celles de surérogation. Exercez la justice et vous pourrez ensuite pratiquer la charité : restituez le bien que vous avez mal acquis, et pour lors vous pourrez faire des libéralités et des aumônes : réédifiez les maisons que vous avez renversées, et vous songerez après à bâtir des hôpitaux et des monastères. Quelque dépense que vous fassiez en œuvres de piété ou de charité, sachez que vous n'êtes pas déchargé de vos obligations ni de vos dettes, soit envers Dieu, soit envers le prochain, si vous ne restituez, vous, magistrat, à cette famille que vous avez ruinée par une sentence injuste ; vous, avocat, à cet homme que vous engagez dans une mau-

vaise cause par un conseil pernicieux ; vous, procureur, à cette partie dont vous avez trahi les intérêts en supprimant une pièce ; vous, héritier, à cette église dont vous avez violé les droits en ne produisant pas un testament ; vous, usurier, à ce malheureux que vous avez opprimé par de monstrueuses exactions ; vous, intendant, à cette maison que vous avez épuisée par des usurpations artificieuses ; vous, monsieur, vous, madame, à ce domestique dont vous retenez les gages ; à cet artisan dont vous n'avez pas depuis longtemps payé les travaux. Mais vous, marchand, qui vendez à fausse mesure, à qui devez-vous faire la restitution, sinon à ceux-là mêmes que vous avez trompés ? Vous êtes du moins obligé de leur vendre désormais votre marchandise à meilleur prix ou à meilleur poids, jusqu'à ce que vous ayez achevé le dédommagement, et que vous soyez arrivé à l'égalité que demande la justice.

Mais, dira quelqu'un, je me trouve saisi d'une chose dont je ne connais pas le maître : à qui dois-je faire la restitution ? En ce cas, je réponds que si vous avez acquis cette chose sans injustice, comme si vous l'avez trouvée, et si vous ne pouvez pas découvrir la personne à qui elle appartient, il est probable que vous la pouvez retenir et vous l'approprier, quoique saint Thomas enseigne qu'il la faut donner aux pauvres, et que ce soit une pieuse pratique, non d'obligation, mais de conseil. Mais si vous l'avez injustement usurpée comme par un vol, par un déguisement, par une usure, par une simonie ou par quelque autre voie criminelle, vous ne pouvez point la garder, et vous êtes obligé d'en faire une aumône à l'hôpital ou d'en faire une offrande à l'église. C'est la doctrine commune : afin que vous ne tiriez point d'utilité de votre crime, et que si la restitution ne profite pas au corps de celui à qui vous la devriez faire si vous le connaissiez, elle profite du moins à son âme par une charitable distribution ou par un saint emploi de son bien.

En dernier lieu, quand est-ce qu'on est obligé de faire la restitution ? Sitôt qu'on se connaît chargé du bien d'autrui et qu'on a le moyen de le rendre. Si vous temporisez, qu'arrive-t-il ? Vous tombez en trois grands désordres : vous augmentez votre dette, vous multipliez votre péché, vous vous exposez évidemment au péril de mourir comme vous vivez, c'est-à-dire dans l'injuste détention, et par conséquent l'impénitence finale, qui sera suivie de votre malheur éternel. Pénétrez bien toutes ces choses.

Premièrement, vous augmentez votre dette, parce que vous n'êtes pas seulement obligé de rendre la chose que vous avez usurpée, mais encore l'utilité qu'en recevrait celui à qui elle appartient, s'il en avait l'usage comme il en a la propriété. Il profiterait de son argent, il tirerait le fruit de sa terre, il recevrait le revenu de sa charge. Cependant vous retenez son argent, vous jouissez de sa terre, vous occupez sa charge : qui doute que vous ne soyez obligé de le dédommager et de le désintéresser dans toute l'étendue de la perte que vous lui causez, et du profit dont vous le frustrez. Si bien que plus vous différez la restitution, plus vous augmentez votre dette ; mais encore plus vous multipliez votre péché.

Car il faut observer une différence notable entre le larcin et les autres crimes. Les autres ne grossissent point par le délai de la pénitence, et ne persévèrent qu'habituellement. Il est vrai qu'ils impriment dans l'âme une tache qui ne s'efface que par le sacrement ; mais pourvu qu'on n'y retombe pas, ils n'acquièrent point par le temps de nouveaux degrés de malice, ils ne méritent point de nouveaux surcroîts de peine. Mais celui-ci, quoiqu'on s'abstienne d'en commettre d'autres, se multiplie sans cesse par le seul délai de la restitution, et se perpétue par une volonté déterminée à retenir injustement ce qu'on a pris. C'est le même péché, mais qui grossit à tout moment et qui s'augmente presque jusqu'à l'infini. C'est le même larcin, mais dont la malice et dont la peine croissent toujours, jusqu'à ce qu'on l'ait réparé : tellement qu'il devient par la succession du temps un monstre d'iniquité ; il se creuse dans l'enfer une profonde place, et se prépare pour le jour du jugement un effroyable trésor de colère.

Quelle horrible condition d'un injuste détenteur ! Et n'est-ce pas un puissant motif pour le résoudre à faire une prompte restitution ? Il est toujours non-seulement dans l'habitude, mais encore dans l'acte du péché, toujours actuellement pécheur, toujours actuellement coupable, parce qu'il ne rend pas ce qu'il doit, ou qu'il ne le rend pas aussitôt qu'il doit. Quelque bien qu'il opère, il commet toujours le mal ; quelque vertu qu'il pratique, il est toujours dans le vice ; quelque loi qu'il observe, il est toujours dans une transgression criminelle ; quelque pénitence qu'il entreprenne, il augmente toujours sa peine en enfer ; quelque offrande qu'il présente à l'autel, Dieu la rejette et lui dit secrètement : *Vade prius* : Allez premièrement payer vos dettes, et vous pourrez ensuite me faire vos présents. En un mot, quelque prière qu'il fasse, la voix de ses injustices est plus forte pour demander sa condamnation, que n'est la voix de ses oraisons pour obtenir la grâce.

Væ quia lapis de pariete clamabit (*Hab.*, XI). Malheur à vous qui bâtissez vos maisons, et qui les cimentez de la substance et du sang de vos frères. Il n'y a point de pierre, dans vos bâtiments, qui ne crie contre vous, et qui ne demande d'être détachée, pour tomber sur votre tête et vous écraser : *Væ quia lapis de pariete clamabit*. Mais écoutez Dieu qui parle contre vous d'une manière bien plus étonnante : *Cum extenderitis manus vestras*, dit-il par la bouche du prophète Isaïe, *avertam oculos meos a vobis, et cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam* (*Isai.*, I) : Vous étendrez vos mains vers moi, et je ne vous regarderai pas ; vous m'adresserez vos vœux, et je ne vous exaucerai pas ; vous m'offrirez vos sacrifices, et je ne les

recevrai pas; tout ce que vous ferez pour me calmer et pour me fléchir ne servira qu'à me fournir de nouvelles armes pour vous exterminer et pour vous perdre. Terribles paroles! Foudroyantes menaces! Pourquoi, Seigneur? *Quia manus vestræ sanguine plenæ sunt*, parce que vos mains teintes de sang et pleines d'iniquité, vos coffres remplis du bien et de la substance de mes enfants, vos habits tissus d'injustice et de concussion, vous avez l'insolence de vous présenter devant moi; vous osez solliciter ma bonté, et réclamer mon assistance, dans le même temps que vous irritez ma justice, et que vous provoquez ma fureur : *Lavamini, mundi estote :* Lavez vos mains, et purgez-vous de vos iniquités, ou sortez de mes temples, et ne vous approchez plus de mes autels. Cessez de nuire à votre prochain, consolez ceux que vous avez affligés, relevez ceux que vous avez abattus, secourez ceux que vous avez opprimés, et pour lors je désarmerai mon bras, j'écouterai vos demandes, je contenterai vos désirs, et je vous donnerai même plus que vous ne souhaiterez.

Mais enfin voyez le péril qu'il y a de ne faire jamais la restitution, si on la diffère ; parce que les usurpateurs du bien d'autrui sont ordinairement surpris par la mort, comme j'ai dit, dans les ouvrages de leur injustice : *In operibus manuum suarum.* C'est pourquoi le Sage leur donne cet avis important : Ne différez pas de payer ce que vous devez à Dieu et ce que vous devez au prochain; parce que la colère du ciel éclatera lorsque vous y penserez le moins; le temps de la vengeance surviendra inopinément comme un tourbillon, et comme un orage qui vous moissonnera et qui vous perdra pour jamais : *Subito veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.*

Mais je veux que vous ne soyez point emporté par un coup imprévu de la justice divine, et que vous ayez le temps de faire la restitution que vous projetez ; n'êtes-vous pas déraisonnable, dit saint Basile, de vouloir jouir du bien de votre prochain pendant votre vie, et de vouloir le lui rendre à votre mort, c'est-à-dire, lorsque vous ne pourrez plus en avoir la jouissance? Pensez-vous que votre restitution sera pour lors agréable à Dieu, et salutaire à votre âme? Croyez-vous que Dieu se laisse gagner par un testament forcé et par une pénitence feinte? Sachez qu'il brisera ce testament, et qu'il ne permettra point qu'il soit exécuté. Il réprouvera cette pénitence parce qu'elle sera fausse, et qu'elle ne partira pas de la haine du péché, mais de la crainte du supplice, comme remarque saint Fulgence : *Illa pœnitentia non erit ex horrore peccati, sed ex timore supplicii.* Car enfin, vous ne détesterez jamais votre péché, ainsi qu'il sera nécessaire pour votre justification. Vous serez toujours attaché à votre argent plus qu'à votre Dieu, et lors même que vos mains se videront du bien que vous aurez mal acquis, votre cœur ne pourra jamais s'en dépouiller; il y conservera toujours une secrète affection, et comme il ne le quittera qu'à l'extrémité, il témoignera d'une manière assez intelligible, qu'il ne l'abandonne que par contrainte, et qu'il le garderait encore, s'il en pouvait encore jouir.

Je ne prétends pas néanmoins condamner la restitution qui se fait à la mort, mais seulement faire connaître l'illusion qui s'y trouve, et le danger qu'il y a qu'elle ne soit inutile pour le salut, soit parce qu'elle est forcée, soit parce qu'elle ne procède pas d'un principe surnaturel, mais d'une crainte purement naturelle, soit parce que les saints Pères tiennent pour très-suspecte, comme j'ai dit ailleurs, la pénitence qui se fait à la mort, et l'appellent une pénitence morte, qui ne peut opérer le fruit de la vie éternelle, soit enfin, parce que Dieu rejette ceux qui ne recourent à lui qu'à l'extrémité, qui ne quittent le péché que lorsque le péché les quitte, qui ne donnent à leur devoir que ce qu'ils ne peuvent pas donner à leurs désordres, et qui ne restituent au prochain que ce qu'ils ne peuvent pas emporter avec eux.

Tirez de là, mes frères, pour la conclusion de ce discours, une résolution inviolable de n'usurper jamais le bien d'autrui ; et quand vous serez sollicité par l'occasion, ou par la tentation, ou par quelque passion, à le prendre, faites cette réflexion judicieuse : Ou vous le retiendrez, ou vous le rendrez. Si vous le retenez, il n'y a point de salut pour vous, et votre damnation est inévitable. Si vous le rendez, n'êtes-vous pas malavisé de le prendre; soit parce que vous n'en tirez aucun profit, et que vous n'êtes pas seulement obligé, comme j'ai dit, de restituer la chose, mais encore l'utilité qui en résulte; soit parce que vous contractez un péché qui ne s'expie que par la pénitence et qui ne se remet pas aussi facilement qu'il se commet.

Comprenez deux redoutables obligations qui naissent de ce péché, l'une de réparer l'injure que vous faites à Dieu, et l'autre de réparer le dommage que vous causez au prochain. Qu'il est dangereux que vous ne vous acquittiez ni de l'une ni de l'autre de ces obligations! Vous ne ferez point la satisfaction que vous devez à Dieu, parce que vous ne ferez point le dédommagement que vous devez au prochain; et vous ne ferez point le dédommagement que vous devez au prochain, parce que vous ne lui rendréz ni le principal ni l'intérêt de ce que vous avez enlevé. Vous ne ferez pour le plus la restitution qu'à demi, et ce que vous retiendrez suffira pour vous tenir toujours dans le lien du péché et sous la puissance de l'enfer; vous ne pourrez jamais vous résoudre à vous déposséder entièrement d'une chose que vous vous serez appropriée ; vous la regarderez non plus comme étrangère, mais comme propre, et il ne sera pas moins difficile de vous en détacher que de vous séparer de vous-même.

Voyez donc, vous, qui devenez riche aux dépens d'autrui, voyez, dit un apôtre, à quels périls vous vous exposez, à quelles extrémités vous vous réduisez, à quels mal-

heurs vous vous abandonnez : *Agite nunc divites, plorate ululantes in miseriis quæ advenient vobis* (*Jacob.*, V). Ah ! que je déplore votre condition, quelque riante qu'elle vous paraisse ! Dans quel embarras serez-vous, quand les alarmes de la mort viendront troubler la jouissance des biens que vous usurpez ! D'une part, les abîmes ouverts, les flammes allumées, les démons déchaînés contre vous et préparés à vous entraîner avec eux dans les enfers, vous effraieront et vous obligeront de songer à la restitution. Mais d'ailleurs, direz-vous, si je restitue, voilà ma famille ruinée, ma succession éteinte, mes desseins renversés, toutes mes espérances dissipées. A quoi vous déterminerez-vous dans ces malheureuses conjonctures, sinon, comme il arrive presque toujours, à un désespoir horrible où Dieu vous abandonnera par une juste punition de votre insatiable avarice, ou peut-être, à une restitution imparfaite, violente, forcée, infructueuse, capable seulement de calmer un peu le remords de votre conscience, mais incapable d'opérer le salut de votre âme : *Plorate in miseriis quæ advenient vobis.*

Quoi ! si pour n'avoir pas exercé la charité envers les pauvres, et si, pour avoir manqué de les secourir dans leurs besoins, de les soulager dans leurs peines, de les visiter dans les hôpitaux et dans les prisons, Dieu vous annonce qu'à l'heure de votre mort il n'y aura point de miséricorde pour vous, et qu'au jour du jugement vous serez livré à toute la rigueur de sa vengeance, que sera-ce de n'avoir pas exercé la justice envers vos frères, de les avoir sacrifiés à votre impitoyable avarice, de les avoir dépouillés de leurs biens, d'avoir bâti votre fortune sur leur ruine, d'avoir enlevé ou d'avoir retenu le fruit de leurs veilles ou de leurs travaux? Quel trésor de colère se prépare contre vous par cet amas d'iniquité ! *Agite nunc divites, plorate ululantes in miseriis quæ advenient vobis.* Pleurez donc, si vous n'avez pas autant d'insensibilité pour vous que vous en avez pour votre prochain, pleurez à la vue des maux qui doivent naître de ces mêmes biens que vous avez malheureusement usurpés. Vous êtes devenu riche, mais hélas ! vous êtes riche en malheurs que vous avez accumulés contre vous pour l'éternité. Qu'emporterez-vous de tout ce que vous amassez injustement, sinon des regrets, des amertumes, des tourments et des supplices éternels ? Voilà toute la récompense de vos travaux, et tout le fruit que vous pouvez recueillir de vos injustices. Ah ! si la foi n'est pas entièrement éteinte dans votre cœur, revenez des égarements où l'avarice vous a jeté ; brisez ces liens qui vous attachent à votre argent, et qui vous empêchent de faire la restitution où la justice vous engage ; songez que les intérêts de votre âme vous sont infiniment plus considérables que ceux de votre famille ; que vous n'êtes pas né pour les biens de ce monde, mais pour ceux de l'éternité ; et que vous seriez bien infortuné, si, pour des choses périssables, qui vont malgré vous s'évanouir de vos mains, vous perdiez la félicité, et vous alliez aveuglément vous plonger dans les flammes qui ne s'éteindront jamais ! N'attendez pas que le temps du salut soit passé pour travailler à cette affaire ; et pendant que l'asile de la pénitence vous est ouvert, remédiez au désordre de votre conscience, réparez les ruines que vous avez faites, restituez les biens que vous avez pris, et pour cet effet joignez le courage avec le conseil ; le courage, pour séparer généreusement ce qui est à vous de ce qui est à votre prochain ; le conseil, pour savoir ce que vous devez rendre et ce que vous pouvez justement retenir. Quelque pauvre que vous deveniez, en vous dépossédant de ce qui ne vous appartient pas, souvenez-vous que vous serez assez riche, si vous avez le bonheur de posséder le souverain bien et d'arriver à la vie éternelle, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXXIV

De la crainte.

Ostendam vobis quem timeatis.

Je vous montrerai qui vous devez craindre (*S. Luc*, *ch.* XII).

La crainte du Seigneur est appelée le commencement de la sagesse et le fondement de la sainteté. D'où saint Bernard tire cette différence entre la connaissance de Dieu et la crainte de Dieu : C'est, dit-il, que ce n'est point la connaissance, mais la crainte qui rend les hommes sages et saints. On voit des personnes très-savantes et très-éclairées dans les choses de Dieu, et néanmoins très-déréglées et très-vicieuses. Mais on ne peut craindre Dieu et l'offenser, on ne peut redouter ses jugements et mépriser ses lois : *Non cognitio Dei sapientem facit, sed timor*, (*Bern.*, *serm.* 23 *in Cant.*).

Les hommes ne se sauvent ordinairement, dit saint Augustin, que par l'appréhension qu'ils ont de se damner ; et si le nombre de ceux que l'amour dirige est plus parfait, le nombre de ceux que la crainte corrige est plus nombreux : *Sicut meliores sunt quos dirigit amor, ita plures sunt quos corrigit timor* (*Aug. Ep.* 50 *ad Bonif.*).

Il ajoute, que l'amour n'entre jamais dans une âme, qu'il n'ait été devancé par la crainte. Jusque-là, dit-il, que s'il n'y a pas eu beaucoup de crainte, il n'y aura pas aussi beaucoup d'amour, et qu'il n'y aura point d'amour, s'il n'y a point eu de crainte.

Jugez de là s'il y a quelque chose de vicieux dans la crainte, comme quelques-uns ont prétendu, puisque Dieu la répand dans le cœur de ceux qu'il aime, et qu'il la rend comme l'introductrice de son amour.

Prions-le conjointement avec le prophète, qu'il imprime dans notre âme cette sainte terreur, et que, par la crainte de sa justice, il nous conduise à l'amour de sa bonté. Demandons-lui cette grâce par l'entremise de celle qui peut tout auprès de lui. *Ave, Maria*, etc.

Le concile de Trente, dans l'apologie qu'il a faite de la crainte, contre certains esprits qui censuraient cette vertu, dit qu'elle est un don surnaturel, une divine secousse, une grâce intérieure, qui nous éloigne du péché et qui nous dispose à la pénitence.

On verra même dans ce discours qu'on ne peut se sauver sans la crainte, et qu'on est déjà damné, dès qu'on n'appréhende plus de l'être. Parce qu'un homme, dès qu'il ne craint plus les jugements de Dieu, et qu'il se promet l'impunité de ses crimes, s'abandonne à la dissolution et se donne toute sorte de licence. Il accumule péché sur péché, il va d'abîme en abîme, jusqu'à ce que la mesure de son iniquité se trouve remplie et l'arrêt de sa réprobation prononcé.

Ainsi l'on n'a jamais plus de sujet de craindre que lorsqu'on ne craint rien, et l'on n'est jamais plus dans le péril que lorsqu'on se croit plus en assurance. Au contraire, dit le Sage : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit, et non pavebit* (*Eccl.* XXXIV) : Celui qui craint Dieu est en état de ne rien craindre ; et plus il appréhende le péril, plus il est en assurance. Voilà deux choses que je prétends établir, et d'où je veux tirer la nécessité de craindre et la manière de craindre.

Votre damnation est inévitable, si vous perdez la crainte. C'est ma première proposition. Votre salut est en sûreté, si vous conservez la crainte. C'est ma seconde proposition. En un mot, moins vous craignez, et plus vous avez lieu de craindre. Plus vous craignez, et moins vous avez sujet de craindre.

PREMIÈRE PARTIE.

Moins on craint, plus on a lieu de craindre.

Il n'y a plus d'espérance pour le salut d'un homme qui a perdu la crainte. Il est déjà damné, dès là qu'il ne craint plus de l'être ; parce qu'il n'a plus rien qui le retienne dans le devoir ou qui le rappelle de son désordre. D'où je veux conclure qu'il n'est jamais plus dans le péril que lorsqu'il se croit plus en assurance, et que moins il craint, plus il a lieu de craindre.

Comme il n'appréhende point le péché, ni le supplice qui émane du péché, il pèche avec facilité, il pèche avec insolence, il pèche sans aucun fondement et de gaîté de cœur, il pèche avec assurance et sans aucun remords de conscience. De ces quatre choses résultent, comme nous verrons, son impénitence finale et sa damnation éternelle.

Premièrement, la facilité avec laquelle il pèche, dès qu'il a perdu la crainte, fait qu'il entasse péché sur péché, et que par ce moyen il se creuse dans l'enfer une profonde place, il se prépare pour l'éternité malheureuse un énorme supplice. De sorte que la conservation de sa vie est un effet de la justice plutôt que de la miséricorde; parce qu'il ne fait autre chose dans la prolongation de ses jours que d'augmenter le nombre de ses crimes et la violence de ses tourments.

Le prophète Osée compare cette multiplication d'iniquité à l'inondation d'une rivière. Voyez cette rivière dans son origine; elle n'est qu'un petit ruisseau qui coule d'une petite source. Mais venant à croître peu à peu par les eaux qui descendent des montagnes, il s'en fait un grand fleuve qui, ne pouvant plus se contenir dans ses bornes, inonde les campagnes voisines, renverse les arbres, ruine les maisons et fait partout d'épouvantables ravages. Ainsi les premiers péchés, considérés en eux-mêmes, ne paraissent pas quelquefois beaucoup énormes; mais réitérés et multipliés par d'autres qui se commettent tous les jours, il s'en fait un amas à la façon d'un grand fleuve, dont l'inondation cause la ruine des pécheurs : *Maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt* (*Os. c.* IV).

C'est pourquoi, dit saint Augustin, ne méprisez pas les petits péchés; l'un ajouté à l'autre, ils deviennent grands. Des véniels on vient facilement aux mortels, et des moins considérables aux plus énormes. C'est ainsi que des uns et des autres, il se fait un assemblage funeste et, pour parler ainsi, un torrent impétueux qui renverse tous les obstacles et qui ne peut être arrêté par les menaces ni par les promesses. Opposez-lui l'enfer avec tous ses tourments, présentez-lui le paradis avec toutes ses délices. Rien n'est capable d'empêcher ce débordement effroyable de péchés, après qu'il a pris son cours et qu'il a rompu la digue de la crainte.

Saint Paul appelle cet amas d'iniquité, un trésor de colère pour le jour du jugement. *Thesaurizas tibi iram in die iræ* (*Rom.* II). Deux choses sont nécessaires pour un trésor : il faut premièrement qu'il y ait une grande quantité d'or ou d'argent ; et de plus, il faut que cet or ou cet argent soit caché. C'est ainsi que les réprouvés amassent un trésor de colère pour le jour de la vengeance. Car premièrement, il est rare qu'ils meurent avec un seul péché mortel; ils en ont ordinairement un grand nombre. De plus, ils les tiennent cachés dans le fond de leur conscience, parce qu'ils ne veulent point les révéler dans le tribunal de la confession. Mais dans ce grand jour où la colère de Dieu éclatera contre tous les impies, ce trésor d'iniquité se manifestera, et, comme parle saint Augustin, vous trouverez une effroyable masse de tous les péchés, que vous commettez si facilement les uns après les autres : *Quod ponis quotidie per modicum, inventurus es massam. Ira Dei revelatur super omnem impietatem.* (*Aug. in Ps.* XCIII; *Rom.* I).

Secondement, un homme qui perd la crainte pèche avec insolence, il pèche avec impiété, sans respecter la sainteté des temps, ni celle des lieux. Un jour solennel, où toute l'Église est dans la dévotion et dans la pénitence, bien loin de lui inspirer quelque sentiment de componction et de piété, lui sert comme d'un moyen pour exécuter plus facilement ses mauvais desseins et pour entretenir plus commodément ses mauvais commerces. Il portera le crime jusque dans le sanctuaire, il aura l'impudence d'offenser Dieu jusque dans son

temple et jusque sur son autel. Il ne recevra point de sacrement qu'il ne commette un sacrilége, il profanera nos divins mystères par des pensées impures et par de coupables désirs. Il s'entretiendra de mille choses criminelles, honteuses, abominables dans le siége de la pudeur, pendant le sacrifice de la messe, devant l'image de la Vierge, à l'aspect du crucifix, et ce qui est plus insolent et plus impie, en présence de l'Homme-Dieu qui le voit, qui le condamne et qui le doit punir éternellement. Je parlerai dans un autre discours contre cette insolence et contre cette impiété. Je montrerai qu'il n'y a point de plus grande marque d'une âme reprouvée que ce mépris et cette profanation qu'elle fait des choses saintes.

Le troisième désordre que je remarque dans un pécheur qui a perdu la crainte, est qu'il pèche sans aucun fondement et de gaîté de cœur. Ainsi nous voyons des gens qui ne disent presque pas un mot, sans y ajouter un serment et souvent un parjure, et cela sans aucune nécessité et sans aucun profit, mais seulement par une funeste coutume de jurer et de se parjurer. Il en est ainsi des blasphémateurs et des impies, qui boivent l'iniquité comme l'eau, et qui vomissent presque autant de blasphèmes qu'ils prononcent de paroles : *Posuerunt in cœlum os suum* (*Psalm.* LXXII), dit le prophète : Ils ont ouvert leur bouche contre le ciel, et leur langue sacrilége a violé mille fois le saint nom du Seigneur. Ne vous étonnez donc pas s'ils sont tombés dans la dernière désolation, et s'ils n'ont point trouvé de salut, après avoir si insolemment outragé le saint nom par la vertu duquel ils pouvaient être sauvés : *Quomodo facti sunt in desolationem?* (*Ibid*). On peut dire qu'ils sont déjà réprouvés, parce qu'ils s'accoutument par avance à ce funeste langage des damnés, qui n'auront éternellement à la bouche que des imprécations et des blasphèmes.

Cette épouvantable manière d'offenser Dieu sans aucun sujet paraît aussi dans l'âme de ceux qui commettent par pensée et par désir ce qu'ils ne peuvent pas commettre par exécution et par effet. Ainsi lorsqu'ils ne peuvent se venger de leur ennemi, ils repaissent leur esprit de son malheur, ils se nourrissent de son sang par l'activité de leur imagination et par la rage de leur cœur. Ils lui désirent mille désastres, ils lui donnent mille anathèmes, ils font mille souhaits, qui ne les rendent pas moins coupables que s'ils les avaient accomplis, et par un acte que leur volonté criminelle forme dans un instant, ils se procurent un supplice qui dure toute l'éternité. N'est-ce pas se rendre malheureux à plaisir et vouloir se damner à bon compte?

Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum (*Ibid.*) Ce sont des gens qui se nourrissent et qui s'engraissent du péché, parce qu'ils le commettent en toute rencontre, sans aucun fondement, sans être pressés par la tentation ni sollicités par aucun attrait : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum.* Un pauvre fait un larcin; la maigreur, dit saint Augustin, lui fait commettre ce péché; c'est par une espèce de nécessité qu'il se rend coupable; mais un homme riche emporte le bien d'autrui; cette iniquité vient de sa graisse, c'est-à-dire d'une habitude malheureuse qu'il a contractée de s'enrichir aux dépens d'autrui : *Hujus iniquitas processit ex adipe* (*Aug. in eum Psal. Greg. in hunc loc.*).

Le grand pape saint Grégoire dit que les hommes pèchent en trois manières : par ignorance, par infirmité et par étude. Le péché d'infirmité est plus grand que celui qui se fait par ignorance, et celui qui se commet par étude et par affection est incomparablement plus énorme que ni l'un ni l'autre. Il est même en quelque façon irrémissible, parce qu'il enveloppe je ne sais quelle malice de la volonté, qui s'oppose directement à la bonté de Dieu, qui arrête le cours de ses miséricordes, et qui empêche la communication de ses grâces : *Transierunt in affectum cordis.* Ils se plaisent dans leur péché, ils y ont donné leur cœur et leur amour; tellement qu'ils ne sont point en état de le détester ni de le haïr, ni par conséquent d'en faire pénitence et d'en obtenir pardon. C'est ce qui rend leur damnation inévitable; mais dans l'éternité malheureuse, ils ne pourront se plaindre que d'eux-mêmes : *Perierunt propter iniquitatem suam.* Ils ne pourront point attribuer leur malheur à la nécessité, ni à la contrainte, ni même à l'occasion, mais à leur propre déréglement : *Quasi de industria recesserunt ab eo* (*Job.* XXXIV). Ils se sont précipités eux-mêmes dans leur malheur; ils ont cherché leur perte et se sont éloignés de leur souverain bien, non-seulement avec une pleine connaissance et par une entière liberté, mais encore avec étude et à dessein : *De industria.*

C'est la plainte que faisait le Sauveur dans l'Evangile, quand il disait : *Odio habuerunt me gratis* (*Joan.* XV). Ils m'ont offensé de gaîté de cœur; ils m'ont haï sans aucune raison, après même que je les ai comme forcés par mes bienfaits et par mes grâces, d'avoir pour moi de la reconnaissance et de l'amour. Plus perfides en mon endroit que le disciple qui m'a trahi, ils m'ont vendu pour moins de trente deniers, et m'ont perdu pour jamais, sans acquérir autre chose qu'un regret éternel de m'avoir vendu à si petit prix, et de m'avoir perdu pour de si faibles sujets, moi qui suis l'unique trésor et le seul objet capable de les enrichir et de les contenter souverainement. Ah! qu'ils font mal leurs affaires, puisqu'ils vendent leur Dieu et qu'ils se vendent eux-mêmes pour rien et sans aucun profit : *Gratis venundati estis* (*Is.* LII).

Le dernier malheur d'un homme qui a perdu la crainte, est qu'il pèche avec assurance, sans aucun remords de conscience et sans aucune peine d'esprit, sans craindre les jugements de Dieu ni les peines de l'enfer, sans rougir des entreprises les plus injustes, ni des choses les plus honteuses. Bien loin de concevoir de l'horreur du péché, il en fait son plaisir, il s'en glorifie, il en triomphe comme ces insolents que le sage dépeint dans

les Proverbes : *Qui lætantur cum malefecerint, et exultant in viis pessimis* (*Prov*. II).

C'est l'abominable désordre contre lequel la justice de Dieu prononce l'anathème par la bouche d'Isaïe : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt, nec absconderunt* (*Is.*, LIII). Ils ont fait ce qui devait être éternellement enseveli dans les ténèbres, et ils l'ont mis en lumière; ils l'ont publié comme une chose glorieuse, quoique ce fût l'infamie même; et par une extravagante vanité, ils ont fait un sujet de gloire de ce qui les devait couvrir de confusion et d'opprobre. *Væ animæ eorum.* Malheur, anathème, damnation à une si déraisonnable vanité et à une si détestable impudence!

Ces gens-là se comportent comme si Dieu n'avait aucune connaissance de leur vie déréglée, ou qu'il ne s'en mît point en peine : *Oblitus est Deus, avertit faciem suam, ne videat in finem* (*Psal.* IX). C'est le langage des réprouvés; ils considèrent Dieu comme un aveugle ou comme un insensible qui ne voit point leur désordre ou qui n'en est point touché. Insensés que vous êtes, leur dit le prophète, jusqu'à quand raisonnerez-vous si mal? Jusqu'à quand prendrez-vous plaisir à vous tromper vous-mêmes? Quoi! celui qui vous a donné des oreilles sera sourd et n'entendra point vos discours insolents! celui qui vous a donné des yeux sera aveugle, et ne verra point vos déréglements qui sont si visibles! celui qui donne l'autorité aux juges pour punir les criminels dissimulera les crimes et les autorisera en les laissant impunis! en un mot, celui qui rend les hommes savants ne saura point ce que vous faites : *Intelligite, insipientes in populo, et stulti, aliquando sapite. Qui plantavit aurem, non audiet, aut qui finxit oculum non considerat; qui corripit gentes, non arguet, qui docet hominem scientiam* (*Ps.* XCIII)?

Malheureux homme! dit saint Augustin, celui qui a le soin de vous faire vivre n'aura pas le soin de vous faire bien vivre : *Infelix homo, curavit ut esses, non curat ut bene vivas* (*Aug. in eum loc.*)!

Les âmes timorées sont bien éloignées de ces sentiments, elles se représentent l'œil de Dieu toujours ouvert sur leur conduite, et c'est ce qui les rend très-circonspectes dans toutes leurs actions et dans toutes leurs paroles; c'est ce qui les met dans les alarmes d'abord qu'elles se sont écartées de leur devoir; et c'est cette pensée qui vient troubler leur repos au milieu de leur sommeil, si elles se sont endormies après avoir commis quelque péché, comme David le ressentait en lui-même, tandis qu'il était dans le crime : *Dormivi conturbatus.* Les remords de la conscience étaient comme de petits lions qui lui déchiraient le cœur et qui venaient interrompre ses délices : *Eruit animam meam de medio catulorum leonum* (*Ps.* LVI). Peut-être, disait-il, que la nuit me sera plus favorable que le jour pour la jouissance paisible de mes plaisirs : *Forsitan tenebræ conculcabunt me* (*Ps.*, CXXXVIII). Mais, hélas! ajoutait-il d'abord, les ténèbres ne sauraient me dérober aux yeux de celui qui voit toutes choses, et la nuit aussi bien que le jour lui découvrira tous mes désordres : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.*

C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que cette âme prédestinée n'avait point de repos dans son péché, et que ses voluptés illicites étaient toujours interrompues par des craintes et par des terreurs : *Peccanti neque somnus suavis, sed terrore et formidine plenus* (*Hom.* 20, *in Gen.*).

Il n'en est pas ainsi des réprouvés; car lorsqu'ils offensent Dieu, c'est avec une tranquillité, une indifférence, une sûreté si grande, qu'il semble qu'ils n'aient rien à craindre, et que Dieu ne soit ni le témoin ni le juge de leurs désordres.

La raison se prend de ce principe, que les choses, quelque pesantes qu'elles soient d'elles-mêmes, ne pèsent pas dans le lieu qui leur est naturel comme dans leur élément ou dans leur centre. Or, le péché se trouve dans le cœur des prédestinés comme dans un lieu étranger; il est là comme hors de son élément; et de là vient qu'ils en sentent continuellement la pesanteur, comme le prophète l'expérimentait en sa personne : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me* (*Ps.* XXXVII) : Mes iniquités ont passé au-dessus de ma tête et me sont devenues des fardeaux insupportables. Mais le péché ne pèse point dans le cœur des réprouvés, parce qu'il est là comme dans son centre et comme dans son lieu naturel; c'est là qu'il doit résider et reposer éternellement.

C'est pourquoi saint Bernard, dans le premier livre de la Considération, examinant le progrès du péché dans l'âme des impies, dit que c'est un monstre qui leur paraît d'abord épouvantable, mais que dans le temps ils s'apprivoisent si bien avec lui, qu'il leur devient familier et qu'ils en font leur jeu. Premièrement, dit-il, le péché vous accable par son poids, après il ne paraît pas si pesant, ensuite vous le trouvez léger, enfin, vous ne le sentez point du tout, et c'est pour lors que vous portez sur vous le caractère de la réprobation, parce que le péché ne fait point sentir en vous sa pesanteur, et qu'il trouve son repos dans votre âme, comme dans son élément ou comme dans son centre.

Cette tranquillité, ou, pour mieux dire, cette insensibilité funeste dans le péché, est un présage visible du malheur éternel : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit* (*Prov.* VIII), dit le Sage : L'impie, quand il a rempli la mesure de son iniquité, et qu'il est à la veille de sa damnation, méprise tout et n'est touché de rien. Qu'on lui parle des jugements de Dieu et des supplices de l'enfer, il se moque de ces choses; il prend ces redoutables vérités pour des contes. Que le corps de Jésus-Christ se présente à son esprit, cloué à la croix, empourpré de son sang, couronné d'épines et couvert de plaies, afin de l'attendrir à la vue d'un si triste spectacle, et de le détourner de quelque mauvais dessein, il passe dessus insolemment,

comme cette impitoyable Romaine, qui, s'en allant au Capitole pour se faire couronner, et rencontrant sur son passage le corps sanglant de son père qui venait d'être cruellement assassiné, fit passer son carrosse par-dessus, pour ne pas se détourner de son chemin et ne pas retarder son couronnement : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.*

Car, comme remarque saint Grégoire, plus un homme s'éloigne de Dieu, plus il s'endurcit dans son péché ; et par un aveuglement d'esprit, qui accompagne toujours cette insensibilité du cœur, lorsqu'il a plus de sujet de craindre, à cause de son crime, qui allume la colère de son juge, c'est pour lors qu'il craint moins et qu'il se croit plus en sûreté : *Quanto pejor, tanto securior* (*Greg.*, *lib.* IX. *Mor. c.* 20).

Ce même Père, sur ce passage de Job : *Consumentur velut a tinea*, dit que ce prophète parle de certains petits vermisseaux qui ont cette malignité d'apporter du dommage sans faire du bruit ; partout où ils s'attachent, ils font du dégât, mais insensiblement. C'est ce que fait le péché dans l'âme des méchants ; il y cause mille ravages, il y soulève toutes les passions, il en bannit toutes les vertus, il en efface tous les traits qui la rendaient l'image de Dieu, il lui ravit tous les droits qu'elle avait sur l'héritage de la gloire, il la met sous la tyrannie du démon et sous la puissance de l'enfer. Néanmoins il ne se fait point sentir, et ces malheureux, insensibles à tant de maux, ne se plaignent de rien : *Consumentur velut a tinea* (*Job.*, IV). Le péché ronge, le péché dévore, le péché consume toute la substance de leur âme. Ils n'en ont aucune douleur ni aucun remords. C'est ce qui rend leur mal incurable et leur damnation infaillible.

Bonæ mentis est vulnus sentire peccati, dit élégamment saint Ambroise, *non sentire, immedicabilis est ægritudinis* (*Ambr. lib. de Apol. Dav. cap.* 9) : C'est le propre d'une bonne âme de sentir la blessure de son péché et de s'en plaindre, comme d'une mortelle atteinte, mais on ne doit rien attendre que de funeste de ceux qui ne sentent intérieurement aucune douleur ni aucun remords après qu'ils ont péché. Moins ils appréhendent le mal dont ils sont attaqués, plus ils sont malades et plus ils seront malheureux éternellement.

Saint Chrysostome dit qu'il est moralement impossible qu'ils se sauvent, parce qu'ils n'appréhendent pas de se damner (*Chrys.*, *Hom.*, II *in ps.* L). Voyez, dit cette bouche d'or, combien il y a de pécheurs réprouvés qui vivent avec autant de sûreté que s'ils avaient une certitude de leur prédestination : *Quanti sunt peccatores et securi !* Combien y en a-t-il qui ruinent les veuves, qui dépouillent les orphelins, qui violent la fidélité du mariage, qui profanent la sainteté de la religion, qui commettent de grands crimes, et qui se croient innocents qui oppriment leurs voisins, et qui ne songent ni à l'injustice qu'ils font aux autres, ni au tort qu'ils se font à eux-mêmes ; qui sont à la veille de leur éternité malheureuse, et qui ne tremblent pas ; qui voient sous leurs pieds un gouffre de flammes allumées pour la peine de leurs désordres, et qui ne s'effraient pas ? Ils sont aussi gais, après avoir perdu le souverain bien par un péché mortel, que s'ils avaient fait un grand gain ; ils en rient même, ils s'en glorifient comme d'une belle action. Après cela, dit ce grand homme, comment se peut-il faire qu'ils soient sauvés. *Quomodo possunt hi tales salvari !* Non, non, poursuit-il, Dieu ne hait pas tant le pécheur à cause de son péché qu'à cause de cette assurance qu'il a dans son péché.

C'est aussi la belle remarque du saint évêque de Marseille (*Salv. ad Eccl. cath.*, *lib.* IV). Il n'y a rien, dit-il, de plus dangereux que l'assurance avec laquelle on persévère dans le péché. Cette présomption se change toujours en désespoir, et le salut n'est jamais plus désespéré que lorsqu'on s'y confie davantage. C'est pourquoi voici comme il conclut : *Nemini facilis sua causa sit. Nullus difficilius evadit, quam qui se evasurum esse præsumpserit* : Que personne ne se persuade témérairement qu'il lui sera facile de se sauver. On ne se sauve jamais plus difficilement que lorsqu'on présume trop de facilité dans le salut.

Quoi ! les saints tremblent, les Hilarion, les Antoine, ces grands anachorètes, après avoir vécu longtemps dans les austérités et dans les pénitences, sont dans les défiances et dans les alarmes. Ils craignent toujours, pendant qu'ils se voient dans l'état de leur inconstante liberté et dans l'incertitude de leur persévérance finale. Quelque signe qu'ils aient de leur prédestination, ils appréhendent d'être réprouvés, et leur âme, à la sortie de leur corps, balancée entre la confiance et la crainte, est obligée, pour s'encourager elle-même à paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, de se dire : *Egredere, quid times?* Sors, que crains-tu ? il y a tant d'années que tu sers le maître devant qui tu vas paraître.

Et vous, pécheur, et vous, impie, après avoir mille fois mérité l'enfer, vous croyez le pouvoir éviter en persévérant toujours dans votre vie criminelle ? Vous n'avez peut-être fait aucune action digne du paradis, et vous regarderez ce bienheureux séjour comme une chose qui vous est assurée ? Vous êtes à la veille de votre damnation éternelle, et vous vivez dans une aussi grande assurance de votre salut que si vous en aviez une révélation ! Vous irritez sans cesse la justice de Dieu, et vous croyez que sa miséricorde aura toujours les bras ouverts pour vous recevoir, comme si vous lui étiez fort nécessaire, et comme si l'intérêt de sa gloire ne devait pas se trouver dans l'éternité de votre supplice aussi bien que dans l'éternité de votre bonheur ?

Oh ! que vous êtes éloigné de votre compte, et que moins vous craignez, plus vous avez lieu de craindre ! Un vaisseau qui est attaqué de la tempête ne peut éviter le naufrage, si le pilote qui le gouverne est endormi, et si

la violence des vents, ni le tumulte des flots ne peuvent pas l'éveiller. Il en est ainsi de votre âme dans ce mortel assoupissement où elle se trouve après son péché ; elle est sur le point d'être condamnée à des supplices qui ne finiront jamais ; l'enfer commence d'ouvrir ses abîmes pour l'engloutir, et d'allumer ses flammes pour la brûler éternellement. Au lieu de songer à sortir d'un si grand péril, elle s'endort au milieu de ses voluptés, qui sont comme de trompeuses syrènes qui l'enchantent, jusqu'à ce que surprise, par une mort imprévue, elle s'éveille de ce profond sommeil et voie subitement tous ses plaisirs changés en des tourments éternels.

Mais s'il est vrai qu'on n'est jamais plus dans le péril que lorsqu'on se croit plus en assurance, et que moins on craint, plus on a sujet de craindre, j'ajoute qu'on n'est jamais plus en assurance que lorsqu'on appréhende plus le péril, et que plus on craint, moins on a lieu de craindre.

DEUXIÈME PARTIE.

Plus on craint, moins on a sujet de craindre.

Qui timet Dominum, nihil trepidabit, dit le Sage (*Eccl.*, XXXIV): Qui craint Dieu n'a rien à craindre. Ne semble-t-il pas que ces deux choses se détruisent elles-mêmes? Car si l'on a la crainte de Dieu, comment peut-on être sans crainte? La même bouche qui a prononcé cet oracle en donne l'explication et nous apprend que l'intrépidité, le courage, et cette grandeur d'âme, qui éloignent de nous toutes les fausses alarmes et toutes les vaines terreurs, consistent dans la crainte de Dieu: *In timore Domini fiducia fortitudinis* (*Prov.* XIV), parce que Dieu, dans le même temps qu'il inspire sa crainte dans une âme, lui communique un esprit de générosité et de force, qui la rend intrépide dans les dangers, inébranlable dans les secousses, invincible dans les tentations, inexpugnable à toutes les attaques.

Voulez-vous Savoir, dit la Sagesse, où est-ce que Dieu fait paraître sa puissance et sa force? *Ad quem respicit, et quis est fortitudo ejus* (*Prov*, XIV)? Est-ce dans le cœur des héros et dans le bras des conquérants? Non, non; c'est dans l'âme de ceux qui le craignent : *Oculi Domini super timentes eum.* C'est là qu'il arrête sa vue, c'est là qu'il applique son pouvoir, c'est là qu'il promet sa protection. Tellement que vous n'avez rien à craindre, si vous craignez Dieu ; de quelque péril dont vous soyez menacé, vous pouvez vous reposer sur la protection de cette souveraine puissance, qui s'intéresse pour vous et qui veille sur vous.

Bienheureux l'homme qui craint Dieu, dit le prophète (*Ps.* CXI), il n'est jamais plus en sûreté que lorsqu'il est ainsi dans la crainte, et plus il appréhende la damnation, plus il assure son salut. Tellement que la crainte, bien loin de nous rendre malheureux, est la voie qui nous conduit à la béatitude. Pourquoi cela? parce qu'elle nous attache par une sainte violence qu'elle exerce sur nous, à l'observation des commandements, qui sont les moyens nécessaires pour arriver à la félicité : *In mandatis ejus volet nimis.* Elle nous rend avisés dans nos actions, et nous empêche de tomber dans les piéges que les démons tendent à nos âmes, pour les rendre complices de leurs crimes et compagnes de leurs peines ; de sorte que nous assurons notre bonheur par l'appréhension de notre perte, et nous pouvons dire que nous ne sommes jamais plus affermis que lorsque nous tremblons dans les dangers qui nous environnent, à la vue des malheurs qui nous menacent et parmi les ennemis qui nous assiégent.

Dans le monde, dit Cassiodore (*In eumd. Psal.*), et selon les maximes humaines, la crainte rend les hommes misérables. Mais dans le christianisme et selon les règles divines, la crainte rend les hommes bienheureux, parce qu'elle leur fait éviter les choses qui pourraient les précipiter en enfer, et leur fait rechercher celles qui peuvent heureusement les conduire à la gloire.

Il semble, dit saint Ambroise (*In Psal.* CXVIII), qu'il y a de la faiblesse et de l'infirmité dans la crainte. Mais quand il s'agit du salut éternel, pour lequel on ne peut apporter trop de précaution, que cette faiblesse est sainte! que cette infirmité est salutaire! *Est etiam timor sanctorum, est etiam infirmitas ad salutem.*

Bien loin qu'il y ait de la faiblesse et de l'infirmité dans notre crainte, elle est toujours accompagnée de vigueur et de force. Dès qu'un chrétien cesse de craindre, il tombe dans une langueur spirituelle qui ne lui permet pas de pratiquer seulement une vertu. Il n'a ni force, ni vigueur, rien ne le touche, rien n'est capable de le mouvoir, il ne saurait faire une seule démarche dans la voie de son salut. Mais la crainte nous éveille, nous excite, nous presse, nous rend toujours vigilants, toujours prémunis et toujours précautionnés contre le mal que nous craignons. Aussi, bien loin qu'elle soit un témoignage de faiblesse et d'infirmité, c'est elle qui nous donne de la vigueur et de la force. Elle est la source de notre vie, dit le Sage, et le fondement de notre vertu. C'est la base de notre espérance et l'affermissement de notre salut, parce qu'elle consiste principalement à nous éloigner du péché, qui est le seul obstacle de notre bonheur et la seule cause de notre ruine.

Le prophète prie Dieu de lui percer la chair par le clou de la crainte : *Confige timore tuo carnes meas* (*Psal.* CXVIII). Car, comme ce qui est cloué est incapable de se mouvoir, de même la crainte, qui nous met dans un mouvement perpétuel, quand il s'agit d'éviter le péril, attache tellement notre raison et notre liberté à la volonté de Dieu et à l'observation de sa loi, qu'elle ne nous permet pas de nous remuer et de nous porter à ce qui a seulement l'apparence du péché, comme l'expérience le fait voir dans la personne des saints qui sont, pour ainsi parler, tellement cloués à leur devoir, qu'ils semblent être devenus impeccables. Ils sont tellement atta-

ches à la croix de Jésus-Christ par le clou de la crainte, qu'ils ne sauraient se mouvoir pour commettre la moindre offense, pour laquelle ils ont tant d'horreur, qu'ils tremblent à l'aspect de tout ce qui en a seulement l'image.

Joseph, sollicité à commettre un crime, répondit qu'il ne le pouvait point. Il ne dit pas qu'il ne le voulait point, mais qu'il ne le pouvait point : *Quomodo possum hoc malum facere?* Cette impuissance n'avait point d'autre principe que la crainte de Dieu, par le moyen de laquelle il avait acquis une espèce d'impeccabilité. C'est ainsi que les âmes timorées répondent à toutes les tentations, comme ce patriarche : *Quomodo possum hoc malum facere?* Non, je ne puis pas consentir à cette impureté, je ne puis pas coopérer à cette injustice, je ne puis pas commettre cette violence, parce que la crainte filiale, qui les perce jusqu'au fond du cœur, est un clou spirituel, comme parle saint Ambroise, qui les attache à la croix de leur Maître et qui les empêche de se porter aux choses illicites, crucifiant avec eux la concupiscence et tous les mauvais désirs, par la considération des jugements de Dieu et de l'éternité de peines.

Craignez donc, et, comme dit saint Basile, servez-vous de la crainte, comme d'un frein, pour arrêter l'insolence de vos passions et l'injustice de vos désirs : *Timore quasi freno peccatorum concupiscentiam cohibe.* N'appréhendez pas de perdre votre paix par ces terreurs, et sachez que vous n'assurez jamais mieux votre repos que par ces alarmes. Il n'y a de malheureux dans les enfers que parce qu'ils n'ont point redouté les maux qu'ils endurent, et qu'ils les ont pris, lorsqu'on les en menaçait, pour des illusions. Craignez donc, puisque vous avez tant de raisons de craindre. Tremblez à la vue d'un Dieu foudroyant qui se venge et qui fait sentir à ceux qui l'ont offensé toute la pesanteur de son bras et toute l'amertume de sa colère. Avouez qu'il faut bien que le péché soit énorme, puisqu'il est nécessaire de le punir d'un supplice éternel, afin de proportionner la peine à l'offense, et la durée de l'une à la malice de l'autre. Dites qu'il faut bien que la justice de Dieu soit redoutable, puisque, contre la nature de sa bonté, qui le porte si fort à l'indulgence, il exerce tant de sévérité envers ses propres enfants, et les verra gémir éternellement, sans aucune miséricorde, sous la violence des flammes et sous la cruauté des démons. Concluez enfin qu'il faut bien que les pécheurs aient perdu la raison et la foi, puisqu'ils pèchent si facilement, et que pour un moment de plaisir ils s'exposent à l'éternité de ces tourments.

Mais parce qu'il y a une double crainte, l'une filiale et l'autre servile, je finis par le caractère que je fais de l'une et de l'autre.

La première est toujours mêlée de la charité, ou c'est plutôt un pur exercice de la charité même, par lequel on aime Dieu si parfaitement, que l'on craint extrêmement de l'offenser, et qu'on aimerait mieux tout souffrir que de lui déplaire. Tellement que si l'enfer se présentait d'un côté et le péché de l'autre, on ne balancerait pas, comme saint Anselme l'assurait de lui-même, et, par un effet de l'amour divin, on aimerait mieux se précipiter dans l'enfer que de se plonger dans le péché. Cette crainte est si parfaite qu'on n'y peut remarquer aucun défaut, et que Jésus-Christ-même, en qui l'on n'a jamais trouvé rien à reprendre, en a été rempli : *Replebit eum Spiritus timoris Domini* (*Is*., XI).

La seconde est une crainte servile, qui peut naître de deux principes, dont l'un est bon et l'autre mauvais. Celle qui part d'un bon principe est un amour bien ordonné qu'on a pour soi-même, par lequel on évite le péché par l'appréhension de la peine, sans être néanmoins dans cette disposition coupable, que s'il n'y avait point de peine on commettrait le péché. Car, encore que l'éternité du supplice, ordonnée par la justice de Dieu pour la peine du péché, soit un juste motif qui nous détermine à détester le péché, on ne laisse pas néanmoins de le détester au-dessus de toutes choses, par un acte surnaturel qui se nomme communément attrition, et qui suffit, avec le sacrement de pénitence, pour obtenir la grâce de la justification

Cette crainte servile se change souvent en la filiale, selon la belle remarque de saint Bernard. Comme l'eau, dit-il, fut convertie en vin dans le festin nuptial de Cana, de même, si vous craignez Dieu véritablement, vous l'aimez ; la charité donne de la saveur à l'eau de votre crainte ; et c'est ainsi que l'eau se change en vin, et la crainte en amour : *Ubi timoris aqua fuerat, vinum incipit esse charitatis* (*Bern.*, *serm.* 54, *in Cant.*).

La crainte servile, qui part d'un mauvais principe, est un amour déréglé de soi-même, par lequel on craint la peine plus que le péché, et par lequel on est disposé à commettre le péché, si l'on pouvait s'exempter de la peine. De sorte qu'on a toujours une secrète liaison avec le péché ; et de là vient que cette crainte ne suffit pas, même avec la vertu du sacrement, pour opérer l'ouvrage de la justification. Ce n'est point la crainte des enfants, mais des esclaves, parce qu'on ne s'acquitte de son devoir que par un principe de servitude et par une espèce de contrainte. On ne rend pas volontairement à Dieu l'obéissance qu'on lui doit; on ne le sert que par la force, et l'on ne manquerait pas d'abuser de sa miséricorde, si l'on ne craignait pas d'irriter sa justice et d'allumer sa colère. Ainsi toute la pénitence qu'on fait par le mouvement de cette crainte n'est qu'une hypocrisie. On n'a pas une véritable douleur du péché, mais seulement une vive appréhension de la peine ; on ne pleure pas le mal qu'on a commis, mais celui qu'on a mérité ; on ne regrette pas d'avoir offensé Dieu, mais d'avoir mérité l'enfer.

D'où saint Chrysostome conclut qu'on serait damné, quand on n'aurait point mérité de l'être par d'autre raison que parce qu'on craint l'enfer plus que Dieu même. Que

nous sommes coupables, dit ce Père, et qu'il serait juste de nous condamner au supplice éternel, si nous appréhendions cette peine plus que le péché qui en est la cause : *Si nullam ob causam, certe ob hanc unam gehenna digni sumus, quod plus gehennam quam ipsum Christum timemus* (*Chrys.*, *hom.* 5 *in Ep. ad Rom.*).

Il faut donc régler notre crainte si nous voulons qu'elle nous soit utile pour le salut. Il faut craindre l'enfer, puisqu'il n'a été bâti que pour nous donner de l'effroi, mais il faut encore davantage craindre le péché, qui est mille fois plus effroyable que ce lieu de supplices; car, comme remarque saint Bernard, il n'y a rien de plus horrible dans le monde que l'offense de Dieu, c'est l'unique chose qu'on doit haïr souverainement. L'enfer a quelque chose d'aimable dans sa laideur, parce qu'il sert d'instrument à la puissance de Dieu pour contenter sa justice, et que si le pécheur y trouve sa peine, Dieu y trouve son plaisir. Mais il n'y a rien dans le péché qui ne soit souverainement odieux; c'est un monstre en qui l'on ne peut découvrir que de la difformité; sa malice va jusqu'à l'infini, parce qu'il attaque une infinie majesté; et de là vient que, pour être puni comme il le mérite, il faut une peine en quelque façon infinie, c'est-à-dire une peine éternelle qui est infinie par sa durée, si elle ne l'est point par sa violence.

De sorte que s'il y a un feu qui ne s'éteint jamais, il n'y a proprement que le péché qui ait allumé ce feu; et comme la cause qui produit un mauvais effet a plus de malignité en elle-même qu'il n'y en a dans son ouvrage, on ne peut nier que le péché ne soit un plus grand mal que l'éternité malheureuse dont il est le funeste principe.

De là vient que pour être justifié devant Dieu, il faut détester le péché au-dessus de tout ce qu'il y a d'abominable dans le monde, et c'est une crainte déréglée qui contribue plus à notre condamnation qu'à notre grâce, si l'on appréhende l'éternité du supplice plus que l'offense de Dieu, quoiqu'il ne soit pas nécessaire de s'arrêter à cette comparaison, et qu'il faille même quelquefois en détourner l'esprit par une sage précaution et par une judicieuse condescendance à l'infirmité humaine.

Il est certain qu'on n'est pas digne de Dieu, s'il y a quelque bien créé qu'on désire plus que Dieu, et s'il y a quelque mal possible qu'on appréhende plus que le péché qui nous éloigne de Dieu. Mais que pouvons-nous souhaiter plus que vous, mon Dieu, et que pouvons-nous craindre plus que de vous déplaire? puisque c'est de vous seul que dépendent toute notre bonne et toute notre mauvaise fortune, pour le temps et pour l'éternité? Le paradis sans vous ferait notre supplice, et l'enfer avec vous ferait notre bonheur, parce que vous êtes le seul objet capable de faire notre félicité; et comme l'unique mal que nous devons craindre est de vous perdre, l'unique bien que nous devons souhaiter est de vous posséder éternellement dans la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

NOTICE SUR GUILLAUME DE SAINT-MARTIN.

SAINT-MARTIN (GUILLAUME DE), prêtre, docteur en théologie, conseiller, aumônier du roi et curé de l'église de la basse Sainte-Chapelle de Paris, s'était fait un grand nom parmi les prédicateurs du dix-septième siècle. Il avait prêché l'Avent devant Sa Majesté Louis XIV, en 1677. Il a laissé un grand nombre de sermons imprimés à Paris en 1683 et 1685. Ils sont en 7 vol. in-8° : Avent, 1 vol.; Carême, 2 vol.; Panégyriques des saints, 2 vol.; Octave du saint sacrement, 1 vol. On donna du même orateur, en 1694, 1 vol. sur les mystères, vêtures et professions religieuses, avec des discours prononcés aux synodes de Paris, et autres pièces. M. de Saint-Martin a paru dans un temps où l'éloquence de la chaire avait déjà commencé de prendre une nouvelle face. On avait déjà presque banni toutes les citations des auteurs profanes, ces applications trop allégoriques et forcées de l'Ecriture sainte, ces expressions énigmatiques; mais l'on n'y avait pas encore atteint ce degré de perfection dont nous sommes redevables au P. Bourdaloue et à quelques autres. Ainsi, l'on peut dire que sa méthode d'écrire et de composer tient le milieu entre celle des anciens prédicateurs et celle des modernes. Le P. Houdry, jésuite, rapporte souvent dans sa Bibliothèque des extraits de sermons de cet orateur.

SERMONS POUR L'AVENT.

SERMON I.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté (S. Luc, ch. XXI).

L'Ecriture sainte nous apprend que la reine Esther avait ses jours de silence et de gloire, d'humilité et de majesté, de servitude et de triomphe; elle soupira longtemps en secret, mais enfin elle eut la joie de monter sur un trône, d'où elle a fait descendre la grâce et le salut de ses frères, en faisant retomber la peine qui les menaçait sur la tête des ennemis de ce pauvre peuple.

C'est là, chrétiens, l'excellente figure des deux avénements du Fils de Dieu. Dans le premier il n'a eu que des jours de gémissement et de douleur, dans le second il n'aura que des jours de gloire et de triomphe; l'un a été un état d'anéantissement et d'infirmité, l'autre sera un état de puissance et de majesté; celui-là, encore une fois, a été le temps de son silence et de sa patience, et celui-ci sera le temps de sa justice, de sa rigueur et de ses vengeances : *Videbunt filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate*.

On le verra assis sur deux sortes de nuées, sur celles qui distillent la rosée sur la terre, et sur celles qui éclatent en foudres et en tonnerres, puisqu'ayant des justes à récompenser et des criminels à punir, d'une main il versera des bénédictions sur ceux-là, et qu'il accablera ceux-ci de ses foudres : c'est pourquoi ce grand jour doit imprimer en même temps dans l'esprit des hommes deux mouvements bien différents, l'espérance et la crainte; l'espérance, pour opposer à la crainte, qui passerait sans elle jusqu'au désespoir; la crainte, pour empêcher que l'espérance ne dégénère en présomption; l'espérance et la crainte, pour maintenir également les droits de la miséricorde de Dieu et de sa justice.

Esprit divin, c'est à vous à produire dans nos âmes de si saints mouvements. Vous qui faites trembler les cèdres du Liban, qui ébranlez les colonnes du ciel et qui troublez le fond des mers, inspirez-nous cette sainte terreur, qui, également éloignée et de la présomption et du désespoir, nous mette dans ce juste milieu où nous devons être, pour profiter de la connaissance de vos jugements. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de celle qui se troubla aux approches d'un Dieu qu'elle devait concevoir, quand un ange lui dit : *Ave*.

Quoique les libertins ou d'autres esprits du siècle puissent dire contre la crainte de Dieu, afin d'affaiblir ou d'anéantir la vertu de ce don du Saint-Esprit, il est certain néanmoins que, selon l'expression de l'Ecriture et des Pères, c'est elle qui assure à Dieu une partie de sa gloire, qui est aux hommes un commencement de sagesse, et une heureuse disposition à leur conversion et à la grâce. Si les justes persévèrent dans la vertu, c'est la crainte qui les retient dans le devoir et les rend fidèles au Seigneur, et si les pécheurs conçoivent le dessein de retourner, c'est cette crainte qui, par une sainte inquiétude, les agite et les ébranle : crainte utile aux uns et aux autres, qui les rend semblables à ces grands arbres que la violence des vents semble ne faire trembler que pour leur donner lieu de s'affermir davantage dans la terre et d'y jeter plus de racines. En un mot, ne craindre pas Dieu, c'est une témérité et une présomption criminelle; le craindre sans l'aimer, c'est une terreur diabolique; mais le craindre pour l'aimer, c'est le caractère des enfants d'adoption et la marque de leur véritable force. Oui, qu'on examine la chose comme elle est, on trouvera qu'il n'y a que les esprits qui craignent Dieu qui soient véritablement forts, tous les autres sont des lâches ou des furieux: des lâches qui craignent des maux qui n'ont que l'apparence du mal, et des furieux qui méprisent de véritables maux, pour vaincre, ce leur semble, l'inconstance et l'infirmité de la nature.

Tout cela montre que nous n'avons qu'une seule chose à craindre sur la terre: la justice et les jugements de Dieu; mais pour concevoir cette crainte, qu'un prophète appelle l'esprit du salut, il faut être fortement persuadé de deux choses, de la vérité du jugement et de sa rigueur : de la vérité, parce que les maux qu'on ne croit pas ne font point d'impression sur l'esprit; de la rigueur, d'autant que les maux qui sont absents et éloignés ne frappent pas l'imagination s'ils ne sont extrêmement grands; deux circonstances que le Fils de Dieu a marquées dans l'Evangile et dans les paroles mêmes de mon texte, pour nous imprimer une grande crainte de sa justice; la première : *Videbunt filium hominis venientem in nube*, on verra le Fils de l'homme descendre dans les nues pour juger l'univers; voilà la vérité du jugement, et la première partie de mon discours; la seconde,

il descendra avec tout l'appareil de sa majesté et de sa puissance, pour faire sentir aux pécheurs toute la rigueur de sa justice : *Cum potestate magna et majestate ;* voilà la sévérité du jugement et ma seconde partie ; elles demandent toutes deux vos attentions.

PREMIER POINT.

S'il y a un Dieu, il ne peut être sans providence, et nous ne le pouvons connaître que par là ; s'il y a une providence, elle ne peut être sans justice, puisque toute sa fonction est de donner l'ordre et la disposition à toutes choses ; mais s'il y a une justice souveraine, il faut qu'elle juge ces hommes suivant leurs œuvres, en sorte que l'impiété et la vertu, qui sont ou cachées ou confondues pendant la vie, soient reconnues, séparées et remises dans leurs places après la mort par un jugement universel. C'est le raisonnement que fait Salvien dans le premier livre qu'il a fait du Gouvernement de Dieu, et que je ne presse pas davantage. C'est avec beaucoup de folie et d'impiété, dit-il, qu'on croit que Dieu méprise les choses humaines, et qu'il ne les juge pas : *Stulte atque impie creditur quod curam humanarum rerum providentia despicit.* Sa providence s'étend sur toutes choses dès qu'elle s'étend sur elles ; elle les juge, parce qu'elle ne peut s'y appliquer que par ses jugements, qu'elle prononce en faveur des bonnes, et à la condamnation des mauvaises.

Je ne presse pas, dis-je, davantage ce raisonnement, parce qu'il est sensible et généralement reconnu de tout le monde ; je dis seulement, pour l'expliquer, que la providence de Dieu a marqué dans la création du monde la conduite qu'elle devait observer dans sa rédemption. Deux grandes perfections de Dieu, dans la pensée de Tertullien, ont partagé la gloire de ce grand ouvrage : la bonté l'a produit tout confus et sans ordre, la justice a donné la convenance et la proportion à toutes ses parties : *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est.* Les premiers principes du monde sont sortis des mains de Dieu sous une image si confuse, que rien n'était connaissable parmi le mélange de tant de choses, mais la justice a consommé ce que la bonté avait commencé, et divisant la clarté des ténèbres qui étaient sur la face de l'abîme, tirant les cieux et les étoiles du sein des eaux, toutes les pièces qui font notre admiration de cette masse vide et informe, cet ordre de justice a fait paraître la vérité de toutes choses ; et la bonté de Dieu l'ayant imprimée dans le fond de tous ses ouvrages, sa justice l'a exprimée au dehors par la belle disposition des parties de ce grand édifice : *Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit.*

Cela supposé avec Tertullien, je dis que Dieu a réparé le monde, comme il l'avait fait : sa bonté l'avait produit confus et sans convenance, elle l'a refait tout de même ; les gens de bien et les méchants, les réprouvés et les élus vivent ensemble sur la terre sans discernement et sans ordre, l'innocence est dans l'oppression, l'impiété dans la prospérité, les crimes demeurent impunis, et les vertus sans récompense, tout est confus. Mais ne murmurons pas, chrétiens, cette confusion ne durera pas toujours, la miséricorde a son temps, la justice aura le sien, la bonté a commencé l'ouvrage, la justice l'achèvera, la miséricorde souffre les bons et les méchants sur la terre, dans la même Eglise, dans un même état, dans les mêmes villes et dans les mêmes familles; mais la justice les séparera tous après la mort, les uns pour le ciel, les autres pour l'enfer, ceux-là pour la gloire, ceux-ci pour la confusion, les prédestinés pour régner dans l'éternité, et les réprouvés pour souffrir éternellement la peine de leurs iniquités et de leurs crimes.

N'en doutons pas, la foi et la raison, l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme nous assurent tous deux de ce jugement universel ; je me trompe, il ne sera pas universel, et quoique tous les hommes soient punis ou récompensés, ils ne seront pas tous jugés. Cette proposition vous étonne, chrétiens, mais vous en tomberez d'accord, si vous entrez dans le sentiment d'un grand pape, qui distingue deux ordres de prédestinés et deux sortes de réprouvés. Dans l'ordre des élus, dit ce Père, les uns seront jugés et mis en possession de la gloire par arrêt, les autres jugés avec le Fils de Dieu, et sans être jugés régneront dans l'éternité; parmi les damnés, tout de même, une partie périra par sentence, et le reste sera précipité dans les enfers sans entendre de la bouche du Fils de Dieu l'arrêt de sa condamnation et de sa mort.

Cette distinction de saint Grégoire dans le vingt-sixième de ses Morales est établie sur la différence de la sainteté des élus et de la malice des réprouvés; entre les élus, ceux qui se sanctifient par l'observation des préceptes sans s'élever jusqu'à la pratique des conseils, ceux-là règneront par arrêt, et le Fils de Dieu leur adressera ces paroles de consolation et d'amour : *Venite, benedicti Patris mei* (*Matth.* XXV, 34) : Venez, les bien-aimés de mon Père, venez recevoir la récompense de votre miséricorde et de votre charitable compassion : j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu, vous avez couvert ma nudité ; j'ai été affligé, vous m'avez consolé. Voilà vos bonnes œuvres, et voici la couronne qui vous attend : *Possidete paratum vobis regnum ab origine mundi.*

Mais on en voit d'autres qui aspirent à une perfection plus éminente, qui s'élèvent au-dessus des préceptes et de la loi, par l'observation des conseils et des vertus qui ne sont point commandées ; tels ont été les apôtres ; tels sont encore tous les parfaits qui se donnent à Dieu par une entière consécration de leur personne et de leur fortune, et ceux-ci régneront sans être jugés ; et pourquoi seraient-ils jugés ? puisqu'ils auront l'honneur de juger avec le Fils de Dieu et d'être les assesseurs de son trône : *Vos qui secuti estis me, in regeneratione cum*

sederit Filius hominis in sede majestatis, sedebitis et vos super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israel (*Matth.* XIX, 28). Ames choisies qui avez tout abandonné pour me suivre à la piste de mon sang et aux approches de ma croix, vous qui avez renoncé au monde aussi bien qu'à vous-mêmes, lorsqu'on verra le Fils de l'homme sur son tribunal, vous serez assises à ses côtés pour juger avec lui toutes les nations ; il prendra vos voix et vos suffrages pour prononcer les arrêts de la prédestination des saints et de la réprobation des méchants.

Dans la masse de ces réprouvés il y en a pareillement de deux sortes, ceux qui ont la foi et qui n'ont pas les œuvres de la foi, ceux qui sont sujets à la loi sans être soumis à la loi, ceux-là seront condamnés et périront par cette terrible sentence : *Ite, maledicti, in ignem æternum* (*Matth.* XXV, 41) : Allez, maudits, au feu d'enfer ; allez, détestables victimes, infortunés sujets de ma colère, allez ressentir pour jamais les peines de vos ingratitudes : vous m'avez vu souffrir la faim, la soif, la nudité, sans être touchés de ma misère ; vous m'avez entendu gémir sans être sensibles à mes soupirs ; je vous avais donné une loi de miséricorde et de charité, vous l'avez méprisée, vous l'avez violée ; allez, maudits que vous êtes, vous n'aurez point d'autre partage que celui des démons.

Le second ordre de ces misérables comprend les impies, c'est-à-dire, ceux qui ne vivent ni dans la loi ni sous la loi, comme les athées, s'il y en a quelques-uns qui le soient autant d'esprit qu'il y en a qui le sont de cœur, les païens, les Juifs, les hérétiques et surtout les chrétiens politiques qui ne le sont qu'en apparence, et qui dans le fond n'ont aucun sentiment de foi ni de religion. Ces impies, dit saint Grégoire après un prophète, périront sans être jugés : *Non resurgent impii in judicio* ; ils ressusciteront, mais ils ressusciteront pour être punis et non pas pour être jugés : *Ad tormentum, non ad judicium*, car ce ne sera pas la cause de ces impies qui s'agitera pour lors, elle est déjà décidée, leur procès est déjà tout fait, parce que l'impiété, dans la pensée d'un apôtre, porte avec elle sa condamnation et son arrêt : *Qui non credit jam judicatus est :* Celui qui ne croit pas est déjà jugé.

Une comparaison rendra peut-être ce raisonnement plus sensible. Les souverains qui font les lois et qui poursuivent le châtiment des criminels ne les punissent pas tous de la même sorte ; il y en a qui sont sujets à la loi et qui contreviennent à la loi, mais sans sortir de l'Etat ni lui déclarer la guerre ; il y en a d'autres qui secouent le joug, qui prennent les armes contre leur roi et qui font la guerre à leur patrie ; à l'égard des premiers, le roi les fait punir et leur fait faire leur procès suivant les lois ; mais à l'égard des autres il ne consulte point la loi pour les perdre, et sans examiner s'ils sont dignes du fer ou du feu, il emploie contre eux l'un et l'autre. Il fait marcher des armées entières contre les rebelles, il fait battre les forteresses qui servent d'asile à leur crime, et pourvu qu'il leur puisse faire porter la peine de leur trahison, de quelque manière qu'ils périssent, il n'importe.

C'est de cette sorte à peu près que le Fils de Dieu exercera sa vengeance à la fin du monde ; ces lâches chrétiens qui ont reçu sa loi, mais qui ne l'ont pas observée, qui ont eu la foi, mais qui ont trahi leur profession par le déréglement de leur vie, ceux-là seront jugés par la même loi qu'ils ont méprisée : *Qui in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* Mais ces impies, ces chrétiens sans foi et sans religion ne seront point jugés ; comme ils ont péché sans la loi, ils périront sans la loi : *Qui sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* On ne leur fera pas leur procès, parce qu'il est déjà tout fait. Tout cela montre que le jugement ne sera pas universel, tout cela fait voir que tout le monde ne sera pas jugé. Mais quel avantage pour les réprouvés ? puisqu'ils souffriront tous la honte et la punition de leurs crimes, et que les impies et les autres pécheurs, les infidèles et les prévaricateurs seront tous ensemble sous les mêmes ruines et dans les mêmes malheurs.

Mais qui croit cela ? *Quis credidit auditui nostro, et brachium Domini cui revelatum est ?* Qui est-ce qui pense, mais qui pense sérieusement à la pesanteur de ce bras et aux rigueurs de cette justice ? *Insultatur mihi undique, dum dicitur quotidie : Ubi est Deus tuus.* Mon Dieu, s'écrie saint Augustin, on me fait mille insultes autant de fois que je veux parler de la vérité de vos jugements, voyant les bons dans l'oppression et les méchants dans la prospérité. On me demande : Augustin, où est donc cette providence, cette justice, ce juge et ce Dieu vengeur ? Mais qui est-ce qui me fait ces questions ? Ce ne sont pas seulement les athées, les païens, les Juifs ou les hérétiques : *Sed ipse frater catholicus torquet me ;* ce qui me fait de la peine et me cause la dernière douleur, c'est de voir que ce sont mes frères, c'est de voir que ceux qui participent avec moi dans la communion des mêmes sacrements ont assez d'impiété pour me dire avec une impudente raillerie qu'il n'est sorti personne du tombeau, que personne n'est revenu du pays des morts pour nous instruire des affaires de l'autre monde ; ceux qui devraient être les premiers convaincus de cette importante vérité pour la persuader aux autres, sont les premiers à en douter. Ah ! je vois bien ce que c'est : ils ne veulent pas y consentir, parce qu'ils ne veulent pas se convertir ; ils ne veulent pas la confesser, parce qu'ils ne veulent pas changer de vie ; ils aiment mieux que Dieu soit injuste que d'être justes et gens de bien ; ils aiment mieux attenter sur sa justice que de retrancher leurs déréglements et leurs excès : *Quia nolunt converti in melius, Deum convertunt in pejus.*

Eh quoi ! poursuit toujours saint Augustin, serait-il possible que Dieu, qui ne nous a jamais manqué de parole, ne nous eût trompés que dans ce seul point du jugement ?

Son Fils n'avait pas encore pris naissance, il nous l'a promis, il nous l'a donné; on n'avait point vu encore des vierges enfanter, il nous a promis ce miracle, il nous a donné une Vierge mère; le sang de Jésus n'était point encore répandu pour effacer l'obligation de notre mort, il nous l'a promis, il l'a versé; personne ne s'était encore ressuscité soi-même, il nous a promis ce prodige, son Fils est sorti du tombeau par sa propre vertu; les nations n'avaient pas encore reçu la foi, il nous a promis leur conversion, la gentilité a été réunie à l'Eglise; les hérétiques ne s'étaient point encore révoltés contre cette Eglise, il a prédit leur révolte, et on les a vus les armes à la main pour la détruire; les idoles n'étaient pas encore abattus, il a prédit leur chute, et sa prédiction a été suivie des ruines de l'idolâtrie. En un mot, tout ce qui est et qui n'était pas, il l'a prédit et il est arrivé comme il l'a prédit. Et si cela est, pourrait-on donc bien croire que ce Dieu de vérité, après avoir accompli toutes les prophéties, ne nous aura parlé du jugement que pour nous abuser, nous intimider et répandre sur lui-même des soupçons de fourberie et de mensonge?

Ah! mes frères, continue le même saint Augustin, ne nous laissons pas surprendre à une si dangereuse et si pernicieuse pensée, défions-nous de tous ceux qui disent qu'il n'y aura point de jugement, ou qu'il ne sera pas si rigoureux qu'on pense; si nous n'avons pas eu assez de fermeté pour demeurer constants dans l'observation du premier précepte qui fut imposé à notre père, tâchons du moins de nous corriger par l'exemple de sa chute. Ce premier homme n'avait point encore vu d'exemple de la malice du démon ni de sa chute, Dieu lui défend un fruit sur peine de la vie et du salut, le serpent vient à la traverse qui l'assure contre les menaces de Dieu; il le flatte d'une fausse espérance de Divinité et l'oblige par cet artifice à manger ce fruit fatal, mais dans le point même de sa désobéissance cet infortuné coupable reconnaît la vérité des paroles de Dieu et l'imposture du démon; il voit que le serpent l'a trompé et que sa malice l'a exposé aux coups redoutables de cette justice qu'il a offensée.

Il y a plus de cinq mille ans que Dieu nous menace de la rigueur de ses jugements; il y a plus de cinquante siècles qu'on nous avertit, de la part de la foi et de la raison, que la vengeance de Dieu doit éclater un jour sur les criminels et sur les coupables: la nature, la loi, les prophètes et l'Evangile nous ont toujours publié cette grande journée; mais le démon, qui nous veut perdre, renouvelle sans cesse ses artifices pour nous surprendre; ses ministres viennent à la traverse nous dire que tout cela n'est qu'un conte fait à plaisir, une fiction, une politique pour intimider les esprits faibles; suive qui voudra ses pernicieux conseils, écoute qui voudra ses détestables maximes; mais quiconque s'y laissera surprendre, connaîtra à la mort son erreur et son illusion: *Homo cum dormierit aperiet oculos.* Pendant sa vie, pendant qu'il veille, il ne découvrira peut-être pas les abîmes où il s'ensevelit tout vivant; mais à la mort, dans le sommeil fatal: *Aperiet oculos*, il ouvrira les yeux pour voir qu'il s'est malheureusement laissé tromper; il connaîtra, mais trop tard, la vérité d'un jugement pour en éprouver à jamais la sévérité et les rigueurs.

SECOND POINT.

L'Ecriture sainte remarque que le prophète Osée eut une fille qui fut nommée par le commandement de Dieu du nom de Gomer, qui signifie sans miséricorde; le sens de la lettre est que le peuple étant tombé plusieurs fois dans la prévarication, Dieu l'avait toujours puni, mais il l'avait puni en père et non pas en juge, parce qu'il lui avait toujours pardonné incontinent après; mais enfin la malice de ce peuple ayant comblé la mesure de ses crimes et épuisé, pour ainsi dire, la bonté de Dieu, Dieu fit dessein de le punir sans miséricorde et de l'abandonner à la fureur de ses ennemis sans le rappeler de son exil, sans prendre soin ni de sa liberté, ni de sa vie, ni de son salut. Il fit davantage; car pour donner au prophète la connaissance de son dessein, il lui commanda de donner ce nom à sa fille: *Voca nomen ejus Absque misericordia, quia non addam ultra misereri domui Israel* (*Oseæ* I, 6) Je veux que cette fille s'appelle Sans miséricorde, parce que je ne veux plus entendre les soupirs ni les gémissements de ce peuple ingrat, sa rébellion et son opiniâtreté dans le péché m'ont endurci.

Vous avez entendu la figure, écoutez maintenant la vérité; pendant la vie Dieu ne nous traite qu'avec tendresse et les sentiments d'un père; soit qu'il nous flatte ou qu'il nous corrige, c'est sa bonté qui fait l'un et l'autre, et comme cette pierre qui suivait le peuple parmi les aridités du désert, pour le rafraîchir des eaux qui coulaient sans cesse de son sein, la miséricorde de Dieu et la charité du Sauveur ne nous abandonnent jamais sur la terre: c'est elle qui nous suit, c'est elle qui nous prévient, c'est elle qui nous accompagne jusqu'à la mort pour faire couler dans nos âmes la grâce de Jésus-Christ par ses plaies et ses blessures: *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ* (*Ps.* XXII, 6). Mais si les pécheurs poussent leur impénitence jusqu'à la mort et au jugement: *Judicium sine misericordia, quia non addam ultra misereri* (*Jac.* II, 13), ils seront jugés sans miséricorde et Dieu n'aura point d'autres assesseurs de son trône que sa justice, que sa sévérité, que sa colère et que sa fureur. *In æternum projiciet Deus* (*Ps.* LXXVI, 10), Dieu les chassera de sa présence pour une éternité. *Non apponet ut complacitior sit adhuc* (*Idem*). Quelques gémissements qu'ils puissent pousser, quelques clameurs qu'ils fassent éclater, il n'en sera jamais touché: *Obliviscetur misereri Deus* (*Ps.* LXXVI, 10). quoique la miséricorde lui soit, ce semble, plus naturelle que la justice, parce qu'elle vient toute de son fond et que celle-

ci n'est excitée que par nos crimes, il ne s'en souviendra plus. Mais je veux que ce cœur de Dieu soit encore capable de clémence et de compassion : pécheur, tu n'en dois tirer aucun avantage, parce que l'une et l'autre seront captives et enchaînées dans le feu d'une colère qui s'opposera éternellement à ton salut : *Continebit in ira misericordias suas* (*Ps.* LXXVI.)

Je pourrais confirmer cette vérité par une longue suite de raisons pressantes ; je pourrais vous dire que le Fils de Dieu, n'ayant exercé sur les pécheurs que sa miséricorde dans son premier avénement, jusque-là que quand il a été question de nous imprimer la terreur de ses jugements, il ne l'a jamais fait éclater que sur des animaux et des plantes ; il est juste que dans le second il n'exerce que sa justice, et que sa miséricorde soit dans le silence. Je vous dirais avec un prophète que Dieu doit consommer dans ce grand jour, non-seulement sa colère, mais sa fureur qui est le dernier transport et le dernier excès de la colère : *Complebo furorem meum in eis* : (*Ezech.* V, 13). Les anges rebelles ont fait dans le ciel la première épreuve de cette fureur, Dieu les a punis sans miséricorde ; les réprouvés l'éprouveront au jugement aussi bien que les anges, puisque leur impénitence les fait entrer, comme nous dirons dans quelque jours, en société avec les démons.

Mais la raison qui me persuade davantage la rigueur extrême et la sévérité du jugement dernier, c'est, hélas! le pourrai-je bien dire sans expirer de douleur? c'est que la miséricorde même deviendra notre juge en la personne de Jésus-Christ; le Père de la miséricorde jugera ses propres enfants, le Sauveur du monde condamnera le monde; le Rédempteur des hommes, celui-là même qui s'est fait homme, et qui a donné son sang et sa vie pour leur salut, sera l'arbitre de leur damnation et de leur mort. Ah ! mes frères, quand Dieu est en colère contre nous, la miséricorde prend notre parti ; s'il nous veut punir, sa clémence s'y oppose ; s'il nous veut perdre, son Fils lui montre ses plaies pour l'apaiser, et les soupirs des pécheurs pénitents forment dans les blessures un écho de charité qui remonte jusque dans le cœur de Dieu, pour le toucher de pitié et de compassion.

Mais au jugement, chrétiens, il n'y aura plus de combat entre la miséricorde de Dieu et sa justice ; elles agiront toutes deux de concert pour punir les pécheurs; les plaies du Sauveur qui crient maintenant miséricorde ne s'ouvriront alors que pour demander la vengeance des crimes, et quelques gémissements que les réprouvés puissent faire entendre, quelques larmes qu'ils puissent répandre, ils n'entendront jamais que cette voix d'un prophète : *Quid clamas super contritione tua? insanabilis est dolor tuus* (*Jer.* XXX, 15); et pourquoi tant crier, puisque la douleur est sans remède ? A quoi bon tant de gémissements et tant de soupirs? la perte est sans ressource, ton mal sans consolation, et tes peines sans aucune espérance de miséricorde : *Absque misericordia.*

Vous en penserez ce qu'il vous plaira ; mais je ne crois pas qu'on puisse pousser plus avant la rigueur des jugements de Dieu. Un Dieu qui est le Père des miséricordes, et le Dieu de toutes les consolations : *Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis* ; (II *Cor.* I, 13), un Dieu qui s'est fait le Sauveur et le médiateur de tous les hommes, devenir leur juge, leur ennemi et leur partie, et n'imprimer dans le cœur de tous ses enfants que des transports de douleur et de désespoir; quelle idée plus funeste, quelle image plus sanglante peut-on former de sa sévérité et de sa justice? Je sais bien qu'on a vu des pères condamner leurs propres enfants, être présents à leur mort, et voir couler le sang de leurs veines; mais c'étaient des pères qui n'avaient que la piété humaine, ils n'étaient pas capables de la tendresse et de la miséricorde d'un Dieu; mais c'étaient des enfants qui n'avaient pas coûté à leurs pères ce que les pécheurs ont coûté à Jésus-Christ; et cependant nous ne pouvons lire dans nos histoires ces prodiges d'inhumanité sans trembler, et nous sommes bien capables d'entendre la rigueur des jugements du Fils de Dieu sans étonnement et sans terreur!

Eh! de quoi serons-nous effrayés, si notre âme ne l'est à la vue d'un si terrible spectacle? de quoi serons-nous épouvantés? sera-ce de cet horrible châtiment de l'Egypte, où toutes les eaux furent changées en sang, en telle sorte que le peuple ne puisait que du sang de toutes les sources et des fontaines? Sera-ce de la désolation de la ville de Jéricho et de celle de Jérusalem, que Dieu, après l'avoir visitée tant de fois par de continuelles marques de sa protection et de sa bonté, fut enfin obligé d'abandonner et de laisser en proie à l'impitoyable fureur de ses ennemis?

Nous étonnerons-nous encore une fois de l'action des Pères d'un concile de Constantinople, qui trempèrent leurs plumes dans un calice consacré, dans le sang de Jésus-Christ, pour souscrire à la condamnation de l'hérésie de Photius?

Non, tous ces spectacles n'ont rien de terrible ni d'affreux, quand je vous parle du grand spectacle que la justice de Dieu doit exposer aux yeux du ciel et de la terre à la fin du monde : spectacle où l'on verra toutes les sources du salut et de la grâce ne faire couler que du sang pour la punition des pécheurs ; spectacle où toutes les bouches qui se sont ouvertes pour demander miséricorde pour eux ne s'ouvriront que pour crier vengeance contre les coupables ; spectacle où les réprouvés verront l'arrêt de leur mort, écrit du sang même de Jésus-Christ, gravé dans ses plaies et dans ses blessures ; spectacle, en un mot, où Dieu emploiera tous les instruments de sa miséricorde pour les punir sans miséricorde : *Absque misericordia* (*Osee* I, 6). Ah! Seigneur, sera-ce là le terme de tant de bontés et de tant de miséricordes, de votre incarnation, de votre passion, de votre mort, de votre sang, de tant de grâces,

de tant de pardons, de tant de remèdes, de tant de sacrements? *Absque misericordia.*

Voilà, messieurs, quelle sera la fille que la justice de Dieu enfantera au jugement : je me trompe, chrétiens, ce ne sera pas tant la justice de Dieu que l'iniquité des pécheurs qui lui donnera la naissance; car ne pensez pas que les foudres qui tombent du ciel soient originaires du ciel, elles sont formées des nuages qui s'élèvent du sein de la terre, et le ciel ne se venge de la terre qu'en faisant retomber sur elle les mêmes vapeurs qu'elle envoie pour l'obscurcir Le Fils de Dieu descendra dans les nues pour nous exprimer sa vengeance et l'origine de sa vengeance; ses mains seront armées de carreaux pour punir les méchants; mais comme les foudres dans la nature ne tombent pas du ciel, encore bien qu'elles semblent tomber du ciel, les foudres que le Fils de Dieu lancera sur les réprouvés, ne sortiront pas de son cœur, mais du cœur de ces malheureux coupables; elles seront formées des vapeurs de leurs crimes et du nuage de leurs passions; s'ils sont maudits et réprouvés, ils seront les premiers auteurs de leur réprobation; s'ils sont jugés sans miséricorde, c'est qu'ils n'auront point voulu de miséricorde; si le ciel leur est fermé pour jamais, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes, et ils ne trouveront point d'autre obstacle à leur salut que celui de leur malice.

Je ne saurais vous expliquer plus sensiblement cette vérité que par une réflexion que j'ai faite sur un trait de l'Ecriture sainte, qui remarque que Noé étant entré dans l'arche avec toute sa famille, Dieu la ferma par dehors : *Inclusit eum Dominus deforis* (*Gen.* VII, 16), et ayant assuré le salut de cette petite troupe, il ensevelit le reste des hommes dans les eaux du déluge. Mais pendant cette inondation, et à mesure que les eaux s'élevaient, ne vous persuadez-vous pas que ces impénitents qui s'étaient moqués des avertissements que Noé leur avait donnés, s'assemblaient autour de son arche pour implorer son assistance dans le péril qui les menaçait. Homme de Dieu, lui disaient ces infortunés, sauvez-nous, ouvrez-nous cette arche, recevez-nous dans cet asile; mais que leur répondait ce saint homme? Mes frères, mes amis, je ne le puis pas, il n'est pas en mon pouvoir de rien faire pour votre salut. Et pourquoi ne le pouvez-vous pas? et parce que la porte de l'arche n'est pas fermée de mon côté, elle est fermée du vôtre : *Ostium deforis clausum est* (*Ibid.*), Elle est fermée par le dehors; je ne saurais vous l'ouvrir, je ne saurais vous secourir.

Hé quoi! nous laisserez-vous périr sans rien entreprendre pour notre salut? Nous abandonnerez-vous dans une si grande extrémité, sans tenter quelque moyen de nous préserver du naufrage? Mes amis, je vous l'ai déjà dit une fois, je vous le dis encore une autre, le secours que vous me demandez ne dépend pas de moi, l'arche étant fermée par le dehors, je ne puis pas vous ouvrir la porte, ni vous recevoir dans cet asile. Ah Dieu! si vous n'êtes pas touché de notre malheur, ayez du moins pitié de tant d'enfants qui vont être enveloppés dans la disgrâce qui nous menace. Si vous ne voulez pas sauver les coupables, sauvez du moins les innocents et ne souffrez pas que ceux qui n'ont point de part à nos crimes soient compris dans la punition que la vengeance de Dieu nous prépare. Encore une fois, mes amis, c'est inutilement que vous me pressez de vous secourir et de vous faire entrer dans cette arche; je n'ai point de secours à vous donner, l'arche est fermée par le dehors, je ne saurais vaincre cet obstacle.

Voilà une image sensible de ce qui doit arriver à la fin des siècles; le déluge qui inonda la terre dans la naissance du monde est une idée de ce déluge de colère qui l'embrasera dans sa mort. Quand le Fils de Dieu, après avoir jugé les hommes, sera retiré dans le ciel avec ses élus, les réprouvés pousseront des soupirs et des plaintes pour exciter sa compassion; ils le conjureront les larmes aux yeux et les sanglots dans le cœur de leur ouvrir le paradis et de les recevoir dans sa gloire; mais il leur répondra, comme Noé aux pécheurs de son temps, qu'il n'a point de secours à leur donner et qu'il ne peut plus rien faire pour leur salut; il leur fera la réponse que fait un père de famille dans l'Evangile à un homme qui vient la nuit frapper à sa porte pour lui demander son assistance dans une nécessité assez pressante : *Non possum.* Je ne puis pas vous ouvrir; il n'est pas temps de venir à moi, la nuit est une heure indue, il fallait vous convertir avant la mort et ne pas attendre cette extrémité : *Non possum*, je vous dis que je ne le puis pas.

Eh! pourquoi, Seigneur, ne le pouvez-vous pas? Le voulez-vous savoir? *Ostium deforis clausum est.* C'est que le ciel n'est pas fermé de mon côté, il est fermé du vôtre; l'obstacle qui m'empêche de vous l'ouvrir n'est pas au dedans, il est au dehors; ce n'est point moi qui m'oppose à votre salut, c'est vous-mêmes qui l'avez rendu impossible par vos péchés; la malédiction qui est sur vous n'est point sortie de mon cœur, il n'en peut sortir que des bénédictions et des grâces; c'est une foudre formée du nuage de votre passion qui est retombée sur vous-mêmes. Mais, Seigneur, n'aurez-vous point pitié de nous? nous abandonnerez-vous éternellement aux rigueurs de votre vengeance? Oui, votre mauvaise mort vous a fermé le ciel pour jamais. Il ne fallait pas attendre à pleurer et à soupirer que la pénitence fût infructueuse, il fallait pousser ces soupirs et verser des larmes lorsqu'elles pouvaient produire le fruit de votre salut!

N'attendons pas, chrétiens, que Dieu nous fasse une telle réponse; prévenons ce terrible jugement par une bonne et sainte vie. Nous pouvons, dit saint Jean Chrysostome, être ici-bas en quelque manière les arbitres de notre dernier sort. La porte du ciel et de la miséricorde n'est pas encore fermée. Frappons-y par nos bonnes œuvres, frappons-y

par l'importunité de nos prières, et espérons qu'elle nous sera ouverte. Figurons-nous entendre à nos oreilles cette parole terrible de l'ange : Levez-vous, morts, et venez au jugement. Répétons-la sans cesse et que notre mort soit un écho de notre vie. Veillons. Tenons-nous sur nos gardes. Craignons, tremblons, pour ne plus trembler ni plus craindre. Eh ! comment ne craindrions-nous pas vos jugements, ô mon Dieu, puisque les plus grands saints les ont appréhendés, dit saint Grégoire. Si nous avons péché, tremblons à la vue du châtiment que Dieu prépare aux pécheurs ; si nous avons fait quelques bonnes œuvres, ne laissons pas de trembler, puisque ce que nous croyions mériter plus de louange serait toujours accompagné de quelque défaut si nous étions jugés sans miséricorde : *Quia ne hoc quidem sine aliquo reatu est quod laudabiliter gessimus, si remota pietate judicemur* (*D. Gr.*, *lib.* XXIV *Moral.*, *c.* 18). Car, qui sommes-nous, ajoute ce saint pape, en comparaison de tant de grands hommes que la sévérité des jugements de Dieu jetait dans des frayeurs mortelles, et si les colonnes du firmament s'ébranlent, que ne doivent pas faire de petites planches et de faibles roseaux : *Quid facient tabulæ, si tremunt columnæ?* Disons donc à Dieu, comme son prophète, qu'il n'entre point en jugement avec son serviteur, et qu'il ne nous juge pas selon toute la sévérité de ses lois ; mais qu'ayant compassion de notre faiblesse, il couronne en nous ce qui vient de lui, je veux dire notre fidélité par sa grâce, et sa grâce par sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

De la naissance du péché

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII) ?

Ce que la nuit est au corps, le péché l'est à l'esprit ; on ne peut voir l'une à cause des épaisses ténèbres qui l'enveloppent et qui la forment, on ne peut voir l'autre à cause de la plupart des malheurs qu'il entraîne, et que notre propre aveuglement nous rend insensibles ; l'une s'échappe de notre vue, l'autre se dérobe à nos connaissances, et, pour le dire en peu de mots avec saint Augustin, si les yeux du corps pouvaient percer l'affreuse obscurité de la nuit, les lumières de notre esprit pourraient aussi découvrir l'horrible énormité du péché : *Si tenebræ videntur, peccata intelliguntur.*

Mais ces deux choses sont presque également impossibles. Comme dans la nature les ténèbres aveuglent les yeux les plus perçants et ensevelissent toutes les choses visibles, elles se rendent invisibles elles-mêmes ; aussi le propre effet du péché est de former un corps opaque, qui ôte aux hommes la vue des vérités divines, et qui se couvre lui-même d'un si impénétrable voile, qu'il est très-rare de voir des gens qui le connaissent : *Delicta quis intelligit?*

Cependant, si la connaissance en est si difficile et si rare, ne croyons pas qu'il nous soit absolument impossible de l'avoir. La première opération de la grâce est d'éclairer notre esprit pour nous faire connaître le bien et le mal, le vice et la vertu, et, comme nous dira saint Jean dans la suite de cet avent, les voies droites que nous devons suivre et les voies tortues dont nous sommes obligés de nous éloigner. Par conséquent, notre première obligation est de tâcher de connaître le péché afin de l'éviter, et de marcher fidèlement à la faveur de cette lumière que Dieu nous offre pour découvrir la nature, les circonstances, les effets et les funestes progrès de ce monstre, malgré les artifices avec lesquels il se déguise, et les ténèbres dont il s'enveloppe.

C'est cette puissante considération qui m'a déterminé à vous expliquer, dans la suite de cet avent, tous les maux que le péché entraîne, afin que votre esprit, effrayé de tant de funestes images que je vous proposerai, conçoive une sainte horreur de le commettre ; car pourquoi ne me serait-il pas permis d'en espérer un aussi heureux succès, puisque j'apprends du grand Origène que saint Pierre ayant fait connaître à Ananie et à Saphire l'énormité du péché qu'ils avaient commis, la parole de cet apôtre les fit trembler et expirer à ses pieds : *Catechizantibus Petri verbis expiravit.*

Je n'ai ni le zèle ni l'éloquence de cet apôtre, mais j'ai toujours l'avantage de vous prêcher la même vérité que lui ; et afin de vous expliquer d'abord le dessein général de cet avent, permettez que je le partage en trois considérations, qui seront si bien liées ensemble qu'elles paraîtront ne faire qu'un seul discours. Dans la première semaine, nous verrons quels sont les grands malheurs que le péché attire sur la tête de l'homme ; dans la seconde, quelles sont les sanglantes impressions que sa cruauté fait en Dieu ; et enfin, dans la troisième, quels sont les étranges désordres qu'il produit hors de Dieu et hors de l'homme ; je veux dire dans les créatures que Dieu a soumises à l'homme avant la perte de son innocence.

Esprit saint, à qui seul appartient de percer les ténèbres les plus épaisses, donnez-nous des yeux assez bons pour voir distinctement toutes les suites et tous les effets du péché. Comme nos jours ne s'aperçoivent de l'obscurité de la nuit que par l'opposition de la clarté du jour, notre esprit ne saurait connaître l'horreur du péché que par la lumière de votre grâce ; nous vous la demandons par l'intercession de celle qui en reçut la plénitude, lorsqu'un ange lui dit : *Ave.*

Puisque le péché est directement et immédiatement opposé à Dieu, comme le souverain mal au souverain bien, et le néant à l'être, il semble que l'un n'est pas moins difficile à connaître que l'autre. Dieu est incompréhensible parce qu'il est infini ; mais ne peut-on pas dire aussi que le péché étant

une injure infinie par rapport à la dignité de son sujet, est aussi en quelque manière également inconcevable ; *Delicta quis intelligit ?*

Cependant, quoique l'esprit humain ne puisse sonder ces deux abîmes, il est certain qu'ils ne sont pas absolument incompréhensibles ; l'homme, dans la nature, les connaît par la raison ; le juste, dans l'Eglise, les connaît par la foi, et le bienheureux dans le ciel les connaît par la gloire, avec cette différence que la même lumière qui ne représente Dieu que pour le faire aimer, ne nous propose le péché que pour nous en inspirer de l'horreur ; en sorte que si l'amour de Dieu vient de la connaissance que nous en avons, l'aversion du péché naît aussi de l'idée que nous nous formons de sa malice.

On peut dire même qu'il y a entre l'un et l'autre ce rapport, que le péché est la cause des deux avénements du Fils de Dieu. Il est la fin du second, puisqu'il descendra du ciel pour le punir, et il est le motif du premier, puisqu'il ne s'est fait homme que pour le détruire. Il fera connaître par ses terribles vengeances combien il le hait, comme il a fait voir par son incarnation de quelle importance il était qu'il se fît homme pour l'expier.

C'est donc par rapport à l'homme et par rapport à Dieu qu'il faut que nous le considérions ; et parce qu'en vous expliquant mon dessein général, je vous ai dit que nous le considérerions dans l'homme pendant cette semaine, il faut que je vous le représente en cinq différents états, dans sa naissance, dans son progrès, dans son malheur, dans son terme et dans sa dernière peine ; ou, si vous voulez que je m'explique encore plus clairement, nous considérerons le péché dans le premier moment qu'il entre dans une âme, dans l'habitude qu'il y forme, dans l'abandonnement de Dieu qu'il y attire, dans l'impénitence qui le consomme, et dans l'enfer, où il est éternellement puni.

Voilà tout le partage de cette semaine, et pour commencer par la première considération : qu'est-ce que le péché dans sa naissance, et que fait-il dans une âme au moment où il y entre? Il y forme une fatale inimitié entre Dieu et l'homme, inimitié du côté de l'homme qui déclare la guerre à Dieu, ce sera mon premier point; inimitié du côté de Dieu, qui hait l'homme, ce sera mon second ; inimitié plus grande même dans l'homme qu'elle ne l'est dans Dieu, ce sera, si nous avons du loisir, le sujet du troisième et toute l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme le démon est le père de tous les pécheurs, c'est lui aussi qui a conçu la haine que tous les impies portent à Dieu ; mais je remarque trois circonstances ou plutôt trois différences de temps, où cet ennemi a singulièrement fait ou doit faire éclater son inimitié : le commencement, la fin et la plénitude des siècles ; dès le commencement des siècles, par la guerre qu'il lui a déclarée jusque sur son trône ; dans la consommation, par l'insolence de l'Antechrist, qui portera son orgueil jusque sur l'autel, et dans la plénitude des temps, par l'attentat et la rage de la Synagogue. Or, je dis, messieurs, pour vous faire comprendre jusqu'où va la haine du pécheur contre Dieu, que cet impie réunit dans son péché toutes les circonstances de la haine de son père, qu'il renouvelle la première guerre des démons, qu'il anticipe l'insolence de l'Antechrist, et enfin qu'il consomme la cruauté de la Synagogue.

Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement et ne trouvez pas étrange si j'avance d'abord deux propositions qui semblent se détruire l'une et l'autre, mais qui sont pourtant toutes deux très-véritables ; ne soyez pas surpris, encore une fois, si je dis que le pécheur fuit Dieu et qu'il va contre Dieu quand il pèche ; il le fuit comme ami, il le poursuit en qualité d'ennemi, il s'en éloigne par le mépris qu'il fait de son paradis et de ses grâces ; mais il l'attaque avec toute l'insolence d'un rebelle qui prend les armes et qui se soulève contre son souverain : *Tetendit adversus Deum manum suam et contra omnipotentem roboratus est* (*Job*. XV, v. 25) : Il a la témérité d'en vouloir venir aux mains avec Dieu, de mesurer son bras à son bras, et de ramasser toutes les forces de sa malice pour aller contre sa toute-puissance : *Cucurrit adversus eum, erecto collo et pingui cervice armatus est* : Qui a jamais vu un taureau furieux secouer son joug et courir avec impétuosité contre son maître? Qui a jamais vu une bête farouche rompre les chaînes qui l'attachent et les barrières qui l'environnent, et s'élancer avec ardeur sur celui qui la nourrit et qui la gouverne? Celui-là a vu l'image de l'homme pécheur qui viole, par son crime, toutes les lois divines et humaines, et qui force tous les obstacles pour attenter sur la majesté de Dieu.

Ah ! Dieu, s'écrie saint Chrysostome en cet endroit, qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour empêcher cet attentat ! quelles digues, quelles barrières n'a-t-il pas opposées à l'impudence et à l'audace des pécheurs ! Il ne s'est pas contenté de la réprimer par sa loi et de se mettre à couvert de notre fureur sous l'autorité de la parole, il a encore appelé à son secours toute l'autorité des lois humaines : les parents qui nous donnent la naissance et qui nous élèvent, les maîtres qui nous instruisent, les princes qui règnent sur nous, les magistrats qui nous gouvernent, les supérieurs qui nous commandent, les amis qui nous consolent par leurs avis ou qui nous confondent par leurs reproches, les ennemis qui ne cherchent dans nos excès que l'occasion de nous perdre et de nous détruire, la raison même de la conscience, qui est l'ennemie irréconciliable du crime ; disons tout, les afflictions et les disgrâces, les contre-temps et les revers qui arrivent dans le cours de la vie humaine, toutes ces choses sont autant de croix qui répriment notre licence, et les parents et les maîtres, et les

princes et les magistrats, et les amis et les ennemis, la conscience et la raison, les malheurs et les tristes accidents de la vie, sont autant de fortes murailles que Dieu a élevées dans le monde pour se défendre de nos péchés et de nos offenses.

Après cela, messieurs, quel est le furieux qui ne serait pas arrêté par tant de chaînes et retenu par tant de liens ? Quel est l'ennemi qui ne serait pas épouvanté par tant de murs et de remparts ? Quel est le courage qui ne serait pas abattu ? Quelle est la force qui ne serait pas vaincue à la seule vue de tant d'obstacles ? Cependant l'homme a l'impudence et l'audace de violer toutes les lois par son péché, de rompre toutes les chaînes, de forcer toutes les barrières, de surmonter tous les obstacles, de renverser toutes les murailles et d'aller par toutes les brèches frapper le cœur de Dieu d'une plaie mortelle : *Tactus cordis dolore intrinsecus* (*Gen.* VI, 6) ; Dieu ne meurt pas à la vérité de ce coup, il ne périt pas dans ce combat ; mais à quoi tient-il, chrétiens, qu'il ne périsse et qu'il ne meure ? est-ce à notre haine ou à sa nature ? est-ce à notre fureur ou à son immortalité ? est-ce à notre malice ou à son impossibilité, à notre haine ? Ah ! elle fait tout ce qu'elle peut pour le détruire à notre fureur ; elle met tout en usage pour lui donner la mort, et, comme les noires vapeurs qui montent de l'abîme pour exciter des orages et des tempêtes pour faire la guerre au soleil, notre passion pousse des fumées jusque dans le ciel pour effacer la gloire et la majesté de Dieu, elle pousse des cris et des clameurs pour troubler sa félicité et son repos, et ne pouvant venir à bout de son injuste dessein, que fait-elle ? Elle rentre dans le cœur du pécheur pour y prendre la place de Dieu, elle revient toute furieuse sur la terre pour anticiper l'insolence de l'Antechrist.

Vous venez d'entendre, messieurs, que le démon sortant des mains de Dieu, voulut s'élever jusque sur son trône, il alluma dès ce moment dans le ciel une guerre si furieuse, mais si funeste pour lui, que la même tempête qui l'avait soulevé contre Dieu ne servit qu'à le précipiter dans les abîmes ; il semble que cette première confusion devait abattre son orgueil, il semble que cette première épreuve de la vengeance de Dieu devait arrêter les progrès de sa malice : cependant au lieu de s'humilier dans sa chute, il est demeuré plus superbe et plus insolent ; au lieu d'abandonner une entreprise qui lui avait si mal réussi, il médite toujours de nouveaux desseins contre Dieu, et on le verra sur la fin des siècles s'élever non-seulement jusqu'à Dieu, mais au-dessus de Dieu même en la personne de l'Antechrist : *Filius perditionis qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus aut quod colitur* (II *Thes.* II, 4) ; comme il a commencé son crime en voulant se rendre semblable à Dieu, il consommera sa malice en s'efforçant de monter au-dessus de Dieu, qui est le dernier excès de l'impiété et de l'orgueil.

Le zèle vous emporte, chrétiens, quand je vous parle de l'attentat de l'Antechrist : que sera-ce donc, mes frères, quand je vous dirai que l'homme pécheur est coupable des mêmes excès ? Vous sentirez de nouveaux transports, de nouveaux emportements contre le coupable, et j'espère que vous serez si fort effrayés de la grandeur de cette injustice, que jamais vous n'aurez le front de la commettre. Remarquez donc, messieurs, les différents degrés de l'iniquité du pécheur ; il tâche en premier lieu d'accorder son péché avec Dieu, il voudrait bien que Dieu voulût souffrir auprès de lui cette idole dans son cœur, sans la renverser, et je pense que si Dieu voulait endurer cette injustice, s'il pouvait avoir cette condescendance, s'il se contentait de la moitié du cœur, et qu'il cédât l'autre au péché, je pense que le pécheur bornerait là toute sa malice, et je ne croirai jamais qu'il en voulût à un Dieu qui serait d'intelligence avec sa passion, à un Dieu qui le laisserait pécher impunément, à un Dieu qui, autorisant sa conscience et son crime, ne pourrait être l'objet de son indignation et de sa haine.

Mais parce que Dieu ne peut souffrir cette profanation sans la punir, et qu'il menace le profanateur de la peine des démons, que fait cet impie ? il passe au second excès de leur haine, pour se venger de l'injure qu'il prétend que Dieu lui fait, au lieu de tirer avantage de ses menaces, et de trembler dans la pensée de ses jugements ; il élève le démon, il fait monter son péché au-dessus de Dieu : *Extollitur supra omne quod dicitur Deus aut quod colitur.* (*Ibid.*) Cette parole m'est bientôt échappée : un Père de l'Église reprend haleine pour la prononcer ; il n'importe, je ne m'en dédirai pas : *Diabolum Domino præponit.* Comme l'Antechrist, il renverse Dieu de dessus l'autel de son cœur, pour établir le règne du péché sur ses crimes. Vous ne voulez pas consentir, mon Dieu, que la passion partage le cœur avec vous ; elle le possédera tout entier, et la malice du pécheur ne reconnaîtra plus d'autre divinité que son crime.

Horrible attentat, et que je ne puis mieux vous dépeindre que par les paroles de saint Paul, quand il parle du règne et de l'empire du péché : *Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore* (*Rom.*, VI, 12), c'est-à-dire que le péché, dans la pensée de cet apôtre, commande si absolument dans l'âme et dans le corps de tous les pécheurs, qu'il n'y reste plus aucun vestige de l'autorité de Jésus-Christ, aucune marque de sa justice, aucun trait de sa charité et de son amour, aucune impression de son sang, de sa passion et de sa mort. Que dis-je, messieurs, qu'il n'y reste plus aucune impression de sa mort ? Eh ! ne sais-je pas, avec l'Apôtre, que la haine du pécheur renouvelle cette passion dans son cœur ? eh ! ne sais-je pas que sa cruauté verse le même sang que celle des Juifs a fait couler ? eh ! ne sais-je pas que la fureur de ce coupable ouvre les mêmes plaies qui ont déchiré l'humanité sainte du Sauveur ? *Rursum crucifigentes Filium Dei* (*Hebr.*, VI, 6).

Oui, chrétiens, je sais toutes ces choses,

mais je sais aussi qu'il ne renouvelle cette passion que pour en étouffer tous les fruits; je sais qu'il ne verse ce sang que pour en effacer toutes les grâces; je sais, en un mot, qu'il n'ouvre toutes ces blessures, toutes ces sources de la vie, que pour en recevoir la plus funeste de toutes les morts : son péché a toute la malice du crime des Juifs; mais il n'en a pas le bonheur. L'Eglise a trouvé la vie dans la mort que la synagogue a donnée au Fils de Dieu; celle du pécheur ne trouve que la mort dans celle qu'il lui fait souffrir : le crime des Juifs a été notre salut et le salut de tout le monde, celui du pécheur est sa perte, et il ne tient pas à lui qu'il ne détruise tous les mérites de la passion du Sauveur, pour faire périr tous les hommes.

Ce crime est si noir, cette fureur est si étrange, qu'un prophète a peine à croire que l'homme soit coupable d'un si grand excès : *Si affiget homo Deum* (*Mal.*, III, 8). Ah! Dieu! s'écrie ce prophète, qui se persuadera jamais que l'homme puisse attacher son Dieu à la croix, et renouveler sa passion pour arrêter le cours de ses bénédictions et de ses grâces? Il le faut croire toutefois, pécheur, puisque c'est là tout le succès de votre impiété; mais souffrez que je vous adresse en cet endroit les paroles d'un Père de l'Eglise, c'est de S. Grégoire de Nazianze, en l'oraison III, contre Julien l'apostat; souffrez que je vous demande ce que vous êtes, pour entreprendre d'anéantir la gloire et le mérite de la croix. Ver de terre, misérable créature, qu'êtes-vous? d'où venez-vous pour oser attenter sur la charité et sur la miséricorde de Dieu? *Tu ne adversus Christi sacrificium cum tuis piaculis? Tune adversus ejus cruorem quo mundus purgatus est cum tuis erroribus? Tune bellum adversus pacem? Tune manum adversus eum quæ pro te et propter te clavis transfixa est?* (*Greg. Naz.*, *orat.* III, *cont. Jul. Ap.*)

Tâchez-vous, criminel que vous êtes, de ruiner la passion du Sauveur, en la renouvelant dans votre cœur par vos injustices? tâchez-vous, par l'effusion de son sang, d'en arrêter les mérites? tâchez-vous d'étouffer la charité dans son cœur, par la guerre que vous lui faites? tachez-vous encore une fois de supprimer les bénédictions de ses mains, en les attachant tout de nouveau à la croix? Ah! vous ne réussirez jamais dans un si funeste dessein, cette passion ne sera inutile que pour vous, ce sang ne sera stérile que pour vous, cette charité ne sera insensible que pour vous, ces mains ne seront fermées que pour vous, la grâce, malgré votre haine, coulera sans cesse du sein de la croix sur les pénitents et sur les justes, et vous ne remporterez de cette guerre que la réputation d'un Hérode, d'un Judas, d'un Pilate et des Juifs, c'est-à-dire d'un persécuteur, d'un traître, d'un meurtrier et d'un ennemi de Jésus-Christ : *post Herodem persecutor, post Judam traditor, post Pilatum Christicida, post Judæos Dei hostis.*

Après cela, mes frères, me direz-vous que vous n'avez point de haine pour Dieu et que vous ne laissez pas de l'aimer dans votre péché? après cela, vous excuserez-vous encore sur cette fragilité qui vous emporte, sur cette ignorance qui vous trompe, sur cette répugnance même que vous avez à le commettre? Ah! je vous fais la même demande que fit autrefois une reine des Juifs à un mari furieux et jaloux, qui lui faisait des protestations d'amour après avoir donné ordre de la faire mourir : *Quomodo potes amare, qui potes occidere?* je vous demande, comment pouvez-vous aimer et faire mourir tout ensemble la personne que vous aimez? comment pouvez-vous accorder la haine et l'amour, la douceur et la cruauté? Ne me dites donc plus que vous aimez Dieu dans votre péché; si vous l'aimez, ses bourreaux qui lui ont donné la mort l'ont aimé; si vous l'aimez, les Juifs et ses plus cruels ennemis ont eu pour lui de la tendresse et de l'amour. Ah! Dieu de mon âme! si j'avançais toutes ces faussetés, ne dirait-on pas que je serais un injuste et un furieux? C'est donc parler en furieux que de dire que les pécheurs aiment Dieu et qu'ils n'ont point de haine contre lui; ils ne l'aiment point, la charité est éteinte dans leur cœur; et pourquoi ne seraient-ils pas les ennemis de Dieu, puisque Dieu, qui ne se peut tromper, les considère et les hait en qualité de ses ennemis?

DEUXIÈME POINT.

Puisque le péché, comme nous avons dit dans le commencement de ce discours, est directement et immédiatement opposé à Dieu, puisque sa malice est infinie et qu'elle n'a point d'autres mesures que la grandeur de la majesté même de Dieu, non-seulement il faut dire qu'il est incompréhensible comme Dieu, mais il faut encore ajouter que Dieu le hait autant qu'il s'aime soi-même. Or, je remarque dans l'amour de Dieu plusieurs caractères qu'il faut appliquer à sa haine; son amour, en premier lieu, est nécessaire, il ne peut pas cesser un moment de s'aimer; il est infini; il s'aime de toute la force et de toute la plénitude de son cœur; il est substantiel; tout ce qui est en Dieu est amour, parce que Dieu est amour; mais il est efficace, c'est-à-dire, la source de tous les biens que Dieu nous fait : voilà, messieurs, les quatre caractères de l'amour que Dieu a pour lui-même; mais voilà aussi les quatre mêmes caractères de la haine qu'il porte au pécheur.

Suivez donc, s'il vous plaît, mon raisonnement, et persuadez-vous d'abord que la haine dont je parle est une haine aussi nécessaire que l'amour que Dieu a pour lui-même; Dieu cesserait d'être Dieu, le péché cesserait d'être péché, si Dieu cessait un moment de haïr le pécheur. Je dis davantage, et je ne pense pas qu'on puisse aller plus avant, que cette haine semble être, dans un sens, plus nécessaire que l'amour qui fait la procession du Saint-Esprit : pourquoi? parce que cet amour n'a pour principe que deux personnes, et cette haine est commune à toutes les trois : c'est la haine

du Saint-Esprit aussi bien que celle du Père et du Fils, et elle a l'amour même pour principe. Ah! quand la haine vient de l'amour, quand elle a ses racines et ses fondemens dans l'amour, il faut bien dire qu'elle est nécessaire, qu'elle est implacable.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette haine étant nécessaire est nécessairement infinie, elle est sans borne et sans mesure. Car, enfin, il faut établir cette différence entre les actions libres et celles qui ne le sont pas, que dans les actions libres, le principe n'épuise pas toute sa vertu, il n'agit pas de toute sa force. Vous aimez une personne pour laquelle la raison et le choix vous ont donné de l'inclination; mais vous êtes le maître de cet amour, vous le réglez comme il vous plaît; ou si vous n'en êtes plus le maître, votre amour n'est plus libre, il est nécessaire. Il n'en est pas de même, mes frères, dans les actions que la nécessité produit, celles-là épuisent toute la vertu de leur cause; le feu ne saurait être plus ardent qu'il est, parce qu'il brûle nécessairement; le soleil ne peut être plus luisant ni plus éclatant, parce que son éclat est nécessaire. Que veux-je dire, pécheur? Je veux dire que Dieu vous hait de toute la force de son cœur, parce que sa haine est nécessaire et sans liberté.

Ce n'est pas assez, disons-nous, pour toucher le troisième caractère de cette haine, que Dieu hait son ennemi avec toute l'étendue de ses perfections, puisque la haine de Dieu étant Dieu même, réunit par conséquent tout ce qui est en Dieu; tellement que Dieu hait cet ennemi de toute sa volonté; il le hait de tout son entendement, de toute sa puissance, de toute sa justice, de toute sa sainteté et de toute sa providence; il le hait de toute la plénitude du fonds de sa miséricorde; et voilà la raison des violences que Dieu souffre, quand il veut faire grâce aux pécheurs ou se venger de leur injustice; cette miséricorde les aime et les hait tout ensemble : *Amat et odit.* Elle veut pardonner et elle veut punir; d'une main elle veut répandre des bénédictions, de l'autre elle veut lancer des carreaux et des foudres; sa bonté veut qu'elle se communique, mais sa haine le resserre et arrête ses grâces.

Enfin, la haine que Dieu porte au pécheur est une haine efficace. Que ce mot est terrible! Souvent, lorsque nous haïssons un ennemi, nous ne pouvons pas lui nuire, et toute notre malignité se renferme malgré nous dans notre cœur sans pouvoir éclater au dehors, soit par faiblesse et impuissance de nous venger, soit par l'appréhension que nous avons de tomber entre les mains de la justice, si nous exécutons nos pernicieux desseins. La même chose n'arrive pas à l'égard de Dieu, son amour et sa haine sont efficaces; comme l'un est le principe de tous les biens, l'autre est la source totale de tous les maux; oui, de tous les maux, de ceux de la fortune, de ceux de la nature et principalement de ceux qui sont renfermés dans l'ordre de la grâce. Ainsi comme l'amour de Dieu prépare aux justes la plénitude de tous les biens, la haine prépare aux réprouvés le comble et la consommation de tous les maux : *Congregabo super eos mala, et sagittas meas complebo in eis* (*Ezech.*, V, 16). Il n'y a point de disgrâce, dit Dieu, dont les méchants ne soient menacés. Il n'y aura point de peine qui ne fasse partie de leur supplice; il n'y aura point de mal qui ne serve à faire éclater mon ressentiment et ma haine. Ils ont déjà perdu la force et l'intégrité de la nature; ils n'ont plus l'innocence, la justice et la sainteté de ma grâce. Ils sont déchus des droits qu'ils avaient à mon paradis et à ma gloire; et pour achever leur misère, je leur prépare dans l'enfer une éternité de supplices.

Et c'est, messieurs, dans la vue de tant de malheurs que Job, tout étonné et tout effrayé, fait pousser cette plainte au pécheur : *Quare posuisti me contrarium tibi* (*Job.*, VII, 20)? Ah! mon Dieu, pourquoi avez-vous souffert que mon crime attirât sur moi votre indignation et votre haine? Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous déclaré votre ennemi? Que ne m'avez-vous plutôt exposé à la cruauté des tigres et des lions? Oh! que la fureur de ces bêtes farouches m'eût été bien moins funeste que la vôtre! Que n'avez-vous ouvert le sein de la terre pour m'engloutir! Oh! que je serais bien moins à plaindre dans le fond des abîmes que dans celui où votre colère m'a précipité! Que n'avez-vous plutôt armé toutes les créatures contre moi, leur haine, Seigneur, me serait bien plus supportable que la vôtre! *Quare posuisti me contrarium tibi* (*Job.*, VII, 20)? Dans toutes les disgrâces, je serais consolé de votre amitié et de votre protection; je souffrirais avec patience la haine des créatures, si j'étais bien avec celui qui commande aux créatures; mais étant mal avec vous, étant l'objet de votre haine, tout est perdu pour moi, mon mal est sans remède, mon malheur sans ressource, ma douleur sans consolation, si votre miséricorde ne me réconcilie avec votre justice.

Voilà, messieurs, ce que fait le péché dans sa naissance, que doit-on attendre de ses progrès? Voilà le premier malheur qu'il attire sur la tête de son auteur, que sera-ce, mes frères, quand ce monstre sera tout à fait formé, puisque dans sa faiblesse il est déjà capable d'allumer une guerre si sanglante? Guerre du côté de l'homme qui est ennemi de Dieu; guerre de la part de Dieu qui est ennemi de l'homme. Mais me croirez-vous, messieurs, si je vous dis que la haine de l'homme l'emporte par-dessus la haine de Dieu?

III. — Cette proposition est assez surprenante; et, après ce que je viens de dire, je ne sais si vous en demeurerez d'accord. C'est néanmoins une vérité constante. Et pour la prouver en peu de mots, remarquez, je vous prie, que quelque grande et terrible que soit la haine que Dieu porte au pécheur, il ne le hait pas cependant tout entier : il aime ce qu'il a fait, il hait ce qu'il n'a pas fait; il a fait sa nature qui est l'objet de sa complai-

sance et de son amour; mais il déteste son péché, parce qu'il n'est pas son ouvrage. La haine de Dieu ne confond point la nature avec le crime, l'humanité avec le vice. Dieu aime donc le pécheur et il le hait tout ensemble; il aime sa créature, il hait son ennemi; il aime l'homme, mais il est irrité contre le coupable.

Or, la haine que le pécheur porte à Dieu est d'un autre caractère : on dirait qu'il serait marri de ne le haïr qu'à moitié, qu'il serait mal satisfait de son crime, et que sa haine ne le servirait pas assez bien, si elle ne l'emportait par-dessus celle de Dieu : il ne veut pas qu'il y ait rien en Dieu qui puisse être à couvert de son inimitié, parce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit infiniment saint et, par conséquent, opposé à la corruption et à la malice du péché.

Je ne pousse pas davantage ce raisonnement; je demande seulement, chrétiens, si vous avez jamais fait la moindre de ces réflexions? et si vous l'avez faite, comment est-ce que vous avez été capables de commettre le moindre de tous les péchés? Si vous y avez pensé, comment est-ce que vous n'avez pas eu horreur de ce monstre? comment est-ce que sa vue ne vous a pas fait expirer?

Vous l'avez commis, toutefois, et vous le commettez encore à toute heure, sans avoir égard à son énormité; vous êtes infidèles à Dieu et à votre prochain; vous tombez les uns dans des prostitutions honteuses, les autres dans le luxe et dans la débauche; tantôt vous êtes déchirés par une envie secrète de la prospérité de vos frères; tantôt vous les déchirez eux-mêmes par vos imprécations et vos médisances; et en tout cela vous ne faites jamais réflexion sur les circonstances et l'infinie malice de vos péchés. Apprenez donc aujourd'hui que vous n'offensez jamais Dieu mortellement, sans allumer entre vous et lui une haine sanglante et une inimitié mortelle. Oh! si vous pouviez voir votre âme en ce déplorable état, si vous pouviez découvrir le visage de ce Dieu irrité contre vous, si vous pouviez apercevoir ces noires vapeurs qui s'élèvent du fond de votre conscience, les feux et les éclairs que le ciel lance sur vos têtes, que de frayeurs et que de douleurs ne ressentiriez-vous pas? Vous vous trouveriez dans le même état que David, qui ne pouvait ni supporter la vue de Dieu, ni celle de ses iniquités; de ce triste pénitent qui se sentait chargé d'un double fardeau, de celui de la colère divine dont il appréhendait les justes vengeances, et de celui de son homicide et de son adultère dont il craignait les funestes suites. Vous diriez avec l'Église : Ce ne sont pas les hommes ni les démons que je crains, je n'appréhende que mes péchés; et si quelque chose est capable de me faire rougir et de me confondre, c'est, mon Dieu, de ce que je les ai commis contre vous et en votre présence; c'est de ce que vous en êtes le témoin et que vous en serez un jour le juge : *Commissa mea pavesco, et ante te erubesco.*

Entretenez-vous, chrétiens, de ces pensées, afin que de si salutaires réflexions produisent dans vos âmes l'effet qu'elles sont capables d'y produire. Examinez à tout moment les circonstances et l'énormité d'un péché qui vous rend les ennemis de Dieu et qui vous oblige de le haïr. Voilà le grand sujet de vos plus ordinaires méditations, ou plutôt, pour le dire avec saint Basile (*Hom. in ps.* XXVII), voici les conséquences que vous en devez tirer. Parcourez tous les péchés, les uns après les autres, afin que la considération de leur malice vous les fasse détester. Avez-vous, par exemple, blasphémé contre Dieu? donnez-lui des bénédictions et des louanges : *Maledixisti, benedicas.* Avez-vous trompé votre prochain dans le commerce? restituez-lui ce que vous avez injustement usurpé: *Circumvenisti proximum in negotio? redde.* Etes-vous tombé dans l'ivresse et dans l'intempérance? mortifiez-vous par le jeûne : *In ebrietatem incidisti? jejuna.* Avez-vous fait paraître votre orgueil par votre luxe et par la magnificence de vos habits? humiliez-vous et soyez modestes : *Arroganter egisti? humiliare.* Avez-vous tué votre prochain par vos médisances et votre envie? avouez-vous coupables et rendez témoignage à son innocence : *Invidisti? obsecra. Occidisti? testimonio tuo te reum profitere.* Par ce moyen, dit ce Père, deux ennemis se réconcilieront : vous vous réconcilierez avec Dieu par la connaissance de votre péché et la douleur de l'avoir commis, et Dieu se réconciliera avec vous par un effet de sa miséricorde en cette vie, et une participation de sa gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON III.

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Du progrès ou de l'habitude du péché.

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

Si c'est un grand mal que d'offenser Dieu par un péché mortel, on peut dire, après les Pères, que c'est le plus grand de tous les maux que d'y persévérer. Dans l'un, c'est une faiblesse humaine; dans l'autre, c'est une opiniâtreté diabolique; dans l'un, le démon n'est pas encore en assurance, et il appréhende d'être honteusement chassé d'une place qu'il a nouvellement conquise; dans l'autre, il est comme dans une forteresse inaccessible, où, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour se défendre contre cet ennemi, il est, dit Jésus-Christ même, ce fort armé qui conserve paisiblement ses malheureuses conquêtes, et qui est résolu de ne les pas rendre : *Cum fortis armatus custodit atrium suum.*

Il en est du péché, dit saint Ambroise (1),

(1) Ut in stipulam ignis exiliens inhæret ac permanet, donec omne quod corripuit absumat, ita vel exigua scintilla peccati si quo vitiorum, fomite fuerit excitata, incendium grande excitat. Cavenda ergo prima sunt vitia, ne in plura deinde graviora proserpant. Etenim sicut ii qui se in luto versant, quo magis volutantur, eo amplius inquinantur, ita qui, etc. (*Ambr.*, *in Ps.* I)

comme d'une étincelle de feu qu'on peut facilement éteindre dès le commencement, mais qui, prenant insensiblement de nouvelles forces par la matière qu'elle trouve, cause enfin des incendies auxquels on ne peut presque apporter de remède. Or, pour m'expliquer encore avec le même Père, il en est de même des pécheurs comme de ceux qui tombent dans la boue, plus ils s'y roulent, plus ils se salissent; plus ils demeurent dans le péché, plus aussi ils se rendent difformes et épouvantables aux yeux de Dieu : *Qui semel se luto improbitatis asperserit, nisi ab eo velociter exiliat, gravius sibi dedecoris sui cœnum per singulos dies luculentæ conversationis obducit.* Or, de là que conclut saint Ambroise? Il conclut que si nous avons été assez malheureux pour tomber dans le péché, nous devons surtout prendre garde à n'y pas persévérer, rien n'étant plus funeste à un chrétien que cette pernicieuse habitude qu'il contracte, ni de plus contraire à ces salutaires effets de la grâce que le Saint-Esprit produit dans une âme où il veut demeurer. C'est aussi la conséquence que je prétends tirer de ce discours, et l'importante vérité que j'ai dessein d'établir, après avoir demandé le secours de celui que l'Ecriture appelle le réparateur et le destructeur du péché, et que Marie conçut dans son sein quand un ange lui dit : *Ave.*

La première maxime de l'Evangile et celle à laquelle toutes les autres se rapportent, est qu'il faut se sauver, et que pour se sauver il faut avant toutes choses garder son cœur avec toute la vigilance dont on est capable, puisque c'est de lui que dépend et notre salut, et notre vie : *Omni custodia serva cor tuum, ab ipso enim vita procedit.*

Cette vigilance chrétienne nous est d'autant plus nécessaire, que les mouvements et les inclinations de ce cœur se fortifient tellement, qu'à moins d'employer toutes les règles que la prudence évangélique nous marque, il nous est presque impossible d'en être les maîtres dans la suite. Se laisse-t-il aller aux premiers objets que les sens lui découvrent? il suit peu à peu leurs attraits, et souvent, sans qu'on s'en aperçoive, il tombe dans les plus déplorables égarements.

Nous en avons une belle figure dans l'Ecriture : Ezéchiel dit qu'il se trouva un jour dans un étrange embarras. Il entra dans un fleuve qu'il croyait pouvoir traverser sans beaucoup de difficulté; d'abord il n'eut de l'eau qu'aux pieds, mais des pieds elle s'éleva jusqu'aux genoux, des genoux jusqu'aux reins, et des reins jusqu'au-dessus de sa tête; en sorte que ces eaux l'ayant enveloppé de toutes parts, il ne trouva presque plus de moyen d'en sortir : véritable figure des âmes qui s'engagent dans le péché, et qui, marchant dant ce torrent d'iniquité dont parle le prophète, se sentent insensiblement enlevées par l'impétueuse abondance de ces eaux qui les entraînent. Témoin le premier des apôtres, qui d'un simple jurement vint au blasphème, du blasphème à l'anathème, et de l'anathème au reniement et au mépris de son Maître. Témoin Salomon qui, prenant pour de simples caresses et de légères complaisances l'attachement qu'il avait à ses femmes, tomba peu à peu dans un scandaleux concubinage, de ce concubinage à l'oubli de Dieu, et de cet oubli à une infâme adoration des idoles. Il eût été sans doute difficile d'inspirer à un si grand homme de tels excès; mais l'habitude venant à rendre le péché comme naturel et familier dans une âme est capable de la porter aux dernières extrémités. En effet, la naissance en est aisée, les progrès en sont dangereux, la fin en est malheureuse. Trois considérations qui vont faire tout le sujet et l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

Il en est du péché comme d'un labyrinthe; rien de plus aisé que de s'engager; rien de plus difficile que d'en sortir. On ne commence pas d'abord par ces grands excès qui rebuteraient une conscience encore délicate et tendre; on commence par de légères choses, par des jeux innocents et des actions indifférentes. S'il fallait d'abord voler sur les grands chemins, tremper ses mains dans le sang du prochain, commettre des fornications et des adultères, renoncer à sa religion et devenir tout d'un coup athée, il n'y aurait sans doute personne qui ne se sentît saisi d'une secrète horreur à la vue de ces péchés; et j'ose dire que dans cet état les habitudes criminelles seraient plus rares qu'elles ne sont aujourd'hui fréquentes. Le démon sait bien nous mieux ménager : il nous insinue doucement le péché par des endroits dont nous nous défions le moins, et souvent il arrive que, quelque engagés que nous soyons dans le vice, nous nous flattons de n'être pas encore coupables, tant cet esprit séducteur a d'adresse pour nous faire voir ce qu'il y a de plus pardonnable dans le péché, et dérober à nos yeux la connaissance de ce qu'il y a de plus horrible et de plus affreux.

N'était-ce pas pour cette raison que Job, qui par une longue expérience en avait éprouvé la malice, disait que ses yeux étaient semblables à ceux de l'aurore : *Oculi ejus et palpebræ diluculi?* Etrange comparaison, messieurs, et qui, ce semble, convient peu à cet esprit ténébreux; mais ne vous en étonnez pas. Comme l'aurore n'est qu'un commencement de lumière naissante qui tient plus de la nuit que du jour, aussi le démon, dans les premières démarches que nous faisons vers le péché, ne nous en fait voir que la moindre partie. Il ne nous engage pas d'abord dans ces grands désordres qu'une volupté sensuelle entraîne; ce ne sont que de petits commencements de visites, de billets doux, d'entretiens agréables et flatteurs, qui, sous apparence d'honnêteté et de complaisance, nous conduisent peu à peu aux débauches les plus honteuses. Il ne nous dit pas d'abord de répandre inhumainement le sang de nos frères, il nous accoutume seulement à la haine et à la vengeance, qui

sont, comme dit saint Chrysostome, des préludes et des dispositions à la cruauté : *Inhumanitatis prœludia* (*D. Chr., homil.* XXIV). Il ne nous dit pas ouvertement de nous faire athées, il se contente de nous donner une certaine liberté de raisonner sur tout, de pointiller, de contrôler sur les articles de notre foi et les points de notre morale : car tel est son génie ; il ne se montre jamais tout entier, et, pour me servir des termes du savant africain, il ressemble au serpent qui ne développe jamais entièrement toutes les parties de son corps : *Nusquam totus serpens, lucifuga bestia.*

De là vient que tous les Pères et les maîtres de la vie spirituelle demeurent d'accord qu'un des plus grands effets de la prudence d'un chrétien, c'est de s'éloigner de ces fatales débauches qui le portent insensiblement au péché et qui lui en facilitent l'habitude. Il faut observer la tête du serpent, dit le Saint-Esprit, et l'écraser; car il est à craindre que, s'il entre une fois dans un cœur, tout le reste de son corps n'y passe. Il faut, dit un prophète, prendre les enfants de Babylone : *Filia Babylonis misera*, et les briser contre la pierre quand ils sont encore jeunes. Quels sont ces enfants? Ce sont, dit saint Chrysostome (*Homil.* XXII, *in Matth.*), nos passions naissantes, et les affections criminelles qui viennent de se former dans notre cœur ; il ne faut pas attendre qu'elles se soient fortifiées pour les vaincre, il faut les étouffer et les écraser dès leur enfance, il faut les faire mourir et les briser contre Jésus-Christ, qui est la pierre angulaire de l'Eglise : *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram.* En un mot, il faut se précautionner contre toutes ces petites libertés que l'on prend, et ces fautes légères qui souvent sont plutôt des dispositions au péché que le péché même; il faut prévenir de loin le vice, il faut en appréhender l'ombre même, il faut en fuir les apparences par une sage discrétion, autrement cette négligence nous sera très-fatale et nous entraînera dans l'abîme.

Sara, femme d'Abraham, ne connaissait que trop les malheureux progrès que le péché fait dans une âme, lorsqu'elle obligea son mari de chasser Ismael, fils d'Agar, pour avoir remarqué que dans son jeu même et dans ses divertissements les plus innocents il conservait toujours une secrète jalousie contre Isaac. L'Ecriture ne parle de cette guerre que comme d'un jeu : *Cumque vidisset Sara filium Agar Ægyptiæ ludentem cum filio suo, dixit ad Abraham : Ejice hanc ancillam et filium ejus.* Et cependant cette femme prudente s'apercevant bien que ce ne serait pas toujours un jeu, mais que cette querelle d'enfant se fortifierait avec leur âge, et se terminerait, si elle n'y prenait garde, aux dernières cruautés, elle voulut d'abord apporter un prompt remède à ce mal et en éloigner les principes.

Tels sont les jugements que nous devons faire de nos passions naissantes, et principalement des mauvaises inclinations des enfants. Ce ne sont que des jeux, mais souvent ces jeux sont d'assurés présages des plus grands crimes; et la principale occupation des pères et des mères est d'en empêcher le progrès. Un enfant, dit le Sage, ne s'éloignera jamais pendant sa vieillesse de sa mauvaise vie qu'il a suivie pendant son enfance. Ses différents âges se succéderont les uns aux autres ; mais aussi ses péchés passeront d'âge en âge. Pères et mères, je veux bien en passant vous appliquer ce trait de morale. Vous souffrez lâchement les mauvaises inclinations de vos enfants? que dis-je, leurs actions déshonnêtes et mêmes criminelles passent chez vous pour des jeux et des tours d'esprit, et, bien loin d'être les justes objets de votre douleur, ce sont souvent les matières de votre complaisance et de votre joie. Vous espérez, dites-vous, que l'âge et le jugement corrigeront ces défauts ; il est vrai que cela se peut, mais, hélas! que ces changements sont rares! et n'est-ce pas là une pitoyable imprudence de se flatter de cette prétendue conversion ?

Pharaon raisonnait bien plus juste que vous dans son impiété, quand il commanda aux sages-femmes d'Egypte d'étouffer tous les enfants mâles des Juifs, sachant qu'il aurait de la peine à les vaincre qand ils seraient grands, et qu'un jour viendrait qu'ils se fortifieraient tellement, qu'ils seraient en état de le chasser de son royaume. Vous souffrez les mauvaises inclinations de vos enfants, leur libertinage, leurs emportements, leurs mensonges, leurs jalousies, leurs débauches; vous les entendez mentir, folâtrer, dire des injures; vous les voyez frapper les uns et les autres, et, au lieu de les corriger, vous leur témoignez, ou par votre complaisance, ou par votre silence qu'ils font bien. En vain espérez-vous redresser ces arbres et les tourner du côté de la vertu quand ils seront grands; si vous négligez de les ployer et de les courber selon votre gré, vous ne pourrez plus avoir sur eux cet avantage. Rien de plus fort ni de plus dangereux que l'habitude qu'ils se formeront, rien de plus opiniâtre et de plus invincible. Ce sont des enfants, dites-vous, et il y a plus en eux de simplicité que de malice ; mais remarquez, dit saint Ambroise, que cette prétendue simplicité est un dangereux apprentissage, et que s'ils n'ont pas encore l'âge pour commettre de grands crimes, ils retiennent les fatales leçons qui leur ont appris à mal faire : *Nondum habent ætatis fundamentum, et jam habent peccandi magisterium.* Ils ne connaissent pas encore ce qu'ils font, mais c'est par là qu'il faut leur montrer le bien et le mal et les redresser par de prudentes corrections. Ce n'est qu'un jeu et une badinerie, vous le dites, mais c'est un jeu pour la nature, et non pas pour le démon, qui fait entrer peu à peu mille péchés dans leurs âmes.

Ce que je dis ici en particulier des enfants doit s'appliquer en général à tous les hommes qui passent insensiblement de péché en péché et qui s'endurcissent tellement, que

sans un prodige de la grâce, leur conversion est impossible. Voulez-vous que je vous en donne une belle preuve que je tire de l'évangile de saint Marc?

Il est parlé dans le chapitre neuvième d'un possédé que les apôtres ne purent guérir, et qui eut besoin de toute la puissance de Jésus-Christ même pour être délivré du démon qui le tourmentait. Ce fut ce qui obligea les apôtres de demander en secret à leur Maître pourquoi il n'avait pu le chasser? Mais que leur répondit Jésus-Christ? Ces sortes de démons, leur dit-il, ne peuvent être chassés que par la vertu du jeûne et de la prière.

Voilà, chrétiens, une belle raison, mais il y en a une autre encore plus belle et qui fait davantge à mon sujet. C'est que ce pauvre homme avait été possédé dès son enfance: *At ille ait : Ab infantia.* Ce démon s'était tellement fortifié par ce long empire, et il avait jeté de si profondes racines de sa possession, qu'il ne fallait pas moins qu'une vertu divine pour le chasser du corps de ce misérable.

Jugeons-en de même de l'habitude du péché: quand elle commence de bonne heure, elle croît insensiblement, et elle se fortifie de telle sorte, qu'il faut un miracle, et un grand miracle pour la détruire. Ainsi, quoique les péchés ne paraissent d'abord que des jeux, il faut les regarder comme de funestes présages de tous les désordres qui arrivent dans un âge plus avancé; c'est par ce moyen, dit le Sage, qu'un pécheur ignorant et aveugle tombe dans les derniers malheurs. Tout libre qu'il paraisse, il ne reconnaît pas, le fou qu'il est, qu'il va s'engager dans des liens dont il ne pourra presque sortir : *Ignorat quod ad vincula stultus trahitur* (*Prov.*, LXX), puisqu'autant que la naissance du péché est aisée, autant ses progrès sont dangereux : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Je trouve dans l'Ecriture sainte un passage différemment rapporté par un prophète et par un évangéliste, qu'il faut néanmoins accorder dans le sujet que nous traitons. Quand Isaïe parle de l'aveuglement des pécheurs, il nous dit, qu'ils marchent dans la nuit de leur infidélité et de leur péché : *Populus qui ambulabat in tenebris.* Et quand saint Mathieu nous rapporte le témoignage de ce prophète, il ne dit pas comme lui, que les pécheurs marchent, mais qu'ils sont assis, et dans l'obscurité et dans les ténèbres : *Populus qui sedebat in tenebris vidit lucem magnam* (*Matth.*, IV, 16). Mais s'ils marchent, comment est-ce qu'ils sont assis, et s'ils sont assis, comment peut-on dire qu'ils marchent? Il n'y a rien de plus contraire que d'avoir deux sortes de situations en même temps; ils marchent et sont arrêtés tout ensemble, ils sont arrêtés, et tellement même enchaînés, comme les Egyptiens, dans les ténèbres de leur péché, qu'ils ne sauraient faire un pas du côté du ciel; mais s'ils sont immobiles de ce côté-là, ils ne le sont pas du côté du vice; ils marchent à grands pas dans cette voie funeste : *Ambulaverunt ut cæci, quia Domino peccaverunt*; mais, que dis-je? ils y marchent, ils s'y précipitent avec fureur, ils n'y descendent pas, ils y tombent.

La raison de ceci, c'est que depuis qu'une âme commence à s'abandonner au péché et à s'en faire une habitude, elle perd bientôt la vue de Dieu et de son salut. Il lui arrive ordinairement, et presque toujours, ce qui arriva au premier homme, qui, pour éviter la présence de la vue de son Dieu après son péché, alla se cacher derrière des arbres : *Umbras quærens*, dit saint Augustin, *veritatem fugiens.* C'est ce qui arrive en effet à tous les pécheurs accoutumés au mal, de fuir la vérité et de chercher l'obscurité et les ténèbres, ce qui les fait tomber dans un second aveuglement, qui est de ne prendre plus conseil que de leur passion, qui leur embellit tellement le vice et qui leur défigure tellement la vertu, qu'ils n'ont plus d'amour ni d'inclination pour le bien; ou s'il leur en reste encore quelque sentiment, s'ils ont encore quelque estime pour elle, ils n'ont pas assez de courage pour l'aimer et la pratiquer : *Laudare possunt, amare non possunt.* Il en est, dit saint Augustin, comme d'un homme qui a mangé des fruits verts, et qui voudrait bien après cela manger quelqu'autre chose et qui ne le saurait. Depuis qu'une âme, dit saint Augustin, s'est fait une habitude de son péché, elle peut bien encore peut-être louer la vertu et en conserver quelque estime, mais elle ne saurait plus l'aimer et encore moins la pratiquer, et dans ce malheureux état cette pauvre âme perd la vue de Dieu et de son salut, et son esprit ne prend plus conseil que de sa passion et elle n'a plus d'amour pour la vertu : *Virtutem laudare potest, amare non potest*, ni de sentiment pour le bien dans cet état, où le péché ne trouve plus d'obstacle à sa fureur, ni de la part de Dieu, qu'on ne veut plus entendre, ni de la part de la raison même, qui est de concert et d'intelligence avec les passions. Faut-il s'étonner s'il fait des progrès si étranges et s'il pousse un pauvre pécheur aux dernières extrémités? Je ne trouve rien dans toute l'Ecriture qui nous marque mieux dans le détail les funestes engagements que l'habitude produit dans une âme et les malheureux progrès qu'elle y fait. Je ne vois rien, dis-je, dans toute l'Ecriture, qui nous marque mieux cette vérité, que l'étrange conduite de ces libertins dont il est parlé dans la sagesse. Si vous y prenez garde, vous verrez qu'ils descendent de degré en degré jusqu'au comble de l'iniquité. Ce ne sont au commencement que des fleurs : *Coronemus nos rosis* (*Sap.* II, 8), ils ne parlent d'abord que de s'en faire des couronnes pour contenter la petite passion qu'ont tous les jeunes gens pour les choses qui leur peuvent donner de l'éclat et de la beauté; mais après avoir contenté cette petite passion, il en faut satisfaire une plus grande, qui est la volupté : *Ubique relinquamus signa lætitiæ nos-*

træ (*Id.* II, 9). Réjouissons nous, disent-ils, procurons nous du plaisir, servons-nous de notre jeunesse et de la fleur de nos années pour nous divertir.

Tous les plaisirs ne sont pas défendus; il y en a qui sont innocents et qu'on peut prendre avec modération, et peut-être qu'ils s'arrêteront à ceux-ci; non, l'Ecriture nous dit qu'ils iront jusqu'à la dernière débauche, et qu'ils n'auront pas même confusion de l'exposer aux yeux de tout le monde : *Nullum pratum sit, quod non pertranseat luxuria nostra* (*Id.* II, 8). Mais apparemment ils s'en tiendront là? ils iront encore plus loin, car de la débauche ils passeront à la cruauté, ils opprimeront les pauvres, ils ruineront la veuve et l'orphelin : *Opprimamus pauperem justum et non parcamus viduæ* (*Sap.* II, 10). Après cela leur reste-t-il encore quelque chose à faire? Oui, messieurs, il leur reste encore à faire mourir l'innocent et à lui ôter la vie d'une manière également honteuse et cruelle : *Circumveniamus ergo justum, contumelia et tormento interrogemus eum, morte turpissima condemnemus eum* (*Sap.* II, 12, 19, 20). Tâchons de surprendre cet homme de bien, employons pour cela les supplices et les gênes les plus cruelles, et ne le quittons point que nous ne l'ayons fait mourir de la plus infâme de toutes les morts. Voyez-vous, messieurs, l'étrange progrès de cette malheureuse habitude; voyez-vous comment elle s'élève insensiblement et de degré en degré aux plus grands excès, des choses les plus innocentes aux plus criminelles; de la passion de porter des fleurs aux plaisirs de la volupté; de ces premiers plaisirs aux dernières débauches, de la débauche à l'oppression de la veuve et de l'orphelin; de cette cruauté à celle de verser le sang des justes et des innocents, et tout cela au mépris de toutes les lois divines et humaines? *Sit autem fortitudo nostra lex justitiæ* (*Sap.* II, 11). N'ayons point d'autre loi que notre libertinage, et que toute notre justice consiste à pouvoir faire tout le mal que notre esprit et notre volonté nous suggèrent. Toutes les choses du monde ont un certain terme de grandeur, après lequel elles ne croissent plus; les arbres, les animaux, les hommes mêmes croissent pendant un certain âge, après lequel ils s'arrêtent et demeurent dans le même état. Il n'y a que deux choses, mes frères, qui n'ont point de terme et qui croissent à l'infini, la charité et la cupidité: car la charité, disent les saints Pères, est une sainte avidité qui va toujours croissant de faire ou de souffrir quelque chose pour Dieu : *Charitas omnia suffert, omnia sustinet* (I *Cor.*, XIII, 4, 7). Il en est de même d'un homme engagé dans l'habitude du péché : sa passion ne garde plus de mesures et n'a plus de bornes et c'est, mes frères, ce que l'apôtre saint Paul nous déclare en termes exprès, quand il dit qu'un pécheur accoutumé à offenser Dieu en vient jusqu'à un tel excès : *Ut fiat supra modum peccans*, qu'il ne garde plus aucune mesure dans sa mauvaise vie, s'abandonnant sans scrupule à tout ce qui peut flatter son insatiable cupidité.

C'est là, dit saint Grégoire, ce déluge d'eau qui le noie, et ce puits de l'abîme sous lequel il se trouve, et dont l'embouchure est fermée. Quand un pécheur, ébranlé par la violence de sa passion, a quitté la vertu pour se tourner du côté du vice, c'est un torrent d'eau qui l'emporte; mais si l'habitude au mal n'a pas entièrement corrompu son cœur, ce torrent ne l'a pas encore submergé : *Quem mali operis iniquitas a bona stabilitate commovit, quasi tempestas aquæ rapuit; sed si adhuc longa consuetudine non prævaluit, non demersit* (*Greg. lib.* XXVI, *Mor.* 30 *et* 31). Il est tombé dans ce puits, ajoute ce saint pape, dès qu'il a fait ce que la loi de Dieu lui défendait de faire; mais s'il n'a pas encore ajouté à son crime une opiniâtre persévérance, l'entrée de ce puits n'est pas encore fermée sur lui : *Jam in puteum cecidit qui quod lex divina prohibuit perpetravit; sed si adhuc longa consuetudo non deprimit, nequaquam os suum puteus coangustavit* (1). En un mot, moins un homme est accoutumé à offenser Dieu, moins il a de peine à quitter son péché; comme, au contraire, plus il en a contracté l'habitude, plus il lui est malaisé d'en sortir. Ce n'est plus pour lors un torrent qui surprend ceux qui ne sont pas sur leurs gardes; c'est un déluge par lequel ils périssent : ce n'est plus pour lors dans une fosse qu'ils sont tombés par infirmité et inadvertance; c'est dans un puits extrêmement profond et dont l'issue est fermée qu'ils se sont précipités.

Vous vous étonnez peut-être de ce que je dis ici des choses si dures et si terribles; mais vous cesserez d'en être surpris, si vous considérez que cette difficulté qu'a un pécheur d'habitude à se convertir vient de trois choses : 1° de l'aveuglement dans lequel il est, et qui lui ôte la vue de son péché; 2° du penchant naturel qu'il a au vice et que l'habitude augmente; 3° de la tentation du démon, qui devient plus violente par la soustraction des grâces de Dieu, qui diminuent à proportion que le péché se fortifie.

Toutes ces trois choses nous sont expressément marquées dans ce fameux endroit du psaume 34 : *Fiat via illorum tenebræ, et lubricum, et angelus Domini persequens eos* (*Ps.* XXXIV, 6). La voie des pécheurs est une voie de ténèbres, parce qu'ils ne voient pas, ou du moins qu'ils ne comprennent pas les désordres où ils s'engagent tous les jours par leurs mauvaises habitudes : c'est un chemin glissant, un penchant rapide où ils ne peuvent s'affermir, et pour comble de malheur, c'est qu'ils ont le démon qui les presse et qui ne les quitte point qu'ils ne soient tombés jusqu'au fond de l'abîme et du précipice : *Et angelus Domini persequens eos.* Voilà, chrétiens, ce qui trompe tant de

(1) Tanto ergo facilius egreditur, quanto minori consuetudine coarctatur; lapis vero puteo superponitur, cum dura consuetudine mens in peccato demoratur, ut et si velit exsurgere, jam utcumque non possit, quia moles desuper malæ consuetudinis premit (*Greg.*, *ibid.*).

pécheurs imprudents qui s'engagent dans ces malheureuses habitudes. On se persuade au commencement que les choses n'iront pas si loin, qu'il ne se passera rien de fort criminel dans le commerce qu'on veut établir; on croit qu'on en demeurera aux termes d'un entretien enjoué, tout au plus de quelques paroles libres et à double sens; quelques attouchements, quelques privautés qui ne vont à rien, mais qui vont à tout: car le démon, qui est sur les ailes pour observer tout ce qui se passe, ne manque pas de prendre son temps; et l'on en vient enfin de ces premières libertés aux derniers désordres, et de ces désordres souvent à des jalousies enragées, et de ces jalousies, à des haines et des violences qui font quelquefois le dernier éclat et le dernier scandale. Il en est de même, mes frères, des autres péchés: quand on commence à être tenté d'avarice, on ne se propose alors que le bon ménage; quand le cœur commence à s'ouvrir à la vanité et à l'ambition, il n'est rien de si modéré que ses premières pensées: on ne cherche ni la grandeur ni l'élévation, mais seulement à être au rang des honnêtes gens; quand l'esprit commence à se tourner du côté du libertinage, on veut seulement se défaire de ce qu'il y a de grossier dans la dévotion; cependant nous voyons tous les jours qu'on va bien plus loin que tout cela, et que cet homme qui ne s'était proposé d'abord que le bon ménage vit de la manière du monde la plus basse et la plus sordide; que cet autre qui paraissait si modéré se produit avec la dernière insolence, et que celui qui voulait seulement éviter la grossièreté tombe dans la dernière impiété et devient un athée.

Et c'est, mes frères, la seconde considération qui nous devrait obliger à faire une chose que nous ne faisons point, qui est de nous précautionner contre ces passions et ces habitudes naissantes: car que faisons-nous pour cela, mes frères? notre esprit, notre cœur, tous nos sens ne sont-ils pas ouverts pour les recevoir; trouvent-elles en nous la moindre difficulté ni le moindre obstacle; fuyons-nous la moindre occasion? où est la circonspection et la crainte que nous avons d'être frappés d'un mauvais objet? Il en faut juger, mes frères, par cet endroit de l'Evangile, où le Fils de Dieu, parlant de ce démon qui prend sept autres esprits plus méchants que lui pour retourner dans sa maison, ne dit autre chose, si non qu'ils y entrent tous et qu'ils y font leur habitation: *Invenit eam scopis mundatam et ornatam, et ingressi habitant ibi* (*Luc.* II, 25, 26), car il n'est point dit qu'il trouve cette maison fermée, ni qu'il fasse aucune violence ni aucun effort pour la faire ouvrir: il est seulement dit qu'il la trouve nette et parée, et qu'il y entre sans trouver de résistance; ce qui marque la facilité avec laquelle le péché s'insinue dans l'âme des justes, et à plus forte raison dans celle des pécheurs qui ont toujours le cœur ouvert pour le recevoir, et toujours fermé pour le conserver; pécheurs qui, comme dit éloquemment saint Cyprien, n'ont aucune prévoyance avant qu'ils tombent dans le péché, et demeurent dans la dernière obstination après l'avoir commis: *Ante admissum facinus improvidi, post facinus obstinati*; pécheurs qui ne sont ni constants ni fermes dans la vertu qu'ils avaient embrassée, ni humiliés ni contrits après s'être abandonnés à leurs désordres: *Nec prius stabiles nec postmodum supplices* (*D. Cyprianus, lib. de Lapsis, sub finem*), pécheurs enfin qui se sont laissé accabler sous le poids de leurs iniquités, quand ils devaient se tenir debout par leur innocence, et qui, par une funeste illusion, s'imaginent être debout quand ils doivent se prosterner devant Dieu, et s'humilier sous les lois de la pénitence qu'on leur impose: car c'est par toutes ces raisons que les progrès et l'habitude de leur péché leur sont si funestes; mais quelle en sera la fin? c'est ce que nous allons examiner dans le troisième et dernier point.

TROISIÈME POINT.

Le désir de savoir est naturel à l'homme, mais sa curiosité ne le porte pas seulement à connaître les choses présentes, elle veut être encore informée du passé et percer même jusque dans l'avenir pour prévoir les événements. C'est pour cela, messieurs, qu'on étudie avec tant d'application et qu'on consulte tout ce qui est au monde, le ciel et les éléments, les astres, la terre, le feu et les eaux, le vol des oiseaux, les entrailles des bêtes, le visage même aussi bien que les mains, les traits, les linéaments et la conformation extérieure du corps humain: mais sans recourir à toutes ces superstitions, il y a un moyen beaucoup plus sûr et plus innocent pour faire le pronostic de la vie des hommes. Quel est-il? C'est d'observer leurs inclinations dominantes et leurs habitudes, l'expérience et la raison nous faisant voir que les bonnes d'ordinaire finissent toujours bien et les mauvaises toujours mal, non-seulement pour l'éternité, mais pour le temps même.

En effet, il faut demeurer d'accord que celles-ci sont régulièrement et presque toujours les premières sources d'où viennent les plus grands malheurs de la vie humaine: les familles ruinées ou déshonorées, les morts funestes et prématurées, les cruautés, les vengeances, toutes les confusions, en un mot, les humiliations et les chutes qui changent si souvent l'état et la condition des hommes. A quoi aboutit, en effet, messieurs, le mauvais commerce dans lequel David s'engagea avec Bethsabée, qu'à attirer sur lui la colère de Dieu et à remplir sa maison de guerres, de divisions, de meurtres, d'incestes et de parricides? A quoi se termina la haine d'Aman contre Mardochée, qu'à l'attacher au même gibet qu'il avait fait dresser pour cet homme de bien? Quelle fut la fin de l'envie et de la jalousie qui porta Caïn à donner la mort à son frère, qu'à lui faire passer misérablement le reste de ses jours, errant par le monde, comme un criminel qui ne trouve point de lieu pour sa sûreté? A quoi aboutit enfin la mauvaise vie

et les débauches du prodigue, qu'à le réduire dans la dernière misère et dans une extrême pauvreté? Mais qu'est-il besoin, messieurs, de remonter aux siècles passés pour trouver des exemples qui sont si fréquents au temps où nous sommes? Car, combien de gens, en effet, s'attirent tous les jours de pareilles disgrâces pour s'abandonner indiscrètement à l'impétuosité de leurs mauvaises habitudes? Combien, encore une fois, de familles ruinées et déshonorées! Combien de méchants ménages et de séparations scandaleuses! Pour ne pas pousser ici les choses plus loin, et pour ne rien dire d'une passion que nous n'en puissions dire des autres, n'avons-nous pas vu de nos jours des gens que l'ambition a fait tomber du plus haut degré de la fortune au fond du précipice? N'en avons-nous pas vu d'autres que l'avarice a fait cruellement massacrer? Mais n'en avons-nous pas vu encore dont la vengeance et la haine ont porté la tête sur le même échafaud où ils avaient entrepris de la faire perdre à leurs ennemis? Ces grands accidents sont rares, à la vérité, et n'arrivent qu'à très-peu de gens; mais ce qui arrive régulièrement à tous ceux qui sont engagés en de pareilles habitudes, c'est de voir à la fin leur péché retomber sur leur tête par quelque accident funeste, quelque précaution qu'ils puissent apporter d'ailleurs pour s'en garantir, n'y en ayant point à prendre contre la Providence de Dieu, quand elle veut humilier les hommes et leur faire souffrir la confusion de leur mauvaise vie : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (*Prov.*, XXI, 30); que cet homme qui s'est enrichi par des usures, des rapines et des injustices tombe dans l'indigence et dans la misère; que celui qui cherche depuis si longtemps les occasions de se venger soit prévenu par son ennemi, ou accablé sous la puissance d'un autre plus puissant que lui; que cet homme, en un mot, qui s'est fait une habitude de tromper tout le monde, tombe à la fin par un malheur sans ressource dans les mêmes piéges qu'il a tendus toute sa vie aux autres.

Si bien, messieurs, qu'à tout prendre et à comparer la fin du péché, qui est si cruelle, avec les commencements qui sont si doux et si agréables faut dire qu'il ne se lie à nous par ces habitudes flatteuses que pour nous étouffer en nous embrassant; ce qui a donné sujet à Philon juif, parlant des passions, et particulièrement de celles qui flattent le cœur et les sens, de les comparer aux faux amis qui nous flattent toujours dans nos faiblesses et nous louent dans nos péchés; c'est-à-dire, que cette méchante habitude ne nous attire pas seulement la confusion et les déplaisirs de la vie présente, mais la confusion même et les douleurs de l'éternité. Car, comme nous avons déjà dit, on ne s'en défait presque jamais, et depuis qu'un homme a le malheur d'y être engagé, c'est un abîme qu'il se creuse lui-même et dans lequel il faut tôt ou tard qu'il périsse. Si c'était un mal auquel on pût remédier aisément, il n'y aurait pas tant de péril à le négliger; mais c'est un mal qui ne peut être guéri bien sûrement que par une prompte pénitence, et qui ne l'est presque jamais par la pénitence tardive. Le mal étant alors passé en nature, est par conséquent plus fort que le remède même; dans tous les autres maux de la vie nous sommes si prudents et si soigneux de les prévenir: si nous nous sentons la moindre indisposition, le moindre petit désordre dans notre santé, il faut garder la chambre et le lit; on appelle le médecin, on fait des remèdes pour couper court à la maladie. S'il nous arrive le moindre accident qui nous menace de quelque fâcheuse affaire, nous allons promptement au-devant; on emploie ses amis et son bien même pour l'étouffer avant qu'elle éclate. Si l'on nous fait un procès, ne fût-il que d'une bagatelle, nous nous tenons sur nos gardes de peur d'être surpris; nous prévenons les juges, et nous fermons tant que nous pouvons à notre partie toutes les voies qu'elle a de prendre avantage sur nous. Hé! aurons-nous de la précaution pour toutes les affaires de la vie, et n'y aura-t-il que la grande affaire de l'éternité pour laquelle nous n'en aurons point? N'y aura-t-il que le péché que nous ne préviendrons point? S'il fallait pour cela faire des choses extraordinaires, beaucoup de gens pourraient apporter des excuses pour s'en dispenser; s'il fallait beaucoup travailler, ceux qui sont infirmes pourraient alléguer leurs infirmités; s'il fallait faire de grands frais et de grandes dépenses, les pauvres s'excuseraient sur leur pauvreté; s'il fallait quitter son pays, sa famille et ses affaires domestiques, ce moyen serait difficile et impossible même à beaucoup de gens; mais tout cela n'est point nécessaire, Dieu ne nous demande que la chose du monde la plus aisée : d'éviter cette occasion avec laquelle nous n'avons encore aucune liaison, d'étouffer cette passion naissante avant qu'elle devienne plus forte, de rompre ce commerce qui n'est pas encore établi, pour éviter le plus grand des maux et pour acquérir le plus grand des biens qui est le ciel, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

De l'abandonnement au péché.

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

Un ancien Père de l'Eglise dit un beau mot pour exprimer la désolation du péché, lorsqu'il l'appelle un monstre dont l'avidité et la fureur détruit et ruine tout l'ouvrage de notre salut : *Devoratorium salutis.*

Il y a trois choses à considérer dans le salut : la gloire, qui en est la récompense, la grâce, qui est la semence de cette gloire, et la miséricorde, qui nous prédestine et à la grâce et à la gloire. Le péché, dans sa naissance, nous fait déchoir des droits de la gloire, et il en étouffe en même temps toutes

les semences par cette cruelle inimitié qu'il établit entre Dieu et l'homme. mais ce n'est que dans le progrès qu'il arrête le cours de la miséricorde, et que Dieu, vivement touché de l'ingratitude du pécheur, l'abandonne à son aveuglement et à sa malice, abandonnement qui est l'état le plus funeste où une âme puisse être réduite; abandonnement que David appréhendait tant, qu'il priait le Seigneur de ne l'abandonner jamais par un effet de sa colère : *Ne discedas in ira a servo tuo.* Que dites-vous, prophète, qu'un Dieu irrité ne s'éloigne point de vous? Eh! s'il s'en approche, ce sera pour vous faire porter les sanglantes marques de sa vengeance et de son indignation! Eh! s'il s'en approche, ce sera pour vous accabler sous le poids de ses coups et sous la violence de ses foudres! Il n'importe, dit le prophète, j'aime bien mieux que cette vengeance éclate visiblement sur ma tête, que d'être exposé aux coups invisibles de son indignation; j'aime bien mieux que la miséricorde arme la justice contre moi, que de vivre dans l'impunité et d'être abandonné de cette miséricorde : *Ne discedas in ira a servo tuo.* C'est, messieurs, cet abandonnement funeste que j'appelle le grand malheur du péché, et qui doit faire le sujet de ce troisième discours, après avoir fait à Marie la même prière que David faisait à Dieu en le conjurant d'obtenir pour nous une continuelle protection de ce charitable Fils qu'elle conçut quand un ange lui dit : *Ave.*

Je suppose ici plutôt que je ne prouve, qu'il y a des pécheurs délaissés dans leur péché, et que Dieu, après une longue suite de grâces méprisées, de lumières étouffées et d'inspirations rejetées, se retire d'eux et les abandonne. Le malheur de Pharaon, l'infortune des Juifs et la disgrâce de tant d'autres pécheurs en sont des preuves qui ne souffrent point de contradiction. Ce n'est donc pas précisément ce que j'ai dessein de traiter en ce discours ; au contraire, ce à quoi je me suis déterminé, c'est de vous faire une description fondée sur l'Ecriture, appuyée sur les maximes de la théologie et des Pères, de l'état funeste où est réduite une âme abandonnée de Dieu. Je me servirai, pour cet effet, d'un beau mot que j'ai trouvé dans saint Augustin, comme le plus éclairé des Pères sur ce sujet, et qui appelle ce fatal abandonnement la glace et le froid de Dieu : *Frigus Dei.* Concevez, je vous prie, sa pensée. La glace a trois principes, l'éloignement du soleil, qui supprime sa chaleur par sa retraite, la substance même de l'eau, qui se glace par un principe intérieur, et les vents froids, qui soufflent sur sa superficie. Il en est de même du cœur de l'homme abandonné de Dieu, c'est un cœur tout glacé : *Frigus Dei.* Mais cette glace, aussi bien que dans la nature, a trois sources : l'éloignement du soleil, c'est-à-dire, de Dieu, qui se retire par la suppression de ses grâces ; un principe intérieur, je veux dire la volonté corrompue par le péché, qui s'endurcit elle-même ; et les vents, je veux dire les tentations du démon, qui l'agitent et qui le renversent. Pendant que Dieu est avec l'homme, il l'inspire, il le dirige et il le protége : voilà les trois fonctions de sa miséricorde. Mais, hélas! quand il l'abandonne, qu'arrive-t-il? Trois choses tout opposées qui feront le partage de ce discours. Cet homme est sans inspirations, il n'y a plus de grâces pour lui : ce sera le sujet de mon premier point ; cet homme est sans direction, il ne suit plus que les mouvements déréglés de ses passions : ce sera le sujet de mon second point ; enfin cet homme est sans protection, il est livré aux insultes et à la tyrannie du démon : ce sera le sujet de mon dernier point, où j'apporterai tout le tempérament que la théologie veut qu'on apporte dans ces grandes matières.

PREMIER POINT.

Quand je dis, messieurs, que l'homme abandonné de Dieu n'a plus d'inspirations, ne croyez pas que je veuille dire qu'il est entièrement privé de tous les secours de la miséricorde de Dieu ; non, messieurs, cet abandonnement n'est jamais si général, que Dieu ne lui donne encore quelque grâce, mais cette grâce a trois étranges caractères : elle est rare, elle est faible et elle est toujours sans effet. Elle est rare : c'est peut-être de six mois en six mois, une fois l'année, peut-être même une fois pendant la vie. Figurez-vous un voyageur surpris de la nuit et qui se trouve environné de précipices; partout où il veut porter ses pas il croit trouver des abîmes; néanmoins il n'est pas encore si malheureux ni si abandonné du ciel, qu'il ne reçoive quelques lumières qui dissipent pour un moment l'horreur de ses ténèbres : des éclairs qui sortent de temps en temps du sein de la nuée, quelques clartés que le ciel irrité lui envoie lui découvrent le danger où il est, mais elles sont rares et elles se dissipent presque aussitôt qu'elles paraissent. Tel est l'état du pécheur abandonné de Dieu ; il est au milieu des abîmes et des précipices : *Fia via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos.* Il a à tous moments le pied sur le bord de l'abîme ; l'ennemi de son salut le pousse et l'engage ; tout ce que le ciel fait pour lui en cette occasion, c'est de lui envoyer quelques faibles lumières, quelques éclairs échappés, je veux dire certaines grâces qui, étant extrêmement rares et fragiles, sont moins des effets de la bonté et de la miséricorde de Dieu, que des marques de sa colère et de sa justice.

Ces grâces sont donc rares, mais aussi elles sont très-faibles. Quand je dis faibles, je ne dis pas qu'elles le soient en elles-mêmes, puisqu'elles sont toujours les instruments de la puissance de Dieu, mais à l'égard de la mauvaise disposition du pécheur affaibli par la longue habitude de ses péchés. On dirait que cette grâce tient en quelque manière de la condition et de l'état du pécheur. Comme Dieu s'est rendu faible dans l'Incarnation à mesure qu'il a rendu l'homme fort, aussi sa grâce se ressent en quelque manière des faiblesses du pécheur abandonné. Elle est forte dans les justes, elle l'est encore dans les pécheurs où la vertu n'a pas entièrement perdu

ses droits, mais dans les cœurs qui n'ont plus de sentiment pour elle, dans les cœurs où l'habitude du péché a étouffé toutes les semences de la justice, cette grâce est faible, et une marque de sa faiblesse, c'est qu'elle est toujours vaincue par l'infirmité qu'elle combat. Ah! céleste lumière, vous êtes donc obligée de vous éclipser, parce que vous ne pouvez percer les ténèbres de ce pécheur? Ah! feu divin, flamme innocente, vous êtes donc forcée de vous éteindre, parce que vous ne sauriez allumer la charité dans ce cœur rebelle? Ah! grâce de mon Dieu, précieux écoulement de sa croix, vous êtes donc contrainte de faire une fatale retraite, parce que vous ne pouvez pas vaincre la faiblesse et l'infirmité de l'homme; vous ne le pouvez pas; mais je le dis encore une fois, cette faiblesse ne vient point de vous, elle vient de l'infirmité même de l'homme, qui se forme lui-même des fers et qui enchaîne sa liberté.

Enfin, cette grâce est toujours sans effet, et le pécheur abandonné n'y répond jamais. La raison en est que la grâce a trois qualités, par lesquelles elle a coutume d'agir : c'est une lumière par laquelle Dieu se fait voir, c'est une voix par laquelle il se fait entendre, c'est un mouvement par lequel il se fait sentir. Or, j'apprends d'un prophète, c'est le prophète Zacharie, que les pécheurs abandonnés de Dieu ne voient point cette lumière, qu'ils n'entendent point cette voix et qu'ils ne sont point touchés de ce mouvement; ils ne voient pas la lumière et ils sont aveugles, ils n'entendent point la voix et ils sont sourds, ils ne sont point touchés de ce mouvement et ils sont insensibles. Mais cette lumière ne dissipe-t-elle pas leur aveuglement? cette voix ne guérit-elle pas leur surdité? ce mouvement ne leur donne-t-il pas de la sensibilité? Point du tout. Et comment voudriez-vous que cette lumière leur dessillât les yeux? *Averterunt scapulam recedentes.* Ils lui tournent le dos, leur aveuglement est volontaire; quelle apparence que cette voix leur ouvre les oreilles? *Aggravaverunt aures suas.* Ils se les bouchent, leur surdité n'est pas moins fatale que leur aveuglement; et le moyen que le mouvement de la grâce triomphe de leur insensibilité? *Posuerunt cor suum ut adamantem.* La malice de leur cœur le rend aussi dur qu'un diamant. Leur aveuglement les empêche donc de voir la lumière de la grâce; leur surdité les empêche d'entendre sa voix, et la dureté de leur cœur fait qu'ils ne sont point touchés de ses mouvements, et ainsi la grâce ne leur sert de rien, leur malice la rend inutile, elle est rare, elle est faible et sans effet.

Vous plaît-il, messieurs, que nous raisonnions encore avec le prophète, et que nous examinions plus à fond les raisons pour lesquelles la lumière de la grâce ne dissipe point l'aveuglement du pécheur qui est abandonné dans son péché, sa voix ne guérit point sa surdité, et son mouvement ne touche pas la dureté de son cœur? Pour entendre la première, je suppose, en peu de mots, avec saint Augustin et saint Grégoire, qu'il y a deux sortes d'aveuglement, l'un qui est la peine du péché avec lequel nous naissons, et l'autre qui est péché et principe du péché que nous contractons par notre malice; comme nous ne contribuons en rien de notre part au premier, la grâce le guérit sans nous dans le baptême; mais comme le second est l'ouvrage de notre volonté, la grâce ne le dissipe jamais sans le consentement de notre liberté. Le Fils de Dieu guérit deux aveugles dans l'Evangile, l'aveugle-né, et un autre dont il est parlé dans le chapitre XVIII de saint Luc; mais il les guérit d'une manière bien différente : il rend à l'aveugle-né la vue et la lumière, sans en être prié et sans lui demander s'il le désire; mais il exige le consentement de l'autre pour le guérir : *Quid tibi vis faciam?* Que voulez-vous que je vous fasse? *Domine, ut videam* : Seigneur, faites que je voie.

Vous avez, messieurs, dans ces deux aveugles le double symbole des deux aveuglements dont je parle : dans l'aveugle-né l'aveuglement de notre naissance; et dans l'autre, l'aveuglement de notre malice. Dieu guérit le premier dans le baptême, sans le concours de notre liberté, dont nous n'avons pas encore l'usage; mais il ne guérit jamais le second sans le consentement de la volonté, il faut qu'elle concoure avec Dieu à ce miracle. Or, la raison pour laquelle la lumière de la grâce ne dissipe point l'aveuglement du pécheur abandonné, c'est que ce pécheur ne veut pas en sortir : *Noluit intelligere ut bene ageret.* S'il recevait cette lumière, il faudrait qu'il changeât de vie; s'il était éclairé, il faudrait qu'il se convertît; s'il voyait la vérité, il faudrait qu'il l'aimât; et parce qu'il ne veut pas aimer la vertu, il ne la veut pas connaître; parce qu'il ne veut pas changer de vie, il ne veut pas voir l'horreur de sa vie; parce qu'il ne veut pas renoncer à ses passions : *Noluit intelligere ut bene ageret*, il ne veut pas ouvrir les yeux à la lumière qui les lui découvrirait de trop près. Je dis davantage : je dis qu'en quelque manière il ne le peut pas; sa volonté est liée au péché; ses ténèbres sont semblables à celles d'Egypte, où les Egyptiens étaient enchaînés de telle sorte, qu'ils ne pouvaient pas se remuer : *Nemo movit se de loco in quo erat.* L'aveuglement du pécheur est de cette nature : ce sont des liens qui le rendent immobile, son esprit et son cœur sont accablés de tant de chaînes, qu'ils ne peuvent pas faire un pas vers le ciel pour lui demander, avec confusion, qu'il brise leurs fers.

La seconde raison qui fait que la voix de la grâce ne peut pas guérir la surdité d'une âme abandonnée, c'est que cette surdité est volontaire aussi bien que son aveuglement. C'est pourquoi le prophète David la compare à celle de l'aspic : *Sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas*, etc. L'aspic se bouche les oreilles pour résister à la voix de l'enchanteur, il en applique une sur la terre, et ferme l'autre de sa queue. Voilà ce que fait le pécheur abandonné, comme ce serpent.

il se bouche les oreilles de peur d'entendre la voix de Dieu et d'en être saintement charmé ; il en met une sur la terre, dit saint Augustin, par la passion violente et l'attachement qu'il y a; mais il ferme l'autre par le souvenir des plaisirs passés, qui est figuré par la partie postérieure de l'aspic: car ce n'est point assez pour lui, dit saint Cyprien, d'avoir la jouissance des voluptés présentes : *Non est satis libidini uti præsentibus*, il faut encore pour satisfaire sa passion qu'il rappelle dans sa mémoire celles qui ne sont plus, et qu'il fasse renaître des feux qui étaient éteints. Voilà, messieurs, les deux principes de la surdité de l'âme abandonnée, la jouissance des voluptés présentes, et le souvenir des voluptés passées.

Pour entendre la voix de Dieu qui nous appelle, et pour la suivre, il faut, dit saint Paul, oublier le passé et vivre sans attachement au présent : *Quæ retro sunt oblitus, in anteriora extensus sequor ad palmam supernæ vocationis ;* il faut, dit saint Augustin, oublier le passé, ne point tourner les yeux du côté de l'Egypte, et s'appliquer uniquement à la vie future ; sans cela il est impossible d'entendre la voix de Dieu ni de la suivre. Les pythagoriciens disaient que les cieux dans la cadence de leurs sphères formaient un merveilleux concert, mais que les hommes ne l'entendent pas, parce qu'ils ont trop d'attachement à la terre. Ah! pécheur, il n'est que trop vrai, que le ciel te flatte encore, nonobstant ton ingratitude; la grâce a une voix dont la douceur te ravirait si tu la pouvais entendre; mais tu ne l'entends pas, parce que ton âme est tout ensevelie dans la terre; toutes tes pensées sont partagées entre les voluptés présentes et les voluptés passées, et de la jouissance des premières, et du souvenir des autres; tu te bouches toi-même les oreilles par une surdité impénétrable à toutes les voix de la grâce.

Enfin, la grâce est un mouvement qui ne peut, moralement parlant, vaincre ni toucher l'insensibilité du pécheur. Je vous ai dit, avec le prophète, que son cœur est dur comme le diamant; mais pour ajouter quelque chose à la pensée du prophète, je dis qu'il est plus dur que le diamant même: après tout, si le diamant résiste au fer et au feu, il ne résiste pas au sang; et les naturalistes remarquent qu'il y a une espèce de sang qui est capable de l'amollir. Il n'en est pas ainsi d'un pécheur endurci, son cœur ne cède ni au fer, ni au feu, ni au sang, ni au fer de la justice de Dieu qui le châtie pendant la vie. Quelques disgrâces qui lui arrivent, quelques coups dont Dieu le frappe, il s'endurcit comme Pharaon sous les coups : il s'endurcit au feu de la colère de Dieu qui le menace d'une éternité de peines ; il s'endurcit au feu d'enfer, allumé par le souffle de la colère de Dieu ; il résiste à l'un et à l'autre ; Dieu lance sur lui des regards étincelants de sa colère ; Dieu arme ses mains de carreaux et forme des tonnerres pour l'épouvanter ; on lui parle de l'enfer et de ses supplices ; mais tout cela ne fait aucune impression sur ce cœur; voilà le rapport qu'il a avec la dureté du diamant ; mais ce qu'il a de singulier, c'est qu'il résiste au sang, et au sang de Jésus Christ ; ce sang qui a donné de la tendresse à toutes les créatures, ne trouve point de sensibilité dans ce cœur ; ce sang qui a touché les marbres et les rochers, ne fait point d'impression sur ce cœur; l'amour d'un Dieu mourant ne trouve pas moins de dureté et d'obstination que la justice et la colère d'un Dieu vivant ; il résiste à tout, et au fer, et au feu, et au sang ; il est donc plus dur et plus insensible que le diamant. Il ne faut donc pas s'étonner s'il n'est point touché des mouvements de la grâce ; mais comme il est sans inspiration, il est aussi sans direction, et Dieu l'abandonne aux malheureux désirs de ses passions déréglées. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Voici, chrétiens, un étrange malheur qui suit de l'abandonnement des pécheurs. Dieu, qui avait auparavant les yeux sur eux, Dieu, qui marquait leurs pas et qui les détournait de leurs méchantes voies, ne les conduit plus, ne les dirige plus, mais les abandonne au gré de leurs passions. Qui le dit? c'est saint Paul qui, parlant de l'abandonnement des païens, et principalement des sages idolâtres, distingue trois sortes de passions auxquelles Dieu les avait livrés en punition de leurs crimes, à des passions qui suivent le cours de la nature, et qu'il appelle pour ce sujet les désirs du cœur : *Tradidit eos in desideria cordis eorum*; à des passions qui vont au delà de la nature, et même contre la nature; passions honteuses et ignominieuses, et dont la seule pensée est capable d'infecter l'imagination et l'esprit : *Tradidit eos in passiones ignominiæ* ; enfin, à des passions élevées au-dessus de la nature, et qu'on regarde comme des vertus, en sorte qu'on méconnaît son péché et qu'on se fait une religion de son impureté même, et c'est ce que l'Apôtre appelle un sens réprouvé : *Dati sunt in reprobum sensum.*

Or, je dis que les pécheurs que Dieu délaisse sont, pour l'ordinaire, abandonnés à toutes les passions; aux passions qui suivent la nature, aux passions qui vont au-delà de la nature, et aux passions esclaves par-dessus la nature : *Tradidit eos in desideria cordis eorum.* Dieu les abandonne à tous leurs désirs, c'est-à-dire qu'ils ne pèchent plus avec répugnance. Ils ne souffrent plus ce combat et cette contradiction secrète des différentes pensées qui les agitaient. Dans un autre état, l'esprit s'oppose aux désirs du corps, la raison reprime l'insolence des passions ; et s'il arrive que cette raison soit étouffée par la passion, s'il arrive que cet esprit soit emporté par l'impétuosité de la chair, que l'âme soit vaincue et qu'elle succombe sous la violence du corps, c'est toujours avec répugnance ; la volonté voudrait bien ce qu'elle ne veut pas, elle ne voudrait pas ce qu'elle veut : *Non quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum illud facio ;* mais dans l'abandonnement la volonte étant

toute corrompue par l'habitude du péché, et comme changée dans le péché même, ce n'est plus la contestation de deux natures ennemies, c'est la conspiration de deux ennemies réconciliées, qui concourent dans une même nature par l'uniformité de leurs sentiments. L'âme et le corps ne se font plus la guerre, parce que l'âme a toutes les inclinations du corps; la chair et l'esprit sont d'intelligence, parce que l'esprit ne suit plus que les impressions de la chair; les passions sont en paix avec la raison, parce que la raison s'est soumise à elles et qu'elle les autorise : *Et bestiæ pacificæ erunt ibi.* Hélas! quel désordre! s'en peut-il voir un plus grand?

C'est celui que le prophète nous dépeint sous la figure d'une belle maison, qui est ruinée et qui ne sert plus que de retraite aux bêtes sauvages. N'avez-vous jamais vu de ces vieux châteaux qu'on a abandonnés et où personne ne demeure plus? Autrefois tout le monde en admirait la construction et la symétrie; l'un en considérait les avenues; l'autre regardait les statues, les parterres, les bustes, les appartements et les richesses qui y étaient; mais depuis qu'on les a abandonnés on ne voit plus que des bustes renversés, que des pans de murailles abattus et des portes ouvertes à toutes les bêtes sauvages qui s'y retirent, en sorte que les passants qui avaient auparavant vu la magnificence de cet édifice s'écrient en raillant : Est-ce là le palais de ce seigneur; et d'où vient un tel changement, et que ce qui faisait autrefois les délices de cet homme ne sert plus que de demeure aux bêtes? *Omnis qui transierit per eam stupebit et sibillabit, et dicet: Quare fecit Dominus sic terræ huic.* Voilà l'image naturelle d'une âme abandonnée de Dieu; de cette âme, dis-je, qui servit autrefois de demeure au roi des rois, et dans laquelle il protestait qu'il trouvait ses plus grandes délices; de cette âme qu'il avait animée de son souffle, soutenue de son concours, fortifiée de ses grâces et enrichie des dons de son divin Esprit. Mais, hélas! quand le maître de cette maison la quitte, à quels malheurs ne se trouve-t-elle pas réduite; on se moque de sa piété passée, on se raille de ses vertus précédentes, et les démons qui l'ont dépouillée s'écrient, par de sanglants reproches : *Quare fecit Dominus sic terræ huic?*

C'est là ce que saint Paul appelle le règne du péché: *Non regnet peccatum in vestro mortali corpore.* Le règne est une domination douce et paisible; la tyrannie est violente; dans les âmes qui ne sont pas abandonnées de Dieu le péché est un tyran, sa domination est cruelle, il ne l'établit que par force; mais dans les âmes abandonnées c'est un roi pacifique, il ne trouve plus de résistance, la volonté lui obéit sans contradiction. Faut-il corrompre la pudicité de cette femme? point de répugnance; faut-il exercer ces usures et ces commerces injustes? point d'horreur de cette injustice; faut-il désoler un plat pays et ruiner les provinces entières? point de scrupule : *Tradidit eos in desideria cordis;* ils sont donc abandonnés aux passions qui suivent la nature.

Ils le sont, en second lieu, aux passions qui vont au-delà de la nature; prenez bien, s'il vous plaît, mon raisonnement. Je vous ai dit que l'abandonnement du pécheur suppose une longue habitude dans le péché; cette longue habitude corrompt sa volonté et la change dans le péché même; si elle pèche, ce n'est plus par les mouvements d'une puissance inférieure, elle s'y porte par le poids de ses propres inclinations; il n'est plus nécessaire que la concupiscence la tente, elle se tente elle-même comme les démons, elle est sa propre tentation; et c'est le péché que que saint Paul appelle volontaire et irrémissible : *Voluntarie peccantibus nobis non relinquitur hostia pro peccatis.* Il l'appelle volontaire pour le discerner du péché de fragilité, qui commence dans la chair et qui se consomme dans la volonté; mais le péché d'une âme abandonnée a tous ces principes dans le cœur : il y naît, il s'y consomme. Dans cet état l'âme a ses passions propres, comme le corps a les siennes; celles-là sont spirituelles, celles-ci ne le sont pas; et parce qu'il y a cette différence entre le corps et l'esprit, que le corps est limité dans ses désirs, et l'esprit est sans limites dans les siens, il s'ensuit de là que les passions du corps ont encore quelque règle dans leur désordre, et que leur dérèglement est limité; mais les passions de l'âme vont à l'infini, elles n'ont point de mesures ni de bornes, de manière que la volonté suivant les passions que sa malice a formées dans son cœur, elle va au-delà même des passions que la nature lui avait données. C'est pour lors qu'on ne se contente plus des péchés que la nature inspire, ont veut des crimes inouïs; ce n'est pas assez de satisfaire ses désirs, on veut des monstres qui lui donnent de l'horreur et qui la fassent rougir, les blasphèmes, les impiétés, les cruautés, les parricides, les brutalités et tous les crimes énormes qui font sa honte et son infamie : *Tradidit eos in passiones ignominiæ.*

Achevons, messieurs, et disons que les pécheurs abandonnés de Dieu ne sont pas seulement livrés à des passions qui suivent le cours de la nature, à des passions qui vont au-delà de la nature, mais encore à des passions esclaves au-dessus de la nature et consacrées par leur aveuglement même. Tertullien donnera jour à cette pensée, par la distinction qu'il fait de deux espèces d'aveuglement : la première est de ceux qui ne voient pas ce qui est; la seconde est de ceux qui voient ce qui n'est pas : *Altera, quæ desperat; altera, quæ recusat veritatem;* l'une, dit ce Père, rejette la vérité et ne la veut pas voir; l'autre la met au désespoir et prend le mensonge pour elle. Voilà les deux aveuglements qui élèvent les passions au-dessus de la nature, et qui les consacrent dans les pécheurs abandonnés : *Non vident quæ sunt, vident quæ non sunt :* Ils ne voient pas ce qui est, ils croient voir ce qui n'est pas. Leur vie est criminelle, elle n'est pas inno-

cente, et néanmoins ils ne voient point cette iniquité, et croient y voir la sainteté. C'est ainsi qu'un hypocrite ne voit pas sous l'image de sa fausse vie la vérité de son péché ; c'est ainsi que les juifs ont fait passer la mort du Fils de Dieu pour un effet de leur piété et de leur zèle ; c'est ainsi que les anciens idolâtres abandonnés, dont parle saint Paul, ont porté l'abomination jusque sur les autels. N'ont-ils pas consacré leurs crimes ? *Deos suos quos venerantur imitantur, fiunt miseris et delicta religiosa.* Ils imitent les dieux qu'ils adorent, dit saint Cyprien, et parce que les dieux ont été des infâmes, ils s'abandonnent à toutes leurs prostitutions pour les honorer, et sanctifiant de cette sorte la honte de leur vie, ils se font une religion de leur impiété ; le double aveuglement qui les empêche de voir ce qui est, et qui leur fait voir ce qui n'est pas, élève leurs passions au-dessus de la nature et les fait tomber dans un sens réprouvé : *Dati sunt in reprobum sensum* ; de manière que, par rapport à cet état, leur salut est impossible, leur malheur sans ressource et leur perte inévitable.

Voilà, messieurs, l'état funeste d'une âme qui est abandonnée de Dieu : Dieu ne l'inspire plus, et s'il lui donne quelque grâce, elle est rare, elle est faible, elle est sans effet ; cette âme n'en voit pas la lumière, elle n'entend plus sa voix, elle n'est plus touchée de ses mouvements ; Dieu ne la dirige plus, il l'abandonne à ses passions, aux passions qui suivent la nature, aux passions qui vont au-delà de la nature et aux passions qui sont élevées au-dessus de la nature ; en un mot, il ne la protége plus.

Si j'avais le temps de traiter cette dernière partie, je vous ferais voir sensiblement par les expressions de Job, que pendant que Dieu est avec une âme et qu'il se mêle de son salut, cette âme est sous la protection de Dieu et sous la protection du Démon ; et au contraire, je vous ferais voir dans l'exemple de Judas, que d'abord qu'elle est abandonnée de Dieu, elle est privée de la protection de Dieu et de la protection du démon ; mais puisqu'il ne me reste plus qu'un moment, il le faut employer pour faire une réflexion sur tout ce discours, et vous demander aussi bien qu'à moi, si nous avons jamais pensé que le péché pût produire de si grands malheurs ? *Delicta quis intelligit ?* Avons-nous jamais pensé que le péché pût être suivi de tant de malheurs ? et, si nous y avons pensé, comment est-ce que nous avons l'assurance de le commettre ? Dans la prédestination nous en aimons l'effet, qui est la gloire ; tout le monde veut être heureux, mais nous en craignons la cause, qui est la pénitence ; nous ne pouvons ni verser des larmes, ni pousser des soupirs ; nous appréhendons la douleur. Dans la réprobation, tout au contraire, nous n'en craignons point l'effet, qui est l'abandonnement ; personne n'appréhende d'être réduit dans l'état que je viens de décrire ; nous vivons dans le péché comme si Dieu était obligé de supporter notre ingratitude ; nous ajoutons crime sur crime, nous entassons injustice sur injustice, nous ne craignons point l'effet de la réprobation ; cet abandonnement ne nous fait point de peur ; mais ce qui est digne de toutes nos larmes, c'est que nous en aimons la cause, qui est le péché ; nous n'avons de désirs que pour le péché, nous ne respirons que pour lui. Eh ! malheureux que nous sommes ! savons-nous bien ce que nous aimons ? *Delicta quis intelligit ?* Savons-nous bien ce que c'est que d'être délaissés de Dieu, et jusqu'où ce fatal délaissement nous conduit ? Faites-le nous connaître, adorable Sauveur, vous qui êtes venu chercher les brebis perdues de la maison d'Israël ; conduisez-nous dans vos voies, et au lieu de nous permettre d'aller dans celles du péché, qui se terminent à la mort, montrez-nous les voies qui conduisent à la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON V.

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

De l'impénitence finale.

Delicta quis intelligit ?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII) ?

Le cœur de l'homme est un champ de bataille où la grâce et le péché, l'innocence et le crime, la passion et la vertu se signalent par des avantages réciproques et comme par de fréquentes et différentes alternatives de victoires ; tantôt le péché cède aux efforts de la grâce, tantôt la vertu est abattue sous les coups de son ennemi, tantôt la passion étouffe la justice, tantôt la justice dompte et mortifie la passion ; ce sont deux vainqueurs et deux vaincus tout ensemble qui triomphent successivement l'un de l'autre, et qui par de fréquents succès tiennent la victoire en balance, jusqu'à ce que la persévérance l'oblige de se déclarer en faveur de la vertu, ou que l'impénitence l'arrête du côté du crime. C'est donc la persévérance qui fait vaincre toutes les vertus avec elle et qui confirme leur victoire ; c'est donc l'impénitence qui assure leur défaite et qui par un triste et cruel avantage affermit pour jamais le trône du crime. Oui, messieurs, l'impénitence rend le péché éternel, et c'est la quatrième réflexion que l'ordre de ma matière m'oblige de traiter aujourd'hui pour vous faire comprendre, s'il est possible, le quatrième effet du péché dans sa forme : *Delicta quis intelligit ?* Mais qui est-ce qui entend cette vérité ? qui est-ce qui la comprend sans une grâce particulière du Saint-Esprit ? que je lui demande humblement par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Rien de plus injurieux à Dieu que l'impénitence, rien de plus funeste au pécheur que ce crime ; tous les autres outragent la majesté de Dieu, et il n'y en a pas un qui ne cause dans l'homme une épouvantable désolation ; mais l'impénitence est le plus sanglant outrage que le pécheur puisse faire à Dieu et la dernière cruauté qu'il puisse exercer sur sa propre personne. Après tout, la

pénitence d'un coupable qui gémit en vue de son injustice et de son malheur fait voir qu'il n'a pas assez vivement conçu ni le tort qu'il faisait à Dieu, ni le tort qu'il se faisait à soi-même ; d'où l'on peut raisonnablement conjecturer que l'ignorance et la passion ont eu plus de part dans son péché que la malice et le dessein formel d'offenser Dieu ; mais l'impénitence d'un cœur qui lui refuse ses soupirs et qui se refuse à soi-même sa compassion et sa douleur, cette impénitence, dis-je, est la marque de sa malice et de sa fureur; c'est une secrète approbation de son injustice, c'est une cruelle satisfaction qu'il se forme dans sa misère. O Dieu! quelle misère, s'écrie saint Augustin, que celle d'un misérable qui n'est pas touché de ses propres malheurs! *Quid miserius misero non miserante se ipsum* (*In psal.* L)?

Mais, pour vous faire encore mieux comprendre jusqu'où va la misère où le péché réduit une âme impénitente, il faut remarquer, s'il vous plaît, que la plus profonde de toutes les misères et l'unique même, c'est la réprobation, qui peut être considérée sous trois différents rapports : ou par rapport aux principes d'où elle vient, ou par rapport aux signes qui la précèdent, ou par rapport aux effets qui la suivent. Or, je dis que sous ces trois rapports elle n'a point d'autre source que l'impénitence. En effet, cette impénitence doit être considérée en trois états, aussi bien que la réprobation : on peut la considérer à la mort, avant la mort, et après la mort. A la mort que fait-elle? Elle confirme sur la tête du pécheur l'arrêt de sa réprobation, parce qu'elle rend sa volonté immuable dans le crime comme celle des démons. Que fait-elle avant la mort? C'est un signe fatal qui marque cette réprobation par la liaison presque inévitable qu'elle a avec la mauvaise mort. Que fait-elle après la mort? Elle consomme la réprobation dans ses effets, et c'est elle qui applique immédiatement la peine et le supplice. En un mot, l'impénitence établit la réprobation à la mort, ce sera mon premier point; l'impénitence la fait connaître devant la mort, ce sera mon second ; l'impénitence la consomme après la mort, ce sera le troisième et tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Je dis donc, messieurs, que l'impénitence finale confirme la réprobation de l'homme, parce qu'elle rend sa volonté immuable comme celle des démons. Pour entendre cette première proposition, il faut supposer, avec saint Thomas, que la volonté de l'ange est infaillible dans ses desseins; quand elle s'attache à quelque chose, c'est avec des liens si forts et des résolutions si fermes, qu'elle ne saurait s'en séparer. Il est vrai qu'elle est libre dans son choix, mais le choix étant fait, sa liberté l'abandonne et demeure immobile dans cet état; c'est ainsi que la première soumission des bons anges les a confirmés dans la vertu, et que la première rébellion des méchants les a enchaînés pour jamais dans le crime. C'est donc le propre de l'ange d'être immuable dans ses résolutions : *Spiritus vadens et non rediens.* J'ajoute même que cette confirmation des bons anges et cette obstination des méchants sont leurs caractères ; les anges et les démons ne sont pas différents en nature; Lucifer n'est pas moins spirituel après son péché qu'avant sa chute ; mais ce qui fait leur différence, c'est cette inégale détermination qui s'est trouvée entre les uns et les autres, soit pour le péché, soit pour la vertu, soit pour le renoncement de Dieu, soit pour l'attachement à son service.

C'est là aussi la même différence qu'on peut mettre entre les justes confirmés dans la grâce et les réprouvés abandonnés à leur impénitence. Quand Jésus-Christ parle des premiers, je veux dire de ces hommes heureux et choisis qui persévèrent dans la vertu, il assure qu'ils seront comme des anges : *Erunt sicut angeli Dei;* et, d'un autre côté, comme le caractère des démons est l'obstination dans le crime, aussi le même Fils de Dieu, prévoyant l'impénitence d'un de ses apôtres, se sert d'un terrible mot ; quel est ce mot? *Unus ex vobis diabolus est;* il dit que c'est un démon, parce qu'il le regarde obstiné et impénitent comme Satan : *Unus ex vobis diabolus est.* Chose étrange, messieurs, le Fils de Dieu prévoit l'infidélité de deux disciples, le blasphème de Pierre et la trahison de Judas : tous ces deux crimes sont énormes, et je ne sais si le premier est moins abominable que l'autre ; et cependant il dit que Judas est un démon, sans faire ce reproche à Pierre ; d'où vient cela ? La raison en est aisée; c'est que Pierre pèche en homme et Judas pèche en démon. Le Fils de Dieu ne traite pas ce premier apôtre de démon, parce qu'il prévoit sa conversion ; et il fait ce reproche à Judas, parce qu'il prévoit son crime suivi de son impénitence.

Voilà sans doute l'une des plus noires couleurs avec lesquelles on puisse dépeindre l'impénitence, que de dire que c'est elle qui fait des démons; c'est par elle que Jésus-Christ nous représente celle de Judas, et je n'appréhende pas d'avancer sur ce principe que ce disciple impénitent n'a pas eu plus de part dans la mort de Jésus-Christ que le péché des démons. Pour entendre ma pensée, vous remarquerez, s'il vous plaît, avec une partie des théologiens, que le Fils de Dieu est mort pour l'ange aussi bien que pour l'homme; la grâce du premier est un écoulement de la croix : *Christus una oblatione consummavit in æternum omnes sanctificatos.* Le sacrifice sanglant du Calvaire, dit saint Paul, n'a pas seulement été offert pour une partie des saints, mais pour tous les saints, avec cette différence néanmoins qu'il n'a été appliqué aux anges que par voie de sanctification, et aux hommes par voie de sanctification et de rédemption tout ensemble ; c'est-à-dire que Jesus-Christ est mort pour sanctifier les anges , il n'est pas mort pour les racheter; il est mort pour les préserver du péché, mais il n'est point mort pour les relever après leur chute : *Gratia operata est in homine ut surgeret, in angelo ne caderet.*

Et c'est de cette sorte qu'il faut raisonner de l'impénitence finale, elle n'a pas plus de part dans la mort du Fils de Dieu que le crime des démons; il a donné son sang et sa vie pour nous préserver de ce malheur, mais il ne les a pas donnés pour nous en retirer. Oui, pécheur qui vis dans l'impénitence et qui veux finir une mauvaise vie par une aussi mauvaise mort, le Fils de Dieu est mort pour empêcher la consommation de ce crime; tout aveugle que tu es, il t'envoie encore des lumières pour éclairer ton aveuglement; tout sourd que tu es, il pousse encore sa voix jusqu'à toi pour dissiper ta surdité; tout insensible que tu es, il te touche encore le cœur pour en amollir la dureté. Il ne tient qu'à toi d'ouvrir les yeux à cette lumière, l'oreille à cette voix, le cœur à ce mouvement; mais si tu pousses ton obstination jusqu'à l'extrémité, quand ton impénitence sera consommée par la mauvaise mort, il n'y aura plus ni lumière, ni voix, ni mouvement, le sang de Jésus-Christ ne coulera plus sur ton crime, il sera irrémissible et éternellement irrémissible.

Et pourquoi pousserai-je davantage ce discours? l'autorité du Fils de Dieu ne m'impose-t-elle pas silence, quand il dit, parlant de l'impénitence, que l'esprit du blasphème est un péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera pardonné, *neque in hoc sæculo neque in futuro*, ni dans ce monde, ni dans l'autre? Saint Augustin, expliquant ces paroles, distingue quatre sortes d'esprits qui ont blasphémé et qui blasphèment contre le Saint-Esprit: l'esprit du paganisme, l'esprit du judaïsme, l'esprit de l'hérésie et l'esprit de l'impénitence. Les païens ont blasphémé contre sa divinité et contre sa Personne, ils n'ont voulu reconnaître ni l'un ni l'autre; les juifs ont blasphémé contre sa Personne, ils ont adoré sa divinité, mais ils ont rejeté la Trinité; les hérétiques ont blasphémé contre sa divinité; les Ariens, les Macédoniens et les autres sont tombés d'accord de sa Personne, mais ils en ont fait une créature; l'impénitence enfin blasphème, je ne dis pas contre sa divinité et sa Personne, mais contre sa vertu, parce qu'elle en arrête l'opération et l'effet. Comme le Saint-Esprit est dans le ciel le nœud du Père et du Fils, il fait la même chose dans l'Eglise pour la réconciliation des pécheurs; et c'est contre cette vertu, dit saint Augustin, que le cœur impénitent blasphème, par le refus qu'il fait de son consentement à la grâce du Saint-Esprit.

Cela supposé avec ce Père, il ne reste plus qu'à savoir avec lui lequel de ces quatre esprits est celui dont parle le Fils de Dieu et qu'il appelle irrémissible; est-ce l'esprit du paganisme? est-ce l'esprit du judaïsme? est-ce l'esprit de l'hérésie? est-ce le blasphème et l'impénitence? Ce ne sont point ces trois premiers; car si c'était le blasphème des païens, le Fils de Dieu ne leur aurait pas envoyé des apôtres pour les convertir, et il n'en aurait pas fait la plus florissante portion du christianisme; si c'était le blasphème des juifs, la Synagogue n'aurait pas été réunie avec la gentilité dans l'unité d'une même Eglise; tant de Juifs ne se seraient pas convertis à la passion de Jésus-Christ et à la prédication des apôtres, et les restes de cette malheureuse postérité ne trouveraient pas les voies du salut, comme dit un prophète, à la consommation des siècles; si c'était le blasphème des hérétiques, l'Eglise ne leur aurait pas ouvert le sein, elle ne les aurait pas reçus à sa communion, les recevant à la pénitence. Quel est donc ce blasphème irrémissible? C'est le blasphème de l'impénitence, c'est cet esprit qui rend le pécheur immuable dans son crime; c'est ce péché que l'Evangile appelle: *Æternum delictum*, un péché éternel et qui établit sur cette funeste éternité la réprobation d'un pécheur et l'éternité de sa damnation. Les trois autres blasphèmes, tout grands qu'ils sont, n'ont eu aucun effet contre le Saint-Esprit; profanes, vous n'avez pas voulu adorer sa divinité et sa Personne; Synagogue, vous avez méconnu sa Personne; hérétiques, vous lui avez voulu ravir sa divinité; mais cette irréligion et cette iniquité n'ont pas empêché qu'il ne fût Dieu et la troisième Personne de la Trinité; mais l'impénitence a bien fait davantage, elle en veut à sa fécondité et à sa vertu; elle la rend stérile, elle arrête l'effet de sa mission, elle oppose des digues à sa bonté et à son amour. Oh! quand l'amour est repoussé, quand il est méprisé, il faut qu'il se tourne en fureur; et parce que la fureur, dans la pensée de saint Bernard, se venge sans miséricorde, c'est une conséquence inévitable que l'impénitence, qui allume le feu soit un crime éternel et éternellement étrange: *Æternum delictum*.

Un philosophe profane parlant d'un autre philosophe qu'Alexandre avait fait mourir, appelle cette mort: *Crimen æternum Alexandri*, le crime éternel d'Alexandre, qu'on opposera toujours à ses triomphes et à ses victoires, et qui fera plus de bruit que l'éclat de ses vertus et de ses grandes actions. Vous vous trompez, profane, ce que vous appelez le crime éternel d'Alexandre ne l'est point, c'est son impénitence toute seule: *Hoc est Alexandri crimen æternum*, voilà le crime éternel, *quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet*, qui ne peut être effacé, ni par le nombre de ses autres vertus, ni par le bonheur de ses armes. Voilà ce crime éternel dont l'affligeante idée fera le supplice de son auteur pendant toute l'éternité; autant de fois que son imagination rappellera dans sa mémoire les batailles qu'il a données, les victoires qu'il a remportées, les belles actions et les conquêtes qu'il a faites, sa conscience lui opposera d'abord son impénitence, il verra dans le crime la honte de sa vie et le malheur de sa mort. Ah! malheureux que je suis, j'ai vaincu tant d'ennemis, j'ai réduit toute la Perse sous mon obéissance; mais quel fruit ai-je retiré de mes victoires; puisque je me suis laissé vaincre au plus cruel de mes ennemis par l'impénitence? J'ai donné la mort à un grand roi, j'ai mis toute sa famille dans les fers; mais quel avantage pour moi, puis-

que l'impénitence m'a donné la mauvaise mort et m'a accablé sous le poids d'une servitude incomparablement plus dure et plus honteuse? J'ai poussé les limites de mon état depuis un petit coin de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient ; mais que me servent toutes ces conquêtes, puisqu'en me rendant le maître du monde, l'impénitence m'a fait perdre pour jamais mon âme et mon salut ? *Crimen æternum Alexandri :* voilà le crime éternel et qui éternise tous les autres. Je tremble, messieurs, et votre esprit n'est peut-être pas étonné des terribles vérités que je viens de dire ; mon âme est toute en désordre, et la vôtre peut-être n'est pas émue. Ah! vive Dieu ! votre cœur est sans émotion, quand je vous parle de ce que l'impénitence fait à la mort! sera-t-il dans la même assurance quand vous verrez ce qu'elle fait avant la mort? Vous le verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

Pour parler exactement du malheur des réprouvés et du bonheur des prédestinés, il faudrait connaître deux choses et sonder deux grands abîmes qui ne sont ouverts qu'aux yeux de Dieu : le cœur de Dieu qui s'endurcit, et le cœur de l'homme qui mérite cet endurcissement ; le cœur de Dieu qui, plein de justice, refuse sa miséricorde à l'homme, et le cœur de l'homme, qui, plein d'iniquité, refuse sa fidélité à Dieu. Ces deux abîmes sont très-difficiles à sonder ; mais quelque difficulté qu'il y ait, je trouve que l'impénitence qui précède la mort, est un signe très-funeste de la réprobation du pécheur, par la liaison presque inévitable qu'elle a avec la mauvaise mort. Pour établir solidement cette seconde partie de mon discours, je suppose un principe de saint Bernard, qui dit qu'il est nécessaire absolument que la fin de la vie présente ait du rapport et de la conformité avec le commencement de la vie future : *Omnino necesse est vitæ præsentis finem futuræ cohærere principio, nec ibi tolerabilis dissimilitudo est :* Il faut que la mort ressemble à la vie, et la vie à la mort ; cela est fort bien dit, mais il en faut donner la raison : je la trouve dans l'Ecriture sainte, où je vois une perpétuelle opposition entre le premier homme et le Fils de Dieu; mais l'opposition singulière que j'y remarque et qui fait à mon sujet, c'est que le premier homme est le père des créatures du temps, et que Jésus-Christ est le père des créatures de l'éternité ; c'est pourquoi en qualité de chrétiens nous sommes appelés des enfants de promesse, des citoyens d'une cité nouvelle et d'une autre patrie (*L.* XX *de Civ. Dei*).

C'est donc pour nous mettre en possession de cette seconde vie, et pour nous faire des créatures éternelles, que le Fils de Dieu nous a régénérés par la croix et qu'il nous enfante tous les jours dans les sacrements. Mais remarquez, messieurs, que cette naissance qu'il nous donne ne consomme pas d'abord son ouvrage, elle n'opère pas en nous pendant la vie tout ce que nous devons avoir dans la seconde vie : Que fait-elle donc dans le temps? Elle commence son ouvrage, elle nous imprime quelques traits et quelques linéaments de cette créature éternelle qui doit être consommée dans le ciel : *Voluntarie genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus :* Dieu, dit saint Jacques, nous a régénérés volontairement par la parole de vérité. Et pourquoi, grand apôtre? *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus*, afin que nous soyons avant la mort quelque commencement de sa créature; de cette créature éternelle qui doit être commencée pendant la vie, pour être achevée à la mort. Dieu, messieurs, dans la régénération de l'homme se propose des créatures éternelles; mais il se propose de les commencer sur la terre et de les consommer dans le ciel : *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus*, afin d'établir par cet ouvrage ébauché sur la terre et achevé dans le ciel la conformité et le rapport qui doit être entre la fin de la vie présente, et le commencement de la vie future qui commence à la mort.

Cela supposé avec saint Bernard et ces deux grands apôtres, si une âme impénitente pousse son impénitence jusqu'à la mort ; si elle diffère sa conversion à l'extrémité, comment voulez-vous qu'elle puisse finir une mauvaise vie par une bonne mort? Cela, moralement parlant, n'est pas possible, car où serait la conformité qui doit être entre la fin de la vie présente et le commencement de la vie future? Vous aurez vécu jusqu'à la mort comme un démon, et vous prétendez de vivre après la mort comme un ange? Vous n'avez porté pendant toute votre vie que les marques honteuses des créatures du temps, et vous espérez de recevoir après la vie le caractère des créatures de l'éternité? Vous ne commencez pas le grand ouvrage de votre salut dans le temps, et vous attendez que Dieu le consommera après le temps? Eh! cette consommation en suppose le principe : le caractère de l'éternité suppose que vous en ayez déjà quelques traits ; la vie des anges n'est pas la récompense de la vie d'un démon ; le commencement de la vie future doit être semblable à la fin de la vie présente ; si la vie future est malheureuse, il faut que la fin de la vie présente soit criminelle ; mais si celle-là est heureuse, celle-ci doit être innocente et pénitente ; la mort est semblable du moins à la fin de la vie et la fin de la vie à la mort : *Omnino necesse est vitæ præsentis finem futuræ cohærere principio.*

La grande raison de tout ceci, c'est qu'on conserve presque toujours à l'extrémité de la vie le même esprit qu'on a eu auparavant. Il en est en cela de la mort comme du sommeil, où les mêmes choses dont l'âme a été occupée pendant le jour se présentent à elle dans les songes qui sont ou des effets du tempérament, ou les restes des pensées et des affaires qui l'ont occupée, ou enfin des impressions de l'un ou de l'autre.

Pour l'ordinaire on a à la mort les mêmes sentiments qu'on a eus pendant sa vie, et, comme dit l'Ecriture, les os du pécheur se remplissent tellement des débauches et des

passions de sa jeunesse, qu'elles descendent avec lui dans le tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ suæ, et cum eo in pulvere dormient* (*Ps.* XLI). S'il est vrai, ce que disent les jurisconsultes, qu'une longue possession établit un droit de prescription contre lequel on ne revient point; s'il est vrai, ce que dit le Saint-Esprit, qu'un abîme en attire un autre, comment se pourrait-il faire qu'un homme qui a toujours vécu dans le péché, mourût dans un autre état, qu'un homme qui a toute sa vie servi ses passions secouât leur joug à la mort, qu'un homme qui a vieilli dans le crime et qui s'en est fait un abîme, par une longue suite de péchés, ne tombe pas à la fin dans le plus profond des abîmes, qui est la mauvaise mort et l'impénitence finale?

J'avoue que le contraire arrive quelquefois, mais ce sont des miracles de la grâce, et qui dit miracle, dit des faveurs extrêmement rares, que Dieu n'accorde qu'à très-peu de personnes, et sur lesquelles par conséquent il ne faut jamais s'assurer.

Tellement qu'à considérer la mort de la plupart des hommes dans l'ordre ordinaire de la providence, on peut dire qu'ils meurent presque tous dans le péché, parce qu'ils y vivent et qu'ils y vieillissent. Je ne parle pas seulement de ceux qui sont emportés par des morts subites et des accidents imprévus, sans demander pardon à Dieu ; je ne parle point des infidèles qui meurent hors de la voie de salut ; je parle des chrétiens mêmes qui meurent dans leur lit, et qui voient souvent leur mort assurée sans mettre ordre aux affaires de leur conscience. Car combien en voit-on qui, après avoir passé leur vie dans des haines et des inimitiés mortelles, ne parlent point et ne veulent pas même entendre parler de réconciliation à la mort ? Combien qui, après avoir entretenu de méchants commerces, retiennent encore dans leur maison et dans le même lieu où ils meurent les complices de leur péché? Combien qui, après avoir établi leur fortune et leur famille par mille injustices, après avoir exercé des charges et des emplois dont les fonctions sont extrêmement dangereuses, ne parlent ni de restituer le bien qu'ils ont mal acquis, ni de réparer les maux qu'ils ont faits dans l'exercice de leur charge, ne voulant pas même entrer en discussion de toutes ces choses, ni s'en accuser, de peur qu'on ne les oblige à y apporter un prompt remède ?

Je ne veux ici, messieurs, marquer en particulier aucune condition ni aucun état; mais il est certain qu'il y en a plusieurs dans la vie où il est presque impossible de se maintenir et d'avancer sa famille, sans faire une infinité de choses contre la loi de Dieu ; cependant on ne pense à rien moins qu'à cela quand on va mourir; et quand on voudrait y penser, aurait-on le temps de le faire? Car comment rappeler en si peu de temps ces prévarications et ces injustices qu'on a commises? ces médisances et ces calomnies dont on a noirci la réputation de son prochain ? Comment les détester comme il faut dans ce temps de confusion et d'infirmité ? mais, qui plus est, comment les réparer? On ne passe pas tout d'un coup d'une extrémité à une autre, il faut beaucoup de temps, beaucoup de travail, beaucoup d'application ; et il arrive pour lors ce qui arrive à un pauvre captif qui se trouve accablé sous le poids de sa servitude : la violence qu'il souffre le fait continuellement soupirer après sa liberté, mais cette même violence l'empêche de trouver cette liberté qu'il désire avec tant d'ardeur : *Humana vis exigit ut respirare ad libertatem velit, sed eadem vis posse non sinit quæ velle compellit.*

Il faut à peu près en juger de même de la plupart des hommes qui passent leur vie dans le péché. Comme ils voient à la mort des montagnes de crimes élevées sur leurs têtes, comme ils se voient enchaînés par tant de passions qui les menacent d'une captivité éternelle, ils commencent pour lors à ouvrir les yeux, ils demandent pour lors la pénitence; mais par un funeste abandonnement de Dieu, les mêmes passions qui leur font chercher la pénitence les empêchent de la trouver. Ils en ont bien les paroles, mais ils n'en ont pour l'ordinaire ni les sentiments ni l'esprit. Disons tout, les paroles mêmes qu'ils prononcent en ce temps-là pour demander pardon à Dieu ne viennent souvent pas d'eux, c'est presque toujours une réflexion de la voix du confesseur qui se fait en eux, et qui les fait parler comme l'écho qui réfléchit par la pierre : *De medio petrarum dabunt voces* (*Ps.* CIII).

La voix de l'écho, comme vous savez, n'est pas la voix de la pierre, c'est la voix de l'homme qui parle, et que la pierre renvoie comme elle la reçoit. Or, c'est ce qui arrive, dit le roi prophète, à la plupart des pécheurs : *De medio petrarum dabunt voces.* Ils parlent, à la vérité, comme les pierres, ils prononcent les paroles de la pénitence, mais c'est parce que le confesseur qui est auprès d'eux les prononce le premier. Si ce confesseur ne parlait point, ils ne parleraient point. Ces paroles ne sortent point du fond de leur cœur, c'est une voix étrangère et une réflexion de celle des ministres de l'Eglise qui les exhortent, réflexion causée non par la tendresse, mais par la dureté de leur volonté, qui renvoie ces paroles sans les animer. Voilà, chrétiens, comme l'impénitence de la vie fait connaître la réprobation avant la mort ; il ne me reste plus qu'à vous montrer que c'est elle qui la consomme après la mort.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une conduite ordinaire de la justice de Dieu de ne se venger jamais du pécheur qu'à l'extrémité et lorsqu'il n'y a plus d'espérance qu'il se convertisse. La justice humaine n'en use pas de la sorte, parce qu'elle se propose le bien public qui serait trop intéressé, si elle souffrait les désordres des criminels sous prétexte de les convertir; elle n'attend pas cette dernière extrémité, parce qu'elle ne s'applique ni à la réformation de ce citoyen, ni à la guérison de ce membre de l'état, mais à la conservation de tout le corps

qui serait dans un danger évident de périr, si elle n'assurait son salut en retranchant les membres pourris de la société civile.

Il n'en est pas de même, mes frères, de la justice de Dieu : il ne se propose pas seulement le bien public, il regarde encore le bien de tous les hommes en particulier; il ne cherche pas à conserver le corps par la perte de quelques membres, il veut le salut de tout le monde en général, sans perdre qui que ce soit. Il semble même quelquefois préférer ce particulier au public, cette partie à son tout, ce membre à son corps, ce chrétien à toute l'Eglise. N'est-ce pas ce que nous marque ce pasteur de l'Evangile, qui laisse son troupeau exposé à la fureur des bêtes, pour courir après une de ses brebis égarée? et n'est-ce pas ce que faisait l'ancienne Eglise, lorsqu'elle sollicitait avec tant d'ardeur et de charité la grâce des criminels, pour leur donner lieu de se convertir et de faire pénitence?

Tout cela nous montre que Dieu ne consent jamais qu'à regret à la perte d'un âme, qui est le prix de son sang et de sa mort; et de là vient qu'il ne l'abandonne jamais à sa colère pendant qu'il y a lieu d'espérer sa conversion; il ne la punit jamais du dernier supplice, à moins que son salut ne soit entièrement désespéré : or, quand est-ce que cette espérance n'est plus et que cette conversion est impossible? quand est-ce que le malheur de cette âme est sans ressource, sinon quand la mauvaise mort la confirme dans l'impénitence et l'impénitence dans la haine de Dieu?

C'est sur ce principe que je vous ai dit qu'elle consomme la réprobation, et ce crime est si grand, que de lui seul dépend la punition de tous les autres. Otez l'impénitence d'une âme, elle n'a point d'enfer à craindre; ajoutez ce péché aux autres désordres de sa vie, c'est ce qui lui attire autant de supplices qu'elle a commis de crimes : *Tum grande peccatum, ut eo teneantur cuncta peccata* (*Aug.*, *ep.* 50). Les autres péchés poussent l'homme jusqu'à la porte de l'enfer, mais celui-ci l'y fait entrer; les autres péchés le conduisent jusque sur le bord de l'abîme, mais celui-ci l'y fait tomber. Jusque-là, quelques efforts que le péché fasse, de quelque poids qu'il accable un pécheur pour l'entraîner dans le lieu de gémissement et de douleur, tous ses efforts sont inutiles, sa pesanteur est vaincue, la patience de Dieu la soutient toujours, comme on tiendrait une pierre suspendue en l'air et dont la chute serait arrêtée par une espèce de violence : *Sustinet in multa patientia vasa iræ.*

Jusque-là, pécheurs, tous vos crimes sont impunis, jusque-là la justice de Dieu ne vous dit mot, jusque-là sa miséricorde et sa grâce vous pressent de vous convertir; mais si l'impénitence vous surprend dans ce déplorable état, si vous ajoutez à une mauvaise vie une aussi mauvaise mort, si vous abusez de tout le temps que la patience de Dieu vous accorde, vous ne trouverez plus qu'un trésor de colère, pour me servir de la métaphore de saint Paul, vous ne verrez de toutes parts fondre sur vous que des torrents de fureur et de feu. Maintenant que ce trésor est fermé, maintenant que ce torrent est arrêté, vous ne voulez pas vous convertir; hé! sera-t-il temps de vous mettre à couvert de cette colère, quand elle éclatera sur vous? hé! sera-t-il temps de vous opposer à ce torrent, quand votre impénitence aura levé toutes ses digues et ses barrières?

Le péché, dit un Père de l'Eglise, est un monstre, mais l'impénitence est un nouveau monstre : *Novum monstri genus esse aliquos etiam in morte vitiosos :* Après tout, mes frères, dans les autres péchés l'homme ne se propose pas d'être éternellement ennemi de Dieu; et quand il aurait même cette volonté, elle pourrait toujours changer, mais l'impénitence la fixe et la détermine au péché. Dans les autres péchés l'homme ne renonce pas expressément à Dieu et à son salut, il espère toujours en sa miséricorde, mais l'impénitence est un désespoir qui ne veut ni de Dieu ni du salut; les autres péchés ont leur remède dans la mort de Jésus-Christ, mais il n'a pas donné une seule goutte de son sang pour nous délivrer de l'impénitence : *Novum monstri genus.*

C'est un nouveau monstre, il est nouveau dans les circonstances qui l'accompagnent, et plût à Dieu qu'il fût aussi nouveau dans les sujets qui le reçoivent! Il est nouveau dans son genre; plût à Dieu qu'il fût aussi nouveau dans le cœur de l'homme! on ne verrait pas tant de morts imprévues, tant de gens surpris par la justice de Dieu, tant de malheureux emportés, sans penser à leur salut. Mais à quoi tient-il, chrétiens, que ce monstre ne soit aussi rare dans le monde qu'il est nouveau dans son espèce et dans son genre? Est-ce à la miséricorde de Dieu, ou à notre propre corruption? A la miséricorde? elle ne laisse rien à faire pour nous préserver d'un si grand malheur; sa grâce nous presse à tous moments de la prévenir par la pénitence; les prédicateurs tonnent en chaire, ils épuisent toutes leurs forces, ils emploient toutes leurs couleurs et leurs figures pour nous donner une sainte horreur de ce monstre.

C'est donc à notre propre corruption et à notre malice qu'il faut attribuer ce malheur: *Perditio tua ex te, Israel.* C'est à la dureté et à l'inflexibilité de notre cœur, c'est à nos passions invétérées et à nos mauvaises habitudes, qui ne souffrent pas que les lumières du ciel descendent jusque dans nos âmes. C'est là cependant, chrétiens, qu'il faut qu'elles descendent; et si le soleil, en frappant la nuée de ses rayons, la perce, s'il la dissipe et s'il s'ouvre un passage pour faire part à la terre de ses influences, pourquoi ne me serait-il pas permis d'espérer aujourd'hui de la miséricorde de Dieu, que sa grâce et sa parole feront tant d'impression sur vos cœurs, qu'enfin elles pénétreront le nuage, qu'elles détourneront cette passion, qu'elles dissiperont et qu'elles écarteront ces maudites vapeurs, pour vous faire connaître

quel est le bonheur d'une âme qui fait pénitence, et quel est le malheur de celle qui ne la fait pas.

C'est la grâce, ô mon Dieu, que nous attendons de votre miséricorde. Si vous nous abandonnez quelquefois pendant la vie, ne nous abandonnez jamais jusqu'à la fin, disait le prophète-roi, et lorsque nos péchés nous auront quittés : *Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me.*

Car, mes frères, quelle folie de renvoyer sa conversion à la mort et de se réserver pour ce temps à faire pénitence? Savez-vous bien, dit saint Augustin, si vous serez pour lors en état de la faire? Vous la chercherez, mais qui vous a dit que Dieu vous ferait la grâce de la trouver?

La pénitence demande un homme tout entier, c'est-à-dire, une raison éclairée, une volonté tranquille, un esprit et un cœur capables de répondre à la grâce du Saint-Esprit; hé! quel secours, mes frères, peut-on attendre d'un esprit troublé de mille fantômes, d'une âme effrayée de tant de tristes objets, d'un cœur qui n'a presque plus de mouvement, d'une nature qui se fond et qui s'anéantit? Quelle apparence qu'un homme puisse penser au ciel, qui ne saurait pas même penser à la terre?

Écoutez, chrétiens, la conclusion de saint Augustin : *Pœnitentia quæ petitur ab infirmo infirma est, quæ a moriente tantum petitur, timeo ne et ipsa moriatur.* La pénitence d'un malade n'est d'ordinaire qu'une pénitence languissante ; la pénitence d'un homme qui se meurt et qui est à l'extrémité, ah! je crains fort que ce ne soit une pénitence morte. Si vous en voulez une autre raison, écoutez saint Cyprien, et il vous dira que cette pénitence n'est pas d'ordinaire un effet de la douleur du pécheur, mais de la présence de la mort qui le presse; elle ne vient pas du regret d'avoir offensé Dieu, mais de la voix du confesseur qui le fait parler : *Non rogare illos delicti pœnitentia, sed mortis urgentis admonitio compellit.*

Mais, prédicateur, ce n'est point encore assez, il faut vous expliquer davantage et vous dire ce que nous devons attendre de ces sortes de pénitences. En vérité, mes frères, je ne sais ni que vous dire, ni que vous promettre; de vous détourner dans un si grand péril de la recherche du dernier remède, il y aurait trop de dureté et trop d'impiété ; de vous répondre aussi de votre salut dans l'application d'un remède que vous faites si tard, il y aurait de la témérité. Il vaut pourtant mieux encore faire quelques efforts pour lever les mains au ciel, quoique tout arides et toutes sèches par une si longue paralysie, que de les laisser inutiles par un funeste désespoir; il vaut encore mieux ne rien laisser à faire pour votre salut, que de négliger et de perdre le peu de temps qui vous reste, singulièrement puisque le fruit des pénitences qui se font à la mort est douteux et incertain. Il est bien assuré, du moins, que de ne rien tenter du tout c'est, se perdre, et nous n'avons point de certitude que cette pénitence tardive soit infructueuse.

Nous sommes certains, au contraire, qu'en quelque temps, en quelque moment que le pécheur retourne à Dieu, Dieu est toujours prêt à le recevoir ; il vaut donc mieux, encore une fois, verser des larmes que de ne point pleurer du tout; il vaut donc mieux satisfaire la justice de Dieu que de ne tenter aucunes voies de satisfaction.

Mais ce qui est encore plus certain et plus salutaire, c'est de travailler à sa conversion pendant la vie; c'est de se séparer du péché pendant qu'on peut encore le commettre ; c'est d'appréhender la foudre et le carreau avant qu'ils tombent. C'est, enfin, dit saint Pierre, de rendre sa vocation et son élection en quelque manière assurées par ses bonnes œuvres, afin que Dieu les soutiennent sur la terre par sa grâce et qu'il les récompense dans le ciel par sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

De la peine du péché.

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (Ps. XVIII)?

Ce fut une étrange vision que celle dont le disciple bien-aimé nous fait une description si exacte dans son Apocalypse : *Ecce equus pallidus, et qui sedebat super eum, nomen illi mors, et infernus sequebatur eum, et data est illi potestas super quatuor partes terræ interficere fame, gladio et morte* (*Apoc.*, VI) : Je vis, dit-il, un cheval extraordinairement maigre et défait ; le cavalier qui le montait était encore plus horrible et plus affreux, il s'appelait la mort; l'enfer était à ses trousses, et on lui donna un pouvoir absolu sur les quatre parties du monde, de faire mourir et de dévorer ce qui se trouverait lui appartenir. Étrange vision, mes frères, et qui vous marque dans le détail tout ce que je vous ai déjà dit et ce que je dois vous dire aujourd'hui du péché. Vous en avez vu la naissance, vous en avez considéré le progrès; je vous ai fait voir l'abandonnement de Dieu, qu'il attire à une âme, et l'impénitence finale qu'il lui procure, et je m'engage enfin à vous expliquer dans ce discours la triste et l'éternelle peine qui le suit.

Or, c'est là ce que saint Jean nous a fait connaître en figure dans cet endroit de son Apocalypse. Le péché, plus furieux qu'un cheval indompté, soulevant toutes les passions et rompant les barrières que la loi de Dieu a mises pour l'arrêter, court par toutes les parties du monde, sur lesquelles il a comme un domaine et une autorité universelle : voilà sa naissance et son progrès. Le péché, plus maigre et plus défait que ce cheval, porte la mort sur soi ; c'est là le cavalier qui le monte et qui le conduit ; et comme l'un et l'autre n'ont ni de sentiers droits ni de guides fidèles, ils tombent abandonnés à eux-mêmes dans le précipice. Voilà la marque de l'abandonnement de Dieu qui n'inspire, qui ne dirige plus, qui ne protége plus le pécheur, qui meurt enfin dans son impénitence : *Et qui sedebat super eum, nomen illi*

mors. Mais, hélas! qu'est-ce que cette mort a derrière elle et quel est le monstre qu'elle porte à ses trousses? c'est l'enfer, dit saint Jean : *Et infernus sequebatur*, et comme la dernière peine des pécheurs réprouvés qui la suit. Que ce cheval coure et bronche tant qu'il voudra, pourvu qu'il ne porte pas la mort, il n'y a rien à désespérer; le pécheur, si fougueux et si précipité qu'il soit, pourra s'arrêter et rentrer dans la bonne voie. Mais quand ce malheureux, après une longue habitude dans son péché, a mérité par ses désordres que Dieu l'abandonnât, et est tombé dans l'impénitence finale qui confirme sa réprobation, sa perte est infaillible, son malheur est inévitable, il faut que l'enfer le suive et que ce soit là sa dernière peine.

Pécheur qui m'écoutes, peux-tu bien m'entendre sans frémir, et pourrais-je bien t'expliquer cette terrible vérité sans être troublé moi-même? Hélas! combien y a-t-il à présent de chrétiens damnés à qui l'on a parlé cent et cent fois de l'enfer, sans qu'ils s'en soient mis en peine, et qui, semblables à ces impies de Job, y sont tombés dans un moment, après avoir passé leur vie dans la joie et l'oubli de leurs devoirs. Prenez garde, mes chers auditeurs, que le même malheur ne vous arrive, et que vous ne vous trouviez enveloppés des flots de la colère de Dieu dans un temps où vous ne pourrez les éviter. Vierge sainte, dont l'Eglise veut que nous implorions le secours en tout temps, mais principalement à l'heure de la mort, nous ne vous prions pas seulement aujourd'hui de nous assister à cette dernière extrémité, afin d'éviter la damnation, mais nous vous supplions de nous obtenir de votre cher Fils les grâces qui nous sont nécessaires pour bien vivre, et avec lesquelles, au lieu de descendre dans l'enfer, nous recevions la récompense des élus; c'est pour cet effet que, prosternés à vos pieds, nous allons vous répéter les paroles de l'ange et vous dire : *Ave.*

L'homme étant établi sur la terre en trois sortes d'états, dans la nature, dans la société civile et dans la religion, il se trouve par ce moyen réduit à trois ordres et à trois sortes de lois, qu'il est obligé de garder et qu'il viole par son péché : je veux dire la loi naturelle qui est en lui-même, la loi humaine qui est hors de lui, et la loi divine qui est au-dessus de lui.

Mais comme il est naturel à toutes les choses sensibles de repousser le mal qu'on leur fait, et de s'armer contre tout ce qui les veut détruire, il y a dans tous les ordres des peines ordonnées contre ceux qui ne veulent pas s'y soumettre; toutes les lois sont armées de supplices et de châtiments contre les pécheurs qui les violent; et de là vient la syndérèse, le remords de conscience que la raison excite dans le fond de l'âme; de là se forment les roues et les gibets dont les lois humaines nous donnent tous les jours de si grands exemples; de là viennent les tourments et les douleurs que Dieu prépare dans l'enfer à tous les damnés.

Il est vrai qu'à bien juger de toutes les peines il n'y a que la dernière qui mérite le nom de peine; ce remords de conscience, pécheur, qui te tourmente après ton péché, n'est pas une peine, mais une grâce que Dieu te fait pour t'en donner de l'horreur et pour te le faire détester. Pauvre criminel, cette roue, ce gibet qu'on te prépare n'est pas une peine pour toi, mais une occasion que Dieu te donne de faire pénitence et de souffrir pour l'expiation de tes crimes; mais l'enfer, mais la damnation éternelle est véritablement une peine, et une peine si terrible, qu'il n'y a que ceux qui possèdent Dieu ou qui l'ont perdu pour jamais qui la puissent concevoir.

Cependant, imprudent que je suis, je me suis engagé de vous en parler, pour terminer par là ce que j'ai à vous dire du péché dans cette semaine. Mais ne sais-je pas que pour concevoir ce que c'est que l'enfer il faudrait comprendre ce que c'est que Dieu? Hé! ne sais-je pas ce que nous disent tous les Pères, que toutes les douleurs qu'on peut endurer en cette vie ne sont que de faibles images des douleurs de l'éternité? Ne sais-je pas que l'Ecriture même a recours en cette occasion à des ombres et à des voiles, qui cachent plutôt la vérité qu'ils ne la font voir?

Toutefois, quoi qu'il en soit, il faut en dire quelque chose, et afin de suivre l'ordre de notre sujet, après avoir fait voir, en vous parlant de l'abandonnement de Dieu et de l'impénitence finale dans nos précédents discours, que le désordre du pécheur consiste en ce qu'il ne veut pas être à Dieu qui devrait l'inspirer, le conduire et le protéger, il faut vous montrer aujourd'hui que la peine consiste en ce que Dieu ne veut pas être à lui, qui est le plus grand de tous les supplices.

C'est l'idée que m'en donne le dévot saint Bernard et qui fait naturellement à mon sujet. Le pécheur, dit ce Père, s'est opposé à la volonté de Dieu pendant sa vie, et Dieu à son tour s'opposera à la volonté du pécheur après sa mort. Le pécheur n'a pas voulu ce que Dieu voulait, et il a voulu ce que Dieu ne voulait pas : voilà la nature de son péché; mais Dieu réciproquement, pour se venger de lui, le combattra dans tous ses sentiments et résistera à ce qu'il souhaite avec plus d'ardeur. Dès qu'il sera mort dans son impénitence, il demandera des choses qu'il voudrait bien et qu'il n'obtiendra jamais; et il souffrira d'autres choses qu'il ne voudrait pas, et auxquelles néanmoins il sera éternellement et nécessairement assujetti : *In æternum non obtinebit quod vult, et quod non vult in æternum sustinebit.* Que ces paroles comprennent de terribles vérités! Le pécheur dans l'enfer voudrait jouir de Dieu comme de son Dieu, et c'est la grâce qu'il n'obtiendra jamais : *In æternum non obtinebit quod vult.* Le pécheur dans l'enfer voudrait ne pas avoir Dieu pour juge et pour vengeur de ses crimes, et ce sera cependant cette présence meurtrière d'un juge inflexible qu'il souffrira : *Et quod non vult in æter-*

num sustinebit. Il voudrait s'unir à Dieu comme à sa dernière fin, et Dieu le repoussera; il voudrait s'éloigner de Dieu comme de sa peine, et Dieu le retiendra malgré lui; quelle plus grande damnation que cette âme enchaînée dans cette cruelle nécessité de vouloir et de ne pas vouloir, de vouloir un bien infini qu'elle n'aura jamais, et de ne pas vouloir un aussi grand mal qu'elle souffrira néanmoins éternellement! Voilà les deux mouvements et les deux contradictions qui font la damnation d'un pécheur abandonné et réprouvé. Contradiction dans ce qu'il souhaite et qu'il ne possède pas, c'est la première; contradiction dans ce qu'il ne veut pas et qu'il souffre, c'est la seconde et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour entrer dans la preuve de la première proposition que je viens d'avancer, il faut supposer que l'âme de l'homme, considérée en elle-même, se porte naturellement à Dieu: comme elle vient de Dieu, en quelque état qu'elle soit elle veut retourner à Dieu; et si elle s'en sépare par son péché et par sa volonté criminelle, elle est toujours jointe à lui par son essence et par les mouvements naturels de sa volonté. De là vient qu'elle se porte nécessairement vers ce souverain bien de toutes les créatures, puisqu'il est certain que tout ce qui agit naturellement agit avec nécessité et s'élève vers son objet par toute l'étendue de ses forces. Ainsi l'inclination que l'âme a pour Dieu étant naturelle et par conséquent nécessaire, elle s'y porte de tout le poids et de toute l'impétuosité de sa nature. Il est vrai qu'elle ne sent pas le poids pendant la vie, à cause du corps où elle est renfermée comme dans une prison, et qui la fait pencher continuellement vers la terre; mais après la mort, lorsqu'elle ne se sent attirée que par ses propres inclinations, elle va à Dieu avec plus de rapidité que le feu ne monte à sa sphère et que la pierre ne tombe dans son centre.

Tellement que dans l'état même où est l'âme d'un pécheur dans les enfers, toute réprouvée qu'elle est, tout ennemie qu'elle est de Dieu, elle fait encore tous ses efforts pour aller à lui; mais ce qui l'afflige, ce qui fait sa grande peine, c'est qu'à mesure qu'elle s'efforce de s'unir à Dieu, Dieu se sépare d'avec elle et la repousse. Tu veux être à moi, et je ne veux point de toi; tu veux que je sois à toi, mais tu n'auras jamais d'union avec moi. Quoi! mon Dieu, souffrir éternellement cette cruelle contradiction? vous attirez cette âme damnée et vous la repoussez; vous l'attirez par la force de l'inclination naturelle qu'elle a reçue de vous, et vous la repoussez par la force de votre justice; vous l'attirez comme son aimant, comme son premier principe, comme sa dernière fin, et vous la repoussez comme son contraire et son ennemi: *Quare posuisti me contrarium tibi?*

Représentez-vous, s'il vous plaît, le malheur du premier homme, chassé du paradis terrestre après son péché. Comme il avait été créé pour le paradis, il désirait toujours d'y rentrer; mais un ange armé de colère avec une épée de feu le repoussa et fit faire violence à toute l'impétuosité de ses désirs. Tel est le malheur, chrétiens, si toutefois on peut faire comparaison des douleurs de cette vie avec celle de l'enfer, tel est le malheur d'une âme damnée: quoique la mauvaise mort l'ait entièrement séparée de Dieu, elle veut toujours retourner à lui; quoiqu'elle ait perdu pour jamais l'espérance du ciel, elle fait néanmoins tous ses efforts pour y entrer. Mais, hélas! le chérubin qui est à la porte avec une épée, ou, pour mieux dire, la justice de Dieu l'a rejetée et fait du poids de sa nature un autre poids d'une douleur accablante qui la désespère.

Que Job ne demande donc plus pourquoi Dieu laisse la vie à ce misérable et d'où vient qu'il ne l'anéantit pas sous les vengeances de sa justice: *Quare misero data est lux et vita his qui in amaritudine sunt* (*Job.*, III)? C'est là la plus cruelle vengeance qu'il puisse exercer sur les damnés; c'est-là le plus sensible et le plus redoutable de tous leurs supplices. La mort toute cruelle qu'elle est leur serait très-précieuse et très-douce, et l'anéantissement entier auquel la nature répugne leur tiendrait lieu de la plus grande de toutes les grâces.

Les peines accidentelles des réprouvés sont très-inégales par rapport à leurs différents péchés, dit saint Grégoire: *Sicut uno sole omnes tangimur, nec tamen sub eo uno ordine omnes æstamus, quia juxta qualitatem corporis sentitur etiam pondus caloris, sic damnatis una est gehenna quæ afficit, et tamen non una omnes qualitate comburit, quia quod hic agit dispar valetudo corporum, hoc illic exhibet dispar causa meritorum* (*D. Greg.*, *l.* IX *Mort*, *c.* 47); mais ce qui fait le principal et l'essentiel de leur damnation leur est commun à tous par rapport à la même impénitence finale dans laquelle ils sont morts. Dieu les envoie tous au feu de l'enfer, et les uns sont plus tourmentés que les autres: *Ite, maledicti, in ignem in æternum;* mais leur grande, leur commune et leur essentielle peine, c'est la privation de Dieu et l'effet de cette terrible parole: *Discedite a me;* retirez-vous de moi, vous n'êtes plus à moi, je ne veux plus être à vous, et, quelque inclination qui vous porte vers moi, vous en serez éternellement et nécessairement privés. Quoique les uns soient plus incommodés que les autres des chaleurs excessives d'une brûlante canicule, à cause des différentes qualités et des différentes impressions que le soleil fait sur eux, cependant, dit ce saint pape, la présence de cet astre leur est insupportable à tous, s'ils sont obligés malgré eux de demeurer dans une rase campagne où il n'y ait ni rafraîchissement, ni ombre. Voilà l'état des réprouvés, ils souffrent inégalement du côté de la peine du sens; mais leur plus grand et leur commun supplice est la présence de Dieu et la vue de cet astre de justice qui les pénètre par la violente inclination qu'il leur

laisse de tendre toujours vers lui et d'en être toujours repoussés. Vivre de la sorte, c'est souffrir plus qu'on ne souffrirait de la plus cruelle de toutes les morts et ce en quoi consiste la vengeance que Dieu tire de tant d'âmes abandonnées à toutes les rigueurs de sa justice. Oui, cet esprit, cette volonté, cette inclination qui les porte à Dieu, n'est pas un bien que Dieu leur laisse ; au contraire, c'est un fatal moyen dont il se sert pour les tourmenter davantage et pour punir éternellement le mépris qu'elles en ont fait.

Souviens-toi donc, âme maudite et réprouvée, par combien de titres tu étais autrefois à Dieu : tu lui appartenais par droit de création, par droit de conservation, par droit de rédemption ; tu lui appartenais par sa mort, par son sang et par une infinité de grâces que tu as reçues de sa bonté. Souviens-toi de l'amour qu'il t'a porté, du désir qu'il a eu de te posséder, combien de temps il t'a recherchée, de combien d'artifices et d'adresses il s'est servi pour gagner ton cœur. Tu ne l'as pas voulu, tu as méprisé son amour, tu l'as rebuté ; il ne veut point maintenant de toi, il te rejette à son tour, il te déteste et te chasse autant qu'il peut loin de ses yeux et de sa présence.

Ah ! qui pourrait exprimer les douleurs que cette âme souffre dans cette cruelle séparation ! Un navire poussé par les vents contre la pointe d'un écueil ne se brise point avec tant d'éclat que cette âme souffre de la violence que Dieu lui fait en la rejettant et en se séparant d'avec elle. Absalon privé pour deux ans de la présence du roi son père, dit qu'il aime mieux mourir que de vivre sans voir le roi. Saint Paul disant adieu aux Ephésiens, les fait fondre en larmes ; mais quand il leur dit qu'ils ne verront plus son visage, peu s'en faut que cette parole ne les fasse expirer de douleur : *Dolentes maxime in verbo quod dixerunt, quoniam amplius faciem ejus non essent visuri.* Mais qu'est-ce d'être privé de la présence des hommes en comparaison de celle de Dieu ; de perdre la vue d'un visage atténué par une infinité de mortifications et d'austérités, en comparaison de celui qui attire continuellement le cœur et les yeux des anges ? Qu'est-ce, enfin, d'être disgracié pendant deux années, en comparaison de l'éternité ?

Il est certain que toutes les disgrâces de la vie, la perte des amis, celle des biens, de l'honneur et de la réputation ne sont rien en comparaison de la perte que fait une âme qui est séparée de Dieu par la damnation ; et cependant quels étranges effets ces disgrâces faibles et passagères n'ont-elles pas produits dans le cœur des hommes ? Combien en a-t-on vu en de fâcheuses occasions sécher de douleur ? Combien en a-t-on vu se souhaiter la mort, l'appeler à leur secours et se faire mourir eux-mêmes ? Combien en a-t-on vu devenir insensibles et comme immobiles, tant l'excès de la douleur leur avait endurci et serré le cœur ? Jusque-là que les poëtes ont feint qu'ils avaient été changés en rochers et en pierres ? Je n'ai donc point de pensées, mes frères, pour concevoir, je n'ai point de paroles pour vous décrire, je n'ai point de figures pour vous dépeindre la douleur d'une âme qui se voit séparée de Dieu pour jamais, qui s'en voit séparée par sa faute et contre tous les mouvements de sa nature. Toutes les afflictions humaines ne sont que des sentiments d'une vie mortelle, des larmes qui tarissent bientôt et pour le plus tard à la mort, des douleurs que le sommeil assoupit et qu'il interrompt, des maux que le temps diminue et qu'il guérit souvent tout à fait ; mais si nous concevons ce que c'est à une âme d'être éternellement séparée de Dieu ; d'un Dieu qu'elle a pu et dû posséder, d'un Dieu pour lequel elle a été faite, d'un Dieu qui l'attire par la force de sa justice, malgré la résistance de sa volonté criminelle, quelles larmes, quelles douleurs, quelle rage, quel désespoir peuvent égaler une si grande calamité ?

Il y a des gens, dit saint Chrysostome, qui ne se soucieraient pas de l'enfer, s'il n'y avait point d'autres supplices que d'être séparé de Dieu ; mais ils ne conçoivent pas, dit ce Père, quel tourment c'est à une âme qui a été faite pour Dieu de ne point être avec lui. C'est un grand tourment, à la vérité, d'être toujours dévoré d'une faim cruelle ; c'est un grand tourment d'être toujours rongé de ce ver qui ne meurt jamais ; c'est un grand tourment d'être enseveli en des ténèbres éternelles ; c'est un grand tourment d'être plongé pour jamais dans un étang de souffre et de feu ; c'est un grand tourment, en un mot, de brûler éternellement, mais le plus grand de tous les tourments est d'être séparé de Dieu ; et jugez-en, je vous prie, par l'application que j'en vais faire d'un beau trait de l'Ecriture.

Un pauvre idolâtre, ayant perdu ses dieux par la violence de quelques soldats qui étaient entrés en sa maison, l'Ecriture remarque qu'il courut après ceux qui les emportaient pleurant et criant comme s'il eût perdu tous les biens qu'il avait au monde. Eh ! qu'avez-vous ? lui dirent les soldats, importunés de ses cris et de ses clameurs, qu'avez-vous à vous affliger et à crier comme vous faites ? Vous me demandez ce qui m'afflige ? eh ! ne le savez-vous pas aussi bien que moi ? vous m'emportez mes dieux, des dieux que je me suis fait moi-même, des dieux en qui j'ai mis toute ma confiance et mon espérance, des dieux qui faisaient toutes les richesses, tout le bonheur et toute la prospérité de ma maison, et vous vous étonnez de me voir affligé comme je suis ; que ne vous étonnez-vous plutôt de me voir encore en vie après cette perte : *Deos meos quos mihi feci, tulistis et sacerdotem, et omnia quæ habeo et dicitis : Quid tibi est.* (*Jud.*, XVIII, 24).

Remarquez jusqu'où va le zèle et, par conséquent, la disgrâce de ce païen : il n'a rien perdu des autres richesses de sa maison, on n'a touché ni à son or ni à son argent, on n'a pris que ses idoles, et néanmoins il dit qu'il a tout perdu : *Deos meos et omnia quæ*

habeo. Jugeons de là, mes frères, quelle sera la douleur d'une âme damnée, quand elle verra que ses passions lui auront volé son Dieu, un Dieu qu'elle n'a pas fait comme ce païen avait fait les siens, mais un Dieu qui l'a créée de ses mains, qui l'a sanctifiée de son esprit, qui l'a rachetée de son sang, un Dieu avec lequel l'enfer serait un paradis, et sans lequel tout le paradis ne serait qu'un enfer. Ah! qu'elle s'écriera souvent en s'adressant à ses passions malheureuses : Passions, détestables passions, vous m'avez ôté mon Dieu, vous m'avez volé toutes mes richesses et tout mon trésor : *Deum meum et omnia!* Mais autant de fois qu'elle s'écriera de la sorte, elle entendra ces cruelles et tristes paroles : *Quid clamas super contritione tua, insanabilis est dolor tuus.* Eh! à quoi te sert, âme réprouvée, de crier et de t'affliger de la sorte! ne sais-tu pas que tes peines ne finiront jamais, que tes maux sont sans remède et ta douleur sans aucune espérance de consolation? Tu seras pour jamais séparée de ce Dieu comme de ta dernière fin, mais tu lui seras éternellement attachée comme à ton dernier supplice : *In æternum non obtinebit quod vult, et quod non vult in æternum sustinebit.* Voilà le malheur et le dernier malheur; voilà où aboutit cette vie molle et voluptueuse que l'on mène dans le siècle; voilà la triste fin de tant d'amants, de tant d'ambitieux, de tant de vindicatifs, de tant de faux chrétiens qui oublient Dieu et les devoirs que la religion leur impose. Ils seront éternellement séparés de Dieu auquel ils voudraient être unis, mais aussi ils seront éternellement attachés à ce Dieu dont ils voudraient éviter les vengeances. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

C'est une belle réflexion de saint Bernard, que Dieu n'est pas moins la peine des méchants que la gloire et le bonheur des justes : *Non minus pœna perversorum quam humilium gloria.* Quand il se joint à l'âme comme à son souverain bien, il la rend heureuse; mais quand il s'attache à elle comme son contraire, il fait tout son supplice. Seigneur, dit le prophète, vous serez bon avec les bons : *Cum bono bonus eris;* mais aussi vous vous pervertirez en quelque manière vous-même avec ceux qui se seront malicieusement pervertis : *Et cum perverso perverteris.*

Quoi donc! Dieu est-il capable de changement? et, quand il en serait capable, pourrait-il changer de bien en mal et se pervertir comme les pécheurs? Non, chrétiens, Dieu ne peut changer, non pas même de bien en mieux, bien loin de pouvoir changer de bien en mal : *Ego Deus, et non mutor.* Dieu est toujours bon en lui-même et pour lui-même, mais il n'est pas toujours bon pour nous; je m'explique : il a toujours en lui-même cette bonté d'essence qui fait le fond de sa nature, mais il n'a pas toujours à l'égard de toutes les âmes cette bonté de rapport et de convenance qui les rend heureuses. Avec les bons, avec ses élus, il est bon de cette sorte; il se joint à eux, non-seulement comme un bien général, mais comme leur bien particulier, non-seulement en qualité de souverain bien, mais comme leur souverain bien : *Et cum electo electus eris;* mais avec les damnés, avec les méchants, donnez-moi la liberté de le dire après le prophète, il se pervertit avec eux : *Et cum perverso perverteris.* Il ne cesse pas d'être bon, mais il cesse de l'être pour eux, comme ils ont cessé de l'être pour lui; il a dans l'enfer la même bonté qu'il a dans le ciel, mais avec cette différence que dans le ciel cette bonté n'a que des rapports et des communications de bonté, au lieu que dans l'enfer elle n'a que des rapports et des influences de sévérité; de sorte qu'il n'y a pas une âme dans l'enfer qui ne dise à Dieu aussi bien que Job : *Mutatus es mihi in crudelem.* Ah! Seigneur, comment se peut-il faire que vous soyez devenu si cruel pour moi? Vous êtes bon, mon Dieu, et je ne l'ai que trop éprouvé pendant ma vie; vous êtes la bonté même, et cette bonté fait votre nature; cependant, il semble que vous ayez changé pour moi de sentiment; ce cœur si tendre n'est plus qu'un cœur de rocher pour moi, et la grandeur de mes péchés fait que je trouve mon enfer où je devrais trouver mon paradis et mon salut.

Cela étant, il faut dire que l'âme damnée est doublement misérable, et de la manière dont elle est séparée de Dieu, et de la manière dont elle est attachée à Dieu : *Duplici modo misera et quo Deum habet et quo non habet.* Elle est tourmentée, et parce que Dieu n'est pas avec elle, et parce qu'il est avec elle. Quand l'absence de quelqu'un nous fait de la peine, sa compagnie nous donne ordinairement de la joie; et quand sa présence nous afflige et nous est à charge, nous sommes consolés quand il est éloigné de nous; mais dans l'enfer les démons souffrent également de l'absence et de la présence de Dieu; son absence les tue, sa présence les désespère; et, comme ils veulent et ne veulent pas être avec lui, il se sépare toujours d'eux sans toutefois jamais s'en séparer. Quel étrange paradoxe! et toutefois rien de plus véritable; et c'est de là que vient la rage et le désespoir des damnés : *Conglutinatus est eis Dominus :* Le Seigneur est comme collé avec eux; et, s'il en est absent par les influences de sa miséricorde, il leur est présent par les tristes marques de ses vengeances.

Oui, celui dont la présence console tous les affligés sur la terre, n'est dans l'enfer avec les damnés que pour faire leur supplice. Toutes les Ecritures nous apprennent que la présence de Dieu est la plus grande consolation et le remède le plus souverain que nous puissions avoir en nos maux. Le Seigneur, dit David, est aux côtés de ceux qui sont affligés. *Juxta est Dominus his qui tribulato sunt corde :* Et bien, prophète, quel effet aura sa présence? *De omnibus his liberabit eos Dominus :* Elle les délivrera de toutes leurs peines; car si la présence d'un ami, d'un en-

fant, d'un père, peut consoler un malade et adoucir la violence de son mal, que doit-on attendre de la présence de Dieu, qui est le père de toutes les consolations et le médecin de nos âmes et de nos corps? Pauvre malade, si tu ouvrais les yeux de ta foi, tu verrais que ce n'est pas tant cet homme qui te console, qui est assis à ton chevet, qui te sert, qui fait ton lit, qui te tourne et qui t'aide à changer de place, que la main de Dieu qui te rend tous ces bons offices : *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus, universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus* (*Ps.* XL, 4). Vous diriez qu'il en est de Dieu comme d'un serviteur diligent et affectionné qui est jour et nuit auprès de son maître malade, qui le couche le plus mollement qu'il peut, qui le tourne quand il est las d'être sur un côté, et qui tâche par son adresse de le faire reposer, et de rendre son mal moins sensible; et de là vient que les maladies sont appellées des visites de Dieu, parce que Dieu se trouve toujours auprès des malades par sa présence, qui est un gage de sa charité et de son amitié.

Mais dans l'enfer il n'en est pas de même, sa présence n'est pas un gage de son amour, mais de sa haine; il n'est pas auprès des damnés pour les soulager et pour les consoler de la perte qu'ils ont faite, mais pour les tourmenter davantage; et de vrai, si Dieu n'y mettait lui-même la main, leurs tourments seraient-ils aussi longs et aussi grands qu'ils le sont? Ce ver qui les ronge ne mourrait-il jamais? Ce feu qui les brûle serait-il éternel et aussi dévorant qu'il est? N'est-ce pas Dieu qui l'entretient, qui l'anime et qui par un perpétuel miracle élève sa vertu au-dessus de ses forces ordinaires : *Halitus ejus prunas ardere facit.* C'est son souffle qui l'anime et qui le fait brûler : il ne brûle pas par une vertu naturelle comme celui que nous voyons, mais par une vertu surnaturelle et par une application extraordinaire de la puissance de Dieu. Dieu visite à la vérité les damnés, mais il ne les visite pas dans son amour, il les visite dans sa colère : *In gladio suo duro, et grandi et forti*, c'est-à-dire, avec toute la dureté et toute la rigueur de sa justice. C'est pourquoi ce feu qu'il allume pour brûler est appelé par un Père, *ignis inquisitor*, un feu enquêteur; c'est-à-dire, un feu qui fait la visite dans leurs âmes et dans leurs corps pour trouver leurs péchés et pour les punir; un feu qui s'insinue en eux, qui va de veine en veine, et d'artère en artère, de puissance en puissance pour châtier toutes leurs passions criminelles.

Mais, hélas! qui croit cela? *Quis credidit auditui nostro, et brachium Domini cui revelatum est* (*Joan.* XII, 38). Qui est celui qui est persuadé aussi fortement qu'il le faut être de la justice de Dieu et de la damnation éternelle? Quand les prédicateurs prêchent cette grande vérité, on les écoute d'ordinaire comme s'ils racontaient des fables et des songes; parce que comme la passion des hommes ne veut pas qu'ils se convertissent, elle ne veut pas aussi qu'ils soient persuadés de la justice de Dieu. C'est elle qui pervertit leur jugement, c'est elle qui corrompt leur volonté; et au lieu de profiter du temps que la bonté de Dieu leur accorde pour faire pénitence, ils l'emploient à disputer ses jugements et à les combattre. Oh! quel étrange aveuglement! Car enfin, croyez-vous, dit saint Jérôme, que les prophètes, que les apôtres et que Jésus-Christ même, qui ont prêché avant moi ce que nous vous prêchons, aient prêché des songes et des fables? Est-il à croire qu'ils n'aient parlé que comme des enfants et en se jouant, eux qui ont souffert la mort et des supplices si cruels pour la confirmation de cette vérité : *Joci non sunt, ubi supplicia intercedunt.* Croyez-moi, il n'y a point de jeu, dit saint Jérôme, où les tourments et la mort sont de la partie; on ne meurt point en se raillant, et l'on ne souffre point tant de différents supplices pour des fables. *Si jocando passi sunt credantur et jocando locuti.* Que leurs paroles passent pour un jeu, si l'on peut avoir la même opinion de leur mort; mais si le bon sens ne veut pas que leur mort passe pour un jeu, qu'on n'ait pas aussi une autre opinion de leurs paroles, puisqu'ils ont bien voulu mourir pour les confirmer.

Je vous demande donc si vous croyez cette vérité, ou si vous ne la croyez pas? Si vous ne la croyez pas, eh! quelle opinion pouvez-vous avoir de Jésus-Christ, de sa parole, de ses miracles, de sa croix, de son sang, de sa mort, lui qui a fait servir toutes ces choses pour confirmer cette vérité? Mais peut-être qu'on n'entend pas les paroles du Fils de Dieu et qu'on n'en prend pas bien le sens; mais dites-moi vous-même, à qui appartient-il de les expliquer et de nous les faire entendre? Est-ce à vous qui ne parlez que par le mouvement de votre passion, ou à l'Eglise qui est l'organe du Saint-Esprit? L'Eglise nous dit qu'il faut entendre à la lettre les paroles de Jésus-Christ; tous les saints Pères nous les expliquent dans le même sens, et vous voulez que j'aie plus de foi à votre raison qui est séduite et aveuglée par votre passion, qu'aux décisions de toute l'Eglise, qu'aux sentiments de tous les Pères, et à la créance de tous les gens de bien; vous voulez que je renonce à une créance établie depuis tant de siècles, et par tant de témoignages, pour me fonder sur un faible raisonnement, et sur un peut-être : où serait le bon sens? Supposez même que nous n'entendissions pas bien les paroles de Notre-Seigneur, et qu'il n'y eût point d'enfer ni de damnation éternelle; quel mal nous pourrait-il arriver de le croire, sinon de bien vivre, de fuir le vice, d'aimer la vertu, c'est-à-dire d'être tels que nous devrions tous être, quand il n'y aurait point d'enfer à craindre ni de paradis à espérer? Mais, supposé qu'il y ait un enfer, comme on n'en peut pas douter après tant de témoignages, où en serez-vous, vous qui ne le voulez pas croire? Certes, c'est une grande imprudence et un grand aveuglement de hasarder sur un peut-être une éternité toute entière.

Voilà, mes frères, pour les libertins et pour les impies; je viens maintenant à ceux qui font profession de croire cette vérité, et je leur demande d'abord le témoignage de leur foi, qui est la crainte de Dieu et la bonne vie; car toutes ces choses ne se séparent point, et il est impossible d'être persuadé de la rigueur de la justice de Dieu sans la craindre et sans corriger sa mauvaise vie. C'est pourquoi David ne souhaite qu'une chose pour le salut de tous les pécheurs : quelle est elle? qu'ils descendent tous vivants dans l'enfer : *Descendant in infernum viventes, ne descendant morientes*, ajoute saint Bernard : qu'ils y descendent pendant la vie par une foi vive des jugements de Dieu, de peur d'y descendre après la mort pour en ressentir la sévérité. Et dans un autre endroit le même prophète souhaite que les pécheurs se convertissent dans l'enfer : *Convertantur peccatores in infernum;* c'est à dire par la pensée et par la méditation de l'enfer, n'y ayant rien de plus fort ni de plus efficace pour nous faire quitter le péché et le monde même que cette pensée. C'est elle qui a converti tant de pécheurs; c'est elle qui a rempli les cloîtres et les déserts de tant de saints pénitents; c'est elle qui les a obligés de renoncer à tous les plaisirs, à toutes les douceurs et à toutes les commodités de la vie. Mais pour nous, chrétiens, il n'en va pas de même, nous ne renonçons à aucune de toutes ces choses, ni au monde, ni à nous-mêmes, ni au péché, parce que nous n'avons pas la foi qu'ils avaient. Il s'en faut beaucoup, dit saint Augustin, que les douleurs de ce monde et la mort même ne soient aussi cruelles et aussi amères que celles de l'éternité : cependant que ne fait-on point pour éviter cette première mort, à quelles extrémités ne se porterait-on pas pour sa vie contre sa conscience même. *Minatur ergo inimicos tam leve malum et facis malum, minatur Deus æternum malum, et non facis bonum.* La crainte d'un mal si léger et qui ne doit durer qu'un moment nous engage et nous fait tomber dans le péché, et la crainte d'un mal éternel ne nous empêchera pas de le commettre? C'est que nous ne comprenons pas ce que c'est que cette éternité; mais que David la comprenait bien, quand il disait qu'elle lui ôtait le sommeil et qu'elle troublait la paix de son âme : *Anticipaverunt vigilia oculi mei, turbatus sum et non sum locutus.* Mais pourquoi, ô grand roi, perdre le sommeil et la voix, pourquoi vous troubler comme vous faites? *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* C'est, répond ce grand roi, que j'ai médité cette éternité dans laquelle entrent tous les siècles, où sont entrés tous les rois qui m'ont précédé et où j'entrerai moi-même après eux. Qu'Isaïe la comprenait bien, quand il demandait à tous les pécheurs de son temps : *Quis ex vobis habitare poterit cum ardoribus sempiternis?* Qui de vous pourra demeurer éternellement dans le feu de la justice de Dieu? Qui de vous, qui donnez tant à vos passions, à vos vanités et à vos plaisirs, qui de vous pourra souffrir éternellement la privation de toutes les consolations dont vous jouissez? Qui de vous, qui ne pouvez souffrir la moindre mortification ni la plus petite austérité, pourra souffrir ce feu éternel, *quis ex vobis?* Ah! si nous nous faisions de temps en temps la même demande, que notre vie serait différente de ce qu'elle est! Je ne puis pas souffrir patiemment une maladie de quelques jours, et comment souffrirai-je la mort éternelle? Je ne puis pas me mortifier et faire pénitence pendant quelque temps, et comment la pourrai-je faire éternellement? Je ne puis pas souffrir avec Jésus-Christ, comment souffrirai-je avec les démons? Je ne puis pas me séparer de ce plaisir, de cet intérêt, de cette passion, et comment pourrai-je éternellement être séparé de mon Dieu? Méditons cela, mes frères, non pas avec un esprit prévenu ou dissipé, non pas avec des considérations légères et superficielles, mais avec une vive foi, avec un esprit chrétien et comme des gens qui sont pleinement convaincus de cette vérité, et qui veulent sérieusement se sauver. Représentons-nous combien de malheureux sont tombés dans l'enfer après leur mort, pour n'y avoir jamais pensé pendant leur vie, et devenus sages à leurs dépens, comme dit excellemment saint Ambroise. Pour cet effet, appréhendons tout ce qui entraîne les hommes dans ce fâcheux précipice. Si ce sont les occasions dangereuses, séparons-nous-en; si c'est l'habitude du péché, renonçons-y; si c'est l'abandonnement de Dieu, prions-le qu'il ne se venge jamais de la sorte de nos crimes; et si c'est l'impénitence finale, appréhendons-la plus que la mort même, et demandons tous les jours au ciel la grâce d'une bienheureuse persévérance dans la vertu, afin qu'elle soit couronnée de la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Des afflictions.

Joannes in vinculis.

Saint Jean est dans les chaînes (*S. Matth.*, *chap* XI).

Voici, chrétiens, un étrange spectacle et un renversement de toutes choses encore plus étrange. L'innocence souffre, l'impiété triomphe; les vertus sont dans un honteux esclavage, et les crimes les plus scandaleux sont couronnés et assis sur le trône. C'est tout vous dire, quand je vous dis que saint Jean est dans les chaînes : *Joannes in vinculis :* saint Jean le plus grand des enfants des hommes, l'image des anges par sa pureté, la voix des apôtres par son zèle, le silence des prophètes par ses prodiges, le précurseur du Messie par sa mission, l'abrégé de toute la loi par sa piété, la parole du Verbe et le témoin de la Divinité par son ministère. Oh! quel étrange prodige et quel prodigieux renversement!

Mais ce qui doit vous surprendre encore davantage, dit saint Pierre Chrysologue, c'est que saint Jean considérable par de si rares avantages, n'est traité avec tant d'ignominie que par le tyran le plus barbare et par le plus insigne scélérat, de tous les

hommes. Hérode, le profanateur des temples, le destructeur du sacerdoce, le scandale de la religion, la honte du trône et l'opprobre de tout le genre humain, est celui qui l'a réduit en ce triste état pour enivrer la terre de son sang et satisfaire l'horrible passion d'une femme incestueuse et enragée qu'il a corrompue.

Ne me serait-il pas permis, ô mon Dieu, de vous demander ici où est cette Providence qui veille sur les besoins des hommes, et dont la grande application est de punir le crime sur le trône même, et de couronner la vertu, fût-elle dans l'opprobre et dans la poussière? Eh quoi! faut-il que l'impiété et l'inceste triomphent pendant que la vérité est retenue captive et que l'innocence gémit sous les chaînes dont on l'accable? Voilà, ô mon Dieu, ce qui faisait autrefois tant de peine à votre prophète, et ce qui ébranle encore aujourd'hui la foi des gens de bien : *Pene moti sunt pedes mei pacem peccatorum videns.* Mais que vos secrets sont impénétrables et que les abîmes de votre providence sont profonds! Vous laissez croître l'ivraie parmi le bon grain, et vous permettez même qu'elle l'étouffe; vous laissez prospérer les impies, et vous souffrez que les justes soient persécutés, pour deux grandes raisons, dit saint Augustin (*Aug. enarr.* 2 *in Ps.* XXV, *et in Enchiridio ad Laurentium*) : l'une pour faire paraître la beauté de l'univers et la gloire de votre sagesse, qui n'éclate jamais davantage que dans le mélange qu'il y a des bons et des méchants; l'autre pour exercer et perfectionner la patience des bons, qui ne sont jamais plus grands devant vos yeux que lorsqu'ils souffrent avec plus de constance les traverses de la vie et les persécutions qu'on leur suscite. Je m'arrête à cette dernière raison comme à celle d'où je pourrai tirer de plus solides instructions, pourvu que le Saint-Esprit, que l'Ecriture appelle un esprit de piété et de force, me soutienne par ses grâces, que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Quoique l'adversité semble tomber en partage aux gens de bien, leur condition cependant n'en est pas plus malheureuse. Quoique la prospérité semble être le privilége, et, si j'ose le dire, la récompense des méchants, toutefois leur état n'en est pas plus heureux; et bien loin que cette conduite ordinaire de la providence de Dieu puisse être un sujet de chute et de scandale aux hommes qui prennent de là occasion de le nier, ce leur doit être un des plus puissants motifs pour l'adorer et se soumettre humblement à ses ordres.

Pour établir solidement cette vérité, qui est assurément l'une des plus essentielles et des plus importantes du christianisme, j'entre d'abord dans la pensée de Salvian, qui remarque très-judicieusement, dans le livre VI qu'il a fait de la Providence, que la prospérité et l'adversité ont changé de nature par le péché du premier homme. Dans l'état d'innocence, la prospérité était bonne, Dieu n'avait point ouvert d'autre voie à Adam ,ur aller au ciel; l'adversité était mauvaise, elle n'affligeait que les démons, et n'était point encore sortie de l'enfer; mais toute la nature ayant été généralement renversée par le péché de l'homme, ces deux états ont changé de face. La prospérité est devenue ou mauvaise ou du moins très-dangereuse par la mauvaise volonté de l'homme qui la fait servir d'instrument à ses désordres, pendant que l'adversité est un signe de prédestination et un moyen dont Dieu se sert pour tirer ses élus du vice et les attacher inviolablement à son service: en sorte que si, par un renversement de conduite, il permet quelquefois que les impies soient affligés, et que les saints prospèrent, c'est pour corriger les uns par les peines, et pour sanctifier les biens des autres par la vertu de ceux qui les possèdent.

De ce beau raisonnement je tire deux choses qu'on ne saurait me contester, et que je prétends établir plus au long dans ce discours : la première, que la persécution des gens de bien qui sont affligés sur la terre est plus digne d'envie que de compassion, parce que le tombeau des félicités humaines est le berceau des félicités chrétiennes ; la seconde, que le bonheur des méchants qui prospèrent dans le monde est plus digne de nos larmes que de nos désirs, parce que la source des félicités humaines est souvent le triste naufrage de toutes les félicités chrétiennes; c'est-à-dire que les justes sont véritablement heureux, quelque tribulation qui leur arrive, comme les impies sont véritablement malheureux, quelque ombre de félicité qui les flatte. C'est mon sujet

PREMIER POINT.

Jamais la sagesse humaine n'a pu comprendre que l'adversité, qui est le tombeau des félicités humaines, pût devenir le berceau des félicités chrétiennes. Il est pourtant vrai ; et pour vous en donner d'abord une grande idée, souffrez que je rappelle ici l'image de ces trois déluges si fameux dans l'Ecriture sainte, d'un déluge d'eau, d'un déluge de feu et d'un déluge de sang. Le premier est celui qui ensevelit toute la terre du temps de Noé, lorsque les eaux du ciel, se mêlant avec celles de l'abîme, formèrent le vaste tombeau du monde ; le second est le déluge de feu qui désolera toutes les parties de l'univers à la fin des siècles, et qui ne fera de tout ce grand corps qu'un affreux et triste spectacle ; le troisième enfin est le déluge du sang des martyrs et de tous les justes qui ont souffert pour la vérité, déluge qui a commencé avec la persécution et qui ne finira qu'avec les tyrans, déluge qui a pris naissance avec le monde et qui ne trouvera sa fin que dans le monde même.

Il n'est personne qui, jetant les yeux sur ces trois déluges, ne les considère comme les trois tombeaux de toutes les félicités humaines. En effet, que peut-on se représenter de plus funeste que l'image du premier déluge? De tant de peuples qui étaient sur la terre, de tant de biens et de possessions, de tant d'édifices et de superbes structures, je ne vois

qu'une arche qui porte huit personnes sur les eaux, et quelques animaux que Dieu conserve pour repeupler la terre. Y aura-t-il rien de plus affreux et de plus terrible que l'idée du monde embrasé et consumé par le feu du dernier déluge, lorsque tous les éléments seront confondus dans un seul élément, que l'air sera tout embrasé, les eaux toutes desséchées, la terre toute aride et toute stérile, que les cieux se fondront et que toute la nature retournera dans sa première confusion? Mais que peut-on penser de plus triste et de plus affligeant que le déluge du sang de l'Église? On l'a vu ce déluge couler de toutes les parties de son corps naissant, ses premiers enfants ont presque tous éprouvé la rigueur des persécutions; on ne les voyait d'ordinaire que dans les prisons, chargés de fers, ou dans les amphithéâtres exposés aux bêtes, ou sur des échafauds entre les mains des bourreaux, et par tout ils étaient traités non-seulement comme criminels, mais comme l'opprobre et la malédiction du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus* (I *Cor.* IV, 13).

Certainement il n'y a personne, comme je viens de dire, qui ne voie mourir dans ces déluges toutes les félicités humaines; mais il n'y a personne aussi qui, considérant de plus près ce qui s'y passe, n'y voie renaître en même temps toutes les félicités chrétiennes; suivez-donc mon raisonnement, et faites réflexion sur l'état du monde du temps de Noé. Saint Chrysostome nous apprend que tout le genre humain n'était qu'un amas confus de crimes et d'abominations, les débordements de la chair et du sang avaient étouffé toute la vertu et toute la grâce du Saint-Esprit; mais le déluge ayant enseveli sous les eaux les crimes avec les criminels, la terre devint si pure, ce baptême la rendit si belle qu'il n'y avait pas au monde un seul péché. Ce fut pour lors qu'on vit renaître le premier âge de l'innocence, et que le monde qui n'était rempli que de pécheurs et de coupables depuis la révolte de nos premiers pères, ne fut plus que le séjour des saints et des innocents.

A votre avis, mes frères, quel sera l'état du monde avant que le feu du ciel le désole par un embrasement universel? Il sera encore plus funeste que ceux que je viens de vous décrire; jamais l'impiété n'a eu tant d'insolence, jamais elle n'a eu tant d'autorité qu'elle en aura dans les derniers temps; la vertu la plus ferme, la sainteté la plus établie aura peine à se défendre des violences et des artifices de ses persécuteurs. Mais attendons que le déluge consomme tous ces crimes par une dernière désolation, et nous verrons que ce temps de désolation sera un temps de consolation; attendons que les cieux se fondent et que la terre soit toute brûlante, et nous verrons une terre nouvelle et un nouveau ciel; attendons, chrétiens, que cette grande révolution arrête le cours de toutes les félicités humaines, et nous verrons renaître de leur tombeau toutes les félicités chrétiennes; attendons encore une fois que le Fils de Dieu allume ce feu dans le monde, et nous le verrons descendre dans les nuées pour couronner la fidélité de ses serviteurs et pour les transporter de cette terre de gémissements et de douleur dans une terre de félicité et de plaisirs.

Mais ce n'est pas encore ce que j'ai à dire, souffrez donc que je vous rappelle à la considération de ce grand et terrible spectacle que les persécutions ont exposé aux yeux de toute la terre dans sa naissance. Qui eût jamais pensé que tant de malheurs qui l'ont enveloppée eussent pu être les sources de ses progrès et de ses conquêtes? Qui se fût jamais persuadé que tant de gloire eût pu naître de tant d'opprobres, de tant de chrétiens, de tant de meurtres, de tant de morts et de tant de carnages?

Cependant, nous savons que le sang des martyrs a été la semence du christianisme, que l'Église ne s'est enrichie que de ses pertes, et qu'elle n'a jamais été plus florissante que du temps des persécutions. Il est vrai que la pureté de sa doctrine, la sainteté de ses mœurs, l'innocence de ses enfants, les prodiges et les miracles que Dieu a faits par son ministère, n'ont pas peu contribué à ses victoires; mais rien n'a jamais tant avancé sa gloire que la constance de ses martyrs. Ces grands hommes souffraient avec tant de joie et de courage, qu'il semblait qu'ils étaient au milieu des plaisirs et des délices, lorsqu'ils étaient au milieu des tourments les plus cruels et les plus sensibles, avec une patience si glorieuse qu'après la mort d'un martyr on en voyait renaître mille autres. Leur conversation était si douce que les fidèles affligés allaient se consoler auprès d'eux dans les prisons; s'ils y entraient la crainte dans le cœur, ils en sortaient pleins d'assurance comme des lions. Ils n'étaient pas seulement les disciples des vérités chrétiennes, ils en étaient encore les professeurs. On ne pouvait pas voir tant de lumières sans admiration, tant de force et tant de courage sans étonnement; les tyrans étaient eux-mêmes tout effrayés de voir des hommes qui ne soupiraient que pour les supplices, qui couraient à l'infamie comme à la gloire, qui montaient sur les échafauds comme sur des trônes, et qui allaient à la mort comme des victorieux ou des triomphants.

Or, je vous demande, peut-on dire que l'Église fût heureuse ou malheureuse dans cet état? Si elle était heureuse, eh! pourquoi souffrir tant de supplices? Si elle était malheureuse, à quoi lui servait tant de victoires et tant de triomphes? Le bonheur est une plénitude de tous les biens, et elle était privée de toutes les consolations de la terre. Le malheur est un accablement de tous les maux, et elle était en possession de toutes les richesses de la grâce; elle n'était donc ni heureuse ni malheureuse; mais n'étant ni l'un ni l'autre, que pouvait-elle être? Elle était tous les deux ensemble, elle était malheureuse devant les hommes, mais elle était heureuse devant Dieu; elle était malheureuse dans le sentiment du monde,

mais elle était heureuse dans le témoignage de sa conscience : elle était ensevelie dans le déluge de son sang, voilà le tombeau des félicités humaines ; mais elle avait la consolation de renaître de son tombeau plus glorieuse, plus sainte, plus nombreuse et plus triomphante, voilà le berceau des félicités chrétiennes.

Mais, pour approfondir cette matière et en chercher la raison fondamentale, c'est que la miséricorde et la puissance de Dieu ne paraissent jamais avec plus d'éclat que dans les tribulations et dans les afflictions de la vie humaine : *Cum te consumptum putaveris, orieris sicut Lucifer* (*Job.*, XI, 17). Lorsque toutes les espérances, lorsque toutes les consolations et les félicités du monde sont anéanties, et pour ainsi dire ensevelies par l'adversité, c'est dans ce temps, c'est dans ce moment, c'est dans cet état que la miséricorde de Dieu se répand plus glorieusement sur les hommes, et que la même puissance qui a tiré le monde du néant de la nature et la grâce du néant du péché, tire la gloire et la félicité des chrétiens du néant de l'adversité même.

Je ne puis oublier ici une belle parole du grand Augustin, qui dit que les plus grandes tribulations sont des crises qui arrivent dans le cours de l'infirmité humaine pour relever nos espérances abattues et nous flatter d'un plus doux avenir. Quand est-ce qu'un malade se flatte davantage de sa guérison et de sa santé ? Quand est-ce qu'un fébricitant, consumé par l'ardeur de sa fièvre, est plus assuré de sa vie et de son salut ? N'est-ce pas quand le mal est dans sa crise et que la nature, rappelant toutes ses forces, se rend victorieuse d'un ennemi qui l'a si longtemps éprouvée ? Quoi qu'en disent nos esprits forts, quoi qu'en pensent ces ridicules censeurs de la providence de Dieu, les plus grandes tribulations sont les visibles marques de la félicité, et comme des crises favorables où la grâce, et non pas la nature, redoublant ses efforts, surmonte l'adversité par l'adversité et le malheur par le malheur même.

Saint Chrysologue l'a si bien dit, et en de si beaux termes ; ses paroles sont un peu longues, mais qu'elles sont fortes, qu'elles sont éloquentes et majestueuses : *Quid hic rogo non divinum, ubi servitus pellitur servitute, ubi fugatur conditione conditio, ubi mors morte moritur, ubi perditio perditione sanatur, et ut proprie ac breviter dicam, ubi tota adversitas ipsius adversitatis mucrone prosternitur* (*Chrysol.*, *ser.* 117) ? Hé ! de grâce, où est-ce que la puissance de Dieu triomphe avec plus d'avantage que dans cet état, où la servitude nous met en liberté, où la mort nous donne la vie, où notre perte est la source de notre salut, et pour tout dire en un mot, où le tombeau des félicités humaines est le berceau des felicités chrétiennes : *Ubi tota adversitatis ipsius adversitatis mucrone prosternitur* (*Idem*).

Après cela, dirons-nous que saint Jean-Baptiste est malheureux dans sa prison ? Ah ! il est bien plus heureux dans les fers que dans la cour de son tyran. Là il était véritablement captif, ici il est véritablement libre ; là il était enchaîné d'une multitude nombreuse de coupables, ici il n'est accompagné que de sa sainteté et de sa vertu ; là il était infecté des sales vapeurs de mille passions, ici il est lui-même un parfum et une odeur de suavité ; là il était exposé à mille tentations et à mille scandales, ici il est à couvert de ces tempêtes qui menaçaient son innocence ; là il était dans la confusion et dans le désordre, il est ici ce qu'il était dans la solitude et dans son désert ; là Dieu considérait sa vertu sans en parler, mais ici Dieu ne la voit que pour l'admirer et pour en faire un magnifique éloge.

Gardons-nous donc bien, mes frères, de plaindre ce martyr dans sa prison, ses chaînes sont plus dignes d'envie que de pitié, et ses mains sont bien plus heureuses d'être liées pour la gloire de Dieu, que d'avoir été élevées sur sa tête dans le baptême du Jourdain. Gardons-nous bien, encore une fois, de plaindre les justes qui sont sur la terre, admirons plutôt leur vertu, et tâchons d'imiter leur patience. Quand vous les voyez persécutés ne vous en scandalisez pas ; si vous êtes affligés vous-mêmes, ne vous troublez pas, et n'oubliez jamais ce qu'on vous a dit tant de fois, que la persécution est le partage et la félicité des gens de bien. Votre famille est-elle désolée ? souvenez-vous des désolations de celle de Job. Etes-vous dans la pauvreté et dans l'indigence ? elle a fait expirer le Lazare à la porte du mauvais riche. Etes-vous calomnié ? allez vous consoler dans la prison de Joseph. Etes-vous battu et outragé ? Ah ! mes frères, ça été le sort de tous les apôtres, ça été la condition même du Sauveur, qui n'a pas laissé d'être heureux dans la plus sanglante de toutes les persécutions, pour nous apprendre que la félicité et les disgrâces, la confusion et la gloire ne sont pas toujours incompatibles.

Que vous en semble ? Job était-il plus grand sur son trône que sur son fumier, lorsqu'avec un peu de terre inanimée il essuyait les plaies d'une boue vivante et animée ? L'estimez-vous plus heureux d'ouvrir sa maison à la misère des pauvres, que d'en voir les ruines sans murmurer ? Le croyez-vous plus illustre lorsqu'il dépouille ses troupeaux pour couvrir la nudité des misérables, que lorsqu'il rend grâces à Dieu de la perte qu'il en souffre ? Là, dit saint Chrysostome, c'est un homme, ici c'est un philosophe ; dans le premier état il agit avec les sentiments de l'humanité ; dans le second, il n'agit qu'avec la vertu d'un chrétien ; dans sa prospérité il fait ce qu'une créature peut faire, dans l'adversité il va de pair avec Dieu, parce que Dieu n'a rien de plus grand que sa patience : *Qualis et quanta fecilitas habere in virtutibus quod divinis possit æquari !*

C'est la gloire de ce patriarche ; c'est la gloire de tous les saints, ce sera la vôtre, chrétiens, si vous souffrez avec eux et dans leur esprit. Dans leur esprit, c'est-à-dire sans impatience et sans chagrin ; dans leur esprit, c'est-à-dire sans rien relâcher de la fidélité que vous devez à Dieu, à l'exemple

de tous les apôtres, qui ne s'acquittaient jamais avec plus de zèle des fonctions de leur ministère que dans les prisons et dans les chaînes. Mais, que dis-je, et à qui est-ce que je parle? La patience était la vertu des premiers siècles, elle n'est plus telle de notre temps, elle ne paraît plus que dans nos livres et dans nos histoires, elle n'éclate plus dans nos actions et dans notre vie; je vous en prends à témoin, chrétien délicat, qui murmurez dans cet auditoire; n'est-il pas vrai que vous voulez bien suivre le Fils de Dieu sur le Thabor, mais que vous n'avez pas le courage de l'accompagner au Calvaire? N'est-il pas vrai que vous avez des désirs pour la gloire, et que vous n'avez que des répugnances pour la croix?

Vous prétendez arriver au ciel sans porter la croix, vous vous flattez de vaincre et de triompher sans combattre; mais pourquoi voulez-vous être plus privilégié que les autres? Etes-vous plus humble que tous les justes? Dieu les a affligés pour les faire persévérer dans leur humilité. Etes-vous plus parfait que tous les saints? Dieu les a fait souffrir pour épurer leur charité. Etes-vous plus fort et plus invincible que tous ces grands hommes? Dieu les a tentés par toutes sortes d'afflictions pour mettre leur vertu et leur fidélité à l'épreuve.

Vous ne voulez pas souffrir, dites-vous, vous ne voulez donc pas vivre? vous ne voulez point de tribulations dans la vie, il faut donc l'abandonner; il faut donc souffrir du monde et vous séparer de vous-même. La persécution, mon frère, ne dépend pas de votre choix : il est bien de votre pouvoir de ne pas souffrir comme Dieu veut; mais vous ne sauriez éviter de souffrir ce qu'il veut ou ce qu'il permet. Si les étrangers vous épargnent, vos parents ne vous épargneront pas; si vos proches vous laissent en repos aussi bien que les étrangers, vous trouverez toujours la guerre en vous-même : vos plaisirs persécuteront votre corps, votre corps sera la peine et le supplice de votre âme; cet œil la persécutera par ses regards, ce cœur par ses désirs, toutes ses puissances s'armeront contre elle pour l'affliger. Vous ne voulez pas souffrir avec Jésus-Christ, mais aurez-vous bien la patience de souffrir avec les démons? Vous ne voulez pas souffrir la peine des justes, aurez-vous bien le courage d'endurer celle des pécheurs? Vous ne voulez pas souffrir une peine de quelques moments et qui doit finir à la mort : Eh bien! j'y consens, si vous pouvez m'assurer que vous aurez assez de force pour souffrir un supplice extrême et qui doit durer éternellement. Cette parole, mon frère, vous étonne et vous fait trembler, vous n'osez pas vous promettre tant de force et tant de constance; il faut donc souffrir sur la terre, imiter la vertu et la fidélité de tous les saints. Mais la tribulation est la condition des misérables; la prospérité est un état de félicité. Vous vous trompez, ceux qui vous donnent ces sentiments abusent de votre crédulité pour vous perdre : croyez plutôt à Jésus-Christ, à ses saints, à l'expérience de tous les siècles, et persuadez-vous, une bonne fois, que l'adversité est la source et la prospérité le tombeau de toutes les félicités chrétiennes; ou, si vous voulez que je parle plus clairement, persuadez-vous que comme les justes sont véritablement heureux, quelque disgrâce qui leur arrive, les impies sont toujours malheureux, au milieu même de la fausse prospérité dont ils se flattent. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus funeste ni de plus à craindre dans la vie chrétienne qu'une trop grande prospérité, et je pense que vous en demeurerez aisément d'accord, si vous considérez que toutes les choses du monde ne se conservent d'ordinaire que dans les principes qui ont concouru à leur naissance. Un poisson ne vit pas longtemps hors de l'eau; les oiseaux de l'air fuient également le feu et les eaux; les animaux qui sont sur la terre ne subsistent que par la fécondité de cet élément : et pour passer de la nature dans la grâce, je dis que la prospérité est funeste à la vie chrétienne, parce que cette vie n'a reçu la naissance qu'en la croix et dans le sein de l'adversité; de manière que le feu n'est pas plus contraire à l'eau, l'eau n'est pas plus opposée au feu, que la prospérité et la félicité chrétienne sont incompatibles.

Ce n'est donc pas sans mystère que l'Eglise est comparée dans l'Ecriture à une rose: *Sicut plantatio rosæ in Jericho.* La rose prend naissance parmi les épines, elle croît parmi les épines, elle s'y conserve, et à mesure qu'elles deviennent plus longues et plus piquantes, elle nous fait une montre plus pompeuse de ses beautés et de ses grâces. L'Eglise est une fleur qui est éclose sur le buisson de la croix, Jésus-Christ couronné d'épines l'a poussée hors de son sein, dans les plus grands efforts de sa douleur; elle croît dans les mêmes peines qui lui ont donné la naissance, toute sa gloire en dépend, et à mesure que la tribulation est plus violente, sa sainteté, sa vertu est plus éminente: *Virtus in infirmitate perficitur.* Nous avons déjà dit que jamais l'Eglise n'a été plus heureuse que dans la persécution des premiers siècles; mais aussitôt qu'elle a cessé de souffrir, aussitôt qu'elle a vu les rois et les empereurs à ses pieds, et que la libéralité de ses princes l'a enrichie de revenus immenses, d'un théâtre de sainteté et de vertu, elle est devenue le théâtre de toutes les passions et de tous les vices; elle a cessé d'être ce qu'elle était pour être ce que nous la voyons aujourd'hui, toujours grande à la vérité dans son corps, mais plus petite dans son esprit; toujours grande dans le nombre, mais plus petite dans la piété et dans la ferveur de ses enfants; toujours l'école de la vérité, mais déchirée par les disputes : *Quantum auctum est populorum, tantum pene vitiorum, quantum copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit, prosperitas venit quæstuum cum magno fœnore detrimentorum.* La multiplication de ses peuples semble avoir introduit celle des passions; ses

grandes richesses, ses honneurs ont été suivis du relâchement de sa discipline, et l'on peut dire qu'elle a payé avec usure cette grande prospérité, c'est-à-dire par des pertes en quelque façon plus considérables que ses progrès et ses avantages, *cum magno fœnore detrimentorum.*

Et comment est-ce que la prospérité ne serait pas ennemie de la vie chrétienne, puisqu'elle est même si funeste à la vie naturelle? comment est-ce qu'elle épargnerait la félicité de l'Eglise, puisqu'elle n'a pas épargné la gloire du plus florissant de tous les empires? Je demanderais volontiers à ceux qui résistent à la vérité que je vous prêche, en quel temps l'empire romain a commencé à déchoir de cette haute éminence où la fortune l'avait élevé? Est-ce du temps que le désir et la gloire ne lui laissaient presque aucun sentiment pour les plaisirs et les autres biens de la vie? Est-ce du temps que ses consuls et magistrats faisaient plus d'état de leur pauvreté que de toutes les richesses de la terre? Est-ce du temps que ce peuple avait peine à respirer sous le poids de ses armes victorieuses et sous les rigueurs de la plus sévère de toutes les disciplines?

Qu'ils lisent les histoires qui ont marqué la révolution de ce grand empire, ils verront que c'est la prospérité toute seule qui l'a renversé, qu'ils lisent les poëtes, les critiques et les censeurs qui ont censuré tous les désordres et tous les déréglements de leurs siècles, et ils verront que la paix de la république a causé tous ses maux et toutes ses pertes; que le luxe a fait tout seul ce que tout l'univers armé n'avait pu faire, et que sa propre félicité a vengé le monde de son ambition et de tant d'injustes usurpations.

Patimur longæ pacis mala, sævior armis
Luxuria incumbit vitiumque ulciscitur urbem.

Depuis que le peuple commença à goûter les douceurs de la paix, n'ayant plus d'ennemis à vaincre, il devint l'esclave de ses passions; le calme profond le jeta dans la dernière licence, et ses excès enfin dans la confusion et dans le désordre où il est tombé.

Or si la prospérité est si funeste en elle-même, si elle arrête même le cours des félicités humaines; eh! pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle arrête le progrès des vertus et des félicités chrétiennes? Ce que je m'en vais vous dire est étrange: les Israélites ont vécu plus de deux cents ans dans l'Egypte sans adorer d'autre Dieu que celui de leurs pères, et à peine sont-ils dans le désert qu'ils donnent de l'encens aux idoles. S'ils avaient commis ce crime dans l'Egypte, je n'en serais pas si surpris: je dirais que la conversation, que l'exemple des païens les aurait entraînés dans cette impiété; mais dans le désert où ils étaient éloignés de la compagnie de ces idolâtres, dans le désert où Dieu faisait tant de miracles pour s'assurer de leur fidélité, adorer un veau d'or et tomber dans l'apostasie, c'est ce que je ne comprendrais jamais, si je ne savais que dans l'Egypte ils étaient humiliés, et que dans le désert ils étaient flattés; que dans l'Egypte l'adversité les sanctifiait, et que dans le désert la prospérité les corrompait.

Quelque artifice qui paraisse dans une horloge, quelque esprit, quelque industrie qu'on puisse apporter dans la composition de cet ouvrage, si vous lui ôtez son poids, elle est sans mouvement et sans usage. L'homme est un ouvrage que Dieu a fait avec conseil: Dieu a mis en lui toutes les choses nécessaires pour les fonctions de la vie, des sens intérieurs et extérieurs, un entendement, une volonté, une mémoire, des puissances spirituelles et des facultés corporelles; mais avec tout cela, si le poids de l'adversité lui manque, c'est une horloge déréglée, cette machine est sans mouvement, tout ce grand ouvrage, toutes ces voies, toutes ces puissances sont inutiles, il n'y a plus dans la vie de mouvement s'il n'est déréglé.

Vous plaît-il, mes frères, de suivre de vue David fuyant par les montagnes la persécution de Saül? on n'a jamais vu un homme plus saint, plus vertueux, ni plus innocent; il trouve l'occasion de se venger de cet ennemi, on le presse de s'en défaire, il ne le veut pas; un Amalécite le vient avertir de la mort de ce méchant roi, il la pleure avec des larmes amères; quelle innocence! mes frères. Mais ne le perdez pas encore de vue, chrétiens, suivez ce prince dans son Etat, dans son palais, sur son trône; attendez que la prospérité succède à l'adversité, et vous verrez bientôt cette grande vertu se relâcher, vous verrez bientôt cet homme selon le cœur de Dieu remplir sa maison d'adultère et d'homicide.

Ah! Dieu, quel changement, quelle étrange révolution! Dans l'adversité il ne veut pas verser le sang des réprouvés et des coupables, dans la prospérité il verse le sang des innocents. Dans le premier état sa vertu est à l'épreuve d'une longue persécution, et dans le second, il ne peut pas seulement supporter la vue d'une femme; et si la bonté de Dieu ne l'humiliait encore après son péché, il serait perdu pour jamais: *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me* (*Ps.* CXVIII, 71). Ah! Seigneur, que je suis heureux de ce que vous m'avez humilié; j'étais perdu, Seigneur, sans cette grâce, mon bonheur ne consiste pas dans cette couronne que vous m'avez mise sur la tête, dans le sceptre que vous m'avez mit à la main, dans cette autorité que vous m'avez donnée sur votre peuple: *Bonum mihi quia humiliasti me* (*Ibid.*). Je suis heureux, Seigneur, parce que je ne le suis pas; mon malheur est la source de mon bonheur, les disgrâces, les afflictions de ma famille sont des coups de votre miséricorde et non pas de votre colère, parce qu'elles me rappellent à vous et qu'elles me font connaître les déréglements de ma vie.

Que Joseph dise à Pharaon: Je suis heureux, parce que vous m'avez élevé; qu'Esther dise à son Assuérus: Je suis heureuse, parce que vous m'avez mis la couronne sur la tête; que Mardochée dise à ce prince: Je suis heureux, parce que vous m'avez honoré; que Tobie dise à l'ange: Je suis heureux,

parce que vous m'avez rendu la vue; que Naaman dise à Élisée : Je suis heureux parce que vous m'avez guéri; que le Lazare dise à Jésus-Christ : Seigneur, je suis heureux de ce que vous m'avez ressuscité; pour moi, j'estime qu'un chrétien n'est jamais plus heureux que quand il peut dire avec David : *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me* : Bonheur à moi de ce que je suis affligé; bonheur à moi de ce que je suis dans l'adversité.

Mais malheur à celui qui n'est pas humilié ou qui ne s'humilie pas, quand Dieu l'humilie; malheur à celui qui ne souffre pas en chrétien, mais en profane; qui ne souffre pas en pénitent, mais en rebelle; qui ne souffre pas en saint, mais en démon; de quel ordre voulez-vous être chrétiens? car l'adversité étant inévitable sur la terre, nous n'avons que ces deux partis à prendre, ou de nous humilier avec les justes sous la main de Dieu, ou de murmurer avec les impies contre sa sainte volonté. Mais puisque c'est une nécessité de souffrir, mes frères, pourquoi ne tirons-nous pas avantage de nos peines? puisqu'il faut souffrir, pourquoi ne ferons-nous pas servir à notre salut ce que Dieu ne veut et ne permet que pour nous sauver? Voudrions-nous que Dieu changeât encore une fois les ordres de sa miséricorde : la prospérité nous a perdus, et nous voudrions y chercher encore notre salut; Dieu nous veut sauver par l'adversité, il l'a endurée le premier pour nous la faire recevoir, et nous murmurons contre sa providence; le plus petit revers, le moindre contre-temps, la plus légère disgrâce nous causent une impatience et un chagrin insupportable, nous nous en prenons au ciel et à la terre, à Dieu et aux hommes, nous nous emportons, nous blasphémons. Ah! où est la foi, où est la religion, où est la vertu et la patience d'un chrétien? On vous a fait une légère injure, et si on vous avait entièrement ôté l'honneur? vous avez perdu un procès, et s'il y allait de tous vos biens et de toute votre fortune? vous êtes malade, et s'il fallait mourir et souffrir le martyre? Cette confusion, cette perte de biens, cette mort seraient-elles un si grand malheur à un homme qui espère une gloire, une félicité et une vie éternelle? *Usque adeone mori miserum est?*

Je serais trop long si je voulais vous produire ici l'exemple de tous les profanes qui ont souffert, qui se sont même exposés volontairement aux derniers supplices par des considérations seulement humaines. Quoi! une dame romaine se plongera le poignard dans le sein pour réparer la gloire de sa chasteté violée, un autre se précipitera dans le feu pour ne pas voir la honte et la ruine de sa patrie; celui-là brûlera sa main pour donner une marque de son courage et de sa constance; celui-ci ira se livrer à la cruauté de ses ennemis pour éviter le reproche de leur avoir manqué de foi et de parole; et nous n'aurons pas le courage de souffrir patiemment une maladie, la perte d'un procès, d'un peu de bien, nous qui sommes élevés dans l'Église, nourris des sacrements, instruits par tant d'exemples? Nous sommes lâches à la première occasion, la première disgrâce nous abat, nous nous laissons aller à la première affliction, comme si elle ne devait pas nous fortifier dans la vertu, que nous abandonnons à la moindre adversité qui nous arrive.

Sans mentir, quand il n'y aurait que la seule nécessité naturelle que tous les hommes ont de souffrir par la condition de leur nature, cette pensée serait bien capable de soutenir notre courage, si elle occupait de temps en temps notre esprit. Mais laissons aujourd'hui cette considération, elle est trop basse pour des fidèles, ne regardons dans l'adversité que la loi de Dieu, son exemple, notre utilité présente et nos espérances. La loi de Dieu et tout l'Évangile ne nous parlent que de souffrir, son exemple et toute sa vie ne nous prêchent que la patience pour notre utilité présente, les adversités nous corrigent et nous sanctifient nos espérances, elles nous promettent une vie bienheureuse, dit saint Bernard; en sorte qu'il n'y a nulle raison qui ne nous engage à les embrasser. Si nous les regardons par rapport au passé, elles ne sont rien en comparaison des péchés qu'elles expient : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad præteritam culpam quæ remittitur.* Si nous les considérons par rapport au présent, elles ne sont rien en comparaison de la grâce qu'elles nous procurent : *Ad præsentem gratiam quæ immittitur.* Enfin, si nous les considérons par rapport au futur, elles ne sont rien en comparaison de la gloire que nous attendons dans le ciel, et qu'elles nous promettent : *Ad futuram beatitudinis gloriam quæ promittitur.* Je vous la souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

POUR LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

Des effets du péché à l'égard de Dieu, et de quelle manière il a été obligé de s'anéantir pour le détruire.

Premier effet du péché.

Il l'a anéanti jusqu'à la condition des hommes.

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

Quoi qu'à proprement parler le péché ne soit qu'un néant, il est cependant vrai de dire que ce néant semble aussi puissant que Dieu même. Ce que Dieu a fait, le péché le détruit, ce que Dieu a élevé, le péché le renverse; et comme s'ils agissaient l'un et l'autre avec des forces égales, il ne faut rien moins que la toute-puissance pour rétablir ce que ce néant rebelle a fait tomber. Que dis-je, mes frères, je ne parle encore que très-faiblement de la malice et de la force du péché; en sorte que pour vous faire connaître jusqu'où elle peut aller, je me vois obligé de vous faire voir qu'elle va encore plus loin, en un sens, que la toute-puissance de Dieu même. En effet, la toute-puissance divine n'exerce sa vertu que sur des créatures qui sont infiniment au-dessous d'elle, sans avoir aucune action sur Dieu même, au lieu que

le péché agit non-seulement contre la créature, mais contre le créateur, et que non content de borner ses progrès à la perte de l'homme, il a l'insolence de les porter jusqu'à l'anéantissemeut de Dieu.

C'est ce que je me suis engagé à vous montrer en cette seconde semaine, où j'aurai lieu en même temps de vous parler de l'Incarnation de Jésus-Christ, à la solennité de laquelle vous devez vous préparer en ce saint temps; car de là vous pourrez conclure deux choses qui sont nécessairement liées entre elles : l'une que la miséricorde de Dieu a été bien grande de s'incarner et de s'anéantir pour la réparation du péché, l'autre que la malice du péché est aussi extrêmement grande d'avoir été la cause et le motif de l'anéantissement d'un Dieu. Mais comment pourrons-nous parler des abaissements d'un Dieu, si la grâce ne vient au secours de notre ignorance? et quelle apparence que nous recevions cette grâce, si pour parler des anéantissements du Fils, nous ne nous prosternons aux pieds de la mère, qui se regarda comme son humble servante, quand un ange lui dit : *Ave.*

Je crois, mes frères, que vous avez encore conservé dans vos esprits quelque idée des grandes vérités que je vous dis dans la première semaine de cet Avent, lorsque je vous parlais des maudits effets du péché sur l'homme, soit quand on le considère dans sa naissance, soit quand on le regarde dans ses habitudes et dans ses progrès, soit quand il attire sur le pécheur l'abandonnement de Dieu, qui, étant suivi de l'impénitence finale, est enfin puni dans les enfers par une éternité de peines.

Ce fut par ces cinq considérations que je tâchai de vous faire connaître jusqu'où pouvaient aller sa malice et sa cruauté. Mais il faut que je poursuive aujourd'hui ma matière, et que je vous le fasse regarder par un autre endroit, je veux dire par rapport à Dieu, qu'il anéantit autant qu'il est en son pouvoir. Il est vrai que c'est le Verbe qui par un effet de son amour et de son infinie miséricorde s'est anéanti lui-même, sans y être contraint par aucune autre cause étrangère : *Semetipsum exinanivit*; mais il est vrai aussi, selon la plus probable opinion des Pères et des théologiens, que le péché a été l'occasion de ces anéantissements, d'ailleurs libres et volontaires, en sorte que si Adam n'avait jamais péché, la seconde personne de la Trinité ne se serait jamais incarnée.

Cela supposé, il est question de voir jusqu'où va cet anéantissement du Verbe, et nous ne pouvons jamais mieux le comprendre que par les quatre circonstances que l'apôtre saint Paul distingue : appliquez-vous à ceci, car voilà tout le plan de ce que j'ai à vous dire dans cette semaine. Jésus-Christ s'est anéanti : *Semetipsum exinanivit.* Mais jusqu'où est-il descendu pour arriver à cet anéantissement? Il est descendu jusqu'à la condition de l'homme : *In similitudinem hominum factus*, voilà le premier degré; jusqu'à la misère des esclaves : *Formam servi accipiens*, voilà le second degré; jusqu'à la ressemblance des pécheurs : *In similitudinem carnis peccati*, voilà le troisième; et enfin, jusqu'à l'état et à la condition des morts, *Usque ad mortem*, voilà le quatrième et le dernier.

Voilà ce que la grâce et le péché ont fait, le péché qui a obligé Jésus-Christ de s'anéantir en ces quatre manières, et la grâce qui a trouvé ce secret pour détruire le péché. Voyons donc aujourd'hui le premier degré et la première circonstance de l'anéantissement du Verbe jusqu'à la condition des hommes; et afin d'y procéder avec ordre, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous fasse regarder le mystère de l'Incarnation sous trois différents rapports : par rapport à son sujet qui est Dieu, et par rapport à ses circonstances particulières, telles que sont la naissance, les miracles et les autres actions du Fils de Dieu. Or, ce mystère considéré par tous ces rapports n'est qu'un mystère d'anéantissement. Anéantissement dans son objet, puisque l'homme n'est qu'un néant; anéantissement dans son sujet, puisque Dieu cache sous le voile d'un corps la majesté de sa gloire; anéantissement dans ses circonstances, puisqu'il dérobe aux yeux des hommes les plus éclatantes actions de sa vie pour travailler à leur salut. C'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Considérez l'homme par tel endroit qu'il vous plaira, vous trouverez que ce n'est qu'un pur néant, puisqu'à parler à la rigueur, il n'a point de véritable être que celui que la grâce de Dieu lui donne : *Gratia Dei sum id quod sum* (I *Cor.* XV, 1). Tout ce que je suis, dit saint Paul, je le suis par la grâce de Dieu : si j'ai un être, si j'ai quelque perfection, c'est la grâce qui fait l'un et l'autre. En effet, il est certain que l'homme ne peut être ni subsister qu'autant qu'il participe en quelque chose de l'être de Dieu. Nous vivons en lui, dit le même apôtre, notre vie est une participation de la sienne, nous agissons en lui, notre action est un écoulement de la sienne, nous sommes en lui, nous subsistons en lui, notre être est une communication de son être et de sa nature : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* Or, j'apprends d'un autre disciple (c'est l'apôtre saint Pierre) que Dieu nous communique sa nature et ses divines perfections par la grâce et les vertus surnaturelles : *Per quæ efficimur divinæ consortes naturæ* (II *Petri*, I, 4) : si bien que pour raisonner juste en cette matière, il faut dire que nous participons à la science de Dieu par la foi, à sa volonté par la charité, à sa puissance par la force, à sa sagesse par la prudence, à sa sainteté par la justice; en un mot, à son essence, qui est comme la source de tous les autres attributs, par la grâce, qui est la source et le principe de toutes les vertus surnaturelles.

De tout ce raisonnement, je tire une conséquence qu'on ne saurait plus me contester, à savoir que l'homme, considéré en lui-même et sans la grâce, n'est qu'un néant de

toute sorte de perfection, néant dans lequel Dieu est descendu, néant dans lequel Dieu s'est abaissé par le mystère de l'Incarnation : *Exinanivit semetipsum* (*Phil.* II, 7) ; car l'homme ne peut être considéré qu'en trois ordres divers : ou dans l'ordre de la nature, ou dans l'ordre du péché, ou dans l'ordre de la charité. Dieu n'a pas pris le péché de l'homme en se faisant homme, il ne l'a jamais contracté ni commis; il n'a pas pris son innocence et sa justice, puisqu'il l'avait perdue par son péché; il n'a pris que la forme de l'homme, c'est-à-dire son essence et sa nature, qui n'est qu'un néant sans la grâce : *Exinanivit semetipsum.* Il s'est donc anéanti en se faisant homme.

Ce raisonnement paraîtra peut-être encore davantage, si vous faites réflexion avec moi sur deux différentes natures avec lesquelles Dieu s'est allié dans l'Incarnation, dont l'une appartient à tous les hommes qui ont péché dans le premier, et dont l'autre est la nature propre de Jésus-Christ, qui n'a point été infectée de cette contagion publique. Dieu s'est uni à la première d'une union de ressemblance, et parmi une multitude nombreuse de personnes, il s'est uni à la seconde, d'une union même de substance et dans l'unité d'une seule personne. Cela supposé, je dis que le Verbe de Dieu s'est anéanti non-seulement par cette union de ressemblance qui l'a rendu semblable aux autres hommes, mais encore par cette union de substance qui l'a uni à cette nature particulière que le Saint-Esprit a formée des plus pures gouttes du sang de la Vierge.

Je vous demande ici, mes frères, un renouvellement d'attention et de nouveaux efforts de pensée, pour comprendre que l'humanité du Sauveur n'a point été prédestinée à cette union en vue de sa grâce et de son mérite, et qu'elle ne s'est point préparée à cette alliance par une disposition antérieure. Comme l'Incarnation est le principe de tout le mérite, elle ne peut tomber sous le mérite ; comme elle est la source de toutes les grâces; elle doit précéder et enfanter toutes les grâces, si bien que le Fils de Dieu, s'unissant à l'homme dans ce mystère, n'a pas pris une nature prévenue de grâce; il ne l'a prise ni dans le péché, ni dans la sainteté, mais dans ses principes naturels : et parce que l'homme n'a point d'être que celui que la grâce lui donne, il faut nécessairement conclure que le Fils de Dieu s'est anéanti dans cette seconde union.

Il est vrai, mes frères (je n'ai plus que ce mot, et je laisse la spéculation pour descendre à la morale); il est vrai que Dieu a rendu l'être à l'homme dans ce mystère, et que l'union de sa personne avec notre nature l'a sanctifiée bien plus noblement que la grâce ; mais pour le tirer de son néant il y est descendu lui-même; et voici comme le péché qu'il a voulu réparer l'a anéanti.

Il ne faut pas se former une même idée de la création de l'homme et de sa réparation, ni croire que pour ce second ouvrage, Dieu se soit contenté de faire entendre la même voix qui avait donné la naissance au monde : les choses ne se sont point passées de cette manière. Dans la création de l'homme, Dieu a tiré son être du néant sans y descendre; mais dans sa rédemption, il a voulu s'anéantir pour le faire renaître.

Que ces mystères sont admirables! dans la création, l'homme ne reçoit qu'un être créé par la grâce, qui prend naissance avec lui; mais dans la rédemption, il reçoit un être incréé par l'union même de la divinité, qui est éternelle ; si bien que Dieu, dans la création, fait sortir la grâce du néant aussi bien que l'homme pour les unir tous deux ensemble, au lieu que dans l'Incarnation, l'Etre divin étant éternel, ne sort pas du néant comme la grâce pour s'unir à l'homme, mais il y entre : *Exinanivit semetipsum* (*Ibid.*).

Il ne reste donc plus qu'à savoir de quelle manière il s'est abaissé dans ce néant, si c'est par inclination ou par violence, si la cause de cet anéantissement est en lui-même ou hors de lui-même, si c'est sa gloire toute seule qui l'a fait descendre. Vous en jugerez, mes frères, par ce qui arriva au roi Achaz, assiégé par deux puissants rois dans la ville de Jérusalem. Le prophète Isaïe le fut trouver de la part de Dieu pour l'assurer de sa protection et de son secours; mais au lieu de le recevoir avec honneur et de rendre grâces à Dieu de l'assistance qu'il lui offrait dans la nécessité de ses affaires, il méprisa ses paroles et le traita d'ingratitude, et le mit si fort en colère, que le prophète ne put s'empêcher de l'exprimer par un emportement digne de son zèle : *Numquid parum vobis est molestos esse hominibus, quare molesti estis et Deo meo* (*Isa.* VII, 13)? Ah! méchant que vous êtes! n'était-ce pas assez de vous être rendu à charge à toute la terre, sans vous rendre encore insupportable à Dieu même? N'était-ce pas assez de donner de la peine aux hommes, sans affliger encore le cœur de Dieu par votre impiété et votre méconnaissance?

Ecoutez donc, ingrats que vous êtes, ce que Dieu m'inspire, ce que Dieu va faire pour se venger de votre péché : *Propter hoc* (*Id.*, 14), à cause de cette infidélité, à cause d'une si noire ingratitude. Ah! Dieu, que va-t-il dire? Je tremble, chrétiens, à cette seule parole, et n'attendez-vous pas aussi bien que moi que le feu du ciel aille tomber sur la tête de cette cour infidèle? ne craignez-vous pas que la terre n'ouvre son sein pour ensevelir ces impies et ces rebelles? ne vous figurez-vous pas quelque ange exterminateur qui va faire main-basse sur les coupables? Ne craignons rien de funeste pour Achaz, Dieu n'a pas dessein de répondre à son péché par des châtiments et des peines, mais par le plus grand effort de sa miséricorde et de sa grâce : *Propter hoc ecce Dominus dabit vobis signum* (*Id.*, 15) : Maison de David, tu as commis un grand crime, mais Dieu va faire un grand prodige pour punir ta méconnaissance. Hé! quel sera ce prodige? *Ecce virgo concipiet et pariet filium*, etc. (*Ibid.*). Ce sera la naissance de Dieu même, qui s'anéantira parmi les

hommes pour effacer la honte de leurs iniquités et de leurs offenses : *Propter hoc.*

Etrange raisonnement, messieurs; Achas est infidèle, il blasphème contre le ciel, il fait le dernier outrage à la gloire et à la miséricorde de Dieu, et c'est en vue de tous ses blasphèmes, c'est en considération de cet outrage que Dieu épuise le fond de sa libéralité et de sa bonté. Quelle conséquence du blasphème à la grâce, de l'injure au bienfait, de la dureté du cœur à l'amour, et de la dernière impiété au plus grand ouvrage de la charité de Dieu! Caïn raisonnait fort bien quand il disait après son péché : Dieu m'a abandonné, ma vie n'est donc plus en sûreté parmi les hommes. Gédéon raisonnait fort bien quand il disait aux princes de Socoth : Vous m'avez fait insulte sans sujet, j'ai donc droit de me venger de vous par la voie des armes. Le raisonnement de Nathan était juste quand il disait à David après son adultère et son homicide : Vous avez fait blasphémer le nom du Seigneur, il faut donc que cet enfant que vous aimez meure pour la punition de votre crime.

Mais est-ce raisonner que de raisonner de cette manière? Le nom de Dieu est blasphémé, sa bonté est outragée, sa majesté est déshonorée, et parce que les hommes l'outragent, et parce que les hommes le désavouent : *Propter hoc*, précisément à cause de leur impiété, dans la seule vue de leur malice, cette bonté offensée fera le dernier effort en leur faveur, cette majesté déshonorée s'anéantira pour le salut de ses ennemis? Où est, messieurs, la force d'un tel argument? où est la liaison de cette conséquence avec son principe? la haine et l'amour, le mal et le bien, le crime et la récompense? Quoi de plus éloigné, quoi de plus contraire que toutes ces choses? Cependant c'est ce qui est arrivé, et c'est ce péché qui a été le motif de l'anéantissement d'un Dieu. Encore si cette grâce avait le même motif, encore si cette promesse avait le même fondement que celle que Dieu fit autrefois à Abraham, je n'en serais pas surpris; si Dieu disait à Achas ce qu'il dit autrefois à ce patriarche : *Quia fecisti rem hanc propter me :* Abraham, vous n'avez pas pardonné à votre fils unique quand il a été question de me plaire, vous avez consenti à sa mort, vous avez été tout prêt à en faire un sacrifice à ma gloire; allez, vous n'y perdrez rien, j'ai juré qu'en récompense de cette action je bénirais votre personne, que je vous donnerais une postérité aussi lumineuse et aussi nombreuse que les étoiles. Que voulez-vous davantage? Vous avez la joie de donner la naissance à mon Fils et de le compter au nombre de vos enfants : *Quia fecisti rem hanc* (*Gen.*, XXII, 12-16). Vous m'avez donné votre fils, je vous donnerai le mien; vous avez fait le dernier effort pour ma gloire, je ferai le dernier effort pour la vôtre.

Quand le raisonnement de notre prophète aurait les mêmes fondements, quand la promesse qu'il fait à Achas et à tout son peuple serait appuyée sur les mêmes motifs, nous aurions toujours grand sujet d'admirer la bonté d'un Dieu qui couronnerait une vertu dont il est l'auteur, d'un Dieu qui récompenserait une obéissance qui lui est due par tant de titres, d'un Dieu qui changerait le ciel pour la terre et qui donnerait son propre Fils, l'objet de ses délices, de son amour, pour l'honneur et la gloire d'un sacrifice. Je n'ai donc point de pensées pour concevoir, je n'ai point de paroles pour vous découvrir, je n'ai point de figures pour vous dépeindre, je n'ai point d'éloquence pour mesurer cet abîme de miséricorde qui couronne, s'il m'est permis de parler de la sorte, je ne dis pas la vertu des hommes, mais leur péché; qui récompense, je ne dis pas leur obéissance, mais leur révolte, et qui paie du plus illustre témoignage de la charité le dernier excès de leur aveuglement et de leur fureur : *Propter hoc.*

Encore une fois, messieurs, méditons cette parole, mais avec un esprit de honte et d'admiration, de reconnaissance et de confusion tout ensemble : de reconnaissance à l'égard de Dieu et de confusion pour nous-mêmes. Considérons, mais que ce soit avec les sentiments dignes d'une si grande pensée, que Dieu ne cherche la raison de ses bienfaits et de ses grâces que dans l'ingratitude des hommes; lorsque le pécheur s'emporte avec plus d'insolence contre Dieu, lorsque cet enfant, ce frénétique, ce furieux est dans les plus violents transports de sa rage, c'est alors, c'est dans ce temps et dans ce moment, c'est en considération même de tous ces excès que Dieu redouble sa bonté, qu'il épuise sa libéralité et qu'il verse sur la tête de cet ingrat la source même des bénédictions par l'Incarnation de son Fils. Ah! je vois bien ce que c'est, cet anéantissement était nécessaire pour rendre la grâce victorieuse du péché; il fallait cet anéantissement pour le détruire par lui-même et pour le vaincre de ses propres armes, il fallait que la majesté d'un Dieu supprimât toute sa gloire sous les infirmités d'un corps mortel et périssable.

DEUXIÈME POINT.

L'incarnation du Verbe est donc un mystère d'anéantissement dans son objet : l'homme sans la grâce n'est qu'un néant ; dans son sujet le même Verbe qui est dans la forme de Dieu, comme parle le divin Paul, s'est anéanti en sa propre personne ; cet anéantissement à la vérité ne s'est pas fait par la perte de sa substance : *Non substantiam evacuans*, mais par la suppression de toute sa gloire ; *Sed honorem declinans* (*Hiero.*). L'allusion de l'Apôtre est toute à fait belle, quand il compare l'humanité du Fils de Dieu à un habit : *Habitu inventus ut homo* (*Phil.*, II, 7) ; il y a deux choses à remarquer dans un habit : la première, c'est qu'il ne change point le corps qui en est revêtu, il est toujours le même sous cet habit, avec les mêmes parties, avec la même figure et la même grandeur. L'habit, en second lieu, cache le corps qui le porte ; s'il a des bras, vous n'en voyez pas la nudité, s'il a des

jambes, des pieds et autres parties, elles ne sont pas visibles en cet état : *Habitu inventus ut homo* (*Ibid.*). Le Fils de Dieu s'est revêtu de notre nature comme d'un habit qui ne se change pas, à la vérité, mais qui le couvre et qui le dérobe aux yeux des hommes ; il est le même Dieu sous les ombres de son humanité, qu'il est dans le sein de son Père, il y conserve les mêmes parties, si l'on peut parler de la sorte, je veux dire les mêmes attributs de sa divinité : *Quod fuit permansit, et quod non erat assumpsit* ; il ne se change point en se faisant homme, mais il se cache sous un habit qui supprime sa majesté et qui ensevelit toute la gloire de ses divines perfections ; son immensité est réservée dans ce petit corps, sa toute puissance affaiblie dans l'infirmité de ses bras, sa sagesse est dans le silence, toute sa divinité en un mot est anéantie sous les ombres de cet habit : *Habitu inventus ut homo* (*Ibid.*).

Voilà les rapports que l'apôtre saint Paul nous a voulu faire observer entre un habit et l'humanité du Fils de Dieu. Vous plaît-il d'en remarquer la différence? vous la trouverez tout à fait juste et à mon sujet, si vous considérez qu'un habit ne cache pas si absolument les parties du corps qui en est revêtu, qu'on n'en puisse juger par l'habit même ; après tout, on voit bien où sont les bras, les mains, la poitrine et le reste ; on marque toutes ces parties, on juge de leur grandeur, de leur situation et de leur figure ; pourquoi? parce que ce n'est pas le corps qui prend ses mesures sur l'habit ; c'est l'habit qui est coupé sur la taille du corps, et delà vient qu'en voyant l'habit qui couvre le corps, si l'on ne voit pas le corps, on ne laisse pas d'en juger ; si l'on n'en voit pas les parties, on ne laisse pas, comme j'ai dit, d'en connaître la grandeur, la situation et la figure.

Mais il n'en est pas de même de l'humanité du Fils de Dieu ; c'est un habit à la vérité : *Habitu inventus ut homo* (*Ibid.*), mais un habit qui le couvre de telle sorte qu'on ne peut rien connaître de ce qu'il cache ; vous voyez des bras en cet Homme-Dieu, mais à les voir connaissez-vous s'ils sont tout-puissants? Vous voyez une tête, mais je voudrais bien savoir si la vue de cette tête vous fait juger de la sagesse qui la remplit? Vous voyez un corps, mais, dites-moi, vous appercevez-vous de la divinité qui habite dans ce corps? Les anges mêmes, qui ont les yeux plus perçants que les hommes, à peine en découvrent-ils davantage, et l'anéantissement de l'Incarnation est un mystère qui n'est visible qu'aux yeux de Dieu.

Ah ! je vois bien ce que c'est : c'est que l'habit ne prend point la forme du sujet qui en est revêtu, c'est le sujet qui prend la forme de son habit ; l'homme ne se mesure pas ici sur la grandeur et sur l'immensité de Dieu ; il n'est pas grand comme Dieu, il n'est pas immense comme Dieu, mais c'est Dieu même qui se mesure à l'homme, qui racourcit sa propre grandeur et qui se réduit à la petitesse de l'homme ; semblable en cela à ce prophète, dont nous parlerons demain, qui voulant ressusciter l'enfant de la veuve, se raccourcit sur le corps de cet enfant pour lui rendre la vie ; et de là vient, messieurs, que l'humanité du Sauveur ne marque point les perfections du Verbe, c'est le Verbe, au contraire, qui porte toutes les imperfections de l'homme, parce qu'il prend ses mesures sur l'infirmité et sur la misère des hommes.

Après cela, je crois que vous ne doutez plus des anéantissements du Fils de Dieu dans l'Incarnation, et que vous vous en êtes pleinement persuadés ; mais que sera-ce quand vous verrez ce Dieu anéanti dans toutes les circonstances mêmes de ce mystère? c'est ce que j'ai à vous expliquer dans mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

C'est un étrange effet du péché, dit saint Jean Chrysostome, de ce que Dieu s'est caché aux hommes en prenant la ressemblance d'une chair pécheresse qu'il n'avait pas, et de ce que les hommes ne l'ont pas connu, tant il s'était déguisé et désigné lui-même. Toutes les circonstances de son incarnation se réduisent à quatre ou cinq : à sa naissance, à son enfance, à sa mission, à ses miracles et à ses prédications ; or, c'est dans toutes ces choses que les hommes ne l'ont pas connu. Dans sa naissance le monde n'a pas su ce qu'il était : *Et mundus eum non cognovit* (*Joan.*, I, 11) ; dans son enfance on l'a pris pour le fils d'un charpentier : *Numquid est ille filius fabri* (*Matth.*, XIII) ? dans sa mission, ceux-là mêmes auxquels son Père l'avait envoyé ne l'ont pas voulu reconnaître : *In propria venit et sui eum non receperunt* (*Joan.*, LV) ; dans sa prédication, ses propres disciples ne l'entendent pas : *Nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis* (*S. Matth.*, XVII, 9) ; dans ses miracles, il ne veut pas qu'on les publie : *Nemini dixeritis visionem hanc* ; et dans un autre endroit : *Præcepit eis ne cui dicerent* (*S. Matth.*, VII, 36). Suivons-le, messieurs, jusqu'au tabernacle où il se va cacher sous les ombres du sacrement. Il est anéanti dans sa passion ; s'il était connu, on ne lui donnerait pas la mort : *Si eum cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I *Cor.*, II, 8) ; dans sa victoire, la vertu qui l'opère est cachée dans l'infirmité de sa croix : *Ibi abscondita est fortitudo ejus* ; dans sa résurrection, il marche inconnu au milieu de deux disciples : *Oculi illorum tenebantur, ne illum agnoscerent* (*S. Luc.*, XXIV, 16) ; l'amour même ne le reconnaît pas en la personne de Madeleine ; dans son ascension, une nuée le dérobe aux yeux de ses apôtres : *Et nubes suscepit eum ab oculis eorum* (*S. Matth.*, XVI) ; dans son règne même, nous ne savons pas encore de quelle manière il règne dans le ciel : *Sacramentum regis abscondere bonum est* (*Tob.*, XII, 7). C'est un Dieu caché, mais si caché qu'il s'est fait un caractère particulier de cet anéantissement : *Vere tu es Deus absconditus* (*Isai.*, XLV, 15)

C'est donc une vérité constante que Dieu s'est anéanti dans l'Incarnation, de la part de l'homme, qui n'est qu'un néant, de la part de Dieu, qui a supprimé l'éclat de sa gloire; dans les circonstances mêmes, il s'est caché dans les plus belles actions de sa vie pour notre salut. Vous êtes surpris, chrétiens, quand je vous dis que Dieu s'est fait homme, parce que l'homme a péché; mais que sera-ce quand je vous dirai que l'homme a péché, parce que Dieu s'est fait homme? Vous êtes tout transportés, quand je vous dis que la miséricorde de Dieu s'est épuisée dans la vue du péché de l'homme; ah Dieu! quel sera votre étonnement, quand je vous dirai que la malice des hommes prend occasion d'offenser Dieu en vue de sa miséricorde, et qu'elle fait servir à ses déréglements et à ses excès le motif de l'innocence et de la vertu?

Cependant il n'est que trop vrai, et, si vous voulez y faire réflexion, vous trouverez que c'est de la bonté de Dieu qu'on tire dans le monde deux conséquences bien contraires: Dieu est bon, disent les gens de bien, il ne faut donc pas user de sa bonté par la licence et les désordres de la vie; Dieu est bon, disent les méchants, il faut donc prendre avantage de sa bonté pour satisfaire nos passions. Voilà, messieurs, comme on raisonne dans le monde, voilà les conséquences qu'on tire de la miséricorde de Dieu, les uns en faveur de la vertu, les autres en faveur du péché. Puisque Dieu est si bon, disent les impies, hé! pourquoi ne nous sera-t-il pas permis de nous donner du bon temps et de faire régner partout la joie et les plaisirs? puisque Dieu s'est fait homme, puisqu'il s'est anéanti pour notre salut, hé! pourquoi, encore une fois, ne nous sera-t-il pas permis d'espérer qu'après un si grand excès de miséricorde, il ne consentira jamais à notre malheur et à notre perte? S'il n'a pas voulu nous laisser périr lorsqu'il était Dieu seulement, c'est-à-dire infiniment éloigné de nous, quelle apparence qu'il abandonne la conduite de notre salut, à présent qu'il est homme comme nous, et que nous sommes entrés dans son alliance?

Funeste raisonnement, maligne et pernicieuse conséquence! Dieu est bon, il faut donc que je sois méchant; Dieu m'aime, il faut donc que je l'outrage; Dieu est plein de miséricorde, il faut donc que ma malice n'ait point de bornes; il me donne les dernières marques de sa bonté, il faut donc que je lui donne les dernières preuves de mon ingratitude. Voilà à peu près le raisonnement des pécheurs; la bonté de Dieu devient par leur malice le motif de leurs crimes, ils font dans le péché ce que Dieu fait dans la grâce; si Dieu fait le bien du mal, ils font couler le mal, autant qu'ils peuvent, de la source même du bien; Dieu s'anéantit, parce qu'ils ont péché, et ils pèchent, parce que Dieu s'est anéanti.

Certainement, messieurs, je ne sais de quoi l'on doit être ici plus surpris, ou de la bonté de Dieu, ou de la malice des hommes, ou de la sagesse de Dieu, qui veut confondre le péché par le péché même, ou de l'artifice du démon, qui se sert de la bonté de Dieu pour l'offenser avec plus de licence et de liberté; encore Dieu avait-il quelque sujet de se faire homme après le péché de l'homme; car, pourquoi trouvera-t-on étrange que la miséricorde de Dieu soit touchée des misères de sa créature? que sa puissance cherche à réparer son outrage, et que sa bonté y verse ses bénédictions et ses grâces? Mais quelle raison, pécheur, pouvez-vous donner pour autoriser vos excès et vous appuyer sur la miséricorde de Dieu? quelle raison de corrompre la grâce dans sa source, de changer le remède en poison, et du principe de votre salut faire le sujet de votre damnation et de votre perte?

Si Dieu a réparé notre péché par les derniers efforts de sa charité et de son amour, est-il raisonnable que l'homme réponde à sa grâce par de nouvelles injures et de nouveaux outrages? *Nemo deterior fiat quia bonus est Dominus*, dit Tertullien. C'est beaucoup de pécher dans la vue des plaisirs que le péché nous propose, c'est toujours trop d'offenser Dieu dans la seule considération du bien que la passion nous fait espérer; mais de l'offenser en vue de lui-même, de rendre sa miséricorde complice du crime et de vivre impénitent, dans la pensée que sa bonté ne nous manquera pas, ah! ce crime est si grand, ce crime est si noir, qu'il ne doit jamais tomber, je ne dis pas dans la volonté, mais dans l'esprit même d'un chrétien: *Nemo deterior fiat quia bonus est Dominus.*

Contentons-nous, mes frères, d'offenser Dieu par notre péché, mais ne le faisons point servir à nos désordres; contentons-nous de trouver sa bonté après nos crimes; mais ne prenons pas occasion de cette bonté pour commettre de nouvelles injustices; contentons-nous que Dieu est bon, mais n'en soyons pas plus méchants: *Nemo deterior fiat quia bonus est Dominus;* au contraire, entrons dans le sentiment et dans le raisonnement de cette femme de l'ancienne loi: *Quia patiens, quia bonus est Dominus, in hoc ipso pœniteamus* (*Judith*, VIII, 14): Puisque Dieu est si bon, puisqu'il est si plein de miséricorde, puisque sa charité l'a fait homme pour notre salut: *In hoc ipso*, pour cette raison seule, dans la vue de cette infinie bonté, faisons pénitence: *Pœniteamus;* et résolus de profiter de tant de grâces qu'il nous offre, prions-le qu'il oublie nos fautes passées, qu'il nous conduise dans les voies de ses commandements, et qu'il nous accorde la gloire qu'il a préparée à ses élus. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

POUR LE MARDI DE LA DEUXIEME SEMAINE.

Le péché a anéanti Dieu jusqu'à l'état des esclaves.

Delicta quis intelligit?

Qui est-ce qui connaît ses péchés (*Ps.* XVIII)?

Saint Augustin a très-judicieusement remarqué que les platoniciens ont été autrefois

si scandalisés des profonds anéantissements de Jésus-Christ, qu'ils ne pouvaient pas comprendre comment saint Jean, qui avait d'abord expliqué en des termes si forts et si sublimes la génération éternelle du Verbe, avait pu dire qu'il s'était abaissé jusqu'à la condition des hommes, en se faisant chair et daignant habiter parmi nous : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (1). Charmés des premières paroles de l'évangile de cet apôtre, ils disent qu'il s'était surpassé lui-même et que ses expressions méritaient d'être gravées en des caractères d'or. Mais, surpris de celles qui les suivaient, ils ajoutaient qu'il s'était perdu lui-même parmi l'éclat de tant de lumières, et qu'autant les premières l'avaient rendu digne d'admiration, autant les autres devaient lui attirer de mépris.

Un Dieu brillant des rayons que son indépendance et sa gloire répandent sur son trône est, disent-ils, une idée digne de sa grandeur et de l'esprit qui le conçoit ; mais ce même Dieu, anéanti dans les misères et dans la servitude d'une nature étrangère, est une pensée qui lui est injurieuse et qui ne trouve ni appui ni fondement dans la raison.

Mais ce qu'il y a encore de plus surprenant, c'est que saint Augustin avoue lui-même qu'avant sa conversion il n'osait croire un Dieu fait de chair, de peur que, s'il s'attachait à suivre cette opinion, il ne fût contraint d'attribuer à Dieu les impuretés et l'esclavage naturellement attachés à cette chair : *Timebam credere Deum in carne natum, ne credere cogerer in carne inquinatum* (*Aug.*, *lib.* VIII *Confessionum*). Il eût eu raison de le croire de la sorte, si le corps que Dieu a pris dans l'Incarnation eût eu des souillures et des taches ; mais quelles taches pouvaient blesser les yeux de Dieu dans un sang qui n'a jamais brûlé du feu des passions? Quelles taches, encore un coup, dans un Dieu qui est souverainement libre et indépendant de ses créatures? Cependant reconnaissez ici la malice du péché et la bonté de celui qui a voulu le réparer, et, après y avoir fait de sérieuses réflexions, vous trouverez qu'il n'a pas seulement abaissé Dieu à la condition des hommes, mais qu'il l'a encore réduit à celle des esclaves. Importante vérité dont il faut que je vous instruise après avoir imploré le secours du Saint-Esprit, etc. *Ave*.

Deux sortes d'abîmes nous font connaître jusqu'où le péché a abaissé Dieu dans l'Incarnation. Le premier est un abîme de grandeur et de souveraineté dans Dieu. Le second est un abîme de misère et de servitude dans l'homme. Jésus-Christ est Dieu : *Cum in forma Dei esset* ; quel abîme de grandeur! et Jésus-Christ a pris la forme d'un esclave : *Formam servi accipiens* ; quel abîme d'humiliation et de dépendance !

Car remarquez, je vous prie, que les hommes sont partagés en deux ordres : les uns sont libres, les autres ne le sont pas ; les uns sont affranchis d'une servitude naturelle, les autres y sont malheureusement assujetis. Or, c'est cet état de servitude que Dieu a embrassé, et, si nous en croyons saint Hilaire, il est venu dans la forme d'un esclave pour supprimer les fonctions de maître, de souverain et d'indépendant qu'il avait dans le sein de son père : *In forma servi veniens evacuavit se a Dei forma* (*Hilarius in Ps.* LXVIII). Voilà pourquoi en venant au monde il a dit à son Père ce que David n'avait dit autrefois qu'en vue de son incarnation future : *Ego servus tuus et Filius ancillæ tuæ*. Je suis par ma propre nature souverain et indépendant comme vous, ô mon Père ; mais parce que je veux réparer le péché des hommes, je me regarde comme votre esclave et le fils de votre servante. C'est donc beaucoup que Dieu se soit réduit jusqu'à la nature des hommes ; mais c'est encore plus d'avoir embrassé celle des esclaves, et, ce qui m'étonne encore davantage, c'est qu'il a voulu être l'esclave des esclaves mêmes. Hélas, quelle humiliation! cependant c'est celle de Jésus-Christ. Il s'est abaissé jusqu'à la servitude des hommes ; c'est ce que vous verrez dans mon premier point. Il s'est abaissé jusqu'à la servitude des hommes esclaves ; c'est ce que vous verrez dans mon second point. Cette idée est d'autant plus belle que je l'ai trouvée dans saint Bernard. Jésus-Christ était Fils de Dieu, dit ce Père, et il le sera éternellement, comme il l'a été de toute éternité : *Filius Patris erat*, et néanmoins il a voulu devenir et paraître dans le temps comme un esclave : *Et factus est tanquam servus*. Mais en quoi cette servitude a-t-elle paru? En deux choses : en ce qu'il a été soumis et dépendant comme un esclave, c'est la première ; et en ce qu'il a été soumis comme l'esclave des pécheurs et du péché même, afin d'en porter la peine, c'est la seconde. *Formam servi accepit*, *ut subesset* ; voilà ma première proposition. *Et servi peccati*, *ut pœnam solveret*, *cum culpam non haberet* ; voilà ma seconde et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Permettez-moi, messieurs, d'entrer dans la preuve de la première proposition que j'ai avancée par un beau précepte de saint Denys, dans ce savant livre qu'il a composé des noms divins, où il remarque qu'il y a deux excellentes manières de connaître Dieu : l'une en lui attribuant tout ce qu'il y a de perfection dans l'être créé, et l'autre en le considérant comme infiniment élevé au-dessus de toutes ces perfections. Pour former cette première idée, il faut ramasser tout ce qu'il y a de grand et d'admirable dans les créatures, afin de l'attribuer au créateur ; il faut, par un effort d'imagination, réunir, si l'on peut, dans une seule nature ce qu'il y a de partagé dans les autres : l'être des corps inanimés, la vie des animaux, l'intelligence des esprits, la lumière des astres, l'odeur des

(1) Quod initium sancti Evangelii quidam Platonicus aureis litteris conscribendam et per omnes Ecclesias in locis eminentissimis proponendum est dicebat. *Aug.*, *lib.* X *de Civ. Dei*, *cap.* 19, *et lib.* XIX, *cap* 2.

parfums, la beauté des fleurs, la pureté des cieux, l'activité du feu, la sublimité de l'air, la fermeté de la terre; en un mot, il se faut faire une idée générale de toutes ces choses, et dire qu'il n'y en a aucune qui ne se trouve éminemment dans Dieu. Ce n'est pas assez : il faut séparer ensuite le pur de l'impur, le composé du simple, et, après avoir séparé ce qu'il y a d'imparfait, il faut se persuader que toutes ces perfections se trouvent en Dieu. C'est l'idée qu'il a voulu lui-même donner de lui à Moïse et se définir de cette sorte. En effet, ce législateur demande à Dieu la grâce de le voir et de le connaître : *Si inveni gratiam in oculis tuis, ostende mihi faciem tuam* (*Gen.*, XXXIII). Dieu lui promet cette faveur, mais quelle notion lui donnera-t-il de lui? la voici : *Ostendam tibi omne bonum:* Je te montrerai dans ma divinité tout ce qu'il y a de bon et de parfait dans les créatures.

Voilà la première idée de la grandeur de Dieu; mais ce n'est pas celle qui est la plus parfaite. Pour en bien juger, dit saint Denys, il faut passer de ce premier degré à un autre, et dire que Dieu est infiniment au-dessus de tout ce que nous nous pouvons imaginer de plus excellent et de plus rare.

Après qu'on a assemblé toutes les perfections possibles dans une seule créature, il faut que l'esprit humain se persuade que Dieu n'est encore rien de tout cela, mais qu'il est incomparablement plus pur et plus parfait. Dieu est un être, mais si je crois que ce soit cet être que je nomme, c'est une erreur; Dieu est sage, mais si je me persuade qu'il est cette sagesse que je conçois, c'est une illusion; Dieu est saint, mais si je ne lui donne que la sainteté que je me représente, c'est une pensée qui lui est injurieuse; Dieu est libre, souverain, indépendant, mais si je veux en concevoir une juste idée, il faut que je dise qu'il est infiniment élevé au-dessus de cette liberté, de cette souveraineté et de cette indépendance que je me forme dans mon esprit. *Accedat homo ad cor altum, et exaltabitur Deus* (*Ps.*LXIII)*:* Que l'homme s'élève autant qu'il pourra en attribuant toutes les perfections imaginables à Dieu; que son esprit s'épuise pour en faire une juste définition : *Exaltabitur Deus :* Dieu sera toujours plus grand que ce qu'il nommera. Il ne sera pas cette essence que l'homme tâchera de comprendre, mais une nature plus parfaite et plus noble. Il ne sera pas libre et indépendant comme les souverains; il sera incomparablement plus libre, plus maître, plus absolu, plus indépendant qu'eux.

Je n'en veux pas davantage pour vous faire connaître jusqu'où le péché qu'il a voulu expier l'a réduit : *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens :* Il s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave; voilà quelle a été la profondeur de son humiliation et le caractère de serviteur que le péché a imprimé sur sa personne. Il a épousé la nature humaine, et en s'unissant à l'homme il s'est uni à un misérable et à un esclave.

Car si vous me demandez ce que c'est que l'homme, je vous répondrai avec les philosophes que c'est le jouet de la fortune, l'image de l'inconstance, le miroir de la corruption, la dépouille du temps, un sépulcre nouveau, une idole fragile, une ombre enfin et un fantôme. Si vous me demandez ce que c'est que l'homme, je vous dirai avec David, qui le connaissait encore mieux que tous les sages de l'antiquité païenne, que c'est un abrégé de toutes les vanités des créatures, le centre de toutes les misères du monde; de sorte que, si Dieu est une plénitude de perfection sans aucune imperfection, l'homme n'est qu'un néant et un pur vide de perfection : *Universa vanitas omnis homo vivens* (*Ps.* XXXVIII).

Quel est, après cela, le désordre du péché, et combien grand doit être l'anéantissement d'un Dieu qui épouse une nature si misérable et si abjecte? L'homme avant son péché était un abrégé des différentes perfections qui sont répandues dans les créatures; il ressemble, pour ainsi dire, à cette sphère d'Archimède, qui, toute petite qu'elle était en comparaison du ciel et des éléments, renfermait cependant tout le monde dans son étroit espace: *Parva machina gravida mundo.* Mais qu'est-il arrivé par le péché? c'est qu'il a perdu cette plénitude et est devenu le triste sujet où se trouvent presque toutes les imperfections des autres êtres. Il a toutes les passions des animaux, mais il n'en a ni la force ni la vigueur; il est sujet à se flétrir comme les fleurs, mais il n'en a ni l'ornement ni l'odeur; il souffre des éclipses comme les astres, mais il n'en a pas les lumières; on le voit s'éteindre comme le feu et se dissiper comme les vents, mais il n'a ni l'activité de ce celui-là ni la subtilité de celui-ci. Avant le péché il était l'image de la souveraineté de Dieu; mais parce qu'il a affecté une souveraineté indépendante et absolue comme celle qui est en Dieu, il est tombé dans une humiliante servitude; et ce qui doit surprendre encore davantage, c'est que, par un prodigieux renversement, cette servitude et cette forme d'esclave est passée jusque dans celui qui a voulu le racheter.

Voilà ce qui a fait dire à saint Ambroise et à saint Augustin, dans ce fameux colloque dont l'Eglise a fait l'une de ses plus belles prières, que Jésus-Christ n'a point eu d'horreur d'entrer dans le sein d'une femme pour s'y faire homme : *Non horruisti Virginis uterum.*

Que vous semble-t-il de ces paroles, mes frères? et si l'Eglise ne les chantait tous les jours en action de grâces, votre piété n'en serait-elle point émue? Qu'y avait-il dans le sein de la Mère de Dieu qui lui pût donner de l'horreur, elle que la grâce avait conçue, elle que la grâce avait enfantée, elle que la vertu avait élevée, que la charité avait formée, et que le Saint-Esprit avait remplie de toutes les bénédictions du ciel? Vous me demandez ce qu'il y avait dans ce sein qui pût faire de l'horreur à un Dieu, et Moïse vous répond que c'est d'autant qu'il y avait un corps à prendre, c'est qu'il y avait un bon

teux esclavage à essuyer, c'est qu'il y avait un assujettissement à la plus humiliante de toutes les servitudes. Or, voilà le sujet de l'horreur dont parle l'Église : *Non horruisti Virginis uterum* ! Eh ! pourquoi attendre quatre mille ans à descendre sur la terre? pourquoi se laisser faire violence par les soupirs de tant de patriarches? C'est, messieurs, qu'il avait horreur de se faire esclave; mais son amour a vaincu cette horreur par une autre, et se voyant en quelque façon obligé de souffrir le péché ou de s'anéantir pour le détruire, il a mieux aimé s'abaisser jusqu'à la condition des serviteurs, que de souffrir plus longtemps cet ennemi de notre salut et de sa gloire.

Encore une fois, mes frères, admirez la charité de Dieu qui s'humilie pour notre salut dans la pompe même de sa gloire; mais détestez l'orgueil et la vanité de l'homme qui est superbe jusque dans la cendre et dans la poudre. Ce n'est point notre gloire, chrétiens, qui nous enfle le cœur, c'est notre néant, notre misère et notre honte; car dites-moi, de grâce, ce qui nous peut inspirer cet esprit? Où trouverons-nous les motifs de notre ambition? est-ce en nous-mêmes ou hors de nous-mêmes? au dehors, nous ne voyons que des créatures que le péché a révoltées contre son auteur; nous voyons un Dieu infiniment élevé au-dessus de nous, un Dieu armé de carreaux et de foudres pour nous punir. Vanité humaine, que vous en semble? trouvez-vous ici les motifs de votre gloire ou de votre honte? de votre orgueil ou de votre confusion?

Mais je préviens votre réponse et votre pensée : vous prétendez de les trouver en vous-même; et que voyez-vous en vous-même? une misère aussi ancienne que vous, une nature affligée en toutes ses parties, une raison aveugle, un cœur déchiré de mille passions, un corps sujet à la mort, un corps formé de poudre et qui doit retourner en poudre : voilà tout le sujet de votre ambition, voilà tout ce qui peut vous enfler le cœur; à votre avis, croyez-vous qu'il y ait lieu d'être superbe? cet aveuglement, cette corruption, cette infirmité, cette misère de l'homme peut-elle exciter son orgueil? Il est vrai, pour ne rien dissimuler, qu'il a une âme qui serait bien capable de le tenter, la noblesse de cet esprit pourrait bien flatter sa passion, s'il en connaissait la beauté et les perfections naturelles, mais il ne le voit pas, il ne connaît rien moins que cette partie de soi-même; et Dieu l'a voulu de la sorte, pour retrancher le seul motif qui lui pouvait inspirer de la vanité; il lui a ôté tous les sujets de son ambition et n'a exposé à ses yeux que ceux de sa confusion, de son humilité et de sa honte.

Remarquez ceci, mes frères, et vous verrez que Dieu a pris plus de précaution dans la création de l'homme que dans la création de l'ange. Quand il a fait l'ange il lui a donné une nature excellente et des qualités immortelles, mais il lui a laissé la vue de ses perfections et la connaissance de sa beauté, vue fatale, connaissance funeste, puisqu'elle a été la cause de son malheur et de sa perte. Au même temps qu'il a été fait il s'est connu, se connaissant il s'est aimé, mais avec tant d'aveuglement et d'excès, qu'il s'est pris pour quelque chose de plus qu'il n'était : son ambition a voulu monter jusque sur le trône de Dieu; si bien que la vue de ses prétentions et de ses grâces a été la première source de sa damnation et de sa chute.

Dieu n'a pas traité l'homme de cette sorte; le malheur de cette première créature semble lui avoir fait prendre d'autres mesures pour le salut de la seconde; il est vrai que l'homme a un esprit qui est semblable à celui des anges; il est vrai que son âme est de la même condition que ces nobles intelligences, mais il n'en voit pas la beauté, l'excellence de cette nature lui est cachée; Dieu voyant combien cette connaissance avait été fatale aux anges, n'a pas voulu la donner à l'homme. Il a bien voulu qu'il fût quelque chose de grand et de noble en cette partie de lui-même, mais il n'a pas voulu exposer à ses yeux cette grandeur et cette noblesse, il lui a ôté la vue de sa beauté pour lui ôter en même temps le motif de sa vanité; il ne lui a laissé que la vue de ses infirmités et de ses misères, pour ne lui laisser que de justes sujets d'un profond anéantissement.

Il semble, mes frères, après les soins et les précautions d'une si sage et si charitable Providence, que l'homme devrait s'humilier; cependant il est toujours superbe comme un démon; que dis-je? il est plus superbe que les démons mêmes; car, encore les démons semblaient avoir quelque prétexte capable de les excuser, la connaissance de leur mérite était pour eux une grande tentation, et leurs perfections étaient capables d'abattre ou du moins d'ébranler leur vertu; mais l'homme est superbe sans sujet : comme il ne voit rien en soi ni hors de soi-même qui ne l'humilie, son péché est pour ainsi dire sans tentation, et son orgueil n'a point d'autre source que sa malice; il fait dans ce crime ce que Dieu a fait dans la grâce : Dieu a fait un miracle d'humilité en s'humiliant sans avoir sujet de s'humilier, et l'homme fait un prodige de superbe en faisant vanité de sa confusion et de ses misères.

S'étonne donc qui voudra de la vanité des démons, pour moi je ne suis plus surpris que de la vanité des hommes; déteste qui voudra l'orgueil des anges rebelles, pour moi je n'aurai jamais horreur que de l'orgueil de l'esprit humain. Nous l'avons déjà dit, les démons ont été tentés par la beauté de leur nature, et l'homme ne voit rien en lui qui puisse flatter sa passion; les démons n'ont point eu de chute avant leur malheur, qui pût réprimer leur audace, et l'homme sait le triste succès de leur présomption et de leur orgueil; les démons n'ont point eu d'exemple d'humilité, et l'homme a l'exemple des anges fidèles, il a celui de tous les saints, il a l'exemple de Dieu même, qui est plus puissant que celui des anges et des hommes.

Ah! vanité humaine, ne te rendras-tu ja-

mais à la force de tant d'exemples? On te propose la soumission de ces hautes intelligences humiliées devant le trône de Dieu, on te prêche la vertu de tant de grands hommes heureusement anéantis, que veux-tu davantage? on te fait voir l'humilité d'un Dieu qui supprime l'éclat de sa gloire et qui la couvre d'un sombre nuage : *Pudet te fortasse imitari humilem hominem:* Peut être que la vertu des hommes est trop faible pour faire impression sur ton esprit, peut-être que l'humilité des anges n'est pas assez forte pour te donner les sentiments de cette vertu; tu n'a pas le courage d'imiter des anges et des hommes humbles : *Imitare humilem Deum*, eh bien ! imite donc du moins l'humilité de Dieu, rends-toi du moins à la force de ce grand exemple ; Dieu est descendu du sein de son Père pour l'amour de toi, il sera content si la vertu te peut renfermer dans les bornes de ta condition; il s'est humilié dans la pompe de sa gloire, il sera satisfait si tu es humble dans ta cendre et dans ta poussière ; souviens-toi de lui conserver la soumission d'esprit que tu lui dois, et il n'aura jamais de regret de s'être abaissé pour ton salut jusqu'à la servitude la plus humiliante, je veux dire jusqu'à se soumettre à des esclaves; c'est le sujet de mon second point.

DEUXIÈME POINT.

Dans la pensée de saint Augustin et de saint Jean Chrysostome, il est certain que la servitude n'est point naturelle à l'homme, mais qu'elle est un pur effet de son péché : *Nomen servitutis culpa meruit, non natura;* et cela pour deux raisons considérables. La première, parce que les hommes originairement ont une même naissance et une condition égale; la seconde, parce que Dieu n'a point donné d'autorité à l'homme sur l'homme, mais sur les animaux et sur les bêtes. De là vient que les premiers justes, comme remarque saint Augustin, ont été établis de Dieu, en qualité de bergers et de pasteurs, et non pas en qualité de rois et de souverains : *Pastores pecorum, non reges hominum*, afin de nous insinuer par cette conduite ce que demande l'ordre des créatures dans la liberté de l'homme, et ce qu'exige le mérite du péché dans la servitude des coupables. C'est donc le péché qui a introduit la servitude dans le monde, c'est lui qui l'a fait monter jusqu'à Dieu même, ou plutôt qui a fait descendre Dieu jusque dans cet abîme de confusion, pour nous faire rentrer de la servitude de nos passions, dans la liberté de la justice et de la grâce : *Formam servi accipiens* (*Philip.*, II, 7).

Suivez donc, s'il vous plaît, mon raisonnement, et souffrez que je vous fasse remarquer en peu de paroles quatre sortes de servitudes qui ont assujetti le Fils de Dieu : une servitude civile, qui est celle de l'Etat; une servitude domestique, qui est établie dans les familles; une servitude tyrannique, qui fait soupirer un misérable sous l'oppression d'un tyran, et une servitude de captivité, qui est la condition des vaincus à l'égard des vainqueurs ; or, je soutiens que le péché a humilié le Fils de Dieu jusque dans le néant de toutes les servitudes. Il l'a humilié jusqu'à la servitude civile, puisqu'il l'a soumis à l'autorité des rois, Jésus-Christ ayant voulu payer le tribut aux fermiers de l'empereur et pour lui et pour saint Pierre, qui représente toute l'Eglise : *Pro me et pro te* (*Matth.*, XX, 28).

Il l'a humilié jusqu'à la servitude domestique. Il l'avoue lui-même quand il dit qu'il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir : *Non veni ministrari, sed ministrare* ; conformément à cette prophétie d'Isaïe qui prédit la domination de son cadet sur son aîné, c'est-à-dire, pour entrer dans le mystère de la servitude du Fils de Dieu à l'égard de ses disciples, que l'Evangile appelle ses frères : *Major serviet minori* (*Genes.*, XXV, 23). Si nous nous élevons même jusque dans le ciel, nous y remarquerons encore quelques traits de cette image de servitude qui l'a si fort abaissé sur la terre, puisqu'il honore ses élus en cet état même de son propre ministère : *Transiens ministrabit illis* (*S. Luc.*, XII, 37) ; il l'a été dans sa propre lumière, il se fait un nuage de sa gloire, ce n'est plus un Dieu qui s'humilie seulement en l'homme, c'est la majesté de Dieu qui s'anéantit en elle-même : *Dissimulat se in ipsa divinitate divinitas*, dit saint Pierre Chrysologue.

Est-ce tout? Non, messieurs ; il faut que le Fils de Dieu ait la honte et la confusion de rendre service au plus cruel de tous les tyrans, c'est-à-dire, au démon ; oui, au démon, puisque, dans le cénacle de Jérusalem, Jésus-Christ, par un profond abaissement, se prosterne aux pieds d'un disciple qu'il vient de traiter de démon : *Unus ex vobis diabolus est* (*Joan.*, VI, 71). Lavant les pieds à cet apôtre, il rend service à un démon ; s'humiliant aux pieds de Judas, il s'humilie sous la cruauté d'un tyran qui l'opprime et qui se venge par cette humiliation de la honte que Jésus-Christ lui a fait souffrir dans le ciel et dans le désert. C'est ce qui m'a fait dire en partie que le péché a anéanti Dieu jusqu'à servir des esclaves mêmes, et les plus indignes de tous les esclaves. Il avait résisté pendant quatre mille ans aux gémissements et aux soupirs de la nature humaine ; l'Incarnation, comme nous avons dit, lui faisait horreur; mais cette résistance et cette horreur ont été vaincues par une autre, l'horreur de tant de crimes commis, la malice de tant de pécheurs, ont remporté cette victoire : *Ut ubi abundaverat peccatum, ibi superabundaret et gratia* (*Rom.*, V, 20; *Tim.* I, 14), afin que la grâce, à son tour, fût victorieuse du péché, et que la multitude des iniquités du monde fût lavée dans un déluge de miséricorde et de bonté.

Les pécheurs ont vaincu Dieu par leurs crimes, Dieu doit donc être sujet aux lois de la guerre et de la victoire ; or, vous savez, messieurs, que la captivité était le malheur qui suivait la défaite des vaincus, et que le vainqueur avait droit sur la vie, les biens et l'industrie même des captifs ; il avait

droit sur leur vie, il en était le maître; il avait droit sur leurs biens, il en recevait la propriété et l'usage; il avait droit sur leur industrie, ils ne pouvaient rien acquérir pour eux, tout ce qu'ils gagnaient était pour leur maître.

Or, vous plaît-il de voir un Dieu vaincu par les hommes, et assujetti à toutes les lois? Voulez-vous que je vous parle du droit qu'ils ont sur sa vie? Il ne l'a reçue, il ne l'a perdue que pour leur salut. Voulez-vous voir comment ils sont les maîtres de tous ses biens? Il s'en est dépouillé en leur faveur, jusque-là qu'il ne s'est pas réservé un pouce de terre pour se reposer, cette terre, qui lui appartenait, a changé de mains, et de celles du Fils de Dieu elle est passée dans les mains des pécheurs : *Terra data est in manus impii.* Mais vous pensez peut-être qu'il a recueilli lui-même les fruits de ses vertus, de ses travaux et de ses mérites? Chrétiens, il a fait de grandes acquisitions, il a acquis la sainteté, l'innocence et la gloire, mais il ne les a pas acquises pour lui; il n'a acquis toutes ces richesses que pour nous : *Pro eis ego sanctifico me ipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate* (*Joan.*, XVII, 19). Il s'est sanctifié par sa mort, mais il n'a pas fait cette action pour être saint, il ne l'a faite que pour nous faire saints en vérité, c'est-à-dire, en lui même, qui est la voie, la vie et la vérité, comme je vous le ferai voir dans le dernier discours de cette semaine.

Etrange abaissement que celui de Dieu, qui l'a humilié jusqu'à la condition d'un captif pour nous rendre la liberté; mais, étrange aveuglement que celui de l'homme qui préfère la servitude du péché à la liberté de Jésus-Christ. Son cœur, dit saint Bernard, est sollicité par quatre voix qui lui présentent des liens : la voix de la chair, la voix du monde, la voix du démon et la voix de Dieu : *Clamat caro : Servi mihi, et ego te inficiam :* La chair crie : Sers-moi, et je t'infecterai de ma corruption : *Clamat mundus : Servi mihi, et ego te deficiam :* Le monde crie : Attache-toi à moi, et je t'abandonnerai dans ta nécessité; *Clamat diabolus : Servi mihi, et ego te decipiam :* Le démon crie : Donne-toi à moi, et je te séduirai par mes impostures : *Clamat Christus : Servi mihi et ego, te reficiam;* le Fils de Dieu crie : Cœur infidèle, reviens à moi, embrasse mes liens, et je réformerai tes sentiments et tes désirs; je te purifierai de toutes les impuretés de la chair, je te consolerai dans l'abandonnement du monde, je te protégerai contre la malice du démon, j'assurerai ton innocence et ton salut. L'homme entend toutes ces voix, il connaît les desseins de Dieu et de ses ennemis, et cependant il aime mieux servir la chair qui l'infecte, s'attacher au monde qui le trahit, se fier au démon qui le trompe, que de s'attacher à Jésus-Christ qui le veut sauver.

Je vous en prends tous à témoin, pécheurs qui m'écoutez, vous qui donnez votre esprit, votre cœur, vos yeux, vos mains et toutes les puissances de votre âme au péché. Vous savez que vos impuretés ruineront votre corps, et qu'elles pousseront même leur corruption jusque dans la plus haute partie de votre âme. Vous savez que tous les biens et tous les honneurs vous seront enlevés par des revers de fortune, et que tout au moins le monde vous trahira à la mort. Vous savez, encore une fois, que le démon ne vous flatte que pour vous perdre, et que les passions ne vous embrassent que pour vous étouffer. Vous savez que Jésus-Christ ne vous appelle que pour vous sauver; vous savez toutes ces choses, et vous abandonnez le service de Dieu, qui vous veut rendre libres. Pour qui? pour servir des passions infâmes qui vous déshonorent; pour qui? pour obéir au monde, dont mille exemples funestes vous publient sans cesse l'infidélité; pour qui? pour servir le plus cruel de vos ennemis. Quelle injustice, quel outrage, de faire moins d'état de l'amitié de Dieu que de la corruption de la chair, de l'ingratitude du monde, et de la perfidie du démon!

Le zèle vous emporte, chrétiens, quand on vous parle de l'endurcissement des Juifs, qui ne voulurent pas reconnaître le Fils de Dieu pour leur roi. Tournez, tournez vos ressentiments contre vous-mêmes, puisque vous êtes coupables de leur crime : quand sa voix vous appelle à son service, quand sa grâce vous propose ce souverain et ce monarque, que dites-vous? *Non habemus Regem nisi Cæsarem* (*Joan.*, XIX, 15) : Eh! nous n'avons point d'autre roi que César, nous ne reconnaissons point d'autre loi que celle de nos passions, point d'autre maître que le monde, point d'autre prince que le démon; voilà nos souverains, voilà nos rois, voilà nos dieux : raison, conscience, grâce, vous avez beau vous y opposer, celui que vous nous proposez ne régnera jamais sur nous, nous n'obéirons jamais à ses lois. Ah! ciel, peux-tu éclairer ces blasphèmes sans écraser les blasphémateurs sous la violence de tes foudres? Ah! terre, peux-tu porter ces monstres sans te déchirer les entrailles, pour les ensevelir dans tes abîmes? Créatures, pouvez-vous entendre ces impiétés, sans vous armer pour la vengeance de votre Maître?

Revenez donc, mes frères, d'un si funeste aveuglement et dites avec le prophète : *Tuus sum ego, Domine* (*Ps.* CXVIII) : Seigneur, je suis à vous, je vous reconnais pour mon roi, reconnaissez-moi pour votre sujet; mais pour le dire avec vérité, il faut renoncer à la chair, au monde et au démon; car avec quel front pourrez-vous dire à Dieu que vous lui appartenez, si vous logez dans ce temple l'arche et Dagon, Jésus-Christ et Bélial? Avec quel front pourrez-vous lui dire que vous êtes à lui, vous qui ne suivez que l'impétuosité de vos passions, que les suggestions de Satan et que le torrent des bienséances humaines? vous qui déclarez la guerre à Dieu en tant de manières et qui le rendez esclave de vos désirs et de vos affections corrompues? Encore un coup, revenez

donc d'un si dangereux aveuglement, et quand le démon et la chair vous presseront de vous révolter contre Dieu, que chacun de vous leur réponde ce que disait saint Ambroise : *Quid mihi et vobis est* (*Ambr., lib. de Elia et jejunio, c.* 20)? C'est en vain que vous voulez que je vous obéisse, je n'ai rien à démêler avec vous. Hélas! mes péchés n'ont réduit que trop souvent mon Dieu dans un honteux esclavage, mais à présent je ne reconnais plus tes œuvres; ô Satan! je ne te cherche plus; ô monde! je ne possède rien, et, qui plus est, je ne désire rien de ces honneurs et de ces plaisirs criminels que j'ai autrefois poursuivis avec tant de chaleur : *Non novi opera tua, nihil tuum quæro, nihil tuum possideo, nihil tuum desidero.* Je suis le fidèle et le constant serviteur de Jésus-Christ : *Ego Christi servus sum.* C'est lui qui m'a racheté par son sang, et c'est à son service que je suis entièrement engagé : *Illius redemptus sanguine, illi me totum mancipavi.* C'est lui qui est venu au monde pour moi, qui me comble tous les jours de ses nouvelles faveurs et dont j'espère la gloire qu'il a promise à ceux qui l'aiment. Ainsi soit-il.

SERMON X.

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE.

Le péché a anéanti Dieu jusqu'à la condition des pécheurs.

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

C'est beaucoup d'abaisser un Dieu jusqu'à la misère des hommes, c'est davantage de l'humilier jusqu'à la servitude des hommes, mais c'est le dernier degré d'anéantissement de l'anéantir jusqu'à l'iniquité de ces mêmes hommes. Etre homme, c'est une condition bien misérable de l'avouer, mais, après tout, c'est être, en quelque manière, la gloire de Dieu, dans le sentiment de saint Paul, l'humanité étant l'une de ses plus nobles images; être serviteur, c'est un état bien humiliant, il est vrai, mais du moins c'est être la créature de Dieu, et cette dépendance est le caractère de tous ses ouvrages; mais être réduit à la condition des pécheurs, c'est une misère sans éclat, une confusion sans gloire et une servitude sans honneur, l'image du crime effaçant celle de Dieu et confondant tous les traits de sa créature. Quand Dieu s'est fait homme, il a réuni sa divinité à son image; quand il s'est fait serviteur, il a établi son autorité sur soi-même; mais quand il s'est fait à la ressemblance des coupables, qu'a-t-il fait? il a uni son image à celle de son ennemi, il s'est soumis à la tyrannie des pécheurs et du péché : *Delicta quis intelligit*, etc.? Qui est-ce qui pourrait sonder un si profond abîme? Le premier homme, dit saint Bernard, n'a été créé ni dans la chair du péché ni dans la ressemblance de la chair du péché : *Primus homo nec in carne peccati, nec in similitudinem carnis peccati creatus est;* mais Jésus-Christ, par un excès de son infinie bonté, a voulu s'abaisser plus avant que ce premier homme, en s'engageant dans toutes les misères des hommes coupables et prenant la ressemblance du péché dont il ne pouvait jamais avoir la vérité : *Christus autem in universali miseria pressius et profundius se immersit.* C'est jusque là que le péché l'a anéanti, comme j'espère vous le faire voir, après avoir demandé, etc. *Ave.*

Ce n'était donc pas assez au péché d'abaisser un Dieu jusqu'à la condition des hommes, ce n'était pas assez de l'avoir fait descendre jusqu'à la condition des esclaves, il fallait encore l'anéantir jusqu'à la condition des pécheurs. Pour vous faire voir le fond de cet anéantissement, je remarque avec l'Ecriture sainte trois degrés qui en composent la profondeur : le premier degré, c'est l'image du péché, il a été fait à sa ressemblance : *Venit in similitudinem carnis peccati;* le second degré, c'est la plénitude du péché, il a été opprimé sous le poids de tous nos crimes : *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum;* le troisième degré, c'est le péché même, dans lequel il a été comme transformé, quoiqu'il ne l'ait jamais ni commis ni connu : *Eum qui non noverat peccatum fecit peccatum;* il a été l'image du péché, il a été le sujet de tous les péchés, il a été la victime et l'opprobre du péché; d'où je tire cette conséquence, qu'il s'est autant abaissé dans sa seconde naissance qu'il est élevé dans la première, et qu'il a pris les mesures de sa bassesse sur les mesures de sa grandeur.

Car il faut encore supposer avec l'Ecriture sainte que la gloire de Jésus-Christ a trois degrés aussi bien que sa confusion : le premier, il est l'image de Dieu : *Figura substantiæ ejus;* mais cette image n'est pas vide de la substance qu'elle exprime : *In quo habitat plenitudo divinitatis;* c'est une image pleine de Dieu; est-ce tout? non, mes frères, cette image de Dieu, cette image pleine de Dieu est un Verbe qui est dans la gloire de Dieu, et qui est Dieu même : *Et Deus erat Verbum.* Après cela, mesurons sa confusion sur sa grandeur; dans le sein de son Père, c'est une image de Dieu; dans le sein de l'homme, c'est l'image du péché; ce sera mon premier point : dans le ciel, c'est une image pleine de Dieu, et sur la terre c'est une image pleine de péché; ce sera mon second point : dans l'éternité, c'est une image qui a toute la gloire de Dieu; dans le temps, c'est une image qui a toute la confusion du péché; ce sera mon troisième point : trois traits qui forment la beauté de cette image dans son premier état, mais trois traits que le péché efface par trois autres en l'abaissant jusqu'à la condition des pécheurs; appliquez-vous à ceci, c'est tout mon sujet et tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

De toutes les figures de l'ancienne loi qui nous ont marqué les vérités de l'Evangile, je n'en trouve point de plus juste que ce serpent d'airain qui fut élevé dans le désert pour le salut des Israélites, c'est une figure que le Fils de Dieu a remplie dans toutes ses circonstances. J'en remarque trois principales : la première, c'est que ce fut Moïse lui-même qui, en qualité de chef de la Syna-

gogue, l'exposa à la vue du peuple. Eh! n'est-ce pas cette même Synagogue figurée par Moïse qui a attaché le Fils de Dieu sur la croix et qui l'a élevé sur le sommet du Calvaire : *Sicut exaltavit Moyses serpentem in deserto* (*Joan.*, III); la seconde, c'est que le serpent fut élevé devant eux pour les préserver, non pas de la morsure des serpents qui les affligeaient (car tout le peuple en fut mordu, et cela même était important pour le mystère), mais du venin de cette morsure qui leur aurait donné la mort sans ce remède; pourquoi pensez-vous que le Fils de Dieu a permis qu'on l'ait étendu sur cette croix? *Ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam* (*Ibid.*) : C'est afin que tous ceux qui croiront en lui et qui l'envisageront par les lumières d'une foi vive et animée soient préservés, sinon de la morsure du serpent, puisque tous les hommes doivent mourir, mais du moins du venin de cette morsure, c'est-à-dire, du péché qui fait la mauvaise mort; enfin la troisième circonstance qui fait à mon sujet, c'est que ce serpent avait l'apparence extérieure d'un serpent, mais il n'en avait pas le venin ni la malignité intérieure. Il est vrai que le Fils de Dieu a paru sur la terre sous l'image du péché, mais le péché n'a jamais infecté son cœur : *Peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus* (*I Petr.*, II); il en a pris la figure, il en a laissé la vérité; au-dehors il a porté toutes les marques d'un coupable, audedans il a conservé toute l'innocence d'un juste; d'où vient que saint Paul dit qu'il a été fait l'image et à l'image du péché : *Venit in similitudinem carnis peccati.*

Pour examiner à fond le sens de ces paroles de l'Apôtre, il faut, s'il vous plaît, démêler ici un point de la doctrine de saint Augustin, qui fait une grande différence entre ces deux termes : être l'image et à l'image de quelque chose; ce qui est l'image, dit-il, est immédiatement tiré sur l'original, comme les peintures qu'on fait après nature; et ce qui est à l'image est fait en vue, non pas de l'original, mais d'une première image exprimée sur cet original. Sur le principe de saint Augustin, je dis que Jésus-Christ, comme Dieu, est l'image de son Père, mais qu'il n'est pas à son image; il est l'image qui exprime immédiatement tous les traits de son prototype, puisqu'il est l'expression vivante de sa gloire; mais il n'est pas à son image, puisque Dieu ne consulte point d'autre idée que soi-même; il n'y a point d'image avant lui en vue de laquelle il soit engendré, Dieu ne considère que le fond de sa nature et de son essence; mais, si nous le considérons en qualité de l'homme, nous pouvons dire qu'il est l'image et à l'image de Dieu; il en est l'image comme l'homme, puisque l'homme, dans la pensée de saint Paul, est l'image et la gloire de Dieu : *Imago et gloria Dei;* et de là vient que cet apôtre, regardant l'homme par ce bel endroit, dit qu'il ne pouvait point voiler sa tête dans l'église, à la différence de la femme qui n'est que l'image et la gloire de l'homme. Mais ce même homme est à l'image de Dieu, parce que l'homme n'a pas été fait immédiatement sur l'original, mais en vue de cette première image que Dieu exprime en soi-même par la génération de son Verbe : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Dans la création il a été tiré sur cette image de gloire, mais il a effacé par son péché tous les traits que la main de Dieu avait exprimés dans son âme, Dieu l'a refait dans la rédemption; et, comme il l'avait fait en vue de cette image vivante, il l'a refait en vue de cette image mourante.

Jésus-Christ, en qualité d'Homme-Dieu, est donc l'image de Dieu; mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est qu'on peut dire en un sens qu'il est l'image et à l'image du péché. Prenez bien cette proposition et avec cette condition absolument nécessaire, qu'il n'y a eu ni pu avoir de péché en lui; mais, après cette précaution, je dis qu'il est l'image et à l'image du péché. Comment cela? il faut que Tertullien et saint Augustin vous l'expliquent. Il y a, disent-ils, deux sortes d'images; il y en a une qui exclut la vérité, comme sont ces figures trompeuses qui ne sont rien moins que ce qu'elle représentent. Il y en a une autre qui renferme la vérité, et c'est en ce sens que le Verbe est l'image de Dieu et Dieu même; c'est encore en ce sens que l'eucharistie est l'image de Jésus-Christ, et Jésus-Christ même. Je dis l'image, puisque les anciens Pères ont donné quelquefois ce nom à ce sacrement, en l'appelant l'image, le signe, le symbole et la figure de Jésus-Christ. Que les hérétiques ne se prévalent pas de ces sortes d'expressions; car si l'Eucharistie est appelée la figure de Jésus-Christ, c'est une figure qui n'exclut point la réalité, et un signe qui ne combat point la vérité : *Quasi vero*, dit le docte Africain, *non et similitudo et effigies substantiæ quoque accedunt.*

Cela supposé, qu'il y a une image qui exclut la vérité et une autre qui ne l'exclut pas, je dis que Jésus-Christ est l'image du péché, en ce premier sens; c'est une image qui est sans péché : *Non est inventa in me iniquitas*; nul péché, quel qu'il soit, ne s'est jamais rencontré en lui; mais les péchés des hommes qu'il a voulu racheter l'ont tellement défiguré qu'ils lui ont imprimé leur image. Ou, si vous voulez, disons après saint Hilaire, dans les livres de la Trinité, que le péché a deux images : l'une qui est sans péché, quoiqu'elle paraisse y être sujette, et l'autre qui est véritablement infectée du péché. La première de ces images, c'est Jésus-Christ, au dehors il a la ressemblance d'un criminel et d'une chaire pécheresse : *In similitudinem carnis peccati;* mais au dedans il a toute l'innocence, toute la vertu, toute la sainteté, toute la perfection d'un Dieu. Au dehors il paraît comme un lépreux que le ciel a frappé et humilié comme les autres : *Vidimus eum tanquam leprosum et humiliatum;* mais au dedans il est plus blanc que la neige et plus pur que les anges. La seconde de ces images, ce sont tous les pécheurs; non-seulement ils ont l'appa-

rence du crime, mais ils en sont véritablement et réellement coupables, et ce qui paraît au dehors n'est qu'une représentation de l'état intérieur de leurs âmes. Le Fils de Dieu est donc cette image qui n'a que les apparences du péché et non pas celle qui en renferme la vérité; mais il est fait en vue de cette image, c'est-à-dire, à la ressemblance des pécheurs : *Venit in similitudinem carnis peccati.* Quand Dieu a refait le pécheur dans la rédemption, il l'a refait en vue de Jésus-Christ; quand il a fait Jésus-Christ dans ce même mystère, il l'a fait en vue du pécheur et à la ressemblance du pécheur, ils se sont comme servis mutuellement de modèle et d'idée; Dieu a voulu que l'homme fût régénéré sur l'idée de la croix de son Fils, et il a voulu que son Fils fût incarné sur l'idée de la misère du pécheur; si le pécheur souffre la honte de son crime, Jésus-Christ est dans la même confusion; si le pécheur est tombé dans l'infirmité, le Fils de Dieu est devenu faible; si celui-là porte la peine de son péché, celui-ci la souffre, mais plus sanglante et plus cruelle; si le premier est mort, le second est mort aussi bien que lui de la plus honteuse de toutes les morts : *Venit in similitudinem carnis peccati.* Il est donc l'image et à l'image du péché, puisqu'il en a toutes les misères.

Ah! mon Sauveur, dans la gloire de votre première naissance vous êtes l'image de Dieu, mais dans la confusion de la seconde vous n'êtes que l'image du péché; dans le sein de votre Père vous avez tous les caractères de sa beauté et tous les linéaments de son visage, mais dans votre anéantissement vous n'en avez aucune trace ni aucun vestige, cette première image de gloire est toute défigurée par les horreurs de celle du péché. Souffrez donc, pour bien concevoir cet état, où le Fils de Dieu est si étrangement défiguré, que je vous montre avec saint Ambroise, au chapitre 4 de l'épître à Donatien, la beauté de sa première naissance. Dans le sein de son Père c'est une image qui n'est pas muette, parce qu'elle est le Verbe du Père : *Imago non est muta, quia Verbum est.* Le premier trait de cette image, c'est qu'elle parle; mais dans l'état de sa confusion elle perd la parole : *Sicut agnus coram tondente se obmutescet et non aperiet os suum.* Dans le sein de son Père cette image parlante n'est pas sujette aux souffrances, parce qu'elle est la sagesse éternelle; au contraire, elle est invulnérable et insensible : *Imago jam insensibilis, quia sapientia;* mais dans sa passion ne souffre-t-elle pas toutes sortes d'opprobres et de maux? et un prophète ne l'appelle-t-il pas pour ce sujet *virum dolorum*, un homme de douleur? Dans le sein de son Père cette image n'est pas oisive et impuissante, parce que c'est la puissance même : *Imago non inanis, quia virtus est :* elle ne ressemble pas à celles du monde, qui n'ont aucune vertu et qui sont sans action; mais dans son anéantissement cette image est faible et infirme : *Arundinem quassatam*, c'est un roseau brisé et sans force, c'est une image presque sans mouvement et qu'on peut en quelque sens comparer à celles que les peintres exposent tous les jours à nos yeux. Dans le sein de Dieu cette image est vivante, parce qu'elle donne la vie aux morts : *Imago non mortua, quia resurrectio est;* mais dans la condition des pécheurs elle meurt, et après avoir perdu la vie, on l'ensevelit dans le tombeau.

Voilà, mes frères, un étrange changement, tous les traits de cette image sont effacés par ceux de l'image du péché : *Delicta quis intelligit?* Dieu même semble s'étonner de cette profonde humiliation où son Fils est réduit par le péché. Eh! qui ne s'étonnera de voir un Verbe muet, qui ne parle pas pour défendre son innocence, un Dieu impassible, tout couvert de son sang et de ses blessures, un Dieu tout-puissant qui se laisse accabler, un Dieu immortel qui se laisse arracher la vie? Ses bourreaux ayant levé les yeux pour le regarder s'en sont bien étonnés; ce larron qui l'a accompagné dans sa mort en a bien été touché. S'étonne donc qui voudra de l'anéantissement des grands hommes dont l'éclat a été enseveli par les disgrâces dans lesquelles ils sont tombés; pour moi, je ne m'étonne aujourd'hui que de l'anéantissement de Jésus-Christ. Qu'on s'étonne même si l'on veut de voir un Dieu humilié jusqu'à la condition des hommes, on aura sujet d'en être surpris; mais c'est bien un autre sujet d'étonnement de le voir abaissé jusqu'à la condition des pécheurs. Après tout, en se faisant homme il n'a pas effacé tous ses avantages; l'Incarnation a supprimé la plus grande partie de ses attributs, mais au milieu de toutes ses perfections anéanties j'en découvre encore deux avec saint Paul, qui éclatent aux yeux des hommes et qui publient la gloire des autres : *Apparuit gratia et humanitas Salvatoris.* Sa sainteté et son humanité sont visibles, parce que ce sont les deux principes de notre salut; mais dans sa passion tout est anéanti, sa sainteté est effacée, son humanité toute défigurée, sa grâce ne brille plus, sa beauté ne paraît plus. Eh! quelle sainteté peut-on imaginer dans un misérable qu'on fait mourir comme un blasphémateur, en séducteur et au milieu de deux infâmes voleurs? Quels traits d'humanité peut-on remarquer dans un corps tout déchiré et qui n'est plus qu'un amas de sang et de chair? J'entends pourtant une voix qui dit que c'est un homme : *Ecce homo.* Ah! Pilate vous faites bien de le dire, sans cette précaution que vous prenez je ne le connaîtrais pas; à le voir dans cet état, il ressemble si fort au péché, que je le prendrais pour le péché même, ou tout au moins pour un homme tout couvert des péchés du monde. Il est dans le ciel une image pleine de Dieu, mais il est sur la terre une image pleine de péché. Vous vous étonnez de cette expression, mais vous en allez voir la preuve dans mon second point.

DEUXIÈME POINT.

Je dis que le second degré de l'anéantissement de Dieu réduit à la condition des

pécheurs, c'est la plénitude des péchés qui l'ont accablé : *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum;* en sorte que si dans le sein de son Père c'est une image pleine de Dieu, dans le sein de l'homme c'est une image couverte de toutes les iniquités du monde. En effet, je me persuade que c'est ici le sens de cette mystérieuse parole qu'un prophète dit à David après son péché. Ce prophète exposa d'abord à ce prince l'énormité de son crime et de son injustice; David, touché jusqu'au fond du cœur, poussa de grands soupirs vers le ciel, et s'écria dans un esprit de douleur : *Peccavi Domino :* J'ai péché contre le Seigneur. Mais que lui dit ce prophète, voyant de si sensibles marques de sa contrition? *Transtulit Deus peccatum tuum :* David, consolez-vous, Dieu a transporté votre péché; remarquez bien ces paroles : il ne lui dit pas que Dieu a effacé son péché, qu'il a détruit son crime et son injustice, non; mais : *Transtulit Deus peccatum tuum :* Dieu a transporté votre péché; et où l'a-t-il transporté, prophète? Il l'a transporté de la personne de David justifié par sa pénitence, dans la personne de son Fils, dont la pénitence future consacrait déjà par avance celle de David. Voulez-vous voir comment? c'est que l'expiation du péché exige une double pénitence, celle du coupable et celle de Dieu même; la satisfaction du pécheur est inutile sans la grâce du Rédempteur, et la satisfaction de Jésus-Christ n'est point appliquée sans la pénitence du pécheur; or, si cela est, il s'ensuit que le Fils de Dieu a été chargé de tous les crimes, puisqu'il en a fait pénitence lui-même pour les criminels et qu'il a voulu que toutes leurs impuretés fussent transportées sur lui.

Aussi je remarque que saint Paul, parlant de la victoire que le Fils de Dieu a remportée sur ses ennemis, dit qu'il les a vaincus en soi-même : *Palam triumphans illos in semetipso :* il a triomphé de tous les péchés, mais il a reçu tous les coups qui ont précédé son triomphe et qui leur ont donné la mort. Ah! Dieu, quel genre de victoire et quel espèce de triomphe! dans tous les autres combats ce sont les vaincus qui sont accablés sous la toute-puissante main du vainqueur, mais dans le combat de la croix, c'est le vainqueur qui est abattu, c'est Jésus-Christ qui, tout opprimé qu'il est, *triumphans illos in semetipso*, triomphe de tous les péchés des hommes; pourquoi? parce qu'il porte tous les péchés en sa personne. C'est dans cette vue que le même apôtre dit qu'il a attaché sur sa croix l'obligation de notre mort : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, sustulit eum de medio affigens illud cruci;* cette obligation mortelle, ce contrat funeste n'est autre que le péché qui nous engage au démon, le Fils de Dieu s'en est chargé, il l'a pris sur lui dans sa passion, montant sur la croix il l'a crucifié avec lui, et mourant il l'a fait mourir; il l'a même crucifié dans le fond de sa sépulture, mais ressuscitant, il ne l'a pas ressuscité; il a tout exprès laissé la pierre sur son tombeau pour le laisser à jamais enseveli dans sa victoire. Et il faut bien qu'il soit exposé à tous les coups, puisqu'il est chargé de tous les ennemis qui doivent périr par ces mêmes coups; il faut bien que son humanité sainte soit le champ de bataille d'une guerre si sanglante, puisqu'elle est le sujet de tous les péchés qu'il veut détruire.

Sainte Athanase fait sur ce sujet une très-belle réflexion. Il dit que Dieu ne pouvant plus souffrir notre malice, et connaissant d'ailleurs que nous ne pouvions lui satisfaire pour nos péchés, a eu une si grande compassion de notre faiblesse qu'il a voulu s'en revêtir : *Nostram imbecillitatem miseratus, eam ipsam induit;* et que pour nous délivrer de cette mort, à laquelle le péché du premier homme et les nôtres nous avaient malicieusement assujettis, il a voulu comme s'en couvrir de toutes parts et se faire des peines qui nous étaient dues un habit qu'il a porté : *Nostramque mortem perpessus ea ipsa circumamictus est.* C'est en ce triste état qu'il a paru sur la terre et qu'il a transporté sur sa personne tous les différents châtiments qui étaient dus à nos désordres. C'est ce qui l'a obligé, dit ce savant homme, à devenir en quelque manière péché pour nous, à paraître dans cet humiliant équipage et ces honteux vêtements devant les yeux de Dieu son Père, afin de nous tirer de tant de maux qui nous menaçaient et dont il a voulu se charger : *Christus enim factus est pro nobis piaculum, et ita humanitate nostra indutus et circumvestitus sese obtulit patri, ut ipse pœnam sustinens hominem a pœna liberum faceret* (*Athan. Serm. de Cruce et Passione*).

N'est-ce pas ce que nous avait dit saint Pierre avant lui? *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo.* Il a porté nos péchés sur son corps; ou, selon la version syriaque : *Bajulavit omnia peccata nostra eaque sustulit in corpore suo :* il a courbé ses saintes et innocentes épaules pour recevoir le fardeau de nos péchés et gémir sous leur poids.

Toutes ces expressions sont admirables, et elles nous apprennent que, si le Verbe dans le sein de son Père est une image pleine de Dieu, il est sur la terre une image couverte de péchés. Et si vous voulez que je vous explique encore davantage ma pensée, permettez-moi de vous dire que je le considère comme le centre même du péché, où tous les crimes, où toutes les iniquités du monde viennent fondre. Mais que dis-je? je me trompe, le centre est un lieu où les choses n'ont point de poids, et Jésus-Christ est si chargé du poids de nos crimes, qu'il est contraint d'y succomber et de faire naufrage dans le déluge de ses douleurs. *Salvum me fac Deus :* Ah! mon Père, sauvez-moi, à mon secours! Hé! pourquoi, mon Sauveur, appeler votre Père à votre secours? *Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam*, parce que les eaux me menacent de naufrage et que je me perds dans ce déluge; grande différence, mes frères, entre l'arche du déluge qui inonda la terre du temps de Noé et l'arche du déluge de la passion de Jésus-Christ;

la première était portée sur les eaux, mais la seconde est ensevelie et abîmée dans ces eaux. Pourquoi ? c'est que cette première arche ne portait que des innocents, et qu'elle avait rejeté tous les coupables; or l'innocence n'a point de poids, et comme elle est fille du ciel, elle s'élève toujours du côté de son origine ; mais l'arche de la grâce porte tous les crimes du monde, les enfants de l'abîme veulent rentrer dans leurs abîmes, les avortons de l'enfer veulent retourner à leur centre, et parce qu'ils sont attachés au Fils de Dieu qui les porte, il faut qu'il s'abîme, qu'il soit enseveli et anéanti avec eux.

D'ailleurs, c'est que le poids du péché est immense et infiniment pesant; en effet il faut bien que le crime soit étrangement pesant, puisque les cieux, qui sont solides comme l'airain, dans le sentiment de Job, n'ont pu supporter une rébellion sans se fendre sous les anges rebelles. Il faut bien que le péché ait un grand poids, puisque la terre, que la main de Dieu a affermie sur ses fondements, n'a pu soutenir le schisme de trois factieux sans se crever sous leurs pieds pour leur faire passage dans ses abîmes. Ecoutez ce que dit un prophète : *Concutientur fundamenta terrœ :* La terre sera ébranlée, elle sera sapée jusqu'à ses fondements ; ce n'est pas assez : *Confractione confringetur terra*, elle sera brisée et mise en pièces ; est-ce tout ? non, mes frères : *Contritione conteretur terra*, cette terre sapée, cette terre brisée sera encore réduite en poudre et en cendre; mais quelle sera la cause d'un désordre si épouvantable? *Et gravabit eam iniquitas sua*, ce sera son iniquité, ce sera son péché qui l'abîmera sous son propre poids. Oh! que toutes ces désolations sont de faibles idées de l'anéantissement que je vous prêche ! le Fils de Dieu n'a pas seulement une rébellion ou un schisme à soutenir, comme le ciel et la terre, il est opprimé de l'effroyable pesanteur des crimes de tout le monde; et c'est là ce qui fait qu'au lieu que dans le sein de son Père il est plein de sa gloire, sur la terre il est une image qui porte toute la confusion du péché. C'est ce qui me reste à vous faire voir en peu de mots, pour m'arrêter à une morale dont vous pourrez tirer plus de profit.

TROISIÈME POINT.

Que l'homme pécheur souffre de la honte et de la confusion de son péché, c'est ce que l'ordre naturel des choses demande : *Omne malum vel timore vel pudore natura perfudit*, dit Tertullien ; mais que l'Homme-Dieu, tout saint et tout impeccable qu'il est, soit couvert d'infamie, comme s'il était le plus grand de tous les scélérats, c'est ce qu'on ne saurait assez concevoir, et cependant c'est ce que l'image du péché a produit en sa personne : *Et cum sceleratis reputatus est* (*Isai.*, LIII).

Non, non, chrétiens, le péché n'accorde pas même à Jésus-Christ une disgrâce illustre, il veut le perdre, et, qui plus est, il veut le perdre chargé de honte et d'ignominie, il veut l'anéantir, et, ce qui est encore plus inconcevable, il veut l'anéantir sous cette affreuse idée de toutes les iniquités du monde dont il le charge : *Delicta quis intelligit?*

Figurez-vous donc ici tout ce que la malice des hommes a jamais fait et fera jusqu'à la consommation des siècles, toutes ses vanités, toutes ses impudicités, toutes ses violences et cruautés, toutes ses vengeances, ses scandales, ses impiétés, ses sacriléges, etc. Le Fils de Dieu est honteusement couvert de toutes ces impiétés : oui, superbe, il porte ton orgueil, et à mesure que ta malice multiplie ton péché, tu multiplies la honte qui l'accable; oui, impudique, le Fils de Dieu est chargé de tes feux infâmes, et plus tu les allumes, plus tu le charges d'ignominie; oui, profane, le Dieu mourant est opprimé sous la pesanteur de tes sacriléges, et le redoublement de ton crime fait celui de sa confusion. Et que reste-t-il donc maintenant, sinon de dire avec le prophète : *Vidimus eum et non erat aspectus:* nous l'avons vu, ce Dieu, et nous ne l'avons pas reconnu, tant il est défiguré : *Despectum et novissimum virorum*; nous l'avons vu comme le dernier, le plus méprisé et le plus vil de tous les hommes ; *Quasi absconditus vultus ejus et despectus ;* ce visage si beau, si brillant de gloire et de majesté nous a été caché, et on ne nous a montré qu'un visage livide, flétri, couvert de honte et de crachats. Oh! quel étrange et quel pitoyable changement !

Prédicateur, peux-tu bien y penser sans pousser de profonds soupirs? Et toi, auditeur, peux-tu bien entendre ces désordres du péché sans gémir en toi-même, sans renoncer à tes passions et à tes crimes? Quoi! je crierai qu'il ne faut qu'une vanité légère pour couvrir un Dieu d'infamie, et je serai assez méchant pour le déshonorer? Quoi! je serai assuré qu'il ne faut qu'un peu trop d'attachement à la terre pour l'accabler sous le poids de tant de misères, et je serai assez impie pour l'opprimer? Quoi! je serai convaincu qu'il ne faut qu'une volupté passagère pour le briser de coups et le déchirer de blessures, et je serai assez cruel pour l'anéantir par tant de supplices? Ah! plutôt la perte de tous les honneurs du monde que de faire cette injustice. Ah ! plutôt la ruine de ma maison et de ma fortune que de commettre cette impiété. Ah! plutôt une mort infâme et suivie de longues douleurs que de me rendre coupable d'une si grande cruauté; oui, j'aime mieux souffrir l'infamie que de la mériter et de rendre mon Dieu infâme ; oui, j'aime mieux être misérable que d'accabler mon Dieu sous le poids de tant de misères; oui, j'aime mieux la mort et l'anéantissement de moi-même que d'anéantir mon Dieu sous la pesanteur de mes crimes ; la pensée du péché n'est pas compatible avec sa malice, connaître la désolation de ce monstre et le commettre, cela est impossible.

Mais d'où vient donc qu'il se multiplie de telle sorte? d'où vient donc que les pécheurs entassent sur le dos du Fils de Dieu, comme parle un prophète : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*, qu'ils entassent crime sur crime, impiété sur impiété? Le voulez-

vous savoir? Ah! mes frères, c'est que ces aveugles ne savent pas ce qu'ils font : *Nesciunt quid faciunt*; ils ne connaissent pas les funestes effets de leur péché. *Desolatione desolata est terra;* le Fils de Dieu est opprimé, cette terre est désolée, je ne dis pas d'une simple désolation, mais du poids de toutes les désolations : *Desolatione desolata est.* Pourquoi? *Quia nullus est qui recogitet corde;* c'est que personne ne pense et repense du cœur à l'horreur de son injustice; personne ne fait réflexion sur l'énormité de ses crimes : *Nullus est qui recogitet corde;* On n'y pense point du cœur; maintenant que je vous parle et que je vous fais la triste peinture du péché dans l'anéantissement d'un Dieu humilié jusqu'à la condition des pécheurs, vous pensez peut-être à ce que je dis, mais vous n'y pensez pas du cœur; ma voix va jusqu'à votre esprit, mais elle ne descend pas jusqu'à la volonté; cet esprit est éclairé, mais ce cœur n'est pas touché; vous concevez bien la malice de votre crime, mais pour cela perdez-vous la volonté de le commettre? Vous êtes bien convaincu des outrages qu'il fait à Dieu, mais pour cela détestez-vous l'énormité de cette offense? Vous croyez, dites-vous, qu'il a abaissé ce Dieu dans un abîme de douleur et de confusion, et qu'il renouvelle encore sa passion et ses peines, mais, dites-moi, cette pensée vous fait-elle renoncer à vos passions? Formez-vous le dessein de pardonner cette injure, de recevoir cet infidèle ami, de supprimer cette vengeance méditée? Êtes-vous dans la résolution de restituer ce bien mal acquis, de faire justice à ce pauvre affligé, de rétablir les affaires de tant de personnes injustement opprimées? Parlez donc, encore une fois, maintenant que je vous parle, faites-vous un ferme propos en vous-même? Je veux renoncer à cette créature qui me perd et que je perds, je veux éteindre ce feu que je fomente depuis si longtemps, je veux rompre ce malheureux commerce. Parlez donc, êtes-vous dans ce dessein et dans cette disposition?

Vous ne dites mot. Ah! votre silence est une secrète conviction contre vous, c'est une marque infaillible que la lumière de l'Evangile ne passe pas plus avant que l'esprit; vous êtes convaincu, vous n'êtes pas persuadé; vous connaissez la verité sans l'aimer; vous êtes éclairé, mais vous n'êtes pas touché. Eh! juste Dieu! de quoi serez-vous donc touché, si vous ne l'êtes pas d'un si sanglant spectacle? De quoi serez-vous persuadé, si vous ne l'êtes pas de ces vérités? Si je vous faisais ici la description du naufrage de quelque flotte abîmée dans un déluge d'eau et de feu, si je vous parlais de l'embrasement de quelque ville dévorée par les flammes, si j'exposais à vos yeux l'image funeste de la défaite d'une armée taillée en pièces, si je vous faisais voir les larmes et entendre les soupirs d'un peuple opprimé sous la violence d'un tyran, j'arracherais sans doute des larmes de vos yeux et des soupirs de vos cœurs, je mouillerais ces yeux arides, je toucherais ces cœurs insensibles; et quand je vous parle du naufrage d'un Dieu enseveli sous le poids des péchés du monde, quand je vous entretiens de l'anéantissement d'un Dieu réduit au néant par le feu des crimes du monde, quand je vous fais voir l'image sanglante d'un Dieu immolé par la cruauté des iniquités du monde, quand je vous fais, en un mot, la triste peinture de sa confusion, de ses abaissements et de son oppression, vos yeux sont tout secs, vos cœurs insensibles; vous n'êtes touchés ni de votre péché, ni des suites de votre péché; vous voyez cette désolation sans gémir, vous la considérez sans frémir. Hé! n'est-ce pas le dernier excès de l'impiété et le comble de la cruauté? Revenez donc, mes frères, de cet aveuglement funeste; et au lieu que vous ne connaissiez pas autrefois l'énormité de vos péchés pour les détester, regardez-les aujourd'hui par cet endroit, afin de les avoir en horreur, d'en faire pénitence et d'en obtenir la rémission en ce monde, pour mourir dans la grâce de Dieu et être l'héritier de sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

POUR LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

Le péché a anéanti Dieu jusqu'à la condition des morts.

Delicta quis intelligit?

Qui est-ce qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

Les anciens Pères de l'Eglise, disputant contre les païens, leur ont toujours fait connaître la vanité de leur religion par trois puissantes considérations : la première, en ce qu'ils servaient des dieux qui avaient été des hommes comme eux; la seconde, en ce qu'ils rendaient par leurs apothéoses des honneurs divins à des hommes qui avaient été de grands criminels; et la troisième, en ce qu'ils adoraient des dieux et des hommes morts, et dont on voyait encore les tombeaux et les honteuses marques de leur faiblesse.

Ne semble-t-il pas, mes frères, que la malice du péché nous ait exposés aux mêmes reproches, et qu'elle ait tourné contre nous les mêmes armes qui ont combattu nos ennemis? Si leurs dieux ont été des hommes, le nôtre ne s'est-il pas humilié jusqu a la condition des hommes? Si leurs dieux ont été d'illustres coupables, le Fils de Dieu n'a-t-il pas pris la ressemblance des pécheurs? Si leurs dieux ont été des esclaves, qu'ils ont élevés à une fausse gloire, le Fils de Dieu n'a-t-il pas perdu sa gloire en se rendant l'esclave des esclaves; et si leurs dieux sont morts, Jésus-Christ n'est-il pas descendu jusqu'au tombeau? *Usque ad mortem* (*Philip.*, II, 7.)

Nous avons déjà vu ces trois choses dans les trois discours que j'ai eu l'honneur de vous faire; il s'agit de vous convaincre aujourd'hui de la quatrième, qui n'est pas moins importante que les autres. Ainsi, l'on peut dire que le péché s'est successivement signalé par deux grands prodiges. Le premier, en tirant de faux dieux du néant, de l'humanité, du péché, de la servitude et de la mort; le second, en obligeant le vrai Dieu

de s'anéantir jusqu'à la condition des hommes, des pécheurs, des esclaves et des morts. Je sais que Jésus-Christ ne s'est abaissé de la sorte que pour racheter les hommes et les faire en quelque manière des dieux; mais, hélas! que ce dessein lui a coûté et que nos péchés l'ont fait souffrir! Vous le savez mieux qu'aucun autre, Vierge sainte, vous qui le vîtes attaché à la croix pour notre salut, et qui l'aviez auparavant reçu dans votre sein, quand un ange vous dit : *Ave*.

Les Juifs ont fait mourir le Fils de Dieu en deux manières différentes. La première, en ce qu'ils ont demandé sa mort et forcé un juge d'iniquité à le condamner; la seconde, en ce qu'ils l'ont exécutée et trempé leurs mains parricides dans le sang de leur pontife et de leur Dieu; mais le péché, plus cruel que la Synagogue, a été pour le Fils de Dieu une triple source de mort : comme les Juifs, il l'a demandée; comme eux, il l'a exécutée; mais ce que les Juifs n'ont pu faire, le péché le fait, il renouvelle cette mort après l'avoir demandée et cruellement exécutée.

Pour être encore mieux convaincu de cette vérité, il faut distinguer trois rapports du péché avec la mort de Jésus-Christ; il en est le motif, il en est le principe et il en est le perpétuel ennemi : comme motif, il l'a demandée à la justice de Dieu, qui a puni son Fils pour les coupables; comme principe, il l'a exécutée immédiatement en faisant couler dans son âme cette douleur mortelle qui l'a mis en état de mort dans le jardin des Olives, et qui l'a fait ensuite expirer sur la croix; mais en qualité d'ennemi, il l'a renouvelée dans tous les cœurs où le mérite de son sang l'avait fait naître par la grâce. Ainsi, pour réduire toutes ces vérités en trois paroles qui feront tout le partage de ce discours, on peut dire que Jésus-Christ est mort pour le péché, que Jésus-Christ est mort par le péché, et que Jésus-Christ meurt encore tous les jours par une perpétuelle cruauté du péché. C'est toute l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

Je dis donc, mes frères, pour commencer, que le péché est l'auteur de la mort de Jésus-Christ, parce qu'il est le motif qui a obligé la justice de Dieu à le faire mourir pour les coupables. Je n'avance cette proposition qu'après un savant Père de l'Eglise et un grand pape (*D. Leo, ser.* 1, 2, 3 *et* 4, *de Passione*), qui m'apprend qu'aussitôt que l'homme eut péché, son crime fit naître dans le sein de Dieu une contestation entre la vérité et la miséricorde, entre la justice et la paix. La vérité demandait que la sentence de mort prononcée contre le coupable fût exécutée; la miséricorde s'opposait à l'exécution de cet arrêt et voulait qu'on fît grâce à l'homme; la justice prétendait de le punir et de se venger de sa rébellion; la paix de lui pardonner et de le réconcilier avec Dieu.

Mais ce qui paraît de plus étrange et qui semble redoubler la difficulté, c'est que les quatre perfections, quoique opposées, devaient nécessairement être satisfaites; il fallait que la vérité fût accomplie, puisqu'elle ne peut manquer dans ses paroles; il fallait que la justice fût vengée, puisqu'il faut toujours que l'honneur de Dieu soit réparé; mais sa miséricorde et la paix ne pouvaient abandonner l'homme aux rigueurs de la vérité et de la justice, parce qu'elles avaient protesté qu'elles ne voulaient point la mort du pécheur, mais sa conversion : *Nolo mortem peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat.* Non, dit Dieu dans les sentiments de sa miséricorde (je me sers de ces sortes d'expressions qui, à la vérité, sont figurées et métaphoriques, mais qui sont cependant celles des saints Pères), non, dit Dieu, quoique la vérité et la justice puissent prétendre et dire, je ne veux point la mort du pécheur, au contraire, je veux qu'il se convertisse et qu'il vive.

Voilà, mes frères, quatre grandes perfections divisées par le péché de l'homme et partagées dans sa querelle : les unes demandent sa perte, les autres veulent son salut; celles-là le condamnent à la mort, celles-ci lui accordent la gloire et la vie; le moyen donc de les accorder et de satisfaire des prétentions si contraires? Si Dieu fait mourir l'homme coupable, la vérité le veut, mais la miséricorde s'y oppose; s'il fait mourir un innocent, la paix en est d'accord, mais la justice n'y consent pas; si Dieu veut punir le pécheur, il faut donc anéantir toute la nature; s'il veut substituer un homme de bien à la place d'un criminel, il n'y en a plus sur la terre : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (*Ps.* XIII, 3). Tous les hommes, dit le prophète, se sont égarés des voies de la justice, la vertu n'a plus de crédit, il n'y a plus de saint dans le monde.

Je me trompe, chrétiens, il y en a encore un, mais il est l'unique : *Non est usque ad unum* (*Ibid.*). Il y a encore un Homme-Dieu qui a conservé son innocence, et voilà la victime que Dieu demande pour éteindre dans son sang le péché et la guerre qu'il a allumée, puisqu'il est seul innocent parmi tant de criminels; le sort tombe sur lui, il faut qu'il meure pour réconcilier dans sa mort les quatre différentes prétentions. Vérité de Dieu, vous serez satisfaite, l'homme mourra, mais ce ne sera pas le premier et l'ancien, ce sera le second et le nouveau. Miséricorde, vous serez contente, l'homme coupable ne mourra point, ou, s'il meurt, la peine de sa mort sera changée en sacrifice. Justice de Dieu, ne vous plaignez plus, vous serez pleinement vengée, et pour la mort d'un homme que vous poursuivez, vous aurez la mort d'un Homme-Dieu. Divine paix, consolez-vous, le pécheur ne sera point puni, il ne périra pas, et vous le réconcilierez dans la mort de Jésus-Christ : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt* (*Ps.* LXXXIV, 11). La miséricorde et la vérité, la justice et la paix ont accordé tous leurs différends dans

la mort du Fils de Dieu. Et pour vous le faire encore mieux concevoir, vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'une guerre ne peut être terminée que par deux voies, ou par la voie d'une glorieuse victoire, ou par la voie d'un sage accommodement ; par victoire, quand un parti vaincu se soumet aux lois du vainqueur; par accommodement et composition, quand les deux partis se relâchent volontairement de part et d'autre pour épargner le sang de leurs soldats et les larmes de leurs peuples.

Or, la division que le péché avait fait naître dans le cœur de Dieu entre la vérité et la miséricorde, entre la justice et la paix, ne pouvait être terminée par voie de victoire, ces quatre grandes perfections étant également divines et toute-puissantes étaient aussi également invincibles.

Il ne restait donc plus que la voie d'accommodement et de composition, où la vérité donnât quelque chose à la miséricorde, et où la miséricorde se relâchât de quelque chose en faveur de la vérité, où la justice cédât quelques-uns de ses droits à la paix, et où la paix modéra ses prétentions à l'égard de la justice; c'est-à-dire qu'il fallait faire un tempérament de vie et de mort, de sévérité et de douceur, de châtiments et de grâces; il fallait faire mourir l'homme sans le faire toujours mourir, le punir sans le punir éternellement.

Cela étant, je vous demande, ce judicieux tempérament, cette composition, cet accord se pouvaient-ils faire sans la mort du Fils de Dieu? La mort de l'homme, séparée de celle du Sauveur, n'eut été qu'une mort éternelle, où la vérité et la justice eussent triomphé entièrement de la miséricorde et de la paix, sans rien relâcher de leurs droits; il fallait donc la mort de Jésus-Christ pour consacrer celle de l'homme et pour faire ce tempérament. L'homme meurt aussi bien que Dieu, mais il ne meurt pas toujours, il doit un jour ressusciter; l'homme est puni de mort après son péché, mais cette mort n'est pour lui qu'un coup de tempête qui le jette dans le port de salut, et qui le réunit éternellement à Dieu : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi.* Si la miséricorde fait un pas pour s'avancer vers la vérité, la vérité en fait un autre pour s'approcher de la miséricorde ; si la paix est de concert avec la justice, en l'exécutant que l'homme meure, la justice se joint avec la paix et consent que l'homme soit réuni à Dieu après la mort : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Hé! pourquoi, chrétiens, ne dirons-nous pas que la mort du Sauveur était nécessaire pour accorder sa miséricorde avec sa justice, puisqu'elle était même nécessaire pour accorder la justice avec elle-même? Si le Fils de Dieu ne fût pas mort, cette justice, qui voulait être satisfaite en rigueur, eût-elle jamais pu trouver cette satisfaction parmi les hommes? et la créature eût-elle été capable d'honorer autant Dieu par ses peines qu'elle l'avait déshonoré par ces crimes? Si Jésus-Christ ne fût pas mort, cette justice eût-elle été pleinement vengée? Ne vous y trompez pas, mes frères, la vengeance de Dieu veut d'ordinaire plus de punis que de coupables, plus de peine que de péché ; Dieu ne sauve dans le déluge que huit personnes, tout le reste est enseveli dans les eaux. Dans l'embrasement de Sodome et des autres villes anathèmes, Dieu ne conserve que la famille de Loth, toutes les autres passent par les flammes. Quand la terre se fend sous les pieds des factieux qui s'étaient révoltés contre le pontife, tout ce qui est dans leurs pavillons est englouti avec eux dans les abîmes.

Hé! mes frères, combien se trouva-t-il d'innocents dans le déluge, dans Sodome et dans les tentes de ces rebelles? Combien d'enfants périssent avec les coupables sans avoir participé à leur crime? Il faut que vous demeuriez d'accord que la vengeance de Dieu confond l'innocence avec le péché, et qu'elle veut souvent plus de punis que de coupables. Que dis-je? mes frères, elle prend souvent les innocents et laisse ceux qui ne le sont pas. Qu'avaient fait soixante et dix mille hommes qu'un ange exterminateur mit dans un jour sur le carreau pour punir la vanité de David? Qu'avait fait cet enfant qui mourut pour la punition du péché de son père? Qu'avait fait une armée entière que l'avarice d'un soldat fit tailler en pièces devant la ville d'Hui? Ne vous étonnez pas, Dieu se vengeait sur les innocents de la vanité, des adultères, des homicides et de la passion des coupables.

Tout cela montre, mes frères, que la justice de Dieu ne pouvait être pleinement vengée que dans la mort de Jésus-Christ; car si elle veut plus de punis que de coupables, l'innocence est ici mêlée avec le péché, et Dieu meurt avec les pécheurs; s'il faut plus de peine que de péché, celle que le Sauveur souffre à sa mort est plus grande que tous les crimes : *Utinam appenderentur peccata mea in statera et pœna quam patior, illa gravior appareret* (*Job.*, VI, 2). Ah ! plût à Dieu, dit Jésus-Christ mourant, en la personne de Job souffrant et persécuté, plût à Dieu, qu'on voulût mettre dans une balance les péchés dont je suis chargé avec les peines que je souffre, je suis assuré que la peine emporterait le crime, et que le poids des péchés du monde, tout grand qu'il est, se trouverait plus léger que celui de mes douleurs et de mes maux : *Illa gravior appareret* (*Id.*).

Enfin, pour venger la justice de Dieu et pour satisfaire à sa rigueur, il fallait lui rendre un fruit que l'injustice du péché lui avait pris. Or, n'est-ce pas dans la mort de son Fils que le fruit est reporté à l'arbre et qu'on l'attache sur une croix? A parler à la rigueur, il n'y avait que la croix qui pût être le théâtre de cette justice, mais quelle justice, chrétiens, qui venge sur un innocent les péchés de tant de coupables? quelle vengeance qui fait porter à Dieu la peine des crimes de sa créature? Saint Paul ne craint pas de dire qu'il y a de l'excès dans cette justice, et si vous voulez vous en rapporter

au sentiment d'un Père de l'Eglise, il vous dira qu'à considérer les choses selon les vues humaines, elle a toutes les apparences de l'injustice même : *Ita ut speciem injustitiæ habere videatur.* Ah ! que la charité est forte, puisqu'elle oblige un Dieu de passer les bornes de sa vengeance pour détruire le péché des hommes ; mais que ce péché est puissant, et que ce monstre est terrible, puisqu'il force la miséricorde de Dieu de faire, si nous l'osons dire ainsi, une injustice apparente pour notre salut ! *Delicta quis intelligit* (*Ps.* XVIII) ?

Que tirerons-nous à présent de ces grandes vérités, si ce n'est que, puisque Dieu s'est fait en quelque manière violence à lui-même pour détruire le péché, nous ne devons rien épargner pour nous en affranchir ; car, quelle douleur serait-ce à Jésus-Christ, si, après avoir été la victime du péché et nous en avoir délivrés avec de si rigoureuses et de si humiliantes conditions, nous voulions lui redresser un nouveau trône dans nos cœurs ? Quelle peine ne souffrirait-il pas, tout immortel qu'il est dans sa gloire, si, au préjudice des intérêts de sa justice nous prétendions lasser sa miséricorde et ôter les droits à sa vérité pour nous procurer une fausse et apparente paix ?

Oserais-je le dire, chrétiens, si cela était, il vaudrait mieux et pour vous et pour lui qu'il ne fût jamais mort : oui, si vous ne voulez pas recueillir les bienheureux fruits de sa mort, il serait à souhaiter du moins pour vous qu'il ne vous eût pas rachetés ; car si l'on dit de Judas qu'il eût mieux valu qu'il ne fût pas né que d'avoir trahi et vendu son maître, pourquoi ne me serait-il pas permis de dire qu'il vous serait plus avantageux qu'il n'eût rien souffert pour vous, si vous avez assez de dureté et d'insensibilité pour votre salut, que de ne pas profiter, par un entier renoncement, des grâces qu'il a procurées à tout le monde ?

Mais pourquoi voudriez-vous vous soustraire de son domaine et vous dérober à lui par une vexation si injuste et une si détestable violence ? Quand vous avez fait une acquisition, vous en voulez bien jouir ; eh ! pourquoi ne consentez-vous pas que Dieu jouisse de celle qu'il a faite par sa croix ? Quand vous avez donné de l'or et de l'argent pour des maisons, des terres ou des charges, vous ne prétendez pas qu'on vous trouble dans la possession de ces biens ; eh ! pourquoi voulez-vous troubler le Fils de Dieu dans la possession d'un cœur qui lui appartient par tant de titres ? Quand vous avez fait un contrat, quand vous l'avez exécuté, si on ne l'exécute pas d'autre part, vous criez à l'injustice, vous recourez à la protection des lois ; et quand le Fils de Dieu vous presse d'exécuter celui qu'il a passé sur la croix, quand il vous demande ce cœur qui lui a coûté tant de sang, votre passion ne l'écoute pas, vous fermez l'oreille à sa voix : *Non perdet homo quæ habet auro suo, perdet Deus quæ habet sanguine suo !*

D'où vient cela, messieurs ? est-ce que vous avez plus de droit sur des biens qui sont le prix de votre or et de votre argent, que le Fils de Dieu sur un cœur qui est le prix de tout son sang ? Est-ce que vous avez plus de droit sur des biens qui ne vous coûtent qu'un peu de terre éclatante, que le Fils de Dieu sur une âme qui lui a coûté la vie ? Je le dis encore une fois, rien moins que sa vie ne pouvait assurer notre salut, rien moins que sa mort ne pouvait détruire le péché, mais rien moins que le péché ne pouvait lui donner la mort ; c'est le péché qui l'a demandée en qualité de motif, vous l'avez vu dans mon premier point ; mais c'est encore le péché qui a exécuté cette mort en qualité de principe ; en faisant couler dans son âme une douleur mortelle qui l'a arrachée de son corps : c'est ce que vous verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

Pour bien entendre cette seconde réflexion que je fais sur l'énormité du péché, il faut, s'il vous plaît, que nous supposions deux principes qui sont importants en cette vérité : le premier, c'est que la privation d'une chose à laquelle nous aspirons nous afflige bien plus sensiblement que la perte de toutes les autres que nous pouvons mettre en usage pour arriver à cette fin ; ce pauvre malade souffre bien davantage de la violence de son mal que de la perte ou de l'incommodité des remèdes qu'il emploie inutilement pour sa guérison ; ce pauvre aveugle est bien plus touché de son aveuglement que de la dissipation de tant de bien qu'il a consommé pour rendre ses yeux capables de la lumière ; pauvre captif, ton esclavage et tes chaînes dont tu te sens chargé, te font verser plus de larmes que la douleur des coups que tu as reçus dans la défense de ta liberté ! que veux-je dire, messieurs ? Ce que je veux dire, c'est que le péché, qui cause la perte de notre innocence, afflige plus cruellement le Fils de Dieu que toutes les douleurs, les ignominies, les abandonnements, les trahisons et les autres circonstances de sa mort, puisqu'il ne s'est assujetti à toutes ces différentes disgrâces et qu'il n'est mort que pour le détruire.

Sur ce principe, il faut dire, messieurs, que ce n'est point tant la cruauté de la Synagogue qui a fait mourir Jésus-Christ, que la fureur de tous les pécheurs ; il n'est pas tant mort de la douleur de ses plaies et de ses blessures que de l'énormité des différents péchés du monde, qui ont fait une cruelle impression dans son âme, qui, de cette partie supérieure est descendue sur son corps pour lui ôter la vie ; et c'est ici le second principe où je vous supplie d'observer une grande différence qu'il y a à faire entendre ces deux choses. La douleur du corps ne remonte pas toujours jusqu'à l'esprit ; mais celle de l'esprit ne manque jamais de se répandre sur le corps : comme l'esprit est élevé au-dessus du corps, il ne participe à ses peines qu'autant qu'il veut y prendre part. Témoins ces généreux martyrs qui accablés sous la violence de leurs tourments, ne laissaient pas d'avoir une joie intérieure et une sérénité

... ce qui les rendait heureux et triomphants au milieu de leurs supplices : *Etiam inter tormenta non solum impavidi sed etiam felices et læti.*

Quelque sanglantes et longues que fussent les persécutions qu'ils enduraient, il y avait cependant, dit un grand évêque et un grand martyr, quatre choses qui faisaient triompher leur âme malgré les douleurs de leurs corps : *Mens erecta*, un esprit toujours élevé à Dieu ; *Virtus immobilis*, une force et une constance invincibles ; *Læta patientia*, une patience toujours contente et pleine de joie ; *Anima de Deo suo semper secura*, et une âme assurée de la possession de son Dieu. La douleur du corps ne remonte donc pas toujours jusqu'à l'esprit, mais la douleur de l'esprit se communique et se répand toujours sur le corps ; car si l'âme est la vie du corps, cette âme étant malade et languissante, peut-elle lui donner une autre vie qu'une vie malade et des mouvements languissants? Et si saint Augustin dit que l'âme a tant d'influences sur le corps et est si puissante, qu'elle peut le rendre heureux et lui faire part de sa félicité : *Ut ab anima redundet in corpus* ; pourquoi ne dirons-nous pas la même chose de sa douleur, et pourquoi ne lui communiquera-t-elle pas ses maux aussi bien que ses avantages ?

Cela supposé, je considère le Fils de Dieu entre les mains de deux tyrans qui le persécutent à sa mort, la Synagogue et le péché, l'un visible, l'autre invisible ; celle-là afflige son corps, celui-ci tourmente son esprit, mais avec cette différence que la Synagogue ne persécute que son corps, et le péché persécute son corps en faisant souffrir son esprit. La douleur du corps ne remonte pas à l'esprit, au contraire, il endure ses peines avec joie, parce qu'il meurt pour notre salut : d'où vient que le Saint-Esprit appelle le jour de sa mort celui de sa joie et de son mariage avec l'Église : *In die desponsationis illius et in die lætitiæ cordis ejus* (*Cant.* III, 11) : mais la douleur de son Esprit se répand jusque sur son corps pour le faire plus cruellement mourir.

Car dites-moi, je vous prie, d'où vient cette effusion de sang qui coule de toutes les parties de son corps dans le jardin? Est-ce un effet de la cruauté des tyrans? Il n'est pas encore entre leurs mains : est-ce le fer ou la flagellation qui le verse ; son corps n'a point encore été frappé ni battu de verges ; c'est le péché des hommes qui, quoiqu'il lui soit étranger, déchire cependant son cœur d'une si grande douleur, qu'elle passe de l'esprit au corps, ouvrant autant de plaies qu'il y a de parties sensibles pour en faire couler la vie avec le sang. Oh ! que le péché est bien plus funeste à Dieu dans la rédemption que dans la création du monde; dans la naissance du monde il lui cause une vive douleur : *Tactus cordis dolore intrinsecus* (*Gen.*, III, 6). Dans la rédemption la même tristesse l'afflige ; mais cette douleur et cette tristesse qui ne fut fatale qu'aux hommes et qui épargnait la vie de Dieu pour faire périr les coupables, cette tristesse n'est ici funeste qu'à Dieu, elle n'est point fatale aux hommes ; elle ôte la vie à un Homme-Dieu pour sauver un monde de criminels et de pécheurs.

Mon âme est triste jusqu'à la mort, dit ce Dieu souffrant, la douleur que le péché me fait souffrir va jusqu'à la mort, et elle m'ôterait la vie, si elle n'était retenue par la puissance de mon Père, qui veut faire durer mon supplice et prolonger les peines auxquelles je me suis assujetti. Hélas! quelle alliance que celle d'une douleur mortelle dans un sujet qui ne peut mourir! Mourir dans la vie, vivre dans la mort, c'est le supplice des damnés ; ces malheureux vivent et meurent tout ensemble ; ils meurent parce que la douleur est mortelle, mais ils vivent dans cette mort, parce que la douleur toute grande qu'elle est ne les saurait faire mourir.

Voilà en quelque manière, en ôtant ce qu'il y a d'odieux dans cette comparaison, voilà où va la cruauté du péché à l'égard du Fils de Dieu; il lui donne la mort et il l'empêche de mourir, il lui donne la mort par la douleur mortelle qu'il imprime dans son esprit et par réflexion sur son corps : *Usque ad mortem* (*Ephes.*, II, 7). Mais parce que la mort doit être la fin de ses peines, il la fait durer pour le faire plus cruellement souffrir ; il arme le bras de son Père et contre lui et contre la mort; il l'arme contre la mort pour l'empêcher de mourir, contre lui-même pour le faire plus longtemps mourir ; il réunit en sa personne ces deux termes que la nature ne peut accorder : *Valde et diu*, l'extrémité de la douleur et sa durée : *valde*, la douleur est mortelle ; *diu*, elle est longue, elle dure je ne dis pas depuis le jardin jusqu'au Calvaire, c'est trop peu, mais depuis la crèche jusqu'à la croix, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, puisque le premier moment de sa vie, dans la pensée de saint Paul, a été celui de son sacrifice : *Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi* (*Heb.*, X, 5).

Encore s'il avait la consolation de voir le péché détruit, s'il avait la joie d'ensevelir pour jamais nos iniquités et nos crimes, il serait consolé de toutes ses peines, et ces paroles du prophète seraient accomplies à la lettre : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum;* encore, s'il jouissait de cette âme et s'il était paisible possesseur de ce cœur qui a été le prix de sa mort, bien loin d'avoir regret à son sang et à ses larmes, il se tiendrait abondamment satisfait des persécutions qu'on lui a suscitées et des ignominies dont on l'a couvert. Mais, hélas! il a le cruel déplaisir de perdre le fruit de son précieux sang et de voir encore après sa mort renaître ces différents péchés qui l'ont autrefois fait mourir. Vous concevez déjà ce que je veux dire, à savoir, que non-seulement Jésus-Christ est mort pour le péché, que non-seulement il est mort par le péché, mais qu'il meurt encore tous les jours par une perpétuelle cruauté du péché : c'est le sujet de mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

L'apôtre saint Paul l'a bien dit, et ce qui

se passe tous les jours, au scandale de notre religion, ne le vérifie que trop, que les pécheurs crucifient en eux-mêmes le Fils de Dieu, et que, malgré les grâces qu'ils en reçoivent, ils le traitent avec le dernier mépris : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes* (*Hebr.*, VI). Saint Anselme et saint Laurent Justinien, qui ont expliqué ces paroles de l'Apôtre, remarquent que le Fils de Dieu a toujours été persécuté par les hommes (*D. Anselm., in Epist. ad Hebr.; D. Laurent. Justinianus, in Fasciculo amoris, cap.* 12). Comme, selon la doctrine de saint Paul (*Hebr.*, XIII), il remplit tous les temps, comme il est le même aujourd'hui qu'il a été dans les siècles passés, et qu'il sera dans les siècles futurs : *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula*, aussi il a été l'objet de la rage et de la fureur des pécheurs qui l'ont persécuté dans le passé et qui le persécutent encore aujourd'hui. C'est lui, dit Laurent Justinien, qui a été tué dans Abel, moqué dans Noé, enchaîné dans Jérémie, massacré dans Isaïe, maltraité de toutes manières dans les figures qui l'ont précédé, et attaché lui-même à la croix par l'inhumanité des Juifs : *Christus Jesus heri.* C'est lui qui est encore raillé et bafoué aujourd'hui par les impies, déshonoré par les fornicateurs et les impudiques, vendu, abandonné, trahi par les avares et les usuriers, humilié et couvert d'infamie par les orgueilleux et les riches; en un mot, crucifié, tout immortel et impassible qu'il est, par les pécheurs : *Christus hodie.* Mais, ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que la malignité du péché est une malignité opiniâtre et persévérante, en sorte que l'orage des persécutions qu'il lui attire durera jusqu'à la consommation des siècles et ne finira qu'avec le monde : *Ipse et in sæcula.* O Siméon! que ta prophétie est donc véritable, quand tu disais à sa mère que l'enfant que tu tenais entre tes bras serait mis en butte aux contradictions et à la cruauté des hommes : *Positus est in signum cui contradicetur.*

Mais du moins, n'y avait-il pas quelque lieu d'espérer qu'après avoir enduré pour nous l'ignominieuse mort de la croix, son sang qui coulait de toutes les parties de son cœur éteindrait le feu du péché, et en arrêterait la rage? Cependant, comme nous voyons aujourd'hui le contraire en une infinité de rencontres, de quelle consolation peut-il être capable, maintenant qu'il ne voit plus que des torrents de crimes qui coulent toujours sans jamais cesser, qui se débordent toujours sans se resserrer, et qui s'enflent toujours sans jamais se diminuer!

Car telle est la perpétuité du péché. En effet, depuis la mort de Jésus-Christ, qui lui a été causée par le péché, les passions des hommes en sont-elles et en seront-elles moins furieuses? L'ambition est-elle moins emportée, la vengeance moins animée, l'envie moins médisante, l'impureté, la violence, la cruauté, gardent-elles quelques mesures dans leurs déréglements et dans leurs excès? *Nunquam ævi senio delicta moriuntur, nunquam temporibus crimen obruitur, nunquam scelus oblivione sepelitur* (*D. Cyprianus, epist.* 1 *ad Donatum*). Tout ce qui est dans le monde est sujet à la vieillesse et à la mort, il n'y a que le péché qui est immortel ; le temps détruit tout, il vient à bout de toutes choses, il n'y a que les passions que sa rigueur ne peut éteindre ; il n'est rien qui ne s'ensevelisse dans l'oubli, il n'y a que le crime qui subsiste toujours dans l'esprit et dans la mémoire des hommes. Que voulez-vous, ajoute saint Cyprien, que je vous dise davantage? Les crimes sont devenus des exemples, on adore ce qu'on détestait autrefois, et on fait gloire de commettre des actions dont la seule pensée aurait été capable de faire rougir l'innocence des premiers siècles : *exempla fiunt quæ jam facinora esse desiterunt.*

Le crime n'est donc point réprimé ; mais du moins quand il est commis, est-il détesté? Encore moins, on ne s'en souvient plus. Je me trompe, on s'en souvient, mais ce n'est pas pour le détester, c'est pour le couronner ; on le rappelle dans l'esprit, mais ce n'est pas pour s'en affliger, c'est pour s'en divertir; ce n'est point assez à la passion des péchés présents pour la contenter, il faut faire revivre ceux qui n'étaient plus, il faut remuer les cendres d'un feu presque éteint pour le rallumer ; le cœur du pécheur n'est point content s'il ne goûte que les voluptés présentes, il faut que l'esprit rappelle l'idée des plaisirs de la vie passée, il faut qu'il perce dans l'avenir, pour découvrir ceux qu'elle se propose : *Non est libidini satis ubi præsentibus.*

En quoi vous remarquerez, s'il vous plaît, que les pécheurs ne changent pas seulement la nature du bien, mais qu'ils changent même encore celle du mal. Comme la vertu ne porte que des peines avec elle, qui sont suivies de consolation et de joie, le vice ne présente que des plaisirs et ne laisse que des douleurs; mais les pécheurs renversent cet ordre, ils ont de la joie de commettre et d'avoir commis le péché: *Lætantur cum male fecerint* (*Prov.* II, 14). Ce n'est pas seulement quand ils font le mal, mais quand ils l'ont fait ; non-seulement dans le temps qu'ils contentent leur passion, mais encore après qu'elle est satisfaite : ils se plaisent dans la pensée de ce plaisir qui n'est plus, et duquel il ne reste peut-être que la ruine de leur âme, de leur santé et de leur fortune : *Non est libidini satis ubi præsentibus.*

Ils font pénitence, il est vrai, mais ils ne changent pas de vie, qui est la marque d'une véritable pénitence ; ils vont à confesse, je l'avoue, mais ils se confessent sans douleur et sans la résolution de ne plus offenser Dieu : c'est le même esprit et dans les pécheurs et dans les pénitents ; c'est la même volonté et dans la confession et dans le péché; quand ils ont fait mal, ils n'ont eu aucune honte ni aucune répugnance de le commettre ; quand ils s'en confessent, ils n'ont point de douleur, point de regret, point de confusion de l'avoir commis : ils font pénitence et ils vivent comme des impénitents : ils vont à

confesse, et ils font toujours les mêmes choses dont ils se confessent : *Novum monstri genus, eadem omnes jugiter faciunt quæ fecisse se plangunt.*

Ne soyez pas, mes chers auditeurs, du nombre de ces misérables, et s'il vous reste encore quelque étincelle de foi et quelque degré d'amour pour Dieu, pardonnez du moins à Jésus-Christ qui est au-dedans de vous, et cessez de l'outrager, *parce in te Christo.* Au contraire, cherchez de lui plaire en toutes choses, d'accomplir sa sainte volonté, et de vous attacher à la pratique de ses préceptes, afin que lui ayant été fidèles en cette vie, il vous récompense en l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

De la nécessité de l'Incarnation de Jésus-Christ, par rapport aux désordres du péché.

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)

Après avoir vu, dans les discours précédents, les étranges effets du péché sur Dieu même, qu'il a anéanti jusqu'à la condition des hommes, des esclaves, des pécheurs et des morts, il est juste, messieurs, que nous vous entretenions aujourd'hui de l'infinie bonté de Jésus-Christ, qui a voulu, sans aucune nécessité de sa part, s'assujettir à toutes ces disgrâces, pour opérer efficacement le grand ouvrage de notre salut.

Au reste, quoique je paraisse aujourd'hui éloigné de mon sujet, en vous parlant, non pas des cruelles impressions du péché sur Dieu, mais de l'excessive miséricorde de ce Dieu qui a voulu s'incarner pour les pécheurs, cependant, à bien examiner les choses, je ne dis rien qui soit étranger à ce saint temps de l'avent, où l'Eglise dispose ses enfants à solenniser la naissance de son époux, ni même au dessein général que je me suis prescrit, en m'engageant à vous faire voir tous les différents effets du péché.

Je ne m'attache en ceci qu'à ce grand principe de tous les Pères, qui m'apprennent que rien ne nous marque davantage la malignité du péché que la qualité du remède qu'on a été obligé d'employer pour le guérir : *Nihil magis peccati gravitatem denotat*, dit saint Cyrille, *quam remedii magnitudo.* Quand je me représente que Dieu seul a pu rendre à Dieu l'honneur et la gloire que nos péchés lui avaient ôtés ; quand je considère que le ciel et la terre, les anges et les hommes, n'ont pu satisfaire sa justice pour le moindre péché du monde, je suis saisi d'une sainte horreur, et je ne puis que je ne m'écrie, dans le transport de notre prophète : *Delicta quis intelligit?* Quel est l'esprit assez pénétrant, l'intelligence assez vaste, qui peut comprendre ce que c'est que d'offenser Dieu ? La nôtre est trop faible pour mesurer la profondeur de cet abîme, sans la grâce de celui qui la voit, sans le secours de celle qui est descendue jusqu'au fond de tous les abîmes, et lorsque l'ange lui dit : *Ave.*

La nécessité de l'Incarnation du Verbe vient de deux sources, du côté de Dieu et du côté des hommes : du côté de Dieu, puisque la rigueur de sa justice et la réparation de sa gloire supposaient un mérite infini dans la personne qui devait satisfaire pour nos péchés, et en ce sens la nécessité est absolue ; du côté de l'homme, puisque le criminel et le fugitif ne pouvaient retourner à Dieu sans la grâce d'un Homme-Dieu ; et en ce sens, il n'y a qu'une nécessité de convenance ; car Dieu pouvait absolument réparer le salut de l'homme d'une autre manière, quoiqu'il ait jugé celle-ci la plus convenable et pour sa gloire et pour la nôtre.

Il ne sera pas malaisé de vous faire comprendre les raisons de cette convenance, et d'établir en même temps les fondements du discours que j'ai à vous en faire, si vous supposez avec moi que l'homme avait besoin de trois choses pour retourner à Dieu après son péché, et que ces trois choses lui manquaient : il avait besoin d'une voie pour y aller, d'une vérité pour lui servir de guide, et d'une vie pour lui donner la force de marcher dans la voie du salut et sous la conduite de la vérité.

Il y avait bien des voies parmi les hommes ; mais c'étaient des voies de ténèbres et qui ne conduisaient qu'à de funestes précipices : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos* (*Ps.* XXXIV, 6) ; la vérité n'y était plus connue, ou si elle laissait entrevoir quelques lueurs au travers des ombres de l'erreur, elles étaient si faibles, qu'elles étaient presque imperceptibles : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Ps.* XI, 2). Enfin il n'y avait plus de vie, tous les hommes étaient morts, et la mort, dans la pensée de l'Apôtre, régnait généralement sur tous les enfants d'Adam.

Qu'eût pu faire l'homme dans ce triste état, si Dieu n'avait eu pitié de lui, et si, touché de sa misère, il ne lui avait apporté ce soulagement efficace que sa miséricorde lui suggérait ? C'est pourquoi, afin de faire revenir l'homme à Dieu, d'où son péché l'avait éloigné, il a été nécessaire d'une nécessité de convenance, que Dieu se soit incarné, afin que, par son Incarnation, il lui procurât trois grands avantages que j'ai dessein de vous expliquer dans ce discours : le premier, afin qu'il ouvrît à l'homme la voie du ciel par l'exemple de ses actions et de son innocence ; le second, afin qu'il lui présentât en personne la vérité même, qui marquât ses pas et ses démarches ; le troisième, afin qu'il lui rendît la vie par une réelle et étroite union à sa nature. Trois belles raisons que je tire de saint Bernard : *Ut esset errantibus via, illusis veritas, mortuis vita* (*Bern. homil.* Super missus est). Les hommes étaient dans un état d'égarement, d'illusion et de mort : voilà ce que le péché avait fait ; mais Jésus-Christ, comme destructeur et réparateur de ce péché, est venu au monde avec trois qualités tout opposées, qu'il se donne lui-même dans l'Evangile, quand il dit qu'il est la voie, la vérité et la vie, *Ego sum via, veritas et vita* (*Joan.*, XIV,

6) : la voie, pour tirer les pécheurs de leur égarement; la vérité, pour dissiper leurs illusions ; et la vie, pour les délivrer de la mort. Trois effets de l'Incarnation, par rapport au péché, qu'il faut que je vous explique dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Je dis, messieurs qu'il fallait que Jésus-Christ s'incarnât pour ouvrir aux hommes la voie du ciel, que le péché leur avait fermée, et que ç'a été pour cet effet qu'il a dit dans l'Evangile qu'il était la voie par où il fallait y arriver. Mais j'ajoute en même temps que cette voie était si difficile et si inconnue, qu'il devait lui-même la montrer aux hommes par l'efficace et la sainteté de ses exemples : *Nulla erat via qua iretur ad cœlum, et Christus factus est via*, dit saint Augustin. Pour bien entendre sa doctrine, qui est répandue dans tous ses livres de la Cité de Dieu, dans celui de la Véritable Religion et de ses Traités sur saint Jean, remarquez, je vous prie, avec moi, que l'exemple suppose nécessairement deux choses : la première, que l'action puisse être vue; et la seconde, qu'elle puisse être imitée; car si elle n'est pas vue, comment peut-elle servir de modèle, et si, lorsqu'on la voit, elle est si élevée qu'elle ne puisse avoir d'imitateurs, comment peut-elle être proposée pour exemple? Il est vrai que Dieu s'est signalé dans la nature par des actions grandes et visibles, comme par la création du monde, par la disposition de ses parties et par tous les ouvrages qui le composent; il est vrai qu'il s'est fait admirer dans la loi par une longue suite de miracles qui ont étonné les fidèles et les infidèles, et qui ont marqué sensiblement sa providence sur son peuple ; mais en se faisant admirer il ne s'est pas fait imiter; au contraire, plus il s'est rendu admirable, plus il s'est rendu inimitable, parce que agissant comme Dieu, ses actions ne pouvaient servir d'exemple ; tellement qu'il a été obligé de se faire homme pour se faire suivre par les hommes, et il a été nécessaire qu'il fît des actions divines et humaines tout ensemble: divines, pour exciter notre admiration ; humaines, pour attirer notre imitation.

Le sage de Rome a fort bien remarqué que l'homme, quoique raisonnable, agit toutefois davantage par la force des exemples que par celle de la raison. Nous sommes semblables à ces troupeaux de brebis qui ne vont pas toujours où il faut aller, mais où ils sont attirés par le premier de la troupe qui leur montre le chemin et qui les conduit ; c'est pourquoi quand le berger veut se faire suivre, il se couvre d'une peau de brebis ou se charge d'une brebis même, et la porte sur ses épaules, pour attirer toutes les autres par la ressemblance.

Qu'étions-nous avant l'Incarnation du Fils de Dieu? *Oves errantes* (I *Petr.*, II), répond un apôtre, des brebis égarées, des troupeaux errants ; nous ne marchions pas dans la voie du salut, mais dans la voie du péché, où le premier de notre troupe, c'est-à-dire le premier homme, nous avait engagés par l'impression et par le mauvais exemple de son crime. Mais qu'a fait notre bon pasteur pour nous rappeler de cette route funeste, et pour redresser nos pas dans celle du ciel? Ah Dieu! quel excès de charité d'un côté, mais quel aveuglement de l'autre ; et quelle misère que celle des hommes qui a rendu cet artifice et ce déguisement nécessaires! Il s'est couvert de la peau de ses brebis, il s'est même chargé de leurs corps et de toutes les infirmités de leur nature, pour les attirer par cette ressemblance et par les grands exemples de sa vie.

Vous attendez sans doute l'événement d'un si merveilleux stratagème et le succès de cet innocent artifice ; vous prévenez déjà ma pensée, et vous voyez bien que je viens vous dire avec l'apôtre saint Pierre que les brebis égarées, que les troupeaux errants, heureusement surpris par cette belle et innocente imposture, se sont tournés vers leur pasteur et se sont attachés à sa suite : *Nunc autem conversi estis ad pastorem et episcopum animarum vestrarum* (I *Pet.*, II, 26). Auparavant l'homme n'avait point de voie pour aller à Dieu, il n'avait pas même l'assurance ni le courage de se présenter à celui qu'il avait si cruellement offensé, un seul de ses regards lui glaçait le sang dans les veines; le plus petit ton de sa voix lui frappait le cœur d'une terreur mortelle; il s'enfuyait derrière les feuilles des arbres, il n'osait paraître devant ce Dieu offensé, parce qu'il le voyait irrité contre lui et dans la disposition de le punir.

Si la Divinité ne se fût donc montrée à l'homme que dans la pompe de sa majesté et sous l'image de sa gloire, jamais elle ne l'eût engagé à l'imitation ni même à la confiance: la vue de son juge l'eût toujours effrayé, la crainte l'eût éloignée de ses yeux, et cet éloignement lui eût fait perdre de vue ce grand original et cette grande idée de perfection, de sorte que ne la voyant pas, il ne l'eût imitée quand elle eût été même imitable; mais la sagesse de Dieu qui dispose toutes les choses avec douceur, et qui ne manque jamais de moyens pour les conduire sans violence à la fin qu'elle leur a marquée dans la création ; cette sagesse, dis-je, s'est cachée pour assurer la timidité de l'homme ; cette sagesse a supprimé ce qui pouvait lui faire peur, se contentant d'exposer à ses yeux ce qui pouvait flatter ses espérances, consoler ses déplaisirs et piquer son courage d'une sainte émulation dans la pratique de ses vertus.

Les paroles de Tertullien, sur ce sujet, sont à la vérité hardies, mais aussi elles sont belles et dignes de la force de son esprit : *Deus ex æquo nobiscum egit, ut homo divina agere disceret*. Dieu, dit ce Père, a traité l'homme d'égal, afin que l'homme apprît à faire le Dieu sur la terre ; c'est-à-dire à faire des actions dignes de Dieu et semblables à celles dont il est venu nous donner l'exemple. Le faisons-nous, chrétiens, notre vie est-elle une imitation de sa vie? Depuis sa naissance jusqu'à sa mort il n'a fait que des

actions éternelles, des actions immortelles et d'une valeur infinie, et toute la vie des hommes se passe à des amusements d'enfants, à des sottises et à des bagatelles, à des actions infructueuses et inutiles, pour ne pas dire criminelles et mauvaises.

Vous avez souvent entendu parler de ce grand génie, de ce bel esprit qui périt dans la prise de Syracuse. Le soldat qui entra dans sa chambre le trouva traçant des figures sur la poussière, et méditant de nouvelles machines pour donner de la peine aux ennemis de sa patrie; mais ce qui me paraît étrange, c'est que la forte application de son esprit lui ôta la vue du péril qui le menaçait, ne s'apercevant du danger de la mort que par la perte de sa vie. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, messieurs, mais je soutiens qu'il en est de même de la vie de tous les hommes; elle se passe toute, à quoi faire? A tracer des figures sur la terre, à prendre le plan et à élever la structure d'un bâtiment, à dresser des avenues et des parterres, et à creuser des canaux ou à conduire des fontaines; et elle se passe à méditer de grands établissements dans le monde, ou dans la robe, ou dans l'épée, ou dans l'Eglise, ou dans le commerce, et par un funeste aveuglement on ne pense à la mort que quand il n'est plus temps d'y penser; on ne pense au ciel que quand on n'est plus sur la terre; on ne pense à Dieu et à Jésus-Christ que lorsqu'on n'est plus parmi les hommes.

Etrange aveuglement que celui des enfants des hommes! Ils épuisent toutes les forces de leur esprit et de leur corps; ils perdent le repos et le sommeil; ils distillent goutte à goutte leur vie languissante et misérable; ils se donnent la mort pour vivre avec quelque faux éclat dans le monde, sans s'apercevoir que tous leurs travaux leur sont inutiles et qu'ils ne travaillent que pour les autres, sans rien faire pour leur salut: *Stulte, hac nocte repetent animam tuam, et quæ parasti cujus erunt?* Aveugle que vous êtes, insensé que vous êtes! eh! ne voyez-vous pas que la mort est à votre porte, qu'elle vous va surprendre cette nuit, dans votre lit, dans ce festin, dans cette compagnie, dans ce mauvais lieu; et que deviendront pour lors toutes les charges que vous avez si mal exercées? Que deviendront pour lors ces bénéfices dont vous avez tant abusé? Que deviendront pour lors ces maisons si superbes, ces précieux ameublements, ces grandes terrasses, ces allées et ces parterres, ces canaux et ces fontaines? Mais que deviendrez-vous vous-même, quand après tant d'actions inutiles, on verra que vous n'aurez rien fait pour votre salut; quand après avoir vécu en homme, on verra que vous n'aurez rien fait en qualité de chrétien?

Mais je n'ai pas le loisir de servir Dieu, dites-vous; je suis accablé de tant d'affaires de toutes parts, qu'à peine ai-je un moment de libre pour respirer. Vous n'avez pas le loisir? Ecoutez la réponse d'un grand évêque à un homme de son temps qui s'excusait, comme vous, sur ses grandes affaires: Vous n'avez pas le loisir de penser à Dieu, et vous avez bien le loisir de lire les poëtes: *Floribus poetarum spiras* (*D. Paulinus, epistola ad Jovium*). Il n'y a pas un beau trait dans leurs ouvrages que vous n'ayez remarqué, pas une fleur que vous n'ayez recueillie avec étude, vous en êtes tout parfumé. Vous n'avez pas le temps de travailler à votre salut, et vous avez bien celui de lire les orateurs: *Flaminibus oratorum exundas*: Vous avez une parfaite connaissance de leur art, vous possédez toutes les grâces de leur discours, toutes leurs mesures, leurs périodes et toutes les figures de leur éloquence. Vous n'avez pas le loisir de servir Dieu, et vous avez bien le temps de lire les philosophes, vous savez toutes leurs opinions, toutes leurs subtilités et leurs arguments. Ah! je vois bien ce que c'est, vous avez bien le loisir d'être philosophe, et vous n'avez pas le loisir d'être chrétien: *Vacat ut sis philosophus, non vacat ut sis christianus.* Quand il s'agit d'étudier la science des hommes, vous avez du temps; quand il est question d'étudier la science des saints et de Jésus-Christ, vous êtes accablé d'affaires. Quand on vous propose quelque partie de divertissement, quelque occasion de pousser votre fortune, vous êtes libre, rien ne vous occupe; et quand on vous parle de gagner le ciel, de penser à votre salut, vous n'avez pas le loisir; vous avez bien le loisir de vous perdre, mon frère, pourquoi n'aurez-vous pas le loisir de vous sauver? Vous avez bien le temps de servir le monde et les passions, pourquoi n'aurez-vous pas le temps de servir Dieu? Vous en avez bien pour faire des crimes, et pourquoi n'en trouverez-vous pas pour pratiquer la vertu et pour faire de bonnes œuvres? Est-ce que votre salut ne vous touche pas de si près que votre perte? Avez-vous plus de nécessité de suivre les mauvais exemples des hommes que d'imiter la vie et les actions de Jésus-Christ? *Porro unum est necessarium* (*Joan.*, X, 42): Il n'y a qu'une seule chose importante et nécessaire dans la vie, il se faut sauver et négliger tout le reste; le Fils de Dieu ne s'est pas fait homme pour vous acquérir des richesses, mais pour vous enrichir de vertus et de bonnes œuvres; il ne s'est pas incarné pour vous faire grand ni habile homme, mais pour vous faire homme de bien. La vérité ne s'est pas présentée à vous en personne pour vous conduire dans les voies du siècle, mais pour vous faire marcher dans la voie du ciel et du salut. C'est de cette vérité incarnée et dont nous avons tant besoin pour sortir de nos illusions et de nos ténèbres, qu'il faut que je vous entretienne dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il était sans doute absolument nécessaire que la vérité se présentât aux hommes sous les ombres d'un corps pour se faire voir; dans le ciel elle était trop pure, trop éclatante et trop vive; et quand le péché eût laissé à l'homme assez de courage pour oser s'en approcher, il n'eût jamais eu la force

d'en soutenir la splendeur et l'éclat : *Reverberatus luce veritatis ad familiaritatem tenebrarum suarum non electione, sed fatigatione revertitur*. La faiblesse de l'homme est si grande, dit saint Augustin, que quand il veut s'approcher de la vérité pour la connaître, il se sent tellement ébloui par les rayons qu'elle répand de tout côté, qu'il est contraint de rentrer dans ses premières ténèbres, non pas par le choix qu'il en fasse, mais par la seule impuissance où il se trouve de demeurer longtemps dans un si grand jour. De sorte qu'il a fallu que la vérité soit descendue sur la terre, et qu'elle y ait même pris naissance, afin de se rendre sensible par un certain adoucissement et un tempérament de miséricorde qui eût du rapport avec la faiblesse de nos yeux.

Un trait de l'Écriture sainte vous expliquera merveilleusement bien ma pensée. Après que Dieu eut créé la lumière, Moïse remarque qu'il en voulut connaître la bonté et en faire l'éloge : *Vidit Deus lucem quod esset bona* (*Gen.*, I, 4). Dieu vit que la lumière qu'il avait faite était bonne. Pourquoi, messieurs, examiner la bonté de la lumière, elle qui est si parfaite et si belle, soit qu'on la considère de la part de son principe, qui ne peut rien faire qui ne soit achevé dans son génie, soit qu'on la regarde dans sa nature, puisqu'elle est la plus pure de toutes les créatures sensibles? Il l'examine néanmoins afin de nous apprendre qu'elle n'est faite que pour l'homme. De là vient qu'il ne l'examine pas, ni en vue de soi-même, puisqu'il n'a pas besoin de sa clarté, ni en considération des anges, puisqu'elle n'est pas à leur usage, ni par rapport aux bêtes, puisqu'un grand nombre d'entre elles ne jouit pas de ses bienfaits. Pour qui est-ce donc qu'il la considère? C'est pour l'homme. Dieu veut voir si cette lumière est proportionnée à sa vue, si elle n'est point trop forte ou trop faible, s'il peut en supporter l'éclat et s'en servir pour sa conduite.

Mais pourquoi ne l'examine-t-il qu'après sa création? Est-il nécessaire que Dieu attende qu'elle soit faite pour connaître ce tempérament et ce rapport? Eh quoi! ne voit-il pas en soi-même le fond de toutes les essences? A quoi bon diffère-t-il jusque-là à lui donner son approbation? C'est que la lumière, aussi bien que les autres créatures, est plus parfaite avant sa naissance qu'après qu'elle est sortie des mains de Dieu. En Dieu elle est toute pure, parce qu'elle est intimement unie à sa source; en Dieu elle ne souffre aucun mélange de ténèbres, parce qu'en Dieu il n'y a point de ténèbres : *Tenebræ in eo non sunt ullæ* (I *Joan.*, I, 5); mais hors de Dieu elle forme des ombres par la rencontre et l'union des corps avec lesquels elle se mêle. Que veux-je dire? C'est que la lumière, avant que de naître, est trop vive et trop éclatante pour les yeux de l'homme; comme elle est en Dieu sans aucun mélange de ténèbres, il faut qu'elle soit hors de Dieu et qu'elle s'adoucisse parmi l'obscurité des corps sombres, pour être à l'usage d'une créature qui n'a pas assez de vigueur et de force pour en supporter tout l'éclat.

Ce que je viens de dire n'a été que pour vous conduire insensiblement à la pensée de saint Augustin, qui découvre ici un grand mystère et qui applique cette première lumière du monde à celle dont parle saint Jean, c'est-à-dire à Jésus-Christ : *Erat lux vera* (*Joan.*, I, 9). Le Fils de Dieu est la lumière et la vérité qui devait éclairer tous les hommes dans le sein de son Père. Cette lumière était trop vive, personne n'en pouvait supporter l'éclat, la vue même en était dangereuse, et on ne la pouvait voir sans perdre la vie : *Non videbit me homo et vivet* (*Exod.*, XXXIII, 20). En effet, pourquoi ne croirons-nous pas que cette lumière dans le sein de Dieu était trop forte pour les yeux des hommes, puisqu'elle a opprimé sous le poids de sa majesté les esprits audacieux qui avaient eu la témérité de s'en approcher de trop près? Pourquoi ne croirons-nous pas qu'elle est inaccessible dans sa source, puisqu'un rayon échappé de cette grande plénitude a percé l'obscurité du corps du Sauveur et a renversé par terre trois apôtres sur le Thabor, auxquels elle a fait perdre, selon la délicate pensée de Tertullien, le sens et l'esprit?

Il fallait donc que cette vérité sortît du sein de Dieu par une seconde naissance, il fallait qu'elle se vînt mêler parmi les vapeurs et les sombres nuées de notre humanité pour adoucir ce grand éclat, pour tempérer cette splendeur et pour la mesurer à la faiblesse de nos yeux : *Vidit Deus lucem quod esset bona* (*Gen.*, I, 4). Dieu a vu cette lumière, et il a jugé qu'elle était bonne. Elle était bonne dans son principe, elle était bonne dans sa nature et en elle-même; mais elle n'avait pas encore cette bonté de proportion et, pour me servir des termes de l'école, cette bonté relative avec l'homme qui devait en être éclairé. En Dieu elle était trop forte; mais dans l'Homme-Dieu elle n'est ni trop forte, ni trop faible; elle n'est pas trop forte puisque l'homme en peut souffrir la vue; elle n'est point trop faible, puisqu'elle lui dé-découvre le chemin du ciel et qu'elle lui marque suffisamment ses pas et ses démarches; enfin elle est telle que saint Jean l'a exprimée par ces paroles : *Verbum caro factum est, et vidimus gloriam ejus. Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14), voilà l'adoucissement et le tempérament de son éclat qui la rend visible; *Vidimus gloriam ejus* (*Ibid.*), voilà l'usage de cette lumière qui nous conduit heureusement dans les voies du ciel.

Un ancien philosophe, cité par Aristote, disait que la ressemblance est le principe de la connaissance, c'est-à-dire que, pour connaître, il faut qu'il y ait du rapport entre la chose qui est connue et la puissance qui la connaît. Ce principe étant établi de la sorte, il ne faut plus s'étonner si la vérité était inconnue parmi les hommes avant l'Incarnation du Fils de Dieu; cette ressemblance, cette conformité, ce rapport que la connaissance suppose n'étaient point établis entre

la vérité et l'esprit humain; cette lumière n'avait point de commerce avec nos ténèbres, Dieu n'avait rien de commun avec les hommes; mais depuis que la vérité s'est incarnée, depuis que cette grande lumière s'est humanisée, depuis que Dieu s'est fait homme: *Vidimus gloriam ejus* (*Joan.*, I, 14), nous avons vu sa lumière, nos yeux l'ont aperçue au travers des ombres de son corps. Comment? Il faut qu'un des plus savants Pères de l'Eglise vous l'apprenne. Pour aller à Dieu, dit saint Augustin, il fallait deux choses : la sagesse et la religion; la sagesse afin de le connaître, et la religion afin de le servir; la sagesse afin de nous approcher de lui par la foi, la religion afin de l'adorer en esprit et en vérité. La sagesse sans la religion n'inspire que la vanité et l'orgueil, et la religion sans la sagesse ne porte les hommes qu'à l'impiété ou à la superstition; mais quand ces deux choses sont jointes ensemble, on peut dire qu'on est dans le grand jour de la vérité.

Or, ce sont là les deux grâces que Jésus-Christ nous a apportées: avant lui, ce n'était qu'une fausse sagesse en mille choses, et en d'autres qu'une sagesse très-imparfaite. Ecoutez, je vous prie, ce que Platon lui-même, au rapport de saint Augustin, en a pensé. Ce grand homme, soit par un humble aveu de sa faiblesse, soit par un témoignage public qu'une vérité supérieure lui faisait rendre d'en haut, dit un jour, sur la fin de sa vie, à ses disciples : Conservez précieusement les vérités que je vous ai expliquées, et rappelez-les de temps en temps en votre mémoire, jusqu'à ce qu'un homme plus habile et plus éclairé que moi vous en découvre de plus belles. Oh! l'admirable témoignage d'un sage idolâtre en faveur de Jésus-Christ ! s'écrie là-dessus saint Augustin; oh! qu'il est glorieux à un Dieu incarné qui devait apporter la vérité au monde et qui est lui-même la vérité! Platon reconnaissait donc qu'il n'était pas assez éclairé pour enseigner les hommes et qu'il fallait un Dieu qui s'acquittât envers eux de cet office. C'est ce que Jésus-Christ a fait en nous découvrant de si belles choses, qui regardent non-seulement la sagesse, mais encore la religion et le culte que nous devons rendre au premier principe de toutes choses.

Il y a deux pernicieux effets dans le péché, dont le premier est de nous ravir la sagesse, et l'autre de nous éloigner de la véritable religion. Mais Jésus-Christ, qui est venu le détruire par son Incarnation, nous a appris le véritable secret de cette religion et la nature du culte que nous devons rendre à Dieu. Comme l'homme n'est pas créé pour lui-même, mais pour une fin si supérieure à laquelle il doit tendre; comme il faut qu'il connaisse cette fin et les moyens propres pour y arriver, et que d'ailleurs il n'y pouvait atteindre ni par les lumières de son esprit, ni par les mouvements de son cœur, il a fallu qu'un Dieu vînt au secours de sa faiblesse, qu'il lui enseignât ce en quoi la vraie et solide religion consiste. Grâces vous en soient rendues, ô divin Sauveur, c'est vous qui nous avez servi en cela de maître; c'est vous qui avez anéanti tant de fausses religions pour établir la vôtre sur leurs débris; c'est vous qui nous avez marqué dans un détail tout ce que nous devions faire, et pour adorer votre Père, et pour travailler solidement à l'ouvrage de notre salut; il n'y avait que vous qui pussiez dire que vous étiez la vérité et la lumière du monde. Tous ces faux sages qui vous ont précédé n'ont été que des étoiles errantes et des comètes de mauvais augure. Tous vos prophètes dans l'ancienne loi n'ont été que vos précurseurs et comme des aurores naissantes qui nous prédisaient que vous deviez venir. Enfin, c'est vous qui nous avez appris que, pour connaître Dieu, il faut l'aimer, comme dit admirablement bien saint Denys, quand il parle des grandes connaissances et des principes de la doctrine de saint Paul.

Si cela est vrai, savants, c'est donc en vain que vous cherchez la vérité et la sagesse hors de Dieu; c'est même en vain que vous vous efforcez de la connaître, si vous ne l'aimez; étudiez tant qu'il vous plaira sa pureté et sa sainteté, votre méditation est inutile, si vous n'avez la chasteté et l'innocence; faites-vous instruire tant que vous voudrez de sa miséricorde, de sa justice et de sa providence, si vous n'êtes miséricordieux comme lui, si vous ne vivez dans les règles de la prudence et de la justice chrétienne, vous perdrez toutes vos veilles, et vous ne tirerez aucun fruit de vos peines: pourquoi? parce que vous n'avez pas cette ressemblance que la connaissance suppose; vous n'êtes pas semblables à Dieu, vous ne sauriez donc connaître Dieu.

Mais voulez-vous connaître ses attributs et ses divines perfections? pratiquez toutes les vertus qui ont du rapport avec elles; aimez, et vous connaîtrez sa charité; soyez chastes, et vous connaîtrez sa pureté; soyez hommes de bien, et vous connaîtrez sa sainteté et sa justice; soyez miséricordieux, et vous saurez ce que c'est que sa miséricorde et sa clémence; ne m'en croyez pas, mes frères, mais croyez-en ceux qui sont dans l'expérience de cette vérité; ils vous diront que Dieu étant infiniment éloigné de nous, nous ne le pouvons connaître, s'il ne s'approche de notre esprit; ils vous diront qu'il n'appartient qu'à la piété et à la vertu de le faire descendre dans une âme; ils vous diront que dans cette union Dieu se communique à cette âme par des voies toutes de lumière; mais ils vous diront ce qui me reste encore à vous dire, que Dieu s'unissant à l'homme, lui donne la vie par son union: c'est le sujet de mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il faut que saint Augustin dont je vous ai déjà établi les solides principes dans les deux parties de ce discours, me serve encore de guide dans celle-ci. Il m'apprend, pour cet effet, que Dieu est à l'âme ce que l'âme est à son corps; l'âme anime le corps qu'elle habite; Dieu donne la vie à l'âme qui le reçoit; et comme la séparation de l'âme du

corps de l'homme lui cause la mort naturelle, la perte de Dieu prive aussi l'âme de la vie divine. Supposé ce raisonnement, l'homme ne peut vivre de cette seconde vie, s'il n'est intimement uni à Dieu; mais le moyen d'unir ces deux grandes extrémités, un Dieu infiniment élevé au-dessus de l'homme, un homme également abaissé au-dessous de Dieu? il faut que l'homme aille à Dieu, ou que Dieu vienne à l'homme; l'homme n'est pas capable de soi-même d'une si haute élévation; il faut donc que Dieu s'humilie, il faut qu'il s'abaisse pour nous faire vivre de la vie divine.

Nous apprenons dans le livre des Rois qu'un prophète voulant ressusciter l'enfant d'une veuve affligée, raccourcit son corps, pour s'accommoder à la petitesse de celui de cet enfant; par ce moyen, il appliqua ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, il mit ses lèvres sur ses lèvres, son cœur sur son cœur, et ce que la vertu de son bâton et la présence de son serviteur n'avaient pu faire, il le fit par l'union et la contiguïté de sa personne. L'allusion peut-elle être plus belle ni plus juste? Dieu, mes frères, avait envoyé son serviteur, c'est-à-dire, Moïse, avec la loi, figurée par le bâton d'Elisée, dans le sentiment de David : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* (*Ps.* XXII, 4) : cette loi avait bien fait connaître la mort et le péché des hommes, mais elle n'avait pu les ressusciter; ainsi, Dieu a été obligé de remplir la figure de son prophète, et de raccourcir sa grandeur dans un petit corps, pour vaincre la mort et le péché; il s'est uni à l'homme, mes frères, il a mis ses yeux sur ses yeux, pour lui rendre la lumière; il a appliqué ses mains sur ses mains, pour lui rendre l'usage des bonnes œuvres; il a collé son cœur à son cœur, ses lèvres à ses lèvres, pour lui inspirer la charité et la dévotion, et sanctifiant toutes ses parties, il lui a rendu la vie que le péché lui avait fait perdre.

Quelle charité, mes frères! quel excès de miséricorde! mais quelle fureur que celle du péché, qui cause l'union d'une personne immortelle avec une nature morte! Vous détestez, mes frères, jusqu'au nom et à la mémoire de ces tyrans, qui attachaient des hommes vivants à des corps morts, pour les faire mourir par la contagion de ces cadavres corrompus, et vous n'avez peut-être pas horreur de la cruauté du péché, vous ne détestez pas la rage de ce monstre, qui attache la vie même à la mort, Dieu à l'homme, la pureté essentielle à une nature infectée de toute la corruption de l'enfer! Attacher un corps vivant à un corps mort, c'est une grande cruauté; mais après tout, le corps vivant est sujet à la corruption, et la puanteur de celui qui le fait mourir n'est pas la plus contagieuse, ni la plus à craindre; mais Dieu est incorruptible de sa nature; et comme la corruption des meilleures choses est toujours la plus mauvaise, l'âme étant la partie de nous-mêmes la plus excellente et la plus parfaite, la corruption en est mille fois plus funeste que toute la pourriture des corps.

Cependant, pécheurs, ce n'est point un homme vivant que votre péché attache ici à un homme mort, c'est une divinité immortelle qu'il unit à une âme que sa malice a fait mourir; ce n'est point un corps mortel et périssable que votre cruauté fait expirer sur un cadavre qui exhale des odeurs mortelles; c'est un Dieu incorruptible qu'elle a fait périr parmi les horreurs et la corruption du péché: on ne pense pas à un si grand mal, et un si horrible excès n'occupe l'esprit et les réflexions de personne; l'on pèche aujourd'hui avec autant de licence que si le péché n'était qu'un jeu et un divertissement agréable, avec autant de licence que si la chose était indifférente ou d'une légère conséquence, avec autant de plaisir et de joie que si les crimes étaient des vertus et que l'impiété fût changée en religion : *Lætantur cum male fecerint et exultant in rebus pessimis* (*Prov.* II, 14).

Je vous en prends à témoin, mes frères, je ne veux point ici d'autre preuve pour confirmer cette vérité que le témoignage même de votre conscience : parlez donc avant que j'achève, et dites-moi quand la joie du monde est plus grande et plus sensible? Est-ce quand la vertu triomphe du vice, ou quand le vice l'emporte sur la vertu? Est-ce quand la grâce établit son empire sur les ruines du péché, ou quand le péché élève son trône sur les pertes et sur la désolation de la grâce? Si vous êtes sincères, si vous ne voulez rien déguiser de vos sentiments, et nous montrer votre âme toute nue, vous avouerez avec le prophète qu'on ne triomphe jamais avec plus d'éclat dans le monde que quand les passions y triomphent; on n'a jamais plus de joie que quand la vertu est persécutée, l'innocence opprimée, la sainteté profanée, la religion déshonorée, la majesté de Dieu offensée; on ne prend plaisir que dans ces crimes, et singulièrement dans les grands crimes : *Et exultant in rebus pessimis.*

Ce n'est point assez d'offenser Dieu en secret et dans le fond du cœur, le pécheur ne serait pas content de sa malice, et elle ne l'aurait pas assez bien servi, si elle n'éclatait au dehors et si elle n'allait jusqu'au scandale; ce n'est point assez de suivre les désirs et les mouvements d'une nature corrompue, les plaisirs ne sont pas assez doux, si la brutalité ne s'en mêle par des crimes qui font horreur à la nature même, et qui la font rougir au milieu de sa corruption; il ne suffit pas d'opprimer cette famille, on serait mal satisfait de sa conscience, de son injustice et de ses violences, si on ne désolait des provinces entières; tous les péchés ont des attraits qui ne laissent point de cœur sans amour; mais les grands crimes ont des charmes qui emportent, qui transportent et qui causent des excès et des ravissements de joie: *Et exultant in rebus pessimis.*

Mais le moindre de tous ces péchés a causé l'anéantissement d'un Dieu, sa malice a attaché le Dieu vivant à un homme mort; et qu'importe que Dieu soit homme et que Dieu meure, pourvu que ma passion soit satisfaite? Il n'importe, dites-vous, et si Dieu

n'eût pas plus fait d'état de votre salut que vous faites état de sa gloire; s'il n'eût pas été plus touché de votre perte que vous êtes touchés de l'injure et de l'outrage que vous lui faites, que seriez-vous devenus? Si ce Père de miséricorde n'avait sacrifié son repos, son honneur, sa vie pour vos intérêts, afin de vous conduire à Dieu dans vos égarements, en qualité de voie, afin de vous détromper de vos illusions, en qualité de vérité, et afin de vous tirer des bras d'une mort éternelle, en qualité de vie; si, dis-je, il ne s'était incarné pour vous procurer tant de bienfaits, où en seriez-vous? Ne seriez-vous pas toujours vagabonds, toujours aveuglés, toujours morts? Reconnaissez donc aujourd'hui tant de faveurs, par un fidèle attachement à celui dont vous les avez reçues, et vous trouverez qu'il sera votre voie, votre vérité et votre vie, non-seulement en ce monde, par ses grâces, mais encore en l'autre, par la communication de sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

De l'ambition.

Dixerunt ergo ei : Quis es, ut responsum demus his qui miserunt nos? quid dicis de te ipso? Ait : Ego vox clamantis in deserto.

Les députés des Juifs vers saint Jean lui dirent : Quelle réponse voulez-vous que nous fassions à ceux qui nous ont envoyés vers vous, et qu'est-ce que vous dites de vous-mêmes? Saint Jean leur répondit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert (*S. Jean, chap.* I).

Si jamais homme a pu concevoir de bonne opinion de soi-même et profiter des avantages qu'on lui offrait, avouons, messieurs, que ç'a été le bienheureux précurseur de Jésus-Christ. L'alliance qu'il avait selon la chair, avec ce Dieu fait homme, sa sanctification dans le sein de sa mère, l'innocence et l'austérité de sa vie, l'excellence et la dignité de son ministère, tout cela devait, ce semble, lui faire croire qu'il était quelque chose de grand, et produire dans son cœur ces complaisances cachées et ces applaudissements secrets qui, selon saint Jean Chrysostome sont les premières semences de la présomption et de l'orgueil. L'honorable ambassade qu'il recevait de la part des Juifs, qui lui envoyaient des prêtres et des lévites lui dire d'un air flatteur : Qui êtes-vous? êtes-vous Elie, le Messie ou quelque prophète, devait, s'il n'eût consulté que les sentiments d'une nature corrompue, le porter à une ambition démesurée et lui faire tirer de grands avantages des honneurs qu'on lui offrait avec tant de générosité et de joie. Mais si c'est là l'esprit des ambitieux du siècle, ce ne fut jamais celui de Jean-Baptiste. Ennemi de tout ce qui ressent la vanité et le faste, éloigné des moindres pensées de présomption et d'orgueil, il se renferme dans sa seule humilité, et dit à ces tentateurs de sa modestie : Non, je ne suis ni Elie, ni le Christ, ni aucun des prophètes.

En vain le pressent-ils dans la suite de leur dire donc précisément ce qu'il est et ce qu'il pense de lui-même. Il se retranche encore davantage dans son humilité, et recourant à sa timide et modeste conscience, il leur répond qu'il n'est qu'une voix réfléchie et un faible écho qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur.

Qui de nous, chrétiens, ferait une telle réponse, s'il se voyait tenté de si bonne grâce? Qui de nous ne suivrait les conseils que la prudence du siècle et son propre orgueil lui inspireraient, pour profiter d'un honneur qu'on peut recueillir à si peu de frais, et grossir même dans son imagination les petites perfections qu'on croit avoir?

Je trouve dans l'Evangile des apôtres qui, sans autre tentation que celle de leur ambition personnelle, demandent et font demander à Jésus-Christ les premières places dans son royaume. Enivrés de l'amour de la prééminence et de la gloire, ils oublient les premiers devoirs qui les regardent et l'esprit de l'état auquel ils ont été appelés. Bien loin de se représenter qu'une si grande élévation ne convient pas à de simples pêcheurs, et encore moins à des gens qui par une profession particulière ont renoncé à toutes les grandeurs du siècle, ils aspirent aux premières dignités, et ne se souviennent plus du vœu qu'ils ont fait d'embrasser l'humilité et la pauvreté, dont ils avaient un si bel exemple en la personne de leur maître.

Il n'en est pas ainsi de Jean-Baptiste : soit qu'on s'offre de lui rendre les honneurs qu'on devait au Messie ou au plus grand des prophètes; soit qu'on le presse de dire ce qu'il est, et d'expliquer au dehors ce qu'il pense au dedans, il n'est partout rempli que de sentiments d'une d'une profonde humilité, et confond par sa conduite l'ambition de tant de chrétiens, qui ne se nourrissent que des fumées de leur ambition, et n'aspirent qu'après les fausses et pernicieuses grandeurs du siècle.

C'est donc à eux que je veux déclarer aujourd'hui la guerre, en leur faisant connaître tous les désordres de l'ambition, qui a changé dans le ciel les anges en démons, et qui a fait en la mère d'un Dieu la plus humble de toutes les créatures, qui s'en reconnut et s'en dit la servante, lorsqu'un ange la salua par ces respectueuses paroles : *Ave.*

On ne peut mieux représenter l'ambition, ni faire son portrait plus au naturel qu'en la représentant sous l'idée de cette femme que saint Jean nous dépeint si bien dans le chapitre premier de son Apocalypse. Elle était, nous dit-il en cet endroit, d'une grande et avantageuse taille, vêtue d'une robe de pourpre, et toute brillante d'or et de pierreries qui relevaient le luxe de ses habits et la majesté de son port. Aussi on eût dit qu'elle marchait en triomphe, tant elle était superbe et magnifiquement parée, portant en sa main un vase d'or, dont elle enivrait toutes les nations de la terre, et sur son front le mot de mystère : *Et in fronte ejus nomen scriptum mysterium.*

En effet, l'ambition est de toutes les passions celle qui a le plus d'éclat, et les douceurs qu'elle fait couler dans l'âme des hommes sont si délicates, qu'il n'est personne qui ne s'en laisse agréablement enivrer.

Mais remarquez, je vous prie, que tout ce grand éclat et toutes ces douceurs ne sont qu'un mystère : *Et in fronte ejus nomen scriptum mysterium;* c'est-à-dire qu'elle n'est pas au dedans et en vérité ce qu'elle paraît au dehors ; car comme elle est de toutes les passions celle qui a plus de ressemblance avec la vertu et surtout avec la magnanimité, qui est une grandeur d'âme qui aspire à tout ce qui est digne de la générosité d'un esprit naturellement grand et élevé, il arrive qu'un chacun s'en fait un portrait qui a tous les traits de la vertu, et qu'on la regarde comme la plus noble, la plus raisonnable et par conséquent la plus innocente de toutes les passions ; cependant il est certain que l'idée que nous nous en formons n'est qu'une fausse idée, qui n'a rien de la vertu avec laquelle on la confond, que ce qu'une imagination trompée et séduite par l'amour-propre y suppose. En effet, pour découvrir encore de plus près et reconnaître distinctement les illusions où cette passion jette l'esprit, il est constant qu'il n'est rien de plus contraire que ces deux sentiments, comme il est aisé de le voir par les caractères essentiels de l'un et de l'autre. Qu'est-ce que la magnanimité? C'est, répond saint Thomas, une grandeur de courage qui se propose une gloire solide et digne de la noblesse de l'esprit humain. Mais qu'est-ce que l'ambition ? Ce n'est qu'une passion déréglée qui ne cherche que de vains honneurs, de peu de durée et par conséquent indignes de la condition de l'homme, dont l'âme est immortelle et qui est né pour de plus grandes choses. Qu'est-ce que fait la magnanimité, et quelles sont ses fonctions? Elle ne quitte jamais le chemin de la vertu et n'emploie que des moyens justes pour arriver à sa fin. Mais qu'est-ce que l'ambition fait? Elle met tout en usage et ne craint pas de violer toutes sortes de lois, pour faire de ces lois violées et ravies le fondement de son élévation particulière. Enfin, quelle est la fin et le succès de la magnanimité? C'est d'arriver toujours à la grandeur qu'elle se propose, parce qu'elle est toujours accompagnée de la bénédiction de Dieu? Mais quelle est la fin et la cruelle destinée de l'ambition? C'est d'élever les hommes, pour leur faire souffrir la confusion de leur vanité et les faire retomber dans le fond du précipice qu'elle leur a creusé; tellement que, pour bien définir cette passion qui passe dans le monde pour le caractère et l'inclination d'une belle âme, il faut dire premièrement qu'elle est de toutes les passions la plus aveugle; secondement, la plus criminelle; et en troisième lieu, la plus malheureuse dans ses desseins: la plus aveugle, puisqu'elle ne connaît pas son objet et qu'elle confond la fausse grandeur avec la solide; la plus criminelle, puisqu'il n'est point de loi qu'elle ne viole pour se satisfaire; et enfin la plus malheureuse, puisqu'elle n'a point d'effet plus certain ni plus ordinaire que de perdre les hommes. Car voilà le fond du mystère de cette passion, qui paraît si belle, si éclatante, si raisonnable et si innocente aux yeux des hommes; mais mystère dont il faut que je lève aujourd'hui le masque et que je vous découvre sa véritable nature, en vous faisant voir combien elle est aveugle dans ses projets, criminelle dans ses poursuites, funeste et pernicieuse dans ses effets : *Et in fronte ejus nomen scriptum mysterium.* C'est le portrait que je veux vous en faire, après saint Jean, dans les trois parties de ce discours. •

PREMIER POINT.

L'ange de l'école a très-judicieusement remarqué qu'il y a deux sortes d'aveuglements qui, pour l'ordinaire, sont joints ensemble, et qui nuisent également à ceux qui ont le malheur d'y tomber. Le premier est l'aveuglement de ceux qui ne voient pas ce qu'il faut voir; et le second, de ceux qui croient voir ce qu'ils ne voient point en effet. Par le premier de ces aveuglements on ne connaît pas la vérité où elle est, et par le second on la suppose où elle n'est pas : *Cæcitatis duæ species facile concurrunt, ut qui non vident quæ sunt, videre sibi videantur quæ non sunt.* Or, ces deux aveuglements qui sont presque toujours inséparables de toutes les passions violentes, sont dans un degré souverain dans la première de ces passions, qui est l'ambition, pour cacher à celui qui en est possédé la véritable condition de son objet et de son sujet, et lui supposer dans l'un et dans l'autre un mérite qui n'y est point.

Car il faut nous convaincre de cette grande maxime qui paraît étrange, à la vérité, à ceux qui ne raisonnent que suivant leur passion et dans les principes de la morale du siècle, mais qui est très-constante et très-véritable dans les principes de la religion et de la foi, et non-seulement de la foi, mais du bon sens même et de la droite raison. Il faut, dis-je, supposer que toute la grandeur du monde est indigne de l'homme et de ses désirs, parce qu'il est né pour de plus grandes choses, c'est-à-dire pour jouir de la grâce et de la gloire de Dieu qui est la récompense de sa vertu. C'est pourquoi saint Paul, parlant du bonheur que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, dit qu'il n'est pas de la condition des biens de la terre qui ne descendent pas, mais qui montent dans le cœur de l'homme : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum,* d'où saint Augustin conclut, suivant l'expression de l'Apôtre, qu'il faut que tout ce qui est au monde, quelque bonté et quelque éclat qu'il puisse avoir, soit au-dessous de l'homme et par conséquent indigne de lui et de l'élévation où il se trouve au-dessus des choses créées, qui ne lui ont été accordées que pour son usage. C'est aussi ce qui a fait dire au grand saint Grégoire, qu'il n'appartient qu'à une âme basse et rampante de s'attacher aux choses de la

terre, et que le caractère d'une belle âme et d'un esprit magnanime est de n'aspirer qu'à celles du ciel : *Parvulus est qui terrena diligit, magnus qui æterna concupiscit.* Saint Grégoire de Nazianze s'en est encore expliqué par des expressions plus fortes, quand il a dit qu'il n'est pas seulement de la vertu de l'homme de s'éloigner des grandeurs du monde par un sentiment de modestie et d'humilité, se croyant indigne d'elles, mais encore par un sentiment d'une sainte et généreuse ambition, les jugeant elles-mêmes indignes de son cœur et d'une âme qui doit être un jour élevée à la possession de Dieu : *Quid enim mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* (*Ps.* LXXII, 25.) Qu'y a-t-il en effet dans le ciel, dit saint Augustin après le prophète, qui doive attirer mes désirs? qu'y a-t-il sur la terre qui soit digne de mon estime et de mon amour? *Quidquid in cœlo laudandum, quidquid in terra abjiciendum.* Il n'y a rien dans le ciel qui ne soit infiniment glorieux et désirable; il n'y rien sur la terre qui ne soit vil et digne de mépris. J'ai dans le ciel des dignités et des richesses immortelles, et je n'ai sur la terre que des biens inconstants et des grandeurs qui ne font que passer : *Divitias fluxas et caducas.* Quoi! mon cœur, voudrais-tu t'attacher à si peu de chose et en faire ta félicité! Il te faut élever plus haut; il faut corriger cette passion aveugle par une sage et sainte ambition, et te souvenir qu'il n'y a rien au monde qui soit digne de toi que ton Dieu.

Cependant, c'est ici le premier aveuglement de l'ambition, de ne point connaître d'autre grandeur que celle de la terre, et de ne penser jamais à celle du ciel, si ce n'est peut-être quand il n'est plus temps d'y penser; car il faut avouer que depuis qu'elle en est tombée avec les démons, elle l'a tellement perdue de vue, qu'elle ne songe plus à y retourner, plus aveugle en cela que les démons mêmes, puisque Tertullien nous assure qu'ils y pensent encore quelquefois : *Cogitant interdum unde ceciderunt, et post evaporata momenta adhuc cœlum suspirant.* Ils se souviennent avec douleur de leur malheur et de leur disgrâce, et le ciel, qu'ils ont perdu par leur ambition, est encore quelquefois l'objet de leurs soupirs et de leurs désirs; mais un ambitieux ne pense d'ordinaire ni à sa damnation ni à son salut; parce qu'il s'est fait une loi, comme dit l'Ecriture, de ne jamais penser qu'à la terre, à conduire adroitement ses affaires, à bien établir sa maison, sa famille, ses enfants, à les mettre dans les charges, à leur procurer des emplois ou des bénéfices, ne se proposant que cette seule affaire dans la vie, à laquelle il rapporte tous ses soins et tout son crédit, celui de ses amis, la faveur des puissances et tout ce qui peut, en un mot, soutenir et avancer les desseins de son ambition, ce qui est visiblement contre l'ordre et la disposition de Dieu, qui n'a donné à l'homme les biens de la terre, les plus grands et les plus éclatants, que comme une image qui doit continuellement porter son esprit à la considération de l'éternité. Cependant que dit le prophète? *In imagine pertransit homo* (*Ps.* XXXVIII, 7). Cet homme ambitieux s'attache à cette image et à cette figure, sans remonter presque jamais de l'image à la vérité ni du temps à l'éternité; il passe sa vie à courir après ce fantôme comme après son souverain bien, mais au fond son souverain mal, qui le tourmente nuit et jour et en cent différentes manières; car toute l'inquiétude et tout le chagrin qu'on peut avoir dans la vie sont le partage d'un homme ambitieux : le désir, la crainte, l'envie, la jalousie, la haine, la tristesse et le désespoir, très-souvent, de ne pouvoir arriver à ce point de grandeur et d'élevation qui le fait soupirer, tout cela le tourmente, tout cela lui donne de furieuses alarmes, parce que la fortune qui remplit quelquefois son attente et qui la surpasse ne peut jamais remplir ce fonds de convoitise, qui s'allume, au contraire, et qui se fait un nouveau supplice de sa prospérité et de son bonheur. O ambition! s'écrie là-dessus saint Bernard. O ambition! qui es la croix de tous les ambitieux, comment se peut-il faire que tu tourmentes tant le monde, et que tu charmes tout le monde? Vous jugez bien que cela ne peut venir que de l'aveuglement de cette passion, qui remplit tellement l'esprit d'un homme ambitieux et qui lui donne une si grande idée de sa fortune, qu'elle ne lui permet pas seulement de se réfléchir un moment sur les maux qu'elle lui fait souffrir; il sent à toute heure, dit saint Cyprien, la misère de sa condition, et néanmoins il ne la connaît pas; il la souffre et il ne la croit pas : *Suspirat in convivio, vigilat in pluma, nec intelligit miser pretiosa esse supplicia* (*Cypr.*, *epist. ad Donatum*). Et ce qui est de plus déplorable et ce qui marque par-dessus toutes choses la profondeur de cet aveuglement, c'est que dans le temps même de la mort et dans le cours de cette maladie mortelle, où l'âme se détrompe d'ordinaire des erreurs de la vie passée, combien en voit-on encore qui l'ont autant occupée que jamais des pensées de leur ambition, méditant de nouveaux établissements, de nouveaux desseins et des projets d'affaires qu'ils prétendent exécuter aussitôt qu'ils se porteront bien; car tant qu'il leur reste quelque espérance de vie, ils ne pensent qu'à la vie et se flattent toujours que la fortune n'a pas fait pour eux tout ce qu'elle doit faire.

Voici, messieurs, le second aveuglement de l'ambition, qui prétend mériter tout ce qu'il est capable d'espérer et de souhaiter. O que cet aveuglement est grand! En effet, à qui est-ce qu'appartient la véritable grandeur, au sentiment de Jésus-Christ, qui doit en mieux juger que personne? à qui appartient-elle de droit, si ce n'est aux humbles? Ecoutez ce qu'il dit dans l'Evangile. Quiconque s'humilie sera élevé, et celui qui s'élève sera humilié. Le véritable moyen de monter et de s'élever, c'est de descendre; plus on s'abaisse, plus on s'élève; moins on s'humilie, plus on s'attire de confusion et de

mépris. Or, c'est là ce que l'ambitieux ne comprend pas ; et c'est toutefois ce que la raison même lui enseigne comme le philosophe moral l'a très-bien remarqué.

Personne, dit-il, n'est grand par les honneurs qu'on lui rend, ou par les richesses qu'il possède : *Nemo illorum quos divitiæ et honores in alto fastigio ponunt, magnus est* (*Seneca, part.* I., *c.* 26). Ce qui fait seulement qu'il paraît grand, c'est qu'on le mesure sur le piédestal où on le place : *Sed ideo magnus videtur, quia illum cum basi sua cœteri metiuntur.* Mettez un nain sur une haute montagne, il n'en sera pas plus élevé ; mais mettez une haute colonne sur son pied, elle sera toujours grande, fût-elle même dans le fond d'un puits : *Pumelio magnus non est, licet in monte constiterit; colossus magnitudinem suam servabit, etiamsi steterit in puteo.* Par ce moyen un ambitieux se croit grand, parce qu'il se mesure sur les honneurs qu'on lui rend, et qu'il se voit élevé au-dessus de la tête des autres par les richesses et le crédit qu'il a. Mais l'aveugle qu'il est, ne voit-il pas que ces accidents extérieurs ne le rendent pas plus grand que le serait un nain qu'on élèverait sur une haute montagne? Mais nonobstant toutes ces vérités, il veut toujours se procurer une fausse grandeur, et par un aveuglement encore plus insupportable, il se persuade qu'on ne lui rend pas encore autant de respect qu'il en mérite.

En effet, c'est sur cet article que très-peu de gens se font justice, et sans faire ici une discussion trop particulière des différentes conditions de la vie, je suis persuadé que la plupart des personnes de qualité sont prévenu de cette opinion, que leur naissance et le rang qu'elles tiennent dans le monde leur donne un si grand droit de prétendre à toutes choses, que ce serait se dégrader elles-mêmes et ne pas soutenir comme elles doivent la gloire de leur famille, si elles n'avaient autant d'ambition qu'elles ont de qualité. Que cette illusion est dangereuse et grande! puisqu'il n'est rien de plus certain que la véritable noblesse ne peut être plus glorieusement soutenue que par une grande vertu, une grande bonté, une grande justice, un grand zèle, une grande piété et en particulier par une grande modestie et une grande humilité, qui est sans contestation la vertu qui a le plus d'éclat en elles, et qui marque davantage cette grandeur d'âme qui doit les distinguer du reste des hommes ; car que des personnes de basse condition soient humbles et modestes, il ne faut pas s'en étonner, leur état leur dit qu'il le faut être, et elles ne sauraient presque avoir d'autre sentiment pour peu qu'elles aient de raison et de bon sens; mais que des personnes qui naissent dans l'éclat et comme dans le sein de la vanité, que des personnes à qui on n'inspire point d'autre esprit ni d'autres sentiments, qui n'ont point d'autres exemples domestiques, aient l'âme assez grande et le courage assez élevé pour se croire indignes de la grandeur de leur fortune, et se remettre par leur vertu dans l'ordre commun de la nature, d'où la providence les a tirées, pour les élever au-dessus des autres, sans avoir mérité une grâce si particulière, c'est sans doute, messieurs, une vertu héroïque et d'autant plus grande qu'elle est rare et peu ordinaire parmi des personnes de cette condition; ce qui fait qu'on l'admire davantage en elles que dans les autres, et qu'on a pour elles autant de respect et de vénération, qu'on a de mépris et d'indignation contre ceux qui ont des pensées qui ne conviennent pas à la bassesse de leur naissance et de leur état.

Car si l'Ecriture nous dit que l'ambition n'a point été faite pour les hommes : *Non est creata hominibus superbia* (*Eccli.* X, 22), parce qu'ils sont naturellement trop pauvres et trop misérables pour la soutenir, il le faut dire à plus forte raison de ceux qui ne sont pas seulement humiliés par leur condition naturelle, mais qui le sont encore par leur état et leur condition civile, cependant, messieurs, combien voit-on de ces gens-là qui n'ont aucun rang dans le monde, oublier ce qu'ils sont et ce qu'ils ont été, et sous prétexte qu'ils se voient appuyés ou d'un peu de bien, ou d'un peu de faveur, portent leur ambition effrénée à toute sorte d'excès et avec la dernière insolence; car tout ce que les hommes font pour eux leur est toujours dû, et tout ce qu'ils ne font pas est une marque de leur infidélité ou un témoignage de leur aveuglement. Ils ne distribuent pas un emploi, pas une charge, pas un bénéfice sur lequel ils n'aient infiniment plus de droit que tous ceux à qui on les donne, et quand ils se trouvent au nombre de ceux qu'on favorise, ils ne regardent ces faveurs que comme des dispositions à des engagements pour en recevoir de plus grands, et si cela n'arrive pas au point qu'ils le souhaitent, sans considérer ce qu'ils méritent, ni ce que la fortune a fait pour eux, ils déclament aussitôt contre elle et ne parlent que de la malignité de leur étoile, de la dureté et de l'ingratitude du siècle, de l'aveuglement des grands et du peu de discernement qu'ils ont dans la distribution des grâces, qu'il n'y a que les malhonnêtes gens de considérés, que le mérite est négligé et méprisé, et cent autres extravagances de cette nature que leur passion leur fait déclamer.

Mais pour ouvrir les yeux à ces gens-là il suffit de leur faire, avec l'évangile de ce jour, la même proposition que les députés de la Synagogue firent à Jean-Baptiste : *Tu quis es?* Qui êtes-vous? Et qu'étiez-vous il n'y a que très-peu de temps, pour le porter aussi haut que vous faites? Vous n'étiez qu'un homme de néant, sans bien, sans considération, sans estime, et vous voulez maintenant paraître parmi les honnêtes gens et faire une belle figure dans le monde ; vous n'étiez qu'un pauvre garçon, une pauvre fille de campagne quand vous êtes entrée dans cette maison, et vous en exercez maintenant les emplois les plus honorables; enfin vous n'étiez rien et vous n'aviez rien, et vous avez maintenant

du bien et des charges, et vous vous voyez dans un rang où vous n'auriez jamais osé aspirer ; et vous vous plaignez de votre fortune, parce que vous en voyez d'autres qui sont encore plus élevés et plus riches que vous. Ah! puisque vous vous méconnaissez si fort, il faut vous dire encore avec le Saint-Esprit : *Egredere, et abi post vestigia gregum* (*Cant.* I, 7). Remettez vous en esprit la suite de ces troupeaux que vous avez gardés si longtemps. Rentrez dans le néant d'où vous êtes sortis. Comparez la bassesse de votre naissance avec votre condition présente, et vous verrez que vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de votre fortune et encore moins d'en être plus fiers et plus arrogants. Mais je ne m'en étonne pas, c'est un aveuglement qui attire toutes sortes de crimes et qui se creuse un abîme de son élévation, puisque non-seulement cette passion est aveugle, ne connaissant point son objet et confondant la fausse grandeur avec la solide, mais encore qu'elle devient criminelle, puisqu'il n'y a point de loi qu'elle ne viole : c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

On ne peut mieux juger de l'aveuglement de l'ambition et de toutes les passions violentes que par la prudence et la sagesse de la vertu, car celle-ci observe toujours inviolablement deux choses dans sa conduite, dont la première est de chercher son souverain bien où il est, c'est-à-dire en Dieu, et la seconde de faire un bon choix et un sage discernement des moyens dont elle a besoin pour y arriver. Il n'en est pas de même de l'ambition, elle ne connaît point de souverain bien que la gloire et l'éclat du monde, d'où il arrive que manquant de discernement pour la fin, elle en manque pour les moyens, ne tenant aucun chemin ni aucune route certaine pour y parvenir, et employant indifféremment pour se satisfaire le bien et le mal; que dis-je ? le mal encore plus souvent et plus universellement que le bien, sans aucune crainte ni de Dieu, ni des hommes, l'expérience nous faisant voir tous les jours que cette passion ne connaît point de loi que celle de n'en avoir point, et de sacrifier à son intérêt tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré : la vérité, la justice, la fidélité, l'amitié, l'honnêteté, la pudicité, la religion.

Car vous m'avouerez, messieurs, que la première maxime d'un homme qui a de l'ambition et qui se veut élever est de se rendre agréable à tous ceux qui peuvent contribuer à son établissement et à sa fortune, et particulièrement aux grands, ce qu'il ne peut faire sans dissimuler la vérité en mille occasions et sans approuver et louer même une infinité de choses que sa conscience lui fait condamner en secret, trahissant ainsi l'une et l'autre et entretenant les pécheurs dans leurs erreurs et dans leurs passions qui les conduisent si souvent au dernier malheur, comme le pauvre roi de l'Écriture qui périt misérablement avec toute sa famille par l'infidélité et la flatterie de ces faux amis qui lui faisaient tous les jours la cour : *Seduxerunt te, et prævaluerunt adversum te viri tui pacifici, demerserunt in cœno et in lubrico pedes tuos.* Car que nous marquent en effet les hommes pacifiques du prophète qui trompèrent Sédécias et qui firent tomber ce malheureux prince dans le précipice de sa ruine, sinon les flatteurs ambitieux dont tous les grands sont investis, qui ne les contredisent jamais en rien, mais qui approuvent, au contraire, toutes leurs pensées et tous leurs desseins, qui canonisent même leurs vices et leurs passions, tant ils appréhendent de leur déplaire et de ruiner par là toutes les apparences de leur fortune s'ils en usaient d'une autre manière. Oh ! la lâche et la criminelle complaisance! Je ne saurais mieux vous l'exprimer ici que par ce monstre que saint Jean nous dépeint dans l'Apocalypse, composé de plusieurs espèces et de plusieurs têtes sur lesquelles il portait autant de couronnes, et sur toutes les têtes couronnées le nom de blasphème ; car voilà, messieurs, le portrait au vif de tous nos flatteurs ambitieux, ce sont des gens qui ne sont d'aucune espèce particulière, qui se forment en cent manières différentes et qui prennent toutes les figures et tous les visages qu'on veut, suivant l'humeur et l'esprit de ceux auxquels ils veulent se rendre agréables, n'ayant point d'autre application dans la vie que d'étudier leur inclination pour s'y conformer; ainsi, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, quand ce seraient les plus grands vices et les plus scandaleux du monde, ils ont toujours des couronnes toutes prêtes pour les couronner et pour en faire des vertus ; la colère et la vengeance la plus emportée est toujours un zèle, la violence une justice, la profusion libéralité et magnificence, l'ambition grandeur de courage, et les derniers désordres, des plaisirs innocents et la vie des honnêtes gens, qui sont autant de blasphèmes horribles contre Dieu, puisqu'il est certain qu'il n'y en peut point avoir de plus grand que d'attribuer à Dieu ce qui est au démon, et au démon ce qui est à Dieu ; c'est-à-dire de changer la vertu en vice et le vice en vertu.

Il faut voir cependant, messieurs, avec quelle liberté, pour ne pas dire avec quelle audace et quelle impudence ils sanctifient toutes ces passions criminelles, et louent les pécheurs dans tous les désirs de leur cœur, donnant la question à toutes les lois divines et humaines, et faisant violence à la parole de Dieu, à l'autorité des sages, et à la raison, pour leur faire dire que la vérité est mensonge et le mensonge vérité. Les plus modérés même en cela ne sont pas tout à fait exempts de mauvaise foi, et s'ils n'en ont pas assez pour dissimuler entièrement la vérité ou la supposer, ils en ont toujours assez pour la diminuer, pour y ajouter ou pour en retrancher quelque circonstance, suivant le mouvement que leur donne la passion qui les fait parler ou pour ou contre ceux qui sont favorables ou opposés à son intérêt; car la flatterie et la médisance sont les deux ailes de l'ambition, et comme elle se fait une maxime de flatter les vices de ceux qui sont

en état de lui faire du bien, elle se fait aussi une loi de noircir la vertu de ceux que le mérite a mis sur les rangs, pour le disputer avec elle ; s'ils prétendent à quelque emploi qui lui convienne, ils n'ont jamais assez d'intelligence pour s'en acquitter comme il faut, ou s'ils ont assez de capacité, ils manquent du moins de fidélité et de probité ; si on les regarde pour quelque bénéfice ou quelque dignité dans l'Eglise, ce sont aussitôt des gens qui ne sont pas dans les bons sentiments et dans la saine doctrine, il y a toujours du désordre et du déréglement dans leur vie, et il y va de l'intérêt de la religion de ne leur pas confier son autorité ni son bien : si on les destine à quelque autre charge, ou dans la robe ou dans l'épée, la jalousie de l'ambition ne manque jamais de trouver quelque tache, ou dans leur personne, ou dans leur famille, qui les rend indignes d'un si grand emploi ; et ainsi de toute autre chose, cette passion ne manquant jamais de couleurs pour défigurer tous ses concurrents, ni de calomnies pour les décréditer et les écarter de son chemin.

Voilà cependant, messieurs, les moyens les plus innocents dont l'ambition se sert pour arriver à la fin qu'elle se propose ; mais pour en mieux juger, et voir la suite de ses injustices, considérons, s'il vous plaît d'abord, combien de familles ruinées, combien de maisons désolées, combien de pauvres opprimés, et à la ville et à la campagne, pourraient déposer aujourd'hui des vexations et des chicanes, des usures et des cruautés, des prévarications, des concussions et des exactions, des violences mêmes et des oppressions qu'elle fait tous les jours dans le particulier, et dans le public, pour les dépouiller. Jamais passion n'a eu tant de ressorts et d'expédients que celle-là en a pour s'appliquer le bien d'autrui, et il faut qu'un homme soit bien affermi dans le sien, quand elle ne trouve pas le moyen de l'en chasser et de s'y établir à sa place ; s'il a seulement le malheur d'être son voisin, et d'avoir quelque fonds, quelque terre ou quelque maison qui soit à sa bienséance et qui l'accommode, à moins que d'avoir autant de fortune, autant de crédit et d'intelligence dans les affaires qu'il en peut avoir, s'il ne prend promptement le parti de lui abandonner son bien pour le prix qu'il veut, il est bientôt contraint de s'en défaire à des conditions encore plus dures et plus injustes que les premières, par les procès et les chicanes qu'il lui suscite. Je ne veux choquer personne en particulier, ni principalement ceux qui sont dans les grands emplois, mais je crois devoir le témoignage à la vérité et à la gloire de ceux qui les soutiennent avec réputation et avec honneur, de rapporter ici ce qu'un grand évêque de notre France a dit autrefois, déplorant les calamités de son siècle et les maux que l'ambition faisait de son temps, que cette malheureuse passion était tellement attachée aux dignités et aux grands emplois, qu'on ne s'apercevait de l'autorité de ceux qui les exerçaient que par des violences et des injustices : *Quid enim omnium aliud dignitas sublimium quam proscriptio civitatum, aut quid aliud quorumdam quos facit præfectura quam præda* (*Salvianus, de Gubern. Dei*) ? C'est-à-dire qu'au lieu de l'employer pour maintenir le bien public, ils ne s'en servaient que pour le détruire, et pour s'établir eux-mêmes sur la ruine des particuliers ; et voici comment : *Ad hoc enim*, ajoute ce Père, *honor a paucis emitur ut cunctorum vastatione solvatur, reddunt miseri dignitatum pretia quas non emunt, commercium nesciunt et solutionem sciunt*. C'est que ceux qui entraient dans les charges, n'ayant pas de quoi les payer, ou ne voulant pas prendre cela sur leur fonds, s'en acquittaient dans la suite aux dépens du peuple et sur le bien public, par les prévarications et les injustices qu'ils commettaient dans leur ministère, les pauvres et les misérables payant ainsi des honneurs qu'ils n'achetaient point, et satisfaisant aux conditions d'un commerce dans lequel ils n'avaient point de part. Etrange désordre, cruelle ambition : *Ut pauci illustrentur, mundus evertitur, unius honor orbis excidium est*, pour élever quelques particuliers, pour en élever seulement un seul, il fallait renverser toutes les familles, et ruiner tout le monde jusqu'aux amis et aux parents mêmes !

En effet, l'ambition ne connaît ni les uns ni les autres, si ce n'est pour les faire servir et les sacrifier à son intérêt, l'expérience nous faisant voir tous les jours à l'égard des amis qu'elle n'est jamais satisfaite de leur amitié, qu'ils n'aient épuisé pour la soutenir tout leur bien et tout leur crédit ; et pour les parents, qu'il ne faut pas moins pour la contenter que de les déshériter presque tous, les jeter dans les cloîtres, les engager dans l'Eglise sans disposition et sans vocation, pour conserver à un seul tout le bien de la famille, et lui procurer un plus grand établissement ; et quand elle ne peut pas les sacrifier de la sorte, le moins qu'elle fasse d'ordinaire c'est de les diviser par des haines et des jalousies, par des procès, des chicanes et des vexations qu'elle autorise du nom et du prétexte de justice, et qui cependant la poussent quelquefois jusqu'à cette cruelle extrémité, non-seulement d'envahir leur bien, mais d'attaquer même leur vie ; et si ce n'est toujours avec le fer ou le poison, c'est toujours avec les désirs tout au moins de souhaiter leur mort, ou l'attendant du moins comme un bien dont l'espérance la console, et dont la présence la réjouit encore davantage, quelque violence au reste qu'elle se fasse en ces occasions pour contenir sa joie sous une image de douleur, et pour acheter par de fausses larmes, comme dit un Père, cette succession qu'elle attend avec tant d'impatience et tant d'inquiétude : *Per imaginariam sollicitudinem ementes hæreditatem* ; car voilà tout son déplaisir, une fausse tristesse, une douleur feinte et étudiée, ou si elle en a quelque véritable ressentiment, il ne vient pas tant du désir que de la crainte de leur guérison, du regret que de l'impatience de les

voir mourir; et si vous en doutez, ajoute ce Père, donnez-vous seulement la peine d'observer ses yeux continuellement attachés sur ce pauvre malade, comme s'ils voulaient l'accuser et se plaindre de ce qu'il ne meurt pas assez tôt : *Vides extortas lacrymas, simulata suspiria, fictam anxietatem non optantem ut convalescas, sed expectantem quando moriaris; vide defixos in te et quasi accusantes tui obitus tarditatem omnium vultus.*

Cela étant, de quelle tendresse peut être capable un cœur ambitieux? Vous en penserez ce qu'il vous plaira, mais pour moi je serai toujours persuadé qu'il ne peut être sensible ni à l'amitié ni à la nature, et que l'une et l'autre doivent être nécessairement étouffées dans la violence de cette passion; ce qui paraît d'abord toutefois contre le bon sens, ce qui a donné sujet à quelques-uns de la comparer à la charité, non-seulement parce qu'elle fait pour la vanité, dit saint Chrysologue, tout ce que la charité fait pour l'éternité, mais parce qu'elle a encore cela de commun avec elle, dit saint Augustin, qu'elle ne connaît ni parents ni amis, non plus que la charité, qui est même obligée de les haïr, selon l'Evangile, c'est-à-dire d'étouffer toutes les amitiés imparfaites et les affections criminelles qui nous les font aimer hors de Dieu, pour ne les plus aimer qu'en lui et pour lui; car c'est à peu près de la même sorte que l'ambition étouffe tous les sentiments les plus naturels, pour ne rien aimer que dans la vue de son intérêt, qui est son idole; et de là vient, dit ce Père, qu'elle oublie si aisément, parents, amis et soi-même encore plus que tout le reste : *Ipsa est quæ patrem nescit, matrem ignorat, amicos perdit, et seipsam relinquit*, négligeant en effet le soin de sa vie, sa santé, son repos, sans parler de sa réputation et de son honneur qu'elle prostitue en tant de manières, aimant mieux se déshonorer et entretenir en secret de méchants commerces, que de ne pas soutenir son rang et sa vanité en public: et sur ce fondement combien de familles déshonorées, combien de femmes et de filles prostituées, combien de gens qui le portent haut, et qui font de grandes figures dans le monde, et qui n'entretiennent toutefois tout ce grand éclat et tout ce grand faste que du commerce de leurs péchés : et à Paris, sans doute, plus qu'en tout autre lieu du monde, parce que les grandes villes, comme dit Salvian, surpassent autant toutes les autres en impureté, qu'elles les surpassent en grandeur et en dignité; ce qui doit avoir, sans contestation, une application singulière en celle où je parle et dont je parle, non-seulement à cause de cette foule de peuple et de ce grand nombre de personnes, de toutes sortes d'états, de conditions et de nations, qui favorise et qui cache même en quelque manière par sa confusion la licence des vices et le déréglement des passions ; mais surtout à cause de l'ambition, qui étant ici soutenue de l'espérance d'une plus grande fortune, et environnée d'une infinité de mauvais exemples et de tout ce qui peut toucher plus fortement et plus efficacement son cœur, fait aussi des choses extraordinaires et s'abandonne aux dernières lâchetés pour se satisfaire : *Heu quantis dedecoribus emit, ut fulgeret !*

Après cela, croirons-nous qu'il se puisse trouver quelque chose qui soit à l'épreuve de la violence et de la fureur de cette passion, et pouvons-nous espérer que celle qui ne respecte ni la vérité, ni la justice, ni l'amitié, ni la nature, ni l'honnêteté, ni la pudicité, conserve du moins un peu de respect pour la gloire de Dieu et de la religion ; il serait aisé d'en juger, messieurs, si nous avions le temps, par tous les scandales et tous les désordres qu'elle a causés dans l'Eglise depuis sa naissance, par les schismes et les hérésies , les simonies, les usurpations, la profanation des choses les plus saintes et par tous les abus, en un mot, qu'elle a introduits dans la discipline ; car à quoi attribuer en effet la révolte de tant d'hérétiques et de schismatiques, qu'à l'ambition déréglée qu'ils ont eue, pour la plupart, pour les dignités de l'Eglise, et au dépit d'en voir d'autres élevés à leur exclusion ; d'où est sorti, dit saint Cyprien, le mépris des puissances ecclésiastiques, et de ce mépris, la désobéissance, la division et la guerre? Qui a introduit et qui entretient encore aujourd'hui ce honteux trafic et ce commerce scandaleux que tant de gens font des bénéfices, que la passion d'avoir ou du bien ou des titres, et le plus souvent tous les deux ensemble? car il faut avouer que nous sommes encore au temps dont se plaint saint Bernard, où l'on n'a honte de n'être qu'un simple clerc et un simple prêtre, sans bénéfice et sans titre, ce qui fait qu'on n'est pas sitôt dans l'Eglise, qu'il en faut avoir à quelque prix que ce soit, et ce qui est de plus étrange, c'est que ceux qui paraissent les plus zélés pour la discipline des saints canons, sont souvent les premiers à les violer; sévères et rigoureux, à la vérité, autant qu'on le peut être envers les autres, mais très-indulgents et très-commodes pour eux-mêmes.

Je n'ai pas le temps, et il n'est pas même nécessaire de faire un plus grand détail des péchés que l'ambition peut commettre contre la religion, aussi bien que contre les autres vertus; on sait assez qu'il n'en est point, de quelque qualité qu'il puisse être, dont elle ne soit capable, depuis qu'elle a établi cette pernicieuse maxime, qu'on peut tout faire et tout violer pour s'élever au-dessus des autres; il serait seulement à souhaiter qu'elle réfléchît quelquefois sur tous ces désordres pour les prévenir ou les réparer dans la suite, ce qu'elle ne fait toutefois jamais, parce que ne voyant jamais rien qu'à travers le grand éclat qu'elle se propose et qui l'éblouit, elle ne peut jamais voir ses péchés tels qu'ils sont et sous leur forme naturelle, d'où il arrive qu'elle n'en a jamais l'horreur qu'elle en doit avoir, et qu'elle en craint encore aussi peu les suites qui sont néanmoins presque toujours, et très-funestes et très-déplorables, comme j'espère de vous le faire voir dans mon dernier point.

TROISIÈME POINT

Nous pouvons réduire à deux espèces ces deux fâcheux effets que l'ambition produit: la première, en ce qu'elle humilie l'homme malgré lui, au lieu de l'élever; et la seconde, en ce qu'elle a pour ennemi et pour juge un Dieu qui ne manque jamais de s'en venger. Un ancien, quoique enveloppé dans les ténèbres du paganisme, n'a pas laissé de reconnaître cette vérité, quand il a dit qu'on ne descend jamais d'une condition éminente, mais qu'on en tombe toujours avec opprobre et qu'elle n'a point d'autre entrée ni d'autre issue que de honteux précipices : *Eminentis vitæ exitus cadere est.* C'est ce que nous voyons par une continuelle expérience, et les renversements de tant de familles, qu'une aveugle ambition avait élevées, nous en convainquent assez.

Mais, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que, quand même cette confusion n'arriverait pas aux ambitieux, quand même ils paraîtraient avec honneur et avec éclat dans le monde, le propre effet de ce péché est de s'attirer Dieu pour ennemi. Oh! quel mal est-ce là, s'écrie là-dessus saint Jérôme, et quelle terrible disgrâce d'avoir Dieu pour ennemi! *Quale malum hoc est, quod adversarium habet Deum!* Après cela, ne considérons plus la profondeur de son aveuglement, qui lui fait méconnaître et le peu de mérite de son objet et l'indignité de son sujet ; ne nous arrêtons plus sur le nombre et la grandeur des crimes qu'elle entraîne, comme sont toutes les bassesses et les lâchetés, les fausses et les criminelles complaisances, les médisances et les calomnies, les infidélités, les duretés, les ingratitudes, les impiétés, les sacriléges et enfin tant de crimes qui naissent de cette détestable passion. Ne nous arrêtons plus à la discussion de toutes ces choses, ou plutôt, si nous y faisons réflexion, considérons que c'est par là que Dieu a un intérêt particulier de s'en venger.

L'ambition, dit saint Bernard, est comme la mère et la source de tous les péchés : *Radix iniquitatis ambitio* (*Bernard*, *in ps.* XC). Elle est la maudite racine de toutes sortes d'iniquité, et c'est d'elle le plus souvent que vient tout le mal qui arrive ou dans les Etats ou dans les villes particulières : *Subtile malum secretum virus*, *pestis occulta*, *doli artifex*, *hipocrisis mater*. C'est un mal subtil, c'est un poison dont on ne s'aperçoit pas, c'est une peste cachée, c'est la cause des fourberies, de l'hypocrisie et de tous les autres crimes qui désolent la face du christianisme. Or, si Dieu est l'ennemi de chacun de ces péchés en particulier, jugez combien il a de haine contre l'ambition, qui les renferme presque tous, et qui a au-dessus des autres cette cruelle insolence de l'aller attaquer jusque sur son trône.

Toutes ces considérations devraient sans doute arrêter le cours de cette passion ; et toutefois, par un étrange déréglement, c'est la passion la plus ordinaire des hommes et celle dont on ne se défait presque jamais. C'est la passion la plus naturelle, la plus adhérente, mais la plus universelle et la plus opiniâtre de toutes. Tous les hommes ne sont pas avares, tous les hommes ne sont pas sujets aux plaisirs des sens ni aux voluptés criminelles; il y en a sans doute plusieurs qui, soit par tempérament, soit par vertu, sont exempts de ces vices; mais il n'y en a presque point, dit saint Ambroise, dans qui l'ambition ne se trouve : *Sæpe quos vitia nulla delectant*, *quos nulla potuit movere luxuria, nulla avaritia subruere, facit ambitio criminosos* (*Ambr.*, *l.* IV, *in Lucam*, *c.* 4). Tous sont sensibles de ce côté-là, les jeunes et les vieillards, les grands et les petits, les pauvres et les riches, ceux qui sont de condition et ceux qui n'en sont pas, ceux qui ont du bien et ceux qui n'en ont pas, tant ce mal est grand et ce désordre universel.

Prends-donc garde, chrétien, de ne pas tomber dans un si dangereux piége ; et comme ce vice est presque imperceptible et qu'il flatte agréablement toutes vos passions, conservez soigneusement votre cœur, de peur qu'il ne le corrompe. Imitez pour cet effet l'humilité de saint Jean, dont il est parlé dans notre évangile, et soit qu'on vous offre des honneurs, soit qu'on vous demande ce que vous pensez de vous-mêmes : *Quid dicis de teipso?* retranchez-vous toujours dans une sainte modestie qui vous attirera les grâces de Dieu en ce monde et sa gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

L'ordre des créatures renversé par le péché.

Delicta quis intelligit?

Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

On dit que Julien l'apostat voyant que les chrétiens refusaient de manger des viandes qui avaient été immolées aux idoles, de peur d'entrer en société avec les démons et de se souiller par l'usage des choses qui avaient été employées à l'impiété de leurs mystères, se servit d'un étrange stratagème que sa barbare et insatiable passion lui suggéra. Il fit arroser, dit saint Grégoire de Nazianze, (*Greg. Naz.*, *orat.* III, *in Julianum imperatorem*), toutes ces viandes du sang des victimes, et commanda même qu'on en fît une aspersion sur les rivières et sur les fontaines, pour réduire les chrétiens dans la triste nécessité ou de mourir de faim et de soif, ou de tomber dans des sacriléges.

C'est là, chrétiens, si vous y prenez garde, l'injurieuse malice du démon et du péché. Il n'y a point de condition ni d'état où il n'ait laissé quelques vestiges de sa malignité, point de possession ni d'état dont il n'ait altéré ou déshonoré autant qu'il a pu la pureté. Vous avez déjà vu dans la première semaine de cet Avent les funestes impressions qu'il a faites sur l'homme, soit dans son progrès, soit dans sa consommation, son impénitence et sa peine. Vous avez même dû être surpris d'apprendre comme je vous l'ai

pliqué dans la seconde semaine, que Dieu, tout grand, tout impassible et tout immortel qu'il est, n'a pas évité ces coups et ces atteintes, puisqu'il l'a anéanti jusqu'à la ressemblance du péché, jusqu'à la mort. Après cela, il semble que je n'aurais plus rien à vous dire de son énormité; mais voici encore un troisième et dernier effet de sa malice dont il faut que je vous parle pour conclure tout le dessein de mon Avent. Le péché a porté sa cruauté partout, et les créatures se ressentent encore aujourd'hui d'une si horrible désolation; c'est lui qui les a corrompues, c'est lui qui les a rendues les complices et les instruments des peines du pécheur et cela en quatre choses que je vous expliquerai dans autant de discours. La première, en ce qu'il en a renversé l'ordre; la seconde, en ce qu'il en a corrompu l'innocence; la troisième, en ce qu'il en a changé la bénédiction, et la quatrième, en ce qu'il en a perverti la bonté. Voilà ce qui me reste à traiter dans cette dernière semaine, pour finir notre dessein dans toutes les parties qui le composent : *Delicta quis intelligit?* Esprit saint, qui jusqu'ici m'avez donné les lumières nécessaires pour déveloper toutes ces différentes malices du péché, afin d'en faire connaître distinctement l'énormité à mes auditeurs, ne me refusez pas aujourd'hui ni dans la suite de mes autres discours ces mêmes secours; je vous les demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

L'apôtre saint Paul écrivant aux Romains, leur apprend une étrange vérité, quand il dit que toutes les créatures attendent, en gémissant et avec une espèce d'impatience, la résurrection des enfants de Dieu : *Creatura revelationem filiorum Dei expectat* (*Rom.* VIII). Mais la raison qu'il leur en donne me paraît encore plus étrange, lorsqu'il leur apprend que c'est d'autant que ces créatures sont esclaves de la vanité des pécheurs, qui les font servir malgré elles à leurs débauches, et qui par ce moyen font violence à leurs inclinations naturelles : *Vanitati enim subjecta est non volens.* C'est pourquoi, ajoute ce même apôtre, elles attendent avec impatience que les justes triomphent de la corruption de leurs corps, elles soupirent et elles gémissent dans cette attente, parce que ce jour de la résurrection des Justes sera en même temps celui où elles seront délivrées de cette honteuse servitude où le pécheur les aura réduites : *Quia et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis in libertatem filiorum Dei.*

La créature à présent est donc sujette à la corruption, et elle souffre, malgré elle, les funestes effets du péché, dont le premier est, comme je vous ai dit, d'en renverser l'ordre et d'en confondre l'économie. C'est ce que j'ai à vous expliquer dans ce discours; et pour le faire d'une manière solide, il faut que je suppose d'abord un beau principe de saint Augustin (*D. August.*, *lib. de ordine*), qui dit qu'il faut faire une grande différence entre ces deux choses : être dans son ordre, et tenir son ordre; la créature est dans son ordre quand elle demeure dans les termes de sa condition; elle tient son ordre quand elle obéit à la loi de Dieu; Dieu l'a établie au-dessous de lui, voilà son état; il lui a commandé de le servir, c'est la fin de sa vocation; de manière qu'elle est dans son ordre, quand elle demeure au-dessous de Dieu, et elle tient son ordre quand elle fait ce que Dieu veut. Mais le péché a troublé cet ordre dans l'un et dans l'autre de ces deux sens; il a empêché la créature de le tenir, parce qu'il en a fait l'instrument même du péché, et c'est le sujet que nous traiterons demain; mais il l'a empêchée de s'arrêter dans son ordre, d'autant qu'il l'a arrachée de son état pour la diviniser; il en a fait l'idole de l'homme et a obligé cet impie à lui rendre les mêmes honneurs et le même culte qui est dû à la majesté du vrai Dieu; vous en jugerez, après que vous aurez considéré que la religion a trois actes : l'adoration, la prière, et le sacrifice; l'adoration, qui comprend la foi; la prière, qui est formée par l'espérance; et le sacrifice, qui vient de la charité et de l'amour; vous en jugerez encore une fois, et vous verrez, premièrement, si le pécheur dans sa passion avoue un autre Dieu que la créature; secondement, s'il espère d'autres biens; en troisième lieu, s'il sacrifie à une autre divinité. Mais si toutes ces choses sont véritables, ne m'avouerez-vous pas aussi que le péché a renversé l'ordre des créatures et qu'il en a fait des divinités? C'est mon sujet

PREMIER POINT.

La religion n'est guère moins ancienne que le monde, elle touche de fort près les premiers principes des choses; et lorsqu'il n'y avait que deux personnes sur la terre, il y avait déjà une Eglise et des fidèles. Dieu, qui avait créé l'homme pour l'honorer et pour le servir, lui inspira cet esprit avec la vie, il en traça les maximes dans son entendement par la pureté de ses lumières, il en imprima les sentiments dans son cœur en des caractères d'amour et de feu. Mais comme ce même homme, après avoir été créé, oublia cet important devoir, son esprit tomba dans l'erreur de sa volonté, dans le désordre des passions; l'esprit qui avait méconnu Dieu prit la créature pour le créateur; la volonté qui s'était séparée de ce même Dieu se fit des idoles sur la terre, si bien qu'au lieu de concevoir des sentiments de religion et de piété, ce malheureux, aveuglé et corrompu de la sorte par son péché, fit une profession presque générale d'impiété, et laissa partout des marques de son irréligion envers Dieu.

Voilà, messieurs, l'origine de l'idolâtrie, que l'envie du démon et l'ambition des hommes ont introduite dans le monde, voilà la première source des abominations et des sacrilèges qui ont souillé toute la terre après le péché. Dieu ne préserva de cette profanation que la Synagogue, encore nous voyons dans l'Ecriture qu'elle offrit souvent de l'encens aux idoles, et que, dans les temps mêmes auxquels elle recevait de Dieu les marques les plus sensibles de sa protection et

de sa bonté, elle le deshonorait par l'impiété et la superstition de ses faux cultes.

C'est donc le péché qui a fait les idolâtres et les idoles; mais ce que j'ai à dire ici, c'est que l'aveuglement des hommes dans l'antiquité païenne n'a rien fait dans leurs temples visibles, que l'impiété des hommes ne renouvelle encore aujourd'hui invisiblement dans leurs cœurs. Ceci vous paraît étrange, mais il n'y a rien de plus vrai. En effet, qu'ont fait les païens? Il faut consulter saint Paul, et il vous apprendra qu'ils ont changé la gloire d'un Dieu incorruptible en la ressemblance d'un homme sujet à la corruption, et non-seulement d'un homme, mais des bêtes: *Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadrupedum et serpentium* (*Rom.* I, 23). C'est-à-dire, qu'au lieu d'adorer un Dieu immortel et impeccable, ils ont adoré les images des hommes sujets à la mort et au péché; des hommes dont la naissance était honteuse, dont la vie avait été traversée de mille accidents funestes, et dont on voyait encore, et les tombeaux et les marques de leur honte; des hommes qui s'étaient consacrés par leurs passions, ou plutôt dont le péché avait sanctifié la mauvaise vie, pour faire une religion de ses déréglements et de ses excès.

C'est ce que le savant Arnobe leur reproche dans les six livres qu'il a écrits contre eux. Ne voyez-vous pas, leur dit-il, jusqu'où va votre aveuglement et le tort même que vous faites à vos dieux? Quel plus grand aveuglement que d'adorer des divinités qui sont les ouvrages de vos mains, des divinités que vous frappez sur l'enclume à force de marteaux, et que vous figurez en sorte qu'elles puissent mériter quelque respect quand vous les placez sur vos autels? Mais quelle injure ne leur faites-vous pas de consacrer ainsi le vice en leurs personnes, et d'adorer dans Jupiter, le plus grand de vos dieux, l'assemblage de tous les crimes? *Nonne animadvertistis cujus eum notetis probri, cujus criminis constituatis auctorem? vel quas in eum labes flagitiorum, quantas coacervetis infamias* (*Arnobius, adversus gentes, lib.* IV)? Ne voyez-vous pas de quelle infamie vous le couvrez? Et ne vous apercevez-vous pas de combien de crimes vous le rendez auteur?

Voilà ce que ce Père reprochait aux païens; mais voilà en un sens ce qu'on peut reprocher encore aujourd'hui aux pécheurs. Les païens adoraient des créatures, et, qui plus est, des créatures infâmes; et les chrétiens adorent encore aujourd'hui leurs passions et sont les idolâtres de leurs vices. Voulez-vous que je vous le fasse voir? Je n'ai, pour cet effet, qu'à vous faire remarquer la différence de ces deux hommes dont saint Paul parle si souvent dans ses épîtres, et qu'il oppose l'un à l'autre, je veux dire avec lui, du vieil et du nouvel homme, du premier et du second Adam. Ces deux hommes ont imprimé dans les autres leur image et leur ressemblance; si nous naissons enfants du premier, si nous apportons du sein de nos mères l'image de sa corruption par le crime de notre naissance, la grâce du baptême, le rayon de la gloire de l'Homme-Dieu nous rend semblables à Jésus-Christ. Mais la maladie des pécheurs change la vérité en mensonge, la lumière en ténèbres, la grace en péché et l'image de la gloire du Fils de Dieu en l'image de la corruption du premier Adam. La passion des hommes se fait des dieux et des idoles sur la terre, et pour tout dire en un mot, elle abandonne le Créateur pour servir à la créature; elle renverse les statues de son prince légitime pour élever dans son cœur celles d'autant de tyrans qu'il a de mauvais désirs: *Deponit imaginem æterni imperatoris, et erigit in se imaginem mortis*, dit saint Ambroise.

Mais à quoi servent l'autorité et le raisonnement humains où l'Ecriture sainte s'explique? il faut que la raison, il faut que les Pères de l'Eglise se taisent quand les apôtres et les prophètes veulent parler; le premier qui leur impose silence est le divin Paul, lequel parlant de la passion des avares en particulier, la nomme du nom d'idolâtrie: *Idolorum servitus* (*Ephes.* V, 5). Eh! pourquoi ne me sera-t-il pas permis de dire de même de toutes les autres passions, puisqu'elles nous engagent dans une servitude pareille? *Fecisti tibi imagines et fornicatores in eis* (*Ezech.* XVI, 17). Ame ingrate, dit un prophète, âme criminelle, tu t'es fait des statues et des images, tu as effacé de ton esprit celles de Dieu pour substituer à sa place celle de l'homme, celle de toutes les bêtes, d'un lion par la fureur et la colère qui te transporte, d'un serpent par ta médisance, d'un pourceau par ta sensualité, et tu t'es fait autant d'idoles que tu as conçu de mauvais désirs, tu les a adorées et tu t'es honteusement abandonnée à toutes sortes de prostitutions devant ces fausses divinités: *Et fornicata es in eis* (*Ibid.*).

C'est là en quoi consiste l'aveuglement de tous les pécheurs, ils adorent les créatures par leurs passions, ils en font des dieux sujets à la mort, semblables en cela à cet homme dont parle Isaïe dans le chapitre quarante-quatre de sa prophétie, qui d'un même tronc d'arbre en jette une partie au feu, et de l'autre en fait une idole: *Medium ejus combussit igni; reliquum autem ejus Deum fecit* (*Isai.* XLIV, 16 *et* 17). Que dit le prophète, en vue de cette abomination? *Pars ejus cinis est, et cor insipiens adoravit illud* (*Ibid.*). Une partie de ce bois est réduite en cendre, et il est si aveugle que d'adorer ce qui reste, il ne voit pas que cette partie, que le choix ou le hasard a dérobée à la fureur du feu, est composée de la même cendre.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira, messieurs, mais je soutiens que la passion vous jette dans le même aveuglement et vous rend capables de la même profanation; vous adorez des créatures, vous les aimez; mais de ces créatures que vous aimez, la mort vous en ravit une partie, vous n'en adorez que le reste; si vous avez des biens, n'en souffrez-

vous pas de fâcheuses pertes ? ne les consommez-vous pas même par l'usage que vous en faites ? Vous avez des enfants en vie, vous en avez dans le tombeau, vous vivez dans ces plaisirs ; mais cette vie s'enfuit à tous moments, le plaisir qui vous flattait hier n'est plus à présent, celui que vous goûtez aujourd'hui ne sera plus demain : *Pars ejus cinis est*. La plus grande partie de toutes les choses qui échauffent vos passions est déjà réduite en cendre.

Ce n'est pas assez, je dis qu'à parler à la rigueur tout cela n'est que cendre. *Et cor insipiens adoravit illud ;* et, aveugles que vous êtes, vous adorez cette cendre, vous vous prosternez devant cette cendre, et par la dernière de toutes les extravagances, vous consacrez votre cœur à des dieux de poudre et de cendre, et divinisez ce que la mort n'épargne pas : *Et cor insipiens adoravit illud.* N'avez-vous point de honte de cette bassesse, point de confusion de cet aveuglement ? ne rougirez-vous jamais de cette impiété? *Abjiciet deos alienos qui in medio vestri sunt* (*Genes.* XXXV, 2). Chassez donc les dieux étrangers que vous avez consacrés au milieu de vous, abattez les idoles, renversez les autels que vous avez dressés dans votre cœur, effacez les images honteuses que les passions ont peintes dans votre âme.

Il me souvient là-dessus, et vous me permettrez de le dire pour votre instruction, ce qu'un grand évêque de notre France dit autrefois au premier de nos rois chrétiens, en le recevant au baptême : *Adora quod incendisti, incende quod adorasti :* Grand monarque, si vous voulez renaître dans les eaux salutaires du baptême, si vous avez dessein de recevoir les saintes impressions de la grâce du Sauveur, il faut brûler ce que vous avez adoré et adorer ce que vous avez brûlé ; vous avez servi des dieux insensibles, des divinités de bois, de marbre, d'or et d'argent : *Incende quod adorasti ;* brûlez ce que vous avez adoré, ruinez, renversez, abattez toutes ces idoles ; mais vous avez brûlé les autels et les temples du Dieu vivant, vous avez fait la guerre à Jésus-Christ et à son Eglise : *Adora quod incendisti ;* adorez celui que vous avez persécuté, honorez ce que vous avez profané, réparez ce que vous avez abattu et renversé.

Ah ! mon cher auditeur, vous n'adorez pas, il est vrai, ces créatures comme ce prince, vous ne leur élevez pas des autels et des temples visibles, mais vous les adorez en secret et dans le fond de votre cœur ; vous ne leur donnez pas de l'encens et vous ne leur offrez pas des victimes, mais vous vous humiliez au-dessous d'elles par la honteuse servitude de vos passions ; vous ne faites peut-être pas ouvertement la guerre à Dieu, vous ne persécutez pas son Eglise comme les tyrans, mais vous étouffez sa grâce et son esprit dans vos âmes, vous effacez, vous supprimez l'image de sa majesté et de sa gloire par des crimes. Voulez-vous que ce Dieu offensé vous fasse miséricorde? voulez-vous que ce Père outragé vous reçoive en sa famille et au nombre de ses enfants ? *Incende quod adorasti, adora quod incendisti :* Détestez ce que votre aveuglement vous a fait adorer, adorez ce que votre impiété vous fait profaner.

Jusqu'ici vous avez été idolâtres de vos biens et de vos richesses, jusqu'ici vous avez été l'adorateur de cette malheureuse créature que vous perdez et qui vous perd, jusqu'ici vous n'avez point eu d'autre Dieu que votre vanité et votre ambition, jusqu'ici vous n'avez servi que la chair, le monde et l'enfer, maintenant *Incende quod adorasti*, abattez ces idoles, détruisez ces fausses divinités, réprimez cette avidité insatiable qui vous dévore, étouffez les feux profanes qui vous désolent, modérez cette ambition, arrêtez cette vengeance, calmez cette haine et cette fureur qui vous transporte.

Jusqu'ici vous avez fait la guerre à Dieu, vous l'avez chassé de votre cœur, vous avez méprisé ses grâces, vous avez profané son sang et les mérites de sa croix ; jusqu'ici vous n'avez eu que le nom de chrétien, votre vie n'a été qu'un scandale public et une persécution que vous avez faite à la vertu ; courage, mon frère, faites un effort sur vous-même, élevez-vous au-dessus de vous-même pour adorer ce sang que vous avez profané, pour réparer les grâces dont vous avez abusé, pour servir Jésus-Christ que vous avez tant persécuté : *Adora quod incendisti.* Eh ! pourquoi voulez-vous rendre aux créatures un honneur qui n'appartient de droit qu'à Dieu? eh! pourquoi voulez-vous servir des créatures qui n'ont été faites que pour votre service et votre usage? Prétendez-vous qu'elles vous feront plus de bien que Dieu ? espérez-vous plus de bonheur de ces fausses divinités que de Jésus-Christ, elles qui ne vous ont jamais été que funestes, elles qui vous ont dépouillé de tous les biens dont vous regrettez la privation et la perte, elles qui vous ont accablé de tous les maux qui font le triste ou le juste sujet de vos gémissements et de vos plaintes? Oui, sans doute, vous espérez en elles, mais votre espérance sera confondue, et c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le premier culte que l'homme rend à la créature par son péché, c'est l'adoration ; mais le second acte de cette religion, ou plutôt de cette impiété, c'est l'espérance, et l'on peut même dire que l'un a un rapport très-naturel à l'autre, puisque l'homme n'adore et ne s'assujettit qu'à ce qui fait le sujet de sa confiance ; et que c'est par la raison même qu'il espère quelque chose des créatures, qu'il s'en rend l'adorateur et l'esclave.

Pour établir cette vérité par un raisonnement aussi solide que l'expérience en est visible, il faut, s'il vous plaît, que nous démêlions un point de la théologie de saint Paul, et que nous examinions conformément à ses principes la grande difficulté qu'il y a entre l'espérance des justes et celle des pécheurs. Ce saint apôtre parlant de l'espérance des justes, dit qu'elle ne les confond point et

qu'elle ne les frustre pas dans leurs attentes : *Spes autem non confundit* (*Rom.*, V, 5). L'espérance de l'homme peut avoir deux différents objets, l'un faux et qui n'apporte que de la confusion, l'autre véritable et qui ne cause aucun désordre ; et ces deux objets, la créature pour le premier, et le créateur pour le second.

Quand l'homme espère en Dieu, son espérance ne le confond point ; c'est une espérance solide où l'on ne prend point l'ombre pour le corps, ni le mensonge pour la vérité ; ainsi, comme on ne se trompe point dans le véritable objet de son bonheur en le mêlant avec le faux, aussi jamais on n'est confondu ni frustré dans ses attentes : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* (*Ps.* XXX, 2, 70, 1). Mais quand cet homme aveuglé par sa propre passion, et entraîné par un intérêt criminel, espère en la créature, et qu'il les institue à la place du Créateur, il confond les objets de son espérance, il quitte le solide du bien pour s'attacher à sa figure, il renverse l'ordre des choses, mais aussi réciproquement il est confondu et trompé dans ses prétentions : *Domine, omnes qui te derelinquunt confundentur* (*Jerem.*, XVII, 13).

Cela supposé, je raisonne avec saint Paul, et je dis que l'espérance des justes ne fait jamais de confusion ; pourquoi ? Ecoutez la belle raison qu'il en apporte : *Quia charitas diffusa est in cordibus nostris* (*Rom.*, V, 5) : C'est que la charité s'oppose à cette confusion, c'est que l'amour porte toujours la volonté droit à Dieu, qui est la source de son bonheur ; mais il n'en est pas de même de l'espérance des pécheurs : c'est une espérance de confusion et de désordre ; ils n'espèrent pas au Créateur, mais en la créature ; leur confiance n'est point en Dieu, mais dans les œuvres de la main de Dieu. Et si vous m'en demandez la raison, il est aisé de vous répondre, selon les principes de saint Augustin, que ce désordre vient de leur passion et de ce qu'ils n'ont point la charité comme les justes : *Quia charitas diffusa non est in cordibus eorum.* La charité a des ailes avec lesquelles les saints élèvent leurs désirs et les mouvements de leurs cœurs vers Dieu : *Pennas habet charitas*, dit ce Père, (*Aug.*, *de verbis Apost.*, *serm.* XXII, 5); ainsi, comme les pécheurs n'ont pas ces ailes, ils ne peuvent jamais faire de si nobles efforts et voler au ciel ; ils rampent sur la terre, semblables à ces animaux domestiques qui tombent lorsqu'on fait tomber les choses sur lesquelles ils s'appuyaient, au lieu que les aigles et les autres oiseaux avec le secours de leur plumage s'envolent dans les airs et ne sont pas sujets à de semblables chutes. Oui, les pécheurs étant destitués de cette vertu et de cette force qu'on ne trouve qu'en Dieu, ne peuvent presque rompre les liens des différentes passions qui les attachent à la terre, et ne pouvant se débarrasser de ces pesantes chaînes ils confondent tout, mais ils sont aussi confondus espérant dans les créatures, mais désespérant du Créateur, attendant tout de l'une, qui les trompe, et se détachant de l'autre, qui seul peut les rendre heureux et les satisfaire.

Quand je dis que les pécheurs n'espèrent qu'en la créature, je ne dis rien d'outré et je ne parle pas par exagération, puisque le même apôtre nous assure en termes exprès que l'espérance chrétienne est fondée dans la charité : *Charitas omnia sperat*, et par conséquent, n'ayant pas de charité en tant que pécheurs, et leurs désordres bannissant cette vertu de leur cœur, il est certain qu'ils ne mettent leur confiance qu'à des biens inférieurs, après s'être volontairement séparés du souverain bien. C'est la charité qui espère tout, dit saint Paul, c'est elle qui nous élève à Dieu et qui nous conduit droit à la véritable félicité. Supposez la charité dans une âme, elle n'espère qu'en Dieu ; ôtez lui l'amour de Dieu, comme elle n'aime plus que les créatures, elle n'espère plus et ne fait plus fond que sur elle. Aussi je remarque que la prière des pécheurs, qui est la fille de leur espérance, n'envisage que les créatures. La prière, dit admirablement saint Augustin, est une invocation qui suit nos inclinations et nos désirs : *Invocas quidquid amas, invocas quidquid in te vocas.*

Prenez bien garde, quand vous priez Dieu, à ce que vous désirez, voyez ce que vous demandez, consultez bien votre cœur, examinez bien ce que vous aimez ; si Dieu est l'objet de vos désirs, s'il est le terme de vos soupirs, vous le priez, vous l'invoquez, et il ne manque jamais de vous exaucer ; mais si vous lui demandez autre chose que lui-même, si vous le priez pour obtenir les biens, les charges, les dignités, et toutes les créatures qui font soupirer la passion : *Invocas quidquid in te vocas*, ce n'est point Dieu que vous priez, vous ne priez que les créatures ; ce n'est point Dieu que vous désirez, c'est la créature qui allume vos désirs ; comme votre espérance ne se propose que la terre, vous n'adressez vos vœux et vos prières qu'à la terre, vous ne considérez plus Dieu comme l'objet de votre amour et votre souverain bien, vous ne le considérez que comme le ministre de vos passions, vous ne le priez que pour vous servir dans vos déréglements et dans vos excès : *Deum tibi ponis adjutorem cupiditatum, non exauditorem desideriorum.*

Ah ! je ne suis plus en peine de trouver la raison pour laquelle Dieu ne vous exauce pas dans vos prières, c'est que vous ne vous proposez pas sa bonté quand vous le priez, vous ne lui demandez pas sa grâce ni son paradis, vous ne lui demandez que les biens du monde, comme s'il n'était mort et s'il n'avait donné son sang sur la croix que pour vous acquérir la terre au lieu du ciel, pour vous faire riches et non pas vertueux, pour vous faire grands devant les hommes sans vous faire grands à ses yeux et dans son estime ; vous confondez la vérité avec l'apparence du bien, mais cette confusion retournera sur vous, ce désordre retombera sur votre tête, votre espérance sera confondue dans ses desseins, et bien loin d'être

soutenue par la puissance de Dieu, elle n'aura pas même l'appui des créatures, qu'elle recherche avec tant d'aveuglement et d'ardeur.

Car, dites-moi, de grâce, sur quoi appuierez-vous vos prétentions? sur les richesses du monde? eh! le malheur d'un Crésus, la cruelle destinée d'un Crassus ne vous découvrent-elles pas leur infidélité? Quoi donc? sur la puissance et l'autorité du monde? c'est elle qui a enfoncé la poignard dans le sein des César, et qui a fait couler le poison dans les entrailles des Alexandre. Sur quoi vous appuierez-vous? sur la sagesse et sur la prudence du monde? elle a été fatale aux Achitophel et n'a servi aux sages de l'antiquité que pour les faire mourir en désespérés. Quoi donc, encore une fois, ferez-vous fond sur les triomphes et les victoires de la guerre? elles n'ont signalé la valeur des Cyrus et des Holoferne que pour leur faire perdre la tête par la vengeance de deux femmes. Mais peut-être que vous vous reposerez sur le crédit et sur l'amitié des grands du monde? et qui a jamais eu plus de crédit que les Séjanus, qui ont vu abattre leurs statues et qui ont été les victimes de la fureur de tout un peuple? Oh! qu'il y a peu à espérer de l'amitié des créatures, et que le secours qu'on en peut attendre est imaginaire, puisqu'elles nous abandonnent, puisqu'elles nous trahissent dans nos plus pressantes nécessités.

Arrière donc de moi, obstacles funestes à mon bonheur, loin de moi, tristes et cruelles causes de mon infortune; créatures, vous ne serez plus mes idoles, je ne veux plus que ma passion vous adore, je ne veux plus que mon cœur espère en vous. *Tu es, Domine, spes mea* (*Ps.* LXX, 5) : Seigneur, c'est vous seul qui serez l'objet de tous mes désirs et le terme de mon espérance; que les autres espèrent dans leurs richesses et dans leurs trésors : *Tu es, Domine, spes mea*, pour moi je ne veux jamais espérer que dans le trésor de votre miséricorde; que les autres espèrent dans leur force et dans leur vertu: *Tu es, Domine, spes mea*, Seigneur, je ne veux espérer que dans le secours de votre grâce; que les autres se fient à leur sagesse et à leur prudence: *Tu es, Domine, spes mea*, pour moi, Seigneur, je renonce à cette fausse prudence du siècle pour m'abandonner tout-à-fait à la conduite de votre providence; que tout le monde espère en l'amitié des créatures : *Tu es, Domine, spes mea*, Seigneur, je m'en défierai toujours et je ne veux jamais avoir de confiance que dans la vôtre; je ne les confondrai jamais avec vous, de peur que cette confusion ne retombe sur moi, et que je ne sois confondu avec elles et par elles-mêmes: *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

Mais est-ce là le sentiment de tous les hommes? Non, sans doute, car le péché a tellement déréglé leurs cœurs et tourné leurs âmes vers la créature, que c'est elle qu'ils prient, qu'ils invoquent, qu'ils intéressent dans toutes leurs affaires; c'est à elle qu'ils adressent leurs vœux, c'est devant elle qu'ils se prosternent, c'est à ses pieds qu'ils font mille indignités et mille bassesses.

Philon Juif (*Philo Judæus, in libro : Quis rerum divinarum hæres*) en donne une belle raison. C'est, dit-il, que les pécheurs ne voient à l'entour d'eux que des créatures qui les environnent, qui les sollicitent, qui leur montrent leur faux éclat et qui les charment. Ainsi, comme ils en sont environnés, investis, possédés, charmés, ils ne s'attachent qu'à elles, ils ne cherchent leur protection et leur secours qu'auprès d'elles, oubliant Dieu et l'effaçant de leur mémoire, pour ne songer qu'à leurs parents, qu'à leurs amis, qu'aux besoins de leur corps et de leur établissement. Voilà comme le péché a corrompu toutes choses, voilà comme il a substitué la prudence de la chair à la prudence du ciel, l'intrigue des hommes aux desseins de Dieu, et les courtes lumières d'un esprit aveuglé aux décrets de la sainte et immuable Providence.

Toutefois, ce n'est que par notre confiance et notre espérance en Dieu que nous pouvons obtenir ce que nous souhaitons, et demeurer dans l'ordre où nous devons être. Saint Bonaventure (*de Salut.*, *tit.* 5, *c.* 4) compare cette espérance chrétienne à une échelle, à une colonne sur laquelle est appuyé un haut édifice, à un casque qui couvre toute la tête, et à une ancre qui arrête un navire et qui le défend contre la violence des vagues. Sans cette colonne, tout l'édifice de notre salut tombe en ruine; sans ce casque, tous les traits que nos ennemis nous jettent nous font des blessures mortelles; et sans cette ancre, les orages des différentes tentations nous ébranlent et nous renversent: car, quand nous nous reposons sur les hommes, quand nous faisons fond sur leur autorité et leur crédit, quand nous comptons sur l'affection qu'ils nous portent, cette confiance n'est plus une colonne qui nous soutient, c'est un roseau qui est si fragile de lui-même, que le moindre vent le déracine; cette confiance n'est plus un casque ni un bouclier qui nous couvre, c'est une toile d'araignée qui ne nous est d'aucun usage; cette confiance n'est plus une ancre qui nous retient, c'est un faible cordage que les moindres flots peuvent rompre. Ainsi, quelle est notre folie de nous faire, comme dit l'Écriture, un bras de chair, et de porter toutes nos adorations et toutes nos prières à de misérables créatures? mais le désordre est encore plus grand, puisque le péché non-seulement nous fait adorer la créature à la place de Dieu, non-seulement nous fait espérer en elle au mépris de Dieu, mais qu'il nous oblige encore à lui offrir nos sacrifices comme à une autre divinité : vous le verrez dans mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

L'un des plus sanglants reproches que Tertullien faisait autrefois aux chrétiens était de leur dire qu'ils réparaient les restes de l'idolâtrie, et qu'encore bien qu'ils n'égorgeassent point de victimes aux pieds des

fausses divinités, comme faisaient les païens, cependant ils faisaient d'autres sacrifices à leurs passions, qui en effet n'étaient pas moins injurieux à Dieu que ceux des idolâtres. Vous vous flattez, leur dit-il, de ce que vous n'entrez pas dans les temples des dieux, de ce que vous ne répandez pas le sang des taureaux et des boucs, de ce que vous ne jetez pas le moindre grain d'encens devant ces monstrueuses divinités ; mais vous ne prenez pas garde que vos péchés vous engagent à d'autres sacrifices ; rentrez seulement en vous-mêmes, et vous trouverez une infinité de victimes que vous présentez aux créatures, puisque c'est à elles que vous sacrifiez les lumières de votre esprit, les sueurs et les fatigues de votre corps, toute votre adresse, votre prudence, votre politique et vos forces : *Illis ingenium tuum immolas, illis sudorem tuum libas, illis prudentiam tuam ostendis.*

C'est le même reproche que nous pouvons faire encore aujourd'hui, avec plus de justice à tant de pécheurs qui, au mépris de Dieu, ne s'empressent, ne veillent, ne suent, ne travaillent, ne se sacrifient eux-mêmes que pour la créature ; à ces gens qui, dans toutes leurs entreprises et tous leurs desseins, ne regardent que le monde, auquel ils immolent leur repos, leur liberté, leur honneur, et principalement leur conscience et leur salut, qu'on peut appeler avec ce Père la plus belle, la plus grande et la plus précieuse de toutes les victimes : *Saginatiorem et majorem hostiam cædis, salutem tuam.*

Saint Cyprien déplorant le malheur de ces lâches chrétiens, que la crainte de la persécution faisait tomber dans l'apostasie et entraînait aux pieds des idoles, leur demande, mais avec un accent lugubre et entrecoupé de gémissements et de soupirs, d'où vient qu'ils portent des hosties pour présenter à ces fausses divinités : *Quid hostiam tecum misces, quid victimam supplicaturus imponis?* Eh ! pourquoi, misérables que vous êtes, vous charger des présents que vous offrez à ces victimes ? à quoi bon porter en vos mains la matière de vos sacrifices, puisque vous en portez le funeste appareil dans votre cœur ? *Ipse ad aras hostia, ipse victima venisti:* Vous êtes vous-même cette hostie, vous êtes la victime qui est sacrifiée. *Immolasti illic salutem tuam, spem tuam, fidem tuam funestis illis ignibus concremasti:* Vous immolez votre salut, vous sacrifiez toutes vos espérances, votre foi, votre charité, votre innocence et votre vertu sont détruites dans les feux de ce sacrifice.

Ah ! chrétiens ! ne me demandez donc plus quelles sont les victimes que vous immolez à votre passion ; ne me demandez plus où sont les hosties ; encore une fois, rentrez en vous-mêmes, et vous trouverez dans votre cœur tout ce qui compose ce triste appareil de votre impiété : *Ipse ad aras hostia, ipse victima venisti.* Vous êtes cette hostie, vous êtes cette abominable victime immolée aux idoles de votre passion, vous sacrifiez votre foi, votre espérance, votre charité, votre prudence, votre justice, votre innocence, votre bonheur et votre gloire : *Immolasti salutem tuam, fidem tuam, funestis illis ignibus concremasti.* Vous leur offrez un sacrifice dont vous êtes tout ensemble le sacrificateur et la victime, le temple et le Dieu ; le sacrificateur, c'est vous-même qui donnez le coup de la mort ; la victime, c'est vous-même qui recevez le coup mortel ; le temple, c'est votre cœur qui est l'autel du sacrifice ; mais vous en êtes le Dieu ; vous vous immolez à vous-même, et vous ne servez les créatures que pour l'amour de vous-même ; ce culte, cette religion retourne sur vous, et se réfléchit vers son principe.

Mais jusqu'à quand, chrétien, voulez-vous sacrifier à vos passions votre salut et vos espérances ? jusqu'à quand voulez-vous servir des divinités aveugles, insensibles et impuissantes, des dieux qui ne voient point vos misères, qui n'ont point de mains pour vous secourir, ni de cœur pour avoir compassion de vos peines, mais des dieux qui ont des yeux pour vous conduire dans l'abîme, des mains pour vous détruire, et des désirs pour attirer sur vous toutes les malédictions du ciel? *Usquequo?* jusqu'à quand voulez-vous attendre que le feu de vos passions soit éteint, que le torrent soit écoulé, que cette tempête soit calmée ? et pensez-vous que le temps puisse éteindre le feu, arrêter le torrent ni apaiser cette tempête?

Que diriez-vous d'un homme qui attendrait sur le bord d'une rivière que toutes les eaux fussent écoulées pour passer? vous diriez que cet homme ne passerait jamais, parce que le fleuve coulera toujours ; vous voulez attendre que vos passions soient arrêtées pour vous convertir et pour servir Dieu ; vous ne le servirez donc jamais, parce qu'elles ne s'apaiseront jamais, ce feu brûlera toujours, cette tempête grondera toujours, ce torrent s'enflera toujours : *Labitur semper et labetur*, et ces passions feront insensiblement de si grands progrès, que leur fureur ne trouvera plus d'obstacle ni de barrière ; un jour viendra que vous voudrez vous convertir, mais il sera trop tard, vous n'aurez plus la force de travailler à votre salut ; la pesanteur de vos chaînes vous fera soupirer et gémir, mais les mêmes passions qui vous feront aspirer à la liberté vous empêcheront de la trouver, et peut-être que vous ne serez pas même capable d'élever les yeux au ciel, pour lui demander qu'il brise vos fers : *Abjicite Deos alienos de medio vestri:* (Gen. XXXV, 2). Secouez donc maintenant le joug d'une si honteuse servitude, chassez ces dieux étrangers, abattez ces idoles, étouffez ces passions de bonne heure, et si vous voulez offrir à Dieu un sacrifice qui lui plaise, cherchez-le au dedans de vous. Oh ! la belle victime qu'un esprit affligé dans la vue de ses péchés ! oh ! l'agréable sacrifice qu'un cœur humilié et contrit ! *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Tout grand et tout puissant que vous soyez, ô mon Dieu, votre prophète proteste que vous ne mépriserez ja-

mais un sacrifice de cette nature. Agréez donc, ô mon Dieu, celui de nos cœurs, et après que vous les aurez brisés par votre salutaire contrition, recevez-les en odeur de suavité, et couronnez dans votre ciel de si saintes victimes. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

L'innocence des créatures corrompues par le péché.

Delicta quis intelligit?
Qui est celui qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

Il n'appartient qu'à Dieu de faire des ouvrages parfaits ; tout ce qui sort de ses augustes mains a sa perfection, et comme toutes les créatures viennent d'un si saint et si excellent principe, il faut dire avec l'apôtre saint Paul, qu'il n'y en a aucune d'elles qui ne soit innocente et bonne: *Omnis creatura Dei bona est.* La même parole qui les a tirées du néant leur a donné une bonté et des perfections propres à leur nature, et, pour me servir des termes de ce même apôtre, le même verbe qui leur a donné l'être leur a donné une espèce de sainteté : *Sanctificatur enim per verbum Dei.*

Mais si ces créatures sont innocentes par rapport à leur principe, elles ont été entièrement souillées et corrompues par le péché; semblables en ceci à ces eaux qui, coulant de leur source et s'élevant dans les airs, ont une beauté et une pureté qui charme les yeux de ceux qui les regardent, mais qui, venant à tomber sur de la boue, contractent l'impureté et les ordures du limon où elles se trouvent.

Tel est le malheureux effet du péché. L'haleine pestilentielle du péché, dit S. Bernard, a infecté tout ce qui l'a reçue. Les choses les plus chastes et les plus innocentes ont été flétries, et ces mêmes créatures qui devaient servir de moyens à l'homme pour aller à Dieu ont servi à un usage contraire par la rébellion de celui qui pouvait se sanctifier par elles. *Delicta quis intelligit?* Qui de vous peut comprendre une si funeste et si générale corruption? Mais si l'innocence des créatures est partout exposée à la fureur d'un si cruel ennemi, où trouvera-t-elle un asile contre les persécutions de ce monstre? Elle le trouvera dans le sein de Marie. C'est dans ce cœur que son salut est assuré, et qu'elle assure même celui des fidèles qui lui disent avec autant de piété que de vérité les paroles de l'ange : *Ave.*

Je vous disais hier, avec S. Augustin, que la créature est dans son ordre, quand elle demeure soumise à Dieu, et dans le degré de sa condition et de son état ; je vous disais encore, avec ce même Père, qu'elle tient son ordre quand elle fait ce que Dieu veut, et qu'elle répond au dessein de sa création, qu'elle est au-dessous de Dieu par le caractère de sa dépendance, mais qu'elle obéit à sa loi par celui de sa sainteté et de sa bonté. Je vous expliquai ensuite de quelle manière le pécheur l'arrache de cet ordre pour en faire une fausse divinité, à laquelle il donne toutes les marques de sa religion et de ses respects. Il ne reste donc plus qu'à vous faire voir comment il l'empêche de tenir son ordre, en la faisant concourir à ses dérèglements, et la sacrifiant aux intérêts de ses passions.

Et, pour l'entendre, je vous prie de remarquer qu'une cause peut concourir au péché de l'homme en trois manières différentes : la première, en l'aidant à le commettre : je ne pouvais pas tout seul venir à bout de ce dessein, vous m'avez prêté la main pour l'exécuter; la seconde, en le sollicitant à ce faire : je ne pouvais pas me résoudre à cette action, vous m'y avez fait consentir; la troisième enfin, et qui se rapporte néanmoins à la seconde, en séduisant son esprit : j'avais horreur de cette lâcheté, mais vous l'avez déguisée, vous l'avez palliée, vous me l'avez fait faire sous couleur de justice et de vertu. Or, je dis que la créature corrompue par le péché de l'homme concourt en ces trois manières à son injustice. Premièrement, par coopération ; secondement, par tentation ; et en troisième lieu, par séduction : par coopération, c'est l'instrument que le pécheur met en usage pour offenser Dieu ; par tentation, c'est l'attrait et l'appât dont le démon se sert pour le tenter; par séduction, c'est une séductrice qui, sous prétexte qu'elle est l'ouvrage et le don de Dieu, nous persuade que nous pouvons nous attacher à elle sans crime et l'aimer avec innocence. C'est mon sujet.

PREMIER POINT.

Comme Dieu est infiniment saint, tout ce qui vient de lui est saint, tous les biens qu'il a faits à l'homme, tous les dons de la création, aussi bien que ceux de la rédemption, sont innocents : car il faut tenir cette maxime pour constante, que les créatures n'ont rien en elles qu'elles n'empruntent ou du principe qui les produit, ou de l'idée sur laquelle elles sont formées, ou de la fin pour laquelle elles ont été faites; si le principe est bon, si l'idée est parfaite, si la fin est droite et digne de la puissance qui agit, toutes les causes étant bonnes, toutes les causes étant entières, l'effet ne saurait être mauvais : *Bonum ex integra causa.*

Or, il est assuré que les créatures n'ont point d'autre principe que Dieu, c'est sa parole qui fait tout; elles n'ont point d'autre idée que l'essence de Dieu, c'est le grand original de toutes choses; elles n'ont point d'autre fin que la bonté de Dieu, c'est elle qui les a fait sortir hors de lui par la création du monde. Cela étant, comment est-ce que les créatures seraient mauvaises, elles qui dérivent d'une source si sainte et si pure, elles qui ont été formées sur une idée si parfaite et si noble, elles, encore une fois, qui ont été produites pour une fin si bonne et si excellente? Toutes les créatures sont bonnes,

la parole, l'essence et la bonté de Dieu les sanctifient.

Cependant quel étrange désordre n'est-il pas arrivé, s'écrie saint Cyprien? le péché a corrompu cette première innocence des créatures, il a défiguré, terni et effacé la beauté et les ouvrages de Dieu, et il n'y en a aucune d'elles où il n'ait laissé de sanglantes traces de sa cruauté : *Cum avaritia nobis, cum impudicitia, cum ira, cum ambitione congressio est, cum carnalibus vitiis, cum illecebris sæcularibus assidua et molesta luctatio* (*Cypr., lib. de Mortal.*). Avant que le péché fût introduit dans le monde, toutes les créatures tenaient leur rang, toutes conduisaient l'homme à Dieu et le rendaient bienheureux ; mais, depuis que du cœur du premier homme il est passé dans celui de ses descendants, tout a été corrompu, et les différentes passions qu'il a armées pour ses intérêts ont renversé toute la face de la terre. Nous avons à présent à combattre contre l'avarice, contre l'impureté, contre la colère, contre l'ambition, et notre grand soin est de nous tenir sans cesse en garde contre tant de vices charnels et d'appâts trompeurs qui nous soulèvent contre Dieu. Car, comme ajoute ce Père, les créatures ne sont plus ce qu'elles étaient, et le péché, par un horrible déréglement, les fait servir d'instrument à ses pernicieux desseins.

Voulez-vous bien que, pour vous donner une idée encore plus claire de cette grande vérité, j'accorde ici deux passages de l'Ecriture qui semblent se contredire, et qui cependant reviennent admirablement bien à mon sujet? Je tire le premier du sixième chapitre de la Genèse, où Dieu proteste hautement qu'il a regret d'avoir fait l'homme et les autres créatures pour son usage : *Pœnitet me fecisse eos*. Le second est un trait d'éloquence du divin Paul, qui nous apprend que Dieu ne se repent jamais de ses grâces et des dons de sa création : *Sine pœnitentia sunt dona et vocatio Dei* (*Rom.*, I, 29). Mais pourquoi être touché de l'un plutôt que de l'autre, pourquoi se repentir d'avoir fait l'homme? Je préviens votre réponse, je vois bien que vous en cherchez la raison dans le péché de l'homme, qui s'est rendu indigne des dons de la création par sa révolte. Il est vrai, mais si cela suffit pour exciter dans le cœur de Dieu le sentiment de pénitence et de douleur dont l'Ecriture dit qu'il fut si vivement touché : *Tactus cordis dolore intrinsecus* (*Gen.*, VI, 6), pourquoi ne voulez-vous pas que les dons de la création lui puissent causer du regret, aussi bien que les autres, puisque la grâce ne rend pas l'homme impeccable, et que, sans avoir égard ni aux bienfaits de la création, ni aux bienfaits de la rédemption, il profane les uns et les autres et foule aux pieds les grâces d'un Dieu mourant, aussi bien que les faveurs d'un Dieu vivant? Dites-nous donc, grand apôtre, ou que Dieu se repent des dons de la création, ou qu'il ne regrette point ceux de la création, ou, si vous ne voulez dire ni l'un ni l'autre, donnez-nous du moins la raison d'une si considérable différence.

La raison en est belle, chrétiens, et si je prends bien le sens des paroles du Saint-Esprit, Dieu ne se repent jamais des dons de la vocation, parce qu'ils ne sont jamais que l'instrument de la sainteté et de la vertu; mais il se repent des dons de la création, parce que l'homme en fait l'instrument de son crime et de son péché; Dieu n'est point touché de regret d'avoir donné ses grâces à l'homme, quelque mauvais usage qu'il en fasse, parce qu'elles n'ont aucune part à l'infidélité de ce pécheur, mais il est touché, il est affligé jusqu'au fond du cœur de l'avoir créé et d'avoir fait les autres créatures pour son usage : *Tactus cordis dolore intrinsecus* (*Gen.*, VI, 6); il proteste même de les ensevelir toutes ensemble dans un déluge de colère : *Ab homine usque ad animantia, a reptili usque ad volucres cœli* (*Ibid.*, 7), depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le moindre reptile jusqu'au plus grand des oiseaux du ciel. Pourquoi? Vous en savez la raison, c'est que toutes les créatures ont été complices des crimes de l'homme.

Dieu lui avait donné un esprit pour le connaître, et il s'en est servi pour substituer les créatures à la place du Créateur; un cœur pour l'aimer, et il n'a de l'amour et du sentiment que pour la terre; une bouche pour le louer et pour le bénir, et il n'en sort que des médisances et des blasphèmes ; des mains pour faire de bonnes œuvres, et elles ne sont pleines que d'injustices; Dieu lui avait donné des biens pour secourir l'indigence des pauvres, et il s'en est servi pour les dépouiller et pour s'enrichir de leurs dépouilles; il lui avait donné des plaisirs pour exercer sa vertu et sa tempérance, et les mêmes plaisirs l'ont corrompu; il lui avait donné des grandeurs, des dignités, de l'autorité et du pouvoir pour punir les crimes et pour protéger l'innocence, mais le pécheur ingrat s'est servi de toutes ces choses pour opprimer l'innocence même, et pour autoriser la licence de ses ennemis ; il a employé l'amour pour outrager l'amour, il a armé Dieu contre Dieu même, ou, pour mieux dire, il s'est armé des bienfaits et des dons de Dieu pour lui faire la guerre.

Ne nous étonnons donc plus de la pénitence de Dieu ; ce n'est pas sans raison qu'il est touché d'une douleur si vive, puisque l'homme a fait de toutes les puissances de son âme et de son corps, puisqu'il a fait de toutes les créatures les instruments de sa malice et de son péché. Il en serait de même de la grâce, Dieu aurait regret de l'avoir donnée aux pécheurs, si elle était complice de leurs déréglements et de leurs excès, mais il ne s'en repent jamais, parce qu'elle n'a aucune part à leur crime, elle se conserve toute pure au milieu de leur corruption, que dis-je? elle est née pour combattre le péché même, c'est elle qui étouffe ce monstre avant que de naître par la victoire qu'elle remporte sur la tentation; c'est elle qui donne la mort à cet ennemi du salut par la conversion du pécheur qui est son ouvrage; elle est innocente,

mais la nature est criminelle, l'impureté du crime qui a infecté toute la nature n'a pu s'élever jusque dans la grâce.

La comparaison sera peut-être assez juste et assez sensible, si vous supposez, avant toutes choses, la différence du rayon qui se mêle dans la nuée, et des eaux qui sont dans la terre; quelque grossière que soit la vapeur que le soleil attire, quelque impureté qui s'élève dans le nuage sombre et épais, la lumière qui s'y mêle n'en est pas moins belle ni moins pure; on ne la voit pas, à la vérité, on ne la découvre pas au travers de ces noires vapeurs, mais, pour être invisible, elle n'est pas moins vive ni moins éclatante, et nous le voyons lorsque la nue vient à s'ouvrir en quelque endroit, le rayon qui s'échappe par cette ouverture expose à nos yeux toute la beauté et tout l'éclat de sa naissance; mais il n'en est pas de même des eaux qui sont dans la terre, elles reçoivent en coulant les impressions des terres où elles passent, et à mesure qu'elles s'approchent des corps étrangers, elles s'éloignent de la pureté de leur source et contractent des qualités étrangères.

Ce que nous avons dit de la lumière et des eaux, nous le pouvons dire des dons de la grâce et des dons de la nature; la grâce est dans l'homme ce que le rayon du soleil est dans un nuage sombre et épais; l'impureté des passions ne saurait corrompre l'innocence de cette fille du ciel; les noires vapeurs peuvent bien cacher sa beauté et son éclat, mais elles ne sont pas capables de la défigurer, ni de la souiller par des taches; elle est toujours également belle, toujours pure, toujours vive; comme elle n'a point de part au péché, elle n'est point infectée de sa corruption; cette corruption ne s'est répandue que sur la nature, cette impureté ne s'est débordée que sur les autres créatures, mais par un débordement si étrange qu'il n'y en a pas une seule qui soit échappée de ce déluge et de ce naufrage; ce sont des eaux qui se ressentent de la terre où elles ont passé, c'est-à-dire, de la malice de celui qui les a fait servir à son péché: avant le péché elles étaient innocentes, elles étaient saintes, mais par le péché elles se sont éloignées de la pureté de leur source, et s'approchant de cette terre criminelle, servant d'instrument au pécheur, elles ont perdu leur innocence naturelle et sont devenues complices de ses excès et de ses crimes.

Et c'est ici, messieurs, que je vous demande un redoublement d'attention pour voir jusqu'où va l'ingratitude des pécheurs: jusqu'ici le crime n'avait pas toutes ses parties, il lui manquait quelque chose, mais à présent il est consommé, il ne lui manque rien du tout; de quel côté et par quel endroit vous plaît-il que nous envisagions le monstre? Voulez-vous que le premier degré d'ingratitude consiste à ne pas rendre grâces à son bienfaiteur? tous les hommes méconnaissent les dons de Dieu, les uns les cachent, les autres les dissimulent, et la plupart du monde les oublie. Voulez-vous que ce second degré de l'ingratitude consiste à rendre le mal pour le bien? eh! n'offensons-nous pas Dieu à toute heure, en tous lieux et en toutes manières? n'est-il pas vrai que nous ne répondons à toutes ses faveurs que par des crimes? Mais vous prétendez, et avec raison, que le dernier excès, que le dernier degré où l'ingratitude puisse monter, c'est de se servir des bienfaits mêmes pour offenser son bienfaiteur; l'homme est donc coupable de cet excès, sa méconnaissance ne saurait aller plus avant, puisqu'il fait des dons de Dieu les instruments de sa malice; il se fait des armes de ses faveurs pour lui faire la guerre: disons tout, il arme Dieu contre Dieu même, en l'obligeant de concourir, je ne dis pas à son péché, Dieu est trop saint pour être complice du mal, mais à l'action qui sert de fondement au mal et de sujet au péché: *Servire me fecisti iniquitatibus tuis.*

Ce n'était donc pas assez, âme ingrate et insensible, de méconnaître mes bienfaits, d'avoir de la défiance des soins de ma providence, de les dissimuler par les plaintes et les murmures que tu formes à tous moments contre ma conduite, de les oublier même et de les effacer de ton esprit après leur avoir refusé l'entrée de ton cœur? Ce n'était donc pas assez, encore une fois, de me rendre le mal pour le bien; pour cette vie que je t'ai donnée, de me donner la mort; pour les biens dont je t'ai enrichie, de me faire perdre le fruit de ma croix; pour ces charges et ces grands emplois que tu as reçus de ma libéralité, de persécuter la vertu et l'innocence de mes serviteurs; il fallait encore, pour consommer ton ingratitude, que tu me fisses servir à tes passions et à tes désordres?

Quoi! infidèle, il faut que les enfants que je t'ai donnés se liguent avec toi pour me ravir les miens par les mauvaises maximes que tu leur as apprises et les pernicieux exemples que tu leur laisses! Scandaleux, il faut que les amis que tu tiens de moi conspirent avec ta malice pour corrompre la fidélité de mes disciples; il faut, pécheur, que tout ce que tu possèdes, il faut que toutes les marques de ma libéralité soient les instruments de ton iniquité: *Servire me fecisti iniquitatibus tuis?* Contente-toi que je serve à ta nécessité par les biens que je te donne, contente-toi que je serve à une volupté innocente par les plaisirs que je te permets, contente-toi que je serve à la dignité de ta condition par les charges et l'autorité dans laquelle je t'ai établi; mais en servant à cette nécessité, ne me fais point servir à ton avarice et à tes excès; mais en servant à cette volupté innocente, ne me fais point servir à tes impudicités et à tes infâmes prostitutions; mais en servant à ta dignité, ne me fais pas servir à ta vanité et à ton ambition; mais en servant à tes désirs, ne m'oblige pas à servir à tes péchés et à tes passions. Il est vrai que toutes les créatures te portent à cette infidélité, ce sont leurs attraits qui te tentent; mais les attraits et les charmes sont les effets de ton péché, c'est

ton crime qui les a corrompues et qui leur a laissé, dans cette corruption, un funeste et pernicieux pouvoir de te tenter. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Je le dis encore une fois, la créature est innocente d'elle-même, et bien loin de nous porter au péché, elle ne nous inspire que la vertu, la piété et la religion : c'est pourquoi les trois enfants de la fournaise invitent toutes les créatures à louer la bonté et la majesté de Dieu, ils exhortent le ciel et la terre, le feu et les eaux, les glaces et les ardeurs, les vents et les tempêtes, le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, quoique les ténèbres ne soient qu'un néant. Ils ne prétendent pas que toutes les choses soient capables de louer ni de bénir Dieu, mais ils prétendent que toutes les créatures étant bien méditées, inspirent à l'homme des pensées et des sentiments de bénédiction : *Impletur cor consideratione creaturæ ad cantandum hymnum Creatori* (*Aug.*). Dans la méditation des créatures, l'esprit de l'homme conçoit de si nobles idées de la sagesse, de l'amour et de la puissance du Créateur, son âme se remplit dans cette vue de tant de lumière et de tant de douceurs, qu'il s'en fait un épanchement au dehors, c'est-à-dire que son cœur se répand jusque sur ses lèvres par un sacrifice de louange.

C'est ainsi que toutes les créatures bénissent Dieu, en nous inspirant et la pensée et la volonté de le bénir. Ne pousserai-je point trop avant ce discours, messieurs, si je dis que le péché même, tout injurieux qu'il est à Dieu, tout jaloux qu'il est de sa gloire, le loue encore et le bénit de cette sorte? Car, qui est l'esprit qui peut concevoir la grandeur de cette offense, sans s'étonner de ce que Dieu diffère si longtemps la punition du coupable? Qui est le cœur qui peut comprendre jusqu'où va la malice du péché, sans admirer la patience de Dieu qui attend le pécheur à la pénitence? Où est l'âme, pour peu raisonnable qu'elle soit, pour insensible qu'elle puisse être, qui considère attentivement ce que mérite le péché, sans adorer la bonté de Dieu, sans être touchée de la charité de ce bon Père, qui recherche encore le pécheur après un si grand outrage? Le péché nous fait bénir Dieu dans la considération de sa malice, mais la créature nous inspire ce sentiment dans la méditation de sa bonté, c'est un divin attrait qui nous fait aimer la vertu, mais dans la corruption du péché elle a perdu toute sa gloire et cet attrait divin s'est changé en un autre attrait pour nous tenter.

Vous en jugerez, messieurs, après que vous aurez pris la peine d'observer deux sortes de tentations qui nous poussent au péché, l'une qui attaque l'esprit, l'autre qui frappe les sens. La raison est tentée par la concupiscence : *Unusquisque tentatur a propria concupiscentia* (*Jacob.* I. 14). J'entends un autre apôtre, qui crie que celle-ci est tentée par toutes les créatures : *Omne quod in mundo est, aut est concupiscentia carnis, aut concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ* (I *Joan.* II. 16) : Tout ce qui est dans le monde n'est qu'une concupiscence, ou de la chair, ou des yeux, ou de l'orgueil de la vie. Que veut-dire cet apôtre, mes frères? est-ce que toutes les créatures souffrent les mouvements de la concupiscence? est-ce que les plantes, les pierres, les métaux et les autres parties du monde ont des passions et des désirs?

Non, messieurs, ce n'est pas là le sens des paroles de saint Jean, il dit que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence, parce que tout ce qui est dans le monde tente la concupiscence; et comme saint Paul appelle la concupiscence du nom de péché, parce que c'est elle qui donne la naissance au péché, saint Jean appelle toutes les créatures du nom de concupiscence, parce qu'elles allument ses passions et ses désirs; car ne pensez pas que le démon ne mette en usage que ses forces pour nous tenter et pour nous perdre; il nous attaque, dit un Père, *cum totius mundi satellitio*, armé de toutes les forces du monde, de manière que sa force est en lui, elle est en nous, elle est hors de lui et de nous; elle est en lui, puisqu'il est constant qu'il n'a point été affaibli dans sa chute; son esprit, où réside toute la force qu'il emploie contre nous, est aussi subtil et aussi pénétrant que jamais. Il est tombé du ciel, mais il en est tombé comme un éclair, c'est-à-dire aussi brillant, et aussi éclatant qu'un éclair; et si Dieu ajuste la grâce aux inclinations du cœur de l'homme, pour l'emporter, le démon, qui les connaît et qui les étudie, y ajuste la tentation pour en triompher.

Voilà quelle est la force de son esprit; mais ce n'est pas tout; il est fort en nous aussi bien qu'en lui-même, tout ce qui est dans l'homme est d'intelligence avec son ennemi pour le perdre; s'il a un esprit, c'est pour chercher de nouveaux moyens de commettre le péché; s'il a des sens, c'est pour le recevoir, s'il a des mains, c'est pour le commettre, s'il a une volonté, c'est pour y consentir, et le malheur est que le cœur, qui seul est capable de le repousser, est toujours prêt à composer et à se rendre; enfin, s'il est fort en lui et en nous, il ne l'est pas moins hors de lui et de nous, toutes les créatures sont à lui par une générale conspiration, celles qui n'ont été faites que pour l'homme se sont révoltées contre l'homme, elles se sont liguées avec son ennemi, le démon s'en sert pour nous tenter et pour nous perdre; y en a-t-il une seule qui ne lui ait fait gagner des victoires? O soleil, combien as-tu fait d'idolâtres! Terre, combien as-tu fait d'avares? Beauté, combien as-tu fait d'amants profanes? Plaisirs, combien de voluptueux? Grandeurs de la terre, combien de superbes et d'ambitieux? Je vous appelle toutes ici, productions de la main de Dieu : n'est-il pas vrai que le péché de l'homme vous a corrompues, et que cette beauté, autrefois si sainte et si innocente, est devenue criminelle et contagieuse?

Mais que dis-je? cette beauté de la créature, qui nous tente, n'est plus cette ancienne beauté qui nous inspirait autrefois l'innocence : celle-là était intérieure, solide et véritable ; celle-ci ne consiste que dans la montre et dans l'apparence, c'est un faux éclat, une grâce empruntée, une couleur que le démon applique sur son front pour nous surprendre. En quoi je vous conjure de remarquer une différence bien considérable entre les biens du monde et ceux du ciel, entre la tentation et l'inspiration, entre la grâce et le péché, entre Jésus-Christ et le démon : toutes les choses du ciel sont des biens sans aucun mélange de mal, tout ce qui est sur la terre n'est que mal sans aucun mélange de bien : *Totus mundus in maligno positus est*, toute la bonté du monde et des créatures a été changée et corrompue par la malignité du péché.

Dieu allume dans nos cœurs le désir de ces premiers biens, le démon nous inspire la passion des autres ; mais parce que si Dieu nous faisait voir à découvert la bonté des biens de la grâce et de la gloire, elle nous ravirait avec le cœur la liberté et le mérite ; si le démon exposait à nos yeux la malice du péché toute nue et la corruption des créatures, il ne ferait naître dans nos âmes que des sentiments de haine et d'horreur, ainsi, que fait Dieu pour nous laisser l'usage de la liberté, et que fait le démon pour vaincre nos répugnances? ils déguisent tous deux ce qu'ils nous présentent, Dieu cache la bonté des biens du ciel sous une apparence de mal, le paradis sous la pauvreté de l'esprit, la consolation sous les larmes, la gloire sous l'ignominie, la paix sous la persécution, la vie éternelle sous les ombres de la mort, et tout cela pour donner lieu à la volonté de l'homme d'exercer sa liberté.

Que fait donc le démon pour nous faire aimer les créatures et le péché? il déguise le mal véritable sous une fausse apparence de bien : *Vitia larvata;* il nous montre tous les vices masqués, dit Tertullien, il n'a garde de nous les représenter dans leur forme naturelle, ils nous feraient horreur, mais il les cache, il les masque, il les déguise, il leur donne de faux attraits et des beautés apparentes, qui nous sollicitent à les commettre. Voilà son étrange et fatal artifice. Il frappe nos yeux, comme je vous le disais dans un autre discours, d'un double aveuglement, il nous empêche de voir ce qui est, il nous fait voir ce qui n'est pas, il cache le mal et ce qui peut nous en donner de l'aversion, il forme des grâces et des attraits dont la vue échauffe d'abord le sang et les passions : *Cujus aspectus insensato dat concupiscentiam* (*Sap.* XV, 5.). Etes-vous violent et vindicatif? il donne de si belles couleurs à la vengeance, que vous en êtes d'abord tout transporté. Etes-vous d'un tempérament qui vous porte à la volupté ? il vous montre dans le visage des traits si doux, dans le front tant de majesté, tant de grâce dans l'air de cette personne, que vous en êtes incontinent charmé. Mais êtes-vous ambitieux? il vous fait une si belle peinture de la gloire du monde, que vous en êtes aussitôt aveuglé; il vous représente le monde si beau, si grand et si vaste, que vous êtes tout de glace pour le ciel et tout de feu pour la terre : *Cujus aspectus insensato dat concupiscentiam* (*Ibid.*).

N'avez-vous jamais fait réflexion, messieurs, sur les différentes représentations qu'on nous fait du monde? les astronomes nous représentent le ciel, avec toutes ses sphères et tous les cercles qui le divisent, ils marquent tous les mouvements et toutes les révolutions des astres, et au milieu de tous ces globes ils placent la terre, qui est représentée par un point. Les géographes, tout au contraire, divisent le point sur des cartes, où l'on remarque de grandes régions, des états, des provinces, des montagnes, des forêts, des fleuves et des rivières; tellement, qu'à voir la terre sous la figure des astronomes, il n'est rien de plus petit, ni de si limité; et à la considérer comme les géographes la représentent, il n'est rien de si grand ni de si vaste.

Appliquons ceci à notre sujet, et disons que le Fils de Dieu et le démon nous font deux peintures bien différentes de la terre : si nous consultons le premier, ce divin astronome, il n'est rien de grand que le ciel, toute la gloire du monde n'est que fumée en comparaison de la sienne, tous ses biens ne sont que misère, toute sa grandeur n'est qu'un point, comparée à la vaste étendue du séjour de l'éternité : *O Israel, quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus!* Mais si vous écoutez votre passion, si vous consultez le démon, c'est un trompeur qui donne de l'éclat à cette fumée, qui dore cette boue, qui enrichit cette misère ; c'est un géographe qui vous divise un point, qui vous partage un indivisible en terres, en maisons, en bois, en canaux, en parterres et le reste ; c'est un séducteur qui vous propose des beautés, des richesses et des grandeurs qui ne sont pas et qui ne subsistent que par le seul effort de votre passion.

Allez maintenant, aveugles que vous êtes, allez disputer, je ne dis pas un point de terre, mais une partie d'un point, puisque toute la terre n'est qu'un point, au préjudice de votre salut; allez appeler votre frère en justice, pour lui arracher ce fond et cet héritage, et poursuivez cet intérêt jusqu'à la mort ; allez, encore une fois, pauvres abusés que vous êtes, allez soupirer après les métairies, les maisons, les rentes et les possessions, et divisez, si vous pouvez, ce point de terre dans une infinité d'autres points, pour contenter votre ambition; mais souvenez-vous que toutes les créatures sont des biens qui n'ont plus que l'apparence du bien, souvenez-vous que vous n'aurez que des beautés plâtrées, et que vous ne poursuivez que des fantômes qui vous trompent.

Mais j'entends une voix qui s'élève dans mon auditoire, et qui me demande si les créatures ne sont pas des dons de Dieu et des présents qu'il a faits à l'homme; j'entends des chrétiens qui me pressent de ré-

pondre si ce n'est pas un droit commun de mettre le bien dans la possession du sujet qui lui est convenable; et puisque l'homme est si sensible aux biens de la terre, pourquoi lui interdire l'usage et la jouissance de ce qui n'a été fait que pour son service?

Voila, chrétiens, ce que vous me demandez, mais c'est à quoi je vais vous répondre et ce qui me conduit même à vous expliquer ce que j'avais promis de vous dire dans mon dernier point, où je m'étais engagé de vous montrer que le péché avait corrompu l'innocence des créatures en les faisant servir non-seulement d'instrument à sa matière pour offenser Dieu, non-seulement de piéges à l'homme pour le tenter, mais encore de prétextes et d'excuses pour le séduire. Vous en allez voir la preuve dans ce qui me reste à vous dire sur ce sujet.

TROISIÈME POINT.

Il y a des tentations de plusieurs sortes, et le démon ne se sert pas d'un seul artifice pour nous perdre. Vous avez déjà vu comment il employait les créatures pour nous tenter; mais il n'en demeure pas là, car, comme il veut nous faire perdre la fidélité que nous avons promise à Dieu, comme il ne tâche qu'à nous soulever contre lui par l'abus des créatures, la plus délicate tentation qu'il nous livre est de nous les proposer comme des ouvrages de ses mains qu'il laisse en notre pouvoir, et des dons qu'il nous fait, afin que nous en usions en quelque manière conformément à nos inclinations et à nos désirs.

Voilà ce que j'ai appelé une illusion et un dangereux prétexte dont le péché et le démon se servent pour nous séduire. Il est vrai, et il ne faut pas exagérer les choses, il est vrai que Dieu ne nous défend pas l'usage des créatures, il nous en défend seulement le mauvais usage. Oui, il veut bien que nous nous servions d'elles, mais il ne veut pas que nous en abusions; il nous permet en quelque façon de les aimer, mais que cet amour doit être chaste et tempérant, puisqu'il ne nous permet de les aimer que comme des moyens qui nous conduisent à lui, et non pas comme des fins qui terminent nos désirs, en sorte que nous nous reposions en elles, comme dit saint Augustin, et que nous les aimions au préjudice de notre salut; il veut bien que nous en usions, mais il ne veut pas que cet usage aille jusqu'à une jouissance et une possession qui nous en rende les esclaves; en un mot, Dieu consent que nous les retenions et que nous les possédions, mais il veut que ce soit conformément à l'usage qu'il nous a prescrit, et pour la fin qu'il nous a marquée, c'est-à-dire, pour notre salut et pour sa gloire.

Car je vous demande, messieurs, est-il possible que Dieu n'ait fait du bien à l'homme que pour perdre l'homme? croirons-nous qu'il ne l'a rendu maître des créatures que pour en devenir l'esclave? quelle apparence que Dieu n'ait fait du bien à l'homme que pour favoriser ses déréglements et ses passions? Ces sentiments sont indignes de l'homme et de Dieu : il y a donc deux choses à distinguer dans la jouissance des créatures, le droit et l'usage; le droit, qui les assujettit à l'homme, et l'usage, qui empêche l'homme de s'abaisser à leur servitude. Et voilà, messieurs, ce qui fait l'erreur des pécheurs dans la jouissance des biens de la terre : ils considèrent bien le droit que Dieu leur a donné d'en jouir, mais ils ne font point de réflexion sur l'usage qui leur a été prescrit dans cette jouissance; ils voient bien dans la créature le don que Dieu leur a fait, mais ils ne voient pas dans la loi de Dieu les règles qu'il a données à leurs désirs et à leurs passions, ils ne voient qu'une circonstance et ils ne remarquent pas l'autre.

Tellement, messieurs, que, s'appuyant sur le don que Dieu leur a fait, fondés sur leur propre aveuglement qui leur cache leurs devoirs, et leurs obligations d'obéir à la loi de Dieu, ils se laissent misérablement tromper et séduire; la créature est le premier principe de leur erreur, elle ne leur expose que ce qui peut flatter leur passion, elle ne leur fait pas voir cette loi qui la pourrait réprimer; elle concourt donc à leur péché par coopération, c'est l'instrument dont ils se servent pour offenser Dieu; par tentation, c'est l'attrait que le démon met en usage pour les surprendre; par séduction, puisque, sous prétexte qu'elle est le don de Dieu, elle leur persuade qu'ils peuvent s'attacher à elle sans crime et l'aimer avec innocence.

Que me reste-t-il donc à vous dire, mes frères, sinon que vous devez considérer toutes les créatures comme vos ennemis et les instruments de votre perte; vous devez vous considérer vous-mêmes au milieu de ces créatures comme au milieu d'autant de soldats qui sont à la solde du péché pour faire la guerre à votre innocence; vous devez être convaincus que cette terre qui vous porte est une terre pleine d'abîmes qui vous veut engloutir; que cet air que vous respirez est un air contagieux qui vous veut infecter; que ces plaisirs vous veulent étouffer; que ces dignités et ces charges vous veulent abattre. Mais c'est assez parler du mal, venons maintenant au remède : le remède est de prendre les armes et de vous défendre de tous les ennemis : *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere* (*Ephes.*, VI, 16).

C'est-à-dire qu'il faut vous armer du bouclier de la foi pour repousser par ses lumières tous les traits enflammés que les créatures lancent contre vous; rien de plus éclatant, rien de plus beau ni de plus spécieux que les apparences qu'elles vous proposent, ce sont des dards allumés, ce sont des dards tout de feu; il les faut repousser, il les faut éteindre, mes frères, ces dards et ces flèches mortelles; mais il faut que ce soit avec l'esprit de la foi, il faut que la foi vous découvre leur vanité et leur imposture, il faut qu'elle fasse le discernement du mensonge et de la vérité, du bien solide et de l'apparence qui trompe, *sumentes scutum fidei.*

Ainsi, messieurs, quand cette créature vous viendra solliciter à la vengeance et vous représenter les intérêts de votre honneur, *Sumite scutum fidei*, prenez les armes de la foi; éclairés de son esprit, entrez dans cet honneur que la créature et la passion vous figurent, et découvrez au travers de ce faux éclat, au travers de cette imposture la honte et l'infamie qui sont inséparables d'une lâche vengeance; quand elle paraîtra devant vous pour vous échauffer à la poursuite d'un bien qui ne vous appartient pas, à la recherche d'un plaisir dont l'usage vous est défendu, *Sumite scutum fidei*, entrez dans l'intérieur de ce bien, ne regardez pas le plaisir du côté qui flatte les yeux des pécheurs, considérez et la fragilité de ce bien et la misère qui doit suivre cette injuste possession, méditez les douleurs qui sont attachées à la volupté, et les supplices éternels qui doivent châtier ses déréglements : *In omnibus assumentes scutum fidei, ut possitis et omnia tela nequissimi ignea extinguere.* Si vous prenez ce bouclier et si vous vous servez de ces armes comme il faut, vous remporterez infailliblement la victoire, vous vous détromperez de toutes ces illusions auxquelles tant d'autres sont sujets, vous lèverez le masque de ces créatures et les considérerez telles qu'elles sont. Cette vue vous en donnera ou de l'aversion ou du mépris; cette aversion et ce mépris vous obligeront de chercher le souverain bien; et cette recherche, après vous avoir rendus sages et heureux en ce monde, consommera votre bonheur en l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

La bénédiction des créatures dans l'ordre naturel, changée en malédiction par le péché.

Delicta quis intelligit?

Qui est-ce qui connaît les péchés (*Ps.* XVIII)?

Comme la bénédiction de Dieu est attachée à l'innocence, sa malédiction est inséparable du péché; et autant qu'il approuve, qu'il loue et qu'il bénit l'une, autant il désavoue, il condamne, il réprouve et il maudit l'autre. Telles sont, dit saint Augustin, selon notre manière de convenir, les différentes impressions que la sainteté et l'iniquité de l'homme font sur le cœur de Dieu. Cet homme est-il saint et innocent? il attire sur sa tête toute sorte de faveurs et de grâces : *Benedictio Dei super caput justi;* mais est-il pécheur et esclave de ses passions? toutes sortes de malheurs viennent fondre sur sa tête; car, comme dit la même Écriture, maudit est celui qui fait l'ouvrage de Dieu avec négligence ou avec fraude, et qui, au lieu de l'honorer par sa sainteté, le déshonore et l'outrage par ses péchés : *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter* (*Jerem.* IV, 8).

Ce furent ces deux choses que Dieu proposa autrefois aux Juifs, comme il est remarqué dans le Deutéronome : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem* (*Deut.* II). Mon peuple, regardez ce que vous avez à faire, je vous mets aujourd'hui devant les yeux et je laisse en quelque manière à votre choix la bénédiction ou la malédiction : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini Dei vestri, quæ ego hodie præcipio vobis.* Vous recevrez ma bénédiction, si vous obéissez à ma loi et si vous accomplissez les commandements que je vous fais aujourd'hui : *Maledictionem, si non obedieritis mandatis Domini Dei vestri, sed recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis.* Mais une effroyable malédiction tombera sur vous, si vous refusez de m'obéir et si vous vous éloignez par vos péchés de la voie que je vous montre.

Il est donc certain, messieurs, que la bénédiction est attachée à l'innocence et la malédiction au péché; mais ce qui est encore à remarquer, c'est que cette malédiction du pécheur lui vient même du côté de la créature dont il a abusé et qui, selon saint Augustin, devient la peine et le châtiment de l'homme criminel, qui s'est attaché à elle par un amour et une affection déréglés : *Fit pœnalis dilectori suo* (*Aug. lib. de vera religione*). Toutes les créatures considérées en elles-mêmes sont bénies de Dieu; mais je ne crains pas de dire que le péché leur a ravi ce glorieux avantage, et qu'en souillant la pureté de leur naissance, il a changé cette première bénédiction en une malédiction funeste. Comment cela? c'est que Dieu par un juste effet de sa vengeance, a voulu que tout ce qui a servi d'instrument, d'occasion et de matière au péché devînt la peine et le supplice du malheureux qui l'a commis. Vous allez donc voir aujourd'hui toutes les créatures armées contre le pécheur pour lui faire ressentir combien il est amer, comme dit l'Écriture, d'avoir lâchement et honteusement abandonné le Seigneur. Mais pour en faire un juste portrait, il ne faut point suivre d'autres idées que celles que nous en formera le Saint-Esprit, dont il faut que nous implorions le secours par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

C'était un beau spectacle que celui de l'homme juste dans l'état de son innocence; le ciel et la terre conspiraient également pour le rendre heureux, et les créatures mêmes concouraient toutes ensemble à sa félicité et à sa gloire. Comme elles n'avaient été faites que pour son usage, elles étaient toutes pour lui autant de sources de bonheur; le ciel ne versait sur sa tête que de douces influences; le soleil adoucissait, en sa faveur, l'ardeur de ses feux et l'éclat de ses lumières; l'air n'était point déchiré, comme il est, par la violence de ses foudres; la terre n'avait point encore produit de poisons, et la mer en cet état ne se fût jamais signalée par la funeste réputation de ses naufrages; toutes les créatures, en un mot, étaient à lui, il n'y en avait pas une seule qui n'étudiât ses désirs pour les contenter; mais le péché a corrompu cette bonté naturelle, cette inclination bienfaisante, et d'une source de félicité et de bonheur il fait une source de malheurs et de disgrâces.

Ce désordre et ce changement vient de la corruption du cœur de l'homme et du déréglement de ses désirs. Dans l'état d'innocence il est heureux, parce qu'il ne jouit des créatures qu'en Dieu et suivant la disposition de sa providence; mais dans l'état du péché il est malheureux, parce qu'il les veut posséder hors de Dieu et contre les ordres de sa volonté. Dans le premier état les créatures font son bonheur, parce que les possédant en Dieu, il en jouit avec trois circonstances, qui composent sa félicité; il en jouit sans inquiétude; il n'a pas la peine de les chercher, et comme elles se rapportent toutes à Dieu, qui est leur centre, elles se viennent offrir à l'homme qui est en Dieu par son innocence; il en jouit sans partage, il ne les souffre point divisées, et possédant Dieu par la grâce, il les possède toutes, parce qu'elles sont toutes renfermées dans ce premier de tous les êtres. Enfin, il en jouit sans combat, il n'est point sujet à leurs inimitiés, ni à leurs contradictions, en sorte que si elles sont ennemies hors de Dieu, elles se réconcilient dans son sein, qui est le sein de la tranquillité et de la paix : c'est pourquoi l'on peut dire que l'avantage de l'homme juste est de posséder toutes les créatures en Dieu, sans peine, sans partage et sans combat.

Il n'en est pas de même lorsqu'il offense Dieu par son péché; car, comme il veut les posséder hors de lui et contre les ordres de sa providence, s'il en jouit, ce n'est qu'avec trois circonstances directement opposées à ces trois glorieux priviléges, je veux dire, avec inquiétude, avec division et avec d'étranges contradictions et de grands combats. Avec inquiétude: auparavant il n'avait pas la peine de les chercher, mais après son péché il faut qu'il travaille et qu'il sue pour les acquérir. Avec division: en Dieu c'était sans partage, hors de Dieu il ne les possède jamais toutes ensemble. Avec contradiction : dans l'état d'innocence elles étaient toutes d'accord, mais dans celui du péché, elles déchirent toutes son cœur par la plus cruelle et la plus sanglante de toutes les guerres. Inquiétude, partage, contradiction, voilà les trois maux qui accompagnent la jouissance des créatures et qui composent le malheur de l'homme pécheur; écoutez-en les preuves; c'est mon sujet.

PREMIER POINT.

Si les oiseaux du ciel sont nés pour voler, comme dit le saint homme Job (*Job.*, V), l'homme aussi dans son sentiment est né pour le travail, et l'action lui est si naturelle que, dans l'état même de son innocence il eût travaillé, comme il travaille encore aujourd'hui après son péché. Cette vérité nous est expressément marquée dans l'Écriture; si Dieu mit l'homme dans le paradis terrestre comme dans un lieu de volupté et de délices, ce ne fut pas afin qu'il y fût oisif; mais afin qu'il y travaillât et qu'il eût soin de le garder : *Posuit Deus Adam in Paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum.* Le travail est donc indispensablement et nécessairement attaché à la condition de l'homme, soit qu'il soit innocent ou qu'il soit criminel, mais cependant avec une différence très-considérable. Dans la justice originelle il eût travaillé sans douleur et sans inquiétude, voilà son avantage; mais après son péché il ne travaille qu'avec peine et à la sueur de son corps : *In sudore vultus tui*, voilà son châtiment.

Si vous me demandez la raison d'un si étrange changement, je vous répondrai avec les Pères, qu'elle vient de l'obéissance et de la rébellion des créatures; pendant que l'homme est demeuré soumis à Dieu, les créatures ont été soumises à l'homme; mais aussitôt que ce criminel s'est révolté contre son maître, cette révolte a soulevé toutes les créatures contre l'auteur d'un si grand crime.

Que si vous voulez encore approfondir davantage cette vérité, entrez, je vous prie, dans la pensée de saint Augustin, qui distingue trois différents degrés dans la justice et dans l'injustice de l'homme. Le premier degré de sa justice : *Viis Dei servire*, c'est de servir Dieu uniquement. Le second degré : *Nulli coæquari, nisi purissimis animis*, c'est de ne faire comparaison tout au plus qu'avec les anges, qui sont de la même condition de son esprit. Le troisième degré de cette justice : *Nulli appetere dominari, nisi naturæ bestiali et corporeæ*, c'est de n'affecter l'empire et la domination que sur les bêtes et les autres créatures inférieures; Dieu ne lui ayant donné, originairement, aucune autorité, ni aucun droit de souveraineté sur les autres hommes.

Voilà les trois degrés de sa justice qu'il a renversés par trois démarches toutes contraires : au lieu de ne servir que Dieu, il a voulu servir les créatures par sa passion; il ne s'est pas contenté d'être semblable aux anges, son ambition a désiré la ressemblance avec Dieu, et méprisant l'empire que Dieu lui avait donné sur les bêtes et sur tous les corps, il a usurpé une injuste domination sur l'homme et l'a réduit dans la servitude; mais qu'est-il arrivé dans tous ces changements? Servant la créature au lieu du créateur, il est devenu esclave du péché; voulant entrer en comparaison avec Dieu, il est tombé au rang des bêtes, et voulant usurper une injuste puissance sur l'homme, il a perdu la juste domination qu'il avait reçue sur toutes les créatures; elles se sont soulevées contre lui pour combattre tous ses desseins, de manière que pour les acquérir et pour s'en servir, il faut qu'il travaille et qu'il sue; il faut qu'il souffre la douleur, l'inquiétude et la peine, pour venir à bout de ses entreprises et pour vaincre leur résistance.

Encore si ses travaux et ses peines étaient suivies de quelques douceurs, si les créatures étant vaincues par les efforts de sa diligence, il goûtait quelques plaisirs et jouissait en paix des avantages de sa victoire, il aurait sujet de se consoler de ses inquiétudes; mais il n'en est pas plus heureux, parce que les créatures ayant été frappées de la

malédiction de Dieu après le péché, elles ne produisent à l'homme, après tous ses travaux et toutes ses veilles, que des ronces et des épines : *Maledicta terra in opere tuo spinas et tribulos germinabit tibi* (*Gen.*, III, 17). Et cela est si vrai, que saint Augustin avance une proposition qui tient du paradoxe et qui vous va surprendre : il dit que la malédiction est si visiblement et si généralement répandue sur tout l'univers, qu'il n'y a pas un homme au monde qui aime la vie humaine.

Vous plaît-il d'entendre son raisonnement? il est subtil et délicat dans la spéculation, mais il est très-fort et très-solide dans la morale. Tous les hommes, dit ce Père, aiment la vie, parce qu'elle est le fondement de tous les biens, sans laquelle tous les autres sont inutiles; mais il y a une double vie : la vie présente et la vie future. Nous jouissons de la première sur la terre, nous espérons recevoir la seconde dans le ciel après la mort. Or, ces deux vies, suivez-moi, s'il vous plaît, car voici le fort du raisonnement, ces deux vies, dis-je, ont toutes deux deux caractères différents; les caractères de la vie présente sont la misère et la brièveté, on y souffre et l'on y meurt; ceux de la vie future sont la béatitude et l'éternité, on n'y souffre point et l'on n'y meurt jamais.

Cela supposé avec saint Augustin, je vous demande à vous, homme du monde, qui paraissez le plus attaché à la vie présente, aimez-vous la misère de cette vie? non, vous voudriez bien qu'elle fût heureuse; en aimez-vous la fin et la brièveté? encore moins; vous voudriez qu'elle fût plus longue, vous la voudriez éternelle; vous n'aimez donc point la vie courte et misérable, vous n'aimez que la vie heureuse et immortelle; vous n'aimez donc point la vie présente, parce qu'on y meurt et qu'on y souffre, tous vos désirs sont tournés du côté de la vie future, qui seule est heureuse et immortelle.

Mais si cette morale est véritable, eh! d'où vient donc que l'Ecriture sainte crie si hautement contre ceux qui aiment la vie humaine? s'ils n'ont pour objets de leurs désirs qu'une vie heureuse et éternelle, de quel crime sont-ils coupables? Leur crime n'est pas dans le fond de leur désir, mais dans les circonstances de leur désir; ils ne pèchent pas pour désirer cette vie, mais ils pèchent parce qu'ils en veulent jouir dans un temps et sur une terre où il ne leur est permis que de la mériter; leur fin est bonne, mais les moyens qu'ils emploient sont mauvais; au lieu de chercher cette vie heureuse dans les voies de la justice et de la vertu, ils y veulent arriver par les voies de l'injustice et du péché; leur désir est déréglé dans les circonstances, mais il est réglé dans le fond, ils n'aiment que la vie future, ils n'aiment point la vie présente; ce n'est point le monde qu'ils aiment, c'est quelque autre bien qu'ils aiment et qu'ils cherchent dans le monde : *Nisi forte*, ajoute le même saint Augustin, *amandus est mundus, tanta rerum labe contritus, ut etiam speciem seductionis amiserit* (*Aug.*); si ce n'est qu'on veuille soutenir qu'on peut encore aimer un monde qui est si affligé et si désolé, qu'il a perdu même jusqu'au charme de la séduction.

Ceci m'a semblé beau et peut-être que j'aurai en cela prévenu votre sentiment, si nous supposons cette maxime de la morale, que les choses qu'on nous veut faire aimer, n'étant pas véritablement bonnes en elles-mêmes, pourvu du moins qu'elles aient quelque apparence de bonté, cela suffit pour emporter la volonté et pour la surprendre; mais quand elles n'ont ni la vérité ni l'apparence, quand elles n'ont ni la bonté d'essence, ni celle qui ne consiste que dans la montre, ah! pour lors, vous m'avouerez qu'il est impossible de les aimer, parce que la volonté, qui ne peut être attirée que par le bien, n'y trouve pas son objet. Tel est le monde, mes frères; dans la pensée de saint Augustin, le péché l'a si fort désolé, la malédiction de Dieu l'a tellement défiguré, *ut etiam speciem seductionis amiserit*, qu'il n'a pas même conservé dans cette affliction une légère apparence de bonté, pas un attrait qui soit capable de nous séduire; et si quelque fausse image flatte le pécheur, c'est son imagination corrompue qui la forme, c'est ce que nous disions hier; c'est le démon qui la suppose, ce n'est qu'un reste de l'ancienne bonté du monde.

Pardonnez à la force de la vérité qui m'emporte, la liberté que je prends de vous demander quelle bonté l'on peut trouver dans un monde que l'Evangile nous assure être tout abîmé dans le mal : *Totus mundus in maligno positus est* (II *Joan.* V, 19). Quels charmes, quels attraits en des créatures affligées et qui n'enfantent que des épines pour vous persécuter? *Maledicta terra in opere tuo spinas et tribulos germinabit tibi* (*Gen.* III, 17). Qu'est-ce que cette terre, mon frère, sinon cette créature que tu chéris avec tant d'aveuglement? c'est une terre qui ne te produira que des ronces pour te percer le cœur : *Spinas et tribulos germinabit tibi.* Qu'est-ce que cet argent dont tu fais ton Dieu et ton idole? c'est une terre qui ne poussera que des pointes et des dards pour te faire souffrir un cruel supplice : *Spinas et tribulos germinabit tibi.* Qu'est-ce que cet emploi, cette dignité, cette charge? c'est une terre qui germera les semences de mille douleurs : *Spinas et tribulos germinabit tibi.* Qu'est-ce que cette terre maudite, en un mot, sinon toutes les créatures armées pour ta peine et pour ton supplice?

Et c'est ce que le divin Paul nous explique admirablement en d'autres termes, quand il dit que toutes les créatures souffrent les douleurs et les tranchées de l'enfantement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (*Rom.* XXII), c'est-à-dire, qu'elles nous font endurer des peines qui avancent notre mort et qui ne finiront qu'à la mort qui est le moment de notre naissance éternelle; elles gémissent, elles enfantent à tous moments, mais elles ont beau enfanter, elles ne cessent de gémir, parce qu'elles n'enfantent pendant la vie que des

gémissements et des douleurs. Voilà toute la fécondité des créatures, elles ne sont fécondes qu'en soupirs. Voilà tout ce que le monde produit; pour nos travaux et nos services, il ne nous donne que des inquiétudes et des épines.

Ah! c'est ici que mon zèle m'emporte, et que je ne puis résister à la violence de mon esprit, sans me plaindre de l'infidélité du monde. Mais il faut emprunter le ressentiment et les paroles de ce prince qui se plaint dans l'Ecriture du peu de reconnaissance de Salomon. Hiram lui avait fourni le bois de cèdre et de sapin, de l'or même pour la construction du temple, de ses palais et de ses villes; en reconnoissance, Salomon lui donna vingt petites villes dans la province de Galilée, mais si peu considérables, que le roi de Tyr les ayant vues, en resta très-mal satisfait et ne put s'empêcher d'en exprimer son ressentiment : *Hæccine sunt civitates quas dedisti mihi frater* (III *Reg.* IX, 13)? Eh quoi! mon frère, sont-ce là les villes que vous m'vez données? est-ce là la récompense des services que je vous ai rendus, le juste prix de mon bois et de l'or que je vous ai fourni dans la nécessité de vos affaires? *Hæccine sunt civitates quas dedisti mihi, frater?*

Ah! malheureux que nous sommes, nous donnons au monde tous nos travaux et toutes nos veilles; nous lui sacrifions toutes nos actions et nos pensées, nous nous immolons nous-mêmes et nous nous sacrifions à lui comme de malheureuses victimes dévouées à ses intérêts; et avec tout cela, son ingratitude est si grande, que pour tous nos empressements et nos services, il ne nous donne que des douleurs, des inquiétudes et des peines : *Hæccine sunt bona quæ dedisti nobis?* Monde trompeur, sont-ce là les biens dont tu récompenses nos services? sont-ce là nos espérances et tes promesses? Nous travaillons pour toi, et au lieu de nous donner un peu de repos, tu redoubles nos travaux et nos peines; nous souffrons pour toi, et au lieu de nous soulager, tu multiplies nos afflictions et nos misères; nous soupirons pour toi, et au lieu de nous consoler, tu ne nous fais pousser que des gémissements continuels : *Hæccine sunt bona quæ dedisti nobis?*

Encore une fois, les ronces et les épines, les afflictions et les douleurs, les gémissements et les soupirs peuvent-ils être le prix et la récompense de nos travaux et de nos empressements? et est-ce là tout le bien que nous avons mérité en te servant? Ah! monde! est-ce ainsi que tu reconnais tes serviteurs? Ah! créature! est-ce ainsi que tu traites tes adorateurs? Ah! terre! est-ce ainsi que tu récompenses ceux qui t'aiment? Monde, terre, créatures, vous ne me serez jamais rien, vous n'êtes que des infidèles; l'homme travaille pour vous acquérir, et il ne recueille de ses travaux que des épines, il vous cherche, et vous le fuyez; et s'il vous possède, ce n'est toujours qu'avec division et avec partage. Vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

L'homme est heureux dans l'innocence, parce qu'il possède Dieu et toutes les créatures en Dieu; il est malheureux dans le péché, d'autant qu'il ne jouit ni de Dieu ni des créatures; ou s'il possède celles-ci, il ne les possède qu'avec partage. Le malheur vient, à mon avis, de deux sources : du cœur de l'homme, et des créatures mêmes; du cœur de l'homme, qui n'est pas capable de les contenir toutes ensemble, et des créatures, dont la plupart sont incompatibles dans leurs usages. Ceci est étrange : le cœur de l'homme est assez vaste pour recevoir un Dieu avec toute son immensité et sa grandeur, et il n'a pas assez de capacité pour contenir toutes les créatures, qui sont bornées et limitées; vous en attendez la raison, la voici; c'est qu'il possède Dieu par la charité, et il ne jouit des créatures que par la passion. Or, il y a cette différence entre la passion et la charité, que la première resserre le cœur et le comprime, au lieu que la seconde, comme dit le grand Apôtre, le dilate et lui donne une espèce d'immensité : *Os nostrum patet ad vos, ô Corinthii! cor nostrum dilatatum est* (II. *Cor.*, VI, 11).

Cette différence me semble merveilleusement exprimée par les eaux qui furent divisées dans la naissance du monde; une partie demeura répandue sur le ciel, dans la pensée de David : *Extendens cœlum sicut pellem, qui tegis aquis superiora ejus;* l'autre fut resserrée dans les concavités de la terre : *Congregentur aquæ quæ sub cœlo sunt in locum unum* (*Gen.*, I, 9). Ne remarquez-vous pas dans les eaux célestes l'image de la charité qui est répandue dans nos cœurs : *Charitas diffusa est in cordibus nostris* (*Rom.*, V, 5), qui les dilate et qui leur donne une espèce d'immensité qui répond à celle de Dieu? Mais ne m'avouerez-vous pas aussi que les eaux terrestres marquent visiblement la passion qui resserre le cœur de l'homme, et qui le presse par l'affliction et la douleur?

Je vous en prends à témoins, hommes de terre, chrétiens abandonnés à la fureur de vos passions; combien de chagrins et d'inquiétudes vous cause l'établissement de cette fortune qui ne vous contentera jamais? combien de soupirs vous fait pousser cette créature qui n'éteindra jamais l'ardeur qui vous brûle? Combien de peines vous coûte ce plaisir, qui ne remplira jamais vos désirs? Demeurez donc aujourd'hui d'accord de la vérité que je vous prêche, que la passion resserre le cœur, et qu'elle le presse de telle sorte, qu'une seule créature est bien souvent capable de l'occuper tout entier et de le fermer à toutes les autres; autrement, dites-moi d'où vient que cet avare n'aime que son or et son argent, et qu'il est insensible pour tout le reste? que cet ambitieux n'a de la passion que pour la gloire, et qu'il méprise les autres biens; que ce voluptueux n'est sensible qu'à ses plaisirs, sans se mettre en peine d'acquérir une grande réputation, ou d'établir une haute fortune? Vous n'avez

point d'autre raison à me donner, sinon que la passion qui resserre leurs cœurs les limite, et que plus cette passion est violente, plus ils sont bornés dans la possession et dans la jouissance des créatures.

La seconde source de ce malheur vient des créatures mêmes, dont la plupart sont incompatibles dans leurs usages. Je vous demande, chrétiens, pouvez-vous boire et manger tout à la fois, satisfaire votre ambition et une autre passion contraire en même temps, jouir tout ensemble des plaisirs de la ville et de la campagne, de la solitude et du grand monde? Cela est impossible; et puis je vous défie de me donner une créature qui ne vous dégoûte dans son usage et que vous ne soyez obligé de quitter; nommez-en une seule, qui ne vous lasse du plaisir même qu'elle vous donne et que vous cherchez dans sa possession.

N'avez-vous jamais remarqué l'inquiétude d'un pauvre malade, qui brûle des ardeurs d'une fièvre violente, ou qui est affligé de quelque autre maladie qui l'oblige à tenir le lit? Il demande qu'on le change de côté, qu'on le tourne et qu'on ouvre le rideau; il m'ennuie, dit-il aussitôt, qu'on me remette sur l'autre côté. Ah! pauvre malade, que fais-tu? Tu cherches le repos, et tu ne le trouves pas. Voilà une idée du supplice de l'homme dans la jouissance des créatures: il est malade d'une fièvre violente, ou, pour mieux dire, il est brûlé, il est dévoré d'autant de fièvres qu'il a de passions; il cherche le remède sur la terre, il va de créature en créature, il goûte de l'une et de l'autre, mais il s'ennuie partout, tout le dégoûte, tout lui déplaît; il faut qu'il change à tous moments ses plaisirs, pour ne pas dire ses déplaisirs et ses supplices. Ah! pauvre âme, que fais-tu? Tu cherches un repos que tu ne trouveras pas, tu cours après une santé qui te fuit, tu poursuis des plaisirs et des consolations dont tu ne jouiras jamais, quelque peine et quelque soin que tu prennes pour y arriver: *Versat et reversat, in tergum, ventrem, et latera, et dura sunt omnia.* Qu'il se tourne, qu'il se retourne, qu'il change cette créature en une autre, qu'il reprenne celle qu'il vient de laisser, tout lui semblera dur, il ne trouvera point de douceur sur la terre. Pourquoi? parce qu'il possède les créatures divisées, et que l'usage même le dégoûte.

Sans mentir, chrétiens, cette pensée serait bien capable de nous divertir de l'amour des créatures, si elle occupait de temps en temps notre esprit; mais je consens qu'elle cède maintenant sa place à un autre, pour jeter un moment les yeux sur la haine des créatures, c'est-à-dire, sur cette guerre cruelle qu'elles allument dans le cœur de l'homme par la tempête de ses passions, par les différentes agitations et par les étranges contradictions auxquelles elles l'abandonnent. Encore un mot pour achever ce discours, par cette dernière circonstance.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est pas sans raison que l'Ecriture, parlant du cœur de l'impie, le compare à une mer qui bouillonne toujours, qui tantôt élève ses flots jusque dans les nues, et tantôt les fait descendre jusque dans les abîmes, sans qu'elle soit jamais dans un calme et une tranquillité parfaite: *Cor impii quasi mare fervens quod quiescere non potest.*

Depuis le péché du premier homme les passions, qui devaient être soumises à la raison, se révoltent sans cesse contre elle et agitent une pauvre âme par autant de mouvements contraires qu'elles ont de différents intérêts à ménager. De là vient cette révolution perpétuelle et cette succession de différents désirs qui, comme autant de flots mutinés les uns contre les autres, excitent de furieuses tempêtes et ne laissent jamais en repos le cœur du pécheur qui s'abandonne à leur furie. Tantôt l'ambition l'élève et l'emporte par de violents efforts, tantôt la tristesse et la crainte l'abattent par de malheureux chagrins; tantôt la colère l'enflamme, tantôt le désespoir de pouvoir détruire un ennemi l'accable, et l'un des plus rigoureux arrêts de la justice de Dieu, dit saint Augustin, c'est que l'homme, qui n'a pas voulu avoir de paix avec son Créateur, n'en trouve aussi jamais avec lui-même: *Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis inordinatus animus pœna sit sibi.*

Car ne pensez pas que les passions de l'homme règnent aussi paisiblement dans son âme que ses vertus; le règne des vertus est un état pacifique, mais celui des passions est un état de révolte; si la paix est le partage des justes, le désordre et la guerre sont la peine et le supplice des méchants.

Ne serait-ce point que les vertus viennent de l'unité et qu'elles tendent à l'unité, c'est-à-dire que Dieu, qui est la plus parfaite des unités, est la fin et le principe de leurs mouvements, et que les passions, tout au contraire, viennent de la division et qu'elles y retournent? qu'elles sont excitées par tout ce qui est dans le monde, et qu'elles se proposent autant de fins différentes qu'il y a de créatures qui attaquent et qui disputent le cœur de l'homme? Si cela est vrai, comme il y a grande apparence, il ne faut pas s'étonner que les vertus soient si paisibles, ou les passions si séditieuses, que celles-là règnent en paix, ou que celles-ci fassent tant de bruit, qu'elles produisent tant de désordres.

Ne me demandez donc plus ce que c'est que le cœur de l'homme qui aime les créatures hors de Dieu; c'est une place abandonnée au pillage de ses ennemis, c'est un vaisseau battu d'une tempête plus furieuse que celle qui naît du combat et de la conjuration de tous les vents; c'est une proie exposée à la rage de mille monstres qui la déchirent; c'est une victime que les créatures immolent, et sur laquelle elles font la dernière épreuve de leur cruauté. Dites, après cela, que Dieu a béni les créatures pour vous rendre heureux. Je le dirai aussi bien que vous, mais j'ajouterai, ce que vous ne

voulez pas comprendre, que le péché a changé la bénédiction en malédiction, et qu'il a fait de l'instrument de votre félicité celui de vos douleurs et de vos peines ; dites tant qu'il vous plaira que vous pouvez les aimer et vous laisser aller à la pente de tous vos désirs, je ne m'y oppose plus ; mais souvenez-vous que vous aimez les plus impitoyables de vos persécuteurs et de vos bourreaux, les plus cruels, les plus animés de vos ennemis et de vos tyrans.

Aimer ses tyrans, je l'avoue, ce n'est pas une chose bien nouvelle : tous les martyrs de l'Eglise l'ont fait, en aimant ceux dont ils ont éprouvé la haine, et remercié les bouches qui ont prononcé l'arrêt de leur mort ; que voulez-vous davantage? Ils ont récompensé de grosses sommes d'argent le ministère des bourreaux qui leur ont ôté la vie : car qui trouvera étrange qu'ils aient aimé des hommes qui ne les ont fait souffrir que pour les faire triompher; des hommes qui ne les ont condamnés que pour faire éclater leur innocence ; des hommes, en un mot, qui n'ont avancé la perte de leur vie que pour avancer leur félicité et leur gloire?

Mais aimer des tyrans qui ne vous font souffrir que pour vous faire éternellement mourir; aimer des persécuteurs qui ne commencent vos douleurs sur la terre que pour les continuer après la mort; aimer des créatures qui ne déchirent votre cœur de mille passions ; que pour en faire la victime d'une colère et d'une vengeance éternelle ; avouez que c'est le dernier aveuglement, le dernier excès de fureur, et que j'ai droit de conclure ce discours par ces paroles de saint Jean : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* (*S. Joan.*, II, 15). Mes frères, dit cet apôtre, vous ne devez aimer le monde, ni toutes les choses qui sont dans le monde. Pourquoi ? *Quia omne quod est in mundo concupiscentia carnis, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (I *Joan.*, II, 16); parce que toutes les créatures sont les semences de vos passions, vos passions sont les principes de vos péchés, et vos péchés sont les sources funestes de vos disgrâces et de vos malheurs éternels.

Après cet oracle de l'apôtre, je n'ai plus rien à vous dire. Si vous trouvez qu'il n'a pas raison de vous défendre la passion des créatures, j'aurais grand tort d'entreprendre la guérison de votre esprit ; il faut se contenter, en cette occasion, de plaindre votre aveuglement, de plaindre votre infidélité, de soupirer et de gémir dans la vue de votre misère; il faut se contenter d'employer le peu de voix qui me reste pour demander à Dieu cette grâce, qui peut seule donner de la vertu et de la force à mes paroles : car j'aurais beau frapper vos oreilles, si Dieu ne touche votre cœur, si Dieu ne vous excite, à mesure que je vous parle, toutes mes paroles sont perdues, toutes mes paroles sont inutiles et sans fruit.

Souffrez donc, Seigneur, que je vous demande cette grâce pour ceux qui m'écoutent, cette voix qui porte par terre les plus opiniâtres, cette parole qui excite les plus insensibles, cette lumière qui éclaire les plus aveuglés ; ceux-ci, mon Dieu, ne manquent pas de connaissance ni d'instructions, ils n'ont besoin que de bons sentiments et de mouvements efficaces; ils savent assez le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut éviter ; ils manquent seulement de courage pour entreprendre et de force pour exécuter ; donnez-nous, Seigneur, à eux et à moi ce courage et cette force; le premier pour entreprendre ce grand ouvrage de notre salut par la pénitence ; et le second pour l'exécuter par une sainte persévérance, qui nous comblera de grâce et de bénédiction. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

La bénédiction des créatures dans l'ordre surnaturel, changée en malédiction par le péché.

Delicta quis intelligit?
Qui est-ce qui connaît les péchés (*Psal.* XVIII)?

Voici, chrétiens, le dernier effet du péché, si néanmoins on peut lui donner quelques bornes et le renfermer dans quelques limites. Voici la dernière désolation et le dernier malheur qui l'accompagne, et que nous devons considérer comme l'un des plus funestes et des plus pernicieux qu'il y ait. Ce n'est pas assez, ce semble, pour lui, d'avoir attiré tant de malheurs sur l'homme, soit lorsqu'il est conçu dans son cœur, soit lorsqu'il s'y fortifie par l'habitude, soit lorsqu'il lui attire le délaissement de Dieu, soit enfin lorsqu'il le précipite dans l'impénitence finale, et de cette impénitence dans les enfers. Ce n'est pas même assez, ce semble, pour lui, d'avoir été la cause des anéantissements d'un Dieu jusqu'à l'humanité, jusqu'à la servitude, jusqu'à la ressemblance du péché et à la mort ignominieuse de la croix. Il fallait, chrétiens, il fallait qu'après tous ces cruels effets il portât son désordre dans tout le reste des créatures, pour en renverser l'économie, pour en corrompre l'innocence et pour en altérer la bonté. C'est ce que vous avez vu jusqu'ici dans la suite de cet Avent. Mais parce que nous pouvons distinguer deux différents ordres dans lesquels les créatures sont renfermées, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, il me reste aujourd'hui, pour conclure tous ces discours, à vous faire voir comment dans ce dernier ordre le péché change en malédiction le plus grand effet de la miséricorde et de la bénédiction de Dieu : *Delicta quis intelligit ?* Etrange sujet, et qui est encore plus difficile à comprendre que les autres ! Il faudrait pour cet effet savoir ce que c'est que Dieu et ce que c'est que la créature qui l'offense ; il faudrait pouvoir sonder les grandeurs de ce Dieu et les indignités de cette créature ; il faudrait connaître ce que Dieu peut faire pour l'homme et ce que l'homme oblige Dieu de faire contre lui : *Duo inscrutabilia*, dit saint Augustin, dans son livre de la Pré-

destination, *Deus et peccator : Deus propter gratiam, peccator propter indignitatem.* Or, il est impossible de comprendre de si grands secrets ; et il nous serait même impossible de vous en donner la moindre idée, si le Saint-Esprit ne venait au secours de notre faiblesse, et si pour l'obtenir nous ne joignions nos prières, afin de saluer Marie par les paroles de l'ange : *Ave.*

Le sujet dont j'entreprends de vous parler aujourd'hui est d'autant plus grand qu'il regarde l'une des plus difficiles et des plus délicates matières qu'il y ait dans l'École. Je vous veux montrer quelle est la malédiction que le péché répand sur les choses mêmes qui sont dans l'ordre surnaturel, je veux dire de quelle manière il change les grâces de Dieu et en corrompt la bonté.

Il y a dans la grâce des choses que nous devons admirer; il y en a que nous devons ignorer ; il y en a que nous devons savoir, et il y en a que nous devons craindre. Que Dieu prédestine les uns et qu'il réprouve les autres ; que de deux enfants, comme il est dit dans l'Ecriture , il en prenne un et qu'il laisse l'autre , voilà ce que nous devons admirer ; voilà ce qui doit nous surprendre et nous obliger à nous écrier avec l'Apôtre : O mon Dieu ! que la hauteur de votre sagesse et de votre science est grande ! que nous soyons de ce nombre des prédestinés ou des réprouvés , c'est ce que nous ne pouvons jamais savoir, dit saint Bernard : *Quis potest dicere : Ego de electis sum, ego de prædestinatis ad vitam , ego de numero filiorum ? quis hæc , inquam, dicere potest? Reclamante Scriptura nescit homo an amore, an odio dignus sit :* Qui de nous peut dire : Je suis du nombre des élus, je suis du nombre des prédestinés ? qui de nous peut se flatter de cet avantage, après que l'Ecriture a dit en termes exprès, que personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine? Nous pouvons bien connaître, au moins en partie, ce que nous sommes dans le temps présent ; mais il ne nous est pas possible de savoir quelle sera un jour notre dernière destinée : *Quales sumus nosse possumus, vel ex parte ; quales autem futuri sumus, id nosse penitus nobis impossibile est* (*S. Bern. Serm.* 10, *in Septuag.*). Voilà donc des choses que nous devons admirer, et que nous sommes contraints d'ignorer. Mais il y en a d'autres que nous devons savoir, telles que sont la nécessité et l'indépendance de la grâce, le besoin que nous avons d'elle, et le droit que Dieu a de nous la refuser quand il lui plaît, l'impuissance dans laquelle nous sommes de faire aucune bonne action de nous-mêmes, et la puissance dans laquelle nous nous trouvons de le faire par le secours de celui qui, en répandant sur nous ses faveurs, conserve toujours, comme dit saint Fulgence, cette plénitude infinie qui ne diminue jamais, quoiqu'il se communique abondamment à ses créatures : *Qui omnem boni sufficientiam subministrat, et cujus non minuitur plenitudo cum donat.* (*S. Fulgentius, Ep.* 4 *ad Probam*).

Enfin, l'une de nos plus grandes obligations est de craindre et de trembler. C'est le sentiment que les deux premiers apôtres de l'Eglise nous inspirent dans leurs épîtres ; et l'un de nos plus importants devoirs est d'appréhender que le péché ne fasse de la grâce, qui est un effet de la bénédiction de Dieu et sa bénédiction même, un sujet de sa malédiction et de notre malheur. Car voilà ce que le péché produit, non pas que la grâce tienne lieu de malédiction à celui qui la méprise, en sorte qu'étant la source de toutes les bénédictions, elle soit une malédiction en elle-même , ce serait un blasphème de le dire, mais en ce que cette grâce méprisée attire sur le pécheur les plus horribles fléaux de la colère et de l'indignation d'un Dieu. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ce dernier sermon de mon Avent. Le péché change la bénédiction en malédiction en deux manières, qui feront tout le partage de ce discours : par voie de soustraction et par voie de vengeance, ou, si vous voulez que je parle plus clairement, et par des expressions plus intelligibles, le péché change la bénédiction en malédiction, en ce qu'il oblige Dieu de retirer ses grâces d'un pécheur qui en abuse ; c'est la première ; et en ce qu'il oblige Dieu de venger le mépris que ce malheureux fait de ses grâces ; c'est la seconde et tout mon dessein.

PREMIER POINT.

J'entre dans la preuve de cette première proposition par un beau principe de saint Grégoire dans le livre 10 de ses Morales et dans son Commentaire sur le premier Livre des Rois. C'est le propre de Dieu, dit ce saint pape, de gouverner avec une extrême bonté ceux qu'il a créés par une miséricorde purement gratuite, et quand il leur fait part de ses grâces, il est certain que c'est lui-même qui accomplit en eux tout le bien que cette infinie bonté avait commencé d'y répandre : *Quos gratis condidit benigne disponit, et cum spiritalia dona largitur, ipse perficit quod ipse ex munere suæ benignitatis inchoavit.*

Si Dieu ne suivait en cela que son inclination, et s'il s'abandonnait toujours aux purs et seuls mouvements de sa bonté, ou plutôt si les premiers desseins de Dieu et sa bonté, qu'il appelle antécédente, n'étaient traversés par la malice de l'homme, qui y apporte de grands obstacles, tout irait sans cesse à son avantage, et cette créature reconnaissante jouirait toujours du bienfait de son Rédempteur et recevrait enfin le prix de sa fidélité.

Mais , hélas ! le péché traverse ce grand dessein , et forme , pour me servir des expressions de l'Ecriture , comme un mur de séparation entre Dieu et l'homme : *Peccata diviserunt inter me et vos* , jusques-là que la miséricorde, étant lassée par de fréquentes infidélités , est contrainte de retirer ses grâces et de les refuser à celui qui en a si indignement abusé.

Ce sont là , dit S. Grégoire, des ouvrages cachés de l'impénétrable sagesse de Dieu. Il délaisse ceux qu'il a créés ; il n'achève point en eux le bien qu'il y avait commencé , et

après avoir répandu dans leur esprit les lumières de sa grâce, il les abandonne à leurs tentations et à leur propre aveuglement : *Cum Deus quos creavit deserit, cum bona quæ præveniendo cœperat, nequaquam prosequendo consummat.* (*Greg., lib.* X *Moral., c.* 4). D'où cela vient-il ? il vient de cette liberté que vous avez, ô mon Dieu, de donner aux hommes vos grâces choisies et efficaces, ou de les leur refuser ; de cette indépendance et de ce pouvoir absolu que vous avez sur vos propres faveurs, dont vous êtes le maître, et que vous distribuez à qui il vous plaît. Mais comme vous avez dit à Israël que sa perdition venait d'elle, ce refus et cette soustraction de vos grâces vient du péché, qui en a en quelque manière tari la source, et qui vous a obligé de renfermer en vous-même vos infinies miséricordes.

Ne cherchons pas d'autres preuves de cette vérité que celles que nous lisons dans l'Ecriture. Nous n'avons qu'à ouvrir ce grand livre pour y trouver ces étranges malédictions dont je vous parle, ces délaissements et ces soustractions de grâces, qui sont autant de funestes effets du péché. Jamais peuple, avant la venue de Jésus-Christ, ne fut plus aimé et béni de Dieu que le peuple juif ; on eût dit que toutes les grâces étaient renfermées dans cette nation, et que Dieu en était si avare envers les autres, qu'il ne leur en donnait presque point. Ils avaient la loi, les patriarches, les prophètes, les tables, les cérémonies, les temples, les sacrifices, les autels ; en un mot, tout ce qui pouvait les rendre heureux dans ce monde et prédestinés dans l'autre. Mais ces malheureux et ces ingrats ne laissent pas de s'abandonner à toutes sortes de péchés ; ils trempent leurs mains dans le sang des innocents, comme Dieu le leur reproche chez Isaïe (*Isai.*, LIX), et quoiqu'ils eussent toutes les lumières nécessaires pour exercer la justice et la rendre aux autres, pas un d'eux n'était juste ; ce n'était partout que fourberie, qu'hypocrisie, que vanité, que mensonge. Les uns s'abandonnaient aux derniers désordres de l'impudicité, les autres tombaient dans une scandaleuse idolâtrie ; ceux-là s'emparaient des biens de leurs frères par leurs chicanes, ou les opprimaient par leurs usures ; ceux-ci attentaient à leur vie par leurs homicides, ou les faisaient malheureusement périr par leurs faux témoignages ; car ce sont là les péchés dont Dieu les accuse chez ses prophètes; mais c'est là aussi la raison pour laquelle il proteste qu'il leur retirera ses grâces, et celle que ces mêmes Juifs apportent de cet étrange abandonnement où ils se trouvent : *Propter hoc elongatum est judicium à nobis, et non apprehendet nos justitia* : C'est pour cela même que ces jugements de miséricorde, par lesquels Dieu nous menait à lui, se sont éloignés de nous, et que cette innocence, dans laquelle nos premiers pères ont vécu, ne deviendra jamais notre partage ; *Expectavimus lucem, et ecce tenebræ ; splendorem, et in tenebris ambulavimus.* Nous attendions la lumière, et nous n'avons été couverts que de ténèbres ; nous nous flattions que nous arriverions au grand jour de la vérité, et nous n'avons marché que dans une profonde nuit. *Palpavimus sicut cæci parietem, et quasi absque oculis attrectavimus :* Nous nous sommes heurtés comme des aveugles contre la muraille, et, comme si nous avions été sans yeux, nous n'avons fait partout que de faux pas.

O le pitoyable état ! et qu'un pécheur est à plaindre, quand il y est réduit ! Encore un coup, qu'il est à plaindre, quand il ne trouve que d'épaisses ténèbres en plein midi, et que la même lumière qui éclaire les autres l'aveugle, et contribue à le faire heurter de toutes parts et à tomber dans de fâcheux précipices ! Mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui, et si la bénédiction de Dieu est changée en malédiction, qu'il reconnaisse, aussi bien que les Juifs, que ses péchés sont les malheureux principes d'un si étrange changement et d'une si déplorable soustraction de grâces. *Multiplicatæ enim sunt iniquitates nostræ coram te, et peccata nostra responderunt nobis.* Oui, mon Dieu, si nous souffrons une si fâcheuse peine, c'est parce que nos péchés se sont multipliés, c'est parce que nous avons eu l'insolence de nous rendre coupables à vos yeux, et que, de votre justice et de nos péchés, il ne s'est fait qu'une même voix qui a prédit et opéré notre malheur.

Voilà, chrétiens, la triste condition d'un pécheur, et de quelle manière il fait d'un principe de son bonheur une occasion de son abandonnement et de sa chute. Il y a une étrange parole dans saint Jean il dit que l'homme juste qui est enfant de Dieu par la grâce, ne pèche point : *Omnis qui natus est ex Deo peccatum non facit* (I, *Joan.*, 5), et non seulement qu'il ne pèche point, mais qu'il est même en quelque manière, et moralement parlant, incapable de pécher : *Et non potest peccare.* Pourquoi cela ? c'est, dit-il, parce que la semence de Dieu demeure dans lui et qu'elle y persévère : *Quoniam semen Dei in eo manet.* Ainsi cette grâce persévérante dans le cœur du juste, et cette semence y ayant jeté de profondes racines, il est très-difficile qu'elle y soit étouffée.

Et c'est dans ce sens que les apôtres, pressés par les Juifs de ne plus prêcher l'Evangile et de renoncer à leur ministère, disaient hautement qu'ils ne le pouvaient pas ; *Non possumus quæ vidimus et audivimus non loqui* (*Act.* IV). C'est inutilement que vous tentez notre infidélité, notre maître nous a commandé de publier son nom et de prêcher sa parole à tous les peuples ; nous ne pouvons pas lui désobéir, et nous sommes incapables de tomber dans une si noire infidélité : *Non possumus*, nous ne le pouvons pas.

Est-ce que la grâce rend en cette vie un homme absolument impeccable ? non, sans doute, et ce serait une hérésie de le dire. Mais c'est que Dieu par de continuelles grâces conduit et protège cet homme qui lui est fidèle, en sorte qu'il répand sur lui ses bénédictions, et

que sans nuire à sa liberté il la tourne au bien et l'empêche de se pervertir. Mais quand un homme vient à offenser Dieu, et que par des rechutes multipliées il s'est fait une habitude criminelle, c'est pour lors que Dieu lui refuse ces grâces victorieuses et efficaces avec lesquelles il eût persévéré ; c'est pour lors que la bénédiction qu'il eut reçue se change en malédiction, que ce soleil de justice et de miséricorde se retire, et qu'au lieu de cette divine semence, avec laquelle il eût demeuré constant dans la pratique de la vertu, il s'en forme une autre qui, nonobstant l'indifférence qu'il a au bien et au mal, le détermine en quelque manière à celui ci, et lui ôte, en un sens, les moyens de se sauver.

Depuis qu'une âme est dans les fers du péché, depuis qu'elle s'est engagée dans cette dure servitude, non-seulement elle ne se convertit pas, mais elle ne peut presque plus se convertir ; non-seulement elle ne quitte pas ses liens, mais elle ne peut presque plus les quitter. Pourquoi ? *Quoniam semen diaboli in eo manet*, c'est que la semence du démon demeure en elle. Le péché peut être étouffé dans sa naissance aussi bien que la grâce, mais quand il demeure dans une âme, quand on lui laisse le loisir d'y jeter de profondes racines, comme la persévérance de la grâce donne à l'homme juste une espèce d'impeccabilité, l'obstination dans le péché engage le pécheur dans une espèce de nécessité de le commettre : *Quoniam semen diaboli in eo manet*, parce que cette funeste semence, demeurant en lui, rend sa conversion moralement impossible ; impossible du côté de l'homme, qui n'a de lui-même ni la pensée ni la force d'embrasser la vertu ; impossible du côté de Dieu qui, tout-puissant qu'il est et maître de ses grâces, les retire et n'en donne plus que de rares, de faibles et de communes.

Que cette circonstance devrait nous faire appréhender le péché, qui nous attire une si fatale malédiction ! Dieu, chez Isaïe (*Isai.*, V), compare l'âme de l'homme à une vigne qu'il a soigneusement cultivée et qu'il est néanmoins contraint d'abandonner à cause qu'elle ne porte que de mauvais fruits, à la place des bons qu'elle devrait porter. Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie pas fait? dit Dieu. N'y ai-je pas employé tout le temps et tous les soins que j'ai cru devoir y employer? Cependant, nonobstant toute mon application, où est le fruit qu'elle a produit? Mais je vais vous montrer ce que je ferai à ma vigne : *Nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ.* J'arracherai la haie qui l'environnait et je détruirai ses murailles, afin que les passants la foulent aux pieds et emportent ce qu'elle a : *Auferam sepem ejus, et erit in direptionem ; diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem.* Je la rendrai déserte, on ne la cultivera plus, on ne la taillera plus, on n'y mettra plus de fumier, on y laissera croître les ronces et les épines, et pour marque de sa malédiction, je commanderai à mes nuées de ne répandre plus sur elle ces pluies ni ces rosées qui la rendaient féconde.

C'est ainsi que Dieu se retire d'une âme ; c'est ainsi qu'après l'avoir fortifiée par les exemples des gens de bien, après l'avoir munie et entourée de ses grâces, après avoir retranché ses mauvaises inclinations, il la quitte et l'abandonne au pillage, à cause des différents péchés qu'elle a commis ; c'est ainsi qu'il lui refuse sa bénédiction ou qu'il ne lui en donne qu'une pour les biens temporels, et qu'il la prive de celle qui regarde les spirituels. Je m'explique par un beau trait de l'Écriture auquel Tertullien a donné un sens qui revient fort à mon sujet.

Il fait une judicieuse réflexion sur cette bénédiction qu'Isaac, accablé de vieillesse, donna à ses deux enfants, et qui eut néanmoins des effets fort différents. Vous savez que ce bon homme ayant été surpris par l'innocente imposture de Jacob, ou plutôt porté par un secret mouvement de la providence de Dieu, bénit d'abord cet enfant. Mon fils, lui dit-il, je prie Dieu qu'il vous donne la rosée du ciel et la graisse de la terre : *Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ* ; je prie Dieu qu'il vous comble des biens de la grâce et de ceux de la nature, car c'est ainsi que Tertullien explique ces paroles. Mais il remarque en même temps qu'Esaü étant arrivé de la chasse, et s'étant présenté à son père pour recevoir la bénédiction qu'il lui avait promise, ce père, reconnaissant sa surprise, lui dit qu'il l'avait déjà donnée à son frère et qu'il n'avait plus rien à lui donner : Eh ! mon père, lui répondit Esaü, indigné de ce refus, eh ! mon père, est-ce que vous n'avez qu'une bénédiction, ne me bénirez-vous pas aussi bien que mon cadet? Isaac, vaincu par les larmes et les soupirs de cet enfant, et comme aveuglé par cette tendresse naturelle d'un père, lui donna une seconde bénédiction, mais, hélas ! qu'elle fut différente de la première! *In pinguedine terræ, et in rore cœli erit insuper benedictio tua.* Vous diriez qu'elle est conçue dans les mêmes termes, et cependant leur transposition y met une très-grande différence. Votre bénédiction, lui dit-il, sera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel.

Remarquez, dit Tertullien, qu'Isaac bénit ses deux enfants, et apparemment d'une même bénédiction. Ce qu'il demande à Dieu pour le cadet, il le désire à l'aîné, et néanmoins il n'y en a qu'un qui est béni ; l'autre est réprouvé et maudit. C'est une véritable bénédiction pour Jacob, c'est une apparence de bénédiction, mais une véritable malédiction pour Esaü. Comment cela? C'est qu'à l'égard de Jacob, la rosée du ciel est demandée avant la graisse de la terre, et qu'à l'égard d'Esaü, on lui souhaite la graisse de la terre avant la rosée du ciel.

Concevez-vous à présent l'application de cette figure ? Dieu partage souvent ses bénédictions ; il donne aux justes sa grâce, qui est la rosée du ciel, et soit qu'il leur accorde des biens temporels, soit qu'il les leur ôte, ils sont toujours bénis, parce qu'ils reçoivent ce qui fait leur véritable bonheur. Mais, à l'égard des réprouvés qui ont mérité par leurs péchés que Dieu leur refuse le ciel, que fait-

il? il leur laisse souvent des biens temporels, des honneurs, du crédit, des richesses; mais parce qu'ils l'ont offensé, il leur refuse la bénédiction qu'il a donnée aux autres, et avec tous ces biens temporels ils se perdent. Hélas ! combien en voyons-nous aujourd'hui de ce caractère, et qui cependant sont insensibles à cette malédiction secrète ! Pourvu qu'ils soient dans les grandes charges et dans les emplois honorables, pourvu qu'ils jouissent d'une pleine santé et d'une longue prospérité, ils se croient bénis de Dieu, et se soucient très-peu s'ils sont en état de grâce ou non. Car, comme leur péché les a aveuglés et qu'ils ne considèrent que les biens présents, ils se tiennent heureux quand ils les possèdent, et oublient les dons spirituels d'une miséricorde gratuite qui ferait leur véritable félicité. C'est donc de la sorte que le péché change en malédiction ce qu'il y a de plus grand dans l'ordre surnaturel. Il oblige Dieu de retirer ses grâces, c'est ce que vous venez de voir, mais il oblige aussi Dieu de venger le mépris qu'on fait de ses grâces ; c'est ce qui me reste à vous montrer.

SECOND POINT.

S'il est vrai, ce qu'on dit d'ordinaire, que l'amour méprisé se tourne en fureur, et qu'après avoir longtemps abusé de la bonté d'un homme on le porte à l'indignation et à la vengeance, c'est ce qu'il faut dire à plus forte raison de Dieu, qui, ne devant rien à sa créature, et voyant le mépris qu'elle fait de ses grâces par ses péchés, se résout enfin à s'en venger.

Voulez-vous bien que nous expliquions cette vérité par une comparaison tirée de la nature du feu ? Aristote en distingue de deux sortes, un feu qui luit sans brûler, et c'est la lumière; un feu qui brûle et qui bien souvent ne luit pas, et c'est le feu de la terre; sa lumière est un feu innocent, un feu bienfaisant qui donne la naissance et la vie ; mais le feu de la nature est malfaisant, il consume tout, il dévore tout, jusqu'à sa propre substance. Cela supposé, je distingue un double feu dans l'Eglise aussi bien que dans la nature, un feu terrestre et un feu céleste : le premier est un enfant de l'abîme, un avorton de l'enfer, c'est le péché ; le second est originairement du ciel, c'est un rayon de l'esprit de Dieu, un écoulement de son cœur, c'est la grâce ; le péché, comme le feu de la terre, donne la mort à l'homme et le réduit en cendres, mais la grâce lui donne la vie et l'éternité de la vie ; elle opère son salut et lui procure toutes les bénédictions du ciel.

Mais remarquez, je vous prie, que la lumière du ciel, tout innocente qu'elle est, toute bienfaisante qu'elle est, ne laisse pas de brûler par la réflexion des rayons du soleil ; l'expérience en est familière : quand on oppose à cet astre un corps poli et épais, ses rayons ne trouvant pas le passage libre, ils se réfléchissent, comme irrités de cet obstacle, et dans le point de cette réflexion ils deviennent si brûlants et si allumés qu'ils consument toutes les matières qu'on leur présente. Ah ! messieurs, faut-il que je sois obligé de le dire, que la grâce, tout innocente qu'elle est, toute bienfaisante qu'elle est, brûle l'âme par une réflexion funeste ! Oui, la même grâce, oui, la même lumière qui fait descendre sur les justes la bénédiction de Dieu n'attire que sa malédiction sur les pécheurs ; quand elle se présente à une âme qui lui ouvre son cœur par la pénitence ou par la persévérance, à une âme qui lui donne la préférence sur toutes les créatures sensibles, elle entre dans ce cœur, mais elle y entre comme l'époux du Cantique dans celui de son épouse, la tête toute dégouttante de rosée, c'est-à-dire, avec une plénitude de bénénictions ; mais quand cette grâce frappe à la porte d'un cœur rebelle, d'un cœur qui la repousse par un péché, que fait cette lumière ? elle se retire indignée de ce mépris, irritée de cet obstacle, offensée de cet outrage ; elle se réfléchit, mais dans cette retraite elle devient si brûlante de colère, si allumée de fureur, qu'elle sollicite Dieu à la perte de ce rebelle, et que, resserrant toutes ses bénédictions, elle devient féconde pour son malheur.

L'allusion sera peut-être assez belle et la comparaison assez juste, si nous la tirons de la nature de la foudre. Vous savez que ce météore est un feu qui descend du sein des nues avec impétuosité; où il trouve de l'obéissance, il entre avec douceur, sans désordre, et avec tant d'innocence qu'à peine laisse-t-il après lui le moindre vestige de son passage ; mais partout où il trouve des obstacles, il les force, il s'irrite de cette résistance, et redoublant tous ses efforts, il brise tout ce qui s'oppose à son passage. Qu'est-ce que la grâce, messieurs ? c'est un éclair qui brille à vos yeux pour vous faire connaître la vérité : *Illuxerunt corruscationes tuæ orbi terræ; vidit et commota est terra.* Qu'est-ce que la grâce ? c'est le bruit d'un tonnerre qui vous fait entendre la voix de Dieu : *Factus est repente de cœlo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis ?* Qu'est-ce que la grâce, encore une fois ? c'est un coup de foudre que Dieu lance dans l'âme pour la purifier. C'est là le propre de la foudre, et l'on remarque que les animaux vénimeux qui en sont frappés sont sans venin, parce que le feu les consume. Quand cette grâce rencontre un cœur docile, obéissant et soumis, cette grâce y entre sans force et sans violence, elle y entre comme je viens de dire, toute degouttante de rosée et des bénédictions du ciel. Mais si ce cœur se révolte contre elle, s'il lui oppose la résistance de sa passion, que fait-elle ? comme la foudre, elle redouble ses efforts contre ce rebelle, elle entre dans son sein, mais ce n'est pas comme dans celui du juste, avec innocence, c'est avec violence ; ce n'est plus pour le bénir, c'est pour le perdre et le détruire, ce n'est plus pour le sauver, c'est pour se venger de sa criminelle résistance.

Chose étrange ! messieurs, pendant que la grâce est vivante dans le cœur de l'homme, elle ne lui parle que de miséricorde et de clémence, mais sitôt que cet homme l'a immolée

à sa passion par un lâche consentement au péché, elle crie vengeance contre le coupable. En quoi il me semble qu'elle fait comme les martyrs. Qu'ont fait les martyrs avant la mort ? comme le Fils de Dieu sur la croix, ils ont employé les restes de leur voix pour implorer la miséricorde en faveur de leurs persécuteurs ; comme ce Dieu mourant, ils ont offert le sacrifice de leur sang pour leur salut ; mais après la mort ils ont changé de voix, et au lieu de miséricorde, dit saint Jean, ils ne crient plus que vengeance : *Vindica, Domine, sanguinem nostrum qui effusus est :* Vengez, Seigneur, l'injustice de notre mort, vengez sur les impies un sang si cruellement répandu. La grâce, messieurs, ne fait pas seulement les martyrs, elle est encore le premier de tous les martyrs ; jamais un tyran n'immole un innocent à sa fureur qu'il n'immole auparavant cette innocente ; jamais il il ne fait mourir un fidèle qu'il ne fasse mourir la grâce dans son cœur qui s'oppose à son crime ; c'est pourquoi saint Bernard dit qu'Abel ne fut pas le premier martyr que Caïn mit à mort, parce qu'il étouffa la grâce, la foi avant que d'étouffer son frère. La grâce est donc le premier des martyrs, son tyran, c'est le pécheur, la cause de sa mort, c'est la vérité. Ah ! pécheur, n'est-il pas vrai que si cette grâce flattait ta passion, si elle pouvait consentir à ta lâcheté, si elle favorisait ta licence, n'est-il pas vrai que tu épargnerais son sang et sa vie ? Mais parce qu'elle combat ta passion, qu'elle s'oppose à ta lâche inclination, parce qu'elle te crie comme à un autre Hérode, qu'il ne t'est pas permis de corrompre la femme de ton frère, c'est-à-dire, de souiller ton âme, qui est l'épouse de Jésus-Christ, tu la sacrifies à tes cruels ressentiments, tu en fais un martyr ; mais sache, impie que tu es, que c'est un martyr qui va se déclarer contre toi, c'est une innocente à qui tu ôtes la vie, mais tu ne lui ôtes pas la voix ; pendant qu'elle a vécu dans ton cœur et que ta passion ne l'a pas étouffée, elle a pris les intérêts de ton salut ; maintenant elle est morte, elle crie vengeance contre toi. N'entends-tu pas la voix de ce martyr qui demande justice? il se mêle avec les autres martyrs pour allumer la colère de Dieu contre ton crime, il le conjure de t'opprimer sous les poids de ses malédictions.

Ah ! messieurs, que cette grâce est différente de son auteur ! que les sentiments de cette fille sont peu conformes aux sentiments de son père ! Dieu, qui en est l'auteur et le père, peut être considéré en deux états, ou comme vivant, ou comme mort ; vivant, il crie vengeance contre les coupables ; mort, il ne crie que grâce et miséricorde ; la synagogue tremble dans l'observation de la loi, c'est qu'elle a affaire à un Dieu vivant qui la menace de mort ; elle craint un Dieu vengeur, qui ne lui parle que de carreaux et de foudres ; mais l'Eglise est dans sa confiance, sa charité dissipe sa crainte, dit saint Jean. Pourquoi ? c'est qu'elle a affaire à un Dieu mort qui lui donne la vie dans sa mort ; à un Dieu qui ne lui promet que des consolations. La grâce, messieurs, est la fille de ce Dieu vivant et de ce Dieu mort ; vivant, c'est sa toute-puissance qui l'opère ; mort, c'est son sang qui la mérite ; cette fille a la double voix de son père ; elle crie vengeance, elle crie miséricorde comme lui, mais elle ne crie pas dans les mêmes temps et dans les mêmes conjonctures ; la vengeance est le désir d'un Dieu vivant, la miséricorde est le souhait d'un Dieu mourant ; il n'en est pas en quelque manière de même de la grâce, elle aime le pécheur pendant sa vie et elle s'en venge après sa mort ; vivante, elle prend intérêt à son salut ; morte, elle ne s'intéresse que dans sa perte ; vivante, elle vient à lui avec un sein tout fécond de bénédictions ; morte, elle attire sur lui la malédiction ; vivante, elle le conjure de se convertir ; morte, elle conjure Dieu de le punir ; l'outrage que le pécheur lui fait par la préférence qu'il donne à sa passion l'irrite contre lui, et d'une source de bénédictions il fait une source de malédictions.

C'est ainsi, chrétiens, que le péché fait monter la malédiction jusques dans l'ordre surnaturel des créatures et va corrompre la bénédiction jusque dans sa source. La grâce, messieurs, agit bien différemment sur les bons et sur les méchants ; elle n'a pas les mêmes impressions sur les humbles et sur les rebelles ; à l'égard des premiers, qui la préfèrent à la terre, elle n'a que des impressions d'amour et de lumière ; à l'égard des autres, qui lui préfèrent la nature et leurs passions, elle n'a que des impressions d'endurcissement et de ténèbres. L'homme est capable d'une double fermeté, l'une qui l'affermit dans la charité, l'autre qui le rend immobile dans son péché ; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le double attachement a la grâce pour principe, ou préférée, ou méprisée. Que fait cette grâce dans les justes, qui ne respirent que la gloire de Dieu, qui ne cherchent que sa justice ? elle les confirme dans la charité ; elle les établit si fortement dans la sainteté, que rien n'est capable d'ébranler leur vertu : Ecoutez saint Paul : *Gratia Dei in me vacua non fuit :* la grâce de Dieu n'a jamais été vide en moi ; comme elle ne m'a pas manqué, je ne lui ai pas manqué aussi : *Gratia Dei sum id quod sum ;* tout ce que je suis est l'ouvrage de la grâce de Dieu ; tout ce qui est en moi, et désirs et inclinations, c'est elle qui me l'inspire. Eh bien! grand apôtre, que s'ensuit-il de là ? L'effet de cette grâce, c'est qu'elle me rend constant dans la charité ; j'y suis si bien confirmé, que toutes les créatures ne sauraient m'en arracher : *Certus sum quia creatura non poterit me separare a charitate Christi.*

La grâce confirme les justes dans la sainteté ; mais dans ces impies, qui ne pensent qu'à la terre, sans travailler pour la gloire de Dieu et leur salut, dans les âmes de sang et de boue, que fait cette grâce outragée ? Elle n'a point d'autres impressions sur leurs cœurs et sur leurs esprits que l'endurcissement et l'aveuglement : *Indurabo cor Pha-*

raonis : J'endurcirai le cœur de Pharaon, dit Dieu. Eh quoi ! Seigneur, produirez-vous vous-même cette dureté dans son cœur. Non, j'ai trop de sainteté et d'innocence, Quoi donc ! lui refuserez-vous des grâces suffisantes pour son salut ? Encore moins, j'ai trop de tendresse et de charité. Que ferez-vous donc pour l'endurcir ? Je multiplierai grâce sur grâce, miracle sur miracle, et abusant de toutes ces faveurs, étouffant toutes ces lumières, elles ne feront aucune impression sur son cœur, elles n'y produiront que de la dureté et de l'aveuglement : *Vœ tibi, Chorosain, vœ tibi, Bethsaida*, etc. Malheur à vous, villes rebelles, qui m'avez méprisé. La malédiction tombe sur les Juifs, mais qu'est-ce qui l'a fait tomber ? Les villes de Tyr et de Sidon ne se sont pas converties non plus qu'eux, elles sont demeurées dans l'infidélité et dans l'impénitence ; encore une fois, quelle est la source de leur malédiction ? c'est le mépris qu'ils ont fait des grâces que Dieu leur a données ; les grâces étaient descendues du ciel pour les combler de bénédictions, ils les ont sacrifiées à leurs passions ; ils ont préféré les intérêts de la terre à la gloire de Dieu, et par cette préférence ils ont changé la bénédiction en malédiction, le remède en poison, et du principe de la lumière ils ont fait la matière de leur aveuglement : *De causa illuminationis fecerunt sibi materiam cœcitatis*, dit admirablement saint Léon.

De manière, messieurs, que, si la grâce est funeste au pécheur, si elle le fait mourir par une fatale réflexion, si elle crie vengeance contre lui, comme les martyrs, si elle se détache des sentiments de son père pour demander justice après sa mort contre cet impie, il ne s'en doit prendre qu'à lui-même, qui l'a irritée et qui l'a rendue saintement furieuse pour le perdre. Si la grande lumière aveugle les hiboux, est-ce la honte de la lumière ? non, messieurs. Qu'est-ce que la grâce ? c'est une lumière éclatante. Qu'est-ce que le pécheur ? c'est un enfant de ténèbres. Si cette grâce l'aveugle, si elle l'endurcit, cet aveuglement et cet endurcissement ont leur premier principe dans le pécheur même ; si l'odeur de la vigne est fatale aux serpents, cette fatalité doit-elle être imputée à cette odeur ? non, messieurs, Qu'est-ce la grâce ? c'est l'odeur d'une vigne évangélique. Jésus-Christ est cette vigne : *Ego sum vitis vera*. La grâce en est l'odeur ; c'est ce parfum qui attire tous les justes à sa suite : *Curremus in odorem unguentorum*. Le pécheur est un serpent ; si cette odeur lui est funeste, qu'il n'en accuse que lui-même ; la grâce n'a point de part à son malheur, que celle qu'il l'a forcée d'y prendre. Si le remède se corrompt dans l'estomac d'un malade, cette corruption vient-elle du remède ? non, messieurs, elle vient de sa mauvaise constitution ? Pécheur, tu es languissant et malade, la grâce que Dieu te donne est un remède, une lumière médecinale qui te veut rendre la santé, elle se corrompt dans ton âme au lieu de te rendre cette santé, elle te laisse plus malade. D'où vient cela ? est-ce de la grâce ? non, sans doute, cette grâce est innocente, le remède est salutaire, mais tu le corromps par le mauvais usage que tu en fais ; tu t'en fais un poison par ton péché, l'instrument de ta perte, et d'une source de bonheur un fond et une source de malédiction.

Rétablissons donc, chrétiens, autant que nous pouvons, cet ordre renversé, et demandons à Dieu, sans lequel nous ne saurions rien faire, très-humblement pardon de l'abus que nous avons fait si souvent de ses grâces. Prions-le qu'il se souvienne que c'est pour nous qu'il s'est incarné, et, usant mieux de ses bienfaits que nous n'avons fait jusqu'ici, attendons avec patience sa miséricorde et ses récompenses que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la pénitence.

Venit Joannes in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Jean-Baptiste vint dans toute la contrée du Jourdain où il prêcha le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés (*S. Luc, ch.* III).

Ce nest pas sans raison que les saints Pères, parlant de la pénitence, l'ont toujours comparée au baptême, et que saint Jean, dans notre évangile, veut que nous la considérions sous cette idée. Il y a tant de rapport entre l'un et l'autre qu'on peut en quelque manière les confondre. Le baptême remet le péché originel, la pénitence efface les actuels ; par le baptême nous devenons d'enfants de colère et de membres du démon les enfants de Dieu et les membres de Jésus-Christ, et par la pénitence nous changeons la qualité de criminels et de sujets révoltés que nous avions en celle d'innocents, de fidèles et d'agréables sujets de Dieu. En un mot, nous naissons par le baptême et nous renaissons par la pénitence ; le baptême est une régénération, et la pénitence est un remède. Ce premier sacrement nous donne la vie que nous avions perdue par une volonté étrangère, et le second nous restitue cette vie dont nous nous étions volontairement privés par nos péchés.

Voilà le baptême que j'ai à vous proposer aujourd'hui, et je dois le faire avec d'autant plus d'obligation que non-seulement mon évangile m'y détermine, mais qu'après vous avoir parlé des différents effets du péché pendant cet Avent, il est nécessaire que je vous parle de la voie par laquelle vous en pouvez sortir : *Baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum*. C'est ce baptême de la pénitence pour la rémission des péchés que Jean-Baptiste prêcha aux Juifs ; mais, hélas! qu'il en fut mal reçu : les uns se moquèrent de lui et ne voulurent pas l'entendre ; les autres, croyant avoir trouvé un nouveau moyen de sortir de leurs péchés, menaient une vie

molle et efféminée, et ce fut ce qui l'obligea à s'écrier : Races de vipères, qui vous a montré un nouveau secret pour éviter la colère de Dieu qui vous menace ? Rentrez donc en vous-mêmes et faites de dignes fruits de pénitence : *Genimina viperarum, quis ostendit vobis surgere a ventura ira? Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* (*Luc.* III). Fasse le ciel qu'ayant à vous parler d'un baptême si efficace d'un côté, mais si laborieux d'un autre, comme l'appelle le concile de Trente, d'un baptême qui d'une part a tant de vertu, mais qui d'un autre demande tant d'austérités et de mortifications, je ne trouve point de cœurs endurcis, ni d'esprits prévenus par une fausse morale et une criminelle délicatesse ! Fasse le ciel que vous puissiez aujourd'hui reconnaître la nécessité et la force de la pénitence, dont le propre est de sanctifier ceux qui l'embrassent, de leur rendre l'innocence qu'ils avaient perdue, de répandre dans leurs âmes la justice et la grâce, grâce qui m'oblige d'arrêter ici mon discours pour la demander au Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

Puisqu'il s'agit aujourd'hui de montrer les rapports qu'il y a entre le baptême et la pénitence, afin de faire voir aux pécheurs l'obligation qu'ils ont de l'embrasser, et les conditions qu'il faut qu'elle ait pour leur être avantageuse, il faut supposer avant toutes choses que, selon toute la théologie, il y a trois sortes de baptêmes : le premier est un baptême d'eau, le second est un baptême de sang, et le troisième est un baptême de désir, de feu, d'amour et du Saint-Esprit. Le premier est celui que le Fils de Dieu a mis à la tête de ses sacrements pour effacer le péché originel dans les enfants, l'originel et les actuels dans les adultes. Le second est le baptême des martyrs et de ces généreux défenseurs du christianisme qui, ayant courageusement donné leur vie pour la querelle de Jésus-Christ, se sont fait un bain salutaire de leur sang, où ils ont été lavés et baptisés. Le troisième est le baptême de la charité et de l'amour, baptême qui, sans le secours de l'eau et du sang, peut obtenir à un homme qui a de fermes dehors et qui se trouve dans les dispositions nécessaires les effets de ces deux autres.

J'ajouterais volontiers à ces trois baptêmes celui de la pénitence ; mais pourquoi en ferais-je une espèce séparée, puisqu'elle les renferme tous trois et que c'est par là qu'on peut juger de sa nécessité et de ses avantages ? Oui, chrétiens, la pénitence est comme un composé de ces trois baptêmes : c'est un baptême d'eau, c'est un baptême de sang, c'est un baptême d'amour et de feu. C'est un baptême d'eau par les larmes qu'elle fait verser aux pénitents ; c'est un baptême de sang par la douleur et les mortifications auxquelles elle les engage ; c'est un baptême de feu et d'amour par la charité dont elle doit être accompagnée, afin de consacrer ces larmes et cette douleur : *Prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.* Trois baptêmes qui n'en composent qu'un seul et qui feront tout le sujet de ce discours

PREMIER POINT.

Quand l'Écriture sainte nous apprend que dans la naissance du monde l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux : *Spiritus Domini ferebatur super aquas* ; quand elle nous représente ce divin Esprit qui semble s'attacher plutôt à cet élément qu'aux autres, et vouloir se répandre sur lui par une vertu particulière : *Spiritus Domini incubabat aquis* ; je trouve, messieurs, dans toutes ces expressions un admirable sens et j'y découvre un mystère qu'il faut que je vous explique en peu de mots, pour préparer vos esprits aux vérités que je dois établir dans la suite. Si je m'arrête aux sentiments des Pères, ils m'apprennent tous que le Saint-Esprit se répandit sur les eaux plutôt que sur les autres éléments, afin de les sanctifier et d'en faire comme autant de différents principes de sanctification pour le bien de tout l'univers : *Et nova sanctificationis mysteria forent*, dit saint Eucher après saint Augustin.

Aussi voyons-nous que Dieu s'est servi de ces eaux sanctifiées pour purifier le monde en trois différentes occasions. Il s'en servit du temps de Noé, où par ce déluge si fameux qui arriva pour lors on vit refleurir le premier âge de l'innocence, et où la terre fut tellement purgée de tous les criminels, qu'elle ne portait plus que des justes. Il s'en sert tous les jours dans le baptême, où par l'union de la parole et de l'élément il se fait un sacrement qui ôte tout à la fois et la coulpe et la peine, et la honte et le crime de notre naissance. Mais, comme ce sacrement ne se confère qu'une fois, sa miséricorde y a pourvu en se répandant sur d'autres eaux qu'il a sanctifiées et auxquelles il donne un admirable pouvoir. Ces eaux, chrétiens, sont vos larmes qui vous tiennent encore aujourd'hui lieu de baptême ; eaux salutaires et efficaces qui non-seulement rendent l'innocence perdue, mais qui mettent quelquefois une âme dans un certain degré d'honneur et d'élévation qu'elle n'aurait pas eu, si elle n'en avait répandu en abondance. Voyez, dit saint Ambroise, combien elles furent avantageuses à Pierre : *Antequam fleret lapsus est, postquam flevit electus est* (*Ambr. Ser.* XLVI) ; avant qu'il eût pleuré, il tomba dans le reniement, et après qu'il eût pleuré il fut mis à la tête des autres apôtres : *Qui ante lacrymas prævaricator extitit, post lacrymas pastor assumptus est, et alios regendos accepit qui prius se ipse non rexit* : avant qu'il eût répandu des larmes c'était un prévaricateur, et après les avoir versées il fut choisi pour être après Jésus-Christ le souverain pasteur des hommes, en sorte que celui qui n'avait pas pu se conduire lui-même dans son premier état, fut établi dans son second pour conduire et gouverner les autres. Voyez les Ninivites, dit saint Jérôme, et le triste état de leur ville. Dieu était résolu de perdre cette misérable cité, il ne lui avait donné que quarante jours ; mais comme elle eut recours à l'abondance de ses larmes, au lieu qu'elle eût

péri par le feu elle a été sauvée et en quelque manière baptisée dans ses eaux : *Ninive civitas quæ peccato periit flectibus stetit* (*Hieron.*, *Epist. ad Damas.*).

Mais ne nous étonnons pas de ces grands avantages ; si les larmes de la pénitence sont si efficaces, si ce baptême d'eau est si salutaire, c'est sans doute par la raison que Tertullien en apporte, lorsqu'il dit qu'une âme pénitente qui pleure dresse au dedans d'elle-même un tribunal de justice, où elle venge par ses soupirs et par ses larmes l'injure qu'elle a faite à Dieu par ses péchés ; en sorte que sa pénitence est une espèce de jugement dans lequel elle fait par avance ce que Dieu fera un jour dans le jugement universel.

L'Evangile remarque que le Fils de Dieu viendra pour lors sur une nuée : *Tunc videbunt filium hominis venientem in nube*, comme pour nous apprendre que, de même que les nuées enfantent les éclairs, les tonnerres, les foudres et les pluies, aussi les regards du Fils de Dieu sur les réprouvés ne seront que des regards de colère ; sa voix qu'une voix de tonnerre, ses mains que des mains armées de foudres, en sorte que, si sa miséricorde ne répand que des faveurs et des bénédictions sur les prédestinés, sa justice ne préparera que d'horribles supplices aux méchants.

Or, voilà à peu près ce que fait un pécheur dans le tribunal de la pénitence : c'est un juge équitable qui, pour prévenir la justice de Dieu, fait le procès à ses crimes, qu'il regarde comme les ennemis de son innocence ; un juge qui, pour éviter une éternelle confusion, se couvre du nuage d'une sainte honte ; qui du sein de cette nuée, tantôt fait sortir des éclairs par la terreur des jugements de Dieu, tantôt tonne par ses gémissements et ses soupirs, et tantôt fond en larmes pour noyer ses péchés dans ces eaux salutaires et se sauver lui-même par ce moyen. Car voilà l'idée que les Pères nous donnent d'un pénitent ; c'est un homme qui étouffe son péché dans ses pleurs, mais qui se conserve lui-même, un homme qui se détruit et qui, avec le secours de la grâce, se ressuscite, qui se donne la mort et qui reçoit la vie, la mort en qualité de pécheur, la vie en qualité de saint et de juste,

Figurez-vous, je vous prie, un plongeur qui du haut d'un navire ou de la pointe d'un rocher se jette dans la mer. Tandis que le poids de son corps et l'impétuosité qui l'emporte prédomine, il s'enfonce dans l'eau, et l'on dirait qu'il est perdu dans quelque abîme ; mais peu de temps après on le voit comme renaître du fond de cet élément, et soit par son adresse, soit par sa force et la contention de ses bras, il paraît victorieux de la mort et du naufrage.

Tel est l'état d'un vrai pénitent abattu et pleurant ses péchés. Il n'expose au dehors que des marques de sa misère et de sa douleur, entraîné par le double poids de ses péchés et de ses tristesses ; il se précipite dans les eaux de ses larmes et s'y ensevelit comme dans un abîme ; mais attendez quelque temps, attendez qu'il ait noyé ses péchés dans ce déluge, et vous le verrez renaître avec son innocence, vous le verrez paraître sur les eaux comme l'arche de Noé, qui ne flotte plus qu'au gré des vents favorables et des mouvements du Saint-Esprit.

J'ai toujours trouvé fort étrange cet emportement de David qui demande à Dieu la perte de tous les pécheurs, et qui, brûlant du zèle de sa justice, le presse de les faire périr de la même manière que la cire se fond, lorsqu'elle est exposée à un grand feu : *Sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant peccatores a facie terræ.*

Ne semble-t-il pas que ce zèle soit sans charité et sans discrétion ? Eh ! si Dieu lui eût fait une semblable justice, s'il eût pris une vengeance aussi prompte de ses iniquités et de ses crimes, que serait maintenant ce David ? qu'un sujet éternel de son indignation et de sa haine. Pourquoi donc ne s'emploie-t-il pas en faveur des pécheurs pour apaiser la colère de Dieu, comme il tâche de l'irriter, et, puisqu'ils ne sont que les imitateurs de son péché, que ne fait-il en sorte de les rendre participants de sa pénitence et des grâces que Dieu lui a faites ? A l'entendre parler on dirait que Dieu n'ouvrira jamais assez tôt ses abîmes pour les engloutir tout vivants.

Nous nous trompons, mes frères, dit saint Augustin, si nous avons cette pensée et ce sentiment du prophète ; il est bien plus charitable que nous ne croyons, il n'a que trop appris par sa propre expérience que ces pécheurs sont dignes de pitié et de compassion ; son désir n'est donc pas un emportement de colère, au contraire, c'est un transport d'amour et de charité : souhaitant la perte du pécheur, il ne veut pas celle de l'homme ; il demande la mort du péché et non pas celle de l'humanité, de la même façon, et remarquez, je vous prie, sa comparaison, de la même façon qu'un cirier fondant sa cire ne prétend pas la perdre, mais en détruire la figure ; il ne prétend pas l'anéantir, mais en amollir la dureté et la rendre capable de recevoir l'impression et la forme qu'il lui veut donner. Voilà le sens des paroles du Prophète : il ne demande pas l'anéantissement des pécheurs, mais du péché, il ne veut pas la mort de leur personne, il ne veut que la destruction de leur crime, il souhaite bien de les voir tous fondre, mais il veut les voir fondre en larmes et en pleurs, afin que leurs cœurs amollis dans les eaux de la pénitence puissent recevoir l'image de la grâce et la figure de Jésus-Christ.

Heureux anéantissement qui élève une âme jusqu'à Dieu ! heureuse mort qui lui donne la vie ! heureuse perte qui assure son salut ! c'est la perte, c'est la mort, c'est l'anéantissement où la pénitence réduit un pasteur. La pénitence est la fille du péché, mais c'est une fille qui donne la mort à son père ; Dieu a voulu que ce monstre fît naufrage dans les larmes qu'il a fait verser ; il a voulu que les yeux, qui ont été les sources de la mort, fussent les sources de la vie :

Ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; il a voulu qu'un pécheur reprît naissance de ses yeux et qu'il en sortît comme d'un abîme ou d'un tombeau : *Ex oculis quasi ex loculis*, afin de vaincre le péché par le péché même, et de le détruire en nous par sa propre fécondité, comme il l'a détruit sur la croix par sa figure et par son image : *Ut de peccato damnaret peccatum*.

Permettez-moi, messieurs, de vous représenter ici avec un Père le cœur d'un pénitent qui parle avec son œil et qui lui demande des larmes pour éteindre le feu qu'il a allumé par ses regards. Cette figure d'éloquence est assez extraordinaire, mais je l'ai trouvée chez Hugues de saint Victor, qui le fait parler en ces termes : *Ocule, amice mi, vulnerasti me, jam sana me :* Mon œil, tu m'as blessé, c'est à toi maintenant à guérir la blessure que tu m'as faite : *Tu vidisti, et ego concupivi; tu aspexisti, et ego exarsi* : Tu m'as proposé cette beauté, et sur ton rapport je l'ai aimée ; tu m'as fait voir ses attraits et ses charmes, et cette vue m'a tout enflammé. Voilà les maux que tu m'as causés par tes regards, il les faut réparer par tes larmes : *Exprime ergo liquorem et sana crimen :* Exprime donc cette liqueur, fais couler ces eaux salutaires sur cette passion et sur le feu qui me désole.

Je suis tout surpris quand je pense à cette foule de cérémonies légales qui étaient autrefois nécessaires pour l'expiation du péché, et que je considère qu'il ne faut presque qu'un soupir et qu'une larme pour effacer une multitude de péchés et de crimes. Tertullien vous en va donner une raison digne de son esprit et de la force de son génie : *Quia unius lavacri vis et plenitudo soli Christo dicabatur facturo in terris, sicut compendiatum sermonem, ita et lavacrum* (*Tert.*). C'est, répond admirablement ce bel esprit, que la vertu de cette larme était digne de la miséricorde et de la puissance de Jésus-Christ; car il semble qu'il était en quelque manière convenable que celui qui s'était fait un verbe racourci pour le salut du monde, nous donnât aussi un remède abrégé pour nos crimes, et que le même Dieu, qui avait renfermé toute la pompe de sa gloire sous l'humilité d'un petit corps, renfermât toute la vertu, tout l'esprit et toute la plénitude de la pénitence dans un soupir ou dans une larme : *Sicut compendiatum sermonem, ita et lavacrum*.

O heureux soupir qui est poussé pour le péché ! glorieuse larme qui est versée pour le détruire ! mais malheureux soupirs, malheureuses larmes qui ne sont pas exprimées par la douleur de la pénitence ! Pendant que vous ne pleurez que vos péchés, *Est pretium, est honor et lacrymis*, vos larmes sont précieuses, il y a de l'honneur, il y a de la gloire à les répandre, mais si vous les versez pour un autre sujet, si vous pleurez une autre perte que la perte de l'innocence et de la grâce : *Lacrymæ volvuntur inanes*, rien de plus vil, rien de plus méprisable que vos larmes, elles sont sans prix et sans mérite, parce qu'elles sont sans fruit, sans succès. Vous l'avez entendu, chrétiens, que les larmes sont les filles et les ennemies du péché ; comme elles n'ont reçu la naissance que du crime, elles ne donnent la mort qu'à leur père ; toute leur force et leur vertu se réduit à cet innocent parricide, elles n'ont point d'autre effet ni d'autre usage que de guérir le mal qui les fait couler.

Et vous le voyez tous les jours par expérience : si la mauvaise fortune vous enlève vos biens, vous pleurez, mais inutilement, vos parents ne vous restituent pas le bien que vous avez perdu ; vous perdez vos enfants dans une florissante jeunesse, la mort vous les ravit par des accidents funestes; cette disgrâce vous fait soupirer, elle vous fait jeter des larmes, mais ces larmes et ces soupirs ne les font pas sortir du tombeau ; dans la violence de vos maux on entend vos cris et vos plaintes, votre tristesse s'exprime par vos yeux, mais tout cela est inutile pour vous guérir ; que dis-je ? tous ces soupirs et tous ces cris ne font qu'irriter votre douleur; mais si vous pleurez le péché, si vous regrettez la perte de votre innocence, vous avez la consolation de la réparer dans vos larmes et de vous baptiser vous-mêmes.

Cependant, chrétiens, tous les maux de la vie vous affligent, toutes les autres pertes vous font soupirer, il n'y a que le péché qui ne peut arracher un soupir de vos cœurs ni une larme de vos yeux ; vous pleurez tout ce qui n'est pas digne d'être pleuré, et vous ne pleurez pas le crime, qui est digne de toutes vos larmes. C'est de quoi saint Augustin s'étonne et ce qu'il ne peut assez comprendre : *Multi gemunt, gemo et ego, et hos gemo quia male gemunt* (*Aug.*, *in ps.* CI, *et serm.* 45 *de Sanctis*) ; plusieurs pleurent, je pleure aussi, dit ce grand homme, mais ce qui me fait pleurer, c'est de voir que tant de gens pleurent si inutilement et si mal à propos ; *Amisit homo nummum ? gemit ; amisit fidem ? non gemit ;* un homme a-t-il perdu un écu, il gémit, il s'afflige ; mais a-t-il perdu la foi, a-t-il perdu par son péché l'amitié de Dieu, il ne pleure et il ne s'en afflige pas. Est-ce qu'un écu et même une plus grande somme d'argent est quelque chose d'aussi précieux que la foi et l'amitié de Dieu? non, sans doute, si je mets l'un et l'autre dans une balance, j'y trouve une différence infinie : *Ego appendo nummum et fidem, et invenio majorem gemitum de male gemente aut non gemente* ; je mets une pièce d'argent d'un côté de la balance et la grâce de Dieu de l'autre, et comme je trouve qu'encore bien que celle-ci l'emporte infiniment sur celle-là, cependant on pleure plus pour un petit intérêt temporel, que pour son salut éternel, c'est de là que je conclus qu'il y a plus de gens qui pleurent pour de chétives raisons, qu'il n'y en a qui pleurent pour de bonnes.

En effet, et permettez-moi de faire cette supposition, si le feu brûlait votre maison, que ne feriez-vous pas pour l'éteindre ? avec quelle diligence ne tâcheriez-vous pas de lui couper le passage et d'arrêter ses progrès ?

Mais si le mal était sans remède, si vous étiez contraint de voir brûler les grands et superbes appartements, tant de riches et de précieux ameublements, ah! quelle affliction, quelle douleur! Vous pleureriez, quoique inutilement, l'embrasement de vos maisons, et vous ne pleurez pas l'embrasement de votre cœur; vous verseriez des torrents de larmes pour un mal irréparable, et vous n'en donneriez pas une seule pour la réparation du plus grand de tous les maux, et que vous pouvez réparer par vos pleurs et par vos soupirs!

Peut-être, mes frères, à présent que je vous parle, peut-être que le feu des passions vous brûle, que la haine et la vengeance vous consument, que l'envie vous déchire, que l'avarice vous dévore, que l'amour profane vous désole. Il ne faut qu'une larme pour éteindre ce feu, et vous ne voulez pas la verser; il ne faut qu'un soupir pour l'étouffer, et vous ne voulez pas le pousser; et quand est-ce que vous voulez donc pleurer et gémir? sera-ce quand il ne sera plus temps de pleurer et que Dieu aura arrêté le cours de ces eaux salutaires? sera-ce quand vos larmes seront destituées de cet esprit qui les anime et de cette vertu que Dieu leur a imprimée? sera-ce quand vos pleurs et vos soupirs ne serviront plus qu'à irriter le feu de l'enfer et la colère de Dieu? *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei?* ah! qui me donnera donc des larmes pour pleurer jour et nuit mes péchés? ah! mes yeux, changez-vous en autant de ruisseaux et de fleuves, mon cœur, change-toi en autant de sources; mais ne te contente pas simplement de larmes, ajoutes-y du sang, accompagne-les de la douleur et de tes mortifications. C'est de ce second baptême que j'ai promis de vous parler et qui doit faire la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je ne pense jamais au bonheur du peuple juif, qui trouva son salut et sa liberté au travers des eaux de la mer Rouge, où ses ennemis ne trouvèrent que la mort et le tombeau, que je ne me représente en même temps le bonheur de la pénitence, qui tire le sang du cœur par la violence de ses regrets, pour ensevelir dans le baptême sanglant toutes ses iniquités et tous ses crimes.

En effet, les larmes de la pénitence, comme remarque excellemment saint Augustin, sont des larmes de sang. Et si vous voulez que j'entre dans la pensée de ce Père, par le raisonnement de saint Chrysostome, il faut supposer, avec l'Ecriture sainte, que les larmes sont des semences: *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* Semences de la grâce, puisqu'elles sanctifient les pénitents; semences de la gloire, puisqu'elles sont le germe de la félicité et du salut. Et peut-être qu'on peut bien appliquer en cet endroit cet autre passage de l'Ecriture, qui nous apprend qu'il y a sur le ciel des eaux qui bénissent Dieu, c'est-à-dire, des larmes qui étant versées en vue du ciel et de Dieu, sont fécondes de béatitude et de gloire, qui est le fruit de la bénédiction de Dieu: *Benedicite, aquæ omnes quæ super cælos sunt, Domino.*

Or, vous savez qu'une semence ne peut germer à moins que la terre qui la doit recevoir ne soit ouverte auparavant, et que la violence du fer ne lui déchire le sein et les entrailles. Il ne suffit pas de la répandre sur la superficie de la terre, mais il faut qu'elle pénètre plus avant pour jeter une ruine plus profonde; que veux-je dire? je veux dire que les larmes qui sont les semences de la grâce et de la gloire, ne produiront jamais l'une et l'autre, si elles ne viennent d'un cœur déchiré par la violence de ses regrets, et si la pénitence n'exprime les plus pures gouttes de son sang pour les faire couler par les yeux: *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra, ait Dominus omnipotens.*

Car ne pensez pas, mes frères, que Dieu se contente des actions extérieures de la pénitence, des larmes, des gémissements et de tout ce grand appareil de rigueur qu'elle met en usage pour affliger le corps du péché. Non, Dieu veut que le pécheur tienne dans sa conversion le même ordre qu'il a tenu dans son crime, si toutefois il y a eu quelque ordre où tout n'a été plein que d'horreur et de confusion. Le péché a commencé dans l'esprit, il s'est consommé dans le corps; ce cœur a reçu le premier coup de sa témérité, et du cœur il s'est répandu sur le corps par des plaies mortelles. Il faut donc que la pénitence afflige l'âme et le corps, mais en sorte que l'affliction du corps soit un rejaillissement de celle de l'âme; il ne faut pas que la douleur du corps remonte à l'esprit par une réfusion naturelle, il faut que la grâce la fasse descendre de l'esprit au corps, et que le cœur, tout percé de ses dards et de ses flèches, s'entr'ouvre de toutes parts pour donner passage au sang qui doit couler par les yeux.

Et de fait, si la pénitence du Sauveur doit être l'idée de la nôtre, n'a-t-il pas versé de l'eau et du sang pour nous conserver un baptême? Avant même que d'expier et d'être exposé sur la croix à la fureur du centenier, n'avez-vous pas pris garde à ce qui s'est passé dans le jardin des Olives? Il a pleuré, dit saint Bernard: *Non solum oculis, sed omnibus membris*, non-seulement des yeux, mais de toutes les parties de son corps; ce cœur étant épuisé, tout le sang que lui donnait la vie étant écoulé par les yeux, la nature vient à son secours, mais son amour refuse le sang que la nature lui envoie; la violence de sa douleur le repousse sur les autres parties par un surprenant reflux, et les perçant de toutes parts aussi bien que le cœur, elle couvre tout son corps d'une sueur sanglante qui découle jusqu'en terre: *Factus est sudor ejus quasi guttæ sanguinis decurrentis in terram.*

Eh! pourquoi pensez-vous que le Sauveur mêle ses pleurs avec son sang et son sang avec ses larmes dans sa pénitence, sinon pour nous donner l'idée et le modèle de la

i ôtre ? S'il pleure, c'est pour nous faire pleurer avec lui ; s'il donne du sang, c'est pour nous obliger à en verser. Il pleure pour sanctifier nos larmes, il verse du sang pour consacrer le nôtre ; mais la même faiblesse qui fait couler des larmes de ses yeux fait couler le sang de son cœur, pour nous apprendre que la douleur de la pénitence doit exprimer le sang de vos cœurs et le faire couler par vos yeux. Eh! serait-il juste que l'innocent versât tout son sang, et que le coupable n'en donnât pas une goutte ? Serait-il même bien possible que la tête fût affligée et que les autres membres ne prissent aucune part à ses peines et à ses douleurs ? Il ne vous demande pas de verser du sang, comme lui, de toutes les parties de votre corps ; il est satisfait, si vous en faites couler quelques gouttes par vos yeux ; il ne vous oblige pas de déchirer votre corps par les coups d'une sanglante persécution, déchirez votre cœur par la violence de vos regrets, et Dieu n'en veut pas davantage pour se réconcilier avec vous : *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra.* Il ne se soucie pas de votre extérieur, il demande le fond de votre cœur, et qu'il en sorte un torrent de douleur pour vous réconcilier avec lui.

Il n'y a rien de plus caché ni de moins connu dans la vie chrétienne que la reconciliation du pécheur avec Dieu ; quelque repos de conscience qu'il trouve en soi-même, il ne sait encore s'il est digne d'amour ou de haine. Toutefois l'apôtre saint Jean nous donne trois marques de ce bonheur dans la pensée de saint Bernard : l'esprit, l'eau et le sang, trois témoins qui rendent témoignage de l'innocence et de la pénitence du chrétien. La voix de l'eau se fait entendre par les larmes qui coulent de ses yeux ; la voix du sang par la douleur qui tire les larmes du fond du cœur, et la voix de l'esprit par l'amour qui consacre ces larmes et ce sang dans les larmes : *Tres sunt qui testimonium dant in terra : spiritus, aqua et sanguis.* La raison que le saint concile de Trente en apporte est belle : *Merito pœnitentia a sanctis patribus baptismus laboriosus nominatur* ; c'est à bon droit, disent les Pères et le concile, que la pénitence est appelée un baptême laborieux : au lieu qu'on épargne le sang d'un enfant ou d'un adulte qu'on baptise, on demande de la douleur et des satisfactions dans le pénitent qu'on réconcilie. Le baptême est une naissance, la pénitence est un remède ; or, tous les remèdes sont fâcheux ; et si un pécheur est malade, on ne peut le guérir que par des potions amères. Ce sacrement de réconciliation ôte bien le péché, mais il n'ôte pas la peine due au péché, il ne fait seulement que la changer, et d'éternelle qu'elle eût été, il la change en temporelle ; mais c'est toujours une peine qu'il faut que le pénitent souffre ou que Dieu la lui impose, non pas que Dieu se plaise à voir souffrir les pécheurs, comme les manichéens le disaient autrefois, mais c'est qu'il ne peut se satisfaire que par ces voies et qu'il veut que le sang coule de nos yeux pour rendre témoignage de notre guérison.

Voulez-vous donc connaître, mes frères, si votre pénitence a tous les caractères de la vraie pénitence, voyez si vous pleurez amèrement votre péché, prenez garde si vos larmes sont formées du sang de vos cœurs, et si c'est le regret d'avoir offensé Dieu qui les exprime ; car si ces yeux sont toujours secs, si ces larmes ne viennent pas du fond du cœur ou si elles ne sont pas poussées par l'esprit d'une sainte contrition, elles ne vous sanctifient pas ; vous avez les eaux d'un baptême, mais vous n'en recevez pas la grâce : pourquoi ? parce que vous n'en avez pas l'esprit.

TROISIÈME POINT.

Le saint concile de Trente, dont je viens de vous expliquer les sentiments, marquant distinctement tous les pas que doit faire un pécheur quand il retourne à Dieu par la pénitence, les réduit à cinq principaux : à la foi, à la crainte, à l'espérance, à l'amour et à la contrition. Quand Dieu veut convertir un pécheur, il commence d'abord par la foi, il lui propose Jésus-Christ sous deux visages différents : sous celui de rédempteur et sous celui de juge ; la seconde de ces vues lui imprime une sainte terreur de ses jugements ; la première soutient son esprit et relève son espérance ; et ainsi s'élevant de degré en degré, il monte jusqu'à l'amour, mais à un amour chaste, pur, désintéressé qui lui fait aimer Dieu : *Tanquam totius justitiæ fontem* ; parce qu'il est la source de tous les biens et qu'il est infiniment aimable. Et cette quatrième démarche est aussitôt suivie d'une cinquième, qui est la contrition et la détestation du péché : contrition ou attrition avec le sacrement, qui rappelle dans l'âme du pécheur l'innocence et la grâce ; détestation qui lui rend avec usure tout ce que son péché lui avait fait perdre.

Aussitôt qu'un pécheur affligé dit à Dieu, comme David : *Peccavi Domino* : Seigneur, je vous ai offensé, il entend aussitôt une voix dans le fond de son cœur, qui l'assure que son crime est effacé et que Dieu ne s'en souvient plus : *Transtulit Deus peccatum tuum.* D'abord que ce prodigue forme la résolution de retourner à son père et de lui dire, prosterné à ses pieds avec la honte sur le front, les larmes aux yeux et les regrets dans le cœur : *Pater, peccavi in cœlum et coram te* : ah! mon père, je vous ai outragé, j'ai abusé de votre tendresse et de votre miséricorde, ce bon père aussitôt l'embrasse, et à mesure qu'il lui lave les pieds de ses larmes, Dieu lave son âme des eaux de sa grâce ; en même temps qu'il retourne à Dieu par l'amour, Dieu vient à lui par l'amour : *Nemo*, dit saint Bernard, *se amari diffidat, si jam amat.*

Il se fait ici quelque chose de semblable à ce qui arriva dans le déluge, où les plus hautes montagnes furent ensevelies par l'union des eaux qui tombaient du ciel et de celles qui remontaient de l'abîme ; le cœur de ce pénitent est inondé d'un déluge de charité, l'amour de Dieu vient au-devant de son amour, ou, disons mieux, que l'amour de

Dieu prévient, accompagne et suit l'amour du pénitent, et par l'union de ces deux amours, de cet amour remontant qui s'élève du cœur de l'homme jusqu'à Dieu, de cet amour descendant qui s'abaisse du cœur de Dieu jusqu'à l'homme, il se fait un déluge d'amour qui ensevelit tous les crimes et qui rend la vie au coupable. Il y a une alliance si étroite entre la pénitence et la miséricorde, entre la contrition et la grâce, qu'elles sont inséparables: *Sine ullo intervallo conjunguntur et lacrymæ peccatoris et misericordia Salvatoris.* Dans le même temps, dans le même moment que le pécheur ouvre son cœur à ses larmes et à ses soupirs, Dieu ouvre son cœur à la miséricorde et à la grâce; mais cela suppose toujours ce que j'ai dit, que les larmes soient poussées, que les soupirs soient excités par l'esprit de la charité.

Vous en croirez ce qu'il vous plaira, mais pour moi je serai toujours persuadé qu'un pécheur doit en quelque manière retourner à Dieu par la pénitence, comme Dieu est venu à lui par l'Incarnation. Il est sorti du sein de son Père; il s'est montré sur la terre sous l'image d'un fleuve enflammé et d'une rivière de feu: *Egrediebatur a facie Domini quasi fluvius igneus.* Si nous jetons les yeux sur les torrents de larmes qui coulent des siens, c'est une rivière, c'est un fleuve; si nous arrêtons nos pensées sur cette charité immense qui l'a fait pleurer et gémir, c'est un feu. Et ce n'est pas sans raison, messieurs, que, parlant du Saint-Esprit à la Samaritaine, il le représente sous la figure d'une fontaine et d'une eau vive, et que, l'envoyant à l'Eglise, il le fait descendre comme un feu sur les apôtres. C'est que le Saint-Esprit fait deux choses dans l'Eglise: la première, il allume le feu de la charité dans son cœur: *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum;* la seconde, c'est qu'il excite ses gémissements et ses soupirs: *Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus,* c'est-à-dire que le même Esprit qui nous fait aimer Dieu nous fait pleurer nos péchés, le même souffle de cet Esprit qui rallume en nous cette charité éteinte dissipe le nuage de nos passions et fait résoudre cette sombre vapeur dans les larmes de la pénitence, *Flabit spiritus ejus et fluent aquæ.*

Toutes ces figures nous font connaître que la penitence est infructueuse, si elle n'a pas un amour ou parfait ou imparfait pour principe; que tous ses soupirs, toutes ses larmes sont inutiles, si elles ne sont consacrées par l'esprit de la charité. Pauvre Esaü, tu as beau chercher la pénitence; les larmes aux yeux et les regrets dans le cœur, tu ne la trouveras pas, parce que ce n'est pas la douleur d'avoir offensé Dieu qui te fait gémir, c'est la perte de ton droit d'aînesse qui t'afflige: *Non invenit pœnitentiæ locum, quanquam cum lacrymis inquisiisset eam.* Pauvre Antiochus, infortuné, superbe Antiochus, abattu sous la main de Dieu, c'est inutilement que tu élèves les mains et la voix au ciel pour demander miséricorde, c'est en vain que tu promets à Dieu de réparer le temple que tu as profané, de restituer les vases et les richesses que tu as volées; c'est inutilement que tu promets de changer même de religion, d'être le protecteur de celle du vrai Dieu et l'ennemi de l'idolâtrie, Dieu n'écoutera jamais ni tes prières ni tes promesses: *Orabat scelestus ille Dominum a quo non erat misericordiam consecuturus.*

Mais pourquoi Dieu ne sera-t-il pas touché de sa pénitence? est-ce qu'il est trop tard pour Antiochus de penser à sa conversion et à son salut? non, Dieu est toujours prêt à faire grâce aux pécheurs, il a toujours les bras ouverts pour les recevoir: *In quacumque die ingemuerit peccator, omnium iniquitatum ejus non recordabor amplius.* Quoi donc! est-ce que son crime est trop énorme? encore moins, parce que la malice du pécheur est toujours infiniment au-dessous de la miséricorde de Dieu: *Si fuerint peccata vestra ut coccinum:* Quand vos péchés, dit Dieu, seraient aussi rouges que l'écarlate, quand vos crimes seraient les plus sanglants, quand vos actions seraient les plus noires et les plus horribles du monde: *Quasi nix dealbabuntur,* la pénitence est capable de les effacer et de vous rendre aussi blancs que la neige. D'où vient donc que Dieu n'écoute pas les soupirs de ce malheureux prince; d'où vient que ses larmes allument le feu de sa colère au lieu de l'éteindre? Si vous ne m'avez point prévenu, vous en savez la raison, c'est que sa pénitence n'est pas un baptême de feu et du Saint-Esprit, ses larmes ne sont pas des larmes d'amour, il ne soupire pas du regret d'avoir offensé Dieu, mais du regret de mourir et de se voir affligé d'une aussi cruelle et aussi honteuse maladie qu'est celle qu'il endure.

Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu n'écoute pas ses prières et s'il rejette sa pénitence; je m'étonnerais, au contraire, s'il écoutait la voix de ce pécheur et s'il était touché de ses gémissements et de ses soupirs. Il ne retourne pas à Dieu par l'amour, eh! pourquoi voulez-vous que Dieu vienne à lui par l'amour? Il ne cherche pas dans ses larmes l'honneur et la gloire de Dieu, est-il juste qu'il y trouve son salut et son innocence? a-t-il droit de prétendre à la grâce de Dieu, puisque Dieu n'a aucune part ni aucun intérêt dans sa pénitence? S'abuse qui voudra, se flatte qui voudra d'une vaine présomption, mais il est certain qu'il n'y a que deux choses qui puissent assurer la pénitence: l'amour de Dieu et la haine du péché: *Pœnitentiam certam non facit nisi amor Dei et odium peccati* (*Aug.*). Quand je verserais des larmes aussi amères que les larmes de saint Pierre, aussi abondantes que celles d'un David et d'une Madeleine; quand mes yeux se changeraient en ruisseaux, en fleuves et en nuages; quand mon cœur s'exhalerait en soupirs, quand tout mon corps serait abattu sous le poids de ma douleur, si la charité ne consacre pas toutes ces larmes, tous ces gémissements et tous ces regrets, *Nihil sum* (*S. Paul.*), je ne suis rien, parce que je ne suis qu'un pécheur; je ne suis qu'un criminel, d'autant que je ne suis pas pénitent, et je ne suis pas pénitent, parce

que je n'ai pas l'amour de Dieu et la haine du péché. Le péché m'a fait quitter Dieu pour m'approcher de la créature ; il faut donc que la pénitence me détache de la créature pour me faire retourner à Dieu ; et comment fera-t-elle cette division et cette réunion sans la charité, puisqu'il n'y a que l'amour qui soit capable de nous unir à Dieu et de nous séparer des créatures? *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei.* Encore une fois, une pénitence sans l'amour de Dieu et sans la haine du péché n'est qu'un fantôme de pénitence. Mais à quoi connaître cet amour, cette haine et cette détestation qui assure la pénitence? au changement de vie, mon frère; car si vous vivez toujours dans les mêmes déréglements et dans les mêmes excès, je ne dirai pas que vous avez fait pénitence, je dirai que vous vous repentez de la pensée que vous avez eue de la faire ; je ne dirai pas que vous avez eu regret de votre vie passée, je dirai que vous avez de la douleur d'avoir promis à Dieu de mieux vivre. C'est pourquoi rentrez pour une bonne fois dans le vrai chemin, et faites, comme ajoute saint Jean dans la fin de notre Evangile, faites de dignes fruits de pénitence, afin qu'après avoir reçu le pardon de vos péchés en ce monde, vous jouissiez de la gloire des prédestinés dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Des dispositions à la fête de Noël

Erunt prava in directa et aspera in vias planas, et videbit omnis caro salutare Dei.

Ce qui était mauvais et tortu deviendra droit, on aplanira les voies qui étaient difficiles, et tous les hommes verront leur Sauveur (*S. Luc, ch.* III).

Nous voici, messieurs, à la veille d'une bonne fête, et ce que les prophètes ont prédit depuis tant de siècles, ce que les patriarches et les justes de l'Ancien Testament ont demandé avec tant d'empressement et de larmes va être heureusement accompli. Enfin le désiré des nations, le libérateur non-seulement du peuple juif, mais de tout le monde, le Messie tant attendu et le réparateur du genre humain paraîtra bientôt parmi nous; et si les pasteurs et les rois eurent autrefois le bonheur de le voir couché dans une crèche où il reçut leurs adorations, nous avons l'avantage de le voir encore aujourd'hui en esprit et de pouvoir nous le représenter par les yeux de la foi dans le même état où ils le virent par ceux de leurs corps : *Videbit omnis caro salutare Dei.*

Une si grande grâce demande sans doute beaucoup de préparations, et c'est à moi à vous les expliquer aujourd'hui ; car, quoique la naissance du Fils de Dieu dans le monde ne soit pas un avénement de gloire, mais un avénement d'infirmité et de misère, nous sommes néanmoins obligés de lui rendre des honneurs divins et de lui faire une entrée en quelque manière digne de sa grandeur.

Quand un consul romain allait par la ville, il faisait toujours marcher devant lui des huissiers qui portaient les marques de sa dignité et qui lui préparaient le chemin par où il devait passer. Nos souverains marchent en public, un exempt des gardes les précède partout pour avertir le peuple de se retirer et de se tenir dans le respect. Voici, non pas un consul, mais l'Ange du grand conseil de Dieu ; non pas un roi de la terre, mais celui du ciel, qui va bientôt entrer dans cette vie mortelle; une voix le précède, son précurseur marche devant, et cette voix qui s'est fait entendre autrefois avec tant d'éclat dans les déserts de la Judée retentit encore aujourd'hui dans le fond de nos cœurs, pour nous avertir de lui en préparer les voies : *Parate viam Domini* ; car il y veut naître, mes frères, il y veut entrer en esprit. Dieu veuille donc qu'il y soit mieux reçu que dans la Judée, qu'il y fasse une entrée plus libre, et que la voix de saint Jean-Baptiste y trouve un écho plus fidèle qu'elle n'a fait dans le cœur des Juifs, mais semblable au cœur de Marie, qui répondit avec tant d'humilité et un si grand anéantissement d'elle-même à la voix d'un ange, qui lui dit de la part de Dieu : *Ave, Maria.*

Dieu nous en a avertis, et il est fort aisé d'en être convaincu, qu'il y a une grande différence à faire entre ses voies et les nôtres : *Non sunt viæ meæ viæ vestræ, ait Dominus.* Aussi est-il raisonnable qu'elles ne se trouvent pas toujours égales. Autre est le chemin d'un Dieu grand, indépendant, maître absolu de toutes choses, qui marche quand et partout où il lui plaît, autre est celui d'une créature infirme, misérable, dépendante, et qui, pour vivre et agir conformément à son état, ne doit jamais se conduire par elle-même ni se faire des voies qui lui appartiennent.

Cependant c'est par cette dépendance même de la créature que, ne pouvant marcher dans ses voies, il faut quelle marche dans celles de Dieu, et que par ce moyen elle lui en prépare qui soient dignes, ou, pour parler plus exactement, qui ne soient pas entièrement indignes de sa sainteté et de sa grandeur.

Je trouve dans l'Ecriture que les voies du monde ont trois grands désavantages : le premier, c'est que ce sont des voies rudes et difficiles, où l'on a beaucoup de peine à marcher : *Viæ difficiles* (*Sap.*, V) ; le second, c'est que ce sont des voies impures et sales dans lesquelles on ne saurait marcher sans se corrompre : *Inquinatæ sunt viæ illius* (*Ps.* IX) ; le troisième, c'est que ce sont des voies obscures où l'on ne marche que parmi les ténèbres et avec une espèce d'horreur : *Via illorum tenebræ* (*Ps.* XXXIV).

Vous jugez donc bien que, pour préparer un chemin à Jésus-Christ naissant et le recevoir dans son cœur, il faut quitter ces malheureuses voies pour en prendre d'autres tout opposées, qui sont celles de Dieu, car elles ont trois grands avantages : ce sont des voies droites et toujours égales, où l'on ne se

lasse jamais; ce sont des voies pures et qui sanctifient toujours ceux qui y marchent : c'est ce que saint Luc nous dit aujourd'hui dans l'Évangile : *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas;* enfin ce sont des voies belles et éclatantes : *Viæ ejus pulchræ,* où l'on marche à la faveur de la lumière et des bonnes œuvres. Or, voilà les trois voies que vous devriez préparer à Jésus-Christ; vous lui préparerez la première par le sacrifice de votre cœur, vous lui préparerez la seconde par l'innocence de votre âme et vous lui préparerez la troisième par la pratique des vertus chrétiennes. C'est tout mon dessein et l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien que Dieu recherche avec plus d'empressement que le cœur de l'homme; dès qu'il le possède, il a tout ce qu'il peut souhaiter, et dès qu'il ne l'a pas, il semble qu'il n'ait rien qui le satisfasse. Tout indépendant et tout glorieux qu'il est par lui-même, c'est cependant de ce cœur qu'il reçoit sa gloire, c'est par ce cœur qu'il règne sur sa créature, et que cette créature a l'avantage et le bonheur de lui plaire. Sans ce cœur, il semble que toute la religion n'est que superstition et que tous nos sacrifices ne sont que des sacriléges. C'est pourquoi, s'il est appelé dans l'Ecriture le Dieu de notre cœur : *Deus cordis nostri,* ce n'est que pour nous apprendre qu'il aime cette partie préférablement à toutes les autres et qu'il a une inclination singulière de la posséder.

En pourrions-nous bien douter après avoir su ce qu'il a fait pour y naître et pour s'en assurer la conquête? C'est pour l'amour de ce cœur qu'il a posé la terre sur des fondements inébranlables, qu'il a allumé son soleil et ses astres dans le ciel, qu'il a créé les éléments, qu'il a fendu les mers, ouvert les pierres pour en tirer de l'eau, et les nuées pour en faire distiller les rosées et la manne. C'est pour l'amour de ce cœur qu'il a suscité des patriarches, inspiré des prophètes, envoyé des anges et qu'il est lui-même descendu du ciel en terre pour y prendre chair humaine et habiter au milieu de nous. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin et à l'Ange de l'école, qu'en considérant attentivement ce que Dieu a fait pour l'homme, il semble que les choses aient changé de face, et qu'au lieu que Dieu est l'unique et le souverain bien de l'homme, l'homme soit comme devenu à son tour la joie et le bien de Dieu : *Quasi homo Dei Deus esset, et tota salus divina in ipsius inventione prudenti, et quasi sine ipso beatus esse non posset* (*Opusc.*, LXIII, c. 7). Aussi, quand il a retrouvé cet homme égaré et qu'il a ramené cette brebis à la bergerie, il appelle tous ses anges, non pas pour consoler cet homme réparé et le féliciter, mais pour se réjouir et pour congratuler ce charitable pasteur d'avoir fait une si belle conquête, tant celle du cœur humain lui paraît grande et digne de ses recherches : *Notabile est quod omnes angelos convocat, non drachmæ, non hominis, sed sibi ad congratulandum : Congratulamini mihi, quia inveni ovem quæ perierat* (*Ibidem*).

Cependant, quelque empressement que Dieu ait de posséder le cœur de l'homme, il faut avouer qu'il n'y veut point entrer, à moins qu'il ne le voie disposé, par les grâces qu'il lui donne, à le bien recevoir. Quelque ardeur qu'il témoigne de venir à lui, il est certain qu'il ne veut rien trouver en chemin qui lui en rende l'accès odieux et désagréable; et de là vient qu'il nous avertit par ses prophètes d'ôter de ses voies tout ce qui pourrait le rebuter et lui faire quelque obstacle : *Tollite de via lapides, auferte offendicula* (*Isai.*, LVII). Mais, sans chercher des preuves étrangères, n'est-ce pas ce que saint Jean-Baptiste veut aujourd'hui que nous fassions ? *Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur.* Il faut que toutes les vallées qui se trouvent dans notre cœur soient remplies, il faut que toutes les hauteurs et les collines qui se rencontrent soient abaissées et que ce qu'il y a de rude et d'inégal soit aisé et droit : *Et erunt prava in directa, et aspera in vias planas.* Ces expressions sont pleines de mystères ; ce précurseur veut nous dire que, pour faire à Jésus-Christ naissant un sacrifice de notre cœur qui lui agrée, il faut d'un côté élever la bassesse de ce cœur, qui le rend vide de bons sentiments, et qu'il faut aussi d'un autre en humilier l'orgueil et la fierté, qui sont si contraires aux abaissements de son Incarnation.

Voilà le cœur que Jésus-Christ demande et le moyen par lequel nous pouvons reconnaître la grâce qu'il nous accorde. Voilà ce que nous devons faire pour lui, après qu'il a fait tant de choses pour nous; car quelles seraient notre insolence et notre ingratitude, s'écrie un Père, si nous en agissions autrement : *O me impudentem et ingratum*, dit-il, en parlant de lui-même, *si non ego talem diligam, tanta circa me adstrictum compassione, necessitate non abjectum, sed pietate obnoxium* (*Gilbertus Abbas, ser.* 20, *in Cant.*); oh! que je serais impudent et ingrat, si je ne donnais mon cœur à un Dieu qui m'a donné le sien et si, m'ayant aimé par ses abaissements volontaires sans y être aucunement contraint, je ne lui rendais des abaissements, non pas réciproques, mais qui témoignassent que mon cœur n'est ni bouffi d'orgueil, ni emporté par la violence d'aucune passion qui le maîtrise; car c'est là la disposition dans laquelle il faut que nous soyons, afin que le Fils de Dieu, venant en nous, n'ait pas la douleur d'y trouver aucune chose qui s'oppose à son entrée : *Ut superveniens Dominus nihil offendat in nobis,* comme dit saint Ambroise.

L'histoire nous parle d'un capitaine qui fut autrefois la terreur du peuple romain, qui se fit un chemin dans les Alpes pour passer en Italie, et qui força la nature pour aller combattre les ennemis avant que d'en venir avec eux aux mains; elle nous parle encore d'un roi de Perse qui, dans le dessein qu'il avait de conquérir la Grèce, envoya des hommes préparer les chemins et faire un

passage à toute son armée dans un pays que la nature rendait inaccessible; on voyait les uns abattre les montagnes, les autres combler les vallées; on en voyait qui taillaient des rochers, les autres coupaient les forêts, pendant que le reste était occupé à remplir les fleuves ou à détourner leur cours.

Ce n'est point dans la Grèce ni dans l'Italie que le Fils de Dieu veut entrer, c'est dans notre cœur; mais l'accès en est difficile : *Ardua prima via est :* ce ne sont que montagnes, ce ne sont que bois et que rochers, ce ne sont que des fleuves et des rivières qui lui en ferment le passage; la première chose que nous avons donc à faire, si nous voulons le recevoir, c'est de prendre le fer à la main et de travailler pour lui aplanir le chemin; c'est d'abattre cet orgueil, c'est d'ôter cet écueil et de briser cette pierre de scandale, c'est de raser cette forêt de vices, c'est de dessécher ces fleuves d'impureté et de volupté. L'entreprise est grande à la vérité, elle surpasse les forces de l'homme et, pour l'exécuter, il faut plus de courage et de résolution que nous n'en avons d'ordinaire; car qui ne sait qu'il serait plus aisé à un ambitieux d'aplanir les montagnes que de corriger sa vanité et que de dompter son orgueil; qu'il serait plus aisé à un avare de fendre les pierres et les rochers, que d'ouvrir son cœur et l'amollir à la prière des pauvres; qu'il serait plus aisé à la plupart des riches d'abattre, si je puis parler ainsi, les Alpes, que de faire tomber leur or et leur argent dans le sein des misérables? Qui ne sait qu'il serait plus aisé à un homme sensuel de remplir les fleuves et les rivières, que d'arrêter le cours de sa passion; à ce médisant de couper les rochers que de retrancher ses mauvais discours; à tous les pécheurs, en un mot, de déraciner les forêts et de les ruiner, que de déraciner leurs vices et leurs mauvaises habitudes? Oui, j'en demeure d'accord, il est beaucoup plus aisé de forcer la nature que d'assujettir nos passions à Dieu; mais depuis qu'il a bien voulu s'assujettir à nos faiblesses, qui de vous lui refusera de lui assujettir les siennes? Depuis qu'il s'est humilié, qui de vous osera s'élever? Depuis qu'il nous a visités par les entrailles de sa miséricorde, qui de vous n'en aura point pour les pauvres? Depuis qu'il s'est appauvri pour l'amour de vous, qui voudra s'enrichir aux dépens d'autrui et retenir son bien? Depuis qu'il a fait pénitence, qu'il a souffert, qu'il s'est anéanti pour venir à vous, qui refusera d'endurer tout pour aller à lui et pour le posséder?

L'épouse des Cantiques souhaite avec une ardeur incroyable de recevoir un baiser de la bouche de son bien-aimé : *Osculetur me osculo oris sui*, c'est-à-dire de recevoir son esprit et de lui donner le sien; car remarquez que cette transmission et cette communication d'esprit est le propre du baiser; mais ce qui est encore à observer, c'est que cette bouche, que la sainte épouse souhaite si fort de baiser, nous est représentée dans l'Apocalyse avec une épée à deux tranchants : *Ex ore ejus gladius ex utraque parte acutus.* De sorte que pour baiser son bien-aimé et pour recevoir son esprit, il faut auparavant qu'elle soit touchée et pénétrée même du glaive qu'il porte à la bouche; symbole admirable de la nécessité des vertus austères et humiliantes du christianisme qui doivent faire entrer Jésus-Christ en nous et lui préparer les voies de nos cœurs par l'assujettissement et le sacrifice de nos passions.

Nous savons en effet (pour donner un plus grand jour à cette pensée) les désirs brûlants, les soupirs ardents que les patriarches ont poussés dans l'attente de l'Incarnation : Que ne rompez-vous les liens, ô mon Dieu, pour venir promptement à nous! disaient-ils. O cieux, que ne vous ouvrez-vous vous-mêmes pour distiller sur nous cette rosée céleste! Venez donc, Seigneur, ne nous laissez pas languir davantage, ni exhaler plus longtemps nos cœurs en soupirs : *Veni Domine, noli tardare.* Voilà le désir de la sainte épouse, voilà le baiser qu'elle demande à Dieu qui s'est enfin incarné, après tant de prières et tant de soupirs, pour la contenter, c'est-à-dire pour contenter la piété de tous les gens de bien qui le voulaient voir, le recevoir et l'embrasser; il est descendu sur la terre, mais il y est venu comme il est dépeint dans l'Apocalypse, ou plutôt comme il s'est encore dépeint lui-même dans le prophète Isaïe avec cette épée tranchante à la bouche : *Posuit os meum quasi gladium acutum :* il en est sorti une voix, un précurseur, un Jean-Baptiste, un homme tout armé de pénitence et d'austérité, et qui ne prêchait autre chose par sa parole et par son exemple; voilà le glaive, voilà l'épée tranchante qui est sortie et qui sort encore à présent de la bouche du Fils de Dieu pour préparer les hommes à le recevoir, et pour percer tous les cœurs où il veut entrer. Jean-Baptiste est mort, mais sa voix n'est point étouffée avec lui, son exemple vit toujours; il est mort, mais la mortification des passions et le sacrifice du cœur qu'il a prêchés ne l'est point; le Fils de Dieu la porte toujours à la bouche, elle marche devant lui, il nous la présente en ce temps par autant de voix qu'il y a de prédicateurs; cette épée vous fait peur, mais elle n'en a point fait à la sainte épouse, elle n'en a point fait à tant de patriarches qui ont souhaité d'en être effrayés; elle vous afflige, cependant c'est par elle qu'il faut vous unir à Jésus-Christ, c'est par elle, par ses mortifications, ses austérités qu'il faut vous disposer à recevoir ce baiser de paix que Notre-Seigneur vous apporte en venant au monde; il n'y a point de milieu, il faut ou renoncer à ce baiser, renoncer à la grâce de l'Incarnation, ou bien se résoudre à être blessé, percé, pénétré du glaive de sa bouche. Comme nous ne pouvons depuis le péché rentrer dans le paradis d'où nous avons été chassés, sans passer par l'épée de ce chérubin qui est à la porte; nous ne pouvons de même nous unir à Dieu ni le recevoir dans notre cœur, sans passer par les rigueurs et les mortifications de la pénitence : le chemin est inaccessible à votre faiblesse, mais il ne le serait point à

votre vertu, si vous en aviez : *Invia virtuti nulla via est*, vous trouvez cette voie difficile, vous la trouvez dure, mais elle n'est point encore si difficile que celle du péché; elle n'est point encore si dure que celle dans laquelle Jésus-Christ entrera bientôt pour l'amour de nous ; il ne nous demande pas de nous faire pauvre comme lui, mais seulement d'assister les pauvres; il ne nous ordonne pas de nous dépouiller comme il a fait, mais de retrancher notre luxe; il ne nous demande pas les travaux de sa croix, une sueur de sang, son combat et son agonie; il ne nous demande que de mortifier nos passions, de pleurer nos péchés et de laver dans nos larmes les impuretés et les taches de notre vie. Trouvez-vous cette voie dure en comparaison de celle de Notre-Seigneur, la trouvez-vous si rude et si difficile en comparaison de celle des pécheurs, qui vous disent qu'ils n'en peuvent plus, tant ils ont de peine à marcher dans le chemin de l'iniquité : *Lassati sumus in via iniquitatis.* Il est vrai qu'ils ont quelquefois du plaisir, mais quel est ce plaisir? est-ce un plaisir véritable? n'est-ce pas au contraire une ombre et un fantôme de plaisir? est-ce un plaisir solide et qui dure? Mais, hélas! combien y a-t-il de disgrâces, de misères, et de persécutions qui le traversent! Quoique vous soyez parties en cette rencontre, vous qui m'écoutez, je vous en fais cependant les juges: vos passions immortifiées vous donnent-elles du plaisir? Cette colère, cette ambition, cette avarice, cette vengeance indomptable vous donnent-elles du repos?

Mais je suppose que toutes ces choses vous en donnent, je suppose que vous trouvez de de la paix et de la joie dans la vie criminelle que vous menez, je dis que c'est par là même que vous devez en faire un sacrifice à Jésus-Christ; je dis que c'est par là que vous devez lui offrir un cœur humilié et contrit, pour redresser vos voies et entrer dans celles de Dieu qui sont des voies saintes et innocentes, puisque ce n'est que par l'innocence de votre âme que vous pouvez espérer de le recevoir. Vous en verrez les preuves dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Dieu étant un Dieu de pureté et de sainteté, ou, pour parler plus exactement, étant la pureté et la sainteté essentielle, il ne faut pas trouver étrange si ses voies sont saintes, pures et entièrement séparées de celle des pécheurs : *Via sancta vocabitur et non transibit per eam pollutus* (*Isai.*, XXXV) ; la voie de Dieu est une voie sainte, et nul de ceux que le péché a corrompus ne passera par elle. C'est là ce qui rebute les pécheurs et le plus grand sujet des injustes plaintes qu'ils font contre Jésus-Christ dans le livre de la Sagesse; ils disent que cet homme leur est à charge et qu'ils ne peuvent le souffrir, parce que ses voies ne sont pas comme celles dans lesquelles ils marchent, et que trouvant les leurs impures et souillées, il ne peut se résoudre à y passer : *Quoniam immutatæ sunt viæ ejus, et abstinet se a viis nostris tanquam ab immunditiis.*

C'est pourquoi saint Paul, voulant nous donner une idée parfaite de la pureté de Notre-Seigneur, ne se contente pas de dire qu'il est saint : *Sanctus ;* qu'il est innocent : *Innocens ;* qu'il est sans impureté et sans tache , *Impollutus;* il ajoute encore, pour achever ce beau portrait, qu'il est séparé des voies des pécheurs , *segregatus a peccatoribus.* Je connaîtrai donc, ô mon Dieu, disait le prophète-roi , que vous me ferez l'honneur de venir en moi quand je serai dans cette pureté, cette sainteté qui fait le caractère de vos voies : *Intelligam in via immaculata quando venies ad me* (*Ps.* C); et nous reconnaîtrons que nous serons dans la voie de Dieu, quand nous marcherons dans les voies de l'innocence ; car ces deux choses ne se séparent point en nous : la présence de Dieu et l'innocence ; ce sont deux grâces, deux sœurs compagnes qui se tiennent toujours par la main , et qui sont tellement liées ensemble, qu'aussitôt qu'un pécheur a lavé son cœur de ses larmes, ses larmes y attirent l'innocence, et l'innocence Jésus-Christ: *Sine ullo intervallo conjunguntur et lacrymæ peccatoris et misericordia Salvatoris.*

Il n'est rien de si caché que le fond de l'âme, c'est un abîme qu'on ne peut sonder. Paul, tout grand qu'il est, tout saint qu'il est, ne sait pas lui-même le fond de son propre cœur ; mais s'il y a quelque marque de cette justice, s'il y a quelque signe de la présence de Dieu dans un cœur, c'est sans doute l'innocence et la pénitence qui lui en prépare les voies , qui le purifie et qui le lave de ses larmes : *Intelligam in via immaculata quando venies ad me.* Pendant que l'air est couvert et plein de nuages , nous ne voyons point le soleil, il retire de nous sa lumière ; mais aussitôt que l'air est devenu serein , qu'il est purifié et que les noires vapeurs sont retombées en pluie sur la terre, ce bel astre commence à paraître et à verser sur nous ses bénédictions et ses influences. Nos péchés, dit un prophète, sont des nues et des vapeurs sombres qui nous séparent d'avec Dieu : *Peccata vestra diviserunt inter vos, et Deum vestrum.* Pendant que notre âme en est occupée, pendant qu'elle a ce voile sur le cœur, Dieu n'y descend point, il n'y paraît point, ou s'il y paraît quelquefois, il y vient les armes à la main pour y faire sentir sa justice ; mais en même temps que ce nuage est fondu, aussitôt que ce cœur est lavé, que cette âme est purifiée, ce Dieu revient à nous avec un visage plus doux, et l'innocence de la vie rétablit enfin entre nous et lui cet heureux commerce que nos péchés avaient rompu : *Intelligam in via immaculata quando venies ad me.*

Voilà la seconde disposition nécessaire pour recevoir le Fils de Dieu ; c'est pourquoi, quand saint Jean-Baptiste commença d'exhorter les peuples à le recevoir et à lui préparer des voies, il est dit qu'il vint prêcher le baptême de la pénitence : *Et venit prædicans baptismum pœnitentiæ* , ce baptême

d'eau, ce baptême de larmes qui sanctifie les âmes et qui les rend agréables à Dieu. Et pourquoi pensez-vous que le Fils de Dieu même vint au baptême de saint Jean, et qu'il voulut le recevoir, lui qui n'en avait pas besoin ? Je sais bien que ce fut pour nous donner l'exemple d'une humilité parfaite, pour accomplir par cette action et pour consommer, comme il dit lui-même, toute la justice : *Sic decet nos implere omnem justitiam ;* mais voici une raison particulière et qui est propre à mon sujet. Il voulut sans doute se trouver au baptême de la pénitence, le recevoir avec tous ceux qui le recevaient, se mêler parmi tout ce peuple, pour nous faire comprendre qu'il est inséparable d'un cœur pénitent, qu'il se trouve toujours avec lui, et qu'il honore de la grâce de sa présence tous ceux qui sont purifiés et lavés dans des eaux de leurs larmes : *Intelligam in via immaculata quando venies ad me.*

Ce que nous avons donc à faire en ce jour pour profiter de la grâce que Notre-Seigneur nous apporte en venant au monde, c'est de suivre le conseil du Sage qui nous avertit de nous purifier et de vider nos cœurs comme l'eau : *effunde sicut aquam cor tuum.* Il ne nous dit pas de les vider comme l'huile, cette liqueur est adhérente, il en reste toujours dans le vase ; il ne nous dit pas encore de les vider comme le vin, il a trop de force et trop de vertu, il en reste toujours quelque odeur ; il veut que nous les vidions comme l'eau qui se répand toute jusqu'à la dernière goutte, et de laquelle il ne reste rien, ni substance, ni goût, ni odeur ; car il n'est rien de si net ni de si pur qu'un vase où il n'y a eu que de l'eau, c'est-à-dire qu'il faut tellement purifier notre cœur, si nous voulons recevoir Jésus-Christ, qu'il n'y reste aucun vestige, aucune impression ni aucune odeur du péché ; il le faut tellement vider de tout ce qu'il y a de mauvais, que le Fils de Dieu ne trouve en venant en nous ni haine à étouffer, ni inimitié à réconcilier, ni injustice à réparer, ni bien d'autrui à restituer ; en un mot, qu'il n'y trouve aucun péché : *Et superveniens Dominus nihil offendat in nobis.*

Car il ne peut rien souffrir en son chemin qui lui blesse les yeux, non pas même les infirmités corporelles auxquelles il s'est assujetti ; comment, à plus forte raison, y souffrirait-il les infirmités de l'esprit, lui qui n'en a point? S'il trouve des aveugles, il leur rend la vue : *Cæci vident ;* s'il trouve des boiteux, il les fait marcher : *Claudi ambulant ;* s'il trouve des sourds, il les fait entendre : *Surdi audiunt ;* s'il trouve des lépreux, il les purifie : *Leprosi mundantur ;* s'il rencontre des morts, il les ressuscite : *Mortui resurgunt.* Il écarte de son chemin tout ce qu'il y a de funeste et qui peut blesser les yeux de son corps, par conséquent y a-t-il la moindre apparence qu'il doive souffrir des misères qui lui font horreur ? Y a-t-il apparence qu'il soit insensible à la profanation qu'on a faite de ses grâces, à l'abus de ses inspirations, et au mépris de tant de bons sentiments qu'il a gravés dans un cœur impénitent et endurci qui les rejette ? Il s'en est assez expliqué lui-même en une infinité d'endroits de l'Ecriture. Tantôt il dit que son esprit ne demeurera pas dans l'homme, parce qu'il est chair : *Non permanebit spiritus meus in homine quia caro est ;* c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, parce qu'il suit les désirs, les mouvements et la corruption de la chair. Tantôt il nous assure que son esprit, qui est un esprit de sagesse et de sainteté, n'entrera pas dans une âme impure, et qu'il a tant d'aversion du péché, qu'il ne se trouvera jamais dans un corps qui en sera l'esclave : *In coinquinatam animam non introibit spiritus sapientiæ, nec habitabit in corpore subdito peccatis*, tant est grande la répugnance et l'horreur qu'il a de demeurer dans des consciences impures, et de passer par des voies où les pécheurs et les impénitents se rencontrent.

Cependant combien trouvera-t-il d'âmes criminelles et endurcies en venant au monde; combien d'aveugles spirituels, combien de sourds, combien de boiteux, combien de lépreux et combien de morts? Mais combien s'en trouvera-t-il qui changeront de condition par la pénitence? Combien de ces aveugles qui ouvriront les yeux à cette lumière naissante ; combien de ces sourds qui entendront cette parole de vie; combien de ces boiteux qui redresseront leurs pas dans la voie du ciel; combien de ces lépreux qui seront purifiés de leurs crimes; combien de ces morts qui ressusciteront du péché à la grâce? Il y en aura peut-être beaucoup en apparence, mais il y en aura peu qui ressusciteront en vérité; plusieurs se confesseront, peu se convertiront, quitteront le péché, et recevront le Fils de Dieu. La plus grande marque que Jésus-Christ pouvait donner de son arrivée dans le monde sont les miracles qu'il a faits et dont je viens de parler. Allez, dit-il aux disciples députés de saint Jean-Baptiste, pour savoir s'il est le Messie; allez rapporter à celui qui vous a envoyés, que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les sourds entendent, que les lépreux sont guéris, que les morts reçoivent la vie : il n'en faut pas davantage pour lui faire connaître qui je suis. Ainsi la plus grande marque et l'unique même que nous puissions avoir de sa naissance et de sa présence dans notre cœur, est d'y remarquer les mêmes changements et les mêmes miracles ; d'ouvrir les yeux aux vérités qu'il nous enseigne et aux lumières qu'il nous envoie, de marcher droit dans les voies par lesquelles il nous conduit, d'avoir un saint empressement de le posséder, et de se voir nettoyé de la lèpre du péché.

Il ne tiendra pas à notre Seigneur, mes frères, que tous ces changements ne s'opèrent en vos personnes ; il ne tiendra pas à lui que cet infidèle ne soit éclairé, que cet endurci ne soit touché, que cet homme paralytique et languissant ne soit animé et encouragé, que cet impudique ne soit purifié et converti, et qu'en un mot tous les chrétiens

ne soient instruits des plus importantes maximes de son Evangile.

C'est ce que saint Augustin lui fait dire d'une manière si touchante dans le livre de ses Soliloques. Que n'ai-je pas fait pour toi, ô âme chrétienne, afin de me préparer à moi-même un domicile où je n'eusse point d'horreur d'entrer, et que tu me reçusses avec la pureté et l'innocence que je demande : *Ego cum esses longe, veni ut reducerem te, et cum inter montes et silvas errares, quæsivi te.* Tu étais infiniment éloigné de moi par tes péchés, et je me suis approché de toi par mon incarnation, pour te rappeler et te rendre la première innocence. Tu étais égaré, et je suis venu te chercher avec d'autant plus de charité que tu étais cruel et impitoyable à toi-même : *In lapidibus offendebas et in lignis, quia lapides et ligna adorabas. Sed laboravi, sudavi, collegi te, et patri meo te reddidi;* tu adorais par un aveuglement épouvantable le bois et la pierre; et ton cœur, encore plus corrompu que ton esprit, t'assujettissait à une honteuse idolâtrie; mais tout impassible que je suis dans le ciel, j'ai travaillé, j'ai sué pour toi, et en prenant ta misérable nature, je t'ai réconcilié avec mon Père.

Il ne tient donc pas à Jésus-Christ que nous n'ayons la pureté et l'innocence nécessaire pour le recevoir. C'est à ce grand dessein qu'il a employé ses richesses et sa pauvreté, ses grandeurs et ses abaissements, sa félicité et ses misères, les larmes de son enfance, l'indigence de sa sainte Mère, les gémissements et les autres disgrâces de son berceau.

Mais, hélas! que j'appréhende qu'il ne tienne à nous, je veux dire à notre lâcheté, à nos désordres et à notre propre corruption, que ce charitable dessein ne réussisse! Car enfin il ne fera pas ces miracles dont je parle indépendamment de nous; et s'il ne les a pas voulu faire sur les corps sans le ministère et le consentement de l'esprit, comment les ferait-il sur les âmes sans leur coopération : *Neque enim ibi aliquid facit vis necessitatis*, dit saint Anselme, *ubi operatur sola electio voluntatis* (*D. Anselmus, lib. de Concordia prædest. et liberi arbitrii*).

Les aveugles ont crié, les boiteux l'ont prié, les lépreux l'ont adoré, les paralytiques ont mis toute leur confiance en sa miséricorde; en un mot, il n'y en a eu pas un d'eux qui n'ait eu recours à lui, ou du moins qui n'ait souhaité d'être guéri : pouvons-nous donc moins faire pour recevoir la grâce de Notre-Seigneur, que d'avoir la foi, l'espérance, l'humilité, la pénitence, les cris et les soupirs de tous les malades? Pouvons-nous moins faire, nous qui sommes plus malades qu'eux, que de souhaiter notre guérison d'aussi bonne foi qu'eux? Ils ne la demandaient pas seulement de bouche, comme nous faisons si souvent, ils la souhaitaient de tout leur cœur; ils ne la souhaitaient pas pour la perdre aussitôt après qu'ils l'auraient reçue; cet aveugle n'était pas dans la disposition de s'arracher les yeux, le paralytique de retomber sur son grabat, le lépreux d'attirer tout de nouveau sur lui le signe de malédiction; leur dessein était au contraire de recevoir et de conserver pendant toute leur vie la grâce de Notre-Seigneur avec un esprit de reconnaissance; sans cela ils ne l'auraient jamais reçue, sans cela nous ne la recevrons jamais; les voies que nous préparons au Fils de Dieu ne seraient jamais assez pures, et quand elles seraient assez nettes, elles ne seront jamais assez belles ni assez ornées, qui est encore une troisième disposition nécessaire pour recevoir Jésus-Christ, et qui consiste dans la pratique des vertus chrétiennes et l'exercice des bonnes œuvres, comme nous allons voir dans notre troisième et dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il ne sera pas fort difficile, messieurs, de vous faire comprendre quelle est la nécessité de vous préparer à recevoir Jésus-Christ par la pratique des bonnes œuvres, si vous faites réflexion sur ce qui se passe pour l'ordinaire, quand on veut faire quelque magnifique entrée à un prince ou à un conquérant qu'on reçoit dans une place. Vous savez qu'on ne se contente pas seulement de rétablir les chemins par où il doit passer, ni de nettoyer ou de sabler les rues; on s'empresse au contraire à orner les maisons de riches tapisseries, et, pour donner plus d'éclat à cette pompeuse cérémonie, on est bien aise qu'elle se fasse la nuit, afin que par la quantité des lustres et des flambeaux on en dispute l'obscurité, et que l'or, l'argent et les autres ornements qu'on a préparés en paraissent davantage.

C'est à peu près l'idée de l'entrée que Jésus-Christ veut que nous lui fassions. Car ne vous imaginez pas qu'il se contente de ne point trouver de péché ni de passion indomptée dans nos cœurs, et qu'il soit satisfait de nous, pourvu que nous en chassions son irréconciliable ennemi. C'est là, à la vérité, une disposition absolument nécessaire, mais celle de le recevoir par la pratique des vertus chrétiennes et une foule de bonnes œuvres semble ne l'être pas moins, non-seulement par ce principe général qu'il faut faire le bien sans se contenter de fuir le péché : *Declina a malo et fac bonum*, mais encore par cette raison particulière de saint Augustin, que nous ne pouvons recevoir Jésus-Christ comme il mérite d'être reçu, que nous ne lui rendions en quelque manière amour pour amour.

Or, dans la doctrine de ce Père, l'amour des chrétiens n'est jamais oisif, il agit toujours et les porte sans cesse à la pratique de toutes les bonnes œuvres propres à leur état, et par lesquelles ils savent qu'ils s'attireront les caresses et la protection de leur bien-aimé. Ce n'est pas assez; car, selon ses principes, les différentes vertus chrétiennes ne sont que des différents mouvements et des diverses impressions de l'amour. Ainsi, pour plaire à Jésus-Christ, nous embrassons la tempérance, et cette tempérance n'est qu'un

amour qui se conserve entier et incorruptible pour lui : *Amor Deo sese integrum incorruptumque servans*. Pour plaire à Jésus-Christ, nous nous armons de force, et cette force n'est qu'un amour par lequel nous souffrons tranquillement pour lui toutes les disgrâces qui nous arrivent : *Amor omnia propter Deum facile perferens*. Pour plaire à Jésus-Christ, nous nous attachons à la pratique de la justice, et cette justice n'est qu'un amour qui sert Dieu et qui rapporte toutes choses à son service : *Amor Deo serviens et bene cæteris imperans*. Enfin, nous suivons les règles de la prudence, et cette prudence n'est qu'un amour éclairé par lequel nous distinguons ce qui nous peut conduire à Dieu d'avec les choses qui sont capables de nous en détourner : *Amor bene discernens ea quibus adjuvamur ad Deum, ne fallacia dolusve subrepat* (*S. Aug.*, *l. de Moribus Eccl.*, 15 *et* 25). Par conséquent, si nous ne pouvons recevoir Jésus-Christ sans que nous l'aimions, et si cet amour est toujours accompagné des vertus chrétiennes ou même confondu avec elles, il est certain que, pour le recevoir dignement, nous sommes indispensablement obligés à la pratique de ces vertus, et ce sont là les voies belles et ornées dans lesquelles il veut que nous marchions : *Viæ ejus viæ pulchræ*.

Qu'il y ait dans le ciel un chemin tout semé d'étoiles, et que ce soit là la voie par où marchent les héros, c'est une imagination des astrologues et une rêverie des poëtes; mais que Jésus-Christ veuille venir vers nous par un chemin tout semé de vertus comme d'autant d'astres lumineux, c'est une vérité chrétienne et qui a eu le suffrage de tous les Pères. C'est là peut-être aussi la raison pour laquelle il a voulu naître la nuit, comme pour nous apprendre qu'il faut éclairer sa naissance et honorer sa venue par autant de lumières et de feux que nous avons de vertus et que nous pratiquons de bonnes œuvres.

Et, certes, il est bien juste que nous fassions pour lui en cette rencontre quelque chose de semblable à ce qu'il a fait pour nous. Quand il a créé l'homme, que n'a-t-il pas fait pour lui témoigner son amour? combien de feux a-t-il allumés dans le ciel, le soleil, la lune, toutes les étoiles? De quelle quantité de fleurs a-t-il voulu que la terre fût tapissée avant que l'homme y fît son entrée? Il a travaillé six jours pour la préparer, et il n'a point voulu que le monde reçût le petit monarque qu'il n'eût reçu, comme dit l'Ecriture, toute sa perfection et tous ses ornements : *Igitur perfecti sunt cœli et omnis ornatus eorum*. Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait pour honorer notre naissance; pouvons-nous moins faire pour honorer la sienne que de l'éclaircir par la lumière d'une bonne vie? Pouvons-nous moins faire que d'orner notre cœur de fleurs et d'étoiles, c'est-à-dire de foi, d'espérance, de charité, de justice, d'humilité, d'austérité et de piété? Pouvons-nous moins faire que d'y faire exhaler de saintes pensées, des désirs brûlants de le recevoir, une volonté sincère et des résolutions efficaces de le conserver? Si les patriarches, qui ont été si éloignés de cette naissance, qui ne l'ont vue que de fort loin, au travers de tant de voiles et de tant de nuages; si les grands hommes n'ont pas laissé de la désirer avec inquiétude et de soupirer dans cette pensée; s'ils n'ont pas laissé de vivre saintement et de pratiquer toutes les vertus dans un si haut degré de perfection, pour obtenir seulement de la bonté de Dieu que leurs descendants eussent la consolation de le voir et de le recevoir : que devons-nous faire, ou plutôt que ne devons-nous point faire pour nous disposer à cette naissance, nous qui en sommes si près et presque à la veille de voir Jésus-Christ dans l'étable, et de l'étable passer dans nos cœurs? Les anges vont bientôt descendre du ciel pour solenniser cette grande fête, les pasteurs se vont attrouper pour adorer le Dieu-Enfant, l'étoile va bientôt paraître : on verra bientôt les rois aux pieds de la crèche, les idoles vont être renversées dans trois jours, les oracles ne parleront plus. Eh! n'y aura-t-il que nous, pendant que le ciel et la terre, pendant que les fidèles et les infidèles, pendant que les anges et les démons mêmes se disposent à faire des choses extraordinaires pour honorer cette naissance, n'y aura-t-il, dis-je, que nous qui ne ferons rien? Notre zèle n'éclatera-t-il point aussi bien que celui des anges, ne nous humilierons-nous point dans cette crèche aussi bien que les rois, et le règne des passions ne tombera-t-il point avec les idoles? Mais c'est peu, chrétiens, que de parler de quitter le péché, quand il est nécessaire de faire éclater la vertu : il faudrait que notre cœur se pût exhaler en soupirs, notre âme en desirs, ne respirer que pour Jésus-Christ, ne vivre que pour lui, ne souhaiter que lui, n'aimer que lui, mais l'aimer tendrement, fortement, constamment. C'est ainsi que la sainte Vierge s'est disposée à le recevoir; c'est ainsi qu'elle lui a préparé l'entrée de son sein et celle de son cœur; je ne vous demande pas les transports de sa charité, ses ravissements, ses extases, mais du moins une étincelle de ce feu, un peu de son esprit, de ses ferveurs et de sa piété, pour aplanir, pour purifier et pour orner les voies de Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, homme, que tu es poudre, et que tu retourneras en poudre (*Genes.*, III).

La première de toutes les sciences, après celle de Dieu, et sans laquelle toutes les autres sont inutiles, pernicieuses même et funestes, c'est de se connaître soi-même : car à quoi peut servir à l'homme de connaître le monde et les éléments, le ciel et les astres, les vertus des plantes et des animaux, les lois, les coutumes,

les mœurs et les inclinations des peuples, qu'à le remplir de vanité, s'il ignore ses propres faiblesses, l'infirmité de son esprit, le déréglement de ses passions, les égarements de sa conduite, la misère de sa naissance, les disgrâces de sa vie, celle de sa mort, qui sont autant de considérations nécessaires pour le contenir dans l'humilité, qui est le fondement de toutes les vertus chrétiennes et morales? Cependant nous voyons que sa curiosité le porte à connaître tout ce qui est au monde, sans presque jamais rentrer en soi-même, si ce n'est pour se méconnaître encore davantage par l'aveuglement de l'amour-propre, qui nous flatte toujours d'un mérite que nous n'avons pas et qui ne nous laisse jamais voir le véritable état de notre misère. Et c'est la raison qui oblige aujourd'hui l'Eglise à nous en faire souvenir par ces paroles qui expriment si justement la vérité de notre condition : Souviens-toi, homme, que tu n'es que poudre, et que tu dois retourner en poudre; car l'homme, en effet, n'est rien autre chose; et si son esprit n'en est pas formé aussi bien que son corps, il en a du moins les imperfections et les qualités les plus essentielles, l'impureté dans ses affections qui sont si terrestres, la vanité dans ses pensées qui sont si volages, l'inutilité dans ses occupations qui sont si stériles, la légèreté dans ses résolutions et ses bons desseins qui se dissipent si promptement et si aisément; si bien qu'à tout prendre il faut dire que l'homme tout entier n'est que poudre, c'est-à-dire un fonds de misère, de vanité et d'imperfection. Mais David pousse encore la chose plus loin, quand il nous dit qu'il est l'abrégé de toute la misère du monde : *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens* (*Ps.* XXXVIII, 6). En effet, dans quelque état qu'on le considère, on le trouve partout accompagné et comme abîmé dans la misère, ou pour parler comme un Père, ses misères vont toujours croissant; car c'est ce que veulent dire ces paroles : *Natura miser, fortuna miserior, peccato miserrimus.* C'est ce que j'ai dessein de vous montrer dans la suite de ce discours et dans les trois parties qui le composeront, que l'homme est misérable dans tous les états de sa vie, parce qu'il est misérable : 1° dans sa nature, 2° dans sa fortune, 3° et dans son péché ; mais, pour soutenir une si grande pensée, j'ai besoin d'une grâce extraordinaire qu'il faut demander au Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme est un sujet d'admiration et de compassion tout ensemble; dans l'état d'innocence il avait deux biens qui rendaient sa condition digne d'envie, l'immortalité dans son corps et la sainteté dans son âme; mais il est sujet à deux maux qui le font plaindre dans sa chute, son esprit pèche et son corps meurt : le premier, comme criminel, tombe dans la disgrâce des plus hautes créatures; le second, comme mortel, dans la misère des plus basses, et celui que Dieu avait établi autrefois entre la nature spirituelle et la nature corporelle, pour participer au mérite et à la dignité de toutes les deux, ne se trouve plus aujourd'hui entre l'une et l'autre que pour épuiser en soi-même tout le fonds de leur vanité, comme dit David : *Verum tamen universa vanitas omnis homo vivens* (*Ps.* XXXVIII). Ce qui fait voir que pour définir l'homme avec l'Ecriture et dans son esprit, il faut former une idée de sa bassesse semblable à celle que nous y trouvons de la grandeur de Dieu, attribuant à l'homme toute la misère, comme elle attribue à Dieu toute la bonté qui peut être au monde.

Si nous la consultons, en effet, pour nous instruire de la nature et de la véritable condition de Dieu, elle nous dira qu'il n'est rien autre chose qu'une plénitude de toute perfection sans imperfection, et que c'est ainsi qu'il s'est défini lui-même, quand il promit à Moïse de lui montrer sa divinité dans cette plénitude de tous biens : *Ostendam omne bonum tibi* (*Exod.*, XXXIII, 19). Et pour former cette grande idée, il ne faut que recueillir toutes les perfections dans une seule perfection, faire un effort d'imagination et d'esprit, et réunir, par la force de cette pensée, dans une seule nature toute la bonté qui est divisée dans les autres, l'être des choses inanimées, la vie des plantes et des animaux, l'intelligence des esprits, la lumière des astres, la beauté des fleurs, l'odeur des parfums, la pureté des cieux, l'activité du feu, la subtilité de l'air, la fermeté de la terre, séparer ensuite le pur d'avec l'impur, le composé d'avec le simple, cette perfection consommée. Cette bonté, ainsi épurée de tout ce qui peut porter avec soi quelque marque d'imperfection, est l'idée de Dieu que nous pouvons encore élever et rendre plus digne de la majesté de son objet, si nous concevons que tout ce que nous pensons même de la grandeur de Dieu est encore infiniment au-dessous d'elle, et qu'il n'est point cette bonté que nous imaginons, mais quelque chose de meilleur; ce tout et cette plénitude que nous disons, mais quelque chose encore de plus riche, un bien plus parfait, plus universel et plus efficace, parce que tout ce que nous concevons de la grandeur de Dieu, son infinité même est finie et limitée par notre esprit qui la réduit à la mesure de ses pensées; et de là vient que nous n'en pouvons jamais former une juste idée, étant toujours infiniment plus grand en soi-même que dans notre esprit, plus grand dans la vérité de sa condition que dans tous les efforts que nous pouvons faire pour la concevoir et pour l'exprimer : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus* (*Ps.* XXXVI, 10).

Voilà les notions les plus solides que nous puissions former de la grandeur de Dieu, et ce ne peut être que par un semblable raisonnement que nous pouvons juger du néant et de la misère de l'homme; et ainsi ce n'est point assez de le décrire avec les philosophes, le jouet de la fortune, l'image de l'inconstance et du changement, le miroir de la

corruption, la dépouille du temps, l'esclave de la mort, un sépulcre mouvant, une idole fragile, puisque David, qui le connaissait beaucoup mieux que tous les sages ne l'ont jamais connu, le nomme l'abrégé de la vanité et le centre de toutes les misères du monde : *Universa vanitas omnis homo vivens*; nous insinuant par ces paroles, que pour bien définir l'homme et marquer le caractère de sa condition, il faut prendre l'opposé de Dieu, et comme nous avons dit que Dieu est une plénitude de tous biens sans imperfection, dire de l'homme qu'il n'est autre chose qu'un grand vide de perfection, mais rempli, si l'on peut parler de la sorte, d'une plénitude d'imperfection ; et pour former cette idée, comme nous avons formé celle de Dieu, il ne faut que faire une recherche et une revue générale de toute la misère du monde et des créatures, de tant de corps que nous voyons et que nous touchons, et qui se réduisent en poudre, de tant de plantes si vives et si fleuries, et que nous voyons sécher et mourir, de tant d'animaux si grands, si forts et si beaux, et sujets néanmoins à tant de maux, tant de craintes et tant de fureurs. Que dirai-je des fleurs dont la beauté passe sitôt, de cet air que nous respirons avec tant de plaisir et qui se dissipe dans un instant; de ce flambeau qui nous éclaire et qui s'éteint au moindre souffle, de ces astres si luisants et si éclatants, et qui sont sujets à tant d'éclipses, des anges mêmes tout élevés qu'ils sont au-dessus des choses sensibles, et qui souffrent le changement de leurs pensées et de leurs désirs, et ainsi de toutes les autres créatures? Si nous assemblons maintenant toutes les imperfections dans une seule nature, toutes les misères dans un seul sujet, que ferons-nous? Nous ferons justement l'opposé de Dieu, et nous aurons l'idée la plus juste qu'on puisse former de la vanité et de la misère de l'homme : *Universa vanitas omnis homo vivens* (*Psal.* XXXVI).

Et c'est pour le faire entrer dans une vérité si chrétienne, que la sainte Eglise le fait souvenir aujourd'hui qu'il n'est que poudre et qu'il doit retourner en poudre, qui est la partie la plus vile et la plus inutile de la terre, comme la terre est la plus basse et la plus grossière des parties du monde; car c'est autant que si elle lui disait qu'il est toute la misère et toute la vanité du monde, et rien davantage, car il en a les imperfections, sans en avoir les perfections ; il a les passions des animaux et il n'a pas leur modération; il est sujet aux mêmes fatigues et aux mêmes peines, sans avoir la même vigueur ni la même force ; il est sujet à se flétrir comme les fleurs, sans avoir jamais leur éclat; il souffre les éclipses des astres sans avoir les mêmes lumières : on le voit s'éteindre comme le feu, se dissiper comme le vent, sans avoir ni l'activité de l'un, la promptitude ni la subtilité de l'autre. Il était avant son péché tout ce qu'il y a de bon dans le monde, et il est maintenant tout ce qu'il y de mauvais, le centre de la vanité et de la misère, une misère universelle, et, pour me servir des termes de saint Chrysostome, une hôtellerie ouverte à toutes les douleurs et toutes les infirmités du monde : *Omnis doloris paratum diversorium homo est* (*Chrysostom.*).

Condition déplorable, mais également ridicule dans l'opinion que nous avons tous, tant que nous sommes, de notre mérite ; nous croyons tous valoir beaucoup, et il n'est personne qui se refuse son estime et qui n'ait droit, s'il en est le juge, à celle des autres ; cependant tout ce qui est en nous nous dit le contraire et condamne notre jugement, l'ignorance de notre esprit, l'infidélité de notre mémoire, l'instabilité de notre volonté, les égarements de notre conduite, la fragilité de notre corps, la pauvreté de la naissance, les inquiétudes de la vie, la misère de la mort, nos passions qui sont si violentes, nos pensées si volages, nos espérances si trompeuses, nos occupations si vaines, nos travaux si stériles, toutes les parties et toutes les actions de l'homme, en un mot, l'accusent et le montrent tel qu'il paraît, soit à ce philosophe (Démocrite), qui, le trouvant si vain et si ridicule, ne le considérait jamais qu'avec un visage moqueur, pour marquer plus sensiblement le mépris qu'il faisait de sa condition ; car il semble que cette action le condamne beaucoup davantage que la compassion de cet autre philosophe (Héraclite), qui pleurait continuellement sa misère, parce qu'un esprit compatissant et pitoyable conserve toujours quelque peu d'estime pour les choses qui lui font pitié, au lieu qu'un esprit moqueur n'en a que du mépris : je ne sais lequel de ces deux juges vous paraît le plus équitable, mais il me semble que j'aimerais mieux le premier, non parce qu'il est plus agréable de voir rire que de voir pleurer, mais parce que l'homme en effet est encore plus digne de mépris que de compassion, c'est-à-dire plus vain qu'il n'est malheureux, plus ridicule qu'il n'est misérable.

Car dans les choses même les plus importantes de la vie, et où il semble que la raison et le bon goût ont plus de part dans son travail, son commerce, ses études, ses emplois, ses charges, combien de faiblesse et d'imperfection, de vanité et d'inanité ! Il se donne beaucoup de peine pour acquérir des biens périssables et qu'il faut qu'il quitte pour le plus tard à la mort, et il néglige les biens solides de l'éternité, il passe les jours et les nuits à limer des ouvrages d'esprit, au lieu de songer à former son âme dans la science de Dieu et dans la vertu ; il saura admirablement gouverner sa famille, une ville, une province, un Etat, et il ne saura pas régler sa conscience ; il saura gagner des batailles, et il ne saura pas vaincre ses passions ; il fera régner la paix et la justice dans l'Etat, et il ne saurait faire régner dans son âme la justice et la paix de Dieu : où est le bon sens, et peut-on imaginer une conduite plus ridicule et plus misérable ? Sa vertu même, à bien dire, n'est souvent qu'une passion déguisée et qui n'a pour principe que l'amour-propre, l'intérêt ou la vanité ; sem-

blable à ces fruits de Sodome qui paraissent si beaux et si sains, et qui néanmoins ne sont que cendre et se réduisent en cendre. Il n'est rien en apparence de si beau ni de si chrétien que la vie de certains hommes; leurs actions, leurs discours, tout leur extérieur édifie; mais si l'on pouvait percer jusqu'à l'intérieur, si l'on pouvait remonter jusqu'au principe de toutes les vertus, qu'on y verrait de misère, de vanité et d'imperfection, et qu'on y trouverait de ces fausses justices qui seront jugées, comme dit l'Ecriture, et condamnées au jugement de Dieu! Si l'on voulait même se défaire de la fausse idée qu'on a de la vertu dans le monde, et en juger par l'Evangile, je ne sais si les actions même qui paraissent les plus saintes et les plus chrétiennes seraient des actions de vertu. Nous ne voyons rien maintenant dans l'air qui en trouble la sérénité: cependant il est certain qu'il est plein de petits atomes et d'une infinité de corps étrangers que nous ne pouvons apercevoir qu'à la faveur d'une plus grande lumière et d'un rayon du soleil. Il en est de même de notre vertu, nous n'en voyons pas les défauts, parce que nous n'en jugeons que par de fausses lumières, la raison, les sens, la sagesse humaine, les maximes du monde, la coutume, l'usage; si nous en jugions par la foi, par les paroles de Jésus-Christ et par ses exemples, nous verrions que ce que nous appelons vertu ne l'est point, mais un moindre vice; que ce que nous estimons bien n'est point bien, mais tout au plus un moindre mal, et qu'ainsi tout ce qui compose un homme vivant, son corps, son âme, sa volonté, son esprit, ses occupations, ses emplois et sa vertu même n'est que misère et vanité: *Universa vanitas omnis homo vivens.*

D'où il faut conclure, que de toutes les vertus, la plus naturelle à l'homme et la plus conforme à sa condition, c'est l'humilité, si toutefois encore c'est une vertu à lui que de s'humilier; car étant aussi misérable que nous avons dit, il ne saurait jamais, quelque sentiment qu'il ait de soi-même, descendre jusqu'au fond de son néant, ni pénétrer la profondeur de sa misère. Comme il ne saurait, quelque effort qu'il fasse, mesurer la grandeur de Dieu, il est toujours plus grand dans son esprit qu'il n'est en soi-même et dans la vérité de son état; et ainsi son humilité n'est pas tant, à bien dire, une humilité qu'une justice qu'il se rend; et encore est-elle imparfaite, parce qu'il est toujours plus humilié qu'il ne s'humilie, plus abaissé qu'il ne s'abaisse; ce qui fait voir du moins combien le vice, qui est contraire à l'humilité, est opposé à notre condition; car l'orgueil, comme dit l'Ecriture, n'a point été fait pour les hommes: *Non est creata hominibus superbia* (*Eccl.*, X, 22). L'ambition et la vanité ne leur conviennent pas, ils sont trop pauvres et trop misérables. Que les anges aient été touchés de cette passion, et qu'ils se soient élevés dans le ciel jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu, c'est une audace et une témérité dignes de la confusion qui les a suivies; mais après tout leur vanité n'était pas sans sujet ni sans fondement; car ils avaient beaucoup de mérite, étant des essences pures, incorruptibles, immortelles, et comme les décrit le prophète Ezéchiel, pleines de sagesse, parfaites en beauté et jouissant déjà en quelque façon des délices du paradis: *Plenus sapientia, perfectus decore, in deliciis paradisi fuisti, omnis lapis pretiosus operimentum tuum.* Mais que l'homme qui n'est que misère et qui ne voit rien en soi, ni hors de soi, qui ne confonde sa vanité, soit superbe, c'est un personnage qui ne lui convient point et qui est si éloigné de sa condition et de sa nature, que les plus superbes mêmes ne le peuvent souffrir dans les autres; ce que saint Augustin a observé des anciens Romains, qui, tout vains et tout superbes qu'ils étaient, faisaient néanmoins consister leur gloire à humilier l'orgueil et la vanité des superbes: *Parcere subjectis et debellare superbos.* Ce n'est donc pas merveille, dit ce Père, si Dieu ne peut souffrir dans les hommes un vice qui leur attire l'indignation et la haine de leurs semblables; il ne l'a pas souffert dans les anges qui étaient si parfaits, comment le souffrirait-il dans les hommes qui ne sont que misère et que imperfection, lui qui proteste d'ailleurs qu'il ne hait rien tant qu'un pauvre superbe, c'est-à-dire l'homme; car l'homme est ce pauvre qui n'a rien à soi que la poudre et la cendre dont il est formé: *Quid superbis, terra et cinis* (*Eccl.*, X, 6). Poudre animée, cendre vivante, où est donc le motif de ta vanité et de ton orgueil? Est-ce parce que tu n'es que poudre et que tu dois retourner en poudre? est-ce parce que tu es aujourd'hui dévorée par les soins, les chagrins et les afflictions de la vie, et que tu seras demain rongée par les vers? Car voilà ce qui fait le motif de la vanité de l'homme: qu'il se glorifie tant qu'il voudra de sa condition, de son extraction, de sa beauté, de son esprit et de sa fortune, il ne se glorifie toujours que de sa misère; car tout cela n'est que poudre, son corps en est formé, sa beauté tout de même, ses aïeux en étaient formés aussi bien que lui et cette grande fortune n'a point d'autre fondement ni d'autre principe: *Pulvis es et in pulverem reverteris.*

SECOND POINT.

Puisque la misère est naturelle à l'homme, il faut qu'elle lui convienne dans tous les états de sa vie, dans la prospérité aussi bien que dans l'adversité et dans sa plus haute fortune, aussi bien que dans la plus basse de toutes les conditions et la plus obscure; et ce qui est à observer, c'est qu'il n'est pas seulement misérable par le fond de sa nature qui demeure toujours la même, quelque changement qui arrive dans la condition, mais par la qualité même des choses qui font son élévation dans le monde et qui semblent le rendre heureux, sa puissance, son autorité, son crédit, ses biens, ses richesses, ses grands emplois, ses dignités et ses charges; car si toutes ces choses n'ont été faites que pour lui, elles ne peuvent pas être de

meilleure condition que lui, et tout ce grand éclat qui fait tant soupirer la passion des hommes n'est, à le bien prendre, qu'un éclat trompeur qui cache une véritable misère : c'est le sentiment du moins du plus sage de tous les rois (*Eccl.*, IV), qui, après avoir examiné à fond tous les biens du monde, dit qu'il n'y a trouvé que vanité, douleur et affliction d'esprit; ce qui fait voir que la bonne et mauvaise fortune, la prospérité et l'adversité, nous rendent également misérables et que, si l'opinion et la passion font quelque différence entre l'une et l'autre, la vérité n'en fait point du tout. C'est pourquoi Moïse, voulant marquer au roi d'Égypte le mépris qu'il faisait de toute sa grandeur, le voulut envisager à travers la poudre, qui fut excitée par l'ordre de Dieu, pour châtier ce prince infidèle, lui faisant comprendre par là qu'il ne regardait sa fortune que comme de la poudre; et c'est dans le même esprit que l'Église nous envisage aujourd'hui tous tant que nous sommes et que, sans faire distinction des riches et des pauvres, des petits et des grands, des rois et des peuples qui leur sont soumis, elle nous met à tous des cendres à la tête, qui est le siége et l'origine de tous les sens, pour nous détromper de la fausse idée que nous avons conçue des choses du monde et pour dissiper l'illusion de notre passion qui nous fait prendre l'éclat de ses biens pour la vérité d'un bonheur solide; ce qui a donné sujet à quelques-uns de nommer la cérémonie des cendres le sacrement de notre misère, parce que c'est en effet par l'application de ces cendres et par les paroles que l'Eglise prononce en nous les mettant sur la tête, qu'elle nous confère la plus grande et la plus salutaire de toutes les grâces, qui est de nous faire souvenir que nous ne sommes que poudre, de quelque condition que nous puissions être, dans la plus grande fortune, aussi bien que dans la nature. Et pour voir encore mieux ceci et dans le détail, il faut examiner les principales circonstances de ce bonheur imaginaire que notre passion se figure et voir quel en est le principe, la durée, la fin et les suites.

Représentons-nous donc, pour suivre ce raisonnement, cette statue fameuse de l'Écriture sainte, qui était composée de pièces si diverses et qui portait une tête d'or sur des pieds de terre et d'argile : la félicité du monde n'a pas d'ordinaire des fondements plus glorieux ni plus assurés; car sans parler des soins et des chagrins qu'il faut avoir, des difficultés qu'il faut vaincre, et des obstacles infinis qu'il faut combattre et surmonter, ne parlons que des méchantes voies et de tant de mauvais moyens dont on se sert tous les jours pour y arriver. Ah! Dieu! que de lâchetés et d'indignités, que de basses et criminelles complaisances, que de méchants personnages, que de honteuses figures, que de péchés en un mot il faut faire pour en venir là : *Heu! quantis dedecoribus emit ut fulgeret!* Il faut, pour cela, bien souvent renoncer à la vérité et à la bonne foi, fermer son cœur à l'amitié, à la charité et à la justice : il faut, pour cela, dépouiller les pauvres, ruiner la veuve et l'orphelin, gagner les juges et les puissances pour opprimer les faibles et les innocents. Injuste grandeur, dit un Père, qui pour élever un particulier coûte quelquefois la ruine de tout le peuple et du monde entier : *Unius honos orbis excidium est.*

Voilà les fondements les plus ordinaires de cette grande fortune, fondements honteux, mais également ruineux, parce qu'ils ne sont pas affermis eux-mêmes par la bénédiction de Dieu; et de là vient qu'elle dure si peu, semblable à ces bâtiments de l'Évangile, qui ne sont fondés que sur le sable; il ne faut qu'un vent un peu trop violent, une pluie qui tombe avec un peu trop d'impétuosité; il ne faut qu'un mauvais succès, une jalousie, une médisance, un procès, une méchante affaire pour la renverser. Je serais trop long si je voulais parcourir toutes les figures et tous les symboles dont le Saint-Esprit s'est voulu servir pour nous exprimer la durée de la félicité du monde: c'est un messager qui passe son chemin en diligence sans s'arrêter; c'est une flèche qui perce l'air avec une extrême rapidité; c'est un navire qui est emporté par les vents, et qui ne laisse sur les eaux aucun vestige de son passage; c'est une ombre qui s'évanouit, un fantôme qui disparaît, un nuage qui se dissipe : *Fugit velut umbra et nunquam in eodem statu permanet* (*Job.*, XIV, 2.). C'est pourquoi il est dit dans l'Evangile, que le démon fit voir au Fils de Dieu toute la grandeur et l'éclat du monde dans un point et dans un instant : *In momento* (*Luc*, IV), parce qu'elle ne dure pas davantage; et quand elle durerait quelques années, et toute la vie même, qu'est-ce que les années et cette vie, en comparaison de l'éternité? Nous estimons heureux ceux qui sont en possession d'une telle vie et qui en mourant n'emportent souvent avec eux aucune des choses qui sont nécessaires pour jouir de celles de Dieu; mais quel plus grand malheur au contraire et quelle plus grande calamité, que de sortir du monde dans une si grande misère de toutes les choses de Dieu, après y avoir vécu avec un si grand éclat!

Sans mentir, une telle prospérité mériterait bien plutôt le nom d'adversité, que celui de félicité, si nous comparons surtout le peu de satisfaction qu'elle donne avec les chagrins qui la suivent et qui l'accompagnent; car nous pouvons dire de la vie la plus fortunée, qu'il en est comme de l'ivresse dont le plaisir passe bientôt, et qui laisse une douleur de tête qui dure longtemps; la plus grande fortune en effet n'a que de faux plaisirs, et des déplaisirs véritables; une douleur certaine, une joie incertaine, un contentement d'un moment, des chagrins qui durent, un travail pénible et continuel, un repos troublé de mille frayeurs, un fonds en un mot plein de miséricorde et vide de toute sorte de bonheur. Et saint Augustin pousse encore la chose plus loin, quand il dit qu'elle n'a pas même une fausse image

de félicité, parce que toutes les choses qui la composent ont été si étrangement défigurées par le péché et la malédiction de Dieu, qu'elle a perdu jusqu'aux attraits qui étaient capables de nous séduire : *Ut etiam speciem seductionis amiserit* (*Aug.*); et cependant nous l'aimons toute défigurée qu'elle est; que serait-ce si elle nous donnait les biens qu'elle nous promet? Nous l'aimons toute misérable qu'elle est; que serait-ce si elle avait le bonheur que notre passion se figure, et si nous y trouvions les consolations de la paix que nous y cherchons? Avec quelle joie cueillerions-nous ses fleurs, si elle en avait, nous qui portons les mains sur ses épines avec tant d'ardeur et d'empressement? Les autres passions sont souvent corrigées par la raison, ou si la raison ne les guérit pas, le temps, la vieillesse, la force qui s'affaiblit et qui leur manque font ce que la nature n'a pu faire ; mais celle-ci ne vieillit jamais, elle est toujours jeune, toujours emportée; et sur le point de mourir, lorsque le monde nous quitte, et que nous n'avons plus rien à espérer que le tombeau, lorsque toutes choses nous font connaître et la misère de notre condition et l'aveuglement de notre passion, nous méditons encore de nouveaux établissements, comme si nous étions encore dans une florissante jeunesse, ou si l'éclat de cette fortune qui nous fait pousser les derniers soupirs nous devait accompagner dans la sépulture.

Elle y descend à la vérité avec nous, mais c'est pour y mourir avec nous; car tout ce que la mort fait sur nous, elle le fait également sur elle; semblable à cette pierre qui, ayant frappé cette grande statue de l'Ecriture, mit également en poudre la terre et les métaux dont elle était composée : *Pariter contrita sunt et redacta in favillam* (*Ezech.* XV, 4.); c'est-à-dire que comme il ne se fit qu'une même poudre de cette terre et de ces métaux, sans qu'on pût distinguer celle de l'or et de l'argent d'avec celle de la terre, la grandeur et la bassesse, les richesses et la pauvreté n'ont aussi qu'une même fin, et se terminent à la même misère; d'où vient que les anciens Romains, comme a remarqué saint Clément Alexandrin, avaient mis l'idole de la fortune sur un fumier comme dans son temple, pour marquer que toute la grandeur du monde n'est que poudre, et se réduit en poudre; et c'est inutilement qu'on s'efforce de la soutenir par ces vaines inscriptions et les épitaphes qu'on grave tous les jours sur la pierre de son sépulcre : Ci-gît noble, ci-gît haut et puissant seigneur : car celui qui n'était rien pendant qu'il était, que peut-il être quand il n'est plus et qu'il ne vit plus? et comment peut-on le traiter de noble, de haut et de puissant seigneur, lui qui n'est que cendre et que poudre, et qui n'a pas seulement la force de repousser les vers qui rongent son corps? Et puis, qui ne sait que tous ces monuments périssent aussi bien que lui, et que la mort, comme dit Tertullien, anéantit jusqu'à son nom et à sa mémoire : *Etiam usque ad vocabuli mortem*, ou si l'on s'en souvient, ce n'est bien souvent que pour détester son ambition, ses injustices et ses violences, et tous les mauvais moyens qui ont fait son élévation dans le monde ; ce qui est prévenir en quelque manière la confusion et la honte que Dieu lui prépare au jugement; si bien qu'à tout prendre et à tout considérer, et les principes et la durée, et la fin et les suites de ce que nous appelons fortune, il faut dire que ce n'est que misère et que vanité : *Universa vanitas omnis homo vivens* (*Psal.* 36).

Voilà cependant le fantôme après lequel tout le monde court et soupire; voilà l'idole que tout le monde adore, et pour lequel on sacrifie tout, tous les soins et tout le temps de la vie, et la vie même, jusqu'à la conscience et au salut : *Hanc saginatiorem et auratiorem, et majorem hostiam salutem*, pour parler en termes de Tertullien; car il faut convenir de bonne foi que la passion et l'entêtement que les hommes ont pour leur fortune est de toutes les passions humaines la plus universelle et la plus violente ; c'est la tentation générale, dit un Père, et la grande affaire du démon : *Sœculi honos diaboli negotium.* A quoi en effet pense-t-on dans la vie qu'à se faire de grands établissements dans le monde, ou dans la robe, ou dans l'épée, ou dans l'Eglise, ou dans le commerce, toujours les plus grands qu'on peut, et jamais aussi grands qu'on veut? Car personne n'est content de sa condition; un simple bourgeois veut être officier; un officier subalterne veut avoir une des premières charges; l'esprit de la cour est de disputer la faveur, et de s'établir par la ruine même des uns et des autres : on n'est pas sitôt dans l'Eglise qu'il faut avoir des bénéfices, on veut souvent même en être assuré avant que d'y prendre parti, et l'on n'aurait garde de s'y engager si l'on pouvait trouver dans un autre état de quoi contenter sa cupidité et son ambition : il n'est pas même jusque dans les cloîtres où la modération, la continence et l'humilité sont venues chercher des asiles où l'on ne pense encore à faire fortune, à s'avancer et à s'élever aux charges de l'ordre et aux dignités de l'Eglise; et, ce qui est de plus étrange, c'est que cette passion, pour être trop universelle, est consacrée et canonisée, et passe pour l'inclination des belles âmes, et la vertu par conséquent qui lui est contraire, la modération et la continence pour une bassesse de cœur et un défaut de courage. Cependant que ne faut-il point faire pour en venir là, et pour répondre à cette grandeur d'âme? Combien de bassesses encore une fois et de criminelles complaisances? combien d'envies et de jalousies, de médisances et de calomnies pour écarter ceux qui se trouvent en notre chemin? combien d'infidélités, de prévarications, d'injustices : *Quantis dedecoribus*; il faut tout sacrifier pour cela, comme nous avons dit, la vérité, la bonne foi, la fidélité, la probité, l'intégrité, la justice, la miséricorde, sa propre réputation, l'honneur de son état, son salut en un mot et celui des autres, et

tout cela pour un éclat d'un moment, pour une gloire qui dure si peu, et qui est si peu de chose; qui n'est que poudre, et qui retombe en poudre. Etrange aveuglement, mes frères, et du moins aussi déplorable que celui de ce pauvre idolâtre dont parle Isaïe, qui d'un même tronc d'arbre en jette une partie au feu, et de l'autre s'en fait une idole et un Dieu. O aveuglement! ô abomination! s'écrie le prophète : *Pars ejus cinis est et cor insipiens adoravit illud* (*Isaiæ* XLIV. 20). Une partie de ce bois est déjà réduit en cendre, et il est si insensé que d'adorer celle qui reste, et ne voit pas que cette partie que le choix ou le hasard a dérobé au feu est composé de la même cendre. Nous aurons une aussi grande idée qu'il plaira à notre passion et de la fortune et de la grandeur du monde; mais quelque idée que nous en puissions avoir, de quelque illusion que le monde se puisse servir pour l'embellir et pour nous tromper, il en faut toujours revenir à la vérité, et reconnaître avec l'Ecriture qu'il n'est point d'état ni de condition sur la terre en qui ces paroles ne trouvent une application véritable : *Pulvis es et in pulverem reverteris*, tu n'es que poudre et tu retourneras en poudre; et cependant, aveugles que nous sommes, insensés que nous sommes, nous adorons cette poudre et nous nous faisons un Dieu de notre misère; ce qui est sans contestation la plus grande de toutes les misères et la suite déplorable de notre péché.

TROISIEME POINT.

Quoique l'homme eût été formé de poudre avant son péché, ce ne fut toutefois qu'après son péché que Dieu lui dit qu'il n'était que poudre et qu'il retournerait en poudre, pour lui faire comprendre que la misère à laquelle il devint sujet n'était pas tant un effet de sa condition naturelle, qu'une suite de sa condition criminelle. Toute la misère du monde, en effet, dérive du péché comme de sa source; mais, tout au contraire des fleuves et des rivières, qui ne font d'abord qu'un petit ruisseau et qui ne sont presque rien dans leur origine, la misère qui est renfermée dans le péché est infiniment plus grande que celle qui en sort et qui en dérive. Il n'y a même, à bien dire, que le péché qui soit une véritable misère: tous les autres maux, dit saint Chrysostôme, n'en ont que le nom sans en avoir la vérité: car ce n'est pas celui qui souffre du mal, mais celui qui en fait qui est misérable, et la raison qu'il en donne c'est que toutes les autres misères de la vie et de la mort même nous appellent à Dieu et nous y conduisent, et si l'homme n'y trouve pas sa félicité, il y trouve du moins les moyens les plus efficaces et les plus sûrs pour y arriver quand il en fait un bon usage; mais le grand effet du péché, sa vertu et son caractère, si toutefois on peut appeler du nom de vertu ce qui n'est que faiblesse et infirmité, est de nous éloigner de Dieu et de la grâce du salut : *Longe est Dominus ab impiis, longe a peccatoribus salus* (*Ps.* CXVIII). Ce qui est confirmé par la parole de Jésus-Christ même dans la parabole de l'enfant prodigue, duquel il est expressément dit qu'il quitta son père et la maison paternelle pour s'en aller dans un pays éloigné : *In regionem longinquam* (*Luc.*, XIII), où il dissipa tout son patrimoine par ses excessives débauches; et c'est dans le même sens, comme a observé saint Augustin, que Dieu vint chercher l'homme après son péché et qu'en le cherchant il lui demanda tout haut où il était : *Adam ubi es* (*Genes.* III)? afin qu'il comprît, dit ce Père, qu'il n'était plus avec Dieu et qu'il s'en était éloigné par sa désobéissance.

Or, quelle plus grande misère, ajoute saint Augustin, que d'être éloigné de celui sans lequel nous ne pouvons être : *Quanta hominis miseria cum illo non esse sine quo non potest esse* (*Aug.*)? Car nous ne pouvons pas être sans Dieu puisqu'il est partout, et, quand même nous le pourrions, notre volonté naturellement ne le voudrait pas, parce qu'elle ne saurait jamais se détacher si absolument de sa dernière fin, qu'il ne lui reste toujours, pour elle, un sentiment et une inclination secrète que le péché ne peut étouffer. Comme elle a été faite pour Dieu, elle veut toujours et dans le plus grand éloignement de son péché même, se rejoindre à lui. Quelle plus grande misère donc encore une fois que celle d'une âme enchaînée dans cette cruelle et malheureuse contradiction, de vouloir et de ne pas vouloir être avec Dieu; de vouloir être avec lui par sa volonté naturelle et d'en vouloir être éloignée par sa volonté criminelle? C'est la misère d'une âme qui est assez malheureuse pour offenser Dieu; elle veut être avec Dieu par son essence et par sa nature et elle s'en éloigne autant qu'elle peut par sa malice et par son péché; et, dans cet éloignement funeste, qui pourrait exprimer l'état où elle se trouve, cette indigence de tous biens, cet accablement de tous maux? Il en faut juger par l'état où se trouva le premier homme après son péché, par sa nudité, sa honte, sa confusion, sa crainte et sa fuite. Il faut en juger par la misère du prodigue éloigné de son père et de la maison paternelle, par la pauvreté où il fut réduit, la faim qu'il souffrit, la honteuse servitude à laquelle il s'assujettit; car ce n'est point seulement ici une disgrâce générale de la nature et de la fortune, c'est une perte, dit Tertullien, de toutes les grâces de Dieu et un anéantissement de toutes les choses du salut : *Devoratorium salutis*. Ce n'est point seulement un corps formé de poudre et qui doit retourner en poudre, c'est une âme aussi bien qu'un corps qui est en la puissance des démons. Hélas! dit saint Ambroise, écrivant à une pauvre pécheresse qui s'était oubliée de son devoir, comment exprimer une si grande calamité? Par où commencer, par où finir? Parlerai-je des biens que tu as perdus, ou des maux que tu as trouvés dans le péché que tu as commis? Tu étais une vierge dans le parterre du Seigneur, et, parmi les fleurs de l'Eglise, tu étais l'épouse de Jesus-Christ, le temple de Dieu, la demeure du Saint-Esprit; et, autant de fois

que je dis tu étais, autant de fois tu dois gémir de n'être plus ce que tu étais, et encore plus amèrement d'être devenue ce que tu n'étais pas; d'une vierge de Jésus-Christ une malheureuse prostituée; du temple du Saint-Esprit la demeure du démon; et, d'une servante du Seigneur l'esclave du plus cruel de tous les tyrans.

Car c'est un article de foi qu'une âme qui commet le péché devient l'esclave du péché et souffre toutes les conditions de la servitude, qui sont de n'être plus à soi, de n'avoir rien à soi et de ne pouvoir même rien acquérir pour soi; et je n'aurai pas de peine à démêler toutes ces circonstances si nous supposons, avec saint Paul et saint Augustin, que l'homme qui offense Dieu se rend au démon par son péché et succombe à sa tentation; d'où il s'ensuit qu'il lui appartient par deux titres, par droit d'achat et par droit de conquête; et ce qui justifie pleinement qu'il n'est plus à soi, c'est la domination violente que ce tyran exerce sur lui, le tenant continuellement courbé vers la terre, comme ce méchant roi de l'Ecriture, sous le poids des chaînes qui l'empêchaient de respirer, ou comme cette pauvre femme dont parle saint Luc, qu'il avait tellement opprimée qu'elle ne pouvait pas seulement lever les yeux au ciel : *Et inclinata erat, nec omnino poterat sursum respicere ;* peinture vive et naturelle de l'état où est réduit un pauvre pécheur par la violence du démon, qui le tient attaché au monde par autant de liens qu'il a de passions et par autant d'endroits qu'il a de puissances et spirituelles et corporelles, fermant son cœur à la vertu, son esprit et sa bouche à la vérité, ses mains aux bonnes œuvres; mais ouvrant cet esprit aux mauvaises pensées, ce cœur à de méchants désirs, ces yeux à des regards lascifs, cette bouche à de mauvais discours et ces mains à des injustices; et c'est pour cela que le Fils de Dieu, parlant des deux maîtres qu'il dit être impossible de servir tous deux, dit expressément qu'il y en a un des deux qu'il faut supporter et dont la domination est cruelle et violente, qui sont les deux caractères de la domination du démon, qui est aussi dure en effet que celle de Jésus-Christ est douce et légère ; *Unum sustinebit, unum patietur,* il faut souffrir, il faut supporter l'un des deux, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, qu'il faut supporter un joug qui est insupportable, non-seulement à la foi et à la raison, mais à la passion même des pécheurs, qui disent tout haut dans l'Ecriture qu'ils sont las de marcher dans la voie de l'iniquité et de servir un si méchant maître qui exige d'eux tant de choses pénibles et le plus souvent impossibles, qui ne leur donne rien et qui leur ôte tout, toutes les grâces de Dieu, toutes les habitudes de la vertu, tous les principes des bonnes œuvres et toutes leurs forces spirituelles.

Car, telle est la condition de tous les pécheurs, non-seulement de n'avoir rien à eux de toutes les choses de Dieu, le feu du péché dévorant et étouffant, comme dit Job, toutes les semences du bien, mais encore de ne pouvoir rien faire pour eux, ni pour leur salut, aussi longtemps qu'ils sont en cet état, toutes leurs œuvres étant ou des œuvres mortes ou mortelles, ou inutiles, ou criminelles; d'où il arrive, et voici le comble de la misère des pécheurs, qu'il n'y a que le démon qui tire avantage de leur vie et qui en profite; triste et honteuse servitude, où toutes les choses qui composent la misère de cette condition se trouvent en celle du pécheur, avec des circonstances aggravantes pour la rendre plus insupportable et si misérable qu'au jugement du Fils de Dieu même, parlant de Judas, il vaudrait mieux n'être point que d'être en péché, n'avoir jamais été que d'avoir offensé Dieu : *Bonum erat ei, si homo ille natus non fuisset* (*Matth.*, XXVI). Quoi, mon Dieu, le néant, tout pauvre et tout misérable qu'il est, est un bien et un grand bien en comparaison du péché? Ah! prophète, ne nous dites donc plus que le pécheur est anéanti devant Dieu : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus.* Ne nous dites plus qu'il est aussi vil que la poudre emportée par les vents : *Tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.* Ces comparaisons n'expriment point encore assez fortement la misère de sa condition; car il est encore plus anéanti que le néant même, plus vain que la vanité même, plus vil et plus méprisable que la poudre qui est dissipée par les vents; celle-ci du moins est l'ouvrage de Dieu et le pécheur n'est que l'ouvrage du démon; la poudre de la terre, toute vile qu'elle est, a été consacrée par la main de Dieu, vivifiée de son esprit, sanctifiée de sa grâce dans la création de l'homme innocent, et même depuis son péché, quand elle est animée de l'esprit de la pénitence, c'est une misère précieuse qui renferme en soi les semences de la résurrection et du salut éternel; mais aussi longtemps qu'elle demeure jointe à l'impénitence et profanée par le péché, c'est la dernière de toutes les misères, et qui n'a en soi que les semences de la damnation éternelle : ce qui fait voir que tous les noms et tous les symboles dont l'Ecriture sainte se sert pour représenter la misère de l'homme, le néant, la vanité, la poudre et la cendre, sont encore infiniment éloignés de celle de l'homme pécheur, qui est d'autant plus misérable qu'il ne connaît pas son état et ne sent pas la pauvreté où il est réduit; semblable à cet évêque de Laodicée, duquel il est parlé dans l'Apocalypse, qui croyait être fort heureux et fort riche et qui, néanmoins, était pauvre, misérable, aveugle et tout nu : *Miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus et nudus.* Combien de gens, en effet, à qui l'on peut dire ce que saint Jean disait à cet évêque : Vous vous estimez fort heureux, vous croyez être riche en biens, en crédit, en esprit, en réputation, en mérite : *Dicis, dives sum et locupletatus et nullius indigeo* (*Apoc.*, III); cependant, parce que vous n'avez pas la grâce de Dieu, vous n'avez rien et vous n'êtes rien, parce que tout ce que nous sommes, comme dit

saint Paul, nous le sommes par la grâce de Dieu, et la grâce est un bien qui nous apporte tous les autres biens, et avec lequel ils nous abandonnent.

Car vous diriez qu'il en est encore ici comme de cette statue de l'Ecriture dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, qui n'avait que des pieds de terre et d'argile, et le reste du corps de différents métaux, qui étaient solides, et qui néanmoins furent tous mis en poudre et en cendre, en telle sorte que non-seulement la terre ne put être affermie par la solidité des métaux, mais les métaux mêmes prirent la qualité et la fragilité de la terre ; c'est pour dire qu'il n'y a point de bonheur séparé de la grâce de Dieu, et qu'un pécheur ne saurait jamais être heureux en quelque degré de fortune, de considération et de mérite qu'il paraisse élevé, parce que tous ces biens-là ne corrigent pas la malignité de son péché, qui gâte, au contraire, et qui corrompt tout ce qu'ils ont de bon, et qui change devant Dieu toutes ces richesses en pauvreté, tout ce grand mérite en indignité, et cette réputation en malédiction et en confusion. On ne connaît pas cette misère, on ne la sent pas, parce qu'on est dans l'aveuglement et dans l'insensibilité de cet évêque de l'Apocalypse, dont saint Augustin s'accuse soi-même, quand il dit qu'il pleurait la mort d'une femme que le désespoir de se voir séparée d'un homme qu'elle aimait avait fait mourir, et qu'il ne pleurait pas la mort et la misère de son âme que ses péchés avaient séparée de Dieu. Hélas! dit saint Augustin, quelle plus grande misère que celle d'un misérable qui n'a pas pitié de soi-même? Voilà cependant l'aveuglement et la misère de notre condition, les maux d'autrui nous affligent, et les nôtres ne nous touchent point; nous pleurons souvent des maux que nous n'avons pas faits, et nous ne pleurons pas ceux que nous avons commis ; nous pleurons des maux qui sont hors de nous, et nous ne pleurons pas ceux qui sont en nous; nous pleurons des maux apparents et qui ne sont pas de longue durée, et nous ne pleurons pas un mal véritable, une mort funeste et qui sera éternelle, si nous ne faisons pénitence; Jephté pleure avec tout le peuple, non pas un jour ou deux, mais plusieurs années la mort de sa fille unique, et nous ne pleurons pas la mort de notre âme, de cette âme unique et de laquelle dépend tout notre salut. Quand vous avez perdu un ami, dit saint Cyprien, ou quelque chose que vous aimiez tendrement, vous pleurez, vous soupirez, on vous voit tout négligé, vous avez l'air triste, les yeux baissés, tout ce qui est en vous fait paraître votre douleur; vous avez perdu Dieu, continue ce Père, vous avez perdu votre âme, votre esprit est mort, vous portez en vous-même sa sépulture et son tombeau, et vous n'êtes pas affligé d'une si grande perte : *Et non acriter plangis, et non jugiter ingemiscis.* Hélas! de quoi serons-nous touchés, si nous ne le sommes pas d'une telle disgrâce? Si le prophète Jérémie a pleuré autrefois la ruine du temple de Jérusalem avec des larmes si abondantes et si amères qu'il ne voulait point de consolation, à combien plus forte raison un pécheur est-il obligé de pleurer les ruines d'une âme qui n'était pas habitée par des chérubins comme le temple de Jérusalem, mais par celui là même qui est assis sur la tête des chérubins, où l'on ne voyait pas avant son péché un propitiatoire, mais celui qui a été la propitiation pour les péchés de tout le monde, dans laquelle Dieu n'avait pas seulement renfermé l'arche d'alliance, la manne, la verge d'Aaron, l'autel d'or, les tables de la loi, mais qu'il avait consacrée par la présence de sa majesté même et par la vérité de toutes ces choses ; à combien plus forte raison faut-il pleurer la perte de cette âme, particulièrement au temps où nous sommes ; car voici le temps de dire avec le prophète : *Mittite ad lamentatrices et veniant, et ad eas quæ sapientes sunt vociferentur* (*Jerem.*, IX). Voici le temps de faire pénitence et toutes choses en esprit de pénitence, et nous pouvons dire avec l'Ecriture, que quiconque ne s'affligera pas en ces jours et ne pleurera pas les péchés de sa vie passée, sera réprouvé et retranché du peuple de Dieu ; et partant, tâchons de nous exciter à la pénitence et d'en faire les œuvres ; considérons le funeste état où nous sommes réduits par notre péché, mais considérons le bonheur dans lequel nous entrons par la grâce de Dieu, et comparant ces deux états, la servitude du premier avec la libéralité du second, la confusion de l'un avec la gloire et la félicité de l'autre, tâchons de changer de condition en changeant de vie, et de consacrer ce qui nous en reste à la gloire de Dieu et à notre salut.

SERMON

POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

Homo sum sub potestate constitutus, et habens sub me milites.

Je suis un homme sous la conduite d'un autre, et j'ai toutefois sous moi des soldats, à l'un desquels je dis : Va, et il m'obéit (*S. Matth.*, *ch.* VIII, v. 9).

Quoique l'homme soit devenu par son péché le plus misérable de toutes les créatures du monde, il conserverait encore, s'il voulait, dans sa misère, de grandes marques de sa première condition ; le plus grand avantage qu'il avait alors, c'était d'être roi et de commander dans tout l'univers, et parce que la dignité des rois, comme dit Tertullien, les établit immédiatement au-dessous de Dieu et au-dessus du reste des hommes, Dieu avait tempéré la majesté de cette première créature, pour me servir des termes du même auteur, entre la soumission qu'elle lui devait et l'autorité qu'elle exerçait sur toutes les autres.

C'est l'état à peu près où l'homme se trouverait encore aujourd'hui, s'il voulait obéir à Dieu et commander à ses passions ; il serait dans l'honneur et dans la gloire qu'il a perdue, s'il envisageait Dieu comme son maître, et ses passions comme des soldats dont il doit employer l'ardeur pour le service

de Jésus-Christ; mais le mal est, chrétiens, que nous ne sommes touchés ni de notre gloire, ni de celle du Seigneur; nous ne pensons ni à notre dignité, ni à notre devoir; et, par un aveuglement pitoyable, nous aimons mieux servir les passions, que de les assujettir avec nous sous l'empire du Fils de Dieu.

Ce n'est donc point l'homme qui a droit de dire qu'il a sous lui des passions qui lui obéissent, c'est le péché, au contraire, qui a sous lui des hommes qui le servent, des serviteurs qui commandent ce que la passion leur prescrit aux uns et aux autres. C'est le péché qui a droit de dire qu'il a sous lui des soldats obéissants, des soldats qui vont et qui viennent, qui agissent et qui se reposent suivant les ordres de leur capitaine : *Dico huic vade et vadit, et alii veni et venit, et servo meo fac hoc et facit.* Etrange désordre, confusion horrible! ce qui doit commander obéit, ce qui doit obéir commande : vous jugez bien que c'est le plus déplorable de tous les aveuglements, et que j'ai besoin pour le dissiper de l'intercession de celle qui obéit plus promptement à la parole de Dieu, lorsqu'un ange lui dit : *Ave.*

Il y a une infinité d'opinions touchant la nature de l'homme, et tous les philosophes l'ont défini différemment : les uns ont dit que c'est une chose céleste, les autres l'ont nommée divine; ceux-là l'ont appelé un miracle extraordinaire, ceux-ci une seconde divinité; il s'en est trouvé qui l'ont défini la mesure de toutes les créatures et la règle de leur perfection, et presque tous conviennent en ce point qu'il en est l'abrégé et l'assemblage : *Singulariter in spe constituisti me;* mais Salomon, qui l'a mieux connu que tous les philosophes du monde, nous apprend que toute sa nature consiste à craindre Dieu et à garder ses commandements : *Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo* (*Prov.* I); comme s'il voulait dire que l'homme n'est point homme s'il n'est homme de bien, et si ce qui est en lui d'animal ne devient raisonnable, en obéissant à la raison et à la droite raison qui est la vertu; ce qui me fait avancer aujourd'hui cette proposition : 1° que nous ne sommes hommes qu'autant que nous sommes vertueux; 2° que nous ne sommes vertueux qu'autant que nous sommes maîtres de nos passions; 3° et que nous ne sommes maîtres de nos passions qu'autant que nous sommes soumis à Dieu; et c'est l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

La dignité de l'homme est si grande, que ce qui fait la nature et la perfection des autres animaux lui tient lieu de vice et d'imperfection; la nature des animaux est de vivre selon les sens, mais celle de l'homme est de vivre selon la raison, c'est-à-dire selon la vertu, car ce que l'âme est à son corps, ce que la raison est à l'âme, la vertu l'est à la raison; et comme le corps ne saurait être parfait sans son âme, comme l'âme n'est formée que par la raison, la raison n'est parfaite et formée que par la vertu, si bien que l'homme n'étant homme qu'autant qu'il a de raison, et n'ayant de raison qu'autant qu'il a de vertu, on peut dire qu'il n'est homme qu'autant qu'il est homme de bien.

Et c'est en cela seulement qu'il est l'image du souverain bien, à la ressemblance duquel il a été fait; mais pour vous le faire voir par un raisonnement solide, il faut emprunter celui de saint Augustin, qui dit que Dieu a mis en nous trois sortes de biens, des biens sans lesquels nous pouvons bien vivre et dont nous nous servons même pour faire du mal, comme la beauté, la santé, la force du corps, et des biens sans lesquels nous ne saurions faire le bien, mais desquels nous pouvons encore faire un mauvais usage, comme l'esprit, la volonté, la raison, la liberté et des biens en un mot, par lesquels nous sommes gens de bien et desquels nous ne pouvons jamais abuser, parce que toute leur essence consiste dans le bon usage des biens que nous corrompons par notre passion, et dans cet ordre saint Augustin renferme toutes les vertus.

Cela supposé, je demande maintenant lequel de ces biens nous fait porter l'image de Dieu qui est le caractère le plus essentiel de notre nature; vous ne me direz pas que ce sont les biens du corps, qui ne sont point nécessaires à la bonne vie, car Dieu est un bien sans lequel il n'y a rien de bien : *Bonum sine quo nihil bonum est;* vous ne me direz pas que ce sont les puissances de notre âme que nous corrompons si souvent par notre péché, car Dieu est un bien qui n'est susceptible d'aucun mal et duquel il n'ose pas même approcher : *Non accedet ad te malum* (*Ps.* IX) : nous ne pouvons donc lui ressembler que par la vertu qui est un bien comme lui, nécessaire et incorruptible, un bien sans lequel nous ne pouvons rien faire de bien et dont nous ne pouvons faire un mauvais usage : *Singulariter in spe constituisti me.*

C'est pourquoi, comme remarque saint Chrysostome, l'Ecriture sainte qui définit les hommes autrement que les philosophes, ne donne ce nom d'ordinaire qu'à ceux qui aiment la vertu et qui la pratiquent; Noé était un homme, comme dit l'Ecriture : *Noe homo* (*Genes.*, VI); pourquoi? Parce qu'il était juste, vertueux et agréable à Dieu : *Justus, perfectus in generatione sua, et Deo placuit* : Job était un homme : *Vir erat nomine Job* (*Job.*, I); pourquoi? L'Ecriture en donne la raison aussitôt après : c'est qu'il était simple, droit, craignant Dieu, et fuyant le mal : *Simplex, rectus, timens Deum, et recedens a malo* (*Ibid.*) Le premier homme avant son péché est véritablement homme et formé à l'image de Dieu; pourquoi? parce qu'il est innocent; après son péché, ce n'est plus un homme, il n'est plus que terre et que poudre : *Pulvis es et in pulverem reverteris* (*Gen.*, III).

Vous voyez par là que l'Ecriture ne donne le nom d'hommes qu'à ceux qui aiment la vertu; pour les autres qui la négligent, elle n'a garde de les honorer de ce titre : tantôt

elle dit qu'ils ne sont que chair : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est* (*Gen.*, VI) : Mon esprit, dit Dieu, ne demeurera point en l'homme, parce que cet homme n'est plus homme, il n'est plus que chair : comme s'il voulait dire, je l'avais composé de chair et d'esprit, mais la chair a chassé l'esprit ; tantôt elle dit qu'ils ne sont que terre et une terre corrompue : *Corrupta erat terra coram Deo* (*Gen.*, VI) ; ce qui se doit entendre, non de la terre qui est habitée, mais des habitants.

Elle en parle même quelquefois comme s'ils n'étaient plus au monde : Je suis venu, dit le prophète Isaïe, et je n'ai point trouvé d'homme à qui parler : *Vocavi et non erat homo;* j'ai appelé et il ne s'est trouvé personne pour m'entendre : *Vocavi et non erat qui audiret* (*Isaiæ*, L). Ceci est étrange! Isaïe prêche dans la ville de Jérusalem, il parle à tout ce grand peuple, et néanmoins il dit qu'il ne trouve point d'homme à qui parler : *Et non erat homo :* c'est qu'être homme et homme de bien, être sans vie et sans vertu, n'est qu'une même chose dans la pensée du Saint-Esprit. Tous les habitants de Jérusalem sont pécheurs, il n'y en a pas un seul qui soit homme de bien : *Non est usque ad unum* (*Psal.* III). Il ne faut donc pas s'étonner si le Prophète dit qu'il ne trouve pas un homme dans tout ce grand peuple, et s'il adresse son discours au ciel et aux éléments, au défaut des hommes : *Audite, cœli, quæ loquor et auribus percipe terra* (*Deuter.*, XXXII).

Il est vrai, dit Jérémie, que j'avais été envoyé à des hommes, c'est-à-dire à des créatures douées de sens et de raison, d'intelligence et de vertu ; mais puisque je n'en trouve point, j'adresse mon discours à des choses inanimées pour confondre ceux qui abusent de leur raison : *Cui loquar, quem contestabor* (*Jér.*, VI) ? A qui parlerai-je, dit Jérémie, à qui adresserai-je la parole ? Hé! prophète ! voilà tant de monde qui vous écoute ! Vous vous trompez, dit Jérémie, je vois bien des corps, mais je ne vois point d'hommes, j'en vois assez de figures qui ont le visage de l'homme, mais je n'en vois point qui en aient le cœur et l'esprit.

Ah ! si j'avais les yeux aussi perçants que ceux des prophètes, que je verrais de ces fausses images dans le monde ! Que de gens qui passent pour des hommes et qui ne le sont point, et de ceux mêmes qu'on estime les plus judicieux et les plus sensés !

Car appellerons-nous des hommes des gens qui ont pour la plupart toutes les passions des animaux, et qui n'en ont pas la modération ; qui ont le visage et les yeux élevés vers le ciel, et qui ont l'esprit courbé vers la terre ; qui se font une loi de tout ce qui flatte leur cupidité, et qui n'ont de la raison que pour servir et autoriser leurs passions, et qui n'en ont point pour les réprimer, pour les canoniser et les consacrer, et jamais pour les condamner ? A quoi leur sert en effet cette raison, qu'à former en eux une sagesse entièrement mondaine et une prudence toute séculière, c'est-à-dire à offenser Dieu avec plus de délicatesse, à pécher plus finement et par des manières plus ingénieuses et plus spirituelles, ou qui aggravent leurs péchés, ou qui les pallient du moins et qui les déguisent pour tromper le monde et souvent eux-mêmes les premiers ? Voilà cependant ces hommes sages et prudents, ces hommes de sens et de tête, qui ont reçu la raison de Dieu pour le connaître et pour le servir, et qui ne s'en servent que pour l'offenser, pour étudier le péché, pour le commettre avec plus de sûreté, et souvent avec plus d'excès, comme dit saint Paul : *Supra modum, peccans* (*Rom.*, VII, 13) : ce qui arrive lorsqu'au lieu de pécher par inconsidération et par ignorance, qui est la manière ordinaire des pécheurs infirmes et fragiles, ceux-ci, au contraire pèchent avec esprit, et se font un aveuglement et des ténèbres spirituelles où leur raison, perdant Dieu de vue, ressemble à ces vaisseaux errants qui ont perdu leur mât ou leur pilote, et qui ne sauraient manquer de faire naufrage. Le plus grand désordre qui arrive dans la tempête, c'est que le bruit des vents et de la mer fait qu'on n'entend point la voix du pilote ; dans le tumulte des passions qui agitent les gens du monde, on n'entend point la voix ni la loi de Dieu, et la raison même qui est son hérault et qui la doit appliquer à toutes les parties de l'homme par un principe de prudence, est la première enveloppée dans cette horrible confusion; et dans cet état, plus de prudence ni de conseil, si ce n'est le conseil et la prudence des usurpateurs, qui ne cherchent que les moyens de faire des conquêtes et des prétextes pour colorer leurs usurpations, sans se mettre en peine s'il y a de la justice, c'est-à-dire qu'on fait dans le monde le même usage de la raison que les Juifs en firent pour faire mourir Jésus-Christ : on ne mit pas sa mort en délibération dans la synagogue, c'était une chose arrêtée il y avait longtemps; on prit seulement conseil des moyens de le faire mourir avec plus de honte pour lui, et plus de sûreté pour ses ennemis : *Quid facimus?* Que ferons-nous pour prétexter notre vengeance et pour nous défaire de cet homme par les formes de la justice ? Il faut l'accuser d'avoir blasphémé et séduit les peuples, et dit qu'il détruirait même le temple de Dieu. Et n'est-ce pas ce que font tous ceux qui vivent dans l'esprit et dans les maximes du monde? Ils ne raisonnent pas pour savoir s'ils contenteront les désirs de leur convoitise, mais pour trouver les moyens de les contenter; ils ne délibèrent pas du péché, mais des circonstances du péché : *Quid facimus?* Que ferons-nous pour satisfaire cette passion ? Corrompons cet homme ou par faveur ou par argent. Comment opprimerons-nous cette famille, et de quelles couleurs déguiserons-nous cette calomnie ? De quels moyens nous servirons-nous pour nous venger de cet ennemi ? Mais cette corruption et cette oppression sont-elles justes ? Cette vengeance et cette calomnie sont-elles permises ? Il n'importe, ce n'est pas cela qu'on

met en question et en délibération, le principal est tout décidé, il ne s'agit plus que de l'accessoire; il faut contenter sa passion, et l'on ne raisonne que pour trouver les moyens de faire le mal d'une manière fine et délicate, et pour sauver les apparences; et nous appellerons ces gens-là des hommes, eux qui n'ont de la raison que pour combattre la droite raison, et de l'esprit que pour étouffer en eux tous les sentiments de l'esprit de Dieu, à l'image duquel l'homme a été fait!

Il n'est rien de plus surprenant que ce que l'Ecriture remarque de cette prodigieuse armée de Sennachérib, qui fut toute défaite dans une nuit par un ange du ciel; le feu, qui dévora tous les soldats, brûla leurs corps sans toucher à leurs armes ni à leurs habits; et comme s'ils eussent été frappés de la foudre, on voyait des soldats et des capitaines tout armés, des hommes qui paraissaient encore tout entiers et dans la disposition d'aller au combat; cependant, aussitôt qu'on en approchait et qu'on les touchait, on ne trouvait que de la cendre qui tombait de leurs armes et de leurs dépouilles.

Voilà le portrait au naturel de la plupart des hommes; car je ne sais si l'on en trouverait beaucoup d'autres. Combien de gens, encore une fois, qu'on prend pour des hommes et qui n'en ont que l'apparence? ils en ont bien le visage et l'habit, mais ils n'en ont ni les sentiments ni les mœurs; leur extérieur est le plus beau du monde, mais leur intérieur n'est que cendre; il n'y a plus d'âme ni de cœur, les passions ont tout dévoré, le feu du péché a tout consumé; ils ont bien un cœur et une âme, mais cette âme n'a plus de raison, ce cœur n'a plus rien d'humain, c'est un cœur et une âme toute brutale. Nous nous étonnons, chrétiens, quand on nous parle d'un Nabuchodonosor changé en bête, nous sommes surpris quand nous lisons dans l'Ecriture que ses péchés lui ôtèrent le cœur et qu'ils lui donnèrent celui d'une bête: *Cor ejus ab humano commutetur, et cor feræ detur ei* (*Dan.*, IV); cependant le même changement se renouvelle tous les jours en nous, et nous n'en sommes point surpris; nos passions nous ôtent l'esprit et le cœur, nos péchés nous transforment en bêtes aussi bien que Nabuchodonosor, et nous ne nous apercevons pas même de ce changement.

Mais Nabuchodonosor était courbé comme les bêtes, il paissait l'herbe comme les bêtes, il ne vivait qu'avec les bêtes. Et ne vivons-nous pas de la sorte? Nous n'avons pas toujours les yeux et le visage contre terre, mais nous y avons toujours l'esprit: *Adhæsit pavimento anima mea* (*Ps.* CXVIII). Mon âme, dit David, ne penchait pas seulement vers la terre, mais elle y rampait comme les serpents; nous ne vivons pas avec les bêtes, mais nous vivons avec nos passions, qui sont plus brutales et plus farouches que les bêtes; nous ne paissons pas l'herbe de la terre comme faisait Nabuchodonosor, mais nous accoutumons notre esprit et nous assujettissons notre âme à ne vivre que des plaisirs que la terre offre à tous nos sens.

Ah! si nous étions véritablement hommes, si nous en avions le cœur et les sentiments, nous saurions que l'homme ne vit pas tant du pain de la terre que du pain du ciel; nous saurions que la vie humaine ne consiste pas tant dans le corps que dans l'esprit, dans les sens que dans la vertu; et c'est une instruction, mes frères, que nous devons encore recueillir de l'histoire de Nabuchodonosor, duquel il est dit, qu'ayant fait pénitence et changé de vie, sa vertu lui rendit le cœur que ses péchés lui avaient ôté, et lui ôta celui que ses mêmes péchés lui avaient donné: *Cor hominis datum est ei, et quasi homo super pedes suos stetit* (*Daniel*, VII, 4). Comme le péché avait fait une bête de cet homme, la vertu refit un homme de cette bête.

Et partant, si nous voulons être véritablement hommes, fuyons le vice, aimons la vertu, ne nous persuadons pas d'en avoir la nature, parce que nous en avons le corps; ne croyons pas en avoir l'esprit, parce que nous disons et faisons des choses qui semblent surpasser l'instinct des animaux les plus parfaits; croyons que nous ne sommes hommes qu'autant que nous sommes vertueux, et que nous ne sommes vertueux qu'autant que nous sommes maîtres de nos passions. C'est la dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

L'Evangile, parlant des anciens qui ont voulu voir Jésus-Christ avant le mystère de l'Incarnation, dit dans un endroit que plusieurs prophètes et plusieurs justes ont souhaité de le voir: *Multi prophetæ voluerunt videre quæ vos videtis* (*Matth.* XIII). Et dans un autre il fait mention de plusieurs prophètes et de plusieurs rois: *Multi prophetæ et reges* (*Luc.* X). Observons, s'il vous plaît, que ceux que saint Mathieu appelle justes, saint Luc les appelle rois, pour nous apprendre qu'être vertueux et être roi, être homme de bien et commander à ses passions, n'est qu'une même chose dans la pensée du Fils de Dieu.

La vertu, en effet, dit un philosophe païen, n'est point vertu, si elle n'est à la tête de tout ce qui est en l'homme: *Virtus non est, si sequi potest.* Sa condition n'est pas de servir à la volupté, comme disaient les Epicuriens, mais de gouverner, de commander et d'occuper la première place, ce qui doit avoir surtout une application singulière dans la vertu chrétienne et évangélique, qui nous fait gens de bien et enfants de Dieu. Car cette vertu, comme dit saint Jean, ne pouvant naître ni du fond de la nature: *Neque ex sanguinibus* (*Joan.* I), comme les vertus naturelles et qui viennent du tempérament; ni de la passion, que cet apôtre nomme ici la volonté de la chair: *Neque ex voluntate carnis* (*Ibid.*), comme le zèle passionné, les ferveurs et les dévotions indiscrètes; ni du fond de la raison même et de la seule volonté de l'homme: *Neque ex voluntate viri* (*Ibid.*), comme l'hypocrisie et la fausse piété, qui ne sert qu'à tromper le monde, mais ne pouvant naître

que de Dieu : *Ex Deo nati sunt* (*Ibid.*), il s'ensuit de là qu'elle ne peut avoir aucune société ni aucun commerce avec les passions, si ce n'est pour les régler et les faire servir même à la gloire de Dieu ; parce que tout ce qui est né de Dieu, comme nous dit le même apôtre dans un autre endroit, est le maître du monde, c'est-à-dire, des passions du monde : *Quoniam omne quod natum est ex Deo vincit mundum* (I *Joan.* V, 4). Et il en est tellement le maître, dit saint Jean dans la même lettre, que non-seulement il ne pèche point, mais il ne peut pas même pécher : *Non peccat et non potest peccare* (I *Joan.* V, 9) ; ce qui ne se peut entendre que de cette grande autorité qu'un homme de bien et qui est véritablement vertueux exerce sur toutes ses passions, leur donnant des bornes et des règles et les assujettissant à l'esprit, à la raison, à la loi de Dieu ; d'où il faut inférer qu'un homme qui est sujet à ses passions ne peut jamais avoir de piété solide, ni de véritable vertu, quelque bien qui paraisse d'ailleurs dans sa vie et dans sa conduite, mais tout au plus une vertu naturelle, ou une passion déguisée.

Voilà cependant la vie et la vertu de la plus grande partie du monde, et de ceux-là mêmes bien souvent qui passent pour les plus vertueux et qu'on propose pour exemple, une vie mêlée, un tempérament de bien et de mal, où le mal est toujours plus grand que le bien : car qu'y a-t-il en effet de plus ordinaire au monde que d'y voir des gens qui partagent ainsi leur vie, qui le matin entendent la messe et le sermon, et qui donnent tout le reste du jour au luxe, à la vanité, à leurs plaisirs, à l'avarice, à l'ambition ou à l'injustice ? des gens qui ne sont pas plutôt hors de l'église où ils viennent de faire leur prière, qu'ils reprennent leurs haines, leurs colères et leurs médisances ; des gens qui fréquentent les sacrements, qui vont à confesse presque tous les jours et qui communient de même, et qui font néanmoins un commerce continuel de prêter à usure et à intérêt ; qui donnent largement l'aumône et qui prennent le bien d'autrui ; qui soulagent la misère des pauvres et qui tous les jours en font de nouveaux ; des gens qui ne parlent que de réforme et d'austérité, qui se mortifient en effet et qui édifient l'Église en beaucoup de choses, et qui ont avec tout cela un fonds secret de vanité qui ne peut rien souffrir et qui leur fait mépriser et souvent décrier ceux, ou qui ne les approuvent pas, ou qui ne leur ressemblent pas ? Je ne dis rien de ceux qui rendent la justice aux autres et qui ne se la font pas à eux-mêmes, qui protégent l'innocence et les bonnes mœurs, et dont la conduite particulière est si peu réglée ; il suffit de dire qu'il n'y a presque personne dont la vie ne soit mêlée de bien et de mal ; les vices ont leur temps, Dieu a le sien comme par compensation et composition ; et ce qui est de plus étrange, c'est qu'on lie et qu'on continue des actions si diverses et si opposées, comme si elles étaient de même nature, et l'on passe insensiblement des unes aux autres, de ces exercices de piété aux déréglements des passions, sans sentir au passage même aucune interruption ni altération de la prière au péché, de la pénitence à la volupté, de la communion à l'inimitié, de l'aumône à l'usure et à l'injustice, de la prédication au libertinage et à l'impiété, comme si tous les vices étaient les fruits naturels de toutes les vertus, et qu'on n'eût entendu la prédication, donné l'aumône, prié, communié et fait pénitence que pour ne rien croire et donner à la cupidité tout ce qu'elle veut. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, entretenant de la sorte dans un même sein et dans une société si tranquille et si paisible le vice et la vertu, la religion et la passion, Dieu et le péché ? C'est néanmoins ce que nous faisons tous tant que nous sommes ; car qui est celui qui sent dans son cœur la moindre violence à se laisser aller aux choses qui flattent sa cupidité ; quelle peine avons-nous à retomber dans nos habitudes mondaines ? Nous n'en avons point ; ce cœur, au contraire, est ouvert et sensible à tout, et nous rentrons en commerce avec nos passions, après tous ces exercices de piété, de la même manière que les eaux du Jourdain reprirent leur cours après que l'arche fut passée, c'est-à-dire, naturellement et sans violence ; ce qui fait voir bien sensiblement que le bien et le mal que nous faisons n'ont pour l'ordinaire qu'un même principe, qui est la nature, pour ne rien dire de l'usage et de la coutume qui ont encore tant de part à notre vertu : c'est la coutume de prier Dieu le soir et le matin, d'entendre la messe et le sermon, de se confesser certains jours et de communier, de jeûner quelquefois et de donner l'aumône aux pauvres, de les visiter dans les hôpitaux et dans les prisons ; nous sommes élevés parmi ces exemples, c'est un usage reçu et autorisé, il le faut donc suivre, mais sans préjudice de l'intérêt de notre passion dominante, qui veut aussitôt après rentrer dans ses droits et jouir, aussi bien que la vertu, du privilége de la coutume, qui est le bouclier général de tout le monde opposé à la loi de Dieu et à la raison, pour accorder les vices avec la conscience. Vous nous dites que les habitudes mondaines, l'ambition et la vanité, la passion du bien, les plaisirs déréglés, le luxe, la mollesse, les inimitiés et les jalousies, la dissimulation, la finesse, les mensonges et les faux serments sont des vices dans la morale, condamnés par la loi de Dieu ; cependant c'est la coutume de vivre ainsi, et l'on ne vit point d'une autre manière, et il faudrait sortir du monde et renoncer à son commerce pour se passer de toutes ces maximes ; et sur ce fondement universel de la coutume et de l'usage on étouffe la loi de Dieu, on endort la conscience et la raison, et l'on se fait une religion toute profane et toute mondaine, où la passion accorde quelque chose à la vertu, à condition que la vertu ne lui refusera rien.

Mais une telle vertu peut-elle porter un nom si auguste ? et une telle religion peut-

elle passer pour une vraie et solide piété? Non, car la nature ne peut jamais entrer en composition ni en commerce avec les passions, si ce n'est, comme nous avons dit, pour leur commander; il est de sa dignité de régner sur elles, et de son devoir de les faire servir à la gloire de Dieu ; c'est un soleil dont les passions sont les ombres; or comme l'ombre du soleil suit le mouvement et le cours du soleil, il faut qu'elle puisse dire d'elles-mêmes ce que le centurion de notre évangile dit de ses soldats : *Dico huic: Vade, et vadit.* Vous plaît-il donc que je vous donne en peu de paroles l'idée de la véritable vertu? *Partes ejus sunt ducere, imperare, summo loco stare.*

Et de vrai, si la vertu est un soleil, comme la nomme l'Ecriture sainte, il faut que les passions qui naissent de l'opposition que notre corps a avec elle depuis le péché, il faut, dis-je, que nos passions soient les ombres de ce bel astre; or, comme l'ombre du soleil suit le mouvement du soleil, comme nous voyons qu'elle avance à mesure qu'il hâte sa course, ce qui arrive tous les jours ; comme elle s'arrête et demeure fixe aussitôt qu'il est arrêté, ce qui est arrivé du temps de Josué ; comme elle rétrograde à mesure qu'il rétrograde, ce qu'on a vu du temps d'Isaïe sur l'horloge du roi Achas, ainsi, soit que la vertu avance ou qu'elle se retire, soit qu'elle marche ou qu'elle s'arrête, il faut que les passions la suivent partout, il faut que cette ombre suive son soleil. Est-il question de chercher le bien? il faut qu'elle les emploie dans cette recherche ; est-il question d'éviter le mal? il faut pareillement qu'elle les engage dans sa fuite; et comme l'ombre du soleil nous fait juger de sa hauteur et du chemin qu'il fait sur notre horizon, aussi devons-nous juger du degré et du progrès de notre vertu par l'obéissance des passions.

Enfin la vertu n'est point vertu, si elle ne règne absolument et si elle n'a droit de dire des passions ce que le centurion de notre évangile dit de ses soldats: *Dico huic: Vade, et vadit; et alii : Veni, et venit; et servo meo : Fac hoc, et facit.* Et pour le montrer, donnons encore quelque marque certaine de la véritable vertu; je n'ai besoin pour cela que de rappeler en votre mémoire ce que l'Ecriture rapporte de la grandeur de ces rois de Perse, qui régnaient autrefois avec tant d'empire et de majesté, que leurs sujets n'osaient se présenter devant eux sans y être appelés par un commandement exprès du prince.

Voilà l'idée d'un homme de bien, voilà le portrait d'un véritable juste et de l'autorité qu'il doit avoir sur ses passions; il ne faut jamais qu'elles sortent de son cœur sans le consentement, sans le commandement même de sa raison et de sa vertu; qu'il les appelle, à la bonne heure, aussi souvent qu'il en a besoin pour soutenir ou pour avancer la gloire de Dieu, mais qu'il les fasse retirer avec la même autorité après avoir satisfait à son zèle; qu'il s'allume de colère contre le péché, qu'il soit ambitieux de l'honneur de Dieu, qu'il soit avare en faveur des pauvres, mais que toutes les passions disparaissent aussitôt que Dieu n'en a plus besoin, comme les soldats qui vont et qui reviennent, qui paraissent et qui se retirent suivant les ordres de leur capitaine : *Dico huic : Vade, et vadit, et alii : Veni; et venit; et servo meo : Fac hoc, et facit.*

Voilà une grande idée de la vertu, et par conséquent bien élevée au-dessus du monde et de l'esprit du monde, où chacun se gouverne suivant ses passions; car vous m'avouerez qu'elles n'y sont pas seulement en paix et en société avec la vertu, comme nous avons dit, mais qu'elles y sont même le premier mobile et le principe le plus général de toutes les actions de la vie humaine, c'est-à-dire qu'on y fait tout par elles et pour elles ; on fait le mal par passion, on fait le bien même par passion; on vend la justice par passion; on défend la vérité par passion ; on est libéral par passion, dévot par passion, zélé par passion; nos vertus ne sont plus vertus, mais des passions déguisées, et nous faisons servir la vertu à celles qui devraient obéir à la vertu : *Facti sunt hostes ejus in capite* (*Thren.*, I, V). Ses ennemis, dit le prophète Jérémie, ne sont plus aux pieds, ils sont à la tête; ce qui doit obéir commande, et nous pouvons tous dire de notre passion ce qu'un cavalier emporté par un cheval fougueux répondit autrefois à un homme qui lui demanda où il allait : Je vais, lui répondit-il, montrant son cheval, je vais où il lui plaît : *Quo illi libitum est.* Ainsi, si l'on nous demande où nous allons, chacun de nous doit répondre qu'il va où il plaît à sa passion, où il plaît à sa vanité, où il plaît à sa vengeance, où il plaît à son avarice, où il plaît à sa sensualité ; *Quo illi libitum est.* Voilà le premier mobile qui entraîne tout ce qui est en nous, voilà ce qui nous conduit et qui nous emporte, voilà les chevaux fougueux que nous pouvons nommer avec le poëte: *Inferni raptoris equos*, des chevaux d'enfer qui nous entraînent dans un abîme de misères.

Mais le moyen, me direz-vous, de les arrêter? ils sont plus forts que nous, ils nous emportent. Ils sont plus forts que nous, à la vérité, mais ils ne sont pas plus forts que Dieu. Si nous étions soumis à Dieu, si nous étions unis à Dieu, ils ne nous emporteraient pas, *Surrexit ira?* dit saint Augustin, *tene manum conjunctus Deo.* Aussitôt que vous apercevez, dit ce Père, que la passion se veut soulever, joignez-vous à Dieu et vous en serez le maître; la liberté humaine est un petit prince entre deux grands ennemis, la passion et Dieu; d'elle-même elle ne peut résister à l'un ni à l'autre, mais de quelque côté qu'elle penche, elle entraîne toujours la victoire après elle ; si nous voulions donc nous joindre à Dieu, jamais la passion n'aurait avantage sur nous, elle nous attaquerait inutilement ; elle deviendrait même plus obéissante, dit saint Augustin, voyant qu'elle se soulèverait inutilement, comme il arrive d'ordinaire aux séditieux, qui cessent de troubler l'Etat, quand ils voient que personne ne se révolte avec eux et ne veut appuyer leur sédition.

N'accusons donc point la passion de nos excès et de nos péchés, n'en accusons que notre lâcheté et notre infidélité; elle est plus forte que nous, mais il ne tient qu'à nous d'être plus fort qu'elle, puisqu'elle n'est forte que de notre propre volonté : *Modo aures tuæ positæ sunt inter monentem Deum et suggerentem serpentem; quare huc flectuntur, hinc avertuntur.* Jamais la passion, dit saint Augustin, ne se soulève contre nous que Dieu ne vienne à notre secours; notre cœur est entre l'un et l'autre ; pourquoi suivons-nous plutôt la voix de cette passion que celle de Dieu, puisqu'il est en notre pouvoir de consentir ou de résister au péché ? *In tua potestate consentire vel non consentire.* Est-ce que notre passion est plus forte que Dieu, qui nous offre sa protection et sa défense? non. Quoi donc ! est-ce qu'elle nous propose des motifs et des récompenses plus grandes que celles de Dieu ? encore moins : *Clamat mundus: Servi mihi, et ego te decipiam.* Étrange aveuglement ! nos passions ne nous font que du mal, et nous les servons; Dieu ne nous fait que du bien et ne nous promet que du bien, et nous ne voulons pas être à lui ; si est-ce toutefois que nous y sommes obligés? et nous en viendrons heureusement à bout, si nous nous rendons maîtres de nos passions par notre vertu et par la soumission que nous devons à Dieu : c'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Puisque les passions n'ont refusé d'obéir à l'homme que depuis qu'il s'est détaché lui-même de l'obéissance et de la soumission qu'il devait à Dieu, il est clair que le seul moyen de se rétablir dans l'autorité qu'il avait sur elles est de servir Dieu et de le faire régner sur sa volonté ; et c'est une instruction que nous pouvons encore recueillir des paroles du centurion de notre évangile, qui reconnaît au-dessus de soi une puissance supérieure de laquelle il reçoit les ordres, comme il voit des soldats au-dessous de soi qui suivent les siens : *Homo sum*, dit-il, *sub potestate constitutus et habens sub me milites :* Je suis un homme établi en autorité sous les ordres et sous la puissance d'un chef qui est au-dessus de moi, comme s'il voulait dire que la dépendance dans laquelle il est est le seul appui de son autorité, et que de l'union et de la soumission qu'il a pour celui qui a droit de lui commander vient l'union et la soumission que tous ses soldats ont pour lui.

C'est la dependance, en effet, l'union et la soumission que nous devons à Dieu qui nous donne droit de commander à nos passions; la raison n'a pas seulement la force de leur résister, bien loin d'être en état de leur commander; et quelque idée que Sénèque et ceux de sa secte aient formée du sage, qu'ils ont si fort élevé au-dessus des passions, il en faut toujours revenir à la vérité et reconnaître que la raison est incapable d'un si grand effort, et que tout ce qu'elle peut faire avec tout le secours de la philosophie, c'est de nous en faire voir les déréglements et rien davantage, comme la lumière des embrasements, qui ne luisent que pour éclairer leurs désordres. Il n'appartient qu'à la religion de former ce sage que les philosophes ont imaginé, et de le rendre maître de soi-même en l'assujettissant à Dieu ; car il faut considérer ici la raison et la liberté humaine comme un petit prince entre deux grands ennemis qui se font la guerre, Dieu et la passion ; d'elle-même elle ne peut résister ni à l'un ni à l'autre, mais de quelque côté qu'elle penche, elle y porte toujours la victoire, avec cette seule différence que, quand elle prend parti avec la passion, c'est elle-même qui devient sujette et captive, et quand elle se déclare pour Dieu, elle partage la victoire qu'il remporte sur son ennemie et la réduit dans la servitude : *Surrexit ira?* dit saint Augustin, *tene manum conjectus Deo.* Quand vous vous apercevez, dit ce Père, que la passion se veut soulever dans votre cœur, gardez-vous bien de vous joindre à elle, car elle ne demande cette union que pour vous opprimer; et si vous voulez vous en rendre maître, ne vous armez pas seulement de votre raison, car elle est trop faible pour la surmonter, mais joignez-vous à Dieu, donnez-lui la main, armez-vous de sa loi et de son esprit, c'est le seul moyen de la réprimer et de la rendre même entièrement docile et soumise, quand vous aurez rendu de la sorte ses premiers efforts inutiles, comme il arrive aux séditieux, qui cessent de troubler l'Etat, quand ils voient que personne ne veut appuyer leur révolte et leur sédition : *Ut discat non amplius surgere quæ frustra surrexit.*

Etablissons donc ce principe et cette vérité : qu'il n'y a rien qui puisse calmer nos passions et les assujettir à notre volonté, que de nous assujettir nous-mêmes à celle de Dieu ; comme il n'y a rien aussi qui soit capable de les révolter, que de nous détacher de l'obéissance que nous devons tous à sa loi : témoin ce prophète fugitif qui, ayant refusé d'exécuter les ordres de Dieu qui lui avait commandé d'aller à Ninive, vit aussitôt la tempête s'élever contre lui : car que nous marque cette tempête et que nous marquent ces vents mutinés, ces flots irrités contre Jonas et sa rébellion, sinon la tempête des passions humaines qui se soulèvent contre l'homme qui ne veut pas obéir à Dieu, et qui le précipitent dans un abîme plus profond que celui qui reçut Jonas? Depuis qu'un pécheur, en effet, a rompu ce lien, depuis qu'il a perdu la vue de Dieu, la crainte et le respect qu'il doit à sa loi, il faut qu'il s'abandonne aux passions les plus excessives et les plus violentes, quelque force d'esprit et de raison qui puisse être en lui; il ne faut plus lui parler de modération : plus de règle dans ses désirs, plus de mesure dans ses actions, sinon autant qu'elle est nécessaire pour ménager les intérêts de sa cupidité; pour peu qu'il soit intéressé, pour peu qu'il ait d'ambition et de vanité, il n'est rien qu'il ne mette en usage pour avoir du bien et pour établir sa fortune : les violences et

les injustices, les infidélités et les lâchetés, les bassesses mêmes et les épargnes les plus honteuses et les plus sordides ; et il en est de même de toutes les autres passions auxquelles il peut être sujet : ses promptitudes sont des colères et ses colères des fureurs ; ses inimitiés vont jusqu'à la rage, ses vengeances à la cruauté, et ses moindres plaisirs, quand il est sensible à la volupté, sont des excès et des débauches qu'on n'ose nommer. Et c'est ce que saint Paul n'a pas oublié en parlant de l'abandonnement des anciens, qui, tout sages qu'ils étaient, sont néanmoins tombés dans les passions les plus honteuses ; je ne parle pas seulement des passions naturelles, que saint Paul appelle les désirs du cœur, mais des passions contre nature, que l'Apôtre nomme du nom d'infamie et d'ignominie : *Passiones ignominiæ;* ce qui fait voir combien la sagesse humaine est faible contre les passions où elle n'est pas soutenue de la grâce et de la foi de Jésus-Christ. Il n'y a donc point ici de milieu ; comme il est impossible de servir deux maîtres, Dieu et la passion, il est également impossible d'être indépendant de l'un et de l'autre, et c'est une erreur de prétendre qu'un homme puisse être honnête homme, exempt de vice et de passion, et vivre, comme on dit, moralement bien, sans être bon chrétien et sans obéir à la loi de Dieu, parce qu'il manque au principe de toutes ces choses, qui est la religion, sans laquelle il n'y a point d'honneur solide, de bonne conscience ni de bonnes mœurs; on ne remarquera peut-être pas de grands déréglements dans sa conduite, parce que la passion qui domine toutes les autres a intérêt de les cacher ; mais si l'on pouvait percer jusqu'au fond du cœur, si l'on pouvait entrer dans le secret de sa vie, on verrait souvent que cet homme, qui passe pour si honnête dans le monde, est fort malhonnête devant Dieu ; que cet homme, qu'on croit exempt de vice et de passions, n'est composé que de passions, et des passions les plus violentes; et cela ne peut être autrement, dit saint Augustin, parce que le cœur de l'homme, qui ne peut être vide ni oisif, n'a que deux principes qui le font agir : ou la charité qui l'unit à Dieu, ou la cupidité qui l'assujettit à ses passions; et ces deux principes, dit saint Augustin, succèdent si nécessairement et si naturellement l'un à l'autre, qu'il faut qu'une âme se remplisse de cupidité à mesure que la charité diminue en elle, et que sa charité augmente à proportion que ses passions la quittent : *Quanto plenior charitatis, tanto inanior cupiditatis, et quanto plenior cupiditatis, tanto inanior charitatis.* Ce qui justifie pleinement ce que nous avons dit : que l'homme n'est homme qu'autant qu'il a de la vertu, et qu'il n'a de la vertu qu'autant qu'il est le maître de ses passions ; il n'en est le maître tout de même qu'autant qu'il est uni et soumis à Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu, il n'y a que sa grâce et son esprit qui puissent leur donner des bornes et réprimer la fureur de cette tempête : *Quia mare et venti obediunt ei* (*S. Matth.*, VIII). Et partant, mes frères, si nous voulons contenir les nôtres et nous délivrer de leur tyrannie, joignons-nous à Dieu, remplissons-nous de sa loi et de son esprit. Il y a mille gens qui sont sujets à des passions violentes et qui s'en trouvent accablés, qui voudraient en être délivrés et qui ne peuvent s'en défaire. Je voudrais bien, nous disent-ils en nous exposant leurs faiblesses, je voudrais bien pouvoir dompter cette colère, et je n'en saurais être le maître; je voudrais bien pouvoir étouffer cette passion honteuse qui me donne tant d'inquiétude, et Dieu m'est témoin avec combien d'ardeur et de sincérité je souhaite de quitter ce méchant commerce ; mais c'est une habitude dont je ne peux me défaire, c'est un lien que je ne peux rompre; j'ai beau m'en éloigner, j'y reviens toujours, malgré moi, il est vrai. Mais savez-vous pourquoi vous ne le pouvez pas? c'est que vous n'employez pour vous en défaire que des moyens qui sont tous plus faibles que votre passion ; vous ne vous servez, pour la combattre, que des inquiétudes qu'elle vous donne, des disgrâces qu'elle vous attire, du désordre qu'elle apporte dans votre famille et dans vos affaires; vous ne lui opposez que le sentiment des maux qu'elle vous fait, ou tout au plus celui de votre raison, qui peut bien, comme nous avons dit, vous en faire voir les désordres, mais qui ne peut jamais toute seule les arrêter ni les réparer ; et de là vient ce combat perpétuel où votre cœur se déclare contre soi-même, où vous voulez à toute heure quitter votre péché sans toutefois jamais le quitter ; pour vous en défaire, il faut employer quelque chose de plus fort, des considérations plus hautes et des moyens plus efficaces ; il faut vous élever jusqu'à Dieu, vous approcher de Jésus-Christ et lui dire avec les apôtres : *Domine, salva nos, perimus* (*S. Matth.*, VIII, 23) : Seigneur, sauvez-nous, ne nous laissez pas périr ; il faut remplir votre cœur de l'esprit de sa loi, de la pensée de ses jugements, du paradis, de l'enfer, de sa passion et de sa mort, comme saint Jérôme, qui, autant de fois qu'il sentait quelque passion s'élever dans son cœur, se prosternait devant son crucifix, les larmes aux yeux, méditant la mort de Notre-Seigneur et ne cessant, comme il l'a confessé lui-même, de pleurer et de soupirer jusqu'à ce que Dieu eût rendu la paix à son âme et dissipé la passion qui le tourmentait : *Christo in carne passo, et vos eadem cogitatione armamini* (I *Petr.*, 4) : Mes frères, dit l'apôtre saint Pierre, Jésus-Christ a souffert pour vous, armez-vous de cette pensée contre vos passions criminelles, c'est le moyen de les réprimer et, par conséquent, de nous appliquer ces paroles de notre évangile : *Homo sum sub potestate constitutus et habens sub me milites :* Je suis homme, à l'heure qu'il est, je mérite maintenant d'en porter le nom, par la grâce que Dieu me fait de régner sur toutes mes passions, sous les ordres de sa divine volonté, à laquelle je veux rendre une profonde et éternelle obéissance, c'est-à-

dire dans cette vie et dans l'autre, où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Alors l'Esprit mena Jésus dans le désert, afin qu'il y fût tenté par le démon (*S. Matth., ch.* IV).

Les enfans d'Israël étant arrivés sur les bords du Jourdain, et s'étant ouvert un passage dans la terre promise, par la seule vertu de l'arche, qui arrêta les eaux de ce fleuve, ils se persuadèrent aisément qu'ils n'avaient plus rien à faire après un si grand miracle, et qu'ils ne trouveraient plus d'ennemis qui osassent leur résister; cependant ils en trouvèrent de si redoutables et en si grand nombre, que si le ciel, si le soleil et les étoiles n'eussent combattu pour eux contre tous ces peuples, ils ne se fussent jamais mis en possession de cette terre. Bien que tous les chrétiens trouvent au baptême l'entrée du royaume du ciel par la seule vertu de Jésus-Christ, qui est la véritable arche d'alliance, il ne faut pas qu'ils croient pour cela, comme ont fait quelques hérétiques, que leur salut est assuré et qu'ils n'ont plus d'ennemis à craindre; mais il faut qu'ils croient, au contraire, qu'ils n'ont été baptisés que pour être tentés, et que la haine du démon s'est allumée dans les mêmes eaux qui ont éteint le feu du péché. Mais vous jugez bien, par l'inégalité des deux partis, que cette guerre ne durerait pas longtemps et que l'homme serait bientôt opprimé sous la violence de son ennemi, s'il n'avait le ciel de son côté et s'il n'était assisté du même Esprit qui conduit aujourd'hui notre Seigneur dans le désert pour nous ouvrir, par son exemple, le chemin du combat et de la victoire, à quoi tout chrétien se doit préparer, comme dit l'Ecriture, dès le moment qu'il s'engage au service de Dieu, sans espérer ni paix ni trêve pendant tout le temps de sa vie, parce que la haine que le démon lui porte étant immortelle, la guerre qu'il lui fait par conséquent ne peut jamais finir; ce qui fait qu'il est obligé d'être continuellement sur ses gardes et de veiller à la conservation de son cœur avec autant de soin et de précaution que s'il marchait parmi les abîmes et les précipices, craignant tout dans le monde, les entrevues, les visites, les conversations, les affaires, les divertissements, les plaisirs, et soi-même plus que tout le reste, je veux dire son infirmité naturelle, qui le rend aussi fragile et plus fragile même que le verre, et qui a fait dire à saint Augustin qu'il serait à désirer que nous fussions de verre : *Utinam vitrei essemus*, c'est-à-dire que nous n'eussions à craindre, comme le verre, que les accidents du dehors, sans avoir en nous ce principe de de corruption qui nous donne un si grand penchant au péché, et qui nous y fait tomber même si souvent loin des périls et des occasions, et par la seule cupidité, qui est la tentation générale et universelle de ce premier mobile de toutes les autres. Mais comme toute notre vigilance ne servirait de rien si Dieu ne veillait avec nous, il serait inutile tout de même de vous en parler davantage, si Dieu ne parlait avec nous, et si le discours que j'ai à vous faire n'était soutenu et animé de la grâce du Saint-Esprit, que nous allons implorer par l'intercession de la sainte Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave*.

Ce n'est donc pas sans raison que le Fils de Dieu, sortant aujourd'hui des eaux du Jourdain, comme remarque l'Evangile, est conduit au désert par le Saint-Esprit pour être tenté du démon : *Tunc Jesus ductus est a Spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo*. Car nous apprenons de là que la condition et la première obligation même de tous les chrétiens, aussitôt qu'ils sont baptisés, est de faire la guerre à cet ennemi. C'est pourquoi l'Eglise, suivant la remarque des Pères, reçoit notre nom au baptême et nous fortifie par des onctions, ce qui était anciennement, et qui est encore aujourd'hui, en partie, des cérémonies militaires.

Mais que cette guerre est différente de toutes les autres! Dans les autres guerres le combat ne dure pas toujours, on n'est pas obligé de vaincre, et quand on remporte la victoire, on peut recevoir l'honneur du triomphe. Voici donc une guerre bien extraordinaire et bien étrange, où le combat est perpétuel, la victoire d'obligation et le triomphe défendu. Le combat est perpétuel, parce qu'il n'y a point de paix à faire avec le démon; la victoire est d'obligation, parce que Dieu nous la met dans les mains en nous donnant sa grâce; le triomphe enfin nous est défendu, parce que cet honneur n'appartient qu'à Dieu, qui est l'auteur de la victoire : trois circonstances sur lesquelles nous pouvons faire trois réflexions nécessaires à notre instruction.

La première, puisque le combat est perpétuel, il faut être continuellement sur nos gardes; la seconde, puisque la victoire est d'obligation, nous ne pouvons jamais avoir d'excuse légitime dans notre péché; et la troisième, puisque la victoire appartient à Dieu, il faut lui en rapporter tout l'honneur et toute la gloire : trois réflexions qui feront les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Après que Josué eut défait les Amalécites dans cette fameuse bataille dont il est parlé au chapitre dix-septième de l'Exode, il est dit que Dieu jura par son trône qu'il y aurait une guerre immortelle entre les Israélites et les Amalécites, et qu'il n'y aurait jamais de paix entre ces deux peuples : *Et bellum Domini erit contra Amalec a generatione in generationem* (*Exod.*, XVII). C'est la figure de la guerre perpétuelle qui est entre Jésus-Christ et le démon; elle a commencé avec le monde et ne finira qu'avec le monde; c'est pourquoi l'Eglise est comparée dans le Cantique à une armée rangée en ba-

taille : *Ut castrorum acies ordinata* (*Cant.* VI). Elle est comparée à une armée et non pas à une ville, à une république et à un Etat, parce que dans un Etat tout le monde n'est pas d'une même profession : il y a des magistrats, des marchands, des soldats, des gens d'affaires et des gens d'Eglise ; mais une armée n'est composée que de gens de guerre ; ce qui montre que tous les chrétiens sont soldats, parce que le démon est un ennemi public qui en veut à toute l'Eglise : *In reos majestatis et publicos hostes omnis homo miles* (*Tertull.*). Mais ce qui est à remarquer, et ce qui fait particulièrement à notre sujet, c'est que le Saint-Esprit ne compare pas seulement l'Eglise à une armée, mais à une armée rangée en bataille : *Acies ordinata*, sans doute pour nous apprendre qu'il n'y a point de paix à faire ni à espérer avec le démon, et que la guerre qu'il nous fait étant immortelle, il faut être aussi éternellement sur nos gardes, et toujours en état de lui résister.

Or, la raison d'une guerre si longue et si opiniâtre vient de cette vieille haine qu'il a contre Dieu, et qui se réfléchit sur l'homme qui est son image, par une fureur que je ne puis mieux vous dépeindre que par celle de ces peuples qui vivaient autrefois sous la zone torride, et qui, après avoir lancé quantité de flèches contre le soleil, voyant que les flèches et les dards retombaient toujours sur leurs têtes, sans aller jusqu'à ce grand astre, s'avisèrent d'aller chercher son image dans les eaux et de l'effacer en troublant les rivières et les fontaines ; car n'est-ce pas vous marquer bien sensiblement l'esprit et le caractère de la vengeance de cet ennemi, qui ayant inutilement et pour son malheur porté la guerre à Dieu jusque dans le ciel, revient tout furieux sur la terre chercher son image dans l'homme pour le sacrifier à sa haine, en s'efforçant autant qu'il peut de troubler le fond de notre conscience et d'y faire entrer le péché ; je ne parle pas seulement ici de cette image naturelle que Dieu a mise en nous par la création, et qui n'est autre que notre rayon, mais de cette image divine et surnaturelle que nous avons reçue dans les eaux du baptême et de la pénitence ; car c'est particulièrement sur cette image qu'il se veut venger, c'est cette grâce qu'il veut étouffer pour contenter et la haine qu'il porte à Dieu et la haine qu'il porte à l'homme ; et ce qui marque par-dessus toutes choses la grandeur de sa haine et de son envie, c'est qu'il ne se propose aucun avantage dans cette guerre que celui de nous faire du mal ; dans toutes les autres il y a toujours quelque bien qui fait le sujet de la contestation et qu'on regarde de part et d'autre comme le prix de la victoire, mais dans la guerre que nous avons avec le démon il n'y a que l'homme qui puisse espérer la couronne, le démon ne l'espère point ; au contraire, il en souffre encore davantage, sa victoire lui est funeste, et Dieu, dit saint Augustin, prend occasion du mal qu'il nous fait ou qu'il nous veut faire, pour augmenter sa peine et sa damnation ; si bien que la haine et la vengeance étant les seules passions qui agissent en lui, il ne faut plus s'étonner s'il nous fait la guerre avec tant d'opiniâtreté, et s'il s'attache à nous, comme dit Tertullien, dès le moment de notre naissance jusqu'au moment de notre mort : *Ab ipsa janua nativitatis animam statim aucupabundus* ; car il est toujours avec nous et en nous, pour profiter de toutes les occasions qu'il a de nous porter au péché ; il est dans nos yeux pour les ouvrir à de mauvais regards, il est dans l'imagination pour la remplir de sales idées, il est sur la langue pour l'exciter à la médisance, il est dans nos mains pour les porter à des injustices et à des violences, il est auprès de cette femme mondaine pour appliquer son esprit à tout ce qui peut flatter sa vanité, il est auprès de cet homme de plaisir pour échauffer sa cupidité, auprès de ce vindicatif pour irriter son ressentiment ; si vous êtes dans les affaires, il y est pour attaquer votre bonne foi ; si vous êtes à l'église, il y est encore pour vous divertir de votre dévotion et pour vous donner même des pensées contre la religion ; enfin, il est partout et toujours présent où nous sommes ; nous ne le voyons pas, à la vérité, mais nous voyons les maux qu'il fait ; on n'a pas vu la guerre qu'il a déclarée à Dieu dans le ciel, mais on a vu les effets de sa rébellion dans l'aveuglement des peuples qui l'ont adoré par toute la terre ; on ne voit pas les vents, les tempêtes et les tourbillons, mais on voit les dégradations, les renversements et les ruines qui en proviennent ; on ne voit pas l'air qui est empesté, mais on voit les marques de sa malignité, les familles emportées, les villes dépeuplées, les campagnes désolées, les provinces désertes ; il en est de même du démon : nous ne voyons pas cet ennemi invisible, mais nous voyons partout les tristes effets de sa haine et de son envie, les inimitiés, les vengeances, les médisances et les calomnies ; les injustices et les violences, les scandales, les méchants commerces, les impiétés et les sacriléges, et tout ce qui peut, en un mot, marquer une grande haine soutenue d'une grande force.

Car il faut encore établir cette seconde vérité, qu'il est aussi fort qu'il est animé contre nous, *Fortis armatus* (*S. Luc*, XI, 21). Il est fort et il est armé ; fort des lumières de sa nature, des artifices de son esprit, de la malice de sa volonté, de la longue expérience qu'il a des choses, de la longue habitude qu'il a dans le mal ; mais il est armé de notre infirmité, et par-dessus cela de tous les attraits du monde et des créatures, qui se joignent à lui comme autant de troupes auxiliaires, pour débaucher notre cœur de l'amour du Souverain ; ce qui me fait souvenir ici de la malignité de cet empereur apostat, qui voyant que les chrétiens refusaient de manger de la chair qui avait été immolée aux idoles, de peur de se souiller par l'usage des choses qui avaient servi à l'impiété de leurs mystères, fit arroser toutes les viandes du sang des victimes, et fit faire

même une aspersion sur les rivières et sur les fontaines, pour les réduire dans la nécessité, ou de mourir de faim, ou de faire des sacriléges. Car n'est-ce pas la malice cruelle et ingénieuse du démon ? Y a-t-il un état et une condition au monde, y a-t-il quelque créature qui n'ait pas reçu l'impression de sa malignité et de la haine qu'il nous porte? Ah ! soleil, combien as-tu fait d'idolâtres ? Beautés, combien d'amants profanes? Richesses, charges, dignités, combien d'avares et d'ambitieux ? Je serais trop long si je voulais faire ici un détail de toutes les victoires que le monde lui fait remporter; il suffit de dire avec saint Jean, que tout ce qui est au monde n'est que cupidité ; que pour un homme de bien on en trouve mille qui ne le sont point, pour une bonne action une infinité de mauvaises ; et c'est ce qui le rend si fier et si insolent, c'est ce qui fait même qu'il ne nous donne aucun repos, voulant profiter du temps de sa fortune, sachant bien qu'elle ne durera pas toujours ! *Post illum lucebit semita, æstimabit abyssum quasi senescentem* (*Job*, XLI, 23). Le sens littéral de ces paroles est d'un monstre qui est dans la mer , sous la figure duquel le saint homme Job nous a décrit la guerre que le démon nous fait ; car il dit que ce monstre poursuit les autres poissons avec tant d'ardeur, qu'il blanchit les eaux de son écume ; il semble même qu'il ait peur que les eaux ne lui manquent bientôt , et qu'il ne demeure à sec sur le sable avant que d'avoir dévoré sa proie, tant il se hâte de la poursuivre : *Æstimabit abyssum quasi senescentem.* Voilà, en effet la peinture du démon dans la guerre qu'il fait aux hommes : il les attaque, il les presse avec une chaleur incroyable, et l'Ecriture pour ce sujet le compare dans un endroit à un lion rugissant, qui est sans cesse autour de nous pour nous dévorer.

Le plus méchant de tous les hommes, le plus grand ennemi du monde a quelques intervalles dans sa persécution, mais le démon n'en a jamais dans la sienne : *Nunquam malitiæ suæ otium facit ;* quand il ne devrait allumer dans notre âme qu'une étincelle de son feu, une pensée légère, un faible désir, il n'en perd jamais l'occasion.

Or, d'où vient qu'il nous fait la guerre avec tant de fureur? en voici la raison : *Æstimabit abyssum quasi senescentem ;* c'est qu'il craint que le monde ne finisse bientôt, et qu'il n'ait pas le temps de nous perdre s'il en néglige quelques moments; Dieu lui a bien permis de tenter les hommes et particulièrement les gens de bien, mais il ne lui a pas fait connaître combien le monde et la vie des hommes doivent durer; ce qu'il sait et ce qu'il apprend même par l'Ecriture, c'est que le monde finira bientôt, que le jugement s'approche, que la vie est courte et qu'il ne lui reste que bien peu de temps pour exécuter ses desseins : *Sciens quia modicum tempus habet* (*Apoc.*, XII) ; et de là vient qu'il ne perd pas un moment, comme nous avons dit, pas une occasion sans faire de nouveaux combats pour nous ôter la grâce de Dieu ou pour nous empêcher de la recevoir ; il n'attend pas pour nous perdre ni les années , ni les jours , ni les heures , parce qu'il ne sait pas si dans un an, dans un mois, dans un jour, dans une heure nous serons en vie ; et nous, nous attendons, je ne dis pas seulement les heures et les jours, les mois et les années, mais quelquefois toute la vie à lui résister, comme si nous étions assurés du temps de notre mort, de la miséricorde de Dieu et de la disposition de notre esprit et de notre liberté ; il nous fait la guerre avec autant et plus de fureur que s'il devait être couronné après la victoire, et nous lui résistons avec autant de lâcheté que s'il n'y avait rien pour nous à espérer de sa défaite, ni à craindre de la nôtre.

Car que faisons-nous pour lui résister? Il n'y a que deux choses à faire pour cela : ou prendre les armes ou la fuite, ou pratiquer la vertu contraire, ou éviter l'occasion de la tentation ; quand il nous attaque du côté de l'ambition et de la vanité, nous humilions-nous dans la considération de notre néant ? quand il nous inspire la pensée de faire quelque injustice, songeons-nous à faire l'aumône et à soulager la misère des pauvres? quand il nous tente du côté de l'impureté, avons-nous recours à la pénitence, à la mortification, aux gémissements et aux larmes , comme un saint Jérôme, qui en de pareilles occasions, se jetait aux pieds de Jésus-Christ, les arrosait de ses larmes et ne les quittait point que le démon ne l'eût quitté et que la tentation ne fût dissipée? Mais il ne faut pas exiger de nous de si grandes choses pour la repousser, et ce serait beaucoup si nous avions seulement le soin de l'éviter, en nous éloignant de ces lieux et de ces compagnies où il se passe tant de choses contre la charité et la chasteté; de ces charges et de ces emplois dont l'exercice est si délicat, et où il est si difficile de sauver la conscience et la loi de Dieu ; car vous savez bien qu'on les recherche, bien loin de les fuir; on aime le péril, on joint l'inclination naturelle à l'occasion, la passion à la tentation, et l'on ne se précautionne ni contre l'injustice dans les charges, ni contre la mauvaise foi dans le commerce du monde et dans les affaires, ni contre la médisance dans les compagnies, l'intempérance dans les festins, les mauvaises pensées, les mauvais désirs, et tant de libertés criminelles dans les entrevues et dans les visites ; ce cœur, au contraire, est ouvert à tout, touché de tout, sensible à tout, et de là vient que le démon n'a pas beaucoup de peine à nous faire succomber à la tentation ; car il n'est pas besoin qu'il nous offre pour cela tous les royaumes de la terre, comme il fit à Jésus-Christ; la moindre condition suffit pour cela, particulièrement quand il s'agit du plaisir, de l'intérêt ou de l'ambition. Pour tenter autrefois les premiers chrétiens, il fallait leur proposer de grandes espérances ou de grands supplices, et encore avec tout cela ne pouvait-on les faire pécher ; mais il ne faut point faire de si grands efforts au siècle où nous sommes ; il

ne faut ni nous faire espérer de grands biens, ni nous menacer de grands maux; la plus petite tentation, le moindre intérêt, le moindre plaisir suffit pour nous faire consentir au péché, et souvent aux plus grands péchés.

Combien de gens, en effet, prostituent tous les jours tout ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux, leur honneur, leur conscience, la justice, la bonne foi, la chasteté, la pudicité, pour avoir un peu de crédit et de considération dans le monde, pour un plaisir d'un moment, un intérêt qui n'est rien et qui ne va à rien : car c'est tout le prix et toute l'estime que saint Paul donne à ces faux biens, quand il dit, parlant aux pécheurs, qu'ils ont été vendus gratis au péché : *Gratis venundati estis* (*Isai.*, LII, 3), puisque c'est autant que s'il disait qu'ils n'ont rien reçu pour le prix de cette malheureuse vente que des afflictions et des misères, des calamités et des peines; car appellerons-nous, en effet, du nom de bien des plaisirs qui ne s'entretiennent que par des peines, et qui sont d'ordinaire accompagnés de tant de chagrins? appellerons-nous intérêt ce qui n'apporte aucun changement considérable à notre fortune, et qui ne sert même encore bien souvent qu'à nous rendre plus pauvres et plus misérables? appellerons-nous honneur, considération et réputation ce qui n'est établi que sur la ruine de celui de Dieu? Ce serait abuser du terme, et il faut dire avec saint Paul, que tout ce que nous nous proposons pour le prix et la récompense de notre péché n'est rien et ne tend à rien ; cependant c'est ce rien qui nous fait sacrifier tous les jours notre conscience et notre salut; c'est ce rien qui nous fait tout perdre pour ne pas faire le discernement et la comparaison de ce que nous gagnons et de ce que nous perdons quand nous consentons à la tentation ; car si nous avions assez de sagesse et assez de zèle pour en pénétrer la différence, ce serait inutilement que le démon s'efforcerait de renouveler dans nos cœurs la guerre qu'il a faite à Dieu dans le ciel et dans le désert, ce serait en vain qu'il nous proposerait les biens de la terre pour nous ôter les biens de la grâce, n'y ayant personne de nous qui ne le confondît d'abord par les paroles de ce saint archange qui le chassa du ciel : *Quis ut Deus* (*Apoc.*, XII, 8)? Tu me présentes des richesses pour me détacher du service de Dieu, mais ces richesses sont-elles aussi estimables et aussi précieuses que lui? tu m'offres des plaisirs et des honneurs, mais ces plaisirs et ces honneurs ont-ils la douceur, l'éclat et la majesté de mon Dieu? Où est l'avantage pour moi de le quitter pour te servir? Je gagnerai un peu d'or et d'argent, et je perdrai la grâce et la foi ; je gagnerai un peu de terre, et je perdrai le ciel; je goûterai des plaisirs incommodes pendant quelque temps, et je souffrirai des douleurs extrêmes pendant l'éternité.

Mais le mal est que notre esprit n'est presque jamais touché de ces réflexions salutaires ; la passion nous aveugle aussi bien que les mauvais anges, et de là vient que nous acceptons si souvent et presque toujours le parti que ces ennemis nous proposent, préférant en toutes occasions la passion à la religion, le péché à la vertu, le démon à Dieu, semblables en cela à ces malheureux Juifs, qui, ayant à choisir ou de Jésus-Christ ou d'un vieux voleur, pour sauver l'un des deux et le faire jouir de la grâce de la pâque, crièrent tout haut qu'ils donnaient la vie au coupable, et qu'ils condamnaient l'innocence à mort : *Non hunc, sed Barabbam* (*Joan.* XVIII, 40); car autant de fois que nous consentons au péché, à commettre une injustice, une médisance, un blasphème, une impureté, une vengeance, que faisons-nous autre chose que de préférer notre passion à Dieu : *Non hunc, sed Barabbam.* Nous ne voulons point de Dieu, disons-nous, nous ne voulons point de Jésus-Christ, son joug est trop pesant, sa domination trop pénible et trop incommode; nous aimons mieux cet intérêt, ce plaisir tout petit et tout périssable qu'il est; mais ce Dieu que nous rejetons, que deviendra-t-il? *Crucifigatur* (*Ibid.*), qu'il soit crucifié, disons-nous avec les Juifs, qu'il soit immolé et sacrifié à notre passion, à cet intérêt, à ce plaisir, à cette vanité qui sont nos dieux et nos idoles ; nous ne le disons pas de bouche, à la vérité, comme faisaient les Juifs, mais nous le disons de cœur et d'esprit, comme les mauvais anges; nous le disons par cette mauvaise pensée, ce méchant désir, cette méchante action qui renouvelle et l'attentat de la Synagogue et celui des anges rebelles. Et qu'on ne dise point ici, pour commencer à se justifier, qu'on résiste bien tant qu'on peut à toutes ces passions, mais enfin qu'on n'en est pas toujours le maître, et qu'elles nous emportent souvent malgré nous; car il faut souffrir l'agonie et combattre jusqu'à la mort pour la justice : *Pro justitia agonizare et usque ad mortem certare* (*Eccli.* IV, 33); il faut résister jusqu'au sang, et ce n'est point faire son devoir ni résister à la tentation comme il le faut, si l'on ne remporte la victoire, parce que la victoire est d'obligation : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une erreur de s'imaginer que la fortune soit l'arbitre des batailles, et que le hasard préside à la guerre et à la victoire, car celle-ci ne se déclare jamais que pour le parti que Dieu veut rendre victorieux, et nous voyons même dans l'Ecriture qu'il l'avait tellement assujettie à la volonté de son peuple, que les Juifs étaient les maîtres de tous les événements de la guerre, c'est-à-dire que, quand ils étaient vaincus, leur défaite n'était pas un effet de la puissance de leurs ennemis, mais de leur péché, et quand ils étaient victorieux, ils n'étaient pas tant redevables de cet avantage à la conduite de leurs capitaines, au nombre, au courage et à la valeur de leurs soldats, qu'à la force de leur innocence. Quelque faible que fût leur armée, quand ils étaient bien avec Dieu, ils étaient assurés de vaincre, et quand ils l'avaient offensé, toute la force de leurs armes n'était

pas capable d'arrêter ou de faire entrer la victoire dans leur parti, de sorte que la guerre, dit saint Chrysostome, était pour eux une instruction à la vertu, un sujet et une occasion de piété; et comme ils pouvaient être fidèles à Dieu ou lui manquer de fidélité, il dépendait d'eux aussi d'être vaincus ou victorieux, de donner des lois à leurs ennemis ou d'en recevoir.

Or, ce que l'Ecriture a observé des guerres des Juifs, il faut le dire de la guerre que nous avons avec le démon dans la tentation; car les guerres des Juifs, dit Origène, sont des mystères pour les chrétiens: *Quæ bella Judæus legit, Christianus mysteria intelligit* (*Tert.*). La victoire, en cette occasion, n'est pas seulement un bonheur, c'est un devoir; notre défaite n'est pas seulement un malheur, c'est un crime et une lâcheté qui ne peut s'excuser, parce qu'elle n'a point d'autre cause ni d'autre principe que notre volonté. Car il faut supposer ici cette grande maxime de saint Augustin et de tous les Pères, que notre volonté n'a rien au-dessus de soi, ni qui puisse agir immédiatement sur elle que la volonté de Dieu; et quoi que nous ayons dit de la puissance et de la force du démon, il est toujours vrai qu'il n'a aucun pouvoir sur la liberté de l'homme; il en a bien reçu sur ses biens, comme nous l'apprend l'histoire de Job; il en a reçu même sur son corps, mais Dieu ne lui en a point donné sur son âme; il lui a défendu même d'y toucher et de faire aucune impression sur sa volonté: *Verumtamen animam illius serva* (*Job.* II, 6). Et il semble qu'on peut porter encore plus loin ce raisonnement, en disant que le démon même est sous la puissance de l'homme, et que c'est une des circonstances de la malédiction qu'il a encourue pour avoir tenté le premier homme et la première femme: car que signifient les paroles de Notre-Seigneur, dit saint Chrysostome: Je mettrai la guerre entre toi et la femme et toute sa postérité; elle te brisera la tête et tu seras toujours sous ses pieds: *Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus* (*Genes.* III, 15)? Que signifient ces autres paroles du Fils de Dieu à ses disciples: Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et toute la puissance des ennemis de votre salut: *Et super omnem virtutem inimici*, sans qu'ils puissent jamais vous faire aucun mal? Que signifient, en un mot, ces autres paroles de David: *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem* (*Psal.* IX): Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et foulerez aux pieds le lion et le dragon? Que signifie tout cela, dit saint Chrysostome, sinon que le démon est tellement abattu et humilié sous les pieds de l'homme, qu'il ne tient qu'à l'homme d'en être le maître et de surmonter toutes ses tentations? Il ne le peut pas lui seul, à la vérité; ses misères et ses infirmités sont trop grandes; mais il le peut par la grâce de Dieu, qui le fortifie, qui garde et qui défend son cœur à la manière de cet ange que Dieu avait mis à la porte du paradis pour en repousser le péché qui en avait été chassé. Et dans ce raisonnement, il faut dire que, comme la volonté de l'homme ne peut devenir bonne et se porter au bien que par l'impression de la grâce et de la volonté de Dieu qui est au-dessus d'elle, elle ne peut jamais devenir mauvaise que par elle-même et de son propre mouvement, ce qui a fait dire à saint Augustin qu'il ne faut jamais chercher la cause du mal que dans la seule volonté, parce que toutes les autres choses qui pouvaient y avoir quelque part, le tempérament, les créatures, les démons, n'ont aucun pouvoir ni aucune action sur sa liberté, qui demeure toujours maîtresse de la sienne, quelque tentation qui la presse d'ailleurs et qui la sollicite de se porter au vice. Et c'est ce qu'il nous dit si agréablement dans un autre endroit: *Si modo aures suæ positæ sunt inter monentem Deum et suggerentem serpentem, quare huc flectuntur, hinc avertuntur, in tua potestate est consentire vel non consentire* (*Aug.*): Quand vous êtes tenté de quelque péché, vous êtes toujours entre le démon qui vous suggère cette mauvaise pensée et Dieu qui vous en inspire une bonne; le démon vous appelle au vice, Dieu à la vertu; pourquoi ouvrez-vous l'oreille au démon, pourquoi la fermez-vous à Dieu? car il est toujours en votre pouvoir de consentir ou de ne pas consentir; ce qui fait voir bien clairement que le péché ne vient point d'une cause étrangère, mais de la seule volonté, qui est ici comme un petit prince entre deux grands ennemis, Dieu et le démon; de quelque côté qu'elle penche, elle y fait toujours pencher la victoire; si c'est du côté de Dieu, Dieu est victorieux; si c'est du côté du démon, il a l'avantage tout de même, avec cette seule différence qu'il faut toujours observer en cette matière que, quand elle penche du côté de Dieu, c'est la grâce de Dieu qui lui donne le mouvement, et quand elle se laisse aller à la tentation du démon, c'est par le seul mouvement et la seule détermination de sa liberté.

Et voilà le fondement de cette obligation indispensable que nous avons non-seulement de combattre, mais de vaincre même le démon dans la tentation, et qui fait que la victoire, comme nous avons dit, n'est pas seulement un bonheur, mais un devoir, parce qu'il ne tient qu'à nous, fortifiés comme nous sommes de la grâce de Dieu, de la remporter aussi souvent que nous sommes tentés: car si elle était incertaine et dépendante du hasard, si le combat était douteux, on pourrait trouver étrange que Dieu nous ordonnant de faire la guerre au démon, nous commandât aussi de vaincre; on dirait qu'un soldat a fait son devoir qui a combattu tant qu'il a pu, et que personne après cela n'est responsable des événements de la guerre. Mais il n'y a rien d'incertain dans le combat spirituel que l'incertitude de notre volonté; la victoire nous est assurée aussi souvent que nous voulons, parce que Dieu, comme nous avons déjà dit tant de fois, la met toujours dans les mains de l'homme par le secours de sa grâce, qui non-seulement ne manque jamais à personne en cette occasion, mais qui se renou-

velle même et se fortifie dans tous les moments de la tentation pour soutenir le courage et la résistance de la volonté, à mesure que le démon fait de nouveaux efforts pour la faire consentir au péché: ce que l'Evangile semble nous avoir insinué dans ces anges qui descendent du ciel dans le désert pour servir Jésus-Christ après sa victoire. Car que nous marquent ces anges, sinon ces nouveaux secours de grâce que Dieu nous envoie continuellement pour ajouter victoire sur victoire, et nous conserver l'avantage que nous avons sur notre ennemi, pouvant dire avec le prophète, dans la vue du secours invisible que Dieu lui avait préparé : *Plures sunt nobiscum quam cum illis*, que nous avons toujours plus de force pour nous défendre que le démon n'en a pour nous attaquer?

Or, je ne dis point toutes ces choses pour justifier et pour excuser sa mauvaise volonté, mais seulement pour nous empêcher d'excuser la nôtre en accusant cet ennemi de notre péché, comme nous faisons tous les jours, à l'exemple de nos premiers pères, qui ne voulurent pas souffrir la confusion de leur désobéissance. L'homme s'exempte sur la femme, et la femme sur le serpent, et tous les deux, dit saint Grégoire, accusant tacitement Dieu et sa providence; car que veulent dire encore ces paroles : Il est vrai, Seigneur, que j'ai mangé du fruit que vous m'aviez défendu, mais c'est cette femme que vous m'avez donnée pour compagne qui me l'a fait faire; il est vrai, dit cette femme, que j'ai violé votre loi toute la première, mais c'est le serpent que vous avez mis ici qui m'a poussée; et n'est-ce pas tout autant, ajoute ce Père, que s'ils disaient à Dieu : c'est cette femme qui m'a portée à vous offenser; si vous ne me l'aviez pas donnée, je serais encore innocent; c'est ce serpent qui m'a trompée; si vous ne l'aviez pas mis ici, je serais encore sans péché? Ils ne rejettent leur péché sur la créature que pour le faire remonter jusqu'au Créateur, aimant mieux accuser sa bonté et sa providence, que de souffrir la confusion de leur mauvaise volonté.

Voilà cependant jusqu'où va d'ordinaire l'impudence de notre amour-propre quand nous accusons le démon de notre péché, prétendant que Dieu devait enchaîner ce lion ou lui donner moins de liberté; mais bien injustement, dit saint Chrysostome, puisque Dieu ne lui a pas donné le pouvoir de nous tenter pour nous perdre, mais pour nous sauver; pour nous faire pécher, mais pour exercer notre vertu; il ne l'a pas même mis entièrement en liberté, et il a prescrit des bornes si justes à sa tentation et à sa malice, qu'il ne peut jamais, dit saint Paul, nous tenter par-dessus nos forces; et il n'est personne de nous qui ne sente bien en lui-même quand il pèche, si nous en exceptons toutefois les premiers mouvements; qu'il est en son pouvoir de ne pas pécher, et qu'il pourrait bien, s'il voulait, contenir sa passion dans la vue de Dieu; car combien de fois même la surmontons-nous par des considérations purement humaines et mondaines, ou par des raisons d'intérêt ou de réputation, ou quelque autre chose semblable? Quoi! la crainte du monde, l'appréhension de ruiner nos affaires ou de nous en faire de mauvaises peut contenir notre passion en mille occasions, et la grâce de Dieu ne le fera pas! Dieu est-il moins fort que le monde, et les considérations de l'éternité moins puissantes que celles du temps? Je sais bien qu'il y a des passions et des tentations extrêmement violentes, mais il n'en est point dont la violence ne puisse être réprimée par la grâce et la vue de Dieu : *In sermone ejus siluit ventus, et in cogitatione sua placavit abyssum* (*Eccli.* XLIII, 25). Car, comme Dieu n'a besoin en effet que de sa parole et de sa seule pensée même pour calmer la fureur des vents et celle de la mer, nous n'avons besoin aussi que d'une seule chose pour calmer les plus violentes tentations, qui est de penser à lui. Quoi de plus violent que la tentation de Joseph? cependant, armé de la grâce et de la vue de Dieu, il la repoussa. Quoi de plus violent que la tentation de Susanne? cependant la crainte de Dieu l'emporta dans son cœur sur celle des hommes, et fit qu'elle aima mieux mourir que de l'offenser. Quoi de plus violent, en un mot, que la tentation de saint Etienne? le démon cependant ne put jamais faire entrer dans son cœur le moindre sentiment de vengeance contre ses ennemis, parce qu'il était armé de la vue du ciel et de Jésus-Christ. Il n'en faut pas davantage pour triompher de toutes nos passions, envisager Dieu, être persuadé qu'il nous voit et qu'il attend le succès du combat, ou pour couronner notre vertu, ou pour condamner notre lâcheté.

Et partant, n'accusons plus le démon de notre péché, n'en accusons que notre volonté; il en peut bien être le père, à la vérité, mais il faut toujours que notre volonté en soit la mère; et que peut ici ce père sans la mère avec toute la force de son esprit et tout le secours même qu'il emprunte du monde et des créatures, sur qui nous prétendons encore rejeter les dérèglements de nos passions, par un aveuglement aussi étrange que celui de cette femme dont parle Sénèque, qui, ne pouvant se persuader qu'elle fût aveugle, imputa ce défaut qui était en elle à l'obscurité de la maison où elle demeurait? Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que d'excuser ainsi nos faiblesses et de les rejeter sur les lieux et les temps où nous vivons, nous persuadant que, si nous sommes mauvais, ce n'est pas notre faute, mais celle du temps et des autres circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Je ne suis point beaucoup sensible à la vanité ni à l'ambition, mais le moyen de s'en défendre dans une ville comme Paris? Je n'aime pas les grandes dépenses, mais comment s'en exempter parmi tant d'occasions pressantes qu'on a de les faire? Ce n'est pas ma faute si ma vie n'est pas mieux réglée, c'est le commerce du monde qui en est cause et les mauvais exemples que j'ai à toute heure devant les yeux. Mais

pourquoi nous tromper ainsi nous-mêmes? Le mal ne vient point du dehors, il vient du dedans; il est en nous et dans nos entrailles, et quand nous vivrions autre part, si nos cœurs n'étaient changés au dedans, nous serions toujours les mêmes, soit pour le vice, soit pour la vertu, comme il est aisé de le voir par l'exemple d'une infinité de gens de bien qui ont vécu en des lieux et des temps encore plus mauvais que les nôtres, et qui n'ont pas laissé toutefois d'y conserver leur vertu et la pureté de leur foi; témoin un Joseph dans la cour de Pharaon, un Néhémie en celle de Perse, un Daniel dans la cour de Nabuchodonosor. Saint Paul même fait mention des saints qui vivaient en celle de Néron, pendant que nous voyons le premier homme tomber dans le paradis terrestre, les anges mêmes dans le ciel, un apôtre en la compagnie de Jésus-Christ; ce qui fait voir qu'il n'y a point de temps ni de lieu qui ne puisse être ouvert au péché, comme il n'y en a point qui soit fermé à la vertu. Loth demeure chaste en Sodome et se corrompt sur une montagne déserte, non par la beauté de ses filles, qui de soi-même est immobile et sans action, mais par sa propre cupidité qui le porte au péché; car celui qui a fait un pacte avec ses yeux, comme Job, peut voir la beauté de la femme sans avoir de mauvais désirs. Celui qui a mis le couteau dans sa gorge, comme dit l'Ecriture, se peut trouver dans les plus grands repas sans blesser la sobriété et la tempérance; sur quoi saint Chrysostome, ayant dit que la beauté de la femme est un grand piége, se reprend aussitôt et nous dit que ce n'est point la beauté de la femme, mais le mauvais regard de l'homme, d'où il conclut qu'il ne faut point accuser les choses, mais nous-mêmes, et qu'il ne faut point dire qu'il n'y ait point de femmes, mais qu'il n'y ait point de fornications ni d'adultères; qu'il n'y ait point de viandes, mais qu'il n'y ait point de sensualité ni de gourmandise; qu'il n'y ait point de richesses ni de dignités, mais qu'il n'y ait point d'avarice ni d'ambition. Car partout la volonté est cause du mal, notre infirmité se blesse de tout, non-seulement des mauvaises choses et de celles qui sont indifférentes, mais des plus saintes même et des plus sacrées. Qu'y avait-il de plus saint que les apôtres? dit saint Chrysostome; cependant n'ont-ils pas été une odeur de mort pour les méchants, comme ils ont été une odeur de vie pour les bons? Quoi de plus saint et de plus salutaire que la croix? elle a été cependant le scandale des Juifs et la folie des Gentils. Disons tout, quoi de plus saint et de plus innocent que Jésus-Christ? cependant il dit que, s'il ne fût point venu, les Juifs seraient sans péché. Ah! Dieu de mon âme, dirons-nous que Jésus-Christ, la croix et les apôtres ont été la cause de l'aveuglement de tous les pécheurs? Non, c'est leur malice qui les a aveuglés, c'est leur mauvaise volonté qui a tiré le mal de la source même du bien; faut-il donc s'étonner si la nôtre le fait couler tous les jours de la source du mal, je veux dire de la tentation du démon et des créatures, qui n'ont pas l'innocence de toutes ces choses? Et c'est ce qui nous doit donner une grande confusion dans notre péché, considérant que c'est notre volonté seule qui en est la cause, et disant comme David après son adultère et son homicide: *Tibi soli peccavi* (*Ps.* XL), c'est moi qui ai péché; car il n'en accuse ni le démon ni la beauté de Bethsabée, mais sa seule cupidité, sachant bien que cette excuse n'avait servi de rien à nos premiers pères, et comprenant encore par-dessus tout cela que c'est le plus grand de tous les aveuglements d'accuser de notre péché celui à qui Dieu ne le pardonnera jamais, et de n'en pas accuser celle à qui il est tout prêt à le pardonner, pourvu seulement qu'elle le confesse et qu'elle en fasse pénitence; et ainsi n'en accusons point le démon, qui n'en peut jamais obtenir le pardon, n'en accusons que nous-mêmes, qui le pouvons obtenir, si nous voulons, de la miséricorde de Dieu; tâchons de mieux connaître cet ennemi et de nous mieux connaître nous-mêmes, soit pour le vice, soit pour la vertu; et puisque tout le mal vient de nous et tout le bien de Dieu, souffrons toute la confusion du premier et donnons à Dieu toute la gloire de l'autre: c'est la dernière circonstance de cette guerre spirituelle dont le combat est perpétuel, la victoire d'obligation et le triomphe défendu. C'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La gloire de la vertu est un bien qui est si propre à Dieu, qu'il ne nous est jamais permis de nous l'appliquer; il veut bien que nous en ayons tout le fruit, mais il en veut avoir tout l'honneur et toute la gloire, faisant ainsi avec nous le même partage qu'il faisait autrefois dans les sacrifices, où toute la chair des victimes était pour les hommes, mais où tout l'encens était pour lui et s'exhalait tout vers le ciel; car ici tout de même tous les fruits de nos bonnes œuvres, la grâce, le paradis, les bénédictions temporelles, les bénédictions éternelles, tout est pour nous, Dieu n'y prend point de part; mais, pour la gloire, c'est un encens qui est pareillement tout pour lui, et il ne veut pas qu'il s'en fasse la plus petite réflexion sur nous par la vanité; et nous n'aurions pas beaucoup de peine à nous persuader cette vérité, si nous étions aussi fortement convaincus que nous le devons être, que toute notre vertu ne vient point de nous, mais de Dieu, étant de nous-mêmes incapables de tout bien, capables au contraire de tout mal; et n'y en ayant point, quelque grand qu'il soit, dit saint Augustin, que nous ne puissions commettre tous tant que nous sommes, les plus vertueux aussi bien que les plus vicieux, si la grâce de Dieu nous abandonnait seulement un moment, ce qui doit nous obliger, par conséquent, à faire tout le bien que nous devons faire avec une grande humilité et à fermer notre esprit à la vanité, fuyant la lumière et les yeux du monde, comme Jésus qui se va cacher au désert pour ne combattre qu'aux yeux de

son Père. Car il en est, en effet, de la vertu comme de l'action de Jephté, qui, retournant de la victoire qu'il avait remportée sur les ennemis de Dieu, immola sa propre fille qui était venue au-devant de lui le féliciter de sa victoire et de la prospérité de ses armes : car nous avons tous une fille qui prend naissance en nous de l'infirmité de notre esprit, qui est la vaine gloire. Aussitôt que nous avons fait quelque bonne œuvre, repoussé quelque tentation, remporté quelque avantage sur les ennemis de notre salut, cette fille se présente aussitôt à nous pour nous offrir l'honneur du triomphe; nous aimons à être loués, et si personne ne le fait, nous le faisons souvent nous-mêmes. Mais que nous apprend l'action de Jephté? qu'il faut immoler cette fille, sacrifier cette vanité et jouir en secret de notre vertu, en attendant ce grand jour où elle sera couronnée de la main de Dieu en présence des anges et des hommes. Je n'examine point, au reste, si l'action de Jephté fut une vertu ou un crime, et s'il mérite qu'on le loue ou qu'on le blâme d'une telle action. Les interprètes et les Pères sont assez partagés sur ce sujet; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est de notre devoir et de notre vertu d'étouffer cette fille qui s'élève du fond de notre cœur et de nos entrailles, de l'immoler, de la faire mourir dans la vue de Dieu, considérant que tout le bien que nous faisons ne vient que de lui, et que la part même que nous y avons est si peu de chose en comparaison de ce que nous lui devons, qu'elle est bien plus capable de confondre notre vanité que de la flatter, demeurant toujours, après toutes nos bonnes œuvres, des serviteurs inutiles, comme dit Jésus-Christ, non-seulement parce que nous ne faisons que ce que nous devons, mais parce que nous demeurons toujours infiniment au-dessous de notre devoir et du pouvoir même que Dieu nous donne, n'y ayant personne qui fasse tout le bien qu'il peut faire et qui puisse dire, avec saint Paul, que la grâce de Dieu n'a point été vide en lui : *Et gratia Dei in me vacua non fuit* (I *Cor.*, XV, 10).

Que toutes ces pensées sont chrétiennes et qu'elles ont de force, en effet, pour confondre la vanité de ces gens qui présument si fort du peu de bien qu'ils font, et qui croient même avoir beaucoup fait de s'être pleinement acquittés de ce qu'ils doivent à Dieu, quand ils ont fait quelques bonnes œuvres et surmonté quelques légères tentations; car il n'y a que trop de ces gens-là qui sont pleins d'eux-mêmes et de tout ce qu'ils font, et qui ne seraient pas même contents, si tout le monde n'avait la même opinion qu'on a de leur bonne conduite; ils ne voudraient pas faire une bonne œuvre qu'elle ne fût aussitôt répandue partout; ils ne feraient pas une visite aux pauvres dans les prisons et dans les hôpitaux, qu'ils n'en fissent aussitôt après, et souvent même avant que de l'avoir faite, le sujet de leur conversation et de leur entretien; s'ils ont assez de courage pour jeûner le carême, il faut que tout le monde en soit informé et qu'on sache jusqu'aux moindres circonstances de la soumission qu'ils rendent en cela à l'Eglise; s'ils apportent quelque soin à se défendre des passions violentes, ils seraient bien fâchés qu'on ne leur tînt pas compte de la violence qu'ils se font, et que ce ne fût pas pour eux un caractère de distinction; mais je demande à ces gens-là avec saint Paul : *Quid habes quod non accepisti* (I *Cor.*, IV, 7)? Qui êtes-vous pour vous en faire tant accroire? Le bien que vous faites vient-il de vous, et ce bien est-il si grand pour en présumer comme vous faites? Parce que votre conduite paraît un peu plus régulière que celle des autres et que Dieu vous a mis au-dessus de plusieurs infirmités qui les défigurent; parce que vous êtes revenu, ce semble, de la plupart des passions du monde, de l'ambition, du luxe, des divertissements, des plaisirs, et que vous faites profession d'un genre de vie tout contraire, vous vous regardez et vous voulez même qu'on vous considère comme une personne extraordinaire, présumant beaucoup de votre mérite et méprisant même ceux qui ne vivent pas de la sorte, comme si l'avantage que vous avez sur eux, et qui fait la différence de leur conduite et de la vôtre, venait de vous. Ah! ce n'est pas là le caractère de la vertu chrétienne, qui, considérant au contraire que tout ce qu'elle a vient de Dieu, combien même le peu de bien qu'elle fait a coûté à Jésus-Christ, comme il est au-dessous de ses obligations et de la grâce même de Notre-Seigneur, ne regarde toutes ses bonnes œuvres, quelque mérite qu'elles puissent avoir, qu'avec confusion, les voyant si peu dignes de la grâce de Dieu, et du prix qu'il a donné pour les mériter. Car il faut que vous sachiez que tout le bien que vous faites est la récompense de la Passion de Jésus-Christ, le prix de son sang et de sa mort, le fruit de sa vie et de ses exemples, et que de plus la grâce qui vous le fait faire est la même grâce qui a fait les apôtres et tous les hommes apostoliques, la grâce qui a fait les martyrs et généralement tous les saints qui ont si glorieusement vaincu le monde et les passions. Or, quelle comparaison peut-on faire entre la vertu des saints et la vôtre, entre le bien que vous faites et tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour vous en donner l'exemple et vous en mériter la grâce? *Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut non fatigemini animis vestris deficientes* (*Hebr.*, XII, 3). Considérez donc, dit ce grand apôtre, celui qui a souffert pour l'amour de vous une si grande contradiction de la part des pécheurs pour soutenir votre vertu dans la tentation et dans les victoires mêmes que vous remportez; dans la tentation, en comparant vos souffrances avec ses peines et vos victoires avec les siennes; car vous n'avez pas encore résisté comme lui jusqu'au sang et jusqu'à la mort; *Nondum enim usque ad sanguinem restitisti.* Comparez un peu toutes ces choses, vos bonnes œuvres avec ses mérites, vos travaux avec ses souffrances, le peu de bien que vous

faites avec la grâce qui vous le fait faire et qui est capable de si grandes choses, et vous comprendrez alors que vous n'êtes qu'un serviteur inutile ; et, bien loin de vous glorifier de votre vertu et d'en triompher, vous ne la verrez plus qu'avec confusion, la voyant si peu digne de la grâce de Notre-Seigneur, de l'exemple qu'il vous a donné, de son sang et de sa mort, et, pour tout dire en un mot, si éloignée de vos obligations et de vos devoirs ; vous comprendrez que vous n'êtes rien et que tout le bien que vous faites n'est rien en comparaison de celui que vous pouvez faire ; et dans cette pensée, bien loin, encore une fois, de vous glorifier de votre vertu, vous rougirez de votre infirmité et de votre lâcheté, et vous aurez honte, ayant la grâce qui a fait les saints et tous les gages qu'ils ont eus de l'amour de Dieu, de n'être pas aussi saint qu'eux, vous disant à vous-même et à votre cœur ce que saint Augustin, pénétré de la force de ces grandes vérités, disait autrefois au sien : Eh! pourquoi, mon cœur, as-tu tant de peine à t'engager tout de bon au service de Dieu? pourquoi ne fais-tu pas ce qu'ont fait tant de gens de bien, de toute sorte d'âge, de sexe et de condition? Tu ne peux rien de toi-même, à la vérité, tes misères et tes faiblesses sont trop grandes ; mais tu peux tout avec la grâce de ton Dieu, pratiquer les vertus les plus difficiles, souffrir les tentations les plus violentes et les surmonter, renoncer au monde et à ses passions, renoncer enfin à toi-même : jette-toi seulement entre ses bras, il ne les retirera pas, il les avancera même pour te recevoir, pour te soutenir, pour te fortifier et enfin pour te couronner après la victoire. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND MERCREDI DE CARÊME.

Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista et condemnabunt eum.

Les hommes de Ninive se lèveront au jugement dernier avec cette nation pour la condamner (*S. Matth.*, *chap.* XII).

C'est assurément une grande gloire et un grand bonheur que d'être chrétien, mais c'est sans doute une aussi grande confusion à un chrétien de n'avoir pas la vertu ni le mérite d'un païen ; c'est la confusion cependant d'une infinité de chrétiens, d'être surpassés en cela par un grand nombre de païens qui seront leurs juges et qui les condamneront au jugement de Dieu, comme dit Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour : *Non sententiæ potestate*, ajoute saint Jérôme expliquant les paroles de Notre-Seigneur, *sed comparationis exemplo* (*Hier.*) ; non pas avec le caractère, à la vérité, de puissance et d'autorité qui résidera uniquement en Jésus-Christ, mais par la comparaison qu'il fera pour nous convaincre et nous confondre encore davantage, de leurs vertus avec nos vices et de leur condition avec notre état.

Il est vrai que le Fils de Dieu ne nous propose leur vertu pendant la vie que comme un exemple que nous pouvons et que nous devons suivre, mais il la produira au jugement comme un témoin pour nous accuser, et comme un juge pour nous condamner avec d'autant plus de sévérité, qu'ils ont fait par le seul principe de la nature et de la raison ce que nous ne faisons pas par le principe même de la religion et de la foi : *Sufficit universorum institutioni forma paucorum*, dit un Père, *quæ in utrumque proponitur, ut sit credentibus exemplo et induratis testimonio.* Ce sont les deux visages différents que la pénitence des Ninivites expose aujourd'hui à nos yeux; c'est un exemple qu'il faut imiter pendant la vie, ou c'est une accusation et un jugement qu'il faudra subir après la mort; c'est à nous à bien prendre notre parti et par conséquent à consulter Dieu sur le choix que nous avons à faire aussi bien que sur les choses que nous avons à dire ; consultons auparavant la sainte Vierge, lui disant : *Ave.*

La vie du chrétien peut être comparée ou avec celle de Dieu, ou avec celle des premiers chrétiens, ou avec la vie même des païens et des infidèles; si nous la comparons avec celle de Dieu, elle ne peut jamais être innocente, parce que personne, comme dit Job, ne peut être juste devant Dieu, c'est-à-dire, comparé à Dieu : *Vere scio quod ita sit, quod non justificetur homo compositus Deo* (*Job.* IX, 2). Sans cette comparaison, à la vérité, dit saint Grégoire, l'homme peut bien avoir quelque justice, mais aussitôt qu'on vient à la faire, il n'en a plus et n'est plus qu'injustice et qu'impureté: *Non compositus Deo justitiam percipit, compositus amittit.*

Si nous la comparons maintenant avec celle des premiers chrétiens, il faut reconnaître à notre confusion qu'elle est encore bien criminelle, l'expérience nous faisant voir tous les jours que leur foi n'est plus que dans nos livres et que, si nous avons leur science et leurs lumières, il s'en faut beaucoup que nous ayons leur conscience, leur vertu et leur innocence. Qui disoit un chrétien, en effet, dans les premiers temps, disait un homme qui vivait avec tant de pureté, tant de modération, tant d'humilité et de charité, qu'aussitôt qu'on le nommait on concevait toutes ces choses, et nommer un chrétien au temps où nous sommes, c'est pour l'ordinaire nommer un sujet qui n'est composé que de péché, et qui accommode toutes les lois de Dieu et de sa conscience à son intérêt et à sa passion. Aussi Tertullien nous assure que les passions et les vices fuyaient autrefois la rencontre des chrétiens comme de leurs plus grands ennemis : *De occursu meo vitia suffundo, o quam grande pallii beneficium est, sub cujus cogitatu vel improbi mores erubescunt* (*Tert.*) ! au lieu qu'ils les cherchent aujourd'hui comme leurs meilleurs amis et leurs protecteurs, qui les autorisent, qui les honorent et qui les consacrent avec tant d'aveuglement, que si nous comparons notre vie avec celle des païens même et des infidèles, nous trouverons encore qu'ils seront nos juges et qu'ils nous condamneront au jugement de Dieu, aussi bien que les Juifs de notre Évangile.

Car il est constant qu'ils nous ont surpassés en trois choses qui nous attireront alors une grande confusion, dans l'innocence des mœurs, dans le zèle de leur religion et dans la docilité et la sincérité de leur conversion : ils ont été grands pécheurs, il est vrai, et nous sommes prévaricateurs ; ils ont violé la loi de Dieu sans la connaître, nous la connaissons et nous ne laissons pas de la violer aussi bien qu'eux ; ils ont eu un zèle aveugle et indiscret pour leur religion, et nous n'en avons point du tout; ils ont fait pénitence à la prédication d'un homme inconnu et qui ne donnait aucunes marques de sa mission, et nous ne la faisons pas à la prédication de Jésus-Christ, qui est infiniment plus que Jonas et que tous les prophètes ; ce qui fait voir, premièrement, qu'ils ont été véritablement plus innocents que nous dans leurs mœurs ; secondement, plus zélés dans leur religion ; troisièmement, plus dociles et plus sincères dans leur conversion ; trois témoignages que Dieu produira contre nous au jugement dernier pour confondre encore davantage notre mauvaise vie : ce sont les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une vérité qu'il est inutile de prouver, que les païens ont été pécheurs et même de très-grands pécheurs, puisque, sans parler du péché de l'idolâtrie, que l'Ecriture nomme expressément : *Peccatum maximum* (*Exod.*, XXXI, 30), le plus grand de tous les péchés, saint Paul nous assure qu'ils ont été sujets et abandonnés même à toutes les passions dont le cœur humain peut être susceptible ; car Dieu les a abandonnés, dit le saint apôtre, premièrement aux passions qui suivent le cours et la pente de la nature, et qu'il appelle pour ce sujet les désirs du cœur : *Tradidit eos in desideria cordis eorum;* aux passions qui vont au-delà des inclinations naturelles, passions infâmes et honteuses et dont la seule pensée peut corrompre l'imagination et l'esprit : *Tradidit illos in passiones ignominiæ;* et troisièmement à des passions, en un mot, élevées au-dessus de la nature et consacrées par l'aveuglement, ce qui arrive quand les pécheurs méconnaissent leur péché, le confondent avec la vertu, et se font une religion de leur impiété pour autoriser leur mauvaise vie; et c'est ce que saint Paul appelle un sens réprouvé : *Tradidit illos in reprobum sensum* (I *Rom.*, XXVIII) ; car comme ils ont adoré des dieux qui avaient été de grands criminels, leur religion, dit saint Cyprien, ne pouvait être qu'une imitation de leur vie : *Deos suos quos venerantur imitantur, fiunt miseris et delicta religiosa* (*S. Cypr.*). Et la raison fondamentale de tous les désordres auxquels ils ont été sujets et abandonnés est le défaut de la foi, sans laquelle il est non-seulement impossible de plaire à Dieu, comme dit saint Paul, mais impossible même de ne lui pas déplaire et de ne pas tomber dans un abîme de péché et d'iniquité.

Car si la foi est la lumière de l'esprit et la seule règle infaillible de la bonne vie, que peut être la vie d'un païen et d'un infidèle, qu'un égarement continuel et un dérèglement perpétuel ? Il est vrai qu'il s'en est trouvé plusieurs parmi eux qui ont vécu moralement bien et qui ont satisfait à tous les devoirs de la vie civile, aimant le droit, la justice, l'équité, l'hospitalité; mais il s'ensuit seulement de là qu'ils ont été gens de bien à l'égard des hommes, mais il ne s'ensuit pas qu'ils l'aient été à l'égard de Dieu, qu'ils n'ont pas voulu adorer, ou, pour mieux dire, ils ne l'ont point été du tout, parce que la loi ne sépare point les devoirs de justice, qui sont de la seconde table, des devoirs de la religion et de la piété, qui appartiennent à la première ; et comme la religion qui n'est pas accompagnée des devoirs de justice envers le prochain est une tête qui n'a point de corps, la justice et l'équité qui n'est pas de même accompagnée de la religion est un corps sans tête et sans âme ; c'est pourquoi, s'il a été dit que qui manque dans un seul point de son devoir manque en tout, toutes les vertus, comme dit saint Augustin, étant tellement enchaînées ensemble qu'il est impossible d'en négliger une sans perdre les autres, il le faut dire, à plus forte raison, de la religion, qui est la première de toutes les vertus et le principe de toute la justice, qui anime et qui vivifie toutes les bonnes œuvres, qui en étant séparées, ne sont plus par conséquent qu'un corps sans âme et sans tête ; ce qui fait voir qu'il n'y a point de bonnes mœurs sans la foi, et qu'il n'est pas moins impossible d'être honnête homme sans être fidèle, qu'il est impossible d'être fidèle sans être honnête homme et sans avoir les vertus morales.

Cela étant, il ne faut plus douter que les païens n'aient été pécheurs et de très-grands pécheurs, mais il est étrange qu'ils aient été encore plus innocents que nous, par cette seule raison que nous avons déjà insinuée, qu'ils ont violé la loi de Dieu sans la connaître, ou nous ne la connaissons, tous tant que nous sommes, que pour la violer encore avec plus de mépris et plus d'impiété ; car la connaissance de la loi, dit saint Paul, et saint Augustin après lui, est la mesure du péché : *Quanto legis major cognitio, tanto minor peccati excusatio, et quanto minor peccati excusatio, tanto manifestior prævaricatio.* Il est vrai qu'ils ont connu la loi naturelle, qui est la première règle de la bonne vie et de la bonne conscience ; mais comme nous voyons que les eaux contractent des qualités étrangères par l'impression des terres où elles passent, et qu'elles perdent leur pureté à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, cette première loi a été tellement obscurcie par le péché et par la superstition de ces peuples, que Dieu a été obligé, dit saint Augustin, de la renouveler par la loi écrite, pour faire connaître à son peuple la condition du bien et du mal dont il n'avait qu'une idée confuse ; ce qui a fait dire à saint Paul qu'il n'a connu le péché que par la loi, et d'où saint Augustin conclut contre l'infidélité des Juifs, et à plus forte raison des

mauvais chrétiens, qu'il faut qu'ils soient plus coupables que tous les païens, qui n'ont connu ni la loi écrite ni évangélique, qui ont rétabli parmi nous, dit ce Père, ou augmenté, ou affermi la loi naturelle : *Multo magis ergo prævaricatores facti sunt lege divina, qua naturalis illa sive instaurata, sive aucta, sive firmata est.*

C'est le raisonnement perpétuel de saint Augustin, ou plutôt de Jésus-Christ même ; car que signifient ces paroles de Notre-Seigneur, quand il dit qu'un serviteur qui ne sait pas la volonté de son maître, et qui ne la fait pas, sera légèrement châtié : *Vapulabit paucis*, et que celui qui la sait et qui la néglige sera rigoureusement puni : *Vapulabit multis* (*S. Luc.*, XII, 48) ? Que signifient ces autres paroles, quand il dit aux Juifs que les Tyriens et les Sidoniens seront plus doucement traités qu'eux au jugement : *Remissius erit in die judicii quam vobis* (*S. Matth.*, XI, 12), sinon que les peuples infidèles n'ont pas été si coupables et si criminels que ceux qui ont reçu la foi et la religion ; ce qui a fait dire à l'apôtre saint Pierre qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais été éclairé de cette lumière, que de connaître la justice et la loi de Dieu, et ne la pas garder : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam cognoscentibus retrorsum reflecti a tradito sibi sancto mandato* (I *Petr.*, II, 20) ; parole que le saint apôtre n'aurait jamais avancée, dit saint Augustin, s'il n'avait appris de son maître que la connaissance que nous avons de la loi de Dieu, quand nous la violons, ne sert qu'à augmenter notre péché et à nous rendre plus coupables que tous les infidèles et tous les païens.

Comparons donc maintenant notre condition avec leur état, et notre vie avec leur vie. Ils ont été grands pécheurs, il est vrai, mais ils n'ont eu ni la loi, ni les prophètes, ni l'Evangile, ni les sacrements, ni les miracles, ni les prières publiques, ni les bons exemples; nous naissons et nous vivons parmi toutes ces grâces, et avec tout cela nous ne sommes pas meilleurs ni plus innocents qu'eux ; car de quoi les peut-on accuser dont il ne soit aisé de nous convaincre nous-mêmes? Saint Paul dit que Dieu les a abandonnés aux désirs de leur cœur, et ne suivons-nous pas aveuglément les passions du nôtre? Où est l'ambitieux qui réprime son ambition, où est l'avare qui réprime son avarice, où est la femme emportée qui réprime ses emportements et sa colère? Si donc nous suivons les passions de notre cœur, nous voilà convaincus des mêmes crimes auxquels saint Paul dit que Dieu les a abandonnés ; disons mieux, nous voilà convaincus de plus grands crimes qu'eux, puisque nous les commettons parmi toutes les grâces et les lumières de l'Evangile et des sacrements que nous avons et qu'ils n'avaient point.

Vous me direz avec le même saint Paul que Dieu les a livrés à des passions au-dessus de la nature, dans lesquelles ils ont confondu le péché avec la vertu, et se sont fait une religion de leur impiété, ayant le sens tellement réprouvé, qu'ils ont persécuté l'Eglise et ont même fait la guerre à Dieu ; mais il s'en faut beaucoup, dit saint Bernard, que cette persécution ait été si cruelle que celle qu'elle souffre aujourd'hui par la licence des mauvais chrétiens ; et c'est avec beaucoup de raison que ce Père lui met à la bouche les paroles d'Isaïe, pour nous faire comprendre que la paix dont elle jouit lui est plus funeste que toutes les guerres qu'elle a soutenues aux siècles passés : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (*Isai.*, XXXVIII, 17) ; *Amara quidem*, dit saint Bernard, *in persecutione tyrannorum, amarior in versutia hæreticorum, sed amarissima hodie per pravitatem desideriorum?* Les tyrans ont fait souffrir son corps, les hérétiques son esprit, et les mauvais chrétiens son cœur et sa volonté. Les tyrans l'ont persécutée, mais toute cette grande persécution n'a point eu d'autre effet que d'affermir les fondements et d'avancer les progrès de la religion; les hérétiques ont fait tout ce qu'ils ont pu pour la tromper et pour la surprendre, mais tout leur artifice et leur mauvaise foi n'a servi qu'à faire éclater davantage les lumières de l'Evangile; mais nos déréglements et nos vices ne peuvent servir qu'à la déshonorer et à la détruire ; et c'est ce qui a fait dire à saint Bernard que le démon ne lui a jamais fait de guerre plus cruelle que celle qu'il lui fait aujourd'hui, parce que jamais les mœurs des chrétiens n'ont été plus corrompues, et que jamais on n'a violé les commandements de Dieu avec plus d'audace et de liberté qu'on fait aujourd'hui : *Nunquam fuit major perditio christianorum, nec liberior aut securior transgressio divinorum præceptorum* (*Bern.*). Où est donc maintenant cette innocence de vie et de mœurs que nous prétendons avoir par-dessus les païens, nous qui vivons comme ils ont vécu et encore plus mal, et qui faisons tout ce qu'ils ont fait? Car, à la réserve de certaines actions particulières que nous ne faisons pas comme eux, comme d'adorer visiblement des idoles et de faire mourir les hommes, il est certain que nous faisons tout le reste et que, si nous ne faisons pas ces sortes d'actions, nous en avons du moins la disposition et l'esprit, c'est-à-dire que nous sommes faits de telle manière que, si nous avions été de leur temps, ou s'ils avaient été du nôtre, nous aurions fait tout ce qu'ils ont fait et de la manière qu'ils ont fait, tant nous avons de disposition pour faire tout le mal dont le cœur humain est capable. Le christianisme est plein de gens qui nous disent que, s'ils eussent été du temps de l'idolâtrie et de la persécution, ils n'auraient eu garde d'adorer des idoles et de faire mourir tant de gens de bien; mais c'est une erreur et une illusion de leur cœur qui se trompe et qui ne se connaît pas soi-même, car les pharisiens en disaient autant, que s'ils eussent été aux jours de leurs pères, ils n'eussent pas fait mourir les prophètes que leurs pères avaient fait mourir, pendant qu'ils cherchaient tous les jours à faire mourir Jésus-Christ, qui ne prêchait point d'autre doctrine

que celle que les prophètes avaient annoncée et prêchée de leur temps ; ce qui marquait évidemment que la malignité de leur cœur les eût bien portés à verser le sang des prophètes, puisqu'elle était capable de les porter à verser le sang de Jésus-Christ ; il n'en faut point douter : celui qui a été un Hérode ou une Hérodias à saint Jean-Baptiste, eût été un Achab et une Jézabel à Elie; si l'on eût demandé cependant à Hérode et Hérodias quelle opinion ils avaient de l'action d'Achab et de Jézabel, et ce qu'ils auraient fait dans une pareille occasion, il est bien certain qu'ils l'eussent condamnée, et qu'ils eussent juré que s'ils eussent été en ce temps-là, ils auraient fait beaucoup mieux que les persécuteurs de ce saint prophète; mais ce qu'ils firent à saint Jean-Baptiste qui venait en esprit et avec la vertu d'Elie, est une démonstration très-sensible de ce qu'ils eussent fait au premier Elie. Disons la même chose et raisonnons de la même manière à notre sujet : celui qui parmi les lumières de l'Evangile, dans le sein de l'Eglise et parmi les sacrements s'assujettit à ses passions, peut bien se tromper soi-même et se croire plus homme de bien que ceux qui ont adoré les idoles et persécuté l'Eglise de Dieu ; mais il ne me trompera jamais jusque-là, que de me faire croire qu'il n'eût pas fait tout ce qu'ils ont fait, s'il eût été du temps de la persécution et de l'idolâtrie; étant persuadé, au contraire, par la disposition dans laquelle il est aujourd'hui, que celui qui sacrifie toutes choses à son intérêt et à sa passion eût offert sans peine aux idoles des offrandes et des sacrifices, et que celui qui persécute son prochain et qui lui ôte le bien et la réputation contre la loi de Dieu, qui lui est connue, eût été des premiers à offrir son suffrage et son ministère même pour le faire mourir ; tellement que de quelque côté que nous puissions nous comparer avec les païens et les infidèles, nous ne trouverons point que nous ayons aucun avantage sur eux, ni dans les mœurs, puisque nous avons toutes leurs passions, ni dans les actions, puisque nous faisons tout ce qu'ils ont fait d'une manière différente, à la vérité, mais également criminelle, ni dans le fond même de la disposition de notre cœur, puisqu'ils n'ont rien fait que nous ne fissions comme eux, si nous avions l'occasion et si nous étions dans le pouvoir de le faire de la même sorte; mais si nous n'avons point d'avantage sur eux, il est certain qu'ils en ont un grand et très-considérable sur nous, qui est qu'ils eussent été plus gens de bien que nous ne sommes et qu'ils n'ont été, s'ils eussent eu les grâces et les lumières que nous négligeons : et ce qui me fait croire aisément cette vérité, après le témoignage de Jésus-Christ, qui nous dit expressément, parlant des Tyriens et des Sidoniens, que si Dieu leur eût fait les grâces qu'il avait accordées aux Juifs, ils eussent fait pénitence dans le sac et la cendre : *Olim in cinere et cilicio pœnitentiam egissent* (*Matth*,, XI, 21), ce qui me fait entrer dans cette pensée, encore une fois, après un si grand témoignage, c'est l'inclination que la plupart de ces gens-là ont eue pour les vertus civiles et morales, c'est le zèle qu'ils ont eu pour leur religion ; car comment n'auraient-ils pas aimé les vertus chrétiennes s'ils eussent été chrétiens, eux qui sans autre lumière que la lumière naturelle ont si fort aimé les vertus morales? et comment n'auraient-ils pas eu beaucoup de zèle pour la religion du vrai Dieu, eux qui en ont tant fait paraître à notre confusion pour le culte de leurs faux dieux? car c'est encore un reproche qu'ils auront à nous faire au jour du jugement, et un témoignage que le Fils de Dieu produira contre nous, et que j'ai à vous expliquer dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le premier fondement de toute religion vraie ou fausse, c'est le zèle, et il est d'une telle nécessité dans l'une et dans l'autre, qu'il est impossible autrement d'en conserver l'esprit et les exercices, et je ne sais si ce n'était point pour nous insinuer cette maxime que Dieu, qui est l'auteur de la vraie religion, et le démon, qui a toujours été l'auteur de la fausse, avaient ordonné autrefois, Dieu aux Juifs et le démon aux Romains, que le feu serait toujours allumé sur l'autel comme un symbole perpétuel et toujours présent du zèle qu'ils devaient avoir les uns et les autres pour entretenir parmi eux l'esprit et les exercices de leur religion ; quoi qu'il en soit, il est toujours vrai que la religion, soit sainte ou profane, ne peut non plus subsister sans le zèle, qu'un édifice sans fondement, qu'une plante sans racine et qu'un homme vivant sans son âme et sans son esprit.

Or, ce zèle et toute son action ne se peut réduire qu'à trois choses dans lesquelles les païens nous ont de beaucoup surpassés : à observer la religion, à la conserver et à la défendre, à l'étendre et à l'amplifier ; car on ne peut douter, sans douter de toutes leurs histoires, qu'ils n'aient été pour la plupart grands observateurs de leur religion, infiniment respectueux envers leurs dieux, justes et charitables envers les hommes, assidus à leurs cérémonies et à leurs mystères, dévots et modestes en leurs temples, magnifiques dans leurs sacrifices, très-religieux dans leurs serments, et tellement réguliers en tout, que ni la crainte des maux qui les menaçaient, ni le sentiment de ceux qu'ils souffraient ne les pouvait souvent empêcher de satisfaire à tous ces devoirs, l'esprit et le zèle de la religion triomphant ainsi en eux de toutes les passions violentes qui nous détachent ordinairement du service de Dieu.

Mon dessein n'est pas de faire une histoire ni de vous en rapporter beaucoup d'exemples, il suffit seulement d'observer en peu de paroles qu'on les a vus quelquefois affronter la mort et passer à travers une infinité d'ennemis qui les assiégeaient, pour aller faire leurs sacrifices dans les lieux où ils avaient coutume de les faire ; il s'en est

trouvé même qui ont mieux aimé s'exposer à une mort certaine et cruelle, que de violer la foi et la religion de leurs serments; mais combien de fois les a-t-on vus dans les calamités publiques, après des défaites sanglantes où les femmes avaient perdu leurs maris, les parents leurs enfants, les enfants leurs pères, se présenter devant leurs dieux avec la même dévotion et la même piété que s'ils eussent été victorieux et qu'ils fussent entrés dans leurs temples pour leur rendre des actions de grâces? il n'est pas même jusqu'aux enfants qui ont donné des marques d'une piété singulière et d'un zèle extraordinaire, en servant à leurs sacrifices, aimant mieux se laisser brûler par des charbons ardents qui étaient par hasard tombés sur leurs mains, que de faire le moindre éclat et la moindre action qui pût ou interrompre la cérémonie, ou les divertir eux-mêmes de l'application qu'ils devaient aux mystères de leur religion. Et nous, pour nous divertir de l'application et de la dévotion que nous devons aux nôtres, il n'est pas besoin de souffrir de si grandes douleurs, il ne faut d'ordinaire qu'un peu d'ennui et de chagrin, un souvenir, une pensée, la seule curiosité de tout voir et de tout entendre, et le plus souvent la seule inquiétude naturelle de notre esprit, pour nous empêcher de venir à l'église et de servir Dieu, d'entendre sa parole, d'assister au sacrifice, de fréquenter les sacrements; ce serait trop d'être menacés de quelque grand péril: il ne faut que la moindre affaire, la plus petite infirmité, la crainte du froid et du mauvais temps, et, ce qui est encore le plus ordinaire, la seule insensibilité que nous avons pour toutes les choses de Dieu, insensibilité qui n'est touchée le plus souvent ni des grâces, ni des disgrâces qui nous arrivent de sa part; car, quand il lui plaît de nous affliger, en usons-nous comme ces peuples qui rappelaient toute la force de leur zèle dans les plus grandes calamités pour désarmer la colère du ciel? Hélas! en de bien moindres occasions nous sommes stériles, stupides, insensibles et tellement occupés des maux que nous souffrons, que nous ne pensons à rien moins qu'au service de Dieu, et quand on veut nous y faire penser, nous soutenons que nous ne le pouvons pas et que nous sommes incapables de tout, si ce n'est de sentir nos maux et de nous en plaindre, au lieu de recourir à la religion, à la prière et aux sacrements, à l'aumône, à la mortification, à la pénitence, pour détourner la main de Dieu qui nous touche et qui s'appésantit sur nous; nous nous abandonnons au chagrin, aux plaintes, au murmure même contre sa providence, et pour nous consoler des peines que nous nous sommes attirées par nos péchés, nous avons recours à de nouveaux crimes; et après cela nous osons encore nous élever au-dessus des païens; nous les surpassons en effet par le caractère de notre condition, qui nous fait enfants de Dieu et de l'Église, mais il faut avouer qu'ils nous surpassent infiniment par le zèle qu'ils ont eu pour leur religion, zèle aveugle, à la vérité, puisqu'il n'a eu pour objet que de fausses divinités, mais qui ne laissera pas de porter une grande confusion dans l'âme de tous les chrétiens qui n'ont pas assez de fidélité pour observer la loi de Dieu, et encore moins de zèle et de courage pour la défendre comme ces profanes ont défendu leur religion.

Car que n'ont ils point fait pour la conserver? quelle précaution et quelle sévérité contre ceux qui ont voulu ou l'altérer, ou la détruire? Ils ne se sont pas contentés de brûler leurs livres et leurs écrits, ils les ont souvent chassés de leurs républiques et quelquefois même condamnés à mort, ne voulant rien souffrir chez eux, dit un de leurs auteurs: *Quo hominum animi a cultu Deorum avocarentur*, qui pût éloigner les peuples de la religion, ni en altérer tant soit peu la sincérité et la pureté; et sans parler de leurs philosophes, que n'ont-ils point fait contre les chrétiens? Ils n'ont pas seulement fait effort de supprimer l'Évangile et tous les livres évangéliques, mais voyant que les premiers chrétiens étaient autant d'Évangiles vivants, ils se sont efforcés autant qu'ils ont pu de les supprimer eux-mêmes par toute la terre; combien de lois ont été publiées contre eux! mais combien de supplices différents ont été inventés pour les faire mourir ou les pervertir! Et pourquoi tout cela, sinon pour défendre leur religion qu'ils voyaient attaquée par la nôtre?

Où en sommes-nous donc, nous qui souffrons dans le christianisme, qui approuvons même et qui autorisons très-souvent cette licence d'écrire et de parler contre les choses de la religion? Car ce ne sont pas seulement les païens, dit saint Augustin, qui parlent contre elle, mais les chrétiens mêmes, qui devraient être ses défenseurs et ses protecteurs, sont ses ennemis, ou plutôt ils sont l'un et l'autre: *Inimici et ultores* (*Aug.*), pour appliquer ici la pensée de David: ses défenseurs, par le caractère de leur condition et de leur profession, et ses ennemis, par les mauvaises impressions qu'ils donnent au monde de ses vérités et de ses mystères. Combien d'impiétés, en effet, pour entrer dans le détail de toutes ces choses? combien d'écrits scandaleux et contre la foi, et contre les bonnes œuvres, se débitent tous les jours et se répandent parmi nous? On en voit qui attaquent les principes et les fondements de la religion; on en voit d'autres qui font des satyres et des railleries des choses les plus saintes et les plus sacrées; mais le nombre est grand de ceux qui, sous prétexte de divertir l'esprit, insinuent le vice et débauchent les âmes les plus innocentes de l'amour de Dieu et de la vertu; car on y voit des peintures si vives et si tendres des passions humaines, toutes les intrigues, tous les raffinements et toutes les délicatesses du péché y sont enseignés avec tant d'agrément et d'esprit, qu'il est bien difficile, en effet, d'en défendre son cœur et de ne pas mettre en pratique ce qu'on apprend avec tant de plaisir; et pour moi, je suis persuadé qu'il n'est

point de conversation, toute dangereuse qu'elle soit, qui soit si funeste à beaucoup de gens, que ces pernicieuses lectures, qui le sont d'autant plus qu'on ne s'en défie point et qu'on ne croit pas qu'elles puissent avoir de mauvaises suites ; ce qui n'est pas si ordinaire dans les conversations et les entretiens, où la pudeur et la crainte de hasarder sa réputation et de donner mauvaise impression de soi et de sa conduite font qu'on est davantage sur ses gardes et qu'on se précautionne beaucoup plus contre le péché. Combien de jeunes personnes, en effet, et de l'un et de l'autre sexe, se perdent tous les jours par là, et ne se laissent aller à de mauvais commerces que parce que ces mauvais livres ont déjà commencé à corrompre leur cœur !

Cependant on les souffre dans le christianisme, et non-seulement on les souffre, mais on les approuve, on les autorise. Il n'est point de curieux qui n'en veuille faire une pièce de son cabinet, point de femme ni de fille mondaine qui ne les ait sur ses tablettes pour s'en divertir dans les moments de sa solitude et de son loisir ; beaucoup de gens même se font un honneur particulier d'en connaître les auteurs, d'être de leurs amis, de les voir souvent, et, ce qui est plus étrange, c'est que ceux qui sont obligés par le caractère de leur condition et le devoir de leur profession de les condamner, sont quelquefois leurs partisans et leurs protecteurs ; ils ne les défendent pas publiquement, à la vérité, mais dans le particulier avec leurs amis ; ils les condamnent même sur leurs tribunaux quand il le faut faire, mais, si vous entrez chez eux, vous trouvez souvent le livre qu'ils ont condamné dans leur cabinet, et peut-être encore l'auteur à leur table, où il débite impunément et fait admirer toutes ses impiétés, sans que personne bien souvent fasse réflexion qu'on ne peut estimer ces sortes de choses ni s'en divertir sans offenser, sans faire un très grand outrage à Dieu et à la religion ; et il ne sert de rien de nous dire que ce ne sont pas les choses qui plaisent et qu'on loue, mais l'esprit et la manière de les dire, car saint Augustin n'estimait point le fonds de la doctrine des anciens, qui était pleine d'erreurs et contre la foi et contre les mœurs, il n'estimait que leur esprit ; et cependant il n'a pas laissé de mettre au nombre de ses rétractations les louanges qu'il leur a données, et prétend qu'un chrétien ne doit jamais louer les ennemis de l'Eglise, parce que les louanges qu'on leur donne enferment toujours une approbation de leur doctrine et souvent même de leur vie. Comme il ne peut jamais y avoir de mérite à dire de mauvaises choses, quelque tour qu'on leur puisse donner et de quelque manière qu'on les puisse dire, il n'est jamais permis d'estimer un tel caractère, et c'est se jouer de l'Eglise et de la religion que de se faire un plaisir d'un esprit qui est si contraire et si opposé à celui de Dieu.

Il faut avouer toutefois que voilà le divertissement de la plupart des jeunes gens du monde et de ceux mêmes qui passent pour les plus honnêtes gens, les plus qualifiés, et de ceux qui portent une plus grande distinction, soit par leur naissance ou par leur mérite ; les lectures saintes, les entretiens de piété n'ont rien d'agréable pour eux, et à moins que la conversation ne roule un peu sur quelque chose qui flatte la cupidité ou la curiosité de l'esprit, c'est-à-dire, à moins que d'attaquer la foi ou les bonnes mœurs, le discours n'a rien que de sec et de languissant.

Si des paroles maintenant nous voulons descendre aux actions, nous trouverons sans doute que nous avons encore un plus grand reproche à nous faire, car nous sommes si peu touchés de tout ce qui est de Dieu, de la religion, que nous avons encore moins de zèle pour les intérêts de sa loi que nous n'en avons pour la vérité et pour la pureté de ses sentiments, car nous la voyons violer tous les jours par une infinité de péchés et d'iniquités, nous voyons les violences et les injustices qui se commettent à toute heure, nous entendons les médisances et les calomnies, les blasphèmes et les impiétés, et cependant où est la sensibilité que tous ces excès trouvent en nous ? où est la peine qu'ils nous font et la douleur que nous en souffrons ? N'avons-nous pas le cœur aussi calme et aussi tranquille que si toutes ces choses étaient ou innocentes ou indifférentes ? Combien de gens même se font un plaisir d'entendre une médisance ou l'histoire d'un mauvais commerce, de voir une mauvaise action ou de vengeance ou d'impureté ? Ah ! zèle de Matathias et de Phinéès, où es-tu, pour venger les crimes de tous les pécheurs et les reparer, non pas par une effusion de sang et par la perte de leur vie, comme ces deux grands zélateurs de la loi de Dieu, mais par une effusion de larmes, comme faisait autrefois David quand il pleurait les mêmes excès ? *Mœstitia tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam, exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam* (*Ps.* CVXIII, 53, *vers.* 136). Car tel est l'esprit et le caractère du zèle de la religion, de faire ses plus grands efforts pour honorer Dieu lorsque l'impiété fait les siens pour le déshonorer et pour l'offenser : *Tempus faciendi, Domine, dissipaverunt legem tuam* (*Ibid. vers.* 126). Si d'un côté il est indigné de voir que Dieu est déshonoré, il s'afflige de l'autre pour réparer par ses larmes et par ses soupirs les injures qu'il reçoit de ses ennemis, pleurant pour eux, faisant pénitence pour eux. Si nous avions donc un peu de ce zèle, nous serions sans doute assez sensibles à sa gloire, les chefs de familles veilleraient plus qu'ils ne font sur la conduite de leurs domestiques et de leurs enfants, les magistrats auraient plus de soin de faire observer les lois et la discipline, et tous les chrétiens, en un mot, se feraient une affaire de s'observer les uns les autres en charité et de remarquer leurs défauts, non pas pour s'insulter les uns les autres et se mépriser, mais pour se corriger mutuellement ; et, par conséquent, une marque et un témoignage infail-

lible que nous n'en avons point, c'est que nous ne sentons point les injures qu'on fait à Dieu, nous ne faisons rien pour les empêcher et encore moins pour les réparer. Où est donc le zèle que nous avons pour la religion, en comparaison des païens? eux qui ont observé la leur avec tant d'exactitude, qui l'ont défendue avec tant de soin et de précaution, et qui l'ont étendue même avec tant de succès, qu'ils en ont presque fait une religion universelle; car, à la réserve du petit royaume de Judée, où le vrai Dieu était connu, toute la terre n'était-elle pas dans les ténèbres du paganisme? Combien de fois même cette superstition s'est-elle mêlée parmi le peuple de Dieu? A peine est-il hors de l'Egypte qu'il veut adorer un veau d'or; Salomon n'a pas sitôt pris des femmes idolâtres qu'il devient idolâtre comme elles; et la plupart de ses successeurs n'ont pas moins succédé à son impiété qu'à son sceptre et à sa couronne; et si vous me demandez la raison qui a fait apostasier les uns et les autres, je ne la puis trouver que dans le commerce que les Juifs avaient avec les païens, et dans le zèle que les païens avaient pour la gloire de leur religion; et c'est pour cela que la loi des Juifs ne voulait pas qu'ils eussent beaucoup de commerce avec eux, et qu'elle défendait par-dessus toutes choses les mariages entre les deux peuples, prévoyant bien que, s'ils se mêlaient une fois ensemble, les païens ne manqueraient pas de les pervertir. Vous ne prendrez point de leurs femmes, dit la loi, et vous ne leur donnerez point des vôtres, autrement elles vous détacheront du culte du vrai Dieu pour adorer tous leurs faux dieux: *Certissime enim avertent corda vestra, ut sequamini deos eorum* (III *Reg.*, XI, 2).

Pourrait-on bien dire la même chose du zèle que nous avons pour la gloire du nôtre? Que ferons-nous pour édifier l'Eglise et pour l'amplifier, pour convertir les impies et les infidèles? Le moyen le plus efficace pour cela, et celui sans lequel tous les autres sont inutiles, ce serait de leur donner de bons exemples et de les attirer dans notre parti par la force de la vertu et de la bonne vie, comme faisait autrefois les premiers chrétiens; mais que ce moyen est rarement employé et mis en usage; qu'il y a peu de chrétiens qui édifient l'Eglise par leur bonne vie, et que le nombre est grand, au contraire, de ceux qui la déshonorent par leurs mauvaises mœurs, et qui peuvent s'appliquer cette parole de David, selon l'explication de saint Augustin: *Super omnes inimicos meos factus sum opprobrium, et vicinis meis valde et timor notis meis* (*Ps.* XXX, 12). C'est-à-dire qu'ils déshonorent plus l'Eglise et lui font plus de mal que n'ont jamais fait tous les ennemis de la religion, parce que la persécution de ceux-ci, comme nous disions tantôt, n'a servi qu'à augmenter la lumière de la foi et le nombre des fidèles, et nos mauvaises mœurs, nos mauvais exemples font tout le contraire. Combien d'infidèles, en effet, dit saint Augustin, qui voudraient se convertir et s'approcher de nous et qui s'en éloignent, voyant que notre vie ne répond pas à notre profession? Ils voient les dérèglements des mauvais chrétiens qu'ils connaissent, et ils se persuadent ou craignent du moins qu'il n'en soit de même de ceux qu'ils ne connaissent pas; ce qui fait qu'ils aiment mieux demeurer dans leur parti que de s'engager dans le nôtre, où ils voient si peu de zèle pour la gloire de Dieu et pour son service; tellement, qu'à bien examiner tout ce que le zèle peut et doit faire, nous trouverons toujours partout que les infidèles ont été plus zélés pour leur religion que nous ne le sommes pour la nôtre, dans laquelle il y en a beaucoup qui nous ont même surpassés, dès le premier moment qu'ils y sont entrés et qu'ils ont quitté la superstition; ce qu'on peut justifier aisément par l'exemple des Ninivites de notre Evangile, qui ont eu deux choses dans leur conversion qui ne se trouvent point, ou du moins rarement dans les nôtres: une grande docilité pour obéir à la grâce de Dieu, et une aussi grande sincérité pour quitter de bonne foi toutes leurs mauvaises voies, comme dit l'Ecriture, et tous leurs péchés; c'est ainsi qu'ils nous condamneront comme plus innocents dans leurs mœurs, plus zélés dans leur religion, mais encore plus sincères dans leur conversion. C'est ici la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Il est certain que les Ninivites se convertirent à la première grâce de Dieu et à la prédication d'un homme qu'ils ne connaissaient point, qui ne faisait rien pour autoriser sa mission, et qui, bien loin même de leur prêcher la pénitence, ne les portait qu'à l'impénitence et au désespoir; car il ne leur dit point de se convertir ou qu'autrement ils périraient, mais il leur dit absolument qu'ils périraient dans quarante jours: *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (*Matth.*, XII), si bien que le peuple n'était attiré à Dieu que par la seule grâce intérieure sans aucune grâce extérieure, mais il était arrêté dans son péché par le poids d'une infinité de passions, par une ignorance profonde des vérités les plus naturelles, par les paroles même du prophète qui l'assurait de sa ruine et de son malheur. Ah! il ne faudrait pas de si grandes extrémités pour nous faire abandonner tous les soins de notre salut; cependant les Ninivites ne négligent rien, et, sans différer davantage, ils obéissent à la grâce et à la première grâce de Dieu; et nous, après tant de grâces, et intérieures et extérieures que Dieu nous a faites et qu'il nous fait encore tous les jours, après tant de lumières et d'inspirations, après tant de prédications et de bons exemples, après tant de miracles, tant de sacrements et tant de prières qui se font dans l'Eglise pour nous convertir, nous demeurons toujours dans notre péché, disputant contre Dieu et contre sa grâce des années entières et quelquefois toute la vie; pour quitter un méchant commerce, restituer un bien mal acquis, se réconcilier avec un

ennemi, renoncer au luxe, à la vanité, il faut un jubilé, il faut être même très-souvent en péril de mort; car nous ne voyons pas d'ordinaire qu'on en vienne là qu'en ces sortes d'extrémités : *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt;* pendant qu'on se porte bien on ne songe point à se convertir; est-on au lit de la mort : *Postea acceleraverunt* (*Ps.* XV, 4); on demande alors la pénitence, on fait appeler cet ennemi pour se réconcilier, on donne ordre de restituer le bien mal acquis, on renonce à tous les mauvais commerces de la vie, c'est-à-dire que nous quittons le péché quand il nous quitte et jamais plus tôt, encore faut-il qu'il n'y ait presque aucune espérance de vie, car, pour peu qu'il en reste, on n'a l'esprit occupé que de ce qu'on fera quand on sera guéri et que la santé sera rétablie; ce qui fait voir que ce n'est point, pour l'ordinaire, la grâce de Dieu qui nous convertit, mais la seule nécessité; semblables à ces villes assiégées qui disputent le terrain pied à pied et qui se défendent jusqu'à la dernière extrémité, nous ne prenons le parti de la pénitence que quand nous ne pouvons plus la différer sans nous mettre, je ne dis pas seulement en péril, mais en état de damnation; ou si nous la faisons quelquefois plus tôt, ce n'est du moins presque jamais avec la sincérité que Dieu demande de nous, et dont nous avons un si grand exemple dans la conversion des Ninivites, qui quittèrent tous leurs péchés sincèrement et de bonne foi, en telle sorte que Dieu vit tout d'un coup les plus libertins religieux, les plus superbes humiliés, les plus sensuels chastes et tempérants, les plus colères adoucis, les plus injustes équitables, et tous, en un mot, corrigés, comme dit l'Ecriture, de tous leurs péchés et de tous leurs vices : *Vidit quemlibet abstitisse a pravis viis suis.*

Car où trouver des gens aujourd'hui qui fassent pénitence de la sorte? On en trouve assez, à la vérité, qui en font les gestes et les mines, mais il y en a peu qui en aient l'esprit et les sentiments. On se confesse souvent, dit un Père, mais c'est toujours le même esprit et la même disposition dans les pénitents et dans les pécheurs. Point de haine contre le péché quand on le commet, point de regret de l'avoir commis quand on s'en confesse, parce qu'on ne l'a pas sitôt confessé qu'on rentre en commerce avec lui; on fait les mêmes injustices, on exerce les mêmes vengeances, on entretient les mêmes commerces; quelle pénitence donc, continue ce Père, de se confesser presque tous les jours, et de faire tous les jours les mêmes choses dont on se confesse? *Eadem omnes jugiter faciunt quæ fecisse se plangunt.* Certainement c'est une grande marque qu'on ne va à confesse que par coutume et par habitude, pour entretenir commerce avec le confesseur et pour amuser la conscience, et presque jamais par principe de religion et pour se convertir sincèrement et de bonne foi comme les Ninivites; d'où il faut conclure avec Jésus-Christ qu'ils seront nos juges, mais juges rigoureux, parce que leur exemple ne laissera aucune couleur ni aucun prétexte à l'impénitence; car ils nous diront qu'ils ont été pécheurs comme nous, et que nous n'avons pas été pénitents comme eux; ils nous diront qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et que nous ne l'avons pas voulu faire à la prédication de Jésus-Christ, qui est infiniment plus que Jonas; ils nous diront qu'ils n'ont pas eu nos lumières et qu'ils ont été plus sages que nous; qu'ils n'ont eu ni la loi, ni les prophètes, ni les miracles, ni les exemples, ni l'Evangile, ni les sacrements, et qu'ils ont été plus gens de bien que nous qui avons reçu toutes ces grâces. Ah! quelle confusion d'être jugés et condamnés par des infidèles? A quoi nous serviront donc le nom et le caractère de chrétien que nous aurons portés. Ah! quelle confusion pour nous, qui sommes chrétiens, d'être jugés et condamnés par des infidèles? Sera-ce là, ô mon Dieu! le fruit de votre incarnation, de votre passion, de votre mort, de tant de miracles et de sacrements, de prédications et de bons exemples, de paraître encore, après tout cela, plus coupables et plus criminels que les ennemis les plus déclarés de votre saint nom? A quoi nous serviront donc le nom et le caractère de chrétien que nous avons portés, les grâces et les lumières que nous avons reçues, qu'à justifier en nous l'application de cette parole de Notre-Seigneur, en parlant des Juifs : *Si non venissem et locutus fuissem eis, peccatum non haberent, nunc autem excusationem non habent de peccato suo* (*Joan.*, XV, 2) : Si je n'étais point venu à ce peuple, si je ne lui avais point parlé, s'il n'avait jamais entendu parler ni de ma loi ni de mon Evangile, il serait sans péché, ou du moins beaucoup moins coupable et plus excusable; mais après tant de moyens même que je lui ai donnés pour bien vivre, si salutaires, si puissants et si efficaces, il n'a plus d'excuse, et les infidèles en ont plus que lui et par conséquent seront traités plus doucement que lui, suivant cette autre parole de Notre-Seigneur, qui nous dit que celui qui aura plus reçu aura un plus grand compte à rendre : *Cui multum datum est multum quæretur ab eo, et cui commendaverunt multum plus petent ab eo.* Ce qui a été dit pour les chrétiens, à qui Dieu ayant donné toutes ses grâces et ses lumières, ils souffriront sans doute un jugement plus sévère et plus rigoureux que les autres hommes; et partant souvenons-nous du nom que nous portons et des devoirs qui sont attachés à notre condition; ne présumons point de l'avantage que la miséricorde de Dieu nous a donné sur les infidèles, si nous ne nous efforçons encore à les surpasser par l'observation de sa loi et par la prompte conversion qu'il attend de nous et qu'il nous demande par la pratique d'une vraie pénitence, qui nous donnera la grâce et les bénédictions du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui, ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement, écoutez-le (*S. Matth., chap.* XVII).

Si jamais les hommes ont écouté avec attention et avec respect ceux que Dieu à commis sur la terre pour leur annoncer sa parole, vous m'avouerez que celui-là mérite particulièrement cet honneur, qui a l'avantage d'être son Fils, son Fils bien-aimé et l'objet de ses plus douces complaisances; puisqu'il est son Fils, il n'a garde de nous tromper, et sa naissance nous est un gage de la vérité de son Evangile; puisqu'il est son Fils bien-aimé, il a sans doute son secret, et il ne tiendra qu'à nous d'apprendre de ce favori tous les desseins de notre salut; enfin, puisqu'il est l'objet de ses complaisances, il ne faut pas craindre qu'il nous porte de mauvaises paroles, n'étant pas à croire que Dieu voulût donner à un Fils qu'il aime une commission fâcheuse, ni faire servir à sa justice celui qui est né pour sa joie et pour exercer sa miséricorde, si bien que le Père éternel nous ordonnant aujourd'hui d'écouter ce Fils bien-aimé, nous propose en même temps les motifs qui peuvent aider notre foi et nous disposer à l'entendre; mais comme cette attention vient toute du ciel, et qu'il faut que Dieû prépare l'esprit à recevoir sa sainte parole, demandons-lui cette grâce qui ouvre les cœurs et qui rend les âmes dociles, et pour l'obtenir adressons-nous à celle dont la vie n'a été qu'une continuelle méditation des paroles de son Fils, et que Jésus-Christ même n'a pas estimée si heureuse de lui avoir donné la naissance, que d'avoir recueilli avec soin, médité avec dévotion et saintement observé tout ce qu'il est venu enseigner aux hommes; c'est elle qui a plus saintement écouté et profité de la parole de Dieu qu'elle conçut en son esprit et en son corps, lorsqu'un ange lui dit: *Ave, Maria.*

Il n'est rien de plus ordinaire aux hommes que l'opinion de leur suffisance, mais il n'est rien aussi de plus commun dans le monde que la fausseté de cette opinion; nous croyons tous être savants, et néanmoins nous ne savons rien, nous ne connaissons pas même notre ignorance, et sans parler des sciences humaines, si toutefois on doit nommer sciences celles qui ont causé tant d'égarements et donné la naissance à tant d'erreurs, connaissons-nous quelque chose dans la science de Dieu que par la foi de Jésus-Christ? Une ignorance si profonde ne peut avoir que deux principes: le premier, c'est le péché qui, nous ayant ravi la grâce de Dieu et la justice originelle, nous a fait perdre en même temps la lumière du ciel et la science de notre salut; le second, c'est l'éloignement qui nous sépare des premiers fidèles, dans lesquels Dieu a renouvelé après le péché l'intelligence de sa loi; car il faut supposer que cette science divine a été si étrangement altérée depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, que Dieu a été obligé de la renouveler de temps en temps en la personne des patriarches: Abel, Noé, Abraham, Moïse et David ont été ceux que Dieu a singulièrement choisis pour renouveler son alliance avec les hommes, et sur la fin de la Synagogue les Juifs l'avaient tellement corrompue par leurs fausses traditions, qu'il a fallu que Dieu même soit descendu du ciel pour lui rendre sa pureté et sa perfection.

Il est vrai que depuis Jésus-Christ Dieu ne nous a point donné d'autre maître pour nous instruire; les patriarches mêmes qui l'ont précédé n'étaient pas tant des maîtres envoyés de Dieu pour apprendre aux hommes la science du ciel, que des pédagogues établis pour les conduire à Jésus-Christ par la foi du Messie, parce qu'il n'appartenait qu'à celui-là de nous rendre la lumière, qui nous a rendu la justice; de nous enseigner les voies de Dieu, qui nous pouvait donner l'exemple d'une vie divine, et de nous donner l'intelligence de la loi, qui l'a non-seulement renouvelée, mais qui l'a même consommée; de sorte que, comme les anciens étaient obligés de descendre jusqu'au Messie pour être instruits, et de reconnaître sa voix avant qu'il fût né dans la loi et dans les prophètes; nous sommes obligés depuis sa naissance de remonter jusqu'à lui et de recevoir les enseignements et les traditions de l'Eglise: *Non ut verbum hominum, sed sicut est vere verbum Dei*, non pas comme des paroles humaines, mais comme des paroles divines; non pas comme les pensées des Pères et des docteurs de l'Eglise, mais comme la doctrine et les sentiments mêmes de Jésus-Christ.

De là il s'ensuit nécessairement qu'il n'y a jamais eu qu'une Eglise au monde où l'on a toujours cru Jésus-Christ, à Jésus-Christ et en Jésus-Christ. La religion des chrétiens est la même en substance que celle des Juifs; la foi de ces deux peuples s'est proposée le même objet, le même motif et le même principe sous deux différents regards. Les Juifs ont cru Dieu qui devait se faire homme; les chrétiens croient le même Dieu qui s'est fait homme; les uns ne l'on connu que confusément et à travers les ombres de la loi; les autres le connaissent plus clairement et par des témoignages plus sensibles; mais enfin les uns et les autres l'ont regardé comme la lumière du monde et comme le maître de tous les temps et de tous les siècles.

Après cela peut-on douter de l'obligation que nous avons d'entendre le Fils de Dieu? mais parce que les raisons que j'ai apportées ne suffisent pas pour mon discours, quoiqu'elles suffisent pour la vérité, permettez-moi de la confirmer par trois autres que je tire de la condition de Jésus-Christ, de la nôtre et de la science qu'il nous enseigne, car s'il a l'autorité de nous instruire comme notre maître, si nous avons juré sur ses paroles comme ses disciples, si toute sa doctrine, en un mot, n'est que la science de notre salut, si je vous montre toutes ces

choses, qui d'entre vous ne sera pas convaincu : premièrement que nous sommes obligés d'entendre Jésus-Christ ; secondement de n'entendre que lui ; troisièmement et de l'entendre non-seulement avec attention, mais encore avec affection. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a que deux choses en matière de doctrine qui la rendent recommandable : la vérité de ses maximes et l'autorité du maître qui l'enseigne ; l'une la fait estimer de ceux qui l'entendent, l'autre de ceux mêmes qui ne l'entendent pas, et toutes les deux manquent à la science des hommes ; elle n'a pas la vérité, tous les hommes sont des menteurs ; elle n'a pas plus d'autorité, il n'y en a point qui soient infaillibles ; la vérité lui manque, les hommes l'ont tellement diminuée, pour me servir des termes de l'Ecriture, qu'on a peine à l'apercevoir dans leurs ouvrages ; l'autorité lui manque aussi bien que la vérité, tous les hommes sont ignorants, et les plus savants sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles ; mais ces deux choses, et la vérité et l'autorité, qui manquent à la science des hommes pour nous la faire mépriser, se rencontrent heureusement pour nous dans la doctrine de Jésus-Christ pour nous en donner de l'estime et nous obliger à l'entendre. Voulez-vous la vérité ? il est la vérité même ; cherchez-vous l'autorité ? il est la première vérité à laquelle tous les esprits se doivent soumettre. Voulez-vous la vérité ? le mensonge n'a jamais été trouvé dans sa bouche. Me demandez-vous l'autorité? Dieu a mis en lui tous les trésors de sa sagesse et de sa science ; voulez-vous la vérité et l'autorité ? il est Dieu qui ne peut être trompé ni tromper personne.

Et de vrai, comment pourrait-il être trompé, lui qui porte la main et la sonde jusque dans le fond du cœur de sa créature, et qui connaît ses plus secrètes pensées? lui qui perce dans le néant et qui voit les choses qui ne sont pas du même regard et avec la même clarté que celles qui sont ; lui, en un mot, qui étant l'auteur de tout ce qui est et de tout ce qui se fait dans le ciel et sur la terre, doit avoir par conséquent une connaissance certaine de toutes les choses, connaître tout ce qu'il fait avec plus de certitude qu'un ouvrier ne connaît son ouvrage. Mais peut-être qu'il est capable de nous tromper? Non, il ne le peut pas ; quand il le pourrait même, il ne le voudrait pas, et quand il le pourrait vouloir, je soutiens qu'il ne le ferait jamais, parce qu'il n'en aurait jamais besoin, pouvant, sans mensonge et de sa seule volonté, exécuter tous ses desseins, captiver nos esprits, gagner nos cœurs, nous réduire dans l'obéissance, conserver son autorité et faire généralement tout ce qui lui plaît et de la manière qui lui plaît, sans peine, sans retardement, sans imperfection.

De sorte qu'il est également impossible, ni que le Fils de Dieu se trompe dans sa doctrine, ni qu'il abuse ses disciples : sa divinité, comme nous disions tantôt, est un gage de la vérité et de la sincérité de ses paroles, et nous pouvons dire de lui, mais avec plus de force et de justice, ce que les Juifs ont dit autrefois d'un envoyé de Démétrius, qui était juif et de la tribu de Lévi : *Homo sacerdos de semine Aaron venit, non decipiet nos;* un homme et un prêtre du sang d'Aaron vient à nous de la part de Démétrius, nous pouvons nous fier à lui, il ne nous trompera pas. Les religieux Machabées n'estimaient pas qu'un prêtre de la vérité la pût violer par un mensonge, ni que la dissimulation et la feinte pût trouver place dans l'esprit d'un homme consacré au culte de Dieu et de ses autels ; mais ce que j'ai à dire est beaucoup plus fort, car si les Juifs ont estimé qu'ils devaient donner créance aux paroles d'Alcimus seulement, parce qu'il était prêtre et de la postérité d'Aaron, avec quelle justice pourrions-nous refuser la nôtre à Jésus-Christ, lui qui n'est pas seulement un prêtre, mais un Dieu ; lui qui n'est pas seulement un enfant d'Aaron, mais le Fils unique de Dieu, et qui a la même autorité que son Père?

La vérité est si propre et si essentielle à Dieu, que, comme il la dit toujours, il n'y a que lui qui la puisse dire ; si l'ange la dit dans le ciel, si l'homme la dit sur la terre, il n'est que l'organe de Dieu ; ce n'est ni l'homme ni l'ange qui parle, c'est Dieu qui la prononce par la bouche de l'un et de l'autre ; et c'est peut-être pour ce sujet qu'il n'a jamais voulu permettre au démon, ni de le confesser dans l'Evangile, ni de s'expliquer clairement dans les réponses des oracles, parce que si l'on eût trouvé la vérité dans ses paroles, on eût pu aller jusqu'à cet abus de le reconnaître pour un dieu, ou du moins pour un esprit animé de celui de Dieu ; la vérité lui eût donné du crédit, et les plus habiles eussent sans doute donné créance à sa doctrine, qui serait toujours périlleuse quand elle serait même véritable ; la vérité est sacrée, elle n'appartient donc qu'à Dieu ; c'est une lumière qui ne peut venir que du ciel, et si elle est sortie de la terre, comme dit David dans le mystère de l'Incarnation : *Veritas de terra orta est* (*Ps.* LXXXIV, 12), elle en est sortie, comme l'or, par la seule vertu du soleil, c'est-à-dire qu'elle a été conçue dans la Vierge par la fécondité de l'esprit de Dieu qui, l'ayant révélée autrefois aux prophètes en tant de manières et sous tant d'images, l'a rendue plus sensible en son Fils qu'il a établi sur la montagne de Sion, c'est-à-dire, dans l'Eglise, pour prêcher sa loi et l'annoncer à tous les peuples, non-seulement comme Dieu, mais même en qualité d'homme qui, ayant reçu le premier et le plus parfait de tous les esprits, doit être la règle et le maître de tous les autres.

Car c'est une maxime généralement reçue de tous les savants, que ce qui est le premier dans quelque genre et dans quelque ordre doit être la règle de tout ce qui est dans cet ordre : ainsi dans la nature le soleil, qui est le premier de tous les astres, donne la clarté aux étoiles ; ainsi dans toutes les républi-

ques on choisit toujours les plus sages pour faire des lois; ainsi dans l'Église les conciles et les premiers pontifes sont les règles de sa discipline; ainsi dans le ciel le premier des anges éclaire toutes les hiérarchies et leur communique les lumières qu'il reçoit de Dieu. S'il est donc vrai que l'âme de Jésus-Christ est le premier et le plus parfait de tous les esprits après Dieu, sinon quant aux perfections naturelles, qui cèdent peut-être à celles des anges, du moins à raison des priviléges et des grâces qu'elle a reçues dans l'Incarnation, et qui l'élèvent infiniment au-dessus des anges et des hommes, il faut que tous les esprits se retournent vers elle pour rectifier leurs connaissances par les siennes, et pour faire des inspirations de cet Homme-Dieu leurs premières vérités; c'est à cette source que tous les esprits doivent se rejoindre sans en chercher d'autre, afin de trouver la lumière dans la lumière, et la vérité dans la vérité même.

Mais, sans chercher l'autorité du Fils de Dieu dans ces hautes considérations, sans nous arrêter davantage, ni à sa divinité, ni à son humanité, ni à la qualité qu'il porte de première vérité, ni à celle du premier de tous les esprits, sa mission n'autorise-t-elle pas assez sa parole, et pouvons-nous refuser notre créance à celui que le ciel nous a envoyé pour nous instruire? *Ad hoc missus sum ut evangelizem :* Ma commission, dit-il, c'est de vous prêcher l'Evangile ; mais peut-être qu'on ne le croira pas sur son témoignage, quoique sa parole, étant celle de la vérité, soit un témoignage incorruptible. J'y consens, si l'on peut trouver quelque chose dans sa vie qui ne soit pas d'un homme de bien, s'il peut-être convaincu de n'avoir pas dit vrai une seule fois; mais si l'envie même n'a jamais rien trouvé à reprendre, ni dans ses mœurs, ni dans ses paroles, pourquoi ne sera-t-il pas cru sur son témoignage? Je ne refuse pas toutefois de vous en donner. Hé bien! quel témoignage souhaitez-vous? Voulez-vous celui des prophètes? écoutez parler Isaïe : *Spiritus Domini super me, ad annuntiandum mansuetis misit me, ut prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem* (*Isai.*, LXI, 1). Attendez-vous celui des apôtres? ils sont d'accord avec les prophètes : *Multifariam multisque modis olim Deus loquens in prophetis, novissime autem diebus istis nobis locutus est in Filio.* Voulez-vous celui de Dieu même? il confirme aujourd'hui celui de la loi, celui des prophètes et des apôtres : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui, ipsum audite* (*Matth.*, XVII, 5).

Comme il faut être frappé du dernier aveuglement pour ne pas savoir qu'il y a un soleil au monde, il faut avoir perdu tout le bon sens et la raison pour méconnaître Jésus-Christ; car si le soleil se rend visible par trois lumières, la lumière qui le précède avant qu'il se lève et qui fait l'aurore ; celle qui l'accompagne pendant le jour et celle qui reste après son coucher, et que nous appelons le crépuscule , la naissance du Fils de Dieu a été manifestée par trois lumières éclatantes : la lumière de la loi, qui l'a figurée avant que de naître ; la lumière des miracles qu'il a faits pendant sa vie et la lumière de l'Eglise qui le confesse après sa mort; et si vous voulez voir un abrégé de ces trois lumières, la première descendre et la troisième remonter pour se rejoindre à la seconde, vous les pouvez voir aujourd'hui toutes trois ensemble sur le Thabor : vous trouverez la loi et les prophètes en la personne de Moïse et celle d'Elie, et les miracles de notre Seigneur en celui de sa transfiguration, et toute l'Eglise dans les apôtres, qu'il a choisis pour être les témoins de cette action ; vous y recevrez tous les témoignages qui peuvent donner du crédit et de l'autorité à sa doctrine, Dieu et les hommes, les vivants et les morts, les mortels et les immortels, Moïse, Elie, les disciples, la voix du Père, la majesté du Fils , en un mot, tout ce qui peut marquer sa mission et nous obliger à l'entendre.

Après cela qui ne se rendra pas docile sous la discipline d'un maître qui a confirmé sa doctrine par tant de motifs, que, quand il y aurait de l'erreur à croire ce que nous croyons, ce qui ne peut être, nous serions néanmoins toujours obligés d'avoir la foi par un principe de prudence; quand nous n'aurions même que sa vie pour gage de la vérité et de la sainteté de ses paroles , elle suffirait non-seulement pour nous convaincre, mais encore pour nous persuader, non-seulement pour nous faire croire, mais pour nous faire aimer sa loi ; en matière de politique et de morale il n'est rien qui l'autorise comme l'exemple ; quand un législateur fait ce qu'il ordonne, quand un maître fait ce qu'il enseigne, quand un prédicateur fait ce qu'il dit, il attire bien plus de monde par l'odeur de sa bonne vie que par la force de ses paroles ; la vertu peut persuader sans la parole, mais la parole ne peut rien, ou du moins bien peu sans exemple ; elle rougit, dit Tertullien, elle a honte de se montrer et de paraître quand elle n'est pas accompagnée des bonnes actions : *Deficientibus factis verba erubescunt* (*Tert.*). Et Dieu fait un juste reproche au pécheur qui raconte sa justice et qui annonce les vérités de son alliance, parce qu'il les détruit davantage par le mauvais exemple de sa vie, qu'il ne les établit par ses paroles : *Dixit Deus peccatori : Quare tu enarras justitias meas et assumis Testamentum meum per os tuum ?*

Tellement qu'un prédicateur est obligé par deux raisons particulières d'être homme de bien : la première, pour conserver la dignité de la parole de Dieu, qui étant toute sainte et toute pure ne peut sortir sans violence d'une bouche qui ne l'est pas ; et la seconde, pour faire du fruit dans l'Eglise et travailler avec succès au salut des peuples ; car nous sommes disposés de cette sorte, que nous ne faisons presque rien que par exemple, comme les troupeaux, qui ne vont pas où la voix du berger les appelle, mais où le premier de la troupe les conduit; cette com-

paraison n'est pas seulement d'un païen, elle est d'un apôtre, qui nous appelle des troupeaux errants: *Oves errantes* ; des brebis égarées, mais qui ne seraient jamais revenues de leurs égarements, si le premier de notre troupe, si Jésus-Christ ne nous eût remis dans la bonne voie par l'exemple de sa vertu et par la sainteté de sa vie ; sa parole seule n'eût pas eu plus d'effet sur notre esprit que celle de tant de prophètes qui l'avaient précédé dans ce ministère; ses miracles mêmes n'auraient peut-être pas eu plus de succès que les miracles des Elie et des Elisée; mais quand nous avons vu sa vie, qui est une parole efficace et un miracle perpétuel, quand nous avons vu qu'il commençait l'œuvre de sa mission par la pratique des choses qu'il est venu nous enseigner, *Tunc conversi sumus ad pastorem et episcopum animarum nostrarum*, alors nous sommes retournés à ce bon pasteur, nous avons ouvert les yeux à la vérité, et nous nous sommes soumis à l'autorité de sa parole et de ses miracles.

En effet, qui pourrait résister à une doctrine qui est soutenue d'une telle vie, à un homme qui fait ce qu'il dit, et dont toutes les paroles sont les actions ? Il nous dit qu'il faut être doux et humble de cœur : qui vous a jamais donné une plus belle idée de cette vertu que lui, qui étant Dieu, roi, législateur et pontife, a souffert de ses créatures, de ses sujets, de ses disciples et de ceux qu'il devait consacrer et bénir, je ne dis pas des faiblesses ou de légères imperfections, mais des affronts et des outrages ; je ne dis pas du mépris, mais la plus cruelle de toutes les morts, sans s'irriter, sans murmurer, sans se plaindre? *Verbum Dei ductum ad victimam mutum erat.* Il nous dit qu'il faut être prudents comme les serpents et simples comme les colombes ; mais qui a jamais eu plus de naïveté et plus de simplicité que Jésus-Christ, soit en traitant avec les enfants, soit en parlant à ceux qu'il voulait rendre semblables aux enfants par l'innocence! Et quand il a été question de résister aux tentations du démon et des Pharisiens, a-t-on jamais vu plus de sagesse et de prudence que celle qu'il a fait paraître dans ses réponses et dans sa conduite? Enfin il nous a enseigné à nous confier à la providence de Dieu et à mépriser tout le reste ; mais qui a jamais mieux pratiqué cette troisième maxime que celui qui disait que les oiseaux du ciel avaient leurs nids, les animaux de la terre leurs cavernes, mais que le Fils de l'homme n'avait pas seulement où reposer sa tête?

Ces trois grandes maximes, qui comprennent toute la morale chrétienne, c'est-à-dire la foi, l'espérance et la charité : la foi par la simplicité et par la prudence; l'espérance par la confiance que nous devons avoir en Dieu, et la charité par la douceur, l'humilité et l'anéantissement du cœur, justifient assez, ce me semble, que le Fils de Dieu a fait tout ce qu'il nous enseigne dans l'Evangile. En vérité, un si grand exemple était bien digne de la foi qui nous humilie sous l'autorité de sa parole. Mais à quoi bon tant de raisonnements et tant de discours où la vérité se découvre et se produit elle-même? Pendant qu'il y aura des hommes sur la terre, pendant qu'il y aura du bon sens et de la raison, on concevra toujours aisément que c'est à celui-là seul qui nous a sauvés, de nous apprendre à nous sauver, à celui qui est descendu du ciel de nous en montrer le chemin, à celui qui est le Fils unique de Dieu de nous instruire de ses affaires domestiques.

Chacun doit être cru dans son art, et comme il n'appartient qu'aux pilotes de parler de la navigation, aux soldats de la guerre, aux laboureurs de l'agriculture, il n'appartient qu'au Dieu du salut de nous parler de notre salut : c'est sa profession, c'est sa science ; il en est l'auteur, il l'a inventée par une longue suite d'expériences pénibles, mais certaines et infaillibles. Toutes les sciences sont fondées sur des expériences périlleuses que nous faisons rarement sur nous-mêmes, mais sur des sujets étrangers que nous ne connaissons qu'imparfaitement; et de là vient qu'elles sont si rares, si incertaines et pleines de tant de fausses opinions. Mais dans la science du salut Jésus-Christ a fait toutes ces expériences sur lui-même ; il fallait faire pénitence, il l'a faite toute sa vie pour mieux connaître cette vertu ; il fallait vaincre les démons, il les a vaincus en soi-même pour nous mieux apprendre les artifices de ce combat; les difficultés ne l'ont point rebuté, les périls ne l'ont point effrayé, il a travaillé jusqu'à la mort, et la mort a été la dernière épreuve qui manquait à la perfection de sa science. A qui pourrions-nous donc nous adresser qu'à un maître si expérimenté? Pouvons-nous l'écouter sans être certains de notre salut; mais pouvons-nous en entendre d'autres sans être assurés de nous perdre? Ne disons donc pas ce que les Juifs disaient autrefois : *Non loquatur nobis Dominus*, *ne forte moriamur*, que Dieu ne nous parle pas, de peur que sa parole ne donne la mort à son peuple ; mais disons au contraire : *Loquatur nobis Dominus, ne certo moriamur*, que les hommes se taisent, de peur que leur parole ne nous tue, mais que Dieu nous parle, de peur que son silence ne nous soit funeste ; que le monde, la chair et les démons soient éternellement dans le silence, que toutes les voix mortelles soient étouffées pour jamais ; mais que la voix de Jésus-Christ, que cette parole, qui porte l'esprit et la vie, se fasse entendre. Parlez donc, Seigneur, puisque vos serviteurs vous écoutent ; vous êtes notre maître, nous sommes vos disciples, vous avez l'autorité de nous parler, nous avons l'obligation de vous entendre ; et si vous avez juré tant de fois de nous dire la vérité, nous avons aussi juré sur vos paroles.

SECOND POINT

Il est impossible d'être homme sans être raisonnable, on ne peut être raisonnable sans connaître Dieu et le servir ; on ne le peut servir comme il le veut être sans être chré-

tien, et il est impossible d'être chrétien sans jurer sur la doctrine de Jésus-Christ : d'où il s'ensuit que c'est être sans foi, sans religion et sans raison, que de chercher la science de son salut autre part que dans l'Evangile. L'ancienne philosophie a eu deux sortes de disciples : les uns qui juraient sur les paroles de leur maître et qui croyaient indifféremment tout ce qu'il disait, les autres qui n'avaient du respect et de la soumission que pour la vérité; soit que nous suivions la maxime des premiers, soit que nous nous attachions à celle des autres, il faut toujours jurer sur l'Evangile, puisque le Fils de Dieu a l'autorité et la vérité dans ses paroles. Les académiciens avaient pris une troisième route : ne croyant pas que la vérité pût être connue, ils ne cherchaient que le vraisemblable. Les Juifs mêmes, qui étaient plus éclairés que tous ces philosophes, ne la voyaient qu'à travers des images et des figures, parce qu'elle n'était pas encore descendue du ciel; mais depuis qu'elle s'est incarnée et qu'elle s'est présentée en personne pour nous instruire : *Dominus solus dux ejus fuit, et non erat cum eo Deus alienus*, nous ne devons plus chercher d'autre lumière que l'Evangile, ni d'autre maître que Jésus-Christ : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium* (*Tert.*).

Cette obligation est fondée dans le serment de notre baptême, où l'Eglise nous fait faire une abjuration de toutes les maximes du monde et une profession de la foi de Jésus-Christ; nous commençons par l'abjuration, nous finissons par la profession, nous renonçons au démon et à ses œuvres pour nous disposer à croire en Jésus-Christ, parce que dans l'ordre de la justice il faut quitter le mal avant que de faire le bien : *Declina a malo et fac bonum.* Or, il est certain que la science du monde, qui n'est pas réglée par la foi et qui est pleine de tant de fausses opinions, ne peut venir que de celui qui est le père du mensonge. Je sais bien que toutes les sciences sont venues originairement de Dieu qui est le père des lumières, qu'elles ont passé des premiers fidèles de l'ancienne loi aux gentils, et des gentils qu'elles sont retournées à son peuple dans la loi nouvelle ; mais, comme les eaux contractent des qualités étrangères par l'impression des terres où elles passent, et qu'elles perdent leur pureté à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, toutes les sciences ont été corrompues par la superstition des Egyptiens et des Grecs ; le démon, qui a été pendant tant de siècles l'auteur et le dieu de la religion de ces deux peuples, a semé parmi un petit nombre de vérités, dont il leur a laissé la connaissance pour les mieux séduire, une infinité d'erreurs dans lesquelles nous serions encore aujourd'hui si les disciples de Jésus-Christ n'avaient renouvelé toutes les sciences par la règle des vérités de l'Evangile. Disparaissez donc, fausse sagesse, science pernicieuse, vaine et funeste curiosité qui avez séduit tant d'esprits par la fausseté de vos opinions, nous avons renoncé à vos maximes par le vœu de notre baptême, nous avons juré de ne plus croire d'autre science que celle qui a ses principes dans la science de Jésus-Christ ; et si nous recevons l'instruction des hommes dans l'Eglise, nous ne la recevons pas comme la parole des hommes, mais comme elle est en effet la parole de Dieu : *Non ut verbum hominum, sed sicut est vere verbum Dei.*

Ne comparons jamais les choses sacrées avec les profanes, la religion avec la superstition, la foi des chrétiens avec l'aveuglement des profanes, mais disons que, si les pontifes avaient coutume dans l'ancienne Rome de prêter le serment au grand pontife, d'observer exactement toutes les cérémonies de la religion, quel doit être le respect et la fidélité des chrétiens envers Jésus-Christ? Comme nous sommes la nation sainte et le sacerdoce royal, pour me servir des termes d'un apôtre, nous sommes obligés, par le plus religieux de tous les serments, de ne rien changer, rien altérer de la pureté de sa doctrine; nous sommes rois et nous sommes prêtres; Dieu nous a imprimé dans le baptême le double caractère de ces deux grandes dignités : *Nos fecit reges et sacerdotes :* et sous ces deux titres nous avons juré sur l'Evangile, comme prêtres, de l'observer, et comme rois, de le protéger; la foi ne nous a été donnée qu'à cette condition que nous ne croirions que Jésus-Christ dans l'affaire de notre salut; c'est pourquoi nous l'avons reçue dans le baptême avant que d'être savants, avant que d'être raisonnables, afin que la raison naissant dans le sein de la foi fût élevée sous sa discipline, et que toutes nos études fussent réglées par la conduite de son esprit.

Et c'est dans ce sens que l'Apôtre saint Paul, expliquant aux Romains le mystère de notre baptême, dit qu'il exprime en nous une image et une représentation de la mort de Jésus-Christ : *Complantati similitudini mortis ejus.* Car si Jésus-Christ dans sa mort est vivant et mort tout ensemble, vivant quant à la divinité, mort quant à l'humanité qui expire sur la croix, le baptême exprime en nous l'image de ces deux états; il nous donne la vie et la mort, la vie de Dieu, la mort du vieil homme, la vie de la grâce, la mort des passions ; mais dans la mort du Fils de Dieu toutes les lumières du monde sont éteintes, le soleil, la lune et les étoiles n'ont plus d'éclat, et la foi de Jésus-Christ est la seule lumière qu'on voit luire dans ces ténèbres par la conversion des Juifs, qui reconnaissent à travers les ombres de cette mort celui qu'ils ont méconnu dans le plus grand éclat de ses miracles. Disparaissez donc, encore une fois, sciences du monde, faux brillants, dissipez-vous afin que la foi achève en nous l'image de la Passion de Notre-Seigneur ; elle a exprimé le fond de sa mort, il faut qu'elle en exprime les circonstances ; elle nous a mis en état de mort, mais il faut que la terre tremble, que les morts ressuscitent, que les pierres se fendent, que le voile du temple se rompe et que les astres perdent leur lumière;

c'est-à-dire, pour faire l'application de toutes ces choses, qu'il faut que la chair ressente la vertu de notre baptême, que la dureté du cœur s'amollisse, que le premier homme ressuscite en nous en qualité d'homme nouveau, que le nuage des passions qui nous empêchait de connaître notre cœur et notre conscience soit dissipé, et ce qui fait particulièrement à mon sujet, que toutes les sciences humaines, que toutes les lumières des profanes s'éclipsent à la présence de l'Evangile et de la foi de Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'un chrétien doit renoncer à toutes les sciences du monde pour vivre sous la discipline de la foi; car que dirait-on d'un soldat qui aurait intelligence avec des princes étrangers et avec lesquels nous n'aurions aucune alliance? Ce commerce ne donnerait-il pas lieu à de justes soupçons contre lui et ne pourrait-on pas l'accuser de former des desseins contre l'Etat? Mais que serait-ce s'il entretenait ce commerce avec les ennemis de la patrie, s'il recevait d'eux des pensions et des récompenses? Il ne faudrait point d'autre preuve pour le convaincre de perfidie et de trahison. C'est l'idée d'un chrétien qui cherche dans la science des hommes les règles de sa vie et les lumières de son salut, il sait que le monde est ennemi de Dieu, mais un ennemi déclaré, mais un ennemi irréconciliable, mais un ennemi pour lequel Jésus-Christ n'a jamais voulu prier, lui qui a prié pour les ennemis qui lui ont ôté la vie; il sait que la sagesse du monde est entièrement opposée à la sagesse de la croix, et cependant il les veut accorder toutes deux ensemble; il cherche son salut où il ne peut trouver que la mort; il est d'intelligence non-seulement avec des hommes qui n'ont jamais d'alliance avec Jésus-Christ, mais qui ont été les plus grands ennemis de la foi, et qui l'ont méprisée comme une folle qui avait perdu le sens et l'esprit, avec des hommes qui ne cherchent qu'à le séduire, qu'il ne peut écouter sans se perdre, qu'il ne doit pas même louer de peur de donner de l'autorité et du crédit à une doctrine qu'il est obligé de combattre, s'il n'aime mieux violer la foi qu'il a donnée à Jésus-Christ et renoncer à la profession qu'il a faite dans son baptême.

Voici la conclusion que Tertullien en tire: *Quæramus ergo in nostro, a nostris, et de nostro* (*Tert.*). Cherchons donc notre salut, non pas dans le monde, qui est une terre étrangère et qui ne nous appartient pas, mais dans l'Eglise, qui est notre fonds et notre trésor; ne consultons ni les païens, ni les Juifs, ni les hérétiques qui sont séparés d'avec nous, mais rapportons-nous de tout à Jésus-Christ et aux apôtres, avec lesquels nous sommes unis dans l'unité d'un même esprit: gardons-nous bien de régler notre foi sur les connaissances que nous avons acquises dans l'étude des lettres humaines, parce que ce sont des fruits que nous n'avons pas recueillis de notre fonds; ne cherchons nos règles que dans les grâces et les lumières que nous avons tirées de l'Ecriture sainte et des traditions de l'Eglise: voilà les sources dans lesquelles il faut puiser notre doctrine, voilà les maîtres et les auteurs desquels nous devons apprendre les principes de notre morale et les maximes de notre vertu, auteurs que nous pouvons suivre avec sûreté, puisque la vérité même a toujours parlé par leur bouche; sources qui ne nous empoisonneront pas, puisqu'elles n'ont jamais été corrompues par aucun mensonge.

Je ne prétends pas toutefois interdire absolument à tous les chrétiens l'étude des sciences humaines, je consens qu'ils entrent dans l'école des sages du monde, pourvu que ce ne soit pas en déserteurs, mais en bons et fidèles soldats qui vont reconnaître l'ennemi pour lui faire la guerre avec plus d'avantage et de succès; la science du monde a des vérités mêlées parmi ses erreurs, mais les vérités qu'elle enseigne ne sont pas à elle, elle ne peut rien produire de son fonds que le mensonge; c'est un larcin, c'est un vol qu'elle nous a fait, nous avons donc droit de reprendre sur elle ce qui est à nous et de le faire servir à la religion; et pour ce qui concerne ses erreurs, il est important que nous en connaissions les mauvais principes pour les détruire par la force des vérités de Jésus-Christ. Mais comme tout le monde n'est pas capable de faire ce discernement et qu'il n'appartient qu'aux savants que l'Eglise choisit pour ce ministère de démêler la vérité d'avec l'erreur, je souhaiterais que les lectures, les méditations, les entretiens, les conversations des chrétiens ne fussent d'ordinaire que des choses saintes et des maximes évangéliques; je voudrais qu'ils en fissent le fond et le capital de leurs conférences et de leurs études, et qu'on donnât à la dévotion ce qu'on donne à la vaine curiosité, à tant de lectures, à tant de discours et à tant d'entretiens inutiles et qui ne servent bien souvent qu'à corrompre l'esprit et le cœur, à étouffer la foi et la vertu, à faire des impies et à fomenter les passions.

Mais ne semble-t-il pas que je souhaite en faveur de la religion ce que son plus grand ennemi fit autrefois pour la détruire? On vous l'a nommé plusieurs fois pour vous rendre sa mémoire plus exécrable; ce monstre, cet apostat qui défendit aux chrétiens de lire les livres des païens qui sont les auteurs des sciences humaines, s'imaginant que, s'il pouvait rendre l'Eglise ignorante, il la rendrait faible et méprisable, et qu'il lui serait facile ensuite de dissiper une multitude barbare qui n'aurait plus pour se défendre le secours de la philosophie et des belles lettres; mais les Pères de l'Eglise, qui étaient savants dans les disciplines profanes, trouvèrent le moyen d'empêcher le succès de son dessein, car ils composèrent des livres où ils imitèrent si heureusement toutes les beautés, toutes les grâces et les ornements des sciences humaines, que tous les chrétiens les pouvaient apprendre chez eux sans s'exposer au hasard, ni d'être accusés de contravention à la loi, ni de tomber dans les erreurs de l'antiquité: et c'est l'avantage que nous avons encore au-

jourd'hui de voir en sûreté dans les Pères les plus hautes maximes, les plus beaux traits et les plus généreux efforts de la sagesse et de l'éloquence des anciens, et d'y trouver non-seulement de quoi contenter la dévotion et la piété, mais encore ce qui peut satisfaire une juste curiosité sans qu'il soit nécessaire de chercher la vérité parmi les erreurs, la lumière dans les ténèbres, ni les fleurs parmi les épines.

Que si après toutes ces choses vous trouvez que je sois encore trop sévère, et si votre curiosité veut remonter jusqu'à la source des sciences humaines, considérez que n'étant au monde que pour connaître Dieu, pour l'aimer et pour le servir, vous en devez faire toute votre étude. Comparez même, si vous pouvez, la satisfaction que vous recevez des méditations et des entretiens des choses profanes, avec la douceur et la joie que donnent l'Evangile et les discours évangéliques; ici vous avez le plaisir de converser avec Dieu, là vous n'entendez que la voix des hommes; ici la vérité vous parle toujours, là vous avez le déplaisir de ne lire presque que des erreurs; la doctrine des hommes n'est jamais si pure qu'on n'y remarque toujours quelque pensée contre la vertu et les bonnes mœurs, mais dans la loi de Dieu rien ne blesse, tout édifie; elle est aussi sainte dans ses pensées qu'elle est chaste dans ses paroles. Les hommes, Seigneur, peuvent bien dire des choses agréables, mais non pas comme votre loi; leurs paroles peuvent flatter l'oreille et l'esprit, mais les vôtres portent la consolation et la joie jusque dans le fond du cœur; la conversation la plus spirituelle des hommes fatigue l'esprit et le lasse, mais celle de Dieu ne l'ennuie jamais: *Quia non habet amaritudinem conversatio illius.* Les sciences humaines, quoique elles se vantent du contraire, sont presque toujours sans utilité et sans fruit; leurs plus grands efforts ne sont que des torrents qui ne font que passer et qui ne laissent que de l'écume, au lieu d'apporter l'abondance, et semblables aux vents qui semblent promettre des pluies à la terre, et qui n'ont pas la force de fondre les vapeurs ni de les résoudre, il ne reste rien dans l'esprit après tous leurs discours et leurs paroles, qu'on puisse rapporter au règlement de la vie et aux progrès de la vertu; mais la loi de Dieu convertit les âmes, elle les rend plus sages, plus prudentes, plus modérées, plus justes, plus charitables, plus constantes, et il ne faut souvent qu'une seule parole pour régler toute la vie, pour commencer et pour achever le salut d'un homme; enfin, la science des hommes ne nous saurait donner l'idée du bien, et quand elle pourrait nous la donner, elle n'aurait jamais la force de la remplir. Mais l'Evangile nous donne l'idée de la vertu et la vertu même; que dis-je? il est la vertu même qui opère notre salut: *Virtus est in salutem omni credenti* (*S. Paul.*). Et nous voici insensiblement arrivés à la troisième partie de notre sujet, où j'ai dit qu'il fallait écouter Jésus-Christ avec attention et avec affection, parce que la science qu'il nous enseigne est la science de notre salut.

TROISIÈME POINT.

Comme il est la fin de la loi: *Finis legis Christus*, le salut du monde est la fin de son Evangile: la loi a été donnée aux Juifs pour les conduire à Jésus-Christ, l'Evangile a été donné aux chrétiens pour les conduire au salut; cet Homme-Dieu n'est pas seulement la vie éternelle, il est encore la voie et la vérité qui nous y conduisent: la voie par l'image de ses vertus et de ses exemples, la vérité par la lumière de ses instructions et de ses préceptes. C'est pourquoi saint Paul, parlant de cette science du salut, dit qu'elle est inférieure à la charité, et que l'amour est au-dessus d'elle: *Supereminentem scientiæ charitatem;* comme s'il voulait dire que la charité de Notre-Seigneur se sert de la science de son Evangile comme d'un instrument qu'il met en usage pour exécuter le dessein de la rédemption. Et dans un autre endroit il dit que la charité édifie: *Charitas ædificat.* C'est un sage architecte qui bâtit la céleste Jérusalem, et qui dispose les pierres vives qui doivent entrer dans cet édifice éternel; or, comme un architecte a ses règles, et qu'il ne fait rien que dans les principes de son art, la charité du Sauveur ne sauve les hommes que suivant les maximes et les règles de son Evangile.

Cela étant, il faut que l'Evangile soit une instruction générale de toutes les choses qui sont nécessaires au salut; elles se réduisent toutes à deux: à ce qu'il faut croire et à ce qu'il faut faire, et nous avons l'un et l'autre dans la parole et dans la foi de Jésus-Christ, parce qu'en matière de religion il ne faut rien croire que ce que Dieu dit, il ne faut rien faire que ce qu'il commande, il ne faut rien savoir que ce qu'il a voulu nous révéler, ou dans les saintes Ecritures, ou dans les traditions de son Eglise: *Amplius inquirere non licet, quam quod invenire licet; porro non amplius inveniri licet, quam quod a Deo discitur* (*Tert.*). Comme l'Evangile n'est pas la destruction, mais la perfection de l'Ancien Testament, c'est un trésor d'où nous pouvons tirer, *nova et vetera*, toutes les grâces de l'ancienne loi, et toutes les lumières de la nouvelle; c'est un fonds qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie chrétienne: la foi, les bonnes œuvres, les sacrements; c'est un royaume si riche, si fertile, si abondant, qu'il peut aisément se passer du secours des pays étrangers; et s'il a commencé avec eux, ce n'est pas pour en rapporter leurs richesses, mais seulement pour les enrichir de ses biens et de ses trésors.

Mais comme il n'y manque rien pour notre salut, il n'y a rien aussi qui ne puisse servir à notre instruction: *Quæcumque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt;* parce que Dieu ne peut rien dire d'inutile, toutes ses paroles sont esprit et vie, les plus simples mêmes sont souvent celles qui sont pleines des choses les plus essentielles; il en

est comme des essences, on n'a pas coutume d'en donner beaucoup pour fortifier la santé des corps, ni pour guérir l'indisposition d'un malade, parce qu'elles sont tout esprit. Voilà l'image des paroles du Fils de Dieu, qu'il appelle lui-même esprit et vie, pour nous faire comprendre leur vertu et la grâce qui les anime ; c'est pourquoi il n'y en a pas une seule à perdre, pas une seule à négliger ; il faut recevoir cette divine semence avec soin, il la faut recueillir comme l'or après qu'on l'a tiré de la mine et qu'on l'a jeté dans le feu pour le purifier et le séparer de la terre ; on ne se contente pas du lingot, mais on ramasse avec soin jusqu'aux moindres particules, aux plus petites lames, parce qu'elles sont toutes précieuses. Ainsi, soit que nous lisions, soit que nous entendions la doctrine du Fils de Dieu, il la faut recevoir comme l'or, non pas dans une fournaise brûlante, mais dans une âme docile, non pas en allumant un feu terrestre, mais en excitant dans nos cœurs un feu céleste ; il la faut recueillir avec dévotion, jusqu'aux paroles qui paraissent les plus petites et les plus simples ; si elles sont petites en apparence, elles sont grandes dans leur vertu, parce que les pierres précieuses ne tirent pas leur prix de la grandeur de leur corps, mais de la beauté de la nature ; si elles paraissent simples au dehors, cette simplicité ne diminue rien de l'éclat intérieur et de la majesté du dedans, elles sont toujours animées de la grâce du Saint-Esprit, grâce qui n'est jamais petite, mais toujours grande, jamais vile, mais toujours précieuse, jamais commune, mais toujours admirable et digne de la magnificence de son auteur.

Certainement toutes ces grandes considérations devraient bien allumer dans le cœur de tous les chrétiens de violents désirs d'entendre la parole de Dieu ; cependant nous avons la douleur de voir que cette parole, qui était recueillie autrefois avec tant de soin et de dévotion, ne trouve presque plus aujourd'hui ni d'affection, ni d'attention; autrefois des villes entières s'assemblaient au désert pour entendre la prédication de saint Jean-Baptiste, et aujourd'hui la plupart des villes et des églises sont des déserts où les prédicateurs ne sont presque entendus de personne. Je rougis quand je compare la négligence des derniers siècles de l'Eglise avec la ferveur des premiers disciples de l'Evangile. Quoique le Fils de Dieu prêchât dans un pays où l'on n'a jamais voulu le recevoir et au milieu de ses plus grands ennemis, qui décriaient sa doctrine et qui le faisaient passer pour un séducteur, nous voyons néanmoins que le peuple le cherchait sans cesse pour l'entendre ; il s'empressait, il se jetait sur lui par une sainte et pieuse importunité, et quand il voulait se retirer, il lui faisait souvent violence pour le retenir; on les voyait en troupe quitter leurs maisons, leurs familles, leurs affaires pour le suivre dans les déserts, où ils demeuraient quelquefois trois jours entiers sans manger ; ils savaient que l'homme ne vit pas tant du pain de la terre que de la parole de Dieu, et ils méprisaient la table des hommes, parce qu'ils goûtaient les délices de celle des anges.

Où en sommes-nous et où voyons-nous les troupes fidèles chercher avec tant d'avidité les délices de cette table et négliger toutes choses pour entendre le Fils de Dieu ? Nous en voyons assez qui perdent les occasions qu'ils ont de l'entendre et qui choisissent même les temps et les heures que l'Eglise a destinés à leur instruction pour penser à d'autres affaires, et même les moins sérieuses ; mais il n'est que trop rare d'en voir qui quittent les affaires du monde pour penser à celles du ciel, comme si nous avions une affaire plus importante que celle de notre salut ; qui dit un chrétien, dit un homme qui n'a ni maison, ni famille, ni art, ni profession sur la terre; sa maison est al céleste Jérusalem, sa patrie et sa famille sont dans le ciel, puisqu'il est le citoyen des saints et le domestique de Dieu; son art et sa profession, c'est de converser avec Dieu, et sa grande affaire, c'est d'apprendre de Jésus-Christ les moyens de se sauver; et comment voulez-vous qu'il reçoive ses instructions et ses lumières, s'il n'apporte pas de l'assiduité et de la ferveur à l'entendre?

Je dis à l'entendre, pour marquer le défaut de ceux qui ne cherchent pas sa parole, mais l'éloquence du prédicateur; qui ne vont pas au sermon par un mouvement de piété, mais par un esprit de curiosité, pour entendre des termes choisis, des pensées nouvelles, des discours qui flattent l'oreille et l'esprit, et non pas des paroles qui touchent leur cœur, qui corrigent leurs passions et qui leur fassent changer de vie. Saint Paul loue les fidèles de l'église de Rhodes de ce qu'ils ont reçu la parole qu'il leur a prêchée, non pas comme la parole des hommes, mais comme la parole de Dieu; mais que dirait-il aujourd'hui, ou qu'eût-il dit s'il eût vu les chrétiens de son temps entendre la parole de Dieu, non pas comme la parole de Dieu, mais comme la parole des hommes ? Il eût déploré le malheur de son siècle, et nous ne déplorons pas celui du nôtre. Si un prédicateur se veut arrêter à la simplicité de l'Evangile, si son discours est destitué des beautés et des ornements des sciences humaines, il perd aussitôt et la bienveillance et l'attention de ses auditeurs ; on le quitte, on murmure, on se plaint et l'on fait cesser un silence qui ne devrait être interrompu que par des gémissements et des soupirs.

Il est vrai que les prédicateurs semblent donner lieu à la curiosité et à la faiblesse de leurs auditeurs, parce qu'il n'en est point qui s'arrêtent à la simplicité de l'Evangile, et que tous font effort, autant qu'ils peuvent, de parler avec éloquence; mais à cela je réponds qu'il n'est pas défendu à un orateur chrétien d'être régulier dans son discours, de parler avec ordre et avec méthode, et puisque l'éloquence est un don de Dieu, pourquoi ne nous sera-t-il pas permis de la faire servir à sa gloire? Il ne faut pas que l'Evangile serve à l'éloquence, mais il faut

que l'éloquence serve à l'Evangile. Ainsi les Pères de l'Eglise ont été éloquents, non pas pour plaire à leurs auditeurs par les grâces de leur éloquence, mais pour s'imprimer plus aisément dans leurs esprits, et rendre les âmes plus dociles à recevoir la parole de Dieu, qui est toujours la même, soit qu'on la prononce dans sa simplicité naturelle, ou qu'elle soit accompagnée des beautés de l'art ; tellement que l'éloquence des prédicateurs n'étant qu'un instrument qu'ils font servir à la parole de Dieu, ou, si vous voulez, un remède contre l'infirmité de l'esprit humain, qui ne peut goûter la vérité, si elle n'est préparée d'une manière qui pique son goût, qui excite son attention, qui réveille sa curiosité, il ne faut pas que l'auditeur en fasse son fond et son principal, il faut qu'il la reçoive du même esprit qu'elle lui est présentée, c'est-à-dire, comme un véhicule pour porter la parole et l'esprit de Dieu dans le fond de l'âme. Cependant nous voyons aujourd'hui tout le contraire : on fait le principal de l'accessoire, et l'accessoire du principal ; l'éloquence du prédicateur est le motif qui lui attire des auditeurs, et l'Evangile n'est d'ordinaire qu'un prétexte et une occasion dont ils se servent pour contenter leur curiosité.

Une si mauvaise disposition, un si grand dérèglement vient sans doute du peu d'union que les esprits curieux ont avec Dieu, et d'un manquement de religion. *Qui ex Deo est verba Dei audit :* Celui qui est de Dieu écoute volontiers sa parole, conclut Jésus-Christ, parlant aux Juifs ; *Verba Dei non auditis, quia ex Deo non estis :* Il ne faut donc pas s'étonner si vous fermez et vos oreilles et vos cœurs à ses paroles, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. Etre de Dieu, c'est croire en Dieu, c'est espérer en Dieu, c'est aimer Dieu, et toutes les vertus nous donnent de l'amour et de l'inclination pour sa parole. Comme elle est le motif de la foi, cette vertu se veut rejoindre à son principe et à sa source ; comme l'espérance n'est appuyée que sur les promesses de Dieu, elle veut qu'on lui renouvelle à tous moments les mêmes promesses pour fortifier et son courage et sa patience ; et la charité qui aime si tendrement Jésus-Christ pourrait-elle se consoler de l'absence de son bien-aimé, si l'on ne l'entretenait de son amour, et si elle n'était consolée par les bonnes nouvelles qu'on lui apporte de sa part ?

Ce que j'ai donc à vous dire, c'est que si vous êtes véritablement de Dieu, si vous êtes unis avec lui, je n'ai point d'exhortation à vous faire pour vous obliger d'entendre sa parole ; sa voix qui vous y appelle doit exciter votre zèle et vous y appeler plus efficacement que moi ; mais si vous n'êtes pas de Dieu, il faut vous réunir à lui par cette parole qui seule est capable de vous rendre du nombre de ses ouailles, et vous suivrez ses mouvements, et toutes les vertus renaissant en vous, fortifieront l'inclination qui leur aura donné la naissance ; et partant, s'il y a quelqu'un dans cet auditoire qui n'ait pas entendu la parole de Dieu jusqu'ici avec zèle et avec ferveur, qu'il excite en lui cet esprit, qu'il pense à son nom, qu'il se souvienne de sa dignité, et qu'il médite souvent et dévotement ces belles paroles de Notre-Seigneur : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (*S. Luc.*) ; que ceux-là seulement sont heureux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent, qui reçoivent cette parole, qui la conservent dans leur esprit, qui en confèrent dans leur cœur, et qui cultivent cette divine semence pour en recueillir les fruits dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME MARDI DE CARÊME.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum.

Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre lui et vous (*S. Matt.*, XVIII).

La vérité est si propre et si essentielle à Dieu, que, comme il la dit toujours, il n'y a que lui qui la puisse dire ; et si l'homme la dit quelquefois, il ne la dit pas de son fonds, mais du fonds de Dieu qui le fait parler et qui se sert de sa langue comme de son organe pour instruire les autres et leur enseigner la science du salut ; ce qui a fait dire à saint Paul que la vérité est le caractère de Dieu, comme le mensonge est celui de l'homme : *Omnis homo mendax* (*Ps.* CXV, 2).

Et c'est ce qui nous devrait faire entrer avec un grand zèle dans les intérêts de la vérité aussi souvent qu'il est nécessaire de prendre son parti, pour la dire avec liberté à tous ceux qui ont besoin de ses corrections salutaires, ou pour la recevoir nous-mêmes avec soumission, quand quelqu'un a la charité de nous avertir de nos défauts et de redresser les égarements de notre conduite, considérant que ce ne sont point les hommes qui parlent en ces occasions, mais Dieu même, comme dit saint Paul, qui parle aux hommes par les hommes, pour sanctifier les uns par la charité, et les autres par l'humilité ; ce qui a donné sujet à cette belle parole de saint Chrysostome, quand il dit que la bouche de celui qui corrige son frère n'est plus la bouche d'un homme, mais la bouche de Dieu.

Mais ce qui est étrange, c'est qu'encore bien que la vérité vienne de Dieu, et qu'elle soit même la chose du monde la plus forte, elle n'en est pas traitée pour cela avec plus de respect, n'y ayant presque plus parmi les hommes ni fidélité pour la dire, ni docilité pour l'entendre, ou si on la dit et si on l'écoute, c'est d'une part avec tant d'adoucissement, tant de délicatesse et d'appréhension de déplaire à ceux à qui on la dit, et de l'autre avec tant d'impatience et de répugnance à la supporter, qu'il est aisé de juger par toutes ces violences qu'on souffre et à la dire et à l'entendre, qu'il n'y a plus d'amour pour elle, plus de crédit ni d'autorité sur la terre, y étant traitée comme une inconnue et une étrangère, dit Tertullien, et par conséquent

exposée à une foule d'ennemis qui lui font la guerre et qui l'obligent au silence, non-seulement dans les occasions où elle n'est appuyée que de la faiblesse et de l'infirmité humaine, mais où elle est même soutenue d'une force et d'une autorité divine, comme nous voyions hier dans l'Evangile, où il est dit que le Fils de Dieu, c'est-à-dire, la vérité même, ayant excité la colère des Juifs par sa présence et par sa parole, fut obligé de se rendre invisible et de ne plus parler, pour éviter la fureur de ce méchant peuple, qui le voulait précipiter du haut d'un rocher. Or, c'est contre ce désordre si public et si général que j'ai dessein de parler aujourd'hui, vous montrant trois choses : premièrement que ceux qui la savent ne la disent point; secondement que ceux à qui on la dit ne l'écoutent point; troisièmement que ceux même qui l'entendent n'en profitent point. Mais j'ai besoin, pour le combattre, des armes de la vérité même, et par conséquent de la protection de celle qui la met et qui la confirme sur les lèvres des prédicateurs; disons-lui donc avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Tous les hommes sont obligés de dire la vérité, surtout quand elle est nécessaire pour la gloire de Dieu, et cette obligation est naturelle, civile et chrétienne; je dis en premier lieu qu'elle est naturelle, parce que l'homme étant le seul au monde à qui Dieu a confié le dépôt et les intérêts de la vérité, il n'en est point par conséquent qui ne soit naturellement obligé de parler pour elle et de s'appliquer dans un sens cette parole de Jésus-Christ, qui dit qu'il est venu au monde et qu'il a reçu la naissance pour la confirmer par son témoignage : *Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati* (*S. Joan.*, XVIII, 37). Car si l'usage de la parole nous a été donné pour servir à la raison comme l'interprète de ses connaissances et de ses pensées, il est aisé de comprendre qu'il y a pour tous les hommes une obligation indispensable de dire la vérité, puisqu'ils n'ont reçu la raison que pour la connaître; car il y a, dit saint Bernard, une si grande dépendance entre cette connaissance intérieure et secrète que nous en avons, et ce témoignage extérieur et public que nous lui devons, que ce n'est pas seulement la trahir que de la supposer où elle n'est pas, et de mettre le mensonge à sa place, mais de la dissimuler même quand il la faut dire et qu'elle est nécessaire pour la gloire de Dieu et le bien public; d'où vient que les lois ont institué même des censeurs publics pour avoir inspection sur la vie des hommes, pour les avertir de leur devoir, reprendre leurs vices et amener tous les peuples à faire par un zèle particulier ce que ceux-là font par un zèle et une autorité publique; ce qui a passé de l'état civil et politique dans la république chrétienne et ecclésiastique, où nous voyons en effet que le Fils de Dieu n'a pas seulement institué des censeurs publics en la personne des prédicateurs et des hommes apostoliques, mais autant de censeurs particuliers qu'il y a de chrétiens obligés au précepte de la correction fraternelle.

Or, ce précepte et cette obligation que nous avons tous de la faire ont trois grands fondements dans la religion : la gloire de Dieu, le salut du prochain et le nôtre même; car si Tertullien nous a dit que tout homme est naturellement obligé de prendre les armes pour défendre le bien public, la majesté du prince, celle de l'Etat, sans attendre de nouveaux commandements ni de nouveaux ordres : *In reos majestatis et publicos hostes omnis homo miles* (*Tert.*), à combien plus forte raison tout chrétien est-il obligé de s'armer du zèle de la vérité pour défendre l'honneur de Dieu, qui est offensé et déshonoré par le péché des hommes? Saint Chrysostome dit que ce n'est pas toujours assez de parler en ces occasions, et qu'il faut quelquefois y procéder par voie de fait, quand les crimes surtout sont atroces et scandaleux; car c'est ce qu'il nous dit à l'occasion des blasphémateurs, qu'il veut qu'on réprime de la main aussi bien que de la parole : Frappez, dit-il, les impies, sanctifiez votre main aussi bien que votre langue par une si sainte correction : *Blasphemantis faciem alapa percute, manum tuam percussione sanctifica* (*S. Chrys.*); et s'ils vous attirent devant les juges pour avoir réparation de l'outrage qu'ils ont reçu, dites avec liberté que vous l'avez fait parce qu'ils blasphémaient contre le roi et le Dieu des anges. Je ne prétends pas vous proposer ce conseil, qui est peut-être échappé à l'ardeur du zèle de saint Chrysostome, ni vous en prêcher la pratique, parce que l'usage en serait trop périlleux et trop délicat au siècle où nous sommes, mais j'ai voulu seulement vous le rapporter pour vous faire voir combien, dans l'esprit de ce saint docteur, l'obligation de la correction fraternelle est grande, la nécessité pressante, non-seulement à l'égard de Dieu, mais à l'égard même du prochain, dont nous sommes obligés de procurer le salut et la bonne vieaussi bien que la nôtre.

Car il faut nous convaincre aujourd'hui de cette grande vérité chrétienne et évangélique, qu'un chrétien ne doit point avoir d'âme propre ni particulière, et que celle qui l'anime et qui le fait vivre lui doit être commune avec tous ses frères, qui est le témoignage que saint Luc a rendu des premiers fidèles : *Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una* (*Act.* IV, 32). D'où vient que Jésus-Christ dit expressément qu'il faut haïr et perdre son âme pour avoir l'honneur d'être son disciple, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, qu'il faut perdre cette âme singulière et particulière, qui ne le fait vivre qu'à soi-même et pour soi-même par son amour-propre, pour ne vivre dans la religion que de cette âme commune et universelle qui l'unit à toute l'Eglise par la charité; ce qui a fait dire à saint Chrysostome, expliquant ce mot du précepte de la correction fraternelle : *Lucratus eris fratrem tuum* (*Matth.*, XVIII, 15), que nous devons chercher et procurer le salut de notre

prochain, non comme un bien étranger, mais comme notre propre bien et comme un gain dont nous profitons aussi bien que lui, employant pour cela le même zèle et les mêmes soins que nous sommes obligés d'avoir pour notre salut; et c'est ce qui s'appelle aimer Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, quand nous tâchons de lui procurer son cœur en lui donnant le nôtre, puisque le nôtre et le sien ne doivent être qu'un même cœur, et sans cela c'est inutilement que nous travaillons pour notre salut; et quelque zèle que nous puissions avoir d'ailleurs, ce ne peut être qu'un faux zèle, parce que notre salut et celui du prochain ne se séparent point dans la charité de Jésus-Christ; ce serviteur de l'Evangile, qui mit dans la terre le talent que son maître lui avait confié, ne fut pas puni pour l'avoir perdu, car il le rendit tout entier; mais il fut châtié pour ne l'avoir pas multiplié et fait valoir dans le commerce. La vérité, dit saint Chrysostome, est un talent que Dieu vous a donné pour sanctifier votre prochain aussi bien que vous par des avertissements et des corrections salutaires; si vous la retenez dans le fond de votre cœur sans la dire et sans vous en servir pour gagner les pécheurs à Dieu, quelque innocence et quelque vertu que vous puissiez avoir d'ailleurs, vous serez traité comme un serviteur infidèle; Dieu vous demandera compte de ce talent et de l'usage que vous en aurez fait; vous ne serez pas puni pour l'avoir perdu, mais pour ne l'avoir pas multiplié et fait profiter par la sanctification de votre prochain, dont le péché même, disent les saints Pères, vous sera imputé et plus rigoureusement puni en vous, qui l'autorisez par votre silence et votre lâche complaisance, qu'en celui-là même qui le commet par infirmité et dans le feu de la passion; la vérité peut bien être opprimée pour un temps et retenue dans le silence, mais, comme les eaux jaillissantes qui se trouvent retenues et pressées dans la terre avec trop de violence s'élèvent en haut, cette vérité opprimée sortira un jour de l'obscurité où elle est, et s'élèvera contre ceux qui n'auront pas eu la fidélité de la dire : *Exsurge veritas et quasi de patientia erumpe;* et ce sera alors qu'ils s'écrieront avec le Prophète : *Vœ mihi quia tacui :* Malheur à moi, dira cet infidèle ami, qui ai connu les méchants commerces et les désordres de mon ami, et qui ne l'en ai pas averti; malheur à moi, dira ce flatteur, cet homme du monde, qui ai tant de fois trahi ma conscience.

Grande obligation que celle de la correction fraternelle; mais demeurons d'accord que peu de gens en sentent le poids et sont persuadés de la nécessité qu'il y a de la faire, soit parce que les gens qui en ont besoin ne dépendent pas d'eux, ou soit qu'ils aient pour eux quelque sorte de considération, de respect, ou qu'ils craignent même de perdre leur amitié et de s'attirer leur haine et leur aversion; quoi qu'il en soit, il est certain que très-peu de gens se veulent charger d'une si fâcheuse commission; on en trouve assez qui s'excusent comme Jonas d'aller en Ninive; on en voit encore assez qui usent du déguisement de Nathan, et qui enveloppent la vérité au lieu de la dire, mais on n'en voit point, où du moins très-peu qui osent porter ce mot du Seigneur : *Non licet tibi.* Ce commerce ne vous est pas permis, la loi de Dieu vous le défend, et la plupart des hommes et particulièrement les grands de la terre sont si malheureux, dit un grand pape, qu'ils n'entendent pas même bien souvent la vérité à la mort, par ces pernicieuses maximes qu'il faut que chacun fasse ses affaires sans se mêler de celles des autres, qu'il ne faut jamais rien dire de désagréable, jamais rien qui puisse déplaire, et que d'en user autrement, c'est s'ériger en critique, en homme incommode qui ne sait pas le monde ni les manières des honnêtes gens; et sur ces fondements on se fait une loi de tout voir et de tout entendre sans rien dire; on entend tous les jours déchirer la réputation du prochain sans imposer silence à la médisance; on voit faire mille injustices et mille violences sans oser rien dire à ceux qui les font; on voit vivre des gens en des haines irréconciliables sans oser leur parler de réconciliation; et ce qui est plus étrange, c'est que le monde est plein de gens qui, bien loin de censurer les vices, les consacrent et les canonisent pour flatter la passion de ceux auxquels ils ont dessein de plaire; la colère chez eux est un zèle, la cruauté une justice; la prodigalité, libéralité et magnificence; l'ambition, grandeur de courage; et les plus grandes débauches, des plaisirs innocents et la vie des honnêtes gens, semblables en cela à ce monstre de l'Apocalypse, qui était composé de plusieurs espèces et de plusieurs têtes, sur lesquelles il portait autant de couronnes, et sur toutes les couronnes le nom de blasphème. Car voilà le portrait au vif et au naturel de tous les flatteurs; ce sont gens en effet qui ne sont d'aucune espèce particulière, gens qui se tournent en cent manières différentes, qui prennent toutes les figures et tous les visages qu'on veut, suivant l'humeur et l'esprit de ceux auxquels ils veulent se rendre agréables; des roseaux qui plient à tous vents; ils portent des couronnes comme ce monstre de l'Ecriture, pour couronner les plus grands vices et pour en faire des vertus; et c'est en cela qu'ils blasphèment en attribuant à Dieu ce qui est au démon, et au démon ce qui est à Dieu.

Car toute leur application est d'étudier leurs inclinations, et qu'elles soient bonnes ou mauvaises, quand ce seraient les plus grands vices et les plus scandaleux du monde, ils ont toujours des couronnes toutes prêtes, comme la bête de l'Apocalypse, pour les couronner et pour en faire des vertus; et c'est en cela qu'ils blasphèment comme ce monstre, en attribuant à Dieu ce qui est au démon, et au démon ce qui est à Dieu, en changeant la vertu en vice, et le vice en vertu : car c'est où va cette criminelle complaisance; ils étouffent même leur vertu et

leur bonne conscience, de peur de condamner par leurs actions ce qu'ils n'ont pas le courage de condamner par la parole, dissimulant ainsi moins par impiété que par infirmité et par une faiblesse que saint Paul appelle tentation humaine, les grâces de Dieu pour entretenir le commerce qu'ils ont avec les impies et les libertins; et de là vient qu'ils tiennent le même langage, et qu'ils font les mêmes actions, quoiqu'ils aient des sentiments tout différents, par la seule crainte qu'ils ont de passer pour Galiléens s'ils tenaient un autre langage, c'est-à-dire par la seule crainte qu'ils ont de passer pour bons chrétiens et de déplaire par là à ceux qui ne le sont pas. Mais quelle étrange crainte d'avoir honte de ce qui devrait faire leur couronne, et combien se rendent-ils indignes de la grâce que Dieu leur fait, de leur donner des sentiments qu'ils n'ont pas la force de faire paraître. Car s'il est contre la bienséance de se contrefaire en des choses même indifférentes, à plus forte raison en celles qui sont criminelles et de mauvais exemple. Un discours grave, dit le Sage, ne sied pas bien à un insensé; beaucoup moins à un homme sage une parole ou une action qui n'édifie pas, et il ne faut point douter que cette espèce de fiction ne soit la plus mauvaise; car après tout quand un hypocrite fait l'homme de bien, sa dissimulation ne fait tort qu'à lui et peut même profiter aux autres, et les porter par son exemple à faire en vérité ce qu'il fait par hypocrisie : comme un comédien qui par de fausses larmes en fait couler quelquefois de véritables des yeux et du cœur des spectateurs; mais quand un homme, à qui Dieu donne des pensées et des sentiments de piété et de religion, a la faiblesse de les dissimuler pour s'accommoder à l'humeur des impies et des libertins, une telle dissimulation ne fait pas seulement impression sur sa propre conscience, mais sur la conscience même des autres, à qui il donne un si dangereux et si pernicieux exemple.

Voilà cependant les maximes et l'esprit du monde, pour conserver un petit rayon de faveur, pour s'attirer un peu de bienveillance et de protection, et le plus souvent pour ne pas passer pour désobligeant et désagréable on couronne le vice, on le pare et on l'embellit, et les plus modérés en cela le dissimulent et n'en disent mot, ou s'ils en disent quelque chose, c'est avec tant d'adoucissement et de retenue, tant de délicatesse et de précaution, que ceux à qui ils parlent ne les entendent point ou ne se font aucune application de ce qu'ils leurs disent; on se contente de leur envelopper la vérité, de parler du vice en général, sans toucher personne en particulier, ou tout au plus de faire leur portrait sur le visage d'un autre, qui est sujet à la même passion; mais on ne leur fait jamais d'application; on ne leur dit point comme Nathan à David, après lui avoir fait la parabole du riche qui avait pris la brebis du pauvre : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII, 7); vous êtes cet homme qui avez fait cette injustice qu'il faut réparer; vous êtes celui qui avez le bien qu'il faut restituer, celui qui entretenez ce méchant commerce et qu'il faut quitter : *Tu es ille vir*. C'est vous-même, on ne parle jamais qu'en termes généraux, on ne fait qu'entrevoir la vérité, on ne la développe point; et de là vient que le pauvre pécheur demeure toujours dans son péché, parce qu'on n'a pas le courage de lui faire voir sa mauvaise vie; mais qu'est-il besoin, me dites-vous, de lui en dire davantage, ne sait-il pas bien l'état où il est et ce qu'il est obligé de faire? N'a-t-il pas sa raison, sa conscience, les prédicateurs qui l'avertissent de son devoir? Tout cela est vrai, mais outre que deux yeux voient toujours mieux qu'un, qui ne sait que l'œil qui voit tout ne se voit pas soi-même, si ce n'est dans une glace et dans un miroir qui lui renvoie son image; votre frère, c'est un œil qui ne se voit pas et qui a besoin d'un miroir qui lui présente son image, et le miroir aussi bien que le médecin est cet homme charitable qui l'avertit de son péché, et qui lui fait faire réflexion sur les défauts de sa conduite. Mais quand je l'en avertirai, il n'en profitera pas; il n'importe, dit saint Chrysostome, quand vous en seriez assuré, ce qui ne peut être, il ne faudrait pas laisser de le faire; les fleuves qui arrosent les terres stériles, ne laissent pas d'y couler toujours, encore bien qu'elles ne produisent rien; ainsi, dit ce Père, quoique les vicieux ne profitent pas de vos bons avis, ne laissez pas toujours de les corriger; s'ils ne veulent pas faire leur devoir, il ne faut pas pour cela négliger le vôtre : mais je m'attirerai leur haine, et je me ferai des ennemis; cela pourra peut-être encore arriver, mais si vous avez les hommes pour ennemis, vous aurez Dieu pour ami; si le monde blâme et condamne votre conduite, Jésus-Christ l'approuvera et s'en réjouira; vous aurez la consolation de tous les gens de bien, qui est de souffrir pour la vérité, d'être son martyr et de pouvoir dire avec saint Paul : *Factus sum inimicus verum dicens;* je suis devenu votre ennemi parce que j'ai voulu être véritablement votre ami et vous dire la vérité; ainsi les prophètes, ainsi les apôtres, ainsi tous les serviteurs de Dieu, et Dieu même, sont devenus les ennemis du monde pour avoir dit la vérité; et partant que toutes ces considérations humaines et mondaines ne nous empêchent jamais de la dire : *Pro anima tua ne confundaris dicere verum* (*Eccli.*, IV, 24); quelque intérêt que nous ayons de ne pas la dire, ne la dissimulons jamais : *Ferveat in nobis zelus iste*, dit saint Bernard, *ferveat in nobis amor justitiæ*, *odium iniquitatis*, *nemo fratris vitia palpet :* Que son zèle s'allume en nous pour nous faire aimer la justice et haïr l'iniquité, ne flattons ni les vices ni les vicieux. Ah! vérité, que tu confondras de chrétiens, que de sages mondains, que d'amis infidèles, que de flatteurs, que de gens vendus à l'iniquité! Grands de la terre, que vous êtes heureux quand la vérité peut entrer chez vous avec liberté, et qu'elle y

trouve assez de crédit pour chasser cette criminelle complaisance qui est si funeste à ceux qui manquent, ou de discernement pour la connaître, ou de courage pour la condamner. Je ne sais s'il y a un plus grand bonheur dans la vie, mais je sais bien du moins qu'il n'y en a point de plus rare; il n'y a presque plus d'amour de la justice, plus de haine du péché, plus de zèle pour la vérité, personne ne se veut charger de la dire, parce que personne ne la veut entendre : c'est ma seconde partie.

PREMIER POINT.

Il serait assez difficile de bien décider s'il est plus aisé de dire la vérité que de l'entendre, et si ce fut une plus grande vertu à saint Ambroise de reprendre publiquement l'empereur Théodose, qu'à ce prince de souffrir, comme il fit, avec humilité la correction de ce saint prélat; ce qu'il y a de certain, c'est que s'il y a peu de gens qui la disent avec liberté, il y en a encore moins qui la souffrent sans impatience et sans chagrin; pendant qu'elle a entretenu les hommes de ces grandes spéculations du ciel, des éléments, des vertus et des secrets de la nature, elle a parlé avec liberté, et l'on a pris plaisir à l'écouter; pendant qu'elle a parlé même de la grandeur de Dieu et de ses perfections divines, qui nous peuvent être favorables, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa puissance et de sa providence, on a pris plaisir à l'écouter; mais aussitôt qu'elle a voulu toucher à la morale et condamner les passions des hommes, aussitôt qu'elle a voulu arracher ces yeux lascifs, étouffer ces mauvais désirs, réprimer l'injustice, imposer silence à la médisance, tout le monde s'est soulevé contre elle, et on l'a vue tomber par terre comme un corps mort que tout le monde fuit et duquel personne ne veut approcher : *Corruit in platea veritas et facta est in oblivionem* (*Is.*, LIX); on l'a même oubliée, dit Isaïe, tant les hommes ont rompu tout commerce et toute habitude avec elle; mais on n'a pas oublié ceux qui l'ont fait parler et qui ont eu le courage de la dire, car ils ont été rigoureusement punis de leur liberté; vos prophètes, mon Dieu, vos apôtres, vos martyrs, tous vos serviteurs l'ont éprouvé; Achab ne peut supporter un prophète, parce que ses prophéties ne s'accordent pas avec ses desseins; Holopherne chasse un de ses capitaines hors de son armée, parce qu'il lui parle du Dieu des Hébreux d'une manière qui ne lui plaît pas; les Juifs consultent Jérémie, mais, parce qu'il ne répond pas selon leurs désirs, c'est un imposteur et Dieu ne l'a pas envoyé; Hérode écoute saint Jean-Baptiste avec plaisir, quand il ne le reprend pas de ses crimes, il a même beaucoup de respect et de considération pour lui : *Libenter eum audiebat;* mais aussitôt qu'il le reprend de ses adultères et de ses incestes, il lui ôte la vie : *Rara temporum felicitas*, dit le politique romain, *in qua sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet.* Déguisons-nous tant que nous voudrons, il est toujours vrai que voilà les gens qu'il nous faut, tous les autres, encore une fois, ne sont que des critiques, des gens incommodes et qui ne savent pas le monde; et il ne faut pas même se persuader qu'il n'y ait que les gens du monde et ceux qui sont dans la vie commune qui soient sensibles de ce côté là; car ceux-là mêmes qui font profession d'une vie plus parfaite et plus régulière, et qui veulent être connus sur ce pied-là, ont encore souvent plus de peine à souffrir qu'on leur dise la vérité que les autres; après tout, un pécheur sincère et qui ne se pique pas de passer pour un homme fort vertueux ni fort régulier, conviendra toujours de bonne foi de ses défauts, et ne trouvera pas mauvais que ses amis prennent la liberté de lui en parler, pourvu qu'ils ne soient pas d'une nature à les déshonorer et à lui faire tort dans le monde; mais depuis qu'un homme s'est mis dans la tête de s'ériger en dévot et de passer pour un homme d'une vie et d'une vertu singulière; depuis qu'une femme s'est entêtée tout de même de passer pour une femme sage et vertueuse, d'une conduite exacte, régulière et à laquelle il n'y ait rien à dire, ces gens-là ne peuvent pas souffrir qu'on remarque en eux le moindre défaut; ils prétendent être irrépréhensibles en tout, et si on est assez hardi pour les censurer en quelque chose, c'est une liberté qu'ils ne pardonnent point, ou s'ils la pardonnent, ils ne l'oublient point; ce n'est pas qu'ils ne publient souvent eux-mêmes qu'ils ont des défauts, mais ils parlent de mauvaise foi, car ils ne voudraient pas qu'un autre leur dît ce qu'ils disent d'eux-mêmes, parce qu'ils ne le disent pas afin qu'on les croie, mais pour donner encore plus d'opinion de leur humilité et de leur vertu. Car il faut voir de quelle manière ils reçoivent cette censure et cette correction qu'on leur fait, les ressentiments qu'ils en font paraître contre ceux qui ont remarqué leur faiblesse, les mauvais offices qu'ils leur rendent partout, et l'opiniâtreté avec laquelle ils les haïssent et les décrient; c'est prudence et charité à eux de condamner les autres et de les décrier, mais c'est une témérité et une impiété à ceux-ci de vouloir les reprendre eux-mêmes; leur vie et leur conduite est une chose sacrée à laquelle il ne faut pas toucher si ce n'est pour la louer et pour l'admirer.

Or, d'où vient cette répugnance que nous avons tous tant que nous sommes à souffrir qu'on nous dise la vérité, sinon de ce fond d'orgueil dont nous sommes pleins et qui ne veut pas voir ses imperfections? car nous sommes tous faits de telle manière et tellement jaloux de la réputation de notre conduite, que nous ne voulons point passer pour gens vicieux ni de mauvaises mœurs; pour les infirmités du corps nous en convenons aisément, parce que nous ne sommes pas garants de notre mauvaise constitution; nous convenons même encore aisément et assez souvent de l'ignorance de notre esprit, parce qu'il y a une infinité de choses que nous ne sommes point obligés de savoir,

outre que c'est plutôt la faute de la nature ou de ceux qui ont eu soin de notre éducation que la nôtre; mais pour les infirmités de la volonté, nos passions, nos mauvaises mœurs, nous ne pouvons souffrir qu'on en parle, ni qu'on nous censure de ce côté-là, parce que c'est nous faire notre procès et nous reprocher des défauts, qui ne sont pas tant des vices de la nature et de la mauvaise éducation qu'on nous a donnée, quoique l'une et l'autre y aient souvent une très-grande part, que du mauvais usage que nous faisons de la liberté que nous avons reçue de Dieu pour les réprimer et les corriger, ce qui est cause que notre vanité ne peut jamais souffrir de bon cœur ces sortes de reproches qui portent toujours avec eux la honte et la confusion; d'où il arrive d'ordinaire que si quelque homme de bien, voyant les égarements et les déréglements de notre conduite,veut entreprendre de nous en avertir et de nous remettre dans le bon chemin, sa charité nous tient lieu d'un cruel outrage et nous le rejetons avec cette comparaison de l'Evangile : *Medice*, *cura te ipsum* (*Luc*, IV, 23), Médecin, guérissez-vous vous-même, gardez vos conseils pour vous-même, vous en avez plus besoin que moi, et je sais bien ce que j'ai à faire sans que vous vous mêliez de me l'apprendre. Mais se peut-il voir, dit saint Chrysostome, une vanité plus aveugle et plus ridicule : si quelqu'un nous montre un abîme et un précipice pour nous empêcher d'y tomber; si, nous trouvant égarés, il nous remet dans notre chemin; s'il y a quelque chose à réformer à l'état extérieur de notre personne; si nos habits ne font pas bien, s'il y a quelque défaut qui blesse la vue, et qu'il ait la bonté de nous le dire, bien loin de nous fâcher contre lui, nous lui en savons gré et nous le remercions de ses bons avis; et nous ne pouvons souffrir sans indignation qu'il nous découvre l'abîme de notre péché, les égarements de notre mauvaise vie, les désordres de notre conscience; où est la raison, où est le bon sens, de recevoir la vérité avec tant de docilité en des bagatelles et de la rejeter avec tant d'orgueil en des choses de la dernière conséquence et où il ne s'agit de rien moins que du salut et de la damnation éternelle?

Certainement vous m'avouerez que cela n'est ni de ce bon sens, ni de cette raison dont nous nous piquons les uns et les autres; il est vrai, pour ne rien dissimuler, que cette aversion que nous avons pour la vérité ne vient pas toujours seulement de la part de ceux à qui on l'a dite, mais très-souvent de l'indiscrétion et de la dureté de ceux qui la disent ou à contre-temps ou avec insulte; car la correction fraternelle doit avoir les qualités et les caractères de la grâce de Dieu, qui prend toujours son temps pour nous convertir et qui s'insinue doucement et agréablement dans l'âme pour lui faire aimer ce qui ne lui plaît pas, s'accommodant même très-souvent au tempérament et aux dispositions naturelles de l'esprit humain, de peur de lui faire violence, d'où vient qu'elle est nommée par un apôtre : *Multiformis gratia Dei* (I *Pet.*, IV, 10), une grâce à plusieurs visages, qui prend en effet autant de formes et de figures qu'elle trouve d'occasions et de dispositions différentes pour entrer dans le cœur des hommes. C'est ainsi qu'avec cette prudence, cette douceur et cette discrétion, il faut dire la vérité, si on veut la dire avec fruit; il ne faut jamais reprendre un homme dans l'emportement et dans le feu de sa passion, car il n'est pas capable, en cet état-là, d'entendre la raison, ni devant le monde, n'étant pas encore à l'épreuve d'une telle confusion, à moins que ce ne fût un pécheur du dernier scandale, mais en particulier, comme dit Notre-Seigneur : *Inter te et ipsum solum*, donnant le temps à la passion de revenir de son emportement, et à la raison de reprendre sa place, suivant le conseil du Sage, qui dit que ce n'est pas le temps de corriger un homme de ses excès et de ses débauches quand il est dans la chaleur du vin et de la bonne chère : *Et tu in convivio vini non arguas proximum* (*Eccli*, XXXI, 41); mais qu'il faut attendre que ces fumées soient dissipées et que cet homme revienne à lui-même, pour lui représenter l'horreur de son vice, sa vie infâme et scandaleuse, le tort qu'il fait à sa réputation et à sa famille, et certainement, si l'on en usait avec cette sagesse, on n'exciterait pas, comme on fait tous les jours, en tant de familles, des tempêtes inutiles et qui ne servent d'ordinaire qu'à faire rire le monde. Il en est de même de tous les autres vices; il y a le temps de se taire et celui de parler. Si Jonathas eût entrepris de justifier David dans l'esprit de Saül dans le temps qu'il le haïssait à mort, et qu'il le voulait perdre, il se fût exposé à la même colère qu'il avait dessein d'apaiser, et il n'eût pas servi efficacement son ami; c'est pourquoi il jugea qu'il était à propos de ne dire mot en ce temps-là, et de faire éloigner David de la cour; mais les mouvements de cette colère étant apaisés et voyant un jour le roi son père à la campagne, d'une humeur douce et agréable, et dans une situation d'esprit de bien recevoir ce qu'il lui dirait, alors, prenant son temps, il se mit à entrer en conversation avec lui d'une manière douce et insinuante, et tournant adroitement le discours sur la grande licence qu'on se donne à la cour de calomnier les plus gens de bien, il en fit l'application en la personne de David, exagérant avec modestie toutefois les services qu'il avait rendus à l'Etat et à son père même, de quoi Saül fut si touché, qu'il déposa sur-le-champ toute la haine qu'il lui portait, et révoqua même par serment la sentence de mort qu'il avait prononcée contre lui : *Vivit Dominus quia non occidetur* (I *Reg.*, XIX, 6).

Il est d'un esprit sage et prudent de prendre son temps et l'occasion propre pour dire la vérité utilement et avec fruit; mais il y a encore une condition qui n'est pas moins nécessaire que celle-là, c'est la douceur et la charité, qui fait d'ordinaire sur l'esprit de l'homme ce que la rosée, qui est douce et in-

sinuante, fait sur la terre à laquelle elle donne la fertilité. Une correction qui s'insinue de même dans l'esprit sans violence ne peut manquer d'avoir un bon effet; ou quand elle est dure au contraire et faite avec emportement, elle ne sert qu'à le rebuter et à l'irriter, comme les pluies impétueuses et violentes qui font les torrents qui ravagent la terre, et qui ne laissent après eux que stérilité, au lieu d'apporter l'abondance; et c'est ce qui fait que tant de gens disent la vérité sans succès, parce qu'ils ne la disent pas tant par charité que par passion, pour corriger ceux à qui ils la disent, que pour les humilier et les insulter; et ainsi la disent tous ceux qui se reprochent leurs vices pour se divertir et se déshonorer les uns les autres; ainsi la disent ceux qui se mettent en colère pour la dire; ainsi en usent tous ceux qui sont d'un naturel austère et sévère, et qui suivent en cela, comme tout autre, la violence de leur esprit, quoiqu'ils soient d'ailleurs fort vertueux et fort gens de bien; d'où vient que si peu de gens profitent de leurs corrections, parce qu'elles n'ont pas cette douceur qui est nécessaire pour la faire entrer dans le cœur. Pour les faire avec fruit et avec succès, il faut que la bouche de celui qui les fait ressemble à la bouche et aux lèvres de l'Epoux du Cantique, qui distillent la myrrhe première : *Labia ejus lilia distillantia myrrham primam* (*Cant.*, V, 13) : la myrrhe première est celle qui coule de l'arbre doucement et sans incision, c'est-à-dire, pour appliquer cette comparaison à notre sujet, que la correction ne doit jamais sortir d'un cœur ulcéré ni blessé d'aucune passion, mais de la seule charité, qui est douce, bénigne, innocente, compatissante; ou si elle est accompagnée de sévérité, comme cela est quelquefois nécessaire, il faut que cette sévérité ne soit que sur les lèvres, et que la douceur soit toujours dans le cœur, à l'exemple d'un saint Etienne qui déclamait contre les Juifs, et néanmoins priait pour eux dans le fond de son âme, et offrait sa mort pour leur salut : *Foris clamabat*, dit saint Augustin, *sed intus orabat*. Car il est d'un homme sage de ménager la faiblesse et la délicatesse de l'esprit humain, et d'observer avec soin le temps, le lieu, la manière, la qualité même des personnes auxquelles il doit la vérité pour la dire; mais il est d'un homme raisonnable, de quelque qualité qu'il puisse être, de la recevoir avec humilité et de se faire justice à soi-même, parce qu'il n'est rien de plus injuste en effet que de vouloir être irrépréhensible quand on n'est pas irréprochable. Si nous n'avons pas assez de sagesse, dit saint Augustin, pour vivre sans reproche, ayons du moins assez de modestie pour reconnaître nos faiblesses et pour souffrir qu'on nous les fasse voir, souvenons-nous que nous devons tous, chacun en particulier, un compte au public de notre conduite, et qu'il a droit de nous le demander; c'est une loi naturelle confirmée et consacrée même par la charité, et c'est à nous de nous y soumettre, et à profiter encore des avertissements qu'on nous donne, soit dans le particulier ou dans le public, qui est cependant, de tous les hommages qu'on doit à la vérité, celui qu'on lui rend le moins : c'est la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Quoi que nous ayons dit du peu de fidélité et de docilité que la vérité trouve dans le monde, il est certain toutefois qu'elle n'a pas tellement perdu son crédit, qu'il n'y ait encore des gens qui la disent dans le particulier aussi bien que dans le public, comme il y en a qui l'entendent; mais il faut avouer qu'il y en a si peu qui en fassent l'usage qu'il en faut faire, que le nombre ne mérite presque pas qu'on en fasse ici d'exception, comme si c'était assez de connaître la vérité et d'en faire l'objet d'une simple spéculation, sans descendre à l'usage et à la pratique : vous savez cependant les liaisons étroites et les rapports essentiels qu'elle a avec la vertu, et qui ont fait dire à saint Augustin qu'il faut dire qu'un chrétien ressemble particulièrement en ce point à Jésus-Christ, qui en s'incarnant a rendu visible la vérité, qui était auparavant cachée dans le sein de Dieu; car il lui a donné des yeux pour voir, une bouche pour parler, des mains pour agir, un corps en un mot pour la rendre sensible et palpable : or, il en est ainsi du chrétien, dit saint Augustin, et des vérités qu'il entend; il faut qu'il leur donne un corps par ses actions et par ses vertus, autrement il n'est chrétien que de nom, et il n'a point le véritable caractère d'un disciple de Jésus-Christ, qui doit être, selon l'expression des Pères, une loi vivante et un évangile vivant.

Et c'est par cette dernière considération qu'il faut achever de découvrir toute la violence que la vérité souffre dans le monde et dissiper l'erreur d'une infinité de gens qui se flattent d'avoir encore du respect pour elle, sous prétexte qu'ils la reçoivent quelquefois avec plaisir de la bouche des prédicateurs, et souvent même avec soumission de la bouche de leurs amis et de ceux qui ont la charité de les avertir de leur mauvaise conduite, sans toutefois en devenir meilleurs ni plus gens de bien : car où est le fruit en effet de tant de prédications, et quel usage fait-on dans le monde de tant d'avertissements salutaires qu'on reçoit tous les jours dans le particulier aussi bien que dans le public ? La vérité n'était pas plus puissante autrefois qu'elle est à présent; on ne la disait pas même avec autant de liberté qu'on fait aujourd'hui, à cause des persécutions; cependant, quoique cette vérité ne fût pas plus puissante qu'elle est à présent, quoiqu'elle fût persécutée et opprimée, et qu'elle osât à peine se montrer et se faire voir, elle n'a pas laissé toutefois de convertir le monde et de sanctifier toutes les nations; et aujourd'hui que la liberté de la dire, surtout en public, est si grande, aujourd'hui que la piété des rois soutient si glorieusement le zèle des ministres de Jésus-

Christ et des gens de bien, à peine avons-nous une faible image de la foi de ces premiers siècles ; de peu ils ont fait beaucoup, et avec tous nos avantages nous ne faisons rien.

Car doit-on compter pour quelque chose toutes ces réflexions inutiles qu'on fait tous les jours quand on se sent pressé par la force de la vérité, et qui ne passent point l'esprit ; tous ces sentiments d'une piété naissante dont tant de gens se sentent touchés, et qui se dissipent dans le moment même, certains mouvements du cœur qui semblent s'élever à Dieu, et qui retombent aussitôt après dans l'impureté de ses premières pensées et de ses premières affections, comme ces reptiles volants de l'Ecriture, qui volaient en haut pour se plonger dans les eaux impures dont il est parlé dans la loi, et qui étaient en abomination aux Israélites : car il faut convenir de bonne foi que voilà tout au plus toute l'impression que la vérité fait d'ordinaire sur l'esprit de ceux qui l'écoutent; à mesure qu'un prédicateur la prêche à son auditoire, et qu'il fait voir l'horreur du vice et la beauté de la vertu, on fait réflexion sur ce qu'il dit, on s'en fait quelquefois l'application à soi-même, chacun se voit avec confusion et se retrouve dans cette morale ; pendant que cet ami fidèle entretient en particulier son ennemi de ses méchants commerces, et qu'il lui donne sur cela les conseils dont il a besoin ; dans le temps que cet homme de bien fait voir à cet homme du monde les excès de sa passion, dans le temps qu'on fait observer tout de même à cette jeune personne les égarements de sa conduite ; tous ces gens-là voient pareillement avec confusion, et souvent même avec horreur, la peinture de leur mauvaise vie : mais le prédicateur a-t-il cessé de parler, toutes ces personnes charitables ont-elles disparu, n'a-t-on plus devant les yeux ces miroirs fidèles, toutes ces bonnes pensées se dissipent, on ne se souvient plus de la vérité, si ce n'est pour en faire quelquefois l'objet, comme nous avons dit, d'une simple et inutile spéculation ; toutes ces réflexions ne passent point l'esprit, on se contente de les confier à la mémoire, sans les appliquer sur les mœurs ; l'esprit est plein de lumière, mais le cœur demeure sec et la raison stérile; on sait qu'il ne faut point se venger, mais on ne se venge pas moins pour cela ; on sait qu'il faut faire justice à tout le monde, et cependant on ne la fait point; on sait qu'il faut quitter le péché et rompre tous ces attachements criminels, mais on se contente de le savoir et d'en parler, sans en venir jamais à l'exécution.

Ah ! ce ne sera pas la connaissance seule de la vérité qui nous sauvera, Dieu ne se contente pas de la seule pensée, ni de ces faibles désirs qui ne vont à rien, il veut des actions, et les publicains mêmes nous instruisent en cela de notre devoir ; ils ne demandaient pas à saint Jean-Baptiste, qu'ils allaient consulter dans le désert sur l'affaire de leur salut, ce qu'il fallait savoir, mais ce qu'il fallait faire : *Quid faciemus?* Isaïe ne dit pas : appliquez-vous à bien savoir, mais à bien faire ce qu'on vous dit : *Discite benefacere.* Vous voyez des gens qui entendent souvent la parole de Dieu, qui ont entendu plusieurs sermons en leur vie et qui néanmoins, n'en ont pas profité d'un seul ; vous en verrez d'autres qu'on a avertis un million de fois de leur mauvaise conduite, mais vous ne trouverez pas qu'ils aient jamais rien rapporté de ce qu'on leur a dit au règlement de leur vie ; la vérité s'est arrêtée dans leur esprit, elle n'est point descendue au cœur, leur conduite est toujours la même, ils n'ont point changé, si ce n'est peut-être de mal en pis.

Où est donc maintenant la foi, et qu'est devenue la sainteté de nos vieux exemples? Saint Chrysostome parlant des païens qui voulaient autrefois brûler l'Evangile pour éteindre la foi, disait que le dessein qu'ils avaient était inutile, parce que les chrétiens de ce temps-là, qui vivaient selon l'Evangile, étaient autant d'évangiles vivants : mais demeurons d'accord de bonne foi, qu'il ne serait peut-être pas difficile de faire réussir un pareil dessein au siècle où nous sommes, et que nous ne pourrions pas nous flatter de la même consolation que saint Chrysostome avait de son temps; car enfin, la vérité n'est presque plus que dans nos livres et dans la bouche de ceux qui ont commission de nous l'annoncer, ou tout au plus dans notre esprit et dans notre mémoire; on ne la voit point comme autrefois dans nos mœurs et dans nos actions ; nous avons toute la science des premiers chrétiens, mais nous n'avons pas leur conscience ; on entend tous les jours la même vérité, la même morale ; on la cherche même avec plus d'empressement que jamais dans tous les discours qui se font en public, et l'on ne croit pas même avoir entendu le sermon, s'il n'est beaucoup plus dans le détail de la morale que dans l'explication des mystères et du fond de la religion : mais pourquoi la veut-on? est-ce par un sentiment de piété, ou par un esprit de curiosité? est-ce pour s'instruire de son devoir particulier ou pour savoir ce qui se passe dans le monde? Si c'était pour en profiter et pour en faire l'usage qu'on en devrait faire, à la bonne heure, on ne pourrait assez estimer et louer ce zèle ; car il faut avouer que s'il y a quelque chose dans le discours qui soit capable de frapper l'esprit, de pénétrer le cœur, de montrer l'idée du bien et de la remplir, c'est la morale ; mais vous savez qu'on ne se propose bien souvent rien moins que d'en recueillir un semblable fruit, et que tel qui cherche la morale au sermon, ne la cherche pas tant pour se corriger de ses vices, que pour y démêler, s'il peut, et y remarquer ceux d'autrui, pour prendre des résolutions sur le changement de sa vie, que pour faire de mauvaises applications du discours du prédicateur, pour lui donner des vues qu'il n'a point, pour le faire parler contre des gens auxquels il ne pense point, et pour tout dire, en un mot, pour faire d'une instruction commune et à laquelle tout le monde doit prendre part, un sujet et une occasion de médisance ; à quoi

peut donc servir à ces gens-là d'entendre ainsi la vérité, qu'à les rendre plus coupables devant Dieu, non par le défaut de la vérité, qui de soi est très-innocente et très-salutaire, mais par l'infidélité de leur cœur qui n'en fait pas l'usage qu'il en devrait faire : si je n'étais point venu à ce peuple, dit Notre-Seigneur, et s'il n'avait pas reçu la vérité de ma bouche, il serait encore sans péché, mais maintenant qu'il a ma parole, il n'a plus d'excuse, et il est d'autant plus inexcusable, qu'il a plus de connaissance de la loi de Dieu, ce qui a fait dire à un apôtre, qu'il vaudrait beaucoup mieux n'avoir jamais été éclairé de cette lumière, que de connaître le bien et ne le pas faire : si nous avions le malheur d'être nés parmi les infidèles, nous pourrions, du moins en quelque façon, excuser notre péché par la raison de notre ignorance ; mais étant instruits comme nous sommes, nous n'avons plus rien qui nous puisse garantir de la confusion que la vérité nous prépare au jugement de Dieu, que la pénitence et le changement de vie. Accordez-vous donc promptement, dit le Fils de Dieu, avec votre adversaire, pendant que vous êtes sur la terre et dans le chemin du ciel ; n'attendez pas le temps de la mort, si vous ne voulez que votre Juge vous livre à ses ministres, pour vous faire éprouver la sévérité et la rigueur de sa justice : *Esto consentiens adversario tuo.* Qui est cet adversaire, dit saint Augustin, avec lequel il faut faire la paix ? la vérité, la parole de Dieu qui nous contredit en tout, et qui est opposée à tous nos désirs déréglés, qui nous ordonne tout ce que nous ne voulons point faire, et qui nous défend tout ce que nous souhaitons avec plus d'ardeur. Voilà l'adversaire, dit saint Augustin, avec lequel il faut s'accorder de bonne heure, par l'accomplissement de toute la loi ; car il n'y a point ici de tempérament à chercher, ni de composition à faire avec lui ; il ne relâchera rien, il faut donner les mains à tout ce qu'il veut, faire exactement tout ce qu'il commande, ne rien faire de tout ce qu'il défend ; renoncer à notre propre volonté pour suivre la sienne, si nous voulons trouver après la mort, au lieu d'un Juge sévère, un Père tendre et passionné ; au lieu d'un ministre cruel, des anges charitables, et au lieu d'une prison éternelle, le royaume du ciel et le paradis. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces à Dieu, il les distribua (*S. Jean, chap.* VI).

Il y a bien de la différence entre la condition des hommes qui se fient à la providence de Dieu, et la condition de ceux qui ne se fient pas à ses soins et à son amour, car ceux-ci se donnent beaucoup de peine et ne recueillent que bien peu de fruit où ceux-là au contraire reçoivent de grands fruits sans se donner beaucoup de peine ; les uns cueillent les fleurs sans toucher aux épines, et les autres portent les mains sur les épines et ne cueillent jamais les fleurs, c'est-à-dire que la providence de Dieu ne laisse à l'homme qui ne se fie pas à elle que les soins et les inquiétudes de la vie, et lui refuse souvent les biens et les consolations qu'il cherche, au lieu qu'elle accorde tous ces avantages à l'homme fidèle et se charge toute seule du soin de pourvoir à ce qui lui manque et de satisfaire à tous ses besoins.

N'en cherchons point d'autre exemple que celui de notre évangile : cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, ont suivi Jésus-Christ au désert ; il y a trois jours que tout le peuple entend sa parole sans manger et sans pourvoir à sa subsistance ; il a mis sa confiance en Dieu, c'est assez, Dieu le nourrira ; et si le peu de pain qui se trouve au désert ne suffit pas pour tant de monde, la Providence suppléera à la disette et apportera l'abondance.

Autrefois Dieu bénit la terre, et la terre poussa de l'herbe, de cette herbe il s'en fit du blé, et le blé étant venu à maturité, on trouva le secret d'en faire du pain pour la nourriture de l'homme ; mais aujourd'hui ce pain est formé tout d'un coup, les mains du Fils de Dieu tiennent ici lieu de terre, de pluie, de soleil, de moisson, de toutes les causes, en un mot, et de toutes les préparations que l'art ajoute à la nature pour faire du pain. Autrefois Dieu donna la manne au désert, et quoiqu'elle tombât du ciel toute préparée, le peuple néanmoins était obligé de la recueillir sur la terre et d'en faire provision pour la journée ; mais ici le peuple est exempt de cette peine, le Fils de Dieu se charge tout seul du soin de le nourrir ; il demande du pain à Philippe, il le reçoit, il le bénit, il le multiplie et le distribue à tous en particulier, mais avec tant de profusion, qu'il en reste beaucoup plus qu'on ne lui en a mis entre les mains. C'est à nous à recueillir avec les apôtres les restes précieux de la libéralité de Notre-Seigneur ; c'est à nous à profiter de cette abondance et à partager avec ce peuple les fruits de la bénédiction de Jésus-Christ ; et je ne doute point que nous ne recevions la même grâce si nous avons la même confiance en sa bonté, et si nous pouvons obtenir la lumière de son esprit par l'intercession de la Vierge, à qui nous adresserons pour ce sujet la salutation ordinaire de l'ange : *Ave, Maria.*

La providence de Dieu et la confiance que nous devons avoir en elle sont deux choses si naturellement et si nécessairement attachées l'une à l'autre, qu'il est impossible de les séparer sans une extrême violence, et si la première est de toutes les perfections divines celle qui nous est la plus favorable, la seconde est pareillement de toutes les vertus de l'homme celle qui est la plus glorieuse à Notre-Seigneur, puisque c'est par elle que nous lui rendons l'hommage qui lui est dû comme au premier principe de toutes choses, qui est la notion et l'idée sous laquelle tous les peuples ont toujours connu la divinité.

Or, cette confiance a deux objets : l'un présent et l'autre à venir, une félicité temporelle, la félicité éternelle, car Dieu veut que nous attendions de sa bonté ces deux sortes de biens, et que l'espérance même que nous avons des biens du ciel soutienne en nous l'espérance des biens de la terre, n'étant pas à présumer de cette bonté infinie, dit saint Augustin, qu'elle voulût nous rendre heureux dans l'éternité et nous laisser manquer des choses nécessaires à la vie présente, et nous pouvons ajouter même que s'il y avait quelque occasion de douter de l'une ou de l'autre promesse, il semble que ce serait plutôt de celle qui nous promet les biens éternels qui sont si éloignés de nous et dont nous nous rendons encore de plus tous les jours indignes par nos péchés, que de celle qui nous fait espérer les biens temporels dont nous avons des assurances plus visibles et qui ont beaucoup plus de rapport avec la misère de notre condition présente.

Considérons cependant combien nous sommes éloignés de cette confiance, nous qui l'avons tout entière pour les biens du ciel et qui n'en avons presque point pour ceux de la terre; car quand il s'agit en effet de la grande affaire de notre salut, pour laquelle nous devrions travailler avec tant de soin et tant d'inquiétude, comme dit l'Apôtre, nous voulons bien nous en reposer entièrement sur la providence de Dieu; Dieu y pourvoira, disons-nous, il nous fera miséricorde, notre salut est son ouvrage et non pas le nôtre; et quand il s'agit de nos besoins temporels, nous ne voulons pas nous en fier à lui, mais à nous, à nos soins, à notre industrie, à notre crédit et à nos amis, ce qui m'oblige aujourd'hui, au sujet de cette confiance dont nous avons un si grand exemple dans notre évangile, de faire voir pour notre instruction, 1° que nous en avons trop, 2° que nous n'en avons pas assez : trop dans les choses spirituelles, et trop peu dans les temporelles, deux extrémités où se porte la fausse confiance et qu'il faut combattre toutes deux dans la suite de ce discours.

PREMIER POINT.

L'homme étant composé de deux parties, dont la plus excellente est son âme, et son âme ayant deux sortes d'affaires, dont la plus importante est celle du salut, il est sans doute de son devoir et de sa prudence d'avoir plus de soin de son âme que de son corps, et de préférer son salut à toutes les affaires temporelles, car comme nous disons dans la morale que le bien particulier doit toujours céder au bien public, parce que la perte du bien particulier ne fait pas celle du public, ou la ruine du bien public au contraire enveloppe celle des particuliers, l'affaire du salut tout de même le doit toujours emporter sur les affaires temporelles, parce que les meilleures ne servent de rien et sont inutiles quand celle du salut ne va pas bien; ou quand celle-ci au contraire est en bon état et qu'on en a le soin qu'on en doit avoir, on est toujours content de toutes les autres, et l'on ne peut jamais manquer d'en tirer de grands avantages pour l'éternité et pour le temps même; et de là sont dérivées ces grandes maximes évangéliques : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner tout le monde, s'il ne fait pas le salut de son âme; qu'il faut chercher avant toutes choses et par-dessus toutes choses le royaume de Dieu et sa justice; et celle-ci, qui les comprend toutes : qu'il n'y a qu'une seule nécessité dans la vie, qui est de servir Dieu et rien autre chose : *Porro unum est necessarium.*

Mais, ce qui est étrange, c'est qu'on n'est pas autant persuadé qu'on le devrait être de ces maximes salutaires, la plupart des chrétiens et presque tous négligeant leur salut et le service de Dieu, dans l'espérance que sa bonté suppléera à tout et leur tiendra lieu de tout, qui est un aveuglement déplorable et une horrible présomption, puisqu'il est constant, par toutes les saintes Ecritures, que la miséricorde de Dieu, toute grande qu'elle est, ne nous sauve point uniquement et immédiatement par elle-même, mais par le ministère de la vertu et des bonnes œuvres : car que signifient en effet toutes ces paroles de Notre-Seigneur, que pour avoir la vie éternelle, il faut garder les commandements et la loi; que tous ceux qui disent à Dieu : Seigneur, Seigneur, n'entreront point au royaume du ciel, mais seulement ceux qui accomplissent sa volonté? Que signifie cette parole, que tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et mis au feu? et cette autre de saint Paul, qu'il faut travailler à notre salut avec crainte et tremblement, sinon qu'il faut travailler en effet à cette grande affaire avec autant de soin et d'application que si elle ne dépendait que de nous, ne nous confiant au reste à la miséricorde de Dieu que pour lui demander les grâces dont nous avons besoin pour faire de bonnes œuvres, autrement la bonté de Dieu serait contraire à elle-même et donnerait lieu au relâchement de la vertu, bien loin d'exciter notre courage et de corriger notre négligence?

Combien de gens cependant et contre la raison et contre la foi se rapportent entièrement sur elle d'une affaire si importante et négligent sur ce fondement tous les exercices de la religion et de la piété; et sans parler de ceux qui n'ont point d'autre emploi ni d'autre occupation dans la vie que celle qu'ils donnent à leurs divertissements et à leurs plaisirs, à la bonne chère, au jeu, aux spectacles, à des conversations et des lectures toutes profanes, à des visites et des promenades inutiles et le plus souvent criminelles, et qui, par cette raison, s'ennuient tellement de toute autre chose, et particulièrement de tout ce qui est de Dieu, qu'on ne les verrait pas même à l'Eglise les jours les plus solennels si ce n'était pour y voir le monde et y amuser leur chagrin, pour ne rien dire de plus fort. Sans nous arrêter donc à ceux-ci, encore une fois, qui passent si misérablement la vie et qui n'ont même aucun

prétexte pour appuyer leur fausse confiance, arrêtons-nous seulement à ceux qui croient avoir des raisons d'en user de la sorte et qui, sous prétexte, ou qu'ils ont des charges et des emplois qu'ils sont obligés d'exercer, ou qu'ils ont de grandes familles à faire subsister et à établir, donnent tous leurs soins aux affaires du monde et se croient légitimement dispensés des devoirs de la religion, comme s'il y avait aucun emploi dans la vie, aucune vocation et aucun état qui pût être une distraction du service de Dieu et qui ne dût pas céder à notre vocation générale.

Car, qui a jamais eu de plus grandes affaires et plus importantes, qui a jamais été chargé même d'un plus grand emploi que le Fils de Dieu qui était continuellement occupé ou à prêcher en public, ou à instruire ses disciples en particulier, ou à disputer avec les Juifs, ou à converser avec les pécheurs pour les attirer à la pénitence? cependant il ne laissait pas, parmi toutes ces affaires et tous ces emplois de sa vocation particulière, de faire exactement tous les exercices de sa vocation générale, quittant le monde et quelquefois ses disciples mêmes pour se retirer en particulier; et, quand il ne pouvait pas le faire le jour, il le faisait la nuit qu'il passait quelquefois tout entière à prier son Père, aimant mieux priver ses yeux du sommeil, que de priver son âme de cet exercice ordinaire de sa dévotion et de sa piété; et, pour ne rien dire de Jésus-Christ que nous ne puissions dire des hommes comme nous, qui a jamais eu de plus grandes affaires et en plus grand nombre qu'en avaient autrefois David et Daniel qui avaient de grands royaumes à gouverner? et quelles sont les nôtres en comparaison de celles qui les occupaient? ils ménageaient cependant si bien leur temps qu'ils ne laissaient pas de se mettre plusieurs fois le jour en prière et en la présence de Dieu pour l'adorer et pour le bénir, ce qui fait voir bien sensiblement qu'il n'y a aucune affaire temporelle qui puisse légitimement dispenser un chrétien de rendre à Dieu ce qu'il lui doit, si nous considérons surtout qu'il n'y en a aucune ni publique ni particulière qui ne lui accorde du moins quelques heures pour vaquer à quelque autre emploi moins important et moins nécessaire, et le plus souvent pour se divertir et se relâcher d'une si grande application, qui est l'argument dont un grand évêque de l'Eglise se servait autrefois pour convaincre de mauvaise foi un homme public qui s'excusait, comme on fait aujourd'hui, du service de Dieu, sur ses occupations et sur ses emplois. Vous n'avez pas le loisir, dites-vous, de servir Dieu, et vous avez bien le loisir de lire les poëtes : *Floribus poetarum spiras ;* car il n'y a pas un beau trait dans leurs ouvrages, pas une fleur que vous n'ayez cueillie avec soin, vous en êtes tout parfumé ; vous n'avez pas le temps de penser à votre salut, et cependant vous avez bien le temps de lire les orateurs : *Fluminibus oratorum exundas ;* vous possédez toutes les grâces et toutes les richesses de leur éloquence; vous n'avez pas le temps de rendre à Dieu ce que vous lui devez, vous êtes toujours accablé d'affaires et vous avez bien le temps de lire les philosophes, vous savez toutes leurs opinions et toutes leurs sectes; ah! je vois bien ce que c'est, dit ce saint évêque : *Vacat ut sis philosophus, non vacat ut sis christianus :* Vous avez le loisir d'être philosophe et vous n'avez pas le loisir d'être chrétien ; quand il faut étudier la science des hommes, vous avez du temps, et quand il faut étudier celle de Jésus-Christ et de votre salut, vous êtes accablé d'affaires.

Je fais donc ici la même instance à tous ceux qui nous opposent leurs grands emplois et leurs occupations continuelles pour s'exempter du service de Dieu, et je leur demande si tous ces emplois les empêchent de s'appliquer à une infinité de choses qui ne sont d'aucune nécessité dans la vie ; le monde, les visites, les conversations inutiles, les livres profanes, les nouvelles du temps, le jeu, la comédie, tous les plaisirs en un mot, et même les plus criminels, ne trouvent-ils pas quelquefois leur place parmi ce grand nombre d'affaires? ils sont libres pour tout ce qui peut flatter la cupidité, et ils ne le sont jamais pour ce qui peut édifier la charité; ils ont du temps pour servir le monde, et ils n'en ont point pour servir Dieu; ils ont le loisir de faire des crimes, et ils n'en ont pas pour faire de bonnes œuvres ; où est la raison, où est le bon sens? mais où est la prudence que le Fils de Dieu nous recommande si fort et dont nous avons un si grand exemple dans les troupes fidèles de notre évangile, qui quittent, je ne dis pas seulement leurs plaisirs, mais leurs familles, leurs professions, leurs emplois, toutes leurs affaires, en un mot, et publiques et particulières, jusqu'au soin même de leur vie, pour suivre Jésus-Christ et pour entendre sa sainte parole ; cette prudence n'est plus que dans nos livres et dans nos histoires, et je ne sais si l'on pourrait seulement trouver au siècle où nous sommes une faible image de la foi de ce peuple.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouverait une infinité de gens dans toutes les conditions de la vie qui quitteraient volontiers et qui négligent en effet toutes les occasions qu'ils ont de servir Dieu, soit en particulier, soit en public, par des considérations purement humaines, pour ne rien dire de plus fort, les uns par délicatesse et de peur de s'incommoder, les autres par passion et de peur d'ôter un moment à leurs divertissements et à leurs plaisirs, et presque tous par intérêt et pour ne penser qu'à leurs affaires temporelles, à leur établissement et à leur fortune, n'y en ayant aucune, pour petite qu'elle soit, qui ne l'emporte en ces occasions sur tous les intérêts de Dieu et de leur salut, ce qui a fait dire à Jésus-Christ cette grande parole, que les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de la lumière, non que le Fils de Dieu ait voulu louer absolument les hommes de cette grande application et de ces soins extraordinaires qu'ils

donnent à leurs affaires temporelles, mais seulement confondre par la comparaison de cette prudence séculière, avec la prudence chrétienne, ce peu d'application et de soin qu'ils donnent à l'affaire de leur salut, qui est infiniment plus importante que les autres; car il n'y a, à bien dire, que ce soin du salut qui mérite le nom de prudence, il n'y a que ceux qui pensent sérieusement à gagner le ciel, et qui en font leur capital et leur unique nécessaire, qui puissent passer pour gens de bon sens.

Et il ne faut que les comparer et suspendre pour un moment la préoccupation où nous pouvons être pour juger de la prudence des uns et des autres; car un homme du monde ne songe nuit et jour qu'à amasser des biens qui l'abandonneront pour le plus tard à la mort et qui seront peut-être la cause de sa damnation, et un bon chrétien songe à faire un fonds pour l'éternité; un homme du monde songe à s'établir dans le monde, et un bon chrétien songe à s'établir dans le ciel; un homme du monde veut être grand parmi les hommes, et un bon chrétien ne se propose que la considération et l'estime de Dieu; où est le bon sens? On admire tous les jours dans le monde la prudence de ces sages mondains et de ces grands hommes qui font régner dans l'Etat la justice et la paix, qui donnent des batailles, qui gagnent des victoires et qui font éclater partout la gloire du prince et trembler tous ses ennemis, et on n'admire pas celle de cet homme de bien qui s'applique à faire régner dans son âme la justice et la paix de Dieu, à vaincre ses passions, et à les assujettir à Jésus-Christ par un exercice continuel de vertus et de bonnes œuvres: quelle comparaison toutefois peut-on faire entre cette paix extérieure de l'Etat et la paix intérieure de l'âme, entre les victoires sanglantes et les victoires innocentes, entre les hommes subjugués et les démons humiliés, entre les villes gagnées et le ciel conquis, entre la gloire d'un roi de la terre et la gloire du roi du ciel et de la terre? Il n'y en a point, et cependant on admire ces grands hommes, ces grands politiques, ces grands conquérants; on regarde même avec envie leur fortune et leur condition, et l'on n'est point touché du bonheur de cet homme de bien ni de son exemple.

Je n'en sais point d'autre raison, si ce n'est qu'on n'est pas persuadé de la nécessité et de l'extrême importance qu'il y a de servir Dieu; on croit que la religion n'est qu'une profession particulière, comme toutes les autres, qui ne regarde que des gens d'église et ceux qui n'ont point d'autre emploi dans la vie; on se flatte du moins que Dieu n'exige autre chose de nous que de satisfaire à nos devoirs particuliers, chacun dans sa condition et dans son état, et sur ce fondement la plupart des gens se font une religion de leur seule profession, les uns de bien faire leur cour, les autres leurs charges, ceux-ci leur commerce; ce qui est toutefois une étrange erreur, puisqu'il est certain que la religion est composée de deux sortes de devoirs: des devoirs particuliers qui sont différents, suivant la diversité des conditions et des états, et des devoirs généraux qui sont communs à tous les chrétiens et qui les appellent tous au service de Dieu, à la prière, aux sacrements et à tous les exercices de la piété chrétienne; et Dieu a tellement lié ces deux sortes de devoirs et de vocation l'une à l'autre, qu'il est impossible d'accomplir sa volonté sans les accomplir toutes deux; car s'il n'est pas permis, sous prétexte du service de Dieu, de négliger entièrement les devoirs de notre vocation particulière, il est encore moins permis, sous prétexte des affaires du monde, de négliger les devoirs de notre vocation générale; il faut qu'il y ait du temps pour toutes les deux, et, en tout cas, si l'une doit céder à l'autre, vous jugez bien qu'il y a plus de raison et plus de justice de prendre sur notre vocation particulière ce peu de temps dont nous avons besoin pour servir Dieu, que d'employer le peu de temps que nous lui devons, et qu'il nous demande, à nos affaires temporelles, c'est-à-dire qu'il faut quitter le monde pour Dieu et jamais Dieu pour le monde, parce que la bonté de Dieu supplée à tous les manquements qui peuvent arriver dans le monde, et l'abondance de tous les biens qui arrivent dans le monde ne saurait réparer les négligences que nous commettons envers la bonté de Dieu, si nous considérons surtout que sa bonté peut suppléer à nos soins en mille manières, et qu'elle ne suppléera jamais au défaut de notre piété, de quelque espérance que nous puissions nous flatter, si toutefois on peut ainsi nommer une présomption criminelle, également injurieuse à Dieu et funeste aux hommes qui négligent le bien dans la vue de sa bonté et qui font servir à leur perte le principe de leur salut.

Et partant ne regardons plus cette fausse confiance comme une vertu, mais comme une extrémité vicieuse et périlleuse qu'il faut éviter, ne la regardons plus comme un port, mais comme un écueil, comme une terre ferme et capable de la soutenir, mais comme une terre mouvante qui nous cache l'abîme et le précipice. Craignons qu'une telle confiance ne nous tue; craignons de trouver la mort, où nous présumons de trouver la vie; il y a déjà si longtemps que la patience de Dieu nous supporte et qu'elle arrête l'exécution de cette terrible sentence de l'Ecriture: *Succidite arborem ut quid terram occupet* (*Daniel.*, IV, 11, 20; *Luc.*, XIII, 7); coupez cet arbre stérile qui ne produit rien et qui occupe inutilement la terre; retranchez du corps de l'Eglise et du nombre des prédestinés ce chrétien profane qui ne vit que pour le monde et qui ne fait rien pour l'éternité. Dieu a beaucoup d'égard à notre infirmité et encore plus à sa bonté; il donne beaucoup de choses à la prière de l'Eglise et à celle des saints; mais un jour viendra, si nous voulons toujours être à charge à sa miséricorde, qu'il oubliera toutes ces considérations pour avoir égard à sa gloire, et ce sera alors que nous connaîtrons, mais trop

tard, combien il est dangereux d'avoir trop de confiance en elle. Ah! miséricorde, que tu damneras de gens, non pas par toi-même à la vérité, car tu ne veux point la mort du pécheur, mais par cette funeste confiance qui retombera sur leur tête et qui leur fera trouver leur perte et leur damnation où ils croient trouver leur salut. Considérons quelle sera notre confusion, quand nous lui dirons : Seigneur, je m'étais toujours attendu à vous, et qu'il nous dira pareillement : et moi je m'étais aussi attendu à vous. J'avais toujours espéré que votre miséricorde ne me manquerait pas : et moi j'avais toujours espéré aussi que votre piété ne me tromperait pas.

Considérons donc quel sera notre étonnement quand Dieu viendra visiter cet arbre et y chercher les fruits du salut, et qu'il n'y trouvera que des feuilles, c'est-à-dire des œuvres ou inutiles ou criminelles ; et de tout cela concluons que la souveraine prudence est d'assurer notre salut par de bonnes œuvres, et que toute la confiance que nous pouvons avoir en Dieu n'est qu'une espérance trompeuse, si elle n'est soutenue par la vertu et par la bonne vie ; si nous sommes donc appuyés sur ce fondement, nous sommes établis sur la pierre dure, notre espérance est certaine, infaillible, toutes les promesses de Dieu sont pour nous ; mais si ce fondement vient à nous manquer, inutilement espérons-nous, en vain nous flattons-nous de pouvoir trouver cette miséricorde, parce que nous ne sommes plus appuyés sur la pierre, mais sur le sable ; le torrent du péché, la tempête des passions, le vent de la mort emportera tout, et il ne nous restera alors de toute cette grande confiance que le regret d'en avoir eu trop et trop peu ; trop dans les choses spirituelles, et trop peu dans les temporelles ; trop en la miséricorde de Dieu, et trop peu en sa providence.

SECOND POINT.

La confiance que nous devons avoir en la providence de Dieu est si juste, qu'il faut avoir renoncé au bon sens pour lui refuser cet hommage ; car sans parler des promesses qu'il nous a faites en tant de lieux de l'Ecriture, de nous secourir dans tous nos besoins, sans parler même de cette justice universelle, par laquelle il s'est engagé, comme dit saint Thomas, d'avoir soin de sa créature et de conserver l'ouvrage de ses mains, pouvons-nous douter qu'il n'ait droit sur notre confiance, et qu'il ne la mérite même tout entière, si nous faisons réflexion qu'il n'y a que lui seul au monde qui peut connaître nos besoins, et qui a toujours de quoi les remplir ; car telle est la misère du monde et des créatures de n'être jamais assez éclairées pour connaître ce qui nous manque, assez riches pour nous le donner, ni assez bienfaisantes même pour nous assister quand elles en auraient le pouvoir : d'où vient que l'Eglise nous y fait renoncer si solennellement au baptême pour nous attacher uniquement à Dieu, et nous enrichir de la seule confiance que nous devons avoir en sa providence ; grande richesse à la vérité et qui surpasse infiniment les plus grands trésors de la terre, qui tirent tout leur prix de notre passion, qui font le supplice de ceux qui les aiment, et qu'on peut perdre en mille manières ; fonds précieux, fertile, innocent, qui ne trompe point notre attente, et duquel on ne reçoit jamais de mauvaises nouvelles, car il n'est sujet ni aux mauvais temps ni aux ravages de la guerre ; et ce qui est encore de plus admirable, c'est que nous en pouvons tirer même de quoi réparer toutes les pertes et tous les dommages qui nous arrivent dans les autres.

Mais, ô misère ! ô perversité de l'esprit des hommes, s'écrie un Père de l'Eglise, nous avons confiance en tout ce qui est au monde, et nous n'en avons point en Dieu ; on la donne à tout ce qui ne la mérite point pour la refuser à celui-là seul à qui elle est due par tant de titres ; car on se fie à la terre qui est si souvent stérile et ingrate ; on se fie à la mer et à la tempête qui sont si funestes et qui causent tant de naufrages ; on se fie à des amis qui sont infidèles à la fortune qui est inconstante ; à la faveur des grands, qui est si fragile et si délicate ; à notre industrie et à notre esprit qui est si incertain et qui prend si souvent de fausses mesures ; et par un aveuglement déplorable l'on ne se fie pas à celui qui donne la fertilité à la terre, qui commande à la mer et à la tempête, à celui qui est l'arbitre souverain de la bonne et mauvaise fortune, qui concilie la faveur des grands, qui donne les bons amis et le bon esprit ; tous les avantages en un mot qui peuvent contribuer à nous rendre heureux dans le temps aussi bien que dans l'éternité ; et ce qui fait voir qu'on ne s'y fie point, c'est que tous ces moyens naturels et tous ces secours humains venant à manquer, on manque aussitôt de confiance, et l'on désespère d'en pouvoir jamais trouver d'autres : *Unde ememus panes ut manducent hi* (*Joan.*, VI) ? dit-on tous les jours avec Jésus-Christ, mais dans un esprit bien différent de celui de Jésus-Christ : où prendrons-nous du pain pour nourrir cette grande famille, mais où prendrons-nous de quoi l'établir, n'ayant plus ni fonds, ni emploi, ni commerce, ni profession, sans amis, sans crédit, sans appui ? ce qui n'arriverait sans doute jamais si on avait confiance en Dieu, parce qu'un homme qui se fie à sa providence n'est jamais inquiet de son état, ni plus assuré même de sa protection que quand il se voit destitué de tout secours humain, parce qu'il sait que comme il est de la foi de croire contre toute apparence de raison ; il est aussi de l'espérance et de la confiance d'espérer contre toute apparence humaine.

Ce n'est pas, au reste, qu'il faille negliger tous les autres secours que le monde nous peut donner, et qu'il ne soit permis de s'en servir, mais il s'en faut servir dans l'ordre de la Providence, et sans sortir de l'ordre de la Providence, c'est-à-dire espérant infiniment plus de la benediction de Dieu que de notre esprit, de notre industrie, de notre

crédit et de nos amis, dans l'ordre de la Providence, c'est-à-dire ne nous servant que de moyens justes pour faire nos affaires, et rejetant tous ceux qui ne le sont pas ; dans l'ordre de la providence, c'est-à-dire réglant nos désirs, modérant nos passions, et nous contentant de l'état où il plaît à Dieu de nous mettre ; car on pèche en toutes ces manières contre la providence de Dieu ; vous travaillez pour faire subsister votre famille et pour l'établir, mais vos soins sont accompagnés de tant d'inquiétude et de tant de chagrin, qu'on voit bien que vous espérez plus de ce côté-là que de la bénédiction de Dieu ; voilà un péché contre la Providence ; vous travaillez à votre élévation et à votre fortune, mais c'est par des voies illicites et des intrigues qui sont contre la conscience et la loi de Dieu ; vous employez, pour en venir là, la tromperie, la mauvaise foi, la violence, l'injustice ; vous prenez le bien d'autrui, vous le ruinez par votre crédit et vos calomnies pour vous établir sur ses ruines, vous n'êtes plus dans l'ordre de la providence, et vous n'avez plus de confiance en elle ; vous voulez vous élever trop haut, vous vous épuisez, vous incommodez même vos amis pour monter à cette dignité où Dieu ne vous veut point, et pour laquelle il ne vous a pas donné assez de bien, et tout cela dans l'espérance que sa providence ne vous manquera pas ; vous péchez encore contre elle, et il ne faut point s'étonner si elle vous abandonne, parce que vous vous retirez de son ordre ; vous deviez vous contenter de ce qu'elle avait fait pour vous, modérer vos désirs et votre passion, comme ce peuple de notre Evangile, qui, ne voyant que cinq pains dans les mains de Notre-Seigneur pour cinq mille personnes, ne dit point comme les apôtres : *Quid hæc sunt inter tantos* (*Joan.*, VI), qu'est-ce que cinq pains pour un si grand peuple? mais reçoit avec confiance et reconnaissance le peu que Jésus-Christ lui donne, comme s'il lui donnait beaucoup, ne se mettant au reste nullement en peine d'en trouver davantage, et cherchant encore moins à l'acquérir par des voies injustes.

Combien de gens cependant dans toutes les conditions de la vie qui sont coupables de tous ces péchés contre la Providence ; et sans parler des soins qui les dévorent nuit et jour et qui font voir qu'ils n'ont aucune confiance, parlons seulement des méchants moyens qu'ils emploient pour avoir du bien et pour établir leur fortune. Ah Dieu ! que de lâchetés et d'indignités, que de basses et criminelles complaisances, que de méchants personnages, que de honteuses figures, mais que d'injustices ils font tous les jours pour en venir là ; car ce n'est pas assez de manquer en mille occasions à la vérité et à la bonne foi, et de trahir même ses meilleurs amis, il faut encore dépouiller les pauvres, ruiner la veuve et l'orphelin, gagner les juges et les puissances pour opprimer les faibles et les innocents ! Combien, en effet, de familles ruinées ! Combien de misérables opprimés pourraient déposer ici des vexations et des chicanes, des usures et des cruautés, des prévarications et des concussions, des violences et des exactions qui se font tous les jours dans le particulier et dans le public pour contenter une passion et des désirs qui n'ont point de bornes, car on n'en a jamais assez quoiqu'on en ait souvent trop, et de là vient qu'il n'y a point de moyen qui ne soit bon pour avoir du bien, point de voie qui ne soit légitime, parce que la première de toutes les lois, disait un ancien critique des mœurs de son temps, c'est de bien faire ses affaires à quelque prix que ce soit, et de quelque manière que ce soit : *Quærenda pecunia primum, virtus post nummos.*

L'homme a trois sortes de besoins : l'un de nature, le second de grâce, et le troisième de passions ; et ce qui est étrange, c'est que des trois il ne connaît que le dernier et celui qu'il devrait ignorer, car il ne connaît point celui de la nature, parce qu'il le croit plus grand qu'il n'est ; il connaît encore moins celui de la grâce, parce qu'il est beaucoup plus grand qu'il ne s'imagine ; la nature se contente de peu pour vivre, mais elle a besoin de bien des choses pour se sauver ; la passion tout au contraire veut l'abondance dans la nature, et souffre à peine la médiocrité dans la vertu et dans la grâce ; elle augmente les besoins que nous avons des biens temporels, elle diminue ceux que nous avons des biens spirituels ; ce qui fait que nous présumons si aisément de la miséricorde de Dieu, et que nous n'avons presque jamais de confiance en sa providence, souffrant dans l'abondance même et dans la plus grande prospérité l'inquiétude et la peine où sont aujourd'hui les disciples, quand ils considèrent qu'ils n'ont que cinq pains pour nourrir plus de cinq mille personnes : *Sed hæc quid sunt inter tantos* (*Joan.*, VI, 9). Il est vrai que j'ai des terres, des rentes et des pensions considérables, mais qu'est-ce que tout cela pour tant de personnes dont je suis chargé, tant d'enfants, tant de domestiques, tant de créatures et tant de gens qui s'attachent à ma fortune : *Quid hæc sunt inter tantos?* J'ai de grands bénéfices à la vérité, un grand établissement dans l'Eglise, mais qu'est-ce que tout cela pour soutenir sa condition et pour acquitter tant de charges auxquelles on est obligé : *Quid hæc sunt inter tantos ?* Il est vrai que j'ai du bien dans le commerce, j'ai du crédit et de l'industrie, les profits sont grands, mais qu'est-ce que tout cela pour une famille aussi nombreuse que la mienne, pour tant de pertes qu'il faut supporter, tant de droits qu'il faut payer, tant de correspondances qu'il faut entretenir : *Quid hæc sunt inter tantos ?* C'est peu pour votre passion à la vérité, c'est peu pour votre ambition, c'est peu pour vos plaisirs et pour votre luxe, mais c'est plus qu'il ne faut pour la nature, c'est peut-être encore trop pour votre état et pour votre salut, et ce serait assez même pour vous contenter si vous aviez confiance en Dieu.

Car si vous aviez cette confiance, Dieu ferait pour vous contenter ce qu'il fait aujour-

d'hui pour ce peuple, ou il multiplierait vos biens et vous enverrait la prospérité, ou il en augmenterait la vertu, ou enfin il diminuerait vos désirs et vos besoins, qui est la plus grande de toutes les richesses; car le grand secret de se faire riche, disait un ancien : *Non est divitiis addendum, sed cupiditatibus detrahendum*, ce n'est pas d'augmenter ses biens et ses richesses, mais de modérer sa cupidité; c'est pourquoi il est dit que peu dans la main du juste qui a confiance en Dieu profite infiniment plus que toutes les richesses du monde dans la main de ceux qui ne se fient pas à sa providence: *Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas* (*Psalm.* XXXVI, 16). Et dans un autre endroit il est dit que les riches ont eu faim et nécessité: *Divites eguerunt et esurierunt* (*Psalm.* XXXIII, 11). Et Isaïe pour ce sujet appelle leur pain un pain menteur: *Panem mendacem* (*Prov.* XXIII, 3), parce qu'il a peu de vertu et qu'il ne les contente jamais, quelque abondant qu'il puisse être, tandis que celui du pauvre, au contraire, qui se repose sur la providence de Dieu, quelque petit qu'il soit, le contente toujours, soit que Dieu en augmente la vertu, soit qu'il agisse sur son cœur pour en modérer la passion, ou qu'il s'en fasse une multiplication secrète; eh! que nous importe pourvu que nous soyons contents, que ce soit avec peu ou avec beaucoup.

C'est pourquoi l'Ecriture nous dit dans un autre endroit que ce ne sont point les grands biens qui font les riches, mais la bénédiction de Dieu qui est aux biens de la terre, ce que la vertu du pain est au pain, en telle sorte que comme le pain ne nourrit que par la vertu qu'il a reçue de Dieu, les biens du monde tout de même ne peuvent nous enrichir que par sa bénédiction, avec laquelle on est toujours riche, quelque pauvre qu'on soit, et sans laquelle on est toujours pareillement pauvre, quelque riche qu'on puisse être d'ailleurs, parce qu'on n'est jamais content, et qu'il se fait même des pertes secrètes et des dissipations continuelles; et voilà sans doute la source d'où vient la ruine de quantité de familles qui tombent et qui fondent sans qu'on puisse trouver la cause de leur ruine; car il n'y a point de jeu, point de désordre, point de mauvaises affaires, point de procès, point de pertes apparentes ni considérables, et néanmoins on voit que le bien se dissipe et se consomme insensiblement et qu'on se trouve réduit à la pauvreté; d'où vient cela, sinon de ce qu'on ne se fie pas à la Providence, de ce qu'on a plus de confiance au monde qu'à Dieu, qui, en punition de cette défiance et de cette fausse confiance, cause des dissipations secrètes, n'y ayant rien de plus vrai que ce que dit Jésus-Christ, que celui qui n'a pas, ce peu même qu'il a lui sera ôté, c'est-à-dire, pour appliquer cette parole à notre sujet, que celui qui n'a pas le don de confiance en la Providence, perdra le bien qu'il a reçu d'elle, et à plus forte raison celui qu'il y a ajouté par de mauvaises voies?

Car c'est encore une considération qui devrait modérer cette grande inquiétude qu'on a pour le bien, et la crainte qu'on a d'en manquer. Crainte injuste et sans fondement, et condamnée même par toutes les saintes Ecritures, puisqu'il est constant par autant de témoignages et d'exemples presque qu'il y a de paroles que la Providence n'a jamais manqué à ceux qui ont eu confiance en elle; car a-t-elle manqué aux Israélites qu'elle a fait subsister pendant quarante ans au désert? a-t-elle manqué au prophète Elie qu'elle y a nourri si longtemps par le ministère des corbeaux? a-t-elle manqué à Daniel qu'elle a secouru d'une manière si admirable dans la fosse de Babylone? a-t-elle manqué à ce peuple qu'elle nourrit aujourd'hui? a-t-elle manqué aux disciples qu'elle a envoyés prêcher l'Evangile sans provision et sans viatique? J'ai été jeune, dit David, je suis devenu vieux, je me suis vu en bien des états depuis que je suis au monde, j'ai bien vu des choses extraordinaires, des renversements de fortune, des familles ruinées, mais je ne me souviens point d'avoir jamais vu un homme de bien abandonné de Dieu, et manquer des choses nécessaires à la vie; et quelle apparence en effet que Dieu qui a soin des oiseaux du ciel n'eût pas soin de l'homme, pour lequel il a fait les oiseaux du ciel? et comment se pourrait-il faire que sa providence eût tant de soin des animaux qu'elle ne met au monde que pour un temps, et qu'elle négligeât l'homme qu'elle a créé pour l'éternité? C'est ce qui ne peut jamais arriver, et ce que je dis d'un besoin particulier, il le faut dire de tous les besoins de l'homme; car en quelque état d'adversité qu'il puisse tomber, sa confiance n'est jamais vaine, parce que la Providence avance aussitôt sa main pour le secourir: *Cum ceciderit justus non collidetur, quia Dominus supponit manum suam* (*Ps.* XXVI). Il semblait que Susanne allait être opprimée sous la violence de la calomnie, ou succomber à la tentation des vieillards, mais Dieu avança aussitôt sa main pour la soutenir et pour la délivrer de l'une et de l'autre; il semblait que Pierre allait être submergé et faire naufrage, mais Jésus-Christ lui présenta aussitôt cette main et le retira du péril qui le menaçait; Dieu est un bon Père, sa providence est une bonne mère, un père peut-il délaisser son enfant, une mère peut-elle oublier celui qu'elle a mis au monde: *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum* (*Isai.*, XLIX, 15). Quand il s'en pourrait trouver qui seraient capables de cette dureté, dit Notre-Seigneur, je vous déclare que je ne vous oublierai jamais; cela veut dire que la providence de Dieu a plus de soin de nous que les parents n'ont soin de leurs enfants, elle nous aime plus tendrement que nos pères et nos mères ne nous aiment; et Dieu, dit un Père de l'Eglise, n'a donné à ceux-ci les entrailles qu'ils ont pour nous, que pour faire mieux connaître à l'homme combien il est cher à sa providence et la tendresse qu'elle a pour lui.

Ayons donc seulement confiance en elle,

car ce ne peut être que par là que nous pouvons gagner son cœur et sa protection en nous reposant entièrement sur ses soins, en lui disant avec le Prophète sincèrement et de bonne foi: *Tu es, Domine, spes mea (Ps.* XL, 9). Vous êtes, Seigneur, toute ma confiance et mon espérance, que les autres espèrent en ces créatures : *Tu es, Domine, spes mea*; qu'ils se fient à la faveur des grands, à leur crédit et à leurs âmes : *Tu es, Domine, spes mea;* qu'ils se fient à leur esprit, à leur industrie et à leur travail: *Tu es, Domine, spes mea ;* qu'ils se fient enfin à leurs crimes et à tant de mauvais moyens que la plupart mettent en usage pour avoir du bien : *Tu es, Domine, spes mea.* Je ne veux jamais, Seigneur, espérer qu'en vous, ni m'appuyer que sur vous; je pourrais bien à la vérité m'enrichir comme eux par de méchantes voies, je pourrais employer l'injustice, l'infidélité, la mauvaise foi pour faire mes affaires, mais j'aime mieux demeurer dans ma condition et dans mon état, dans ma pauvreté même et dans ma misère en attendant le secours de votre providence, que d'en sortir par des voies si criminelles et si détestables : *Dominus regit me et nihil mihi deerit* (*Psalm.* XXII, 1). Je suis sous les yeux de la Providence qui veille sans cesse à mes nécessités et à mes besoins, je ne crains pas que rien me manque tant que j'aurai confiance en elle. Ah! que ce sentiment est digne d'un homme de bien, et qu'il serait toujours agréable à Notre-Seigneur quand il ne serait pas même plus sensible ni meilleur que nous ; car il n'y a rien, comme vous savez, qui nous touche tant que la confiance qu'on a en nous. Quand nous voyons un misérable qui vient se jeter à nos pieds pour implorer notre assistance, outre qu'il y a de la gloire à secourir les misérables, la confiance qu'il a en nous fait que ses misères deviennent les nôtres et qu'elles nous paraissent beaucoup plus dignes de compassion; que si les hommes qui naturellement sont mauvais, comme dit Notre-Seigneur, sont néanmoins si touchés de la confiance qu'on a en eux, combien pensez-vous qu'il y est sensible, lui, qui est si plein de bonté et de miséricorde; la misère, dit un Père de l'Eglise, ne manquera jamais d'avocats pour plaider sa cause: *Miseria dat miseris patronos.* Il est vrai qu'elle ne la gagne pas toujours devant les hommes qui sont quelquefois durs, insensibles et impitoyables, mais elle ne la perd jamais devant Dieu quand elle est soutenue de la confiance qui est la seule disposition qu'il exige de nous pour nous assister dans tous nos besoins, et de laquelle par conséquent nous ne devons jamais nous défaire en quelque état d'adversité que nous puissions être, persuadés que la Providence n'a jamais plus de soin de nous secourir que quand nous sommes privés de tout secours et de toute assistance humaine.

Un particulier dans l'ancienne Rome ayant été pressé longtemps de vendre à la république un petit fonds de terre qui l'accommodait et duquel elle avait besoin, ne voulut jamais s'en défaire, quelque instance et quelque offre qu'on lui fît pour cela, et la raison qu'il en donna et qui fut rapportée au sénat, c'est que c'était un fonds duquel il n'avait jamais reçu de mauvaises nouvelles. Nous pouvons bien, et il est même expédient pour notre repos aussi bien que pour notre salut, nous défaire de la confiance que nous avons dans les créatures qui nous ont déjà trompés tant de fois, mais pour la confiance en la providence de Dieu, il se faut bien garder de la perdre, parce que c'est un fonds qui ne peut jamais tromper notre attente, et d'où nous pouvons tirer, comme nous avons dit, de quoi réparer les dommages qui nous arrivent dans les autres; car il n'y a sorte de besoin auquel elle ne mette la main ; si nous sommes pauvres, elle nous donne du pain ; si nous sommes affligés, elle nous console ; si nous sommes malades, elle nous guérit ; si nous sommes persécutés, elle nous protége ; elle est notre bouclier dans toutes nos guerres, un remède efficace et salutaire pour tous nos maux, et si elle nous prive à la fin de tous ces biens temporels, c'est pour nous donner après la mort des biens plus précieux et une félicité éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME LUNDI DE CARÊME.

Nolite facere domum matris mei domum negotiationis.

Ne faites pas de la maison de mon père un marché (*Saint Jean, chap.* II, 16).

La maison de Dieu est un lieu si terrible et si saint, qu'il n'est jamais permis d'y entrer ni d'y converser qu'avec beaucoup de piété et de dévotion, beaucoup de respect et de modestie, une grande retenue et un profond silence, et manquer en ce point, ce n'est pas seulement un péché, c'est une impiété, une abomination et un sacrilége. C'est pourquoi les premiers chrétiens étaient si religieux en cela, au rapport de Philon juif, qu'ils n'osaient pas seulement y murmurer ni même y respirer un peu fortement : *Ne mutire quidem aut respirare vehementius ;* bien loin d'y former des conversations mondaines, d'y parler des nouvelles du temps, des affaires publiques et particulières, des plaisirs et des divertissements du siècle, du jeu, des spectacles, d'intrigue et de commerce, bien loin d'y porter un esprit profane, occupé des plus grandes passions et souvent des plus criminelles, d'y médire du prochain, d'attaquer sa réputation, sa vertu même et son innocence, et d'y faire en un mot quantité de choses qu'on ne souffrirait pas en des maisons un peu régulières, comme on fait ici tous les jours au grand scandale de la religion, sans avoir égard ni à la sainteté du lieu qu'on profane, ni à l'impiété d'un tel sacrilége, et ce qui est de plus étrange, sans aucun scrupule particulier et sans aucun remords de conscience, comme si ce n'était rien que d'ajouter à tous ces péchés une circonstance aussi criminelle, ce qui ne peut partir sans doute que d'un très-grand mépris de Dieu et d'un anéantissement total et entier de la foi chrétienne, comme nous

verrons dans la suite de ce discours, après avoir demandé l'intercession de celle qui est le temple sacré du Seigneur, sitôt qu'un ange lui eût dit : *Ave, Maria.*

Comme la crainte et l'étonnement naissent d'ordinaire des grandes vertus et des grands crimes, il y a deux choses qui peuvent rendre un lieu terrible et capable de nous effrayer : une grande sainteté et une grande impiété ; une grande sainteté nous étonne, parce qu'elle est trop élevée au-dessus de nous et de l'usage commun de la vie des hommes ; une grande impiété nous épouvante encore tout de même, parce que nous n'y sommes point accoutumés et que nous ne trouvons rien dans nos mœurs qui ait du rapport avec elle, et sur ce fondement, il faut dire avec l'Ecriture qu'il n'est rien de si terrible que la maison de Dieu, soit que nous ayons égard à la sainteté des mystères qui la consacrent, ou à l'impiété des mauvais chrétiens qui la déshonorent et qui la profanent car 1° cette sainteté n'est point une sainteté commune, mais la consommation et la plénitude de toute la sainteté du ciel et de la terre ; 2° cette profanation de même n'est point un péché ordinaire, mais le comble de l'iniquité et de l'impiété ; nous nous servirons donc aujourd'hui de ces deux considérations pour renouveler en nous la crainte que nous devons avoir de profaner la maison de Dieu dans la considération d'une si grande sainteté et dans la considération d'un si grand péché : c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Philon juif, parlant du monde, le nomme un grand temple où l'homme a été établi en qualité de prêtre et de pontife pour offrir à Dieu toutes les autres créatures en se consacrant lui-même à sa gloire et à son service ; et c'est pour cela, comme remarque saint Augustin, que Dieu lui avait donné une autorité absolue sur tout ce qui est au monde, afin que les choses les plus insensibles et qui ne pouvaient pas se consacrer elles-mêmes au service du Créateur fussent sanctifiées et appliquées à ce saint usage par la piété de cette première créature ; mais ce grand temple ayant été profané par le péché qui s'est répandu par toute la terre, Dieu a voulu, pour la réparation de sa gloire, qu'il y eût certains lieux qui lui fussent particulièrement dédiés, où les hommes lui vinssent faire amende honorable des péchés qu'ils auraient commis dans les autres, implorer sa miséricorde, recevoir ses bénédictions, lui offrir des sacrifices, chanter ses louanges et lui rendre généralement tous les devoirs de la religion et de la piété ; et pour nous les rendre encore plus sacrés et plus vénérables, il a voulu même s'y rendre présent, non-seulement par son immensité comme il est partout, mais par sa majesté même et par l'abondance de ses grâces et de tous les gages de sa bonté et de son amour. Ainsi était-il présent sur cette montagne où Jacob le vit pendant son sommeil ; ainsi était-il présent dans l'arche d'alliance que les Juifs portaient partout comme un signe de sa présence et de sa protection ; ainsi était-il présent dans le tabernacle et dans le temple de Salomon qu'il remplit tous deux, comme dit l'Ecriture, de sa majesté ; ainsi, en un mot, est-il présent dans toutes nos églises, mais d'une manière infiniment plus noble et plus digne de la grâce de celui qui s'est fait homme comme nous pour demeurer éternellement avec nous. Avec quel esprit devons-nous donc entrer en des lieux si saints, et de quelle piété avons-nous besoin pour y converser ? Les Juifs avaient autrefois en singulière vénération cette partie du temple qu'ils appelaient le *Sancta Sanctorum*, parce que c'était en ce lieu-là qu'ils gardaient tout ce qu'ils avaient de plus saint et de plus sacré, les chérubins, le propitiatoire, l'arche d'alliance, les tables d'or de la loi, la manne, la verge d'Aaron, l'autel d'or, tous les gages en un mot que Dieu leur avait donnés de sa protection et de son amour : nous n'avons pas à la vérité toutes ces choses dans l'Eglise, mais nous y avons quelque chose de plus ; nous n'y avons pas ces chérubins qui étaient aux côtés de l'arche, mais celui qui est assis sur la tête des chérubins ; nous n'y avons pas ce propitiatoire, mais celui qui a été la propitiation des péchés du monde ; nous n'y avons pas la manne, mais le pain vivant qui est descendu du ciel ; nous n'y avons pas ces tables de la loi, mais l'auteur même de la loi ; nous n'y avons en un mot ni l'arche d'alliance, ni la verge d'Aaron, ni l'autel d'or, mais la vérité et la réalité de toutes ces choses.

Il a été dit du temple de Jérusalem que la gloire de cette maison serait plus grande dans les derniers temps que dans les premiers : *Magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ* (*Agg.*, II, 10) ; plus grande non pas à la vérité dans ses richesses et dans ses trésors, dans ses cérémonies et dans ses mystères, dans ses ornements et dans la décoration de ses autels, dans la sainteté de ses prêtres et dans la science des prophètes ; car toutes ces choses dans ces derniers temps avaient perdu leur ancien éclat, les trésors du temple avaient été pillés, ses autels dépouillés, les cérémonies étaient négligées, presque tous les prêtres devenus profanes et tous les prophètes réduits au silence. En quoi donc la gloire de cette maison est-elle plus grande dans ces derniers temps que dans les premiers, sinon par la présence du Messie qui l'a honoré de sa conversation et qui lui a donné plus de majesté qu'il n'en avait reçu de la magnificence de Salomon, de la piété du peuple, de la sainteté de ses prêtres et des oracles des prophètes, non que toutes ces choses ne fussent d'un très-grand éclat et plus grand que tout ce qu'on a jamais vu d'admirable au monde, mais petit en comparaison de la gloire qu'il a reçue quand Jésus-Christ y a été présenté par la Vierge, quand il y a disputé avec les docteurs, quand il y a prêché et fait des miracles, quand il y a adoré et prié son Père, et plus petit encore si nous le comparons avec la majesté de nos temples et de nos églises ; car le Fils de Dieu

après tout n'a été offert qu'une fois dans le temple de Jérusalem, et il est ici offert tous les jours ; quand il a été offert en Jérusalem, il était passible et mortel, il était Dieu et homme tout ensemble, mais ici il est immortel et presque tout Dieu : *Tunc ex parte homo, nunc per omnia Deus* ; il n'a été dans ce premier temple qu'en passant et pendant le cours de trente-trois années, mais il est toujours dans les nôtres, et il y sera jusqu'à la fin de tous les siècles : *Erunt oculi et cor meum ibi in sempiternum.*

Que dirai-je maintenant de la sainteté de nos sacrements, de ces précieux canaux qui nous apportent le sang de Jésus-Christ et les mérites de sa croix ? Si nous considérons seulement ce qui se passe dans le baptême, toutes les prières que l'Eglise fait pour faire de ce pauvre enfant un enfant de Dieu, les exorcismes dont elle se sert pour chasser le démon de son âme ; si nous méditons que cette eau qui le régénère et qui le sanctifie est pleine du même esprit qui remplit le sein de la Vierge dans l'Incarnation : *Eodem spiritu replente fontem qui replevit Virginem* (*Leo*), comme dit saint Léon ; si nous considérons encore ce qui se passe en celui de la pénitence, dans ces sacrés tribunaux, où nous entrons ennemis de Dieu, chargés de péchés, captifs du démon, et d'où nous sortons libres et amis de Dieu, lavés, justifiés, sanctifiés ; si nous avions la foi de ces grandes vérités, pourrions-nous entrer dans l'Eglise, assister et participer à tous ces mystères sans nous écrier avec le prophète : *Consideravi opera tua et expavi ;* j'ai médité, Seigneur, avec attention toutes ces grandes choses que vous faites dans votre Eglise par la vertu de vos sacrements, et elles m'ont donné une sainte horreur. Qui de nous, approchant de ces fonts, de ces tribunaux, ne bénirait pas ce lieu, ne baiserait pas même la terre où il a été régénéré et réconcilié ? Heureuse terre où j'ai retrouvé la grâce que j'avais perdue ; heureuse terre où j'ai trouvé les fruits de la pénitence ; heureuse terre, heureux sacrements qui m'avez remis au rang des enfants de Dieu ! Je ne dis rien de tant d'autres choses qui sanctifient encore la maison de Dieu, de la prédication de la sainte parole où Jésus-Christ même, comme dit saint Paul, exhorte son peuple par la bouche de ses ministres, et lui donne son esprit sous le son de la voix des prédicateurs, dit saint Augustin, comme il lui donne son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin ; je ne dis rien de la majesté de l'office divin, de la sainteté des prières publiques qui font descendre ici tous les jours les anges du ciel pour mêler leurs louanges et leurs prières à celles des hommes.

Mais ce que j'ai à dire pour venir à l'application de ces grands principes, c'est que puisque la maison de Dieu est si sainte, il y faut converser saintement, avec un grand respect, une grande modestie, une humilité profonde, un profond silence surtout dans le temps de l'office divin et des saints mystères ; et certainement il n'est personne, si nous avions encore un peu de foi et de religion, qui ne fît ce raisonnement, entrant dans l'église : j'entre dans un lieu où est le même Dieu que les anges adorent dans le ciel, et que des rois ont adoré dans une crèche ; j'entre dans un lieu où la même hostie qui a été sacrifiée sur la montagne du Calvaire est immolée sur cet autel ; dans un lieu où le même sang qui a coulé de la croix coule encore ici tous les jours dans nos sacrements ; dans un lieu où le même Esprit qui est descendu autrefois visiblement sur les apôtres, descend ici invisiblement sur tous les fidèles ; il faut donc que je porte en ce lieu le respect et l'humilité de ces rois ; il faut donc que j'y assiste avec la même dévotion que les dames assistaient au sacrifice de la croix, avec la même piété, la même ferveur que les apôtres attendaient dans le Cénacle la descente du Saint-Esprit ; il faut se présenter devant cet autel comme ces séraphins du prophète, la tête et les yeux voilés, c'est-à-dire l'âme et tous les sens de l'âme appliqués à Dieu et à méditer les vérités éternelles que le nuage des passions nous empêche de connaître dans le monde, à écouter les secrètes paroles que saint Paul entendit au ciel, et qu'on n'entend point parmi le tumulte et la confusion des affaires du siècle ; il faut laisser comme Abraham les serviteurs au bas de la montagne, et y monter seuls avec notre Isaac ; il faut laisser dans le monde tout ce qui est du monde, et n'apporter ici que le cœur que nous devons offrir à Notre-Seigneur, point d'inquiétudes ni d'affaires, point de plaisirs ni de passions, si ce n'est pour les immoler et pour en faire un sacrifice. Aussi bien qu'avons-nous ici à faire du monde et des créatures, où nous n'avons affaire qu'à Dieu, à converser avec lui, à le prier, à le bénir et à nous présenter devant cette majesté infinie dans une profonde et continuelle adoration ?

Mais ce qui est étrange, c'est que le peu de foi et de religion qui est aujourd'hui parmi nous fait qu'on vient rarement à l'église dans ces réflexions et dans ces pensées, et presque toujours en des dispositions et dans un esprit tout contraire ; on y vient, l'esprit occupé des affaires du monde, des soins de la vie, pour ne rien dire encore des plus grandes passions, et même des plus criminelles ; on y vient la tête remplie de mille chimères et troublée de mille fantômes, qui font qu'on est à l'église comme si on n'y était point, et qu'on assiste souvent aux exercices les plus solennels de la religion, à la messe, au sermon, à l'office, aux prières publiques, sans penser à Dieu ni à ses mystères ; le corps est dans l'église, mais l'esprit n'y est point, ou s'il y est avec le corps, beaucoup de gens savent bien que ce n'est pas tant pour y converser avec Dieu, que pour y former des conversations toutes profanes et toutes mondaines ; ils savent bien que ce n'est pas tant pour plaire au Seigneur et pour attirer sur eux les yeux de sa miséricorde, que pour s'attirer ceux du monde, pour se présenter devant cette majesté infinie avec un respect et une humilité profonde, que pour s'y faire

voir sous l'éclat de leur vanité et dans une posture indécente; ils savent bien enfin que ce n'est pas toujours tant pour y louer Dieu que pour y médire du prochain, pour y recevoir de bonnes pensées que pour y faire naître de mauvais désirs, pour y pratiquer la vertu, que pour tâcher à la séduire et à la corrompre en mille manières.

Où est donc aujourd'hui la foi, qu'est devenue la religion et la sainteté de nos vieux exemples? Dans les premiers siècles de l'Église les maisons des particuliers étaient des églises, et saint Paul pour ce sujet, parlant des maisons de quelques dames romaines, les nomme des églises domestiques : *Et domesticam ecclesiam*(*Rom.*, XVI, 5); sans doute parce qu'on y vivait comme on doit vivre dans l'église, et qu'on y était continuellement en la présence de Dieu; mais aujourd'hui l'église de Dieu est comme les maisons particulières, parce qu'on y vit comme dans les maisons des particuliers, si ce n'est qu'il s'y passe quantité de choses qu'on ne souffrirait pas en des maisons un peu régulières; car qui sont les gens un peu réguliers qui voudraient souffrir qu'on vînt chez eux pour y commettre des impiétés et des sacriléges, pour y médire éternellement du prochain, ou pour n'y parler que de plaisir et des plaisirs les plus criminels ? Qui sont les gens un peu réguliers qui souffriraient qu'on fît de leur maison un lieu d'assignation et un rendez-vous pour traiter et pour établir de méchants commerces ? tout cela cependant se fait dans l'église, les impiétés, les sacriléges, les plus cruelles médisances, les entretiens les plus criminels, les commerces les plus scandaleux; car s'il y a quelque méchant conte à faire ou contre les bonnes mœurs ou contre l'honneur du prochain ; s'il y a quelque bon mot à dire contre la religion, s'il y a quelque assignation à donner, quelque oreille à enchanter, quelque esprit à empoisonner, quelque mystère d'iniquité à traiter et à négocier, c'est presque toujours dans l'église que tout cela se fait, sans avoir aucun égard à la sainteté de ce lieu sacré, et ce qui est encore plus déplorable, sans aucun scrupule particulier et sans aucun remords de conscience; car on s'accuse rarement de cette circonstance, on ne s'en confesse presque point, ce qui est une grande marque qu'on la compte pour rien et qu'on ne la croit pas du moins aussi criminelle qu'elle est; on s'accusera bien d'avoir mal parlé du prochain, mais on ne s'accusera point d'avoir ainsi violé la charité dans le lieu de la charité même; on s'accusera bien d'avoir eu de mauvais désirs, de mauvaises pensées ou contre la foi, ou contre les bonnes mœurs, mais on ne s'accusera point de les avoir portées ou conçues aux pieds des autels; on se confesse bien enfin d'avoir eu de méchants commerces, mais on ne dira point que ces engagements et toutes ces mesures ont été prises dans l'église de Dieu; on ne se confessera point, comme saint Augustin, d'avoir été assez impudent et assez impie pour en chercher l'occasion et pour écouter la cupidité dans un lieu si saint, dans les jours mêmes les plus solennels, dans la célébrité des plus grandes fêtes : *Ausus sum*, dit-il, *etiam in celebritate solemnitatum tuarum, intra parietes ecclesiæ tuæ, concupiscere et agere negotium procurandi fructus mortis* (*Aug.*).

Où est-ce donc que la vertu se retirera ? où est-ce que le Fils de Dieu se retranchera pour être à couvert de l'impiété des mauvais chrétiens? Il est offensé partout, déshonoré partout, à la ville, à la campagne, à la cour, au palais, dans le particulier et dans le public, dans les maisons des grands et parmi le peuple; s'il y a quelque lieu où il doive être en sûreté, c'est sans doute dans sa maison : *Domus sua unicuique tutissimum refugium ac receptaculum est ;* parmi toutes les nations, par le droit des gens, qui a toujours été partout si inviolable, chacun est dans sa maison comme dans un asile et dans une sauve-garde, et il faut être furieusement animé contre un homme pour le poursuivre et pour l'outrager jusque chez lui; et cependant c'est dans ce lieu où le Fils de Dieu est plus offensé, où la charité et toutes les vertus sont plus outragées, auprès de ces fonts où elles ont reçu la naissance, auprès de ces tribunaux où elles ont été tant de fois réparées par la pénitence, aux pieds de cet autel où elles sont nourries et fortifiées par la communion. Jésus-Christ, au reste, n'est point offensé partout par toutes sortes de péchés, car il n'est offensé ni par la médisance dans la solitude, ni par le luxe chez les pauvres, ni par de méchants commerces dans les maisons un peu régulières, ni chez la plupart des gens de désordre par des impiétés et des sacriléges; il n'y a que sa maison où il est déshonoré par tous ces péchés et par un grand nombre d'autres dont on ne saurait faire le dénombrement sans reprendre plusieurs fois haleine. Quelle injustice que l'Église soit un asile et un lieu de refuge pour tout autre que pour son Maître, qu'elle soit un asile pour les criminels, et qu'elle ne le soit pas pour un innocent, et un innocent qui est Dieu? Si un criminel y cherche un refuge, il l'y trouve, il y est en sûreté; et si Jésus-Christ s'y retire, si la grâce et la vertu y cherchent un asile, on leur fait la guerre jusque-là, on leur fait violence jusque sur leur trône. Eh! mon Dieu, n'y aura-il point au moins quelque petit endroit, un seul autel en cette église, dans cette grande ville, dans ce grand royaume où vous soyez à couvert des abominations et des sacriléges, des profanations et des impiétés des mauvais chrétiens? Ah! comment ose-t-on entrer dans un lieu si saint pour le profaner de la sorte? Comment ose-t-on approcher de cet autel, jeter les yeux sur ce tabernacle, regarder ce prêtre, entendre la messe en des dispositions si terribles et si criminelles? Ce prêtre est debout devant cet autel, tout occupé de son ministère, tout tremblant et tout effrayé de la majesté de ces mystères adorables, et vous y perdez le respect; il y est pour offrir à Dieu vos prières avec celles de

tout le peuple, et cependant vous ne priez point; les anges y sont prosternés dans une profonde adoration, et vous y êtes debout, ou dans quelque autre posture indécente; est-ce là l'état, la disposition, l'air, les manières et la conversation d'un homme qui est devant Dieu?

Un ancien apologiste des chrétiens disait autrefois qu'il était impossible qu'ils fussent coupables des crimes qu'on leur imputait, parce que ces gens-là, disait-il, ont pour principe de leur foi et de leur religion, que leur Dieu voit tout et qu'il est partout, et il n'est pas possible que des gens qui croient cela soient assez impudents pour offenser leur Dieu à ses yeux et en sa présence; mais qu'eût-il dit s'il eût vu de son temps ce que nous voyons au siècle où nous sommes? Qu'eût-il dit, s'il eût vu ce peu de respect et de modestie, ce peu de piété et de dévotion qu'on voit aujourd'hui dans l'église de Dieu? Il eût dit, sans doute, ce que disent tous les impies, ce que disent tous les infidèles qui savent un peu comme nous parlons et comme nous vivons; il eût dit que ces gens-là ne croyaient pas ce qu'ils disaient, ou que leur religion n'était pas si sainte qu'ils la voulaient faire passer; il eût jugé de la secte par les sectateurs, du maître par les disciples, et de l'auteur de la religion par la sainteté et par la vertu de ceux qui en faisaient profession: voilà ce qu'il eût dit et ce que disent tous les ennemis de l'Eglise. Mais malheur à tous ceux qui sont cause que le nom de Dieu est blasphémé: *Vœ propter quos nomen meum male audit apud gentes;* malheur à ceux qui sont cause de tous ces scandales! Ah! Seigneur, les souffrirez-vous encore longtemps, ces chrétiens scandaleux qui vous déshonorent: *Exurge, Domine, in ira tua* (*Psal.* VII, 7). Elevez-vous contre eux dans votre colère, sortez du fond de ce tabernacle, rompez ce voile et ce nuage qui vous empêchent de paraître! Mais non, Seigneur, ne venez pas encore faire éclater votre justice, car il n'échapperait peut-être personne à votre vengeance, redoublez vos grâces, au contraire, sur tous ces pécheurs, faites encore un effort de miséricorde, changez ces profanateurs en de zélés et sincères adorateurs. Vous le voulez, Seigneur, j'entends la voix de votre bonté qui m'assure qu'elle est toute prête d'y mettre la main: mais le voulons-nous, chrétiens, aussi bien que Dieu? nous sentons-nous plus disposés à lui rendre l'honneur et le respect qui lui sont dus? Dans tous les lieux où il les faut garder, nous savons si bien nous acquitter de notre devoir; car que ne fait-on point pour cela dans les maisons des grands de la terre, en présence des majestés? Quelle modestie, quelle retenue, quel silence et quelle observation sur nous-mêmes? On ne se contente pas de régler l'extérieur, on voudrait régler même les pensées et supprimer même jusqu'aux désirs, tant on craint qu'il n'échappe quelque chose, soit geste, soit action, soit parole ou regard qui soit capable de déplaire. Eh! n'y aura-t-il que la présence de Dieu que nous ne craindrons point? N'y aura-t-il que sa maison où nous perdrons le respect? N'aurons-nous point d'égard à la sainteté de ce lieu, ni d'horreur d'un si grand péché; car cette dernière considération est encore essentielle en cette matière, et si importante, que j'ai cru en devoir faire la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

Saint Grégoire, parlant de la ruine de Jérusalem et cherchant la cause principale qui avait obligé la justice de Dieu de ruiner une ville qu'il avait aimée et bénie par-dessus toutes les villes du monde, dit que ce fut en punition de la profanation du temple et des impiétés qui s'y commettaient tous les jours, et le fondement de sa pensée est la remarque même de l'Evangile, où il est dit que le Fils de Dieu ayant pleuré sur cette ville réprouvée, à peine ses larmes furent-elles essuyées qu'il entra dans la ville et s'en alla droit au temple en chasser les profanateurs, nous insinuant par cette action, dit ce grand pape, et nous faisant toucher au doigt cette vérité, qu'encore qu'il y eût de grands péchés, et en très-grand nombre, qui régnaient alors en Jérusalem et qui avaient attiré sur elle la colère du ciel, le plus grand néanmoins de tous, et celui qui était la cause principale de sa réprobation, était la profanation du temple et le peu de respect que les Juifs avaient pour la maison de Dieu. La maison de mon Père, leur dit-il, est une maison d'oraison, et vous en avez fait, profanes que vous êtes, un lieu de commerce et une retraite de voleurs: *Speluncam latronum* (*Matth.* XXI, 13).

Et il faut bien que ce péché ait quelque chose en soi de bien singulier et de bien terrible, puisqu'il est le seul qui a été capable de mettre Jésus-Christ en colère et de l'obliger à prévenir le temps de la justice; car voyons un peu, dit saint Chrysostome, avec avec quelle patience et quelle douceur il a souffert toutes les injures et tous les excès de ses ennemis: ils l'ont traité de possédé, de samaritain, d'excommunié, de séducteur, de perturbateur du repos public, de blasphémateur et d'impie; ils l'ont lié, enchaîné, battu, outragé, dépouillé, couronné d'épines, crucifié enfin et mis à mort; nous ne voyons pas cependant dans toutes ces injures et tous ces tourments qu'il ait jamais fait paraître le plus petit mouvement de colère; il s'est toujours souvenu que ce temps de douleur et d'affliction, et tout le temps même de sa vie, était le temps de sa patience, les jours de sa miséricorde et de sa bonté. Il n'y a qu'une seule occasion dans toute sa vie où il semble qu'il ait oublié et perdu l'usage de toutes ces vertus, il n'y a que ce seul moment de la profanation du temple où il prévient le temps de son jugement; ce temps de colère et d'indignation pour punir les profanateurs; car l'Evangile nous dit qu'il les frappe et qu'il les maltraite, qu'il les chasse même avec indignité de la maison de son Père, qui est nommée dans l'Ecriture la porte du ciel: *Domus Dei et porta cœli* (*Gen.*

XXVIII, 17): sans doute afin qu'ils comprennent que le péché, qui les fait chasser de ce lieu sacré, leur fermera l'entrée du ciel et du paradis. Comme il arrive en effet à ceux qui se présentent sans respect à la porte des grands du monde, d'être repoussés avec confusion; ainsi arrivera-t-il à tous les profanateurs de la maison de Dieu: le paradis leur sera fermé: *In terra sanctorum inique gessit, et non videbit gloriam Domini* (*Isai.* XXVI, 10). Ce chrétien, cette chrétienne a profané la terre des saints, elle n'y a pas conversé saintement, elle ne verra point la gloire de Dieu: Tremblez donc, dit le Seigneur, autant de fois que vous approcherez de mon sanctuaire et de mes autels: *Pavete a sanctuario meo*, et craignez qu'il ne vous échappe ou action, ou parole, ou pensée qui soit indigne de la majesté d'un lieu si saint et si vénérable; comprenez surtout qu'il n'y a point ici de fautes légères, et que ce qui n'est presque rien et indifférent même dans un autre lieu, est souvent ici un grand crime et un signe même de réprobation.

Ce n'est point ici au reste une exagération, ni une figure d'orateur, c'est une vérité à la lettre et que nous trouvons en termes exprès dans le prophète Ezéchiel, à qui Dieu ayant commandé d'observer ce qui se passait dans le temple, il le vit avec horreur tout rempli d'idoles, et soixante et dix vieillards des plus vénérables du peuple, prosternés devant elles et qui les adoraient: Prophète, lui dit Dieu, le voyant tout étonné d'une si grande abomination, il n'est pas encore temps de vous alarmer, vous en verrez bien encore de plus grandes: *Adhuc videbis abominationes majores* (*Ezech.* VIII, 6). Eh! Seigneur, quelles plus grandes abominations peut-on voir que celles de l'idolâtrie? votre temple et votre sanctuaire tout remplis d'idoles et soixante et dix vieillards, l'honneur et la gloire d'Israël, toute la prudence et la sagesse de votre peuple, prosternés devant ces idoles pour les adorer, pour leur donner de l'encens? Peut-on imaginer une plus grande impiété, ni une plus grande abomination: *Adhuc videbis abominationes majores.* Je vous le dis encore une fois, vous en verrez encore de plus grandes. Suivons donc le texte et observons ce que Dieu fit voir ensuite au prophète. Il vit des jeunes gens, nous dit l'Ecriture, qui avaient le bouquet à la main, qui tournaient le dos à l'autel et à l'arche d'alliance, et qui s'entretenaient de sottises et de bagatelles au lieu de prier Dieu et de l'adorer avec un profond respect. Eh quoi! prophète, ajouta Dieu tout en colère, pensez-vous que ces abominations soient moins grandes que les premières? *Numquid leve est hoc domui Juda ut facerent abominationes istas quas fecerunt hi* (*Ib.*, 17)? Pensez-vous que ce soit peu de chose que de tourner le dos à mon arche et à mon autel, que d'être dans mon temple dans une posture, d'un air et d'une manière indécente, et comptez-vous pour rien de parler ici de tant de choses inutiles, où l'on ne doit songer qu'à me prier et à m'adorer? Ce péché est si grand, cette abomination si terrible et si détestable que je la punirai dans ma fureur et que je ne la pardonnerai jamais: *Et ego faciam in furore, non parcet oculus meus, nec miserebor* (*Ezech.* VIII, 18).

Que voyons-nous cependant de plus ordinaire dans nos églises que toutes ces choses? et sans parler davantage de tant de mauvaises pensées, de tant de mauvais désirs et de tant de passions honteuses qui occupent l'esprit d'une infinité de gens et qui profanent en secret la sainteté de la maison de Dieu; ne parlons que de l'état extérieur de leur personne. Combien en verrons-nous, si l'on prend la peine de les observer, qui, dans le temps même du sacrifice, tournent le dos au saint sacrement et à Jésus-Christ pour voir ce qui se passe dans l'église, qui n'y sont que pour y voir le monde et se faire voir, pour parler de nouvelles, des affaires du temps, de divertissement, de plaisir; c'est-à-dire, comme s'ils n'y étaient point, ou comme s'ils étaient au bal, à la comédie ou dans quelqu'autre assemblée profane et mondaine. Tout cela cependant est compté pour rien, on n'y a point d'égard, on n'y fait pas seulement réflexion et l'on traite d'actions innocentes et indifférentes, tout au plus de petits péchés, de fautes légères, des péchés que Dieu met au-dessus des plus grandes abominations: *Abominationes majores* (*Ezech.* VIII, 6), des péchés qu'il dit qu'il ne pardonnera point, qu'il n'a point pardonnés aux Juifs et qui ont été la cause principale de leur réprobation: *Et non parcet oculus meus, nec miserebor.*

Si les Juifs en effet n'avaient jamais profané la maison de Dieu, il ne les aurait point abandonnés, et quelques péchés qu'ils eussent commis, j'ose dire qu'il leur eût fait miséricorde, car il l'avait ainsi promis à Salomon dans la dédicace du temple. Voici le lieu, lui dit-il, que j'ai choisi et sanctifié pour y recevoir les vœux et les prières de mon peuple; mes yeux y seront ouverts en tout temps, mes oreilles toujours ouvertes aussi bien que mon cœur pour l'exaucer dans toutes ses tribulations et ses afflictions. Il a cependant réprouvé ce peuple, rejeté ses sacrifices, fermé l'oreille à ses prières, parce qu'il a profané le lieu même que Dieu avait choisi et sanctifié pour lui faire miséricorde. Il faut dire la même chose et à plus forte raison de nos temples et de nos églises; si l'on y vivait comme on y doit vivre, si l'on y gardait le respect qu'on y doit garder, on y trouverait quantité de grâces qu'on n'y reçoit point; le pécheur y trouverait la grâce de la pénitence, le juste la persévérance; on y trouverait de bonnes pensées, de bons désirs, des résolutions efficaces, on y trouverait même un repos d'esprit, une paix profonde, une consolation et une joie sensibles qui adouciraient toutes les peines de la vie; et il ne faut, dit saint Chrysostome, pour être bientôt convaincu de toutes ces choses, que voir le visage d'un homme de bien sortant de l'église: vous voyez en lui un air de consolation, un esprit libre, une âme con-

tente et un cœur si plein de la joie et de la grâce du Saint-Esprit, qu'on les voit dans ses yeux, dans ses discours et dans ses actions. Et d'où vient cela, dit saint Chrysostome, que de la sainteté du lieu où il est entré, du respect qu'il y a porté, du sacrifice auquel il a assisté, des prières publiques auxquelles il a participé de la charité de ses frères, de la bénédiction du prêtre, de sa piété, de sa dévotion, de son zèle; voilà les sources qui ont fait couler dans son âme ces trésors de grâces, de vertu, de consolation et de joie, que vous remarquez en lui. Nous ne recevons ici pour la plupart aucune de ces grâces, nous sortons de l'église d'ordinaire avec les mêmes passions et souvent plus criminels que nous n'y sommes entrés; nous remportons avec nous la même inquiétude et le même trouble, les mêmes déplaisirs, les mêmes chagrins que nous y avons apportés, et quelquefois même de plus grands; et d'où cela peut-il venir encore que du peu de respect que nous y portons et des impiétés que nous y commettons? C'est que nous y entrons comme dans la maison d'un particulier et souvent avec moins de retenue et de modestie; c'est que nous approchons des autels et des saints mystères sans aucune preparation ni extérieure ni intérieure, non-seulement en péché et dans la conscience du péché, mais dans l'affection et dans la volonté de le commettre. Voilà la grande source de toutes nos misères spirituelles et temporelles, nous faisons d'un lieu de sainteté et de bénédiction un lieu de péché et de malédiction, où nous n'entrons pas tant, dit un Père, pour apaiser Dieu que pour l'irriter encore davantage, pour nous réconcilier avec lui que pour attirer sur nous le dernier effet de son indignation et de sa colère: *Non tam ad placandum quam ad exacerbandum.* Ah! Seigneur, est-ce là la fin que vous vous êtes proposée dans la sanctification de votre maison? Est-ce là le fruit que nous devons recevoir de tous les gages précieux que nous y avons de votre bonté et de votre amour, de votre présence adorable, de vos sacrements, de la prédication de votre parole, des prières de votre Eglise? Sera-t-il dit, mes frères, que ce lieu que Dieu a choisi et consacré pour y répandre ses grâces, ne servira qu'à nous les faire perdre et à nous perdre pour jamais; car où pouvons-nous espérer après cela de les recevoir, où les chercher, où les trouver, où les réparer? Quand il n'y a que le ruisseau empoisonné, on peut encore boire à la fontaine; mais quand la fontaine est empoisonnée, on ne peut plus tirer aucun avantage ni de la source, ni du ruisseau. Quand vous avez perdu la grâce de Dieu dans le monde, vous pouvez toujours espérer de la recevoir dans l'église, parce que l'église est le lieu où il vous a promis de vous la donner et où vous en avez tous les gages; mais quand vous l'avez perdue dans ce lieu de sainteté et de bénédiction, quand vous l'avez déshonoré et profané par votre péché, où irez-vous chercher cette miséricorde? la chercherez-vous dans le monde parmi la foule des pécheurs, des passions, des mauvais exemples où il est si difficile et si rare de la trouver? et si vous l'implorez dans ce lieu que vous avez profané et déshonoré, de quelle espérance pouvez-vous vous flatter de l'y recevoir? Comment osez-vous seulement vous y présenter? Comment osez-vous approcher de cet autel, regarder ce prêtre, jeter les yeux sur ce crucifix? et comment au contraire ne craignez-vous pas que la justice de Dieu n'éclate sur vous, que la terre ne s'ouvre pour vous abîmer; que le feu ne tombe du ciel pour vous embraser, comme il fit autrefois des enfants d'Aaron pour avoir allumé sur l'autel un autre feu que le feu sacré? Grand et terrible châtiment et qui fait voir à tous les chrétiens, et particulièrement aux prêtres et aux ministres du Seigneur, l'obligation qu'ils ont de n'approcher jamais des autels et des saints mystères qu'avec une grande pureté de cœur et d'esprit, de converser comme des anges dans l'église de Dieu et craindre par-dessus toutes choses de la profaner et de la laisser même profaner aux autres.

Car, encore qu'il soit du devoir de tous les chrétiens de soutenir la cause de Dieu, parce que tout homme, comme dit Tertullien, est naturellement obligé de défendre le bien public, la majesté du prince, celle de l'Etat, ce qui doit avoir sans doute une application singulière dans la cause de la religion; il est certain toutefois que cette obligation est particulière aux prêtres et aux ministres de l'Eglise, que saint Chrysostome appelle pour ce sujet: *Defensores Dei*, les défenseurs de Dieu, parce que c'est à eux en effet à défendre tous ses intérêts avec un grand zèle: la vérité de la foi contre les infidèles, la pureté des mœurs contre les passions, la vigueur de la discipline contre les relâchements, les droits et l'autorité de l'Eglise contre les usurpateurs, et la sainteté de ses temples contre tous les profanateurs; ne souffrant aucune impiété ni aucune indécence dans la maison de Dieu, aucune irrévérence ni même aucune négligence dans l'administration des choses saintes, les traitant toujours avec dignité et imprimant toujours aux peuples ce respect qu'ils doivent avoir et conserver inviolablement pour toutes ces choses. Autrement ils répondront des péchés de ceux qui n'y auront pas assisté avec dévotion, et rendront compte à Dieu de tous les scandales qu'ils auront soufferts par leur négligence ou qu'ils auront autorisés par leur propre conversation et par leur exemple: *Ruina autem hæc sub manu tua.* Et partant: *Pavete a sanctuario meo*, que tout le monde tremble dans un lieu si saint, que chacun y soit dans la modestie et dans le respect qu'il y faut garder, et loin d'ici en premier lieu tout ce qui s'appelle impiété, sacrilége, méchante action et méchant commerce; loin d'ici tout ce qui s'appelle discours inutile, entretien profane, conversation vaine et mondaine. Car pourquoi faut-il que l'église soit un rendez-vous pour parler d'affaires, de nouvelles, de diver-

tissement et de plaisir? N'y a-t-il pas d'autres lieux et d'autres temps même que celui du service divin pour parler de toutes ces choses? Prend-on la maison de Dieu pour la place publique et pour le barreau, et tous les exercices de la religion, toutes nos cérémonies et tous nos mystères pour un amusement du peuple? Puisque la maison de Dieu est un lieu d'oraison, il n'y faut songer qu'à le prier, à le louer et à le bénir : *In templo ejus omnes dicent gloriam* (*Ps.* XXVIII, 8). Il y faut entrer, comme Moïse dans la nue ou comme le grand prêtre dans le *Sanctum sanctorum*, pour se remplir de son esprit et de ses lumières et pour en réparer la dissipation qui s'en est faite dans le monde; il y faut entrer, comme le saint vieillard Siméon dans le temple; au moment que Jésus-Christ y fut présenté par la Vierge, il est dit qu'il y vint en esprit : *Venit in spiritu in templo* (*Luc.*, II, 27) : en esprit, c'est-à-dire, par l'inspiration du Saint-Esprit, c'est-à-dire, avec la ferveur et le zèle du Saint-Esprit; en esprit, c'est-à-dire encore dans un grand recueillement d'esprit, l'âme uniquement occupée de Dieu et de la promesse qu'il avait reçue de voir le Messie avant que de mourir. C'est ainsi que tout chrétien doit entrer dans la maison de Dieu, toujours poussé par le Saint-Esprit, et jamais par celui du monde, pour y traiter avec Dieu de l'affaire de son salut, et jamais de celles du siècle. Il y faut entrer avec dévotion, un grand sentiment de piété, et non pas avec cette sécheresse et cette aridité de cœur que tant de gens y portent; car à quoi servirait d'approcher du feu si on n'en sentait la chaleur, et à quoi sert tout de même d'entrer dans l'église, dans ce lieu de sainteté et de bénédiction, si on n'y sent l'impression et l'onction des grâces que Dieu y répand? Il y faut entrer, en un mot, et y converser, comme ce saint vieillard, dans un grand recueillement d'esprit, priant Dieu avec attention, silence, respect, humilité, modestie; point de distraction volontaire, point de posture et de situation indécente; rien dans les habits même, rien dans l'air et dans les manières qui puisse marquer aucune dissipation ni le moindre égarement d'esprit. Autrement comment voulez-vous que Dieu pense à vous quand vous le priez, si vous ne pensez pas à lui? comment voulez-vous qu'il vous écoute, si vous ne vous écoutez pas vous-même? et comment voulez-vous qu'il ouvre sur vous les yeux de sa miséricorde, si vous ne vous présentez devant lui sous l'habit d'une suppliante et avec la modestie d'une chrétienne, et d'une chrétienne pénitente? Il faut que l'extérieur soit ici de concert avec l'intérieur et qu'ils se répondent l'un à l'autre; que l'esprit paraisse dans le corps, et que le corps fasse voir la disposition de l'esprit, afin que Dieu, ne trouvant rien dans tous les deux qui soit indigne de ses yeux et de sa présence, nous puissions tous recevoir ici l'abondance et la plénitude de ses grâces, pour recevoir un jour dans le ciel celle de la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Præteriens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate

Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était né aveugle (*S. Jean, chap.* IX).

Le Fils de Dieu n'a jamais fait de miracle en sa vie qui ait eu tant d'éclat que la guérison de l'aveugle-né, mais il n'en a jamais fait aussi qui ait eu des effets si contraires; car si d'un côté il ouvre les yeux du corps et de l'esprit même à ce pauvre aveugle pour rendre témoignage à la vérité, il aveugle de l'autre tellement les Juifs qu'ils font tous leurs efforts pour étouffer le bruit d'une guérison si miraculeuse. Mais où est la sagesse, la prudence, où est le conseil qui peut prévaloir contre Dieu : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (*Prov.*, XXI, 30); car plus ils s'efforcent d'étouffer la vérité d'un si grand miracle, et de faire passer Jésus-Christ pour un imposteur; et plus cet homme la fait éclater et les convainc eux-mêmes de mauvaise foi. S'ils disent que Jésus-Christ est un méchant homme, je ne sais pas, leur répond-il, s'il est si méchant que vous dites, je suis seulement certain de deux choses, l'une que j'étais aveugle et que je ne le suis plus, et l'autre que Dieu n'exauce jamais les pécheurs et qu'il ne fait point de miracle à leur considération et à leur prière. Mais nous ne connaissons point cet homme, nous ne savons ni qui il est, ni d'où il est. Et c'est ce qui m'étonne encore davantage, leur réplique-t-il, que vous ne connaissiez pas un homme aussi extraordinaire que celui-là et qui fait de si grandes choses; car a-t-on jamais ouï parler que personne ait ouvert les yeux d'un aveugle-né; il est certain cependant que cet homme a ouvert les miens, il n'y a point ici de supposition, tout le monde le sait, tout le monde me connaît, et s'il n'était de Dieu il ne l'aurait jamais pu faire. Voici donc un aveugle merveilleusement éclairé et des sages étrangement aveuglés; il faut chercher la cause de la lumière de l'un et de l'aveuglement des autres; mais nous avons besoin pour cela de la lumière du ciel et du secours de la sainte Vierge, lui disant : *Ave, Maria.*

Dieu fit autrefois une question à Job : savoir quelle est la source de la lumière et l'origine des ténèbres; *In qua via lux habitet, et tenebrarum quis locus sit* (*Job*, XXXVIII, 19). Pour expliquer ce passage dans le sens moral, on peut dire que Dieu fait le jour dans une âme quand il vient à elle par sa grâce, et qu'il la laisse dans la nuit quand il la quitte et qu'il s'éloigne d'elle; mais pour l'appliquer aujourd'hui à notre sujet, il faut dire que la foi est la source de toutes les lumières, et l'infidélité l'origine de toutes les ténèbres; car la foi ne donne pas seulement à l'âme la lumière qui fait connaître la vérité sur le témoignage et la déposition de la parole de Dieu, elle lui donne encore, dit saint Augustin, l'intelligence de ce qu'elle croit et lui fait comprendre la raison des choses

auxquelles elle s'est soumise avant la raison : *Intelligentiæ perspicuitatem impetrantes per fidei pietatem* (*Aug.*). Et nous en avons aujourd'hui un exemple admirable en la personne de cet aveugle que le Fils de Dieu vient de guérir; car sa foi ne s'arrête pas seulement à lui faire croire que celui qui l'a guéri est Fils de Dieu : *Credo, Domine;* elle lui fait comprendre qu'il faut qu'il le soit, et que s'il ne l'était il ne pourrait pas faire ce qu'il fait. Non-seulement il en est convaincu, mais il en convainc même les Juifs par un raisonnement qui confond toute leur sagesse, et auquel ils ne sauraient répondre. Or, il en est de même de l'infidélité; c'est un péché qui n'éteint pas seulement les lumières surnaturelles qui font connaître la vérité sur le témoignage de la foi, il éteint même la raison et l'intelligence naturelle; d'où vient que David, parlant du péché du premier homme, qui fut un péché d'infidélité puisqu'il donna plus de créance aux paroles du démon qu'à celles de Dieu, dit qu'il perdit la raison : *Non intellexit* (*Ps.* XLVIII, 13, 21). Ce qui fait voir en passant que la chute de l'homme a été beaucoup plus grande et plus profonde que celle de l'ange; car celui-ci du moins a eu cet avantage dans la sienne de conserver toutes les lumières naturelles, et de s'arrêter au degré de l'intelligence, en signe de quoi il est tombé du ciel comme un éclair, dit notre Seigneur : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* (*Luc.*, X, 18); c'est-à-dire aussi éclatant et aussi brillant qu'un éclair; jusques-là même, dit un Père, que l'obscurité de son péché semblait être en quelque façon dissipée par l'éclat de tant de lumières : *In fulgore irradiabatur peccatum;* mais l'homme au contraire est tombé dans un aveuglement et des ténèbres si profondes qu'il ne s'est arrêté ni à la foi ni à la raison : *Non intellexit.* Et nous en avons encore aujourd'hui un grand et terrible exemple dans l'aveuglement des scribes et des pharisiens de notre évangile, à qui l'infidélité a tellement fait perdre le sens et l'esprit qu'ils se confondent eux-mêmes dans leur fausse sagesse, et font retomber sur eux tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent pour étouffer ce miracle de Notre-Seigneur et la vérité de sa condition. Ce qui m'oblige à faire voir deux choses en ce discours : premièrement, que la foi est la souveraine sagesse; secondement, et l'infidélité le plus grand et le plus profond des aveuglements ; que jamais la raison n'est plus éclairée ni plus forte que quand elle est fondée dans la foi, et que jamais elle n'est plus aveugle que quand le fondement lui manque: deux vérités importantes que je prétends traiter aujourd'hui au sujet de cet aveugle éclairé, et de ces sages aveugles de notre évangile.

PREMIER POINT.

La raison et la foi sont d'ordinaire incompatibles, mais singulièrement dans la religion, pour trois raisons considérables: la première, parce que la raison veut savoir et la foi veut ignorer; la seconde, c'est que la raison fait mépriser nos mystères, et la foi les fait adorer; et la troisième, c'est que l'esprit de la foi obéit à la piété, et la raison au contraire ne se rend qu'à la vue de la vérité; puisque, selon la doctrine de l'Apôtre, la foi est fondée sur des choses qui ne sont pas visibles, au lieu que la raison n'est fondée que sur un principe visible qui lui vient des sens, selon cette maxime des philosophes : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu.*

Avec tout cela on peut dire que ces deux lumières ne sont point absolument incompatibles et qu'il se peut faire un tempérament de toutes les deux, parce qu'elles ont toutes deux Dieu pour principe, et la vérité pour objet : si la foi se porte à la vérité, la raison la cherche aussi bien que la foi ; si la foi l'établit, la raison la confirme; et Dieu étant toute la vérité, ces deux lumières remontent à leur source et se réunissent dans le sein de Dieu. Il est vrai que la raison n'y va pas toujours si droit que la foi, parce qu'elle est captive de deux principes qui la trompent, les sens et les passions ; mais la foi ne s'égare jamais, les sens et les passions n'ont aucun pouvoir sur elle, elle les sacrifie au contraire pour rétablir la raison dans son ancienne liberté; elle sacrifie la raison même que Tertullien appelle *Primum Dei hostem*, le premier ennemi de Dieu, avec cette différence, à la vérité qui est à remarquer, que si les autres sacrifices sont des sacrifices de mort, celui-ci, ajoute Tertullien, est un sacrifice de vie; si dans les autres la victime meurt, celle-ci reçoit une vie nouvelle dans le sacrifice de la foi : *Si non occidens, saltem vivificans.*

Il se peut donc faire un tempérament de ces deux lumières, pourvu que la raison se laisse conduire à la foi, qui doit être toujours sa règle; car nous sommes faits fidèles au baptême, dit saint Chrysostome, avant que d'être raisonnables, afin que la raison venant à naître comme dans le sein de la foi, puisse être élevée et formée sous sa discipline; et saint Augustin ajoute que la foi est le premier degré de l'intelligence, surtout en matière de religion, où l'on ne comprend pas les vérités pour les croire, mais où on les doit croire au contraire pour les voir et pour les comprendre: *Fides est oculus cordis, videt qui credit, et credendo intelligit* (*Aug.*). La foi, dit ce Père, est l'œil du cœur; celui qui croit, voit et comprend ce qu'il croit. Dans la dialectique d'Aristote, c'est la raison qui fait la foi, mais en celle de Jésus-Christ, c'est la foi qui fait la raison, parce que c'est elle qui donne le bon sens et le bon esprit. D'où vient qu'elle est nommée par un savant auteur, la générosité de l'entendement, pour deux raisons considérables; la première, parce qu'il ne faut pas moins de force et de courage dans l'esprit pour croire des choses qui paraissent incroyables, et qu'on ne croit que sur la parole de celui qui veut qu'on les croie; qu'il en faut dans la volonté pour aimer celles qui de soi ne sont point aimables, et qui ne le sont que dans la volonté

de celui qui commande de les aimer. Mais en second lieu et la seconde raison, c'est que c'est la foi qui donne à la raison la force non-seulement de se convaincre soi-même, mais de convaincre encore, comme dit saint Jean tous les ennemis de la vérité : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* (I *Joan.* LIV). Ainsi les apôtres, soutenus de la foi, ont convaincu les sages du monde; ainsi les Pères de l'Église ont confondu les païens et les hérétiques; ainsi l'aveugle de notre évangile, fondé et appuyé sur la même foi, convainc les Juifs de la sainteté de Jésus-Christ, et leur fait voir par un argument invincible, et auquel ils ne sauraient répondre, qu'il faut qu'il soit homme de bien, et envoyé de Dieu, autrement il ne ferait pas les miracles qu'il fait, et ne pourrait pas même les faire ni les obtenir de Dieu; car Dieu n'exauce point les pécheurs et ne fait point de miracles à leur considération et à leur prière : et s'il en faisait, ce serait autoriser l'erreur et le péché, bien loin de les discréditer et de confirmer la vérité et la vertu, qui est la fin que Dieu propose, et la seule même qu'il se peut proposer dans tous les miracles.

Ah! que ce raisonnement est puissant, et qu'il a de force? Aussi les Juifs en sont-ils tellement accablés qu'ils n'y répondent que par des injures, par des emportements et par des colères; ils lui disent qu'il est un méchant homme aussi bien que le Fils de Dieu, qu'il n'est point disciple de Moïse; ils le chassent de leur synagogue et l'excommunient. Mais il ne faut pas s'en étonner; c'est assez le caractère de la passion des hommes de combattre tant qu'elle peut les vérités les plus connues et les plus constantes, et quand elle ne peut plus leur résister, d'appeler la colère à son secours pour tâcher d'étouffer par la violence et par la vengeance ce qu'elle ne saurait détruire par ses mauvais raisonnements. *Peccator videbit et irascetur :* le pécheur verra, et il se mettra en colère; il sera convaincu malgré lui de la vérité qu'il ne veut pas connaître, et qui est contraire à sa passion, et il s'irritera contre elle et contre ceux qui la feront entrer dans son esprit. On n'en vient pas d'abord à cette extrémité, on conteste tant qu'on peut, on emploie toutes les subtilités et tous les mauvais raisonnements dont l'esprit est capable; on fait violence à la raison, pour lui faire dire que l'imposture est vérité, et la vérité imposture; mais quand cette raison se trouve accablée sous le poids de la vérité, et qu'elle ne peut plus tenir contre elle, on appelle alors la colère à son secours, on en vient aux injures, aux emportements, aux menaces. Hé! combien de gens qui ont cette faiblesse et qui ne peuvent souffrir qu'on contredise leur passion, leur sens même et leur opinion sans se mettre en colère quand ils se voient convaincus de la vérité? Mais à quoi sert cet emportement, qu'à la confirmer encore davantage. A quoi sert la colère des Juifs, qu'à faire voir la force du raisonnement de notre aveugle, qui ne les irriterait pas comme il fait, s'ils n'étaient convaincus d'une chose qu'ils ne veulent pas connaître.

Disons donc qu'il se fait ici un commerce admirable entre la raison et la foi de cet homme : sa foi élève sa raison et sa raison explique sa foi; et voilà le mystère de cette nuit qui éclaire une autre nuit ou qui découvre la science, comme dit David : *Et nox nocti indicat scientiam;* parce que si la foi est une nuit, la raison en est une autre; la foi rend la raison savante, parce qu'elle l'élève aux plus hautes connaissances, et la raison rend la foi savante, parce qu'elle en explique les vérités. C'est pourquoi saint Paul distingue deux états dans l'homme chrétien : celui de son enfance et celui de sa perfection; dans le premier il reçoit la vérité comme du lait : *Lac vobis potum dedi non escam* (I *Cor.*, III, 2); dans le second il la reçoit comme un pain solide. Or, comme les enfants sucent le lait de leurs mères sans avoir l'usage de la raison, comme l'homme parfait connaît le pain qu'il mange et qui le nourrit, il faut qu'un chrétien soit fidèle avant que d'être raisonnable, il faut qu'il approche de la vérité avec l'empressement, mais avec l'ignorance d'un enfant, avant que d'en approcher avec sa sagesse et la raison d'un homme fait; il faut enfin qu'il la croie sans l'examiner pour obtenir par sa foi et par sa piété la lumière et la grâce de l'intelligence : *Intelligentiæ perspicuitatem impetrantes per fidei pietatem.* Et voici la conduite de notre aveugle, le Fils de Dieu, passant auprès de lui, prend un peu de terre, la détrempe de sa salive, la lui applique sur les yeux et l'envoie ensuite se laver aux eaux de Siloé.

Considérons un peu, avec saint Chrysostome, la foi et l'obéissance de cet homme; il ne sait point précisément ce que le Fils de Dieu lui veut faire, ni pourquoi il l'envoie se laver aux eaux de cette fontaine, et néanmoins il lui présente ses yeux et lui obéit avec soumission. Si c'eût été un homme curieux et qui eût aimé à raisonner, comme beaucoup d'autres, il eût voulu savoir pourquoi et comment tout cela se faisait, il eût fait des questions, il eût peut-être même contesté et disputé avec Jésus-Christ pour l'obliger à l'éclaircir et à contenter sa curiosité; mais rien de tout cela, point de question, point de raisonnement ni de contestation, il ne songe qu'à lui obéir et à lui soumettre également son esprit et sa volonté; et quand on lui demande comment ses yeux se sont ouverts : je ne puis, répond-il, vous dire autre chose sinon que cet homme qui s'appelle Jésus m'a mis un peu de boue dessus et m'a envoyé les laver aux eaux de Siloé; j'y suis allé sur-le-champ, je les ai lavés et je vois fort bien : *Abii, lavi et video ;* si votre curiosité n'est pas satisfaite, il n'est pas à mon pouvoir de la satisfaire, car la mienne n'est pas allée plus loin, je ne me suis point informé ni s'il prétendait me guérir ni comment cela se pouvait faire, je me suis contenté de lui obéir en tout et rien davantage. Voyez-vous donc ici l'ordre et l'économie de la foi et de la raison : cet homme raisonne et raisonne fortement, mais il croit avant que de raisonner; il rai-

sonne avec les Juifs et les convainc, mais il ne raisonne point avec Jésus-Christ, confondant ainsi, par l'exemple de sa soumission, la curiosité des hommes qui veut être la règle de leur foi et qui a l'injustice de refuser à Dieu ce qu'il ne refuse pas à l'homme même; car dans toutes les disciplines humaines, dit saint Augustin, l'instruction suppose toujours deux principes : l'autorité et la raison. On se soumet aux premiers préceptes d'un maître d'abord sans raisonner, ensuite on connaît la raison des principes auxquels on s'est soumis avant la raison à mesure qu'on avance dans cette discipline; et avec Dieu on veut raisonner pour croire; et c'est aussi en cela que nous corrompons étrangement la pureté de la foi de notre aveugle-né et de nos premiers chrétiens, qui savaient bien mourir pour la foi, mais qui ne savaient point disputer de la foi.

Souvenons-nous donc que la foi est le premier hommage que Dieu veut de la religion des hommes et des anges mêmes ; car l'Ecriture nous dit qu'ils ont un voile sur les yeux pour montrer qu'ils n'ont point de curiosité pour examiner les choses divines, et qu'ils n'ont de l'esprit que pour les admirer par la grandeur de leur foi. Ah! que cet exemple a de force pour humilier la vanité de notre raison! Les anges sont des esprits purs, et nous ne connaissons rien que par les sens ; les anges sont auprès du trône de Dieu, et nous en sommes éloignés ; les anges sont dans la gloire, et nous vivons dans l'obscurité et dans les ténèbres; les anges cependant louent Dieu dans le ciel, pendant que les hommes en font sur la terre le sujet de leurs contestations et de leurs disputes ; les anges croient et adorent avec humilité toutes les vérités divines, et les hommes ont l'audace de les vouloir comprendre. Mais ne comprendront-ils jamais au contraire que c'est une témérité sacrilége de vouloir savoir plus qu'il n'est permis de savoir? ne comprendra-t-on jamais combien il est juste de soumettre notre esprit au premier de tous les esprits et notre raison à la souveraine raison, qui est Dieu? Car, puisqu'il est plus que toute la raison, il faut que sa parole nous tienne lieu de toutes les raisons : *Satis sit pro universis rationibus auctor Deus;* ou si l'on raisonne, que ce soit toujours sur le fondement de la foi, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse faire jour dans tous les mystères de la religion: en signe de quoi Dieu nous a mis un voile sur les yeux dès le commencement de l'Ecriture ; car elle commence par une histoire qui est la chose du monde qui paraît la plus incroyable. Un serpent qui parle, un homme et une femme qui, pour avoir mangé d'un fruit défendu, encourent avec toute leur postérité la disgrâce éternelle de Dieu. Car pourquoi commencer en effet par une histoire si étrange et pourquoi ne pas préparer de loin notre esprit à recevoir les vérités difficiles par des vérités plus aisées à croire? C'est qu'il a voulu d'abord nous mettre un voile sur les yeux, humilier notre esprit, captiver notre raison; il a voulu nous faire comprendre que le premier pas qui nous doit porter à lui, c'est la foi, qu'il faut entrer dans la nue avec Moïse, et qu'il y a du péril d'en vouloir approcher d'une autre manière; mais que dis-je, du péril? qui dit péril, dit incertitude, et il n'y en a point ici, n'y ayant rien de plus constant qu'il faut que la raison humaine tombe dans le plus grand et le plus profond des aveuglements, quand elle n'est pas éclairée de la lumière de la foi : c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Ce que l'âme est à son corps, ce que la raison est à l'âme, la foi l'est à la raison ; et comme le corps ne peut être parfait sans son âme, comme l'âme n'est parfaite que par la raison, la raison ne peut être formée et parfaite que par la foi ; et où cette foi manque, il faut que la raison devienne vague, errante, incertaine, sans savoir à quoi s'attacher parmi tant d'opinions dont l'esprit humain est capable. Et il en est, dit un Père (c'est saint Basile de Séleucie), comme de ces vaisseaux qui ont perdu leur mât et leur pilote, et qui, étant abandonnés à la discrétion des vents, ne sauraient manquer de faire naufrage. C'est pourquoi saint Paul parlant des anciens, dit que toute leur sagesse s'est dissipée et évanouie pour n'avoir pas été affermie sur le fondement de la foi : *Evanuerunt*, dit-il, *in cogitationibus suis* (*Rom.*, I, 21); ils se sont égarés, ils se sont perdus dans la vanité de leurs pensées : *Et obscuratum est insipiens cor eorum* (*Ibid.*); leur esprit s'est obscurci, leur raison est tombée dans l'aveuglement et toute leur sagesse ne s'est trouvée qu'une fausse sagesse, pour n'avoir pas été éclairée de celle de Dieu. C'est pourquoi l'Ecriture nous dit que les yeux du Sage sont dans la tête : *Sapientis oculi in capite ejus* (*Eccl.*, II, 14); c'est-à-dire en Jésus-Christ et dans la foi de Jésus-Christ, qui est le chef de tous les hommes et des anges mêmes. Pendant que les yeux sont dans la tête, ils vivent et ils voient; aussitôt qu'ils n'y sont plus, ils n'ont plus de vie ni de lumière. Il en est de même de la raison humaine : pendant que cet œil est fondé dans la foi de Jésus-Christ, il y trouve la vie et la connaissance de la vérité; mais aussitôt qu'il n'a plus d'union avec elle, c'est un œil qui est hors de la tête, il devient aveugle ; et s'il lui reste encore quelque vue, c'est une vue errante, confuse, incertaine, qui ne sert qu'à l'engager dans un labyrinthe d'erreurs, d'où il ne peut jamais sortir que par la lumière de la foi.

Or, cette infidélité a deux principes, ou plutôt il en a de deux sortes et qui ont deux principes différents : l'une qui vient de la curiosité de l'esprit et l'autre de la passion et de la corruption du cœur, et l'une et l'autre aveugle la raison et confond toutes ses lumières ; car il n'y a point ici de milieu, il faut croire ou il faut errer, il faut que notre esprit s'humilie lui-même ou que la justice

de Dieu l'humilie; la curiosité n'est pas seulement inutile, elle est périlleuse et funeste, et ne peut servir qu'à remplir le monde d'erreurs. Et de vrai, qui a aveuglé les anges du ciel et qui les a fait tomber dans les abîmes? La curiosité; qui a causé tant d'hérésies si extravagantes et si ridicules, si contraires à la foi et au bon sens même, la curiosité. D'où vient encore qu'avec cette grande avidité que nous avons de tout savoir, et cette grande disposition même que nous avons naturellement pour toutes les sciences et qui a fait dire à saint Augustin, parlant de l'âme dans un traité qu'il en a fait, qu'elle a apporté avec elle, en venant au monde, toutes les disciplines et tous les arts; d'où vient, dis-je, que nous ne savons presque rien et que nous ne connaissons pas même les choses les plus proches de nous et les plus sensibles de la passion et de la corruption du cœur? je ne saurais vous en donner de raison plus solide et plus chrétienne.

On dit que de songer qu'on a beaucoup d'yeux, c'est un signe et un présage d'aveuglement. Je ne sais point au reste si cette observation est bien constante dans la nature; ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'est si funeste à l'esprit et à la raison, rien n'est si capable de l'aveugler que de présumer beaucoup de ses propres lumières en matière de religion : *Meliora sunt ubera tua vino* (*Cant.* I, 1), dit la sainte épouse : vos mamelles, ô mon Dieu, sont infiniment meilleures que tous les vins les plus délicieux et les plus exquis! Cette mamelle c'est Jésus-Christ, qui nous nourrit par la foi du lait de la bonne doctrine; mais la curiosité, la sagesse humaine est un vin qui réjouit l'esprit à la vérité, mais qui l'enivre et qui lui fait perdre la raison.

Mais il y a une autre espèce d'infidélité qui ne vient pas de la curiosité de l'esprit comme la première, mais de la passion et de la corruption du cœur; infidélité qui ne commence pas d'abord par l'extinction de la foi, mais par une certaine indisposition, une difficulté, une répugnance qu'on a à croire la vérité, qui est contraire à la passion, et qui fait qu'on donne sans peine dans tous les mauvais raisonnements qu'on peut former sur ce sujet. D'où il arrive qu'on entre aisément dans le doute, du doute dans l'erreur, et qu'on tombe enfin de degré en degré et sans y penser dans le malheur de ceux dont parle saint Paul, qui pour avoir écouté leurs passions ont fait naufrage dans la foi : *Circa fidem naufragaverunt* (I *Tim.* I, 19) ; et dans cet état il faut voir en quelle confusion d'esprit, quelle profondeur d'aveuglement, et quelles ténèbres cette pauvre raison se trouve enveloppée. Si on eût demandé à Hérode dans la volonté qu'il avait de faire mourir Jésus-Christ, pourquoi il consultait les prophéties pour savoir le lieu où il devait naître; il est bien certain qu'il n'eût jamais pu répondre à cette question sans se contredire lui-même et sans se confondre; car ou il croyait aux prophéties, dit saint Chrysostome, ou il n'y croyait pas : s'il n'y croyait pas, mal à propos les consultait-il; et s'il y croyait, sa consultation était encore aussi inutile, n'étant pas en son pouvoir d'en empêcher l'accomplissement. Un homme qui aurait eu la moindre lumière de la raison et du bon sens, aurait vu d'abord cette contradiction; mais Hérode ne la voyait point, parce que sa passion l'avait aveuglé. Qui voudrait examiner tout ce que font aujourd'hui les scribes et les pharisiens, et tout ce qu'ils disent pour étouffer la vérité de la guérison de l'aveugle-né, trouverait sans doute partout des marques d'un aveuglement extrême; car de soutenir comme ils font que ce n'est pas être de Dieu, ni homme de bien, de guérir un aveugle le jour du sabbat, eux qui ne feraient pas le moindre scrupule ce jour-là, comme dit Jésus-Christ dans une autre occasion semblable à celle-ci, de sauver une bête, et de la tirer du précipice où elle serait tombée; de mettre les actions de la charité au rang des actions serviles et profanes, et prétendre ou que Dieu est ici l'auteur du péché, ou qu'il n'est pas l'auteur d'un si grand miracle; il n'y a que ceux à qui la passion a entièrement troublé l'esprit et perverti le jugement qui puissent parler de la sorte; aussi tous les Juifs ne tiennent-ils pas le même langage. L'Evangile nous dit qu'il se fait un schisme parmi eux, les uns soutenant toujours que celui-là n'est point de Dieu qui guérit un aveugle le jour du sabbat, et les autres, au contraire, que s'il n'était de Dieu il ne pourrait pas faire de si grandes choses.

C'est pourquoi ils prennent le parti d'attaquer ce miracle non plus du côté du droit, mais du fait, et après en avoir fait une exacte perquisition, pour voir s'ils ne trouveraient point, du moins dans les circonstances, de quoi fonder un doute raisonnable; après avoir interrogé le père et la mère de l'aveugle-né, et l'aveugle-né même, ils s'avisent d'un moyen le plus extravagant et le plus ridicule qu'on ait jamais imaginé, qui est de proposer à cet homme de rétracter tout ce qu'il a dit touchant ce miracle. Il faut, lui disent-ils, tout maintenant rendre gloire à Dieu, dire la vérité, détromper le peuple, et ne le pas laisser longtemps dans une telle erreur; nous savons au reste que cet homme-là est un méchant homme, qu'il est impossible qu'il vous ait guéri, et que tout ce prétendu miracle ne peut être qu'une imposture et un miracle supposé; rendez donc ce témoignage à la vérité, que vous avez trompé le peuple et imposé à toute l'Eglise : *Da gloriam Deo* (*Joan.*, IX, 24). Y eut-il jamais, en effet, prétention moins juste et moins raisonnable, de vouloir obliger un homme à trahir la vérité, sous prétexte de la dire, et à se faire lui-même son procès comme à un séducteur et un imposteur; et parce qu'il ne veut pas parler contre sa conscience, exposer sa vie, et se mettre au hasard de mourir, non pour la vérité, mais pour le mensonge; le chasser de la synagogue, le retrancher du corps de l'Eglise et l'excommunier. Où est la raison, où est le bon sens? et qui ne voit à toute cette conduite en quelles ténèbres et quelle confusion d'esprit tombent les plus sages

quand la foi leur manque et qu'ils n'écoutent que leur passion ; car, comme la foi conduit cet esprit de lumière en lumière, pour lui faire comprendre les plus grands mystères, la passion le mène tout de même de ténèbres en ténèbres, et de l'extinction des lumières divines et surnaturelles jusqu'à l'extinction des plus naturelles et des plus sensibles. Depuis qu'un homme en effet en est occupé, il ne voit plus rien que par son organe et sous un nuage qui lui défigure toutes choses. Imaginez-vous la mer irritée qui nous représente le ciel parmi la tempête, ce ne sont que rayons brisés, étoiles errantes, objets confus et en désordre, qui frappent les sens; je veux dire qu'un homme passionné voit toujours tout ce qu'il ne faut point voir, et ne voit rien de ce qu'il devrait voir; il ne voit jamais les choses comme elles sont, parce qu'il ne les voit que sous des espèces étrangères. Le soleil vous paraît d'ordinaire plus grand le matin qu'à l'heure de midi, à cause des vapeurs qui s'élèvent sur l'horizon, et qu'il n'a pas encore dissipées. Un bâton droit vous paraît courbé quand il est dans l'eau ; quand l'œil est imprimé de quelque couleur, tout ce qu'il voit lui paraît de la même couleur dont il a reçu l'impression ; toutes ces choses trompent vos sens, mais votre passion trompe encore davantage votre esprit; car si vos sens sont ici trompés, la raison du moins corrige leur erreur; mais la raison seule n'est jamais assez éclairée pour dissiper l'erreur et l'aveuglement de notre passion.

Raisonnons encore et disons quelque chose de plus, pour faire voir jusqu'où va l'aveuglement d'un homme à qui la passion a ôté la foi; il y a deux choses qui nous peuvent ôter la vue et la connaissance d'un objet, ou une trop grande proximité, ou un trop grand éloignement ; quand il est trop loin de nos yeux, nous ne le voyons point, quand il en est trop près, tout de même ; le grand effet de la passion et du péché, c'est de nous éloigner de tout ce qui est de Dieu et de nous approcher de tout ce qui est de l'homme; distance infinie entre nous et Dieu, union intime avec nous-mêmes, d'où il arrive que nous ne connaissons en cet état ni Dieu, ni nous-mêmes, ni les choses divines, ni les choses humaines ; parlez à un homme occupé d'une passion violente, des choses divines, de la providence de Dieu et de sa justice, du jugement dernier, de l'enfer, de la peine des méchants, il ne connaît point cela, il ne le comprend point, il n'y entre point : *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (*Cor.*, II, 14). Sa passion l'aveugle et l'empêche de voir la vérité de toutes ces choses : si vous l'obligez maintenant de rentrer en lui-même, de se réfléchir sur ses mœurs, et de voir ses défauts pour s'en corriger, il vous dira qu'il n'en a point, ou que ce qu'on appelle défaut ne l'est point, ou au pis aller qu'il n'est pas bien considérable ; pour les infirmités du corps, on en conviendra aisément, mais pour celles de l'esprit, à peine les voit-on une seule fois dans la vie; un homme qui a de l'ambition ne croit point en avoir, ou ne croit point que ce soit un vice : une femme mondaine ne fait pas un autre jugement de sa vanité, et se flatte encore très-souvent d'avoir plus de retenue et de modestie que toutes les autres : le plus injuste de tous les hommes et le plus violent croit toujours avoir droit de faire ce qu'il fait ; et la plus cruelle médisance se fait une justice et une charité de décrier les plus gens de bien, et ainsi de toutes les passions ; la vengeance est toujours ou zèle ou justice ; la mauvaise foi, sagesse et prudence, et les commerces les plus criminels, des infirmités naturelles où la volonté n'a presque point de part, et que Dieu pardonne.

Or, peut-on imaginer un plus grand aveuglement que de confondre ainsi le vice avec la vertu, et la vertu avec le vice, et de ne pas comprendre qu'il y a un Dieu juste qui doit démêler un jour cette confusion, et mettre les choses à leur place; et d'où peut venir cela, que de la passion qui éteint la foi, et qui ne permet pas à la raison d'ouvrir les yeux à la vérité qui lui est contraire? Parce qu'on ne veut pas voir ses péchés, ou plutôt parce qu'on ne veut pas les quitter et changer de vie, on ne veut pas que Dieu les punisse; parce qu'on ne veut pas être juste, on ne veut pas que Dieu le soit : *Quia nolunt converti in melius, Deum convertunt in pejus ;* car si cet homme de désordre pouvait voir l'horreur de sa vie, si ce vindicatif savait combien son péché est odieux à Dieu; si tous les pécheurs en un mot comprenaient une seule fois combien leur état est funeste, il n'y en pas un seul qui ne le voulût changer dans ce moment même ; cet homme de plaisir voudrait mettre fin à tous ses commerces, cet avare à ses injustices, et cet ennemi à sa haine et à sa vengeance ; mais la passion, qui trouve son compte à toutes ces choses, ne leur laisse voir, comme nous avons dit, que ce qu'il ne faut point voir; elle aveugle l'esprit, confond la raison, et pervertit le jugement à tous ces gens-là, pour leur faire comprendre que toutes ces choses ne sont rien, et qu'il faut bien que Dieu en excuse d'autres; ce qui fait qu'au lieu d'employer le temps que la bonté de Dieu leur laisse à faire pénitence et à apaiser sa justice, ils le perdent malheureusement à se flatter de leur innocence ou de l'impunité de leurs crimes.

Tellement qu'il ne faut plus s'assurer ni faire aucun fonds sur tout ce qui s'appelle sagesse, prudence, sens commun, raison, pénétration et force d'esprit, si tout cela n'est fondé dans la foi et dans la vertu, puisque sans cela la raison la plus éclairée n'est que confusion et aveuglement; demeurons d'accord cependant qu'il y en a peu dans le monde, et dans le monde le plus chrétien, qui soit établie sur des fondements si solides ; et sans parler davantage de la prévention dans laquelle sont tous les hommes en faveur de la passion qui domine en eux, combien en voit-on même qui se font un point de mérite et de distinction, un caractère de

bel esprit, de n'avoir point de foi, d'en attaquer tous les principes, de combattre tout et de justifier tout, comme si c'était avoir beaucoup d'esprit et beaucoup de raison, que de n'en avoir que pour combattre la droite raison, et pour étouffer tous les sentiments de l'esprit de Dieu. La vraie sagesse, dit saint Augustin, c'est d'être joint à celui qui sait tout, qui voit tout et qui connaît tout : *Scientia est scienti conjungi* (*S. Aug.*). La vraie lumière de l'esprit et de la raison, c'est la foi, c'est la charité et toutes les vertus, toute autre sagesse que celle-là n'est qu'une fausse sagesse, toute autre lumière n'est qu'une fausse lumière, qui ne peut servir qu'à nous perdre et à nous égarer dans les voies du siècle ; la foi seule est le conducteur fidèle, le guide fidèle qui nous conduira toujours droit à la vérité et à la première vérité, qui est Dieu ; c'est sous sa conduite et par sa lumière que tous les fidèles y sont arrivés, que les patriarches l'ont connue, que les prophètes l'ont annoncée, que les apôtres l'ont prêchée, que les martyrs l'ont confirmée, et qu'elle a triomphé de toutes les erreurs; sous la conduite de cette foi, jamais personne ne s'est égaré et ne s'égarera, jamais homme ne s'est trompé et n'a trompé les autres ; toute l'importance est d'avoir cette foi si nécessaire et toutefois si rare dans la vie chrétienne ; c'est à vous, mon Dieu, à nous la donner, c'est à vous encore à la conserver, mais c'est à nous à la demander à Notre-Seigneur, lui disant avec cet homme de l'Evangile : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam* (*Marc.*, IX, 23). Je crois, Seigneur, aidez-moi seulement à croire ce que vous voulez que je croie, fortifiez mon esprit, soutenez sa faiblesse, et encore plus celle de ma volonté. Et avec les apôtres : *Adauge nobis fidem* (*Luc.*, XVII, 5); Augmentez en moi, Seigneur, cette foi que vous m'avez donnée, cette foi sans laquelle toute ma raison ne serait qu'aveuglement ; cette foi qui donne le bon sens et le bon esprit, qui est la lumière de l'âme, la vie des justes et le principe de toutes nos bonnes actions ; le fondement du christianisme, l'appui et la base des sacrements, la force des fidèles, la lumière de notre raison, qui, l'ayant éclairée et perfectionnée, la placera dans la jouissance de Dieu même, qui est la lumière de tous les justes. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME JEUDI DE CARÊME.

Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

On portait en terre un mort qui était le fils unique d'une femme (*S. Luc, chap.* VII).

Voici un spectacle bien triste et bien digne de votre pitié : une mère affligée, une pauvre veuve, accablée de tristesse et de douleur, accompagne au tombeau un fils unique qui vient d'expirer entre ses bras, et éteindre en mourant sa joie, sa consolation et ses espérances. Cet accident a quelque chose de si funeste et de si étrange, que toute la ville en est en deuil : les veuves ont compassion d'une veuve qui a perdu la consolation de sa viduité, les mères pleurent de voir une mère qui n'a plus d'enfant, les pères regrettent ce jeune homme comme leur fils, les jeunes gens lui donnent des larmes comme à leur frère, la douleur est publique, tout le monde s'intéresse dans cette perte, parce qu'il n'est personne qui n'y trouve quelque circonstance qui le touche et qui ait du rapport à sa condition. Quand il n'y aurait que l'affliction de la mère, elle exciterait la pitié dans les cœurs les plus insensibles ; et certes, il faut que l'état où elle est soit bien déplorable, puisque le Fils de Dieu en est plus touché que de la mort de son fils, puisqu'il pense à la consoler avant que de ressusciter son fils, puisqu'il ne le ressuscite même que pour la consoler de sa mort : *Misericordia motus super eam dixit illi, noli flere.* Voici une chose bien étrange, le Fils de Dieu trouvera demain, dans le château de Béthanie, deux sœurs affligées de la mort de leur frère ; il verra les larmes des sœurs sans en répandre, et il ne pourra voir le frère dans son sépulcre sans pleurer ; mais aujourd'hui, tout au contraire, il voit sans douleur un jeune homme qu'on porte au tombeau, et il ne saurait voir l'affliction de sa mère, sans la ressentir et sans la partager avec elle. Demain, la misère de la mort l'emportera dans son cœur sur la misère de la vie, et aujourd'hui la misère de la vie l'emporte sur la misère de la mort.

Ne nous en étonnons pas toutefois, chrétiens, il s'en faut beaucoup que Marthe et Madeleine n'aient autant perdu dans la mort de leur frère, que cette pauvre veuve a perdu dans la mort de son fils ; elle n'avait que deux lumières qui faisaient toute sa joie, son mari et un fils unique, les voilà toutes deux éteintes ; elle voyait dans son fils l'appui de sa vieillesse, celui de son nom et de sa maison, et elle ensevelit avec lui toutes les espérances de sa vie et de sa postérité ; le fils et la mère se consolaient mutuellement de la perte qu'ils avaient faite : la mère consolait son fils de la mort de son père, le fils consolait sa mère de la mort de son mari ; qui la consolera maintenant qu'elle est sans fils aussi bien que sans mari, maintenant qu'elle a perdu l'un et l'autre?

O mon fils ! s'écrie cette mère affligée, embrassant le corps de son fils, qui fermera ces yeux après ma mort, qui m'ensevelira, qui fera mes funérailles, puisque je pleure celui qui me devait pleurer un jour, puisque je fais porter au tombeau celui qui m'y devait conduire, puisque je rends les derniers devoirs à celui de qui je les devais attendre ? O mort ! que n'as-tu pris la mère avant le fils ! que n'as-tu gardé l'ordre de la nature ! Mais puisque tu as changé cet ordre pour me faire mourir deux fois, accorde-moi du moins la grâce, après m'avoir ôté celui sans lequel je ne saurais vivre, de m'ôter la vie qui me reste.

Ce ne sont point ici des sentiments que je

lui prête pour faire éclater sa douleur, son mal est assez grand pour exprimer les plaintes de sa bouche, et je ne doute point que la mort de son fils ne lui causât bientôt la mort, si la miséricorde de celui qui est venu du ciel pour essuyer les larmes des affligés, pour consoler leurs déplaisirs, pour guérir les blessures les plus mortelles, ne lui sauvait la vie en rendant la vie à son fils, et le fils à sa mère, par un miracle si extraordinaire et si surprenant, qu'on n'avait point encore vu jusque-là les peuples, dit Tertullien, glorifier Dieu comme ils font aujourd'hui dans les miracles de son Fils : *Magnificabant Deum dicentes, quia Propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam* Mais pendant que les peuples glorifient Dieu de ce miracle, permettez-moi de le glorifier avec eux, et de mêler ma voix parmi les louanges qu'ils lui donnent pour lui demander la grâce et l'assistance de son Esprit.

Puisque la consolation que Jésus-Christ donne aujourd'hui à cette pauvre mère fait tout le sujet de notre évangile, et que nous y avons tout rapporté, c'est-à-dire, et la résurrection de son fils, et les bénédictions de tout le peuple qui ont vu le miracle que Jésus-Christ a fait pour la consolation de cette mère, il est juste que nous en fassions aussi aujourd'hui tout le sujet de notre entretien et de nos instructions. C'est pourquoi j'entre d'abord en mon sujet ; mais pour le faire régulièrement et avec ordre, il faut donner trois parties à ce discours. Dans la première, nous ferons nos efforts pour arrêter les larmes que l'on répand pour les morts ; dans la seconde, nous tâcherons d'en découvrir la source et l'origine. Et nous examinerons enfin dans la troisième s'il n'y a pas moyen de les sanctifier et d'en faire un bon usage.

En effet, je remarque trois circonstances dans l'Evangile qui en comprennent tout le fonds : premièrement, la compassion que Notre-Seigneur a de cette femme qui pleure la mort de son fils ; secondement, la résurrection de ce même fils unique que Jésus-Christ rend à sa mère pour la consoler ; et troisièmement enfin, l'impression que ce miracle fait sur l'esprit des peuples, ou qui le voient faire, ou qui l'entendent rapporter. L'exemple de la compassion que Jésus-Christ a de cette mère demande que nous arrêtions les larmes que l'on répand pour les morts ; la résurrection de ce fils unique nous en découvrira la source et nous la fera connaître, et à l'occasion de ces peuples qui ont le cœur si tendre, nous verrons le moyen de les sanctifier et d'en faire un bon usage. Ou bien, si vous voulez encore plus clairement, comme nous pouvons considérer les larmes dans cette occasion, ou du côté des morts pour lesquels nous les versons, ou de notre côté à nous-mêmes, nous qui les répandons, ou enfin du côté de Dieu qui nous donne cette douleur, nous découvrirons dans la première partie l'injustice que nous faisons aux morts de les pleurer ; dans la seconde, nous découvrirons notre ignorance à nous-mêmes, et le peu de discernement que nous faisons du bien et du mal de les pleurer ; et dans la troisième nous ferons voir l'infidélité que nous faisons à Dieu d'abuser d'une douleur qu'il ne nous a donnée que pour faire pénitence. L'injustice que nous faisons aux morts, l'ignorance où nous vivons, l'infidélité que nous commettons contre Dieu en pleurant les morts sont les raisons dont nous allons nous servir pour les arrêter dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Je dis donc premièrement que nous faisons une grande injustice aux morts de les pleurer, c'est la première raison dont je me sers pour arrêter les larmes que l'on verse pour eux, et pour vous en convaincre, je vous prie de faire seulement réflexion sur la première circonstance de notre évangile, c'est-à-dire sur cette femme qui pleure la mort de son fils unique ; car toute la question se réduit à savoir lequel des deux est à plaindre en cette occasion, ou du fils, ou de la mère, pour savoir lequel des deux est digne de la pitié de Notre-Seigneur. Si nous avions tous les sentiments que nous devrions avoir de la vie et de la mort, si nous demeurions dans la vie seulement par nécessité, et si nous souhaitions la mort comme la fin de nos péchés et de nos misères, nous n'aurions pas besoin du discours que j'ai à vous faire ; mais parce que nous aimons la vie toute misérable qu'elle est, et que la mort avec tous ses biens ne laisse pas de nous affliger amèrement, il faut nous détromper aujourd'hui et reconnaître dans l'exemple de notre évangile, que la condition de ceux qui pleurent les morts est infiniment plus à plaindre que celle de ceux qui sont morts, si toutefois celle des morts demande des larmes plutôt que des sentiments de consolation et de joie.

Il suffirait pour justifier cette vérité de rappeler ici le témoignage de notre évangile : le Fils de Dieu approchant des portes de Naïm rencontre une pompe funèbre, il voit un jeune homme qu'on porte en terre, et une mère affligée qui rend les derniers devoirs à son fils ; la douleur de la mère lui fait compassion, la mort du fils ne lui en fait point : *Misericordia motus super eam.* Ce qui marque visiblement qu'il n'y a que la mère qui soit à plaindre et que son fils ne l'est point du tout ; au contraire, chrétiens, sa condition est heureuse et à souhaiter, et si je n'étais persuadé que cette femme ne pense pas tant à l'état où est son fils qu'à l'état où elle est elle-même, qu'elle ne pleure pas tant ce fils qu'elle se pleure elle-même ; qu'elle n'est pas tant affligée de voir son fils privé de la vie, que de se voir elle-même privée d'un fils qui faisait toute sa joie et ses espérances ; si je n'étais fortement persuadé de toutes ces choses, je dirais que les larmes qu'elle verse sur son cercueil sont plutôt un témoignage d'envie qu'un témoignage d'affection.

Nous pleurons les morts, chrétiens, mais s'ils avaient des yeux comme nous, ils pleureraient de ce que nous les pleurons ; s'ils avaient une langue, ils se plaindraient de ce que nous les plaignons ; mais puisqu'ils ne peuvent pas nous parler et nous avertir eux-mêmes de notre devoir, il faut que notre esprit fasse cet office et qu'il connaisse enfin ce qu'il est, pour ne pas abuser davantage de notre douleur : c'est une chose étrange que cet esprit qui connaît tout ne se connaisse pas lui-même; il en est comme de l'œil qui voit tout ce qui est au monde et qui ne se voit pas; il est vrai que l'œil ne pouvant se réfléchir immédiatement sur lui-même, se peut voir aisément dans un miroir qui lui représente et qui lui renvoie son image ; ainsi il faut que notre esprit se connaisse dans son image, non pas dans celle dont il est l'exemplaire et l'original comme l'œil, mais dans l'image sur laquelle il a été fait, c'est-à-dire en Dieu.

C'est donc en Dieu qu'il faut connaître ce que nous sommes, c'est par la ressemblance que nous avons avec lui, et dans la vie et dans la mort, qu'il faut juger de la différence de ces deux états. Voyons donc maintenant ce que c'est que Dieu dont nous portons l'image en nous-mêmes, est-ce un esprit revêtu de corps comme nous, est-ce un corps composé de parties et de membres ; a-t-il une figure, de la grandeur, des qualités, de la pesanteur et le reste des accidents par lesquels on peut connaître la matière? Non, au contraire, c'est un être qui est tout esprit, c'est une substance qu'on ne voit point, qu'on n'entend point, qu'on ne touche point, et qui n'a aucun commerce ni aucune liaison avec les choses corporelles; cela étant, je vous demande en quel état est-ce que l'homme approche le plus de Dieu et qu'il lui ressemble davantage? Est-ce dans la vie ou dans la mort? est-ce quand son âme est captive dans les liens du corps, ou quand elle est en liberté? est-ce quand il est tout esprit comme Dieu , ou qu'il est composé de chair et d'esprit comme nous sommes sur la terre; quand la beauté de cet esprit est défigurée sous un corps mortel et qui porte toutes les marques du péché, ou quand après avoir quitté ces honteuses dépouilles et ce personnage étranger, il retourne à sa beauté naturelle, en exprimant plus noblement celle de Dieu, à l'image duquel il a été fait? Certes, si vous voulez en dire votre pensée, vous m'avouerez que la mort en ce sens le doit emporter sur la vie, et qu'il y a de l'aveuglement et de l'injustice de pleurer les morts, parce que leur condition est plus heureuse qu'elle n'était auparavant : si la dignité, si le bonheur, si la gloire de l'homme était établie dans son corps , je souffrirais qu'on lui donnât des larmes quand il le quitte; mais est-il à plaindre d'être délivré d'une chair qui fait sa honte et sa confusion, son poids et sa peine, sa douleur et son supplice?

Cette pensée, chrétiens, nous devrait donner de la joie, bien loin de nous causer de la tristesse et du déplaisir, et il n'est point d'homme de bon sens qui ne préférât dans son cœur la mort à la vie, s'il était persuadé que la mort est la fin de son pèlerinage et de son exil, qu'en mourant il cesse de vivre en des régions étrangères pour goûter les douceurs de sa patrie, et qu'ayant rendu aux éléments ce qui est à eux, il entre dans le ciel qui est le séjour des bienheureux.

La comparaison de saint Grégoire de Nysse soutient merveilleusement son raisonnement, car c'est de lui que je l'ai tiré. Figurez-vous, dit ce Père, un homme banni de son pays, et relégué parmi des peuples différents de langues et de mœurs, non-seulement d'avec lui, mais entre eux-mêmes; figurez-vous des hommes qui n'entretiennent qu'une société violente, de laquelle ils font tout effort de se détacher en s'efforçant de la détruire, pour s'en retourner où leurs inclinations et leur naturel les pousse tous chacun en particulier; que vous semble de cet homme, le trouvez-vous mieux parmi ces peuples qu'il n'était chez lui, où il vivait dans une société plus douce, plus commode et plus raisonnable? Cette pensée est trop visiblement contre le bon sens pour faire impression sur l'esprit, et quand elle le pourrait toucher, on n'oserait jamais l'avancer ni la mettre au jour ; telle est cependant l'opinion des hommes touchant la condition de la vie humaine. L'union des éléments qui forment nos corps, n'est qu'une société violente qui se contredit elle-même, et qui s'efforce tant qu'elle peut de se ruiner et de se détruire; c'est un composé formé de parties si contraires, que notre esprit, qui est d'une nature simple et paisible, et qui est né pour vivre dans la tranquillité et dans la paix, se trouve dans son corps comme un misérable banni, comme un étranger et un pèlerin, sans pouvoir jamais s'accorder, s'il m'est permis d'user de ce terme, avec le peuple des éléments; il n'y a que la mort qui puisse lui donner la paix et le remettre en liberté; il n'y a que la mort qui puisse rétablir cette âme dans son état naturel et la délivrer des persécutions de son corps, et avec tout cela nous nous estimons encore plus heureux de vivre que de mourir ; je ne dis pas assez, nous ne connaissons point de plus grand bonheur que la vie, quoiqu'il n'y ait point de plus grand malheur; ni de plus grand malheur que la mort, quoiqu'il n'y ait point de plus grand bonheur; nous ne nous contentons pas de le penser, nous le publions ; ce n'est point assez de le publier, nous le soutenons contre la foi et la raison, non-seulement par nos discours, mais par nos actions, par nos larmes, par nos soupirs , par nos regrets ; et, semblables aux enfants qui semblent se plaindre en naissant de ce qu'ils sont obligés de changer de vie, nous pleurons les morts , nous nous pleurons souvent nous-mêmes, quand il est question de changer cette vie pénible et mortelle dans une vie heureuse, immortelle et pleine de félicité ; c'est en quoi consiste le peu de discernement que nous faisons du bien et du mal, et l'ignorance où nous sommes de la source de nos larmes et du

sujet qui nous fait pleurer ; mais insensiblement je passe de la première raison qui doit arrêter les larmes que nous répandons pour les morts à la seconde, puisque si l'injustice que nous faisons aux morts est la première, l'ignorance où nous sommes de la source de nos mêmes larmes, et le peu de discernement que nous faisons du bien et du mal est la seconde et le second point de mon discours.

SECOND POINT.

La pensée et la comparaison des enfants qui se plaignent en naissant de ce qu'ils sont obligés de changer de vie, est trop belle pour ne la toucher qu'en passant et nous contenter du peu de chose que nous en venons de dire ; c'est pourquoi je vous prie de remarquer et de supposer avec moi que l'homme ne vit pas toujours d'une même vie, pendant qu'il est dans le ventre de sa mère, la nature lui donne une vie propre et convenable à cet état ; aussitôt qu'il est né on lui donne la mamelle, en attendant qu'il soit capable d'une nourriture plus solide ; tous les âges qui partagent le cours de sa vie, ont leurs vies propres et particulières ; l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse ont des inclinations et des maximes de vivre différentes ; mais ce qui est ici singulièrement à remarquer et ce qui fait le fort de cette pensée, c'est que l'homme, dans tous les changements de vie, ne s'aperçoit presque pas qu'il change, et quoiqu'il soit accoutumé à la vie qu'il quitte et qu'il n'ait point encore goûté celle qu'il prend, il passe néanmoins de l'une à l'autre sans peine, sans douleur et sans violence ; pourquoi? Parce qu'il connaît que la vie qu'il prend est plus conforme à l'état dans lequel il est que la vie qu'il quitte ; il n'y a que le premier de ces changements qui lui fait de la peine et qui l'incommode, parce qu'il ne connaît point encore d'autre vie que celle dont il jouit dans le sein de sa mère, et de laquelle il est privé en venant au monde ; s'il pouvait parler en naissant, s'il avait l'usage de la langue, il se plaindrait sans doute de ce que la nature lui ôte la vie qu'elle lui a donnée jusque-là et à laquelle il est accoutumé ; mais ne s'en plaint-il pas, puisqu'aussitôt qu'il est sorti du sein de sa mère, il pleure, il crie, il s'afflige et se met, ce semble, en colère de ce qu'il ne vit plus comme il vivait auparavant ; vous en savez la raison, c'est qu'il connaît cette vie qu'il quitte, et il ne connaît pas encore celle où il entre.

Il en est ainsi de ceux qui pleurent les morts ou qui s'affligent eux-mêmes quand ils sont contraints de mourir ; leur âme, comme les enfants qui sont dans le sein de leur mère, ne voudrait jamais sortir du corps où elle est, ni abandonner la vie dont elle jouit dans l'obscurité et dans les ténèbres. D'où vient cela? La raison en est aisée ; c'est qu'ils connaissent bien la vie qu'ils perdent, mais ils ne connaissent pas celle qu'ils vont recevoir ; c'est qu'ils sont accoutumés à la misère de cette vie, et qu'ils n'ont point encore goûté les douceurs de l'éternité ; ou disons, si vous voulez, pour pousser ce raisonnement dans toute l'étendue de la vérité, que les hommes ont peine à mourir et à voir mourir leurs amis, parce qu'ils ne connaissent ni ce qu'ils perdent en mourant ni ce qu'ils reçoivent ; ils ne connaissent, ni la vie qu'ils quittent, ni la vie dans laquelle ils entrent ; car la vie présente est si misérable, chrétiens, que si nous la connaissions comme elle est, il n'est point d'homme qui n'en souhaitât la fin pour finir ses misères, quand même il n'y en aurait point d'autre après celle-là ; elle est sujette à tant de calamités et tant de disgrâces, qu'il n'est personne, dit un philosophe, qui la voulût recevoir, s'il la connaissait et s'il avait la liberté de la refuser quand il la reçoit : c'est pourquoi la nature ne la donne aux hommes que quand ils n'ont pas encore le discernement du bien et du mal, et qu'ils ne sont pas capables de juger du présent qu'elle leur fait, encore avec tout cela ont-ils de la peine à la recevoir, et les plaintes qu'ils font en naissant, les cris et les gémissements qu'ils poussent, sont des témoignages sensibles qu'ils ne vivent que par force, qu'ils sentent déjà la misère de leur condition, et qu'ils ont un pressentiment secret des malheurs qui doivent former le cours de leur vie ; où vous remarquerez, s'il vous plaît, une différence bien considérable entre la naissance de l'homme innocent et la naissance de l'homme coupable ; quand Dieu a donné la vie à l'homme innocent, il a connu le don de Dieu ; car il s'est connu, il a connu toutes choses aussitôt qu'il a été créé comme les anges ; et quand l'homme coupable la reçoit, il ne la connaît point, Dieu lui cache ce qu'il lui donne, son esprit est enveloppé de ténèbres, les sens mêmes qui sont les premiers juges du bien et du mal qu'on nous fait, ne connaissent encore presque rien, et l'homme vit en cet état de la même manière à peu près que celui qui dort, sans savoir s'il vit, ni quelle est la nature et la condition de sa vie ; mais d'où vient une conduite si différente de la part de Dieu envers l'homme, sinon de la différence des deux vies qu'il lui donne dans l'etat d'innocence et dans celui de son péché? Il n'était pas nécessaire que Dieu cachât la vie qu'il donnait à l'homme innocent, parce que cette vie étant heureuse et un effet de sa bonté toute seule, il n'y avait pas lieu de craindre que l'homme la refusât ou qu'il eût de la peine à s'accoutumer à son bonheur ; mais il n'en est pas de même, mes frères, de la vie que Dieu donne à l'homme coupable ; comme elle est la peine et le supplice de ce criminel, Dieu ne veut pas qu'il la connaisse, de peur qu'il ne s'oppose à sa justice, comme un criminel qui oppose tous ses désirs, toutes ses plaintes et tous ses soupirs à la sentence de son juge ; qui doute, chrétiens, s'il connaissait le don que Dieu lui fait, qu'il ne résistât à sa naissance, qu'il ne combattît la volonté de Dieu, et qu'il ne lui fît en naissant les mêmes plaintes que Job lui a faites dans un âge plus avancé : *Quare de vulva eduxisti me, qui uti-*

vam consumptus essem ne oculus me videret, fuissem quasi non essem, de utero translatus ad tumulum (*Job*, X, 18, 19)? Pourquoi, mon Dieu, m'avez-vous fait sortir du sein de ma mère, que ne m'avez-vous anéanti avant que de naître, ou que n'avez-vous fait du jour de ma naissance celui de ma mort?

Mais il y a une raison particulière qui fait que la vie nous est plus à charge, à nous qui sommes chrétiens, qu'au reste des hommes; c'est que le monde est ennemi de Jésus-Christ et de tous ceux qui font profession de le servir. Si nous étions au monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que nous avons renoncé au monde par notre baptême, le monde nous hait et nous persécute plus cruellement que tous les autres hommes; quand il n'y aurait même que le péché, qui est inséparable de la vie, nous devrions nous consoler, mes frères, de quitter une vie dans laquelle nous ne pouvons demeurer sans augmenter à tous moments le faix et la charge de nos péchés, sans rendre même le crime immortel si nous y demeurons toujours. Ah! chrétiens, si nous étions bien persuadés de cette vérité, qui de nous ne souhaiterait pas avec l'Apôtre une prompte mort: *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* (*Phil.* I, 23)? Qui de nous ne mettrait le jour de sa naissance, avec Jérémie, au nombre des jours malheureux et infortunés: *Maledicta dies in qua natus sum* (*Jer.*, XX, 14)? Qui de nous ne préférerait, avec Salomon, l'état des morts à celui des vivants: *Et laudavi magis mortuos quam viventes* (*Eccle.*, IV, 11)? Qui de nous, en un mot, n'aimerait pas le bonheur de ceux que Dieu ravit dans l'âge le plus innocent, de peur que la malice du péché ne corrompe leur cœur et ne flétrisse leur innocence: *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius* (*Sap.*, IV, 11)? Ce n'est donc pas connaître la vie présente que de pleurer ceux qui la perdent, non; mais est-ce connaître la vie future? Encore moins, car nous les ignorons toutes les deux; la première volontairement, parce que nous ne voulons pas la connaître ni nous détromper par notre propre expérience; la seconde nécessairement, parce que Dieu ne veut pas que nous en connaissions rien que par la foi; et de cette double ignorance, de cette ignorance volontaire qui nous cache les misères de cette vie, de cette ignorance nécessaire qui nous ôte la vue du bonheur de l'éternité, dérive la douleur que nous avons de mourir et de voir mourir nos amis.

Mais aussitôt que les douleurs de la mort, semblables à celles de l'enfantement, ont donné aux hommes cette vie nouvelle, aussitôt qu'ils ont ouvert les yeux à la lumière et à la vérité de Dieu, ils n'ont plus de regret, ils se réjouissent même d'être passés d'une vie à l'autre, parce qu'ils connaissent la différence de ces deux vies, et les avantages que la seconde a sur la première: dans cet état, ils ne plaignent plus leur condition ni celle de ceux qui sont avec eux; chrétiens, ils ne plaignent que la nôtre, parce que dans cette naissance éternelle qui les délivre de la servitude des sens, toutes les puissances de leur âme sont détrompées; ils ne jugent plus du bien sur le témoignage des sens qui les ont séduits pendant la vie, ils ne le connaissent plus sous des images étrangères, mais en lui-même et dans sa propre nature; ainsi la beauté des corps ne fait plus d'impression sur eux, parce qu'ils n'ont plus d'yeux pour le voir, ils ne sont plus sensibles aux fausses douceurs de la conversation des hommes, parce qu'ils n'ont plus d'oreilles pour les entendre; ils n'ont plus de goût, plus de sentiment pour tous les plaisirs de la vie, parce qu'ils n'ont plus de corps pour les sentir et pour les goûter; toute leur action est dans l'esprit, qui ne s'occupe plus qu'à contempler la beauté de Dieu, à l'aimer et à en jouir par autant de manières différentes qu'ils en ont mis en usage pour contenter leur cœur dans la jouissance des créatures: *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* (*Ps.* CXV, 16); je veux dire qu'à mesure que les sens du corps sont éteints et fermés à tous les plaisirs de la vie humaine, les sens de l'âme s'ouvrent pour recevoir les communications de Dieu, ses yeux pour voir à découvert et sans nuage la vérité de toutes choses; ses oreilles pour entendre les secrètes paroles dont il n'est pas permis, comme dit l'Apôtre, de parler aux hommes; sa bouche, pour recevoir cet esprit pur qui confirme la vérité sur ses lèvres; son goût, pour connaître, comme dit David, la bonté de Dieu; son odorat, pour sentir l'odeur de ses onguents et de ses parfums; ses mains pour toucher, avec saint Jean, le Verbe de vie; tout ce qui est dans cette âme s'ouvre pour le recevoir, et pour le recevoir tout entier, afin que Dieu vive tout en elle, et qu'elle ne vive plus qu'en Dieu.

Que si toutes ces choses sont véritables, si la condition des morts est si heureuse après la mort, pourquoi les pleurer? *Nolumus autem vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent* (I *Tess.*, IV, 12): j'ai bien voulu, mes frères, vous représenter avec l'Apôtre l'état où ils sont, afin que vous ne vous affligiez pas de leur mort, comme font tous ceux qui meurent ou qui voient mourir les autres sans espérance de félicité. Il y a deux considérations qui nous font pleurer la mort de nos parents et de nos amis; l'une désintéressée et qui nous touche rarement, l'autre intéressée et qui est le sujet le plus ordinaire de nos larmes: nous pleurons, parce que nous croyons qu'ils perdent beaucoup en perdant la vie, mais nous pleurons principalement parce que nous croyons perdre beaucoup nous-mêmes en les perdant. Mais, en vérité, nous avons bien de quoi nous consoler de l'un et de l'autre, si nous considérons qu'ils ne perdent rien en mourant, et qu'au contraire ils gagnent beaucoup et nous aussi; car que perdent-ils, mes frères? Ils perdent la terre et ils gagnent le ciel, ils perdent la mort et

Ils gagnent la vie, ils perdent leurs misères et ils gagnent un bonheur éternel, ils perdent le monde et les créatures, et ils gagnent Dieu; et nous, chrétiens, que perdons-nous à leur mort? Nous perdons des amis qui nous serviraient sur la terre, et nous retrouvons des amis qui nous vont servir plus utilement dans le ciel; nous perdons des amis qui nous manqueraient peut-être un jour de fidélité, et nous en recouvrons d'autres qui ne se détacheront jamais des intérêts de notre salut: enfin, que perdons-nous? Nous perdons des consolations temporelles, et nous gagnons par leurs prières des consolations éternelles. Ah! si cette âme pouvait parler au moment où elle se détache de son corps, elle nous reprocherait notre douleur, comme Jésus-Christ reprochait à ses apôtres le déplaisir qu'ils avaient de le quitter, et la peine qu'ils avaient de consentir à son ascension: *Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem* (*Joan.*, XIV, 28); mon père, ma mère, mes enfants, mes frères, mes amis, si vous m'aimiez aussi tendrement que vous dites, si vous étiez véritablement sensibles à mes intérêts et à mon bonheur, vous ne vous affligeriez pas comme vous faites de me voir éloigner de vous: *Gauderetis utique quia vado ad Patrem* (*Ibid.*); vous vous réjouiriez, au contraire, de ce que je retourne à mon Père, de ce que je m'en vas à Dieu. Mais pourquoi parler de mes intérêts? Si vous étiez seulement sensibles aux vôtres, si vous vous aimiez bien vous-mêmes, vous ne vous plaindriez pas de m'avoir perdu comme vous faites; car vous ne me perdez pas par la mort, vous m'envoyez seulement devant vous où vous devez venir après moi; je ne me sépare pas tant de vous pour vous quitter que pour aller vous préparer, par mes prières, avec Jésus-Christ, la place qu'il vous a méritée dans le ciel, que son Père vous a destinée, que vous devez vous assurer par vos bonnes œuvres, et à laquelle tous les saints vous appellent par leurs bons exemples, par leurs intercessions et par leurs suffrages; si cette âme pouvait parler, chrétiens, elle nous dirait toutes ces choses, mais puisqu'elle ne peut pas nous les dire, il faut que notre esprit nous les dise pour elle, et que nous apprenions aujourd'hui que ce n'est pas aimer les morts, que ce n'est pas nous aimer nous-mêmes, que ce n'est pas enfin aimer Dieu que de les pleurer; car ce n'est pas seulement leur faire injustice et être coupables d'une grossière ignorance de notre côté que de les pleurer, mais c'est même commettre une très-grande infidélité contre Dieu, puisqu'il ne nous a donné cette douleur que pour faire pénitence, et non pas pour en abuser. C'est la troisième raison qui nous doit servir pour arrêter les larmes que l'on répand pour les morts, et la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME POINT.

Quoi donc! la douleur nous sera-t-elle tout à fait interdite dans cette occasion? verrons-nous mourir entre nos bras les personnes qui nous sont chères sans gémissements et sans larmes; refuserons-nous à l'humanité et à l'amitié ce que Jésus-Christ même leur a donné, et croirons-nous que Dieu n'approuve pas une coutume qu'il a établie par sa parole, comme il l'a autorisée par son exemple? *Super mortuum plora, defecit enim lux ejus* (*Eccles.* XXII, 10): Pleurez sur les morts, dit l'Ecclésiastique, car ils ont perdu leur lumière. Il est vrai que Dieu ne nous défend pas absolument de pleurer les morts, pourvu que nous les pleurions comme ils le doivent être, pourvu que nous ne pleurions pas la mort qui est la cause de leur bonheur, mais le péché qui est la cause de la mort; quand nous voyons, mes frères, ou que nous apprenons la mort de quelqu'un, il faut que cette pensée nous fasse entrer d'abord dans la considération des biens que nous avons perdus et des maux que nous nous sommes attirés par notre péché, et comparant ce que nous sommes avec ce que nous étions autrefois, la misère de notre condition présente avec l'état duquel nous sommes déchus par la désobéissance de nos premiers pères et par la nôtre, il faut pleurer, mes frères, cette perte et cette disgrâce, il faut pleurer et détester même avec Job le malheur de notre naissance et la misère de notre vie: *Pereat dies in qua natus sum et nox in qua dictum est: Conceptus est homo: dies ille vertatur in tenebras, non requirat eum Deus desuper, et non illustretur lumine* (*Job.* III, 3): Que le jour dans lequel je suis né, que la nuit dans laquelle j'ai été conçu, soient effacés du nombre des jours et des nuits, que ce jour fatal se change en ténèbres, que Dieu ne s'en souvienne plus dans l'ordre des temps, et que le soleil ne se lève jamais pour l'éclairer et le rappeler dans le monde; il ne faut pas, chrétiens, maudire le jour qui est la créature de Dieu et auquel il a donné sa bénédiction, mais il faut détester le malheur qui nous est arrivé dans ce jour, il faut pleurer le jour de péché, le jour de mort, le jour de misère et de ténèbres, et mêlant nos désirs avec nos soupirs, souhaiter avec ardeur la fin de ces jours malheureux et le commencement du jour de l'éternité: *Dies mortalitatis pereat, et dies immortalitatis erumpat*

Voilà quel doit être le fruit et le motif de notre douleur dans la mort de nos parents et nos amis, aussi bien que dans la nôtre; Dieu ne nous défend pas la tristesse, il nous défend seulement d'en abuser; il ne nous défend pas de nous affliger avec un esprit chrétien, il trouve seulement mauvais que nous nous affligions avec l'esprit du siècle et comme ceux qui n'espèrent plus rien que la mort: s'il condamnait absolument nos ressentiments, il ne nous aurait pas donné comme il a fait, un cœur sensible à la douleur, et des yeux capables de verser des larmes; mais souvenons-nous, mes frères, qu'il ne nous a pas donné cette tendresse pour pleurer les créatures et la perte des choses du monde, mais pour le pleurer lui-même et la perte que nous avons faite de son amitié; souve-

nons-nous qu'il ne nous a inspiré cette affection que pour expier notre péché, pour nous rétablir dans sa grâce, pour nous rétablir même dans la gloire de notre première condition, et que les mêmes larmes qui seront la cause de notre salut, si nous les versons pour l'amour de lui, seront la cause de notre damnation si nous en faisons un autre usage; nous en rendrons compte, chrétiens, comme d'un bien de Dieu dissipé, car tout ce qui peut servir à sa gloire et à notre salut, toutes les choses dont nous pouvons nous servir utilement, sont autant de richesses que Dieu a mises dans ses trésors et qu'il a confiées à notre fidélité; mais si nous rendons compte de notre douleur, que sera-ce de notre joie? si nos larmes sont jugées, que sera-ce, mes frères, de nos consolations et de nos plaisirs? Ainsi tâchons de bien user des uns et des autres, et si nous en avons abusé jusqu'ici comme cet économe de l'Evangile qui avait mal ménagé les biens de son maître, imitons la prudence et la sagesse de cet homme en réparant ce mauvais usage par un usage plus salutaire, tâchons de corriger toutes nos joies et de sanctifier nos déplaisirs par celui de la pénitence, pleurons sur tant de larmes que nous avons versées inutilement, pleurons d'avoir regretté tant de choses qui ne méritaient pas de nous affliger, regrettons des sentiments si bas et si indignes de l'espérance d'un chrétien; si nous en usons de la sorte, notre tristesse sera autant agréable à Dieu qu'elle lui a été désagréable, nos larmes lui donneront autant de joie qu'elles lui ont causé de déplaisir; il est triste, mes frères, de nous voir pleurer inutilement, mais nous le consolerons, nous le réjouirons, nous réjouirons tout le paradis quand il vous verra pleurer et soupirer pour notre salut.

C'est là l'emploi auquel nous devons nous appliquer pour avoir les bénédictions du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PASSION.

In novissimo autem die magno festivitatis stabat Jesus et clamabat dicens : Si quis sitit, veniat ad me et bibat.

Le dernier et le grand jour de la fête, Jésus se tenant debout, dit à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (*S. Jean, chap.* VII).

C'est avec beaucoup de raison que la sainte Eglise nous propose le temps du carême sous l'idée d'un temps agréable, d'un temps de consolation et de joie, mais ce qu'elle dit du carême nous pouvons bien mieux le dire du temps de la passion, car quel temps en effet nous doit être plus agréable que celui qui a été institué pour l'expiation de tous nos péchés, pour nous réconcilier avec Dieu et pour prévenir sa justice? quel temps et quels jours nous doivent être plus solennels que ceux où nous traitons avec Dieu de la grande affaire de notre salut, où nous sommes délivrés de la servitude du démon, et rétablis dans notre ancienne liberté? que le temps qui est pour nous un temps de jubilé, un temps de grâce, celui de notre récolte et de notre moisson spirituelle?

Il est vrai que pour recueillir tous les fruits de salut, nous avons besoin d'une chose qui est bien contraire à la joie, c'est la pénitence; car il leur faut nécessairement pour les produire et les faire venir à maturité aussi bien que ceux de nos jardins et de nos campagnes, une terre, un soleil et une saison favorable; la saison est celle où nous sommes, puisque le temps de la passion est particulièrement institué pour cela, le soleil c'est la miséricorde de Dieu qui agit plus efficacement sur nous en ce temps que dans tous les autres, par ses lumières qui sont plus vives et plus pénétrantes, les prédications qui sont plus fréquentes, les prières qui sont plus ardentes, les bons exemples qui sont aussi plus ordinaires et plus efficaces, et toutes les fontaines du Sauveur en un mot sont ouvertes, comme dit l'Evangile. Mais enfin, la terre qui doit porter ces fruits et nous les donner, c'est la pénitence, sans laquelle nous ne devons espérer qu'une affreuse stérilité de tout ce saint temps, où avec la pénitence au contraire, nous y trouverons infailliblement l'abondance, mais voici bien encore une autre nouvelle, c'est que ce temps est sur la fin et ne durera plus guère : *Adhuc modicum tempus*; voici les derniers jours où nous entrons, et les grands jours qui commencent, il n'y a point de temps à différer, si nous ne voulons pas le perdre, mais pour nous en servir aussi bien que pour en parler, nous avons besoin d'un secours de lumière et de grâces qu'il faut demander au ciel par les mérites de Marie et avec les prières d'un Ange, en lui disant : *Ave, Maria.*

Il n'y a rien de si important en toutes les affaires de la vie que de savoir bien prendre son temps et l'occasion favorable pour y réussir, car toutes choses, comme dit l'Ecriture, ont leur temps : *Omnia tempus habent* (*Eccle.* III), et comme il ne faut qu'un contretemps pour ruiner les meilleures affaires, il ne faut aussi très-souvent qu'un temps favorable pour rectifier et rétablir les plus déplorées; c'est pourquoi Dieu a donné à l'homme la prudence que nous pouvons nommer l'horizon des temps, ou si vous voulez une participation de son éternité, qui met notre esprit entre le passé et l'avenir, et qui lui approche l'un et l'autre pour nous faire observer et choisir les temps les plus propres pour l'exécution de nos désirs.

Que si cela est vrai dans la providence naturelle et qui ne regarde que les choses de la vie présente, il faut qu'il le soit à plus forte raison dans la providence surnaturelle et l'affaire du salut; le grand secret pour y réussir, c'est de prendre son temps, c'est-à-dire, celui de Dieu, et de profiter des occasions qu'il a la bonté de nous offrir pour cela, car encore bien qu'il soit toujours prêt à nous recevoir à la pénitence, et que le trône de sa miséricorde, comme dit un prophète, soit au-dessus du firmament qui est le premier mobile et la règle de tous les temps, pour nous apprendre qu'elle n'en dépend

point, il faut toutefois demeurer d'accord qu'il y a certains temps et certains jours où il est plus aisé de le fléchir, où il ouvre plus volontiers son cœur, soit parce qu'il a consacré ces jours-là plus particulièrement à notre salut que les autres, ou soit parce que la piété de l'Eglise se réunit davantage en ces temps-là pour obtenir ses bénédictions et ses grâces; et parmi tous ces temps, le plus heureux, sans contestation, et celui d'où dépend le plus ordinairement notre salut, c'est celui de la Passion, comme nous le dit Jésus-Christ dans les paroles de notre évangile: si quelqu'un à soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive; il est vrai qu'il ne durera guère, et qu'il est déjà aux derniers jours, et c'est ce qui me fait dire qu'il est donc bien important de ne pas négliger ce temps-là et d'en faire un bon usage, et pour cela qu'il faut indispensablement faire deux choses, la première, il faut faire pénitence; et la seconde, il faut tout faire en esprit de pénitence, deux moyens pour passer le temps de la Passion conformément au dessein de Dieu et de l'Eglise, et les deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Puisque toutes choses ont leur temps, il est bien juste que la pénitence ait le sien, car qu'y a-t-il de plus juste que de penser du moins une fois l'année pendant quelques jours à satisfaire la justice de Dieu? nous n'avons pensé toute l'année qu'à l'offenser, qu'y a-t-il donc de plus juste que de prendre un temps pour considérer nos offenses et pour en faire pénitence? nous avons dissipé toutes ses grâces, toute l'année s'est passée en des occupations inutiles et le plus souvent criminelles, eh! qu'il y ait du moins un temps dans l'année où nous songions, mais sincèrement et de bonne foi, à réparer les pertes que nous avons faites et à purifier notre conscience. Tous les temps, comme nous avons, dit, sont bons pour cela, mais celui de la Passion est particulièrement destiné et consacré à la pénitence; en tout autre temps on la peut différer sans offenser Dieu, à moins que d'être en péril de mort, mais en celui-ci c'est un nouveau péché et une espèce de sacrilége même que de ne la pas faire, et nous pouvons dire avec l'Ecriture, que quiconque ne s'affligera pas en ces jours, périra et ne trouvera point de miséricorde: *Omnis anima quæ non afflicta fuerit die hac peribit de populis* (*Lev.* XXIII).

L'impénitence, en effet, au temps où nous sommes renferme deux choses qui sont deux signes bien manifestes de réprobation: un mépris de Dieu, car le temps de la Passion est le temps de Dieu, et un endurcissement dans le péché, car, quand on ne le quitte pas en ce temps-là, c'est un grand préjugé qu'on ne le quittera point, et qu'on est dans la volonté d'y demeurer. Quel plus grand mépris de Dieu, en effet, que de faire d'un temps de propitiation un temps de colère et d'indignation, dans un temps où toutes les sources de la miséricorde sont ouvertes, dans un temps ou le sang de Jésus-Christ coule si abondamment, dans un temps où l'Eglise pousse tant de vœux et tant de prières, où elle fait tant de prédications, où elle donne tant de bons exemples? quel plus grand mépris de Dieu que de fermer son cœur à toutes ses grâces, et de vouloir ressembler à ces malheureuses montagnes de Gelboë sur lesquelles il ne tombait ni pluie ni rosée: *Montes Gelboe, nec ros nec pluvia descendant super vos* (II *Reg.* 1); car c'est la malédiction qu'un chrétien impénitent donne à son âme au temps où nous sommes. Non, mon âme, je ne veux pas que de toutes ces rosées célestes il en tombe une seule goutte sur toi, je ne veux pas que ce sang vienne amollir ta dureté, que ces prédications te touchent, que ces bons exemples t'édifient, que ces prières te convertissent: *Nec ros nec pluvia descendant super te;* il ne le dit pas de bouche, à la vérité, mais il le dit de cœur, il le dit par cette volonté impénitente qui s'endurcit contre toutes les grâces de Dieu.

Et voici le second signe de réprobation qui accompagne l'impénitence au temps où nous sommes, car, si nous sommes encore capables de quelque sentiment pour Dieu, c'est sans doute en ce temps qu'il le faut avoir et qu'il en faut être touché, en ce temps où la pénitence est d'obligation, où elle est aisée même et accompagnée de tant de bénédiction. Si vous avez dessein, dit Tertullien, de vous convertir en quelque temps, il le faut faire en celui-ci, car, si vous ne le faites pas, c'est un témoignage que vous ne le voulez pas: *Perficere debes, quia vis, aut nec velle, quia nec perficis.* Vous ne faites pas pénitence dans un temps qu'elle est commandée, la ferez-vous quand il n'y aura plus de commandement? vous ne la faites pas dans le temps et dans le plus grand effort de la miséricorde de Dieu, la ferez-vous quand ce temps sera passé et que Dieu vous aura ôté la plupart de toutes ces grâces: *Orate ut non fiat fuga vestra in hyeme* (*Matth.* XXIV): Priez Dieu, dit notre Seigneur, que votre fuite ne se fasse pas en hiver: les jours en hiver sont courts et les nuits longues, le soleil se lève tard et se couche de bonne heure, le temps est mauvais, les chemins rompus, tout est glacé et resserré par la violence du froid qui règne alors sur la face de la terre.

L'hiver et l'été des chrétiens, mes frères, ne sont pas les deux saisons qui composent l'année naturelle; leur été, c'est le temps de la Passion, ce temps de grâce et de miséricorde, ce temps de moisson et de récolte spirituelle; leur hiver, c'est le temps qui le suit ou qui le précède; il est bien difficile de faire pénitence quand le soleil de la miséricorde s'est éloigné, quand la grâce est faible, les passions violentes; si nous la voulons faire, c'est maintenant qu'il faut l'entreprendre, maintenant que la miséricorde est si près de nous, que le temps est favorable, que Dieu est accessible, maintenant que les passions n'excitent pas de si grandes tempêtes, et qu'elles nous permettent de prêter l'oreille à la voix de Dieu; la remettre à un autre temps, ce n'est qu'un prétexte et une couleur pour

déguiser notre mauvaise volonté, mais au fond une marque infaillible de la dureté de notre cœur et du mépris qu'il fait des grâces de Dieu.

Le buisson ardent était toujours vert, quoiqu'il fût tout environné de feu ; c'est qu'il y avait dans cette plante une vertu secrète qui réprimait l'action du feu ; ce que Dieu avait fait dans le buisson ardent par un miracle, le démon le fait par un autre prodige dans le cœur de tous les chrétiens qui ne font pas pénitence dans ce saint temps ; ils sont tous environnés du feu de l'amour de Dieu, il leur offre sa grâce à toute heure et presque partout ; il leur envoie des prédicateurs pour les exhorter, des confesseurs pour les sanctifier, des gens de bien pour les édifier. Ah Dieu ! quelles neiges ne se fondraient pas, quelles glaces ne s'amolliraient pas, si elles étaient aussi puissamment touchées par la chaleur du soleil que nous le sommes en ce temps par le feu de l'amour de Dieu ! ce feu cependant qui nous environne ne nous pénètre point, les glaces de ce cœur ne se fondent point, la vertu ne le touche point ; d'où vient cela ? d'une vertu maligne que le démon a mise dans ce cœur qui résiste à l'action de Dieu ; car, comme il voit que Dieu fait tous ses efforts pour nous porter à la pénitence, il fait aussi tous les siens pour nous empêcher de la faire, parce qu'il sait bien que si nous ne la faisons pas en ce temps, nous ne la ferons pas dans un autre.

Il est donc bien important de ne le pas négliger et de le passer dans la pénitence ; mais quelle pénitence faut-il faire ? toute sorte de pénitence : une pénitence de conversion, il faut quitter le péché ; une pénitence d'expiation, il le faut réparer, et une pénitence de précaution, il faut l'éviter et se précautionner contre les rechutes.

Car vous m'avouerez qu'il faut qu'un pécheur observe le même ordre dans la pénitence qu'il a tenu dans son péché, si toutefois on peut supposer quelque ordre dans le plus grand de tous les désordres. Vous avez par votre péché quitté Dieu pour aller à la créature, vous avez quitté le bien pour faire le mal, il faut donc dans la pénitence commencer par quitter le mal pour aller à Dieu et faire le bien : *Quiescite perverse agere, discite benefacere* (*Isai.*, I). C'est pourquoi les saints Pères nous donnent tous ici d'abord cet avertissement salutaire, de commencer l'observation et la sanctification de ces grands jours par l'abstinence du péché et l'innocence de la vie : *Ne inde habeamus judicium unde poteramus habere profectum et remedium ;* de peur, dit saint Augustin, que nous ne trouvions notre condamnation et notre jugement où nous devons trouver notre salut et notre avancement spirituel ; car à quoi nous pourrait servir, en effet, ajoute ce Père dans un autre endroit, de priver notre corps de sa nourriture ordinaire et de remplir notre âme de péchés ; d'avoir le visage mortifié et le cœur plein de haine et d'inimitié ; de retrancher les plaisirs des sens et de déchirer le prochain par nos médisances ? à quoi nous servirait de nous abstenir des choses qui sont permises dans les autres temps, si nous faisons celles qui ne le sont jamais ? *Sic ergo jejunemus à cibis, ut multo magis jejunemus à vitiis, ut sanctorum morum ubertate saturemur, ut et in futuro mereamur ipsorum operum retributione satiari* (*Ibid.*). Composons donc tellement notre vie, conclut saint Augustin, qu'en nous abstenant de l'usage des viandes nous nous abstenions encore davantage de celui du péché, pour être rassasiés sur la terre de l'abondance de la vertu et des bonnes mœurs, et dans le ciel de la plénitude des biens que nous pouvons mériter par nos bonnes œuvres ; car ainsi en usèrent les Ninivites, dont l'Église nous propose encore aujourd'hui l'exemple dans l'épître de la messe, au moment qu'ils se mirent en pénitence ; on vit les plus libertins religieux, les plus superbes humiliés, les plus injustes charitables, les plus sensuels chastes et tempérants ; ils ne se corrigèrent pas seulement d'un vice ou de deux, mais de tous leurs vices ; car il est dit que Dieu les vit tous quitter leurs mauvaises voies au moment qu'ils se mirent en pénitence : *Vidit quemlibet abstitisse a pravis viis suis ;* ils n'attendirent pas à changer de vie que Dieu leur eût pardonné leurs péchés, mais ils se disposèrent à recevoir la grâce de Dieu par le changement de leur vie ; ce fut par-là même qu'ils changèrent le cœur de Dieu, et qu'en se convertissant ils se convertirent ; car il en est, disent les saint Pères, du cœur de Dieu comme d'un miroir, qui représente tous les traits, tous les mouvements et toutes les actions du visage qui est devant lui, sa tristesse, s'il est triste, sa colère, s'il est irrité, sa douceur et sa joie, s'il prend un air plus doux et plus innocent ; pendant que nous serons ennemis de Dieu, il sera toujours le nôtre, nos péchés ont mis la division entre nous et lui ; pendant qu'elle durera de notre côté, elle durera toujours du sien, toutes nos prières et nos mortifications ne le toucheront point ; mais voulons-nous de bonne foi nous réconcilier avec lui, il faut avant toutes choses ôter la cause de la division, il faut quitter ce méchant commerce, il faut retrancher toutes ces usures et ces injustices, il faut étouffer cette haine et cette vengeance, il faut couper cette méchante langue, corriger ce luxe, réprimer cette sensualité et cet esprit de débauche, autrement nous ne serons point pénitents, et quand nous en aurions l'extérieur, nous n'en aurons pas l'intérieur non plus que les Juifs qui venaient autrefois au baptême de pénitence de saint Jean-Baptiste, sans avoir l'esprit de la pénitence ; d'où vient que saint Jean les comparait aux vipères : *Progenies viperarum* (*Matth.*, XII), parce que, semblables aux vipères qui retiennent tout leur venin dans le fond de leurs entrailles quand elles s'approchent des eaux, les Juifs venaient au baptême de la pénitence sans quitter leurs péchés et leurs crimes, retenant tout le poison dans le fond de leur cœur comme les vipères. Ah ! que de chrétiens, et de ceux qui passent pour les meilleurs et les plus religieux, à qui nous pour

rions aujourd'hui faire le même reproche que saint Jean-Baptiste faisait aux Juifs; que de chrétiens qui viennent en ce temps à la pénitence, qui en font toutes les actions extérieures, qui jeûnent assez régulièrement, qui entendent la messe et la prédication presque tous les jours, qui vont même souvent à confesse et qui approchent de la sainte table, et qui, dans le fond, sont impénitents, parce qu'ils ne quittent pas le péché, qu'ils ne renoncent pas efficacement et de bonne foi à leur vanités, à leurs haines et à leurs vengeances, qu'ils ne restituent pas ce bien qui n'est pas à eux, qu'ils ne mettent pas fin à leurs injustices et à cette mauvaise foi qui règne dans toute leur vie!

Le nombre en est grand, mais il est encore plus grand de ceux qui se confessent de leurs péchés sans les expier par les larmes et les austérités de la pénitence; car la pénitence, dit saint Augustin, renferme deux choses: *Peccata plangere, et plangenda non admittere*, pleurer le péché et ne le plus commettre. Il est vrai qu'il ne faut qu'une larme pour effacer tous nos péchés; Tertullien nous en va donner une belle raison et bien digne de son esprit: *Quia unius lavacri vis et plenitudo soli Christo dicabatur facturo in terris sicut compendiatum sermonem, ita et lavacrum;* parce que la vertu de cette larme, dit admirablement ce Père, était digne de la miséricorde et de la puissance de Jésus-Christ, qui devait nous donner un remède abrégé pour nos péchés, comme il s'était fait un Verbe raccourci pour le salut du monde, et renfermer toute la vertu, tout l'esprit et toute la plénitude de la pénitence dans un soupir et dans une larme, après avoir renfermé toute la grandeur et la majesté de sa divinité sous l'humilité de son corps: *Sicut compendiatum sermonem, ita et lavacrum.*

Il ne faut donc qu'une larme pour effacer tous nos péchés; mais si cette larme vient d'une véritable pénitence, elle en produira beaucoup d'autres et sera suivie d'une longue suite de mortifications et d'austérités; car la pénitence est une douleur vive qui perce le cœur comme une épée, qui le pénètre comme un poignard, qui le ronge et qui le dévore comme un serpent; si nous avions le cœur percé, rongé, déchiré, serions-nous capables de joie, pourrions-nous contenir nos larmes, vivre même en cet état? Voilà ce que la pénitence doit faire, car appelez-vous pénitence de verser quelques larmes qui sont aussitôt essuyées par la joie? appelez-vous pénitence un moment de tristesse qui est aussitôt suivi du plaisir? un peu de douleur qui n'est capable d'empêcher ni d'interrompre le sommeil? La pénitence que Dieu veut de nous, mes frères, est une pénitence qui dure, une pénitence non-seulement qui nous convertisse, mais qui expie longtemps nos péchés par les larmes et les austérités du temps où nous sommes.

C'est pourquoi les saints Pères la nomment: *Baptismum laboriosum*, un baptême laborieux, pour la distinguer du baptême qui nous fait chrétiens et enfants de l'Eglise; celui-ci efface aisément nos péchés, mais la pénitence ne les efface qu'avec beaucoup de peine et de travail; les premières larmes ôtent bien le péché, mais elles n'en ôtent pas la peine, elles n'en ôtent pas les dispositions et les causes qui le font revivre, si la pénitence ne dure longtemps pour en détruire les dispositions et pour en étouffer toutes les semences.

C'est ainsi, mes frères, que les plus grands pénitents en ont usé: ainsi en usèrent les Ninivites; ils ne se contentèrent pas d'être en pénitence pendant quelques heures, ils y furent quarante jours; ainsi David, ainsi saint Paul, après avoir obtenu de Dieu le pardon de leurs péchés, l'un lavait encore toutes les nuits son lit de ses larmes, et l'autre avait une grande tristesse et une douleur continuelle qui ne le quittait point: *Magna tristitia et continuus dolor cordi meo* (*Rom.*, IX). Que si David, que si saint Paul après tant de satisfactions, tout assurés même qu'ils étaient de la grâce et de la miséricorde de Dieu, ne laissaient pas encore de pleurer amèrement leurs péchés et de s'en souvenir avec une si grande douleur, que devons-nous faire pendant ce saint temps, nous, qui avons encore nos péchés presque dans les mains, qui ne les avons pas encore quittés, nous, qui n'avons pas fait encore le premier pas pour aller à Dieu et nous réconcilier avec lui? que devons nous faire pendant tout ce temps? pleurer nos péchés, mes frères, jeûner, mortifier nos sens, humilier le corps et l'esprit, accomplir enfin les paroles de Notre-Seigneur, si souvent répétées par la sainte Eglise: *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et fletu et planctu* (*Joel.*, 2).

Mes frères, que toutes ces considérations, jointes à la connaissance que j'ai de la vie et de la vertu des chrétiens, me font aisément croire cette parole de saint Ambroise, qui dit qu'il a plus trouvé d'innocents que de véritables pénitents: *Facilius inveni qui innocentiam servaverint, quam qui congrue pœnitentiam egerint.* Car où trouve-t-on des chrétiens qui fassent pénitence de la sorte et qui passent au moins le temps de la Passion dans les exercices de cette vertu laborieuse? qui sont ceux qui n'ont pas opposé d'abord leurs infirmités, ou véritables ou supposées, à l'obligation du jeûne et de l'abstinence? Car le carême n'est plus que pour les pauvres et les gens d'église; tout le monde veut des priviléges, et où l'Eglise n'en accorde point, la cupidité, qui se flatte toujours, ne manque jamais de s'en faire; et ce qui est encore aussi étrange et un second abus égal au premier, c'est que ceux-là mêmes à qui l'Eglise accorde cette grâce, en considération de leur infirmité, font servir à la volupté ce qui ne leur est accordé que pour la seule nécessité; leur table n'est peut-être pas chargée de tant de viandes qu'à l'ordinaire, mais c'est toujours la même délicatesse, le même plaisir, la même liberté. Ah! si vous étiez bon chrétien, si vous aviez l'esprit de l'Eglise, que cette dispense que vous demandez pour votre corps ferait de peine à votre es-

prit, et que vous auriez de douleur et de confusion d'être obligé de vous en servir. Nous voyons dans l'Ecriture qu'Urie, ayant été rappelé de l'armée, et David ayant voulu l'obliger de se rafraîchir quelques jours dans sa maison et dans les délices de la cour, ne voulut jamais le faire et coucha même à la porte du palais avec tous les gardes. Quoi! dit-il, l'arche du Dieu d'Israël est dans le camp; Joab, mon général, et toute l'armée sont couchés sur la dure et souffrent les travaux et les fatigues de la guerre, et moi je serais ici dans les plaisirs d'une vie molle et délicate! ah! vive Dieu, cela ne sera point, et une telle lâcheté ne sera jamais reprochée à Urie! C'est le sentiment que vous auriez de ce privilége que vous demandez à l'Eglise peut-être bien moins pour soulager votre infirmité que pour flatter votre cupidité, si vous aviez l'esprit de l'Eglise et de Jésus-Christ. Quoi, diriez-vous en vous-même, toute l'Eglise est en pénitence, tous les serviteurs de Dieu sont dans l'humiliation et dans la mortification, et j'aurai la lâcheté de ne me pas mortifier comme les autres, je prétexterai des infirmités pour vivre d'une vie sensuelle et m'exempter de la pénitence! Vous auriez du moins un très-grand soin de ne rien donner à la volupté, et de la mortifier même en beaucoup de choses, si vous étiez obligé de donner quelque chose à la nécessité de votre santé.

Mais laissons ceux que l'Eglise exempte du jeûne et de l'abstinence, et qui sont obligés de compenser cette grâce par d'autres mortifications et d'autres bonnes œuvres, pour venir à ceux qui jeûnent et qui s'abstiennent le carême. De la manière dont la plupart de ces gens-là vivent, dit saint Augustin, on peut dire que le carême n'est pas tant pour eux un changement de vie qu'un changement de délicatesse; ils s'abstiennent des viandes défendues, à la vérité, mais c'est pour en prendre d'autres d'un plus grand prix et d'une plus grande préparation; ce ne sont que changements de toutes façons pour irriter l'appétit et flatter le goût, encore ne sauraient-ils faire un repas sans se plaindre du carême. Appelez-vous cela faire le carême, dit saint Augustin, nourrir le jeûne et l'abstinence? ils ne vivent pas de la sorte; c'est nourrir la sensualité et entretenir la cupidité; ce n'est pas prendre l'abstinence, ce n'est que changer de plaisir et de volupté: *Non est hoc suscipere abstinentiam, sed mutare luxuriam.* Faire le carême, c'est mortifier cet appétit, lui refuser ce qu'il souhaite avec plus d'ardeur, soit qu'il soit défendu ou qu'il soit permis, soit qu'il soit fort nourrissant ou qu'il ne le soit pas, imitant David, qui, lorsqu'un soldat lui apporta de l'eau qu'il avait ardemment désirée, condamna lui-même son désir, répandit cette eau et l'offrit à Dieu pour lui faire un sacrifice de sa cupidité et de sa passion.

Je ne dis rien des autres plaisirs et des autres divertissements qui règnent en carême aussi bien qu'en un autre temps, du jeu, de la comédie, des promenades et des assemblées, où l'on donne encore tant de choses au luxe, à la vanité et au plaisir; car, me direz-vous que ce chrétien pleure amèrement ses péchés, qui ne cherche qu'à passer son temps et à se divertir? Me direz-vous que cette dame est vivement touchée des siens, qui donne toute la matinée à se parer et à s'ajuster? me direz-vous qu'elle est affligée d'avoir perdu les ornements de la grâce, elle qui ne garde pas dans ses habits la modestie d'une chrétienne, et d'une chrétienne pénitente? Voilà cependant comment on passe le carême et tout le temps de la pénitence, où l'on ne fait point d'abstinence, où ceux qui la font apportent à cette austérité tous les adoucissements dont l'esprit humain est capable; on ne se prive d'aucun plaisir, ce sont toujours les mêmes divertissements, le même éclat et le même luxe. Ce n'est pas là l'idée, dit saint Ambroise, que le prophète Jérémie nous a laissée de la pénitence de Jérusalem, que ce prophète nous représente sous le sac, le cilice et la cendre, sans parler, tant la douleur lui avait serré le cœur et la bouche. Ce n'est pas là la pénitence de David, qui pleurait ses péchés jour et nuit, qui mêlait son pain de cendre et l'eau qu'il buvait de ses larmes. Que ceux qui doivent faire pénitence, dit saint Ambroise, apprennent de ces grands exemples avec quelle douleur et quelle intention d'esprit, quelle affection de cœur, quelle émotion d'entrailles, quelle abstinence, quelle austérité, quel habit et quel équipage ils la doivent faire pour achever et pour assurer leur conversion; mais qu'ils en apprennent encore à faire toutes choses en esprit de pénitence. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Entre toutes les fêtes que Dieu avait ordonnées à son peuple, la plus solennelle, la plus sainte et la plus célèbre était celle des expiations; on la nommait de ce nom, parce qu'elle avait été instituée de Dieu pour l'expiation des péchés du peuple; elle commençait toujours dès la veille par le bruit des trompettes, qui l'avertissaient de s'y préparer: *Buccinate in neomenia tuba in insigni die solemnitatis vestræ* (*Ps.* LXXX, 4). Ce jour-là le grand-prêtre entrait au *Sancta Sanctorum*, tout couvert du sang des victimes qu'il avait offertes pour lui et pour tout le peuple, comme dit saint Paul: *Pro sua et populi ignorantia* (*Hebr.*, IX). Mais, ce qui est à remarquer, c'est que toute la solennité de cette fête, toute la célébrité de ce jour ne consistait qu'à pleurer, à gémir, à soupirer et à se mortifier. Vous vous affligerez en ce jour, dit la loi, vous ne ferez aucune œuvre servile, parce que c'est un temps de propitiation; celui-là même qui ne s'affligera pas et qui ne pleurera pas ses péchés sera réprouvé et retranché du reste du peuple. Voici donc une fête et une solennité bien étrange, où tout appartient à la douleur et rien à la joie, et dans laquelle il n'est permis de penser à autre chose qu'à la pénitence. Cette loi, sans doute, vous paraît sé-

vère, mais quiconque pourra concevoir ce que c'est que d'expier son péché et de se réconcilier avec Dieu, jugera aisément que c'est un ouvrage qui demande l'homme tout entier, tout son corps et tout son esprit, toutes ses pensées et toutes ses actions.

Or, ce que l'Ecriture a observé de la fête des expiations parmi les Juifs doit être appliqué au temps de la Passion parmi les chrétiens ; c'est un temps qui doit être tout consacré à la pénitence ; il est agréable, à la vérité; tous les jours qui le composent sont autant de fêtes pour ceux qui les emploient au service de Dieu et qui rentrent dans son amitié ; mais la solennité de ces jours n'a rien de pompeux que les larmes, les gémissements, la mortification et l'austérité : *Affligetis animas vestras in eo die, omne opus servile non facietis, quia dies propitiationis est* (*Levit.*, XXIII) : Vous vous affligerez dans ces jours, vous ne ferez aucune œuvre servile ; c'est-à-dire, en premier lieu, vous ne ferez aucun péché, qui est la première œuvre servile qui vient de la servitude et qui nous engage dans la servitude, parce que ces jours sont des jours de propitiation, qui, étant institués pour l'expiation du péché, doivent arrêter le cours du péché, autrement ce ne seront plus des jours de propitiation, ce seront des jours de colère et d'indignation.

Voilà le sens de la loi de Dieu, qu'il faut par-dessus toutes choses s'abstenir du péché pendant le carême : *Omne opus servile non facietis* (*Ibid.*). Et non-seulement du péché, mais des occupations même du siècle, et surtout des divertissements, des plaisirs, et généralement de toutes les choses, ou qui sont contraires à la pénitence, ou qui n'ont aucun rapport avec son esprit ; et la raison des Pères, c'est que le temps de la Passion étant entièrement consacré à la pénitence, il semble qu'on n'en peut faire un autre usage sans profanation et sans sacrilége.

Mais si cela est ainsi, il faut quitter toutes nos affaires, fermer toutes nos boutiques et nos magasins, abandonner le Palais et tous les exercices de notre profession ; non, ce n'est pas là l'intention de l'Eglise ; il faut faire toutes ces choses comme à l'ordinaire, mais il les faut faire avec moins d'application, retranchant encore quelques heures dans la journée pour les donner au service de Dieu; il faut faire tous ces exercices ; mais il les faut faire en esprit de pénitence, qui est un esprit de liberté, et non pas dans l'esprit du monde, qui est un esprit de servitude ; il faut travailler en cet esprit, ne donnant que ce qu'il faut à la nécessité, sans rien donner au plaisir, comme nous avons dit, et à la cupidité : *Hoc tempore*, dit saint Augustin, *recedat carnalis lætitia : recedant mundi impedimenta, tempus quod ludus solebat auferre lectio divina incipiat occupare.* Et c'est pour cela que l'Eglise nous a mis au commencement de ces jours sacrés des cendres à la tête, qui est le principe et l'origine de tous les sens, pour nous faire comprendre qu'il faut qu'ils meurent aux plaisirs de la vie humaine et qu'ils soient tous en pénitence. Grande philosophie, mes frères, et de laquelle nous pouvons tirer beaucoup d'instruction, si nous considérons que quand nos yeux ont reçu l'impression de quelque couleur ils ne voient plus rien que sous cette couleur; l'Eglise nous a mis à tous des cendres à la tête, à la racine et à l'origine de tous les sens, afin qu'ils ne se portent à rien en ce temps que dans l'esprit de la pénitence, afin que ces yeux ne regardent plus cette beauté que pour pleurer les mauvais désirs qu'elle a allumés dans ce cœur ; que ces mains ne touchent plus cet or et cet argent que pour réparer les injustices qu'elles ont faites ; que cette langue ne goûte plus rien que pour mortifier sa sensualité : c'est ainsi qu'il faut passer tout le carême dans un exercice continuel de mortification et d'austérité ; mais encore davantage le temps de la Passion, faisant toujours pénitence, et toutes choses en esprit de pénitence, sans rien donner ni au plaisir ni à la joie; voilà le sacrifice que Dieu demande pour nos péchés ; dans le sacrifice que Dieu demandait au jour si solennel où il ne demandait que nos larmes, il voulait qu'il fût offert sans huile, qui est le symbole de la joie, pour montrer que la vie d'un chrétien, pendant tout le temps de la pénitence, ne doit être qu'une vie d'affliction, de mortification et de douleur, ou, s'il y a de la joie, que ce soit une joie toute spirituelle de se voir au temps de la grâce, à ces jours heureux où la miséricorde lui tend les bras, où Jésus-Christ lui ouvre son cœur et l'appelle à lui par tous les gémissements de sa croix.

Mais où trouver des chrétiens, encore une fois, qui passent ce temps ici de la sorte, faisant toutes choses en esprit de pénitence et rapportant toutes leurs actions, tous leurs travaux et toutes leurs peines à satisfaire la justice de Dieu et à réparer les péchés qu'ils ont commis dans les autres temps de l'année ? Si nous sommes sincères, nous conviendrons tous de bonne foi que l'esprit, et le seul esprit qui nous fait agir au temps où nous sommes, est le même qui nous fait agir dans les autres, et que nous n'avons pour principe dans toutes nos occupations et toutes nos affaires que l'esprit du monde, sans que celui de la pénitence y ait aucune part. Parcourons, en effet, toutes les conditions de la vie, depuis le plus petit artisan jusqu'à ceux qui sont employés dans les premières charges, et nous verrons si l'on y fait quelque chose par un autre principe que par celui de la cupidité, et si c'est un autre motif qui fait travailler cet artisan, ce marchand, cet officier, cet homme d'affaires ou de lettres, que la seule passion d'avoir du bien, de la réputation, du crédit et de l'autorité dans le monde. Cette parole de saint Paul n'est pas moins véritable au temps où nous sommes que dans tous les autres, quand il dit que nous cherchons tous notre intérêt, et que personne ne cherche celui de Jésus-Christ : *Omnes quærunt quæ sua sunt, non quæ Jesu-Christi* (*Philip.* II) ; que nous travaillons tous pour le temps, et que personne ne travaille

pour l'éternité : que nous envisageons tous le monde dans nos travaux et dans nos peines, et que personne n'envisage la mort, le paradis, l'enfer et les jugements de Dieu.

Et de vrai, comment est-ce que la pénitence entrerait dans toutes nos actions, puisqu'elle n'entre pas même pour l'ordinaire dans les siennes? elle n'entre pas très-souvent dans les actions de la vie chrétienne, comment se trouverait-elle dans toutes les occupations de la vie humaine et civile? On jeûne à la vérité pendant le carême, on fait abstinence, on entend régulièrement la sainte parole; mais combien de gens font toutes ces choses par la seule considération de la coutume, sans s'élever plus haut? Combien pratiquent ces saints exercices plutôt pour se conformer à l'usage que pour obéir à l'Eglise, et pour apaiser la justice de Dieu, qui est le motif qui doit animer et sanctifier toutes les œuvres de la pénitence, et sans lequel elles sont mortes et ne servent de rien? Considérons, en effet, combien de gens font toutes ces œuvres sans aucune réflexion chrétienne et sans entrer dans l'esprit de Dieu et de l'Eglise. Si nous entrons même un peu plus avant dans le détail de toutes ces choses, nous trouverons que la plupart de ceux qui les font, bien loin de les faire en esprit de pénitence, les font avec un esprit tout contraire; ils ne viennent pas tant au sermon pour se corriger et pour s'exciter à la pénitence, que pour se désennuyer et pour amuser leur chagrin; pour voir le monde, pour contenter leur curiosité et pour satisfaire du moins les passions de l'esprit dans un temps où les occasions sont rares de satisfaire les passions du corps; et ainsi le démon trouve toujours son compte; s'ils lui échappent d'un côté, il les reprend de l'autre; ne pouvant les corrompre par le mal, il les corrompt par le remède; ils ne font peut-être pas leur divertissement et leur plaisir du bal, de la comédie, du jeu, des cadeaux, de la bonne chère; mais ils le font des choses saintes; la volupté n'est pas dans le corps, mais elle est dans l'esprit, qui, au lieu de se remplir de celui de la pénitence, ne cherche qu'à se remplir d'idées agréables, et à tempérer le chagrin qu'il a de se voir privé pour un temps de ses divertissements et de ses plaisirs, et assujetti à cette fâcheuse coutume de jeûner, de faire abstinence et de se mortifier; ce qu'ils feraient encore avec plus de peine, si la cupidité n'en profitait et ne donnait à l'avarice ce qu'on retranche à la sensualité et à la mollesse; car c'est encore ici l'esprit de quantité de gens, de jeûner et de s'abstenir par un esprit d'épargne et de ménage, ce qui est un aveuglement déplorable et une contradiction manifeste au dessein de Dieu et de l'Eglise, qui nous dit par la bouche de tous les Pères, qu'il faut nourrir les pauvres de notre abstinence, et donner à leur nécessité tout ce que nous ôtons à la cupidité. Combien de gens cependant jeûnent et le souhaitent dans un esprit tout contraire, et font un fonds des épargnes de leur abstinence, ou pour augmenter leurs biens, ou pour réparer dans ces jours les excès qu'ils font dans les autres, sans que les pauvres en soient plus soulagés, ni mieux assistés; ce qui marque bien sensiblement qu'ils ne font pas pénitence en esprit de pénitence; mais par un esprit d'avarice, qui peut bien leur faire exercer l'acte extérieur de cette vertu et le rapporter à son intérêt, mais qui en étouffe l'intérieur dont le caractère est de tout rapporter à la gloire de Dieu et à la satisfaction de ses péchés : tellement qu'à bien examiner les choses, il faut dire que parmi tant de gens qui paraissent dans les exercices de la pratique extérieure de la pénitence, il n'y en a presque point qui en aient l'esprit. A quoi nous servent donc ces temps et ces jours de salut? à quoi nous servent tant d'exhortations et tant de prières que l'Eglise fait pour nous disposer à recevoir cet esprit, qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu du mépris que nous faisons de toutes ces grâces, et dont il nous demandera un jour un compte exact et rigoureux, si nous ne faisons un meilleur usage du temps que nous n'avons fait par le passé?

Et partant, écoutons et suivons le conseil de saint Paul : *Dum tempus habemus operemur bonum* (*Gal.* VI); puisque nous avons encore un peu de temps : *Adhuc modicum tempus*, puisqu'après tant de jours perdus et négligés Dieu nous fait encore la grâce de nous donner ceux-ci de sa Passion, tâchons d'en profiter et d'en faire un meilleur usage : *Vivamus paululum Deo, qui sæculo viximus toto.* Donnons au moins le temps de la Passion à Dieu, nous qui avons donné toute l'année et toute notre vie même au péché, donnons-lui ce peu de temps, *modicum tempus;* parce qu'en peu de temps nous ne serons peut-être plus, et qu'il n'y aura plus de temps pour nous : il est maintenant jour, nous ne savons pas combien il durera; la nuit de la mort viendra peut-être bientôt, où nous ne pourrons plus travailler à notre salut. Vous savez, mes frères, avec quelle rapidité les jours, les mois, les années et toute notre vie se passent; vous savez qu'après ce temps-là qui passe si vite, nous entrons dans l'éternité où il n'y aura plus de temps : *Tempus non erit amplius.* O temps! où seras-tu, quand reviendras-tu? plus de temps, mes frères, plus de carême ni de pénitence, plus de carrière à parcourir, plus de couronne à mériter, plus de victoire à remporter; jamais après ce temps je n'en verrai d'autre pour travailler à mon salut; je suis maintenant dans le temps où mes larmes, mes soupirs, mes travaux, toutes mes douleurs et toutes mes peines peuvent apaiser la justice de Dieu et gagner le ciel; mais après la mort, et peut-être après ce saint temps, *tempus non erit amplius*, je n'aurai plus de temps pour apaiser cette justice, pour pleurer mes péchés, pour payer mes dettes, pour purifier ma conscience et faire pénitence : *Tempus non erit amplius.* Ce temps de grâce, ce temps de jubilé, d'indulgence et de miséricorde ne sera plus : Oh! si les bienheureux

qui sont dans le ciel pouvaient revenir parmi nous, qu'ils achèteraient chèrement ce temps que nous négligeons et que nous perdons! que ne donneraient-ils point, que ne souffriraient-ils point pour profiter encore de ce temps! Ils donneraient leurs biens et leurs vies, ils souffriraient tous les supplices et toutes les morts; et s'ils étaient encore capables de quelque regret dans l'état où ils sont, ce serait sans doute de n'avoir pas fait encore un meilleur usage du temps du salut. Si l'enfer s'ouvrait maintenant à nos yeux, ou si nous pouvions entendre les plaintes de la plupart des damnés, nous n'entendrions que ces tristes paroles que le prophète Jérémie leur met à la bouche : *Transiit messis, finita est æstas, et nos salvati non sumus* (*Jerem.* VIII) : Le temps de la moisson est passé, l'été est fini, et nous ne sommes pas sauvés; il n'y a plus de jeûnes pour nous, plus de temps pour faire pénitence; de tant d'années que Dieu nous a laissés sur la terre pour travailler à notre salut, de tant de carêmes que nous avons passés et où nous avons pu nous sauver, nous n'en avons pas maintenant un seul moment, et nous ne l'aurons jamais. O douleur! ô rage! ô désespoir! une éternité pour souffrir, et pas un seul moment pour faire pénitence et pour apaiser la justice de Dieu; et partant, mes frères, employons ce temps, puisque nous l'avons, profitons de l'exemple de ces misérables; mettons-nous à leur place, entrons dans leurs sentiments pendant la vie, de peur de tomber dans leur malheur après la mort. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PASSION.

Tempus meum nondum advenit, tempus autem vestrum semper est paratum.

Mon temps n'est pas encore venu; mais pour vous, votre temps est toujours prêt (*S. Jean, chap.* VII).

Voici une vérité bien étrange; l'Evangile nous marque deux sortes de temps, un temps à venir et un temps présent; l'un, que Jésus-Christ nomme sien, c'est le temps à venir : *Tempus meum nondum advenit.* L'autre, qu'il nomme nôtre, c'est le temps présent : *Tempus autem vestrum semper est paratum.* Pourquoi cela? est-ce que le temps présent n'est pas aussi bien le sien comme le temps à venir, et que le temps à venir n'est pas aussi bien le nôtre comme le temps présent? Il est vrai que tous les temps sont à lui, le présent et l'avenir; c'est ce que veut dire le bien-aimé Disciple, quand il le nomme dans l'Apocalypse le roi des siècles : *Rex sæculorum;* parce que tous les temps sont à lui; mais il n'en est pas de nous de même, tout le temps n'est pas à nous; le présent y est bien, mais l'avenir n'y est pas, laissons-en là les raisons qu'on en donne de l'éternité de Dieu et de la brièveté de notre vie, qui n'est qu'un moment en comparaison de cette éternité. Mais si vous en voulez savoir une raison, qui nous servira d'une grande instruction, c'est que les vues de Jésus-Christ sont aussi étendues que tous les temps; il pense à l'avenir aussi bien qu'au présent, et au présent aussi bien qu'à l'avenir, c'est-à-dire, à la mort et à la vie; car il ne dit pas que son temps n'est pas encore venu, sans penser à celui où il est; il pense à la vie et à la mort, et encore plus à la mort qu'à la vie. Il a tout le temps devant les yeux, tout le temps est à lui, parce qu'il y pense, au lieu que nos vues sont si courtes et nos pensées si abrégées, que nous ne pensons qu'au temps présent et jamais à l'avenir; nous pensons beaucoup à la vie et peu à la mort; disons mieux, jamais à la mort, toujours à la vie; nous n'avons point le temps à venir et le temps de la mort devant les yeux, ce n'est point là notre temps, parce que nous n'y pensons pas; tout notre temps, c'est le temps présent, nous n'avons que celui-là devant les yeux et c'est le seul auquel nous pensons.

Car telle est l'infirmité de l'esprit humain et l'aveuglement de notre amour-propre, de nous flatter toujours de l'espérance d'une longue vie, sans considérer que le mauvais usage qu'on en fait oblige très-souvent la justice de Dieu à nous en priver. Parce qu'on a de la jeunesse et de la santé, ou plutôt parce qu'on a un fort grand attachement à la vie, on ne veut point se persuader qu'on doit mourir, ni que ce qui arrive tous les jours à tant d'autres beaucoup plus jeunes même et plus sains que nous nous peut arriver tout de même; on s'applique aisément l'exemple de ceux qui vivent longtemps et qui ont encore après cela le loisir à la mort de mettre ordre aux affaires de leur conscience; mais on ne se fait jamais d'application de ces morts subites et prématurées qui emportent tant de gens, et de toutes sortes d'âges, avant le temps qu'ils ont cru mourir; d'où il arrive qu'on s'y prépare si peu et qu'on néglige l'affaire la plus importante de la vie, dans la pensée qu'on aura toujours assez de temps pour s'y disposer, qui est un aveuglement qu'on ne peut assez déplorer et contre lequel on ne saurait assez déclamer; mais pour faire l'un et l'autre efficacement et avec succès, il faut invoquer le secours de Marie par le salut de l'ange, qui lui dit : *Ave, Maria.*

L'affaire la plus importante, en effet, que nous ayons au monde, puisqu'il y va de l'éternité, et celle toutefois à laquelle on pense le moins, c'est de songer à bien mourir; toutes les autres ne sont, à bien dire, que des occupations inutiles et le plus souvent criminelles; celle-ci est la grande affaire et l'unique nécessaire pour lequel il faut tout quitter et tout sacrifier; on n'a toujours que trop de temps pour faire les autres, et l'on n'en a jamais assez pour mourir et pour s'y disposer comme il faut; en toute autre chose on peut être aidé, et s'en reposer même souvent sur le soin d'autrui; mais il faut ici prendre tout sur soi, agir en personne et ne nous en fier qu'à nous-mêmes; toutes les fautes mêmes qu'on peut faire ailleurs se peuvent réparer, mais celle qu'on fait à la mort est irréparable; c'est pourquoi il ne faut pas attendr

qu'elle soit faite pour tâcher d'y remédier, puisque tout ce qu'on pourrait faire pour cela serait inutile; il la faut prévenir de bonne heure de peur d'y tomber, et il ne faut pas même attendre le temps de la mort pour s'y disposer; car on ne peut pas apprendre à mourir en si peu de temps; il faut, comme nous avons dit, la prévenir de loin et s'y préparer avec beaucoup de soin et d'application; ce qu'on ne fait presque point, parce qu'il faudrait pour cela faire deux choses dont la pratique et l'usage sont si rares dans le monde, qu'on n'en voit presque point d'exemple: il faudrait continuellement penser à la mort, et il faudrait de plus faire toutes nos actions dans la vue de la mort, et comme si nous étions sur le point de mourir; car une telle pensée nous préserverait du péché, qui seul fait la mauvaise mort; et faisant toutes nos actions dans cette vue, nous serions toujours en état d'en rendre compte à Dieu et de paraître devant lui; mais ce qui est étrange, et la plainte que j'ai à faire aujourd'hui contre l'aveuglement des hommes, c'est que l'amour qu'on a pour la vie fait: 1° qu'on pense beaucoup à la vie, 2° et qu'on ne pense point à la mort; c'est qu'on fait toutes choses pour la vie, et qu'on ne fait presque rien pour la mort et pour le salut: deux considérations que nous rapporterons aujourd'hui à notre instruction et qui feront tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

Il n'y a point de précaution plus salutaire ni plus nécessaire, même contre la surprise de la mort, que d'y penser continuellement; car il y faut penser toute la vie, et y manquer un seul moment, c'est hasarder pour ce moment une éternité tout entière. Dieu nous a caché, dit saint Augustin, l'heure de notre mort, pour nous obliger de l'attendre en tout temps: *Latet ultimus dies ut observentur omnes dies.* Il a voulu par là nous tenir continuellement dans la dépendance; nous y sommes par nécessité et par la condition de notre nature; mais il a voulu encore que nous y fussions par notre volonté et par une application continuelle aux choses de notre salut. Veillez donc sans cesse, nous dit Notre-Seigneur, et soyez toujours prêts, de peur d'être surpris; car la mort est un larron qui vous peut en effet surprendre à toute heure, si vous n'êtes continuellement sur vos gardes; c'est un lacet dans lequel vous vous trouverez pris, un déluge qui viendra subitement sur vous, et à l'heure que vous y penserez le moins, si vous n'avez soin de l'observer et de l'éviter. Or, le moyen de l'éviter, c'est d'y penser dans tous les moments de la vie, c'est d'avoir toujours l'esprit attentif à ce dernier jour; le moyen de l'éviter, c'est de nous mettre souvent dans le même état et dans la même situation d'esprit dans laquelle nous serons à la mort; considérons quels seront alors tous nos sentiments, tout ce que nous voudrons avoir fait, tout ce que nous voudrons n'avoir point fait; car il est certain qu'il n'est rien qui nous dispose tant à bien vivre, et par conséquent à bien mourir, que la pensée de la mort, parce qu'il n'est rien, en premier lieu, qui nous fasse tant rentrer en nous-mêmes, ni qui nous fasse faire une revue si exacte de tous nos défauts et de tous nos vices pour les corriger, que cette pensée; c'est un miroir fidèle où nous voyons infiniment mieux que dans tous les exemples que nous pouvons nous proposer, dans toutes les prédications que nous pouvons entendre et les lectures que nous pouvons faire, ce qui manque à notre vie, les passions qu'il en faut retrancher, et les vertus qu'il y faut ajouter pour la rendre sainte et chrétienne. C'est pourquoi David ne demande point d'autre grâce à Dieu pour régler la sienne que la pensée de la mort: *Notum fac mihi, Domine, finem meum, ut sciam quid desit mihi* (*Ps.* XXXVIII, 5): Faites-moi connaître, ô mon Dieu! ma dernière fin, et occupez continuellement mon esprit de cette pensée, afin que je connaisse tout ce qui me manque pour bien vivre et pour bien mourir; vous consultez tous les jours vos miroirs pour former et pour régler votre extérieur; mais le miroir qui doit régler notre intérieur et corriger les défauts de l'âme, c'est celui de la mort, et si nous l'avions souvent devant les yeux, que nous y verrions de défauts que l'aveuglement de notre amour-propre nous dérobe à tous tant que nous sommes! Si cette pensée nous était un peu familière, qu'elle nous découvrirait de passions cachées que nous ne voyons point! mais qu'elle nous donnerait de force pour les réprimer et pour les combattre! car c'est un bouclier, dit saint Chrysostome, un rempart, une forteresse contre les tentations les plus impétueuses et les plus violentes. Pensez à la mort, dit le Sage, et vous ne pécherez jamais, et il semble que c'est ce qu'il nous veut insinuer dans un autre endroit, quand il dit que Dieu donna à l'homme après son péché la vertu de contenir toutes choses: *Et eduxit illum a delicto suo, et dedit illi virtutem continendi omnia* (*Sap.* X, 2). Dieu, en effet, fit deux choses bien considérables en faveur de ce criminel; car, en premier lieu, il lui pardonna son péché, *eduxit illum a delicto suo* (*Ibid.*); mais en lui pardonnant son péché il laissa en lui le fonds et la racine du péché, c'est-à-dire, la cupidité et toutes les passions, pour exercer sa vertu et pour les combattre; mais quel moyen lui donna-t-il assez efficace et assez puissant pour les vaincre et pour les contenir dans le devoir? la pensée de la mort à laquelle il le condamna et qu'il lui mit devant les yeux: Tu es poudre, et tu retourneras en poudre; il mit un ange à la porte du paradis avec une épée de feu, pour empêcher ce premier pécheur d'y rentrer, mais il en mit un autre encore plus terrible dans son âme, pour en repousser le péché qui en avait été chassé, je veux dire la pensée de la mort et la crainte de sa justice: voilà la grâce et la vertu qu'il lui donna pour contenir toutes ses passions, et qu'il nous donne à tous aussi bien qu'à lui pour contenir et régler les nôtres; ce qui a fait dire à saint Paul que nous avons en nous la

réponse de la mort : *Responsum mortis habuimus in nobis* (II *Cor.* I, 9) ; car cela ne signifie pas seulement que tout ce qui est en nous nous avertit qu'il faut mourir, mais cela veut dire encore que nous avons dans la mort de quoi répondre à toutes les passions et à toutes les tentations de la vie humaine ; tu veux, ô ma passion, que je m'enrichisse et que je donne toutes mes pensées et toute ma vie à faire ma fortune et à établir ma maison ; mais à quoi me servira à la mort d'avoir amassé avec tant d'ardeur et tant d'inquiétude des biens qu'il faudra quitter pour le plus tard en ce temps-là, et qui seront peut-être la cause de ma damnation ? Tu veux que je ne songe nuit et jour qu'à mes divertissements et qu'à mes plaisirs, à flatter mon corps aussi bien que mon esprit, et à donner à mes sens tout ce qu'ils souhaitent ; mais que répondrai-je à Dieu à la mort, quand il me demandera compte d'une telle vie, et que j'aurai la confusion de voir que j'aurai fait tant de choses pour mon corps, et que je n'aurai rien fait pour mon âme ? Tu veux que je me venge de cet ennemi, que je ruine sa réputation, son crédit, ses affaires ; mais n'aurai-je point sujet de m'en repentir à la mort, et aurai-je alors autant de plaisir d'avoir fait toutes ces choses que tu m'en proposes à les faire ; mais n'aurai-je point plutôt autant et plus de douleur que tu ne me proposes maintenant de satisfaction ? Considérons donc un peu les sentiments que nous aurons après la mort pour toutes les choses qui font soupirer notre passion, que nous en serons peu touchés alors, et que nous en ferons peu d'estime ; que tous ces biens nous paraîtront vains et fragiles, les honneurs peu solides, les plaisirs insipides, les richesses viles et méprisables ; car la mort est un état dans lequel on n'a plus aucun sentiment pour toutes ces choses, si ce n'est le regret de s'y être trop attaché ; c'est le sentiment et la situation d'esprit où se trouve un homme qui se fait une habitude de penser souvent à la mort ; il n'est plus touché non plus de toutes ces choses, parce qu'il a continuellement devant les yeux la mort, qui le détache de la vie et qui lui fait faire par volonté ce qu'il lui faudra faire un jour par nécessité ; et dans ce raisonnement il ne faut plus considérer la mort, dit saint Augustin, comme une peine, mais comme une grâce qui fait du supplice de l'homme pécheur le mérite de l'homme juste : *Pœna vitiorum transit in arma virtutis, et fit justi meritum etiam supplicium peccatoris.*

Tellement que, de quelque côté que nous considérions la nécessité que nous avons de penser sans cesse à la mort, soit que nous la regardions du côté de Dieu qui nous l'ordonne expressément et qui nous veut tenir par là, comme nous avons dit, dans une dépendance continuelle, soit que nous la regardions du côté de la vertu et de la bonne vie, qui est le fruit de cette pensée, il faut dire que cette nécessité est indispensable.

Cependant, que nous nous en dispensons aisément, et qu'il y a peu de gens dans la vie qui pensent à la mort, si ce n'est à l'extrémité et quand il n'est plus temps d'y penser ! d'où vient que Tertullien la nomme la dernière de toutes les questions, *ultima omnium quæstionum*, c'est-à-dire, la dernière affaire à laquelle on pense et qu'on remet presque toujours à la fin de la vie ; car on s'en propose d'ordinaire un grand nombre, et souvent beaucoup plus qu'on n'en saurait faire ; on pense à faire sa fortune et sa maison, à s'appuyer par de grandes alliances, à donner de grands établissements à sa famille, à s'acquérir du crédit, de la réputation, de l'autorité ; dans la vie, en un mot, on pense beaucoup à la vie, mais à la mort, c'est la dernière de toutes les questions, la moins importante de toutes les affaires, et l'on n'y pense que quand on est incapable de toute autre chose ; ce qui est sans doute un des plus grands aveuglements et des plus grands endurcissements dont l'esprit humain puisse être affligé : car combien d'avertissements et de pressentiments avons-nous de cette mort à laquelle nous ne pensons point ? tout ce qui est en nous et hors de nous nous en avertit à toute heure et nous fait souvenir d'y penser, notre corps nous en avertit par ses infirmités et ses maladies, et par cette caducité naturelle qui le conduit insensiblement à sa fin ; notre esprit même nous en avertit par ses pensées qui sont si volages et si vaines, par ses résolutions et par ses desseins qui se dissipent si promptement et si aisément ; toutes les créatures, en un mot, les plaisirs, les honneurs, les richesses et toutes les autres choses que nous perdons dans la vie et sur qui la mort fait à nos yeux ce qu'elle doit faire un jour sur nous-mêmes nous en avertissent encore tout de même ; car que nous dit la fin de ce plaisir, de ce divertissement, de cette prospérité, de cette bonne fortune ? que nous dit la fin de ce jour, de ce commerce et de cet emploi ? ainsi finira ce corps, ainsi finira cette vie ; je ne dis rien de la parole de Dieu, qui nous avertit partout d'y penser ; je ne dis rien de tant de prédications que nous entendons, de tant de lectures que nous faisons, de tant de bons conseils et d'avertissements salutaires que nous recevons en cette matière, et qui cependant demeurent inutiles et sans produire aucun effet.

Car les exemples même, dit saint Cyprien, qui font d'ordinaire plus d'impression que les paroles, sont encore souvent inutiles en cette occasion ; on voit des campagnes, dit ce Père, toutes couvertes de corps morts que la fureur de la guerre a immolés ; on en voit tous les jours un grand nombre d'autres qui font naufrage sur la mer et qui sont ensevelis dans les eaux ; on voit les cendres de quantité de peuples qui ont péri pareillement dans les embrasements des villes ; mais disons quelque chose de plus commun et dont l'expérience soit plus familière et plus générale : nous voyons mourir nos parents et nos amis entre nos bras, nos voisins à nos côtés, nos domestiques dans nos maisons ; nous voyons languir les uns dans l'attente de la

mort, les autres emportés tout d'un coup par des accidents funestes, et tout cela cependant, dit saint Cyprien, n'est pas capable de nous faire penser à la mort et de nous faire entrer dans cette réflexion, que ce qui arrive tous les jours à tant d'autres et en tant de manières différentes nous peut arriver tout de même ; ni les massacres de la guerre, ni les naufrages de la mer, ni les embrasements des villes, ni la mort de nos proches et de nos amis : *Tantus cladium terror dare non potest innocentiæ disciplinam et inter populum frequenti strage morientem nemo cogitat se esse mortalem* (*Cypr.*).

Et ce qui est encore plus déplorable et plus étrange, c'est que non-seulement on n'y pense point, mais on affecte même de n'y pas penser, et l'on fuit avec soin tout ce qui en peut rappeler l'idée et le souvenir, les entretiens de la mort, les spectacles, les pompes funèbres; car c'est assez qu'on sache que la mort est en quelque endroit pour s'en éloigner, et quand on est obligé de s'y trouver ou par bienséance ou par quelque autre considération encore plus pressante, on ne manque jamais de se faire des affaires ou de prétexter quelque infirmité pour s'en excuser. Meurt-il quelqu'un dans la maison ? il en faut sortir promptement, il faut aller à la campagne ou chez quelque ami pour ôter de devant ses yeux cet objet funeste ; et si quelqu'un a l'imprudence d'en rappeler le souvenir et d'en couler seulement un mot dans le discours, on lui fait bientôt comprendre que cet entretien n'est pas agréable et qu'il faut parler de tout autre chose.

Enfin on est tellement aveuglé et préoccupé de l'amour de la vie, et l'on pense si peu à la mort, que dans les maladies mêmes qui en sont les avertissements et les messagers, on n'en peut pas seulement encore souffrir la pensée: ce n'est pas, au reste, qu'on ne parle et qu'on n'entende très-souvent parler de la mort, car il n'est rien, dit saint Chrysostome, de plus ordinaire dans la bouche des hommes; elle est dans la bouche des grands et du peuple, des vieillards et des jeunes gens, et dans le temps même de leurs plus grandes réjouissances, comme dans les mariages, c'est alors, dit ce Père, qu'on les entend davantage parler de la mort, car dans le contrat de mariage on fait mention de la mort des deux parties qui contractent ensemble ; on fait des articles tout exprès en cas de mort ; les enfants ne sont pas encore au monde qu'on parle déjà de leur mort; on fait des substitutions pareillement en cas de mort, et l'on veut qu'un second enfant soit héritier si l'aîné meurt, et qu'un troisième succède au second si la mort le ravit aussi bien que son frère ; disons tout : la plupart des hommes font leur testament pendant la vie, font choix du lieu de leur sépulture et ordonnent de leurs funérailles et de tout ce qui se doit faire après leur mort, et avec tout cela on peut dire que la mort est aussi éloignée de leur esprit que le souvenir en est visible dans leurs actions et dans leur conduite; car est-ce penser à la mort que de n'y penser que par rapport aux choses de la vie, ou de n'en prévoir tout au plus que les circonstances indifférentes, comme l'institution des héritiers, le règlement des affaires domestiques, le lieu de la sépulture, la pompe funèbre et semblables choses qui sont inutiles au salut ? Penser à la mort, c'est imprimer fortement dans son esprit l'image de la bonne et de la mauvaise mort, c'est pénétrer la différence de ces deux états et les rapporter l'un et l'autre au règlement de la vie; penser à la mort, c'est entrer dans la considération des jugements de Dieu, c'est penser à ce compte terrible qu'il lui faut rendre et auquel toutefois on ne pense point ; on pense assez, à la vérité, à celui qu'il faut rendre aux hommes ; on voit assez de gens qui passent les jours et les nuits à supputer ce qu'ils doivent et ce qu'on leur doit ; mais on n'en voit point qui pensent bien sérieusement à ce qu'ils doivent à Dieu. Si vous avez un procès qui soit un peu de conséquence, vous êtes continuellement sur vos gardes de peur d'être surpris; vous voyez vos juges, vous employez vos amis, vous veillez sur la conduite de ceux qui en sont chargés pour voir s'ils en ont le soin qu'ils en doivent avoir ; enfin vous n'oubliez rien, ni soins, ni dépens, ni sollicitations, ni prières pour le faire juger à votre avantage; vous en avez un grand qui doit être jugé à la mort et d'où dépend votre éternité, et vous ne vous mettez point en peine quel en pourra être le succès; si vos affaires étaient en bon état, si votre compte était tout prêt, s'il ne vous arrivait rien dans la suite qui pût changer la face des choses, on pourrait peut-être souffrir votre négligence ; mais vous savez bien, dans l'état où vous êtes, que vous êtes infiniment redevable à la justice de Dieu, que vous avez commis beaucoup de péchés dont vous n'avez point fait pénitence et que même vous en pouvez encore commettre à toute heure ; vous n'avez cependant aucune inquiétude de toutes ces choses, vous n'en êtes pas davantage sur vos gardes, et vous vivez dans une tranquillité profonde, dans l'espérance que vous aurez toujours assez de temps pour faire pénitence, qui est, comme nous avons dit déjà plusieurs fois, un aveuglement déplorable.

Car, enfin, ce n'est point le temps à venir sur lequel nous devons compter pour nous préparer à la mort, mais le temps présent et le moment même auquel nous vivons, parce que nous ne pouvons être assurés que de ce moment seul, et non de plusieurs, notre vie n'étant point dans notre puissance, mais en celle de Dieu, qui dans un instant nous la peut ôter ; et quand nous serions même assurés d'une longue vie, sommes-nous assurés et pouvons nous nous flatter, sans nous tromper, que nous serons plus disposés à penser à notre salut dans un autre temps que dans celui-ci? Souvenons-nous que celui qui n'est pas propre aujourd'hui pour Dieu le sera encore moins demain, et que plus il attendra à se convertir, plus il s'endurcira dans son péché et deviendra incapable de

tous les devoirs de la vie chrétienne. Hélas ! combien y en a-t-il qui se sont trompés de la sorte, et qui après avoir négligé le temps présent et attendu le temps à venir pour se donner à Dieu, connaissant alors leur erreur et qu'ils avaient laissé malheureusement échapper le temps du salut, ont crié avec Esaü et n'ont point fait de pénitence, parce que la saison, disaient-ils, en était passée et qu'il était trop tard de commencer à bien vivre quand on était si près de mourir. O cœur infidèle et trompeur ! de quelle illusion n'es-tu point capable, de nous dire, quand il faut penser à la mort, qu'il est encore trop tôt de s'y préparer, et que nous le ferons dans un autre temps, et quand cet autre temps est venu, qu'il est trop tard alors de s'y disposer et que la saison en est passée ? Gardons-nous donc bien de nous laisser tromper de la sorte, et comprenons que le temps de chercher Dieu, c'est quand il nous cherche et qu'il nous invite de venir à lui, comme il fait maintenant par sa grâce et par le ministère de sa parole ; ne nous flattons point de cette pensée que nous avons encore beaucoup de temps devant nous, et que rien ne nous presse de penser à nos affaires spirituelles ; car tout le temps de la vie la plus longue n'est qu'un jour, et un jour très-court. Oh ! qu'en ce tien jour, disait Jésus-Christ pleurant sur la ville de Jérusalem, et après ce jour suit une nuit qui est éternelle ; les autres jours ont leurs nuits à la vérité, mais les nuits ont leur période et le jour revient encore après ; mais après que ce jour que nous avons pour faire notre salut est écoulé, il ne revient point d'autre jour pour achever l'œuvre du Seigneur : profitons donc de ce jour, puisque nous l'avons, ne comptons que sur le présent, ne présumons point de l'avenir, et comprenons une bonne foi que d'en user d'une autre manière c'est se jouer de Dieu et de sa grâce, et faire comme les démons, qui se plaignaient de Jésus-Christ, quand il les obligeait de sortir des corps qu'ils avaient en leur possession, de ce qu'il les venait tourmenter avant le temps : *Venisti huc ante tempus torquere nos* (*Matth.* VIII, 29) : car la plupart des hommes, en effet, envisagent la pénitence et les exercices de la piété chrétienne comme une espèce de tourment qu'il faut toujours souffrir le plus tard qu'on peut, et pour le plus tôt à la mort; mais est-il temps de songer à bien vivre quand la vie est toute passée et qu'on ne peut plus éviter la justice de Dieu, quand la grâce n'a presque plus de force ni la nature tout de même, quand la raison est presque perdue, les sens égarés et confus, et qu'il se fait en nous une image de cette confusion qui arrivera dans le monde quand il finira?

Il n'est pas temps d'équiper un vaisseau quand il est agité de la tempête et sur le point de faire naufrage ; il n'est pas temps de songer à munir une place quand elle est assiégée et à la veille d'être prise ; il n'est pas temps de songer à rompre ses chaînes quand il faut être libre et qu'il faut marcher ; il n'est pas temps, en un mot, de se preparer à la mort quand il faut mourir, parce qu'alors, comme dit Notre-Seigneur, il faut être tout prêt : *Estote parati* (*Matth.* XXIV, 44) : il y faut penser de bonne heure et il y faut penser efficacement, non d'une pensée de spéculation seulement et qui ne servirait à rien, mais d'une pensée de pratique et qui nous détermine à bien vivre, c'est-à-dire qu'il ne faut pas seulement penser à la mort, ce qui arrive toutefois rarement dans la vie, mais il faut de plus faire toutes nos actions dans la vue de la mort, ce qu'on fait encore moins, comme nous allons tâcher de vous le faire voir dans la seconde partie de notre discours.

SECOND POINT.

Puisque la mort est l'affaire la plus importante que nous ayons au monde, il n'est rien sans doute qu'on ne doive faire pour s'y disposer ; mais j'estime qu'il faut particulièrement observer trois choses, sans lesquelles toutes les autres dispositions sont inutiles et ne servent de rien, la première, c'est de ne laisser passer aucun jour de la vie, ni aucun moment même, si cela se peut, sans faire quelque chose pour la mort et qui nous puisse servir en ce temps-là ; la seconde, c'est de ne rien faire dont nous puissions avoir regret et nous repentir à la mort ; et la troisième, c'est de faire toutes nos bonnes œuvres, tant que nous pourrons, dans la vue de la mort, et comme si nous étions sur le point de mourir ; car vous jugez bien en premier lieu que la vie étant aussi courte qu'elle est, nous n'en saurions négliger un jour, ni un moment même, sans nous faire un tort très-considérable et sans mépriser de plus la grâce de Dieu, qui a la bonté de récompenser le mérite d'une vie si courte d'une éternité tout entière; si nous avions deux vies à passer, ou si nous pouvions après la mort acquérir un nouveau mérite, nous pourrions peut-être réparer dans ce dernier temps les pertes que nous faisons dans le premier ; mais nous n'avons qu'une vie, nous n'avons qu'un temps, et encore bien court, et pour peu que nous en ôtions et que nous retranchions du soin de notre salut, la perte est infinie et irréparable ; c'est pourquoi le sage nous dit de faire incessamment tout le bien dont nous sommes capables : *Quodcumque facere potest manus tua instanter operare* (*Eccles.* IX, 10). Saint Paul tout de même nous avertit de n'interrompre jamais l'exercice de notre piété : *Bonum autem facientes non deficiamus* (*Gal.* VI, 9); parce que nous n'avons que très-peu de temps pour faire le fonds de notre éternité, et que cette nuit épouvantable s'approche, comme dit Notre-Seigneur, dans laquelle nous ne pourrons plus rien faire pour notre salut ; et sans cela difficilement un chrétien peut-il bien mourir, parce que pour bien mourir, aux termes de l'Ecriture, il faut qu'il meure plein de jours, *plenus dierum*, c'est-à-dire, plein du mérite de tous ses jours et du fruit de toute sa vie. Les astronomes ont observé dans le ciel un chemin tout semé d'étoiles, que les poëtes ont nommé la voie des Héros ; c'est par un

semblable chemin qu'un chrétien doit aller au ciel ; il ne faudrait pas qu'il se passât un jour dans sa vie qui ne fût éclairé et marqué de quelque vertu, et l'on n'en devrait pas tant mesurer le cours par le nombre de ses années que par celui de ses bonnes œuvres.

Cependant quel usage en faisons-nous tous tant que nous sommes, et quelle idée plus juste en peut-on former que de la comparer avec l'Écriture à ce petit insecte qui se donne une peine infinie pour faire un ouvrage qui n'a rien de solide, que le moindre vent peut dissiper et qui ne lui sert qu'à prendre d'autres insectes aussi méprisables que lui ? car il en est de même de notre vie : *Anni nostri sicut aranea meditabuntur* (*Psal.*, LXXXIX, 9) ; c'est une vie pénible, laborieuse, ennuyeuse et qui nous est souvent à charge ; les soins, les inquiétudes, les chagrins, les peines, les douleurs ne la quittent presque jamais ; on travaille beaucoup, on agit, on souffre, et pourquoi ? pour acquérir ou pour conserver un peu de bien, pour avoir du plaisir, du crédit et de la considération dans le monde ; car voilà à quoi se passe ordinairement toute la vie, c'est-à-dire, en des choses vaines, inutiles, qui finissent pour le plus tard avec elle et souvent même auparavant, et qui n'ont rien, au reste, qui nous puisse mettre à couvert de la justice de Dieu et de la colère du ciel, tellement qu'à la bien définir ce n'est rien davantage que le songe d'un homme qui travaille et qui s'agite pendant le sommeil : il se tourmente quelquefois et se fatigue beaucoup, mais inutilement, parce qu'il ne lui reste rien de toute cette grande agitation qu'une fort grande lassitude ; car que nous restera-t-il, en effet, de tant de travaux et de tant de peines qui consomment les plus belles parties de la vie ; que nous restera-t-il de ce temps que Dieu nous laisse pour nous préparer à la mort et que nous donnons tout aux soins de la vie et du monde ? une lassitude, un regret, et peut-être un désespoir qui nous fera dire un jour avec le prophète : *In vacuum laboravi sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi* (*Isai.*, XLIX, 4). Quoi donc ? malheureux que je suis, il faut donc que j'aie travaillé inutilement toute ma vie, que j'aie consommé mes jours, épuisé et usé mes forces au service du monde sans rien faire pour mon salut ? cet esprit que Dieu m'avait donné, cette santé, cette liberté, ce crédit, cette autorité, cette naissance, cette fortune dont je pouvais faire un si saint usage et d'où je pouvais tirer de si grands avantages pour l'éternité aussi bien que pour le temps, tout cela m'a donc été inutile et n'a servi qu'à la vanité ? Ah ! venez, regrets, venez, remords de conscience, venez me punir du mauvais usage que j'ai fait de toutes ces choses ; le moyen d'éviter cette confusion et tous ces regrets inutiles, c'est de faire tous les jours quelque chose, comme nous avons dit, qui nous puisse servir à la mort ; c'est de faire aujourd'hui une bonne œuvre et demain une autre, c'est de retrancher aujourd'hui cette passion et demain quelque autre habitude aussi criminelle, c'est de considérer tous les jours et tout le temps où nous n'avons rien fait pour Dieu, comme un temps perdu ; et un second moyen, aussi nécessaire que le premier et peut-être même encore davantage, c'est de ne rien faire et de ne rien entreprendre dans la vie qui nous puisse causer à la mort ce regret et ce repentir, c'est-à-dire qu'il ne faut point faire de mauvaise action, il n'en faut pas même faire d'inutiles, et il faut tâcher encore par-dessus tout cela de faire toutes nos bonnes œuvres en état de grâce et dans la seule vue de Dieu et de notre salut, et pour cela il faudrait à toutes nos actions mettre notre conscience à l'inquisition et prendre conseil de la mort ; je veux faire cette action, mais n'aurai-je point sujet de m'en repentir à la mort ? je veux entreprendre cette affaire, m'engager dans cet emploi et dans ce commerce, faire cette liaison et cette habitude, mais m'en trouverai-je bien à la mort ? je vais faire cette bonne œuvre, mais, dans l'état où je suis et dans la vue que je me propose, se trouvera-t-elle digne de Dieu, et puis-je espérer qu'il m'en tiendra compte ? Si cette action est bonne, si ce commerce est innocent, si mon intention est pure, à la bonne heure, il faut tout faire et tout entreprendre ; mais si mon intention n'est pas droite dans le bien que je fais, si cette action de plus est mauvaise, si ce commerce ou cet emploi est criminel ou périlleux pour mon salut, et pourquoi faut-il pour un intérêt si léger et pour un plaisir qui dure si peu m'exposer au péril d'une confusion éternelle et d'un repentir qui ne finira jamais ?

Combien cependant entreprend-on de choses dans la vie et combien en fait-on dont on aura sujet de se repentir à la mort ? et sans parler davantage de tant d'actions inutiles et indifférentes qui emportent et qui dissipent les plus belles parties de la vie, sans nous arrêter même encore à tant de péchés qu'on fait tous les jours et qui la défigurent encore davantage, tant de vanités et tant d'injustices, tant de haine et d'inimitiés, tant d'emportements et tant de colères, tant de méchants emplois et de méchants commerces qui damnent une infinité de gens dans le monde, combien même de bonnes actions fait-on tous les jours qui ne serviront alors que pour augmenter la confusion de ceux ou qui ne les auront pas faites en état de grâce, ou qui ne les auront pas faites avec la droiture et la pureté d'intention qu'il les fallait faire, qui est le reproche que saint Jean dans l'Apocalypse fait à un homme qui croyait être fort riche en vertu et en bonnes œuvres, et qui néanmoins était pauvre, misérable, aveugle et tout nu, *miser et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus* (*Apoc.*, III, 17). Qu'il y a de gens, en effet, dans ce monde, à qui l'on pourrait faire le même reproche : *Dicis quod dives sum et locupletatus, et nullius egeo* (*Ibid.*). Vous pensez qu'il ne vous manque rien de toutes les parties de la justice chrétienne ; vous priez Dieu régulièrement, vous entendez la messe tous les jours, vous fréquentez les sacrements, vous donnez l'au-

mône aux pauvres, vous les visitez, vous jeûnez, vous vous mortifiez; cependant, soit parce que vous ne faites pas toutes ces bonnes œuvres en état de grâce, soit parce que vous ne les faites pas uniquement pour Dieu, mais par des motifs et des considérations humaines, pour avoir plus d'estime et de considération dans le monde, pour y mieux faire vos affaires et vous insinuer plus aisément dans l'esprit de ceux qui peuvent contribuer à votre établissement et à votre fortune, tout le bien que vous faites ne vous servira de rien ; vous ne bâtissez que sur le sable ; le torrent du péché, la tempête de la mort, la justice de Dieu emportera tout, et il ne vous restera alors de toutes vos bonnes œuvres que le regret et la confusion de ne les avoir pas bien faites, c'est-à-dire, avec toutes les conditions et les précautions que demandent la vraie vertu et le vrai mérite ; vous ne voyez peut-être pas maintenant toutes ces misères, parce que l'aveuglement de votre passion vous en ôte la vue ; mais que vous les verriez clairement et distinctement, si vous faisiez toutes ces actions dans la vue de la mort, parce que la mort, comme nous disions tantôt avec l'Ecriture, est un miroir fidèle où nous pouvons voir beaucoup mieux qu'en toute autre chose tout ce qui nous manque pour bien vivre et pour bien mourir.

Heureux donc le chrétien qui a toujours ce miroir devant les yeux, qui est continuellement occupé de cette pensée et qui fait toutes ses bonnes œuvres comme il les ferait à la mort, qui prie Dieu, qui donne l'aumône, qui fait pénitence, qui reçoit les sacrements avec le même esprit et dans le même état qu'il le voudrait faire en ce temps-là. Si nous étions en cet état, quels sentiments n'aurions-nous point ? quel empressement pour faire le bien ? mais quelle inquiétude et quelle application pour le bien faire ? Quelle ferveur dans nos prières, quelle charité pour les pauvres, quelles dispositions pour la confession, quel examen de conscience, quelle discussion de toutes nos pensées, de nos paroles et de nos actions, quelle résolution pour l'avenir, quelle contrition pour le passé, mais quelle satisfaction ne ferions-nous point, soit à Dieu, soit au prochain, pour nous disposer à bien mourir ; ce n'est point assez de produire une fois ces actes, on les renouvelle, on les multiplie, tant on a peur de n'être pas en état de paraître devant Dieu ; et pour la communion, avec quelle foi, quelle humilité, quelle pureté de cœur et de conscience, quelle charité et quelle tendresse ferions-nous effort de la recevoir ! Or, la même disposition que Dieu nous demanderait en ce temps-là nous est nécessaire dès à présent pour nous préparer à bien mourir, parce qu'autant de fois que nous faisons ces sortes d'actions nous sommes incertains si Dieu nous fera la grâce de les faire encore une fois, et si ce n'est point la dernière de notre vie. Allez, dit le père de famille à ses serviteurs, chercher ceux qui sont à l'extrémité des rues et des grands chemins et les amenez à mon festin : *Ite ergo ad exitus viarum* (*Matth.*, XXII, 9.) ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire, ceux qui se considèrent comme s'ils étaient à la fin de leur vie et près de mourir, car ce sont ceux-là que le Fils de Dieu invite à sa table et qu'il appelle aux sacrements, ceux qui en approchent comme s'ils étaient près de rendre l'esprit, ceux qui font cette confession et cette communion comme si ce devait être la dernière fois et au dernier moment de leur vie ; et ce que je dis de ces deux actions il le faut dire avec proportion de tous les autres exercices de la vie chrétienne ; il les faudrait faire dans ce même esprit, il faudrait nous approcher de la mort, nous la rendre présente à toute heure pour nous exciter plus puissamment et plus efficacement à la vertu.

Mais ce qui est étrange et ce qui cause un relâchement si terrible dans tous les devoirs de la religion, c'est que le grand amour qu'on a pour la vie fait qu'au lieu de regarder la mort comme une chose présente, on la regarde au contraire comme une chose éloignée et incapable par conséquent de faire impression sur l'esprit et la vie des hommes ; et voici le grand artifice du démon, qui renouvelle contre nous la tentation qui fit tomber nos premiers parents ; il ne nous dit pas absolument, comme à eux, que nous ne mourrons point : *Nequaquam morte moriemini* (*Gen.*, III, 4.), parce que cette tentation serait visiblement non-seulement contre la foi et la raison, mais contre l'expérience même ; il nous dit seulement que nous ne mourrons pas si tôt, et de là vient qu'on fait si peu de bien dans la vie, parce qu'on croit qu'on aura toujours assez de temps pour en faire ; de là vient que le peu même qu'on en fait est si imparfait, parce que ceux qui le font, pour être trop préoccupés de l'amour de la vie, ne sont presque jamais dans l'état ni dans la disposition d'esprit où il faut être pour le bien faire, la plupart le faisant dans l'état du péché, et souvent même dans la conscience et dans l'affection du péché ; car combien de gens, en effet, qui prient Dieu tous les jours, qui entendent la messe, la prédication tout de même, qui jeûnent même assez régulièrement et qui font du bien aux pauvres, et qui néanmoins ont le cœur plein de mauvais désirs, plein de vanité, d'injustice, de haine et d'inimitié contre le prochain, tout prêts, au sortir de l'église et de ces exercices de piété, à se venger de leur ennemi s'ils en trouvent l'occasion, de recommencer leurs médisances, de prendre le bien d'autrui, d'opprimer l'innocence, d'appuyer et de protéger la mauvaise cause. Le nombre sans doute en est grand ; mais est-il moins grand de ceux qui ne font le bien que par des considérations purement humaines, par des motifs de chair et de sang, par habitude, par coutume et pour se conformer à l'usage, qui ne vont à l'église que par coutume, aux sacrements par coutume et sans envisager la volonté de Dieu, qui est le principe et la règle de la véritable piété, et

ce qui fait voir bien sensiblement que l'esprit de Dieu a très-peu de part au bien qu'ils font, c'est le peu de zèle et de ferveur qui paraît dans leur dévotion, n'y ayant point d'affaire, pour petite qu'elle puisse être, qui ne soit capable d'en suspendre les exercices les plus essentiels, et de les faire remettre à un autre temps qu'on éloigne encore toujours tant qu'on peut; car, si le dimanche ne venait jamais, ils n'entendraient jamais la messe; s'il n'y avait point de carême, il n'y aurait jamais de sermon pour eux; s'il n'y avait point de pâques ni de jours solennels, point de sacrements tout de même, ce qui marque qu'ils font plus le bien par coutume que par vertu, et par la crainte du scandale que par le désir de plaire à Dieu et de le servir; ce qui n'arriverait pas sans doute s'ils avaient souvent la mort devant les yeux; car s'ils avaient cette pensée, elle remuerait le fond de leur conscience pour les obliger à sortir de ce malheureux état de péché dans lequel ils vivent et qui rend inutile et de nulle valeur tout le bien qu'ils font; s'ils avaient cette pensée, ils y trouveraient cette droiture et cette pureté d'intention qui est l'âme de la vertu et des bonnes œuvres; ils y trouveraient enfin le zèle et la ferveur qui leur manquent; parce qu'ils comprendraient qu'un homme qui doit mourir et qui doit changer d'état par la mort se doit faire un capital, non de la vie, qui dure si peu et qui est sujette à tant de changements, mais de l'éternité, qui ne finit point et qui ne change jamais. Heureuse pensée, ange tutélaire, conservateur et protecteur de la vertu, que n'es-tu donc toujours à la porte de notre cœur pour nous disposer à bien vivre et à bien mourir! C'est à vous, mon Dieu, à nous la donner, car nous ne pouvons pas l'avoir de nous-mêmes; mais c'est à moi à pousser ce désir avec le prophète en faveur de ceux qui m'écoutent : *Veniat mors super illos et descendant in infernum viventes* (*Psal.* LIV, 16) : Que la mort vienne sur eux, mon Dieu, et sur moi-même le premier, qu'elle y vienne par de sérieuses et continuelles réflexions; qu'elle y vienne par une sainte et salutaire appréhension de vos jugements; qu'elle y vienne comme un maître, un directeur et un conducteur, pour les instruire de tous leurs devoirs, pour leur marquer vos voies et vos routes et pour les conduire uniquement à vous, qui vivez et régnez dans les siècles des siècles : Ainsi soit-il

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Benedictus qui venit in nomine Domini.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur (*S. Matth., chap.* XXI).

Ceux qui sont sur la mer pendant la tempête souffrent des mouvements bien contraires : tantôt il semble qu'ils sont élevés jusques aux nues, un moment après on dirait qu'ils descendent jusqu'aux abîmes, et comme leur élévation n'est point assurée, leur abaissement n'est point stable, parce que l'un et l'autre dépendent de l'agitation des eaux, qui est continuelle; il en est ainsi de toutes les choses humaines, et particulièrement de la gloire; tout est inconstant dans le monde, tout est sujet au changement; ce qui est estimé aujourd'hui ne le sera pas demain, et celui qui passait, il n'y a qu'un jour ou deux, pour un homme de néant, est élevé aujourd'hui jusqu'au ciel par les louanges qu'on lui donne, de manière que ni ceux qui sont heureux ne doivent s'assurer sur leur bonheur, ni ceux qui sont malheureux perdre courage dans l'adversité, parce que l'instabilité des choses humaines, ou, pour mieux dire, la providence de Dieu, qui est la cause de tous les mouvements divers, changera bientôt l'état et la condition des uns et des autres, semblable en cela aux éclairs, qui ne remplissent l'air de leur lumière que pour annoncer le tonnerre, ou, si vous voulez, aux comètes, qui ne luisent que d'un faux éclat, qui passent bientôt et qui ne paraissent souvent au ciel que pour nous avertir des malheurs qui nous menacent sur la terre. Ainsi Joseph est tiré du fond d'un cachot pour être élevé sur un trône; ainsi Aman, que la faveur du prince avait fait si grand, tombe tout d'un coup dans la disgrâce et ne trouve dans sa chute qu'une mort infâme; ainsi deux apôtres, après avoir été pris pour des dieux et refusé les honneurs divins, sont presque mis à mort dans une sédition excitée contre eux; ainsi l'Eglise a trouvé la gloire après la persécution, et, pour conclure tous ces exemples par un seul exemple, le Fils de Dieu entre aujourd'hui dans la ville de Jérusalem avec la pompe d'un triomphateur, pour être condamné dans quelques jours par les mêmes bouches qui le bénissent, et mis à mort par les mêmes mains qui lui présentent des palmes. Ah! quelle différence entre ces paroles : Béni celui qui vient au nom du Seigneur, et celles-ci : Otez, ôtez ce séducteur et le condamnez à la croix; entre ces paroles : Béni soit le roi d'Israël, et celles-ci : Nous n'avons point de roi que César. Quel rapport, chrétiens, entre les rameaux verts et cette croix? entre les palmes et le roseau? entre les fleurs et les épines? Etrange changement, mes frères, et qui doit bien nous faire comprendre combien la gloire du monde est à mépriser et à craindre, puisqu'elle a si peu de durée, et qu'elle est sujette à de si funestes revers. C'est la réflexion, chrétiens, que l'Evangile m'a fait faire, et de laquelle je prétends vous entretenir, après avoir salué Marie, lui disant : *Ave, Maria.*

La gloire du monde peut être considérée de deux sortes d'esprits, ou d'un esprit naturel ou d'un esprit chrétien; dans la philosophie des profanes la gloire est le motif de la vertu; c'est elle, disent-ils, qui entretient les sciences et les beaux-arts, qui seraient négligés si la gloire n'était la récompense du mérite; c'est elle qui est l'origine des grands travaux, des belles actions et des plus nobles entreprises; c'est elle, en un mot, de laquelle il faut nourrir les princes et les rois, en leur

inspirant dès le berceau le désir de la gloire, qui seule est capable d'exciter en eux les sentiments dignes de leur condition et de leur naissance; et tant s'en faut, disent-ils, que ce désir soit à condamner, qu'au contraire il est infiniment à louer et à estimer, puisqu'il n'est personne qui n'en soit touché, puisque les plus gens de bien sont sensibles de ce côté-là, et que la nature nous a mis à tous dans le cœur de certains aiguillons qui nous avertissent jour et nuit qu'il faut penser à la gloire, que notre réputation ne doit point finir avec notre vie, mais qu'elle doit autant durer que toute la postérité.

Voilà quelle a été l'opinion des anciens touchant la gloire du monde; vous plaît-il maintenant que nous opposions à cette maxime l'Evangile de Jésus-Christ? Dans la philosophie profane la gloire est le motif de la vertu; dans la philosophie chrétienne elle ne lui sert que de matière; les philosophes ont enseigné à la désirer, Jésus-Christ à la mépriser; ceux-là ont soutenu que la vertu est née pour servir à la gloire, et nous prétendons au contraire que la gloire est née pour servir au mérite de la vertu qui la détruit; et de vrai, serait-il juste de faire servir une fille du ciel à une fille de la terre, une vierge chaste à une prostituée, la sincérité à une trompeuse, la sagesse à une folle, la prudence à une emportée, la fermeté à une légère et une inconstante, et l'innocence à une cruelle qui ne nous flatte que pour nous tromper; non, la vertu ne doit point servir à la gloire, comme elle ne doit point servir à la volupté, et qui l'abaisserait à cette condition servile introduirait dans la morale, en considération de la gloire, le même dérèglement que les Epicuriens avaient introduit dans leur secte en faveur de la volupté; la vertu même qui se propose l'estime et la louange des hommes n'est plus vertu, c'est un crime; et la gloire qui est acquise par cette voie n'est point gloire, c'est une infamie, parce qu'elle n'est pas accompagnée de l'agrément, de la complaisance et de la bénédiction de Dieu, qui est l'âme et l'esprit de la véritable gloire: *Hæreditas, ad quam festinatur in principio, in novissimo benedictione carebit* (*Prov.*, XX, 21): Une succession, dit le Sage, de laquelle on veut jouir trop tôt et avant qu'elle soit échue, n'aura pas à la fin la bénédiction de Dieu; la gloire est le partage de tous les fidèles, nous sommes les héritiers de Dieu et les cohéritiers de son Fils, mais avec deux conditions qui sont portées par son testament: la première, que nous ne posséderons cet héritage que dans le ciel: *Portio mea in terra viventium* (*Ps.*, CXLI, 6), et la seconde, que nous n'en jouirons qu'après la mort, qui est le temps auquel tous les gens de bien recevront la gloire de leurs bonnes œuvres: *Tunc laus erit unicuique a Deo* (I *Cor.*, IV, 5). Tellement que celui qui cherche la gloire sur la terre et qui la veut posséder pendant la vie prévient la volonté de Dieu et la disposition de son testament; il veut jouir d'une succession qui n'est pas échue, anticiper la jouissance d'un héritage qui ne lui appartient pas encore, et sur lequel il n'a point de droit qu'à la mort. Dans les successions temporelles, c'est toujours le vivant qui succède au mort; mais dans l'héritage des enfants de Dieu, il faut que le mort succède au vivant; et ce n'est point une pensée nouvelle ou simplement chrétienne, c'est la même dont un sage Athénien se servit, parlant à ce roi qui, le comblant de richesses, lui demandait s'il ne l'estimait pas heureux? Non, dit-il, parce que vous n'êtes pas mort, et que personne ne peut être heureux avant la mort. Il ne faut donc pas s'étonner si cette gloire anticipée n'a pas la bénédiction de Dieu, et si elle a au contraire toutes les marques de sa malédiction; en effet, quelle plus grande malédiction que de s'attacher à un bien, si toutefois on peut appeler bien une gloire qui n'a en soi: 1° ni vérité, 2° ni justice, 3° ni bonté, 4° ni sûreté; elle n'a point de vérité, car elle est fausse, ce n'est qu'un fantôme et une ombre; elle manque de justice, elle est injuste, et de la part de ceux qui la recherchent, et de la part de ceux qui la donnent; elle est sans bonté, c'est le supplice et la peine des ambitieux; mais elle est sans sûreté, il n'est rien qui soit tant à craindre ni qui soit sujet à de plus funestes succès. Voilà, mes frères, les quatre défauts principaux de la gloire du monde, et les quatre fondements sur lesquels je veux établir aujourd'hui l'obligation que nous avons de la mépriser et de la craindre. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'appartient qu'à Dieu de nous glorifier sur la terre non plus que dans le ciel; la véritable gloire ne consiste ni dans les louanges des hommes, ni dans l'estime de nous-mêmes, mais dans l'approbation de Dieu: *Non enim qui seipsum commendat ille probatus est, sed quem Deus commendat* (II *Cor.*, X. 18). Dieu, dit un prophète, est la gloire de la vertu, et l'estime que le monde en fait ne lui est glorieuse qu'autant qu'elle est un témoignage sensible de celle de Dieu et de la disposition de sa volonté, qui veut que les saints reçoivent sur la terre un rayon de cette lumière qui a sa plénitude dans le ciel: *Quoniam gloria virtutis eorum tu es* (*Ps.*, LXXXVIII, 18). Ainsi, si les gens de bien sont quelquefois honorés pendant la vie, c'est parce que Dieu veut que leur vertu soit connue pour servir d'exemple et pour édifier tout le monde; ainsi, les saints sont honorés des hommes après leur mort, parce que Dieu veut qu'on connaisse par la gloire dont ils jouissent où ils ne sont plus, celle qu'ils possèdent où ils sont: *Ossa mea dicent: Domine, quis similis tibi?* on fait leurs éloges dans toute l'Eglise, on visite les lieux qu'ils ont habités, les sépulcres où leurs corps ont été déposés; le jour même de leur mort est un jour sacré, un jour de fête et de triomphe, où l'Eglise expose à la dévotion des fidèles les restes précieux de ces grands hommes, pour exciter le zèle et la piété de ses enfants, et faire descendre sur eux les bénédictions

et les grâces qu'ils ont méritées par leurs vertus, et qu'ils obtiennent encore tous les jours par leur intercession et par leurs prières ; nous devons le respect à leurs vertus de les honorer absentes comme présentes, et ceux qui ont obligé tous les siècles de l'Eglise doivent être reconnus de tous les siècles de l'Eglise. Que peut-on dire de semblable de ces profanes qui n'ont attiré sur eux pendant la vie que l'estime et l'admiration des hommes? on ne voit plus aucun vestige de leurs tombeaux ni des lieux qu'ils ont habités ; on néglige le jour de leur mort aussi bien que le jour de leur naissance ; il n'est rien resté d'eux qui ait pu conserver l'honneur et la gloire qu'ils ont acquis, et leur mémoire est si peu en bénédiction parmi les hommes, qu'il ne nous est permis de nous en souvenir que pour condamner leur ambition, les injustices qu'ils ont faites, les calamités et les misères qu'ils ont causées dans toute la terre.

Ne craignons donc pas de dire que la véritable gloire est originaire du ciel et qu'elle ne vient que de Dieu : *Gloria virtutis eorum tu es* (*Ibid*). La raison en est manifeste, c'est que Dieu étant l'auteur de la vertu, il en est le juge et la récompense ; comme elle ne vient que de Dieu, Dieu seul la peut connaître parfaitement et à fond, comme l'ouvrier connaît son ouvrage, et surpassant en dignité tout ce qui est de plus précieux au monde, il n'y a rien par conséquent qui puisse égaler son mérite, et Dieu seul peut être sa gloire et sa récompense ; et c'est peut-être pour ce sujet que l'antiquité, qui a donné des prix à la plupart des beaux-arts, n'en a jamais décerné à la vertu, reconnaissant par là que la vertu n'a point de juge sur la terre ni de prix qui soit digne d'elle ; c'est à celui qui la donne de la connaître, c'est à lui d'en juger, mais c'est à lui de la couronner et d'honorer du témoignage de son estime celle qu'il a élevée au-dessus de toutes les louanges des hommes, en l'élevant audessus de la nature et de la connaissance des hommes.

Et de vrai, qui est l'homme qui peut se vanter de connaître la vertu d'un autre, elle qui est si cachée et qui a toute son essence et tous ses principes dans le cœur ? qui est l'homme qui, voyant un grand succès, peut assurer si c'est un effet du hasard ou de la prudence de celui qui a exécuté l'entreprise? Qui est l'homme qui, voyant les dehors d'une bonne action, peut dire si elle est un effet de la probité ou de l'artifice de celui qui l'a faite? Car on ne voit que trop de personnes dans le monde qui cachent les vices sous les apparences des vertus, et qui empruntent l'image des vertus pour les détruire par elles-mêmes ; ont-ils habitude avec les vicieux? ils couvrent ce mauvais commerce par l'intelligence et l'union qu'ils ont avec les plus gens de bien ; si d'un côté ils sont sujets à leurs passions, ils opposent d'autre part à ce déréglement les exercices et les actions d'une vie louable et réglée ; autant ils s'écartent de leur devoir en particulier, autant ils font effort d'y rentrer à la vue du monde ; ce sont des monstres composés de parties si contraires et si différentes, qu'on ne saurait dire ce qu'ils sont ; avec les méchants ils sont méchants, avec les honnêtes gens ils font le personnage de gens de bien ; dans les plaisirs ils sont dissolus, dans les travaux et dans les peines ils font admirer leur courage et leur patience ; quand il est question de prendre le bien d'autrui, ils sont avares ; quand il s'agit de donner et de dépenser, ils sont libéraux et *magnifiques* ; il est étrange comme les hommes savent engager tout le monde à leur vouloir du bien, en donnant à tous des témoignages de leur amitié, en cherchant toutes les occasions de les servir ou de leur bien, ou de leur crédit, ou de leurs soins, de leurs crimes même s'il est besoin ; ils ont un esprit si flexible et si capable de toutes sortes d'inclinations, qu'ils le tournent à tout ce qu'ils veulent ; avec les mélancoliques ils sont sévères, divertissants avec ceux qui sont d'une humeur plus gaie ; avec les vieillards ils affectent la gravité ; avec la jeunesse ils sont agréables et enjoués ; enfin ce sont des hommes mêlés de tant de bonnes et de mauvaises qualités, et qui cachent si adroitement les mauvaises sous les apparences des bonnes, qu'ils trompent les plus clairvoyants, et si l'on découvre leurs défauts, on les voit avant que d'en douter ; on les touche au doigt avant que d'avoir contre eux le moindre soupçon.

Cependant voilà les hommes que le monde honore et au rang desquels il vous met quand il vous honore, c'est-à-dire, avec des gens qu'il ne connaît point ; voilà les divinités auxquelles il donne son encens ; il loue, il estime, il admire ceux que Dieu déteste et que le ciel a en horreur ; mais que cette gloire est honteuse, chrétiens, qui est si contraire à la disposition de Dieu et au témoignage de leur conscience ! que cette gloire est à mépriser, et à l'égard de ceux qui la reçoivent, et à l'égard de ceux qui la donnent, qui n'est appuyée que sur l'ignorance des uns ou sur le déguisement des autres ! Que dirai-je maintenant de la flatterie, qui augmente le prix des bonnes actions, qui le suppose où il n'est pas, qui change même les vices en vertus pour faire honneur à ceux auxquels ils ont dessein de plaire et de se rendre agréables? Mais que dirai-je de l'envie, qui salit les plus belles choses, qui corrompt et qui obscurcit les lumières les plus pures, et qui diminue tant qu'elle peut le mérite de la vertu pour détruire la gloire qui lui est due? Toutes ces choses marquent visiblement que les hommes ne peuvent pas être les juges et les dispensateurs de la gloire ; que la gloire du monde est fausse et qu'elle n'a aucun fondement solide ni dans la connaissance certaine de la vertu, puisqu'elle n'est fondée que dans l'opinion, ni dans une véritable estime, puisqu'elle ne consiste d'ordinaire que dans la bouche et dans les paroles des flatteurs, non pas même dans l'affection de ceux qui louent les belles actions,

parce qu'elle est combattue par l'envie, qui est naturelle à tous les hommes.

Et de là vient que cette gloire est si incertaine, que plus elle est grande, plus on est en danger de la perdre; il en est comme des bâtiments dont les fondements sont mauvais, plus ils sont élevés et plus ils sont près de leur ruine, parce que la faiblesse des fondements ne pouvant pas soutenir un si grand poids, il faut que tout l'édifice tombe par terre. A quoi pouvons-nous donc mieux comparer la vanité des ambitieux qu'à cet homme imprudent de l'Evangile, qui bâtit sur le sable, au lieu de bâtir sur le rocher et la pierre dure? Quoi qu'ils fassent pour établir leur réputation dans le monde, quelques soins qu'ils prennent pour s'acquérir l'estime et l'approbation des hommes, elle ne dure pas longtemps, parce qu'elle n'est fondée que sur le sable; il ne faut qu'un vent qui souffle avec un peu trop de violence, il ne faut qu'une pluie qui tombe avec un peu trop d'impétuosité, il ne faut qu'un mauvais succès, une médisance, une jalousie pour emporter tout ce qu'ils ont fait, et ruiner dans un moment le fruit de leurs travaux et de leurs peines. Cette grande statue qui parut en songe à Nabuchodonosor, et qui était l'image de la gloire et de la grandeur de tous les empires, semblait devoir toujours durer; à considérer l'or et l'argent, le fer et l'airain qui étaient entrés dans la composition de cet ouvrage, on eût dit qu'il n'y avait rien au monde de si ferme, ni de si solide; cependant une petite pierre, qui tombe de la montagne et qui la frappe, la renverse et réduit en poudre tout ce grand colosse; pourquoi? C'est que tout ce grand corps, tout cet or et cet argent, tout ce fer et cet airain ne sont soutenus que sur des pieds de terre et d'argile, qui ne sont pas capables de résistance. Il en est de même de la gloire du monde: celle qui paraît la plus grande et la plus solidement établie est d'ordinaire la plus incertaine et la plus fragile, parce qu'elle n'est fondée que sur le sable, sur des fondements ruineux, sur l'ignorance ou sur la passion des hommes, qui, venant à se détromper ou à perdre l'espérance de profiter de la fortune de celui auquel ils affectent de rendre honneur, changent incontinent de langage en changeant d'opinion et de sentiments; ceux qui lui étaient le plus favorables lui deviennent le plus contraires; ils s'étonnent de la puissance de l'opinion et de la force de la passion, ils se demandent raison à eux-mêmes de leur approbation aveugle; est-ce là, disent-ils, cet homme que nous estimions un homme si rare, et qui est un homme si commun? Est-ce là cet homme qui a passé pour un génie si excellent, et qui a l'esprit si médiocre? Est-ce là ce grand homme qui nous en a imposé si longtemps, que nous croyions si sage et si vertueux, et qui est sujet à tant de faiblesses et de lâchetés? Accordons-lui qu'il a fait quelques bonnes actions, mais un homme a-t-il droit à la réputation d'un homme si sage pour avoir dans sa vie quelques bons intervalles et quelques moments raisonnables? Un homme a-t-il droit de passer pour vertueux et homme de bien, pour avoir fait quelques actions qui n'étaient pas criminelles? A quoi pensions-nous? A quoi songions-nous de donner notre estime à un sujet si indigne et qui la méritait si peu? C'est ainsi que le monde en parle, c'est ainsi que les hommes changent de langage et de sentiments, et se repentant de leur erreur et de la préoccupation de leur esprit, ils vengent l'injustice qu'ils ont faite par la ruine de celui-là même qui a trompé leur jugement ou leurs espérances.

Il n'en est pas ainsi, chrétiens, de la gloire des hommes qui ne cherchent que les yeux et l'approbation de Dieu: cette gloire est assurée, elle est solide et permanente, parce qu'elle est fondée sur la pierre ferme, c'est-à-dire sur Jésus-Christ; que tout le monde se soulève contre leur réputation, qu'il lance contre eux tous les traits de sa haine et de son envie, qu'ils soient battus de toutes parts de l'orage et de la tempête, ils sont toujours fermes, les hommes ne sauraient détruire l'estime dont Dieu honore leur vertu, la persécution même qu'on leur fait confirme leur gloire et l'augmente; et tout au contraire de ces grands arbres que la violence des vents affermit dans la terre en les agitant vers le ciel, la gloire des saints croît et se fortifie dans le ciel à mesure que les hommes font effort de la ruiner sur la terre; plus ils sont méprisés du monde, plus ils sont glorieux devant Dieu; plus ils sont abaissés dans les sentiments des hommes, plus ils sont grands dans l'estime de Jésus-Christ. Comparons maintenant la condition des uns et des autres, la gloire des humbles avec la gloire des ambitieux; la gloire des humbles est véritable, celle des ambitieux ne l'est pas; la gloire des uns a de solides fondements, celle des autres est incertaine et sans fondement; la gloire qui vient de Dieu est immortelle, celle du monde est passagère et finit bientôt; c'est un messager, dit l'Ecriture, qui passe son chemin en diligence sans s'arrêter, c'est une flèche qui perce l'air avec une vitesse extrême, c'est un navire qui est emporté par les vents et qui ne laisse sur les eaux aucun vestige de son passage, c'est une ombre qui s'évanouit, un fantôme qui disparaît, un nuage qui se dissipe: *Fugit velut umbra et numquam in eodem statu permanet* (*Job.* XIV, 2). L'ombre suit le mouvement du soleil, ce mouvement est continuel et rapide; comme il ne s'arrête jamais, il fait sa course à pas de géant, c'est-à-dire avec une rapidité incroyable, *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (*Ps.* XVIII, 6); si bien que l'ombre qui le suit et la gloire du monde que cette ombre nous représente ont un semblable mouvement; cette gloire n'est jamais dans un même état, elle fuit toujours, elle ne s'arrête jamais, mais elle s'enfuit avec tant de vitesse qu'on la perd de vue presque aussitôt qu'on commence à l'apercevoir; c'est pourquoi il est dit dans l'Evangile que le démon fit voir au Fils de Dieu toute la gloire du monde dans

un moment : *In momento* (*Luc.* IV, 5), parce qu'elle ne dure qu'un moment ou tout au plus pendant la vie, qui n'est qu'un moment devant Dieu ; et quand elle durerait quelques années, quelques siècles même après la mort, qu'est-ce, chrétiens, que les années et les siècles, en comparaison de l'éternité ? Qu'est-ce que la gloire que les ambitieux ont acquise, en comparaison de la gloire qu'ils ont perdue? Quel avantage pour eux d'être loués où ils ne sont pas, et d'être humiliés où ils sont? Quelle satisfaction pour eux qu'on se souvienne de leurs triomphes et de leurs victoires, dans les lieux où ils n'ont plus de vie, ni de sentiment, pendant qu'ils souffrent, où ils vivent, la confusion et la honte de leurs crimes? Enfin, quelle gloire qui ne consiste que dans l'estime des hommes, et qui n'a pas celle de Dieu? Cette gloire n'est pas seulement fausse, incertaine et sujette au changement, elle est injuste et sans aucun droit de la part de ceux qui en jouissent, parce que la gloire que le monde donne n'est juste qu'autant qu'elle est accompagnée de l'agrément, de la complaisance, de la justice et de la bénédiction de Dieu; c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il faut supposer en cet endroit que la gloire est un bien qui appartient uniquement et souverainement à Dieu : *Soli Deo honor et gloria* (I. *Tim.* I, 17). Dieu a tout l'honneur non-seulement de ce qu'il fait seul, mais de ce qu'il fait même avec nous ; et comme les peintres excellents qui mettent leurs noms dans leurs tableaux afin qu'on connaisse toujours ceux qui les ont faits, et qu'on leur en donne la gloire, Dieu étant l'auteur de notre vertu, il en mérite tout l'honneur ; il veut que nous disions quand il nous la donne : ce n'est point moi qui ai fait ce bien, c'est la main de Dieu qui l'a fait en moi ; ce n'est point moi qui ai fait cette belle action, c'est Dieu qui m'a donné et le courage de l'entreprendre, et la force de l'exécuter; je n'ai donc point de droit de prétendre à la gloire qui lui est due, les hommes ne la doivent donner qu'à Dieu, et elle ne peut rejaillir jusque sur moi sans la disposition et le consentement de Dieu, qui ne l'accorde jamais qu'aux humbles et à ceux qui méprisent la gloire du monde pour l'amour de lui. Que dirons-nous de ces superbes qui la poursuivent avec tant de passion et de fureur, de ces ambitieux qui la reçoivent contre la volonté et l'ordre de Dieu? Ils ne la reçoivent pas, ils la volent ; ce n'est pas un don que Dieu leur fait, c'est un larcin qu'ils font à Dieu: et vous vous trompez, pharisien, quand vous dites que vous n'êtes pas un voleur comme les autres hommes : *Non sum sicut cæteri hominum raptores* (*Luc.* XVIII, 1). Vous ôtez à Dieu un honneur qu'il s'est réservé et qu'il ne veut partager avec personne : et n'appelez-vous pas cela un vol? Vous dérobez à Dieu sa gloire, vous en jouissez sans son agrément et sans son consentement : quelle plus grande injustice pouvez-vous commettre ?

Mais ce qui marque encore sensiblement l'injustice de la gloire du monde, c'est la distribution qui en est faite par les hommes: encore si l'honneur était distribué suivant le mérite, encore si la vertu seule était honorée, le désir de la gloire ne serait pas plus innocent, mais il ne serait pas du moins si aveugle; mais quelle distribution, quelle justice? L'estime de la vertu n'a point de règle ni de proportion ; ceux qui sont inférieurs en mérite sont d'ordinaire le plus grands en dignité et ceux qui sont les plus considérés ; la vertu n'est pas seule qui soit honorée dans le monde, les méchants ne sont pas moins estimés que les gens de bien, ils le sont quelquefois même davantage ; les mauvaises actions d'un homme vicieux ont souvent plus d'éclat et d'approbation que les bonnes actions d'un homme vertueux : *In laudem crescit ex crimine,* dit saint Cyprien, il tire sa gloire de sa confusion, il s'élève sur ses propres ruines; et l'antiquité, dit ce même Père, n'a pas tant loué ce Romain, qui servit si glorieusement sa patrie, de ses grandes vertus, que du parricide qu'il commit en la personne de ses enfants: *Filios interfecit Brutus ut crescat de suffragio sceleris commendatio dignitatis* (*Cypr.*).

Mais sans parler des vices que l'antiquité a consacrés, et qu'elle a pris pour des vertus, ne parlons que de ceux qui ont été condamnés dans tous les siècles, et de tous les peuples qui sont capables de raison et de discipline ; sans parler même de ceux qui sont déguisés sous les apparences des vertus, ne parlons que des crimes qui sont découverts, qui se montrent, qui se font voir et qui triomphent insolemment aux yeux du monde; ne m'avouerez-vous pas qu'il n'est point de gens plus honorés que ceux qui les commettent? On ne considérera pas tant un homme libéral qu'un prodigue, un homme qui assistera les pauvres de son bien, que celui qui a élevé sa maison sur les ruines des pauvres et des misérables; le luxe l'emportera toujours sur la modération, la vengeance et la haine sur l'amour des ennemis. Enfin le vice n'a pas seulement en cela l'avantage sur la vertu, mais nous pouvons dire ce qu'on a presque dit de tout temps, qu'il n'y a que le vice qui soit honoré et qui ait de l'éclat; la vertu est humiliée, elle est sombre, négligée, méprisée et très-souvent persécutée; et cela est si vrai, que la plupart de ceux qui aiment la gloire sont contraints d'être méchants pour être glorieux : *Mali coguntur esse ne viles sint.* Ne pouvant acquérir d'estime par la vertu, ils tâchent d'en acquérir par la voie du crime ; ne pouvant éviter le mépris auquel la condition des gens de bien est exposée, ils quittent le parti des bons et font société avec les vicieux pour participer à la gloire qui semble être attachée à leur condition.

Gardons-nous bien toutefois, mes frères, ni de plaindre l'abaissement des uns, ni de trouver mauvais que les autres soient dans

la prospérité et dans la gloire; si la vertu est humiliée, elle ne s'en plaint pas; au contraire, elle loue Dieu, elle le bénit et lui dit sans cesse du fond de son cœur avec David : *Bonum mihi quia humiliasti me* (*Ps.* CXVIII, 71). Et pourquoi, chrétiens, la plaindrons-nous, puisqu'elle ne se plaint pas elle-même? Nous qui sommes hors d'intérêt, qui n'avons point de part en la chose, pourquoi trouvons-nous mauvais que ceux-là soient dans le mépris qui louent Dieu de ce que le monde les méprise? Celui qui est affligé, s'il lui échappe quelque parole et quelque murmure, mérite que Dieu lui pardonne; mais de quelle grâce est digne celui qui ne participe point à son déplaisir, s'il murmure contre le ciel, et s'il se plaint d'un mal où celui qui le souffre en rend grâces à Dieu? Mais je vois bien ce que c'est : nous consentirions que les gens de bien fussent humiliés, puisque cela est nécessaire à leur salut, mais nous ne voudrions pas que les méchants fussent dans l'honneur et dans la gloire, nous voudrions au contraire qu'ils endurassent dès cette vie la confusion et le châtiment de leurs crimes. Ah! chrétiens, que souhaitons-nous! Faisons réflexion sur nous-mêmes, examinons notre vie, descendons dans notre conscience, et nous changerons bientôt de sentiments; nous n'approuverons pas ce désir, mais nous admirerons la bonté de Dieu qui nous souffre et qui nous laisse vivre d'une vie douce et paisible après tant d'infidélités. Si Dieu voulait punir tous les pécheurs, resterait-il quelqu'un au monde? Qui est celui qui peut se vanter d'avoir un cœur pur, et qui peut dire avec confiance qu'il est sans péché? Nous sommes tous pécheurs, mes frères, et si nous considérons nos infirmités et les grâces que Dieu nous a faites et qu'il nous fait encore tous les jours, nous trouverons que nous avons grand sujet de lui rendre grâces de sa bonté, de louer sa patience, et d'admirer sa miséricorde. Nous trouvons étrange que les méchants soient honorés dans le monde; eh! n'est-ce pas assez que Dieu le veuille pour étouffer tous nos murmures? Nous avons peine à supporter l'éclat et la lumière qui les environne: eh! n'est-ce pas assez que cette gloire doit bientôt finir pour nous la rendre supportable? N'entendons-nous pas tous les jours ces paroles du prophète : *Quoniam cum interierit non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus* (*Ps.* XLVIII, 18): qu'il ne faut pas nous scandaliser de la prospérité des hommes, parce qu'ils n'emporteront rien avec eux de tout ce qu'ils possèdent, et que la gloire dont ils jouissent ne descendra pas avec eux au tombeau? N'entendons-nous pas les paroles du même prophète, qui nous dit que l'homme n'est qu'un peu d'herbe fanée, et que toute sa gloire est semblable à la fleur qui sèche et qui flétrit en peu de temps : *Quia omnis caro ut fœnum, et omnis gloria ejus tanquam flos fœni* (I. *Petr.* I. 24)? Mais ne voyons-nous pas les paroles de notre prophète confirmées par la vérité et par l'expérience même des choses? Ne voyons-nous pas la gloire du monde passer en un moment, et ne laisser après elle aucun vestige de son passage? Nous estimons heureux ceux qui la possèdent, et qui, mourant, n'emportent souvent avec eux aucune des choses qui sont nécessaires pour jouir de celle de Dieu; mais quelle plus grande misère, quelle plus grande calamité que de sortir du monde avec infamie, après y avoir vécu dans la gloire! Quand il n'y aurait même que les soins et les inquiétudes que souffrent tous les ambitieux, ce serait toujours assez pour nous obliger à les plaindre et à déplorer la misère de leur condition, parce qu'il n'y a aucune bonté; c'est la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Je ne sais pas quel sera votre sentiment touchant cette proposition que j'avance, mais pour moi, je ne serai jamais persuadé qu'il y ait aucune bonté dans une gloire qu'on ne peut acquérir sans peine, sans inquiétude et sans souffrir des violences extrêmes, qu'on ne peut conserver sans crainte, sans chagrin, sans affliction et sans douleur, et dans laquelle on ne peut trouver aucun plaisir solide, ni aucune véritable satisfaction. Ne m'en croyez pas, croyez-en ceux qui ont assez de malheur et d'ambition pour faire l'expérience de toutes ces choses; adressez-vous à quelqu'un d'eux, et qu'il vous dise combien lui a coûté le peu d'éclat et de réputation qu'il a dans le monde, les soins qu'il s'est donnés, les périls auxquels il s'est exposé, les contradictions qu'il a repoussées, les violences qu'il s'est faites, les affronts qu'il a soufferts, les mépris qu'il a essuyés, et tout cela pour gagner l'affection de ceux qui le pouvaient élever. Ah! Dieu! combien de lâchetés, combien de bassesses, combien d'iniquités il a fallu faire pour arriver à la dignité qu'il possède: *Quantis dedecoribus emit ut fulgeret!* Le monde n'accorde pas ses honneurs à moindre prix, il ne les donne pas, il les vend bien cher, et quoi qu'il nous dise pour flatter nos espérances, il y a toujours dans ses promesses une condition tacite qui nous oblige au travail et à la douleur, avant que d'exécuter ce qu'il a promis : *Sub lingua ejus labor et dolor* (*Ps.* X, 7).

Mais tout cela n'est encore rien en comparaison de ce qu'il faut souffrir pour conserver la gloire quand elle est acquise; comme elle est d'une nature extrêmement fragile et légère et qu'elle attire d'autre part l'envie et la jalousie de tous les hommes, on est à tous moments dans l'inquiétude et dans la crainte de la perdre; tout est suspect à un homme que l'ambition et la vanité ont élevé au-dessus des autres; il est nécessaire que celui-là craigne tout le monde, qui veut être craint de tout le monde : *Ante ipsos terret potestas sua quos facit terribiles.* Le premier effet du crédit, de la grandeur et de la puissance où l'ambition et non pas la volonté de Dieu élève les hommes, est d'épouvanter ceux qu'elle rend terribles aux autres; et parce

qu'il est infiniment plus honteux de déchoir de la gloire que de n'y point arriver, ils font des choses pour la conserver qu'ils n'auraient jamais faites pour l'acquérir; il n'est point de repos, point de satisfaction, point de santé, point de vie, point de conscience, point d'honneur qu'on ne sacrifie pour cela. *Majore tormento possidetur quam quæritur*, dit un ancien: on souffre bien plus à la posséder qu'à la chercher; car si la recherche en est pénible, on est flatté du moins par l'espérance d'y trouver quelque plaisir; mais rien n'adoucit les peines de la possession, parce qu'on reconnaît qu'on s'est laissé tromper aux apparences et qu'on s'est faussement persuadé de trouver du bien et de la joie où il n'y a que vanité et qu'affliction d'esprit. Il n'y avait rien de si beau que la tête d'Absalon; c'était un blond qui éblouissait; mais elle était si chargée de cheveux, qu'il en était incommodé et contraint de les faire couper de temps en temps.

Il n'est rien de plus vrai, chrétiens; la gloire du monde n'a que de faux plaisirs et des déplaisirs véritables, une douleur certaine, une joie incertaine, un travail pénible et continuel, un repos troublé de mille frayeurs, un fonds, en un mot, plein de misères et vide de toutes sortes de bonheur; et si elle a encore quelques attraits, ce n'est point un reste de l'ancienne beauté du monde, c'est un faux éclat que le démon suppose pour nous surprendre. Que dis-je? elle n'en a pas même une fausse image, et toutes les choses humaines ont été si défigurées par le péché et la malédiction de Dieu, qu'elles ont perdu, dit saint Augustin, jusqu'au charme et à l'attrait qui était capable de nous séduire : *Nisi forte amandus est mundus tanta rerum labe contritus, ut etiam speciem seductionis amiserit* (*S. Aug.*). Et cependant nous aimons le monde, tout défiguré qu'il est; nous sommes éblouis de cette gloire, toute sombre et tout obscure qu'elle est! O fureur! ô aveuglement des hommes! la gloire du monde est sans éclat, et nous l'aimons; que serait-ce, mes frères, si elle avait les lumières que la vanité se figure? La gloire du monde est un supplice, et nous l'aimons; que serait-ce si elle avait les consolations et les douceurs que nous y cherchons? La gloire du monde nous trouble, et nous l'aimons; que serait-ce si elle donnait le repos et la paix qu'elle promet? Avec quelle joie, chrétiens, cueillerions-nous ses fleurs, si elle en avait, nous, qui ne voulons pas retirer nos mains de ses épines? N'est-ce pas aimer nos maux, qui est le plus grand de tous les maux? N'est-ce pas aimer notre misère, qui est la plus grande et la plus profonde de toutes les misères, puisqu'il n'y a aucune sûreté dans la gloire du monde.

QUATRIÈME POINT.

Plût à Dieu que tous les maux que la gloire du monde apporte fussent renfermés dans cette misère! Je plaindrais la condition des hommes qui l'aiment, je plaindrais leur aveuglement, mais je ne craindrais pas ces tristes revers, ces fâcheux événements qui l'accompagnent presque toujours ou qui la suivent; car il n'est rien en premier lieu de si funeste dans la vie chrétienne, il n'est point de mal si général ni si contagieux que la passion qu'elle allume. Tous les hommes ne sont pas avares: on en voit assez qui ont de l'indifférence pour les richesses, on en voit même qui les méprisent et qui les quittent pour vivre dans une pauvreté volontaire; tous les hommes ne sont pas adonnés à leurs plaisirs : on en voit plusieurs qui ne se plaisent dans la vie qu'aux choses de leur profession ; on en voit encore qui ne s'étudient qu'à mortifier leurs sens par l'austérité et la pénitence; mais tous les hommes aiment la gloire; les plus vertueux, les plus austères sont sensibles de ce côté là; si bien que la vanité est le péché de tout le monde, c'est la tentation universelle, c'est la grande affaire du démon, dit saint Hilaire : *Omnis sæculi honor diaboli negotium*. Aimer la gloire et croire en Dieu, dit Jésus-Christ, ce sont deux choses incompatibles : *Quomodo vos potestis credere qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est, non quæritis* (*S. Joan.*, XLIV, 5). Aimer la gloire et espérer en Dieu, cela ne se peut pas, parce que comme l'espérance fait oublier le monde à une âme pour donner au ciel toutes ses pensées : *Quæ retro sunt oblitus in anteriora ex intus*, l'ambition divertit cette âme de la considération du ciel pour l'appliquer entièrement à la recherche de la gloire du monde. Aimer la gloire et Dieu tout ensemble, cela se peut-il? Encore moins la charité n'est point ambitieuse, elle n'est point vaine : *Non est ambitiosa, non inflatur* (*I Cor.*, XIII, 5). Enfin cette gloire est ennemie de toutes les vertus, et ce qui est plus étrange, c'est qu'elle se sert souvent des vertus mêmes pour les détruire; elle fait faire aux hypocrites les mêmes actions de vertu que la grâce fait faire aux gens de bien, elle les fait prier, jeûner, se mortifier, donner l'aumône pour attirer l'estime et la louange des hommes, mais elle ne leur fait faire toutes ces actions que pour en étouffer tout l'esprit : *Jejunium jejunio perimit, oratione orationem evacuat, et misericordiam miseratione prosternit.*

Après cela, que peut-on attendre de la gloire du monde, que la perte et la ruine entière du salut? Elle occupe tellement l'esprit de ceux qui l'aiment, qu'ils ne pensent souvent ni au ciel, ni à l'enfer, ni à l'éternité, ni à la mort; ils ne pensent qu'à vivre dans l'éclat qui les environne, et, par un surcroît d'aveuglement qui marque le désordre de leur esprit et la fureur de leur passion, ils ne voient pas que cette gloire, semblable à une terre mouvante qui fond sous les pas de ceux qui la pressent, ne leur ouvre que des abîmes pour les faire tomber dans les enfers : *Et in puncto ad inferna descendunt* (*Job.*, XXI, 13). Etrange aveuglement, funeste confiance, et que je ne puis mieux vous représenter que par le malheur de ceux qui

sont sur la mer, encore éloignés des écueils qui ne paraissent pas et qui sont cachés sous les eaux : le vaisseau qui les porte est poussé quelquefois par un vent si doux, la mer est si calme et si tranquille, ils avancent d'un mouvement si aisé et si égal, qu'il n'est rien de plus heureux en apparence que leur navigation; cependant, à l'heure qu'ils s'en défient le moins, au milieu de leur plus grande tranquillité, le vaisseau se brise et leur fait faire un naufrage d'autant plus triste qu'ils ne l'ont ni prévu ni appréhendé: tel est le naufrage, dit Tertullien, auquel la gloire du monde expose la plupart des hommes ; ils vont à la mort sans y penser et sans la craindre : *Etiam tranquillæ mortis eventus;* le monde les flatte si fort, les louanges qu'on leur donne sont un vent si doux et si agréable, qu'ils ne croient pas qu'il y ait rien à craindre dans une condition si pleine de prospérité, et ils ne s'aperçoivent de la mort qu'au moment qu'ils cessent de vivre.

Et comment est-ce que la gloire du monde ne serait pas funeste au salut et à la vertu? Elle est bien funeste à soi-même, puisque nous voyons tous les jours qu'elle n'élève les hommes que pour les précipiter avec plus de honte; on en voit bien plus se perdre dans la gloire que dans les périls, dans les grands honneurs que dans les autres dangers de la vie. Comme leur grandeur est souvent établie sur les ruines de ceux qui sont au-dessous d'eux, ils n'attirent pas seulement leur envie et leur jalousie, mais leur ressentiment et leur haine; on ne considère pas tant leur élévation que les causes de leur élévation, c'est-à-dire les injustices qu'ils ont faites et les violences qu'ils ont exercées à l'égard des autres : injuste grandeur, dit un Père, qui a coûté quelquefois à un seul homme la ruine et la désolation du monde entier : *Unius honor orbis excidium est.* Cela étant, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aient tout le monde contre eux ; ayant tout le monde contre eux, il ne faut pas être surpris qu'ils succombent sous les efforts de tant d'ennemis et de tant d'envieux. Je m'étonnerais, au contraire, s'ils pouvaient subsister longtemps dans une fortune si mal établie et s'ils pouvaient conserver une gloire dans le monde, que tout le monde s'efforce de renverser et de détruire; quand elle serait même légitime, quand elle aurait des fondements et plus justes et plus solides, elle ne serait pas encore assurée. Qui l'a jamais mieux méritée que Jésus-Christ? Qui a jamais été plus digne, aussi digne même des honneurs qu'il reçoit aujourd'hui? Cependant nous verrons dans cinq jours un terrible revers et un étrange changement. Il est reçu en Jérusalem comme un homme de bénédiction qui vient au nom du Seigneur, il y est reçu en roi, en triomphateur; les troupes qui le suivent, celles qui le précèdent, tout le monde crie honneur et gloire au fils de David; on n'entend de toutes parts que le bruit des acclamations qu'on lui donne. Mais attendons, chrétiens, et nous verrons bientôt tous ces honneurs changés en confusion, cette gloire en ignominie, les bénédictions en malédictions; attendons, et nous verrons ceux qui le bénissent demander sa mort, ceux qui le reçoivent en roi s'écrier qu'on le crucifie; le murmure des pharisiens indignés des louanges qu'on lui donne sera bientôt suivi du murmure de tout le peuple, si bien que cette entrée a deux faces : c'est un triomphe, et la pompe d'un sacrifice ; et les rameaux qu'on lui présente, les palmes et les fleurs qu'on jette à pleines mains sur lui sont les festons et les couronnes de la victime qui est destinée à la mort.

C'est la condition de toutes les choses humaines, de toutes les prospérités du monde, que la joie y finit presque toujours par la douleur, la grandeur par des chutes, et la gloire par la confusion et par le mépris. Tous les hommes, dit l'Evangile, ont coutume, dans leurs festins, de faire servir le bon vin au commencement du repas : *Omnis homo primum bonum vinum ponit, et cum inebriati fuerint, deinde quod deterius est* (*Joan.*, II, 10), et quand ceux qu'ils ont conviés à leur table sont enivrés, et que la pointe du goût est émoussée : *Deinde quod deterius est*, ils font servir le mauvais vin, c'est-à-dire, pour expliquer et pour appliquer ce passage à mon sujet, que le monde élève les hommes, mais il ne les élève que pour les ruiner avec plus d'éclat et leur faire mieux sentir la misère de leur condition; il les fait grands en biens, en crédit, en réputation, en honneur et en dignité : *Bonum vinum ponit.* Et quand il voit qu'ils sont enivrés de toutes ces vaines douceurs : *Cum inebriati fuerint*, quand il les voit éblouis de l'éclat qui les environne : *Deinde quod deterius est*, alors il détruit toute la félicité qu'il leur avait donnée, il leur fait boire non pas un vin délicieux et semblable au premier, mais du fiel, de l'absynthe et du poison ; il leur fait boire le fiel des dragons et le venin des aspics qui est mortel et sans remède : *Eorum uva fellis et botri amarissimi, fel draconum vinum eorum, et venenum aspidum insanabile* (*Deut.*, XXXI, 33).

Disons donc que la gloire du monde n'est qu'un appât et une amorce qu'il présente aux hommes pour les tromper et pour les perdre. Saint Cyprien l'a si bien dit et en si beaux termes : *Arridet ut sæviat, blanditur ut fallat, illicit ut occidat, extollit ut deprimat* (*Cypr.*) Il les flatte pour les tromper, il leur présente des douceurs pour les traiter avec cruauté, il les caresse pour les tuer, il les élève pour les abattre; et comme si ce n'était pas assez, pour contenter sa cruauté, de leur faire autant de mal qu'il leur a fait de bien, et de rendre leur confusion égale à leur gloire, il leur fait payer les intérêts du bien et de l'honneur qu'il leur a fait par des disgrâces et par des peines infiniment plus grandes que les faveurs qu'ils ont reçues de lui; plus leur élévation a été grande, plus leur abaissement est profond ; plus ils ont été dans l'éclat et dans la prospérité, plus ils sont dans l'obscurité et dans la misère : *Fænore quodam nocendi, quam fuerit amplior summa dignita-*

tum et honorum, tanto major exigitur usura pœnarum. Va maintenant, ambitieuse passion, chercher une gloire qui a toutes les marques de la malédiction de Dieu; va maintenant soupirer après des honneurs qui n'ont aucun fondement véritable et qui passent dans un moment; des honneurs qui sont injustes et de la part de ceux qui les recherchent, et de la part de ceux qui les distribuent; une gloire qu'on ne peut acquérir sans peine, conserver sans douleur, ni posséder avec plaisir; un éclat qui est funeste à la vertu, funeste au salut, funeste à soi-même.

Finissons donc ce discours par où nous l'avons commencé, et disons qu'il n'est rien qui soit tant à mépriser et à craindre que la gloire du monde, surtout quand elle n'a pas l'approbation et le consentement de Dieu; cependant il n'est rien que nous estimions ni que nous aimions davantage. Entrons en nous-mêmes, chrétiens, consultons notre cœur, examinons tous nos sentiments : qu'aimons-nous, mais qu'aimons-nous par-dessus toutes choses? Ne m'avouerez-vous pas que nous n'avons rien de plus cher, que rien ne nous touche même si sensiblement que l'honneur, l'estime et l'éclat du monde? Ni l'incertitude de la gloire, ni l'injuste distribution qui s'en fait, ni les peines qu'elle nous donne, ni les périls qui la menacent, ne sont capables de réprimer l'ambition des hommes. Les autres passions sont souvent corrigées par la raison, ou si la raison ne les guérit pas, le temps, la vieillesse, la nature qui s'affaiblit et qui leur manque, font ce que la raison n'a pu faire; mais celle-ci ne vieillit jamais, elle ne s'affaiblit jamais : *Nunquam incipit senescere*, dit un ancien; elle est toujours jeune, toujours emportée; et sur le point de mourir, lorsque nous n'avons plus rien à espérer que le tombeau, lorsque le monde nous quitte et nous abandonne, lorsque toutes choses nous font connaître et la misère de notre condition et l'aveuglement de notre passion, nous méditons encore de nouveaux établissements dans le monde, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle, comme si nous étions dans une florissante jeunesse.

Mais que prétendons-nous, mes frères, de tous les honneurs qui nous font souvent pousser les derniers soupirs? Prétendons-nous les emporter avec nous au tombeau? Eh! n'entendons-nous pas les paroles de ce prophète qui nous avertit de regarder sans sentiment et sans envie la prospérité de l'homme qui est élevé dans le monde : *Quoniam in morte nihil ex omnibus accipiet, neque simul descendet cum eo gloria ejus;* parce qu'il n'emportera rien avec lui de tout ce qu'il possède, et que la gloire dont il jouit ne l'accompagnera pas au tombeau. N'entendons-nous pas le même prophète qui nous dit que l'homme n'est qu'un peu d'herbe sèche, et que toute sa gloire est semblable à la fleur du foin qui sèche en peu de temps : *Omnis caro fœnum, et omnis gloria hominis quasi flos fœni.* Mais ne voyons-nous pas toutes ces paroles confirmées par l'expérience même des choses? ne voyons-nous pas la gloire du monde passer avec nous, et ne laisser après elle aucun vestige de son passage? Nous estimons heureux ceux qui la possèdent et qui, mourant, n'emportent souvent avec eux aucune des choses qui sont nécessaires pour jouir de celle de Dieu; mais quelle plus grande misère, quelle plus grande calamité que de sortir du monde avec infamie, après y avoir vécu dans la gloire, et de recevoir devant Dieu, en présence des anges et de tous les saints, la confusion et la honte que mérite la mauvaise vie, après avoir reçu sur la terre l'estime, les louanges et les applaudissements des hommes?

Tel est cependant, chrétiens, la condition des ambitieux, ils reconnaissent à la mort ce qu'ils n'ont pas voulu connaître pendant la vie, et comparant l'état déplorable où leur passion les a réduits avec la félicité des saints qui ont méprisé la gloire du monde pour vivre dans la confusion de la croix, saisis d'horreur et le cœur percé de douleur, ils poussent les tristes paroles que le Saint-Esprit a rapportées dans la Sagesse : Quoi, disent-ils, sont-ce là ces hommes que nous estimions sans honneur, et dont la vie nous paraissait si méprisable? Quel changement, quelle différence de leur condition et de la nôtre! Pour avoir vécu dans l'obscurité, ils sont maintenant dans la gloire; pour avoir vécu dans la gloire, nous sommes maintenant dans la confusion; que nous nous sommes étrangement égarés de la voie de la vérité! Nous avons beaucoup travaillé pour nous rendre glorieux sur la terre, mais à quoi nous sert cette gloire qui nous a coûté tant de peines? A quoi nous sert cette grandeur, ces richesses, cette autorité, ce grand crédit? Tous ces honneurs, toutes ces prospérités ne sont plus, et il ne nous reste de ce grand éclat que la douleur, ou de l'avoir acquis par de mauvaises voies, ou d'en avoir fait un mauvais usage. Voilà les soupirs, les gémissements et les plaintes que le repentir exprime du cœur des ambitieux après la mort, pendant que les saints rendent grâces à Dieu de ce qu'il les a humiliés sur la terre pour les glorifier dans le ciel.

Heureux donc celui qui méprise la gloire du monde, qui la craint et qui s'en défie! plus heureux encore celui qui, ne pouvant pas l'éviter, ne la reçoit que pour la rendre à Dieu à qui elle est due, comme nous disions tantôt avec l'Apôtre, souverainement et uniquement : *Soli Deo honor et gloria* (I *Tim.*, XVII). Ici, madame, Votre Majesté me permettra, s'il lui plaît, de lui dire que Dieu l'ayant rendue la plus grande et la plus glorieuse princesse du monde, elle doit à Dieu tout l'honneur que l'humilité lui peut rendre; de quelque côté que Votre Majesté se considère, soit qu'elle lève les yeux au ciel qui la comble de tant de prospérités, soit qu'elle les abaisse sur la terre qui lui donne tant de bénédictions, elle trouve partout la matière de cet auguste sacrifice; mais ce qui est encore plus glorieux pour elle, c'est qu'elle trouve toujours assez de vertu dans

son cœur pour offrir à Dieu tout l'éclat et toute la gloire qui l'environne, persuadée que la gloire des souverains ne consiste pas tant à recevoir des bénédictions de la bonté du ciel et de la piété de leurs peuples, qu'à bénir la miséricorde de celui qui s'est rendu visiblement sur la terre pour être honoré et glorifié en leurs augustes personnes. Et voilà, chrétiens, l'idée de la véritable gloire, c'est un éclat qui vient du ciel et qui doit retourner au ciel; il vient du ciel par la disposition de Dieu qui le donne, il y retourne par la fidélité de la créature qui rend à Dieu tout ce qu'elle reçoit de sa bonté et de son amour, et qui se dispose, par les louanges qu'elle lui donne sur la terre, à le louer éternellement dans le paradis.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE SAINTE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita ut vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple afin que vous imitiez ce que je viens de faire pour vous (*S. Jean, chap. X*).

Quoiqu'il n'y ait rien au monde de si puissant que l'Evangile de Jésus-Christ, quoique toutes ses paroles soient autant de flèches brûlantes qui portent l'amour et la charité dans le cœur des hommes, il n'eût pas cru néanmoins avoir suffisamment pouvu à notre salut si, en nous donnant sa parole, il ne nous eût laissé son exemple. Comme l'œil, dit le philosophe, est le plus subtil et le plus prompt de tous les sens, aussi voyons-nous qu'il reçoit plutôt que l'oreille l'impression des choses sensibles, et que nous apercevons l'éclair quand il tonne avant que d'entendre l'éclat du tonnerre, ainsi il est bien plus aisé de changer le cœur de l'homme par les yeux que par les oreilles, par les bons exemples que par les préceptes; la vertu seule peut persuader sans la parole, mais la parole ne peut rien faire sans l'exemple, et je ne sais si le discours de l'humilité que le Fils de Dieu fait à ses disciples dans le cénacle ferait impression sur leur cœur s'il n'était soutenu de ce grand exemple qui fait aujourd'hui leur étonnement et le nôtre; mais puisque le premier et le plus grand de tous les exemples qu'il nous a donnés est celui de l'humilité, commençons à l'imiter dans cette vertu, et pendant qu'il est aux pieds de ses disciples pour les laver, jetons-nous du moins aux pieds de sa mère pour la saluer avec l'ange, et lui dire : *Ave, Maria*.

Encore bien que Dieu soit par lui-même la première idée de la vertu, il n'en est pas toutefois l'exemple. Il y a deux choses à considérer dans l'exemple, la première, que l'action soit visible, et la seconde qu'elle soit imitable ; il est vrai que Dieu s'est signalé dans la nature par des actions éclatantes, comme dans la création du monde, la disposition de ses parties et le reste; il est vrai qu'il s'est fait admirer dans la loi par des miracles qui ont étonné les fidèles et les infidèles, et qui ont marqué sensiblement sa providence sur son peuple ; mais en se faisant admirer, il ne s'est pas fait imiter; plus même il s'est rendu admirable, plus il s'est rendu inimitable, parce que agissant comme Dieu, ses actions ne sauraient être des exemples; si bien qu'il a été obligé de se faire homme pour être l'exemple des hommes. C'est ainsi que parle saint Léon : *Si non esset homo, non præberet exemplum*. Il a été obligé de faire des actions divines et humaines, des actions de force et de faiblesse, de grandeur et d'humilité, afin que sa vie ne fût pas moins pour nous un sujet d'imitation que d'admiration, et que si les actions divines et éclatantes, les actions de force et de grandeur étaient des sujets d'admiration, les actions humaines de faiblesse et d'humilité fussent aussi des sujets d'imitation ; car si les premières le font admirer, ce sont les secondes dans lesquelles on le peut imiter; et c'est l'humilité sur toutes les autres vertus qui l'a fait l'exemple des hommes, et c'est aussi pourquoi nous pouvons dire que c'est la vertu principale qu'il a prêchée par ses actions aussi bien que par ses paroles; car à peine pourrions-nous trouver une seule circonstance dans sa vie où l'humilité n'ait pas la meilleure part; et dans la cérémonie d'aujourd'hui encore plus que dans toutes les autres, non-seulement elle a la meilleure part, mais elle occupe même tout, elle remplit tout, c'est-à-dire l'esprit du maître et des disciples pour nous en donner un plus grand exemple.

En effet, l'Evangile nous marque principalement deux grandes circonstances : la première, c'est de nous représenter un Dieu prosterné et humilié aux pieds des hommes pour les laver; la seconde, c'est de nous représenter des hommes tout confus et en désordre de voir leur maître et leur seigneur en cet état d'abaissement et d'anéantissement à leurs pieds. Dans la première, vous voyez ce que l'humilité fait dans la personne de Jésus-Christ, et dans la seconde, vous voyez ce qu'elle fait dans la personne des apôtres, et dans toutes les deux l'exemple de la plus grande humilité et le sujet des deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand l'Evangile ne marquerait pas l'action que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, fait aujourd'hui dans le cénacle, ce serait toujours assez pour vous en donner une grande idée de nous avertir qu'il la propose à ses disciples comme un exemple qu'il faut qu'ils imitent : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis*. La raison qu'en donne un Père de l'Eglise, c'est saint Grégoire de Nazianze, est parce qu'en matière d'imitation on arrive rarement à la perfection de l'original, ce qui fait que pour porter les hommes à faire même des actions communes, il faut leur en proposer de parfaites et de singulières ; et c'est un vice, conclut ce Père, de n'être pas extraordinairement vertueux quand on est obligé d'éclairer les autres par l'éclat et la lumière de sa vie.

Sur ce fondement il serait toujours aisé de

juger qu'il se passe quelque chose de bien extraordinaire dans le cénacle. Mais sans nous arrêter à raisonner sur des conjectures qui sont inutiles en cette occasion où la vérité se fait voir et pour ainsi dire nous éblouit, entrons dans le fond de notre sujet et disons avec saint Bernard, qu'à considérer l'action que le Fils de Dieu fait aujourd'hui, on dirait qu'il ne se souvient plus de ce qu'il est, et qu'il a entièrement oublié sa gloire et sa majesté : *Suæ prorsus oblitus majestatis* (*S. Bern.*).

Quand nous avons oublié quelque chose, les espèces en sont effacées ou du moins si faibles, qu'elles ne sont pas capables d'en rappeler l'idée ni le souvenir, mais quand nous ne l'avons pas entièrement mise en oubli, encore bien que nous n'y pensions pas toujours, nous nous en souvenons quelquefois, elle repasse de temps en temps dans l'esprit et dans la mémoire; le Fils de Dieu nous a bien caché sa majesté dans l'Incarnation et dans presque toutes les actions de sa vie, mais il ne l'a pas oubliée, il s'en souvient quelquefois, il la rappelle de temps en temps, comme sur le Thabor et dans le temple quand il chasse les profanateurs ; mais dans le cénacle, où la foi nous fait voir ce Dieu abaissé au-dessous des hommes, humilié aux pieds des hommes, ah ! il ne nous cache pas seulement sa gloire, mais il l'oublie, il ne s'en souvient plus du tout : *Suæ prorsus oblitus majestatis*, pour ne rien dire encore davantage.

Vous plaît-il que nous fassions une revue de tous les mystères où il s'est le plus humilié? Commençons par celui de l'Incarnation. Saint Jean nous assure que Dieu s'est fait homme, que le Verbe s'est fait chair, voilà une grande humilité ; mais il nous avertit aussitôt après, que nous avons vu en lui la gloire d'un Dieu plein de grâce et de vérité, voilà une grande majesté. Dans sa naissance il n'a qu'une étable, voilà une grande humilité; mais pendant qu'il y est caché, les anges du ciel le découvrent aux hommes et publient sa gloire, voilà une grande majesté: huit jours après, il souffre la circoncision comme un criminel auquel on imprime la marque du prince, voilà une humilité bien étrange; mais en même temps on lui donne le nom de Jésus, qui est le signe de l'autorité qu'il a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : voilà une grande majesté.

Ce Dieu de pureté vient au temple se purifier avec les pécheurs, voilà une grande humilité : mais ô miracles, ô prodiges, ô mystères, s'écrie saint Bernard ! Anne la prophétesse est inspirée, le vieillard Siméon transporté de joie, et tous deux voient dans cet enfant la lumière des nations et la gloire d'Israël, voilà une grande majesté. A peine est-il né qu'il est obligé de fuir en Egypte la persécution de son ennemi, voilà une grande humilité ; mais à son arrivée les idoles tombent par terre, voilà une grande majesté ; dans le baptême du Jourdain il veut bien s'humilier sous la main d'un de ses disciples, quel abaissement plus profond ! Mais les cieux s'ouvrent, le Saint-Esprit descend sur sa tête, la voix du Père se fait entendre, toute la Trinité publie sa gloire et son innocence, quelle plus grande majesté !

Passons par-dessus toutes les autres circonstances de sa vie pour venir à celle de sa mort ; il s'humilie non seulement jusqu'à la mort, mais jusqu'à la mort de la croix, voilà le dernier de tous les anéantissements ; mais pendant qu'il meurt, le soleil perd sa lumière, les pierres se fendent, les morts ressuscitent, voilà de grandes marques de sa majesté ; enfin partout où je vois qu'il est humilié, j'ai trouvé qu'il est glorifié. Comme il est Dieu et homme tout ensemble, il nous paraît toujours sous les deux faces ; mais dans la cérémonie d'aujourd'hui tout est pour l'humilité, il n'y a rien pour la majesté : je vois bien en lui l'habit, la posture et l'action d'un serviteur : *Formam servi*, mais je n'y vois point ce que saint Paul appelle, *Formam Dei* : tout me dit que c'est un homme, et rien ne m'avertit que c'est un Dieu.

Car il n'y a point ici de soleil éclipsé, de tombeaux ouverts, de pierres brisées ; il n'y a point ici d'idoles abattues, de rois prosternés, de prophètes inspirés, les anges ne descendent point, le Saint-Esprit ne paraît point, le ciel ne dit mot non plus que la terre : partout ailleurs son humilité est combattue, mais ici tout la favorise, tout est de concert avec elle, et je ne sais s'il en est où elle paraisse davantage que dans la cérémonie de ce jour.

Car voyez, je vous prie, jusqu'où va l'humilité du Fils de Dieu en cette occasion. L'Ecriture nous apprend qu'en se faisant homme il s'est un peu abaissé au-dessous des anges: *Minuisti eum paulo minus ab angelis*. Mais ici il s'abaisse non seulement au-dessous des anges, mais au-dessous des hommes ; vous en jugerez, s'il vous plaît, après que nous aurons observé trois choses que le Fils de Dieu fait aujourd'hui dans le cénacle ; premièrement, il fait la cène avec ses disciples, il leur lave ensuite les pieds, et enfin il les communie. La première action le fait descendre jusqu'aux hommes en les faisant manger à sa table et avec lui ; la seconde l'abaisse au-dessous d'eux quand il leur lave les pieds, car c'est se faire moins qu'eux que de leur rendre ce service ; mais si vous en doutez encore, la troisième action vous en doit convaincre : car quand il les communie et qu'il leur donne son corps à manger et son sang à boire, il se réduit à l'état et à la condition des créatures les plus imparfaites, et il n'est pas seulement au-dessous des anges, au-dessous des hommes, au-dessous de toutes les créatures; est-ce tout? Ah ! chrétiens, l'oserai-je dire ? il s'abaisse au-dessous même des démons. Cette parole vous paraît étrange, mais je n'ai besoin pour la justifier que de rappeler en votre esprit le discours que Notre-Seigneur fait à ses apôtres dans le chap. VI de saint Jean, où, parlant de Judas auquel il lave les pieds aujourd'hui aussi bien qu'aux autres disciples, il dit expressément que c'est un démon : *Unus ex vobis diabolus est*.

Voici donc une conduite bien étrange : quand le démon tente le Fils de Dieu au désert, et qu'il le veut voir à ses pieds, Jésus-Christ se met en colère et le chasse de sa présence ; et aujourd'hui sans être sollicité, sans être tenté, de son propre mouvement il se prosterne aux pieds de Judas qui est possédé du démon, et transformé dans le démon même comme il le reconnaît lui-même et comme il vient de nous le dire : ne semble-t-il pas que l'humilité de notre Seigneur lui fait réparer aux pieds de Judas l'affront qu'il a fait au démon dans le désert ? Jusqu'ici ce méchant esprit n'avait fait que de vains efforts pour s'élever au-dessus de Dieu, mais il a trouvé le secret d'entrer dans le cœur de Judas et d'en faire un démon comme lui, pour avoir le funeste avantage de voir Jésus-Christ à ses pieds; mais, Seigneur, où est ce zèle, où est cette indignation, et cette colère qu'il a éprouvée tant de fois et dans le ciel et sur la terre ? Tout cela est étouffé, tous ces sentiments sont changés dans un excès d'humilité : *Ego autem humiliatus sum nimis* (*Psal.* CXV).

La vertu des hommes ne peut souffrir d'excès dans ses sentiments ni dans ses actions, mais il n'en est pas de même de celle de Dieu, quand il est mort pour les pécheurs ; saint Paul nous apprend que c'est un excès de charité qui l'a fait mourir : *Propter nimiam charitatem quia dilexit nos ;* ainsi quand il s'est humilié aux pieds de Judas, et du démon en la personne de Judas, il n'a pu s'abaisser jusque-là sans un excès d'humilité : *Humiliatus sum usquequaque;* disons mieux, il n'a pu s'abaisser jusque-là sans se trop humilier : *Humiliatus sum nimis.* Il s'est trop humilié, il a fait plus qu'il n'a dit; mais pourquoi ce grand excès d'humilité, si non pour corriger le défaut de notre vertu ? Concevons si nous pouvons la dignité de celui qui lave les pieds à ses apôtres, et ne nous piquons plus après cela ni de grandeur ni de noblesse : ce roi des anges, ce souverain du ciel et de la terre lave les pieds de ses disciples et d'un démon même; quelle distance, quel intervalle entre ces deux termes ! Cependant il veut bien s'abaisser jusque-là pour nous apprendre, en s'humiliant aux pieds de ses disciples, à ne pas mépriser ceux qui sont moins que nous ; en s'humiliant aux pieds d'un démon, à ne pas mépriser les hommes, quelque méprisables qu'ils puissent être; en s'abaissant au-dessous de ses serviteurs et de ses sujets, à nous humilier sous l'autorité de nos souverains et de nos maîtres ; mais que dis-je, de nos souverains et de nos maîtres ? Ce serait beaucoup si cet esprit fier et orgueilleux pouvait s'humilier devant Dieu; ce serait beaucoup si nous avions la vertu et le courage des disciples, bien loin d'avoir celui du maître ; car nous en sommes bien éloignés, et pour vous en convaincre, voyons la confusion et le désordre des apôtres quand leur maître se met à leurs pieds pour les laver. C'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il n'est rien de si aisé que de donner de riches idées de la perfection, mais il n'est rien aussi de si difficile ni de si rare que de les remplir; Platon a bien donné l'idée d'une république parfaite, Xénophon celle d'un grand roi, Cicéron celle d'un grand orateur, et Sénèque celle d'un homme sage, mais aucun d'eux n'a pu donner ce qu'il a voulu nous dépeindre par la parole ; il n'y a que la religion chrétienne où l'on voit les personnes dans une perfection telle que l'Evangile nous les dépeint, parce qu'il n'y a que le Fils de Dieu qui puisse former ses disciples tels qu'ils doivent être et qui leur puisse donner dans un moment l'esprit et les vertus de leur condition.

C'est ce qui nous est exprimé par les étoiles dont parle le prophète, qui répondent à la voix de Dieu quand il les appelle, c'est-à-dire qui sortent du néant à sa seule parole, mais qui en sortent avec tout leur éclat et se faisant un plaisir même de briller devant celui qui leur donne la lumière : *Dixerunt adsumus, et luxerunt cum jucunditate ei qui fecit illas* (*Baruch.*, III). Voilà comment Jésus-Christ forme ses disciples quand il lui plaît : tout d'un coup ils nous paraissent avec l'esprit et les vertus qu'ils doivent avoir selon les règles qu'il nous en a marquées dans l'Evangile, parce qu'il ne lui est pas plus difficile, et il ne lui en coûte pas d'avantage pour faire un homme vivant que pour faire son tableau, puisque pour l'un et pour l'autre il n'a qu'à vouloir et à parler.

Disons mieux encore à notre sujet, et qu'il n'a qu'à se montrer afin que nous lui soyons semblables : *Cum apparuerit similes ei erimus ;* car cela est vrai non-seulement de sa gloire dans l'autre vie, dans laquelle nous serons transformés quand il nous la découvrira, mais cela est vrai dès cette vie même de ses autres perfections ; c'est assez qu'il fasse impression sur nous de quelqu'une pour nous la donner; comme un soleil qui revêt de sa lumière les corps qui lui sont exposés ; c'est une comparaison dont nous pouvons nous servir dans notre sujet, quoique nous ne parlions que d'une vertu sombre et obscure, je veux dire que nous pouvons comparer l'humilité de Jésus-Christ à la lumière, parce que comme la lumière descend du ciel premièrement sur les montagnes, d'où elle se répand par réflexion dans les vallées et dans les plaines : *Illuminans tu mirabiliter à montibus æternis*, Jésus-Christ est un soleil qui éclaire aujourd'hui les montagnes de son Eglise, c'est-à-dire ses apôtres de la lumière de son exemple ; mais ne pensez que ce soit son dessein que cette lumière s'arrête dans la personne de ses apôtres comme celle du soleil descend dans les plaines et dans les vallées ; il prétend de même que la lumière de son humilité se réfléchisse jusque sur nous pour nous faire entrer dans son esprit et dans celui de ses apôtres : *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis.* Mais considérons premièrement,

cette lumière sur les montagnes avant que de remarquer sa réflexion dans les vallées ; n'en cherchons point d'autre exemple que celui de notre Evangile, où nous lisons que les apôtres, qui jusque-là n'avaient presque pas connu la vertu de l'humilité, voyant approcher Jésus-Christ pour leur laver les pieds, cette action leur jeta tant d'étonnement et de confusion dans l'esprit, qu'ils se seraient volontiers anéantis jusqu'aux abîmes s'ils se fussent ouverts. Ah ! Seigneur, s'écrie le premier, tout épouvanté de voir un abaissement si étrange, que voulez-vous faire ? *Domine, tu mihi lavas pedes ?* vous voulez me laver les pieds, vous, Seigneur, qui êtes mon maître, à moi qui ne suis que votre disciple et votre sujet, vous qui êtes le Fils du Dieu vivant, à moi qui ne suis que sa créature; pensez, Seigneur, et qui vous êtes et qui je suis.

Il n'est rien qui soit capable de nous humilier que la connaissance de Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu dans la vue duquel nous puissions voir notre néant, comme la lumière nous fait connaître les ténèbres; pendant que l'homme n'envisagera que lui-même, il ne trouvera jamais de motif assez puissant pour l'humilier ; les perfections de son corps et de son esprit, qui sont les objets auxquels il s'arrête le plus, entretiendront toujours sa vanité ; il ne faut pas prétendre que les maux et les disgrâces de la vie lui donnent des pensées plus raisonnables, il croira toujours qu'il les souffre avec injustice, et qu'il était digne d'une meilleure fortune; la comparaison même qu'il peut faire de sa personne avec tous ceux qui le surpassent en mérite ne diminuera rien de sa vanité ; comme il est toujours d'humeur à se flatter, si l'on s'en rapporte à son jugement, il trouvera toujours en lui des singularités que les autres n'auront point ; et il n'est point de fou, dit l'Ecriture, qui ne se croie plus sage tout seul que sept hommes ensemble qui ne parleraient que sentences : *Sapientior sibi stultus videtur septem viris loquentibus sententias.*

Si l'homme ne peut donc être humilié ni par la considération de lui-même, ni par tant d'accidents fâcheux qui combattent sa vanité, ni par la comparaison de sa personne avec beaucoup d'autres qui le surpassent en mérite, vous m'avouerez qu'il n'est rien qui soit capable de l'humilier que la vue de Dieu, dans lequel il voit qu'il n'est rien au delà de ce que Dieu lui donne qu'une privation de tout être et qu'il n'a rien de son fond que le néant ; encore ce néant, dit Tertullien, n'est-il pas à nous, il appartient encore à Dieu, celui-là seul ayant droit sur le néant qui a tiré toutes choses du néant : *Ejus est nihilum cujus est totum.*

De sorte que pour réduire ce raisonnement à notre sujet, il faut dire que l'humilité de saint Pierre vient de la connaissance qu'il a de son Maître, il sait qu'il est le Fils de Dieu, il l'a confessé : *Tu es Christus Filius Dei vivi ;* et c'est dans la connaissance qu'il en a qu'il est tout étonné et tout en désordre de le voir tomber à ses pieds, un Dieu qui est pour lui infiniment au-dessus de lui, rendre l'office d'un serviteur : *Domine, tu mihi lavas pedes ?* Vous, Seigneur, qui êtes mon Dieu et mon tout, vous abaisser jusque-là pour moi, qui ne suis rien ! Ah ! je ne le souffrirai jamais : *Non lavabis mihi pedes in æternum :* Que dites-vous, Pierre, lui répond Jésus-Christ d'un ton plus ferme et plus élevé, que vous ne le souffrirez pas ? Si vous ne le souffrez, vous n'aurez jamais de part avec moi.

Voici une admirable contradiction : les vices ont bien entre eux de l'opposition et de la contrariété, mais les vertus n'en ont point ; cependant en voici deux, ou pour mieux dire une seule qui se contredit elle-même; l'humilité du Fils de Dieu le veut abaisser aux pieds des apôtres, et l'humilité des apôtres ne peut souffrir cet abaissement ; ce sont deux miroirs qui s'envoient réciproquement leur image, mais qui la réfléchissent avec tant de force qu'elle se multiplie dans l'un et dans l'autre ; je veux dire que cette contestation que l'humilité fait naître aujourd'hui entre Jésus-Christ et ses apôtres, ce combat n'a point d'autre effet que de redoubler et dans le maître et dans les disciples les sentiments de cette vertu ; vous ne voulez pas, dit notre Seigneur, que je vous lave les pieds, vous n'aurez donc point de part avec moi : *Non habebis partem meam.* Ah ! Seigneur, répond le disciple, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête si vous le voulez : *Sed et manus et caput.*

Nous pouvons bien quelquefois résister à Dieu et même avec innocence, mais enfin il faut toujours que Dieu soit le maître et qu'il remporte la victoire ; ainsi Notre-Dame a résisté quelque temps au dessein de Dieu, qui voulait qu'elle fût sa mère, et ensuite elle a consenti ; ainsi les apôtres ne veulent pas souffrir que le Fils de Dieu leur lave les pieds, mais enfin cette violence se tourne en obéissance : en quoi leur vertu semble imiter les fleuves et les rivières qui sortent de la mer et qui s'en éloignent, mais qui ne s'en éloignent que pour y retourner : *Ad locum unde exeunt flumina revertuntur.* Voilà les exemples d'humilité que l'Eglise nous met aujourd'hui devant les yeux, afin que nous les imitions, et que si nous avons été assez malheureux pour nous détourner de la voie et du chemin du ciel par notre péché et par notre orgueil, nous nous y remettions par une humilité si profonde qu'elle nous mérite de rentrer dans le ciel où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

Le triomphe de la justice et de la miséricorde.

Omnis anima quæ non afflicta fuerit die hac peribit de populis suis.

Une âme qui ne sera pas affligée en ce jour périra (*Lev.*, *chap.* XXIII).

La passion de Notre-Seigneur est un spectacle si triste et si affligeant, que je me su-

toujours étonné que les prédicateurs eussent assez de courage pour en parler, et leurs auditeurs assez de force pour les entendre ; les amis de Job l'étant venus voir sur la nouvelle de ses malheurs, et l'ayant trouvé sur son fumier tout couvert des marques de la cruauté de son ennemi, demeurèrent sept jours sans parler et sans faire autre chose que de gémir, après avoir rompu leurs habits et semé la cendre sur leur tête, pour exprimer par ce désordre aussi bien que par leur silence la grandeur de leur affliction ; c'est ainsi que tous les chrétiens en devraient user aujourd'hui s'ils étaient aussi vivement touchés des douleurs du Fils de Dieu qu'ils le doivent être. Sa mort est trop cruelle, sa passion est trop sanglante pour en discourir, et celui-là n'est pas assez sensible à ses peines qui est capable de parler ou d'entendre parler d'un sujet qui ne demande que des soupirs, des gémissements et des larmes; et de vrai, le moyen de parler où l'on ne peut rien dire qui ne doive porter en même temps une douleur mortelle dans l'âme, la honte, le regret et la consternation dans l'esprit. Job n'avait pas senti la pesanteur de la main de Dieu, elle n'avait fait que le toucher, et elle accable aujourd'hui son Fils ; la puissance du démon était limitée à l'égard de Job, il pouvait le faire souffrir, mais il ne pouvait pas le faire mourir, qui est le dernier excès de la cruauté qu'il exerce sur Jésus-Christ; enfin les amis de Job étaient innocents de ses peines, et nous sommes coupables des tourments de Notre-Seigneur; les amis de Job pleuraient des maux qu'ils n'avaient pas faits, et nous ne soupirons pas une mort dont nous sommes les premiers auteurs ; car ce n'est point toi, ô Judas, qui livres ton maître à ses ennemis, c'est notre péché qui est la première cause de ta trahison ; ce n'est point toi, ô Pilate, qui le condamnes à la croix, ce n'est point vous, ô Juifs, qui demandez son sang et sa vie, ce n'est point vous, ministres cruels des fureurs de la synagogue qui le traînez au lieu du supplice, qui l'attachez sur cette croix; ce sont nos crimes qui exercent sur lui toutes ces rigueurs, ce sont nos péchés qui ont attiré sur lui la colère de Dieu et celle des hommes : *Propter scelus populi mei percussi eum* (*Isa.*, LIII, 8).

Ce n'est donc point aujourd'hui le temps de parler, c'est un jour de gémissements et de silence ; ce n'est point le temps de parler, si ce n'est pour exciter les hommes à pleurer la mort de Jésus-Christ et les crimes qui l'ont causée; ce n'est point le temps de parler, si ce n'est pour dire avec le prophète : *Contemplamini et vocate lamentatrices, et veniant : et ad eas, quæ sapientes sunt, mittite, et properent : deducant oculi nostri lacrymas, et palpebræ vestræ defluant aquis ; colles sumite planctum, et montes luctum* (*Jer.*, IX, 18) ; c'est le temps de vous exhorter à tirer des larmes de vos yeux et des soupirs du fond de vos cœurs, c'est le temps de dire aux collines de prendre le deuil ; aux montagnes de s'affliger, et à toutes les créatures d'avoir pitié de celui qui souffre et de ceux qui le font mourir; mais que dis-je, les créatures ? Les plus insensibles sont touchées de compassion et nous invitent de souffrir comme elles avec Jésus-Christ ; le soleil perd sa clarté et sa lumière, il faut donc que notre esprit supprime aujourd'hui toutes ses pensées pour s'abandonner à la tristesse ; les pierres se fendent et se brisent, il faut donc que la douleur nous perce le cœur et qu'elle amollisse sa dureté ; les anges mêmes pleurent amèrement, il faut donc verser avec eux des larmes amères ; enfin le ciel et la terre, tout ce qui n'est point coupable de la mort du Fils de Dieu, la ressent aujourd'hui et donne des marques extraordinaires de son ressentiment, pour apprendre à l'homme qui en est l'auteur, quelle doit être la honte, la douleur, l'affliction, les regrets, la tristesse et la consternation de son âme dans la vue d'un spectacle si funeste.

Mais ce qui doit infiniment nous toucher le cœur et redoubler ici la tendresse de nos sentiments, c'est que le Fils de Dieu n'est affligé que pour nous consoler nous-mêmes ; il n'est accablé de douleurs que pour guérir toutes nos douleurs ; il ne meurt que pour nous rendre la vie, et s'il verse aujourd'hui son sang, il le verse pour notre salut : jour heureux, chrétiens, auquel l'Eglise reçoit la naissance à la croix et sort du côté percé de Jésus-Christ, comme la première Eve sortit du côté du premier homme pendant son sommeil ; jour heureux auquel cette Epouse céleste est jointe à l'Epoux par un mariage qui remplit le ciel de prédestinés, par une alliance qui réconcilie l'homme avec Dieu, Dieu avec soi-même, sa miséricorde avec sa justice ; tellement que sa passion est un sujet de douleur, et de consolation tout ensemble, de douleur puisqu'elle est un effet de notre péché, de consolation, puisqu'elle est la cause de notre salut ; et l'on pourrait même douter si la tristesse ne doit point ici céder à la joie, la crainte à l'espérance, la honte et la confusion à la gloire ; car enfin cette croix ne le fait pas mourir pour toujours, elle ne fait mourir que la mort, les clous n'enfoncent pas si avant la douleur dans son corps que la charité dans son âme, les plaies ne s'ouvrent pas tant pour saigner que pour laver de son sang toutes nos blessures, ce côté ne s'ouvre pas tant pour faire passage au sang de son cœur que pour nous faire entrer dans son cœur ; il ne meurt pas pour perdre la vie, il ne meurt que pour nous la donner, et cette croix qui le reçoit aujourd'hui ne le conserve pas pour elle : comme elle retient les coupables, elle en fait une victime, une hostie qu'elle offre à son Père ; et comme la Vierge ne l'a reçu dans son sein que pour en faire un sacrifice, la croix ne le reçoit entre ses bras que pour le consacrer au salut du monde ; si elle est un théâtre de justice, elle est un trône de miséricorde : de justice envers Jésus-Christ, de miséricorde envers les pécheurs. Jusqu'ici ces deux grandes perfections n'avaient pu

s'accorder ensemble, mais aujourd'hui elles sont d'accord, le péché est puni, le pécheur est sauvé : la justice se venge sur l'homme innocent, la miséricorde fait servir cette vengeance à la rédemption des coupables ; et c'est, comme nous avons déjà dit, ce qui doit augmenter notre douleur, de voir que l'innocence est affligée pour nos péchés, et que le juste souffre la peine de nos crimes ; de sorte que de quelque côté que nous envisagions sa mort, elle nous demande des larmes ; premièrement si la justice de Dieu nous afflige, secondement sa miséricorde doit faire aujourd'hui la même impression sur nos cœurs : justice et miséricorde sont les deux motifs de notre douleur, et les deux parties du discours que j'ai à vous vous faire, après que nous aurons imploré le secours de la croix : *O Crux ave.*

PREMIER POINT.

S'il est de l'humanité d'avoir pitié d'un criminel qui souffre la peine de ses crimes, il est à plus forte raison de l'humanité et de la piété d'avoir compassion d'un innocent qui souffre la peine de son innocence ; c'est ainsi que j'appelle la passion du Fils de Dieu, car il ne doit rien à la justice de son Père ; il est sans péché et le démon qui s'est rendu l'accusateur de tous les hommes ne peut rien produire contre lui : *Venit princeps mundi hujus et in me non habet quidquam ;* il satisfait pour le péché en qualité de caution et non pas de débiteur ; il restitue ce qu'un autre a pris ; il rend ce qu'il n'a pas emprunté : *Quæ non rapui tunc exsolvebam*, il paie ce qu'il ne doit pas ni par justice ni même par reconnaissance ; par reconnaissance, tous les hommes l'ont offensé ; par justice, il est innocent : innocence si grande que sans parler ici des témoignages qu'elle a reçus du ciel dans les eaux du Jourdain et sur la montagne du Thabor, sans parler du témoignage même des démons qui ont été si souvent contraints par une violence secrète de la publier par la bouche des possédés, ses plus grands ennemis d'entre les hommes, la gentilité et la synagogue sont obligés de la reconnaître ; la femme de Pilate, toute troublée des fantômes de la nuit, la recommande à son mari ; Pilate même le condamnant à la mort demeure d'accord de son injustice et de l'innocence de Notre-Seigneur ; le perfide Judas confesse qu'il a vendu le sang du Juste, le centurion aperçoit sa divinité à travers les ombres de la mort, et les témoignages de ceux qui ont déposé contre lui ont si peu de rapport et de convenance, que toute cette accusation n'a servi qu'à faire paraître avec plus d'éclat la haine des Juifs et la sainteté de sa vie.

Cependant la justice de Dieu punit aujourd'hui cet innocent du dernier supplice, et ce qui paraît plus étrange, elle le punit justement, et elle ne le punit si sévèrement que parce qu'il est innocent ; s'il était pécheur comme nous, la miséricorde qui ne veut point la mort du pécheur adoucirait en sa faveur la rigueur de cette justice ; et comme il n'aurait pas le fond de mérite, de dignité et de sainteté nécessaire pour sauver les hommes et rendre à Dieu la gloire que le péché lui a ravie, Dieu chercherait à se venger et à étouffer ses ressentiments dans le sang d'une autre victime ; mais il est innocent, il faut donc qu'il meure pour le salut de tout le peuple ; il est innocent, il faut donc qu'il soit la victime de la rédemption et qu'il porte toute la peine des péchés du monde : étrange raisonnement où l'innocence est mise à la place du crime ! Quoi donc ? celle qui donne l'impunité sera-t-elle la cause des peines ? Celle qui est si favorable aux hommes sera-t-elle funeste à Dieu ? Celle qui met tous les gens de bien à couvert des coups de la justice divine et humaine ne servira-t-elle aujourd'hui que pour faire fondre sur Jésus-Christ toute la colère de Dieu et celle des hommes ?

Oui ; et pour vous en donner une idée, représentez-vous le buisson ardent, mais toujours vert, que Moïse vit autrefois sur la montagne ; Jésus-Christ innocent, Jésus-Christ couronné d'épines est ce buisson ardent tout enflammé du feu de la justice de son Père ; mais remarquez une circonstance dans la figure que je ne vois point accomplie sur la montagne du Calvaire, c'est que le buisson qui parut aux yeux de Moïse luisait sans brûler : *Et videbat quod rubus arderet et non combureretur* (*Exod.*, III, 2), où le feu au contraire qui enflamme celui de la croix est un feu qui brûle dedans et dehors, au dedans par une tristesse mortelle qui le met en état de mort, et au dehors par la fureur et la cruauté que les Juifs exercent sur son innocence ; si bien que le premier effet de la justice de Dieu sur son Fils, c'est qu'elle le prive de la consolation que tous les innocents ont à la mort, qui est de mourir dans la joie que l'innocence porte avec elle.

En quoi nous pouvons dire qu'il a été plus que martyr, parce que la douleur s'est élevée jusque dans son âme, dans cette partie la plus délicate et la plus éminente : *Ut atrocius cruciaretur*, pour lui faire souffrir un martyre plus cruel que celui de tous les martyrs ; les douleurs des martyrs ont affligé leur corps, mais elles ont épargné l'esprit ; les martyrs ont souffert dans une chair passible et mortelle, mais ils n'ont point souffert dans l'âme qui est immortelle. Au milieu même de leurs tourments, dit saint Cyprien, ils avaient quatre choses en eux qui faisaient triompher cette âme sur les ruines de son corps : *Mens erecta ; virtus immobilis ; læta patientia ; anima de Deo suo semper secura* (*Cypr.*) : un esprit ferme et élevé, un courage invincible, un cœur plein de joie et une âme toujours assurée de la protection et de la possession de son Dieu ; mais il n'en est pas de même de la douleur du Fils de Dieu ; celle qui a fait mourir le corps des martyrs, et qui a épargné leur esprit, afflige également l'esprit et le corps de Notre-Seigneur ; il souffre dans la chair avec les martyrs, mais il souffre dans l'âme qui n'a point souffert dans les martyrs ; l'esprit des martyrs a toujours été ferme et élevé, et celui du Fils de Dieu est dans la crainte ; le courage des martyrs a toujours

été invincible, et celui du Fils de Dieu est abattu; le cœur des martyrs a toujours été dans la joie et celui du Fils de Dieu est abîmé dans la tristesse; les martyrs ont toujours été sous la protection de Dieu, et Jésus-Christ est abandonné de son Père; enfin les martyrs étaient assurés de posséder celui pour lequel ils versaient leur sang, et Jésus-Christ n'est pas assuré de posséder tous ceux pour lesquels il verse le sien; il est assuré même du contraire; il sait qu'il meurt pour des réprouvés et que sa mort sera inutile à la plus grande partie du monde, lui, qui a fait les derniers efforts pour le salut de tous les hommes, et qui l'a désiré de tout son cœur : *In vacuum laboravi, sine causa et vane fortitudinem meam consumpsi* (*Isa.*, XLIX, 4). Quoi! mon Dieu, j'ai donc travaillé en vain; j'ai donc inutilement consumé mes forces pour ces misérables? Mais de quelle douleur pensez-vous que son cœur est déchiré quand il considère que sa mort ne sera pas seulement inutile, mais qu'elle deviendra funeste à la plupart des réprouvés; que sa croix sera la folie des Gentils et le scandale des Juifs; que les mauvais chrétiens prendront occasion de sa charité pour lui faire de plus grands outrages et pour vivre dans l'impénitence? De quelle affliction pensez-vous qu'il est accablé quand il fait réflexion que tous les méchants feront servir à leur damnation le principe de leur salut, et qu'ils feront couler la mort même de la source de la vie?

Certainement cette pensée est bien capable de l'affliger; ce n'est pas encore toutefois la raison principale de sa tristesse; il est triste, chrétiens, parce qu'il porte les péchés du monde; il est triste parce que la justice de Dieu a mis en lui, comme dit le prophète, nos iniquités et nos crimes; et c'est en cela que sa peine surpasse même dans un sens celle des démons; car si les démons souffrent dans l'enfer, parce qu'ils sont enveloppés d'un feu qui, n'ayant aucun rapport, aucune sympathie avec leur nature, afflige sans cesse leur esprit dans la vue de cette prison importune qui les enchaîne, qui les suit, et qui les accompagne partout comme un instrument de la justice et de la vengeance de Dieu; Jésus-Christ est enveloppé du feu du péché, qui a bien plus d'antipathie avec lui que celui de l'enfer avec les démons, d'un feu qui, étant, je ne dis pas l'instrument, mais l'objet de toute la haine et de toute l'indignation de Dieu, lui fait connaître plus sensiblement qu'aux démons que la colère du ciel est confirmée sur lui, qu'il ne doit espérer aucune grâce de la justice de son Père, et qu'il n'a qu'à se préparer à voir bientôt fondre sur sa tête tous les flots de sa fureur et de sa vengeance : *Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me* (*Ps.* LXXXVII, 8).

Voilà la première cause de sa douleur, à laquelle il n'est point d'homme qui ne contribue de sa part pour la rendre plus vive, plus aiguë, plus sensible, plus cruelle, plus mortelle; tous les péchés attaquent en foule son esprit, il les voit, il les distingue, il pénètre même tous les degrés de leur malice pour s'en affliger davantage; et comme il est dit de Joseph qu'il baisa ses frères, et qu'il pleura sur tous en particulier : *Osculatusque est Joseph omnes fratres suos, et ploravit super singulos* (*Gen.*, XLV, 15). Jésus-Christ verse aujourd'hui des larmes et du sang sur tous les pécheurs, et singulièrement sur les Juifs qui le font mourir, sur la ville de Jérusalem, dont il a déjà pleuré la désolation et la ruine. Quoiqu'il soit vivement touché du malheur de tous les hommes, il ressent néanmoins pour les Juifs une douleur plus sensible, une tendresse plus particulière; c'est son peuple, ce sont ses amis, ses frères, ses enfants; il a été promis à ce peuple, il est venu pour lui, il a pris naissance de lui. Ah! quelle affliction, quelle douleur, d'être condamné à mourir par les mains de ceux qu'il aime si tendrement, et qui ont reçu de lui tant de témoignages d'amour! C'est être condamné à mourir deux fois. Saint Paul jure qu'il est affligé jusqu'au fond du cœur pour les Israélites qui sont ses frères; il dit que sa tristesse est grande, que sa douleur est continuelle : *Magna tristitia et continuus dolor cordi meo.* Mais que serait-ce, chrétiens, si la charité de cet apôtre pouvait égaler celle de Dieu? Que serait-ce s'il aimait autant les Juifs que Jésus-Christ aime ce peuple? Sa douleur ne serait pas seulement sensible, mais mortelle; elle ne serait pas seulement grande, mais infinie; elle serait telle en un mot qu'elle doit être dans un cœur qui aime infiniment ceux qui le font mourir : c'est pourquoi saint Jérôme dit que le Fils de Dieu ne prie son Père de le dispenser de la mort, que pour ôter aux Juifs l'occasion d'un si grand péché, et pour détourner de dessus eux les disgrâces et les malheurs que la vengeance de Dieu leur prépare : *Transfer calicem hunc a me* (*Luc.*, XIV, 36) : Je vous prie, mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi; il ne refuse pas de boire un calice, mais ce calice, *iste*, c'est-à-dire celui qui lui est présenté par les Juifs; il veut bien mourir, mais il ne voudrait pas que les Juifs fussent les auteurs de sa passion; il veut bien mourir, mais il ne voudrait pas que sa mort fît périr personne; il veut bien mourir, mais il ne voudrait pas perdre la vie, il ne voudrait pas verser son sang par d'autres mains que par celles de la charité et de l'innocence.

Que dirai-je de la faiblesse de ses disciples, du blasphème de Pierre, de la trahison de Judas? La lâcheté des uns l'épouvante, la cruauté de l'autre lui fait horreur. S'il est question de se retirer à l'écart pour prier son Père, il ne se sépare pas de ses apôtres, il s'en arrache : *Avulsus ab eis* (*Luc.*, XXII, 4). Il a peine à les quitter dans la vue du péril qui les menace, et comme une aigle qui s'éloigne de ses petits, et qui revient aussitôt à eux par la crainte qu'elle a de les perdre, il les quitte et retourne à eux par trois fois, toujours en inquiétude, toujours en peine de leur salut, et cependant il les trouve toujours endormis, et toujours en disposition de l'abandonner au premier éclat de la

tempête qui va se former contre lui. Quant à Pierre, il n'est pas concevable combien Jésus-Christ est touché du scandale qu'il va causer, combien il est affligé de se voir sur le point d'être renié par celui-là même sur lequel il a établi la foi, sur lequel il a fondé la confession de son Eglise : et vous, Judas, qui vendez un sang que vous devriez racheter de tout le vôtre ; cruel disciple, pour ne vous pas traiter encore de scélérat et d'impie, qui vendez une vie pour laquelle vous devriez mille fois exposer votre salut, savez-vous bien que vous donnez deux fois la mort à votre Maître, l'une par la main des Juifs, et l'autre par une tristesse mortelle que votre ingratitude, votre mépris, votre cruauté ont excitée du fond de son cœur? Malheureux apôtre qui veut réparer par la vente du sang d'un Dieu la perte qu'il croit avoir faite de l'onguent qu'une femme charitable avait répandu sur sa tête! Encore s'il demandait aux Juifs une somme certaine et considérable ; encore s'il leur vendait chèrement son crime, le mépris ne serait pas si grand; mais il ne leur demande que ce qu'ils voudront : *Quid vultis mihi dare et ego vobis eum tradam* (*S. Matth.*, XXVI, 17). Et comme s'il vendait le plus misérable de tous les esclaves, il remet le prix à la volonté de ceux qui l'achètent ; et afin que rien ne manque à la douleur du Fils de Dieu, après avoir méprisé toutes ses grâces, après avoir profané son corps et son sang par une communion sacrilége, il a l'impudence de lui présenter la joue, et de couvrir sa trahison sous le signe de la paix : *O signum sacrilegum ubi ab osculo incipitur bellum, et per pacis indicium pacis rumpitur sacramentum* (*S. Aug.*) : O signe sacrilége, s'écrie saint Augustin, où la guerre commence par un baiser, et où l'on fait servir la plus sensible marque de la paix pour violer le traité et le sacrement de la paix!

Je ne m'étonne donc plus si le Fils de Dieu est affligé, je serais surpris au contraire s'il ne l'était pas, ou si sa douleur était moins vive et moins perçante : être la victime des péchés du monde, être condamné à mourir par la main du peuple qu'il aime si tendrement, être abandonné de tous ses amis, méconnu des uns, vendu par les autres ! Quelles plaintes, chrétiens, quels gémissements, quelle affliction, quelle douleur peuvent égaler une si grande calamité? Il est bien dur d'être trahi, mais il est encore plus dur d'être trahi par les siens; c'est une grande misère d'être privé de toutes les choses qui sont nécessaires à la vie, mais c'est encore un plus grand malheur d'en être privé avec infamie; il est funeste de mourir en croix, mais il est encore plus funeste d'y être attaché innocent ; c'est une indignité de succomber sous la violence d'un ennemi dont la force est soutenue par le mérite, c'est la dernière indignité d'être opprimé par la lie du peuple; c'est une condition bien déplorable que d'être abandonné, mais elle est encore plus à plaindre quand on est abandonné de son Père; enfin c'est une chose horrible de voir le ciel et la terre armés contre soi, mais il est encore plus horrible d'avoir contre soi l'auteur du ciel et de la terre. Toutes ces pensées attaquent en foule l'esprit et le cœur de Notre-Seigneur; de quelque côté qu'il jette les yeux, il n'aperçoit de toutes parts que des images de douleur; dans le ciel la colère de Dieu qui l'a condamné, dans l'enfer la fureur et la rage des démons qui ont soulevé les Juifs contre lui; sur la terre les péchés des hommes, le sanglant appareil de sa mort, les liens, les chaînes, les mépris, les blasphèmes, les coups, les faux témoignages, la haine du peuple, la fureur des soldats, la rage des prêtres, la lâcheté du juge, sa nudité, sa couronne, le poids de sa croix, les clous, le fiel, le vinaigre, le fer de la lance, la joie et la satisfaction de ses ennemis.

Souffrez donc, pour vous donner une image de cette tristesse qui afflige Jésus-Christ dans le jardin des Olives, que je rappelle ici la chute funeste et déplorable du premier homme dans le paradis terrestre ; aussitôt que ce criminel eut péché, il perdit la vue et la jouissance de ce lieu; il se vit d'abord environné de ronces et d'épines, et celui qui vivait avant son crime sans peine, sans douleur, sans ennui et dont le travail n'était qu'un divertissement, fut obligé de gagner sa vie à la sueur de son front et de son visage. C'est ainsi que le second Adam étant aujourd'hui sur le point de mourir et de réparer par sa mort la perte et la disgrâce du premier, son paradis s'évanouit, la joie disparaît de son âme; de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des ronces et des épines qui le persécutent, les péchés du monde qu'il porte, la colère de Dieu qui éclate sur lui, les douleurs de la mort qui l'environnent, les périls de l'enfer qui le menacent et qui le pressent ; et de là vient cette crainte, cet ennui, cette douleur, cette tristesse, ces larmes, cette sueur sanglante qui découle de toutes les parties de son corps, ces prières longues et ferventes, ce combat, cette agonie qui partage son âme en des sentiments si contraires; il veut mourir, et pourtant il voudrait bien ne pas mourir; quand il envisage la mort dans la volonté de son Père, il l'accepte; quand il la considère en elle-même, le cœur lui manque, il n'a plus le courage de la recevoir; ce monstre lui paraît si terrible et si formidable, armé de tant de rigueur et de cruauté, qu'il faut qu'il combatte contre soi-même, contre son cœur et ses passions, avant que de combattre cet ennemi. Quoi donc ? Jésus-Christ a-t-il moins de courage et de constance que ces martyrs ? Les martyrs envisagent la mort sans pâlir, ils y vont sans trembler, ils la souffrent même avec joie, et la seule idée de cette mort remplit l'âme du Fils de Dieu de tant de frayeur, de tant de tristesse, de tant de douleur, qu'elle lui ôte presque la vie avant ses supplices. Ne nous en étonnons pas ; Jésus-Christ attaque une mort toute vivante, victorieuse de toutes ses rigueurs, et les martyrs combattent une mort vaincue, désarmée et qui a poussé les derniers soupirs sur la croix ; la mort des martyrs n'est point mort, c'est un exercice, c'est

un jeu où l'on voit jusqu'aux petits enfants se jouer avec le fer, le feu et les bêtes farouches ; mais la mort de Jésus-Christ est une véritable mort, elle est cruelle, terrible et formidable. Eh ! qui ne s'affligerait d'une pareille mort? Il n'en serait pas toutefois si affligé qu'il est, il la trouverait plus supportable si, mourant pour tous les hommes, sa mort sauvait infailliblement tous les hommes.

Et c'est particulièrement en ce point que consiste cette agonie et ce combat qu'il souffre en soi-même ; quelque volonté qu'il ait de mourir, il ne peut mourir, voyant que sa mort doit être inutile et funeste même à tant de personnes, qui feront par leur malice du principe de leur salut l'occasion de leur perte et la matière d'un plus grand péché ; quelque disposition qu'il ait d'obéir au commandement de son Père, il ne peut consentir à verser un sang, à souffrir des peines et à consommer des travaux qui seront sans fruit et sans succès à leur égard ; et dans ce désordre, chrétiens, dans cette confusion, dans le trouble où est son esprit, dans cette agitation violente où son cœur se déclare contre son cœur, où toutes ses pensées et ses désirs se contredisent, où tous les mouvements de son âme s'entrechoquent comme les flots et les vagues de la mer, dans ce combat les yeux pleins de larmes, le cœur de soupirs, le visage tout changé, la face contre terre, abattu sous le poids des peines qui l'accablent, il prie son Père de le dispenser de cette mort stérile, infructueuse et inutile aux réprouvés, pour lesquels il donne son sang et sa vie aussi bien que pour les élus : *Transeat a me calix iste.* Il prie, non pas une fois ni deux, mais jusqu'à trois fois, il ne prie pas peu de temps, mais longtemps : *Prolixius orabat.* Ce qui marque sensiblement quelle est la grandeur de son affliction, l'extrémité de sa douleur, la consternation de son esprit et la violence des maux qui attaquent, qui pressent, qui surmontent, et qui déchirent son cœur affligé.

O spectacle étonnant et digne de la compassion de toutes les créatures : *Obstupescite cœli super hoc et portæ ejus desolamini vehementer* (*Jer.*, II, 12). O cieux, que n'êtes-vous dans ce moment frappés d'horreur, que ne rompez-vous vos portes de douleur ! O astres, que ne perdez-vous votre lumière ! O terre, pourquoi attendez-vous plus longtemps à trembler? *Audite cœli et auribus percipe terra* (*Deut.*, XXXII, 1). Ecoutez, ciel ; écoutez, terre, l'effet étonnant de la justice de Dieu, celui qui est les délices de Dieu même, la joie des anges, la félicité des hommes, est triste maintenant jusqu'à la mort ; celui qui porte le ciel et la terre par la seule vertu de sa parole, sous lequel sont courbées les puissances qui portent le monde, est aujourd'hui abattu par terre, sans vigueur et sans force ; celui qui essuie les larmes des affligés, qui est le Dieu de toutes les consolations, qui nous console dans tous nos déplaisirs et dans toutes nos adversités, celui-là est aujourd'hui privé de toute sorte de consolation ; de la part de Dieu, il en est abandonné, et cette joie divine qui dérive en lui de la contemplation de Dieu ne fait plus aucune réfusion dans son cœur : *Sequestrata omni divinitatis æternæ delectatione tædio nostræ infirmitatis afficitur* (*S. Ambr.*) dit saint Ambroise ; pendant que l'arche d'alliance passe le Jourdain, les eaux de ce fleuve s'arrêtent et remontent même à leur source pour favoriser son passage ; et pendant que Jésus-Christ, qui est la vraie arche d'alliance, passe le torrent de sa passion, cette joie qui occupe la plus haute partie de son âme et qui se répandait auparavant dans toutes ses puissances, est arrêtée, elle ne coule plus, elle remonte, elle est toute resserrée dans sa source pour rendre son passage et plus pénible et plus fâcheux, et la justice de Dieu ne veut pas que son cœur reçoive aucune consolation de sa part.

Mais n'en reçoit-il point de la part des hommes? Hélas ! il en cherche bien auprès d'eux, mais il n'en trouve point ; il leur dit qu'il est triste jusqu'à la mort ; il voudrait bien, s'il pouvait, déposer dans le sein de ses amis cette tristesse mortelle, mais il ne les trouve pas en disposition de la recevoir ; il les trouve bien en état de l'affliger par leur sommeil à contre-temps, par leur paresse et leur négligence, mais il ne les trouve nullement en état de le consoler ni par leurs paroles, ni par la compassion de ses peines : *Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni* (*Ps.* LXVIII, 21). Ses disciples lui sont à charge, ils augmentent sa douleur bien loin de la consoler et de l'adoucir ; c'est pourquoi il retourne à son Père chercher la consolation qu'il ne trouve pas parmi les hommes, il le prie pour la seconde fois, mais il le prie inutilement, Dieu ne répond point à sa prière, son oraison n'est point exaucée ; et j'ose dire que cet ange qui descend du ciel pour le fortifier dans son agonie, l'afflige infiniment plus qu'il ne le console. Cette parole vous surprend, elle vous paraît étrange, mais elle n'est pas moins véritable, jugez-en par vous-mêmes ; quand vous êtes dans l'adversité et dans l'affliction, si vous êtes abandonnés de vos parents et de vos amis, si ceux qui sont obligés de vous secourir ou par la considération de l'union qu'ils ont avec vous, ou par celle des biens qu'ils ont reçus de vous, vous refusaient leur consolation, ce serait à la vérité un surcroît de déplaisir et un nouveau sujet de douleur ; mais si dans cet abandonnement de vos parents et de vos amis il entrait chez vous quelque étranger pour vous consoler, un homme avec lequel vous n'auriez aucune alliance, aucune habitude, et qui n'aurait pas reçu de vous les services et les bons offices que vous auriez rendus aux premiers, je vous demande, la consolation de cet étranger vous toucherait-elle fort au cœur? Elle ne servirait qu'à vous faire penser plus fortement à votre malheur et à vous faire mieux sentir la dureté de vos proches et l'ingratitude de vos faux amis. Voilà cependant l'état déplorable dans lequel Jésus-Christ est réduit ; il est le Fils de Dieu, il est frère et rédempteur de tous les hommes, il n'a avec les anges aucune société de nature,

il n'est point venu pour eux, il ne meurt point pour eux comme il meurt pour nous; les anges sont des étrangers à son égard, nous sommes ses proches et ses amis; son Père qui le devrait secourir lui refuse sa protection, les hommes qui sont obligés de le consoler lui refusent leur consolation, un ange le console dans cet abandonnement général de Dieu et des hommes: mais à quoi lui sert cette consolation étrangère? Il n'a pas celle de ses proches. A quoi lui sert cette consolation, qu'à redoubler son affliction et à lui faire mieux connaître l'indignation de son Père et l'insensibilité de hommes? Non, le ciel est trop irrité contre lui pour lui accorder quelque grâce; si cet ange était capable de le consoler, il ne le lui enverrait pas; cet esprit n'est point un instrument de miséricorde pour lui, c'est un ministre de justice. Ainsi tout ce qui est en Dieu et hors de Dieu, tout ce qui est au ciel, sur la terre et dans l'enfer contribue aujourd'hui à faire souffrir Jésus-Christ et à l'affliger; Dieu et les hommes, les anges et les démons, les autres créatures mêmes qui seront tantôt sensibles à sa mort, lui refusent à présent leur sentiment et leur compassion; et le même Dieu qui fait trouver à ses amis des motifs de consolation en toutes choses: *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (*Rom.*, VIII, 28); ce Dieu ne fait trouver partout à son Fils que des sujets de déplaisir et de douleur: *Et sustinui qui simul contristaretur et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni* (*Ps.* LXVIII, 21).

Enfin il est tellement abandonné à sa douleur, qu'il est abandonné de soi-même; il est si vrai que tout ce qui est au monde contribue à son affliction, que tout ce qui est en lui sert à la justice de Dieu pour le punir; la raison que Dieu nous a donnée pour opposer à la violence des passions est de concert et d'intelligence avec sa tristesse, elle lui dit qu'il faut qu'il s'afflige, qu'il pleure, qu'il gémisse, qu'il s'humilie, parce qu'il est la caution des péchés du monde; mais elle lui dit que sa douleur doit être grande et presque infinie, parce qu'ayant à faire pénitence pour tous les pécheurs, il est juste que sa contrition renferme tous les degrés de la pénitence et de la contrition des hommes; la charité qui porte partout la consolation et la joie ne remplit son cœur que d'amertume; comme il aime infiniment son Père, il est infiniment touché des offenses et des injures qu'on lui a faites; comme il aime l'homme, après Dieu, plus que toutes les créatures, il est également sensible à ses maux et à ses misères. La considération du salut du monde serait bien capable de le consoler et de lui donner de la joie, mais il ne peut pas encore s'en réjouir, il n'est pas encore temps de s'en consoler, parce qu'il ne peut recevoir cette consolation et cette joie qu'après l'avoir méritée, et il ne la peut mériter que par les larmes et la tristesse de sa pénitence; de sorte que cette tristesse ne trouvant aucun obstacle à combattre ni de la part de Dieu qui le délaisse, ni de la part des créatures qui sont insensibles, ni de la part de la raison qui veut qu'il s'afflige, ni de la part de son amour qui est la première cause de sa douleur, ni de la part du salut des hommes qu'il envisage comme l'ouvrage de sa contrition, cette passion entre dans son âme, mais elle y entre comme un déluge qui la remplit et qui l'inonde de tous côtés; elle entre dans son âme, mais elle y entre comme un torrent qui porte partout la désolation. Et nous pouvons dire de cette tristesse, et avec plus de justice, ce qu'a dit saint Jérôme en parlant de la douleur de la Vierge après la perte de son Fils, que son âme en est toute pénétrée, qu'elle en est toute possédée, en telle sorte qu'il n'y reste aucune place pour la consolation et pour la joie: *In tantum ut animam ejus totam pertransiret ac possideret vis doloris, ad testimonium eximiæ dilectionis.* Et de vrai, comment ne remplirait-elle pas toute la capacité de son âme, puisqu'elle se répand jusque sur son corps et par l'abondance de ses larmes, et par l'abondance de ce sang qui coule de toutes les parties de son corps; et qui a fait dire à saint Bernard: *Flevit non solum oculis, sed omnibus membris*, que sa douleur a été si grande qu'il a pleuré non seulement de ses yeux, mais de tous ses membres.

Et voilà le premier effet de la justice de Dieu sur son Fils: nous le croyons, nous le voyons, et nous sommes stupides, insensibles, sans douleur, sans gémissements, sans soupirs. L'innocent Joseph soupirait dans sa prison, plus accablé du poids de sa tristesse que de la pesanteur de ses chaînes; mais quelle impression faisait sa douleur dans la cour d'Egypte: *Et nihil patiebantur super contritione Joseph* (*Amos*, VI, 6); on ne pensait point du tout à l'affliction du pauvre Joseph, personne n'avait pitié de son malheur et de sa disgrâce. Voilà une image de ce qui se passe aujourd'hui: le Fils de Dieu souffre une douleur mortelle: il pleure, il gémit, il est dans le combat et dans l'agonie; mais il est si malheureux qu'il ne trouve personne qui soit touché de son affliction, qui ait compassion de ses peines. Ah! Dieu! quelle dureté, quelle cruauté! On a bien pitié d'un homme et on n'a pas pitié d'un Homme-Dieu; on est touché de l'affliction d'un criminel, et on n'est pas touché de l'oppression d'un innocent; on donne des larmes à la douleur des créatures, et on ne pleure pas celle de Dieu: *Et nihil patiebantur super contritione Joseph.* Qu'attendons-nous, chrétiens, à nous affliger, son affliction n'est-elle pas encore assez grande pour nous toucher? Est-il nécessaire de vous faire voir une tête percée d'épines, des pieds et des mains percés de clous, un côté ouvert, un visage défiguré, un corps tout couvert de plaies et attaché sur une croix pour exciter votre compassion? Certes, c'est être bien dur de n'être pas plus sensible que les pierres et les rochers, c'est être bien peu sensible que de n'être pas plus touché que les choses qui sont incapables de sentiment. Vous attendez néanmoins le second effet de la justice de Dieu sur son Fils. Eh! Dieu veuille du moins que cette justice fasse sur vous le même effet qu'elle produit sur les pierres, sur les

rochers et sur toutes les créatures qui sont insensibles.

Commençons donc par les figures où la justice de Dieu nous a voulu faire voir par toutes les peines que l'innocence a endurées jusqu'à Jésus-Christ, la diversité des tourments et la cruauté des supplices qu'il devait souffrir à sa mort. C'est dans ce sens que quelques-uns expliquent les paroles de la Sagesse, où ils prétendent que le Fils de Dieu est représenté sous l'idée d'un soldat ou d'un athlète qui s'exerce et qui se joue dans toutes ces figures pour se préparer à un combat plus cruel et plus sanglant : *Et delectabar per singulas dies ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum* (*Prov.* VIII, 30, 31). Je sais bien qu'on entend ordinairement le passage de la création et de la conservation du monde, où la sagesse de Dieu a pris plaisir de tout temps à s'exercer en faveur des hommes par des productions merveilleuses et toujours nouvelles; mais on l'explique encore de la persécution des anciens qui a été comme un prélude et une image de la passion de Jésus-Christ, que la trahison et l'envie des Juifs ont cruellement mis à mort dans la personne d'Abel, que la sévérité de son père a fait conduire au Calvaire chargé d'une croix en la personne d'Isaac, que l'impiété des soldats a joué et enchaîné en la personne du pauvre Samson, que la tempête et l'orage d'une populace furieuse et mutine ont précipité dans une mer de douleur et d'affliction sous la figure de Jonas pour être englouti par un monstre comme le prophète, je veux dire par la mort; mais ce qui est à remarquer, c'est que toutes ces peines, ces confusions, ces ignominies, ces douleurs n'étaient que des jeux et des exercices où le Fils de Dieu s'exerçait comme un athlète avant le combat, un soldat avant la bataille pour souffrir un jour en vérité ce qu'il souffrait alors en figure; de sorte que la même différence qu'il faut faire entre la figure et la vérité, entre un simple exercice et un combat effectif, la même doit être établie entre la persécution des anciens et la passion de Jésus-Christ.

Cela étant, il ne reste plus qu'à savoir quelles ont été les peines des anciens pour rapporter la figure à la vérité. Saint Paul dit qu'ils ont été tentés par toutes sortes de supplices; les uns ont été étendus sur les chevalets, les autres ont été jetés dans les feux et dans les prisons, après avoir éprouvé la cruauté des fouets et la confusion des opprobres; on a scié les uns, on a lapidé les autres; ceux-là ont été égorgés, ceux-ci brûlés, et ceux qui ont échappé à la cruauté du fer et du feu, n'ont pu se dérober à la rigueur d'une nécessité cruelle qui les a contraints de passer leur vie dans l'affliction, errant par les déserts, les solitudes et les montagnes, et se retirant dans les cavernes de la terre. Je ne prétends pas que le Fils de Dieu ait enduré tous les tourments en particulier, mais je dis qu'il les a tous soufferts dans un degré d'éminence; et comme saint Jérôme a dit, en parlant de l'enfer, que les réprouvés souffrent dans le feu qui les brûle tous les supplices imaginables, parce que ce feu est le plus grand et le plus sensible de tous les tourments : *In uno igne omnia supplicia sentiunt in inferno peccatores* (*Hier.*); je dis par la même raison que le Fils de Dieu a souffert toutes les peines des martyrs qui l'ont précédé, parce qu'il a plus souffert que tous les martyrs, et il a plus enduré que tous les martyrs, parce que les peines de ceux-ci n'ont été que des figures à son égard qui n'ont jamais toute la force de la vérité, des exercices et des jeux qui ne pouvaient pas être si sanglants que les combats qu'il a soutenus et les travaux qu'il a soufferts. Cherchez donc dans l'Ancien Testament tout ce que la cruauté la plus ingénieuse a fait souffrir à l'innocence avant Jésus-Christ, tout cela n'approchera jamais de ses douleurs et de ses peines; produisez la passion de Job exposé à la rage d'un démon qui le défigure et qui couvre son corps d'un ulcère également cruel et sensible, j'en connais encore une plus sanglante et plus déplorable; opposez-moi, si vous voulez, l'horrible mort des Machabées, faites la peinture de tous leurs supplices, de cette langue coupée, de ces pieds et de ces mains mutilés, de ces chaudières brûlantes où ils poussèrent les derniers soupirs; oui, chrétiens, je reconnais encore une mort plus triste, plus funeste, plus lamentable et plus misérable dans la personne de Jésus-Christ.

La raison en est bien sensible : les martyrs de l'ancienne loi aussi bien que ceux de la nouvelle ont souffert par la main des hommes; Job a été affligé par la main du démon, mais Jésus-Christ a été frappé par la main de Dieu qui a plus de poids que celle des démons et des hommes : *Vidimus eum percussum a Deo et humiliatum;* car, ce n'est point vous, ô Juifs ! qui versez son sang et qui déchirez son corps de blessures; bourreaux, ce n'est pas vous qui percez sa tête d'épines et qui l'attachez à la croix, vous n'êtes que les instruments de la justice de son Père qui le punit et qui l'accable sous le poids de ses douleurs et de ses misères : *Et Dominus voluit conterere in infirmitate* (*Isa.* LIII, 10). C'est le raisonnement d'Isaïe, qui, prévoyant cette horrible défiguration, dit que sa douleur est trop grande, trop sensible, trop universelle pour partir d'une autre cause que de la puissance de Dieu; et de vrai, y aurait-il des hommes sur la terre assez inhumains pour exercer tant de cruauté sur un innocent, et sur un innocent dont l'innocence est reconnue, si le ciel n'était de la partie, et s'il n'abandonnait entièrement ces esprits furieux à la passion qui les possède; il est si défiguré qu'on ne remarque plus aucun trait de sa beauté, non pas même de son visage; il est si défiguré qu'on ne le connaît plus, on le cherche en lui-même, et on ne le trouve pas : *Non est ei species neque decor, et desideravimus eum* (*Isai.* LIII, 2). Etrange défiguration, depuis les pieds jusqu'à la tête il n'a pas en lui une seule partie qui soit saine; de quelque côté qu'on le considère, on ne

découvre que des blessures, mais des blessures multipliées; et nous pouvons dire que ce ne sont plus les membres, mais les plaies qui souffrent : *Non torquentur membra, sed vulnera*; ou disons avec Tertullien, que tout son corps n'est qu'une croix : *Corpus Christi totum crux* (*Tert.*), c'est-à-dire que comme il est tout destiné pour la croix, il porte dans toutes ses parties les marques sanglantes de la croix, et ses blessures sont en si grand nombre, qu'elles sont toutes confondues dans une seule blessure ; c'est pourquoi le prophète ne dit pas *vulnera*, des plaies, mais *vulnus*, *livor*, *plaga tumens*, une seule plaie qui afflige et qui enveloppe tout son corps : *Totum in vulnere corpus*. Encore si quelqu'un était assez touché de sa douleur pour le secourir, encore s'il se trouvait quelque charitable Samaritain pour arrêter son sang, lier ses plaies et y mettre quelque appareil, il ne serait pas si à plaindre; mais hélas! il ne se présente personne pour lui rendre ce bon office: *Non est circum ligata, neque curata medicamine, neque lota oleo*; il est abandonné des Samaritains aussi bien que des prêtres et des lévites, des étrangers aussi bien que de ses amis, de ses frères et de son Père ; il voit bien des femmes qui pleurent, mais à quoi lui sert cette compassion impuissante qui n'a que des larmes à lui donner, et qui n'a point de mains pour le secourir? Il voudrait bien se donner lui-même le secours que les hommes lui refusent, mais à quoi lui servent ces désirs, qu'à redoubler son affliction, puisque ses bourreaux lui ont attaché les mains pour empêcher qu'il ne les portât sur ses blessures. Job, je ne vous plains plus, je n'ai plus de larmes à vous donner ; tout affligé que vous êtes, tout abandonné que vous êtes, vous avez du moins la consolation de toucher vos plaies, de les adoucir, de les purifier et de faire tomber tout ce qui pourrait augmenter vos maux et les irriter; mais à vous, mon Sauveur, on ne vous laisse pas cette liberté, vos mains sont ou enchaînées ou crucifiées, on vous défigure, on vous déchire, mais on vous ôte le pouvoir de vous secourir, et l'inhumanité de vos ennemis ne vous permet pas ce que Job a obtenu de la cruauté des démons.

Après qu'Aaron et sa sœur eurent murmuré contre Moïse, l'Ecriture sainte remarque que cette femme fut incontinent frappée de lèpre en punition de son péché; mais je demanderai volontiers pourquoi la justice de Dieu qui punit la sœur épargna le frère, puisque étant tous deux coupables de la même faute, ils étaient tous deux dignes de la même peine. Salvien répond qu'il ne fallait pas que le grand prêtre fût si honteusement défiguré, parce que cette ignominie eût été la honte et l'opprobre de la religion: voici le grand-prêtre qui a été agréable à Dieu dans ses jours, qui a été trouvé juste, et qui, dans un temps de colère, a été la réconciliation des pécheurs; voici le pontife saint, innocent, juste, séparé du commerce des pécheurs et élevé au-dessus des cieux; d'où vient donc qu'il est défiguré de la sorte; d'où vient que son Père en fait l'opprobre des hommes et la honte de son peuple? c'est que cette ignominie, qui eût été l'opprobre de la religion dans la personne d'Aaron, fait la gloire et la majesté de l'Eglise dans la personne de Jésus-Christ différemment du premier : Dieu ne veut pas punir Aaron, il défigure seulement sa sœur, afin qu'il connaisse qu'ayant commis le même péché, il mériterait la même peine; tout au contraire, ici Dieu ne punit pas l'homme qui est criminel, il ne punit que Jésus-Christ qui est chargé de nos péchés, afin que nous connaissions qu'ayant commis les crimes qu'il porte, nous devrions souffrir tous les supplices qu'il endure; si bien que s'il punit Aaron dans sa sœur par la confusion et la douleur qu'il lui fit souffrir en la voyant frappée de lèpre, sa justice punit aujourd'hui tous nos péchés en son Fils par une défiguration si étrange, que les prophètes qui ne l'ont vu que de loin, l'ont pris pour un lépreux, pour un homme frappé de la main de Dieu, humilié sous la main de Dieu et traité, comme dit saint Paul, non pas en pécheur, mais en péché, non pas en criminel, mais en crime: *Eum qui non noverat peccatum fecit peccatum*.

Car il n'en est pas du péché comme du pécheur: celui-ci étant un composé de la créature et du péché, un assemblage de la malice et de la fragilité de l'homme, il est l'objet de la justice de Dieu et de sa miséricorde tout ensemble ; si son péché d'une part lui donne de l'indignation, sa nature de l'autre et son infirmité lui donnent de la compassion : *Misertus est Dominus quoniam ipse cognovit figmentum nostrum* (*Ps.* CII, 13, 14). En le punissant il lui fait grâce, parce qu'il trouve toujours quelque chose en lui qui lui appartient, qui excite sa bonté et qui le touche. Il n'en est pas ainsi du péché; comme il n'y a rien dans ce monstre qui soit à Dieu, rien qui lui appartienne et qui soit son ouvrage, il est l'objet de sa justice toute seule ; tout ce qui est en lui, si toutefois il peut y avoir quelque chose dans le néant, irrite Dieu, il n'a aucune part à sa clémence, la miséricorde même le traite encore avec plus de rigueur que la justice; car la justice se contente de le punir sans le détruire, et la miséricorde le détruit et l'extermine entièrement; ne me demandez donc plus pourquoi Dieu a fait de son Fils le péché du monde, c'est qu'il le veut traiter en péché et non pas en pécheur, il veut exercer sur lui sa justice sans lui faire miséricorde, ou si la miséricorde s'en mêle, il faut que ce soit pour conspirer avec la justice et pour faire mourir le péché du monde ; s'il le considérait seulement chargé de nos crimes, et sous la figure d'un coupable, il trouverait en lui une nature et une innocence dignes de sa compassion et de son amour; mais pour se defendre de cette tendresse, il détourne les yeux de dessus les objets qui la pourraient exciter, il ne s'arrête ni à la nature, ni à l'innocence, il ne regarde que le péché : et comme un homme qui est transporté de colère ne considère rien qu'au travers de sa passion, qui lui de-

figure toutes choses, la justice de Dieu n'envisage son Fils qu'à travers le nuage des crimes qu'elle a mis en lui, et, dans cette vue, ne trouvant plus aucun obstacle à sa rigueur, ni de la part de Dieu, puisque la miséricorde agit de concert avec elle pour le punir, ni de la part de Jésus-Christ même dont le corps n'a été fait que pour souffrir, il faut qu'il endure des douleurs extrêmes, des peines infinies, parce que pour faire mourir un Dieu qui est infini, il ne faut pas moins qu'une peine et une douleur infinie.

Ne passons pas si légèrement sur cette considération du corps du Sauveur, de sa délicatesse, de son tempérament et de sa disposition à souffrir; le corps de l'homme avait été fait pour la joie, et de là vient qu'il n'est pas si propre pour les peines, mais le corps de Jésus-Christ ayant été fait pour la douleur, elle y est comme dans son sujet où elle exerce avec liberté toutes ses rigueurs; quand David parle de ce corps, il dit que Dieu l'a rendu parfait: *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi* (*Heb.* X, 5); et quand saint Paul rapporte les paroles du prophète, il ne dit pas comme lui, que Dieu a donné à son Fils un corps parfait, mais un corps propre et tel qu'il devait être pour la fin de l'Incarnation, c'est-à-dire pour endurer les peines de sa passion et faire pénitence sur la croix pour nos péchés qui n'avaient pu être expiés par tous les sacrifices anciens: *Corpus autem aptasti mihi, ecce venio* (*Ib.* IX). Dieu pouvait donner à son Fils un corps céleste et impassible, ce que les hérétiques lui ont autrefois faussement attribué, mais il a voulu qu'il fût infiniment sensible et capable des douleurs les plus aiguës, les plus vives et les plus perçantes; et pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ ne voulut pas boire ce vin préparé qui lui fut présenté par les Juifs avant que d'être crucifié: *Vinum myrrhatum*, et qu'il but du vinaigre sur la croix avant que d'expirer? C'est qu'on donnait le vin aux patients pour émousser la pointe de leurs sens et les rendre moins sensibles aux douleurs des tourments et de la mort: *Date siceram mœrentibus et vinum his qui amaro sunt animo, bibant et obliviscantur doloris sui* (*Prov.* XXXI, 6, 7); le vinaigre au contraire excite le sentiment et l'irrite; d'où vient qu'on en défend l'usage à tous ceux qui ont des blessures, parce qu'il rend leurs douleurs plus aiguës et plus sensibles. Jésus-Christ étant donc venu pour souffrir, son Père ayant formé son corps pour les peines, il ne lui permet pas de les adoucir par le vin qu'on lui présente, mais il lui fait boire du vinaigre pour les irriter et pour en aiguiser le sentiment: *Et cum accepisset acetum, dixit: Consummatum est* (*Joan.* XIX, 30); ayant bu ce vinaigre, il dit que tout est consommé, les prophéties sont consommées, la colère du ciel est consommée, la fureur des Juifs est consommée, sa passion est consommée, parce que sa douleur est au dernier degré où elle est capable de monter.

Il faut bien que sa douleur soit grande, puisque le prophète le nomme un homme de douleurs: *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (*Isai.*, LIII, 3); c'est un homme de douleur, parce qu'il n'a jamais été sans douleur: *In laboribus a juventute mea* (*Ps.* LXXXVII, 16); c'est un homme de douleur, parce que la douleur, comme nous avons déjà dit, est dans son corps comme dans son propre sujet, où elle exerce avec liberté toutes ses rigueurs; mais c'est un homme de douleurs, parce que sa douleur est extrême; et comme ceux qui ont de grandes richesses sont appelés dans l'Ecriture des hommes de richesses: *Viri divitiarum*, le Fils de Dieu est appelé l'homme de douleur, parce que sa douleur est excessive, il la sent aussi parfaitement qu'il la connaît; il sait ce que c'est que de souffrir, parce qu'il souffre tout ce qu'on peut souffrir; il sait tous les degrés du mal, parce qu'il en fait la dernière épreuve; ou disons, si vous voulez, qu'il est un homme de douleur, parce qu'il n'est composé que de douleur; il souffre tout et en tout, il endure toutes les douleurs pour les adoucir et les rendre plus supportables, il endure toutes les peines pour les consacrer et nous les rendre méritoires, il les souffre toutes pour les déifier et nous obliger à les aimer; enfin il les souffre pour nous donner l'exemple de cette charité dont parle l'Apôtre, qui est au-dessus de toutes les peines et de tous les maux qui peuvent attaquer la vie humaine: *Charitas omnia suffert, omnia sustinet* (1 *Cor.* XIII, 7). Il souffre donc tout et en toutes choses, dans sa réputation et dans son honneur par les calomnies et les fausses accusations; dans ses biens il n'a qu'une robe dont on le dépouille, dans sa beauté on le défigure, dans tout son corps il est affligé depuis la tête jusqu'aux pieds, dans sa vie il est mis à mort; il souffre dans tous ses sens, dans toutes ses parties, dans toutes ses puissances intérieures et extérieures. Ah! que ne souffre-t-il pas dans ses yeux, voyant ce cruel appareil de tous ses tourments! Que ne souffre-t-il pas dans ses oreilles par les blasphèmes de ses ennemis, dans son goût par la soif, par le fiel et par le vinaigre, dans son odorat par les mauvaises odeurs du lieu où il meurt! Que ne souffre-t-il point, chrétiens, dans toutes les parties les plus sensibles de son corps, dans les nerfs, dans les veines, dans les artères, dans sa tête, dans ses pieds et dans ses mains? Comme nous avons péché dans toutes ces choses, il fallait que le Fils de Dieu fût puni dans toutes ces choses pour satisfaire à la justice de son Père; comme nous avions commis tous les crimes, il fallait qu'il souffrît tous les supplices; comme le péché avait formé en nous un corps que saint Paul appelle le corps du péché: *Corpus peccati* (*Rom.* VI, 6), il fallait que la justice de Dieu formât en son Fils un corps de douleur, un corps composé de toutes les douleurs pour détruire celui du péché: *Ut destruatur corpus peccati* (*Ibid.*).

Ici trouvez bon, s'il vous plaît, avant que de passer outre, que je vous demande quelque

réflexions sur toutes ces choses ; la première sur la malice du péché qui a tant fait souffrir le Fils de Dieu. Quand je médite, chrétiens, que nos péchés l'ont fait mourir, et que la colère de son Père n'a pu s'éteindre que dans son sang, je suis saisi de crainte et d'horreur, et je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le prophète : *Delicta quis intelligit* (*Ps.* XVIII, 13) ? Ah ! qui est-ce qui pense assez sérieusement, qui médite assez fortement ce que c'est que d'offenser Dieu, de commettre un péché qui a causé la mort de Dieu même, mais la plus cruelle et la plus sanglante de toutes les morts ? La seconde réflexion, que je vous demande et qui n'est pas moins importante que la première, c'est de considérer quelle sera la rigueur de la justice de Dieu sur les réprouvés : si elle punit avec tant de sévérité un innocent, que sera-ce quand elle agira sur des pécheurs obstinés, endurcis, impénitents ? Toutes les peines du Fils de Dieu ont été naturelles ; celles des réprouvés seront surnaturelles ; Jésus-Christ a souffert sans miracle, les réprouvés seront punis par un effort extraordinaire de la puissance de Dieu, qui élèvera la vertu du feu pour agir sur eux avec plus d'activité et de douleur ; Dieu a laissé la patience à son Fils dans ses peines, mais il ne laissera aux méchants que l'impatience et le désespoir ; mais que dis-je ? et à quoi est-ce que je pense ? Est-ce aujourd'hui le temps de porter la terreur dans l'âme de ceux qui m'écoutent ? aujourd'hui que la miséricorde consomme son plus grand ouvrage en faveur des hommes, aujourd'hui que la bonté du ciel fait son dernier effort pour notre salut, aujourd'hui que Dieu meurt en croix sur une montagne, aux yeux de tout le monde, pour faire voir à toute la terre le gage de la rédemption et la charité du rédempteur. Ce profane qui parut en songe à Enée si triste, si sanglant, si défiguré, ne se présenta à lui que pour l'avertir de la prise, de l'embrasement et des ruines de sa patrie :

Hostis habet muros, ruit alto a culmine Troja.

Mais le spectacle qui se présente aujourd'hui à nos yeux sur l'éminence du Calvaire, non pas en songe, mais en vérité, non pas sous une image trompeuse, mais sous la solidité d'un corps, ce corps tout sanglant et tout déchiré, ce Dieu mort et défiguré par l'horreur de tant de supplices, n'est pas un signe fatal et qui nous menace, c'est un présage de félicité et de bonheur ; il ne se présente pas à nous pour nous apprendre la victoire de nos ennemis, mais leur défaite ; il ne vient pas nous avertir que les feux sont allumés pour nous brûler, il vient nous dire qu'il verse du sang pour les éteindre, que la mort est vaincue, que le démon est dans les chaînes, et que nous trouverons dans cette mort plus d'honneur et de gloire que nous n'avons trouvé de confusion et de douleur dans notre malheureuse désobéissance. Voyons donc le triomphe de la miséricorde : c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le dessein de la rédemption suppose en Dieu une grande estime et un grand amour pour les hommes ; car si Dieu ne les avait beaucoup estimés et beaucoup aimés, il n'aurait jamais eu la pensée ni la volonté de les racheter. Mais qu'est-ce que l'homme, mon Dieu, que vous en faites un si grand état, et que vous avez sans cesse le cœur et les yeux sur lui ? *Quid est homo quia magnificas eum, aut quid apponis erga eum cor tuum ? Dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos* (*Job.* VII, 17 ; XIV, 3). L'homme depuis le péché n'est plus qu'un néant, et néanmoins Dieu le veut avoir, il n'est plus que vanité et néanmoins Dieu le veut posséder, il n'est plus que misère, et cependant Dieu le veut racheter ; mais il veut avoir le néant pour le remplir, cette vanité pour l'affermir, et cette misère pour l'enrichir ; quoique Dieu n'ait besoin de rien pour être heureux, et qu'il trouve toute sa félicité en lui-même, il ne peut néanmoins se passer de l'homme ni vivre content sans sa compagnie : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit ipsum solum manet* (*Job.* XII, 24) ; il croit être seul pendant qu'il n'est pas avec nous, et comme le grain qui est dans la terre y demeure seul et ne se multiplie que par sa mort, Jésus-Christ, qui est la semence des prédestinés, aime mieux mourir pour les sauver que de vivre éternellement sans eux dans le ciel. Et quoi ! Dieu n'a-t-il pas ses anges avec lui, les séraphins ne sont-ils pas toujours autour de son trône, ces esprits si purs et en si grand nombre ne lui font-ils pas compagnie ? Oui, mais ne savez-vous pas aussi que les délices de Dieu ne sont pas d'être avec les anges, mais avec les hommes ? *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (*Prov.* VIII, 31.) Si son plaisir était d'être avec les anges, il aurait fait sans doute alliance avec eux pour racheter ceux qui se sont perdus, il n'a fait cette société qu'avec nous parce qu'il se plaît singulièrement avec nous, il cherche l'homme parce qu'il l'estime, il le rachète parce qu'il l'aime ; autrefois il excitait sa puissance contre sa faiblesse pour le perdre : *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam* (*Job.* XIII, 25) ; mais aujourd'hui cette même puissance fait les derniers efforts pour le sauver ; la justice de Dieu autrefois voulait sacrifier cet homme à sa gloire, mais la miséricorde aujourd'hui donne Dieu même au salut de l'homme ; Dieu pouvait dans la pensée de quelques-uns envoyer un ange ou un homme pour nous racheter et se contenter des satisfactions de sa créature, mais il a voulu venir lui-même et en personne, dit Tertullien, de peur qu'un autre que lui n'eût l'avantage de travailler à notre salut : *Non angelus neque legatus, sed ipse Dominus salvos eos fecit ne essent duo salutis artifices* (*Tert.*). Sa miséricorde a été si grande, qu'il n'a pas cru nous sauver s'il ne nous sauvait lui-même, il n'a pas cru nous racheter s'il ne nous rachetait tout seul ; il a été jaloux de notre salut, et la gloire de la rédemption lui a semblé si grande, si divine et si digne de lui, qu'il ne l'a voulu partager avec personne ; Dieu pouvait en-

core venir dans un corps immortel, mais il a voulu prendre une chair passible et mortelle, et pour cela faire de grands miracles.

Mais il n'est rien qui marque plus sensiblement l'estime que Dieu fait de l'homme que le prix qu'il a donné pour sa rédemption ; car il ne l'a pas racheté au prix de l'or et de l'argent, qui sont des choses corruptibles, *non corruptibilibus auro et argento redempti estis*, il s'est donné lui-même, il s'est déposé, il s'est mis à la place de l'homme pour le racheter : *Pro homine suo seipsum deposuit.* L'homme était entre les mains de la justice de Dieu ; pour le retirer, il s'est exposé à toutes les rigueurs de cette justice: l'homme était sous la puissance du démon ; pour le délivrer, il s'est abandonné à cette puissance: l'homme était esclave du péché et de la mort; pour lui rendre la liberté, il a répandu tout son sang : *Exundantibus venis per multa gloriarum itinera diffunditur* (*Cypr.*). Autrefois Dieu se contentait, pour marquer l'estime qu'il faisait de l'homme et l'amour qu'il lui portait, d'ouvrir ses yeux sur lui : *Dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos* (*Job*., XIV, 3) ; mais aujourd'hui il ne se contente pas d'ouvrir ses yeux, il ouvre ses veines ; autrefois Dieu se contentait de lui donner quelques regards, mais aujourd'hui sa miséricorde lui donne des larmes et du sang ; en quoi, certes, dit S. Augustin, il semble que Dieu aime l'homme plus que soi-même, puisqu'il veut bien donner un sang si précieux, une vie si noble, le sang de Jésus-Christ, la vie d'un Dieu, pour le salut d'une créature si misérable. Les Juifs, voyant le Fils de Dieu pleurer sur le tombeau du Lazare, jugèrent à ses larmes de la grandeur de son affection : *Ecce quomodo amabat eum* (*Joan.*, II, 36). Voilà, disaient-ils, quelle était pour lui la violence de son amitié et la tendresse de son cœur ; mais qu'eussent-ils dit, s'ils eussent vu ce que nous voyons aujourd'hui? s'ils eussent vu Jésus-Christ non seulement verser des larmes, mais du sang, non seulement pleurer, mais mourir pour le Lazare ? Ah ! sans doute qu'ils eussent été sans paroles, et que toutes leurs pensées se fussent étouffées dans un excès d'admiration à la vue d'une si grande miséricorde. Les païens, au rapport de Tertullien, ne pouvaient assez admirer la charité des premiers chrétiens, voyant comme ils s'aimaient et comme ils étaient près de mourir les uns pour les autres. Pouvons-nous donc être assez étonnés, mais pouvons-nous être assez touchés de la charité de celui qui meurt aujourd'hui pour nous? Les premiers chrétiens avaient un exemple de cette vertu, et Jésus-Christ n'a point d'exemple, mais il le donne; les premiers chrétiens avaient commandement de mourir, et Jésus-Christ n'en a point que celui qu'il s'est fait lui-même ; les premiers chrétiens mouraient pour leurs frères, et Jésus-Christ meurt pour ses ennemis, et sa charité est si grande, que son sang donne la vie à ceux qui le répandent : *Vivificatur Christi sanguine etiam qui effudit sanguinem Christi.* (*Cypr.*) Dieu pouvait encore choisir une mort commune, et il a choisi la plus cruelle. La charité, dans la pensée du Sage, est forte comme la mort, parce que la mort, comme remarque S. Augustin, est la mesure de l'amour : la charité va jusqu'à la mort ; mais elle ne saurait aller plus avant : *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Cette consommation d'amour n'est pourtant pas indivisible ; elle a autant de degrés divers qu'elle est exposée à des supplices différents, et quoique de toutes les peines il ne s'en puisse faire qu'une mort, cette mort, étant plus ou moins cruelle et honteuse, est aussi la mesure d'une charité plus ou moins violente ; c'est pourquoi le Fils de Dieu s'étant obligé de mourir pour nous, a choisi la plus cruelle et la plus infâme de toutes les morts, la mort de la croix, la mort des esclaves, des scélérats, des maudits, pour consommer sa miséricorde : *Christus nos redemit de maledicto factus pro nobis maledictum* (*Gal.*, III, 13). Quoi de plus cruel que cette mort qui n'ôtait pas d'abord la vie, mais qui laissait vivre longtemps pour faire plus longtemps mourir ! Quoi de plus cruel que cette mort, dans laquelle on voyait un corps suspendu par ses propres plaies, soutenu par ses propres plaies et du poids même de ses douleurs? Ah! qu'elle était cruelle cette mort dont les anciens ont emprunté le nom et l'idée, pour exprimer ces grandes douleurs, les plus vives, les plus aiguës et les plus perçantes ! *Cruciatus ;* mais que ce supplice était infâme, auquel on ne condamnait que les esclaves dans la république romaine ! Ce peuple, si sage et si doux, ne pouvait souffrir qu'il approchât non seulement du corps d'un citoyen, mais de sa pensée, de ses yeux et de ses oreilles; il n'en trouvait pas seulement la souffrance et l'exécution indigne d'une personne libre, mais la condition même, la crainte et la loi, condition que les esclaves mêmes n'auraient jamais supportée, si elle n'eût été adoucie par l'espérance de la liberté ; enfin on ne pouvait s'accoutumer à entendre les funestes paroles que le Fils de Dieu entend aujourd'hui prononcer contre lui : Allez, bourreaux, chargez-le de chaînes, battez-le de verges, et faites-le mourir en croix. Quelque crime qu'un homme eût commis, quand il eût été coupable du crime de lèse-majesté divine et humaine, on ne l'eût pas puni de cette mort.

Cependant, c'est la mort que le plus innocent de tous les hommes, que le plus libre de tous les hommes a voulu souffrir pour l'amour de nous; c'est la mort que Dieu a choisie, dit saint Augustin, pour faire mourir toutes les morts par la plus funeste de toutes les morts : *De morte pessima occidit omnem mortem* (*Aug.*). Ce n'était pas assez pour contenter sa charité de s'être fait homme, il fallait être réprouvé des hommes ; ce n'était point assez d'être réprouvé, il fallait être déshonoré ; c'était trop peu d'être déshonoré, il fallait être mis à mort et la mort, n'eût pas contenté son amour, s'il ne l'eût reçue sur la croix, sous la figure d'un esclave et non

pas d'un homme libre, sous l'image d'un criminel et non pas d'un innocent, de la main de ses concitoyens, de son peuple plutôt que de celle des étrangers. Le fer qui massacre tant d'innocents pour sa querelle est destiné pour faire couler son sang et sa vie, mais il se dérobe à la cruauté des bourreaux, parce qu'elle ne lui semble pas assez ingénieuse dans la mort qu'elle lui prépare; la synagogue fait une conspiration contre sa personne pour le précipiter de la pointe d'un rocher, mais il s'échappe de ses mains en se rendant invisible, parce qu'il ne trouve pas assez de rigueur dans ce supplice; cette furieuse arme ses mains de pierres, dans une autre occasion, pour le lapider, mais il s'enfuit pour chercher une autre mort plus digne de son courage et de son amour; il veut des liens et des chaînes, il veut être battu de verges, couronné d'épines; il veut, en un mot, une croix pour faire plus glorieusement triompher sa patience par la cruauté et la confusion du supplice et pour exposer, comme nous disions tantôt, plus visiblement aux yeux des hommes, le prix de la rédemption et la charité du rédempteur : *Ut sublimiorem victoriam pararet pœna deterior, et qui bono universitatis patiebatur, quasi in conspectu mundi in altum sublatus occumberet.*

C'est ainsi que Dieu a aimé l'homme dans la rédemption; il ne s'est pas contenté de le racheter, il a voulu le racheter lui-même; il ne s'est pas contenté d'envoyer un ange pour faire cette heureuse négociation, il nous a donné son Fils, mais un fils juste, un fils unique, un fils qui est Dieu comme lui ce fils, entrant dans les sentiments de son Père, nous a donné son sang et ses larmes, sa vie et sa mort, ses douleurs et ses peines, sa croix et ses opprobres, ses satisfactions et ses mérites, mais dans un état d'anéantissement si profond, que sa divinité et son humanité ont été toutes deux anéanties, sa divinité sous l'humanité, et l'humanité sous les peines; et la miséricorde de Dieu, dit un Père, a été si grande en cela, aussi bien que sa justice, que la faiblesse de l'esprit humain ne peut concevoir ni l'une ni l'autre sans concevoir en même temps quelque image et quelque espèce d'injustice; un Dieu mourir pour des pécheurs! pour des criminels, pour des impies; à peine un homme voudrait-il mourir pour un juste, bien loin de donner sa vie pour un coupable; un Dieu mourir de la plus infâme, de la plus cruelle et de la plus funeste de toutes les morts! Ah! cette charité est trop grande : *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos* (*Ephes.*, II, 4); elle est trop grande, elle est trop excessive, soit que nous la considérions à l'égard des hommes, qui ne méritaient que des châtiments éternels, soit que nous la considérions en Dieu même, qui donne infiniment plus qu'il ne faut pour nous racheter; une goutte de sang, une larme, un soupir, une parole, un seul désir de l'Homme-Dieu valait infiniment plus que tout le monde, et s'il a versé tant de larmes, s'il a poussé tant de soupirs, s'il a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang sur la croix : *Dispensatio fuit, compensatio non fuit*, il n'a pas donné de si grands trésors pour égaler la valeur du monde racheté, mais pour égaler la grandeur de la charité du rédempteur; il n'a pas considéré ce que l'homme valait, mais l'estime qu'il en faisait; il ne s'est pas arrêté au mérite de la chose qu'il voulait avoir, il ne s'est réglé que sur son amour qui, n'ayant point de bornes ni de mesures, a rendu ses peines infinies; et, dans cet esprit, chrétiens, s'il avait eu plus d'une vie il l'aurait donnée pour notre salut; s'il avait pu la perdre avec plus de douleur, il l'aurait endurée pour l'amour de nous; mais ne pouvant mourir qu'une fois, sa charité a trouvé le secret de multiplier sa mort en plusieurs manières, à l'égard des hommes, en mourant pour tous en général et pour tous en particulier; à l'égard de soi-même, par des désirs fréquents et violents de boire le calice que son Père lui avait donné, et d'accomplir son baptême, le baptême de sa passion, le baptême de sa pénitence, qui pressait si vivement et si fortement son cœur.

Je vous prie d'observer, avec saint Thomas, que la miséricorde de Dieu condamnant son Fils à la mort pour le salut de tous les hommes, lui a inspiré en même temps le désir et la volonté de mourir pour trouver dans la liberté de sa mort le prix de ses satisfactions et de ses mérites; le désir de la croix a pris naissance avec lui, il a formé ses progrès pendant tout le cours de sa vie, et sur le point de mourir, comme une pierre qui hâte son mouvement et sa chute à mesure qu'elle approche de son centre, la croix étant l'objet de tous ses désirs, il est tout transporté voyant approcher l'heure de sa mort. Quand il parle de faire la pâque avec ses disciples, c'est avec un redoublement de désirs qui marque l'impatience de son âme : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* (*Luc.*, XXII, 15). Mais pourquoi des désirs si fréquents et si redoublés? C'est, répond admirablement saint Chrysostome, que cette cérémonie est la dernière disposition qui doit précéder sa passion; il souhaite avec ardeur de faire la pâque avec ses disciples, qui est le terme de tous ses soupirs et l'objet de tous ses désirs. Quelle impatience, quel empressement de mourir! Son esprit est si fort occupé de cette pensée, qu'il ne saurait presque parler d'autre chose, soit qu'il s'entretienne avec Dieu, soit qu'il s'entretienne avec les hommes. Quand il prie son Père, que lui dit-il? *Pater, venit hora, clarifica filium tuum, ut filius tuus clarificet te* (*Joan.*, XVII, 1). Mon père, l'heure de ma passion est venue, glorifiez votre Fils en l'abandonnant à la puissance de ses ennemis, afin qu'il vous glorifie par son humilité et par sa patience : *Pater, ego sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in veritate* (*Ib.*, XIX) : Mon Père, je me sanctifie moi-même, je m'immole, je m'offre moi-même en sacrifice pour les hommes, afin qu'ils soient tous sanctifiés en vérité, c'est-à-dire en moi qui suis la voie, la vie et la vérité. Sur la montagne du Thabor,

où la circonstance du miracle l'invite à parler de la joie et de la félicité du ciel plutôt que de toute autre chose, il ne parle néanmoins avec Moïse et avec Elie que de la passion qu'il doit souffrir en Jérusalem : *Loquebantur de excessu quem completurus erat in Jerusalem*. Apprenons de là quelle est la force et la violence du désir qu'il a de mourir, puisque dans la pompe même de sa gloire, la pensée de sa mort fait les délices de son souvenir et le plus agréable sujet de son entretien. Mais il faut le voir avec ses disciples et l'entendre parler du calice qu'il faut qu'il boive, du baptême qu'il doit accomplir, de l'obligation, de la disposition et de l'impatience même dans laquelle il est d'aller en Jérusalem pour consommer les prophéties; mais il faut entendre avec quel esprit il s'emporte contre cet apôtre qui le veut empêcher d'aller à la mort, pour juger du désir et de la volonté qu'il a de mourir : *Vade post me, Satana, scandalum es mihi, quia non sapis quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.* (*Mat.*, XVI, 23); allez après moi, Satan, entrez dans mes sentiments et dans mon esprit, votre contradiction m'est un scandale, vous ne considérez pas la volonté de Dieu, mais celle des hommes, mon inclination, mais la vôtre.

Il n'en faut pas douter, Pierre aimait tendrement son Maître; mais son amour, dit saint Jérôme, avait quelquefois plus d'ardeur que de lumière et de discrétion; c'est pourquoi voyant Jésus-Christ en disposition d'aller chercher la mort en Jérusalem, il s'oppose aussitôt à son dessein, il le combat avec vigueur : *Absit a te, Domine, non erit tibi hoc* (*Matth.*, XVI, 22). Ah! Seigneur, que voulez-vous faire? A quoi pensez-vous de vouloir mourir? Vous, mourir! eh! la mort oserait-elle vous attaquer? Il n'y a pas longtemps que vous l'avez chassée du corps de l'enfant d'une veuve qu'elle avait presque mis au tombeau; elle que votre parole a mise en fuite, qui n'a pu résister à votre voix, oserait-elle approcher de votre personne? Etes-vous moins juste qu'Elie qui l'a vaincue? Etes-vous moins agréable à Dieu qu'un Enoch qui n'est point descendu au tombeau? Vous voulez mourir! eh! le Fils de Dieu peut-il mourir! Vous voulez être vendu, joué, méprisé, crucifié! eh! quels crimes avez-vous commis pour souffrir tant de supplices et tant d'opprobres! Que dites-vous, Pierre? vous voulez empêcher ma mort, vous ne voulez donc point de résurrection; vous rejetez ma croix, vous ne voulez donc ni ma gloire ni votre salut; vous me dissuadez d'aller au combat, vous ne voulez donc pas que je remporte la victoire; si je ne suis pas crucifié, comment voulez-vous que j'efface et que je crucifie l'obligation de votre péché! Si je ne descends au sépulcre, les tombeaux ne s'ouvriront point; si je ne descends parmi les morts, ils ne seront jamais en liberté. Ah! Pierre, vous ne prenez pas garde que sans y penser vous favorisez le dessein du démon; si je ne meurs, pas que deviendront les prophéties? Vous avez contre vous Isaïe, qui a prédit qu'on me conduirait à la mort comme un agneau et une brebis innocente : *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet* (*Is.*, LIII, 7). Vous avez contre vous Jérémie, qui a prédit ma mort sous l'image d'un sacrifice : *Ecce quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam* (*Hier.*). Zacharie ne vous presse pas moins par son témoignage, quand il dit que ceux-là lèveront un jour les yeux sur moi, qui m'auront attaché à la croix : *Aspiciunt ad me quem confixerunt* (*Zach.*, XII, 10). Voulez-vous le témoignage d'un autre prophète? En voici un qui parle des ténèbres et du désordre qui doit arriver à ma mort dans le monde : *Occidit sol in meridie* (*Am.*, VIII, 9). Mais attendez, Pierre, et vous verrez bientôt les effets répondre aux paroles, le soleil perdre sa lumière, les pierres se fendre, la terre trembler, l'enfer vaincu, la tyrannie des démons abattue, la mort ensevelie, les tombeaux ouverts et les morts rompre leurs chaînes et recevoir la liberté. Quoi! Pierre, vous voulez empêcher l'avènement de toutes ces choses? Voulez-vous, tout seul, vous opposer à la vérité de tant d'oracles, à la volonté de mon Père, à mes désirs, à ma gloire, à votre salut : *Vade post me, Satana, quia non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum* (*Matth.*, XVI, 23). Je vous demande maintenant si le Fils de Dieu n'avait été poussé à la mort de toute l'impétuosité de ses désirs, la pensée de la mort aurait-elle sans cesse occupé son esprit comme elle l'a fait? Aurait-il pris plaisir d'en parler en tout temps, en tous lieux, en toutes sortes d'occasions et avec toutes sortes de personnes? Mais aurait-il si maltraité un disciple qui ne s'opposait à son dessein que par un excès de tendresse et d'affection? un apôtre qui venait de confesser sa divinité, un apôtre qu'il venait d'établir lui-même le chef de son Eglise? N'en doutons pas, cette correction faite avec tant de chaleur, la recherche que le Fils de Dieu a faite de la mort, les entretiens qu'il a eus sur ce sujet, toutes ces choses sont des témoignages sensibles du désir qu'il avait de mourir pour notre salut : *Dies est lætitiæ cordis ejus*, c'est un jour d'une grande réjouissance pour lui que d'aller à la mort, et les Evangélistes remarquent qu'il sortit, l'hymne étant fini : *Hymno dicto*, qui était une ode chantée à l'honneur de sa victoire, un chant de ce qu'il allait monter au Calvaire pour aller à la mort. Mais pourquoi craint-il donc la mort s'il la désire avec tant d'ardeur? pourquoi est-il triste et pourquoi prie-t-il son Père de l'en dispenser? Il ne craint pas la mort par nécessité, il la craint avec liberté; la tristesse de sa mort, aussi bien que sa mort même est un effet de son amour; comme il a voulu mourir pour nous, il a voulu craindre pour l'amour de nous; comme il a voulu souffrir dans son corps, il a voulu être affligé dans son esprit, et sa miséricorde a été si grande, qu'il n'a pas voulu qu'il y eût rien en lui qui ne fût le prix de notre salut; son corps, son esprit, son humanité, sa divinité

même s'est anéantie pour nous rendre la liberté et ne s'est anéantie que pour cela.

Disons donc avec le prophète, que la rédemption est abondante : *Copiosa apud eum redemptio*, abondante dans son prix, il est infini ; abondante dans l'affection du rédempteur, il s'est donné de tout son cœur, comme il a donné tout son sang; abondante dans son effet, nous sommes entièrement libres, toutes nos dettes sont payées, l'obligation de notre mort n'est plus entre les mains du démon, ce contrat funeste est effacé, il est rompu, il est attaché sur la croix, et nous pouvons dire aujourd'hui avec Jésus-Christ, et en Jésus-Christ, que le prince du monde n'a plus aucun droit, aucune prétention ni aucune action contre nous : *Venit enim princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam* (*Joan.* XIV, 30). Avant la mort du Fils de Dieu, le démon avait droit sur tous les hommes, il avait même quelque sorte d'action contre Jésus-Christ parce qu'il était la caution des hommes; nous étions en sa possession, nous ne pouvions sortir de sa puissance, et quand nous aurions été capables de secouer le joug qu'il nous avait imposé, il aurait toujours eu le droit de nous poursuivre comme des esclaves fugitifs et qui n'avaient point reçu la liberté; mais aujourd'hui il n'a plus rien à nous demander, il n'a plus d'action ni contre Jésus-Christ, ni contre les siens, ni contre la caution, ni contre les débiteurs; tous ses droits sont éteints, toutes nos dettes sont payées, notre liberté est entière, parce que le Fils de Dieu nous a délivrés : *Si Filius vos liberaverit, vere liberi eritis.* Tout autre qui aurait tenté de nous délivrer l'aurait entrepris sans succès, tout autre qui aurait voulu nous racheter n'aurait jamais eu de quoi payer ; il n'y avait qu'un Jésus-Christ qui eût un fonds suffisant pour cela, il n'y avait que le Fils de Dieu qui eût le pouvoir de satisfaire pour nous, comme il n'y avait que lui qui eût le désir et la volonté de nous faire une si grande miséricorde. Mais remarquez jusqu'où va la bonté et la miséricorde de Notre-Seigneur ; il ne se contente pas de nous rendre la liberté; il nous donne le prix même de notre liberté, nous nous étions vendus sans toucher aucun prix de la vente que nous avions faite : *Gratis venundati estis* (*Isa.*, LII, 3). Nous avions beaucoup donné et nous n'avions rien reçu que des afflictions et des peines, le Fils de Dieu nous rachète aujourd'hui à grand prix : *Empti estis pretio magno.* Mais qui reçoit ce prix, qui le touche, qui en profite? est-ce la justice de Dieu? Elle n'a pas besoin du sang qu'elle verse. Est-ce le démon? encore moins, et bien loin de profiter du prix que Jésus-Christ donne pour notre salut, il est vaincu et dépouillé de tous les avantages qu'il avait sur nous. Qui reçoit donc ce prix? qui le touche? nous-mêmes, chrétiens, nous-mêmes, ce sang est à nous, ce corps est à nous, cette âme est à nous, cette divinité est à nous, tout ce qui est en Jésus-Christ est à nous, sa vie et sa mort, ses douleurs et ses peines, ses satisfactions et ses mérites, le fonds et les fruits, sa passion et ses grâces, tout est à nous. Il est vrai qu'il a repris ce sang qui est à nous, mais il ne l'a pas repris pour lui, il l'a repris pour nous, afin que nous eussions un intercesseur et un avocat dans son cœur. Nous avons donc reçu les fruits de sa passion, mais il n'a rien acquis pour lui ; c'est aussi un signe d'esclavage et de captivité, car qui dit esclave, dit un homme qui ne possède rien et qui n'a rien à lui, de sorte que comme dans l'ancienne loi Dieu voulait que tout ce qu'il y avait de bon dans les sacrifices fût pour les hommes, à la réserve de l'encens, qui était le symbole de sa gloire, qu'il ne partage avec personne, ainsi dans ce grand sacrifice qu'il offre aujourd'hui à son Père, il ne retient pour lui que la gloire de cette action, et il nous laisse tout le reste, la foi, la justice, la sainteté, la charité, le salut : *In Christo Jesu qui factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio* (*I Cor.* I, 30). Jésus-Christ, dit l'Apôtre, s'est fait pour nous sagesse, justice, sanctification, rédemption, et si vous voulez voir l'accomplissement de toutes ces choses avant qu'il meure et qu'il pousse le dernier soupir, observons tout ce qui se passe dans la conversion du bon larron : cet homme connaît le Fils de Dieu que les Juifs ne connaissent pas, voilà sa foi ; cet homme corrige le larron qui blasphème, il s'accuse lui-même, il rend témoignage de l'innocence de Jésus-Christ, voilà sa justice; il prie Notre-Seigneur de se souvenir de lui quand il viendra dans son royaume, voilà sa sainteté, son espérance et sa charité ; enfin il a le bonheur de recevoir cette parole de Jésus-Christ : *Hodie mecum eris in Paradiso* (*Luc.* XXIII, 43) : Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis, et voilà la rédemption. Mais remarquez la différence qu'il y a entre lui et David : David recommandant son âme à Dieu, ajoute incontinent après la raison qu'il a d'espérer que Dieu la prendra dans sa protection : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum; redemisti me, Domine Deus veritatis :* Seigneur, je recommande mon esprit entre vos mains, vous m'avez racheté, Dieu de vérité. Jésus-Christ fait sur la croix la même prière à son Père, mais il n'en rend pas la même raison ; il lui recommande son esprit comme David, mais il ne lui dit pas comme ce prophète qu'il l'a racheté, parce qu'il est lui-même le rédempteur et la consommation du salut, en vue de laquelle il dit que tout est consommé : *Consummatum est*, les prophéties sont consommées, le commandement de son Père est consommé, son amour est consommé, la rédemption est consommée; il ne lui reste plus rien à faire pour nous, mais, chrétiens, il nous reste beaucoup à faire pour lui : *Gratiam fidejussoris ne obliviscaris, dedit enim pro te animam suam* (*Eccli.* XXIX, 18). Mon fils, dit le Sage, n'oubliez jamais la grâce de celui qui s'est rendu caution pour vous, car il a donné sa vie pour votre salut.

Où vous remarquerez, s'il vous plaît, trois choses que le Sage nous insinue par ces paroles, la première que le Fils de Dieu a satisfait pour nos péchés en qualité de caution, et non pas de débiteur, car il ne devait rien à

la justice divine ni à la justice humaine ; la seconde chose qu'il faut observer avec le Sage, c'est que la rédemption est une grâce qui n'a aucun fondement que dans la miséricorde de Dieu : *Gratiam fidejussoris* (*Eccli.* XXIX). Et de vrai, qu'avons-nous fait pour l'obliger à payer pour nous ? mais plutôt que n'avions-nous pas fait pour le détourner d'un si charitable dessein ? Est-il quelque outrage qu'il n'eût pas reçu de notre passion ? est-il quelque crime qui n'eût pas attaqué sa miséricorde ? Nous l'avions combattue, mais nous ne l'avions point vaincue ; il a toujours eu plus de bonté que nous n'avons eu de malice ; et comme les fleuves rapides qui s'enflent, qui s'élèvent quand on les arrête, et qui emportent même les digues qu'on veut opposer à leurs cours, l'abondance des péchés du monde a causé la surabondance de la grâce ; plus nous avons été méchants et plus Dieu a été touché de notre misère, et quand la malice des hommes a été consommée, c'est alors qu'il s'est chargé de toutes leurs dettes, et qu'il a satisfait pour eux, non pas en vue de leurs vertus et de leurs mérites, mais en considération de leurs péchés et de leurs offenses, non pas en considération des moindres crimes, mais des plus grands crimes : *Loquimini ad cor Jerusalem et advocate eam quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius* (*Isa.* XL, 2). Mais jusqu'où pensez-vous qu'il a étendu cette grâce ? jusqu'à se faire homme ? ce n'était pas assez ; jusqu'à souffrir les peines et les disgrâces de la vie ? c'était encore trop peu, quoi donc ? jusqu'à verser quelques gouttes de sang ? ce n'est point encore le terme de sa charité : *Dedit enim pro te animam suam*, il a donné jusqu'à sa vie, une vie sainte, une vie pure, une vie innocente, la vie d'un Dieu pour le salut d'un criminel et d'un coupable.

Il n'est donc rien qui doive tant occuper notre souvenir que la passion du Fils de Dieu ; comme elle est la consommation de toutes les grâces qu'il nous a faites, elle doit être pour nous un objet éternel de reconnaissance ; mais quelle reconnaissance, chrétiens, peut égaler une si grande miséricorde ; que peut rendre à Dieu un homme qui doit à Dieu le Dieu même qui l'a racheté, qui lui doit sa naissance, sa vie, sa mort, ses actions, ses travaux, ses combats, son corps, son sang, son âme, sa divinité, et tout cela dans un état d'anéantissement ? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* (*Ps.* CXV, 12) ? Que puis-je donc rendre au Seigneur pour tant de grâces qu'il m'a faites, si grandes, si particulières, si nécessaires, si utiles, si glorieuses ? Que puis-je opposer à tant de faveurs, moi qui ne suis que cendre et que poudre, moi qui ne suis qu'un néant, et qui ne puis rien tirer de moi-même que l'imperfection et le péché ? Je sais toutefois ce que je puis faire pour m'aquitter, sinon en tout, du moins en partie de ce que je lui dois : *Calicem salutaris accipiam* (*Ib.*, XIII) ; ou, comme porte une autre version, *Calicem Jesu accipiam, et nomen Domini invocabo* ; je prendrai le calice de Jésus, le calice de sa passion, et j'invoquerai le nom du Seigneur, afin qu'il me donne la force de mourir pour lui, comme il est mort pour mon salut ; je lui donnerai vie pour vie, sang pour sang, mort pour mort ; il a renoncé à soi-même pour l'amour de moi, je renoncerai à moi pour l'amour de lui ; il n'a rien refusé pour moi, ni les mépris, ni les supplices, ni les opprobres, ni la croix ; je ne refuserai rien pour lui de toutes ces choses ; il m'a plus aimé que lui-même ; que dis-je ? il s'est haï lui-même pour me témoigner plus sensiblement son amour ; il faut donc que j'exerce sur moi une sainte haine pour faire éclater ma reconnaissance ; pouvant me racheter d'une goutte de sang, il en a versé des torrents : je ne veux donc pas qu'il y en ait une goutte dans mes veines que je ne sois prêt à répandre pour les intérêts de sa gloire ; je n'irai pas chercher la mort comme lui, ce qui a été en lui un effet de sa vertu et de son courage ne serait en moi que présomption et témérité ; mais assisté de sa grâce, je l'attendrai avec tant de résolution, que ni l'adversité, ni la persécution, ni la faim, ni la nudité, ni le fer ni le feu ne me sépareront jamais de la charité de Jésus-Christ.

Voilà la reconnaissance que le Fils de Dieu attend de notre piété ; ne voyant rien en nous digne de lui, il nous présente son calice pour boire avec lui, il nous présente sa croix pour nous y crucifier avec lui et remplir la vérité de ces paroles : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* ; sa passion étant les délices de son souvenir, n'ayant rien de plus cher que cette dernière action de sa vie, il veut qu'elle dure encore après son trépas ; son amour ne va pas seulement jusqu'à la mort, il va même au-delà de la mort, en souffrant non pas en lui-même, mais dans son Eglise, pour la faire entrer en société de sa passion, et pour établir une conformité de mort entre nous et lui ; il a voulu, dit saint Paul, qu'il y eût des vides dans cette passion, et qu'il y manquât quelque chose pour nous obliger à la remplir par la pénitence, par la mortification et l'austérité, par la patience dans les persécutions, et par la consommation même du martyre. Il est vrai, chrétiens, que nous n'avons plus de tyrans visibles à vaincre, mais nous avons des tyrans invisibles et des passions à combattre ; ce n'est plus le temps des persécutions, il est vrai, mais c'est toujours le temps du martyre ; ce n'est plus le temps des combats sanglants, mais c'est toujours celui des couronnes et de la gloire ; les hommes ne nous persécutent pas, mais les démons nous font la guerre ; les tyrans ne nous tourmentent pas, mais nous sommes affligés par le plus cruel de tous les tyrans ; nous ne voyons pas des feux allumés pour brûler nos corps, mais nous portons dans le fond du cœur un feu qui brûle notre esprit ; les martyrs ont marché sur les feux visibles, étouffons celui qui est en nous-mêmes ; les martyrs ont dompté la fureur des bêtes farouches, réprimons celle de notre passion ; les martyrs ont été constants dans les sup

plices, résistons à toutes nos mauvaises pensées, et nous remplirons avec les martyrs la passion et la mort de Jésus-Christ; il ne nous demande point d'autres victimes que nos passions, d'autre sacrifice que celui de notre cœur, d'autre mort que celle du péché; il n'est pas mort pour nous ôter la vie, mais pour nous la rendre; il n'est pas mort pour faire mourir nos corps, mais pour détruire le corps du péché : *Ut destruatur corpus peccati* (*Rom.*, VI, 6), c'est-à-dire tous les péchés, toutes les passions, tous les vices qui sont les membres et les parties de ce corps monstrueux; et sans cette mort invisible, chrétiens, sans ce sacrifice intérieur, il n'est point de martyre, pour sanglant qu'il puisse être, qui puisse remplir la passion du Fils de Dieu ni satisfaire à l'obligation de sa mort ; de sorte que toute la reconnaissance qu'il attend de nous, tout l'usage que nous devons faire de sa Passion, consiste en ce point de combattre, de vaincre et d'anéantir nos passions.

Toutes ces choses sont difficiles, à la vérité, mais elles deviendront faciles si nous considérons quelle est la gloire d'un chrétien qui combat, qui souffre et qui meurt avec Jésus-Christ, qui est associé à sa passion et qui porte l'image et la ressemblance de sa mort; les victoires seront aisées à remporter, si nous envisageons non pas les travaux, mais les récompenses, non pas les combats, mais les couronnes; non pas les douleurs qui les précèdent, mais les consolations qui les suivent; non pas les peines qui les environnent, mais les biens qu'elles nous apportent; enfin tous les combats seront aisés à soutenir, si nous méditons souvent la Passion de Notre-Seigneur, n'y ayant rien qui nous fortifie davantage contre le péché que le souvenir de toutes les peines qu'il a endurées pour le détruire : *Dabo eis scutum cordis laborantium;* ce souvenir, cette réflexion, cette pensée est un bouclier qui repousse tous les traits de notre ennemi, chaque peine opposée à chaque péché; il n'est point de passion, point de violence, point de fureur qui ne cède à cette pensée; une âme est en sûreté dans ses plaies, elle y trouve un asile contre tous les ennemis de son salut : *Christo in carne passo et vos eadem cogitatione armamini.* Ça, chrétiens, Jésus-Christ souffre aujourd'hui pour nos péchés, armons-nous de cette pensée contre le péché; et afin que cette pensée soit soutenue de sa grâce, adressons-lui cette prière de saint Augustin : Seigneur, qui avez voulu naître pour la rédemption du monde, être circoncis, réprouvé des Juifs, vendu par un disciple, chargé de chaînes et, comme un agneau innocent, être conduit au sacrifice; qui avez voulu pour l'amour de nous être accusé, battu de verges, couronné d'épines, dépouillé, crucifié et mourir comme un criminel, accordez-nous, Seigneur, par toutes ces peines, par cette croix, cette mort, que nous puissions éviter les châtiments que nous avions mérités par nos crimes, et obtenir les récompenses que vous avez méritées par les douleurs de votre Passion. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Pax vobis.

La paix soit avec vous (*S. Jean, chap.* XX).

Comme Dieu est un esprit de paix, il veut que la paix soit partout, parce qu'il veut être partout ; et comme cet esprit ne descend jamais dans un lieu que pour le remplir de lui-même, dans cette effusion, il ne donne pas seulement la paix, il ajoute la paix sur la paix ; il donne la plénitude et l'abondance de la paix ; écoutez l'oracle d'un de ses prophètes : *Dabo eis solatium verum, pacem super pacem.* Il promet à son Eglise une puissante consolation, c'est la consolation de la paix ; et afin qu'il ne manque rien à sa joie, il en veut multiplier les motifs par la multiplication de la paix ; c'est une promesse faite à l'Eglise que je trouve confirmée aujourd'hui dans l'Evangile, et même en partie exécutée; le Fils de Dieu entre dans le cénacle où les apôtres sont assemblés, il paraît au milieu d'eux pour leur donner la paix : *Pax vobis*, la paix soit avec vous; et voyant la joie que sa présence et sa parole font naître dans leurs cœurs et éclater sur leurs visages, il confirme cette paix par un redoublement de désirs : *Dixit iterum : pax vobis*, encore une fois, mes apôtres, je vous donne ma paix : je passerais à une seconde confirmation qui est marquée en termes exprès dans l'Evangile, si la suite de l'Ecriture ne m'arrêtait au milieu de ces deux confirmations pour m'en faire observer une autre dans le don qu'il leur fait de son Saint-Esprit, qui est la paix même et le père de la paix : *Accipite Spiritum sanctum.* Mes apôtres, pour la troisième fois, recevez la paix en recevant mon esprit, je vous souhaite l'une et l'autre. Je vous le souhaite, mes frères, aussi bien que le Fils de Dieu ; mais je n'ai en cela que des désirs, c'est à lui à vous donner ce que je désire, c'est à la Vierge à vous l'obtenir de son Fils: mais c'est à vous et à moi à le demander à la Vierge en la saluant avec l'ange, et lui disant : *Ave, Maria.*

Pourquoi pensez-vous que le Fils de Dieu donne aujourd'hui dans l'Evangile trois fois la paix à ses apôtres? Si sa volonté est sincère, si sa parole est toute-puissante, s'il peut généralement tout ce qu'il veut, s'il fait infailliblement tout ce qu'il dit, ne suffirait-il pas de leur donner une fois la paix pour les établir dans cette paix? Quelle nécessité de confirmer tant de fois sa parole, et de leur donner la paix sur la paix : *Pacem super pacem?* C'est qu'il y a trois sortes de paix ou pour mieux dire trois degrés dans la paix que le Fils de Dieu donne à son Eglise, la paix commencée, la paix confirmée et la paix consommée; le premier degré nous établit dans la paix, mais cette paix n'est ni parfaite ni assurée ; comme nous en pouvons déchoir par le péché, elle n'apaise pas tous nos

troubles; le second degré confirme cette paix, mais il ne l'achève pas tout à fait; pour être hors du danger de la perdre, nous ne sommes pas encore tout à fait sans inquiétude; mais enfin le troisième degré l'affermit entièrement et la consomme, il n'y a plus de chute à craindre, il n'y a plus de trouble ni d'inquiétude à apaiser; cette triple paix est fondée sur trois rapports qu'elle a avec les trois états de l'homme; 1° l'état de la vie; 2° l'état de la mort; 3° et l'état de la gloire; dans le premier état, il jouit de la première paix par la justice; dans le second état, Dieu lui donne la seconde paix par la persévérance; et dans le troisième état, il entre en possession de la troisième paix par la gloire; en un mot, la paix commencée est la paix de l'Eglise militante, la paix confirmée est la paix de l'Eglise souffrante, et la paix consommée est la paix de l'Eglise triomphante; trois paix que Jésus-Christ donne à son Eglise quand il lui donne la paix sur la paix; c'est mon sujet.

PREMIER POINT.

Pour établir fortement et solidement la première partie de ce discours, je suppose deux principes de saint Augustin: je tire le premier du chapitre treizième du dix-neuvième livre de sa Cité, où il dit que la paix n'est autre chose qu'un ordre bien établi et bien observé : *Pax omnium rerum tranquillitas ordinis;* la paix est dans le corps quand toutes ses parties sont dans un juste tempérament; elle est dans l'âme quand ses passions sont réglées, et que ses connaissances et ses actions sont de concert; elle est parmi les hommes quand ils sont d'accord et d'intelligence; elle est dans une famille quand ceux qui doivent commander commandent, et que ceux qui doivent obéir obéissent; elle est entre Dieu et l'homme quand celui-ci est soumis à Dieu, et qu'il est dans l'ordre de sa dépendance : *Pax omnium rerum tranquillitas ordinis*, la paix est partout où il y a de l'ordre. Le second principe de saint Augustin est du sixième livre qu'il a composé de la Musique, au chapitre quatorzième, où il dit qu'il y a grande différence entre ces deux choses, entre tenir son ordre et être dans son ordre; l'âme, dit ce Père, est dans son ordre quand elle demeure dans l'état de sa condition; elle tient son ordre quand elle obéit à la loi de Dieu, et qu'elle fait ce que Dieu veut. Je m'explique : Dieu a mis l'homme au-dessous de lui et au-dessus de toutes les créatures sensibles, voilà son état; Dieu lui a commandé de l'aimer par-dessus toutes choses, et son prochain comme soi-même, voilà la loi de Dieu et la fin de sa création; l'âme est donc dans son ordre quand elle demeure soumise à Dieu, sans s'élever au-dessus de ce quelle est; elle tient son ordre quand elle aime Dieu par-dessus toutes les créatures, et son prochain comme elle-même; de manière que l'homme est dans son ordre par l'humilité, il tient son ordre par la charité qui rend justice à Dieu, comme l'humilité rend justice à Dieu et à l'homme; c'est donc la justice qui arrête l'homme dans son ordre, et qui lui fait tenir son ordre, et par conséquent qui lui donne la paix.

Car si vous prenez la peine d'examiner un peu plus à fond avec saint Ambroise la nature de la justice, vous verrez qu'elle n'est autre chose que l'assemblage de toutes les vertus : *Ubi justitia, ibi omnium virtutum concordia.* C'est la plénitude de la loi, et si vous êtes en peine de savoir ce que c'est que cette plénitude de la vertu et de la loi, saint Paul vous apprendra que c'est la charité : *Plenitudo legis est charitas.* Si vous considérez en second lieu plus exactement l'essence de l'humilité, vous trouverez que cette vertu est la plénitude de toute la justice, je ne crains pas de le dire après le Fils de Dieu, qui l'a définie de cette sorte dans les eaux du Jourdain, où s'humiliant aux pieds de son précurseur, qui ne pouvait souffrir cet anéantissement de son maître, et qui refusait de le baptiser : *Sine modo*, lui répliqua le Fils de Dieu, faites ce que je vous dis : Et pourquoi, Seigneur, souffrira-t-il cette humiliation ? C'est parce que je dois consommer par là toute la justice : *Sic vos decet adimplere omnem justitiam.* La charité renferme la justice, l'humilité, la plénitude. Reprenons donc, s'il vous plaît, les principes de saint Augustin, et formons ce raisonnement : La paix consiste dans l'ordre que l'homme tient, et dans lequel il demeure soumis ; il tient cet ordre par la charité, il est dans cet ordre par l'humilité ; la charité est la justice dans la doctrine de saint Paul, le Fils de Dieu m'apprend que l'humilité est toute la justice ; c'est donc la justice qui met l'homme dans son ordre et qui lui fait tenir son ordre, c'est donc la justice qui lui donne la paix, parce que la paix n'est établie que dans l'ordre : *Pax omnium rerum tranquillitas ordinis.*

Vous plaît-il que nous poussions encore davantage ce raisonnement sur un troisième principe de saint Augustin ? C'est au même livre de la Musique, au chapitre quinzième, où il enseigne que la justice a trois parties : la première : *Nulli servire nisi uni Deo*, de ne servir que Dieu tout seul, parce qu'il est l'unique Seigneur, de n'aimer que lui, parce que nous lui devons toutes nos affections ; la seconde : *Nulli coæquari nisi purissimis animis*, de ne s'égaler qu'aux esprits les plus purs, c'est-à-dire que l'âme ne doit pas s'élever jusqu'à Dieu, ni faire comparaison avec lui : elle ne la doit faire tout au plus qu'avec les Anges ; la troisième partie de la justice en un mot consiste en ce point, de ne commander qu'à la bête : *Nulli appetere dominari nisi naturæ bestiali et corporeæ;* mais l'homme ne peut-il pas commander à l'homme ? Oui, si Dieu lui en donne l'autorité et s'il le fait le dépositaire de sa puissance, comme les rois ; mais s'il le fait de son autorité privée, cette domination est tyrannique, c'est une usurpation que sa vanité lui fait faire, une injustice que son ambition lui fait commettre ; voilà les trois parties qui composent toute l'intégrité de la justice,

servir et aimer Dieu tout seul, ne se pas comparer à lui et ne pas s'élever par-dessus son frère par une fausse autorité; elle renferme la charité par la première; l'humilité est comprise dans les deux autres. Appliquons donc encore une fois ce principe de saint Augustin aux deux premiers, et disons que la paix n'étant établie que dans l'ordre que l'homme tient par la charité, et dans lequel il est par l'humilité, disons que cette paix n'a point d'autre source que la justice, parce que la justice n'est qu'un composé de charité et d'humilité, de soumission et de dilection.

De tous ces principes, je forme un second raisonnement, ou plutôt je tire une conséquence du raisonnement que je viens d'établir, et je dis que la paix étant la fille de la justice et la justice même, il n'y a point de paix pour les pécheurs : *Non est pax impiis*, les impies n'ont point de paix; cette conséquence est inévitable dans nos principes, la paix ne consiste que dans l'ordre, l'homme n'est dans cet ordre que par l'humilité; il ne tient cet ordre que par la charité, le pécheur étouffe ces deux grandes vertus par son crime, il est donc nécessairement dans le trouble et dans le désordre : *Non est pax impiis*, les impies n'ont point de paix parce qu'ils sont sans charité. La charité, dit saint Jean, est un feu qui vient du sein de Dieu : *Charitas ex Deo est, et qui diligit ex Deo natus est*, et celui qui brûle de ce beau feu, celui qui aime Dieu, celui-là est né de Dieu, c'est un enfant de Dieu; mais quelle est la marque des enfants de Dieu, le caractère qui les discerne des enfants du démon? c'est la justice et l'innocence, répond le même apôtre : *Qui ex Deo natus est peccatum non facit, quia semen Dei in eo manet*; celui qui est né de Dieu par la charité ne pèche point, *et non potest peccare*; j'ajoute même avec saint Jean qu'il ne peut pas commettre le péché, il est impeccable : *quia ex Deo natus est*, parce qu'il est un enfant de Dieu, parce que sa charité, qui est la semence de Dieu, est dans son cœur : *In hoc manifesti sunt filii Dei et filii diaboli*, voilà le caractère qui distingue les enfants de Dieu d'avec les enfants du démon : *Omnis qui non est justus non est ex Deo;* celui qui n'a pas la justice, celui qui est en péché n'est point enfant de Dieu; n'étant point enfant de Dieu, il n'a pas la charité qui en est le caractère; n'ayant pas la charité qui aime Dieu par-dessus toutes choses, il ne tient pas l'ordre que Dieu lui a prescrit pour sa vie; ne tenant pas cet ordre, il n'a point de paix : *Non est pax impiis ;* le pécheur n'aime donc point Dieu, il n'est pas même capable de l'aimer, parce qu'il est capable de l'offenser; il ne peut pas lui donner son cœur, parce qu'il lui donne la mort : *Iterum crucifigentes Filium Dei*. Ah! Hérode, disait autrefois une reine des Juifs à un mari furieux et jaloux qui avait donné ordre de la faire mourir et qui ne laissait pas encore de lui faire des protestations d'amour : *Quomodo potes amare qui potes occidere?* Hérode, comment pouvez-vous dire que vous m'aimez, vous qui pouvez bien consentir à ma mort? est-il possible que votre cœur puisse accorder tant d'amour avec tant de cruauté? *Quomodo potes amare qui potes occidere?* Pécheur, voilà ta conviction et ta confusion tout ensemble, tu dis que tu aimes Dieu nonobstant tous tes crimes, tu t'excuses de ton péché sur une malheureuse fragilité qui t'emporte, sur l'ignorance qui surprend ta volonté, sur la répugnance que tu sens même quand tu pèches; tu prétends que cela suffit pour mettre ton cœur et ta charité à couvert, tu te trompes; tu n'aimes point Dieu, puisque avec tout cela tu ne laisses pas de lui donner la mort : *Quomodo potes amare qui potes occidere?* Eh! le moyen d'aimer et de faire mourir tout ensemble? Quelle apparence d'allier l'amour avec la haine, la douceur avec la fureur? Cette alliance est impossible. Ne me dites donc plus que vous aimez Dieu. Si vous l'aimez, les Juifs, qui l'ont condamné à la mort, l'ont aimé; si vous l'aimez, ses bourreaux, qui l'ont tout déchiré de coups, l'ont aimé; si vous l'aimez nonobstant votre péché, ses plus cruels ennemis ont eu pour lui de la tendresse et de l'amour. Ah! Dieu de mon âme, si j'en avançais toutes les suites, ne dirait-on pas que je serais un insensé et un furieux? C'est donc parler en furieux que de dire que les pécheurs aiment Dieu. Ils ne l'aiment point du tout, la charité est éteinte dans leurs cœurs; cette flamme étant étouffée, tout y est en confusion et en désordre : *Non est pax impiis;* les impies n'ont point de paix, parce qu'ils ne tiennent pas leur ordre par la charité.

Mais du moins ne sont-ils pas dans cet ordre par l'humilité? Non, ils n'ont pas plus d'humilité que de charité, de soumission que de dilection; comme l'orgueil est la source de tous les crimes, ils se ressentent tous de leur origine, tous les pécheurs sont des superbes. Trois choses nous peuvent inspirer la soumission à l'égard de quelques personnes, son excellence, son autorité et sa libéralité; je me soumets à cette personne parce qu'elle a plus de mérite que moi, la raison veut que je lui porte du respect; je me soumets à celui-là parce qu'il a autorité sur moi, Dieu me commande de lui être soumis; je me soumets à cet autre, parce qu'il peut et veut même me faire du bien; il est donc juste que j'aie de de la déférence pour ses volontés, et que j'en dépende. Voilà les trois motifs qui peuvent faire naître la soumission dans une âme pour peu qu'elle soit raisonnable; mais ils sont inutiles et sans effet dans celle des pécheurs : ni l'excellence de Dieu, ni son autorité, ni sa libéralité, ni son mérite, ni sa loi, ni ses promesses, tout cela n'est pas capable de les soumettre ni d'abattre leur orgueil. Que fait le pécheur quand on lui propose l'excellence de Dieu? il la méprise et la profane : *Spreverunt me*. Le dirai-je? Il a assez d'impiété pour préférer le démon à Dieu par son crime. Ah! que cette parole m'est bientôt échappée! Un Père de l'Église prend haleine pour la prononcer, il prend de grandes précautions, *quia dicere periculo-*

sum est. Il n'importe, je l'ai dit, et je le dis encore une fois avec Tertullien, que le pécheur fait plus d'état du démon que de Dieu : *Domino diabolum præponit.* Que fait le pécheur en second lieu quand on lui propose la loi de Dieu ? il la viole par sa révolte et sa désobéissance, mais il la viole de telle sorte qu'il s'affranchit autant qu'il peut de la servitude : *Domine, dissipaverunt legem tuam.* Seigneur, dit le prophète, les pécheurs ont dissipé votre loi. Remarquez, s'il vous plaît, il ne dit pas qu'ils ont rompu la loi de Dieu, mais qu'ils l'ont dissipée : *dissipaverunt.* Quand vous avez rompu une corde, par exemple, en quelque endroit, elle n'est pas pour cela hors d'usage, vous en pouvez rassembler les deux parties, les réunir dans un nœud et la faire servir ensuite; mais quand vous l'avez dissipée et mise en autant de pièces que vous y avez pu remarquer de parties, vous n'en pouvez plus tirer aucun service; la loi de Dieu est une corde, c'est un lien d'amour dont il se sert pour nous attirer à lui : *Traham te in funiculis Adæ in vinculis charitatis.* Si les pécheurs se contentaient de rompre cette chaîne par un ou deux péchés, elle ne serait pas encore tout à fait inutile, elle conserverait encore l'autorité de Dieu sur eux, et les pourrait appeler à leur devoir; mais ils passent bien plus avant, ils la dissipent, ils étouffent cette lumière par une infinité de crimes ; pourquoi tout cela ? Je vous l'ai déjà dit, c'est pour se rendre indépendants et détruire leur soumission ; mais si le mérite et l'autorité de Dieu ne font point d'impression sur eux, ne sont-ils point touchés de sa bonté, ses promesses ne leur peuvent-elles point gagner le cœur ? Point du tout : Dieu a beau les flatter par la proposition de la gloire, il a beau leur promettre son paradis : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*, ils n'en font pas plus d'état que du néant : Seigneur, disent-ils, vivez à votre mode, laissez-nous vivre à la nôtre ; vous avez un paradis, gardez-le pour vous, nous nous contenterons de la terre où nous sommes, nous vous en remercions de bon cœur. Chose étrange ! quand les Juifs furent entrés dans la terre de promission, cette terre, que Dieu avait promise à leurs pères depuis tant de siècles, cette terre dont il leur avait fait de si belles et de si pompeuses descriptions, cette terre, qu'il leur avait toujours proposée comme une terre de bénédiction ; cette terre, en vue de laquelle il les avait consolés dans leurs souffrances, animés dans leurs combats, quand ils furent dans cette terre, que dit le prophète ? *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*, ils méprisèrent cette terre fortunée, ils regrettèrent celle de leur captivité. Voilà l'ingratitude des pécheurs : Dieu leur promet son paradis, dont cette première terre n'était que l'ombre et la figure, il les met même en possession de cette gloire par l'espérance, qui est une béatitude commencée : *Gloriamur in spe*, dit saint Paul ; mais tout cela n'échauffe pas leurs désirs : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*; toutes les marques de la bonté de Dieu ne les peuvent pas réduire dans la soumission qu'ils lui doivent; comme ils n'ont point de charité, ils n'ont point d'humilité ; ni l'excellence de Dieu, ni l'autorité de Dieu, ni la libéralité de Dieu ne font point d'effet sur leurs cœurs rebelles, et, manquant également de charité et d'humilité, ils ne sont ni dans leur ordre ni ne trouvent cet ordre, et ainsi ils ne sont ni dans le repos ni dans la paix, qui consiste dans l'ordre : *Non est pax impiis*, il n'y a point d'ordre ni de paix par conséquent dans les impies.

Qu'ai-je dit ? que les pécheurs ne sont pas dans l'ordre ? Je me suis trompé, ils y sont aussi bien que les justes; car il faut distinguer deux ordres aussi bien que deux parties dans la providence de Dieu, l'ordre de sa miséricorde et celui de sa justice; la première règle les vertus, la seconde ordonne les maux, avec cette différence néanmoins, que la miséricorde nous donne les biens qu'elle règle, et la justice ne contribue au péché que par les châtiments et les peines; saint Augustin l'a si bien dit dans le onzième livre de sa Cité au chap. 17 : *Sicut Deus est naturarum bonarum optimus creator, ita malarum voluntatum est justissimus ordinator ;* comme Dieu est l'auteur de toutes les choses qui sont bonnes, c'est lui qui ordonne et qui règle les volontés qui sont mauvaises : *Ut cum illæ male utuntur naturis bonis, ipse etiam bene utatur voluntatibus malis ;* mais en quoi consiste cet ordre? Il consiste en ce point, qu'à mesure que les mauvaises volontés abusent de la bonté de leur nature par le péché, Dieu tire avantage de leur propre malice, et n'ayant pas voulu concourir à sa gloire dans l'ordre de la miséricorde, il est juste qu'elles y contribuent dans l'ordre des peines et de la justice; de manière que l'homme est toujours dans l'ordre, quoi qu'il fasse, ou dans l'ordre de la miséricorde par la vertu, ou dans l'ordre de la justice par le péché. Pécheur, vous fuyez l'ordre, mais vous y retombez toujours; vous n'êtes pas dans l'ordre des grâces, vous êtes dans celui des peines; vous vous retirez de l'ordre des commandements, mais c'est pour retomber dans l'ordre des châtiments ; le pécheur est dans l'ordre, et pourtant il n'est pas dans la paix ; et pourquoi n'a-t-il point de paix, puisque c'est l'ordrequi fait la paix? Remarquez : Saint Augustin ne dit pas que la paix consiste simplement dans l'ordre, mais dans la tranquillité de l'ordre : *Pax omnium rerum tranquillitas ordinis.* Ah ! voilà la raison de l'agitation et du trouble des pécheurs ; pour être dans l'ordre ils ne sont pas dans la tranquillité de l'ordre ; Dieu, qui est le maître de leur cœur, y veut régner ou par douceur ou par force, et ne pouvant en tirer l'amour pour son tribut, il en tire du moins la douleur et l'inquiétude : *Inquietum est cor nostrum donec perveniat ad te (Aug.).*

Or, cette inquiétude a trois principes ; le premier est en Dieu, le second en l'homme, et le troisième hors de Dieu et de l'homme ;

en Dieu par sa justice qui fait la guerre au pécheur, mais, mon Dieu, quelle guerre! Dans toutes les autres guerres il y a quelque ressource; on peut trouver son salut ou dans la victoire, ou dans la fuite, ou dans la clémence du vainqueur; mais tandis qu'un pécheur est dans son péché, et qu'il porte l'image d'un ennemi de Dieu, il n'y a point de ressource dans son malheur; il ne doit espérer ni dans la victoire, ni dans la clémence de Dieu, ni dans la fuite; dans la victoire les forces sont trop inégales, dans la clémence elle n'est que pour les pénitents, dans la fuite encore moins; Dieu le poursuit partout comme un Caïn après son fratricide. Les Scythes avaient réduit l'infortuné Darius dans une si grande extrémité, que sans miracle il lui était impossible d'échapper de leurs mains; c'est pourquoi ces barbares, connaissant leurs avantages, lui envoyèrent un faisceau de flèches avec un oiseau, une grenouille et une taupe, pour lui faire entendre qu'il serait bientôt percé de ces dards si les dieux ne lui faisaient la grâce ou de le changer en oiseau pour se sauver en l'air, ou en grenouille pour chercher son salut dans les eaux, ou en taupe pour s'enfoncer dans le fond de la terre. Oh! que la condition du pécheur est bien plus déplorable que celle de ce pauvre prince! Qu'il aille où il voudra, il ne peut éviter la vengeance de Dieu; que lui servirait-il d'avoir des ailes pour prendre son essor dans le ciel, puisqu'il y trouverait toujours ce Dieu irrité pour le précipiter dans les abîmes : *Si ascendero in cœlum, tu illic es ;* quel avantage pour lui quand il pourrait pénétrer jusqu'au centre de la terre, puisque la justice de Dieu l'y attend pour le punir dans les enfers : *Si descendero in infernum, ades.* Mais la mer n'a-t-elle point quelque asile pour lui? Non, Dieu ne lui fera pas moins sentir la pesanteur de son bras sur les eaux que sur la terre : *Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris, illuc manus tua deducet me et tenebit me forsitan dextera tua ;* il sentira la force de cette main vengeresse dans les abîmes mêmes de la mer. Mais peut-être que le pécheur pourrait se dérober à la colère de Dieu à la faveur des ténèbres : *Et dixi : forsitan tenebræ conculcabunt me ;* peut-être que le voile sombre de la nuit pourrait cacher son crime; point du tout : *Quia tenebræ non obscurabuntur a te, nec sicut dies illuminabitur, sicut tenebræ ejus ita et lumen ejus* (*Psal.*), parce que les yeux de Dieu percent les ténèbres les plus épaisses; il n'est point aveugle comme les hommes dans l'obscurité de la nuit, il découvre partout son ennemi et en tout temps; de sorte que c'est avec raison que le pécheur tout étonné et tout effrayé s'écrie dans la pensée de son malheur : *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam ?* Seigneur, où irai-je pour me mettre à couvert de votre colère? Où m'enfuirai-je, Seigneur, pour éviter les coups de cette justice qui me menace? Partout il est dans la crainte et dans la terreur, partout dans l'inquiétude et sans repos.

Le second principe de cette cruelle inquiétude, c'est la mauvaise conscience; les anciens ont donné aux pécheurs des furies vengeresses qui se présentaient à eux après leur péché, et qui leur en faisaient voir l'horreur; c'est une fable, mais j'en trouve la vérité dans la mauvaise conscience qui le persécute; il est attaché à ce tyran comme un démon à son supplice, et comme il ne peut se quitter, il porte partout son tyran et son persécuteur : *Sequitur ipse et urget gravissimus comes :* mais il faut que les profanes se taisent quand les Pères de l'Eglise veulent parler; celui qui leur impose ici le silence est saint Augustin, qui appelle le pécheur : *Fugitivum cordis*, le fugitif de son cœur. Représentez-vous un homme qui a une femme de mauvaise humeur; cet homme, dit saint Augustin, rentre le moins qu'il peut dans sa maison; il s'en éloigne tant qu'il peut, mais il ne peut si bien faire qu'il n'y vienne quelquefois, et qu'il ne trouve cette fâcheuse femme, car il ne peut pas en justice faire séparation de corps et de biens; il y a des enfants communs qui le retiennent; voilà l'état de cet homme qui a une méchante femme; saint Augustin en fait l'application au pécheur; sa maison c'est son cœur, sa femme c'est sa conscience, cette conscience est une épouse importune, elle est de mauvaise humeur; quand il pense rentrer dans sa maison elle lui fait mille reproches : eh bien! méchant que tu es, tu as ajouté le libertinage à tes débauches, tu as fait suivre l'homicide par l'adultère : cette voix lui est importune, il n'ose rentrer dans son cœur, il va de créature en créature pour se divertir; mais enfin il faut qu'il revienne chez lui, où il trouve cette épouse importune qui l'empêche de goûter la paix, qui cherche et qui fait le second principe de son inquiétude.

Enfin le troisième principe est hors de Dieu et hors de lui par une générale conspiration de toutes les créatures : *Jussisti, Domine, et ita est ut omnis creatura sit pœna possessori suo.* Seigneur, dit saint Augustin, vous l'avez commandé, et il est comme vous l'avez ordonné; vous avez voulu que toutes les créatures fussent les instruments de votre justice pour punir l'homme, et elles vous vengent de son ingratitude : *Multa flagella peccatoris*, le pécheur ne s'attire pas seulement un ennemi ou deux sur les bras, je veux dire votre justice et sa mauvaise conscience, il s'en fait autant qu'il y a de créatures, le zèle anime les plus insensibles pour le persécuter; la terre devient toute sèche et tout aride dans ses travaux; sa stérilité ne lui donne que des ronces et des épines pour le piquer; la mer s'enfle et se met en fureur pour lui faire faire naufrage, les vents et les tempêtes le poussent contre les écueils, l'air s'enflamme pour le brûler, il forme des foudres et des carreaux pour l'écraser; le ciel se couvre de nuages dont il fait des torrents pour l'abîmer; l'homme qui devrait ensemble le secourir est son plus mortel ennemi; s'il est dans la prospérité, il tâche de l'abattre et de ruiner sa fortune; s'il est dans

l'adversité, il l'opprime encore davantage; les anges mêmes emploient toutes leurs forces pour faire sentir à ce rebelle la peine de son crime : *Multa flagella peccatoris;* de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des ennemis qui le menacent, il ne découvre que des sujets d'inquiétude; Dieu le persécute par les signes de sa justice, sa conscience l'afflige par l'image de son crime, toutes les créatures sont armées contre lui pour le troubler; il est dans l'ordre, mais il n'est pas dans la tranquillité de l'ordre, et de là vient qu'il n'a point de paix : *Non est pax impiis.*

Après cela me croirez-vous si je vous dis qu'il y a encore une paix pour les pécheurs? Oui, les pécheurs sont en paix, mais l'Ecriture dit qu'il n'y en a point pour les impies : *Non est pax impiis;* mais elle dit aussi que quand le démon s'est rendu maître de leur cœur ils sont en paix : *Cum fortis armatus custodit atrium suum;* quand le démon, quand le fort a établi sa domination dans une âme, qu'arrive-t-il? dit le Fils de Dieu, *In pace sunt omnia quæ possidet;* tout est en paix dans cette âme, sa conscience ne la trouble plus, cette femme importune est endormie, elle ne dit mot, elle laisse le pécheur en paix et dans une profonde paix : *In pace sunt omnia;* et saint Bernard dit que la charité parfaite et l'iniquité consommée conviennent en ce point, que l'une et l'autre sont sans crainte et sans inquiétude : *Sicut perfecta charitas expellit timorem, ita consummata iniquitas dat securitatem;* les pécheurs sont donc en paix; mais, mon Dieu, quelle paix, c'est sur cette paix que je m'écrie : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima;* c'est en vue de cette paix que mon zèle m'emporte : *Zelavi super iniquos pacem peccatorum videns.* Oh! que cette paix est bien plus funeste que la guerre! Il vaudrait bien mieux que les pécheurs fussent toujours aux prises avec Dieu et avec leur conscience que de jouir de cette paix, il vaudrait bien mieux que l'image de leur crime troublât leur joie et leurs plaisirs que de vivre dans ce repos; ce n'est pas une paix, c'est une insensibilité; ce n'est pas une paix, c'est un assoupissement et une stupidité; ce n'est pas un repos, c'est un sommeil léthargique; ils ne craignent rien, ils ne sont touchés de rien, ils ont fait pacte avec l'enfer et avec la mort, qui leur ont promis qu'ils ne les troubleront point, mais à condition qu'ils seraient insensibles à toutes les inspirations de la miséricorde et de la grâce. Voyons maintenant la paix persévérante de l'Eglise; c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Saint Augustin, dans le livre XV de sa Cité, au chapitre 22, nous a laissé une divine pensée et une excellente doctrine touchant la nature et l'essence de la vertu; il dit qu'elle n'est autre chose que l'ordre de l'amour : *Definitio brevis et vera virtutis, ordo est amoris;* voulez-vous savoir ce que c'est que la vertu, voulez-vous que je vous en donne la définition, mais une définition succincte, une définition juste, une définition véritable et contre laquelle il n'y ait rien à dire : *Ordo est amoris,* c'est l'ordre de l'amour; être vertueux, c'est régler son amour, c'est savoir aimer avec ordre et avec discrétion, c'est aimer Dieu souverainement, aimer son âme après Dieu, son prochain comme soi-même et son corps moins que son esprit; être vertueux, c'est préférer le Créateur à la créature, les biens immortels aux choses caduques et périssables; aimer de cette sorte, c'est avoir la vertu. Et c'est pour cette raison, comme remarque le même saint Augustin, que l'Epouse du Cantique, voulant exprimer cette plénitude de vertus dont son bien-aimé l'a embellie, dit qu'il a ordonné la charité dans son cœur : *ordinavit in me charitatem;* il a réglé mon amour, il a établi un ordre dans mes inclinations et dans mes désirs. La vertu n'est donc autre chose qu'un amour réglé, c'est l'ordre de l'amour de cette doctrine liée avec celle que nous avons déjà supposée. Je tire cette conséquence que la paix étant dans l ordre, et dans l'ordre même de l'amour, puisque c'est l'amour qui nous fait tenir notre ordre, je tire, dis-je, cette conséquence, que toutes les vertus nous donnent la paix, avec cette différence néanmoins que, si toutes les vertus nous apportent la paix, toutes les vertus ne la confirment pas, nous la pouvons toujours perdre par le péché; mais la persévérance la confirme, parce qu'elle assure la sainteté et l'innocence.

Mais, pour établir cette seconde vérité par un raisonnement qui ne soit pas moins solide que le premier, je vous prie d'observer deux choses importantes pour l'intelligence de ce que j'ai à dire : la première est que, comme la paix est la fin de la guerre et le fruit de la victoire, la paix confirmée exige nécessairement une victoire entière et la fin de toutes nos guerres; la seconde chose qu'il faut remarquer, c'est que nous avons deux guerres à finir et une double victoire à remporter. La première guerre est celle que le péché allume entre nous et Dieu; il faut vaincre sa miséricorde et désarmer sa justice; la seconde guerre, qui est la semence de la première, est celle que nous avons avec nos passions; il faut humilier l'insolence de ces rebelles, il les faut étouffer et leur donner la mort, et, sans cette double victoire, jamais la paix n'est confirmée, jamais elle n'est assurée. Cela supposé, je vous avoue que toutes les autres vertus qui précèdent la persévérance peuvent éteindre cette première guerre : la pénitence, l'humilité, la religion, la charité et les autres nous réconcilient avec Dieu, mais elles ne nous réconcilient pas avec nous-mêmes, elles ne nous donnent pas la paix avec nos passions; et cela pour deux raisons importantes : la première, parce que la paix que nous avons avec Dieu est fondée sur la guerre que nous avons avec nos passions, et nous ne pouvons nous réconcilier avec elles sans être en guerre avec Dieu; la seconde raison, c'est que ce sont les vertus mêmes qui fomentent cette guerre, ce sont les vertus

qui soulèvent la raison contre les passions. Vous voulez réprimer ces sentiments d'impureté qui vous poussent à des actions honteuses, il faut donc que la chasteté vous prête ses armes; vous voulez résister à cette pensée de vanité qui s'élève dans votre esprit, mais vous succomberez si l'humilité ne vient à votre secours; vous voulez vous opposer à ce mouvement de vengeance, vous n'en viendrez jamais à bout sans la protection de la charité; vous voulez, en un mot, faire la guerre à toutes vos passions, mais votre entreprise est vaine si vous n'êtes armé de toutes les vertus.

Toutes les vertus sont liguées avec nous contre nos passions, et ce qui est encore à remarquer, c'est qu'elles combattent des monstres qu'elles ne sauraient vaincre et étouffer tout à fait; pour un désir réprimé, il en renaît un autre avec plus de violence; pour une passion étouffée, une seconde se relève avec plus d'impétuosité et d'insolence; et de là vient que ne pouvant confirmer leur victoire par la fin de cette seconde guerre, la paix n'est jamais assurée, elle est toujours chancelante et mal assurée. Toutes les vertus nous donnent bien la paix, mais elles ne peuvent pas nous donner la confirmation de cette paix, cet avantage n'appartient qu'à la persévérance; c'est la persévérance qui achève ce que les autres ont commencé : si les autres vertus nous donnent la paix avec Dieu, la persévérance nous donne la paix avec nous-mêmes; si celles-là éteignent la première guerre en nous réconciliant avec Dieu, celle-ci étouffe la seconde par la victoire qu'elle remporte sur les passions; si les premières sont victorieuses, la persévérance confirme et assure leur victoire par une entière défaite de leurs ennemis; et la raison fondamentale de tout ceci, c'est que si la vertu en général est une science et un art qui nous apprend à bien vivre, la persévérance en particulier est un art qui nous enseigne à bien mourir et qui nous donne même la bonne mort. Or, nous pouvons bien mourir en deux manières, en nous-mêmes par la dissolution de l'âme et du corps, à nous-mêmes par un anéantissement général de la concupiscence et de nos passions; la persévérance nous donne cette double paix, elle nous donne la première par la conservation de la justice, mais elle nous donne encore la seconde par la fin de toutes nos guerres, par la victoire qu'elle remporte sur les passions mutinées; les autres vertus leur font bien la guerre, mais leur combat n'est jamais suivi de la victoire si la persévérance ne s'en mêle; c'est cette vertu qui triomphe et qui leur met la couronne sur la tête.

Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium. Saint Paul compare la vie chrétienne à une course de bague; tous les chrétiens, dit ce grand apôtre, sont ici comme dans une carrière où ils courent tous : *Ad palmam supernæ vocationis;* ils aspirent tous à la paix, ils prétendent tous à la victoire et à la couronne de l'éternité : *Sed unus accipit bravium;* mais il n'y en a qu'un seul qui remporte le prix de la course, il n'y a que celui qui court avec fidélité, qui court jusqu'à la fin par une sainte persévérance. Toutes les vertus, dit le séraphique docteur, sont dans la même carrière et dans la même lice, elles courent toutes à la paix et à la confirmation de la paix : *Omnes currunt.* L'obéissance court, la pauvreté court, la virginité court, la pénitence court, l'humilité court, la charité, la religion, la miséricorde et les autres, *omnes currunt*, toutes les vertus courent à la couronne et à la victoire, *sed una accipit bravium*, mais il n'y en a qu'une seule qui la remporte, il n'y a que la persévérance qui confirme la paix par la confirmation de la victoire. Mais les autres vertus ne triomphent-elles pas des passions aussi bien que la persévérance? n'est-ce pas par le nombre de leurs victoires que Dieu mesure nos mérites? Oui, elles sont souvent victorieuses, mais jamais la victoire n'est entière.

Il y a deux genres de victoire, le premier fait mourir les vaincus et conserve leur haine, le second fait mourir la haine des vaincus et conserve leurs personnes; la première victoire est imparfaite et mal assurée; comme elle n'étouffe pas cette haine, elle n'étouffe pas la semence de la guerre; cette haine passe du cœur des vaincus dans le cœur de leur postérité, de leurs alliés, de leurs amis, pour y fomenter une nouvelle guerre qui est bien souvent plus sanglante que la première; mais le second genre de victoire, qui fait mourir la haine sans faire périr les vaincus, assure la paix et la confirme, parce qu'il détruit la guerre dans son principe; il sape le fondement de la division, et, réconciliant les vaincus avec le vainqueur, ceux-là, comme dit saint Augustin, *transeunt in jura victoris*, ceux-là passent du côté du victorieux, ils font partie du fruit de sa victoire. Voilà la différence des victoires, des vertus et de la persévérance; si celles-là sont victorieuses, c'est du premier genre de victoire; si elles suspendent la guerre, ce n'est pas pour longtemps, parce qu'elles n'en font pas mourir les semences et les principes; pour un désir réprimé, comme je disais tantôt, on en ressent un autre qui se soulève avec plus d'ardeur et de violence; pour une passion humiliée, une autre se relève de ses ruines avec plus d'insolence; cette victoire est toujours chancelante et mal assurée, parce que la victoire n'est pas entière; mais la persévérance remporte la seconde victoire sur les passions; comme les autres vertus elle ne conserve pas la haine de ses ennemis, elle ne laisse pas les semences de la guerre, elle ne fait pas mourir les passions, mais elle les change en de saintes affections, elle en fait ses amis : *Transeunt in jura victoris;* toutes les passions se réconcilient avec elle et font partie du fruit de sa victoire; elle purifie cet amour profane et le consacre dans la charité; de cette vengeance, elle en fait le zèle d'un cœur qui ne conçoit plus d'indignation que pour le péché; de cette avarice sordide, elle forme des désirs qui ne respirent plus que pour le ciel; de cette ambition déréglée, elle fait un

courage et une magnanimité qui ne trouvent plus rien digne d'elle que les grandeurs de l'éternité; de toutes les passions, en un mot, elle fait autant de vertus et de saintes affections, et par cette noble victoire elle tarit toutes les sources de la guerre, elle confirme la paix, mais elle ne la consomme pas encore : cette âme, pour être assurée de la paix, ne laisse pas encore de souffrir des troubles et de saintes inquiétudes ; le désir et l'impatience dans lesquels elle est d'être avec Dieu est encore une guerre innocente qu'il faut calmer pour consommer tout à fait la paix par la gloire. C'est la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

C'est ici le troisième degré de la paix que le Fils de Dieu souhaite aujourd'hui à son Eglise : *Pax vobis*, mes apôtres, encore une fois je vous souhaite la paix et la consommation de la paix. Je ne m'arrête pas sur cette circonstance, je dis seulement que la paix, pour être confirmée par la persévérance, n'est pas consommée : l'inquiétude que l'âme souffre, les désirs qu'elle ressent dans l'attente de sa félicité troublent cette paix, qui n'est consommée que par la gloire : *Satiabor cum apparuerit gloria tua;* Seigneur, dit le prophète, j'aurai la paix avec mes désirs quand je serai dans votre gloire; je n'aurai plus de désirs, ils seront tous remplis par cette gloire. Mais les saints dans le ciel sont-ils sans désirs, et l'Ecriture, qui dit dans un endroit que les anges voient Dieu dans la gloire : *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei*, ne dit-elle pas dans un autre lieu qu'ils désirent cette vue? *In quem desiderant angeli prospicere.* Oui, ils ont des désirs, mais des désirs sans inquiétude; ils désirent et sont remplis en même temps, ils sont affamés et rassasiés tout ensemble : *Est desiderium cum satietate, satietas cum desiderio, nec desiderium pœnam generat, nec satietas fastidium.* Ils ont des désirs, ils sont toujours dans le même empressement d'aimer Dieu, et comme leur plénitude ne leur donne jamais de dégoût, leur désir ne leur cause point d'inquiétude ; ce n'est point un désir qui suppose l'absence de Dieu, c'est un désir de jouissance et de possession, c'est un désir qui, bien loin de troubler leur paix, l'achève et la consomme : *Delectabuntur in multitudine pacis*, ils sont dans l'abondance de la paix. Si cette paix est établie par la justice et l'innocence, si elle est confirmée par la persévérance et la bonne mort, elle est consommée par la gloire, il n'y a plus de désirs qui puissent inquiéter, parce que l'âme est dans la plénitude; plus de crainte, parce que la charité est parfaite ; plus de diversité d'actions pour troubler la tranquillité de son cœur, parce qu'elle n'a plus qu'une seule action, qui est l'amour : *Hoc otiosorum negotium, hoc opus vacantium.*

Mais il est temps de conclure tout ce discours, je finis donc avec une seule réflexion, et je dis que si la paix a trois degrés, la naissance, le progrès et la fin, la paix commence par la justice, confirmée par la persévérance, et consommée par la gloire ; comme le troisième degré est une suite du second et du premier, comme il n'y a point de gloire sans la persévérance, celle-ci suppose nécessairement celle-là, il n'y a point de persévérance sans la bonne vie : *Qualis vita, finis ita;* la mort est l'écho de la vie, nous mourons d'ordinaire comme nous avons vécu ; vivre dans le péché et mourir dans la sainteté, cela est rare ; et quand il arrive, cela ne se doit pas appeler persévérance; c'est plutôt un effort miraculeux de la grâce qui arrache un pécheur de son crime et qui le convertit dans l'excès même de sa rébellion ; la persévérance n'est pas le commencement de l'innocence, ni la naissance de la justice, c'en est la continuation et le progrès. Voulez-vous persévérer dans la justice? vivez dans la justice. Voulez-vous bien mourir, vivez de la vie des justes, et vous mourrez de la mort des saints.

Il me semble qu'il en est de la vie chrétienne comme des sacrements ; il y a deux choses dans le sacrement, le signe visible qui donne la grâce et la grâce invisible qui nous est donnée ; toutes les paroles du sacrement concourent bien à la production de cette grâce, mais il n'y a que la dernière qui la produit, et ce qui est à remarquer, c'est que cette dernière parole n'agit pas de sa seule vertu, elle agit en vertu des autres qui l'ont précédée ; si le ministre qui baptise un enfant, ou qui absout un adulte au tribunal de la pénitence, ne prononçait que la dernière parole du sacrement, cette parole serait stérile, mais étant précédée des autres, celles-ci la rendent féconde, elle agit en leur vertu et donne la grâce; qu'est-ce que la vie du chrétien? c'est un sacrement; ce qu'il y a de visible sont ses œuvres, ce qu'il y a d'invisible, c'est la grâce du salut ; toutes ces œuvres concourent au salut, elles courent toutes dans cette lice : *Omnes currunt;* mais il n'y a que la dernière action de la vie qui assure cette grâce ; si elle est bonne, il n'y a plus rien à craindre, si elle est mauvaise, tout est perdu sans ressource, toute l'éternité roule sur ce point et dépend de cette indivisible; mais comme dans les sacrements la dernière parole ne donne la grâce qu'en vertu des premières qui l'ont précédée, cette dernière action de la vie n'agit qu'en vertu de la vie précédente; ôtez la bonne vie, la mort ne saurait être bonne; cette dernière action ne peut assurer le salut, il faut qu'elle réponde à la bonne vie pour avoir cette paix que je vous laisse de la part de Dieu en finissant tous mes discours.

J'aurai en effet tout l'avantage que je me suis proposé pendant tout ce saint temps du carême, si vous voulez bien recevoir la paix et l'entretenir ; le moyen de la recevoir, c'est de mettre bas toutes les armes du péché, et le moyen de l'entretenir, c'est de prendre toutes les armes de la vertu ; car pour avoir la paix on n'est pas pour cela sans ennemis, on a des passions qui se soulèvent et surprennent ceux qui ne seraient pas sur leurs

gardes; il faut donc faire ici ce que font les soldats dans ce siècle : dans le temps de la paix les soldats ne laissent pas d'être souvent sous les armes, il faut, pour assurer la paix de Dieu, être dans un exercice continuel de vertus et de bonnes œuvres, veiller continuellement à la conservation du cœur, de peur que la guerre n'y rentre, fuir les occasions et les tentations qui sont si fréquentes dans la vie.

Si vous le faites, n'aurai-je pas grand sujet de louer Dieu de la bénédiction qu'il aura donnée à mes paroles, et de me souvenir avec beaucoup de reconnaissance de l'attention que vous m'avez donnée pendant ce saint temps du carême, priant Dieu qu'il vous donne la paix de consommation dans la gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT GENEST.

Hæc mutatio dexteræ Excelsi.

Ce changement est l'ouvrage de la main de Dieu (*Psal.* LXXVI).

Il n'appartient qu'à Dieu de faire les saints, et s'il donne abondamment ses grâces à tous les pécheurs, il les donne avec plus de profusion à ceux qu'il choisit pour être le miracle de sa vocation. Il se sert quelquefois de nos propres inclinations pour nous convertir, et même de nos péchés pour nous sanctifier, et c'est sa grâce qui fait en nous ce changement. Mais parmi tous ces changements que la grâce opère sur le cœur des hommes il y en a quelquefois de si miraculeux et qui ont des circonstances si extraordinaires et si surprenantes, qu'on y remarque visiblement l'opération de cette main divine. Telle est la sanctification du saint dont je viens ici vous faire l'éloge; car soit que nous considérions le temps et le lieu de sa conversion, les témoins mêmes et les spectateurs d'une si grande action, il faut nous écrier avec le prophète, dans la vue d'un changement si miraculeux : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* C'est cette main en effet, mes frères, qui d'un païen fait un chrétien, d'un farceur impie un prédicateur, d'un théâtre de comédie un théâtre de l'Evangile, où cet illustre converti, après avoir joué la religion, consacre sa langue et sa vie même à la gloire de la religion. C'est Dieu qui le sanctifie et qui le fait chrétien, qui le soutient dans son combat et qui le couronne enfin après la victoire. Son histoire nous apprend qu'il la voit descendre du ciel pour faire en lui toutes ces merveilles; et afin que nous ne doutions pas que c'est cette main divine qui fait tous ces changements, vous en jugerez par le besoin que nous en avons pour faire son éloge, et que j'espère obtenir par l'intercession de la sainte Vierge, que je salue avec les paroles de l'ange : *Ave, gratia plena.*

Quoiqu'il n'y ait rien de si contraire à la sagesse de Dieu que le changement, c'est elle toutefois qui change toutes choses au monde : *Sapientiam in se manentem et innovantem omnia* ; c'est elle, en effet, qui change les saisons, les années et les siècles ; qui fait que les astres qui s'éteignent au soir, se rallument au matin, et que toutes les plantes qui meurent en hiver reprennent au printemps une vie nouvelle et nous donnent ensuite de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits ; c'est elle qui change les Etats, les royaumes, les empires et les républiques, la fortune et la condition des hommes; qui fait les riches et les pauvres, les petits et les grands ; c'est elle, en un mot, qui cause la paix et la guerre, qui préside à la naissance et à la mort, et il ne se fait aucun changement au monde, à la réserve du péché, dont on ne puisse dire : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*, que ce changement est l'ouvrage de la main de Dieu.

Mais ce qui est plus admirable dans les changements que la sagesse de Dieu fait voir tous les jours dans le monde, c'est qu'elle en fait son jeu et son exercice continuel : *Delectabar per singulos dies ludens in orbe terrarum, ludens coram eo omni tempore* (*Prov.* VIII, 30); tout ce que nous faisons d'ordinaire nous fait de la peine, les divertissements mêmes et les plaisirs nous lassent et nous fatiguent souvent; mais tout ce que Dieu fait, ses plus grands ouvrages ne sont pour lui, s'il m'est permis de parler de la sorte, que des divertissements et des jeux, et quoique le salut des hommes, qui est le plus grand de tous, lui ait coûté tant de travaux et tant de fatigues, on peut dire encore qu'il les sauve en se jouant, non de leur nature, mais de leur péché, en faisant servir à sa gloire l'impiété même de ses ennemis; saint Augustin nous l'a si bien dit et en si beaux termes : *Sicut Deus naturarum bonarum est optimus conditor, ita est malarum voluntatum sapientissimus ordinator, ut cum illæ male utantur naturis bonis, ipse bene utatur etiam voluntatibus malis.*

Et c'est ce que nous admirons aujourd'hui dans la conversion de votre patron saint Genest, qui, jouant sur un théâtre la religion et ses mystères pour divertir et flatter la passion de l'empereur Dioclétien, se convertit tout d'un coup, et de païen et de comédien impie qu'il était devint l'adorateur, le confesseur, le prédicateur et le martyr de Jésus-Christ, Dieu se jouant ainsi de son impiété, de l'impiété de l'empereur et de la malice même du démon ; conversion admirable et infiniment glorieuse à Notre-Seigneur : 1° glorieuse à sa sagesse, qui confond ici la malice de ses ennemis et qui la fait servir au dessein de sa providence; 2° glorieuse à sa miséricorde, qui convertit cet homme dans l'action et dans le feu de sa passion; 3° glorieuse enfin à sa puissance, qui le sanctifie tout d'un coup et qui porte son zèle au delà de son impiété : trois singularités, mes frères, qui renferment toutes ces grandes choses que Dieu a faites pour le salut de votre saint patron, et qui justifient admirablement ce que nous avons dit dès le commencement, que sa conversion est l'ou-

vrage de Dieu : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Ce sont là les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Il faut avouer, chrétiens, que l'impiété des ennemis de Dieu est bien aveugle dans la guerre qu'elle lui fait; car non-seulement elle ne peut pas lui faire de mal, Dieu étant inaccessible, comme dit le prophète, à tous les traits de sa malice, mais elle a encore la confusion de les voir retomber sur elle et de le glorifier par les mêmes moyens dont elle a voulu se servir pour le déshonorer; c'est pourquoi le prophète Osée les compare à un arc trompeur : *Cogitaverunt malitiam, facti sunt sicut arcus dolosus* (*Os.* VII, 16); les pécheurs, dit Osée, ont déclaré la guerre à Dieu, mais ils sont devenus semblables à un arc trompeur dont les flèches et les dards retombent sur la tête de celui qui les a lancés; et tels étaient autrefois les peuples de la zone torride, qui faisaient la guerre au soleil et qui voyaient retomber sur eux toutes les flèches qu'ils lançaient contre le ciel; tels étaient encore autrefois les soldats dont parle saint Ambroise, qui faisaient la guerre à l'empereur Théodose et qui voyaient retourner contre eux tous les traits et toutes les flèches qu'ils lançaient contre l'armée ennemie, ou par un effet du vent, qui fut alors favorable à Théodose, comme a dit un poëte, ou, ce qui est plus vraisemblable, par un effet de la Providence de Dieu, qui voulut que les ennemis de ce prince fussent vaincus et défaits par leurs propres armes.

Quoi qu'il en soit, il est certain que cette confusion est le partage et la rétribution la plus ordinaire des ennemis de Dieu; ils se proposent de lui faire la guerre, ils lancent contre lui tous les traits de leur impiété et de leur malice; mais Dieu se sert de l'une et de l'autre, comme nous avons dit, pour se glorifier et pour les confondre, et il n'en faut point chercher d'autre exemple que celui que nous avons entre les mains. L'impiété avait fait monter Genest sur un théâtre pour y jouer la religion et les mystères de Jésus-Christ, et Notre-Seigneur prend cette occasion pour le sanctifier et pour le convertir; quel rapport, mes frères, entre son dessein et celui de Dieu, entre le personnage que son impiété lui fait faire et celui que la grâce lui fait représenter? il n'y en a point; cependant la sagesse de Dieu accorde ces deux choses et fait servir à sa gloire et au salut de sa créature l'impiété de ses ennemis. Ne nous en étonnons pas, c'est l'esprit de la Providence de Dieu de faire servir à ses desseins les choses qui en sont les plus éloignées; comme il agit par une conduite toute divine, il n'appartient qu'à elle de faire servir les choses les plus basses pour relever l'éclat de sa gloire, puisque à chaque moment il fait servir le péché pour notre conversion; et pour venir à notre sujet, qui eût jamais pensé que Dieu eût voulu prendre l'occasion d'une comédie profane et impie pour faire un chrétien, d'une farce qui déshonorait la religion, pour faire de ce farceur et de ce comédien un prédicateur et un martyr? Cependant ce sont les coups de cette Providence adorable, qui a poussé sa grâce au point où elle pouvait aller, et où même il y avait quelque impossibilité morale qu'elle y pût entrer dans un cœur rempli d'impiété, et qui actuellement joue la grâce et se moque des sacrements; il n'appartient qu'à Dieu de se servir de la même grâce qu'il méprise et du sacrement dont il se moque pour en faire non-seulement un chrétien, mais un chrétien à qui il donne une si grande profusion de grâce et une fermeté si inébranlable, qu'il en fait un martyr pour défendre, par l'effusion de son sang, ce qu'il a méprisé avec tant d'impiété; c'est cette grâce qui d'un spectacle scandaleux a fait un spectacle édifiant, et du triomphe des démons le triomphe des anges et de Jésus-Christ.

Représentons-nous donc quelle fut alors la confusion des spectateurs, quand ils virent un changement si peu attendu en la personne de ce comédien. On fut autrefois grandement surpris de voir Saul à sa conversion renversé par terre, abattu de son cheval l'épée à la main, qui devint aveugle à l'instant qu'il entend la voix de Dieu qui lui fait reproche de ses persécutions, mais les spectateurs de cette conversion miraculeuse voient Jésus-Christ dans la nue, qui parle à ce nouveau converti qu'ils voient renversé par terre sans qu'on lui ait fait aucune violence, on le voit aveugle, on reçoit commandement de le conduire à Ananias, qui expliqua le reste de ses volontés; mais ici l'on ne voit rien, l'on n'entend rien, l'on ne voit que de l'eau qui sert de matière à la moquerie des spectateurs oisifs et impies, mais la grâce qui triomphe de celle de Genest est dans le cœur, et si un ange paraît, ce n'est que pour fortifier son cœur à défendre par son sang la grâce du baptême qu'il vient de recevoir; car ce fut un ange, comme l'apprend son histoire, qui lui apparut au moment qu'il recevait l'eau de ce baptême comique, et qui l'assura que s'il voulait croire en Jésus-Christ et se convertir, tous ses péchés seraient à l'instant effacés; ce fut la main invisible de Jésus-Christ qui se fit sentir au même moment pour le sanctifier, et il en fut si efficacement touché, qu'il sentit l'opération de cette main divine qui effaçait tous ses péchés et qui lui donnait avec l'innocence le courage et la force de crier tout haut qu'il était chrétien.

Représentons-nous, mes frères, quelle fut alors la confusion de l'empereur et de tous les spectateurs voyant un changement si peu attendu et si surprenant. Quoi! disaient-ils, où en sommes-nous? nous nous sommes assemblés ici pour voir jouer la superstition des chrétiens, et nous la voyons triompher; nous croyions que la représentation de leur baptême ne serait qu'un jeu pour nous divertir, et il n'est rien de plus sérieux. Ah! ce n'est plus leur religion qui est jouée, c'est la nôtre qui est méprisée, et il paraît bien, ou que nous sommes enchantés par les

démons des chrétiens, qui font ces changements pour se moquer de nos dieux, ou qu'ils veulent par cette illusion éprouver notre courage et nos forces pour les défendre. Vous jugez bien que ce fut alors que s'accomplirent les paroles de David : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet, desiderium peccatorum peribit* (*Ps.* CXI, 10) : Le pécheur verra et il sera transporté de colère et de rage, il séchera sur ses pieds, et le désir des pécheurs périra. Car il ne faut pas douter que Dioclétien ne fût agité de tous ces mouvements violents, voyant la conversion de son comédien et son impiété confondue; le désir des pécheurs périt, mais différemment, car celui de Genest périt par miséricorde et pour son salut, et celui de Dioclétien reçut une confusion de justice, si bien que nous pouvons comparer l'impiété de ces deux hommes aux vapeurs qui s'élèvent contre le ciel, et que le ciel change en rosées et en pluies fertiles, et quelquefois en foudres et en tonnerres; l'impiété de l'un, en effet, retomba sur lui par une pluie de grâces qui le sanctifia et qui lava tous ses péchés, et l'impiété de l'autre ne revint à lui que pour augmenter ses péchés aussi bien que son désespoir, et pour endurcir le cœur de ce réprouvé.

Tout cela fait voir, mes frères, combien il est inutile et funeste même de vouloir faire la guerre à Dieu : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (*Prov.*, XXI, 30) : Il n'y a point de sagesse, point de prudence, point de conseil ni d'entreprise qui puisse prévaloir contre Dieu, et la malice du pécheur retombe toujours sur sa tête; il serait à souhaiter qu'elle y retombât toujours comme elle a fait sur votre saint patron, pour le convertir et pour le sanctifier, mais le mal est qu'elle n'y retombe d'ordinaire que pour l'endurcir dans le péché, comme Pharaon, qui devint plus endurci contre les châtiments de Dieu : combien de gens en effet qui voient retomber sur eux leurs péchés, qui voient que leur mauvaise foi et leurs injustices ne servent qu'à les ruiner et à les rendre misérables, que leurs médisances et leurs calomnies ne servent qu'à faire paraître la vertu de ceux dont ils veulent ruiner la réputation, et à les faire passer eux-mêmes pour des vindicatifs et des imposteurs ! Combien de gens qui pour contenter leurs passions, ou leur avarice, ou leur sensualité, ou leur vengeance, s'attirent une infinité de disgrâces ! Cependant nous ne voyons pas que ces gens-là se convertissent et qu'ils changent de vie, au contraire, plus ils souffrent de confusion, plus ils sont vicieux, plus ils sont malheureux, plus ils sont méchants, les afflictions et les calamités que Dieu leur envoie ne servent qu'à les endurcir dans leur mal, ils voient à tous moments leurs péchés retomber sur leur tête, et néanmoins ils ne les quittent pas, ils voient la main de Dieu sur eux, et ils ne changent pas pour cela de vie, qu'attendent-ils ? que Dieu soit plus outragé, plus méprisé, plus offensé? Hélas ! il ne l'est que trop; attendons-nous que nos péchés soient plus énormes? ils ne sont que trop grands et tous les jours nous les augmentons; attendons-nous enfin que la miséricorde de Dieu vienne à notre secours? ne la sentez-vous pas ? elle est avec vous, au dedans de vous, elle vous accompagne, elle vous devance, elle vous suit : *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* D'où vient cela? de la dureté de notre cœur, qui n'est touché de rien, ni des grâces, ni des disgrâces qui nous viennent de la part de Dieu, et qui est par conséquent bien éloigné de la sensibilité du cœur de saint Genest, que Dieu convertit dans le feu et dans la violence de son péché; il nous touche, il nous avertit, il nous menace, il nous frappe, il nous appelle, il nous prie, il nous exhorte, il nous flatte, et nous ne sommes aucunement sensibles ni à ses caresses, ni à ses châtiments, tellement qu'on peut dire de nous ce que le prophète Zacharie a dit autrefois des Juifs : *Noluerunt attendere et averterunt scapulam recedentem, et aures suas aggravaverunt ne audirent* (*Zach.*, VII, 11) : Nous avons tourné le dos aux approches de Dieu, nous nous sommes moqués de ses avertissements, nous avons rebuté ses grâces et même nous avons fermé nos oreilles pour ne pas entendre sa voix lorsqu'il nous appelle, nous nous opposons non-seulement à l'effort de sa sagesse, mais encore nous insultons sa miséricorde, bien éloignés que nous sommes d'imiter saint Genest dont la conversion est glorieuse à sa sagesse ; elle est encore glorieuse à sa miséricorde; c'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Toutes les voies de Dieu se réduisent à deux, ou à ses miséricordes, ou à ses châtiments ; sa justice est de pareille étendue que sa bonté, et lorsque nous avons longtemps lassé sa miséricorde, cette voie cesse et Dieu la quitte pour cesser de se communiquer au pécheur, pour prendre la voie de sa justice, et néanmoins il met plus souvent sa miséricorde en pratique que ses rigueurs pour convertir les pécheurs ; en effet, leur impiété et leur malice n'est pas toujours capable de l'arrêter, puisque nous voyons qu'elle ne les convertit pas seulement dans un état d'humiliation comme les publicains, les Madeleine, les Chananéenne, la femme adultère et les autres, mais presque en dépit d'eux et par violence, et dans le feu de leur passion, comme saint Paul et celui dont je fais l'éloge ; car en quel état était saint Paul quand Dieu le convertit? L'Écriture nous dit qu'il ne respirait que le sang et la mort de tous les chrétiens : *Spirans minarum et cædis in discipulos Domini* (*Act.*, IX, 1). En quel état était saint Genest quand Dieu lui fit la même grâce? Sur un théâtre jouant la religion chrétienne, ses sacrements et ses mystères, l'esprit aussi bien que le cœur plein d'abomination et d'impiété; c'est l'état cependant où étaient ces deux saints quand Dieu les appela à la pénitence, c'est l'état cependant où étaient saint Paul et saint Genest quand

Dieu vint à eux pour les convertir, pour les sauver et les appeller à la pénitence. Quand les saints Pères nous veulent exprimer les sentiments et les mouvements différents du cœur de Dieu, ils le comparent à un miroir qui représente tous les mouvements et toutes les passions du visage qui est devant lui : sa tristesse, s'il est triste, sa colère, s'il est irrité, sa douceur et sa joie, s'il est animé de l'une et de l'autre ; il en est de même du cœur de Dieu, disent les saints Pères, il est d'ordinaire pour l'homme ce que l'homme est pour lui, aussi longtemps que l'homme est ennemi de Dieu, Dieu est le sien et il ne peut pas cesser un moment de l'être, il lui rend toujours guerre pour guerre, haine pour haine; et il ne peut devenir son ami que quand le pécheur n'est plus son ennemi et qu'il cesse de lui faire la guerre, et la raison de ceci est que Dieu haïssant nécessairement le péché et aussi nécessairement qu'il s'aime lui-même, il faut qu'il haïsse le pécheur aussi longtemps qu'il est dans ce malheureux état; cependant il semble que cette loi n'est point faite pour celui dont je parle, car dans le moment où il est plus ennemi de Dieu, Dieu lui présente un visage d'ami ; au moment où il fait à Jésus-Christ un plus grand outrage, Jésus-Christ lui offre la paix et ne répond à son impiété que par un excès de miséricorde ; une si grande bonté vous étonne, mais, pour moi, je ne m'en étonne point, car il semble que Jésus-Christ avait intérêt à les convertir de la sorte, parce qu'ayant pris à la croix la qualité de Sauveur, il veut et tâche de sauver tous les hommes, et quelquefois même ceux qui ne le veulent pas et qui sont en des dispositions toutes contraires; c'est là où paraît l'effort de la grâce, qui triomphe de toute la malice des hommes non-seulement, mais encore des dispositions contraires à la bonté de Dieu. Combien de fois dans l'action même de notre péché nous a-t-il avertis? Ah ! malheureux, que fais-tu ? tu me déshonores aussi bien que le caractère de ton baptême, tu m'offenses quand je te caresses, et tu me tournes le dos quand je t'appelle.

Jugeons de là, mes frères, combien la miséricorde de Dieu est grande et avec combien d'ardeur il veut notre salut : *Si quasi homo Dei Deus esset*, Dieu nous aime et nous recherche, dit saint Augustin, comme si l'homme était le Dieu de Dieu même; mais jugeons aussi par le saint usage que ces deux saints ont fait de la miséricorde de Notre-Seigneur, celui que nous en devons faire; car la miséricorde de Dieu est un principe de la grâce qui nous appelle et qui nous attend, il en faut profiter tandis qu'elle se présente à nous ; entrons dans les sentiments de saint Paul, qui voyant que Dieu l'appelait dans le feu de sa passion, répondit sur-le-champ à la grâce de Notre-Seigneur : *Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX, 6)? Entrons dans l'esprit et dans les dispositions de notre saint martyr, qui voyant cet ange et la main de Jésus-Christ qui l'appelaient tous deux au salut dans l'action et dans l'excès même de son impiété, changea tout d'un coup d'esprit et de sentiment par un miracle de la puissance de Dieu aussi bien que de sa miséricorde et de sa sagesse; il quitta le théâtre ou plutôt le changea en une chaire de prédicateur, pour publier l'effort de la grâce qu'il venait de recevoir ; il reconnut la miséricorde de Dieu qui l'appelait pour être de ses élus, et reçut de si forts mouvements de cette grâce intérieure; qu'il ne put s'empêcher de condamner la fausseté de leurs idoles et l'aveuglement des idolâtres. Jusqu'à quand aurez-vous les yeux fermés à la vérité et votre cœur à la grâce, qui vous appelle par mon exemple? Jugez de l'impuissance de vos dieux que vous adorez par le peu de secours qu'ils vous donnent dans vos besoins; il n'y a qu'un seul Dieu à adorer, et son Fils unique, le Sauveur des hommes, qui par l'effort de sa grâce m'a attiré à sa connaissance, afin que ma conversion fût glorieuse à sa sagesse et à sa miséricorde, mais encore à sa puissance : c'est la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Toutes les vertus sont agréables à Dieu, il les estime infiniment toutes, puisqu'elles participent à quelque chose de ce qu'il est, et que la première communication qu'il fait à l'homme par sa grâce, c'est de changer son péché et de lui donner une vertu toute contraire, pour en faire revenir tout à fait la destruction ; néanmoins vous avouerez que dans les changements que Dieu fait en nous par le moyen de la grâce, il n'en est pas tout de même que dans l'ordre de la nature ; Dieu, en effet, qui a créé le soleil sans lui-même, peut éteindre sa lumière sans faire aucun tort à l'ordre ordinaire qu'il lui a prescrit et au mouvement qu'il lui a réglé; il peut tarir les mers et arrêter les mouvements des cieux ; la raison en est claire, c'est que toutes les créatures sont dans la main de Dieu, qui les tourne comme il lui plaît et qui les change aussi facilement qu'il les a faites et dans le même instant qu'il veut; il n'en est pas de même de la vocation de l'homme et du changement qu'elle fait en lui par la grâce que Dieu lui présente, c'est à lui d'y répondre comme c'est à Dieu de l'appeler, et s'il y prétend quelque changement, la nature sur laquelle la puissance de Dieu a droit, n'en peut y avoir, il faut que l'homme y consente et ouvre les yeux et le cœur pour voir et recevoir cette divine lumière; car lorsque la grâce entre dans une âme, comme c'est son principal effet d'y porter un esprit et un cœur nouveau, il faut que cette nouveauté se fasse par la grâce qui est donnée et par la grâce qui est reçue, et comme on ne peut pas forcer un homme qui a l'usage et le domaine de sa volonté à recevoir ce qui ne lui agrée pas, ainsi la grâce, toute forte et puissante qu'elle est, ne peut nous contraindre, elle perdrait son titre, sa qualité et son nom, elle demande le consentement de la volonté et ne nous change par cette conversion que par succession de temps et fort rarement tout d'un coup, parce qu'il faut que la pénitence

ruine les habitudes qui sont en nous pour nous disposer à une habitude qui soit contraire au péché.

Mais ce qui est admirable dans le sujet que nous traitons, c'est que la main de Dieu opère tout d'un coup en lui le miracle de sa conversion, il ne dispute point contre la grâce, l'amour de Dieu ne s'allume point même par des degrés dans son cœur, il est tout d'un coup dans son feu et dans sa violence, puisqu'il souffre courageusement le martyre, qui est selon Jésus-Christ le plus grand effort de la charité : dans la providence ordinaire, notre saint Genest n'est pas un saint d'une providence ordinaire, il reçoit la grâce, le baptême, la foi, et en même temps une fermeté inébranlable pour prêcher ce qu'il vient de sentir, et un courage intrépide pour défendre l'honneur et la gloire de Dieu qu'il vient seulement de connaître : nous l'avons dit en passant, que la grâce demande du temps pour l'ordinaire pour agir dans l'âme de celui où elle fait son entrée, et fondée sur la nature n'agit pas dans un instant ; le feu ne s'allume pas en un moment, il faut quelque suite pour allumer une grande fournaise, ainsi de tous les agents dans l'ordre de la nature, la grâce ne va pas plus vite, il faut détacher le cœur du pécheur avant que de l'unir, il est nécessaire de quitter le méchant commerce pour être plus intimement joint à Dieu, il faut rompre les habitudes de ces jurements si ordinaires avant que d'en venir aux continuelles louanges que nous devons à Dieu, en un mot, il faut être parfaitement confirmé dans la foi pour donner sa vie, pour la défendre.

Il n'appartient qu'à notre glorieux martyr de recevoir la foi et en même temps le courage de la défendre, il ne fait qu'un pas de sa profession de foi au martyre, et sitôt qu'il a confessé qu'il était chrétien, c'est assez pour défendre les intérêts de Jésus-Christ.

Voilà sans doute une grande fidélité et une merveilleuse obéissance aux grâces de Dieu, et de laquelle nous pouvons tirer avec une grande instruction une grande confusion pour nous ; saint Génest obéit à la premiere vocation de Dieu et se convertit tout d'un coup, et nous, après tant de grâces, tant d'inspirations, tant de prédications, tant de bons exemples, tant de sacrements, après des mois, des années et bien souvent toute la vie, nous conservons encore nos péchés et nos méchantes habitudes; celui qui était accoutumé à prendre le bien d'autrui le prend toujours, la mauvaise foi règne toujours, l'intérêt, l'ambition, la médisance, la vengeance ne nous quittent point, toutes les grâces de Dieu demeurent inutiles, et nous sommes toujours les mêmes ; on ne voit point de changement en nous, ou, s'il y en a, c'est du peu de bien qu'il y a en mal ; les secrètes vocations que Dieu a employées pour vous faire changer cet amour-propre et cette vanité insupportables vous ont-elles touché le cœur ? la grâce qui a fait quelque effort dans votre âme s'est dissipée aux premières conversations que vous avez eues avec ce libertin et cet impie : qu'avez-vous fait de l'usage des sacrements que vous fréquentez assez souvent ? rien que pour vous rendre plus criminels, et par vos rechutes fréquentes vous rendre sacriléges en les profanant ; quel profit avez-vous fait de ces bons exemples qui sont à tous moments devant vos yeux ? rien que pour vous en moquer, les censurer et les mépriser; enfin avouez que notre foi est bien éloignée de celle de notre saint martyr, qui ne l'a pas plus tôt reçue qu'il l'a signée de son sang ; si nous sommes chrétiens comme il faut, ne rebutons plus les grâces que Dieu nous donne continuellement pour changer notre mauvaise vie, il ne tient plus qu'à nous qu'on dise de notre conversion : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*, ce changement vient de Dieu qui en reçoit la gloire, et nous en recevrons les bénédictions du ciel. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE

DE SAINT FIACRE.

Venit in me spiritus sapientiæ, et præposui illam regnis et sedibus.

L'esprit de sagesse m'a été donné, et je l'ai préférée aux royaumes et aux dignités de la terre (*Sap., chap.* VII).

Rien n'est comparable à la sagesse, non pas même la royauté qui est le dernier terme de grandeur que nous envisageons dans le monde ; les rois gouvernent les royaumes, mais la sagesse gouverne les rois ; c'est elle, dit le sage, qui les fait régner, c'est elle qui est leur conseil, leur prudence, leur force, leur justice; les rois, en un mot, ne sont point tant au-dessus des peuples que la sagesse est élevée au-dessus des rois ; ainsi ce n'est pas merveille qu'il se trouve des rois qui la préfèrent dans leur cœur à la royauté, mais qu'il s'en trouve qui quittent la royauté pour l'amour d'elle, et qui changent volontairement l'éclat et la majesté du trône dans l'obscurité et dans l'anéantissement de la croix; c'est ce qui fait mon étonnement, la gloire de saint Fiacre et le sujet de son éloge.

Quand saint Paul veut louer Moïse, il dit qu'il a mieux aimé être humilié avec le peuple de Dieu que de passer pour le petit-fils de Pharaon, et Joseph remarque qu'étant encore enfant il jetta par terre avec une espèce d'indignation la couronne royale qu'on lui avait mise sur la tête : *Majores divitias æstimans, thesauro Egyptiorum, improperium Christi* (*Heb.* XI, 26), estimant, comme dit saint Paul, qu'il y aurait plus de gloire pour lui à prévenir l'humilité et les abaissements de Jésus-Christ, qu'à jouir des trésors et à porter la couronne des Egyptiens : *Majores divitias æstimans, thesauro Egyptiorum, improperium Christi* (*Ibid*). Je ne saurais donc vous tracer aujourd'hui une plus belle idée ni plus véritable de la grandeur de notre saint, qu'en disant qu'il n'a pas voulu être roi pour servir Jésus-Christ; mais que dis-je, est-ce n'être pas roi que de servir Dieu? est-ce n'être pas roi que de régner sur soi-même par sa vertu, sur tout le monde par son exemple, et d'obliger des peuples à lui venir offrir une couronne et l'autorité souveraine?

Certes, vous m'avouerez qu'il n'est point de majesté si glorieuse que celle-là ; ainsi Jésus-Christ est devenu roi en cessant de l'être ; ainsi la Vierge est devenue la reine des anges en faisant profession d'être la servante de Dieu, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

La maxime des impies et des ambitieux est qu'il faut tout faire pour régner, mais la maxime des saints et des serviteurs de Dieu est qu'il faut tout faire et tout entreprendre pour ne pas régner; le fondement de ces deux maximes si contraires consiste dans l'opinion différente qu'ils ont de la véritable grandeur, les ambitieux s'imaginent qu'il n'est rien de si grand que de régner, et les humbles se persuadent au contraire qu'il n'y a rien de si grand, ni de si royal que de ne pas régner, et qu'il est infiniment plus glorieux de commander à ses passions, en obéissant à Dieu et aux hommes même, que de commander à toute la terre en obéissant à ses passions.

Voilà le fondement de l'humilité des saints et particulièrement de saint Fiacre, duquel on peut bien dire, après les grandes choses qu'il a faites pour ne pas régner, qu'il a été plus grand dans son désert, en servant Jésus-Christ, qu'il ne l'eût été sur son trône en donnant des lois à ses peuples : *Major in suo eremo quam in imperio.*

Car il n'en est pas de la vertu comme de la fortune : la fortune, qui dégrade si souvent les rois, et qui renverse leurs trônes, ne leur laisse d'ordinaire en les dégradant qu'un triste souvenir de ce qu'ils ont été; mais la vertu ne les fait jamais descendre de cette haute éminence que pour les faire régner avec plus de majesté sur les esprits et sur les cœurs; de sorte que nous pouvons considérer aujourd'hui saint Fiacre sous deux images différentes, d'un souverain dégradé et d'un esclave couronné : 1° d'un souverain que la vertu dégrade pour en faire un esclave de Jésus-Christ ; 2° d'un esclave qu'elle couronne pour le faire régner sur son cœur par la pénitence : c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de plus aisé que de donner de riches idées de la perfection et de la vertu, mais il n'est rien de plus difficile, ni de plus rare que de les remplir. Platon a bien donné l'idée d'une république parfaite, Xenophon d'un grand roi, Cicéron d'un bon orateur et Sénèque d'un homme sage; mais aucun d'eux n'a pu nous donner en effet ce qu'il a voulu nous dépeindre et nous décrire par la parole; il n'y a que la religion chrétienne qui puisse former un chrétien comme l'Evangile le veut, et lui donner l'esprit, les inclinations et les mœurs qu'elle ordonne ou qu'elle conseille aux disciples de Jésus-Christ.

Et, certes, elle y travaille quelquefois avec des succès si heureux, qu'on voit des hommes dont les actions sont des lois vivantes, et dont la vertu est si pure, si austère et si exemplaire, qu'on peut apprendre de leur seul exemple toutes les maximes de la vie chrétienne ; et tel a été le saint religieux dont je dois aujourd'hui vous faire l'éloge ; tout ce que l'Evangile a de plus pur et de plus sévère, tout ce que nous lisons dans l'histoire des plus grands hommes de l'ancienne loi et de la nouvelle est abrégé dans son histoire : l'amour de Dieu, la haine de soi-même, la fuite du monde, la solitude, la macération du corps, la mortification de l'esprit, toutes les vertus, en un mot, qui élèvent l'homme au-dessus de l'homme pour l'unir à Dieu, ont paru avec tant d'éclat en la personne de saint Fiacre, qu'on peut dire de lui qu'il n'a pas seulement rempli l'idée de la perfection, mais qu'il a été même une idée du parfait chrétien.

Aussi voyons-nous que les peuples le visitaient de toutes parts comme un homme d'une sainteté extraordinaire, et qu'il attirait tout le monde à lui par la réputation de sa vertu et par l'odeur de sa bonne vie : les Français et les étrangers, les royaumes voisins et les provinces éloignées, les dévots, les curieux, les indifférents même le voulaient connaître, et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'il édifiait tout le monde et qu'il n'y avait personne qui ne remportât de sa solitude les fruits de la bénédiction que Dieu avait attachée à sa conversation et à ses paroles.

Si bien que la vertu de notre saint fait ici deux grands miracles et deux grands prodiges: le premier en lui-même, et le second hors de lui-même ; le premier dans son corps par cette lèpre qui le défigure et qui le fait paraître indigne du trône; le second dans le cœur de ces députés, en leur faisant aimer et rechercher un homme dans lequel ils ne voient rien qui ne soit capable de leur faire horreur ; merveilleuse puissance de la vertu de notre saint qui, sans frapper les yeux des hommes, ne laisse pas de toucher leur cœur, et qui par un effet semblable à celui du soleil échauffe le fond de la terre sans l'éclairer de sa lumière.

C'est le miracle que la sainteté de ce solitaire fait dans le cœur de nos députés, ils aiment ce qu'ils ne voient pas, ils sont touchés d'un mérite qui ne paraît pas. Que les philosophes ne nous disent donc plus que les sens sont les portes de l'âme, et que rien n'entre dans l'esprit qui n'y soit reçu par les sens; la vertu de saint Fiacre est au-dessus de cette loi, puisqu'elle passe de son cœur dans le cœur de ces députés sans se faire voir et sans qu'on puisse remarquer ni par où elle sort, ni par où elle entre ; n'en dirai-je point trop, si je la compare à la vertu du Saint-Esprit, duquel il est dit qu'on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, ni par où il sort du cœur de Dieu, ni par où il entre dans le nôtre ? *Nescis quo vadit, nec unde venit.*

Je sais bien que cette communication se fait d'ordinaire par la prédication de la parole, par les bons exemples et souvent même par les miracles, qui sont autant de moyens sensibles et de grâces extérieures dont Dieu se sert pour nous attirer à lui ; mais elle se peut faire et se fait même quelquefois par

la seule grâce intérieure qui touche le cœur sans faire aucune impression sur les sens; et c'est ainsi que la vertu de notre saint fait naître dans l'âme de ces députés l'amour, le respect et la vénération qu'ils ont pour lui, c'est un aimant qui les attire invisiblement, mais fortement; c'est une vertu secrète qui agit en eux sans eux-mêmes et sans qu'ils puissent dire pourquoi ils le souhaitent avec tant d'ardeur.

Les poëtes ont feint qu'il sortait de la bouche d'Hercule des chaînes d'or avec lesquelles il enchaînait les hommes et en faisait ce qu'il voulait; voici un autre Hercule, un divin Alcide plus victorieux et plus puissant que le premier; il sort, non de sa bouche, mais de son cœur, un charme secret, des chaînes invisibles qui captivent ceux qui le voient et qui le font régner avec tant d'empire sur leur liberté, qu'ils sont surpris eux-mêmes de l'ardeur dans laquelle ils sont, et quittent même pour la plupart l'idolâtrie dans laquelle ils avaient vécu depuis si longtemps. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles Dieu a suscité dans l'Eglise tant d'hommes extraordinaires qui ont tout quitté pour l'amour de lui; il a voulu par là se venger de l'injure que les païens lui avaient faite, et confondre leur aveuglement en nous faisant non-seulement renoncer à tous les faux dieux, mais à toutes les choses du monde, dans lequel on ne saurait s'engager sans une espèce d'idolâtrie. Toutes nos écritures, toutes nos histoires sont pleines d'exemples en cette matière, mais je ne sais s'il y en a quelqu'un qui soit plus digne d'être publié, d'être consacré, d'être admiré que celui du saint dont je fais l'éloge.

Merveilleuse confiance qui ne lui fait pas seulement quitter son pays, comme à beaucoup d'autres, mais qui lui fait passer la mer et chercher un autre monde où il ne soit connu que de Dieu: étrange résolution, mes frères, qui ne l'ensevelit pas seulement dans l'horreur des déserts, mais qui le rend horrible lui-même par un prodige qui vous va surprendre.

Permettez-moi donc de rapporter la chose dans la pureté de l'histoire, qui m'apprend qu'après la mort de son père il eut avis que ses sujets étaient venus le chercher en France, dans le dessein de l'enlever de sa solitude, s'ils ne pouvaient porter son esprit à la quitter volontairement et à recevoir les biens et les dignités de sa maison. Vous jugez bien que cette nouvelle ne pouvait être agréable à un solitaire comme lui, et qu'il est à croire qu'il en fut étrangement alarmé; mais il n'est pas aisé d'imaginer ce qu'il fit pour empêcher l'exécution du dessein qu'on avait formé contre lui: il pria Dieu de le défigurer et de couvrir son visage de lèpre, afin de donner par là une horreur de sa personne à ceux qui le cherchaient, et les obliger à le laisser dans sa solitude, comme un homme indigne de la grandeur qu'on lui offrait et de la société même des hommes.

Qu'admirerons-nous ici dans un sujet qui nous présente tant de faces si belles et si différentes? louerons-nous la prudence ou l'humilité de ce saint? prendrons-nous l'idée de cette action parmi les hommes, ou si nous irons la chercher en Dieu? Dieu s'est défiguré pour se livrer à ses ennemis, et notre saint se défigure pour éviter les mains et la violence de ses amis; Jésus-Christ s'est fait voir sous la figure d'un lépreux dans sa passion, pour attirer le mépris de ceux qui l'avaient voulu faire roi, qui l'avaient reçu même en cette qualité dans la ville de Jérusalem; et voici un saint qui se montre sous la même image, pour faire horreur à ceux qui lui présentent des honneurs et des dignités.

En quoi il semble qu'il fait sur lui-même quelque chose de semblable à ce qu'on a remarqué de certains tyrans qui défiguraient un innocent pour le rendre odieux; d'un homme ils faisaient un monstre, et d'un visage qui eût donné de l'amour ou tout au moins de la compassion, ils en faisaient un spectacle qui ne touchait pas même la miséricorde: *Factusque pœna sua monstrum, misericordiam quoque amiserat.* Oui, le saint dont je parle fait quelque chose de semblable pour attirer le mépris de ceux qui le cherchent pour le faire grand dans le monde. Il fait un monstre de sa personne, afin que les hommes ne le regardent plus comme un sujet digne de respect et d'amour, mais comme l'opprobre des hommes.

Les amis de Job l'étant venu voir, et l'ayant trouvé dans un état qui faisait horreur, demeurèrent sept jours sans parler; ils rompirent même leurs habits, pour exprimer par ce désordre aussi bien que par leur silence l'étonnement de leur esprit. Ne vous persuadez-vous pas que la vue de notre solitaire cause la même surprise aux ambassadeurs qui le cherchent? Ne croyez-vous pas qu'ils sont sans parole et peut-être même sans pensée, ou s'ils parlent en cette occasion, que ce n'est que pour exprimer leur étonnement? Où sommes-nous, que voyons-nous? est-ce un homme ou un monstre, est-ce un homme ou un spectre qui nous apparaît ici pour nous effrayer? Nous avons cru trouver un prince, et nous voyons le dernier des hommes: *Despectum et novissimum virorum* (*Isai.*, LXIII, 3). Nous avons cru trouver en lui l'air et la majesté d'un homme de grande qualité, et nous ne voyons qu'un visage tout défiguré et qui ne marque rien moins qu'une naissance noble et illustre: *Quasi absconditus vultus ejus et despectus.* Nous avons cru, en un mot, trouver un homme digne de l'autorité de ses pères et de cette grande réputation qu'il a dans le monde, et nous n'avons trouvé qu'un lépreux, qu'un homme frappé de la main de Dieu, humilié sous la main de Dieu: *Putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum.*

En effet, qui ne sait que la lèpre a toujours passé pour la peine et la figure du péché dans la religion? Les profanes mêmes en étaient si bien persuadés, que les Perses avaient les lépreux en exécration; ils les chassaient de leurs assemblées et de leurs

villes, comme des ennemis déclarés des dieux ; ils ne croyaient pas que le mal vînt de la corruption du tempérament, mais de la vengeance du ciel ; c'est pourquoi, aussitôt qu'ils en voyaient quelqu'un frappé, ils concluaient qu'il fallait qu'il eût commis quelque grand crime contre le soleil. Mais à quoi bon apporter ici l'autorité de ces profanes, où nous avons celle des prophètes qui nous apprennent que les Juifs voyant Jésus-Christ sous la figure d'un lépreux dans sa passion, ont inféré de là qu'il fallait qu'il fût ennemi de Dieu : *Putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum.*

Il était donc malaisé que ces ambassadeurs connussent ce saint sous une si étrange défiguration ; ils ne pouvaient pas s'imaginer que la peine du péché fût la récompense du mérite ; aussi ne le voulait-il pas, il se contentait d'être connu de Dieu, qui voyait à travers cette infirmité corporelle la majesté de sa vertu et l'auguste sacrifice qu'il lui faisait de son corps et de son esprit. Il pouvait bien tenter d'autres voies et refuser les honneurs qu'on lui offrait d'une autre manière, mais il ne se fût pas humilié, ou, s'il se fût humilié, son humilité eût été connue ; le seul moyen de s'humilier et de cacher son humilité, c'était de paraître indigne de tous les honneurs, non pas par ses actions et par ses paroles, qu'on eût pu rapporter à sa vertu, mais par un témoignage du ciel qui parût contraire à son innocence.

Car vous m'avouerez que s'il eût demandé à Dieu un autre miracle, s'il l'eût prié d'aveugler ces ambassadeurs en attendant qu'il eût mis ordre à la sûreté de sa personne, comme fit autrefois Elisée pour échapper aux soldats qu'un roi de Syrie avait envoyés pour le prendre ; s'il eût prié Dieu de le rendre invisible pour un temps, comme Jésus-Christ, lorsque les Juifs se sont mutinés contre lui, ou enfin, s'il eût pris la fuite, à l'exemple de Notre-Seigneur, quand ces peuples l'ont cherché au désert pour le faire roi, tout cela n'eût servi qu'à faire éclater son humilité, à rendre sa gloire plus illustre et à redoubler par conséquent les désirs de ceux qui le voulaient élever à une condition qu'il ne voulait pas ; mais en priant Dieu de le défigurer comme un criminel et de le frapper de lèpre, qui est la peine et la figure du péché, on voit bien qu'il est humilié, mais on ne voit pas s'il s'humilie ; on connaît bien que le ciel ne veut pas qu'il soit honoré sur la terre, mais on ne connaît pas si le ciel est en cela d'accord avec sa vertu ; on présume, au contraire, que Dieu ne le prive de tous ces honneurs que parce qu'il en est indigne ; la peine de son corps ou, pour parler dans les termes de saint Basile de Séleucie, le crime de son corps est un préjugé contre l'innocence de son âme ; on a lieu de croire, en un mot, que ce n'est pas lui qui refuse l'autorité de sa maison, mais que c'est Dieu qui ne veut point de lui pour commander à son peuple.

Jusqu'ici j'avais toujours cru, avec saint Thomas et saint Augustin, que les miracles que Dieu fait en faveur des saints étaient des témoignages de leur sainteté ; mais en voici un qui est un signe du contraire, et qui défigure leur innocence : jusqu'ici j'avais toujours cru que Dieu ne faisait des miracles sur eux et par eux que pour leur donner plus d'autorité et pour en faire des exemples ; mais celui qu'il fait en la personne de saint Fiacre est un miracle qui le décrédite et qui l'expose au mépris des hommes. Jésus-Christ a fait deux sortes de miracles sur la terre, il en a fait en lui et hors de lui ; il était innocent, et il a pris l'image du péché ; il était glorieux et immortel, et il s'est assujetti à toutes les misères humaines ; voilà les miracles qu'il a faits en lui : il a guéri les malades, il a chassé les démons des corps, il a ressuscité les morts ; voilà les miracles qui sont hors de lui : il s'est anéanti par les premiers, il s'est glorifié par les autres ; par les uns il a caché ce qu'il était, et par les autres il a fait voir la vérité de sa condition. Tous les miracles des saints sont du second ordre, mais celui dont je parle est du premier ; les miracles des saints sont des grâces que Dieu leur fait ; celui-ci, au contraire, semble être un coup de sa justice ; les miracles des saints sont des signes de leur sainteté, mais celui-ci n'est qu'un signe de péché ; les premiers sont des miracles de puissance, celui-ci est un miracle d'infirmité ; les miracles des saints les glorifient devant Dieu et devant les hommes, mais le miracle de notre saint ne le glorifie que devant Dieu.

De ce raisonnement et d'une action si remarquable je conclus deux choses : la première que notre saint a voulu fuir la grandeur et l'éclat du monde pour vivre dans l'obscurité et dans l'humilité de la croix, et la seconde, qu'il a fui la gloire et la réputation même de sa vertu, pour n'être estimé que de Dieu ; il a refusé d'être grand, et par là il a consommé l'humilité de Jésus-Christ ; il a caché son humilité, et par là il nous a donné l'exemple d'une humilité parfaite.

Quoique le fils de Dieu soit venu au monde en qualité de souverain, son inclination néanmoins n'a jamais été d'y vivre en souverain, et il a bien fait voir que son royaume n'était pas de ce monde, en fuyant au désert ceux qui le cherchaient pour le couronner sur la terre. Il a vu les rois dans la crèche mettre leurs couronnes à ses pieds et lui rendre hommage comme au souverain de tout l'univers ; il a vu les peuples de la Judée le recevoir dans leur ville capitale comme celui que le ciel avait envoyé pour régner sur eux, et toutefois il n'a jamais consenti à tous ces honneurs que par la nécessité de consommer les prophéties et la volonté de son Père, et un contemplatif a médité que, quand il baissa la tête sur la croix, ce fut pour montrer qu'il refusait et qu'il rejetait en quelque manière le titre de sa royauté qu'on avait écrit sur ce bois sacré, et qu'on avait mis au-dessus de sa tête.

Cependant, comme il était roi par l'Incar-

nation, Dieu a voulu que sa majesté fût reconnue, son humilité n'a pu éviter partout les honneurs qui lui étaient dus ; il a été obligé, en quelques occasions, de se faire violence pour paraître ce qu'il était ; mais ce qu'il n'a pu faire par lui-même, il l'a fait par ses serviteurs ; ce qu'il n'a pu refuser par sa propre vertu, il l'a refusé par la vertu de plusieurs saints qui ont méprisé l'éclat du monde pour l'amour de lui, et non-seulement l'éclat du monde, mais celui de leur mérite même, par une humilité qui nous doit servir de règle et d'exemple.

Car c'est en cela que consiste principalement la perfection de cette vertu. Un homme qui est véritablement humble, dit un Père, veut bien paraître vil et méprisable, mais jamais humble, *vilis vult reputari, non humilis prædicari.* Cette perfection, à la vérité, est aussi rare qu'elle est grande ; on voit assez de gens qui ont l'extérieur de l'humilité, mais il en est peu qui en aient le fond ; on en trouverait peut-être encore qui méprisent les honneurs du siècle, mais en pourrait-on trouver qui cachent le fond de leur cœur et qui se contentent de s'humilier devant Dieu ? et quand même il s'en trouverait, auraient-ils assez de vertu pour demander à Dieu de les humilier sous les marques de sa justice ? Il est rare de recevoir avec soumission les afflictions que Dieu nous envoie, il est encore plus rare de les souhaiter et de les chercher, mais il serait peut-être inouï de les demander comme un signe de malédiction, si notre saint ne nous en avait donné l'exemple ; il n'appartenait qu'à ce grand courage de pousser l'humilité jusque-là, et de vouloir être humilié sous la main de Dieu, lorsqu'il s'humiliait davantage par sa vertu. C'est une maxime des plus essentielles et des plus générales de l'Evangile, que celui qui s'humiliera sera exalté ; mais il semble qu'elle n'a pas lieu en cette occasion où notre saint ne s'humilie que pour être encore plus humilié ; il est vrai qu'il n'est humilié que par le fond de son humilité même ; c'est lui qui demande à Dieu cette humiliation, pour cacher celle de son cœur ; c'est lui qui dit à Dieu contre lui-même ce que Dieu dit souvent contre les pécheurs : *Imple faciem meam ignominia, et confundar ;* couvrez, Seigneur, mon visage de honte et d'ignominie, afin que je sois confondu devant ceux qui me cherchent pour leur commander, ou plutôt afin qu'ils aient confusion eux-mêmes du choix qu'ils ont fait de ma personne. Job se voyant frappé de lèpre se plaint hautement de souffrir une affliction qu'il ne croyait pas avoir méritée ; tout juste qu'il est il en murmure, et voici un saint qui la demande à Dieu comme une grâce, qui le loue après l'avoir reçue et qui lui en fait un sacrifice. Ah ! que ce sacrifice est agréable aux yeux de Dieu, que cet homme qui paraît si défiguré aux ambassadeurs qui le cherchent a de majesté devant Dieu ! Quand le grand-prêtre Siméon reçut Notre-Seigneur au temple, ce fut avec un ravissement de joie, parce qu'il vit, à travers l'infirmité de son corps, la majesté de sa personne : *Infirmitatem accepit, sed intus majestatem agnovit.* Ainsi, il ne faut pas douter que le sacrifice que notre saint fait à Dieu de cette lèpre miraculeuse ne touche son cœur d'une grande joie, parce qu'il voit, sous cette image de péché, la vérité de son innocence, *infirmitatem accipit sed intus majestatem agnoscit.* Il agrée cette infirmité, il la reçoit en sacrifice, parce qu'il voit le fonds de vertu qui est en lui et qui ne paraît pas aux yeux des hommes. Il y a deux sortes de sacrifice : l'un que nous faisons à Dieu des biens qu'il nous fait, et l'autre que nous lui offrons des maux mêmes et des peines que nous recevons de sa part ; le premier est un sacrifice de reconnaissance, le second est un sacrifice de pénitence, mais celui de saint Fiacre est un composé de tous les deux. Voulez-vous la reconnaissance ? il loue Dieu de lui avoir accordé cette humiliation qui le met à couvert des violences que le monde lui préparait. Voulez-vous la pénitence ? il reçoit encore cette infirmité avec un esprit de mortification et d'austérité ; dans un même sujet il trouve de quoi satisfaire aux deux premiers devoirs de la vie chrétienne, à l'amour qu'il doit à Dieu et à la haine qu'il se doit à soi-même.

DEUXIÈME POINT.

Puisqu'il est impossible de servir deux maîtres, ni d'aimer l'un sans haïr l'autre, la conséquence est nécessaire que, ne pouvant être à Dieu et au monde, à Jésus-Christ et à nous-mêmes, il faut haïr le monde si nous aimons Dieu, il faut nous haïr nous-mêmes et régler les effets de cette haine sur celle que nous portons naturellement à nos ennemis ; quand nous haïssons quelqu'un, sa présence, son nom seul nous est à charge, nous ne le saurions voir ni l'entendre, non pas même qu'on nous en parle, si ce n'est pour le décrier et pour flatter notre passion. Voilà, dit saint Chrysostome, le premier effet de cette haine chrétienne et salutaire que l'Evangile nous ordonne d'avoir pour nous-mêmes, il faut que notre corps nous soit à charge et que nous le portions comme une croix, il faut lui refuser tout ce qu'il nous demande contre la volonté de Dieu, beaucoup de choses même qui sont permises ; et comme il est naturel à la haine de chercher à détruire son ennemi par la vengeance, il est naturel à l'homme chrétien, considéré en qualité de chrétien, de détruire son corps par la pénitence, non pas en se donnant la mort, mais en se mettant en état de mort par la mortification de tous ses sens. Celui qui aime sa vie en ce monde, dit Notre-Seigneur, la perd, celui qui la hait la conserve pour l'éternité. Heureux donc celui qui sait combattre l'amour-propre par la haine de soi-même ; heureux donc le saint qui a fait de son corps une hostie vivante, une victime que la pénitence a immolée en cent manières différentes ; vous le connaissez, ce martyr vivant qui, sans persécution et sans bourreaux, a fait à Dieu un sacrifice de sa vie.

Origène parlant des victoires de Josué qui désola les villes de Jéricho et d'Haï, et qui fit mourir cinq rois, s'étonne d'une si grande sévérité; je m'en étonnerais avec lui, si je n'avais ici un plus grand sujet d'étonnement dans la pénitence du saint dont je parle. Quelle pénitence qui ne détruit pas des villes anathèmes, mais qui détruit un corps innocent, qui ne fait pas mourir des rois ennemis de Dieu, mais des sens qui n'ont jamais servi au péché? il s'en faut beaucoup que la volupté ne soit aussi ingénieuse dans ses plaisirs que la pénitence de ce saint est ingénieuse à le faire souffrir. Les voluptueux cherchent des plaisirs tout purs, mais ils ne les trouvent pas, ils épurent la volupté tant qu'ils peuvent, et séparent de leurs délices tout ce qui les peut altérer : *Voluptatem excribrantes, et quod in deliciis onerosum est separantes;* mais quelque soin qu'ils apportent pour goûter des plaisirs entièrement doux et agréables, il y a toujours quelque amertume qui est mêlée parmi la douceur. Il n'en est pas de même de la pénitence de notre saint, tout est amer dans les peines qu'elle lui prépare; je me trompe, tout y est agréable, tout y est doux, parce qu'il fait sa douceur de ses amertumes, son plaisir et sa joie des peines qu'il souffre. Elle raffine, s'il m'est permis ici d'user de ce terme, en matière de mortification et d'austérité : il ne serait pas content de ses jeûnes, s'il pouvait jeûner plus austèrement sans mourir; il ne serait pas content de ses veilles, de ses disciplines, et de toutes les rigueurs que la pénitence met en usage pour détruire le corps du péché, s'il en pouvait souffrir davantage sans s'ôter la vie.

Mais pourquoi, me dira quelqu'un, tant de pénitence où il y a tant d'innocence ? Pourquoi tant de sévérité pour punir des passions qu'il ne ressent point et pour faire mourir des sens qui n'ont point péché? C'est pour cette raison même que sa pénitence est si austère; s'il était pécheur, il envisagerait ses crimes, mais parce qu'il est innocent il ne consulte que son amour; s'il avait offensé Dieu, son péché serait la règle de sa pénitence, mais parce qu'il est juste, il n'a point d'autre règle, ni d'autre mesure dans ses peines que la bonté de Dieu, qui est infinie. Les pécheurs pénitents veulent contenter la haine qu'ils portent au péché, et l'amour qu'ils ont pour leur salut; mais les pénitents innocents, comme notre saint, veulent contenter la haine qu'ils ont pour eux-mêmes et l'amour qu'ils ont pour Dieu ; ils veulent contenter cette charité dont parle l'Apôtre, qui va toujours croissant en désirs de souffrir pour la gloire de Notre-Seigneur : *Charitas omnia suffert, omnia sustinet.*

Une si grande pénitence, une vertu si héroïque ne pouvait manquer de produire deux choses en ce saint : d'en faire un homme d'exemple et un homme de miracle, pour attirer tout le monde à l'imitation de sa vie. Dieu veut bien que sa vertu soit inconnue à ceux qui le cherchent pour lui offrir des honneurs et des dignités, mais il ne veut pas qu'elle soit cachée à ceux qui en ont besoin pour leur salut; Dieu consent bien que la lumière de sa sainteté ne luise point aux yeux du monde, c'est-à-dire de ceux qui le cherchent avec l'esprit et les sentiments du monde, mais il ne souffrira pas que l'Eglise soit privée de l'édification de ses bons exemples.

Quand je dis exemple, je ne parle pas d'une vertu médiocre, mais consommée, d'une sainteté commencée, mais achevée : les philosophes, qui ne sont encore que dans la voie de la sagesse, se contentent de ce qui est bon ; mais les sages, qui sont les idées et les règles vivantes de la perfection, ne reçoivent rien qui ne soit très-bon : *Philosophi quid bonum, sapientes quid optimum.* C'est qu'en matière d'imitation vous savez qu'on arrive rarement à la perfection de l'original, ce qui fait que pour porter les hommes par cette voie à faire des actions médiocres, il ne suffit pas de leur proposer des vertus communes, il faut leur en proposer de parfaites; d'où saint Grégoire de Nazianze conclut fort bien que c'est un vice à un homme qui doit l'exemple aux autres, de n'être que médiocrement homme de bien, c'est-à-dire que la vertu d'un particulier qui se contente d'une vie commune est un défaut en celui qui doit éclairer le peuple par l'éclat et la lumière de sa vie.

De ce raisonnement on doit conclure deux choses : la première, que tout homme qui doit l'exemple doit être un grand homme de bien et d'une vertu extraordinaire; la seconde, que quand un homme est en fonds d'un si grand mérite, c'est un signe qu'il est proposé de Dieu pour exemple ; si bien qu'il n'y a plus lieu de douter que saint Fiacre n'ait été un des exemples de son siècle, puisqu'il a été un des plus grands saints de son siècle, pour ne rien dire davantage; aussi voyons nous dans sa Vie que les peuples le visitaient de toutes parts, comme un homme d'une sainteté extraordinaire, aussi bien les Français que les étrangers.

Vous jugez bien qu'un homme qui s'était attiré tant d'estime, tant de vénération et tant d'affection par sa bonne vie, ne pouvait mourir sans être pleuré et regretté de tout le monde; ce fut en effet un accablement de désolation dans tout le royaume après son trépas, toute la France en prit le deuil; on n'entendait partout que ces paroles de douleur : *Extincta est lucerna in Israel*, la lumière de l'Eglise est éteinte.

Mais on voyait partout cette affreuse image qu'un prophète voyait autrefois sur la ville de Jérusalem, quand il disait que le soleil se coucherait pour elle en plein midi, que le jour perdrait sa lumière, et qu'il serait aussi obscur que la nuit-même. Je ne dis pas qu'il n'y eut point de soleil ni de jour en France à la mort de saint Fiacre, mais c'est que tout le monde était plongé dans une si profonde tristesse, tous les esprits étaient enveloppés d'un nuage si épais, qu'ils croyaient être tous dans les ténèbres : on ne pouvait parler des mérites de ce grand mort sans exciter des

gémissemens et des plaintes qui éclataient bien davantage que toutes les louanges qu'on lui donnait; tous les peuples disputaient en cette occasion à qui verserait plus de larmes. Combien pensez-vous qu'il y avait alors de personnes qui eussent donné de bon cœur la meilleure partie de leur vie pour racheter une vie si chère, si précieuse à toute la France et si glorieuse à toute l'Église? mais combien pensez-vous qu'il y en avait qui se seraient estimées heureuses de mourir avec ce grand saint, pour être les compagnes et les victimes funèbres de sa mort?

C'était l'occasion en effet de soupirer et de gémir, c'était le temps de dire avec l'Écriture : *Mittite ad lamentatrices et veniant, et ad eas quæ sapientes sunt, vociferentur; deducant oculi vestri lacrymas, et palpebræ vestræ defluant aquis.* C'était le temps de dire aux montagnes de pleurer, aux collines de prendre le deuil, et à toutes les créatures d'avoir compassion du malheur qui affligeait alors toutes les provinces de l'État; il avait perdu sa lumière, son exemple, sa protection, sa consolation, son trésor, sa bénédiction, celui en un mot que tout le monde portait dans son cœur, comme il portait tout le monde dans les entrailles de sa charité, celui pour la gloire duquel tout le monde vivait, comme il vivait pour la sanctification et le salut de tout le monde.

Je serais le plus imprudent de tous les hommes si je voulais ici représenter une douleur qui veut un voile au lieu de figures, et des larmes au lieu de paroles; mais que dirai-je de la dévotion et du zèle qu'on a eus pour lui, du respect et de la vénération qu'on a rendus à sa mémoire? Quand nous avons perdu les personnes qui nous sont chères, notre douleur dure et augmente à proportion que notre mémoire est occupée de la perte que nous avons faite, et nos déplaisirs ne diminuent qu'à mesure que nous perdons le souvenir du sujet qui nous afflige : il n'en est pas ici de même : on s'est consolé de la mort de notre saint sans en perdre le souvenir; on a cessé de le pleurer sans cesser de penser à lui; la mémoire de ce grand homme ne s'est pas dissipée avec la douleur qu'il a causée par son trépas; il semble même que le temps lui a fait prendre de nouvelles forces, non-seulement dans l'âme de ceux qui ont eu le bonheur de le voir, mais encore de ceux qui n'ont point eu de part à une si grande bénédiction.

Je vous en prends tous à témoin, vous qui honorez ses vertus absentes comme présentes, vous qui après tant de siècles lui procurez la même gloire qu'il a reçue de ceux de son siècle, et qui les surpassez sans doute en ce point, que, sans avoir eu l'honneur de le voir, vous avez pour lui tout le zèle de ceux qui l'ont vu et qui l'ont connu : en vérité, je ne sais lequel des deux est en cela le plus heureux, ou de votre compagnie, ou de votre patron : il est heureux de vous avoir inspiré l'amour et la dévotion que vous avez pour lui, mais vous êtes heureux d'avoir conservé le dépôt d'une charité si sainte; il est heureux d'avoir sous sa protection une compagnie qui lui rend de si grands honneurs; mais vous êtes encore plus heureux d'avoir un si digne patron, un avocat si puissant auprès de Dieu pour intercéder pour vous, un pilote si expérimenté pour vous conduire parmi les écueils et les tempêtes de la vie humaine, un modèle si parfait pour vous donner l'exemple et l'idée de la vie chrétienne.

C'est à vous à solliciter le crédit de cet avocat par votre piété, à vous mettre sous la conduite d'un si bon pilote par le bon usage des grâces qu'il obtient de Dieu pour votre salut; c'est à vous à copier ce modèle par l'exercice des vertus qu'il a pratiquées. Je ne vous demande pas ces vertus héroïques qui jettent un si grand éclat en sa vie, tout le monde n'est pas capable de si grandes choses; il a quitté le monde pour l'amour de Dieu, je serai content de votre piété si vous n'en faites pas votre idole; il s'est défiguré sous un signe de malédiction pour cacher sa vertu aux yeux des hommes, je serai satisfait de la vôtre, si vous la cachez dans votre cœur sans affecter l'estime des hommes, ni la vôtre même; il a joint à une grande innocence une grande pénitence, ce sera beaucoup si vous faites bien pénitence de vos péchés; il a été l'exemple, il a donné des règles de la perfection, c'est assez si vous édifiez l'Église en suivant les règles qu'il vous a données pour bien vivre.

Mais que sera-ce? que sera-ce, chrétiens, car cette morale est pour tout le monde, si au lieu de satisfaire aux devoirs de la vie chrétienne, nous les négligeons pour vivre de la vie du siècle sans amour de Dieu, sans haine de nous-mêmes, sans humilité, sans pénitence, sans bons exemples? Que répondrons-nous à Dieu, mes frères, quand il nous demandera compte d'une vie qu'il nous a donnée pour faire du bien, et que nous aurons peut-être toute consommée en des actions inutiles, pour ne pas dire criminelles? De quelle excuse nous défendrons-nous quand il viendra visiter cette terre qui n'aura poussé que des épines, cette plante de laquelle il attendait des fruits de pénitence et d'innocence, et qui n'aura produit que des feuilles? lui alléguerons-nous notre infirmité? Hé! pourquoi s'est-il fait homme, si ce n'est pour la corriger : *Ad quid Deus factus est homo, si non corrigitur homo?* Pourquoi tant de grâces, tant de prédications, tant d'exemples, tant de sacrements, sinon pour fortifier cette faiblesse et nous rendre capables de servir Dieu? Quoi donc lui opposerons-nous pour nous justifier? les mauvais exemples, l'usage et les maximes du monde? Si nous en venons là, il produira d'abord contre nous les vertus des saints qui nous ont montré et facilité le chemin de la perfection; et puis quand il n'aurait point de bons exemples à nous proposer, quand les anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres n'auraient pas été plus saints que nous sommes, tout cela ne nous excuserait

pas devant lui ; la loi que nous devons garder n'est pas la loi des hommes, c'est la loi de Dieu ; ce n'est pas aux hommes que nous rendrons compte de nos actions, c'est à Dieu ; il ne nous jugera pas par la négligence des hommes qui n'auront pas mieux vécu que nous, il nous jugera par sa loi, loi de rigueur envers ceux qui l'auront violée, mais loi de douceur à l'égard de ceux qui l'auront gardée : loi de rigueur pour les chrétiens qui n'auront pas aimé Dieu de tout leur cœur, qui se seront trop aimés eux-mêmes, et qui n'auront pas édifié l'Eglise; mais loi de douceur, loi d'amour pour ceux qui auront mis en Dieu toute leur confiance, qui se seront humiliés par la pénitence, et qui auront contribué au salut de leur prochain par de bons exemples, par l'humilité et l'abandonnement d'eux-mêmes entre les mains de Dieu, qui est et sera la récompense et la gloire des saints et la nôtre. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE ROSE, DE LIMA.

Ce sont les paroles de Jésus-Christ, rapportées par saint Matthieu au chapitre onzième de son Evangile, et vérifiées à la lettre en la personne de la bienheureuse Rose, de Lima, capitale du Pérou dans les Indes Occidentales, dont l'Eglise vient de consacrer les vertus et la vie, en la mettant au nombre des saintes.

Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.

Le royaume du ciel souffre violence, et les violents le ravissent (S. Matth., chap. XI).

Si jamais en effet les paroles ont trouve une application juste et naturelle, il faut avouer que c'est en la personne de cette grande sainte, car tout ce que l'Evangile a de plus fort et de plus violent pour sanctifier une âme et pour la sauver, l'amour de Dieu, la haine de soi-même, l'humilité, le mépris du monde, l'obéissance, la patience, la mortification des sens, la destruction du corps, l'anéantissement de l'esprit, toutes les vertus en un mot qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même pour l'unir à Dieu ont été l'exercice et l'occupation continuelle de toute sa vie, mais avec un zèle si violent, qu'il semblait qu'elle ne demeurât au monde que par force, tant sa charité pressait Dieu de l'en retirer, par tous les moyens innocents qui pouvaient abréger ses jours.

Si bien que quand je médite cette vie si extraordinaire et si étonnante, il me semble voir encore, après tant de siècles, ce fameux combat que Jacob eut avec Dieu, qui dura toute une nuit, et qui ne finit point qu'il n'eût obtenu de Dieu la bénédiction de le voir face à face : *Vidi Dominum facie ad faciem, et salva facta est anima mea* (*Genes.* XXXII). Telle en effet a été la vie de cette grande sainte, un assaut continuel, une violence perpétuelle qu'elle a faite au ciel, jusqu'au moment qu'elle y est entrée et qu'elle a eu la consolation d'y voir Jésus Christ ; aussi sa vie a-t-elle été courte, suivant la condition de toutes les choses violentes qui sont toujours de peu de durée; elle a peu vécu, si nous en jugeons par le temps, quoiqu'elle ait beaucoup vécu, si nous en jugeons par ses vertus, qui ont suppléé au défaut des années, et qui l'ont fait mourir pleine de jours, c'est-à-dire, au sens de l'Ecriture, pleine de mérites et de bonnes œuvres.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'Eglise l'a canonisée, je m'étonnerais, au contraire, qu'elle eût attendu si tard à lui rendre un devoir si juste, et qu'une vertu qui a ravi le ciel en si peu de temps eût employé plus de cinquante ans à gagner le cœur et la dévotion des fidèles, si je ne savais que les choses extraordinaires ont cela de particulier, qu'il faut beaucoup de temps pour en établir la vérité et pour en insinuer la croyance dans l'esprit des hommes, surtout quand elles sont éloignées de nous, comme la vie de notre grande sainte, qui s'est toute passée dans un monde entièrement séparé du nôtre. Mais s'il a fallu tant de temps pour convaincre l'Eglise d'un si grand mérite, vous jugez bien qu'il faut beaucoup de grâce pour soutenir un si grand sujet; demandons-la donc au Saint-Esprit par l'entremise de la très-sainte Vierge, et lui disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Il y a bien de la différence entre la conquête que Dieu fait du cœur de l'homme, et la conquête que l'homme fait du cœur de Dieu ; car, pour entrer dans le cœur de l'homme, Dieu n'emploie d'ordinaire que la douceur de sa grâce et de son amour, d'où vient que l'Ecriture sainte nous le représente à la porte du cœur où il veut entrer, la tête pleine de rosée : *Aperi mihi, soror mea sponsa, quia caput meum plenum est rore* (*Cant.* V), pour nous insinuer par la douceur de la rosée, qui ne tombe pas avec impétuosité sur la terre comme la pluie, la douceur de la grâce qui entre sans violence dans le cœur de l'homme, s'accommodant même assez souvent pour cette raison à ses dispositions naturelles : ce qui a donné lieu à un apôtre de nommer cette grâce une grâce à plusieurs visages, et qui prend autant de formes pour gagner les cœurs des hommes qu'ils ont de dispositions et d'inclinations différentes.

Mais pour entrer dans le cœur de Dieu, il faut la force et la violence : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*Matth.* XI). Ainsi voyons-nous une Chananéenne lui faire violence et lui arracher en quelque façon la grâce qu'il ne voulait pas d'abord lui donner; ainsi voyons-nous une Madeleine à ses pieds, négligée pendant quelque temps, obtenir la rémission de tous ses péchés par la force de ses larmes et de ses soupirs ; ainsi voyons-nous un larron voler sur sa croix le cœur du Fils de Dieu et son paradis ; ainsi voyons-nous enfin tous les saints entrer dans le ciel, comme dit saint Paul, par les combats et les travaux de la vie chrétienne : *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit* (II *Tim.*, II). D'où vient que l'Eglise est comparée dans l'Ecriture à une armée rangée en bataille, non-seulement contre l'enfer, mais

contre le ciel, et pour faire violence à Dieu même; et où la version commune dit que cette réponse a blessé le cœur de son bien-aimé, *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa* (*Cant*. IV), les autres versions portent qu'elle lui a enlevé et ravi par force : *Excordasti*, *rapuisti*, ce qui montre que dans l'affaire du salut, Dieu veut être pressé et souffrir violence.

Or, cette violence qu'il faut faire à Dieu pour entrer dans le ciel consiste en trois choses, qui ont toutes trois excellé dans la vie de cette grande sainte dont je fais aujourd'hui l'éloge : l'humilité, l'amour et la pénitence; car, puisque tout l'homme doit entrer dans le ciel, il faut que tout l'homme combatte pour le mériter, son esprit, son cœur et son corps; l'esprit combat par l'humilité, le cœur par la charité et le corps par la pénitence; et voilà les puissantes armes dont sainte Rose s'est servie pour gagner le ciel et pour entrer dans le cœur de Dieu : 1. une humilité la plus profonde; 2. une charité la plus ardente; et 3. une pénitence la plus cruelle qui fut jamais. Commençons donc par l'humilité, qui est le fondement de tout l'édifice de la grâce et de la vie surnaturelle. Voilà le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

L'orgueil et l'humilité sont deux rivaux qui s'efforcent tous deux d'entrer dans le ciel et d'en faire la conquête, mais avec des succès bien différents; car Dieu, dit l'Ecriture, résiste aux superbes : *Superbis resistit* (I *Petr*. V); et non-seulement il leur résiste et les rejette loin de lui, mais il les précipite et les fait tomber dans l'abîme de la ruine : *Dejecisti eos dum allevarentur* (*Ps*. LXXII). Seigneur, dit le prophète, vous les avez abattus, ces orgueilleux et ces audacieux, dans l'instant même qu'ils faisaient leurs plus grands efforts pour s'approcher de vous; leur élévation n'a point précédé leur chute, ils sont tombés en s'élevant, et ont trouvé leur ruine où ils croyaient trouver leur exaltation; et il ne faut pas s'en étonner, dit saint Augustin sur ce passage : *Quia eorum extolli dejici est*, parce que toutes leurs fausses élévations sont de véritables ruines et des chutes d'autant plus profondes et plus déplorables, qu'ils font de plus grands efforts pour arriver au terme que leur vanité se propose : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus* (*Ps*. LXIII). Que l'homme superbe s'élève donc tant qu'il pourra, et qu'il fasse tous ses efforts pour passer les bornes de sa condition naturelle, il n'en sera pour cela ni plus près du ciel, ni plus près de Dieu, il en sera même plus éloigné, parce que Dieu s'élèvera encore au-dessus de lui, non pas absolument, car Dieu n'est pas capable de ce changement, mais c'est qu'il rendra le superbe encore plus bas et plus humilié, et l'abaissant davantage, Dieu deviendra à son égard plus inaccessible et plus haut, et trouvera dans la profondeur de l'humiliation de son ennemi le fondement de son exaltation.

Car Dieu ne s'éloigne pas des humbles comme des superbes, il s'en approche, au contraire, et les vient chercher jusque dans leur néant pour s'offrir à eux; il ne résiste pas à la violence qu'ils lui font, il la souffre, il s'y rend et leur laisse ouvrir son cœur et son paradis; et c'est par là, si je ne me trompe, qu'il faut accorder ces deux paroles du Fils de Dieu, qui compare le ciel, dans un endroit de son Evangile, à une place forte qu'il faut emporter par violence, et qui nous dit, dans un autre, que si nous ne sommes comme des enfants, nous n'entrerons jamais au royaume du ciel. Quelle apparence que des enfants qui n'ont pour partage que la faiblesse et l'infirmité, qui manquent de conduite, d'expérience et d'intelligence, puissent entrer par force dans le ciel, qui est aussi solide que l'airain, et dont les portes sont fermées avec des diamants qui résistent à tout, et que rien ne peut rompre ni amollir? Quelle comparaison de cet âge tendre et si délicat pour en exiger des efforts dont les hommes les plus robustes seraient incapables? C'est pour nous exprimer la puissance et la force de l'humilité qui nous ouvre le ciel; si vous n'êtes comme des enfants, c'est-à-dire, si vous n'êtes par vertu ce que ces enfants sont par nature, si vous n'êtes aussi petits qu'eux, vous n'entrerez jamais au royaume des cieux. Dieu, mes frères, nous appelle tous à la conquête de ce grand royaume, mais quelles armes nous met-il en main pour le conquérir? les armes de l'humilité. Les autres vertus courent à cette conquête aussi bien qu'elle, elles sont toutes dans la lice et dans la carrière : *Sed una accipit bravium* (I *Cor*. IX); mais il y en a une à qui cet honneur est particulièrement destiné, c'est l'humilité. Vous diriez en effet que le ciel n'est fait que pour elle, et que Dieu n'a presque point eu d'autre vue quand il l'a créée; car pourquoi en aurait-il fait le chemin petit et l'entrée petite, si parmi tous ceux qui devaient y entrer, il n'avait envisagé les humbles plus que tous les autres?

Il ne faut donc point douter qu'il n'ait été fait pour sainte Rose de Lima, car jamais âme n'a été plus humble ni plus anéantie devant Dieu : mais pour vous le faire voir, il faut avant que de vous exposer ses sentiments, vous tracer un petit crayon de l'état de son cœur, qui était si pur que tous ses confesseurs ont déposé juridiquement n'avoir jamais trouvé en elle aucun vestige du péché. Jamais la moindre vapeur ne s'est élevée dans ce cœur, sa conscience ne pouvait rien lui reprocher; elle pouvait lui représenter, au contraire, toutes ses vertus, ses jeûnes, ses haires, sa couronne d'épines, son obéissance, sa patience, son zèle, sa charité, son amour; elle pouvait lui représenter toutes les faveurs qu'elle recevait continuellement de Notre-Seigneur, les apparitions, les visites, les conversations familières et l'alliance miraculeuse qu'ils avaient contractée ensemble. Cependant au milieu de tant de grâces et de priviléges, cette âme sainte n'avait l'esprit occupé que de son néant et de ses misères; elle était un fardeau inutile au monde, odieux à la

nature, et elle ne comprenait pas comment Dieu n'ouvrait pas les entrailles de la terre pour abîmer une si malheureuse créature. S'il arrivait quelque disgrâce à l'Etat ou à sa famille, c'étaient toujours ses péchés qui en étaient la cause, et qui avaient allumé la colère du Ciel; si elle était malade et si elle souffrait, ses maladies et ses douleurs étaient toujours la punition de ses crimes; et à voir l'abondance de larmes qu'elle versait aux pieds du prêtre quand elle était à confesse, il n'y a personne qui ne l'eût prise pour une grande pécheresse, tant elle paraissait touchée et pénétrée de la douleur de ses péchés.

Certainement j'aurais peine à comprendre une humilité si profonde, si je n'avais appris de saint Chrysostome que cette vertu n'est pas la vertu des pécheurs, mais des justes et des plus grands saints; car si pour s'humilier, dit ce Père, il faut nécessairement s'abaisser et descendre d'un état à un autre, qui ne voit qu'un pécheur ne saurait descendre si bas par sa vertu qu'il est tombé par son péché, et qu'il est toujours plus grand, quelque mépris qu'il fasse de soi-même, dans son esprit que dans la vérité de sa condition, parce que le péché, étant plus éloigné de Dieu que le néant, c'est un abîme plus profond et plus impénétrable que le néant; et ainsi ce n'est point à bien dire une humilité au pécheur de reconnaître son néant et la misère de sa condition, c'est une justice qu'il se rend, et encore est-elle imparfaite, parce qu'il est toujours plus humilié qu'il ne s'humilie, plus abaissé qu'il ne s'abaisse; mais de voir une grande sainte infiniment aimée de Dieu, infiniment zélée pour sa gloire, et prévenue de toutes les bénédictions de la grâce, ne parler que de ses péchés, et parmi tant de priviléges qui la distinguent si glorieusement du reste des hommes, se considérer comme le fardeau du ciel et de la terre, en vérité c'est ce qu'on doit nommer humilité, et la plus profonde qui fut jamais.

Voici le miracle de l'humilité de notre grande sainte : tout le monde était ébloui de la lumière de sa sainteté et de ses vertus, il n'y avait qu'elle qui n'avait point d'yeux pour la voir, et nous pouvons lui appliquer à la lettre ce que le saint homme Job a dit de lui-même, qu'elle n'a jamais vu le soleil dans son éclat, ni la lune dans sa clarté; c'est-à-dire qu'elle n'a jamais connu le mérite de ses bonnes œuvres, qui sont les flambeaux et les astres de la vie chrétienne, parce que son esprit n'a jamais eu que ces deux vues dans toute sa vie : la grandeur de Dieu et la misère de sa condition.

Trouvez bon ici, s'il vous plaît, que je vous demande en passant si l'on trouverait beaucoup de chrétiens, au siècle où nous sommes, qui poussent la vertu jusque-là, que de ne pas connaître le bien qu'il font, et qui édifient le prochain sans y faire réflexion et sans y penser? On en trouvera sans doute qui se cachent au monde, mais en trouvera-t-on qui se cachent à eux-mêmes? Ah! que cet endroit est délicat, que ce pas est glissant, et qu'il est malaisé de donner le change à cet amour-propre et de le tromper! Cependant c'est de cette sorte que l'humilité de sainte Rose a trompé le sien, et l'a trompé toute sa vie; jamais son esprit n'a ouvert les yeux un moment pour considérer sa vertu, et jamais il ne s'est détaché un moment de la pensée de ses péchés. Il y a, dit Tertullien, deux sortes d'aveuglement : *Non videre quæ sunt, videre quæ non sunt*, ne pas voir ce qui est, et voir ce qui n'est pas; c'est le double aveuglement dont la vertu de cette sainte fille l'avait saintement frappée pour lui cacher son grand mérite et pour la confondre à tous moments dans la vue d'une misère qu'elle n'avait pas; et dans cet esprit, vivement pénétrée du sentiment de son néant, elle ne pouvait souffrir qu'on la louât ni qu'on l'honorât sans se punir de la dernière rigueur de la fausse estime dont elle croyait tromper le monde. Ah! combien de fois a-t-elle frappé son cœur innocent! combien de fois a-t-elle enfoncé dans sa tête les pointes de cette couronne qu'elle portait toujours sous son voile! combien de larmes a-t-elle versées! combien de gémissements a-t-elle poussés devant Dieu pour lui faire amende honorable de l'injustice qu'elle croyait qu'on lui faisait, en lui donnant des louanges dont elle s'estimait indigne et qu'elle croyait même ne pouvoir appartenir justement qu'à Dieu! Ah! malheureuse que je suis, faut-il que j'abuse ainsi le monde d'une fausse opinion de vertu et que je jouisse d'une réputation si injuste! pardonnez, Seigneur, à cette misérable créature, et recevez pour la réparation de cette injustice la douleur et la confusion que j'en souffre. Son grand supplice était de se voir louée, mais sa consolation et sa joie auraient été de se voir méprisée, foulée aux pieds et traitée comme l'opprobre et l'horreur du genre humain.

Cet ancien qui confessait si ingenument qu'il ne trouvait point de plus beaux vers que ceux qui chantaient sa vertu, était sans doute assez singulier dans ses paroles, mais il ne l'était point dans son sentiment, parce que ses paroles sont les sentiments de tout le monde. Déguisons-nous tant que nous voudrons, nous aimons tous d'entendre parler à notre avantage, et si personne ne nous loue, nous nous louons souvent nous-mêmes: nous cherchons des louanges jusque dans la bouche des flatteurs, et voici une sainte qui ne les peut recevoir des plus gens de bien; la fausse gloire nous plaît et la véritable lui déplaît; nous sommes sensibles à des honneurs qui ne servent qu'à faire paraître davantage nos infirmités et à découvrir le fond de notre misère, et sainte Rose est toute troublée, elle se punit même comme coupable d'une usurpation et d'un attentat sur la gloire de Dieu, quand elle entend qu'on parle de sa vertu et des grâces que Dieu lui a faites : *Quæ est hæc tam sublimis humilitas, quæ cedere non novit honoribus, insolescere gloria nescit?* Quelle est donc cette humilité si profonde qui s'élève, ou plutôt qui s'abaisse si courageusement au-dessous de tous les honneurs et qui, sans se dissiper parmi l'éclat

qui l'environne, conserve une si grande modestie dans un si haut degré de réputation? ne dirait-on pas que les louanges qu'on lui donne sont des crimes qu'on lui reproche, puisqu'elle trouve sa confusion dans sa gloire même?

La raison toutefois en est bien juste et bien naturelle; car comme elle est intimement unie à Dieu par toutes ses grâces, et surtout par sa charité, qui ne fait de l'esprit de l'homme et de l'esprit de Dieu qu'un même esprit, selon saint Paul, ce n'est plus son propre esprit qui agit en elle, c'est l'esprit de Dieu qui règle tous ses sentiments. Or, comme l'esprit de Dieu ne trouve rien digne de son estime que Dieu même, d'où vient que pour nous estimer il nous a faits des dieux en se faisant homme, cette grande sainte, étant pleine et animée de cet esprit, ne peut plus estimer que Dieu, il faut qu'elle méprise tout ce qui est au monde et soi-même plus que tout le reste; ou disons autrement avec saint Ambroise, que cette grande modestie vient de la nature de l'humilité même, qui, étant la plus élevée de toutes les choses du monde, ne sait ce que c'est que de se glorifier de l'estime des hommes, parce qu'on ne se glorifie jamais de ce qu'on croit être au-dessous de soi : *Nihil excelsius humilitate, quæ quasi superior nescit extolli, quia nemo id affectat quod infra se judicat.* (*Amb.*)

Mais quoi qu'il en soit, il est toujours vrai que cette admirable fille n'avait point de plus grande confusion que de se voir louée, soit que son humilité se crût indigne de cet honneur, soit qu'elle le crût indigne d'elle et de son grand courage qui la faisait aspirer continuellement à une gloire plus solide.

C'est pourquoi, voyant que la réputation de sa sainteté se répandait dans toute la ville, et qu'on parlait d'elle, et en sa présence, comme d'une fille d'une vertu éminente, elle voulut se cacher pour étouffer ce bruit par sa retraite, et pour ce sujet elle se fit une solitude au milieu de cette grande ville, où elle n'avait presque plus de commerce ni de conversation avec les hommes, non pas même avec les personnes dévotes et qui la visitaient pour leur instruction estimant, comme elle disait souvent, qu'il est bien plus doux de converser avec Dieu que d'en parler avec les hommes; elle n'allait plus même si souvent à l'église qu'elle le faisait auparavant; on ne la voyait plus si souvent à la messe, au sermon et aux exercices publics de la religion, aimant encore mieux faire cette violence à son amour et à sa piété, que de s'exposer au péril d'être louée et de s'attirer par là l'estime du monde.

Reconnaissons donc cette grande sainte sous l'image de cette femme que saint Jean nous dépeint dans l'Apocalypse tout environnée du soleil, couronnée d'étoiles, foulant la lune sous ses pieds, et qui s'enfuit au désert pour cacher sa gloire; car voilà le portrait au naturel de la gloire et de l'humilité de cette divine fille; mais reconnaissons en même temps de quelle importance il est pour la perfection et la sûreté de la vertu, de la cacher aux yeux des hommes.

Il en est de la vertu comme des essences qui ne sauraient prendre l'air sans se dissiper et sans se corrompre; ou si vous voulez encore une comparaison plus riche et plus naturelle, disons qu'il en est comme de l'aurore qui se perd à mesure qu'elle se découvre, et qui n'est jamais plus près de sa fin que quand elle a plus d'éclat; plus la vertu se montre et plus elle se dissipe; plus elle se laisse voir, mes chères sœurs, et plus elle se perd et s'évanouit, ce grand jour, les yeux du monde, les siens propres lui sont funestes.

Aussi, mes chères sœurs, votre grande sainte fuyait-elle le monde autant qu'elle pouvait, demeurant ensevelie dans sa solitude comme une personne morte au monde et qui ne vivait plus qu'en Dieu; mais plus elle le fuyait et plus le monde la cherchait comme une fille de miracle et toute divine, Dieu récompensant ainsi de sa propre gloire le sacrifice qu'elle lui faisait de la sienne. Sa solitude, messieurs, était trop petite pour contenir la lumière d'une vertu qui pouvait et qui devait en effet remplir tout le monde de son grand éclat; et son histoire remarque qu'une personne de grande piété la vit dans une extase sous l'éclat et la figure d'une étoile qui perçait sa cellule de toutes parts pour se répandre dans toute la ville de Lima.

Comme tout le monde l'estimait infiniment, il n'y avait aussi personne qui ne souhaitât de la voir pour sa consolation et son instruction; mais ce qui est plus admirable, c'est que ceux qui ne la voyaient pas se sentaient néanmoins touchés du désir de la vertu en pensant seulement à elle; son nom seul inspirait aux absents des pensées de religion, et, comme du temps des apôtres, les malades qui ne pouvaient pas approcher d'eux à cause de la foule, ne laissaient pas néanmoins de recevoir la santé et la grâce, pourvu qu'ils pussent seulement approcher de leur ombre, ainsi, ceux qui n'avaient pas le bonheur de voir la bienheureuse Rose, aussi bien que ceux qui avaient cette consolation, ne laissaient pas de concevoir des désirs de servir Dieu, et de l'amour pour sa vertu à la seule prononciation de son nom. Ce grand nom était véritablement un nom de bénédiction qui portait la grâce partout avec lui, et qui attirait tout le monde à Dieu par l'odeur de sa sainte vie.

C'était un flambeau qui en allumait plusieurs autres. Ah! humilité, que tu es puissante et que tu nous fais bien voir en la personne de cette grande sainte que la gloire après Dieu n'appartient qu'à toi, et que c'est à toi à la distribuer comme un fruit qui vient de ton fonds! La gloire en effet ressemble aux ardents qui fuient ceux qui courent après, et qui suivent tous ceux qui les fuient. Si sainte Rose avait cherché la gloire, elle n'aurait trouvé, comme tous les superbes, que la confusion; mais en la fuyant elle l'a trouvée, la gloire l'est venue chercher jusque

dans l'obscurité et les ténèbres de la solitude pour être la compagne de sa vie, elle est descendue même jusque dans son tombeau : *Descendit cum ea gloria ejus* (*Ps.* XLVIII). Elle l'a accompagnée jusque dans le ciel par les vœux et la dévotion des peuples qui l'invoquent et qui la réclament aujourd'hui comme jouissant de cette gloire consommée et éternelle qu'elle a méritée, ou plutôt ravie par les saintes violences de son humilité et de son amour : *Regnum Cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* C'est la seconde partie de ce dicours.

SECOND POINT.

La charité, dans la pensée du Sage, est forte comme la mort : *Fortis ut mors dilectio* (*Cant.* VIII). Mais il faut ajouter ici avec l'Évangile qu'elle est plus forte que la mort; car si la mort triomphe de tout ce qui est au monde, la charité triomphe du ciel et du cœur de Dieu, qui est le vainqueur de la mort; c'est cette arche miraculeuse qui nous ouvre un passage dans la terre promise à travers les eaux du Jourdain, et qui force tous les obstacles que le monde, les passions, les démons et la justice de Dieu même peuvent opposer à notre salut. Et quoi que nous ayons dit de la puissance et de la force de l'humilité pour conquérir le ciel, avec tout cela elle n'en ferait jamais la conquête, si elle n'était soutenue de la charité qui anime tous ses efforts et qui sanctifie toutes ses actions.

Ce n'était donc pas assez, ou, pour mieux dire, ce n'était rien à la grande sainte dont je fais l'éloge de s'humilier et de s'anéantir comme elle a fait, si elle n'avait joint à cette humilité profonde une charité encore plus ardente et plus violente; aussi a-t-elle porté cette vertu, si nous en croyons son histoire, au plus haut point de la perfection et dans un degré où j'avais toujours cru avec saint Thomas que l'homme ne pouvait arriver que dans le ciel.

Car, encore bien que Dieu nous commande de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces : *Ex toto corde, ex tota mente, ex totis viribus* (*Marc.* XII), c'est-à-dire, de n'aimer que lui, ne penser qu'à lui et nous y appliquer de toute la force de notre volonté et de notre esprit, ce saint docteur estime toutefois que ce commandement dans ce sens, à le prendre dans une extrême rigueur, qui n'est pas l'esprit du commandement sur le pied que Dieu le fait à des hommes mortels, puisque selon saint Augustin même tous les préceptes sont possibles, et que nous ne manquons jamais de grâce pour les pouvoir accomplir, ne peut être accompli sur la terre, non pas par le défaut de la charité, à laquelle il ne manque rien pour cela, étant la même sur la terre qu'elle est dans le ciel, mais à cause de l'infirmité humaine, qui est une source infectée, comme dit le grand Augustin, d'où coule sans cesse le péché, de la dépendance des sens, qui dissipent l'esprit à toute heure, et de cette malheureuse cupidité, qui, faisant continuellement pencher l'âme du côté la chair, l'empêche de répondre à toute l'étendue de la grâce de Dieu. Si bien que ce précepte ne s'accomplira parfaitement que dans le ciel, où nous aimerons Dieu de tout notre cœur, parce qu'il n'y aura plus de passions ni d'infirmités; de tout notre esprit, parce qu'il ne sera plus dépendant des sens, et enfin de toutes nos forces, parce notre âme ne sera plus affaiblie par la rébellion et la contradiction du corps; ou s'il s'accomplit enfin en quelque façon sur la terre, il faut dire que jamais personne ne l'a accompli avec plus de fidélité, ni peut-être avec tant de perfection que la bienheureuse Rose de Lima.

Car nous voyons dans son histoire qu'elle a senti dès son enfance un si puissant attrait pour aimer Dieu uniquement et de tout son cœur, qu'elle n'a jamais pu aimer autre chose, et si elle aimait ses parents, ses amis, soi-même, c'était à la rigueur de l'Évangile, c'est-à-dire, seulement dans l'esprit du divin amour, aimant déjà sur la terre comme les saints aiment dans le ciel, ne reconnaissant plus d'autre piété ni d'autre amitié que la charité de Jésus-Christ, envisageant toujours dans les unions de la chair et du sang celui qui est l'auteur et le père de toutes les natures, et consacrant par cette charité divine les sentiments les plus naturels pour en faire des sacrifices; son cœur était tellement occupé et rempli de l'amour de Dieu, qu'elle n'avait plus aucun goût pour les choses du monde, ni pour tout ce qui flatte le plus les passions humaines; et ce n'est point un détachement que je lui prête pour faire éclater sa vertu; c'est une perfection que tous ses supérieurs ont reconnue en elle autant de fois qu'ils l'ont obligée à leur découvrir le fond de son âme et à leur rendre compte de son intérieur.

Aussi ne jugeait-elle pas du bien comme nous par le témoignage des sens qui nous séduisent à toute heure, elle ne le connaissait pas sous des images étrangères, mais en lui-même et dans la volonté de Dieu qui en est la règle, et dans cet heureux état où son âme était délivrée de la servitude des sens; la beauté des choses du monde ne pouvait plus faire d'impression sur son cœur, parce qu'elle n'avait plus d'yeux pour les voir; elle ne pouvait plus être sensible aux fausses douceurs, et elle n'en avait que dans Dieu seulement.

Enfin tout ce qui était dans cette âme était ouvert pour recevoir Dieu, mais avec tant de plénitude, qu'il s'en faisait souvent une réfusion jusque sur son corps; combien de fois a-t-on remarqué dans ses yeux, quand elle parlait de l'amour de Dieu, les étincelles de ce feu qui brûlait le fond de son cœur! combien de fois l'a-t-on vue dans ses communions le visage tout éclatant et tout enflammé de ce feu divin! son âme en avait trop, il fallait qu'il parût sur son corps; son cœur en était trop plein, il fallait qu'il s'en fît un rejaillissement au dehors pour former dans ses yeux et dans son visage l'éclat et la beauté d'un ange; beauté qui ne venait pas

du tempérament et du mélange des éléments, comme les beautés naturelles, mais du tempérament de ses grâces et de ses vertus, comme la beauté des corps glorieux, et surtout de sa charité qui, prédominant sur toutes les autres, se faisait aussi singulièrement remarquer sur toutes les autres, si bien qu'il se faisait entre l'âme et le corps de cette grande sainte un commerce de gloire et de majesté; l'esprit embellissait le corps et le corps était l'ornement de l'esprit; Dieu prévoit dans l'esprit les traits de la beauté du corps, mais il exprimait dans ce corps toutes les grâces de l'esprit, pour faire voir dans son extérieur toute la majesté de son intérieur.

Une si grande plénitude de grâce et d'amour ne pouvait manquer de fermer son cœur à toutes les affections et son esprit à toutes les pensées de la terre; aussi ne pensait-elle jamais qu'à Dieu, et, comme elle l'aimait de tout son cœur, elle l'aimait aussi de tout son esprit; c'était l'objet continuel de ses méditations particulières et de ses entretiens avec tous ceux qui la visitaient. Aimons notre Dieu, disait-elle en les recevant, aimons-le de tout notre cœur; et si l'on s'entretenait de quelque autre chose dans la suite de la conversation, elle en détournait adroitement le discours et le faisait toujours tomber insensiblement sur l'excellence de la charité et sur l'obligation que nous avons d'aimer Dieu de toute notre âme, puissamment convaincue de cette grande vérité, que, comme nous devons à Dieu toutes nos affections, nous lui devons aussi toutes nos pensées, et que dès aussitôt qu'il y en a une seule qui s'en détache et qui se porte à un autre objet, cette pensée fait dans l'âme et dans le royaume intérieur de Dieu ce que font les séditieux qui se séparent du corps de l'Etat et du service de leur prince, c'est le commencement d'une sédition spirituelle et d'une révolte contre Jésus-Christ.

Je serais trop long, mes chères sœurs, si je voulais appliquer ici tous les symboles et toutes les figures dont le Saint-Esprit s'est voulu servir pour nous décrire les chastes amours, la pureté et la fidélité de cette vierge incomparable; vous pouvez bien comme sainte Rose partager vos soins, vous pouvez être à la contemplation par les uns, et à l'action par les autres; en user d'une autre manière, mes chères sœurs, vous jugez bien que ce ne serait pas imiter ce grand exemple que votre piété se propose en ce jour, qui est d'aimer Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces; car sainte Rose a porté jusque-là la perfection de l'amour de Dieu.

Et il faut bien qu'elle l'ait aimé de toutes ses forces, puisqu'elle ne l'a jamais aimé autant qu'elle a souhaité de l'aimer. O mon Dieu! s'écriait-elle quelquefois dans les plus violents transports de sa charité, quand commencerai-je à vous aimer comme j'y suis obligée? Que je me sens éloignée de la perfection d'un si grand amour? Quelle confusion pour moi, ô divin Jésus! et à quoi me sert d'avoir un cœur, s'il n'est tout pénétré et tout embrasé du feu de la charité? Que ne puis-je donc, ô mon Dieu, vous aimer autant que les anges et les saints vous aiment dans le ciel, autant que votre sainte Mère vous aime, autant que vous vous aimez vous-même! Il est aisé de juger à tous ces transports qu'elle aimait Dieu autant qu'elle pouvait, quoiqu'elle ne l'aimât pas autant qu'elle le voulait, et parce qu'elle ne l'aimait pas autant qu'elle voulait, il lui semblait qu'elle ne l'aimait pas autant qu'elle le devait.

C'est pourquoi le souhaitant ardemment et ne pouvant l'aimer davantage par elle-même, elle s'efforçait autant qu'elle pouvait de le faire aimer à toutes les créatures, exhortant les plus insensibles mêmes à un si juste devoir, pour réparer en quelque façon ce qu'elle croyait qui manquait au sien. Et c'est ici qu'il faut observer en passant la différence de l'amour profane et du zèle de l'amour sacré. L'amour profane ne veut point de rival ni de compagnon; il veut être aimé et aimer tout seul, et la seule jalousie dont la charité est capable est de n'affecter aucune singularité et de souhaiter même ardemment de se voir associée avec tout le monde dans l'amour de Dieu; c'était aussi toute la passion de notre grande sainte, et il n'est pas aisé d'expliquer ni de comprendre même jusqu'où allait son grand zèle pour la conversion des pécheurs et des infidèles: car elle ne se contentait pas de prier et de faire pénitence pour eux, elle exhortait avec des paroles pleines de feu tous les missionnaires évangéliques et tous les gens de bien à aller travailler à leur salut; sa douleur était d'être empêchée par les lois sévères de son père d'y aller elle-même; et autant de fois qu'elle jetait les yeux sur les montagnes infidèles de l'Amérique méridionale, elle ne souhaitait pas seulement de souffrir le martyre pour la conversion de ces pauvres peuples, elle souhaitait même, et je ne sais pas bien si la charité peut aller jusque-là, de leur fermer l'enfer de son propre corps, c'est-à-dire qu'elle souhaitait, comme saint Paul, d'être anathème pour ses frères, non-seulement de donner sa vie, mais son propre salut pour leur conversion, leur disant avec cet apôtre, dans les transports violents de sa charité: *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipsa pro animabus vestris.* Oui, je donnerais de bon cœur ma vie pour sauver vos âmes: *Ego libentissime impendam:* et si ce n'était assez de ma vie, je sacrifierais encore quelque chose de plus si la chose était possible: *Et superimpendar ego pro animabus vestris* (II *Cor.*, XII), je sacrifierais mon propre salut.

Voici donc cette charité dont parle l'Ecriture sainte, qui est aussi forte que la mort et aussi dure que l'enfer, c'est-à-dire, qui souffrirait volontiers la mort et l'enfer, s'il était nécessaire, pour la gloire de Dieu; mais ne pouvant lui donner, et Dieu, ne voulant recevoir des témoignages si violents de son grand amour, ils ont néanmoins trouvé le

secret de la réduire en ces deux états, en état de mort par ses pénitences et ses austérités cruelles, et dans un état à peu près semblable à celui de l'enfer par les abandonnements et les délaissements intérieurs qui la mettaient tous les jours, pendant quelques heures, dans un état si horrible et si pitoyable, qu'elle ne savait ou si elle était dans l'enfer avec les damnés, ou dans le purgatoire avec ceux qui satisfont à la justice de Dieu; mais pouvant s'appliquer au reste dans ces deux états, de ses douleurs extérieures et de ses douleurs intérieures, ce que Jésus-Christ disait en mourant, selon l'oracle de David, qu'il était environné des douleurs de la mort et qu'il faisait même une épreuve de celles de l'enfer : *Circumdederunt me dolores mortis, et pericula inferni invenerunt me* (*Ps.* XIV). Voici la rigueur de sa pénitence: c'est la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne sais s'il me reste encore assez de force pour toucher les deux circonstances de la charité de cette grande sainte, mais je sais bien du moins que je n'aurai jamais assez de courage pour vous décrire exactement toutes les austérités et les cruautés que son amour a mises en usage pour détruire son corps innocent. Quand je vous aurai donc dit qu'elle ne pouvait jeûner plus austèrement sans mourir, ne vivant que d'un peu de pain et le plus souvent que d'herbes sauvages; quand je vous aurai dit qu'elle déchirait tous les jours son corps par des disciplines si cruelles, qu'on était souvent obligé de lui en défendre l'usage; quand je vous aurai dit qu'elle portait sur sa chair un rude cilice, une chaîne de fer en forme de haire, et sous son voile une couronne hérissée de pointes d'argent qui perçaient et qui pénétraient dans sa tête ; quand je vous aurai dit que le fiel était son breuvage ordinaire, son lit une croix ingénieusement disposée pour y souffrir et pour y mourir, plutôt que pour y reposer et pour y dormir, je laisserai le reste à votre imagination pour entrer dans les considérations et dans les motifs qui lui pouvaient faire aimer un genre de vie si austère et si pénitente.

Il ne faut point douter, après les témoignages que nous avons de son humilité, qu'elle n'exerçât sur elle toutes ces rigueurs par un esprit de justice et pour expier les péchés qu'elle croyait avoir commis; mais le grand motif de sa pénitence était celui de sa charité, de cette sainte incontinence, comme la nomment les saints Pères, qui croissait sans cesse en désirs de la faire souffrir, pour la rendre plus semblable à Jésus-Christ et pour la disposer par cette union de peines et de souffrances à cette union parfaite qui les devait unir bientôt dans le ciel par une ressemblance de gloire.

Car voilà le grand effet de la charité, qui, ne pouvant, sans le secours de la mort, anéantir entièrement le péché, qui est l'objet de toute sa haine, ni posséder parfaitement Dieu, qui est l'objet de tous ses désirs, tâche autant qu'elle peut de hâter cette mort et de l'avancer, tantôt par la violence de ses soupirs, qui a quelquefois détaché son âme de son corps, et régulièrement par les rigueurs et les austérités de la pénitence, qui la font mourir à toute heure en l'approchant continuellement de la mort. Ainsi s'efforçait saint Paul de hâter la sienne quand il s'écriait dans les transports de son amour : malheureux que je suis, qui me délivrera bientôt de ce corps de mort? Ainsi tâchait ce saint apôtre de mettre fin à ses misères et de s'unir à Jésus-Christ, quand il accomplissait en sa chair la Passion de notre Seigneur ; c'est pourquoi il disait qu'il mourait tous les jours : *Quotidie morior*, non-seulement par cette caducité naturelle qui le conduisait insensiblement au tombeau, mais par la violence de son amour, par l'impatience de sa charité, et surtout par la rigueur de ses pénitences et de ses souffrances qui avançaient continuellement sa mort.

C'était ainsi pareillement, et dans cet esprit, que sainte Rose tâchait tous les jours d'avancer la sienne par quelque nouveau genre de mortification et d'austérité ; pour s'unir à Jésus-Christ elle se séparait autant qu'elle pouvait de soi-même, et pour faire violence au ciel elle la faisait à son corps ; combat admirable, victoire inouïe et sans exemple jusqu'aux siècles de l'Evangile, où ce n'est pas le vaincu, mais le vainqueur qui reçoit les coups de la guerre, où la charité ne fait pas mourir ceux qui nous disputent la conquête du ciel, mais ceux qui veulent y entrer ; celle de sainte Rose ne lui a pas donné, à la vérité, non plus qu'aux autres saints, le dernier coup de la mort, car cela n'appartient qu'à Dieu, mais on peut dire qu'elle lui a donné tous les autres, tant elle a été ingénieuse à la faire souffrir en toutes manières sans se relâcher un moment de sa sévérité; car, quand on l'exhortait à modérer tant soit peu l'ardeur de son zèle, hélas ! disait-elle avec un esprit plein d'humilité aussi bien que de charité, puisque je ne puis rien faire de bien pour mon Dieu, pourquoi ne voulez-vous pas que je souffre au moins pour sa gloire et pour mon salut tous les maux que je suis capable de souffrir?

Elle en souffrait toutefois auxquels son esprit ne put jamais s'accoutumer, quelque amour qu'elle eut d'ailleurs pour les souffrances, et vous jugez bien que je veux toucher en cet endroit les peines intérieures qui dérivaient en elle de l'abandonnement de Dieu et de ces ténèbres effroyables où elle se trouvait tous les jours pendant quelques heures; car il lui arrivait dans ces tristes moments ce qui était arrivé au premier homme qui perdit tout d'un coup après son péché la vue et la jouissance de son paradis ; ce qui était arrivé à Jésus-Christ même, qui fut privé dans sa Passion de toutes les consolations divines ; dans ces effroyables ténèbres cette sainte fille n'avait plus aucune pensée de la bonté de Dieu, ni aucune idée de ses miséricordes, il lui passait seulement dans l'esprit un souvenir confus de l'avoir aimé

sans espérance de l'aimer jamais; elle l'envisageait alors comme un étranger et un inconnu, et il lui semblait qu'elle en était séparée par un mur impénétrable, comme les damnés et les réprouvés; les démons venaient ensuite qui jetaient dans son âme les mêmes horreurs qu'ils ont coutume de jeter dans l'esprit des plus grands pécheurs : *Vadent et venient super eum horribiles* (*Job*. XX).

Grand Dieu, qui sondez les cœurs et qui en connaissez les mouvements les plus cachés, quelle était alors l'affliction et la consternation de cette âme sainte? qui pourrait exprimer ses peines, ses agitations, ses violences dans ce triste et cruel état? A peine en sentait-elle les approches qu'elle se jetait par terre aux pieds de Jésus-Christ, et là, les yeux pleins de larmes, le cœur de soupirs, le visage tout changé, elle le conjurait de la dispenser de boire un calice si amer, s'offrant à toutes les morts les plus infâmes et les plus cruelles, pour ne point tomber dans un état où il lui semblait qu'elle était privée de son saint amour : *Pater, si fieri potest, transeat a me calix iste* (*S. Matth.*, XXVI). Accordez-moi, mon Dieu, disait-elle à Jésus-Christ et dans son esprit, que ce calice passe loin de moi : *Verumtamen*, ajoutait-elle aussitôt après pour imiter sa soumission, *non sicut ego volo, sed sicut tu* (*Ibid.*) : Toutefois, ô mon Dieu! que votre volonté soit faite et non pas la mienne, je m'abandonne à votre bon plaisir et je veux bien entrer, puisque vous le voulez, dans cet abîme de douleurs.

Mais où étiez-vous, ô divin Jésus! pendant que votre sainte Epouse gémissait sous la violence d'une tentation si cruelle? Eh! il était toujours en sa compagnie, il était toujours dans son cœur, mais il y était comme le soleil est dans la terre par la vertu de sa chaleur, sans y envoyer sa lumière; il était caché dans son cœur pour éprouver sa fidélité et pour soutenir son amour. Car elle l'aimait toujours dans ce triste état, encore bien qu'elle ne crût pas l'aimer ni en être aimée; son esprit se perdait dans ces cruels moments, mais son cœur ne se perdait point; celui-là le cherchait pendant que celui-ci le possédait, et une marque qu'elle l'aimait bien tendrement, c'est qu'elle était étrangement affligée de la perte qu'elle croyait en avoir faite, et également consolée et ravie de joie quand il rentrait dans son esprit et que la tentation était dissipée.

Ici trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous demande si la vertu était capable d'un plus grand effort; aimer Dieu dans le délaissement et l'abandonnement, c'est l'aimer comme il le veut être, c'est l'aimer suivant son précepte, c'est l'aimer de tout son cœur, de tout son esprit et de toutes ses forces. O vertu admirable! et qui serait peut-être encore inouïe, si nous ne l'avions vue dans le cœur et les actions de sainte Rose. Consultons-nous; qui de nous voudrait aimer Dieu et lui être fidèle à de pareilles conditions, dans des agitations si violentes et de si grands transports? Certes, c'est ici qu'il faut reconnaître cette grande vérité, que la religion de Jésus-Christ est une religion toute d'esprit, et qu'il y a une certaine séparation de l'homme et de Dieu où les grandes âmes se perfectionnent davantage que dans l'union; Dieu se retire pour un temps dans la privation de ses douceurs pour une âme qu'il aime, afin d'augmenter sa fidélité et son amour en se retranchant d'elle par ses tendresses et ses nouvelles grâces.

Telle était donc la charité de notre grande sainte, bien élevée certes au-dessus de la charité des autres hommes, si toutefois on peut nommer charité ce qui n'est que cupidité, qui n'aiment Dieu que par intérêt, qui ne le servent qu'à ses dépens et qui lui manquent de fidélité dès aussitôt qu'il semble se détacher d'eux et leur refuser ses consolations, semblables à ces animaux de l'Ecriture, qui demeurent sous cet arbre dont parle Daniel aussi longtemps qu'il les nourrit de ses fruits et qu'ils reposent à son ombre, mais qui s'enfuient aussitôt qu'ils entendent que cet arbre leur va manquer. Aussi cette charité suit-elle de fort loin dans le chemin du ciel celle de la bienheureuse Rose? Celle-ci l'a ravie dans l'espace de trente années, elle y a couru à pas de géant, avec des efforts même de géant, c'est-à-dire, par des vertus tout héroïques; et nous, à peine avons-nous fait à la fin de nos jours le premier pas pour y arriver, et, ce qui est plus étrange, nous en sommes encore bien souvent plus éloignés en ce temps-là que dans tous les autres, comme les pierres qui tombent d'en haut et qui s'éloignent davantage du ciel et avec plus de rapidité à mesure qu'elles approchent de la terre; ainsi, par un aveuglement étrange, plus nous approchons du tombeau qui nous devrait ouvrir le ciel, plus nous nous éloignons de Dieu, plus nous nous attachons au monde, à ses vanités et à ses passions, méditant de nouveaux établissements, des desseins de fortune, des projets d'affaires et bien souvent des vengeances et des injustices, et quittant la vie, au reste, comme ces vieux arbres qu'on arrache de la terre, c'est-à-dire, avec la dernière violence.

En vain on nous représente, pour rompre les attachements que nous avons au monde et pour nous faire entrer dans le chemin du ciel, notre condition, nos obligations et tous les devoirs de la vie chrétienne; en vain on nous propose les gages de notre espérance et de notre foi; la parole de Dieu, les sacrements, les exemples des saints, tout cela n'est pour nous que l'objet d'une vaine curiosité ou tout au plus d'une piété languissante, qui n'aboutit jamais à rien, parce qu'elle n'entreprend jamais rien efficacement. Il faut toutefois que ce grand et fameux exemple qu'on nous propose en ce temps nous fasse prendre aujourd'hui de meilleures pensées et des résolutions plus efficaces et plus salutaires, il faut que cette Rose, cette première fleur que l'Eglise vient de cueillir dans le nouveau monde, et qui vient de passer dans le nôtre pour nous faire admirer sa beauté et nous parfumer de l'odeur de sa bonne vie, soit pour nous en effet une odeur de vie et de sainteté. C'est le premier hommage que nous

devons à la vertu de cette grande sainte, et le premier témoignage de reconnaissance qu'elle veut rendre à l'Europe qui lui a donné la foi qui l'a faite chrétienne; ce sont nos prédicateurs, en effet, qui ont porté l'Evangile dans ce monde nouveau il y a près de deux cents ans, et pour nous faire voir le profit qu'il a fait de leurs instructions, pour nous rendre même la charité qu'il a reçue de nous, il nous renvoie dans la vie de la bienheureuse Rose cet Evangile mis en œuvre, afin qu'en considérant avec étonnement les fruits merveilleux qu'il a produits dans une terre inculte et barbare, et dans laquelle il a été comme transplanté, nous nous efforcions de lui en faire produire de semblables dans son pays natal. Considérez, nous disent ces peuples, ce que vos prédicateurs, ce que votre Evangile a fait parmi nous : vous nous avez envoyé des paroles, nous vous renvoyons des actions ; vous nous avez donné des préceptes de morale et des maximes de religion, et nous vous renvoyons l'accomplissement et la dernière perfection de toutes vos lois. C'est à nous à profiter de ces grands exemples, comme ils ont profité de nos instructions ; car quelle confusion serait-ce pour nous d'avoir appelé ces peuples au salut et de ne nous pas sauver nous-mêmes? Il y va de la gloire de la vérité, que ceux qui l'annoncent ou qui la font annoncer aux autres en soient les premiers persuadés ; il y va de la gloire de l'Eglise d'être édifiée par la piété de ses premiers fidèles ; il y va de la gloire de ce grand royaume, qui est le royaume très-chrétien ; mais il y va de la vôtre, ô grande Sainte, de nous laisser votre esprit en montant au ciel, il ne manque plus que ce fleuron à votre couronne, que ce rayon à la majesté qui vous environne, que cet ornement pour achever la pompe de votre canonisation ; obtenez, grande Sainte, par la vertu de vos mérites cette grâce pour vous et pour nous : pour vous, puisqu'il va de votre gloire ; pour nous, puisqu'il y va de notre salut ; nous vous en conjurons aujourd'hui que toute l'Eglise vous invoque et réclame votre protection dans cette sainte maison, où l'on a tant d'amour pour votre vertu et tant de zèle pour votre gloire, dans cet illustre auditoire assemblé pour entendre le récit de vos actions immortelles que la renommée publiera, que l'histoire consacrera, afin que toute la postérité les admire et les imite. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE

DE SAINT MAURICE.

Nova bella elegit dominus.

Le Seigneur a choisi de nouvelles guerres (*Judith.* V).

Quand je considère aujourd'hui, chrétienne assemblée, cette sainte légion et ce grand nombre de soldats chrétiens, qui, sous la conduite de leur capitaine saint Maurice, souffre si constamment la mort pour la gloire de la religion ; il me semble voir, selon la pensée de saint Chrysostome, une légion d'anges, une armée céleste, qui, ayant vaincu l'ennemi de Dieu, monte au ciel après la victoire pour y recevoir l'honneur du triomphe. Ils meurent, à la vérité, et les anges ne meurent point, mais ils ne meurent que pour devenir immortels comme eux dans ce moment même, et pour jouir de la gloire qu'ils ont méritée en versant non le sang de leurs ennemis, mais leur propre sang, et en succombant généreusement sous la violence de la persécution ; guerre nouvelle, mais victoire nouvelle, où les seuls vainqueurs sont défaits et taillés en pièce, et où les vaincus demeurent maîtres du champ de bataille; aussi est-ce la guerre du Seigneur et celle qu'il a choisie particulièrement dans la loi nouvelle pour faire ses conquêtes : *Nova bella elegit Dominus.* C'est la guerre même qu'il a sanctifiée et consacrée par son exemple, en triomphant dans son propre corps, comme dit l'Apôtre, de toutes les puissances de l'enfer : *Expolians principatus et potestates, palam triumphans in semetipso*, c'est-à-dire, par les souffrances et par la mort même qu'il a endurée pour notre salut ; c'est la guerre enfin dans laquelle tous les martyrs et ceux en particulier dont nous célébrons la fête en ce jour se sont signalés, car ce n'est pas seulement ici un martyr ou deux, une famille ou quelques amis qui soutiennent la cause de Dieu, c'est une légion tout entière, c'est-à-dire huit à dix mille hommes, qui protestent tous d'une voix et comme s'ils n'avaient qu'une même âme et qu'un même esprit, qu'ils sont tous prêts à donner leur sang, comme il le donnent en effet pour la même confession. Aussi n'est-ce qu'un même esprit qui les remplit tous, et qui les anime si puissamment par la bouche de saint Maurice, aussi bien que par son courage et par son exemple, qu'il n'y en a pas un seul qui ne réclame dans cette grande troupe et qui ne souhaite même ardemment d'être le premier immolé pour la gloire de Jésus-Christ. Qui peut donc assez dignement louer tous ces grands martyrs, et quelle éloquence saurait égaler une action d'un si grand éclat? Comme il n'y a que la grâce qui ait pu leur donner le courage de l'entreprendre et la force de l'exécuter, il n'y a qu'elle aussi qui nous puisse donner la lumière dont nous avons besoin pour en parler ; demandons-la donc par l'intercession de Marie et lui disons : *Ave, Maria.*

La plus grande louange qu'on puisse donner à un saint et celle qui renferme toutes les autres est la louange du martyre : *Appellabo martyrem, prædicavi satis* ; parce que le martyre est le plus grand effort de la charité, qui est comparée pour ce sujet à la mort : *Quia fortis est ut mors dilectio* (*Cant.*, VIII, 6); c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que la mort est le terme et la mesure de la charité, qui donne généreusement jusqu'à sa vie pour ce qu'elle aime. Ç'a été le terme de l'amour de Dieu envers l'homme, c'est aussi la mesure et le comble de l'amour de l'homme envers Dieu ; la charité va jusqu'à la mort, mais elle ne saurait aller plus loin,

parce qu'elle ne voit rien au-delà de la vie qu'elle puisse sacrifier à la gloire de Dieu et à notre salut.

Ce serait donc assez pour la gloire de ces grands saints d'avoir souffert la mort pour la cause et pour la défense de Jésus-Christ. C'est ce que je tâcherai donc de vous faire connaître dans la première partie de ce discours, et, pour la rapporter à notre instruction, nous verrons dans la seconde par quels moyens nous pouvons partager la gloire et la couronne de ces grands martyrs; c'est tout le sujet de ce discours

PREMIER POINT.

Souffrir et mourir, c'est la condition de tous les hommes; il ne faut que voir la condition sous laquelle nous avons pris naissance, pour juger que nous ne recevons la vie que pour souffrir et pour la perdre. Mais les martyrs ne se sont pas contentés de souffrir les peines ordinaires, ils s'en sont fait par la pénitence et en ont inventé de nouvelles pour s'avancer la mort en cherchant le martyre. Ceux dont je fais aujourd'hui l'éloge n'ont pas été à la vérité le chercher, mais ils l'ont reçu avec un courage invincible et d'une manière qui mérite bien que nous en fassions un petit détail : car ayant refusé d'obéir aux ordres de l'empereur, qui prétendait se servir d'eux pour persécuter les chrétiens et pour faire la guerre à la religion, il commanda d'abord qu'on les décimât, c'est-à-dire qu'on en fît mourir de dix un, pour effrayer les autres et les obliger, par la crainte d'un traitement semblable, à prendre le parti de l'obéissance, mais, les trouvant tous également fermes et constants à lui résister, il les fit décimer une seconde fois, et cette nouvelle tentative ne lui réussissant pas mieux que la première, il les fit sommer pour la dernière fois de lui obéir, s'ils ne voulaient être sur-le-champ tous taillés en pièces; à quoi nos généreux martyrs firent une réponse qui est trop belle pour en supprimer une seule parole : *Milites sumus, imperator, tui, sed tamen servi Dei :* Grand empereur, nous sommes à la vérité vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu; nous n'ignorons pas, au reste, ce qui est dû à César, mais nous ne savons pas moins ce qui est dû à Dieu : *Tibi militiam debemus, illi innocentiam :* Nous vous devons nos bras pour faire la guerre, mais nous lui devons l'innocence et la religion. Quand il ne sera question que des intérêts de l'empire, Votre Majesté nous trouvera toujours tous prêts à les soutenir et à les défendre au péril de notre vie, mais quand il s'agira de la cause du Dieu que nous adorons et qui est le vôtre, quoique vous ne vouliez pas le reconnaître, aussi bien que le nôtre, nous ne serons jamais assez lâches pour prendre parti contre lui, et nous vous déclarons que nous sommes tous prêts à mourir pour cette confession; ce qui fut exécuté à l'heure même.

Qu'admirerons-nous ici dans un sujet qui nous présente tant de faces si merveilleuses et si singulières? des soldats savoir distinguer entre la politique et la religion, entre l'intérêt de César et celui de Dieu; des soldats confesser Jésus-Christ, lui garder la foi, la sceller même de leur sang, et tout cela parmi la licence de la guerre et au milieu des mauvais exemples!

Cependant c'est dans cette condition si éloignée de la piété que saint Maurice et toute sa légion ont donné à Jésus-Christ le plus grand témoignage de la foi; c'est dans cette condition qu'ils ont su rendre à César ce qui est dû à César, et à Dieu ce qui est dû à Dieu; c'est dans cette condition et dans cet état qu'ils ont mieux aimé perdre la vie que de perdre cette foi que l'ennemi de Dieu et de leur salut leur voulait uniquement ôter, car le grand dessein du démon dans la persécution des martyrs, comme a observé saint Chrysostome, n'était pas précisément de les faire souffrir et de les faire mourir pour se venger d'eux, parce qu'il voyait bien que cette vengeance lui retomberait sur la tête et que la mort de ces grands serviteurs de Dieu serait la ruine de son règne; son principal dessein et la première fin qu'il se proposait dans une guerre si sanglante était de leur ôter la foi qu'ils avaient reçue en dépôt pour toute l'Eglise; il n'en voulait pas à leur vie, mais à leur salut et au salut de tant de peuples, que Dieu avait confié à leur fidélité et à leur exemple, de la même manière à peu près qu'il arrive à ces villes riches que l'avarice des usurpateurs fait attaquer et battre en ruine pour s'enrichir de leurs trésors.

Si le démon, en effet, pouvait ôter la foi à saint Maurice et à ses soldats sans les faire mourir, il épargnerait leur sang et leur vie; il serait content d'eux et les laisserait en repos, s'il pouvait leur enlever ce trésor public; autrement que ne les fait-il tous mourir d'abord sans tenter tant de fois leur fidélité? pourquoi les presser en tant de manières? pourquoi tant de commandements de la part de l'empereur pour se faire obéir, et pourquoi même les décimer jusqu'à deux fois et en faire mourir quelques-uns pour servir d'exemple aux autres? pourquoi tant d'instances et de tentatives, que pour faire voir que son dessein n'était pas de faire mourir et qu'il n'a pris ce parti qu'à l'extrémité et pour tâcher d'emporter par force ce qu'il n'a pu obtenir par composition? Il ne l'emportera pas toutefois, et il faut qu'il lui arrive en cette occasion ce qui lui arriva autrefois dans la guerre qu'il fit à Job : il couvrit tout son corps de plaies pour se faire un passage dans son âme, mais il ne put jamais y entrer, et toutes les blessures qu'il lui fit, toutes ces ouvertures sanglantes n'eurent point d'autre effet que de faire voir aux yeux des hommes et du démon même cet homme intérieur, cette vertu, cette patience qui devait servir d'exemple à tous les siècles de l'Eglise. Que faites-vous donc, ministres impies de la cruauté du tyran, quand vous persécutez cette sainte légion? soldats, démons, à quoi pensez-vous de la frapper de

tant de plaies mortelles? vous découvrez bien ce trésor qui est dans son cœur, mais vous ne sauriez le lui ôter; vous exposez bien à nos yeux cette foi qui va édifier les fidèles et convertir même les païens, mais vous ne sauriez l'étouffer; frappez, tuez, égorgez depuis le premier jusqu'au dernier, leur cœur est d'une meilleure trempe que vos épées, vous trouverez partout une foi constante et inébranlable, mais une innocence, une douceur et une patience qu'on ne peut assez admirer.

Car qui peut, en effet, assez s'étonner de voir tant de braves soldats se laisser ainsi tuer et égorger comme des enfants, sans défense et sans résistance, eux qui pourraient du moins disputer leur vie, la victoire même, et peut-être encore avec succès; leur nombre est petit, à la vérité, comparé à tant d'infidèles qui sont du parti contraire; mais ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu un petit nombre, et plus petit encore que le leur, triompher d'une grande armée, et toutes les histoires sont pleines de pareils exemples. Comme la victoire est un don de Dieu, il la donne à qui il lui plaît, indépendamment du hasard et de la fortune, et souvent même du grand nombre et de la valeur des soldats; il la donne quelquefois pour protéger la justice et la bonne cause, quelquefois pour récompenser la vertu et le mérite des vainqueurs, et quelquefois aussi pour punir les crimes des vaincus, comme nous voyons dans les Juifs, qui étaient toujours victorieux, tant qu'ils étaient bien avec Dieu, et toujours battus et vaincus, quand ils lui manquaient de fidélité, en sorte que la guerre était pour eux une instruction à la piété et un moyen dont Dieu se servait pour les contenir dans le devoir, ou les y rappeler quand ils s'en étaient écartés.

Et sur ce principe, mes frères, de quelle espérance saint Maurice et ses compagnons ne pouvaient-ils point se flatter? quelle protection ne pouvaient-ils point attendre du ciel, en prenant les armes pour repousser l'injustice et la violence qu'on leur faisait? pouvaient-ils combattre pour une cause plus juste que pour celle de la religion? le pouvaient-ils faire dans une conjoncture plus favorable que dans un temps où la terre et l'enfer semblaient faire leurs plus grands efforts pour ruiner l'Eglise de Dieu? le pouvaient-ils même dans une plus sainte disposition de leur part, eux qui avaient toujours été si fidèles à notre Seigneur, et qui étaient dans la volonté de plutôt mourir mille fois que de violer la foi qu'ils lui avaient jurée? Qu'auriez-vous fait, vous qui m'écoutez, si vous aviez été à leur place et de leur profession? ne vous seriez-vous pas flattés que Dieu aurait béni vos armes, qu'il aurait jeté le désordre et la confusion dans cette grande armée, ou qu'il aurait envoyé à votre secours des troupes invisibles, comme il a fait en tant d'occasions? et soutenus de cette espérance et de la justice de votre cause, n'auriez-vous pas fait effort de repousser la violence qu'on vous aurait faite par la même voie, et de sacrifier même, si vous aviez pu, les ennemis de Dieu à sa vengeance et à sa justice? Nos grands martyrs cependant ne pensent à rien moins qu'à toutes ces choses, et, bien loin de tirer l'épée contre l'empereur, qui les a condamnés à mourir, et de se flatter pour cela de la protection du ciel, ils mettent bas les armes et se laissent égorger comme des victimes sans défense, sans résistance, sans réclamer même et sans murmurer, pour marquer le respect et l'obéissance qu'ils veulent conserver jusqu'à la mort pour l'autorité souveraine, et pour ne pas perdre la gloire et la couronne du martyre, qu'ils ne peuvent mériter que par leur patience.

Grande et merveilleuse instruction, mes frères, et qui nous fait voir une chose dont il ne faut jamais douter, qu'il n'est jamais permis, en quelque occasion que ce puisse être, de prendre les armes contre son souverain, non pas même pour la religion. Je sais bien que messieurs de la religion réformée ne sont pas de cette opinion, et s'ils osaient le désavouer, il ne serait pas bien difficile de les convaincre, par tout ce qui s'est passé dans la naissance et dans le progrès de leur secte, que l'esprit de révolte a toujours été leur esprit, esprit, au reste, bien éloigné de celui des premiers chrétiens, qui, quoique persécutés par les empereurs, se faisaient néanmoins un point de religion de leur obéir, de les respecter, de les honorer, de les aimer même, de prier pour eux, pour la conservation de leur personne et pour le salut de tout leur empire, parce qu'ils les croyaient établis de Dieu et les regardaient même, par cette considération, comme leurs princes légitimes et auxquels ils croyaient devoir, pour ce sujet, une obéissance encore plus particulière que les autres peuples : *Noster est magis Cæsar a Deo nostro constitutus.* Cette obéissance n allait pas, à la vérité, jusqu'à la religion; mais, à la religion près et hors ce point là, ils croyaient être obligés, par principe même de religion, de leur obéir en tout, jusqu'à souffrir même la mort à laquelle ils les condamnaient.

Or, si les premiers chrétiens se sont fait un point de religion d'obéir aux empereurs païens, qui les persécutaient si injustement, et de souffrir même leur persécution, et s'ils ont regardé leur puissance comme une émanation et une participation de celle de Dieu, qui doit être respectée partout où elle est et où elle paraît; si saint Maurice et ses compagnons, qui n'étaient dans l'armée de Maximain qu'en qualité même de troupes auxiliaires et de soldats étrangers, ont néanmoins mieux aimé mourir que de violer la foi et la fidélité qu'ils avaient jurée à ce prince, avec quelle justice, mais avec quelle conscience des sujets naturels ont-ils pu prendre les armes et se révolter contre leur prince légitime, sous un vain prétexte de religion? Ils diront, tant qu'il leur plaira, qu'on leur voulait ôter la vraie religion, faire violence à leurs consciences et les engager dans l'erreur. Les premiers chrétiens, saint Maurice et ses compagnons, le pouvaient dire avec plus

de justice et de vérité qu'eux, ou, pour mieux parler, avec autant de justice et de vérité qu'ils le disent faussement et injustement. Nous ne voyons pas cependant qu'ils aient pris les armes pour cela; ils les ont mises bas, au contraire, pour conserver jusqu'à la mort, comme nous avons déjà dit, le respect et l'obéissance qu'ils croyaient devoir aux puissances que Dieu avait établies au-dessus d'eux, et pour ne pas perdre ce que nous avons pareillement observé, la gloire et la couronne du martyre.

Car il n'est pas permis à un martyr de mourir les armes à la main; cette circonstance déshonorerait sa victoire; il faut qu'il soit armé, mais des seules armes dont parle l'Apôtre, c'est-à-dire, de sa foi et de sa constance : *Totus de Apostolo armatus*, comme dit Tertullien; le Fils de Dieu commande à Pierre, qui avait tiré l'épée contre ses ennemis, de la remettre dans le fourreau; et par cette action, dit le même auteur, il désarme tous les martyrs : *Omnem militem christianum in Petro distinxit.* Aussi saint Maurice et toute sa légion ne sont-ils armés que de leur seule vertu, semblables à cette tour de David, qu'il avait bâtie avec des forts, et de laquelle pendaient mille boucliers; en quoi consiste, selon l'Ecriture, la force des plus vaillants hommes : *Turris David ædificata cum propugnaculis, mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium* (*Cant.*, IV, 4). Saint Maurice, en effet, est une tour, cette sainte légion est une tour, une forteresse, un donjon que Dieu a bâti pour la défense de l'Eglise; mais cette tour n'est armée que de boucliers, ces grands martyrs ne sont armés que de leur foi et ne sont forts que de leur patience, qui fait de leurs corps immolés le triomphe de leur esprit, et du sang qui coule de leurs plaies la semence du christianisme; car ce n'est pas simplement du sang, dit saint Chrysostome, c'est un sang précieux et sacré, un sang salutaire et digne du ciel, un sang qui donne de la joie aux anges et qui désespère les démons, parce qu'ils se souviennent en le voyant de cet autre sang qui a coulé sur la croix, et pour lequel ces grands martyrs ont versé le leur sous la conduite de leur capitaine saint Maurice.

Car c'est ce grand homme qui les a conduits dans cette guerre aussi bien qu'en toutes les autres, c'est lui qui les a animés au combat, soutenus dans la tentation; et il me semble le voir encore aujourd'hui parcourir les rangs de cette sainte troupe pour les exhorter à bien faire, c'est-à-dire, à bien souffrir et à bien mourir. Mes amis, leur dit-il, voici l'occasion qui est véritablement digne de votre courage et de votre vertu; tout ce que vous avez acquis de réputation et d'honneur dans les autres combats n'est rien en comparaison de la gloire que Dieu vous prépare en celui-ci; il ne s'agit pas maintenant de vaincre des hommes, mais les démons; il ne s'agit pas de prendre des villes, mais de gagner le ciel; de mériter une couronne périssable, mais une couronne immortelle; de combattre pour la gloire d'un roi et d'un souverain de la terre, mais pour la gloire du roi du ciel et de la terre; rappelez donc aujourd'hui cette vertu qui s'est signalée en tant d'occasions mémorables pour faire une action qui est la seule, à bien dire, qu'on puisse nommer grande, divine, immortelle, digne d'être publiée par toutes les bouches, consacrée par toutes les histoires et admirée de toute la postérité. Souvenez-vous que vous allez combattre sous les yeux, non d'un homme mortel, mais d'un Dieu immortel, qui sera le juge et l'arbitre de votre combat; ne regardez pas ces mains qui s'apprêtent à vous immoler; regardez cette main qui est toute prête à vous couronner; regardez les anges qui descendent déjà du ciel pour vous y conduire en triomphe, si vous gardez la foi que vous avez donnée à Jésus-Christ. Que ces paroles, mes frères, et d'autres sans doute incomparablement plus puissantes, sortant de la bouche d'un capitaine tout prêt à payer d'exemple, semblent avoir de force pour animer des soldats aussi courageux et aussi braves que ceux-ci à faire leur devoir ! Aussi n'y en a-t-il pas un seul dans toute la troupe qui ne souhaite ardemment la mort, qui ne l'attende avec impatience et qui ne la reçoive avec joie; bien loin de la craindre, ils ne craignent qu'une seule chose, qui est de ne pas mourir; et nous pouvons appliquer ici ce qu'un Père de l'Eglise a dit de ces généreux Machabées, que la cruauté d'Antiochus fit mourir parmi l'horreur de tant de supplices : ils ne craignaient tous, chacun en particulier, qu'une chose, qui est que ce tyran vaincu par leur courage et par leur constance; ne leur sauvât la vie et ne leur ravît par une victoire si funeste la couronne qui leur pendait déjà sur la tête : *Hoc unum veritus, ne cruciatibus ereptus mala victoria superaret.* Quel spectacle pour les yeux de Dieu, mais quelle gloire pour saint Maurice d'entrer aujourd'hui dans le ciel à la tête de cette légion victorieuse et triomphante, de la conduire au pied du trône de Dieu, de la présenter au Seigneur et de pouvoir lui dire, en lui présentant tous ces grands martyrs : Voici le fruit, Seigneur, de la foi que vous m'avez donnée, et du talent que vous m'avez confié; je ne l'ai pas mis dans la terre, mais dans le commerce; je ne l'ai pas laissé inutile, j'ai tâché de le faire profiter et de le faire valoir; vous me l'avez donné comme un bien particulier, je vous le rends comme un bien public; vous me l'avez donné pour ma propre sanctification, et je vous le rends aujourd'hui par le sacrifice de tous ces grands saints qui se sont immolés avec moi pour la gloire de votre saint nom; les voici, Seigneur, à vos pieds, pour y déposer les couronnes que vous leur avez mises sur la tête, et pour vous rendre des actions de grâces immortelles d'une si grande et si signalée victoire.

Mais pendant que les âmes de ces grands martyrs entrent ainsi en triomphe dans le ciel, que deviennent leurs corps sur la terre? Je vois bien des soldats qui pillent leur camp et qui s'enrichissent de leurs dépouilles,

mais je ne vois personne qui ait la charité de leur donner la sépulture, c'est à vous à leur rendre ce dernier devoir, du moins en esprit si vous ne le pouvez pas d'une autre manière ; c'est à vous à les déposer dans votre cœur, que saint Chrysostome appelle pour ce sujet le tombeau spirituel de tous les martyrs, et où Dieu veut qu'ils soient encore déposés aujourd'hui. Mais voici un jour de miracles si vous en voulez profiter, et il ne faut pour cela que réclamer, mais sincèrement et de bonne foi, la protection de ces grands martyrs pour participer à ces grâces miraculeuses qu'ils ont méritées en mourant, et qu'ils nous obtiennent encore tous les jours par leurs intercessions et par leurs prières ; il ne faut que les invoquer dans une volonté sincère de vous convertir, pour obtenir bientôt de Dieu le courage et la force de les imiter : c'est la seconde partie de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Saint Augustin dit que les fêtes des martyrs sont des exhortations au martyre, et l'Eglise en effet ne les solennise que pour nous donner occasion de rappeler dans notre esprit les grands exemples qu'ils nous ont laissés, afin que le cœur, échauffé d'une part par des motifs si puissants, et soutenu de l'autre par les grâces particulières que Dieu accorde à l'Eglise dans ces jours de bénédiction, s'efforce de les imiter ; on peut dire même que c'est ce qu'il y a de plus essentiel et de plus solide dans le culte public que nous rendons à leur mémoire, et qu'ils ont un si grand droit d'exiger de notre piété, parce que la gloire de ces grands saints n'est pas de se voir louer, mais de voir que Dieu soit glorifié; leur gloire n'est pas de voir qu'on les invoque, qu'on les prie, et qu'on les réclame, mais de nous voir tous partager avec eux le calice de la Passion et des souffrances de Jésus-Christ. Quand je suis sur le tombeau d'un martyr, dit saint Chrysostome, il me semble que je le vois debout devant moi m'exhorter à la vertu, et me reprocher ma lâcheté, nous sommes aujourd'hui avec toute l'Eglise sur le tombeau de saint Maurice et des illustres compagnons de son martyre, ou, si vous voulez, sur le champ de bataille où ils ont si généreusement donné leur sang pour la foi; ils sont à la vérité sans parole et sans vie même, mais dans cet état ils nous exhortent puissamment à les imiter, c'est-à-dire, à mourir comme eux pour la gloire de Jésus-Christ. Ils ne nous demandent pas véritablement aujourd'hui de verser notre sang comme ils ont versé le leur, parce que nous n'avons pas comme eux l'occasion de souffrir le martyre, mais ils nous exhortent à souffrir une autre espèce de martyre en mourant au péché, au monde, et à nous-mêmes plus qu'à tout le reste; car le martyre ne consiste pas toujours dans cette effusion de sang, mais dans l'effusion de nos larmes; il consiste à nous faire violence dans toutes nos passions, pour les soumettre à l'esprit, et voilà le vrai martyre de volonté. Où sont cependant aujourd'hui ceux qui donnent à Jésus-Christ ce témoignage de leur foi, et qui souffrent la persécution du péché sans y succomber? Pour tenter autrefois les martyrs, il fallait leur proposer ou de grands biens, ou de grands maux, ou de grandes espérances, ou de grands supplices ; la moindre caresse nous fait succomber, et ce grand intérêt qui prédomine à toutes nos passions, nous fait plier le cou et porter le joug de cette sordide avarice qui brûle l'âme de la plupart des chrétiens de ce temps. Les moindres promesses que nous fait la fortune nous font oublier Dieu, et nous nous mettons moins en peine du ciel que d'une terre, ou d'un profit médiocre même qu'on nous promet. Il n'y a plus de cœur à l'épreuve des tourments, et nous nous laissons lâchement vaincre aux premières attaques et aux moindres menaces que l'on nous fait ; elles sont plus fortes que vous, il est vrai, mais elles ne sont pas plus fortes que Dieu; et si vous étiez fidèle à sa grâce, vous en seriez bientôt le maître : *Surrexit ira;* la colère s'enflamme dans votre cœur à la moindre parole, et s'élève contre nous ; résistons à ces sentiments de vengeance qu'elle nous inspire, et nous serons martyrs. Il y a mille gens qui résisteraient courageusement s'ils envisageaient notre exemplaire Jésus-Christ; il est tenté par toutes sortes de voies : *Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato* (*Hebr.* IV, 15). Dans son honneur: on le prend pour un magicien; d'infidélité pour sa patrie : *Seducit turbas*, l'accusant de soulever le peuple contre ses miracles : disant qu'ils sont faits par la vertu de Belzébuth, et ainsi du reste de son innocence, qui a prévalu sur toutes les calomnies du démon, et nous nous laissons vaincre à la première tentation, nous la cherchons même au lieu d'y résister, et lâches que nous sommes, nous sommes chrétiens pour faire déshonneur à Jésus-Christ notre chef, et laisser la victoire à son ennemi. Armez-vous de cette pensée contre le péché, et vous y trouverez le courage et la force, non-seulement de lui résister, mais de le persécuter lui-même, de lui faire la guerre par la pénitence, qui est la seconde circonstance du martyre, que nous devons tous à la loi de Dieu et à l'exemple de nos grands martyrs.

Car il n'en est pas de ce martyre comme du premier, où il n'est jamais permis de rendre le mal pour le mal, persécution pour persécution ; ici, tout au contraire, il faut soutenir la persécution du péché et le persécuter lui-même, résister à sa tentation et lui faire la guerre en faisant de nos corps cette hostie vivante que saint Paul demande de nous. Qu'il y a peu de gens cependant qui veuillent bien comprendre cette morale dans le christianisme! On est sur ce point comme les apôtres étaient à la première nouvelle que Jésus-Christ leur maître leur donna d'en placer quelques-uns dans des trônes : *Quis eorum videtur esse major?* Ils disputent du mérite et croient que les premières charges du royaume leur appartiennent.

Nous nous flattons trop aisément que tout nous est dû, et nous nous en prenons à Dieu même lorsque nous souffrons sans obtenir ce que nous espérons.

Je ne désavoue pas, au reste qu'on ne souffre beaucoup dans la ville et à la campagne surtout, où la vie est si laborieuse, si pénible, et d'ordinaire si misérable. Mais pourquoi souffre-t-on et comment? car ce n'est pas la peine qu'on souffre, mais la cause pour laquelle on souffre qui fait le martyre : *Martyrem non facit pœna, sed causa.* Vous souffrez beaucoup, dites-vous, mais est-ce pour Dieu ou pour le monde, pour la religion ou pour la passion? Et qui est-ce de vous qui dans ses souffrances et dans ses peines, dans ses travaux et dans ses fatigues, songe à les rapporter à la gloire de Dieu et à son salut? Je ne sais point au reste avec certitude ce que votre cœur et votre conscience vous disent là-dessus, mais je sais que si vous aviez la vue de Dieu et de votre salut dans vos peines, on le connaîtrait à trois choses qu'on a toujours observées dans tous les martyrs : l'innocence, la patience, la consolation et la joie; on ne voit pour l'ordinaire en vous aucune de ces choses, ni l'innocence : vous offensez toujours Dieu, plus vous souffrez même et plus vous êtes méchants; ni la patience : vous murmurez contre le ciel, vous vous en prenez souvent à sa providence; ni la joie, en un mot : ce n'est que chagrin, inquiétude, colère et emportement. Vous n'êtes donc pas les martyrs de Dieu, mais du monde, des martyrs de religion, mais de votre passion. Si vous étiez les martyrs de Dieu, Dieu serait votre couronne et votre récompense; mais parce que vous êtes les martyrs du monde, vous ne devez rien espérer ni de Jésus-Christ ni du monde, car le monde est un ingrat qui ne paie les peines qu'on prend pour lui que par d'autres peines; si vous aviez une grande naissance, de grands biens, un grand esprit et un grand mérite, il reconnaîtrait peut-être vos services, mais si vous n'avez du moins une de ces choses, le monde vous abandonne, et après que vous avez tout fait pour lui et rien pour Dieu, l'on peut vous faire ce reproche : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum :* Voilà cet homme qui espérait tout de la fortune, et la fortune s'est moquée de lui, et Dieu qu'il a abandonné l'abandonnera à son malheur : *Ubi sunt Dii eorum in quibus habebant fiduciam? et surgant et opitulentur vobis et in necessitate vos protegant.* Que les idoles en qui vous avez espéré et dans lesquelles vous mettiez toute votre confiance s'élèvent et viennent à votre secours, il n'y en aura pas un qui s'accuse soi-même de folie d'y avoir eu quelque espoir et qui ne dise : C'est à vous, Seigneur, c'est à vous à qui il faut rendre l'honneur et la gloire; c'est pour vous qu'il faut combattre, c'est pour vous qu'il faut souffrir, c'est pour vous seul qu'il faut vaincre. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT CÔME ET SAINT DAMIEN.

Quod Deus conjunxit, homo non separet.

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a conjoint (*Matth.*, *chap.* XIX).

Nous avons aujourd'hui deux grands saints à louer, mais nous n'avons qu'un éloge à faire, car l'union que ces deux grands martyrs ont ensemble ne nous permet pas de les séparer, et trouvant en eux la même naissance, la même profession, la même vertu et toutes les liaisons que la force du sang jointe à la piété peut produire entre deux personnes si semblables, je ne serais pas approuvé de vouloir faire des différences où la nature et la grâce se sont étudiées à les détruire.

Gardons-nous donc bien de séparer ici ce que Dieu a joint par tant de liens naturels et surnaturels, et puisque la seule jalousie dont les saints sont capables dans le ciel est de n'affecter aucune singularité et d'entendre même avec plus de joie louer en tous ce qu'on loue en chacun d'eux en particulier, parce qu'il leur semble, et avec raison, que c'est multiplier leur gloire et celle de Dieu que de représenter leur vertu sous tant de noms et sous tant de faces; ne privons pas nos glorieux martyrs de la consolation qu'ils peuvent avoir d'être loués tous deux ensemble; ne leur faisons pas cette violence, ni à nous non plus de diviser dans notre discours ceux que la piété ne divise point dans notre cœur, et puisqu'ils n'ont eu qu'un même mérite, qu'ils n'aient aussi qu'une même gloire, de laquelle nous parlerons si la grâce vient à notre secours, que je demande par celui de Marie, lui disant : *Ave, Maria.*

C'est une maxime communément reçue de tous ceux qui parlent en public ou qui ont quelque connaissance de l'art, que, pour bien louer un sujet, il le faut louer de ce qui lui est propre et s'attacher particulièrement à remarquer la singularité de son mérite, comme on distingue les visages parmi les différents portraits qu'on en fait.

Pour moi, je n'entre pas aujourd'hui tout à fait dans cette pensée, et je tiens, au contraire, qu'il le faut louer par ce qu'il a de commun et de plus commun, parce que les biens les plus communs sont ordinairement les meilleurs, comme étant de plus grand usage : *Quo communius eo melius.* Qu'y a-t-il de meilleur en effet que la terre qui produit et qui cache tant de richesses et tant de trésors? Qu'y a-t-il de meilleur que les fontaines, les fleuves, les rivières et la mer qui nous apportent tant de biens, ceux-mêmes qu'on estime les plus rares et les plus précieux, ou par la vertu de leurs eaux, ou par les avantages qu'on en tire pour la facilité du commerce? Cependant il n'y a rien de plus commun que l'eau et la terre. Qu'y a-t-il de plus excellent que le soleil, qui tient un rang si considérable dans la nature? C'est le père commun et le conservateur de toutes choses.

Mais qu'y a-t-il de meilleur ou, pour mieux dire, d'aussi bon et d'aussi excellent que Dieu? Il remplit le monde de son essence, les plantes et les animaux de sa vie, tous les esprits de sa lumière, et il ne tient pas à lui qu'il ne remplisse tous les cœurs de sa charité et de son amour.

La gloire de la vertu ne consiste donc pas à être singulière, mais à être commune ; à changer l'ordre de la nature, et à faire arrêter le soleil, comme fit Josué, mais à vaincre les ennemis de Dieu, comme Débora, sans changer l'ordre ni le mouvement des étoiles : aussi ne voyons-nous pas que les saints aient jamais affecté cette singularité, car cela n'appartient qu'à la fausse vertu : ils n'ont affecté qu'une vie commune, une charité commune qui les a tous associés dans le fond du mérite, et leur zèle n'a eu pour objet que de marcher tous ensemble dans cette grande voie, et d'y faire entrer tous ceux qui n'y étaient pas ; il est vrai qu'ils n'y ont pas tous fait le même progrès ; mais il n'y a à dire en cela que du plus et du moins, et leur gloire principale est d'avoir tous aimé Dieu, quoiqu'ils ne l'aient pas tous aimé également et de la même force.

Je suis donc obligé de louer en commun nos deux grands martyrs, et de choses mêmes communes pour trois puissantes considérations : la première est celle de la nécessité, ne pouvant séparer l'un de l'autre, ceux qui ont toujours été joints, et dans la nature et dans la charité de Jésus-Christ, qui leur a été commune avec tous les saints ; la seconde est celle de leur gloire, puisque les avantages communs sont à préférer aux particuliers ; et la troisième est pour entrer davantage dans leur inclination et dans leur esprit, puisque n'ayant affecté aucune singularité dans leur vie, il est à croire qu'ils n'en veulent point aussi dans leur gloire, et dans les louanges que nous devons à leur vertu.

Or, pour exécuter ce dessein d'une manière encore plus commune que les choses que j'ai à dire (car Dieu nous défend ici la curiosité, et comme il veut être aimé sans façon, il veut de même qu'on parle de lui et de ses ouvrages avec la même simplicité, ne cherchant que la vérité, sans se mettre en peine des ornements de l'éloquence), pour louer donc nos glorieux martyrs comme ils doivent, et le veulent être, il faut supposer ce que nous allons bientôt établir, que le mérite de la bonne vie, la gloire d'un homme de bien, se doit mesurer par l'utilité publique : 1° Par les services qu'il rend à l'état et à la religion ; 2° à la république et à Dieu ; car les bons politiques et les bons chrétiens ne divisent point ces deux intérêts, ils ne divisent point un bon citoyen d'un bon chrétien, ni un bon chrétien d'un bon citoyen ; et comme ils estiment qu'on ne peut servir la religion sans servir l'état, ils sont persuadés aussi qu'on ne peut soutenir l'intérêt de l'état, sans soutenir celui de Dieu et de la religion. Ce sont là les deux points de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne saurais vous bien faire voir de quelle manière vos illustres patrons saint Côme et saint Damien se sont acquittés de ces deux devoirs, ce qu'ils ont fait pour le bien de la république, pour lequel ils ont si charitablement exposé leur vie ; ce qu'ils ont souffert pour la gloire de Dieu, pour laquelle ils ont donné et sacrifié cette même vie ; je ne puis, dis-je, vous représenter le mérite de ces deux grands hommes dans l'exercice de ces deux devoirs, et particulièrement du premier, sans établir un peu plus au long ce que nous venons de supposer, que le mérite de la bonne vie, la gloire d'un bon citoyen, et par conséquent d'un bon chrétien, se doit mesurer par le bien public ; ce qui a fait condamner à saint Chrysostome la philosophie de Diogène comme inutile à la république et au service du prochain, auquel, après celui de Dieu, un homme de bien est obligé de consacrer toutes ses actions.

Car ce n'est point assez pour être homme de bien d'avoir des mœurs et des inclinations innocentes, d'être pacifique, désintéressé, sans avarice et sans ambition, il faut des qualités de plus grand usage, il faut servir l'état et la république, ou de ses soins, ou de ses conseils, ou de ses travaux ; il faut faire pour elle ce qu'elle fait continuellement pour nous, elle agit sans cesse pour nous, il faut donc toujours travailler pour elle ; et certes puisque tous les particuliers font partie de la société, vous jugez bien que leurs actions, et leurs pensées mêmes, doivent entrer dans la vie civile, et que celles qui s'en détachent, et qui ne se rapportent pas au bien public, ressemblent à ces séditieux, qui se séparent du corps de l'état ; c'est un commencement de sédition.

Enfin je ne puis entrer ici dans la pensée de Tertullien, qui dit qu'un homme qui doit mourir pour lui ne doit point vivre pour d'autres : *Nemo aliis vivit, sibi moriturus.* Si toutefois on peut donner le sens à cette parole, je suis persuadé, au contraire, qu'un bon citoyen doit non-seulement vivre, mais mourir même pour sa patrie; il la doit préférer à ses amis, à ses parents, à soi-même, parce que dans la ruine d'une famille l'état peut être conservé, et que la ruine de l'état au contraire enveloppe toutes les familles.

Or, parmi les services qu'un bon citoyen peut rendre au public, un des plus considérables, des plus importants, des plus nécessaires, et celui dans lequel nos illustres frères se sont signalés, c'est sans doute dans la médecine ; car que peut-on imaginer de plus nécessaire dans l'état qu'une profession d'où dépend ordinairement la vie et la santé de tout le monde ? une profession qui a pour objet le premier de tous les biens, celui qui est le fondement de tous les autres, et sans lequel tous les avantages de la nature et de la fortune ne servent de rien. Je ne prétends point faire ici un grand lieu commun pour établir l'excellence d'un art qui a autant de partisans qu'il y a de gens raisonnables,

autant de témoins qui déposent du besoin que nous en avons qu'il y a de parties dans le corps humain ; il suffit que le Saint-Esprit en ait confirmé la nécessité dans l'Ecclésiastique, qu'il ait obligé les peuples à lui rendre honneur, et les rois à reconnaître les services qu'il rend au public, par des récompenses publiques.

Nous ne savons pas si nos deux grands saints ont reçu en cela toute la justice qui leur était due, mais il est certain qu'on n'a jamais acquis tant de réputation dans la médecine que ces deux grands hommes en avaient; aussi est-il vrai qu'ils la faisaient avec une fidélité, une charité et une bénédiction qui n'avaient point encore eu d'exemple; ils ne l'avaient pas étudiée dans un esprit de curiosité et de vanité pour se rendre chefs de parti, pour former ou pour soutenir une opinion particulière, ils avaient étudié comme Salomon, dans la seule vue de la vérité et du bien public; et comme ils s'y étaient appliqués de bonne foi, ils communiquaient aussi sans envie tout ce qu'ils savaient; leur passion, s'ils en avaient quelqu'une, n'était pas d'être singuliers dans leur profession, mais de la bien faire, de s'y rendre nécessaires, mais utiles : d'avoir des connaissances, des méthodes et des remèdes que les autres n'eussent point, mais de faire part à tout le monde des fruits de leur travail, et des lumières qu'ils avaient acquises, afin que le public en fût davantage soulagé.

La plupart des habiles gens ressemblent a ces sources qui ne font que de petits ruisseaux, ils ne sont savants que pour eux, et ne se communiquent qu'avec peine et beaucoup de réserve, tant ils ont peur qu'on ne profite de leur travail, et qu'on ne partage leur réputation et leur crédit. Nos illustres frères étaient bien au-dessus de cette faiblesse, ils faisaient profession d'une science toute publique, et quoiqu'elle fût d'un très-grand éclat, elle était encore d'un plus grand usage; il ne tenait pas à eux que tout le monde ne fît la médecine ; mais il ne tenait pas à eux que tout le monde ne s'en pût passer, les riches aussi bien que les pauvres; s'accommodant toujours à la seule nécessité, et jamais à leur intérêt, envisageant toujours la nature, jamais la fortune.

Et de là vient qu'ils traitaient tout le monde également, et avec la même fidélité, les grands et les petits, le citoyen et l'étranger, leurs amis et leurs ennemis, si toutefois des gens comme eux en pouvaient avoir. Ils n'étaient pas de l'opinion de cet ancien, qui disait qu'un homme public doit être davantage à ses amis qu'aux autres ; la religion même leur avait appris que le grand médecin de tout le genre humain, et celui qui leur devait servir de règle et d'idéal dans leur profession, avait pris les mêmes soins et les mêmes peines pour le salut de tous les hommes, qu'il n'avait pas plus considéré les riches que les pauvres, les savants que les ignorants, les forts que les faibles, et les justes que les pécheurs, distribuant à tous la même parole et la même doctrine, faisant pour tous les mêmes actions et les mêmes miracles, souffrant pour tous la même passion et la même mort, et donnant à tous les mêmes travaux, le même sang et la même vie, sans distinction et sans acception de personnes : *Scimus quia non accipis personam, et viam Dei in veritate doces.*

Toutes ces considérations leur avaient fait comprendre qu'un bon médecin doit ressembler à ces fontaines qui coulent non-seulement avec abondance, mais avec impétuosité, c'est-à-dire, sans choix et sans distinction, comme les torrents qui confondent tout où ils passent, et qui ne laissent point d'inégalité; et tel était le cœur de nos charitables médecins, c'était une source de consolation également ouverte à tous les malades, c'était un centre dont les lignes étaient toutes égales; ils n'étaient pas tous également près de leur maison, mais ils étaient tous également près de leur cœur; ils n'avaient pas pour tous les mêmes facilités de les secourir, mais ils avaient pour tous les mêmes empressements, les mêmes inquiétudes, la même charité et le même zèle.

Mais quand je vous parle de la charité de ces grands hommes, ne la concevez pas, s'il vous plaît, sous l'image du feu de la terre qui va lentement, et qui est arrêté par les fleuves et par les rochers, par les rivières et par les montagnes ; c'était un feu qui volait partout, un feu qui les portait partout où l'on avait besoin de leur ministère ; y a-t-il quelque maison qui ne les ait pas vus venir à son secours? y a-t-il quelque malade qui ne les ait pas vus à ses côtés? y a-t-il quelque hôpital où ils n'aient pas exposé leur vie? Ni la mauvaise odeur de ces lieux, ni l'image de tant de misères qui touchent presque tous les sens, et qui les pénètrent, ni les plaies, ni les ulcères, ni les maladies contagieuses, ni la présence de la mort, qu'on y voit continuellement marcher en triomphe ; toutes ces choses enfin, dont la seule pensée est capable de nous faire horreur, n'ont jamais fait le moindre obstacle à leur charité ; c'étaient des hommes tellement dévoués aux malades et à la nécessité publique, qu'ils n'avaient des yeux que pour la chercher, des mains que pour y remédier, un cœur que pour y compatir, et des paroles que pour consoler tous les affligés.

Car jamais hommes n'ont eu plus d'entrailles et plus de compassion que ces deux grands saints en avaient ; ils ne croyaient pas qu'un médecin qui n'a des remèdes que pour le corps, et qui n'en a point pour l'esprit, puisse bien s'acquitter de sa profession, et répondre à toute l'étendue de son devoir. Ils connaissaient trop bien le commerce et la sympathie que la nature a établie entre l'un et l'autre, pour ne pas savoir que les maladies du corps sont souvent causées, entretenues et fomentées par celles de l'âme, et que le plus essentiel de tous les remèdes, et celui d'où dépend l'action, le succès et la bénédiction de tous les autres, c'est de consoler un malade et d'adoucir son chagrin, qui est souvent plus fort que toute la médecine.

Il serait à souhaiter que tous ceux qui font profession de voir les malades fussent dans l'usage de cette maxime; il serait à souhaiter que leur cœur fût aussi tendre que leur main paraît charitable, et que la douceur et la compassion ne les fît pas moins désirer que la nécessité de leur ministère. Mais puisque tous n'ont pas un même cœur si compatissant, tâchons que ce qui manque en cela à notre consolation, serve au dessein que nous avons de louer la charité de saint Côme et de saint Damien.

Il faudrait pouvoir comprendre de quelle manière nous sommes tous incorporés et unis ensemble par la force de la charité, pour vous dire de quelle manière ils entraient dans les douleurs et dans les peines des malades. On eût dit, quand ils approchaient de leur lit, qu'ils ne venaient pas tant pour les soulager que pour être soulagés eux-mêmes; ils ne faisaient pas une opération tant soit peu sensible sur leur corps qui ne passât jusques dans leur âme; ce corps ne poussait pas une plainte, pas un cri, pas un soupir qui ne trouvât un écho dans le cœur de ces charitables frères.

La charité qui souffre tout, et qui ressent tout, comme dit saint Paul, les faisait compatir à tout; chaque malade avait ses maux et ses douleurs particulières, mais celle de ces deux grands hommes était générale, et ce que la main de Dieu avait divisé en tant de sujets différents, se trouvait réuni en eux par la force de leur compassion. O charité! ô entrailles de miséricorde! comment auriez-vous pu porter tant d'affligés et tant de malades souffrants, languissants, agonisants, expirants, si le Saint-Esprit ne vous avait dilatées infiniment au delà des bornes de l'humanité naturelle; l'humanité naturelle n'est pas à l'épreuve de tout, il y a souvent des maux qui lui font horreur, au lieu de lui faire pitié; mais la charité de nos saints n'était rebutée de rien, elle portait les mains à tout, remédiait à tout, et s'il y avait quelque malade à qui le genre et l'excès des maux eût fait perdre la miséricorde, il la retrouvait toujours en eux.

Je ne pense pas qu'on puisse pousser plus loin le courage et la force de cette vertu; encore s'ils étaient attirés par l'espérance du gain, on ne s'en étonnerait pas tant; on sait assez quelle est en toutes choses la puissance de l'intérêt; on sait qu'il adoucit tout, qu'il aplanit tout, et qu'il en est d'ordinaire des inclinations et des répugnances des hommes je dis les plus naturelles et les plus fortes, comme de la manne du désert, qui s'endurcissait au feu, disent quelques-uns, et qui fondait aux premiers rayons du soleil; je veux dire qu'il n'est point de cœur, pour insensible qu'il puisse être, qui ne se laisse toucher à la vue de l'or, point de dureté qui ne s'amollisse, point de glace qui ne se fonde à cette lumière; et de là vient qu'on a tant de peine à démêler les actions et les mouvements de la vie des hommes, et qu'on prend souvent pour humanité, honnêteté, charité, ce qui n'est qu'un pur intérêt et une passion déguisée.

On ne pouvait pas soupçonner nos illustres frères de cette passion, car jamais hommes n'ont été moins intéressés; on les nommait gens sans argent, non pas qu'ils n'eussent droit d'en prendre aussi bien que les autres, mais parce qu'ils n'en prenaient point. Ils voulaient bien servir tout le monde, mais ils ne voulaient être à charge à personne; ne serait-ce point qu'ils avaient appris de saint Paul, qu'il faut assister les malades sans souhaiter leur or et leur argent, se souvenant toujours de cette parole de notre Seigneur, qu'il vaut mieux donner que recevoir; mais ne serait-ce point plutôt qu'ils prenaient pour eux le commandement que Jésus-Christ fit à ses disciples de guérir les malades par charité, et de ne rien prendre pour une grâce qui ne leur avait rien coûté? Mais ne serait-ce point encore qu'ils considéraient que la santé, le salut et la vie des hommes est une chose trop précieuse pour la conserver au prix de l'or et de l'argent. Quoi qu'il en soit, il est toujours constant qu'ils ne se proposaient point d'autre récompense de leurs bons offices, que la consolation et la joie de servir Dieu et la république.

Un bel esprit faisant réflexion sur la sage coutume des anciens Romains (*Plin.*), qui avaient décerné des couronnes d'or à ceux qui avaient mérité dans les beaux-arts des marques de la reconnaissance publique et qui ne donnaient qu'une couronne de laurier à celui qui s'était exposé pour le salut de la patrie et des citoyens, s'écrie tout étonné de la sagesse et de la générosité de ce peuple: O mœurs! ô jugements d'éternelle mémoire! qui n'ont couronné de si grandes actions que d'une couronne d'honneur, et qui n'ont pas voulu permettre à un citoyen de sauver les autres dans l'espérance des richesses qui faisaient le prix et l'ornement des autres couronnes.

Nous pourrions bien faire ici la même exclamation, nous pourrions admirer avec beaucoup plus de justice, non la sagesse seule, mais la charité de ces deux frères qui ont mille fois exposé leur vie si courageusement, si utilement pour le salut de tant de malades, et sans envisager d'autre récompense que la consolation et la gloire, ou de leur avoir sauvé la vie, ou de leur avoir aidé à bien mourir.

Et certes, il n'en fallait pas davantage pour récompenser leur vertu; car quelle plus grande rétribution pouvaient-ils attendre de leurs bons offices, que les bénédictions continuelles que Dieu donnait à leurs travaux, à leurs prières? je dis à leurs prières, pour marquer la grandeur de leur religion et la confiance qu'ils avaient en Dieu, donnant toujours beaucoup plus à la grâce qu'à la nature, et souvent même rien à la nature, et tout à la grâce; c'est-à-dire qu'ils ne guérissaient pas seulement les maux auxquels on peut remédier naturellement, mais les maladies incurables, c'est-à-dire qu'ils ne faisaient pas seulement

entrer dans leurs remèdes la casse, la rhubarbe et les autres ingrédients de la médecine de Gallien et d'Hippocrate, ils y faisaient entrer le fiel et le vinaigre de la croix ; en ordonnant la saignée ils avaient recours au sang de Jésus-Christ, et quelque estime qu'ils fissent de leur art, ils n'avaient confiance néanmoins que dans la prière, parce qu'ils savaient que c'est elle qui bénit tout, qui donne la vertu aux remèdes, qui ouvre l'esprit dans la consultation, qui conduit la main dans l'opération et qui fait sortir quelquefois, et assez souvent, l'espérance du désespoir, la santé des maladies les plus mortelles et pour ainsi dire la vie de la mort.

Ils supposaient donc la religion et la piété pour le premier principe de leur art, et sur ce fondement ils faisaient toutes ces merveilles, et quelque chose même encore de plus grand, car ils guérissaient les âmes aussi bien que les corps, convertissant partout les pécheurs et les infidèles ; se croyant obligés, en qualité de médecins chrétiens, de travailler, comme Jésus-Christ, au salut et à la guérison de l'homme tout entier. Ah ! si ces grands hommes avaient été du temps des apôtres, s'ils avaient été du temps de saint Paul et de saint Barnabé que les païens voulurent mettre au rang de leurs dieux pour avoir guéri un boiteux, qui avait apporté cette infirmité du sein de sa mère, quelles couronnes, quels honneurs et quels sacrifices n'auraient-ils pas offerts à nos divins médecins, après tant de miracles et tant de prodiges ? Cependant, bien loin de les traiter comme des dieux, on les traite comme les ennemis des dieux et des hommes, le martyre est la seule récompense de leurs services ; étrange revers, et qui nous oblige à les envisager sous une autre face et à voir s'ils ont été aussi bons chrétiens qu'ils ont été bons citoyens, aussi fidèles dans les supplices qu'ils l'ont été dans leur ministère.

Cependant ces hommes si saints et si charitables, ces hommes qui ont rendu de si grands services au public, à la religion et à l'Etat, sont traités comme les ennemis de Dieu et des hommes, la persécution et la mort sont la récompense de leur zèle, et la seconde partie de leur panégyrique.

SECOND POINT.

Deux choses étonnantes se présentent donc ici à mon imagination : l'ingratitude des hommes qui ôtent la vie à ceux qui l'ont exposée tant de fois et si utilement pour le service de leur patrie, et la conduite de la providence de Dieu qui humilie ses saints dans le plus grand éclat de leurs vertus et de leurs miracles. Mon dessein n'est pas de vous faire voir combien la première est digne d'horreur, mais combien la seconde est digne d'admiration et d'adoration, si nous supposons, avec saint Chrysostome, que Dieu a fait l'Eglise sur l'idée du monde, il a fait le monde grand, magnifique, admirable, pour nous élever, par la beauté des créatures, à la connaissance du Créateur ; mais il l'a fait corruptible et sujet au changement, pour nous empêcher de l'adorer et de le prendre pour Dieu même ; c'est ainsi que Dieu a permis que nos charitables médecins fussent humiliés et persécutés lorsqu'ils faisaient de plus grands miracles, afin que si d'un côté ils nous ont donné de l'admiration, ils nous donnent de l'autre de la compassion : mais, que dis-je, je les trouve encore bien plus admirables dans cette condition nouvelle que dans la première, donnant leur vie pour Jésus-Christ, que quand ils l'exposaient seulement pour le bien public.

La plus grande louange qu'on peut donner à un saint, c'est de l'appeler martyr, parce que le martyre est la plus belle et la plus illustre action de la vie du chrétien. Les saints qui se sont efforcés d'honorer Dieu et de l'aimer, n'ont jamais fait paraître un si grand détachement, que lorsqu'ils ont donné leur vie pour la défense de la gloire de Dieu. Si les uns ont tout abandonné et renoncé aux biens de la fortune ; eh ! ne savez-vous pas qu'ils les devaient quitter en mourant, et qu'ils les pouvaient perdre par le feu, par l'infidélité d'un domestique, ou par quelque autre accident ? si d'autres ont fait quelque effort dans les jeûnes, les haires, les mortifications ; ils traitaient mal un ennemi irréconciliable qui ne leur laissait aucun repos dans l'esprit, à moins qu'ils ne fussent chargés de chaînes et abattus par la pénitence ; dites la même chose de tous les autres saints qui n'ont pas pu donner leur vie, qui est le plus auguste sacrifice que l'homme saint puisse offrir à Dieu.

Qu'y a-t-il en effet de plus glorieux à l'homme que de donner librement ce qu'il ne peut donner qu'une seule fois et qui nous est le plus naturel, c'est la vie ; et pour venir à cette couronne qu'il promet, par quel supplice ne faut-il pas éprouver sa constance ? l'horreur des prisons n'épouvante pas nos martyrs, la menace des chevalets ne les étonne point ; les croix, les potences, le feu, l'enfer, les démons ne font aucune ouverture dans leur cœur pour les intimider ; ils envisagent seulement Dieu, dont ils défendent l'intérêt et la gloire ; d'où saint Augustin a pris occasion de dire, que la seule gloire de Dieu peut seulement être la récompense du martyre, comme la plus illustre action de la vie du chrétien : *Si nulla esset mortis molestia, nulla esset martyrum gloria* (*Aug. tract.* 123 *in Joan.*). Il ne faut pas une moindre récompense à une si belle vertu, qui a tout quitté pour avoir et posséder Dieu tout seul, qui a souffert les calomnies, les opprobres, les chaînes, les coups de fouet, la perte du bien, l'exil ; vertu qui se dépouille d'elle-même, pour ainsi dire, pour n'aimer que Dieu seul et les supplices : vertu si héroïque qui a combattu les lions, surmonté les tyrans et vaincu la mort par la mort même : et de tous en général l'on peut dire ce que l'Ecriture dit de ce généreux Machabée, qui s'exposa pour sa patrie, et se jeta sous cet éléphant qu'il tua, et qui le couronna en tombant,

l'ensevelissant dans sa propre gloire : *Et suo sepultus est triumpho.*

Voilà une petite idée de la gloire du martyre, pour avouer que de tous les sacrifices, que l'homme est capable d'offrir à Dieu, c'est le martyre qui l'emporte, parce qu'il n'y a pas un seul martyr qui ne soit consacré par les mérites et par le sang même de Jésus-Christ.

Revenons à nos deux frères martyrs qui sont entre les mains de leur tyran qui, après les avoir battus de verges, les jette pieds et mains liées dans la mer, mais ils trouvent dans cet abîme leur salut et leur liberté; n'ayant pu s'en défaire par les eaux, on s'efforce de les faire périr par le feu; mais ils sont victorieux de cet élément aussi bien que du premier; il ne brûle que leurs ennemis. Enfin on les attache à une croix, pour être lapidés et percés de flèches; mais les pierres et les flèches retournent contre ceux qui les ont poussées; il n'y a que le fer qui leur puisse ôter la vie, en leur ôtant la tête, encore faut-il qu'il soit à la main des hommes, car s'il était en liberté il aurait le même respect, pour les serviteurs de Dieu, qu'ont toutes les autres créatures.

Voici donc une mort bien éclatante, soit que nous considérions la constance de ceux qui la souffrent, soit que nous envisagions les miracles qui l'accompagnent : Dieu n'a pas toujours eu besoin d'un si grand éclat pour ouvrir les yeux de ses ennemis, et souvent l'exemple seul de ses serviteurs a été capable de les convertir; cependant les persécuteurs de nos grands martyrs ne sont touchés ni de la constance, ni des miracles de leur mort, et tout ce grand éclat ne sert qu'à les aveugler davantage.

Etrange aveuglement que celui de l'homme! tout ce qui est privé de lumière et de connaissance connaît et respecte la volonté de Dieu, et l'homme, qui est doué de raison et d'intelligence, ne la connaît point; le feu et la mer se font violence pour obéir à ses ordres, et l'homme fait violence à tout pour n'obéir qu'à ses passions; la nature n'a qu'une loi qu'elle suit toujours, et l'homme, qui en a plusieurs et qui lui parlent toutes à la fois, ne les écoute presque jamais.

Ne nous en étonnons pas; comme il est extrêmement difficile d'entendre la voix du pilote parmi la tempête, il est presque impossible d'entendre la voix de Dieu, la voix de la raison et de la conscience parmi la tempête des passions; comme il n'y a rien de plus aisé que de s'égarer quand on marche la nuit, ce n'est pas merveille qu'un homme qui a l'esprit plein de ténèbres s'éloigne de la loi de Dieu : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non posui ut viderem* (*Psal.* XXIX, 13). Quand une âme, dit le prophète, est enveloppée dans le nuage de ses passions et de son péché, elle ne voit plus rien, ni le ciel, ni l'enfer, ni la vertu, ni le péché, et de là vient qu'elle prend souvent l'un pour l'autre, comme dit le prophète : *Væ! qui dicitis malum bonum, et bonum malum, ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras* (*Isa.*, V, 20) : Malheur à ceux qui confondent la lumière avec les ténèbres et prennent l'un pour l'autre. Malédiction donc au tyran Lysius et aux ministres de sa fureur, qui font passer pour magie tous les miracles qui se font à la mort de saint Côme et de saint Damien, et qui, sur ce fondement, s'opiniâtrent à les tourmenter et à leur faire souffrir le dernier supplice.

Mais bénédiction à nos grands martyrs qui reçoivent tous ces supplices non comme des maux, mais comme des grâces que Dieu leur fait; bénédiction à tous les chrétiens qui souffrent avec le même esprit les persécutions du monde et qui se consolent dans leurs afflictions. Grand Dieu, qui avez tant de fois fait admirer la puissance de votre grâce par la patience de vos serviteurs, renouvelez ce miracle dans l'âme de mes auditeurs, donnez-nous à tous, mon Dieu, dans les afflictions de la vie humaine cet esprit toujours élevé, ce courage invincible, ce cœur plein de joie, cette âme assurée par l'espérance de votre protection, afin qu'ayant eu sur la terre une conformité d'état et d'esprit avec Jésus-Christ, nous puissions avoir dans le ciel une conformité de gloire. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE

DE SAINT BODILLE, MARTYR.

Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.

Nul ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis (*S. Jean, chap.* XV).

La charité, dans la pensée de l'Epoux sacré, est forte comme la mort, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que la mort est le terme et la mesure de l'amour divin, qui donne courageusement sa vie pour ce qu'il aime; ç'a été la mesure de l'amour de Dieu envers l'homme, c'est aussi la mesure de l'homme envers Dieu; la charité va jusqu'à la mort, mais elle ne saurait aller plus loin, parce qu'elle ne voit rien au delà de la vie qu'elle puisse sacrifier à la gloire de Dieu ni à notre salut, ce qui a fait dire à saint Ambroise, dans l'éloge de sainte Agnès, que la plus grande louange qu'on puisse donner à un saint, c'est la louange du martyre : *Appellabo martyrem, prædicavi satis* (*Ambr.*); parce que c'est donner à Jésus-Christ sang pour sang, vie pour vie, mort pour mort, et souvent par la même croix, comme dit Tertullien : *Per eamdem crucem sæpe* (*Tert.*), pour ne pas dire encore par des supplices plus cruels et plus rigoureux : *Ne dum per atrociora quoque ingenia pœnarum.* Ce serait donc assez, chrétienne assemblée, pour la gloire du saint dont je dois vous faire l'éloge, de vous dire que c'est un martyr; mais je ne sais si ce serait assez pour celle de Dieu, de passer si légèrement sur la plus grande de ses grâces, et quand cela suffirait encore pour la gloire de Dieu aussi bien que pour celle de son martyr, ce serait toujours trop peu pour votre piété, qui veut connaître plus à fond et dans le dé-

tail toutes les circonstances d'une action si belle et si héroïque ; je n'en vois que deux principales auxquelles nous puissions nous arrêter : son grand zèle et sa patience invincible, dont l'un lui a fait chercher le martyre, et l'autre le lui a fait souffrir avec tant de gloire, que les anges en ont triomphé et sont descendus sur la terre pour l'accompagner dans le ciel ; ces deux circonstances de son zèle et de sa patience ayant partagé l'honneur de sa vie et de sa mort, vous jugez bien qu'il faut qu'elles fassent le sujet et le partage de son éloge après que nous aurons salué la sainte Vierge et lui aurons dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Souffrir et mourir, c'est la condition de tous les hommes ; mais souffrir et mourir pour la cause de la religion, c'est la condition et l'obligation de tous les serviteurs de Dieu ; le martyre leur peut manquer, mais ils ne doivent jamais manquer au martyre, et quand l'occasion se présente de rendre ce témoignage à la vérité, ce n'est point assez de la confesser de bouche, il faut signer et sceller cette confession de son propre sang. Après tout la foi le veut, que Tertullien appelle pour ce sujet la débitrice du martyre : *Fidem martyrii debitricem* (*Tert.*), parce que nous ne la recevons de Dieu qu'à condition de mourir pour lui ; l'espérance le veut, parce que de tous les moyens qui nous peuvent ouvrir le ciel, le plus prompt, le plus infaillible et le plus efficace, c'est le martyre, que les premiers chrétiens, pour cette raison, souhaitaient avec tant d'ardeur, que quand on les voulait définir, on disait que c'étaient des gens qui étaient toujours prêts à mourir : *Christianus expeditum morti genus* : des gens qui n'avaient point d'autres désirs et qui ne connaissaient point de plus grand bonheur que de souffrir et de mourir : *Cujus mori votum est, et pœna felicitas;* la charité le veut aussi bien que la foi et l'espérance, puisque c'est par là seulement, comme nous avons dit, qu'elle peut rendre la pareille à Jésus-Christ ; mais, tout au contraire des autres débiteurs, qui ne rendent que ce qu'on leur a donné, mais jamais vie pour vie. Disons donc que la foi, l'espérance et la charité, sans parler des autres vertus, sont autant de lois qui nous obligent au martyre ; mais si nous sommes obligés à le recevoir, nous ne sommes pas obligés de l'aller chercher, nous sommes obligés, au contraire, à le fuir selon le conseil du Sauveur : *Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam* (*Matth.* X).

Si bien que le martyre est tout à la fois une grâce et une reconnaissance, une miséricorde et une justice, grâce et miséricorde de la part de Dieu, qui donne à l'homme la force et le courage de mourir pour lui ; mais justice et reconnaissance de la part de l'homme qui rend à Jésus-Christ sa passion et sa mort, et à Dieu le tribut et l'hommage de la vie qu'il a reçue de sa bonté.

Et c'est dans la conviction et la persuasion de toutes ces grandes maximes que les martyrs ont souffert avec tant de consolation, non-seulement avec patience, mais avec joie, remerciant non-seulement Dieu qui leur donnait la grâce de mourir pour lui, mais les tyrans mêmes qui les condamnaient, et récompensant quelquefois de leurs propres biens les bourreaux qui exécutaient la sentence des juges ; et, ce qui est encore aussi admirable, c'est qu'ils n'attendaient pas toujours que la mort vînt à eux, ils allaient souvent au devant, ils l'allaient chercher partout où ils croyaient la pouvoir trouver, tant la charité les pressait de donner à Jésus-Christ le témoignage de leur zèle et de leur amour.

Or, parmi ceux qui ont poussé leur zèle jusque-là, il n'y en a point qui l'aient fait avec tant de résolution et de détermination que le saint dont je fais l'éloge ; car à peine eût-il vu la main de Jésus-Christ dans la consécration d'une église, à laquelle il assistait et servait dans l'ordre de son ministère, que se sentant tout d'un coup touché à cette apparition miraculeuse, tout enflammé de l'amour du martyre, il fut aussitôt le chercher où il apprit que la persécution était alors pluséchauffée contre les chrétiens, entretenant et remplissant son esprit des mêmes sentiments qui occupaient autrefois celui du grand saint Ignace allant au martyre. Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de trouver bientôt cette mort qui me doit unir à vous, et ne permettez pas que les bourreaux et les instruments de leur cruauté épargnent mon corps comme ils ont fait ceux des autres martyrs ; feux, huiles bouillantes, croix, gibets, roues, chevalets, os brisés, membres mutilés, tourments, supplices, venez tous à moi, je vous attends, je vous cherche même, parce que c'est par vous que je dois posséder Jésus-Christ.

Ce ne sont point ici des sentiments que je lui prête pour faire éclater sa vertu, c'était sans doute la véritable disposition de son cœur et de son esprit ; car que peut-on moins présumer d'un zèle si miraculeux, si prompt, si ardent, et qu'on peut nommer avec justice, dans la pensée de saint Cyprien : *Compendium gratiæ* (*Cypr.*), l'abrégé de la grâce, parce qu'il commence par où les autres achèvent ; dans la providence ordinaire, on distingue l'effet naturel du miracle, en ce point que le premier se forme peu à peu, comme la formation des fruits de la terre ; mais le second se fait tout d'un coup, comme la multiplication des pains dans le désert : il en est de même dans la grâce, elle a ses effets naturels, elle a ses miracles ; dans les premiers, il faut du temps, il faut des mois, des années et quelquefois toute la vie pour former la vertu dans le cœur d'un saint, et pour l'embraser de l'amour de Dieu ; mais pour enflammer le cœur du grand saint Bodille, pour le détacher entièrement du monde et de soi-même, pour lui faire mépriser la vie et chercher la mort, il ne faut qu'un moment, il ne faut qu'un signe de la main de Jésus-Christ ; car à peine a-t-il

aperçu Jésus-Christ, que prenant cette apparition pour un signe de la volonté de notre Seigneur, qui l'appelle au martyre, il le va chercher sur-le-champ et avec tant de diligence, nous dit son histoire, qu'il lui semble qu'il ne le trouvera jamais assez tôt.

Merveilleuse charité, zèle incomparable, et que je ne peux mieux vous dépeindre que par le chariot d'Ezéchiel, qui avait un mouvement semblable à celui des foudres : *In similitudinem fulguris coruscantis* (*Ezech.*, I); car tel était le mouvement de la charité du grand saint Bodille au martyre. Ce feu ne ressemblait pas à celui de la terre, qui avance lentement et qui est arrêté par les fleuves et par les rivières, c'était un feu qui était prompt comme les rivières et comme les foudres, c'était un feu qui avait des ailes; et si vous m'en demandez la raison, il est bien aisé de vous répondre que c'est parce qu'il était poussé par le Saint-Esprit, comme le chariot du prophète : *Spiritus vitæ erat in rotis* (*Ibid.*). Le même esprit qui était dans les roues de cette machine mystérieuse pour la faire mouvoir comme les éclairs, était dans le cœur et dans toutes les puissances du saint dont je parle, pour le faire courir au martyre.

Certes, chrétiens, il fallait bien qu'il fût rempli et animé de cet esprit, pour entreprendre une action aussi hardie que celle-là, et qui n'est pas même permise dans les règles ordinaires de notre morale; car dans la religion chrétienne il est si peu permis de chercher la persécution, que le Fils de Dieu nous enjoint expressément de la fuir de ville en ville, et de province en province, comme une tentation extrêmement périlleuse, et à laquelle nous ne pouvons nous exposer sans témérité et sans présomption ; et s'il s'est trouvé des saints qui l'ont cherchée, leur courage et leur zèle ne doit point ici nous servir d'exemple, parce qu'ils ne l'ont fait que par une inspiration extraordinaire, et un mouvement tout particulier de l'esprit de Dieu. Ainsi le divin Paul allant à Jérusalem, où il est assuré qu'il ne trouvera que des tribulations et des chaînes, proteste hautement que ce n'est pas tant lui qui y va que le saint esprit qui l'y porte : *Ecce alligatus Spiritu vado in Jerusalem* (*Act.* XX) ; et c'est par les mouvements de ce même esprit que notre saint va chercher le martyre. A bien dire, ce n'est pas lui qui marche, c'est l'esprit de Dieu qui le porte ; ce n'est pas lui qui agit, c'est le Saint-Esprit qui agit en lui et qui se sert de tout ce qui est en lui pour déclarer la guerre à tous les ennemis de Dieu.

Suivons donc ce grand homme dans cette province idolâtre, et voyons ce qu'il y va faire pour la gloire de Jésus-Christ, et pour obliger les tyrans à le faire mourir. Jamais apôtre n'a parlé avec plus d'autorité et de liberté, et de succès même, qu'il prêche d'abord l'Evangile à ces pauvres peuples; mais jamais homme apostolique n'a entrepris d'action plus hardie et plus étonnante que celle qu'il fait auprès de la ville de Nîmes, où ayant appris que tout le peuple était assemblé dans une forêt voisine pour y célébrer une fête qu'on y solennisait tous les ans à l'honneur des faux dieux ; à cette nouvelle son zèle s'allume, il y va, et sans délibérer sur ce qu'il va faire, il se mêle dans cette assemblée de profanes, trouble leur cérémonie et leur fête, renverse l'appareil de leurs sacrifices, dit qu'il est chrétien, et les conjure de se faire chrétiens comme lui. Quoi ! un homme inconnu, adorateur d'un Dieu inconnu, attaquer des peuples si superstitieux, dans le lieu de leur dévotion, au pied des autels de leurs dieux, parmi leurs mystères et leurs sacrifices! où est la prudence, où est la raison, où est le bon sens ? Ne semble-t-il pas qu'il devait mieux prendre son temps, ou du moins traiter avec eux d'une manière plus douce et plus insinuante ?

Oui, s'il agissait ici seulement par les mouvements de la vertu, car la vertu, dit saint Thomas, est toujours prudente et réglée par la raison ou naturelle ou surnaturelle, jamais elle n'agit sans délibérer et prendre conseil; mais quand Dieu agit en nous, dit ce saint docteur, par les habitudes que nous appelons les dons du Saint-Esprit, il nous élève au-dessus de la raison, pour ne suivre que les impressions de ce divin Esprit, et c'est ainsi que les saints ont fait quelquefois des actions qui semblaient manquer de cette prudence sans laquelle la vertu ne peut-être vertu. Les uns se sont donné la mort, comme les Samson, pour ensevelir avec eux tous leurs ennemis; les autres se sont jetés dans le feu, comme les Apolline, pour conserver leur innocence ; ceux-là ont attaqué les démons, comme les Antoine; ceux-ci se sont exposés au martyre et ont fait violence aux tyrans, comme saint Bodille. Son âme est tellement pleine et occupée de l'esprit de Dieu, que sa raison n'a aucune part à son entreprise, mais quel succès en peut-il attendre? De deux choses l'une, mes frères, ou la conversion de ces peuples, ou la mort. Son zèle ne sera point trompé, sa piété ne sera point frustrée de son espérance, car il convertira ces pauvres païens, ce qu'il souhaite de tout son cœur; ou il mourra pour leur salut, ce qu'il désire aussi ardemment; ou il les donnera à Jésus-Christ; ou il lui donnera son sang et sa vie, trop heureux de perdre cette vie, trop heureux de verser ce sang, s'il pouvait un jour obtenir de Dieu la conversion de ceux qui le versent.

Ah ! que ce grand courage, que ce grand zèle me paraît puissant pour confondre notre lâcheté et le peu de ferveur que nous avons dans le service de Dieu! car que faisons-nous, mes frères, pour son honneur et pour sa gloire? Vous m'avouerez que nous faisons peu de chose, ou pour mieux dire, que nous ne faisons rien à l'égard des choses de la terre; pour les affaires temporelles on est tout de feu, et pour l'affaire du salut, pour la gloire de Dieu on est tout de glace : *Ardentissimi in terrenis, frigidissimi in cœlestibus.* Vous voyez des gens, et vous êtes pour la plupart de ce nombre, qui travaillent jour et nuit, qui exposent leur santé, leur vie, leur

conscience même pour servir le monde, et pour y acquérir un peu de bien: ils n'en laisseraient pas échapper la moindre occasion, tous les temps sont bons pour cela, toutes les heures sont toujours commodes, tous les moyens sont toujours faciles et justes; et pour servir Dieu et gagner le ciel, on néglige tout, et bien loin d'en chercher les moyens et les occasions et de prendre des temps pour cela, on perd malheureusement ceux que l'Église a destinés au service de Dieu et aux exercices de piété : les fêtes, les dimanches, le temps de la messe, de la prédication, de l'office divin, sont pour la plupart des temps de débauche, ou des jours qu'on donne aux affaires domestiques, celle du salut est négligée : *Ardentissimi in terrenis, frigidissimi in cœlestibus.*

Ah! que les enfants du siècle sont bien éloignés de la voie de nos premiers chrétiens, qui négligaient tout pour s'occuper à travailler à leur salut! et ceux d'aujourd'hui travaillent continuellement et assidûment à toutes choses, et négligent leur salut; il n'y en a point, ou fort peu, qui y pensent, et cependant toute la vie se passe dans les soins du monde : *In imagine pertransit homo, sed frustra conturbatur* (*Ps.* XXXVIII). Quoi! mes frères, sera-t-il dit que nous porterons le nom de chrétiens, et que nous en négligerons ainsi tous les devoirs? quoi! sera-t-il dit que nous vivrons ici sous la protection d'un saint qui est allé chercher le martyre pour la gloire de Dieu, et que nous ne ferons rien pour son service? Si nous étions païens, il y aurait quelque excuse de vivre comme nous vivons, mais connaissant un Dieu, et le servant si mal, il n'y a plus d'excuse qui ne serve à nous condamner plus rigoureusement.

Mais je n'ai pas le temps de servir Dieu, je suis accablé de tant d'affaires, ma famille est en désordre, j'ai des procès : eh! mon ami, en avez-vous de plus importante, en devriez-vous même avoir d'autre que de servir Dieu? Qui dit un chrétien dit un homme qui ne doit penser qu'à son salut, tout le reste n'est rien. Vous n'avez pas le temps de servir Dieu? et vous l'avez bien pour jouer, pour vous promener et pour la débauche : *Porro unum est necessarium* (*Luc.* X), une seule chose est nécessaire, et c'est celle-là que le grand saint Bodille a connue au monde. Il n'a pas cru qu'il fût nécessaire d'y amasser du bien, puisqu'il y a renoncé; il n'a pas cru que la vie fût nécessaire, puisqu'il est allé chercher la mort; il n'a pas cru qu'il fût nécessaire de s'y divertir et de s'y réjouir, puisqu'il y a souffert tant de tourments et tant de supplices avec une patience et une constance invincibles. C'est la deuxième partie de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Depuis que Dieu a une fois ouvert son cœur sur une âme prédestinée, il ne lui en refuse plus ni l'entrée, ni la possession. C'est ainsi que le Saint-Esprit ayant inspiré à notre martyr un violent désir d'aller au martyre, et l'ayant même livré, comme nous avons dit, à la puissance des tyrans, il lui a donné ensuite la patience et la force de souffrir tous les excès de leur cruauté. Que les ennemis de Dieu fassent donc maintenant tous leurs efforts, qu'ils flattent, qu'ils menacent, qu'ils promettent, qu'ils donnent, qu'ils frappent, qu'ils déchirent, qu'ils emprisonnent et préparent des gibets et des roues, et allument des feux, tout cela sera inutile, et ne servira que pour augmenter la constance de notre martyr.

Ne m'en croyez pas, lisez sa Vie, voyez ses actions; pâlit-il à la vue des supplices? Rien moins : on déchire son corps innocent par une longue et cruelle flagellation, l'entend-on seulement soupirer? On le met à la question, on l'étend sur un chevalet, où ses bourreaux le tourmentent encore plus longtemps; demande-t-il qu'on le descende ou qu'on lui laisse reprendre un moment haleine? On lui brûle les côtes avec des charbons ardents; tyrans qui le condamnez à tous ces supplices, bourreaux qui exécutez ce qu'ils vous ordonnent, peuples qui assistez à ce grand spectacle, lui voyez-vous faire une action, à ce grand martyr, lui entendez-vous dire une parole indigne de son grand courage? On n'entend sortir de sa bouche que cette parole de David, qui découvre la joie et la paix dans son âme, mais qui désespère tous ses ennemis : *Ignitum eloquium tuum, Domine, et servus tuus dilexit illud* (*Ps.* CXVIII). Ah! Seigneur, s'écrie ce grand saint au milieu de tous ses tourments, que votre parole est ardente, et que votre serviteur y trouve de consolation! Que je sens peu, ô mon Dieu, le feu qui brûle mon corps en comparaison de celui qui brûle mon cœur! Que cette parole, mes frères, sortant de la bouche de ce grand martyr, produit d'admirables effets; que les anges en sont consolés, que les gens de bien en sont édifiés, que les païens en sont étonnés, mais que les démons en sont confondus et désespérés! car le grand dessein du démon dans la persécution des saints, n'est autre que de leur faire perdre le courage et la foi; mais leur constance redouble sa peine et le met dans la confusion; car ce qui fait sa rage et son désespoir, c'est de voir que tous ses efforts retombent sur lui, et qu'il lui arrive dans cette persécution ce qui lui arriva autrefois dans la guerre qu'il fit à Job, qui fit triompher sa patience de sa malice et de toutes les inventions qu'il apporta pour lui faire perdre et la vertu et la constance. Il en est de même de saint Bodille, il triomphe de tout par sa patience, il a de la patience par tout, mais il trouve des victoires par tout; ne dirait-on pas, en effet, qu'on ne le mène de supplice en supplice que pour augmenter ses victoires, en éprouvant tout de nouveau sa fermeté? Ne le prendrait-on pas pour ce cavalier de l'Apocalypse, qui attaque tout et ne craint rien, pas même les approches de la mort; car après avoir vaincu sous les fouets, il triomphe sur le chevalet; après qu'il a triomphé des tourments sur le chevalet, il résiste à ceux du feu, plus violents et plus cruels. Quand je médite donc cette patience

il faut dire que la grâce de Dieu est bien victorieuse, et plus puissante même que tous les supplices les plus cruels, même que les démons puissent inventer. Les autres martyrs ont souvent été fortifiés par des miracles que Dieu a faits en leur faveur; ils ont souvent marché, sans brûler, au milieu du feu, ils ont trouvé des bains rafraîchissants dans les huiles bouillantes, ils ont réprimé la fureur des bêtes farouches, tous les instruments de leur martyre ont souvent respecté la sainteté de ces grands serviteurs de Dieu; mais rien de semblable n'arrive dans le martyre de saint Bodille, Dieu ne fait aucun miracle sensible pour le soutenir, ni sur le cœur des bourreaux qui ne s'adoucit point, ni sur leurs mains qui ne s'affaiblissent point, ni sur ce chevalet qui ne se brise point, ni sur ce feu qui ne s'éteint point et qui agit avec toute son activité; ce grand homme n'est fort que de sa patience, qui souffre tout ce qu'on peut souffrir, et avec toute la douleur qu'on peut ressentir sans mourir : *Omnis armatura fortium* (*Cant.* IV, 4).

Et si vous me demandez la raison d'une providence si inégale (si toutefois on peut supposer quelque inégalité en Dieu), et dans cette sagesse que saint Augustin appelle *Sapientiam in se manentem, et innovantem omnia*, une sagesse qui est toujours la même, et qui, sans changer en soi-même, change toutes choses; si vous me demandez donc pourquoi Dieu, qui a tant de fois et presque toujours adouci et modéré les peines des autres martyrs, ne fait aucun miracle pour soulager celui dont je parle, en voici, chrétiens, une belle raison; mais pour l'expliquer, il faut emprunter les paroles de saint Cyprien et les restreindre à notre sujet : *Ne esset probatio minus solida, et de Christo delicata confessio, per tormenta, per cruces, per multa pœnarum genera tentatus, dolor qui veritatis testis est, admovetur.* C'est que Dieu ne veut pas recevoir ici un témoignage faible ni une confession délicate, il veut une confession forte, pure, et un témoignage solide et irréprochable. Il veut faire voir aux païens, dans le martyre de saint Bodille, jusqu'où peut aller la puissance de sa grâce et la force de la patience chrétienne, et par ce miracle les convaincre plus fortement que par tous les autres de sa divinité; car s'il en faisait d'autres, ou pour l'empêcher de souffrir, ou pour modérer du moins ses tourments, s'il réprimait l'ardeur du feu qui le brûle, s'il brisait cette machine funeste à laquelle il est attaché, s'il affaiblissait les bras des bourreaux, ou s'il les rendait immobiles, ils ne manqueraient pas de lui reprocher, comme ils ont fait aux autres martyrs en cette occasion, qu'il est un sorcier et un magicien, qu'il fait tout cela de peur de souffrir, parce qu'il n'en a pas le courage : *Ne esset igitur probatio minus solida, et de Christo delicata confessio.* Pour rendre donc le témoignage de son martyre plus solide, et la confession de sa patience forte et irréprochable, pour confondre toutes les calomnies de ses ennemis par un miracle plus grand que tous les autres, que fait Dieu, mes frères? Il prend la déposition du témoin le plus irréprochable de la vérité, qui est la douleur: *Dolor qui veritatis testis est admovetur.* Il abandonne son martyr à toutes les douleurs et à toutes les peines que ses ennemis voudront lui faire souffrir, et se repose de tout sur sa patience et sur sa constance; de sa gloire, de la victoire, de la confusion des bourreaux, qui sont tellement étonnés et désespérés de voir tant de force et tant de courage, que ne pouvant supporter plus longtemps la vue de ce martyr, un d'entre eux lui tranche la tête avec une hache, pour finir sa patience avec sa vie.

Mais voici, chrétiens, un prodige étrange, c'est que Dieu, qui n'a point voulu faire de miracle pendant le martyre de son serviteur, de peur d'affaiblir l'éclat et le témoignage de sa patience, en fait un bien grand après sa mort; car ce n'est point du sang qui sort de son corps, non plus que du corps de saint Paul après qu'on lui eut tranché la tête, c'est du lait qui coule avec abondance de l'un et de l'autre, pour nourrir les fidèles que ces grands saints ont enfantés à Jésus-Christ, et, pour marquer à ceux qui les ont fait mourir, par ce symbole de douceur, qu'ils n'ont jamais eu pour eux que des sentiments d'amour et de charité. Mais ce n'est pas tout ce qui arrive à la mort de ce grand martyr, car les anges descendent du ciel pour chanter sa victoire et pour honorer son triomphe : *Alleluia*, disent ces esprits bienheureux en l'accompagnant dans le ciel : *Alleluia*, gloire, triomphe, joie, consolation et bénédiction!

Que toutes ces merveilles seraient bien capables de toucher le cœur de ces idolâtres, s'ils étaient capables de se convertir et d'en profiter; mais qu'elles seraient capables de changer le nôtre et de nous donner de l'amour pour la croix et pour la patience, si nous n'étions encore plus endurcis que tous ces profanes! car il faut convenir de bonne foi que nous ne savons ce que c'est que de souffrir, du moins comme il faut. Ce n'est pas seulement la présence des maux qui nous tourmente et qui nous afflige, leur image seule, le souvenir, la pensée nous effraie et nous fait horreur. Si nous en sommes menacés, que ne faisons-nous point pour les prévenir? si nous en sommes attaqués, que ne faisons-nous point encore pour les repousser et pour en être bientôt délivrés? Toute notre application, tous nos soins, tout ce que nous faisons dans la vie ne tend qu'à nous exempter de souffrir, pour ne rien dire ici davantage: le soin des voluptueux est de chercher le plaisir; mais celui de tout le monde est de fuir tant qu'on peut les souffrances et de s'éloigner de la croix de Jésus-Christ; nous ne nous en sommes pas éloignés quand il a été question de l'y attacher par nos péchés; chacun de nous l'y a attaché, et nous continuons encore tous les jours à le crucifier par la continuation de nos péchés, dit saint Paul: *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (*Heb.* VI).

Mais, prédicateur, comptez-vous pour rien

tant de peines et tant d'afflictions qui nous arrivent dans la vie, tant de maladies, tant de pertes de biens et d'amis, tant de calomnies et d'envies, tant de persécutions et de vexations qu'on nous fait? Et vous, comptez vous tout cela pour beaucoup de chose en comparaison de ce que vous devez à Jésus-Christ? *Nondum usque ad sanguinem restitistis* (*Hebr.* XII). Quand vous aurez souffert jusque-là, on vous tiendra compte de vos peines, mais tout ce que vous souffrez pour le monde n'est rien par rapport à Jésus-Christ; c'est pour cela que si vous êtes martyrs, vous ne l'êtes que du monde. Vous souffrez, je l'avoue, et encore comment souffrez-vous? n'est-il pas vrai que dès aussitôt qu'il vous est arrivé quelque disgrâce, vous prenez le ciel à partie, et que vous murmurez contre la providence de Dieu? Mon Dieu, que vous ai-je fait et pourquoi faut-il que je sois affligé de la sorte pendant que j'en vois tant d'autres qui ne souffrent point? à quoi me sert de vous prier, puisque vous ne m'écoutez point? à quoi me sert d'espérer en vous, puisque vous ne me consolez point?

Voilà comment on supporte dans la vie les afflictions que Dieu envoie; et si ce n'est en blasphémant et en murmurant de la sorte, c'est toujours du moins avec des larmes inconsolables, avec des plaintes infinies, avec une impatience extrême et qui va quelquefois jusqu'au désespoir. Appelez-vous cela souffrir en chrétiens? ah! les martyrs ne souffraient pas ainsi: ils étaient patients dans leurs maux, qui étaient extrêmes, et les nôtres nous désespèrent; ils louaient Dieu dans leurs tourments, et bien souvent nous blasphémons; ils priaient Dieu pour ceux qui les tourmentaient, et nous maudissons ceux qui nous font du mal. D'où vient cela, mes frères? N'avaient-ils pas la même foi que nous, la même loi, les mêmes espérances? pourquoi donc n'ont-ils pas été impatients comme nous, ou pourquoi ne sommes-nous pas patients comme ils ont été? C'est que nous ne sommes pas persuadés comme eux de nos obligations et de nos devoirs, c'est que nous ne considérons pas de quelle importance il est dans la vie chrétienne de souffrir patiemment; combien la patience est chère et agréable à Jésus-Christ. Comme elle a consacré la dernière et la plus glorieuse action de sa vie, qui est sa mort, elle fait encore aujourd'hui dans le ciel les délices de son souvenir; et ne pouvant plus souffrir en lui-même, son plaisir est de souffrir et d'exercer sa patience dans tous les chrétiens, dans ce malade, dans ce pauvre, dans cette veuve, dans cet orphelin. Ah! mes frères, si nous étions bien persuadés, pénétrés de ces vérités importantes, qui de nous n'adorerait pas la volonté de Dieu dans ses afflictions? qui serait le père et la mère de famille qui ne dirait pas avec le saint homme Job, dans la perte de son bien et de ses enfants: *Sit nomen Domini benedictum* (*Job.* I): Que le saint nom de Dieu soit béni? qui serait le malade qui ne dirait pas à Dieu avec notre saint martyr au milieu de ses plus grandes douleurs: *Ignitum eloquium tuum, Domine, et servus tuus dilexit illud* (*Ps.* CXVIII)? Si jusqu'ici, mes frères, nous n'avons pas été touchés de ces vérités, tâchons d'y être sensibles aujourd'hui que nous en avons un si grand exemple; souffrons les incommodités de la vie ou celles que nous font nos ennemis avec patience; recevons les peines et les tribulations qui nous arrivent comme venant de Dieu; c'est le chemin du martyre, de la couronne et de la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

PREMIER SERMON.

L'EUCHARISTIE EST UN FEU.

Ignis in altari semper ardebit.

Le feu brûlera toujours sur l'autel (*Lév.*, *chap.* VI).

Dieu est un feu, dit le prophète; et parce que Dieu est partout pour preuve de son immensité, ce feu est allumé partout; il l'a allumé dans le ciel pour nous éclairer, il l'a allumé dans la terre pour l'échauffer; et comme il est l'esprit qui anime tout l'univers, il a répandu ce feu dans toutes les parties de l'univers. Et voilà la raison pour laquelle le feu a passé de tout temps pour une chose si sainte et si sacrée, que les profanes aussi bien que les fidèles s'en sont toujours servis dans leurs plus augustes mystères. Le second monarque qui donna des lois aux Romains dans la naissance de l'État, le mit sur l'autel et le donna même en garde aux Vestales pour veiller à la conservation de la ville; le plus sage de tous les rois qui ont gouverné le peuple de Dieu, fit apporter le feu sacré sur l'autel, comme un signe visible de la présence de Dieu qui veillait au salut de la Synagogue; et sur la fin de cette Synagogue mourante, Jésus-Christ a allumé sur nos autels un feu divin, qui n'est pas seulement le symbole de la divinité que nous adorons, mais le Dieu même qui a toujours les yeux ouverts pour veiller au salut et à la conduite de son Église. Le Fils de Dieu offrant à son Père le sacrifice de son corps et de son sang, a fait descendre dans le sein de l'Église ces flammes innocentes que le Saint-Esprit avait allumées dans le sein de sa Mère, lorsque l'ange lui dit: *Ave, Maria.*

Le prophète Isaïe eut autrefois une merveilleuse vision. Dieu lui fit voir dans le ravissement sa majesté assise sur un trône fort élevé; au bas de cette haute éminence il aperçut les séraphins, et un moment après il vit voler à lui un de ces esprits pour lui purifier les lèvres avec un charbon de feu qu'il avait pris à l'autel. Les saints Pères expliquent cette vision du mystère de l'eucharistie: l'autel est le trône de la majesté de Dieu, Jésus-Christ est le feu qui brûle sur

l'autel; il est le charbon mystérieux qui purifie les lèvres du prophète; car, comme un charbon allumé n'est pas seulement du bois ni du feu tout pur, mais un composé de tous les deux, un mélange de cet élément subtil et de cette matière terrestre, Jésus-Christ n'est pas seulement un Dieu ou un homme, il est l'un et l'autre tout ensemble; c'est un sacré mélange de la divinité et de l'humanité; c'est un charbon de feu, dit saint Damascène, que les séraphins de l'autel nous présentent pour nous purifier et pour nous consacrer.

Mais pour jeter les fondements de mon dessein, j'entre volontiers dans le sentiment de ces philosophes qui font distinction de trois sortes de feux; d'un feu qui luit sans brûler comme la lumière, d'un feu qui brûle et qui ne luit pas, semblable à celui qui est dans la chaux, et d'un feu qui luit et qui brûle tout ensemble, et c'est le feu qui nous sert ici dans nos usages. Sur ce principe supposé plutôt que prouvé, je dis que le sacrement de l'autel est un feu: *Ignis in altari semper ardebit;* mais 1° un feu qui luit sans brûler, 2° un feu qui brûle et qui ne luit pas, 3° un feu qui luit et qui brûle tout ensemble; et c'est sur ce fond que je prétends établir tous les discours que je dois prononcer en cette chaire dans la suite de cette octave. Mais avant que d'entrer en ma distribution et d'en expliquer les parties; examinons, s'il vous plaît, aujourd'hui, si ce sacrement est un feu, et s'il est parmi les sacrements ce que le feu est parmi les éléments.

Entre toutes les qualités du feu, la plus singulière et la plus intime, c'est la pureté; il est le plus pur de tous les éléments et le plus dégagé de la matière: voyez, s'il vous plaît, avec quelle agitation et quelle inquiétude il s'efforce de s'en détacher; car s'il ne peut briser les liens qui l'attachent à la terre que par la dissolution du corps qui l'arrête, il le réduit en cendre pour se mettre en liberté. Si la divine eucharistie est un feu, il faut donc qu'elle en ait la pureté et que ce mystère soit le plus saint des sacrements, comme le feu est le plus pur des éléments. Car je ne distingue point ici la pureté de la sainteté, ces deux termes sont synonymes et ne signifient tous deux qu'un éloignement de la terre et des souillures de la terre. Cela supposé, je dis que le sacrement de l'autel est appelé par excellence et avec justice le saint sacrement, parce qu'il est le plus pur et le plus saint de tous les sacrements: c'est le sacrement de la sainteté, et cette sainteté a trois fondements dans ce mystère: le premier dans la consécration, le deuxième dans la communion, le troisième dans la disposition. Dans la consécration, il épuise toutes les sources de la sainteté; dans la communion, il la donne et plus abondante et plus universelle; dans la disposition, il suppose une préparation plus parfaite et plus sainte: c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

La sainteté de Jésus-Christ a trois sources et trois principes; la première, c'est l'Incarnation; la seconde, sa passion; et la troisième, sa résurrection. Le fondement de cette sainteté consiste dans l'union de la divinité avec l'humanité, le progrès dans les mérites de la croix, et la consommation dans la gloire de son corps, qu'il a purifié, sinon du péché, du moins des dépouilles et de l'image du péché qu'il a portées jusqu'à sa mort. Or, je dis que toutes ces sources de sainteté s'épuisent par la consécration dans le sacrement de l'autel: il est plein de toute la sainteté d'un Dieu incarné, de toute la sainteté d'un Dieu crucifié et de toute la sainteté d'un Dieu ressuscité. Examinons, s'il vous plaît, ces trois circonstances dans cette première partie.

Et pour commencer par la première, je dis que le sacrement de l'autel est saint de toute la sainteté de l'union, parce que le Fils de Dieu n'est pas à l'autel seulement avec son corps et son sang, mais avec l'un et l'autre uni hypostatiquement au Verbe, par une extension du mystère de l'Incarnation. Et c'est de cette première source que l'Eglise et les Pères tirent la sainteté et la vertu sanctifiante de ce sacrement. La chair du Sauveur nous sanctifie, dit un concile d'Ephèse parce qu'elle est l'instrument du Verbe, et qu'elle en fait la fonction; cette chair nous vivifie, dit saint Cyrille (*S. Cyril. in Joan. lib.* IV, *cap.* 10), parce qu'elle est la chair propre du Fils de Dieu; et ces deux titres ne sont fondés que sur la sainteté de l'union. L'âme qui est séparée de son corps ne laisse pas de l'envisager et de le désirer comme son corps, parce qu'ils sont tous deux nés l'un pour l'autre, celui-ci pour la recevoir, et celle-là pour l'animer. La chaleur qui est séparée du feu est toujours l'instrument du feu, parce qu'elle en est la vertu naturelle; cette connexion naturelle en conserve les droits et les titres; mais comme la connexité qui est entre la divinité et l'humanité est surnaturelle, et que le Verbe n'exige pas naturellement cette alliance, la chair du Fils de Dieu ne peut être l'instrument du Verbe qu'autant qu'elle reçoit les saintes impressions de sa divinité, et elle n'est sa nature propre que parce qu'elle est pleine de cet esprit. L'union est le fondement de ces deux titres, et l'un et l'autre supposent toute la sainteté de l'Incarnation qui se renouvelle dans ce mystère.

C'est pourquoi les Pères, et singulièrement saint Augustin (*S. Aug. lib. de Dignitate sacerdotum*), comparent l'autel et les mains du prêtre au sein de la Vierge, parce que le même Verbe qui s'est fait homme dans le sein de Notre-Dame, s'incarne une seconde fois dans les mains du prêtre, avec cette différence néanmoins, que, dans le premier mystère, le Fils de Dieu y est produit par voie de génération, parce que le Saint-Esprit suppose un sujet qui est le sang de la Vierge pour le former; mais dans le second mystère, il est reproduit par voie de création, le prêtre ne suppose rien; et comme sa parole anéantit toute la substance du pain, elle reproduit toute la substance de Jésus-Christ. Dans le

premier mystère, ce principe vient du ciel : *Spiritus sanctus superveniet* (*Luc.* I) : et la chair est de la terre : *Aperiatur terra et germinet salvatorem* (*Isai.* XLV) : mais dans le sacrement de l'autel, tout au contraire, le prêtre qui est le principe est de la terre, et le corps du Fils de Dieu vient du ciel ; et comme autrefois le prophète Elie fit descendre le feu du ciel sur l'appareil de son sacrifice, le prêtre attire Jésus-Christ à l'autel en corps et en esprit. Saint Paul dit que le premier homme est terrestre, parce qu'il est originaire de la terre : *Primus homo de terra terrenus* (I *Cor.* XV); et que le second est céleste, parce qu'il est venu du ciel : *Secundus homo de cœlo cœlestis.* Quelques hérétiques, fondés sur ce passage mal entendu, ont dit que l'humanité de Jésus-Christ était originaire du ciel, et que Dieu avait fait couler du sang par un canal jusques dans le sein de sa Mère : c'est une erreur, mais c'est un article de foi que cette humanité descend du ciel dans la consécration qui se fait à l'autel. Dans le premier mystère, on peut dire que Jésus-Christ est un homme terrestre aussi bien que céleste, parce que si la divinité descend du ciel, l'humanité vient en partie de la terre ; mais dans le sacrement de l'autel, Jésus-Christ est un homme tout céleste, parce que tout ce qui est en lui vient du ciel. Il est donc dans un sens ce premier et ce second homme ; le premier dans le sein de sa Mère, le second dans les mains du prêtre ; mais dans celui-ci, aussi bien que dans celui-là, il y est avec toute la sainteté de l'union.

Il y est en second lieu avec toute la sainteté de sa Passion. Il y a des sources qui ne font que des ruisseaux, et celles-là font le plus grand nombre : il y en a qui font des fleuves et des rivières, qui semblent épuiser leur source même, et celles-ci sont les plus rares. Jésus-Christ mourant est une grande source de sainteté qui se répand dans l'Eglise, cette source fait des ruisseaux dans la plupart des sacrements par la division de ses mérites et le partage de ses grâces; mais elle fait un fleuve dans celui de l'autel, elle y répand toute sa plénitude et s'épuise pour le remplir. La raison qu'en donne saint Thomas (*D. Thoma. quæst.* 79 *ant.* 1), c'est que ce sacrement est l'image de la Passion de Jésus-Christ. Mais s'il en est l'image, il en doit donc contenir la sainteté et la vertu, et faire dans l'homme ce que la Passion du Sauveur a fait dans le monde; car il faut faire distinction de deux sortes d'images avec Tertullien (*Tertull. contra Marc.*) et saint Augustin, l'une qui exclut la vérité, semblable à ces figures que les peintres nous donnent tous les jours dans leurs ouvrages ; la seconde, qui renferme la vérité même, comme le Verbe qui est l'image de Dieu et Dieu même. Sur ce principe, je dis que l'eucharistie est une figure, mais une figure qui ne détruit point la réalité; et elle est l'image d'un Dieu souffrant, mais elle est ce Dieu souffrant même : *Veritas est quia corpus Christi est, figura est quia immolatur quod incorruptibile habetur* (*Ansel.*). Et le Fils de Dieu ne s'est point donné à ses apôtres comme immortel, mais comme mortel et passible.

De manière que ce que le Fils de Dieu est à l'égard de son Père, le sacrifice de l'autel l'est à l'égard du sacrifice de la croix. Jésus-Christ, dit saint Paul, est la figure de la substance de Dieu: *Figura substantiæ ejus* (*Hebr.*, I). Cette figure n'est pas vide de la substance qu'elle exprime : *In ipso habitat omnis plenitudo divinitatis* (*Coloss.*, IX), c'est une image pleine de Dieu : est-ce tout ? Non, cette image de Dieu est un Verbe qui est Dieu même : *Et Deus erat Verbum* (*Joan.*, I), suivez donc mon raisonnement. Le sacrifice de l'autel est une image de celui de la croix, mais cette image n'est pas vide de ce qu'elle représente, elle est pleine de toute la sainteté de cette passion ; pourquoi ? Parce que ces deux grandes actions ne composent qu'un sacrifice, non pas dans les circonstances, parce que la première est sanglante, la seconde ne l'est pas; dans celle-là la victime est mise à mort, dans la seconde elle n'est qu'en état de mort; mais c'est le même sacrifice en substance, parce que c'est la même victime qui est immolée, le même prêtre qui sacrifie, et la même charité qui est le fondement de tout le mérite ; d'où vient que saint Chrysostome dit qu'il faut aller à la communion comme au côté de Jésus-Christ mourant : *Ut ab ipsa bibiturus Christi costa, ita accedas* (*Chrys. sup. illud Joan.* XIX). Dans les autres sacrements nous trouvons des canaux attachés au côté du Fils de Dieu, mais dans celui-ci nous sommes attachés au côté même; dans les autres sacrements nous puisons la sainteté de Jésus-Christ en des ruisseaux, mais à l'autel nous la puisons dans la source même : *Ut ab ipsa bibiturus Christi costa ita accedas.*

Enfin la troisième source de la sainteté de ce sacrement, et qui s'épuise dans ce mystère, c'est la sainteté de la résurrection. Le Fils de Dieu pendant sa vie a été l'image du péché : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.* VIII), il a été chargé de tout le péché : *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum* (*Isa.* LIII); disons avec saint Paul qu'il a été fait le péché même : *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit* (II *Cor.*, V). Son innocence a été défigurée sous les tristes horreurs du crime, et il en a porté les infirmités jusqu'au tombeau ; mais en ressuscitant, il en a quitté toutes les dépouilles, et a consommé sa sainteté par la gloire de son corps ; et c'est avec cette pompe et cet appareil de sainteté qu'il descend dans l'eucharistie : *Spiritus est qui vivificat* (*Joan.* VI). Il est tout esprit, c'est-à-dire immortel comme les esprits, étendu à la façon des esprits, tout environné comme un ange de la gloire de sa résurrection. Mais ne semble-t-il pas que je contredis ce que j'ai déjà avancé ? Je vous ai dit avec saint Thomas, que le Fils de Dieu s'est donné à ses apôtres comme mortel et passible, il est vrai, parce qu'il a institué ce mystère avant sa mort ; mais, depuis sa résurrection, il descend à l'autel avec la même pompe qui l'environne dans le ciel.

C'est pourquoi saint Denys faisant la distinction des trois hiérarchies, de la hiérarchie de Moïse, de celle du ciel et de la hiérarchie de l'Eglise, il appelle les mystères de l'ancienne loi *typas*, c'est-à-dire des ombres et des images obscures des vérités évangéliques. Pour les choses du ciel, il les élève au-dessus de celles de l'ancienne loi; et de là vient qu'il les nomme *archetypa*, c'est-à-dire des vérités claires et évidentes; et les mystères de l'Eglise, il les oppose à ceux de la première hiérarchie, à cause de leur vérité et de leur réalité, et à ceux de la seconde, à cause de leur obscurité. C'est pourquoi il les appelle *antitypa*, parce que ce sont les vérités mêmes du ciel : *Sed opertæ velaminibus*, mais qui sont sous les ombres et sous le voile. Ce corps du Fils de Dieu est le même à l'autel qu'il est dans le ciel, c'est la même gloire et la même sainteté, bien qu'en un lieu il soit sensible et dans l'autre invisible. De tous ces raisonnements je tire cette conséquence, que le Fils de Dieu étant à l'autel avec toute la sainteté de son Incarnation, de sa passion et de sa résurrection, ce sacrement est le plus saint de tous les sacrements dans la consécration et dans la communion : c'est ce que j'ai à prouver dans la seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME POINT.

J'ai donc deux choses à expliquer dans cette seconde partie : la première, que la sainteté de ce sacrement est plus abondante; la seconde, qu'elle est plus universelle que la grâce des autres sacrements. La raison de cette abondance vient de ce que la grâce y est plus proche de son principe: la grâce des autres sacrements ne coule pas immédiatement de sa source, mais des ruisseaux; mais dans ce sacrement la grâce est attachée à sa source, ou disons mieux, pour entrer dans la pensée de saint Bernard, que la chair du Fils de Dieu, consacrée par une double plénitude de sainteté, de la sainteté de l'union et de la sainteté de sa passion, comme si elle n'était pas capable de contenir ces deux plénitudes : *Hæc vivificatrix gratia in carne Christi redundat* (*Bern.*, *tom.* V, c. 1), la grâce surabonde dans ce mystère et se répand avec effusion dans la communion.

Saint Bernard compare ici la chair du Sauveur à un vase plein d'eau ou de quelque autre liqueur : quand sa capacité est une fois remplie, il ne peut plus rien recevoir sans se répandre, et on ne saurait y rien ajouter sans diminuer cette première plénitude : *Gratia vivificatrix in carne Christi redundat :* il en est à peu près de même, dit ce Père, de la chair de Jésus-Christ. Cette chair sanctifiée par l'union qu'elle a avec le Verbe est déjà pleine de sainteté : *Vidimus plenum gratiæ et veritatis* (*Joan.*, I); toute la sainteté de Dieu est en elle, sa divinité même la remplit comme un tabernacle : *In quo habitat plenitudo divinitatis corporaliter* (*Coloss.* IX): dans la consécration, cette chair reçoit une seconde plénitude, c'est la sainteté de la passion; et ne pouvant contenir toutes ces plénitudes : *Gratia vivificatrix in carne Christi redundat* (*Bern.*), la grâce se répand avec effusion, elle surabonde dans cette chair, et il s'en fait un épanchement dans le cœur de tous les fidèles qui communient avec une sainte disposition. Saint Paul dit que la grâce a surabondé où le péché avait abondé : *Ubi abundavit peccatum ibi superabundavit et gratia* (*Rom.*, V); et moi je dis qu'elle surabonde où elle a abondé: la chair du Fils de Dieu l'a reçue avec effusion dans le mystère d'un Dieu fait homme, mais elle la reçoit avec sureffusion dans le mystère de l'eucharistie; dans le premier mystère, elle est pleine de sainteté; dans le second elle croît dans sa plénitude; dans l'Incarnation elle conserve toute sa grâce, elle n'en fait encore part à personne; mais dans la consécration elle ne la peut toute contenir, cette grâce s'épanche dans la communion : *Hæc gratia in carne Christi redundat* (*Bren.*). Mais elle s'épanche sans se diminuer et sans rien perdre de ses plénitudes, comme une source qui coule toujours, et comme le soleil qui ne s'épuise jamais par l'effusion de sa lumière.

En second lieu, la grâce de ce sacrement est plus universelle que dans les autres. La grâce des autres sacrements est limitée, mais celle de l'eucharistie est sans limite; car ce sacrement régénère avec le baptême, avec la confirmation il nous affermit dans la foi, il consacre avec l'ordre, il bénit avec le mariage, avec l'extrême-onction il fortifie dans l'agonie, il efface le péché avec la pénitence, il fait la fonction de tous les sacrements parce qu'il est la consommation de tous les sacrements. Il régénère avec le baptême : l'homme dans la création avait reçu une participation de la nature de Dieu et un écoulement de sa substance, il a perdu cette nature par son péché, mais il la retrouve dans le baptême qui le régénère; et voilà l'effet du sacrement de l'autel, il régénère l'homme et quant à l'âme et quant au corps. Il est, dit saint Bernard (*Bern.*, *Append.*, XLVII, 2), le principe de la première régénération qui se fait pendant la vie, il est le gage de la seconde qui doit se faire après la mort; pourquoi? *Quia divinum plane in nobis est initium substantiæ :* Parce qu'il est en nous le principe d'un second être et le commencement d'une substance toute divine, nous participons de la nature de Dieu dans ce mystère.

Il nous confirme avec la confirmation et nous donne le courage et la force de confesser Jésus-Christ devant les tyrans. Et voilà la source, dit saint Cyprien, de la gloire de l'épiscopat et du sacerdoce, de donner la communion aux martyrs pour en préparer des hosties et des victimes à Jésus-Christ : *Grandis episcopatus nostri gloria est pacem dedisse martyribus, ut sacerdotes qui sacrificia Dei quotidie celebramus, hostias Deo et victimas præparemus* (*Cyprian.*, *epist.* 2, *p.* 4). Notre ministère, dit ce Père, nous impose deux grandes obligations; la première, d'offrir à Dieu des sacrifices, et la seconde, de lui préparer des victimes. Nous immolons à l'autel son propre Fils, et donnant son corps à

manger et son sang à boire aux fidèles, nous les disposons au martyre, parce que la communion les confirme et leur donne la force et la constance de mourir.

Il consacre avec l'ordre. Saint Chrysostome (*S. Chrysost.*, *Hom.* 43 *operis imperfect.*, *in Matth.*) dit que tous les fidèles sont prêtres, mais ils sont consacrés dans la communion, parce qu'ils y contractent une espèce d'unité avec Jésus-Christ, qui leur donne autorité sur son corps et qui les fait concourir au sacrifice de l'Eglise. La Vierge sacrifie son Fils au pied de la croix dans le sang de son cœur: comme elle ne fait qu'une même chair avec lui, ce sacrifice suppose et exige son consentement; mais le larron ne concourt pas avec elle à cette action, il n'a que la voie de la prière parce qu'il n'est pas incorporé en Jésus-Christ. Voilà la figure de ce qui se fait dans l'Eglise, le larron pénitent est la figure des pécheurs et des pénitents qui, n'étant pas encore incorporés en Jésus-Christ par la communion, ni consacrés par cette unité, ne peuvent pas offrir le sacrifice avec l'Eglise, mais seulement prier, soupirer et gémir; mais les justes et les saints sont visiblement représentés par Notre-Dame. Comme ils ne font qu'un corps avec son Fils, aussi bien qu'elle par la force du sacrement, cette unité les consacre et les fait concourir au sacrifice.

Il bénit avec le mariage. Saint Augustin réduit tous les fruits de cette bénédiction à trois choses: *Proles, fides, et sacramentum*, les enfants, la fidélité et la société; trois grâces que ce sacrement, dont je parle, répand dans les familles saintes. Le fond de cette vérité vient de ce que le sacrement ne nous unit pas seulement à Jésus-Christ, mais de plus il nous unit tous en Jésus-Christ d'une union d'esprit et d'amour, et c'est pour cela que saint Augustin le nomme le sacrement de piété, le signe de l'unité et le lien de la charité: *Sacramentum pietatis, signum unitatis, vinculum charitatis*. Et voilà la source des bénédictions qu'il répand dans les familles: il y conserve la paix entre les enfants, il conserve la foi et l'union entre les parents, et les unissant en Jésus-Christ, il rend cette société indissoluble. L'eau qu'on mêle avec le vin dans le calice représente tous les fidèles qui sont unis ensemble dans le sang de Jésus-Christ, et comme l'eau mêlée avec le vin ne peut pas retourner à sa première nature, ainsi, dit saint Jérôme, il faut que les peuples qui sont unis à Jésus-Christ par la grâce du sacrement conservent cette unité jusqu'à la mort.

Il nous fortifie dans l'agonie contre le démon: *Terretur adversarius noster diabolus dum christiani labia Christi videt cruore rubentia*: Le démon, dit le cardinal Damien, ne fait point de peur à un chrétien qui est armé du sang du Fils de Dieu; il tremble lui-même quand il voit les lèvres de ce chrétien toutes rouges du sang de la rédemption; pourquoi? La raison en est belle: *Agnoscit enim profecto suæ perditionis indicium, et divinæ victoriæ qua captivatus est et obiritus, non tolerat instrumentum* (*Ibid.*): C'est qu'il reconnaît dans ce sang le signe de sa honte et la marque de sa confusion; il voit dans ce sang l'instrument de cette puissance qui l'a vaincu; il n'en saurait soutenir la vue, parce que cette vue redouble sa peine et sa confusion: *Non tolerat instrumentum*. Enfin, il efface le péché avec la pénitence: mais cela suppose qu'on n'en approche pas avec l'affection au péché; car ce sacrement qui est si saint dans la consécration et dans la communion, ne l'est pas moins dans sa disposition, c'est-à-dire qu'il exige des préparations proportionnées à la sainteté du mystère: c'est le troisième point de mon discours.

TROISIÈME POINT.

Je tire cette troisième partie des principes que j'ai établis dans les deux premières. Je vous ai dit que le sacrement de l'autel contient toutes les sources de la sainteté, de l'Incarnation, de la passion et de la résurrection du Fils de Dieu; dans cette triple source je trouve les trois fondements de trois grandes dispositions qui doivent précéder la consécration et la communion; le premier exige une humilité profonde, le second demande une pureté éminente, et le troisième veut une foi vive et animée. Suivez donc, s'il vous plaît, ce raisonnement.

La première personne qui a jamais communié, dans la pensée de Tertullien, c'est la Vierge, elle a reçu et conçu Jésus-Christ dans son sein: *Christus non solum hospes sed et fructus Virginis*. Elle ne l'a pas seulement reçu comme un hôte qui est venu loger chez elle, mais elle l'a reçu encore comme un fruit qui a pris naissance dans son fonds. Or, avant que de faire cette communion, quelles préparations l'ont précédée! combien de grâces, combien de vertus, combien de miracles! Mais la vertu qui a consommé toutes les autres, c'est l'humilité: *Virginitate placuit, humilitate concepit*. C'est l'humilité qui l'a rendue digne de recevoir et de concevoir Jésus-Christ. Tout cela montre qu'un chrétien qui s'approche de la communion doit avoir toutes les vertus, mais singulièrement l'humilité, il doit s'en approcher et s'en éloigner en même temps; s'en approcher par l'amour et s'en éloigner par les sentiments d'une humilité profonde. La Vierge se préparant à cette action, s'anéantit dans les sentiments de sa servitude: *Ecce ancilla Domini* (*Luc*, I). Un chrétien est indigne de recevoir Jésus-Christ s'il ne fait réflexion sur son indignité et s'il ne s'abîme dans la pensée de ses misères: *Exi a me, Domine, quia homo peccator sum* (*Luc*, V). Ah! Seigneur, ne vous approchez pas de ma misère, je ne suis qu'un sujet chargé d'iniquités et de péchés; vous êtes mon Dieu, je ne suis qu'une malheureuse créature; vous êtes mon Seigneur, je ne suis que votre esclave; vous êtes un abîme de trésors, je ne suis qu'un abîme de pauvreté et d'indigence. Eh! Seigneur, voudriez-vous abaisser votre divinité jusqu'à ma sujétion, votre souveraineté jusqu'à ma servitude, votre abondance jusqu'à ma misère.

votre sainteté jusqu'à mon péché? *Exi a me Domine.* Ah! Seigneur, je suis indigne de cette grâce. Anéantissez-vous comme la Vierge, afin que le Fils de Dieu s'anéantisse avec vous pour vous chercher dans le néant.

Si la première sainteté de ce sacrement exige une humilité profonde, la seconde demande une pureté éminente. La pensée de saint Bernard (*Tom.* V, *pag.* 215, *cap.* 1) est tout à fait belle et dévote, il compare le sein du chrétien au sépulcre du Fils de Dieu. Jésus-Christ est mort sur la croix, à l'autel, il est en état de mort; de la croix on l'a descendu dans le tombeau, de l'autel le prêtre le porte dans le sein du chrétien par la communion, comme dans un second sépulcre. Toutes les circonstances de sa première sépulture marquent la pureté, il a été enseveli: *In sindone munda* (*Luc.*, XXIII), dans un drap fort net et fort blanc: *In monumento novo:* on a mis son corps dans un monument tout neuf et qui n'avait point encore été infecté de la corruption des morts. Ce monument même a été mis sous la garde des anges, qui sont la pureté même; ainsi le Fils de Dieu n'a point touché la corruption, il ne l'a pas même vue: *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* (*Psal.* XV): que veux-je dire, je veux dire que quand vous recevrez Jésus-Christ à l'autel, il faut le recevoir: *In sindone munda,* dans une conscience épurée de toutes les souillures de la terre: *In monumento novo*, dans un cœur réformé par la pénitence et dépouillé de toutes les infirmités du vieil homme; est-ce tout? Non: il faut que ce tombeau soit sous la garde des anges, il faut que le corps qui doit recevoir Jésus-Christ, soit consacré par la chasteté; il faut en un mot que la pureté règne partout, et dans l'esprit et dans le corps, parce que Jésus-Christ ne saurait souffrir l'impureté: *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* (*Psal.*, XV). La troisième sainteté de ce sacrement veut une foi vive et animée. Le Fils de Dieu ne veut pas que la Madeleine le touche après sa résurrection: *Noli me tangere*, femme ne me touchez pas, pourquoi? Parce qu'elle n'a pas la foi; Jésus-Christ n'est pas encore monté à son Père dans son cœur: *Nondum enim ascendi ad Patrem* (*Joan.*, XX): elle ne considère encore que cette forme de l'homme, sa foi ne va pas encore jusqu'à cette forme divine, dans laquelle il est égal à son Père, et qui est cachée sous les ombres de son corps. Je vous ai dit que nous recevons Jésus-Christ à l'autel avec la sainteté et la gloire de sa résurrection: nous touchons ce corps glorieux, nous le voyons, dit saint Chrysostome: *Ipsum vides, ipsum tangis* (*Chrysost. hom.* 60, *ad pop.*); cela suppose donc une foi vive, un esprit fortement convaincu et persuadé de la vérité du mystère; pourquoi? C'est que la communion ne consiste pas seulement dans la participation du corps, elle va jusqu'à la participation de l'esprit; et communier par le seul mouvement de la raison comme font les libertins, qui craignent le scandale et la perte de leur réputation, communier seulement par habitude comme ceux qui sont dans l'aveuglement de leurs passions, ne pas communier avec l'esprit de la foi; qu'est-ce là, dit l'abbé Rupert (*Lib.* XX *de Officiis, cap.* 9), c'est séparer l'esprit du corps, c'est donner la mort au Fils de Dieu, déchirer un corps mort et se rendre coupable de la chair et du sang du Sauveur.

Il faut la foi, mais une foi vive et formée par la charité et par l'exercice même de la charité: c'est la seconde disposition que j'établis sur la sainteté de la communion. Je vous ai dit que la grâce de ce sacrement est plus abondante et plus universelle que celle des autres. Dans tous les autres sacrements qu'on appelle les sacrements des vivants, le fruit du sacrement suppose l'âme en état de grâce et de charité; mais comme ce fruit est plus abondant dans la communion, il ne suppose pas seulement la grâce et la charité, il en suppose l'exercice, il demande des désirs et des ferveurs dans le chrétien; et à mesure que la charité est plus fervente dans ses désirs, ce cœur dilaté par l'amour reçoit une grâce plus abondante. Il y a trois choses dans ce sacrement: l'espèce visible, la vérité du corps et la vertu de la grâce; le sens va jusqu'à l'espèce, la foi jusqu'à la vérité du corps, mais il faut la charité pour aller jusqu'à la grâce du sacrement. L'homme est un abîme de misère, Dieu est un abîme de trésors dans la communion: *Abyssus abyssum invocat* (*Ps.* XLI): le premier abîme invoque le second abîme, le vide ouvre son sein par des désirs pour recevoir des plénitudes: l'homme s'humilie dans la pensée de son néant, et dans cette vue il s'élève au ciel par l'amour, pour recevoir la grâce qui le doit remplir: *Abyssus abyssum invocat:* c'est pourquoi le Fils de Dieu entretenant ses apôtres de ce mystère, leur en parle avec un redoublement de désirs: *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* (*Luc.*, XXII); il leur parle du désir qu'il a de se donner, et du désir qu'ils doivent avoir de le recevoir; il exprime ses empressements pour exciter leur dévotion et leur ferveur: *Ut ignem igne, desiderio desiderium, et amorem excitaret amore:* comme il se donne dans la violence de son amour, il veut qu'on le reçoive dans la même disposition.

Enfin puisque la grâce est universelle, il faut que la disposition le soit aussi, c'est-à-dire qu'un chrétien doit porter à l'autel l'innocence du baptême, la sainteté de l'ordre, la confiance de l'extrême-onction, mais surtout les soupirs, les larmes et les regrets de la pénitence. Le prophète Elie s'enfuit dans les déserts et s'endort au pied d'un arbre, où, étant éveillé par un ange, il mange un pain mystérieux qui le porte jusque sur la montagne d'Horeb. Voilà quelle doit être la disposition du chrétien, quand il veut aller à la table du Fils de Dieu: comme ce prophète, il faut qu'il abandonne le monde de ses passions, et la foule de ses péchés qui le persécutent; il faut qu'il s'enfuie dans la solitude et qu'il ne désire que Jésus-Christ; il faut qu'il se repose à l'ombre de l'arbre de la croix, et qu'il entre en société de la passion

du Sauveur par la pénitence, pour entrer en société de son corps et de son sang, afin qu'étant fortifié par la vertu de ce pain du ciel, il puisse arriver jusqu'à la montagne du Seigneur, pour y jouir de la conversation de Dieu par la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SECOND SERMON.

C'EST UN FEU QUI LUIT.

Ignis in altari semper ardebit

Le feu brûlera toujours sur l'autel (Lévit., chap. VI).

Deux Pères de l'Eglise parlant de la première lumière du monde ont assuré qu'elle fut tirée du feu qui était enveloppé dans le chaos avec les autres éléments ; mais j'ajoute à la pensée de saint Grégoire de Nysse et de saint Jean Damascène (*Joann. Damasc., lib.* II, *de Fide orthod.*), que Dieu a renouvelé dans la rédemption ce qu'il a fait dans la création. La même parole qui a mis le feu sous les ombres des éléments dans la naissance du monde, l'a enseveli dans la plénitude des temps sous les ombres d'un sacrement, et comme ce premier feu a été le principe d'une lumière sensible qui frappe les yeux du corps, le feu de l'autel est la source d'une lumière intelligible qui éclaire les yeux de l'esprit; c'est un feu qui luit, mais à notre égard il ne luit que par réflexion, tous ses rayons se vont réunir dans le cœur de la Vierge comme dans le point de leur réflexion, d'où ils se réfléchissent jusqu'à nous, si bien que, pour en recevoir les lumières, il faut nous tourner du côté de Notre-Dame et lui dire humblement avec l'ange: *Ave, Maria.*

Le feu de la terre et celui de l'autel sont deux feux qui luisent tous deux et qui nous éclairent, mais avec des différences bien notables : le premier luit hors de nous pour nous rendre la nature visible; le second luit en nous pour nous rendre capables de voir l'auteur de la nature; celui-là n'est fécond que d'une clarté, mais celui-ci est la source de trois lumières : d'une lumière de grâce, d'une lumière de sagesse et d'une lumière de gloire. C'est pour raisonner dans les principes de saint Augustin (*August., lib.* I *Soliloq.*), qui est que trois choses sont nécessaires pour établir la vue et la connaissance d'un objet; la première c'est l'œil, il faut un organe bien disposé; la seconde le regard, qui n'est autre chose que l'application de l'organe et la recherche qu'il fait de l'objet qu'il veut découvrir; la troisième c'est la vision qui unit immédiatement la puissance avec cet objet; si bien que, pour connaître Dieu et le voir, nous avons besoin de ces trois choses : de l'œil, du regard et de la vision, et par conséquent des trois choses dont je parle; suivez donc, s'il vous plaît, mon raisonnement. L'œil de l'homme c'est son esprit, mais cet esprit est aveugle sans la grâce, il lui faut donc cette lumière pour dissiper son aveuglement. Cet œil ouvert par la grâce ne sait encore où porter ses regards, s'il n'est appliqué par la sagesse qui le conduit dans la recherche de sa dernière fin : il a donc besoin de cette seconde lumière qui lui donne le don de l'intelligence et du discernement. Cet esprit éclairé par la grâce et dirigé par la sagesse n'est point encore élevé à la vue de Dieu, sans la lumière de la gloire, qui est la consommation des deux autres. Il a donc besoin de trois lumières pour voir Dieu : 1° d'une lumière qui l'éclaire ; 2° d'une lumière qui le dirige; 3° et d'une lumière qui l'unit. Ce principe supposé, avec saint Augustin, je dis que le sacrement de l'autel étant en nous la source de la vie éternelle, et cette vie étant établie dans la vue de Dieu, c'est un feu qui doit luire en nous de ces trois lumières ; de la lumière de la grâce qui ouvre les yeux de l'esprit et qui dissipe son aveuglement ; de la lumière de la sagesse qui applique ses regards et qui lui donne le don du discernement; de la lumière de la gloire qui fixe ses regards en Dieu et qui l'unit immédiatement ; c'est un principe d'illumination, de direction et d'élévation : c'est mon sujet.

Tous les sacrements donnent la grâce, mais ils ne donnent pas tous la première grâce ; il n'appartient qu'au baptême d'éclairer l'aveuglement de notre naissance, et à la pénitence de dissiper les sombres horreurs de nos crimes. Les autres sacrements multiplient les degrés de cette grâce, mais ils en supposent toujours le premier, d'où vient qu'ils sont appelés les sacrements des vivants, comme le baptême et la pénitence sont nommés les sacrements des morts. Néanmoins saint Thomas dit que le sacrement de l'autel donne cette première grâce à ceux qui s'en approchent sans l'affection et sans l'attachement au péché (*Div. Thom.*, III *part.*, *quæst.* 73, *art.* 3). La raison qu'on en peut donner est, parce que ce sacrement est la source et la consommation de tous les autres; comme la source, il est plein de toute la vertu de la croix qui est un principe d'illumination ; comme la consommation de tous les autres, il participe à leurs fonctions. La grâce qui surabonde dans ce mystère, ne manque jamais à se répandre dans l'âme du chrétien, si elle n'est arrêtée par quelque obstacle; l'obstacle qui en arrête l'effusion, ce n'est pas le péché, puisque ce sacrement est un feu qui le brûle et qui le consume, il n'y a que l'affection et l'attachement au péché qui puisse faire violence à l'amour et à la charité de Jésus-Christ.

Sur ce principe, que je suppose avec saint Thomas et les théologiens après lui, vous plaît-il que nous mettions cette vérité dans son jour par une pensée que j'ai pris occasion de former sur une belle et curieuse réflexion que fait saint Grégoire dans ses Morales (*Greg. Magn., lib. Moral.*). L'Evangile remarque que le Fils de Dieu descendant de Jericho, trouva un aveugle sur le chemin, dont la voix et les tristes clameurs touchèrent d'abord son cœur de tendresse et de compassion, et s'arrêtant près de ce misérable, il lui rendit la vue et la lumière. Mais d'où

vient, dit saint Grégoire, que le Fils de Dieu est touché en passant de ses soupirs et de sa misère, et qu'il s'arrête tout court pour le guérir : *Transeundo misertus est, sed stando illuminavit.* Eh! quoi, ne pouvait-il pas lui rendre la vue en marchant; quelle nécessité d'arrêter ses pas pour le guérir? C'est, dit ce grand pape, que Dieu veut, par cette conduite, nous instruire d'un grand mystère; il nous veut faire comprendre que lorsqu'il s'agit de sanctifier un pécheur et de dissiper les ténèbres de son aveuglement, il a besoin de tous les efforts de sa puissance.

Reconnaissons donc, avec saint Grégoire, deux natures en Jésus-Christ, son humanité et sa divinité; la première est le sujet de son passage, la seconde de son éternité et de son immutabilité; la première est une nature passagère qui l'a fait passer par tous les degrés de l'âge et des conditions de la vie; c'est cette humanité qui l'a fait naître, vivre et mourir comme le reste des hommes ; mais la seconde est une nature permanente, stable, éternelle, incapable de changement et d'altération; et voilà le nœud et la clef du mystère : si Jésus-Christ entend la voix de cet aveugle en passant, et s'il est touché de sa misère, c'est pour nous faire comprendre que la miséricorde est le partage de son humanité sainte; que c'est cette nature humaine qui entend les soupirs et les gémissements des pécheurs et des aveugles : *Transeundo misertus est :* mais s'il s'arrête pour guérir ce malheureux qui implore sa bonté et sa compassion, c'est pour nous faire entendre, dit saint Grégoire (*idem*), que lorsqu'il s'agit d'éclairer un pécheur, et de dissiper les ténèbres de son aveuglement, il faut qu'il emploie sa toute-puissance, il faut qu'il s'arrête : *Stando illuminavit*, c'est-à-dire que ce miracle appartient à la divinité; il n'y a que cette nature divine, constante, éternelle, qui puisse opérer un si grand prodige; son humanité s'intéresse bien pour les pécheurs, elle le presse bien de nous faire grâce, il est vrai : *Transeundo misertus est;* mais cette humanité ne donne pas ce qu'on lui demande, il faut que la divinité agisse et qu'elle opère ce miracle : *Sed stando illuminavit.*

Voilà le mystère que ce grand pape découvre dans le trait de l'Ecriture sainte; mais permettez-moi de vous en proposer un autre, et sans m'éloigner de sa réflexion, de faire une juste application de la remarque de l'Evangile au sujet que je traite : et pour ne point diviser la substance de Jésus-Christ, arrêtez seulement vos esprits sur les deux grandes actions qui ont couronné sa glorieuse vie, je veux dire le sacrifice de la croix et le sacrifice de l'autel : la première est une action passagère qui l'a fait passer de la vie à la mort; c'est son passage, dit saint Jean, qui l'a fait passer du monde à son Père : *Sciens Jesus quia venit hora ut transeat ex hoc mundo ad Patrem* (*Joan.*, XIII) ; la seconde est une action stable et permanente, un état constant et immuable où il demeurera jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (*Matth.*, XXVIII). Suivez donc ma pensée, le sacrifice de la croix est le passage du Fils de Dieu qui, passant du monde à son Père, a été touché de tendresse et de compassion; c'est de cette croix qu'il a entendu nos gémissements et nos soupirs ; et pour les faire monter jusque dans le cœur de Dieu, il n'a fait de tout son corps qu'une grande concavité par l'union de toutes ses plaies, pour former un écho d'amour et de charité : *Transeundo misertus est;* mais quand il a été question de nous éclairer et de nous rendre la lumière, est-ce sur la croix qu'il a opéré ce miracle? est-ce en passant du monde à son Père qu'il a fait briller les clartés de sa grâce parmi l'obscurité de la nuit qui nous avait enveloppés? Non, il n'a pas fait ce miracle en passant, il s'est arrêté pour faire ce prodige : *Stando illuminavit :* Et où s'est-il arrêté? il s'est arrêté sur nos autels, il a institué un sacrement stable et qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles, pour nous rendre la vue et la lumière; il a bien mérité cette clarté sur la croix, il l'a bien demandée dans son passage : *Transeundo misertus est;* mais l'application s'en est faite dans l'Eucharistie, il s'y est arrêté pour nous donner cette clarté : *Stando illuminavit.*

Et c'est peut-être pour ce sujet que le sacrifice de l'autel est appelé l'extension du sacrifice de la croix, parce que tout ce que celui-ci nous a mérité, celui-là nous l'a donné. Jonathas remporte une grande victoire sur les Philistins ; Saül, en suite de cet avantage, défend à toute l'armée de manger jusqu'au soir, sous peine de la vie; mais Jonathas qui ignore cette défense, ayant trouvé un rayon de miel, en prend un peu avec sa baguette et le mange : *Extendit virgam* (I *Reg.*, XIV). L'Ecriture dit qu'il étendit sa baguette sur le miel, mais elle remarque ensuite que dès aussitôt que ce prince en eut goûté : *Illuminati sunt oculi ejus*, ses yeux s'ouvrirent d'abord, et ce miel fut à son égard un principe d'illumination. C'est une figure que Jésus-Christ remplit à l'autel dans toutes ses circonstances; ce miel est la figure du Fils de Dieu figuré encore par celui que Samson trouva dans la gueule du lion qu'il avait déchiré : *Lactis et mellis concordiam prægustamus*, dit Tertullien (*Lib. de Coron. militis*) : l'extension de cette baguette marque visiblement la divine Eucharistie où le Fils de Dieu nous présente comme au bout de sa croix, c'est-à-dire en vertu des mérites de cette croix, le miel de son corps et de son sang. Mais qu'arrive-t-il au chrétien qui mange le miel et qui va à la communion sans la conscience du péché : *Illuminati sunt oculi ejus;* ses yeux s'ouvrent au jour de la grâce, et le Fils de Dieu dissipe la nuit de son aveuglement.

Saint Chrysostome remarque (*Chrys. Hom.* V *de Resurr.*) que le dimanche, qui est le jour auquel on communie plus régulièrement dans l'Eglise, est appelé le jour du Seigneur, le jour de la lumière, et le jour du pain : *Dies Domi-*

ni, dies panis, dies lucis; on le nomme le jour du Seigneur, parce que c'est celui de sa résurrection; on l'appelle le jour de la lumière, d'autant que c'est le jour qu'elle fut créée; enfin on le nomme le jour du pain, parce que, comme j'ai déjà remarqué avec saint Chrysostome, c'est le jour auquel on a toujours plus régulièrement communié, selon l'usage et la pratique de l'Eglise. Mais pensez-vous que ç'ait été sans mystère que Dieu a voulu que le jour auquel il nous donne son corps et son sang dans le sacrement de l'autel, que ce jour, dis-je, soit le même qui l'a vu sortir du tombeau, et qu'il a choisi pour faire éclater les premières splendeurs de la lumière? Non, il a voulu que ce jour fût celui de sa résurrection, parce que nous y mangeons un pain qui est le principe de la résurrection, et le gage de l'immortalité; et il était bien raisonnable que ce jour fût éclairé des premières lumières du monde, puisque le pain qu'il nous donne est la source des premières lumières de la grâce. D'abord que le Fils de Dieu entre dans un cœur, s'il est encore dans son péché, sans être dans l'affection et dans la conscience de son péché, la première action qu'il y opère, c'est d'y faire naître la lumière, la première parole qu'il y prononce, c'est celle qui sortit de sa bouche dans la naissance du monde, *Fiat lux* (*Gen.*, I) que la lumière soit faite, parce que cette lumière est la beauté et l'éclat qu'il y fait naître par sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze (*Greg. Naz.*) dit qu'il était à propos que Dieu, dans la création du monde, commençât son ouvrage par la lumière, pour former et pour faire éclater les beautés de ce grand ouvrage. S'il eût commencé par les autres parties du monde, toutes ces pièces n'eussent composé qu'un spectacle hideux; et celui qui a décrit l'ordre de leur production n'eût pu dire de toutes les créatures que, sortant des mains du créateur, elles eussent été dignes de ses yeux et de son amour. Pour ce sujet, dit ce Père avec Esdras, Dieu voulut commencer par la lumière pour leur préparer leurs beautés et leurs ornements : *Tunc dixisti proferri de thesauris tuis lumen luminosum quo appareret opus tuum* (*Esdras*). Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ nous donne la première grâce dans la communion? C'est pour préparer la beauté de ses autres grâces par cette première lumière. Dieu vient en nous pour consommer l'ouvrage de notre sainteté; et parce que rien ne serait digne de ses yeux sans la lumière : *Dixisti proferri de thesauris suis lumen luminosum quo appareret opus tuum*, il donne la naisance à cette première fille du ciel; la première voix qu'il fait entendre, c'est celle qui dissipe les ombres de notre aveuglement : *Fiat lux* (*Gen.*, I), que la lumière soit faite.

Mais souvenez-vous que cette illustration suppose une grande sincérité; car si nous communions dans la science du péché, cette communion ne nous éclaire pas, elle ne sert qu'à nous aveugler, parce que nous nous opposons volontairement à la lumière. Jésus-Christ est venu parmi les Juifs pour éclairer leur aveuglement : *Lux in tenebris lucet*; mis il ne l'a pas dissipé : *et tenebræ eum non comprehenderunt* (*Joan.*, I). La lumière éclate dans la nuit de ce peuple, et néanmoins il demeure enseveli dans les ténèbres de cette nuit; d'où vient cela? c'est qu'ils s'opposent à la lumière, ils ferment les yeux à la grâce, et la mauvaise disposition de leur cœur fait de la source même de la clarté la matière de leur aveuglement : *De causa illuminationis fecerunt sibi materiam cæcitatis.* Il en est de même d'un chrétien qui communie dans la pensée et l'affection de son crime; il porte la lumière en soi-même, et pourtant il n'est pas éclairé; il reçoit la source de la grâce, et néanmoins il ne reçoit pas un degré de grâce, parce qu'il arrête cette grâce et cette lumière par les obstacles qu'il lui oppose, et Jésus-Christ ne fait aucune impression sur lui, que des impressions d'aveuglement : *De causa illuminationis facit sibi materiam cæcitatis.*

Quand Dieu a fait la lumière, il l'a tirée du néant de la nature; quand il donne la naissance à la première grâce, il la tire du néant du péché; mais dans la rédemption, aussi bien que dans la création, Dieu veut un néant qui soit soumis; il n'agit point sur un esprit qui repousse sa grâce et ses lumières, et un chrétien qui communie avec cette disposition ne reçoit ni l'une ni l'autre; pourquoi? parce qu'il ne reçoit pas Jésus-Christ. Ah! que cette parole m'est bientôt échappée! il n'importe, je ne m'en dédirai pas, puisque j'ai l'autorité d'un Père, c'est l'abbé Rupert, qui dit qu'un homme qui approche de l'autel indignement, ne reçoit pas Jésus-Christ, mais il le ravit et le vole : *Christum non accipit, sed rapit* (*Rupert*). Cette communion n'est pas un don que le Fils de Dieu lui fait de son corps, c'est un vol qu'il fait au Fils de Dieu. Jésus-Christ ne descend pas de l'autel pour se donner à cet homme, mais celui-ci va à l'autel pour en arracher Jésus-Christ; il le ravit par violence et par force, et se rend coupable du vol et du corps et du sang du Fils de Dieu : *Reus erit corporis et sanguinis Domini* (I *Cor.* XI). Mais si nous nous en approchons avec une conscience sincère, s'il y a encore quelque péché secret qui nous soit inconnu, le Fils de Dieu ne trouvant point d'obstacle dans la volonté, il dissipe cette sombre nuit; et après nous avoir ouvert les yeux de l'esprit par la lumière de la grâce, il en applique les regards par la lumière de l'intelligence et de la sagesse : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Je suppose, avec saint Thomas et les Pères de l'Eglise, que la sagesse divine a ses principes et ses fondements dans la charité, ce qui a fait dire à saint Augustin que, pour être un chérubin en lumière, il faut être un séraphin en amour : car que veut dire chérubin, dit ce Père? *Plenitudo scien-*

tiæ (*August. in Psal.*) : une plénitude de science et de sagesse ; mais de quelle science? Pensez-vous que ce soit de cette science qui enfle et qui n'édifie pas ? Non, dit saint Augustin, c'est d'une science et d'une sagesse plus sainte : *Scientiæ legis*, c'est de la science de la loi ; de manière que la sagesse, dans la pensée de ce Père, n'est autre chose que la plénitude de la loi, et cette plénitude étant la charité, comme dit saint Paul : *Plenitudo legis charitas* ((*Rom.* XIII), la sagesse est établie dans la charité ; car il ne faut pas raisonner de la sagesse divine comme de la sagesse humaine ; celle-ci a tous ses principes dans l'esprit, celle-là a ses fondements dans le cœur ; la première allume l'amour, mais la sagesse chrétienne est la fille de l'amour : *Qui adhæret Domino* (I *Cor.* VI) ; celui qui n'a qu'un cœur avec Dieu par la charité, *Unus est spiritus cum eo* (*Div. Thom.*), n'a qu'un esprit avec lui par la sagesse : c'est, dit saint Thomas, que Dieu étant en nous par la charité, il s'imprime dans l'âme et s'unit à elle. Or, comme celui qui a l'habitude et la pratique de la vertu la connaît bien mieux que celui qui n'en a qu'une simple spéculation, ainsi on ne connaît jamais mieux Dieu qu'en l'aimant, parce qu'en l'aimant on le possède, on s'unit à lui, on lui parle, on l'écoute et on converse avec lui : *Nostra conversatio in cœlis est* (*Philip.* III).

Ce principe supposé, je dis que le sacrement de l'autel est un feu qui luit en nous des lumières de la sagesse, parce qu'il y brûle des ardeurs de sa charité. Ce sacrement ne donne pas seulement la grâce, mais il la donne, dit saint Thomas : *Cum virtute charitatis* (*Div. Thom.*), avec la vertu de la charité, qui est la source de la sagesse. Il y a deux choses à distinguer dans la charité, l'habitude et l'action : tous les sacrements nous donnent l'habitude et le principe de l'amour en nous donnant la grâce ; mais celui de l'autel étant le plus grand effort de l'amour du Fils de Dieu, il nous donne et le principe et l'action même de la charité : *Charitas Christi urget nos* (II *Cor.* V). L'amour de Jésus-Christ, dans ce mystère, nous presse de l'aimer et de répondre à sa charité par une charité réciproque ; à mesure qu'il nous donne son cœur, il nous demande les nôtres, et multipliant les degrés de notre dilection, il multiplie en nous les degrés de sa sagesse : *Qui adhæret Domino unus est spiritus cum eo* (I *Cor*, VI). Etant unis à Dieu dans cet auguste sacrement, nous n'avons plus qu'un esprit avec Dieu, et cet esprit dans la communion, aussi bien que dans l'incarnation, donne à l'homme la sagesse et l'intelligence. Le Saint-Esprit est descendu sur Jésus-Christ dans ce mystère : *Requiescet super eum Spiritus Domini*, cet esprit a été suivi d'un autre, qui est celui de la sagesse : *Spiritus sapientiæ et intellectus* (*Isai.*, II). Dans le sacrement de l'autel, l'homme s'unit à Dieu, cette union attire sur lui l'esprit de Dieu, et cet esprit lui donne sa sagesse et l'intelligence pour discerner le bien du mal, et pour marquer les voies du salut.

Richard de Saint-Victor fait une fort belle réflexion, et fort à propos de mon sujet, sur ces paroles d'Isaïe : *Butyrum et mel comedet ut sciat reprobare malum et eligere bonum* (*Isai.*, VII). Il explique ce texte du lait et du miel de l'eucharistie : et pourquoi pensez-vous, dit ce Père, que l'Eglise est si sage et si intelligente? *Comedit ut sciat ;* elle mange, et dans cet aliment elle trouve la science et la sagesse. Mais il faut mettre cette pensée dans son jour par celle de saint Augustin : Vous savez, dit ce Père (*August. in Psal.*), que le lait n'est autre chose que la substance des aliments que la nourrice mange et qui se convertit en son sang, et ce sang, après avoir coulé dans ses veines, se va changer en lait dans ses mamelles pour nourrir son enfant, qui n'est pas encore capable d'une nourriture plus solide ni moins facile à digérer. Le Fils de Dieu est le pain des anges ; ces hautes intelligences ne vivent que du Verbe, mais ce pain est encore trop solide pour les enfants de l'Eglise, ils ne peuvent pas le recevoir dans la pureté de sa gloire ; ils ne mangeront ce pain qu'après la résurrection, où ils seront, dit le Fils de Dieu, *sicut angeli Dei* (*Matth.* XXII), comme des anges ; et ainsi ils ont besoin d'un aliment plus délicat et d'une nourriture plus aisée, il leur faut du lait ; *Tanquam parvulis in Christo lac vobis dedi potum, non escam* (*Aug.*). Pour ce sujet, continue le même saint Augustin, le Verbe s'est fait chair, le pain solide s'est incarné, et par cette incarnation coulant jusque dans le sein de l'Eglise, il s'est fait du lait pour nourrir ses enfants : c'est du lait, mais c'est encore un rayon de miel, comme je vous disais tantôt ; et peut-être est-ce pour ce sujet qu'il compare ses tyrans à des abeilles : *Circumdederunt me sicut apes* (*Psal.* CXVII, 12). Mais quel rapport entre les Juifs et les abeilles? quelle convenance peut-on trouver entre ces cruels et ces animaux innocents? C'est que les abeilles font le miel et mangent le miel, elles se nourrissent de leur ouvrage. Qu'ont fait les Juifs en persécutant Jésus-Christ? Comme des abeilles ils en ont fait un rayon de miel, mais un miel qu'ils ont mangé ; car ceux qui se sont convertis, dit ce Père, ont mangé le corps qu'ils ont mis à mort, et bu le sang qu'ils ont répandu : *Biberunt sanguinem quem fuderunt.*

L'Eglise est donc cette terre de bénédiction figurée par cette ancienne terre promise, où coulent sans cesse des ruisseaux de lait et de miel pour la nourriture et pour l'instruction de ses enfants ; elle suce le lait et mange le miel, *Butyrum et mel comedit* (*Isa.*, VII). Pourquoi ? *Ut sciat reprobare malum et eligere bonum*, pour avoir cet esprit d'intelligence et de discernement, pour acquérir, non pas une simple théorie de la sagesse, mais la pratique ; non pas la seule spéculation, mais l'usage ; non pas une connaissance stérile, mais la plénitude de la justice et de la vertu : *Qualis puer*, s'écrie

maintenant Richard de Saint-Victor, *qualis puer qui ad sapientiam simul et justitiam comedendo profecit; qualis cibus qui comestorem suum tam ad sapientiam quam ad justitiam comedendo promovit* (*Rich. a S. Vict.*). Quel enfant que celui de l'Église qui, par l'usage de cet aliment, a fait de si grands progrès dans la sagesse et dans la justice! Quelle viande, quelle nourriture, que celle de l'eucharistie, qui porte celui qui la mange à un si haut degré d'intelligence et de perfection! quel enfant que celui de l'Église, qui puise dans cette source féconde l'intelligence et l'innocence! mais quel aliment que celui de l'autel, qui répand dans son esprit les saintes effusions des lumières divines! Quel enfant, encore une fois, que l'enfant de l'Église, qui trouve dans le pain le don du discernement; quel aliment que celui qui éclaire son esprit en échauffant son cœur de ses flammes innocentes! *Qualis puer qui ad sapientiam simul et justitiam comedendo profecit, qualis cibus qui comestorem suum tam ad sapientiam quam ad justitiam comedendo promovit.*

Le reste des hommes n'arrive à cette gloire que par les abstinences et les austérités; pour devenir sages, il faut qu'ils purifient leurs esprits par le jeûne, l'abondance des aliments en émousse toute la pointe et les rend stupides. Pour devenir saints, ils font pénitence, ils se sanctifient dans les larmes et dans les soupirs, la sagesse et la sainteté sont les fruits de leurs travaux et de leurs peines; mais l'enfant de l'Eglise reçoit tous ces avantages dans le sein même de la volupté, il devient sage dans les plaisirs, il se sanctifie dans les délices. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (*Isa.*, XII) : Il puise les eaux de la grâce et de la sagesse des sources du Sauveur; il puise toutes les lumières du cœur de Jésus-Christ, mais il les puise avec joie : *In gaudio;* il y étudie sans travail, il s'y sanctifie sans douleur; sa sagesse ne lui coûte point de sueurs, sa sainteté point de soupirs : *Comedit ut sciat*, il reçoit l'une et l'autre dans l'usage de l'eucharistie. Le premier enfant de Dieu perdit la lumière en mangeant du fruit de l'arbre de science; l'usage de ce fruit lui fut funeste et le fit tomber dans l'aveuglement; pensant trouver le don du discernement, il le perdit; et au lieu de connaître le bien et le mal, il confondit l'un avec l'autre par l'ignorance, qui fut la peine de son crime. Mais l'enfant de l'Église purifie son esprit dans l'usage de ce fruit de sagesse et d'intelligence, il retrouve cette lumière où le premier l'a perdue; et si les ombres du mystère aveuglent les yeux de son corps, ce feu luit aux yeux de son esprit, et le dirige dans la recherche de la vérité et de la bonté à laquelle il aspire : *Comedit ut sciat :* Pour être savant et éclairé, il communie; le même pain qui le nourrit est le principe de la lumière qui luit dans son esprit : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (*Psal.* XXXIII) : Goûtez et voyez, mangez le Seigneur, et vous verrez le Seigneur, parce qu'il est doux, il est tout amour et charité, et cette charité allumant ses feux dans votre âme, l'éclaire par la grâce, elle le conduit par la sagesse, et enfin elle l'élève jusqu'à la vue de Dieu par la lumière de sa gloire : c'est le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Cette troisième partie a tous ses principes et ses fondements dans l'Évangile de saint Jean, où le Fils de Dieu dit positivement que celui qui mange sa chair et boit son sang a la vie éternelle : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam* (*Joan.*, VI) : et dans un autre endroit, l'Évangéliste remarque en termes aussi exprès que la vie éternelle consiste dans la vue de Dieu et dans la lumière de la gloire : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum verum et quem misisti Jesum Christum* (*Idem*, XVII) ; d'où je tire cette conséquence, que ce sacrement est un feu qui luit en nous de trois lumières, de la lumière de la grâce qui nous ouvre l'œil de l'esprit, de la lumière de la sagesse qui le dirige dans ses regards, et de la lumière de la gloire qui l'unit à Dieu par la vision béatifique. Le fond de cette vérité vient de ce que les saints, dans le ciel, ont besoin d'un principe d'élévation qui les élève à la vue de Dieu et qui soutienne leur esprit dans cet effort. Saint Thomas et les théologiens après lui, appellent ce principe la lumière de la gloire; mais je dis que cette lumière est appuyée sur un autre principe, qui est le sacrement de l'autel : *Civitas non eget sole neque luna ut luceant in ea* (*Apoc.*, XXI) : Dans le ciel, les saints ne sont pas éclairés, comme sur la terre, des lumières du soleil ou de la lune : *Claritas Dei illuminavit eam* (*Ibid.*) : La clarté même de Dieu luit en eux et les élève à la vue de Dieu. Mais, saint Apôtre, d'où vient cette clarté, quelle est la source qui lui donne la naissance? *Et lucerna ejus est agnus* (*Ibid.*), c'est l'agneau qui éclaire le ciel et la gloire : dans le sacrifice de la croix il mérite cette lumière; dans celui de l'autel il en fait l'application, et le sang de cette victime en est la glorieuse semence.

Moïse, parlant de la manne dans le chapitre seize de l'Exode, l'appelle la gloire de Dieu. *Mane videbitis gloriam Dei :* Peuple d'Israel, dit ce grand législateur, préparez-vous à recevoir demain matin la gloire de Dieu, qui descendra du ciel autour du camp et des pavillons. Et c'est cette parole de Moïse qui a donné lieu à cette agréable rêverie des rabbins, qui disent qu'une portion de la lumière de Dieu avait pris un corps pour nourrir son peuple parmi les aridités du désert. Mais le texte de l'Écriture et cette pensée des rabbins n'ont point de fondement dans la figure : la manne n'était pas la gloire de Dieu, elle n'était point formée d'une portion de sa lumière; mais le sacrement de l'autel est cette gloire et cette lumière; et contenant Jésus-Christ, il ne contient pas seulement une portion de la lumière de Dieu, mais toutes les lumières de Dieu; il n'est pas seulement sa gloire, mais, de plus, la source

et le principe de la gloire; c'est un sacrement de bénédiction qui nous ouvre les yeux, et qui les élève pour contempler la gloire et la majesté de Dieu.

Saint Augustin dit que Jésus-Christ est la bénédiction de Dieu et la source de la bénédiction éternelle qui nous est promise dans le ciel; et il me semble qu'on peut appliquer ici ce combat fameux de Jacob et de l'ange : ces deux illustres combattants furent aux prises pendant toute la nuit; mais Jacob combattit avec tant de succès, qu'il obligea cet esprit à lui demander quartier : *Dimitte me, jam enim ascendit aurora* (*Gen.*, XXXII). J'y consens, dit Jacob, mais à condition que vous me donnerez votre bénédiction : *Non dimittam nisi benedixeris mihi.* Mais à peine eut-il reçu cette bénédiction, que, ses yeux s'ouvrant à la clarté d'un beau jour, il vit la gloire de Dieu : *Vidi Deum facie ad faciem, et salva facta est anima mea.* N'avez-vous jamais appris que la pénitence est un combat que nous livrons à Dieu? nous luttons avec lui par nos larmes et nos soupirs, et nous combattons avec tant de bonheur, que nous triomphons de sa colère et de sa justice : *Victrix divini cordis lacryma;* et poussant plus avant les avantages de cette victoire, nous voulons encore qu'il nous donne sa bénédiction en nous donnant Jésus-Christ; nous allons à l'autel, où nous recevons cette double bénédiction du ciel et de la terre; mais, par un prodige aussi surprenant que celui de Jacob, recevant cette bénédiction, nous recevons le principe d'une lumière qui nous élève à la vue de Dieu : Dieu ne verse pas d'abord cette clarté dans nos esprits, parce qu'elle y serait inutile pendant la vie, mais il nous en donne le germe et la semence en nous donnant Jésus-Christ; et voilà le sens des paroles de Jacob, il combat avec Dieu par ses soupirs et par ses désirs, il soupire dans l'attente du Messie, Dieu remplit ses désirs par l'incarnation de son Fils, il le bénit par sa naissance, et dans cette bénédiction, il découvre une source de lumière qui doit élever tous ses enfants à la vue de Dieu par la gloire : *Vidi Deum facie ad faciem* (*Gen.*, XXXII).

On dispute pour savoir si Judas communia avec les autres apôtres. Saint Thomas est dans ce sentiment, et c'est une opinion qui semble assez commune dans l'Eglise : l'abbé Rupert néanmoins dit qu'il ne communia point, et qu'on ne trouve ni dans l'Evangile ni dans les docteurs que le pain que le Fils de Dieu lui donna fût consacré: *Buccellam panem fuisse dominicum nullus evangelistarum aut doctorum consentit* (*Rupert. abb.*, *in Joan.* VI). Car il reçut ce pain avant la consécration, et il n'y a que saint Luc qui a donné lieu à cette difficulté pour avoir changé l'ordre des actions du Fils de Dieu et parlé de l'institution du sacrement par anticipation; dans les autres évangélistes, le Fils de Dieu n'institua ce mystère qu'après que Judas fut sorti du cénacle, pourquoi? parce qu'il ne voulait pas lui donner son corps à manger comme aux autres disciples, et il ne le voulut, à cause qu'il était dans l'affection et la conscience de son crime. Mais d'où vient donc que le Fils de Dieu se donne à présent à tout le monde, et aux méchants et aux bons? Vous vous trompez, la communion des méchants et de ceux qui sont dans la conscience du crime n'est pas un don que le Fils de Dieu leur fait, c'est une violence et un larcin, ils ne le reçoivent pas, ils le volent : *Non accipiunt, sed rapiunt* (*Ruppert. abb.*), et c'est un vol dont ils ne tirent aucun avantage. Ils ont bien le corps du Fils de Dieu, mais ils n'ont pas son cœur; ils ont bien son sang, mais ils n'en ont pas la vertu, ils ont bien son âme, mais ils n'ont pas son esprit; ou disons mieux, ils ont la vertu de son sang, mais n'en ont pas les grâces; ils ont son cœur aussi bien que son corps, mais ils n'en ont pas les ardeurs; ils ont son esprit, mais ils n'en ont pas les lumières. Cette vertu est stérile pour eux, ce cœur ne brûle point pour eux, cet esprit ne luit point pour eux, leur indisposition fait de la source de l'amour et de la lumière la source de leur endurcissement et de leur aveuglement, ce feu les glace au lieu de les échauffer, il les aveugle au lieu de les éclairer : *De causa illuminationis faciunt sibi materiam cæcitatis.*

Que faut-il donc faire? Il faut suivre le précepte de saint Paul : *Probet autem seipsum homo* (I *Cor.* XI); il faut s'éprouver, s'examiner, mettre cette conscience à l'inquisition, la voir toute nue. Je veux communier, mais suis-je en état de faire cette action? Je veux m'unir à Jésus-Christ, mais suis-je dans la disposition d'embrasser cet ennemi et de recevoir cet infidèle ami? Je veux m'approcher du trône de la grâce, mais suis-je dans le dessein de faire justice à cette personne, de lui restituer le bien usurpé, de lui rendre l'honneur et la réputation que je lui ai ravis? Je veux recevoir le corps du Fils de Dieu, mais suis-je tout prêt à abandonner cette créature que je perds et qui me perd, à renoncer à ce commerce? *Probet autem seipsum homo*, il faut vous éprouver de cette sorte, et si vous ne vous trouvez pas dans cet état, si vous conservez encore quelque ressentiment dans ce cœur, si vous avez encore de l'attachement à cette passion, ou étouffez ces sentiments, ou n'approchez pas de l'autel; retirez-vous de cette table comme indigne de la participation d'un si grand mystère, et dans cette retraite, entretenez-vous en secret sur le péril qu'il y a de communier sans être dignement préparé à cette action. Je voulais recevoir Jésus-Christ, et peut-être qu'il y en a plusieurs à sa table moins coupables que moi qui ne le reçoivent que pour mourir; je voulais communier, et peut-être que la plupart de ceux qui sont à l'autel, et qui sont plus innocents que moi, prennent le corps et le sang du Fils de Dieu sans recevoir sa grâce, sa charité et ses lumières. Et à quoi me servirait cette communion, sinon pour m'aveugler? à quoi me servirait cette action, sinon pour me perdre? quel avantage en aurais-je retiré que la mort? Méditez cette pensée, et, dans cette méditation, tâchez d'exciter la pénitence et la contrition, et quand vous au-

rez ces dispositions, allez à l'autel, à la bonne heure : *Accedite et illuminamini* (*Ps.* XXXIII), approchez-vous de Jésus-Christ, *accedite ;* approchez-vous par la foi, *accedite ;* approchez-vous par la charité, *accedite ;* approchez-vous par la pureté, *et illuminamini*, et vous serez éclairés de trois lumières : vous approchant par la foi, vous recevrez la lumière de la grâce ; vous approchant par l'amour, vous recevrez la lumière de la sagesse ; vous approchant par la pureté, vous recevrez celle de la gloire où nous conduise le Père le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON III

C'EST UN FEU QUI LUIT SANS BRULER.

Ignis in altari semper ardebit.

Le feu brûlera toujours sur l'autel (*Lévit.*, *chap.* VI).

L'Ecriture sainte remarque que Moïse conduisant les troupeaux de son père Jéthro, vit sur la montagne un buisson ardent et tout enveloppé de flammes et de feux. Mais ce qui le surprit davantage, c'est qu'il vit que cette plante était allumée sans brûler : *Et videbat quod rubus arderet et non combureretur* (*Exod.*, III). Elle conservait toute sa substance et sa verdure au milieu de ses flammes innocentes. Ceux qui ont été spectateurs du sacrifice de la croix ont vu sur la montagne du Calvaire une partie de la vérité dont Moïse ne vit que les ombres et la figure ; Jésus-Christ couronné d'épines est ce buisson ardent tout enflammé du feu de la colère de son Père. Mais je remarque une circonstance dans cette première vision, que je ne vois point accomplie dans la seconde ; si le buisson qui parut aux yeux de Moïse, était allumé, comme j'ai dit, il ne brûlait pas, c'était un feu qui luisait sans brûler ; mais le feu qui enflamme le buisson de la croix est un feu qui le brûle et qui lui donne la mort. Cette singularité est pourtant trop remarquable pour être sans mystère, il en faut donc chercher la vérité, et si nous ne la trouvons pas dans le sacrifice de la croix, nous la trouverons sans doute dans celui de l'autel, où le Fils de Dieu est enflammé d'un feu qui luit sans brûler, et qui, au lieu de donner la mort comme celui de la croix, donne la naissance et la vie. Divin feu, faites couler dans mon esprit un rayon de vos lumières, pour comprendre l'innocence de vos ardeurs et de ces flammes bienfaisantes qui, éclairant sans brûler le sein de votre chaste Mère, lui donnèrent la fécondité qu'un ange lui avait promise en ces termes : *Ave.*

Pour bien établir la proposition que j'ai à prouver, je pense qu'il est à propos de remarquer la différence que les philosophes font entre la chaleur de la terre et la chaleur du ciel ; la première est une ardeur maligne qui brûle et qui dévore tout, jusque-là que le feu manquant d'aliment et de nourriture, tourne sa fureur contre soi-même, et devient le sujet de sa propre désolation. Mais celle du ciel est une chaleur bienfaisante qui produit tout et qui donne la naissance et la vie. Je passe du monde de la nature dans celui de l'Eglise pour y observer deux semblables feux, l'un qui est fort terrestre et qui vient du centre de la terre, un avorton de l'enfer, un enfant de l'abîme, c'est le péché ; un autre qui est tout céleste et dégagé des impuretés de la terre, et c'est le feu qui luit sur l'autel, c'est Jésus-Christ ; la chaleur du péché est une ardeur maligne qui dévore tout et qui donne la mort à l'homme : *Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis*, (*Psal.* I) elle le réduit en cendre et en poudre ; mais le feu de l'autel est un feu bienfaisant qui luit sans brûler et qui donne la naissance et la vie : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi* (*Joan.* XXXV) ; le Fils de Dieu est un pain vivant qui est descendu du ciel : 1° comme vivant il nous anime et nous donne la vie ; 2° comme pain il nous nourrit et nous conserve la vie ; 3° comme venu du ciel il est éternel, et en cette qualité il nous ressuscite et nous rend la vie : c'est mon sujet.

PREMIER POINT.

Je dis donc pour commencer, que le Fils de Dieu est un feu vivifiant qui nous donne la vie dans le sacrement de l'autel : cette proposition ne vous doit pas surprendre, si vous faites réflexion avec moi qu'il dit lui-même qu'il est la vie : *Ego sum vita* (*Joan* XIV) ; Et saint Augustin (*Aug. tom.* VII, 284) remarque que dans l'Eglise de Carthage, les chrétiens, suivant la tradition des apôtres, appelaient l'eucharistie du nom de vie, et le baptême du nom de salut ; parce que si le baptême est un sacrement qui nous fait enfants de l'Eglise et qui nous ouvre les voies du salut, celui de l'autel est un sacrement qui nous donne la vie. En effet si la vie consiste dans l'union de l'âme avec le sujet qui est animé, n'est-il pas vrai que Dieu est l'âme de notre âme, comme celle-ci est l'âme de son corps ; si ce corps reçoit la vie par l'infusion de son âme, et s'il la perd dans sa retraite, la présence de Dieu, dit saint Augustin, fait vivre l'âme, et son absence la fait mourir : mais remarquez qu'il ne suffit pas que Dieu soit dans une âme pour lui donner la vie, s'il n'y est présent d'une présence d'union ; quand mon âme serait dans mon corps, si elle n'était pas unie à ce corps, il ne serait pas vivant ni animé ; ainsi, bien que Dieu soit dans les pécheurs par son immensité qui remplit tout, il ne leur donne pourtant pas la vie, parce qu'il n'a point d'union avec eux, de sorte que la vie de l'âme consiste dans l'union qu'elle a avec Dieu, et que Dieu a réciproquement avec elle.

Cela supposé, il ne reste plus qu'à voir où Dieu est uni avec l'Eglise, pour savoir où il l'anime et où il lui donne la vie. Je préviens votre pensée, je vois bien que vous voulez dire que c'est dans l'incarnation. Il est vrai que Dieu contracte dans ce mystère une alliance bien étroite avec la nature humaine, mais cette alliance est singulière, et s'il donne la vie dans cette union, ce n'est qu'à son humanité sainte toute seule. Mais ce sera peut

être à la croix qu'il animera cette Eglise? encore moins, il mérite bien la vie de l'Eglise par sa mort, mais il ne la donne pas dans sa mort; car si pour animer l'Eglise, il faut qu'il s'unisse avec elle, au lieu de contracter cette union avec elle, il s'en éloigne et la laisse toute désolée sur la terre, pendant que son esprit descend au centre de cette terre pour consoler les Pères du Limbe. Aristote dit que pendant le sommeil l'esprit de la vie se retire au cœur, et laisse par cette retraite les membres extérieurs dans une stupidité et dans une insensibilité, qui est une espèce de mort. Pendant le sommeil de la mort du Fils de Dieu, cet esprit de vie se retire au cœur de la terre, et par cet éloignement il laisse son Eglise qui est sur la terre, dans la stupidité, l'incrédulité et l'infidélité, et bien loin de lui donner la vie dans cette mort, elle y perd ce semble le peu de foi et de vie qui lui restait et qui la faisait subsister.

Mais si l'Eglise n'est animée ni dans l'incarnation ni sur la croix, où est-ce donc qu'elle reçoit la vie et l'infusion de son esprit. Le voulez-vous savoir, elle est animée où elle est unie avec le Fils de Dieu, et si vous me demandez où elle contracte cette union, je vous réponds que c'est dans l'eucharistie, qui est appelée pour ce sujet le sacrement de l'unité : *Signum unitatis;* je sais bien que le baptême nous donne la vie aussi bien que l'eucharistie, l'un et l'autre étant le sacrement de la Passion de Jésus-Christ; mais ce que la baptême commence, l'eucharistie l'achève et le consomme : le baptême, dit saint Thomas (*Thom. q.* 73 *art.* 3), nous régénère en Jésus-Christ, mais l'eucharistie nous perfectionne dans l'union avec Jésus-Christ; d'où vient que le baptême est appelé le sacrement de la foi, qui est le fondement de la vie spirituelle, et la divine eucharistie est appelée le sacrement de la charité, qui est la vie même et la perfection de la vie; le baptême encore une fois nous unit à Dieu d'une union accidentelle, mais le sacrement de l'autel nous unit d'une union même de substance, qui n'est pas à la vérité si solide ni si parfaite que l'union hypostatique, mais du moins qui est assez forte pour ne faire, dit saint Paul, qu'un tout du Fils de Dieu et de tous les fidèles; et parce que dans un composé vivant il y a toujours deux parties, l'âme qui vivifie et le sujet qui est animé, dans ce composé mystérieux qui se fait par l'union de l'eucharistie, l'Eglise est ce corps qui est animé, et Jésus-Christ est l'esprit qui l'anime; l'Eglise est le sujet qui reçoit la vie, et le Fils de Dieu est l'âme qui la donne.

Je ne saurais pourtant dans un sens refuser à la croix, sans injustice et sans erreur, la gloire de nous avoir donné la naissance, l'Eglise est sortie du côté percé de Jésus-Christ; on a vu sortir cet Enfant de ses blessures et de son cœur, et de vrai nous en avons une trop belle figure dans la naissance de la première Eve, qui sortit du côté du premier homme pendant qu'il dormait, pour en méconnaître la vérité dans la naissance de l'Eglise, qui est sortie du côte du Fils de Dieu pendant le sommeil de la croix. Mais il faut remarquer qu'il y a bien de la différence entre la naissance et la vie; le premier point de cette naissance n'est pas celui de la vie, les enfants qui naissent du sein de leurs mères sont animés avant que de naître, l'enfantement suppose nécessairement la conception où l'enfant est déjà vivant et animé par l'union de son âme avec son corps; eh bien, j'avoue que l'Eglise a pris naissance à la croix, c'est là que le Fils de Dieu l'a heureusement enfantée par sa mort, mais il n'a enfanté sur cette croix que ce qu'il avait déjà conçu dans le sacrifice de l'autel; s'il a donné la naissance à cette fille en mourant, c'est après lui avoir donné la vie en se donnant à elle dans l'eucharistie; il l'a conçue dans ce premier mystère, et pour marque de cette mystérieuse conception, c'est que si la conception précède la naissance, le sacrifice de l'autel a précédé celui de la croix, et comme la nature enfante avec douleur ce qu'elle a conçu sans douleur, Jésus-Christ souffre sur la croix les douleurs d'une mère qui enfante : *Ibi dolores ut parturientis* (*Psal.* XLVII), il y est dans les tranchées de l'enfantement; mais si ce sacrifice est le sacrifice de sa douleur, celui de l'autel est le sacrifice de sa joie, il n'en saurait parler sans un redoublement de désirs, qui marque le transport de son cœur et de son amour : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* (*Luc.* XXII). Il est dans les empressements de cette sainte conception, parce que c'est là qu'il doit donner la vie à son Eglise, pour lui donner ensuite la naissance à la croix parmi les plus violents efforts de sa douleur et de son martyre.

Jésus-Christ, dans l'Incarnation, a contracté deux unions avec l'homme : la première, de substance avec son humanité sainte dans l'unité d'une seule personne; la seconde, de ressemblance avec tous les hommes. Dans une multitude nombreuse de personnes celle-là a donné la vie, celle-ci ne l'a pu donner toute seule; mais dans la communion il s'unit avec toute l'Eglise d'une union de substance; l'Eglise est le corps, comme j'ai dit, et le Fils de Dieu est l'esprit qui le vivifie. L'allusion sera peut-être assez juste, si vous faites réflexion sur toutes les circonstances de la résurrection de l'enfant de la veuve que le prophète Elisée ressuscita. Cette mère désolée se vint jeter aux pieds du prophète pour lui demander la résurrection de son Fils, qui faisait toute l'espérance de sa postérité. Elisée, touché de compassion, envoya son serviteur pour faire ce miracle, il lui commanda d'appliquer son bâton sur ce corps; mais ayant appris qu'il n'en pouvait chasser la mort, il y alla lui-même : il se coucha sur le cadavre, il raccourcit son corps sur son corps, il mit ses yeux sur ses yeux, il colla ses lèvres à ses lèvres, il appliqua ses mains sur ses mains, et réchauffant toutes ces parties, il y rappela son âme et son esprit. Cet enfant mort, dit saint Thomas, re-

présente la nature humaine qui est morte par le péché Élisée marque visiblement Jésus-Christ qui a pris sur la croix la figure d'un serviteur, dit saint Paul, pour nous rendre la vie; mais voyant que la croix ne nous donnait pas ce qu'elle méritait, et que l'application s'en devait faire dans les sacrements et singulièrement dans celui de l'autel, qu'a-t-il fait? Il a accompli la figure de son prophète, il est venu dans ce mystère pour nous rendre la vie, il a raccourci sa propre grandeur, son immensité est resserrée dans un point, il applique ses yeux sur nos yeux pour nous éclairer de ses lumières, il met ses mains sur nos mains pour nous confirmer dans la vertu, il colle ses lèvres à nos lèvres pour nous faire goûter les douceurs de cette manne toute céleste, il échauffe nos cœurs des plus pures flammes de son amour, et de cette sorte, il nous donne la vie et la perfection de la vie; mais ce serait peu de nous animer, s'il ne conservait la vie qu'il nous donne en nous servant d'aliment et de nourriture : c'est le second point de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Le saint sacrement ne donne pas seulement la vie, mais il la conserve; c'est un aliment et une véritable nourriture : *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus* (*S. Joan.*, VI). L'aliment a quatre vertus et quatre grandes actions sur le corps : *sustentat*, il le soutient; *auget*, il l'augmente; *reparat*, il répare sa substance; *delectat*, il plaît et il délecte. Les mêmes impressions que le pain de la terre fait sur le corps, le pain du ciel le fait sur l'âme. En premier lieu il soutient sa substance : *Iste est panis vitæ æternæ, qui animæ nostræ substantiam falcit* (*S. Aug.*, *tom.* X, *in app. de Diversis*, *serm.* 5). Ce mot de substance, dans l'Écriture sainte et dans les principes de saint Augustin, a trois sens divers. Il signifie les richesses, et c'est en ce sens que l'Évangile, parlant du prodigue, dit qu'il dissipa sa substance par sa débauche : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose* (*S. Luc*, XV). En second lieu, il se prend pour la nature de chaque chose, et en ce sens saint Augustin rejette cette façon de parler de saint Épiphane et des autres Pères grecs qui confondaient en Dieu le terme de substance avec celui de subsistance et d'hypostase. Enfin ce terme signifie la base et le fondement de quelque chose; et c'est en ce sens que saint Paul appelle la foi le fondement de tout l'ordre surnaturel : *Fides sperandarum substantia rerum* (*Hebr.*, XI).

Cela supposé, je dis que le saint sacrement nous tient lieu de substance dans tous les sens divers. Dans le premier, il est notre trésor et nos richesses; c'est ce trésor, dont parle saint Paul, que nous portons en des vases d'argile, c'est-à-dire dans nos corps qui sont formés de boue et de terre : *Habemus thesaurum in vasis fictilibus* (*II Cor.*, IV). Dans le second sens, il nous tient lieu de nature : *Domino incorporamur*, dit saint Bernard, nous sommes incorporés en Jésus-Christ : *Imo*, ajoute ce Père, *toti in Deum transimus, quia qui adhæret Domino unus est spiritus amico* : Nous sommes tous transformés en Jésus-Christ, parce que celui qui est uni à Dieu n'a qu'un esprit avec Dieu. Dans le troisième sens, il est le fondement qui soutient notre âme et le pain qui conserve sa substance : *Iste est panis qui animæ nostræ substantiam fulcit.* Et comme dans l'Incarnation l'âme du Fils de Dieu ne subsiste qu'en Dieu, ainsi dans la communion, qui est une extension de ce premier mystère, l'âme du chrétien ne subsiste qu'en Jésus-Christ. Dans les autres sacrements l'âme subsiste bien par Jésus-Christ et par la force de sa grâce; mais dans celui-ci elle subsiste en Jésus-Christ, même par l'union intime qu'elle contracte avec lui.

Le second effet que ce sacrement fait sur l'âme, c'est l'augmentation, il la fait croître en sainteté et en charité : la charité veut toujours croître, et c'est pour cela, comme remarque saint Thomas, que nous sommes appelés les voyageurs, parce que nous avançons toujours dans les voies de la vertu (*Div. Thom.*, 2-2, *q.* 24, *art.* 7). Ce progrès ne se fait pas par les démarches du corps, mais par les saintes affections de la charité et du cœur : *Non passibus corporis*, *sed affectibus mentis.* D'où vient que saint Paul appelle la charité du nom de voie : *Adhuc excellentiorem vobis viam demonstro* (*I Cor.*, XII); parce que c'est dans la charité et par la charité que nous allons à Dieu et que nous nous unissons à lui, de manière que nous ne pouvons arrêter les progrès de cette vertu sans cesser d'être voyageurs et sans interrompre notre voyage; mais parce que les voyageurs sont contraints de s'arrêter quand ils sont lassés du chemin, le Fils de Dieu a pourvu à cela par l'institution du mystère dont je parle, il nous a laissé à l'autel un pain et un sacré viatique qui nous donne la force de marcher et d'achever notre course. L'ange présenta un pain à Élie, et ce pain lui donna tant de force, qu'il marcha l'espace de quarante jours et de quarante nuits, et arriva heureusement sur la montagne du Seigneur. C'est une figure dont nous avons la vérité dans le sacrement de l'autel, nous y recevons un pain de force qui nous fait avancer pendant toute la vie dans les voies de la charité; et multipliant en nous la ferveur et les degrés de cette vertu, il fait croître l'âme, il l'engraisse de la substance de Dieu même. Tertullien l'a dit admirablement : *Caro abluitur ut anima emaculetur, caro signatur ut anima muniatur, caro ungitur ut anima consecretur, caro manus impositione adumbratur ut anima illuminetur, caro corpore et sanguine Domini vescitur ut anima de Deo saginetur* (*Tertul.*, *de Resurrect. carnis*).

Le troisième effet de cet aliment est qu'il répare la substance de l'âme par la réparation de la charité. Saint Augustin dit que le propre de la charité est d'anéantir toutes les passions et le corps du péché; néanmoins, dit ce Père, elle ne saurait opérer cet anéantissement pendant la vie, parce qu'elle est atta-

chée à l'infirmité humaine, qui est une source infectée d'où coule sans cesse le péché : *Purgat ab omni labe vitiorum, sine quibus humana esse non potest in hoc sæculo infirmitas* (*August., lib.* I *Retract.*, *c.* 7). Tout ce qu'elle peut faire, c'est de combattre, mais dans ce combat, comme elle est quelquefois victorieuse, elle est aussi souvent vaincue; dans sa victoire, elle affaiblit la passion et la diminue ; dans sa défaite, elle est affaiblie par la passion qui s'élève sur ses vaines. En un mot, il faut juger du degré de la passion par celui de la charité, et réciproquement du degré de la charité d'une âme par celui de sa passion : *Tanto plenior charitatis, quanto in amor cupiditatis.* La passion affaiblit la charité et la diminue, mais le sacrement de l'autel la répare, parce qu'il affaiblit la passion. Ce sacrement, dit saint Bernard, opère deux choses dans l'âme : si la tentation est légère, il en supprime le sentiment; si elle est violente, il en ôte du moins le consentement; supprimant le sentiment de la passion, elle ne fait aucune impression sur l'âme ; empêchant le consentement, l'âme est attaquée, mais elle n'est pas vaincue, au contraire elle est victorieuse, et dans sa victoire elle répare ses pertes sur les ruines de la passion. Saint Bernard appelle ce sacrement : *Investituram corporis et sanguinis Domini qua protegimur*, l'investiture du corps et du sang du Fils de Dieu, qui nous défend et qui nous protége. Quand un soldat est bien armé, il est à couvert des coups sous ces armes, il faut ou fausser sa cuirasse, ou en prendre le défaut pour le blesser. L'âme, dit saint Bernard, est armée du Fils de Dieu, elle est environnée de son corps et de son sang comme d'une forte cuirasse; disons avec un prophète que le Fils de Dieu lui sert de muraille et de rempart : *Salvator in ea ponetur murus et antemurale* (*Is.*, VI). Les passions peuvent bien l'attaquer, mais elles ne sauraient la blesser, parce qu'elles ne peuvent pas percer ses armes, elles n'ont point d'action sur Jésus-Christ, et le Fils de Dieu, repoussant leurs attaques, fait triompher la charité et lui fait réparer ses pertes.

Enfin, le quatrième effet de ce pain de vie, c'est la délectation, le sang du Fils de Dieu nous nourrit, mais avec plaisir : *Haurietis aquas cum gaudio de fontibus Salvatoris* (*Is.*, XII), nous puisons les eaux de la grâce des sources du Sauveur, mais c'est avec joie. Ces sources du Sauveur, ce sont son côté, ses mains percées, ce sont toutes ses plaies et ses blessures; toutes ces sources sont ouvertes dans ce sacrement : *Ut ab ipsa bibiturus Christi costa ista accedas;* dans la communion nous sommes attachés au côté de Jésus-Christ, nous y trouvons la croix, dit saint Cyprien, à laquelle nous nous collons comme des enfants au sein de leurs mères : *Cruci hæremus, sanguinem sugimus, ut intra vulnera redemptoris figimus linguam;* nous enfonçons la langue dans les plaies du Sauveur, nous suçons les plus pures gouttes de son sang, nous puisons la grâce dans ses sources, mais nous la puisons avec joie : *Cum gaudio de fontibus Salvatoris.*

Saint Paul compare les saints à des enfants : *Tanquam parvulis in Christo* (I *Cor.*, III), et cela pour trois raisons : la première, parce que, comme les enfants ne vivent que de lait, le Fils de Dieu donne cette nourriture à l'Eglise dans le sacrement de l'autel ; la seconde, comme ces enfants sucent le lait immédiatement de sa source, l'Eglise puise la grâce dans sa source, qui est Jésus-Christ ; la troisième, les enfants sucent le lait avec plaisir et ils ne s'inquiètent singulièrement que quand on les prive de cet aliment; de même l'Eglise mange le corps et boit le sang du Fils de Dieu avec joie, et toute sa douleur et son inquiétude sont d'être privée de cette nourriture : *Unicus dolor hac esca privari.* Le sang du Fils de Dieu est un vin délicieux qui enivre les âmes saintes : *Calix inebrians quam præclarus est* (*Psal.* XXIII). L'ivresse a trois choses singulières, le plaisir est son principe, elle rend l'homme insensible et lui fait perdre l'esprit. Le sang du Fils de Dieu fait ces mêmes impressions sur l'âme, il lui fait perdre l'esprit dans l'union qu'elle contracte avec Jésus-Christ : *Perit humana mens et fit divina*, dit saint Augustin dans une semblable matière, il rend l'homme insensible : saint Laurent, enivré de ce sang, ne sent point le feu qui le brûle, son corps distille goutte à goutte, mais son âme ne souffre point : *Tanquam illo calice ebrius tormenta non sensit.* Mais cette ivresse suppose dans l'usage de ce sang le plaisir et la volupté : *De torrente voluptatis potabis eos* (*Psal.* XXXV), Dieu enivre ses saints d'un torrent de volupté, il ne verse pas la joie dans leur cœur goutte à goutte, il leur en donne la plénitude et l'abondance : *Superabundo gaudio* (II *Cor.*, VII), ah ! j'en ai trop et je n'en ai pas assez. Le sacrement de l'autel est donc un pain qui soutient l'homme, qui augmente sa vertu, qui répare sa substance et qui le délecte dans son usage : *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus* (*Joan.*, VI). Cela supposé, il ne reste plus qu'à savoir quel usage on en doit faire; faut-il communier souvent, doit-on faire cette action rarement? J'apporte ici la réponse de saint Thomas, qu'il a tirée de saint Augustin, mais singulièrement de la 118ᵉ de ses lettres. Par rapport au sacrement, la communion doit être fréquente, parce que ce sacrement est le sacrement de l'amour, qui ne cherche qu'à se communiquer et à se répandre; par rapport au chrétien qui communie, cette action se doit régler suivant sa dévotion et sa piété : *Accipe quotidie quod quotidie tibi prosit;* communiez tous les jours, dit saint Augustin, je ne m'y oppose pas, pourvu que vous fassiez cette action si dignement, que vous en receviez tous les jours un nouveau fruit et un avantage nouveau, et afin que cette communion vous soit fructueuse et avantageuse, *Sic vive ut quotidie merearis accipere*, vivez en sorte que vous soyez tous les jours digne de vous approcher du Fils de Dieu et de le recevoir; car si votre communion est fré-

quente et votre vie toujours la même, si vous communiez souvent sans changer de vie et sans faire de nouveaux progrès dans la vertu, si vous portez toujours à l'autel vos passions et vos vices, il vaut bien mieux vous en éloigner par humilité et vous y disposer pendant un temps par la pénitence, pour vous en approcher ensuite avec plus de disposition et de charité : *Sic vive ut quotidie merearis accipere.*

Le respect qui est dû à ce sacrement comprend deux choses, la crainte et l'amour : *Ex amore*, dit saint Thomas, *provocatur desiderium sumendi, ex timore consurgit humilitas venerandi et abstinendi*, l'amour allume le désir de la communion, la crainte fait naître l'humilité de s'en abstenir; ces deux sentiments honorent tous deux Jésus-Christ, parce qu'ils sont tous deux fondés sur l'estime et sur la vénération qui est due à Jésus-Christ. Saint Augustin explique ceci par l'exemple de Zachée et du Centurion : le premier reçoit le Fils de Dieu dans sa maison : *Gaudens recepit illum in domum suam* (*Luc.* XIX); le second lui refuse l'entrée de la sienne: *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum* (*Matt.* VIII); l'un suit les mouvements de sa charité, l'autre se rend aux sentiments de son humilité, mais tous deux honorent le Fils de Dieu quoique d'une manière différente et contraire en apparence : *Ambo Salvatorem diverso et quasi contrario modo honorificantes.* La piété de tous les deux est agréable à Jésus-Christ, parce qu'elle a l'estime et le respect pour principe. Ainsi, si la charité du Fils de Dieu, dans ce mystère, allume en vos cœurs des désirs violents de communier souvent, si la sainteté de ce même mystère imprime dans vos âmes une sainte frayeur de vous en approcher, vous pouvez suivre ces deux mouvements, parce que l'un et l'autre ont pour principe la piété, tous deux sont fondés sur le respect et la vénération de cet auguste sacrement; soit que la charité vous en approche, soit que l'humilité vous en éloigne, c'est toujours l'estime qui est le fondement de ces deux actions.

Si vous me demandez néanmoins lequel de ces deux sentiments il faut suivre et lequel est le plus avantageux, je vous réponds avec saint Thomas que c'est le premier; comme la charité le doit toujours emporter sur la crainte, il vaut toujours mieux fréquenter ce sacrement que de s'en abstenir, il est toujours plus avantageux de recevoir Jésus-Christ que de s'en éloigner. Saint Pierre, surpris de la sainteté et des miracles de son maître, le conjure par humilité de s'éloigner de sa personne : *Exi a me, Domine, quia homo peccator sum* (*Luc.* V) : Ah ! Seigneur, retirez-vous de moi, je ne suis qu'un homme et un homme pécheur ; que lui répond le Fils de Dieu? *Noli timere*, Pierre, ne crains point, change plutôt cette crainte en amour, cette humilité en charité, ou plutôt conserve ces deux vertus, mais que la seconde l'emporte sur la première, que la frayeur cède au désir. Ainsi il vaut toujours mieux, comme j'ai dit, se rendre aux empressements de l'amour, que de suivre les mouvements de l'humilité. Il y a toujours plus d'avantages quand la communion est fréquente que quand elle est rare, pourvu, comme j'ai dit, que la vie s'accorde avec cette pratique, et que la dévotion, plutôt que la coutume, en soit le principe.

Enfin la règle de saint Augustin, en cette matière, est que chacun doit agir selon les mouvements de sa foi et de sa piété : *Unusquisque faciat quod secundum suam fidem pie credit esse faciendum.* Si la piété vous y porte, faites ce qu'elle vous inspire ; si la même piété vous en retire, vous pouvez entrer dans ces sentiments et les suivre, vous soumettant toujours néanmoins en cela au conseil et à la conduite de vos directeurs. Dans cette action, il n'y a qu'une chose à craindre, c'est le mépris qui peut se glisser dans la communion, quand l'habitude y a plus de part que la dévotion ; et dans l'éloignement, quand on s'en retire moins par humilité que par froideur et insensibilité ; car l'humilité ne va point sans la charité, et la charité n'est pas véritable si elle est sans l'humilité. La manne avait deux grandes vertus : la première, c'est qu'elle avait le goût qu'on voulait ; la seconde, elle ne dégoûtait jamais. Ainsi l'usage de la divine Eucharistie se doit régler selon les sentiments de la piété des chrétiens et des fidèles, et de quelque manière qu'on en use, il n'importe pourvu qu'on sauve le respect et qu'il n'y ait point de mépris : *Contemptum solum non vult cibus ille sicut manna fastidium.* Quand je dis que la manne ne dégoûtait jamais, cela se doit entendre à l'égard des fidèles et des saints qui étaient parmi le peuple, car pour les hommes grossiers et brutaux qui soupiraient dans la pensée et le désir des ognons de l'Egypte, ils étaient ennuyés de ce pain céleste : *Nauseat cor nostrum super isto cibo carissimo* (*Num.* XXI). Ainsi je puis dire que quand on ne s'approche de la table du Fils de Dieu que par coutume et par habitude, ou qu'on s'en éloigne par insensibilité et par froideur, ce sont des marques du mépris qu'on en fait ; ce dégoût marque visiblement la mauvaise disposition et l'infidélité du cœur du chrétien ; mais aussi ce n'est pas pour ces sortes de chrétiens que ce pain est un pain éternel qui nous ressuscite et qui nous rend la vie : c'est le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu parlant de la résurrection des chrétiens, dit qu'ils ressusciteront comme des anges : *In resurrectione erunt omnes sicut Angeli Dei* (*Matth.*, XXII). Mais j'ajoute à la parole du Fils de Dieu qu'ils ressusciteront comme des dieux, parce que leur résurrection sera formée sur l'idée de la résurrection de Jésus-Christ dans son terme, leur corps sera reformé sur l'idée du corps de sa gloire : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpus claritatis suæ* (*Philip.*, III). Dans son principe, ils ressusciteront comme le Fils de Dieu par une vertu intérieure et divine.

Pour entendre cette pensée, il faut distinguer deux natures en Jésus-Christ, son humanité, sa divinité; la première est morte, la seconde ne l'est pas, et la mort qui a séparé son âme de son corps n'ayant point touché à l'union hypostatique, la divinité a toujours été unie à l'humanité dans ce tombeau; et voilà, dit saint Paul, le principe de la résurrection du Fils de Dieu : *Et si crucifixus est in infirmitate, sed vivit in virtute Dei* (II *Cor.*, XIII). Il a toujours conservé dans le sépulcre une partie de lui-même, qui l'a tiré du centre des morts. S'il est mort par l'infirmité de son corps, il est ressuscité par la puissance de sa divinité, qui était unie à son esprit et à son corps. Voilà l'idée de la résurrection de l'Eglise; comme elle est unie à Jésus-Christ dans la communion, il ne se fait du Fils de Dieu et de cette Eglise qu'un même corps, et si elle meurt par son infirmité, elle ressuscite par la force de Jésus-Christ qui est incorporé avec elle; elle emporte avec elle dans le tombeau le principe et le gage de sa résurrection, elle n'entre pas au sépulcre chargée des seules dépouilles de son infirmité, elle y emporte une vertu divine; le Fils de Dieu y descend avec elle en vertu de l'union de la communion, pour la faire triompher des horreurs du tombeau. Quand la Pythonisse ressuscita Samuel, elle dit qu'elle avait vu des dieux qui remontaient de la terre : *Deos vidi ascendentes de terra.* (I *Reg.* XXVIII). Mais on le doit dire avec plus de justice de la résurrection de tous les saints, ils ressusciteront comme des dieux; leur corps sera formé sur l'idée du corps du Fils de Dieu, et de plus ils ressusciteront par une vertu intérieure, par la force de Jésus-Christ uni avec eux dans la communion, dans l'unité d'un même corps : *Deos vidi ascendentes de terra.*

Et c'est ici la doctrine de saint Luc dans les Actes des apôtres : *Rogo vos accipere cibum pro salute vestra, quia nullius vestrum capillus de capite peribit* (*Act.* XXVII). Je vous conjure, dit saint Luc, de manger ce pain de vie, ce pain de salut; et pourquoi, grand Apôtre, nous invitez-vous à manger de ce pain? *Quia nullius vestrum capillus de capite peribit*, c'est que si vous mangez de ce pain, il vous rendra immortels, il vous fera ressusciter; vous entrerez bien au sépulcre, mais la vertu de ce pain vous en fera sortir sans y rien laisser de vous-mêmes, que vos seules infirmités, et la mort n'aura pas même l'avantage de vous ravir un poil de votre tête : *Quia nullius vestrum capillus de capite peribit.*

Saint Jean, dans ses Révélations, entendit sous l'autel les âmes des martyrs qui demandaient la résurrection de leurs corps : *Vindica, Domine, sanguinem nostrum qui effusus est.* (*Apoc.* VI). Mais pourquoi à l'autel? Eh! que ne les entend-il sur les échafauds où ils ont perdu la vie et couronné leur fidélité par leur mort? Que ne les entend-il dans les huiles bouillantes, dans les feux, sur les roues et sur les gibets où ils ont publié la gloire de leur maître par la voix même de leur sang; ou plutôt que ne les entend-il sur le bord des tombeaux où leurs cendres sont ensevelies et leurs corps en dépôt, en attendant que la main de Dieu les ressuscite? Pourquoi sous l'autel? En voulez-vous une belle raison? C'est qu'ils ont acquis à l'autel le droit de la résurrection; ils demandent l'immortalité à l'autel, parce qu'ils ont mangé à l'autel le pain qui donne l'immortalité; ils ne la demandent pas sur les échafauds, ce sont les théâtres de la mort; ils ne la demandent pas dans les feux et les huiles bouillantes, ce sont les sources de la mort; ils ne la demandent pas sur le bord de leurs tombeaux, parce que le sépulcre est le séjour de la mort; il n'entend leur voix qu'à l'autel, parce que le pain qu'ils ont mangé à l'autel est le principe de la vie, le gage de l'immortalité et la semence de la résurrection (*Rhenanus annot. in lib. Tert. de Cor. milit.*)

Et voilà la raison pour laquelle dans l'ancienne Eglise on mettait une hostie dans la bouche des morts avant que de leur donner la sépulture, on les baptisait même en quelques endroits, pour montrer par ces coutumes que les premiers chrétiens étaient persuadés de ces deux choses; la première, que l'eucharistie était le gage de la résurrection, et le baptême la clef du ciel et le principe du salut. Il est vrai que l'Eglise a abrogé et défendu cet usage dans ses conciles (*In conc. Carthag. Can.* 6), mais toujours cela fait voir quelle était la foi et la créance de ses premiers siècles touchant la vertu du saint sacrement; les païens mettaient des pièces d'argent dans la bouche de leurs morts pour leur ouvrir le passage aux champs élysiens; mais les chrétiens leur donnaient le corps du Fils de Dieu pour les ressusciter, ou plutôt pour marquer le principe de leur résurrection; et si cela n'est plus en usage dans l'Eglise, si on ne met pas le saint sacrement dans la bouche des morts, on le met du moins dans la bouche des moribonds; nous recevons ce sacré viatique avant que de mourir, pour emporter avec nous le gage de l'immortalité. Avouez donc que le saint sacrement n'est pas un feu de la nature de celui de la terre qui brûle et qui détruit tout, c'est un feu qui luit sans brûler, un feu qui donne la vie, qui la conserve et qui la rend après la mort.

Il reste pourtant une difficulté à résoudre, et à laquelle je ne vois point de résolution ni de réponse, c'est que la chaleur du soleil, toute bienfaisante qu'elle est, ne laisse pas de brûler dans la réflexion des rayons de cet astre. Vous savez bien, et c'est une expérience très-familière, que lorsqu'on oppose au soleil un miroir ou quelque autre corps solide, ses rayons ne trouvant pas le passage libre pour y entrer, comme indignés de cette résistance, se réfléchissent vers leur principe, mais dans le point de cette réflexion ils deviennent si brûlants et si allumés, qu'ils consument et dévorent toutes les matières combustibles qu'on leur présente. Ah! faut-il que je sois obligé de dire que le feu de l'eucharistie brûle l'âme par une réflexion

funeste et qu'il la fait mourir : *Mors est malis, vita bonis;* s'il est la vie des saints et des pénitents, il est la mort des obstinés et des méchants; quand le Fils de Dieu se présente à un cœur endurci par le péché et par l'habitude du péché, que ce cœur s'oppose à son passage, et qu'il ne le veut pas recevoir par la pénitence et par l'amour, qu'arrive-t-il? Ce feu irrité d'un si injuste mépris remonte à sa source, il quitte ce cœur et cette âme rebelle, mais dans cette réflexion il devient si brûlant qu'il lui donne la mort et la mort éternelle : *Judicium sibi manducat et bibit;* il mange son juge et son jugement, il reçoit sa condamnation, et fait d'une semence de vie la semence de sa mort.

Ah! hommes de sang et de chair, qui ne pouvez obtenir de vos cœurs et de vos passions d'en chasser les images funestes de ces malheureuses créatures qui vous font soupirer sous les efforts de leur tyrannie; eh! pourquoi approchez-vous de l'autel en cet état? Quel avantage prétendez-vous recevoir d'une communion où vous recevez Jésus-Christ dans vos corps sans le recevoir dans vos âmes; ne savez-vous pas qu'au lieu d'aller à la vie vous allez à la mort? Ah! vindicatifs qui ne sauriez, dites-vous, oublier le souvenir de cette injure, qui communiez avec la haine dans le cœur et le dessein de vous venger, à quoi vous sert cette communion? Vous recevez Jésus-Christ, il est vrai, ou pour mieux dire vous le volez, mais il n'est pas si tôt dans vos corps que le démon est dans vos cœurs; ce pain ne vous donne pas la vie, parce que vous n'avez point d'union avec ce corps de l'Eglise qui en est animé; que ne faites-vous cette réflexion? Malheureux que je suis, je porte à l'autel de la paix un esprit de division : *Turbatus accedo ad pacificum;* je porte la colère à la douceur même, la cruauté au trône de la miséricorde et de la grâce : *Appropinquo ad osculum pacis qui prius accedere debuissem ad osculum turbati fratris* (*Bern. tom.* V, *p.* 156, *c.* 1) : Je donne un baiser à Jésus-Christ avant que de l'avoir donné à mon frère : *Convincit me reum et Dei inimicum iniquitas mea;* mon péché porte ma condamnation, mon iniquité me convainc d'être ennemi de Dieu, je lui ouvre la bouche de mon corps, mais je lui ferme celle de mon cœur, que dois-je attendre d'une semblable communion? Je n'en dois attendre que la mort.

Il en est ici comme de la foudre; ce météore s'élance avec impétuosité du sein des nues, et partout où il trouve des obstacles, il les brise et les force; mais où il n'y a point de résistance, il y entre avec douceur et sans violence; le Fils de Dieu est un feu qui est sous la nuée et sous les ombres de l'eucharistie, si ce feu trouve de l'obéissance et de l'amour dans le cœur du chrétien, s'il est amolli par la tendresse de la charité, il y entre sans aucune désolation, il n'y entre que pour lui donner la vie; mais s'il le trouve endurci dans son impénitence et dans son péché, d'un feu bienfaisant et plein d'amour il devient un feu brûlant et plein de fureur; il embrase le cœur, il le désole et lui donne la mort: *Accipit bonus in vitam, malus in pœnam.* L'homme juste, dit saint Bernard, le reçoit pour la vie, et le pécheur pour sa peine et son supplice : *Bonus in beneficium, malus in testimonium* (*Bern., tom.* V, *p.* 266, *c.* 2); le premier le reçoit comme le gage de l'amour de son Dieu, et le second comme le témoignage de ses jugements et de sa justice : *Bonus in salutem, malus in mortem;* l'homme juste en un mot le reçoit comme le principe de son salut, et l'homme criminel comme la source de sa damnation et de sa perte; tous deux communient, mais ces deux communions n'ont pas les mêmes effets et les mêmes suites : *Vide paris sumptionis quam sit dispar exitus.* Voyez donc ces différents succès de deux actions qui n'ont rien qui les distingue en apparence : l'une donne la vie, l'autre la mort; d'où vient cela? de la bonne ou mauvaise disposition du chrétien. Craignez donc cette funeste indisposition; prenez garde de ne pas faire l'arrêt de votre condamnation d'un mystère qui doit vous servir de passage à la gloire, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON IV

C'EST UN FEU QUI BRULE.

Ignis in altari semper ardebit.

Le feu brûlera toujours sur l'autel (*Lévit., chap.* VI).

La tradition des Hébreux porte que dans le sacrifice d'Abel on vit descendre le feu du ciel sur la victime, et au milieu de ce feu céleste, la figure d'un lion tout enflammée; c'était sans doute la figure de ce lion de la tribu de Juda qui descend à l'autel dans cet auguste sacrifice, au milieu des flammes et des feux qui composent l'éclat et la majesté de cet adorable mystère. Mais il y a une différence bien notable entre le feu qui descendit sur le sacrifice d'Abel et celui qui descend à l'autel; celui-là dévora toute la victime, celui-ci ne la brûle pas; et bien que le Fils de Dieu y soit en état de mort, il n'y est pourtant pas détruit, ni mis à mort; à l'égard même de l'église qui le reçoit dans la communion, c'est un feu qui luit sans brûler et qui la conserve sans la détruire; je me trompe, il ne lui donne la vie qu'en lui donnant la mort, il ne la fait vivre en Dieu qu'à mesure qu'il la détruit dans ses vices et dans ses passions; et voilà les victimes qui sont brûlées dans les feux de ce sacrifice. Jésus-Christ est un feu, mais un feu qui en brûle un autre dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent; je me trompe, encore une fois, il n'a jamais rien brûlé dans le sein de sa chaste mère, puisqu'avant même que d'y descendre, elle était déjà sans passion et dans la plénitude de la grâce : *Ave, gratia plena.*

Nous disions hier qu'il y a cette différence entre le feu que les passions allument dans l'homme, et le feu que la charité de Jésus-Christ a allumé sur nos autels; que le premier, comme le feu de la terre, dévore son sujet sans l'épargner, et que le second,

comme le feu du ciel, lui donne la vie sans la détruire; mais il faut aujourd'hui apporter quelque tempérament à cette proposition, puisque nous lisons dans les saintes lettres, que Dieu est un feu dévorant et consumant : *Deus ignis edax;* et dans un autre endroit : *Deus noster ignis consumens est* (*Deut.* IV). C'est pourquoi, pour établir entre ces deux une différence qui soit plus juste, il faut dire avec saint Augustin que tous deux brûlent et consument, mais une différente matière; le premier brûle tous les biens de l'homme pour en faire un sacrifice au démon, le second brûle tous ses maux pour en faire un sacrifice à Dieu. Tous les biens de l'homme chrétien consistent singulièrement en trois choses, dans la vertu qui le sanctifie, dans l'amour que Dieu lui porte et dans la gloire qui est le fruit de sa vertu et la consommation de l'amour de Dieu; et raisonnant par la règle des contraires, il me semble qu'on peut réduire tous ses maux à trois principes, à ses vices qui le corrompent, à la haine que Dieu en conçoit, et aux châtiments qu'ils méritent et que la justice de Dieu lui prépare. Cela supposé, je dis que le feu des passions dévore tous ces biens, et le feu de l'autel dévore tous ces maux; le premier étouffe les vertus de l'homme, il change l'amour de Dieu en fureur et retranche les espérances de la gloire : *Devoratorium salutis*, dit Tertullien, il dévore tout le salut; mais le second répare tous les biens en dévorant ces trois maux, qui leur sont contraires; il éteint le feu des passions et du péché, il éteint le feu de la colère de Dieu, enflammée par le feu des passions, il éteint, en un mot, le feu de l'enfer, allumé par le feu de la colère de Dieu; le premier effet fait renaître les vertus étouffées, le second le réconcilie avec Dieu, et le troisième le rétablit dans les droits du salut et de la gloire; c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Je dis donc que le Fils de Dieu est un feu qui en brûle un autre. Dans la communion, cette action est fondée sur deux grandes qualités sous lesquelles nous le recevons à l'autel, nous le recevons et comme Dieu et comme prêtre; comme Dieu il nous consacre comme ses temples, comme prêtre il nous immole comme ses victimes, et par cette consécration et ce sacrifice, il anéantit les passions et leur donne la mort. Pour entendre ce raisonnement, je suppose, avec saint Augustin, que Dieu consacre tous les lieux où il demeure; il a demeuré neuf mois dans le sein de sa mère, il l'a consacré par sa présence; il a demeuré quelques heures sur la croix, il l'a consacrée par cette habitation : il s'est reposé trois jours dans son tombeau, il l'a consacré par le repos : et c'est pour cette raison, dit saint Augustin, que nous disons que Dieu est partout; mais nous ne disons pas qu'il demeure partout : il est dans toutes les créatures, mais il n'habite pas dans toutes les créatures, il n'habite que dans ses temples et dans les lieux qu'il a consacrés par une présence spéciale. Cela supposé, je dis que le Fils de Dieu demeure en nous par la communion : Celui qui mange ma chair, dit Jésus-Christ, habite en moi et je demeure réciproquement en lui. Il n'est pas seulement en nous, mais il habite en nous, et y demeurant, il nous consacre par la mort et l'anéantissement des passions.

Car il faut supposer un second principe, avec saint Thomas, que l'effet de la consécration est de séparer les choses consacrées de la terre pour les unir à Dieu; il n'y a que trois sortes de sainteté, une sainteté d'union, une sainteté d'opération et une sainteté de consécration; la premiere nous sanctifie en nous unissant à Dieu par la grâce, la seconde nous sanctifie par la vertu et l'exercice des bonnes œuvres, et la troisième nous consacre en nous séparant de la terre et des impuretés de la terre. D'où vient que Moïse ayant consacré son frère Aaron avec tous ses enfants, il leur dit de la part de Dieu qu'ils ne devaient plus penser à la terre, et que Dieu devait être l'objet de tous leurs désirs : *In terra eorum nihil possidebitis, ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israel* (*Num.*, XVIII). Or, je dis que le sacrement de l'autel nous sanctifie de ces trois espèces de sainteté; d'une sainteté d'union, il nous unit à Jésus-Christ dans l'unité d'un même corps et d'un même esprit; d'une sainteté d'opération, c'est la charité de ce mystère qui nous donne la force et le courage de faire les bonnes œuvres : *Charitas Dei urget nos* (II *Cor.* V); d'une sainteté de consécration, il fait de nos corps les temples du Fils de Dieu en brûlant le feu des passions, qui sont les chaînes et les liens qui nous attachent à la terre : *Bonus ignis*, s'écrie saint Ambroise, *qui calefacere novit, exurere autem nisi sola vitia nescit;* feu divin, flammes innocentes, qui savez échauffer nos cœurs des plus pures ardeurs de votre amour, sans y brûler autre chose que nos vices et nos passions.

Cassien appelle le feu d'enfer, *Ignis inquisitor*, un feu qui cherche les passions des réprouvés pour les punir, il s'insinue dans toutes les parties de leur substance, il va de veine en veine, d'artère en artère, pour trouver leurs péchés et les châtier. Le feu de l'autel est un feu de cette nature, il se répand en nous dans la communion, il s'insinue dans toute la substance de l'âme et du corps; comme le feu d'enfer, il cherche les passions : *Ignis inquisitor:* voilà la convenance, mais la différence est tout à fait belle et pleine de consolation; c'est que le feu d'enfer ne cherche les passions que pour brûler le sujet des passions, il n'en veut pas au péché, mais au pécheur, il épargne les crimes pour donner la mort aux coupables; mais le Fils de Dieu est un feu plus innocent, il n'en veut qu'au péché et non pas au pécheur, il brûle les crimes pour consacrer les criminels, il cherche les vices pour les étouffer et pour les détruire; à l'égard des passions, c'est un feu qui les brûle et qui les

dévore : *Ignis edax*; mais à l'égard de l'homme, c'est une onction qui le consacre : *Ignis qui Deus est consumit, sed non affligit, ardet suaviter, desolatur feliciter* (*Bern.*); le Fils de Dieu, dit saint Bernard, est un feu qui brûle et qui consume, il est vrai, mais sans affliction, sans peine, sans douleur, sans dissolution; c'est un feu qui nous enflamme sans nous détruire, un feu qui anéantit le péché et qui flatte agréablement la volonté, un feu qui désole l'homme et qui le console : *Quia sic in vitia exercet vim ignis ut in animam exhibeat vim unitionis*, parce qu'à l'égard des passions et des vices, c'est un feu dévorant qui les brûle et qui les détruit ; mais à l'égard de l'homme, c'est une onction qui le consacre et qui lui donne la force d'étouffer ces monstres.

Jésus-Christ vient donc en nous en qualité de Dieu pour nous consacrer comme ses temples, mais il y vient encore comme prêtre pour nous immoler comme ses victimes. Je fonde ma pensée sur celle de saint Augustin (*tom.* V, *pag.* 567), qui dit que le sacrifice visible est le signe du sacrifice invisible, c'est-à-dire pour appliquer ceci à notre sujet, que ce qui se fait à l'autel dans la consécration n'est qu'un signe de ce qui se passe en nous dans la communion. Pour comprendre cette pensée il faut nécessairement supposer deux choses ; la première, que le Fils de Dieu, offrant à son Père le sacrifice de son corps et de son sang, s'est mis sinon à mort, du moins en état de mort, il ne s'est pas ôté la vie comme sur la croix, mais il s'est privé de toutes les fonctions de la vie des sens et du corps ; le second principe que je vous prie de remarquer, c'est que le sacrifice étant un sacrifice d'holocauste, toute la victime a dû être immolée et passée par les feux du sacrifice. Cette victime a deux corps, son corps naturel et son corps mystique, son humanité sainte et l'Eglise, l'une et l'autre ont donc été offertes dans le cénacle, mais l'une et l'autre n'ont point été immolées par la même action ; si le Fils de Dieu s'est mis en état de mort dans la consécration, son Eglise n'y a pas été réduite en cet état, et ainsi cette action n'a pas consommé son sacrifice ; néanmoins il faut qu'il soit consommé, et parce que c'est au même sacrificateur qui offre la victime de l'immoler, c'est à Jésus-Christ d'anéantir son Eglise et de la mettre en état de mort; et c'est ce qui se fait dans la communion, où, anéantissant ces passions, il la réduit en cet état, il ne lui ôte pas la vie de son corps, mais les fonctions et l'exercice de ce corps, il lui ôte la vie des sens pour la faire vivre de la vie de l'esprit ; et voilà le sens des paroles de saint Augustin : ce qui se fait dans la consécration n'est qu'un signe de ce qui se passe dans la communion; le Fils de Dieu se met en état de mort par cette première action, pour consommer en nous par la seconde son sacrifice ; il ne s'immole que pour nous immoler dans nos vices et dans nos passions.

Ce raisonnement paraîtra davantage si vous faites réflexion avec saint Grégoire de Nazianze (*orat.* 2, *Eliæ Cretens.*), que la communion nous incorporant en Jésus-Christ, elle nous fait entrer en société de sa divinité et de son martyre; comme elle nous fait vivre en Jésus-Christ, elle nous donne la force et nous impose même l'obligation de mourir pour Jésus-Christ. D'où vient que les saints Pères, et particulièrement saint Cyprien appellent cette action la préparation et la dernière disposition des victimes qui sont immolées pour la gloire du Fils de Dieu. Or, comme Jésus-Christ ne s'est préparé à la mort qu'en se mettant en état de mort, comme il s'est disposé au sacrifice de la croix par le sacrifice de l'autel, qui a été le premier effort de sa charité, de même la communion prépare les chrétiens à la mort en les mettant en état de mort ; elle les dispose au martyre, mais c'est par un autre martyre, c'est par le martyre des passions qui font violence à la charité et qui s'opposent au dessein qu'elle a de donner son sang et sa vie pour Jésus-Christ. Le Fils de Dieu, dans l'Apocalypse, porte à la bouche une épée à deux tranchants : *Gladius ex utraque parte acutus* (*Apoc.* I), son Epouse néanmoins souhaite un baiser de cette bouche : *Osculetur me osculo oris tui* (*Cant.* I). On explique ceci du mystère de l'Incarnation, mais il me semble que l'application en est plus juste dans celui de la communion, où l'Eglise baise cette bouche armée d'une épée à deux tranchants, pour nous faire comprendre que comme dans le baiser il se fait une transmission d'esprits, l'Eglise reçoit un esprit dans ce baiser, mais un esprit qui lui donne une double mort, une mort sanglante et une mort non sanglante ; la première, par l'obligation du martyre, et la seconde, en la disposant à cette mort par celle des passions, qui sont les seuls obstacles qui peuvent arrêter sa charité et son amour

La charité dans la pensée du Sage est forte comme la mort : *Fortis ut mors dilectio* (*Cant.* VIII); et saint Augustin (*Epist. ad Hieron.*) explique ce passage, et lui donne trois sens qui sont tout à fait justes. Le premier, c'est que la mort est la mesure de l'amour, la charité donne sa vie pour ce qu'elle aime. La seconde, comme la mort détache l'âme de la chair et du corps, la charité, par un semblable effort, sépare l'âme des passions de la chair et du corps. Le troisième, comme la mort est victorieuse de tout, la charité triomphe de tout. Trois raisons qui ont fait dire au Sage que la dilection est forte comme la mort : *Fortis ut mors dilectio;* mais j'ajoute à la pensée du Sage, et sur les principes de saint Augustin, que la communion est plus forte que la mort ; dans le premier sens, non-seulement elle fait mourir les martyrs pour Jésus-Christ, mais de plus elle fait ce que la mort ne peut faire, elle les fait mourir de la mort même de Jésus-Christ, les incorporant avec lui dans ce mystère. Le sang qu'ils versent c'est le sang d'un Dieu, les plaies qu'ils souffrent sont autant de blessures imprimées sur le corps d'un Dieu :

dans le second sens, si la mort sépare l'âme du corps, si la charité la détache des passions du corps, la communion sépare les passions du corps même, elle les étouffe dans leur source, et leur donne la mort dans le sein même qui leur donne la naissance. Dans le troisième sens, en un mot, si la mort triomphe de tout, du moins elle ne triomphe pas de Dieu qui est le vainqueur de la mort; mais la communion pousse ses victoires jusqu'à Dieu ; Jésus-Christ est un feu qui n'arrête pas ses progrès dans la défaite des passions, il s'élève jusque dans le ciel pour y éteindre le feu de la colère de Dieu allumée par le feu des passions. C'est le second point de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Après que Moïse eut ouvert le sein de la terre pour ensevelir dans ses abîmes les rebelles et les factieux qui s'étaient révoltés contre le pontife, ce peuple , dit l'Ecriture sainte, en murmura et mit Dieu si fort en colère par cette seconde émotion, que si Aaron n'eût pris l'encensoir à la main pour l'apaiser, il eût fait éclater pour la seconde fois sa vengeance sur la tête de ces rebelles. Mais l'Ecriture remarque que le pontife ne prit pas du feu commun dans son encensoir pour faire fumer cet encens, il prit une portion du feu sacré qui était sur l'autel, et s'arrêtant au milieu des vivants et des morts, il apaisa la colère de Dieu par ce sacrifice : *Pro populo deprecatus est et plaga cessavit* (*Num.* XIII): nous sommes tous les jours exposés au même danger que ce peuple, nous allumons comme lui le feu de la colère de Dieu par nos ingratitudes et par nos crimes, et je ne doute point qu'elle n'éclatât sur nos têtes si l'Eglise n'arrêtait ses punitions et ses châtiments; mais que fait cette sage Mère? comme le pontife elle prie, et afin que ses prières puissent monter au ciel et être reçues de Dieu, elle court à l'autel où elle ne prend pas seulement une portion du feu sacré, mais Jésus-Christ tout entier; elle offre cette hostie à son Père, elle fait fumer son encens sur ce feu, c'est-à-dire qu'elle unit ses prières à Jésus-Christ, et par ce double sacrifice elle éteint le feu de la colère de Dieu, et arrête son indignation et sa vengeance.

Saint Augustin donne trois grandes qualités au sacrement de l'autel :*Redemptionis pretium, redemptoris monimentum, et redempti munimentum :* C'est le prix de la rédemption, le gage de la charité du Rédempteur, l'asile et la protection du chrétien qui est racheté. Pour entendre sa pensée, il faut remarquer que la colère de Dieu n'est pas une passion intérieure comme celle de l'homme, le mouvement n'est pas dans son cœur, il ne consiste que dans la peine et le châtiment du coupable *: Ira divinitatis est pœna peccantis*, dit Salvien. Mais cette colère qui est hors de Dieu suppose trois fondements en Dieu sans lesquels elle ne peut éclater, sa justice, sa haine et sa puissance ; la première veut être satisfaite du pécheur, la seconde s'en veut venger par sa perte, et la troisième exécute les desseins des deux autres; ou disons autrement que la haine de Dieu demande des maux et des peines sans modération, la justice les règle et les mesure, mais la puissance les applique ; or, je dis, pour raisonner avec saint Augustin, que le Fils de Dieu nous a laissé dans le sacrement de l'autel trois grands obstacles pour arrêter cette colère et pour opposer à ses fondements. Justice de Dieu, vous voulez être satisfaite, eh bien! vous le serez, mais vous ne vous satisferez point dans la punition du coupable, vous trouverez à l'autel le prix de sa rédemption : *Redemptionis pretium.* Haine de Dieu, vous voudriez bien perdre le pécheur, mais il faut lui accorder la réconciliation et la paix, puisqu'il est en possession du gage de sa charité : *Redemptoris monimentum.* Puissance divine, vous avez beau faire des efforts pour satisfaire cette justice et contenter cette haine, tous vos efforts sont inutiles, vous avez les mains liées contre ce pécheur parce qu'il est sous la protection de Jésus-Christ, et qu'il trouve un asile dans la communion : *Redempti munimentum* (*Hier. t.* IV, *p.* 1012).

Vous plaît-il que nous poussions davantage ce raisonnement sur les principes des autres Pères de l'Eglise; le premier dont je produis l'autorité, c'est saint Jérôme qui dit que le Fils de Dieu étant sur le point de priver son Eglise de sa présence visible pour retourner à son Père, il était nécessaire qu'il nous laissât le sacrement de son corps et de son sang, pourquoi, dit saint saint Jérôme? *Ut coleretur jugiter per mysterium quod semel offerebatur in pretium* : Pour adorer dans ce mystère et reconnaître à tous moments le prix de notre salut et l'hostie de la rédemption, pour renouveler même le sacrifice de la croix et apaiser la justice de Dieu par l'oblation de ce prix et l'immolation de cette victime : *Ut quia quotidiana et indefessa currebat pro hominum salute redemptio, perpetua esset etiam redemptionis oblatio.* Car les péchés des hommes n'étant point arrêtés par la mort du Fils de Dieu, et la grâce de la rédemption devant toujours subsister dans l'Eglise et sans aucune interruption, il fallait, dit ce Père, que cette oblation fût perpétuelle aussi bien que la rédemption, puisque le sacrifice est le fondement de cette grâce : *Et perennis illa victima viveret in memoria et semper præsens esset in gratia* (*Ibid.*). Il était nécessaire, en un mot, que cette victime immortelle fût toujours présente dans l'Eglise par le souvenir de son amour, pour y être toujours présente par la présence de sa grâce; le sacrifice de l'autel n'est donc qu'une continuation du sacrifice de la croix pour apaiser la colère de Dieu qui s'irrite sans cesse par la continuation et le progrès de nos crimes : *Redemptionis pretium.* C'est le prix de la rédemption et la satisfaction de la justice de Dieu.

Mais c'est encore le gage de la charité du Rédempteur que l'Eglise oppose à sa haine : *Redemptoris monimentum.* Quand le Fils de Dieu, dit Arnould de Chartres, veut vaincre son Père, il lui fait voir ses plaies et ses bles

sures : *Ostendit Patri latus et vulnera* (*Arnold. Carnot., de B. Virg.*). Quand Notre-Dame veut adoucir les ressentiments de Jésus-Christ, elle lui montre le sein qui l'a porté, le sein qui l'a nourri et élevé : *Ostendit Christo pectus et ubera.* Mais quand l'Eglise veut arrêter la haine de Dieu qui le transporte contre les pécheurs, elle expose à ses yeux dans le sacrement de l'autel tous les illustres monuments de sa charité et de son amour; elle fait voir au Père avec son Fils les mêmes plaies et les même blessures, ce côté ouvert, cette tête percée ; elle montre au Fils avec la Mère, non pas à la vérité le sein qui l'a porté et élevé, mais le sein qui l'a enfantée elle-même sur la croix, et qui la nourrit encore dans le sacrifice de l'autel; elle emploie tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus fort : *Non potest esse repulsa ubi concurrunt et orant omni lingua disertius hæc clementiæ monumenta* (*Ibid. supra*). Comme le Père ne saurait refuser son amour aux pécheurs en vue des blessures de son Fils, comme le Fils ne leur peut refuser son cœur en vue du sein et des tendresses de sa Mère, le Père et le Fils ne sauraient leur refuser la grâce de la réconciliation et de la paix, quand l'Eglise leur présente à l'autel le gage de leur amour et le riche monument consacré à la mémoire de la charité du Rédempteur : *Redemptoris munimentum.* Mais c'est encore l'asile et la forteresse qui protège l'homme contre les efforts de la puissance qui applique les peines de la justice et de la haine de Dieu : *Redempti munimentum.* Et c'est ce que le dévôt saint Bernard a voulu faire comprendre par ces belles paroles que je vous rapportai dans le sermon d'hier, où il appelle l'Eucharistie l'investiture du corps et du sang du Fils de Dieu, qui nous protége et qui nous défend : *Investituram corporis et sanguinis Dominici qua protegimur.*

Le feu qu'on avait allumé dans l'ancienne Rome pour veiller au salut de l'état n'était qu'une illusion du démon pour abuser ce peuple, car il ne put jamais la protéger contre la fureur du feu du ciel qui embrasa la ville, et qui n'épargna pas même le temple de la déesse où ce feu était conservé avec tant de vigilance et de superstition; mais le feu qui est allumé sur l'autel, nous sert de défense et d'asile contre la colère de Dieu et la fureur de sa vengeance. Et de vrai, si ce sacrifice ne nous protégeait contre la haine et la justice de Dieu, qui nous défendrait de ses châtiments et de ses peines? Vivrions-nous comme nous vivons dans l'impunité? Les pécheurs triompheraient-ils avec tant d'insolence? Sommes-nous moins coupables que les anciens habitants de la terre, que la fureur de Dieu ensevelit dans un même tombeau ? Leur crime, dit l'Ecriture sainte, fut un crime de sensualité et d'impureté : *Omnis caro corruperat viam suam* (*Gen.*, VI). A-t-on jamais vu plus de corruption? Cette sensualité s'est-elle jamais abandonnée à de plus horribles prostitutions? *Christus patitur in nobis opprobrium.* La vie des chrétiens qui devrait honorer Jésus-Christ, le charge de honte, d'opprobres et de confusion; sommes-nous plus innocents que les Juifs qui ont éprouvé tant de fois la vengeance de Dieu, tantôt pour avoir murmuré contre sa providence, tantôt pour avoir profané ses autels et ses mystères? Sommes-nous plus innocents que les Juifs, nous qui murmurons à toute heure contre cette même providence, nous qui censurons sa conduite, *censores divinitatis*, nous qui l'accusons même bien souvent d'injustice.

Si les Juifs, en second lieu, ont profané ces mystères, nous les profanons; on n'est pas galant homme si on ne sait dire le mot contre la religion, on n'est pas du nombre des esprits forts si on ne la fait passer pour une politique; nous portons même notre impiété jusqu'à l'autel par nos sacriléges communions : *Vim facimus pietati Dei.* Nous allons forcer la piété de Dieu, faire violence à sa miséricorde, et comme il arrive dans le siége d'une ville que les assiégés étant pressés par les différentes et fréquentes attaques de leurs ennemis, la fureur les anime et les fait fondre sur les assiégeants, de même, dit Salvien (*lib. IV de Provid.*), nous attaquons Dieu par tant de crimes, nous le pressons si vivement, qu'il n'est plus maître de sa patience : *Furor arma ministrat :* Sa fureur lui fait prendre les armes pour nous punir, mais par un prodige étonnant nous trouvons à l'autel un asile, et ce mystère même que nous profanons nous met à couvert des peines que mérite une si horrible profanation. Car pensez-vous que Dieu ait les sentiments moins délicats qu'il ne les avait autrefois? Pensez-vous que ce crime lui soit moins odieux et qu'il ait moins de zèle et de justice? Si son Fils n'arrêtait sa colère, souffrirait-il qu'on le vînt outrager jusqu'à l'autel? Non, il ferait inonder toute la terre d'un déluge, il ouvrirait ses abîmes pour nous ensevelir, il animerait des serpents pour nous donner la mort, il allumerait des feux dans le ciel pour nous dévorer, il ferait descendre des anges exterminateurs pour nous sacrifier à sa vengence. Mais nous n'aurons pas toujours ce sacrifice de propitiation; quand nous paraîtrons au jugement, nous n'aurons plus cet asile et cette défense, ce sera pour lors que la justice de Dieu frappera sans être arrêtée dans ses vengeances, elle choisira les criminels, elle les punira avec liberté, parce qu'ils n'auront plus ce feu de Jésus-Christ qui arrête les saillies de la colère de son Père, et qui réprime les ardeurs de l'enfer. C'est le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT

C'est le troisième effet de ce sacrement, il éteint le feu d'enfer allumé par le feu de la colère de Dieu; car il faut supposer avec l'Ecriture sainte et les Pères, que Dieu n'a allumé le feu dans l'enfer que pour trois choses qui se réduisent pourtant toutes trois à une seule : la première pour punir le démon et ses ministres, le ciel a été fait pour les hommes : *Quod paratum est vobis* (*Matth.*, XXV); mais l'enfer n'a été fait que pour les démons :

Qui paratus est diabolo et angelis ejus (*Matth.*, XXV). D'où vient qu'il est dit de Judas qu'il s'en alla dans son lieu après la mort, c'est-à-dire dans l'enfer? *Ut abiret in locum suum* (*Act.* I), parce que son impénitence en avait fait un démon : *Unus ex vobis diabolus est* (*Joann.* VI). La seconde raison pour laquelle Dieu a allumé le feu de l'enfer, c'est pour brûler les victimes du sacrifice de sa vengeance et les rendre immortelles dans ce supplice : *Omnis victima igne societur*, dit saint Marc (*Marc.*, IX). La troisième, en un mot, c'est pour vaincre les passions qui n'auront pas été vaincues pendant la vie : *Ignem tuum igne suo superabit*, dit saint Grégoire. Cela supposé, je dis que le feu d'enfer n'a point d'action sur le chrétien qui communie, parce qu'il ne trouve pas en lui son sujet et sa matière ; ce feu ne brûle que les démons ou l'homme transformé en démon, et la communion en fait un ange : *Angelificata caro*. Elle nous rend incorruptibles et nous fait ressusciter comme des anges ; ce feu n'est allumé que pour brûler les victimes de la vengeance de Dieu, et la communion nous immole à son amour et nous fait les victimes de sa charité ; ce feu cherche les passions pour les vaincre, mais elles sont déjà vaincues par celui de l'autel qui nous consacre, si bien que ce feu ne trouvant point de matière sur les chrétiens, il n'a aucune impression sur leur esprit ni sur leur corps.

Ajoutez à cela que le feu d'enfer n'agissant que comme l'instrument de la justice de Dieu, il épargne les lieux qui sont consacrés par sa présence ; pendant que Loth est dans Sodome, le feu que Dieu a préparé pour la brûler n'ose fondre sur cette ville ; on dirait qu'il a de l'intelligence et qu'il respecte la sainteté de cet homme de Dieu : il ne veut pas descendre dans un lieu qui est honoré de sa présence. Quand je parle des feux de Sodome, vous voyez bien que je veux vous proposer, sous les ombres de cette figure, la vérité des feux de l'enfer ; la matière dont ceux-là étaient formés, l'activité avec laquelle ils agissaient, justifient assez ce rapport. Sodome est la figure de la cité intérieure de l'homme que le Fils de Dieu, comme un autre Loth, protége contre les violences du feu d'enfer, et pour vous faire voir que cette application est tout à fait juste à mon sujet, il ne faut qu'examiner la signification du nom de Loth. Loth, selon l'interprétation commune, veut dire *involutus*, un homme caché, enveloppé, travesti ; et dites-moi, de grâce, où est-ce que le Fils de Dieu est caché? N'est-ce pas au sacrement de l'autel où il est enveloppé sous les espèces et sous les ombres du mystère? *Involutus*, c'est donc un homme caché qui fait dans l'homme chrétien ce que le premier fit autrefois dans Sodome, il le protége contre l'enfer pendant que Jésus-Christ est dans nos corps et dans nos âmes, il ne faut pas craindre que l'enfer y pousse ses feux et ses flammes, ce sont des feux intelligents qui respectent les lieux que Jésus a consacrés par sa présence.

Souvenez-vous, s'il vous plaît, de ces trois petits martyrs de la captivité, que la passion aveugle d'un roi profane fit jeter dans cette fournaise allumée, pour les réduire en cendres ; on les vit dans ces feux aussi triomphants que s'ils eussent été dans le paradis ; ces flammes n'avaient point d'action sur leurs corps. Je serais peut-être en peine de trouver la cause prochaine de ce miracle, si l'Ecriture sainte ne m'apprenait qu'on vit au milieu de ces trois innocents une quatrième personne qui portait les traits et le caractère du Fils de Dieu : *Species quarti similis Filio Dei* (*Daniel.*, III). Et voilà leur protecteur, le Fils de Dieu réprimait l'activité de ces feux et s'opposait à leur violence. La fournaise de Babylone est une image de celle de l'enfer, et ces trois petits martyrs marquent visiblement tous les saints qui ont Jésus-Christ avec eux et qui le reçoivent dans la communion ; les feux d'enfer n'oseraient les attaquer, ils ne brûlent que ceux qui sont privés de la présence de Jésus-Christ, comme les ministres de la fureur du tyran ; mais pour ceux qui portent Jésus-Christ avec eux par une sainte communion, les flammes n'ont point de prise sur eux, la présence de Jésus-Christ les réprime et étouffe toutes leurs ardeurs ; quand un chrétien, muni de ce dépôt sacré, serait au milieu de tout l'enfer, quand toute la nature brûlerait de ces feux désolants, on le verrait marcher au milieu de tous ces feux comme nos trois petits martyrs, ce feu de l'autel, la présence du Fils de Dieu, le défendrait de leurs ardeurs et ne souffrirait pas même qu'il fût noirci de leur fumée.

Ce qui me reste donc à vous dire, c'est que si la présence du Fils de Dieu nous défend de tous ces feux, son absence nous y expose. Pendant que Loth est dans Sodome, les flammes qui la menacent sont suspendues ; d'abord qu'il n'y est plus, les feux tombent sur cette ville et la désolent ; parce que Jésus-Christ est avec les enfants de la fournaise, le feu ne les brûle pas ; parce qu'il n'est pas avec les ministres de la fureur du tyran, ils sont dévorés par les flammes. Il n'en faut pas douter, pendant que nous porterons le Fils de Dieu en nous-mêmes, nous serons comme les habitants de Sodome avant la retraite de Loth, nous serons comme ces petits martyrs de la captivité, inaccessibles à tous les feux qui nous menacent ; mais d'abord que nous serons privés de cette protection, aussitôt que nous aurons éteint ce feu sacré par nos crimes, nous tomberons dans le malheur de Sodome, nous serons accueillis de la même disgrâce qui fit périr les ministres de Nabuchodonosor, nous serons les victimes de tous ces feux. Le plus grand de tous les malheurs qui pouvaient arriver aux Romains dans le sentiment de ces profanes, c'était quand les vestales avaient laissé éteindre le feu sacré ; ce malheur était un signe ou de la perte de l'Etat, ou du moins d'une grande désolation ; il n'y avait point de prodige, pour affreux qu'il pût être, qui leur causât tant de terreur et tant de crainte, et la négligence des vestales était cruellement punie par le pontife. Ce qui n'était qu'une

superstition parmi ce peuple doit passer dans l'Église pour un principe de religion ; si nous avons quelque malheur à craindre, c'est l'extinction du feu sacré, c'est la perte de Jésus-Christ que nous recevons dans la communion, parce que ce malheur est la source de tous les autres. Ah! il vaudrait bien mieux pour nous que la terre s'ouvrît pour nous abîmer, que l'air s'enflammât pour nous embraser, que les nuées se changeassent en carreaux pour nous écraser, nous aurions du moins une ressource dans tous ces malheurs, la présence du Fils de Dieu nous conserverait dans les abîmes, elle nous protégerait contre la violence de ces feux et de ces foudres ; mais ayant perdu Jésus-Christ, tout est perdu pour nous ; ce feu étant éteint, nous n'avons plus de protection contre les feux qui nous menacent, et notre négligence attire sur nous l'indignation du pontife ; Jésus-Christ même, indigné de nos ingratitudes, s'en veut venger avec rigueur et sévérité.

De manière qu'il ne suffit pas d'avoir Jésus-Christ pour quelque temps, il le faut posséder et conserver ; ce n'est pas assez qu'il entre en nous par la communion, il faut encore qu'il y demeure par le fruit de la communion ; car si nous ne le recevons que pour le perdre, si ce feu ne s'allume en nous que pour s'y éteindre, nous ne quittons nos maux que pour les reprendre, nous n'évitons les malheurs qui nous menacent que pour retomber dans les mêmes disgrâces. L'arche d'alliance entrant dans les eaux du Jourdain, sa présence arrête leur cours, mais aussitôt qu'elle est passée, elles coulent comme auparavant. Voilà le fruit de la plus grande partie de nos communions, le Fils de Dieu vient en nous, cette arche entre dans nos corps et dans nos âmes, sa présence arrête le débordement des passions, les eaux remontent contre leur source, mais ce n'est pas pour longtemps, car à peine sommes-nous hors de la table du Fils de Dieu, à peine les espèces du sacrement sont elles consumées, que les passions continuent leurs progrès et leurs désordres, les eaux continuent leur mouvement et leur course. D'où vient cela ? C'est que l'arche ne s'arrête pas en nous, elle ne fait que passer ; nous perdons avec le sacrement la grâce même du sacrement ; Jésus-Christ vient bien en nous, mais il n'y demeure pas, et par sa retraite il nous laisse exposés à tous les malheurs dont sa présence nous met à couvert.

Il faut donc que ce feu soit toujours allumé en nous pour éteindre tous les autres : *Ignis in altari semper ardebit* (*Levit.*, VI). Il faut que ce feu soit toujours, non-seulement sur l'autel du sacrifice visible, mais encore sur l'autel du sacrifice invisible ; ou disons mieux, que pour assurer notre salut, ce feu doit demeurer éternellement en nous sur trois autels, sur l'autel de notre esprit, sur l'autel de notre cœur et sur l'autel de notre corps ; et parce que Dieu ne demeure que dans ces lieux consacrés par sa présence, il faut qu'il consacre ces trois autels pour faire en nous sa résidence, le premier par la foi, le second par l'amour, et le troisième par la pénitence ; demeurant sur l'autel de l'esprit consacré par la foi, il étouffera le feu des passions ; demeurant sur l'autel du cœur consacré par la charité, il éteindra le feu de la colère de Dieu allumée par le feu des passions : demeurant sur l'autel du corps consacré par la pénitence, il arrêtera les saillies du feu de l'enfer allumé par le feu de la colère de Dieu : *Ignis in altari semper ardebit, quem nutrit sacerdos subjiciens ligna mane et per noctem* (*Levit.*, VI). Mais pour conserver ce feu il faut l'entretenir et lui donner de la matière ; mais quelle est cette matière ? ce sont nos vices et nos passions ; il lui faut offrir ces victimes. Il est vrai qu'il les a offertes à son Père quand il s'est mis en état de mort ; il ne vient même en nous que pour les immoler et consommer son sacrifice, mais cette consommation suppose notre consentement, il nous fait entrer en société de son sacerdoce pour faire cette immolation ; offrez-lui donc ces passions : Seigneur, je suis sujet à une colère qui me transporte, immolez cette victime ; je suis dévoré par une avarice sordide, donnez la mort à ce monstre ; ma sensualité me désole, étouffez ce feu profane ; toutes mes passions me font la guerre, je vous en conjure, Seigneur, faites-en un sacrifice. Si vous en usez de la sorte, ce feu sacré demeurera en vous : *Iste ignis erit perpetuus qui nunquam deficiet in altari* (*Lev.*, VI). Si vous concourez avec lui il ne s'éteindra jamais, ni sur l'autel de l'esprit, ni sur l'autel du cœur, ni sur celui du corps, et consacrant tous ces autels par sa présence, il dévorera tous les maux qui vous peuvent accueillir, et conservera tous les biens que Dieu a mis en vous par la vertu, par son amour et par les semences de la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON V.

C'EST UN FEU QUI NE LUIT PAS.

Ignis in altari semper ardebit.

Le feu brûlera toujours sur l'autel (*Lévit.*, chap. VI).

Que vous semble du zèle de ces anciens prêtres de la maison de Dieu, qui cachèrent le feu sacré dans la terre pour le dérober à la profanation des Perses dans la troisième captivité de Jérusalem ? Ne m'avouerez-vous pas que cette action exprime merveilleusement celle que fit Jésus-Christ, notre pontife, sur le point de sa captivité et de sa mort ? A peine voit-il ses tyrans dans le dessein de se saisir de sa personne, qu'il se saisit du feu sacré, c'est-à-dire de lui-même, et par une religieuse précaution, il se cache sous les ombres de la terre pour confondre la malice de ses ennemis. Toute la différence que je vois entre la figure et la vérité, c'est que les prêtres de la loi emportèrent le feu sacré de dessus l'autel pour le mettre dans la terre, et le Fils de Dieu, l'enveloppant sous les ombres de la terre, l'a rétabli sur l'autel, où il brûle et ne luit pas : il ne luit pas aux sens, il ne brille pas à la raison ;

comme l'Eglise ne le voit pas, son esprit ne le comprend pas; et pourquoi l'Eglise aurait-elle un avantage que Dieu n'a pas accordé à sa sainte mère ? elle l'a reçu dans son sein sans le voir, elle l'a conçu sans le comprendre, et elle n'eût point connu le terme de sa conception, si un ange ne lui eût dit qu'elle était pleine de grâce, et que le Seigneur était avec elle : *Ave, Maria.*

Quoiqu'il n'y ait rien de plus sensible que le feu, ni de plus visible que la lumière; quoiqu'il n'y ait point de feu si actif ni de clarté si vive que le Fils de Dieu, j'avance néanmoins cette proposition avec saint Augustin, qu'il n'y a rien de plus caché ni de plus invisible que Jésus-Christ : *Deus occultus et semper occultus* (*Aug. in Psal.*); il est caché dans sa génération, il est incompréhensible : *Generationem ejus quis enarrabit* (*Isa.*, LIII) ? Dans son incarnation, il est enveloppé sous les ombres de son humanité comme d'un habit qui ne le change pas, mais qui le couvre : *Habitu inventus ut homo* (*Phil.*, II). Dans sa mission le monde ne le connaît pas : *Et mundus eum non cognovit* (*Joan.*, I). Dans sa prédication ses apôtres mêmes ne l'entendent pas : *Nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis* (*Luc.*, XVIII). Dans ses actions il fait des miracles et ne veut pas qu'on les publie : *Nemini dixeritis visionem hanc* (*Matth.*, XVII). Et dans un autre endroit : *Præcepit eis ne cui dicerent* (*Luc.*, IX). Dans sa Passion, s'il était connu on ne lui donnerait pas la mort : *Si enim cognovissent numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I *Cor.*, II). Dans sa victoire, la vertu qui l'opère est cachée dans l'infirmité de sa croix : *Ibi abscondita est fortitudo ejus* (*Habac.*, III). Dans sa résurrection il marche inconnu au milieu de deux disciples : *Oculi illorum tenebantur clausi ne eum agnoscerent* (*Luc.*, XXIV). Dans son ascension une nue le dérobe aux yeux de ses apôtres : *Et nubes suscepit eum ab oculis eorum* (*Act.* I). Dans son règne et sa domination, nous ne savons pas de quelle manière il règne dans le ciel : *Sacramentum regis abscondere bonum est* (*Job.*, XII). C'est un Dieu caché, mais si caché qu'il s'en est fait un caractère particulier : *Vere tu es Deus absconditus* (*Isa.*, XLV). Mais de tous les mystères où il s'est dérobé aux yeux de l'homme, il n'y en a point où il le soit davantage que dans le sacrement de l'autel; dans toutes les autres circonstances de l'incarnation, si ce feu ne luit pas à la raison, du moins il luit au sens ; si on ne le comprend pas, du moins on le voit, on l'entend, on le touche ; mais dans l'eucharistie, il est également caché aux sens et à la raison, il est invisible et incompréhensible tout ensemble : premièrement, comme invisible, il veut la soumission de l'esprit de l'homme; secondement, comme incompréhensible, il exige son admiration, et sous ces deux qualités d'invisible et d'incompréhensible; troisièmement, il demande ses adorations : c'est mon sujet qui paraîtra davantage dans la suite du discours.

PREMIER POINT.

Quoique le Fils de Dieu soit la force et la vertu de son Père, quoiqu'il soit le bras tout-puissant qui a tiré le monde du néant et qui le tient encore suspendu sur ses abîmes, ce bras invincible qui a terrassé les démons et qui a humilié toutes les puissances du monde et de l'enfer, il semble néanmoins qu'il appréhende la violence de ses ennemis ; en voici une preuve assez naturelle et assez sensible, car les voyant tous disposés à le détruire tout à fait, et dans le dessein d'effacer du monde jusqu'à son nom et à sa mémoire, il s'enfuit pour éviter la persécution qui le menace ; et parce que les autels ont toujours été des asiles pour les innocents et pour les coupables mêmes, il s'enfuit sur l'autel, il se cache dans le tabernacle ; mais parce qu'il prévoit bien que les impies porteront leur fureur jusque dans le sanctuaire, il se couvre d'un voile et des espèces du sacrement, et par ce stratagème innocent il passe de la synagogue dans l'église. Mais pour raisonner plus solidement, et à mon sujet, je dis avec saint Thomas que le Fils de Dieu se rend invisible sur l'autel : *Ut fidei augeatur meritum* (*Thom.*, *q.* 75, *art.* 5), pour exercer plus parfaitement la soumission de la foi, et multiplier les degrés de son mérite.

Pour comprendre mon raisonnement, je suppose que tout le mérite de la foi n'est fondé que sur trois victoires qu'elle remporte sur trois grandes difficultés que la sagesse humaine ne saurait vaincre; la première consiste dans l'élévation des objets qui sont au-dessus de la raison ; la seconde, dans l'obscurité de ces mêmes objets, qui arrête sa vue et ses regards; et la troisième, dans la dépendance des sens qui la gouvernent et qui lui proposent les images des choses sensibles. Or, je dis que la foi triomphe de tous ces obstacles ; du premier, elle nous fait connaître sur la terre tout ce que les saints voient dans le ciel; du second, elle perce cette obscurité et se fait jour dans les ténèbres ; du troisième, en un mot, elle sacrifie les sens et renonce à leur ministère, et par ces trois victoires elle établit les fondements et les principes de son mérite.

Cela supposé, je dis que la foi de l'Eglise est plus parfaite dans le mystère de l'autel que dans les autres, parce qu'elle est plus victorieuse, et ses victoires sont plus signalées, parce que les obstacles y sont plus invincibles; l'élévation des objets n'y est pas plus grande, il est vrai, mais elle y est plus universelle, puisque le Fils de Dieu n'y descend pas seulement avec toute sa substance, mais de plus, qu'il y descend par un grand nombre de miracles, en vue desquels le chrétien redouble sa soumission et multiplie ses mérites; l'obscurité est plus profonde dans ce mystère qu'en celui de l'Incarnation; dans celui-ci il se fait une ombre : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (*Luc.* I), c'est-à-dire un tempérament de jour et de nuit, un mélange de lumière et de ténèbres;

d'où vient que saint Jean, après avoir dit que le Verbe s'est fait chair, ajoute incontinent après, que nous avons vu sa gloire : *Vidimus gloriam ejus* (*Joan.* I). Mais dans le mystère de l'Eucharistie, ce n'est point l'obscurité d'une ombre, mais d'une nuit où le Fils de Dieu ne fait briller aucune lumière ; l'indépendance des sens y est encore plus parfaite que dans l'Incarnation ; ici du moins on entend le Fils de Dieu, on le voit, on le touche dans une partie de lui-même, qui est l'humanité : *Quod audivimus, quod vidimus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ* (I *Joan.* I). Saint Jean même se sert de ce motif pour attirer les peuples dans la société de la foi : *Hoc annuntiamus vobis ut societatem habeatis vobiscum.* Mais dans le sacrement de l'autel on ne voit rien, on n'entend rien, on ne touche rien de la substance de Jésus-Christ ; les sens n'ont aucune part dans la foi de ce mystère. Je vous disais hier dans la pensée du Sage, expliquée par saint Augustin, que la charité est forte comme la mort, mais j'ajoute aujourd'hui que la foi de ce sacrement est aussi forte que la charité et la mort ; car si la mort sépare l'âme de son corps, si la charité la détache des passions de la chair, la foi la sépare ici de tous les sens et renonce à toutes les révélations de la chair et du corps.

C'est pourquoi afin de donner plus de jour à ce raisonnement, je vous prie de distinguer avec moi trois dégrés dans la foi de l'Eglise par rapport aux trois circonstances : de l'Incarnation du Fils de Dieu, de l'institution du mystère de sa chair et de son sang, et de la tradition qui nous en a été laissée par les apôtres ; dans le premier degré l'Eglise croit une divinité invisible en elle-même, mais elle voit une humanité dans laquelle cette divinité s'est rendue visible pour lui aider à croire et pour soulager l'infirmité de son esprit ; dans le second degré elle croit une divinité invisible et une humanité aussi cachée que la divinité, mais elle entend la voix et la révélation de ce Dieu qui l'assure que son corps et son sang sont sous ces espèces ; de ce Dieu, dis-je, qui s'est autorisé par tant de miracles ; mais dans le troisième degré, la foi de l'Eglise n'est fondée ni sur la vue de ce Dieu ni sur sa révélation immédiatement proposée par lui-même, mais seulement par l'Eglise qui ne peut pas avoir toute l'autorité d'un Dieu ; dans l'Incarnation, l'Eglise croit parce qu'elle voit : *Quia vidisti me, Thoma, credidisti* (*Joan.* XX). *Aliud vidit,* dit un docteur du même nom, expliquant ces paroles, *aliud credidit, hominem vidit, Deum credidit.* Thomas et les autres apôtres ont cru la divinité, parce qu'ils ont vu l'humanité dans laquelle la première s'est rendue visible ; je ne dis pas que cette vue soit le motif de leur foi, mais le motif de la prudence de leur foi ; dans l'institution du mystère de l'Eucharistie l'Eglise croit Jésus-Christ, non pas parce qu'elle voit Jésus-Christ, mais parce qu'elle entend sa voix ; et comme autrefois tous les sens du vieux Isaac furent trompés par Jacob, à la réserve de l'oreille qui porta la vérité à l'esprit : *Vox quidem vox Jacob est* (*Genes.* XXVII) ; de même tous les sens des apôtres sont abusés dans ce mystère, ils ne voient point Jésus-Christ, ils ne le goûtent point, ils ne le touchent point, mais ils l'entendent et le connaissent par sa voix : *Vox quidem vox Dei est* ; c'est la voix de Dieu même qui les assure de la vérité du mystère ; mais dans la tradition que les apôtres nous ont laissée, si nous croyons, ce n'est ni la vue du Fils de Dieu qui confirme notre foi, ni sa voix qui la soutient et qui l'appuie, mais la seule révélation de l'Eglise, ou pour mieux dire la parole de Dieu, mais proposée immédiatement par l'Eglise.

De ce raisonnement je tire ces deux conséquences : la première, que la foi des apôtres est plus parfaite dans la communion qu'elle n'était avant ce mystère, parce qu'elle y a moins de commerce avec les sens ; la seconde, que la foi des fidèles, qui ont reçu cette tradition des apôtres, est encore plus humble dans ce sens que la foi même des apôtres, parce que leur foi n'est pas appuyée sur une révélation immédiatement proposée par Jésus-Christ ; car l'autorité que Dieu exerce sur nos esprits ne consiste pas tant à nous faire croire ce que nous ne voyons pas, qu'à nous le faire croire sous une révélation proposée par l'Eglise ; comme la soumission des sujets est bien plus recommandable quand ils obéissent aux ordres du roi qui leur sont portés par ses ministres, que quand il les donne lui-même en personne ; tout cela montre que le Fils de Dieu s'est rendu invisible dans ce mystère : *Ut fidei augeatur meritum,* pour augmenter le mérite de la foi et pour exercer plus parfaitement la soumission de l'Eglise ; les sens avaient autrefois trompé la raison, la raison surprise avait engagé l'esprit dans ses erreurs, et cet esprit abusé avait méconnu Dieu en substituant la créature à la place du Créateur ; mais dans la rédemption et singulièrement dans le mystère que je traite, l'esprit se venge par la foi des impostures du sens et de la raison par de plus saintes impostures ; le sens est abusé, la raison confondue, et la foi reconnaît sous les apparences sensibles de la créature un Dieu que le sens ne voit pas, que la raison même ne comprend pas ; car si ce feu est invisible, il est encore incompréhensible, et comme il exige la soumission de l'esprit de l'homme, il demande son admiration : c'est le second point de ce discours.

SECOND POINT.

Saint Augustin, écrivant à Volusien, dit que les miracles sont au-dessus de la raison, et que toute la raison qu'on en peut donner consiste dans la toute-puissance de Dieu : *In talibus rebus tota ratio facti est omnipotentia facientis* ; et c'est cette incompréhensibilité qui imprime aux œuvres de Dieu le caractère de miracle, et qui est le fondement de l'admiration qu'ils nous donnent : *Si ratio quæritur non erit mirabile, si exemplum poscitur non erit singulare,* dit admirablement le même Augustin, parlant du

miracle de l'Incarnation ; c'est pourquoi il compare dans un autre endroit les miracles du Fils de Dieu à sa parole, et distingue par une pensée toute divine une double éloquence en Jésus-Christ, la parole de son Evangile et la parole de ses miracles; celle-là nous explique les pensées de son esprit et la profondeur de sa sagesse, celle-ci nous fait voir et nous confirme les desseins de sa volonté et la force de sa puissance; Dieu nous parle dans l'Evangile, il nous parle dans ses miracles, ces deux paroles exercent également l'autorité qu'il a sur notre esprit, et si la première nous ferme les yeux et nous oblige à la soumission, la seconde nous impose silence et demande notre admiration.

Ce principe établi, je dis avec saint Thomas, que le sacrement de l'autel est un mystère qui exige toute l'admiration de notre esprit, parce qu'il est le plus grand de tous les miracles du Fils de Dieu ; je ne dis pas assez, c'est un composé et un abrégé de tous ses miracles, car il n'y a pas une seule circonstance qui ne soit pas miraculeuse ; il y a miracle dans la substance, le pain est changé en Jésus-Christ ; miracle dans les accidents, ils sont sans fondement et sans sujet ; miracle dans la quantité, le Fils de Dieu est dans un indivisible; miracle dans la qualité, il conserve dans un point la même figure qu'il a dans le ciel, de la même façon à peu près que l'image d'une vaste campagne est toute recueillie dans la petitesse de l'œil ; miracle dans la relation, Jésus-Christ n'y reçoit pas un second être, mais une dépendance nouvelle ; miracle dans l'action, la parole de l'homme donne la naissance à un Dieu ; miracle dans la passion, ce Dieu est mangé, mais sans être détruit et consumé; miracle dans le temps, le corps de Jésus-Christ descend dans un instant du ciel en terre; miracle dans ce lieu, il est en divers lieux en même temps ; miracle dans le mouvement, on l'élève et on l'abaisse dans un même moment ; miracle dans la situation, toutes ses parties sont ensemble sans confusion, il est tout dans toute l'hostie et tout dans la moindre partie de l'hostie ; enfin ce ne sont que miracles sur miracles : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus*, *escam dedit timentibus se* (*Ps.* CX). Dieu, mes frères, a fait dans un miracle l'abrégé de tous ses miracles; et qu'a-t-il fait pour opérer un prodige si étonnant ? *Escam dedit timentibus se;* il s'est donné à manger aux fidèles dans le sacrement de l'autel, il a assemblé toutes ses merveilles dans celle-ci, pour y réunir tous les motifs de notre admiration.

Ce raisonnement paraîtra plus juste, si vous faites réflexion avec moi, que le Fils de Dieu a fait deux sortes de miracles : les uns qui lui sont communs avec les prophètes et les apôtres, comme de guérir des malades, de rendre la vue aux aveugles, de ressusciter des morts, et le reste ; les autres qui lui sont propres et particuliers, et qu'on peut appeler ses miracles, comme de se faire homme, de sauver le monde ; les premiers sont les miracles de la nature, les seconds sont les miracles de la grâce, et parmi ceux-ci, j'en remarque encore trois dans l'Incarnation, où tous les autres se réduisent comme à leur source : un miracle de puissance, un miracle d'humilité et un miracle de charité ; c'est que l'Incarnation peut être considérée sous trois rapports : ou par rapport à son objet qui est l'homme, ou par rapport à son sujet qui est Dieu, ou par rapport à son motif qui est le salut de l'homme. Dans le premier rapport, elle élève l'homme jusqu'à Dieu, voilà le miracle de puissance ; dans le second rapport, elle abaisse Dieu jusqu'à l'homme, voilà le miracle de l'humilité ; dans le troisième rapport, elle n'abaisse Dieu et n'élève l'homme que pour le salut de l'homme, et c'est le miracle de sa charité ; trois miracles qui contiennent tous les autres par éminence, et que le Fils de Dieu a fait éclater dans le mystère de l'autel, pour en faire le sujet de toutes nos admirations.

Suivez donc, s'il vous plaît, mon raisonnement, où je dis que si c'est un miracle de puissance de faire d'un homme un Dieu, ce n'est pas un moindre prodige de faire d'un peu de pain ce même Dieu. Après tout, si, dans ce premier mystère, l'homme devient Dieu, il n'est pas changé en Dieu, c'est toujours un Homme-Dieu, et l'humanité n'est point détruite ; mais dans celui-ci, le pain est changé en Jésus-Christ, ce n'est point un Dieu-pain, cette seconde substance est tout à fait anéantie. S. Cyrille, considérant la création du premier homme (*Cyrill. Hieros. Catech.*, 12), dit qu'on ne saurait assez admirer la puissance de Dieu qui, d'un peu de terre, a tiré un homme, et d'un peu de boue, a formé deux yeux qui sont lumineux comme deux astres ; mais c'est bien un plus grand sujet d'admiration, que d'un peu de pain, il en fait, je ne dis pas un homme, mais un Homme-Dieu, je ne dis pas seulement deux yeux brillants, mais un corps plus éclatant que tous les astres.

Le second miracle de l'Incarnation est un miracle d'humilité, le Fils de Dieu s'est anéanti : *Exinanivit semetipsum* (*Phil.*, II). Cet anéantissement ne se fait pas par la perte de sa substance : *Non substantiam evacuans*, dit S. Jérôme, mais par la suppression de sa gloire, *sed honorem declinans* (*Hier.*, *in ad Philip.* IV), où je dis que cette gloire est plus anéantie dans l'Eucharistie que dans le premier mystère. Saint Bernard dit que Jésus-Christ s'oublie tout à fait de sa majesté dans cette action : *Tunc veluti prorsus suæ oblitus majestatis* (*Bern.*, *app.*, *p.* 50) ; quand une chose est oubliée, on ne s'en souvient plus, parce que les espèces en sont effacées ou du moins si faibles, qu'elles n'ont pas la force d'en rappeler l'idée ; mais quand elle n'est pas oubliée, encore bien qu'on n'y pense pas, elle repasse quelquefois dans l'esprit et dans la mémoire. Le Fils de Dieu, dans l'incarnation, supprime bien sa majesté, mais il ne l'oublie pas ; il la rappelle de temps en temps, comme sur le Thabor et

dans le temple, quand il chasse les profanateurs; mais dans le saint sacrement de l'autel : *Sui prorsus oblitus majestatis*, il s'oublie entièrement de cette gloire par un miracle d'humilité : *Pene injuriam faciens sibi;* il lui fait presque une injure et une injustice, ou, disons mieux, avec le même S. Bernard, pour donner un juste tempérament à cette pensée, que le Fils de Dieu supprime sa majesté sans la supprimer, qu'il cache sa gloire et la fait éclater dans cette action, pourquoi? *Quia gloriæ est charitatis humiliare se pro amicis;* parce que la gloire de la charité consiste à s'humilier et à s'anéantir pour ses amis.

Et voilà le troisième miracle du Fils de Dieu dans ce mystère ; le plus grand effort de l'amour c'est de donner sa vie pour ses amis : *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam det pro amicis suis* (*Joan.* XV) ; sur la croix le Fils de Dieu s'est immolé pour ses ennemis, mais à l'autel il s'anéantit pour ses amis, et par un prodige inconcevable de charité, dit saint Justin, il ne pense pas aux tourments et aux supplices qu'on lui prépare pour appliquer toute sa pensée et son esprit au salut de son Eglise : *Attendebat aliorum commoda proprii immemor ludibrii* (*Justin. de triumphali Christi agone*); si son humilité fait un miracle, dans la pensée de saint Bernard, pour lui faire oublier sa majesté, sa charité en fait un autre pour lui faire perdre le souvenir des opprobres qu'on lui prépare ; et voilà la magnificence de sa charité, le triomphe de son amour, et le caractère le plus visible de sa divinité : *Hinc magnanimitas, hinc charitas, hinc Redemptoris declaratur divinitas :* Miracle de puissance, miracle d'humilité, miracle de charité, sont les trois miricles et les trois sources de tous les miracles que Dieu a réunis dans ce sacrement pour en faire le motif de toutes nos admirations : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se* (*Ps.* CX) : c'est l'abrégé de ses merveilles.

Saint Thomas dit que la puissance de Dieu s'est épuisée par trois miracles ; le premier dans l'Incarnation, le second dans la maternité de la Vierge, et le troisième dans la béatitude, parce que dans tous ces trois la créature est immédiatement unie avec Dieu, mais je dis que tous ces miracles sont renfermés dans l'Eucharistie ; le premier, saint Augustin dit que le Fils de Dieu s'incarne sur l'autel comme dans le sein de sa mère ; le second, Dieu élève la parole du prêtre comme la Vierge, et en fait l'instrument de sa toute-puissance pour le produire ; le troisième, nous sommes unis à Jésus-Christ dans la communion plus parfaitement dans un sens que dans la gloire, car dans le ciel l'union est seulement accidentelle, mais à l'autel, c'est une union de substance qui nous incorpore et qui nous transforme en Jésus-Christ ; disons donc que la puissance de Dieu s'épuise dans ce mystère, et que tout ce qu'elle y fait est infiniment digne d'admiration, parce qu'il est infiniment au-dessus de la nature et de la raison : saint Bernard vous ravira si vous donnez audience à ses paroles, et quoiqu'elles soient un peu longues, elles sont néanmoins si belles qu'il n'en faut pas perdre un mot : *Hostia ista quam vides, jam non est panis, sed caro mea quæ pependit in cruce pro mundi vita, sane mutatio ista benedictionis opus est non originis, virtus hoc facit non usus, effectus est potentiæ non usus naturæ, dignatio est non ratio, misericordia est non miseria, non commune sed solum, divinum non humanum, pietatis sacramentum non deitatis detrimentum,* etc. (*Bern. serm. de Excellentia sanctissimi sacramenti et dignitate sacerdot.*).

Ne nous étonnons donc plus de l'étonnement des Capharnaïtes, mais étonnons-nous de leur infidelité, disons avec eux : *Quomodo potest carnem suam dare ad manducandum?* (*Joan.* VI). Comment est-il possible que ce Dieu se puisse anéantir de la sorte? faisons souvent cette réflexion avec eux, mais ne la faisons pas comme eux ; ils la faisaient avec un esprit d'impiété et pour combattre la vérité, mais faisons-la avec un esprit de foi et par une conviction de la vérité; admirons ce mystère, mais admirons-le comme la Vierge admire celui de l'Incarnation : *Quomodo fiet istud* (*Luc.* I) ? Ange, que dites-vous, que je serai la mère de Dieu? eh! quelle apparence que Dieu se veuille humilier par un anéantissement si profond ! Elle admire ce qu'elle ne conçoit pas, elle est étonnée d'un mystère qu'elle ne comprend pas, mais son admiration vient de sa foi et confirme sa foi. Admirons de cette sorte, et quand je vous dis que la divine eucharistie est l'abrégé de tous les miracles du Fils de Dieu, admirons tous ces prodiges avec la Vierge, mais que ce soit avec l'esprit de la Vierge : n'admirons pas ces merveilles pour en douter, ne nous en étonnons pas pour les rejeter, mais que notre admiration soit un effet de la foi ; croyons pour admirer, et admirons pour confirmer notre créance et la conviction de notre esprit.

Appliquons ici les paroles du prophète : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris; a Domino factum est istud* (*Ps.* CXVII) : Oui, je crois que mon Dieu a fait ce grand miracle que la foi me propose, je crois qu'il est dans ce mystère avec son corps, son sang, son âme et sa divinité; je crois qu'il y est pour me nourrir et me donner la vie : *A Domino factum est istud :* je ne doute point de cette vérité, je suis même tout prêt à donner mon sang pour la signer, je ne la vois pas, il est vrai, je ne la comprends pas, mais je la crois avec plus de fermeté que si je la connaissais visiblement; et parce que j'en suis convaincu, parce que j'en suis persuadé, *Est mirabile in oculis nostris,* je l'admire, j'en suis surpris, ma conviction fait mon admiration, mon admiration soutient ma conviction ; j'en suis étonné, mais mon étonnement ne me fait point chanceler, il ne sert qu'à rendre ma foi et plus forte et plus vigoureuse : *A Domino factum est istud;* je crois, et en croyant ce que je ne vois pas, je veux admirer ce que je ne comprends pas,

et ajouter à la soumission et à l'admiration de mon esprit ses respects et ses adorations, et ce sera comme le fruit de tout ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je suppose pour l'intelligence de ce qui me reste à vous dire en ce discours, que Jésus-Christ descend à l'autel avec tout l'appareil de sa majesté, de la majesté de Dieu ; si sa charité la supprime, du moins elle ne la détruit pas : *Pietatis sacramentum non deitatis detrimentum ;* de la majesté de l'homme, la même gloire qui l'environne dans le ciel, descend avec lui à l'autel ; avant sa résurrection, il ne portait que l'image du péché, parce qu'il conversait avec les pécheurs ; mais dans ce mystère, il a quitté cette image de confusion, et ne vient plus à nous que sous un appareil de pompe et de majesté, parce qu'il n'a plus aucun commerce avec les pécheurs : cette double majesté sert de fondement aux deux qualités que nous lui avons données dans les deux premières parties de ce discours ; la majesté de Dieu le rend incompréhensible, la majesté de l'homme le rend invisible pour être trop visible, et comme Moïse fut obligé, descendant de la montagne, de se couvrir le visage d'un voile pour adoucir cette vive clarté qui éblouissait le peuple, de même Jésus-Christ descendant du ciel dans la divine eucharistie, se jette un voile sur le visage pour supprimer cette lumière qui renversa par terre trois apôtres sur le Thabor.

Mais j'ajoute, pour venir à mon sujet, que cette double majesté qui le rend incompréhensible et invisible, est le fondement de nos adorations ; la religion a trois actes, l'adoration, la prière et le sacrifice ; le premier appartient à la foi, le second à l'espérance, et le troisième à la charité : Dieu nous demande ces trois actes sous trois titres divers, sous le titre de sa majesté, sous celui de sa providence, et sous le titre de sa bonté, qui nous tient lieu de premier principe et de dernière fin ; si cette bonté veut être aimée, cette providence priée, cette majesté veut être adorée : *Adorate Dominum in atrio sancto ejus* (*Psal.* XXVIII). Pour ce sujet, Dieu veut que nous l'adorions partout, mais singulièrement dans les temples, parce qu'ils sont consacrés par sa présence, et que son Fils y descend dans nos mystères avec l'appareil de la majesté d'un Dieu et de la majesté d'un Dieu-Homme. Après que Moïse eût consacré le tabernacle, il est dit que la gloire de Dieu le remplit sous un nuage qui l'environnait par le dehors : *Operuit nubes tabernaculum testimonii et gloria Domini implevit illud* (*Exod.* XL). Au dehors, tout était sombre, mais au dedans, tout était plein de majesté : *Nube operiente omnia et majestate Domini coruscante* (*Ibid.*). C'est une figure dont je trouve la vérité dans le tabernacle de la grâce ; la consécration fait descendre la majesté de Dieu dans le sanctuaire, cette double majesté le remplit ; au dehors rien de plus sombre, tout est enseveli sous les ombres du mystère : *Nube operiente omnia* ; mais au dedans, tout est plein de lumière et d'éclat : *Majestate Domini coruscante.* D'où je tire cette conséquence, que l'adoration que Dieu demande dans nos églises, doit avoir le même avantage sur le respect qu'il exigeait dans le temple de la loi, que la vérité a sur les ombres et la figure : or, vous savez que le Fils de Dieu n'a pu même y souffrir un commerce d'hosties et de victimes, sans s'emporter contre les profanateurs avec toute la violence de son zèle. Jugez de là, mes frères, de l'indignation qu'il conçoit contre ceux qui profanent nos églises, il ne veut pas que dans un lieu consacré par la seule figure de sa majesté, on vende les victimes qu'on immole sur ses autels et à sa gloire, et il souffrira que dans un lieu consacré par sa majesté même, on fasse un commerce honteux, et qu'on sacrifie au démon.

Saint Chrysostome n'a point assez de larmes ni assez de soupirs pour se plaindre de cette profanation : voyez, dit ce Père (*Chrysost. hom.* 33 *in Mat.*), la différence de notre siècle et du premier siècle de l'Eglise ; dans sa naissance, les maisons des chrétiens étaient des églises et des temples : d'où vient que saint Paul, parlant des maisons de quelques dames chrétiennes, les appelle des églises domestiques : pourquoi ? parce qu'on y vivait comme en des temples, c'étaient des lieux consacrés par une pratique continuelle de piété et de vertu, par des adorations fréquentes, des prières ferventes, et par mille sacrifices dont leurs cœurs étaient les victimes, la piété en faisait des églises : mais par une triste et lamentable révolution, dit saint Chrysostome, l'impiété des chrétiens a fait des temples des maisons particulières, et ils ne s'y assemblent plus comme en des lieux consacrés par la majesté d'un Dieu, mais comme des lieux destinés aux spectacles profanes. Considérons un peu ce qui se passe dans les maisons particulières de la plupart des chrétiens, ils s'y assemblent, pourquoi ? tantôt pour déchirer la réputation du prochain, tantôt pour méditer l'oppression des veuves et des orphelins, d'autres fois pour corrompre la chasteté, pour former des conversations déshonnêtes et impudiques : et que fait-on d'ordinaire dans nos églises ? N'est-ce pas dans ces lieux où la charité doit triompher que la médisance la déchire ? N'est-ce pas dans ces lieux où l'on ne doit jamais jeter les yeux que sur la pauvreté de la croix, qu'on pense aux moyens de contenter une passion sordide ? N'est-ce pas aux pieds des autels où préside l'amour divin, que les profanes déshonorent la pureté de ses feux par de honteuses pensées, de criminels regards et des entretiens impudiques ? S'il y a quelque assignation à donner, s'il y a quelque mauvaise parole à prononcer, s'il y a quelque oreille à enchanter, quelque cœur à empoisonner, le diras-tu, prédicateur, que la plupart des chrétiens, si toutefois on peut appeler chrétiens les plus grands ennemis de Jésus-Christ, que les chrétiens n'ont pas plus de respect pour la présence de ce Dieu, que s'ils étaient dans un lieu de prostitution ?

Jacob s'étant éveillé sur la montagne où il avait vu pendant le sommeil des anges qui descendaient du ciel en terre, et qui remontaient de la terre au ciel, il fut si surpris de cette vision, et saisi d'une si grande frayeur, qu'il crut avoir commis un grand crime, de s'être endormi dans un lieu consacré par la présence de Dieu : *Terribilis est locus iste* (*Gen.* XXVIII). Que ce lieu est saint, s'écria ce patriarche tout effrayé, c'est la maison de Dieu, c'est un temple, et je ne le savais pas : oh! si je l'avais su, je n'aurais pas manqué au respect que je dois à mon Dieu, au lieu de m'y endormir, j'y aurais adoré la majesté de ce Dieu qui le consacre. Jacob est tout troublé pour s'être endormi dans un lieu sacré, quoiqu'il ne le connût pas, il craint néanmoins d'être coupable d'un grand crime ; et vous, chrétiens indignes de ce caractère, vous savez, ou du moins vous dites que vous croyez que le même Dieu que les anges adorent dans le ciel, est sur nos autels ; vous faites cette profession, et dans ce lieu consacré par la présence de sa majesté, vous n'avez pas horreur, je ne dis pas de vous endormir comme Jacob, je ne dis pas de l'adorer avec irrévérence et dans une posture indécente, c'est encore trop peu ; je ne dis pas de le prier avec distraction, de lui sacrifier votre cœur avec partage, non, ce n'est point assez, mais vous avez l'impiété d'y adorer cette malheureuse créature, de lui adresser vos vœux et vos sacrifices : disons tout, vous avez l'impiété d'ôter votre esprit et votre cœur au Fils de Dieu, pour en faire l'hostie et la victime du démon ; et après cela vous ne tremblez pas, la majesté de ce Dieu ne vous étonne pas, la terreur de sa justice ne vous épouvante pas.

Un ancien profane disait autrefois qu'il était impossible que les premiers chrétiens fussent coupables des crimes qu'on leur imputait, parce que leur foi, disait-il, les rendait impeccables, ils croient que leur Dieu est présent partout, et il n'est pas possible qu'ils aient assez d'impudence pour l'offenser à ses yeux et en sa présence. Mais que dirait-il aujourd'hui, ou qu'eût-il dit de son temps, s'il eût vu les chrétiens profaner les églises comme ils les profanent aujourd'hui, s'il eût vu un chrétien à la messe cajoler une fille, assister à ce sacrifice dans une posture indécente, tourner la tête de toutes parts, approcher des autels sans respect et comme d'un théâtre de comédie? Il eût dit le contraire de ce qu'il a dit, il eût dit que ces gens n'avaient point la foi dont ils faisaient profession, ou du moins que cette foi ne les obligeait pas à la sainteté et qu'elle autorisait la licence et l'impiété. Voilà ce qu'il eût dit et ce que disent tous les infidèles, qui ne croient pas en Jésus-Christ; ils jugent de la secte par les sectateurs, du maître par les disciples; ils concluent que l'impiété des chrétiens est une preuve invincible de l'impiété de l'auteur de la religion. N'est-ce pas là, mes frères, porter la dernière abomination dans le sanctuaire? Ah! Seigneur, le souffrirez-vous plus longtemps? Non, Seigneur, ne différez pas davantage la peine de leur crime : *Exurge, Domine, in ira tua* (*Psal.* VII). Elevez-vous, Seigneur, contre ces chrétiens infidèles qui vous déshonorent, lancez du sein des nuées qui vous cachent des carreaux et des foudres pour les écraser. Non, Seigneur, ne venez pas encore avec cet appareil de colère et de justice, changez plutôt ces profanateurs en de véritables adorateurs, anéantissez-les dans leur impiété, pour les faire renaître dans la dévotion et dans la piété. Vous le voulez, mon Dieu, j'entends la voix de votre amour qui m'en assure; mais le voulez-vous, mes frères, aussi bien que Dieu? Parlez, mais parlez moins de la langue que du cœur, exprimez ce dessein par vos actions, adorez Jésus-Christ dans la consécration, recevez-le dans la communion; mais avec les mêmes respects que les anges l'ont reçu dans le ciel; où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON VI.

L'EUCHARISTIE EST UN FEU QUI LUIT.

Ignis in altari semper ardebit.

Le feu brûlera toujours sur l'autel (*Lévit., chap.* VI).

Pourquoi pensez-vous que le Fils de Dieu se compare à un ver : *Ego sum vermis*? L'allusion sera peut-être assez belle et la comparaison assez juste, si nous la tirons de la nature de ces petits vers qui luisent pendant la nuit; quoique ces petits insectes soient pleins de feu et de lumière, ce feu n'a pourtant point d'éclat au jour, celui du soleil efface toute sa clarté; mais lorsque les ombres de la nuit ont pris la place de la lumière, on les voit éclater comme de petits astres qu'on découvre à la faveur de l'obscurité et des ténèbres. Voilà un beau symbole et bien naturel du mystère de l'Eucharistie, le Fils de Dieu est un ver plein de feu et de lumière, il est lui-même cette lumière et ce feu, mais ce feu ne luit point au jour, il ne brille que la nuit; si vous le cherchez pendant le jour, c'est-à-dire avec les yeux du corps et de l'esprit, il est sans éclat, vous ne le verrez pas; mais si vous le cherchez pendant la nuit, si vous en approchez à la faveur des ombres de la foi, cet éclat qui était supprimé commence à paraître, ce feu qui ne luit ni au sens, ni à la raison, luit aux yeux de la foi et de l'amour. C'est ainsi que la Vierge le connut dans le point de l'Incarnation, où ne pouvant percer les ombres qui l'environnaient par la lumière naturelle, elle se fit jour dans cette nuit par une autre nuit : elle le connut par la foi et par la créance qu'elle donna aux paroles d'un ange, qui lui dit : *Ave, Maria*.

Il y a grande différence de luire en l'âme et de luire à l'âme; luire en l'âme c'est éclairer son esprit, luire à l'âme c'est se rendre visible à cet esprit; luire en l'âme, c'est être le principe de sa connaissance, mais luire à l'âme, c'est être l'objet de cette même connaissance; dans le premier sens, Dieu, dit saint Ambroise, éclaire les saints et luit dans le cœur des justes : *Illuminat sanctos suos, et lucet in corde justorum* (*Ambr., in Psal* CXVIII). Dans le second sens, les

impies se plaignent dans la Sagesse, que la lumière de la justice ne s'est jamais montrée à leurs yeux : *Justitiæ lumen non luxit nobis* (*Sap.* V).

J'établis exprès cette différence pour dissiper la confusion qui pourrait naître sur la distribution générale de mon dessein, car je vous ai fait voir dans le second sermon de cette octave, que le saint sacrement est un feu qui luit en l'âme de trois lumières, d'une lumière de grâce qui l'éclaire, d'une lumière de sagesse qui la dirige et d'une lumière de gloire qui l'unit; mais je dis aujourd'hui, pour ne rien confondre dans ma matière, que ce feu qui luit en l'âme, luit encore aux yeux de l'âme ; le corps n'a que deux yeux, mais l'âme fidèle en a trois : l'œil de la foi, l'œil de l'intelligence et l'œil de l'amour; le premier lui fait croire une vérité que son corps ne voit pas et que sa raison ne comprend pas ; le second lui fait comprendre la raison de cette vérité sous l'autorité de laquelle elle s'est soumise avant la raison, et la troisième lui fait expérimenter cette même vérité, dans les douceurs que le cœur de Dieu verse dans son cœur. Elle est convaincue par la foi, elle est instruite par l'intelligence, mais elle est persuadée par l'amour. Ce principe supposé, je dis que l'âme fidèle et chrétienne voit le Fils de Dieu dans l'Eucharistie de tous ces yeux : 1° ce feu luit aux yeux de la foi, 2° il luit aux yeux de l'intelligence, 3° il luit aux yeux de l'amour ; la foi le croit, l'intelligence le conçoit et l'amour le connaît dans ses grâces; le premier œil porte la conviction dans son âme ; le second l'instruction et le troisième la persuasion : c'est mon sujet.

PREMIER POINT.

Le Fils de Dieu parlant du mystère de l'Eucharistie, l'appelle par excellence le mystère de la foi, *Mysterium fidei*, pour trois raisons considérables : la première, parce qu'il est le miroir de la foi, où elle nous propose en abrégé et en énigme tous les autres mystères ; *Videmus nunc per speculum in enigmate* (I *Cor.* XIII) ; la seconde, parce qu'il en est le principe, non pas de la première, mais du progrès de la foi et c'est en ce sens qu'il est la nourriture de l'homme juste, qui ne peut vivre sans la foi : *Justus ex fide vivit* (*Hebr.*, XI, 1) ; la troisième enfin, parce qu'étant l'objet et la fin de la foi, il la suppose dans la communion : *Accedentem ad Deum credere oportet.* Trois fondements du titre que le Fils de Dieu lui donne; il est le mystère de la foi, parce qu'il est le miroir, la source et la fin de la foi.

De ces trois raisons, qui établissent la parole du Fils de Dieu, j'en tire trois autres qui justifient la première partie de mon discours. Car s'il est vrai que ce mystère est un miroir qui nous propose tous les autres, il faut qu'il se rende lui-même visible; ce miroir qui vous montre votre visage, vous envoie en même temps son image propre et son espèce. La divine eucharistie est un miroir où la foi découvre tous les mystères ; mais comme Dieu ne voit rien dans son Verbe que dans la vue de ce même Verbe, la foi ne peut voir les autres mystères dans celui-ci sans le voir et sans le connaître.

La seconde raison est fondée sur la nature et sur le caractère de la foi que ce sacrement nous communique. Le premier effet de la lumière, c'est de rendre son principe visible: la clarté du soleil nous découvre tout l'univers, mais par un ordre de nature, elle nous fait voir la source d'où elle émane avant que d'exposer à nos yeux les autres parties du monde. J'en dis de même de la foi que nous recevons dans ce sacrement, elle nous fait connaître tous les mystères de la religion, mais le premier qui luit à ses yeux, c'est le mystère dont je parle.

Enfin, ce sacrement est la fin de la foi, il la suppose dans la communion : *Accedentem ad Deum credere oportet* (*Ibid.*). Il faut croire, mais que faut-il croire? Ecoutez le même apôtre : *Quia est, et inquirentibus se remunerator sit* (*Ibid.*). Il faut croire deux choses, la présence du Fils de Dieu dans ce mystère, et la récompense de ceux qui s'en approchent avec un esprit de piété. Reprenons donc tous ces principes, et disons que Jésus-Christ dans ce sacrement luit aux yeux de la foi par trois titres ; comme miroir de la foi, elle voit les autres mystères dans la vue de celui-ci, comme principe de la foi, cette lumière remonte à sa source, et comme la fin de la foi, c'est le premier objet qu'elle envisage dans la communion.

Comme les anges et les hommes appartiennent tous au corps mystique de Jésus-Christ, qui est le chef des deux Eglises : *Ipsum dedit caput super omnem Ecclesiam* (*Ephes.* I). Il se fait connaître aux uns et aux autres, mais d'une différente manière; aux anges par la vision, et aux hommes par la seule soumission de leur esprit. Cette différence est établie sur deux états divers du Fils de Dieu ; dans le ciel la vérité est toute nue, il n'y a plus de voile ni de mystère; sur la terre cette vérité est ensevelie sous les ombres du sacrement : pour ce sujet ce Dieu qui donne aux anges dans le ciel une lumière de gloire pour le connaître dans sa gloire, ne donne aux hommes sur la terre qu'une sombre lumière pour établir une juste proportion entre leur esprit et l'obscurité du mystère. Et voici sans doute le sens de cette nuit qui éclaire une autre nuit : *Nox nocti indicat scientiam* (*Psal.* XVIII). Ce sacrement est une nuit, la foi en est une autre, les ombres de la foi percent les ombres du mystère, les ombres du mystère percent les ombres de la foi, la foi se fait jour à travers toutes ces ténèbres, et porte ses regards jusqu'à Jésus-Christ, et Jésus-Christ sort en quelque manière de l'obscurité qui le cache pour se faire voir aux yeux de la foi.

Ce feu luit aux yeux de la foi, mais il ne luit qu'aux yeux de la foi : *Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat* (*Joan.* VI). Les saints Pères donnent trois belles explications à ces paroles. Dans la première, la chair d'elle-même et séparée de la divinité

ne profite de rien, il est vrai, mais étant unie au Verbe et animée de cet esprit, elle donne la vie; dans la seconde, par ce mot de chair le Fils de Dieu ne veut pas parler de la sienne, mais d'une chair morte et déchirée, et telle que les capharnaïtes la concevaient; et par l'esprit, il entend sa chair qu'il appelle du nom d'esprit, parce qu'elle en a reçu tous les caractères dans sa résurrection : *In resurrectione erunt omnes sicut angeli Dei* (*Matth.* XXII). La première ne sert de rien, comme elle n'a pas la vie en elle-même, elle ne la peut pas donner : *Caro non prodest quidquam* (*Joan.*, VI); mais la seconde vivifie cette chair immortelle comme les anges, invisible et indivisible à peu près comme les esprits : *Spiritus est qui vivificat* (*Ibid.*); c'est l'esprit qui donne la vie. Dans la troisième en un mot, on explique cet esprit de l'esprit de la foi, et cette chair de l'intelligence de la chaïr, et dans le même sens que le Fils de Dieu dit à saint Pierre, que la chair, c'est-à-dire l'intelligence de la chair, ne lui a point révélé sa divinité : *Caro et sanguis non revelavit tibi* (*Matth.* XVI). Que veut donc dire Jésus-Christ par ces paroles? Il veut dire que pour connaître le mystère de l'eucharistie, il ne faut point s'en approcher avec l'intelligence de la chair, parce que le feu ne luit pas aux yeux de la chair : *Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat;* il le faut méditer avec l'esprit de la foi, parce qu'il luit aux yeux de la foi; et c'est pour cela que dans l'ancienne Eglise les catéchumènes n'assistaient pas au sacrifice de la messe, ils n'y étaient admis qu'après le baptême, parce que dans le baptême ils recevaient la foi et des yeux pour envisager ce mystère.

La foi croit donc ici une vérité qu'elle ne voit pas, mais j'ajoute qu'elle en est pleinement convaincue sans la voir : *Argumentum non apparentium* (*Heb.* XI). C'est une conviction pressante, la foi ne doute point, parce qu'elle ne raisonne point et elle ne raisonne point, parce qu'elle s'appuie immédiatement sur la première vérité; voilà la raison générale, mais j'en trouve une particulière fondée sur la grâce même du sacrement, qui nous unissant à Dieu, ne fait de notre esprit et de l'esprit de Dieu qu'un même esprit, qui ne doute point, qui ne raisonne point, parce qu'il n'a pas la faiblesse ni l'infirmité de celui des hommes; car le raisonnement qui nous fait douter, et du doute nous jette souvent dans l'erreur, ne peut venir que de deux principes, ou de l'infirmité de l'esprit qui ne voit pas la vérité tout à la fois et d'un coup d'idée, ou de l'infirmité de la volonté qui ne la veut pas voir parce qu'elle est contraire à sa passion; l'esprit raisonne pour démêler la vérité qu'il veut comprendre, la volonté le fait raisonner pour confondre davantage cette vérité et la méconnaître; par rapport au premier principe, le raisonnement est une présomption et une témérité dans les choses divines; par rapport au second, c'est une impiété et un libertinage.

Cela supposé, je dis qu'un chrétien qui communie dignement ne peut pas douter de la vérité du mystère, parce qu'il ne peut pas raisonner et il est incapable de raisonner, d'autant que la grâce du sacrement détruit tous les principes du raisonnement; l'unissant au Fils de Dieu, elle ne fait dans cette union de l'esprit de l'homme et de l'esprit de Dieu qu'un même esprit; il n'y a donc plus d'infirmité dans cet esprit, l'incorporant en Jésus-Christ, elle consacre son corps et éteint le feu des passions, il n'y a donc plus d'infirmité dans son cœur; de manière que le chrétien est doublement convaincu de la vérité, il est convaincu par la foi, il est convaincu par la grâce du sacrement; la première l'empêche de douter et de raisonner, mais la seconde va plus avant et détruit même les principes du raisonnement; cette grâce nous transforme et nous consacre, et par cette transformation et cette consécration elle fortifie cette double infirmité qui nous fait raisonner, qui nous fait douter, et qui du doute nous fait souvent tomber dans l'hérésie et dans l'erreur.

Il y a donc deux sortes de raisonnement, l'un qui prétend être la règle de la foi, et c'est le raisonnement des profanes et des impies; l'autre qui est réglé par la foi et qui se laisse conduire à cette lumière et c'est le raisonnement des chrétiens; la foi renonce au premier, mais elle appelle l'autre à son secours, non pas pour établir la vérité, mais pour la confirmer dans la vue des motifs que cette même foi nous propose; les deux premiers sont les motifs de la prudence de la foi, mais le troisième est le motif de la foi même. J'en remarque trois qui appuyent fortement la vérité du miracle de l'eucharistie, la puissance de Dieu, son amour et la vérité de sa parole; Dieu le peut, ce miracle n'est donc pas impossible; Dieu le veut, il est donc l'ouvrage de sa sagesse; mais il dit qu'il a fait et ce qu'il peut et ce qu'il veut, sa parole est donc consommée : c'est de cette sorte que la raison doit venir au secours de la foi pour la confirmer dans la créance de ce mystère. Dieu est tout puissant et pourquoi ne croirai-je pas que ce Dieu qui a tiré le monde du néant, qui d'un homme en a fait un Dieu, peut d'un peu de pain en faire le corps d'un Homme-Dieu : *Ipsa te roboret potentia consecrationis*, dit saint Jérôme, *et qui tunc latuit præfiguratus in manna, sit tibi nunc manifestatus in gratia;* Dieu est infiniment charitable et pourquoi ne croirai-je pas que cette charité qui l'a mis à mort le peut mettre en état de mort? que cet amour qui l'a anéanti pour ses ennemis le peut anéantir pour ses amis, puisque la gloire de la charité consiste dans cette humiliation? *Gloria charitatis est humiliare se pro amicis.*

Mais quand on pourrait douter et de sa toute-puissance et de l'immensité de son amour, n'est-ce pas assez pour me convaincre du miracle que Dieu m'assure qu'il l'a fait; puisque Dieu est plus que toute la raison des hommes, il faut que sa parole l'emporte par-dessus la mienne; la parole des hommes a besoin et de raisons et de témoins pour en

établir la vérité, parce qu'ils ne sont pas essentiellement véritables, mais Dieu étant la vérité même, il faut que sa parole en soit un témoignage incorruptible : *Recedat ergo omne infidelitatis ambiguum, quandoquidem qui est auctor muneris, ipse est etiam testis veritatis.* Arrière donc de moi toute sorte de doute et de scrupule, loin de mon esprit toutes ces ambiguïtés, ces questions et ces difficultés que l'infidélité propose pour surprendre les esprits faibles, je veux croire et je veux croire sans douter, parce que l'auteur même du miracle est encore le témoin de la vérité du miracle, et qu'on ne me dise point avec les disciples qu'il y a trop de dureté dans cette parole pour la croire : *Durus est hic sermo* (*Joan.*, VI) ; elle n'est dure que pour ceux qui ont le cœur endurci, elle n'est incroyable qu'à ceux qui sont obstinés dans leur infidélité : *Durus, sed duris; incredibile, sed incredulis* (*Aug.*, *tome* X, *p.* 94). C'est de cette sorte encore une fois que la raison se joint à la foi pour convaincre l'âme de la vérité du mystère et pour l'instruire de cette même vérité par la voie de l'intelligence : c'est le second point de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Quand je dis que le sacrement de l'autel est un feu qui se rend visible à l'âme par voie d'intelligence, je veux dire que supposé la foi qui le croit, la raison soutenue de la foi le comprend et se fait jour dans ce mystère; mais il faut remonter à la source et supposer avec saint Augustin (*Aug.*, *lib.* II, *de Ordine a cap.* 8 *ad* 10), que dans toute sorte de discipline, l'érudition dépend toujours de deux principes , de l'autorité et de la raison ; celle-la précède, celle-ci succède toujours ; on se soumet d'abord aux préceptes d'un maître; on s'en fie à sa suffisance et après cette docilité d'esprit, à mesure qu'on fait du progrès dans ce genre de discipline, on connaît la raison des principes auxquels on s'est soumis avant la raison; le fond de cette vérité est que l'instruction suppose l'ignorance et se termine à la connaissance; et l'ignorance manquant de lumière pour chercher la vérité, il faut qu'elle se laisse conduire dans cette recherche par l'autorité d'un esprit supérieur et plus éclairé, et de là vient, dit saint Augustin, que nous ne pouvons nous élever à la vue des vérités sublimes, si la foi ne nous en fait les premières ouvertures.

Car, si cette maxime est constante dans les disciplines mêmes humaines, elle le doit être à plus forte raison dans la discipline de Jésus-Christ, dont la science est incomparablement et plus éminente et plus profonde. Les disciples de l'Evangile soumettent leur esprit sous l'autorité du premier des esprits, ils s'humilient sous la vérité de sa parole; mais cette docilité leur ouvre l'esprit pour la comprendre, la foi est le premier degré de l'intelligence, et dans la religion on ne comprend pas les mystères pour les croire, mais on les croit pour les comprendre : *Fides*, dit saint Augustin, *est oculus cordis, videt qui credit et credendo intelligit* (*Aug.*, *ser. de Catech.*) ; la foi est l'œil de l'âme, celui qui croit, voit ce qu'il croit, et sa foi fait l'intelligence, et c'est dans ce sens que je dis que le sacrement de l'autel s'est rendu visible à l'estime de l'homme; cet esprit tout seul ne le voit pas, parce qu'il est trop faible et la vérité trop grande, mais étant soutenu de la foi, il s'élève jusqu'à la vérité ; dans cette élévation il s'unit et dans cette union il perce les ombres du sacrement, il se fait jour dans ce mystère et pousse sa vue jusqu'à Jésus-Christ ; la foi lui fait toucher la vérité de si près qu'il n'a plus de peine à la comprendre, les Pères de l'Eglise concourent tous dans cette pensée : *Novit qui mysteriis imbutus est carnem et sanguinem Domini* (*Orig.*, *hom.* 9, *in Levit.*) ; celui qui a reçu les sacrées impressions de nos mystères, dit Origène, connaît la chair et le sang du Fils de Dieu : *Cognoscunt quid loquor, qui divinis sunt consecrati mysteriis* (*Chrys.*, *hom. de prodit. Judæ.*), dit saint Chrysostome, ceux-là connaissent ce que je dis qui sont éclairés dans nos mystères, et saint Augustin appelle ce mystère : *Sacramentum fidelibus notum* (*Aug.* X, *de Civit. c.* 6), le sacrement qui est connu des fidèles, connu non-seulement par la foi, mais par une lumière plus claire, qui est le prix et la récompense de la foi : *Intelligentiæ perspicuitatem impetrantes per fidei pietatem*, dit le même saint Augustin (*Id. epist.*).

Remarquez, s'il vous plaît, cette parole, le Fils de Dieu ne donne pas seulement aux fidèles une intelligence commune, mais une claire intelligence ; il ne se fait pas seulement connaître sous une idée confuse, mais sous une lumière plus visible : *Intelligentiæ perspicuitatem*, etc., et comme la foi est le fondement de cette grâce et le principe qui la mérite : *Impetrantes per fidei pietatem*, cette intelligence doit former ses progrès sur les mérites de la foi, et c'est une seconde remarque que je vous prie de faire avec moi, que dans la discipline des hommes l'intelligence ne vient pas de la soumission et de la docilité de l'esprit, mais de la bonté et de la force de l'esprit qui est naturelle, et de là vient qu'on voit des esprits fort dociles, et qui néanmoins font peu de progrès dans les sciences ; on en voit d'autres moins soumis, et qui ont plus de connaissance, c'est que la soumission ne fait pas ici le bon esprit ; mais dans la discipline de Jésus-Christ l'intelligence forme ses progrès sur ceux de la foi, parce que c'est la foi qui fait le bon esprit et qui lui donne la force de comprendre la vérité, et c'est pour cela qu'elle est appelée par Guillaume de Paris, la générosité de l'entendement ; car, comme il y a de la générosité à aimer les choses qui ne sont aimables que dans la volonté de Dieu qui nous ordonne de les aimer, il n'y a pas moins de force et de courage dans l'esprit, quand il croit les choses qui sont élevées au-dessus de lui et qu'il ne s'appuie que sur l'autorité de celui qui les dit.

De ce principe je tire une conséquence qu'on ne saurait me contester, que le degré

de la foi étant la mesure de l'intelligence, il n'y a point de mystère où le Fils de Dieu se fasse mieux connaître aux fidèles que dans celui de l'eucharistie; ce sacrement est appellé par excellence : le mystère de la foi : *Mysterium fidei*; on peut donc lui donner par la même raison le titre de mystère de l'intelligence : *Mysterium intelligentiæ*. Je vous disais hier avec saint Thomas, que Jésus-Christ s'est rendu plus invisible dans ce mystère pour augmenter la foi de l'Eglise : *Ut fidei augeatur meritum*; mais j'ajoute aujourd'hui qu'il s'est caché de cette sorte pour multiplier l'intelligence de l'Église par le mérite de sa foi; il a redoublé dans ce sacrement le voile qui l'environnait pour humilier davantage l'esprit des chrétiens, mais il ne l'humilie que pour le rendre plus pénétrant et plus capable de le connaître; ne m'en croyez pas, mais croyez-en ceux qui sont dans l'expérience de la vérité que je vous prêche : *Intelligunt quod dico qui Christo sunt initiati :* je sais bien que les infidèles n'en demeureront pas d'accord, je sais bien que ceux dont la foi est faible et chancelante auront encore peine à donner les mains à cette pensée, mais ceux qui sont consacrés à Jésus-Christ et par Jésus-Christ, ceux dont la foi est établie et qui s'approchent souvent dans cet esprit de la table du Fils : *Intelligunt quod dico qui Christo sunt initiati*, ils sont convaincus de la vérité dont je parle, ils savent que Dieu dans ce sacrement se communique aux fidèles par des voies toutes de lumière et que le degré de leur foi est la règle de leur intelligence : *Intelligentiæ perspicuitatem impetrantes per fidei pietatem*. (*Aug.*)

Mais cela suppose toujours que la foi précède, et que l'esprit de l'homme écoute la voix de Dieu avant que de prêter l'oreille à la raison, cela suppose toujours qu'il reçoive cette grande vérité comme du lait et sans l'application de son propre esprit, avant que de le manger comme un pain solide par une plus profonde intelligence; et c'est pour cela, comme remarque Théodoret (*Dialogo inconfusus*), que les premiers chrétiens ne s'entretenaient jamais de ce mystère à la présence des infidèles et de ceux qui n'avaient pas encore su les impressions des mystères de la religion, parce que n'ayant pas la foi, ils ne pouvaient pas avoir l'intelligence; ne croyant pas en Jésus-Christ ils étaient incapables de comprendre Jésus-Christ; et Tertullien dissuade, pour cette raison, une femme fidèle d'épouser un mari infidèle : *Non sciet maritus quid secreto ante omnem cibum gustes? quod prodenda essent necessario mysteria, marito infideli quod nefas* (*L.* II *ad uxorem*, c. 5). Quoi! vous vivrez avec un mari qui ne saura pas ce que vous mangez en secret, qui ne connaîtra pas le pain invisible et céleste dont vous nourrissez votre âme avant que de nourrir votre corps du pain de la terre? Et ne me dites pas que vous l'entretiendrez de ce mystère; il ne vous est pas permis d'en parler à un infidèle, parce que n'ayant pas la foi, il n'en peut avoir l'intelligence.

Je ne saurais mieux expliquer ceci que par cette colonne mystérieuse qui conduisait les Israélites dans les déserts à la sortie de l'Egypte; cette colonne, disent quelques-uns, était un cristal plein de feu, et par une conduite admirable de la providence de Dieu, ce feu poussait des rayons et des lumières sur les fidèles pour marquer leurs pas, et pour les dérober aux injustes poursuites des Egyptiens, il ne jetait du côté de l'Egypte que des ombres et des ténèbres; quand je pense, mes frères, à cette colonne mystérieuse et aux deux effets si contraires qu'elle opérait en même temps, il me semble voir Jésus-Christ exposé dans ce cristal qui paraît aujourd'hui sur nos autels, ce feu divin se rend visible et invisible tout ensemble, il luit aux yeux des fidèles, mais il est caché aux yeux des impies; s'il a des lumières pour se faire connaître aux justes, il n'a que des ténèbres pour se cacher aux mécréants : lorsqu'un chrétien s'approche de ce mystère avec la foi et la soumission qu'il exige, convaincu de la vérité malgré ses sens et sa raison, le Fils de Dieu lui fait comprendre ce que son esprit tout seul ne comprend pas; il sort du fond de ces ombres qui l'environnent pour aller porter la lumière dans cet esprit, sa foi l'unit à la vérité, sa piété l'instruit et lui propose cette vérité sous des espèces plus visibles; mais pour ces mécréants, ces esprits du siècle, ces chrétiens politiques qui veulent tout mesurer à leur sens, le Fils de Dieu n'a que des ténèbres pour eux, ils demeurent enveloppés dans cette obscurité, sans pouvoir s'en démêler, et ils l'avouent eux-mêmes que plus ils y pensent et plus ils se perdent, plus ils raisonnent plus ils se confondent, et qu'au lieu de trouver le jour et la lumière, ils s'enfoncent dans une nuit plus obscure et plus sombre; je ne m'en étonne pas, l'intelligence de ce mystère suppose la foi, ils n'ont pas la foi, ils ne sont donc pas capables d'intelligence. On dit que de songer qu'on a beaucoup d'yeux, c'est un présage d'aveuglement : je ne sais pas si cette observation est fort constante dans la nature, mais je sais bien du moins qu'il n'y a rien de mieux établi dans la religion; quand vous voyez un homme en matière des choses divines, qui présume beaucoup de son esprit, qui prétend régler la foi par sa raison, au lieu de régler sa raison par la foi, dites que la pensée de cet homme n'est qu'un songe, et qu'il est encore menacé d'un aveuglement plus funeste, dites que sa présomption sera suivie de sa confusion, et que tous les efforts de son esprit ne l'élèveront que pour le précipiter dans un abîme plus profond : *Dejecisti eos dum allevarentur* (*Ps.* LXXII) : Seigneur, dit le Prophète, vous les avez abattus, ces esprits orgueilleux qui prétendaient de s'élever jusqu'à vous sans se soumettre à l'autorité de votre esprit, mais vous les avez portés par terre dans le moment même de leur élévation : *Dum allevarentur;* mais quelle apparence de les abattre dans le temps même qu'ils s'élèvent? Ces deux mouve-

ments ne sont-ils pas incompatibles ? la réponse de saint Augustin est tout à fait belle : *Quia eorum extolli dejici est ;* c'est que leurs élévations ne sont que des précipitations, tous les efforts de leur esprit ne sont que des chutes, et leur présomption ne sert qu'à redoubler leur ignorance et leur confusion ; quand on s'estime fort clairvoyant et fort éclairé, c'est un témoignage d'aveuglement, mais quand on vient à la communion avec la soumission d'un aveugle qui se veut laisser conduire à Dieu, c'est un présage d'intelligence.

Quelle est donc la règle qu'il faut suivre pour accorder l'intelligence avec la foi ? c'est de supposer toujours la foi comme le principe de l'intelligence : *Fides credat, intelligentia non requirat,* dit saint Augustin (*Epist. ad Felicianum*) ; il ne défend pas ici absolument l'application de la raison, mais il lui défend seulement cette recherche avant la soumission de la foi, pourquoi? parce que cette recherche présomptueuse ne peut avoir que deux succès qui sont tous deux également à craindre ; car ou la raison ne comprendra pas ce mystère, ce qui est infaillible, ou elle croira le comprendre; si elle ne le conçoit pas, elle le jugera impossible; si elle croit le comprendre, elle ne le prendra pas pour miracle, parce que les miracles sont au-dessus de la raison : *Hoc fides credat, intelligentia non requirat, ne aut non repertum putet incredibile, aut repertum non credat singulare ;* si bien qu'il n'y a qu'une voie pour satisfaire son esprit, qui est la soumission ; il ne faut pas comprendre pour croire, il faut croire pour comprendre : *Credite ut mereamini intelligere ;* croyez et vous comprendrez, mais j'ajoute : *Amate,* aimez, et ce mystère se fera connaître à vous. C'est le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

C'est la troisième partie de ce discours, et pour l'établir je vous prie de remarquer que Dieu est visible en trois manières : en soi-même immédiatement, dans sa parole et dans ses effets ; en soi-même , il est l'objet de la gloire ; en sa parole, il est l'objet de la foi, et dans ses effets, il est l'objet de la lumière naturelle qui le connaît dans les créatures : la première connaissance est tout à fait certaine et évidente ; la seconde est assurée, mais elle n'est pas claire ; pour la troisième, elle n'est ni tout à fait certaine ni tout à fait évidente ; la clarté n'est pas entière, parce qu'elle ne nous propose pas immédiatement son objet ; sa certitude ne l'est pas non plus; car encore bien que son objet qui est la vérité de Dieu soit nécessaire, son principe néanmoins, qui est la raison humaine n'est pas infaillible. Cela supposé, je dis que le Fils de Dieu dans la communion se fait connaître aux âmes saintes à peu près en ces trois manières : dans sa parole par la foi ; en soi-même en quelque façon par l'intelligence, et dans ses effets par l'amour : la foi le croit sous la révélation, la raison soutenue par la foi se fait jour dans ce mystère, et ajoute une clarté à la certitude de la foi : *Intelligentiæ perspicuitatem impetrantes, per fidei pietatem* (*Aug.*) ; mais l'amour le connaît dans ses grâces. Il y a trois choses dans ce sacrement, l'espèce visible, la vérité du corps invisible et la grâce spirituelle dans laquelle le Fils de Dieu se rend visible : *Usque ad speciem panis,* dit saint Bernard, *sensus pertingit exterior ;* l'espèce sensible est l'objet du sens : *Ad veritatem carnis fidei interior :* la foi se porte jusqu'à la vérité du corps, mais la charité reconnaît Jésus-Christ dans ses grâces : *Ad virtutem gratiæ spiritualis charitatis superior* (*Thom. ex Dionys. Areop.*).

Le fondement de cette pensée est un principe de saint Thomas qu'il a tiré de la Théologie de saint Denis qui dit que, pour connaître parfaitement les choses divines ce n'est pas assez de les méditer, il les faut aimer ; il ne suffit pas d'y appliquer son esprit, il faut encore que le cœur en reçoive les impressions par l'amour : *Non solum dicens, sed et patiens divina ;* car il faut raisonner de la connaissance de Dieu comme de la connaissance de la vertu, l'homme qui la pratique la connaît bien mieux que celui qui ne l'a jamais vue que dans les livres ; ainsi le chrétien qui applique son cœur à Jésus-Christ le connaît toujours plus parfaitement que dans la seule application de son esprit, parce que si le Fils de Dieu s'exprime dans l'âme par la pensée, il s'y imprime par l'amour ; de manière que pour s'instruire de ce mystère il n'a qu'à consulter son amour, et son cœur lui en apprendra toujours davantage que son esprit. Siméon étant venu au temple, *in spiritu* (*Luc.* II), dans les sentiments et les empressements de l'esprit de Dieu, il y trouve Jésus-Christ, il le reçoit entre ses bras, il l'embrasse, il le connaît, il le confesse, et sa charité se redoublant dans cette vue, il ne souhaite plus que de mourir. Ah ! que de grâces, que de lumières pour être venu au temple dans la charité du Saint-Esprit, ce sont les grâces et les lumières que reçoit un chrétien qui s'approche des autels avec la disposition de ce saint pontife ; s'il y vient en esprit, je veux dire dans la ferveur du Saint-Esprit, il y reçoit le Fils de Dieu ; le recevant il l'embrasse par l'union qu'il contracte avec lui, dans cette union il le connaît et le confesse, Jésus-Christ s'imprime et se rend visible dans son cœur, et multipliant les degrés de sa charité par la multiplication de ses lumières, il le jette dans une sainte impatience de mourir pour consommer l'union qu'il a avec son Jésus.

Le Fils de Dieu se rend donc visible à l'âme fidèle par l'amour aussi bien que par la foi et l'intelligence ; mais j'ajoute avec un apôtre que ce dernier principe est si nécessaire dans cette vue qu'on ne le peut connaître sans l'amour : *Qui non diligit non novit Deum , quia Deus charitas est* (*I Joan.*, 4) : celui qui n'aime son Dieu ne le connaît pas, parce que Dieu est charité ; comme le corps est visible aux yeux du corps, comme l'esprit connaît l'esprit, l'amour ne peut être connu sans l'amour. L'amour des créatures nous empêche

de les connaître, mais l'amour de Dieu nous élève à la connaissance du créateur; c'est que la vue peut être empêchée par deux obstacles de la part de l'objet, ou par une trop grande proximité, ou par un trop grand éloignement; la créature est tout à fait près de nous, elle nous environne de toutes parts; Dieu en est éloigné, et quoi qu'il soit en nous, dit saint Augustin, il n'y est pas moins élevé : *Intus est, sed intus altus est* : de manière que, pour connaître cette créature qui est si près de nous, il faut nous en éloigner par le mépris et l'indifférence; mais pour connaître Dieu, il faut nous en approcher par la charité et par l'amour. Ne me demandez donc plus la source de l'aveuglement des hommes; et d'où vient qu'ils ne connaissent ni Dieu ni les créatures? c'est que nous sommes trop près de celles-ci, nous ne le sommes pas assez de celui-là, et au lieu de nous éloigner de cette créature qui nous touche de si près nous nous en approchons encore davantage par la passion; au lieu de nous unir à Dieu par l'amour nous n'avons que des froideurs pour nous en éloigner : *Ardentissimi in terrenis, frigidissimi in cœlestibus;* tout de feu pour la terre, tout de glace pour Jésus-Christ, tous nos désirs sont pour le monde et la grâce du Sauveur ne trouve que de l'insensibilité dans nos cœurs, et voilà la source de notre aveuglement.

Il y a deux sortes d'aveuglement : *Non videre quæ sunt, videre quæ non sunt* (*Tertull.*); ne pas voir ce qui est et voir ce qui n'est pas; la première espèce rejette la vérité, dit Tertullien, la seconde la réduit au désespoir. Nous sommes frappés de ces deux aveuglements : *Videmus quæ non sunt, non videmus quæ sunt:* nous voyons ce qui n'est pas, nous ne voyons pas ce qui est; la terre n'a que des ronces et des épines à nous donner; la terre n'a que des amertumes à faire couler dans nos cœurs, c'est une source féconde de douleur; mais par un étrange aveuglement nous cherchons des fleurs dans les épines, des douceurs dans les amertumes, des plaisirs dans cette source de douleur, *Videmus quæ non sunt;* nous voyons ce qui n'est pas, nous courons après des fantômes et des chimères, et ce qui est digne de toutes nos larmes, c'est ce que nous ne connaissons pas, *Non vidimus quæ sunt :* les douceurs, les plaisirs innocents, les consolations et les grâces sont dans le sacrement de l'autel, et néanmoins nous ne connaissons ni les douceurs, ni les consolations, ni les grâces, ni le Fils de Dieu dans toutes ces grâces : *Non videmus quæ sunt.* Sur la terre nous embrassons le mensonge, dans l'Eglise de Jésus-Christ nous méconnaissons la vérité; d'où vient cela? je vous l'ai déjà dit, c'est que nous sommes trop près des créatures, et trop éloignés de Jésus-Christ; nous avons trop de passion et d'attachement au monde et nous nous avons trop peu de ferveur pour les mystères du Fils de Dieu; cette passion nous aveugle et nous fait méconnaître la créature; cette froideur et cette langueur nous jettent dans un second aveuglement et nous ôte la vue de Dieu : *Qui non diligit non novit Deum, quoniam Deus charitas est* (I *Joan.*, IV).

De manière que pour connaître Jésus-Christ dans la participation de ses mystères, il faut communier avec une grande charité, il faut approcher de sa table comme les enfants vont à la mamelle de leurs mères; ils n'y portent point d'esprit, mais ils y portent tout leur cœur; point de raison, mais ils y vont de toute la violence de leurs désirs, et toute leur douleur, c'est d'être privés de cette nourriture : *Tanquam parvulis in Christo lac vobis dedi potum non escam* (II *Cor.*, III). L'Eglise est notre mère, nous sommes ses enfants; le sein qui nous nourrit c'est la divine eucharistie, où elle nous donne le lait et le miel : *Societatem lactis et mellis qua suos infantat.* Il faut donc nous en approcher comme des enfants, c'est-à-dire sans esprit, mais avec beaucoup d'amour, sans raison, mais avec toute la plénitude de nos désirs : *Domine, ante te omne desiderium meum* (*Ps.* XXXVII) : Seigneur, je viens à vous avec tous mes désirs, je ne veux que vous, mon cœur ne respire que pour vous, il ne soupire que pour vous. Et afin d'exciter davantage votre amour, figurez-vous celui de la Vierge, quand elle a reçu ce Dieu dans son sein; concevez celui des dames au pied de la croix, quand elles ont recueilli les gouttes fumantes de son sang; faites effort de comprendre la joie et la charité des anges, quand ils ont reçu Jésus-Christ dans le ciel; et de toutes ces réflexions tirez les motifs de votre amour. Ah! mon cœur, pourquoi n'entreras-tu pas dans les sentiments de cette sainte mère, puisque tu reçois la même grâce? Ah! mon cœur, pourquoi auras-tu moins d'ardeur que ces dames, puisque tu reçois le même sang? Ta ferveur cédera-t-elle à l'amour des anges? Est-il juste que tes désirs soient moins violents? Ils ne l'ont reçu qu'une fois et tu le reçois à tous moments; dans le ciel il s'est donné tout à tous, mais ici il se donne tout à toi : *Domine, ante te omne desiderium meum.* Il se donne tout à toi pour te servir de gage de la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON VII.

L'EUCHARISTIE EST UN FEU QUI BRULE.

Ignis in altari semper ardebit.

Le feu brûlera toujours sur l'autel (*Levit., ch.* VI).

Vous savez l'artifice admirable dont se servit cet ancien dans le siége de sa patrie. Ce grand génie trouva l'invention de ces miroirs qui, étant opposés au soleil, en réunissaient les rayons si à propos sur les vaisseaux et avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il alluma le feu au milieu des eaux et consuma toute la flotte des ennemis. Je vous disais hier que la divine eucharistie est le miroir de la foi, mais je vous dis aujourd'hui qu'elle est le miroir de l'amour; hier c'était un miroir tout de lumière pour nous éclairer, aujourd'hui c'est un miroir tout de feu pour

nous embraser; et comme le feu de la terre convertit en sa substance les matières qu'il brûle, ce feu céleste ne nous brûle que pour nous transformer en soi-même. Séraphins, esprits enflammés qui brûlez sans cesse de ces saintes ardeurs, je vous conjurerais de purifier mes lèvres de ce charbon mystérieux, comme vous fîtes autrefois celle d'un prophète, si je ne reconnaissais avec vous que l'application de ce feu sacré n'appartient de droit qu'à celle qui nous l'a donné. Disons-lui donc, mes frères, avec l'ange : *Ave, Maria.*

Comme le feu est indivisible de sa nature, il tend toujours à l'unité, et quelque dissolution qu'il cause dans les sujets qui sont exposes à sa violence, il est toujours vrai qu'il ne les brûle que pour les purifier et les réduire à une plus parfaite unité. Pour donner jour à ma pensée et jeter les fondements de mon discours, je remarque trois unités que le feu opère, et qui néanmoins se réduisent toutes trois à une seule. Le feu convertit tout ce qu'il brûle en sa propre substance : voilà la première unité. Dans cette conversion de plusieurs matières différentes et divisées, il n'en fait qu'une même flamme indivisible : voilà la seconde unité; et détruisant dans toutes les parties d'un même sujet les éléments qui lui sont contraires, il le purifie, et d'un corps composé de plusieurs autres il en fait un corps simple et sans mélange : voilà la troisième unité; trois unités qui se réunissent toutes à une, mais qu'on peut distinguer sous trois rapports differents.

Sur ce principe, je dis que le feu qui est allumé sur nos autels et qui nous brûle dans la communion opère ces trois unités; se mêlant en nous, il nous brûle et nous incorpore en sa propre substance : voilà l'unité de l'homme avec Dieu; nous incorporant en soi-même, il nous unit tous dans le feu de la charité fraternelle : voilà l'unité de l'homme avec l'homme; et nous faisant entrer en société de son corps et de son esprit, il nous donne la paix intérieure et réunit notre corps à notre esprit : et c'est l'unité de l'homme avec soi-même. La première unité résulte immédiatement de cette mystérieuse combustion, la seconde est la fin que Dieu se propose dans la première, et la troisième est un effet de la première et un principe de la seconde : trois unités que l'activité de ce feu opère en nous, en nous transformant en Jésus-Christ. C'est mon sujet.

PREMIER POINT.

C'est une vérité fondamentale dans la religion, que Jésus-Christ et l'Eglise ne composent ensemble qu'un même corps : c'est pourquoi le prophète, parlant du mariage et de l'alliance que le Fils de Dieu a contractée avec les hommes, lui donne d'abord le titre d'époux *Quasi sponsum decoratum corona* (*Is.*, LXI), et un moment après il lui donne le titre d'épouse : *Et quasi sponsam ornatam monilibus suis* : c'est pour exprimer le mystère dont je parle, et pour nous faire comprendre que le Fils de Dieu et l'Eglise ne sont qu'un même corps, qui porte ces deux qualités d'époux et d'épouse tout ensemble. Cette unité si merveilleuse et si rare suppose deux fondements et deux principes : le sacrifice de la croix et le sacrifice de l'autel; le premier la mérite et l'établit; le second l'applique et la consomme. Dans le mystère de la Rédemption l'Eglise est incorporée en Jésus-Christ par l'union de sa charité et de son amour; mais dans le sacrement de la communion elle est incorporée, *non habitudine solum quæ per charitatem intelligitur,* dit saint Cyrille, *sed et participatione naturali* (*S. Cyril.*, *in Joan.*, *lib.* X, *c.* 13), non-seulement par la charité, mais par une union même de substance. Je n'oserais pas dire que ce soit une conversion de substance, mais je ne crains pas de dire avec saint Chrysostome : que cette unité va plus avant que celle de la charité : *Ut non solum per charitatem, sed etiam reipsa in illam carnem misceamur* (*S. Chysost.*, *homil.* 91, *ad pop. Antioc.*), comme deux liens qui sont mêlés ensemble et qui ne font qu'un même corps : c'est la comparaison de saint Cyrille.

La pensée des Pères a divers fondements dans l'Evangile : le premier que je produis est le témoignage même du Fils de Dieu, qui dit que dans la communion il se fait une circumincession entre Jésus-Christ et l'Eglise : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in eo* (*S. Joan.*, VI); celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi réciproquement en lui. La circumincession en Dieu est un mystère en vertu duquel le Père est dans son Fils, le Fils dans son Père, le Père et le Fils dans le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit dans son principe. Le fondement de cette circumincession est l'unité de la nature de Dieu qui, étant indivisible et la même dans ces trois personnes, les unit intimement ensemble : *In me manet et ego in eo.* Dans la communion nous sommes en Jésus-Christ et il est en nous; mais ce mystère, dans l'Eglise aussi bien que dans la Trinité, est établi sur l'unité de l'Eglise avec Jésus-Christ; unité de nature, nous ne faisons qu'un corps avec lui; unité même de personne, parce qu'étant incorporés dans l'humanité du Sauveur, le Verbe s'unit avec nous par une extension du mystère de l'incarnation. D'où vient que la communion est appelée par les Grecs du nom d'assomption, parce que, comme dit saint Damascène, *per hoc dictatum filii assuminus* (*S. Damasc.*, *lib.* IV *Orthod. fid. c.* 4), cette action nous élève jusqu'à la divinité même de Jésus-Christ.

De manière que cette circumincession est ici fondée sur une double unité : en Dieu elle est fondée sur l'unité de nature, elle n'est point établie sur l'unité de personne; mais dans l'Eglise elle est fondée et sur l'unité naturelle et sur l'unité personnelle : *Ego in Patre, et vos in me, et ego in vobis* (*Joan.* XIV). Je suis dans mon Père, dit le Fils de Dieu, vous êtes en moi et je suis en vous. Saint Hilaire prétend que le Fils de Dieu nous

a voulu exprimer par ces paroles l'ordre et la consommation de l'unité : *Ibi ordinem consummandæ unitatis exposuit* (*Hilar.*, *lib.* VIII *de Trin.*, *p.* 124). Il est dans son Père par sa génération, nous sommes en lui par l'incarnation, et il est en nous par la communion. Dans le premier mystère il reçoit toute la substance de Dieu, dans le second il prend la nôtre, et dans le troisième il nous communique toute la substance de Dieu et toute la substance de l'homme; mais remarquez l'ordre et la consommation de l'unité : il est dans son Père par sa génération, dans l'unité de nature et dans la distinction de personne; nous sommes en lui par l'incarnation, dans l'unité de personne et dans la distinction de nature, mais il est dans l'Église par la communion et dans l'unité de nature et dans l'unité de personne : de nature, puisque nous ne faisons qu'un corps avec lui ; de personne, puisque nous entrons en société de sa divinité même et de son esprit : *Domino incorporamur*, dit saint Bernard, nous sommes incorporés dans le Seigneur : *Imo toti in Deum transimus, quia qui adhæret Domino unus est spiritus cum eo* (*Ibid.*) ; ce n'est pas assez, il faut ajouter que nous sommes tous transformés en Dieu, parce que celui qui est uni au Seigneur ne fait plus qu'un esprit avec lui.

Ce Père est ravissant quand il parle du mystère de l'Incarnation, il l'appelle l'effusion de la plénitude de Dieu : *Plenitudo effusa est* ; l'humiliation de la grandeur de Dieu : *Altitudo adæquata est*, et l'association de la singularité de Dieu : *Singularitas associata est.* Dieu est plein de toute la bonté, mais cette plénitude s'est toute répandue dans l'homme ; Dieu est grand, mais cette grandeur s'est abaissée jusqu'à la bassesse de l'homme ; Dieu est unique, mais cette singularité s'est associée avec l'homme. Je ne m'arrête pas sur les deux premières circonstances, parce qu'elles ne sont pas maintenant de mon sujet; mais je dis que cette singularité de Dieu, s'associant avec l'homme dans l'incarnation, a fait naître une seconde singularité en Jésus-Christ ; comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Homme-Dieu : *singularitate famosus* ; il est fameux par sa singularité, dit Tertullien, mais comme Dieu aime la société des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (*Prov.* VIII) ; cette seconde singularité s'est associée aussi bien que la première, celle-ci dans l'incarnation avec un homme, celle-là dans la communion avec toute l'Eglise. Dans le premier mystère, la singularité de Dieu en fait naître une seconde dans l'union de l'homme avec Dieu ; dans ce mystère, la singularité de l'Homme-Dieu en opère une troisième dans l'union de l'Eglise avec Jésus-Christ ; et comme dans l'incarnation l'homme entre en société de tout ce qui est en Dieu, dans la communion l'Eglise entre en société de tout ce qui est en l'Homme-Dieu. Ne m'en croyez pas, mais croyez-en saint Grégoire de Nazianze, qui dit que le Fils de Dieu s'unit en nous dans ce mystère : *Ut in communionem veniamus cum eo*, *tum deitatis*, *tum passionis*, afin de nous faire entrer dans la société de sa passion et de sa divinité : de sa passion, nous incorporant dans son corps, qui en est le sujet, et de sa divinité, en nous unissant avec lui dans l'unité d'une même personne.

L'apôtre saint Pierre dit que Dieu nous a fait de grandes promesses, et qu'il les a consommées en Jésus-Christ, pour nous élever à la participation de la nature de Dieu : *Per quem magna nobis et pretiosa promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (II *Petr.*, I) ; quoique tous les dons de Dieu soient grands et précieux, leur grandeur néanmoins n'est pas égale, et assurément le plus grand de tous et le plus rare, c'est Dieu même ; ce don s'est promis et donné aux hommes, une fois dans l'incarnation, et tous les jours dans la communion, mais dans l'un et l'autre mystère il ne s'est donné que pour les élever jusqu'à la participation de sa divinité : *Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ;* et c'est cet auguste et sublime mystère que saint Paul dit avoir été inconnu aux profanes, et révélé aux apôtres et aux prophètes : *Gentes esse cohæredes et concorporales et comparticipes promissionis ejus in Christo* (*Ephes.*, V); et puis il ajoute pour expliquer cette unité : *Quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus* (*Ibid.*) ; ce que saint Cyrille et saint Irénée expliquent de cette conversion qui se fait à l'autel par l'activité de ce feu qui nous brûle et qui nous transforme en soi-même : *Propter hoc relinquet homo patrem et matrem et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una* (*Matth.* XIX). Pour ce sujet le Fils de l'homme est descendu du sein de son Père, il a quitté la synagogue qui est sa mère selon la chair, pour s'unir à son Eglise dans l'unité d'un même corps : *Sacramentum hoc magnum est* (*Ephes.*, V). Ce sacrement est grand, ce mystère est profond : *Ego autem dico in Christo et in Ecclesia*, mais il est grand entre Jésus-Christ et l'Eglise ; car quel plus grand mystère peut-on concevoir que celui-ci ? une chair, dit l'abbé Rupert, qui n'était que la chair du Verbe : *Ita crevit per passionem nova conspersione hujus sacramenti et in unam ecclesiam faciat Deum et homines æternaliter copulari* (*Ruper. abb. lib.* II *de Offic.*, *c.* 11). Cette chair est devenue si grande par la passion du Sauveur et par l'aspersion du sang de ce sacrement, qu'elle réunit Dieu et les hommes dans l'unité d'un même corps. Ce Père fait ici allusion aux plantes qu'on élève dans les jardins : il faut deux choses pour les élever et les faire croître ; la première, il faut qu'il y ait dans la plante un principe de vie pour la faire pousser ; la seconde, il faut que le jardinier l'arrose de temps en temps et qu'il l'humecte. Saint Paul dit que nous avons été entés sur l'olivier, c'est-à-dire sur Jésus-Christ; la synagogue a été retranchée de cet arbre comme un rameau sec et infructueux, et l'Eglise a été insérée à sa place par la prédestination ; la

vertu de la croix a fait pousser cette plante, elle a incorporé l'Eglise en Jésus-Christ par le baptême, et ce corps ayant été arrosé du sang de la communion, l'unité s'est consommée, la chair du Fils de Dieu s'est dilatée, non pas simplement par une union de grâce et de charité, comme dans le baptême, mais par une union même de substance, si bien qu'on peut dire que la communion est une espèce d'incarnation par laquelle Dieu s'incorpore en nous et nous incorpore en lui pour nous faire des dieux ; et comme ce feu convertit en soi-même tout ce qui brûle, ce feu consommant qui brûle sur l'autel, nous transforme en Dieu même et nous déifie : *In sui traducit effigiem deiformesque reddit* (*Dionys., de cœlest. hierar.*), dit admirablement saint Denis.

Ce même Père dit un beau mot parlant des vierges, il les appelle, *Sacramenta Christi* (*Ibid.*), les sacrements de Jésus-Christ, parce que sous une chair mortelle et fragile ils portent Jésus-Christ par la pureté ; mais il semble que l'application de cette pensée est plus juste dans les fidèles qui communient saintement, *Sacramenta Christi ;* ce sont les sacrements de Jésus-Christ, il y a deux choses dans le sacrement : les accidents d'un corps étranger qui frappent le sens, et la vérité du corps du Fils de Dieu que la foi découvre sous les espèces sensibles ; que vous semble de ce chrétien qui vient de communier, *Sacramentum Christi*, c'est le sacrement de Jésus-Christ, il n'impose à vos yeux que les apparences d'un homme seulement, mais il porte sous cette espèce la vérité du corps et du sang d'un Homme-Dieu ; au dehors vous ne voyez que les accidents d'une créature et d'un esclave : *Vides formam servi*, mais vous ne voyez pas au dedans ce Dieu, qui s'est imprimé en lui pour le transformer en soi-même : *Occulta est forma Dei :* saint Paul dit que le Fils de Dieu nous a rachetés bien chèrement : *Empti estis pretio magno* (I *Cor.* VI) ; il s'est donné lui-même sur la croix, dit cet apôtre, pour le prix de la rédemption, mais il ne s'est donné dans ce sacrifice que pour s'incorporer en nous dans la communion : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro* (*Ibid.*) ; c'est pourquoi tous les chrétiens sont appelés par saint Cyrille : *Christi feri* (*Cyrill.*), des hommes qui portent Dieu, ou pour mieux dire des dieux qui portent Dieu, parce que le corps qui est consacré par la communion, n'est plus le corps d'un homme, c'est le corps d'un Homme-Dieu, et nous pouvons dire que comme le pain consacré par la bénédiction se change en Jésus-Christ, le chrétien consacré par la communion est transformé dans ce même Jésus-Christ, non pas par une conversion semblable à la première, mais du moins assez parfaite pour ne faire de l'Eglise et du Fils de Dieu qu'un même corps.

Et c'est pour nous exprimer ce mystère que dans le sacrifice de la messe le prêtre mêle de l'eau avec le vin destiné pour la consécration ; cet usage de l'Eglise a plusieurs fondements : le premier c'est l'institution même de Jésus-Christ ; le second, c'est la dernière circonstance de sa passion où le fer fit couler du sang et de l'eau de l'ouverture de son côté ; le troisième, c'est le dernier effet de ce sacrement qui nous élève dans le ciel : *Aqua*, dit saint Ambroise, *redundat in calicem et salit in vitam æternam* (*Ambr., lib. de Sacr.*) ; mais le quatrième et qui fait à mon sujet, c'est pour exprimer l'union de l'Eglise avec le Fils de Dieu ; l'eau est le symbole du peuple : *Aquæ multæ populi sunt;* le vin marque le sang de Jésus-Christ, quel est donc le dessein de l'Eglise dans le mélange de l'eau et du vin : *Christi fidelis populus incorporatur* (*Hier., de Corp. et sang. Dom.*) ; elle nous veut faire entendre, dit saint Jérôme, que les peuples fidèles sont associés avec le Fils de Dieu dans l'unité d'un même corps ; mais remarquez que quand l'eau est mêlée avec le vin, ces deux liqueurs sont inséparables, et celle-là aussi bien que celle-ci ne peut retourner à sa propre substance ; que s'ensuit-il de là, dit saint Jérôme, il s'ensuit que quand un chrétien est incorporé en Jésus-Christ par la communion, il doit demeurer en lui par une foi si pure et une charité si constante, qu'il n'en puisse être séparé : *Non voluntate* (*Ibid.*), ni par le poids de ses inclinations : *Non necessitate*, ni par aucune nécessité de la vie : *Non nulla terrenæ spei ambitione*, ni par l'ambition de la terre et du siècle : *Non denique ipsa possit morte divelli ;* il faut même que sa charité soit à l'épreuve de la mort, et que cette mort qui brise les liens de l'âme et du corps dans la nature, ne puisse pas résoudre les chaînes qui le lient à Jésus-Christ dans l'unité du corps de l'Eglise, où cet auguste sacrement unit encore les hommes avec les hommes dans les liens de la charité fraternelle. c'est le second point de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Le Fils de Dieu est appelé par un prophète le prince de la paix et le père du siècle futur : *Princeps pacis et pater futuri sæculi* (*Isai.*, IX). Pour entendre ce passage et l'appliquer à mon sujet, il faut remarquer, avec saint Augustin, que dans la création du monde Dieu ne fit qu'un homme duquel il voulut que tous les autres prissent naissance, afin d'établir par là et de conserver l'unité parmi les hommes. Ils ont perdu cette unité par le péché, mais pour la rétablir Dieu a réuni tous les hommes en Jésus-Christ sur la croix par la participation de ses mérites, mais plus étroitement dans la communion par l'unité même de son corps et de son sang ; et comme le Fils de Dieu n'a réuni tous les hommes dans son cœur sur la croix que pour leur apprendre l'unité, dans la pensée de saint Cyprien, il ne les a réunis à l'autel dans sa propre substance que pour les porter à une charité plus parfaite : *Princeps pacis ;* il nous donne la paix dans ce mystère, pourquoi ? *Quia pater futuri sæculi* (*Ibid.*), parce qu'il nous unit tous dans son sein, non-seulement comme ses enfants, mais encore comme les membres de son corps.

Vous savez que toutes les parties du corps naturel sont unies par deux unions : une union physique et qui les assemble dans l'unité, et une union sympathique qui est fondée sur la première et qui imprime à tous les membres une inclination mutuelle pour se conserver les uns les autres. Jésus-Christ, dans la communion, opère en nous ces deux unions ; il nous incorpore tous dans son corps pour jeter dans cette première unité les fondements de la seconde, pour nous imprimer cette sympathie divine et nous réunir dans le sein d'une charité fraternelle : *Claritatem quam dedisti mihi dedi eis ut sint unum sicut et nos unum sumus* (*Joan.*, XVII) : Mon Père, j'ai donné à mon Eglise tout ce que vous m'avez donné, cette divinité que j'ai reçue dans ma génération, cette humanité que vous m'avez fait prendre dans l'incarnation ; pourquoi ? *Ut sint unum sicut et nos unum sumus*, afin de l'unir dans toutes ses parties comme nous sommes unis ensemble. Le Père et le Fils sont unis dans le ciel d'une union de nature et d'essence, mais ils ne sont unis de la sorte dans la première émanation, que pour s'unir dans la seconde d'une union d'amour par la procession du Saint-Esprit; tous les fidèles ne font qu'un corps en Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, ce feu opère dans le chef et dans les membres cette unité de substance : *Ut sint unum sicut et nos unum sumus;* mais il ne l'opère que pour établir la seconde par la charité et par l'amour.

C'est pourquoi saint Augustin donne trois qualités à ce mystère : *Sacramentum pietatis*, c'est un sacrement de piété ; *Signum unitatis*, c'est le signe de l'unité; *Vinculum charitatis*, c'est le lien de la charité (*S. Aug.*, *Tract.* 26, *in S. Joan.*). La piété dans la pensée de ce Père est un esprit de religion et de charité; cette charité a deux rapports : elle se porte à Dieu, elle se réfléchit ensuite sur les hommes : *Sacramentum pietatis ;* ce sacrement est donc un sacrement de piété, parce qu'il nous fait aimer Jésus-Christ et l'Eglise dans Jésus-Christ : *Signum unitatis*, c'est un signe d'unité. Le signe, dit saint Thomas, signifie deux choses qui lui tiennent lieu d'une double matière : l'une est contenue sous le signe, et c'est le Fils de Dieu ; l'autre est seulement représentée, et si elle est contenue ce n'est que dans la vertu du sacrement qui la donne, et cette seconde matière consiste dans l'unité de l'Eglise : *Signum unitatis ;* mais *Vinculum charitatis*, c'est encore le lien de la charité. La charité, dans le sentiment de saint Paul, est le lien de la perfection : *Charitas vinculum perfectionis* (*Coloss.* III), parce qu'elle réunit toutes les vertus dans l'homme et qu'elle les fixe dans son cœur ; mais le sacrement dont je parle est le lien de la charité même, parce qu'il unit tous les fidèles dans l'Eglise et qu'il affermit la charité dans leurs cœurs en les unissant en soi-même : *O sacramentum pietatis ! o signum unitatis ! o vinculum charitatis !* (*S. Aug. supra*).

La pensée de saint Bernard est tout à fait belle quand il dit que tous les chrétiens se touchent les uns les autres par un degré de consanguinité dans le sang de Jésus-Christ : *Omnes consanguinei sumus in sanguine Christi.* Nous sommes tous proches, nous sommes tous frères, quoique la division se mêle souvent parmi les frères à cause des intérêts qu'ils ont à démêler; il est pourtant vrai que toute leur mauvaise intelligence ne saurait étouffer tout l'amour que la nature imprime dans leurs cœurs, il en reste toujours des semences que la passion ne peut déraciner, et nous le voyons en mille occasions. Si un frère voit maltraiter son frère, il ne peut souffrir l'outrage qu'on lui fait sans prendre aussitôt sa querelle, l'amour se réveille malgré la haine et vient au secours de celui qui reçoit l'injure; et le fondement de cette tendresse, c'est l'unité du sang : *Omnes consanguinei sumus in sanguine Christi.* Nous sommes tous frères dans le sang du Fils de de Dieu, la communion nous unit même dans son corps comme ses membres ; et ce que l'unité du sang fait dans la nature elle ne le fera pas dans la grâce ? L'unité du sang imprime dans le cœur des frères une tendresse que toute leur mauvaise intelligence ne peut étouffer, et l'unité du sang du Sauveur ne fera pas naître dans le cœur de toute l'Eglise une charité fraternelle? Le sang qui unit les frères perd son unité en sortant de sa source, il se divise en divers ruisseaux pour leur donner à tous la naissance; mais le sang du Fils de Dieu ne se divise point dans la communion, il coule tout dans l'Eglise, il coule tout dans toutes les parties de l'Eglise, il s'est divisé sur la croix par la division, par la distribution de ses grâces ; mais il conserve toute son unité dans la communion, pour nous engager à une unité d'amour et de charité qui soit à l'épreuve de toutes ces divisions.

Remarquez donc, s'il vous plaît, la force de ce raisonnement, où je dis que les chrétiens sont plus étroitement unis dans le sang de Jésus-Christ que les enfants d'un même père et les membres d'un même corps ne le sont dans la nature, parce que l'unité du sang qui fait les frères dans la nature ne subsiste que dans sa source, elle se divise dans leur naissance ; l'unité du sang qui forme les membres se partage aussi dans cet ouvrage, le sang qui forme un bras n'est pas le principe de l'autre, et la même portion qui forme la tête ne contribue rien à la formation des pieds ni des autres parties ; mais le sang qui régénère et qui incorpore tous les chrétiens en Jésus-Christ par la communion ne perd point son unité dans ce mystère, il ne se divise point, il ne se partage point, il est tout dans tous les fidèles et tout dans chaque fidèle. De ce principe je tire une conséquence qu'on ne saurait me contester, que la charité qui doit réunir les chrétiens doit être plus forte et plus violente ni que l'amitié des frères, ni que la sympathie des membres du corps dans la nature. Oui, un chrétien doit plus aimer son frère chrétien que ses parents et ses proches ; disons tout, il le doit plus aimer que soi-même, et la charité le doit emporter sur l'amour-propre, parce que le

sang qui l'unit à son frère chrétien ne se partage point dans cette union, et le sang qui l'unit à soi-même se divise dans la formation de toutes les parties de son corps.

Et voilà sans doute le sens de ces paroles du Fils de Dieu : *Qui non odit patrem et matrem, uxorem aut fratres, adhuc et animam suam non potest meus esse discipulus* (*Luc.*, XIV). Saint Augustin explique ces paroles à mon sujet dans la lettre 38, où il dit qu'un chrétien doit considérer deux choses dans ses parents et dans ses proches, par exemple dans son père : la première, c'est qu'il est son père ; la seconde, il est son frère ; il est son père dans la nature, il est son frère dans la grâce ; il est son père dans le sang qu'il lui a donné et par une affection particulière, mais il est son frère dans le sang de Jésus-Christ et par une charité commune ; pour être disciple du Fils, il faut haïr le père pour aimer le frère, il faut mépriser l'union du sang naturel pour estimer l'union du sang du Sauveur, il faut détruire cette tendresse particulière pour l'aimer plus fortement et plus noblement dans la société des fidèles ; mais il faut encore se haïr soi-même : *Adhuc et animam suam*, parce que le chrétien n'a point d'âme propre, celle qui l'anime lui est commune avec tous les autres enfants de l'Eglise : *Erat credentium cor unum et anima una* (*Act.*, IV) ; d'où vient que le Fils de Dieu dit dans l'Evangile qu'il faut aimer son âme pour la perdre, qu'il la faut haïr pour ne la pas perdre : *Amor in animam ut pereat, odium ne pereat*, dit saint Augustin, c'est-à-dire que l'homme chrétien doit étouffer cette âme particulière et cet amour-propre qui ne l'unit qu'à soi-même, pour vivre de cette âme commune qui anime toute l'Eglise par la charité universelle, et le fondement de toutes ces obligations est établi dans le sang de Jésus-Christ, qui nous unit plus étroitement les uns avec les autres dans la communion, que le sang de la nature nous unit avec nos proches et avec nous-mêmes.

Reprenons donc tous ces principes, et disons que le Fils de Dieu nous a tous réunis dans l'unité de son corps et de son sang, pour nous imprimer les sentiments de l'amour ; cette unité est plus étroite que toutes les unités de la nature, il faut donc que la charité fraternelle l'emporte sur toutes les unions de la chair et du sang. Sur ce fondement, il est aisé de juger de l'horreur du crime, qui combat la charité fraternelle ; c'est le péché de mort dont parle saint Jean, et qui, dans la pensée de saint Augustin, est irrémissible, parce qu'il viole directement la grâce de la réconciliation. Le combat de Jacob et d'Esaü dans le sein de leur mère fut un mystère qui marquait la division de deux peuples, mais toujours ce fut un monstre dans la nature de voir deux frères changer le sein maternel en un théâtre de cruauté. Que faut-il donc dire, mes frères, de ces chrétiens qui portent la guerre jusque dans le sein de la paix, et qui déchirent l'unité de l'Eglise par leur cruauté et leur vengeance ; vous avez horreur quand on vous dit que deux frères se sont battus dans le ventre de leur mère, mais que diriez-vous si vous voyiez les membres d'un même corps se déchirer les uns les autres ; une main arracher les yeux de la tête, un bras en retrancher un autre, vous diriez que cet homme serait transporté de fureur ; je n'ai donc point de termes pour exprimer, je n'ai point de pensées pour concevoir, je n'ai point de ressentiments pour détester la fureur d'un chrétien qui fomente dans son cœur la haine et la vengeance contre son frère ; comme l'unité qu'il détruit est plus parfaite que ces deux premières, sa haine est plus cruelle que celle des frères dans la nature, sa fureur est plus aveugle que celle d'un homme qui se déchire soi-même.

Un des frères de Joseph voulant dissuader les autres du dessein de donner la mort à cet innocent, ne trouva rien de plus pressant pour arrêter la violence de leur passion, que de leur proposer les considérations du sang : *Frater enim et caro nostra est* (*Gen.*, XXXVII), c'est notre frère, c'est notre chair, et voudrions-nous tremper nos mains dans notre sang et percer notre propre corps ? Ah ! vindicatif, si tu opposais cet obstacle à ta haine et à ta vengeance, si tu opposais cette digue au torrent de ta passion, cette pensée arrêterait peut-être ta cruauté, tu aurais horreur de toi-même ; je ne veux point de réconciliation avec cet homme ; je veux me venger de l'injure qu'il m'a faite, mais c'est mon frère, c'est mon sang, c'est mon corps, nous sommes unis ensemble dans le sein de Jésus-Christ : *Frater enim et caro nostra est ;* et aurai-je assez d'impiété pour faire couler mon sang et ma vie ? serai-je assez méchant pour violer la loi d'une si sainte unité ; assez furieux pour percer le cœur de l'Eglise et du Fils de Dieu par ma cruauté ? Joseph voyant ses frères dans l'Egypte, dans la crainte que le souvenir de leur perfidie ne le portât à la vengeance, les rassura par cette réflexion : *Nolite timere, Dei enim ego sum :* ne craignez rien de mes ressentiments, n'appréhendez rien de ma passion, je suis à Dieu, je suis enfant de Dieu, je n'ai garde de diviser l'unité de son corps ni de perdre la charité : entrons dans ces sentiments autant de fois que cette passion nous veut surprendre : *Dei ego sum* (*Genes.*), je suis à Dieu, les enfants de Dieu ne doivent jamais perdre la charité ; je suis incorporé dans le sang de Dieu, les membres d'un corps doivent tous conspirer pour conserver l'unité ; je suis uni à Jésus-Christ, je ne dois donc jamais me diviser ni de Jésus-Christ, ni de l'Eglise, ni de moi-même : c'est la troisième unité qui produit cet adorable sacrement, et le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne prétends pas m'arrêter sur cette troisième partie, parce que nous avons déjà traité cette matière ; j'ajoute seulement une pensée à ce que j'ai dit, que le saint sacrement nous transformant en Jésus-Christ, nous donne la paix intérieure et l'unité avec nous-

mêmes, non pas en détruisant les passions, comme nous disions dimanche, mais en les consacrant ; le Fils de Dieu a eu des passions, mais des passions saintes, des passions consacrées et changées en de saintes affections : c'est le miracle que la divine eucharistie opère sur les nôtres, elle ne les étouffe pas, mais elle les consacre et fait servir à la grâce ce qui a servi au démon ; de cette colère violente elle en fait un zèle de religion, elle ne laisse à cette haine que l'indignation contre le péché, elle retranche de cette tristesse tout ce qui ne sert pas à la pénitence : comme elle nous incorpore en Jésus-Christ, elle ne souffre en nous, autant qu'elle peut, que les passions de Jésus-Christ, c'est-à dire des passions consacrées, des mouvements épurés de la terre et du sang.

L'arche d'alliance, entrant dans les eaux du Jourdain, opéra deux grands miracles par sa présence, elle arrêta les eaux dans leur course, ensuite elle les éleva, et fit une montagne dans ce fleuve; le saint sacrement opère en nous ce double miracle, il arrête le cours et l'impétuosité des passions, il s'oppose à leur violence et à leur désordre, mais il les élève encore et les consacre; ce sont des feux qu'il purifie au lieu de les éteindre; et les arrachant à la terre, il les porte au ciel, pour réunir dans cette consécration le corps avec l'esprit, la passion avec la raison, et nous établir dans l'unité. Il y a eu des philosophes qui ont cru que la raison pour laquelle le ciel est en paix et la terre en désordre, vient de la présence de Dieu qui est près du premier et éloignée de la seconde; je n'entre pas ici dans la discussion de cette pensée, mais je dis que si nous avons la paix avec nos passions, si l'unité règne entre le corps et l'esprit, cette paix est un fruit, cette unité est un effet de la présence de Dieu dans la communion ; il est près de nous, il est avec nous, il est en nous-mêmes; et comme autrefois sa présence calma les vents et la tempête qui menaçaient les apôtres du naufrage, cette même présence arrête la violence de cette tempête intérieure, qui nous fait souvent faire des naufrages bien plus funestes que celui qui menaçait la barque des apôtres.

Le sacrement de l'autel est donc un sacrement d'unité; unité de l'homme avec Dieu, il nous incorpore en Jésus-Christ ; unité de l'homme avec l'homme, il nous réunit tous dans la charité; unité de l'homme avec soi-même, il consacre le feu des passions : et à tout cela on ne peut opposer qu'une seule difficulté; elle est unique à la vérité, mais elle est grande : c'est l'expérience funeste qui semble établir le contraire. Eh quoi! me dit cet auditeur, vous dites que ce sacrement est un sacrement d'unité ? et où trouvez-vous cette unité : les chrétiens communient tous les jours, leur charité en est-elle plus fervente, les passions en sont-elles moins déréglées et moins insolentes ? voit-on moins de désordres et de licence dans l'Eglise que parmi les infidèles et les peuples les plus abandonnés de Dieu ? Ah! paroles, que vous êtes cruelles à mon cœur! reproche sanglant, que vous imprimez de profondes blessures dans mon âme ! Il est vrai, mes frères, nous avons ce sacrement d'unité, et pourtant nous n'avons pas l'unité ; d'où vient ce malheur? Il ne vient pas du sacrement, mais du mauvais usage de ce sacrement; c'est l'indisposition des chrétiens qui les empêche d'en recevoir les fruits et les grâces; on va à la table du Fils de Dieu avec un esprit contraire à l'unité, et on en retourne avec le même esprit de division, parce que ce sacrement ne donne l'unité qu'à ceux qu'il trouve dans l'unité ; il l'opère, mais il la suppose, et cette circumincession du Fils de Dieu et du chrétien n'est pas moins la disposition que l'effet de la communion ; de manière que si vous en approchez sans être réuni avec Dieu par la grâce, avec nos frères par la charité, et avec vous-même par la pénitence, vous donnez bien un signe, dit saint Thomas (*Q.* 80, *art.* 4), que vous êtes dans l'unité de Jésus-Christ, mais c'est un signe équivoque ; vous commettez une fausseté dans ce sacrement, vous le violez, et vous vous rendez coupable d'un horrible sacrilége.

On peut commettre trois sortes de crimes contre Jésus-Christ ; le premier, d'infidélité contre sa divinité; le second, de blasphème contre son humanité; et le troisième, de sacrilége contre ses sacrements : ce dernier, dit saint Thomas (*Art.* 5), considéré par rapport aux sacrements en général, est le moindre de tous les péchés ; le premier est le plus grand, parce que les sacrements étant au-dessous de l'humanité, et celle-ci inférieure à la divinité du Fils de Dieu, on doit mesurer la malice de ces péchés par cette règle ; mais, à parler du sacrement de l'autel en particulier, il est constant qu'une indigne communion est le plus grand de tous les crimes, parce qu'il comprend tous les trois dans une seule action ; c'est un sacrilége, vous profanez ce sacrement ; c'est un blasphème, vous faites outrage à l'humanité du Sauveur; c'est une infidélité, vous méprisez sa divinité, qui est présente dans ce mystère : une communion faite en bon état est la source de mille bénédictions ; mais savez-vous ce que c'est qu'une indigne communion? *Diaboli triumphus*, dit saint Ambroise (*Lib. de Pœnit.*), c'est le triomphe du démon. Trois choses ont concouru à la victoire que Jésus-Christ a remportée sur le démon : son humanité l'a enfantée, sa divinité l'a consacrée, et les sacrements l'ont appliquée et consommée; mais une indigne communion le venge de sa défaite, et repare sa honte et sa confusion dans tous ses principes, c'est un sacrilége qui viole ce sacrement, c'est un blasphème qui offense l'humanité, c'est une infidélité qui va même contre la Divinité; *Diaboli triumphus*, c'est le triomphe du démon et la honte de Jésus-Christ. Que faut-il donc faire ? Il faut suivre le précepte de saint Paul : *Probet autem seipsum homo* (I *Cor.*, XI) ; il faut s'éprouver par une sainte confession et une véritable

pénitence. Il faut imiter ici la prudence du serpent, dit saint Bernard : quand le serpent va à la fontaine pour boire, avant que de s'en approcher il vomit tout le venin qu'il a dans le corps, de peur que l'eau qu'il veut boire pour se rafraîchir ne se change en poison pour le brûler : *Estote prudentes sicut serpentes* (*Matth.*, X). Imitez donc sa conduite, crainte que vous ne buviez pour votre condamnation ce sang adorable, que les Pères ont appelé le breuvage de l'immortalité : *Pharmacum immortalitatis*, que je vous souhaite dans le ciel, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON VIII.

L'EUCHARISTIE EST UN FEU D'AMOUR.

Ignis in altari semper ardebit.

Le feu brûlera toujours sur l'autel (*Levit., ch.* VI).

Le Fils de Dieu dit qu'il est descendu du ciel pour mettre le feu dans le monde et pour l'embraser de ses ardeurs; il est sorti du sein de son Père sous la figure d'un fleuve allumé et d'une rivière brûlante : *Egrediebatur sicut fluvius igneus a facie Domini.* C'est que l'amour de Dieu, qui n'avait fait couler qu'un ruisseau de flamme dans la création de l'homme, s'est épuisé dans la rédemption par un déluge de charité; c'est que l'amour de Dieu, qui a inondé une fois le sein de la Vierge dans l'incarnation, inonde encore tous les jours le sein de l'Eglise dans la communion. Finissons donc cette octave par où nous l'avons commencée; et puisque l'amour est un feu, disons que la divine eucharistie est un feu et consommant et consommé, puisqu'elle est le dernier effort et la consommation de l'amour : oui, l'amour s'épuise dans ce mystère, et il fait dans cette seconde naissance ce qu'il fit autrefois dans la première, où, après avoir épuisé, en faveur de sa Mère, le fond de ses grâces, il lui donna la source même pour consommer sa charité et la prophétie de l'ange qui lui dit : *Ave, Maria.*

On demande si le sacrement de l'autel suppose en Jésus-Christ plus de puissance que d'amour, ou plus d'amour que de puissance; mais il semble qu'il est aisé de résoudre cette question, en disant que la puissance et l'amour sont ici au même degré, et qu'elles partagent également la gloire de ce grand ouvrage; celle-là nous produit un Dieu, et par cette action elle consomme tous ses efforts; celle-ci nous donne ce même Dieu, et par cette grâce elle consomme tous ses bienfaits; si la puissance est épuisée, l'amour ne l'est pas moins que la puissance : *Cum dilexisset suos in finem dilexit eos* (*Joan.*, XIII). Le sacrement de l'autel est le dernier terme de l'amour du Fils de Dieu et la consommation de sa charité; car si l'amour a des vides à remplir dans ses désirs et dans ses ferveurs, et des plénitudes à répandre par ses bienfaits, celle du Fils de Dieu est consommée dans cette double circonstance : dans la première, sa charité n'a plus de vides à remplir, tous ses désirs sont contents; dans la seconde, son amour n'a plus de plénitudes à répandre, toutes ses faveurs sont épuisées; le Fils de Dieu reçoit à l'autel tout ce que son cœur peut désirer, il y donne tout ce qu'il est capable de donner : amour consommé dans ses désirs, amour consommé dans ses bienfaits; c'est mon sujet.

PREMIER POINT.

L'amour de Dieu peut être considéré sous deux rapports, ou par rapport à Dieu même, ou par rapport à la créature; à l'égard de Dieu, il est sans désirs, parce que Dieu trouve en soi-même tout ce que son cœur peut aimer; à l'égard de la créature, l'amour de Dieu a des désirs, mais tous ces désirs vont tous aboutir à l'homme pour deux raisons considérables : la première, parce que l'homme étant plein de toutes les créatures, Dieu les possède dans la possession de l'homme; la seconde, parce que les mêmes créatures ayant été faites pour l'homme, Dieu ne les désire que dans la vue de leur fin, et dans le dessein qu'il a de s'attacher à la recherche de l'homme. C'est pourquoi l'Epouse du Cantique dit que son bien-aimé a ordonné sa charité contre elle : *Ordinavit in me charitatem* (*Cant.* II). Il en est ici comme dans une armée que les généraux rangent en bataille, il n'y a pas un soldat qui n'ait ou la pique baissée, ou le mousquet en joue, ou le pistolet à la main pour tirer sur les ennemis; c'est en ce sens que l'Epouse dit que Dieu a dressé et ordonné sa charité contre elle, c'est-à-dire que l'homme allume tous les désirs du cœur de Dieu, il est l'objet de tous ses empressements, il n'y a pas un mouvement dans le cœur qui ne le porte jusqu'à nous : *Quasi homo Dei Deus esset et tota Dei salus ab ejus inventione dependeret, et sine illo beatus esse non posset.* Vous diriez, dit saint Thomas, que l'homme est le Dieu de Dieu, que le salut du Créateur dépend du salut de sa créature, et que la possession de soi-même ne lui suffit pas pour le rendre heureux sans la possession de l'homme; l'homme ne doit avoir des désirs que pour Dieu, parce qu'il est son salut et sa gloire, et Dieu n'a des désirs que pour l'homme, comme s'il était son Dieu, sa béatitude et son salut; mais tous ses désirs sont satisfaits et contents dans le sacrement de la communion, parce que Dieu y possède l'homme, l'homme est en Dieu, et Dieu est réciproquement en l'homme : *In me manet et ego in eo* (*Joan.* VI).

Je ne m'arrête pas sur cette mystérieuse circumincession, parce que nous avons assez amplement traité cette matière, je dis seulement que Dieu possédant l'homme dans la communion, et cette possession étant le terme de tous les mouvements de son cœur, son amour n'a plus de vides à remplir, il est consommé dans ses désirs : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* (*Luc.*, XXII). Quand le Fils de Dieu parle de l'institution du sacrement de son corps et de son sang, c'est avec un redoublement de désirs; pourquoi ? parce que ce mystère est le centre de tous ses désirs et la fin de tous ses em-

pressements; et comme il arrive dans la nature que les rayons du soleil s'unissant dans un point, ils deviennent si brûlants et si allumés qu'ils consument toutes les matières combustibles qu'on leur présente, ainsi les désirs du Fils de Dieu se réunissant dans ce sacrement pour s'y consommer, ils allument tant de feu dans son cœur qu'il en est tout transporté; l'amour enfante le désir, le désir multiplie les degrés de l'amour, et quand tous ses désirs sont unis ensemble, on peut dire qu'il est consommé dans ses ferveurs; de manière que la divine eucharistie étant le centre de tous les mouvements du cœur de Jésus-Christ, sa charité doit être consommée dans ses désirs et dans ses degrés : dans ses désirs, ils sont contents, elle n'a plus de vides à remplir; dans ses degrés, elle épuise toute sa violence, elle ne saurait être plus ardente.

Car si l'amour, dans sa grande violence, cause souvent des extases et des fureurs, l'amour qui brûle sur l'autel est dans l'extase et dans la fureur, mais dans une sainte fureur : *Ibi Benjamin adolescentulus in mentis excèssu* (*Ps.* LXVII). Le Fils de Dieu est tout transporté de joie, il est tout extasié par l'effort de sa charité et de son amour; l'extase est un transport qui fait vivre l'amant dans la personne aimée, c'est un certain écoulement de l'âme qui la fait sortir hors d'elle-même pour s'unir à ce qu'elle aime, c'est une espèce de mort, ou pour mieux dire c'est un changement de vie, qui fait mourir un cœur à soi-même pour le faire vivre en ce qu'il aime; mais ce transport, cet écoulement, ce changement de vie, cette mort est le miracle de l'eucharistie et la consommation de l'amour du Sauveur dans ce mystère; il y est en état de mort et privé de toutes les fonctions de la vie, il y meurt en quelque façon à soi-même pour ne vivre que dans ce qu'il aime, pour vivre dans son Église et lui donner sujet de s'écrier avec saint Paul : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus* (*Gal.*, II) : Je vis, mais que dis-je, je vis, je me trompe, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, l'extase où son amour le réduit le fait sortir hors de lui-même, par un doux transport, pour me venir donner la vie et m'animer de son esprit : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Je remarque deux grandes extases en Jésus-Christ : la première dans l'incarnation, la seconde dans le sacrement de l'autel; dans l'incarnation l'amour l'anéantit en soi-même pour le faire homme, il quitte en quelque façon sa propre nature pour s'unir à la nôtre, il s'oublie de sa gloire et de sa majesté pour s'assujettir aux infirmités de la vie humaine, c'est une extase que saint Chrysologue appelle pour ce sujet : *Divinum illapsum descensum Verbi, extasim Domini*; un écoulement de Dieu dans l'homme, un transport, un mouvement qui le fait descendre du sein de son Père dans le nôtre; mais je dis que cette extase est redoublée par le sacrement de l'autel, parce que l'amour n'anéantit pas seulement la divinité, il anéantit l'humanité avec la divinité, sa charité ne se contente pas ici de supprimer l'éclat des perfections divines, elle supprime encore les perfections humaines en supprimant toutes les fonctions de la vie; et comme nous voyons que dans l'extase il se fait une suspension de tous les sens, parce que l'âme les abandonne pour se recueillir en elle-même, et s'appliquer tout entière dans la pensée de son amour : le Fils de Dieu est à l'autel dans cette même suspension, ses yeux n'y voient point les couleurs, ses oreilles n'y sont point frappées de la voix ni des sons, son imagination n'y forme point d'images ni de fantômes, toutes les puissances du corps y sont dans une privation générale de leurs fonctions par cette suspension; pourquoi ? je vous dirais dans une autre occasion que c'est parce qu'il y est dans un point, et que tous ses organes étant réduits dans un indivisible, ils ne peuvent pas recevoir les impressions de l'âme; mais je vous dis que cette suspension est un effet de son extase, cette âme abandonne son corps, l'amour la sépare des sens, elle se recueille en elle-même, elle épuise son esprit et son cœur dans sa joie et dans son transport.

Mais si l'amour divin a des extases, il est encore capable de fureur; ne vous scandalisez pas de ce que je dis, il y a des fureurs innocentes, il y a de saintes fureurs; car dites-moi de grâce ce que c'est que le zèle des martyrs, sinon une fureur d'amour? dites-moi qui leur inspire le courage de se sacrifier eux-mêmes? qu'est-ce qui fait qu'un saint Laurent excite ses tyrans à manger sa chair? qu'un saint Ignace le martyr irrite les lions pour le dévorer? qui fait tout cela, sinon la fureur de leur amour? ne vous étonnez donc pas si je dis que l'amour du Fils de Dieu à l'autel est si violent qu'il passe jusqu'à la fureur; car si c'est une fureur dans les martyrs de se sacrifier eux-mêmes, Jésus-Christ s'immole lui-même sur la croix, ce sont ses tyrans qui le font mourir, mais à l'autel c'est lui-même qui se sacrifie et qui se met en état de mort; si c'est une fureur d'amour dans les martyrs qui les oblige de donner leur corps à dévorer pour la gloire de leur Maître, le Fils de Dieu nous donne son corps à manger et son sang à boire; si sa charité est extatique, elle est saintement furieuse; c'est la fureur de l'amour.

La fureur a cela de propre qu'elle n'écoute point la raison, elle ferme les yeux à ses lumières; le dirai-je, mes frères, que cet aveuglement est le caractère de la charité du Sauveur? Oui, cette charité est saintement aveugle dans ce mystère, le Fils de Dieu n'écoute point la raison, il y renonce, il s'élève au-dessus d'elle pour s'abandonner tout à fait à l'impétuosité de son cœur; quelle raison de donner la vie à des hommes qui ne lui préparent que la mort? quelle raison de consommer sa charité dans un temps où l'on parle de consommer la der-

nière cruauté? quelle raison encore une fois de fermer les yeux aux infamies qui le vont déshonorer, aux opprobres qui le vont défigurer, aux plaies et aux blessures qui le vont déchirer, pour les ouvrir au salut de qui? d'une Église qui le va lâchement abandonner? de qui? d'une Synagogue qui va être son bourreau et son tyran. De qui? d'un million de chrétiens qui ne recevront son corps et son sang dans ce sacrement que pour lui donner une seconde mort? Quelle raison, mes frères, dans cette conduite? Il n'y en a point; je me trompe, il y a de la raison, mais c'est une raison toute d'amour, l'esprit n'y a point de part, elle est toute dans le cœur, et si saint Augustin a dit que dans les œuvres de Dieu et particulièrement dans les ouvrages de la rédemption, toute la raison qu'on en peut donner est la toute-puissance de Dieu : *Tota ratio facti est omnipotentia facientis* (*Aug.*); je dis sur le même principe que toute la raison des biens que Dieu fait à l'homme, et singulièrement de la grâce qu'il lui accorde dans la communion, n'est qu'une raison d'amour : *Tota ratio beneficii est amor benefacientis*; Jésus-Christ ne consulte pas ici l'esprit, mais le cœur; il n'écoute pas la raison humaine, il ne suit que les impressions de sa charité et de son amour.

Mais est-il possible que l'amour soit si violent et qu'on ne le voie pas? Après tout, l'amour ne peut se cacher, il faut qu'il s'explique, ou par la bouche, ou par les yeux, ou par la parole, ou par les soupirs, ou par les regards, ou par l'agitation du visage, l'amour ne peut pas être invisible. Pour cette raison, les séraphins à six ailes qui sont aux pieds du trône, en replient deux sur la tête, deux sur les pieds, mais ils volent des deux du milieu, ils ne les replient pas sur leur cœur comme les autres. Pourquoi? *Quia charitas velari non potest*, répond admirablement un Père; c'est que l'amour ne saurait se cacher, il ne souffre point de voile : comme ces esprits ont le cœur tout brûlant d'amour, ils découvrent ce cœur pour faire voir leur amour; ils peuvent bien cacher leur esprit sous le voile de la foi, ils peuvent bien porter le voile de l'humilité sur leurs bonnes œuvres, mais ils n'ont point de voile pour couvrir leur amour, ils ne sauraient empêcher ce feu de luire et d'éclater. Si l'amour est donc à l'autel, s'il y est même consommé dans ses désirs et dans ses ferveurs, si sa violence lui cause des extases et des fureurs, et pourquoi ne le voit-on pas? pourquoi est-il sous le voile, puisque l'amour ne peut pas être caché?

Ah! ne me pressez pas de répondre à cette question et de satisfaire votre curiosité, la réponse que j'ai à vous faire ne vous saurait donner aussi bien qu'à moi que de la confusion et de la honte; vous me demandez pourquoi le Fils de Dieu est invisible à l'autel; vous voulez savoir d'où vient que l'amour est sous le voile et sous les ombres? Je vous ai dit avec saint Thomas qu'il s'est voulu cacher de la sorte pour augmenter le mérite de la foi de l'Église, j'aurais pu ajouter avec le même docteur qu'il est invisible à l'autel de peur de nous donner de la répugnance et de l'horreur dans la communion; mais la troisième raison et qui est en partie de ce Père, c'est pour ne pas voir nos lâchetés et nos ingratitudes; l'amour est sous le voile pour ne pas voir les profanes amants qui déshonorent la pureté de ses feux par leurs regards lascifs et leurs entretiens impudiques; l'amour a le bandeau sur les yeux pour ne pas voir les impies qui profanent la sainteté de ses autels par leurs irrévérences et leurs actions scandaleuses; l'amour se cache à l'autel pour dérober à ses yeux la cruauté de ses propres enfants qui lui viennent donner la mort par leurs sacriléges communions. Ne pensez pourtant pas qu'il ignore tous ces crimes et toutes ces profanations, il sait toutes les injures qu'on lui fait, il les ressent avec douleur, il les souffre même avec patience; mais s'il les sait, s'il les ressent et s'il les souffre, il ne les veut pas voir : toutes ces infidélités et ces lâchetés lui font horreur.

Vous savez la fin tragique de cet illustre romain qui fut assassiné au milieu du sénat. Pendant que César ne vit que ses ennemis armés contre sa vie, il trouva assez de constance en soi-même pour voir venir la mort dans son sein; mais quand il aperçut Brutus parmi les conjurés, quand il vit que cet ingrat voulait tremper ses mains parricides dans son sang, et que celui qu'il avait honoré de son amitié et comblé de tant de faveurs, lui voulait plonger le poignard dans le cœur, il n'eut jamais assez de courage pour voir une si noire ingratitude; cette action lui fit tant d'horreur qu'il se jeta un voile sur le visage pour la dérober à ses yeux. Savez-vous bien quels sont les crimes qui touchent plus sensiblement le Fils de Dieu et qui lui font le plus d'horreur? Pensez-vous que ce soient les sacriléges d'une Synagogue aveuglée? pensez-vous que ce soient les profanations d'une hérésie transportée? pensez vous que ce soient les impiétés et les fureurs de ses ennemis? Non, ce qui le touche jusqu'au fond du cœur, ce qui lui fait plus d'horreur, c'est l'ingratitude de ses enfants, ce sont nos irrévérences, ce sont nos profanations, ce sont nos actions scandaleuses et nos sacriléges communions; voilà, mes frères, ce qui lui fait horreur, et qui l'a obligé de se couvrir d'un voile pour cacher à ses yeux des spectacles si affligeants et si horribles. Si cet amour est sous ce voile, il ne laisse pas d'y brûler de ses plus beaux feux, la malice du monde ne saurait l'affaiblir, vous diriez même que cette charité prend ses mesures et forme ses progrès sur l'excès de nos ingratitudes. Lorsque le monde le veut faire mourir : *In qua nocte tradebatur* (I *Cor.*, XI), il lui donne la vie; lorsque le monde consomme sa malice et sa cruauté, il s'élève au dernier degré de son amour, il consomme ce feu dans ses ferveurs, il le consomme dans ses bienfaits par un épanchement de toutes ses plénitudes : c'est le second point de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

C'est la pensée de saint Denys, qui distingue trois degrés dans l'amour que Dieu porte à l'homme, l'Incarnation, la passion et l'institution du mystère de sa chair et de son sang. Il est vrai que l'Incarnation en est une illustre preuve, et il faut que Dieu ait bien aimé l'homme pour lui donner son Fils : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (*Joan.* III) : Mais remarquez que s'unissant à une nature, il ne s'est pas uni à toutes les natures, cette alliance est particulière, et s'il a fait un Homme-Dieu, tous les hommes ne sont pas dieux. J'avoue qu'il a glorieusement signalé son amour par sa mort, *majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (*Joan.* XV), sa passion est le dernier effort de sa charité; mais après tout, quoiqu'il ait donné sa vie pour tout le monde, il n'y a pourtant personne qui ait reçu la plénitude de sa mort; son sang a été partagé, il en a fait l'application sur la croix avec mesure, *secundum mensuram donationis Christi* (*Ephes.* IV); il s'est donné aux uns avec moins de profusion, aux autres avec plus de libéralité; mais dans le sacrement de l'autel il n'y a plus de réserve, son amour est consommé, il est tout à l'Église, et tout à chaque partie de l'Église, il n'y a personne qui n'ait droit à la qualité d'enfants de Dieu, *dedit potestatem filios Dei fieri* (*Joan.* I). Tout le monde peut aspirer à cette mystérieuse transformation qui ne fait de Jésus-Christ et de l'Église qu'un même corps; la gentilité, qui fait la plus florissante portion de l'Église, jouit de sa présence aussi bien que la Synagogue, elle le possède : tout le monde est appelé à cette table, où la grâce ne se donne plus avec mesure, mais sans mesure; l'amour n'est plus partagé, puisqu'il se donne tout à tous, et qu'il s'épuise par le don de sa personne : *In finem dilexit eos* (*Joan.* XIII).

Jacob s'étant déguisé sous la robe de son frère, et abusant de la vieillesse d'Isaac, se présente à lui pour recevoir sa bénédiction; Isaac est en peine de ce qu'il doit faire, il ne sait si c'est Esaü ou Jacob qui lui parle; mais enfin, poussé par un mouvement secret de la providence de Dieu, il donne sa bénédiction à ce cadet. Esaü arrive un moment après, et demande à son père la bénédiction qu'il lui a promise : le vieux Isaac, se voyant surpris, lui dit qu'il n'a plus de bénédiction à lui donner, et qu'il a tout donné à son frère. Eh quoi! mon père, dit ce profane, et n'avez-vous qu'une bénédiction; ne reste-t-il plus rien pour moi? *Frumento et vino stabilivi eum, et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam* (*Gen.* XXVII)? Mon fils, répond Isaac, j'ai donné à votre frère l'abondance du blé et du vin, que puis-je faire davantage? ce don a épuisé ma libéralité et mon amour, n'attendez plus rien de moi, car je ne puis rien ajouter à cette grâce : *Et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam?*

C'est une illustre figure dont l'eucharistie est la vérité : cette double bénédiction n'est autre chose que Jésus-Christ, qui devait prendre naissance dans la famille de Jacob. Il est cette rosée du ciel qui a tant fait soupirer les patriarches : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum* (*Isa.* XLV); il est cette graisse de la terre, c'est-à-dire la plus pure portion du sang de sa mère : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* (*Ibid.*); il est en un mot l'abondance du blé et du vin par le don qu'il nous fait de son corps et de son sang : c'est la bénédiction de Jacob, mais une bénédiction qui consomme toutes les bénédictions; c'est le dernier effort de son amour. Si vous demandez à Dieu quelque chose de plus, il vous dira qu'il ne peut rien ajouter à cette grâce, il vous dira, comme Isaac à son Esaü : *Frumento et vino stabilivi te, et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam* (*Ibid.*)? Mon fils, faites réflexion à ce que je vous ai donné et à ce que vous demandez; vous avez reçu mon corps et mon sang, vous avez reçu mon cœur et mon esprit, je vous ai donné mon humanité et ma divinité; en un mot, je me suis donné moi-même : *Et tibi post hæc, fili*

mi, ultra quid faciam ? Après cela que voulez-vous que je vous donne ? Que peut-on ajouter à cette grâce ? que pouvez-vous attendre de mon amour ? Ma libéralité n'est-elle pas épuisée et consommée par le don que je vous fais de ma personne : *In finem dilexit eos* (*Joan.* XIII).

La générosité de ce disciple de Socrate, dont parle Sénèque, est trop juste à mon sujet pour être passée sous silence. Mon maître, lui dit ce généreux disciple, quoique je sois honteusement réduit dans la nécessité de mourir ingrat, la cruauté de mon malheur m'a pourtant laissé la disposition d'une chose que je veux vous offrir, c'est ma personne, obligez-moi de la recevoir et d'en faire état. Faites réflexion que tous les présents de vos autres disciples quelque magnifiques qu'ils puissent être, ne sont que les moindres portions de leurs facultés, ils s'en réservent toujours davantage qu'ils ne vous en donnent ; pour moi je n'en use pas de la sorte, je vous donne tout ce que je possède ; je ne suis maître que de moi-même, c'est le présent que je vous fais ; et si j'avais quelque chose de meilleur et plus digne de Socrate, je vous l'offrirais de bon cœur. Le Fils de Dieu voulant laisser à son Eglise une marque illustre de son amour, et n'ayant aucun bien en sa disposition que soi-même, il lui donna sa personne. Tenez, mes apôtres, dit ce bon maître, puisque je me vois dépouillé de tout par la condition de ma vie, je vous donne mon corps et mon sang, mon cœur et mon esprit. Faites état de ce gage que je vous laisse, considérez que tout ce que mon Père vous a donné jusqu'ici n'est que la moindre portion de ses richesses, il s'en est toujours plus réservé qu'il ne vous en a donné, s'étant réservé soi-même ; mais pour moi je vous donne tout ce que je possède, je n'ai rien que mon corps et mon sang en ma disposition, je vous donne l'un et l'autre pour vous faire voir combien je vous aime : *In finem dilexit eos.*

N'appelons point ici à notre secours l'ombre des fables que je déteste : les poëtes ont feint que l'amour indigné de la résistance d'un cœur qui lui disputait la victoire, désespérant en quelque façon d'en triompher, parce qu'il avait épuisé inutilement toutes ses flèches et tous ses dards, son transport lui découvrit un merveilleux stratagème pour le vaincre : il se lança lui-même dans ce cœur, comme une flèche d'amour pour y établir, malgré lui, sa domination et son empire. Sanctifions cette fable, et disons que le Fils de Dieu s'est servi du même stratagème pour vaincre le cœur de l'homme : avant l'eucharistie, il a fait tous ses efforts pour y allumer le feu de la charité ; il n'a épargné ni ses grâces ni ses faveurs, il a lancé contre lui mille flèches, il l'a percé de mille dards ; mais le rebelle s'est toujours opposé à sa victoire, il lui a toujours refusé les sentiments de sa reconnaissance. Qu'a fait l'amour voyant cette injuste résistance ? Après avoir lancé toutes ses flèches, épuisé toutes ses grâces, il s'est lancé lui-même dans le cœur pour y triompher de sa rébellion ; il est venu en personne dans l'Eglise pour y allumer le feu de sa charité : *In finem dilexit eos.*

Après cela ne faut-il pas conclure que l'amour s'est épuisé en notre faveur et qu'il a consommé sa libéralité. *Quidquid negatum est dari non potuit.* Dieu nous a comblé de tant de faveurs, il nous a donné ses grâces avec tant de profusion, qu'il s'est mis en état de ne pouvoir plus rien faire pour nous ; et s'il reste encore quelque bien à nous donner, c'est un bien impossible, c'est une grâce incommutable. Considérez tout ce qui peut flatter plus agréablement le cœur de l'homme, et vous verrez comme Dieu a pris plaisir de le satisfaire : il aime les richesses, il en a rempli le sein de la terre ; il aime les belles possessions, il n'a fait de toute la nature qu'un vaste domaine ; il se plaît aux bâtiments et aux palais magnifiques, il a environné la terre d'une admirable structure, il lui a donné le ciel pour lui servir de palais et de Louvre. Du profane passons au sacré : il l'a sanctifié de ses grâces, il l'a prédestiné à la gloire pour contenter son cœur, qui poussait jusque-là ses désirs et ses soupirs ; et toutes ses faveurs étant épuisées, il s'est donné soi-même pour consommer sa charité et son amour. Il ne l'a pas seulement aimé, il l'a même aimé jusqu'aux délices : *In deliciis naturæ fuimus ;* mais il faut que les profanes se taisent quand le Saint-Esprit parle : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (*Prov.*, VIII). Nous avons été les délices de Dieu, puisqu'en travaillant à notre bonheur, il a cherché son plaisir dans son ouvrage ; la charité ne saurait aller plus avant, elle est consommée et dans ses désirs, et dans ses faveurs, et dans ses bienfaits : *In finem dilexit eos.*

Reprenons donc nos principes, et formons ce raisonnement avec un grand évêque de notre France. L'amour de Dieu s'est épuisé dans ce mystère, non-seulement en faveur de toute l'Eglise, mais aussi en faveur de toutes les parties de l'Eglise ; il s'est tout donné à toute l'Eglise, il se donne tout à toutes les parties de l'Eglise dans la communion : *Totum se dedit universis et totum singulis.* De là il s'ensuit qu'il n'y a point de chrétien qui communie qui n'ait autant d'obligation à Jésus-Christ que toute l'Eglise ensemble, parce qu'il reçoit autant tout seul de la libéralité du Fils de Dieu, que toute l'Eglise : *Sicut totum ei debent universi sic totum singuli.* Je pousse même plus avant cette pensée avec Salvien, et je dis qu'un chrétien tout seul doit plus au Fils de Dieu que tous les chrétiens ensemble, parce que Dieu, lui donnant à lui seul tout ce qu'il donne à l'Eglise, il le met en parallèle avec toute l'Eglise : *Quia magis fit unus obnoxius qui videtur omnibus comparatus.* Quand un homme reçoit autant tout seul de votre libéralité que plusieurs personnes ensemble, il vous est plus obligé que toutes ces personnes : la distribution est égale, et pourtant le bienfait n'est pas égal, parce que lui donnant tout ce que vous avez donné aux autres, c'est un signe que vous le considérez davantage. Nous recevons tous à l'autel tout ce que Dieu a donné à son Eglise ; il n'y a point de chrétien qui ne soit traité aussi avantageusement que tous les autres ensemble ; il n'y a donc point de chrétien qui ne doive plus au Fils de Dieu que toute l'Eglise, puisque Jésus-Christ a fait pour lui seul ce qu'il a fait pour toute l'Eglise : *Magis fit unus obnoxius qui videtur omnibus comparatus.*

Sur ce principe, jugez de la reconnaissance que nous devons au Fils de Dieu. Ah ! il faudrait que tout ce qui est en nous fût changé en cœur, tous nos sentiments en amour, toutes nos pensées en estime, toutes nos paroles en actions de grâces, pour reconnaître la bonté et la charité de ce Dieu ; il faudrait que l'homme fût mille fois plus reconnaissant que toutes les créatures, et néanmoins il est uniquement ingrat, et d'une ingratitude consommée ; car, si le premier degré d'ingratitude consiste à ne pas rendre grâces à son bienfaiteur, personne ne rend grâces à Dieu de ses libéralités : les uns les nient, les autres les dissimulent, et tout le monde presque les oublie, Dieu avait comblé son peuple, dans le désert, de grâces et de bénédictions, il avait fait couler l'eau des rochers pour le rafraîchir, il lui avait donné un pain céleste et délicieux dans la manne ; il avait réuni dans ce pain toute la pompe des grands festins; après tout cela, que dit l'Ecriture ? *Obliti sunt benefactorum ejus et mirabilium ejus* (*Ps.* LXXVII). Ils perdirent aussitôt le souvenir de toutes ces faveurs. Voilà l'ingratitude des chrétiens : la bonté de Dieu s'est épuisée pour se répandre sur eux, elle leur a donné la vérité de toutes les figures de la loi en leur donnant son corps et son sang dans la communion, mais *Obliti sunt benefactorum ejus et mirabilium ejus.* Plus ingrats que les Juifs, ils oublient ces grâces et ces bienfaits, la bonté de Dieu n'occupe ni leur cœur, ni leur esprit, ni leur bouche. La comparaison vous paraîtra peut-être un peu basse, mais elle est juste : les pourceaux mangent le gland qui tombe des arbres sans jamais lever la tête du côté d'où ils reçoivent cette nourriture et cet aliment ; les chrétiens vivent des dons de Dieu, ils s'engraissent de sa substance, mais, comme des pourceaux, ils n'élèvent presque jamais le cœur ni l'esprit à Dieu pour lui donner des marques de leur gratitude; ni leur cœur ne s'ouvre à l'amour, ni leur esprit à l'estime, ni leur bouche aux bénédictions : *Obliti sunt benefactorum ejus* (*Ibid.*)

En second lieu, si le second degré d'ingratitude consiste à rendre le mal pour le bien, n'est-il pas vrai que nous ne répondons aux grâces de Dieu que par des crimes ? Plus il nous fait de bien, et plus nous l'offensons ; notre ingratitude prend ses mesures sur celles de sa charité. Le ciel envoie des rosées à la terre pour la rendre féconde, que fait la terre pour reconnaître cette faveur ? Elle lui envoie des vapeurs pour effacer la beauté et la clarté de ses astres ; Dieu verse sans cesse sur nous la rosée de ses grâces, il en a même répandu un déluge dans la bénédiction du sacrement ; mais, comme la terre, nous ne lui rendons que des vapeurs pour ses rosées, que des ombres pour ses lumières ; la concupiscence pousse autant de vapeurs contre le ciel qu'elle enfante de passions et de crimes ; mais comme le ciel change les vapeurs de la terre en pluie, et se sert même de son ingratitude pour lui faire du bien, la bonté de Dieu tire encore nos avantages de nos propres désordres; et, par un excès de miséricorde, elle change les vapeurs de nos péchés en des larmes de pénitence pour nous sanctifier.

Enfin, si le troisième degré d'ingratitude consiste à se servir des biens de son bienfaiteur pour l'outrager, l'homme ne fait-il pas des dons de Dieu les instruments de son péché ? S'il a des mains ne s'en sert-il pas pour le commettre ? L'ingratitude des hommes est consommée, point de souvenir des dons de Dieu, point de ressentiment, point d'amour : *Posuerunt cor suum ut adamantem* (*Zachar.* VII),

dit un prophète, leur cœur est aussi dur qu'un diamant; je ne dis pas assez, il est même plus dur qu'un diamant; le diamant résiste au fer et au feu, mais il ne résiste pas au sang : il y en a une espèce dans laquelle il se fond et s'amollit; mais le cœur de l'homme résiste au fer, au feu et au sang; au fer de la justice de Dieu, il n'en est point effrayé; au feu de sa colère, il n'en est point étonné; à son sang, il n'en est point touché; il reçoit la vertu de ce sang dans tous nos sacrements, il le boit dans la communion, et ce sang qui a trouvé de la tendresse dans les marbres et dans les rochers, ne saurait imprimer dans ce cœur un sentiment de reconnaissance. Ah! mes frères, dans toutes les autres occasions nous nous piquons d'une si haute générosité : si la moindre personne du monde nous rend quelque léger service, nous le publions partout, nous l'exagérons même en des termes si magnifiques et si pompeux, qu'à le voir par cet état emprunté, on le prendrait pour le plus noble effort d'un amour épuré d'intérêt et détaché. Eh! mes frères, sera-t-il vrai que la vanité l'emporte sur la charité? Sera-t-il vrai qu'une légère obligation, qu'un petit service qu'on ne vous rend que par intérêt, et pour s'acquérir tout au moins une fausse réputation de générosité; sera-t-il vrai de dire que cet office fera plus d'impression sur vos cœurs que toutes les grâces d'un Dieu, qui, après avoir donné tout ce qu'il avait, s'est enfin donné soi-même pour consommer sa charité et son amour.

Récapitulation des discours de l'Octave. — Mais qu'est-il nécessaire d'employer ici les faibles efforts de mon éloquence pour vous porter à la reconnaissance et à l'amour, la bonté de Dieu, la libéralité de Dieu ne vous presse-t-elle pas assez vivement? et ne suffit-il pas que je vous aie proposé dans la suite de cette octave tous les miracles de puissance et de charité que Dieu a faits dans ce sacrement pour vous gagner le cœur? Nous l'avons vu dans le premier sermon descendre à l'autel comme un feu sacré; et comme le feu est le plus pur des éléments, je vous ai fait voir ce sacrement comme le plus saint des sacrements : le plus saint dans la consécration, il épuise toutes les sources de la sainteté; la sainteté de l'union, le Fils de Dieu s'incarne à l'autel; la sainteté de la passion, il y répand tous les mérites de sa croix; la sainteté de la résurrection, il y est comme dans le ciel dépouillé des infirmités du péché; le plus saint dans la communion, il nous donne une grâce plus abondante et plus universelle que les autres sacrements; plus abondante, la grâce surabonde dans ce mystère en suite de tant de plénitudes; plus universelle : comme il est la consommation de tous les sacrements, il en contient toute la vertu; plus saint dans ses dispositions, par rapport à la sainteté de l'union, il exige des dispositions d'une humilité profonde, comme dans la Vierge, par rapport à la sainteté de la passion, il veut des dispositions de pureté comme dans le sépulcre; par rapport à la sainteté de la résurrection, il demande des dispositions de foi comme dans la Madelaine, qui n'a pas la liberté de le toucher sans la foi.

Nous avons vu ce feu dans le second sermon luisant en nous de trois lumières : d'une lumière de grâce qui nous ouvre les yeux de l'esprit et qui dissipe notre aveuglement quand nous en approchons sans l'affection et sans la conscience du péché; d'une lumière de sagesse qui nous dirige dans les voies du ciel et qui nous donne le don du discernement; et d'une lumière de gloire qui fixe nos regards en Dieu, et qui nous unit immédiatement à notre dernière fin dans le ciel.

J'ai tâché dans le troisième de vous faire paraître ce feu luisant sans brûler, parce qu'au lieu de nous détruire comme le feu de la terre, il nous donne la vie, il la conserve, il nous la rend et nous ressuscite; il nous la donne en nous unissant à Dieu, qui est l'âme de notre âme, comme celle-ci est l'âme de son corps; il nous la conserve comme un aliment qui soutient l'âme et qui conserve son innocence, qui la fait croître dans la charité, qui répare ses forces en réparant sa sainteté, et qui la délecte par les douceurs et les résolutions de ses grâces; il nous rend la vie en un mot, parce que nous unissant à Jésus-Christ, il fait dans l'Eglise ce que la divinité a fait en Jésus-Christ : cette divinité unie à l'humanité l'a ressuscitée; ce sacrement, nous unissant au Fils de Dieu, devient le principe de notre résurrection.

Dans le quatrième sermon, vous avez vu ce feu bienfaisant s'allumer d'une sainte fureur pour dévorer trois autres feux qui nous sont funestes, le feu des passions et du péché, le feu de la colère de Dieu enflammée par le feu du péché, et le feu d'enfer allumé par le feu de la colère de Dieu. Il éteint le premier feu, parce qu'il entre en nous sous deux grandes qualités; comme Dieu, il nous consacre; comme prêtre, il nous immole par la destruction et le sacrifice de nos passions. Il éteint le second, parce que Dieu trouve en ce sacrement le prix de la rédemption qui satisfait sa justice, le gage de l'amour du rédempteur, qui adoucit sa colère, et l'asile du chrétien qui a été racheté, un asile contre tous les efforts de la puissance de Dieu. Il nous protége en un mot contre la violence du troisième feu, parce que le chrétien qui communie saintement n'a rien en soi-même qui lui puisse servir de matière.

Dans le cinquième sermon, ce feu brûlant n'a jeté aucune lumière pour se faire connaître au sens ou à l'esprit; je vous l'ai prêché invisible pour augmenter les mérites de la foi de l'Eglise en croyant une divinité anéantie et une humanité aussi cachée que la divinité, sans autre motif que la seule révélation qui nous est proposée immédiatement par l'Eglise, et non pas par Jésus-Christ même. Je vous l'ai prêché incompréhensible comme l'abrégé des plus grands miracles de Dieu : de sa puissance par la transsubstantiation, de son humilité par l'anéantissement de soi-même, et de sa charité, en s'anéantissant de la sorte pour le salut de l'homme, et cherchant dans la double majesté de l'homme et de l'Homme-Dieu les deux principes qui le rendent invisible et incompréhensible. Nous avons reconnu dans cette double majesté les motifs des adorations et des respects que sa présence exige de nous dans nos églises.

Dans le sixième, ce feu qui ne luit ni au sens ni à la raison, est devenu luisant à la foi, à l'intelligence, et à l'amour; la foi le croit sans douter, l'intelligence, soutenue de la foi, le conçoit et ajoute une espèce de clarté à la certitude de cette première lumière; l'amour en un mot le connaît dans ses grâces, de la même manière à peu près que nous connaissons Dieu dans ses créatures et dans ses ouvrages.

Dans le septième, nous avons donné à ce feu une sainte oisiveté pour nous brûler et opérer trois grandes unités dans l'Eglise : unité de l'homme avec Dieu, il nous incorpore en Jésus-Christ par une sainte circumincession et une association de la singularité de l'Homme-Dieu; unité de l'homme avec l'homme, il réunit tous les fidèles par la charité fraternelle, mais plus étroitement que les frères ou membres du corps ne le sont dans la nature, parce que le sang qui unit les frères et les membres même du corps se divise en coulant de sa source, au lieu que celui qui nous unit à l'autel conserve son unité dans toutes les parties de l'Eglise sans la perdre; il opère l'unité de l'homme avec soi-même, il réunit le corps avec l'esprit, et donne la paix intérieure, parce qu'il élève et qu'il consacre non-seulement ce corps, mais les passions mêmes du corps et en fait de saintes affections.

Enfin, pour conclure cette octave, je vous ai fait voir aujourd'hui, dans le huitième sermon, que ce feu est un sacrement où l'amour est consommé : dans ses désirs, ils sont tous contents, parce qu'il y possède l'homme qui est l'objet de tous ses désirs; dans ses ferveurs, cette charité est au dernier degré de sa violence, elle est extatique, elle est saintement furieuse; dans ses bienfaits, il donne tout, il se donne soi-même et s'épuise. Que reste-t-il donc, sinon de répondre à tant d'amour par un amour réciproque? Mais quelle reconnaissance peut égaler une si grande libéralité? *Quid magnum pro se Domino repensabit, qui ipsum Deum a quo redemptus est Deo debet?* que peut offrir à Dieu un homme qui doit Dieu à Dieu? Il ne peut lui offrir que Dieu même : la libéralité de Dieu et la reconnaissance de l'homme ont la même matière dans le sacrement de l'autel, *hæc dona, hæc munera*; c'est un don que Dieu nous fait, mais c'est un présent que sa bonté accepte de notre reconnaissance. Offrons donc ce Dieu à son Père, et pendant que le prêtre le présente à l'autel au nom de toute l'Eglise, entrez, mes frères, dans l'esprit de ce ministre par les sentiments de votre piété pour concourir au sacrifice avec lui.

Mais souvenez-vous que vous avez une double obligation de reconnaissance : l'une au Père qui vous l'a donné, l'autre au Fils qui s'est donné soi-même. Pour satisfaire à la première, il faut offrir Jésus-Christ à son Père; mais pour répondre à la seconde, il faut donner votre cœur à Jésus-Christ. Le Père demande son Fils, le Fils vous demande vous-mêmes : ne lui refusez donc pas ce cœur qui lui appartient déjà par tant de titres; il est à lui par création et par rédemption, mais il le veut posséder par donation; il veut que vous lui donniez ce qui est à lui comme il vous a donné ce qui n'était pas à vous. Je vous ai dit que le sacrement de l'autel est un déluge de charité : dans le déluge les montagnes furent inondées de deux sortes d'eaux, des eaux qui descendirent du ciel et des eaux qui remontèrent de l'abîme; dans la communion il se fait un déluge d'amour et de charité, mais le déluge qui inonde le cœur de l'homme doit être formé de deux amours, de l'amour de Dieu qui descend du ciel, et de l'amour de l'homme qui

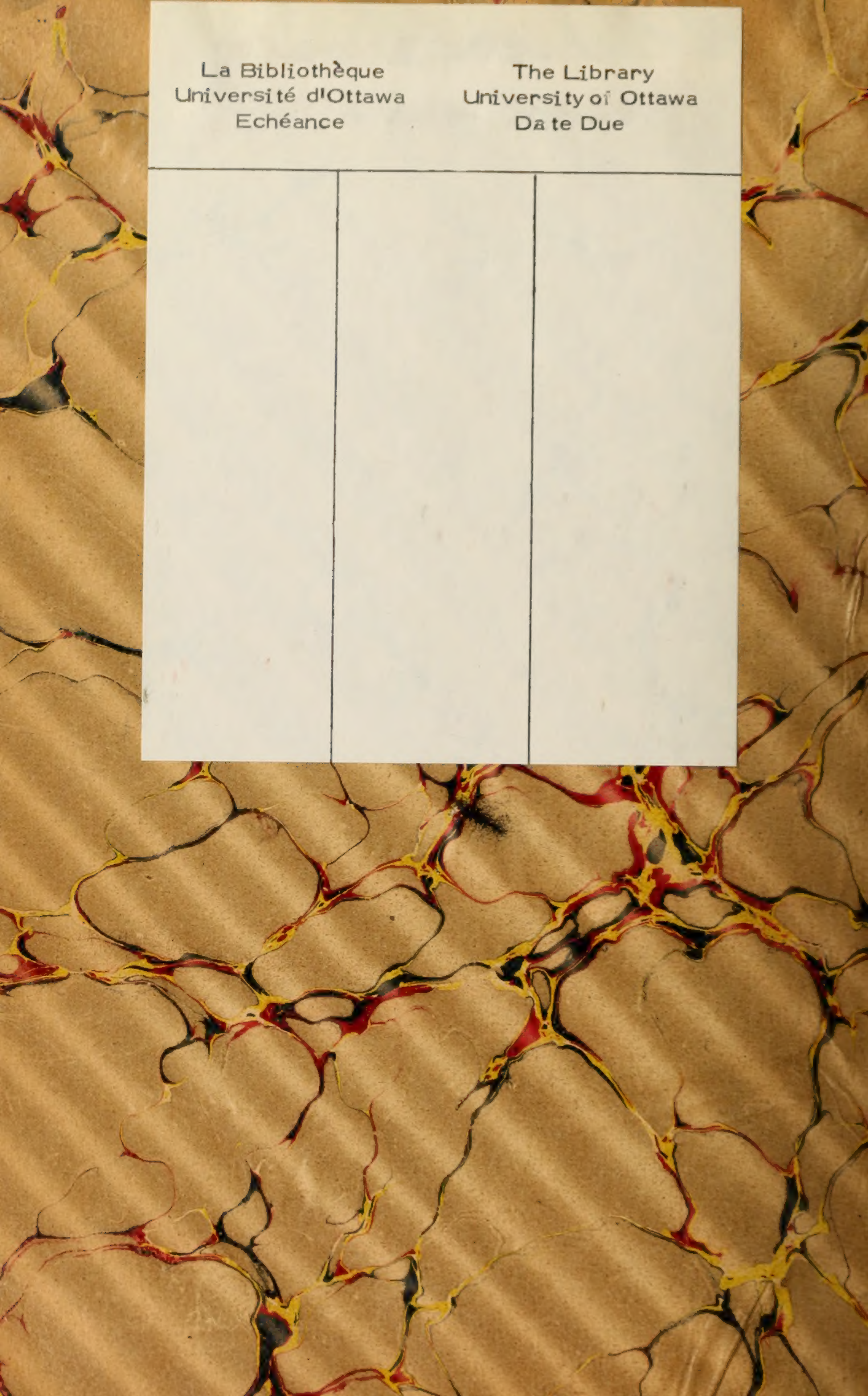
remonte de la terre au ciel; il faut que notre amour se joigne à l'amour de Jésus-Christ pour nous ensevelir heureusement dans ce déluge.

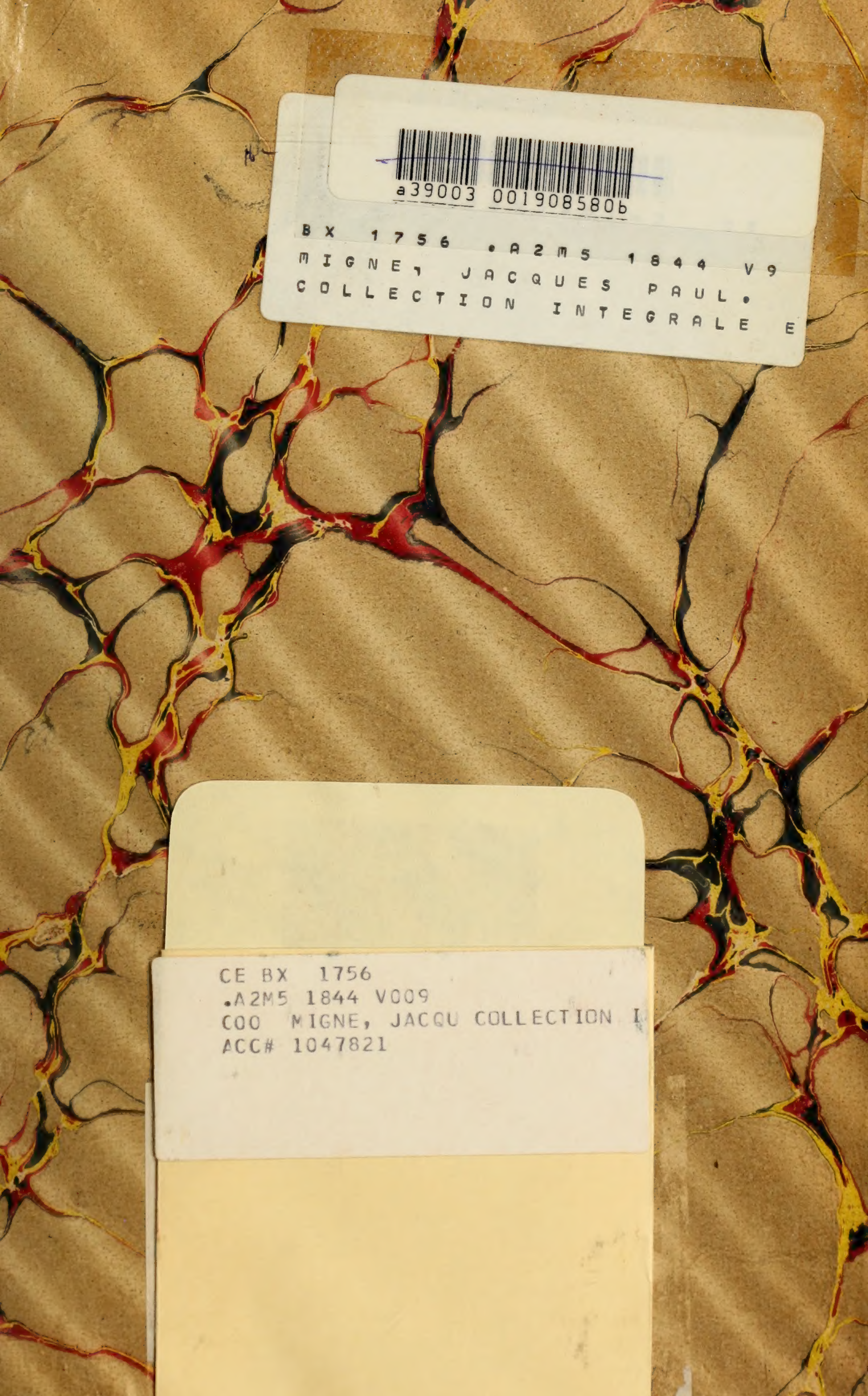
Consommez donc votre amour comme le Fils de Dieu a consommé sa charité. Dans ses désirs, il n'a désiré que vous, ne soupirez que pour lui : *Sufficiat tibi Deus cum ipse sufficias Deo* : Homme, dit saint Augustin, contente-toi de Dieu, puisque Dieu s'est contenté de toi; il ne veut que ta possession, ne souhaite que la sienne. Dans ses ferveurs, ce Dieu a quitté sa propre nature par un double anéantissement; il est sorti de soi-même par un mouvement extatique pour vivre en vous-mêmes; sortez de vous-mêmes par des transports d'amour pour ne vivre qu'en lui, *Egredere de terra tua et de cognatione tua*; sortez de cette terre, je veux dire des sens et des sentiments qui vous attachent à la terre; renoncez à toutes les inclinations de la chair et du sang pour ne suivre que les impressions de son esprit. Dans ses bienfaits il vous a tout donné en se donnant soi-même; donnez-vous vous-mêmes pour lui donner tout ce qui est à vous. Encore une fois, mes frères, aimez Jésus-Christ d'une charité consommée. Ah ! que je m'estimerais heureux si Dieu avait attaché cette bénédiction à la parole que j'ai eu l'honneur de vous prêcher, j'en serais bien plus touché que de la grâce que vous m'avez faite de m'honorer de votre audience ; ce n'est pas que je ne sois vivement touché de cet honneur, et à vous dire ingénument mes sentiments, c'est une grâce si fortement imprimée dans mon cœur et dans mon esprit, qu'elle demeurera éternellement gravée dans l'un et dans l'autre. Mais ma joie serait pleine et ma consolation consommée, si je savais que vous fussiez dans cette disposition d'aimer Jésus-Christ; je ne me lasserai donc jamais de vous y exhorter, et puisqu'il faut finir, finissons par les paroles de saint Augustin avec lesquelles je vous laisse, *Crede, ama et regna*; croyez la vérité de ce mystère, aimez-en la charité, et assurez-vous de trouver dans votre foi et dans votre amour la gloire et la félicité éternelle, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

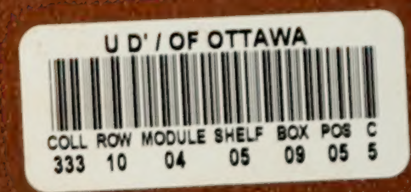
TABLE

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908580b
BX 1756 .A2M5 1844 V9
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V009
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047821


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 09 05 5